




P.  
E  
9





Digitized by the Internet Archive  
in 2012 with funding from  
University of Toronto







COLLECTION  
INTÉGRALE ET UNIVERSELLE  
DES  
**ORATEURS SACRÉS.**  
DEUXIÈME SÉRIE.

RENFERMANT :

1° LES ŒUVRES ORATOIRES DES PRÉDICATEURS QUI ONT LE PLUS ILLUSTRÉ LA CHAIRE FRANÇAISE DEPUIS 1789 ET AU DESSUS \* JUSQU'A NOS JOURS,

SAVOIR :

MONMOREL, DE MONTIS, J. LAMBERT, DE LIGNY, BERGIER, DESSAURET, LENFANT, DE BEAUVAIS, CORMEAUX, DE BEAUREGARD, DE BOISGELIN, DE NOÉ, COSSART, GUÉNARD, GÉRARD, LEGRIS DUVAL, L'ABBÉ RICHARD, DE LA LUZERNE, ANOT, VILLEDIEU, DE BOULOGNE, DE BILLY, RIBIER, DE MONTEBLANC, MAUREL, BERTIN, FEUTRIER, SALAMON, PERRET DE FONTENAILLES, BORDERIES, CAFFORT, FOURNIER, LONGIN, BOUDOT, DOUCET, FRAYSSINGUS, ROBINOT, BOYER, LABOUDERIE, ROY, GUILLOU, BONNEVIE, OLIVIER, ETC., ETC. ;

2° LES PLUS REMARQUABLES MANDEMENTS, OU DISCOURS

DE LEURS ÉMINENCES LES CARDINAUX DE BONALD, ARCH. DE LYON ; DU PONT, ARCH. DE BOURGES ; DONNET, ARCH. DE BORDEAUX ; VILLECOURT, ANCIEN ÉVÊQUE DE LA ROCHELLE ; DE NOSSEIGNEURS DEBELAY, ARCH. D'AVIGNON ; CHARVAZ, ARCH. DE GÈNES ; BILLIET, ARCH. DE CHAMBÉRY ; DE PRILLY, ÉV. DE CHALONS ; DE MARGUÉRYE, ÉV. D'AUTUN ; DE MAZENOD, ÉV. DE MARSEILLE ; LACROIX, ÉV. DE BAYONNE ; RIVET, ÉV. DE DIJON ; MENJAUD, ÉV. DE NANCY ; ROESS, ÉV. DE STRASBOURG ; GUIBERT, ÉV. DE VIVIERS ; GIGNOUX, ÉV. DE BEAUVAIS ; ANGERAULT, ÉV. D'ANGERS ; DUFETRE, ÉV. DE NEVERS ; GROS, ÉV. DE VERSAILLES ; BUISSAS, ÉV. DE LIMOGES ; DEPÉRY, ÉV. DE GAP ; LAURENCE, ÉV. DE TARBES ; VICART, ÉV. DE LAVAL ; DE MORLHON, ÉV. DU PUY ; DE GARSIGNIES, ÉV. DE SOISSONS ; DE BONNECHOSE, ÉV. D'ÉVREUX ; FOULQUIER, ÉV. DE MENDE ; PIE, ÉV. DE POITIERS ; MABILLE, ÉV. DE ST-CLAUDE ; DUPANLOUP, ÉV. D'ORLÉANS ; DE DREUX-BRÉZÉ, ÉV. DE MOULINS ; LYONNET, ÉV. DE ST-FLOUR ; REGNAULT, ÉV. DE CHARTRES ; DANIEL, ÉV. DE COUTANCES ; DE LA BOUILLERIE, ÉV. DE CARCASSONNE ; PLANTIER, ÉV. DE NÎMES ; DELALLE, ÉV. DE RODEZ ; JOURDAIN, ÉV. D'AOSTE ; VIBERT, ÉV. DE MAURIENNE ; DELEBECQUE, ÉV. DE GAND ; MALOU, ÉV. DE BRUGES ; DE MONTELLIER, ÉV. DE LIÈGE ; BOURGET, ÉV. DE MONTRÉAL, ETC., ETC. ;

3° LES SERMONS

DE MGR ROSSI, PRÉLAT DE LA MAISON DU SAINT-PÈRE ; MM. ROBITAILLE, VIC. GÉN. D'ARRAS ; BRUNET, VIC. GÉN. DE LIMOGES ; LECOURTIER, CHANOINE ARCHIPRÊTRE DE NOTRE-DAME A PARIS ; FAUDET, CURÉ DE ST-ROCH, IBID. ; GAUDREAU, CURÉ DE ST-EUSTACHE, IBID. ; PETIT, CURÉ A LA ROCHELLE ; DECHAMPS, SUPÉRIEUR DES PP. RÉDEMPTEURISTES DE BRUXELLES ; COQUEREAU, CHANOINE DE ST-DENIS ; GRIVEL, ID. ; LIABEUF, CHAPELAIN DE L'EMPEREUR ; DASSANCE, CHANOINE DE BAYONNE ; LALANNE, DIRECTEUR DU COLLÈGE STANISLAS ; MAUPIED, SUPÉRIEUR DE L'INSTITUTION DE GOURIN ; CARBOY, PÈRE DE LA MISÉRICORDE ; VIDAL, DU CLERGÉ DE PARIS ; BARTHÉLEMY, ID. ; NOEL, ID. ; CASSAN DE FLOYRAC, ID. ; CORBLET, DU CLERGÉ D'AMIENS ; CABANÈS, ID. DE TOULOUSE ; BARTHE, ID. DE RODEZ, ETC. ;

4° UN COURS DE PRONES

TIRÉS DES MEILLEURS PRONISTES ANCIENS ET MODERNES,

5° UNE SÉRIE D'OUVRAGES SUR LES RÈGLES DE LA BONNE PRÉDICATION ;

*(Ces pronistes et ces maîtres de l'art seront nominativement énoncés sur les titres subséquents de cette collection)*

PUBLIÉE

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

33 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA SÉRIE ENTIÈRE ; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME SOIXANTE-QUINZIÈME DE LA PUBLICATION ENTIÈRE ET TOME HUITIÈME DE LA SECONDE SÉRIE,

CONTENANT LES ŒUVRES ORATOIRES COMPLÈTES DE BORDERIES, DE LONGIN ET DE DOUCET.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,  
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,  
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1856

\* Pour Monmorel, de Montis et J. Lambert, oubliés dans la première série.



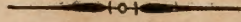


# SOMMAIRE

## DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE SOIXANTE QUINZIÈME VOLUME

DE LA PUBLICATION ENTIÈRE,

ET TOME HUITIÈME DE LA SECONDE SÉRIE.



### M. BORDERIES, ÉVÊQUE DE VERSAILLES.

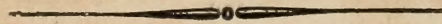
Notice sur M. Borderies.	Col. 9
Œuvres oratoires complètes.	<i>Ibid.</i>
Sermons pour l'Avent.	<i>Ibid.</i>
Conférences ecclésiastiques.	109
Sermons pour le carême.	149
Dominicales.	409
Exhortations.	491
Discours.	551

### L'ABBÉ LONGIN.

Avant-Propos et notice.	561
Œuvres oratoires complètes.	567
Discours.	<i>Ibid.</i>
Panogyriques.	627

### L'ABBÉ DOUCET.

Notice sur l'abbé Doucet.	671
Œuvres oratoires complètes.	681
Sermons.	<i>Ibid.</i>
Prônes.	803
Instructions sur la sainte Vierge.	887
Instructions pour le mois de Marie.	991
Instructions pour la prière du soir.	1051
Homélies et exhortations pour un catéchisme.	1209



BX

1756

A2 M5

1844



## NOTICE HISTORIQUE SUR BORDERIES.

Borderies (Etienne-Jean-François), évêque de Versailles, né à Montauban en 1764, d'une famille du Rouergue, fut envoyé de bonne heure à Paris et fit ses études au collège de Sainte-Barbe, où l'abbé Nicole fut son ami. Il obtint ensuite une chaire dans ce collège, reçut les ordres sacrés, et se retira, lors de la révolution, en Belgique, où il fut chargé d'une éducation particulière. Il résida aussi en Allemagne, et revint en France en 1795. De Lalande et lui desservirent la Sainte-Chapelle, à Paris, qui n'avait pas été enlevée au culte. Lorsque le premier eut été nommé curé de Saint-Thomas d'Aquin, le second l'y suivit comme vicaire. Ses catéchismes et ses sermons étaient extrêmement goûtés et produisirent beaucoup de bien.

En 1819, l'abbé Borderies fut nommé grand vicaire de Paris, et, le 24 juillet 1827, il fut sacré évêque de Versailles. Il composa pour son église un *Catéchisme*, un *Missel* et un *Bréviaire* où l'on trouve des hymnes latines de sa composition. Ce prélat mourut à Versailles le 4 août 1832. Les *Oeuvres de Borderies* ont été publiées en 1833, 4 vol. in-8° et in-12 : le premier volume renferme les sermons de l'Avent, les conférences et les mandements; les deux suivants forment le Carême; et l'on trouve les prêches, exhortations, catéchismes et cantiques dans le quatrième. Un cinquième volume devait donner les *Lettres*, avec une notice, mais il n'a pas été imprimé.

# ŒUVRES COMPLÈTES DE BORDERIES,

ÉVÊQUE DE VERSAILLES.

## SERMONS POUR L'AVENT.

### SERMON I<sup>er</sup>.

*Pour le jour de la Toussaint.*

SUR LA GRANDEUR DES SAINTS.

Qui timent te, magni erunt apud te per omnia. (*Judith.*, XVI, 19.)

*Ceux qui vous craignent, seront toujours grands devant vous.*

Ce sont donc les âmes simples et fidèles, que les jugements du Seigneur remplirent ici-bas d'une terreur salutaire; qui, marchant humblement sous l'œil de ce maître redoutable, opposèrent aux maximes des mondains la pensée de ses arrêts suprêmes, à l'attrait des plaisirs le souvenir de ses vengeances; ne connurent enfin d'autre mal que sa colère, d'autre bien que son amour : ce sont les saints, en un mot, dont l'Esprit-Saint révèle et proclame la grandeur. *Qui timent te, magni erunt apud te per omnia.*

Oui, chrétiens, ils sont véritablement grands, ces amis de Dieu, que la religion en ce jour nous montre réunis dans la cour céleste. Ils sont grands, et par la faveur

dont le Roi des rois les honore, et par la hauteur du trône sur lequel il les a fait monter, et par l'éclat du diadème dont il a couronné leurs fronts. Mais ils sont grands surtout par les titres qui leur ont ouvert les portes éternelles, par la vivacité de leur foi, par la constance de leur fidélité, par la générosité de leurs sacrifices, par l'héroïsme de leurs vertus. Toutefois, c'est vainement que le ciel publie leur gloire, et nous offre le spectacle de leur triomphe : leurs fêtes sont mises en oubli, leur culte languit sans honneur, les offrandes de la piété ne chargent plus leurs autels; et tandis que, solitaire dans ses temples, la religion rassemble à peine quelques enfants fidèles pour célébrer les victoires des saints et invoquer leur appui, l'indifférence déserte leurs solennités, et l'impiété les poursuit de ses mépris et de ses outrages; car, que n'osent point, pour rabaisser et avilir les favoris de Dieu, des hommes dont les blasphèmes essayent de détronner Dieu même! quels dédains pour la piété la plus touchante! quels soupçons outrageants pour le zèle le plus pur! pour les



élans les plus sublimes quelles odieuses qualifications! Ne souffrons pas que l'on fasse descendre les saints à cet injuste abaissement, et défendons contre d'injurieuses accusations leur incomparable grandeur.

Les saints sont véritablement grands : la raison elle-même ne saurait méconnaître leur grandeur, premier point.

Les saints sont véritablement grands : la religion se fait gloire de publier et d'honorer leur grandeur, second point.

Implorons etc.

#### PREMIER POINT.

Laissons, chrétiens, les préjugés et les passions s'obstiner à poursuivre, au milieu de l'appareil des dignités ou du faste de l'opulence, un vain fantôme de grandeur. Il faut à la raison un plus digne objet de ses hommages : il lui faut une grandeur qui soit personnelle à l'homme, qui brille de son propre éclat, qui se soutienne par sa propre énergie, que l'opinion ne puisse flétrir, que l'injustice ne puisse abattre, que la fortune ne puisse renverser : en un mot, la grandeur de l'âme est la seule que la raison consente à reconnaître ; mais aussi, qu'elle rencontre des âmes éclairées, des âmes nobles, des âmes pures et détachées d'elles-mêmes ! en dépit de leur obscurité, de leur dénûment, de leur oppression même, elles obtiendront ses suffrages et son admiration. La raison ne peut donc refuser aux saints le nom de grands, puisqu'ils lui présentent des titres qui établissent à ses yeux la véritable grandeur, je veux dire la profondeur de leur sagesse, l'élevation de leurs sentiments, l'innocence et le désintéressement de leurs affections.

C'était le sage qui, au jugement des philosophes du paganisme, méritait seul le nom de grand : à les entendre, le sage est supérieur aux rois, puisqu'il se commande à lui-même ; aux conquérants, puisqu'il triomphe de ses passions ; à l'adversité, dont il dédaigne les outrages ; à la douleur, dont il surmonte les atteintes ; à la mort, dont il défie et brave les coups. Mais, ce sage imaginaire, l'Évangile seul pouvait le réaliser, et il n'appartenait qu'aux saints d'en présenter d'innombrables modèles. Quel spectacle, en effet, offrirent à la terre, durant les jours de leur vie mortelle, ces saints dont la religion nous découvre aujourd'hui le triomphe !

Au lieu de cette sagesse incertaine et chancelante que suivaient en tâtonnant tous ces habiles dont s'enorgueillit la philosophie païenne, quelle lumière vive brille aux regards des saints et éclaire leurs pas ! quelle connaissance précise du but qu'ils doivent atteindre ! quelle constance pour y parvenir ! quelle prudence pour parcourir une route bordée de tant de précipices ! Au lieu de cette sagesse intéressée qui levait fièrement la tête, si les hommes la soutenaient par leurs applaudissements, et qui tombait découragée, quand elle se voyait en butte à leurs outrages : dans les saints, quelle indif-

férence pour les opinions du vulgaire ! quelle modestie, s'ils sont condamnés aux éloges ! quelle sérénité, s'il leur faut affronter les mépris. Au lieu de cette sagesse hypocrite et corrompue qui transigeait avec les passions et souriait à la volupté : dans les saints, quel respect pour la vertu ! quelles précautions pour l'entourer et la défendre ! quels ménagements et quelle sollicitude pour cette fleur si délicate, que le plus léger souffle peut flétrir.

Aussi, que la raison mette en oubli les titres les plus augustes des saints ; qu'elle ne se souviennne plus qu'ils furent les enfants de la foi, les disciples de l'Évangile, les imitateurs de Jésus-Christ : du moins lui faudra-t-il reconnaître que les saints furent de vrais sages, inaccessibles aux préjugés qui aveuglent les hommes, à l'ambition qui les divise, à l'amour du plaisir qui les amollit, à toutes ces passions, enfin, qui tour à tour les courbent sous leur tyrannie : ou plutôt, de vrais sages qui, substituant Dieu à la place de l'intérêt, de l'orgueil, de la cupidité (honteux et fragiles fondements de la sagesse humaine), trouvèrent, dans ce nom adorable seul le principe des plus sublimes, comme des plus solides vertus. S'ils commandent, c'est Dieu dont ils tiennent la place ; s'ils obéissent, c'est Dieu dont ils exécutent les lois ; s'ils sortent dans l'opulence, ils rendront compte à Dieu de leurs trésors ; s'ils sont pauvres, Dieu est leur Père : il aura pitié de ses enfants. Dans les entreprises, Dieu est leur force ; dans les incertitudes, leur conseil ; dans les afflictions, leur consolateur ; dans les persécutions, leur asile.

Que j'aime, chrétiens, les transports et la reconnaissance de saint Chrysostome pour cette divine sagesse ! Et dans une terre que les sophistes avaient fait retentir si longtemps de leurs frivoles déclamations, qu'il m'est doux d'entendre le plus éloquent des saints s'écrier en leur nom : Voyez quelle est la puissance, et quelles sont les merveilles de notre céleste philosophie ! *Videte quanta sit philosophiæ vis !* Elle n'est point superbe, et ne borne pas ses enseignements aux esprits cultivés, ou à quelques oisifs nourris dans l'opulence : tous sont appelés à l'entendre ; elle est populaire, les petits et les humbles se plaisent à ses leçons ; elle n'est point subtile, et ne se consume pas en des spéculations vaines ; elle veut, non que l'on disserte, mais que l'on devienne meilleur ; non que l'on vante la vertu, mais qu'on la suive ; et elle préfère aux plus pompeux éloges de la bienfaisance un verre d'eau donné au pauvre ; et un acte d'amour de Dieu, au traité le plus éloquent sur sa nature et sur ses attributs ; elle n'est point dure et stoïque ; elle est faite pour l'homme, elle soutient sa faiblesse, encourage ses efforts, accueille son repentir, pleure sur ses malheurs : *Videte quanta sit philosophiæ vis !*

Que voit donc une raison éclairée dans ces saints innombrables qui, animés du même esprit, furent placés dans des condi-



tions diverses? Elle y voit autant de sages, tous également dignes de sa vénération : sur le trône, des sages qui ne connurent pour eux-mêmes d'habileté que dans la justice, et, pour leurs peuples, de prospérité que dans la vertu; sur les tribunaux, des sages dont la crainte ou l'intérêt ne firent jamais pencher la balance; sous les armes, des sages qui entendirent la voix de l'humanité au milieu du tumulte et des violences de la guerre, et respectèrent, parmi la licence des camps, les supplications du faible et les alarmes de la pudeur; dans l'obscurité d'une vie commune et ignorée, des sages qui, inconnus aux hommes, rendirent le plus glorieux hommage à la vertu, en l'aimant pour elle-même, et trouvant dans ses charmes un assez doux salaire de leurs sacrifices et de leurs efforts. Enfin, dans les jeunes saints eux-mêmes, la raison voit autant de sages qui, s'armant d'une noble haine contre la volupté, fermèrent l'oreille à ses enchantements, le cœur à ses amorces; ne vécutrent qu'un printemps, mais l'embellirent de leur innocence : *Pueris his dedit Deus scientiam in omni sapientia. (Eccle., II, 26.)*

Mais, à cette profonde sagesse, les saints joignirent encore les sentiments les plus sublimes. Non, ils ne pouvaient se contenter des grossières satisfactions qui servent d'aliment à l'enfant du siècle; ils le laissaient se courber vers la terre, y attacher son cœur, y borner son amour; mais pour eux, ce n'était pas à si bas prix qu'on pouvait remplir leur noble ambition, ni assouvir ce besoin de bonheur dont ils étaient tourmentés. Que pouvait leur offrir la terre qui pût répondre à l'immensité de leurs désirs? Quoi! ces trésors, c'est-à-dire ce vil métal que les sens, il est vrai, peuvent atteindre, que la main de l'avare touche, que son œil contemple, mais auquel l'âme ne peut s'unir : cette méprisable boue qu'il faut amasser avec des travaux si pénibles, conserver avec de si constantes sollicitudes, perdre tôt ou tard avec de si cuisantes douleurs? Quoi! ces plaisirs, dont les mondains eux-mêmes déplorent la rapidité, accusent l'impuissance et taisent les remords? Quoi! ces honneurs si souvent prodigués au vice, que l'univers retentit d'acclamations pour une fois qu'il en verra revêtir la vertu? Non, ce monde est sujet aux vicissitudes, et il fallait aux saints l'immuabilité; il est périssable, et il fallait aux saints l'éternité; il est borné, les saints s'y voyaient circonscrits dans des limites trop resserrées : comme ce vainqueur fameux de l'Asie, ils s'y trouvaient à l'étroit, et s'élançaient par leurs vœux vers un autre monde, infini comme leurs désirs, et dont par leurs vertus il leur fallait faire la conquête. En un mot, c'était à Dieu qu'ils osaient prétendre; c'était Dieu qu'ils redemandaient à toutes les créatures; c'était Dieu qui seul pouvait remplir leur intelligence, et rassasier leur amour : et de là, dans les saints, ces soupirs brûlants d'une âme que Dieu peut seul désaltérer : *Sitivit anima mea ad*

*Deum fortem vivum. (Psal. XLI, 3.)* De là, dans les saints, cette généreuse impatience des fers qui les captivent et les arrêtent dans l'exil : *Cupio dissolvi. (Philipp., I, 23.)* De là, cette parole d'une incroyable hardiesse, qui révèle enfin au cœur de l'homme le secret de ses anxiétés, et du remède qui seul peut y mettre fin. *Vous nous avez faits pour vous, Seigneur, et notre cœur n'a point de repos jusqu'à ce qu'il puisse se reposer en vous. « Fecisti nos ad te, et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te. »*

Cependant, chrétiens, tandis que la raison admire elle-même dans les saints la noblesse de leurs sentiments, la religion nous reprochera-t-elle, toujours sans fruit notre avilissement et notre honte? Nous sommes les enfants des saints, appelés comme eux à la plus haute dignité : *Filii sanctorum sumus (Tob., II, 18)*; souffrirons-nous toujours que d'indignes passions nous dégradent? Nous faudra-t-il toujours plier la tête sous leur joug, étouffer notre conscience, éteindre notre raison, rougir de prononcer le nom de la vertu, et craindre de rencontrer ses regards? Nous sommes les enfants des saints, *Filii sanctorum sumus*; comme eux nous ne trouverons jamais qu'un seul bien qui puisse remplir notre âme, et comme eux, pour l'obtenir, nous n'avons qu'à le désirer. Jusqu'à quand languirons-nous dans le plus honteux dénûment? Que sommes-nous en effet, quand les passions nous tourmentent, que des malheureux souffrant les angoisses de l'indigence? Qu'est-ce qu'un avare, un impudique, un ambitieux? Autant de pauvres qui se sentent dévorés sans relâche par une faim qu'ils ne peuvent rassasier, par une soif qu'ils ne peuvent éteindre, que leur misère trouble durant leur sommeil par de sinistres images, qui se réveillent pressés par le cri du besoin et consacrent leurs journées à mendier auprès des créatures une pâture grossière, qui trompe, mais ne peut satisfaire leur avidité : *Circuibunt civitatem et famem patientur ut canes. (Psal. LVIII, 7.)* Ah! plutôt nous sommes les enfants des saints : *Filii sanctorum sumus*; méritons un nom si glorieux, justifions ce titre, en joignant comme les saints, à la noblesse des sentiments, l'innocence et le désintéressement des affections.

Aimer! noble apanage du cœur de l'homme, sentiment ineffable qui, nous arrachant à nous-mêmes pour nous faire vivre dans autrui, étend ainsi et multiplie notre existence, participation céleste de cette charité infinie qui embrasse tout l'univers. Mais aussi, aimer : quand la corruption l'empoisonne, plaie honteuse des enfants d'Adam, source fatale d'où découlent la plupart des maux qui les inondent, lamentable principe de leur insolence et de leur bassesse, de leurs noires jalousies et de leurs aveugles préférences, de leurs joies insensées et de leurs brutales fureurs. Ce besoin si violent de notre âme, les saints le connaissent, ils surent eux-mêmes quel pouvoir exercent sur le cœur la voix de la nature,



les liens du sang, l'intérêt de la commisération, l'attrait de la sympathie; ils aimèrent aussi, mais ils, surent captiver et soumettre le plus impétueux, comme le plus redoutable de nos penchants; ils aimèrent aussi, mais leurs attaches vertueuses ne donnèrent point d'alarmes à leur innocence, et ne firent pas rougir leur front; ils aimèrent aussi, mais l'amour de Dieu, affection première et dominante de leur âme, vint purifier et ennoblir ce second amour; ils aimèrent dans leurs parents le Dieu qu'il leur était si doux d'appeler leur père; dans leurs enfants, le Dieu à qui ils formaient de vrais adorateurs et des sujets fidèles; dans leurs amis, et les objets les plus chers à leur cœur, le Dieu qui, voulant consoler l'homme pour adoucir son pèlerinage et calmer ses douleurs.

Mais non, leur amour ne pouvait se renfermer dans de si étroites limites, ou plutôt ils auraient pris ce sentiment en défiance, s'il avait dû sa naissance à la nature seule ou au seul penchant du cœur. Il faut que tout intérêt personnel soit banni de leurs âmes, et que dans les doux épanchements de leur affection ils n'aient point à craindre de rencontrer vers eux-mêmes un dangereux retour. Il faut enfin que tous les hommes deviennent pour eux des frères, et s'il se peut qu'ils se ressentent tous de leur amour. Aussi, pour soulager l'infortune, pour soutenir la faiblesse, pour dissiper l'erreur, point de travaux qu'ils n'endurent, point de périls qu'ils n'affrontent, point de sacrifices qui ne leur semblent doux : les uns, brisant les plus chers liens de la nature, courent s'ensevelir dans les sombres asiles de la souffrance, et consacrent leurs jours à panser ses plaies, à essuyer ses pleurs; les autres, le cœur déchiré par le spectacle de l'infortune, se dévouent en sa faveur de tous leurs biens, préférant, dans leur charitable et pieux désespoir, l'indigence à une richesse trop pauvre pour soulager tous les malheurs. Ceux-ci, désabusés des illusions du siècle, vont dans la solitude préparer aux cœurs tendres une demeure pour y pleurer comme eux sans contrainte sur leurs mécomptes ou leurs erreurs; ceux-là, étrangers, mais non pas insensibles aux dernières dégradations du vice, élèvent des refuges où le crime puisse cacher sa honte, ou plutôt l'effacer sous une innocence que donne encore le repentir. D'autres entendant de loin les cris de leurs frères dans l'esclavage, traversent les mers, et pour adoucir une dureté impitoyable vont offrir leur or, et, s'il le faut, leur liberté; d'autres enfin, poursuivant dans des plages lointaines, et sous un ciel brûlant, des hommes que la nature avait cachés parmi les bêtes féroces et dans le fond de ses vieilles forêts, les rassemblent à la voix de l'Évangile, leur apprennent à connaître celui qui créa l'univers, et leur montrant la croix sur laquelle un Dieu mourut pour les péchés de tous, ouvrent les cœurs de ces êtres farouches

au sentiment de l'amour divin, et leurs lèvres aux doux cantiques de la charité fraternelle.

Comment la raison ne serait-elle pas pénétrée d'admiration et de respect en contemplant dans les saints, l'ineffable pureté de leurs affections, quand elle sait où se laissent entraîner trop souvent des cœurs dont elle est le seul guide, et qui sont réduits à n'entendre que ses leçons? quels froids calculs dans leurs attachements! quelles spéculations dans leurs sacrifices! quelle exagération mensongère dans leurs protestations! quel échange honteux de services, arrachés d'une part à l'indifférence par le seul intérêt, et de l'autre, d'une reconnaissance qui n'est que sur les lèvres.

Mais surtout quelle dépravation vient flétrir pour eux les affections les plus légitimes! Quels excès trop souvent profanent les nœuds les plus sacrés! enfin, jusque sous le voile de l'amitié que d'illusions, que de faiblesses, que de crimes peut-être!

Saint tabernacle, où réside l'Agneau sans tache, autel sacré où tant de fois il s'immole, ne craignez pas que je souille votre présence par la peinture de ces indignes débordements; ni que devant vous, je sonde le cœur humain dans ses hideux replis. Non, je ne veux pas remuer cette corruption profonde, ni relever à ce prix le désintéressement des affections des saints et leur céleste innocence.

C'est assez pour leur gloire, aux yeux de la raison, d'avoir laissé sur la terre, comme pour traces de leur passage, les preuves de leur sagesse profonde, les souvenirs de la noblesse de leurs sentiments; enfin, les monuments de leurs affections pures et désintéressées. Voilà, pour la raison, les titres incontestables de leur grandeur.

Mais les saints obtiennent un suffrage plus honorable et plus éclairé; car la religion se fait gloire de publier et d'honorer leur grandeur.

#### DEUXIÈME POINT.

Que l'hérésie ait rejeté des pratiques qui importunaient les passions et des dogmes qui pesaient à la faiblesse, et que, refusant de croire aux excès de la miséricorde d'un Dieu et au mystère le plus touchant de son amour, elle ait renversé les tribunaux de réconciliation et chassé Jésus-Christ de nos tabernacles : ce sont des fureurs que je déplore, et que m'expliquent toutefois l'orgueil de l'homme et sa corruption lamentable; mais qu'elle ose dégrader les amis de Dieu, calomnier leur fidélité, ou se rire de leur puissance, et qu'oubliant les conseils mêmes de la raison, elle aille jusqu'à outrager l'Église qui les offre à notre vénération, et encourage pour eux nos hommages, il faut y reconnaître, chrétiens, cette profondeur d'aveuglement où l'erreur va s'enfonçant chaque jour quand elle a une fois brisé le joug salutaire de la foi et de l'obéissance. La religion, au reste, se met peu en peine de ces soulèvements, et se plaît à



reconnaître dans les saints la véritable grandeur. Les saints sont grands, en effet, aux yeux de la religion, lorsqu'elle considère l'étendue de leur pouvoir, l'éclat de leurs vertus, l'intrépidité de leur courage.

Quelle puissance, en effet, la religion découvre dans ces élus de Dieu, désormais irrévocablement fixés dans son amour, et les éternels objets de ses complaisances et de ses faveurs ! Sur la terre, le partage des saints était l'obscurité et l'humble dépendance sous laquelle les courbait ou la haine ou l'orgueil ; dans le ciel, Dieu les revêt de splendeur et de gloire, leur communique son autorité suprême et les place sur un trône, inébranlable comme le sien : *Regnabunt cum illo.* (*Apoc.*, XX, 6). Sur la terre, les saints furent traînés tantôt devant le tribunal de leurs persécuteurs, et tantôt devant le tribunal des mondains, pour expier le crime de leur fidélité à l'Évangile, au milieu des tourments, ou du moins, des mépris ; dans le ciel, le souverain Juge leur confie le soin de peser dans la balance les crimes de la terre, et ils doivent, comme lui, voir un jour les nations à leurs pieds attendre en tremblant leur sentence. *Judicabunt nationes.* (*Ibid.*) Sur la terre, les peuples soulevés s'armèrent contre les saints, comme ils s'étaient armés contre Jésus-Christ lui-même ; mais, ainsi que ce Dieu sauveur, ils foulent maintenant leurs ennemis vaincus et partagent avec lui l'empire de l'univers, *dominabuntur populis.* (*Sap.*, III, 8.)

Mais ce pouvoir, chrétiens, si glorieux pour les saints, et qui nous découvre en eux tant de grandeur, ne nous laisse pas sans alarmes ; s'il excite dans notre âme l'admiration, il y porte aussi l'épouvante. Que notre cœur se repose bien plus doucement quand nous contemplons dans les saints un usage plus consolant, et, pour parler ainsi, plus fraternel de leur puissance ; quelle joie de considérer dans les saints les amis de Dieu, qui sont aussi les nôtres ; des passagers arrivés au port qui nous suivent de l'œil, et nous montrent la route au milieu des orages ; des favoris du Roi des rois qui ne puisent si librement dans ses trésors que pour répandre sur nous d'abondantes largesses ; des intercesseurs pleins de zèle qui jamais ne se lassent de parler pour nous, et ne parlent jamais en vain ; des ministres du Tout-Puissant qui profitent de sa confiance et de sa faveur, pour écarter les fléaux qui nous menacent, humilier nos persécuteurs, terrasser nos ennemis, nous sauver de l'indigence, nous délivrer de la maladie, quelquefois nous arracher des bras mêmes de la mort.

Que je plains ceux de nos frères que séparent de l'Église leurs coupables et tristes crimes, de vouloir enlever aux saints leur pouvoir, et à nous, notre confiance ! Vous craignez pour l'autorité de Dieu ? qu'il Dieu ne reste-t-il pas toujours l'arbitre souverain des grâces et des bienfaits ? Les saints ne sont pour nous auprès de lui que d'humbles suppliants ; mais l'efficacité de

leurs supplications leur vaut les privilèges de la Toute-Puissance : *Omnipotentia supplex.* Vous craignez d'outrager les mérites de Jésus-Christ, de dégrader l'honneur de sa médiation ? Mais qui jamais connut une autre source de tous les biens ? Quel chrétien, dans l'ordre de la grâce, plaça jamais en un autre que l'Homme-Dieu toute son espérance ? Mais les saints furent ici-bas ses amis, dans le ciel ne pourront-ils rien pour nous sur son cœur ? Mais les saints furent ici-bas pour lui de fidèles et intrépides soldats, dans le ciel, feront-ils vainement parler en notre faveur le souvenir de leurs épreuves, de leurs combats et leur mort ? Vous craignez les excès de la superstition ? quoi ! lorsque les saints sont sur la terre au milieu de nous, leurs prières sont notre recours, et quand ils sont une fois dans le ciel, nous n'attendrions rien de leur puissance ? Sur la terre les saints suspendaient les lois de la nature, ou les renversaient à leur gré ; dans le ciel ils auraient perdu leur empire ? Sur la terre l'ombre de Pierre guérissait les malades ; ils invoqueraient en vain son appui quand il est dans l'éclat de sa gloire ? Sur la terre, Paul était mortel et commandait à la mort ; et elle refuserait de lui obéir maintenant qu'il est pour jamais affranchi de sa cruelle loi ?

Ah ! chrétiens, que la religion nous apprend éloquemment à repousser ces insupportables et désolantes doctrines ! Voyez-la, dès sa naissance au milieu de l'horreur des persécutions et dans l'obscurité de ses catacombes, élever ses premiers autels sur le tombeau de ses défenseurs, et montrer sa confiance dans le pouvoir des saints en faisant ainsi comme monter ensemble vers le trône de Dieu, les mérites de la mort du Sauveur et le cri du sang de ses martyrs. Voyez-la dans des jours plus sereins élevant de toutes parts en l'honneur des saints d'augustes basiliques, y rassembler à grands cris le nombreux concours de ses enfants et suspendre chaque jour à ces antiques voûtes de nouveaux monuments de la puissance des saints et de la reconnaissance des peuples. C'est là que s'offrent à chaque pas du crédit des saints les plus glorieux souvenirs. Que de complots étouffés ! que de craintes bannies ! que de fléaux dissipés ! c'est là que ne furent point vaines les prières du laboureur pour sa moisson ; du pauvre opprimé pour son modeste héritage ; de la jeune épouse pour son époux ; de la mère enfin pour son fils enveloppé déjà des ombres de la mort ; c'est là que les maîtres du monde apprirent plus d'une fois à porter la prudence dans les conseils, la constance dans l'adversité, l'intrépidité dans les périls : c'est là que jadis nos pieux monarques allaient chercher l'étendard redoutable des combats, et se précipitant sur l'ennemi en invoquant l'apôtre de la France, perpétuaient parmi leurs guerriers la confiance au pouvoir des saints avec l'héritage de la valeur.

Mais les saints si grands aux yeux de la



religion par l'étendue de leur pouvoir le sont aussi par l'éclat de leurs vertus.

Quelle douceur pour un chrétien, instruit de sa foi et qui en a médité les preuves, de contempler la gloire qui de toutes parts environne la religion ! Les prédictions qui durant tant de siècles l'annoncent à la terre ; les bienfaits qui à sa venue justifient la longue impatience de l'univers ; la nuit de l'idolâtrie chassée par sa lumière ; les temples des dieux s'écroulant à sa voix ; les philosophes devenus ses adorateurs, et les rois ses tributaires ; enfin la sublimité de ses enseignements, la sagesse de ses lois, la puissance de ses consolations, tout montre au chrétien, dans sa religion, la noble fille du ciel, organe des oracles de Dieu et dépositaire de son pouvoir. Cependant les saints, qu'elle a nourris du lait de sa doctrine et dirigés de ses conseils, lui assurent par leurs vertus une gloire plus frappante pour tous les regards. Il n'est point de nuages que les vertus des saints ne dissipent par leur éclat ; il n'est point d'objections auxquelles les vertus des saints ne répondent. Que pouvez-vous en effet objecter à la religion ? quoi ! l'obscurité de ses dogmes ? Il est vrai, ses dogmes indignent l'orgueil, mais les vertus des saints gagnent le cœur ; elles finissent même par subjuguier la raison. Les objections sont bientôt épuisées contre une doctrine dont les disciples se font chérir. Quoi ! la tristesse et l'austérité de sa morale ? Mais les vertus des saints dissipent bientôt ces préjugés injustes. Comment ne pas deviner l'indulgence réelle de la religion et les douceurs secrètes qu'elle prépare à ses amis, quand les saints, si fidèles à pratiquer ses lois, découvrent le calme divin dont leur âme est remplie par la sérénité qui embellit leur front ? Quoi ! la contrainte imposée aux passions ? mais il faut que les passions se taisent devant les vertus des saints, et qu'on voie tomber les emportements de la vengeance devant leur patience invincible ; l'amour de l'or, devant leur héroïque pauvreté ; la fureur pour de honteux plaisirs, devant leur céleste pudeur. Aussi, voyez les saints, à la naissance du christianisme : par leurs vertus seules, ils confondent les sophistes, ils troublent leurs ennemis, ils attendrissent leurs bourreaux ; par leurs vertus seules, ils montrent la divinité de la religion, et parlent, en sa faveur, un langage qui n'a pas moins de puissance sur les cœurs que la parole même de Dieu. Ah ! c'est qu'il n'appartenait en effet qu'à une religion divine de former les vertus des saints ; seule elle pouvait offrir à la terre, au milieu de tant de corruption, ces miracles de tempérance et de chasteté ; au milieu de tant d'égoïsme, ces miracles de grandeur d'âme et de générosité ; au milieu de tant de férocité, ces miracles de sensibilité et de bienfaisance.

Que dis-je ! les prodiges surnaturels, les miracles qui environnèrent de tant de gloire le berceau de la religion, et qui, dans la suite des siècles, attestèrent tant de fois son

pouvoir, ne lui attirèrent pas plus d'admiration et d'hommages que n'ont fait les vertus des saints : autres miracles, moins frappants au premier aspect, mais qui font sur les âmes une impression plus durable et plus sûre. Comparez, en effet, les premiers miracles aux seconds, et établissez la différence. Les premiers portent, il est vrai, la conviction dans l'esprit ; mais ils éblouissent les regards, ils confondent la raison, ils ne jettent qu'un éclat passager. Les seconds demeurent, pour ainsi parler, fixes et immobiles ; l'œil peut les contempler à loisir ; ils remuent les âmes, ils y excitent une émulation sainte, ils entraînent la volonté. Les premiers n'ont qu'un petit coin de terre pour théâtre ; les seconds sont offerts en spectacle à l'univers entier. Là on guérit, il est vrai, les malades, on rappelle les morts à la vie ; mais ici on guérit les plaies de l'âme, on l'arrache à une mort plus cruelle que celle qui donne tant d'effroi, à une corruption plus profonde que celle du tombeau. Là on redresse les boiteux, on rend la lumière aux aveugles ; mais ici on dissipe les ténèbres de l'erreur, on soutient les cœurs chancelants et faibles dans la route de la vertu. Là on apaise les flots agités ; mais ici on fait succéder aux orages des passions le calme de l'innocence. Enfin, c'est là que la religion, il est vrai, enlève notre étonnement ; mais c'est ici qu'elle captive notre amour.

Enfin, la religion, après avoir admiré dans les saints l'éclat de leurs vertus et l'étendue de leur pouvoir, n'admire pas moins la grandeur du courage qu'ils ont déployé pour sa défense.

Ne devrait-il pas suffire à la religion de sa majesté et de ses bienfaits pour la défendre ? et faut-il que cette noble étrangère rencontre si souvent sur son passage, au lieu des acclamations et des chants de triomphe, des insultes et des cris de fureur ; au lieu de sujets fidèles et soumis, des enfants dénaturés et des ennemis acharnés à sa ruine ? mais, du moins, de vaillants soldats lui servent de cortège, et, de siècle en siècle, les saints veillent à ses côtés, repoussent de sacrilèges assauts et maintiennent l'honneur des divines promesses.

La religion trouve toujours dans les saints des soutiens inébranlables, des vengeurs intrépides, d'insurmontables remparts. Point d'assauts si violents qu'ils ne repoussent, point de haine si ardente qu'ils n'éteignent, point de fierté si haute qu'ils ne contraignent de plier.

Si un ministre furieux veut faire triompher l'hérésie de son maître par les menaces et les terreurs, la religion aura ses Basile, et l'on saura quel langage la fermeté place sur les lèvres d'un véritable évêque. Si un prince vertueux, mais bouillant, plonge par un accès de colère une ville immense dans le deuil, et que les flatteurs se taisent, la religion aura ses Ambroise, et les oreilles du maître du monde entendront la vérité, et ses yeux apprendront à verser



les larmes du repentir. Si, après avoir désolé la terre par les meurtres et les ravages, un conquérant farouche s'apprête à remplir de ruines et de sang la cité des saints, et que les empereurs tremblants fuient eux-mêmes à son aspect, la religion aura ses Léon, pour affronter sans pâlir cet homme, le fléau de Dieu, et les paroles de la menace viendront expirer sur ses lèvres, et les flots de l'orgueil se briser aux pieds d'un pontife désarmé, et devant la majesté inattendue de ses regards.

Mais peut-on essayer de parcourir les annales des saints pour raconter les traits innombrables de leur courage? Remontons plutôt à la naissance de la religion et jugeons quel héroïsme les saints dans tous les siècles ont déployé pour elle, en voyant par quelle valeur invincible ils ont protégé son berceau. Quel noir orage se forme tout à coup et s'apprête à fondre sur la religion! quels sont de toutes parts contre elle ces cris de rage, ces imprécations et ces fureurs! Du haut du capitole, le signal de sa persécution s'est fait entendre, et d'un bout de l'empire à l'autre, le paganisme rugit au seul nom de chrétien. L'injustice dresse ses tribunaux, la cruauté prépare ses supplices. Pour le chrétien, plus de reconnaissance, plus d'amitié, plus de souvenir des affections les plus douces et des noms les plus chers. Le juge voit à son tribunal le maître traîné par l'esclave, le père par le fils. C'est l'époux qui devient le délateur de son épouse; c'est l'ami qui devient pour son ami un implacable accusateur. Les lois si favorables aux passions, si indulgentes pour le crime lui-même, s'arment contre le chrétien d'une inconcevable et inépuisable rigueur. Les roues et les chevalets, les grils brûlants, l'huile enflammée, les scies et les pointes de fer, toutes les inventions d'une haine ardente et féroce attendent les chrétiens pour leur arracher un lâche désaveu, ou les punir de leur constance.

Où fuirez-vous, troupe faible et désarmée pour trouver un asile contre tant de fureurs? Agneaux innocents, où fuirez-vous pour échapper aux loups cruels qui s'apprêtent à vous dévorer? Quoi! prendre la fuite aux approches de l'ennemi! Chercher les ténèbres et la retraite quand la religion invoque l'assistance de leur valeur! Voyez-les accourir de toutes parts, se précipiter en foule au-devant des gouverneurs et des juges, publier à grands cris le titre qui fait leur crime, et briguer l'arrêt qui va les condamner, avec la même ardeur qu'un accusé soupire après la sentence qui doit l'absoudre. Rien ne peut renverser ces cœurs généreux, ni la colère des empereurs, ni la perte des biens et des dignités, ni l'opprobre qu'on prétend imprimer à leur nom; rien ne peut amollir ces mâles courages, ni les espérances ou les promesses, ni les douces insinuations de la flatterie, ni les supplications et les regrets, ni leurs parents et leurs amis en pleurs; rien ne peut porter l'effroi dans ces âmes intrépides, ni l'appa-

reil de ces tortures, ni la recherche de ces supplices, ni la vue de leurs frères qu'on immole à leurs yeux. Que dis-je? à ce spectacle s'allume une ardeur nouvelle; pour un chrétien qui meurt naissent d'innombrables chrétiens, et pour une voix qui s'éteint dans les supplices s'élèvent mille voix qui appellent l'honneur d'une semblable mort. Point d'âge, de sexe, ni de condition qui ne montre un égal courage. Tantôt ce sont des esclaves, mais à qui le christianisme, en leur donnant la vraie liberté, leur en enseigna le langage et leur apprit à montrer devant leurs juges les sentiments les plus hauts et la plus vénérable dignité; tantôt, ce sont de nobles romaines nourries dans la délicatesse et accoutumées aux honneurs qui, sans frémir, descendent dans les ténèbres d'une prison infecte, et bientôt montent d'un pas ferme sur un échafaud; quelquefois ce sont des guerriers longtemps invincibles contre les ennemis de l'empire, et qui maintenant courbent la tête, sans se plaindre, sous la hache du bourreau; d'autres fois, c'est un vieillard à qui le juge ordonne de blasphémer Jésus-Christ: Il y a, répondit-il, quatre-vingts ans que je le sers, et qu'il me fait du bien; pourrais-je le maudire? Enfin, quelquefois, c'est une mère portant encore entre ses bras l'enfant à qui elle n'apprit à délier sa langue que pour dire, je suis chrétien; il le redit encore au pied du tribunal, l'arrêt du juge ne le sépare point de sa mère; il ne semblait pas mûr pour le sacrifice, il l'était pour la victoire: *Nondum matura pœnæ, jam matura victoriæ.* D'autres fois, ce sont des vierges timides, et pleines de pudeur, mais qui, lorsque le combat les appelle, courent, parées de leurs habits de fête et rayonnantes d'espérance, affronter les rugissements des bêtes féroces et les clameurs homicides de l'amphithéâtre.

L'amphithéâtre! ô éternel monument du courage des saints, qui, durant trois siècles entiers, reçûtes dans votre enceinte tant d'innocentes victimes et vîtes ruisseler leur sang, vous survivez à la grandeur romaine! Au milieu de ses débris, vous demeurez encore debout pour rappeler sans cesse à Rome chrétienne les merveilles de sa naissance, et lui dire, plus éloquemment que ne faisaient à la vieille Rome ses flatteurs, ce qu'il en coûta de travaux et d'épreuves pour l'établir sur ses immortels foudements.

*Tantæ molis erat Romanam condere gentem.*

(Virg., *Æneid.*)

Heureux qui peut visiter vos augustes ruines! heureux qui peut descendre dans ces caveaux sombres, d'où s'élançaient sur les chrétiens, les lions et les ours; parcourir ces vastes galeries d'où un peuple immense applaudissait à leur mort avec fureur; et dans ces mêmes lieux où le Christ fut accablé de tant de malédictions et d'outrages, entendre en son honneur de pieux cantiques, et voir déployer l'étendard de sa puissance et de son amour!

Honorons donc, chrétiens, par d'humbles hommages et de ferventes supplications,



ces saints qu'entourent de si brillants honneurs et que relève une grandeur si sublime ; contemplons leur gloire, applaudissons à leur triomphe, ou plutôt que cette vue réveille en nous le souvenir de notre immortelle destinée et nous enflamme d'une noble émulation pour marcher sur leurs traces. Ils sont nos frères, serons-nous les seuls déshérités ? Ils ont conquis un bonheur éternel, nous condamnerons-nous à d'éternelles douleurs ? ils ont triomphé des passions, en serons-nous toujours les esclaves ? Jamais la raison humaine n'a plus vanté ses lumières ; jamais elle ne fit parler plus haut ses titres et ses droits : comme les saints, montrons-lui quelle sagesse, quelle élévation, quelle innocence éclatent dans les vrais disciples de l'Évangile, et faisons rougir de ses dédains cette maîtresse si fière dont nous payons depuis longtemps si cher l'orgueil et les erreurs. La religion languit dans l'avilissement, elle a perdu sa splendeur et sa magnificence ; comme les saints, rendons-lui l'éclat des vertus, et les larmes de la joie seront les seules qu'on lui verra répandre. Défendons-la contre ses ennemis ; elle réclame contre eux notre courage, notre zèle et nos vœux ; mais si elle nous demandait un plus généreux sacrifice ; si, comme tant de saints, nous étions appelés à lui offrir la preuve la plus signalée de l'amour, heureux celui à qui il serait donné de mourir pour elle, et d'échanger, pour sa défense, une vie pleine de périls et de douleurs contre une vie où Dieu dédommage ses serviteurs de leurs tribulations par une félicité éternelle.

### AUTRES EXORDES ET PERORAISONS POUR LE MEME SERMON.

#### EXORDE

POUR LA FÊTE DE SAINT DENIS,

*Préché à Saint-Thomas d'Aquin*

Quelle grandeur, chrétiens, dans ces apôtres illustres de la France dont la solennité nous rassemble ! quels droits à notre vénération, à notre reconnaissance et à notre amour ! ils sont nos pères dans la foi : si les ténèbres dont ces contrées étaient couvertes ont été dissipées, si la lumière de l'Évangile brille pour nous, si nous connaissons le vrai Dieu, si le nom de Jésus est sur nos lèvres, si son amour est dans nos cœurs, c'est à leur zèle que nous devons ces inestimables privilèges. Ils sont nos amis : quelle amitié que celle qui, pour nous porter les seuls biens désirables, pour nous guérir des seuls véritables maux, compta pour rien les travaux, les outrages, les tourments et la mort ! Ils sont nos vainqueurs : ne rougissons pas de notre défaite ; c'est pour nous arracher à l'esclavage qu'ils nous

ont subjugués ; c'est pour nous faire régner qu'ils nous ont vaincus. Quelle grandeur ! tout ici nous la rappelle, et cette auguste basilique élevée en leur honneur non loin de cette capitale, et ces tombes royales placées près de leurs tombes, et ce pieux concours célébrant avec allégresse la mémoire du jour où leurs dépouilles mortelles, après un indigne bannissement, furent de nouveau replacées dans ce temple par un pontife héritier du siège de Denis comme de ses vertus. Toutefois, ne nous arrêtons pas à cette seule vue ; contemplons, avec nos saints apôtres, tous ces saints qui sont réunis avec eux dans la cour céleste, et dont l'Esprit-Saint révèle aussi et proclame la grandeur. *Qui timent te, magni erunt apud te per omnia.* (*Judith.*, XVI, 19.)

#### PÉRORAISON.

Adressons avant tout, en ce jour, de ferventes prières aux saints martyrs, dont la solennité nous rassemble, qui firent briller sur les Gaules la lumière de l'Évangile et fécondèrent notre patrie par leurs sueurs et leur sang. Saints apôtres de la France, entendez les prières d'une patrie qui vous fut toujours chère, et dont les longs malheurs réclament, plus que jamais, les preuves de votre sollicitude et les miracles de votre puissance. Et vous surtout, ô saint et premier pasteur, qui jadis fûtes envoyé vers nos pères, et qui leur apprîtes à bénir le seul Créateur de l'univers, et à prononcer avec amour et actions de grâces le nom si longtemps inconnu du Sauveur des hommes, veillez toujours sur votre troupeau, et défendez un héritage dont, par votre zèle, vos travaux et votre mort, vous fîtes autrefois la conquête ; mais veillez aussi sur ce pontife révérend (1), que l'Église de Paris appelait par de si vifs désirs, et qui vient enfin de la consoler de son long veuvage et de ses amères douleurs ! Ah ! s'il est votre successeur, comme vous il est envoyé par le successeur de Pierre ; comme vous il aime ses brebis ; comme vous il donnerait pour elles la preuve la plus généreuse de l'amour. Il est votre successeur : comment ne pas le reconnaître à la majesté de son front, au sourire si doux de ses lèvres, à la tendresse de ses regards, mais surtout à ces vertus qui depuis si longtemps le rendent l'honneur de l'épiscopat français, et dont le plus léger nuage, durant une si longue carrière, n'a jamais terni l'éclat. Que longtemps il étende sur nous sa houlette ; que longtemps il nous distribue les pâturages de la vie ; que nous nous courbions longtemps sous sa bénédiction paternelle ; que longtemps il s'appuie sur ce prélat (2) qu'il forma par ses leçons, qu'il aime à appeler son fils, et dont la piété, les lumières et le courage s'environnent déjà par avance de l'honneur qui ne semble réservé qu'aux cheveux blancs.

Mais pourquoi faut-il que, dans cette allégresse publique des enfants de la foi, je

(1) M. le cardinal de Talleyrand-Périgord, archevêque de Paris.

(2) M. de Quélen, alors coadjuteur de M. le cardinal de Périgord.



voie le sujet de mes amertumes et de mes douleurs ! Hélas ! n'était-ce pas ici que j'avais trouvé ma patrie, mes amis et mes biens les plus doux ! puis-je espérer de rencontrer jamais des conseils plus sùrs, de plus pieux exemples, un plus aimable support, un plus tendre intérêt ! Souffrez pourtant que je me plains à vous-mêmes, mes frères, de ce nouvel ordre qui me sépare de vous. Oui, c'est vous qui m'avez perdu par votre indulgence même ; c'est vous qui, payant par trop d'éloges plutôt les désirs que les preuves de mon zèle, avez appelé sur moi les regards, et me faites sortir d'une obscurité qui devait être mon partage pour jamais. Cependant, quelque amers que soient les fruits de tant de bonté, recevez ici ma reconnaissance. Je vous rends grâces avant tout, pasteur vénérable de ce troupeau (3), vous qui m'accueillîtes avec une affection si douce au retour d'une terre étrangère, qui m'appelâtes votre ami quand je n'étais qu'un inconnu pour vous ; vous qui, durant vingt-quatre années, m'apprirent qu'on pouvait allier l'affection la plus intime avec le respect le plus profond, quand je voyais de si près une piété si tendre, un noble désintéressement, une ineffable fermeté ; vous enfin qui me fîtes si constamment comprendre les douceurs de l'amitié chrétienne, et surtout la sainteté de mes devoirs ! Je vous rends grâces, prêtres de ce clergé, qui fûtes pour moi des frères, et dans lesquels la Providence m'a ménagé de si touchants modèles et des amis si sùrs. Je vous rends grâces aussi, enfants que j'ai vus croître sous mes yeux ; je vous rends grâces d'avoir prêté à mes leçons une oreille si docile, et récompensé mes travaux par tant de consolations, par votre attachement, et trop souvent par vos louanges. Hélas ! c'est votre amitié que je dois surtout accuser ; car, qui jamais m'aurait connu si je n'avais instruit l'enfance ! Ah ! du moins mon cœur ne perdra jamais ce doux souvenir, et mon titre le plus cher sera toujours celui de votre ami et de votre apôtre.

O mon Dieu, bénissez des cœurs que vous m'avez commandé vous-même d'aimer d'un amour si tendre, et conduisez-nous tous ensemble à la bienheureuse éternité.

Ainsi soit-il.

#### EXORDE DU MÊME SERMON.

POUR LA FÊTE DE SAINT PIERRE,

*Prêché à Saint-Sulpice.*

C'est dans le prince des apôtres, avant tout, que se justifie, chrétiens, cet infailliable et consolant oracle. Que sont, près de la grandeur à laquelle Pierre se voit maintenant élevée, que sont les dignités les plus hautes et les plus éclatants honneurs ! Quelle gloire ! Le maître adorable pour qui il brava tant de périls, endura tant d'outrages, souffrit tant de tourments, a placé près de lui,

dans le ciel, cet ami si fidèle et si cher, et lui fait oublier, dans les doux épanchements de sa tendresse, les jours où il connut les humiliations et la douleur. Quelle puissance ! C'est Pierre qui du haut du ciel veille encore sur cette Eglise qu'il fut chargé de consoler de l'absence de Jésus-Christ même ; c'est Pierre qui guide encore le troupeau, qui dirige encore les pasteurs ; enfin, c'est à la voix de Pierre que les portes de la cité éternelle s'ouvrent ou se ferment sans retour. Enfin, quel renom et quelle autorité ! Est-il un peuple si sauvage où son nom n'ait été prononcé ? une région si lointaine où ses oracles n'aient retenti ? On traverse les mers, on essaie de longues fatigues pour venir baiser ses chaînes, et les rois, poursuivis par le sort et tombés dans l'abaissement, viennent se consoler de la perte d'un trône auprès de son tombeau. Cependant Pierre n'est pas le seul dont nous admirerons la gloire ; et tous ces saints innombrables, dont il est le chef, méritent aussi que nous contemptions leur grandeur, car ils sont véritablement grands. *Qui timent te magni erunt.*

#### PÉRORAISON

Mais adressons surtout de ferventes prières à cet apôtre glorieux qui, du haut du ciel, suit encore avec sollicitude cette barque mystérieuse qu'il conduisit le premier à travers tant d'écueils et d'orages. O chef auguste et révérend du collège apostolique, abaissez toujours un regard de prédilection sur cette portion honorable et chère de l'immense héritage dont vos travaux et votre mort assurèrent jadis la conquête ! Que toujours elle réjouisse les regards de la religion par sa piété fervente, sa fidélité inébranlable, et l'éclat si touchant de ses solennités. Soutenez, au milieu de tant de peines et de soucis, un pasteur dont l'amour de son troupeau publie assez les vertus et le zèle, et qui, blanchi avant le temps sous des travaux pénibles, ne veut trouver que dans des fatigues nouvelles son délassement et quelquefois l'oubli des plus cuisantes douleurs. Environnez toujours de votre protection puissante ce troupeau où la piété, comme l'honneur, trouvent encore un asile ; soutenez-y l'amour de la religion, la sainteté des mœurs, l'horreur des nouveautés profanes ; enfin, ces vertus fortes et antiques qu'il a toujours opposées avec tant de constance aux scandales du siècle, aux séductions des doctrines perverses, aux sarcasmes de l'impiété en crédit, et peut-être à ses rugissements. Obtenez à tous les biens de la vie présente et ceux de l'immortalité.

#### EXORDE DU MÊME SERMON

POUR LA FÊTE DE SAINTE GENEVIÈVE.

C'est surtout en ce jour, chrétiens, que reçoit une confirmation éclatante, cet oracle de l'Esprit-Saint, qui place dans la crainte

(3) M. de Lalande, depuis évêque de Rodez.



de Dieu le principe d'une véritable et solide grandeur. Elle craignit Dieu, cette humble bergère qui, durant de si longues années, offrit à notre patrie l'attendrissant spectacle de l'innocence la plus pure, de la piété la plus tendre, du courage le plus intrépide, du plus profond détachement : et maintenant placée au plus haut de sa gloire, dispensatrice des grâces du Seigneur, elle oublie son obscurité passagère au sein de l'éternelle splendeur, et les jours sitôt passés de l'humiliation au milieu de la pompe et de l'éclat d'un immortel triomphe. Mais quel témoignage solennel de sa grandeur la piété n'offre-t-elle pas ici à nos regards ! Ce nombreux concours et ces flots pressés d'un peuple portant aux pieds de Geneviève ses hommages et ses supplications ; ces cantiques, dont la prière seule interrompt la touchante et céleste harmonie ; ces vénérables apôtres de la France, nourrissant aux autels de leur sainte patronne le courage qui les soutient et le zèle qui les consume ; et ce pontife enfin (4), dont le front, au premier aspect, trahit tout à la fois le cœur si tendre et la ferveur si vive, qui déjà ne peut plus parler de sa jeunesse à ceux qui comptent ses travaux, ses conquêtes et ses vertus ; mais qui place au rang de ses plus doux souvenirs le jour où les portes de ce temple auguste, ces portes que depuis longtemps la piété ne regardait qu'en pleurant, s'ouvrirent enfin devant lui, et virent, après trente années de solitude et de silence, un peuple immense faire retentir ces voûtes de ces pieux transports, et inonder cette enceinte sacrée devenue trop étroite pour tant d'adorateurs : tout nous parle donc aujourd'hui de la grandeur de Geneviève. C'est ainsi que Dieu se plaît à la glorifier, et qu'il nous montre ce qu'il réserve à ses élus d'éclats et d'honneurs, car ils sont véritablement grands, etc., etc.

#### PÉRORAISON.

Mais adressons surtout de ferventes prières à cette vierge illustre qui tant de fois fit éclater en notre faveur sa sollicitude et son pouvoir. Abaissez, ô Geneviève, abaissez en ce jour un regard plus bienveillant encore et plus tendre sur une ville qui depuis si longtemps est placée sous vos ailes, et trouve toujours dans votre appui sa consolation et sa gloire. Reconnaissez encore à cette ardeur qui rassemble ces chrétiens innombrables autour de vos autels, à la vivacité de leur foi, à leur religieuse allégresse, reconnaissez les enfants de ces Français qui, durant treize siècles, invoquèrent votre nom par de si fervents soupirs, et chargèrent vos autels de si riches offrandes. Hélas ! un violent et cruel orage semblait avoir dissipé tous ces biens sans retour ; mais les monuments les plus précieux de votre gloire ont survécu à la tempête, et en vous attestant, ô Geneviève, notre respect et notre amour, vous rappellent

aussi nos titres et nos droits. Cette montagne, du haut de laquelle vous veillez sur votre héritage, et dont on ne peut prononcer le nom sans dire aussi le vôtre ; ce temple, miracle de l'art, ou plutôt de la foi, qui porte sur son front auguste l'acte désormais ineffaçable de notre réconciliation avec notre Dieu, notre patronne et nos rois ; et cette croix enfin qui, placée sur la faite de ce saint et sublime édifice, se montrant avant tout aux yeux du voyageur, lui dit que nous sommes aussi les disciples de l'Évangile et les enfants de Geneviève, et que cette cité, dont il vient admirer les merveilles, n'a pas à lui en offrir qui soit, plus que votre temple, digne de fixer ses regards : tout publie notre confiance, tout parle de votre grandeur : soyez-nous donc propice, et montrez toujours pour nous votre charité maternelle. Que le pauvre trouve toujours près de vous la constance de la résignation ou les douceurs de l'espérance ; que toujours l'habitant des campagnes, pour prix de son espoir en votre appui, soit réjoui par la prospérité de ses troupeaux, de ses vignes et de ses moissons, que toujours le malade, se revêtant, dans une pieuse confiance, du lin consacré par l'attouchement de vos dépouilles mortelles, sente circuler la force et la vie dans ses veines, mais surtout dans son âme le courage et la foi.

Enfin, ô Geneviève, protégez la noble famille que depuis tant de siècles Dieu charge de nous donner des lois ; gardez-nous notre roi ; prolongez son auguste vieillesse ; ses cheveux blancs nous le rendent plus cher, son langage nous en semble plus doux, et sa piété plus vénérable et plus tendre : il nous le faut longtemps encore ; la religion a besoin de ses exemples ; la paix, de sa prudence ; notre cœur, de son amour. Gardez ce glorieux vainqueur dont la foi a doublé le courage, dont les lauriers ne coûtent point de larmes, qui pacifie les peuples et affranchit les rois. Gardez tous les augustes rejetons de saint Louis, si justement appelés fils de France, puisqu'ils chrissent si tendrement leur mère, et sont payés par un si doux retour. Ainsi vous protégerez toujours notre patrie, et vous lui ménagerez, dans les biens de la vie présente, un gage de l'éternelle félicité.

#### EXORDE DU MÊME SERMON.

##### POUR LA FÊTE DE SAINTE MADELEINE.

Ubiunque prædicatum fuerit Evangelium istud in universo mundo, et quod fecit hæc, narrabitur in memoriam ejus. (Marc., XIV, 9.) •

*Partout où sera prêché cet évangile, qui le doit être dans tout le monde, on racontera, à la louange de cette femme, ce qu'elle vient de faire pour moi.*

Telles sont les douces paroles que recueille de la bouche du Sauveur cette heureuse pénitente : c'est ainsi qu'il relève, par de glorieuses espérances, un cœur qui semblait flétri pour jamais par le souvenir de

(4) Mgr de Quélen, archevêque de Paris.



ses faiblesses et la douleur de son repentir. Oui, au milieu de son humiliation profonde, de la rougeur répandue sur son front, de l'abondance de ses larmes et de ce long voile dont ses cheveux la couvrent, son âme s'ouvre encore à une joie secrète, quand le maître divin, dont elle arrose les pieds de ses pleurs, lui annonce que le monde entier retentira d'âge en âge de l'histoire de ses égarements et du récit des divines miséricordes, et, par cette prédiction inattendue, confond les détracteurs de Madeleine et contente les vœux de son humilité, comme de son amour.

Mais jamais cette consolante promesse ne reçut son accomplissement avec plus d'éclat que dans ce jour à jamais mémorable dans les annales de la piété, où les dépouilles mortelles de votre illustre patronne, placées pour la première fois dans cette enceinte sacrée, sont venues relever la gloire de ce temple auguste, que le nom seul de Madeleine rendait déjà pour vous si vénérable et si cher, et ajouter par leur présence je ne sais quoi de plus tendre à votre piété et de plus profond à vos hommages. C'est ainsi qu'après dix-huit siècles, Jésus-Christ tient encore sa parole à Madeleine et la dédommage de ses abaissements par la plus solide grandeur.

Toutefois ils sont grands aussi, etc.

#### PÉRORAISON.

Mais implorons surtout en ce jour la sainte patronne dont le nom est si familier à vos lèvres, si cher à votre oreille, et retentit si doucement à votre cœur. Regardez, ô Madeleine, regardez du haut du ciel un troupeau à qui vous avez déjà ménagé tant de bien et devant lequel vous ouvrez encore de si riantes espérances. C'est vous qui avez obtenu pour le pasteur cette piété si tendre, cette prudence si éclairée, cette éloquence si vive, ce zèle que rien ne rebute, cette constance que rien n'abat; c'est vous qui avez rassemblé autour de lui tant de brebis fugitives qui s'étonnent de marcher avec fidélité dans une route longtemps inconnue, et viennent se presser dans cette enceinte sacrée, devenue trop étroite pour tant d'adorateurs; c'est vous qui tout à coup avez fait naître pour lui une génération nouvelle: tous ces jeunes agneaux si ardents à le suivre dans les divins pâturages, si dociles sous sa houlette, si attentifs à consulter son front et ses regards. Achevez, ô Madeleine, achevez votre ouvrage, faites descendre chaque jour sur ce troupeau des bénédictions nouvelles. Que toujours les cœurs faibles trouvent près de vous leur appui, les cœurs alligés leur consolation, les cœurs pénitents leur espérance; qu'enfin le pasteur avec le troupeau obtiennent par vous ces grâces puissantes qui leur assurent un jour l'éternité bienheureuse.

## SERMON II.

### Pour le jour des Morts.

#### MORT DE L'INCÉDULE.

Statutum est omnibus hominibus semel mori. (Hebr., IX, 27.)

Il est établi que tout homme doit mourir un jour.

Voici, chrétiens, voici du moins un dogme dont les passions et l'orgueil ne peuvent ébranler la certitude; voici une vérité contre laquelle l'incrédulité voit échouer l'audace de ses doutes et de ses sophismes; voici une doctrine que le ministre de l'Evangile peut publier avec confiance, sans avoir à craindre de rencontrer dans les cœurs des objections secrètes qui affaiblissent l'autorité de ses leçons, ou rendent inutiles les efforts de son zèle. Nous mourons tous : il faut que cette maison de boue qui sert de prison à notre âme s'écroule tôt ou tard, et une dissolution inévitable doit rendre un jour à la poussière qui nous réclame la poussière dont nous fûmes formés. Il est vrai, tandis que l'enfant de la foi poursuit sa course et s'achemine sous l'œil de la Providence vers le terme de son pèlerinage, l'impie se croit entraîné par une nécessité irrésistible vers un gouffre fatal qui doit tout engloutir. Tandis que le premier, au milieu des ténèbres de la dernière heure, voit briller la lumière de l'immortalité, le second veut descendre tout entier dans le tombeau et ensevelir avec soi toutes les espérances. Mais dans des sentiments si divers, ils s'accordent du moins à reconnaître qu'il faut mourir, et que cette loi qui trouve tant de murmureurs ne peut pas trouver de rebelles. Mettons à profit cet accord si rare entre les disciples de l'Evangile, et les disciples de l'incrédulité; conduisons-les à une école dont ils puissent ensemble entendre les leçons, à l'école de la mort, et qu'ils y reçoivent ensemble ou de consolantes promesses, ou de salutaires terreurs. En effet, l'impie doit mourir: qu'il tremble à la pensée des angoisses cruelles que lui réserve son incrédulité pour ce moment funeste! Le chrétien doit mourir: qu'il se rassure en voyant la religion lui préparant pour la fin de sa course ses consolations et ses secours.

Ou plutôt bornons-nous aujourd'hui à nous pénétrer d'une juste horreur pour la mort des impies, en voyant ce que l'incrédulité mourant doit attendre de son incrédulité.

L'incrédulité, loin d'adoucir pour son disciple mourant les douleurs du corps, ne fait que les aigrir. Premier point.

L'incrédulité, loin de calmer les agitations de son âme, ne fait qu'en accroître les tourments. Deuxième point.

Implorons etc.

#### PREMIER POINT.

On dit que l'éloquence humaine, afin de former ses disciples à l'art si difficile de persuader les hommes, leur impose la dissimulation et l'artifice pour première loi.



Comme elle leur propose pour prix de leurs efforts, non la gloire de protéger les intérêts de la vertu ou d'assurer à la vérité son triomphe, mais le frivole honneur de subjuguier leurs semblables par l'imposante autorité de leurs discours, ou de les séduire par l'éclat mensonger de leurs sophismes, elle leur ordonne de taire les objections qui saperaient leurs raisonnements, et d'écarter avec habileté les souvenirs qui en trahiraient la faiblesse. Mais ce n'est pas à un ministre de l'Évangile qu'il convient de faire un tel apprentissage, et quelque valeur qu'il attache au salut des âmes, à quelques condescendances qu'il se plie, à quelques supplications qu'il descende pour l'obtenir, il croira l'acheter trop cher, s'il faut, pour le payer, recourir aux détours et à l'imposture.

Commençons donc par reconnaître, chrétiens, que ce siècle, si fécond en disciples de l'incrédulité, offre quelquefois en spectacle à la religion consternée des impies conservant jusqu'à leur dernière heure les horribles privilèges de leur endurcissement, repoussant avec rage et dédain les consolations de la foi et ses charitables sollicitudes, ouvrant encore une bouche mourante aux imprécations et aux blasphèmes, et s'apprêtant enfin à se plonger dans les abîmes d'une vie à venir avec une affreuse sécurité. Mais ce mépris pour nos plus redoutables vérités, soutenu jusqu'au dernier soupir; cette haine furieuse contre un nom, l'objet de notre amour; ce calme ou cette indifférence en dépit des terreurs de la foi, tous ces sentiments enfin dans des hommes prêts à franchir le seuil des portes éternelles, ne semblent-ils pas répondre par avance à tous nos discours, convaincre notre zèle d'impuissance ou de vanité, et préparer un sujet de scandale au disciple de la religion, plutôt qu'à l'incrédule un sujet d'épouvante? Non, chrétiens, de tels hommes ne sont rien pour nous, et nous pouvons dire avec l'Apôtre : Qu'avons-nous à faire de juger ceux qui sont dehors : *Quid mihi de iis qui foris sunt judicare?* (I Cor., V, 13.) Ces hommes sont étrangers à notre foi, étrangers à notre ministère, étrangers aux traditions et au langage de leur patrie. Les uns, jetés presque en naissant dans les bras de l'incrédulité, ont sucé comme avec le lait le poison de ses maximes, n'ont connu l'Évangile que pour le déchirer par leurs blasphèmes, Jésus-Christ que pour le combattre avec fureur; et, semblables enfin à cet empereur dont le nom doit être à jamais poursuivi par le souvenir de son apostasie, ont effacé le caractère d'enfants de Dieu par les lustrations sacrilèges de l'impiété : *Quid mihi de iis qui foris sunt judicare?* Les autres, condamnés à une grossière ignorance par leur origine et leur obscure destinée, n'ont eu durant de longues années pour précepteurs que les furieux qui ont déchiré tour à tour le sein de notre patrie, et pour code que leurs décrets impies et sanguinaires. Espèce d'hommes nouvelle et inouïe, qui, dans une

terre si longtemps cultivée par la religion, offrent le hideux aspect d'une sauvage barbarie, ne connaissent d'autre Dieu que l'intérêt, d'autre loi que la crainte, se confondent par leur brutalité avec les animaux qu'ils conduisent à la pâture, et ensevelissent toutes leurs espérances dans ce champ qu'ils arrosent de leurs sueurs : *Quid mihi de iis qui foris sunt judicare?* Qu'ils meurent en blasphémant des dogmes qu'ils n'approfondirent jamais, en rejetant une autorité dont ils voulurent ignorer les fondements et les principes; qu'ils meurent dans cette obstination fatale, dernier châtement de leur perversité : cette mort remplira un cœur fidèle de douleur et de consternation, mais sa foi ne peut en recevoir la plus légère atteinte. La pitié qu'un enfant de l'Église ressent à cette vue est celle qu'il éprouve aussi lorsque, sous ses yeux, un chrétien né au sein de l'erreur meurt sans invoquer sa véritable mère, ou qu'un homme transporté d'un autre hémisphère dans nos régions, avec ses préjugés, ses coutumes et son idolâtrie, termine sa carrière sans que la lumière de la foi qui éclaire tout autour de lui parvienne jusqu'à ses regards.

Mais nous vous appelons aujourd'hui près du lit d'un mourant qui, avec le plus grand nombre d'entre nous, a trouvé, en naissant, la religion assise dans sa famille, comme un hôte ancien et vénérable; a reçu de sa bouche les premières leçons de vertu, et de ses mains les premières armes pour combattre le vice; qui longtemps a vu la religion environnée du double éclat de la science et des dignités, réglant les plus chers intérêts, présidant aux plus saintes alliances, tenant la balance dans les tribunaux, précédant nos drapeaux aux champs de l'honneur, se mêlant à nos entretiens de chaque jour, à nos plaisirs quelquefois, hélas! à nos passions même; enfin d'un homme qui, comme vous peut-être, mon cher auditeur, n'a pu qu'après de longs efforts et de pénibles combats, se persuader qu'il était incrédule, et qui, même depuis qu'il a remporté cette déplorable victoire, revoit encore à chaque pas cette religion qu'il a délaissée, la retrouve dans les chefs-d'œuvre de l'art qu'il admire, dans les ouvrages immortels dont il amuse son loisir, dans les gens de bien dont il respecte la vertu, dans les amis dont il prise la constance et la fermeté.

Voilà celui qu'il nous faut voir mourir, et qui va nous apprendre quel allègement aux souffrances du corps un impie, à sa dernière heure, peut attendre de l'incrédulité.

L'impie dépose lui-même contre l'impuissance de l'incrédulité, pour le soutenir à ses derniers moments, lorsque, prévoyant les souffrances que la mort lui prépare, et sentant qu'il sera sans défense pour ce funeste combat, il voudrait qu'une fin soudaine lui épargnât une lutte inégale, et porte une coupable envie aux malheureux qu'une catastrophe inopinée précipite tout à coup et sans douleur dans le tombeau.



Mais Dieu n'exauce pas toujours cet horrible désir. Si quelquefois, fatigué des scandales et des blasphèmes de l'impie, il lance sa foudre, et, par un coup imprévu, délivre la terre d'un odieux fardeau ; plus souvent il faut que l'incrédule subisse la commune loi, qu'il voie sa destruction s'opérer peu à peu, qu'il connaisse les dernières souffrances, et, pour parler le langage des saints livres, qu'il ait tout le loisir de goûter la mort et d'en savourer l'amertume. Qu'est devenue la prospérité de cette santé si florissante ? Que sont devenus les jours de sa vigueur ? alors il lui semblait doux de prêter l'oreille aux conseils d'une commode philosophie ; elle lui avait appris à braver les menaces d'un effrayant avenir, pour borner à la vie présente toutes ses sollicitudes, et docile à ses leçons, l'incrédule n'avait jamais voulu connaître d'autre soin que le soin de son corps, d'autre bien que ses jouissances, d'autre mal que ses douleurs. Il mettait son étude à traiter son corps avec délicatesse, à le nourrir dans les délices, à ne lui refuser d'autres satisfactions que celles dont l'intérêt même du plaisir exigeait le sacrifice, et se laissait ainsi mollement entraîner au cours d'une vie sensuelle et voluptueuse.

Mais voilà que tout à coup l'arrêt porté contre tous les enfants d'Adam l'étend à son tour sur le lit de l'infirmité ; déjà il ne retrouve plus sa force accoutumée ; bientôt le feu d'une fièvre brûlante circule dans ses veines ; les sinistres avant-coureurs d'une fin prochaine le déchirent par de cuisantes atteintes, et cet homme, si délicat, si habile à fuir le mal le plus léger, se voit saisi par tous les maux à la fois, et contraint de s'écrier avec le Prophète : J'ai trouvé aussi la tribulation et la souffrance, *tribulationem et dolorem inveni*. (Psal. CXIV, 3.) Or, dans cette cruelle conjoncture, quelles ressources lui offrira l'incrédulité, et quels adoucissements peut-il en attendre ? Tant que tout succéda au gré de ses désirs, elle lui semait de fleurs les routes de la vie, l'exhortait à jouir des courts instants de son passage, et lui présentait en riant la coupe de la volupté ; mais aujourd'hui que l'infortuné l'enveloppe comme un vêtement, et que le mal s'attache à ses os ainsi que le vautour qui dévore sa proie, elle garde un morne silence ; on ne lui offre que des consolations qui aigrissent ses plaies et irritent son désespoir. Il faut savoir souffrir ; et comment aurait-il appris cette austère science, lui qui n'entendit jamais d'autres leçons que celles d'une doctrine enjouée et amie du plaisir, lui qui appelait malheureux les jours dont un léger nuage obscurcissait la sérénité ? Il faut savoir souffrir : hélas ! endurez par l'incrédulité, il le disait aussi aux infortunés dont les gémissements venaient troubler ses joies ; mais il sent aujourd'hui quel allègement la douleur peut trouver dans cette froide et cruelle maxime. Il faut savoir souffrir : ainsi il ne lui reste plus qu'à se nourrir des pleurs que le mal lui fait répandre, et à se

débattre en vain sous la main d'une inexorable nécessité.

Contemplez ce spectacle, vous qui avez laissé la foi s'éteindre dans votre cœur, et apprenez quels encouragements et quelles exhortations l'incrédulité doit offrir à vos maux, si, prêt à mourir, vous êtes réduit à n'avoir plus qu'elle seule pour guide et pour appui ; car, pourquoi recourir à des ménagements coupables ? n'est-ce pas du moins quand on vous parle de la mort qu'il faut aussi vous parler de vos derniers, de vos plus pressants intérêts, sans réserve ni détour. Oui, quelque soin que vous preniez d'écarter cette pensée funeste, avec quelque horreur que vous envisagiez les tristes apprêts de ce dernier sacrifice, il est certain que chaque jour vous y traînez en dépit de vos résistances ; que ce lit de l'infirmité, vous y serez à votre tour étendu ; que ces combats, vous aurez à les soutenir ; que ces souffrances, il faudra les endurer. Vous promettriez-vous contre ces épouvantables calamités une fermeté invincible ? Homme plein de constance, dites-nous comment, vigoureux et distrait par mille soins, vous soutenez aujourd'hui une douleur légère, et nous vous dirons comment alors, défaillant et solitaire, vous pourrez porter le poids des plus accablantes douleurs. Vous armez-vous d'une froide indifférence, et emprunteriez-vous au peuple le stoïcisme impie de son langage, pour dire comme lui que c'est un moment à passer ? Oui ? un moment, si vous le comparez à cette longue vie que vous avez souillée par tant d'excès et par tant de crimes ; un moment, si vous le comparez à cette éternité qui vous prépare tant de châtimens et de tortures ; mais un siècle, si vous en comptez les innombrables tribulations. Auriez-vous réussi à embellir ce funeste passage par de riantes couleurs ? espéreriez-vous que la mort ne sera pour vous que le soir d'une belle journée, et qu'enfin, arrivé au terme de votre course, vous abandonneriez la vie sans efforts, ainsi que le convive quitte joyeusement le banquet où il fut rassasié ? laissez les oisifs se réparer de ces vaines illusions ; mais vous, allez près du lit de l'incrédule mourant, et à ses agitations violentes, à ses membres tordus par la douleur, reconnaissez les angoisses que la mort vous prépare un jour, comme aussi dans le délaissement où il reste plongé, au milieu de ses impuissans efforts, voyez par avance l'affreux abandon qui, dans vos souffrances, doit à la mort être aussi votre partage.

Car si, fatigué de rester seul avec lui-même, et de ne trouver au fond de son âme qu'impuissance et découragement, il cherche quelque consolation dans les objets qui l'entourent, il n'y voit qu'un nouvel aliment à ses maux. Disciple de l'incrédulité, il avait écarté bien loin de sa demeure les sévères, mais compatissans souvenirs de la foi, pour y réunir les recherches du luxe, les raffinements de la mollesse et les images de la volupté. Spectacle important, monuments



odieux, pour un pauvre infortuné qui souffre ! Contraste désespérant entre des jouissances qui ont fui comme un songe, et le mal présent qui l'accable de tout son poids ! Redemanderait-il ces livres, enfants de l'incrédulité, qui savaient étouffer le cri de sa conscience, ou ménager à son désœuvrement des passe-temps coupables ? Ah ! ils apprennent à être hardis contre un Dieu qui menace, mais non pas contre un Dieu qui frappe ; ils donnent du courage contre le remords, ils n'en donnent pas contre la douleur. Invoquera-t-il l'assistance des amis qu'il devait à l'incrédulité ? Compagnons inséparables de ses plaisirs, fidèles échos de ses blasphèmes, le cri de sa douleur les a tous dispersés ; ils s'éloignent avec effroi, comme si la foudre eût frappé sa demeure, ou si quelques-uns consentent à payer encore à la bienséance un pénible tribut, ils ne trouvent dans leur désolante doctrine ni maxime pour alléger les souffrances, ni exhortation pour les adoucir. Aussi une contenance embarrassée, un visage contraint, des questions sans intérêt, de froides espérances, et après quelques vaines exclamations, une fuite précipitée, voilà tout ce que peut donner à un ami souffrant une insensible et barbare incrédulité, et l'amitié, ce dernier baume du malheur, desséchée par d'indignes maximes, a perdu elle-même à cette odieuse école le privilège divin de la consolation et le pouvoir d'essuyer les larmes. Souffre donc, malheureux, et recueille les fruits amers de ton impiété, sans oser ni regarder ce ciel que tant de fois irrita ton audace, ni invoquer cette Providence qu'ont outragée tant de fois tes doutes et tes blasphèmes ?

Voilà donc, si vous avez perdu la foi, votre lamentable destinée ; c'est ainsi que se terminera cette vie voluptueuse, embellie de mille agréments, entourée d'honneurs, et comme défendue par d'innombrables amis. Cette force où vous mettez votre confiance, et que vous étalez avec un fol orgueil, cette force sera renversée, et vous resterez sans armes contre la douleur. Cet éclat qui vous environne sera flétri, et le lit de la mollesse deviendra un échafaud sur lequel vous subirez votre long et rigoureux supplice. Vos amis vous laisseront solitaire. Déjà vous avez vu, dans le jour des revers, leur foule s'écouler, vous laissant lutter seul contre votre infortune ; à cette dernière adversité, il fuiront plus rapidement encore. Quel malheur si vous vous obstinez à garder pour soutien, pour conseil et pour ami, l'incrédulité, dont la présence et les leçons doivent si cruellement envenimer vos plaies ! Quel aveuglement, si vous repoussiez opiniâtrement et avec fureur cette religion qui seule peut soutenir votre défaillance entre ses bras et soulager vos angoisses par ses consolations et ses espérances !

Ainsi l'incrédulité, loin d'adoucir pour son disciple mourant les douleurs du corps, ne fait que les aigrir ; mais loin de calmer pour lui les agitations auxquelles son âme

est en proie, elle ne fait qu'en accroître les tourments.

#### DEUXIÈME POINT.

Tandis que l'incrédule mourant trouble l'air de ses cris, et que les douleurs d'un corps qui tombe en lambeaux s'exhalent en plaintes amères, ou en noires fureurs, vous ne voyez pas sa plaie la plus cruelle, vous n'entendez pas ses plus pénibles gémisséments. C'est au fond de son âme que se trouve sa plus grande blessure, c'est son âme que déchirent les regrets, c'est son âme qu'assiègent les terreurs. Mais ses regrets, l'incrédulité les rend plus cuisants ; ses terreurs, l'incrédulité les redouble.

Il faut mourir. Il faut qu'il s'arrache à tous ces objets où son cœur avait placé son repos et sa joie. Et déjà il sent la mort qui vient sans pitié briser d'un seul coup tous ses liens, et l'enlever sans retour à ses plus douces affections. Où sera la compensation pour tant de pertes, le dédommagement pour des sacrifices si rigoureux ? Le présent va lui échapper, et l'incrédulité lui enlève l'avenir. Son corps se dissout, et l'incrédulité fait partager à son âme la même destinée. Il est enveloppé des ombres de la mort, l'incrédulité éteint pour lui la lumière de l'espérance. Il est au bout de sa carrière, l'incrédulité le pousse dans un abîme sans fond, où il va tomber et se perdre sans retour. Il faut mourir : c'est au cœur de l'incrédule que retentit douloureusement cette fatale sentence qui l'enlève de la terre des vivants, l'arrache à tout ce qu'il aime pour le condamner à un isolement absolu, à une solitude éternelle. Ne lui dites pas qu'il est au terme de son exil, il ne connaît pas de seconde patrie ; qu'il va se réunir à ses pères, sa triste et cruelle doctrine les a condamnés à l'anéantissement, et il ne doit retrouver personne. Ne lui dites pas que la mort n'est qu'un passage, la mort est pour lui une borne insurmontable où il faut qu'il s'arrête, un rocher contre lequel une vague irrésistible entraîne son esquif, sans qu'il puisse espérer de le sauver du naufrage ou d'en recueillir les moindres débris. Il faut mourir : cet arrêt prononcé contre sa frêle existence, tant qu'il n'en voyait l'exécution que dans l'éloignement, loin de le détacher des créatures, le liait à la terre par de plus fortes chaînes. Dans son langage païen il disait aussi que nos jours sont rapides, mais c'était pour que ses passions en missent à profit tous les moments ; il déplorait la brièveté des roses de la vie, mais pour se hâter de les cueillir ; il plaçait près des jeux, des danses et des fêtes, la vue funèbre du tombeau, mais pour mieux goûter le prix de ces indignes jouissances, et pour faire du souvenir même de la mort comme un complice et un aiguillon de ses coupables plaisirs. Mais maintenant que la faux redoutable est levée sur sa tête, il voit que l'incrédulité, en fixant à la terre toutes ses espérances et toutes ses amours, n'a fait que lui ménager pour ce moment fatal des soucis plus cruels et de plus douloureux déchirements.



Il faut mourir : il faut qu'il abandonne ces palais où il logeait sa mollesse, ces vastes domaines où se complaisait son orgueil, et l'incrédulité ne peut en échange lui offrir qu'un dernier et étroit asile, exactement mesuré sur ce corps, seul objet de ses soins et de sa prévoyance ; à moins qu'elle ne veuille faire valoir les couronnes sitôt flétries qu'elle placera sur son cercueil, ou cet emblème vain de la douleur qui doit ombrager sa tombe, et courber comme en pleurant sur de froides dépouilles ses longs et lugubres rameaux.

Il jouissait de quelque honneur ; son bras avait défendu son pays, ses écrits l'avaient éclairé peut-être, et la mort vient arracher de ses mains les fruits de ses veilles ou les récompenses de sa valeur. Trouvera-t-il sa consolation dans la pensée de la gloire et dans l'espérance que son nom servira d'entretien aux siècles à venir ? Ah ! il est vrai, chez les peuples, même les plus barbares, le désir de vivre dans la mémoire des hommes est un témoignage et comme un instinct de notre immortalité. Mais cette noble ambition est interdite à l'incrédule, et ce n'est pas à lui d'espérer que de vaines louanges ironteront le réveiller dans son tombeau pour y consoler ses misérables restes et sa cendre inanimée.

Il va quitter une famille pour laquelle son cœur, longtemps livré à de criminelles distractions, sent se ranimer l'affection la plus vive. Il la voit réunie autour du lit de sa souffrance. Sa femme est assise près de lui, déguisant ses alarmes et dévorant ses pleurs. Ses enfants l'entourent, laissant échapper leur affliction et leurs sanglots ; leurs regards rencontrent les siens, ils pressent entre leurs mains ses mains glacées, ils soutiennent sa tête défaillante, ils lui prodiguent les soins les plus expressés et les plus douces marques de leur tendresse ; pour répondre à tant d'amour, pour soutenir leur courage, il rappelle le sien, et cherche quelques paroles qui puissent consoler une amitié si tendre ; mais son incrédulité ne lui fournit que les tristes mots de destin, de malheur inévitable, de fatale nécessité, et après cet effort, il retombe sur lui-même, pour souffrir seul et dans un morne silence les étreintes d'une séparation sans remède, et les déchirements d'un adieu éternel.

Trouvez-vous au fond de votre cœur plus de ressources et plus de constance, vous que l'incrédulité a nourri de ses froides et sèches maximes, et qui devez vous préparer à jouer aussi votre rôle dans cette scène de deuil et de désolation ? non, car, si vous frissonnez d'horreur à la seule peinture de ces cruelles angoisses, comment seriez-vous ferme quand vous aurez vous-même à les soutenir ? Il vous faudra donc à votre tour être l'objet de cette consternation profonde, sans pouvoir par quelques douces paroles en interrompre l'affreux silence ; il faudra voir couler ces pleurs sans pouvoir en tarir la source ; il faudra être dé-

chiré par ces cris sans pouvoir en modérer la violence. Ah ! lorsque votre épouse reçut vos premiers serments, vous lui disiez que la mort même ne saurait briser vos liens, et voilà le terme fatal où l'incrédulité doit sitôt éteindre une flamme que vous appelez éternelle. Quand une absence de courte durée doit vous séparer de vos enfants, vous accompagnez vos caresses de la promesse du retour. A ce cruel voyage, vous leur donnez aussi un tendre embrassement, mais sans y joindre la douce espérance du revoir. Sauvez-vous donc, puisqu'il en est temps encore, sauvez-vous de l'horreur de mourir entre les bras de l'incrédulité, cette ennemie barbare qui doit, à votre dernière heure, rendre vos regrets si cuisants, et qui, loin d'affermir votre courage, doit redoubler vos terreurs.

Il n'est pas donné à l'homme de voir arriver sans effroi l'heure de sa destruction prochaine, et le cœur le plus valeureux, qui se faisait un jeu d'affronter les hasards, qui volait avec joie à la rencontre de la mort, s'il la voit s'avancer à pas lents, et, après de longues menaces, s'appêtant à lui porter enfin le coup fatal, sent glacer son courage, et ne peut se défendre d'une sombre terreur. Mourir, fermer pour jamais les yeux à la lumière du jour, devenir pour jamais sourd à la voix de ses amis et de ses proches, pour jamais insensible à leurs gémissements et à leurs cris ; de tous ses biens ne garder qu'un suaire ; bientôt être livré sans mouvement et sans défense à d'impitoyables inconnus, être resserré par eux dans une méprisable et fragile prison, être chassé comme un étranger de sa propre demeure, honteusement et à la hâte descendre dans la profondeur et les ténèbres d'un tombeau, n'y trouver que le silence, la corruption et les vers : où est l'intrépidité assez ferme pour ne pas s'étonner et frémir d'une pareille destinée ?

Mais cette cruelle mort, dont les approches donnent au plus vaillant tant de crainte, garde pour l'incrédule mourant des menaces plus effrayantes et des terreurs plus sinistres. Tout à coup, au lieu de ce calme et de cette sérénité qu'il s'était promise tant de fois pour cette dernière heure, au lieu de cette paix dans laquelle il prétendait s'endormir d'un sommeil éternel, il se voit en proie à mille agitations, et forcé de se défendre contre mille ennemis à la fois ; son esprit est poursuivi par d'importunes images, son cœur livré à des passions opposées qui le déchirent. Des pensées longtemps endormies se réveillent ; des craintes longtemps dédaignées viennent l'assiéger ; la conscience longtemps étouffée, se ranime avec ses reproches et ses cris, et c'est dans cette confusion déplorable que, suivant la prédiction de l'Esprit-Saint, l'impie entend retentir à son oreille, je ne sais quel bruit sourd qui le remplit de consternation et d'effroi : *Sonus terroris in auribus impij.* (Job, XV, 21.)

S'il tourne ses regards en arrière pour considérer la carrière qu'il a parcourue, quels regrets et quelle épouvante ! Il voit



ses premiers pas dans la route de la vie éclairés par la douce lumière de la religion, ses passions naissantes domptées sous le joug salutaire de la foi, ses jours sereins, tant qu'ils coulèrent dans l'innocence; il se rappelle les premières leçons d'une mère pieuse, les premières promesses qu'il fit à l'Évangile, les premières larmes dont il arrosa la table des anges. Il s'attendrit d'abord à ces chers souvenirs; mais bientôt il est saisi de crainte et d'horreur pour lui-même, quand il voit quels orages les conseils de l'incrédulité amoncèlerent sur sa vie, et comment elle l'a dépouillé de son plus noble apanage et de ses biens les plus doux, pour ne lui laisser que des maximes perverses et une doctrine pleine de désespoir.

S'il porte ses regards en avant, et qu'il ose sonder l'abîme que la mort ouvre sous ses pas, quelle horrible incertitude! car, maintenant que les passions se taisent, que les prestiges se dissipent, que les créatures lui échappent, la religion se présente à sa pensée sous des traits moins odieux; ses mystères ne lui paraissent plus si indignes de captiver la raison; il s'étonne de sentir renaître son respect pour elle; il s'épouvante en revoyant une lumière qu'il croyait pour toujours éteinte? Se serait-il trompé? en s'attachant aux traces des hommes célèbres qui depuis un demi-siècle sont devenus les précepteurs de son pays, n'aurait-il suivi que des docteurs corrompus et de méprisables sophistes? La vérité serait-elle du côté de ces génies immortels qui, dans les jours les plus glorieux de la France, ont imprimé à tous leurs écrits le sceau d'un respect si profond pour la religion, et d'un si tendre amour pour elle? Se serait-il trompé? Cet Évangile, dont il faisait vanité d'admirer la morale et de blasphémer les dogmes, serait-il sorti d'une autre main que de la main des hommes? Ce législateur révéré, dont il a dédaigné les enseignements, serait-il aussi un juge inflexible qui l'attend et lui prépare son arrêt? Se serait-il trompé? Serait-il vrai que Dieu se met en peine des choses d'ici-bas, que l'homme ne meurt pas tout entier, que la vertu n'est pas un vain nom, que le remords n'est pas le seul châtement du crime? Enfin, se serait-il trompé? les terreurs dont il est assiégé seraient-elles un pressentiment du sort fatal qu'on lui réserve, et les intolérables anxiétés qui le déchirent un prélude des éternelles vengeances? Dévoré par ces cruels soucis, rugissant de douleur, et bientôt, succombant sous le faix qui l'accable, il tourne autour de lui des regards inquiets pour chercher une main qui écarte les fantômes odieux dont il est obsédé, une voix qui soutienne et relève son courage; mais on a arraché son épouse et ses enfants au spectacle hideux de ses derniers combats, et il reste seul avec ses douleurs et ses craintes.

Cependant il aperçoit, encore humblement prosternée, et priant près de sa couche, cette femme obscure et simple qui prit

soin de ses premiers ans, et qu'a laissée vieillir près de lui sa juste reconnaissance. Tantôt elle lève les yeux au ciel, et tantôt elle les porte sur son maître que, dans son cœur, elle nomme encore son enfant. Bientôt elle s'approche, l'exhorte à appeler à son aide le Dieu dont tant de fois elle invoqua sur lui l'adorable nom; elle répète à son oreille les prières que jadis elle lui avait appris à bégayer; enfin, la foi, ranimant son courage, elle ose lui parler d'un ministre de Jésus-Christ; à ce nom, il frissonne, il pousse un profond soupir: on ne sait si ce soupir est de désir ou de crainte; mais il est le dernier; l'incrédule meurt et va chercher une solution à ses doutes, un terme à ses angoisses, ou le commencement d'inéprimables malheurs.

Quel silence! quelle solitude, quel sujet d'une méditation profonde! Restez un moment encore, restez, disciple de l'incrédulité, près de ce lit funèbre qui vous donne aujourd'hui de si effrayantes leçons. Voudriez-vous mourir comme cet infortuné? voudriez-vous comme lui terminer votre carrière au milieu de tant d'incertitudes, de tant d'anxiétés, et de cet assemblage de tous les maux à la fois? non, vous ne le voudriez pas: l'horreur seule dont vous frissonnez à cet aspect rend témoignage à la foi qui vit encore au fond de votre cœur, et dément le vain appareil de votre philosophie. Non, vous ne le voudriez pas: il est trop affreux de mourir l'objet de l'horreur et de l'indignation publique, et de confondre sa destinée avec celle des viles créatures dont nous plions l'instinct à notre service, qui portent nos fardeaux, ou veillent à la garde de nos demeures; ou plutôt, vous ne le voudriez pas: il est trop périlleux de contredire l'opinion de tous les siècles, de courir les hasards d'un malheur sans remède, de mourir en blasphémant une religion tout éclatante des preuves de sa divinité, et sur un peut-être d'affronter en furieux ses épouvantables menaces et ses éternelles rigueurs.

Que le spectacle de cette mort funeste imprime donc, ô mon Dieu, dans nos cœurs une terreur salutaire; conservez-nous la foi, seule sauve-garde assurée de la vertu durant la vie, seul principe à la mort des solides consolations. Si l'incrédulité voulait nous séduire par ses sophismes; si elle voulait insinuer dans notre âme le poison de ses doctrines, qu'il nous suffise pour la repousser du souvenir des cruels mécomptes qu'elle prépare à ses disciples pour cette heure fatale. Hélas! peut-être parmi nos amis, parmi les objets de la plus tendre comme de la plus légitime affection, il en est qui ont prêté l'oreille à ses coupables enseignements. O Dieu, dessillez leurs yeux, touchez leurs cœurs, épargnez-nous l'affreuse certitude de leur éternelle infortune; qu'ils reviennent à la religion pour vivre selon ses maximes, mourir dans ses bras, et obtenir vos éternelles récompenses.



## SERMON III.

*Pour le 1<sup>er</sup> Dimanche de l'Avent.*

## BIENFAITS DE L'INCARNATION.

Appropinquat redemptio vestra. (*Luc.*, XI, 28.)  
*Votre délivrance approche.*

Elles seront trompées les cruelles espérances qu'avaient conçues l'ennemi du genre humain, et quelque profonde qu'ait été la blessure qu'il avait faite à l'homme, elle ne sera point sans remède : une Vierge, l'objet de la prédilection du ciel et de l'admiration de la terre ; éclatante de vertus, et embellie des plus glorieux privilèges, a consenti à donner au monde le gage d'une éternelle paix, et va sécher enfin les pleurs que faisait couler depuis tant de siècles une fatale désobéissance. Elle sera justifiée la promesse qui, de loin, montrait à la première femme, Marie victorieuse d'un cruel ennemi. Les patriarches et les prophètes n'auront pas inutilement appelé par de longs désirs le soleil de justice qui devait nous éclairer de sa lumière, et ce ne sera pas en vain que la nature humaine, esclave de la corruption, aura soupiré si longtemps après son affranchissement. Il est vrai, Dieu, dans la sévérité de sa justice, voulut que le péché du premier homme commençât à trouver sa peine dès cette vie même, dans les suites épouvantables qu'il entraînait après lui. L'orgueil de l'homme avait été assez hardi pour prétendre s'égalier à Dieu, et, après son péché, quelle honteuse dégradation ! Sa curiosité fut assez insensée pour désirer la science du bien et du mal ; et, après son péché, quelle aveugle ignorance ! Sa sensualité fut assez dépravée pour préférer à l'obéissance de passagères douceurs ; et, après son péché, quelle honteuse corruption ! mais aussi Dieu, dans le moment fixé par ses décrets éternels, a voulu montrer à son tour l'excès de sa miséricorde : c'est par l'Incarnation qu'il a su proportionner à la grandeur du mal l'excellence du remède, et c'est dans l'Incarnation du Verbe éternel que Dieu fit éclater ces merveilles de sa puissance et de son amour. Notre nature, unie dans l'Incarnation à la nature divine, recouvre sa dignité première ; que la vérité devenue sensible et palpable par l'Incarnation, dissipe toutes nos ténèbres ; enfin une grâce plus puissante que notre malice nous est ménagée par l'Incarnation et triomphe de notre perversité.

Réunissons, chrétiens, tant de biens inestimables dans ces deux réflexions.

Le Verbe éternel, par son Incarnation, a rétabli la nature humaine dans sa dignité, premier point.

Le Verbe éternel, par son Incarnation, a guéri la nature humaine de ses maux, second point.

C'est à vous, ô Marie, que nous devons celui dont la main a brisé nos fers et guéri nos blessures. Pour parler dignement de ses bienfaits, nous recourons à votre protection puissante ; il nous est permis de l'espérer,

quand pour l'obtenir nous employons les paroles qui vous révélèrent votre grandeur et obtinrent votre aveu pour notre délivrance. *Ave, Maria.*

## PREMIER POINT.

C'est le sujet d'un juste étonnement et d'une méditation profonde que ce contraste soutenu, et cette opposition constante qu'offre jusque dans les détails les plus indifférents en apparence, le langage de la religion et celui de l'incrédulité : en effet, si la religion veut captiver notre raison sous le joug de la foi, que l'incrédulité le brise ; si la religion veut enchaîner notre cœur par la dure contrainte de ses lois, que l'incrédulité s'irrite ; si la religion prépare au crime d'éternels châtimens, que l'incrédulité se soulève d'indignation et de fureur ; en un mot que l'incrédulité se montre sans cesse opposant aux enseignemens de la religion les sophismes, à son autorité la révolte, à ses dogmes le mépris : cette contradiction obstinée n'a rien qui doive nous surprendre. L'orgueil, la corruption du cœur, un fol amour de l'indépendance ont allumé cette guerre dont le feu ne doit jamais s'éteindre. Mais que dans des questions qui semblent étrangères aux intérêts de la foi, et dont l'impiété ne paraît devoir attendre ni soutien ni dommage, on voie cependant l'incrédulité lutter encore avec la religion, et suivre toujours avec une fidélité opiniâtre son système de résistance, il faut y reconnaître un instinct fatal que lui fournit cet esprit de malice, à qui il est donné de savoir par quel subtil et imperceptible lien s'enchaînent toutes les vérités et comment elles se prêtent toutes un mutuel appui.

Mais cette opposition n'éclate jamais avec plus de violence que lorsqu'il s'agit d'établir la dignité de l'homme et d'en maintenir les prérogatives. Entendez, en effet, l'incrédulité ; on voit que notre grandeur l'importune, que la gloire de nos privilèges éblouit et fatigue ses regards, tant elle met à nous rabaisser d'application et d'étude, tant elle trouve à nous dépouiller de nos avantages de satisfaction et de douceur. Vantez, par exemple, dans l'homme les merveilles de son intelligence, l'incrédulité voudra que vous contempriez avec une égale admiration, dans des êtres sans raison, l'uniforme et inévitable résultat de leur instinct. Parlez-lui de la sagesse de l'homme, elle opposera la prévoyance des animaux et leur sagacité ; de sa constance, elle s'attendrira sur leur fidélité ; de sa bonté enfin, elle racontera les traits de leur clémence : heureux encore l'homme, si l'incrédulité ne lui ménage pas de plus honteux affronts et s'il sort toujours vainqueur de cet humiliant parallèle ! La religion reconnaît aussi notre avilissement, mais elle nous défend de perdre courage ; elle nous révèle elle-même le mystère de notre dégradation, mais elle nous fait remonter au rang d'où nous étions descendus, et nous rend tous nos titres de



noblesse. Or, c'est surtout quand elle nous montre le Fils de l'Éternel oubliant sa gloire, sa grandeur et ses intérêts les plus chers, pour se revêtir de notre nature, que la religion relève nos espérances, et répond par ses nobles enseignements à l'inquiétude de notre cœur et à la conscience de notre destinée.

En effet, quand on réfléchit attentivement sur les étonnantes contradictions que l'homme nous présente, et qu'on remarque en lui tout à la fois tant de pouvoir et tant de faiblesse, tant de bassesse et tant de grandeur, des prétentions immodérées, et l'impuissance de les satisfaire; on sent qu'il faut que la nature humaine, appelée d'abord à une haute dignité, ait été précipitée par une chute épouvantable dans un état de dégradation qui n'était pas fait pour elle. Pourquoi l'homme est-il tourmenté sans relâche par une soif ardente de bonheur qu'il ne saurait éteindre; sinon, par ce que son cœur a reçu une capacité que rien de créé ne peut remplir? Pourquoi conserve-t-il le sentiment de sa supériorité sur tous les objets dont il est entouré, en dépit des besoins qui l'avertissent tous les jours de sa dépendance; sinon parce qu'il n'a pu perdre le souvenir de ses premiers droits, même après avoir perdu son empire? Pourquoi, enfin, tandis que toutes les créatures suivent sans murmurer et avec une invariable constance la route qui leur est tracée, pourquoi voyons-nous l'homme seul s'agiter, s'inquiéter dans cet univers, sinon parce qu'il a le sentiment d'une meilleure destination, et que seul il est hors de place? C'est un riche tombé dans la pauvreté qui conserve les goûts de son opulence; c'est un roi descendu de son trône dont l'éclat perce encore à travers l'obscurité qui l'enveloppe. Mais de quoi pourraient servir à l'homme et les souvenirs de son ancien pouvoir et les traces de sa grandeur passée, qu'à lui rendre plus douloureuse la conviction de son impuissance et plus humiliante la vue de son abaissement? Vainement la philosophie avait voulu lui offrir ses stériles consolations: comme elle ne connaissait point la source de ses maux, elle ne pouvait lui en présenter le remède. Quelquefois, déconcertée à la vue des misères de l'homme et de ses assujettissements, elle voulait le ravaler jusqu'à la condition des êtres sans raison, et lui faire partager leur sort. Mais une voix secrète, plus forte que tous les sophismes, rappelait incessamment l'homme à sa dignité, et au milieu même de son humiliation, l'avertissait de sa noblesse; d'autrefois admirant, au contraire, dans l'homme, la plus parfaite des créatures et le roi de cet univers, la philosophie essayait de le soutenir et de l'enfler par la considération de ses prérogatives; cependant toutes ses flatteries ne pouvaient l'étourdir ni lui déguiser entièrement son avilissement et son infirmité.

Mais le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous. *Verbum caro factum est et*

*habitavit in nobis.* (Joan., I, 14.) Ces seules paroles concilient toutes les contradictions, aplanissent toutes les difficultés, ou plutôt ces seules paroles raniment toutes nos espérances: car si l'intervalle que le Fils de Dieu a dû franchir pour descendre jusqu'à l'homme nous fait comprendre combien était profonde la dégradation dans laquelle nous avons été plongés, la dignité de ce médiateur divin nous apprend aussi à quelle hauteur nous avons été relevés. Qu'elle est, en effet, digne d'estime cette nature humaine, puisque le Verbe éternel a daigné la favoriser au point de l'associer à sa propre nature! qu'elle est excellente maintenant que le Fils de Dieu l'a honorée d'un tel amour! Le démon, par ses artifices, avait réussi à le soustraire au domaine de Dieu, et Dieu (suivant la pensée de Tertullien), en a ressenti de la jalousie; il l'avait réduite à l'esclavage, et Dieu l'a reconquise sur son ennemi: il l'avait honteusement défigurée, et Dieu reprenant son ouvrage une seconde fois, a pris soin d'y tracer de nouveau les traits augustes de sa ressemblance: *Deus imaginem suam a diabolo captam æmula operatione recuperavit.*

O charité ineffable de notre Dieu! ô économie véritablement digne de sa bonté et de sa toute-puissance! C'est notre bassesse elle-même qui devient la source de notre grandeur; c'est notre avilissement qui sert à relever notre gloire. Une criminelle désobéissance semblait avoir mis entre Dieu et nous une éternelle séparation; un Dieu saint devait pour jamais se tenir éloigné de l'homme pécheur; mais l'union de la nature divine à la nature humaine a comblé cet intervalle immense, réuni des distances infinies, et la condescendance d'un Dieu devenu semblable à l'homme a donné à l'homme le privilège de traiter d'égal à égal avec son Dieu. Nous étions dans l'indigence; il nous a enrichis par un présent tel que sa puissance ne saurait lui en fournir de plus excellent, sa sagesse de mieux adapté à nos besoins, sa libéralité de plus précieux et de plus magnifique. Nous étions frappés à mort: le Père éternel a été touché de commisération, et a envoyé son Fils unique dans le monde afin de guérir nos blessures. Pour tout dire, en un seul mot, nous n'aimions pas Dieu; c'était là le principe et le comble de tous nos malheurs; le Verbe éternel est venu nous demander lui-même notre amour, et a voulu l'acheter par des sacrifices inouis: c'est pour obtenir notre amour que ce négociant céleste (la pensée et l'expression sont de saint Augustin) est venu faire sur la terre un commerce tout divin, en échangeant sa condition contre la nôtre, et en voulant que l'honneur fût pour nous, et pour lui l'opprobre: pour nous les consolations, pour lui la douleur; pour nous la vie, et pour lui la mort: *Divina sunt peracta commercia in hoc mundo a negotiatore celesti.*

Non, chrétiens, quelques hautes pensées que nous eussions pu concevoir sur l'in-



carnation du Fils de Dieu, quelque admiration que pût exciter en nous la vue d'un abaissement si profond, quelque reconnaissance qu'inspire à notre cœur un si généreux sacrifice, si nous n'apercevions point dans cet abaissement la preuve de notre dignité, et dans ce sacrifice le titre inconteste de notre gloire, nous ne connaîtrions point toute l'étendue et toute l'excellence de ce mystère. Sans doute il est utile et consolant de contempler, dans le Verbe fait chair, un Dieu qui descend, un Dieu qui compatit, un Dieu qui pardonne; mais il n'est ni moins doux, ni moins salutaire de voir, par l'Incarnation, l'homme arraché à la servitude, rétabli dans ses droits, recouvrant sa noblesse. Que dis-je! la religion n'a point de dogme qui réfléchisse sur tous ses autres enseignements une plus vive lumière; point de vérité plus capable d'enflammer notre cœur d'une ardeur noble et généreuse, que cette révélation de la grandeur de l'homme reconquise par l'Incarnation du Fils de Dieu. Avec ce sentiment de dignité que Jésus incarné nous confère, point de commandement dont la difficulté nous rebute, point de vertu que nous ne brûlions d'acquiescer, point de vice qui n'inspire à notre âme la plus profonde horreur. Si les mystères confondent notre raison, le sentiment de notre dignité nous dit qu'un Dieu qui, sans blesser sa gloire, a cru pouvoir se faire homme pour nous, peut bien aussi, dans les condescendances d'une familiarité ineffable, nous élever jusqu'à des vérités où nos seuls efforts ne pouvaient atteindre, et soulever pour nous, dans l'exil, le voile que, dans la patrie, il fera tomber enfin devant nos regards : semblable au favori d'un grand roi, à qui son prince aurait laissé rapidement entrevoir un important secret, et qui, dans cette faveur, trouverait un garant certain d'une confiance plus parfaite et d'un abandon sans réserve. Si le Seigneur trace pour nous sa loi, et que nous ayons à redouter notre faiblesse, le sentiment de notre dignité nous dit quels secours nous avons droit d'attendre de celui qui, en s'incarnant, consent à devenir notre modèle, comme il s'engage à nous servir d'appui. En suivant ses conseils, quelle est la vertu qui soit étrangère au chrétien pénétré de la noblesse dont l'Incarnation du Fils de Dieu est venue le revêtir! Vous voulez qu'il soit humble au milieu des grandeurs? Peuvent-elles l'éblouir, quand il tient d'un Dieu fait homme la grandeur véritable, et qu'il en connaît le prix : qu'il aime et honore ses semblables! Ils partagent ses titres; ils sont avec lui les frères du Sauveur; ils sont appelés aux mêmes espérances. Qu'il soit compatissant et soulage le malheur? Qui sera plus humain et plus libéral que celui pour qui le Fils de Dieu fut si tendre et si magnifique? Enfin, quel est le vice qui n'allume son indignation et n'excite son horreur? L'Incarnation a brisé ses liens; les passions feront-elles encore de lui leur esclave? Il est l'image

vivante de Dieu fait homme; consentira-t-il à déshonorer, par d'indignes excès, cette divine ressemblance?

Ces sentiments sont-ils les vôtres, chrétiens, et peut-on juger, à votre conduite, que vous connaissez vos prérogatives, et que vous en estimez l'excellence? On voit ceux à qui Dieu sur la terre a donné la puissance entourer leur dignité de justes précautions et d'une sage réserve; une garde nombreuse veille pour leur défense; des serviteurs attentifs exécutent leurs ordres avec un humble empressement; enfin la richesse de leurs vêtements, la majesté de leurs regards, la noblesse de leur langage, tout en eux montre le sentiment de leur élévation et le respect pour leur propre grandeur. Etes-vous soigneux de ménager à la vôtre une semblable sauve-garde? vos yeux évitent-ils de se fixer sur d'indignes objets? votre langue se refuse-t-elle à des discours qui pourraient l'avilir? la circonspection défend-elles les avenues de votre cœur? les vertus l'embellissent-elles de leur éclat? enfin, le misérable serviteur qui doit obéir à votre âme, loin d'en remplir les ordonnances avec docilité, ne sait-il jamais la captiver sous un joug odieux? Quelle humiliante réponse votre conscience nous fait en ce moment peut-être! quels détails pleins de honte, quels pénibles aveux! Ah! connaissez, ô chrétien, s'écrie saint Léon, connaissez votre dignité : *Agnosce, christiane, dignitatem tuam*. Et quand l'Incarnation du Fils de Dieu vous fait participer à la nature divine, gardez-vous, par des actions ou des sentiments qui ne conviendraient plus à votre noblesse, de retomber dans votre ancienne dégradation : *Divinæ consors naturæ, noli in pristinam vilitatem degeneri conversatione redire*. O homme, si follement épris de vous-même, et si fier de frêles avantages, sachez quels sont vos véritables privilèges, et appréciez enfin vos plus nobles droits. Si vous êtes tenté de borner à la terre toutes vos affections, souvenez-vous des espérances immortelles auxquelles, par son Incarnation, le Fils de Dieu est venu vous appeler : *Agnosce dignitatem tuam*. Si la chair veut reprendre sur l'esprit un empire qui n'est plus fait pour elle, songez que vos membres sont devenus par l'Incarnation, les membres de Jésus-Christ lui-même, et que vous ne pourriez, sans sacrilège, les faire servir d'instrument à l'iniquité : *Agnosce dignitatem tuam*. Si l'esprit de ténèbres veut vous entraîner dans la route de la perdition, pensez à quelle honte vous vous condamneriez en éteignant dans la boue des passions cet éclatant flambeau de la foi, que le Verbe éternel, la splendeur du Père, vous présente dans son Incarnation, pour suppléer aux faibles lueurs d'une raison incertaine : *Agnosce dignitatem tuam*.

Mais c'est peu de reconnaître que le Verbe éternel a rétabli la nature dans sa dignité, il faut comprendre encore que, par son Incarnation, le Verbe éternel a guéri la nature humaine de ses maux.



## DEUXIÈME POINT.

Adam s'étant révolté contre Dieu, fut blessé dans son intelligence et dans sa volonté : dans son intelligence qui ne connut plus le véritable bien ; dans sa volonté qui se portait vers le mal avec une ardeur lamentable. Son malheur devint celui de sa postérité, et ses innombrables descendants recueillirent tous ce funeste héritage ; mais le Verbe éternel est venu tarir cette double source de tous nos malheurs, et, par son Incarnation, guérir la nature humaine de son ignorance et de sa corruption.

Pour comprendre combien était profond l'aveuglement que Jésus-Christ est venu dissiper, tournons, quoiqu'il puisse en coûter à notre orgueil, tournons nos regards vers les siècles qui ont précédé sa venue, et nous les verrons enveloppés d'une déplorable ignorance.

Sans examiner en détail tous les peuples qui, pendant ce long intervalle, ont couvert la surface de la terre, bornons-nous à ceux que leur politesse ou leur savoir ont rendu plus célèbres, et jugeons, par leur aveuglement, dans quelles épaisses ténèbres étaient plongées les nations qu'ils traitaient eux-mêmes de barbares. Sans doute il faut bien laisser à ces Grecs et à ces Romains si vantés leur excellence dans les sciences et dans les arts, et ne pas leur contester une gloire dont ils se montrent si jaloux : aussi, en leur reprochant leur ignorance, nous ne prétendons pas leur imputer cette stupidité grossière qui, confondant l'homme avec la brute, le met tout entier dans les sens, et borne aux seuls besoins du corps tout l'exercice de son intelligence. Nous ne leur disputons pas la pénétration de l'esprit, la délicatesse du goût, la subtilité du raisonnement, l'art de revêtir leurs pensées de séduisantes couleurs. Mais que sont tous ces avantages avec tout leur éclat, quand ils ne servent pas à nous rendre meilleurs ? et toutes ces sciences tant célébrées, que sont-elles sans la connaissance, qui seule est véritablement importante pour nous, la connaissance de Dieu et de ses rapports avec l'homme. Or, si nous savons le comprendre, ces vestiges si admirés de la grandeur de ces deux peuples, ces restes de leur gloire que le temps a laissé parvenir jusqu'à nous, s'ils attestent l'élévation du génie, n'accusent-ils pas la profondeur de l'ignorance, et s'ils servent de modèle au goût, ne sont-ils pas l'opprobre de la raison ? Que voyons-nous dans leurs livres, que les erreurs les plus grossières sur la formation de cet univers, que les plus révoltantes absurdités sur la nature de Dieu, sur sa justice, sur son impassibilité, sur sa providence ; que les doutes les plus désespérants sur l'âme et sur sa destinée. C'est là qu'on nous offre, pour expliquer la création du monde et de son admirable harmonie, le concours de je ne sais quels atomes, ne nous donnant ainsi d'autre raison de l'existence que le néant, et de l'ordre que le hasard. C'est là que des fictions, qu'on ne peut plus appeler ingénieuses, quand

elles font la honte de l'esprit humain, multipliant à l'infini, les dieux et les déesses, enchaînent leur liberté par une fatalité irrésistible, les déchirent par des divisions intestines, les soumettent à des caprices insensés, les souillent par de honteuses passions, et appellent ensuite les hommes aux pieds de ces divinités souvent plus méprisables que leurs adorateurs ; c'est là que nous voyons notre âme, ce rayon de l'essence divine, s'éteindre et périr avec notre corps, ou ne lui survivre que pour être déshonorée par une puérile et avilissante transmission. Ainsi l'univers entier n'était peuplé que d'hommes incertains ou étrangement abusés sur leur origine, leur créateur et leur sort à venir. Tous, si l'on excepte un petit coin de terre où s'était conservé le dépôt des premières traditions, tous, les grands comme les petits, les simples comme les docteurs, étaient entraînés dans une erreur commune et méconnaissaient les plus importantes vérités.

Mais le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous : *Verbum caro factum est, et habitavit in nobis*. Pour dissiper une si profonde ignorance, le Fils de Dieu consentit à descendre parmi nous, afin qu'au lieu de tous ces faux guides qui nous avaient si longtemps abusés, nous n'eussions plus désormais que lui pour docteur et pour maître : *Magister vester unus est Christus*. (Matth., XXIII, 10.) Celui par qui tout a été fait, et sans lequel rien n'a été fait, est venu nous instruire lui-même sur la création de cet univers ; apprendre lui-même la main qui avait créé le monde, et quelle sagesse en entretenait les lois : *Omnia per ipsum facta sunt*. (Joan., I, 3.) Celui qui de toute éternité réside dans le sein du Père, et ne fait qu'un avec lui, est venu nous révéler sur l'unité de Dieu, sur son essence et sur ses attributs, des secrets que le Fils seul pouvait nous raconter. Celui qui, peu content d'avoir pris par amour pour nous une nature semblable à la nôtre, a de son propre gré sacrifié sa vie pour racheter nos âmes, nous a merveilleusement fait connaître quel est le prix de ces âmes qui lui coûtent si cher, et quelles étaient leurs espérances : *Empti estis pretio magno*. (I Cor., VI, 20.) C'est depuis l'incarnation que la vérité s'est enfin montrée aux hommes, et a chassé, par sa lumière, la nuit profonde qui couvrait l'univers. C'est depuis l'incarnation que l'homme, au lieu d'adresser des adorations aux créatures qui, dans le ciel ou sur la terre, le frappaient par leur beauté, a reconnu que ses hommages devaient monter plus haut et ne s'arrêter qu'à celui dont ces merveilles étaient l'ouvrage : *Tui sunt cali, et tua est terra*. (Psal. LXXXVIII, 12.) C'est depuis l'incarnation qu'ont retenti d'un bout de l'univers à l'autre ces paroles qui ont brisé les statues des faux dieux et renversé leurs temples : Qu'ils soient confondus tous ceux qui adorent l'ouvrage de leurs mains, et qui se glorifient dans leurs idoles ! *Confundantur omnes qui adorant sculptilia, et qui glo-*



*riantur in simulacris suis. (Psal. XCXVI, 7.)* C'est depuis l'incarnation qu'au lieu de ses doutes et de ses incertitudes sur son éternelle destinée, l'homme a vu briller pour lui l'espérance d'une vie meilleure, et a reçu pour son âme, après la dissolution de cette maison de boue qui lui servait de prison, l'assurance d'une indestructible demeure dans le ciel: *Ædificationem habemus æternam in cælis. (Præf. missæ pro defunctis).*

Non, ce n'est plus à un peuple privilégié qu'il est donné de connaître quelle est la nature de Dieu et qu'elle est la fin de l'homme. Jésus-Christ en s'incarnant, a renversé le mur de séparation élevé entre les Juifs et les autres nations de la terre; et la vérité, si longtemps captive dans la Judée, en a franchi les bornes étroites pour aller répandre sa lumière jusqu'au bout de l'univers. La doctrine la plus sublime est devenue familière et presque triviale pour tous; elle a su tout à la fois satisfaire les esprits les plus relevés, et descendre à la portée des esprits les plus faibles. Instruit par elle, l'enfant, à peine sorti du berceau, parle déjà des choses de Dieu avec une étonnante sagesse, et confond, dans sa simplicité le faux savoir des docteurs du siècle. Venez à l'école d'un enfant docile aux leçons de la foi, vous dont l'incrédulité est si orgueilleuse de ses doutes et si fière de son impuissance à connaître la vérité: Venez à l'école de cet enfant, et dans des réponses simples et précises, il mettra fin à vos subtilités et fera briller à vos yeux, dans tout leur éclat, des vérités que vos devanciers les plus célèbres se faisaient gloire d'avoir seulement entrevues. Vous ne savez à quelle cause attribuer l'existence du monde? l'enfant chrétien en vous répondant: Dieu a dit, et tout a été fait, enlèvera votre admiration, et fera tomber, devant une puissance infinie, vos incertitudes et votre orgueil. Ce Dieu lui-même, vous ne connaissez point sa nature, vous ne sauriez concilier ses attributs? l'enfant chrétien vous prêchera un Dieu unique, souverainement bon et toutefois souverainement juste, et vous apprendra comme il vous faut mesurer sur vos propres misères l'étendue de ses adorables perfections. Enfin vous ne savez que penser de votre âme, et, en rêvant en doute son existence ou sa durée, vous ne craignez point d'ébranler les fondements de la société? l'enfant chrétien, les raffermira en soutenant l'homme de bien et en effrayant les pervers, par la certitude de leur immortalité.

Mais si l'homme a fermé si longtemps les yeux à la lumière pour s'engager dans les plus déplorables erreurs, il faut s'en prendre moins encore à la faiblesse de son esprit qu'aux désirs dépravés d'un cœur qui, pour se livrer sans retenue à de honteuses passions, s'efforçait d'envelopper de nuages et d'obscurités les vérités les plus éclatantes: aussi l'incarnation du Fils de Dieu, si nécessaire pour développer l'ignorance du genre humain, ne l'était pas moins pour le

guérir de sa corruption. Elle était si profonde cette corruption des hommes, et l'histoire fidèle de leurs excès et de leurs débordements est si révoltante, qu'on serait tenté d'en regarder les détails comme autant de calomnies contre le genre humain, si les auteurs profanes qui sont parvenus jusqu'à nous, ne nous fournissaient tous les traits de cet affligeant tableau.

Quel devoir en effet si rigoureux que les hommes craignissent d'enfreindre! quel sentiment si sacré, et si avant gravé dans leur cœur, que leur malice ne vint à bout d'en arracher! quelle loi de la pudeur si sainte que ne foulât aux pieds sans remords une dépravation effrontée! Et ce ne sont point ici seulement les crimes d'hommes isolés qui, pour s'abandonner à de coupables penchants, avaient besoin de braver l'opinion publique, ou de se soustraire à l'œil vigilant de la loi; mais, ce qu'il importe d'observer, ce sont les crimes de la société entière qui, atteinte dans toutes ses parties de la plus affreuse corruption, autorisait et consacrait elle-même, par des usages reçus ou par des lois solennelles, les forfaits les plus odieux ou les plus infâmes désordres; c'étaient des lois ou des usages reçus qui étouffaient, dans le cœur des parents le cri de la nature, et leur commandaient d'immoler leurs enfants à de barbares divinités; ou, encourageant dans les enfants une piété cruelle, mettaient dans leurs mains le poignard qui devait délivrer leurs parents du fardeau de la vieillesse. C'étaient des lois ou des usages reçus qui soumettaient aux caprices d'un maître la vie et la mort de son esclave, ou égorgaient des étrangers qui, pour tout crime, avaient abordé sur une terre inconnue; c'étaient des lois ou des usages reçus qui toléraient les plus hideux excès, solennisaient les fêtes par la débauche, ou, dans des jeux publics, dépouillaient la plus tendre jeunesse de ses vêtements, pour ravir au moins la pudeur à l'innocence.

Et comment eussent-ils mis quelque frein à leurs passions, des hommes dont les crimes avaient la religion même pour apologie? comment pouvaient-ils honorer les liens du sang, ou les droits de l'autorité paternelle, des hommes qui reconnaissaient pour le premier des dieux un frère incestueux et un fils parricide? comment pouvaient-ils respecter la pudeur, des hommes qui adoraient l'apothéose de l'impudicité? Comment des hommes qui célébraient, dans leurs fêtes, les fureurs d'un dieu de la guerre, les subtilités d'un dieu des voleurs, les excès d'un dieu de la table, pouvaient-ils observer les lois de l'humanité, de la justice et de la tempérance?

Tout était donc désespéré, et on ne pouvait opposer de digues au torrent de corruption débordé de toutes parts; la vertu ne pouvait plus se faire entendre quand tout prêchait le vice sur la terre et dans le ciel même. Qui pouvait, en effet, prétendre à l'honneur de ramener les hommes à l'amour du



devoir ? étaient-ce leurs prêtres, leurs augures et leurs pontifes ? mais ils regardaient la morale comme étrangère au sacerdoce, et tous leurs soins se bornaient à transmettre à leurs successeurs les pratiques superstitieuses qu'ils avaient reçues de leurs devanciers. Étaient-ce les poètes ? mais ces hommes, qu'on appelait divins, méritaient bien plutôt d'être flétris du nom le plus avilissant. Imposteurs, ils altéraient par leurs mensonges les traditions originelles ; corrupteurs du genre humain, ils mettaient leur gloire à parer de couleurs riantes les vices les plus odieux. Étaient-ce les philosophes enfin ? mais quelle autorité pouvaient obtenir de méprisables discoureurs qui le plus souvent s'inquiétaient peu de pratiquer la vertu, pourvu qu'ils en parlissent en beaux termes, et qui cherchaient, dans leurs discussions, non des règles pour leur conduite, mais un aliment pour leur orgueil et un amusement pour leur loisir.

O sagesse éternelle ! tous les hommes se sont égarés dans leurs désirs corrompus ; tous ont méconnu la route qui mène au bien véritable, pour suivre des passions qui les aveuglent et de faux docteurs qui les trompent. O sagesse éternelle ! prenez pitié de leur misère, descendez du ciel vers les hommes ; rendez-vous visible à leurs yeux, de telle sorte qu'ils ne puissent plus vous méconnaître, et devenez vous-même le chemin qui les conduise à vous.

Le Verbe a été fait chair et il a habité parmi nous. *Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.* C'est par l'Incarnation du Fils de Dieu que cette plaie si profonde du cœur humain a été enfin guérie. A tant de sophismes pour justifier les passions, à tant d'incertitudes sur les devoirs les plus sacrés, à tant de déclamations dictées par l'hypocrisie ou par la faiblesse, il est venu substituer une doctrine pure et céleste, annoncée avec autant de clarté que de force, et proclamée avec la simplicité qui convient à un maître, sûr de la justice de ses ordonnances et du succès de ses leçons. Peu content de nous donner des lois pleines d'une sagesse toute divine, il a voulu que ses propres exemples devinssent ses plus touchantes exhortations ; qu'une vie tout entière consacrée à la gloire de Dieu nous apprit comment nous devons honorer cette majesté suprême ; qu'une patience inaltérable au milieu de la pauvreté, des persécutions et de la mort la plus cruelle, nous formât au détachement et à la résignation ; que son indulgence paternelle pour les pécheurs, et son amour tendre pour ses ennemis vinsent amollir nos cœurs et les ouvrir à cette charité dont il venait apprendre aux hommes à connaître le nom et le prix. Mais ce n'était point assez encore : l'exemple d'un Dieu pouvait effrayer la faiblesse de l'homme, et ses leçons frapper nos oreilles sans ébranler notre âme ; mais le Fils de Dieu, par son incarnation, nous a mérité le secours de sa grâce, de cette grâce qui, douce et forte tout à la fois, sait se frayer un che-

min jusqu'à notre cœur pour y diriger l'usage de notre liberté sans la contraindre, et rendre faciles à l'homme aidé de son secours des victoires qu'il ne pourrait attendre de ses seuls efforts.

Cependant, que sont devenus les fruits de l'Incarnation ? où sont les traces de ce renouvellement général qu'elle a dû produire ? où sont les preuves de ses bienfaits ? où sont les preuves de ses bienfaits !.... mais d'abord, puisqu'en s'incarnant le Fils de Dieu laissait à l'homme l'usage de sa liberté, si la dépravation de l'homme a résisté à cette charité ineffable, la loi de Jésus-Christ n'en est pas moins céleste, ni les moyens de salut qu'elle nous ménageait moins dignes de nos éternelles actions de grâces. Malades obstinés, si nous repoussons la main de ce Samaritain charitable, est-ce à lui qu'il faut imputer nos infirmités et notre mort ? Où sont les preuves des bienfaits de l'Incarnation ! elles sont dans des vertus héroïques, devenues si communes, depuis l'incarnation, qu'elles n'excitent plus même votre étonnement. Vous admirez dans l'histoire profane, quelques traits de vertus répandus de loin en loin dans la longue suite des siècles ; vous vantez le détachement d'un Diogène, la constance d'un Socrate aux approches de la mort ; le mépris d'un Platon pour l'or et les honneurs ; la patience d'un Epictète : regardez autour de vous, et vous verrez que ces vertus d'un jour de quelques philosophes sont, dans de nombreux disciples de Jésus incarné, les vertus de toute la vie. Où sont les preuves des bienfaits de l'Incarnation ! vous êtes environnés de ses bienfaits, et vous demandez où en sont les preuves ! c'est depuis l'Incarnation que la religion, s'asseyant sur le trône, a mis un frein à des désordres contre lesquels les lois humaines avaient toujours vainement essayé leur puissance ; c'est depuis l'Incarnation que la religion a extirpé des vices qui outrageaient également la nature et la pudeur ; renversé des cirques cruels où la fureur de voir couler le sang rassemblait un peuple homicide ; effacé de la langue de la société le nom avilissant d'esclave, et détruit une oppression tyrannique : où sont enfin les preuves des bienfaits de l'Incarnation ! hélas ! la corruption même des hommes, que vous nous objectez, leur déloyauté, leurs vices, leurs forfaits, ne vous répondent que trop éloquemment. Contemplez en effet le pays que vous habitez, n'est-ce pas quand il abandonna la doctrine qu'il tenait de la Sagesse incarnée, qu'on l'y vit mépriser les droits les plus sacrés, autoriser les plus honteux désordres, fouler aux pieds les plus saintes ordonnances de la nature et de l'honneur ? N'allons pas plus loin, et n'avilissons pas nous-mêmes notre patrie en traçant le tableau de tant d'excès, dont la pensée déchire notre âme de douleur ; mais si, profitant d'un jour plus calme, après tant d'agitations et d'orages, si respirant enfin sous le sceptre de son roi après une oppression



cruelle, la France entière commence à tourner ses regards vers cette religion d'un Dieu fait homme ; si la philosophie elle-même, effrayée des débris dont elle nous avait entourés, commence à craindre que ses principes n'entraînent pour la société une irréparable ruine, et s'efforce elle-même de rattacher les peuples à la colonne de la vérité n'est-ce pas un hommage assez solennel rendu aux bienfaits de l'incarnation ?

Revenez vers nous, ô Verbe fait homme, que nous avons laissé échapper du milieu de nous ! revenez, et que ce cri universel de la France qui, en revoyant son roi, revoyait encore avec tant d'allégresse l'espérance et l'appui de la religion d'un Dieu incarné, que ce cri de la France retentisse encore aux pieds du trône de votre miséricorde. Ne considérez point si le désir de votre retour est trop froid dans quelques-uns, trop humain dans quelques autres ; mais laissez-vous toucher par les vœux et les soupirs de tous ces Français qui vous gardent encore leur amour, et que la tribulation a rendus plus purs et plus fidèles. Rendez-nous cette loi sainte, cette doctrine de la vérité, qui fit notre bonheur tant qu'elle nous servit de guide ; qu'elle vienne, comme une rosée céleste, rafraîchir enfin cette terre depuis si longtemps brûlée par le feu de la guerre et par le feu des passions plus redoutable encore. *Rorate, cæli, desuper, et nubes pluant justum.* (Isa., XLV, 8.) Nous n'avons suivi que trop long-temps des docteurs corrompus pour nous laisser conduire dans les routes de l'iniquité, prenez pitié de de notre égarement, et venez nous remettre enfin dans le sentier de la vertu : *Rorate, cæli, desuper, et nubes pluant justum.* Nous n'avons point mis de bornes à nos crimes, n'en mettez pas à vos miséricordes, et renouvelez en notre faveur tous les bienfaits de votre Incarnation. Le péché nous a avilis, rendez-nous le titre de vos amis, et devenez ainsi notre gloire. Le péché nous a précipités dans les ténèbres ; devenez notre lumière ; il nous a plongés dans la corruption, devenez notre justice : *Rorate, cæli, desuper, et nubes pluant justum.* Pleins de reconnaissance pour un si grand bienfait, nous ne cesserons de bénir votre nom, et de suivre avec fidélité la loi qui seule peut nous conduire au bonheur véritable.

#### SERMON IV.

Pour le II<sup>e</sup> Dimanche de l'Avent.

##### CERTITUDE DES MIRACLES.

Quid vobis videtur de Christo? Cujus filius est? (Math., XXI, 42.)

Que vous semble-t-il du Christ? De qui est-il le fils?

Ces paroles que Jésus-Christ adressait autrefois aux Pharisiens et aux docteurs de la loi pour les confondre par leurs propres réponses, et les forcer de reconnaître le Fils de Dieu dans le Fils de David, sont familières aujourd'hui dans la bouche de l'impie pour essayer d'obscurcir par ses doutes et

ses incertitudes les vérités de notre religion sainte, et pour ravir sa divinité même à son adorable auteur. *Quid vobis videtur de Christo?* Lâche et timide autrefois, comme il convient au mensonge, quand il redoute le châtement, l'impiété n'osait semer qu'en secret et dans l'ombre ses problèmes irrégieux ; aujourd'hui elle les répand dans les cercles et dans les assemblées, elle en fait un passe-temps pour l'oisiveté, elle en égaye l'ennui des leçons consacrées aux arts et même à la morale, et malgré notre corruption, le livre le plus licencieux a besoin, pour obtenir un succès complet, d'être relevé par des bons mots impies et de joyeux blasphèmes sur notre sainte religion et sur son divin fondateur. *Quid vobis videtur de Christo?* C'est donc un devoir pour nous, mes frères, de suspendre quelquefois le cours des instructions destinées à vous inspirer l'amour et la pratique des vertus chrétiennes, pour nous appliquer à affermir votre foi en vous aidant à confondre les ennemis du nom de Jésus-Christ, et à le défendre contre les attaques d'une haine opiniâtre et d'une sacrilège fureur. Nous pourrions déployer ici pour cette défense ou les prophéties qui durant quatre mille ans ont annoncé à la terre la venue de son libérateur et la ruine de l'idolâtrie ; ou les étonnans succès de la religion, qui a tout vaincu sur la terre ; ou cette morale si pure et si sublime qu'elle paraît visiblement descendue des cieux : mais quelque invincibles que soient ces preuves, en faveur de notre foi, consentons pour un moment à les oublier ; ne parlons ni de ces prophéties placées en dépôt chez nos ennemis mêmes, pour qu'ils soient les garants irrécusables de leur authenticité, ni de cette propagation si rapide du christianisme, auquel les préjugés et les passions semblaient opposer d'insurmontables obstacles, ni de cette morale si sainte que ses plus hardis contradicteurs n'ont jamais osé lui refuser du moins leur admiration.

Comme de toutes les preuves qui établissent la divinité du christianisme il n'en est point de plus frappante pour tous les esprits que les miracles opérés par le Sauveur et par ses apôtres, comme il n'en est point aussi dont l'éclat fatigue plus l'impie, ni contre laquelle il ait plus souvent essayé son audace, attachons-nous aujourd'hui à cette preuve. Tantôt, armés des subtilités de la métaphysique, l'impie réproûve comme indignes de la sagesse divine les changements que les miracles supposent dans les lois qui régissent l'univers, et qui, selon lui, doivent être immuables comme Dieu même ; tantôt, affectant un doute universel, il ne peut se résoudre à fixer les conditions qui doivent enfin lui faire reconnaître comme certain un événement miraculeux, et plutôt que de donner à des faits incontestables un assentiment dont il prévoit les conséquences, il aime mieux s'exposer à toutes les absurdités du pyrrhonisme historique ; plus souvent c'est aux témoins des



miracles qu'il se plaît à déclarer la guerre, et il emprunte tour à tour, pour les rendre suspects ou méprisables, le langage d'une compassion hypocrite ou celui d'une perfide admiration : quelquefois ce sont des hommes nés au sein de l'obscurité, des préjugés et de l'ignorance, et que leur grossièreté seule accuse de n'avoir pu opposer à de vaines illusions ni examen, ni défiance ; d'autres fois ce sont des séducteurs habiles qui, par des mensonges adroitement tissés, ont conquis la double gloire d'éblouir leurs contemporains et d'obtenir chez la postérité une renommée immortelle.

Essayons de répondre à ces sophismes, et aidés de la grâce de Dieu, montrons premièrement qu'il peut exister des miracles, et qu'on peut se convaincre de leur existence ; ce sera le sujet du premier point.

Secondement, qu'il en existe en effet, et qu'on ne saurait sans folie révoquer en doute les miracles évangéliques ; ce sera le sujet du second point.

Implorons, etc.

#### PREMIER POINT.

Pour éviter toute discussion étrangère à la question qui nous occupe en ce moment, convenons d'abord, avec ceux que nous combattons, de la définition du miracle. Ils s'accordent avec nous à appeler de ce nom un effet contraire au cours et à l'ordre accoutumé de la nature, produit par l'intervention extraordinaire d'un être intelligent et supérieur à l'homme. Mais ils nous arrêtent dès le premier pas, et ne sauraient consentir à supposer que Dieu ait jamais voulu interrompre lui-même des lois établies sans doute avec une suprême sagesse, ni que jamais il ait pu se trouver un intérêt assez puissant pour le faire sortir de cette immutabilité qui le distingue essentiellement.

Mais d'abord qui êtes-vous pour oser ainsi juger le maître souverain du monde, et qu'est-ce que votre raison si faible, resserrée de toutes parts dans des bornes si étroites, pour vouloir pénétrer dans le sanctuaire de la Divinité et l'interroger sur ses conseils ? Sans doute il est un ordre immuable auquel Dieu même n'apportera jamais de changement ; et les vérités éternelles, les principes incontestables qui servent de fondement aux sciences ne perdront jamais leur certitude, et les corps conserveront toujours l'étendue, et les esprits toujours les qualités qui leur sont propres.

Mais prétendre enchaîner par la nécessité l'artisan suprême de cet univers, lui interdire d'arrêter quelquefois des rouages auxquels il a seul imprimé le mouvement, ou s'obstiner à croire essentiel à la nature un ordre que sa constante uniformité seule nous a fait regarder comme invariable, c'est ou la prétention d'un fol orgueil, ou le préjugé puéril de l'habitude. Dieu, en établissant par un choix libre et volontaire les lois qui gouvernent le monde et en entretien-

nent l'harmonie, a montré sa souveraine sagesse, comme en les interrompant quelquefois il peut prouver aussi son indépendance. Loin de Dieu, sans doute cette inconstance capricieuse qui, pour des sujets indignes de fixer ses regards ou d'appeler sa protection, prodiguerait les miracles et mettrait la confusion dans son propre ouvrage. Mais je sens que l'homme étant l'objet spécial de sa providence, Dieu peut, pour lui, déroger quelquefois à des lois sagement établies, et lui inspirer par des prodiges rares et éclatants plus de respect pour son pouvoir, ou pour sa bonté plus de reconnaissance. Je sens que si les hommes, ayant corrompu leurs voies, l'outragent par leurs révoltes et leurs débordements, et persistent à mépriser ses invitations et ses menaces, il peut, dans sa juste indignation, ordonner enfin à la mer de franchir ses barrières et d'engloutir un monde prévaricateur. Je sens que si, après avoir arraché aux rigueurs de la servitude le seul peuple qui connaisse son nom et lui offre de purs hommages, il veut le sauver des poursuites obstinées d'un prince endurci, il peut, par un double trait de sa Providence, ouvrir tout à la fois au milieu des flots un chemin sûr au peuple qu'il protège, et un tombeau à un roi cruel et persécuteur.

Enfin, loin de Dieu ces miracles qui accrédiateraient l'erreur et donneraient un irrésistible ascendant aux apôtres du mensonge. Si celui qui me prêche une doctrine nouvelle contredit les principes éternels de la vérité et de la justice, je rejeterai ses miracles, certain qu'ils ne peuvent être l'ouvrage du souverain auteur de toute justice et de toute vérité ; s'il nie la providence du Créateur, je rejeterai ses miracles puisqu'ils ne doivent être destinés qu'à m'en fournir une preuve nouvelle. En un mot, sans avoir à discuter tous les points de la doctrine qui m'est annoncée, sans être obligé, par un examen approfondi, de m'assurer de sa Divinité avant qu'elle me soit attestée par les miracles ; si les maximes pratiques de celui qui veut me les faire adopter révoltent au premier aspect mes lumières naturelles, ou sont repoussées par le cri de ma conscience, je rejeterai ses miracles, assuré que je suis qu'il ne saurait exister entre Dieu et l'iniquité une affreuse connivence. Mais si une doctrine descendue des cieux, pure et sans tache dans sa morale, effarouche seulement par ses dogmes des préjugés frivoles ou contraire des opinions que la corruption du cœur avait intérêt d'adopter, et qu'à l'incertitude de traditions mensongères elle oppose l'évidence des faits les plus éclatants, je l'embrace avec transport comme le plus beau présent de celui qui ne veut ni ne peut me tromper, et dans les prodiges qui la soutiennent, bien loin de rien découvrir qui soit indigne de la sagesse de Dieu, je sens, au contraire, qu'elle ne pouvait rencontrer de moyen plus sûr pour détromper l'homme de ses erreurs, et le ramener à la vérité.



Supposons, en effet, et vous savez, chrétiens, que ce n'est point ici une vaine supposition, supposons que tous les hommes eussent effacé de leur cœur jusqu'à la plus légère trace de la loi destinée à leur servir de guide vers une vie meilleure, pour ne plus connaître d'autres biens que les biens d'ici-bas, se plonger sans pudeur dans les plaisirs des sens, et renoncer de concert à leurs espérances immortelles; supposons qu'une longue révolution de siècles, loin d'adoucir leurs maux, n'eût servi qu'à rendre leurs plaies plus incurables et leurs chaînes plus pesantes; supposons que Dieu eût enfin jeté des regards de compassion sur sa créature dégradée et qu'il eût résolu de lui rendre sa grandeur et sa dignité première, et demandons à l'incrédule quel moyen plus sûr que les miracles Dieu pourra mettre en œuvre pour accomplir ce dessein d'une infinie miséricorde, détromper l'homme de ses erreurs, et le faire rentrer dans le chemin de la vérité et de la vertu. Faudra-t-il que Dieu, multipliant les prodiges, fasse entendre sa voix à chaque homme en particulier, et opérant sur son cœur, par une révélation spéciale, y grave de nouveau cette loi naturelle que la corruption effaçait une première fois? Il est manifeste d'abord que l'homme n'avait aucun droit pour exiger de Dieu cette condescendance extrême; mais d'ailleurs, ô vous dont l'orgueil est si fatigué de rencontrer sans cesse des hommes entre Dieu et vous, soyez de bonne foi, et dites-nous si Dieu pourra se promettre sûrement votre bien et sa propre gloire de cette condescendance? Votre bien d'abord, quand vous pourrez avec une malheureuse facilité vous méprendre entre des penchants corrompus, qui déjà vous ont égaré, et les impressions même récentes de la loi nouvelle destinée à les réprimer? Votre bien, quand vous pourrez si dangereusement vous abuser sur une révélation dont vous seriez le seul témoin et le juge? La gloire de Dieu, quand vous serez si naturellement tenté d'attribuer à votre mérite des lumières et des vertus que vous aurez reçues seulement en secret de la divine miséricorde? Mais si Dieu croit plus convenable à sa gloire et plus utile à l'homme d'employer pour cette grande réforme des moyens naturels, à qui confiera-t-il cette difficile entreprise? Qui chargera-t-il de ramener l'univers à des lois longtemps méconnues? Les hommes de génie, les philosophes? Mais la philosophie si claire et si bien entendue de tous, quand elle flatte les passions et rompt tous les liens qui les enchainent, dès qu'elle veut prouver à l'homme ses devoirs et la nécessité de la vertu, ne parle plus qu'un langage abstrait pour le grand nombre, et se voit contrainte de se renfermer dans le cercle étroit de quelques disciples plus délicats et mieux cultivés. Les maîtres de la terre eux-mêmes, profiteraient vainement de leur autorité pour triompher par la crainte des erreurs et de la dépravation universelle; ils pourront peut-être obtenir ainsi de leurs

sujets quelques vertus extérieures et un culte hypocrite; ils pourront contraindre leurs peuples à chanter les louanges d'un Être suprême et l'espérance d'une vie immortelle; les cœurs demeureront toujours hors de leur domaine, et les passions se riront d'une inutile et scandaleuse proclamation. Mais les miracles ne rencontrent point d'oreille qui soit sourde à leur voix; ils détruisent toutes les illusions, dissipent tous les prétextes, tranchent toutes les difficultés; en un mot, les miracles forcent irrésistiblement les esprits les plus subtils comme les plus grossiers à céder, et tous les cœurs à plier sous une morale que proclame l'intervention solennelle de la Divinité. Dieu peut donc opérer des miracles sans compromettre ni son immutabilité, ni son infinie sagesse.

Les hommes peuvent aussi s'assurer de l'existence des miracles. C'est un discours familier à l'incrédule, que, pour croire à des miracles, il faudrait qu'il les eût vus. Ainsi il reconnaît lui-même, comme en effet il ne saurait le nier, que les miracles sont des faits, qu'ils peuvent être vus, et vus avec certitude. Mais si les miracles peuvent être vus par lui de manière à ne lui laisser aucun doute, d'autres peuvent donc aussi avoir vu des miracles, de telle sorte qu'ils en aient remporté une parfaite conviction, et cette conviction, l'incrédule ne peut raisonnablement se défendre de la partager, à moins qu'il ne trouve, ou dans les faits mêmes qu'on lui raconte, ou dans le caractère des témoins, de justes sujets de les récuser. Plus le fait qu'on lui rapporte révolte ses opinions et dément son expérience, plus il doit se mettre en garde contre les séductions de la supercherie; mais aussi il ne doit pas apporter moins de soin à éviter un pyrrhonisme obstiné, si les circonstances les plus multipliées et les plus décisives concourent à réunir sur un fait toutes les lumières de l'évidence. C'est sur le témoignage des hommes que reposent le fondement des sciences les plus utiles, et les bases même de la société. Ainsi, c'est sur le témoignage des hommes que le commerce établit ses spéculations; l'art de guérir, ses théories; la jurisprudence, ses décisions; la politique, ses prévoyances et ses desseins. Mais ne demandons pas à l'incrédule qu'il se contente, pour en croire au témoignage des hommes sur les miracles, des règles qui, chaque jour, sont trouvées suffisantes pour fixer les plus sacrés comme les plus chers intérêts. Ne lui demandons pas de déterminer sa croyance sur des motifs qui, chaque jour, décident l'avare à exposer sa fortune, le malade à confier sa vie, le juge le plus rigide et le plus austère à prononcer sans remords sur le sort d'un accusé. Puisqu'il s'agit de miracles, et que les miracles n'ont pas seulement contre eux la dérogation aux lois ordinaires de la nature, mais entraînent encore des conséquences importantes, permettons à l'incrédule d'exiger des gages que l'histoire profane la plus avérée ne présente jamais,



et que lui-même se garde bien de demander pour admettre les faits les plus importants. D'abord, il pourrait, ce semble, s'arrêter à certaines considérations extérieures. En effet, un événement isolé peut être certain; mais si celui qu'on lui propose est préparé par des événements antérieurs, s'il tend à un but naturel et prémédité, s'il s'enchaîne avec d'autres événements connus, s'il a amené des suites et des changements remarquables, nous n'obligerons point encore l'incrédule à trouver dans toutes ces circonstances une preuve irréfragable du fait soumis à son examen; cependant il faut qu'il convienne que ce sont des présomptions de certitude assez fortes, du moins, pour balancer dans son esprit les préjugés formés par l'in vraisemblance des miracles. Comme c'est d'ailleurs sur la déposition des témoins qu'il fixera sa détermination, c'est aussi dans leur examen qu'il doit surtout apporter un œil clairvoyant et une critique sévère; qu'il réprouve donc le récit d'un homme dont le jugement serait suspect, ou les sens incapables de porter sur les objets un témoignage fidèle. Qu'il entre en défiance si le témoin n'a vu que de loin ou rapidement, ou dans un moment de trouble, le fait qu'il lui rapporte; qu'il soit réservé, surtout si la réputation du témoin a justement souffert quelque atteinte, enfin si la crainte ou l'intérêt ont pu lui dicter son récit. Qu'il ne se contente pas même d'un seul témoin, on y consent, bien que l'histoire nous présente souvent des faits reconnus incontestables, quoique attestés par un seul historien. Mais si, après s'être environné de toutes les précautions de la prudence la plus circonspecte, il trouve des témoins dont les facultés naturelles n'aient jamais été altérées; si les faits dont ces témoins parlent, étaient palpables et qu'ils en aient réitéré plus d'une fois l'expérience, si on ne peut leur refuser une probité soutenue; si bien, loin que la crainte ou l'intérêt les guident dans leur récit, il leur a fallu, pour l'attester, sacrifier les intérêts les plus chers et braver les plus redoutables dangers; enfin si, à la déclaration uniforme de leurs nombreux témoignages, vient se joindre encore l'aveu de leurs propres ennemis, qui, en portant contre eux d'autres accusations, rendent cependant hommage à la sincérité de leur déposition; nier de pareils faits, récuser de pareils témoins, ce n'est plus seulement préjugé, ce n'est plus incertitude, c'est aveuglement, c'est obstination, c'est folie.

Mais, dira-t-on, ces événements peuvent être anciens, et la distance des temps répand sur leur certitude des nuages qui en affaiblissent l'évidence. Alors je demanderai à mon tour: que fait ici l'ancienneté? que fait la distance des temps? Pas plus que la distance des lieux; et, si j'en crois un ami dont la sincérité m'est connue, lorsque, d'un pays éloigné, il me fait part d'un événement important, et qui s'est passé sous ses yeux, pourquoi balancerai-je à croire des hommes d'une probité sans reproche, et

qui, séparés de moi par des années, me font parvenir le détail des choses dont ils ont été témoins. Et ne voyez-vous pas que, pour des événements comme nous les supposons, graves, suivis de conséquences si importantes, l'antiquité, loin d'en affaiblir la croyance, la confirme au contraire plus solidement, en nous les transmettant approuvés par l'examen et l'adhésion d'une longue suite de générations?

Mais que sert de répondre à une objection absurde, que réfute chaque jour malgré lui l'incrédule le plus obstiné: la distance des temps, pas plus que la distance des lieux, l'empêche-t-elle chaque jour de croire à l'existence de Rome ou de Constantinople, ou aux faits d'Alexandre et de César?

Concluons donc sans hésiter, premièrement, qu'il doit exister des miracles, qu'il y a des moyens sûrs de les constater, et qu'il est digne de la sagesse, de la bonté ineffable de Dieu de les opérer. Voyons maintenant qu'il en existe en effet, et qu'on ne saurait sans folie révoquer en doute les miracles évangéliques, qui impriment à la religion chrétienne un sceau manifeste de divinité.

#### DEUXIÈME POINT.

Puisqu'il en est des miracles comme de tout autre fait historique, et qu'on peut infailliblement constater leur existence, examinons maintenant le témoignage des hommes qui nous attestent les miracles opérés en faveur de notre sainte religion. Si nous ne pouvons trouver dans ces témoins vénérables ni crédulité, ni imposture, si nous reconnaissons, au contraire, qu'ils ont vu et agi sans illusion possible, qu'ils sont pleins de candeur, de franchise, de désintéressement, d'héroïsme même, comment pourrions-nous, sans injustice et sans absurdité, repousser leur témoignage?

Il est vrai, l'histoire des égarements de l'esprit humain ne présente que trop souvent des hommes séduits par des opinions mensongères, et qui les ont soutenues avec une déplorable opiniâtreté. Les uns, d'un esprit borné, esclaves de leurs sens ou de leurs préventions, incapables de comparer des idées éloignées et d'en saisir les rapports, ont défendu obstinément des erreurs adoptées sans examen. Les autres, entraînés par une imagination ardente, ou égarés par leur sensibilité, ont pris pour la vérité les rêveries d'un esprit en délire: dans les premiers, c'était stupidité, et dans les seconds fanatisme. La crédulité, en matière de religion, ne peut prendre sa source que dans l'un de ses principes. Or, nos témoins sont également à l'abri de cette double imputation. Ce sont, j'en conviens, des hommes simples et ordinaires, et je me garderai bien de leur attribuer des avantages que Dieu leur refusa, je le sais, pour mieux faire éclater son pouvoir. Mais ce serait une grande erreur que de confondre cette simplicité, suite naturelle d'une éducation peu cultivée,



avec cette grossièreté stupide, qui, toute plongée dans les sens, ne sait rien prévoir ni observer, ne connaît ni précautions, ni défiances. Livrés pour la plupart à des professions mécaniques, leur esprit n'avait point été développé par l'étude, mais il n'en était pas moins capable de porter ici un jugement sûr et irrécusable. De quoi s'agissait-il en effet, était-ce quelque système abstrait, dont il fallût saisir les principes, embrasser toutes les conséquences, résoudre toutes les objections. Était-ce quelque vérité subtile dont l'intelligence n'est possible qu'aux esprits éclairés par des méditations profondes ? Non, c'étaient des faits sensibles, des événements publics qu'il fallait simplement examiner, et, pour cet examen, les hommes les plus grossiers sont aussi bons juges, et souvent plus clairvoyants et plus difficiles à satisfaire que les esprits les plus élevés. Encore, s'il ne s'agissait que d'un seul fait, l'inadvertance, la prévention expliqueraient leur illusion, peut-être ; mais il s'agit ici d'une multitude de faits : et voyez quel inconcevable aveuglement supposerait ici leur histoire ! Quoi ! depuis leur vocation jusqu'à leur mort ils auraient cru voir, et eux-mêmes opérer les plus étonnants prodiges, parler toutes les langues, guérir les malades, ressusciter les morts, commander, en un mot, à la nature, quand la nature, en effet était sourde à leur voix ! Mais quand on prétendrait qu'un homme pût montrer une telle démençe, comment supposer qu'une foule d'hommes aient été tous au même instant atteints du même délire, aient tous cru faussement voir les mêmes merveilles accompagnées des mêmes circonstances ; aient conservé toute cette opinion, non durant quelques jours, mais durant des années, durant leur vie entière ; enfin, aient réglé les déterminations les plus graves, les démarches les plus décisives, sur la prétendue conviction de pures rêveries.

Quoi ! vous accuseriez d'une légèreté crédule ces hommes qui avant leur mission opposaient si souvent aux paroles de Jésus leurs répugnances et leurs doutes, et à qui ce Maître divin reprochait avec tant d'amertume leur peu de foi et leur lenteur à croire ! Bien qu'il leur eût prédit, en termes formels, sa résurrection, ils repoussent le témoignage des saintes femmes qui leur en portent la consolante nouvelle. Le Sauveur, en leur apparaissant, est lui-même témoin de leurs incertitudes, et tous ne s'en dépouilleront enfin que quand il se sera plusieurs fois présenté devant eux, et Thomas ne trouvera que dans les cicatrices de son maître un remède à son incrédulité, et Pierre lui-même, le chef de l'entreprise, restera tellement enclin à de semblables défiances, que lorsque dans la suite, un ange viendra l'arracher aux prisons d'Hérode, il prendra pour un songe le miracle opéré en sa faveur, et balancera longtemps avant de croire à ce trait éclatant de la protection céleste. Sont-ce là des témoins

qui, dans l'examen des miracles, n'ont dû porter qu'inattention ou crédulité ?

Quoi ! vous reprocheriez d'avoir oublié dans l'examen des miracles les lois de la circonspection à des hommes qui, en toute occasion montrent tant de discrétion et de maturité ! Après avoir reçu de Jésus-Christ ses dernières leçons, ils s'occupent avec ordre du grand ouvrage qui leur est confié. La sagesse dirige l'élection de celui qui doit remplacer l'apôtre infidèle, elle détermine le choix des coopérateurs qui allègeront le fardeau de leur apostolat. S'ils agissent séparément, c'est le même esprit qui les anime, s'ils se réunissent pour régler de grands intérêts, une gravité et une prudence vraiment célestes président à leur délibération. Ils savent trouver les discours propres à convaincre les esprits et à toucher les cœurs. Chez les Juifs, ils ouvrent les saints livres, et font voir les prophètes traçant à grands traits le tableau du Sauveur qu'ils annoncent, de ses ignominies et de sa vraie grandeur. Chez les Grecs, ils savent s'appuyer sur les poètes profanes eux-mêmes, pour parler du véritable Dieu, de son immensité, de sa toute-puissance. Chez les Romains, enfin, ils prouvent la nécessité de la révélation en montrant le flambeau de la raison obscurci par la corruption d'une nature dégradée, et forcent à rougir de ses honteux écarts une orgueilleuse philosophie : si telle est la conduite, si tels sont les discours de l'imprudence, qu'on nous apprenne donc ce que feraient la sagesse et la circonspection !

D'ailleurs, ne nous laissons pas de le redire, ces miracles en faveur desquels ils déposent sont-ils les illusions d'une imagination exaltée, de prétendues inspirations divines dont ils ont été seuls confidents, et dont, sur leur parole, il faudra ne pas suspecter la réalité ? Non, encore une fois ; ce sont des faits qu'on a pu voir, qu'on a pu toucher, sur lesquels les sens, en un mot, juges en pareille matière, ont dû ne laisser aucune incertitude. Sont-ce des effets obscurs du temps, de l'art, de la nature ? Ce sont des prodiges qui surpassent tout pouvoir, comme cette prévoyance humaine. C'est dans des objets sensibles, un changement subit et naturellement inexplicable ; c'est la mer en fureur, qui, sur un seul mot, fait tout-à-coup à la plus violente agitation, succéder un calme immobile. Ce sont des malades que des infirmités invétérées laissent depuis longtemps sans espoir de guérison, à qui des hommes rendent une santé parfaite par le seul acte de la volonté. Ce sont des morts, ou déjà environnés de l'appareil lugubre de la sépulture, ou renfermés depuis quatre jours dans le tombeau, qui revoient la lumière et repaissent parmi les vivants. Sont-ce des miracles opérés à l'écart, en présence de quelques partisans discrets, ou des faits assez simples d'abord, mais grossis et embellis peu à peu par la crédulité ou l'enthousiasme ? Ce sont des prodiges éclatants, à l'appui desquels les témoins appel-



lent la déposition des peuples et des villes entières; c'est sous les yeux des plus cruels ennemis, c'est à Jérusalem, dans ses places publiques, à la porte de son temple; c'est quelquefois en faveur de plusieurs milliers d'hommes que sont opérées ces merveilles. Pouvait-on se tromper sur de pareils faits? y avait-il une illusion possible? et cette flétrissante supposition de stupidité n'est-elle pas à jamais repoussée loin des apôtres par les preuves les plus manifestes? Pour les taxer de crédulité, il ne reste donc plus d'autre ressource que de leur imputer un aveugle fanatisme.

Mais commençons, chrétiens, par écarter le sens odieux que donnait dans ces derniers temps, au mot de fanatisme, une impie ignorance, pour qui craindre Dieu et pratiquer sa loi, défendre avec modération la vérité sans souffrir qu'on prétendît la plier à tous les caprices, plaindre ses persécuteurs, mais ne pas redouter leur rage, c'était mériter cette injurieuse dénomination. Mais, avec tous les hommes sages, nous appellerons fanatisme, la disposition d'un esprit trop faible ou trop ardent, qui s'émeut ou s'échauffe sur de légères apparences, et qui, rempli des préventions que lui ont laissées des impressions trop vives, admire et préconise, comme des merveilles opérées par le ciel, les vains fantômes d'une imagination déréglée. Or, s'il est ainsi du fanatisme, pourrions-nous en redouter, pour les témoins des miracles évangéliques, l'humiliante accusation?

La fanatisme emporte quelquefois une jeunesse ardente : nos témoins sont des hommes faits, et dans cette maturité de l'âge, où les passions perdent leur violence, et l'imagination sa vivacité. Le fanatisme peut être le partage d'hommes oisifs qui, par leurs lectures ou leurs spéculations, ont préparé à leur intelligence une alarmante activité : nos témoins sont presque tous de simples artisans, renfermés dans le cercle des connaissances propres à leur état, et qui, obligés de fatiguer leur corps par un travail journalier, n'ont pu trouver le loisir de repaître leur esprit d'illusions chimériques. Le fanatisme est emporté, et prodigue à ses ennemis les plus odieuses qualifications : nos témoins épargnent toute invective aux hommes dont ils ont le plus à se plaindre, ils n'accusent ni les princes des prêtres de jalousie, ni Pilate de faiblesse, ni les Juifs d'ingratitude et de cruauté; et, s'ils parlent de Judas, ils disent qu'après s'être arraché la vie, il a été dans son lieu, *in locum suum* (Act., I, 25); et si saint Luc parle de la mort d'Hérode, il se contente de dire : *Il expira* (Act., XII, 23); lui dont la fin tragique était regardée par les Juifs eux-mêmes, c'est Josèphe qui nous l'apprend, comme le juste châtiment de ses fureurs et de ses barbaries contre les premiers chrétiens. Le fanatisme est persécuteur et implacable dans ses vengeances : nos témoins prient pour ceux qui les maudissent, font du bien à leurs ennemis, et se regardent

comme des brebis destinées au sacrifice. A quelques saillies qui ont de l'éclat, le fanatisme joint mille puérités et mille extravagances : chez nos témoins, quelle solidité dans les maximes ! quelle sagesse dans les conseils ! quelle suite et quel ordre dans les exhortations ! Ce ne sont point là des éclairs qui jettent des lueurs passagères, pour plonger ensuite dans de plus épaisses ténèbres; c'est le flambeau de la vérité présenté par des mains fermes, et qui conserve toujours un éclat pur et inaltérable. Enfin le fanatisme est enflé dans ses discours, et fastueux dans sa conduite : nos témoins sont simples en opérant les plus étonnants prodiges comme en prêchant les plus hautes vérités : ils tracent aux hommes leurs devoirs, sans exagération et sans emphase; ils parlent du mépris des richesses, sans déclamation; de la patience dans les peines, sans sécheresse; du pardon des ennemis, sans fierté; de la charité qui nous doit tous unir, sans une vaine affectation de sensibilité. Ils paraissent devant les tribunaux avec courage et modestie, repoussent la calomnie avec noblesse, justifient leur conduite sans se plaindre de celle d'autrui. Si, peu contents d'attester les miracles de Jésus, ils suspendent ou renversent eux-mêmes à leur gré les lois de la nature, on voit qu'ils sont familiers avec leur puissance, et ils commandent aux maladies et à la mort sans appareil comme sans étonnement.

Voyez Pierre et Jean rencontrant à la porte du temple un boiteux qui mendie depuis longtemps, et qui espère recevoir des deux apôtres quelque aumône : *Regardez-vous, lui dit Pierre, puis il poursuit : Je n'ai ni or, ni argent, mais ce que j'ai je vous le donne; au nom de notre Seigneur Jésus-Christ de Nazareth, levez-vous et marchez.* (Act., III, 6.) Est-ce là le langage d'un homme dont le jugement est troublé par de vaines illusions, et dont les discours même décèlent l'égarement? et n'est-ce pas plutôt celui d'un envoyé céleste, dépositaire d'un irrésistible pouvoir, et assuré de l'efficacité de sa parole?

On ne saurait donc taxer de crédulité les apôtres; peut-on, avec plus de fondement, les accuser d'imposture?

C'est une marche commune à tous ceux que l'ambition, l'amour de la gloire, ou en général le désir de satisfaire leurs passions, poussent à quelque grande et périlleuse entreprise, et qui, pour s'autoriser, n'ont que les secours humains et leur propre prudence, de cacher d'abord soigneusement leurs véritables desseins, d'avancer lentement et avec précaution vers le but auquel ils aspirent, de ne dérouler leur plan qu'à mesure qu'ils voient disparaître les obstacles, enfin de profiter d'un succès inattendu pour s'élever plus haut qu'ils n'avaient cru d'abord pouvoir atteindre. Ainsi, pour se contenter d'un seul exemple, ce fut par quelques changements dans la liturgie, par des murmures contre une indulgence trop facile, par des invectives contre la cour romaine, que com-



menèrent leur prétendue réforme ces novateurs du xv<sup>e</sup> siècle qui, lorsque les passions eurent soulevé en leur faveur les peuples et les princes eux-mêmes, arborèrent enfin l'étendard de la révolte et consommèrent leur schisme.

Mais les apôtres ne connaissent point ces artificieux ménagements : ils déclarent ouvertement leur dessein, et proclament sans détour leur mission divine. Au lieu de quitter le pays où ils pouvaient si facilement être convaincus d'imposture, au lieu d'attendre au moins pour sonder les esprits, ou les préparer par de faux bruits et des intrigues, au lieu de faire l'essai de leur entreprise sur quelques hommes, c'est dans Jérusalem et dans la Judée, dans le lieu même du supplice de leur maître, c'est cinquante jours seulement après sa mort, c'est devant les docteurs qui l'ont demandée, devant les juges qui l'ont prononcée, que les apôtres rendent leurs témoignages à Jésus crucifié, et attestent l'éclatant miracle qui seul doit confirmer tous les autres. C'est là que saint Pierre fait ses premières prédications : les Corinthiens ne donnent à leur foi d'autre fondement que la vertu divine, regardant les apôtres comme les ambassadeurs de Jésus-Christ, et leurs exhortations comme les exhortations de Dieu lui-même. Enfin saint Jean déclare qu'il a vu de ses yeux ce Fils que le Père a envoyé pour être le sauveur du monde ; qu'il a entendu cette parole de vie qui était dès le commencement, qu'il a fixé sur elle ses regards, et qu'il l'a touchée de ses mains : *Tractaverunt manus istæ.* (I *Joan.*, I, 1.) Ainsi, bien loin d'adopter les timides ressources de la prudence humaine, et d'envelopper d'incertitudes et d'ambiguïté leurs premières démarches pour se ménager, dans un contre-temps, une retraite plus facile, ils se présentent comme des hommes envoyés de Dieu et assurés de sa protection, et déclarent aux enfants d'Israël que Dieu a fait Seigneur et Christ celui qu'ils ont mis à mort ; qu'élevé à la droite de Dieu il vient d'accomplir sa promesse d'envoyer le Saint-Esprit, par qui s'opère ce qu'ils voient et ce qu'ils entendent. Saint Paul fait retentir dans l'enceinte de l'Aréopage les exhortations à la pénitence que Dieu le charge de prêcher ; comme il a reçu non l'esprit de ce monde, mais l'Esprit divin, il écarte de ses prédications les artifices de l'éloquence humaine.

Cette droiture de conduite, et cette franchise est encore appuyée par la candeur de leur récit. Rien n'est plus frappant que l'aimable simplicité et l'ingénuité touchante avec laquelle ils nous racontent eux-mêmes leur ignorance, leurs questions indiscrètes, leurs prétentions ambitieuses, leurs faiblesses et leurs chutes. Ils n'emploient ni détours pour déguiser leurs fautes, ni ménagement pour les excuser, ni préparations pour écarter la honte d'avoir eu parmi eux le perdite qui a livré leur maître à ses ennemis, *unus ex duodecim* (*Marc.*, XIV, 20) ; ni prétextes pour justifier, au moment de la passion, la lâcheté de leur fuite, *omnes fu-*

*gerunt* (*Ibid.*, 50) ; ni précautions pour affaiblir dans le chef de l'apostolat le crime d'une triple apostasie, *negavit Petrus.* (*Joan.* XVIII, 27.) C'est saint Matthieu lui-même qui nous apprend qu'il était publicain, et qui, seul des évangélistes, refuse de dissimuler sous son autre nom de Lévi sa première profession. C'est saint Marc qui, écrivant son Évangile sous la dictée de saint Pierre, passe sous silence la primauté de cet apôtre et ses honorables prérogatives, mais se garde bien d'omettre la lâcheté de son renoncement. Bien loin de se glorifier des prodiges qu'ils opèrent eux-mêmes, ils ne se regardent que comme les instruments de la Providence, et ces prodiges comme des signes extérieurs dont Dieu confirme la morale qu'ils ont l'ordre de prêcher ; *signum sunt.* (I *Cor.*, XIV, 22.) Ce n'est pas là le don le plus sublime que l'homme puisse désirer : ils exhortent à estimer surtout les vertus ; *amulamini charismata meliora.* (I *Cor.*, XII, 31.) Ils ne prétendent point que le pouvoir des miracles suppose en eux la réunion des qualités les plus éminentes ; ils déclarent qu'eux-mêmes ne sont rien devant Dieu, s'ils n'ont pas la vertu qui renferme toutes les autres : *Charitatem autem non habuero, nihil sum.* (I *Cor.*, XIII, 2.) Que dis-je ? S'il s'agit de leur maître lui-même, ils semblent suivre l'instinct de leur naïveté, plus que les lois de la prudence ; ils pouvaient ensevelir dans l'oubli la pauvreté de sa mère et l'abjection du réduit où elle lui donna naissance ; et ce sont eux qui nous apprennent que, repoussée de toutes les hôtelleries, elle ne trouva qu'une étable pour asile et qu'une crèche pour berceau à ce divin Fils ; *positum in præsepio.* (*Luc.*, II, 16.) Ils disent sans détour qu'il eut faim et qu'il eut soif, *esuriit* (*Matth.*, IV, 2), quand ils pourraient dissimuler en lui des besoins dont ils ont été seuls confidents et qui paraissent réduire celui qu'ils adorent à la condition des hommes ordinaires.

Ah ! si un imposteur eût écrit une telle histoire, il jeût tenu sans doute un bien autre langage ; il eût apporté tous ses soins à pallier les faiblesses, à faire ressortir les vertus, et environner du plus brillant éclat et le maître et les disciples : au lieu du simple récit de leurs miracles, que d'artifices pour relever leur pouvoir ! Au lieu de cette morale si touchante, que de déclamations ; au lieu de ces paraboles si naïves, que de subtilités ! Mais c'est surtout en traçant la mort de Jésus-Christ, que l'imposteur aurait cru devoir rappeler toute son industrie, et déployer tous les secrets de son éloquence ; il se fût étudié à réunir les circonstances les plus frappantes, pour donner à son tableau les plus imposantes couleurs ; il eût peint Jésus sans trouble aux approches de la mort ; et attendant avec intrépidité sa dernière heure, confondant ses juges par une apologie pleine de force et de gravité, étonnant ses ennemis par sa constance, et ses bourreaux rangés autour de lui, dans le silence et l'admiration ! En-



fin, sur la croix, il l'eût représenté adressant à sa Mère et au disciple bien-aimé les plus touchants adieux, et mourant ensuite sans se plaindre : et l'Évangile nous le représente plongé en d'inexprimables ennuis, gardant le silence devant Pilate, recevant, sans ouvrir la bouche, les plus odieux outrages, et sur la croix ne disant qu'un seul mot à Marie et à saint Jean, demandant à son Père pourquoi il l'a abandonné, et s'affligeant à haute voix de son profond délaissement !

O tristesse, ô silence, ô délaissement de Jésus, vous nous donnez d'admirables leçons ! Mais ce n'est point ici le lieu de les méditer, et nous ne les rappelons que pour faire comprendre combien le caractère de pareils historiens est éloigné de l'imposture.

Mais ces hommes, dont on voudrait révoquer en doute la candeur, on ne peut leur contester au moins l'apparence de toutes les vertus, et ils ne les auraient prêchées avec tant de force et de persévérance, et ils n'en auraient eux-mêmes conservé si soigneusement les dehors, que pour le seul plaisir d'outrager la Divinité et de tromper leurs semblables par une inconcevable dissimulation ! Mais cela n'est pas dans la nature. Quoi ! c'eût été pour se jouer de la crédulité humaine, et lui insulter par les plus odieux mensonges, qu'ils auraient consacré leur vie toute entière à parcourir l'univers, publiant la grandeur de Dieu et son amour ! Quoi ! ces hommes qui savaient parler si éloquemment de la charité et en donner si bien l'exemple, n'auraient eu pour leurs plus intimes confidents qu'un attachement hypocrite, et se seraient fait un jeu de les laisser dans une erreur qui devait leur coûter si cher, sans que jamais ni le remords ni la pitié les déterminassent à détromper ces malheureuses victimes d'une aveugle confiance ! Souvent on a vu des hommes chargés de crimes et prêts d'en subir la peine, conserver, dans ces derniers moments, je ne sais quels sentiments de délicatesse opiniâtre, et respecter les droits de l'amitié dans les complices de leurs forfaits : et les prédicateurs de l'Évangile, même à cette dernière heure, où le cœur s'ouvre si facilement à des sentiments tendres, eussent obstinément emporté leur cruel secret au tombeau ! Et Paul eût payé de ce prix l'amour docile et filial de Tite et de Timothée ! Et le disciple bien-aimé eût reconnu par cette dissimulation opiniâtre le respect rendu à ses cheveux blancs et au souvenir de la prédilection de son maître ! Non, les plus méchants des hommes ne sauraient joindre à un caractère si constant de candeur et de vertu, le crime d'une si noire imposture.

Mais pour l'inventer et pour la soutenir, quelque motif secret, quelque intérêt caché, l'espoir d'acquérir des richesses, de parvenir aux honneurs, de laisser après soi un nom illustre, animait peut-être et fortifiait leur audace ! L'espoir des richesses ? ils font

profession, de les mépriser. Ils ne veulent nulle récompense ici-bas en annonçant le royaume de Dieu ; ils vivent pauvres, et ils auraient horreur de vendre, à prix d'argent, les dons de l'Esprit-Saint. L'ambition de parvenir ? Ils ne savent ni encenser les grands, ni flatter basement le peuple ; ils censurent les vices de tous sans amertume, mais aussi sans ménagement. Le désir de la gloire ? Partager l'ignominie de Jésus-Christ est le seul honneur ici-bas qu'ils désirent et qu'ils attendent de leurs travaux. Car ils le savaient à l'avance ; il ne leur avait laissé d'autre espérance que la persécution et l'opprobre, celui qui, ne voulant pas que les serviteurs fussent mieux traités que le maître, leur avait annoncé qu'ils seraient haïs du monde, comme il en avait été haï le premier, et leur avait montré l'univers armé pour leur ruine. Aussi les apôtres, au lieu de vouloir éluder ces prédictions, se félicitent de les voir s'accomplir, se réjouissent quand on leur fait affront pour le nom de Jésus-Christ. En proie à toutes les misères, chargés de coups, sans asile, traités comme ce qu'il y a de plus vil sur la terre, comme le rebut de tous les hommes, ils poursuivent avec ardeur leur périlleuse entreprise, ils tressaillent d'allégresse dans la tribulation, et ne cessent de dire et d'attester ce qu'ils ont vu et entendu : *Non possumus quod vidimus et audivimus non loqui.* (Act., IV, 20.)

A peine le maître a-t-il trouvé dans un supplice plein de douleur et de honte le prix de ses travaux et le terme de ses tribulations, qu'on voit se former de toutes parts, contre les disciples, un orage furieux. Tout à coup ils n'ont plus ni parents, ni amis, ni patrie, ou plutôt ils reconnaissent leurs amis et leurs parents à leur acharnement et à leur implacable fureur. Etienne et Jacques périssent à Jérusalem sous les coups de leurs ennemis. Pierre et Jean y portent leurs premières chaînes. Les autres sont en butte aux mêmes persécutions, et enfin, ils terminent tous leur course par une fin honteuse et lamentable. Ainsi, renoncer aux affections les plus chères, abandonner les plus solides intérêts, rompre les liens les plus étroits du sang et de l'amitié, livrer sa vie elle-même, voilà des incroyables sacrifices qu'aurait obtenus de ces hommes extraordinaires, le désir d'accréditer l'erreur et de propager l'imposture : en sorte que ces étranges imposteurs en auraient plus fait pour soutenir le mensonge que l'homme le plus vertueux pour défendre la vérité ! Non, non, l'amour seul de la vérité a pu déterminer ces hommes vénérables à oublier toute humaine considération ; seul il a pu allumer dans leur âme ce zèle ardent qui les poussait à leur périlleuse entreprise, et les tourmentait par l'impuissance de taire les merveilles dont ils avaient été les témoins : *Non possumus quod vidimus non loqui.* L'amour seul de la vérité a pu les décider à subir la mort la plus cruelle, ou plutôt à faire chaque jour le généreux abandon de leur vie, car, prenez garde, chré-



tiens, à cette pensée; c'est celle d'un de nos témoins les plus illustres, de Paul, qui, pour faire comprendre aux Corinthiens combien sa conduite serait inexplicable si Jésus n'était pas ressuscité, leur trace la peinture des maux que lui attire son ardeur à publier ce miracle. Mes frères, leur dit-il, je meurs chaque jour pour attester un prodige qui fait votre gloire, et qui m'assure celle que j'attends moi-même de Jésus-Christ : *Quotidie morior per vestram gloriam, fratres; quam habeo in Christo Jesu.* (I Cor., XV, 31.)

En effet, observez-le soigneusement, chrétiens, ce n'est point ici une entreprise dont l'événement soit incertain, ou dans laquelle, une fois engagé, on soit contraint d'arriver à l'issue sans pouvoir retourner sur ses pas, mais c'est une entreprise dont les tourments et la mort sont l'infaillible prix, que nos témoins peuvent abandonner tous les jours, et dans laquelle ils persévèrent tous les jours, *quotidie morior*. Ils pouvaient obéir au premier ordre que leur donna le Sanhédrin de ne plus prêcher au nom de Jésus, et la flagellation de Pierre et de Jean eût été la seule punition de leur première imprudence. Mais en poursuivant leur dessein, ils s'exposent de plein gré chaque jour à toute la fureur de ce corps implacable *quotidie morior*. Réfugiés à Antioche, dispersés dans la Grèce, portés en Italie et jusqu'aux extrémités de la terre, ils pouvaient y vivre inconnus et y laisser enfin pour jamais dans l'oubli des faits dont le récit leur avait déjà coûté si cher; mais plutôt que de trahir leur mission, ils aiment mieux se créer encore de nouveaux ennemis, et chaque jour être en butte à leur rage homicide, *quotidie morior*. Ainsi nos témoins ne sont pas seulement des hommes qui se sont immolés une fois pour sceller de leur sang leur déposition; mais ce sont des hommes qui, en faveur des miracles qu'ils attestent, ont renouvelé mille fois le sacrifice de leur vie, *quotidie morior*.

Qu'est-il besoin après cela d'appuyer leur témoignage de celui de leurs ennemis? Qu'est-il besoin d'appeler un Celse et un Porphyre, convenant des miracles de Jésus, mais les attribuant aux prestiges et aux enchantements? Un Julien l'Apostat s'étonnant qu'on puisse compter pour quelque chose la guérison de quelques aveugles et de quelques boiteux, et montrant par cette surprise dédaigneuse qu'il ne conteste pas du moins à Jésus-Christ ces prodiges? Qu'est-il besoin de faire paraître tant de païens, illustres par leur savoir, conduits au christianisme par les prédications de nos témoins? Qu'est-il besoin de faire comprendre que leur témoignage, quoiqu'ils se soient faits chrétiens, bien loin d'être suspect, n'en est que plus recommandable, puisqu'ils ne peuvent avoir embrassé la religion chrétienne qu'après un mûr examen des miracles dont elle était confirmée? Non, non, ce n'est pas assez, nos témoins nous suffi-

sent. La cause du christianisme est jugée, et la certitude des miracles opérés pour le soutenir en démontre la divinité.

C'est vous, ô mon Dieu! vous qui seul faites des choses grandes et vraiment dignes d'admiration; c'est vous qui avez environné de prodiges éclatants le berceau de notre religion; c'est vous qui avez voulu donner pour soutien à notre foi ces preuves invincibles. Il est vrai, la discussion de ces preuves semble n'être point faite pour la plupart de ceux qui remplissent cette enceinte sacrée. Dociles enfants de la foi, ils n'ont pas besoin de tant de raisonnements pour respecter la religion, pour en suivre avec fidélité les saintes ordonnances. Mais ces preuves, cependant, ils aiment à les entendre, parce qu'elles leur rappellent vos bienfaits, et parce qu'elles leur fournissent des réponses contre l'impiété. Mais si parmi cette troupe fidèle, le désaveu, la curiosité, ou quelque motif plus coupable encore avait amené quelqu'un de ces hommes qui, nés au sein du christianisme, sont assez malheureux pour blasphémer ses dogmes et pour abjurer ses lois, ô mon Dieu! ne laissez point votre parole retourner vers vous sans effet; ouvrez ses yeux, changez son cœur; faites-lui connaître le prix de cette religion qu'il a abandonnée, et la solidité des fondements sur lesquels elle s'appuie; faites-lui comprendre surtout que cette religion, qu'on lui peint comme sévère et repoussante, lui tend les bras et le recevra avec la plus grande indulgence; rappelez-lui les biens qu'il en a reçus, les promesses qu'il lui a faites, les malheurs qu'il a éprouvés depuis qu'il s'est séparé d'elle. Déterminez-le à venir chercher auprès d'elle la fin de ses remords, le soulagement de ses peines, le seul moyen enfin d'adoucir les maux de la vie présente, et de mériter les biens de la vie future. Ainsi soit-il.

## SERMON V.

Pour le III<sup>e</sup> Dimanche de l'Avent.

### SUR LA DOUCEUR.

Quid ergo baptizas si tu non es Christus, neque Elias, neque propheta? (Joan., I, 25.)

Pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni un prophète?

A ces questions indiscrettes, à ces soupçons outrageants, à cette injurieuse incertitude, Jean-Baptiste n'oppose qu'un calme céleste, une profonde humilité, une patience invincible, se montrant par ses vertus le précurseur de celui qui, doux et humble de cœur lui-même, devait, par ses exemples, apprendre à ses disciples à faire éclater, au milieu des imperfections du prochain ou de ses injustices, leur inaltérable douceur; mais cette douceur si chère aux vrais enfants de Dieu, qu'il est peu de chrétiens qui en connaissent le prix, ou du moins qu'il en est peu qui, en convenant de ses avantages, ne prétendent justifier leurs vivacités et quelquefois même leurs emportements, par les circonstances où la Providence les



a placés et par le caractère de ceux qui les entourent. Les uns pensent que cette vertu n'est propre qu'à étouffer cette énergie et cette élévation qui doivent être le caractère distinctif de l'homme et son plus honorable apanage ; d'autres croient qu'il est, en effet, d'une âme généreuse de pardonner de grandes offenses, de traiter avec bonté son ennemi ; mais ils ne sauraient s'assujettir à une douceur de tous les jours et de tous les moments, ni lui accorder le sacrifice d'une vivacité qui leur échappe malgré eux, sans laisser dans le cœur aucune trace d'aversion et de mécontentement ; ils ne peuvent voir de sang-froid les imperfections et les défauts grossiers de ceux avec qui la Providence les a condamnés de vivre, et ils renvoient à une patience plus qu'humaine le pouvoir de les supporter sans aigreur ; ceux-là, pleins d'horreur pour le crime, appellent leurs emportements la suite inévitable de l'indignation qu'éprouve l'homme de bien à la vue de l'injustice. Ainsi, tous se séduisent eux-mêmes, ou par les fausses idées qu'ils se font de la douceur, ou par les raisons frivoles par lesquelles ils voudraient se dispenser de la pratiquer, et dont ils voudraient colorer l'oubli de cette vertu. Il est donc important de faire connaître aux uns,

1° La nécessité et les avantages de cette vertu : ce sera le sujet du premier point ;

2° Aux autres la frivolité de leurs prétextes : ce sera le sujet du second point.

Implorons, etc.

#### PREMIER POINT.

Les enfants du siècle et les hommes nourris des maximes profanes, reconnaissent eux-mêmes le prix de la douceur. On les voit s'attacher avec l'attention la plus scrupuleuse, à en adopter au moins le langage ; ils y mettent leurs soins et leur plus constante étude ; ils regardent cette science comme la plus importante pour un homme du monde ; ils y appliquent leurs enfants ; ils encouragent leurs efforts ; ils exaltent leurs progrès en leur apprenant de bonne heure à composer leur contenance, leur visage, le ton même de la voix, à déguiser, sous un front serein, une aversion secrète, à parler avec bonté à l'ennemi dont ils ont juré la perte, à soutenir, sans se déconcerter, les contradictions les plus piquantes, et à supporter avec un calme apparent, des imperfections qui chagrinent. Cet art difficile est celui que le monde exige avant tout de ses disciples, et l'on peut dire que ce qu'il appelle usage et politesse, n'est autre chose que le talent d'emprunter le masque de la douceur et de savoir avec adresse en afficher l'indulgence et la modération. Mais sans doute cette douceur extérieure n'est point la douceur à laquelle vient vous exhorter le ministre évangélique ; c'est à votre cœur qu'il veut en faire connaître la nécessité et les avantages, bien assuré que, si une fois votre cœur en a su apprécier et goûter les charmes, elle passera d'elle-même

à votre insu dans votre conduite, et même, à votre insu, embellira des plus aimables dehors votre commerce, et le rendra plein de consolations pour vos frères.

Quoique l'esprit de sévérité semble être l'esprit de l'ancienne loi, et la terreur le seul sentiment par lequel Dieu voulut dompter un peuple charnel et grossier, la douceur cependant y était en grande recommandation, et l'Esprit-Saint se plaît en plusieurs endroits de l'Écriture, à exhorter les Juifs à cette aimable vertu et il n'omet rien pour fléchir et apprivoiser, en quelque sorte, ces cœurs farouches et indomptés. Mais les leçons qu'il leur adresse nous conviennent à plus d'un titre, et notre rudesse n'a que trop souvent besoin d'être amollie par ses touchantes exhortations. Tantôt, prédisant nous en tenir à la pratique des vertus essentielles, nous croyons pouvoir sans danger compter pour rien l'exercice de la douceur, et nous semblons ne la regarder que comme le vernis des autres vertus qui leur donne plus d'éclat, mais n'est point elle-même une vertu réelle. L'Esprit-Saint nous détrompe, en nous apprenant qu'elle seule peut compléter, en quelque sorte, nos vertus et assurer à nos bonnes œuvres leur véritable perfection : *Fili, in mansuetudine opera tua perfice. (Eccli., III, 19.)* Tantôt redoutant les jugements des hommes, nous craignons de passer à leurs yeux pour faibles et pusillanimes, si nous écoutons les avis de cette vertu paisible, et nous la sacrifions à la méprisable réputation d'une fermeté déplacée. Mon fils, nous dit l'Esprit-Saint, assurez à votre âme, par la douceur, la véritable gloire, et méritez-lui le seul honneur auquel elle doit prétendre : *Fili mi, per mansuetudinem gloriam animæ tuæ concilia et eam honore quem meretur affice.* Quelquefois, enflés des prérogatives de nos places, nous pensons qu'il est digne de l'importance de nos fonctions de répondre avec hauteur et brusquerie aux hommes que la nécessité ou même de simples bienséances conduisent près de nous, et nous croirions déroger à notre dignité si nous présentions un air affable et plein de bonté à ceux qui nous abordent. L'Esprit-Saint nous apprend que Dieu se plaît à renverser les superbes du haut de leurs places éminentes, et que c'est à la douceur qu'il aime à en applanir le chemin : *Sedes divitum superbiorum destruxit Deus et sedere fecit mites pro eis. (Eccli., X, 17.)* Aussi voyez, toute sévère qu'elle est, quels grands exemples de douceur nous fournit l'ancienne loi. Moïse était chargé de la conduite d'un grand peuple, obligé de pourvoir à ses besoins et de le défendre contre ses ennemis, et toutefois sans cesse fatigué par les plaintes et les murmures de cette nation ingrate et indocile ; cependant bien loin que tant de soins et d'inquiétudes, d'obstacles et de chagrins épuisassent son inaltérable douceur, elle croissait avec les contradictions, et la sainte Écriture lui rend le témoignage qu'il était le plus doux d'entre les



hommes. Aussi, sans vous parler de la patience avec laquelle il supportait les révoltes d'un peuple qui lui devait sa délivrance, et auprès duquel il était le représentant et l'interprète de Dieu même, et pour m'en tenir à cette vertu de société et de commerce journalier dont nous nous entretenons aujourd'hui, voyez avec quelle douceur il supporte les étranges discours de Marie sa sœur et d'Aaron lui-même. Eclate-t-il contre eux en plaintes et en invectives? se livre-t-il à toute l'amertume d'un cœur ulcéré par l'injustice? Il laisse à Dieu le soin de juger sa cause, et le conducteur d'Israël garde, en présence d'une femme et d'un frère jaloux, un modeste et admirable silence. Mais que dire du saint roi David, et comment raconter tous les traits de son ineffable douceur? Si Saül le poursuit et ne néglige rien pour assurer sa perte, David qui respecte le sommeil de son ennemi, emporte pour garant de sa modération cette lance qui, tant de fois, l'avait menacé lui-même, et joint encore à cette conduite magnanime les protestations les plus humbles et les plus pacifiques. Si dans sa fuite Séméï l'accable de malédictions et d'outrages, et qu'un de ses serviteurs propose de laver cette insolence dans le sang du coupable : Laissez, dit-il, c'est le Seigneur qui lui a ordonné de maudire David; qui serait assez téméraire pour récuser et contredire ses conseils? Mais quelque héroïque que puisse nous paraître une telle douceur, c'est surtout dans la loi nouvelle qu'il faut étudier les leçons de cette vertu, c'est là qu'il faut contempler un Dieu qui en offre lui-même chaque jour l'attendrissant modèle; c'est là qu'il faut l'entendre exalter le bonheur de ceux qui ont la douceur en partage: *Beati mites* (*Matth.*, V, 4); proclamer leurs privilèges et déclarer que c'est pour eux, avant tout, qu'il est venu publier sa céleste doctrine: *Ad annuntian-dum mansuetis misit me*. (*Isa.*, XXXI, 1). Aussi, voyez avec quelle autorité vraiment divine Jésus-Christ nous ordonne de venir à son école, pour y apprendre, par son exemple, à pratiquer cette touchante vertu. Presque toujours au milieu des leçons qu'il daigne donner aux hommes, il oublie qu'il pourrait leur parler en maître; c'est plutôt un père qui instruit ses enfants, un ami qui converse familièrement avec ses amis. Mais s'il s'agit de leur inspirer l'amour de la douceur, il se souvient alors qu'il est leur législateur souverain, et c'est avec empire qu'il leur commande d'apprendre de son humble douceur, à en connaître le véritable prix: *Discite a me quia mitis sum et humilis*. (*Matth.*, XI, 29). Certes il avait le droit de se proposer à nous comme le modèle de cette vertu; il l'avait pratiquée dès les jours de sa première enfance; et n'est-il pas remarquable que, pour nous faire connaître quelle fut, dans ses premières années, l'admirable conduite de Jésus, les évangélistes se bornent à nous parler de son humble et paisible soumission à Joseph et à Marie, et qu'ils semblent renfermer dans cette unique vertu

toutes les vertus qui embellissent sa divine enfance. Ils auraient pu nous parler de sa patience dans les infirmités attachées au premier âge, de son application et de son activité dans les travaux auxquels il ne dédaigna point de se soumettre, de sa réserve et de sa discrétion dans ses paroles, de sa modestie au milieu des éloges dont on comblait cet enfant de bénédiction; mais ils ne nous parlent que de sa soumission, de sa douceur, et tandis qu'ils se réservent de peindre avec quelque détail les qualités divines qui répandirent sur sa vie publique un si brillant éclat, on voit qu'ils réduisent à ces humbles vertus tout ce qu'ils pourraient nous raconter de sa vie obscure et cachée aux yeux des hommes. Ce n'est point, sans doute, sans un dessein digne de sa sagesse, que l'Esprit-Saint a permis que les trente premières années de la vie de notre divin Sauveur ne nous présentassent point dans le texte sacré d'autres vertus à imiter; il savait que ces vertus si humbles devaient faire le caractère distinctif des chrétiens; il savait qu'elles étaient liées, et supposaient l'exercice d'un grand nombre d'autres vertus; il savait enfin combien d'obstacles l'homme trouvait dans son orgueil pour les pratiquer avec constance, et comme la conduite de notre divin Maître doit être le modèle de la nôtre, il voulait nous apprendre que, pour marcher sur ses traces, il fallait commencer par s'exercer longtemps à ces vertus modestes avant de prétendre à des vertus plus sublimes, et que c'était sur ce fondement seul que les plus parfaits eux-mêmes pouvaient établir avec solidité l'édifice de la plus haute perfection. Et voyez-le dans toute la suite de sa vie: quelle douceur toute divine! quelle patience ineffable! soit qu'il fallût supporter l'ignorance et la grossièreté de ses apôtres, prévenir leurs demandes, dissiper leurs préjugés, éclaircir leurs doutes, et leur apprendre par là quelle inaltérable douceur ils devaient eux-mêmes opposer aux imperfections du prochain et à ses défauts même les plus révoltants; soit qu'il fallût répondre à ces Pharisiens superbes, ou interroger ces docteurs jaloux dont il pouvait démasquer la malice et confondre l'hypocrisie. Loin de là, c'est avec un calme divin, avec une bonté céleste, qu'il essaie d'attendrir la dureté de ces cœurs inflexibles; et par là, du moins, nous enseignons avec quelle douceur nous devons supporter le prochain, et répondre à ses contradictions les plus odieuses et à ses plus cruelles injustices.

Mais c'est surtout quand il s'agit de pauvres pécheurs que notre adorable Maître se plaît à exercer cette vertu; voyez avec quelle clémence il renvoie, sans la condamner, une femme conduite devant son tribunal et convaincue de son crime, moins encore par les dépositions des témoins que par la confusion qui couvre son visage! Avec quelle indulgence il souffre les approches d'une pécheresse scandaleuse! avec quelle bonté il reçoit le baiser d'un disciple perfide! quelle réponse il fait à l'outrage sanglant d'un



soldat sacrilège ! Mais quoil ! il faudrait suivre tous les détails de la vie de Jésus-Christ pour parler dignement de son incomparable douceur. Car tandis que les autres vertus ne s'y montrent que successivement et par intervalle, il semble que celle-ci, à laquelle il voulait nous former avec plus de soin, soit celle dont il aime à multiplier en notre faveur les exemples.

Après de si puissants motifs pour vous engager à la douceur, qu'est-il besoin d'en relever les avantages ? La douceur nous accoutume à porter dans nos démarches ce calme et cette modération si nécessaires pour en assurer le succès : dans nos disgrâces, elle nous laisse la tranquillité pour en voir plus promptement le remède et l'appliquer plus sûrement ; dans nos imperfections et nos défauts, elle n'étouffe pas la juste peine que la vue de nos misères doit exciter en nous, mais elle la modère, et dans nos chutes, elle fait taire les dépit de notre orgueil, et nous conserve le courage de travailler encore à notre avancement avec confiance et générosité ; pour nos semblables, elle nous les attache avec des liens d'autant plus puissants, qu'ils en soupçonnent moins la force. Les caractères les plus difficiles, elle les dompte et les maîtrise à son gré ; elles subjugué l'humeur farouche d'un mari violent, elle tempère les vivacités de la femme la plus emportée ; l'enfant indocile et mutin ne sait point résister aux charmes de ses leçons ; dans le choc des opinions diverses, elle ramène et réunit à un avis commun ceux qui n'opposaient d'abord à des raisons solides qu'une opiniâtre résistance ; dans les discussions d'argent et de fortune, elle obtient les plus généreux sacrifices, et aplanit la conciliation des intérêts les plus opposés. En un mot, la douceur nous procure le bien qui, de l'aveu de tous, est le plus désirable : la paix avec nos frères et la paix avec notre cœur. Et cependant, en dépit de notre propre intérêt, des plus puissants exemples, des plus touchantes leçons, on ne voit parmi nous qu'aigreux, que vivacité, qu'emportement, et rien n'est plus digne de compassion que ce contraste de notre conduite avec la foi que nous professons, sinon, peut-être, la faiblesse des prétextes qui voudraient leur servir d'apologie et des motifs par lesquels nous prétendons la justifier.

#### DEUXIÈME POINT.

Quel est l'homme sage, et surtout quel est le chrétien qui peut entendre sans pitié les prétextes par lesquels celui qui a oublié les lois de la douceur, prétend se justifier.

Il est si difficile de supporter patiemment des défauts qui choquent ! Et d'ailleurs, n'est-il pas quelquefois nécessaire de reprendre avec fermeté des imperfections ou des vices qu'on ne saurait corriger autrement ?

Voilà les prétextes les plus plausibles à l'aide desquels l'homme emporté essaie de

faire absoudre ses emportements et ses vivacités. Ainsi, tantôt c'est un homme grossier avec qui il a eu à traiter, et dont la rusticité révolterait le caractère le plus indulgent. Quelquefois c'est un importun qui est venu le troubler au milieu des occupations les plus importantes ; d'autres fois, c'est un serviteur sans précaution et sans adresse, de qui la négligence et les distractions pousseraient à bout la patience la plus éprouvée. Que sais-je, et qui pourrait énumérer toutes les allégations par lesquelles on prétend justifier ces vivacités si contraires à l'esprit de charité que Jésus-Christ est venu inspirer à la terre ? Cet homme était grossier ; mais si ses demandes étaient légitimes, sa grossièreté leur a-t-elle fait perdre ce caractère de justice qui devait vous les rendre sacrées et vénérables ; et si elles étaient condamnées par la raison, vos emportements étaient-ils bien propres à l'éclairer sur leur injustice ; et sa grossièreté, d'ailleurs, ainsi que vous le dites tant de fois vous-même, quand il s'agit d'autrui, sa grossièreté, dis-je, est-elle un titre pour justifier la vôtre ?

C'était un importun. Vous faites donc de tous vos moments un usage bien respectable qu'on ne puisse venir vous troubler sans en être aussitôt puni par vos brusqueries ; et lorsque l'Apôtre vous ordonne de montrer pour tous une inaltérable patience : *Patientes estote ad omnes* (I Tim., V, 14.), vous avez donc pensé que les importuns étaient exceptés de cette loi ? C'est un serviteur malhabile et inattentif ; mais il n'omet rien pour remplir son devoir, et si vous êtes forcé de rendre à sa fidélité un juste témoignage, récompensez-le donc des vertus essentielles, auxquelles vous ne pouvez refuser votre estime, en lui pardonnant des imperfections qui échappent chaque jour, peut-être, à votre propre fragilité. Puisque vous vous piquez de religion, reconnaissez donc en lui votre frère en Jésus-Christ, racheté du même sang, admis aux mêmes privilèges, appelé aux mêmes espérances, et consolez-le, par votre douceur, de l'état d'abaissement où la Providence a voulu le placer. Mais d'ailleurs, qui que vous soyez, n'avez-vous pas vos défauts aussi ? Nous avons tous les nôtres : il n'est point de principe plus reconnu, plus familier à toutes les bouches ; il n'en est point dont nous usions avec plus d'adresse lorsque nous avons commis quelque faute. Nous sommes habiles à parler de la malheureuse facilité que l'homme a pour le mal, lorsqu'il s'agit d'excuser notre conduite auprès des autres, ou de la justifier à nos propres yeux. Quoi de plus déraisonnable que de méconnaître cette vérité, lorsque nous devons juger nos frères, d'oublier de quel limon nous avons été formés, et combien est rapide le penchant déplorable qui nous entraîne tous vers le mal ! Quoi de plus injuste que d'avoir deux balances pour peser notre conduite et celle de notre prochain ! Nous avons des yeux pleins d'indulgence quand nous nous examinons nous-mêmes ;



nos défauts perdent leur laideur et se couvrent même quelquefois du masque de la vertu. Pour nous, les vices les plus bas ne sont que des faiblesses ; les travers les plus déplorables, des imperfections ; les habitudes les plus criminelles, des penchants d'un cœur sensible ; l'opiniâtreté devient force de caractère ; la colère, vivacité ; l'insensibilité prend le nom de modération ; l'avarice, celui d'économie. Hypocrite, retirez donc cette poutre qui offusque votre œil, et vous viendrez ensuite délivrer l'œil de votre frère de cette paille qui le blesse !

Mais ce n'est point assez ; et pour révolter ceux à qui la douceur est étrangère, il n'est pas même besoin de ces imperfections qui, bien que souvent involontaires, offensent après tout l'amour-propre ou causent quelque dommage ; mais pour exciter leur humeur, il ne faut souvent qu'une démarche ; qu'un langage qui ne soit pas à leur gré, et les défauts mêmes dont on ne peut accuser que la nature, suffisent pour leur faire repousser avec violence celui qui les aborde. Ne vous présentez point devant cet homme si la nature ne vous a point accordé un extérieur agréable, un visage riant, une heureuse physionomie. Quelque humbles que puissent être vos supplications, et quelque attendrissante que soit la peinture de vos malheurs, évitez-le surtout si le ciel, en vous refusant les trésors de la terre, vous a revêtu des habits de l'indigence et des honorables livrées de Jésus-Christ ; il ne saurait avoir pour vous qu'un visage inexorable et des paroles pleines de rudesse et d'aigreur. Hélas ! il avait jadis le cœur compatissant et sensible, mais la négligence à cultiver cette précieuse vertu de douceur, a fait peu à peu succéder à ce qu'il appelait vivacité et force de tempérament, la déplorable habitude d'écarter avec emportement tout ce qui contrarie ses penchants ou ses préjugés. C'est ainsi qu'on voit s'altérer les inclinations les plus heureuses et s'aigrir le caractère le plus indulgent. C'est ainsi qu'au sein même de familles chrétiennes, l'oreille est sans cesse attristée par des querelles aussi contraires à la charité, que vaines et frivoles dans les causes qui leur ont donné naissance.

Cependant, il faut l'avouer, il est des hommes dont ces imperfections excusables ne troublent point la paix, et qui même compatissent avec une tendre sensibilité, à des misères dont la condition humaine offre sans cesse le spectacle à leurs regards. Mais qu'il en est peu qui endurent avec une égale patience les erreurs de leurs frères et leurs défauts réels ! Aveuglés par un prétendu désir du bien, et ne sachant point distinguer les mouvements de l'orgueil, qui prend plaisir à humilier ses semblables, de ceux d'un zèle éclairé qui veut les rendre meilleurs, on n'en voit que trop qui, pour inspirer aux autres l'amour des vertus, renoncent les premiers à celle qui devrait leur être si chère, et ne reprennent jamais leurs frères que la menace sur les lèvres et l'amertume dans le cœur ; et cela sous prétexte qu'il est

quelquefois nécessaire de ramener par la fermeté ceux qu'on ne saurait corriger autrement ; et c'est ici, mes frères, une des plus dangereuses illusions, et quelquefois un des plus tristes scandales que la piété elle-même offre aux dérisions et aux justes reproches des mondains.

Autrefois aussi les pharisiens superbes, accoutumés à n'estimer que leur vertu fastueuse, et à mépriser tous ceux qui se laissaient entraîner vers le mal, murmuraient contre l'indulgence avec laquelle Jésus-Christ traitait les pécheurs ; ils ne pouvaient comprendre comment celui qui venait appeler les hommes à une si haute perfection, pouvait permettre son approche à ceux qui violaient ouvertement les préceptes les plus manifestes de la loi de Dieu, et, dans leur aveuglement, ils osaient même tirer de cette condescendance, une preuve contre sa mission divine. Lorsqu'ils voyaient Madeleine à ses pieds : S'il était prophète, disaient-ils, sans doute il saurait quelle est cette femme qui ose ainsi l'approcher. Remplir de vanité, ils ne savaient que s'admirer eux-mêmes, et n'estimaient que cette justice d'appareil qui leur faisait remplir avec scrupule des traditions bizarres, tandis qu'ils négligeaient des points importants de la loi ; ils regardaient le reste des hommes avec une orgueilleuse pitié, et ne réservaient à leurs erreurs que l'indignation ou le mépris. Et telle est encore aujourd'hui parmi nous la conduite de ces chrétiens, fidèles, il est vrai, à remplir les préceptes extérieurs du christianisme, qui assistent avec exactitude à nos solennités, entendent avec joie la parole sainte, respectent les jours que l'Eglise consacre à l'abstinence ou au repos ; que sais-je ? qui s'imposent peut-être des pratiques pieuses qu'ils se feraient un crime de négliger ; mais qui, croyant avoir rempli toute justice, s'établissent les censeurs des autres. Les citent à leur tribunal et les jugent avec rigueur. Les erreurs de leurs frères sont le sujet le plus ordinaire de leurs entretiens ; ils se plaisent à en relever les défauts, surtout s'ils ont quelque autorité à exercer ; et s'abusant eux-mêmes sur les motifs secrets qui les animent, ils pensent n'écouter que leur zèle pour la gloire de Dieu, et le tendre intérêt que leur inspire le prochain : erreur déplorable ! étrange aveuglement ! Il est vrai, Dieu a commis à chacun de nous le soin du salut de son frère : *Mandavit unicuique de proximo suo (Eccli., XVII, 12)* : c'est-à-dire qu'il a voulu que, par nos bons discours, et surtout par nos bons exemples, nous fissions tous nos efforts pour ramener au bien ceux qui s'en égarent ! Mais est-ce là ce que font ceux qui, pour corriger leurs frères, oublient toutes les lois de la douceur ? S'ils les abordent, c'est avec un front sévère ; s'ils leur parlent, c'est avec rudesse ; s'ils les reprennent, c'est avec emportement ; s'ils les corrigent, c'est avec colère : ils croiraient trahir leur devoir, et s'accuseraient d'une indigne faiblesse, si la douceur venait tempérer leurs reproches et rendre



moins amer un remède d'ailleurs salutaire. Si c'est à des égaux qu'ils adressent leurs avis, la charité leur fait une loi de mépriser de vaines considérations; si c'est à des inférieurs, ils doivent cette sévérité au poste éminent que leur a confié la Providence. Comme si en vous plaçant au-dessus de vos semblables, Dieu vous interdisait les saints artifices d'une charité ingénieuse qui ne modère ses reproches que pour les rendre plus utiles; ou comme si, en essayant de ramener vos frères dans le sentier du devoir, vous deviez les exposer, par une rigueur hors de saison, aux impatiences, aux murmures et au désir de la vengeance!

Quel bien, après tout, revient-il au prochain de cette excessive sévérité, quel fruit en retirons-nous nous-mêmes? A Dieu ne plaise, encore une fois, que je prétende blâmer ce zèle louable de l'homme de bien qui le porte à réprimer les défauts de son frère, à lui en faire comprendre la honte et le danger, et à ne rien épargner pour le retirer de l'abîme où il se précipite; je connais ce précepte de l'Apôtre : *Conjurez, reprenez à temps et à contre-temps : « Obsecra opportune, importune. »* (II Tim., IV, 2.) Mais s'exhaler en invectives contre ceux qui ont le malheur d'être infidèles à leurs devoirs, ne leur parler qu'avec dédain, les fuir comme des hommes indignes de partager notre société, quel prétexte peut justifier une pareille conduite? Peut-être prétendez-vous les faire rentrer en eux-mêmes, quand ils verront que la fuite et l'indignation de tous les gens de bien sont le triste fruit de leurs désordres. Vous pourriez l'espérer si, en témoignant de l'horreur pour leurs vices, vous ne montriez pour eux-mêmes que commisération et charité. Mais quand ils voient que vous ne les traitez ainsi que parce que vous vous croyez plus parfait; que vous les jugez dignes de tout mépris, ou que vous ne pensez pas qu'ils méritent d'être honorés de vos regards, votre éloignement ou vos représentations ne font sur eux qu'une impression légère, ou plutôt ajoutent à leurs vices l'insensibilité, l'endurcissement dans le mal. Ils se sont prémunis d'avance contre toutes vos exhortations. Vous mettez dans vos avis trop d'aigreur et d'emportement, pour qu'ils n'y soupçonnent pas quelques motifs secrets, autres que l'amour du bien et le désir de les rendre meilleurs. L'amour du bien est paisible, il ne se livre point aux excès d'un zèle bruyant et impétueux, et pour procurer l'avantage du prochain, il ne nous ravit point à nous-mêmes le plus précieux de tous les avantages, la paix et la tranquillité de l'âme.

L'amour du bien n'est donc pas la véritable cause de votre conduite, vous qui mettez tant de chaleur dans votre aversion pour les défauts de vos frères. Le zèle, voilà le prétexte; l'orgueil, voilà le motif. Et que serait-ce encore, si je vous parlais des malheureux effets que produit pour vous-même ce caractère triste et sombre qui vous porte

à condamner les fautes d'autrui avec tant de rigueur, de cette humeur qui vous ronge et empoisonne vos jours, de cette aversion que vous inspirez à tous ceux qui veulent vivre paisibles, de votre mauvais renom, suite du penchant que l'on vous connaît à critiquer les imperfections des autres, et à les reprendre sans ménagement?

O vous, que ce discours regarde, écoutez l'étonnante leçon que Dieu donna autrefois à son prophète Elie. Elie était plein de zèle pour la gloire de Dieu et le salut de ses frères. Pénétré de douleur à la vue des désordres des enfants d'Israël, leurs abominations avaient allumé dans son âme les plus ardents transports. Le Seigneur, le voyant dans des dispositions si peu paisibles, lui ordonna de se préparer à voir sa divine majesté. Mais avant que le Seigneur ne se manifestât, dit l'Écriture, il s'éleva un vent violent et impétueux capable de renverser les montagnes et de briser les rochers, et le Seigneur ne se montra point à son prophète. Peu après la terre parut s'ébranler sur ses fondements, et le Seigneur ne parut pas encore. Un feu s'alluma et le Seigneur tarda encore à se montrer. Enfin, on entendit le souffle d'un vent doux et léger, le prophète se couvrit aussitôt le visage de son manteau, et en même temps la voix de Dieu se fit entendre, et Dieu apprit par là à son prophète, et il vous apprend à vous-mêmes que ce n'est point au milieu des agitations et des violences qu'on peut espérer de faire ouïr sa voix; que pour disposer les cœurs à lui prêter l'oreille, il n'est pas de moyen plus efficaces que les touchantes insinuations de la douceur : *Non in commotione Dominus.* (III Reg., XIX, 11.)

Mais quoi! devons-nous donc les mêmes égards à celui qui nous a comblés de preuves d'attachement et à celui qui n'a cessé de nous poursuivre? Traiterons-nous avec la même douceur l'homme dont nous avons tant de fois éprouvé la bonté, et celui que nous n'avons appris à connaître que par ses fureurs, et surtout ceux que nous entendons si souvent blasphémer contre Dieu et contre son Christ? Faudra-t-il qu'ils puissent se soustraire à l'indignation de l'homme de bien? De quel œil, en un mot, voir tant de crimes envers Dieu, tant d'injustices envers nous-mêmes! Du même œil dont les voit celui qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et répand sa rosée sur les justes et sur les injustes. Une vive horreur pour le crime, une charité sans bornes pour le coupable, voilà l'invariable et constante maxime du christianisme; maxime trop négligée, mais dont l'oubli est pour nous la source de tant d'excès, et fournira au dernier jour une trop ample matière au jugement du Seigneur. Car, pour m'en tenir à ce zèle prétendu des intérêts de la religion, qui seul semblerait pouvoir s'appuyer sur quelques raisons plausibles, pourquoi ces discours emportés contre de malheureux déserteurs de la foi? Pourquoi ces airs ué-



prisants et pourquoi ces outrages mêmes? Vous prétendez venger la gloire de Dieu! Livrez-vous moins à cette sollicitude; mais observez plus fidèlement vous-mêmes ses commandements, et surtout cette loi de douceur et de charité que son divin Fils est venu vous apprendre. Vous voulez défendre les intérêts de la religion? Craignez plutôt d'augmenter le nombre de ses ennemis, en les rendant les témoins et l'objet de cette aigreur qu'ils osent lui reprocher, toute contraire qu'elle est à ses pacifiques maximes. Car, encore une fois, il n'est pas de vertu que la religion nous recommande avec plus de soin que l'indulgence pour les défauts de notre prochain; il n'en est point, je ne me lasse pas de le redire, dont Jésus-Christ, notre divin modèle, nous ait donné plus fréquemment l'exemple. Il était Dieu et non-seulement exempt de toute faiblesse, mais de l'apparence même du péché. Cependant vous avez vu avec quelle bonté il reçoit les pécheurs, avec quelle douceur il les invite au retour; ils n'ont pas à craindre avec lui les emportements et les reproches, il a toujours les bras ouverts pour les accueillir; il ne leur parle pas de leurs égarements; il leur parle de sa tendresse. Madeleine a scandalisé Jérusalem par ses désordres; elle ose cependant, dans un festin que Jésus-Christ honore de sa présence, paraître au milieu d'une assemblée nombreuse, et donner au divin Sauveur des preuves de sa vénération et de son repentir. Jésus-Christ le souffre, et par son silence autorise ces touchants témoignages de respect de la part de cette femme pécheresse. Mais quand il entend murmurer autour de lui, il daigne se charger de sa défense, et prend lui-même le soin de la justifier. Bien plus, une femme est surprise dans l'adultère et conduite devant ce divin Maître; le crime est public, tous l'accusent; sans doute Jésus-Christ, la sainteté même, ne peut point excuser son offense. Mais rappelant à ses accusateurs leurs propres faiblesses, il les réduit au silence; et, lorsqu'ils se sont retirés remplis de confusion, et que, pénétrée de la honte de son crime et de la bonté de son juge, cette femme est seule en sa présence et attend son redoutable arrêt, il ne se livre point à son zèle pour l'intérêt de son Père, il n'ajoute point à l'ignominie de cette femme coupable la sévérité de ses reproches. *Femme*, lui dit-il, *personne ne vous a condamnée? — Personne, Seigneur! — Ni moi non plus, j'en vous condamnerai pas: allez et ne péchez plus.* (Joan., VIII, 10.) O paroles touchantes et vraiment dignes d'être à jamais gravées dans notre cœur! Si nous pouvions nous les rappeler, serions-nous donc si amers quand nous reprochons les autres, si pleins d'humeur quand nous leur reprochons leurs défauts. Et ne disons pas, encore une fois: c'est le désir de leur perfection qui nous anime: Dieu réproche ce zèle mal entendu, ou plutôt il lit dans notre âme, et il voit que ces sentiments dont nous prétendons nous parer ne sont que sur nos

lèvres, et que dans notre cœur ce n'est que vanité, caprice ou bizarrerie.

Où est donc cette charité que l'Apôtre nous recommande, cette charité douce, patiente qui ne s'irrite jamais? Où est cette union qui, ne faisant de tous les chrétiens que les membres d'un même corps, leur rend toutes les peines communes, et les fait compatir réciproquement à leurs maux? Si quelqu'un éprouve une perte considérable, si la mort lui enlève un objet qui lui était cher, allons-nous lui faire un crime de son malheur, ou lui reprocher sa disgrâce? Il est, disons-nous, enfant de notre Dieu, frère de Jésus-Christ; puisque nous devons pleurer avec ceux qui pleurent, nous devons donc partager sa douleur. Quoi donc! votre frère a perdu, non plus des objets mortels, non plus ses biens, ses dignités, ses honneurs, il a perdu son âme, ou du moins ses défauts et ses imperfections l'exposent à cette perte si déplorable, et vous, semblables aux amis du saint homme Job, au lieu d'apporter quelques secours ou quelques consolations à ses maux, vous venez les aggraver par vos reproches, et ajouter encore à son péril en l'exposant à l'impatience et aux emportements.

Mais qu'est-il besoin de longs développements? L'Apôtre a pris soin de nous enlever toute excuse par ces paroles si remarquables: Supportez les défauts les uns des autres et vous remplirez la loi de Jésus-Christ; c'est-à-dire qu'il ne suffit point de mener une conduite régulière en apparence, d'observer avec fidélité les lois de l'Eglise, d'être assidu à ses solennités; mais qu'il faut encore aimer son prochain, l'aimer comme soi-même, supporter ses défauts ou les reprendre avec charité. Laissez donc, pourrait-on dire à ces personnes qui font profession d'une certaine piété, laissez tout cet extérieur si imposant, laissez ces pratiques pieuses auxquelles vous êtes si fidèles, et qui sont en effet par elles-mêmes si respectables, mais par lesquelles vous prétendez acheter le droit de censurer les défauts d'autrui avec amertume, et commencez par vous exercer à cette vertu qui est pour vous d'un précepte rigoureux: la charité pour votre prochain et l'indulgence pour ses imperfections et ses faiblesses. Revêtez-vous, ainsi que le dit encore l'Apôtre, car ses Epîtres sont pleines des leçons de la charité, revêtez-vous comme des élus de Dieu saints et bien-aimés, des entrailles de la miséricorde, de la douceur, de la modération, de l'humilité, de la patience; vous supportant mutuellement et vous pardonnant, si vous avez des plaintes à former les uns contre les autres, ainsi que le Seigneur vous a pardonné à vous-mêmes.

En effet, le souvenir des miséricordes de Dieu sur nous suffirait bien, s'il était présent à notre esprit, pour nous rendre plus indulgents envers nos frères. Nous sommes peut-être réguliers, et, sans examiner si nous n'avons point des défauts beaucoup plus révoltants que ceux qui nous choquent



dans les autres, je veux bien supposer que notre conduite est exactement conforme aux lois de l'Évangile; mais en reportant nos regards sur notre vie passée, la trouvons-nous toujours également à l'abri de tout reproche? Nous sommes fidèles aujourd'hui; cette fidélité ne s'est-elle jamais démentie, et ne sommes-nous pas obligés de dire à Dieu en secret, ainsi que le Roi-Propète : Seigneur, ne vous souvenez point de mes égarements, et oubliez les erreurs de ma jeunesse. Nous étions éloquents alors à représenter à Dieu la fragilité de notre nature et la force des inclinations qui entraînent l'homme vers le péché; et nous l'oublions maintenant qu'il s'agit de juger nos frères, et nous exigeons d'eux une vertu exempte de la tache la plus légère! Où en serions-nous si Dieu nous eût traités avec la même rigueur, et s'il eût attendu pour nous pardonner nos offenses, qu'il ne se trouvât dans notre conduite aucune imperfection qui pût blesser ses regards?

Quelle injustice! Peut-être que cet infortuné dont les défauts vous blessent et vous irritent, ne les reconnaît en lui qu'avec la plus vive douleur; peut-être chaque jour, prosterné devant le Seigneur, il lui demande avec larmes de le délivrer de ses penchans malheureux; il le prie de briser les chaînes qui l'attachent au péché; il le conjure de rendre la paix à son âme, et la vue de sa misère est pour lui une source de chagrins et d'amertumes. Quelle cruauté d'augmenter encore sa peine par la vivacité de vos reproches et d'ajouter douleurs sur douleurs!

Pour nous, mes frères, fidèles au ministère évangélique, et dussions-nous blesser des préjugés qui ne sont plus respectables pour nous puisqu'ils s'accordent si mal avec la véritable piété, nous ne cesserons de faire retentir à votre oreille ce précepte de l'Apôtre : Supportez-vous les uns les autres, et que chacun remette à son frère tous les sujets de plainte qu'il pourrait avoir contre lui. Supportez-vous les uns les autres, et que l'erreur ou la faiblesse trouvent toujours auprès des chrétiens, non une molle indifférence, mais une indulgente charité. Nous vous dirons, comme notre divin Sauveur aux apôtres dont le zèle indiscret voulait faire descendre le feu du ciel sur les habitans de Samarie : *Vous ne savez pas à quel esprit vous appartenez : « Nescitis cujus spiritus estis. »* (Luc., IX, 55.) Nous vous dirons avec le Sage : que l'esprit de sagesse est un esprit de charité; avec l'auteur de l'*Écclesiastique* : que l'esprit de Dieu est plus doux que le miel; enfin, nous ne négligerons rien pour vous porter à cet esprit de douceur si désirable pour alléger les maux de notre pèlerinage, et si nécessaire pour obtenir un jour les récompenses éternelles!

## SERMON VI.

Pour le quatrième dimanche de l'Avent.

SUR LE MONDE.

*Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini, rectas facite semitas ejus. (Luc., III, 4.)*

*On entendra la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers.*

Quoiqu'il eût été prévenu des faveurs les plus signalées, quoique une grâce spéciale séparant Jean-Baptiste d'une foule coupable, en eût fait, dès le sein maternel, au lieu d'un enfant de colère, un enfant de bénédiction, cependant ces prérogatives ne le rassurent point contre les dangers du monde, et il s'enfonça dans les déserts pour y chercher un asile qui le défende de ses prestiges et de sa corruption. C'est loin du monde, c'est dans l'horreur d'une solitude profonde que, seul avec son Dieu, il repasse en silence les vérités éternelles, gémit sur la folie des enfans du siècle et déplore la honte de leurs débordemens. Bien que ce grand et illustre solitaire donne aux hommes de tous les états d'importantes leçons, que les publicains apprennent de lui à suivre les lois de la justice, les guerriers à respecter les droits de l'humanité, les rois eux-mêmes à trembler sur leur trône, ne lui demandons pas pour nous-mêmes de nouveaux enseignemens, et que le son de cette voix qui retentit dans le désert nous suffise aujourd'hui pour toute instruction : *Vox clamantis in deserto.*

Trop souvent le monde nous éblouit par ses vanités et son faste; la voix de Jean-Baptiste, qui préfère son désert aux honneurs et aux dignités, cette voix dit à notre raison ce qu'elle doit penser de l'éclat du monde et de son appareil : *Vox clamantis in deserto.* Trop souvent le monde corrompt notre âme, la dégrade et la perd sans retour; la voix de Jean-Baptiste qui s'exerce dans le désert à une rigoureuse pénitence, cette voix dit à notre foi quels sentimens mérite un ennemi qui nous prépare de si cruels malheurs.

En deux mots, un homme sage doit mépriser le monde. Premier point.

Un chrétien doit le haïr. Second point.

Implorons, etc.

### PREMIER POINT.

A n'envisager que les apparences trompeuses dont le monde sait se parer, à ne considérer que l'éclat bruyant de ses fêtes, l'appareil imposant de son faste et de ses dignités, et les dehors enfin si séduisants de ses bienséances et de sa politesse, on serait tenté d'envier le bonheur des mondains ou de leur supposer une grandeur réelle et des vertus solides. Mais l'homme sage, qu'une défiance attentive met en garde contre le préjugé, découvre bientôt que toute cette vaine ostentation n'est qu'un voile sous lequel le monde cache sa misère et sa honte, et qu'on n'y trouve en effet que fausse joie, fausse grandeur, fausse vertu.

Il semble que c'est une entreprise trop



hardie que de vouloir contester au monde le don de faire des heureux. Le monde depuis longtemps réclame pour lui seul ce désirable privilège et se plaît à publier que ce n'est que sur ses traces qu'on peut rencontrer la joie et les plaisirs. Il abandonne sans peine à la religion la gloire de former des hommes graves et réfléchis et de leur inspirer ses goûts sérieux et ses vertus austères; mais il veut que l'on apprenne de lui seul le rare secret d'être content et de couler dans les plaisirs des jours fortunés et paisibles. Mais il suffit de considérer ce monde de près, d'observer avec soin les heureux qu'il proclame pour reconnaître combien ses prétentions sont mensongères et combien sont fausses les joies qu'il aime tant à célébrer. Sont-ce, en effet, des plaisirs purs, ces plaisirs que le monde présente à ses amis? La conscience ne les trouble-t-elle jamais par ses reproches? Le remords ne déchire-t-il jamais le cœur de cet homme dont le visage est si riant? Des plaisirs purs! il n'en est plus depuis que la corruption empoisonne pour nous les joies les plus innocentes. Des plaisirs purs! l'enfance elle-même ne les connaît pas, et une science prématurée du mal flétrit les jeux du premier âge. Des plaisirs purs! le monde lui-même n'ose les promettre avec la mollesse de ses entretiens, les honteuses équivoques de ses bons mots, l'immodestie de ses ajustements, l'effronterie de ses regards. Sont-ce des plaisirs qui ne soient jamais troublés par la crainte? L'heureux du siècle, il est vrai, peut quelquefois, à force d'excès, réduire au silence ce juge invisible qui condamne ses désordres, et se délivrer enfin des cris d'une conscience importune; mais il est une crainte qui le tourmente incessamment sans lui permettre de repos, c'est la crainte de voir bientôt ses plus flatteuses jouissances s'évanouir et ne lui laisser qu'un souvenir plein de douleur : l'image de leur fragilité l'assiège sans relâche. Dieu a gravé en caractères ineffaçables sur toutes les créatures qui l'environnent cet effrayant arrêt : La figure de ce monde passe : *Præterit figura hujus mundi.* (I Cor., VII, 31.) Vainement le mondain essaie de trouver dans l'agitation des plaisirs, dans le tumulte de ses assemblées et dans le fracas de ses fêtes, une distraction à cette désolante pensée : elle s'attache à lui sans qu'il puisse s'en délivrer; il a beau détourner ses regards, elle vient malgré lui frapper incessamment sa vue; il la retrouve dans les palais qu'il habite et dont les ruines attestent la caducité, il la lit sur le front des indignes objets d'une affection criminelle qu'il voudrait en vain garantir des ravages du temps; il l'entend retentir au dedans de lui-même quand les restes souffrants d'un corps usé par la volupté l'avertissent que ce monde, comme un fantôme qu'on veut inutilement retenir, va bientôt disparaître et lui échapper sans retour, *præterit figura hujus mundi.* Ainsi, en multipliant ses plaisirs il ne fait que multiplier les preuves de sa misère; et souvent,

comme le roi sacrilège de Babylone, c'est au milieu de joies de la dissolution, c'est tandis qu'on porte peut-être envie à son bonheur, à sa pompe et à sa magnificence, qu'il sent ses genoux trembler et son cœur défaillir à la vue de la main qui trace pour lui, sous ses yeux, son irrévocable sentence, *præterit figura hujus mundi.* Et si les enfants du siècle prétendent s'étourdir sur ces pensées salutaires, ou trouver même dans la rapidité de la vie et dans l'instabilité de ses plaisirs un motif de plus pour se livrer à leurs joies insensées avec fureur, comment appellerons-nous véritablement heureux des hommes qui, pour l'être, ont besoin de s'oublier eux-mêmes, des hommes dont la félicité honteuse cherche les ténèbres et redoute le grand jour, des hommes dont le bonheur disparaît sitôt que la raison vient à reprendre ses droits, des hommes enfin dont la démence s'accuse elle-même, puisqu'ils appellent leur bonheur le délire et l'ivresse du plaisir. Aussi, observez-les lorsqu'enfin, rendus à des pensées plus calmes, ils essaient de se délasser du tumulte de leur vie si agitée et si peu satisfaite. Avec quel effroi ils retombent sur eux-mêmes; quel vide effrayant, quel profond ennui, et quelquefois même quelle amère tristesse, quelle horreur pour la vie! Et à qui ces prétendus heureux n'ont-ils pas raconté leurs amertumes et leurs déplaisirs? Qui n'a point été le confident de ces aveux si honteux pour le monde et si encourageants pour la vertu? Qui ne les a point entendus gémir sur la vanité de leurs jouissances, sur le cruel mécompte dont fut toujours payé leur fol espoir, et déromper ainsi, par la confession ingénue de leur lassitude et de leurs dégâts, ceux qu'auraient pu séduire leur bonheur apparent et leurs joies apprêtées. Mais quand nous n'aurions pas entendu leurs plaintes, l'Esprit-Saint a voulu nous conserver lui-même dans les livres sacrés une preuve invincible de la fausseté des joies mondaines et de leur impuissance à donner le bonheur. Entendez un roi, maître d'un puissant empire, environné de gloire et de richesses, qui jamais ne rencontra, pour ses volontés, un obstacle, pour ses désirs jamais un refus; entendez-le déposer contre les joies du siècle par une irrécusable et solennelle accusation. J'avais permis à mes yeux, dit Salomon, de s'ouvrir aux plus doux objets, j'avais permis à mon cœur de se livrer sans mesure aux voluptés et aux délices, croyant que mon partage était de jouir ainsi du fruit de mes travaux; mais j'ai reconnu qu'il n'y avait que vanité et affliction d'esprit dans toutes ces choses, et que rien n'est stable sous le soleil, ni capable par conséquent de contenter le cœur de l'homme : *Vidi in omnibus vanitatem et afflictionem animi.* (Eccl., II, 10.) N'allons pas plus loin, car aussi bien ne saurions-nous trouver un homme ni plus heureux suivant le siècle, ni plus renommé par la sagesse de ses leçons; mais puisque les mondains eux-mêmes s'accordent à nous



révéler la misère de leur condition, ne nous obstinons pas malgré leur désaveu à leur porter envie : et n'appelons plus de véritables joies, des joies hypocrites qui, sous des apparences riantes, recèlent le remords, l'inquiétude et le dégoût.

Mais le monde n'est pas moins coupable d'une révoltante imposture, lorsqu'il essaie de nous éblouir par son éclat et ses grandeurs ; éclat mensonger, fausses grandeurs qui peuvent bien imposer à l'homme qu'aveugle l'orgueil ou que l'ambition entraîne, mais non à celui qui, sans s'arrêter à une brillante surface, pénètre plus avant et observe de près la petitesse réelle de ces hommes si grands aux yeux du vulgaire, et surtout à leurs propres yeux. Car je ne demande point ici à la religion ce que je dois penser de la véritable grandeur. Elle m'apprendrait que celui-là est véritablement grand qui, uniquement occupé de ses années éternelles, méprise un monde périssable, gémit sur la longueur de son pèlerinage et appelle par ses désirs l'instant qui doit briser ses fers et le rendre à la patrie. Elle m'apprendrait que le titre de grand convient à l'homme qui, connaissant la dignité de son âme, s'occupe à l'embellir de toutes les vertus, châtie sans relâche son corps comme un esclave rebelle, et trouve à souffrir avec Jésus l'humiliation et les mépris, son honneur le plus cher et sa plus douce joie. Un tel tableau de la grandeur condamnerait sans retour la grandeur dont se pare le monde. Son orgueil, son ambition et sa mollesse ne peuvent s'accommoder de ces nobles et saintes rigueurs. Mais quoique la raison ne puisse s'élever si haut, quoique affaiblie depuis la chute de notre premier père, on voit la sagesse elle-même s'abaisser quelquefois à une indigne condescendance et s'accorder aux folles maximes du siècle, consultants-la cependant, et apprenons d'elle, toute dégradée qu'elle est, où l'homme doit placer la solide grandeur. Au témoignage de la raison, la véritable grandeur est celle que donne la vertu, les services ou les talents ; toute autre grandeur est chancelante, a besoin d'appuis étrangers, et dépend des caprices du hasard ; celle-là se soutient par elle-même, conserve toujours son éclat et résiste aux épreuves de la mauvaise fortune, comme aux séductions de la prospérité. Quelque imparfaites que doivent paraître à des chrétiens instruits à l'école d'un Dieu humilié ces idées de la vraie grandeur que nous fournit la raison, est-ce d'après ces principes cependant qu'en juge le monde ; est-ce pour les vertus, les services et les talents qu'il réserve son admiration et ses hommages ? Les talents, il leur applaudit quelquefois, mais plus souvent il leur porte envie. Les services, il en sent un moment le prix et bientôt il se hâte de les oublier. Les vertus, il leur prodigue par vanité de stériles louanges, et par indifférence il les laisse languir dans l'obscurité et la détresse. Quelle est donc enfin cette grandeur que le monde vante, à laquelle

il prodigue son encens, et qu'il présente comme une amorce à des hommes imprudents et crédules ? C'est une grandeur (enfants du siècle, laissez-nous publier dans la liberté de notre ministère ce que le monde révèle si souvent lui-même dans la bonne foi de sa lassitude, de ses mécomptes et de ses dépits), c'est une grandeur qui n'a d'autres titres aux hommages du vulgaire que la magnificence de ses palais, le luxe de ses tables, l'abondance de son or. Voilà les objets de l'estime et des applaudissements du monde. Ce n'est pas le grand, c'est son or que le monde admire, c'est devant son or qu'il se courbe, c'est à son or qu'il offre une servile adulation. C'est une grandeur qui tient si peu à celui qui la possède, qu'un caprice de la fortune peut l'en dépouiller comme d'un vêtement, et le laisser seul avec sa bassesse et sa misère. Ah ! je comprends maintenant pourquoi l'Esprit-Saint appelle insensés ceux qui s'obstinent à poursuivre ces vaines chimères. Je comprends pourquoi le Prophète compare la gloire et les grandeurs du siècle à la fleur des champs, que le même jour voit naître et se flétrir. Mais je comprends surtout, avec saint Ambroise, pourquoi Joseph vit dans un songe sa grandeur future ; pourquoi ce fut un songe qui fit connaître à Esther son élévation et à Gédéon sa victoire ; enfin, pourquoi ce fut dans un songe que Dieu fit voir à Daniel les royaumes les plus florissants et les plus puissants empires. Ah ! dit le saint docteur, c'est que tout cet éclat et tout cet appareil ne sont qu'un songe et qu'une ombre de la grandeur, et non pas une grandeur réelle : *Somnium est, non veritas*. C'est que ces hommes dont la grandeur repose sur leurs richesses peuvent s'éveiller à tout instant, surpris d'avoir laissé la grandeur s'échapper de leurs mains avec leurs trésors : *Dormierunt somnium suum et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis*. (Psal. LXXV, 6.) C'est que ce fantôme de gloire, Dieu peut d'un souffle le dissiper, comme le réveil dissipe les vaines illusions de la nuit : *Velut, somnium surgentium, Domine, imaginem ipsorum ad nihilum rediges*. (Psal., LXXII, 20.) C'est qu'enfin, comme dans la vision du prophète, la pierre détachée de la montagne peut renverser et réduire en poudre le colosse le plus haut de la puissance et de l'orgueil : *Abscissus est lapis de monte sine manibus et percussit statuum*. (Dan., II, 45.)

Mais le monde, peut-être, ne paraîtrait digne que de pitié s'il se bornait à déguiser sous un front serein les chagrins qui le dévorent, et sa misère sous les dehors de la grandeur : ce qui le rend plus vil, ce qui mérite un plus profond mépris, c'est que, pour mieux séduire ceux qu'il veut engager dans ses pièges, il cache ses vices sous le masque de la vertu. Je le sais, en parlant des fausses vertus du monde, il faut user de circonspection et de prudence ; et quoique l'Apôtre nous déclare que le monde est enfoncé tout entier dans le crime : *Mundus totus in maligno positus est* (I Joan., V, 19),



pour attaquer ses vices et démasquer ses vertus, notre ministère lui-même a besoin de descendre à des ménagements, afin que, sans contredire la vérité, il puisse du moins ne pas effaroucher la faiblesse. On nous parle tant de vertus humaines; on se plaît tant à séparer la morale de la religion; depuis longtemps, on aime tant à redire qu'on peut avoir le malheur de n'être pas chrétien et cependant être solidement vertueux, qu'il faut bien non pas désavouer les principes contraires, mais ne pas en presser l'application, et se ménager à soi-même la consolante espérance que ceux dont on déplore l'incrédulité possèdent peut-être en effet des vertus qui leur obtiendront le retour de cette foi précieuse qu'ils ont laissé s'échapper, et dont ils méconnaissent encore le véritable prix. Mais si, abandonnant à la bonté divine ceux que des rapports plus fréquents ou plus intimes ont placés près de nos regards, nous examinons en général quelles sont enfin ces vertus que le monde célèbre, et qu'il oppose avec tant d'assurance aux reproches de dépravation et de débordement par lesquels nous voudrions le flétrir, qu'y verrons-nous, que des vérités fardées, qui empruntent des couleurs séduisantes pour mieux dissimuler la honte de leur origine, mais auxquelles l'ignorance ou la légèreté peuvent seules donner le nom de vertus? Appellerons-nous une vertu cette politesse si vantée, dont tout le mérite se borne à avoir pour des amis et pour des ennemis un même front et un même langage? Appellerons-nous une vertu cet art de dissimuler, dont on fait l'apprentissage dans le monde, et qui enseigne à prodiguer le miel des paroles douces et pleines d'affection quand le cœur est rongé par le fiel de la haine, ou à présenter une main bienveillante à celui dont tout bas on jure la ruine? Appellerons-nous une vertu cette facilité à se répandre en protestations d'attachement, qui échappent à la bouche sans que le cœur y prenne aucune part, et dont la folle exagération accuse toute seule la fausseté? Si ce sont là les vertus que le monde estime, qu'il préconise donc aussi l'imposture et la dissimulation, qui leur servent de fondement, et qu'il couvre de ses mépris et abandonne à leur simplicité ceux qui prisent encore la droiture et la candeur. Mais non; il est, dites-vous, il est encore dans le monde des vertus dignes de ce nom. Ces hommes si frivoles dans leurs goûts et si mobiles dans leurs caprices connaissent le prix de l'amitié et l'honorent par une inviolable constance; quoique légers dans leurs discours, ils sont esclaves de leur parole; quoique amis de la dépense, ils sont d'une probité que l'ombre même de l'injustice épouvante; quoique ardents enfin pour le plaisir, ils savent s'attendrir sur l'infortune, et connaissent la douceur de répandre des larmes. Nous pourrions en porter le même jugement si nous voulions nous arrêter à de trompeuses apparences; mais déchirons le voile, et sachons enfin quel en est le véritable prin-

cipe, ou plutôt écoutons le monde lui-même trahir ses partisans et nous découvrir la honte de leurs vertus. Il nous apprendra que cette amitié si vantée n'a d'autre lien que la vanité ou l'ambition; que cette fidélité à ses engagements ne se soutient que pour en tirer des applaudissements et s'assurer une réputation fastueuse de délicatesse et de loyauté; que cette probité si scrupuleuse dans de petits intérêts ne s'effarouche pas toujours des grandes injustices, et que cette humanité, enfin, qui compatit au malheur dans des discours si éloquentes n'en laisse pas moins des créanciers dans la détresse et des ouvriers sans salaire. Ainsi tout dans le monde n'est que fausseté, mensonge, hypocrisie; il veut nous éblouir par sa grandeur; il nous parle de ses joies, et ne dit rien de ses dégoûts et de ses remords; il étale ses vertus, elles sont le vernis d'une corruption profonde.

Mais allons plus loin; et peu content de reconnaître que l'homme sage doit mépriser le monde, apprenons encore qu'un chrétien doit le haïr.

#### DEUXIÈME POINT.

Faudra-t-il, chrétiens, commencer par vous demander grâce pour le sujet que nous entreprenons de traiter aujourd'hui devant vous? Et cette parole qui doit vous juger se fera-t-elle précéder avant tout par sa propre justification? Non, chrétiens, nous ne ferons pas cet outrage à votre foi ni à la dignité du ministère évangélique; car, si vous observez seulement d'un œil impartial quel est ce monde que nous prétendons attaquer en ce jour, voyez surtout si vous ne reconnaissez point dans nos accusations celles que votre dépit et vos mécomptes vous arrachent contre lui mille fois, et notre zèle n'aura pas besoin d'apologie.

Quel est donc, chrétiens, quel est ce monde auquel les ministres de la sainte parole ont reçu l'ordre de déclarer la guerre, et que l'Évangile vous commande de poursuivre vous-mêmes par une haine irréconciliable? Où découvrirons-nous cet ennemi dont il nous faut dévoiler les artifices et prévenir les complots? Ne peut-on l'atteindre que dans les palais des grands, au sein de l'opulence et dans l'éclat des dignités? Ou bien faut-il songer à le chercher aussi sous le chaume du laboureur, dans l'atelier de l'artisan, et jusque sous les haillons de l'indigence? Oui, chrétiens, toutes les conditions peuvent offrir la rencontre de ce funeste ennemi; car partout où se trouve l'attachement aux biens sensibles, le mépris des lois du Seigneur, l'oubli des espérances immortelles, les passions avec leur avilissement, l'incrédulité avec son audace, là se trouve aussi ce monde auquel le Fils de Dieu déclare que ses disciples ne sauraient appartenir; ce monde pour lequel, prêt à mourir, il refusa de prier; ce monde, enfin, l'éternel objet de ses malédictions et de ses anathèmes. Sans doute, c'est surtout dans une fausse gloire, dans les trésors et dans



les honneurs, que le démon prépare pour les chrétiens ses pièges les plus sûrs et ses plus dangereuses amorces ; et malheur à nous si, par de lâches ménagements, nous venions endormir les puissants et les riches dans une funeste sécurité, et les affermir contre la juste terreur que doit leur imprimer l'Évangile avec ses maximes d'humilité, d'abnégation et de crucifiement. Mais les classes les plus vulgaires ont aussi un monde qu'elles doivent à leur tour redouter, puisqu'elles ne sont étrangères ni à la cupidité de l'avarice, ni à l'insolence de l'orgueil, ni à la fureur du plaisir ; que dis-je ? d'indignes excès peuvent dégrader une condition obscure, et les plus brillantes vertus rehausser l'éclat du diadème. Les cabanes de la pauvreté peuvent donner asile à de hardis infracteurs des lois de Jésus-Christ, et les demeures somptueuses de la richesse cacher de fidèles disciples de l'Évangile ; les humbles vêtements de la médiocrité ou de l'indigence peuvent servir de voile à la plus honteuse corruption, et les éclatantes livrées du siècle receler des cœurs pleins d'innocence et brûlant pour leur Dieu du plus ardent amour. Donc, chrétiens, dans quelque état que la Providence nous ait fait naître, au faite des honneurs comme dans les derniers rangs d'une vie commune, au milieu de l'opulence comme dans les rigueurs de la détresse, la religion nous fait à tous de la fuite et de la haine du monde, une indispensable loi.

Aimer, il est vrai, tous les hommes, faire à tous du bien, plaindre ceux qui s'égarèrent, les soulager dans l'infortune, leur apprendre par ses bienfaits à chérir cette religion qu'ils ont délaissée et qui sans cesse leur tend les bras, tel est l'esprit de l'Évangile ; il ne donna jamais d'autres conseils à ses enfants. Mais fuir un monde corrompé, mais fermer l'oreille à ses enchantements, mais résister au torrent de ses coutumes, mais condamner sans ménagement ses désordres, telle est la haine pour le monde que la religion nous ordonne de vous prêcher : eh ! comment pourrait-elle ne pas vous commander de haïr le monde, quand le monde est l'ennemi du chrétien et l'ennemi de Jésus-Christ lui-même ?

Le monde est l'ennemi du chrétien : ennemi cruel, ennemi perfide, ennemi irréconciliable.

Ennemi cruel ; vous regardez comme votre ennemi celui qui par sa malice vient troubler la paix de votre maison et semer dans le sein de votre famille les craintes, les soupçons et les défiances. Une fois que le monde vous aura surpris dans ses filets, votre cœur, ainsi qu'un royaume désolé par les factions et les révoltes, sentira s'élever une guerre intestine qui le tourmentera par les plus cruelles agitations. Touché de la beauté de la vertu, et déchiré par le regret de lui être infidèle, ramené quelquefois dans le sentier du devoir par la voix de la grâce, et bientôt entraîné de nouveau dans le chemin du crime par la tyrannie des passions ;

honteux d'un esclavage qui vous avilit, et ne pouvant vous résoudre à briser d'indignes liens, au lieu de cette paix que le monde vous avait promise, jamais vous ne trouverez au fond de votre âme que troubles et que remords. Vous regardez comme votre ennemi celui qui par d'indignes artifices vous enleva l'attachement d'un cœur qui vous était plus cher que votre propre vie. Le monde, en vous engageant sous ses lois, vous ravit l'amitié de votre Dieu, le meilleur, le plus sûr, le plus fidèle de tous les amis. Au lieu de son amour vous n'avez plus à attendre que sa colère ; au lieu de ses grâces, que ses vengeances ; au lieu de ses inspirations saintes, que ce silence redoutable, avant-coureur de votre endurcissement. Vous regardez comme votre ennemi celui qui par un procès injuste vous à dépouillé de l'héritage de vos aïeux ; ah ! chrétiens, le monde vous arrache, non un héritage périssable, mais vos espérances éternelles ; non des biens amassés par le travail de vos ancêtres, mais un royaume acheté par le sang même de Jésus-Christ ! Encore si c'était à votre âme que s'arrêtât sa haine, vous vous consoleriez peut-être d'obtenir à ce prix de honteuses satisfactions ; mais votre corps lui-même est l'objet de sa fureur : le monde énerve votre corps par la volupté, il le ruine par l'intempérance, il le consume par les veilles qu'il vous force de donner à ses plaisirs.

Le monde est un ennemi perfide ; il semble ne demander d'abord au chrétien que de pardonnables faiblesses, mais bientôt il le conduit aux plus déplorables excès. Il veut d'abord qu'on soit discret dans la mortification, et bientôt que l'on vive au sein de la mollesse ; qu'on tolère ceux qui s'égarèrent, et bientôt qu'on partage leurs égarements ; qu'on sache dans ses vêtements s'accommoder aux usages reçus, et bientôt qu'on foule aux pieds les plus saintes lois de la pudeur ; qu'on ne ferme pas son cœur à un attachement honnête, et bientôt qu'on se déshonore par des passions scandaleuses. Ennemi perfide, après avoir fait de pompeuses promesses, il s'inquiète peu de les accomplir, et pourvu qu'il vous ait enveloppé dans ses pièges, il lui importe peu de vous voir dans le soucis et l'amertume. Partisan du monde qui avez vieilli dans la pratique de ses lois et de ses coutumes, n'espérez de lui, sur le déclin des ans, ni consolation, ni support ; si vous ne savez pas dissimuler avec soin les misères d'un corps qui se dissout, et taire le récit de vos infirmités, votre présence bientôt lui devient importune, et ses dégoûts et ses rebuts vous disent assez que, comme un esclave désormais inutile, il est temps pour vous d'aller dévorer à l'écart vos ennuis et le regret d'avoir sacrifié pour un ingrat vos plus belles années. Amateur du monde que la fortune vient tout à coup accabler de revers, n'allez pas le troubler en lui racontant vos malheurs, il donnera d'abord par ostentation quelques larmes à l'histoire de vos infortunes, mais



Il se hâtera bientôt de les oublier au milieu de ses plaisirs, et se dérobera désormais par la fuite à vos plaintes éternelles sur les rigueurs du sort. Esclave du monde, que la maladie a étendu sur le lit de la douleur, ne l'appellez point pour être le témoin et le consolateur de vos souffrances. Vainement chercheriez-vous à l'attendrir, vainement lui diriez-vous, comme Job autrefois : *Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, vous au moins, mes amis, car la main du Seigneur m'a frappé.* (Job XIX, 21.) Le monde accourait avec joie quand vous l'appeliez à vos fêtes ; mais il fuit les maisons des larmes et du deuil, et vous devenez son ennemi quand vous devenez malheureux.

Le monde est pour le chrétien un ennemi irréconciliable ; rien ne peut le fléchir, ni la candeur et l'innocence de la jeunesse : c'est contre elle qu'il prépare ses plus cruelles armes ; ni les soucis importants de l'âge mûr : il arrache sans pitié un père aux intérêts de sa famille, une mère aux soins domestiques et à l'éducation de ses enfants ; et la dégradation des noms les plus illustres, et la ruine des maisons les plus opulentes, sont les jeux les plus ordinaires de sa malignité ; ni le déclin des ans, et le front vénérable de la vieillesse : le monde triomphe insolemment de l'âvilissement des vieillards, qu'il traîne encore enchaînés à son char ; et ce contraste révoltant entre la gravité de leur visage et la licence de leurs discours, entre leurs cheveux blancs et leur corruption effrontée, devient pour le monde un trophée de plus qui atteste son déplorable pouvoir. Et n'espérez point faire un pacte avec lui, ni pouvoir acheter la paix au prix de quelques sacrifices ; n'espérez pas calmer sa haine en consentant à céder sur quelques points, et vous promettant sur les autres une généreuse résistance. Un malheureux qui, pressé par sa misère, arrache au voyageur sa fortune, lui laisse du moins les vêtements et la vie. L'ennemi le plus forcené, s'il voit couler le sang de son ennemi, sent sa fureur s'amortir, et oublie toute sa haine. Mais le monde, c'est peu pour lui d'enlever à votre âme les dons les plus précieux, s'il ne l'avilit par un entier dépouillement. C'est peu pour lui de blesser votre âme ; la mort de cette âme infortunée, sa mort éternelle, voilà ce que le monde demande, voilà ce qu'il faut pour assouvir la rage de cet implacable ennemi. N'accusez donc plus notre rigueur, vous qui voudriez nous rendre complices de votre perte, et nous arracher des décisions qui pussent calmer vos remords, quand vous commencez à prêter une oreille imprudente à la voix trompeuse du monde, et à porter un pas encore mal assuré dans la route de la perdition. Ne vous plaignez plus de nous, si nous ne voulons approuver ni vos romans, ni vos danses voluptueuses, ni vos chansons efféminées, ni le crime, enfin, si souvent excusé, de vos immodestes atours. En vous interdisant ces lâches condescendances aux criminels usages du monde, que vous vou-

driez vainement justifier, nous prévenons des faiblesses plus criminelles encore, et peut-être, quoi qu'en puisse dire votre inexpérience présomptueuse, et peut-être les plus déplorablements.

Mais cette haine du monde pour un chrétien n'a rien qui doive nous surprendre, quand notre divin Maître a pris soin de nous présenter dans son propre exemple un sujet d'encouragement et de joie. *Si le monde vous hait*, nous dit-il, *suchez qu'il m'a hait moi-même le premier* : « *Si mundus vos odit, scitote quia me priorem vobis odio habuit.* » (I Joan., XV, 18.) Car le monde n'est pas seulement l'ennemi du chrétien, il est encore l'ennemi de Jésus-Christ lui-même.

Le monde fait la guerre à la gloire de Jésus-Christ, qui l'importune, à ses maximes qui le révoltent, à sa croix elle-même qui, pour le monde, est un objet d'horreur.

Le monde, mes frères, n'épargne rien pour enlever à Jésus-Christ la gloire dont l'environnent les hommages de ses nombreux adorateurs. Quelquefois il emploie la force ouverte, poursuit les amis de Jésus avec fureur, les charge de chaînes, dresse d'innombrables échafauds, s'épuise à inventer pour eux les plus cruels supplices, essayant d'effacer dans le sang des disciples le nom du maître et son odieux souvenir ; mais plus souvent c'est par les mépris, les dérisions et les opprobres, qu'il s'efforce d'éloigner de Jésus-Christ ceux que la voix de la grâce et de vertueux penchants avaient appelés sous ses étendards. Appartenir à Jésus-Christ est un crime impardonnable aux yeux du monde ; respecter ses oracles, une méprisable crédulité ; suivre fidèlement ses lois, une puérile faiblesse. Paraissez sans crainte au milieu du monde, vous qui, brûlant des flammes honteuses de la volupté, suivez sans ménagement comme sans remords les plus honteuses passions ; paraissez : si vous savez plaire au monde par l'élégance de vos manières et la grâce de vos discours, il vous pardonnera vos excès, et saura trouver pour vos débordements le nom d'excusables faiblesses. Paraissez dans le monde avec assurance, père de famille, indigne de ce nom, vous dont le luxe et les folles profusions consomment la fortune honorable que vous teniez de vos ancêtres ! Paraissez : le monde, en attendant votre chute inévitable, profitera de vos prodigalités, et se rira des pleurs de votre femme et de la ruine prochaine de vos enfants. Montrez-vous vous-même le front levé ; montrez-vous au milieu du monde, vous dont l'opulence est un scandale, et dont la fortune a été cimentée par le sang et par des larmes ; montrez-vous avec votre faste, votre luxe et votre arrogance : le monde admirera le noble usage que vous faites de vos biens, et absoudra vos injustices. Mais gardez-vous de paraître dans le monde humble disciple de Jésus-Christ ! ou préparez-vous à être couvert de mépris et abreuvé d'amertume. Les vices de ses bar-



tisans obtiennent grâce devant ses yeux ; il a pour vos moindres écarts d'inexorables arrêts ; il jette sur leurs crimes le voile de l'indulgence, il trouvera pour vos vertus de perfides explications. Êtes-vous jeune ? vous n'avez pas encore dépouillé les préjugés de l'enfance. Êtes-vous sur le déclin de l'âge ? vous abandonnez prudemment un monde qui vous abandonnait lui-même le premier. Êtes-vous pauvre ? l'intérêt suffit pour expliquer votre langage pieux et vos austères dehors. Êtes-vous riche ? vous cachez sous ce grand extérieur de réforme, que sais-je, votre singularité, et peut-être votre misanthropie. N'avez-vous reçu en partage que des talents ordinaires ? votre esprit est trop faible pour briser le joug de la superstition. Est-on forcé d'admirer la hauteur de votre génie et la noble vigueur de vos écrits ? un orgueil raffiné et le désir de vous faire un nom à tout prix ont pu seuls vous déterminer à quitter la route battue. C'est ainsi que le monde voudrait avilir le maître en rabaisant le disciple, et ravir à Jésus-Christ sa gloire en calomniant ceux qui sont encore fidèles à ses lois.

Disciple de Jésus-Christ, ne paraissez pas dans le monde. Eh ! que peut-il avoir de commun avec vous ? Il ne parle pas votre langue, et vous n'entendriez pas la sienne ; ses maximes sont en guerre ouverte avec les saintes maximes de Jésus-Christ. Car nous ne sommes plus à ces temps où le monde, déguisant ses vices sous d'honorables couleurs, savait emprunter le langage de la décence, et, par son hypocrisie même, rendait encore quelque hommage à la vertu. Le monde laisse maintenant au vulgaire ces timides précautions, et ne s'inquiète plus de céler sa malice. Tous nos devoirs, en effet, se rapportent à Dieu, au prochain et à nous-mêmes. Or, sur ces grandes obligations, quel est le code du monde, quelles sont ses maximes ? Dédaigner la religion, blasphémer ses mystères, fouler aux pieds ses commandements, calomnier ses ministres, couvrir ses disciples d'opprobre ; sur nos devoirs envers Dieu, voilà les maximes du monde. Ne vivre que pour soi, mépriser les rapports les plus doux de la nature, en oublier les lois les plus sacrées, violer sans pudeur la foi conjugale, se jouer de la sainteté du serment, commettre sans remords une bassesse si elle doit être ignorée, et un crime s'il doit être heureux ; sur nos devoirs envers le prochain, voilà les maximes du monde. Ne connaître de plaisirs que les plaisirs des sens, consumer ses beaux jours dans de honteux excès, abuser de la prospérité avec insolence, et se soustraire aux maux de l'adversité par la lâcheté d'une mort volontaire ; sur nos devoirs envers nous-mêmes, voilà les maximes du monde.

Mais le monde, dites-vous, dont vous fréquentez les assemblées, et dont vous partagez les fêtes, ne mérite pas d'être peint sous ces traits si odieux, et jamais de telles maximes n'ont réglé sa conduite ni souillé ses discours. S'il néglige les lois de la reli-

gion, il honore du moins ceux qui lui sont fidèles ; il respecte les mœurs, observe les bienséances, flétrit de son mépris l'homme qui s'avilit, et poursuit de sa haine le crime, fût-il couronné par le succès. N'essayons pas de détruire vos préventions, ni de contester à ce monde dont vous avez fait choix ses glorieux et rares privilèges. Mais, tel qu'il vous plaît de nous le peindre, ce monde n'est-il pas cependant encore l'ennemi des maximes de Jésus-Christ ? Et d'abord ces principes de tolérance pour la religion dont vous voulez lui faire honneur, ne sont-ils pas une secrète mais véritable persécution contre elle ? N'est-ce pas tenter sans cesse votre fidélité que de paraître ne la supporter que par égard et par condescendance, et suffit-il enfin, pour être en paix avec Jésus-Christ, de ne pas lui déclarer la guerre ? *Qui non est mecum contra me est.* (Matth., XII, 30.) Celui qui n'est pas avec moi est contre moi ; et cet oracle montre assez qu'en vivant au milieu de ce monde indifférent pour Jésus-Christ, vous vivez au milieu de ses ennemis. Mais allons plus loin, et comparons les maximes de l'Évangile avec les maximes de ce monde dont vous nous vanterez la sagesse et la modération. Que dit l'Évangile ? Que nous devons à Dieu tout notre cœur, et que notre vie entière doit être consacrée à son amour. Que dit ce monde ? Qu'il est des penchants dont Dieu ne saurait nous punir ; que pour être sensible, on n'est pas toujours criminel ; que la jeunesse est la saison des plaisirs, l'âge mûr le temps de la fortune, la vieillesse celui du repos. Que dit l'Évangile ? Que nous devons aimer le prochain comme nous-mêmes, chérir nos ennemis, souffrir leurs injustices. Que dit ce monde ? Qu'avant tout il faut songer à nos intérêts ; que la modération est pour les esprits vulgaires, et la patience pour les faibles ; qu'une âme élevée ne sait pas supporter un outrage ; qu'endurer un affront, c'est en appeler de nouveaux. Que dit l'Évangile ? Que nous sommes ici-bas comme des étrangers, que la terre est un lieu d'exil, que le ciel est notre patrie. Que dit ce monde ? Qu'il faut faire fortune, songer à un établissement, s'assurer une existence indépendante. Enfin, si l'Évangile proscrit la volupté, ce monde l'encourage et l'enflamme ; si l'un exalte les biens célestes, l'autre n'estime que des biens périssables. Si le premier relève les dons de la grâce, le second ne célèbre que les avantages naturels. Enfin si l'Évangile veut nous mettre en garde contre la séduction de l'exemple, le monde nous pousse dans la route spacieuse et fréquentée qui conduit à la mort.

Mais surtout que dit l'Évangile, et que dit le monde, sur le détachement, sur l'abnégation, sur cette vie pénitente et mortifiée qui doit être la vie du chrétien ? Que dit le monde de cette vie crucifiée que nous recommandent si puissamment les leçons et les exemples du Fils de Dieu ? Ah ! chrétiens, c'est ici que je voudrais obtenir pour vous et pour moi ces larmes amères que l'Apôtre



versait autrefois à la pensée des chrétiens qui haïssent la croix de Jésus-Christ : *Flens dico inimicos crucis Christi.* (Philipp., III, 18.) Oui, la croix de Jésus-Christ est pour le monde un objet de haine et d'horreur; elle prêche des vérités trop rebutantes et trop sévères, pour que le monde puisse soutenir son langage. Dans l'anéantissement d'un Dieu humilié jusqu'à souffrir un supplice infâme, le monde lirait la condamnation de son orgueil et de son arrogance; dans l'obéissance d'un Dieu endurent sans se plaindre les plus cruels tourments, le monde lirait la condamnation des murmures dont tant de fois il outrage la Providence; et dans les plaies d'un Dieu meurtri pour nos péchés, le monde lirait la condamnation de sa mollesse et de sa sensualité. Ah! je ne suis plus surpris si les heureux du siècle ont banni de leurs palais ce signe de notre salut, et si au lieu de l'image d'un Dieu crucifié dont leurs ancêtres aimaient à les embellir, l'œil n'y rencontre plus que des peintures lascives, dont la licence étonne le front le moins novice. Que ferait le signe de la croix dans leurs salles d'assemblée, sinon condamner la honte et quelquefois le crime de leurs indignes passe temps? Pourraient-ils se livrer à la mollesse et au désaveuement, sous les yeux d'un Dieu terminant sur la croix une vie assujettie au plus pénibles travaux; s'égayer par de cruelles médisances, au mépris d'un Dieu priant sur la croix pour ses ennemis; étaler avec fierté de coupables ajustements, en présence d'un Dieu expirant sur la croix par une mort ignominieuse leurs vanités et leur immodestie? Je ne m'étonne pas si l'artisan et le pauvre lui-même ne veulent plus que la croix du Sauveur protège leur humble retraite, et si à cet ornement vénérable de leur chétive demeure ont succédé les grossières images d'une brutale volupté; ils ne peuvent souffrir une croix qui leur reprocherait chaque jour la violence de leurs emportements, l'impiété de leurs blasphèmes, la turpitude de leurs débordements. Ah! si la croix trouve encore un asile, c'est auprès de ce disciple de l'Évangile que la fortune éprouve par ses rigueurs, mais à qui la foi a conservé les véritables richesses. A la vue de la croix, il mange avec plus de résignation un pain arrosé de ses sueurs et de ses larmes; à la vue de la croix, il retrouve les livrées de son divin Sauveur, dans les lambeaux dont le couvre l'indigence; à la vue de la croix, il s'encourage à marcher dans la route des tribulations où le précède son divin Maître: et si succombant sous le poids de ses douleurs, quelquefois il sent son cœur accablé par les maux dont il est assiégé, et tremblant à l'aspect des malheurs qui le menacent encore, il saisit le gage sacré de l'amour de son Dieu, le baise avec transport, et y puise une force nouvelle et l'espérance d'un meilleur avenir. Si la croix trouve encore un asile, c'est auprès de ces chrétiens que leur naissance ou leur rang condamnent à la magnificence et à l'éclat, mais qui

n'en sont pas moins les disciples et les amis d'un Dieu souffrant et chargé d'affronts. C'est aux pieds de la croix qu'ils viennent gémir d'un assujettissement cruel, se plaindre de l'appareil et du faste qui les entourent, et pleurer sur une condition qui leur ravit l'honneur de montrer avec Jésus crucifié quelques traits de ressemblance. C'est aux pieds de la croix qu'ils viennent désavouer les maximes du monde, déposer le fardeau de ses distractions, et de ses pompes, et secouer la poussière profane qu'élèvent sans cesse autour d'eux des joies insensées et de bruyants plaisirs. Mais pour ce monde que domine l'empire des sens, que tyrannisent les plus honteuses passions, à la vue de la croix il détourne les yeux, et son cœur, je le dis en frémissant, son cœur répète encore en secret l'anathème que prononçait l'ancienne loi contre un supplice devenu l'espérance et le salut de l'univers : *Maledictus omnis qui pendet in ligno!* (Deut., XXI, 23.)

Ce monde, mes frères, ce monde est donc votre ennemi et l'ennemi de votre divin Maître; et cependant, par un inconcevable aveuglement, vous l'aimez encore, ce monde, vous ne vous plaisez qu'au milieu de ce monde, vous ne travaillez, vous ne vivez, vous ne respirez que pour ce monde. Ah! chrétiens, où est donc votre foi, où est le soin de votre salut, où est votre amour pour Jésus-Christ? C'est Dieu lui-même, dites-vous, qui vous condamne à vivre au milieu du monde, et vous ne pourriez l'abandonner sans trahir l'ordre de la Providence; mais vous devez du moins suivre le conseil de l'Apôtre, user du monde comme n'en usant pas; vous rappeler que la figure du monde passe, et ses plaisirs avec lui, et surtout vous montrer étrangers à son langage séducteur, à ses maximes perverses, à ses modes corruptrices. Chefs de famille, restez au milieu du monde, mais pour y condamner, par la gravité de votre conduite, sa déplorable légèreté; par votre respect pour la religion, son impiété audacieuse; et pour perpétuer cette tradition de foi et de bonnes mœurs que vos pères vous ont transmise comme leur meilleur héritage. Femmes chrétiennes, restez au milieu du monde, mais pour opposer à la frivolité et au dégoût de votre sexe pour ses devoirs, votre application et votre vigilance; à son oisiveté, votre vie laborieuse, et votre amour pour la retraite à sa fureur pour les plaisirs. Et vous, jeunesse chrétienne, demeurez aussi, puisqu'enfin il faut y consentir, demeurez au milieu du monde, mais pour confondre la lâcheté de son respect humain par votre courage à professer votre foi; son indifférence pour la religion, par votre piété fervente; son immodestie et ses coupables vanités, par votre retenue et par votre aimable pudeur. Ou plutôt, demeurez au milieu du monde pour ramener à Dieu tous les cœurs, pour les réconcilier tous à la religion par ce charme ineffable dont la vertu embellit le front de la jeunesse, et que tous les artifices du monde ne sauront jamais



imiter. Ainsi, même en vivant au milieu du monde, vous honorerez votre foi, et vous trouverez dans les dangers qui vous environnent de nouveaux titres aux récompenses éternelles.

Ainsi soit-il.

### SERMON VII.

*Pour le jour de Noël.*

*Invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio. (Luc., II, 12.)*

*Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche.*

Héritiers des promesses faites à leurs ancêtres, et soupirant comme eux après la venue du libérateur d'Israël, des bergers s'entretenaient la nuit de leurs désirs et de leurs espérances, quand un ange vient tout à coup leur annoncer que leurs vœux sont accomplis, et leur apprendre à quels signes ils pourront reconnaître ce Rédempteur si longtemps attendu : *Invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio.*

Comme ces heureux bergers, vous appelez aussi, chrétiens, le Sauveur par vos supplications : unissant vos prières aux prières de l'Eglise, vous conjuriez le Saint des saints de venir effacer vos souillures, le soleil de justice de venir dissiper vos ténèbres, le suprême législateur de venir vous apprendre à connaître sa loi, le roi des nations de venir soumettre votre cœur à son empire, et le langage enflammé des patriarches et des prophètes pouvait seul répondre aux élans de votre foi et à l'ardeur de vos soupirs!

Mais enfin, il vient de naître, et aux gémissements de l'impatience qui l'attendait doivent succéder les transports de l'allégresse qui le possède. Je viens donc vous entretenir de ce Dieu qui s'est fait petit pour nous élever, et pauvre pour nous enrichir; je viens reporter vos regards vers le berceau dans lequel repose l'objet de vos adorations, et vous présenter encore, comme autrefois, l'envoyé céleste aux bergers, un enfant enveloppé de langes, et couché dans une crèche : *Invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio.* Au lieu de l'arbitre souverain de l'univers, c'est un enfant docile et obéissant, et les langes dans lesquels il est resserré nous représentent par quelle soumission étroite il a voulu enchaîner son indépendance : *Pannis involutum.* Au lieu du roi de gloire, c'est un enfant obscur et méprisé, et la pauvre crèche où il est étendu vous montre déjà quel est son amour pour les opprobres : *Positum in præsepio.* Arrêtons-nous à cette double pensée, et que les paroles de mon texte nous suffisent pour méditer utilement sur le mystère de ce grand jour.

Jésus naissant est couché dans une crèche, c'est l'image de son humilité, première partie.

Jésus naissant est serré dans des langes, c'est l'image de son obéissance, seconde partie

O Marie, que n'avons-nous pas droit d'espérer en ce jour, de votre protection toute puissante C'est dans votre sein que Jésus a pris naissance, c'est de vous qu'il réclame le lait qui doit le sustenter; vous le serrez dans vos bras, vous le pressez contre votre cœur; ô Marie, demandez à ce divin Enfant un regard pour ces nombreux adorateurs, que la foi rassemble autour de sa crèche: un regard qui soutienne la faiblesse, réveille la langueur et paye la fidélité de tous ses sacrifices. *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE

Jésus naissant est couché dans une crèche, c'est l'image de son humilité.

Ce ne sera que par degrés et à mesure qu'il doit avancer en âge, qu'on verra se développer dans notre divin Sauveur ces vertus éclatantes qui environneront les jours de sa vie mortelle d'une si brillante lumière; mais pour être humble il ne connaît point de retardements, et nous trouvons, soit dans sa naissance elle-même, soit dans les circonstances qui l'accompagnent, les plus touchantes leçons d'humilité.

*Le Verbe s'est fait chair : « Verbum caro factum est. » (Joan., I, 14.)* Le Fils de Dieu, la parfaite image de son Père, sa splendeur, son intelligence, sa sagesse, l'empreinte de sa substance, a pris une chair semblable à la nôtre; accessible à nos misères, assujettie à nos infirmités, le Roi immortel des siècles s'est dépouillé en quelque sorte de sa souveraineté; celui à qui appartient tout honneur a voulu connaître l'ignominie, et cachant sa Divinité sous la forme d'un esclave, il a comme suspendu (dit un grand évêque) son action toute puissante et l'effusion de sa gloire. Vainement nous voudrions approfondir cet excès d'humiliation, vainement nous chercherions à découvrir comment le Maître de la nature, celui devant qui les anges sont dans l'anéantissement de la crainte, non-seulement s'est mis au-dessous des anges, mais est descendu plus bas, s'est rabaissé jusqu'à l'homme, est devenu comme l'un d'entre nous! Notre cœur étroit et intéressé ne pourrait sonder ces profondeurs d'amour et de miséricorde; nous ne saurions pas expliquer comment Jésus a pu oublier sa grandeur pour assurer la nôtre, se condamner à l'avilissement pour nous rendre notre dignité et fonder sur son abaissement le principe de notre régénération et de notre véritable gloire.

Ah! si le prophète s'écriait autrefois : *Qui racontera sa génération (Isa., LIII, 8)?* cette génération éternelle par laquelle il est sorti de son Père, quoique coexistant avec lui, et de même nature, de même durée que lui; ne devons-nous pas demander à notre tour, dans les transports de notre reconnaissance, qui racontera sa génération, sa génération dans le temps, et comment une prodigieuse condescendance a déterminé celui qui, devant tous les siècles, est dans le sein du Père, à se renfermer dans le sein de sa créature; le Saint des saints, à prendre l'ap-





parence d'un pécheur, le Fils de Dieu à s'appeler le fils de Marie.

De quoi pourrais-je donc me glorifier encore, moi qui ne suis que cendre et que poussière, et comment, après un tel exemple d'abaissement, pourrais-je justifier encore les folles prétentions de mon orgueil ? Je fais gloire d'avoir Jésus pour maître, et voilà que ce précepteur divin commence par l'humilité, les grandes leçons qu'il vient donner à la terre. Les philosophes du paganisme, au milieu de leurs spéculations si vaines, avait toutefois eux-mêmes entrevu le prix de cette vertu. Ils avaient jugé que la vraie sagesse consiste à se connaître soi-même ; mais pleins d'orgueil, et enflés qu'ils étaient de leur fastueuse science, ils n'avaient jamais pu s'élever jusqu'à l'humilité. Mais voici le docteur qu'il faut à un monde superbe, voici un maître qui va faire tomber toutes les hauteurs ; c'est un enfant. Il garde le silence, mais sa naissance toute seule prêche l'humilité ; le Roi qui vient nous soumettre à son empire est donc ami des humiliations. Comment pourra-t-il satisfaire à une ambition si nouvelle ? Pour le savoir, chrétiens, considérons les apprêts de sa naissance, le palais où il vent naître, les favoris enfin qu'il admit à composer sa cour ! Et d'abord les apprêts de sa naissance.

Les prophètes avaient annoncé que le Messie sortirait de la famille de David ; mais l'humble Jésus choisit pour y prendre naissance, non le moment où, vainqueur de tous ses ennemis, David préparait à son fils la plus brillante couronne ; non le temps où Salomon excitait l'admiration des princes ses voisins, par sa gloire et son opulence, mais celui où, déchue de son ancienne beauté, et opprimée sous le joug des Romains, la tige de Jessé languissait flétrie par l'indigence et le mépris.

Encore, où doit-il se lever, ce soleil de justice qui vient éclairer tant de peuples assis dans les ténèbres et les ombres de la mort ? Sera-ce dans Rome, la reine des cités, la maîtresse du monde ? Mais Jésus fuit la pompe et le faux éclat du siècle, et bien loin de prévenir les Césars, il attendra qu'ils viennent eux-mêmes le visiter au milieu de ses opprobres et de son abjection. Sera-ce dans Jérusalem, au sein du peuple choisi, de ce peuple qui depuis si longtemps ne met d'espoir que dans sa venue, et l'appelle par de si fervents soupirs ? Mais ce peuple charnel, rempli de pensées grossières, attend un conquérant qui, subjuguant ses ennemis par la force des armes, assure aux enfants de Juda ce vaste et puissant empire, dont leur orgueil se plaît à lire dans les prophètes le pompeux avènement. Pour confondre cette ambition insensée, pour montrer le néant de ces chimériques espérances, c'est dans un lieu obscur et ignoré, c'est dans la plus petite des villes de Juda, c'est à Bethléem qu'il veut naître ; c'est de là que doit s'élaner ce vainqueur glorieux

qui bientôt étendra son nom et sa puissance jusqu'aux bornes de l'univers.

En second lieu, son palais. Non, ce ne sera point dans les maisons du faste et de l'opulence qu'il recevra le jour ; les hommes qui les habitent sont nourris dans les délices, et ils repousseraient un maître qui ne vient leur prêcher que le détachement et que l'abnégation. Ou plutôt, Jésus-Christ, en fuyant ces lieux où règnent la mollesse et la volupté, a prononcé par avance contre les heureux du siècle, son redoutable anathème, et en choisissant une vile étable pour sa première demeure, il nous a montré que ce n'était point au milieu du luxe et de l'orgueil qu'on pouvait espérer sa rencontre, mais au sein de l'obscurité et de l'abaissement.

O vous ! que la Providence éprouve par les rigueurs de la détresse, c'est aujourd'hui qu'il faut vous consoler et essuyer vos larmes ! Ah ! si vous êtes tentés quelquefois d'en venir aux méchants leur splendeur et leurs trésors, et qu'un chagrin secret vienne saisir votre âme en comparant leurs riches édifices à vos humbles réduits, tournez vos regards vers l'étable qui vit naître votre Sauveur, considérez son dénuement et sa bassesse, et alors, bien loin de vous attrister et de vous plaindre, vous rendrez grâce à Dieu de votre obscurité, et, rentrant avec joie dans vos chetifs asiles, vous jugerez, avec le Sage, qu'il vaut mieux habiter les maisons du deuil et de la tristesse que celles où ne respirent que les jeux et les plaisirs.

Enfin ses favoris. Il faut, en effet, qu'on relève par d'humbles hommages l'éclat de sa royauté ; quels seront donc ceux qui les premiers environneront son berceau, qui lui offriront les premiers des prémices de l'amour et des adorations de l'univers ? De pauvres bergers sont ses premiers adorateurs, et, tandis qu'à Jérusalem, Hérode s'agite avec les docteurs pour savoir où doit naître le Christ, tandis qu'à Rome César remue le monde entier pour ménager à son insu l'accomplissement de sa prophétie qui fixe au Rédempteur Bethléem pour le lieu de sa naissance, de simples pâtres, veillant la nuit à la garde de leurs troupeaux, reçoivent par un messager céleste la nouvelle de cette venue, objet de l'attente et des soupirs de l'univers. Ah ! c'est maintenant que je sais à qui je dois appliquer cette prédiction du prophète Isaïe : *L'esprit du Seigneur s'est reposé sur moi, il m'a consacré pour évangéliser les pauvres !* (Isa., LXI, 1.) Oui, c'est pour les pauvres (riches du siècle, qui cependant êtes encore les amis d'un Dieu humilié, et qui savez allier aux bienséances de votre état le secret d'une vie pénitente et crucifiée, ne vous affligez pas, mais ranimez votre espérance ; car, si vous êtes pauvres de cœur et d'affection, vous êtes aux yeux de Jésus-Christ les pauvres véritables), c'est pour les pauvres, c'est pour les humbles et les simples que Jésus est descendu sur la terre, c'est aux pauvres que sont révélés les trésors de grâce et de miséricorde



cachés dans ses humiliations; ce sont les pauvres qu'il éclaire par ses anéantissemens, qu'il console par sa bassesse; ce sont les pauvres enfin qu'il prend pour les premiers confidens de notre rédemption, comme il doivent être un jour ses premiers coopérateurs et ses premiers ministres dans la conversion de l'univers.

Pendant, chrétiens, les abjections de Jésus naissant ne sont pas toutes renfermées dans ce spectacle qui vous est présenté. Pour le voir dans sa crèche, pauvre, pleurant et transi de froid, ne croyez pas connaître toute la profondeur de son humilité. Non, ce n'est pas là que se borne tout ce mystère.

Jésus naissant a d'autres humiliations secrètes, auxquelles il se soumet, et qui ne peuvent frapper vos regards; car il n'en est pas de lui comme des enfans d'Adam, pour qui une Providence compatissante ne développe, qu'à mesure qu'ils avancent dans la vie, le triste secret du destin qui leur est réservé. Pour Jésus, dès sa naissance, il mesure d'un seul regard toute la carrière qu'il doit parcourir. C'est dans le dernier détail qu'il voit, ou plutôt qu'il endure déjà les rebuts, les affronts, les injustices qui l'attendent, et dès ce premier moment son humilité porte le poids des outrages sans nombre qu'il doit subir durant toute sa vie. Il connaît, ou plutôt il endure déjà les injurieux soupçons de ses envieux, les insultes de ses ennemis, les trahisons et les délaissemens de ses amis eux-mêmes. Il connaît, ou plutôt il endure déjà les dédains pour sa doctrine, les blasphèmes contre ses miracles, les calomnies contre ses vertus.

Adorable enfant! ah! tandis que j'entends vos plus chers favoris, les anges, faire retentir les airs des cantiques de leur allégresse, et féliciter votre Père céleste de la gloire qui, dans ce jour, lui revient de votre naissance, la foi m'en découvre d'autres, autour de votre crèche, chargés par la justice divine de rassembler sous vos yeux toutes vos humiliations à la fois, et qui vous montrent en pleurant les divers instrumens de vos ignominies. L'un présente à Jésus naissant les liens qui doivent un jour l'enchaîner, l'autre la main de fer qui outragera son visage, celui-ci le manteau de pourpre qu'on doit jeter sur ses épaules, celui-là le sceptre et la couronne que prépare à sa royauté une barbare dérision. D'autres enfin soulèvent et dressent devant lui le bois cruel sur lequel il doit un jour endurer tant de douleurs et tant de honte. C'est ainsi que Jésus s'humilie jusque dans ses premiers abaissemens. On voit déjà que c'est un Dieu, car il fait tourner, au profit de son humilité, le privilège de ce regard divin qui se plonge dans le plus profond avenir. C'est ainsi qu'il s'humilie; non-seulement il se soumet aux avilissements de son berceau, mais à chaque instant il accepte et endure les humiliations de sa vie et les opprobres de sa mort. C'est ainsi qu'il s'humilie; il ne fait que de naître, et déjà

nous pouvons dire, de cet enfant étendu dans sa crèche, ce que le grand Apôtre dira de l'Homme-Dieu, quand enfin le mystère entier de ses humiliations aura reçu son accomplissement. *Exinanivit semetipsum usque ad mortem crucis.* (Philipp., II, 7.)

Il est humble jusqu'à se résigner au plus honteux supplice!

Mais Jésus naissant est serré dans des langes, c'est l'image de son obéissance, deuxième partie.

#### DEUXIÈME PARTIE.

N'est-ce pas, chrétiens, un sujet d'étonnement et de compassion tout ensemble, que de voir ces hommes qui se chargent d'être les docteurs de leurs semblables se consumer en efforts et en belles paroles pour nous prêcher l'obéissance? Tantôt ils veulent parler à la raison. Sans l'obéissance, disent-ils, les intérêts les plus chers se trouvent compromis; plus de paix dans les familles, plus de sûreté dans le commerce de la vie, plus d'espérance pour l'existence même de la société. Tantôt ils veulent toucher notre cœur, et nous conjurent de ne point dédaigner les leçons de l'expérience, de ne point contrister ceux de qui nous reçûmes le jour, de garder quelque respect à l'autorité des cheveux blancs; tous, en un mot, essaient d'étouffer en nous ce penchant secret qui nous entraîne à la révolte, et de vaincre dans notre volonté son indomptable résistance à la volonté d'autrui. Mais qui ne sait combien ces déclamations sont impuissantes et vaines! Voici un précepteur dont les leçons ne seront point perdues. Il est vrai, ce n'est qu'un enfant, il ne fait entendre encore que des gémissemens et des cris, mais ce sont ses exemples qu'il fait parler; ils vaudront mieux que les plus éloquents discours; Jésus naissant nous prêche l'obéissance. Comment? en obéissant à Dieu, en obéissant à ses propres créatures.

C'était par sa désobéissance qu'Adam avait allumé contre lui la colère de Dieu. Père d'une postérité coupable, il avait transmis à ses descendants, avec les effets déplorables de la malédiction céleste, cet esprit de révolte la source de son crime et de tous nos malheurs. Il fallait donc que le divin Médiateur qui, par pitié pour l'homme, descendait sur la terre et venait désarmer l'indignation du ciel, non-seulement effaçât avec son sang l'arrêt de notre condamnation, mais aussi nous fit comprendre quel crime c'est, à la créature, de désobéir à Dieu, c'est-à-dire d'élever contre son Créateur un front audacieux, de fouler aux pieds ses commandemens, d'essayer d'ébranler son trône, d'attenter autant qu'il est en elle à sa souveraine indépendance. Il fallait que le nouvel Adam, père d'une postérité régénérée, formât, par son exemple, des enfans humblement soumis à l'autorité de Dieu, et qui, les regards fixés sur sa volonté sainte, fussent toujours remplis de zèle et d'ardeur pour exécuter ses lois.

Aussi, dès qu'il arrive, ce moment dé-



siré que Dieu, dans ses décrets éternels, avait marqué pour notre délivrance, Jésus-Christ unit en sa personne à la nature divine, la nature humaine, afin que celui qui comme Dieu est co-éternel à son Père, et impassible comme lui, puisse, en qualité d'homme, présenter à la justice éternelle un corps passible et mortel comme le nôtre, et devenir, sous cette main vengeresse, comme une victime dévouée et soumise à tous les traits d'une juste fureur. En un mot, il obéit, et par cette obéissance il laisse sans excuse l'insolence de nos transgressions et de nos révoltes. Car, quel est celui à qui Jésus consent d'obéir? il est vrai, c'est son Père, mais un Père qui semble oublier que Jésus est son Fils, qu'il est son égal, qu'il a droit à toute sa tendresse; et nous, quel est celui à qui nous refusons notre obéissance? c'est notre Dieu, l'arbitre souverain de notre destinée, qui peut à chaque instant nous anéantir avec plus de facilité que le potier ne brise un vase d'argile qu'il vient de façonner; un Dieu enfin qui, pour nous combler de biens, semble chaque jour épuiser les miracles de sa puissance. Jésus obéit à son Père, et quelle est la loi qu'il consent à subir? une loi qui lui ravit ses privilèges, le dépouille de son éclat, le précipite dans un profond abaissement; une loi qui le transforme en esclave et le condamne à devenir le jouet des passions des hommes, de leurs jalousies, de leur arrogance, de leur injustice, de leur fureur; et nous, chrétiens, quelle est cette loi que nous négligeons avec indifférence, que nous transgressons sans remords, que nous déchirons quelquefois avec un insolent mépris? Une loi, le plus beau présent que le ciel pût faire à la terre; une loi, le soutien de la faiblesse, le rempart de l'autorité, la défense de tous les droits, le frein de toutes les convoitises; enfin une loi qui ne nous fut donnée que pour assurer notre bonheur; car, n'est-ce pas dans la violation de cette loi que trouvent leur source les malheurs qui désolent la terre? Si la probité n'est plus qu'un nom, si la licence marche le front levé, si le sceptre de l'autorité paternelle est brisé, si les rois sentent chanceler leurs trônes, si l'ambition et l'orgueil allument de toutes parts le feu de la discorde, enfin, si un pressentiment sinistre, et comme un murmure sourd, semble présager au monde de prochaines et épouvantables calamités, quel est l'homme assez insensé pour s'obstiner encore à ne pas reconnaître que c'est la désobéissance à la loi de Dieu qui entraîne avec elle ces horribles conséquences? Mais sans étendre si loin nos pensées, il nous suffit de rentrer dans notre propre cœur pour comprendre que c'est pour notre bonheur que Dieu nous a donné sa loi, et pour notre malheur qu'il nous arrive de l'enfreindre.

En effet, nos vrais malheurs sont-ils la perte de la fortune, la perte de la santé, la perte des honneurs? Sont-ce là pour nous de véritables sujets de larmes? Non; un

chrétien trouve dans sa foi, que dis-je, un homme raisonnable peut trouver dans l'élévation de son âme, de nobles et solides consolations pour de pareilles adversités; mais, par la transgression de la loi divine, perdre l'estime de soi-même, perdre la paix de la conscience, perdre l'amour de son Dieu, voilà le malheur véritable, voilà le malheur sans dédommagement que nous n'avons pas la triste consolation de pouvoir imputer aux créatures, mais qu'il nous faut imputer à nous-mêmes; qui nous est toujours présent, qu'il faut toujours porter avec soi; aussi, lorsque tournant vos regards vers le passé, votre mémoire parcourt les époques les plus chères de votre vie, quels sont les jours que vous accusez de s'être enfuis trop rapidement; que vous voudriez encore rappeler par vos vœux; dont vous aimez à tracer encore le tableau? Sont-ce les jours que vous consacriez à poursuivre la fortune, à satisfaire l'ambition, à rassasier la volupté? Non, mais les jours de votre innocence, les jours où vos affections étaient pures, où vos plaisirs étaient sans remords, où votre front était sans nuage comme votre cœur; voilà les souvenirs qui vous attendrissent, qui vous remplissent de regrets, qui quelquefois font couler vos larmes! Juste hommage rendu même au milieu de vos égarements à une loi dont l'observance faisait votre bonheur.

Jésus obéit à Dieu dès sa naissance; oui, cet enfant que vous voyez dans sa crèche, garde encore le silence, tient un langage d'obéissance et de respect, que saint Paul a pris soin de recueillir et de nous transmettre. Jésus-Christ, au témoignage du grand apôtre, Jésus-Christ en entrant dans le monde, adresse à son Père ces paroles, qui renferme pour nous une admirable leçon:

Le temps des symboles et des figures est passé, le moment est venu, qui va voir remplacer par une victime digne de vous, ces victimes grossières qui n'en étaient que l'ombre, et ne pouvaient vous apaiser: quelque sévère que puisse être votre justice contre l'orgueil de l'homme, c'est moi qui vais la désarmer, je m'y soumetts et votre loi restera gravée pour jamais au fond de mon cœur: *Deus meus, volui et legem tuam in medio cordis mei.* (Psl., XXXIX, 9.)

Quel exemple, chrétiens, mais hélas quel sujet de remords! En naissant nous fûmes aussi présentés au Seigneur; nous nous taisions encore, mais des voix chrétiennes s'élevèrent pour garantir à Dieu notre fidélité et notre obéissance; elles promirent que nous porterions avec constance le joug de l'Évangile, que nous suivrions sa lumière, que nous observerions ses lois. Que sont devenus, hélas! ces serments que notre bouche elle-même a ratifiés tant de fois! Est-il une seule époque dans notre vie qui n'ait été marquée par nos révoltes; est-il une passion qui n'ait asservi notre cœur à son tour? Heureux encore, lorsque même sur le déclin des ans, la honte et les amertumes qui nous ont accompagnés dans le



service de ces maîtres cruels, nous ramènent enfin à notre véritable roi, et lui assurent notre obéissance!

Jésus naissant obéit à Dieu; il obéit même aux créatures, et d'abord il obéit à sa mère; il permet que sa mère tantôt le prenne entre ses bras, et tantôt le dépose sur la chétive paille qui lui sert de couche. Quelquefois elle resserre les langes qui l'enveloppent, et d'autres fois elle laisse à ses membres plus d'aisance et de liberté. Sans cesse elle tient fixés sur son divin Fils, des yeux pleins de sollicitude; mais quelquefois cependant l'intérêt même de ce précieux enfant oblige Marie de porter ailleurs ses regards.

Ah chrétiens, nous avons aussi une mère pleine pour nous de vigilance et d'amour, qui nous prodigue chaque jour les plus doux empressements et les soins les plus tendres, une mère à qui le riche doit l'éclat de son opulence, la somptuosité de ses tables, la magnificence de ses palais; à qui le pauvre doit à son tour, le vêtement qui le couvre, le pain de chaque jour qui le nourrit, l'humble toit sous lequel il repose. Cette mère est la Providence; pourquoi faut-il qu'elle ne rencontre de toutes parts que des ingrats qui méconnaissent ses bienfaits, ou des rebelles qui l'outragent par leurs murmures! Quelle sagesse et quelle douceur de s'abandonner comme Jésus naissant à ses desirs maternels, sans prendre ni souci, ni défiance, bien assuré que si quelquefois elle permet que notre cœur soit pressé par les angoisses de la douleur, elle saura quand il en sera temps le dilater par les consolations de la joie, ou du moins de l'espérance; et que lors même qu'elle semble un moment nous oublier, et pour ainsi dire fermer les yeux, sa tendresse nous suit et son cœur ne s'endort jamais.

C'est encore peu, il faut que Jésus naissant consente à subir les misères inséparables de notre nature, et qu'il obéisse lui-même aux lois par lesquelles il gouverne cet univers. Celui qui a créé les vents et qui les déchaîne à son gré, permet que leur souffle vienne glacer ses membres; celui qui prépare aux oiseaux du ciel un duvet si doux pour leur vêtement, souffre que des langes grossiers serrent son corps délicat; celui qui ménage une retraite aux animaux sauvages, ne peut trouver pour y prendre naissance qu'une pauvre étable entr'ouverte de toutes parts. Voilà le modèle: où sont les imitateurs? où sont les chrétiens qui, dans les vicissitudes auxquelles l'homme est inévitablement assujéti, reconnaissent l'ordre de Dieu, et se soumettent sans se plaindre; où sont les chrétiens qui, gémissant devant Dieu sur l'abus qu'ils firent tant de fois des présents de sa bonté, trouvent dans les épreuves et dans les contre-temps des occasions de montrer à Dieu tout à la fois leur repentir et leur reconnaissance? Hélas! loin d'en retirer ces avantages, les chagrins, les erreurs, les emportements peut-être en sont l'unique fruit, et nous qui nous promettons tant de résolution et de fermeté, si

Dieu exigeait de nous de grands sacrifices, nous murmurons quand il nous soumet aux plus légères tribulations; car pour exciter nos plaintes, il n'est pas besoin de ces grandes disgrâces capables d'ébranler l'âme la plus solidement établie dans la résignation, de ces revers qui renversent tout à coup l'édifice d'une haute fortune, de ces pertes imprévues qui plongent tout à coup une famille dans le deuil; pour déconcerter notre constance, il ne faut qu'une douleur légère, une saison plus rigoureuse, un ordre mal exécuté, une humeur qui ne sait pas se plier à tous nos caprices. Vous le savez, et j'aurais honte de parcourir des détails qui cependant remplissent chaque jour tant de conversations aussi vaines dans leur objet, que fastidieuses par leur uniformité; vous le savez, voilà comment Jésus trouve parmi nous des disciples, quand il s'agit dans ses leçons d'assujétissement et d'obéissance.

Mais voici, chrétiens, où notre raison doit plus que jamais se confondre; voici, dans les mystères sans nombre que nous offre la soumission de Jésus naissant, voici le plus impénétrable de tous. Car, qu'il obéisse à son Père, et que lui étant égal en tout, il en exécute les lois, ses droits sont constatés par sa condescendance même, et sa gloire est encore en sûreté; qu'il obéisse à Marie, c'est lui qui l'a choisie pour mère, c'est donc lui qui s'impose, à l'égard de cette Vierge sainte, toutes les obligations d'un fils; enfin, pour que les misères de notre mortalité ne lui soient pas étrangères, il a voulu prendre un corps passible comme nous, il veut donc en connaître comme nous les infirmités; mais il obéit à un homme plongé dans les ténèbres et la corruption de l'idolâtrie, à un homme que son ambition, ses crimes et ses cruautés ont porté sur le trône de l'univers; oui, chrétiens, l'empereur Auguste compte le Fils de Dieu au rang de ses sujets, et commande sans le savoir à l'arbitre souverain de toute la nature. Auguste a parlé: *Exiit edictum a Cesare Augusto* (Luc., II, 1), et pour lui obéir, Jésus encore caché dans le sein maternel, abandonne l'humble toit de Nazareth, le berceau que lui destinait sa mère, et tous les modestes apprêts, ménagés depuis longtemps par une prévoyante sollicitude, pour affronter et partager avec Marie les fatigues de la route, l'intempérie de la saison, et les rigueurs de la pauvreté plus cruelles encore. Auguste a parlé, *exiit edictum a Cesare Augusto*, et pour lui obéir, Jésus consent que Marie et Joseph aillent à Bethléem, confondre dans les archives publiques leurs noms avec les noms les plus obscurs, ensevelir la mémoire de leur royale origine, et déclarer comme un enfant vulgaire, l'enfant qui doit un jour, sur les ruines de la superbe Rome, élever un empire dont la durée égalera la durée même de l'univers. Enfin, Auguste a parlé, *exiit edictum a Cesare Augusto*, et pour lui obéir, Jésus porté dans une terre étrangère, pauvre, sans asile, et rebuté de tous, prend naissance dans un



réduit où le plus négligé des hommes rougirait d'avoir reçu le jour.

Voilà le prédicateur auquel je renvoie tous ces hommes que la Providence a placés dans un état d'assujettissement, et qui, courbés sous le joug de l'obéissance, ne le portent qu'en murmurant, et aggravent la pesanteur de leurs chaînes par leurs soulèvements et leurs révoltes. Il est dur, dites-vous, d'obéir ! Je ne vous dis point que l'obéissance est une nécessité qui pèse sur tous les enfants d'Adam ; que vous en particulier, si vous êtes de bonne foi, vous trouverez peut-être, ou dans la mollesse de votre caractère, ou dans les incertitudes de votre volonté, ou dans la violence de vos passions, de trop justes motifs pour aimer l'obéissance ; mais je vous dis, ou plutôt Jésus naissant vous dit mieux que moi, que sans l'obéissance il n'est plus d'Évangile, plus de christianisme, plus de salut ; c'est par l'obéissance que l'Évangile commence ses leçons ; c'est à l'obéissance que le Sauveur appelle ses disciples ; c'est par l'obéissance qu'il apaise son Père et obtient grâce pour vous.

Il est dur d'obéir ! je ne vous dis pas que cette obligation, qui si souvent excite vos réclamations et vos plaintes, vous la faites subir aux autres à leur tour, et qu'ils trouvent peut-être en vous une domination plus exigeante et plus hautaine que celle dont chaque jour vous accusez les rigneurs ou les injustes ; mais je vous dis, ou plutôt Jésus naissant vous dit mieux que moi, que par le péché vous vous êtes révolté contre Dieu, et qu'il doit en trouver la réparation dans votre obéissance ; que par le péché vous vous êtes soumis au démon, et que près d'un tel maître, il n'en est point dont l'empire ne doive sembler doux. Enfin, il est dur d'obéir ! De toutes parts je l'entends retentir ce langage audacieux : l'enfance le murmure déjà sortant à peine du berceau, la jeunesse le fait insolument éclater contre l'autorité des maîtres et la prudence des vieillards ; je le retrouve dans le serviteur, tout revêtu qu'il est des humbles souvenirs de sa dépendance, et peut-être dans des sujets tout couverts des bienfaits de leur auguste maître, ou qui ne doivent même qu'à

l'excès de sa clémence l'oubli de leurs déloyautés et de leurs perfidies. Je ne vous dis point quelles suites doit entraîner cette fureur aveugle pour une liberté sans frein ; qu'est-il besoin de rappeler ces vérités après tant de catastrophes, de meurtres et de ruines ? Mais je vous dis, ou plutôt Jésus naissant vous dit mieux que moi, quels sentiments attend de ses disciples cet enfant divin qui va croître pour obéir à Marie et à Joseph, qui s'appellera le Fils de l'homme, qui se dira fait pour servir et non pour être servi, mais qui surtout aujourd'hui, en se soumettant à un prince dont la puissance fut fondée sur les proscriptions et le carnage, condamne si hautement les pervers qui refusent l'amour, ou du moins le respect au trône le plus vénérable, le plus bienfaisant et le plus légitime de l'univers.

O Jésus ! que d'admirables leçons nous présente votre naissance ! nous commençons à comprendre enfin le double mystère de votre humilité et de votre obéissance. Du sein de votre obscurité profonde, du milieu de votre étable qui vous sert d'asile, de cette crèche où vous reposez, de ces langes qui vous enveloppent, s'échappent de toutes parts des rayons de lumière qui nous découvrent en vous notre législateur et notre modèle. Mais c'est peu de nous avoir montré vos titres et vos droits, achevez votre ouvrage ; si vous pouvez seul éclairer les esprits, vous seul aussi pouvez toucher et changer les cœurs.

Arrachez cet amour de l'indépendance, qui nous rend si souvent indociles à votre loi, ou excite nos plaintes contre vos adorables décrets. Etouffez cet orgueil qui ne se nourrit que de pensées d'élévation, ou du désir des vanités du siècle. Ne nous renvoyez d'auprès de votre crèche qu'après nous avoir rendus enfants et petits comme vous. Ou plutôt, souffrez que nous y restions recueillis, et dans une méditation profonde. Sa seule vue sera une instruction pour nous : nous y contemplerons en silence un Dieu pauvre et humilié, et nous ne la quitterons qu'après avoir acquis à cette école la plénitude de l'homme parfait, que vous couronneriez dans le ciel.

Ainsi soit-il.

## CONFÉRENCES ECCLÉSIASTIQUES.

### PREMIÈRE CONFÉRENCE.

#### DOUCEURS ET AVANTAGES DE L'UNION ENTRE LES PRÊTRES.

*Eecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum. (Psal. CXII, 1)*  
• *Qu'il est utile, qu'il est consolant pour des frères d'habiter ensemble.*

Nous les entendons avec une joie toujours

nouvelle, nous les répétons toujours avec une vive émotion, ces touchantes paroles du psalmiste, qui nous rappellent tout à la fois et la douceur des liens qui nous unissent et la bonté de la divine Providence qui daigne les former. A ce jour si cher à notre souvenir qui vit notre société naissante réunie sous les yeux de Dieu (3), solliciter son

(3) Il s'agit ici d'une société de prêtres vertueux, qui se réunissaient à certaines époques pour se



appui et appeler sa benediction sainte, quand nous osâmes pour la première fois célébrer la paix de cette union sainte, incertains et timides encore, nous n'étions soutenus que par de pieux désirs et de consolantes espérances. Mais puisque nous avons appris par une heureuse expérience quelles douceurs on y goûte, et quels biens on peut y recueillir, c'est maintenant qu'il convient d'exalter avec transport la miséricorde du Seigneur, et de chanter le cantique de la charité fraternelle : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum*. Et comment, en effet, au milieu des assauts que l'ennemi du salut livre sans relâche aux ministres des saints autels, comment ne pas se féliciter de trouver au milieu de ses frères un rempart assuré pour s'en défendre; comment un prêtre, dans ces jours de tribulation et de douleur, ne bénirait-il pas la bonté divine qui lui ménage, dans les charmes d'une sainte amitié, l'oubli ou l'adoucissement de ses amertumes (6)? Aussi, je ne saurais abandonner des paroles qui vous sont si chères, et elles me fourniront tout le plan de cet entretien.

De grands dangers menacent le salut du prêtre; notre société lui fournit de puissants secours pour s'en défendre, *ecce quam bonum*.

De grandes peines accompagnent la vie du prêtre; notre société lui présente de solides consolations pour les adoucir, *quam jucundum habitare fratres in unum*.

Implorons, etc.

L'irréconciliable ennemi des hommes, qui médite sans cesse des desseins funestes à leur salut, s'attache surtout à semer les pièges sous les pas du prêtre, parce qu'il sait bien que le prêtre ne peut pas périr seul, mais qu'il doit entraîner dans sa chute de grandes et déplorables ruines; aussi, peu content d'armer contre lui toutes les passions et de lui faire partager, malgré la sainteté de son caractère, la guerre humiliante qu'il livre à tous les hommes, il essaye encore de faire tourner à sa perte et les fonctions sacrées du sacerdoce et les devoirs extérieurs qu'il lui impose, et les précautions mêmes qu'il prend pour se défendre des périls qu'ils l'environnent. S'il se livre aux saintes obligations de son ministère, le démon essaye d'affaiblir sa ferveur par la familiarité et l'habitude; si la charité l'entraîne au milieu du monde, le démon tente de l'amollir par ses principes et ses exemples; s'il cherche un asile dans la retraite et la solitude, le démon l'y poursuit avec ses ennuis et ses dégoûts; ainsi, danger pour le prêtre dans l'exercice des fonctions saintes, danger dans la fréquentation du monde, danger dans la solitude elle-même et dans l'isolement. Tels sont les ennemis qui menacent le salut du prêtre, mais contre lesquels notre société nous fournit une sûre défense.

Qui pourrait le penser, si de trop fréquents exemples n'en fournissaient la preuve déplorable? qui pourrait le penser que ce fût dans les moyens mêmes de sanctification dont il est le dépositaire que le prêtre pût trouver sa perte! Qui pourrait croire qu'une langue destinée à célébrer les louanges du Seigneur pût se lasser jamais de cet honorable et consolant emploi! Qu'une bouche consacrée pour parler aux hommes le langage de l'amour divin ou les épouvanter par le tableau des vengeances célestes, s'accoutumât jamais à ne laisser échapper qu'avec froideur et dégoût, ces terribles ou consolantes vérités! Que des yeux à qui il est donné de contempler Jésus-Christ de si près, pussent ne le fixer qu'avec indifférence! Qu'un cœur enfin si souvent honoré de la présence du Dieu de charité pût demeurer insensible et glacé au milieu des feux qui l'environnent? Cependant nous sommes forcés de le reconnaître en gémissant, qu'au milieu de ces ministres vénérables que la France revoit encore après de longs et innombrables périls, parmi ces confesseurs intrépides dont la foi inébranlable et l'ardente charité ont bravé les exils et la mort, l'œil affligé rencontre quelquefois de ces prêtres lâches et sans ferveur qui ne sont plus dans l'Eglise de Dieu qu'une herbe desséchée et qu'un sel affadi. S'ils prennent place parmi les anges de la terre pour chanter les louanges du Seigneur, leurs yeux égarés et leur contenance inquiète scandalisent la piété et révoltent les peuples. S'ils s'assoient au tribunal, ils y sont sans zèle et sans onction, ils ne savent ni pleurer avec le pécheur que la grâce ramène à leurs pieds après de longs égarements, ni partager l'allégresse du juste que les bienfaits de son Dieu enivrent de joie et de consolation. S'ils montent à l'autel, l'usage les conduit à la sainte montagne, l'indifférence les glace au milieu des preuves les plus touchantes de la familiarité de leur Dieu, et ils sortent de ces divins entretiens froids et languissants, tandis que, nouveaux Moïses, ils devraient en emporter un cœur brûlant d'amour et un visage rayonnant de joie et de reconnaissance. O déplorable condition! O effroyable danger de la dignité sacerdotale! Hélas! ils étaient autrefois vertueux et fervents, peut-être; et la longue habitude des bienfaits de leur Dieu a fini par en affaiblir le prix à leurs yeux et ils ont trouvé le principe de leur insensibilité dans l'excès même de sa tendresse. Mais pour celui que notre société a reçu dans son sein et qui veut mettre à profit les grâces et les secours que la Providence a daigné nous ménager, de tels dangers ne sont point à craindre; en devenant membres de cette pieuse société, nous avons vu renaître pour nous ces jours si regrettés et qui semblaient s'être écoulés sans retour, ces jours de notre jeunesse, où protégés à l'ombre du sanctuaire

tr tenir des choses de Dieu et des devoirs de leur ministère.

(6) Cette première conférence fut prononcée peu de temps après la première révolution



et sous les ailes du Seigneur, nous nous préparions aux redoutables emplois de la milice sainte ; nous avons retrouvé ces temps heureux où nous sentions embraser notre ferveur à la vue des jeunes lévites qui, s'engageant avec nous dans la même carrière, nous animaient par leurs discours et nous enflammaient par leurs exemples. Ici nous avons retrouvé ces pieux entretiens, ces avis pleins de charité, cette émulation de fidélité et de zèle, tous ces biens enfin d'une amitié sainte auxquels notre âge semblait déjà ne devoir plus prétendre. Et quel cœur pourrait être insensible au milieu d'un zèle si brûlant et d'une charité si vive ! Comment ne pas désirer d'édifier les peuples par sa gravité et sa modestie quand nos frères, pleins d'ardeur pour la gloire de Dieu, nous rappellent avec tant d'onction le respect qu'exige son culte, et la pompe qui convient à nos solennités ? Quand, pour nous faire partager leur joie, ils nous racontent qu'ils ont arraché à l'impunité des soutiens, aux passions des esclaves, comment ne pas désirer de pouvoir aussi présenter à son Dieu des conquêtes ! Mais quand ils ne parlent qu'avec un profond recueillement de nos redoutables mystères, quand ils ne nous entretiennent qu'avec transport de l'amour du Dieu qui s'y donne à nous, et qu'en tremblant des dispositions qu'exige un tel bienfait, comment ne pas s'écrier avec saint Augustin : Je dois aussi entrer dans la maison de Dieu pour y offrir mon holocauste ! *Introibo domum tuam in holocaustis*. L'holocauste doit être brûlé tout entier ; ô mon Dieu, que mon cœur soit cet holocauste, que votre feu sacré le consume, qu'il ne me reste rien pour moi, que tout soit pour vous ! *Totum meum consumat ignis tuus, nihil mihi remaneat, solum sit tibi*.

Mais si le prêtre trouve tant de périls dans le temple du Seigneur, au pied de ses autels et au milieu des redoutables emplois du sacerdoce, que n'a-t-il pas à craindre si les devoirs de son ministère, la bien-séance ou la nécessité le forcent à quitter ses saintes occupations pour paraître au milieu du monde ! Sans doute, je ne parle pas ici des dangers auxquels s'expose un prêtre indévot et sans zèle, qui content s'il a récité précipitamment les prières que lui prescrit l'Eglise, et célébré sans préparation et sans ferveur les mystères sacrés, passe le reste du jour dans une scandaleuse inutilité, va traîner son oisiveté de cercle en cercle, et soulager son ennui en partageant les frivoles entretiens des enfants du siècle ; l'oubli de ses devoirs les plus saints le punit bientôt de ses dégoûts pour les choses de Dieu, et il apprend à son tour par une déplorable expérience, qu'il n'est point de crime dont l'oisiveté ne donne la leçon. Je veux encore moins parler de ces prêtres indignes de ce nom, qui semblaient ne s'être revêtus des livrées honorables du sacerdoce que pour les traîner sans pudeur dans l'opprobre et la boue des passions, hommes

vendus à la fortune dont il leur fallait à tout prix obtenir les faveurs, esclaves des grands, dont ils encensaient les vices, apôtres de l'irrégion dont ils préconisaient effrontément les maximes, objets d'affliction pour la foi, de mépris pour la raison, de dégoût pour l'impunité elle-même ; ces prêtres enfin qu'il fallait appeler honnêtes et vertueux quand, respectant au dehors les mœurs et la religion, ils se bornaient à le disputer aux mondains pour la légèreté, le luxe et la mollesse ; le fer de la tribulation en a purgé l'Eglise de Jésus-Christ ; ils ont fui au premier aspect de l'orage, et nous devons du moins cette reconnaissance au tourbillon qui a tout dispersé, d'avoir séparé le bon grain de cette paille légère, indigne de trouver place dans les greniers du père de famille.

Mais je parle des dangers que le monde présente au prêtre même le plus fidèle aux devoirs de son saint état, le plus éloigné de l'esprit du siècle, le plus pénétré d'horreur pour sa dépravation et ses damnables maximes, mais que son zèle même et ses obligations entraînent quelquefois au milieu de ce monde corrompue ; car, vous le savez, vous surtout que le choix de la Providence a établis les chefs et les maîtres du troupeau, et qui apprîtes de l'Apôtre à vous faire tout à tous pour gagner les âmes à Jésus-Christ, vous savez à quels saints artifices la charité vous fait descendre quelquefois, soit pour fortifier les faibles, soit pour ramener les brebis qui s'égarèrent. On consent à paraître quelquefois au milieu des mondains pour qu'ils n'accusent point le prêtre d'être solitaire et farouche ; on prend quelquefois de leur extérieur même de peur de révolter leur délicatesse ; on s'afflige avec eux de leurs pertes temporelles pour les conduire à désirer des biens qui ne puissent être ravés ; on partage leurs joies innocentes pour se ménager le droit de leur interdire les plaisirs dangereux ; on s'assoit à leur table de peur de taxer par ses refus Jésus-Christ lui-même de trop d'indulgence ; mais qui donne au prêtre la prudence et la sagesse dont il a besoin pour ne pas affaiblir l'esprit de grâce ni avilir l'honneur du sacerdoce par d'indignes ménagements ? Qui lui apprendra que le prêtre doit régler sa condescendance, non sur ses penchants secrets, mais sur l'esprit de l'Evangile ? Qu'il doit être indulgent, mais sans faiblesse ; décent dans son extérieur, mais sans orgueil ni vanité ; également éloigné et d'une tristesse qui rebute et d'une dissipation qui scandalise ? Comment se mettra-t-il en garde contre les impressions lentes, mais sûres, du commerce du monde ? comment saura-t-il se garantir de la contagion de ses préjugés, de la séduction de ses maximes, de la force de ses exemples ? Notre société lui fournira des armes contre tant d'ennemis ; elle lui apprendra que la vie du prêtre doit être tout à la fois le livre et le miroir du simple fidèle, puisqu'il doit y connaître ses obligations et y rougir de ses infidélités ; que le prêtre ne doit paraître



dans le monde que pour préparer au Seigneur un peuple parfait, éclairer ceux qui sont dans les ténèbres, et leur enseigner la science du salut ; et qu'en effet le commerce du prêtre avec les mondains doit être pour eux comme un sel mystérieux qui ne leur laisse plus de goût que pour les choses éternelles. *Quisquis sacerdoti jungitur quasi salis tactu aeternæ vitæ sapere conditur.* Bien plus, le souvenir seul de cette société et des douceurs que nous goûtons dans son sein, suffira pour lui inspirer un généreux mépris du monde. Dans le monde il trouve dissimulation et fausseté ; dans cette société, candeur et franchise ; dans le monde, joies apprêtées ou plaisirs dangereux, et dans cette société, délassements utiles, ou gaieté décente et paisible ; dans le monde enfin, politesses fausses et démonstrations hypocrites, et dans cette société, charité fraternelle et cordiale amitié. Non, jamais un prêtre devenu membre de cette pieuse société, et rempli de l'esprit dont elle est animée, ne se laissera surprendre aux prestiges et aux illusions du monde. Fût-il exposé malgré lui à tout l'enchantement et à toute la séduction du siècle, il se souviendra des vertus de ses frères, de leur gravité décente, de leur zèle pour la gloire de Dieu et l'édification du prochain ; il se rappellera à quel prix il trouva place parmi de vénérables amis, et quels engagements il prit entre leurs mains, et il ne voudra pas tromper leur espérance, ni faire affront à leur honorable affection ; et si jamais, au mépris de si touchants souvenirs, il pouvait se laisser entraîner par le torrent des coutumes du siècle, notre société le poursuivrait encore et le forcerait à rougir de son aveuglement, en l'épouvantant par ces paroles d'une Église célèbre : O prêtre ! ô prêtre ! *O sacerdos ! o sacerdos !* Avez-vous oublié que vos pieds vous ont conduit naguères devant le Dieu souverain, pour lui offrir des prières et des sacrifices, que vos mains lui ont présenté le sang de la victime sainte, que votre bouche a été consacrée par la présence de votre Dieu. O pieds vénérables, ô mains sacrées, ô lèvres teintes du sang de Jésus-Christ ! quel est cet avilissement ? Ah ! gardez-vous de contrister l'esprit de grâce et de déshonorer votre dignité par une scandaleuse légèreté ou de criminelles condescendances. *O labia, o manus, o pedes, quid nunc de vobis tam indignum video, et quam parum agnoscis statum tuum et dignitatem !*

Oui, la société présentera toujours au prêtre qui veut être fidèle une défense assurée contre tant de périls ; c'est dans son sein qu'il trouvera des forces pour combattre les ennemis que rassemble autour de lui la redoutable nécessité de paraître souvent au milieu du monde ; car il n'en est point du prêtre engagé dans les fonctions du ministère sacré, comme du simple fidèle : celui-ci, pour sauver son âme, doit sacrifier sans ménagement toute humaine considération, et chercher, s'il le faut, dans une fuite absolue du monde sa sauvegarde et son abri ;

celui-là, s'il veut operer son salut, doit rester au milieu de ce monde, y soutenir les combats du Seigneur, et ne peut désertir cette sainte milice sans s'accuser lui-même d'une indigne et criminelle lâcheté. Si Dieu dit au fidèle : Sortez du milieu de Babylone et ne participez point à ses injustices ; il dit au prêtre : Allez annoncer à mon peuple la grandeur de son crime, et à la maison de Jacob l'excès de son iniquité. S'il veut que le premier fuie les tentes des pécheurs, il veut que le second aille épouvanter de ses menaces le palais même des rois ; enfin, s'il ordonne à Lot de sortir sans délai de l'infâme Sodome, il commande à Jonas d'aller prêcher la pénitence au milieu de la criminelle Ninive. A Dieu ne plaise cependant qu'oubliant les conseils et les exemples de tous les saints prêtres, je prétende contester à la retraite ses avantages ou même sa nécessité ; je sais que le prêtre surtout a besoin quelquefois de se soustraire à la dissipation inséparable de ses emplois, de réfléchir sur la sainteté de sa vocation, sur la grandeur de son ministère ; et, à l'exemple des apôtres, de se retirer à l'écart avec son divin Maître pour y recevoir à loisir ses divines leçons, et prendre à ses pieds un utile repos et des forces nouvelles ; mais que si une telle retraite ménagée à propos dans le cours des fonctions sacerdotales attire des biens sans nombre pour le ministre des saints autels, il est une autre sorte de retraite, il est un état habituel de solitude et d'isolement auquel le prêtre a dû se préparer, quand, pour s'attacher à Jésus-Christ, il a renoncé à toutes les affections terrestres, mais qui, quelquefois, n'éprouve pas moins la nature par de pénibles dégoûts et de cruelles amertumes. Oh ! que je plains un prêtre, lorsque, l'esprit épuisé par une attention longue et soutenue, le cœur déchiré par des peines cuisantes, ou tourmenté par de cruelles anxietés, le corps même affaibli par de longues veilles et de continuels travaux, il rentre dans sa demeure pour s'y voir solitaire et délaissé, sans y trouver un ami dont la compassion adoucisce ses peines, ou dont les conseils dissipent ses incertitudes. Si, pour tromper ses ennuis, il veut s'appliquer aux études accoutumées, il ne peut fixer son esprit distrait et inattentif ; s'il cherche dans des livres pieux une utile distraction à ses peines, les lectures les plus touchantes n'ont pour lui ni goût ni saveur ; s'il cherche un refuge auprès de son Dieu, hélas ! il se trouve peut-être à ses pieds sans onction et sans ferveur. Ouvrez-lui vos demeures, donnez sans délai un libre accès à ce prêtre affligé, vous, fidèles amis que la bonté divine lui ménagea dans cette société pour le jour des ennuis et de la tristesse. Oubliez à son aspect et vos études sérieuses, et vos soins importants, et vos intérêts les plus chers ; qu'un seul intérêt vous touche, celui d'être fidèles à vos serments et aux saintes lois de l'amitié qui vous unit à tous vos frères. Accueillez avec un visage riant, mais



surtout avec un cœur plein d'affection, cet excellent ami que le Seigneur éprouve peut-être par de grandes tribulations. Ne lui demandez pas quel sujet l'amène auprès de vous, il voudra vous taire peut-être le récit de ses peines secrètes et le besoin que son cœur éprouve de converser avec un ami; mais, soit qu'il vous confie ses amertumes, soit que la discrétion vous fasse respecter son silence, souffrez qu'il use en liberté du privilège que la société lui donne de venir à toute heure, sans craindre d'être importun, chercher auprès de vous des avis ou des consolations.

Mais comment envisager sans fremir une autre solitude plus effrayante encore qui menace inévitablement le prêtre, et dont la pensée seule glace le cœur d'épouvante, je veux parler de la solitude qui l'attend sur le déclin des ans, et de l'abandon général que lui réserve inévitablement la vieillesse. Non, je ne craindrais pas de l'assurer, de tous les dangers qui menacent le salut du prêtre, il n'en est point de plus redoutable peut-être que ce délaissement au terme de sa carrière. Vivre seul et oublié, sans consolation dans ses peines, sans appui dans son infirmité, sans soulagement peut-être dans sa détresse; habiter avec la génération présente comme avec un peuple nouveau, dont on ne veut point adopter les goûts et dont on n'entend plus le langage; n'y rencontrer enfin que des esprits légers, qu'importune la gravité d'un vieillard, ou des cœurs durs dont ses besoins ne peuvent émouvoir la pitié; quel sort déplorable pour un prêtre, mais surtout quelle épreuve pour sa patience et sa résignation! Hélas! nous en voyons encore survivre à nos calamités, de ces prêtres affaiblis par les années et surtout par de longs travaux. Ils ont aussi porté autrefois le poids du jour et de la chaleur; ils ont aussi ramené des brebis égarées; ils ont fait retentir les chaires chrétiennes des saintes vérités du salut; cependant, où est maintenant le souvenir de leurs travaux, où sont ces âmes ramenées par leurs soins, et jadis si pleines de reconnaissance; où sont ces amis qui partageaient leur ardeur et soutenaient leur zèle? La mort a enseveli dans le tombeau ces consolations et ces appuis qu'ils se promettaient pour leurs vieux ans; ils restent maintenant sur la terre, solitaires et méconnus; et l'âge leur a tout ravi, hors le désir de travailler encore à la gloire de Dieu et à l'édification de leurs frères. Sans doute, ils trouvent dans des prêtres jeunes et fervents le respect pour leurs cheveux blancs, les ménagements pour leur faiblesse, la déférence pour leurs conseils, et sans doute aussi dans leurs besoins, de généreux secours. Hélas! ils n'y trouvent point un sentiment dont leurs cœurs sentent vivement le besoin, mais auquel ils ne peuvent plus prétendre, le doux sentiment de l'amitié, si nécessaire au prêtre dans la vieillesse pour soutenir avec résignation les dégoûts de la solitude.

Mais dans la société nous ne pouvons plus

éprouver de semblables alarmes, et la vieillesse n'a plus rien de redoutable pour nous. La Providence, il est vrai, pourra nous enlever dans sa rigueur quelqu'un de ces bons et solides amis qu'elle nous avait accordés dans sa miséricorde; mais si nos frères sont mortels, notre société ne mourra point. A la place des anciens amis que Dieu aura rappelés dans son sein renaîtront des amis nouveaux, fidèles aux mêmes lois, animés du même esprit, brûlants de la même charité. Dans notre vieillesse nous serons plus chers parce que nous leur serons plus utiles; ils se presseront autour de nous pour entendre nos conseils et profiter de notre expérience. Nous leur raconterons l'origine de la société, les vertus de ses fondateurs, leur amour pour Dieu, leur tendresse pour leurs frères; nous les animerons à marcher sur leurs traces; ils seront nos disciples et nos enfants, nous serons leurs apôtres et leurs pères. Nos cœurs glacés par l'âge retrouveront leur chaleur première au souvenir de la charité divine qui doit nous servir de modèle, et nos bras affaiblis serreront encore avec transport ceux qui nous auront juré à leur tour de ne faire, jusqu'au dernier soupir, qu'un cœur et qu'une âme avec nous : *Charitas Christi urget nos; cor unum et anima una.* (II Cor., V, 14.)

Ces secours puissants contre les dangers qui menacent le salut du prêtre, nous les devons, ô mon Dieu, à votre ineffable miséricorde. C'est vous qui, rassemblant quelques pierres dispersées dans les ruines du sanctuaire, avez voulu former un édifice destiné à nous défendre contre les ennemis acharnés à notre perte. Soutenez, ô mon Dieu, votre ouvrage; resserrez les liens sacrés qui nous unissent, et fortifiez une amitié que vous nous inspirâtes vous-même; répandez surtout la plénitude de votre esprit sur les pontifes que vous avez choisis du milieu de nous, et sur celui qui dans un court passage, laissa ces lieux embaumés du parfum des vertus sacerdotales, et sur celui que nous possédons encore, dont les vertus font oublier la jeunesse, et qui, malgré sa dignité, goûte tant de joie à se trouver encore parmi ses égaux; animez-nous tous d'un zèle brûlant pour votre gloire et pour la sanctification des âmes; faites qu'on nous reconnaisse pour les membres d'une société sainte à notre gravité dans l'exercice de nos fonctions sacerdotales, à notre recueillement au pied des autels, à notre ferveur dans la prière, à notre patience dans les épreuves, à notre courage dans les persécutions, afin qu'au dernier jour nous obtenions du prince des pasteurs, la couronne immortelle qu'il a promise aux dispensateurs fidèles.



## SECONDE CONFÉRENCE.

SUR LA NÉCESSITÉ DU TRAVAIL DANS UN PRÊTRE (7).

J'ai différé, Messieurs, jusqu'au dernier moment à m'occuper de l'exécution d'un ordre que l'autorité dont il émanait me rendait doux et sacré tout ensemble, mais qui m'imposait cependant une obligation, que la nature redoute toujours, celle de rentrer en moi-même, de réfléchir sur mes devoirs et de connaître mes fautes ; car dans les considérations auxquelles j'ai dû me livrer, je n'ai pas eu besoin de porter bien loin mes regards. Il m'a suffi d'observer mon propre cœur, d'en considérer les mouvements secrets et d'en démêler autant qu'il était en moi les illusions et les replis ; c'est donc avec lui, Messieurs, que je m'entreprendrai quelques moments en votre présence ; c'est lui qui sera le coupable et que je condamnerai devant vous. Ou plutôt, c'est à lui que je rappellerai ses obligations, que je reprocherai ses faiblesses, et que j'essayerai d'inspirer pour l'avenir de plus courageuses résolutions.

Ces entretiens, Monseigneur, qu'encourage votre présence, ne sont pas seulement le fruit de l'obéissance que je dois à vos moindres volontés ; mais à votre insu, ils sont pour ainsi dire votre ouvrage. Puis-je en effet parler de l'activité, du zèle, de la constance dans les entreprises, de l'indulgence, de la douceur, de toutes les vertus, enfin, que Dieu exige de ses ministres, sans que l'on devine aussitôt où j'ai dû trouver mon modèle ?

Au milieu des malheurs de l'Eglise de France, et des secours qu'elle invoque de toutes parts, le premier sentiment qui vient saisir le cœur d'un prêtre, c'est de voler à son aide. Ce sera donc répondre aux désirs secrets du clergé vénérable qui me fait l'honneur de m'entendre, que de considérer un moment avec lui ce qu'il nous faut penser d'une vie oisive et inoccupée, ou plutôt combien est condamnable dans un prêtre un lâche désœuvrement.

Quand je parle, Messieurs, des prêtres désœuvrés, je ne prétends pas désigner ici ces hommes qui, ministres de l'Eglise aux jours de sa prospérité, l'ont indignement délaissée dans son infortune, ont échangé sans retour le vêtement de leur gloire contre les livrées du siècle, que le monde rencontre sans cesse mêlés à ses affaires, à ses intrigues, à ses plaisirs, et qui, soit qu'ils se cachent dans des professions obscures, soit qu'ils affrontent l'opinion en se jetant au milieu de nos orages politiques, et montant sur le théâtre de l'ambition et de l'orgueil, non-seulement laissent la religion sans protection et sans défense, mais lui font partager encore leur opprobre, puis qu'ils livrent chaque jour aux dérisions et aux mépris l'ineffaçable souvenir du carac-

tère auguste dont elle les a jadis revêtus : je parle d'un prêtre qui jamais à la vérité ne mit en oubli ses premiers serments et respecta toujours l'incomparable dignité que lui conféra l'Eglise, qui paye chaque jour au Seigneur le tribut d'une indispensable prière, monte chaque jour à l'autel, mais qui, content de donner à l'Eglise ces preuves rapides et faciles de sa fidélité, croit y trouver un titre pour se livrer à un indigne repos ou consumer ses journées dans les empressements et les sollicitudes d'une profane et stérile activité. Or, un tel prêtre, quelle que soit d'ailleurs la régularité de sa conduite, la sagesse de ses principes, la modération de ses désirs, la prudence de ses discours, doit trembler pour son salut éternel, s'il pense sérieusement à la matière que fournira un jour au jugement de Dieu son seul désœuvrement.

Car ce désœuvrement le rend un juste objet de douleur pour la religion, de mépris pour les mondains, de scandale pour les fidèles, d'indignation pour ses frères.

Quelle douleur, Messieurs, pour la religion au milieu des ruines dont elle est entourée, des ravages que font chaque jour dans son héritage l'indifférence ou l'impiété, des pertes nouvelles qu'elle déplore chaque jour, des espérances que chaque jour elle voit s'éteindre, quand ses regards rencontrent, parmi les ministres qui doivent lui servir de soutiens, des hommes qui, pour se livrer sans remords à leur oisiveté, ferment l'oreille aux cris de sa détresse et le cœur à ses plus touchantes invitations. Que peut se promettre la religion d'un prêtre de ce caractère pour relever ses ruines et réparer ses malheurs ? Quel secours peut-elle en attendre et à quoi faut-il l'adresser ? La religion le destinera à évangéliser les campagnes ; mais au lieu de ranimer son zèle à la vue de ces hommes qui, en échange de leurs denrées, ne rapportent de nos cités qu'une corruption brutale et une stupide impiété, ce pasteur ami de son repos cherchera, dans l'excès même des maux qu'il doit guérir, un prétexte à son désœuvrement ; il dira que son troupeau est frappé d'une plaie incurable et ne cherchera pas à discerner les brebis languissantes, mais dociles, qui n'attendent qu'une main charitable pour découvrir leurs blessures et y laisser appliquer le remède ; il dira qu'on repousse son zèle, qu'on dédaigne ses empressements, et il se renfermera dans sa demeure pour y languir solitaire, étranger à son troupeau et connaissant à peine quelques-unes de ses brebis. Il dira qu'il est au milieu d'un peuple ignorant et sauvage, et il ne tente rien pour adoucir cette férocité, pour dissiper cette ignorance. Il redoute les assujettissements d'une active et ingénieuse charité ; il ne visite point des hommes dont par cette preuve de bonté il s'attacherait le cœur ; s'il les rencontre sur

(7) Toutes les conférences suivantes ont été prêchées à la retraite ecclésiastique donnée par Mgr

l'archevêque de Paris aux prêtres de son diocèse, au mois d'octobre 1824.



son passage, ce son. des inconnus à qui, au lieu d'un langage bienveillant et paternel, il n'adresse qu'une froide salutation, sans jamais aller les entretenir ni de leurs affaires pour pouvoir leur parler quelquefois de la seule importante, ni de leurs travaux pour leur apprendre à ne pas en perdre le fruit, ni de leurs chagrins pour leur montrer le seul remède qui peut les adoucir. Il est vrai qu'aux jours consacrés au Seigneur il leur fait entendre sa voix ; mais quelles leçons pour ce malheureux peuple, et quel remède pour son ignorance ! Tantôt ce sont les vérités les plus touchantes de la religion sur lesquelles il a écrit à la hâte quelques réflexions communes et glacées par sa langueur et son indifférence. Tantôt ce sont les vérités les plus sublimes sur lesquelles il n'a pas trouvé le loisir de méditer et qu'il travestit et déshonore par son langage familier et ses expressions triviales. Trop souvent ce sont des discours sans intérêt et sans onction qu'il emprunte à des auteurs obscurs et dont il charge sa mémoire, au lieu de préparer par un utile et honorable travail des leçons intelligibles pour son peuple et adaptées à ses besoins.

Mais quelle douleur surtout pour la religion, si c'est dans les villes qu'elle applique aux saintes fonctions du ministère un prêtre inactif et désœuvré. Il est vrai qu'il remplira peut-être ses devoirs extérieurs avec une fidélité servile dont son intérêt tout seul lui fait après tout une loi ; mais il ne connaît d'empressement que quand il s'agit d'accomplir à la hâte ses obligations les plus sacrées. A peine est-il délivré des assujettissements qu'elles lui imposent qu'il se précipite hors de la maison de Dieu pour aller chercher dans les innombrables distractions que présente une grande ville un aliment à son oisiveté ; c'est lui que vous rencontrerez traînant son inutilité dans nos rues et nos places publiques, grossissant la foule que rassemble autour des objets les plus frivoles un puérile intérêt, et surtout fidèle à tous les rendez-vous que les réjouissances publiques ou les cérémonies d'appareil assignent si souvent à la curiosité. Voilà les affaires importantes, les graves intérêts pour lesquels il s'acquitte de ses obligations les plus saintes avec tant de précipitation et peut-être d'impatience. Voilà la véritable cause de l'accueil froid et repoussant qu'il réserve à un pénitent qui va le retenir quelques instants dans le sacré tribunal, de l'humeur chagrine qu'il témoigne même avant de monter au saint-autel, si des obstacles imprévus ou la charité pour ses frères exigent de lui le plus léger retard ; enfin de ses visites si rares chez les pauvres, de ses exhortations si courtes chez les malades, de son indifférence, de son dégoût et peut-être de son horreur pour les mourants.

Hélas ! messieurs, lorsque jadis durant les jours de sa paix et de son opulence, la religion poursuivait de ses menaces les prêtres désœuvrés, alors qu'elle leur reprochait avec tant d'amertume de consumer dans l'inaction

et la mollesse des biens qu'elle ne leur donnait que pour épargner à leur zèle la distraction des sollicitudes temporelles, ou environner leur ministère d'un juste et pieux éclat : les ministres objets de ses plaintes pouvaient étouffer le cri du remords, et trouver je ne sais quelle excuse dans l'état florissant et la prospérité de la vigne du Seigneur, qu'entretenaient par leurs travaux infatigables d'innombrables ouvriers répandus de toutes parts sur le champ du père de famille, et travaillant nuit et jour à assurer sa fécondité par leurs fatigues et leurs sueurs ; mais aujourd'hui la religion, qui a vu égorger dans ses bras, ses ministres les plus savants et les plus renommés, et qui n'a plus pour partage que l'avilissement et l'indigence, aujourd'hui la religion fait entendre contre le désœuvrement d'un prêtre, des cris plus perçants et de plus redoutables accusations. Ce n'est plus son inutilité, sa mollesse, sa lâcheté qu'elle lui reproche, c'est son ingratitude, son injustice, sa barbarie. Son ingratitude : n'est-ce pas à la religion qu'un prêtre doit son savoir, sa considération, sa gloire, son existence peut-être, et il voit ses maux sans en être attendri, ses plaies sans y porter remède, ses travaux sans la soutenir, ses ennemis sans la défendre. Son injustice : sans doute, messieurs, le ministre d'un Dieu pauvre ne trouve dans la pauvreté rien qui puisse l'avilir ; toutefois le prêtre désœuvré ne doit point oublier que l'aumône qu'il demande chaque jour et reçoit à la face de tous, est le salaire d'un travail auquel il ne peut se refuser sans une criante injustice. Sa barbarie : le prêtre désœuvré est un homme à part, qui se sépare de ses frères et refuse de s'associer à leurs peines et à leurs travaux ; quand tous les autres veillent, il s'endort dans un lâche repos ; quand tout est dans l'agitation autour de lui il demeure seul immobile ; c'est son désœuvrement qui réunit et accumule sur quelques ministres pleins de zèle de si pesants fardeaux. C'est son désœuvrement qu'il faut accuser, si des hommes blanchis dans le saint ministère et courbés sous le poids des ans, sont contraints de porter encore le poids du jour et de la chaleur, quand leur zèle depuis longtemps devrait être payé du moins par une honorable indépendance ; c'est son désœuvrement qu'il faut accuser, si de jeunes ministres à peine sortis de l'école sacerdotale, se voient assaillis tout-à-coup par des sollicitudes sans nombre, succombent sous le faix de tant de travaux réunis, ou traînent désormais une vie languissante, ne pouvant plus offrir à l'église que leurs regrets, un zèle impuissant qui les consume, et des vertus dont ils recueillent seuls le fruit ; voilà, dans les prêtres, les suites du désœuvrement : quelle barbarie !

Aussi lorsque des fidèles qui s'intéressent à la gloire de la religion, qui pleurent sur ses désastres, qui compatissent à ses douleurs, voient des prêtres oublier de si chers intérêts dans une coupable indifférence,



et croupir dans une indigne oisiveté : quelle douleur et quel scandale ! car si les ministres laborieux, dont un prêtre désœuvré refuse de partager les peines et de seconder le zèle, étaient les seuls témoins de sa lâche inaction, ils gémissaient sur son aveuglement mais renfermeraient dans le secret cette honte du sanctuaire. Dieu seul serait le confident de leur confusion et de leur amertume à la vue d'un prêtre qui ne remplit ses devoirs sacrés qu'avec une révoltante précipitation, ne paraît aux pieds des autels qu'autant qu'on y paye sa présence, ou qui, s'il faut qu'à son tour il prenne la maison de Dieu sous sa garde, consume cette longue journée non dans des lectures utiles ou des prières plus fréquentes, mais dans le dégoût et l'assoupissement, ou dans des entretiens frivoles avec des hommes qui ne sont là que pour recevoir ses ordres et dont, pour charmer son ennui, il devient alors le familier et presque l'égal. Mais, hélas ! ce n'est pas dans l'enceinte du sanctuaire que sera renfermé ce triste secret ; les fidèles n'auront que trop souvent l'occasion de rencontrer le prêtre désœuvré dans leurs salles d'assemblée ou dans leurs réunions profanes et de gémir sur l'inutilité de sa vie, la frivolité de ses goûts, la vanité de ses occupations. C'est lui que l'on voit assidu dans tous les cercles où se rassemblent les oisifs, fidèle à tous leurs rendez-vous, convive de tous leurs repas. Il est prêt toutes les fois qu'il s'agit d'aller oublier aux champs le fracas de la ville ; on compte sur lui s'il faut égayer une fête. Surtout c'est lui que l'on appelle autour d'une table de jeu, non pour s'y livrer un moment à une distraction innocente, mais bien pour prolonger bien avant dans la nuit un plaisir qu'il doit payer du sacrifice de son temps, de sa fortune, et trop souvent de sa santé ; que doit penser le fidèle quand il voit les journées s'écouler ainsi pour un prêtre qui sait que le temps ne nous est donné que pour acheter l'éternité, et qui du moins par ses exemples devrait sans cesse redire à ses frères comme autrefois l'Apôtre : Faisons le bien tant que nous avons encore le loisir : *Dum tempus habemus operemur bonum.* (Galat., VI, 10.)

Mais il est un désœuvrement non moins scandaleux dans un prêtre, et plus incurable peut-être : c'est celui qui se cache sous les dehors mêmes de l'activité ; ou l'on voit quelquefois des ministres de la religion à qui tous les intérêts sont chers, hors ceux de la religion ; même la gloire de Dieu, le salut des âmes ; les maux de l'église, ses consolations et ses espérances, tous ces objets si chers aux yeux d'un bon prêtre, les laissent froids et insensibles. Mais les sollicitudes du siècle, les systèmes de la politique, les spéculations de la fortune, quelquefois les détails les plus obscurs et les intérêts les plus grossiers, un établissement qu'ils s'engagent à ménager, un procès qu'ils se chargent de poursuivre, des entreprises dont ils veulent assurer le succès ; voilà les soins qui enflamment leur ardeur,

remplissent leurs journées, ne leur laissent point de repos ; mais est-il un empressement plus vain, un travail plus stérile, ou plutôt pour un prêtre, pour cet homme de Dieu dont la conversation doit être dans le ciel, qui ne doit travailler, ne vivre, ne respirer que pour soutenir la religion, étendre sa gloire, instruire ses enfants, terrasser ses ennemis, toutes ces agitations et ces sollicitudes touchant des intérêts périssables, n'offrent-elles pas aux fidèles qui en sont les témoins le scandale d'un lâche désœuvrement ?

Et toutefois ces mêmes hommes, contents de donner la première heure de leur journée aux obligations les plus indispensables de leur état et d'en respecter peut-être les plus rigoureuses bienséances, étouffent le cri de la conscience et s'endorment dans une sécurité déplorable, en se confiant dans une fidélité si commode et dans ce qu'ils appellent leur régularité. Leur régularité ! arrêtons-nous à ces honorables dehors et n'examinons pas avec trop de soin quel est le rare privilège qui les soustrait aux fragilités et aux chutes dont l'Esprit-Saint menace les hommes désœuvrés : *Omne malum docuit otiositas.* (Eccle., XXXIII, 29.) Mais est-on régulier lorsque, content d'avoir rempli quelques pratiques futiles dont l'opinion publique compose elle-même la loi, on contredit d'ailleurs dans toute sa conduite les règles de l'Évangile, les règles de l'Église, et s'il faut le dire, les règles mêmes de l'honneur. On est la lumière du monde et on étouffe dans les ténèbres le flambeau qui devait les dissiper ; on est le sel de la terre et on laisse l'innocence se corrompre et la piété s'affadir. Le champ de l'Église est couvert de ronces et on ne veut pas la défricher ; on voit jaunir la moisson du père de famille et on refuse de le seconder ; et au milieu de cette lâche indifférence, de ces inexcusables illusions, de tous ces vains prétextes, on est peu à peu conduit au pied du tribunal de celui qui prononcera contre l'arbre stérile un si juste mais si terrible arrêt.

Non, messieurs, nous ne sommes plus à nous : *Non estis vestri.* (I Cor., VI, 19.) Nous avons consacré à Dieu notre cœur, notre intelligence, nos forces, notre santé, notre vie elle-même, tout lui appartient et nous n'avons plus rien que nous puissions donner aux intérêts terrestres, aux honneurs du siècle et moins encore à ses plaisirs. Heureux les jeunes ministres qui mettent le premier pas dans la carrière sacerdotale, de voir s'ouvrir devant eux de longues années qu'ils pourront consacrer sans réserve au soutien de la religion, à la gloire de leur maître, à l'instruction de l'ignorance, au soutien de la faiblesse, à la consolation de l'infortune et au salut de tous ! Pour nous, messieurs, anciens du sanctuaire, nous dont les cheveux blanchissent et qui sentons nos forces s'affaiblir chaque jour, nous consacrerons à Dieu les débris d'une santé chancelante et les restes



de nos talents : *Reliquia cogitationis diem festum agent tibi.* (Psal. LXXV, 11.) Heureux aussi de pouvoir lui offrir encore ces faibles témoignages de notre amour ! Heureux de pouvoir comme la lampe du sanctuaire nous consumer et nous éteindre pour lui !

### TROISIÈME CONFÉRENCE.

#### SUR LE DÉSINTERESSEMENT SACERDOTAL.

La religion, Messieurs, a perdu son éclat et son opulence ; tous ces dons magnifiques de la foi de nos pères, ces riches offrandes de leur piété, ces fertiles domaines, ces édifices somptueux, ces asiles de la faiblesse, ces retraites de la pénitence, tout a été soudainement ravagé par un violent orage ; une cupidité jalouse et impie a tout dévoré, tout englouti sans retour. Il est vrai, la religion pleure sur des fureurs qui ont enlevé à son zèle les ressources, à ses fêtes leur pompe, à ses pauvres leur patrimoine, aux sciences même et aux arts leurs encouragements et leurs récompenses ; mais elle veut que ses ministres la consolent dans son indigence et son humiliation, en faisant tourner au profit du salut des âmes et de leur propre sanctification ces désastres inouïs et cette épouvantable ruine. Elle sait quelle plaie profonde fit jadis à la foi des peuples le faste dont les prêtres étaient environnés, elle sait quelles divisions et quels scandales excita plus d'une fois un contraste révoltant entre la croix d'un Dieu pauvre et la mollesse de ses prédicateurs ; mais surtout elle sait quelle indignation et quel mépris poursuivirent trop souvent des hommes qui démentaient leur vocation céleste par leur amour de l'or et leur honteuse avidité. Elle veut que ses prêtres effacent aujourd'hui ces honteuses mais trop profondes impressions, qu'ils édifient les peuples par leur éloignement des vanités du siècle et leur angélique désintéressement, et qu'enfin ils se montrent détachés des biens terrestres dans leurs goûts, dans leurs rapports avec le monde, dans l'exercice de leurs fonctions.

Oublions-nous, Messieurs, les règles de la prudence devant une assemblée que recommandent tout à la fois tant de lumières et de vertus, en prétendant imposer aux ministres des autels la pauvreté absolue, comme une indispensable loi ? et prétendons-nous les courber sous une obligation que le cloître seul réserve à ceux qui en ont embrassé les austères et saintes rigueurs ? Non, Messieurs, et quoiqu'il n'y ait point de vertu si difficile à laquelle un prêtre ne doive s'exercer, de perfection si haute qu'il ne doive essayer d'atteindre, cependant une sage défiance l'avertit d'interroger ses forces avant de s'engager dans la voie des conseils, et si la pauvreté fait peur à sa faiblesse, il doit se réfugier dans une sage médiocrité, et légitimer l'usage des biens terrestres par son détachement et la modération de ses désirs. Ainsi, Messieurs, laissons les ennemis de la religion s'effrayer déjà de l'opulence du sacerdoce,

quand il est plongé dans un si profond dénuement, et le rappeler sans cesse au temps des apôtres dont ils ne lui veulent conserver cependant que la pauvreté. Laissons-les s'irriter, quand après tant de ruines, ils voient encore debout les palais des princes de l'Eglise, et une dignité si haute encore environnée de quelque éclat : cet appareil et cette pompe appellent les hommages des peuples, et servent de soutien à leur foi. Souffrons aussi qu'un prêtre respecte dans son extérieur la loi des bienséances, qu'il ne provoque pas par une négligence affectée la dérision et le mépris, et ne condamnons pas dans son humble demeure une propreté modeste et même des ornements simples qui lui rendent sa solitude plus douce, et plus facile la fuite des sociétés et de leurs dangereux passe-temps.

Mais cette distinction une fois établie, quel malheur si un ministre de l'Evangile ne puisait pas dans sa foi des sentiments qu'une âme élevée trouve dans sa seule raison ! Quel sujet de confusion pour un prêtre, si le souvenir des études profanes qui exercèrent ses premières années, lui rappelait dans les philosophes du paganisme des exemples qui condamneraient son attachement aux aises de la vie, ses goûts sensuels et les recherches de sa délicatesse ; et si la vertu fastueuse d'un Socrate, d'un Diogène ou d'un Platon, devait faire rougir celui que Jésus-Christ a établi docteur de son humble et divine philosophie ! Quel sujet de scandale, si notre mollesse, notre sensualité, notre faste peut-être offraient entre notre conduite et l'austérité de nos leçons, une déplorable contradiction ! Car notre mission ne se borne pas à éclairer l'intelligence et à révéler aux hommes les plus sublimes mystères auxquels, par ses seules forces, la raison ne saurait atteindre, mais il nous faut aussi guérir les cœurs, et pour y réussir, en arracher cet attachement aux biens sensibles, qui, au jugement de l'Apôtre, est la source de tous nos égarements, et par conséquent de tous nos malheurs : *Radix omnium malorum cupiditas.* (I Tim., VI, 10.) C'est nous qui devons les mettre en garde contre l'amour des richesses, l'enchantement des sens, les illusions du siècle ; leur apprendre à refuser tout ménagement aux membres d'un chef couronné d'épines, à traiter le corps en esclave rebelle, à voir dans leurs vêtements non la satisfaction d'une vanité puérile, mais l'humiliant souvenir de nos premiers malheurs, de notre corruption, de notre honte. Mais comment les fidèles donneront-ils à ces grandes vérités leur estime, si par notre conduite de chaque jour ils jugent que nous n'avons pour elles que du dégoût ou du mépris ? Nous aurons beau dire aux riches qu'ils ne doivent pas se confier dans leurs richesses ; aux pauvres, que c'est dans le ciel que Dieu leur propose les véritables trésors ; aux mondains, que la figure du monde passe et ses plaisirs avec lui ; si nous ne soutenons ces exhortations par la simplicité de nos goûts, par notre éloignement



pour les vanités du siècle, par notre modestie sacerdotale, nos discours tomberont sans fruit sur des cœurs en garde et prévenus d'avance contre les efforts de notre zèle et les apprêts de notre éloquence. Nous avons beau réclamer et nous plaindre, redire sans cesse que, pour être ministres de la religion nous n'en sommes pas moins hommes, que ce n'est pas à notre conduite qu'il faut se rendre attentifs, mais bien à nos discours; en dépit de nos sophismes et de nos subtilités, les fidèles s'obstinent à ne vouloir être convaincus que quand nous le paraissions nous-mêmes, à ne voir dans notre ministère rien de sérieux ni de décisif que nos œuvres. Si cette importante condition n'est remplie, nos exhortations et tout leur appareil ne sont plus aux yeux des peuples qu'un rôle grave dont les convenances de notre état nous dictent le langage, mais dont nous déposons bientôt dans le secret de nos maisons la sévérité; qu'un vain épouvantail qui peut effrayer les simples, mais contre lequel nous sommes les premiers aguerris; aussi n'attendez rien pour arracher les âmes aux affections mondaines, les élever aux nobles pensées du ciel, leur inspirer pour des biens fragiles ou de vaines satisfactions, un généreux mépris; n'attendez rien d'un prêtre qui, l'esprit rempli de pensées frivoles, le cœur livré aux affections terrestres, attache un indigne prix aux jouissances du siècle, à ses recherches et à son faste. Est-ce bien lui qui peut se flatter d'inspirer aux mondains, pour de vaines parures, un juste mépris, ou d'ennoblir aux yeux des pauvres les livrées de l'indigence, lui qui déposant au sortir du saint autel le modeste mais glorieux vêtement dont les saints canons l'ont revêtu, se confond sous un habit équivoque avec les enfants du siècle, dont il interroge les usages, dont il consulte tous les goûts, et dont quelquefois il fait gloire de vaincre l'élégance et la somptuosité? Est-ce bien lui qui fera partager son indignation contre les profusions du luxe, lui à qui il faut que l'or prête aussi son éclat, et qui, aussi vain que les femmes du siècle, ne rougit pas de faire jouer entre ses doigts un ornement frivole? Est-ce lui qui conduira le pauvre à la crèche de Jésus enfant, qui lui dira que le Fils de l'homme n'avait pas où reposer sa tête, lui qui, oubliant la sainte austérité des mœurs sacerdotales, peut-être la rigoureuse détresse à laquelle semblait le condamner pour jamais sa naissance, a réuni dans sa demeure tous les apprêts du luxe, toutes les sollicitudes de la mollesse, toutes les recherches d'une vie commode et voluptueuse?

Mais un prêtre doit aussi se montrer détaché des biens terrestres dans ses rapports avec le monde. Redoutable destinée d'un prêtre! il n'est point du monde, et il est condamné à vivre au milieu du monde. C'est un homme spirituel et céleste qui ne doit estimer d'autres espérances que celles de biens futurs, d'autres trésors que ceux de la grâce, d'autre héritage que le ciel, et qui

cependant, se voit sans cesse contraint de s'abaisser, avec des hommes terrestres et charnels, à de charitables condescendances, de se faire tout à tous pour les gagner à Jésus-Christ, et qui, pour obtenir le droit de leur parler des seuls biens solides, doit consentir quelquefois à les entretenir de leurs intérêts périssables, à s'affliger de leurs pertes, à se réjouir de leurs succès. Mais qu'il serait à plaindre si l'indulgence que lui inspire son zèle se changeait en piège pour son propre salut, si la contagion qu'il veut guérir venait à l'atteindre lui-même, et si, sans cesse témoin de l'ardeur des enfants du siècle pour des biens corruptibles, il se laissait lui-même entraîner à leurs empressements et à leurs sollicitudes! Alors vous le verriez, ainsi qu'il arrive toujours quand le sel de la sagesse évangélique, qui doit garder les autres de la corruption, vient lui-même à s'affadir, alors vous le verriez plus passionné pour les biens visibles, que le mondain lui-même, plus ardent pour les acquérir, plus consterné si on les lui ravit, plus transporté s'il les retrouve. Vous le verriez oubliant les hautes pensées de la foi pour n'en plus connaître d'autres que celles des enfants du siècle, les suivre dans leurs combinaisons et leurs calculs, les encourager dans leurs spéculations, leur envier la somptuosité de leur table, la magnificence de leurs palais; et si quelquefois il faut qu'il parle des nobles vérités que l'Évangile apprend à la terre, du mépris de l'or, des peines de l'exil, des biens de la patrie, c'est un tribut que ce cœur double paye aux seules bienséances de son ministère; c'est un langage de convention et d'appareil qu'il ne fait entendre que dans la chaire chrétienne ou le sacré tribunal, mais que ses affections désavouent et que sa conduite dément.

Non, ce n'est pas lui qui connaît les saintes anxietés du zèle, ses joies, ses alarmes et ses douleurs. Ce n'est pas lui que consterne l'éloignement d'une Érebis qui s'égare, que remplit de joie son retour, qui compatit aux maux de la religion, qui travaille au seul espoir de ses conquêtes et de sa gloire. Tout entier enfoncé dans l'amour des choses sensibles, les intérêts grossiers du siècle sont les seuls qui excitent son ambition, réveillent ses craintes, allument son ardeur. Aussi c'est lui que les mondains choisissent avec confiance pour traiter de leurs affaires, aplanir les difficultés d'une négociation, assurer à leurs entreprises un prompt et heureux succès. Vous le voyez devenir leur confident, leur ami, le gérant, je dirais presque l'économe de leur fortune et de leurs biens. Tantôt il s'enfonce pour eux dans le dédale d'un procès, en débrouille les actes, assiege le palais, sollicite les juges, assure peut-être à des titres équivoques un scandaleux triomphe. Tantôt c'est un vaste domaine qu'il s'agit d'acquérir, c'est lui qui en mesure l'étendue, en calcule les profits, et ce n'est que sur son conseil que se prend enfin un parti décisif; d'autres fois c'est un concurrent que son adresse écarte; d'autres



fois c'est un établissement que ménage son habileté; d'autres fois enfin ce sont des spéculations pour assurer sur la ruine publique une honteuse opulence. Voilà les soins qui remplissent la vie de cet homme de Dieu dont la conversation doit être dans le ciel, de ce disciple d'un maître dont la naissance et la mort prêchent si haut le détachement; enfin, de ce prédicateur d'un Evangile qui n'a que des menaces pour la richesse et des espérances pour la pauvreté.

Mais jamais le détachement des biens terrestres ne doit se montrer dans un prêtre avec plus d'éclat que dans l'exercice de ses fonctions. Qu'est-ce qu'un prêtre remplissant au milieu des peuples son auguste et divin emploi? C'est un homme étranger au siècle, qui en a brisé tous les liens, qui a dit à son père : Je ne vous connais pas! à ses frères : Vous m'êtes étrangers! et à qui chaque jour la couleur funèbre de son vêtement rappelle toute seule cette mort de tous les moments à laquelle il s'est condamné : *Mortui estis et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo.* (Coloss., III, 3.) C'est un homme qui se montre digne de la couronne dont la religion orne sa tête, en triomphant de ses passions et regardant de haut les grossiers intérêts des enfants du siècle et leurs basses inclinations; ou plutôt, c'est un envoyé céleste que Dieu charge de répandre sur la terre ses grâces et ses dons, et qui, loin d'envier aux mondains des trésors périssables, semble, comme l'ange de Tobie, ne recevoir les offrandes de la piété même que par condescendance, et se nourrir en secret d'une nourriture invisible, la seule qui remplisse et contente son cœur : *Videbar vobiscum manducare et bibere; sed ego cibo invisibili utor.* (Tob., XII, 19.)

Grâces en soient rendues à la bonté divine et même à nos malheurs! Ils ont fui sans retour devant la pauvreté de l'Eglise gallicane, tous ces mercenaires qui, durant les jours de son opulence, déshonoraient le sanctuaire par leurs basses intrigues et leur insatiable cupidité, tous ces hommes dont l'apôtre saint Paul a tracé le portrait par avance. Imposteurs qui cachaient sous le masque de la piété leur avidité honteuse, autorisaient les désordres et se faisaient payer le prix de leurs molles décisions et de leur coupable indulgence : *Habentes speciem quidem pietatis, virtutem autem ejus abnegantes.* (II Tim., III, 5.) On n'entend plus parler, à la honte du sanctuaire, de ces fortunes subites dont on rougirait d'assigner l'origine. Non, nous n'avons plus de tels maux à déplorer; et le tourbillon qui a menacé notre Eglise d'une ruine entière et dissipé ses richesses, ses ornements, en a du moins emporté pour jamais ces indignités et ces bassesses : *Veniens ut turbo ad disperendum me.* (Habac., III, 14.) Tous ces prêtres vénérables autrefois entourés d'éclat et d'opulence et qui ne sont pauvres aujourd'hui que pour avoir été fidèles; ces jeunes ministres qui, comme les deux disciples dont parle saint Jean, ont vu la demeure de Jé-

sus-Christ dépouillée et dans l'indigence, et n'ont pas refusé d'y rester avec lui : *Viderunt ubi maneret et manserunt ibi* (Joan., I, 39); tous ces hommes si désintéressés, si généreux, si nobles, peuvent, avec l'Apôtre, se glorifier de connaître la faim, la soif, les privations les plus rigoureuses : *Esurimus et sitimus et nudi sumus.* (I Cor., IV, 11.) Tous, comme lui, peuvent dire à leurs peuples avec une sainte assurance : Ce ne sont pas vos biens que nous désirons; c'est vous qu'il nous faut, c'est votre salut qui fait le seul objet de notre ambition et de nos desirs. *Non quero quæ vestra sunt; sed vos.* (II Cor., XII, 14.)

Cependant l'amour des biens terrestres qui semble pour jamais banni du sanctuaire, ne parvient-il point à s'y ménager encore un asile et à s'y cacher quelquefois? N'est-il pas jusque dans la maison de Dieu un lieu secret et écarté où, parmi les apprêts des fonctions les plus augustes, on peut quelquefois rencontrer les preuves d'une scandaleuse cupidité? Oui, c'est là que trop souvent l'on voit l'intérêt se livrer aux combinaisons et aux calculs, exagérer ses dépenses, grossir ses sacrifices, appeler enfin à son secours les artifices d'une honteuse industrie. C'est là que l'on entend les joies pour un profit et les regrets pour une perte, les explications de celui qui exige et les réclamations de celui qui paye, les gémissements du pauvre qui se croit opprimé, et l'indignation du riche qui dédaigne de réclamer.

Oui, pasteurs vénérables, vous, les glorieux soutiens de cette illustre Eglise, il faut enfin vous les dénoncer ces abus qui fournissent si souvent à la piété de trop justes sujets de larmes, à l'incrédulité la matière de ses invectives et de ses dérisions, et qui prépareraient enfin à la religion une ruine inévitable. Oui, tandis que le zèle du salut des âmes vous dévore et que vous succombez sous le poids de vos innombrables sollicitudes, tandis que, comme les apôtres, vous renvoyez à des inférieurs les soins temporels pour vous livrer plus librement à la prière et au ministère de la sainte parole : *Nos vero orationi et ministerio verbi instantes erimus* (Act., VI, 4), d'autres, chargés de votre confiance, aveuglés par l'amour de l'or, ou plutôt trompés par un faux zèle pour vos intérêts, compromettent votre renommée, excitent contre vous les soulèvements et les murmures, et préparent à votre nom, à vos services, à vos vertus, la honte de se voir flétris un jour par cette tache ineffaçable d'une indigne cupidité. Pasteurs vénérables, descendez quelquefois des hauteurs de votre ministère, oubliez s'il le faut le soin même des âmes, et ne craignez pas de vous abaisser à des détails qui intéressent de si près votre gloire et votre dignité; demandez à ceux à qui vous confiez le soin temporel de vos églises, demandez-leur compte de leur administration, sachez de quelle source découle cet argent qu'ils ont réuni, si à leurs réponses vous sentez votre conscience



réclamer, et rougir votre délicatesse, repoussez de pareilles offrandes avec indignation, et dites-leur, comme celui qui vous sert toujours de modèle : Emportez d'ici cet argent, et ne faites plus de la maison de mon Père la maison d'un infâme trafic : *Auferte ista hinc et nolite facere domum Patris mei domum negotiationis.* (Joan., II, 16.)

#### QUATRIÈME CONFÉRENCE.

##### SUR L'INDULGENCE MUTUELLE ENTRE LES PRÊTRES.

La loi que Jésus-Christ a donnée à la terre est une loi de charité, de bienveillance et de support; non-seulement elle apaise les ressentiments, étouffe les haines, éteint les vengeances, mais elle arrache encore du cœur de l'homme jusqu'aux germes les plus faibles et les plus inaperçus de l'aigreur et de la malignité. Elle prend sous sa défense toutes les misères à la fois, et elle ne permet ni les dédains pour la faiblesse, ni les dérisions pour les travers, ni, sans une autorité spéciale, pour les égarements mêmes, l'indignation et les censures. Mais c'est surtout entre ses propres ministres que la religion veut faire régner cet esprit de douceur, de bénignité, de condescendance; c'est à ses ministres qu'elle recommande de se prévenir par des témoignages réciproques d'estime, d'affection et d'honneur, et quand, suivant la prédiction de leur divin Maître, ils ne doivent attendre des enfants du siècle que les mépris et les outrages, elle veut que du moins ils trouvent leur consolation et leur appui dans leurs sentiments mutuels et dans les doux liens d'une charité fraternelle. Cependant, Messieurs, n'avez-vous pas eu plus d'une fois à gémir en voyant mise en oubli une loi qui doit être si chère aux ministres d'un Dieu doux et humble de cœur? N'avez-vous pas rencontré de ces hommes qui, sans égard pour le caractère sacré dont ils sont revêtus, l'outragent dans leurs frères en poursuivant sans pitié leurs imperfections ou leurs écarts par des railleries ou du mépris? Malignité sans excuse, aigreur coupable entre les prêtres sur laquelle la piété verse si souvent des larmes! Donnons quelques réflexions à ce sujet important et pénétrons-nous de la nécessité de cette indulgence mutuelle à laquelle nous rappellent également le sentiment de la justice et celui de la foi.

Je me garde bien de supposer, Messieurs, que le cœur d'un prêtre puisse jamais s'ouvrir à l'horrible passion de la haine, ni que des lèvres tant de fois arrosées du sang de Jésus-Christ en distillent jamais le poison; mais je parle d'un prêtre qui, sans autre cause que sa malignité, sans autre but que celui de la satisfaire, tient ouvert sur la conduite de ses confrères un œil plein de rigueur, prétend les suivre dans leurs écarts, les surprendre dans leurs faiblesses, démêler les ressorts cachés que font mouvoir leurs passions, leur caractère, ou leur hu-

meur, et se plaît à répandre chaque jour au dehors les fruits amers de ses observations et de sa déplorable sagacité. Or, le sentiment de la justice seul ne devrait-il pas suffire pour arracher de son cœur ce levain d'aigreur et de malice, et lui inspirer pour leurs défauts ou leurs égarements mêmes la commisération et l'indulgence? Car je vois ici un tribunal, un juge, des accusés, j'entends prononcer une sentence; mais où est la justice qui a dressé ce tribunal, qui a nommé ce juge, qui a cité ces accusés, qui a ratifié cet arrêt? Ce tribunal est-il établi, comme par l'Esprit-Saint, sur la sagesse et l'équité, est-ce la clémence qui lui sert d'appui? *Justitiam et judicium preparatio sedis ejus* (Psal. LXXXVIII, 15), *firmabitur clementia thronus ejus.* (Prov., XX, 28.) Non, Messieurs, c'est sur les plus fragiles ou les plus méprisables soutiens que ce tribunal repose; c'est la légèreté, c'est le caprice, c'est le dédain, c'est l'antipathie qui lui servent de fondement. Que l'on voie des mondains ennemis du nom de Jésus-Christ, en citer à leur jugement les ministres, les poursuivre par d'odieuses accusations, suspecter leur zèle, dénaturer leurs intentions, travestir leurs discours, triompher de leurs imprudences, calomnier leurs vertus; c'est une destinée qui n'a pas de quoi les surprendre, et leur divin Maître les a depuis longtemps préparés par avance aux injustices du monde, à ses dédains et à ses outrages. Mais que ce soit au milieu même du sanctuaire, par les mains de ses propres frères qu'un prêtre voie dresser le tribunal où l'on va traîner ses talents pour les rabaisser, ses services pour les flétrir, sa régularité pour la rendre suspecte, ses fautes enfin, et peut-être ses égarements pour en réveiller le souvenir et en perpétuer la honte, est-ce de là que la justice fera jamais entendre ses oracles?

Quel est ce juge? est-ce un des princes de la maison de Dieu, chargé de veiller sur le sanctuaire, d'en maintenir la dignité, de repousser sans relâche tout ce qui pourrait en compromettre l'honneur? Ah! ne craignez point de ceux qui par amour pour l'Eglise ont consenti, dans les jours de son adversité, à se courber sous ce pesant fardeau; ne craignez ni la malignité des censures, ni l'amertume des reproches. Ils sont juges, il est vrai, mais ils sont pères, et leur cœur au milieu des plus justes sujets de la plainte en conserve toujours les sentiments, comme leur bouche toujours en sait employer le langage. Mais ici c'est un frère qui censure son frère, un égal qui veut rabaisser son égal. Peut-être un inférieur placé dans les derniers rangs de la sainte milice et qui par ses discours méprisants ou malins, se venge d'une supériorité qui l'importune et se console de son obscurité. Est-ce un de ces prêtres, l'ornement et la consolation de l'Eglise, qu'un zèle brûlant dévore, qui consument leur vie à d'infatigables travaux et consacrent à la religion d'honorables et rares talents? Ah! de tels prêtres s'alligent des maux du sanctuaire, pleurent sur



ses scandales, mais ne prennent que Dieu pour confident de leurs douleurs. Mais ici c'est un prêtre qui remplit, il est vrai tous les devoirs dont l'intérêt ou la nécessité lui font une loi rigoureuse, mais qui échappe à tout travail pénible, reporte sur ses frères les plus lourds fardeaux, déguise sous un silence prudent le secret de sa médiocrité et n'en est que plus inexorable pour reprendre dans des confrères laborieux et pleins d'ardeur, des imperfections ou des fautes dont sa lâche inutilité n'a jamais à redouter le péril; c'est lui qui condamnera sans pitié des entreprises que n'a pas couronnées les succès, des écrits et des discours pieux, où le goût peut trouver à reprendre, un zèle que la sagesse ne guide pas toujours, des faiblesses, enfin, inséparables d'une nature dont il faut bien que la piété sacerdotale elle-même consente à reconnaître la fragilité.

Est-ce un prêtre qui puisse sans confusion ouvrir à tous les regards l'histoire de sa vie, dont l'enfance, comme celle de Samuel, fut protégée à l'ombre du sanctuaire, dont la jeunesse, comme celle de David, terrassa les ours et les lions, c'est-à-dire les ennemis de sa foi et de son innocence; enfin, qui relève, comme Onias, la dignité sacerdotale par la gravité de sa conduite, la sagesse de ses discours, l'éclat de ses vertus? Ah! Messieurs, cet homme si sévère pour ses frères eut peut-être plus d'une fois besoin lui-même d'indulgence; cet homme, qui éclate contre leurs défauts avec tant d'indignation, qui traite leurs imperfections les plus excusables avec tant de mépris et de hauteur, ne doit peut-être la sévérité de son langage qu'aux précautions dont il enveloppa ses faiblesses, et serait couvert de rougeur s'il échappait un seul mot à l'indiscrétion, ou à l'imprudence; ainsi, c'est lui, si souvent infirme, qui ne vent pas compatir à l'infirmité; c'est lui dont les services, les talents aussi bien que les vertus, portent l'empreinte d'une médiocrité constante, c'est lui qui, quand il s'agit de ses frères, ne peut plus souffrir la tache la plus légère. Il lui faut dans la conduite, la perfection; dans les ouvrages, le génie; dans le zèle, l'héroïsme. Enfin, c'est lui qui peut-être compte dans sa vie certaines époques pleines de honte, certaines chutes qu'il a fallu effacer par les larmes du plus amer repentir, et qui, prenant un soin coupable d'étudier l'histoire de ses frères, en révèle les circonstances les plus inconnues, en parcourt les plus attristants détails, et fait gloire du privilège de ses impitoyables souvenirs.

Quel aveuglement et quelle injustice! Il sait qu'il est rempli d'imperfections et de misères; ne s'est-il pas dépouillé du droit de les condamner dans ses frères? Il se plaint de leur caractère; ne faut-il pas supporter le sien? De la bizarrerie de leur humeur, n'a-t-il pas sa ses caprices et ses inexplicables variations? De leurs vivacités et de leurs brusqueries; n'a-t-il pas ses violences et ses emportements? Qui sait d'ail-

leurs si la passion ou le préjugé n'obscurcissent pas son jugement ou ne lui montrent pas sous des traits odieux des qualités qui méritent son estime, ou des vertus qu'il devrait imiter; et s'il ne donne pas le nom de lâcheté à la prudence, d'obstination à la fermeté, de scrupule à l'exactitude, de bassesse à l'humilité? Non, Messieurs, un prêtre ne peut, sans blesser la justice, oublier une charitable indulgence à l'égard de ceux que la religion a honorés comme lui du plus auguste caractère; pour s'en convaincre, il n'a qu'à rentrer dans son cœur, en observer les penchants et en étudier les faiblesses; c'est à lui que l'Esprit-Saint dira plus fortement qu'aux enfants du siècle: Ne touchez pas à ceux que je me suis consacrés, et n'attaquez pas dans vos mépris des hommes que j'ai chargés de publier mes oracles: *Nolite tangere christos meos et in prophetis meis nolite malignari.* (Psal. CIV, 15.)

Mais c'est surtout, Messieurs, quand nous nous pénétrons des pensées de la foi, que nous sentons vivement quelle est cette indulgence mutuelle dont les prêtres doivent se faire une loi. En effet, quelques imperfections que nous puissions remarquer dans ceux que Jésus-Christ a associés comme nous aux augustes fonctions de son sacerdoce, toutefois le caractère sacré dont ils sont honorés, la fragilité qui même pour les anges de la terre est l'inévitable apanage des enfants d'Adam, enfin les étroits rapports qu'établissent entre eux et nous même nature, mêmes devoirs, même espérance, tels sont aux yeux de la foi les titres qui doivent leur assurer de notre part support et bienveillance; c'est-à-dire qu'ils sont prêtres et nous devons les respecter, ils sont hommes et nous devons les plaindre.

Ils sont prêtres. Non, ni la volonté de l'homme, ni la corruption même ne peuvent effacer ce sacré caractère, et si les imperfections et les fragilités en affaiblissent l'éclat, la foi ne lui conserve pas moins tous ses droits à notre vénération et à nos hommages. Hélas! où en serions nous s'il suffisait à un prêtre d'être faible pour être dégradé? Oui, cet homme dont le caractère vous éprouve, dont la tiédeur vous fait gémir, dont la légèreté vous scandalise, dont l'orgueil vous révolte, cet homme est prêtre comme vous, comme vous l'ambassadeur de Jésus-Christ, l'interprète de ses oracles, le dépositaire de sa puissance; et ce souvenir seul devrait, quelque justes que soient vos plaintes, adoucir votre aigreur, modérer votre indignation, mêler enfin aux emportements mêmes de votre zèle, je ne sais quoi de circonspect et de respectueux que commandent une dignité si vénérable et de si glorieux privilèges. Mais non, nous nous le rappelons peut-être tant que nous le voyons dans le temple chantant les louanges de Dieu, montant au saint autel, distribuant aux fidèles le pain de la sainte parole; et fasse le ciel que ces saintes fonctions lui soient toujours un rempart contre nos ressentiments et nos censures! D'ailleurs, à



peine est-il rendu au commerce de la vie, que l'homme de Dieu n'est plus pour nous qu'un homme ordinaire, que nous traitons sans égard, que nous condamnons sans ménagement, que nous déchirons sans pitié. Sont-ce là les leçons de la foi; est-ce sur ces principes que nous dirigeons les âmes confiées à notre sollicitude? Non, nous leur apprenons à respecter ceux que la Providence a revêtus de puissance et d'honneur, à les révéler comme les images de Dieu même, à mesurer la gravité de l'offense sur la grandeur de celui qu'ils ont offensé. Nous disons à un fils, c'est votre père; à un serviteur, c'est votre maître; à un sujet, c'est votre roi; appliquons-nous la même loi, et si jamais les torts d'un collègue dans le sacerdoce, ses inconséquences ou ses travers soulevaient dans notre âme l'indignation, le dégoût, le mépris, disons-nous : Il est prêtre ! et ce mot seul apaisera tous les ressentiments, vaincra toutes les répugnances, fera taire tous les débits.

Oui, Messieurs, il est prêtre, et il faut le respecter; mais il est homme aussi, et il faut le plaindre.

Que notre condition serait digne d'envie si la vocation qui nous sépare des enfants du siècle nous séparait désormais de leurs illusions et de leurs erreurs! Si notre dignité, qui nous rend redoutables aux démons, nous mettait nous-mêmes pour jamais à l'abri de leurs atteintes! Si, comme Moïse, une fois appelés, jamais nous ne tournions nos regards vers la terre d'Égypte, ou si, comme les apôtres, nous abandonnions sans retour nos barques et nos filets! Mais, hélas! nous sommes avertis chaque jour de nos périls et de notre faiblesse; chaque jour nous reconnaissons que si Dieu nous a confié les richesses de sa puissance et de son amour, nous portons ce trésor dans des vases fragiles; et qu'il nous faut aussi lutter sans relâche contre la chair et le sang, combattre les puissances invisibles, châtier un corps rebelle; et souvent la même bouche qui a reproché aux pécheurs leurs égarements et fait descendre le repentir dans leurs cœurs, est forcé de s'ouvrir pour nous-mêmes aux plus humiliants aveux, et d'implorer pour nous à notre tour grâce et miséricorde. Tels sont, Messieurs, nos gémissements à la vue de nos fragilités; c'est ainsi que, dans nos chutes mêmes, la conviction de notre misère prévient l'exécès de la tristesse et de l'abattement, et ranime notre courage. Nous sommes si habiles à trouver des prétextes pour excuser nos défauts à nos propres yeux; nous faisons valoir la force des circonstances, la violence de la situation, la vivacité du caractère, l'entraînement de la nature; ces excuses, qui nous paraissent si solides pour affaiblir nos torts, n'ont-elles plus de force quand il s'agit de notre frère, et ne saurions-nous trouver pour lui cette indulgence si facile et cette commisération si tendre? L'habitude, à nous entendre, est plus forte que nos résolutions? est-il plus facile pour lui de se

soustraire à son empire? Nous ne saurions arracher de notre cœur nos préventions et nos antipathies; avons-nous le droit d'exiger de lui plus de succès ou de courage? Nous espérons que la grâce, nos efforts et le temps triompheront enfin de nos penchants, de notre humeur, de notre caractère; ces miracles ne seront-ils réservés que pour nous, et refuserons-nous à notre frère de concevoir pour lui les mêmes espérances? Hélas! ces bizarreries, ces négligences, ces écarts contre lesquels vous montrez un zèle si ardent et faites entendre des plaintes si vives, il les condamne peut-être avec plus de rigueur que vous, il en gémit avec plus d'amertume. Pensez-vous qu'il paye si souvent au Seigneur le tribut accoutumé de ses prières sans avoir, comme le Prophète, sans cesse présent à sa pensée le souvenir de ses faiblesses, qu'il monte si souvent au saint autel sans demander que le feu de la charité qui en consume la victime purifie aussi son cœur de son ardeur trop vive, de ses goûts trop frivoles, peut-être de son attachement au siècle, du désir de la gloire, de la soif des honneurs? Qu'il parle si souvent aux âmes que Dieu lui confie, de la patience dans les humiliations, de la résignation dans les peines, sans gémir de voir que sa vivacité présente chaque jour entre ses leçons et sa conduite une déplorable contradiction? Cependant Dieu le supporte avec longanimité, que dis-je, il lui pardonne; serez-vous le seul inflexible, et vos rigueurs décourageront-elles un prêtre imparfait, mais animé des plus généreux désirs, quand la douleur qu'il éprouve, en se voyant si faible, devrait trouver son adoucissement dans votre support et dans votre indulgence?

Ah! Messieurs, cette indulgence mutuelle, notre Maître nous en a fait la loi, et notre cœur ne peut se rappeler le moment où Jésus-Christ nous a donné ce précepte, sans éprouver le plus vif attendrissement; oui, c'est à sa dernière cène, et quand, près de mourir, il oubliait ses intérêts pour ne songer qu'aux nôtres, c'est après nous avoir confié la plus incroyable puissance, c'est à cette dernière heure si chère au souvenir d'un prêtre, que Jésus-Christ qui, durant sa vie mortelle, avait tant de fois publié la loi de la charité, voulut en intimer à ses prêtres une obligation plus expresse encore. Les apôtres, c'est-à-dire les premiers prêtres, étaient seuls avec lui; il leur disait ses derniers secrets; et c'est dans ce dernier épanchement de sa divine amitié que, prévoyant les maux qui attendaient des amis si chers, les outrages, les persécutions, les supplices que leur réservait le monde, il veut qu'ils trouvent leur consolation et leur force dans les liens d'une vive et indissoluble charité: mon précepte, c'est que vous vous aimiez les uns les autres; si vous l'observez, vous serez mes amis: *Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem; vos amici mei estis si feceritis quæ ego præcipio vobis.* (Joan., XV, 12.)



## CINQUIÈME CONFÉRENCE.

## SUR LE SENTIMENT DE LA DIGNITÉ SACERDOTALE.

C'est Dieu lui-même qui, après avoir établi parmi les hommes la distinction des rangs et les conditions inégales, a voulu que la puissance fût relevée par un brillant appareil, afin que les peuples rappelés sans cesse au respect qu'ils doivent à l'autorité par la splendeur qui l'environne, lui rendissent une obéissance plus prompte et plus facile, et que les grands eux-mêmes, avertis de leur élévation par cet éclat et cette pompe, en fussent plus courageux contre des passions qui menacent de les rabaisser et de les avilir. Il est vrai, la religion, quelle que soit la puissance qu'elle confie à ses ministres et la hauteur où elle les fait monter, leur interdit le faste et les ornements frivoles, ne les distingue des enfants du siècle que par la simplicité de leurs vêtements et leur grave modestie, et ne leur permet que dans l'exercice de leurs fonctions augustes les recherches et les profusions d'une sainte magnificence. Toutefois, si elle refuse à leur élévation les soutiens extérieurs, elle veut qu'ils n'en soient que plus vigilants à la maintenir et à la défendre, elle veut que le souvenir de leur dignité leur donne au milieu des hommes irreligieux, de leurs dédains et de leurs outrages, une sainte fierté et une généreuse indépendance; au milieu des hommes vulgaires, une noble gravité et une prudente circonspection; enfin au milieu des puissants du siècle, une réserve qui les sauve d'une coupable condescendance et d'un honteux avilissement.

En un mot, un prêtre doit conserver le sentiment de sa dignité avec les impies, avec le peuple, avec les grands.

Je ne veux point, Messieurs, considérer ici le prêtre livré aux nobles et saintes fonctions dont la religion lui a commis l'emploi, ni craindre qu'il ne descende et ne se dégrade, quand tout, dans le ministère qu'il remplit, le rappelle à sa grandeur. Non, s'il chante les louanges de Dieu, il ne voudra point, par une légèreté scandaleuse, alarmer la conscience des peuples et déshonorer le titre de leur médiateur; s'il monte au saint autel, son maintien respectueux et son profond recueillement imprimeront dans tous les cœurs une terreur salutaire; s'il va s'asseoir au tribunal sacré, ses yeux baissés, son front serein, sa démarche modeste diront que c'est un ange de paix chargé de réconcilier la terre avec le ciel, et de faire entendre aux affligés le langage de consolation, aux pécheurs celui de la miséricorde.

Mais s'il quitte la maison du Seigneur, et que, guidé par son zèle pour les âmes ou sa charité pour le malheur, il se voie contraint de pénétrer dans ces demeures d'où la crainte de Dieu est bannie, où l'on ne connaît la religion que pour la blasphémer, ses dogmes que pour leur faire outrage, ses fêtes enfin et son culte que pour les couvrir de dérision et de mépris, de quelle constance n'au-

ra-t-il pas besoin et à quelles épreuves sa dignité ne doit-elle pas s'attendre! Tantôt il y rencontre des hommes ennemis de cette religion dont il est le ministre, armés contre le sacerdoce de préjugés et de défiances, et dont la vue de son vêtement seul excite le dédain ou enflamme la haine; il faudra qu'il subisse l'amertume de leurs railleries, la fierté de leurs réponses, l'insolence de leurs regards; c'est quelquefois à leur tribunal qu'il se verra contraint de plaider la cause de la religion elle-même, de réclamer contre son oppression, d'en exposer le dénuement et la détresse, de solliciter quelque allègement à ses malheurs. Toutefois, dans cette abjection apparente, sa noblesse ne l'abandonnera point: il se courbe, sans se plaindre, sous une humiliation dont il connaît le véritable auteur; il adore en secret une justice qui ne frappe jamais plus sévèrement les peuples que quand elle livre la religion et ses ministres à l'avilissement. Mais en s'humiliant ainsi devant Dieu, il ne perd devant les hommes rien de sa dignité. Il ne répond pas aux dédains par le dépit et par l'aigreur, et moins encore par les emportements à la hauteur et à l'arrogance; mais la noblesse de son maintien, la sérénité de son front, la modération et la fermeté de son langage, tout montre qu'il sait qu'il est des opprobres que les leçons et les exemples de son maître ont depuis longtemps ennoblis, que l'honneur a dans son cœur un asile d'où les dérisions et les outrages des hommes ne sauraient l'arracher, et qu'enfin la honte n'est pas à subir le mépris, mais à le mériter.

Du moins n'exigez pas de lui que jamais l'impiété en crédit le voie grossir la foule de ses adulateurs, qu'il aille en attendre un sourire, en solliciter un regard, qu'il compte au nombre de ses jours glorieux ceux où elle lui permet de s'asseoir à sa table. Non, jamais un prêtre, pénétré du sentiment de sa dignité, ne se montrera jaloux d'une pareille gloire. Que pour l'intérêt de la religion, pour le salut des âmes, pour le triomphe de la justice, pour le soulagement de l'infortune, il lui faille assiéger les avenues du crédit et de la puissance, consumer de longues journées en démarches et en sollicitations, affronter les mépris, essayer les rebuts, il pourra, près de l'impiété même, se condamner à de tels sacrifices: car les vues célestes qui le guident, les intérêts qui l'animent, le relèvent et l'ennoblissent dans cette apparente humiliation. Mais s'il ne s'agit plus que de lui, de son élévation, de sa fortune, il s'éloigne et va chercher dans sa chère solitude et dans les humbles fonctions de son ministère une obscurité qui sert de rempart et de sauve-garde à sa dignité.

Toutefois, Messieurs, même loin de ces hommes irreligieux, de leur aversion et de leurs dédains, en ne vivant qu'au milieu des enfants de la foi qui vénèrent le ministère saint dont il est revêtu, qui recourent à sa puissance, qui écoutent ses leçons, ou du moins qui n'ont pas entièrement effacé



de leur cœur les traditions honorables que leurs pères leur ont transmises, et en qui survivent encore, après tant d'excès et de fureur, quelque amour pour la religion, quelque obéissance à ses lois, quelque respect pour ses ministres, même avec les chrétiens, le prêtre a besoin de veiller sur sa dignité et de l'entourer constamment d'une sage circonspection et de justes réserves.

Le prêtre est redevable à tous. L'habile et l'ignorant, l'homme caché dans une condition obscure, et celui qu'environne l'éclat des dignités et des honneurs, le pauvre habitant d'une chaumière, le somptueux habitant d'un palais, tous ont un droit égal à l'intérêt de son cœur, aux sacrifices de son zèle; il est le serviteur de tous : *Omnium me servum feci.* (I Cor., IX, 19.) Mais si c'est de saint Paul qu'il a reçu l'exemple de ces généreux sentiments et de ce noble langage, c'est aussi de ce grand apôtre qu'il apprend à se montrer vénérable aux yeux des grands et des petits, et à maintenir toujours l'honneur et la dignité de son divin ministère : *Ministerium meum honorificabo.* (Rom., XI, 13.)

Sans doute, Messieurs, ceux que la Providence a placés dans des rangs vulgaires, doivent trouver près de nous des égards et de la bienveillance; s'ils sont pauvres, la pauvreté les ennoblit à nos yeux; s'ils gémissent sous un travail pénible, nous devons à leurs fatigues une tendre commisération; s'ils confient aux spéculations du commerce l'espoir de leur fortune, nous devons accompagner leur probité industrielle de nos bénédictions et de nos vœux. Mais quelque justes que soient les démonstrations de notre intérêt, elles doivent être réglées par une prudente circonspection et une sage retenue. Que ne pas craindre en effet pour la dignité d'un prêtre qui, oubliant le rang honorable où le sacerdoce l'a fait monter, va chercher, parmi des hommes séparés de lui par leurs intérêts, leurs goûts et leur langage, ses familiers et ses amis! Croyez-vous qu'il y conserve longtemps cette réserve dans le maintien, cette sagesse dans les discours, ce respect pour lui-même que lui commandent l'honneur du sacerdoce et la conscience de sa propre grandeur? Comment l'espérer quand tout y conspire à lui ravir ce goût des bienséances, cette politesse aimable, cette délicatesse de sentiments, cette élévation de pensées dont, à l'école du sanctuaire, les avis de ses maîtres vénérables, les exemples de ses jeunes amis, les conseils de la piété elle-même lui donnèrent jadis la leçon et lui inspirèrent le goût? S'il consent à se mêler à ces conversations interminables, dont le moindre péril pour lui est l'absence de tout intérêt et une fastidieuse uniformité, que de vaines considérations, que de détails méprisables, que d'anecdotes scandaleuses! Est-ce lui qui rappellera l'entretien à des sujets plus graves, à des vérités plus utiles, quand la familiarité à laquelle il consent à descendre le dépoille de toute

autorité et le force peut-être à garder un honteux silence au milieu des objections les plus futiles contre la religion, ou des plus grossières dérisions contre ses ministres? S'il faut qu'il les entende discuter sur leurs intérêts temporels, sur le produit de leurs domaines, sur les spéculations de leur négoce, sur les succès de leurs industries; s'il faut qu'il soit le confident de leurs projets, de leurs craintes, de leurs espérances, quelles basses inclinations, quelle avidité honteuse, quel amour de l'or et quelle idolâtrie, et peut-être quel oubli des premières lois de la justice, de l'honneur, de la délicatesse! Est-ce lui qui fera parler la probité, qui réveillera la conscience, qui dira que les trésors ne servent de rien, et que la justice seule délivre de la mort, que la cupidité est la source de tous les maux, et qu'enfin il ne sert de rien à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme, lui qui en se confondant avec ces hommes attachés à la terre devient grossier et terrestre comme eux, et ne se souvient des choses du ciel que lorsqu'il est dans la maison de Dieu, et qu'un devoir inévitable et peut-être un triste intérêt lui en rappellent le langage?

S'il s'assoit avec eux, et surtout s'il se mêle aux nombreux convives que rassemble autour d'une table somptueuse une fête de famille ou quelque joyeux souvenir, quel bruyant éclat, quelle agitation et quel tumulte, quelles provocations à l'intempérance, quelle honteuse rivalité, et peut-être quelles méprisables équivoques, quels odieux bons mots, et dans d'indignes couplets, quel oubli de toute réserve et de toute pudeur! Est-ce lui dont le front sévère et la sainte autorité saura calmer cette ardeur, captiver cette pétulance, imprimer à cette audace effrontée le respect et la pudeur; ou du moins est-ce lui qui, s'arrachant soudainement à ces coupables joies, réclamera, par sa fuite, contre ce mépris public des premières lois de la bienséance et de l'honneur? Non, Messieurs, n'attendez point ce courage d'un prêtre qui, familiarisé depuis si longtemps avec des hommes ignorants ou sans culture, s'est accoutumé à voir leur grossièreté sans dégoût, leurs faiblesses sans scandale, leurs vices sans douleur, et compte pour rien l'avisement de sa dignité, pourvu que l'on vante la facilité de son humeur et l'indulgence de son caractère.

Sans doute, Messieurs, ce n'est pas à nous qu'il convient d'être orgueilleux et fiers : nous trouvons des leçons trop pressantes d'humilité dans l'Évangile dont nous sommes les ministres, dans les exemples de notre adorable Maître, dans la vue de notre appauvrissement et de notre détresse. Mais, puisque Dieu nous a choisis pour être les dépositaires de ses oracles, les interprètes de sa loi, l'intérêt même des peuples, vers lesquels il nous envoie, exige que nous conservions à notre dignité son éclat pour assurer à ses décrets une plus prompte et



plus facile obéissance ; il faut que, comme d'autres Moïses, le peuple ne nous voie que de loin, et que si nous abandonnons un moment nos retraites et descendons de nos hauteurs, que ce soit, non pour nous mêler à ses intérêts profanes, moins encore pour prendre part à ses frivoles satisfactions, mais pour lui parler de Dieu, tonner contre ses vices, encourager ses vertus. Sans doute, quand saint Paul exige avec empire que les fidèles considèrent dans les apôtres les ministres de Jésus-Christ et les dispensateurs de ses mystères, il n'a pas oublié ni leur humble origine, ni leurs barques, ni leurs filets : *Sic nos existimet homo ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei.* (I Cor., IV, 1.)

Mais c'est surtout au milieu du monde, parmi les grands et les riches du siècle qu'un prêtre à besoin de conserver le sentiment de sa dignité. Commençons par reconnaître, Messieurs, qu'il est même au milieu du monde, de vrais enfants de la foi qui, ne connaissent de vrais biens que les biens invisibles, d'espérances solides que les espérances immortelles, environnent de leurs respects le divin sacerdoce, d'où découlent les seules grâces et les seuls trésors auxquels ils attachent du prix, et qui font gloire d'honorer dans le prêtre le Dieu dont il est ici-bas le représentant et le ministre ; dans un tel monde ne craignons pas pour la dignité du prêtre, craignons plutôt pour son détachement et son humilité.

Mais je parle ici d'un monde qui, enfoncé dans les intérêts périssables, n'estime que ce qui nourrit l'orgueil, satisfait la cupidité ou enchante les sens, d'un monde qui, ne connaissant ni pensées graves, ni goûts sérieux, ni réflexions profondes, se laisse amollir par la volupté, entraîner par la coutume, étourdir par la frivolité, d'un monde enfin qui, peut-être instruit par nos longs malheurs, n'insulte plus à la religion par ces discours, mais l'outrage plus vivement par son oubli et son dédaigneux silence ; ne blasphème plus ses mystères, mais transgresse sans pudeur ses plus saintes lois ; n'outrage plus ses ministres, les introduit même quelquefois dans ses cercles, mais leur fait payer par une assiduité servile ou une basse complaisance sa tolérance ou son accueil. Or, Messieurs, dans un tel monde, quel danger pour un prêtre d'y perdre bientôt le sentiment de sa dignité ! Et comment ne pas craindre pour lui, lorsque ses goûts, sa condescendance, sa faiblesse peut-être le conduisent au milieu des enfants du siècle pour s'occuper de leurs intérêts, partager leurs sollicitudes, payer à leurs convenances un tribut inévitable, ou même chercher dans leur entretien et leur commerce ce qu'il appelle une distraction innocente et un nécessaire délassement ?

Je ne veux pas ici refuser d'ajouter foi au langage si ordinaire aux prêtres engagés dans les sociétés du monde. Je suppose avec eux qu'un prêtre s'y voit toujours entouré de considération et d'égards, que jamais

son habit et ses fonctions n'y sont exposés aux railleries et aux sarcasmes, qu'on n'en est point venu avec lui à cette familiarité commode qui le laisse entrer sans qu'on y pense et sortir sans être aperçu, qui lui a pour toujours assigné la place du dernier convive, comme inévitablement la sienne, enfin qui ne le désigne plus que par un nom vénérable, sans doute, puisqu'il est propre à son état, mais devenu pour lui, par une application facile ou dédaigneuse, un titre vulgaire sans importance et sans honneur. Mais pour qu'un prêtre sente sa dignité compromise, est-il besoin de cette indifférence affectée, de ces rebuts publics, de ces témoignages indubitables de mépris ? Non, Messieurs, et ces humiliations extérieures qu'on lui épargne souvent, peut-être, et qu'après tout on pourrait excuser, en les attribuant à la légèreté, à la distraction, au caprice, ces humiliations ne sont pas celles que je redoute le plus pour lui ; mais la dégradation que je crains est celle dont il sera lui-même le complice, ou plutôt qu'on ne pourra imputer qu'à lui seul. Vous le verrez, au lieu d'entourer sa dignité de circonspection et de sagesse, l'avilir par ses airs dissipés et ses goûts frivoles, la traîner au milieu des intrigues des mondains, lui faire parler leur langage, adopter leurs maximes, vanter peut-être leurs coupables désirs. Est-ce un prêtre, et reconnaissez-vous sa dignité sous cet habit léger, dont les formes empruntées à l'élégance de la mode effacent si bien du sacerdoce tout soupçon et tout souvenir ? A peine entre-t-il dans le cercle où il est depuis longtemps attendu, qu'il s'annonce par sa démarche assurée, son ton ferme, ses vives saillies, l'éclat bruyant de sa gaîté ; c'est lui qu'on attend pour ranimer une conversation près de s'éteindre, par ses traits malins, ses anecdotes et ses bons mots ; c'est lui qui complète et anime par sa présence ces jeux et ces amusements équivoques que la gravité dédaigne et dont s'alarme la pudeur, ou qui prend place familièrement et sans s'étonner à côté de l'immodestie étalant sans contrainte les plus coupables atours. Il s'intéresse aux progrès du luxe, vante les recherches de la mollesse. Il a lu et juge tous ces livres qu'enfante chaque jour parmi nous la corruption ou la malice. Le théâtre lui même ne lui est pas étranger : il en parle avec intérêt, pèse les auteurs et leurs vils instruments dans la balance, et fixe gravement entre eux les places et les rangs.

Quelle honte pour un prêtre de se laisser entraîner à ces lâches condescendances, et, pour défendre sa dignité, de ne pas puiser dans sa foi une force que les enfants du siècle trouvent si souvent dans leur seule raison ! Quel crime de flétrir lui-même, dans le sacerdoce de Jésus-Christ, la gloire la plus éclatante et les privilèges les plus hauts auxquels l'homme ici-bas puisse prétendre !

Au reste les mondains eux-mêmes, pour qui ce prêtre léger et frivole se dépouille de



sa gloire et semble déchirer ses titres de noblesse, le paient de tous ses sacrifices par de secrets mépris. Est-ce lui pour qui les cœurs s'ouvrent à la confiance? Est-ce lui dont on veut, dans des occasions graves, interroger la prudence et suivre les conseils? Mais surtout est-ce près de lui que le malheur veut trouver sa consolation, la faiblesse son soutien, le repentir son espérance? Non, il oublie qu'il est prêtre, et les mondains l'oublient à leur tour : ils l'appelaient pour être le compagnon de leurs plaisirs, le convive de leurs festins et l'âme de leurs fêtes; mais s'il s'agit de réfléchir et de délibérer, on l'exclut comme un homme sans conséquence, dont il faut, dans des affaires sérieuses, écarter la dissipation et la frivolité.

Gardons notre dignité, Messieurs; si nous nous ne consentons à nous en dépouiller nous-mêmes, nul ne pourra nous la ravir. Les passions et l'impiété ont vainement essayé contre elle leurs artifices et leurs fureurs. Nous l'avons conservée plus belle, plus brillante au milieu des outrages, des proscriptions, de l'indigence et des menaces de la mort. La guerre l'a respectée; défendons-la contre les dangers de la paix : que le sentiment de notre dignité rende notre zèle plus ardent, notre charité plus active, notre fidélité plus courageuse, et si jamais survenait une de ces tentations violentes où la foi la plus vive s'obscurcit, où le courage le plus ferme chancelle; si jamais il venait un moment où nous viissions nos promesses, nos résolutions et tous les biens les plus chers d'un bon prêtre emportés et comme engloutis par l'orage, dans ce naufrage universel, qu'une pensée du moins survive et nous soutienne encore : Voudrais-je à ce point avilir ma dignité et perdre mon honneur?

## SIXIÈME CONFÉRENCE.

### MARQUES D'HUMILITÉ DANS UN PRÊTRE.

Qu'il est difficile, Messieurs, de concilier le sentiment de notre dignité avec une humilité véritable! Qu'il est à craindre que l'éclat dont la religion nous environne, la puissance qu'elle nous confie, l'autorité qu'elle assure à nos leçons ne servent d'aliment à notre vanité, et que nous ne détournions au profit de notre amour-propre un encens que la piété ne veut adresser qu'au Dieu dont nous sommes les ministres. Nous avons beau reconnaître deux hommes en nous, établir entre l'homme du péché, dont nous déplorons les faiblesses, et l'homme de Dieu, dont nous exaltons les privilèges, une distinction délicate, notre orgueil se plaît trop souvent à les confondre tous deux dans un même intérêt, ou plutôt c'est le premier qui lui est cher avant tout et en faveur duquel il réussit trop souvent à faire pencher la balance. Et voilà, Messieurs, le sujet des inquiétudes d'un prêtre fidèle, de ses gémissements et de ses larmes. Il connaît les subtilités de l'orgueil, il en

redoute les surprises, il craint que cette maligne influence, corrompant ses desseins, ses entreprises, ses vertus, ne le rende indigne de la seule récompense à laquelle il prétende, du seul regard dont il soit jaloux. Aussi, dans la juste défiance que lui inspire la vue de tant de périls et le sentiment de sa faiblesse, son humilité se plaît à chercher des leçons près de la prudence, de l'expérience et du savoir, et elle y trouve son appui le plus sûr comme son plus doux repos. En un mot, s'il est véritablement humble, un prêtre, dans l'exercice de son zèle, s'oublie lui-même et consent à écouter les autres.

Travailler uniquement pour Dieu, ne chercher que sa gloire, ne se réjouir que pour lui des fruits de son ministère, comme s'attrister pour lui seul de sa stérilité, ambitionner non l'estime des hommes, mais leur amendement, non les témoignages de leur admiration, mais ceux de leur repentir, ne voir enfin dans les âmes d'autre titre à notre affliction que leurs inclinations honteuses, à notre empressement que leur faiblesse, à nos sollicitudes que leurs périls, à notre respect que leurs vertus; voilà, Messieurs, ce zèle pur et désintéressé qui, dans un prêtre, est toujours inséparable d'une véritable humilité. Que serait-ce, en effet, qu'un prêtre qui se croirait humble, et ne joindrait pas cependant à l'exercice de son zèle cet oubli de lui-même et cette entière abnégation! Ce serait un homme qui ferait tourner à son malheur les dons célestes eux-mêmes, appellerait sur sa tête autant d'anathèmes qu'il répandrait sur les autres de grâces et de bénédictions, et s'enfoncerait d'autant plus avant dans la perdition qu'il travaillerait avec plus d'ardeur à détruire le règne du péché et à ravir au démon ses conquêtes. Il aurait beau se féliciter des succès apparents de son ministère, des consultations qui l'accablent, de la foule qui se presse autour de son tribunal, des innombrables auditeurs qui assiègent sa chaire, des applaudissements dont on couvre ses leçons, si Dieu dans tout cet appareil, ces empressements et ces transports, ne voit, au lieu du désir de sa gloire, que l'intérêt personnel, que l'amour des louanges, que les artifices et le triomphe de l'orgueil, que peut-il réserver au prêtre que séduisent ces inexcusables illusions, sinon sa colère et ses vengeances?

Hélas! souvent peut-être il médite sur l'humanité, il en exalte les charmes, il s'attendrit quand on en cite les exemples; il croit qu'il pourrait quelquefois y mêler les siens; ingrat, qui fait tourner contre Dieu même les dons qu'il a reçus de sa bonté; aveugle, qui, ne reconnaissant plus Jésus-Christ pour son chef, n'entend plus les leçons ni de sa crèche, qui lui parle tant d'humilité, ni de son Évangile, qui la rappelle à chaque page, ni de sa croix son plus éloquent prédicateur!

Ah! Messieurs, qu'un prêtre véritablement humble a bien d'autres pensées, et



qu'il est loin de rechercher l'encouragement de son zèle dans des espérances terrestres et de basses considérations ! Que Dieu soit glorifié, que l'empire de Jésus-Christ s'étende et s'affermisse chaque jour, que la religion, reprenant son éclat et ses droits, console ses enfants de leur longue affliction et force ses ennemis de lui rendre les armes ; que l'Eglise de France quitte les vêtements de son deuil et retrouve ceux de sa gloire ; voilà l'objet des désirs d'un bon prêtre, de ses empressements, de ses sollicitudes ; voilà les seuls intérêts qui le touchent, les seuls biens dont son cœur soit jaloux, les seuls qu'il appelle sans cesse par ses vœux et par ses soupirs ; mais pour lui, traverser la vie inconnu et oublié de tous, s'appliquant aux fonctions les plus humbles, portant à des devoirs de chaque jour une fidélité obscure et sans éclat, n'attendant que de Dieu seul l'encouragement de son zèle et la récompense de ses travaux, c'est là le partage qu'il s'est choisi ; il y trouve son repos, sa consolation et sa joie. En s'enveloppant de ce silence, en se plongeant dans cette obscurité, en s'enfonçant, pour ainsi parler, dans l'ombre du sanctuaire, un prêtre est bien plus assuré de trouver Dieu, d'entendre sa voix, de jouir des communications de son amour. A-t-il d'autres bien à prétendre, et n'a-t-il pas appris de saint Augustin qu'un cœur est trop avare lorsque Dieu ne lui suffit pas ?

Cependant s'il faut qu'il s'arrache à sa solitude et aux ténébres dont le couvrait son humilité, si les besoins de la religion, et l'ordre de ceux qui ne peuvent lui parler sans qu'il entende la voix de Dieu même, le forcent enfin de paraître au grand jour, il obéit, et le zèle qui le consume va, puisqu'il le faut, éclater au dehors, mais quand il en suivra les transports, quel oubli de lui-même et quel noble désintéressement ! Voyez-le dans le saint tribunal, oubliant ses affaires, ses études et ses goûts les plus innocents, pour se dévouer tout entier aux pécheurs, leur consacrer de longues journées et quelquefois les moments de son repos. C'est là que vous verrez se réunir autour de lui, et l'enfance si douce à cultiver, et la jeunesse qui donne tant d'alarmes, et l'homme fait dont il faut régler la prudence, et le vieillard auquel il faut apprendre à mourir ; c'est là qu'il entend avec une patience égale, et la présomption que rien n'arrête, et la pusillanimité que tout effraye, l'inconstance qui change toujours et l'obstination qui jamais ne cède, la tiédeur qu'il faut ranimer et la ferveur dont quelquefois il faut modérer les transports ; c'est là que reçoivent un même accueil, et le riche que la loi fastueuse de ses bienséances poursuit quelquefois jusqu'aux pieds du sacré tribunal, et le pauvre qui pour y paraître et par honneur pour Dieu, a déposé peut-être pour un moment les humbles livrées de l'indigence ; ne craignez pas qu'il se laisse surprendre à l'éclat et au faste dont les mondains environnent leurs dignités ou leurs richesses, qu'il s'applaudisse de leur con-

cours, qu'il tire de leur confiance une vanité puérile. Non, son noble désintéressement dédaigne ces misérables calculs et s'élève à de plus hautes pensées. Ce sont pour lui des âmes, et c'est assez pour le remplir de sollicitude et d'effroi : des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ, que ce Maître divin lui confie et dont il faudra rendre compte à son redoutable tribunal ; des âmes que le démon essaie d'envelopper dans des filets plus déliés et plus subtils et dont il faut dissiper les illusions, combattre la mollesse, enflammer la charité, troubler la fausse paix, entraîner dans cette voie étroite et peu fréquentée qui seule conduit au salut : comment s'enorgueillir d'une confiance qu'accompagent tant de devoirs et de périls ?

Ne craignez pas que les pauvres ne trouvent près de lui que la sévérité sur le front, l'impatience et l'ennui dans le langage, des observations froides, des questions sans intérêt, enfin dans les exhortations et les conseils une dédaigneuse précipitation. Ce sont des âmes ; ce titre seul les rend précieuses et vénérables à ses yeux ; des âmes que le Sauveur chérit d'un amour spécial, et qui offrent avec lui des traits divins de ressemblance : elles ont comme lui leurs opprobres, dont il faut leur montrer le prix, leur calice dont il faut leur adoucir l'amertume, leur croix enfin dont il faut leur alléger le fardeau. Pour qui un prêtre aura-t-il jamais un zèle plus ardent, de plus douces paroles, une affection plus tendre ?

Mais c'est surtout quand Dieu lui commande de monter dans la chaire de vérité et de distribuer aux peuples le pain de la parole, qu'au milieu des élans de son zèle il garde présente à sa pensée la loi d'une humble et sainte abnégation.

Existerait-il encore au milieu de nous-mêmes, après tant de sévères et ineffaçables leçons, même après que, suivant la prédication du prophète, le Seigneur, pour se venger des prêtres qui refusaient de rendre gloire à son nom, a publiquement maudit leurs bénédictions et tourné pour eux la pompe de leurs solennités en opprobre et en ignominie ; existerait-il encore des imitateurs de ces hommes qui, pleins d'eux-mêmes et brûlant du désir des louanges, comptaient pour rien la vérité dont ils étaient les organes, et pour tout, l'intérêt de leur renommée, et voyaient dans l'avidité des peuples qui se pressaient à leurs leçons, non une consolation et un encouragement pour leur zèle, mais une spéculation pour leur vaine gloire et des profits pour leur orgueil ? Insensés ! qui transformaient la chaire de vérité en théâtre et s'en établissaient eux-mêmes les acteurs, composant leurs gestes, leur visage et leur voix au gré des spectateurs dont ils mendiaient les suffrages ; et, au lieu de toucher et de convertir les âmes, se bornaient à flatter des oreilles frivoles par leurs phrases apprêtées et leur vaine cadence. Ah ! Messieurs, un prêtre fidèle ne connaît pas tous ces calculs d'une honteuse vanité ; il sait avec le grand



apôtre, que s'il s'attache aux éloges des créatures, il n'est plus le serviteur de celui qui en a commandé le mépris; qu'il lui importe peu d'être censuré par des hommes qui ne vivent qu'un jour, *ab humano die* (I Cor., IV, 3), mais que le juge immortel est le seul dont il doit redouter la sentence. Il estime trop la vérité pour la vendre pour des louanges, et trop les dons du Saint-Esprit pour en faire cet indigne trafic; et il faut qu'on lui montre pour prix de ses leçons, non de l'admiration, mais des remords, non des applaudissements, mais des larmes, non des éloges, mais des vertus.

Cependant, Messieurs, l'humilité qui ennoblit le prêtre par cet oubli de lui-même et cette généreuse abnégation, règle aussi son zèle par la prudence, en lui inspirant une sage et modeste déférence pour les conseils. Que la route dans laquelle nous nous engageons en entrant dans le sacerdoce est difficile à tenir, et de quelle sagesse n'avons-nous pas besoin pour y marcher avec constance et nous détourner des dangereux sentiers que l'illusion, l'ignorance, la faiblesse, quelquefois la corruption ouvrent devant nous à chaque pas! Car, hélas! pour être la lumière du monde, ne sommes-nous jamais nous-mêmes dans les ténèbres; pour être le sel de la terre, ne sommes-nous jamais affadis, et pour être chargés de guérir les passions, sommes-nous sans retour à l'abri de leurs atteintes? Ah! l'ennemi du salut ne sait que trop que nous sommes faibles aussi et accessibles à ses traits, que jamais nous ne périssons seuls, et que la chute d'un prêtre entraîne avec elle une immense ruine. Aussi, c'est à nous qu'il livre de plus violents assauts, c'est contre nous qu'il aiguise ses plus cruelles armes. Et de là, non-seulement ces distractions ou ces langueurs, ces négligences ou ces scrupules, cette présomption ou cet abattement, partage inévitable de notre fragilité, et dont le prêtre le plus fervent ne sait pas toujours se défendre; mais surtout de là, contre le prêtre seul, cette guerre opiniâtre pour terrasser sa fidélité, ou fatiguer du moins sa constance; de là, pour ainsi parler, contre le prêtre seul, ces tentations de choix qui lui font trouver des périls où le mondain n'aurait pas le plus léger sujet d'alarmes; de là cette imagination qui s'enflamme, ce sang qui bouillonne et bientôt ce courage qui s'abat et cette force qui tombe. Courez, prêtre infortuné, courez près de celui dont fit choix votre confiance; allez chercher dans ses conseils la lumière, dans vos doutes le soutien pour votre faiblesse, et, s'il en est besoin, la fin de vos remords; que sa voix retrouve encore le chemin de votre cœur; qu'il dissipe vos incertitudes, ranime votre courage, et bénisse votre repentir.

Mais si la honte ou la crainte l'éloignait de son premier Ananie, et qu'il vint inconnu, et sans autre titre que celui de son sacerdoce, se jeter à vos pieds, solliciter vos conseils, et cacher dans vos bras son reven-

tir et ses pleurs, gardez-vous, ministres du Seigneur, gardez-vous de le repousser ou de faire gloire à sa vue de vos répugnances et de vos dégoûts. N'est-il pas votre frère? N'est-ce que par sa chute que vous avez appris qu'un prêtre pouvait être fragile, et n'avez-vous jamais imploré pour vous la commisération et l'indulgence? Hélas! il se consume peut-être à la poursuite des pécheurs, et quand il vient lui-même réclamer son pardon, faut-il qu'il ne s'attende qu'à des rigueurs et à des rebuts? Il s'attendrit sur leurs égarements, il les exhorte à la confiance; lui interdirez-vous tout espoir, et n'est-ce que pour lui qu'il n'est plus de miséricorde? Non, compatissez à sa douleur, pleurez avec lui, et qu'il entende de votre bouche ces paroles, qui ne reprocheront pas à Saül pénitent ses crimes, mais qui les effaceront: Mon frère, c'est le Seigneur Jésus qui m'envoie pour que vous soyez guéri de votre aveuglement et rempli du Saint-Esprit: *Saule frater, Dominus misit me Jesus, ut videas et implearis Spiritu sancto.* (Act., IX, 17.)

Cependant si les ténèbres et les incertitudes de sa propre conscience avertissent souvent un prêtre de chercher dans la prudence d'un prêtre plus éclairé sa lumière et son guide, plus souvent dans les difficultés inextricables, qui sans cesse embarrassent la voie du saint ministère, une humble défiance sent le besoin de recourir aux conseils d'un maître habile et d'en invoquer le savoir et l'expérience. Car, au milieu de cet affaiblissement général de la foi, de ces ténèbres qui obscurcissent les plus claires vérités, de cette indépendance qui soulève tant d'esprits superbes, de cette mollesse qui flétrit tant de cœurs, enfin de ce torrent des coutumes qui semble tout entraîner à une perte inévitable, comment un prêtre trouvera-t-il dans ses seules lumières la sagesse qu'exigent de lui tant d'obstacles, de scandales et de périls? Qu'il a besoin de prudence, de ménagements et d'habileté, mais qu'il a besoin aussi de droiture, de franchise et de courage! Que d'occasions qu'il faut ménager, que de moments décisifs qu'il faut savoir attendre, que de désordres qu'il faut réprimer sans retard, que d'abus dont il ne peut encore que gémir! Ici c'est une rigueur outrée qui veut l'entraîner à ses excès, et là le relâchement qui veut en faire son complice; ici c'est une impiété astucieuse qui essaie de le surprendre, et là une impiété puissante qui voudrait l'épouvanter. Où trouver que dans les conseils d'un ami prudent, la lumière pour se diriger dans ces ténèbres, le courage pour porter ces attaques, la constance pour soutenir ces assauts?

Mais qu'il aille aussi consulter une amitié solide, si la religion l'appelle à l'instruction de ses enfants et au ministère de la sainte parole; c'est cet ami fidèle qui tempérera le premier élan d'une ardeur inconsidérée par de graves représentations. Qu'a-t-il appris, et quelles sont les sources où il a puisé



la science? Est-ce en méditant les Ecritures, en approfondissant les ouvrages des docteurs, en étudiant le cœur de l'homme, qu'il a commencé son difficile apprentissage? ou du moins ses talents ont-ils reçu cette culture vulgaire qui sauve la parole sainte d'une dégradation honteuse ou d'un ridicule travestissement? C'est cet ami fidèle qui encouragera son travail et animera son ardeur. Travaillez, lui dira-t-il; la religion, il est vrai, pour se maintenir, n'a pas besoin de vos talents, mais elle y trouvera son ornement et sa gloire. Ce sont des hommes grossiers qui ont fondé sur la terre le royaume de Jésus-Christ; mais des génies sublimes ont été chargés de le soutenir et de l'étendre. Dire que dans la conversion des âmes la grâce fait tout, c'est parler le langage de la foi; mais, sous ce prétexte, négliger ses talents ou dédaigner ceux d'autrui, est une lâcheté coupable ou une orgueilleuse médiocrité. Enfin c'est cet ami fidèle qui le défendra contre l'amour de la nouveauté. Un ministre de l'Evangile, quel que soit son âge, appartient aux temps anciens; c'est un homme qui, pour parler à son siècle, est pour ainsi dire des siècles passés, portant avec lui les vérités qu'il leur a empruntées, et ne parlant que le langage qu'ils lui ont appris. Tout ce qui est nouveau lui donne des alarmes; les doctrines nouvelles lui inspirent de la défiance; même les expres-

sions nouvelles, il ne les emploie qu'avec pudeur; et s'il voit des prêtres oubliant les intérêts réels de la religion pour de vaines subtilités, s'enflammer pour des opinions et des systèmes, les soutenir avec opiniâtreté, les exalter avec fureur, il rougit de leur imprudente crédulité et s'indigne contre leur scandaleux enthousiasme.

Mais où trouver, Messieurs, des conseils plus touchants et plus sûrs que dans les exemples qu'offre la vie entière du pontife auguste qu'environne tant d'éclat et qu'accompagne tant d'applaudissements, mais qui nous rend son autorité si douce, ses leçons si persuasives et si aimables ses vertus? Quel que soit notre rang dans le sanctuaire, nos obligations ont été les siennes, et le Sacerdoce n'a pas de fonctions si humbles qu'il n'ait fait gloire de remplir. Il a aimé l'enfance et l'a nourrie du lait de la sainte parole; il a fait retentir la chaire chrétienne de sa voix; il a consolé le pauvre au jour de la tribulation, et s'est assis près du lit du malade pour lui apprendre à mourir. C'est ainsi que Dieu l'a conduit par tous les degrés de la milice sainte, afin qu'à l'exemple du prince des pasteurs il reconnût en nous des frères, nous encourageant par son indulgence et nous ranimant par les exemples de sa fidélité: *Debit per omnia fratribus similari ut misericors fieret et fidelis pontifex.* (Hebr., II, 17.)

## SERMONS POUR LE CAREME.

### SERMON PREMIER.

*Pour le jour de la Purification,*

SUR LES VERTUS ET LES PRIVILÈGES DE LA TRÈS-SAINTE-VIERGE.

*Prêché à la chapelle des Tuileries en 1817.*

*Dominus contulit ei splendorem, ut incomparabili decore omnium oculis appareret. (Judith., V, 4.)*

*Dieu lui a donné la beauté, afin qu'elle parût aux yeux de tous avec un éclat incomparable.*

Sire,

Il convenait sans doute qu'elle fût ornée de toutes les grâces, cette fille de Juda, qui devait, non comme la veuve de Béthulie, délivrer son peuple du joug de l'Assyrien, mais affranchir le genre humain de la déplorable servitude du péché; que la rosée des faveurs célestes fît croître cette plante de Jessé, qui promettait aux hommes un fruit de bénédiction et de salut; que le plus brillant éclat relevât ce trône du véritable Salomon; que la Vierge enfin, qui devait donner un Sauveur à la terre, fût le chef-d'œuvre de l'amour et de la prédilection de Dieu. Mais il fallait aussi que cette Vierge sainte, dans le sein de laquelle le Verbe

voulait s'incarner, en écoutât avec docilité les inspirations; que la mère d'un Dieu, notre législateur et notre maître, en suivit les lois avec fidélité; et, pour parler le langage des saints livres, que cette tente glorieuse de laquelle devait sortir le soleil de justice, fût la première éclairée de ses rayons: telle est la double merveille dont Marie offre à l'univers le ravissant spectacle. Dieu qui devait la distinguer de ses créatures par le titre le plus glorieux, voulut la distinguer aussi par les plus honorables prérogatives; et fixant sur cette créature privilégiée des regards de bienveillance et d'un amour spécial, il manifesta pour elle la force de son bras, et prit plaisir à la combler des dons de sa magnificence. Mais Marie à son tour se montra digne de cette prédilection par une foi inébranlable, par une humble docilité, par un ardent amour, par une perfection enfin, qui la rendra l'immortel objet de l'admiration des anges et des hommes: *Dominus contulit ei splendorem, ut incomparabili decore omnium oculis appareret.*

Or, c'est aussi, chrétiens, sous ce double point de vue que nous considérerons Marie



dans ce discours. Nous contemplerons les privilèges signalés dont elle fut favorisée, et nous bénirons Dieu d'avoir déployé en faveur d'une mortelle toutes les richesses de sa grâce et de son amour. Nous admirerons les vertus que pratiqua Marie, et nous la féliciterons d'avoir répondu par sa fidélité à sa vocation ineffable : ou plutôt, nous retirerons de ces deux considérations des avantages plus solides, j'ose le dire, et plus consolants pour nous. Notre culte envers Marie sera justifié par la considération de ses privilèges, premier point.

Notre émulation, pour imiter Marie, s'enflammera par la considération de ses vertus, second point.

Soutenez, ô Vierge sainte ! soutenez, par votre protection puissante, un prêtre arraché aux fonctions les plus obscures, pour être transporté au milieu de cet éclat et de cet appareil ; qu'il porte seul la confusion de ne devoir cet honneur qu'aux malheurs de la religion, réduite à emprunter la voix du plus humble de ses ministres pour annoncer aux puissants du siècle les oracles de la sainte parole ; mais que cette sainte parole, même sur des lèvres étrangères à l'éloquence du siècle, ne perde rien de sa puissance et de son autorité, et qu'une langue qui, durant vingt années, n'a su que bégayer avec le premier âge, trouve toutefois quelque assurance devant tant de grandeur et tant de majesté. *Ave Maria.*

#### PREMIER POINT.

Au milieu des faveurs dont Dieu combla Marie, je remarque surtout trois privilèges qui rehaussent admirablement l'éclat de cette Vierge sainte, et lui donnent sur toutes les créatures une incomparable supériorité. Privilège de sa Conception immaculée, qui la place au-dessus des hommes ; privilège de sa maternité divine, qui l'élève au-dessus des anges ; privilège enfin, de sa coopération à notre rédemption, qui l'associe à Dieu lui-même.

Privilège de sa conception immaculée, vous le savez, l'arrêt prononcé contre notre premier père le poursuit encore dans sa postérité la plus reculée. Adam a péché seul, et tous ont été condamnés. La mère qui nous donne la vie nous transmet avec le sang qui circule dans nos veines le venin du serpent séducteur, et, à l'instant même où nous sommes formés dans son sein, nous sommes des enfants de colère : *Natura filii iræ.* (Ephes., II, 3.) David le reconnaissait en gémissant : *J'ai été engendré, disait-il, dans l'iniquité, et ma mère m'a conçu dans le péché* (Psal. L, 7) ; et Job, avant lui, à la vue de cette déplorable condition, ne pouvait retenir sa douleur et ses larmes : *Périsse, s'écriait-il, le jour où je suis né, et la nuit où il a été dit de moi : Un homme est conçu ! que ce jour soit couvert de ténèbres, et qu'il demeure à jamais plongé dans l'amertume et dans l'ombre de la mort !* (Job, III, 3, 4.) Mais cette malédiction, commune à tous les hommes, n'atteindra point Marie ; et le jour de sa

Conception, Dieu, la plaçant dans un ordre supérieur de salut et de prédestination, la séparera d'une masse corrompue, pour la sanctifier dès le commencement de ses voies. Quoique fille d'Adam, elle ne sera point enveloppée dans son malheur ; quoique notre sœur, elle ne partagera point notre déplorable héritage. Toison privilégiée, sur une terre sèche et aride, elle sera seule arrosée des bénédictions du ciel ; buisson miraculeux, elle sera inaccessible aux feux de la concupiscence, qui consomment tout autour d'elle : verge mystérieuse, au milieu de tiges flétries, elle produira seule des fleurs d'innocence et de pureté.

Des hommes graves, il est vrai, en convenant que Marie avait été sanctifiée dès le sein de sa Mère, ont voulu lui disputer un plus haut privilège, et l'Eglise elle-même n'a point voulu terminer ce grand différend par une décision solennelle ; mais cette décision, le langage d'un grand nombre de Pères, le langage de l'Eglise elle-même, me la font pressentir. Si je remonte aux âges les plus reculés, et que je demande quel nom je dois donner à Marie, saint Justin, cet ancien apologiste de ma foi, me donne l'exemple d'appeler Marie sainte et immaculée. Si je veux savoir quelle a été la pureté de Marie, Origène osera la comparer avec l'ineffable pureté de Jésus. Si, de siècle en siècle, j'interroge les docteurs, comme les plus illustres pontifes, ils maintiennent, de concert, à Marie son incomparable prérogative. Ce n'est point assez de ces glorieux témoins : ce nom, de *toujours immaculée*, je l'entends retentir à Ephèse, lorsque l'Eglise s'arme pour la défense de Marie, et venge sa maternité divine des attentats d'une sacrilège audace. C'est l'Eglise elle-même qui, à Constantinople, déclare que Marie ne fut jamais atteinte de la contagion du péché ; c'est l'Eglise encore qui, dans Nicée, la voit élevée, par sa pureté sans tache, au-dessus des plus pures intelligences ; c'est l'Eglise surtout qui, dans le concile immortel de Trente, reconnaissant dans tous les enfants d'Adam l'inévitable transmission du péché d'origine, refuse de soumettre Marie à cette fatale et honteuse loi.

O Eglise de Jésus-Christ ! ô mère pleine de prudence et de bonté ! je pénètre ce langage voilé par tant de réserve, et j'en entends les douces et saintes insinuations. Vous auriez quelque honte pour Marie si une crainte servile déterminait mes hommages, et si la seule terreur de vos anathèmes me forçait à reconnaître en Marie cet honorable privilège ; mais, en me laissant la liberté de prononcer, vous voulez que mon témoignage en soit plus consolant pour moi et plus glorieux pour la reine des vierges.

Oui, Dieu a préservé Marie de l'atteinte de notre cruel ennemi ; dès son aurore, il l'a défendue par sa protection puissante, *adjuvabit eam mane diluculo* (Psal. XXXV, 6), et l'a placée bien au-dessus des coupables enfants d'Adam par le privilège de sa



Conception immaculée, comme bien au-dessus des anges par le privilège de sa maternité divine.

Ce n'est point pour les anges, c'est pour les hommes que le Fils de Dieu a voulu quitter le sein de son Père pour s'associer à sa créature et devenir son égal. Car, dit l'Apôtre, il ne s'est pas rendu le libérateur des anges, mais le libérateur de la race d'Abraham : *Nusquam angelos apprehendit, sed semen Abrahamæ.* (Hebr., II, 16.) Mais si cette faveur relève si excellemment notre nature qu'elle la rend, suivant l'apôtre, participante de la nature divine, *divinæ consors naturæ* (II Petr., I, 4), quel intervalle ne mettra pas entre Marie et les esprits célestes, l'honneur de devenir la mère de Dieu? Et quel est, en effet, s'il m'est permis d'appliquer à la mère le langage que saint Paul tenait autrefois sur le Fils, et quel est, en effet, celui des anges à qui Dieu ait adressé une parole semblable à celle par où il témoigne à Marie son inexprimable affection? Vous êtes toute belle, ô ma bien aimée, et il n'y a point de tache en vous. Venez du Liban, mon épouse, venez du Liban, et vous serez couronnée : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te. Veni de Libano, veni, coronaberis* (Cant., IV, 7.) Aussi, quand le Roi-Prophète parle des Anges, Dieu, dit-il, donne à ses anges la rapidité des vents pour en faire ses ambassadeurs, et l'activité de la flamme pour en faire ses ministres. Mais quand il parle de Marie, il en trace le portrait avec une pompe et une magnificence incomparables. C'est une reine parée des plus riches ornements, environnée d'éclat et de splendeur, que Dieu place à sa droite et fait asseoir sur son trône : *Astitit regina a dextris tuis, Deus.* (Psal. XLIV, 10.) C'est une épouse, objet de l'amour du Seigneur son Dieu, qui partagera sa gloire et verra elle-même à ses pieds les filles de Tyr lui faire hommage de leurs présents, et les riches d'entre le peuple lui offrir leurs humbles prières : *Filiæ Tyri in muneribus, vultum tuum deprecabuntur omnes divites plebis.* (Ibid., 15.) C'est ainsi que David établit la différence entre les anges et la mère de leur Roi. Et comment les égaler en effet à celle dont ils tiennent à grand honneur de composer la cour et d'être les ministres!

Quand le temps est arrivé où le Fils de Dieu veut prendre, dans le sein d'une créature, une chair semblable à la nôtre, il fait choix de Marie; et le titre de prince de la cour céleste mérite à Gabriel l'honneur de lui porter cette grande nouvelle. Si des pensées outrageantes pour Marie s'élevèrent dans l'esprit de Joseph, un ange s'empresse de venir dissiper ces injurieux soupçons. Si un roi cruel menace le Fils de Marie, un ange ordonne à Joseph de soustraire l'enfant et la mère à sa fureur; et lorsque la mort d'Hérode a dissipé toutes les alarmes, un ange vient encore l'apprendre à Joseph et l'exhorter à ramener sans crainte Jésus et Marie dans la Judée. C'était Jésus, je le

sais, qui était avant tout l'objet de cette sollicitude; mais lorsque Joseph reçoit l'ordre exprès d'emmener avec lui Jésus et Marie, *surge et accipe puerum et matrem ejus* (Matth., II, 20), nous comprenons assez que si des anges veillaient pour le fils, ils n'oublieraient pas la mère, et que leurs yeux étaient sans cesse ouverts sur la régente auguste à laquelle ce divin pupille avait daigné s'assujettir, *surge et accipe puerum et matrem ejus.* Eh! pourquoi ne nous est-il pas donné de connaître avec plus de détail la vie de cette Vierge sainte? Pourquoi, d'intelligence avec son humilité, l'Évangile a-t-il voulu nous interdire l'accès du modeste séjour de Nazareth? Que de merveilles, que de grandeur, que de magnificence dans cette retraite obscure et ignorée! Nous y verrions la cour céleste réunie autour de Jésus et de Marie s'empresse pour les servir, et remplir avec une égale joie les volontés du fils et celles de la mère. Nous verrions les anges adorant dans Jésus un Dieu humilié, admirant dans Marie une créature élevée à la plus sublime grandeur, et lui enviant, quoique habitants du ciel, les douceurs et les prérogatives de sa maternité. Dans le ciel, les anges ne peuvent soutenir la vue de la majesté divine, et par respect ils se couvrent de leurs ailes. Ici Marie fixe ses regards sur Jésus, et Jésus, à son tour, fixe les siens sur Marie. Dans le ciel, les anges se tiennent éloignés du trône où réside le Dieu puissant et terrible : ici Jésus admet Marie à la plus admirable familiarité, et cet Enfant-Dieu ne refuse à sa mère ni ses tendres caresses, ni son doux sourire, ni ses divins embrassements. Les anges dans le ciel sont inondés d'un torrent de délices; mais ici, quelle douceur quand un fils tel que Jésus assure de son amour une mère telle que Marie! Elle est donc au-dessus des anges par le privilège de sa maternité; mais elle est de plus associée à Dieu lui-même par le privilège de sa coopération à la rédemption des hommes.

Lorsque la chute de nos premiers parents eut entraîné la perte de leur postérité, et que Dieu, méditant en faveur de son ouvrage des pensées de paix et de miséricorde, eut résolu d'envoyer son Fils sur la terre pour réparer cette déplorable ruine, il prédestina Marie pour entrer en participation de ce dessein et concourir au grand œuvre de notre rédemption; et saint Irénée en fournit une raison aussi solide qu'honorable pour Marie. Il fallait, dit ce saint et ancien martyr, que la crédulité d'une femme, séduite par les paroles du mensonge, fût réparée par la docilité d'une femme à la voix de la vérité : que la première ayant prêté l'oreille à l'ange des ténèbres pour désobéir à Dieu, la seconde écoutât l'ange de lumière pour accomplir ses desseins éternels; et qu'ainsi la faute d'Eve étant couverte par la fidélité de Marie, celle-ci devint la médiatrice d'Eve elle-même et de ses descendants, et rompit les liens dans lesquels une mère infor-



tunée nous avait tous enveloppés : *Ut virginis Evæ Virgo Maria fieret advocata, et quedam modum astrictum est morte genus humanum per Virginem, solvatur per Virginem.* C'est donc à la rédemption des hommes que Marie fut aussi appelée ; ne vous scandalisez pas : vous savez avec quelles restrictions vous devez entendre ces paroles. Jésus-Christ pouvait seul, par l'effusion de son sang, effacer nos iniquités et nous réconcilier avec son Père ; mais puisqu'il entra dans ses desseins éternels de participer à notre chair et à notre sang, c'est-à-dire de se revêtir de notre nature, et de choisir Marie pour prendre dans son sein la forme d'un pécheur, Marie, par suite de ces décrets, était donc nécessaire à notre rédemption ; c'est pour notre rédemption qu'elle est née, c'est pour notre rédemption qu'elle fut associée aux trois personnes divines : au Père qui, laissant échapper sur elle un rayon de son inénarrable fécondité, a voulu qu'elle participât à sa génération ineffable, en donnant aux hommes dans le temps, comme dit saint Fulgence, celui qu'il engendre de toute éternité : *Ut quem Pater genuit ex æternitate, ipsum Virgo proferret in tempore* ; au Fils, qui doit à Marie la chair qu'il a livrée pour notre salut ; au Saint-Esprit, qui s'est uni à cette Vierge sainte pour former en elle le réparateur d'une nature dégradée.

Que dis-je ! la rédemption du genre humain tient de telle sorte à Marie, qu'il faut qu'elle prononce en notre faveur pour déterminer notre délivrance. Le moment fixé par les décrets éternels pour l'exécution de ce grand ouvrage est enfin arrivé : un ange est envoyé vers cette Vierge sainte pour lui faire connaître le choix dont elle est honorée ; elle se trouble, il la rassure ; elle présente des difficultés, l'ange les applanit, et pendant qu'elle traite ces grands intérêts, ô étonnante puissance d'une simple fille de Juda ! les desseins de la divine miséricorde demeurent suspendus, et les cieux en silence, pour envoyer leur rosée et donner à la terre son Sauveur, attendent le consentement de Marie ; mais une fois qu'il est donné, ce consentement, objet de tant de vœux et de tant d'espérance, Marie ne voit plus dans le Dieu dont elle est mère qu'une victime dont la justice éternelle lui demande le sacrifice, et elle se hâte d'aller présenter dans le temple cet holocauste qui peut seul rendre propice aux hommes un Dieu que le sang des boucs et des taureaux ne pouvait apaiser. Depuis cet instant, chaque jour elle la renouvelle cette immolation, elle consent chaque jour à payer notre salut du sang de son divin Fils, jusqu'à ce qu'elle soit appelée sur le Calvaire pour consommer avec Jésus l'ouvrage de notre réconciliation, et offrir à Dieu, dans celui qu'elle chérit uniquement, le prix de la rançon de l'univers. C'est là que, plus généreuse qu'Abraham, non-seulement elle immole ce nouvel Isaac, mais elle s'immole pour nous avec lui. Quelles angoisses en

effet, quelles amertumes peut ressentir Jésus que ne ressent aussi sa mère ! quelles douleurs peut-il éprouver que sa mère n'éprouve à son tour ! Cette chair meurtrie pour nous, Marie n'en a-t-elle pas revêtu Jésus ? Ces membres percés pour nous n'ont-ils pas été formés dans son sein ? Ce sang répandu pour nous n'est-il pas le plus pur sang de Marie ?

O Marie, vous avez été prise du milieu de nous ; mais que vous êtes grande et élevée au-dessus de nous ! vos prérogatives, qui font l'admiration des anges, font aussi notre joie, la gloire d'une mère doit rejaillir sur ses enfants. Soyez à jamais bénie, ô fille de David, objet des complaisances célestes, et béni soit aussi le Dieu qui vous choisit pour porter le coup mortel à notre ennemi : *Benedicta es tu filia ! benedictus Dominus qui te direxit in vulnera capitis principis inimicorum nostrorum.* (*Judith, XIII, 24.*)

Nous venons de justifier notre culte pour Marie par la considération de ses privilèges : Enflammons nos cœurs d'une émulation sainte en considérant ses vertus.

#### DEUXIÈME POINT.

Nous apprenons de l'Apôtre saint Jean que le monde est livré à une triple concupiscence : à l'amour des honneurs qui éblouissent notre orgueil ; à l'amour des plaisirs qui flattent nos sens ; à l'amour des faux biens qui enchantent nos yeux : *Omne quod est in mundo concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ* (1 *Joan., II, 16.*) Mais Marie préservée, par grâce spéciale, du péché d'origine et de ses suites désastreuses, et menant une vie céleste au milieu de la corruption du monde, nous présente, au lieu de l'amour des honneurs, la plus profonde humilité ; au lieu de l'amour des plaisirs des sens, la plus parfaite pureté ; au lieu de l'amour des faux biens, l'amour d'un seul bien véritable, ou la plus ardente charité. Parcourons rapidement ces trois vertus dont une seule fournirait une ample matière à son éloge.

Un Dieu qui, par ses anéantissements venait guérir notre orgueil, devait se choisir une mère qui fût elle-même un modèle d'humilité ; et cette vérité a été si bien reconnue par les Pères, qu'ils s'accordent à déclarer que si Marie n'eût joint à toutes ses vertus cette humilité suréminente que nous admirons en elle, jamais elle n'eût obtenu l'honneur de devenir la mère de son Dieu. C'est par l'humilité qu'elle attira sur elle les regards de la bonté divine ; c'est par l'humilité qu'elle mérita que le Dieu de toute majesté, celui que l'univers ne saurait contenir, voulant devenir humble et petit pour le salut des hommes, consentit à se renfermer dans son sein virginal. Aussi, combien est profond dans Marie l'amour de l'abjection et de l'obscurité ! quel oubli d'elle-même ! quel soin de dérober à tous les regards les faveurs dont elle est honorée ! Si un ange descend du ciel et la salue avec respect comme élevée au-dessus de toutes



les créatures par la sublimité des grâces dont Dieu prit soin de l'enrichir, ne pouvant contredire l'ambassadeur du Dieu de vérité, Marie veut, du moins, ne pas provoquer de nouveaux éloges, et garde un humble silence. S'il faut qu'elle choisisse entre la crainte de blesser l'humilité et le danger d'être l'objet d'une outrageante défiance, Marie ne balancera pas, et elle attendra que le ciel prenne en main sa défense, plutôt que de dévoiler à Joseph les titres de sa gloire ; ou si sa présence seule trahit sa grandeur et révèle son secret à un enfant encore enfermé dans le sein de sa mère, elle voudra qu'on l'oublie pour ne parler que du Dieu qui fait éclater pour elle sa puissance : *Fecit mihi magna qui potens est* (Luc., I, 49), et elle opposera à l'éclat qui l'environne, le souvenir de sa bassesse, et au titre de Mère de Dieu, le titre qui lui a tout mérité, l'humble titre de sa servante : *Resperit humilitatem ancille suæ* (Ibid., 48).

De toutes les vertus de Marie, la plus éminente fut l'humilité ; hélas ! elle est la plus rare, même parmi ceux que la religion compte pour ses plus fidèles enfants. Vous ne l'ignorez point, l'orgueil, comme il jest le plus funeste de nos ennemis, en est aussi le plus adroit et le plus subtil. Avec les partisans du monde, il n'a pas besoin de céler ses desseins et il leur présente sans déguisement, comme un digne objet de leurs recherches, le faste, la grandeur et toute cette fumée de vains honneurs dont il les éblouit. Mais avec un disciple de Jésus-Christ, que ces appâts grossiers ne sauraient séduire, il dissimule ses vues avec adresse, et c'est le masque même de la vertu que souvent il emprunte pour le perdre plus sûrement. Tantôt, sous une apparence de simplicité et de franchise, il s'entretiendra de ses bonnes œuvres et de ses pratiques de piété ; tantôt, pour édifier le prochain, et par zèle, il voudra le porter au bien en lui citant ses propres exemples ; d'autres fois, pour s'éclairer, et par prudence, il consultera sur les voies extraordinaires où Dieu semble le faire entrer ; plus souvent, sous le voile de la modestie, il écartera les louanges pour les appeler plus sûrement ; et c'est ainsi que l'orgueil ternit de son souffle les plus brillantes vertus, et fera tourner à notre perte les dons célestes eux-mêmes, si nous ne profitons pas de l'exemple de Marie en leur donnant pour rempart une sincère humilité.

Mais quand Marie est humble au milieu de la grandeur à laquelle le ciel vient de l'élever, quels jugeons-nous que seront ses sentiments pour les dignités et les frivoles distinctions de la terre ? Issue d'une famille qui donna longtems des lois à la Judée, elle y vit dans le mépris et l'assujettissement. Fille de tant de rois, elle achète par un pénible travail un pain de tous les jours ; elle voit le sceptre de David brisé, et une puissance usurpatrice assise sur le trône où régnaient ses aïeux. Mais, loin de murmurer et de se plaindre, elle bénit la main qui l'a déivrée

de toute cette pompe et de ce faux éclat ; et lorsqu'à Bethléem, elle est réduite à déposer un Dieu naissant dans une chétive étable, elle s'estime heureuse d'y trouver, au lieu de la magnificence des cours, l'honneur de partager les opprobres de Jésus.

Vous le savez, chrétiens, les exemples de Marie n'ont pas été perdus pour d'illustres infortunes : vous savez avec quelle noble constance et quelle humilité royale furent soutenues des adversités inouïes, et comment se montrent aujourd'hui plus brillants et plus dignes de nos hommages des fronts qu'avaient obscurcis de sombres et longues douleurs. Quelle leçon, chrétiens, quand vous voyez votre roi environné de tant de gloire, accompagné de tant de vœux, objet d'un si tendre et si constant amour, déposer, à l'exemple de ses aïeux, sa couronne aux pieds de Marie, et chercher près d'elle un appui pour son peuple ou plutôt une mère pour ses enfants ! Quelle leçon, en voyant rassemblés près de lui, devant les autels de Marie, et le prince auguste, loyal et pieux chevalier, dont le regard et le sourire sont si bien entendus de tous les cœurs français ; et ces deux nobles fils, qu'unit une amitié si vive, et qui ne sont rivaux que quand il s'agit de l'amour du roi, de la bienfaisance ou de la valeur ; et cette fille héroïque des martyrs, qui allie dans son cœur l'humilité d'une piété profonde et la sensibilité de l'âme la plus tendre, à la dignité d'une constance inébranlable ; et cette jeune épouse enfin, appelée par tant de desirs, et qui, en retour de nos bénédictions et des acclamations de notre joie, réalise déjà nos espérances et nous promet des biens si doux !

Mais qu'ils viennent aussi à l'école de cette Vierge sainte ces hommes superbes qui, au mépris des bienfaits de la Providence, fatigué sans cesse le ciel par leurs plaintes orgueilleuses, et qui, sous le prétexte de gémir sur l'humiliation ou la détresse de la patrie, donnent aux mécomptes de leur cupidité ou de leur ambition d'interminables regrets.

Qu'ils viennent aussi s'instruire par les leçons de Marie, ces chrétiens en qui la perte de leur antique splendeur laisse de profonds et douloureux souvenirs, et qui, dans leurs honorables épreuves, au lieu de la fierté modeste qui convient à l'innocence dans le malheur, sentent se réveiller l'orgueil qui déshonora peut-être les jours de leur opulence. O vous donc, honorables et trop nombreuses victimes de nos dissensions et de nos malheurs, venez apprendre de Marie à vous abaisser sous cette main qui renverse les puissants du siècle et les relève à son gré, et ne vous étonnez plus si le tourbillon qui a brisé les cédres du Liban n'a pas épargné de faibles roseaux : *Deposuit potentes de sede*. (Ibid., 52.)

Mais quoi ! voudrais-je aigrir vos maux par l'amertume de mes reproches ? Voudrais-je insulter à votre douleur ? hélas ! vos infortunes font encore l'entretien de l'univers,



et il n'est point de cœur sensible qui ne leur ait donné des larmes. Dieu m'est témoin des longs gémissements que j'ai donnés moi-même à ces mémorables calamités : il sait combien cette seule pensée afflige encore et oppresse mon cœur. Mais quel malheur, et combien plus déplorable mille fois, s'il fallait voir des hommes qu'un seul coup a dépouillés de tant d'opulence et de tant de grandeur demeurer cependant insensibles à l'avertissement solennel que Dieu vient de donner aux choses humaines de leur fragilité, et l'orgueil, ce serpent immortel, survive encore et lever la tête du milieu des ruines sous lesquelles le Très-Haut a voulu l'écraser.

L'humilité sert de défense aux vertus chrétiennes, mais c'est la pureté surtout qui trouve auprès d'elle sa sauve-garde et son plus sûr abri. Aussi Marie fut-elle la plus pure, comme la plus humble des vierges. Dès ses premières années, jalouse d'appartenir à Dieu seul et de ne jamais partager un cœur qu'elle voulait ne consacrer qu'à lui, elle médite un dessein digne de son courage et de son amour. Dieu a fait entendre sa voix à cet enfant de prédilection : Ecoutez, lui a-t-il dit, écoutez, ma fille, prêtez l'oreille, et oubliez votre peuple et la maison de votre père : *Audi, filia, et vide (Psal. XLIV, 11)*; et Marie, docile à cette voix, oublia tout à la fois et la maison de David son père, en négligeant de donner des rejetons à sa royale famille, et son peuple en renonçant à la pensée de mettre au monde son libérateur. Elle vient faire à Dieu, dans son temple, le sacrifice de sa gloire et de ses espérances, et étonne la Judée par un vœu inconnu avant elle, celui d'une perpétuelle et inviolable virginité. O Vierge véritablement sage, s'écrie saint Bernard, qui donc vous avait appris à connaître le prix de cette vertu? Qui vous avait dit que si Dieu n'en faisait point un précepte pour tous, il en donnait du moins le conseil aux parfaits? Ah! vous étiez instruite sans doute par le Verbe qui voulut vous servir de maître avant de devenir votre fils. Pour plaire donc à Dieu, vous consentez à devenir méprisable aux yeux de tout Israël, et à vous exposer aux malédictions prononcées contre les stériles. Mais voilà que le Seigneur va vous dédommager des malédictions d'un peuple grossier par les bénédictions de toute la terre, et de la honte de votre stérilité volontaire, par la gloire d'une ineffable fécondité : *Maledictio benedictione, sterilitas fecunditate recompensatur.*

Cependant Marie savait que c'était peu de faire à Dieu de généreuses promesses, si une exacte vigilance et la fuite des dangers n'assuraient la constance de nos résolutions; aussi ne négligeait-elle aucune des précautions que conseillent le désir d'une inviolable fidélité, et le sentiment d'une humble défiance. Quel attrait pour la solitude! quel amour du silence! quelle persévérance dans l'union avec Dieu! quelle ferveur dans ses prières! et si quelquefois il lui fallait con-

sentir à quitter sa douce retraite et à paraître au milieu du monde, quelle réserve dans ses discours! quelle modestie dans ses regards! quelle pudeur sur son visage! quelle simplicité dans ses vêtements!

Que de chutes honteuses préviendrait la même circonspection, pour tant de cœurs amis de la vertu, mais qu'une perte inévitable punira tôt ou tard d'avoir négligé les précautions qu'exige une vertu si précieuse tout à la fois et si fragile! On a horreur du mal et on ne veut point en éviter les occasions; on aperçoit le danger, mais on se le dissimule; on craint de trop approfondir les vrais motifs de sa conduite, on essaie même de les déguiser à ses propres yeux sous de favorables couleurs; on appelle gaité, l'oubli d'une juste retenue; devoirs d'usage, des visites que l'usage seul ne prolongerait pas si longtemps; discours de civilité et de bienséance, des entretiens qui amollissent le cœur et préparent la perte de la vertu; et la lumière de la conscience s'obscurcissant chaque jour, on finit par appeler épreuves de la fidélité, des tentations qui ne sont qu'une suite honteuse de la présomption et de l'imprudence : heureux encore, si, découvrant enfin une si déplorable illusion, on peut se déprendre du piège, sans justifier l'oracle de l'Esprit-Saint! heureux si, après avoir aimé le péril, on n'y rencontre pas sa perte : *Qui amat periculum in illo peribit. (Eccli., XIII, 27.)*

Mais si l'on veille si négligemment à la conservation de cette vertu, si l'on repousse avec tant de mollesse les ennemis sans nombre acharnés à nous la ravir, c'est qu'on ignore quels biens elle prépare à notre âme, et comment elle nous rend l'objet des complaisances du Seigneur et de son affection la plus tendre : combien ces sentiments ne sont-ils pas différents des sentiments de Marie, qui, regardant la virginité comme son trésor le plus cher, et voulant le conserver à tout prix, non-seulement ne se laisse point séduire par les artifices et les illusions du monde, mais se tient en garde contre les promesses même de Dieu! Je ne dis rien de trop : un ange lui annonce qu'elle doit donner le jour au Rédempteur des hommes; Marie, sans se laisser éblouir par un si glorieux espoir, ne considère que le vœu sacré dont elle chérit les liens, le présente à l'ange comme incompatible avec le titre qui lui est promis : *Virum non cognosco. (Luc., I, 34.)* Comme si, dit saint Grégoire de Nysse, elle eût dit à l'envoyé céleste : Quoique vous soyez un ange, quoique vous descendiez du ciel, quoique tant d'honneur surpasse la pensée et plus encore l'espérance d'une mortelle, cependant je ne saurais oublier un engagement, le plus saint comme le plus doux pour mon cœur : *Tamen me virum cognoscere nefas est*; et Marie ne consent à accepter la dignité la plus auguste, qu'après que le messager céleste a dissipé ses pudiques alarmes, et fidèle à sa promesse, le ciel offrit à la terre le miracle d'une Vierge mère; et l'Esprit-



Saint survenant en Marie, la concupiscence, dit un ancien auteur, regarda de loin un spectacle si nouveau, et la nature s'arrêta, surprise de voir son maître dont la vertu seule agissait sur cette chair virginale : *Stetit natura contra et concupiscentia longe.*

Tant de vertus furent couronnées dans Marie par la plus ardente charité. Comment entreprendre de pénétrer dans l'âme de Marie, d'en exprimer les affections, d'en retracer les sentiments ? Comment parler de cette union avec Dieu, qui l'attache à lui par des liens si doux et si forts tout à la fois ; de ce souvenir de sa présence qui fait trouver à Marie tant de charmes à fixer sur lui ses regards ; de cette conformité à la volonté divine qui ne laisse à Marie d'autres désirs, d'autres desseins, d'autres pensées, que les pensées, les desseins et les désirs de son Dieu ? Comment peindre l'ardeur de cette flamme si vive et si pure dont brûlait son cœur sacré, et les transports, et les soupirs, et les élans, et les défaillances de son amour ?

Amour constant : à peine Marie commença-t-elle à se connaître, que, méprisant toute affection terrestre, elle voulut que Dieu seul possédât pour jamais son cœur ; et bien loin que le temps affaiblît ces saints engagements, il ne fit que les resserrer et les rendre plus indissolubles. Non, elle ne connut jamais les honteuses vicissitudes qui déshonorent tant d'indignes chrétiens : par une inconstance aussi dangereuse pour leur âme qu'injurieuse à Dieu, on les voit flotter sans cesse entre leurs passions et la vertu : sans cesse passant de l'autel du Seigneur à la table de Bétial, et goûtant tour-à-tour de la coupe de Babylone et du calice de la bénédiction. Ah ! qu'ils craignent qu'irrité de voir trop longtemps mépriser les trésors de sa longanimité et de sa patience, Dieu ne se lasse enfin et ne les livre à une insensibilité qui ne leur laisserait plus de constance que dans leurs égarements !

Amour de Marie, amour généreux : pour plaire à Dieu il n'est point de sacrifice qui l'étonne. Sacrifice de son repos, sacrifice de sa gloire, sacrifice de son propre Fils, rien ne peut renverser cet inébranlable courage. Sa naissance lui rappelle le souvenir de l'opulence et de la splendeur de ses aïeux, elle accepte avec joie l'humiliation et la détresse : vierge, elle doit être en butte aux dédains des filles de Juda, elle se soumet à cet opprobre ; mère de son Dieu, elle partagera les affronts et les souffrances de son Fils, et son cœur s'élançe au-devant du glaive de douleur qui doit le percer.

Que faisons-nous quand nous refusons à Dieu les victimes que réclament si souvent sa justice et son amour ? Il nous ordonne d'immoler ces inquiétudes et ces agitations si contraires à la résignation et à la confiance, ces sensibilités et ces délicatesses si contraires à l'humilité et au détachement, cette volonté propre enfin, si contraire, hélas ! à la volonté de Dieu, et dont tant

de fois nous déplorâmes les erreurs. Quel fruit nous revient-il de nos délais et de nos refus, sinon de contrister le cœur de notre Dieu et d'irriter sa jalousie ; et quel serait surtout le crime de notre résistance, si Dieu nous commandait en vain d'immoler des passions qui font notre honte, et dont le sacrifice rendrait à notre cœur sa paix et son innocence ?

Amour de Marie, amour patient dans les épreuves : je ne parle plus d'humiliations, de persécutions et d'indigence, je parle d'épreuves plus douloureuses au cœur aimant et sensible de Marie ; d'épreuves qui n'ont d'autre source que son amour lui-même. Tantôt elle est menacée de se voir ravir Jésus quand elle commence à peine à le posséder ; tantôt il se dérobe lui-même à ses regards et ne paraît tenir aucun compte de sa douleur. Quelquefois il ne lui répond que par un langage de rigueur ; d'autres fois il semble la méconnaître. Il la quitte enfin et s'arrache à sa mère par une douloureuse et sanglante séparation. Marie, abreuvée d'amertumes, ne perd rien de sa soumission, de sa fidélité, de sa tendresse, et le feu de la tribulation ne sert qu'à rendre plus pur et plus éclatant son amour.

Ainsi, même dans le service de Dieu, il est des jours de tristesse et d'amertume ; il est des jours où l'âme fidèle, comme desséchée par une chaleur brûlante, soupire vainement après la rosée céleste ; elle veut parler à son Dieu, et il semble ne plus l'entendre ; elle veut le saisir, et en est repoussée ; elle se voit poursuivie par des images importunes, assiégée par d'odieux fantômes, troublée par de continuelles terreurs ; les exercices de la piété n'ont plus de goût pour elle ; la parole sainte, plus de saveur ; la source des larmes de la consolation est tarie. Ame fidèle, laissez vos sollicitudes, et connaissez le secret de ces saintes rigueurs. Si votre Dieu, si Jésus paraît sourd à votre voix, c'est pour vous forcer à l'appeler par des vœux plus ardents ; s'il échappe à vos entretiens, c'est pour rendre plus vifs les saints désirs ; s'il vous refuse ses entretiens, c'est pour qu'à son retour vous en connaissiez mieux le prix.

Vous êtes donc, ô Vierge sainte ! vous êtes tout à la fois notre reine et notre modèle : notre reine, par l'éclat des privilèges glorieux dont Dieu vous a honorée ; notre modèle, par les vertus célestes qui ont embelli votre vie : *Salve, Regina!* (*Antiph. Eccles.*) Mais à ces titres qui vous assurent à jamais notre admiration et nos hommages, vous joignez un nom qui fait notre consolation et soutient notre espérance ; vous êtes notre Mère : *Mater misericordiae, vita, dulcedo et spes nostra, salve!* faites connaître que vous regardez comme vos enfants les fils d'une mère coupable dont vous avez réparé la faute, en vous montrant sensible aux maux sans nombre dont nous sommes environnés : *Ad te clamamus exules filii Eav.* Nous vous adressons nos soupirs, nous qui, longtemps abreuvés de l'eau d'affliction et nourris du pain



de douleur, habitions une patrie au milieu de laquelle nous étions condamnés à vivre comme étrangers et bannis; et qui, désolée pendant de si longues années par tous les fléaux à la fois, devait plus que jamais s'appeler pour nous une vallée de larmes : *Ad te suspiramus gementes et flentes in hac lacrymarum valle*. Chaque jour, il est vrai, voit nos maux s'adoucir; nous ne vous demandons plus de réaliser de consolantes espérances, et de nous rendre des biens pour nous les plus précieux de tous, nos temples, nos autels, et la pompe vénérable de nos cérémonies saintes. Non, grâce à la bonté divine, comme aussi grâce à votre protection puissante, la religion, longtemps captive, voit enfin briser ses fers; elle a quitté les habits d'un long veuvage, et sortant des retraites obscures qui lui servaient d'asile, ses yeux, en revoyant le trône de saint Louis, ont appris à verser d'autres larmes que celles de la douleur.

Mais, ô Vierge sainte, au milieu de tant de biens, quelle plaie profonde l'incrédulité fit à notre patrie, et que de maux appellent encore les regards de votre miséricorde! *Misericordes oculos ad nos converte*. Si nous adorons dans votre Fils notre Dieu, notre Sauveur et notre unique espoir, combien qui parmi nous lui disputent ses titres! Combien qui voudraient lui ravir nos hommages et notre amour! Combien qui voudraient le forcer par leurs crimes à nous délaïsser et à s'échapper du milieu de nous! O Marie, conservez-nous ce Jésus dont vous êtes la mère. Découvrez à tous les yeux l'éclat qui environne cet adorable Maître : conservez-nous son saint Evangile, et cette antique foi qui, pendant tant de siècles, fut la sauvegarde et l'honneur du nom français : *Jesum benedictum fructum ventris tui nobis ostende*. Il est vrai, nos ingrattitudes ne méritent pas un tel bienfait, mais ce miracle est digne de votre charité pour les hommes et de votre prédilection pour la France : *O clemens! ô pia! ô dulcis Virgo Maria!* Alors, environnés de nouveaux moyens de sanctification, nous en serons plus courageux à marcher sur vos traces, pour mériter la couronne qui doit être la récompense de la fidélité. Ainsi soit-il.

### SERMON I.

*Pour le mercredi des Cendres.*

#### MORT DU CHRÉTIEN.

*Pulvis es et in pulverem reverteris. (Gen., III, 19.)*

*Vous êtes poussière et vous retournerez en poussière.*

Ils sont donc arrivés, chrétiens, ces jours de repentir et de larmes, ces temps consacrés à la pénitence et à la prière; et à des jours perdus dans la dissipation et les vains amusements du siècle, succèdent enfin les moments heureux d'un saint recueillement et d'une tristesse salutaire! Déjà la religion a dépouillé ses autels de leurs ornements et banni de ses solennités les chants d'allégresse, pour ne plus faire entendre que les gémissements de la douleur; les ministres

saints, revêtus d'habits de deuil, et prosternés entre le vestibule et l'autel, essaient par leurs larmes d'apaiser la colère du Seigneur, et appellent sur son peuple les yeux de sa miséricorde : et c'est pour nous faire entrer nous-mêmes dans ces saintes pensées, que ce matin l'Eglise a fait retentir à nos oreilles les formidables paroles qui nous avertissent de notre humiliante origine et de notre dernière fin, lorsque de la poussière même dont nous avons été formés, elle a tracé sur nos fronts le redoutable arrêt de mort qui nous condamne à y rentrer tôt ou tard : *Pulvis es et in pulverem reverteris*.

C'est avec confiance que l'Eglise, au commencement de la sainte quarantaine, nous adresse ces graves leçons, et déploie à nos regards ce lugubre appareil; elle ne craint pas qu'un si triste spectacle et des enseignements si sévères jettent dans nos âmes une indiscrete épouvante; car elle sait que s'il convient aux enfants du siècle et aux disciples de l'incrédulité de redouter la mort et de pâlir devant ses coups, il appartient aux disciples de l'Evangile de la considérer d'un œil ferme, en s'appuyant sur la religion, et puisant dans ses conseils un courage invincible pour en braver les menaces, et une constance inébranlable pour en soutenir les rigueurs. Oui, chrétiens, telle est l'ineffable prérogative que Jésus-Christ a transmise à la religion en faveur de ses disciples : il ne lui a pas donné le pouvoir d'arracher à son gré au tombeau ses victimes, mais il a voulu du moins qu'elle seule partageât avec lui le privilège d'opposer d'incomparables consolations aux terreurs de la mort et à ses barbaries. Arrêtons-nous à cette pensée, et afin d'exciter en nous tout ensemble, et un tendre attachement à notre foi, et le saint désir d'une mort chrétienne, considérons quels secours le chrétien mourant doit attendre de la religion.

La religion adoucit, pour le chrétien mourant, les souffrances du corps, par les plus puissantes consolations, premier point.

La religion calme, pour le chrétien mourant, les angoisses de l'âme, par les plus solides espérances, deuxième point.

Implorons, etc.

#### PREMIER POINT.

Il est pour le chrétien une autre mère que celle que lui donna la nature. A peine ouvre-t-il les yeux à la lumière que la religion le reçoit dans ses bras, le nourrit du lait le plus pur, soutient ses pas chancelants dans la carrière de la vie, et tient ouverts sur lui les regards d'une constante sollicitude. Mais c'est surtout quand il est prêt d'entendre sonner l'heure fatale, que la religion accourt avec plus d'empressement; et c'est à ce dernier moment, où son corps est en proie à des maux si cuisants, qu'elle semble lui prodiguer des soins plus attentifs et un amour plus tendre. Car, s'il n'est pas, au témoignage d'un ancien, de spectacle plus digne des regards du ciel que le juste aux prises avec l'adversité, il n'en est



pas de plus instructif pour la terre, ni de plus glorieux pour la religion, que celui d'un chrétien luttant contre les assauts d'une mort prochaine, et trouvant dans sa foi une fermeté invincible contre les dernières douleurs. Approchez en effet, approchez de sa couche sans répugnance et sans effroi. Votre oreille ne sera pas déchirée par les cris aigus de la souffrance, ni votre œil attristé par les hideuses convulsions de la rage, ni votre cœur soulevé par les imprécations et les blasphèmes du désespoir. Quelle paix sur son front ! quelle sérénité dans ses regards ! et sur ses lèvres quel langage céleste de douceur, de patience et de résignation ! Il souffre, mais c'est une victime qui ne se débat point sous la main du sacrificateur, et ses résistances ne troublent pas les apprêts de son immolation. Il souffre, mais son âme, uniquement attentive aux desseins éternels, ou plutôt, déjà réfugiée dans le sein de Dieu, de cet asile voit sans s'étonner et comme de loin, le feu de la tribulation ravageant une demeure qui va bientôt lui devenir étrangère.

Ont-ils jamais été témoins de ce touchant spectacle, connaissaient-ils le prix de ces ineffables consolations, ces chrétiens, qui, appelés près d'un ami qui va mourir, interdisent à la religion les approches du lit de sa douleur, et refusent d'en prononcer même le nom à celui dont elle pourrait seule adoucir les maux et soutenir la résignation ? Vous les voyez s'empressez autour de leur ami, et pour porter quelque allègement à ses souffrances, n'épargner ni soins ni sollicitudes : s'il faut panser ses plaies, quelle réserve et quels ménagements ! s'il faut soulever son corps défaillant et lui prêter un appui, quelle délicatesse et quelle circonspection ! quel souci pour écarter les objets qui semblent importuner sa vue et comme faire ombre aux caprices de sa douleur ! quelles alarmes si un bruit léger menace de troubler les courts instants de son repos !

Eh quoi ! vous êtes son ami, on doit le juger ainsi à votre tendre empressement, à ces regards qui essayent en vain de dissimuler votre affliction profonde, à ces soupirs que, malgré vos efforts, vous arrachent de funestes pressentiments : vous êtes son ami et vous refusez à cet infortuné la seule preuve d'un solide attachement que vous puissiez lui offrir encore, et quand vous êtes forcé de reconnaître l'impuissance de vos vœux, de vos paroles et de vos secours, vous écarterez encore loin de lui la seule voix capable de calmer ses agitations et de sécher ses larmes ! Quoi ! vous êtes son ami, vous avez réuni, pour veiller sur des jours si chers, tous ceux dont la renommée vous a désigné la longue expérience et le profond savoir, et bientôt peut-être les habiles eux-mêmes n'entrevoient pour votre ami que le plus sinistre avenir, vous avez consenti à confier sa vie aux promesses mensongères d'une science incertaine et à ses dangereux essais, et la religion est la seule dont vous lui défendez d'entendre les conseils, la seule

dont vous dédaignez pour lui les célestes et infaillibles secrets ! Vous attendez, dites-vous, que votre ami appelle la religion à son aide, et si l'on vous en croit, ce n'est pas à vous à prévenir sur ce point et à faire naître ses désirs. Quoi ! vous attendez qu'il l'appelle ! mais quand vous avez tremblé pour ses jours ; mais, au premier aspect du péril, avez-vous, pour réclamer les conseils de l'art, suivi cette marche timide, écouté cette vaine prudence, et chaque jour, quand sa conservation l'exige, loin de prendre sa volonté pour règle, ne vous voit-on pas triompher à tout prix de ses résistances, ne tenir aucun compte de ses cris, et laisser, s'il le faut, enfoncer le fer dans ses plaies sans ménagement et sans pitié ? Vous attendez qu'il l'appelle ! il conserve toujours peut-être un tendre amour pour cette religion sainte, et la tribulation, ranimant pour elle au fond de son cœur son respect et sa confiance, il sent le besoin d'implorer son assistance, de se jeter entre ses bras, et de n'attendre plus que d'elle quelque soulagement aux maux cruels dont il est assailli. Mais les jugements des hommes le captivent encore, il s'effraie de leurs discours, il craint leurs railleries, il redoute peut-être les vôtres. Rassurez ce cœur pusillanime, parlez-lui d'un secours plus puissant que les secours de l'art : d'un ami plus fidèle encore, et plus tendre que vous-même. Dites-lui que quand l'amitié ne peut plus offrir à son infortune que des pleurs, la religion lui garde deux biens qu'elle seule peut donner, le courage et l'espérance : et à ces paroles vous verrez s'éclaircir ce front obscurci de tant de nuages, et les larmes de la reconnaissance payer le sacrifice de votre généreuse amitié. Enfin vous attendez qu'il l'appelle ! ah ! si dans l'excès de son malheur, il ne prononce pas ce nom sacré, sa désolation, son abattement, ses souffrances ont un langage muet que vous devez entendre. Quand les créatures ne peuvent rien pour lui ; quand, après de si longs et si douloureux efforts, il succombe enfin sous le poids qui l'accable, ses gémissements et ses plaintes vous disent qu'il cherche plus haut la main puissante qui seule peut l'arracher à tant de maux ; c'est la religion que ses cris appellent, c'est la religion qu'invoquent ses douleurs. Qu'elle paraisse, et à la fermeté dont elle armera son cœur, vous jugerez s'il fallait en redouter pour lui les approches.

Toutefois, ce n'est pas à une froide constance, ce n'est pas à une insensibilité d'appareil, que la religion prétend exercer son disciple ; mais en lui laissant le sentiment, et quelquefois le cri de ses douleurs, elle le calme par l'onction secrète de ses inspirations, lui faisant comprendre qu'il est juste, qu'il est utile, et quelquefois peut-être qu'il est doux de souffrir.

Justice de ses souffrances : hélas ! quel que ami constant de la religion, il n'en fut pas toujours le disciple fidèle. Si jamais il ne prêta l'oreille aux maximes de l'incrédulité, il ne la tint pas toujours fermée à la



voix séduisante du plaisir. Si les impies ne le virent jamais assis dans l'école du mensonge, les pécheurs le rencontrèrent quelquefois dans la route des passions; il est donc juste qu'il porte en silence le poids d'une colère qu'ont provoquée ses égarements, et qu'il livre sans se plaindre ce corps de péché à une sévérité pleine d'amour qui ne l'éprouve par des tribulations passagères que pour lui rendre son innocence et le rétablir dans ses droits.

Mérite de ses souffrances : je souffre, ce mot est le seul peut-être que laisse échapper la nature; mais que ce mot, dans un pauvre mourant, exprime de cruelles peines et d'amers déplaisirs! Ce ne sont plus seulement, comme durant le cours de son infirmité, les souffrances inséparables de sa condition lamentable, et dont il avait fallu se faire une douloureuse habitude, mais à cette dernière heure, ce sont mille douleurs et mille angoisses à la fois; c'est sa tête débile et chancelante qu'il ne peut plus soutenir; c'est sa bouche desséchée par une brûlante chaleur qu'on essaie vainement de désaltérer ou de rafraîchir; c'est sa poitrine soulevée par une respiration précipitée, comme après une longue course, et dont rien ne calme les agitations; c'est tout son corps enfin, sillonné par de longues et profondes plaies, et dont il ne peut essayer de varier même les souffrances. Je souffre : cette parole à laquelle l'amitié la plus tendre et la plus empressée ne peut plus répondre que par la consternation et les sanglots, n'arrive pas en vain à l'oreille de la religion. « Mon fils, lui dit-elle, que votre bouche mette un terme à ses plaintes, et que vos yeux cessent de verser des pleurs; c'est le travail de la fin du jour qui recevra bientôt sa récompense : *Quiescant vox tua a ploratu et oculi tui a lacrymis, quia est merces operi tuo.* (Jerem., XXXI, 16.) Le Dieu, dont, au milieu de vos tribulations, vous adorez les décrets et bénissez les rigueurs salutaires, a compté chacune de vos douleurs, et s'appête à payer chacune de vos larmes : et ces soupirs dont il est le seul confident, ces pleurs que seul il recueille, assurent un nouvel éclat à la couronne qu'il vous prépare : *Est merces operi tuo.*

Douceur de ses souffrances : oui, dans ce cœur brisé par l'affliction, la religion fait arriver la consolation et la joie par des voies secrètes et connues d'elle seule. Ce chrétien a prêté l'oreille à sa voix, et déjà il ne parle plus un langage mortel; la souffrance n'est plus un mal, la mort est un gain pour lui. Si longtemps captif, il tressaille d'allégresse à mesure qu'une nouvelle douleur brise un de ses liens et hâte sa délivrance. Autrefois, dans les transports même de sa ferveur, un souci cruel le troublait sans cesse et répandait sur sa piété une désolante amertume; il ne savait pas s'il aimait Dieu d'un pur et véritable amour; saintement jaloux contre-lui-même de la gloire et des droits de son maître, il crai-

gnait sans cesse que sa piété ne cherchât plutôt la consolation même, que le Dieu de consolation. Mais maintenant que, sous les coups dont il est incessamment frappé, il éprouve pour son Dieu un amour plus vif et plus tendre, il voit qu'il peut enfin répondre de son cœur, et dire à Dieu, avec saint Augustin, dans la sainte présomption d'une amoureuse confiance : Oui, je le sens, il est assuré que je vous aime : « *Haud dubia conscientia amo te.* »

Cependant pouvez-vous espérer, chrétiens, de comprendre à la mort le langage divin que la religion adresse à ses enfants, si jamais vous ne prenez soin de l'étudier durant la vie : ou si vous démentez chaque jour, par la mollesse efféminée de vos mœurs, la sainte rudesse de ses enseignements? Comprenez-vous à la mort que c'est par les tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu, si, durant la vie, la science d'un Dieu crucifié vous fut constamment étrangère? Comprenez-vous à la mort qu'il est juste de souffrir, vous qui, durant la vie, oubliant par quels égarements, et par quels crimes peut-être vous avez longtemps provoqué la divine vengeance, semblez, à la plus légère affliction, disputer par vos révoltes, au souverain juge, le droit de châtier les coupables; vous qui repoussez avec audace une main miséricordieuse qui ne frappe que pour guérir; vous enfin qui naguère encore aux jours de vos célèbres infortunes, outragiez peut-être par vos blasphèmes cette justice adorable dont votre conscience, en secret, aurait dû plaider la cause et justifier les rigueurs? Comprenez-vous à la mort qu'il est utile de souffrir, vous qui, durant la vie, ne vous montrez appliqués qu'à traiter ce corps de péché avec d'indignes complaisances, qui lui préparez des vêtements si délicats, une nourriture si exquise, un si commode repos? Vous enfin qui, dans votre conduite comme dans vos discours, à un Evangile qui a dit : *Heureux ceux qui souffrent* (Math., V, 10), opposez avec sécurité je ne sais quel autre évangile protecteur des recherches voluptueuses et des coupables raffinements? Enfin, comprenez-vous à la mort qu'il est doux de souffrir, vous qui, durant la vie, loin de vouloir, comme le grand apôtre, ne connaître d'autre science que la science de Jésus crucifié, ne fixez jamais sur le bois où l'attacha son amour les regards de la foi et de la reconnaissance, qui ne sûtes jamais ni compatir à ses angoisses, ni recueillir ses gémissements, ni vous réfugier dans ses plaies; vous qui jamais ne comprîtes enfin quelle douceur éprouve un cœur fidèle à ne point être en reste avec l'ineffable charité de son maître, ou du moins à mêler quelques larmes au sang du Fils de Dieu, et quelques souffrances à ses inexprimables douleurs?

Ah! qu'il serait à craindre que la religion ne rencontrât en vous un disciple trop novice, si, pour la première fois à votre dernière heure, il lui fallait faire entendre



à votre oreille le langage de la résignation ! Pour prétendre à ses dernières consolations, c'est peu de croire à ses dogmes, de révéler ses décisions, de résister aux séductions et aux exemples de l'incrédulité ; il faut encore honorer sa morale, pratiquer ses leçons, s'exercer aux vertus qu'elle prescrit à ses enfants ; en un mot, il faut être chrétien, car ce n'est que pour le chrétien que la religion, à la dernière heure, vient adoucir les souffrances du corps par les plus puissantes consolations.

Mais la religion calme aussi pour le chrétien mourant les angoisses de l'âme par les plus solides espérances.

#### DEUXIÈME POINT.

Quels que soient les tourments et les souffrances qui, pour un mourant, deviennent le cruel prélude du dernier sacrifice, ce n'est pas toutefois ce corps en proie à mille maux, déchiré par mille douleurs, qui réclame les plus pressants secours, c'est l'âme surtout qui, contrainte à de rigoureuses séparations, assaillie par de continuelles terreurs, ne peut attendre que de la religion seule sa consolation et sa force. La religion ne trompera point l'espoir du chrétien mourant, elle adoucira ses regrets, elle fortifiera son courage.

Quelles séparations nous commande cette mort cruelle ! quels doux liens elle vient rompre ! à quels adieux elle vient condamner ! Cependant, suivez la religion, cette puissante et divine consolatrice, quand elle est invoquée par ses disciples mourants, et qu'elle leur fait entendre sa douce voix et ses exhortations maternelles : à son approche, la nuit de la tristesse s'étant dissipée, l'éclat de son front céleste rejaillit et semble se réfléchir sur l'infortuné qu'elle soutient et console ; la maison de la douleur est devenue la maison de la paix, et les gémissements du regret font place aux cantiques de l'espérance.

Pénétrez avec la religion dans ce palais dont la mort a déjà franchi le seuil, et qu'elle s'appête à couvrir de son crêpe funèbre : à la consternation d'une nombreuse famille, à la douleur peinte dans les regards de tous les serviteurs, au silence et à la solitude de ces vastes appartements qu'inondaient naguères d'innombrables adulateurs, vous jugerez que le maître de ce riant séjour est prêt à subir l'arrêt qui lui commandera d'en sortir sans retour. Hélas ! cette funeste attente le remplissait d'abord des plus cruels ennuis, et il se livrait sans mesure à son affliction profonde : Est-ce ainsi, s'écriait-il, que la mort vient sans pitié me ravir ces richesses dont mes envieux mêmes vantaient le noble emploi ; cette gloire, antique patrimoine de ma race ; ces honneurs auxquels le courage et surtout la fidélité m'avaient donné peut-être de légitimes droits : *Siccine separat amara mors* : (1 Reg., XV, 32.) Mais à peine a-t-il déposé dans le sein de la religion son amertume et ses regrets qu'il sent couler dans son cœur une vertu divine qui,

éteignant toute affection périssable et ne laissant vivre que le sentiment de son immortalité, lui fait abandonner, pour des biens meilleurs, des dignités et des trésors qu'environnaient mille soins et mille périls, et échanger avec joie une demeure corruptible contre une demeure où il ne doit plus connaître ni les soucis ni la douleur.

Descendez dans cet asile où vient chercher un refuge l'homme poursuivi par ses deux ennemis les plus cruels, la pauvreté et la souffrance ; venez y contempler l'ineffable pouvoir de la religion, et apprendre par quels adoucissements elle tempère pour les plus délaissés de ses enfants les rigueurs de la dernière heure. Est-ce une mère que la douleur attache au lit de ce pauvre mourant, qui remue si soigneusement la paille de sa couche, qui donne à ses douleurs des soins si délicats, observe ses regards avec tant de sollicitude, prévient avec tant de zèle ses plus légers désirs ; ou bien, est-ce une tendre sœur qui soutient le courage de son frère par de si touchantes exhortations, réveille sa foi par de si consolants souvenirs, apaise ses regrets par de si douces espérances ? Non, c'est une vierge chrétienne députée par la religion pour soulager les plus obscures infortunes. Au printemps de la vie, s'arrachant aux illusions du siècle, aux enchantements du premier âge, et peut-être aux plus brillantes destinées, elle n'a voulu connaître d'autre époux que Jésus-Christ, d'autre famille que les pauvres, d'autres plaisirs que le soin d'adoucir le malheur et d'essuyer les larmes. Ah ! elle a le droit d'exhorter son malade à consentir aux dernières séparations, cette vierge courageuse qui, pour mourir chaque jour d'une mort volontaire, a brisé les nœuds les plus doux, et dit un adieu irrévocable aux affections les plus tendres ; elle peut fortifier son malade contre les regrets, quand ses humbles et grossiers vêtements, quand sur son front le voile d'une inviolable pudeur attestent si éloquemment son dévouement héroïque et ses généreux sacrifices. Aussi, elle ne parle pas en vain, et la religion place toujours sur ses lèvres une douce persuasion qui fait taire toutes les plaintes, et je ne sais quel charme qui endort toutes les douleurs.

Ne rougissez pas, chrétiens, d'apprendre de cet homme, obscur il est vrai, mais que la religion environne de ses sollicitudes, et qu'elle anime par ses conseils ; ne rougissez pas d'apprendre de lui l'art si difficile de mourir dans une paisible résignation ; n'éprouvez point de honte à venir chercher à son humble école les leçons de la plus haute philosophie ; il n'a point autour de lui, comme jadis ce sage tant célébré, de nombreux admirateurs dont la vue éveille son courage et soutient l'élevation et la majesté de ses discours ; c'est avec un prêtre ignoré comme lui, c'est avec une humble servante des pauvres qu'il s'entretient de la dignité de sa nature et de ses immortelles espérances ; ce n'est point à de longues études ni à des docteurs dont le nom même n'est pas



connu de lui, qu'il doit cette science dont il est éclairé; un maître plus habile que les savants les plus illustres, la religion lui a révélé la noblesse de son âme et l'excellence de sa destinée. Il n'est point enflammé par l'espoir d'obtenir des éloges de ses contemporains et l'admiration des siècles à venir. Il naquit dans l'obscurité, il mourra dans l'oubli, et c'est avec simplicité comme sans intérêt que sa langue rend témoignage aux sentiments de force et de générosité dont son cœur est rempli. Parlez-lui des sacrifices que la mort nous commande, il vous parlera des ineffables dédommagements que la religion nous prépare; parlez lui de votre attachement à la vie, il vous apprendra le secret de ne plus craindre la mort: parlez-lui de vos affections les plus chères, il vous dira que c'est à la mort que le cœur s'ouvre enfin sans mesure au seul amour qui ne doit jamais s'éteindre.

Mais jamais la foi ne montre avec plus d'éclat le privilège de ses consolantes promesses, que lorsque la jeunesse prête à être moissonnée par la faux de la mort, réclame l'appui de la religion et se jette dans ses bras. Voyez cette jeune chrétienne depuis longtemps affaiblie par un mal dont les progrès ont bravé tous les secours de l'art, non moins, hélas! que les soins et les pleurs de la plus tendre mère. Elle touche enfin à sa dernière heure, et, selon le langage d'un apôtre, elle va se flétrir comme une fleur placée sur le chemin de la vie: *In itinere marcescet.* (Jac., I, 11.) Mais quoi! la mort, en faveur de cet enfant de bénédiction, aurait-elle oublié ses ravages et ses rigueurs? Il est vrai, une touchante pâleur est répandue sur son front; mais j'y vois briller aussi l'éclat d'une joie céleste: ses membres défaillants languissent étendus sans mouvement et sans force, mais son âme est soutenue par un invincible courage; elle se voit entourée des ombres de la mort, mais elle n'en appelle qu'avec plus d'ardeur l'heure tant de fois désirée de sa dissolution, ainsi qu'un étranger, arrêté dans sa course au milieu des ténèbres, attend impatiemment que l'aube du jour lui donne le signal du départ. Non, elle n'attristera point par des larmes et des regrets son affranchissement, elle ne donnera pas de soupirs à ce monde qui lui préparait tant de périls, à ces plaisirs qui menaçaient son innocence, à cette vie enfin semée de tant de pièges et de tant de douleurs. Adieu, dit-elle, astre du jour qui mesuras pour moi de si courtes années; la patrie qui m'attend est éclairée par un autre soleil dont le flambeau ne pâlera jamais: *Jerusalem, non occidet ultra sol tuus.* (Isa., LX, 20.) Adieu, terre qui vis renaître pour moi si peu de printemps, je vais habiter une terre meilleure qui ne connaîtra ni les chaleurs brûlantes, ni les rigoureux hivers, et d'où sera bannie pour jamais la crainte des orages: *Non uret solneque ullus æstus.* (Apoc., VII, 16.) Mais elle voit sa mère, elle entend ses soupirs: ah! quel courage pour être forte contre le spectacle d'une telle douleur!

Cependant, c'est elle qui console encore cette mère infortunée, elle qui en essuie les pleurs de sa main défaillante, elle qui la conjure de souffrir que sa fille arrive la première dans cette patrie dont ses leçons lui montrèrent la route, et vers laquelle elle lui apprit de bonne heure à tourner tous ses désirs; et comme de tous ses ornements elle n'a gardé que sa croix, sa plus chère parure, elles fixent ensemble sur cette croix leurs regards, leurs lèvres et leurs cœurs, et y puisent ensemble le courage pour une douloureuse mais courte séparation.

Non, chrétiens, ne faites pas à votre foi l'injure de penser que la mort ait des cruautés contre lesquelles les appuis de la religion soient sans force, et ses exhortations sans pouvoir. Reconnaisant peut-être la fragilité des biens terrestres, la vanité des honneurs, l'illusion de la gloire, vous sentez qu'à la mort vous pourrez en envisager la perte d'un œil sec et d'un front serein; mais votre cœur, ouvert à des affections tendres, ne peut sans frémir soutenir la pensée de briser de doux et vertueux liens. Rassurez-vous, c'est pour vous que la religion réserve ses plus éclatants prodiges, c'est aux cœurs sensibles qu'elle fait mieux entendre sa voix: c'est vous qui comprendrez qu'on trouve tout dans un Dieu qui nous aime, que près de lui le cœur n'a plus à craindre ni mécomptes, ni déchirements, qu'enfin il n'est pas juste que Jésus soit le seul qui ait eu des séparations à souffrir. Il est vrai, vous gémirez encore, mais non pas sans consolation; vous pleurerez, mais non pas sans douceur.

Enfin, la religion calme les terreurs du chrétien mourant par les plus douces espérances. Ce n'est pas à un préjugé puéril, dit saint Augustin, c'est à la nature elle-même qu'il faut imputer ce frémissement et cette horreur secrète que tous éprouvent aux approches de la mort: *Mortem horret non opinio, sed natura.* Le sentiment de sa première destinée vit toujours au fond du cœur de l'homme, et il ne peut entrevoir sans effroi le coup terrible qui, séparant l'âme d'avec le corps, va rompre cette union qui, dans les desseins du Créateur, devait être indissoluble. Mais quelle n'est pas l'intrépidité du chrétien, et quelle n'est pas sa constance quand la religion révèle à son âme le noble sort qui lui est préparé! Est-ce lui qui va mourir, lui qui pense, qui raisonne et qui aime? Et parce que sa frêle enveloppe se brise, craindra-t-il de rester à découvert et sans défense contre les traits de la mort? Non, la meilleure partie de lui-même bravera ses cruelles atteintes. Ce n'est pas lui qui se meurt, c'est sa prison qui s'ébranle; mais lui, il n'attend que le dernier coup pour s'échapper enfin, et recouvrer sa liberté. Est-ce mourir, que de se délivrer d'un vêtement imcommode? est-ce mourir, que de congédier un esclave rebelle? est-ce mourir, pour arriver plus promptement dans sa patrie, que d'abandonner le pesant et tardif compagnon de son exil? Que dis-je!



ce corps lui-même n'est pas délaissé sans retour; après avoir subi l'arrêt prononcé jadis contre une fatale désobéissance, il s'affranchira un jour des humiliations du tombeau pour être orné à son tour d'un éclat indestructible et d'une ineffable beauté. Traitez donc avec respect ces honorables dépouilles; qu'elles soient reçues dans le champ consacré par les bénédictions de la foi; que l'ombre de la croix les protège; qu'un ami fidèle puisse venir quelquefois les arroser de ses pleurs et se consoler, en recevant aussi de la bouche de la religion même, pour ces restes inanimés, mais si chers, l'assurance de l'immortalité : *Omnes resurgemus.* (I Cor., XV, 51.)

Il est vrai, toutefois, la double route qui s'ouvre devant le chrétien au sortir de la vie, et l'aspect du terme fatal où l'une des deux doit conduire, le remplit d'abord d'horreur et d'épouvante; mais la religion accourt pour calmer ses terreurs et dissiper ses alarmes. Tant qu'elle le voyait engagé sur une mer orageuse et encore éloignée du port, tant qu'elle avait à redouter pour lui les prestiges du siècle, l'enchantement des passions, les séductions d'un cœur inconstant et volage, elle essayait de le fixer, du moins par la crainte, dans la route de la vertu : elle faisait retentir à son oreille ses formidables menaces; elle lui montrait un juge irrité prêt à lancer ses foudres; elle entr'ouvrait sous ses pas les éternels abîmes; et de peur d'éveiller sa présomption ou de lui inspirer dans le crime une coupable sécurité, elle lui cachait, comme sous un voile, les trésors de la bonté divine et gardait en réserve le mystère de la miséricorde. Mais maintenant qu'il a déposé dans son sein maternel l'aveu de ses faiblesses, et que l'humilité et les larmes de son repentir ont mérité à son cœur le retour de l'innocence, la religion n'a plus pour lui ni précautions ni défiance; elle lui découvre sans ménagement l'amour immense de Dieu pour le pécheur; elle ne veut souffrir dans son disciple ni les inquiétudes, ni les terreurs, et ne permet à ses lèvres d'autre langage que celui d'une pieuse espérance et d'un abandon filial.

Faut-il que celui qui vient révéler au mourant ces consolants secrets et ranimer son cœur par ses espérances sublimes, soit quelquefois repoussé loin de lui comme un messager d'épouvante? Mais, ô douleur! ô scandale réservé pour un siècle étranger aux nobles désirs de l'immortalité! lorsqu'autrefois une famille éplorée tremblait pour des jours qui lui étaient chers, le ministre de Dieu était appelé sans retard; il accourait, et suivant la prédiction du Sauveur, la paix entrait avec lui : *Pax huic domui.* (Matth., X, 12.) Les enfants entouraient avec respect cet homme vénérable, les amis à son aspect ne craignant plus pour le salut éternel de leur ami, voyaient leur tendresse délivrée du moins de sa plus cruelle sollicitude; et le malade s'éveillant à cette voix qui lui était connue, retrouvait le sourire d'un

attachement filial et la docilité d'une humble confiance. Aujourd'hui si le pasteur est averti par la renommée de l'infirmité d'une de ses brebis, trop souvent il ne remportera qu'une amère et pénible douleur pour fruit de son amour et de sa sollicitude; vainement il réclamera les droits de l'amitié, vainement il descendra aux plus humbles supplications, il ne rencontrera de toutes parts que précautions, qu'impostures et que rebuts; et si, n'écoulant que l'ardeur de son zèle, il veut renverser tous les obstacles et franchir toutes les barrières, il faudra qu'il s'arrête devant d'indignes serviteurs à qui leurs maîtres ont appris leur langage hautain et leurs froides formules, et qu'il lise dans leurs regards, qu'alors seulement l'accès sera libre pour lui quand sa présence inutile pour le mourant pourra cependant épargner à ceux qui lui survivent l'opprobre d'une odieuse et barbare impiété. O Dieu! consolez vous-même votre infortuné ministre, tandis qu'il regagne tristement sa demeure et va chercher encore quelque espoir aux pieds de celui qui mourut pour le salut de tous!

Mais laissons ces tristes pensées : ici c'est un chrétien qui va mourir; venez le soutenir par vos leçons, homme de Dieu, dépositaire des secrets de son cœur, vous qu'il nomme son père et quelquefois son meilleur ami. Venez justifier ces titres par votre tendresse et par vos encouragements; faites-lui entendre cette voix qui sait trouver le chemin de son cœur pour en alléger les douleurs, ou y réveiller le courage. Mais surtout offrez-lui ce signe du salut qui, plus éloquemment que vous, doit lui parler un langage de miséricorde et d'amour; que ses faibles mains trouvent encore assez de force pour le serrer contre son cœur et ses lèvres à demi glacées, des ardeurs assez vives pour y attacher un brûlant et dernier soupir.

Mais quoi! sa demeure se convertit tout à coup en un temple : la piété vient d'y rassembler un nombreux concours qui, dans un recueillement profond et un religieux silence, attend la venue d'un consolateur plus puissant que l'ami le plus tendre : il paraît, c'est son Sauveur et son Dieu qui a entendu ses gémissements, et vient compatir à ses douleurs. O douce vue qui lui fait oublier tous ses maux! ô visite qui comblerait tous ses désirs, s'il ne lui était permis d'aspirer à un privilège plus glorieux et plus consolant encore! Mais déjà l'huile sacrée a fortifié ce nouvel athlète pour sa dernière victoire; enfin, son Dieu lui-même vient lui donner le gage de sa réconciliation et sceller par sa présence une alliance qui, du moins, cette fois, sera éternelle. Après des biens si doux que pourrait-il attendre sur la terre : il meurt, mais la paix que Jésus-Christ est venu mettre dans son cœur respire encore dans ses traits et sur son visage; il meurt, c'est un voyageur fatigué qui prend un moment de repos, ou plutôt, c'est un chrétien qui, après les agitations et les traverses de



l'exil, s'endort dans les bras de son Dieu et s'y délasse de la vie.

O Dieu! arbitre souverain de ma destinée, qui tenez mon arrêt en vos mains, et qui, dans vos décrets éternels, avez marqué l'instant où doit être rompu le fil fragile de ma vie, ah! c'est pour cette dernière heure que je réclame surtout votre miséricorde; accordez-moi la grâce de mourir d'une mort chrétienne, et préservez-moi de cet endurcissement impie qui fermerait mon cœur aux exhortations de la foi et à ses espérances. Quand tout m'abandonnera, que du moins ma religion me reste encore; quand mes yeux seront prêts à se fermer sans retour, que son flambeau divin m'éclaire; quand mon oreille sera sourde même pour mes amis, que mon cœur entende sa voix; quand ma langue ne prononcera plus qu'avec peine des sons inarticulés et confus, que la religion place encore sur mes lèvres les noms sacrés dans lesquels elle m'apprit à mettre tout mon espoir; que la religion soit près de moi à ce dernier combat, qu'elle essuie mes dernières larmes, qu'elle adoucisse mes derniers gémissements, qu'elle recueille mon dernier soupir, et me porte ainsi comme dans ses bras au pied du trône de votre miséricorde. Ainsi soit-il.

### SERMON III.

*Pour le premier dimanche de Carême.*

#### SUR LA PÉNITENCE.

*Pœnitentiam agite. (Matth., III, 2.)*

*Faites pénitence.‡*

L'Eglise a pour tous ses enfants un cœur maternel, et il n'en est pas un seul que sa tendresse mette jamais en oubli. Toutefois, mes frères, dans ces jours de grâce et de salut, les pécheurs semblent être pour elle l'objet d'une prédilection plus tendre. Elle ne va plus s'effrayer que de leurs périls, gémir que de leurs infortunes, et la fidélité des justes lui donnant une douce sécurité, elle semblera comme son divin époux, s'en reposer sur leur constance, pour ne plus s'attacher qu'aux traces des pécheurs, et les poursuivre de ses empresses et de ses cris. C'est pour pleurer sur leur mort qu'elle a déjà pris des habits de deuil; c'est pour expier leurs excès qu'elle va subir les rigueurs de la pénitence; c'est pour obtenir leur grâce qu'elle poussera tant de gémissements et versera tant de larmes. Il est vrai qu'ils la verront montrer un front sévère, éclater peut-être en reproches, prête à prononcer contre eux ses arrêts. Mais comment les pécheurs pourraient-ils ne pas reconnaître une mère dans celle qui n'est blessée que de leur indifférence, ne s'irrite que de leur oubli, ne les condamne qu'à lui rendre leur obéissance et leur amour?

Il est vrai encore que comprenant pour eux la nécessité de la pénitence, elle va leur en faire une loi rigoureuse: *Pœnitentiam agite*; et redoublant d'ardeur et de zèle pour pénétrer leur cœur d'une componction sa-

lutaire, et leur arracher les gémissements d'une sainte douleur, elle essayera de leur montrer la honte de leurs excès, la noirceur de leur ingratitude, l'audace de leur révolte: puis les pressant de ses exhortations les plus vives et les plus maternelles, elle les invitera à déplorer enfin eux-mêmes la plaie profonde que le péché a faite à leur âme, à briser le joug avilissant sous lequel le démon les tient courbés; et à expier par un généreux retour au Seigneur et par les œuvres d'une sincère pénitence, l'aveuglement qui leur a fait échanger contre de honteuses et passagères satisfactions les plaisirs purs de la vertu et ses immortelles espérances: *Facite dignos fructus pœnitentiæ. (Luc., III, 8.)*

‡ Cependant, combien qui méconnaîtront ses titres et refuseront d'entendre sa voix! Où sont les pécheurs qui répondront à ses invitations, et par leur repentir la consolent de leurs résistances? Où sont ceux dont le nom seul de mortification et de pénitence n'a pas déjà indigné l'orgueil, effrayé la pusillanimité, révolté la délicatesse? Essayons d'épargner à l'Eglise cette douleur, et que ce soit pour encourager les pécheurs à marcher avec une courageuse fidélité dans la sainte carrière qu'elle ouvre devant eux, que nous lui prêtions aujourd'hui l'humble appui de notre zèle et de nos efforts.

Il faut faire pénitence: c'est une nécessité pour tous, nous le verrons dans notre premier point.

Il faut faire une sincère pénitence: quelles en sont les marques? nous le verrons dans notre second point.

Implorons, etc.

#### PREMIER POINT.

Il est vrai, mes frères, que le spectacle qui s'offre à nos yeux de toutes parts, le soulèvement général des passions, l'ardeur pour les biens sensibles, l'oubli des espérances immortelles, tant de cœurs qui ne peuvent porter la saine doctrine, tant d'esprits qu'importune l'éclat de la vérité; enfin, l'incrédulité levant fièrement l'étendard et publiant ses victoires, tout semble menacer la religion de la perte de ses derniers enfants, justifier trop bien nos alarmes, et interdire aux prédicateurs de la parole sainte comme désormais inutile et odieuse, l'annonce des vérités sévères et la prédication de la pénitence. Ces saintes exhortations convenaient à ces jours plus heureux, où la religion exerçant au milieu de nous son aimable et paisible empire, n'avait à ramener que des âmes faibles qu'entraînaient leurs passions, mais non pas à se défendre contre des sujets audacieux qui voulaient ébranler son trône; mais aujourd'hui qu'elle est en butte à tant de mépris, accablée de tant d'outrages, poursuivie par tant de fureurs, pouvons-nous encore faire retentir les chaires chrétiennes de la prédication de la pénitence? *Pœnitentiam agite.*

Oui, mes frères: car au milieu de la consécration profonde où nous tiennent plon-



gés les malheurs de la religion, le Seigneur ne nous laisse pas sans appui, et si la vue des lâches qui l'abandonnent, des méchants qui l'outragent, nous remplit de douleur, il tempère cette amertume, la plus cruelle que notre cœur puisse ressentir, par des consolations qui soutiennent notre courage et relèvent nos espérances. En effet, qu'il nous est doux, au milieu de tant de désertions et de scandales, qu'il nous est doux, au commencement de cette sainte quarantaine, de voir encore accourir vers nous cette multitude de fervents chrétiens que n'ont pu séduire tant de sophismes, ébranler tant d'orages, entraîner tant d'apostasies, et qui, prosternés aux pieds de ces autels, ou pressés autour de cette chaire, réjouissent l'Eglise par le spectacle de leur piété courageuse et de leur inviolable fidélité, et prêtent aux humbles efforts de notre zèle l'appui de leur nombreux concours ! Quelle foi vive, quel amour pour la religion, quelle ardeur pour sa gloire ! quelle avidité pour la sainte parole ! quelle touchante émulation pour soutenir la faiblesse, soulager l'infortune, essuyer toutes les larmes ! Qu'ils soient bénis ces vrais disciples de la religion qui répondent par leurs œuvres aux calomnies de ses ennemis, et présentent dans leurs vertus de chaque jour son irrécusable apologie ! Qu'ils soient bénis ces chrétiens fidèles, et que Dieu les paye de tout le bien que fait à notre cœur leur zèle pour la religion, et leur courageuse obéissance à ses lois ! Qu'elles soient bénies ces familles dont les pères gardent le dépôt de la foi comme leur meilleur héritage, dont les mères embellissent de tant de vertus leurs pieuses leçons, dont les enfants vont dans les bras de la religion reposer leur cœur, et mettre à l'abri leur innocence !

Ah ! ce n'est pas à ces chrétiens, tendres amis de Jésus-Christ, humbles enfants de son Eglise, qu'il est besoin de montrer la nécessité de la pénitence par de longues exhortations. Ils savent que le nom de chrétien ne peut se porter qu'à ce prix, que les promesses comme les menaces du Seigneur, que les leçons comme les exemples du Fils de Dieu, font de la pénitence un devoir indispensable à tous, aux justes comme aux pécheurs.

Sans cesse, en effet, le christianisme rappelle ces austères, mais utiles vérités, que, puisque les péchés allument la colère de Dieu, c'est par le repentir que les pécheurs doivent l'éteindre ; que Dieu est bon et qu'il veut pardonner, mais qu'il est juste et que nos supplications doivent le fléchir ; et qu'enfin, puisqu'il est notre ami, notre bienfaiteur, notre roi, il ne nous fait pas payer trop chèrement notre pardon, quand il veut que du moins nos regrets expient nos froideurs, nos ingratitude et nos révoltes.

Hélas ! c'est du premier homme que descend cette lamentable tradition ; comme il fut le premier coupable, il fut aussi condamné le premier à s'en punir, et l'arrêt porté contre sa désobéissance, le poursui-

vant encore dans une postérité criminelle comme lui, il faut que l'enfant lui-même, pécheur au sortir du sein maternel, verse déjà des larmes, et fasse de ses premières douleurs comme l'essai de sa pénitence.

Aussi, dans les saints livres, quelles tendres invitations au repentir, quelles menaces contre les cœurs endurcis qui refusent d'acheter par quelques soupirs le pardon et l'oubli de leurs crimes ! Tantôt Dieu s'y montre aux pécheurs avec tout l'appareil de sa puissance et les terreurs de son indignation. C'est un juge inflexible qui va les citer à son tribunal, et prononcer enfin l'arrêt qu'a suspendu trop longtemps sa miséricorde ; c'est un vent impétueux qui dispersera ses ennemis comme la paille légère, un feu qui les enveloppera pour les consumer sans retour. D'autres fois, c'est un vigneron qui prodigua vainement à sa vigne les soins les plus assidus, et n'en a recueilli que des fruits pleins d'amertume et d'aigreur ; c'est une mère qui, pour prix de ses soins et de sa tendresse, n'a reçu de ses enfants que l'indifférence et les mépris ; c'est un époux que, malgré ses gémissements, une épouse infidèle laisse dans la solitude et l'abandon. Mon peuple, que vous ai-je fait, et quel sujet de chagrin reçûtes-vous jamais de moi ? Revenez, ne vous refusez pas à mes invitations ; écoutez ma voix ; revenez, et votre âme trouvera près de moi le véritable bonheur, et nous ferons ensemble une alliance éternelle. *Convertissez-vous, enfants d'Israël, convertissez-vous, et pour quoi vous obstiner à mourir ! « Convertimini, convertimini, et quare moriemini, domus Israel ? » (Ezech., XVIII, 31.)*

Mais quel encouragement surtout, mes frères, et quelle exhortation à la pénitence, quand le Fils de Dieu, dans la loi nouvelle, daigne nous en donner la leçon et en subir lui-même, dans sa personne divine, les plus profonds abaissements et les plus cruelles amertumes !

Il n'adresse pas, il est vrai, de longs préceptes aux pécheurs, mais il leur montre qu'il les aime, et leur dit ainsi, mieux que par de touchants discours, quelle indulgence il réserve au véritable repentir ; sous quelles douces images il se plaît à nous peindre sa commisération pour les pécheurs, ses anxiétés et ses sollicitudes ! Il ne peut s'accoutumer à leur indifférence, supporter leur éloignement, ni, à leur retour, tenir contre leurs larmes. Tantôt, c'est un père qui, longtemps inconsolable de l'absence et des égarements de son fils, le voit enfin à ses pieds, et cache, dans de tendres embrassements, sa confusion et ses regrets ; tantôt c'est un pasteur qui, voyant qu'une de ses brebis a trompé sa vigilance, s'attache aussitôt à ses pas, la poursuit à travers les vallées et les montagnes, et trouve dans la douceur de la reporter sur ses épaules au bercail, l'oubli de ses chagrins et le délassement de ses fatigues. Cependant, s'il montre si souvent aux pécheurs tant de commisération et de tendresse, s'il a pour la femme adultère tant



d'indulgence, pour Madeleine un cœur si compatissant, pour Pierre un regard si doux, on l'entend aussi quelquefois s'irriter et parler le langage de l'indignation et de la vengeance : c'est quand il rencontre des cœurs altiers qui dédaignent sa loi, des cœurs doubles qui prétendent l'abuser, des cœurs insensibles que ses bontés ne peuvent amolir ; en un mot, c'est contre l'orgueil, l'hypocrisie et l'endurcissement, qu'il réserve les menaces pour dernière ressource de son amour. C'est quand sa tendresse semble, pour ainsi parler, perdre toute espérance, que cet agneau si doux, si patient, qui est venu pour effacer les péchés du monde, devient soudainement ce lion terrible de la tribu de Juda qui, s'irritant de l'obstination des pécheurs, pousse contre eux, dans ces foudroyantes paroles, comme un divin rugissement : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous : « Nisi pœnitentiam habueritis, omnes similiter peribitis. »* (Luc., XIII, 3.)

Mais c'est peu d'entendre les leçons de l'Homme-Dieu, contemplons, mes frères, contemplons ses exemples : le voyez-vous aujourd'hui qui, pour fortifier notre courage, et nous faire envisager, sans frémir, les austérités de la pénitence, s'enfoncé dans un affreux désert, s'y dévoue aux plus rigoureux sacrifices, et nous avertit ainsi solennellement qu'il faut, si nous sommes chrétiens, le suivre dans cette pénible carrière, et embrasser courageusement avec lui les saintes rigueurs de la mortification et de la pénitence ?

Mais surtout fixons nos regards sur la croix, c'est là que nous verrons l'auteur et le consommateur de notre foi, qui, lorsqu'il pouvait avoir pour partage une joie inaltérable et immortelle, a voulu se courber sous le fardeau d'un bois cruel et en subir l'ignominie : *Aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum, qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contempta.* (Hebr., XII, 2.) O croix adorable ! A la vue de cette grande victime que vous nous présentez abreuvée de tant d'amertume et meurtrie par des douleurs si cruelles, qui pourrait méconnaître la nécessité de la pénitence ou murmurer de ses rigueurs ? Seraient-ce les justes ? Mais Jésus avait pris l'apparence seule du péché, et c'est assez pour que son Père le traite sans pitié et le soumette aux plus douloureux sacrifices. Les justes ! Mais où sont ceux qui méritent ce titre, et pour y perdre tous ses droits, n'est-ce pas assez d'y prétendre ! Les justes ! Le fûtes-vous toujours ! Et si vous eûtes aussi des jours d'aveuglement, d'illusion, de faiblesse ; si, comme le roi pénitent, vous êtes contraint de dire au Seigneur : oubliez les fragilités de ma jeunesse et mes erreurs du premier âge ; comme lui, chaque jour, ne devez-vous pas vous en punir ? Les justes ! Si vous ne devez qu'à votre tempérament ou à votre caractère une froide et facile régularité ; si c'est l'intérêt seul qui vous a sauvé de certains vices, et la seule bienséance qui vous a fait une loi de certaines vertus ; si, comme

les Scribes et les Pharisiens, vous tenez ensevelis et cachés, sous une blancheur apparente, des espérances, des désirs, des projets qui, pour vous rendre le plus coupable des hommes, n'ont besoin que d'être réalisés ; si vous conciliez avec votre prétendue régularité ces passions délicates et subtiles, dont le monde se plaît à faire des vertus, l'amour du faste, la soif des honneurs, le désir de la gloire et des applaudissements ; surtout si l'intérêt personnel règle tous vos sentiments et toutes vos démarches, et vous dirige seul dans le choix des objets de votre empressement, de votre aversion ou de votre indifférence ; n'est-ce pas au pied de la croix qu'il vous faut expier par vos gémissements ces coupables illusions et cette justice hypocrite ?

Mais si les justes eux-mêmes doivent recevoir de la croix des leçons de pénitence, avec quel empressement les pécheurs doivent-ils y recourir ! Oui, venez au pied de la croix, vous tous que les passions ont abusés par de trompeuses espérances, séduits par de fausses douceurs, ou courbés sous un avilissant esclavage : venez, le repentir que vous inspirera la vue de la croix, vous obtiendra la lumière pour distinguer les véritables biens, la sagesse pour échapper à de funestes enchantements, la force pour briser vos chaînes.

Cœurs entraînés en de longs égarements, et qui suivez des voies tortueuses et difficiles, venez-y pleurer sur vos erreurs, et vous délasser de vos mécomptes ; cœurs faibles, qui avez délaissé la vertu sans en perdre l'amour, venez-y mériter par vos larmes la fin de vos remords et le retour de votre innocence ; cœurs si cruellement trompés par les créatures, et qui déplorez dans le secret leur inconstance et leurs parjures, venez, la croix vous présente un ami qui dissipera vos illusions, guérira vos blessures, vous promettra de vous aimer, et ne sera jamais infidèle.

Mais vous surtout, chers et constants objets de notre sollicitude, chrétiens dont des sophismes impies ont obscurci la foi, ou d'indignes exemples ont entraîné la faiblesse, qui, loin de vous montrer enfants dociles de la religion, la contristez, chaque jour, par votre indifférence, par vos dédains, et peut-être par vos blasphèmes, resterez-vous insensibles aux invitations plus pressantes qu'elle vous adresse dans ces jours de propitiation ; et cette croix, élevée au milieu du monde dont elle a guéri la corruption et dissipé les ténèbres, ne pourra-t-elle obtenir de vous un regard ? Que peut-elle vous offrir qui ne réveille votre reconnaissance ou ne vous attendrisse par les plus doux souvenirs ? C'est par la croix que votre enfance fut bénie, c'est elle qui défendit votre jeunesse contre les assauts des passions, elle qui soutint votre constance aux jours de la tribulation et de l'infortune ; c'est à la croix peut-être, que votre intelligence doit ses pensées les plus hautes, votre cœur ses plus nobles sentiments, votre courage ses plus



généreux sacrifices. Du moins, si vous oubliez ses bienfaits, il ne faut pas l'en punir, ni faire tourner à son dommage les dons que vous en avez reçus. Laissez-la paisiblement étendre son doux et bienfaisant empire : ne contristez point, par la contradiction et les amertumes, ceux dont la croix fait toute la science, comme toute l'autorité, et qu'ils puissent en paix appliquer sur les cœurs malades le baume divin qui découle de ce bois sacré ; que la croix soit toujours, entre leurs mains, le soutien de la faiblesse, la richesse du pauvre, l'espérance du mourant, la consolation de toutes les douleurs. Mais si, ne réservant plus à la croix que froideurs et rebuts, vous faisiez jamais de ses prédicateurs l'objet de vos défiances et de vos précautions ; si jamais ils se voyaient étrangers encore une fois au sein de leur patrie ; s'ils étaient encore une fois poursuivis par d'aveugles préventions ou des accusations injustes, ce serait de la croix qu'ils apprendraient leur force, et d'elle qu'ils iraient apprendre le secret d'oublier vos rigueurs et de vous chérir.

Mais non, chrétiens, non, ce ne sera pas vainement que, pour vous persuader le repentir et la pénitence, nous vous aurons présenté l'instrument adorable de la mort du Fils de Dieu, et fait parler ses opprobres et ses douleurs ! Non, ce ne sera pas sans quelque attendrissement secret que vous aurez aujourd'hui contemplé cette croix sur laquelle notre divin Sauveur a payé votre salut par tant d'ignominies et de douleurs, et qui vous offre encore un gage si doux de son amour et de sa miséricorde ! Non, qui que vous soyez, vous ne résisterez pas à la voix d'un père plein de tendresse qui, rappelant à grands cris ses enfants égarés, sollicite leur retour par les plus touchantes invitations, et ouvre à leur repentir ses plus riches trésors ! C'est assez d'illusions et d'égarements ! assez peut-être d'excès et de crimes ! Il est temps enfin, après de si longs orages, de revenir au port du salut que nous ménage encore la bonté divine, et là, dans le sein tendre et paternel du Seigneur, nous trouverons, en retour de nos larmes et de notre tardive, mais sincère pénitence, le pardon désiré, la guérison de nos blessures et l'oubli de tous nos maux.

#### DEUXIÈME POINT.

Si chaque année l'Eglise redouble, en ces saints jours, de sollicitude et de zèle pour convertir les pécheurs ; si ses prières sont plus multipliées, ses vœux plus ardents, ses exhortations plus vives ; si elle n'épargne enfin ni soupirs, ni larmes pour triompher de leur indifférence ; chaque année aussi elle voit avec consolation des pécheurs qui ne refusent pas d'entendre ses leçons, sentent, à la vue des exemples de Jésus-Christ, s'attendrir leurs cœurs et se réveiller leurs remords, et à qui la croix toute seule semble persuader, plus éloquemment que les plus touchants discours, la nécessité de la pénitence.

Toutefois, et que ne puis-je leur en épargner ici le triste et humiliant reproche ! qu'il est rare de voir des pécheurs entrer sans délai, de bonne foi, et avec courage, dans cette laborieuse carrière où Jésus-Christ les appelle ! Aussi qu'il est rare de trouver des pécheurs qui recueillent, après tous les pénibles travaux de ces saints jours, dans une conversion solide et durable, les fruits heureux d'une pénitence sincère !

Essayons de leur épargner ce malheur : il serait grand ; car, après le malheur de fermer obstinément son cœur à la grâce, le plus grand, sans doute, est de la recevoir pour en abuser, ou de n'y correspondre que par une sensibilité passagère et sans fruit. Qu'est-ce donc qu'une sincère pénitence, et quelles en sont les marques ? Une sincère pénitence est une pénitence prompte, intérieure et efficace : prompte, et combien n'y apportent qu'indifférence, retard et lâcheté ! intérieure, et combien se contentent des vains dehors d'une pénitence pharisaïque ! efficace enfin, et combien qui en étouffent les saints désirs, et chez qui elle ne corrige ni mauvais penchants ni coupables habitudes !

Voilà, mes frères, les marques d'une sincère pénitence, et voilà aussi les vices de la pénitence de la plupart des pécheurs ; voilà la source du mal, apportons-y remède, et prenons aujourd'hui enfin des mesures décisives pour n'avoir plus désormais à gémir sur l'abus de la grâce que Dieu nous présente et sur l'inutilité de notre pénitence.

Et d'abord notre pénitence doit être prompte : si nous connaissions mieux la malice du péché, si nous avions médité plus sérieusement sur la plaie profonde qu'il fait à notre âme, et sur les dangers lamentables auxquels il nous expose, nous n'aurions pas besoin de longues exhortations pour nous décider à en faire une prompte pénitence, et recourir sans délai à l'unique moyen que Dieu nous laisse encore d'échapper aux malheurs éternels qui en seront l'inévitable suite. Un homme frappé d'une maladie mortelle attend-il pour gémir et se plaindre, qu'on lui ait représenté le péril de son état ? Non, à peine a-t-il senti les premières atteintes du mal, qu'il s'abandonne à la tristesse et aux larmes ; il entretient du récit de ses maux tous ceux qui l'approchent, il fait chercher avec empressement un de ces hommes renommés pour leur habileté dans l'art de guérir, et le conjure de porter un prompt soulagement à ses douleurs : et quand la maladie la plus funeste attaque la portion la plus noble de vous-même, quand le péché éteignant en vous l'esprit de grâce, porte un coup mortel à votre âme, vous restez froids et insensibles ! Vainement l'Eglise vous fait entendre sa voix ; vainement les chaires chrétiennes retentissent de salutaires avertissements ; les exhortations les plus vives, les représentations les plus touchantes, tous les innocents artifices du zèle, rien ne peut vous



émouvoir, et pareil à ces malades d'autant plus dignes de pitié qu'ils connaissent moins le péril de leur état, vous êtes dans une épouvantable tranquillité, tandis que tout fond en larmes autour de vous, et que votre danger inspire à tous les plus vives et les plus justes alarmes ! Cependant, qu'attendez-vous, et quel sera enfin le terme de tous vos délais ? mépriserez-vous plus longtemps les trésors de la miséricorde du Seigneur, et prétendrez-vous insulter jusqu'au bout à sa longanimité et à sa patience ?

Nous lisons dans les saints livres, qu'à peine Jonas eut-il fait entendre à Ninive les menaces du Seigneur, à peine eut-il fait retentir dans cette ville coupable ces redoutables paroles : *Encore quarante jours et Ninive sera détruite : « Adhuc quadraginta dies et Ninive subvertetur (Jon., III. 4) ! »* tous les Ninivites aussitôt ne songèrent plus qu'à désarmer le Seigneur et à calmer sa colère : effrayés au souvenir de leurs crimes, ils ne cherchèrent point de vains prétextes pour en continuer le cours et différer la pénitence que le Seigneur exige ; ils n'examinèrent point si le prophète ne se livrait pas aux transports d'un zèle indiscret ; ils ne prétextèrent point la force de leurs habitudes, les difficultés d'une conversion soudaine ; que dis-je ? ils ne profitèrent pas même du délai que leur permettait la miséricorde du Seigneur, et sans remettre au quarantième jour la pénitence qui devait apaiser son juste courroux, tous, au moment même, renoncèrent à leurs désordres, rompent généreusement tous les liens qui les attachaient au crime, et sollicitent, dans la cendre et le cilice, le pardon de leurs égarements.

Plus puissante et plus redoutable que la voix d'un prophète, la voix de l'Eglise vous invite aussi, dans ces saints jours, à la pénitence. Après tant de grâces méprisées, tant de saintes inspirations rejetées, tant d'heureux mouvements étouffés, elle présente encore ce dernier remède à votre insensibilité. Par son ordre, les ministres du Seigneur vous font entendre aussi ces mots effrayants : *Encore quarante jours : « Adhuc quadraginta dies ! »* Encore quarante jours pour apaiser le Seigneur, pour le fléchir par nos pleurs, pour nous réconcilier avec lui, en lavant nos péchés dans les larmes d'une prompte pénitence ; encore quarante jours, et peut-être après ce terme, Dieu se lassera enfin de vous avoir vainement appelés, et les trésors de ses miséricordes seront fermés pour vous sans retour, et la voie de la réconciliation vous sera peut-être à jamais inaccessible ; et à votre assoupissement, à cette funeste insensibilité qui vous arrête aujourd'hui, succédera peut-être l'endureissement du cœur, et l'impénitence finale qui vous fixera dans le péché et dans le châtement pour toujours ! *Adhuc quadraginta dies !*

Résisterez-vous, mes frères, à ces redoutables exhortations, et trouverez-vous des prétextes pour en éluder la force ? Qu'alléguerez-vous pour votre défense ? la force

de l'habitude, mais vous n'ignorez pas que l'habitude n'est si forte en vous que parce que le temps l'a déjà fortifiée, et vous voulez, par de plus longs délais, la laisser se fortifier encore ! Ah ! mon cher auditeur, si vous aviez étouffé à sa naissance cette passion fatale, qui vous paraît aujourd'hui si difficile à vaincre ; si, lorsque votre conscience délicate et sensible encore, vous avertissait de vos désordres, vous aviez écouté sa voix, la victoire eût été facile alors ! Profitez de cette funeste expérience ; ne différez plus le grand ouvrage de votre conversion ; enlevez à votre ennemi, par une prompte pénitence, le loisir de se fortifier et de se retrancher en quelque sorte au milieu de votre cœur, il y deviendrait inexpugnable peut-être. Aujourd'hui il en est temps encore : mettez, mettez la main à l'œuvre, et triomphez enfin de cet ennemi, qui n'a déjà fait que trop de ravages dans votre cœur, et ne vous tyrannise encore que parce que vous avez toujours différé de le combattre ! Mais surtout cessez, dit saint Augustin, cessez de discourir lâchement avec vos passions : *Nolite libenter colloqui cum cupiditatibus vestris*. Si vous écoutez leur langage séducteur, elles trouveront toujours des raisons nouvelles pour justifier vos lâches délais. Demain, diront-elles, demain ; mais que verrez-vous donc demain qui soit plus capable de vous ébranler que ce que vous voyez aujourd'hui ? Demain votre raison sera-t-elle plus éclairée, votre cœur plus sensible, vos chaînes plus aisées à rompre, vos penchants plus faciles à vaincre ? Demain, demain ! mais Jésus-Christ que l'on vous annonce n'est-il pas aujourd'hui le même qu'il sera demain ? ne l'était-il pas hier déjà ? Est-il un seul de vos jours que vous puissiez lui ravir pour les donner au monde et au péché ? Demain ne sera-ce pas toujours le même Seigneur, le même Evangile, le même paradis, le même enfer ? Non, non, mes frères, les raisons que vous avez de revenir à Dieu n'auront pas demain plus de force qu'aujourd'hui ; mais demain vous aurez abusé de plus de grâces ; mais le temps aura fortifié vos coupables inclinations ; mais Dieu, qui promet de recevoir favorablement le pécheur qui se convertit, ne promet pas le lendemain au pécheur lâche et impénitent.

Mais ce n'est pas assez que notre pénitence soit prompte, il faut encore qu'elle soit intérieure ; il ne suffit donc pas de déchirer ses vêtements, de se couvrir de cendres, de se revêtir d'un cilice : toutes ces démonstrations extérieures de pénitence sont destinées à faire connaître notre changement et à édifier par le spectacle de notre repentir ceux que nos désordres avaient scandalisés ; elles peuvent même exciter en nous une tristesse salutaire, et, en affligeant notre corps par d'utiles mortifications, réveiller notre âme de son engourdissement, et lui inspirer une vive douleur de ses fautes. Mais si on les considère en elles-mêmes et indépendamment surtout des heureux fruits



qu'elles doivent produire, toutes ces mortifications ne sont que l'écorce de la pénitence. C'est du cœur que sortent les mauvaises pensées et les désirs criminels ; c'est le cœur qui est tourmenté par l'ambition, asservi par l'avarice, enflé par l'orgueil, engourdi par la paresse, flétri par l'impureté : c'est donc le cœur qui est surtout coupable, c'est lui donc qu'il faut surtout punir, c'est le cœur qui doit être saisi par la douleur, abreuvé d'amertume, brisé par la pénitence. Aussi un vrai pénitent ne se contente pas d'expié par les mortifications extérieures ses anciens désordres ; mais, comme David, c'est surtout en offrant au Seigneur un cœur contrit et humilié, qu'il espère trouver grâce à ses yeux et lui faire agréer ses pleurs et son repentir : sans cesse son péché est présent à son âme, et ce douloureux souvenir est comme un trait que le Seigneur a enfoncé dans son cœur, et qu'il ne peut plus en arracher : *Peccatum meum contra me est semper.* (Psal. L, 5.)

Plein d'horreur pour ses désordres, et pénétré de frayeur à la vue des justes châtimens qui doivent en être le prix, il fuit quelquefois le commerce des hommes, et seul, comme les oiseaux de la nuit, il se nourrit à l'écart de sa douleur et de ses larmes. Bien plus, l'image des jugemens rigoureux du Seigneur le poursuit jusqu'au milieu de son sommeil, et sa couche est souvent inondée de ses pleurs. Fils ingrat, il a offensé le meilleur des pères ; il a négligé ses avertissements, méprisé son amour, pour aller dissiper, dans une contrée étrangère et lointaine, les biens qu'il tenait de sa tendresse ; esclave révolté, non-seulement il a refusé à son souverain maître l'obéissance qu'il lui devait à tant de titres, il a osé même insulter à son autorité, et ajouter à sa désobéissance les plus sanglants outrages. J'ai péché, dit-il, je me suis égaré comme une brebis qui s'est laissée emporter loin du bercail. O Dieu bon, ramenez votre serviteur ; car, malgré mes erreurs, je n'ai point oublié vos commandemens ni les droits que vous avez à mon amour : la vue de votre tendresse et de mon ingratitude me couvre de confusion et de douleur. Oh ! que je voudrais ne vous avoir jamais offensé ! que je serais heureux si je pouvais espérer de ne plus vous offenser désormais ! Oh ! qui me rendra les jours de mon innocence et ces temps heureux où vous daigniez jeter sur moi des regards de bienveillance et d'amour ! Rendez-moi cette joie sainte que je goûtais en vous servant, car je n'ai jamais été bien depuis que je ne suis plus avec vous ; ne m'éloignez point de votre face adorable, et ne me laissez pas rentrer dans la société des pécheurs. O vous qui sondez les cœurs et les reins, vous connaissez mes secrets desirs ; et la sincérité de mes gémissemens n'est pas cachée pour vous ! *Gemitus meus a tenon est absconditus !* (Psal. XXXVII, 10.)

Tels sont les pieux sentimens qu'excite dans le cœur d'un pécheur touché de la grâce

une vraie et sincère pénitence : mais il ne s'en tient point là, et peu content de s'être livré aux sentimens du repentir, il veut qu'une vie nouvelle garantisse à Dieu la vérité de ses promesses ; il veut racheter, par une fidélité généreuse et à toute épreuve, les jours malheureux de son égarement ; il veut, en un mot, que sa pénitence soit efficace : car nous pouvons bien quelquefois nous laisser séduire par les premiers élans d'une sensibilité passagère, et regarder comme une inspiration de la grâce ce qui n'est peut-être qu'un simple mouvement de la nature ; et nos discours sur la beauté de la vertu peuvent nous être quelquefois inspirés plutôt par une vanité secrète que par un amour véritable pour elle ; et les larmes même peuvent être données quelquefois, bien moins au regret d'avoir offensé Dieu qu'à un dépit secret de ne pouvoir plus servir le monde : car Dieu seul connaît le fond des cœurs, mes frères, et nous sommes souvent pour nous-mêmes un mystère impénétrable. Mais rompre courageusement avec les habitudes les plus invétérées, faire divorce avec les penchans les plus chers, éviter les occasions dangereuses à l'innocence, fermer ses oreilles aux paroles perfides de ceux qui voudraient réveiller en nous l'amour du monde et de ses faux plaisirs, faire un pacte avec ses yeux pour qu'ils restent fermés à tous les objets capables de rallumer des passions mal éteintes, mettre autour de sa bouche une garde de circonspection et lui interdire les discours capables de blesser la charité ou d'alarmer la vertu ; en un mot, changer entièrement de vie, et faire succéder l'homme spirituel et céleste à l'homme terrestre et charnel ; tels sont les effets du véritable repentir, telle est la preuve infaillible et sans réplique d'une solide et sincère pénitence.

Hélas ! la pensée de la justice divine remplit quelquefois un pécheur d'épouvante ; malgré ses larmes, malgré sa douleur, il ignore cependant s'il est digne d'amour ou de haine, et le ministre, confidant de ses désordres et de son repentir, a besoin de tout son zèle et de toute sa charité pour rassurer cette âme tremblante à la vue des décrets impénétrables de Dieu. Il est vrai, mes frères, que Dieu s'est réservé la connaissance de ceux à qui il a fait miséricorde ; seul, il sait quels sont ceux qui lui appartiennent véritablement, et, jusqu'au grand jour du jugement, le plus juste doit opérer son salut avec crainte et tremblement. Mais, autant qu'il est permis à des mortels de sonder les jugemens de Dieu et de prévenir cette décision solennelle, on peut présager que le pécheur qui, après avoir lavé ses péchés dans les larmes de la pénitence, tâche d'assurer sa vocation par ses œuvres, qui combat sans relâche la chair et ses appétits dérégés, qui prend plaisir à détruire en lui le vieil homme, et soumet ses membres à une juste mortification avec la même ardeur qu'il les fit servir d'instrument à l'iniquité, on peut présager, disons-nous, qu'un tel



homme a dans son changement un gage assuré d'une véritable réconciliation avec Dieu et de sa prédestination éternelle.

Vous venez de me faire comprendre, Seigneur, quelle pénitence vous exigez de moi : elle doit être prompte, car la grâce que vous m'offrez en ce jour est la dernière peut-être, et si je la négligeais, ce mépris serait suivi peut-être de l'impénitence, c'est-à-dire du plus redoutable de vos châtements ; elle doit être intérieure, car vous n'êtes point semblable aux hommes, et l'on ne peut vous surprendre par les dehors d'un faux repentir ; elle doit être efficace, car nos bons désirs, s'ils ne nous rendent meilleurs, ne nous rendent que plus coupables. Votre lumière céleste vient d'éclairer mon esprit ; mais tel est l'excès de ma misère et de mon endurcissement, qu'à moins d'un nouveau coup de votre grâce, je sens que je rendrais inutiles tous les efforts que votre miséricorde fait pour me sauver. C'en est donc fait, je viens à vous plein de douleur d'avoir pu mériter votre colère, plein du désir de réparer mes long égarements. Vous vous plaisez à me pardonner, et, bien loin de haïr l'ouvrage de vos mains, vous dissimulez les péchés des hommes et les invitez à la pénitence ; vous ne me refuserez donc pas mon pardon, et la source de vos miséricordes ne sera pas tarie pour moi seul. Déjà bien des années se sont écoulées depuis que vous m'appellez vainement à vous ; recevez du moins ce qui me reste d'une misérable vie, et au lieu de ces jours que j'ai perdus loin de vous, souffrez que je vous offre la douleur d'un cœur contrit et humilié, et les larmes d'une amère pénitence ; et puisque je ne puis plus le rappeler, et qu'il s'est échappé sans retour, du moins je méditerai en votre présence sur le coupable usage que j'ai fait de ce temps précieux, et, le repassant dans l'amertume de mon âme, je ferai tous mes efforts pour mettre à profit les moments que votre grâce voudra bien m'accorder encore, et pour mériter les récompenses éternelles que vous ne refuserez pas au pécheur pénitent. Ainsi soit-il.

## HOMÉLIE

### SUR LE SACREMENT DE PENITENCE.

#### *Pour le mardi de la première semaine.*

Et ecce offerebant ei paralyticum jacentem in lecto : et videns Jesus fidem illorum, dixit paralytico : Confide, fili, remittuntur tibi peccata tua. (Matth., IX, 2.)

*On lui présente un paralytique couché dans son lit, et Jésus voyant leur foi, dit au paralytique : Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis.*

Et comment n'aurait-il pas été pénétré de la plus douce confiance, cet heureux malade, placé aux pieds du Seigneur, et attendant sortir de sa bouche divine ces paroles pleines de miséricorde et d'une tendre affection ! Quel rayon d'espérance vint éclairer alors cette âme depuis si longtemps plongée dans une sombre tristesse, et quelle douce émotion vint agiter ce cœur flétri depuis longtemps par la douleur et les ennuis ! Il

lui fut donc permis d'entrevoir la fin de ses maux ; et ses yeux apprirent pour cette fois à verser d'autres larmes que celles de la douleur et du désespoir. Ce sentiment d'une inexprimable consolation, le pécheur en fait aussi la douce expérience, quand, après de longs égarements, ramené par la grâce aux pieds de son divin maître, il peut ouvrir son cœur à l'espoir d'une réconciliation prochaine. Oh ! quelle joie, lorsque mettant un terme à de justes épreuves et à de salutaires rigueurs, le ministre de Jésus-Christ lui dit aussi de sa part : *Confide, fili : « Mon fils, ayez confiance ! »* Quelle douceur quand, aux jours de son affliction et de son repentir, il voit succéder le jour qui va briser ses chaînes et rendre la paix à son cœur en lui rendant sa première innocence ! Je m'arrête à cette pensée si touchante, elle m'inspire le dessein de puiser aujourd'hui dans la conduite de Jésus à l'égard du paralytique quelques réflexions utiles sur le sacrement de pénitence : ce sera tout le sujet de cet entretien.

Implorons, etc.

*Et ecce offerebant ei paralyticum jacentem in lecto.* La vue de cet infortuné paralytique était bien propre à émouvoir le cœur sensible et compatissant de Jésus : une infirmité soudaine avait glacé sa langue et enchaîné tous ses membres ; étendu sans mouvement et sans force, il ne pouvait pas même invoquer la pitié, et ne savait parler à ce divin Sauveur d'autre langage que celui de ses regards, où se peignaient tout à la fois le désir de la guérison et la confiance de l'obtenir ; mais ce langage suffisait bien à celui qui connaît mieux que l'homme lui-même ce qui se passe au fond de son cœur, et qui ne se plaisait à manifester sa puissance qu'en soulageant dans les autres les maux auxquels il était venu lui-même s'assujettir. Un autre motif intéressait son cœur et sollicitait sa bonté : il voulait récompenser l'ardeur et le zèle des hommes pleins de foi qui lui présentaient ce malade.

A peine ont-ils appris l'arrivée de Jésus qu'ils se hâtent de se charger de ce précieux fardeau pour venir le présenter à ce médecin puissant, qui apprend à la mort elle-même à respecter ses lois. Mais déjà l'endroit où Jésus donne ses divines leçons ne peut contenir la foule immense qui se presse pour les entendre ; le peuple en assiège toutes les avenues, et, pour parvenir jusqu'à ce divin Sauveur, tous les efforts sont superflus. Vainement ces hommes charitables essayent de réveiller la compassion en faveur du malheureux dont ils viennent demander la guérison ; vainement ils pressent, ils conjurent : on ne veut voir, on ne veut entendre que Jésus, et l'avidité de recueillir sa céleste doctrine fait repousser sans pitié de si justes et si touchantes représentations. Mais ils ne se laissent point effrayer par ces obstacles ; leur charité industrieuse vient à bout de les surmonter. C'était un usage dans la Palestine qu'un escalier extérieur conduisit jusqu'au toit de la maison,



qui était une plate-forme; ils y font une large ouverture et placent enfin sous les yeux du Sauveur cet objet infortuné de tant de travaux et de sollicitude. Enfin Jésus-Christ voulait fortifier la foi de ses disciples et de tout ce peuple qui s'empressait de l'entendre en appuyant ses divines leçons par un éclatant prodige, et confondre ses ennemis en leur enlevant tout prétexte de se dissimuler sa mission divine et la puissance dont son Père céleste l'avait revêtu. Les mêmes motifs le déterminent encore tous les jours à rendre la santé à ces paralytiques spirituels, de qui l'âme a été plongée par le péché dans un funeste engourdissement, et à qui il ne reste plus ni force ni sentiment pour la vertu : malgré leur apparente insensibilité et malgré la déplorable léthargie dans laquelle ils semblent ensevelis, Dieu sait distinguer encore ces mouvements secrets et ces regards du cœur qui appellent sa miséricorde; il entend les désirs d'une âme que les liens du crime retiennent encore captive, mais qui, honteuse de cet asservissement, brûle de voir rompre ses chaînes et terminer son déplorable esclavage.

Quelquefois aussi les larmes et les supplications de la piété en faveur de ceux qui lui sont chers touchent le cœur de Dieu et lui font une sainte violence. Tandis que le pécheur n'écoute que ses désirs et s'abandonne à toute la fougue de ses passions, le chrétien fidèle qui a tenté vainement de le ramener de son égarement et de lui inspirer pour ses excès une confusion salutaire ne met plus qu'en Dieu seul toute sa confiance. Prostré au pied de ses autels, il le conjure de donner des sentiments meilleurs à celui qui lui est uni par les liens du sang ou de l'amitié; il le presse, il le sollicite avec larmes de lui rendre un ami dont il aimerait bien mieux pleurer la mort que les désordres; timide pour lui-même, il ne connaît plus de ménagement quand il doit demander pour un autre les grâces du Seigneur; il représente à son Dieu son amour infini pour les hommes, la grandeur de ses miséricordes, les intérêts de sa gloire, et, usant d'une sainte liberté, il lui dit comme Moïse : Ou effacez-moi du livre des vivants, ou accordez-moi la grâce que je sollicite de votre clémence. Et combien de grands pécheurs qui ont dû aux prières persévérantes des justes leur retour à la vertu! Que d'Augustins rendus aux larmes persévérantes d'une pieuse et tendre Monique! Que de Xaviers accordés au vœux d'un Ignace brûlant de zèle! D'autres fois, enfin, il veut, par ces conversions inattendues, récompenser les travaux de ses ministres et soutenir leur zèle; il veut inspirer aux pécheurs endurcis le désir et l'espoir d'un salutaire retour, il veut enfin consoler les chrétiens fidèles, au milieu des scandales qui affligent leur cœur et font couler leurs larmes, en rendant tout à coup, sous leurs yeux, disciples dociles de l'Évangile les plus superbes détracteurs de son autorité, et en terras-

sant, par un trait éclatant de sa puissance, ces sens rebelles, accoutumés depuis longtemps à blasphémer le nom de Jésus-Christ et à persécuter ses disciples, du moins par les calomnies les plus injustes et par les plus sanglants affronts.

*Confide, fili, remittuntur tibi peccata tua : « Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis. »* L'état extérieur de ce paralytique semblait ne demander de Jésus qu'une guérison corporelle; ces hommes qui le lui présentaient n'avaient point d'autre désir. Mais cette infirmité n'était que l'image d'une infirmité plus dangereuse encore, et qui, dans le Sauveur, excitait un intérêt plus vif et une compassion plus tendre; il voyait son âme languissant peut-être depuis longtemps dans l'état du péché, sans songer encore à recourir aux remèdes qui pouvaient la ranimer et la rappeler à la vie, et c'est cette maladie qu'il s'empresse de guérir, nous faisant ainsi comprendre quels sont les maux qui doivent surtout exciter notre sollicitude, et que, lorsque la maladie nous étend sur le lit de la douleur, notre soin doit être d'appeler bien moins ceux que leur science rend habiles dans la guérison du corps que ceux à qui Dieu a confié la guérison spirituelle de nos âmes.

Mais combien, au contraire, la conduite de la plupart des chrétiens est pleine d'aveuglement et digne de nos larmes! A peine ont-ils senti les premières atteintes de la maladie qu'ils se hâtent d'invoquer toutes les ressources de l'art; mais ce n'est que quand l'espérance est éteinte, à la dernière extrémité et lorsqu'ils commencent à frissonner aux approches d'une mort certaine, qu'ils se déterminent enfin à appeler les ministres de la religion, et ils ne se décident à demander à être purifiés de leurs désordres qu'après s'être assurés, en quelque sorte, qu'ils ne pourraient plus les prolonger. Aussi, quel sujet de consolation peuvent offrir au chrétien qui les reçoit, dans des dispositions si lamentables, les secours de la religion, et que peuvent sur lui les exhortations les plus touchantes et tous les saints artifices du zèle? Appesanti par la force du mal, à peine peut-il sortir de son assoupissement; le ministre de la religion se fatigue pour débrouiller le chaos de sa conscience, mais il n'arrache de lui que quelques réponses vagues et sans liaison. Cependant, renfermant dans son cœur ses troubles secrets et ses mortelles alarmes, il l'exhorte à la confiance, et, au nom du Dieu qu'il représente, il lui donne le titre consolant de fils : *Confide, fili*; mais le malheureux comprend que s'il a un père dans le ciel, ce père va bientôt devenir un juge. Mais il faut se hâter; les dernières agitations du malade, et les menaces de la mort qui redemande sa proie, ne permettent plus une longue délibération : le prêtre se décide enfin à prononcer en sa faveur. Il lui adresse ces paroles puissantes : *Vos péchés vous sont remis : « Remittuntur tibi peccata tua. »* Mais cette nouvelle, qui devait le remplir de



joie, le laisse froid et indifférent, parce qu'une voix secrète l'avertit que le ciel n'a pas ratifié cette sentence de miséricorde. O mon Dieu ! consolez vous-même le ministre que vous appelez auprès d'un pareil malade, et calmez la douleur profonde que lui causent, malgré lui, de sinistres pressentiments !

*Et ecce quidam de scribis dixerunt intra se: Hic blasphematur: « Aussitôt quelques-uns des scribes dirent en eux-mêmes: Cet homme blasphème. »* Ils étaient sans doute bien coupables, ces scribes superbes qui, fermant les yeux à l'éclatante lumière qui leur montrait dans Jésus-Christ le véritable Messie, s'obstinaient à méconnaître en lui le Fils de Dieu, égal en puissance à son Père, et pouvant, comme lui, rendre à une âme souillée par le péché son innocence et sa blancheur première. Mais que des chrétiens éclairés des lumières de la foi, nourris du lait de sa parole, et connaissant par quels prodiges Jésus-Christ a imprimé sur sa religion sainte le sceau ineffaçable de la divinité, semblent par leur conduite disputer à Jésus-Christ ce consolant privilège, c'est un aveuglement qu'on ne peut assez déplorer, c'est un insupportable dédain, c'est une révoltante ingratitude que peuvent seuls expliquer la corruption de l'homme et son insolent orgueil.

Car au milieu même du petit nombre de chrétiens qui gardent encore à la religion une fidélité apparente, on n'en voit que trop qui comptent, il est vrai, au nombre des plus saints devoirs, celui de fréquenter nos temples et d'entendre les instructions chrétiennes, mais qui, ne conservant du christianisme que ce qu'il a de facile et de commode, semblent avoir rejeté la confession comme un intolérable assujettissement. A les voir passer des mois et des années entières livrés à de coupables habitudes ou souillés de péchés honteux, on croirait que Jésus-Christ n'a point établi dans son Eglise une piscine salutaire où le pécheur doit venir se purifier de ses désordres. Il semble que la confession n'est plus qu'une de ces œuvres de surrogation qu'il faut abandonner aux âmes qui font profession d'une piété plus fervente; et tandis que les grands pécheurs devraient les premiers y venir chercher avec empressement un remède aux blessures que le péché fait à leur âme, ce sont eux qui, ou par un inconcevable égarement, semblent supposer que les mêmes passions qui leur firent briser tant d'autres liens sacrés leur ont donné le droit de mettre des bornes à l'autorité de la religion et de se soustraire à une salutaire dépendance; ou, par une déplorable insensibilité, insultent à l'inexprimable miséricorde du Seigneur et refusent de saisir la ressource précieuse qui leur reste encore après leur funeste naufrage: aussi, pour prix de cette indifférence, Dieu permet qu'elle augmente chaque jour, et qu'ils arrivent enfin à leur dernière heure sans pouvoir appeler auprès d'eux le ministre de la réconciliation, ou sans avoir le loisir de lui détailler la triste

histoire de leurs égarements: terrible, mais juste peine du plus ingrat comme du plus coupable endurcissement du pécheur pour son Dieu et de sa résistance opiniâtre à la grâce.

*Et cum vidisset Jesus cogitationes eorum, dixit: Ut quid cogitatis mala in cordibus vestris? « Mais Jésus voyant leurs pensées, leur dit: Pourquoi donnez-vous entrée dans vos cœurs à de mauvaises pensées? »* Le pouvoir de remettre les péchés n'est point seulement l'objet de l'indifférence des lâches chrétiens, il est encore en butte aux blasphèmes de l'impiété; déjà depuis longtemps de hardis novateurs avaient voulu affranchir les fidèles d'un joug si pesant pour notre orgueil et notre corruption; déjà, au mépris des autorités les plus saintes et de la tradition constante de l'Eglise, ils avaient osé déclarer que c'était à Dieu seul que nous devions faire l'aveu de nos fautes, et que c'était de lui seul que nous pouvions en attendre le pardon. Vainement on leur représentait que sans doute Jésus-Christ, en établissant les apôtres et leurs successeurs dépositaires de toute la puissance qu'il avait reçue de son Père céleste, et en les investissant solennellement du pouvoir de lier et de délier, de condamner et d'absoudre, n'avait pas prétendu leur donner un privilège illusoire, et que cependant il serait sans objet, si l'aveu des coupables ne faisait connaître à leur juge les péchés qu'ils peuvent remettre ou ceux qu'ils peuvent retenir. Vainement on leur objectait qu'un assujettissement aussi contraire aux passions humaines n'aurait pu s'introduire dans l'Eglise sans exciter de toutes parts les plus vives réclamations, et que cependant ils ne pouvaient assigner d'époque où l'usage de la confession ne fût adopté dans tout le monde chrétien; vainement on leur montrait la grande Eglise d'Orient séparée depuis longtemps par un schisme déplorable de la véritable Eglise, et par conséquent intéressée à relever ses erreurs; comme elle cependant, constante à reconnaître le sacrement de pénitence, et comme elle exigeant l'aveu de leurs fautes de ceux qui prétendent en obtenir le pardon. Des raisons si convaincantes, des témoignages si célèbres, l'autorité de Jésus-Christ lui-même, rien ne put triompher de l'audace de ces rebelles, à qui une dépravation orgueilleuse avait appris à mépriser les lumières de la foi et à fouler aux pieds les saintes lois de l'obéissance. Mais ce n'est plus avec les mêmes armes que l'impie de nos jours attaque le sacrement de pénitence; on n'a point avec lui, comme avec les hérétiques du quinzième siècle, la ressource de la réplique et de la discussion: siers des prétendues lumières d'une orgueilleuse raison, c'est à son tribunal qu'il en appelle, c'est là qu'il prétend décider les questions de la foi, ou plutôt ce mot seul le révolte et l'irrite; il rejette avec fierté tout ce qu'il ne peut comprendre, et sans avoir rien approfondi, rien examiné, il parle de ses doutes et de son ignorance avec plus de complai-



sance et de vanité que l'homme le plus habile ne pourrait en mettre en parlant de son savoir et du succès de ses recherches. Si on veut s'appuyer de faits publics et incontestables, il n'y trouve qu'obscurité et incertitude; si on lui montre la tradition, il n'y voit qu'une chaîne de préjugés; si on lui fait entendre la voix de l'Eglise, il en méprise les enseignements; si on lui parle de Jésus-Christ, il ose peut-être contester à cet adorable législateur sa mission divine et son autorité suprême. Que faire donc avec un tel homme, sinon gémir sur son malheur et abandonner à Dieu le soin de dissiper son aveuglement et de toucher son cœur?

Ah! du moins ne contestez pas à la confession les étonnants prodiges qu'elle fait éclater tous les jours; ne lui contestez pas les biens sans nombre qu'elle a opérés et les maux qu'elle a prévenus; ne lui contestez pas ces réconciliations éclatantes qu'elle seule a ménagées, ces restitutions difficiles qu'elle seule a décidées, ces retours à la vertu qu'elle seule a pu obtenir. Et qui jamais en effet se présente au tribunal de la pénitence sans en sortir meilleur, et sans remporter du moins le désir d'éviter le mal et d'être plus fidèles aux saintes lois de la vertu? Oh! que de pères de famille y ont appris à fuir les excès du jeu et de l'intempérance, à respecter le lien conjugal, à n'établir l'édifice de leur fortune que sur les fondements de la plus exacte probité! que d'épouses y ont appris à supporter avec douceur l'humeur emportée d'un époux, à adoucir ses peines par des soins attentifs et délicats, à régler leur maison et à inspirer à leurs enfants la crainte du Seigneur et l'amour de leurs devoirs! que de jeunes gens y ont appris à respecter et à chérir ceux de qui ils tenaient le jour, à se mettre en garde contre des amis perfides et corrupteurs, et à renoncer enfin à des désordres dont la honte eût peut-être imprimé sur une famille entière un éternel affront! que d'ouvriers plus laborieux, que de domestiques plus fidèles, que d'hommes, en un mot, rendus plus utiles à leur patrie!

*Ut autem sciatis quia Filius hominis habet potestatem in terra dimittendi peccata: tunc ait paralytico: Surge, tolle lectum tuum et vade in domum tuam; et surrexit et abiit in domum suam.* « Afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés sur la terre, levez-vous, dit-il au paralytique, emportez votre lit, et allez dans votre maison; et il se leva, et s'en alla dans sa maison. » Jésus-Christ, en ordonnant au paralytique de reprendre l'usage de ses membres, et de reporter lui-même dans sa maison, le lit sur lequel le malade était étendu, laisse sans excuse l'incrédulité de ses ennemis, et dans le miracle dont il les rend les témoins, il leur offre un garant irrécusable d'un prodige invisible dont ils lui contestaient le pouvoir. Ainsi les effets extérieurs que produit quelquefois le sacrement de pénitence ne permettent point à l'impie de méconnaître le bras du Tout-Puissant et les secrètes influences de sa grâce: et com-

ment en effet, s'il lui reste encore quelque bonne foi, comment pourrait-il expliquer le changement étrange par lequel Dieu se plaît à nous étonner quelquefois, en faisant passer tout à coup un pécheur des plus honteux désordres aux plus sublimes vertus? Qui a donné soudainement à cet homme violent et emporté sa modération et sa douceur; à cet avare son détachement; à cet orgueilleux son humilité? Qu'est-ce qui a fait succéder dans cette femme mondaine, à sa passion pour les joies et les vanités du siècle, cette modestie chrétienne et cet amour pour la retraite et le recueillement? Qu'est-ce qui a pu enchaîner la langue de ce jeune homme ardent pour le plaisir, et qui ne connaissait d'autre loi que ses passions, d'autres soins que de les satisfaire? A quelle cause peut-on donc attribuer cet étonnant retour? est-ce au dégoût inséparable des plaisirs du siècle? mais ce dégoût peut bien modérer l'ardeur des passions, mais non pas conduire à la vertu; est-ce au désir de mériter le suffrage du monde? mais le monde ne vante que ceux qui savent jouir de la vie en suivant ses maximes et satisfaisant leurs désirs; est-ce enfin aux représentations d'un ami plein de sagesse? mais depuis longtemps ce pécheur méprisait les exhortations les plus touchantes; les conseils de l'amitié le trouvaient insensible, il voyait couler les larmes de sa mère, il entendait ses gémisséments et n'en était pas attendri.

Ce changement ne peut être que votre ouvrage, ô mon Dieu, qui maîtrisez les cœurs et les soumettez à votre empire; votre grâce seule a pu opérer cet étonnant prodige; c'est elle qui a conduit au tribunal de la pénitence ce pécheur rebelle qui depuis longtemps osait lutter contre vous; c'est elle qui a inspiré au ministre de la réconciliation ces paroles touchantes qui ont enfin amolli sa dureté et réveillé ses remords; ou plutôt c'est vous-même, ô mon Dieu, dont il a, dans cet heureux moment, reconnu la puissance; c'est vous qui, parlant de près à son cœur, lui avez fait connaître son infidélité par des reproches pleins de tendresse, et qui, lui inspirant une juste horreur pour son ingratitude, lui avez appris à expier dans les larmes du repentir ses longs égarements.

*Videntes autem turbæ timuerunt et glorificaverunt Deum qui dedit potestatem talem hominibus.* « Le peuple, voyant ce miracle, fut saisi de crainte, et ils rendaient gloire à Dieu, qui avait donné un tel pouvoir aux hommes. » Remercions aussi Dieu, mes très-chers frères, et rendons-lui d'éternelles actions de grâces de ce que, dans son ineffable miséricorde, il a daigné transmettre à des hommes l'étonnant privilège de remettre les offenses commises contre sa majesté souveraine. Non, ce n'est point à des anges que Jésus-Christ a voulu confier cet important ministère; leur pureté aurait pu intimider notre faiblesse, et nous n'aurions osé faire l'aveu de nos misères à des esprits célestes que leur nature aurait exemptés d'imperfec-



tions, et qui n'auraient point connu de souillures : ce sont des hommes faibles comme nous, plus faibles peut-être que nous, qu'il a voulu charger de nous réconcilier avec lui, afin que, sachant de quel limon nous avons été formés, et connaissant, par une triste expérience, combien l'homme est fragile et porté au mal, ils pussent compatir à nos infirmités et nous traiter avec une indulgence dont ils reconnaîtraient eux-mêmes le besoin. Profitons donc avec empressement d'un moyen de salut qu'il nous a rendu si facile, approchons avec confiance de ce tribunal de miséricorde, où Dieu, semblant se défier de sa sévérité, a voulu que des hommes semblables à nous fussent nos juges et les dépositaires de sa puissance pour fermer l'enfer sous nos pas, et nous ouvrir les portes de la félicité éternelle.

Ainsi soit-il.

#### SERMON IV.

*Pour le jeudi de la première semaine.*

CONFIANCE QUE NOUS DEVONS AVOIR EN LA MISÉRICORDE DE DIEU.

Miserere mei, Domine, fili David. (*Math.*, XV, 22.)  
*eigneur, fils de David, ayez pitié de moi.*

Ce n'est donc ni la profondeur de nos peines, ni l'impuissance des secours humains, ni l'inutilité de nos propres efforts, qui doivent nous détourner de chercher auprès de Dieu un remède à nos maux, ou autoriser en nous un coupable découragement. Jésus-Christ, en faisant succéder à la loi de crainte qui captivait les enfants d'Israël, la loi de charité destinée à conduire les disciples de l'Évangile, a voulu que l'on reconnût le peuple nouveau qu'il adoptait à son abandon filial entre les mains de Dieu et à sa paisible et sainte confiance. Sans doute la confiance qu'il a voulu nous inspirer, n'est point cette confiance téméraire qui, ignorant que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, cherche une fausse paix dans l'oubli des jugements de Dieu, mais cette confiance éclairée par la foi qui, tempérant par l'espérance les impressions de la terreur, ne sépare jamais, à l'exemple de David, de la pensée d'un Dieu juste la pensée d'un Dieu plein de miséricorde : *Misericordiam et judicium cantabo tibi, Domine* (*Psal.* C, 1); ce n'est point cette confiance du pécheur présomptueux qui veut que la bonté divine protège sa malice et devienne complice de ses excès, mais cette confiance du pécheur humble et repentant qui, plein d'horreur pour ses désordres, prête enfin l'oreille aux inspirations de l'esprit de grâce, et ose encore donner le nom de père au Roi suprême qu'ont outragé ses révoltes et ses mépris; ce n'est point enfin cette confiance lâche et indifférente qui se contente d'éviter les crimes et voit sans émotion se multiplier chaque jour des infidélités qui lui présagent les plus funestes chutes, mais cette confiance paisible d'une âme qui gémit sur des faiblesses journalières sans laisser ébranler sa confiance, et trouve dans la conviction

de sa misère un nouveau motif de nourrir son humilité et d'enflammer sa ferveur : confiance salutaire à laquelle Dieu ne cesse de nous rappeler par les plus tendres invitations comme par les plus touchantes promesses ; sentiment céleste qui remplit notre âme de consolation et de joie, nous entretient dans la paix en dépit des plus violentes agitations, et nous fait trouver des charmes dans les pleurs même du repentir.

Essayons aujourd'hui d'en connaître le prix en considérant sur quels fondements s'appuie la confiance chrétienne, premier point.

Quels sont les avantages de la confiance chrétienne, second point.

Implorons, etc.

#### PREMIER POINT.

Puisque la raison et la foi s'accordent à nous montrer en Dieu toutes les perfections réunies, nous devrions facilement reconnaître que si sa justice réserve à l'endurcissement une inflexible rigueur, sa bonté ne refuse jamais au repentir la commisération et l'indulgence. Cependant, soit que la crainte excessive des jugements de Dieu ménage à l'ennemi du salut un moyen plus facile d'entraîner notre âme à sa perte, soit que la terreur qu'imprima au cœur de nos premiers parents la voix foudroyante qui leur annonçait le châtement de leur crime, ait laissé dans leur postérité des traces profondes que n'ont pu effacer de plus douces paroles, l'homme se sent naturellement enchaîné par la crainte qui fait les esclaves, et ne donne accès qu'avec peine aux saintes consolations de l'espérance. Toutefois Dieu n'a rien négligé pour bannir nos alarmes, et ses promesses comme sa conduite à l'égard des pécheurs offrent les plus solides fondements à notre confiance.

Ouvrons en effet les saints livres, et partout nous verrons un Dieu attentif à ménager notre faiblesse, à soutenir notre courage, à dissiper nos inquiétudes et notre effroi : il n'est point de langage qu'il n'emprunte, point de prière à laquelle il ne s'abaisse pour amollir notre cœur et obtenir notre confiance. Tantôt il profite dans sa miséricorde de notre propre pusillanimité pour nous attirer même par ses menaces, et nous forcer du moins par la crainte à n'avoir plus d'espérance qu'en lui : *Maledictus homo qui confidit in homine.* (*Jerem.*, XVII, 5.) Tantôt il nous peint des couleurs les plus douces le bonheur de celui qui fonde son espoir en Dieu seul. Il sera semblable à un arbre qui, planté sur le bord d'un ruisseau, étend ses racines vers l'onde qui l'humecte et n'a point à redouter de brûlantes ardeurs : *Benedictus vir qui confidit in Domino.* (*Ibid.*, 7.) D'autres fois c'est un père plein de tendresse qui rassure son fils contre les périls, s'engage à le défendre, et lui donne pour garant de sa parole la prédilection dont il l'a favorisé et l'amitié dont il l'honore : *Noli timere, quia redemi te.* (*Isai.* XLIII, 1.) D'autres fois enfin, pour ne plus laisser de prétextes à



nos incertitudes, c'est avec serment qu'il promet à une juste confiance l'appui de son bras et sa protection invincible : *Eruens liberabo te, quia in me habuisti fiduciam.* (Jerem., XXXIX, 18.) O bonté inexprimable ! ô sollicitude pleine d'amour ! ô heureux les hommes, s'écrie Tertullien, en faveur de qui Dieu fait un tel serment, mais aussi, malheur à ceux que les serments d'un Dieu ne peuvent rassurer !

Quel plus grand malheur, en effet, que celui d'un chrétien que Dieu veut guérir de ses maux, et qui repousse sa main bienfaisante, que Dieu invite, et qui résiste à ses invitations, que Dieu prie, et qui ferme l'oreille à ses prières ! que dis-je ! c'est peu d'appeler un malheur l'obstination de votre défiance, quand elle fait à Dieu le plus sanglant outrage et qu'elle insulte ouvertement à ses attributs les plus chers.

Dieu déclare que le pécheur qui se confie en lui verra briser ses chaînes, effacer ses iniquités, et succéder à des souillures honteuses la blancheur de la première innocence : votre défiance, qui désespère d'un tel prodige, insulte donc à son pouvoir ? Dieu, par les sollicitations les plus vives, rappelle l'âme qui s'égaré, la poursuit avec la plus tendre persévérance, et n'exige d'elle, pour lui accorder le pardon, que l'espérance de l'obtenir : notre défiance, qui vous endureit contre tant d'amour, insulte donc à sa bonté ? Dieu atteste, avec serment, que jamais il ne trompera l'espérance du pécheur repentant qui s'abandonne à sa miséricorde : votre défiance, qui doute et qui balance encore, insulte donc à son éternelle vérité ?

On vous entend peut-être déplorer souvent avec amertume l'aveuglement de l'impie, gémir de ses excès, irémir d'horreur au récit de ses blasphèmes. Je ne prétends point établir entre l'impie et vous un injuste et révoltant parallèle. L'impie a brisé le joug de la foi, et rejette l'autorité de Dieu et de son Eglise pour ne suivre d'autre guide que son orgueilleuse raison : et vous, enfant docile de la religion, plein de respect pour ses lois, vous trouvez, dans l'aveugle soumission qu'elle exige de vous, votre consolation et votre joie. Cependant est-il bien certain qu'un examen attentif ne vous ferait pas découvrir, entre les sentiments de l'impie et vos propres dispositions, quelques malheureux traits de ressemblance ? L'impie refuse à Dieu le pouvoir d'appeler la matière du néant à l'existence ; mais vous, qui balancez pour croire que Dieu puisse jamais faire passer votre âme de l'état de la mort à l'état de la vie, n'accusez-vous pas aussi Dieu d'impuissance ? L'impie niant une Providence attentive à la distribution des biens et des maux, méconnaît l'amour infini de Dieu pour les hommes ; mais vous, dont les inquiétés semblent supposer qu'il se plaît à tromper une espérance dont il est lui-même l'auteur, ne l'accusez-vous pas aussi de malice ? L'impie, en rejetant les saints livres, traite comme des séductions de l'imposture les oracles mêmes

de la vérité ; mais vous, qui, dans ces mêmes livres que vous respectez, trouvez à chaque page les promesses de votre Dieu, et qui conservez cependant toujours vos décourageantes incertitudes, ne l'accusez-vous pas aussi de mensonge ?

Non, non, l'on ne comprend pas assez toute l'étendue de l'injure que fait à Dieu cette indigne défiance ; on s'accoutume à voir le Seigneur toujours armé de foudres et de vengeances, sans jamais se reposer sur les consolantes images de sa patience et de sa bonté. Sans doute c'est un juge inflexible, mais c'est aussi un père tendre ; nos péchés l'irritent, mais notre repentir l'apaise ; il n'a point promis au pécheur de lendemain, mais chaque jour il l'invite au retour ; il pèse nos moindres iniquités dans une balance sévère, mais il sait aussi de quel limon nous fûmes pétris : séparer ces deux pensées, c'est tromper les desseins de Dieu, qui, s'il a voulu que sa justice servît de frein à la corruption, veut aussi que sa miséricorde prévienne le découragement ; c'est faire d'une sévérité inexorable l'attribut distinctif de notre Dieu, c'est croire qu'il aime mieux être redouté comme un maître impitoyable dans ses rigueurs que chéri comme un père qui veut guérir et sauver ses enfants. Ah ! sa conduite envers les pécheurs suffit bien sans doute pour nous inspirer de plus douces pensées. Comme s'il n'était pas l'arbitre souverain de leur destinée et maître de punir à l'instant même leurs révoltes, je le vois attendre leur repentir avec longanimité, je l'entends se plaindre et gémir de leurs délais et de leurs résistances : ce sont des enfants qu'il a nourris dans sa maison, qu'il a vus croître sous ses yeux, et qui n'ont répondu à sa tendresse que par un insolent mépris ; c'est une vigne qu'il a plantée, qu'il cultivait de ses propres mains et qui n'a produit pour lui que des fruits de douleur et d'amertume. D'autres fois il paraît s'irriter, il annonce de loin et avec éclat sa vengeance ; mais s'il fait gronder sa foudre, il voudrait donc ne pas punir, semblable à une mère qui redoute pour son enfant les dangers de l'expérience, et lui montre, par ses menaces et ses cris, moins de colère que d'amour. Si quelquefois ses châtiments épouvantent le monde, l'histoire de ses rigueurs elles-mêmes fournit un témoignage de plus à sa miséricorde ; si l'orgueil et la corruption du genre humain montent chaque jour à leur comble, Dieu attend, il diffère, il fait succéder tour à tour les invitations et les terreurs, et ne sort enfin de sa longue patience qu'après que cent ans de délai ont attesté tout à la fois et la profonde insensibilité des hommes et l'ineffable longanimité de leur Dieu. Si, après que sa bonté a souffert durant des années innombrables l'ingratitude et l'idolâtrie de son peuple, sa justice exige enfin qu'il renverse sa ville sainte, et punisse d'un long exil ses horribles prévarications, Dieu s'abaisse jusqu'à consigner dans les livres sacrés ses excuses et son



apologie ; et en faisant précéder le récit de la captivité des Juifs par une comparaison détaillée de ses grâces et de leurs ouvrages, il y dépose par avance la justification de cette lamentable catastrophe et un nouveau garant de sa miséricorde.

Venez donc auprès de lui, vous qui, depuis longtemps en proie à vos passions, ne goûtez plus ni consolations ni repos ; venez, âmes infortunées, que le poids des iniquités tient courbées et abattues, venez vous relever enfin et retrouver le bonheur dans les bras de votre Dieu. Eussiez-vous joint l'homicide à l'adultère, David réconcilié ranimera votre courage ; eussiez-vous sacrifié aux idoles, renversé les autels du vrai Dieu, égorgé ses pontifes, Manassès vous apprendra qu'un grand repentir efface de grands forfaits.

Mais c'est surtout aux enfants de la loi nouvelle, à ceux qui ont médité sur l'ineffable miséricorde de Jésus pour les pécheurs, qui ont recueilli de sa bouche divine son langage si doux et ses invitations si tendres ; c'est aux disciples du Sauveur qu'il convient avant tout d'ouvrir leur cœur au sentiment divin de la confiance. Qu'elle est noble et légitime, chrétiens, l'indignation qu'éprouve un homme d'honneur et de bonne foi contre ces écrivains pervers qui, peu contents d'obscurcir par leurs sophismes l'éclat de nos dogmes sacrés, s'efforcent encore de noircir le ministère évangélique par les inventions de leur malice et leurs odieuses imputations ! Si vous voulez les entendre, la religion ne porte dans les cœurs que consternation et qu'épouvante, et les ministres chargés de la prêcher ne savent qu'éclater en menaces, entr'ouvrir les abîmes et courber leurs disciples tremblants sous la main d'une implacable Divinité. Sans doute, tant que les passions déclareront la guerre à notre maître, il faudra bien repousser leurs attaques ; tant qu'elles essayeront d'ébranler son trône, il faudra bien terrasser leur orgueil ; tant qu'elles fouleront aux pieds ses ordonnances, il faudra bien leur imprimer un salutaire effroi ; mais cette chaire toutefois, du haut de laquelle descendent si souvent tant de reproches et de terreurs, n'a-t-elle pas aussi ses consolations et ses miséricordes ? et n'est-ce pas près d'elle que Jésus a voulu ménager pour les cœurs faibles des appuis, et des encouragements pour les cœurs pusillanimes ? Car pour vous dévoiler aujourd'hui tous nos secrets ou plutôt tous les mystères de la charité de votre Dieu, il est vrai, nous sommes contraints trop souvent de faire retentir à votre oreille de formidables vérités, tantôt, pour mettre en fuite les tentations qui vous poursuivent, et tantôt pour vous réveiller sur le bord du précipice que vous ont creusé les passions. Mais s'il faut enfin vous en faire l'aveu, l'Evangile est avare de ces paroles foudroyantes, destinées à briser les cœurs endurcis ou à soumettre les rebelles ; il ne nous prête qu'avec une sorte de circonspection et d'économie les armes que réclame contre vos

désordres une sainte indignation ; les sentences de la rigueur y sont somme cachées sous les innombrables exhortations de la bonté ; nous y puisons les principes sur lesquels se fondent trop justement, hélas ! nos plaintes ou nos alarmes ; mais presque toujours Jésus nous en abandonne le développement et les applications ; et pendant qu'en son nom et par son ordre, nous poursuivons les pécheurs de nos accusations et de nos cris, il semble se cacher et laisser tonner notre zèle.

‡ Mais s'il s'agit de bannir vos terreurs et de ranimer votre courage, l'Evangile abonde alors en invitations et en promesses ; Jésus y montre son cœur à découvert, et ne laisse à son ministre d'autre souci que de mettre la présomption en garde contre les divins excès de l'indulgence et de l'amour : voyez en effet quelle est dans l'Evangile sa conduite envers les pécheurs, et ce qu'ils doivent en attendre : tantôt Jésus les exhorte à chercher près de lui le délassement de leurs peines et de leurs fatigues ; tantôt il les presse d'y venir puiser à la source de l'eau vive et désaltérer cette soif de bonheur qui tourmente leur âme. Il est la vigne, nous en sommes les branches : tel est l'amour qui doit nous attacher à lui ; il est le chemin, lui seul nous conduit à la félicité véritable ; il est la lumière, nous ne devons pas suivre d'autre guide ; il est la vie, nous ne devons vivre que par lui et pour lui. Maître facile, il accueille les ouvriers de la onzième heure comme ceux qui ont porté le poids de la chaleur ; Samaritain charitable, il s'attendrit à la vue du malheur et n'épargne rien pour l'adoucir ; père indulgent, il oublie les égarements de son fils pour ne songer qu'à son retour.

Mais surtout quelle douceur dans cette parabole si chère à tous les âges, où Jésus se cachant sous les traits du pasteur, invite tous les cœurs à l'amour et à la confiance ! Quel pécheur assez abattu pour ne pas se ranimer à ces douces images, ou assez ingrat pour ne pas aimer à montrer dans ce tableau la peinture de ses infidélités et des divines miséricordes !

Pourrais-je les oublier jamais, ô mon Dieu, ces jours d'illusion et d'égarement où, emporté par la fougue de mes passions, je me laissai entraîner loin de vous et me séparai de la troupe fidèle qui vivait sous vos lois ! A peine vous aperçûtes-vous de ma fuite, que vous vous attachâtes à mes pas avec la plus tendre sollicitude ; vous vous fatiguiez à me poursuivre sans vous laisser arrêter par la distance qui me séparait de vous, et moi je m'obstinais à mépriser votre empressement ; vous m'appeliez, et j'étais sourd à votre voix ; ou si quelquefois cette voix, autrefois si chère, réveillait en moi d'heureux mouvements, ils étaient bientôt étouffés par le tumulte du monde et le cri des passions. Enfin quand mon insensibilité eut rendu tant d'efforts inutiles, votre grâce toute-puissante voulut, par un miracle digne d'elle,



triumpher de ma résistance, de mes égarements même, en faisant naître dans mon cœur le désir du retour. C'est vous qui avez flétri pour moi les jouissances de la terre; c'est vous qui avez fait croître les ronces dans un chemin où le monde ne m'avait promis que des fleurs: c'est vous qui avez répandu une amertume salutaire sur ces sources empoisonnées où j'avais cru puiser la félicité. Je me rendis enfin, je vins me jeter entre vos bras. Avec quelle bonté vous reçûtes cette brebis infidèle avec quelle joie vous me reportâtes au bercail! Ah! s'il est un chrétien qui craigne encore de se confier en vous, qu'il vienne, et je lui apprendrai ce qu'on peut attendre de votre miséricorde: *Venite, audite et narrabo quanta fecit Dominus animæ meæ. (Psal. LXV, 16.)* Mais après avoir vu sur quels fondements s'appuie une véritable confiance en Dieu, considérons quels en sont les avantages.

#### DEUXIÈME POINT.

Non, chrétiens, rien n'est plus salutaire au pécheur qu'une humble et sage confiance qui, sans l'abuser sur le péril de ses infidélités, lui en présente cependant le remède dans l'indulgence de son Dieu, ou qui, même après une vie entière passée dans de honteux excès, accourt encore au secours d'une âme déchirée par les remords, et dans son infortune le sauve du dernier de tous les malheurs, le désespoir de l'impénitence. Bien loin qu'une telle disposition ait rien de criminel, ou que le pécheur doive l'écartier comme une illusion dangereuse, il y trouve au contraire un moyen assuré d'honorer Dieu, d'édifier le prochain et d'avancer l'ouvrage de sa propre sanctification.

C'est Dieu même qui nous le déclare, qu'il trouve sa gloire à pardonner, et qu'il n'attend avec une si merveilleuse patience le moment de notre repentir, que pour relever à tous les yeux le prix de sa miséricorde: *Ideo exaltabitur parcens. (Isai., XXX, 18.)* Ainsi le pécheur qui, plein d'horreur pour ses infidélités, se jette aux pieds du Seigneur et conserve dans son cœur une ferme espérance d'obtenir son pardon, bien loin de l'outrager par une telle confiance, ne fait que préparer un plus brillant éclat à cette gloire dont Dieu se montre si jaloux. Plus sa révolte fut obstinée, plus sa confiance est une reconnaissance authentique de la puissance divine qui seule pourra mettre un frein à ses passions et triompher de leur résistance; plus il s'est attaché aux créatures par de coupables liens, et plus sa confiance est un aveu de leur néant en présence de celui en qui seul il reconnaît le pouvoir de remplir son cœur et de lui rendre le repos; plus ses prévarications ont outragé la divine miséricorde, plus sa confiance lui rend un solennel hommage, puisqu'une miséricorde infinie peut seule pardonner ses nombreux et déplorables égarements.

David, après avoir été comblé des grâces

ORATEUR, SACRÉS. LXXV.

les plus précieuses et prévenu des plus abondantes bénédictions, irrite le Seigneur par un double crime dont aucun prétexte ne peut pallier la noirceur; rendu à lui-même, il voit la grandeur de son iniquité, et se livre sans mesure à toute l'amertume de sa douleur; la paix a fui loin de son cœur, le sommeil loin de ses yeux; solitaire dans son palais, il le fait retentir de ses plaintes et de ses gémissements, et la nuit sa couche est encore arrosée de ses larmes. Tout à coup une pensée suffit pour apaiser tous ces orages; il se rappelle les miséricordes du Seigneur et le calme renaît dans son âme. Eh quoi! a-t-il pu sitôt oublier qu'il a profité d'une puissance qu'il tenait de la prédilection de Dieu pour souiller le lit conjugal et donner la mort à un serviteur fidèle! Il connaît toute l'horreur de son crime, mais il justifie par une raison admirable l'espoir qu'il conserve encore d'en obtenir le pardon. Seigneur, dit-il, vous me pardonnerez mon péché à cause de son énormité même: *Propitiaberis peccato meo; multum est enim (Psal. XXIV, 11)*: comme si ce roi pénitent avait dit: ô mon Dieu, les maîtres de la terre doivent balancer quelquefois avant d'écouter la clémence; elle peut préparer des périls à leur autorité, rendre l'espoir à leurs ennemis ou en accroître l'insolence; mais vous dont le trône est inébranlable et qui terrassez les rebelles d'un seul de vos regards, vous pouvez oublier la circonspection et les ménagements, car vous ne trouvez dans le pardon des plus grands crimes, qu'une occasion plus éclatante de manifester votre gloire et de montrer votre indépendance. Ainsi l'excès même de mon offense me donne droit de me confier dans l'excès de votre miséricorde: *Propitiaberis peccato meo; multum est enim.*

Cependant il faut le répéter encore, les sentiments d'une trompeuse espérance ne doivent point séduire ces pécheurs vieillis dans le crime qui pour se livrer en paix à leurs désordres, voudraient endormir leurs remords par un coupable espoir en la divine miséricorde: leur confiance serait abominable aux yeux du Seigneur; il leur déclare lui-même plus d'une fois qu'il viendra au milieu des ténèbres, qu'il les surprendra comme un voleur (*I Thess., V, 2*), et qu'ils mourront dans leurs péchés (*Ezech., III, 20*), et ce n'est qu'aux infortunés, qui, pénétrés enfin d'une sainte douleur, voudraient revenir à Dieu, mais se sentent repoussés par la crainte de ses jugements, que la religion fait entendre ces invitations consolantes.

Or, si de tels pécheurs, quelles que soient leurs iniquités, doivent ouvrir leur cœur à la confiance, combien ce sentiment ne doit-il pas être plus familier encore à ces âmes pieuses qui, dociles à la voix du Seigneur, ne connaissent d'autre joie que de suivre ses ordonnances, ni d'autre sujet de douleur qu'une fragilité qui trompe quelquefois la généreuse hardiesse de leurs résolutions! Quelles expient sans doute leur



faiblesse par les gémissements d'une douleur chrétienne, mais toutefois sans se précipiter dans la tristesse d'un découragement plus dangereux mille fois pour elles-mêmes que les péchés qu'elles déplorent, et peut-être plus funeste au prochain que de scandaleux exemples.

C'est peu de diriger le prochain par nos conseils, de ranimer son courage par nos exhortations, de lui inspirer enfin pour le vice une horreur salutaire, il faut encore lui apprendre à aimer la vertu, à goûter la douceur du joug évangélique, à connaître le prix des consolations préparées à la fidélité; il faut enfin lui aplanir le chemin du devoir en lui montrant son bonheur véritable étroitement uni à l'accomplissement de ses obligations. Mais si votre cœur est toujours resserré par la tristesse et par la crainte, comment pourrez-vous le dilater pour parler de la bonté du Seigneur et raconter ses miséricordes? comment vous entretiendrez-vous de la sainte liberté des enfants de Dieu, si vous traînez péniblement votre chaîne? Que penseront surtout des âmes incertaines et chancelantes dans le sentier de la vertu, si elles sont les confidentes de vos peines secrètes et de toutes vos inquiétudes? croiront-elles que l'on goûte tant de charmes à s'entretenir avec son Dieu, si elles savent que vous portez à ses pieds toujours la frayeur qu'imprime aux esclaves sa justice, jamais la confiance qu'inspire aux enfants son amour? triompheront-elles des répugnances qui les éloignent du tribunal sacré, si elles vous en voient toujours sortir avec le même découragement et les mêmes alarmes? désireront-elles enfin de se nourrir du pain des anges, si elles deviennent que cet aliment divin ne fait lui-même qu'aigrir vos ennuis et redoubler vos terreurs?

Au reste, quand vous renfermeriez avec soin les tristes fruits de votre défiance, votre abattement et une inquiétude qui perce dans tous vos discours ne trahissent que trop votre malheureux secret. Sans doute, puisque vous voulez servir Dieu, vous devez vous soustraire aux séductions du siècle, détourner vos pas de la route que suivent les pécheurs, refuser de partager leurs plaisirs insensés et leurs joies corruptrices; mais il est enfin des joies innocentes et pures, il est des plaisirs légitimes, il est des devoirs que la bienséance vous impose, que la société attend de vous, dont Dieu peut quelquefois vous faire lui-même une loi, et vous n'y apportez qu'une morne tristesse, un silence rêveur, un front sévère; et par là vous semblez justifier les blasphèmes de l'impie, quand il accuse la religion de mentir à ses disciples et de leur promettre en vain dans les douceurs du service de Dieu, et dans la paix de la conscience, le dédommagement à tous leurs sacrifices. Mais quelle apologie de la piété, quelle secrète et puissante exhortation pour en suivre la route, offrent dans leur conduite ces âmes éclairées et solides qui savent concier-

lier avec l'accomplissement fidèle des lois de la religion, cette noble et touchante liberté que donne la confiance en Dieu et le sentiment profond de sa miséricorde! Voyez ce chrétien longtemps entraîné par l'ardeur des passions, longtemps livré aux illusions du siècle; il a reconnu ses égarements, il en déplore la honte, mais garde toujours au fond de son cœur la paix, doux et inestimable fruit de sa confiance. Ah! il n'est pas besoin qu'il raconte quels biens Dieu réserve à son cœur qui écoute enfin sa voix, ni quelles sont les consolations de sa condition nouvelle; on l'a connu durant les jours de ses erreurs, on l'a vu au milieu du tumulte et des agitations du siècle; il était sombre alors, et son front était sans cesse obscurci de nuages; il s'aigrissait à la contradiction la plus légère; à un revers inattendu, il tombait dans une consternation profonde; de peur d'effaroucher ce caractère inquiet et difficile, il fallait à ses serviteurs mille précautions; à sa femme et à ses enfants, mille ménagements et mille adresses. On voyait qu'au milieu de ses folles jouissances, une plaie secrète tourmentait ce maïade et le faisait souffrir; mais maintenant que, touché de la grâce il s'est arraché à son avilissement et à ses remords; maintenant qu'un sentiment secret lui dit que son Dieu n'a pas été sourd à ses gémissements, n'a pas vu sans pitié couler les pleurs de sa pénitence, quel changement et quelle guérison! le calme a succédé aux agitations; à l'aigreur, une douceur aimable; à l'impatience, une céleste résignation, et la confiance embellissant son repentir des privièges d'une constante fidélité, a placé sur son front, comme dans son cœur, une sérénité qui ne semblerait faite que pour l'innocence. Ah! il n'a pas besoin de dire avec le Roi-*Prophète*, qu'un seul moment aux pieds des saints autels, est plus doux que de longs jours passés sous les tentes des pécheurs. (*Psal. LXXXIII, 11.*) L'ennui le poursuivait jadis au milieu de ses plaisirs, de ses fêtes pompeuses et de leur appareil, et plus d'une fois, ne pouvant soutenir le dégoût dont il était obsédé, il se ménageait même au milieu de ces bruyantes joies une solitude pour y déplorer à l'écart la vanité de ses jouissances, s'y plaindre de ce monde qui lui avait promis le bonheur, et l'accuser à loisir de mensonge ou d'impuissance. Mais aujourd'hui, quelles douceurs dans le service du nouveau maître dont enfin il a reconnu les droits! quel empressement à se rendre dans le temple du Seigneur! quel humble, mais paisible recueillement, en présence de cette majesté souveraine! quelle allégresse à chanter les louanges du Très-Haut! quelle ardeur pour la sainte parole! quelle avidité pour un pain plus doux et plus précieux encore! Qui pourrait n'être pas attendri à ce touchant spectacle! La vue de tant de biens allume dans les cœurs les plus froids une sainte jalousie, et ils se sentent enflammés du désir de mériter, par une fidélité pareille, ces hautes et consolantes prérogatives.



Au reste, ce qui trompe souvent des âmes simples et vertueuses, c'est qu'une crainte excessive de la justice de Dieu paraît du moins conduire à la sanctification par le chemin le plus sûr, s'il n'est pas le plus doux, puisque le cœur qui en est frappé semble devoir éviter jusqu'à l'ombre même de l'offense. Erreur funeste, trompeuses apparences! cette crainte obtiendra quelque temps peut-être une servile fidélité; mais elle ne saurait captiver toujours par sa dure contrainte : comment, en effet, le cœur le plus ombrageux pourrait-il soutenir toujours des sacrifices rigoureux sans dédommagement, des peines cuisantes sans consolation? Dans ses amertumes il ne saurait trouver d'adoucissement, ni dans la foi : la foi n'a pour lui que des vérités menaçantes et terribles; ni dans la charité : la charité ne saurait habiter un cœur glacé par la crainte. Dans ses doutes, les décisions sévères redoublent ses frayeurs; les décisions indulgentes ne dissipent point ses alarmes; dans ses tentations, si elles sont de courte durée, il épuise ses forces à les repousser; si elles sont opiniâtres, il se reproche un consentement coupable, quand il n'a fait que soutenir avec constance un long et périlleux combat. Mais si à des fragilités de chaque jour, que toutes ses précautions ne peuvent prévenir et qui déjà se remplissent de désespoir, vient tout à coup se joindre une grande et inexcusable infidélité, alors saisi d'épouvante, déchiré par les remords, ne trouvant aucun appui pour le soutenir dans son malheur, il brise enfin un joug insupportable et va chercher un remède pire que tous ses maux, dans la honteuse liberté des enfants du siècle : lamentable solution du scandale que donne quelquefois le passage subit d'une conduite régulière et chrétienne à tous les excès d'une vie débordée et licencieuse. Mais aurons-nous à redouter de semblables malheurs pour celui qui se nourrit du souvenir des miséricordes de son Dieu, et entretient dans son cœur une paisible et sainte confiance? Non, non, un doux espoir remplissant son âme de vigueur et de courage, comme David il marche avec agilité dans la voie des saints commandements; il en surmonte tous les obstacles : *Viam mandatorum tuorum cucurri, cum dilatasti cor meum.* (Psal. CXVIII, 32.) Quelle ferveur quand il offre au Seigneur l'hommage accoutumé de ses prières! il sait que, bien différent des puissants et des riches, Dieu ne prêtera jamais une oreille inattentive à ses supplications, et que le cri d'un enfant qui l'invoque dans sa détresse est toujours assuré d'arriver au trône de sa miséricorde. Quelle sollicitude pour accomplir les devoirs que lui impose la Providence! il sait que son Dieu lui tient compte de ses fatigues et de ses sueurs, et que ce n'est pas avec un tel maître qu'une fidélité qui s'exerce à des devoirs obscurs doit redouter l'indifférence ou le mépris. Quelle ardeur pour accourir au secours de l'infortune! Il

sait quel est, sous les livrées du malheur, celui dont il essuie les larmes, dont il pane les plaies, dont il brise les chaînes; et pour qu'il sacrifie au soulagement de ses frères, son repos, ses biens et sa vie, c'est assez pour lui du souvenir de ce verre d'eau qu'attend un immortel et glorieux salaire.

Mais il doit faire, hélas! de sa dépravation l'humiliante expérience, et l'ennemi cruel qui livre aux enfants d'Adam une guerre implacable, le poursuit aussi et tente de fatiguer sa constance. Ah! s'il n'avait d'appui que dans ses propres forces, quelles seraient ses craintes et quel serait son découragement! sa faiblesse n'aurait que l'impuissance à opposer aux plus violents assauts, et trop souvent la corruption de son cœur y ménagerait aux plus honteuses tentations de secrètes intelligences; mais il se fonde sur la puissance de son Dieu, et assuré de sa protection invincible, il combat avec courage et repousse sans se lasser son indigne ennemi. Cependant, s'il faut qu'il succombe, s'il faut qu'il éprouve à son tour la honte de la défaite et le déchirement du remords, il sait que son Dieu lui ménage un refuge dans son malheur; il connaît l'asile où l'attend une miséricorde paternelle; il y court avec empressement, il y dépose ses aveux, son repentir et ses pleurs; mais sitôt qu'il a entendu la parole de l'indulgence et de l'amour, il se relève plein d'humilité, mais aussi, plein de reconnaissance et d'allegresse, et il ne fera pas à l'infinie bonté l'outrage de se croire captif quand c'est un Dieu qui a brisé ses chaînes, ni quand c'est un Dieu qui lui a dit, *allez en paix* (Act., XVI, 36), de se livrer encore aux troubles et aux alarmes.

Ouvrez donc vos cœurs au sentiment si consolant et si doux de la confiance, vous qui craignez le Seigneur, mais qui trop souvent oubliez ce qu'on peut attendre de sa miséricorde. Ames justes, qui marchez si péniblement dans ses voies et qui ne savez que trembler à la vue des châtements qu'il réserve au crime, portez aussi quelquefois vos regards vers la couronne qui, au bout de la carrière, doit payer la fidélité : *Qui timetis Dominum, credite illi et non evacua-bitur merces vestra.* (Eccli., II, 8.) Ames pusillanimes, que dessèche la crainte d'une justice inexorable, souffrez que l'onction de la grâce adoucisse vos inquiétudes par la pensée d'une bonté compatissante : *Qui timetis Dominum, sperate in illum et in oblectationem veniet vobis misericordia.* (Ibid., 9.) Mais vous surtout, âmes souillées de crimes, que le démon glace d'épouvante pour vous retenir plus sûrement dans l'esclavage, laissez arriver jusqu'à vous la douce lumière de l'espérance qui, en dissipant vos ténèbres, vous montrera dans le Dieu que vous redoutez, un père qui vous tend les bras et vous invite au repentir : *Qui timetis Dominum, diligite illum et illuminabuntur corda vestra.* (Ibid., 10.) Vous tous enfin qui voulez servir Dieu, ne séparez jamais du souvenir de la justice le souvenir de la miséri-



corde, c'est le seul moyen de marcher sûrement dans le sentier de la vertu et d'en obtenir la récompense éternelle. Ainsi soit-il.

### SERMON V.

*Pour le deuxième dimanche de Carême.*

#### SUR L'AFFAIBLISSEMENT GÉNÉRAL DE LA FOI.

Hic est Filius meus dilectus ; ipsum audite. (*Math.*, XVII, 5.)

*Celui-ci est mon Fils bien-aimé ; écoutez-le.*

C'est donc de Jésus seul que l'homme peut attendre la véritable vie. C'est pour nous donner la vie, que cette parole incréée et éternellement subsistante dans le sein du Père, a daigné, dit l'Apôtre, se manifester dans la chair et devenir sensible et palpable pour nous. Pour soutenir notre âme ou lui rendre sa vigueur première, vainement nous mettrions notre espoir dans la parole de l'homme, c'est Jésus que nous devons entendre, c'est à Jésus qu'il nous faut recourir. Mais, hélas ! nous le cherchons vainement au sein d'une patrie qui lui fut si chère ; vainement nous le redemandons à ceux qui nous sont unis par les liens du sang ou de l'amitié. Où sont parmi nous ceux qui réclament son assistance, ceux qui mettent à profit son amour ? Jésus est étranger à toutes les pensées, il est banni de tous les cœurs, et ce Rédempteur divin, l'objet de nos adorations et le fondement de toutes nos espérances, n'est plus, pour le grand nombre, qu'un maître détroné dont les sujets rebelles dédaignent l'antique autorité, et violent sans pudeur les saintes ordonnances. L'enfance connaît à peine son adorable nom ; la jeunesse efface, parmi de coupables plaisirs, les traces légères d'une foi mal affermie, et la vieillesse elle-même, sous ses rides et ses cheveux blancs, par son endurcissement impie, se console du silence des passions et des menaces de la mort.

Or, chrétiens, c'est dans ces jours désastreux, où l'impiété, comme un sanglier farouche, porte dans l'héritage de Jésus-Christ la destruction, la désolation et le ravage ; où la religion, délaissée par d'innombrables enfants, et tremblant pour la constance de ceux qui lui restent encore fidèles, voit s'affaiblir chaque jour la croyance de ses dogmes, le respect pour ses traditions, l'obéissance à ses lois. C'est dans ces jours de lâcheté et de scandale, qu'un chrétien véritable sent au fond de son cœur s'allumer une ardeur plus généreuse, et le délaissement même où languit la religion, ses humiliations et ses avertures ne font que redoubler pour elle son respect et son amour. C'est une mère dont il ne peut voir couler les larmes sans y mêler les siennes, entendre les gémissements sans que son cœur y réponde, entrevoir les périls sans aussitôt voler à sa défense.

En un mot, l'affaiblissement général de la foi doit nous inspirer pour la religion

un plus tendre attachement, premier point.

L'affaiblissement général de la foi doit nous inspirer pour la religion une plus constante fidélité, second point.

Implorons, etc.

#### PREMIER POINT.

C'est un secret ignoré des âmes vulgaires, mais connu des cœurs nobles et magnanimes, que l'adversité, malgré ses rigueurs offre encore ses consolations et ses dédommagements, et qu'elle relève, par une dignité si haute, ceux qui sont frappés de ses plus rudes coups, qu'au milieu de leur infortune leur amitié en devient plus chère et leur autorité plus vénérable. Ainsi la religion doit s'agrandir à nos yeux par ses humiliations mêmes, ses droits doivent s'affermir par la révolte des enfants dénaturés qui l'outragent, en sorte que cet affaiblissement général de la foi qui glace tant de cœurs lâches et sans courage, doit nous attacher à la religion par des liens plus forts, en nous inspirant une plus vive commisération pour ses malheurs, une obéissance plus exacte à ses lois, et un zèle plus ardent pour sa gloire : et d'abord une plus vive commisération pour ses malheurs.

Jéréme déplorant autrefois les infortunes de Jérusalem, et racontant dans ses chants lamentables la ruine de son temple, la désolation de ses fêtes et la viduité où cette reine des nations se voyait condamnée, sentait redoubler ses ennuis, quand il la voyait en butte aux traits de ses amis eux-mêmes, et ne trouvant auprès de ses favoris les plus chers ni allègement dans ses afflictions, ni soutien dans sa détresse : *Amici ejus facti sunt ei inimici, non est qui consoletur eam ex omnibus charis ejus.* (*Thren.*, 1, 2.) Ainsi le chrétien fidèle à qui les innombrables désastres de la religion ont déjà coûté tant de gémissements et de pleurs, éprouve encore à la vue de l'affaiblissement général de la foi, une tristesse plus profonde et de plus cuisants soucis. Ce souvenir l'assiégé sans relâche, il oppresse son âme, il lui rend les maux de la religion plus amers, il en flétrit même pour lui les saintes et innocentes joies ; si la religion l'appelle à célébrer ses fêtes, il est consterné de leur délaissement et de leur silence, et se rappelant les beaux jours de la foi, il sent les larmes de la douleur qui se mêlent malgré lui aux cantiques de l'allégresse ; s'il entend les instructions chrétiennes, il prévoit avec épouvante les jours où, pressés par la faim de la sainte parole, les enfants de l'Église réclameront en vain ce céleste aliment ; s'il s'assied à la table des anges, il demande en pleurant au père de famille pourquoi si peu de convives répondent aux invitations de son amour. Ne lui annoncez pas la mort de ce vieillard qui, durant de longues années, offrit à sa nombreuse famille le modèle d'un tendre amour pour la religion et d'un respect constant pour ses ordonnances ; l'affaiblissement de la foi lui donnerait le funeste sentiment que le même tombeau qui va ren-



fermer les dépouilles de cet homme de bien doit ensevelir aussi pour ses enfants le souvenir de ses pieux exemples et de ses touchantes leçons. Ne le conduisez pas dans ce hameau qui, longtemps privé de la présence du ministre sacré, a retrouvé enfin son apôtre et son père, devenu plus vénérable par des cheveux blanchis durant un long exil, et par un corps courbé sous d'honorables adversités; il verrait l'homme de Dieu étranger au milieu de ses enfants, il verrait avec la foi s'affaiblir pour lui dans tous les cœurs le respect et la reconnaissance, et le pasteur, gémissant sur l'ingratitude de son troupeau, tourner peut-être ses regards vers la terre lointaine qui lui servit d'asile, et donner des regrets au souvenir d'une généreuse hospitalité. Ne lui montrez pas ce temple que les mains pieuses de nos ancêtres avaient établi sur des fondements si solides, et embelli de si riches ornements; ses autels dépouillés et ses murs entr'ouverts lui diraient qu'à l'avidité sacrilège qui en enleva les trésors, a succédé une indifférence impie qui en oublie le dénuement et la pauvreté, et que si la foi fut jadis assez forte pour élever ce monument auguste, elle est trop faible aujourd'hui pour lui prêter des appuis et en prévenir la ruine. Au reste, chrétiens, ce n'est pas un attendrissement passager ni une commisération stérile que la religion attend de vous. Et que lui importe que vous déploriez ses pertes par de fastueuses déclamations, et que ses infortunes, comme tout autre événement public, servent d'entretien à votre oisiveté! Ce sont les gémissements du cœur qu'elle réclame, ce sont les prières de la ferveur qu'elle sollicite : ce n'est pas à vos réunions profanes, c'est aux pieds des autels qu'elle vous appelle pour y parler de ses malheurs. C'est là que vous devez, par vos soupirs, toucher le cœur de Dieu et désarmer sa justice; c'est là que vous devez, par vos larmes et par vos cris, retenir et fixer encore au milieu de nous cette religion qui chaque jour menace votre patrie de s'envoler loin d'elle. Non, ce n'est plus assez des formules que la piété met sur vos lèvres depuis longtemps, ni même de la régularité qui vous conduit si fidèlement devant le Seigneur: il faut des supplications nouvelles pour de nouveaux malheurs; il faut, par une assiduité constante dans la maison de Dieu, emporter comme de vive force le retour de la religion; il faut user par la prière le pavé de ces temples, qui se voient chaque jour condamnés à une plus effrayante solitude.

Mais c'est encore peu de cette pieuse compassion pour les maux de la religion, et l'affaiblissement de la foi doit encore vous inspirer une obéissance plus exacte à ses lois. Quel spectacle, chrétiens, offre un pays où la foi s'affaiblit chaque jour, et semble prête à s'éteindre! quel dédain pour les décisions de l'Eglise! quel mépris public pour ses ordres les plus sacrés! quel contraste enfin, entre ses antiques usages et les mœurs nouvelles qu'amène chaque jour à sa suite une désolante incrédulité! Il est vrai,

grâce aux premières lois d'un prince, enfant de la foi et protecteur de ses saintes ordonnances, nous pourrions bientôt peut-être, dans les jours que la religion consacre à un pieux repos, parcourir nos cités sans craindre, comme naguères, d'y rencontrer à chaque pas une désobéissance effrontée, et l'insupportable audace d'innombrables prévaricateurs. Et toutefois qu'y voyons-nous encore? Ici, des malheureux courbés sous des travaux pénibles, et préférant le joug cruel que l'amour du gain leur impose, au délassement salutaire dont une religion compatissante leur faisait une loi. Là, des hommes grossiers élevant, à force de fatigues et de sueurs, des palais pour l'opulence, et oubliant, dans leur activité brutale, la sanctification d'un jour où ils devraient s'assurer à leur tour une demeure qui n'est pas faite des mains de l'homme, et ne connaîtra pas les outrages du temps. Plus loin, vous entendrez les manœuvres bruyantes et les coups redoublés d'un travail opiniâtre, publiant et provoquant au loin la désobéissance à la religion, et le mépris de ses lois les plus saintes. A chaque pas, la cupidité étalant le scandale d'une avidité honteuse, offrant comme dans les jours profanes, pour le luxe des ameublements, pour la vanité des atours, pour l'oisiveté de coupables passe-temps, et mendiant sans pudeur l'occasion de vendre pour un peu d'or l'honneur et la conscience. Est-ce assez de ces transgressions publiques et de ces insolentes prévarications? Non, pénétrons ensemble dans le secret de ces familles qui ne conservent plus de la foi qu'un grossier souvenir, et vous y trouverez pour les lois de l'Eglise même mépris ou même insouciance; vous y verrez les pauvres prolonger bien avant dans les saints jours un travail obstiné, et ne l'interrompre enfin que pour aller étaler dans de criminels rendez-vous d'immodestes ajustements, ou consumer en d'indignes excès les misérables fruits de leur gain sacrilège; les riches ne se souvenir qu'il faut travailler qu'aux jours où Dieu le défend, et alors seulement insupportable le poids de cette oisiveté qui accable toute leur vie; les pauvres qui, condamnés à une abstinence continuelle, l'interrompent dans les jours où elle serait pour eux un mérite, comme elle est pour tous une loi, et par mépris ou par indifférence joignent des mets défendus au pain qui, presque chaque jour, est le seul soutien de leur vie; les riches qui, nourris au sein du luxe et de l'abondance, jugent encore que l'art avec tous ses apprêts, ne peut jamais déguiser les aliments de la pénitence au gré de leur délicatesse et de leurs superbes dégoûts. Vous verrez les pauvres abandonnant la maison de prière par ignorance et par corruption, les riches s'en éloignant par impiété et par dédain, les pauvres, venant peut-être en nos jours les plus solennels, y passer quelques instants rapides sans recueillir et sans ferveur; les riches, choisissant pour s'y montrer l'heure qui doit



amener en foule les spectateurs de leur ennui, de leur indifférence affectée, et peut-être de leur révoltante dissipation ; presque tous, si l'on excepte quelques âmes ferventes, ne connaissant ni nos saintes cérémonies, ni la pompe de nos fêtes, ni la douceur de se réunir au troupeau, sous les yeux du pasteur, d'entendre de sa bouche les paroles de vie, de recevoir par ses mains les bénédictions et les grâces dont Dieu l'a établi dépositaire ; mais surtout presque tous, étrangers au sacrifice du soir, et aux cantiques qui, sur la fin du saint jour, retentissent encore sous nos voûtes sacrées.

Ah ! c'est au milieu de cette prévarication générale qu'il faut montrer une plus exacte obéissance ; c'est quand l'audace n'a plus de frein, que notre respect ne doit plus avoir de bornes : céder au torrent de l'exemple fut toujours une faiblesse ; aujourd'hui c'est une lâcheté pleine d'ignominie ; violer les lois de Dieu fut toujours un attentat, aujourd'hui c'est une révolte publique contre son autorité suprême ; désobéir à l'Eglise fut toujours un crime, aujourd'hui c'est une apostasie. Quoi ! vous êtes chrétiens ; mais quelle honte et quelle lâcheté, de soumettre votre obéissance à d'indignes calculs, ou de ne lui donner d'autres règles que l'inconsistance de l'opinion, et, s'il faut le dire, que les caprices de la mode ! Quoi ! vous êtes chrétiens ; mais quel orgueil et quelle témérité d'entrer en discussion avec Dieu, de faire à votre gré un choix dans ses commandements, d'agréer les uns et de rejeter les autres, et pour ainsi dire de n'assigner à Dieu que la part qui vous convient dans votre obéissance ! Quoi ! vous êtes chrétiens ; mais quelle apostasie de vous bannir du temple de Dieu par un exil volontaire, de paraître oublier Jésus-Christ, ses mérites et sa doctrine, et pour toute profession publique de croyance, de laisser penser que vous ne connaissez plus d'autre Dieu que l'intérêt, d'autre souci que les plaisirs, d'autre espérance que le néant !

Enfin, l'affaiblissement de la foi doit nous rendre plus cher l'honneur de la religion et nous inspirer un zèle plus ardent pour sa gloire. Ce n'était point assez pour le prophète Elie, de n'avoir point partagé la défection des Israélites, ni offert avec eux à Baal un encens sacrilège ; enfoncé dans sa solitude et poursuivi par le souvenir de cette lamentable idolâtrie, il nourrissait ce zèle brûlant qui bientôt devait porter au milieu d'une nation coupable la consternation et l'épouvante : *Zelo zelatus sum quia dereliquerunt pactum tuum, filii Israel.* (III Reg., XIX, 10.) A la vue de malheurs pareils à ceux que déplorait le prophète, vous devez, chrétiens, être animés de son ardeur, et puisque le ciel vous a réservés pour être, comme lui, les témoins de l'affaiblissement de la foi, vous devez, comme lui, montrer un généreux dévouement pour en réparer les ravages ou en arrêter les progrès. Il est vrai, le Seigneur, par une mission divine, ne vous a pas suscités, comme Elie, au mi-

lieu de votre peuple pour publier ses jugements et interpréter ses oracles ; vous n'avez pas reçu du ciel, comme lui, cette parole puissante qui renverse l'orgueil et brise les cœurs les plus endurcis, ni ce pouvoir qui commande aux éléments et arrache sa proie à la mort ; mais bien que vous ne soyez pas suscités du ciel comme Elie, toutefois si vous vous rendez attentifs, vous reconnaîtrez en vous de grands devoirs et de glorieux privilèges ; et moi-même, si je sais bien le comprendre, je puis dire en un sens que vous devez avoir votre sacerdoce, vos prédications et même vos miracles.

Votre sacerdoce ; car, dit l'apôtre saint Pierre, *vous êtes élevés à un sacerdoce royal, afin de publier la puissance de celui qui, du sein des ténèbres, vous fit passer à son admirable lumière : « Vos regale sacerdotium ut virtutes annuntietis ejus, qui de tenebris vos vocavit in admirabile lumen suum. »* (I Petr., II, 9.) Voilà votre dignité proclamée par le Prince des apôtres ; mais, en même temps, en voilà les obligations : déjà comme hommes, vous étiez établis prêtres de la nature entière, pour porter aux pieds de l'Eternel la reconnaissance des créatures qui ne savent pas le bénir ; comme chrétiens, vous avez été consacrés par une onction sainte, pour présenter des hosties spirituelles qui deviendront agréables à Dieu, par les mérites de la victime que vous n'avez pas le droit d'offrir : *offerre spirituales hostias acceptabiles Deo per Jesum Christum.* (Ibid., 5.) Exercez donc au sein de votre famille ces saintes et consolantes fonctions ; tenez sans cesse les mains élevées vers le ciel en faveur de vos enfants et de ceux que vous aimez ; offrez, pour eux chaque jour, à l'exemple de Job, le sacrifice de vos prières ; que votre demeure soit un sanctuaire où brûle sans cesse, comme un feu sacré, l'amour de la religion ; que votre vigilance prenne soin d'y entretenir la sainte lumière de la foi, et que votre sollicitude en écarte les ténèbres toujours croissantes de l'incrédulité.

Vos prédications ; oui, Dieu vous a établis, dans vos maisons, pour en être les prédicateurs et les premiers apôtres. C'est vous qui, dans l'éducation de vos enfants, méprisant des sophismes impies, devez surprendre leur raison à son éveil pour lui apprendre à tourner ses premiers regards vers celui de qui elle est descendue, et qu'elle doit connaître avant tout. C'est vous qui, au milieu de tant d'agitations et de tant d'orages, devez établir leur foi sur des fondements inébranlables ; c'est vous qui, en les préparant à voir dans le monde les désolants progrès d'une morale impie, devez leur montrer, par avance, l'incrédulité entraînant à sa suite les mauvaises mœurs, l'oubli des plus saints devoirs, la dégradation et les remords. C'est vous enfin, qui, pour les prémunir contre l'affaiblissement de la foi et la contagion des vices, devez, les premiers, leur parler le langage de la religion et de la vertu : et qui peut dire qu'elle en est, dans la bouche d'un père, la sainte au-



torité et sur les lèvres d'une mère l'ineffable douceur ?

Enfin vos miracles; vous l'entendez assez, chrétiens; ces miracles, c'est votre conduite qui doit les offrir. En effet, de quelques merveilles que Dieu ait entouré le berceau de sa religion, les vertus célestes des premiers chrétiens furent constamment les plus éclatants de tous les prodiges, à ces siècles heureux qui virent le soleil de la foi se lever pour l'univers. Maintenant que, sur son déclin, il semble prêt à nous laisser plonger en une nuit profonde, c'est dans les mêmes miracles que la religion veut encore trouver son invincible appui. C'est maintenant que, pour faire rougir tant de lâches déserteurs et les troubler dans la sécurité de leur apostasie, il faut opposer au débordement de la corruption, le miracle d'une irréprochable sainteté de mœurs; à l'oubli public de la justice et de la probité, le miracle du désintéressement et de la délicatesse; à la bassesse du mensonge, qui flétrit tant de bouches, le miracle d'une courageuse candeur; enfin à cette lâcheté générale, qui déguise la foi ou qui l'abandonne, le miracle d'une intrépidité qui la professe et qui la défend.

Mais ce serait peu d'éprouver, à la vue de l'affaiblissement général de la foi, un attachement plus tendre pour la religion, il faut encore qu'il nous inspire pour elle une plus constante fidélité.

#### DEUXIÈME POINT.

Quels frivoles et honteux prétextes n'allègue pas chaque jour une indigne lâcheté pour justifier les coupables condescendances où l'entraîne l'affaiblissement général de la foi ! Quand la force de l'opinion emporte tout comme un torrent, est-il de la sagesse de résister à sa violence ? La foi peut-elle exiger un courage inutile, quand elle laisse s'écrouler de toutes parts un édifice dont elle avait garanti l'éternelle durée ? Enfin, peut-on avec quelque honneur s'obstiner à suivre presque seul une route abandonnée ? C'est ainsi qu'à la vue de l'affaiblissement général de la foi murmure tout bas la pusillanimité, et c'est ainsi qu'elle voudrait rendre la raison, la foi, l'honneur même complices de son indigne apostasie; mais elle n'y trouvera pas sa défense. Que dis-je ! si la grâce d'en haut nous soutient, si Dieu bénit nos efforts, c'est la raison, c'est la foi, c'est l'honneur qui vont opposer aujourd'hui à cette lâche désertion d'insurmontables barrières.

Premièrement, la raison doit soutenir votre fidélité, et lui fournir contre l'affaiblissement de la foi des armes invincibles. En effet, que des systèmes frivoles se succèdent pour maîtriser les opinions humaines, et qu'ils soient tour à tour l'objet de l'enthousiasme ou du dégoût, de l'admiration ou du mépris, la raison nous apprend à voir sans étonnement ces diverses vicissitudes, et ne promet pas d'autre sort à toutes ces questions vaines que Dieu a livrées aux dispu-

tes des hommes, et qui doivent mourir quand elles ont lassé la curiosité qui les avait fait naître, et l'orgueil qui leur servait d'aliment. Mais la raison nous apprend aussi que la vérité n'est point soumise à ces humiliantes alternatives, que son autorité suprême est indépendante de notre légèreté, et que son trône reste également affermi, soit qu'on se soumette à ses lois, soit qu'on méprise son empire : *Veritas Domini manet in æternum.* (Psal. CXVI, 2.) Les hommes peuvent bien élever des nuages autour de son flambeau, mais non pas l'éteindre; calomnier ses enseignements et ses lois, mais non pas en altérer la sainteté; lui disputer sa puissance, mais non pas la lui ravir : *Veritas Domini manet in æternum.* Existant avec l'origine des choses, et éternelle comme Dieu même, elle en partage l'immutabilité; elle voit les révolutions des temps, les révolutions des systèmes, les révolutions des empires, et au milieu de cette agitation générale et de ces continuelles vicissitudes, elle garde seule ses droits imprescriptibles et son inébranlable pouvoir : *Veritas Domini manet in æternum.* Les hommes vieillissent, les royaumes vieillissent aussi, la vérité ne vieillit pas; ce qu'elle était hier, elle l'est encore aujourd'hui; toujours également forte, également puissante, également digne de nous donner des lois, et d'exiger notre obéissance; aujourd'hui comme hier, elle nous enseigne que nous avons une âme à sauver, que Jésus-Christ est notre seule espérance, qu'il y a un paradis à attendre, un enfer à éviter; et aujourd'hui comme hier, notre devoir est de croire à ses dogmes et de suivre ses leçons : *Veritas Domini manet in æternum.* Quelle atteinte pourraient porter à de si nobles privilèges les caprices des hommes et leur mobilité ! Que la vérité rencontre donc des rebelles, elle doit s'y résoudre, et la raison n'en prendra point d'épouvante. Que dis-je ! elle trouve souvent dans cette circonstance un appui de plus pour sa fidélité. En effet, chrétiens, la secrète mais grande objection d'un cœur lâche contre la religion, c'est la multitude de ceux qui l'abandonnent; mais la raison est bien loin de se laisser troubler de leur fuite, ni déconcerter par leur nombre; elle voudra connaître leur origine, vérifier leurs titres, apprécier leurs droits; mais c'est dans cet examen même qu'elle puisera, pour la religion, un respect plus profond et un amour plus tendre.

Leur nombre; hélas ! il faut l'avouer, les jours qui virent fondre sur la patrie tant de fléaux à la fois, virent aussi l'incrédulité multiplier ses déplorables conquêtes, et arracher des bras de la religion d'innombrables enfants. Mais que fera leur nombre au jugement de la raison, si, après avoir reconnu, il est vrai, dans l'école de l'impieité quelques esprits superbes qui, doués de funestes talents, ont voulu dans leur orgueil s'affranchir de la domination de Dieu même, le reste ne lui offre plus qu'une multitude confuse d'hommes ignorants ou de



méprisables esclaves, qui ne connaissent d'autre autorité que l'exemple, et se laissent brutalement entraîner à une servile imitation?

Leur nombre! comment dissimuler les progrès de l'impiété, quand ils sont si tristement attestés par la désertion de nos temples et le deuil de nos solennités? Mais si la piété pleure sur la fuite de tant d'enfants pusillanimes, la raison ne saurait trouver dans leur nombre un motif d'imiter leur coupable défection. Car, quelque petit que soit le troupeau qui se montre encore docile sous la houlette du divin Pasteur, *pusillus grex* (*Luc.*, XII, 32), sa fermeté, au milieu des agitations et des orages, console la religion d'un abandon lamentable, et aux yeux de la raison en efface la honte. Je compte pour beaucoup les trois cents braves dont la constance assure le triomphe du glaive de Gédéon, et pour rien les trente mille lâches qui désertent ses drapeaux à la première vue des tentes de Madian.

Enfin, leur nombre? quelques chrétiens demeurés fidèles en disent plus à ma raison en faveur de la foi, que m'en dit contre elle cette foule avilie qui achète, à force d'impiété, l'apologie de ses passions et le silence de ses remords. En effet, que d'innombrables mondains abhorrent l'Évangile, je n'en suis pas surpris; ils doivent redouter ses foudroyantes menaces et son inexorable sévérité: l'avare y voit condamner son avidité insatiable; le prodigue ses dissipations; l'homme sensuel sa mollesse; l'homme dur et insensible son inflexible rigueur. Mais que dans le monde, au milieu de sa corruption, de ses enchantements et de ses prestiges; mais que sur le trône, au milieu de sa splendeur, de sa pompe et de sa puissance, Jésus-Christ distingue encore des amis véritables qui portent le titre de ses disciples comme leur titre le plus glorieux, qui relèvent l'éclat de la naissance ou de la dignité par l'éclat des vertus chrétiennes, et qui, dociles aux leçons de leur adorable Maître, ne se souviennent de leur pouvoir que pour tendre la main à la faiblesse, et de leur opulence que pour soulager le malheur; ce contraste m'attache plus fortement à la religion, dont ma raison découvre si manifestement la céleste et ineffable puissance.

Que le peuple, plongé dans une stupidité grossière, repousse avec brutalité les enseignements de la religion, je n'en suis pas surpris; enfoncée tout entier dans les sens, il blasphème ce qu'il ignore, et doit s'irriter contre des ordonnances qui le menacent de mettre un frein à ses vices et de captiver sa férocité. Mais qu'au sein d'une classe obscure, d'humbles chrétiens, enfants soumis de la religion, mettent encore à lui obéir leur consolation et leur joie; qu'ils versent leurs larmes dans son sein, ou prennent sous ses yeux leurs innocents plaisirs; qu'ils règlent leur conduite sur ses préceptes, leurs desirs sur ses conseils, leurs espérances sur ses promesses, et qu'ils trans-

mettent à leurs enfants la foi de leurs pères comme leur plus cher héritage; tant de courage au milieu d'une indigne lâcheté, et tant d'innocence au milieu d'une corruption profonde, relèvent encore aux yeux de ma raison la sainteté de cette religion divine, et les bienfaits de sa douce influence.

Qu'une jeunesse licencieuse arbore avec arrogance l'étendard de l'impiété, je n'en suis pas surpris; élevée et nourrie au sein de nos discordes, elle ne connaît la religion que par l'affreux tableau que lui en traçèrent la haine et le mépris; elle ne voit dans les leçons de l'Évangile qu'une morale triste et désespérante; dans nos dogmes sacrés qu'un joug insupportable à l'orgueil; dans les ministres des autels que des maîtres farouches ennemis de tout bien et surtout de son bonheur. O Dieu, prenez pitié de la jeunesse, et dissipez d'injustes et cruelles préventions! Mais si, dans cette dépravation générale, j'aperçois seulement un jeune chrétien qui, prévenu des bénédictions célestes et portant sur un front modeste le garant de sa vertu, apprend de bonne heure à défendre avec un égal courage son honneur et sa foi; si je le vois honorer la religion par son humble docilité, et opposer à de vaines railleries un généreux mépris, comme à d'indignes exemples une fermeté invincible; si je le vois enfin assidu dans nos temples, et dans l'âge bouillant des passions cherchant aux pieds des autels ou dans le tribunal de la miséricorde un appui pour sa faiblesse et une sauvegarde pour son cœur, c'en est assez, ce spectacle à tout dit à ma raison, elle y voit le triomphe le plus éclatant de la religion et sa plus éloquente apologie.

Au reste, chrétiens, et c'est ici qu'aux motifs offerts par la raison, la foi vient ajouter l'autorité de ses décisions infaillicables; au reste, au milieu de ces mépris et de ce délaissement, la vérité ne fait après tout que subir sa destinée; ce n'est point assez pour elle d'avoir eu jadis à se défendre contre la rage des persécuteurs et le glaive des tyrans, il faut encore que, dans des jours plus paisibles en apparence, mais voisins des derniers jours, elle consente à se voir indignement trahie, obstinément méconnue, et que lassée de parcourir successivement tous les lieux sans presque y trouver de disciples, elle menace enfin la terre de l'abandonner sans retour.

Oui, Dieu qui témoigna aux hommes une ineffable miséricorde en allumant pour eux le flambeau de la foi, doit peu à peu et à mesure que l'univers approche de sa ruine, le laisser s'affaiblir et presque s'éteindre pour punir nos ingratitude et montrer sa justice. Il est vrai, accoutumés à vivre à l'ombre de la religion et à la voir braver les vents et les orages, nous trouvions de la joie à relire les oracles qui lui promettaient des prospérités dont nous étions les fortunés témoins, et un empire qui nous soumettait à sa douce domination; mais nous



détournions nos regards de ces prédictions allégeantes qui semblent menacer sa gloire et nous attristent par de sinistres pressentiments.

Or, il faut les relire aujourd'hui ces prédictions lamentables ; car, l'Écriture qui, divinement inspirée, ne renferme que d'utiles leçons, garde ces prophéties effrayantes consignées dans ses livres sacrés, pour consoler les élus et pour défendre de la séduction générale. Oui, chrétiens, c'est Jésus-Christ lui-même qui a prédit comment ce flambeau sacré devait peu à peu s'obscurcir. C'est ce divin Sauveur qui, après avoir tant de fois annoncé aux apôtres les prodigieux succès de leurs travaux et les victoires de sa religion, leur déclare enfin, qu'à son dernier avènement à peine il trouvera quelques faibles semences de la foi sur cette terre, fécondée par son sang et arrosée de leurs sueurs : *Filius hominis veniens putas inveniet fidem in terra.* (Luc., XVIII, 8.) Et s'il fallait éclaircir une prédiction si formelle, j'invoquerais les apôtres, ces interprètes irrécusables des paroles de leur divin maître ; vous les entendriez, tandis qu'ils soumettaient l'univers au joug de l'Évangile, désigner l'affaiblissement de la foi comme l'avant-coureur certain du dernier jour ; vous verriez saint Paul qui, pour cette dernière et lamentable époque, prémunit les chrétiens contre les artifices d'une astucieuse philosophie : *Videte ne quis vos seducat per philosophiam* (Coloss., II, 8) ; saint Pierre qui entend de loin les séducteurs demander alors avec une impiété insultante où est l'accomplissement des oracles sacrés, où sont les fruits des divines promesses : *Ubi est promissio* (II Petr., III, 4) ; saint Jean enfin, qui ne craint pas de contrister l'Église naissante en lui prédisant pour la fin des temps le triomphe passager de l'ennemi de Jésus-Christ : *Datum est bestia vincere eos.* (Apoc., XIII, 7.) Cependant ne pensez pas, chrétiens, qu'en regardant l'affaiblissement de la foi comme l'inévitable précurseur de la ruine du monde, je veuille jeter dans vos cœurs une indiscrète épouvante ou que je sois assez insensé pour prétendre fixer les jours et les temps, ni assez téméraire pour sonder des secrets que le Fils n'a pas révélés, et dont le Père seul s'est réservé la connaissance. Dieu qui, presque toujours par des moyens naturels en apparence, entraîne les choses humaines à l'accomplissement de ses desseins immuables, conduira sans doute ses créatures par des voies insensibles à cet épouvantable dénoûment ; et si cent ans entiers préparèrent autrefois les hommes au déluge, à quel mortel appartient-il de calculer, par avance, le nombre de siècles par lesquels l'Éternel disposera le monde à cette inondation de la colère céleste qui doit tout engloutir ? Mais la conclusion que la foi veut que vous tiriez de ces considérations importantes, c'est que la défection de tant de lâches chrétiens ne doit produire en vous ni scandale, ni découragement, qu'elle entre

dans le plan de l'économie divine, et que si, à la naissance de la religion, ses conquêtes et son triomphe devaient acquitter la parole de Dieu, dans la suite des siècles ses pertes et son affaiblissement sont nécessaires à leur tour pour justifier tous ses oracles.

Quoi qu'il en soit, l'honneur seul vous défendrait de reculer, et vous ferait une loi au milieu de cet affaiblissement général de la foi, de vous montrer inébranlables. Ce n'est point devant vous, chrétiens, qu'il faut s'épuiser en vaines subtilités pour définir l'honneur, et il n'est pas besoin, comme si vous pouviez vous y méprendre, de se consumer en efforts pour vous en tracer le portrait. Non, votre cœur connaît ce sentiment secret qui, dans tout ce qui convient, porte un jugement plus sûr que les docteurs les plus habiles ; ce noble instinct qui sans cesse rappelle l'homme à sa grandeur et lui défend de s'avilir ; cet élan généreux qui, quand il faut agir, compte pour rien un vil intérêt ou des jugements frivoles ; cette ardeur brûlante qui a bravé tous les périls et remporté la victoire avant d'avoir songé qu'elle eût des obstacles à surmonter, et des combats à soutenir ; or, l'honneur n'a jamais fait entendre sa voix avec plus de force, jamais intimé ses lois avec plus d'empire que dans ces jours déplora- bles, où la religion, trahie par d'indignes disciples, réclame votre secours, et invoque votre fidélité.

Vous êtes esclaves de votre parole, et elle vous enchaîne comme par un lien sacré, qui ne sera jamais brisé ni par la crainte, ni par l'espoir : c'est la loi de l'honneur. La religion a reçu votre parole et vos serments : ce n'est pas seulement à votre entrée dans la vie, et lorsque vos parents, comblés de ses bienfaits et pleins de son amour, la conjurèrent de vous adopter aussi et de vous placer sous son aile ; mais vous-mêmes capables bientôt d'apprécier, à votre tour, la sainteté de ses droits, vous mettez votre joie à ratifier ces premiers engagements. L'autel sacré fut mille fois le témoin et le dépositaire de vos promesses ; l'honneur vous commande donc de garder à la religion la foi que vous lui avez si souvent jurée, et de maintenir pour jamais une si vénérable et si solennelle alliance.

Si des sujets ingrats osent tout à coup se soulever contre leur roi, méconnaître son autorité et conspirer contre ses jours, ce coupable attentat allume l'indignation des serviteurs fidèles, les rallie autour de leur maître et leur inspire, pour sa défense, le dévouement le plus généreux et les plus nobles sacrifices : vous le savez, c'est le cri de l'honneur. Et voici que la religion, cette reine auguste dont votre patrie aussi longtemps reconnu le paisible et bienfaisant empire, voit les nombreux disciples de l'incrédulité s'armer pour sa ruine et menacer son trône ; pourriez-vous sans honte ne pas opposer à ses fureurs le rempart d'une invincible fidélité !

L'amitié dont les soins embellissent la



prospérité de tant de charmes, offre surtout, dit Salomon, un soutien inébranlable pour le jour du malheur : *Amicis fidelis protectio fortis*. (*Eccli.*, VI, 14.) Accourir à l'aide d'un ami malheureux, repousser loin de lui les traits de la haine ou du sort, ou du moins partager ses douleurs et pleurer avec lui, c'est le devoir d'un cœur fidèle, c'est le besoin de l'honneur. Longtemps vous aimâtes la religion, vous l'appelâtes longtemps votre consolation et votre unique joie, et vous pourriez aujourd'hui ne pas compatir à son affliction profonde, et la méconnaître sous les vêtements du deuil et de l'humiliation !

Ah ! chrétiens, que ne dites-vous pas pour relever le prix de la constance ! La constance, même quand elle s'attache à d'indignes objets, trouve parmi vous d'aveugles admirateurs, ou quelquefois de coupables panégyristes. En faveur de la constance, vous pardonnez à l'homme singulier ses goûts les plus bizarres, au philosophe ses plus absurdes systèmes, au voluptueux ses folles amours, à l'ambitieux ses cruels attentats ; enfin, presque toujours il suffit au monde de voir ses partisans fermes dans leurs principes pour en tolérer les erreurs, et fidèles dans leurs affections pour en excuser l'aveuglement et la honte : et la religion, souffrez un parallèle qui s'accommode à votre faiblesse et doit vous inspirer une confusion salutaire : *Humanum dico propter infirmitatem carnis vestræ* (*Rom.*, VI, 19) ; et la religion qui nourrit ses disciples des maximes d'une si haute philosophie, qui, leur commandant toutes les vertus, leur prépare une si honorable singularité, qui offre à leur cœur un si digne objet de leur amour, qui permet à leur ambition de si sublimes espérances, la religion serait la seule pour qui l'on ne pût être constant sans déshonneur, et fidèle sans opprobre ! Non, chrétiens, l'honneur, ce noble sentiment que Dieu grava dans le fond de votre âme parle plus haut que les lâches passions qui veulent vous subjuguier. Vainement elles vous offrent leurs sophismes pour défense : la voix de l'honneur fait crouler tous ces frères abris, et mieux que les discussions les plus subtiles, résout toutes les objections et tranche toutes les difficultés.

Car ne nous dites pas que les succès scandaleux de l'impiété ont ébranlé votre croyance, et que vous avez besoin d'en raffermir les fondements avant de vous engager dans une fidélité si périlleuse : l'honneur vous répond que vous devez suspecter des doutes, qui ne doivent peut-être leur véritable origine qu'aux malheurs de la religion, et que le temps de ses périls est le temps non d'examiner ses titres, mais de lui obéir et de la défendre. Ne nous dites pas que, sans entrer dans les rangs des ennemis de la religion, vous ne pouvez cependant consentir encore à marcher sous ses enseignes et qu'il faut que, spectateur circospect des combats qui lui restent à sou-

tenir, vous en attendiez l'issue pour prendre une détermination décisive : l'honneur vous interdit cette prudence et ces timides précautions, et s'il condamne l'audace d'une rébellion sacrilège, il réproouve avec une horreur égale les détours d'une méprisable neutralité. En un mot, vous ne pouvez délaissier la religion dans ses malheurs sans blesser la délicatesse, sans être parjures à vos serments, sans déchirer les contrats les plus sacrés ; et cet affaiblissement général de la foi dont vous essayez de vous faire une excuse, fait de la fidélité à la religion une obligation si pressante, qu'il vous faut, plus que jamais, subir la nécessité de vous montrer chrétien ou de vivre avili.

C'est assez, chrétiens ; oui, c'est assez plaider la cause de la religion : j'ai honte d'avoir si longtemps prolongé sa défense, et vous devez rougir vous-mêmes d'avoir été si longtemps établis les juges de ses droits et de ses prérogatives ; oui, vous devez l'aimer, votre cœur vous le dit ; lui obéir, c'est Dieu qui le commande ; étendre son empire, son éclat rejallit sur vous et sa gloire est la vôtre.

Il est vrai, vous voyez son autorité méconnue, son trône chancelant, et de nombreux soldats succombant sous les traits de l'ennemi, ou se dérochant au danger par une honteuse fuite. Eh bien ! c'est le moment que notre courage doit choisir pour lui garder avec plus de générosité une fidélité inviolable.

Oui, chrétiens, attachons-nous à notre religion avec une constance invincible : si nous avons quelque foi, gardons-nous d'imiter ces hommes pusillanimes que la défection générale entraîne contre la conviction de leur cœur et le cri de leur conscience, et ces hommes moins coupables, mais aussi timides, qui redoutent la triste conviction de l'affaiblissement de la foi, sans penser qu'il leur offre un nouveau fondement à leur croyance ; si nous sommes raisonnables, évitons l'aveuglement de ces enfants du siècle, renommés peut-être parmi les leurs pour leur circonspection et leur habileté, mais qui ne s'en souviennent plus quand il s'agit de la religion ; et qui, oubliant une loi familière à la prudence humaine, comptent les hommes et ne pèsent pas leur valeur. Enfin, soyons fidèles à notre religion, il y va de notre honneur ; souvenons-nous des serments que nous prêtâmes entre ses mains, des douceurs que nous goûtâmes sous ses lois, des bienfaits qu'elle versa sur notre France.

Les historiens profanes rapportent qu'un conquérant voulant forcer des peuples nouvellement vaincus à quitter leur patrie, ceux-ci, par respect pour les cendres de leurs ancêtres, refusèrent d'obéir ; « car, répondirent-ils, pouvons-nous dire à nos pères étendus dans leurs tombeaux : Levez-vous pour nous suivre. » Ah ! chrétiens, si, pour marcher à la suite de l'impiété, vous abandonniez une religion dans le sein de laquelle vous avez pris naissance, qui vous a nourris



du lait de la sainte parole, qui vous a fait goûter les fruits de la sagesse et respirer l'air pur de la vertu, il faudrait donc aussi dire un éternel adieu à vos pères qui se sont endormis dans ses bras et reposent sous sa sauvegarde. Il faudrait désavouer leur nom et effacer à jamais leur mémoire. Eh! comment pourriez-vous désertier des temples où ils prenaient plaisir de conduire vos premiers pas, outrager un nom adorable qu'ils ont tant de fois invoqué sur vous, méconnaître cette croix sur laquelle s'est attaché leur dernier soupir; pourriez-vous surtout abandonner l'espoir de leur être réunis dans cette véritable patrie, du haut de laquelle ils vous tendent les bras, et que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

### SERMON VI.

*Pour le mardi de la deuxième semaine de Carême.*

#### SUR L'INSUFFISANCE DES MOTIFS HUMAINS POUR LA PRATIQUE DE LA VERTU.

*Omnia opera sua faciunt ut videantur ab hominibus.*  
(*Math.*, XXIII, 5.)

*Ils font toutes leurs actions pour être vus des hommes.*

Il faut à l'enfant de la foi d'autres encouragements pour le soutenir dans ses combats et d'autres récompenses pour le payer de ses sacrifices. Comme c'est de Dieu seul qu'il attend sa force et le prix de sa victoire, ce sont aussi les seuls regards de Dieu qui donnent à ses vertus un généreux désintéressement, et à sa fidélité une constance invincible. Mais si la religion offre pour soutien à son disciple ces hauts et nobles motifs, une sagesse téméraire se plaît à contester leur pouvoir, ou du moins à les rabaisser par ses dédains injustes. Que dis-je! poursuivant avec une funeste persévérance le dessein de rendre le ciel étranger pour la terre, elle brise les liens que devaient former entre les hommes et Dieu leur faiblesse et son pouvoir, leurs erreurs et son indulgence, leurs crimes, hélas! et sa miséricorde. Dans sa superbe indépendance, elle ose ne rien demander à Dieu et tout attendre de ses seuls efforts, soutenant avec audace que l'homme pour être vertueux n'a besoin que de le vouloir, qu'il lui suffit de sa raison pour connaître ses devoirs, et de son intérêt pour les remplir, et qu'enfin à l'école d'une présomptueuse philosophie se forment des hommes aussi solidement établis dans la vertu que ceux dont la religion, par ses enseignements, dirige la volonté et règle les affections. Pour confondre ces prétentions hardies, il suffirait sans doute d'examiner quelle est après tout cette vertu tant célébrée, d'observer ses démarches avec soin, et d'arracher le masque sous lequel elle déguise si souvent sa corruption ou sa faiblesse. Mais non, évitons jusqu'à l'apparence des préventions ou de l'aigreur, et, oubliant les nombreux écarts d'une fausse sagesse, attachons-nous seulement à examiner les fondements de son audacieux sys-

tème; et, puisque c'est sur des motifs humains qu'elle prétend établir sa vertu, essayons d'en montrer aujourd'hui la vanité et l'insuffisance.

Sans la religion, l'homme ne peut trouver hors de lui des motifs qui le décident efficacement à la pratique de la vertu, premier point.

Sans la religion, l'homme ne peut trouver en lui-même des motifs qui le soutiennent constamment dans la pratique de la vertu, second point.

Implorons, etc.

#### PREMIER POINT.

Si l'on veut en croire aux sages du siècle et à leur indulgente commisération pour nos erreurs, l'homme n'est qu'un enfant imprévoyant, mais facile, qu'il faut avertir sans cesse, récompenser souvent, châtier quelquefois, et qu'une main habile courbera sans peine sous le joug ou ramènera bientôt dans la route du devoir, sans qu'il soit besoin d'invoquer la religion, avec ses promesses, ses menaces et son austère appareil. Mais, quelle que soit la présomption de ce langage, jamais la sagesse humaine ne pourra seule placer autour du cœur de l'homme que d'impuissantes barrières, et, tant qu'elle s'obstinera à méconnaître dans la religion son véritable appui, elle verra la perversité se rire de ses conseils, dédaigner ses récompenses, braver ses châtiements.

Il est vrai, la sagesse du siècle se montre souvent habile à parer ses conseils des plus séduisantes couleurs; elle sait mettre en usage les délicatesses du style, l'élevation des pensées, la subtilité des raisonnements, l'entraînante impétuosité de l'éloquence. Lui faut-il poursuivre les vices qui dégradent l'homme, quelle noble indignation! attaquer l'injustice ou l'abus du pouvoir, quelle fierté, quelle indépendance! inspirer l'horreur pour l'avarice, quel détachement! et pour les richesses, quel généreux dédain! veut-elle relever le prix de la fidélité conjugale, quelles aimables peintures! réveiller dans nos cœurs l'amour de nos semblables, avec quelle douceur les noms de bienfaisance et d'humanité viennent attendrir ses discours! Mais qui se laisse séduire par ces déclamations pompeuses, et qui se trouve capable d'atteindre à ces hauteurs? quelques hommes oisifs, quelques habitants des villes qui, dans la lecture de ces ouvrages renommés, s'inquiètent aussi peu que leurs auteurs de la défaite des passions et de la réforme du cœur, mais dont l'oreille goûte je ne sais quel charme dans la frivole harmonie des paroles, et dont l'esprit trouve dans ces discussions subtiles un honorable passe-temps; mais l'humble artisan dans son atelier, mais le labourer et le pâtre au milieu de leurs travaux et de leurs grossiers intérêts, se plairaient-ils à ces recherches? sentiront-ils la force de ces preuves? saisiront-ils le fil de ces raisonnements? Ah! plutôt, au lieu de cette vaine pâture, offrez-leur



des préceptes simples qui descendent au détail de leurs obligations et de leurs faiblesses : que des paraboles naïves prennent au milieu des occupations et des soins rustiques leurs images familières et leurs douces leçons ; qu'une histoire revêtue de l'autorité la plus vénérable leur présente tour à tour le tableau de la justice de Dieu et celui de sa miséricorde ; qu'elle leur montre le Très-Haut, tantôt attachant à la suite du premier homicide d'impitoyables remords, engloutissant dans une épouvantable calamité les crimes de l'univers, brisant l'orgueil comme un vase d'argile, et toujours la main étendue sur la révolte et l'endurcissement, et tantôt choisissant parmi les simples habitants des campagnes ses favoris les plus chers et les plus honorés ; arrachant l'innocence à la captivité pour la placer au faite des grandeurs ; faisant passer un jeune berger du soin des troupeaux à la garde des peuples ; payant enfin, par les douceurs de la prospérité et de l'abondance, la soumission de la détresse et la patience dans les tribulations : voilà des conseils qui, entendus de tous, inspireront à tous une horreur salutaire pour le crime, et pour la vertu un noble et généreux amour ; voilà des conseils que le père prendra plaisir à rappeler à son fils, dont la mère entretiendra souvent sa fille, pour leur apprendre à écarter du toit de leurs aïeux l'approche des vices, et à l'entourer, pour sauvegarde, de la crainte de Dieu et d'un respect filial pour ses lois.

Mais pour vous établir le maître et le précepteur de vos semblables, sur quelle autorité s'appuie votre mission, et quels sont enfin vos titres ? Quoi ! vos lumières ; mais l'homme cultivé, dont vos raisonnements ne passent point la portée, connaît sur mille questions importantes vos incertitudes ou vos erreurs. Ne sera-ce que quand il s'agit pour lui de briser les plus doux liens, d'immoler les passions les plus chères, qu'il lui faudra vous juger infallible, et l'homme grossier, qui ne répond à vos dissertations que par le silence, n'en entend pas moins au fond de son cœur les objections que lui fournissent sans nombre sa corruption et ses penchants ; ou du moins se sent averti, comme par un instinct secret, qu'il faut que la lumière vienne de plus haut pour dissiper ses ténèbres et le guider dans la route du devoir.

Quoi ! votre expérience ; c'est donc après avoir connu les illusions et les excès d'une jeunesse licencieuse, après que vos écarts vous ont acquis une déplorable célébrité peut-être, que vous essayez, sur le déclin des ans, d'écarter l'imprudente jeunesse des écueils où vous fîtes naufrage tant de fois : n'espérez aucun fruit de votre zèle et de cette tardive sollicitude. Que ce jeune homme, dans la saison bouillante des plaisirs, demande des conseils à une religion dépositaire des leçons les plus saintes : vous la verrez mettre un frein à ses passions, l'armer contre le vice d'une haine courageuse, con-

server à son front la noble couleur de la vertu ; mais vous, si, lorsqu'il est emporté par son ardeur aveugle et ses fougueux desirs, vous venez, au milieu de son enchantement et de son délire, lui présenter vos exhortations et vos souvenirs, n'attendez de lui qu'un sourire pour réponse à votre expérience.

Quoi enfin ! votre dignité ; ne vous abusez plus sur les suites de cette irrégion dont vous avez si longtemps soutenu les attentats et propagé les maximes : avec l'autorité de la religion s'est affaibli votre pouvoir, avec son éclat s'est effacé le vôtre. Considérez les habitants de ces chaumières semées autour du somptueux séjour de vos loisirs ; observez-les n'entrevoiant qu'avec dépit le retour des anciens souvenirs, bravant sous leurs habits grossiers vos honneurs et votre magnificence, et ne consentant qu'à peine à vous payer même le dernier et facile tribut du respect ou de la déférence. Commencez par mettre un terme à leurs dédains, par réprimer l'insolence de leurs regards, et vous pourrez ensuite hasarder vos conseils et leur rappeler une morale dont toutefois vous leur apprîtes à rejeter le plus ferme soutien.

Si, reconnaissant l'impuissance de vos conseils, vous rappelez à votre aide l'intérêt que vous nommez le mobile des actions humaines ; si, au prix immortel que la religion prépare à la vertu, vous osez substituer vos fragiles récompenses, elles seront comme vos exhortations, accueillies par l'indifférence ou le mépris : quel autre sentiment peut-on en effet leur réserver, quand il est manifeste aux yeux de tous que vos récompenses oublieront souvent la vertu, ne payeront jamais les sacrifices de la vertu, seront toujours injurieuses pour la vertu.

Oui, vos récompenses oublieront souvent la vertu. Ne répétons pas ici, chrétiens, les plaintes dont l'avidité ou l'ambition font tant de fois retentir le palais des rois, au milieu de leur dépit et de leurs mécomptes ; n'accusons pas la faveur de caprices, d'injustices, d'ingratitude, et devant un prince dont le cœur garde à la fidélité un si profond souvenir, dont les yeux accueillent le dévouement avec un regard si doux, dont les mains, en faveur des plus légers services, s'ouvrent avec tant de noblesse et de générosité, gardons-nous de devenir les échos de toutes ces vaines déclamations et de ces injustes murmures ; mais reconnaissons toutefois que les hommes, quelles que soient leur puissance et leur sollicitude, laisseront trop souvent languir la vertu véritable dans les ténèbres et dans l'oubli ; ils admireront les actions d'éclat, apercevront-ils les actions utiles ? Ils prodigueront les dignités et les richesses à des vertus brillantes, fruit trop ordinaire de l'enthousiasme ou de l'orgueil ; songeront-ils à soutenir par des récompenses une vertu modeste qui s'exerce dans l'ombre à ses obscurs devoirs ? Mais vous surtout, hommes du siècle, que le monde éblouit par ses enchantements, comment au-



riez-vous même le loisir de poursuivre la vertu au fond de sa retraite, de soulever le voile dont elle aime tant à se couvrir, quand la fortune, l'ambition ou le plaisir se disputent vos journées et dévorent vos moments. Il est vrai, dans ce cercle de vains amusements et d'affaires plus vaines encore, le souvenir de la vertu vient quelquefois à trouver lui-même son tour : peut-être même l'on vous voit assidu à ces réunions que rassemble l'intérêt de la vertu ; peut-être on vous entend y plaider éloquemment sa cause et remplir quelques heures fugitives par les projets et les spéculations d'une compatissante philanthropie ; mais vous vous hâtez bientôt d'oublier ces discussions sérieuses au milieu de la dissipation et de la licence peut-être, et vous ne songez à redevenir le patron de la vertu que lorsque le retour de vos assemblées d'appareil vous avertit de reprendre la gravité de vos considérations, et comme les livrées d'une magistrature éphémère.

Ah ! laissez la vertu attendre de la religion un œil plus vigilant et un plus constant appui. La religion, sans refuser aux qualités illustres de justes éloges, se plaira cependant à descendre dans les plus humbles réduits pour y découvrir une vertu moins connue, mais qui lui est plus chère ; pour y tenir compte au pauvre de sa résignation, au malade de sa patience, au serviteur de sa fidélité, à l'ouvrier de sa constance, à tous enfin de leurs intentions mêmes et de leurs bons désirs, et, s'il s'agit surtout de la vertu de bienfaisance, que vos louanges portent si haut, la religion la découvrira moins encore dans ces fastueuses aumônes qu'entourent l'éclat et l'appareil, que dans les présents obscurs d'une généreuse médiocrité, et l'offrande modeste de la pauvre veuve, pesée par les mains de la religion, le disputera peut-être en valeur aux dons les plus magnifiques.

Mais surtout, comment payerez-vous la vertu de ses sacrifices ! Car à quels sacrifices l'homme vertueux ne doit-il pas s'attendre ? Sacrifice de son repos : il faut l'immoler souvent aux devoirs d'une place, au bien de sa patrie ; sacrifice des plus chers intérêts ; si la vertu parle, l'intérêt doit se taire ; sacrifice des penchans les plus doux ; ils n'ont plus de douceur si le remords les empoisonne. Que deviendra la vertu, si ces sacrifices ignorés, et de tous les jours, ne doivent attendre que de vous leur dédommagement et leurs compensations ? Mais surtout, si le cri de l'infortune se fait entendre, dites-nous quel prix vous avez à proposer aux saintes ardeurs de la charité fraternelle ? Dites ce que vous pouvez offrir aux cœurs généreux qu'elle embrase : est-ce vous qui les payerez, tantôt pour pénétrer dans les sombres asiles de l'indigence et en essuyer les pleurs ; tantôt pour s'enfoncer dans la profondeur des cachots et en alléger les chaînes ; tantôt enfin, pour s'attacher au lit de la douleur et y ramener la résignation et l'espérance. Non, non ! ces grands cœurs ne vous demandent

rien, ils adressent plus haut leurs prétentions et leurs désirs, c'est de la religion seule qu'ils attendent leur glorieux et immortel salaire.

Hélas ! les malheurs qui assiègent la vertu, les amertumes dont elle est abreuvée, les affronts dont elle est couverte, sa pauvreté, ses larmes, son obscurité, je dirai presque son ignominie, montrent assez ce qu'elle doit attendre des hommes, et quelle récompense ils lui préparent. Non, non ! il n'appartient qu'à la religion de soutenir l'homme de bien par des récompenses dignes de lui, et d'encourager ses sacrifices. Que pourrait-il perdre, en effet, dont les récompenses de la religion ne doivent un jour le dédommager ! Les richesses ? elles sont fragiles et périssables ; la religion lui en rendra d'incorrupibles et d'éternelles ; ses dignités ? il n'en connaissait que les décors, il en méprisait l'éclat, et la religion lui rendra une gloire immortelle que les hommes ne sauraient lui ravir ; la réputation ? il attachait du prix à l'estime de ses semblables, mais il connaissait leur inconstance et leur malice, la religion le mettra hors de la portée des traits de la méchanceté et de la calomnie : la vie, enfin ? et qu'importe qu'on abrège pour lui les jours de son pèlerinage ? la religion lui rendra cette vie indestructible qui était le plus consolant objet de ses espérances.

Enfin, vos récompenses font injure à la vertu. Quoi ! vous appellerez une vertu celle dont les regards dévorent l'indigne appât que vous placez au bout de la carrière, celle dont il vous faut acheter les combats et marchander les efforts ! La vertu véritable repoussera vos présents, vous demandant avec indignation si vous prétendez payer avec de l'or la magnanimité, avec de l'or le désintéressement, avec de l'or la pudeur.

Gardons-nous toutefois d'accuser de saintes et touchantes institutions : surtout ne flétrissons pas, par nos reproches, la noble fleur que placent sur le front d'une vierge chrétienne les compagnes assidues, et les témoins irrécusables de sa fidélité ; mais c'est la religion qui a béni sa couronne ; c'est sous les yeux de la religion que se donnent les suffrages ; c'est aux pieds de la religion que des rivaux généreux jurent d'imiter celle dont elles proclament le triomphe.

Mais un payement présenté à la vertu par d'autres mains que par les mains divines de la religion, qui n'en reconnaît aujourd'hui la honte et l'impuissance ? Qui ne s'indigne aujourd'hui au souvenir de l'injure que ressentit la vertu, et de l'outrage que reçut la patrie, quand, sur la fin d'un siècle que devaient si tristement illustrer nos crimes et nos fureurs, des sophistes irréligieux, s'emparant de toutes les gloires, osèrent, pour la première fois, par une alliance de mots inouïe, promettre un prix à la vertu, et déclarer ensuite chaque année, à la face de leur pays, que leurs efforts avaient réussi à rencontrer un cœur compatissant, un ami



généreux, un bon fils, une épouse fidèle!

Mais si vous êtes sans force pour porter les hommes à la vertu, essayez du moins votre pouvoir contre le crime, opposez au torrent des vices la barrière de vos lois, enchaînez l'audace des méchants du moins par la terreur. Ah! chrétiens, sans la religion, la justice humaine, tout environnée qu'elle est de sollicitudes et de rigueurs, est forcée de reconnaître ses erreurs ou sa faiblesse. Trop souvent le crime trompe sa vigilance, élude ses poursuites, la séduit par ses sophismes, la corrompt par ses trésors. Si donc vous voulez enlever au pervers toute espérance, ne renversez pas le tribunal sur lequel la religion fait asseoir un juge dont l'œil est toujours ouvert pour suivre le coupable, le bras toujours étendu pour l'atteindre, le glaive toujours prêt pour le frapper.

Trop souvent la justice humaine est forcée de reconnaître son insuffisance; elle punit les crimes commis au grand jour et l'infraction publique des lois : punit-elle les forfaits exécutés dans l'ombre et qui n'ont eu que le coupable pour témoin? elle punit les attentats qui ébranlent la société : punit-elle la corruption ou même la mollesse qui en préparent la ruine? mais surtout la justice humaine affligea-t-elle jamais les châtimens au mépris des sentimens les plus sacrés, à l'oubli des affections les plus saintes? elle menace le négociant sans bonne foi : menace-t-elle l'ami infidèle? elle a des lois contre le corrompueur de l'innocence, ou l'oppresser de l'orphelin : en a-t-elle contre ce père plus criminel qui, par ses scandales, forme ses enfans au vice, ou qui, par ses profusions, les ruine? elle dresse des échafauds pour le ravisseur du bien d'autrui : en dresse-t-elle pour ces cœurs d'airain qui ne s'ouvrent jamais à la pitié, laissent crier le pauvre et s'engraissent de sa substance? elle prépare des tortures au parricide : en prépare-t-elle au fils dénaturé qui méconnaît ceux dont il reçut le jour, ou abreuve leurs vieux ans d'amertume? Non : la religion seule dévoile et punit tous ces délits : bien plus, elle se place au fond du cœur de l'homme pour y surprendre et y condamner le désir et la pensée, même d'être criminel : pour qu'elle prononce son arrêt, il n'est pas besoin que le forfait soit commis au dehors; elle l'a reconnu dans le dessein seul de le commettre, et la religion, avant que le meurtrier n'ait exécuté son projet sanguinaire, a déjà vu l'homicide sortir tout armé de son cœur : *De corde exeunt homicidia.* (Matth., XV, 19.)

Enfin la justice humaine, même quand elle tient sous sa main le coupable, ne l'épouvante pas toujours. Il était réservé à un siècle dont les dogmes impies ont desséché dans les âmes les plus vulgaires le germe et comme l'instinct des salutaires terreurs de la religion, de voir des hommes couverts de crimes, et l'objet de l'horreur publique, insulter avec audace aux dépositaires des lois, et opposer à l'indignation ou au mépris un courage féroce ou une indifférence ef-

frontée. C'est l'incrédulité qui les a de bonne heure exercés à cette fermeté scandaleuse; l'incrédulité leur apprend en effet à dédaigner les regards de Dieu, et vous voulez qu'ils redoutent les vôtres; à braver ses foudres, et vous voulez qu'ils s'effrayent de vos menaces; à se rire des craintes d'une autre vie, et vous voulez qu'ils tremblent quand ils se précipitent tête baissée dans l'espérance du néant? Mais auprès de ces furieux, placez la religion : qu'ils entendent sa voix, et vous verrez tomber leur arrogance, leur cœur connaîtra le remords, leur visage se couvrira de honte; et si l'humanité fut outragée par leurs crimes, elle éprouvera du moins quelque consolation à la vue de leur confusion profonde et des larmes de leur repentir.

Sans la religion, l'homme ne peut donc trouver hors de lui des motifs assez puissants pour le porter à la pratique de la vertu. Mais sans la religion, l'homme ne peut trouver en lui-même des motifs assez constants pour le soutenir dans la pratique de la vertu.

#### SECOND POINT.

Vouloir contester à l'homme un sentiment secret qui l'incline vers le bien, lui disputer cette satisfaction qui accompagne pour lui la pratique des devoirs, et ce mécontentement qui en punit la négligence; prétendre enfin qu'il est insensible à la gloire qui quelquefois entoure l'homme de bien, et au mépris qui flétrit le méchant, ce serait calomnier notre nature et méconnaître ses plus glorieux privilèges. Mais telle est notre dépravation, que l'homme le plus heureusement né ne pourra opposer aux passions qu'une faible défense, s'il est réduit à ces seuls secours; je veux dire si, dédaignant l'appui de la religion, il n'a pour se soutenir dans la pratique de la vertu que des inclinations heureuses, le cri de la conscience, ou l'amour de la gloire.

Et d'abord des inclinations heureuses : il faut l'avouer, chrétiens, c'est une douce rencontre pour un homme de bien, que celle d'un cœur prévenu des bénédictions du ciel, qui, pour être vertueux, semble n'avoir besoin d'écouter d'autre maître que lui-même, ni de suivre d'autre route que le sentier où l'engagent sans effort ses heureuses inclinations. Si vous lui peignez la douleur et la beauté de la vertu, il se sent enflammé d'un noble amour pour elle; si vous lui retracez la honte et les excès du vice, il se soulève d'horreur et d'indignation; montrez-lui l'infortune, la pitié l'attendrit; racontez-lui une action généreuse, l'émulation l'enflamme.

Toutefois, ne vous laissez pas surprendre à de trop douces espérances; car si, par sa puissante influence, la religion ne vient seconder ces touchantes dispositions, vous aurez à gémir sur de cruels mécomptes. Est-ce, en effet, assez pour être vertueux que d'admirer la vertu? et ne demandez-vous d'autre garant à vos serviteurs de leur fidé-



lité; à votre épouse, de sa tendresse; à vos enfants, de leur respect, que ce stérile enthousiasme? Non, non, il faut un désir ardent, une volonté ferme, une détermination inébranlable de suivre les lois de la vertu. Or, c'est la religion seule qui, au lieu de sentiments vagues et incertains, unique fruit sans elle des plus heureuses inclinations, allume ce désir par d'ineffables promesses, fortifie cette volonté par le plus pressant intérêt, fonde cette détermination sur l'ordre de Dieu même. Qui dit la vertu, dit aussi la constance, le détachement, le courage : n'attendez ces nobles sentiments que de la religion; sans la religion, ce respect tant vanté pour l'honneur se termine trop souvent à d'inutiles spéculations, cette horreur pour le vice s'exhale en déclamations frivoles; cette commisération pour le malheur se dissipe en un vain attendrissement. Sans la religion, les dispositions les plus heureuses ne produisent le plus souvent, qu'une vertu pleine d'orgueil, de caprice, d'intérêt personnel; orgueilleuse, elle n'aspire qu'aux louanges, se repaît d'une vaine fumée, et si les regards de l'homme l'abandonnent, elle ne peut se soutenir; capricieuse, le mouvement irrésolû de la sensibilité ou de l'enthousiasme l'ont fait naître, le dégoût et l'uniformité suffisent pour l'éteindre; intéressée, ainsi qu'un négociant habile, elle pèse dans un froid examen ses profits ou ses pertes, et sa fidélité n'est plus que l'inévitable résultat d'un exact et honteux calcul; enfin, tous ces hommes dont les affections et les discours donnent de leur vertu de si consolants présages, ne seront que des cœurs pusillanimes que renversera le premier combat, si la religion ne vient leur offrir ses armes invincibles.

Que cet homme, en effet, si heureusement né, se trouve dans une de ces conjonctures délicates, où la fougue impétueuse de la passion n'aît d'autre obstacle à surmonter que des penchants honnêtes et de vertueuses inclinations, ces faibles remparts ne retarderont pas longtemps sa défaite; si la fortune, pour lui prodiguer ses trésors, ne demande à sa probité qu'un obscur et passager sacrifice, vous verrez cet ami de la justice céder à la soif de l'or, à moins que la religion ne le place sous l'œil d'un juge qui voit tout, et qui se charge de venger les opprimés et de faire un jour valoir leurs créances : *Redde quod debes.* (Matth., XVIII, 28.) Quelle que soit la bonté naturelle du cœur, si le trait rapide d'une calomnie doit renverser un rival sans retour, la chute en est presque assurée, à moins que la religion ne charge de ses intérêts le vengeur de l'innocence et le protecteur de la charité fraternelle, *Reus erit judicio.* (Matth., V, 21.) Si la volupté se présente avec ses illusions, ses enchantements et ses transports, malheur au cœur sensible; sa pudeur ne le défendra point du plus honteux avilissement peut-être, à moins que la religion n'éteigne de coupables ardeurs par l'aspect de ses flammes éternelles : *Quis habitabit cum ar-*

*doribus sempiternis.* (Isa., XXXIII, 14.)

Mais vous-mêmes qui, sur les privilèges d'un heureux naturel, voudriez fonder aujourd'hui ces honorables espérances, c'est vous peut-être, dont les débordements et la corruption attestent hautement la vanité de ce faible secours, et accusent son impuissance. Qui connut mieux que vous la sainteté de ses devoirs? Quelle bouche parla de la vertu en termes plus éloquents? Quel cœur, à son nom seul, s'échauffa d'une chaleur plus vive? Un penchant secret vous portait vers l'homme de bien; vous vous sentiez éloigné du méchant par une aversion invincible. Dans les sentiments, quelle délicatesse! dans les desseins, quelle élévation! dans les désirs, quelle noblesse! Mais à peine l'incrédulité eut-elle brisé pour vous les appuis dont la religion soutenait votre vertu, que vous comprîtes combien étaient fragiles toutes les ressources où votre présomption avait mis son espoir : votre cœur ne présenta plus aux passions qu'une place ouverte à tous les assauts; après une résistance légère, il vous fallut céder à leur violence, vous jeter entre les bras hideux de ce vice qui vous inspirait tant d'horreur, dire adieu en pleurant à cette vertu qui conservait pour vous tant d'attraits : semblable à un nautonnier dont la tempête a brisé le gouvernail et les rames, et qui, forcé de céder à l'orage, voit la fureur des flots l'entraîner loin du port en dépit de ses vœux et de ses regrets.

Mais pour prêter un soutien aux penchants vertueux, il est une loi que l'Auteur de la nature a pris soin de graver dans notre âme, et qui, sans se mettre en peine du caprice des opinions et de la tyrannie des passions injustes, conserve toujours son immutabilité et son indépendance; une loi commune au riche et au pauvre, à l'homme chargé de gloire et d'honneurs, comme à celui qui est plongé dans la plus obscure bassesse; une loi que tous nos efforts ne sauraient arracher du milieu de notre cœur, et qui toujours y reste empreinte pour encourager nos vertus et accuser nos crimes; cette loi, c'est la conscience : c'est elle qui, sans ménagement, nous montre le bien que nous devons suivre, et le mal que nous devons fuir; c'est elle qui nous déchire par les remords quand nous avons méprisé ses conseils, et qui nous paye de notre docilité par les douceurs d'une consolation ineffable; c'est un juge enfin qui observe tous nos mouvements, épie toutes nos démarches, et punit ou récompense sans différer nos vices ou nos vertus.

La voix de la conscience est puissante, sans doute, et nous devons des actions de grâces au Créateur, pour avoir opposé cette barrière à la fougue des passions humaines. Cependant, toute respectable qu'elle est, qui ne sait comment la conscience est souvent méprisée ou du moins méconnue? qui ne sait comment ce flambeau divin s'obscurcit par les préjugés, s'éteint par l'habi-



tude du crime? Si la nature dit au barbare : Défends ta patrie contre tes ennemis; sous ce nom, la conscience ne lui laisse-t-elle pas immoler sans remords tous les étrangers que les flots font échouer sur ses rivages? Si la nature lui dit : Soulage tes parents dans leurs vieux jours; la conscience retient-t-elle son bras, trompé par ce conseil, et voulant les délivrer de tous les maux à la fois, il plonge dans leur sein un fer parricide? Mais surtout la conscience est-elle toujours constante à nous rappeler nos devoirs? Sommes-nous toujours capables d'écouter ses leçons? Il est un âge, il est vrai, où elle parle à haute voix et remue puissamment notre cœur; mais que cet âge fortuné s'écoule rapidement, et qu'il est suivi bientôt du temps où les conseils de la conscience savent à peine se faire entendre!

O jeunesse, jeunesse! âge chéri du Seigneur, qui ne t'envierait cette précieuse sensibilité que l'ombre même de la faute épouvante! Qui ne voudrait retrouver ces jours heureux où le témoignage de la conscience, tour à tour doux ou formidable, inspire pour le vice une si vive horreur, ou embellit la vertu de si touchantes consolations! Pourquoi faut-il que la vieillesse, venant insensiblement nous surprendre avec ses misères et ses infirmités, apporte si souvent un endurcissement funeste que rien ne peut plus attendrir? Pourquoi faut-il que les glaces de l'âge, trop souvent, semblent éteindre aussi cette lumière céleste destinée à nous diriger pendant le cours de notre long pèlerinage? Mais non, n'accusons point le progrès des ans, accusons plutôt notre mépris pour les saintes inspirations de la conscience; nous l'avons fatiguée par nos dédains, elle nous en punit par son silence. D'abord, elle frappait avec force à la porte de notre cœur, elle nous reprochait vivement nos désordres, elle nous exhortait éloquemment à la vertu; mais rebutée tant de fois, tant de fois étouffée, elle s'est lassée à la fin; sa voix s'est presque éteinte et ne se fait plus entendre maintenant que de loin en loin et par intervalles. Mais la religion supplée à son silence ou répare ses erreurs. Plus d'anxiété, plus de doutes : Dieu lui-même a parlé, et la révélation, comme une seconde conscience, fait connaître à l'homme ses devoirs avec tant de précision et de clarté, qu'il ne peut plus les trahir sans un outrage manifeste pour le Maître souverain, qui a visiblement imprimé à ses commandements le sceau ineffaçable de son autorité. Plus d'oubli ni de mépris pour ces lois sacrées : la religion armée d'un pouvoir divin en intime sans relâche, au nom du ciel, l'observation à ses enfants. Tantôt elle soutient leur courage par ses exhortations, tantôt elle les réveille de leur assoupissement par les cris de son zèle; elle déplore leurs erreurs, elle les exhorte au repentir, et les cantiques mêmes dont elle fait retentir les temples sacrés redisent incessamment les douceurs dont la vertu paye ses amis fidèles, ou racontent les

longs regrets qu'elle prépare aux cœurs faibles qui la délaissent. Ainsi, au lieu de ce sentiment secret et souvent méconnu, qui portait l'homme au bien avec tant de faiblesse, c'est une voix puissante qui tonne à son oreille, et fait sur son cœur l'impression la plus vive. Au lieu de cet instinct obscur et souvent erroné qui l'avertissait de ses obligations avec tant d'incertitude, c'est un guide sûr et fidèle qui lui montre le but auquel il doit tendre, lui trace la route qu'il doit tenir, le suit pas à pas dans sa marche, et l'avertit sans ménagement toutes les fois qu'il voudrait se laisser engager dans des sentiers qui l'écarteraient de son terme.

Mais ce que ne peuvent ni les penchans les plus vertueux, ni l'autorité de la conscience, l'attendrons-nous de l'amour de la gloire? Sans doute, il est beau d'obtenir, par une vie sans tache, le suffrage de ses semblables, d'être présenté aux gens de bien pour consolation et pour modèle, et par l'éclat de sa vertu d'arracher, même à la faiblesse et à la corruption, d'irréprochables applaudissemens; mais cet amour de la gloire, ce sentiment qu'on dit si cher aux grandes âmes, aura-t-il sur nous une égale influence? La gloire séduira l'homme élevé en dignité et placé au grand jour; touchera-t-elle également l'homme obscur et perdu dans la foule? Elle fera naître ces vertus éclatantes dont les occasions sont rares, et dont le prix est quelquefois contesté; produira-t-elle également ces vertus cachées dont l'usage est plus journalier et la valeur plus réelle? Elle encouragera l'homme en place dans l'exercice de ses fonctions; soutiendra-t-elle l'artisan dans la pratique de ses devoirs? Elle inspirera peut-être à l'homme de talent des ouvrages brillants; conseillera-t-elle à l'homme de mérite des ouvrages solides? A sa voix le guerrier affrontera sur le champ de bataille une mort honorable; immolera-t-il sa vie pour son pays, si les hommes en doivent pour toujours ignorer le noble sacrifice? La religion, en laissant au cœur de l'homme vertueux un désir légitime de l'estime publique, l'ennoblit et le purifie par des motifs moins propres, il est vrai, à nourrir son orgueil, mais plus capables d'agrandir ses pensées et de soutenir sa constance. Ce ne sont plus les hommes qu'elle lui présente pour l'animer à la vertu; c'est Dieu lui-même sans cesse attentif à veiller sur toutes ses démarches et observant tous ses pas comme s'il était seul dans ce vaste univers.

Que voulez-vous qu'il attende des hommes? Les hommes sont esclaves des préjugés, ils admirent la vertu dans l'opulence et dans l'éclat des honneurs, et si elle se cache dans l'obscurité, ils n'ont souvent que de l'indifférence ou du dédain pour elle. La religion montre à l'homme de bien un Dieu qui pèse dans une balance égale les vertus des grands et des petits; mais qui garde toutefois pour le juste luttant contre l'adversité, une plus vive sollicitude et un amour plus ten-



dre. Que voulez-vous qu'il attende des hommes? Les hommes sont inconstants; la vue de l'homme de bien, qui d'abord excitait leurs transports, finit par leur être importune, et ils se lassent de la vertu sans autre raison que la fatigue de l'admirer toujours. La religion montre à l'homme de bien un maître inaccessible aux mouvements de la légèreté, et qui toujours sera fidèle à tenir sa promesse, si toujours il est constant lui-même à pratiquer ses devoirs.

Enfin, que voulez-vous qu'il attende des hommes? Les hommes sont dépravés et méchants; on les voit quelquefois, transportés par un aveugle rage, se réunir et conjurer contre la vertu, la charger de fers, et lui préparer même les derniers affronts. Que fera donc l'homme de bien menacé de tant d'ignominie, poursuivi par tant de fureurs? L'amour de la gloire le soutiendra-t-il, quand tous l'accusent et que nul ne veut le défendre, quand il est l'objet de toutes les haines, en suite à tous les outrages? Se consolera-t-il par l'espoir de trouver du moins chez la postérité une justice tardive? Espérance frivole, ressource faible et trop éloignée contre les maux présents qui l'accablent. Paraissez, religion sainte, il a tourné vers vous ses yeux baignés de larmes; venez, recevez dans vos bras un malheureux que tous délaissent; que son cœur desséché par la douleur se ranime encore à vos consolations célestes, et que l'excès de son infortune serve du moins à assurer le triomphe de votre puissance. Oui, quand tout l'abandonne, la religion ne l'abandonnera point, elle descendra avec lui dans le fond de sa prison et ne le méconnaîtra point dans ses chaînes; elle lui dira que cette mort, sujet de terreur pour le coupable, est pour le juste opprimé la plus douce des espérances; elle lui montrera le Dieu qui déjà prépare à son innocence un diadème immortel, et s'appuyant sur elle, ce noble enfant de la foi montera sans pâlir et d'un front serain sur cet échafaud d'où il va s'élançer vers le séjour heureux, où les cris de fureur ne se feront plus entendre, et d'où seront bannis pour jamais l'ingratitude, la douleur, les larmes et la mort.

Ne souffrez pas, ô mon Dieu, que les passions ou les préjugés obscurcissent jamais, pour les chrétiens qui vous sont encore fidèles, cette religion sainte que vous avez donnée pour soutien à la vertu et qui peut seule les guider dans le sentier étroit qu'assiégent de si cruels ennemis et que bordent de si profonds précipices. Hélas! que de nuages rassemblés autour de ce flambeau divin, et que d'orages qui conspirent à l'éteindre! Vous veillerez sur lui, Seigneur, vous en avez pris l'engagement solennel! Mais dans notre patrie, veillez aussi sur ceux qu'il éclaire encore de ses rayons, et ne souffrez pas qu'ils en détournent leurs regards pour se plonger dans les ténèbres de l'erreur et de l'incrédulité; ne permettez pas que par nos infidélités nous trompions plus longtemps les invitations de votre mi-

séricorde, ou traitions votre doctrine comme nous traiterions la doctrine des hommes; ne souffrez pas que nous nous contentions d'admirer la majesté de vos Ecritures, de vanter la sublimité de leur morale et la sagesse de leurs leçons, pour nous en tenir à cette admiration stérile et tout humaine qui enfle l'esprit sans réformer le cœur; car le cœur même du méchant peut trouver quelquefois de la douceur à connaître votre loi, mais il faut en pratiquer avec amour les saintes ordonnances pour être solidement vertueux et mériter vos récompenses. Faites donc plus encore, ô mon Dieu, et montrez en faveur même des infortunés qui ferment obstinément les yeux à son éclat, montrez la force de votre bras et l'étendue de votre miséricorde. Hélas! s'ils se sont égarés, c'est au milieu de la plus violente tempête et dans la nuit la plus profonde. Ordonnez en leur faveur, ordonnez une seconde fois que la lumière soit faite, et les ténèbres disparaîtront, et leur aveuglement cessera, et comme des voyageurs perdus au milieu de l'obscurité dans une vaste solitude, ils apercevront avec transport cette clarté divine, ils se hâteront de diriger vers elle leurs pas fatigués par de longues erreurs, et retrouveront enfin cette route dont le terme est une félicité véritable et éternelle. Ainsi soit-il.

#### SERMON VII.

*Pour le jeudi de la deuxième semaine de Carême.*

#### SUR L'ENFER.

*Crucior in hac flamma. (Luc., XVI, 24.)  
Je souffre dans cette flamme.*

Quel est cet affreux séjour ou la justice divine précipite ce riche impitoyable? Quelles sont ces ténèbres profondes où il va être enseveli sans retour? Quels sont ces cris de rage et ces hurlements de désespoir qu'il pousse, dis-je, du fond des abîmes, et qui viennent épouvanter notre oreille, et remplir notre cœur d'effroi? Et quelle est enfin l'horrible demeure qui lui fait lire à son entrée cette inscription formidable : *Là il y aura des pleurs et des grincements de dents : « Ibi erit fletus et stridor dentium. » (Matth., VIII, 12.)*

Ah! chrétiens, ce séjour est celui qu'un Dieu irrité prépare à la révolte et à l'endurcissement; c'est cette prison ténébreuse où sa justice retient dans une captivité éternelle les victimes dévouées à sa fureur; c'est cet étang de feu où sa colère environnant et pénétrant le pécheur jusque dans sa plus intime substance, venge par d'inexprimables tourments sa bonté méconnue et sa gloire outragée; c'est l'enfer, en un mot, où Dieu a voulu rassembler sur la tête du pécheur tous les fléaux à la fois, et semble pour le punir, épuiser sa toute-puissance. L'enfer! à ce mot seul le juste frissonne, et le pécheur est saisi d'épouvante. L'enfer! à cette horrible pensée, l'impie lui-même se



trouble et craint de fixer ses regards sur ce formidable tableau. Oserons-nous cependant y chercher aujourd'hui des instructions salutaires, et ne craignons-nous pas de révolter des oreilles délicates par ces lugubres descriptions, ou de porter dans des cœurs sensibles de dangereuses terreurs? Non, non, trop souvent peut-être la condescendance ménage de vaines délicatesses; trop souvent des cœurs que devrait serrer la douleur, ne remportent d'autre fruit de la parole sainte que les émotions passagères d'un stérile attendrissement. Il faut du moins quelquefois, si avec votre salut nous voulons le nôtre, il faut nous rappeler que si le Dieu qui nous envoie est le Dieu des miséricordes, il est aussi le Dieu des vengeances; qu'il nous commande de vous prêcher l'Évangile tout entier, et qu'il nous ferait un jour porter la peine d'en avoir laissé tomber dans l'oubli les plus terribles, mais les plus utiles vérités; et dans quels jours, si ce n'est point dans les jours de pénitence et de salut, souffrirez-vous dans vos prêtres une sainte liberté? dans quels jours permettrez-vous au ministre de Jésus-Christ de faire retentir dans la chaire chrétienne une doctrine, qui si souvent arracha le pécheur à ses désordres, ou réveilla le chrétien indifférent et lâche de son funeste assoupissement.

Un orateur chrétien dont, pour ma confusion, je prononce aujourd'hui le nom dans cette chaire, Bourdaloue a dit qu'il était utile de prêcher l'enfer à la cour des rois. Suivons le conseil de ce saint homme, méditons sur l'enfer et comprenons combien il nous importe d'éviter :

Des tourments qui sont sans mesure dans leur rigueur, premier point.

Des tourments qui sont sans consolation dans leur amertume, second point.

Implorons, etc.

#### PREMIER POINT

Le Roi-Propète, méditant autrefois sur les vérités éternelles, trouvait sa joie à contempler les ineffables délices que Dieu réserve aux serviteurs fidèles, et se plaisait à les peindre dans ses pieux cantiques, plongés dans des flots de lumière, et enivrés d'un torrent de volupté : mais lorsqu'il abaissait ses regards vers ces profonds abîmes que creusa pour le pécheur la colère divine, tremblant à l'aspect de ces ténèbres épaisses, de ces flammes dévorantes, de ces tourments cruels, il n'osait retracer cette horrible peinture, et ne savait que s'écrier dans sa consternation : Qui peut, ô mon Dieu, mesurer l'étendue de votre colère et soutenir, sans épouvante, la pensée de votre indignation ? *Quis novit potestatem iræ tuæ, et præ timore tuo iram tuam dinumerare? (Psal. LXXXIX, 12.)* Mais si nulle intelligence créée ne peut concevoir, nulle langue raconter les vengeances que Dieu exerce dans l'enfer sur ses ennemis, la foi nous en dit assez, quoiqu'elle se contente d'entr'ouvrir à nos yeux ces gouffres redoutables ; et pour compren-

dre que les tourments des réprouvés dans l'enfer sont sans mesure dans leur rigueur, il suffit d'avoir appris qu'ils sont infligés au pécheur par un Dieu juste, qui n'écoute plus que sa justice, par un Dieu puissant qui met en œuvre toute sa puissance. Si notre corruption et notre malice n'élevaient sans cesse autour de notre esprit des obscurités et des naages, nous aurions moins de peine à comprendre quelle inflexible sévérité doit punir un jour la créature audacieuse qui n'a fait servir sa liberté que contre celui de qui elle tenait cet inestimable présent, et, au mépris des droits de son Dieu, de ses menaces et de sa tendresse, a trouvé plus doux de s'assujettir aux passions et de subir leur cruelle et avilissante servitude que d'accorder à son créateur et à son souverain maître son obéissance et son amour. Mais que peut notre faible raison pour sonder les secrets de Dieu, et que peut sa lumière incertaine pour nous servir de guide dans ces impénétrables profondeurs? Non, c'est de Dieu lui-même qu'il nous faut apprendre quelles seront dans l'enfer ses rigueurs, et comment sa colère ne connaîtra plus alors d'autres bornes que celles de sa justice.

L'ouvre les livres sacrés, et partout je trouve empreinte l'indignation de Dieu contre le péché, partout je rencontre les effets lamentables de sa juste fureur ; c'est là que la malédiction prononcée contre le premier coupable le poursuit sans relâche jusque dans sa postérité la plus reculée ; c'est là que les crimes de la terre forcent la mer à franchir ses barrières, pour engloutir dans une épouvantable calamité d'innombrables prévaricateurs ; c'est là que d'infâmes excès appellent sur cinq villes criminelles, une pluie enflammée qui ne laisse plus survivre que le souvenir de leurs forfaits ; c'est là que le peuple choisi voit lui-même le glaive du Seigneur punir, sur des milliers de rebelles, les soulèvements de l'orgueil et de l'ingratitude. Cependant tant que le pécheur est sur la terre, Dieu ne frappe qu'avec ménagement, et sa justice est encore enchaînée par sa miséricorde ; mais une fois que la mort a fixé le coupable dans l'état d'une horrible immutabilité, le Seigneur, (pour parler avec le Propète) le Seigneur reprend enfin sa liberté et ce Dieu de bonté n'est plus que le Dieu des vengeances : *Deus ultionum, Dominus Deus ultionum libere egit. (Psal. XCIII, 1.)* Dieu n'a plus alors pour le pécheur que la sévérité d'un juge inexorable, et ferme son cœur à la pitié pour peser dans une balance équitable des délits auxquels il faut que sa justice applique un légitime châtiment ; il voit dans le péché une malice dont l'œil d'un Dieu seul peut sonder la profondeur ; il voit d'un côté une charité infinie qui répand les bienfaits, et de l'autre une noire ingratitude qui les oublie ; d'un côté, une miséricorde infinie qui descend aux prières, et de l'autre, une froide insensibilité qui les méprise ; d'un côté, un pouvoir infini qui menace, et de l'autre,



une faiblesse insolente qui résiste; il voit, en un mot, une créature séparée par une distance infinie de son Créateur et de son maître, oser, du fond de son néant, lever la tête contre cette majesté suprême, lutter contre ses immuables décrets et attenter à sa souveraine indépendance : c'en est assez, il faut que la peine soit proportionnée aux forfaits, et puisque la malice du pécheur est infinie, il faut que le châtement soit infini comme elle. Je le sais, chrétiens, pour faire valoir les privilèges de la justice divine, et pour plaider sa cause, il faut même au ministre de la sainte parole, une noble hardiesse qui lui fasse dédaigner les soulèvements et les clameurs de l'incrédulité. Pour oser défendre l'équité des célestes vengeances, les prophètes de la loi nouvelle ont besoin d'un courage qui, comme pour Ezéchiel autrefois, soutienne leur constance et durcisse leur front contre les outrages. Car, qui ne connaît point les interminables déclamations des impies contre un dogme dont le Roi de l'univers a fait le rempart de son autorité et le fondement inébranlable de son trône? qui ne les a point entendus, tantôt compatissant à l'humaine faiblesse, s'efforcer d'épargner des peines trop cruelles à de doux et irrésistibles penchants; tantôt pesant avec audace les prérogatives du Juge souverain, lui permettre de récompenser la vertu, mais lui défendre de punir le crime; toujours poursuivant de leurs insultes et de leur dédain, le zèle qui réveille de formidables souvenirs, ne connaît pour lui d'autre nom que le nom d'aveugle et impitoyable cruauté. Vous nous accusez de cruauté, mais quels sont les objets d'un intérêt si vif? Qui peut vous inspirer une sollicitude si tendre? Quoi! serait-ce pour des hommes nés pour le malheur de leurs semblables, et dont le nom ne rappelle que d'odieuses rapines ou de barbares fureurs? Serait-ce pour de tels hommes que vous éprouveriez ces compatissantes alarmes? Et nous-mêmes, serions-nous cruels pour essayer, en montrant l'enfer à leurs yeux, de porter dans ces cœurs pervers l'épouvante, les remords et le repentir? Serait-ce pour les délits ignorés que vous réserveriez vos réclamations? et consentiriez-vous à laisser l'enfer s'ouvrir pour des attentats livrés à l'exécration publique, pourvu qu'il ne menaçât point des désordres plus prudents, ou des forfaits plus circonspects? Quoi! la demeure d'un éternel désespoir engloutira sans pitié l'homme obscur, dont les lois humaines ont surpris et puni le crime, et elle n'osera recevoir l'homme puissant qui enchaîna leur autorité, ou le coupable adroit qui trompa leur vigilance? Si un misérable enlève un peu d'or à ses frères, la colère céleste le poursuivra sans ménagement, et si dans le secret un méchant leur ravit l'honneur, elle mettra ce crime en oubli? L'enfer punira la rage homicide qui s'est assouvie dans le sang de ses ennemis, et n'aura point de flammes pour cette haine mieux dissimulée, mais

plus noire, qui, par ses artifices, prépare à l'innocence une mort plus lente et plus cruelle!

Vous nous accusez de cruauté! Serait-il vrai que l'on vous verrait bientôt d'accord avec la doctrine de l'Évangile, et que bientôt vous abandonneriez comme lui à des tourments sans fin, tous ces crimes qui désolent la terre, si une passion dont vous essayez vainement de déguiser la honte pouvait trouver grâce devant son inflexible sévérité? Serait-il vrai que l'intérêt de cette passion avilissante et tyrannique de cette passion dans votre cœur, contre un dogme formidable, tous vos emportements et toutes vos révoltes? Ah! vous le dissimulez en vain, c'est elle surtout que vous voulez défendre; c'est autour d'elle que vous rassemblez vos subtilités et vos sophismes; c'est sur elle que s'attendrit votre commisération; c'est pour elle que parlent si haut vos doutes et vos blasphèmes. Poursuivez donc, et renouvelez sans relâche, contre la religion, vos coupables murmures; reprochez-lui de préparer dans l'enfer à d'excusables égarements, d'intolérables rigueurs : on saura d'où viennent ces cris, et quel est le vrai motif de vos plaintes; mais lorsque vous voudrez prononcer en juge équitable, n'écoutez plus de honteuses inclinations, et pour savoir quels châtements Dieu doit réserver à la volupté, consultez ceux qui en déplorent les ravages dans la douleur et l'amertume. Demandez à cette mère qui pleure sur l'opprobre de sa fille, à ce père qui se voit précéder au tombeau par un fils pour qui de honteux excès ont hâté la vieillesse, à cette famille, enfin, dont le nom doit à des désordres publics son éternelle ignominie; demandez-leur ce que Dieu doit penser de ces doux penchants du cœur et de ces innocentes faiblesses.

Enfin vous nous accusez de cruauté; mais du moins c'est le crime que notre cruauté poursuit, la vôtre s'adresse à la vertu. Oui, c'est pour la vertu que vous êtes cruels, quand le crime, sans repentir, trouve près de vous tant d'indulgence; quelle que soit la bénignité de votre langage, et de quelque fastueuses exagérations que vous environniez le mot si doux de tolérance, c'est vous qui, en essayant d'éteindre les flammes éternelles, préparez au crime son triomphe insolent, à la vertu son oppression et ses larmes. Avec vous, la vertu fait vainement parler ses humiliations et ses infortunes; avec nous, elle est assurée de trouver enfin un vengeur; avec vous, le crime s'échappe quand il se réfugie dans les bras de la mort; avec nous, c'est dans les bras de la mort que commence son véritable supplice; enfin, avec vous, la vertu languit découragée, en se voyant dans l'abandon, et le crime s'endurcit et croît chaque jour en audace, fier de l'impunité que vous promettez à ses attentats; avec nous, Dieu, en paraissant laisser la vertu sans appui, s'engage par son silence à punir un jour, dans l'enfer, ses persécuteurs; et en différant de frapper



le crime, il contracte avec lui une dette que l'enfer doit un jour acquitter.

Pendant comment une créature bornée pourra-t-elle suffire à un tel châtement et soutenir le fardeau de cette immense colère ? Dieu saura y pourvoir dans sa toute-puissance : il étendra les facultés du pécheur, et les animera d'une vigueur inconnue pour que les traits inépuisables de l'indignation divine trouvent toujours où frapper, et que le pécheur puisse sans défaillir être aussi malheureux qu'il a été coupable ; il donnera à son âme une plus active énergie qui, loin de s'affaiblir dans les tourments, y puisera une force nouvelle, à son intelligence une plus vaste étendue qui embrassera tout à la fois, et le passé pour en détester l'usage, et le présent pour en porter le poids, et l'avenir pour en mesurer la formidable longueur ; à son cœur des sentiments plus vifs, pour désirer le bien qui n'est plus fait pour lui, et pour abhorrer le mal qui le presse et l'environne de toutes parts. Que dis-je ! cet élément lui-même, si redoutable et si violent, dont sur la terre, une impression passagère coûte les plus cuisantes douleurs, le feu l'enveloppera comme un vêtement, pénétrera tous ses sens, circulera dans ses veines, parviendra jusqu'à son âme, et tourmentera par d'intolérables ardeurs cette substance spirituelle qui, par sa nature, semblait pour toujours à l'abri de ses atteintes. Le voilà, ce séjour que Job envisageait avec tant d'épouvante ; séjour de ténèbres et de désolation, où règnent une confusion et une horreur éternelle. (*Job*, X, 22.) La voilà cette terre que David et Isaïe nous ont peinte avec de si épouvantables couleurs ; sol brûlant, arrosé par des torrents de bitume, où Dieu versera sur la tête du pécheur une pluie embrasée, et lui fera boire à longs traits dans le calice de sa fureur, le feu, le soufre, et le vent impétueux des tempêtes : *Ignis, et sulphur, et spiritus procellarum pars calicis eorum.* (*Psal.* X, 7.) Venez, chrétiens, il faut aujourd'hui, qu'en dépit de vos résistances et de vos délicatesses, je vous entraîne jusqu'au bord de ces sombres demeures. Venez, suivant le conseil de saint Bernard, contempler l'enfer pendant que vous vivez encore, de peur qu'un jour la mort ne vous y précipite sans retour. Venez, approchez de ces abîmes dont la vue seule vous donne de si importantes leçons. Approchez le premier, ministre de Jésus-Christ, qui faites aujourd'hui retentir la chaire évangélique de ces vérités redoutables ; venez-y apprendre à honorer par des vertus angéliques le caractère sacré dont vous fûtes revêtu, venez-y considérer la place que Dieu réserve à ceux dont il a ordonné d'écouter les leçons et de fuir les exemples. Mais approchez aussi, chrétiens, qui que vous soyez, justes et pécheurs. Approchez justes, si quelquefois le joug de la vertu pèse à votre faiblesse, si comparant à l'indépendance des pécheurs leur mollesse et à l'enchaînement de leurs bruyants plaisirs, vos sacrifices, vos austé-

rités et votre sollicitude, vous sentez chanceler votre courage, et dans votre cœur s'élever peut-être de coupables regrets ; venez apprendre ici à quel prix le démon vend ce bonheur dont ils voudraient vous rendre jaloux, et contemplez-les, payant leur fausse liberté par une cruelle servitude, leurs joies insensées par des larmes amères, et leurs voluptés honteuses par d'horribles tourments. Pécheurs qui, pour vous livrer à d'indignes excès, avez fermé l'oreille à la voix de la conscience et aux invitations de votre Dieu, qui, depuis longtemps peut-être, dormez d'un funeste sommeil, réveillez-vous enfin à ces cris lamentables, au bruit de ces chaînes, à ces imprécations ; et à ces fureurs ; et puisque les charmes de la vertu n'ont pu attendrir votre cœur, qu'il cède du moins à la terreur, et qu'il sèche d'effroi à la vue du sort de vos pareils, et de ces tourments qui, non-seulement sont sans mesure dans leur rigueur, mais qui sont aussi sans consolation dans leur amertume.

#### DEUXIÈME POINT.

Lorsque fatigué de nos crimes, et sortant enfin de son long silence, Dieu se détermine à verser sur la terre les fléaux de son indignation, quoiqu'il paraisse irrité, il a ce pendant des pensées de paix et non pas d'affliction, et ses desseins sont encore des desseins de miséricorde. Justes et pécheurs, tous du sein même des calamités peuvent recueillir des fruits de bénédiction et de salut : les justes, en s'humiliant sous la main du Dieu qui les frappe, adorant en silence ses impénétrables décrets, et plaçant dans son amour l'inébranlable fondement de leur espérance ; les pécheurs, en apaisant le courroux céleste par des pleurs, ou du moins en intéressant à leur infortune ceux qui, plus fidèles, peuvent présenter au Seigneur, en faveur des coupables, des prières plus pures et un cœur plus innocent. Mais quand le pécheur, comme parle le prophète, a été enveloppé dans les filets de la mort, et que les chaînes de l'enfer l'ont une fois entraîné dans ses abîmes, plus de relâche pour lui dans ses affreuses angoisses, plus d'adoucissement à ses cruelles amertumes, il ne peut trouver de consolation ni dans le témoignage de sa conscience, ni dans le secours de ses amis, ni dans le souvenir de Dieu, ni dans l'espoir de voir un terme à ses tourments. Cette conscience qui, faible et timide autrefois, n'osait qu'à peine se faire entendre, ou qui, comme un censeur importun, s'était vu réduite enfin à garder le silence, cette conscience reprend ses droits, et sans ménagement comme sans relâche, déchire le pécheur par de continuels remords et de sanglants reproches, elle lui présente dans un même tableau ses faiblesses dans l'enfance, ses débordements dans l'âge mûr, ses turpitudes dans la vieillesse, ses fausses vertus et ses crimes trop réels, ses scandales publics et ses excès secrets, la lâcheté de son respect humain et l'insolence de son impiété. Vainement le pécheur veut



se détourner de cet horrible tableau; la conscience le porte sans cesse à ses regards et le force de reconnaître la grandeur de ses crimes et la justice de sa sentence. Non, ni les chaînes qui le raptivent, ni les feux qui l'enlument, ni les démons qui l'assiègent, n'ont point de tourments ni de fureurs qui égalent le supplice que lui fait endurer ce ver cruel qui ronge incessamment son âme et ne doit pas mourir. Ainsi ce témoignage de la conscience qui, sur la terre, fait la paix et la consolation du juste au sein de la tribulation, ne fait dans l'enfer que rendre plus vif pour le pécheur le sentiment de ses maux et redoubler sa rage. Il pouvait être heureux, et il s'est entêté de plein gré dans le malheur; la vertu avait pour son cœur des charmes secrets, et il a préféré le vice avec son infamie. Ah! c'est alors qu'empruntant le langage de Job, il s'écrie dans l'amertume de sa douleur: Si l'enfer est mon partage, c'est moi qui me suis préparé dans ces horribles ténèbres, le lit brûlant sur lequel je suis pour jamais étendu: *Infernus domus mea est, et in tenebris stravi lectulum meum.* (Job, XVII, 13.)

Mais pour adoucir ces déchirements cruels, pour calmer ces violentes agitations, pour le défendre contre lui-même, où seront les amis dont il puisse espérer la commisération, ou invoquer l'assistance? Des amis? il lui en reste peut-être encore dans le ciel, sur la terre et jusque dans l'enfer même: mais cette douce amitié dont le nom seul portait autrefois, aux jours de l'affliction, la sérénité et la joie dans son âme, aigrit encore ses blessures et irrite son désespoir. Dans le ciel, s'il en est qui jadis portèrent le nom de ses amis, ils adorent les secrets de la justice suprême, partagent son courroux, et ne voient plus dans celui qu'ils aimèrent autrefois que l'ennemi de Dieu, le juste objet de ses vengeances. Hélas! ils furent faibles comme lui, plus coupables peut-être; mais leur cœur s'ouvrit au repentir, le sien fut insensible, et maintenant ils sont au sein du bonheur, quand il est plongé pour jamais dans l'abîme de l'infortune. Sur la terre, ses amis, anciens compagnons de ses désordres, ont depuis longtemps oublié sa mémoire, ou si quelques-uns, devenus plus pieux et tremblants sur son éternité, veulent intéresser l'Eglise au salut d'une âme si longtemps criminelle, les prières de cette tendre mère s'élèvent en vain vers le trône de la miséricorde, et c'est en vain qu'elle offre sur l'autel cette victime sainte dont le sang (malgré son pouvoir) ne doit jamais éteindre, ni même amortir des flammes éternelles. Ah! dans l'enfer, du moins, les amis qu'il y retrouve, accablés des mêmes maux, chargés des mêmes fers, brûlés des mêmes flammes, compatiront à ses douleurs, et confondront avec lui leurs plaintes et leurs larmes. Non, et c'est dans l'enfer que ceux qui lui furent les plus chers deviennent ses plus implacables ennemis. Amis cruels, ah! souvenez-vous de votre ancienne union, et respectez, dans voire ami, l'excès de son adversité.

Non, ils ne songeront qu'à lui reprocher leur propre destinée; il lui rediront sans cesse que ce fut lui, dont les séductions corrompirent leur innocence, dont les railleries impies ébranlèrent leur foi, dont les scandales affermirent leurs pas dans le chemin du crime: eux-mêmes ils deviendront les bourreaux de cet indigne ami, ils s'attacheront à sa poursuite, le forceront de reconnaître et d'avouer la justice de son châtimement, l'accableront de malédictions et d'outrages, et le tourmenteront sans cesse par de nouvelles fureurs. Voilà les consolations que l'amitié prépare dans l'enfer au plus cruelles infortunes.

Cherchera-t-il dans le souvenir de son Dieu quelque allègement à ses maux? mais comment pourraient-il ne pas s'aigrir encore à la pensée de ce juge inflexible, de ce maître impitoyable qui, sans se lasser, le frappe des coups redoublés de sa justice, et dont le souffle tout-puissant allume et entretient ces feux cruels qui le dévorent? Tentera-t-il de l'apaiser par les pleurs du repentir? Hélas! quand sur la terre, la grâce excitait dans son cœur de pieux, mais trop peu durables mouvements, il trouvait de la douceur à pleurer aux pieds de son Dieu sur ses honteux excès; mais maintenant qu'il connaît son immuable destinée, les larmes brûlantes qui coulent de ses yeux ne sont plus que des larmes de rage et de désespoir. Essayera-t-il de faire monter jusque'à son trône les accents de sa douleur? du fond de ses abîmes lui criera-t-il, comme autrefois sur la terre: *Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, selon votre grande miséricorde!* « *Miserere mei, secundum magnam misericordiam tuam.* (Psal. L, 1.) La voûte d'airain qui pèse sur sa tête et ferme sa prison, lui renvoie ses clameurs, et les démons, qui se rient de ses larmes, lui répètent sans cesse avec une joie féroce: Pour quoi vos cris, et pour quoi vos plaintes sous les coups dont vous vous sentez brisé? vos cris sont inutiles, et votre douleur incurable: *Quid clamatis super contritione tua? insanabilis est dolor tuus.* (Jerem., XXX, 15.) Dieu pour jamais l'a banni de sa présence. Ah! c'est maintenant qu'il comprend enfin quelle est la rigueur de cet exil; c'est maintenant, qu'il déplore, par une tardive et inutile douleur, l'ingratitude qui, si longtemps, le rendit sourd à la voix de son Dieu; l'impiété qui lui fit tant de fois outrager et braver sa présence. Hélas! quand il était sur la terre, durant ces jours de la clémence et de l'amour, Dieu suivait tous ses pas avec une infatigable sollicitude; sans cesse il se présentait à lui sur le chemin de la vie pour adoucir les ennuis de son pèlerinage, le consoler dans ses peines, le délasser de ses travaux. Dieu était près de lui dans les adversités, pour que, rebuté par les créatures, il se rejetât enfin dans ses bras; Dieu était près de lui dans ses infirmités, attendant que l'impuissance des secours humains le fit consentir à ne pas dédaigner son appui; Dieu était près de lui dans ses égarements même, et il ne ré-



fusait pas de devoir au dégoût et à la lassitude le retour d'un cœur flétri par ses excès ; enfin, Dieu était près de lui à ce dernier moment où la mort, couvrant de son voile funèbre les objets d'une affection coupable, ne lui laissait plus entrevoir que les horreurs d'un effroyable avenir. Oui, Dieu vint encore se présenter à cette heure fatale pour obtenir de ses yeux, si longtemps attachés à la terre, qu'ils portassent du moins sur lui un seul et mourant regard de repentir et d'amour. Malheureux ! *Où est ton Dieu ? « Ubi est Deus tuus ? » (Psal. XLI, 4.)* Où sont ses soins empressés, ses jalouses inquiétudes, ses ménagements paternels ? *Ubi est Deus tuus ?* Tu ne le connais plus que par les bourreaux odieux qui, tout à la fois objets et ministres de sa colère, doivent, en blasphémant, le venger de tes outrages par d'inexorables rigueurs. Où est ton Dieu ? où sont ses invitations si tendres par lesquelles tant de fois il essaya d'ébranler ton cœur ? où est cet éclat de sa gloire qui, sur la terre, vint si souvent étonner tes regards ? *Ubi est Deus tuus ?* Jamais un rayon de sa lumière ne doit percer l'horrible nuit qui t'environne, ni jamais sa douce voix se faire entendre à ton oreille au milieu de cet affreux tumulte, de ces imprécations et de ces hurlements.

Dieu, pour jamais, l'a banni de sa présence. O tourment, le plus cruel de ses tourments ! ô supplice, sans lequel l'enfer même n'aurait point de supplices ! Il est fait pour Dieu, et Dieu ne sera jamais son partage. Il est fait pour Dieu, il est altéré de le posséder, mais c'est une soif pleine de fureur, qui ne doit jamais être étanchée. Il est fait pour Dieu ; son cœur est livré à deux désirs contraires, mais également impétueux, qui le partagent, le tourmentent, et le déchirent tour à tour. Sans cesse, il se porte vers la félicité suprême, et sans cesse il est retenu et fixé dans le souverain malheur ; sans cesse, il s'élançait vers Dieu, et sans cesse il rencontre d'inflexibles et foudroyants rebuts ; sans cesse il est près de l'aimer comme sa fin dernière, et sans cesse il est contraint de le haïr comme un tyran inexorable, comme un ennemi sans pitié. O Dieu ! si, sur la terre, il est si cruel de perdre un moment votre amour, que sera-ce dans l'enfer, que d'être condamné à toujours vous haïr ?

Encore si tant de tourments pouvaient avoir un terme ! Mais non. L'infortuné qu'attendent ces cruels supplices, en entrant dans son affreux asile, doit tout laisser, et même l'espérance. Toujours souffrir ! brûler toujours, jamais de trêve, jamais de repos ! Quelle horrible destinée ! O éternité redoutable ! éternité, qui mesurera ta durée ? Les jours succéderont aux jours ; les années suivront les années ; les siècles s'accumuleront sur les siècles, et, après d'innombrables révolutions, quand vous croyez toucher au terme, c'est là que l'éternité commence : *Ubi putas finem invenire, ibi incipit.* Mais cette éternité, dont le nom seul confond nos

pensées et nous remplit d'effroi pour le réprouvé, elle est plus longue encore. Son esprit, plus pénétrant et plus actif, s'élançait bien au-delà des bornes que notre imagination même ne peut franchir : il compte tous les moments de l'éternité ; il parcourt tous les points de son étendue ; il sait qu'il souffre pour toujours souffrir, qu'il brûle pour n'être jamais consumé, qu'il vit pour ne jamais mourir, et c'est pour que, dans chacun de ses instants, il retrouve l'éternité tout entière, qu'il a reçu le don fatal de cette longue prévoyance. Un malade, qu'une fièvre brûlante retient depuis longtemps sur le lit de la douleur, compte les jours si longs de son infirmité et ses nuits plus longues encore ; dans ses inexprimables ennuis, fatigué du poids du temps, il voudrait hâter sa course par ses désirs ; mais enfin (et cette pensée porte à ses maux quelque consolation), mais enfin il est assuré que ce temps, qui se traîne si lentement à son gré, le conduit toutefois, dans sa marche insensible, au terme de ses douleurs, ou du moins à la mort. Le réprouvé, que son arrêt a précipité dans les sombres demeures, s'agite et se débat sous ses chaînes brûlantes, succombant à l'excès de ses maux ; et toujours ranimé pour souffrir plus encore, rongé de désespoir, rugissant de fureur, souvent avec un cri lamentable, il interroge l'heure ; les démons, pour toute réponse, lui disent : L'éternité ! et l'éternité retentit au loin sous les voûtes de feu qui l'emprisonnent. Ah ! si Jonathas, prêt à perdre la vie, s'écriait avec tant d'amertume : *Je n'ai goûté qu'un peu de miel, et voilà que je meurs ! (I Reg., IV, 43.)* Avec quelle fureur et quels accents de rage les réprouvés ne doivent-ils pas s'écrier à leur tour : Quoi ! de si longs tourments pour de si courts plaisirs ; pour des satisfactions passagères, des tortures sans fin, et, pour des joies d'un moment, des larmes éternelles !

Non, non, n'accusez pas la justice suprême, et, jusque sous la main qui vous frappe, rendez gloire à votre Dieu, et reconnaissez l'équité de ses jugements. Ah ! si votre pouvoir eût égalé votre malice, et si la mort n'eût tranché vos jours au milieu de vos désordres, vos passions n'auraient pas plus connu de terme qu'elles ne connaissent de ménagement. Pour avoir été contraint de s'arracher au crime, votre cœur n'a point cessé d'être criminel ; et vos coupables désirs, suivant la pensée de Job, survivant à votre dissolution même, vous ont accompagné jusque dans la poussière du tombeau : *In pulvere ejus requiescent.* (Job, XXI, 26.) Avare, quand la mort fut prête à vous frapper, quelle était cette agitation qui troublait vos derniers moments, et cette amère douleur qui faisait couler vos larmes ? était-ce le remords d'un cœur déchiré par le repentir, ou bien le regret de voir s'échapper de vos mains, et s'écouler comme l'eau cet or où se fixaient vos affections, et dont vous aviez fait votre unique divinité ? Ambitieux, quand auriez-vous reconnu que



les opprobres d'un Dieu crucifié devaient vous servir de leçon ? quand votre orgueil aurait-il cessé de chercher à tout prix dans les honneurs la gloire du siècle, et dans son faux éclat un nouvel aliment ? Voluptueux, combien de fois n'avez-vous pas défié la mort même de briser vos indignes liens, et combien de fois aux pieds d'une idole de chair, ne lui juriez-vous pas dans vos transports insensés un amour immortel ? Cette immortalité que vous demandiez pour commettre le crime, Dieu vous l'accorde, mais pour vous en punir, et vos tourments auront pour durée celle que votre cœur voulait donner à ses débordements.

O Dieu puissant et terrible ! ces vérités redoutables seraient-elles sans fruit pour notre salut ? Hélas ! ce serait vainement que les hommes tonneraient à notre oreille, si vous ne parliez vous-même à notre cœur. Ah ! puisque ce cœur s'est montré si longtemps insensible à vos invitations, triomphez aujourd'hui par vos menaces de sa dureté, et subjuguiez par la crainte ce rebelle que n'a pu captiver votre amour. Si les passions essayaient de le séduire encore par leurs illusions et leurs amorces, montrez-lui l'enfer, et qu'il apprenne quel est le terme formidable où les pécheurs verront aboutir cette route spacieuse que le plaisir leur sème de fleurs. Si les sacrifices que vous lui commandez intimidaient sa faiblesse, montrez-lui l'enfer, et qu'il porte sans murmure un joug que rendra plus léger la vue des réprouvés et de leur cruel esclavage. S'il sentait se ranimer d'indignes affections, montrez-lui l'enfer, et que des ardeurs coupables s'éteignent à l'aspect de ces feux allumés par votre fureur. Enfin, sauvez-nous de l'enfer, par la vue de l'enfer même, et qu'à cette école nous apprenions à mériter les récompenses éternelles. Ainsi soit-il.

### SERMON VIII.

*Pour le troisième Dimanche de Carême.*

#### sur l'étude de la religion.

Beati qui audiunt verbum Dei. (Luc., XI, 25.)

*Heureux ceux qui entendent la parole de Dieu.*

Ils connaissaient le prix d'un tel bonheur ces hommes que Jésus-Christ, durant les jours de sa vie mortelle, voyait se précipiter sur ses traces avec tant d'ardeur et ouvrir une oreille si attentive à ses saintes leçons. Quel vif empressement ! quelle touchante sollicitude ! Pour entendre Jésus, point d'intérêt qu'ils ne mettent en oubli, point d'obstacle qu'ils ne surmontent ; ils abandonnent en foule leurs villes et leurs bourgades, ils traversent les lacs, gravissent les montagnes, s'enfoncent dans le désert, et lorsqu'ils rencontrent enfin le divin objet de leurs poursuites, sa vue les console de tous les maux et les délasse de toutes leurs fatigues. Ils se serrent autour de ce maître adorable, recueillent ses paroles avec avidité, se rassasient du bonheur de contempler la douceur et la majesté de son visage, et n'ont plus d'autre souci que de fixer au

milieu d'eux et d'obtenir par leur tendre sollicitations, qu'il ne se dérobe plus à leur amour. Si, comme à ce peuple, il ne nous est point permis de voir Jésus de nos propres yeux, comme à lui, du moins, il nous est donné de l'entendre. Oui, c'est Jésus qui nous parle encore dans le divin Evangile, c'est Jésus dont la voix retentit dans nos chaires chrétiennes ; c'est Jésus qui nous instruit dans les ouvrages consacrés à soutenir la foi, à ranimer la ferveur, et jusque dans ces livres simples en apparence, mais toutefois sublimes, où le pain qui nourrit les forts se convertit en lait pour sustenter le premier âge. Mais c'est vainement que ce maître céleste fait entendre sa voix ; vainement qu'il nous offre ses divins enseignements, nul ne met à profit son ineffable condescendance. Qui jamais, en effet, au milieu des soins sans nombre qui remplissent la vie, au milieu des travaux auxquels il faut s'appliquer, au milieu des sciences frivoles que relève, par tant d'estime, une vaine curiosité, qui jamais pense à consacrer, du moins quelques instants rapides, à l'étude de la religion ? Sur ce point, il faut l'avouer à notre confusion, les enfants de la foi ne donnent que trop souvent aux enfants du siècle l'exemple de l'oubli ou de l'indifférence ; la plupart enfoncés dans les intérêts temporels, étourdis par le tumulte des passions, entraînés par le torrent des affaires ou des plaisirs, ne songent pas même que l'étude de la religion, parmi tant de soucis, devrait trouver aussi sa place. Ils se croient disciples de la religion, pourvu qu'ils en conservent une tradition vague et d'imparfaits souvenirs, et repoussent, par les plus frivoles allégations, les réclamations de la conscience, ou les reproches du zèle.

Essayons de dissiper leur aveuglement, en leur montrant aujourd'hui quelle est l'importance de l'étude de la religion, premier point ; quelle est la vanité des prétextes allégués pour en justifier la négligence, second point.

Implorons, etc.

#### PREMIER POINT.

Est-il un voyageur qui, surpris dans un désert par une nuit profonde et menacé de rencontrer à chaque pas d'horribles précipices, ne tint ses regards constamment fixés sur le flambeau qu'une main charitable ferait marcher devant lui, pour servir de guide à ses incertitudes et le sauver de ses périls ? Dans ce désert de la vie que traverse notre pèlerinage, l'ignorance nous enveloppe de ses épaisses ténèbres ; le démon sans relâche creuse pour nous des abîmes, et nous pourrions, sans courir à notre perte, dédaigner la divine lumière que Dieu nous présente, pour éclairer notre course et diriger nos pas ! Non, chrétiens, et c'est préparer à notre âme les plus affreux malheurs que de négliger l'étude de la religion, et d'en méconnaître l'importance. Car, Dieu nous prescrit de nous livrer à cette étude,



l'intérêt de nos frères nous en fait une loi. Que Dieu prescrive aux hommes l'étude de la religion, et qu'il ne consente à livrer à leurs caprices le plus beau présent qu'il ait fait à la terre, c'est une vérité si frappante pour tous les esprits, qu'il semblerait hors de saison de travailler à l'établir, si des chrétiens sans nombre, par l'ignorance où on les voit errouper, ne s'accusaient de la méconnaître. Non, Dieu, n'a point fait entendre sa voix à la terre, pour voir sa parole devenir l'objet de notre indifférence et de nos mépris, et si les législateurs humains impriment leurs lois sur la pierre et sur l'airain, s'ils veulent qu'elles soient offertes à tous les regards, gravées dans tous les esprits, Dieu ne sera ni moins vigilant pour la gloire de son ouvrage, ni moins jaloux de ses propres droits. Voyez avec quelle autorité il impose aux enfants d'Israël l'obligation d'étudier ses préceptes, et de l'appliquer sans relâche à cette sainte méditation; il veut que sa loi vienne se mêler sans cesse à leurs entretiens, qu'elle les accompagne dans les plus simples et les plus obscurs détails, qu'elle règle leurs plus chers intérêts, et que les objets les plus familiers à leur vue leur en rappellent, à chaque pas le sévère et imposant souvenir. Ces commandements que vous recevez aujourd'hui de ma main, leur dit-il, resteront imprimés au fond de votre cœur. Etudiez-les à loisir quand vous êtes assis dans votre maison, et dans le cours de vos voyages, ne les mettez point en oubli; vous les méditez la nuit, durant l'interruption de votre sommeil, et le matin à votre réveil vous les méditez encore. Il faut que vos enfants les lisent sur votre front, les trouvent écrits sur la porte de votre demeure; mais surtout qu'ils entendent de votre bouche quelles douceurs on goûte dans la pratique de ma loi, et quels châtimens attendent les transgresseurs de mes ordonnances.

Aussi voulez-vous apprendre de la bouche d'un roi dont la sagesse égala le pouvoir, quelle science il faut placer au premier rang et de quel intérêt il est pour vous de l'acquérir? Ne pensez pas qu'il exalte d'abord ni cette éloquence devant laquelle la reine de Saba demeura muette d'admiration, ni cette vaste intelligence qui, parcourant depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, avait surpris à la nature tous ses secrets. C'est l'étude de la loi de Dieu, que Salomon, par ces douces et touchantes paroles, va recommander avant tout: Mon fils, gardez la loi comme la prune de votre œil, que jamais vos mains ne l'abandonnent, et qu'elle demeure écrite sur les tablettes de votre cœur. Avec sa couronne, David, son père, lui avait légué cet amour de la loi du Seigneur pour héritage. Bien que ce roi, le modèle immortel des princes amis de Dieu, s'appliquât sans relâche au bonheur de son peuple et aux nobles devoirs de la royauté, il savait toutefois se ménager, pour cette sainte étude, d'utiles et pieux loisirs, ou plutôt, c'était sur la loi de Dieu qu'il fixait

ses regards; c'était d'elle qu'il prenait conseil, soit qu'il fallût, par de sages ordonnances, affermir un trône encore chancelant, soit qu'un fils rebelle dirigeât contre lui de parricides efforts, soit que les éternels ennemis de Juda osassent oublier leurs nombreuses défaites et réveiller sa valeur. Sans cesse David gardait la loi de Dieu présente à sa pensée; sans cesse il se plaisait à vanter son excellence, à célébrer ses douceurs: c'était à son étude qu'il rapportait la gloire d'une sagesse qui, dans un âge tendre encore, avait suppléé pour lui à l'expérience des vieillards, et d'une prudence qui, dans ses innombrables périls, avait tant de fois trompé la haine de ses persécuteurs: *Super senes intellexi; super inimicos meos prudentem me fecisti, quia mandata tua meditatio mea est. (Psal. CXVIII, 98, 100.)*

Mais ce précepte d'étudier la loi de Dieu tant de fois intimé aux enfants d'Israël, Jésus-Christ serait venu sur la terre en affaiblir aux chrétiens la rigueur! Pour être ses disciples, sommes-nous étrangers à l'histoire d'un peuple que le privilège de donner un jour au monde un Rédempteur, rendit aux yeux de Dieu l'objet d'une prédilection si tendre! Pour être disciples de Jésus, serions-nous devenus étrangers aux promesses qui annonçaient sa venue, aux prophéties qui de loin en traçaient le fidèle tableau, aux maximes enfin par lesquelles l'Esprit-Saint préparait l'univers à des conseils plus parfaits et plus sublimes encore! Mais surtout pour être disciples de Jésus-Christ, sommes-nous étrangers à l'histoire et aux leçons de Jésus-Christ lui-même! Si Jésus est la lumière, n'est-ce pas dans l'Évangile qu'elle nous éclaire? si Jésus est la voie, n'est-ce pas dans l'Évangile qu'elle nous est tracée? Jésus est la vérité, n'est-ce pas dans l'Évangile qu'elle se fait entendre?

Ainsi le comprenaient les fidèles des premiers siècles, ces chrétiens dont nos livres sacrés étaient le bien le plus cher ou plutôt l'unique trésor. Les uns, consacrant le silence des nuits à cette douce étude, accusaient le soleil de venir par un trop prompt retour réveiller le tumulte et troubler leur pieuse méditation; les autres, peu contents d'avoir durant la vie constamment attaché à l'Évangile leurs regards et leur cœur, voulaient encore qu'il descendit et les accompagnât même dans le tombeau, pour être au tribunal de Dieu le garant et le témoin du soin qu'ils avaient pris de méditer sa loi.

Quel charme de voir Origène, dès ses plus tendres ans, étonner l'Église naissante par son application aux saintes lettres, et par ses merveilleux progrès; et son père, profitant quelquefois du sommeil de ce béni enfant, pour baiser sa poitrine avec respect, et y révéler les trésors de la science céleste et le sanctuaire de la Divinité! Quelle douceur d'entendre saint Jérôme ordonnant de fenilleter sans relâche les saintes Écritures, de s'y appliquer la nuit comme le jour; et s'il faut, ajoute-t-il, que votre tête, vaincue par le sommeil, succombe quelquefois, que



ce soit encore sur les pages sacrées qu'elle tombe pour s'abandonner un moment au repos : *Cadentem faciem pagina sancta suscipiat.*

Mais quoi ! la lecture des saints Livres est-elle nécessaire à tous ? sans cette lecture ne peut-on parvenir au salut ? Loin de moi, chrétiens, la doctrine orgueilleuse et impie qui, établissant le simple fidèle juge en matière de foi, ose soutenir que, pour se diriger, il ne faut au chrétien que consulter les Ecritures et ses propres lumières. Je sais qu'une foi humble et soumise est la première vertu d'un enfant de la loi nouvelle, que l'indiscrète curiosité qui veut sonder les secrets du Très-Haut doit être accablée du poids de sa gloire, et qu'enfin Jésus-Christ a pris soin d'établir, dans son Eglise, le seul tribunal qui puisse dissiper toutes les obscurités et fixer toutes les incertitudes par une infaillible interprétation. Comme aussi, loin de moi cette témérité coupable qui, ouvrant sans précaution les saints Livres à tous les regards, prétend, dans leur lecture, offrir aux plus simples eux-mêmes et aux plus imparfaits un utile et solide aliment. Je sais que la corruption de notre cœur peut convertir en poison le remède le plus salutaire, et saint Paul m'a appris que si tout est pur pour un cœur chaste, tout est occasion de chute pour ceux qui sont impurs et infidèles ; que la lecture donc des livres sacrés puisse, pour un chrétien, n'être pas toujours sans péril, il faut le reconnaître ; mais que, condamnant à un éternel bannissement les livres destinés à nourrir la foi ou à régler ses mœurs, un chrétien refuse obstinément de s'instruire de sa religion, et ne doive pas trembler pour son salut, qui osera le prétendre ?

Car si le salut consiste à parvenir au ciel, comment, si ce n'est en étudiant la religion, pourrons-nous en apprendre la route ? Si la vie éternelle n'est promise qu'à ceux qui connaissent Dieu le Père, et le Fils adorable qui s'est fait homme pour notre amour, comment, si ce n'est en étudiant la religion, pourrons-nous acquérir cette désirable science ? Si les préjugés nous aveuglent, cette étude les dissipe ; s'il faut combattre nos passions, cette étude nous fournit des armes ; si nous manquons de courage, cette étude nous dit à quelles sources il faut le puiser ; ce n'est que de cette étude que nous pouvons attendre pour nos blessures des remèdes, pour notre faiblesse des appuis, pour nos périls des secours, pour nos incertitudes des oracles.

Que penseriez-vous, chrétiens, d'un homme qui, lié pour jamais par un engagement duquel dépendrait sa fortune et sa vie, dédaignerait d'en relire les conditions, et se contenterait de l'impression légère dont une première et rapide lecture aurait jadis laissé la trace dans son souvenir ? Vous jugeriez inexplicable une telle indifférence, et celui qu'elle exposerait aux derniers malheurs, indigne de votre pitié. Rougissez donc de votre aveuglement et condamnez

vos déplorable insouciance, vous qui, au mépris des plus chers intérêts, laissez languir l'étude de la religion dans le plus profond oubli, pensant que c'est assez pour vous d'en avoir reçu quelques courtes leçons à l'entrée de la vie, et lorsque l'inapplication et la légèreté étaient votre seul apaisement.

L'Église unit Dieu et l'homme par un double lien : c'est un contrat que daigna passer avec nous la divine miséricorde ; Dieu nous y soumet à des conditions, et lui-même s'en impose à son tour : il s'engage, si nous sommes fidèles, à payer par d'ineffables récompenses notre fidélité ; comme aussi nous consentons de notre part, si nous violons nos serments, à subir les plus redoutables malheurs. Mais si vous ne connaissez pas ce contrat sacré, en remplirez-vous les obligations ? si vous n'en connaissez ni les promesses ni les menaces, remporterez-vous la couronne ? échapperez-vous au châtiment ? vous sauvez-vous, en un mot, si vous ne savez à quel prix on peut obtenir le salut ? Illusion sans excuse, inexplicable stupidité. Ce sont ces mêmes hommes si habiles à discerner combien dans les affaires du siècle la négligence peut porter de dommage, qui, s'il s'agit des affaires de l'éternité, ne savent plus en pressentir les périls. Ils ont appris de la bouche du divin Maître que le royaume du ciel est semblable à un trésor enfoui dans un champ ; la loi de Dieu, son Évangile, les choses de sa sainte doctrine, c'est là que le trésor repose ; et ces lâches chrétiens s'endorment nonchalamment près de ce champ précieux, sans prendre le soin de le remuer et de le fouiller pour y découvrir le seul objet digne de leur avidité. Actifs et impétueux pour amasser chaque jour des richesses que les vers et la rouille s'approprient à dévorer, ils négligent celles que l'Esprit-Saint accumula pour eux, et qui seules peuvent braver les atteintes des méchants et les caprices du sort. Ah ! s'écrie saint Chrysostome, quelque honte qu'il y ait pour notre ministère de ne vous demander pour des biens immortels que l'ardeur qui vous enflamme pour une fortune périssable, toutefois, accordez-leur le même empressement et notre zèle s'en contentera : *Et si turpe sit vel hoc ipso contenti erimus.*

Et quoi ! dit saint Ambroise, s'il s'agit d'acheter un palais, ou d'ajouter à vos possessions une possession nouvelle, vous n'en croyez pas à vos seules lumières, il vous faut un homme dont la prudence et l'habileté vous soient connues ; ce sont ses avis qui règlent vos démarches et déterminent votre décision ; mais ici, continue ce grand évêque, mais ici, c'est vous-même, c'est votre éternité qu'il s'agit d'acheter : *Nunc tu ipse emendus es tibi.* Assemblez donc autour de vous ceux de qui les conseils pourront guider votre inexpérience : *Adhibe tibi consiliarios* ; appelez près de vous Moïse, Isaïe, Pierre, Paul, Jean, et le grand conseiller lui-même, Jésus le Fils de Dieu : *Ipsium magnum consiliarium Jesum Dei Fi*



lium. C'est avec eux qu'il faut traiter; c'est avec eux qu'il faut conférer sur cette importante acquisition : *Cum his tractandum, cum his conferendum est tibi.*

Mais quand votre salut exigerait de vous avec moins de rigueur cette importante étude, l'intérêt du prochain suffirait seul pour vous en faire une loi. Soyons réservés, chrétiens, et ne franchissons point les limites que la sagesse marque à notre zèle; n'allons point, dans une ardeur inconsidérée, vous imposer des devoirs que vous pourriez contester ou méconnaître; mais s'il est vrai et si la foi nous apprend que Dieu confie à chacun de nous le soin de son prochain : *Unicuique mandavit Deus de proximo suo (Eccli., XVII, 12)*; cette seule sentence décide contre vous la nécessité d'étudier votre religion. Le prochain est un nom que la religion inventa, pour nous apprendre quels étroits liens devaient tous nous unir; un nom dont toutefois vos restrictions essayent chaque jour de circoncrire l'application, un nom que votre haine refuse à un ennemi, que votre orgueil dispute au pauvre et à l'homme obscur; mais ce nom enfin, quelles que soient vos réserves, il faudra bien consentir à l'accorder à ceux que vous attachent les plus doux rapports, ou que place à vos côtés l'ordre de la Providence; et sans doute vous ne refuserez pas de voir votre prochain dans vos amis, dans vos serviteurs, dans vos enfants. N'allons pas plus loin, mais du moins, en leur faveur, obtenons de vous l'étude de la religion.

Vos amis : hélas ! dans ces jours d'impiété et de scandale où la foi se voit en butte à de continuels assauts, où l'imprudence trouve des pièges à chaque pas, peut-être vous concevez pour le salut de votre ami de trop justes alarmes; à travers sa modération apparente et le respect qu'il professe pour vos principes, s'échappent trop souvent de sa bouche des doutes mal dissimulés, des observations inquiètes, des objections hardies, quelquefois, hélas ! des preuves trop certaines d'une déplorable incrédulité. Etudiez votre religion et vous soutiendrez sa foi chancelante, et vous dissiperez ses incertitudes, et vous ouvrirez ses yeux à la douce lumière de la vérité. C'est le privilège et le triomphe de l'amitié de détromper l'erreur sans exciter son dépit, et de terrasser l'orgueil sans qu'il rougisse de sa défaite.

Vos serviteurs : ils se félicitent peut-être du sort tranquille qui leur est ménagé près de vous, ils aiment à louer dans leur maître un caractère indulgent, une humeur égale, une bonté qui ne se démentit jamais vous prévenez leurs besoins, vous compatissez à leurs peines, vous les soulagez dans leurs maux; ils vous appellent un bon maître; mais si, vous bornant à suivre l'impression d'une humanité louable, vous fermez l'oreille au cri d'un devoir plus pressant encore, si leur sort temporel excite seul votre sollicitude et que vous comptiez

pour rien leur âme et son éternelle destinée, savez-vous quel nom vous donne le grand Apôtre? *Celui*, dit-il, *qui n'a pas soin de ses serviteurs* (et vous n'ignorez pas à quels soins avant tout saint Paul attache du prix), *celui qui n'a pas soin de ses serviteurs a renoncé sa foi, il est plus méchant qu'un infidèle* : *\* Qui domesticorum suorum curam non habet fidem negavit et est infideli deterior.* » (1 Tim., V, 8.) N'est-ce pas, en effet, renoncer sa foi, ou du moins en ignorer les plus importantes leçons, que d'abandonner sans pitié cette troupe nombreuse qui vous environne, non-seulement à l'oisiveté, aux lectures coupables, à la passion du jeu, déplorables fruits d'un funeste loisir, mais encore à l'intempérance, aux discours licencieux, à la transgression publique des plus saintes ordonnances? Etudiez votre religion, et elle vous dira quel est le maître dont vous devez leur apprendre à respecter d'abord l'autorité et à remplir les ordres. Elle mettra sur vos lèvres, tantôt le langage de la douceur, et tantôt celui d'une juste sévérité, soit qu'il faille écarter de leur table des aliments défendus, soit qu'au jour du Seigneur il faille leur montrer le chemin du temple ou les tenir dans un pieux repos, soit qu'à des jours plus solennels encore, vous deviez soutenir de vos exhortations la voix de l'Eglise qui les appelle à la piscine sainte et au sacré banquet. Etudiez votre religion, et elle vous dira que ce sont des enfants adoptifs, à qui vous devez laisser, au défaut de vos biens, le secret d'obtenir un meilleur héritage.

Enfin, vos enfants : quel autre que vous doit le premier faire entendre à l'oreille de vos enfants, le nom adorable de Dieu? Quel autre leur raconter les merveilles de sa puissance? Quel autre ouvrir leur cœur aux sentiments de son amour? C'est près de vous, c'est entre vos bras qu'ils doivent entendre, dès leurs jeunes ans, tantôt avec un saint effroi, l'histoire des châtiments qu'inflige aux pécheurs la vengeance céleste; tantôt avec une douce émotion le récit des prospérités qui consolent un cœur fidèle de ses longues tribulations. C'est vous qui, écartant des conseils trop arides, devez ouvrir à la vertu, par de pieux artifices, le chemin de leur cœur, et leur faire aimer, comme à leur insu, dans Isaac l'obéissance, dans Joseph l'horreur du vice, dans le jeune Daniel la magnanimité, dans Tobie la soumission aux volontés de la Providence. C'est de vous enfin qu'ils doivent apprendre comment un Dieu se fit enfant pour nous; comment, pour nous, il endura de longues douleurs et une mort cruelle, et comment, en retour de tant de sacrifices, il ne nous demande que notre amour. Mais si vous n'avez pris aucun soin d'étudier votre religion, si vous avez laissé nos vérités saintes s'effacer de votre souvenir, comment remplirez-vous ces nobles et consolantes obligations? et que restera-t-il à vos enfants, sinon de languir au sein de leur famille, dans une ignorance impie, attendant l'âge



fatal où le monde viendra vous les ravir pour les entraîner sans défense au milieu de sa perversité, de ses illusions et de ses scandales; à moins que vous ne prétendiez chercher pour eux un abri dans ces écoles renommées qui étalent avec faste leur habileté dans les sciences profanes, mais qui n'offriront peut-être à vos enfants dans les usages que dédain public pour nos saintes lois, dans les maîtres qu'une impiété déclarée, ou d'hypocrites ménagements, dans leurs compagnons enfin, qu'un mépris brutal de la vertu et peut-être qu'une précoce incrédulité.

Mais quand de si puissants motifs recommandent aux chrétiens l'étude de la religion voyons quelle est la vanité des prétextes allégués pour en justifier la négligence.

#### DEUXIÈME POINT.

Quelque importante que soit l'étude de la religion, en est-il, chrétiens, de plus négligée? et si, comme Jésus autrefois, nous demandions à la plupart de ces hommes qui font encore profession d'appartenir à l'Évangile : *Que dit la loi? qu'y lisez-vous? « In lege quid scriptum est? quomodo legis? »* (Luc., X, 26.) que pourrions-nous en attendre, sinon le silence de la honte ou l'aveu de leur ignorance? Cependant, par quels prétextes essaye-t-on de colorer ce criminel oubli? les uns confessent avec une apparente candeur qu'ils la connaissent trop bien cette religion sainte, et s'ils ont à gémir c'est sur le malheur, non d'ignorer la loi, mais d'en transgresser les ordonnances; les autres, partagés entre mille intérêts divers ne sauraient en faveur de cette étude, dérober un seul instant à leurs innombrables occupations; d'autres enfin, d'un caractère superficiel et léger, s'épouvantent à la seule pensée d'une étude si grave, et ne peuvent en soutenir la sécheresse et les ennuis. En un mot, on connaît sa religion, on n'a plus le loisir d'étudier sa religion, on trouve du dégoût à étudier sa religion : examinons ces allégations diverses, et reconnaissons-en la frivolité.

1° On connaît sa religion : il n'est point d'art ni de science qui n'exige de celui qui veut y devenir habile de longs et pénibles efforts, et la profession la plus humble demande à l'artisan obscur le sacrifice de sa jeunesse, et, durant la vie entière, la plus constante application. Le juriconsulte, pour connaître les lois, se consume en d'infatigables recherches. Celui qui se dévoue à l'art de guérir croit que c'est peu de la vie entière pour approfondir une science qui n'a d'autre terme que celui des misères de l'homme et de ses douleurs. Le savant, perdu dans ses hautes spéculations, y consacre de longues veilles, et ne veut pas connaître de repos. Que sais-je! le négociant, le labourer lui-même, tous les hommes, enfin, n'épargnent pour leur profession ni sérieuses méditations ni réflexions profondes. La science de la religion serait-elle donc la seule que l'on pût acquérir sans ef-

forts, et pour la posséder suffirait-il de devoir le jour à des parents qui en connurent le prix ou de respirer l'air d'une patrie qui longtemps lui conserva tant de respect et tant d'amour?

2° Vous connaissez votre religion : quand apprîtes-vous à la connaître? Je parcours votre vie toute entière, j'y vois des jours consacrés aux sciences, des jours consacrés au plaisir, des jours consacrés à la fortune, de longs jours peut-être remplis par la douleur. Montrez-nous ceux que revendiqua l'étude de la religion; il est vrai, à peine sortis du berceau vous apprîtes d'une mère pieuse à bénir le Dieu qui créa l'univers et vous avait formé vous-même dans son sein; à courber, au nom du Sauveur, une tête respectueuse, à fixer sur le bois où il reçut la mort des regards de reconnaissance. Bientôt la religion, concevant pour vous de trop justes alarmes et tremblante à l'aspect des périls sans nombre dont vous étiez attendu, des passions qui vous menaçaient de leur funeste éveil, du monde qui vous appelait à grands cris, et surtout de cette ardeur inquiète qu'elle voyait déjà bouillonner au fond de votre cœur, oublia, pour n'écouter que sa tendresse, la réserve dont votre légèreté semblait lui faire une loi, et se confiant au Dieu dont vous étiez l'ouvrage, vous découvrit à la hâte ses plus importantes lois, vous révéla ses plus hauts mystères, vous livra ses plus chers trésors : comme on voit une mère en pleurs dont le fils va courir les hasards d'une navigation périlleuse, lui prodiguer sur le rivage les provisions et les conseils.

Mais vous que l'on entend chaque jour déplorer l'oubli des leçons du premier âge, et redire avec douleur que l'esprit lui-même n'est pas à l'abri des outrages du temps, auriez-vous reçu pour les seuls enseignements de la foi le privilège d'un ineffaçable souvenir? Ah! sans exiger de vous une science trop sublime ni de trop subtils raisonnements, si la religion vous rappelait encore à l'humble école de l'enfance, si elle vous remplaçait dans ce lieu jadis témoin de votre aimable docilité et de sa tendre sollicitude, retrouverait-elle encore sur vos lèvres l'exposition soudaine et précise de votre foi, et sur votre front une touchante et sainte confiance? Expliqueriez-vous encore, par une seule désobéissance, l'incroyable combat de l'homme contre lui-même, son avilissement et sa noblesse, son attachement à la terre et ses soupirs vers le ciel, son asservissement aux passions et son amour pour la vertu? Diriez-vous encore durant combien de siècles le monde appela un Sauveur par ses désirs? quels prophètes annoncèrent sa venue? quels saints, dans leurs tribulations ou leur gloire, en tracèrent par avance le tableau? Raconteriez-vous comment, à la présence du Rédempteur, le peuple de Dieu vit cesser enfin sa plus cruelle captivité, son temple briller d'une clarté nouvelle et le trône de ses rois s'écrouler pour faire place à cet empire si longtemps attendu? Et quo



serait-ce si la religion vous demandait quel est le code que la main de Dieu même daigna tracer pour l'univers? quelles sont les sources de notre corruption et de tous nos malheurs? par quel chemin le repentir peut arriver à la miséricorde? quelle est enfin la robe nuptiale qui doit parer les convives de l'agneau? Telles furent les premières vérités dont on instruisit votre enfance, et telles les demandes qu'on ne pouvait vous adresser sans éveiller aussitôt une prompte et facile réponse. Si leur exposition seule suffit aujourd'hui pour vous jeter dans l'étonnement et vous faire éprouver une confusion secrète, ne nous dites plus que vous connaissez votre religion.

Vous connaissez votre religion : ce doute humiliant semble ne pouvoir s'adresser qu'à ces chrétiens qui, emportés par le tourbillon du siècle, ont perdu, au milieu de la dissipation ou des plaisirs, le souvenir de nos dogmes et de nos lois. Toutefois, les disciples plus fidèles que la religion conserve encore, ces chrétiens qu'elle voit dociles à ses commandements, assidus dans nos temples, s'engageant peut-être dans la route des plus difficiles conseils et s'essayant aux plus hautes vertus, ces chrétiens eux-mêmes peuvent être à leur tour l'objet d'une semblable incertitude. Entendez-les en effet : les expressions de la dévotion la plus relevée leur sont familières; ils connaissent cette langue mystérieuse que parlent les amis de Dieu; ils les suivent sans s'étonner dans les profondeurs de leur contemplation, et peut-être ils ignorent ou n'ont jamais bien compris nos dogmes essentiels, les fondements de notre croyance, les vérités sur lesquelles reposent l'humilité du chrétien, son détachement et sa ferveur.

Les livres que dicta une piété brûlante sont chaque jour entre leurs mains; ils prennent plaisir à étudier la vie d'un saint qui leur offre, avec leur état et leur caractère, de secrets et consolants rapports, et les livres consacrés au développement de la sainte doctrine leur sont étrangers; et l'Évangile, qui doit être avant tout le livre des chrétiens, ne leur est connu que par quelques passages offerts aux jours de fête à leur méditation, sans que jamais, je le dis à notre confusion, sans que jamais peut-être ils aient lu même une seule fois ce livre divin, qui nous présente tout ensemble, et les leçons que tous doivent suivre, et le modèle que tous doivent imiter. Non, vous-mêmes, si vous ne donnez point à votre piété un appui plus sûr et des fondements plus solides, vous ne connaissez pas votre religion.

Mais comment s'appliquer à cette étude? Les obligations d'un emploi ne permettent point de relâche, les sollicitudes domestiques absorbent tous les moments, et la loi des bienséances vient encore dévorer le peu de loisir que laissent tant d'agitations et d'empressements.

Nous pourrions vous dire, chrétiens, que si le salut est pour vous la première affaire, votre première occupation doit être la science

d'y parvenir; qu'il vous importe sans doute de connaître les devoirs de votre place, mais qu'il vous importe avant tout de connaître ceux du chrétien; que s'il faut savoir régler sa maison, il faut d'abord apprendre à régler sa conscience; que si la société humaine a ses bienséances qu'il vous faut remplir, la société des saints à laquelle vous appartenez a ses lois aussi dont il faut vous instruire, et qu'enfin, quelque valeur que vous puissiez attacher à l'importance de vos fonctions, au succès de vos entreprises, à la considération de vos semblables, le soin de ne pas perdre votre âme doit à vos yeux, au jugement du Sauveur, avoir mille fois plus de prix : *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur?* (Matth., XVI, 26.)

Mais non, ne refusez ni à votre emploi l'application, ni à votre fortune les spéculations et les calculs, ni au monde les convenances et les égards; mais du moins accordez quelques moments à l'étude de la religion; prenez quelques moments pour elle sur votre oisiveté, sur ce sommeil et cette mollesse qui se disputent tour à tour le commencement de vos journées, sur ces délassements qui précèdent tout travail et sont accompagnés de tant de fatigues, sur ces lectures enfin où l'on vous ferait honte de repaître votre esprit de vaines chimères, si l'on n'avait à reprocher à votre cœur d'y chercher pour sa corruption un coupable aliment. Que dis-je! prenez pour l'étude de la religion quelques moments sur votre ennui : prenez quelques moments pour elle sur ces conversations que flétrit une fastidieuse uniformité et dont la médisance elle-même ne peut réveiller l'assoupissement; sur votre assiduité à ces rendez-vous publics, où le froid plaisir d'être vu ne peut racheter le dégoût qui vous y poursuit, et que trahissent également et votre silence et vos discours vagues et sans objet; sur ces longues journées enfin, où, fatigués de vos jouissances, vous retombez si tristement sur vous-mêmes, ne pouvant soutenir le poids qui vous accable et demandant vainement à tout ce qui vous entoure le secret de vous oublier et de vous fuir.

Quoi! vous ne trouvez point de temps pour étudier la religion, et vous en trouvez pour vous livrer aux excès de la table ou pour prolonger bien avant dans la nuit le scandale d'un jeu où votre santé comme votre fortune trouvent également leur ruine? Quoi! vous ne trouvez point de temps pour étudier la religion, et vous en trouvez pour assister à ces interminables spectacles dont vos discours essayent si souvent l'apologie, mais dont votre cœur, en secret, atteste si bien les dangers? vous en trouvez pour aller dans vos bals et dans vos danses oublier tant de cœurs affligés dont vos folles profusions pourraient tarir les larmes, et vous étourdir, au milieu de vos bruyantes joies, sur les gémissements que poussent sans cesse vers vous la détresse ou le malheur; que dis-je? insulter aux calamités publiques par vos



bruyants plaisirs, effacer, après tant de malheurs, dans une folle ivresse des leçons dont le souvenir devait être immortel, et vous dépouiller ainsi vous-mêmes d'une dignité que l'injustice et la fureur de vos ennemis n'avaient pu vous ravir, la dignité d'une longue et mémorable infortune.

Quoi ! dit le prophète, le luth et la harpe, les îlûtes et les tambours retentissent dans vos repas et dans vos fêtes, et vous ne voulez point étudier la loi du Seigneur, et vous rendre attentifs à son plus bel ouvrage ! *Cythara et lyra et tympanum et tibia in convivis vestris, et opus Domini non respicitis. (Isa., V, 12.)* N'en doutez pas, si la corruption et l'impiété portent de toutes parts la désolation et le ravage, si les plus honteuses passions asservissent les cœurs et les courbent sous leur humiliant empire, c'est sans doute dans l'amour effréné du plaisir, mais c'est surtout dans l'ignorance d'une loi qui ne prêche que pénitence et crucifiement, qu'il faut chercher la cause de ce déplorable esclavage : *Propterea captivus ductus est populus meus quia non habuit scientiam. (Ibid., 13.)* C'est l'oubli de la loi de Dieu qu'il faut accuser, si nous vîmes aux jours d'une éternelle douleur, l'âbîme étendre ses entrailles et se dilater sans mesure pour engloutir tout ce qu'Israël possédait de grand, d'honorable et d'illustre : *Propterea dilatavit infernus animam suam et descendunt fortes ejus. (Ibid., 14.)*

On a reconnu quelquefois peut-être de quelle importance est la science de la religion, et après de longues hésitations on a voulu consacrer enfin quelques instants à son étude ; mais l'ennui dont on s'est vu aussitôt assiégé a triomphé des résolutions les plus généreuses, et il a fallu laisser s'échapper de ses mains des livres qui ne rachètent, par aucun dédommagement, l'austérité de leur morale et la sécheresse de leurs leçons. Enfin, on est contraint d'en faire l'aveu, on n'a trouvé dans cette étude que le déplaisir et le dégoût.

Mais d'abord, parmi les habiles dans les sciences profanes, où sont ceux dont un difficile apprentissage n'a pas exercé les talents ? Que dis-je ? demandez à ce savant qui soumet les globes lumineux suspendus sur nos têtes à ses hardis calculs, quelles ronces hérissent encore pour lui chaque jour sa glorieuse mais pénible carrière ; demandez à tous ces hommes renommés, ou pour la profondeur de l'érudition, ou pour les grâces du style, ou pour la force de l'éloquence, quelles fastidieuses amertumes ils ont chaque jour à dévorer ? Mais, quoi ! demandez-vous à vous-mêmes par quelle sèche et rebutante application il vous faut payer chaque jour vos succès, même dans les arts frivoles qui amusent vos loisirs. Et cependant quel est le plus souvent le but de cette courageuse ardeur, de ce travail obstiné, de ces pénibles sacrifices ? On veut nourrir d'une vaine pâture sa curiosité, on mendie quelques applaudissements pour son orgueil, on ménage à son oisiveté, peut-

être aux dépens de l'innocence, ce qu'on nomme d'aimables délassements ; et l'on ne saurait animer son courage, surmonter quelques répugnances, pour acquérir une science qui promet, non des amusements, mais le bonheur, non des éloges, mais la gloire, non des spéculations, mais la vérité.

Encore, la science de la religion fût-elle en effet la seule dont l'étude ne dût offrir à ses disciples que la déplaisance et l'ennui, n'aurait-elle pas le droit, quand elle nous apporte d'inestimables biens, de dédaigner les précautions et les douces amorces ? Et l'affranchissement des passions, la guérison du cœur, le retour de l'innocence, ne sont-ils pas des dons assez dignes de notre estime pour nous mettre peu en peine du langage dans lequel ils nous sont offerts ? Ce captif dont un juge brise les chaînes, censure-t-il le style de la sentence qui le rend à la liberté ? ce malade s'inquiète-t-il si le breuvage dont il attend la vie lui est présenté dans une coupe d'or ou un vase d'argile ? ou bien recherche-t-il les ornements dans le fer salutaire dont il doit éprouver la bienfaisante rigueur ?

Ne pensez pas toutefois que nous soyons réduits à solliciter votre indulgence pour l'étude de la religion, ni que nous venions vous demander, en faveur de ses avantages, d'oublier l'austérité de ses dehors et l'aridité de ses préceptes. Non, Dieu qui voulait captiver, sous le joug de cette sainte étude, les esprits les plus fiers et les plus dédaigneux, n'a pas refusé d'entourer la science de la religion d'une riche parure et d'une éclatante beauté. Ouvrez les saintes Écritures, consentez à lire une fois ce livre divin, esprits superbes, qui, sur la parole d'autrui, prétendez faire honneur à votre goût de vos mépris et de vos délicatesses. Ouvrez les saintes Écritures et voyez avec quelle profusion l'Esprit-Saint y prodigue de toutes parts l'élévation des pensées, la magnificence des expressions, la richesse des images : ici, quelles naïves peintures et quel attendrissement ! là, quels sombres tableaux, et qu'elle épouvante ! ici, quelle douceur dans les invitations ! là, quelle terreur dans les menaces ! ici, quel étonnement saisira votre esprit quand l'homme de Dieu, éclairé d'une céleste lumière, vous montrera de loin les plus vastes empires s'écrasant l'un sur l'autre avec un épouventable fracas, ou qu'il vous racontera la chute du conquérant orgueilleux et les outrages que lui réservent les compagnons de sa nouvelle fortune ! là, que de pleurs il vous faudra répandre, soit qu'entouré des ruines de sa patrie, le prophète en redise les infortunes, soit que captif et assis sur les bords d'un fleuve ennemi, il suspende aux saules qui en bordent les rivages son luth qu'a rendu muet la douleur !

C'est encore trop peu, et puisque la religion a choisi de siècle en siècle dans les esprits les plus cultivés ou les génies les plus sublimes, ses interprètes et ses défenseurs ; puisque surtout elle doit à notre



France tant d'illustres athlètes, tant de fermes appuis, comment refuseriez vous de prendre ces hommes immortels pour maîtres? et comment pourriez-vous, sans peur, ne porter à leur noble école que répugnance et que dédain?

Rougiriez-vous de vous instruire de votre religion près de ces ministres de la sainte parole, que le siècle de notre gloire oppose sans crainte aux orateurs profanes les plus vantés, et qui, empruntant à la religion des beautés inconnues, armèrent l'éloquence d'une autorité divine et d'un irrésistible pouvoir? Rougiriez-vous de vous instruire de votre religion près de cet évêque à jamais chéri des cœurs tendres, dont les vertus comme le génie commandent la vénération à l'impiété même, et qui apprit à la vérité à faire entendre un langage si doux, mais si sévère, à l'oreille des enfants des rois? Rougiriez-vous de vous instruire de votre religion près de cet autre pontife, immortel ornement de l'Eglise gallicane, dont le nom a détrôné les plus illustres, qui, s'élevant, par un vol rapide, jusqu'à d'inaccessibles hauteurs, y soutient, sans s'étonner, l'éclat de la plus vive lumière, et descend pour offrir à la religion des armes contre l'erreux, et par avance, des foudres contre l'incrédulité?

Non, chrétiens, allons puiser avec ardeur la divine science dans leurs éloquentes et inimitables écrits; ou plutôt allons nous instruire près de celui que ces grands hommes ont reconnu pour leur unique maître; allons, près de Jésus, apprendre quel est enfin l'importance et le prix d'une étude, dont il est lui-même le premier précepteur; voyageurs comme les disciples d'Emmaüs, comme eux écoutons cette voix qui veut adoucir les ennuis de notre pèlerinage; comme eux nous sentirons notre cœur s'échauffer, à ces entretiens sacrés, d'un zèle brûlant et d'une ardeur divine. Consentons à être encore enfants à l'école de la sagesse incréée; que ce soit elle qui soutienne notre faiblesse, qui règle tous nos pas, qui gourmande nos passions, qui encourage nos vertus; que notre cœur chérisse ses leçons, que notre mémoire en conserve une trace profonde, que notre bouche se plaise à les redire, et qu'enfin nous suivions constamment, sous ses yeux, la route qui, seule, peut conduire au bonheur véritable.

Ainsi soit-il.

### SERMON IX.

*Pour le mardi de la troisième semaine de Carême.*

#### SUR LA MÉDISANCE.

Si peccaverit in te frater tuus, vade et corripe eum inter te et ipsum solum. (*Math.*, XVIII, 15.)

*Si votre frère a péché contre vous, allez lui représenter sa faute seul et sans témoins.*

Précautions superflues, inutiles sollicitudes d'un maître plein de commisération et de bonté! Vainement, hélas! notre divin Sauveur, pour unir ses disciples par les liens

d'un indissoluble amour, a pris soin de leur prêcher l'indulgence par les plus mémorables exemples comme par les plus touchantes leçons: le chrétien n'en trouve pas moins dans ses frères des juges inexorables qui le citent à leur tribunal, examinent sa conduite avec rigueur, et le flétrissent par des jugements que dicte trop souvent l'inconsidération ou la malignité: en un mot, sous une loi de douceur et de charité, la médisance, tant de fois l'objet des anathèmes de notre adorable législateur, exerce chaque jour au milieu de nous les plus déplorables ravages. Je ne parle pas de cette médisance qu'excite la vengeance dans un cœur ulcéré, et par laquelle il essaye de perdre celui que des torts apparents ou réels ont rendu l'objet de sa haine; mais je parle de cette médisance, fille de la légèreté et du désœuvrement, qui, indifférente souvent pour ceux qu'elle déchire, semble n'avoir d'autre but que de satisfaire le penchant malin qui la porte à s'entretenir des défaut du prochain et à révéler ses faiblesses. Or, est-il un vice plus commun parmi nous? en est-il qui excite moins de remords, qui inspire pour le salut moins d'alarmes? C'est la médisance qui est l'âme des sociétés; c'est elle qui réveille une conversation languissante, qui fournit à l'esprit le plus ordinaire de piquantes saillies, qui fait soutenir sans ennui d'interminables entretiens, et qui semble dédommager enfin du silence ou de la circonspection qu'imposent, sur des sujets plus dangereux, les lois de la réserve et de la bienséance. Sur ce point on est habile à déguiser sa malignité sous d'honorables prétextes: on sait avec adresse en dissimuler le principe, on parvient à étouffer la voix d'une conscience trop délicate, et à se ménager, au milieu des plus justes motifs de crainte, une déplorable sécurité.

Essayons de dissiper une illusion si funeste en montrant aujourd'hui:

Quelles sont les véritables causes de la médisance, premier point.

A quels dangers la médisance expose notre salut, second point.

Implorons, etc.

#### PREMIER POINT.

Il n'est point de détours que ne prenne le médisant, pour dérober aux yeux la véritable cause de la malignité, qui lui fait saisir avec tant d'avidité et répandre avec tant de complaisance des rumeurs injurieuses ou de honteuses révélations: tantôt il l'attribue à sa simplicité naturelle et à sa candeur: son cœur est sur ses lèvres, jamais il n'emprunta le voile de la dissimulation; tantôt il en fait honneur à l'élévation et à l'énergie de son caractère: il se soulève à l'aspect du vice et ne peut se taire sur ses excès. Mais ne vous laissez point surprendre à tout ce langage d'appareil, observez de près tous ces médisants, et vous verrez d'où découle ce fiel amer dont ils assaionnent tous leurs entretiens; vous découvrirez combien sont odieuses les véritables causes de la médi-



sance. Celui-ci, c'est un envieux qui se venge basement de la supériorité du prochain en flétrissant dans le secret une réputation qui le blesse; celui-là est un présomptueux qui oublie ses propres excès pour reprendre sans ménagement dans autrui d'excusables imperfections; cet autre est un hypocrite qui emprunte de perfides apparences, pour humilier plus sûrement celui dont il semble bien moins censurer les écarts que déplorer le malheur. N'allons pas plus avant, et bien que l'on pût assigner d'autres sources de la médisance, c'est assez d'en considérer les causes les plus ordinaires; je veux dire, la jalousie, la présomption, l'hypocrisie.

L'envie est aux yeux de tous un vice plein de honte et d'avilissement. L'homme en proie à cette lâche passion voudrait se la dissimuler à lui-même, parce qu'il y reconnaît tout à la fois un aveu de sa propre impuissance et d'une odieuse supériorité. Aussi, lorsqu'il se livre à la médisance, l'envieux ne néglige-t-il rien pour déguiser ses sentiments secrets? Mais il a beau s'envelopper, malgré tous ses efforts, on voit qu'il ne déchire dans son frère qu'un mérite qui l'importune, et qu'il n'essaye de le rabaisser que par dépit de ne pouvoir atteindre jusqu'à lui.

Aussi comparez l'envie et la médisance et vous jugerez qu'elles ont ensemble trop de rapport, pour que l'on méconnaisse entre elles une honteuse affinité.

L'envie est une passion obscure qui se nourrit en secret de ses fureurs; la médisance cherche les ténèbres et ne répand son venin qu'avec précaution et réserve. L'envie est une passion lâche qui redoute la présence de son ennemi et n'ose le regarder en face; la médisance ne ronge qu'en son absence celui qu'elle veut perdre; mais s'il paraît, elle se déconcerte et se renferme dans un honteux silence. L'envie sent ses yeux blessés par l'éclat du mérite, et ne se console de cette vue qu'en observant les taches les plus légères avec une maligne sollicitude; la médisance détourne ses regards des vertus solides pour exagérer et faire ressortir des défauts dignes d'indulgence. Enfin, comme l'envie, la médisance, dit Salomon, est semblable à ce reptile venimeux qui rampe dans l'obscurité, et profite de l'inadvertance du voyageur pour lui faire une blessure mortelle: *Si mordeat serpens in silentio, nihilominus habet qui occulte detrahit.* (Eccle., X, 41.)

Quoi qu'il en soit, et sans examiner plus longtemps les honteux rapports qui se rencontrent entre l'envie et la médisance, vous-même, mon cher auditeur, si vous êtes enclin à ce dernier vice, observez de bonne foi les dispositions de votre cœur et voyez avec impartialité d'où peut venir cette cruelle satisfaction que vous éprouvez à médire. Si vos traits s'adressent indifféremment au premier infortuné qui se présente, si la première victime qui s'offre à vos regards est celle que vous déchirez sans pitié, allé-

guez, j'y consens, une autre raison que l'envie pour expliquer ce barbare plaisir. Mais si votre malignité ne s'attache jamais qu'à ce seul rival que le succès a couronné ou que la gloire environne; si c'est lui que poursuivent incessamment vos satires, si c'est pour lui que vous trouvez toujours d'odieuses interprétations, ne vous abusez plus sur les vrais motifs de cet acharnement: c'est l'envie, l'envie seule qui le produit, et qui (suivant l'expression de l'Écriture) aiguise votre langue comme celle du serpent, et fait distiller à vos lèvres le poison de la médisance: *Acuerunt linguas suas sicut serpentis, venenum aspidum sub labiis eorum.* (Psal. CXXXIX, 4.) En effet, tant que votre frère était inconnu et sans nom, tant que son industrie a langué sans honneur et son mérite sans éclat, vous ne songiez point à troubler par vos discours son heureuse obscurité; et ces mêmes défauts qui vous révoltent aujourd'hui, vous-même vous saviez les couvrir autrefois du voile de l'indulgence. Mais tout a changé de face à vos yeux, quand vous avez vu la renommée arracher ses talents à l'oubli, ou la fortune payer enfin ses longs et pénibles efforts. C'est à cette époque qu'il faut remonter pour trouver la source de vos médisances. C'est depuis qu'il a obtenu cet emploi que, comme la sœur de Moïse, vous essayez de répandre des nuages sur sa réputation: *Num per solum Moysen locutus est Dominus?* (Num., XII, 2.) C'est depuis que son nom vient trop fréquemment importuner votre oreille que, comme Saül, vous décochez contre lui les traits de votre fureur: *Nisus est Saul confingere David.* (I Reg., XIX, 10.)

C'est depuis qu'après des réflexions profondes il voit accueillir par l'admiration les oracles de sa sagesse, que, comme les frères de Joseph, vous donnez au fruit de ses veilles et de ses méditations le nom de visions et de rêveries: *Ecce somniator venit.* (Gen., XXXVII, 19.) Au reste, les hommes ne s'y méprennent pas, et de quelque précaution que s'entoure le médisant, ils entrent facilement le honteux motif qui l'anime, et ne lui réservent (suivant la parole du Sage) que la haine et le mépris: *Susurratori odium et contumelia.* (Eccle., V, 17.) Juste punition dont Dieu le frappe par avance, en permettant que ses efforts, pour déprimer un mérite odieux, ne servent qu'à le rendre lui-même plus vil et plus abject, et que l'abomination des hommes, comme parle l'Écclésiastique, soit l'unique récompense de la malice de ses discours: *Abominatio hominum detractor.* (Prov., XXIV, 9.)

Cependant, il faut l'avouer, si l'envie produit souvent la médisance, ce n'est pas toujours à ce vice odieux qu'il la faut imputer. Plus d'une fois c'est la présomption qui anime le médisant et lui inspire une rigueur inexorable contre des vices dont il ne craint pas les atteintes pour son orgueilleuse vertu. Observez, en effet, avec soin ses discours et vous verrez avec quelle habileté il sait pallier et excuser dans autrui



des défauts dont sa conscience l'avertit qu'il doit rongir le premier. Mais pour les passions auxquelles il se croit inaccessible, et dont il ne s'est défendu peut-être qu'en se jetant dans l'extrémité opposée, il se plaît à les peindre des plus odieuses couleurs. S'il est doux et peut-être jusqu'à la faiblesse, il vous racontera les emportements du prochain et les scandales de son aveugle fureur. S'il est économe et peut-être jusqu'à l'avarice, il nous détaillera les folles prodigalités de ceux qu'entraînent l'amour du faste et les illusions du siècle, ou vous dira tout bas par quels honteux moyens ils fournissent à leur luxe effronté. Si, écoutant moins les conseils de la vertu que l'intérêt de son honneur et de sa renommée, il s'est dépris enfin des pièges de la volupté, malheur à ceux qu'asservissent encore des passions criminelles ! il révélera leur turpitude sans pitié, et ne craindra pas de déshonorer leur nom par un opprobre ineffaçable. Aveugle qui, méconnaissant ses propres misères, et oubliant que celui même qui se croit le plus ferme, doit se garder de la chute, se prépare une sentence impitoyable au tribunal de ce maître souverain à qui un jour il nous faudra prêter, pour être jugés à notre tour, la mesure qui nous aura servi pour juger nos semblables : *Eadem quippe mensura qua mensi fueritis remetietur vobis.* (Luc., VI, 38.)

Encore, si ces jugements et si ces discours s'appuyaient toujours sur des faits certains et incontestables, ils blesseraient sans doute la loi de l'indulgence fraternelle, mais seraient moins condamnables toutefois que des censures qui n'ont d'autre fondement qu'un prétendu discernement, et le malheureux penchant qui, selon saint Augustin, nous porte à regarder et à présenter nos soupçons comme des certitudes indubitables : *Amamus nostras suspiciones vel vocare vel existimare cognitiones.* La présomption, nous inspirant pour notre pénétration et nos lumières, une orgueilleuse admiration nous persuade que les véritables intentions ne sauraient échapper à la justesse de nos observations ; et la médisance établissant ses rapports sur la témérité de nos conjectures, ne se plaît tant à les répandre que dans l'espoir de faire partager aux autres l'opinion que nous avons conçue de notre sagacité. On se pique de ne pas se laisser abuser par de trompeuses apparences, de lire, à travers le voile dont s'enveloppe le prochain, le principe secret qui dirige sa conduite, d'interpréter avec habileté toutes ses actions, d'en montrer avec précision le véritable but ; on se pique, en un mot, de connaître les hommes. Vous connaissez les hommes, connaissance désirable, si, vous ayant appris combien leurs penchants ont de violence, elle vous inspire pour leurs faiblesses plus de compassion que de courroux ; mais connaissance funeste, si les censures et les amertumes en sont l'unique fruit. Vous connaissez les hommes : mais depuis quand cette science est-elle devenue si facile que vous pensiez avoir pu l'acquérir sans efforts,

lorsque les plus habiles ont reconnu que le cœur de l'homme était un impénétrable abîme, et que saint Paul, bien loin de juger ses frères, n'était, lui-même, à ses propres yeux, qu'une énigme inexplicable ? Vous connaissez les hommes, mais n'est-ce pas d'après vous-même que vous apprîtes à les juger ? et toute votre science ne se borne-t-elle pas à prendre dans votre propre cœur les motifs bas ou criminels que vous leur imputez ? Enfin, vous connaissez les hommes : eh ! oubliez cette déplorable connaissance, puisqu'elle produit pour vous et pour les autres des fruits si dangereux ; qu'elle entretient au fond de votre cœur ce fiel plein d'amertume qui le ronge, et qu'elle vous porte à répandre au dehors vos doutes pleins de malignité, et à semer parmi vos frères les dissensions et les scandales. Enfin, vous connaissez les hommes : écoutez la réponse de saint Grégoire : Le chrétien, dit ce saint docteur, doit chercher, non sa propre gloire, mais la vie de ceux qui l'écoutent : *Non gloriam suam, sed auditorum vitam* ; et s'il comprend qu'il ne peut atteindre ce but, il doit renfermer sa science dans un silence prudent : *Tacendo abscondat scientiam suam.* Gardez donc une juste réserve, vous dont la science se réduit à des défiances et à des soupçons, et qui, loin d'espérer que vos frères, trouveront la vie dans vos discours, ne pouvez vous attendre qu'à leur donner la mort ; la mort à celui qui en est l'objet, puisque vous lui ravissez un bien plus précieux que la vie : la mort à celui qui vous écoute, puisqu'il perd son âme en partageant le plaisir criminel que vous goûtez à médire. Mais la médisance n'est jamais plus digne d'horreur que lorsque, empruntant le masque de la vertu, elle s'entretient des défauts d'autrui sous le spécieux prétexte de les réformer ou d'en gémir ; c'est surtout dans cette dissimulation hypocrite que le médisant trouve un plein contentement, et qu'il se repaît à loisir de la contemplation de son propre mérite, et de la satisfaction qu'il éprouve à tout humilier autour de lui ; non-seulement il goûte sans remords ces coupables douceurs, mais il s'accuserait de lâcheté s'il consentait à garder le silence ; il prétend qu'il est de son devoir de poursuivre courageusement le vice, et d'en relever les excès sans pitié. Vous diriez qu'il a été établi le réformateur de ses semblables, et que c'est à lui que Dieu a confié les intérêts de sa gloire. Aveugle, qui ne comprend pas qu'il ne censure si vivement les erreurs de son frère, que pour lui faire perdre dans l'estime des hommes une place dont il prétend s'emparer, et que la douceur qu'il trouve à critiquer ses défauts, doit bien moins sa naissance à son zèle, qu'à la comparaison secrète qu'il établit entre les faiblesses d'autrui et sa prétendue supériorité. Eh quoi ! demande Job, Dieu a-t-il besoin, pour soutenir ses droits, de toutes vos illusions et de tous vos détours ? *Numquid Deus vestro indiget mendacio, ut pro illo loquamini dolos ?* (Job. XIII, 7.) Vous a-t-il chargé



de le représenter ici-bas, et d'y tenir pour lui la balance? *Nunquid faciem ejus accipitis, et pro Deo judicare nitimini?* (Job, XIII, 8.) Si les écarts de votre frère vous affligent, si vous le voyez avec douleur courir à sa perte éternelle, essayez, s'il est en votre pouvoir, de le faire rentrer dans le sentier de la justice, empruntez tour à tour le langage du zèle, et celui d'une tendre affection; rappelez-lui les jours de sa vertu, faites-le rougir à la vue de son avilissement, parlez-lui des supplices qu'un Dieu prépare à son ingratitude, et de l'opprobre que les hommes eux-mêmes réservent à ses excès. Mais s'il est sourd à vos prières, insensible à vos exhortations, ne confiez qu'au Seigneur votre affliction profonde, ne parlez qu'au Seigneur de celui dont les égarements font couler vos pleurs, et n'ajoutez pas au scandale de ses désordres, le scandale d'un zèle emporté et plein d'amertume.

Cependant, dit saint Bernard, s'il en est qui dévoilent sans précaution la honte de leurs frères, il en est d'autres qui savent déguiser la malice de leur cœur sous le vernis de la charité même : vous les voyez, continue ce Père, commencer par pousser de profonds soupirs; ce n'est qu'avec un visage affligé, une voix plaintive, après mille et mille détours, qu'ils se décident enfin à laisser échapper leur secret; d'autant plus dignes de croyance qu'ils paraissent ne donner leurs aveux qu'à la force de la vérité et compatir les premiers au malheur de celui dont ils découvrent l'ignominie. J'en éprouve, dit l'un, une véritable douleur, car je l'aime sincèrement; mais, malgré tous mes efforts, jamais je n'ai pu le résoudre à briser ces chaînes honteuses: *Doleo vehementer*. Depuis longtemps j'avais remarqué sa faiblesse, dit un second, j'en gémissais dans le silence, et s'il n'eût tenu qu'à moi, nul autre n'aurait connu ce déplorable mystère: *Revera ita est*. Il a, d'ailleurs, dira un troisième, des qualités précieuses; mais voici le point, pour ne pas dissimuler, sur lequel ses amis les plus tendres le jugent inexcusable: *Excusari minime potest*. Et c'est ainsi que le médisant insinue son venin avec d'autant plus de succès qu'il inspire moins de défiance: c'est ainsi qu'il contente la perversité de son cœur, et se pare tout à la fois du double mérite de haïr le vice et d'aimer le coupable. Détestable hypocrisie! plus criminelle mille fois que la corruption de leur cœur: car celle-ci du moins n'est funeste qu'à l'hypocrite, et peut même porter au bien ceux qui n'en connaissent pas le principe honteux; mais l'hypocrisie de la médisance répand au loin autour d'elle une contagion funeste qui dessèche tous les cœurs et flétrit la plus belle comme la plus douce des vertus.

Mais afin de concevoir pour la médisance une horreur plus vive, voyons à quels dangers elle expose le salut.

## DEUXIÈME POINT.

N'accuserons-nous point l'Apôtre d'une excessive rigueur, quand nous le voyons dans un même arrêt, placer la médisance à côté de l'adultère, de l'idolâtrie et des vices les plus odieux, et lui interdire tout espoir de salut, comme aux forfaits les plus révoltants. *Ne vous abusez point, dit-il, ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les voleurs, ni les médisants n'entreront dans le royaume des cieux*: « *Nolite errare: nec fornicarii, nec idolis servientes, nec adulteri, nec fures, nec maledici, regnum Dei possidebunt.* » (I Cor., VI, 10.) Non, chrétiens; car sans approfondir ici toute la malice de la médisance, et sans examiner si, comme les crimes les plus abhorrés, la médisance ne suppose point la haine du prochain et le mépris de Dieu, pour reconnaître la justice de cette sentence, il nous suffit de comprendre quels dangers doit préparer à notre salut un péché que l'on commet sans remords, que l'on accuse sans bon propos, qu'on ne répare presque jamais.

Dieu, par intérêt pour sa gloire, a placé au fond de notre cœur un ministre inflexible de sa justice, un vengeur inexorable de ses droits: c'est le remords. Vainement le coupable essaye d'étourdir son oreille par le fracas et le tumulte du siècle, il faut qu'il consente à entendre retentir au dedans de lui-même cette voix formidable, au milieu même de son agitation et de ses bruyants plaisirs. Vainement il voudrait échapper à ces foudroyants reproches, à ces déchirements cruels, il n'est point de fuite si précipitée que n'atteigne la poursuite de cet infatigable ennemi. Cependant nos préjugés et surtout nos rechutes peuvent, par degrés insensibles, conduire le remords à l'assoupissement, et obtenir enfin de lui le silence, et c'est à la médisance surtout qu'il est donné d'offrir le scandale de ce déplorable succès.

En effet, vous verrez peut-être des hommes, entraînés par les plus coupables penchants, tourner quelquefois leurs regards vers la vertu, et lui rendre hommage par leur repentir. Vous verrez des voluptueux rougir de leur avilissement, des hommes emportés condamner leurs violences, des hommes peut-être depuis longtemps enfoncés dans le crime, et toutefois accessibles encore à de salutaires regrets. Mais montrez-nous un médisant qui déplore son inclination funeste, qui s'afflige des blessures que fit à son frère la dent cruelle de sa malignité, qui pense à désarmer la colère céleste par ses pleurs, qui craigne enfin, quand il a été lui-même si rigoureux, de ne point trouver d'indulgence. Non, son indigne capacité pour découvrir les vices, et son habileté pour en faire ressortir la honte, son avidité pour recueillir les calomnies, et son empressement à les répandre, et toutefois, si on le contredit, l'abandon soudain des assertions les plus odieuses,



et l'oubli des plus injurieuses imputations ; en un mot, le naturel, et, pour parler ainsi, la simplicité de sa malice, tout montre qu'il est parvenu à cet endurcissement fatal qui le rend inaccessible à la confusion et au remords. Ses médisances ne lui coûtent pas un regret, et ne sont pour lui qu'un langage journalier et sans conséquence ; son cœur, ainsi qu'un vase rempli d'une liqueur funeste, laisse les discours malins couler de ses lèvres sans scrupule comme sans précaution : tantôt c'est une rumeur incertaine que le médisant transforme sans examen en un fait incontestable, pour répandre sur la vertu la plus pure des doutes et des soupçons ; tantôt c'est un seul mot, naïf au premier aspect, qu'on dirait plein d'innocence, mais qui va préparer la ruine d'une haute fortune, ou imprimer la honte sur une éclatante réputation. Que dis-je ! comment serait-il averti de sa faute par le remords ? Souvent c'est même sans élever la voix qu'il a le secret de médire. S'il faut encourager de caustiques bons mots, la médisance sera dans son sourire ; s'il faut appuyer des défiances outrageantes, la médisance sera dans son regard ; s'il faut laisser à la satire un libre cours, la médisance sera dans l'indifférence et l'immobilité de ses traits.

Mais comment ne trembleriez-vous pas pour votre salut, quand vous voyez que votre cœur est arrivé à suivre sans remords un penchant que condamnent également l'esprit de l'Évangile, l'intérêt de la religion, la voix de l'humanité. L'esprit de l'Évangile : quelle est la loi que Jésus-Christ est venu porter à la terre, sinon une loi de charité ? de quel précepte a retenti plus souvent son école, que du précepte de la charité ? à quel signe prétend-il qu'on nous reconnaisse pour ses disciples, si ce n'est à la charité ? Quoi ! celui qui ne montre que commisération pour les faibles, que tendresse pour les pécheurs, ne renversera pas votre inexorable tribunal ? Quoi ! celui qui vous commande de faire du bien à vos ennemis souffrira-t-il que, sans pitié, vous poursuiviez un homme contre lequel vous ne pouvez pas même alléguer l'horrible excuse de la haine ? Ou déchirez l'Évangile, ou tremblez en y lisant à chaque page la condamnation de votre impitoyable médisance.

L'honneur de la religion : car si les impies affectant d'oublier quels principes de douceur et d'amour mutuel la religion donne à ses enfants, et quelles pacifiques maximes elle fait sans cesse descendre de la chaire évangélique, osent insolemment lui imputer un esprit d'aigreur et de discorde, où trouvent leur prétexte ces indignes calomnies, sinon dans votre conduite, vous que l'on voit peut-être allier une apparente fidélité pour l'Évangile avec la transgression publique d'une loi qui sert de fondement à sa céleste morale ?

Enfin, la voix de l'humanité : ménagez votre frère, souvenez-vous du limon dont il fut pétri, et accordez à l'humaine fragilité

quelque pitié et quelque indulgence. Hélas ! tandis que ses faiblesses sont l'objet de vos censures, de vos risées et de vos mépris, qui sait si, le premier, il ne s'accuse pas avec plus de rigueur encore ? qui sait si, pénétré de confusion et de repentir, il ne conjure pas son Dieu chaque jour de briser de coupables liens ; si, par de fervents soupirs, il ne sollicite pas son pardon ? Ses pleurs l'ont obtenu peut-être ; faut-il qu'il ne trouve que vous d'inexorable, et que vous soyez le seul que sa douleur ne peut fléchir !

Le médisant a commis son péché sans remords, trop souvent il l'accuse sans bon propos : quand la religion ne dirait pas à ceux qui veulent trouver grâce auprès de sa divine miséricorde, qu'ils feraient en vain l'aveu de leur égarement, s'ils ne prenaient aussi le généreux engagement de fuir avec horreur le crime dont ils sollicitent le pardon, et d'abandonner sans retour le sentier de leurs habitudes, la raison (si l'on veut écouter sa voix) suffit seule pour nous l'apprendre. Car puisque Dieu lit nos pensées les plus secrètes, et que, suivant l'expression des saints livres, les sentiments et même les inclinations de notre cœur sont autant de cris qui vont frapper son oreille : *Præparationem cordis audivit auris tua* (Psal. X, 17) ; qu'est-ce, aux yeux de la raison, qu'un pécheur qui reconnaît aux pieds de Dieu ses désordres sans former le dessein d'en interrompre le cours ? C'est un homme dont la bouche a son langage, mais dont devant Dieu le cœur a aussi le sien. C'est un fils dénaturé dont la bouche dit à son père : Il est vrai, j'ai outragé votre amour ; mais dont le cœur lui dit tout bas à son tour : Je ne renonce pas à l'outrager encore. C'est un sujet audacieux dont la bouche dit à son roi : Il est vrai, j'ai levé contre vous l'étendard de la rébellion ; mais dont le cœur lui dit tout bas à son tour : Peut-être le moment viendra de le déployer de nouveau. Qu'attendre, pour le salut, de cette contradiction révoltante et de cet insultant mépris ?

Toutefois, telles sont les dispositions criminelles que présente trop souvent au tribunal de la réconciliation, le chrétien enclin à la médisance ; car souffrez aujourd'hui que je vous le demande, vous qu'asservit ce déplorable penchant, et permettez des détails que justifie tout à la fois l'intérêt de votre âme et l'autorité de notre ministère. Votre médisance fut elle jamais pour vous l'objet d'un examen sérieux et d'une courageuse détermination ? Quand il faut sonder votre conscience et préparer l'aveu de vos fragilités, ne comptez-vous pas la médisance au rang de vos faiblesses journalières ? et ne vous attendez-vous pas, par avance, à la voir trouver sa place dans cette formule d'accusation que son uniformité vous a rendue familière, et que laissent échapper votre distraction et votre indifférence, sans désir d'amendement, comme sans honte et sans douleur ? J'ai mal parlé du prochain, dites-vous, mais si vous reconnaissez que



lorsqu'il s'agit du prochain vos paroles sont toujours prêtes à fondre comme un torrent, et qu'une fois entraîné par une facilité déplorable vous ne connaissez plus dans vos discours ni réserve ni ménagement; promettez-vous de mettre sur vos lèvres une garde de circonspection, et de contraindre votre langue à faire, à tout prix, l'apprentissage du silence? J'ai mal parlé du prochain: mais si votre conscience vous nomme en secret la passion qui vous aigrit contre lui et vous enflamme; si elle vous dit que votre frère serait innocent à vos yeux, s'il pouvait devenir moins éclatant ou moins célèbre, promettez-vous d'arracher sans délai, du fond de votre âme, le honteux principe de votre acharnement? Enfin, j'ai mal parlé du prochain: mais si vous savez quels sont les lieux où votre charité doit faire inévitablement naufrage; si une funeste expérience vous apprend que l'on n'y connaît d'autre délassement que de déchirer son frère sans pitié, d'autre sujet de triomphe que son opprobre, et d'allégresse que ses pleurs; promettez-vous de fuir ces dangereux écueils, de préférer, s'il le faut, à cette fatale dissipation, la solitude la plus profonde, et, puisqu'il en coûte le salut, de ne plus acheter, pour votre oisiveté, de si chers passe-temps?

Et ne dites pas que vos médisances sont légères, et qu'au jugement de la religion même l'accusation imparfaite des défauts échappés à la faiblesse, ne met pas le salut en péril. Car qui vous donne la confiance de vous établir juge en votre propre cause? Non, ce n'est pas vous qu'il faudra seul entendre; votre orgueil, vos préjugés, votre malice peut-être fourniraient contre vos décisions de trop justes soupçons de partialité: interrogez plutôt ceux que déchirèrent tant de fois vos discours, interrogez sur vos médisances ceux qui tant de fois se sont vus contraints d'en apprécier la valeur; demandez à cet homme dont vos railleries ruinent le crédit ou ébranlent l'autorité; à celui-ci dont vos sarcasmes découragent la ferveur; à celui-là dont grâce à vos soins l'origine n'est plus un mystère; à ces époux que vous avez désunis; à cette famille dont vous avez révélé le déshonneur, demandez leur quel payement un Dieu juste doit à vos médisances, et ce que doit espérer pour son salut éternel, celui qui leur fit de si profondes blessures, et les menace encore chaque jour de leur porter de nouveaux coups.

Enfin, ce qui doit inspirer pour le salut du médisant plus d'alarmes, c'est que le péché de médisance ne se répare presque jamais. Il est vrai, de grands pécheurs offrent souvent à la religion le consolant spectacle des sacrifices les plus généreux et des plus éclatantes réparations. elle voit des hommes sensuels longtemps esclaves de leurs passions et livrés à la corruption du siècle, se montrer enfin touchés de la beauté de la vertu, et réparer par une vie irréprochable le scandale de leurs débordements; elle voit des hommes dont les mains furent

pleines de rapines et dont l'opulence brava longtemps les cris de la veuve et de l'orphelin, ouvrir soudainement leur cœur aux doux sentiments de la charité chrétienne et réparer leurs injustices, en préparant des secours à l'indigence et des retraites au malheur. La religion voit enfin quelquefois des hommes dont l'audace impie avait outragé ses engagements et dédaigné ses menaces, soumettre à d'humbles désaveux leur incrédulité, employer au soutien de la foi une plume qui trop longtemps avait été pour elle un instrument de dommage, et joindre à la gloire de leurs talents la gloire d'un noble repentir. Mais qui voit jamais le médisant présenter à la religion un gage pareil de ses regrets, et à ceux que déchirent ses discours de consolants et justes dédommagements? Le médisant ne veut pas, souvent il ne peut pas réparer sa médisance.

Obtiendrez-vous jamais du médisant que son orgueil s'abaisse à démentir par la confession ingénue de sa témérité et de son inconsideration, son langage dédaigneux, ses soupçons outrageants, ses humiliantes qualifications? Obtiendrez-vous qu'il affronte l'étonnement et la souris des nombreux témoins de ses satiriques déclamations, en venant exalter aujourd'hui par de pompeux éloges, celui qu'il rabaisait hier par de si cruels mépris, et compensant les railleries qu'il prodiguait à d'excusables travers par le tribut d'une estime tardive pour de solides vertus? Obtiendrez-vous qu'il renonce à l'indigne célébrité que lui assurait son humeur enjouée, ses traits malins, ses piquantes saillies? A peine il se montrait que la joie se peignait sur tous les fronts, ses heureux bons mots volaient de bouche en bouche, et sous sa main la plus noire satire s'embellissait des couleurs d'une aimable gaieté. Faudra-t-il que devant tous ces noms qu'épargna si peu sa malice, il se condamne désormais au silence, ou qu'il aille jusqu'à flétrir lui-même sa renommée par l'humiliation d'une honteuse palinodie? Non, sans un coup éclatant de la grâce, rien ne soumettra les médisants, rien ne pourra réduire ces cœurs superbes, ni triompher de leurs répugnances, et ces mêmes hommes que vous voyez rabaisser leur frère à plaisir, et par la malice de leurs discours lui ravir sans pitié son repos, son honneur, sa fortune peut-être, croiront tout perdu si, pour réparer leurs médisances, il leur faut sacrifier les délicatesses de leur vanité, et les réserves de leur orgueil.

Mais, hélas! de quoi servirait trop souvent le désir d'une si juste réparation? la médisance a des flèches semblables à celles que des peuples barbares trempent dans un poison subtil; vous arrachez le trait, le venin circule toujours, et étend de toutes parts ses funestes ravages. Voyez cette vertu modeste qui vivait solitaire, à l'abri de tout injurieux soupçon: un léger nuage est venu l'obscurcir, la médisance en a profité pour la ternir de son souffle; son éclat est perdu sans retour. Voyez ce puissant du siècle



qu'entouraient, comme d'un rempart, le crédit et les honneurs : il fut imprudent une fois, la médisance parvint à l'atteindre, la faveur et les dignités ne le sauveront pas de la disgrâce ni peut-être du déshonneur. Des mœurs antiques, une probité sans reproche avaient élevé cette maison au faite de l'opulence : l'austère rigueur de ses principes s'est un moment démentie ; il suffit, la médisance s'attache à ses fondements, il faut que sa fortune s'écroule. Que le médisant pleure, qu'il touche le cœur de Dieu par les cris de son repentir, il faudra toujours qu'il emporte au tombeau l'affreuse certitude d'avoir préparé à son frère des maux irréparables et d'incurables douleurs.

Au sein de la religion, une sainte association avait paru tout éclatante de vertus et de talents. Les maîtres de la terre prêtaient l'oreille à ses leçons, le pauvre et l'artisan accouraient pour l'entendre ; elle était le guide le plus sûr de la jeunesse ; elle traversait les mers pour conquérir des enfants à l'Eglise et des amis à la patrie ; elle réalisait chez des peuples barbares les vaines fables de l'âge d'or. Qui pouvait concevoir pour elle des alarmes ? qui pouvait présager sa chute ? La médisance y surprend quelques hommes faibles ou inconsiderés ; elle se charge aussitôt de servir à la calomnie de guide et d'avant-coureur : bientôt, réunissant l'une et l'autre, leur malice et leurs efforts, elles attaquent de concert ce majestueux édifice, l'ébranlent longtemps par leurs coups redoublés, et entraînent enfin sa ruine. Hélas ! de quoi servirent les supplications de l'Eglise gallicane, sa consternation et ses pleurs ? de quoi servit l'auguste douleur de cet héritier du trône à jamais révérend, qui emporta dans la tombe tant d'espérances, mais nous laissa toutefois des biens si doux ? il fallut succomber en abandonnant au ciel le soin de justifier l'innocence, et peut-être un jour de la rétablir dans ses droits.

Triomphez, hommes inappliqués et vains ! triomphez de cette chute lamentable, n'êtes après un demi-siècle d'expériences et d'amères leçons ; mais tandis que pour en réparer les effets désastreux, vous essayez à loisir de vos systèmes et de vos théories, laissez-nous déplorer les biens réels que nous avons perdus, et gémir sur la plus funeste victoire qu'ait jamais préparée à la calomnie, l'acharnement et la noirceur de la médisance.

Fuyons donc, chrétiens, un vice dont les causes sont si honteuses et les effets si pernicieux : puisque c'est à la charité qu'on doit nous reconnaître pour les disciples de Jésus-Christ, montrons par notre conduite que nous pouvons sans rougir porter un nom si glorieux. Ne parlons du prochain que pour exalter ses vertus ou pour le défendre contre ceux qui voudraient l'attaquer ; et si quelquefois nous étions tentés de parler des fautes d'autrui, pensons à nos défauts, pensons à nos misères, et puisque l'orgueil est la principale cause de la médisance,

soyons humbles, afin que notre humilité et notre indulgence pour nos frères nous fassent obtenir du Seigneur un jugement favorable.

Adoucissons par l'indulgence mutuelle les maux inséparables de la vie, et n'aigrissons point nos douleurs par d'injustes reproches et d'odieuses récriminations. Appelés aux mêmes espérances et placés ensemble dans cette barque mystérieuse que Jésus-Christ a lancée sur la mer périlleuse du monde, nous entendons autour de nous sans cesse mugir les flots et sans cesse gronder les orages. Navigateurs imprudents, n'aggravons pas nos périls par nos dissensions intestines, mais unis par une étroite charité, prêtons-nous un mutuel appui pour éviter les écueils et braver les tempêtes, et méritons d'arriver ensemble au port du salut éternel. Ainsi soit-il.

## SERMON X.

*Pour le jeudi de la troisième semaine de Carême.*

### SUR L'HUMILITÉ

Increpans non sinebat ea loqui, quia sciebant ipsam esse Christum : facta autem die, egressus ibat in desertum. (*Luc.*, IV, 41.)

*Il leur défendait de dire qu'ils savaient qu'il fut le Christ, et dès qu'il fut jour il sortit et se retira dans un lieu désert.*

Sans doute, il faudra qu'il consente bientôt à sortir de cette obscurité qui lui est si chère, et l'éclat de ses innombrables prodiges perçant le voile dont il aime tant à se couvrir, trahira dans peu sa grandeur et le secret de son incomparable puissance. Si le pharisien superbe et le scribe endurci s'obstinent à fermer leur cœur au charme de ses leçons et à l'attrait de ses vertus, plus puissant et plus doux encore, il faudra bien qu'il les force à reconnaître le Fils de Dieu dans l'arbitre souverain de l'univers, et qu'il leur montre enfin dans les aveugles qu'il éclaire, dans les boiteux qu'il redresse et dans les morts qu'il ressuscite, des témoins irrécusables de la mission qu'il tient de son Père et de sa céleste origine. Mais aujourd'hui qu'il descend de cette montagne sur laquelle ont retenti des préceptes si inconnus avant lui, aujourd'hui qu'il vient de donner pour fondement au bonheur véritable l'abnégation, le mépris de soi-même et la fuite des honneurs, il ne peut consentir à se voir sitôt poursuivi par l'admiration et les éloges ; et si la commisération pour le malheur arrache d'innombrables prodiges à sa bonté, il veut du moins écarter les applaudissements et échapper à sa gloire ; ou plutôt il voulait guérir dans notre cœur une maladie plus funeste mille fois que celle qui appelle l'exercice de sa puissance : il voulait guérir notre orgueil et nous apprendre enfin, que vainement nous prétendrions nous honorer du nom de ses disciples, si nous méconnaissions une vertu dont il nous a donné tant de fois l'exemple et la leçon. Loin de rechercher les regards des



hommes, le disciple de l'Evangile les redoute et les fuit ; loin de s'exposer au grand jour, il ne se plaît que sous l'abri d'une obscurité modeste ; loin d'appeler les applaudissements, au premier pressentiment de la louange, il sent son cœur qui se trouble et son front qui rougit ; en un mot, il ne trouve, pour sa piété, d'appui solide et de vraie sauvegarde que dans l'humilité.

Mais cette vertu dont le nom seul inspire tant d'effroi aux superbes enfants du siècle, voit trop souvent les enfants mêmes de la foi la dédaigner ou la proscrire, et trop souvent la piété la plus fervente et la plus généreuse, quand il s'agit de pratiquer l'humilité, ne retrouve plus ses résolutions et rappelle en vain son courage. L'humilité ne règle plus les sentiments et les discours du disciple de l'Evangile ; la vierge chrétienne ne fait plus de l'humilité son plus bel ornement ; la piété opulente l'éloigne de ses palais, et les retraites elles-mêmes de la pénitence et de la mortification ne lui offrent pas toujours un sûr asile. Essayons de la faire rentrer aujourd'hui dans ses droits ; mais, renonçant à guérir l'orgueilleux aveuglement des mondains, osons adresser nos conseils aux enfants même de la lumière, et ne craignons pas de les mettre en garde contre une des plus funestes et peut-être des plus communes illusions.

Dans ce dessein, considérons que la piété véritable ne saurait exister sans l'humilité premier point.

Sur quels motifs une piété véritable fonde son humilité, second point.

Implorons, etc.

#### PREMIER POINT.

Que l'humilité soit comme une étrangère pour les enfants du siècle, et qu'ils la bannissent loin de leur opulence, de leur faste et de leurs honneurs : c'est une destinée qui n'a pas de quoi surprendre, quand on a appris de l'apôtre saint Jean quel empire tyrannique l'orgueil exerce sur le monde ; mais que l'on voie quelquefois la piété elle-même refuser de reconnaître cette fiile du ciel, craindre d'entendre ses leçons, et prétendre se soutenir sans son appui : voilà, chrétiens, un désordre qui confond toutes les pensées, une illusion que peuvent seules expliquer la corruption de l'homme et sa profonde ignorance. La piété et l'humilité sont unies sous la loi de grâce par des nœuds indissolubles, en sorte que là où vous ne trouvez point l'humilité, là vous pouvez assurer que la piété est inconnue ; ou si l'on veut encore lui donner ce nom, ce ne sera qu'une piété aveugle, une piété stérile, enfin une piété scandaleuse.

L'effet inévitable des passions est de troubler l'esprit de l'homme, et de dérober à ses regards la lumière qui doit éclairer et conduire ses pas. Les passions, peu contentes de courber leurs esclaves sous de pesantes chaînes, les plongent encore dans de profondes ténèbres, où le jour de la vérité ne se laisse qu'à peine entrevoir. L'ambitieux,

l'avare, l'impudique, sont autant de captifs aveugles qui cherchent en tâtonnant la véritable route, et ne rencontrent à chaque pas que chutes et que précipices ; mais l'aveuglement n'est jamais plus dangereux, ni la nuit jamais plus sombre, que lorsque, profitant du silence des autres passions, et se glissant sous des dehors sacrés, l'orgueil parvient à contracter, avec la piété elle-même, une monstrueuse alliance. Ah ! c'est alors que l'ennemi du salut voit assurer notre défaite et son triomphe ; c'est alors que le flambeau même destiné à nous diriger, devient entre ses mains un guide infidèle qui nous conduit plus sûrement à une perte inévitable : *Si lumen quod in te est tenebræ sunt, ipsæ tenebræ quantæ erunt?* (Luc., XI, 35.)

En effet, quel plus profond aveuglement que celui d'un chrétien, qui essaye d'accorder la piété avec l'oubli d'une vertu qui en est manifestement le seul appui solide ? qui s'appelle disciple de l'Evangile, et ignore que l'abnégation et le mépris de soi-même forment le caractère distinctif des enfants de la loi nouvelle ? qui fait gloire d'avoir Jésus-Christ pour maître, mais qui, s'il s'agit d'abjection et d'abaissement, ne veut plus entendre ses leçons ? Je le sais, chrétiens, il faut s'interdire une excessive rigueur : si la piété, pour être fragile quelquefois, était toujours un aveuglement, qui pourrait éviter ce reproche ? pour être pieux est-on invulnérable ? S'il faut s'attendre à soutenir des combats, il faut s'attendre aussi à pleurer sur des défaites : l'âme la plus intrépide peut céder quelquefois à de lâches terreurs ; le détachement le plus généreux peut être séduit quelquefois par les prestiges du siècle ; les penchants et les résolutions d'un cœur vertueux ne suffisent pas toujours pour en soutenir la constance. Hélas ! qu'est-ce trop souvent que la vie du chrétien ? qu'un triste enchaînement de craintes à l'aspect du danger, et de gémissements au souvenir de la faiblesse ; mais du moins celui que la tentation entraîne soudainement, ne prétend pas concilier la fidélité avec la désobéissance, le désordre avec la ferveur : c'est un sommeil auquel il s'est laissé surprendre, mais bientôt la foi le réveille, et il court obtenir son pardon par ses larmes et son repentir. Mais le chrétien qui, dans sa conduite de tous les jours, oublie les lois de l'humilité, et se pique toutefois d'une piété véritable, a fait taire depuis longtemps les cris d'une conscience trop délicate, a accoutumé son cœur à ne plus s'effrayer de l'opposition révoltante qu'offrent ses sentiments hautains et les humbles maximes de l'école chrétienne, et s'est établi dans l'explicitable détermination de suivre le chemin que trace la piété, et de délaisser cependant sa compagnie la plus chère et la plus inséparable.

Cette contradiction vous étonne, vous que ce discours regarde, et quoique votre zèle observe, et peut-être avec trop de rigueur, et déplore, peut-être avec trop d'amertume, les misères de l'homme, ses égare-



ments et ses travers, vous ne croyez qu'avec peine à un si étrange aveuglement ; mais d'abord, cette surprise elle-même a de quoi vous donner à vous-même des sollicitudes et des défiances : car si la peinture d'une illusion, hélas ! trop commune ; vous jette dans l'étonnement, ne serait-ce pas parce que vous avez négligé d'observer vos mouvements secrets ? Et n'est-ce pas pour n'être jamais rentré dans votre cœur, que vous vous méconnaîsez dans un tableau auquel vous auriez pu servir peut-être de modèle ? Rentrez-y en ce jour, et voyez si vous ne seriez pas vous-même du nombre de ces chrétiens aveugles qui, par je ne sais quel pacte secret conclu avec la piété elle-même, voudraient, pour prix de quelques observances extérieures, se voir affranchis des sacrifices réels qu'impose l'humilité.

Vous faites profession de craindre Dieu, de l'honorer, de lui offrir plusieurs fois dans le jour de ferventes prières ; vous êtes pieux, je le crois : votre assiduité dans nos temples, votre recueillement et vos anéantissements profonds ne permettent sur votre piété aucune incertitude. Mais vous, pouvez-vous le croire, si, au lieu de l'humilité dont cet abaissement extérieur devrait être le gage, vous ne voyez jamais au fond de votre cœur que la satisfaction de votre mérite personnel, la confiance dans vos forces, et l'oubli habituel de votre néant et de votre dépendance ? C'est peu pour vous de purifier votre âme aux approches des grandes solennités, il faut à la délicatesse de votre conscience des conseils plus suivis, des exhortations plus fréquentes ; vous êtes pieux, je le crois : votre empressement autour de la piscine salutaire, votre sollicitude pour y laver jusqu'aux taches les plus légères, semblent de votre piété des garants irrécusables ; mais vous, pouvez-vous le croire, quand, au lieu de l'humilité, fruit naturel de tant d'aveux peut-être si pleins de bonté, vous vous retrouvez toujours sans charité pour l'égarement, sans commisération pour la faiblesse, sans indulgence pour le repentir ? Disciple d'un Dieu anéanti, vous fuyez la gloire, vous fermez l'oreille aux applaudissements, vous craignez les éloges ; vous êtes pieux, je le crois : le désir d'être oublié convient à une piété solide ; mais vous, pouvez-vous le croire, quand, au lieu de l'humilité qui devrait être le motif de cette apparente modestie, vous ne lui découvrez d'autre principe réel qu'un insupportable dédain pour l'estime de vos semblables et la conviction d'une supériorité qui n'a pas besoin d'encouragements. Non, non, une piété éclairée ne saurait souffrir entre votre conduite et votre foi ce pitoyable contraste ; tant que vous prétendez être pieux et n'être pas humble, votre ferveur ne sera qu'illusion, et votre piété que folie. Comme les disciples autrefois, vous vous livrez à un travail infructueux durant une nuit prodigieuse : *Per totam noctem laborantes nihil cepimus.* (*Luc.*, V, 5.) Et cette piété sur laquelle votre présomption se fonde, ne sera qu'une

piété vaine et stérile, qui verra tromper, par de cruels mécomptes, vos espérances et vos efforts.

De même qu'un champ serait vainement exercé par un travail assidu, si le cultivateur ne prenait soin de répandre sur sa surface et de mêler à sa substance un aliment favorable à sa fécondité, et qui, bien qu'il ne paraisse que le mépris de la nature et comme son rebut, échauffe toutefois la terre et en fortifie la vigueur : ainsi la piété se consume en vains efforts sans produire jamais des fruits durables de salut, à moins que l'humilité, cette vertu obscure et si souvent dédaignée, ne s'unisse à toutes ses œuvres pour les animer et leur donner la vie par sa secrète et puissante influence. En effet, c'est sur l'homme petit à ses propres yeux, que Dieu abaisse des regards de bonté, et qu'il verse sans mesure ses grâces et ses consolations ; mais pour celui qui s'enfle de ses fausses vertus, Dieu ferme inexorablement ses trésors. Dieu qui est vérité, abhorre le mensonge : il doit donc s'éloigner de celui qui, dans sa présomption, s'obstine à contredire le cri de sa conscience, et à mentir au Saint-Esprit en donnant le nom de lumière à ses ténèbres, de puissance à sa faiblesse, de richesse à sa pauvreté : *Dicis quod dives sum et nescis quia tu es miser.* (*Apoc.*, III, 17.)

Aussi, ne vous livrez-plus à votre étonnement et à vos plaintes éternelles, sur vos sécheresses dans le service du Seigneur, et sur le délaissement où vous prétendez que Dieu vous laisse languir ; et n'exigez pas que l'on vous parle le langage des spirituels et des parfaits, pour vous expliquer comment votre âme n'est plus que comme une terre desséchée et sans eau, ni comment vous est refusée la manne des célestes consolations. Laissez de tels gémissements à ces âmes humbles et fidèles, que Dieu livre à la désolation pour purifier leur amour, et qu'il éprouve par une aridité passagère pour fortifier leur constance. Mais vous, ne cherchez point si haut les causes de l'indigence de votre âme : c'est parce que vous n'êtes pas humble que les ténèbres obscurcissent votre intelligence, que votre cœur est sans goût pour les choses de Dieu, que votre âme enfin est plongée dans une incurable langueur ; et pour le dire plus simplement et sans détour, c'est parce que vous n'êtes pas humble, que vous n'avez qu'une piété stérile, malgré vos méditations et vos prières, malgré vos confessions et vos communions si fréquentes, malgré vos lectures et nos exhortations.

Oui, stérile, malgré vos prières et vos méditations. Qu'attendre, en effet, d'une piété qui, en vous conduisant aux pieds du Seigneur pour le prier, ne vous apprend pas que l'humilité est la première disposition d'un cœur qui veut obtenir miséricorde, ou qui, dans la méditation, vous plonge en un profond recueillement, et bientôt vous relève pour vous laisser porter, au milieu de vos frères, toujours même fierté dans le



maintien, même audace dans les regards, même arrogance dans les discours? Stérile, malgré vos confessions et vos communions si fréquentes. Qu'attendre, en effet, d'une piété qui, dans le sacré tribunal, au lieu du langage de la candeur, ne mettant sur vos lèvres que des paroles pleines de duplicité, vous montre délicat jusqu'au scrupule sur des vertus de conseil, et sur une vertu d'un devoir si rigoureux, déguise votre indifférence : d'une piété qui vous suggère, pour des transgressions légères, de fastidieux détails, et pour l'oubli de l'humilité, une précision criminelle; ou qui, si vous consentez à parler quelquefois de votre amour-propre, entoure ce juste aveu de si fastueuses exagérations, que le ministre du Seigneur s'édifie peut-être en secret de voir en vous tant d'humilité, quand il devrait n'y reconnaître que les artifices du plus subtil orgueil? Qu'attendre d'une piété qui, dans le pain des anges, reçoit tant de fois le fruit le plus doux de l'ineffable désintéressement de Jésus et de son profond abaissement, et qui, cependant, vous laisse toujours aussi jaloux de vos droits, aussi intraitable sur les préséances, aussi impérieux avec vos inférieurs, aussi fier avec vos égaux, et ne vous fait souvenir, en un mot, de l'humilité que quand l'intérêt ou l'ambition vous en rappellent le langage?

Enfin piété stérile, malgré vos lectures et nos exhortations. On veut des livres qui flattent la sensibilité du cœur, on rejette ceux qui en abaisseraient l'orgueil. Dans l'histoire des saints, on leur envie une constance héroïque que Dieu ne nous demandera jamais, et non ce renoncement à nous-mêmes et cette patience dans les mépris, qu'il nous demande tous les jours. Dans l'Evangile, on s'attendrit sur les souffrances de Jésus, on donne des larmes à ses douleurs, mais on frémit de partager ses opprobres et ses affronts. Enfin, on est familier avec les expressions de la spiritualité la plus haute, et on ne connaît ni le détachement des honneurs, ni le goût de l'obscurité, ni le mépris de soi-même, véritables éléments de ce sublime langage. Si l'on entend la parole de Dieu, ce n'est pas avec cette défiance qui met à profit les moindres leçons, mais avec une présomption qui rend inutiles tous les efforts du zèle. Veut-on, dans la chaire de la vérité, offrir des soutiens à la foi? La nôtre est inébranlable : inspirer l'horreur du vice? cette peinture fait horreur à notre délicatesse : y montrer le prix des vertus chrétiennes? ce sont des vertus communes que notre piété dédaigneuse regarde de bien haut : y foudroyer l'orgueil? nous nous indignons peut-être contre cet orgueil entreprenant et plein d'audace, qui souvent a rencontré et heurté le nôtre; mais nous nous garderons bien de reconnaître cet amour-propre circonspect et réservé, qui nous fait envelopper nos prétentions de tant de précautions et de tant de prudence. Enfin, le ministre sacré découvre-t-il l'ulcère secrète de notre cœur, prétend-il montrer

sans ménagement qu'il faut que le chrétien soit humble, et fasse le ciel que celui qui, dans ce moment, vous parle si souvent d'humilité, à ce nom répété par lui tant de fois, éprouve, du moins, une confusion salutaire; mais enfin, le ministre du Seigneur plaide-t-il la cause de l'humilité, se plaint-il de l'oubli où les chrétiens laissent languir cette vertu, les accuse-t-il d'inconséquence et de contradiction? loin de nous émeouvoir à ces reproches et à ces menaces, nous semblons assister à un combat qui nous est étranger et dont nous sommes les spectateurs désintéressés. Que dis-je! nous goûtons à en être les témoins un contentement criminel : notre malignité nomme tout bas les cœurs faibles qu'atteignent les traits de la sainte parole; et tel est notre aveuglement, que nous nous livrons à une secrète et indigne satisfaction, quand il nous faudrait sécher de douleur, en reconnaissant entre nos misères et le tableau tracé sous nos yeux une déplorable ressemblance.

Non, n'attendez rien d'utile de cette piété pleine de vanité et de recherche que Dieu réprovoque et que l'Evangile méconnaît, ou plutôt n'en attendez que des scandales. Vainement vous espéreriez que la régularité de sa conduite et l'onction de son langage peuvent du moins ménager au prochain quelque avantage et à la religion quelque honneur. Non, car comment se méprendre longtemps sur le motif secret qui règle ses démarches, ou anime son zèle? on voit que l'intérêt propre lui suggère ses bonnes œuvres, et on les dédaigne; lui conseille ses pratiques de dévotion, et on leur insulte; lui dicte tous ses discours, et on les couvre de mépris. Car, au témoignage de saint Grégoire, sans l'humilité tout cet assemblage de vertus dont on s'entoure n'est qu'une occasion de perdition et de ruine. *Si omittitur humilitas, omnis congregatio virtutum ruina est.*

Je sais, chrétiens, que le monde, si indulgent pour ses amis, poursuit avec rigueur les disciples de Jésus-Christ, qu'il pardonne aux partisans du siècle leurs vices les plus honteux, et condamne sans pitié, dans les chrétiens, les plus excusables faiblesses; mais je sais aussi que la piété qui veut accorder l'oubli de l'humilité avec les maximes crucifiantes de l'Evangile, scandalise justement les mondains, et qu'elle répondra un jour, au tribunal de Jésus-Christ, des blasphèmes que d'inexcusables illusions auront fait vomir contre son adorable doctrine. Celui-ci, disent-ils, s'est toujours montré fidèle à sa croyance, sa religion ne s'est jamais démentie, il a toujours été chrétien; mais quel est donc cet Evangile qui lui a toujours laissé la préoccupation de lui-même, l'affectation dans les manières, la suffisance dans les discours? Celui-là, après de longs désordres, veut expier dans les bras de la religion ses trop fameux égarements; mais quel est donc cet Evangile qui allie avec la pénitence la somptuosité des repas, le luxe des ameublements



et tous les orgueilleux apprêts d'une vie commode et voluptueuse. Cette femme a quitté le siècle par piété, et n'y reparaît plus que pour obéir aux bienséances; mais quel est donc son Evangile qui autorise toujours la recherche dans ses vêtements, l'élégance dans sa parure, et peut-être pour plaire encore, les séductions et les artifices? Enfin cette autre édifia toujours par une vie exemplaire, elle montra toujours une piété profonde; mais quel est donc son Evangile, qu'on ne puisse parler dans sa maison de la douceur des âmes pieuses et de leur humilité, sans voir son époux garder le silence, ses enfants sourire et ses serviteurs gémir? Tel est le langage des mondains: c'est par de tels discours que vous les avez vus déchirer la piété sous vos yeux; c'est ainsi qu'ils parlent de vous-mêmes, s'ils découvrent en vous un christianisme sans humilité; c'est ainsi que vous ferez retomber sur la religion sainte de Jésus-Christ le scandale de vos préjugés et de votre aveuglement. Mais, après vous être convaincus que sans l'humilité il ne saurait exister de piété véritable, voyons sur quels motifs une piété véritable fonde son humilité.

#### DEUXIÈME POINT.

L'irréconciliable ennemi du salut des hommes poursuit l'humilité chrétienne avec une haine implacable, et dirige contre elle de constants et infatigables efforts. L'enfance pieuse sent l'orgueil s'éveiller quand toutes les passions dorment encore, la jeunesse chrétienne flétrit, par une complaisance coupable, le mérite de ses combats et de ses victoires, et la vieillesse, exercée à de longues vertus, trouve dans leur souvenir le danger d'en perdre le fruit. Que dis-je! le démon rend notre fidélité même funeste à l'humilité et souvent, par ses suggestions, le chrétien voit naître de la haine contre les vices, l'estime de son excellence; du zèle pour le salut du prochain, le désir de sa propre gloire; de l'horreur pour les excès, le mépris des coupables. Mais la piété véritable cherchera sa défense et sa sûreté dans la connaissance de nos devoirs, et dans la conviction de notre misère; et le disciple de l'Evangile sera toujours humble, pourvu que toujours il consente à se souvenir qu'il est homme et qu'il est chrétien.

Il semble d'abord que c'est faire outrage à celui qui s'est nourri des vérités de la religion les plus sublimes, que de lui rappeler qu'il est homme; et qu'il ne faudrait pas le faire descendre à des considérations si vulgaires, quand sa piété, depuis longtemps, a dû le détacher des affections de la terre, et l'élever à de hautes méditations. Cependant, quand on voit des chrétiens ne montrer si souvent, au lieu de la patience dans les humiliations, que l'indignation et la révolte; au lieu de l'amour de l'obscurité, qu'un désir insatiable d'applaudissements et de gloire; au lieu d'une charitable condescendance pour des égaux, qu'une dédaigneuse arrogance; enfin, au lieu d'une

autorité paternelle sur des inférieurs, qu'une tyrannique domination, il faut bien les faire souvenir de leur condition, et ne pas souffrir qu'ils se séparent, dans leur injuste mépris, de ceux que la nature a rendus leurs pareils par une origine commune ainsi que par la même destinée.

Aussi l'Eglise, quand elle veut préparer ses enfants aux abaissements de la pénitence solennelle, ne croit pas pouvoir leur adresser de plus éloquente leçon qu'en leur rappelant qu'ils sont hommes, jugeant qu'il n'est point de sacrifices si humiliants qui ne deviennent légers et faciles à cet unique souvenir: *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris.* (Gen., III, 19.)

Et, en effet, pour emprunter ici son langage, oubliez, j'y consens pour un moment, oubliez tant de considérations propres à abaisser votre orgueil, et que la piété dont vous faites profession a dû depuis longtemps vous offrir: du moins souvenez-vous que vous êtes homme, souvenez-vous des misères de votre nature, de sa dégradation, de ses assujettissements, de sa faiblesse, *memento, homo*, et alors, loin de redouter pour vous la présomption d'une vaine complaisance, je craindrai plutôt le découragement et le désespoir. Souvenez-vous que l'artisan suprême a pétri du même limon le roi et son sujet, le maître et son esclave; qu'il n'a pas employé une argile de choix pour former cette maison de boue où votre âme est captive, et que son souffle peut enfin chaque jour en briser le frère édifice, *pulvis es*. Et alors, vous sentirez qu'avec une telle bassesse et une telle fragilité, il convient mal de porter sur son front tant d'assurance et tant de hauteur, et qu'il vous faut combler enfin l'intervalle immense que vos prétentions immodérées voulaient mettre entre vous et vos égaux. Souvenez-vous du sort qui vous attend: ver de terre sorti de la corruption, et destiné à ramper un instant dans cette vallée de larmes, levez la tête et enflez-vous tant qu'il vous plaira d'un fol orgueil, la boue où vous prîtes naissance vous réclame, et malgré vos résistances, il faudra dans quelques heures inévitablement y rentrer, *in pulverem reverteris*. Et alors vous serez plus traitable peut-être, et plus accessible pour ceux qu'attend, comme vous, une fin si humiliante, et peut-être que l'avilissement auquel vous êtes condamné, dissipant les vaines pensées que vous aviez conçues de votre perfection, ne vous laissera plus pour vous-même que le mépris, que la pitié, que le dégoût, *in pulverem reverteris*.

Mais vous vous consolez peut-être de votre honte réelle, en considérant que tous les hommes la partagent enfin avec vous, et vous n'en cherchez pas moins à vous séparer de la foule par la frivole supériorité de quelques avantages imaginaires: du moins il faudra toujours que la misère de votre condition s'y trahisse par quelque endroit, il faudra que cette rouille secrète s'attache à tous vos privilèges, et ternisse l'éclat dont vous voudriez éblouir nos regards; enfin, il



faudra que dans cette splendeur même, et dans cet appareil qui servent de prétexte et d'aliment à votre orgueil, vous vous souveniez que vous êtes homme et que vous fasciez toujours la part de l'humilité. Vous n'iez montrez avec faste la magnificence de vos palais, le luxe de vos ameublements, la somptuosité de vos repas, la pompe de vos fêtes : voilà pour l'orgueil. Mais parce que vous êtes homme, il faut que cette immense fortune, dont vous êtes si vain, laisse circuler sur son origine de honteuses rumeurs, que l'on fixe dans l'histoire de votre famille l'époque de son agrandissement soudain, que l'on aille jusqu'à citer la bassesse adroite où le crime heureux dont cette opulence fut le fruit : voilà pour l'humilité. Vous aimez à parler de l'éclat de votre naissance, à compter la longue suite de vos aïeux, à nous relever dans nos annales leurs nombreux services, et leurs mémorables exploits : voilà pour l'orgueil. Mais parce que vous êtes homme, il faut que d'une race de héros, vous ayez la confusion de voir sortir un lâche qui renoncera sous vos yeux au patrimoine de leur gloire, un cœur dégradé qui, héritant de leur nom sans hériter de leurs vertus, associera pour jamais à leur mémoire révérée la honte ineffaçable de ses vices ou de ses forfaits : voilà pour l'humilité. Vous obtenez une gloire plus solide et vous goûtez la douceur d'entendre célébrer l'élevation de vos sentiments, la variété de vos connaissances, les charmes de votre esprit : voilà pour l'orgueil. Mais parce que vous êtes homme, il faut que votre conscience, désavouant tout bas tous ces éloges pompeux, vous force de reconnaître que ce cœur si haut ne s'est pas toujours souvenu de sa noblesse, que ces connaissances si étendues rencontrent souvent des limites, et que cet esprit enfin, dont on vante les agréments et les saillies, a besoin dans le secret de préparer ses succès par de honteuses précautions et de puérils artifices : voilà pour l'humilité.

En un mot, les humiliations assiègent de toutes parts la condition humaine; elles sont la plaie incurable des prétentions les plus hautes, et l'homme doit oublier sa nature, s'il refuse d'être humble au milieu de tant de misères et de si honteux assujettissements.

Mais c'est surtout quand une piété véritable considère les obligations qu'impose le titre de chrétien, qu'elle juge combien est pressante la loi de l'humilité. En effet, qu'est-ce qu'un chrétien? c'est un homme qui, étranger au langage du siècle, et marchant comme un voyageur obscur dans ce lieu de pèlerinage, ne voit, avec l'Apôtre, dans le monde, qu'une figure qui passe; dans les richesses, qu'une boue méprisable; dans les honneurs, qu'une vaine fumée : *Præterit figura hujus mundi.* (I Cor., VII, 31.) C'est un homme qui, pénétré du sentiment de sa faiblesse, et sachant qu'une présomption orgueilleuse est toujours menacée d'une chute prochaine, attend tout du

secours de la grâce, et rien de ses seuls efforts, et qui, bien loin de se glorifier de ses bonnes œuvres et de ses vertus, reconnaît que celui-là seul peut donner le courage de pratiquer le bien, qui seul en inspire la première pensée et le premier désir : *Qui capit opus bonum, ipse perficiet.* (Philipp., I, 6.) C'est un homme enfin, qui, rougissant de la corruption de sa nature, gémit de voir l'esprit sans cesse menacé d'être asservi à la loi avilissante de la chair, et même au milieu de ses victoires, garde la confusion d'avoir eu à combattre cet indigne ennemi : *Quis me liberabit de corpore mortis hujus.* (Rom. VII, 24.) Ne craignons pas pour son humilité, il la sauvera de tous les dangers : des dangers de la prospérité, car il sait que plus d'une fois ce fut dans sa colère que Dieu seconda l'impie, ennemi de son nom, et objet prochain de sa vengeance; des dangers d'une puissance, car il connaît cette main souveraine qui brise comme un vase d'argile les colosses de l'orgueil; des dangers de la flatterie, car tandis que de vaines louanges essayent de charmer son oreille, le souvenir de celui qui juge ses pensées les plus secrètes, porte au fond de son cœur un salutaire effroi : *Qui judicat me, Dominus est.* (I Cor., IV, 4.)

Je sais, chrétiens, que notre corruption essaye de faire un accord avec l'Évangile, et que, n'osant espérer grâce pour des vices odieux, elle voudrait du moins sauver l'orgueil, sa passion la plus chère, et le soustraire aux arrêts d'une inflexible sévérité; bien plus, grâce à ces raffinements du monde et à ses subtilités, l'orgueil parvient à s'ennoblir et à se déguiser sous des noms honorables. S'enfler de son pouvoir ou de ses titres, c'est un témoignage qu'on doit à sa grandeur; s'aigrir des délais, s'irriter des refus, c'est une juste et noble fierté; refuser d'obéir, briser le joug du devoir, c'est la conscience de ses droits. Enfin, les enfants de lumière eux-mêmes, semblent trouver trop pesant le principe de l'humilité, et c'est au fond des cloîtres qu'ils prétendent reléguer l'obligation et le pouvoir de l'accomplir. Eh quoi! est-ce pour les seuls habitants des cloîtres ou bien pour tous ses disciples, que Jésus, offrant à la terre l'exemple d'une vertu inconnue avant lui, a voulu que l'humilité le séparât, par une distinction inattendue, de tous les orgueilleux précepteurs qu'avait entendus le genre humain, et servît de premier appui à ses divines leçons? *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.* (Matth., XI, 29.) Parlait-il pour les seuls habitants des cloîtres ou bien pour tous ses disciples, lorsqu'il menaçait l'orgueil d'un honteux abaissement, et promettait à l'humanité la seule grandeur véritable : *Qui se humiliat, exaltabitur.* (Luc., XIV, 11); ou lorsque, plaçant près de lui des petits enfants, il proposait aux hommes pour modèle d'humilité, cet âge d'innocence et d'oubli de soi-même, qui, encore insensible aux intérêts du siècle, s'inquiète peu de ses vaines sollicitudes, et



ne connaît ni la soif des honneurs, ni les dépités de l'ambition trompée, ni la haine d'un rival et ses sombres fureurs? *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum colorum.* (*Matth.*, XVIII, 3.) Enfin, est-ce pour juger les seuls habitants des cloîtres ou bien tous ses disciples, qu'il doit se faire précéder au dernier jour par l'instrument de sa mort ignominieuse, et réduire au silence les prétextes de la lâcheté et les murmures de l'orgueil, en offrant à tous les regards l'irrécusable témoin de son humilité?

Ah! chrétiens, cette croix qui, à ce jour formidable, doit faire couler tant de pleurs, et confondre les superbes contempteurs des affronts de Jésus, peut vous épargner aujourd'hui le malheur d'un repentir inutile, si vous voulez recevoir en chrétien ses touchantes leçons: vous avez pu obscurcir par vos préjugés, ou altérer par vos sophismes, la rigueur d'un commandement que Jésus vous avait intimé tant de fois durant les jours de sa vie mortelle; mais sur la croix, le précepte de l'humilité est écrit pour le chrétien en caractères de sang, lisibles pour tous, et repoussant toute réclamation et toute excuse: car, selon la pensée de l'apôtre saint Pierre, la croix n'offre pas seulement au chrétien un Sauveur lavant dans son sang les iniquités du monde; mais elle lui présente aussi un guide qui, par ses exemples, nous trace la route que nous devons tenir: *Christus passus est vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus.* (*1 Petr.*, II, 21.)

Non, puisqu'il convient que le serviteur ne soit pas mieux traité que son seigneur, ni le disciple mieux que son maître, le chrétien ne peut repousser l'humilité, au pied d'une croix sur laquelle le Fils de Dieu a voulu endurer de si sanglants outrages; au pied de la croix, l'amour-propre oublie ses délicatesses, la fierté ses hauteurs, l'orgueil son arrogance, et il découle de ce bois sacré une onction secrète qui guérit l'enflure du cœur, et mêle le baume d'une ineffable consolation à l'amertume des plus humiliants sacrifices. S'il vous faut endurer les dédains et les rebuts réservés si souvent à la pauvreté, la croix vous montre le Sauveur terminant, dans le plus honteux dépouillement, une vie passée dans l'indigence. Si vous êtes tombé du faite des honneurs, la croix vous montre le Roi des rois descendu à l'abjection la plus profonde. Enfin, si la calomnie vous déchire sans pitié, si l'orgueil ou l'injustice vous abreuve de dégoûts, la croix vous dit que Jésus a voulu choisir encore pour lui le fiel le plus amer et les épines les plus cruelles: *Christus passus est vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus.*

Hé quoi! Seigneur, en faut-il tant pour consentir à être humble, et ma conscience, malgré les réclamations de l'orgueil, ne me dit-elle pas assez haut que, quand l'humilité ne serait pour les autres qu'une vertu de conseil, elle serait encore pour moi une vertu

de justice et de rigueur? car j'aurais beau être insensible à vos exemples et à vos leçons, j'aurais beau méconnaître la loi imposée aux enfants d'Adam et les humiliantes servitudes de ma condition; du moins il faut bien me souvenir de ma faiblesse, de ma corruption, de mes égarements peut-être, et si cette vue ne produit pas en moi l'humilité, l'endurcissement de mon cœur expliquera seul cette injustice. Que d'autres prétendent aux honneurs! je suis pécheur, l'humiliation doit punir celui qui, par le péché, s'est dépouillé de sa véritable grandeur; qu'ils se montrent jaloux des distinctions! je suis pécheur, le dernier rang convient à celui qui a préféré l'asservissement des passions aux privilèges de l'adoption divine; qu'ils aspirent à la gloire! je suis pécheur, je dois expier sous le joug de la confusion et du mépris mon avilissement et ma dégradation volontaires; enfin, je suis pécheur, c'est par l'humilité que je dois apaiser un Dieu irrité par mon orgueil et mériter moi-même de partager un jour la seule gloire véritable.

O Jésus, qui le premier apprîtes à la terre à connaître le prix et le nom même de l'humilité, vous venez de porter sous mes yeux le flambeau de la vérité, et de poursuivre mon amour-propre jusque dans ma piété même dont il voudrait se faire une dernière retraite. O Fils de Dieu! anéanti jusqu'à devenir le Fils de l'homme, vous avez bien acquis le droit de me commander l'humilité, vous qui, bien différent des maîtres d'une sagesse profane, ne vous contentez pas de m'en donner le précepte, mais qui me la prêchez par vos exemples, depuis la paille chétive qui, à votre naissance, vous a servi de couche, jusqu'au bois d'ignominie sur lequel en mourant vous fûtes étendu. Mais quoi! le cri de ma conscience ne devrait-il pas être ma première leçon? Au milieu de ces vertus d'appareil dont je fais gloire, ne l'entends-je pas me reprocher mes misères, mes faiblesses, ma corruption peut-être. Ah! si je n'ai pas le courage d'en révéler la honte, il faut du moins que je sois assez juste pour être humble à ce souvenir. Pourquoi murmurer après tout, et pourquoi me plaindre? l'humilité n'a-t-elle pas aussi ses charmes et ses douceurs? elle embellit la vertu, elle rehausse le prix des talents, elle relève l'éclat de la naissance, elle ennoblit la pauvreté, elle est le fondement d'une piété solide, et le garant des récompenses éternelles. Ainsi soit-il.

## SERMON XI.

*Pour le quatrième Dimanche de Carême.*

### SUR LA PROVIDENCE.

Cum levasset oculos Jesus et vidisset quia multitudo maxima venit ad eum, dixit ad Philippum: Unde ememus panes ut manducet hi? (*Joan.*, VI, 5.)

*Jésus, levant les yeux et voyant qu'une fort grande multitude de peuple venait à lui, dit à Philippe: D'où pourrions-nous acheter des pains pour donner à manger à tout ce monde?*

Au milieu des rigoureuses privations ou la réduisait, depuis trois jours, son ardeur



à suivre Jésus, cette multitude immense oubliera toute alarme quand elle vit ce Sauveur adorable fixer sur elle des yeux où respiraient la compassion et la tendresse, et lui annoncer dans ce seul regard, ce qu'il fallait attendre de sa puissance et de son amour. Dans nos traverses et nos épreuves, pourrions-nous ne pas bannir à notre tour les défiances et les craintes, quand nous savons quel est celui qui veille pour notre défense, et ne nous laisse quelquefois lutter contre l'injustice et les revers, que pour nous inspirer une foi plus ferme dans son assistance, et bientôt pour son pouvoir une plus vive admiration. Car l'inquiétude paternelle de notre Dieu nous suit sans cesse et s'attache à nous sur cette mer orageuse du monde, où nous attendent de si noires tempêtes, et où de si profonds abîmes menacent de nous engloutir; et tandis que nous semblons errer à l'abandon au gré des ondes et des vents, la Providence, toujours attentive, tient l'œil ouvert sur nos dangers, calme quand il est temps la fureur de la tourmente, ou profite de la violence même de l'orage, pour nous pousser plus promptement au port. Cependant, en dépit des preuves sans nombre de sa sollicitude, à peine quelque adversité vient-elle éprouver notre confiance, qu'on nous voit, passagers pusillanimes, laisser tomber nos bras de découragement, au lieu de les élever vers cette Providence qui nous présente son secours, ou peut-être dans les accès d'une fureur désespérée, accuser par des blasphèmes ce pilote invisible et outrager sa vigilance. Oui, chrétiens, ce n'est pas assez pour la religion d'avoir à soutenir les assauts de ses ennemis déclarés, il faut encore que parmi ses enfants eux-mêmes, elle voie des hommes de peu de foi, qui, tantôt fatigués de la tribulation ou déconcertés par des désastres inattendus, tantôt opprimés par les méchants ou ne recueillant de la vertu d'autres fruits que les mépris et les larmes, osent s'en prendre à la Providence elle-même, l'interroger sur ses conseils et en calomnier la sagesse.

Imposons silence, s'il se peut, à ces indignes soulèvements, en vous montrant que les maux de la vie présente ne peuvent excuser les plaintes contre la bonté de la Providence, premier point.

Que les malheurs mêmes qui affligent quelquefois la vertu, ne peuvent autoriser les murmures contre la justice de la Providence, second point.

Implorons, etc.

#### PREMIER POINT.

Parmi les plaintes et les cris qu'arrachent à tant de bouches les maux de la vie présente, il suffit, pour justifier la bonté de la Providence, de détailler ses bienfaits et d'expliquer ses rigueurs.

C'est, au témoignage de l'Esprit-Saint, une maxime constante parmi les maîtres de la terre, que dans l'art de régner, la première science est de savoir se taire, et d'en-

velopper d'un impénétrable silence ses entreprises et ses projets : *Sacramentum regis abscondere bonum est.* (Tob., XII, 7.) Content d'assurer le repos de ses peuples, et de montrer dans leur félicité le garant irrécusable de l'équité de ses lois, et de la profondeur de ses conseils, un roi sage éloigne des regards d'une curiosité indiscrette, ou des censures d'une présomption téméraire, tous ces ressorts cachés qui remuent son empire sans l'ébranler, et par des mouvements divers en entretiennent l'harmonie; mais ce que la prudence conseille aux puissances humaines, la dignité l'exige de cette majesté plus haute qui règne sur les rois : et si le sentiment de leur faiblesse avertit ceux-ci d'entourer leurs projets de réserve et de circonspection, l'arbitre souverain de l'univers doit à sa gloire de montrer son indépendance, en renfermant dans le plus profond de son sanctuaire les secrets de son gouvernement divin. Qui donc avec justice accusera son silence? et quelle est la hardiesse qui tenterait de sonder les abîmes de cette science profonde, ou ne craindrait pas de lui insulter par ses défiances et par ses plaintes? Toutefois, Dieu n'a pas laissé sa Providence sans témoignage. Sa main a imprimé sur toutes ses œuvres les traces de cette intelligence infinie, qui, après avoir appelé les créatures du néant à l'être, les conserve par sa bonté, les enrichit de ses bienfaits, les conduit à leur fin avec autant de force que d'indépendance. Quel ordre admirable dans ce vaste univers! quelle régularité constante dans ses lois! avec quelle richesse la Providence pare tous ses ouvrages! de quels charmes elle sait les embellir! Elle a tracé aux globes qui roulent sur nos têtes la route invariable qu'il leur faudra tenir; elle donne à notre terre sa fécondité et ses riantes couleurs; elle nourrit le lion des déserts, et n'oublie pas l'insecte à qui il ne faut qu'un brin d'herbe; elle soutient les cèdres qui bravent les siècles, et veille sur la fleur qui ne doit durer qu'un jour : tout raconte sa sagesse, tout publie sa magnificence, tout nous parle de son amour.

Cependant, telle est notre faiblesse, ou telle notre ingratitude, qu'au milieu de la brillante lumière que répandent sur cet univers, les riches dons de la Providence, un nuage passager suffit pour obscurcir notre foi, et qu'au mépris de ses inestimables bienfaits, c'est assez de quelques privations pour exciter nos dépités, et de quelques mécontentements pour soulever contre elle nos clameurs. L'un, s'il éprouve les étreintes du besoin, murmurerait contre les rigueurs de la Providence; l'autre, si les orages ravagent ses moissons, la taxerait d'indifférence et d'oubli; celui-ci, si la maladie le retient longtemps étendu sur le lit de la douleur, l'accusera de cruauté; celui-là, si une mort prématurée vient lui ravir l'objet de son amour, blasphémait contre ses décrets. Insensés! qui, cachés dans un coin de cet univers, veulent en embrasser toute



l'étendue, quand leurs regards sont circonscrits dans un étroit horizon; ou qui, mesurant sur leurs intérêts les desseins de la Providence, ne reconnaissent que dans leur abondance, sa libéralité; dans leurs succès, sa justice; dans leur prospérité son amour.

Non, non, vous ne sauriez sans crime vous élever contre la Providence : chaque créature, chaque jour, chaque instant justifie ses voies, et attesse sa tendresse. Si, tandis que ses mains libérales s'ouvrent incessamment pour tout ce qui respire, vous admettez dans le délaissement; si, dans les adversités qui vous éprouvent, vous ne voyez ni adoucissements à vos amertumes, ni termes à vos douleurs, cherchez dans une humble résignation, et dans les saintes pensées de la foi, une consolation à vos infortunes; mais ne vous agitez pas vainement pour percer la nuit impénétrable qui environne ses décrets, et surtout n'allez pas, par une insupportable audace, citer ses lois à votre tribunal et les y taxer d'injustice. Quelque cuisants que soient vos maux, quelque vives que soient vos douleurs, la Providence en a fait assez pour comprimer vos murmures, et en nous entourant du spectacle de son universelle bienveillance, elle laisse sans excuse le téméraire qui voudrait soulever le voile dont, par intervalles, elle se plaît à se couvrir, ou refuserait d'entendre, dans les biens sans nombre qu'elle prodigue à l'univers, une voix éloquente qui réfute toutes les objections et répond à toutes les plaintes.

Mais, qu'oïl prétendez-vous imposer à la Providence l'obligation de vous affranchir pour jamais de la douleur ou des revers, et si quelques traverses viennent troubler le paisible cours de vos années, perdra-t-elle, au même instant à vos yeux, le fruit des bienfaits qu'elle a versés sur votre vie entière? Pour un bien qu'elle vous enlève, oublierez-vous tous ceux qu'elle vous conserve encore? pour une infirmité qu'elle laisse subir à votre corps, oublierez-vous cette vigueur qu'elle lui prêta si longtemps, pour braver les périls où l'exposaient votre courage, et vos travaux, quelquefois vos imprudences, et même vos excès? pour un mécompte dans vos espérances, oublierez-vous le succès dont si souvent elle couronna vos entreprises les plus hasardeuses, et peut-être les dons inattendus dont elle a pris plaisir plus d'une fois à vous surprendre? En faveur de tant de jours sereins qu'elle a fait lever pour vous, ne sauriez-vous lui pardonner un orage? ou bien une année de stérilité suffira-t-elle pour dévorer le souvenir de dix années d'abondance? Non, il n'est point d'homme qui puisse trouver, dans ses infortunes présentes, un prétexte pour former contre la Providence d'injurieuses réclamations! il n'en est point qui n'ait reçu de cette main généreuse des gages de bonté, qui, pour toujours, lui interdisent, au milieu des plus rigoureuses adversités, la plus légère plainte

Qui pourrait, en effet, avec justice, élever la voix contre elle? serait-ce vous qui, né au sein de la richesse, au milieu de la pompe et des honneurs, vîtes s'ouvrir devant vous une route facile, ne connûtes jamais d'autre dégoût que la lassitude de l'abondance, ni d'autre sollicitude pour le lendemain que le soin de vous créer de nouveaux plaisirs, et semblâtes épuiser seul tous les trésors de la Providence? serait-ce vous-même, dont l'indigence, il est vrai, assiéga le berceau, et qui arrosez la route de la vie de vos larmes et de vos sueurs; mais qui, toutefois, en voyant cette santé dont vos fatigues mêmes entretiennent la force, cette activité que ne trompe point l'absence du travail; enfin, ce pain de chaque jour, qui vient fidèlement réparer votre vigueur, devez reconnaître avec actions de grâces, que, même à la porte de votre humble demeure, veille aussi la Providence? Oseriez-vous la calomnier jamais, vous qu'elle fit passer de l'obscurité d'une vie commune à l'éclat des grands et de l'opulence, et qui ne pouvez promener vos regards sur vos nouveaux domaines, ou franchir le seuil de vos palais, sans entendre au fond de votre cœur retentir une voix qui réclame tout haut en faveur des droits de la Providence? enfin, pourriez-vous jamais l'attaquer par vos plaintes, vous à qui, durant un douloureux, mais honorable exil, elle ménagea dans des contrées inconnues de si nobles amis, des soins si généreux, un empressément si tendre? vous qui rencontriez à chaque pas les preuves de sa sollicitude, et qui, jusque dans l'ombrage qui vous défendait d'un soleil brûlant, ou dans la cabane hospitalière, qui s'ouvrait tout à coup pour vous au milieu d'une nuit profonde, aimiez à reconnaître et à bénir la Providence?

Cependant, chrétiens, il n'en est pas de la Providence comme de ces bienfaiteurs dont l'intérêt vient à se démentir, et qui n'ont plus que d'anciens souvenirs pour titres à la reconnaissance; pour mériter la nôtre, la Providence n'a jamais besoin de rappeler ses dons; car sa bonté se montre, dans les rigueurs mêmes qui excitent nos plaintes, comme les bienfaits dont nous connaissons le prix. Accuserions-nous la tendresse d'une mère, sur les cris d'un enfant à qui elle vient d'arracher le fer meurtrier, dont son inexpérience s'apprêtait à faire un funeste usage? L'appellerons-nous cruelle, si, sans se mettre en peine de son dépit et de ses larmes, elle enlève à son imprudente avidité un breuvage mortel déguisé sous de perfides douceurs? Ou bien, si elle lui interdit sans pitié de cueillir des fleurs sur le penchant d'un profond abîme, aura-t-elle à redouter des soupçons outrageants pour son amour? Non, point de cœur qui se méprenne à ces dehors sévères, à ce langage impérieux, à ce front menaçant; point de cœur qui ne devine le secret de cette insensibilité?

Reconnaissez, chrétiens, dans cette image, l'injustice de vos plaintes et la miséricordieuse inflexibilité de la Providence. Que



est, en effet, cet homme que la perte de sa fortune a rempli de consternation et plongé dans une douleur profonde? C'est un enfant qui, à l'aide d'une méprisante boue, construisait un frêle édifice, et mettait à l'élever son affection et ses soins. La Providence est une mère qui, sans égards pour ses réclamations, a renversé ces indignes amusements, pour l'appeler à de plus sages pensées et de plus hautes méditations. Quel est cet homme, à qui l'on vient de ravir ses dignités et son éclat, et qui déplore son malheur dans de si longs regrets? C'est un enfant qui ne prenait aucun souci des progrès toujours croissants d'une tumeur funeste. La Providence est une mère qui, par une piqûre salutaire, excite ses cris, mais assure ses jours. Quel est cet homme, enlevé dans l'âge de la vigueur, et dont la mort n'a voulu respecter ni les talents ni les vertus? C'est un enfant qui s'engageait dans un chemin long et bordé de précipices. La Providence est une mère qui l'a pris entre ses bras, pour lui épargner la fatigue et les périls du voyage, et le porter d'un coup au bout de la carrière. Que sont, enfin, tous ces hommes que l'on voit s'agiter sous la main de la Providence et éclater en plaintes contre ses décrets? Ce sont des enfants tourmentés par l'inconstance des désirs, par la présomption des espérances, par les folles prétentions de l'orgueil. La Providence est une mère dont la tendresse éclairée dédaigne leurs caprices, captive leur pétulance, châtie leur indocilité.

Que dis-je? souvent les rigueurs de la Providence servent, dans ses desseins, à relever à nos yeux le prix de ses bienfaits. Nous reconnaissons plus sûrement sa main, quand, au sein de l'infortune, elle vient nous étonner tout à coup par des faveurs inespérées et des dons inattendus; et la joie, si elle succède à de longues tribulations, fait monter avec plus d'ardeur vers cette bonté secourable le tribut de l'amour et de la reconnaissance. Si nous étions régis, ainsi que cet univers visible, par des lois uniformes, et que les mêmes causes produisissent inévitablement les mêmes effets, nous assisterions à ce spectacle sans surprise comme sans intérêt. L'ordre moral, devenu constant comme celui de la nature, comme lui ne rencontrerait dans les cœurs qu'indifférence et qu'assoupissement : il faut donc que de loin en loin la Providence nous réveille par des coups d'éclat, et nous force, en dépit de notre endurcissement, à reconnaître son pouvoir comme à bénir sa miséricorde.

Non, jamais notre esprit ne se sent saisi d'un étonnement plus profond, ni notre cœur d'un plus vif attendrissement, que, lorsque troublant toutes les pensées et confondant toutes les prévoyances, la Providence fait succéder à de longues amertumes de subites prospérités. Elle ordonne, et soudain c'est du milieu des contradictions, c'est après de longs combats et des agitations violentes; c'est après des craintes réalisées mille fois et des espérances mille fois trompées, qu'éclatent tout à coup, comme la foudre du sein

d'un nuage, ces grands événements qui renversent tous les obstacles, dissipent tous les projets, et mettent au grand jour les ineffables secrets de sa miséricorde. Ainsi, elle arrache Joseph du fond d'un cachot pour le placer à côté du trône; ainsi, elle veut que déjà Susanne soit conduite au supplice, quand Daniel en découvre aux yeux de tous l'innocence; ainsi, pour délivrer les trois jeunes Hébreux, elle attend qu'ils soient au milieu de la fournaise qui doit les consumer; ainsi, sous nos yeux enfin, elle a laissé monter au comble l'orgueil et les fureurs du crime, pour rétablir avec plus d'appareil la justice dans ses droits et mieux assurer son triomphe. Non, jamais, ô Providence divine, jamais plus qu'en faveur de notre patrie vous ne fîtes briller les prodiges de votre bonté, comme ceux de votre toute-puissance. C'est vous qui, lorsque cent peuples divers, s'éveillant enfin de leur léthargie et brisant le joug, s'armèrent tous à la fois contre nous pour venger de vieilles injures; c'est vous qui élevâtes deux fois autour de cette immense cité d'invisibles remparts, contre lesquels est venue s'amortir une fureur allumée par de nombreux affronts, et peut-être par le souvenir de notre antique gloire. C'est vous qui deux fois avez éteint le feu des dissensions intestines, et qui, désarmant des mains parricides, n'avez pas voulu que notre patrie joignît au désastre de ses défaites la douleur de périr sous les coups de ses propres enfants. C'est vous qui, deux fois triomphant des efforts d'une haine impie, ramenâtes deux fois notre excellent et auguste maître dans le palais de ses aïeux, au milieu des plus douces larmes et des plus joyeux transports. C'est vous qui, pour mieux assurer les droits de ce bon prince, et lui captiver les cœurs les plus rebelles, avez placé sur son front cette majesté si noble, dans ses regards cette fierté si douce, sur ses lèvres ce sourire si paternel. Aussi notre allégresse, à son retour, ne pouvait se séparer du souvenir de vos bienfaits; aussi nos bras ne pouvaient s'étendre vers lui par amour sans s'élever en même temps vers vous par reconnaissance; aussi le cri du vrai Français, le cri que mille et mille bouches répétaient mille et mille fois sur son passage, fut l'hymne la plus auguste et la plus solennelle en l'honneur de la Providence.

Mais, c'est peu de défendre la bonté de la Providence contre les plaintes qu'excitent les maux de la vie présente, il faut montrer encore que les malheurs qui affligent quelquefois la vertu, n'autorisent point les murmures contre la justice de la Providence.

#### SECOND POINT.

Sous un Dieu juste, le crime triomphant et la vertu dans l'infortune : voilà, chrétiens, la grande accusation contre la justice de la Providence; voilà l'inextricable difficulté que les habiles, parmi les païens, se sont transmise de siècle en siècle, et pour laquelle ils ont vainement consumé tour à



tour leurs subtilités et leurs sophismes : car ce grand et fameux problème, la raison humaine ne peut l'éclaircir, la révélation seule peut le résoudre.

La raison humaine ne se montre jamais plus audacieuse que lorsque, troublée par l'apparent désordre qui règne dans la société humaine, épouvantée d'y rencontrer, à chaque pas, les malheurs de la vertu et les succès du crime, elle se sent poussée hors de toutes les barrières du respect et de la dépendance, et ose demander compte au souverain Roi du gouvernement de son empire, et de la sanction de ses lois. Hélas ! il faut en faire l'aveu, si nous entendons l'impie, indigné de cette indifférence où Dieu paraît languir pour les choses humaines, l'accuser du sommeil et nier sa providence ; l'homme de bien lui-même, à la vue de cette confusion, sent sa foi qui s'inquiète, et au fond de son cœur je ne sais quoi qui se soulève, et voudrait le porter au murmure et à la rébellion. David, ce roi si saint, qui trouvait tant de joie à chanter les justices du Seigneur et à publier l'équité de ses jugements, ne pouvait, à cette pensée, se défendre lui-même du trouble et de l'abattement. Quelque ferme, disait-il, que soit dans mon cœur le dessein de marcher dans vos voies, ô mon Dieu ! mes pas cependant ont presque chancelé, quand j'ai vu le triomphe des pécheurs, et la paix dont ils jouissent dans le crime : *Mei autem pene moti sunt pedes, pacem peccatorum videns.* (Psal. LXXII, 3.)

C'était pour consoler les chrétiens de leur temps, et raffermir leur foi ébranlée par les succès des barbares et par les fléaux sans nombre qui marchaient à leur suite, qu'Augustin et Salvien, prenant en main la cause de la Providence, soutenaient ses droits contre les murmureurs, et justifiaient ses conseils par de sublimes apologies. Que vous êtes à plaindre, chrétiens, de ne point entendre ici, au lieu de mes discours leurs éloquents voix, et leurs touchantes exhortations au lieu des faibles efforts de mon zèle ; consolez-vous cependant, car si je ne puis faire monter à ma place ni le grand évêque d'Hippone, ni le saint prêtre de Marseille, j'ai à vous présenter un confident encore plus sûr des desseins du Très-Haut et un plus habile défenseur de la Providence : c'est Salomon, si justement renommé pour ses méditations profondes et la prudence de ses leçons, ou plutôt c'est l'Esprit-Saint lui-même, dont l'inspiration dictait à ce grand roi ses avis immortels ; c'est lui qui va vous dévoiler les secrets de l'éternelle sagesse, vous montrer par quels ressorts se gouverne cet univers, et vous apprendre, pour ainsi parler, quel est l'esprit de cette divine politique. *J'ai vu*, dit-il, par la bouche de l'Ecclésiaste, *j'ai vu que sous le soleil le prix n'est point pour ceux qui sont les plus légers à la course, ni les emplois pour les vaillants, ni les richesses pour les plus habiles, ni la faveur pour les plus savants, mais que tout se conduit ici-*

*bas comme par rencontre et à l'aventure : « Sed tempus casumque in omnibus. »* (Eccle., IX, 11.) Quel est donc ce tableau, et quelles sont ces plaintes ? Est-ce l'Ecclésiaste dont je rapporte les discours, ou bien n'ai-je fait que répéter les éternels murmures qu'excitent, parmi les partisans du monde, leur avidité trompée dans ses désirs, leur ambition déçue dans ses espérances, le dépit enfin d'un orgueil qui s'est consumé vainement dans de longues veilles et de pénibles labeurs ? Toutefois, puisque dans cette peinture des mécomptes humains, il ne s'agit, après tout, que de biens terrestres, on pourrait enfin tolérer ce désordre, pardonner aux injustices de cette confusion, que les mondains appellent la fortune, et la laisser, aveugle qu'elle est ! jeter sans discernement aux enfants du siècle ses couronnes ou ses trésors. Mais, voici où Dieu voit sa justice manifestement intéressée, voici ce qui confond toutes les pensées, ce qui remplit l'homme de bien de consternation ; voici enfin (si vous permettez cette expression) ce qui met le comble au scandale. *J'ai vu*, dit encore l'Ecclésiaste, *que tout arrive également au juste et à l'injuste, au bon et au méchant, au pur et à l'impur, à celui qui immole des victimes et à celui qui méprise les sacrifices : que l'innocent enfin est traité comme le coupable, et le parjure comme celui qui jure dans la vérité : « Ut perjurus ita et ille qui verum dejerat. »* (Ibid., 2.)

Hommes justes, et qui craignez Dieu, n'est-ce pas ce spectacle qui tant de fois a ébranlé votre constance, vous a troublé par les inquiétudes et les incertitudes, a peut-être élevé des nuages autour de votre foi. Cependant, que conclut l'Ecclésiaste ? et quelles conséquences tirera-t-il de ce mélange inouï de biens et de maux, de vertus sans récompense et de crimes sans châtement, de tout ce renversement enfin, et de ce chaos lamentable ? Son cœur sera-t-il abattu par une lâche pusillanimité ? ou bien son orgueil irrité s'en prendra-t-il à Dieu lui-même, pour le taxer d'injustice et calomnier sa Providence ? Ah ! chrétiens, c'est ici que vous l'allez entendre condamner, par la sentence la plus inattendue, la témérité de vos jugements et l'audace de vos révoltes. C'est du sein de cette nuit profonde, que va briller à ses yeux le rayon de la plus douce lumière ; c'est du milieu de ce désordre qu'il verra sortir un ordre tout divin, et c'est dans cette obscure confusion qu'il trouvera la manifestation éclatante des adorables conseils de la Providence. *Et j'ai dit*, conclut l'Ecclésiaste, *et j'ai dit dans mon cœur : Un jour Dieu jugera le juste et l'impie, et alors ce sera le temps de toutes choses : « Et dixi in corde meo : Justum et impium judicabit Deus, et tempus omnis rei tunc erit. »* (Eccle., III, 17.) O solution divine de tant d'insurmontables difficultés ! ô justification sans réplique des voies de la Providence ! ô paroles qui portez l'épouvante dans l'âme du méchant, et qui retentissez si douce-



ment au cœur de l'homme de bien ! L'éternité, voilà le mot terrible et consolant qui dissipe tous les doutes, lève toutes les difficultés, fait taire tous les murmures.

Tant que nous sommes sur la terre, Dieu semble oublier ses droits, et se dessaisir du domaine qu'il a sur le temps, pour faire l'essai de la malice des méchants, et livrer à leur puissance l'heure si courte de la vie : *Horavestra, et potestas tenebrarum.* (Luc., XXII, 53.) Mais il entrera enfin dans l'exercice de son pouvoir : l'éternité, qui est le temps de Dieu, prendra la place du temps de l'homme, et après un désordre rapide et passager, fixera tout dans l'état d'une stabilité immuable : *Tempus omnis rei tunc erit.* Tant que nous sommes sur la terre, Dieu semble laisser tomber d'une main inattentive sur les enfants des hommes les biens et les maux, la pauvreté et la richesse, les joies et les amertumes ; on plutôt, souvent il laisse le crime s'entourer de gloire et d'opulence, et la vertu languir dans la détresse et dans les pleurs. L'éternité montrera en quelle estime étaient, aux yeux de Dieu, des présents qu'il prodiguait à ses ennemis, et établissant pour les seuls maux réels, et les seuls biens solides, une distribution irréprochable, assurera pour jamais des plaisirs purs au serviteur fidèle, et au méchant de véritables douleurs : *Tempus omnis rei tunc erit.* Tant que nous sommes sur la terre, notre indignation contre la perversité, et la conscience de notre courte durée nous rendent impatients de la punition du pécheur. La gloire du Seigneur nous semble en péril, si ses flèches n'atteignent le crime sous nos yeux et durant les rapides instants de notre passage. Mais oublions les pensées de notre mortalité, *élevons-nous*, dit saint Augustin, *jusqu'à l'éternité de Dieu, et devenons éternels avec lui : « Jungere aternitati Dei, et cum illo aternus esto. »* L'éternité ramènera inévitablement le coupable sous cette main vengeresse : si donc Dieu attend, c'est qu'il voit de loin arriver le jour du pécheur ; s'il ne se hâte pas, c'est qu'il est éternel : *Tempus omnis rei tunc erit.* Tant que nous sommes sur la terre, cet univers visible, dont Dieu lui-même a reconnu la beauté, publie éloquentement, il est vrai, la bonté de son auteur comme sa toute-puissance. Et comment méconnaître, en effet, une bonté qui nourrit les petits des oiseaux, et une puissance qui brise contre un grain de sable le courroux de la mer. Mais un autre monde plus digne des soins du Créateur, le monde intellectuel et moral n'est ici-bas qu'en ébauche ; c'est dans l'éternité que l'artisan suprême mettra la dernière main à son meilleur ouvrage, et lui assurera une perfection inaltérable ; c'est dans l'éternité que nous verrons enfin, pourquoi les cris de la vertu semblaient ici-bas les seuls auxquels son oreille fût insensible, et les flots soulevés de l'orgueil les seuls auxquels son bras n'opposât pas de barrière : *Tempus omnis rei tunc erit.*

O Providence de mon Dieu, généreuse

dispensatrice des miracles de son pouvoir et des richesses de sa miséricorde, que tous les cœurs s'enflamment au souvenir de votre amour, et que toutes les langues publient votre libéralité et les soins maternels de votre sollicitude ! C'est vous qui veillez sans relâche sur ce vaste univers, qui en unissez toutes les parties par d'invisibles liens, et qui maintenez cet ordre invariable que suivent, sans se lasser, les créatures innombrables, que maîtrise votre bras et que dirigent vos regards. Mais au milieu de tant de soins, c'est l'homme surtout que distingue votre tendresse ; c'est pour lui que vous versez avec une inépuisable profusion les trésors de votre magnificence. L'enfance vous doit ses charmes ; la jeunesse, son ardeur généreuse ; la vieillesse, sa prudence et la majesté de ses cheveux blancs. Vous essayez les larmes de la veuve, vous entendez les cris de l'orphelin, vous délassiez le voyageur fatigué ; et c'est dans votre sein que le matelot battu par la tempête trouve enfin un asile. Il est vrai, vous semblez quelquefois vous mettre peu en peine du triomphe du crime et des humiliations de la vertu ; mais je viens d'apprendre à ne plus me troubler de cette apparente indifférence. Providence de mon Dieu, un jour vous jugerez votre cause, et ce scandale ne sera pas sans remède : c'est dans l'éternité que vous ferez cesser une lutte inégale ; c'est là qu'elle trouvera sa fin : pour le pécheur, dans une éternelle humiliation ; pour le juste, dans une gloire qui n'aura point de terme. Ainsi soit-il.

## DISCOURS XII.

Pour le mardi de la 4<sup>e</sup> semaine de Carême.

SUR L'AUMÔNE.

Date eleemosynam et omnia munda sunt vobis. (Luc., XI, 41.)

Faites l'aumône et tout sera pur pour vous.

Quelle est, chrétiens, cette étonnante prérogative que notre divin Sauveur nous montre dans l'aumône ? la pureté du cœur, ce don céleste, le plus considérable de tous les biens, qui rend l'homme semblable aux anges, et lui mérite les regards de Dieu, sa complaisance et son amour ! la pureté du cœur, si touchante dans le premier âge, si belle sur le front des vierges, si vénérable sous les cheveux blancs ; enfin la pureté du cœur, que les pénitents ne recouvrent qu'après de longs travaux, que les justes ne conservent que par de constantes sollicitudes, la pureté du cœur semble n'être promise qu'à l'aumône ! Vous diriez que c'est l'aumône seule dont elle est la récompense et le fruit : *Date eleemosynam et omnia munda sunt vobis.*

Sans doute, chrétiens, c'est à la grâce, c'est à l'application des mérites de Jésus-Christ, que l'âme fidèle doit sa constance dans le bien, et l'âme pénitente le retour de son innocence. Nous avons une victime de propitiation qui, sans cesse, désarme la colère de Dieu, et nous avons des sacrements



qui sont autant de canaux d'où découle, sur les enfants de la foi, une intarissable miséricorde; mais l'aumône participe à ces divers moyens de sanctification, ou plutôt si nous voulons nous rendre attentifs, nous reconnâtrons que tout ce que la religion a de plus efficace, de plus auguste, de plus saint, se trouve en quelque sorte réuni dans l'aumône.

Je m'arrête à cette pensée, et pour en éclaircir le développement, j'essayerai de vous montrer tout ensemble dans l'aumône, et un mystère que la religion nous révèle, et un sacrement auquel la religion nous ordonne de participer, et un sacrifice que la religion nous commande d'offrir.

Implorons, etc.

D'abord je vois dans l'aumône un mystère que la religion nous révèle : *Heureux*, dit le Psalmiste, *celui qui comprend ce que c'est que l'indigent et le pauvre* : « *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem!* » (*Psal. XL, 2.*) Or, c'est la religion seule qui nous donne cette intelligence, elle seule peut soulever le voile qui, sous les dehors rebutants de la pauvreté, cache une haute dignité et de glorieux privilèges.

Car il est d'autres mystères que ceux contre lesquels notre raison murmure, ou qu'avec tant d'audace attaque une orgueilleuse incrédulité. Tout n'est pas dit avec la religion, parce qu'on refusera de l'entendre, quand elle nous montre dans l'unité de Dieu l'ineffable Trinité des personnes, ou sur un bois infâme le prix de la rançon de l'univers, ou sous des espèces grossières le gage du plus tendre amour : elle a d'autres dogmes encore qui excitent moins de soulèvements, parce qu'ils n'intéressent les passions que de loin; mais qui n'en sont pas moins pesants pour notre faiblesse, ni moins impénétrables à nos efforts. Et tel est le dogme qui nous révèle quel est le prix de l'aumône, en nous faisant connaître la noblesse de celui qui la demande et qui la reçoit.

Oui, c'est la religion qui, après quatre mille ans d'ignorance et de barbarie, est venue réveiller le monde de l'assoupissement de sa cruelle indifférence, et le rendre attentif aux gémisséments de l'indigence et au cri de la douleur. Car, avant le christianisme, que firent pour le pauvre tous ces philosophes si renommés? Ils apprenaient à leurs disciples à braver les coups de l'adversité, leur apprenaient-ils à soulager le sort de ses victimes? ils les exhortent à mépriser les richesses, les exhortaient-ils à verser leurs trésors dans le sein de l'infortune? Que firent pour le pauvre les empereurs et les rois? ils préparaient des palais à leur mollesse, ils élevaient des monuments à leur orgueil, ont-ils ouvert un seul asile à l'indigence? C'est la religion qui, sans s'arrêter à de hideuses apparences, découvrit la première, sous les haillons du malheur, les plus dignes objets de notre affection et de nos hommages; c'est la religion qui, la première, nous apprit à voir

dans les pauvres les créatures de Dieu formées à son image, à voir dans les pauvres des enfants déshérités, ou plutôt des frères dans la détresse, qui, lorsqu'ils poussent vers nous leurs gémisséments, ne font que redemander à des frères plus opulents les portions dispersées de leur héritage; c'est la religion qui, entourant les pauvres de sa sollicitude et de son amour, et distribuant en quelque sorte les emplois autour de ces augustes pupilles, leur donna les puissants du siècle pour appuis, les riches pour économes.

Mais, si la religion a merveilleusement dévoilé le mystère de l'aumône, c'est surtout quand elle nous a montré le Fils éternel de Dieu, naissant au milieu du plus triste appareil, vivant dans l'indigence et terminant ses jours dans un cruel abandon. Aussi, quoi qu'en puisse dire l'orgueil, non-seulement Jésus-Christ a mis l'aumône en honneur, en consentant, au rapport de l'Évangile, à la recevoir le premier des mains de quelques femmes pieuses; mais il a fait découler de cette auguste pauvreté comme une vertu divine, qui rend vénérables et sacrés, tous ceux qui portent au milieu des chrétiens les saintes livrées de l'indigence.

Ah! sans ce touchant souvenir, ne nous parlez pas des misères humaines! ne prétendez pas donner l'autorité de vos déclamations pour protectrice aux asiles de l'infortune, ni garantir par vos inscriptions fastueuses le respect au malheur! Hélas! le malheur excitera peut-être une émotion passagère, et fera couler quelques larmes; mais si l'on ne tourne pas ses regards vers Jésus et ses ineffables infortunes, les cœurs les plus tendres sentiront peu à peu leur commisération s'affaiblir, bientôt ils se fermeront à la pitié et peut-être finiront par ne plus voir dans l'indigence qu'une oisiveté punie, dans les accents de la douleur que des clameurs importunes, et dans l'infirmité de la vieillesse qu'un inutile fardeau.

Mais dans le malheur des pauvres, montrez-nous le malheur de Jésus-Christ lui-même; montrez-nous dans leur abandon et leur indigence sa détresse et son délaissement, et vous verrez l'infortune se revêtant d'une dignité nouvelle, s'agrandir et s'entourer de respects et d'hommages; vous verrez des vierges, ouvrant leur chaste cœur au sentiment inconnu de l'amour maternel, préparer des berceaux pour l'enfance délaissée, et lui prodiguer les soins les plus tendres et les plus doux embrassements; vous verrez la grandeur, déguisant son éclat et se délivrant d'un appareil importun, pénétrer jusqu'aux plus sombres réduits de l'indigence, pour lui présenter d'une main respectueuse d'humbles et pudiques bienfaits; vous verrez quelquefois les maîtres du monde eux-mêmes descendre de leur trône, s'abaisser aux pieds des malades, et coller leurs lèvres royales sur des membres dont



Jésus-Christ pauvre ennoblit les plaies et les douleurs.

Que dis-je, chrétiens? la religion a des cœurs héroïques, pour qui ce n'est point assez de prodiguer à l'infortune leurs consolations et leurs trésors; disciples d'un Dieu pauvre, il faut qu'ils soient pauvres à leur tour comme lui. Connaissant le mystère de l'aumône, s'ils ne sont pas appelés à l'admirer, ils veulent du moins en avoir le droit.

Voyez, de siècle en siècle, ces âmes généreuses, qui n'ont pu tenir contre cette parole: vous connaissez la charité de Jésus-Christ qui, *étant riche, s'est fait pauvre, afin de nous enrichir.* « *Cum esset dives, egenus factus est, ut vos inopia illius divites essetis.* » (II Cor., VIII, 9.) Un saint Antoine qui distribue tous ses biens et va dans le désert cacher durant cent ans sa pauvreté volontaire. Saint Basile qui défie les puissances du siècle de lui ravir sa seule richesse. Saint Paulin qui, sous la main d'avidés et cruels soldats, dit à Dieu: vous savez où est mon trésor? Enfin une sainte Thérèse réservant pour la maison de Dieu la splendeur et l'opulence, ne voulant pour elle qu'une pauvre table, des vêtements pauvres, de pauvres ameublements, et au milieu des plus rigoureuses privations offrant non la sérénité seulement de la résignation, mais les éclats de la plus aimable gaieté.

Mais, quoi! chrétiens, quand nous rapportons les exemples d'une noble et chrétienne pauvreté, nous est-il permis de passer sous silence le modèle que nous donne, du haut de la chaire de Pierre, le saint et vénérable successeur du chef de l'apostolat? Oui, c'est à Rome, c'est au milieu de la magnificence de ses palais, c'est sous l'éclat de la tiare, que l'évêque des évêques ennoblit la pauvreté par les plus touchants exemples, retenant d'un pauvre religieux les goûts simples et les austères sacrifices, et comptant parmi ses jours les plus glorieux, les jours où, traîné en exil par une main cruelle, il trouvait dans son dénûment et ses privations, avec son divin maître dépouillé de tout, des traits consolants de ressemblance.

Voilà comment l'aumône est un mystère que la religion nous révèle; mais elle est aussi comme un sacrement auquel la religion nous ordonne de participer.

A Dieu ne plaise, chrétiens, que, pour relever l'excellence de l'aumône, je vienne altérer ici les enseignements de la foi! je sais qu'un Dieu pouvait seul attacher un pouvoir spirituel à des objets matériels et sensibles, et que Jésus-Christ, en établissant les sacrements, en a fixé le nombre comme il en a réglé les effets. Toutefois, quand je vous présente l'aumône comme une sorte de sacrement, ne pensez pas que ce langage soit si nouveau que je ne puisse trouver, dans l'exemple des Pères, une excuse à cette apparente témérité. Consultez-les en effet, et vous verrez comme ils se plaisent à former entre l'aumône et les sacrements une pieuse et touchante comparaison.

C'est par le baptême que le démon perd ses droits, et que Dieu nous adopte pour ses enfants; entendez saint Cyprien: *Comme le baptême, dit-il, l'aumône appelle l'indulgence de Dieu et éteint les feux éternels: « Instar baptismi, indulgentiam largitur; eleemosynis flamma sopitur. »* C'est par l'Eucharistie que le chrétien, s'unissant à Jésus-Christ, se nourrit de la divinité même; entendez saint Grégoire de Nazançe: puisque le nom de miséricordieux est éminemment le nom de Dieu, Jésus-Christ, en nous commandant l'aumône, veut que nous devenions des dieux à notre tour: *Ad quid aliud hortatur, nisi ut Deus fias.* Enfin, c'est la pénitence qui rend à notre âme sa blancheur, et ferme pour elle l'enfer. Entendez saint Augustin: l'aumône efface les péchés, elle se tient debout devant les portes éternelles et ne souffre pas que l'homme de miséricorde y soit précipité: *Ante fores stat et neminem permittit in carcerem mitti.*

Mais, pour établir entre l'aumône et les sacrements un parallèle plus précis encore, que voyons-nous avant tout dans un sacrement? l'institution de Jésus-Christ, et le signe sensible de la grâce: or, je retrouve l'un et l'autre dans l'aumône.

Institution de Jésus-Christ: ah! pour établir cette vérité il n'est besoin ni de longues recherches, ni de discussions profondes. Qui ne sait que notre divin législateur a donné pour fondement au code nouveau qu'il traçait pour l'univers, la douce loi de l'amour fraternel? Qui ne sait quelles récompenses il promet aux cœurs compatissants qui s'ouvriront à la pitié, et comment il place sous la sauvegarde de ses disciples toutes les infortunes et toutes les douleurs; le pauvre, pour que l'on couvre sa nudité; l'orphelin, pour qu'on défende sa faiblesse; la veuve, pour qu'on essuie ses pleurs. Qui ne sait enfin comment il a voulu que l'âme des chrétiens, se dilatant par une charité sans bornes, leur miséricorde n'eût d'autre modèle que cette miséricorde infinie, dans le sein de laquelle toutes les afflictions trouvent leur refuge et leurs secours: *Es-tote misericordes, sicut et Pater vester misericors est.* (Luc., VI, 36.)

Que dis-je, chrétiens? je vois notre divin Sauveur mettre dans l'institution des sacrements des intervalles et de justes délais. Etablit-il le baptême? ce n'est qu'après trente ans d'une vie obscure et cachée. L'Eucharistie? c'est la veille de sa mort. La pénitence? c'est quand il est près de monter au ciel. Mais, pour élever l'aumône à la dignité qu'elle doit obtenir sous la loi nouvelle, Jésus ne peut s'accommoder de ces retardements; il faut que dès sa naissance on sache quel en est le prix. C'est l'aumône que Jésus demande, encore renfermé dans le sein maternel, quand Marie va d'hôtellerie en hôtellerie, sollicitant un asile pour une pauvre mère prête à mettre son enfant au jour. C'est l'aumône que Jésus demande, lorsque, dans son humble crèche et sur cette paille chétive où il repose, il étend ses faibles bras et sem-



ble appeler quelques secours par ses gémissements et par ses pleurs.

Vos larmes ne couleront pas en vain, ô mon adorable maître, et vous n'aurez pas sans fruit fait entendre vos premiers cris. Déjà l'aumône était douce pour une âme sensible, mais vous l'ennoblissez par cette institution divine, et je ne serais pas digne du nom de votre disciple, si l'aumône n'était pas un besoin pressant pour mon cœur.

Les sacrements nous présentent encore un signe sensible de la grâce; je le retrouve dans l'aumône. En effet, dans l'aumône comme dans les sacrements, la nature ne voit que des objets terrestres et grossiers; mais la foi en découvre de spirituels et de célestes. La nature, dans un malheureux, ne voit qu'un homme en butte aux caprices de la fortune, victime de l'injustice ou puni de ses propres erreurs: mais la foi, s'appuyant sur la parole de Jésus-Christ même, s'élève à de plus hautes pensées et découvre une infortune plus vénérable que celle qui frappe les regards; elle voit dans ce captif Jésus-Christ dont elle brise les fers; dans cet opprimé, Jésus-Christ dont elle défend l'innocence; dans cet enfant délaissé, Jésus-Christ qu'elle recueille et réchauffe entre ses bras : *Quandiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.* (Matth., XXV, 40.) La nature ne reçoit du pauvre, en retour de ses bienfaits, que des démonstrations et l'échange souvent suspect d'une stérile reconnaissance; mais la foi compte sur un autre salaire : elle sait qu'avoir pitié du pauvre, c'est prêter au Seigneur à intérêt : *Feneratur Domino qui miseretur pauperis* (Prov., XIX, 17), et qu'avec un tel débiteur il ne faut craindre ni l'oubli, ni les délais, ni les rebuts. Ainsi le comprenait saint Jean Chrysostome : donnez, disait ce Père, donnez à ce pauvre, donnez à Jésus-Christ, il n'y a point de différence : *Nihil interest sive huic pauperi, sive ipsi Christo dederis.* Ainsi le comprenait saint Pierre Chrysologue : la main du pauvre est le coffre-fort où Jésus-Christ prétend renfermer ses trésors : *manus pauperis est gazophylacium Christi.*

Entendez-le, riches du siècle, le Père de la grande famille vous a confié de vastes possessions; mais elles sont à lui et vous n'êtes appelé qu'à les régir. Satisfaites à vos besoins, contentez même vos bienséances, il le permet : c'est un maître dont la noble confiance en use avec libéralité, mais versez fidèlement dans les coffres qu'il vous a désignés le reste des immenses prodigalités que vous retirez de ses domaines : *manus pauperis est gazophylacium Christi.* Entendez-le, vous qui, tourmentés par la soif des richesses, accumulez incessamment trésors sur trésors : cet or et cet argent que vous entassez sans relâche trompent leur destination; c'est la main du pauvre qui doit les recueillir : *manus pauperis est gazophylacium Christi.* Et vous qui, rencontrant à chaque pas les victimes de nos discussions civiles, allez grossir la foule de ces voluptueux, insensibles aux calamités de leur pays et aux maux

de leurs frères, les angoisses et les soupirs de la vertu indigente accusent vos caprices dispendieux et vos folles prodigalités, *manus pauperis est gazophylacium Christi.*

Enfin, les sacrements nous présentent la sanctification de nos âmes : je la trouve aussi dans l'aumône. Oui, ainsi qu'aux sacrements, Dieu a voulu attacher à l'aumône des grâces qui en sont infailliblement le fruit. De même qu'en établissant les sacrements, Jésus-Christ a passé avec ses ministres un contrat qui ne sera jamais rompu; de même, en donnant à tous ses disciples le précepte, il s'est imposé des conditions qu'il ne violera jamais. Il a dit à ses ministres : Versez de l'eau sur le catéchumène et j'effacerai les taches de son âme; consacrez le pain et je descendrai du ciel à votre voix; déliez le pécheur et je briserai ses chaînes : mais il a dit aussi à tous ses disciples : soyez miséricordieux, compatissez au malheur, soulagez l'infortune et je guérirai vos blessures, et je soutiendrai votre faiblesse, et je ferai descendre sur vous ma miséricorde : *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequuntur.* (Matth., V, 7.) C'est le même Dieu qui a consacré ces divers engagements, et c'est le même Dieu qui jusqu'à la fin des siècles doit les remplir.

Plus j'approfondis cette consolante théologie et plus je suis porté à me sentir de la confusion d'avoir environné de tant de circonspection et de réserve le parallèle que j'établis entre les sacrements et l'aumône. En effet, dans cette comparaison qu'ai-je fait autre chose que vous offrir les sentiments des saints docteurs, et presque leur langage? Enfin l'aumône est un sacrifice que la religion nous commande d'offrir.

J'entends le Seigneur, dans l'ancienne loi, déclarer sans cesse aux enfants d'Israël par la bouche de ses prophètes, qu'il a leurs victimes en dégoût, qu'il ne peut souffrir la multitude de leurs sacrifices. Comment, en effet, la majesté divine aurait-elle trouvé un objet digne de ses regards dans l'immolation de ces boucs et de ces taureaux, dont le sang était impuissant pour laver les crimes des hommes, et que la terreur et une obéissance servile entraînaient aux pieds de ses autels. Mais tandis que le Seigneur repoussait ces oblations grossières, l'aumône s'élevait vers son trône comme un encens d'agréable odeur, et l'offrande d'un cœur compatissant, qui, en soulageant le pauvre, soulageait l'image vivante de Dieu, obtenait de lui des grâces que sollicitaient vainement tous ces innombrables sacrifices : *Misericordiam volo et non sacrificium.* (Matth., IX, 13.)

Cependant, ne craignez pas que l'aumône perde, sous la loi nouvelle, ses droits et ses prérogatives. Oui, même quand le Fils de Dieu a fait disparaître par sa mort les ombres et les figures, même à côté de cette hostie pure et sans tache qui s'offre à Dieu chaque jour dans tout l'univers, non-seulement l'aumône conserve tous les privilèges du sacrifice, elle en porte même le nom. C'est saint Paul qui se plaît à lui donner ce



titre : *N'oubliez pas, dit-il aux Hébreux, n'oubliez pas l'aumône et la charité mutuelle; voilà les sacrifices auxquels Dieu se montre favorable: «Beneficentiæ et communionis nolite oblivisci; et talibus enim hostiis promeretur Deus.»* (Hebr., XII, 16.) C'est encore saint Paul qui, recevant par les mains d'Épaphrodite, les fruits abondants de la charité des Philippiens, emprunte, pour parler de la profusion de leurs aumônes, le langage que les prophètes employoient à peindre les plus pompeux sacrifices : *Odorem suavitatis, hostiam acceptam, placentem Deo.* (Philip., IV, 18.)

Après cela, comment s'étonner de voir que saint Augustin paraisse oublier que l'Église de Jésus-Christ possède un sacerdoce des autels, une victime, et s'écrie dans un noble transport : Le sacrifice du chrétien, c'est l'aumône : *Sacrificium Christiani est eleemosyna.* Et en effet, pour un chrétien, faire l'aumône, c'est-à-dire voir Dieu dans le pauvre, servir Dieu dans le pauvre, et si je puis parler ainsi, adorer Dieu dans le pauvre, n'est-ce pas un véritable sacrifice ? *Sacrificium Christiani est eleemosyna.* Pour un chrétien, faire l'aumône, c'est-à-dire, offrir à Dieu, dans la personne du pauvre, son zèle, ses larmes, sa fortune, ses vêtements et son pain peut-être ; enfin s'arracher à soi-même pour ne plus vivre que dans le pauvre, pour ne respirer que quand il respire, pour ne se réjouir que de sa joie, pour ne souffrir que de ses douleurs : n'est-ce pas un véritable sacrifice ? *Sacrificium Christiani est eleemosyna.*

Oui, pour le chrétien, l'aumône est un vrai sacrifice : l'offrande est présentée par la foi : c'est le pauvre qui lui sert d'autel ; c'est la charité qui la consume. Oui, pour le chrétien, l'aumône est un vrai sacrifice : elle en a tous les privilèges.

Sacrifice d'actions de grâces. Quelle amertume pour un cœur sensible d'avoir un bienfaiteur et de ne pouvoir lui offrir, autrement que par des discours, des témoignages de sa reconnaissance ? Or, sans l'aumône, nous serions réduits, à l'égard de Dieu, à cette douloureuse impuissance : car nous pouvons célébrer sa gloire, publier ses bienfaits ; mais, Seigneur, que pouvons-nous vous donner qui ajoute à votre puissance, à votre richesse, à votre bonheur ? Vous êtes notre Dieu, vous n'avez que faire de nos biens : *Dixi Domino : Deus meus es tu; quoniam bonorum meorum non eges.* (Psal. XV, 2.) Mais l'aumône a des secrets pour payer Dieu de ses bienfaits et le forcer d'accepter nos présents : c'est Dieu même que l'aumône rencontre dans les pauvres, c'est Dieu qu'elle enrichit par ses présents. C'est ainsi que, même envers Dieu, l'aumône acquitte notre reconnaissance.

Sacrifice d'expiation. C'est aux pieds des pauvres qu'un cœur charitable expie ses illusions et ses égarements : son orgueil, en s'abaissant à les servir ; son avarice, en leur prodiguant son or ; sa fausse délicatesse, en remuant la paille de leur couche ; ses

honteux attendrissements, en donnant des larmes à leur malheur.

Sacrifice d'impétration. Notre âme n'a point de maux dont elle n'obtienne la délivrance par l'aumône : point de plaie dans le cœur qui ne soit guérie, point de ténèbres dans l'esprit qui ne soient dissipées, point de tentations qui ne soient vaincues. Voyez ce prince, qu'une catastrophe ignominieuse va punir de son orgueil : le prophète, en lui prononçant son arrêt, lui montre toutefois, dans l'aumône, un soutien à son espérance : *Eleemosynis redime peccata tua.* (Dan., IV, 24.) Voyez ce centenier, qui semble plongé sans retour dans la nuit de l'idolâtrie : l'aumône monte vers le ciel, et en fait descendre le plus précieux de tous les dons : *Eleemosynæ ascenderunt in cælum.* (Act., X, 4.) Voyez tant de chrétiens, si courageux contre les démons, si fermes pour les combattre : c'est à l'aumône qu'ils doivent leur insurmontable constance. Les pauvres, dit saint Jean Chrysostome, sont autant de guerriers qui s'engagent à nous défendre ; l'aumône est leur solde, et ils se chargent, à ce prix, de soutenir la guerre et de vaincre pour nous : *Cum stipendium acceperint, ipsius solvunt potentiam.*

Ne me demandez donc plus qui a pu décider ces changements soudains, ces conversions éclatantes qui transforment tout à coup un voluptueux en pénitent, un incrédule en humble disciple de la foi : l'aumône est le sacrifice qui obtient ces prodiges. Ce jeune homme avait prêté l'oreille aux leçons de l'impiété ; dans sa superbe indépendance, il dédaignait la religion, il en blasphémait les dogmes ; mais il faisait l'aumône : il n'a pu s'accommoder longtemps d'une doctrine qui endurecit le cœur, et cette âme compatissante a senti le besoin de croire à une religion qui lui prêche et lui promet la miséricorde : *Misericordes misericordiam consequentur.* (Matth., V, 7.) Cette femme, longtemps entraînée par les séductions du siècle, avait sacrifié à de coupables illusions ses beaux jours, son repos et son honneur peut-être ; mais elle faisait l'aumône, et maintenant, en faveur de sa commisération pour le pauvre, Dieu paraît à son cœur ses criminelles sensibilités, et l'aumône, après tant d'égarements, obtient pour elle le retour de deux biens perdus depuis longtemps, la paix et l'innocence : c'est ainsi qu'elle est payée de sa miséricorde : *Misericordes misericordiam consequentur.* Ce vieillard est étendu sur le lit de la douleur, il va mourir, il va terminer une vie dont le moindre désordre fut un oubli profond des droits de Dieu et de son amour ; mais il a fait l'aumône : le cri des infortunés qu'il soulagea étouffe celui de ses crimes, et l'aumône, à cette dernière heure, demandant grâce pour lui, ce pauvre mourant qui fut miséricordieux trouve à son tour miséricorde : *Misericordes misericordiam consequentur.*

Offrez donc aussi ce doux et consolant sacrifice, vous que la Providence fit naître au sein de l'abondance, et payez au Sei-



gneur ce facile tribut en retour des présents dont vous comble sa libéralité : *Vovete et reddite Domino Deo vestro, omnes qui in circuitu ejus affertis munera.* (Psal. LXXV, 12.) Nous ne vous reprochons pas la magnificence de vos demeures, la mollesse de vos vêtements, la délicatesse de vos tables, la pompe de vos fêtes. Nous supposons que vous sanctifiez, par les souvenirs de la foi, tout ce faste auquel vous condamne votre grandeur; mais faites l'aumône, effacez, autant qu'il est en vous la cruelle distinction qu'établit, entre le pauvre et vous, une rigoureuse destinée; n'oubliez pas les gémissements du pauvre au milieu de vos bruyantes joies; sa nudité sous vos habits somptueux; sa détresse parmi les profusions de votre abondance; mais surtout n'oubliez pas nos pauvres prisonniers (8). Hélas! nous ne pouvons pas les exposer à vos regards; nous ne pouvons pas rassembler sous vos yeux tant d'infortunés réunis; ce père qu'un créancier impitoyable a séparé de ses enfants, cet époux que rappelle en vain une épouse inconsolable, cet imprudent dont l'inexpérience fut le seul crime, cet ami qui paye si cher sa confiance dans l'amitié. Des portes inexorables semblent fermées sur eux sans retour : vous pouvez les ouvrir, vous pouvez faire arriver la lumière au milieu de ces ténèbres, la joie au milieu de tant de douleurs; ayez pitié de nos pauvres prisonniers.

Ah! si vous les voyiez dans leur délaissement et leur indigence, leurs vêtements en lambeaux, leur visage pâle et décharné, leur tristesse profonde, peut-être leur sombre désespoir! mais ils sont si malheureux, qu'ils ne peuvent même vous offrir le spectacle de leur malheur; ils ne peuvent faire arriver jusqu'à vous leurs gémissements et leurs cris : ne les punissez pas de la faiblesse de celui qui s'est chargé de prendre en main leur cause; qu'ils ne reprochent pas aux ministres de la religion d'être sans ardeur pour demander la charité, et à Jésus-Christ même, d'être sans force pour l'obtenir; ayez pitié de nos pauvres prisonniers.

Vous le fûtes vous-même peut-être. Peut-être dans ces jours lamentables, où le crime était armé de la puissance, vous fûtes précipité vous-même dans une horrible captivité; alors quelle amère douleur, quels soupirs et quels élans vers la liberté! Compatissez à leur malheur, comme si vous portiez encore leurs chaînes : *Mementote vincitorum tanquam simul victi.* (Hebr., XIII, 3.) Ayez pitié de nos pauvres prisonniers. Hélas! vous l'êtes peut-être en cet instant vous-même : vous êtes peut-être en cet instant asservi sous un cruel esclavage et courbé sous d'invisibles chaînes. Vous le savez, vous connaissez le tyran secret dont je parle, et qui depuis longtemps vous opprime. Combien de fois n'avez-vous pas essayé de briser vos chaînes, combien de fois n'avez-vous pas rougi de votre avilissement!

L'heure de votre affranchissement est enfin arrivée : rendez la liberté à nos captifs, soulagez nos pauvres prisonniers, et la liberté vous sera rendue : *Mementote vincitorum tanquam simul victi.*

Enfin ayez pitié de nos pauvres prisonniers : vous ne sortirez pas de ce temple sans avoir rendu un hommage éclatant au pouvoir de la sainte parole. En sortant de votre demeure, vous avez décidé quelle serait votre offrande : c'est votre sensibilité qui a fixé ce tribut; mais la foi en réclame un autre : car ne suivrez-vous qu'une impression naturelle, ne ferez-vous rien pour Jésus-Christ, n'accorderez-vous rien à la puissance de sa parole? Non, non, doublez votre offrande et vous doublerez le bonheur de nos prisonniers, et la joie de votre cœur sera doublée, et Jésus-Christ, que l'amour tient prisonnier dans son tabernacle, en sortira pour vous donner une double bénédiction : celle qu'accompagne la prospérité temporelle et celle qui est un gage de l'éternelle félicité. Ainsi soit-il.

### HOMÉLIE

*Pour le jeudi de la quatrième semaine de Carême.*

SUR LA RÉSURRECTION DU FILS DE LA VEUVE DE NAÏM.

In illo tempore, ibat Jesus in civitatem quæ vocatur Naïm, et ibant cum eo discipuli ejus et turba copiosa. (Luc., VII, 11.)

*En ce temps-là, Jésus allaît à une ville nommée Naïm, accompagné de ses disciples et d'une grande multitude de peuple.*

Jamais, dans l'ordre naturel, Dieu ne montre avec plus d'éclat la puissance de son bras que lorsqu'il arrache à la mort ses victimes et rappelle à la lumière ceux qu'elle avait plongés dans la nuit du tombeau. Nous avons tant de fois reconnu l'impuissance de nos efforts contre cette mort inexorable; tant de fois nous avons vu qu'elle se joue de toutes les ressources humaines, des richesses, de la puissance et du crédit, que nous ne saurions nous dissimuler que l'homme ne peut rien contre elle; et si quelquefois elle est forcée de lâcher sa proie, une telle victoire ne peut être l'ouvrage que de celui qui, maître de la nature et disposant en souverain de tout cet univers, frappe et guérit, perd et ressuscite à son gré.

Mais il est, dans l'ordre de la grâce, un autre prodige également au-dessus de nos forces, également digne de la puissance divine, et qui ne fait cependant sur nous qu'une impression légère, parce que, enfoncés dans les sens et tout occupés des choses de la terre, nous ne savons pas nous élever jusqu'aux choses spirituelles et invisibles. Ce prodige est cette autre résurrection dont Dieu quelquefois prend plaisir à nous rendre les témoins, et par laquelle il retire une âme de l'état de mort où l'avait précipitée le péché, en la privant de la grâce, qui est le principe de sa vie, et sans laquelle nous ne

(8) Ce sermon fut prêché en faveur des prisonniers pour dettes : on n'a pas cru devoir en retracer cette péroraison si touchante.



sauvions produire que des œuvres mortes et inutiles pour le ciel. Bien plus, si nous prenons soin de considérer ces deux résurrections avec les yeux de la foi, nous verrons que, si quelque prodige pouvait nous étonner de la part d'un Dieu dont la puissance ne connaît point de bornes, le retour d'un mort à la vie a bien moins de droits à notre admiration que le retour d'un pécheur à la grâce, puisque, pour rendre un mort à la vie, Dieu n'a besoin que de rappeler l'âme dans un corps qu'elle n'avait quitté que par son ordre, et de renouer entre l'un et l'autre le lien par lequel il les avait d'abord unis ; tandis que, s'il veut ressusciter un pécheur à la grâce, il est en quelque sorte obligé de lutter contre sa créature ; et, pour surmonter ses mauvais penchants, détruire ses coupables habitudes et triompher de sa volonté rebelle, il a besoin, si je puis parler ainsi, il a besoin de ne rien épargner et de déployer toute sa puissance. Aujourd'hui tout nous invite à comparer ces deux résurrections : ce parallèle formera l'homélie de notre évangile et le sujet de cet entretien.

Implorons, etc.

*Ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ, et hæc vidua erat. « Il arriva qu'on portait un mort en terre : c'était un fils unique, et sa mère était veuve. »*

Nous ne pouvons faire un pas sans que la mort présente à nos regards quelque une de ses victimes : partout nous rencontrons les preuves de sa cruauté ; elle frappe indistinctement et sans pitié le grand et le petit, le riche et le pauvre, le vieillard décrépît et l'enfant encore au berceau. Ici, c'est un jeune homme à la fleur de son âge qu'elle enlève à une mère tendre qui, privée de son époux, n'avait plus que lui pour soutien.

La mort que le péché donne à l'âme fait encore de plus dangereux et de plus déplorable ravages, et l'œil affligé n'aperçoit de toutes parts que des traces de sa fureur. Le vieillard, que son expérience devrait mettre à l'abri de ses coups, ne sait point s'en défendre ; l'homme fait ne trouve point dans sa raison de ressources contre elle, et l'enfant lui-même, succombant à ses funestes atteintes, a vu se flétrir à son premier matin la fleur de son innocence. Chaque jour cette mort si cruelle, et la seule qui soit aux yeux de la foi véritablement digne d'exciter nos alarmes, chaque jour elle enlève à l'Eglise de nouveaux enfants, et porte sans relâche les plus sensibles coups à sa tendresse. Veuve désolée et privée de la présence sensible de son divin époux, l'Eglise devrait trouver dans ses enfants un adoucissement à sa douleur ; mais elle n'y trouve, au contraire, qu'un nouveau sujet de tristesse ; elle les voit se précipiter avec fureur vers cette mort dont elle tente vainement de les garantir ; et comme son amour est égal pour tous, leur perte remplit sans cesse son âme d'amertume, et elle verse sur la mort de chacun de ses malheureux fils des larmes aussi douloureuses que la plus tendre mère sur la perte d'un premier né que la mort

vient de lui ravir. Les gémissements de Jacob, quand il apprend qu'une bête cruelle a dévoré Joseph ; la douleur de Rachel dont nulle consolation ne peut tarir les pleurs ; les plaintes de David en apprenant la fin déplorable de son fils Absalon, ne sont qu'une légère image de la peine inexprimable que ressent l'Eglise à la vue des blessures mortelles que le péché porte à ses enfants sous ses yeux.

*Quam cum vidisset Dominus, misericordia motus super eam dixit illi : Noli flere. « Le Seigneur l'ayant vue, et touché de compassion pour elle, lui dit : Ne pleurez point. »* Ceux qui accompagnaient la pompe funèbre avaient dit aussi à cette veuve infortunée : Ne pleurez point. Ils avaient épuisé toutes les ressources humaines pour porter quelque adoucissement à son chagrin et lui faire oublier sa douleur. Ne pleurez point, lui avaient-ils dit ; vos larmes ne sauraient le rappeler du tombeau : vous avez fait, pour écarter ce coup fatal, tout ce qu'on pouvait attendre d'une mère pleine de tendresse ; vos soins ont dû céder à la force du mal. Ne pleurez point : l'attachement de vos amis vous dédommagera de la perte que vous faites en ce jour, *noli flere*. Consolations stériles, et qui ne faisaient même qu'ajouter à sa douleur, en lui prouvant qu'elle était sans remède. Il n'appartenait qu'au maître de la nature, à celui de qui seul la mort reconnaît les lois ; il n'appartenait qu'à lui d'apporter à ses maux une véritable consolation : seul il pouvait lui ordonner de sécher ses pleurs, *noli flere*, et faire, en effet, succéder la joie la plus vive à la plus profonde douleur.

Quelquefois aussi, se laissant attendrir par les larmes de l'Eglise, Jésus-Christ daigne adoucir ses peines en rappelant, par un coup extraordinaire de sa miséricorde, les pécheurs livrés aux plus funestes égarements, et rendant à la vie de la grâce ceux de qui la perte semblait la plus assurée. Quelquefois les chrétiens qui avaient été pour elle le sujet de la plus vive affliction, et de qui les erreurs avaient le plus contristé sa tendresse, viennent, par un changement inopiné, expier à ses pieds leurs désordres et guérir les blessures que leur infidélité avait faites à son cœur. Ce sont ces résurrections éclatantes que Jésus-Christ, de temps en temps, ménage à son Eglise, et qu'il opère quelquefois dans les siècles même où l'impie fait les plus effrayants progrès, afin de soutenir la foi des chrétiens faibles et pusillanimes, de ranimer la piété des chrétiens lâches et indifférents, et de faire supporter à son Eglise, avec plus de courage, les nombreux dommages qu'elle éprouve chaque jour, et les coups que ses ennemis lui portent de toutes parts. En effet, le nombre presque infini des pécheurs qui, méprisant sa voix, s'abandonnent au torrent des vices, et, insensibles à ses exhortations, se précipitent à leur perte éternelle, peut bien sans doute l'affliger et causer à cette mère tendre une vive douleur ; mais elle y reconnaît,

après tout, l'accomplissement de la parole de son divin époux, qui lui a prédit que le plus grand nombre choisirait la porte qui conduit à la mort. Mais lorsque, résistant au penchant qui entraîne le commun des hommes, ou plutôt se dégageant de l'abîme où ses vices l'avaient enseveli, un chrétien revient sur ses pas et abandonne le chemin du crime pour rentrer dans le sentier de la vertu, elle y voit avec reconnaissance les effets de la puissance de Dieu, qui ne brille jamais avec plus d'éclat que lorsqu'il triomphe de l'endurcissement du pécheur, et qu'il le réveille du mortel assoupissement où le démon l'avait plongé.

*Et accessit et tetigit loculum.* « *Il s'approcha et toucha le cercueil.* » Tout semblait devoir éloigner Jésus-Christ : ce cadavre inanimé, l'odeur infecte qu'il répandait, le triste linceul dont il était enveloppé, enfin de toutes parts les lugubres images de la mort : tout était fait pour l'écarter de ce triste spectacle. Cependant, loin d'imiter ce prophète qui n'avait fait qu'envoyer son serviteur, pour qu'il tentât de redonner la vie au jeune enfant en faveur duquel on était venu le solliciter, Jésus-Christ s'approcha lui-même et toucha le cercueil : et c'est ainsi qu'il en use encore tous les jours, lorsqu'il veut rendre la vie de l'âme au pécheur invétéré dans le crime. D'abord il s'approcha de lui : le pécheur de lui-même ne peut pas faire un seul pas vers le bien, et le désir même de se retourner vers Dieu est un don de la grâce et un pur effet d'une bonté toute gratuite ; mais Dieu le prévient par sa miséricorde, et quelque haine qu'il ait pour le péché, quelque horreur que lui inspire l'état hideux d'une âme qui en est souillée, il oublie sa répugnance pour n'écouter que sa compassion et sa tendresse ; il touche le cercueil : le cercueil de notre âme, c'est ce corps de boue dans lequel Dieu a voulu qu'elle fût ensevelie durant les jours de notre pèlerinage. Dieu touche donc ce cercueil, lorsque, pour réveiller dans l'âme du pécheur une salutaire sensibilité et lui donner d'utiles leçons, il afflige notre corps par quelque un de ces fléaux qu'il tient en réserve dans les trésors de ses miséricordes ; il touche au cercueil du voluptueux, lorsqu'il veut que son corps, qu'il traitait avec tant de délicatesse, soit en proie aux plus cuisantes douleurs ; il touche le cercueil de la femme mondaine, lorsqu'il permet qu'une hideuse maladie vienne défigurer ce corps dont elle faisait son idole ; il touche le cercueil de l'avare, en dissipant ses richesses et ses trésors ; de l'ambitieux, en lui enlevant ses dignités ; de l'homme orgueilleux et vain, en soufflant sur son faste et son opulence : en un mot, il touche le cercueil du pécheur, en le privant de tout ce qui flattait son orgueil, favorisait ses passions et nourrissait sa mollesse.

Oh ! Que nous jugerions sainement des adversités et de ce que nous appelons malheurs, si nous savions y reconnaître cette sévérité miséricordieuse du Seigneur, qui n'enlève au pécheur tous ces faux biens

dans lesquels il avait placé ses affections, qu'afin de délivrer son âme de la mort, suite inévitable de ces attaches criminelles !

*Hi autem qui portabant, steterunt.* « *Or, ceux qui portaient ce mort, s'arrêtèrent.* » Il durent sans doute être frappés d'une étrange surprise, ces hommes accoutumés à porter au tombeau, sans obstacle, les froides déponilles qu'on leur confiait, quand ils virent Jésus-Christ arrêter le lugubre cortège et se préparer à leur enlever leur proie.

Ces porteurs funèbres, chargés de rendre à la terre les tristes restes du fils de la veuve de Naïm, étaient l'image de nos passions qui, à l'aide de notre corps, emportent avec rapidité notre âme vers sa perte éternelle. Vainement les hommes tenteraient de suspendre leur impétuosité, vainement ils voudraient essayer de les calmer par leurs exhortations : les passions peuvent bien s'arrêter un moment ; mais, reprenant bientôt leur fougue naturelle, elles emportent le pécheur vers le précipice où il doit s'ensevelir sans retour. Les hommes ne peuvent rien sur elles et Dieu seul peut les contenir et modérer leur violence, et pour y parvenir, sa grâce tient, à l'égard du pécheur, la conduite que Jésus tient aujourd'hui dans notre Évangile. Dieu commence par frapper l'instrument de ses erreurs, il afflige son corps par les maladies, la détresse ou d'autres semblables revers, et par là, il affaiblit les passions et diminue leur activité.

*Et ait: Adolescens, tibi dico: surge.* « *Et il dit: Jeune homme, je vous l'ordonne, levez-vous.* » Etendu sans mouvement et sans vie, il avait perdu toute sensibilité, et Jésus-Christ seul pouvait encore faire entendre sa voix à son oreille. Endurci par le péché, inaccessible aux plus touchantes représentations, le pécheur a montré que rien ne pouvait l'émouvoir : vainement on lui représente que ses désordres ont pour lui les suites les plus funestes ; qu'ils lui enlèvent l'attachement de ses amis, le couvrent de déshonneur, ruinent sa santé, perdent sa fortune, il n'entend rien, il ne voit rien : sa fortune, sa santé, son honneur, ses amis, il oublie tout ; et la déplorable léthargie, où l'a plongé son péché, lui fait étouffer les affections les plus chères du cœur de l'homme, et mépriser les avis les plus propres à l'attendrir. Mais lorsque Dieu, prenant pitié de sa misère, laisse tomber sur lui des regards de miséricorde et daigne parler à son cœur, sa parole puissante amollit son insensibilité et trouble la fausse paix qui le tenait endormi dans le plus funeste sommeil. Jeune homme, je vous l'ordonne, levez-vous ! Son âge peut-être, peut-être une longue expérience et un profond savoir le rendent respectable aux yeux des hommes qui ne peuvent connaître que les apparences, et qui se laissent tromper si souvent par des dehors trompeurs ; mais il n'est qu'un enfant aux yeux de Dieu, parce qu'il en a la présomption et l'ignorance, et que ce ne sont point les cheveux blancs et la science qui font le vieillard et le savant, mais bien la connais-



sance de ses devoirs et la pratique de la vertu.

*Et resedit qui erat mortuus, et cepit loqui et dedit illum matri suæ.* « Le mort se mit en son séant et il commença à parler, et Jésus le rendit à sa mère. » Ainsi la mort avait étendu dans le cercueil le cadavre de ce jeune homme : Jésus-Christ lui redonne le mouvement et la vie ; elle avait glacé sa langue, et il lui en rend l'usage ; elle avait enlevé à une veuve désolée son unique espérance : Jésus-Christ lui remet ce fils qui doit la consoler dans ses peines et soutenir ses vieux jours. Un pécheur à qui Dieu a fait entendre sa voix, se réveille alors comme d'un profond sommeil et voit toute l'horreur de sa situation : il ne vivait que pour la terre, il était plongé dans les plus condamnables désordres ; il a rougi enfin de son avilissement, il commence à comprendre que, créé à l'image de Dieu et rendu participant de la nature divine, il ne doit point dégrader, par de honteux excès, la noblesse de son origine. Il se lève donc, il se détache des choses de la terre et abandonne ces habitudes criminelles qui l'avaient tyrannisé si longtemps ; il renonce à ces sociétés qui furent tant de fois pour lui une occasion de chute, à ces perfides amis qui lui ont ravi l'amour de son Dieu, le plus précieux de tous les biens, à ce monde enfin, qui trop longtemps l'a séduit par ses charmes. Il se lève vers les choses éternelles, il commence à en sentir le prix, à y fixer ses regards, à reconnaître enfin qu'elle est sa destination sur la terre, et quels sont les véritables biens auxquels il doit aspirer. Mais ce n'est point assez pour lui d'éprouver dans son cœur cet heureux changement, il ne peut plus renfermer les transports de son zèle, et il veut que les hommes qui ont été les témoins de ses égarements le soient aussi de son repentir ; il aime à s'entretenir des grandes merveilles que Dieu a opérées en sa faveur et de sa reconnaissance de l'excès de son aveuglement et de la sincérité de son retour. Sa langue, qui tant de fois affligea les oreilles chastes par des discours immodestes, n'est plus consacrée qu'à célébrer les charmes de la vertu et le bonheur de ceux qui lui sont fidèles ; et sa bouche, souillée peut-être mille fois par des imprécations et des blasphèmes, ne sait plus que s'entretenir des grandeurs et des miséricordes de Dieu, et bénir son nom adorable ; mais surtout il commence à parler aux ministres de la réconciliation : il vient leur faire l'humble aveu de ses désordres, leur tracer la déplorable histoire de sa vie et solliciter un pardon dont il se reconnaît indigne, mais qu'il attend de la bonté infinie de son Dieu, dont il commence déjà à faire une si douce expérience. Sensible à son repentir, touché des larmes de l'Église, Jésus-Christ lui accorde enfin ce pardon si désiré, et rend ce malheureux enfant à cette mère désolée. Oh ! qui pourrait peindre les transports qu'elle éprouve à cet heureux retour ! Quelque vive que pût être la joie de la veuve de Naim,

en voyant son fils arraché des bras de la mort, elle ne peut nous en tracer encore qu'une légère image : épouse de celui qui a daigné nous peindre sa tendresse sous les traits du père de l'enfant prodigue, elle en partage les sentiments ; comme lui, elle invite ses ministres, elle invite tous les chrétiens fidèles à prendre part à son bonheur : félicitez-moi, leur dit-elle aussi, félicitez-moi, car cet enfant était mort et il est ressuscité, il était perdu et je l'ai retrouvé.

*Accepit autem omnes timor et magnificabant Deum, dicentes: Quia propheta magnus surrexit in nobis et quia Deus visitavit plebem suam.* « La crainte les saisit tous et ils glorifiaient Dieu en disant : Un grand prophète a paru parmi nous et Dieu a visité son peuple. » La résurrection de ce jeune homme saisit de frayeur tous ceux qui en furent les témoins. La résurrection d'un grand pécheur à la grâce ne doit point nous laisser nous-mêmes sans crainte et sans effroi : car si nous sommes plus fidèles, et si nous n'avons point à nous reprocher les mêmes désordres, n'avons-nous pas chaque jour nos faiblesses à pleurer, n'abusons-nous pas sans cesse de la longanimité de Dieu ? Nous évitons peut-être avec soin les péchés qui donneraient une mort certaine à notre âme, mais nous nous permettons sans remords des offenses plus légères. Craignons que si nous contristons plus longtemps l'Esprit-Saint, si nous résistons aux avis secrets qu'il donne sans cesse à notre cœur, il ne se retire peu à peu et ne nous fasse passer de cet état de tiédeur et d'indifférence à celui de l'endurcissement et de l'insensibilité, dont il ne s'éveille plus que par des miracles éclatants et des coups extraordinaires de sa grâce.

Mais ce n'est point le seul effet que doit produire en nous le consolant spectacle d'un pécheur qui revient à Dieu après de longues erreurs. Nous devons, l'exemple de ce peuple, glorifier son saint nom, et le bénir de ce qu'il nous rend les témoins de semblables prodiges. En effet, que nous voyions chaque jour une foule innombrable d'hommes s'abandonner sans ménagement à leurs penchants déréglés, et oublier la loi de Dieu pour se livrer à la plus honteuse dépravation : c'est un aveuglement déplorable, sans doute, mais qui ne doit plus nous étonner quand nous pensons à la corruption de notre nature ; car nous ne devons pas être plus surpris de voir l'homme dépravé suivre le penchant naturel qui le porte au mal, que de voir l'homme mortel subir la loi de mort commune à tous les hommes ; mais que, surmontant ses inclinations perverses, triomphant d'anciennes habitudes et brisant tous les liens qui l'attachaient au crime, un pécheur invétéré se soumette au joug de l'Évangile, en observe les lois, en pratique les vertus : c'est un coup éclatant de la puissance divine, c'est un mort arraché du tombeau, pour ressusciter à la vie, c'est un prodige au-dessus de tous les prodiges.

Renouvelez encore, ô mon Dieu, renouvelez en notre faveur ces miracles éclatants de votre toute puissance : nous ne vous demandons pas de rappeler à la vie ceux qui nous furent chers et que la loi commune a précipités dans la nuit du tombeau ; nous adorons vos décrets, et nous savons que, pour confirmer votre religion sainte, vous n'avez plus besoin d'opérer de semblables merveilles. Mais il en est qui semblent vivants aux yeux des hommes et qui sont morts devant vous, et c'est pour eux que nous sollicitons votre miséricorde. O Dieu plein de bonté ! Dieu qui aimez les âmes, sauvez de la mort du péché, rendez à la vie de la grâce tant d'âmes infortunées rachetées par le sang de Jésus-Christ et que le démon entraîne à leur perte éternelle. Vous connaissez le désir de nos cœurs et vous savez pour qui nos vœux secrets implorent votre clémence : ce sont des amis, des parents, des bienfaiteurs peut-être qui, frappés d'une funeste léthargie, semblent endormis sans retour dans l'ombre de la mort ; si leur attachement nous est cher, que notre amitié leur soit utile ; laissez-vous toucher par nos supplications, et rendez-les à nos larmes.

Rendez à ces parents vénérables et depuis longtemps affligés, ce fils que la fougue des passions entraîne, et dont les désordres préparent à leurs vieux ans tant de douleur et d'amertume. Rendez à cette épouse désolée un époux qui, en oubliant Dieu, oublia tout à la fois et les lois de l'honneur et la foi des serments, mais qui, par son retour à la vertu, peut encore essayer ses pleurs et la consoler de ses longues infortunes. Rappelez à la véritable voie et ce savant qui connaît tout, hors la science véritable ; et ce magistrat qui prononce sur la destinée de ses semblables, sans songer à celui qui doit un jour juger les justices mêmes ; et ce guerrier qui ignore qu'il est une mort plus redoutable que celle qu'il affrontait au milieu des combats. Que tous ces morts, ô mon Dieu ! sortent de leurs tombeaux, qu'ils se réveillent enfin à votre voix puissante, et que leur résurrection à la grâce soit pour eux le présage de la résurrection à la gloire. Ainsi soit-il.

### SERMON XIII.

#### *Pour le Dimanche de la Passion.*

#### SUR LE SCANDALE DE LA DOCTRINE ET DES IGNOMINIES DE JÉSUS-CHRIST.

Dixerunt ei : Nonne bene dicimus nos quia Samaritana es tu et demonium habes ? (Jouan., VIII, 48.)

*Ils lui dirent : N'avons-nous pas raison de soutenir que vous êtes un Samaritain et un possédé ?*

Était-ce donc là le fruit que Jésus devait recueillir après tant de travaux et de sollicitudes ? Et fallait-il que cet ami des hommes, si compatissant et si tendre, qui jamais ne vit l'erreur sans l'éclairer, la faiblesse sans la soutenir, les pleurs sans en tarir la source, ne trouvât, dans ceux qui lui étaient

si chers, que les calomnies et les outrages, et ne se vît payé de ses leçons que par le mépris, et de son amour que par la haine ? En effet, naître dans l'indigence, vivre dans le mépris, mourir dans les tortures, telle fut, chrétiens, l'humiliante destinée de ce libérateur si longtemps promis à l'univers, et dont les prophètes de l'ancienne loi avaient tracé la peinture avec tant d'éclat et de magnificence. Au lieu de la pompe qui devait révéler sa céleste origine, vous ne voyez que dénûment et que pauvreté ; au lieu des nombreux hommages qui devaient accompagner ses pas, que calomnies et persécutions ; au lieu de la reconnaissance et de l'amour qui devaient payer ses bienfaits et accueillir ses leçons, que d'indignes outrages et une audace impie réclamant contre ses divins enseignements.

Cependant, ne rougissez pas pour notre Maître de tant d'abaissements et d'une abjection si profonde, et ne craignez pas que les humiliations affaiblissent ses droits ou flétrissent sa gloire ; car, si sa doctrine et ses ignominies révoltent la raison et sont pour la nature un sujet de scandale ; si les préjugés refusent de reconnaître un roi dans l'opprobre, et un libérateur dans l'asservissement, la foi, s'élevant à des considérations plus hautes, dédaigne le témoignage des sens, étouffe le cri des préjugés et trouve dans les anéantiements de Jésus un appui plus ferme à notre croyance, comme dans le scandale de ses ignominies un titre de plus à nos adorations.

Et ne fallait-il pas que jusqu'à la fin des temps elles reçussent leur double accomplissement, ces prophéties mystérieuses qui, durant tant de siècles, avaient tracé tout à la fois le tableau de sa gloire et celui de ses opprobres ; avaient montré par avance Jésus environné d'éclat, et flétri cependant par d'indignes affronts ; en butte aux persécutions les plus cruelles, et toutefois l'objet des plus profondes adorations ? Ne fallait-il pas qu'elle se vérifiât, la parole du saint vieillard qui, dans le même enfant, avait entrevu pour plusieurs la vie et le salut, et pour plusieurs aussi la mort et la ruine ? Ne fallait-il pas enfin que, contre cette pierre mystérieuse sur laquelle doit s'élever l'inébranlable édifice de la sanctification des élus, les passions vinssent incessamment briser leur fureur impuissante, et que Jésus fût un sujet de scandale pour la dépravation que sa doctrine condamne, et pour l'orgueil que ses ignominies déconcertent ? Nécessité dont les effets doivent faire couler nos larmes, mais non ébranler notre foi, si nous voulons nous rendre attentifs à deux vérités importantes :

Premièrement. Le scandale qu'excite la doctrine de Jésus-Christ ne sert qu'à mieux en faire connaître la sainteté ; premier point.

Secondement. Le scandale qu'excitent les ignominies de Jésus-Christ ne sert qu'à relever sa gloire, second point.

Implorons, etc.



## PREMIER POINT

Soit que nous considérons la religion de Jésus-Christ à sa naissance, soit que nous la suivions dans les progrès de l'âge, nous jugerons que le scandale qu'excite sa doctrine en fait mieux connaître la sainteté.

Quelque épaisses que fussent les ténèbres où le genre humain restait enseveli durant la longue suite de siècles qui précéda la venue du Sauveur, et quelque déplorable que fût la corruption où les passions entraînaient tous les cœurs, on voyait cependant quelquefois des hommes s'arrachant, par la bonté de leur nature ou la force de leur génie, à de honteux et coupables préjugés, apparaître comme des flambeaux au milieu de cette nuit profonde, pour éclairer leurs semblables, et diriger leurs pas dans la route méconnue du devoir et de la vertu : mais, si l'on veut que la sagesse de leurs enseignements et leur zèle pour les propager leur aient acquis de justes droits aux hommages de leur siècle et à l'admiration de la postérité, au moins faut-il reconnaître que, dans cette entreprise, jamais de grands périls ne vinrent éprouver leur constance, et que les seuls ennemis qu'ils eurent à combattre furent l'ignorance, l'indifférence ou le dédain. Tranquilles au milieu de disciples dociles, ils y dissertaient à loisir sur les grandes questions de la morale, sur la beauté de la vertu, sur la vanité des honneurs, sur le mépris de la mort ; et, bien loin que la haine ou les contradictions vinssent troubler le calme de leurs écoles, souvent l'admiration du peuple, l'estime des grands et la faveur des rois, environnaient du plus brillant éclat leurs faciles et paisibles leçons ; ou si l'un d'eux paya par une mort violente, moins l'ardeur de son zèle, et peut-être moins la rigueur de sa morale qu'un contraste révoltant entre de sévères discours et des mœurs équivoques, de pompeux éloges et de longs regrets vengèrent sa mémoire, encouragèrent ses imitateurs et montrèrent que la sagesse humaine n'aurait jamais qu'un seul martyr à présenter dans ses fastes aux siècles à venir.

Mais à peine l'humble fils de Marie a-t-il rassemblé dans la province obscure qui l'a vu naître, quelques disciples pauvres, sans lettres et sans nom, pour les entretenir de vérités utiles et leur inspirer, dans des discours familiers et sans art, la crainte de Dieu, l'amour de leurs semblables, l'horreur du vice, l'ardeur de la vertu, qu' aussitôt les passions épouvantées font entendre de toutes parts un cri de terreur et d'alarme ; l'univers s'ébranle tout entier contre cette école nouvelle, et prépare pour l'anéantir, tous les artifices et toutes les fureurs. Quelle est donc cette étrange doctrine ? et quel est le crime de ses propagateurs ? viennent-ils saper les fondements de la société ? rompre tous les liens de la subordination ? armer les peuples contre les peuples, et semer en tous lieux la dissension et la discorde ? ou bien leurs maximes corruptrices, en flattant l'inlépen-

dance des passions et séduisant les cœurs par d'indignes amorces, préparent-elles le triomphe du vice et la chute de la vertu ? Ah ! chrétiens, c'est ici que je sens vivement que la loi de notre Maître est une loi divine, et que le scandale qu'elle excite de toutes parts en relève merveilleusement l'éclat et la sainteté ! Ces hommes, l'objet de tant de violences et de haines, sont des hommes paisibles, éloignés de tout faste et de toute ambition, qui prêchent avec simplicité une doctrine amie du genre humain, en montrent les avantages sans déclamation, en défendent les privilèges sans aigreur, plaignent l'aveuglement qui la repousse, le fanatisme qui la persécute, et meurent, laissant au Dieu dont il la croient l'ouvrage, le soin de l'étendre et de la soutenir. La doctrine qu'ils annoncent promet aux rois des sujets soumis, aux pères des enfants dociles, aux maîtres des serviteurs laborieux et fidèles. Elle étouffe les haines, efface les injures, cimente les amitiés, unit tous les cœurs par les plus doux liens ; elle a des secours pour l'infortune, des appuis pour l'innocence, de vraies consolations pour toutes les douleurs. Pourquoi donc tant d'inquiétude et d'épouvante ? Et pourquoi, tandis qu'on permet à de vains déclamateurs de discuter en liberté sur le vice et sur la vertu, d'élever des systèmes de morale et de les détruire à leur gré, pourquoi les disciples de Jésus sont-ils les seuls dont on redoute les leçons et qu'on veuille condamner au silence ? Ah ! c'est que l'enfer savait qu'il n'avait rien à craindre de tous ces misérables sophistes qui, soutenant et combattant tour à tour les points les plus importants de la morale, comme les questions les plus oiseuses, comptaient la vérité pour rien, et la livraient sans défense au caprice d'auditeurs aussi frivoles que leurs maîtres : médecins inhabiles qui n'appliquaient sur les plaies de l'âme que des remèdes propres à les aigrir, ne guérissaient l'homme de l'amour des richesses qu'en le jetant dans une orgueilleuse pauvreté ; du désir des honneurs qu'en lui inspirant une fastueuse indépendance ; des excès de l'intempérance ou de la volupté, qu'en le soumettant aux froids calculs d'un brutal intérêt ; ne savaient opposer à la méchanceté, à l'injustice ou au mépris, qu'une fierté stoïque, ni consoler des revers de la fortune ou des menaces de la mort, que par le dogme triste et sec d'une désespérante fatalité. Mais quand la doctrine évangélique vint à se montrer à la terre, et que l'éclat de cette fille du ciel eut commencé à dissiper les ténèbres où la dépravation avait plongé le monde, l'enfer comprit à cette fois qu'il allait avoir à soutenir une véritable guerre ; qu'au lieu de paroles mensongères et de vaines déclamations, ce nouvel ennemi, armé d'une autorité divine, préparait aux passions une défaite inévitable, et qu'il force-rait, malgré d'inutiles résistances, l'orgueil à plier sous les leçons d'un Dieu pauvre et humilié ; la volupté à fuir devant un Dieu fils d'une vierge ; la vengeance à s'éteindre



aux pieds d'un Dieu mourant sur une croix. De là, et de là seulement, cette haine implacable contre la sainte morale de Jésus-Christ, au lieu du repos honorable dont on laissait jouir les précepteurs fastueux du genre humain. De là, contre cette morale seule, tant de contradiction et tant d'acharnement, au lieu des applaudissements dont on couvrait leurs stériles ou funestes leçons. De là, pour elle seule, tant d'invectives et de blasphèmes. La corruption de l'homme, la sainteté de la doctrine de Jésus-Christ : voilà, chrétiens, les véritables causes de la révoltante partialité qui, dès le premier âge du christianisme, de siècle en siècle, et jusque sous nos yeux, s'est attachée à poursuivre une religion bien faite pour le cœur de l'homme, et si digne de sa reconnaissance et de son amour.

Mais ce n'est point assez ; et si nous suivons le christianisme dans le progrès de l'âge, nous comprendrons que c'est dans la sainteté de sa doctrine qu'il faut chercher l'origine de cette fureur. Car, ne nous taxez point d'exagération, et ne renouvelez pas contre nous ces imputations familières d'imprudence et de zèle mal éclairé, vous qui vîtes briller, en naissant, avec la lumière du jour la douce lumière de la foi, mais qui fermez obstinément aujourd'hui les yeux à cette vérité, dont l'éclat salutaire vint frapper vos premiers regards. Ne nous reprochez pas de venir ici, par des applications secrètes, nous établir hors de saison les juges de votre conduite, et outrager, par nos suppositions téméraires, ce que, dans une langue nouvelle, vous appelez votre moralité. Votre moralité ! nos pères appuyaient la vertu sur la crainte de Dieu, l'amour de Jésus-Christ, la fidélité à son Evangile. Que vous êtes à plaindre, si vous donnez un autre soutien à votre moralité ! Votre moralité ! nous ne vous demandons point quelle fut l'époque mémorable où, substituant ce nom plus commode et plus vague, aux noms sévères et décisifs de piété et de religion, vous ne donnâtes plus que des motifs humains pour fondement à vos vertus ; si ce fut dans un âge où le calme de la raison, la maturité de l'expérience garantissent à une détermination importante la sagesse de l'impartialité, ou bien dans cet âge de délire et de fureur qui s'irrite de tous les obstacles, brise tous les liens et ne prend conseil que d'un amour fougueux pour l'indépendance, et d'une ardeur aveugle pour le plaisir ; surtout si ce n'est pas du cœur que s'élevèrent les premiers nuages qui obscurcissent pour vous les droits sacrés de la doctrine évangélique, et si des passions honteuses ne commencèrent pas un examen qu'une raison dépravée sut décider enfin par d'audacieux sophismes. Votre moralité ! Nous n'examinons point si cette vertu dont vous montrez si fier, et qui paraît en effet si ferme quand elle a l'opinion publique pour soutien et pour sauve-garde, ne se dément pas quelquefois, quand elle n'a plus que la conscience seule pour juge et pour témoin ; et si de délicates et secrètes tentations ne sa-

vent pas ébranler sa constance et amollir sa rigueur. Enfin votre moralité ! quelques fragiles que puissent en être les bases, nous laissons à Dieu seul le soin d'en être le juge ; nous aimons à supposer même que, par une heureuse inconséquence, la droiture naturelle de votre cœur vous sauve des dangers où devraient vous entraîner des opinions funestes ; que votre conduite est plus irréprochable que vos principes, et vos mœurs plus chastes que vos maximes. Mais si nous opposons cette discrétion et cette réserve aux cruelles railleries ou aux calomnies odieuses dont vous accablez si souvent les disciples de l'Evangile, du moins il nous sera permis de citer ici au tribunal de la vérité ces déserteurs fameux de notre religion sainte, ces docteurs superbes dont vous vous faites gloire de professer les dogmes et de suivre les étendards ; il nous sera permis de peser les motifs de leur acharnement contre la doctrine de Jésus-Christ. Laissons aussi l'examen de leur conduite : aussi bien leur propre siècle en a fait justice, et les admirateurs de leur génie ont renoncé depuis longtemps à nous faire admirer leurs vertus. N'appelons que leurs écrits en témoignage : ils suffiront pour dévoiler leurs intentions coupables et la véritable cause de leur sacrilège fureur. Qu'y verrons-nous, en effet ? peut-être quelques maximes de justice, de bienfaisance, d'humanité. Les ingrats ! mais à qui les doivent-ils ces maximes salutaires, sinon à cet Evangile même qu'ils outrageaient, mais dont toutefois les leçons avaient nourri leur enfance, et dont la lumière les investissait encore de toutes parts : semblables à ces peuples sauvages qui, au récit des voyageurs, insultent à l'astre du jour qui les éclaire, et dans sa course le poursuivent de leurs menaces et de leurs cris ? Ne faites donc plus honneur à vos maîtres de ces sentences éparées, elles nous appartiennent et nous les réclamons : mais montrez-nous si vous l'osez, montrez-nous leurs œuvres entières. Voilà les accusateurs qui les convaincront de n'avoir jamais poursuivi, dans leur haine contre l'Evangile, d'autre ennemi réel que la sainteté de sa doctrine. Que poursuivaient-ils, en effet, dans l'Evangile, sinon le désintéressement et la noblesse de ses espérances, ces hommes qui, dans leurs écrits, ne veulent offrir à la bienfaisance d'autre récompense que des éloges, à la vertu d'autre encouragement que l'intérêt, à toutes nos actions d'autre mobile que le plaisir ? Que poursuivent-ils dans l'Evangile, sinon ses humbles et pacifiques enseignements, des hommes qui, dans leurs écrits, apprennent aux sujets à sonder les fondements de l'autorité suprême et à interroger sur le trône les rois et les maîtres du monde ; qui dépouillent sans pitié les parents de leur empire et de leurs droits, et vont arracher du cœur des enfants, non le respect seulement, la soumission et l'amour, mais le sentiment même si facile et si doux de la reconnaissance ? Que poursuivent-ils, enfin, dans l'Evangile,



sinon ses chastes leçons, ces hommes qui, dans leurs écrits, déchirant avec audace le dernier voile dont la volupté même prenait encore soin de se couvrir, sont venus prêcher sans détour les passions les plus brutales, préparer au siècle qui devait suivre une enfance précoce dans le mal, une jeunesse effrontée, une vieillesse sans remords, et ravir à l'innocence ses craintes, à la pudeur ses délicatesses, à la faiblesse ses appuis, au crime lui-même la ressource du repentir? Voilà donc, il faut le répéter, voilà la véritable cause du scandale qui doit s'élever dans tous les siècles contre la doctrine de Jésus-Christ : la corruption du cœur, l'ardeur des passions injustes, et l'impatience du joug qui, seul, pouvait les réprimer. Tels sont les hommes qui, poussés par une impulsion fatale, ont osé déployer contre la morale sainte l'étendard de la rébellion. Ce sont des esclaves mutins qui, au milieu de leur soulèvement, ne peuvent effacer l'empreinte de leurs premières chaînes. Ce sont des criminels qui, en couvrant de boue les lois qui les condamnent, en attestent, par leurs excès mêmes, la sagesse et l'équité. Le scandale qu'excite la doctrine de Jésus-Christ ne sert donc qu'à mieux en faire connaître la sainteté; mais le scandale qu'excitent les ignominies de Jésus-Christ ne sert aussi qu'à rehausser sa gloire.

#### DEUXIÈME POINT.

Lorsque saint Bernard considérait autrefois les ignominies du Fils de Dieu, et contemplant sa bassesse apparente et l'avilissement auquel, pour notre salut, il s'était condamné, il sentait à ce spectacle son âme s'attendrir, et s'enflammer son amour. Oui, disait ce pieux docteur, que les opprobres de mon Sauveur soient un sujet de scandale pour le juif et de dérision pour le gentil; ces dérisions et ce scandale leur assurent de nouveaux droits à ma reconnaissance: plus il est méprisé, et plus je l'aime; plus il s'abaisse pour moi, et plus il est cher à mon cœur. *Quanto pro me vilior, tanto mihi charior.* Cependant, à cette vue, ce serait peu d'éprouver à notre tour de douces et salutaires émotions, il faut encore qu'en dépit des murmures de la raison et des révoltes de l'orgueil, le scandale des ignominies de Jésus-Christ serve lui-même à relever sa gloire par un plus brillant éclat, et lui prépare de plus constants et de plus humbles hommages: ou plutôt, c'est parce que les ignominies du Sauveur déconcertent la raison, qu'il faut y reconnaître une profonde sagesse, et c'est parce qu'elles indignent l'orgueil, qu'il faut y découvrir une haute dignité.

Commençons, chrétiens, par éviter des contestations frivoles, et n'allons pas aigrir les préjugés en disputant à la raison ses titres les plus chers et les plus vantées de ses prérogatives. Reconnaissons que la raison est le plus noble apanage de notre nature; que par elle nous tenons dans cet uni-

vers le rang le plus honorable, et que, grâce à son flambeau, l'homme, au lieu d'être emporté par un instinct aveugle, peut suivre avec liberté la route que l'ordre et le devoir ont tracée devant lui: bien plus, et quoique les plus zélés apologistes de la raison l'accusent sans cesse de laisser l'incertitude sans conseil, la vertu sans appui, l'infortune sans espérance, aimons à penser que quand il ne s'agit que des intérêts périssables du siècle, l'homme trouve toujours en elle un guide sûr, un soutien inébranlable, un ami dont les douces paroles ferment toutes les blessures et consolent de tous les malheurs. Mais si, oubliant la terre et ses vaines sollicitudes, la raison ose s'élever jusqu'aux secrets de Dieu, et que seule elle veuille en pénétrer les profondeurs, c'est alors qu'elle laisse honteusement à découvert son aveuglement et son impuissance. Qu'est-il besoin de montrer ici les nombreux monuments de ses allusions et de ses écarts? et qui ne connaît pas les dieux que s'étaient créés cette raison si fière? qui n'a pas voué leur multitude au mépris, leurs excès à la honte, leurs forfaits à l'exécration? Ah! s'écriait avec une sainte audace le premier comme le plus ardent prédicateur des ignominies de Jésus-Christ, qu'ils paraissent tous ces docteurs et tous ces habiles du siècle, qu'ils insultent au crucifié que je prêche, et qu'ils opposent à ses opprobres le dédain de la prudence humaine et le scandale de la raison: leurs clameurs n'ont rien qui m'épouvante, quand je sais que, durant quarante siècles, Dieu a convaincu la raison de folie et la prudence de stupidité: *Stultam fecit Deus sapientiam hujus mundi.* (I Cor., I, 20.) Ainsi se trouve dans le dédain de la prudence humaine pour ses divines ignominies, un préjugé en leur faveur, et dans le scandale de la raison un motif de plus pour y reconnaître une admirable sagesse: *Stultam fecit Deus sapientiam hujus mundi.*

Cependant, chrétiens, j'avouerai, s'il le faut, que, grâce aux lumières mêmes du christianisme, la raison, aujourd'hui plus épurée, semble avoir acquis quelque titres de plus pour élever la voix. Ainsi puisque dans cette cause elle se plaint de voir ses droits compromis, il ne faut pas refuser de l'entendre; mais si c'est ici qu'elle épuise ses subtilités, c'est ici qu'à son tour Dieu lui prépare plus de honte. En effet, la raison croirait dégrader l'arbitre de l'univers, en le soumettant à d'indignes abaissements: elle prétend qu'elle cherche vainement un Dieu au milieu des dépendances de la faiblesse, des étreintes du besoin, des larmes de la douleur, des tourments enfin et des angoisses de la mort. En un mot, la raison dans les ignominies du Sauveur ne peut consentir à reconnaître ni Dieu ni sa sagesse.

Mais quoi de plus digne d'un Dieu que d'aimer les hommes, et quoi de plus digne de sa sagesse que de s'assurer leur amour! Or, c'est surtout dans ses ignominies que je découvre bien jusqu'où va sa tendresse, et



jusqu'où doit aller ma reconnaissance. Ma raison admire peut-être, dans la formation des créatures, une puissance sans bornes, dans leur conservation une providence qui jamais ne sommeille, dans leur beauté une libéralité inépuisable : mais dans les ignominies d'un Dieu qui ne s'abaisse que pour m'élever, n'est pauvre que pour m'enrichir, ne meurt que pour me donner la vie, j'admire le plus tendre comme le plus généreux amour. Aussi, j'ai pu dédaigner son pouvoir, fermer l'oreille à ses menaces; mais il me faut céder au spectacle de ses humiliations, et mon cœur, qui peut être a bravé ses foudres, ne peut tenir contre ses gémissements et ses pleurs.

Quoi de plus digne d'un Dieu que de haïr le crime, et quoi de plus digne de sa sagesse que de nous en inspirer l'horreur! Bien mieux que la raison avec ses spéculations stériles ou le fastueux appareil de son éloquence, les ignominies du Sauveur, dans leur langage muet, reprochent au pécheur sa malice profonde, et en nous montrant le Roi de gloire dans l'avilissement, le Tout-Puissant dans la dépendance, l'Éternel soumis à la mort, elles nous disent à quels châtimens le péché doit s'attendre, quand Dieu en poursuit avec tant de rigueur l'apparence seule dans son propre Fils. Ignominies salutaires, vous êtes la sauve-garde de l'innocence et le refuge du repentir! Par vous le cœur fidèle s'effraye de la plus légère souillure : il craindrait de renouveler les affronts qu'essuya son maître, et de faire revivre ses douleurs; et par vous le cœur pénitent, pénétré du regret de ses crimes, déteste des plaisirs que son Sauveur a payés si cher, et mêle au sang versé sur un bois infâme les larmes d'une sainte douleur.

Quoi de plus digne d'un Dieu que d'être sensible à nos malheurs! et quoi de plus digne de sa sagesse que de les adoucir! Tandis que le dieu d'une froide raison, après avoir jeté l'homme dans cette vallée de larmes, l'abandonne à sa destinée, sans se mettre en peine de ses pleurs et de ses cris, les ignominies de Jésus attestent à la terre qu'il y a un Dieu pour qui les misères de notre condition ne sont pas étrangères, qui a connu l'infortune et sait y compatir. Ah! s'écriait autrefois Tertullien, gardez vos doutes et vos scandales pour ce petit nombre d'hommes, qui, nourris au sein des plaisirs, des honneurs et de l'opulence, semblent placés à une hauteur qui les rend inaccessibles aux coups du sort et à la douleur; mais, par pitié pour tant d'infortunés qui peuplent cette terre d'exil, respectez des ignominies qui adoucissent leurs maux et soutiennent leur espoir. *Parce, obsecro, huic totius orbis spei.* Souffrez que les sueurs et les fatigues de Jésus délassent l'homme courbé sous le travail; que la faim et la soif de Jésus apaisent les murmures du besoin et les fureurs du désespoir. Laissez-nous dire aux pauvres que Jésus est né dans une crèche; à l'affligé, que Jésus a versé des pleurs; au malade, que Jésus a souffert, et n'arrachez

pas aux lèvres défaillantes du mourant ce monument d'opprobre, mais de salut, sur lequel il attache avec son dernier soupir sa dernière espérance : *Parce, obsecro, huic totius orbis spei.*

Mais si nous n'avons pas redouté les révoltes de la raison contre les ignominies de Jésus-Christ, craindrons-nous pour elles l'indignation de l'orgueil? et parce qu'il a fallu ne pas entendre avec trop de dédain les réclamations d'un guide que sa dégradation a privé de ses droits, mais non du souvenir de son autorité, userons-nous aussi de semblables ménagemens avec une passion qui ne s'arrête qu'à de vaines apparences et n'estime de dignité que celle qu'environne une gloire périssable et un éclat trompeur? Non, chrétiens, et sans consumer le temps à combattre ses illusions et à dissiper ses prestiges, la foi répondra toute seule à l'orgueil et fournira les armes qui doivent terrasser cet indigne ennemi.

Tout était nouveau, tout était insupportable pour l'orgueil dans la publication de l'Évangile : l'humilité de ses maximes, l'obscurité de son origine, la bassesse de ses disciples, l'ignorance et la pauvreté de ses prédicateurs; mais ce qui le poussait à bout, ce qui déconcertait toutes ses pensées, c'était qu'on prétendit lui offrir pour objet de ses adorations un Dieu né dans l'indigence et dans les pleurs, pour soutien à son espérance un Dieu faible et persécuté, et qu'on voulût le contraindre enfin à fléchir le genou et à courber la tête devant l'instrument abhorré d'une mort honteuse et cruelle. Cependant, les héraults évangéliques, au lieu de se laisser troubler par ce soulèvement, s'obstinaient à ne rien rabattre de ces vérités si révoltantes pour la délicatesse, et, bien loin de satisfaire l'orgueil en s'engageant avec lui dans de vaines subtilités et des discussions frivoles, ils se plaisaient à l'étourdir en soutenant que c'était dans ses ignominies que Jésus avait trouvé le vrai principe de sa gloire et de sa grandeur : *Videmus Jesum propter passionem mortis gloria et honore coronatum.* (Hebr., II, 9.) Qui, disait l'Apôtre des gentils à ces Grecs si renommés pour leur goût exquis et l'élévation de leurs pensées, oui, le Dieu que je vous prêche s'est humilié et a voulu se précipiter lui-même dans un abaissement ineffable : *Humiliavit semetipsum* (Philip., II, 7) : ou plutôt, car il faut une langue nouvelle pour exprimer le prodige inespéré d'une humiliation si profonde; ou plutôt, *il s'est réduit lui-même au néant.* « *Exinanivit semetipsum.* » (Ibid.) En effet, pour un Dieu n'est-ce pas se réduire au néant que de se faire homme? c'est-à-dire d'obscurcir à ce point une gloire si éclatante? de faire descendre si bas une dignité si haute? de circonscrire enfin, dans les bornes étroites de la nature humaine, cette majesté immense qui remplit l'univers : *Exinanivit semetipsum.* Toutefois, poursuivait l'Apôtre, ne pensez pas que j'aie honte pour lui de ses opprobres, ni qu'en faveur de ses salutaires maximes,



de ses vertus célestes, de ses étonnants prodiges, je vienne vous demander grâce pour ses ignominies : car c'est à ses ignominies qu'il doit tout à la fois et le trône où son père l'a fait monter, et son nom, ce nom adorable devenu pour jamais un sujet d'allégresse pour le ciel, qui bénit ses incompréhensibles anéantissements ; de reconnaissance pour la terre, qui en recueille les fruits ; de terreur pour l'enfer, qui en a ressenti la puissance : *Propter quod et Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen quod est super omne nomen.* (Philip., II, 9.)

Mais si nous ne pouvons nous élever à cette sublime théologie, et si l'éclat de ces révélations divines éblouit nos faibles regards, redescendons sur la terre, et la foi, pour s'abaisser à un langage plus familier et plus facile, n'en dissipera pas moins les scandales de l'orgueil, et fera sortir la gloire de Jésus-Christ du sein même de ses opprobres. Cet orgueil s'offense des abaissements du Sauveur, mais il devrait plutôt s'applaudir et se féliciter des privilèges qu'ont mérités à la nature humaine ses affronts glorieux : car quelle estime ne doivent pas inspirer, pour notre nature, des humiliations qui montrent à quel point Dieu avait à cœur de la relever de sa dégradation ! et quelle gloire à son tour n'éclate pas dans ses ignominies dont l'affranchissement du genre humain est devenu le prix ! Il est vrai, le Verbe éternel a daigné descendre, mais il nous a fait remonter à notre dignité première ; il a pris la forme d'un esclave, mais il nous a rendu la liberté ; il s'est appelé le Fils de l'homme, mais il nous a donné le droit d'être appelés les enfants de Dieu. Sa faiblesse fait notre force, sa pauvreté notre richesse, son avilissement notre gloire ; et maintenant nous pourrions comprendre le secret de cette joie qu'éprouvent dans l'abaissement les saints de la loi nouvelle, et pourquoi saint Paul fait retentir dans l'univers cette étonnante parole : *Je ne me glorifie que dans la croix de Jésus-Christ : « Mihi absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi. »* (Galat., VI, 14.) Maintenant nous pourrions expliquer la générosité des saints de l'Ancien Testament lui-même et leur constance dans les tribulations, et pourquoi Moïse, selon le témoignage de l'Apôtre, dédaignant l'adoption royale et fuyant la cour de Pharaon, préféra l'indigence aux richesses et au trône qui l'appelait à l'honneur de partager d'avance, dans des épreuves prophétiques, les affronts et les ignominies de Jésus-Christ : *Negavit se esse filium filiae Pharaonis, majores divitias aestimans improprium Christi.* (Hebr., XI, 26.)

L'orgueil donc a beau murmurer et se plaindre, il faut qu'il consente à voir les humiliations en honneur sous une loi dont le divin auteur a voulu, par ses exemples comme par ses leçons, sanctifier et comme consacrer l'opprobre et l'ignominie. A qui promet-il en effet, avant tout, la félicité éternelle ? A l'ignominie de la pauvreté : *Beati pauperes, quoniam ipsorum est regnum celo-*

*rum.* (Matth., V, 3.) A qui permet-il ici-bas de se livrer aux transports de l'allégresse ? A ceux qui sont condamnés à l'ignominie des plus sanglants affronts : *Cum exprobraverint, gaudete et exsultate.* (Luc., VI, 22.) Que fait-il entrevoir pour partage à ses apôtres, à ses coopérateurs, à ses amis les plus chers ? L'ignominie de l'exil, l'ignominie des persécutions, l'ignominie des supplices : *Persequentur... tradent vos in tribulationem, occident vos.* (Matth., IX, 24.) Et de là de siècle en siècle, parmi les disciples de l'Évangile, cette tendre commiseration, cette vénération profonde, ou plutôt ce culte pour ceux que Jésus-Christ a marqués du sceau de ses ignominies. De là ces vierges chrétiennes renonçant aux illusions et aux enchantements du siècle, pour aller, sous la bure de l'indigence, penser des plaies dégoûtantes, prodiguer les soins les plus rebutants à l'infirmité et à la vieillesse, serrer dans leurs bras les enfants de la honte et du malheur. De là ces édifices, augustes refuges de l'infortune, que nos pères appelaient si noblement Maisons de Dieu, jugeant dans leur esprit de foi que, puisque les hommes dédaignés et pauvres vont y chercher un asile, le Fils de Dieu, suivant sa promesse, doit s'y cacher avec eux. De là enfin cet admirable et touchant exemple que nous donnons chaque année nos augustes maîtres, lorsque, s'abaissant aux pieds des pauvres et les lavant de leurs mains, ils se préparent à honorer les opprobres d'un Dieu crucifié, en faisant ainsi comme l'apprentissage de ses ignominies.

Vous l'avouerez facilement, chrétiens, quand il s'agit de dignité, les rois sont avant tout des juges qu'il faut entendre, et nul n'a droit de prononcer sur la véritable gloire comme ces souveraines majestés qui regardent de si haut les prétentions humaines. Or, dans ces solennels hommages que les rois rendent quelquefois aux humiliations de Jésus-Christ, ils ne font qu'en imiter un autre plus ancien, mais plus solennel encore. Quel spectacle, chrétiens, offrit le grand Constantin à la terre étonnée, lorsque, peu content de faire monter avec lui sur le trône une religion si longtemps l'objet de la haine et du mépris, il voulut encore que l'opprobre de la croix passât du Calvaire sur son front, et vint relever, par cet éclat inconnu, l'éclat du diadème : *De locis suppliciorum in frontibus imperatorum.* Ah ! c'est alors qu'il honorait les ineffables abaissements du Fils de Dieu par un admirable témoignage, en apprenant à ses peuples que c'était bien moins sur lui-même que sur ces saintes ignominies du Sauveur qu'il voulait appeler leurs regards, et en reconnaissant, à la face de tous que, grâce à ces affronts divins, il portait un titre plus glorieux que celui de maître du monde et espérait un royaume plus désirable pour lui que l'empire de l'univers.

Pendant ne nous contentons pas, chrétiens, de reconnaître le prix des humiliations du Sauveur, et de célébrer la gloire de



ses ignominies ; mais ouvrons l'oreille du cœur aux leçons qu'elles nous prêchent, et comprenons quels sacrifices elles exigent de nous. Car, pour terminer avec l'Apôtre qui nous a fourni toute cette doctrine, désarmé par les ignominies de son Fils, Dieu ne peut plus refermer le ciel pour les hommes, et nous avons acquis un titre incontestable au céleste héritage : *Hæredes quidem Dei.* (Rom., VIII, 17.) Jésus-Christ, en devenant passible et mortel comme nous, n'a pas seulement conquis l'éternel royaume, il nous a donné encore le droit de partager sa conquête : *Cohæredes autem Christi.* (Ibid.) Mais, pour y parvenir, suivons-le dans la route sanglante des épreuves et des tribulations, et n'espérons d'être reconnus pour ses frères qu'autant que l'humilité, la patience et le détachement, un saint usage enfin des traverses et des affronts, nous donneront avec cet adorable premier-né des traits honorables de ressemblance : *Si tamen compatimur, ut et conglorificemur.* (Ibid.)

Prêt à être arraché des bras de ses disciples par une cruelle et sanglante séparation, et dans la nuit même qui devait être le témoin de tant de perfidies, d'outrages et de fureurs, Jésus-Christ vint encore augmenter la tristesse profonde où ses apôtres étaient plongés, en leur adressant ces paroles lamentables : *Cette nuit, leur dit-il, je serai pour vous tous un sujet de scandale : « Omnes vos scandalum patiemini in me in ista nocte. »* (Matth., XXVI, 31.)

Dans cette autre nuit dont les ténèbres toujours croissantes de l'incrédulité menacent de nous envelopper ; quand Jésus-Christ semble prêt à nous échapper ; quand il laisse, sans les punir, s'accroître chaque jour l'oubli de ses lois, l'indifférence pour sa gloire, les outrages contre sa religion, les blasphèmes contre son nom adorable ; quand il entend sans pitié les cris qui réclament en vain de toutes parts le pain de la parole, et livre la terre à cette famine spirituelle, le plus redoutable des fléaux funestes et ordinaires avant-coureurs de son prochain éloignement : admis comme les apôtres aux leçons du Sauveur, honorés comme eux de sa divine amitié, serions-nous réservés à devenir bientôt à notre tour l'objet de cette épouvantable prédiction, et le moment approcherait-il où celui dont nous reconnaissons aujourd'hui encore les titres et les droits ne serait plus qu'un sujet de confusion et de scandale ? *Scandalum patiemini in me in ista nocte.*

Non, Seigneur, nous osons vous le promettre, jamais vous ne serez pour nous que l'objet du plus tendre amour, des plus profondes adorations et des plus douces espérances : *Ego nunquam scandalizabor.* (Ibid., 33.) Que les coupables déserteurs de la foi méprisent vos enseignements, foulent aux pieds vos ordonnances, insultent à votre autorité ; que de lâches chrétiens, vos disciples dans le cœur, craignent d'en porter le nom, et professent dans leurs discours des sentiments que leur conscience désavoue :

nous gémirons de leur nombre, sans en être ébranlés, et nous invoquerons de tous nos vœux en leur faveur votre miséricorde, sans nous laisser entraîner par le torrent de leur exemple : *Ego nunquam scandalizabor.* Que les autres vous délaissent, nous en sécherons de douleur ; mais nous, comblés de vos bienfaits, instruits à votre école, nourris dans votre maison, nous que vous avez sauvés de tant de périls, arrachés à tant d'occasions funestes, nous qui vous avons renouvelé tant de fois le serment que nous fîmes en naissant de vous être à jamais fidèles ; nous, rougir de vous appartenir, quand vous faites notre gloire ; calomnier votre doctrine, quand elle est notre consolation ; passer dans les rangs de vos ennemis quand notre cœur nous rappelle sans cesse que vous êtes notre roi, notre ami, notre père ! Non, Seigneur, jamais tant de lâcheté, ni tant de perfidie : *Ego nunquam scandalizabor.* Il est vrai, j'ai fait trop souvent l'expérience de ma faiblesse, trop souvent j'ai transgressé vos lois, mais je m'appuie en ce moment sur votre grâce. C'est vous qui mettez dans nos cœurs cette résolution, daignez la fortifier par votre miséricorde, afin qu'au milieu de tant d'obstacles et de périls, persévérant dans une inviolable fidélité, nous obtenions vos récompenses éternelles. Ainsi soit-il.

#### SERMON XIV.

*Pour le mardi de la cinquième semaine du Carême.*

##### SUR LES PRATIQUES DE PIÉTÉ.

*Jam die festo mediante ascendit Jesus in templum.* (Joan., VII, 14.)

*Jésus au milieu de la fête monta au temple.*

Quelles sont ces pratiques auxquelles, durant les jours de sa vie mortelle, Jésus-Christ consent lui-même à s'assujettir ? Aujourd'hui nous le voyons, humble disciple de la loi de Moïse, se confondre avec les Israélites fidèles, qu'un zèle ardent et une piété tendre conduisaient dans la maison de Dieu ; d'autres fois, s'il rencontre des cœurs qui s'ouvrent à ses leçons ; ou si la mort s'appête à lui rendre sa proie, il lève les yeux au ciel en témoignage d'actions de grâces, et offre à tous les regards les marques éclatantes d'un respect profond pour son Père, et d'une humble reconnaissance ; d'autres fois enfin, s'il veut payer par un miracle l'ardeur d'un peuple innombrable accouru pour l'entendre, ou s'il prépare à l'univers un prodige plus consolant encore, il bénit le pain qu'il tient entre ses mains adorables, et semble chercher dans ce signe extérieur un appui pour sa toute-puissance.

Il voulait nous faire comprendre, chrétiens, quel respect nous devons porter nous-mêmes aux pratiques de la piété, quand notre divin Sauveur a daigné en sanctifier l'usage ; avec quel empressement nous devons les suivre, quand il a bien voulu les adopter lui-même ; et quelle abondance de grâces nous pouvons enfin en attendre, si



c'est une foi solide qui les inspire et les soutient. Cependant, au mépris de ses divins exemples, on voit trop souvent des chrétiens rejeter avec fierté les pratiques dont une piété simple, mais éclairée, aime à se nourrir ; ranger, parmi les puérilités et les superstitions, des usages appuyés sur les autorités les plus vénérables, et renvoyer aux esprits faibles et retirés, des dévotions où les plus grands saints ont puisé leur consolation et leur force. Ne craignons pas d'affronter les dédains des esprits superbes, en défendant aujourd'hui ces pratiques pieuses, et ne rougissons pas de descendre à des détails qui, pour les hommes droits et les cœurs dociles, auront leur intérêt et leur utilité. Montrons combien est téméraire l'orgueil qui dédaigne les pratiques communes de la piété, premier point.

Combien est aveugle la tiédeur qui les néglige, second point.

Implorons, etc.

#### PREMIER POINT.

En voulant relever à vos yeux le prix des pratiques les plus communes, qu'une piété solide conseille aux âmes ferventes, je ne prétends point que les superstitions et les travers d'une simplicité grossière trouvent ici leur apologie. Sans adopter les déclamations de l'incrédulité, et sans partager ses craintes hypocrites sur les dangers de ces excès pieux, je reconnais, avec l'Apôtre, que Dieu ne veut être honoré que par un culte raisonnable, et je sais que les illusions de quelques âmes simples, mais entraînées par une imagination ardente, ont pu fournir quelquefois des prétextes aux calomnies de l'hérésie et aux blasphèmes de l'impiété. Mais, en m'attachant à considérer les pratiques de piété que l'Eglise a autorisées par son silence seul, ou consacrées par son suffrage; que les maîtres les plus habiles dans les voies de Dieu ont approuvées; que les saints les plus illustres ont suivies avec ardeur, je veux vous montrer combien est téméraire l'orgueil qui les dédaigne, puisqu'il compte pour rien l'autorité de la raison et les leçons de l'expérience.

De quelque splendeur et de quelque magnificence que nous entourions les hommages que nous rendons à la Divinité, quel que soit l'éclat de nos fêtes et la pompe de nos solennités, tout ce grand appareil et cette imposante majesté portent toujours l'empreinte de notre faiblesse et de notre misère, et jamais nous ne pouvons rendre de dignes honneurs à celui dont le trône, environné de gloire, est porté sur les ailes des chérubins, et dont l'armée céleste chante incessamment les louanges. Dieu ne cessait de le rappeler aux Israélites par la bouche de ses prophètes : souvent il leur répétait qu'il ne pouvait souffrir la multitude de leurs victimes, qu'il avait leurs fêtes en horreur, et que leurs sacrifices étaient pour lui un sujet d'aversion et de dégoût (*Hebr.*, IX, 12); et David, pénétré de cette pensée, s'écriait, après avoir rassemblé pour construire le

temple les préparatifs les plus magnifiques : Seigneur, tout ce qui est au ciel et sur la terre est à vous, et nous ne vous donnons que ce que nous avons reçu de votre libéralité. Seigneur notre Dieu, toutes les richesses que nous avons accumulées pour bâtir une maison à la gloire de votre nom adorable, nous les tenons de votre nom. (*1 Paral.*, XXIX, 11-16.)

Mais si tout ce qui vient de nous est bas et méprisable par son origine, tout ce qu'une piété éclairée, tout ce qu'un cœur pur et innocent rapporte à Dieu, s'élève et s'ennoblit par son objet. Les plus petites pratiques de dévotion s'agrandissent, quand elles sont offertes au Seigneur par une âme pénétrée tout à la fois, et à la vue de sa misère d'une profonde humilité, et à la pensée des divines miséricordes de la plus tendre confiance. Vous nous parlez de la dignité de l'homme, et vous craignez que ces pratiques ne le rabaisent et ne le dégradent, lorsque c'est dans ces pratiques, toutes méprisables qu'elles sont à vos yeux, que votre raison devrait apercevoir la solide élévation de l'homme et sa véritable noblesse. Où se trouve, en effet, la vraie grandeur de l'homme ? dans l'humilité. L'homme n'est grand qu'autant qu'il connaît Dieu et qu'il se connaît lui-même : il n'est donc grand qu'autant qu'il s'abaisse sous cette main souveraine, et confesse humblement son propre néant et sa dépendance. Mais comment peut-il mieux montrer ces sentiments qu'en adoptant ces pratiques si communes selon nous, mais si vénérables au jugement même de la raison ? Comment l'homme peut-il mieux témoigner la conviction de sa faiblesse, qu'en avouant que, pour se soutenir, il a besoin de recourir à des appuis si frêles en apparence ? Comment peut-il rendre un hommage plus solennel à la souveraine puissance, qu'en reconnaissant que Dieu peut attacher à ces observances si simples, la conversion du cœur le plus rebelle et la défaite des passions les plus indomptables ? Comment peut-il mieux faire éclater sa confiance en la bonté de son Dieu, qu'en osant espérer d'une fidélité si facile le pardon de ses iniquités et le retour de son innocence ? Et s'il faut, en effet, rappeler mon esprit à de salutaires pensées ; si, livré à la dissipation du siècle, j'ai laissé s'effacer de mon cœur les plus chers souvenirs de la foi ; si, pour suivre des penchants criminels, j'ai détourné mes regards du seul bien véritable, qui, dissipera cette illusion funeste ? qui réveillera mon âme de ce fatal assoupissement ? Sera-ce cet homme qui, se renfermant dans une orgueilleuse circonspection, prétend n'offrir à son Dieu qu'un hommage épuré, et croit déshonorer sa piété, s'il l'assujettissait à des usages populaires ? ou ce chrétien simple dans ses œuvres comme dans sa foi, qui sait à la vérité, s'éloigner avec sagesse des excès d'une crédulité puérile, mais qui puise dans les pratiques communes de la piété d'encourageantes douceurs et un solide appui ? J'entre

dans le temple, je vois le premier, froid et insensible en présence de son Dieu, fléchissant à peine le genou devant cette majesté redoutable, et interrompant, par des regards égarés et distraits, une lecture qui trompe plutôt son ennui qu'elle le nourrit sa ferveur : cette vue ne dit rien à mon cœur et me laisse toute mon indifférence. Mais j'aperçois le second dans un lieu écarté, solitaire et sans témoins, humblement prosterné devant le souverain Maître de l'univers ; tantôt étendant les mains comme pour appeler la divine miséricorde ; tantôt frappant sa poitrine à l'exemple du publicain ; d'autres fois, enfin, parcourant avec recueillement le cercle pieux des prières chères aux disciples de Jésus et aux serviteurs de Marie. C'en est assez : ce spectacle a parlé plus éloquemment à mon âme que les plus touchants discours, et je sors du temple instruit de la grandeur du Dieu que j'ai offensé, de l'énormité de mes crimes, et toutefois des espérances que la bonté céleste permet encore au véritable repentir.

Mais, quand ces pratiques seraient moins utiles, qui êtes-vous pour leur prodiguer vos mépris ? Quoi ! l'Église leur applaudit et les contemple d'un œil attendri, et vous osez vous en établir le censeur, et vous opposez à son suffrage vos raisonnements philosophiques, et vos opinions aux décisions de celle qui ne saurait mentir ! Sans doute vous voudriez renfermer le peuple dans la sécheresse d'un culte purement intellectuel et métaphysique : vous croyez que, comme vous, il se complaira dans ses propres pensées et se flattera d'honorer Dieu, en lui adressant des prières recherchées ou plutôt de vaines déclamations que l'esprit seul invente et que le cœur ne dicta jamais. Plus sage que vous, l'Église connaît mieux aussi la nature et les penchants de l'homme : elle sait que l'homme éprouve le besoin de manifester au dehors les sentiments de son cœur ; que la foi trouve dans ces démonstrations extérieures un utile aliment, et qu'enfin les pratiques pieuses enflamment les chrétiens d'une émulation sainte, pour marcher dans la voie de ses commandements divins avec plus de constance et d'ardeur.

Mais quand la raison parlerait moins haut en faveur des pratiques pieuses, l'expérience devrait suffire pour leur concilier notre estime et notre amour. Rappelez en effet à votre souvenir, vous que tinrent si longtemps exilés de la patrie l'horreur du crime et l'amour de vos maîtres, rappelez le spectacle qu'offrirent à vos regards ces contrées où la religion conserve encore son empire, et dans lesquelles vous avez dispersés l'ordre de la Providence. Rappelez la surprise dont vos esprits furent frappés, ou plutôt la douce émotion que vos cœurs éprouvèrent, en voyant les pratiques pieuses familières à tous les âges et à toutes les conditions, et en trouvant à chaque pas la simplicité touchante des véritables enfants

de la religion, et la naïve expression de leur foi. Ici, c'est la vierge chrétienne qui, du soutien journalier de son amour pour Marie, fait son inséparable et son plus doux ornement. Là, c'est le voyageur qui, s'offrant à votre rencontre, au lieu des froides inventions de notre politesse, vous donne pour salut la profession de sa foi, et au doux accord de votre réponse vous reconnaît pour son frère, et poursuit sa course plein de consolation et de joie : *Laudetur Jesus Christus*. Ici, c'est le toit hospitalier qui va vous servir d'asile et qui vous présente à son entrée l'image de la mère de Dieu, devant laquelle la piété tient allumé nuit et jour le témoignage d'une confiance filiale et d'une tendre vénération. Là, c'est une ville immense, où vous êtes surpris de voir suspendre tout à coup le plus actif empressement et la plus bruyante agitation par un calme soudain et un profond silence : le souvenir du Fils de Dieu fait homme, rappelé trois fois le jour à ces chrétiens fidèles, convertit trois fois le jour leur cité tumultueuse en une vaste solitude, qui ne semble plus habitée que par la prière et le recueillement.

Hélas ! vous apportiez peut-être, au milieu de ces touchantes démonstrations de la foi, les dédains de votre orgueilleuse raison, ou vos prétentions présomptueuses à une piété plus solide. Peut-être au moment même où l'incrédulité portait, au sein de votre patrie, l'épouvante, le ravage et la mort, vous vous livriez à de fastueuses déclamations pour couvrir de mépris ce que vous appeliez des superstitions puérides, et pour exalter la discrétion éclairée de nos usages et notre sage sobriété. Ah ! chrétiens, c'est surtout à leur respect pour les saintes pratiques, c'est à leur docilité pour suivre les inspirations, et comme l'instinct d'une piété naturelle, que ces peuples heureux ont dû la constance de leur amour pour la religion, et au milieu de tant de séductions leur fidélité inébranlable : et nous, c'est par nos subtilités, par nos raisonnements sans nombre, et enfin, par notre indifférence hautaine, que nous préparâmes à l'impiété ses funestes triomphes !

D'abord, l'orgueil, sous le masque du savoir et du rigorisme, déclara une guerre implacable à nos pieuses coutumes, et condamna sans pitié toutes les pratiques dont les annales des premiers siècles n'offraient pas le parfait modèle, ou dont elles avaient négligé de conserver l'antique souvenir. Bientôt l'impiété mit à profit ces discordes et ces dangereux raffinements : elle commença par insulter aux dévotions communes, pour pouvoir se rire impunément un jour de nos usages les plus révévés. En poursuivant de ses censures l'éclat d'une piété populaire et son touchant appareil, elle se préparait à délivrer sa haine du spectacle de nos plus augustes solennités, et en détruisant le monument modeste qui, placé sur le chemin de l'habitant des campagnes, lui présentait un pieux-délassement



et de religieux souvenirs, l'impiété s'essayait à renverser nos temples et à briser nos autels.

Non, chrétiens, on ne peut avoir pour la religion une affection sincère, sans estimer des pratiques qui furent toujours chères à ses véritables enfants. Tels furent longtemps, sans contradiction, les sentiments de notre patrie ; telles furent surtout les pensées de ce siècle à jamais célèbre dans les annales de la France, de ce siècle qui ne prit pas le nom de siècle de lumières, mais qui le mérita, et dont, hélas ! nous avons déjà tout perdu, hormis le souvenir. On y voyait la plupart de ces hommes si renommés pour leur science ou leurs talents divers, non-seulement mettre leur gloire à se montrer enfants dociles de l'Eglise, mais encore captiver avec docilité leur génie sous le joug des pratiques qu'un saint usage consacre parmi nous. L'un, renonçant à peindre les faiblesses du cœur de l'homme, pour déplorer les siennes, et expiant par des larmes véritables les pleurs que firent couler tant de fois ses fabuleuses douleurs, ne rougit pas d'emprunter à une dévotion populaire ses utiles soutiens, et goûte une douce joie, quand il voit ses enfants mêler nos pratiques pieuses à l'innocence de leurs jeux. L'autre, gémissant d'avoir poussé l'insouciance jusqu'à l'oubli de l'éternel héritage, et la naïveté jusqu'au mépris de la pudeur, veut que les rigueurs du cilice et les pratiques de la pénitence la plus austère vengent la vertu qu'outragèrent ses écrits, et le punissent d'une licence qui, en préparant des poisons pour la jeunesse, a flétri pour lui le titre si glorieux et si doux d'ami du premier âge.

Et comment ces grands hommes auraient-ils pu rougir de cette humble fidélité, quand le prince lui-même édifiait ses peuples par de pareils exemples ? Chaque jour en entrant dans la maison de Dieu, chaque jour on le voyait, ce monarque si puissant et si redouté, courber son front jusqu'au pavé du temple, le baiser avec respect et y chercher, à l'exemple du prophète, *quelque soutien à son espérance* : « *Si forte sit spes !* » (Thren., III, 20.) Qu'il était beau de voir celui dont la volonté régissait une nation immense, reconnaître tous les jours en la présence de son peuple, qu'il tremblait à son tour sous la main d'un maître plus puissant que lui ? Qu'il était grand lui-même, lorsque, déposant aux pieds de son Dieu, son pouvoir et l'éclat de sa grandeur, il humiliait son front royal dans la poussière, et s'imposait la loi d'être indulgent et bon, en réclamant le premier pour lui-même grâce et miséricorde. C'est ainsi que ces pratiques si petites, si l'on veut encore les appeler de ce nom, c'est ainsi que ces pratiques si petites peuvent donner des leçons importantes aux nations comme aux pasteurs des peuples ; c'est ainsi que la religion ennoblit et relève les exercices les plus simples de la piété, et laisse sans excuse la témérité de l'orgueil, qui ne les dédaigne que parce qu'il en méconnaît le véritable prix. Mais que dis-je,

chrétiens ! n'est-il pas consolant encore aujourd'hui de parler des droits de la piété devant un prince qui peut bien gémir de se voir condamner aux éloges, et envier à des vertus vulgaires le privilège de leur obscurité, mais qui ne saurait nous forcer au silence, quand nous bénissons Dieu dont la bonté nous ménage dans une dignité si haute un si touchant modèle, et laisse sans excuse les contempteurs de la piété en l'offrant à tous les regards sous des traits si augustes et si aimables à la fois.

Mais pour concevoir plus d'estime pour ces pratiques pieuses, achevons et considérons encore combien est aveugle la tiédeur qui les néglige.

#### DEUXIÈME POINT.

Le Dieu que nous servons ne réserve pas seulement les trésors de sa magnificence pour ces âmes héroïques qui, quelquefois, ont étonné la terre par des prodiges de mortification, de renoncement ou de courage : mais la simplicité modeste qui, dans le secret, pratique avec constance des vertus obscures et sans éclat, doit espérer aussi la juste récompense de son humble fidélité : *Quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam.* (Math., XXV, 21.) Cependant, au mépris de ces consolantes espérances, on voit les enfants de lumière partager trop souvent, sur ce point, les coupables préventions des enfants du siècle, et réserver leur dédain au chrétien dont la vigilance attentive se borne à porter, dans les devoirs les plus communs, une exactitude sévère, que la crainte du Seigneur met en garde contre la plus légère négligence, et qui cherche un appui pour sa vertu dans les pratiques de la piété. Ils veulent, pour parler ici leur langage, ils veulent considérer la religion en grand, et croiraient se rabaisser et rétrécir leurs pensées, s'ils captivaient leur esprit par cette pénible et continuelle sollicitude : ils consentent à admirer dans les saints leurs rigoureuses mortifications, leur constance au milieu des tourments, leur fermeté aux approches d'une mort cruelle ; mais ils semblent compter pour rien leurs vertus de tous les jours, et le soin qu'ils apportaient à remplir les obligations les plus communes de leur état. Ils ne refusent pas de remplir les grands devoirs de la religion ; mais ils rejettent avec dédain les pratiques saintes que l'Eglise autorise, et dont une piété sainte, mais éclairée, aime à se nourrir ; ils traitent de puérités des usages appuyés sur les exemples les plus vénérables, et renvoient aux esprits faibles et rétrécis des dévotions, où les plus grands saints ont puisé leurs consolations et leur force.

Et toutefois, l'impuissance de leurs efforts, la vanité de leurs résolutions, leurs promesses violées tant de fois, leur présomption tant de fois déçue : tout les avertit qu'il leur faut sans cesse chercher hors d'eux-mêmes des armes contre leurs ennemis, et un appui pour leur faiblesse, et qu'ils ne peuvent, sans un déplorable aveu-



glements, négliger des pratiques qui ména- gent à leur âme une défense assurée contre les tentations, et une source abondante de consolations et de grâces.

Les tentations les plus redoutables ne sont pas toujours ces tentations violentes où le démon, montrant toute sa rage et soulevant la fureur des plus ardentes passions, ose disputer ouvertement notre cœur à son légitime maître, et prétend l'asservir au joug de sa honteuse domination. S'il reste encore dans notre âme quelque étincelle de foi, si le vice nous inspire encore quelque horreur, si la vertu conserve encore pour nous des charmes : la vue du péril qui nous menace nous donne une soudaine épouvante, nous reculons d'effroi à l'aspect du précipice entr'ouvert sous nos pas, nous nous rejets- tons entre les bras de notre Dieu, nous le conjurons avec larmes de prendre pitié de notre faiblesse, et la violence même de notre ennemi sert ainsi, contre ses desseins, à nous sauver de sa fureur. Mais trop souvent cet ennemi cruel, aussi patient qu'il est per- fide, nous fait soutenir une guerre plus lente, mais dont le succès est pour lui plus certain. Tournant sans cesse autour de nous, il nous livre sans relâche de légers combats, il est vrai, mais où la résistance énerve notre vigueur et fatigue notre constance. Si la vi- gilance détourne nos regards d'images dan- gereuses, l'esprit en conserve souvent les traces mal effacées. Si l'humilité désavoue des pensées vaines et ambitieuses, le trait de l'orgueil est rarement arraché, sans avoir fait au cœur une légère blessure. Si la pa- tience comprime l'ardeur impétueuse de la colère, même après que l'orage est calmé, les flots des passions grondent longtemps encore. Quelle est donc cette redoutable destinée, qu'il faille au chrétien, non-seu- lement éviter les défaites, mais redouter encore ses propres triomphes? Quel sujet d'alarmes, quand ses victoires mêmes con- sument ses forces et affaiblissent sa valeur? C'est dans les pratiques pieuses qu'il trou- vera son appui : c'est là qu'il recevra des secours faciles et journaliers pour réparer les pertes inévitables après de fréquents assauts.

C'est dans ces pratiques si communes que puisait un courage plus fort que les plus cruelles épreuves, cette sainte Thérèse, à qui la beauté de ses écrits et l'élévation de son génie assureraient une si brillante ren-ommée, si la sainteté de sa vie et la subli- mité de ses vertus n'eussent environné son nom d'un éclat plus durable. C'est là que saint François de Sales ordonnait aux âmes heureuses que guidaient ses conseils, d'aller se prémunir contre le danger ou ranimer après le combat leurs forces épuisées. C'est là que saint François-Xavier nourrissait ce zèle brûlant qui le consumait pour la gloire de son maître, et fortifiait son grand cœur contre les sacrifices et les périls réservés à son glorieux apostolat.

Mais ces pratiques, dites-vous, tant re- commandées dans ces derniers temps et

prises en honneur par les nouveaux maîtres dans les voies spirituelles, furent inconnues aux beaux jours de l'Eglise : les chrétiens des premiers siècles, contents de remplir avec une fidélité sévère les préceptes de la religion, savaient vivre et mourir pour Jésus-Christ, mais ne savaient pas asservir leur fer- veur à de périlleux assujettissements. Les pre- miers chrétiens ne connaissaient pas ces assujettissements, dites-vous ; mais cette es- timation est téméraire ; non, non, si les pre- miers chrétiens savaient vivre pour Jésus-Christ, ce n'est pas qu'ils ne fussent faibles aussi, et exposés comme nous aux attaques de notre cruel ennemi ; mais plus fervents, ils trouvaient, dans les humbles exercices d'une constante piété, les secours dont la bonté de Dieu récompense les efforts de l'humilité persévérante ; et s'ils savaient mourir pour la foi : c'est que des pratiques simples et communes, suivies dans le secret avec fidé- lité, avaient fortifié leur âme pour ce dernier combat et préparé à ces athlètes généreux la grâce de la victoire. Mais qu'est-il besoin de tant de raisonnements : remontez jusqu'aux siècles les plus reculés, consultez les plus anciens docteurs, et leurs écrits rendront un illustre témoignage à l'ardeur des premiers chrétiens pour chercher leur force contre les tentations dans ces pratiques de piété, dont vous voudriez justifier la négligence.

Quelle est cette échelle mystérieuse que dresse saint Jean Climaque, et quels sont ces degrés qu'il veut nous faire parcourir, sinon les pratiques, auxquelles devra suc- cessivement s'assujettir le chrétien qui vou- dra, par ces conseils, enchaîner ses passions et s'élever à la perfection la plus sublime? Quelles sont ces règles célèbres que trace pour les solitaires de l'Orient la plume de saint Basile, sinon le tableau des pratiques dont l'observance fidèle doit former de cé- lestes vertus pour édifier l'Eglise, et pour terrasser le démon d'invincibles courages. Quels sont ces cantiques dont saint Grégoire de Nazianze fait retentir sa solitude? C'est là qu'il célèbre le pouvoir des pratiques pieuses qui, comme un impénétrable bou- chier, le rendent invulnérable aux traits de son ennemi.

Au reste, rappelez à votre souvenir les jours de votre ferveur ; rappelez ce temps où, marchant avec simplicité dans les sen- tiers des commandements du Seigneur, vous trouviez tant de joie à porter son joug, et tant de douceur à lui parler de ses bienfaits et de votre reconnaissance. Comment votre cœur a-t-il peu à peu laissé l'amour divin s'amortir et s'éteindre? Comment a pu in- sensiblement succéder à tant de zèle tant d'indifférence, à une si exacte fidélité une négligence si criminelle, à tant de fermeté contre les tentations une si déplorable fai- blesse? N'est-ce pas depuis que vous avez abandonné les saintes pratiques dont vous aviez contracté l'heureuse habitude, que vous avez vu les passions vous effrayer par leur réveil, et l'ennemi du salut reprendre sur vous son empire? N'est-ce pas depuis



que vous avez délaissé ces pieuses associations, où votre faiblesse était soutenue par de si touchants exemples, que vous avez senti se ranimer en vous le goût de la dissipation et l'amour du plaisir? N'est-ce pas depuis que vous avez négligé de chercher un asile dans le cœur adorable de Jésus, et de rallumer votre amour au feu sacré de sa charité, que vous n'avez plus éprouvé que froideur pour votre Dieu et que dégoût pour les choses saintes? N'est-ce pas depuis que vous refusez à la Mère de Dieu vos hommages accoutumés, que vous sentez s'élever dans votre cœur avec tant de violence les mouvements de l'orgueil, ou s'ébranler les remparts dont la protection de Marie entourait votre vertu? Ah! ce n'est point à vous qu'il convient de les condamner ces saintes pratiques, vous qui payez si chèrement aujourd'hui une négligence funeste; vous à qui une heureuse expérience avait appris autrefois quelles grâces et quelles consolations Dieu réserve à l'âme fidèle qui les estime et qui les remplit!

Le chrétien, toutefois, dans son attachement à ces saintes pratiques, ne se laisse point égarer par des illusions mensongères, ni endormir dans une funeste sécurité. Eclairé des lumières de la foi, soutenu par une piété solide, il n'ignore pas qu'il doit avant tout travailler à la réforme de son cœur, respecter la charité, se défier de sa faiblesse; et que, prétendre se reposer sur ces pratiques extérieures pour se livrer sans remords aux dérèglements de ses passions, aux fureurs de sa haine, à la témérité de sa présomption, c'est une pensée abominable aux yeux du Seigneur, c'est vouloir rendre Dieu lui-même complice de ses désordres, c'est dire, comme l'Israélite grossier : *Je trouverai la paix en suivant les désirs dépravés de mon cœur* : « *Pax erit mihi, et ambulabo in pravitate cordis mei* » (Deut., XXIX, 19). Mais il a appris aussi que le Seigneur ne dédaigna jamais les soupirs d'un cœur contrit et humilié, qui sollicite sa clémence et qui, pénétré du sentiment de son impuissance, cherche un appui dans tous les secours que lui a ménagés la bonté divine. Il ne met point sa confiance dans le mérite même des œuvres auxquelles il s'assujettit, il sait que ces œuvres sont bien peu de chose par elles-mêmes, que leur accomplissement est bien facile; mais il sait aussi que ce grand Dieu est le maître de ses dons, et que les œuvres les plus communes, comme les sacrifices les plus généreux, appellent les regards de sa miséricorde, quand elles sont unies aux mérites de Jésus-Christ et de sa rédemption ineffable.

Oh! quelle est sa joie, lorsque l'Eglise appelle ses enfants à quelque solennité nouvelle, soit qu'elle veuille ranimer la piété en leur ouvrant les trésors dont elle est la dépositaire, soit qu'elle découvre à leurs regards les dépouilles mortelles d'un serviteur de Dieu, soit qu'elle présente à leur adoration les parcelles sacrées du bois où le sauveur a scellé de son sang la rédemption

du monde! Avec quel empressement il vient grossir la foule que la loi rassemble dans la maison de Dieu! avec quelle ardeur il se presse autour des saints objets offerts à sa piété! avec quel amour il colle sur ces restes sacrés des lèvres brûlantes de charité et de reconnaissance! Non, il ne se laisse point étonner ni par les blasphèmes de l'impie qui rit de sa simplicité, ni par les regards dédaigneux du chrétien lâche et indifférent qui rougirait de suivre son exemple; il aime à se confondre, il aime à se cacher parmi les pauvres et les simples, et il espère que les grâces que Dieu répand sur eux avec profusion en parviendront plus sûrement jusqu'à lui.

Mais suivons, chrétiens, suivons cette troupe pieuse qui s'apprête à visiter un temple depuis longtemps célèbre par la protection de Marie et par l'antique dévotion des peuples. Jouissons du spectacle d'une foi si touchante et d'une ardeur si vive, et comprenons comment les pratiques les plus communes sont, pour l'enfant de la religion, une source de saintes pensées, de nobles sentiments, d'ineffables consolations. Dès l'aube du jour, l'airain sacré annonce au loin que le moment fixé pour le pieux voyage est enfin arrivé. De toutes parts on accourt, on s'empresse, la paix est dans tous les cœurs, la joie se peint sur tous les fronts. La religion, par ses précautions salutaires, a préparé pour ce beau jour un bonheur exempt de troubles et de remords. Elle a fait taire toutes les dissensions, réparé toutes les injustices, rendu à toutes les âmes les privilèges de l'innocence. On y voit se confondre dans une allégresse commune et le laboureur qui n'attend rien de ses travaux, mais tout de la bénédiction céleste, et le pauvre qui va rendre grâces au Dieu dont il reçoit son pain de chaque jour; et de jeunes époux qui vont placer sous l'aile de Marie et embellir de ses innocentes livrées le nouveau fruit d'une chaste union; et la vierge chrétienne qui s'est parée de ses habits de fête, mais qui a ménagé à son âme de secrets et plus riches ornements. Enfin paraît avec ses cheveux blancs et son front vénérable le pasteur du hameau; il sourit à l'aspect de sa nombreuse famille et la bénit pour signal du départ.

Tout s'ébranle : on parcourt les plaines et les vallées, tantôt en célébrant celui qui, seul, les rend fertiles, tantôt en invoquant la Mère du Dieu qui visita les bourgades et les hameaux, et laissa des bienfaits pour traces de son passage. Aux saints cantiques succèdent de pieux entretiens qui édifient la troupe fidèle, et charment la longueur et la fatigue du voyage. Enfin paraît ce temple renommé, l'objet de tant de vœux et de tant d'espérances. Quelle allégresse! quel empressement! quelles ferventes prières! De toutes parts Marie est appelée par mille supplications à la fois. Ici, c'est une épouse tremblante pour la vie de son époux, et qui, lorsque tout l'abandonne, espère encore auprès de Marie trouver, pour des

jours si chers, une sauve garde assurée. Là, c'est le possesseur d'un champ modeste qui conjure Marie de protéger sa moisson et de garder son héritage. Près de lui, c'est un jeune guerrier qui, sauvé de mille hasards, vient bénir Marie, dont l'image fidèlement conservée sur son cœur, écartera le glaive des ennemis, et amortit leurs coups homicides. Plus loin, c'est un fils priant pour son vieux père, qui n'a pu cette fois, hélas ! l'accompagner que de ses vœux, et faisait, en pleurant, ce douloureux sacrifice à sa vieillesse. Enfin, tous les vœux sont remplis ; ils quittent avec regret ce temple révéral, emportant, avec l'image chérie de la Mère de Dieu, des fleurs qui pareront l'autel du hameau, ou embelliront leurs humbles demeures par les plus doux comme les plus chers souvenirs. Ne les accusez pas de superstition et de faiblesse, quand, à leur retour, ils vous diront que ces saintes pratiques fortifient leur foi et encouragent leurs vertus. Vous accueillerez peut-être avec dédain le récit des prodiges qui enflamment leur ferveur et soutiennent leur confiance ; mais du moins accordez quelque estime aux pratiques pieuses, quand vous voyez qu'ils rapportent, pour fruit de leur voyage, plus de constance dans le travail, plus de résignation dans la détresse, plus de courage dans le malheur.

Ah ! le chrétien qui suit avec fidélité ces pratiques communes ne vous envie pas votre déplorable indifférence, ni cette foi philosophique dont vous êtes si vain. Mais gardez, gardez pour vous vos raisonnements et vos subtilités, et laissez-lui une simplicité qui fait sa gloire, et des pratiques qu'ennoblissent les plus hauts privilèges et les plus saintes considérations ; gardez pour vous ce lâche respect humain, qui vous fait dépouiller votre demeure des vénérables monuments de la foi, et laissez à l'enfant de l'Eglise ces images pieuses qui attestent sa croyance ; laissez-lui cette eau salulaire où les traits enflammés de l'ennemi du salut doivent venir s'éteindre ; laissez-lui le rameau sacré, symbole du triomphe de son Sauveur, et présage de ses propres victoires. Gardez pour vous votre crainte de la mort et cette pusillanimité qui vous fait frissonner à sa seule pensée, et laissez-lui ce flambeau que la bénédiction sainte a consacré, dont la lueur doit éclairer sa dernière heure, et dont la vue seule réveillera en lui de saints et attendrissants souvenirs. Gardez pour vous ces ménagements, qui veulent concilier les lois du monde avec les maximes de l'Evangile et la croyance d'un Dieu crucifié avec l'amour des folles vanités et des parures immodestes, et laissez à la fille chrétienne les honorables livrées de Marie, qui lui rappelleront que, pour plaire au Fils, il faut imiter l'humilité de la Mère, et surtout en retracer la céleste pudeur : ou plutôt ne soyez pas le spectateur oisif de cette aimable et touchante simplicité ; étouffez un orgueil qui vous

aveugle sur le prix de ces pratiques si vénérables aux yeux de la foi, si propres à soutenir une vertu chancelante ou à ranimer la piété par de nouvelles ardeurs ; adoptez-les avec empressement, et bientôt vous recueillerez les heureux fruits de votre humble docilité ; elles réveilleront votre âme de son long assoupissement, la guériront de sa langueur, captiveront son inconstance et prépareront à sa fidélité les récompenses éternelles.

Ainsi soit-il.

## EXHORTATION

*Pour le jeudi de la cinquième semaine de Carême.*

### SUR L'EUCCHARISTIE.

Dicite filiæ Sion : Ecce rex tuus venit tibi mansuetus. (*Math.*, XXI, 5.)

*Dites à la fille de Sion : Voici votre roi qui vient à vous plein de douceur.*

C'était à l'âme chrétienne que le prophète adressait surtout ces consolantes paroles, quand il la préparait d'avance à la venue de son Sauveur, de son Roi, et lui annonçait ce festin magnifique, où, pour rassasier ses élus d'ineffables délices, en les nourrissant d'un pain céleste et les enivrant d'un vin délicieux, Jésus-Christ devait, en quelque sorte, épuiser son amour et sa toute-puissance ; mais pour ménager la faiblesse et la prémunir contre le scandale de cette immense charité, il voulut nous y disposer de loin, en faisant précéder la réalité par les prophéties et les figures, qui furent comme les préparatifs de ce divin banquet, où l'homme devait goûter un bonheur qui, dans une vallée de larmes, lui ferait presque connaître les joies de la céleste patrie.

La divine Eucharistie fut annoncée d'abord, et figurée par l'arbre de vie, qui permettait, à ceux qui devaient s'en nourrir, la gloire et l'immortalité. Ce fut depuis cet agneau mystérieux dont le sang devait protéger les enfants de la captivité, et les rendre comme invulnérables aux coups de la céleste colère ; c'était cette manne qui, préparée par la main des anges, devait consoler notre exil et adoucir les longs ennuis de notre pèlerinage ; c'était ce pain de la tribu d'Azer, dont Jacob mourant avait vanté l'excellence, et qui devait offrir aux rois de la terre, c'est-à-dire aux maîtres d'eux-mêmes et de leurs passions, les plus pures et les plus ineffables délices ; c'était ce festin sacré qu'Isaïe annonçait de loin aux peuples auxquels, dans la suite des siècles, il devait être offert, et dans lequel, selon Zacharie, les élus du Seigneur seraient nourris d'un froment délicieux et enivrés d'un vin céleste qui enfanterait les vierges.

Enfin, après que les hommes eurent été préparés à cet excès de miséricorde, la vérité prit la place des figures, et Jésus-Christ, en établissant le sacrement adorable de l'Eucharistie, nous présenta ce repas mystérieux, dans lequel il a mis le comble à son amour et surpassé toutes nos espérances.



Quel sujet plus utile pourrions-nous présenter à vos méditations, mes frères, dans ces jours solennels, où l'Eglise invite à grands cris ses enfants à la table des anges ! Secondons les desseins de cette mère tendre ; que dis-je ? secondons les desseins de Jésus-Christ lui-même, car c'est lui qui surtout nous invite, c'est lui qui surtout nous presse de venir nous ranger autour de cette table sainte, pour y manger sa chair sacrée, y boire son sang précieux, et puiser ainsi la vie éternelle à sa source.

D'où vient cependant qu'un si petit nombre de chrétiens se rendent à ces touchantes invitations ? Pourquoi la plupart ne répondent-ils à tant d'amour que par une criminelle indifférence ? Pourquoi la plupart cherchent-ils, pour s'en dispenser, les prétextes les plus frivoles ? Ah ! mes frères, c'est que la plupart des chrétiens ignorent les inappréciables biens qu'ils pourraient en recueillir, et les dons ineffables que Jésus-Christ y prépare à l'âme fidèle ; c'est qu'ils ne connaissent pas les fruits heureux et les bénédictions miraculeuses de cette manne divine ; essayons aujourd'hui de leur en révéler le secret, en leur développant les touchants motifs qui ont déterminé Jésus-Christ à instituer le sacrement adorable de l'Eucharistie. Ce sera le sujet de ce court et familier entretien.

Implorons, etc.

Sans doute, mes frères, c'est l'amour qui a déterminé Jésus-Christ à établir le sacrement de l'Eucharistie ; mais si nous voulons approfondir ce mystère de charité, nous verrons que trois raisons surtout lui firent inventer cette admirable moyen de se donner à nous. Toutes trois, il est vrai, découlaient manifestement, comme d'une source inépuisable, de sa compassion et de son amour pour nous : il voulait soutenir notre faiblesse, conserver et augmenter en nous la vie de la grâce, contracter enfin avec l'homme la plus intime union.

1<sup>o</sup> Il voulait soutenir notre faiblesse. Nous sommes faibles ; quand l'Histoire sacrée ne nous apprendrait point que le penchant au mal et l'impuissance de résister par nous-mêmes aux efforts de notre ennemi, ont été les funestes suites du péché de notre premier père, une cruelle expérience ne nous donne sur ce point que de trop déplorables leçons. Combien de fois n'avons-nous pas éprouvé ce combat intérieur de l'homme charnel et terrestre, contre l'homme spirituel et céleste ? Combien de fois les chutes les plus honteuses n'ont-elles pas suivi les plus généreuses résolutions ? Nous faisons le mal pour lequel un sentiment intérieur nous inspire une horreur secrète, et nous ne pouvons accomplir le bien vers lequel semblent nous porter cependant les plus sincères desirs. Et qui n'a pas mille fois gémi sur la triste condition de notre mortalité ? Qui n'a pas demandé mille fois d'être affranchi enfin de ce corps de péché, qui rend notre âme si pesante pour suivre le sentier de la vertu.

et l'entraîne vers le crime avec une si funeste activité ? Livrés aux hasards d'une lutte si inégale et de si dangereux combats, nous périssons ; mais Jésus-Christ a eu pitié de notre faiblesse ; il a voulu, non-seulement nous voir combattre et encourager de ses regards nos efforts, mais combattre lui-même avec nous : que dis-je ? non-seulement fortifier notre âme, et nous inspirer un courage que nous ne pourrions trouver dans les seules forces de la nature, mais venir lui-même en nous, et de là soutenir et repousser lui-même tous les assauts de notre ennemi. Que les passions s'irritent donc maintenant, et que leurs flots se soulèvent ; celui qui d'un seul mot commandait autrefois à la mer soulevée, apaisera leur fureur et fera succéder par sa présence le calme et la sérénité aux agitations du plus violent orage.

Nous lisons au livre des Juges que le peuple de Dieu étant en guerre contre les Madianites, un soldat ennemi racontait à un de ses compagnons d'armes un songe, dans lequel il avait vu un pain mystérieux qui, roulant du haut de la montagne, avait renversé dans sa course la tente la plus forte du camp de Madian. Ce pain, répondit le soldat à qui ce songe si étrange était rapporté, ce pain, c'est l'épée de Gédéon : *Non est hoc aliud nisi gladius Gedeonis.* (Judic., VII, 14.) Mes frères, notre âme est pareille à un camp où nos plus cruels ennemis, les passions, voudraient fixer leur séjour et établir leur tente ; mais Jésus-Christ, pain mystérieux qui est vraiment descendu du ciel, vient renverser leurs desseins, dissiper leurs efforts et dompter ces maîtres cruels qui prétendaient nous courber sous leur honteux empire.

Mais si l'âme fidèle trouve dans l'Eucharistie un si puissant secours contre les efforts de ses passions, pourra-t-elle être ébranlée par la crainte des hommes, par les menaces, par les supplices, et même par la mort ? Non, tous ces maux, si effrayants pour la nature, n'ont plus rien de terrible pour celui que Jésus-Christ soutient du pain des forts et abreuve du vin dont la sainte ivresse fait braver généreusement et les opprobres et les échafauds. C'était dans cette nourriture céleste que les premiers chrétiens puisaient cette intrépidité, qui remplissait leurs ennemis mêmes d'étonnement et de confusion ; c'était elle qui les dédommageait de la perte de leurs biens, de leurs amis, de leur honneur ; qui les consolait dans les rigueurs de l'exil, les soutenait sous le poids des chaînes les plus pesantes, leur apprenait à voir sans pâlir les apprêts d'une mort cruelle, à fatiguer les bourreaux par leur constance, et à sourire même au milieu des tourments inventés par la haine la plus féroce. Non, disait saint Cyprien, nous ne souffrons pas que ceux que nous envoyons au martyre se présentent nus et sans armes à un combat si périlleux ; mais nous les fortifions par la communion du corps et du sang de Jésus-Christ : car celui



là ne peut être propre à souffrir et à sacrifier sa vie pour la foi, qui n'a pas reçu de l'Eglise cette nourriture divine. L'esprit même le plus fort s'abat et tombe en défaillance, si la divine Eucharistie ne l'encourage et ne l'anime. Courage donc, mes frères, et confiance : il n'y a pas de faiblesse si extrême que l'Eucharistie ne puisse soutenir contre les périls les plus pressants, pas de cœur pusillanime auquel elle ne puisse inspirer une force inébranlable : en un mot, elle nous rend forts de la force de Dieu lui-même. Si le torrent de l'exemple menace de vous entraîner, l'Eucharistie vous défendra de sa violence ; si les scandales vous ébranlent, l'Eucharistie vous affermira ; si le démon arme les hommes contre vous, l'Eucharistie sera comme un bouclier impénétrable contre lequel s'ébourneront tous les traits de leur fureur. Semblable à l'arche de l'ancienne alliance, c'est elle qui nous sert de guide dans le désert de la vie ; c'est elle qui nous fait traverser sans péril les torrents d'iniquité qui inondent la terre ; c'est elle enfin qui, lorsque nos ennemis oseront nous déclarer la guerre, les mettra en fuite, ou les terrassera par sa seule présence.

2° Jésus-Christ voulait conserver et augmenter en nous la vie de la grâce. Ce n'est point au malade que la nourriture peut être profitable ; elle aigrit son mal au lieu de l'adoucir, et loin de fortifier son corps, elle hâte sa dissolution. Ainsi le pain céleste qu'a préparé pour l'homme la divine miséricorde, loin d'être profitable à l'âme criminelle, que souille la lèpre du péché et qui ne veut pas en être guérie, devient pour elle un funeste poison, et ne fait qu'étendre et envenimer la plaie cruelle qui la dévore. Mais lorsque le démon a respecté la première blancheur de la robe lavée dans les eaux de la régénération, ou que les larmes d'un repentir sincère en ont effacé les souillures, l'Eucharistie entretient et fortifie en nous cette vie précieuse de la grâce, qui fixe les regards de la bonté divine et nous rend les objets de son amour le plus tendre.

Hélas ! combien d'ennemis acharnés à nous la ravir cette vie qui doit nous être si chère ! que d'abîmes entr'ouverts sous nos pas où nous pouvons à chaque instant la perdre ! Au dedans comme au dehors, toujours de nouveaux combats, toujours de nouveaux sujets de terreur : *Foris pugna, intus timores.* (II Cor., VII, 5.)

Le démon n'épargne rien pour nous précipiter vers cette mort funeste, la seule qui doit exciter nos alarmes : tantôt il arme contre nous le monde qui dissimule, sous de mensongers dehors, les plaisirs empoisonnés qu'il nous présente ; tantôt il arme notre propre cœur, que sa dépravation naturelle entraîne déjà avec tant de violence vers les objets les plus funestes à notre innocence ; il arme enfin notre esprit même, dont les illusions nous emportent dans des précipices où nous attend une perte inévitable. Quelle sera donc la ressource et l'appui du chrétien au milieu de tant de périls ?

Nouvel Adam, comment se défendra-t-il de toucher à ce fruit dangereux, dont tout court à lui vanter les douceurs ? Ah ! mes frères, il trouvera sa force dans le fruit de vie que lui a préparé son Sauveur. Ce sacrement, dit saint Jean Chrysostome, affaiblira ses penchans criminels et en réprimera la violence. En s'approchant de cette table sainte, en se nourrissant de cette chair sacrée, en s'abreuvant de ce sang précieux, il puisera une force vivifiante qui le rendra maître de ses passions et lui fera dompter tous ses ennemis. Et comment expliquer, en effet, ces merveilleux changements que nous voyons s'opérer quelquefois sous nos yeux dans des chrétiens longtemps indignes de ce nom, et que Jésus-Christ, par pitié pour leurs soupirs et pour leurs longs regrets, daigne admettre enfin à sa table sacrée ! Comment voit-on succéder en eux tout à coup à tant d'orgueil tant d'humilité, à tant d'emportements tant de douceur, à tant d'avarice tant de désintéressement, peut-être à des excès si honteux des vertus sublimes, aux joies enfin de la dissolution et du crime, des larmes si pures et si douces que l'innocence elle-même les envierait quelquefois au repentir. O vous, dit saint Bernard expliquant ce prodige, vous que Jésus admet pour convive à son banquet sacré, si vous ne sentez plus s'élever avec autant de violence les mouvements de la colère, de l'envie et des passions peut-être plus honteuses encore, rendez-en grâce au corps et au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; car, qui captiva enfin, sous sa main toute-puissante, ces passions séditieuses qui, depuis si longtemps, agitaient votre cœur par de honteux soulèvements ? c'est Jésus-Christ qui, par ce sacrement, a opéré en vous ces effets admirables et qui captive tous ces tyrans ; c'est Jésus-Christ qui devient lui-même le guide et le précepteur du chrétien, qu'il admet à cette intime et glorieuse familiarité ; et c'est pour lui qu'il vérifie la parole touchante qu'il adressait autrefois à ses disciples : *Votre seul maître, c'est Jésus-Christ* : « *Magister vester unus est Christus.* » (Matth., XXIII, 10.) Non, ce n'est plus Moïse, ce ne sont plus les prophètes qui doivent l'instruire, c'est son Dieu lui-même qui devient son ami, et dont les conseils pleins de douceur et de sagesse lui tracent la route du bien qu'il doit suivre, lui montrent les sentiers du mal qu'il doit éviter, l'animent pour franchir les obstacles, l'encouragent pour braver les périls, le modèrent quand il écoute une ardeur périlleuse, l'excitent et l'enflamment quand il voit s'éteindre sa ferveur. C'est dans ces entretiens sacrés que Jésus allume dans l'âme fidèle les feux du plus ardent amour ; c'est là qu'il lui parle quelquefois de ses égarements, et plus souvent de son retour, qu'il sollicite sa fidélité, qu'il essuie ses larmes, qu'il reçoit ses promesses ; c'est là qu'il lui fait comprendre que quand il se donne tout entier à ceux qu'il aime, il a bien le droit d'être jaloux et de ne point



souffrir de partage; que, puisqu'il s'est donné tout entier à lui, il mérite bien un retour généreux et sans réserve. C'est là que le chrétien, à son tour, se sent pénétré de reconnaissance et d'amour: plus il entend ces divines leçons, plus il désire les entendre encore; plus il se nourrit de Jésus-Christ et plus il veut s'en nourrir; plus il fait de sacrifices pour mériter cette faveur, et plus il veut en faire de plus généreux encore.

3<sup>e</sup> Enfin, Jésus-Christ, en instituant le sacrement de l'Eucharistie, voulait contracter avec nous la plus intime union. Nous nous unissons à Dieu par la foi, lorsque notre esprit, s'élevant au-dessus des pensées de la terre, se plaît à s'entretenir des grandeurs de son Dieu et de ses ineffables perfections; nous nous unissons à lui par l'espérance, lorsque, indignée des liens qui la captivent, notre âme se console par l'espoir d'être un jour affranchie de ce corps de boue qui lui sert de prison, et soupire après l'heureux moment où elle pourra contempler enfin, face à face, celui qu'elle ne voit ici-bas qu'à travers des voiles et des nuages; enfin nous nous unissons à Dieu par la charité, lorsque, plein de mépris pour toutes les joies périssables, et reconnaissant que rien de terrestre n'est capable de le remplir, notre cœur fixe en Dieu seul toutes ses affections, et trouve à n'aimer que lui seul, son véritable bien et sa plus douce joie. Mais comment comprendre cette inconcevable union de Jésus-Christ avec l'âme fidèle dans le sacrement de son amour? comment expliquer ce mystère par lequel il daigne se donner à nous, s'incorporer avec nous, nous nourrir de lui-même et ne faire plus qu'un corps et qu'une âme avec nous? Par l'incarnation il avait daigné s'unir à la nature humaine, mais dans l'Eucharistie, il s'unît à chacun de nous; par l'incarnation il nous avait donné tout ce qu'il avait reçu de son Père, mais dans l'Eucharistie il nous donne et tout ce qu'il a reçu de son Père et tout ce qu'il a pris de nous-mêmes. Il se donne tout à nous, il est en nous, nous sommes en lui; et c'est ainsi que l'Eucharistie nous consomme dans cette admirable unité qui ne fait plus de nous et de notre Dieu qu'une seule et même chose: en sorte que son corps s'unît avec notre corps, et que son âme s'identifie avec notre âme. Ô Dieu! notre faiblesse peut-elle soutenir tant d'honneur, et notre bassesse s'élever à 'tes conceptions si sublimes! Et prenez-y garde, mes frères, ces expressions, toutes fortes qu'elles peuvent vous paraître, ne sont que la vérité simple et pure: ce sont les Pères et les docteurs qui m'ont appris à tenir ce langage; et s'il vous paraissait étrange, vous ne comprendriez ni l'immensité de l'amour que Jésus-Christ témoigne aux hommes dans cet adorable mystère, ni tous les droits qu'il a sur votre reconnaissance. C'est le propre de ceux qui aiment, dit saint Chrysostome, de ne vouloir être qu'un avec les objets de leur amour. Une

distance infinie séparait l'homme de Jésus-Christ; son amour la lui a fait franchir, et c'est le sacrement de l'Eucharistie qui comble l'intervalle immense qui le séparait de nous. Pour apaiser la colère d'un Dieu irrité, il a voulu devenir notre frère, s'unir à la chair et au sang, se revêtir de notre humanité. Mais pour satisfaire sa tendresse, il nous donne cette même chair et ce même sang, et nous rend ainsi tout ce qu'il avait emprunté de nous.

Ainsi, le chrétien qui participe au saint mystère, possède Jésus-Christ tout entier; il le possède dans sa propre et véritable substance, ou plutôt Jésus-Christ le possède pleinement et le transforme en un autre lui-même. En sorte que ce nouvel Adam dit de l'âme fidèle à laquelle il s'unît, ce que l'ancien Adam disait de la compagne fidèle que Dieu lui avait donnée: *C'est ici l'os de mes os et la chair de ma chair: « Hoc nunc os ex ossibus meis et caro de carne mea. »* (Gen., II, 23.) C'est alors que se vérifie cette étonnante prédiction que le Fils de Dieu faisait autrefois, en annonçant l'institution de ce sacrement d'amour: *Comme mon Père, qui est vivant, m'a envoyé, et que je vis par mon Père, de même celui qui me mange, vivra aussi par moi: « Ego vivo propter Patrem: et qui manducat me, vivet propter me. »* (Joan., VI, 58.) Ainsi, de même que le Père communique la vie à son Fils, le Fils communique la vie au chrétien qui a le bonheur de le recevoir: en sorte qu'il ne vit plus que par Jésus-Christ, ou plutôt *ce n'est plus lui qui vit, c'est Jésus-Christ qui vit en lui: « vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus. »* (Galat., II, 20.) Le voilà, selon saint Hilaire, ce levain mystérieux qui doit communiquer sa vertu céleste à notre mortalité: le voilà ce miracle d'une ineffable tendresse qui, selon le même Père, nous confond de telle sorte avec Jésus-Christ, que notre esprit est vivifié par son esprit, et notre cœur sanctifié par son cœur; que sa chair sainte consacre notre chair, et que sa divinité nous élève jusqu'à la participation de la nature divine.

Profitions donc, mes très-chers frères, des trésors de salut que nous a ménagés dans le sacrement adorable de nos autels la miséricorde de notre Dieu: allons-y chercher un soutien pour notre faiblesse; allons renouveler, en mangeant ce pain céleste, la santé et la vigueur de notre âme; allons nous y unir à notre Dieu et apprendre à vivre de sa vie. Mais ne nous flattons point et songeons à nous éprouver nous-mêmes avant de nous présenter à ce divin banquet. Malheur à celui qui se présenterait dans la salle du festin sans être revêtu de la robe nuptiale! malheur même à celui qui n'y apporterait que des dispositions équivoques et ne répondrait à l'amour infini de son Dieu que par la froideur et l'indifférence! Mais bienheureuse au contraire l'âme fidèle qui, connaissant tout le prix de ce bienfait, se présente à ce divin Epoux, parée des plus riches ornements, embellie par les vertus

chrétiennes, et surtout par un tendre amour et une vive reconnaissance! Elle trouvera dans la communion du corps et du sang de Jésus-Christ d'ineffables délices, et un avant-goût du bonheur éternel qui lui est destiné.

Mais, hélas! où sont les chrétiens qui sentent le prix de ce bienfait? Ah! Seigneur, c'est ici que vos ministres doivent éclater en plaintes et déposer dans votre sein leur amertume et leur douleur profonde : votre table est déserte, vos dons sont méprisés, et vos enfants dénaturés ne répondent à vos invitations que par le mépris; à vos bienfaits, que par l'ingratitude; à votre amour, que par l'indifférence. Hélas! pourquoi à tant d'afflictions avez-vous joint encore ce dernier signe de votre colère? Ah! dit le prophète, *nous avons péché : « Væ nobis, quia peccavimus. »* (Thren., V, 16.) C'est le péché qui a converti nos temples en de vastes solitudes; c'est le péché qui a contristé les cantiques de notre allégresse, qui a flétri les fleurs dont nous couronnions nos têtes, qui a changé nos plus saintes solennités en des jours de deuil et de larmes! *Væ nobis, quia peccavimus.* Convertissez-nous donc, Seigneur, et vous guérirez nos maux et vous tarirez la source de nos larmes : *Converte nos, Domine, ad te et convertemur.* (Ibid., 21.) Convertissez ces chrétiens que le torrent de l'exemple éloigne du pain de la vie, pour les précipiter vers une mort inévitable. Rappelez-leur le premier festin qu'ils firent dans votre maison, leurs premières larmes et leurs premiers serments, et que, pressés par ce souvenir, ils viennent expier à vos pieds leur criminelle indifférence. Les ouvriers sont en petit nombre, il est vrai, pour une telle moisson; mais vous encouragerez leur zèle et vous soutiendrez leur courage. Heureux, au reste, les ministres de votre table sacrée, s'ils devaient succomber sous le poids de ces consolants travaux; si, comme la lampe du sanctuaire, ils pouvaient s'éteindre après s'être consumés pour vous, et si la mort, en venant glacer leurs mains défailantes, les trouvait encore occupés à essuyer les larmes du repentir, ou à briser les chaînes des coupables! Ramenez donc au bercail ces brebis dispersées, et apprenez-leur que ce n'est qu'après de vous que se trouvent les biens véritables, et l'avant-goût des biens plus solides encore que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

#### SERMON -XV.

*Pour le dimanche des Rameaux.*

##### SUR LE RESPECT HUMAIN.

*Turbæ quæ præcedebant, et quæ sequēbantur, clamabant, dicentes : Hosanna filio David.* (Math., XXI, 9.)

*Tous ceux qui allaient devant lui, comme ceux qui le suivent, criaient ensemble : Hosanna au fils de David.*

Seront-ils long-temps fidèles, tous ces hommes que l'aspect de Jésus ravit aujourd'hui d'admiration, qui font monter jusqu'aux cieux les témoignages de leur allégresse, et

prodiguent à ce nouveau triomphateur des titres si glorieux et de si pompeux éloges? Jésus les retrouvera-t-il, lorsque, près de tomber sous les coups de ses ennemis, il entrera pour la dernière fois dans la ville coupable qui retentit en ce jour de tant d'applaudissements, et doit être bientôt le témoin de ses ignominies et de sa mort cruelle? Non; effaçant alors de leur esprit, avec le souvenir de ses miracles, la mémoire de sa bonté compatissante et de son ineffable charité, le lâche respect humain glacera tout à coup le cœur de ces indignes amis, écartera loin de leur maître les apôtres tremblants, et déshonorera leur chef même par la plus lamentable apostasie. Ainsi, c'est en menaçant la religion naissante de l'étouffer dès son berceau, c'est en ébranlant les colonnes de l'Eglise encore à peine assise sur ses fondements, que le respect humain montre de loin quelle sera sa funeste puissance, et quelle désolation il doit porter de siècle en siècle dans l'héritage de Jésus-Christ. Ennemi de la religion, ennemi faible et méprisable en apparence, qui n'est armé que d'inquiétudes, de soupçons et de défiances; mais ennemi puissant, en effet, puisqu'avec ces seules armes, non-seulement il subjugue les âmes lâches et craintives, mais qu'il terrasse souvent des cœurs éprouvés par une longue constance, et dont les plus violents assauts n'avaient pu ébranler la fidélité. Plaie honteuse et funeste, qui, échappant aux regards de la vigilance la plus attentive, étend ses ravages sur le corps mystique de Jésus-Christ, en corrompt dans le silence les membres les plus honorables et ne laisse trop souvent au zèle des maîtres les plus habiles qu'un faible espoir d'en ralentir les déplorables progrès. Non, si nous avons à cœur la gloire de Dieu et nos intérêts propres, nous ne pouvons voir sans horreur cet indigne ennemi qui, tout à la fois, prépare les maux les plus cruels aux cœurs faibles asservis à ses lois, et fait éprouver chaque jour à la religion d'irréparables dommages.

Pour exciter dans notre cœur, contre ce vice méprisable, une indignation salutaire, considérons donc combien le respect humain est funeste à celui qui en est l'esclave, premier point.

Combien le respect humain est funeste à la religion, second point.

Implorons, etc.

##### PREMIER POINT.

Le pécheur livré à l'amour des biens terrestres, ou courbé sous l'empire des sens et de la volupté, peut quelquefois goûter, dans l'assoupissement de ses passions, je ne sais quelles fausses douceurs et quelles satisfactions rapides, qui semblent servir d'excuse à sa folie, et de consolation à la honte de sa servitude; mais le chrétien qu'enchaîne le respect humain, ne peut pas même se permettre ces courts et honteux dédommements. Son crime, que le souverain juge



punira un jour, trouve déjà sur la terre son premier châtement. Oui, le respect humain attire sur son esclave les deux plus grands maux qu'on puisse redouter ici-bas : la colère de Dieu et le mépris des hommes ; la colère de Dieu qu'irrite l'injustice de ses préférences ; le mépris des hommes qui accablent de leurs dédains sa lâche pusillanimité.

Parmi les perfections divines, il en est deux dont Dieu prétend surtout défendre et maintenir la gloire : sa puissance et sa bonté ; sa puissance sous laquelle toute créature doit fléchir ; sa bonté qui nous prodigue des biens sans nombre et réclame notre reconnaissance. Comment donc la colère de Dieu ne s'allumerait-elle pas contre le respect humain qui ne répond à son autorité que par le mépris, à sa miséricorde que par l'ingratitude ! Et qu'on ne croie pas que ce n'est pas à ce vice abject ou pusillanime qu'il faut imputer un tel excès d'audace, et que la crainte qui l'assiège sans cesse ne peut s'allier ni avec l'insolence qui foule aux pieds la loi de Dieu, ni avec l'horrible courage qui brave ses menaces. Car, à qui m'avez-vous comparé ? disait autrefois le Seigneur à son peuple, quand il lui reprochait d'avoir déserté son culte pour offrir à des idoles de bois et de pierre pour sacrilège encens : *Cui assimilastis me ?* (Isa., XLVI, 5.) Et tel est aussi le langage qu'adresse sa juste indignation à ces chrétiens lâches et dont le cœur conserve encore les saintes impressions de la foi, qui reconnaissent encore en secret dans Jésus-Christ leur Sauveur, dans l'Eglise leur mère, dans l'Evangile leur unique loi, mais qui, s'il s'agit pour être fidèle, de braver les sarcasmes, les railleries ou le sourire de quelques hommes légers ou corrompus, cèdent basement à la peur, abandonnent leur Dieu, et ne montrent plus pour l'Eglise d'obéissance, pour l'Evangile de respect, pour Jésus-Christ lui-même de fidélité ni d'amour. Laissez, en effet, l'esclave du respect humain dans le secret d'une vie obscure, garantissez-lui le privilège d'être invisible à tous les regards et à l'abri de toutes les censures, et il sera enfant soumis de la foi, il en écouterait les conseils avec docilité, il en suivrait fidèlement les saintes ordonnances. Mais que son imprudence, son intérêt ou son devoir le jettent au milieu d'un monde contempteur de la religion et transgresseur effronté de ses commandements ; qu'il se trouve sous les yeux de ces enfants du siècle qui ont dissipé tous les souvenirs de la foi dans le tumulte des affaires, ou au sein des voluptés ; que surtout il lui faille affronter les dédains de ces hommes vieilliss à l'école de l'incrédulité, et dont la gaieté odieuse ne trouve plus que dans les blasphèmes son mépris et facile élément : vous le verrez, s'enveloppant d'une honteuse circonspection, avec les indifférents prendre le voile de l'indifférence, avec les impies déguiser sous un front serein son horreur pour l'impiété : en un mot, devant ce monde

étranger à Jésus-Christ ou ennemi de son nom, vous le verrez trembler comme un esclave qui a retrouvé son maître.

C'est encore peu de ces coupables condescendances : l'esclave du respect humain sacrifiera, s'il le faut, à d'indignes ménagements sa foi, son Dieu et sa conscience, et comptera pour rien les conseils de la religion les plus vénérables, les ordres de Dieu les plus sacrés et les plus solennels, ses intérêts les plus chers. Que l'impiété paraisse, et le respect humain renfermera dans le secret ses pratiques pieuses et les journaliers hommages d'une aimable et modeste fidélité, et n'osera même marquer son front du signe sacré dans lequel il place toutes ses espérances. Que l'impiété commande, et les jours de la pénitence seront négligés avec dédain, et les jours consacrés au Seigneur seront violés avec audace. Que l'impiété dogmatise, et vous verrez le respect humain sourire à la témérité de ses doutes, ou applaudir à ses hardis blasphèmes. Vainement Dieu réclame ses droits, vainement il essaye, en rappelant ses bienfaits, en faisant tonner sa justice, de réveiller dans cet indigne serviteur de salutaires souvenirs. Il est vrai, à ces touchantes invitations, à ces redoutables menaces, l'impiété n'oppose que l'exemple du grand nombre, la singularité d'un homme docile encore aux préceptes de la religion, les sarcasmes que la légèreté ou la dépravation réservent à sa fidélité ; mais c'en est assez, l'impiété triomphe, et Dieu, par la plus outrageuse préférence, se voit abandonné et forcé de céder la victoire à un ennemi qui n'a pour lui que les armes méprisables du ridicule, et des blasphèmes qu'enfanta la corruption du cœur et que sans examen adopta l'ignorance.

Quoi donc ! n'est-ce que contre Dieu seul que vous oubliez votre candeur naturelle, et cette franchise qui vous inspire pour la dissimulation une si vive horreur ? Vous aimez votre religion, vous croyez à ses dogmes, vous admirez sa morale, et, s'il s'agit de pratiquer ses lois, vous tournez de toutes parts des regards pleins d'inquiétude, et l'incrédule n'a besoin que d'un mot, d'un regard, d'un sourire pour que vous transgressiez vos plus saintes obligations ; et vous tenez secrète votre fidélité avec plus de sollicitude que n'en met l'homme le plus débordé pour cacher à tous les yeux les plus honteux désordres.

Quoi ! n'est-ce que contre Dieu seul que vous oubliez votre délicatesse et cette sensibilité qui, si l'on menace l'honneur de ceux qui vous sont chers, s'éveille si promptement et éclate avec tant de vigueur ? Fils respectueux, ami tendre, qu'une langue téméraire ose, en votre présence, calomnier votre ami ou noircir la mémoire d'un père à qui votre cœur conserve un si doux souvenir, vous vous hâtez de prendre en main leur cause, et avant même que vous n'éleviez la voix pour leur défense, votre front indigné trahit par avance les sentiments que votre cœur est prêt à faire éclater. Dieu vous

a permis de lui donner le nom de Père ; Jésus-Christ vous appelle son ami : votre père est méprisé, votre ami est accablé d'outrages, et vous gardez le silence ! Je le sais, il est un silence prudent et quelquefois courageux peut-être ; mais on s'aperçoit que le vôtre est commandé par la peur, et à voir votre confusion, on dirait que pour vous l'amitié du divin Sauveur est un fardeau, et l'adoption divine un opprobre.

Quoi donc ! n'est-ce que contre Dieu que vous oubliez quel retour méritent les bienfaits ? Si jamais il fut une vertu dont le monde aime à relever le prix, c'est la reconnaissance. Où est le cœur qui ne prétende s'attendrir à la présence ou au seul nom d'un bienfaiteur ? où est le front qui ne se couvre de rougeur au reproche d'ingratitude ? Cependant, chrétiens, voici pour vous le premier, le plus généreux, et pour parler en termes rigoureux, l'unique bienfaiteur. C'est Dieu qui réclame ce titre : qui osera le lui contester ? Il est votre premier bienfaiteur : vous êtes son ouvrage, la lumière qui éclaira vos premiers regards était un don de sa bonté, et la tendresse maternelle elle-même fut devancée par son amour ; votre plus généreux bienfaiteur : qui jamais vous combla de plus de biens, qui vous sauva de plus de périls, qui vous soutint dans l'infortune par des consolations plus tendres ? votre seul bienfaiteur : les cœurs nobles, dont vous éprouvâtes la générosité peut-être, ne firent que vous transmettre des dons que Dieu leur faisait le premier ; ils ont tous emprunté leurs présents à cette source inépuisable : et tel est celui dont vous refusez d'avouer les bienfaits, d'étendre la gloire, quelquefois de prononcer le nom ; tel est celui dont vous vous éloignez avec dédain, comme on s'écarte d'un étranger dont le visage est inconnu ou la présence importune : *Tanquam alienum duxerunt me.*

Enfin, n'est-ce que contre Dieu seul que vous oubliez quel respect méritent les serments et quelle fidélité un soldat doit à son étendard ? Il est vrai, les premiers siècles de l'Eglise virent eux-mêmes des chrétiens faibles céder aussi quelquefois à la crainte des persécutions et désertar les drapeaux de Jésus-Christ. Comme eux vous abandonnez ce chef adorable ; mais vous êtes plus coupables, car vous ne sauriez invoquer leur prétexte pour excuser votre parjure. Un tyran environné de supplices les avait fait pâlir : vous tremblez à la vue d'un homme qui, pour vous ébranler, n'a que de misérables sophismes ou de froides railleries. Vaincus par les tourments, ils avaient laissé s'échapper de leurs lèvres le mot fatal : je ne suis pas chrétien ; mais lorsque les bourreaux arrachaient à leur bouche ce honteux désaveu, il était au même instant démenti par les larmes que faisait couler le repentir. Mais vous, aux démarches où vous entraîne le respect humain, aux discours surtout qu'il vous suggère, comment ne pas juger que votre cœur abjure aussi un nom, objet secret de votre

amour et de vos espérances ! Enfin une faiblesse passagère avait fait une fois tomber de leurs mains quelques grains d'encens aux pieds d'une divinité dont, en secret, ils dédaignaient la puissance et détestaient le culte ; et vous, c'est à l'opinion que vous sacrifiez : l'opinion, voilà l'idole méprisable, mais révéérée à laquelle on vous voit immoler chaque jour votre honneur, votre conscience et vos serments. Quelle indigne pusillanimité ! quel oubli des bienfaits du Seigneur, et quelle ingratitude ! quel mépris enfin pour son autorité suprême ! Ah ! ce n'est point à tant de noirceur que Jésus devait s'attendre, quand, pour se revêtir de nos livrées, il se dépouillait de sa gloire et de son éclat ; et quand il consentait à s'appeler le fils de l'homme, il pouvait espérer que nous porterions sans honte le titre d'enfants de Dieu.

Ce n'étaient point là vos promesses, vous, mon cher auditeur, dans cet heureux moment où Dieu, par un trait éclatant de sa bonté, vint vous arracher autrefois à la turpitude de vos honteux désordres et peut-être aux ténèbres de l'incrédulité. Ah ! transporté de reconnaissance à l'aspect de cette douce lumière, le cœur brûlant d'un feu si longtemps inconnu, vous promettiez de payer, par une courageuse profession de votre foi, la miséricorde qui vous rappelait à la véritable vie : *Exaltabo te, quoniam suscepistime.* (Psal. XXIX, 2). Mais le respect humain a glacé peu à peu cette ardeur généreuse, et sans effacer le souvenir du bienfait, vous a laissé toute la bassesse et la honte de l'ingratitude.

Ce n'était point là votre langage vous, qui, jetés par l'orage de nos troubles civils dans des régions lointaines, mîtes enfin à profit les conseils de la tribulation, et dont Dieu prépara le retour à la foi, en faisant succéder pour vous l'indifférence des hommes et leurs rebuts à leurs respects et à leur admiration peut-être, et en ne vous laissant plus de votre ancien éclat que la dignité du malheur et la gloire impérissable de la fidélité. Alors, sans redouter des jugements dont vous aviez appris à connaître enfin la vanité, inconnus d'ailleurs dans une terre étrangère et dépouillés de tout appareil, on vous voyait assidus dans le temple, y chercher l'adoucissement à vos douleurs et le soutien à vos espérances. O Dieu, disiez-vous humblement prosternés, ô Dieu, faites remonter mon maître au trône de ses aïeux, ramenez-moi au doux pays qui m'a vu naître, et ma patrie, longtemps témoin de mon incrédulité, le sera désormais de ma soumission à vos dogmes, et de mon obéissance à vos lois. Les malheureux amis que j'ai séduits par mes sophismes, ou dont j'ai soutenu l'audace par mes applaudissements, entendront de ma bouche l'apologie de ma foi et le récit de vos miséricordes ; et le bercaill, enfin, où vous ressemblez votre troupeau n'aura pas de brabits plus fidèle : *Narrabo nomen tuum fratribus meis ; in medio Ecclesie laudabo te*



(Psal. XXI, 13.) Vous le disiez : mais peut-être, au lieu d'imiter les augustes exemples qui vous traient la route de la piété, comme ils vous précédèrent au chemin de l'honneur, à peine le bras du Tout-Puissant eut-il fait tomber devant vous le mur d'airain qui si longtemps repoussa vos vœux et vos efforts, que, semblables à ces hommes dont les lois proscrirent la dangereuse industrie, on vous vit comme déposer sur les limites de la patrie vos promesses et vos serments, et reporter au milieu de nous, non plus le mépris de la religion, il est vrai, mais le respect humain qui n'ose en observer les lois et affecte l'impiété de l'indifférence. O Dieu ! réveillez dans ces indignes cœurs un salutaire remords, et qu'ils préviennent par le repentir le châtement d'une si noire ingratitude.

Cependant le respect humain, si coupable aux yeux de Dieu et si digne de sa colère, est encore un des vices les plus méprisables et les plus vils qui puissent asservir le cœur de l'homme : aussi c'est peu des châtements éternels qui en puniraient la noirceur et l'audace, il faut que ces mêmes hommes dont l'esclave du respect humain essaye d'acheter par tant de bassesses les éloges ou l'indulgence, le punissent ici-bas même, par leur mépris, de son indigne lâcheté : quel autre sentiment en effet le respect humain peut-il en attendre ?

Une âme franche et généreuse fuit et dédaigne le mensonge, et se plaît à manifester sa pensée sans déguisement et sans détour : l'esclave du respect humain met tous ses soins à se cacher sous le masque d'une honteuse dissimulation. Une âme noble et élevée se contente de pratiquer la vertu, sans prendre souci des censures qu'elle ne juge redoutables que pour le vice ; l'esclave du respect humain rougit de remplir ses plus saintes obligations et se sent couvert de honte si on lui reproche sa fidélité. Une âme forte et intrépide plaint, il est vrai, ceux qui s'obstinent à méconnaître la vérité ; mais en la défendant sans aigreur, la soutient toutefois avec courage ; l'esclave du respect humain redoute des hommes qu'il ne devrait que plaindre, tremble à leur aspect et s'avoue vaincu avant d'avoir osé engager le combat.

Aussi, suivez-le dans les plus obscurs détails et vous verrez avec quelle adresse, ou plutôt avec quelle honteuse lâcheté, il sait dissimuler sous de frivoles prétextes les sacrifices que lui demandent le cri de sa conscience ou la conviction de ses devoirs. Si, ayant appris de saint Paul ce qu'il doit au salut de ses serviteurs, il exige de ceux que lui soumet la Providence, le respect pour l'Eglise et l'observation de ses lois, et qu'on sourie de sa rigueur : il faut, dira-t-il, il faut bien au peuple une religion. Si, redoutant le compte inexorable que Dieu doit lui demander un jour de l'âme de ses enfants, il cherche pour eux une école qui leur donne Jésus pour premier maître, et l'Evangile pour première leçon, et qu'on

s'étonne de sa sollicitude : la religion, répondra-t-il, est le seul frein de la jeunesse. S'il est surpris par l'incrédule dans la lecture de nos livres saints ou de quelque ouvrage pieux, il se hâtera d'y vanter la sublimité des pensées ou l'élégance du style, pour écarter le soupçon qu'il put avoir dans une semblable étude d'autre but que d'orner son esprit ou de repaître une vaine oisiveté. Que dis-je ! altier peut-être au sein de sa maison, et d'une intolérable arrogance, il devient doux et traitable pour les confidants nécessaires des démarches que sa religion lui arrache quelquefois, et au langage si nouveau de bienveillance qu'il leur adresse, il est facile de comprendre qu'il leur demande grâce pour sa fidélité.

Mais qui fait naître enfin ces indignes alarmes ? qui peut vous inspirer ces sollicitudes et ces terreurs ? Je ne vous demande pas quels sont, après tout, ces hommes dont la censure vous est si redoutable, et dont les arrêts vous glacent d'épouvante. Je ne vous demande point si l'innocence de leur vie, si la gravité de leurs mœurs, si la profondeur de leur savoir leur donnent, en effet, le droit de s'établir les juges de votre conduite et de vos opinions. Je connais, par avance, les aveux que vous arracherait la vérité, et je consens à négliger cet avantage. Mais quels qu'ils puissent être, que penseront-ils, que diront-ils qui doit vous donner tant d'effroi ? Craignez-vous qu'ils ne traduisent encore comme dangereux à la patrie votre amour pour la foi de vos pères, et votre soumission à ses enseignements ? Ces craintes étaient faites pour les jours de l'oppression et de l'ignominie ; mais sans doute sous un prince, fils aîné de l'Eglise, elles se sont évanouies sans retour. Maintenant que la religion, rentrée dans le palais des rois, y contemple d'un œil attendri, dans ses plus nobles enfants, ses amis les plus tendres, ses disciples les plus dociles et ses plus fervents adorateurs ; maintenant qu'un prince, enfant docile de la foi, l'honore par une piété sincère, comme par une profonde obéissance, et a rétabli sur cette base inébranlable le fondement de son trône, craignez-vous, si vous paraissez chrétiens, d'éveiller des soupçons et d'inspirer des défiances ? Dirait-on qu'à l'école de la religion vous allez devenir un père dénaturé, un fils ingrat, un époux infidèle, un homme enfin sans délicatesse dans l'amitié, sans bonne foi dans le commerce de la vie, sans commiseration pour l'infortune ? Ah ! vous le savez, la sagesse et la sainteté des préceptes de la religion excitent l'admiration de l'incrédule lui-même, et plus d'une fois les ennemis les plus acharnés de ses dogmes sont devenus pour sa morale d'éloquents panégyristes.

Mais non, une appréhension plus vaine trouble l'esclave du respect humain, un motif plus puéril excite ses alarmes : il craint, s'il paraît croire à sa religion et humilier devant la profondeur de ses mystères une raison orgueilleuse, il craint de

passer pour un esprit faible, pour un petit esprit. Quoi ! ce serait une petitesse de croire à une religion qui révèle à mon âme la hauteur de mes destinées, échauffe mon cœur par la plus touchante morale, soutient mes espérances, et enflamme mon courage par les plus magnifiques promesses ! Quoi ! il y aurait de la faiblesse d'esprit à croire à une religion dont l'origine, les combats et les triomphes montrent si manifestement la divinité ! une religion si forte de la clarté et de l'enchaînement de ses preuves, que les démonstrations les plus palpables ne sauraient présenter une plus imposante autorité ! une religion qui, sans autres armes que la force de la vérité, triompha de la corruption du paganisme, terrassa l'orgueil de la philosophie, et soumit au joug de Jésus-Christ la férocité de peuples jusqu'alors indomptés !

Mais c'étaient donc de faibles et de petits esprits que tous ces philosophes si voisins du siècle d'Auguste, ces premiers apologistes de la religion, dont l'âme était si forte et le goût si délicat, et qui, mettant leur unique étude à poursuivre la vérité, et la reconnaissant enfin dans la religion de Jésus-Christ, se hâtèrent de marcher à son admirable lumière ; c'étaient donc de faibles et de petits esprits que les Tertullien et les Origène, les Athanase, les Basile et les Chrysostome, les Ambroise et les Augustin, et tant de grands génies dont les ouvrages immortels suffiraient pour attester la force de l'esprit humain, ou pour servir de modèle à l'éloquence et à la dialectique, quand ils ne seraient pas autant de monuments élevés pour le soutien et l'honneur de la religion. C'étaient encore de faibles et de petits esprits que tous ces hommes qui, au siècle de notre gloire, répandirent sur notre France un si brillant éclat, et qui tous (entendez-le, beaux esprits de nos jours), à la cour, au barreau, dans les lettres, au milieu des camps, ont honoré la religion par un respect filial et une soumission sans bornes.

Ah ! ne vous livrez point à ces vaines terreurs, et ne craignez pas, en marchant sur les traces de cette troupe illustre, de compromettre votre renommée. Craignez plutôt, si vous prétendez allier encore un amour secret pour la religion avec ce respect humain qui n'ose en observer les lois, craignez ce nom d'esprit faible qui vous donne tant d'effroi. A qui convient-elle, en effet, cette honteuse qualification ? est-ce à un homme qui, vaincu de sa religion, en remplit les devoirs avec fidélité, ou à celui qui fait taire devant une raillerie la voix de sa conscience ? à un homme [qui, ayant connu la vérité, plaint les aveugles qu'elle n'éclaire pas, mais brave leurs outrages, ou à celui qu'un regard fait pâlir et qui courbe honteusement le front devant les jugements du vulgaire ? à un homme enfin qui, invariable dans ses principes, ne se laisse ébranler ni par l'espoir, ni par la crainte, ou à celui qui les trahit lâchement ou flotte incertain au gré de toutes les opinions ?

Aussi le monde lui-même, et ces hommes incrédules dont vous ambitionnez tant le suffrage, ou du moins, dont vous redoutez tant la censure, vous flétrissent eux-mêmes, en secret, de ce nom d'esprit faible qui excite tant vos alarmes ; car, malgré toutes vos précautions et le soin que vous prenez de déguiser votre respect pour la religion, ils ont pénétré vos sentiments secrets ; ils ont lu, à travers ce voile d'indifférence dont vous voulez vous envelopper, que vous l'aimez au fond, cette religion sainte ; que ses dogmes sacrés trouvent en vous une raison docile et sa morale un cœur qui la chérit : aussi ils se font un plaisir plein de malignité de ménager sans cesse de nouvelles épreuves à votre foi, ou plutôt de présenter à votre lâcheté de nouvelles occasions de chute, et quand vous vous êtes enfin soustrait à des entretiens si pénibles pour vous, ils rient de votre faiblesse, et insultent à la pusillanimité qui vous a fait sacrifier vos principes et votre religion à une lâche complaisance.

Quelle est donc pénible l'existence d'un homme que le respect humain dirige dans toutes ses démarches ! Sans cesse partagé entre son devoir et la crainte des hommes, ne pouvant servir Dieu sans inquiétude, parce qu'il redoute leur censure, et ne pouvant aussi lui être impunément infidèle, parce que chaque infidélité est punie par les plus cuisants remords, il passe sa déplorable vie dans les plus cruelles agitations : objet de la colère du Seigneur à qui le respect humain fait la plus cruelle injure, il est encore méprisable à ses propres yeux, parce qu'il ne peut se dissimuler son avilissement ; méprisable même aux yeux des autres hommes, qui accablent de leurs dédains une si honteuse lâcheté : en sorte que la honte, les peines et les anxiétés sont le seul fruit qu'il recueille de sa déplorable faiblesse. Mais elles n'en seront pas le seul châtement. Dieu permettra que le respect humain le poursuive peut-être, jusqu'à ce moment fatal qui doit décider de son éternité. Oui, au lit de la mort, à cette dernière heure où le plus aveugle voit si manifestement la vanité des choses de la terre et les illusions du siècle ; à cet instant où le pécheur le plus corrompu reconnaît la turpitude de ses désordres, et l'impie lui-même voit cesser les doutes qui obscurcissaient pour lui les vérités de la foi : l'esclave du respect humain ne saura point se délivrer de ses chaînes, il voudra ménager encore les jugements des hommes, il n'osera braver les critiques : instruit de sa religion, il verra sa conscience souillée de mille infidélités, et sentira la nécessité d'appeler le ministre de la réconciliation ; mais il craindra de faire une démarche si éclatante, la mort le surprendra au milieu de ces agitations, et il passera de cet état de perplexité au tribunal de celui qui a dit qu'il rougirait devant son Père céleste, de celui qui aurait rougi de lui devant les hommes.

Il faut donc que l'esclave du respect hu-



main consente, pour prix de sa lâcheté, à se traîner dans l'avilissement comme à porter le poids de la colère que Dieu réserve à son ingratitude et à ses mépris : mais ce serait peu pour lui de comprendre combien le respect humain lui est funeste, s'il n'apprenait aussi combien le respect humain est funeste à la religion.

#### DEUXIÈME POINT.

L'irréconciliable ennemi de notre salut ne cesse de livrer à la religion sainte de Jésus-Christ une guerre cruelle, et sa haine infatigable essaye tour à tour pour l'anéantir toutes les ressources que peut fournir à cette intelligence dégradée une malice profonde et le désir d'entraîner dans sa ruine de nombreux compagnons de sa révolte et de son châtement. Tantôt, enchaînant les cœurs par d'indignes passions, il les courbe vers la terre pour leur faire échanger contre de passagères et honteuses satisfactions les biens que leur offrait la religion, ses plaisirs purs et ses immortelles espérances ; et tantôt inspirant à des hommes superbes sa perversité et son audace, il ouvre leurs lèvres aux blasphèmes ou leur dicte ces livres abhorrés de l'homme de bien, dont l'incrédulité fait toute la gloire, et une fureur sacrilège tout l'intérêt. D'autres fois, enfin, il arme les maîtres de la terre du glaive de la persécution, et à force de rigueurs, de sang et de carnage, essaye d'effacer le nom de Jésus-Christ de la mémoire des hommes, et de leur cœur sa céleste morale. Mais de quelque affreux succès que soient couronnés tant d'efforts, le seul respect humain prépare cependant à l'Eglise de plus justes sujets de larmes, et quoique ses effets soient plus lents et ses coups plus insensibles, seul, il est plus funeste à la religion que les passions les plus ardentes, que l'impiété la plus audacieuse, que les plus cruelles persécutions.

Il est vrai, les passions exercent au loin leur cruel et avilissant empire, et c'est pour la religion une continuelle et amère douleur de voir ses enfants, au mépris de ses conseils et de ses pleurs, oublier la grandeur de leur destinée et se précipiter en foule au-devant d'une humiliante servitude. Cependant, quelque nombreux que soient leurs esclaves, il est du moins dans la vie des époques heureuses qui garantissent de leur fureur ; et les regards de la religion peuvent encore contempler avec joie des cœurs qui n'ont jamais connu leur honteuse domination ou qui se sont enfin affranchis de leurs chaînes. Si, dans leur fougue impétueuse, elles emportent une ardente jeunesse, elles ne troublent pas au moins le sommeil innocent de l'enfance ; et le déclin des ans amène souvent, avec l'expérience, l'aversion ou le dégoût pour leurs criminels plaisirs. Mais le respect humain captive tous les âges : tous, jeunes gens, enfants et vieillards, tous plient sous son inflexible tyrannie. Car, ne pensez pas que la plupart de ces hom-

mes blent accuser l'irrégion, soient en effet parvenus à effacer de leur cœur cette foi qu'y grava la bonté divine, et que fortifièrent de pieux enseignements et de touchants exemples. Non, elle y survit encore, et malgré leurs infidélités elle y reçoit encore leurs hommages secrets. Mais le respect humain cache ces sentiments honorables sous un voile odieux, étouffe leurs remords et leur fait sacrifier à la crainte d'un mépris, d'une raillerie ou d'un sourire, des devoirs que leur cœur respecte et des affections qu'il chérit.

Considérez ce vieillard au sein de sa famille, souffrant en silence les discours d'une jeunesse licencieuse ou mêlant lui-même à des propos impies ses horribles bons mots. C'est le respect humain qu'il faut accuser, s'il déshonore ainsi ses cheveux blancs par une lâche condescendance, et autorise, par d'indignes exemples, ceux que sa présence et son seul regard devraient rappeler à la réserve et au respect. Voyez ce jeune homme entrant dans nos temples la démarche altière et le front levé, promenant sur nos saintes assemblées des yeux pleins de mépris, déconcertant le recueillement de la piété par sa marche bruyante ou sa contenance immodeste, et sortant enfin de la maison de Dieu, sans avoir daigné lui payer le court et facile tribut de ses adorations. Eh quoi ! si jeune encore a-t-il déjà fait dans l'incrédulité de si déplorables progrès ? Non, quoique dépravé par les passions, son cœur est toujours chrétien ; mais, asservi par le respect humain, il rougirait de paraître se souvenir des leçons qu'il entendait naguère avec une si humble docilité, des promesses qu'il se plaisait à répéter à la face des autels, des aveux pleins de confusion et de repentir qu'il déposait au pied des sacrés tribunaux ; et c'est le respect humain qui, dans ces mêmes lieux longtemps témoins de sa foi et de sa ferveur, place aujourd'hui dans ses regards cette audace hautaine et sur ses lèvres ce dédaigneux sourire.

Que dis-je ? c'est peu de tant de ravages, et il faut que le respect humain asservisse l'enfance elle-même en resserrant par une indigne crainte ces âmes simples et naïves qu'un heureux instinct ouvrait au goût de la piété et à l'amour de la vertu. C'est le respect humain qui attend et saisit le jeune enfant à son entrée dans ces écoles célèbres où il doit se rendre habile dans les sciences profanes et perdre peut-être, hélas ! la science du salut. C'est le respect humain qui lui donne dans ses prières sa légèreté déplorable, et dans nos temples sa scandaleuse dissipation ; c'est le respect humain qui ferme pour lui sans retour les livres dont autrefois il nourrissait sa ferveur ; c'est enfin le respect humain qui lui fait dissiper le précieux héritage de foi et de piété que ses aïeux lui transmirent, et que des parents en larmes lui recommandèrent si soigneusement à leurs derniers adieux. Quelle passion fit jamais de plus cruels ravages et étendit plus loin son odieuse domination !

Non, ce n'est plus contre les passions, objet éternel des gémisséments de l'Eglise et du zèle de ses ministres, qu'il nous faut aujourd'hui diriger nos premiers coups; quelque lamentables que soient leurs effets, dans quelque avilissement qu'elles précipitent les chrétiens, ce n'est point contre elles que doivent se porter nos plus pressants secours. Ce n'est ni l'impérence qui fait son Dieu de son ventre, ni l'avarice qui fait son Dieu de son argent, ni la volupté qui fait son Dieu d'une idole de chair, qui doivent appeler d'abord les armes de la sainte parole. Mais le respect humain qui rend esclave par lâcheté de toutes les passions à la fois : voilà l'humiliant, mais redoutable ennemi qu'il nous faut combattre avant tout; voilà le poison qui menacerait l'Eglise d'une mort inévitable, si Jésus-Christ ne lui eût garanti une impérissable durée.

Dans tous les siècles, il est vrai, les passions ont offert à la religion un spectacle plein de désolation et d'amertumes; mais du moins les chrétiens qui se laissaient tromper à leurs séductions et à leurs amorces, conservaient, au milieu de leurs désordres mêmes, les sentiments et le langage de la foi; ils convenaient de leur faiblesse avec candeur, ils gémissaient sur la violence de leurs penchants, ils se promettaient de chercher sur le soir de la vie un refuge dans le sein de la divine miséricorde, et quand, par leurs excès, ils déshonoraient la religion, ils lui rendaient du moins hommage par leurs aveux, par leurs craintes et même par leur aveugle présomption. Mais aujourd'hui, le pécheur qui, dominé par le respect humain, dissimule les sentiments chrétiens que son cœur conserve encore, n'est pas moins funeste à la religion par la lâcheté de son silence que par le scandale de ses débordements. Il souffre qu'on attribue à son impiété sa sécurité dans le vice, quand sa foi le trouble par de continuels reproches; il aime mieux passer pour incrédule endurci que pour un chrétien faible qu'entraînent de coupables penchants, et enlève ainsi à la religion qu'attristent ses égarements, la seule consolation qu'il pourrait lui offrir encore dans la confession ingénue de ses contradictions et de ses remords.

Les passions, qui presque toujours précèdent l'incrédulité, montrent assez quel en est le honteux principe et servent elles-mêmes à expliquer son langage impie et son mépris pour les lois les plus sacrées; et tous ces déserteurs de la foi de leurs pères, bien loin de déshonorer la religion par leur apostasie, lui rendent, même par leurs excès, un témoignage glorieux, puisqu'ils montrent que leur dégradation ne peut plus s'élever à la sublimité de ses dogmes, ni leur corruption s'accommoder de la pureté de sa morale. Mais, pour l'esclave du respect humain, ce sont ses vertus mêmes qui deviennent funestes à la religion. Si un heureux naturel lui fait concilier une régularité de mœurs et une probité sévère avec son indifférence apparente pour la sainte

doctrine de Jésus-Christ, il présente un sujet de scandale au chrétien faible et inattentif qui s'étonne qu'on puisse accorder avec l'oubli de la foi une conduite hors de toute atteinte, il offre un soutien aux prétentions de l'impie qui s'applaudit de pouvoir le désigner à tous les regards comme un incrédule solidement vertueux, il dérobe enfin à la religion la gloire d'avoir formé et d'entretenir des vertus qui ne doivent cependant leur origine qu'à son respect secret pour nos vérités saintes.

Le respect humain fait donc verser à la religion plus de larmes, il déchire son cœur par de plus sensibles blessures que les passions les plus criminelles et que les plus honteux débordements. Que dis-je? irons-nous plus avant et oserons-nous établir quelque comparaison entre l'impiété elle-même avec son audace et ses fureurs, et le respect humain avec sa timidité et sa lâche circonspection. Oui, chrétiens, et notre horreur du respect humain s'accroîtra de ce parallèle.

L'impiété marche à découvert et ne prend aucun soin de celer ses complots; c'est au ciel même qu'elle ose déclarer la guerre; et c'est pour assurer son horrible triomphe, que rassemblant les nombreux ministres de sa haine, elle essaye d'ébranler, sous leurs coups redoublés, l'antique édifice que cimentait de son sang le rédempteur du monde, et de lutter contre la main invisible qui doit le soutenir jusqu'à la fin des siècles sur ses immortels fondements. Mais du moins, tant d'acharnement et tant de rage réveille l'ardeur des Mathathias de la loi nouvelle; ils accourent en foule autour de l'arche sacrée, et s'armant du bouclier de la foi et du glaive de la sainte parole, ils défendent avec vigueur le dépôt dont Dieu leur a commis la garde, et repoussent sans relâche les assauts de leurs coupables ennemis, et l'orgueil de leur aveugle fureur.

Mais que peut tout leur zèle, et que peut toute leur vaillance contre ce lâche respect humain qui, s'enveloppant d'une prudence hypocrite, se glisse comme le serpent dans le silence, se dérobe à tous les regards, et laisse cependant partout sur son passage, le poison d'une langue mortelle qui flétrit tous les cœurs et glace tous les courages? Et quand ils viendraient à bout de le surprendre ce misérable ennemi, et de lui arracher le masque sous lequel il dissimule sa perfidie, quel fruit leur reviendra de ce premier succès? Le zèle peut combattre les sophismes de l'impiété, il peut terrasser son audace; mais combattra-t-il le silence du respect humain? Dissipera-t-il ces lâches terreurs? et n'est-ce pas contre lui, non moins que contre l'incrédulité, que la religion a besoin, de nos jours, d'appeler à grands cris le miracle d'une création nouvelle? d'invoquer une puissance qui substitue à tous ces cœurs dégénérés des cœurs intrépides capables de braver la vaine opinion des hommes et leurs frivoles discours?



Toutefois, il faut<sup>1</sup> en faire l'aveu, l'impunité a répandu de toutes parts la contagion de ses fatales maximes; elle a pénétré dans les palais des grands et n'a pas dédaigné de descendre dans les humbles réduits de l'indigence. L'artisan, dans les villes, a mis sa gloire à entendre ses leçons, et le simple habitant des campagnes a appris sous le chaume à consumer, dans la lecture de ses dogmes pervers, les courtes heures de son loisir. Toutefois, il est encore des contrées qu'une heureuse ignorance, que leur éloignement des villes, que la hauteur de leurs montagnes ou la profondeur de leurs vallées ont rendues inaccessibles aux apôtres du mensonge, et qui conservent encore à la religion quelque croyance et quelque amour. Mais ces barrières placées par la bonté divine et qu'a respectées le torrent de l'incrédulité, le respect humain les a franchies pour aller enchaîner, par ses vaines terreurs, ces hommes que leur seule grossièreté paraissait mettre pour jamais à l'abri de ses atteintes. Pénétrez, en effet, dans ces campagnes retirées, où semble avoir dû se conserver encore la candeur vénérable de nos pères et leur humble docilité; entrez dans leurs temples à ces jours solennels où la religion y invoque, pour célébrer ses fêtes, le nombreux concours de ses enfants : vous y verrez, il est vrai, accourir de toutes parts une foule empressée pour en faire à l'envi retentir les voûtes des antiques accents d'un chant religieux. Mais si, comme aux habitants des villes, le respect humain ne leur a point fermé la maison de prière, il veille du moins autour des tribunaux sacrés et du banquet préparé par la bonté céleste, et vous chercherez vainement dans cette troupe immense, des coupables humiliés sous la main de la miséricorde aux pieds des ministres de la réconciliation; et ce sera vainement que le Père de famille appellera des convives au festin du divin amour : ou si la vierge chrétienne, docile aux inspirations de la grâce, a compris qu'elle ne peut trouver qu'auprès de son Dieu, pour sa faiblesse, un appui et un rempart pour son innocence, elle essayera de dérober encore sa fidélité à tous les regards, ou n'ira s'asseoir à la table des anges, que l'inquiétude dans l'âme et la rougeur sur le front.

N'accusez donc plus l'impiété d'avoir porté à la religion ses coups les plus funestes; n'accordez plus à quelques hommes, que le coupable abus de leurs talents à condamnés à une réputation éternelle, ne leur accordez plus la déplorable gloire d'avoir seuls perverti leur patrie, et entraîné loin de Jésus-Christ tant d'innombrables déserteurs qui lui refusent aujourd'hui leurs adorations et leurs hommages. Leurs écrits, il est vrai, leurs écrits impies firent à la foi des peuples d'irréparables dommages; mais le respect humain n'a pas moins servi leurs desseins, que toute leur fureur et que tous leurs blasphèmes. C'est le respect humain qui rangea sous l'étendard de quelques

chefs audacieux, ces hommes de toutes les conditions que la foi captivait en secret sous son joug honorable, mais qui voulaient paraître s'affranchir aussi des préjugés timides et briser leurs honteux liens. C'est le respect humain qui poussa dans les rangs de l'incrédulité tous ces auteurs vulgaires qui, par une vaine réputation de force d'esprit, essayaient de consoler leur orgueil de la conscience de leur médiocrité. Eux-mêmes, plus d'une fois, révélèrent à la mort ce honteux secret; plus d'une fois eux-mêmes, ils prirent soin de nous apprendre que, malgré leurs efforts, jamais leur cœur n'a pu s'aguerrir contre les terreurs salutaires de la foi, qu'ils tremblaient en secret, à la pensée de ces vérités saintes que leur plume attaquait avec tant d'audace, et qu'enfin ce n'était que par la crainte des hommes qu'ils s'étaient montrés si hardis contre Dieu.

Le voilà donc découvert par l'impiété elle-même, ce formidable auxiliaire dont l'appui prépara si bien aux sophismes de l'incrédulité leurs déplorables succès! le voilà ce persécuteur dont la religion doit redouter les coups obscurs, autant que la rage des tyrans armés pour sa ruine! Peut-on appeler, en effet, pour la religion de véritables ennemis, des hommes dont la fureur lui assure la plus solide gloire et ses plus honorables triomphes? Peut-on appeler pour elle des jours de deuil et de tristesse, ces jours mémorables où elle voit ses nombreux enfants se précipiter au combat, sous ses yeux, verser leur sang pour elle, et acheter par des tourments passagers la couronne immortelle qu'elle réserve à leur constance? Ah! pour la religion, les jours d'une inconsolable douleur sont ceux où les chrétiens dorment dans une fausse paix, ou plutôt frappés d'un effroi léthargique, sacrifient à la peur leurs plus chers intérêts, et sans engager même le combat, se laissent lâchement dépouiller de tous leurs trésors. Son véritable ennemi est celui qui, pour lui enlever ses disciples, n'a besoin ni des terreurs de la mort, ni de l'appareil des supplices, mais à qui l'autorité d'un sourire suffit pour leur faire désertier leur foi et fouler aux pieds, sans pudeur, ses saintes ordonnances.

Comparez, en effet, les époques mémorables de nos annales saintes qui virent l'enfer déchaîner contre la religion de Jésus-Christ toutes les fureurs à la fois, avec ces temps où le respect humain asservit sans éclat, d'innombrables esclaves, et vous verrez que, quand Dieu veut purifier son Eglise, il éveille les persécuteurs; mais que quand, fatigué des crimes de la terre, il veut la punir par de nouveaux scandales, pour dernier signe de sa colère, il la livre au respect humain.

Une persécution violente est de peu de durée; et plus elle précipite ses coups, plus tôt elle rencontrera les bornes où doivent s'arrêter et la malice des tyrans, et le sommeil apparent de la longanimité divine. Le respect humain poursuit lentement, mais

avec sûreté, ses perfides complots, et ne laisse déconcerter par aucun obstacle son infatigable constance. Un tyran persécuteur n'a du moins contre le chrétien que sa haine et les armes de ses satellites, et si le fidèle échappe un moment à sa fureur, il pourra du moins, auprès de ceux qui professent la même foi, ranimer sa vigueur et fortifier son courage; mais le respect humain ferme tous les asiles au chrétien qu'il poursuit et dont il veut ébranler la fidélité, et ne lui permet de lire sur tous les fronts qu'indifférence pour sa foi ou que mépris pour nos vérités saintes. Enfin, si la persécution entraîne quelques âmes faibles dans la foi, la constance du grand nombre console la religion de ses pertes et adoucit ses douleurs. Chaque jour le respect humain immole dans l'ombre des milliers de victimes, sans que la fidélité obscure de quelques chrétiens plus courageux, puisse réparer le scandale de cette vaste défection.

Ou plutôt, qu'est-il besoin de remonter à des siècles reculés pour établir cet affligeant parallèle, puisque la Providence a pris soin de nous rendre tout à la fois témoins et des fureurs de la persécution la plus cruelle, et des ravages du plus honteux respect humain? Mettons du moins à profit les leçons si chères de l'expérience, et comprenons jusqu'où le respect humain peut étendre son barbare pouvoir. Reportez, en effet, vos regards vers ces temps odieux où le crime, armé de la puissance, épuisa contre la religion et contre ses ministres tous les artifices d'une malice sacrilège et toute la rage d'une implacable fureur. Elle vous est assez connue cette histoire lamentable, et mon dessein n'est pas de déchirer vos cœurs par ces cruels souvenirs. Mais enfin, au milieu de tant d'outrages et de tant de barbarie, la religion avait-elle à redouter une persécution plus déplorable encore? Oui, le respect humain devait être pour elle un ennemi plus funeste, et ses excès devaient mettre le comble à tous ses malheurs. La persécution, en effet, en s'attachant aux ministres de la religion et à ses disciples les plus fidèles, était forcée du moins, faute de bourreaux, d'abandonner le peuple à ce qu'elle appelait ses vils préjugés et ses puérides habitudes. Si elle fermait les temples, les cœurs avaient un sanctuaire dont il lui fallait bien respecter l'indépendance, et le fidèle, entouré de débris, pouvait au moins, dans le silence, offrir à Dieu de purs hommages. Cependant, pourquoi cette foule immense qui s'empressait à des fêtes sacrilèges? pourquoi cette allégresse au milieu des larmes de la religion? et pourquoi enfin le scandale de ces troupes nombreuses insultant par leurs danses et leurs cris de joie à la ruine de nos temples et à la chute de nos autels? Ce fut le respect humain qui prépara aux scènes de ce délire impie et de cette brutale incrédulité, leur pompe et leur

éclat; ce fut le respect humain qui environna d'un si nombreux concours ces nouveautés barbares et ces odieuses solennités; ce fut le respect humain qui poussa ces vils esclaves à tous les excès où la verge de la terreur voulut les précipiter; ce fut lui qui courba leurs genoux devant ces divinités honteuses, ouvrit leurs bouches aux cantiques du blasphème, et menaça la nation entière d'imprimer sur son front le sceau d'une honteuse et générale apostasie.

Armons-nous donc de courage et de zèle, et défendons encore contre ses attaques notre plus cher héritage. C'est notre religion que le respect humain veut nous ravir, et avec elle notre force, notre consolation, notre espérance. Rangeons-nous autour de ce trésor sacré, et ne souffrons pas qu'il devienne la proie d'un lâche et cruel ennemi. Pour le terrasser, il n'est besoin ni de longs efforts, ni d'une lutte pénible; non, pour le mettre en fuite, il suffit au chrétien de se montrer et de ne pas rougir du nom dont il est honoré. Ah! c'est dans un siècle où ce nom glorieux est en butte à plus d'outrages, qu'il convient à des cœurs généreux de le porter avec plus de fierté. C'est dans un siècle où la morale évangélique inspire aux lâches tant d'effroi, aux pervers tant de haine, qu'il convient à des âmes franches et à des cœurs intrépides d'en remplir les obligations et d'en soutenir les prérogatives! Qu'ils rougissent de leur avilissement, ces hommes intéressés qui, chrétiens dans le cœur, ne tarderaient point à le paraître si la considération, les richesses ou les honneurs devaient en payer la profession. Qu'ils rougissent surtout de leur dépravation, ces hommes qui n'ont d'autre objection réelle contre le titre de chrétien, que la sainteté de ses engagements et les penchants corrompus de leur cœur. Pour nous, mettons notre gloire à croire l'Évangile, et nos efforts à pratiquer des vertus qui environnent la vie présente de paix et de consolation, et préparent pour la vie future des récompenses éternelles; ayons la générosité d'être franchement chrétiens; et, tandis que le torrent de l'exemple entraîne chaque jour à leur perte tant d'âmes lâches et pusillanimes, défendons-nous de sa violence en nous attachant à Jésus-Christ, sans permettre que rien puisse nous en séparer. Plus ce divin Maître est délaissé, et plus il est digne d'une âme généreuse de le dédommager de cet abandon par une fidélité inviolable; plus il est outragé, et plus il est digne d'une âme intrépide de le défendre contre les attaques de ses ennemis, ou du moins de partager avec joie son ignominie.

Oui, nous aurons la force de nous montrer vos disciples, ô Jésus, notre Dieu et notre unique maître! nous en prenons à témoin et ce martyr généreux (9) qui, loin de rougir de votre foi, versa le premier son sang pour elle, et ce temple auguste élevé à la gloire de son intrépide fidélité, et ces

(9) Prêché à Saint-Etienne du Mont.



restes mortels offerts à notre vénération, dont la vue condamne notre lâcheté, mais ranime notre courage. Notre conduite et nos discours rendront toujours témoignage à notre sainte croyance, et le respect humain n'étouffera plus en nous les sentiments d'une fidélité à laquelle votre amour et vos bienfaits vous donnent tant de droits. A l'exemple du grand apôtre, nous braverons et nous compterons pour rien l'opinion de ces hommes qui vivent aujourd'hui, et ne seront plus demain; contents de pouvoir obtenir un jugement favorable de celui qui était hier, qui est aujourd'hui, et qui sera dans tous les siècles pour récompenser notre fidélité par un bonheur qui n'aura point de terme.

Ainsi soit-il.

### SERMON XVI.

#### *Pour le Vendredi-Saint.*

#### SUR LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS CHRIST.

*Dicunt omnes : Crucifigatur. (Matth., XXVII, 22.)*

*Tous disent : Qu'il soit crucifié.*

Tout est donc oublié : la sainteté de sa vie, l'autorité de ses leçons, sa commisération pour l'infortune, son indulgence pour le repentir, les sollicitudes de sa bonté, les miracles de sa puissance; et ce même peuple qui naguères environnait Jésus de son admiration et faisait de toutes parts retentir le nom du fils de David, du libérateur d'Israël, aujourd'hui, transporté par une aveugle rage, appelle sur cette tête innocente la honte et le malheur, et s'apprête à lui faire oublier, dans les ignominies et les tourments, l'éclat passager de son triomphe : *Dicunt omnes : Crucifigatur.* Toutefois, Jérusalem ne sera pas le seul témoin de ses opprobres, ni le Calvaire le seul théâtre de ses dernières douleurs, et la haine contre Jésus, survivant à sa fin cruelle, doit, de siècle en siècle, le poursuivre encore de ses clameurs, le flétrir par d'outrageantes accusations, applaudir à sa mort et ratifier son supplice. Oui, chrétiens, quelque lamentable que soit l'histoire des derniers moments du Fils de Dieu, elle n'est que le tableau prophétique d'une autre passion plus longue qu'il lui faut chaque jour endurer; et cet agneau divin, immolé, dit saint Jean, dès l'origine du monde, doit encore, jusqu'à la consommation des siècles, consentir à voir ses ennemis prolonger les affronts de son dernier sacrifice et en faire revivre les douleurs : *Dicunt omnes : Crucifigatur.*

Chaque jour, en effet, comme à la fin de sa vie mortelle, chaque jour au sein du christianisme, comme jadis au milieu du peuple choisi, Jésus voit les preuves de son amour dédaignées, les titres de son innocence méconnus, les droits de sa divinité même en butte aux plus coupables attentats; chaque jour l'ingratitude lui prépare son calice le plus amer; chaque jour les passions le citent à leur tribunal; chaque jour la corruption et l'impiété semblent re-

lever pour lui le fatal instrument de son supplice. Arrêtons-nous, chrétiens, à cet affligeant mais utile parallèle, et considérons comment les chrétiens renouvellent pour Jésus les circonstances de sa passion les plus humiliantes et les plus cruelles.

Jésus-Christ retrouve l'infidélité de ses apôtres dans les chrétiens qui le trahissent, premier point.

Jésus-Christ retrouve l'injustice de ses juges dans les chrétiens qui le condamnent, second point.

Jésus-Christ retrouve la cruauté de ses bourreaux dans les chrétiens qui, de nouveau, le crucifient, troisième point.

O croix! sur laquelle notre adorable maître fut si indignement étendu, serait-il vrai que vous eussiez à reprocher sa mort à d'autres ennemis qu'à ceux dont, jusqu'à ce jour, nous avons condamné la barbarie et détesté les fureurs? Les mains cruelles qui répandirent le sang dont vous êtes inondée, auraient-elles parmi nous des complices? Et quand nous cherchons à vos pieds la consolation et l'espérance, n'auriez-vous à prononcer aussi contre nous que condamnation et anathème? Ah! quelque langage que vous puissiez nous faire entendre, vous serez encore notre seul asile, et c'est dans vos bras que nous irons cacher notre confusion et nos larmes : *O crux, ave!*

Implorons, etc.

#### PREMIER POINT.

Pourquoi, chrétiens, tandis que nous voyons tant de vices odieux dont la corruption ou l'orgueil entreprennent chaque jour la défense, pourquoi la trahison envers un ami est-elle la seule qui jamais ne trouve d'apologiste? il faut que l'amitié, cette noble et pure vertu, ait reçu du ciel un privilège divin qui la rend respectable aux cœurs même les plus pervers, et fait éprouver à tous une ardeur égale pour en soutenir les droits, ou une égale douleur si elle reçoit quelque outrage. Mais jamais les plaintes de l'amitié trahie n'ont excité plus d'indignation, ni fait répandre plus de larmes que depuis le jour lamentable où le meilleur des maîtres, poursuivi par la haine et menacé des derniers affronts, vit ses disciples les plus chers l'abandonner sans défense à la fureur de ses ennemis, ou servir eux-mêmes leur rage. Combien de fois, en effet, n'avons-nous pas gémi de leur insensibilité pour les afflictions de Jésus! combien de fois rougi de leur fuite à l'aspect de ses dangers! combien de fois détesté l'exécrable signal qui assura sa perte! Modérons cependant, ou plutôt tournons aujourd'hui contre nous les transports de ce zèle : car leur infidélité est devenue la nôtre, puisque nous donnons au Sauveur le droit de nous reprocher même indifférence, même lâcheté, même perfidie.

Même indifférence : il est vrai, Jésus près de mourir, se voit contraint à porter seul le poids de sa douleur, sans que ses amis se montrent sensibles à ses plaintes, ou prennent aucun soin de lui offrir quelque con-

solation et quelque support. Il venait de leur donner les plus touchants témoignages de sa tendresse : après s'être familiarisé lui-même avec sa mort prochaine, en mangeant pour la dernière fois le symbole innocent de son immolation, il avait adouci pour ses disciples les déchirements de la séparation, et inventé un moyen ineffable de perpétuer au milieu d'eux sa présence ; il les avait appelés des noms les plus doux ; il les avait conjurés de lui garder leur amour, de ne pas oublier le sien : *Manete in dilectione mea...* (Joan., XV, 9) *in mei memoriam facietis* (Luc., XXII, 19) : comme si Jésus se sentait fort contre les affronts et les supplices, mais non pas contre l'oubli de ses amis et leur indifférence. Que de gémissements se firent alors entendre ! que de larmes arrosèrent la table du dernier festin ! que de soupirs et de sanglots interrompirent ces lamentables adieux !

Mais, ô inconstance du cœur ! ô vanité des affections humaines ! Jésus à peine arrivé au Jardin des oliviers ne peut renfermer plus longtemps sa tristesse profonde, et se sent pressé de montrer à ses disciples les ennuis que son cœur éprouve, les terreurs dont il est assiégé : *Tristis est anima mea, capit parere et tædere.* (Marc., XIV, 33.) Il voulait parler à des amis ; mais déjà il ne parle qu'à de froids confidentes qui reçoivent, dans un cœur de glace, le dépôt de ses douloureux secrets. Bientôt, voulant donner à son affliction un libre cours, il les quitte et se place assez loin, pour épargner à des amis véritables, un spectacle trop déchirant, mais assez près, toutefois, pour espérer que des cœurs fidèles pourront recueillir quelque-une de ses plaintes et compatir à ses douleurs : *Avulsus est ab eis, quantum jactus est lapidis.* (Luc., XXII, 41.) Délicatesses perdues avec des hommes, qui ne sont plus que des spectateurs inanimés pour ses anxiétés et ses étreintes. Enfin, après avoir humilié son front dans la poussière, et tenté vainement d'apaiser la céleste vengeance par de ferventes supplications, ne pouvant soutenir ni les regards d'un Père irrité, ni la lèpre hideuse dont nos péchés le couvrent, ni le formidable appareil de sa mort, ni l'attente plus cruelle encore de nos ingratitude, il revient chercher près de ses disciples un adoucissement à ses angoisses mortelles ; mais il les trouve sourds à sa voix, et oubliant ses douleurs dans un profond et indigne sommeil : *Invenit eos dormientes.* (Matth., XXVI, 43.)

Ce sommeil fut le vôtre, vous qui, sachant que les afflictions d'une épouse sont aussi les afflictions de son époux, et que les larmes de l'Eglise ne peuvent couler sans que Jésus y mêle les siennes, demeurâtes insensibles au milieu des longues épreuves de la religion et de ses cruelles amertumes. Que faisiez-vous, en effet, durant les jours de sa douleur, quand une impiété, féroce renversait ses temples et faisait couler à grands flots le plus pur de son sang, ou qu'une haine plus astucieuse et plus barbare, la

traînait en esclavage et gardait sous sa main cruelle ses plus nobles enfants ? donnâtes-vous à tant de maux quelques soupirs ? honorâtes-vous son deuil de quelques larmes ? et ne vous voyait-on pas, au contraire, assister avec un œil sec au spectacle de ses infortunes, et fouler d'un pied tranquille les pierres dispersées de ses sanctuaires et les débris de ses autels ?

Ce sommeil est encore aujourd'hui le vôtre, vous qui nous vantez peut-être votre respect pour l'Évangile et même votre fidélité à ses lois, et qui refusez de tendre à la religion renversée et défaillante une main qui aide à la relever du milieu de son humiliation, de son indigence et de ses ruines.

Oui, ce sommeil est le vôtre, chrétiens de toutes les conditions, et vous que la Providence plaça dans une noble et honorable médiocrité, et vous dont au milieu de nos orages elle garda l'immense patrimoine, et vous à qui elle a rendu des richesses qui semblaient perdues sans retour, et vous enfin que dans la profondeur de ses conseils elle fit monter à des grandeurs inespérées. Ce sommeil est le vôtre, quand vous ne payez par aucune reconnaissance, la religion du Dieu à qui vous devez tous ces biens, et que vous mettez dans un égal oubli ses temples dépouillés, ses fêtes sans honneur, ses pasteurs n'ayant pour tout soutien qu'un salaire que rejetterait le plus méprisé de vos esclaves, et ses jeunes lévites enfin, n'entrevoiant d'autre prix de leur dévouement et de leurs sueurs que l'avilissement et l'indigence.

Au reste, dormez encore, dormez de ce coupable sommeil, et le moment n'est pas loin où vous verrez les vœux de l'impiété s'accomplir, et la tombe qui chaque jour s'ouvre pour la tribu sainte, en dévorer enfin sous vos yeux les derniers enfants : *Dormite jam et requiescite, ecce appropinquavit hora.* (Marc., XIV, 41.)

Même lâcheté ! En est-il donc d'aussi honteuse que celle des apôtres ! ils étaient les compagnons inséparables de Jésus, les objets de sa plus tendre sollicitude, ils recueillaient chaque jour ses leçons, s'asseyaient chaque jour à sa table, ils étaient ses amis ; et à peine ils ont pressenti les approches des furieux qui ont juré sa perte, à peine entrevu la lueur des flambeaux qui guidaient leur marche, qu'ils se dispersent tous par une indigne fuite, et livrent leur maître sans défense à la rage de ses ennemis. Je me trompe, chrétiens : le chef de l'apostolat veut se montrer digne de porter ce titre glorieux ; il tire son glaive, et Jésus a besoin de tempérer son courage. Mais, hélas ! le moment arrive qui verra toute cette ardeur s'éteindre, et Pierre, tremblant à la voix d'une femme, rougir de Jésus, méconnaître l'innocence dans le malheur, et désavouer par une triple imprécation la plus honorable amitié. Pleurez, apôtre malheureux, pleurez en entendant un chant fatal vous annoncer les approches du jour de ce jour



qui va éclairer d'exécrables forfaits, mais non pas une plus lâche apostasie.

C'est une lâcheté pareille qui chaque jour éloigne de Jésus d'innombrables amis, et leur fait déguiser leur respect pour ses lois et peut-être leur amour, sous le masque du dédain ou de l'indifférence. Oui, chrétiens : que le siècle présent se glorifie d'avoir brisé le joug des préjugés, et reconquis l'indépendance ; qu'il célèbre les victoires de l'incrédulité et montre avec orgueil ses conquêtes : ces nombreux déserteurs de l'Évangile qui sont si tranquilles en apparence et si fiers, que sont-ils presque tous, que de vils troupes qui, pressés par la crainte d'une raillerie ou d'un mépris, suivent servilement des chefs dont le succès a couronné l'audace.

Il en est, je le sais, auxquels il faut laisser la gloire de leur affreux courage. Il est des vieillards qui, nourris dans leurs premières années des maximes de l'incrédulité, ont vu les malheurs de la religion et son humiliation profonde, réaliser leurs cruelles espérances et consommer leur endurcissement. Il est des jeunes gens qui, transportés des écoles de l'irréligion dans le tumulte et la licence des camps, sont rentrés au sein de leur patrie, comme un peuple nouveau, étrangers à nos croyances et à nos traditions, et conservant je ne sais quelle candeur et quelle bonne foi dans leur impie et brutale ignorance : mais il n'est donné qu'à un petit nombre, de réclamer pour son incrédulité ces déplorables privilèges ; les autres, troupe lâche et pusillanime, sacrifient à la peur leurs sentiments les plus chers, et, comme Pierre, renient tout haut Jésus-Christ, quand, ainsi que cet apôtre, ils lui appartiennent en secret, et reconnaissent encore son empire et ses droits. Oui, vous appartenez encore à Jésus-Christ, vous qui voudriez placer votre oubli de la religion au rang de vos titres de gloire, et qui chaque jour ne réservez à ses lois et à ses usages qu'une affectation orgueilleuse d'étonnement ou de pitié : en dépit de cette ostentation, vous sentez que vous n'avez pas impunément respiré l'air d'une patrie depuis si longtemps chrétienne, qu'avec le sang qui circule dans vos veines vous fut transmise aussi la foi de vos ancêtres, et que l'impiété, dont les fureurs vous ont ravi tant d'autres biens, n'a pu vous enlever leur meilleur héritage : *Vere et tu ex illis es.* (Matth., XXVI, 73.) Oui, vous appartenez encore à Jésus-Christ, vous qui, entraînés par l'exemple, n'osez plus vous montrer à la suite de ce maître adorable : on se souvient encore des jours où l'on vous voyait assidu à ses leçons, célébrant ses louanges, déposant à ses pieds d'humbles, mais consolants aveux, ou prenant votre place à la table de ses enfants ; et nul n'est embarrassé pour savoir, s'il faut imputer ce changement étrange à la maturité de vos réflexions ou aux froids calculs de votre pusillanimité : *Nonne ego te vidi in hortu cum illo ?* (Joan., XVIII, 26.) Enfin vous appartenez à Jésus-Christ, vous qui, cédant à une honteuse

faiblesse, n'osez refuser aux railleries sacrilèges de l'incrédule de coupables applaudissements, et qui, au milieu de ses blâmes, hasardez aussi vos doutes et vos objections : quel que soit le voile dont une indigne prudence essaye de vous couvrir, on voit percer vos sentiments secrets ; on voit encore à vos circonspections, à vos réserves et à vos protestations de respect pour la piété véritable, et d'estime pour les cœurs sincèrement fidèles, que la religion ne vous parla pas vainement de ses droits, que la voix qu'elle vous fit jadis entendre, a laissé dans votre souvenir une trace profonde ; et jusque dans ces discours si étranges pour un chrétien, que vous arrache votre lâcheté, on retrouve encore comme l'accent de votre langue maternelle : *Nam et loquela tua manifestum te facit.* (Matth., XXVI, 73.)

Enfin, même perfidie : le voilà qui s'avance cet homme d'une mémoire à jamais abhorrée, dont le nom doit, de siècle en siècle, remplir les cœurs fidèles de consternation, et devenir pour les cœurs mêmes les plus noirs une cruelle injure. Judas paraît : les ténèbres de la nuit favorisent son dessein ; il pourra cacher le trouble qui l'agite et la rougeur dont son front est couvert ; il n'aura point à se défendre contre la douce majesté de Jésus, il ne rencontrera point l'éclat divin de ses regards. Il est vrai qu'il entendra sa voix ; mais cette voix qui renversera les satellites auxquels il va livrer leur proie, ne pourra ni émouvoir ni attendrir son cœur. Judas, en se faisant payer l'oubli de l'amour de Jésus et le mépris de ses propres remords, vient d'acheter à son tour, pour consommer son crime, une horrible, mais inébranlable fermeté. Il s'approche, il salue Jésus ; il entend, sans mourir de douleur, le nom d'ami sortir de cette bouche divine, et scelle du sceau de la plus tendre affection, la plus détestable perfidie : *Osculatus est eum.* (Ibid., 49.)

Chaque jour se renouvelle, parmi les chrétiens, cet odieux contrat ; chaque jour on consent à accepter un vil salaire, et à livrer Jésus par un horrible échange. Que faut-il en effet, donner au chrétien pour acheter sa trahison ? *Quid vultis mihi dare, et ego vobis eum tradam ?* (Ibid., 15.) Que faut-il pour qu'il livre Jésus avec ses lois, ses dogmes et sa morale ? il suffit d'offrir à des goûts puérils de frivoles satisfactions ; à des passions insatiables, une grossière pâture ; à la volupté des joies brutales ; à l'ambition, de la fumée ; à l'avarice, de la boue ; à la haine, du sang : c'est à ce prix que Jésus est vendu et payé chaque jour, *quid vultis mihi dare, et ego vobis eum tradam ?*

Mais tandis que nous faisons de la trahison de Judas des applications éloignées, votre indignation soulevée par d'indélébiles souvenirs, nous accuse tout bas d'en taire à dessein les plus coupables imitateurs. Subissons donc en ce jour les opprobres de notre maître, subissons à notre tour la confusion de révéler nous-mêmes la turpitude du sanctuaire, et de désigner à tous les re-



gards les vrais successeurs de l'apôtre perfide. O douleur ! ô honte de l'Eglise gallicane ! que n'ont pu effacer ni la mort héroïque de ses martyrs, ni le courage inébranlable de ses confesseurs, ni la noble constance de ses exilés : l'Eglise gallicane, menacée par d'innombrables fureurs, vit tout-à-coup sortir de son propre sein, et s'armer pour sa ruine, des hommes qu'elle avait comblés de ses honneurs, enrichis de ses trésors, arrachés peut-être à l'indigence et à l'ignominie, et qui, déchirant le voile dont ils avaient longtemps couvert leur corruption profonde, offrent à l'univers épouvanté, dans des ministres de Jésus-Christ, ses plus implacables ennemis. Imitateurs de l'indigne apôtre, ils ont surpassé leur modèle. Plus hardis, ils ne daignèrent pas, pour couvrir leur crime, emprunter comme lui les ombres de la nuit : c'est au grand jour, c'est dans leurs propres temples, qu'on les vit abjurer une loi dont ils étaient les gardiens, livrer eux-mêmes à l'impicté l'arche près de laquelle ils devaient mourir, et déposer les vêtements de leur gloire, pour prendre les livrées de la bassesse et de la fureur. Plus acharnés, c'est peu pour leur haine, de montrer aux ennemis de Jésus la route qu'il leur faut tenir ; ils deviennent eux-mêmes les satellites du crime, et pour les seconder, ils échangent contre une arme homicide, la paisible houlette du pasteur. Enfin, plus endurcis, tandis que le désespoir de Judas atteste du moins ses remords, ils jouissent en paix du fruit de leur crime, à la face du ciel dont ils bravent les foudres, et des hommes dont ils affrontent le mépris.

O croix ! ô salutaire, mais cruel instrument des souffrances de notre divin maître ! si les apprêts de son sacrifice nous coûtent déjà tant de repentir et tant de pleurs, que sera-ce de la sentence qui doit vous envoyer votre victime ? Cependant, fortifiez-vous dans cette méditation douloureuse, et que la grâce qui découle de votre bois sacré, nous soutienne tandis que nous considérons comment Jésus retrouve l'injustice de ses juges, dans les chrétiens qui le condamnent : *O cruz, ave.*

#### SECOND POINT.

Elle s'accomplira jusqu'à la fin des temps, cette prédiction lamentable, qui montrait à Marie, dans l'enfant qu'elle offrait au temple, le sujet d'une éternelle contradiction. Les passions qui jadis condamnaient Jésus-Christ, quand il fut traîné tour à tour devant des scribes superbes, un prince incestueux, un magistrat pusillanime, ces passions vivent encore, relèvent les mêmes tribunaux et décident les mêmes injustices. Oui, les chrétiens condamnent encore Jésus par orgueil, comme Caïphe et les docteurs ; par corruption, comme Hérode ; par politique, comme Pilate.

Enfin, ils le tiennent en leur pouvoir, ce Jésus, depuis si longtemps l'objet de leur haine, et l'orgueil de Caïphe et des scribes

se repaît à loisir du spectacle de son avilissement et de son humiliation profonde. Il les a trop longtemps fatigués de sa gloire, importunés par ses leçons : il faut qu'il soit enfin puni de l'éclat de ses vertus et du crime de sa renommée. Sous le masque du zèle, c'est l'orgueil qui s'est assis sur le tribunal où Jésus vient comparaître, et c'est lui qui va prononcer la sentence : c'est l'orgueil qui entend les accusateurs et pèse ou concilie leurs témoignages, qui transforme les titres les plus éclatants de la mission de Jésus en preuves de son imposture ; qui s'afflige d'une douleur hypocrite, quand le Fils de Dieu révèle sa grandeur, et qui permet enfin qu'un valet insolent et une soldatesque brutale préudent aux derniers tourments de Jésus par de cruelles dérisions et de sanglants outrages.

Mais puisque condamner les oracles de Jésus, c'est condamner Jésus lui-même, qui ne sait combien de juges iniques l'orgueil a suscités, d'âge en âge, contre cet adorable maître ? Consultez, en effet, les annales de l'Eglise, et elles vous montreront cet accusé divin traîné le long des siècles, de tribunal en tribunal, pour y voir l'orgueil flétrir par les plus injustes arrêts, sa gloire ou son innocence. C'est l'orgueil qui, par l'organe d'Arius, quand Jésus se dit le Fils de Dieu, ose l'accuser de blasphème : *Blasphemavit.* (*Math.*, XXVI, 65.) C'est l'orgueil qui, bientôt n'osant plus lui contester ouvertement ce titre glorieux, se replie et s'enveloppe d'artifices avec Nestorius et Eutychès, pour répandre du moins sur sa divinité le nuage des subtilités et des incertitudes : *Si tu es Christus, dic nobis.* (*Ibid.*, 65.) C'est l'orgueil qui, donnant à une sage indulgence le nom de coupable mollesse, précipite des esprits inquiets dans d'intolérables rigueurs, et Jésus à la douleur de compter au rang des calomnieateurs de sa doctrine, Tertullien, son plus éloquent apologiste : *Interrogant de doctrina.* C'est l'orgueil qui, rendant le maître responsable des faiblesses ou des excès de ses disciples, poussa de hardis novateurs à réformer l'ouvrage de Jésus-Christ même, déchirant le sein de l'Eglise par de sanglantes querelles, et ravissant à son amour d'innombrables enfants : *Interrogant de discipulis ejus.*

Mais quoi ! chrétiens, n'avons-nous pas vu de nos propres yeux, des hommes enlêlés de leur fausse science et des vains privilèges d'une imagination sans règle, héritiers de toutes les erreurs comme de tout l'orgueil de tous leurs devanciers, se déclarer contre Jésus avec audace et envelopper dans un même arrêt ses dogmes, ses vertus, ses disciples et sa morale ? Ah ! du moins n'en croyez pas leurs protestations mensongères, quand, pour justifier leur acharnement, ils allèguent contre Jésus l'intérêt de leurs semblables et celui de la vérité : *Expedit unum hominem mori pro populo.* (*Joan.*, XVIII, 14.) Car si le seul amour de la vérité le guide, pourquoi les voit-on se diviser par d'interminables dissensions, quand il faut ac-



euser Jésus, et ne se réunir que pour le haïr et pour le perdre? *Convenientia testimonia non erant.* (Marc., XIV, 56.) Si l'intérêt de leurs frères les touche, quel mal Jésus fit-il jamais aux hommes? ou plutôt quels biens n'a-t-il pas apportés à la terre? quel frein pour le vice! quel encouragement à la vertu! quelles consolations pour le malheur! *Si male locutus sum, testimonium perhibe de malo.* (Joan., XVIII, 23.) Non, non, quoi qu'ils puissent prétendre, c'est l'orgueil qui ne peut se résoudre à fléchir sous le joug que Jésus prétend lui imposer; c'est l'orgueil qui, voyant avec dépit le siècle précédent docile aux leçons de la foi et cependant tout éclatant de gloire, essaya de se frayer une route nouvelle à la renommée par l'irrégion et par les blasphèmes; c'est l'orgueil enfin, qui le croirait sans l'aveu des impies? c'est l'orgueil qui, jaloux des victoires du Sauveur, conçut l'horrible ambition de faire par ses dogmes pervers autant de conquêtes pour la corruption et le mensonge, que Jésus-Christ, par ses divins enseignements, en avait fait pour la sagesse et pour la vertu.

Cependant, une autre condamnation est préparée à Jésus, et c'est la corruption qui la prononce. Un païen plus impartial et moins endurci que les Juifs, veut se soustraire à la nécessité d'être complice de leur rage. Pilate éloigne d'abord de ses regards cette victime dont il reconnaît l'innocence, et que la haine veut lui faire égorger; il espère qu'une main plus familière avec les forfaits, lui épargnera les périls de la fermeté ou les remords de la faiblesse: par son ordre Jésus est conduit devant Hérode.

Que pouvons-nous attendre pour Jésus de ce nouveau tribunal, et que faut-il nous promettre, chrétiens, de ce vil suborneur qui, outrageant tout ensemble la nature et les lois, a placé l'inceste sur le trône et ne rougit pas d'étaler, à la face de tout son peuple, le mépris des droits les plus sacrés et le scandale de sa flamme adultère? il réserve à Jésus ce que la corruption lui réserve toujours: d'abord un empressément frivole, une curiosité de désœuvrement, des interrogations sans nombre, et bientôt les plus outrageants mépris. Hérode, trompé dans son attente, et ne trouvant dans Jésus ni cette puissance dont on lui vantait les prodiges, ni ce langage dont on exaltait l'éloquence et l'élévation, chasse Jésus de sa présence, et, en signe de sa dédaigneuse pitié, le revêt des symboles humiliants d'une méprisable et stupide innocence: *Illusit indutum veste alba.* (Luc., 23, 11.)

Jusqu'à quand vous établirez-vous, vous aussi, les juges de Jésus et de son Evangile, hommes superficiels et légers, qui ne connotes jamais d'affaire sérieuse que celle de vos goûts et de vos plaisirs? jusqu'à quand, pour toute preuve de la justice de vos arrêts, nous faudra-t-il souffrir vos dédaigneuses railleries, la fierté hautaine de vos regards et vos sourires insultants? Il est vrai, vous faites sonner haut vos lumières, votre mé-

pris pour les préjugés, votre impuissance à croire; mais pensez-vous nous imposer par ce langage d'appareil, ou nous faire oublier à qui votre incrédulité doit son origine, ses progrès, ses soutiens?

Son origine: Non, vous ne pouvez pas prétendre à l'horrible honneur de n'avoir jamais aimé Jésus, et de l'avoir condamné, sitôt que vous commençâtes à le connaître. Il fut pour vous des jours dont le souvenir vous attendrit encore, où vous prétiez à ses leçons une oreille attentive, et suiviez avec fidélité la route que vous traçait la loi. Alors la vertu lui ménageait des intelligences dans votre cœur: ses préceptes s'accordaient avec votre innocence, ses conseils avec votre délicatesse, ses promesses enfin avec le sentiment de votre dignité et la hauteur de vos espérances. Vous ne songiez pas à reprocher à ses menaces leur rigueur, quand vous n'aviez pas des intérêts cachés à défendre contre sa justice. Que dis-je! ses mystères, tant que vous n'êtes que la raison à captiver et à soumettre, ses mystères eux-mêmes trouvaient en vous un esprit docile, et vous courbiez sans murmurer, un front respectueux devant ces ineffables profondeurs. Mais lorsque vint à s'éveiller une passion qui devait entraîner après elle tant de faiblesses, d'avilissement et de remords, une passion qui depuis si longtemps fait le tourment et la honte de votre vie, vous entendîtes, comme Hérode, retentir trop souvent à votre oreille cette parole qui, en dépit de vos efforts, vous poursuivra jusqu'à la dernière vieillesse: cela n'est pas permis: *Non licet.* (Matth., XIV, 4.) Comme lui, vous essayâtes d'étouffer les cris de la vérité, et vous appelâtes les sophismes à votre aide, pour l'enchaîner et la tenir prisonnière: *Posuit in carcerem.* (Ibid., 3.) Soyez de bonne foi: c'est à ces honteux motifs que votre impiété doit son origine: la corruption fut son berceau.

Elle lui doit aussi ses progrès: car la vérité vivait encore au fond de votre cœur, et la crainte de ses réclamations faisait toujours murmurer la honteuse passion dont vous subissiez la tyrannie. Vainement pour la calmer vous consentiez à tous les sacrifices: *pete a me quod vis.* (Marc., VI, 22.) Vainement vous lui abandonniez votre honneur, vos richesses, votre santé peut-être; la foi, cette foi dont l'impression restait en vous si profonde, il fallut encore l'arracher de votre âme, et l'immoler à d'inquiètes et jalouses défiances. Alors, que de combats, que de déchirements, quels derniers regards d'attendrissement et de reconnaissance, avant de prononcer votre arrêt contre un conseiller si fidèle! *Contristatus est rex.* (Matth., XIV, 90.) Mais la passion triomphe, et semblable, dit saint Jean Chrysostome, à un homme dont la nudité redoute la lumière, vous vous dévîrâtes enfin d'une clarté importune en élevant la vérité: *decollavit eum.* (Ibid., 10.)

Enfin ses soutiens. Où cherchâtes-vous des appuis à votre incrédulité? A quelle



école en reçûtes-vous les leçons, et quels furent vos maîtres ? Vous pouvez nous vanter la subtilité de leurs raisonnements, la force de leurs conceptions, la hauteur de leurs pensées, enfin leur coupable et funeste talent pour prêter à l'erreur des couleurs séduisantes ; mais puisqu'il s'agit de condamner Jésus, montrez-nous dans les fruits de leurs veilles, l'horreur du vice, l'amour de la vertu, le respect pour l'innocence ; ou plutôt parmi les chefs les plus illustres dont vous faites gloire de suivre les étendards, comme parmi leurs plus vulgaires imitateurs, montrez-en un seul qui, dans sa guerre contre Jésus, n'ait pris la corruption pour son premier auxiliaire, un seul qui n'ait imprimé à quelques-uns de ses écrits le sceau d'une turpitude effrontée. Malheureux ! qui poursuivaient dans la religion, bien moins l'obscurité de ses dogmes que la sainteté de ses leçons, et qui, comme ces Capharnaïtes dont parle l'Evangile, ne trouvait l'empire de Jésus si révoltant, et sa doctrine si étrange, que parce qu'il commande aux esprits impurs, et s'en fait obéir : *Quidnam est hoc ? Quenam doctrina hæc nova, quia in potestate etiam spiritibus immundis imperat, et obediunt ei ?* (Marc., I, 27.)

Mais voici un juge qui paraît assis sur un tribunal inaccessible aux intérêts et aux préjugés vulgaires, et qui, sans doute, dans le silence des passions et le calme de l'impartialité, va prononcer enfin une juste sentence : c'est Pilate ou plutôt c'est la politique. Il est une politique, fille du ciel, Providence visible, écoulement divin de la souveraine sagesse, qui, les regards constamment fixés sur la justice éternelle, en consulte, pour conduire les hommes, la sainte et immuable loi, et ne connaît ainsi que Dieu même, pour les peuples, d'autre ennemi redoutable que le vice, ni d'autre ami solide que la vertu. Ah ! ce n'est pas elle qui, à la vue de Jésus, concevra des alarmes, ni prononcera contre lui un odieux arrêt ; mais plutôt elle s'appuiera sur Jésus comme sur un soutien inébranlable, et c'est de lui qu'elle attendra le soin de récompenser des vertus que l'œil de l'homme ne peut apercevoir, et de frapper des crimes que son bras ne saurait atteindre.

Mais il est une autre politique, enfant de l'orgueil et de la dépravation, qui, étrangère au souvenir du ciel et aux immortelles espérances, borne à la terre et circonscrit dans le siècle présent ses spéculations et ses calculs, compte les âmes pour rien, et ne voit dans les nations qu'elle doit régir que des corps soumis à ses funestes expériences : n'appelant justes que les actions utiles, glorieuses que les entreprises couronnées par le succès ; soutenant qu'il suffit des échafauds pour punir le crime, et de l'or pour payer la vertu, et en dépit des conseils des sages de tous les temps, s'obstinant sur les ruines encore fumantes des temples et des palais, à continuer le sacrilège et périlleux

essai de chasser Dieu du gouvernement de l'univers.

Oh ! que Jésus est coupable pour des juges formés à une telle école, ou du moins, qu'il est importun avec son inflexible morale, ses menaces pour une autre vie, et la rigueur inaltérable de ses lois ! Ce n'est pas que ces hommes que vous voyez en public, étaler, dans une cause si importante, un dédain si fier pour les opinions vulgaires, et peser de si grands intérêts avec une si froide indifférence, soient toujours également armés d'insensibilité et de mépris pour l'autorité de Jésus et la sainte influence de ses leçons : non, ils aiment à le voir au sein de leurs familles présider à l'éducation de leurs enfants, veiller sur la fidélité de leurs serviteurs, et quelquefois, comme Pilate, ils entendent, sans s'irriter, une épouse pieuse gémir de leur égarement ou menacer leur impiété de la céleste vengeance : *Nihil tibi et justo illi.* (Matth., XXVII, 19.) Mais à peine ont-ils quitté l'obscurité des détails domestiques, pour reparaître au grand jour et remonter comme sur leur tribunal, qu'on les voit afficher contre Jésus des défiances et des soupçons, et redouter pour le repos et le bonheur des peuples celui que, dans le secret de leurs maisons, ils donnent pour soutien à la probité et pour rempart à l'innocence.

Tantôt, affectant de coupables alarmes, ils accusent Jésus de menacer l'autorité des rois : il est vrai que son trône est placé plus haut que le leur, mais c'est pour le protéger et le défendre. Les nations sur lesquelles il étend le sceptre de sa puissance, apprennent à respecter, dans leurs augustes maîtres, le maître souverain de qui relèvent les empires, et à se courber en leur présence sous la majesté même de celui dont le royaume ne doit jamais vieillir : *Regnum meum non est hinc.* (Joan., XVIII, 36.) Toutefois, en unissant les souverains et les peuples par ces puissants liens, Jésus leur interdit d'attacher à des biens fragiles leur espérance et leur amour ; mais il veut qu'ils tournent ensemble leurs désirs vers cet empire immortel, dont tous les sujets seront rois, et d'où seront bannis pour jamais les dissensions et les orages, *regnum meum non est hinc.*

Tantôt, montrant à découvert leur superbe indépendance, ils calomnient les humbles maximes de Jésus, et au mépris des leçons récentes de la plus mémorable adversité, préfèrent sans pudeur aux sages enseignements de ce législateur pacifique, les doctrines de ces hommes pervers, dont la voix séditieuse appelait naguère de toutes parts la confusion et le carnage, et menaçait d'une destruction entière la société, que leurs systèmes avaient ébranlée dans ses fondements : *Barrabas, qui in seditione fecerat homicidium.* (Marc., XV, 7.)

Plus souvent pariajés entre les vœux de l'orgueil et le cri de la justice, entre le salut des peuples qui invoque l'empire de Jésus, et la fureur de l'impiété qui appelle



sa ruine, ils essayent de concilier des intérêts si divers par d'hypocrites et perfides ménagements : laissant à Jésus je ne sais quelle vie incertaine et chancelante, et toutefois outrageant sa royauté par l'asservissement et le mépris, ils prétendent tout ensemble interdire les plaintes à ses amis, et nourrir cependant, au cœur de ses ennemis, de cruelles espérances : le voilà, disent-ils aux disciples que Jésus conserve encore, le voilà, celui que vous reconnaissez pour maître; pour avoir perdu les honneurs et les richesses, il n'a perdu ni son autorité, ni son empire, et l'Homme-Dieu n'a pas besoin de ces frères appuis pour soutenir sa puissance : *Ecce homo.* (*Joan.*, XIX, 5.) Le voilà, disent-ils, à son tour à l'incrédulité, le voilà, celui dont la présence est pour vous depuis si longtemps importune; calmez enfin vos alarmes, mettez un terme à vos frayeurs. Vous le voyez : au lieu de son ancienne splendeur, il est revêtu d'ignominie, les affronts ont flétri l'éclat de son diadème, et le sceptre qui lui reste encore entre les mains n'épouvante plus que la faiblesse : *Ecce homo.*

Hommes d'Etat, grands politiques, écrivains même qui, du fond de votre retraite, prétendez régir les empires et tracer des leçons pour les rois, poursuivez vos desseins; mais puisque vous ne permettez pas à des hommes vulgaires de pénétrer dans le secret de vos conseils, ni moins encore de vous donner des leçons, du moins par pitié pour vos semblables, comptez enfin pour quelque chose les avis de l'expérience. Considérez, quand votre patrie osa contester un moment à Jésus son empire, comment il fit éclater sa vengeance, et de quels ébranlements, de quelles horribles secousses fut suivie la seule menace de son départ; et si ce n'est point assez de notre déplorable histoire, lisez les annales du monde, et apprenez avec quelle rigueur fut toujours punie, sur les nations, l'audace d'avoir chassé Jésus et méconnu ses droits. Voyez ce peuple déicide, épouvantant l'univers par le spectacle d'une honte et d'un malheur sans remède, et subissant à la face des siècles l'arrêt que jadis a provoqué sa propre fureur : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.* (*Matth.*, XXVII, 25.) Voyez ces contrées où le berceau de la religion fut entouré d'une si vive lumière, expiant dans la mort de l'esclavage et de l'ignorance le crime d'avoir osé préférer à Jésus un barbare et voluptueux imposteur. Voyez cette terre que Cyprien arrosa de son sang, qu'Augustin éclaira du flambeau de son génie, et qui, depuis que Jésus fut banni de son sein, n'est plus habitée que par des hordes féroces, à qui l'univers indigné prépare enfin un juste châtement. En un mot, point de peuple apostat qui n'ait porté la peine de son apostasie. Une nation peut, il est vrai, n'avoir jamais connu Jésus, et subsister toutefois; mais quand on l'a connu et qu'on le quitte, il faut périr : *Regnum quod non servierit tibi, peribit.* (*Isai.*, LX, 12.)

Mais je vous vois paraître, ô croix ! qui préparez à Jésus tant de douleurs, et à nous tant de remords. Ah ! que vous allez nous reprocher de crimes ! cependant pouvez-vous nous menacer de la justice de Dieu sans nous parler encore plus haut de sa miséricorde ! L'espérance nous est donc permise encore, quand c'est à vos pieds que nous considérons comment Jésus retrouve la cruauté de ses bourreaux dans les chrétiens qui, de nouveau, le crucifient : *O crux, ave!*

### TROISIÈME POINT.

Il va donc mourir : la haine et l'injustice ont triomphé, et le calvaire attend sa victime. Mais tandis que Jésus se traîne couvert de plaies, épuisé de fatigue et succombant sous le poids du fatal instrument de son supplice, ses regards tombent sur des femmes pieuses qui le suivent en se livrant à une inconsolable douleur, et arrosant de pleurs les traces sanglantes de son passage : Filles de Jérusalem, leur dit-il, ne pleurez pas sur moi, c'est à vos propres malheurs qu'il vous faut donner des larmes : *Super vos ipsas flete.* (*Marc.*, XXIII, 28.) Et nous aussi, chrétiens, nous avons un sujet d'affliction plus pressant encore que la passion même du Fils de Dieu ; pleurons en voyant Jésus retrouver la cruauté de ses bourreaux dans les chrétiens qui, de nouveau, le crucifient. Il retrouve, en effet, les douleurs de sa croix dans leur haine et leurs persécutions, l'ignominie de sa croix dans leurs dérisions et leurs blasphèmes, la mort enfin qu'il subit sur la croix dans leurs excès et leurs sacrilèges.

Qu'ils furent amers les derniers moments de Jésus, et de quelles cuisantes douleurs fut témoin le sanglant autel sur lequel ce nouvel Isaac se vit étendu ! David avait jadis reconnu de loin les rugissements de ces lions altérés de sang et se précipitant sur cet agneau divin, avec leurs yeux étincelants et leur gueule enflammée : *Sicut leo rapiens et rugiens.* (*I Petr.*, V, 8.) Il avait vu ces taureaux furieux, ces chiens affamés de la mort de Jésus, accourir à l'envi, l'assiéger de toutes parts, et saisir avec une joie féroce cette proie innocente qui s'abandonnait à leur rage : *Tauri pingues obsederunt me, circumdederunt me canes multi.* (*Psal.*, XXI, 13.) Il avait entendu le marteau cruel dont les coups redoublés perçaient sans pitié, et attachaient à un bois infâme, et ces mains ouvertes tant de fois aux bénédictions et à la miséricorde, et ces pieds tant de fois arrosés des larmes du repentir et de la reconnaissance : *Foderunt manus meas et pedes meos.* (*Ibid.*, 17.) O funeste appareil ! ô tourments inouis ! ô plaies sanglantes et profondes ! ô Jésus ! qu'elles furent barbares les mains qui vous firent endurer tant de maux ! et qu'ils furent durs et impitoyables, les cœurs qui poussèrent la haine jusqu'à ces incroyables rigueurs !

Cette haine, toutefois, cette haine contre Jésus n'est pas éteinte ; et ces rigueurs, il les lui faut encore subir ; car c'est Jésus-



Christ lui-même qui nous apprend à qui s'adressent les fureurs et les persécutions de l'impiété ; c'est lui qui, s'unissant à ses disciples par les plus étroits liens, ne veut pas séparer leurs intérêts de ses intérêts propres, ni qu'un seul trait puisse les atteindre sans le blesser lui-même : *Qui vos odit me, odit.* (Luc., X, 16.) C'est lui qui, quand le disciple superbe de Gamaliel s'apprête comme un loup féroce à dévorer son troupeau, lui demande, non pourquoi il veut égorger ses brebis, mais pourquoi il a soif de son sang, et pourquoi il le persécute : *Saule, Saule, quid me persequeris?* (Act., IX, 4.)

Oui, c'est donc Jésus que vous persécutez, ennemis irrécyclables de sa religion sainte, soit que dans les jours du délire et de la fureur, vous déchiriez sans pitié les membres les plus honorés de ce chef adorable ; soit que dans un temps plus calme, vous captiviez dans les chaînes d'une humiliante nécessité leur noble indépendance, *me persequeris.* Oui, c'est Jésus que vous persécutez, vous qui, au seul nom de chrétien, sentez s'allumer votre fureur, et tandis que vous transigez, chaque jour, peut-être, avec les vices les plus avilissants ou les forfaits les plus odieux, avez incessamment des traits de la calomnie, des mains qui s'étendent pour désarmer le courroux céleste, des pieds qui s'efforcent de suivre et de tracer la route de la vertu, *me persequeris.*

Mais à ces affreux tourments est-il besoin encore de joindre les outrages, et pour assouvir la haine des ennemis de Jésus, n'est-ce pas assez de la vue de son supplice et de la certitude de sa mort ? ils le voient attaché à un bois odieux, élevé entre le ciel dont il réclame en vain le secours, et la terre qui, par ce honteux supplice, le repousse et le désavoue ; ils voient ses plaies sanglantes, ses cruels déchirements, ses mortelles angoisses ; que faut-il encore à leur rage ? il leur fallait goûter le barbare plaisir d'insulter au juste dans le malheur, de répondre à ses gémissements par d'amères railleries, et, après avoir si longtemps redouté ses regards, de braver enfin et de défier sa puissance.

C'est donc autour de la croix, c'est parmi les horreurs du Calvaire, qu'ils trouvent leurs indignes et premiers modèles, ces écrivains coupables qui, lassés de voir leurs sophismes repoussés par un impénétrable bouclier, ont aiguisé contre Jésus leurs traits les plus redoutables, réservé les dérisions et les insultes pour dernières ressources de leur fureur. C'est par des sarcasmes impies, par de joyeux blasphèmes, par d'horribles bons mots, qu'ils ont tenté de flétrir la dignité de Jésus, de dégrader la sublimité de ses dogmes, d'avilir la sainte majesté de ses lois.

Ce fut pour obtenir le criminel et facile honneur de rendre l'impiété populaire qu'on les vit abaisser jusqu'à la portée des hommes les plus vulgaires une superbe

incrédulité, et ne pas dédaigner de leur fournir, pour blasphémer contre Jésus, le langage le plus abject et les plus ignobles bouffonneries : *Stabat populus spectans et deridebant eum principes cum eis.* (Luc., XXIII, 35.) Vainement l'honneur et l'humanité même réclamaient d'un commun accord contre ce funeste abus du talent, et les exhortait à condamner à l'oubli les fruits d'un criminel loisir : *Noli scribere.* (Joan., XIX, 21.) Vainement l'honneur et l'humanité leur criaient à l'envi : si vous avez perdu la foi, si la richesse et les voluptés vous consolent de sa perte ; ah ! laissez-la du moins à tant d'infortunés dont elle peut seule guérir les plaies, essuyer les larmes, calmer le désespoir, *noli scribere.* Inutiles conseils ! vaines supplications ! Leur haine opiniâtre contre Jésus, étouffant tous remords et bravant toute pudeur, s'obstinait à multiplier des écrits, monuments de corruption et de honte ; leur haine contre Jésus les consolait, par avance, des maux dont ils devaient être les artisans, par l'espoir de faire arriver leurs blasphèmes à la postérité la plus reculée, et de lui transmettre plus sûrement, à l'aide de leurs moqueries impudentes, le venin de leurs doctrines et l'héritage de leur fureur ; *Quod scripsi, scripsi.* (Ibid., 22.) Hommes irréflechis et vains, qui ne connaissaient rien de sérieux dans la vie, hors l'intérêt de leur orgueil et l'accomplissement de leurs vœux sacrilèges ; hommes pervers qui joignaient à la violation des plus saintes lois ce caractère dédaigneux et railleur, dernier terme de la dépravation, dernier symptôme, dit l'Esprit-Saint, de la malice la plus profonde : *Impius, cum in profundum venerit, contemnit.* (Prov., XVIII, 3.)

Mais tant d'affronts et de tourments auront enfin un terme : le disciple bien-aimé va perdre le meilleur des maîtres ; mais du moins il ne le verra plus assailli par d'indignes outrages : Marie va perdre le plus cher et le plus tendre des fils ; mais du moins il ne souffrira plus, et sa mère n'aura plus à soutenir le spectacle de ses cruelles amertumes et de ses ineffables douleurs. Jésus dit : tout est consommé. Il remet son âme entre les mains de son Père, baisse sa tête et expire, O Jésus mon Sauveur et mon unique maître ! ô Fils de Dieu, devenu fils de l'homme pour pouvoir mourir, j'adore, attendri tout à la fois et saisi d'épouvante, j'adore dans le recueillement de la reconnaissance et de la foi ce mystère le plus impénétrable de tous, ce mystère de votre charité ; vous m'avez aimé jusqu'à vous livrer et à souffrir la mort pour moi : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* (Galat., II, 20.) Quel retour pourra jamais payer un tel bienfait, et quel amour un tel amour ?

Ah ! lorsque, du haut de votre croix, vous contemplez les sacrifices où vous a conduit votre tendresse, sacrifice de votre repos, sacrifice de votre gloire, sacrifice de votre vie, vous êtes bien en droit de publier hautement que vous n'avez plus rien en propre



dont vous puissiez vous dessaisir pour nous, et que, du côté de votre amour, tout est consommé : *Consummatum est.* (Joan., XIX, 30.) Mais tout n'est pas consommé pour Jésus du côté des hommes, de leur malice, de leur ingratitude, et ils doivent lui faire subir incessamment une nouvelle mort par leurs sacrilèges ou par la honte de leurs excès.

Par leurs sacrilèges : N'ont-ils pas égalé la barbarie des bourreaux, ces furieux que l'on a vus peu contents d'avoir profané les temples du Fils de Dieu, brisé ses images, renversé ses autels, le poursuivre encore lui-même jusque dans le plus secret de son sanctuaire, l'en arracher avec rage, et ajouter, aux imprécations et aux blasphèmes qui se riaient de sa puissance, les violences et les outrages qui voulaient le perdre et l'anéantir ?

Par la honte de leurs excès : Hommes sensuels, esclaves de la chair et de la volupté, quand nous reprochons à vos excès de faire subir à Jésus une nouvelle mort, ne nous taxez pas, à votre tour, de venir vous parler une langue inconnue. Il nous conviendrait mal d'effaroucher, par nos vaines inventions, votre superbe délicatesse ; mais il nous appartient de vous présenter les oracles de l'esprit de Dieu et le langage de la foi. Ce n'est pas nous, c'est l'Esprit-Saint qui appelle les membres de Jésus-Christ, ces membres que vous livrez au plus honteux comme au plus implacable de ses ennemis : *Tollens ergo membra Christi faciam membra meretricis.* (I Cor., VI, 15.) Ce n'est pas nous, c'est l'Esprit-Saint qui vous reproche de crucifier de nouveau le Fils de Dieu, et de renouveler pour lui, dans ce cœur que vous abandonnez à d'indignes plaisirs, les douleurs de sa mort et ses ignominies : *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei et ostentui habentes.* (Hebr. VI, 6.) Ce n'est pas nous, enfin, c'est encore l'Esprit-Saint qui vous accuse de pousser, pour Jésus, plus loin que ses bourreaux, la noirceur et la haine, de fouler aux pieds le Fils de Dieu, et de tenir pour impur le sang adorable qui réconcilia le ciel avec la terre, et cimentait leur alliance : *Qui Filium Dei conculcaverit et sanguinem testamenti pollutum duxerit.* (Hebr., X, 29.)

Lorsque Jacob, autrefois, réunissant autour de lui ses enfants à leur retour d'un fatal voyage, essayait de lire sur leur front et dans leurs regards à quel sort avait été réservé le fils dont il pleurait la perte, loin de voir calmer ses angoisses, il ne trouva près d'eux que la cruelle certitude de son malheur et des soupçons plus cruels encore : *Congregatis cunctis liberis ejus, noluit consolationem accipere.* (Gen., XXXVII, 35.) Ah ! chrétiens, qu'êtes-vous donc venus chercher dans ce lieu ? quelles accusations s'élèvent contre vous de toutes parts, et à quel arrêt faut-il vous attendre ? Vous voici rassemblés sous les yeux d'un père, qui vous redemande aussi le Fils que vous avait confié sa tendresse : c'est le Père de Jésus et le

vôtre, qui réclame le divin objet de ses complaisances et de son amour. Qu'avez-vous fait de ce nouveau Joseph ? par quelle reconnaissance l'avez-vous payé d'avoir franchi, pour vous chercher, un intervalle immense, et quel prix avez-vous réservé à ses fatigues et à ses sueurs ? Hélas ! je vois, toute sanglante, cette robe de chair dont la miséricorde l'avait revêtu. Où sont les barbares qui ont fait couler son sang, qui l'ont couvert de ces indignes blessures ? Ah ! pour pallier notre crime, ne cherchons plus de vains détours, ne disons plus que ces plaies cruelles ne sont pas notre ouvrage, que c'est à des fureurs étrangères qu'il faut les imputer : *Fera pessima devoravit Joseph.* (Ibid., 20.) C'est nous qui sommes les coupables, c'est nous que seuls il faut accuser, c'est nous qui avons livré ce frère adorable, déchiré son cœur, outragé son amour : *Peccavimus in fratrem nostrum.* (Gen., LXII, 21.) C'est nous qui avons vu ses tribulations sans y compatir, entendu les cris de sa douleur sans y répondre : *Videntes angustiam animæ illius, dum deprecaretur nos, et non audivimus.* (Gen., LXII, 21) ; c'est nous qui avons mêlé nos imprécations aux clameurs qui demandaient sa mort, c'est nous qui en avons prononcé et exécuté la sentence : *En sanguis ejus requiritur.*

O Jésus ! après tant de forfaits, nous retrouvant si près de vous, quelle est notre épouvante ? nous reconnaissez-vous encore, et malgré nos crimes, nous conservez-vous encore le nom le plus honorable et le plus cher ? Ah ! dites-nous comme Joseph autrefois : je suis votre frère ; mais comme lui, dites-le avec un cri qui ébranle enfin notre cœur et le pénètre de repentir : *Elevavit vocem cum fletu : Ego sum frater vester.* (Gen., XLV, 4.) Oui, vous êtes notre frère, nous vous reconnaissons à cette chair semblable à la nôtre et si cruellement percée pour notre salut, à ces pieds qui tant de fois se fatiguèrent à notre poursuite, à ces bras étendus qui nous appellent ; à cette tête qui se penche pour nous donner le signe le plus doux du pardon : *Frater noster es.* Vous êtes notre frère ! puissent nos larmes et notre fidélité expier mille fois notre ingratitude et nos noirceurs ! puissent des générations sans nombre vous consoler de nos outrages par leur vénération profonde, de nos froideurs par leur zèle pour votre gloire, de nos révoltes par leur amour, *frater noster es.* Puissons-nous tous enfin, mériter à notre dernière heure la grâce d'attacher à votre croix notre dernier soupir, pour obtenir vos récompenses éternelles. Ainsi soit-il.

## SERMON XVII.

Pour le saint jour de Pâques.

SUR LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

Resurrexit. (Rom., XIV, 7.)

Il est ressuscité.

Enfin, c'est assez de gémissements et de larmes, assez de deuil et de regrets : Jé-



sus nous est rendu, et nul ne pourra plus nous le ravir. C'est assez d'humiliations et d'outrages, assez de déchirements et de douleurs : Jésus a repris les vêtements de sa gloire pour ne plus s'en dépouiller, et il se replace en ce jour à une hauteur où les flèches de ses ennemis ne pourront plus l'atteindre, *resurrexit*. O jour ! le plus beau des jours ! où, paraissant tout-à-coup comme un époux qui sort de la couche nuptiale, le soleil de justice vient éclairer de sa lumière une création nouvelle, et chasser par sa présence la plus obscure nuit et les ténèbres les plus profondes ! O victoire ! où la mort, ennemi jusqu'alors indomptable, apprend enfin à se repentir d'avoir osé s'attaquer à l'auteur de la vie, voit briser son aiguillon, et trouve sa défaite dans son propre triomphe ! D'un bout de l'univers à l'autre, sous le ciel le plus brûlant comme dans les climats les plus glacés, au sein des villes comme dans les retraites les plus solitaires, dans le palais de l'opulence comme sous le chaume de la pauvreté, tous accompagnaient en ce jour le fils de Dieu de leurs bénédictions, tous célèbrent cet agneau de Juda qui, devenu un lion redoutable, a renversé la puissance de ses cruels ennemis ; tous font entendre l'antique chant d'allégresse et d'honneur qui, répété de siècle en siècle, ira jusqu'aux générations les plus reculées, attester la résurrection de l'Homme-Dieu, et l'inaltérable croyance de l'univers, *resurrexit*.

Mais nous ne sommes pas nous-mêmes étrangers à tant de gloire, et Jésus ne saurait souffrir son exaltation et ses grandeurs, s'il fallait qu'il nous laissât toujours dans notre avilissement et nos amertumes ; ce n'est pas en vain qu'il a emprunté de nous la nature humaine : il faut qu'elle se ressente de cette noble association, il faut que ce jour, qui rétablit le fils de Dieu dans tous ses droits, ménage aux hommes, à leur tour, quelques consolations, et relève leurs espérances : attachons nous, chrétiens, à cette pensée. et donnons pour fondement à notre joie cette double considération.

Jésus-Christ en ce jour, se souvient qu'il est Dieu, et par sa résurrection il assure à sa divinité le triomphe le plus éclatant, premier point.

Jésus-Christ, en ce jour, n'oublie pas qu'il est homme, et après sa résurrection il nous donne les gages les plus solides de son amour, second point.

Avant de commencer, félicitons Marie de la victoire de son Fils : *Regina cæli*.

#### PREMIER POINT.

Jésus-Christ, en ce jour, se souvient enfin qu'il est Dieu : il semblait, en effet, l'avoir oublié, non-seulement durant les années si longues de sa vie obscure et dédaignée, mais surtout à ce dernier moment d'affront et de douleur où, délaissé par d'indignes amis, succombant sous les coups d'une rage furieuse, la tombe s'était enfin fermée sur lui pour ensevelir honteusement son nom

et ses promesses. Mais aujourd'hui s'arrachant à ces indignités, et renversant tous les obstacles, il convertit en profits pour sa gloire les outrages de l'adversité, et fait servir au triomphe de sa divinité les ignominies de son tombeau, la haine de ses ennemis, la pusillanimité de ses disciples.

Quelles ignominies le tombeau nous prépare ! quel avilissement, quelle dégradation ! Ne soulevons pas, toutefois, cette pierre fatale, ménageons la délicatesse et épargnons-lui le tableau des derniers et humiliants ravages dont le sépulcre est l'obscur témoin. Mais enfin c'est du moins à la tombe qu'il faut consentir à voir s'éteindre l'éclat de la gloire, s'effacer les distinctions de l'orgueil, se dissiper les projets ambitieux et les hautes espérances ; la pierre du tombeau est l'écueil du courage, de la grandeur, de la puissance, et c'est contre elle que les flots soulevés des passions, doivent toujours inévitablement se briser : *Hic confringes tumentes fluctus tuos.* (*Job*, XXXVIII, 11.) Aussi les heureux du siècle et ceux que la fortune comble de ses faveurs, éloignent de leurs regards comme de leurs pensées, cette dernière demeure, et à voir leurs précautions pour en écarter, dans leurs discours, le fâcheux souvenir, on juge qu'il faut que ce nom seul ait quelque chose de funeste, qui flétrit les dignités et corrompt le bonheur. Mais il n'en est pas ainsi du Sauveur, et le tombeau n'a rien qui puisse lui donner ni confusion ni épouvante. Pour nous, le tombeau est le terme de tous les honneurs : pour Jésus, il est le berceau de la plus éclatante gloire ; pour nous, c'est une étroite prison où nous attendent de honteuses chaînes : pour Jésus, c'est un lieu de passage où il garde son indépendance : *Inter mortuos liber* (*Psal.* LXXXVII, 6) ; pour nous, c'est le hideux assemblage de toutes les humiliations et de toutes les horreurs : pour Jésus, c'est un lit d'honneur sur lequel il se délasse un moment de ses longs travaux, pour se lever et s'élaner bientôt glorieux et invincible : *Ego dormivi et soporatus sum, et Dominus suscepit me.* (*Psal.* III, 6). Enfin, c'est au tombeau que les plus superbes apprennent qu'ils sont hommes : et c'est au tombeau que Jésus montre à l'univers qu'il est Dieu.

Le prince des apôtres l'avait compris, lorsqu'élevant la voix au milieu de Jérusalem consternée, et osant le premier prendre en main la cause de son maître et publier ses grandeurs, il commençait par maintenir à Jésus son noble privilège, et empruntait le langage du Roi-Propète, pour montrer le Sauveur seul inaccessible à la corruption du sépulcre ; seul, se frayant à travers ces demeures de la mort un chemin à la vie ; seul enfin, s'arrachant à ce triste séjour, brillant d'allégresse, et portant sur son front l'éclat incommunicable de la divinité : *Non dabis Sanctum tuum videre corruptionem.* (*Act.*, II, 27.) Car, ajoutait cet apôtre, souffrez, enfants d'Israël, souffrez la liberté de mon langage : *Licet*



*audenter dicere* (Act., II, 29), ce n'était pas pour lui-même que David espérait ces hautes prérogatives : le sépulcre qui renferme au milieu de nous les restes de ce prince, nous atteste chaque jour que, ni le pouvoir souverain, ni la sainteté même n'ont pu sauver son corps de la commune loi : *Sepulcrum ejus est apud nos*. (*Ibid.*) Mais c'est Jésus dont, par avance, il annonçait la gloire : c'est Jésus, que de loin il reconnaissait pour son Dieu, en le voyant affranchir sa chair sacrée des affronts du tombeau : *Providens locutus est de resurrectione Christi*. (*Ibid.*, 31.)

Aussi, tandis que les ennemis de Jésus espèrent que le tombeau va les délivrer enfin de l'objet de leur jalousie et de leur fureur, c'est au tombeau que Jésus les attend pour convaincre leur haine d'impuissance, confondre leurs desseins, et délivrer enfin sa divinité des assujettissements d'une trop longue dépendance ; c'est quand il sera plongé dans l'obscurité de la tombe qu'il les menace de l'éclat de sa gloire ; c'est quand il sera enchaîné dans les liens de la sépulture, qu'il les avertit de se tenir en garde contre le prodige le plus signalé de son pouvoir. Qu'ils oublient, Jésus y consent, qu'il s'est montré à leurs yeux l'arbitre souverain de la nature, que les éléments ont respecté sa voix, que les maladies ont fui à son aspect, que la mort elle-même a consenti à lui abandonner ses victimes : il lui suffit de son tombeau pour établir ses droits. Nouveau Jonas, s'il entre dans ses régions profondes, c'est pour apaiser le plus violent orage, mais bientôt il en sort pour assurer à sa divinité un impérissable honneur : *Signum non dabitur, nisi signum Jonæ prophetæ*. (*Matth.*, XVI, 4.)

Non, nul autre qu'un Dieu ne pouvait envisager son tombeau d'un œil si ferme durant sa vie, ni consentir à le laisser visiter après sa mort avec tant d'assurance ; comme aussi, nul autre qu'un Dieu ne pouvait ménager à sa résurrection, dans des ennemis acharnés, des témoins irrécusables.

Où sont les témoins naturels de ce prodige inoui, où sont les hommes dont la résurrection de Jésus fondait toutes les espérances ? La crainte les a tous dispersés : ils avaient fui au premier aspect du péril, et maintenant que la mort leur a ravi leur maître, ils cherchent d'obscures retraites pour s'y soustraire aux calamités qui les menacent à leur tour, ou du moins pour pouvoir ensemble y déplorer en secret la vanité de leurs illusions, et leurs cruels mécomptes : *Nos autem sperabamus*. Ou plutôt c'est Jésus qui les tient d'abord à l'écart : ils seraient suspects avec leur admiration pour leur maître, avec leur reconnaissance et leur amour. C'est Jésus qui, dans une cause où il s'agit de sa divinité, commence par appeler des témoins d'une espèce nouvelle, des témoins dont la prévention la plus obstinée ne saurait repousser la déposition : ce sont d'irréconciliables ennemis, d'ardents persécuteurs, qui ne respirent en-

core que la haine de son nom, et le désir d'étouffer sa mémoire dans un éternel oubli : voilà les hommes qu'il choisit avant tout pour appuyer sa résurrection du témoignage de leurs défiances, de leurs précautions, et même de leurs impostures.

De leurs défiances : elles attestent que Jésus doit ressusciter ; car peuvent-ils encore se défier de Jésus ? Il vient de trouver la fin de sa vie dans un supplice honteux, et la lance qui a percé son cœur a dû délivrer pour jamais ses ennemis de tout souci et de toute alarme. Cependant ils se hâtent d'accourir chez Pilate : nous nous souvenons que le séducteur disait durant sa vie : Trois jours après ma mort je ressusciterai. Ordonnez donc qu'on garde son sépulcre : *Recordati sumus*. (*Matth.*, XXVII, 63.) Vous vous en souvenez : quel est donc ce séducteur étrange dont les fastueuses promesses vous donnent, même après sa mort, de la sollicitude et de l'effroi ? Vous vous en souvenez : un séducteur impuissant qui, durant sa vie, n'aurait nourri ses admirateurs que de vaines paroles, ne devrait vous laisser, une fois mort, que du mépris ; et il faut que celui-ci vous ait étonné par son pouvoir, et qu'il ait justifié vos craintes par des miracles, avant-coureurs du dernier prodige que vous redoutez. Il l'a dit : mais s'il trompait les hommes, et voulait par ses artifices se préparer un renom immortel, que pouvait-il attendre de cette prédiction mensongère, sinon de perdre, au moment même de son trépas, toute sa renommée et le fruit de ses longs travaux, en ménageant lui-même à ses accusateurs un moyen si facile et si prompt de convaincre le maître d'imposture et les disciples de crédulité ? Il l'a dit, lui dont les discours portaient l'empreinte de la vérité, et sur le front duquel respiraient la simplicité et la candeur ; il l'a dit, lui qui repoussait les honneurs et qui fuyait la gloire ; il l'a dit : il devait donc ressusciter.

Mais à voir surtout leurs précautions, on les croirait non des ennemis de Jésus, mais des disciples intéressés à son triomphe : vous diriez qu'ils ont reçu l'emploi de veiller à l'honneur de sa résurrection, et qu'ils disposent tout pour que le plus léger nuage ne puisse en obscurcir la certitude. En effet, c'est peu pour leur zèle qu'un tombeau creusé dans le roc éloigne tout soupçon d'une soustraction souterraine ; qu'il n'ait servi que pour Jésus, et qu'ainsi on n'ait à redouter ni imposture ni méprise ; enfin, qu'une pierre énorme en ferme l'entrée et présente à d'obscurs et vulgaires efforts une insurmontable barrière : leur sollicitude ne saurait se contenter de ces garants. Comme s'ils craignaient que des téméraires ne vinsent profaner le tombeau, et préparer quelques objections contre l'évidence du miracle, ils entourent le sépulcre de soldats, de soldats romains, indifférents aux questions qui troublent Jérusalem, de soldats de leur choix : *Custodite sicut scitis*. (*Ibid.*, 65.) Et pour défendre contre les entreprises des soldats eux-mêmes le dépôt qu'ils leur ont

confié, ils apposent sur le tombeau le sceau de l'autorité publique. Insensés ! Le prophète disait autrefois à l'impie : Avez-vous fait un pacte avec la mort ? (*Isai.*, XXVIII, 15.) mais vous, avez-vous fait un pacte avec l'auteur de la vie, et s'est-il engagé à se tenir captif sous ces faibles liens, et à respecter vos fragiles empreintes ? Vous mettez des soldats autour de son tombeau : placez donc aussi des gardes aux portes de l'orient, pour défendre à l'astre du jour de recommencer sa carrière !

Aussi voyez comme Jésus se rit de leurs précautions et justifie leurs défiances : au troisième jour, ainsi qu'il l'avait prédit, il reprend cette vie qu'il avait quittée par amour pour nous, sort en vainqueur du sépulcre, et laisse ses ennemis se débattre vainement contre l'évidence du prodige, ou plutôt le confirmer même par leurs impostures.

Quel est en effet leur langage, et comment essayent-ils de se soustraire aux conséquences de cette foudroyante nouvelle ? ils accusent les disciples, ils accusent leurs propres soldats : leurs soldats, disent-ils, se sont laissés surprendre à un coupable sommeil ; ils dormaient. Quoi ! ni l'armée de conjurés réunis pour cette entreprise, ni leurs travaux pour forcer le sépulcre, ni le renversement de la pierre qui en bouchait l'entrée, ni la confusion enfin, inévitable au milieu de ces ténèbres et de ces terreurs, rien n'a pu interrompre ce sommeil obstiné ! Ils dormaient : et qui jamais songe, dit saint Augustin, à faire comparaître dans une cause, des témoins endormis ?

Les disciples, ajoutent-ils, ont enlevé le corps de Jésus. Quoi ! des hommes si faibles affronter une troupe si formidable ! quoi ! des hommes si réservés et si pusillanimes tenter un projet contre lequel ils savaient que Jésus, en prédisant tant de fois sa résurrection, devait appeler lui-même la vigilance de ses ennemis ! Pourquoi d'ailleurs courir à des périls certains et braver la menace des lois ? S'ils avaient enfin reconnu Jésus pour un imposteur, quel prix pouvaient-ils attacher au corps d'un homme qui les avait trop longtemps abusés ; et s'ils le croyaient encore un Dieu, ils devaient lui abandonner le soin de justifier ses promesses, et d'en soutenir l'honneur.

Il est vrai, les apôtres paraîtront à leur tour, ils se montreront intrépides et pleins d'audace : mais ce sera quand leur obstination n'aura pu résister aux apparitions multipliées de Jésus ; ce sera quand ils auront laissé à leurs ennemis le loisir de répandre la corruption et le mensonge ; ce sera quand ils seront certains de ne rencontrer que le mépris, l'indignation et les supplices. C'est alors qu'on entendra ces hommes si timides publier la résurrection de Jésus-Christ avec assurance, et offrir, dans le souvenir même de leur lâcheté, un soutien invincible au triomphe de leur maître.

Car, n'imitons pas, chrétiens, ces historiens profanes qui veulent à tout prix envi-

ronner le berceau des empires d'éclat et de magnificence, et ne sauraient consentir à leur donner jamais d'autres fondateurs que des héros. Voici un empire nouveau qui va s'établir, et qui n'offrira aux yeux de la chair, dans son origine, rien que d'obscur, et dans ses fondateurs rien que de vil et de méprisable, ou plutôt, comme parle l'Apôtre, voici des hommes pleins de faiblesse que Dieu va charger de confondre les forts et les puissants du siècle ; voici des cœurs chancelants et craintifs dont Dieu fait choix pour défier les plus redoutables persécuteurs et braver leurs outrages et leurs supplices.

Qui jamais, en effet, aurait pu le penser, que des hommes, si timides durant la vie de leur maître montreraient tant de valeur après sa mort ? Ils tremblaient à la voix d'une femme, et maintenant voilà qu'ils affrontent le soulèvement, les menaces et les clameurs de l'univers ; ils refusaient d'assister, même de loin, au spectacle des ignominies de Jésus, et, après son supplice, les voilà devenus les héros et les apologistes de sa croix. Comment s'est opéré ce changement étrange ? où peuvent-ils puiser ces sentiments généreux, cette noble vaillance, cette inébranlable fermeté ? dans la conviction de la résurrection de Jésus-Christ. C'est parce que Jésus-Christ est ressuscité, et qu'il justifie ainsi ses promesses et leurs espérances, qu'on les voit dédaigner toutes les règles de la prudence humaine pour n'écouter que leur zèle et les transports de leur divine ardeur ; c'est parce que Jésus-Christ est ressuscité, qu'ils commencent par publier ce prodige, non avec précaution, à bas bruit ou du moins dans des régions éloignées, mais tout haut, sans ménagement, et dans la ville même où le sang de Jésus vient d'être répandu ; non devant une classe ignorante et grossière, mais devant les princes des prêtres et les docteurs de la loi ; non en présence d'hommes étrangers pour Jésus ou du moins impartiaux dans sa cause, mais en présence de ceux-là mêmes dont la haine et les cris ont provoqué sa mort : *Principes et seniores, audite.* (Act., IV, 8.) C'est parce que Jésus-Christ est ressuscité, et qu'avec un tel soutien on peut bannir les circonspections et les défiances, qu'ils font entendre leur voix dans Jérusalem, sans se mettre en peine de la rudesse et de la simplicité de leur langage, et montent sans crainte sur un théâtre si nouveau, portant, dit un ancien docteur, les livrées de leur obscure profession, et comme tout souillés encore du limon de leurs marais.

Ah ! il n'est pas besoin pour moi de demander à Pierre, s'il s'est mis en garde contre les illusions et les prestiges, et si c'est bien son maître qu'il a revu depuis sa mort, dont il a reconnu les traits et entendu la voix ; aux disciples d'Emmaüs, si c'est bien Jésus qui s'est assis à leur table ; à Thomas, si c'est bien dans les plaies de Jésus qu'il a porté une main défiante ; à tous les apôtres enfin, si c'est Jésus qui,



depuis sa résurrection, a plusieurs fois daigné leur apparaître, leur a donné ses conseils, les a revêtus de sa puissance, les a consolés d'une séparation douloureuse par ses dernières bénédictions et ses touchants adieux. Leur ardeur si nouvelle pour se jeter au milieu des hasards, leur constance inouïe pour soutenir les plus rigoureux sacrifices, leur intrépidité inattendue pour monter sur les échafauds : en un mot, après tant de lâchetés et de faiblesse, ce courage soudain pour publier la résurrection de Jésus à travers tant de dédains, d'obstacles et de périls, c'est assez pour me convaincre de leur candeur et de leur bonne foi. Des témoins si longtemps pusillanimes, et qui n'attendent d'autre prix de leur déposition que la haine, les proscriptions, les tortures et la mort, méritent ma croyance. Jamais un lâche ne consentit à payer si cher l'indigne plaisir du mensonge, et puisque les apôtres vivent persécutés et meurent dans les supplices, Jésus-Christ est ressuscité.

Voilà, chrétiens, la merveille qu'Isaïe entrevoyait autrefois, voilà le spectacle qui le consolait par avance des souffrances du Fils de Dieu et de ses ignominies : il est vrai qu'il traçait en gémissant le tableau de cet homme de douleurs, humilié par d'indignes outrages, et déchiré par de cruels tourments; mais quand il contemplait les privilèges de sa tombe, l'amertume et la confusion faisaient place à l'admiration et à l'allégresse : *Erit sepulcrum ejus gloriosum.* (Isa., XI, 10.) Le prophète semblait ne point demander pour Jésus d'autre preuve de sa grandeur, et au milieu des sépulcres innombrables qui dévoient honteusement les générations humaines, il reconnaissait l'Homme-Dieu, à la gloire et à l'éclat dont son tombeau se montrait seul environné : *erit sepulcrum ejus gloriosum.*

Jésus, en ce jour, se souvient donc qu'il est Dieu, et par sa résurrection il assure à sa divinité un éclatant triomphe.

Mais il n'oublie pas qu'il est homme, et après sa résurrection il nous donne les gages les plus solides de son amour.

#### DEUXIÈME POINT.

C'est une accusation que les enfants du siècle font souvent retentir contre ceux qu'on arrache à une condition vulgaire une soudaine élévation, de dédaigner bientôt leurs affections premières, et de fermer leur cœur au souvenir des amis qui partagèrent leur détresse ou leur obscurité; mais ce n'est point à Jésus que pourra s'adresser cet humiliant reproche. Au milieu de la gloire dont sa résurrection vient de l'environner, il ne met pas en oubli cette nature humaine dont il a daigné se revêtir. Dans l'ineffable prospérité de ce grand jour, il se souvient qu'il est homme, et il nous donne les gages les plus touchants de son amour; car, c'est surtout après sa résurrection que Jésus apprend aux hommes par quelle dignité son amour les ennoblit, quelle miséricorde son amour leur prépare, enfin à

quelles destinées son amour les appelle.

A quel honneur plus relevé la nature humaine pouvait-elle prétendre encore, depuis qu'un Dieu avait daigné l'adopter? et ne suffisait-il pas à l'ambition de l'homme, que le Fils du Très-Haut fût venu s'associer à son pèlerinage, l'instruire par ses leçons et mourir enfin pour payer son affranchissement? Sans doute, c'était assez pour l'homme, et à l'estime que le Fils de Dieu avait témoignée pour sa nature, il pouvait en apprécier la noblesse et l'excellence. Mais ce n'était point assez pour Jésus, et il fallait que, joignant aux sacrifices les plus généreux le langage le plus tendre, il nous donnât de sa propre bouche la douce assurance, que non-seulement, nous avions recouvré notre grandeur première, mais que son amour nous avait fait monter à une dignité plus haute que celle dont une chute fatale nous avait jadis précipités. Or, c'est après sa résurrection, qu'il s'abandonne avec nous sans réserve à cette prodigalité de son amour, c'est après sa résurrection, qu'il nous confère nos véritables titres de noblesse.

Il est vrai, durant les jours de sa vie mortelle, Jésus-Christ se plaisait à donner à ses disciples des titres pleins de gloire, et son amour semblait toujours sur le point de laisser échapper son secret. Non, leur disait-il quelquefois, vous n'êtes point pour moi des serviteurs; ce nom supposerait dans votre maître la retenue et la circonspection, vous êtes mes amis : mon cœur n'a point de voile pour vous, et il s'abandonne sans précaution aux épanchements d'une douce confiance : *Vos autem dixi amicos, quia omnia quaecumque audivi a Patre meo, nota feci vobis.* (Joan., XV, 15.) Près de mourir, et lorsque l'amertume d'une séparation prochaine a besoin de s'adoucir par une dernière et vive effusion, il nous appelle ses enfants ou même il nous donne un nom plus tendre encore, celui dont une mère se plaît à nommer les nouveaux fruits de sa fécondité, mes petits enfants : *Filioli.* (Joan., XIII, 33.) Mais ces titres, quelle qu'en soit la douceur, établissaient entre les hommes et lui trop de distance encore au gré de sa tendresse : il pouvait on effet, laisser tomber sur nous le regard de l'amitié, sans nous permettre d'oublier les droits de sa grandeur suprême; le nom d'enfants lui-même, s'il nous promettait un doux retour, nous commandait toutefois un respect filial. Mais au moment de votre résurrection, vous dédaignez, ô Jésus, tous ces ménagements, et négligeant les intérêts de votre gloire, vous semblez oublier les lois d'une juste réserve, pour suivre enfin sans contrainte l'entraînement de votre amour.

Semblable, en effet, à un vaillant capitaine qui, au jour de sa victoire, répand avec profusion, autour de lui, les distinctions et les honneurs, et se plaît à embellir de la gloire de ses amis, la gloire de son propre triomphe, Jésus est à peine sorti du tombeau, après avoir terrassé la mort et ren-

versé sans retour sa puissance, qu'il s'empresse d'élever les hommes à la plus sublime grandeur, en leur conférant un titre devant lequel s'effacent les titres les plus honorés, et dont l'ambition la plus haute n'eût jamais osé former le désir ni concevoir l'espérance : Allez, dit-il à Madeleine, allez trouver mes frères. Puis-je prononcer, ô mon Sauveur ! ces paroles divines, sans que mon cœur éprouve la plus douce émotion et la plus vive reconnaissance ! Allez trouvez mes frères et dites-leur en mon nom : Je monte vers mon Père qui est aussi votre père, vers mon Dieu qui est aussi votre Dieu : « *Vade ad fratres meos et dic eis : Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum, Deum meum et Deum vestrum.* » (Joan., XX, 17.)

Nous sommes ses frères : c'est par cette dénomination divine que Jésus, en dépit de notre bassesse, nous élève à sa hauteur, et établit entre nous et lui une ineffable égalité, *vade ad fratres meos*. Nous sommes ses frères ! c'est le même sang qui circule dans nos veines ! c'est la même origine ! ce sont les mêmes droits ! *ad Patrem meum et Patrem vestrum*. Nous sommes ses frères ! son amour n'est plus une bienveillance qui protège ; c'est un sentiment qui ne peut se refuser aux enfants d'une même famille ; c'est une tendresse qui nous est due, et que nous aurions le droit de réclamer auprès de Dieu, si Jésus pouvait la mettre jamais en oubli, *ad Deum meum et Deum vestrum*. Enfin nous sommes ses frères ! sans doute, c'est lui qui est le vainqueur, mais nous partageons les fruits de sa victoire ; c'est lui qui que sa valeur a fait entrer dans l'héritage, mais c'est pour nous qu'il l'a reconquis ; c'est lui qui triomphe et qui règne, mais il nous place sur les marches de son trône, son éclat rejaillit sur nous, ou plutôt il nous appelle à triompher et à régner avec lui. Que j'aime, chrétiens, à voir le grand apôtre s'enfoncer dans les profondeurs de cette sublime et consolante théologie, en pénétrer les plus étonnants secrets, et nous révéler nos grandeurs avec sa noble indépendance ! Il est vrai qu'il établit la divinité du Sauveur sur des fondements inébranlables : nous montrant dans Jésus le Fils éternel de Dieu, la splendeur du Père, l'image de sa substance ; mais la magnificence de ce tableau ne sert qu'à mieux faire éclater notre gloire et les prérogatives de notre fraternité : *Non confunditur fratres eos vocare.* (Hebr., II, 11.) A quel autre qu'au divin Paul, pouvait-il appartenir d'oublier, en quelque sorte, l'infinie dignité de l'Homme-Dieu, pour le faire descendre jusqu'au niveau de ceux dont il a payé la rançon, et ne voir enfin dans Jésus, qu'un divin premier-né qui marche à la tête de ses innombrables frères ? *Primogenitus in multis fratribus.* (Rom., VIII, 29.) Quel autre que Paul, s'appuyant avec une sainte hardiesse sur ces honorables rapports, pouvait nous montrer dans Jésus, non la convenance, mais la nécessité de sa médiation, et faire à ce divin Sauveur un devoir de la miséri-

corde ? *Debit per omnia fratribus similari, ut misericors feret.* (Hebr. II, 17.)

Cependant, quel affront pour ce nom glorieux, si nous lui préférions de frivoles honneurs et des grandeurs périssables, quand, au sentiment de notre dignité, se joignent les leçons d'une douloureuse expérience, pour nous apprendre à tourner notre cœur vers des biens, que l'injustice des hommes ou les caprices de la fortune ne puissent nous ravir ! Quelle ingratitude, si nous murmurons d'être en butte aux mépris, ou de languir dans l'obscurité, quand ce nom nous avertit qu'un Dieu fixe sur nous ses tendres et paternels regards ! Quel outrage enfin, et quel sacrilège, si nous flétrissons, par la honte de nos excès, l'éclat d'un nom sacré et les traits d'une auguste ressemblance !

Toutefois, les âmes faibles et courbées sous le joug des passions ne sont pas elles-mêmes étrangères à l'allégresse de ce saint jour ; car c'est surtout après sa résurrection que Jésus ranime notre esprit et nous découvre l'incroyable miséricorde que nous prépare son amour.

Pouvait-il rester encore quelque incertitude sur l'infinie bonté de Jésus ? et celui qui, durant sa vie mortelle, appelait les pécheurs par des invitations tendres ; celui qui témoignait pour la faiblesse tant de commisération, pour l'erreur tant d'indulgence ; enfin, celui dont Matthieu fut l'apôtre, dont Zachée fut le convive, avait-il encore quelques secrets à révéler sur l'étendue de sa miséricorde ? Sans doute nous savions que Jésus cherche avec empressement la brebis qui s'égare, et qu'il est sans défense contre les larmes du repentir ; mais ce n'est, toutefois, qu'après sa résurrection qu'il nous montre son cœur tout entier, et que nous apprenons à connaître les prévenances, les délicatesses, les condescendances de sa miséricorde.

Les prévenances de sa miséricorde : oui c'est aux pécheurs que Jésus, après sa résurrection, montre une prédilection plus tendre ; c'est pour les pécheurs qu'il ressent une plus vive sollicitude ; ce sont les pécheurs dont il se hâte, avant tout, d'essuyer les pleurs et de dissiper les alarmes. A qui daigne-t-il, en effet, apparaître d'abord au sortir du tombeau ? quel est l'heureux disciple à qui il sera donné de contempler le premier son maître glorieux et triomphant, après de si honteuses douleurs et une mort si cruelle ? Est-ce cet humble enfant d'Israël, en qui l'œil de Jésus n'a découvert ni feinte ni déguisement, et dont la bouche du Sauveur lui-même exalta la candeur et la fidélité, ou bien ce disciple chéri qui se voyait admis à une si douce familiarité, et prenait son repos sur le cœur de son maître ? Ah ! chrétiens, Jésus apparaît d'abord à celle dont la présence fut longtemps un scandale, et qui devait à ses égarements une honteuse célébrité : *Apparuit primo Mariæ Magdalene.* (Marc., XVI, 9.) C'est à Madeleine qu'il demande avec une inexprima-



ble douceur le sujet des pleurs qu'elle répand, et dont, par un seul mot, il va tarir la source : *Mulier, quid ploras?* (*Joan.*, XX, 15.) C'est Madeleine qu'il appelle par un nom dont elle n'aura plus à rougir : *Maria*. C'est Madeleine, enfin, dont cette bonté divine relève si bien la confiance qu'il est besoin d'en modérer les transports : *Noli me tangere*. (*Ibid.*, 17.)

C'est ainsi que Jésus confirme la sentence qu'avait naguère prononcée, sur cette tête coupable, son indulgence et son amour; c'est ainsi qu'il répond encore aux murmures d'un zèle hypocrite et d'une inflexible rigueur; c'est ainsi qu'il paye Madeleine de ses larmes et de ses parfums; ou plutôt, c'est ainsi qu'après sa résurrection il convie plus que jamais tous les pécheurs à l'espérance: car, où est le cœur assez flétri par le découragement, pour ne pas se ranimer à la vue de ces douces prévenances de sa miséricorde: *Apparuit primo Mariæ Magdalene*.

En second lieu, délicatesse de sa miséricorde: il n'est point, dit saint Bernard, de crime plus énorme peut-être, que celui dont saint Pierre s'était souillé par son apostasie: c'est donc à son aide que Jésus se hâte d'accourir. Mais voyez, chrétiens, quelle est la circonspection, et pour parler ainsi, quelle est la prudence de sa miséricorde. Bien qu'après sa chute saint Pierre, dans le regard de son maître, eût trouvé tout à la fois le reproche et le pardon, il n'en restait pas moins plongé dans la consternation et l'amertume. Que de sentiments divers dans le cœur de cet infortuné! que de honte, que de crainte, que de déchirements! Jésus va guérir tous ces maux; mais avec la délicatesse d'une main habile et charitable qui met l'appareil sur la blessure, sans réveiller la douleur: *Allez dire aux disciples et à Pierre* que Jésus est ressuscité: *Dicite discipulis et Petro*. (*Marc.*, XVI, 7.) Paroles que le cœur de l'Apôtre pénitent pourra seul bien entendre. Pierre était compris dans ces disciples auxquels on doit porter cette grande nouvelle; mais Pierre est pécheur, il lui faut un spécial souvenir. Pierre s'était séparé des apôtres par son renoncement: Jésus l'en sépare aussi, mais par une affection plus tendre; Pierre avait dit: Je ne connais point cet homme, et n'avait point prononcé le nom de Jésus par honte et par faiblesse: le sien est prononcé par la générosité et par l'amour: *Dicite discipulis et Petro*.

Cependant son péché fut public, et si le cœur de Jésus a pardonné l'offense, Pierre toutefois n'a pas réparé le scandale. Mais, ô inventions, ô délicatesses de la miséricorde! Ce n'est pas à sa première apparition, ce n'est point après des représentations graves, ni moins encore après de vifs reproches que Jésus exige cette indispensable réparation, mais c'est quand de fréquents entretiens avec son maître ont enfin rendu à Pierre une pleine assurance, que Jésus demande à l'amour de désavouer le triple renoncement qu'avait arraché la crainte: *Ut*

*ter confiteretur amor, quod ter negaverat timor*. Enfin Pierre, par son apostasie, semblait descendu de la sublime dignité de l'apostolat: Jésus l'y fait comme remonter par une vocation nouvelle; ce ne sont pas de longs discours, c'est un seul mot que Jésus lui adresse, mais ce mot est le premier que son maître lui avait fait entendre, celui qui lui rappelle ses premières promesses, et qui doit réveiller tous ses remords: Suivez-moi. « *Sequere me*. » (*Matth.*, IX, 9.) Suivez aussi cet adorable maître, vous qu'il appela dès votre entrée dans la carrière de la vie, et qui, depuis longtemps l'avez abandonné, pour vous égarer dans le chemin du crime ou dans la route de l'erreur et des passions: si le bonheur de l'apôtre vous touche, que la même parole arrive en ce jour à votre cœur et décide votre repentir, *sequere me*.

Je dis encore condescendances de sa miséricorde: voici, chrétiens, un pécheur qui a vu les nombreux miracles de Jésus, et doute encore de sa puissance; qui connaît ses prédictions, et refuse de croire à leur accomplissement; qui entend d'irrécusables témoins, et repousse leur témoignage; c'est Thomas, premier et déplorable modèle, à qui l'impiété forme, hélas! chaque jour de si nombreux imitateurs. Ah! ce n'est pas à lui, comme aux chefs des apôtres, qu'il suffira d'un mot ou d'un regard; ce n'est pas lui, comme Madeleine, dont il faudra tempérer les élans et l'ardeur; l'incrédulité de Thomas avec ses calculs, son obstination, ses conditions impérieuses, exige les derniers sacrifices de la dignité de Jésus, ou plutôt les dernières condescendances de son amour. Thomas avait dit: Si ses pieds et ses mains ne me présentent les traces des cloux qui les percèrent; si je n'enfonce ma main droite dans son côté entr'ouvert, je ne croirai pas: et Jésus, par pitié pour ce cœur inflexible, consent à subir cette loi; il expose aux regards de son disciple, il place sous sa main l'empreinte sacrée des blessures qu'il reçut pour notre amour, et par cet oubli divin de sa gloire et de sa grandeur, il assure tout ensemble la foi de son Apôtre et le triomphe de sa miséricorde.

Montrez aussi vos plaies adorables, ô Jésus, à ces chrétiens qu'entraîne loin de vous une lamentable infidélité. Dites-leur aussi: *Que la paix soit avec vous*: « *Pax vobis* (*Joan.*, XX, 19); » ils l'ont perdue depuis qu'ils osent vous combattre. Leur indomptable orgueil ne veut admettre d'autres juges que les sens: dévoilez à leurs regards l'éclat qui vous environne, et abaissez à la portée de leur faiblesse la hauteur de vos mystères et les preuves invincibles de votre divinité: *Palpate et videte*. (*Luc.*, XXIV, 39.) Enfin surtout, des maîtres secrets les tyrannisent; mettez fin à cette honteuse usurpation, et bientôt dans leur cœur la foi reprendra son empire, bientôt ils n'auront plus d'autre maître ni d'autre Dieu que vous: *Dominus meus et Deus meus*. (*Joan.*, XX, 25.)

Enfin, chrétiens, ce jour nous apprend

à quelles hautes destinées l'amour de Jésus-Christ nous appelle. Quand les leçons de l'Évangile ne nous diraient pas quel noble sort est préparé à la meilleure partie de nous-mêmes; quand elles ne tourneraient pas sans cesse nos regards vers une éternelle patrie, la mort de Jésus-Christ suffisait seule pour garantir à notre âme son impérissable durée: un Dieu pouvait-il mourir, sinon pour assurer aux hommes les biens de l'immortalité? Mais un mystère que la résurrection de Jésus nous révèle, un privilège que la résurrection de Jésus nous assure, c'est que nos corps doivent revivre eux-mêmes, pour ne plus mourir jamais: *Omnes resurgetis.* (I Cor., XV, 51.) Les méchants, il est vrai, ne reprendront leur corps que pour leur confusion éternelle; mais ne parlons que des élus, et que leur souvenir vienne se mêler seul à l'allégresse de ce grand jour.

Oui, nous ressusciterons: la même puissance qui rappela Jésus-Christ à la vie, arrachera nos corps sans retour à la poudre du sépulcre et à ses indignes assujettissements: *Qui suscitavit Jesum Christum a mortuis, vivificabit et mortalia corpora vestra.* (Rom., VIII, 11.) Jésus a consenti à s'étendre dans la tombe, et à connaître un moment l'assoupissement de la mort; mais il s'est arraché soudain à cette humiliante épreuve. Pour nous, nous serons plongés en un sommeil plus long et plus profond; mais, enfin, viendra pour nous aussi, le moment du réveil: *Primitiæ dormientium.* (I Cor., XV, 20.) Ce grain mystérieux a été caché dans la terre, mais pour en sortir bientôt plus éclatant et plus beau. Pour nous, il nous faudra subir la loi de la corruption; mais nos corps y trouveront le principe et le germe d'une vie indestructible et d'une gloire inaltérable: *Seminatur in ignobilitate, surget in gloria.* (Ibid., 43.) Enfin, la vertu de Jésus ressuscité, se communiquant à des corps qui eurent avec le sien une même nature, ranimera un jour, dans le fond des tombeaux, ces ossements arides et cette vile poussière; et à la voix du Sauveur, nous nous élancerons tout à coup spirituels, subtils et impassibles comme lui: *Reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ.* (Philip. III, 21.)

Quelle douceur, chrétiens, dans ces hautes pensées, et quelle consolation pour un disciple fidèle de Jésus, de répéter en ce jour les paroles qu'inspirait à Job, autrefois la conviction de cette sublime destinée! Je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'ainsi je dois moi-même ressusciter un jour: *Scio quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die, de terra surrecturus sum.* (Job, XIX, 25.) Oui, cette chair se ranimera, cette peau qui me couvre m'enveloppera de nouveau, et mon corps s'étant réuni à mon âme pour ne plus l'abandonner, je jouirai enfin tout entier de la présence de Jésus,

mon ami, mon législateur et mon Dieu: *In carne mea videbo Deum meum.* (Ibid., 26.) Oui, mes yeux qui ne voient Jésus-Christ, ici-bas, qu'à travers des voiles obscurs et d'importuns nuages, contempleront à loisir ses traits divins, la beauté de sa face adorable, la douce majesté de ses regards: *Oculi mei conspecturi sunt.* (Ibid., 27.) Ma langue qu'ici-bas enchaîne une juste frayeur, et qui n'envoie que de loin ses faibles sons vers le trône de la miséricorde; ma langue usant alors avec Jésus d'une liberté respectueuse, lui parlera de près de ma reconnaissance et de mon amour; mes oreilles entendront sa douce voix, mes pieds me conduiront à sa suite, mes mains s'étendront vers lui avec transport; mon cœur enfin, ce cœur trop souvent infidèle, mon cœur ne connaîtra plus que les douces émotions de son amour et ne battra plus désormais que pour lui, *in carne mea videbo Deum meum.*

Triomphez donc, ô Jésus-Christ! triomphez, conquérant invincible; quand vous avez subjugué la mort, il n'est plus d'ennemi que je redoute pour vous: *Prospere procedet et regna.* (Psal. XLIV, 5.) Soutenez votre course glorieuse et traversez les siècles en vainqueur, terrassant sur votre passage l'orgueil et les passions; dissipant par l'éclat de votre lumière l'erreur et le mensonge; traînant à votre char de victoire les dieux du paganisme vaincus, la philosophie enchaînée, les rois se courbant sous votre sceptre divin, et des nations innombrables célébrant avec transport la douceur de votre empire et la sagesse de vos lois, *prospere procedet et regna.* Réglez sur vos amis par vos bienfaits, sur vos ennemis par votre justice; sur vos amis en soutenant leur courage, sur vos ennemis en renversant leur audace; sur vos amis en leur aplanissant la voie de vos préceptes, sur vos ennemis en hérissant de ronces les sentiers de l'injustice et de la volupté; ou plutôt, s'il faut, ô bon maître! que vous ayez des ennemis, du moins dans notre patrie, dans cet héritage qui, durant tant de siècles, vous fut si fidèle et si cher, que votre miséricorde touche les cœurs qui seraient assez malheureux pour ne pas vous chérir, que votre œil n'y distingue plus que des amis dociles à vos leçons, humblement soumis à vos lois, et travaillant, par leur repentir et par leur reconnaissance, à mériter vos récompenses éternelles.

O Dieu! (10) qui, en nous rendant notre roi, avez aussi rappelé la France du tombeau, et déployé pour elle, comme autrefois pour votre propre Fils, la force de votre bras et les richesses de votre miséricorde, achevez votre ouvrage et maintenez l'honneur de votre protection invincible; étendez sur le trône de nos maîtres votre impénétrable bouclier, et veillez pour la défense d'un prince qu'appelaient tant de désirs et qu'environne tant d'amour. Hélas! que de plaies lui restent à guérir! que de larmes dont il



lui faut tarir la source ! O Dieu ! rendez à ce noble cœur le repos : il n'en est point pour lui tant qu'il entend les soupirs de la religion, ou les gémissements de l'infortuné ! veillez sur la noble race de saint Louis, que toujours la religion trouve près d'elle ses consolations et ses espérances ; que toujours le courage apprenne d'elle à suivre la route de l'honneur ; que toujours les pères, les époux, les enfants aillent près d'elle se former sur d'augustes modèles ! O Dieu ! réunissez dans le cœur des Bourbons tout le bonheur que donne à des Français un seul de leurs regards, et ils seront heureux sur la terre ; soutenez leur persévérance dans les vertus, dont ils nous offrent chaque jour les célestes exemples, et ils seront heureux d'un bonheur qui n'aura point de terme. Ainsi soit-il.

### SERMON XVIII.

*Pour le Dimanche de Quasimodo.*

#### SUR LES TRIBULATIONS DE L'ÉGLISE.

Pax vobis : sicut misit me Pater, et ego mitto vos  
(*Joan.*, XX, 21.)

*Que la paix soit avec vous : comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie.*

C'est ainsi que Jésus-Christ termine son ouvrage, en établissant les apôtres dépositaires de son autorité suprême, et leur transmettant une mission dont bientôt les prodiges les plus éclatants, comme les vertus les plus héroïques, attesteront la divinité. Mais ce n'est point pour ses apôtres seuls que Jésus-Christ a fait entendre ces promesses de paix et ces paroles pleines de consolation et d'espérance : Jésus-Christ ne cesse pas de les adresser à l'Église, qu'il a fondée par ses travaux, cimentée par son sang, et qui est l'objet constant et immortel de ses sollicitudes et de son amour ; et si jamais son divin cœur ressent pour elle une émotion plus vive, c'est surtout quand il voit les tribulations et entend les cris de cette épouse bien-aimée, qu'il a laissée sur la terre en butte à de continuel assauts, et exposée à d'innombrables périls : oui, c'est peu pour lui d'avoir versé sur son Église naissante des torrents de lumière, d'avoir entouré son berceau de prodiges ; il faut que sa tendresse la suive encore dans les progrès de l'âge, la défende de siècle en siècle contre ses nombreux ennemis, la sauve de leurs atteintes, et lui conserve jusqu'à la fin des temps sa vigueur indomptable et son inaltérable beauté.

Cependant, chrétiens, quelles sont nos dispositions au milieu des dangers de l'Église, de ses pertes et de ses douleurs ? de quel œil la voyons-nous contrainte de se mettre sans cesse en garde contre de nouvelles embûches, sans cesse de se défendre contre de nouvelles fureurs ? Le délaissement où son époux semble la laisser languir quelquefois, ne trouble-t-il pas notre foi, n'ébranle-t-il pas notre constance ? n'oublions-nous pas, au milieu des tribulations passagères de l'Église, sur quel appui se fonde son im-

mortelle durée ? Que dis-je ! n'oublions-nous pas les prodiges opérés sous nos yeux en faveur de notre Église de France, et le profit que le Sauveur a su tirer pour elle de ses adversités ? opposons-nous à l'abattement où nous jetten des tribulations passagères, le souvenir des gages sans nombre que Jésus-Christ lui a donnés de sa protection invincible ? soutenons-nous surtout notre courage, en nous rappelant de quelle touchante prédilection il a favorisé notre Église gallicane, et par quel prodige de puissance, l'arrachant du sein d'une nuit profonde et du milieu des tempêtes, il nous l'a montrée tout à coup, non plus couverte des habits du deuil et du veuvage, mais reprenant les vêtements de sa gloire, brillante par ses adversités, et belle de ses infortunes ?

Ah ! chrétiens, que nos incertitudes sur le destin de l'Église seraient coupables après tant de glorieux triomphes, après les bienfaits éclatants dont nous fûmes récemment nous-mêmes les objets et les témoins ! Non, un chrétien ne peut s'abandonner à cette indigne défiance et se dire encore disciple de l'Évangile ; un Français surtout ne peut concilier ce nom avec un lâche découragement ! Arrêtons-nous à ces deux considérations inportantes, et leur développement ne servira pas moins à nous consoler qu'à nous instruire.

Le découragement à la vue des maux de l'Église, est condamnable dans tout chrétien, premier point.

Le découragement à la vue des maux de l'Église, est condamnable surtout dans un Français, second point.

Implorons, etc.

#### PREMIER POINT.

Sans doute un véritable enfant de l'Église éprouve, à la vue des malheurs de cette tendre mère, une vive douleur, et quelquefois une consternation profonde ; mais la confiance en Dieu vit toujours au fond de son cœur, et les désastres qui font couler ses larmes, raniment son ardeur pour en solliciter le remède. Le chrétien, au contraire, qui, à la vue des tribulations de l'Église, se laisse glacer par un lâche découragement, semble méconnaître ses titres les plus honorables, et en oublier les plus importantes obligations : car il est disciple de Jésus-Christ, et il compte pour rien les promesses faites par Jésus-Christ à l'Église ; il est enfant de l'Église, et il en oublie les plus chers intérêts

Quoique les annales de la religion ne nous offrent presque jamais d'époque où l'Église de Jésus-Christ n'ait eu à soutenir de violents assauts, on y distingue cependant des jours plus paisibles et plus sereins, où Dieu la laissant respirer après de longs combats, lui donne le loisir de se préparer à de nouveaux triomphes. Or, quoique la foi dans les divines promesses soit toujours nécessaire au chrétien, il faut cependant en faire l'aveu, elle est bien moins exercée dans les jours de calme qu'au milieu de ces violents orages,



où le démon arme contre l'Eglise l'orgueilleuse témérité de l'hérésie ou les fureurs de l'impiété. C'est alors surtout, que le fidèle a besoin de ranimer son courage et de saisir avec plus d'empressement le bouclier de la foi; c'est alors que, rappelant dans sa pensée les preuves immuables sur lesquelles sa religion repose, pour braver des assauts qui peuvent bien porter un dommage apparent à la beauté de l'édifice, mais jamais en ébranler la solidité, il doit se souvenir de la merveilleuse et invincible assistance dont le Seigneur daigna signaler l'apparition de son Eglise : par le courage intrépide des apôtres et leur éloquence inattendue, par la constance insurmontable de ses martyrs, et la divine philosophie de ses premiers docteurs, enfin par la chute des idoles et le triomphe d'un bois ignominieux. Car qui pourrait penser que ces prodiges aient été pour le Très-Haut un effort de puissance qui ait lassé son bras, ou que cette profusion de miséricorde et de grâces en ait épuisé le trésor? Non, non, celui qui a promis à l'Eglise une éternelle durée et qui a pris soin d'en asseoir d'abord l'édifice sur une base si inébranlable, ne lui donne pas toujours, si est vrai, ces preuves signalées de son amour; il peut même paraître quelquefois oublier ses périls, et se contenter dans le silence d'en maintenir les fondements ou d'en prévenir les ruines; mais quelquefois aussi il sort tout à coup de ce sommeil apparent pour tonner contre ses ennemis, enchaîner leur fureur, et venger enfin avec éclat, par leur humiliation, l'honneur de son ouvrage et les droits de sa protection invincible.

Mais telle est la faiblesse d'un grand nombre de chrétiens, que bien qu'ils soient remplis d'amour et de respect pour la religion; bien qu'ils aient mille fois reconnu l'évidence des preuves qui établissent sa divinité; toutefois, à la vue de ses combats et de ses nouveaux périls, leur foi chancelle, leur raison même semble s'obscurcir; et oubliant les motifs puissants qui tant de fois avaient fait sur leur esprit l'impression la plus vive, ils se livrent aux agitations et aux dédiances, et tremblent pour l'Eglise, comme si elle était l'ouvrage de l'homme, mortelle comme lui, et dépendante aussi de la mobilité des circonstances et des caprices du hasard.

Mais non, il n'en est pas de la sorte, et si Jésus-Christ, après avoir établi sur la terre cette Eglise qui seule peut renfermer dans son sein de vrais et fidèles adorateurs, permet, pour purifier ses élus, qu'elle soit éprouvée par les tribulations, jamais il ne permettra qu'elle meure et qu'elle succombe sous les efforts de ses persécuteurs. Sa parole en est garant, il a promis que sa protection toute puissante la défendrait au milieu des plus redoutables périls : Dieu est-il donc semblable à l'homme pour qu'on puisse l'accuser de mensonge? *Il l'a dit, et il ne l'exécuterait pas? il l'a juré, et il ne serait pas fidèle à son serment? Dixit ergo*

*et non faciet? locutus est et non implebit? »* (Num., XXIII, 19.) Prêt à se séparer de ses apôtres, et leur confiant malgré leur faiblesse, le périlleux emploi d'aller annoncer l'Evangile dans tout l'univers : *Allez*, leur dit-il, *voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles* : « *Ite, ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.* » (Matth., XXVIII, 20.) Non, ce n'est pas seulement à vous que je promets une spéciale assistance; j'en rendrai pour vous les effets, il est vrai, plus sensibles; les succès de votre apostolat, la rapidité de vos conquêtes, l'insensibilité des Juifs amollie, l'orgueil de la philosophie dompté, les superstitions du paganisme abolies, le monde entier cédant à la voix de douze pauvres pécheurs : voilà les prodiges éclatants qui signaleront votre carrière et imprimeront à mon Eglise naissante le sceau de la divinité. Mais ce n'est point assez : et ceux à qui vous transmettez l'autorité que vous recevez en ce jour de ma suprême puissance, ressentiront aussi des preuves, moins frappantes à la vérité, mais non moins efficaces de mon amour pour l'Eglise, et de la force de ce bras qui doit, jusqu'à la fin des siècles, la défendre et la soutenir : *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.*

Sans doute, Jésus-Christ, la sagesse incréée, connaissait toutes les épreuves et toutes les afflictions préparées à une épouse qui lui était si chère; il savait combien d'ennemis lui susciteraient l'orgueil, l'amour des biens sensibles, la fureur de savoir; mais c'est lui-même, c'est un Dieu qui jure de la maintenir toujours inébranlable sur ses immortels fondements. Etablie sur la pierre, cette maison de Dieu bravera les efforts des vents et des orages : *Fundata est supra petram.* (Luc., VI, 48.) Montagne élevée au-dessus de toutes les collines, elle verra se former les tempêtes sans redouter leur furie : *Elevatus mons domus Domini.* (Mich., IV, 1.) Pourquoi donc, s'écrie le Roi-Phophète, pourquoi formez-vous des soupçons qui font injure au Dieu qui protège cette montagne privilégiée? *Ut quid suspicamini montes coagulatos?* (Psal. LXVII, 16.) Pourquoi craignez-vous pour elle, lorsque le Seigneur a daigné la choisir pour sa demeure, lorsque c'est jusqu'à la fin des siècles qu'il a promis d'y fixer son séjour? *Mons in quo beneplacitum est Deo habitare in eo : etenim Dominus habitabit in finem?* (Ibid., 17.)

N'a-t-il donc pas montré la puissance de sa protection par assez d'éclatants prodiges? Qui peut avoir oublié cette barque qui, portant le souverain maître de l'univers, celui même qui commande à la nature entière, qui crée les vents et les déchaîne à son gré, qui assemble et dissipe les nuages, et qui, dans un grain de sable, oppose à la mer en courroux une insurmontable barrière, était toutefois battue par la plus violente tempête? Jésus, en apparence, plongé dans un profond sommeil, semblait se mettre peu en peine du péril dont elle était menacée, et la livrer sans défense à la rage des flots qui



s'apprêtaient à l'engloutir. Mais tandis qu'il paraissait l'oublier et s'endormir sur ses périls, son cœur veillait à sa conservation et méditait en secret des conseils dignes de son infinie sagesse ; il voulait apprendre à ses apôtres à se confier toujours en la force toute puissante de son bras, à ne jamais se laisser abattre par les plus rudes épreuves ; mais, appuyés sur sa protection invincible, à montrer dans les plus grands périls une inébranlable constance. Qui ne sait que cette barque était la figure de l'Église, cette autre barque mystérieuse qui, lancée sur la mer orageuse du monde, est sans cesse tourmentée par les tempêtes, sans cesse entend gronder les orages que l'incrédulité ou la dépravation soulèvent autour d'elle, et semble, pour résister à tant d'assauts, n'avoir d'autres secours que les faibles efforts des hommes, que son divin fondateur a chargés de la conduire à travers tant de périls. Mais, au milieu de cet abandon apparent, son œil ne cesse de la suivre dans sa course, et son bras de la protéger ; et tandis qu'elle paraît flotter au gré des vents et des tempêtes, une main invisible la guide au milieu des ondes et la conduit insensiblement à ce port désiré, d'où sera bannie pour jamais la crainte des orages.

Mais que dis-je, l'histoire de l'Église elle-même n'est-elle pas aussi l'histoire des merveilles par lesquelles le Seigneur a daigné constamment la défendre ? Rappelez, en effet, tout ce qu'elle eut à souffrir, dès sa naissance, de la part des tyrans et des persécuteurs : en butte à toutes les haines, chargée de toutes les imprécations publiques, son berceau fut inondé de flots de sang, et pendant plus de trois cents ans, elle ne vit cesser une persécution que pour en voir renaître une plus générale et plus cruelle encore. Bientôt des jours plus calmes lui présentèrent de plus grands périls, et ce fut dans la paix qu'elle trouva sa plus cruelle amertume : *In pace amaritudo mea amarissima*. (Isa., XXXVIII, 17.)

A peine le pieux et immortel Constantin a-t-il quitté la vie, qu'un prince héritier de son trône, mais non de sa droiture, déguise, sous le masque du zèle, l'opiniâtreté de ses erreurs ; fatigue par ses subtilités la constance de l'épiscopat et menace la foi catholique de la plonger dans une nuit éternelle. Bientôt que de dangers pour l'Église dans l'insidieuse tolérance, les écrits captieux, les sarcasmes amers de cet autre César, tardif apologiste du paganisme vieilli, et dont le nom, en dépit des adulations de ses complices, portera jusqu'aux dernières générations, le sceau ineffaçable de son apostasie ! Enfin, de siècle en siècle, l'hérésie déchirant le sein de l'Église par de sanglantes querelles, lui disputant ses plus insignes prérogatives, attaquant successivement ses dogmes les plus vénérables, ravissant d'innombrables enfants à son amour : voilà les épreuves qui lui firent regretter plus d'une fois les jours où elle n'avait à redouter que la haine de ses ennemis, leurs tortures et

leurs échafauds. Quel bras prit donc soin de la défendre ? et qui put la garantir tant de fois d'une ruine qui semblait inévitable ? Ce fut le Dieu dont elle était l'ouvrage qui voulut qu'elle tirât de ses pertes une nouvelle vigueur, et ne fût plongée dans les eaux de la tribulation, que pour en sortir brillante d'une plus éclatante beauté.

O vous, s'écrie saint Augustin, dont les maux de l'Église obscurcissent l'espérance, et qui laissez troubler votre courage à la vue de ses pertes et de ses scandales, entendez cette mère tendre rappeler avec complaisance les épreuves de sa jeunesse et ses glorieux triomphes : *Audias et ipsam matrem Ecclesiam dicentem tibi : « Sæpe expugnaverunt me a juventute mea, etenim non poterunt mihi. »* (Psal., CXXVIII, 1.) Aujourd'hui c'est sa vénérable vieillesse qu'on voudrait outrager : *Modo Ecclesie senectus expugnatur*. Mais ne craignons point pour elle, elle répètera encore le cantique de sa gloire : ils ont souvent attaqué mon enfance, et celui qui a protégé mon berceau contre leurs efforts sacrilèges saura bien encore défendre mes vieux ans : *Sæpe expugnaverunt me a juventute mea, etenim non poterunt mihi*. Mes ennemis ont pu exercer ma constance, mais non m'anéantir : *Exercuerunt me, non oppresserunt*. Ils ont été pour moi ce que le feu est pour l'or ; ils m'ont purifiée, et ne m'ont pas détruite : *Valuerunt mihi sicut ignis ad aurum, exercuerunt me, non oppræserunt*. Et nous aussi dans ces moments de trouble, où frappés des maux de l'Église, nous sentons notre courage chanceler et notre cœur se livrer à d'indignes alarmes : rappelons à notre souvenir les travaux de l'Église, rappelons ses victoires, et puisque les sentiments d'une mère sont aussi ceux de ses enfants, aimons à répéter avec elle l'hymne d'une immuable et sainte confiance : *Dicat nunc Israel : Sæpe expugnaverunt me a juventute mea, etenim non poterunt mihi*.

Mais c'est peu pour le chrétien que glace un indigne découragement, de compter pour rien les promesses faites à l'Église, il en oublie encore les plus chers intérêts.

Un ami qui ne se souvient de ce titre que dans notre prospérité, et qui, lorsque tout nous délaisse, n'a plus pour nous que de l'indifférence, ne fut jamais un véritable ami. L'amitié solide, bien loin de s'effrayer de l'adversité, y puise, au contraire, une force nouvelle, et ne se montre jamais plus fidèle que dans les jours de la tribulation. Ainsi un chrétien que soutient une foi ferme et courageuse, quand il voit l'Église livrée à l'affliction et abreuvée d'amertume, s'applique à lui donner des preuves plus éclatantes de sa tendresse, et de détourner loin d'elle les orages par ses soupirs et par ses vœux.

Mais où sont aujourd'hui les chrétiens qui peuvent se rendre le témoignage que les maux de l'Église, bien loin d'affaiblir leur amour, n'ont servi qu'à ranimer leur zèle, à renouveler leur ferveur ? Dans ceux même qui n'ont point encore abandonné leur Dieu et qui conservent encore quel-



ques traces de l'antique foi, quelle lâcheté dans le service du Seigneur! quel oubli des plus saintes lois de l'Eglise! quel dédain pour ses pratiques les plus respectables! quelle froideur quand ils prient pour elle! ou plutôt quel oubli de ses tribulations, et quelle indifférence! Cet homme que recommandait autrefois son exactitude à venir dans la maison de Dieu, que la parole sainte remplissait de consolation et de joie, et qui se plaisait à s'unir du cœur et de la voix à nos sacrés cantiques, ne vient plus dans nos temples que pour suivre un ancien usage; croit avoir sanctifié les jours consacrés au Seigneur, s'il entend à la hâte la messe la plus tardive, et ne pense plus même à y ranimer, par la lecture d'un livre pieux, les faibles étincelles d'une religion presque éteinte. Cette femme, autrefois si pieuse, et dont il fallait bien moins ranimer la ferveur que modérer les transports, qui, dans les jours de nos solennités, venait grossir la foule réunie autour de la table sacrée; cette femme ne sent plus aujourd'hui pour les choses de Dieu qu'éloignement et que dégoût; les exhortations les plus touchantes ne rencontrent au fond de son cœur que froideur et qu'insensibilité; et ce tribunal de la pénitence, où elle venait tant de fois chercher bien moins une réconciliation que des encouragements et des conseils, ne la voit plus paraître qu'aux approches de Pâques pour y solliciter, par le récit rapide et irréflecti d'une année d'indifférence et peut-être d'égarements, une absolution précipitée. Ces familles, où l'on observait si religieusement les lois du jeûne et de l'abstinence, se piquent aujourd'hui sur ce point, de je ne sais quelle force d'esprit, ou bien se rejetant quelquefois sur la dureté des temps, et quelquefois sur une santé délabrée, finissent par s'affranchir d'un joug trop longtemps imcommode, et poussent l'oubli des intérêts de l'Eglise, jusqu'au mépris public de ses plus saintes lois.

Soyez de bonne foi : c'est là que vous avez été conduit, non par la violence des passions, non par les déclamations et les sophismes de l'incrédulité, mais par le découragement où vous avez laissé tomber votre âme, à la vue des maux de l'Eglise et de son affliction profonde. C'est ainsi que vous avez négligé ses plus chers intérêts, en lui refusant le seul secours qu'elle attendait de vous : celui de vos exemples.

Ah! que ces chrétiens aveugles se désabusent, et qu'ils cessent enfin de chercher dans les maux de l'Eglise leurs misérables prétextes! Quelques-uns voudraient justifier leur négligence à remplir des devoirs, qu'ils regardaient jadis comme sacrés, par l'exemple du grand nombre qui, loin d'offrir à la religion ces restes de respect et de fidélité, transgresse effrontément ses lois, et quelquefois la poursuit de ses imprécations et de ses blasphèmes. Mais depuis quand le grand nombre est-il devenu la règle du chrétien qui veut pratiquer l'Evangile? n'est-ce pas au grand nombre que Jésus-Christ dé-

nonce des malheurs éternels? n'est-ce pas devant le grand nombre, que s'ouvre cette route spacieuse qui conduit à la mort? D'autres croient en faire assez pour la religion, dans des temps difficiles, s'ils s'en tiennent à ce qu'ils appellent les points essentiels : mais quels temps furent plus difficiles, que ceux où le Sauveur confia à ses apôtres le soin d'instruire et de convertir l'univers? et cependant, le voyons-nous établir cette distinction étrange, ni consentir jamais à faire un pacte avec la négligence ou la lâcheté? Ils croient en faire assez pour la religion : et qu'importe à la religion votre infidélité ou votre apostasie? La religion subsistera sans vous ; mais vous, vous ne pouvez vous sauver que par elle. La fidélité aux lois de l'Evangile n'est-elle donc plus qu'une affaire d'opinion? ou bien n'est-ce que pour l'honneur de sa fermeté, et comme pour ne pas changer de route, que l'on consent à garder avec la religion quelque dehors de bienséance?

Non, non, chrétiens, il n'en est point de la religion, comme de ces systèmes indifférents que Dieu a livrés aux disputes des hommes, et qu'on peut adopter ou abandonner sans péril. Non-seulement nous devons aimer et respecter cette religion sainte, mais nous devons pratiquer ses lois avec la plus rigoureuse constance; et plus nous la voyons délaissée, plus nous devons la consolider de ses pertes, et ramener ou affermir par la vue de notre fidélité, ceux que l'exemple du grand nombre pourrait ébranler ou séduire.

Il est vrai que rien aujourd'hui n'est plus familier aux chrétiens, que de déplorer les pertes de la religion, de gémir sur ses scandales et de s'affliger des progrès de l'impiété. A Dieu ne plaise que je veuille condamner une sensibilité si louable! et pourvu que dans ces discours les lois de la charité soient toujours inviolablement respectées; pourvu qu'en condamnant les erreurs, on ne poursuive pas sans pitié ceux qui s'égarent; pourvu que l'aigreur et la malignité ne viennent jamais se mêler aux pieux épanchements et aux saints transports du zèle, qui pourrait accuser cette touchante et juste douleur? il faudrait donc au même titre, condamner un ami qui s'afflige des peines de son ami, un enfant qui compatit aux douleurs de sa mère? Mais, hélas! trop souvent notre intérêt personnel, des plaintes sur l'ingratitude des hommes à notre égard, des regrets trop amers donnés à des avantages temporels, viennent se mêler malgré nous, à des discours qui semblent n'avoir que les intérêts de Dieu pour objet : presque toujours aussi, un découragement secret et une tristesse funeste à nos progrès dans la vertu, en sont l'unique fruit; portons plutôt, portons nos plaintes aux pieds des saints autels; prenons-y Dieu seul pour confident de la douleur qui déchirent nos cœurs, à la vue des coups portés à sa religion sainte! C'est là, mes frères, c'est là seulement que nous trouverons les consolations solides, et l'a-



doucement véritable à tant de maux. Prostrés en sa sainte présence, nous élèverons avec confiance nos mains vers le trône de sa miséricorde, et nous le supplierons de veiller lui-même sur son ouvrage.

Tels sont les sentiments du chrétien que la foi soutient au milieu des malheurs de l'Église, et qui garde sans cesse, présent à sa pensée, ce douloureux souvenir. Sans cesse les intérêts de cette tendre mère animent sa piété et enflamment son cœur. S'il offre à Dieu le sacrifice accoutumé de ses prières, il songe qu'il ne prie pas pour lui seul, mais aussi pour cette nombreuse famille qui, réunie dans le sein de l'Église, partage ses dangers et souffre de ses tribulations. S'il prend place à la table sacrée, il conjure le Dieu qui vient de se donner à lui, de regarder en pitié son épouse et de porter quelque soulagement à ses douleurs. S'il se soumet aux rigueurs du jeûne; s'il châtie son corps par les macérations; s'il verse des aumônes dans le sein des pauvres, c'est à ce grand intérêt qu'il rapporte ses sacrifices et ses vœux. La perte de sa fortune, l'affaiblissement de sa santé, la mort de ceux qui lui sont chers, les événements, en un mot, les plus affligeants pour la nature, trouvent en lui un cœur plein de résignation et de constance : uniquement sensible aux maux de l'Église, il voudrait épuiser seul tous les traits de la colère céleste, et s'estimerait heureux si, par les plus cruelles souffrances, il pouvait apaiser le Seigneur et désarmer son courroux.

O Église de Jésus-Christ ! s'écrie-t-il, dans laquelle j'ai eu le bonheur de naître, et dans laquelle, avec l'aide de mon Dieu, j'espère de mourir; non, jamais vos peines ne seront étrangères pour moi; mais de quelque douleur que vos maux déchirent mon âme, ils n'ébranleront jamais ni ma fidélité ni mon amour. Je sais quel est le bras qui vous protège, c'est assez pour soutenir mon courage; je sais que vous êtes ma mère, c'est assez pour que vos intérêts soient toujours les miens, et pour que je ne trouve de sujet de joie que dans vos prospérités, ni d'afflictions que dans vos douleurs.

Le découragement à la vue des maux de l'Église est donc condamnable pour tout chrétien, mais il est condamnable surtout pour un Français.

#### DEUXIÈME POINT.

Un Français qui n'a pas fermé son cœur à la lumière de l'Évangile, peut-il, quels que soient les malheurs de l'Église, craindre jamais pour elle? Pour se rassurer sur sa destinée, qu'il considère l'Église gallicane, qu'il la contemple survivant à tant de périls, ferme au milieu de tant de vicissitudes, debout sur tant de ruines, et qu'il juge de quelle protection Jésus-Christ doit couvrir à jamais cette Église immense qui embrasse tout l'univers, quand il honore de tant de préférences une Église qui, toute chère qu'elle est à son cœur, n'est toutefois qu'une

portion de son héritage. Pour bien développer cette pensée, il faudrait, chrétiens, ouvrir devant vous nos annales; il faudrait vous faire voir l'Église de France invincible dans les persécutions, inébranlable au milieu des triomphes scandaleux de l'hérésie, éclairée parmi les épaisses ténèbres de l'ignorance, et dans des jours plus sereins, répandant le plus pur et le plus brillant éclat; il faudrait compter et tant de docteurs qui furent les oracles de l'univers, et tant d'évêques qui en furent les modèles, et tant de princes qui furent des enfants de la religion si zélés et si fidèles; ou plutôt il faudrait vous montrer le trône de France toujours éclairé des lumières de la foi, toujours inaccessible à l'erreur, et semblant partager, avec la chaire même de Pierre, le privilège de l'indéfectibilité. Mais comment embrasser un si vaste sujet? Bornons-nous à fixer nos regards sur l'époque la plus récente des tribulations de l'Église gallicane; rappelons-nous comment elle a triomphé sous nos yeux, et cherchons dans ces grands souvenirs un remède à toutes les craintes.

Il est doux dans le port de s'entretenir des périls de la mer, de ses tourmentes et de ses orages : maintenant que la bonté de Dieu nous a rendu la paix et dissipé de longues alarmes, rappelons à notre mémoire les épreuves de l'Église de France, ses amertumes et ses douleurs; et dans les biens qu'elle en a recueillis, trouvons un soutien à notre foi et un nouvel aliment à notre reconnaissance.

C'est la destinée de l'Église de vivre comme une étrangère dans cette vallée de larmes, et de ne rencontrer à chaque pas que des embûches, des outrages et des fureurs. Ce n'est que dans la véritable patrie qu'elle s'attend à trouver le repos; et c'est là seulement qu'après de longues traverses, son divin époux lui donnera pour dot une paix inaltérable et d'éternels honneurs. Cependant, tout préparés que puissent être les disciples de l'Évangile aux épreuves de cette illustre exilée, les ineffables malheurs de l'Église gallicane les remplirent toutefois de consternation et d'épouvante; et si Dieu ne se fût hâté d'abrégier les jours mauvais, le scandale d'une ruine si soudaine et d'une si profonde abjection aurait obscurci la foi la plus vive, et fait chanceler les plus vaillants courages; mais il est enfin révélé le secret de tant de tribulations inouïes, et nous comprenons maintenant, comment les ennemis de l'Église gallicane n'ont servi par leurs artifices, qu'à mettre au grand jour sa sagesse, et par leurs persécutions qu'à relever sa gloire.

Après avoir nourri longtemps en secret et dans l'ombre sa haine contre la religion; et préparé durant un demi-siècle, par la corruption et le mensonge, ses funestes succès, l'impiété, fière des nombreux appuis dont elle s'était entourée, ose lever un front superbe, et concevoir le dessein de faire tomber l'Église gallicane sous ses coups. Toutefois, la vue de cette antique majesté,

le souvenir de ses combats et l'éclat de sa gloire firent reculer son audace et suspendirent ses attentats. L'impiété ne pouvait oublier les victoires de l'Eglise naissante; et craignant qu'une guerre ouverte ne lui préparât de nouveaux triomphes, ce fut donc par les artifices et les séductions qu'elle essaya d'abord d'en assurer la ruine.

Si nous reportons nos regards vers ces temps odieux, où tous nos malheurs trouvaient leur origine : quel est notre étonnement de voir l'impiété si furieuse depuis et si cruelle, empruntant à l'Evangile lui-même le langage de la douceur et de la bienveillance, et déguisant sous des livrées qu'elle abhorre, la malice de ses complots ! Quelle est notre surprise, quand des lèvres, qui bientôt se souillèrent par d'exécrables blasphèmes, semblent ne s'ouvrir que pour s'attendrir sur les maux de l'Eglise, déplorer ses scandales, et la rappeler à ses premières mœurs et à ses antiques vertus ! C'était, en effet, sous les dehors de la religion, que les impies prétendaient travailler plus sûrement à sa perte; et c'était sous son voile révéré, qu'ils cachaient les armes destinées à lui porter de mortelles blessures : sophismes insidieux, perfides insinuations, zèle hypocrite, promesses mensongères, tout était employé tour à tour pour entraîner la faiblesse, surprendre l'ignorance et séduire même la vertu. Non, jamais la religion n'eut besoin d'invoquer la divine sagesse par des vœux plus ardents, que dans ces jours funestes, où, environnée de pièges et d'artifices, elle voyait chanceler les habiles, les docteurs s'étonner, et dans les consciences craintives s'élever chaque jour de nouvelles alarmes.

Mais si jamais l'enfer n'éleva de plus noires vapeurs, jamais aussi la vérité ne répandit une plus brillante lumière; et si jamais l'Eglise gallicane n'eut à se défendre contre de plus périlleuses séductions, jamais aussi ses ministres ne parlèrent le langage d'une prudence plus merveilleuse et d'une plus haute sagesse.

Pourquoi tentez-vous de troubler leurs desseins magnanimes par le souvenir des intérêts du siècle, et d'ébranler leur courage par la vue des sacrifices qui doivent bientôt l'éprouver ? Devenus, par les périls de la religion, des hommes spirituels et célestes, leur cœur est étranger aux affections vulgaires, et la seule perte qu'ils redoutent, c'est celle de l'honneur, de la conscience et de la foi. Pourquoi flétrissez-vous par des noms odieux leur insurmontable constance ? La vérité, dont ils sont les dépositaires, ne saurait faire un pacte avec le mensonge : et s'ils chérissent ceux qui s'égarèrent, ils sont les ennemis irréconciliables de leurs erreurs. Pourquoi leur rappeler sans cesse les droits d'une Eglise que vous persécutez avec fureur, et que peuvent avoir de commun avec votre haine contre elle, ses privilèges et ses libertés ? Gardes incorruptibles des traditions anciennes, ils en transmettront à leurs successeurs le fi-

dèle dépôt; mais ils savent que la doctrine gallicane ne fournira jamais des auxiliaires contre la chaire apostolique : et quand cette chaire vénérable est menacée, le seul privilège dont ils se glorifient, c'est d'être plus ardents à se serrer autour d'elle; c'est de lui donner un témoignage plus solennel de leur obéissance et de leur amour.

Paraissez, cependant, nobles soutiens de l'Eglise gallicane, et vous, pontifes augustes, dignes successeurs du collège apostolique, et vous, pasteurs vénérables, dont le zèle et la charité commandent à l'impiété même l'admiration et la reconnaissance : paraissez, venez rendre à la religion un hommage que la malice ne pourra, du moins cette fois, déshonorer par d'indignes soupçons; venez opposer aux artifices de vos ennemis le miracle de votre céleste sagesse.

Les voyez-vous, chrétiens, s'avancer paisibles, et le front serein sur ce théâtre à jamais fameux par ses discordes et ses fureurs; sourds aux menaces et aux imprécations que la rage fait retentir au dehors; insensibles aux promesses qui, au dedans, essayent encore d'ébranler leur fidélité, et attendant avec calme le moment où ils doivent choisir entre leur conscience et les plus redoutables périls ! Un pontife s'élève le premier et justifie avec noblesse le refus d'obéir à d'injustes lois : un pasteur le suit et tient le même langage : plusieurs accourent pour offrir tour à tour à leurs ennemis un exemple pareil d'abnégation et de courage; jusqu'à ce qu'enfin, tant de vertus fatiguant la haine de l'impiété, on ne laisse plus à la sainte et innombrable multitude qui ambitionne le même honneur, d'autre consolation que de faire entendre de toutes parts, et d'un concert presque unanime, ce cri, guide infailible de la véritable sagesse : *Il ne nous est pas permis, nous ne le pouvons pas* : « *Non possumus, non licet*; » ce cri, noble héritage des apôtres, immuable soutien de la constance chrétienne, et que la religion transmet, de siècle en siècle, aux courageux défenseurs de ses lois, *non possumus, non licet*.

O triomphe de l'Eglise gallicane ! ô jour à jamais mémorable dans les fastes de la religion ! Ah ! Seigneur, puisque votre bonté daigna ménager à la France le spectacle inouï de ce dévouement héroïque, la sagesse éclatante de vos ministres m'aide à découvrir la sagesse cachée de vos conseils; et je trouve dans ce prodige inespéré le garant indubitable de votre amour constant pour l'Eglise, et du profit que vous savez tirer, pour sa gloire, de ses adversités. Vous pouvez paraître sommeiller un moment, et abandonner votre Eglise aux vents et aux orages; mais enfin arrive pour elle le jour de votre réveil, et pour elle vos miséricordes ne sont jamais perdues sans retour.

Cependant l'impiété ne pouvait se renfermer longtemps dans les limites d'une hypocrite douceur : il fallait que, poussée à bout par une sagesse qui déconcertait ses artifi-



cieux projets, elle jetât sans pudeur le masque importun de la modération, et poursuivait enfin l'Église gallicane par de sanglantes fureurs; ou plutôt il fallait que cette Église, jusqu'alors illustrée par tant de travaux, de lumières et de vertus, joignît à ses titres celui d'un courage invincible, et dût une gloire nouvelle à ses tribulations.

De tous les châtimens que Dieu, dès cette vie, inflige par avance aux coupables, la vue de l'innocence est le plus redoutable, peut-être, pour le crime persécuteur. Aussi l'impunité se hâta d'éloigner de ses regards ces ministres vénérables, dont la présence seule accusait ces prétendus vengeurs des droits de la société d'en avoir déchiré le pacte le plus inviolable, ces prédicateurs de l'humanité d'en avoir étouffé les sentiments les plus sacrés, ces apôtres de la tolérance de vouloir écraser la croyance des peuples sous le joug d'une oppression tyrannique : leur exil est donc prononcé. Il leur fallut quitter le doux pays qui les avait vus naître, s'arracher à la tendresse de leurs parents, aux embrassements de leurs amis, hélas ! et aux gémissements de leur troupeau, pour aller offrir sous un ciel étranger le spectacle de leur dépouillement et de leur indigence, ou plutôt pour porter jusqu'aux extrémités de la terre le nom de l'Église gallicane, et apprendre aux peuples les plus reculés à quelles vertus elle exerçait ses ministres et comment elle préparait leur cœur pour le jour du combat.

Quel renom, en effet, ne donnèrent pas à l'Église de France les nombreux enfants de la tribu sainte dispersés sur la face de la terre et portés jusqu'aux bornes de l'univers ? Quel peuple n'a pas admiré leur courage ? Quelle langue n'a pas célébré leurs vertus ? Qui n'a pas raconté leur sérénité dans les privations, leur modestie dans les rebuts, leur silence dans les contradictions, dans les plus cruelles adversités leur invincible constance ? Qui ne s'est plu à redire comment, par les sentiments les plus sublimes, ils honorèrent leur sacerdoce et leurs malheurs, et comment leurs vertus angéliques, imposant à la calomnie un silence éternel, offrirent à tant de peuples divers, dans un langage entendu de tous, la plus éloquente apologie ?

Aussi, à peine ces nobles exilés se présentaient-ils dans les villes, que la foule empressée se serrait autour d'eux et briguaît l'honneur de leur donner asile : l'un voulait ce vieillard qui, courbé sous le poids des ans et blanchi dans les travaux du ministère sacré, avait consenti, pour l'amour de Jésus-Christ, à devenir l'objet d'une vertu dont il avait, durant de longues années, présenté le modèle; l'autre choisissait ce prêtre, jeune encore, qui, trahissant sur son front et dans ses regards le secret de son illustre origine, acceptait avec joie, dans la chaumière du pauvre laboureur, une paille chétive pour lui servir de couche, s'asseyait à sa table et partageait avec actions de grâces son modeste repas; ou si un habitant de la campa-

gne, en dépit de son zèle et de son empressement, se voyait trompé dans l'espoir de s'associer à ce doux privilège, il s'en retournait le cœur serré par la tristesse, et redoutant, puisqu'il revenait seul, les pieux reproches de son épouse et les regrets aimables de ses enfans

Calmez donc vos ennuis, ô Église gallicane ! dont les yeux, baignés de pleurs, suivaient ces fils honorables et chers dans les dangers de leur pèlerinage; séchez vos larmes, ou du moins ne vous livrez pas à une inconsolable douleur : leurs tribulations révèlent votre gloire, et peut-être ramèneront à la véritable foi d'innombrables enfans ! Non, ce ne sera pas vainement que vos prêtres proscrits auront parcouru ces régions diverses qu'éloignent de l'unité catholique leurs préventions injustes, non moins que leurs erreurs; ce ne sera pas vainement qu'ils auront opposé aux accusations de la haine leur piété, leur patience, leur détachement et leurs mœurs. Ces semences jetées à l'aventure dans un champ ravi au père de famille, produiront pour lui, tôt ou tard, d'abondantes moissons; et le chemin de la vérité, délivré des obstacles qu'avaient élevés des préjugés farouches, verra des nations depuis longtemps sourdes à la voix de l'Église leur mère, accourir en foule à ses pieds et les arroser des larmes de la joie et du repentir.

Et toi surtout, terre féconde en grands hommes, et longtemps féconde en grands saints, ô célèbre, qui conservais nos pontifes, qui nourrissais nos prêtres et nous gardais notre roi, puisses-tu bientôt recevoir le prix de ta noble et patiente générosité ! et plaise à la bonté divine, en rallumant un flambeau qui jadis brilla pour toi d'une si vive lumière, te payer enfin de tes bienfaits et acquitter notre reconnaissance !

Les ministres fugitifs trouvaient dans des pays inconnus un honorable asile : ceux que leur zèle, ou les lois elles-mêmes retenaient dans leur patrie, y trouvaient les chaînes ou la mort. Gardons-nous, chrétiens, de déshonorer les victoires de ces braves athlètes par des pleurs que la foi condamne; et quand, au souvenir de leur fin glorieuse, l'Église gallicane tressaille d'allégresse, ne troublons pas les cantiques de sa joie par d'indignes gémissements. Et comment ne pas la féliciter d'avoir vu, dans des jours d'impunité et de scandale, sortir de son sein des héros dignes des plus beaux jours de la foi; et d'avoir trouvé, dans les ministres qu'épargna l'arrêt de l'exil, autant de vaillants soldats qui coururent chercher dans les fers ou sur les échafauds, le prix de leur fidélité, autant de modèles dont l'exemple doit à jamais enflammer d'une sainte ardeur le cœur de ses enfans ?

Non, je ne veux pas accuser d'injustice l'arrêt qui leur assura une palme immortelle, ni de barbarie le glaive qui vint hâter le moment de leur délivrance. Loin de re-



garder comme funestes les monuments de leurs humiliations et de leurs souffrances, j'irai chercher près d'eux la condamnation de ma lâcheté et un soutien pour mon courage ; je descendrai dans ces cachots obscurs qui recélérent ces vénérables captifs, et baisant avec respect les chaînes qui chargeront leurs mains généreuses, je m'efforcerais d'obtenir pour moi-même l'affranchissement de la véritable servitude ; je visiterai les lieux où furent dressés leurs échafauds, et au souvenir de leur sacrifice, je comprendrai peut-être enfin, qu'il n'est point de victime dont mon cœur puisse refuser au Seigneur la courageuse immolation, mais surtout j'irai vous visiter, temple révérend, qui, par les nobles soins d'une épouse de Jésus-Christ, brille aujourd'hui de si riches ornements et résonne de si pieux cantiques, vous qui vîtes réunis dans vos murs tant de saintes victimes, et dont le pavé sacré reçut, par le sang confondu des pontifes, des prêtres et des lévites, une nouvelle et plus auguste consécration ; j'irai vous visiter et recevoir de vous des leçons irrécusables de charité, de zèle et de renoncement. Hélas ! ils ont péri pour le soutien de la loi sainte et la défense des autels, ces martyrs glorieux, dont plusieurs m'appelaient leur frère, et dont quelques-uns, peut-être, m'honoraient d'un nom plus tendre encore : *Pro legibus et sanctis perierunt fratres mei*, (I Machab., XIII, 3, 4.) Ah ! puisqu'il n'est plus donné d'affronter ces honorables périls, du moins que je n'épargne pour la gloire de la religion ni mes fatigues, ni mes sueurs, et que je consacre ma vie entière à celui pour lequel ils ont souffert la mort ! *Et nunc non mihi contingat parcere animam meam, in omni tempore tribulationis.* (Ibid., 5.)

Levez-vous donc, ô Eglise gallicane ! et sortez enfin du milieu des ruines sous lesquelles l'impiété avait voulu vous écraser ; levez-vous, et pour la confusion de vos ennemis, comme pour la consolation de vos enfants, montrez-vous à tous les regards, avec cette antique gloire que viennent encore d'épurer de longues tribulations, et d'ennoblir de sanglants outrages. C'est assez d'humiliations, de gémisséments et de larmes, vos fers sont brisés enfin : reconnaissez votre liberté au langage de vos ministres, pour qui ce n'est plus un crime de s'attendrir sur vos malheurs, et de célébrer vos triomphes. Recueillez avec joie les premiers bienfaits de ce trône glorieux, dont vous fûtes toujours le plus ferme soutien, comme il se plut toujours à vous mettre sous l'ombre de son autorité tutélaire. Secondez les desseins du digne héritier de saint Louis, aidez-lui à apaiser les murmures, à calmer les ressentiments, à guérir toutes les blessures, à adoucir toutes les douleurs !

Pour nous, chrétiens, si nous ne pouvons de grandes choses pour le bonheur et la

gloire de l'Eglise, du moins gardons-nous d'ajouter à ses maux, par le scandale de nos défiances et de notre découragement ; affligeons-nous de ses pertes, compatissons à ses gémisséments, mais ne souffrons point dans nos cœurs, une douleur qui affaiblirait notre foi ou éteindrait notre reconnaissance ; souvenons-nous des promesses qui garantissent sa durée, des prodiges qui ont éclairé son berceau, et du bras qui, de siècle en siècle, et jusque sous nos yeux, a déployé pour elle son invincible puissance. Que l'Eglise trouve sa consolation dans notre fidélité, son soutien dans notre courage, et surtout sa gloire dans nos vertus : elles adouciront les afflictions de notre exil et nous ouvriront les portes de la patrie éternelle.

Pendant, nos très-chers frères, nous faudra-t-il terminer ainsi, sans quelque retour vers vous (11), la sainte et honorable mission que nous a confiée la bonté divine ? Descendrons-nous de cette chaire, emportant le secret de notre attendrissement et de nos regrets, et ne parlant qu'à Dieu seul de notre affection pour vous, de nos vœux et de nos espérances ? Un inconnu le devrait peut-être ; mais nous, pourrions-nous jamais vous devenir étrangers ? quelques années auraient-elles suffi pour nous ravir les droits que nous avons près de vous, et que d'autres ne sauraient réclamer ? Non, vous n'avez point oublié le titre modeste, mais cher, que nous portâmes longtemps au milieu de vous ; c'est lui que peut-être, en secret, vous nous conservez encore, et lui qui vous a soutenus peut-être encore, dans la pieuse coutume d'entendre avec docilité nos leçons.

O temple auguste ! berceau de mon ministère, où mon cœur retrouve la patrie et semble respirer l'air natal, quelle douceur de vous revoir encore, et de faire retentir vos voûtes d'une voix dont la foi et la ferveur reconnaissent encore les accents ! Ah ! puisse le pasteur qui vous embellit avec tant de magnificence (12), animer longtemps son troupeau par ses touchantes exhortations, l'enflammer par l'ardeur de son zèle, l'éduquer surtout et l'instruire par ses vertus ! O sainte école de l'enfance, ma plus douce joie et mon plus cher amour, où je vis si longtemps, le ravissant spectacle de la jeunesse embellie par l'innocence et la piété, où de faibles travaux furent toujours payés par une docilité si maïve, une fidélité si constante, et quelquefois une affection si tendre ; sainte école de l'enfance à qui je dois tant de biens, recevez ma reconnaissance. Puissent vos jeunes pasteurs défendre leur jeune bercail contre les loups cruels qui le menacent, et préparer à la religion une génération fidèle qui la soutienne dans ses combats, et la console dans ses douleurs !

Hélas, nous le cherchons vainement ici, celui dont les exemples furent pour nous un si précieux et si honorable appui ; qui

(11) Prêché dans l'église Saint-Thomas-d'Aquin à la fin de la station du Carême de 1826.

(12) M. l'abbé Valayer, aujourd'hui évêque de Verdun.



dédaignant des préjugés superbes, osa le premier confier à nos humbles leçons l'unique objet de sa tendresse paternelle, et confondre parmi les noms les plus vulgaires et les plus obscurs, un nom qu'environnaient tant d'éclat et de si glorieux souvenirs (13). Nous le cherchons vainement à cet autel de Marie, où nous le vîmes tant de fois humble ministre du ministre de Jésus-Christ; à cette table sainte où il s'assit tant de fois; à cette place enfin, sur laquelle réunissaient tous les regards et sa foi si vive, et sa piété si tendre, et son recueillement si profond. Ah ! si, à la nouvelle de sa perte, la France entière se couvre de deuil; si un auguste enfant semble redevenir orphelin; si les pauvres percent l'air de leurs cris, si les rois eux-mêmes laissent tomber des larmes: qui doit en verser de plus amères que nous; à qui il fut donné de contempler si souvent ce front si serein, ce regard si noble, cette main si bienveillante, et surtout ce cœur si

(13) M. le duc Mathieu de Montmorency, mort le Vendredi-Saint précédent, à trois heures de

compatissant pour l'infortune et si constant pour l'amitié?

O vous, que je puis enfin nommer, puisque la mort, hélas ! ne me laisse que cette douceur ! ô vous, que je puis nommer le compagnon et l'ami de ma jeunesse, et qui, durant de si longues années, parmi tant de vicissitudes, et au milieu de tant de dignités et de splendeurs, m'en conserviez encore les sentiments et le nom, recevez aujourd'hui ce témoignage public de mes regrets et de ma douleur ! Ou plutôt, ce serait peu de vous donner des pleurs et d'être touché de vos exemples, je veux profiter surtout de vos dernières leçons : je viendrai demander la grâce d'une mort chrétienne dans ce temple, dans ce lieu même, qui vous vit au jour et à l'instant où Jésus consentait à mourir, confondant avec le dernier soupir de ce divin Maître, votre dernier soupir, et trouvant près de son tombeau, le gage assuré de votre immortalité bienheureuse. Ainsi soit-il.

l'après-midi, dans la chapelle même du tombeau de l'église Saint-Thomas d'Aquin.

## PRONES OU DOMINICALES.

### PRONE PREMIER.

*Pour le deuxième dimanche après l'Épiphanie.*

#### HOMÉLIE DE L'ÉVANGILE.

In illo tempore, nuptiæ factæ sunt in Cana Galilææ. (Joan., II, 1.)

*En ce temps-là, il y eut des noces à Cana en Galilée.*

L'Eglise, toujours attentive aux besoins de ses enfants, et sachant que parmi les moyens de satisfaction dont son divin époux l'a rendue dépositaire, un des plus puissants est la prédication des vérités du salut, ne cesse d'exhorter ses ministres à rompre sans relâche aux fidèles le pain de la parole, et à employer tous les saints artifices du zèle pour rendre profitable cette céleste nourriture. Dociles à ses ordres, les prêtres du Seigneur comptent au rang de leur premier devoir celui de faire connaître la loi de Dieu, et d'en inspirer l'amour; et, s'ils prennent des chemins différents pour arriver à ce but, c'est par ardeur pour le salut de leurs frères ou par condescendance pour leur faiblesse. Tantôt une simple vérité prise dans les saints livres, et présentée sous toutes les faces, leur suffit pour donner aux chrétiens les plus solides instructions, et leur en développer, pour la pratique, les conséquences les plus utiles et les plus étendues, soit qu'ils épouvantent le pécheur par la crainte du jugement de Dieu, soit qu'ils soutiennent le juste par l'espérance des biens futurs, soit qu'ils confondent notre lâcheté par la sévérité des maximes évangéliques; tantôt ils se contentent d'expliquer le texte sacré et d'en soutenir la lecture par de courtes et familières

interprétations. Les premiers docteurs de l'Eglise se plaisaient dans ces entretiens pieux, et trouvaient de la douceur à cette familiarité d'une conversation paternelle, qui, ne dédaignant aucun détail et n'oubliant aucun besoin, leur offrait le double avantage de captiver sans effort l'attention de leurs peuples, et d'abaisser à la portée de tous les vérités les plus sublimes. Quoi qu'il en soit de ces deux méthodes, qui toutes deux peuvent être utiles quand elles sont accompagnées de bénédictions célestes, la dernière m'a paru préférable dans un Évangile dont le récit seul porte dans l'âme un si touchant intérêt, et lui fournit un sujet fécond de méditations importantes. Ainsi la simple homélie de l'Évangile dont vous venez d'entendre la lecture sera tout le sujet de cet entretien.

*En ce temps, il y eut des noces à Cana en Galilée.* Jésus-Christ avait mené jusqu'à ce jour une vie obscure et ignorée. Retiré dans l'atelier d'un simple artisan, il n'avait rien qui le distinguât en apparence du commun des hommes. Des anges, il est vrai, avaient pris soin d'apprendre à des bergers la naissance de leur Sauveur; une étoile avait appelé du fond de l'Orient des mages pour venir reconnaître son empire, et le saint vieillard Siméon avait consenti, sans regret, à quitter la vie, après avoir vu celui qui devait être un jour la lumière des nations et la gloire d'Israël. Mais, quelque grands que fussent ces prodiges, quelque éclat qu'ils répandissent sur la naissance de Jésus-Christ, ce n'était pas assez. Il était temps qu'il se dédommageât de trente ans d'obscurité. et

que, revendiquant en quelque sorte ses droits, il rendit lui-même témoignage à sa divinité, et montrât qu'il était aussi puissant que son Père, et maître comme lui de suspendre les lois de la nature ou de les changer à son gré.

Toutefois, le motif de manifester sa gloire et de faire comme un essai de sa toute-puissance ne fut pas le seul qui détermina Notre-Seigneur à assister à ces noces dont nous parle l'Évangile. Les saints Pères en indiquent plusieurs également dignes de sa sagesse, et propres à nous instruire. Il voulait élever le mariage à la dignité de sacrement, et, en conservant à la virginité l'honneur et les privilèges qui lui sont dus, assurer aussi des secours et des grâces spéciales à ceux qui forment, dans des dispositions pieuses, cette respectable alliance ; il voulait nous y montrer une figure de l'ineffable union qu'il devait contracter lui-même avec l'Église ; il voulait enfin nous présenter, dans la modestie et l'innocence de ces deux époux, un exemple de l'esprit de modération et de sagesse qui doit diriger les chrétiens au milieu des plaisirs même les plus légitimes. Ainsi l'Évangile, dans un événement si ordinaire, nous donne les instructions les plus relevées ; et, bien différent de ces livres profanes qui, pour faire écouter les conseils de la morale, ont besoin d'appeler au secours de la vérité toutes les ressources d'une éloquence humaine, et de soutenir l'intérêt de leurs récits par des circonstances mensongères, l'Évangile fournit, dans des narrations simples et dépourvues d'ornements, les leçons d'une sagesse toute divine, et nous fait goûter, dans la contemplation des vérités saintes qu'il nous présente, d'inappréciables consolations. Attachons-nous donc à méditer ce livre divin dans le silence et le recueillement de la foi, et ne négligeons pas cette mine féconde qui révèle sans cesse, dans l'âme du chrétien fidèle, une simple avidité par l'espérance de nouveaux trésors.

*Or Jésus fut aussi appelé à ces noces.* Ces deux époux n'avaient pas oublié qu'ils étaient les enfants des saints, et laissant aux nations infidèles, qui ne connaissent pas Dieu, les excès au milieu desquels on célébrait le plus souvent des unions formées par une passion brutale, ils appelèrent Jésus à partager leur modeste repas et leur innocente joie. Oh ! combien peu de chrétiens imitent la conduite des deux époux de notre Évangile ! Je ne parle pas ici de ces mariages où la chair et le sang semblent seuls prendre part, et d'où la crainte de Dieu est bannie, de ces alliances que Jésus-Christ réprouve, et que dispose le démon de l'intérêt, de l'orgueil ou de la concupiscence. Quelque importantes instructions que pût nous fournir le parallèle de cette union que Jésus-Crist sanctifia par sa présence, et de ces mariages profanes que suivent presque toujours des signes éclatants de la malédiction céleste, considérons la conduite de ces deux époux sous un point de vue plus général encore, et puisque tous ne sont pas appelés à ces liens, mais que plu-

sieurs même d'entre vous ont été jugés dignes d'une vocation plus sublime, et ont promis à Jésus-Christ de ne connaître jamais d'autre époux que lui, recueillons, de leur exemple, des leçons qui puissent convenir à tous.

Jésus-Christ fut donc appelé à ces noces. Ainsi, ces deux époux, simples et pleins de foi, voulurent que Jésus vint honorer leur festin de sa sainte présence : sans lui, il eût manqué quelque chose à leur bonheur : leur joie eût été imparfaite si Jésus ne l'eût partagée. Ils ne craignirent point qu'il attristât leur fête par la gravité de son maintien et la sagesse de ses paroles. Ils distinguaient, peut-être, parmi leurs convives, de ces mondains superbes qui, ne prisant l'homme que par les richesses, n'ont pour l'indigence qu'un front dédaigneux ; et ils donnèrent à la pauvreté de Jésus la place la plus honorable. Peut-être ils en voyaient d'autres qui s'étaient promis de consacrer cette journée à une joie toute profane ; et nos deux époux opposèrent à leurs projets l'imposante dignité de Jésus et son regard modeste mais redoutable.

Où trouve-t-elle aujourd'hui des imitateurs, cette conduite si pleine de prudence ? Où sont maintenant les chrétiens qui ne se plaisent qu'avec Jésus ? qui l'invitent à tous leurs plaisirs, qui veulent qu'il soit de toutes leurs fêtes, qui ne goûtent de consolation que sous ses yeux, et pour qui tous les amusements sont arides et insipides si Jésus en est banni ? Nous ne pouvons pas, il est vrai, jouir comme les deux époux de notre évangile de sa présence sensible, et nous ne sommes plus à ces temps heureux où il daigna paraître sur la terre, et converser avec les enfants des hommes. Mais maintenant encore, inviter Jésus-Christ à ses plaisirs et à ses amusements, c'est aimer à penser à lui, à parler de lui volontiers dans les moments donnés à un délassement raisonnable, se ménager des entretiens secrets avec lui dans le tumulte des plaisirs bruyants, se retourner de temps en temps vers lui au milieu des conversations oiseuses que la bienséance et l'usage nous forcent de partager, se plaire dans la société de ceux qui l'aiment, et accueillir avec joie les discours qui nous le rappellent ; car si nous l'aimons uniquement, nous ne devons nous trouver bien qu'avec lui : il doit être notre plus chère pensée ; et les plaisirs les plus légitimes ne ne doivent plus être pour nous des plaisirs, s'ils écartent de notre esprit ce précieux souvenir. Or, sont-ce bien là nos dispositions ? Jésus est-il bien l'âme de nos amusements ? Ne prenons-nous nos récréations qu'en sa présence ? L'invitons-nous de temps en temps à venir y prendre part ? Je ne demande pas si le monde l'invite à ses fêtes profanes, à ces spectacles où l'ennemi du salut, pour perdre les âmes, rassemble tous les prestiges de l'illusion, où la volupté a ses hymnes, ses prêtres et ses adorateurs ; à ces bals et à ces danses où dominent les joies insensées et le délire des faux biens ; à ces salles de



jen où préside la cupidité, et qui rétentissent si souvent de blasphèmes et de cris de rage. Non, l'esprit de Dieu est loin de ces assemblées du siècle, et Jésus-Christ ne peut se trouver où règne Bélial. Mais je demande si ceux qui se piquent d'observer les lois de l'Évangile, si ceux mêmes qui font profession de piété sanctifient, par la présence de Jésus-Christ, les divertissements qu'ils croient pouvoir se permettre. Invite-t-on Jésus-Christ à ces plaisirs innocents peut-être, mais où notre corruption nous fait trouver tant de périls? L'invite-t-on à ces promenades où conduit le seul désir de voir et surtout d'être vu? où tout le temps se passe à critiquer dans les uns l'habit et le maintien, et à vanter dans les autres la réunion des plus futiles avantages? où l'on semble bien moins ménager à son corps un exercice salutaire, que chercher des leçons publiques pour exceller à son tour dans la science des pompes et des vanités du siècle? Invite-t-on Jésus à ces lectures qui, sans présenter à l'esprit d'images alarmantes pour la pudeur, enflamment cependant l'imagination par des récits exagérés, amollissent le cœur par la peinture efféminée des sentiments les plus légitimes? où l'éloge même de la vertu cache des pièges secrets pour l'innocence? Invite-t-on Jésus à ces visites où, tourmenté de sa propre existence, et ne pouvant dévorer seul le dégoût d'une vie inoccupée, on va traîner en quelque sorte de maison en maison sa fastidieuse oisiveté, et porter successivement à ses amis le fardeau de l'ennui dont on est accablé? L'invite-t-on à ces repas où l'on ne se livre pas, il est vrai aux excès de l'intempérance, et où, forcé peut-être par la détresse de sa fortune, on sait se renfermer dans les lois d'une exacte sobriété; mais où l'on se dédommage de cette contrainte par la bizarrerie de ses goûts, ou par une excessive délicatesse? L'invite-t-on enfin à ces conversations, d'où sont bannis, il est vrai, les discours équivoques et irréguliers; mais où se glisse si souvent la médisance, d'autant plus adroite quelquefois, et plus dangereuse, que, pour répandre son poison, elle emprunte le masque de la charité? A ces conversations où l'on n'entend que plaintes sur la perte de sa fortune, et que projets pour en réparer les brèches, et jamais d'actions de grâce pour bénir la main qui nous prodigue tant de bienfaits, qui ne frappe que pour guérir, et ne nous enlève des biens périssables, que pour nous faire mieux connaître le prix des biens immortels qui nous sont préparés? Ah! si Jésus-Christ présidait à nos plaisirs, nous penserions à lui; nous écouterions ses conseils, nous interrogerions ses regards; nous voudrions qu'il animât nos actions de son esprit, qu'il réglât nos discours par sa sagesse. Songeons-y bien cependant: il faudra lui rendre compte un jour, non-seulement du temps que nous donnons à nos devoirs, mais du temps où, livrés à des récréations innocentes par elles-mêmes, nous nous étions crus maîtres de nous et libres de toute contrainte; nous apprendrions peut-être trop

tard au jour de cet examen redoutable, que, non-seulement le chrétien doit remplir avec fidélité les obligations de son état, mais qu'il doit sanctifier ses délassements même et les heures de son loisir.

*Et comme le vin manquait, la Mère de Jésus lui dit : Ils n'ont point de vin.* Si ce jour est celui où Jésus veut manifester sa gloire, il est aussi celui où Marie va montrer sa sollicitude et son ineffable charité pour nous. C'est à ce jour qu'elle prend le titre de notre médiatrice, et qu'elle en remplit les consolantes fonctions. C'est à ce jour que nous commençons à connaître combien le cœur de Marie est sensible à nos misères, et combien elle est puissante pour y porter remède. Elle a vu la peine des deux époux, et que l'indigence allait bientôt attrister l'innocente joie de leur festin; son âme en est émue, et elle s'empresse de demander à son fils le soulagement de leur détresse. Pour l'attendrir, il ne lui faut ni discours touchants, ni longues prières; elle expose leurs besoins : *Vinum non habent* (Joan., II, 3); et à ces seules paroles, Jésus accorde son premier miracle. Or, si Marie s'est montrée si sensible à des maux temporels, quelle compassion ne lui inspireront pas les maux de notre âme! et si Jésus, à sa prière, fit un prodige en faveur de deux époux privés des biens de la fortune, quels secours son intercession n'assurera-t-elle pas à des chrétiens que le démon a dépouillés des trésors de la grâce! Plus nos besoins sont grands, et plus elle sera compatissante; plus nous serons enfoncés dans la perdition, et plus nous donnerons à Marie l'occasion de faire éclater son pouvoir, et à Jésus, sa miséricorde. Marie nous ménagera, dans nos peines, la consolation; dans nos incertitudes, la lumière; dans nos aridités, la constance; dans nos tentations, l'intrépidité pour résister ou le courage pour prendre une fuite généreuse; et dans les tentations surtout contre une vertu dont elle fut le modèle, elle nous obtiendra ce *vin céleste qui fait germer les vierges* : « *Vinum germinans virgines.* » (Zach., IX, 17.)

*Jésus lui dit : Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi?* Est-ce bien là ce pouvoir tant vanté de Marie? Oh! que cette réponse semble renfermer de rigueur! Quel trait elle doit porter dans le cœur d'une mère! C'est lorsqu'elle sollicite, pour la première fois peut-être, une grâce de son fils; c'est en présence d'un cercle nombreux de convives, qui, tous, les yeux fixés sur elle, attendent avec confiance le succès de son entremise; c'est lorsqu'elle veut épargner à deux époux pauvres la honte et l'embarras de leur indigence, qu'elle éprouve, de la part de Jésus, cet humiliant refus : *Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi?* Mais Marie ne pouvait-elle pas rappeler à Jésus l'humanité sainte qu'il avait prise dans son chaste sein, le lait dont elle avait nourri son enfance, les soins que sa tendresse lui prodigua, les larmes que ses périls lui firent tant de fois répandre? Mais non; c'est par l'humilité que eile a mérité

d'être la Mère de Dieu, c'est par l'humilité qu'elle veut toujours se montrer digne de ce titre. Jésus-Christ qui connaît les dispositions de cette âme sainte, sait qu'elle ne juge pas à la manière des hommes des distinctions ou des mépris, et que c'est seconder ses désirs et combler ses vœux, quand il lui ménagera des occasions de pratiquer une vertu qui lui est si chère. Ainsi le chemin même de la piété n'est pas toujours uni et facile. Il est dans le service de Dieu des jours d'amertume et de tristesse; il est des moments où l'âme fidèle, comme desséchée par une chaleur brûlante, soupire vainement après la rosée céleste; elle veut parler à Dieu, et il semble ne pas l'entendre; elle veut le saisir, et en est repoussée; elle est poursuivie par des images importunes, assiégée par d'odieux fantômes, troublée par de continuelles terreurs; ses exercices de piété n'ont plus de goût pour elle, la parole de Dieu plus de saveur; la source des larmes de la consolation est tarie; et au lieu d'une sainte familiarité que lui permettait autrefois son divin époux, elle n'entend plus sa voix, ou n'en obtient que des paroles sévères. Que fera donc cette âme désolée? et, quand Dieu semble la délaisser, que lui reste-t-il encore? Il lui reste l'exemple de Marie: une humble soumission aux ordres de Dieu, une paisible résignation à son adorable volonté, et un abandon entier entre les mains de celui qui voit mieux que nous-mêmes nos véritables besoins, qui s'est réservé la connaissance des moments marqués pour éprouver le courage des élus, ou pour récompenser leur constance. *Mon heure n'est pas encore venue: « Nondum venit hora mea. (Joan., II, 4.) »* Cette réponse suffit à Marie; elle suffit aussi au chrétien fidèle pour calmer ses inquiétudes, et lui faire goûter, au milieu des plus violents orages, le calme d'une inaltérable résignation. Il sait qu'il est sous la main de Dieu, l'arbitre de sa destinée, ou plutôt qu'il marche sous les yeux d'un père attentif à tous ses pas, et qui écartera, quand il en sera temps, les obstacles qui pourraient retarder sa course, ou le détourner de son but. Il regarde comme prononcées pour lui ces paroles que Jésus-Christ adressait autrefois à ses parents, selon la chair: *Mon temps n'est pas encore venu; mais le vôtre est toujours prêt; « Tempus meum nondum advenit, tempus autem vestrum semper est paratum. (Joan., VII, 6.) »* Comme s'il lui disait: Mon amour pour vous saura trouver le temps où je dois descendre à vos vœux; mais vous, soit que j'exauce vos prières, ou que je semble y fermer l'oreille, c'est toujours le temps de travailler à votre sanctification. Mon temps n'est pas encore venu: cette parole, non-seulement console le chrétien dans ses abandons et ses sécheresses, mais le fortifie au milieu des peines inséparables de notre condition, et le rend supérieur aux plus cruelles disgrâces. Ainsi, soit que la pauvreté lui fasse éprouver ses angoisses, soit que, lui ravissant un bien plus précieux que les trésors, la calomnie

noircisse son innocence; soit que, étendu sur un lit de douleur, il lutte contre les tourments d'une longue et cruelle maladie; soit enfin qu'il voie se réunir sur lui toutes les misères de cette déplorable vie, il attend avec une généreuse confiance le moment qu'un Dieu plein de miséricorde et de sagesse a marqué dans ses décrets éternels, pour adoucir ses maux et essuyer ses larmes; et si la mort, le surprenant au milieu de ses peines, semble convaincre de vanité ses longues espérances, il sait que de cette courte vie il va passer à ce jour éternel où, suivant l'expression des saints livres, commencera *le temps de toute chose, « tempus omnis rei (Eccle., III, 17), »* c'est-à-dire, où Dieu, rendant à chacun ce qui lui est dû, et montrant que le temps est véritablement venu pour tous, dédommagera ses serviteurs d'une longue attente, en donnant aux pauvres des trésors incorruptibles, au malade une santé inaltérable, et un éclat immortel à l'injustice opprimée.

*Jésus leur dit: Remplissez les urnes d'eau; et ils les remplirent jusqu'au bord.* Jésus-Christ, après avoir éprouvé la résignation de sa sainte Mère, et l'humble simplicité des deux époux, s'apprête à récompenser leur vertu par un prodige, et, en donnant un ordre si peu propre, en apparence, à satisfaire leurs désirs, il va faire succéder la joie aux anxietés, et à la détresse de la pauvreté les profusions de l'abondance. Souvent c'est ainsi que Dieu en agit avec les hommes; il aime à conduire à ses fins les moyens qui paraissent le plus s'en écarter, et disposant tout avec une sagesse pleine tout à la fois de douceur et de force, souvent c'est du milieu des contradictions, c'est après de longs combats et des agitations violentes, c'est après des craintes réalisés mille fois, des espérances mille fois trompées, qu'éclatent tout à coup, comme la foudre du sein d'un nuage, ces grands événements qui renversent tous les obstacles, dissipent tous les projets contraires à ses desseins, et mettent au grand jour les secrets de sa Providence. Il tire Joseph du fond d'un cachot pour le placer à côté du trône; il fait passer Job du fumier de la misère à la plus brillante opulence; il veut que les Juifs conduisent déjà Suzanne au supplice, quand Daniel les force de reconnaître son innocence. Pour délivrer les trois jeunes Hébreux, il attend qu'ils soient au milieu de la fournaise qui doit les consumer: et cette conduite est digne, en effet, de son ineffable charité pour les hommes; car, si le monde moral était régi, comme ce monde visible, par des lois uniformes, et que les mêmes causes produisissent toujours les mêmes effets, nous serions bientôt familiarisés avec ce spectacle; et, comme les beautés de la nature, parce qu'elles sont toujours les mêmes, finissent par nous laisser froids et insensibles, une vicissitude constante des mêmes événements dans l'ordre moral ne ferait plus d'impression sur notre cœur. Enfin, c'est ainsi que, sous no-



yeux, il a laissé monter au comble la puissance et les fureurs du crime, pour rétablir avec plus d'éclat la vertu dans ses droits, et mieux assurer son triomphe; c'est ainsi que Dieu de temps en temps nous réveille, par des coups d'éclat, de notre assoupissement, et nous rappelle à lui en nous forçant de reconnaître la main qui dispose souverainement de nos destinées.

*Ce fut à Cana, en Galilée, que Jésus fit le premier de ses miracles; et il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui. Ses disciples, qui jusqu'à ce moment avaient seulement admiré les vertus de Jésus et les sublimes leçons qu'il donnait aux hommes, commencèrent donc à entrevoir quel pouvait être celui qui daignait les admettre à sa divine école; et ses ennemis eux-mêmes, étonnés de son pouvoir, furent contraints de publier sa gloire. Ah! Seigneur, cette même gloire est intéressée aujourd'hui à un pro-  
 dige plus éclatant, et, si j'ose parler ainsi, bien plus difficile. Changez notre cœur, ce changement est digne d'appeler les yeux de votre miséricorde et l'exercice de votre toute-puissance. Ce misérable cœur ose méconnaître vos lois et lutter contre vous: forcez enfin, forcez ce rebelle de se soumettre à votre empire; dites-lui que vous êtes son maître, et dites-le lui de sorte qu'il le comprenne. Changez ses penchants; changez ses goûts, ou plutôt, changez-le tout entier, et, au lieu de ce cœur insensible à votre amour, et si froid quand il faut vous servir, substituez un cœur docile à vos inspirations, et plein d'ardeur à remplir votre loi. Profitez, dans votre indulgence paternelle, profitez de cet instant où votre grâce vient de l'amollir, et où il sent quelque désir de vous être plus fidèle, pour opérer en lui un parfait changement, et pour en faire un cœur qui soit tout entier à vous. Les ennemis de la foi, qui, comparant notre conduite à vos leçons, blasphémaient votre Evangile, et insultaient à son impuissance, témoins de ce prodige, comprendront que vous êtes le maître des cœurs. Nous les toucherons par notre charité, par notre patience; ils ne verront plus parmi nous de haine, de discorde, de cupidité, de passion scandaleuse, et, persuadés que la véritable doctrine est inséparable de la véritable vertu, ils se hâteront de se réunir à nous, ils n'auront plus qu'un même pasteur; ils ne formeront plus qu'un même bercail avec nous, sur la terre, et partageront, dans le ciel, vos récompenses éternelles. Ainsi soit-il.*

## PRONE II.

*Pour le quatrième dimanche de Carême.*

### HOMÉLIE DE L'ÉVANGILE.

Abiit Jesus trans mare Galilææ, et sequebatur eum multitudo magna (Joum., VI, 1.)

*Jésus traversa la mer de Galilée et une grande multitude le suivait.*

Nous sommes touchés à la vue de cette foule immense qui, oubliant les soins de la

terre, et les précautions même nécessaires à sa conservation, se pressait sur les pas de Jésus-Christ, et ne se lassait point de le suivre pour entendre ses instructions divines. Cet empressement et cette ardeur à écouter ses leçons ne peuvent cependant rien avoir qui nous étonne. Quel moyen, en effet, de résister à la douceur de ses paroles, au charme de ses leçons, de ne pas se plaire à ces entretiens célestes, où le Fils de Dieu, la sagesse incréée, se cachant sous le voile de notre ressemblance, conversait familièrement avec les enfants des hommes, et daignait leur découvrir les secrets qu'il avait appris de son Père? Comment ne pas s'oublier soi-même au récit des grandes choses qu'il daignait leur apprendre, et ne pas mépriser les choses de la terre en entendant parler de celles du ciel avec tant de force et de majesté?

Ainsi, nous sommes jaloux du bonheur de ceux qui virent notre divin Sauveur, qui entendirent ses instructions divines; et il nous semble que, si nous eussions vécu dans ces temps heureux, nous aurions partagé ce saint empressement, et que, toujours attachés sur les traces de Jésus-Christ, nous n'aurions pas laissé échapper un seul mot de sa bouche sans le recueillir et le conserver avec soin. Tel est notre langage; mais quelle est notre conduite? Jésus-Christ, il est vrai, n'est plus au milieu de nous d'une manière sensible; nous n'entendons pas sa voix retentir extérieurement à nos oreilles; mais ce divin Maître ne nous a-t-il pas laissés ses préceptes que nous devons suivre, si nous voulons être ses disciples? Cet ami tendre n'a-t-il pas pris soin de nous transmettre les témoignages de son amour; ce père, plein de sollicitude, n'a-t-il pas consigné, dans le testament de sa tendresse et ses conseils pour ses enfants, et les conditions auxquelles il attachait la conquête de son héritage? L'Evangile, en un mot, ne renferme-t-il pas les leçons de Jésus-Christ? N'est-ce point sa morale, ses préceptes et ses conseils que nous présente ce livre divin? Oui, c'est lui-même qui nous y parle encore; c'est lui que nous entendons prêcher sur la montagne ces vérités sublimes inconnues à la terre, confondre les docteurs, éclairer les grossiers et les ignorants, inviter au retour les pécheurs qui s'égarèrent, tonner contre l'endurcissement des pharisiens, en sorte que nous n'avons presque rien à envier à ceux qui vécurent dans le temps qu'il honora la terre de sa présence, et que nous sommes semblables à un homme qui, caché dans la foule répandue autour de ce divin Sauveur, n'aurait pu l'apercevoir, mais aurait cependant entendu toutes les paroles de grâce qui sortaient de sa bouche.

On pourrait même ajouter que nous sommes en quelque sorte plus heureux; car ils ne pouvaient entendre ce divin Sauveur que dans les moments choisis par sa sagesse, pour annoncer aux hommes sa sainte doctrine: pour nous, il nous parle toujours

dans son saint Evangile. Nous pouvons l'interroger et le consulter à toute heure; il est toujours disposé à dissiper, par ses avis, nos incertitudes, à calmer nos peines par ses consolations, à relever nos espérances par ses promesses. Cependant, profitons-nous souvent de cet heureux privilège? sommes-nous assidus à lire, méditer l'Evangile? y cherchons-nous les éclaircissements dans nos doutes, les remèdes à nos passions, les adoucissements à nos chagrins? cette lecture, enfin, nous est-elle familière, et ne laissons-nous passer aucun jour sans fortifier notre piété par cet aliment céleste? Hélas! peut-être n'avons-nous pas lu l'Evangile entier dans le cours d'une longue vie! peut-être même nous sommes-nous imposé certaines lectures pieuses sans mettre en tête de nos obligations celle de lire quelquefois et de méditer l'Evangile! En ce jour, du moins, où l'Eglise nous ordonne d'assister au saint sacrifice, et nous fait entendre solennellement une lecture de ce livre divin, méditons attentivement le touchant passage que nous venons de lire, et qui fera le sujet de notre entretien.

*Une grande multitude le suivait.* Ravie d'admiration à la vue des prodiges qu'opérait sa toute-puissance, mais encore plus frappée de l'éclat de ses vertus, et de la force de sa divine parole, cette multitude ne pouvait plus quitter Jésus-Christ, ni se lasser de l'entendre. Vainement, il voulait se dérober à ses poursuites, et chercher dans le désert un lieu solitaire; il n'était point de retraite assez cachée où un saint empressement ne sût le découvrir. Tous, hommes, femmes, enfants et vieillards, tous, sortaient de leurs villes pour l'entendre; tous, se pressaient en foule sur ses pas, comptant pour rien les fatigues de la route et leurs intérêts les plus chers; et, dans la simplicité de leur foi, oubliant les besoins les plus pressants de la vie, et le soin même de leur subsistance, ils pensaient que rien ne devait leur manquer s'ils pouvaient trouver Jésus-Christ.

Cependant si, dans cette multitude, quelques-uns, éclairés des lumières d'en haut, et élevés au-dessus des pensées terrestres, reconnaissaient en lui le désiré des nations, et ce Messie tant promis qui venait affranchir l'univers d'un cruel esclavage, la plupart n'y voyaient qu'un homme puissant en œuvres et en paroles que Dieu daignait montrer à la terre pour la consoler par ses prodiges, et l'éclairer par ses leçons. Plus heureux que ce peuple, non-seulement des témoignages irrésistibles nous donnent, sur les miracles qui excitaient son admiration, la même certitude que si nous en eussions été nous-mêmes les témoins; mais les merveilles plus éclatantes qui signalèrent la suite de sa vie, sa mort plus glorieuse encore, la vertu et la puissance de ses apôtres, son Eglise victorieuse des persécutions, des passions et des préjugés, sont autant de rayons de lumière qui dissipent toutes les

ténèbres, et environnent sa divinité du plus brillant éclat. Ainsi Jésus n'est plus seulement pour nous, comme pour la plupart des Juifs, un grand prophète, un homme suscité du Très-Haut; mais il est notre médiateur; il est notre souverain maître; il est notre Dieu.

Cependant, que nous sommes loin d'imiter l'empressement de ce peuple, et que notre tiédeur à chercher Jésus-Christ est humiliante pour notre foi et alarmante pour notre salut! Que dis-je, le chercher? Ce n'est plus lui qui nous évite, et qui échappe à nos poursuites; c'est nous qui le dédaignons, et qui fuions ses empressements. Il est sans cesse près de nous, il est à notre portée, et nous le trouvons à chaque pas; il est dans nos temples, il est dans les instructions chrétiennes, il réside sur nos autels; il s'est multiplié pour notre usage, et son amour l'a rendu, pour ainsi parler, commun et familier. Cependant, comment traitons-nous cet adorable maître? et comment répondons-nous aux invitations pleines de tendresse qui nous appellent à ses pieds? Il est dans nos temples; venons-nous souvent l'y visiter? ne sommes-nous pas habiles à trouver des prétextes pour justifier notre indifférence? Ce peuple dont l'ardeur doit condamner un jour notre lâcheté, méprisait les soins de la terre pour suivre Jésus-Christ; trop souvent des intérêts périssables sont l'unique excuse de notre oubli et de nos froideurs. Il comptait pour rien les peines du voyage et l'intempérie des saisons; un médiocre éloignement suffit pour ne plus visiter Jésus qu'aux jours où l'Eglise nous en fait une loi; et quelque honte qu'il y ait dans un pareil aveu, trop souvent la plus légère rigueur dans la saison est un signal pour faire désertier nos temples, et ne laisser à Jésus-Christ d'autres adorateurs que ses ministres. Il est dans les instructions chrétiennes; et quels que puissent être les ministres qui nous les adressent, c'est ce maître divin qui nous parle par leur bouche. Est-ce pour y entendre Jésus-Christ que nous y assistons? N'est-ce pas l'homme plutôt que poursuit notre curiosité, ou que déchire notre censure? et ne nous voit-on pas, jusque dans les lieux saints, élever comme un tribunal, pour juger cette parole qui doit un jour nous juger nous-mêmes? Enfin Jésus-Christ réside sur nos autels; nous le croyons, et nous trouvons dans cette foi notre plus douce consolation et nos plus chères espérances. Cependant, comment paraissions-nous devant lui? Quel est notre recueillement, notre respect, notre anéantissement; ou plutôt quelle n'est pas notre légèreté, notre dissipation, notre indifférence? et ne semble-t-il pas que nous aimons bien moins nous entretenir avec notre Dieu, que chercher une distraction à notre ennui dans les cantiques chantés à son honneur, et dans l'appareil de nos cérémonies saintes?

*Comme Jésus eut levé les yeux, et qu'il eut vu qu'une grande multitude venait vers*



lui, il dit à Philippe : *Où achèterons-nous du pain, afin qu'ils puissent se nourrir? Comme Jésus eut levé les yeux* : quand toute cette troupe eut vu Jésus-Christ tourner vers elle ces yeux où respiraient la compassion et la tendresse, sans doute elle fut remplie de consolation et de joie. Son embarras et sa détresse ne lui causèrent plus d'alarmes; elle connaissait l'infinie charité de Jésus, et elle savait qu'il lui suffit de voir nos misères pour vouloir nous guérir; et c'est aussi ce qui console une âme fervente quand elle se voit quelquefois délaissée. Elle sait que Jésus-Christ, au même temps qu'il essaye de réveiller les âmes tièdes par ses invitations et ses empresses, se plaît aussi à éprouver, par une froideur apparente, l'âme constante dans son amour. Tandis qu'elle s'attache à ses pas, et le poursuit à travers les déserts, c'est-à-dire parmi les aridités et les langueurs, il se plaît à se cacher et à fuir devant elle. Vainement, elle lui crie comme l'épouse des cantiques : *Montrez-vous, ô mon bien-aimé! tournez vers moi votre face adorable*, car elle seule peut me rendre la paix qui me fut depuis si longtemps; il ne détourne point ses yeux vers elle, et paraît insensible à ses cris. Mais s'il se laisse enfin toucher par ses soupirs, et attendre par ses larmes; s'il laisse tomber sur elle un regard, ce regard seul dissipe tous les nuages, et lui rend sa sérénité; ce regard seul la dédommage de toutes ses fatigues, la console de toutes ses douleurs; et elle ne croit pas l'avoir trop payé par les plus longs et les plus amers délaissements.

*Philippe lui répondit : Quand nous aurions du pain pour deux cents deniers, cela ne pourrait leur suffire.* Ainsi ces disciples qui connaissaient la puissance de Jésus-Christ, qui tant de fois avaient été témoins de ses prodiges, ces disciples qui savaient combien Jésus aimait les hommes, et qui si souvent avaient recueilli de sa bouche divine les discours où respirait son inexprimable charité; ces disciples eux-mêmes se livrent aujourd'hui à l'inquiétude et aux alarmes. Ils ne connaissent pas de ressources contre les besoins de cette immense multitude, et veulent que ce soit en l'abandonnant au milieu du désert, sans nourriture et sans soutien, que Jésus-Christ reconnaisse son attachement à le suivre et son zèle à entendre la divine parole.

Cette conduite est sans doute l'image de celle que tiennent tous les jours ces hommes faibles et de peu de foi que le moindre revers épouvante, que la moindre adversité consterne, et qui, sous la main de la Providence, environnés des preuves de sa sollicitude, se laissent honteusement abattre par la crainte et le découragement; mais elle nous rappelle aussi les inquiétudes et les anxietés des âmes timides et lâches qui, dans le service du Seigneur, semblent ne connaître d'autre sentiment que celui de la terreur ou d'une excessive défiance, qui ne voient jamais, dans le combat, qu'une dé-

faite certaine, et dont l'imagination agrandissant tous les objets, leur présente comme des fantômes effrayants les tentations les plus ordinaires et les plus légères épreuves. Semblables à ces lâches Israélites qui, au mépris des assurances de Caleb et de Josué, ne voyaient, dans les habitants de la terre promise, que des géants d'une énorme grandeur, une indigne pusillanimité leur montre, dans les difficultés les plus communes, des obstacles insurmontables qui leur défendent l'entrée du chemin de la perfection. Sans doute, si nous ne consultations que notre faiblesse, jamais nous n'oserions affronter le moindre péril; mais comptons-nous pour rien Dieu qui veille sans cesse pour nous défendre, qui s'appête à nous encourager par ses inspirations, à nous protéger par sa puissance; Dieu qui combat en nous et avec nous, et ne nous laisse lutter quelque temps contre notre ennemi que pour récompenser, dans notre victoire, ses propres triomphes? Non : quand Dieu appelle l'homme juste au danger, il ne veut pas qu'il se présente au combat sans armes et sans défense : il lui met en main, selon le langage de l'apôtre, le bouclier de la foi pour repousser les traits de l'ennemi et le glaive spirituel pour terrasser son audace; et lui-même, le prenant par la main, ainsi que parle le prophète, il lui dit : *Ne crains rien; car je suis avec toi* : « *Noli timere, quia ego tecum sum.* » (Joan., VI, 20.) Allez donc, dit Dieu lui-même à Isaïe, allez fortifier ces soldats sans courage, dont les mains sont défaillantes quand il s'agit de prendre les armes, et de qui les genoux chancellent, quand il faut marcher au combat. *Confortate manus dissolutas, et genua debilia roborate.* (Isa., XXXV, 3.) Dites à ces âmes pusillanimes, dont le cœur palpète aux reproches de l'ennemi, et que la vue de la tentation glace d'épouvante, dites-leur : *Dieu lui-même viendra, et vous sauvera du péril.* « *Dicite pusillanimis : Deus ipse veniet, et salvabit vos.* » (Ibid., 4)

*Jésus prit les pains, et, ayant rendu grâces, il les distribua à ceux qui étaient assis, et on leur donna de même des deux poissons autant qu'ils en voulurent.* Sans doute, celui qui commande à la nature entière, et dont la parole a donné à la terre son inépuisable fécondité, pouvait subvenir aux besoins de ce peuple sans qu'il fût nécessaire, que cinq pains et deux poissons devinssent entre ses mains comme une semence qui dût se reproduire et se multiplier en faveur de cette multitude; mais il voulait nous faire comprendre comment, par nos propres efforts, nous devons coopérer, concourir à l'impulsion secrète de la grâce, et comment une âme généreuse peut, par de légers sacrifices, appeler les plus abondantes bénédictions. Non, ce n'est point assez d'avoir, à l'exemple de ce peuple, quitté, pour suivre Jésus-Christ, nos premiers penchants et nos premières voies, d'avoir dit adieu aux enfants du siècle, à leurs fausses maximes, à leurs joies insensées; il faut lui abandonner en-

core ces ressources humaines où le cœur trouve un secret appui, il faut briser ces liens imperceptibles qui nous tiennent encore attachés aux espérances de la terre.

Ah ! lorsqu'après de longues infidélités, par un miracle éclatant de puissance et d'amour, Dieu daigna toucher ce cœur si longtemps insensible, et vous ramener dans les voies de la vertu, tout paraissait facile à votre première ardeur, et vous lui offriez avec joie les plus grands sacrifices. Réprimer les penchants les plus impétueux, renoncer aux habitudes les plus invétérées, rompre les liaisons les plus chères, expier dans les pleurs de longs égarements : tel fut le premier tribut que payâ sans peine, et même avec douceur, votre repentir et votre reconnaissance ; mais, lorsque votre négligence eut laissé peu à peu s'affaiblir ces vives impressions de la grâce, et que cette ardeur généreuse se fut insensiblement amortie, vous comprîtes que les passions, pour un temps captivées, n'avaient point encore renoncé à leur ancien empire : elles se réveillèrent plus d'une fois, et vous soumirent encore à leur cruelle tyrannie ; ou, du moins, si, fidèle à vos serments, vous sûtes résister à leurs assauts, vos faiblesses journalières vous apprirent que, pour avoir lavé dans la pénitence les souillures honteuses qui défiguraient votre âme, et la rendaient un objet d'horreur aux yeux de votre Dieu, vous n'aviez pas encore effacé ces taches plus légères qui refroidissent son amour et suspendent l'effusion de ses grâces. Vous retrouvâtes encore au fond de votre cœur un vif penchant pour les créatures, un secret amour de vous-même, un attachement délicat au jugement des hommes, que sais-je, hélas ! peut-être l'intérêt personnel jusque dans le service de Dieu.

En effet, si Dieu vous frappe, vous êtes soumis ; s'il vous enlève les objets chers à votre cœur, vous adorez la Providence ; mais vous vous dédomez de votre résignation, par vos gémissements et par vos plaintes. Vous supportez la pauvreté sans révolte et sans murmure ; mais vous ne voulez point une pauvreté commune et flétrie par l'humiliation ; il vous faut une pauvreté de choix, et qui vous distingue même au milieu des abaissements de l'indigence. Vous consentez à être inconnu, vous aimez l'obscurité, vous êtes humble ; mais il faut que votre humilité soit soutenue par les regards et les éloges de certaines âmes pieuses, dont le suffrage est bien plus flatteur, pour un amour-propre délicat, que l'estime des enfants du siècle égarés par les passions ou aveuglés par les préjugés. Enfin, vous voulez servir Dieu, mais vous voulez trouver auprès de lui plus de consolation et de joie sensible, que vous n'en goûtiez autrefois au service du monde. Renoncez enfin à cet intérêt propre qui sans cesse vient altérer les vertus les plus parfaites : déjà vous avez fait les sacrifices les plus pénibles ; sacrifiez aussi ces frivoles objets de votre attachement. Quand Dieu vous a commandé

de lui immoler vos passions les plus chères, vous avez obéi : ne lui résistez pas, quand il vous demande de lui remettre entre les mains ces amusements d'enfant qui lui disputent votre cœur. Donnez-les sans murmurer et sans vous plaindre, et ne refroidissez pas plus longtemps son amour par ces affections puérides et si peu dignes de vous fixer.

*Jésus ayant connu qu'ils allaient venir et l'enlever pour en faire leur roi, se retira encore une fois seul sur la montagne.* Le prodige que vous veniez d'opérer en faveur de cette multitude, ô Jésus, leur inspira les plus vifs transports de l'admiration et de la reconnaissance : que les miracles de puissance et de bonté que vous prodiguez sans cesse pour nous, enflamment aussi nos cœurs du plus ardent amour ! Ce peuple voulut vous faire son roi : soyez le nôtre ! Ne vous dérobez pas à nos empressements et régné à jamais sur nos âmes. Assez et trop longtemps le démon vous en a contesté l'empire : assez longtemps les vices en ont troublé la paix, venez lui rendre le calme par votre sainte domination ; enchaînez ce fort armé qui voudrait la défendre contre votre pouvoir, comme si elle était de son domaine. Triomphez de sa fureur, enlevez-lui ses dépouilles ; dissipez ces passions mutinées qui se disputent votre héritage, et ne permettez pas qu'il soit plus longtemps en proie à la haine de vos ennemis. Régné sur nos regards, afin qu'ils ne se fixent plus que sur vous ; régné sur notre langue, afin qu'elle ne parle plus que de vous ; régné sur notre esprit, afin qu'il ne pense plus qu'à vous ; régné sur notre cœur, afin qu'il n'aime plus que vous : enfin établissez en nous si solidement votre règne ici-bas, que nous puissions espérer de régner éternellement avec vous dans le ciel.

Ainsi soit-il !

### PRONE III.

*Pour le cinquième Dimanche après Pâques.*

#### SUR LA PRIÈRE.

Amen, amen dico vobis, si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis. *Joan.*, XVI, 25.)

*En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous demandez en mon nom quelque chose à mon Père, il vous l'accordera.*

C'est de la bouche de notre divin Sauveur lui-même que nous la recueillons cette promesse consolante qui nous garantit tout à la fois son pouvoir et sa sollicitude. Obligés de combattre sans cesse contre un cruel et irréconciliable ennemi, nous n'en recevons que trop souvent de profondes blessures : ce médecin céleste nous promet de les guérir, si nous les exposons à ses regards. Entraînés par la séduction de l'exemple et par la corruption de notre propre cœur, nous payons, par de honteux égarements, une déplorable faiblesse ; ce juge indulgent promet de les pardonner, pourvu que nous réclamions sa miséricorde. Enfants malheureux d'un père tombé du faite de la grandeur dans l'abîme de la misère, nous n'a-



vons reçu de lui que le dénûment et la pauvreté pour héritage. Ce Roi, plein de magnificence, pourvu que nous lui exposions notre indigence, promet de nous ouvrir tous ses trésors. Cependant, bien loin de voir réaliser ces touchantes espérances, nous languissons toujours accablés des mêmes maux, tourmentés des mêmes besoins. Nos cris n'arrivent point jusqu'à l'oreille du Seigneur, et ne vont frapper qu'un ciel d'airain qui les repousse. Que dis-je? la maison de prière elle-même, cette demeure sainte où Dieu a promis si solennellement d'exaucer nos vœux, le trouve également insensible; et tandis que, dans l'ordre de la grâce, le Seigneur semblait devoir y montrer chaque jour les prodiges de sa présence, des malades guéris, des morts rappelés à la vie; comme à la piscine de Bethzaïde, pour un homme rendu de temps en temps à la santé, par un coup extraordinaire de la grâce, presque toujours nos temples n'offrent de toutes parts qu'une déplorable multitude de malades faibles et languissants qui semblent traîner, sans espoir de guérison, d'anciennes infirmités. Dieu est-il donc semblable aux hommes pour parler contre la vérité? aurait-il mis ses engagements en oubli, ou bien ne saurait-il accomplir sa promesse? Le penser serait un crime, et le dire, un blasphème. Non, ce n'est point sa puissance, encore moins sa bonté, qu'il faut révoquer en doute; mais c'est à notre insensibilité qu'il faut nous en prendre; c'est notre prodigieux aveuglement qu'il faut accuser. Nous connaissons la nécessité de la prière; nous prions même, et peut-être nous prions souvent; mais nous n'apportons pas à nos prières des dispositions propres à attirer sur nous les divines miséricordes. Pour nous en convaincre, examinons aujourd'hui quelles doivent être les qualités de la prière: ce sera le sujet de cet entretien.

Puisque de toutes les affaires qui occupent les hommes et éveillent leur sollicitude, Jésus-Christ a prononcé qu'une seule était nécessaire, l'affaire du salut: de toutes les sciences auxquelles ils s'appliquent, une seule est donc véritablement importante, celle de parvenir à ce terme. Or, la prière étant un des moyens les plus efficaces pour nous y conduire, il est pour nous du plus grand intérêt de connaître quelles qualités elle doit réunir pour être agréable à Dieu et nous attirer ses grâces. Je les réduis à quatre principales: le recueillement; la sincérité, la justice de son objet et la persévérance.

Pour faire cesser nos murmures sur l'inutilité de nos prières, examinons si elles ont ces quatre qualités, et d'abord le recueillement.

J'appelle recueillement dans la prière la disposition d'une âme qui, ne considérant que sa bassesse et son néant, la vanité et l'impuissance des créatures, la grandeur de Dieu et l'empire souverain qu'il exerce sur tout ce qui respire, se tient, en présence de

cette majesté souveraine, dans les sentiments d'une humble adoration et d'un profond anéantissement, ne fixe ses regards sur ses perfections infinies qu'avec tremblement, et ne souffre jamais que des pensées étrangères et frivoles viennent troubler ces doux et honorables entretiens. Le saint patriarche Abraham était pénétré de ce recueillement, lorsque, se confondant devant Dieu, il reconnaissait qu'il n'était que cendre et poussière. Moïse était pénétré de ce recueillement, lorsqu'il oubliait toutes les créatures sur cette montagne sainte où Dieu l'admettait à une ineffable familiarité. Anne était pénétrée de ce recueillement, lorsqu'elle parlait à Dieu dans son cœur, comme s'exprime l'Écriture, et lui demandait de mettre un terme à l'opprobre de sa stérilité. Le publicain de l'Évangile en était pénétré, lorsque, rempli de confusion au souvenir de ses offenses, et n'osant pas regarder ce ciel longtemps témoin de ses égarements, il appelait sur son repentir les yeux de la divine miséricorde. Et quel autre sentiment, en effet, pourrait nous convenir que celui du plus profond abaissement devant cette suprême grandeur, et d'une respectueuse terreur devant cette puissance infinie? Misérables créatures, vils atomes, n'est-ce pas le front dans la poussière que nous devons parler à notre Créateur? Pauvres et dénués de tout, n'est-ce pas avec humilité que nous devons nous tenir à la porte du père de famille? Chétifs esclaves, quand le Roi des rois nous permet de l'entretenir, est-ce à converser avec de honteuses passions ou de périssables intérêts que nous devons consumer le temps de ses divines audiences? ou, pour le dire plus simplement, nous tenons tout de Dieu, nous attendons tout de Dieu, nous dépendons en tout de Dieu, et nous ne lui parlerions de notre reconnaissance qu'avec froideur, de nos besoins qu'avec indifférence, de notre soumission qu'avec irrévérence et dissipation!

Cependant, quelles sont, mes très-chers frères, vos dispositions ordinaires dans la prière? Souvent, hélas! l'habitude vous conduit aux pieds du Seigneur, le dégoût vous y accompagne; et, après mille honteuses et vaines pensées, la fin de votre prière vous surprend et vous laisse incertains peut-être si vous avez payé ce court et faible tribut.

Le moment de la prière est souvent celui où vous traitez de vos affaires, où vous discutez vos droits, où vous réglez l'ordre de votre maison. Que dis-je! les plus petits objets, et ceux qui, dans tout autre circonstance, ne font sur vous qu'une impression légère, s'agrandissent subitement pendant votre prière, et présentent alors à vos yeux le plus vif intérêt; mille chimères entraînent tour à tour votre esprit; et tandis que votre corps est prosterné devant le Seigneur, votre imagination s'échappe, franchit tous les obstacles, parcourt les rues et les places publiques, s'introduit dans les sociétés, et s'obstine à poursuivre de vains fantômes, qui ne se dissipent enfin que lorsque, avec



vosre prière, cessent aussi ces vaines illusions

Gardons-nous toutefois, par cette peine, d'ajouter à la douleur des âmes justes, dont Dieu éprouve et purifie la fidélité en permettant que le démon trouble, par des images importunes, la ferveur de leurs supplications. Leur préparation à ce saint exercice, leur constance à repousser les assauts de l'ennemi, leur douleur et leur humilité à la vue de leurs misères, montrent assez que ces épreuves augmentent leur recueillement, fortifient leur amour, et relèvent encore leurs mérites. Mais vous, qui n'apportez à la prière d'autre préparation que la dissipation et la légèreté; qui, pendant la prière, ouvrez la porte de votre cœur à mille pensées inutiles ou dangereuses qui s'y précipitent de toutes parts; vous qui, après votre prière, n'expiez par aucun regret votre coupable dissipation, est-ce à vous à vous plaindre de l'inutilité de vos vœux? Non, Dieu doit en détourner son oreille, et l'objet de vos demandes, fût-il aussi juste qu'il est souvent condamnable, ou du moins funeste pour vous, Dieu ne saurait, sans blesser ses perfections infinies, exaucer des prières qui ne peuvent mériter ce nom, puisqu'elles n'offrent à celui qui veut être adoré en esprit et en vérité qu'un hommage extérieur et pharisaïque, tandis que l'esprit et le cœur s'envolent bien loin de lui.

Mais il est une qualité non moins nécessaire à la prière, et qui manque souvent aux vôtres : la justice de leur objet. Dieu nous a destinés à sa possession éternelle, et les biens de la nature, comme ceux de la grâce, doivent contribuer également à nous conduire à ce but. Chercher une autre félicité que Dieu, lui demander un autre bien que lui-même, c'est désirer notre perte éternelle, c'est vouloir que Dieu en devienne le complice et l'instrument, c'est le conjurer de nous fournir lui-même les idoles auxquelles nous voulons donner une injurieuse préférence. Or, telle est l'injustice dont se rendent coupables tant de chrétiens, qui, froids et indifférents pour les biens de l'éternité, sollicitent les biens du temps avec une ardeur infatigable. Je le sais, c'est Dieu lui-même qui ordonne aux pauvres et aux affligés de se jeter entre les bras de sa douce Providence; et Jésus-Christ nous a déclaré que celui qui prenait soin des petits des oiseaux ne nous laisserait pas languir dans l'abandon; mais je sais aussi que Dieu a promis de ne point le livrer à d'éternelles agitations : *Non dabit in æternum fluctuationem justo* (Psal. LIV, 23), et que notre divin Sauveur n'a promis de donner par surcroît les biens de la terre qu'à ceux qui chercheraient avant tout le royaume de Dieu et sa justice. *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis.* (Matth., VI, 33.) Mais les chrétiens dont je parle ont souvent perdu la justice de Dieu, sans se mettre en peine de la recouvrer, et leurs droits à son royaume, sans s'inquiéter d'un si déplorable malheur.

Quoi ! vous avez perdu la grâce de Dieu, et bien loin d'imiter la femme de l'Évangile, qui parcourt toute sa maison pour retrouver la drachme qu'elle avait égarée, cette perte si digne de vos regrets vous trouble et vous rend insensible, et vous prétendriez que vos vœux et vos soupirs vous obtinssent aujourd'hui des biens périssables dont tant de fois vous faites un criminel usage ! Le démon a fait de profondes blessures à votre âme, et, au lieu de dire, comme David : *Guérissez mon âme, car j'ai péché contre vous : « Sana animam meam, quia peccavi tibi* (Psal. XL, 5), » vous l'avez vue d'un œil sec privée de sa véritable vie, et vous voudriez que vos larmes vous rendissent une santé que vous épuiseriez peut-être encore dans de honteux débordements ! En un mot, votre conduite prouve que vous comptez pour rien votre destinée éternelle, que le salut de votre âme est le dernier objet de vos sollicitudes, que vous demandez les biens de la grâce uniquement par usage, et, si je puis parler ainsi, par bienséance. Dieu ne peut donc sans injustice vous accorder des biens temporels auxquels vous donnez, sur les biens véritables, une préférence si contraire à sa loi; et s'il exauçait vos vœux, le succès de vos prières ne servirait qu'à fortifier en vous un attachement pour les créatures, que Jésus-Christ a voulu détruire par ses exemples et ses leçons, et à nourrir une indifférence pour votre sanctification qui, cependant, selon l'Apôtre, est le grand objet de sa volonté : *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra.* (1 Thess., IV, 3.)

Mais je veux que ce soit réellement après avoir sollicité avec ferveur les biens de la grâce, que vous demandiez à Dieu ses bénédictions temporelles. Est-ce bien dans des vues justes et légitimes que vous les implorez ? Ne devez-vous en faire usage que pour la gloire de Dieu, l'intérêt de votre âme, le bien du prochain ? Vous demandez à Dieu de conserver vos richesses; mais est-ce, comme Job, pour que vous puissiez servir de guide à l'aveugle, de soutien à l'infirme, de consolateur à la veuve et à l'orphelin ? Et n'est-ce pas plutôt pour conserver au faste qui vous entoure sa pompe et son éclat, et pour épargner à votre luxe et à votre mollesse des sacrifices trop douloureux ? On vous a suscité un procès injuste, et vous demandez à Dieu de faire triompher votre innocence; mais est-ce, comme David, afin que ceux qui vous haïssent apprennent que les opprimés ont un protecteur dans le ciel; et n'est-ce pas plutôt afin de vous ménager une victoire flatteuse pour votre orgueil, et de nourrir votre vengeance du spectacle de l'humiliation et de la ruine de votre ennemi ? Vous êtes étendu sur le lit de la douleur et vous demandez la santé; est-ce, comme Ezéchias, pour conserver à Dieu une vie qu'il daignera prolonger, ou comme Antiochus, pour vous livrer encore à la fureur de vos passions, si Dieu pouvait se laisser tromper par vos supplications hypocrites ? Vos enfants sont l'objet de



vosre sollicitude et vous offrez pour eux de ferventes prières; est-ce afin qu'ils deviennent, comme les fils de Manné, pleins de l'esprit du Seigneur, et qu'ils répondent, par un courage invincible, contre les séductions du siècle, à l'éducation sainte qu'ils auront reçue de vous? Ou, comme la mère des enfants de Zébédée, le soin de leur agrandissement et de leur fortune, n'est-il pas le premier et le plus pressant de vos soucis? S'il en est ainsi, Dieu, en devenant favorable à vos prières, bien loin de vous montrer sa miséricorde, userait à votre égard d'une épouvantable rigueur. S'il refuse de vous entendre, c'est par amour pour vous; loin de murmurer et de vous plaindre, vous devez lui rendre grâce de ses refus.

Cependant, il faut l'avouer, il est souvent des chrétiens, qui, instruits de nos vérités saintes, et sachant que Jésus-Christ est venu détruire en nous l'homme charnel et terrestre, pour y former l'homme céleste et spirituel, savent aussi que sans refuser à cette vie périssable toute sollicitude, ils doivent s'occuper avant tout de la vie immortelle; que la disette des vertus est la seule pauvreté vraiment redoutable pour un chrétien; que les passions sont ses véritables ennemis, et la mort de l'âme la seule mort qui doit exciter ses alarmes. Aussi, est-ce surtout dans l'orde du salut, qu'ils demandent à Dieu ses faveurs et son secours, et cependant quelque juste que soit l'objet de leurs prières, quoiqu'ils ne sollicitent auprès de lui que la grâce d'être fidèles à sa loi, de correspondre à ses inspirations saintes, de surmonter leurs mauvais penchants, ils se plaignent de ne pouvoir rien obtenir. S'il en est ainsi, mon cher auditeur, et que Dieu toutefois se montre sourd à vos supplications, ce sont vos prières elles-mêmes qu'il vous faut accuser; c'est leur peu de sincérité.

Retenez en vous-même, interrogez votre cœur, et voyez s'il partage en effet les désirs que votre bouche exprime; car les hommes ne peuvent juger de nos affections que par nos discours; mais Dieu, c'est le cœur qu'il examine, et si votre cœur est indifférent ou sans componction, ce serait vainement qu'il emprunterait à la piété la plus tendre le langage d'un repentir sincère ou d'un ardent amour. Or, quel déplorable contraste offrent trop souvent, aux pieds du Seigneur, vos sentiments et vos discours! Vous demandez à Dieu de vous éclairer, mais ne redoutez-vous point sa lumière? Vous lui demandez de régner seul dans votre cœur; mais ne craignez-vous point d'en voir bannir des affections qui vous sont toujours chères? Vous lui demandez de briser vos chaînes, mais ne vous plaisez-vous pas dans votre esclavage? Enfin, quand Dieu vous dit qu'il faut commencer aujourd'hui, ne renvoyez-vous pas, comme Augustin, au lendemain, pour dire à vos passions criminelles un cuisant et douloureux adieu? Ah! combien ne voit-on pas de

chrétiens qui depuis longtemps sollicitent leur guérison et prétendent ne pouvoir l'obtenir, et à qui l'on pourrait dire, comme autrefois Jésus-Christ au malade de l'Évangile: *Voulez-vous, en effet, être guéri? « Vis sanus fieri? »* (Joan., V, 6.) Vous gémissiez, aux pieds du Seigneur, de vos vivacités et de vos emportements, et ce caractère impétueux, qui si facilement se soulève et s'irrite, est le continuel objet de vos prières et de vos vœux: mais voulez-vous bien sincèrement être guéri, *vis sanus fieri?* vous qui ne prenez aucun soin d'étouffer en vous cet orgueil et cette estime de vous-même? vous, qui, exhaussant sur une fausse grandeur votre mérite ou votre dignité, ne pouvez soutenir la contradiction la plus légère, ou l'ombre même du mépris? Le respect humain vous tyrannise, et prosterné devant Dieu, vous le conjurez de vous apprendre à ne craindre que lui; mais voulez-vous bien sincèrement être guéri, *vis sanus fieri?* vous, qui, dans toutes vos démarches, ne consultez que l'opinion des hommes, et dont le cœur, comptant pour rien le jugement de Dieu, est si follement enflé de leurs éloges, ou abattu par leurs dédains? Le monde vous entraîne par ses séductions et vous enchante par ses prestiges, et cependant vous voudriez n'être qu'à Dieu! Mais voulez-vous sincèrement être guéri, *vis sanus fieri?* vous, qui, écartant les graves et solides pensées, ne connaissez ni le prix du travail, ni les charmes de la solitude, et qui partagez vos jours entre la bruyante allégresse du siècle et sa molle oisiveté? Le démon de la volupté vous livre une guerre honteuse, et vous demandez à Dieu de créer en vous un cœur pur; mais voulez-vous bien sincèrement être guéri, *vis sanus fieri?* vous, qui refusez de fuir les occasions fatales à votre innocence; vous, dont les regards se fixent sans discrétion sur les objets les plus dangereux; vous enfin qui consommez de longues heures dans ces lectures coupables où le cœur commence par s'attendrir pour se préparer bientôt de mortelles défaites? Non, votre conduite montre assez que vous n'apportez aucune sincérité dans vos prières; car, si vous aviez un désir véritable d'obtenir enfin la victoire, sachant que Dieu veut vous sauver, mais qu'il ne veut pas vous sauver sans vous et malgré vous, vous entoureriez votre faiblesse des précautions, qui seules peuvent lui servir de défense et d'appui.

Mais enfin, si vous apportiez à votre prière la ferveur, si c'est avec un humble recueillement que votre cœur droit et sincère expose au Seigneur de légitimes désirs, et que toutefois Dieu paraisse encore détourner ses regards de vos supplications, gardez-vous de tomber dans un découragement aussi injurieux à ce souverain Maître qu'il serait funeste à votre âme; mais priez avec persévérance; car, dit saint Grégoire, Dieu veut être poursuivi, il veut être vaincu par nos importunités; lui-même nous le dit: *Le royaume du ciel s'emporte par violence: « Violenti rapiunt illud. »* (Matth., XI, 12).

Soyons constants, soyons infatigables dans nos prières, et Dieu se laissera à la fin attendre. Pourrions-nous bien accuser ses retards! il les doit quelquefois aussi à sa justice. Longtemps il nous sollicita, il nous pria longtemps, lui le Dieu de toute grandeur et de toute majesté, et nous fûmes insensibles à sa voix, et sourds à ses instances. Oserions-nous nous plaindre, si, pour punir l'injure de nos résistances, il paraît quelquefois fermer l'oreille à nos soupirs? Hélas! peut-être pendant de longues années nous nous obstinâmes à repousser ses invitations; ne peut-il, pour quelques jours seulement, nous faire attendre ses faveurs? d'autres fois il en use ainsi dans sa miséricorde: en différant de nous accorder ses dons, il nous en fait mieux connaître le prix. Notre cœur se familiariserait avec les biens de la grâce, si Dieu les accordait à nos premiers désirs; nous craindrions moins de les perdre, s'il était si facile de les obtenir. Par ces refus enfin, ou du moins par ces délais, l'orgueil se voit forcé de rougir de son impuissance, tandis qu'il trouverait, dans une libéralité plus prompte, un funeste aliment.

Ah! Seigneur, puisqu'il est si difficile de vous prier, daignez nous l'apprendre vous-même: *Doce nos orare.* (*Luc.*, XI, 1.) Apprenez-nous à paraître devant vous toujours dans cet esprit de recueillement que doit nous inspirer votre souveraine grandeur et notre misère profonde; que l'objet de nos prières soit légitime, et si, aveuglés par nos passions, nous osions vous en adresser qui fussent contraires aux intérêts de votre gloire ou à notre salut, nous les rétractons par avance; daignez dans votre miséricorde ne pas nous exaucer. Que nos prières soient sincères, et si notre volonté semble quelquefois les démentir, forcez la, malgré ses révoltes, à ne pas désavouer les vœux légitimes que place sur nos lèvres le langage de la piété. Enfin que nos prières soient persévérantes, car c'est à la persévérance dans la prière que vous avez attaché la persévérance dans la vertu et les récompenses éternelles.

Ainsi soit-il.

#### PRONE IV.

*Pour le Dimanche dans l'octave de l'Ascension.*

#### HOMÉLIE DE L'ÉVANGILE.

Cum autem venerit Paracletus quem ego mittam vobis a Patre, Spiritus veritatis qui a Patre procedit, ille testimonium perhibebit de me. (*Joan.*, XV, 26.)

*Mais quand le Consolateur sera venu, lui qui est Esprit de vérité, qui procède de mon Père, et que je vous enverrai de la part de mon Père, il rendra témoignage de moi.*

L'Eglise, en nous présentant le spectacle du triomphe de Jésus-Christ et son entrée glorieuse dans le ciel, nous a fourni le motif des plus heureuses espérances; car, puisqu'il a daigné prendre le titre de notre frère, nous pouvons donc prétendre au même héritage; puisqu'il est notre chef, ses mem-

bres peuvent donc le suivre dans sa gloire. Cependant, par nos seuls efforts, jamais nous ne saurions aspirer à suivre ce glorieux modèle.

Si l'esprit veut s'élever vers le ciel, la chair affaiblie par sa corruption le rabaisse et nous tient attachés à la terre; si l'espoir du royaume éternel enflamme nos désirs, la vue de mille ennemis acharnés à nous en disputer l'entrée, nous épouvante et nous consterne. Mais, consolons-nous, Jésus-Christ, dans l'évangile de ce jour, promet à ses apôtres, et il nous promet à nous-mêmes cet Esprit sanctificateur qui guérira les plaies de notre âme, cet Esprit de force qui soutiendra notre faiblesse et nous rendra supérieurs à tous les dangers. Relisons-les avec foi, ces excellentes promesses, soit pour relever notre courage, soit pour disposer nos cœurs à recevoir l'Esprit-Saint avec des vœux plus ardents et une plus vive confiance. L'homélie de l'Évangile de ce jour va donc faire tout le sujet de cet entretien.

*Quand le Consolateur sera venu.* Prêt à se séparer de ses apôtres, et à les laisser sur la terre seuls et privés de sa sainte présence, Jésus-Christ avait besoin sans doute de fortifier leur courage et de les consoler dans leur affliction. Quelle devait être, en effet, leur tristesse, en voyant si prochain l'instant qui allait leur ravir ce bon maître? Quelle devait être leur désolation, en recevant de sa bouche ces derniers et touchants adieux. Jamais il ne les avait admis à une telle familiarité; jamais il ne les avait entretenus avec tant d'affection: ils n'étaient plus ses serviteurs, ils n'étaient plus seulement ses apôtres, ils étaient ses amis; il venait de leur fait connaître tout ce qu'il avait appris de son Père, et ne leur avait rien cédé de ses mystères les plus hauts dans ces derniers et tendres épanchements. Ce fut donc pour apaiser leur douleur qu'il leur promit cet Esprit consolateur qui viendrait adoucir leurs chagrins, calmer leurs ennuis, et les dédommager de son absence. L'Esprit-Saint, en effet; peut seul apporter dans une âme les solides et véritables consolations. L'esprit du monde sait bien célébrer ses faux plaisirs et ses joies insensées; il est habile à vanter le bonheur de ceux à qui tout prospère; mais il tremble et se déconcerte aux approches du moindre revers. Que sont devenus, en effet, tous ces hommes que l'esprit du monde conduisait auprès de cet enfant du siècle, puisant et riche autrefois, mais tout à coup tombé dans l'indigence? La vue du malheur les a tous dispersés; et lui-même, quelles ressources l'esprit du monde lui présente-t-il pour soutenir sa disgrâce? L'esprit du monde vante les richesses, et elles lui sont ravies; il méprise la pauvreté, et elle est devenue son partage; mais, si l'esprit de Dieu daigne l'éclairer, s'il lui fait comprendre la vanité des choses de la terre, quelle sera sa patience, sa résignation au milieu des plus rudes adversités! Dans tous les maux qui peuvent nous affliger, l'esprit du monde



trahit également son impuissance; vainement nous voudrions trouver auprès de lui des ressources contre les maladies, la perte des objets qui nous sont chers, les injustices et les mépris, il ne peut rien pour adoucir nos peines; mais l'Esprit-Saint non-seulement sèche nos pleurs, et soutient notre courage, il répand encore dans nos âmes des consolations si abondantes, que les croix et les tribulations deviennent pour nous un sujet de triomphe, et que notre cœur est inondé de joie, tandis que la nature est affligée par les privations les plus pénibles et les maux les plus cruels.

*Lui qui est Esprit de vérité, qui procède du Père.* L'homme désire et chérit la vérité, et Dieu a mis dans son cœur un penchant invincible pour la connaître; mais trop souvent par son esprit aveuglé par l'orgueil et égaré par les passions, se tourmente vainement à sa poursuite, ou croit la reconnaître dans les plus grossières erreurs. En effet, quel avait été le fruit des travaux des sages les plus vantés du paganisme? Pour quelques vérités isolées et sans enchaînement, que d'erreurs et de méprises! quelle honteuse morale ils présentaient à leurs disciples, et quelle conduite plus honteuse encore! Et que sont, en un mot, les ouvrages où nous trouvons consignées leurs recherches, sinon l'histoire de la faiblesse et des égarements de l'esprit de l'homme? L'Esprit-Saint pouvait seul apporter du ciel et faire goûter aux hommes cette vérité, l'objet de tous les désirs, mais si longtemps méconnue. Il n'appartenait qu'à lui seul d'éclairer l'homme sur la noblesse de son origine, sa chute déplorable, et l'espérance qu'il lui était encore permis de concevoir; lui seul pouvait lui apprendre quel était le véritable mal qu'il devait éviter, et le bien solide auquel il pouvait prétendre; lui seul pouvait lui faire connaître l'unité de Dieu, sa providence, sa miséricorde, sa justice; ce que l'homme doit à la société; ce qu'il doit à sa patrie, à ses parents, à ses semblables; enfin ce qu'il se doit à lui-même, et quelles obligations lui imposent la dignité de sa nature et la grandeur de sa destinée. Un orgueil aveugle et insensé peut donc seul vanter encore les forces de l'esprit humain, et prétendre qu'il est capable, par ses seuls efforts, de découvrir la vérité; ses nombreux et humiliants écarts ne nous avertissent que trop de sa faiblesse. Sans doute l'homme peut découvrir des vérités nouvelles, ou donner une plus grande étendue, une application plus générale à des vérités connues; mais si, laissant toutes ces sciences si propres à nourrir la vanité, il veut s'attacher à la science qui doit être le principal et véritable objet de ses recherches, la science de la morale et de la vertu; ses passions, élevant aussitôt des nuages autour du flambeau de la vérité, ne lui permettent point d'en apercevoir la lumière, ou si de temps en temps elle laisse échapper jusqu'à lui quelques rayons, il la perd presque aussitôt, et se

trouve replongé dans d'épaisses ténèbres. En un mot, l'esprit de l'homme saura peut-être trouver la vérité, tant que ses passions n'auront point d'intérêt à la méconnaître; mais si elle le menace de réformer son cœur et de réprimer ses penchants, sa dépravation l'emportera sur son amour pour la vérité, ou, par un déplorable aveuglement, il croira la trouver dans les plus méprisables erreurs, si elles favorisent ses vices et sa corruption. L'Esprit-Saint, au contraire, est venu montrer à la terre, non des vérités qui rendent plus savants, mais des vérités qui rendent meilleurs, non quelques vérités éparses, mais l'enchaînement de toutes les vérités; et ce n'est point seulement pour quelques hommes privilégiés et distingués par leurs talents qu'il est venu donner ses divines leçons; il a mis ses instructions à la portée des ignorants et des simples, en sorte que l'homme le plus grossier, instruit à son école, confondrait les plus célèbres d'entre les sages par la sublimité de ses connaissances et la pureté de sa morale.

*Il rendra témoignage de moi.* Le Saint-Esprit rendit d'abord à Jésus-Christ un éclatant témoignage, lorsque, ébranlant le cénacle et annonçant sa venue par un grand bruit, comme celui d'un vent impétueux, il vint se reposer sur la tête des apôtres en forme de langue de feu, et faire connaître, par ce merveilleux prodige, la divinité de celui qui les envoyait prêcher à l'univers sa céleste doctrine. Il est encore un témoignage que l'Esprit-Saint rend à Jésus-Christ par des effets moins étonnants peut-être, mais non moins dignes de sa puissance. Ce témoignage est dans la conduite et les vertus de ceux qu'il daigne éclairer de sa lumière et guider par ses inspirations. Que les impies osent blasphémer le nom de Jésus-Christ, qu'ils attaquent sa religion sainte, sa défense est dans la conduite des âmes fidèles qui, dociles aux mouvements de l'Esprit-Saint, ne se laissent conduire que par ses sublimes préceptes. Quelle exactitude, en effet, à remplir toutes leurs obligations! quelle attention à fuir l'ombre même de l'injustice! quelle modération dans la prospérité! quelle patience et quelle résignation dans le malheur! quelle tendresse pour leurs amis! quelle grandeur d'âme à l'égard de leurs ennemis mêmes! Non, il n'est qu'un Dieu qui puisse former les hommes à des vertus si hautes; et si les vices et les désordres de ceux qui ne suivent que l'esprit d'erreur, déposent contre le père du mensonge dont il tire son origine, les vertus de ceux que guide l'Esprit de Dieu rendent à Jésus-Christ le plus glorieux témoignage, et forcent l'incrédule même, s'il lui reste quelque bonne foi, de bénir son nom adorable. Honorés aussi du titre de disciples de Jésus-Christ, formés par les leçons de l'Esprit-Saint, nous devrions, par nos vertus, nous séparer de la foule, étonner et attendrir les ennemis mêmes de notre sainte religion, ou du moins les confondre et les réduire au silence. Mais que nous sommes



loin de cette distinction précieuse ! Voit-on parmi nous plus d'horreur pour le mal, plus d'amour du bien, plus de soumission à la Providence, plus de charité pour nos frères, plus de mépris pour les richesses, plus d'éloignement pour la fraude et l'injustice, plus de commisération pour l'indigence ? Oh ! que sont devenus ces temps heureux, l'éternel objet de nos regrets, où les vertus des chrétiens arrachaient de la bouche des païens mêmes les vœux les plus honorables, où leur conduite défendait la religion bien mieux que les plus savants écrits, et devenait sa plus éloquente apologie ?

*Et vous aussi vous en rendez témoignage, parce que vous êtes avec moi dès le commencement.* Quel autre qu'un Dieu pouvait fonder sur quelques pauvres pêcheurs l'établissement de sa religion ? Quel autre pouvait prédire à ces hommes ignorants et grossiers que bientôt ils lui rendraient témoignage, et qu'ils iraient porter son nom jusqu'aux extrémités de la terre ? Ce fut l'Esprit-Saint qui justifia cette étonnante prophétie. De ces hommes charnels et sans courage il fit tout à coup des hommes remplis de lumière et d'intrépidité ; ils étaient lents à croire et sans intelligence ; les vérités les plus sublimes n'ont plus rien qui les étonne, et ils pénètrent sans efforts les plus profonds secrets de la divinité. Quoique nés au sein de la pauvreté et sortis d'une classe méprisée, ils étaient tout animés d'orgueil et d'ambition, et disputaient, sous les yeux de leur divin Maître, à qui devait obtenir la première place, et maintenant ils se plaisent dans les affronts, les mépris et les angoisses qu'ils souffrent pour Jésus-Christ. Au moment du péril, ils l'avaient honteusement abandonné ; maintenant ils s'estiment heureux d'être jugés dignes de souffrir pour son nom, et ils reçoivent avec joie les insultes, les souffrances et la mort même, pour prêcher Jésus crucifié. Thomas avait douté de sa résurrection ; il va prêcher l'Évangile dans les Indes, et expie son incrédulité, en répandant son sang pour la foi qu'il annonce. Pierre avait tremblé à la voix d'une femme ; le premier il élève la voix pour prouver à une foule immense la divinité de Jésus-Christ, et il devient, suivant l'expression du prophète (*Jerem.*, I, 18), une colonne de fer et un mur d'airain contre lequel l'envie et la rage des scribes et des prêtres viennent briser leurs efforts : tel fut le témoignage que les apôtres rendirent à Jésus-Christ. C'est ainsi que Dieu se plut, pour convertir l'univers, à choisir les instruments les plus vils en apparence, afin que la science des savants et la sagesse des faux sages fût confondue, et qu'un bras de chair ne prétendît pas s'attribuer une merveille que sa droite seule pouvait opérer.

*Je vous ai parlé de la sorte, afin que vous ne vous scandalisiez point : ils vous mettront hors des synagogues. Le temps même approche que quiconque vous fera périr s'imaginera rendre service à Dieu.*

La faiblesse des apôtres avait, en effet, he-

soin d'être prémunie contre les événements étranges qui les attendaient ; ils avaient vu ce divin Maître passer sa vie dans l'obscurité et l'indigence, et ils avaient le voir livré sans défense à ses ennemis, en butte à tous les outrages et à toutes les fureurs, et terminant enfin ses jours par la mort la plus ignominieuse. Eux-mêmes, à quels traitements ils étaient réservés ! Objets de mépris, chassés de ville en ville, abandonnés de tous, ou plutôt étrangers au milieu de leur patrie, et poursuivis par leurs parents eux-mêmes et par ceux qui leur étaient les plus chers, ils ne devaient trouver que dans les plus cruels tourments et dans une mort infamante la fin de cette déplorable existence. C'était encore peu, et, pour mettre le comble à tant de maux, il fallait que ce fût au nom de Dieu même qu'on les leur fit souffrir ; il fallait qu'ils fussent regardés comme des fléaux envoyés par la colère du ciel, comme les auteurs de tous les maux publics, et que ceux mêmes qui faisaient profession de craindre Dieu se fissent un devoir de les exterminer comme une race impie et indigne de voir la lumière. Tant d'épreuves auraient pu ébranler leur constance ; mais, bien loin de se scandaliser de la croix de Jésus-Christ et de leurs propres persécutions, l'Esprit-Saint leur apprend à y trouver un sujet de triomphe pour leur foi, et un plus solide fondement à leurs espérances, puisque Jésus, en prédisant le genre de sa mort et toutes ses circonstances, avait bien fait voir que c'était volontairement qu'il abandonnait la vie, et qu'eux-mêmes, en souffrant tant de maux, ne faisaient qu'accomplir ses prédictions, et fournir une nouvelle preuve à sa divinité.

*Et ils vous feront ces choses, parce qu'ils ne connaissent ni mon Père, ni moi.* Si les ennemis de Jésus-Christ eussent reconnu en lui le Fils de Dieu ; si la haine et la fureur ne les eussent rendus insensibles et aveugles, au point de méconnaître ses miracles éclatants et ses vertus plus éclatantes encore, jamais ils n'eussent osé porter sur lui leurs mains sacrilèges. La même rage qui poursuivit le maître les anima contre ses disciples : ils accusaient comme des séducteurs des hommes qui commandaient aux éléments, aux maladies et à la mort ; comme des perturbateurs, des hommes qui ne prêchaient que la soumission et la patience ; comme destructeurs de la loi, des hommes qui venaient faire succéder la perfection et la vérité aux ombres et aux figures, et remplacer par une loi de grâce et d'amour une loi de crainte et de terreur. Vainement leurs prophètes rendaient à Jésus-Christ les plus évidents témoignages ; vainement Pierre tonnait à leurs oreilles : *Ce Jésus que vous avez crucifié, Dieu l'a ressuscité, et nous en sommes tous les témoins ; c'est lui qui vient de répandre cet Esprit-Saint, dont vous voyez en ce moment les merveilleux effets* (*Act.*, IV, 10) ; ils s'obstinaient à fermer les yeux à cette brillante lumière, et à ne voir dans les apôtres que des Galiléens grossiers, dont l'illu-



sion allait jusqu'à vouloir égarer la multitude par les prestiges qui les avaient eux-mêmes séduits. Que d'injustices et de crimes furent dans les Juifs la suite de leur obstination à méconnaître Jésus-Christ ! O mon Dieu, préservez-nous d'un semblable malheur. Nous le tenons de la bouche de notre divin Sauveur : la vie éternelle est de vous connaître pour le seul véritable Dieu ; vous et Jésus-Christ que vous avez envoyé, vous nous avez donné cette inestimable science. O mon Dieu ! ne permettez pas que nous la perdions jamais ; et puisque votre Esprit-Saint daigne nous éclairer de la véritable foi, ne souffrez pas que nous abandonnions jamais ces vérités adorables, pour nous plonger dans les ténèbres de l'erreur et de l'incrédulité.

*Mais je vous ai parlé de la sorte, afin que, quand le temps sera venu, vous vous souveniez que je vous ai dit ces choses.* Que le souvenir de ces prédictions, gravé par l'Esprit-Saint dans le cœur des apôtres, était bien propre à les soutenir au milieu des plus rudes épreuves ! Jésus-Christ, en leur annonçant tant de persécutions et d'outrages, n'avait point voulu les surprendre, il leur avait laissé le choix, et ce n'était qu'après s'être assuré de leur courage, qu'il leur avait confié le périlleux emploi d'annoncer son saint Evangile à l'univers. Ainsi, au milieu de leurs tribulations, ils pouvaient se rendre ce témoignage, que, quoique avertis du péril, leur amour pour Jésus-Christ n'avait pas craint de l'affronter, et qu'en souffrant pour lui, ils ne faisaient qu'acquitter leurs promesses et remplir les conditions auxquelles il avait attaché les honorables fonctions de l'apostolat. Quand je me représente saint Pierre chargé de chaînes et plongé pour la première fois dans l'obscurité d'un cachot, il me semble le voir méditant seul sur cette première épreuve et se rappelant les discours de Jésus : *Voilà que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups (Matth., X, 16) : Le serviteur n'est pas au-dessus de son maître ; s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi (Joan., XV, 20).* Oh ! devait-il s'écrier, je l'ai promis, je serai fidèle à ma promesse ; je ne veux plus être aimé d'un monde qui a pu haïr mon divin Maître, je ne veux plus être traité avec ménagement par un monde qui a crucifié Jésus-Christ ! Quelle force et quelle intrépidité il devait puiser dans ces douces pensées ? Non, la vue de l'ange qui vint briser ses fers ne le remplit pas d'une joie aussi vive que celle qu'il ressentait dans ces consolants souvenirs.

Esprit-Saint, ces prodiges de force et d'amour furent votre ouvrage ; ce fut vous qui inspirâtes aux cœurs des apôtres ces sentiments généreux : venez opérer en nous les mêmes merveilles. Esprit consolateur, venez calmer nos ennuis, adoucir nos chagrins et sécher nos larmes. Esprit de vérité, faites-nous comprendre et respecter les vérités sacrées qui sont les fondements de notre foi, et dont l'oubli nous a déjà coûté tant de

malheurs et tant de regrets ; faites-nous connaître le prix de la vertu et la vanité des choses de ce monde. Esprit de force, soutenez-nous contre les tentations que nous prépare l'ennemi de notre salut. Esprit d'amour et de fidélité, embrasez-nous du feu sacré que Jésus-Christ est venu allumer sur la terre ; faites que, par notre conduite, nous lui rendions constamment témoignage devant les hommes, afin qu'il nous rende lui-même un jour témoignage devant son Père.

Ainsi soit-il.

## PRONE V.

*Pour le cinquième Dimanche après la Pentecôte.*

### SUR L'AMOUR DES ENNEMIS.

Ego autem dico vobis : Quia omnis qui irascitur fratri suo, reus erit judicio. (Matth., V, 22.)

*Et moi je vous dis que tout homme qui entre en colère contre son frère, sera condamné au tribunal du jugement.*

Il y a cette différence essentielle entre les législateurs humains et Jésus-Christ, notre Dieu et notre législateur suprême, que les premiers, armés de tout leur pouvoir, peuvent bien nous ordonner ou nous défendre des actions extérieures ; mais, incapables d'atteindre jusqu'à notre cœur, ils sont forcés d'en respecter l'indépendance, comme une barrière insurmontable que leurs lois ne sauraient franchir ; au lieu que Jésus-Christ, Créateur et maître souverain de notre âme et de notre corps, exerce sur tous les deux un empire également puissant, et ne commande à l'un des actions qu'après avoir inspiré à l'autre des sentiments qui doivent assurer la fidèle exécution de ses ordonnances. Mais si jamais il dut s'armer de cette double autorité, ce fut surtout pour étouffer dans l'homme l'ardeur de la vengeance, et pour faire succéder, dans un cœur ulcéré par l'injustice, aux mouvements impétueux de l'aversion et de la colère, les douces affections de la bienveillance et de la charité. En un mot, pour nous apprendre ce que nous devons à nos ennemis, il ne suffisait point de nous interdire les actes de violence, il fallait encore en prévenir le principe, en arrachant de notre cœur jusqu'aux premiers germes de la malveillance et de l'aigreur.

C'est pour cette raison que notre divin Sauveur ne s'est point contenté de dire : Vous ne haïrez point ; mais qu'il nous a déclaré que le désir seul de se venger était un crime, et qu'il a voulu que nous ne répondissions à la haine et aux injustices de notre ennemi que par les bénédictions et par la charité la plus tendre : *Diligite inimicos vestros. (Matth., V, 44.)*

Cependant, plus forte que toutes ces précautions, notre perversité ne peut se familiariser avec cette loi de charité que Jésus-Christ est venu apporter à la terre. Quoique élevés à l'école de celui qui a voulu nous apprendre à être doux et humbles de cœur, on ne voit parmi nous que dissensions et que vengeances : mépris déplorable du

commandement le plus exprès de l'Évangile, aveuglement funeste, et que nul prétexte ne pourra justifier au tribunal du souverain Juge; car, quoique nous soyons hommes, le commandement d'aimer nos ennemis n'est point impossible à remplir, et, parce que nous sommes chrétiens, l'accomplissement en est pour nous d'un devoir rigoureux. En un mot, nous pouvons aimer nos ennemis, nous devons les aimer : ce sera le sujet de cet entretien.

A ne consulter que notre orgueil et les inspirations de cet amour-propre que l'homme trouve si profondément enraciné dans son cœur, la religion ne peut pas demander à la nature de plus pénible effort que celui de chérir ses ennemis. Cependant, quelque difficile qu'il puisse être de s'élever jusqu'à une vertu si sublime, les païens eux-mêmes, malgré leurs ténèbres, en avaient entrevu la possibilité; leurs actions même et les livres de leurs sages présentent quelquefois une générosité et une élévation à l'égard de leurs ennemis, qui ne fourniraient avec notre conduite qu'un humiliant parallèle. Selon eux, c'est par les bienfaits qu'il est honteux de se laisser vaincre; mais, s'il s'agit d'injustices, c'est la défaite qui est glorieuse. Ils ajoutent que le vrai remède contre un affront, c'est de l'oublier; que la vengeance n'appartient qu'à un esprit petit et méprisable, et que c'est enfin se ravalier à la condition des animaux sans raison que de répondre par une injure à l'injure qu'on a reçue. L'un, tandis qu'on le conduit au supplice, reçoit le plus sanglant outrage : il avertit tranquillement le magistrat de rappeler à son devoir l'homme qui l'a frappé; l'autre, conservant sur son corps des traces récentes de la fureur brutale de son ennemi, en écrit le nom sur son front, comme une statue qui porte celui de l'ouvrier qui l'a façonnée; celui-ci reconduit sur le soir avec politesse l'homme qui, durant tout le jour, n'a cessé de l'accabler d'injures; celui-là ne répond à son ennemi, qui jure de lui donner la mort, qu'en jurant à son tour de la supporter avec patience : voilà les leçons et les exemples que nous donnent des hommes qui ne consultent que leur propre cœur et ne suivent que la raison pour guide. Cependant, il faut l'avouer, il y a loin encore de ces vertus extérieures, dont un amour-propre bien entendu peut être le principe secret, à cet amour de nos ennemis, qui, bien loin de fournir à l'orgueil un nouvel aliment, exige, au contraire, de lui les plus pénibles victoires. En effet, les hommes payent eux-mêmes, par leurs éloges, la conduite généreuse qu'on tient à l'égard de son ennemi : souffrir ses injures sans se plaindre, c'est modération; oublier sa fureur, quand on pourrait l'en punir, c'est clémence; ne se venger de sa haine que par des bienfaits, c'est grandeur d'âme; mais étouffer jusqu'au plus léger murmure, mais prier pour celui qui nous accable de malédictions, mais le chérir d'autant plus qu'il fait plus d'efforts

pour nous perdre : quel dédommagement les hommes peuvent-ils présenter à de pareils sacrifices ?

Cependant, malgré nos répugnances et nos révoltes, la foi nous apprend que le chrétien peut s'élever jusqu'à cet héroïsme, et le raisonnement que saint Augustin établit pour le démontrer ne souffre point de réplique. Si l'on vous en croit, dit ce Père, vous ne pouvez vous déterminer à aimer vos ennemis; si l'on consulte les Écritures, Dieu assure mille fois que vous en avez le pouvoir. Choisissons maintenant, et voyons si c'est Dieu ou si c'est vous qu'il faudra accuser d'erreur et de mensonge, ou plutôt, continue le saint docteur, abandonnez ces excuses frivoles et tous ces vains prétextes de faiblesse par lesquels vous voudriez justifier votre indocilité pour le commandement de l'amour des ennemis. La justice de Dieu ne lui permettait pas d'ordonner à l'homme ce qu'il était impossible à l'homme d'exécuter, et sa miséricorde s'opposerait à la condamnation de celui qui aurait commis une faute inévitable. Pourquoi donc tous ces détours, et pourquoi donc sans cesse nous alléguer votre impuissance? Nul ne connaît mieux ce que vous pouvez que celui de qui vous tenez la faculté de pouvoir quelque chose; *Nemo quantum possumus melius novit quam qui nobis ipsum posse donavit.*

Et quelle est, en effet, mes très-chers frères, cette impossibilité que vous voudriez invoquer en votre faveur? Vous demande-t-on des sacrifices auxquels votre main ne puisse se déterminer, ou veut-on vous exposer à des périls qui doivent infailliblement voir échouer votre faiblesse? Faut-il, comme Abraham, immoler votre fils unique; comme Moïse, braver la fureur d'un roi cruel; ou, comme David, affronter un géant redoutable? La loi que je vous présente, disait autrefois Moïse à son peuple, n'est ni au-dessus de vous ni loin de vous; elle n'est point dans le ciel, en sorte que vous puissiez y atteindre, ni au delà des mers et séparée de vous par une insurmontable barrière. Ma loi est près de vous; elle est dans votre cœur; et c'est aussi de votre cœur seul, mes très-chers frères, que dépend cet amour que Dieu vous demande pour vos ennemis; c'est votre cœur qu'il faut combattre, et c'est sa défaite qui vous assurera la victoire. Nous sommes forcés d'entendre des excuses et de condescendre à votre faiblesse toutes les fois que nous vous rappelons les conseils du Seigneur ou les lois de son Eglise. Si nous vous parlons de donner vos biens aux pauvres, vous nous parlez des bienséances indispensables de votre état; si nous vous parlons de jeûnes et de pénitences, vous nous parlez du travail pénible auquel vous êtes condamnés; si nous vous exhortons à l'abstinence, vous nous peignez l'état déplorable d'une santé délabrée. Dieu seul peut juger ce qui se passe dans le fond des cœurs, et fasse le ciel que vos excuses soient aussi légitimes que vous aimez à le penser! Mais, enfin, vous pouvez nous dire : *Je ne*



*puis pas jeûner* ; mais pouvez-vous nous dire également : *Je ne puis pas aimer ?* « *Potest dicere : Non possum jejungere ; nunquam potest dicere : Non possum amare.* » Vous pouvez nous dire : *Ma santé m'oblige à user de viandes aux jours interdits par l'Eglise* ; mais pouvez-vous nous dire : *Je suis forcé de me nourrir du fiel de la haine et du désir de la vengeance ?* « *Nunquid potest dicere : Non possum diligere ?* » Vous pouvez nous dire : *Je ne puis vendre mes biens et les donner aux pauvres* ; mais pouvez-vous nous dire : *Je ne puis sacrifier mes ressentiments et accorder à mon ennemi l'amour que Jésus-Christ sollicite ?* « *Nunquid potest dicere : Non possum diligere inimicos ?* »

Mais vous qui parlez tant de cette impossibilité prétendue quand vos intérêts temporels exigent de vous de la modération et du ménagement pour vos ennemis, le sacrifice de vos ressentiments et de vos haines vous paraît-il alors si difficile ? Quand il le faut, vous êtes habiles à oublier les aversions en apparence les plus légitimes ; vous savez déguiser, sous un front serein, votre dépit secret, courber servilement la tête devant celui qui voulait vous écraser, et tendre une main bienveillante à l'homme qui avait juré votre ruine ; et lorsque, malgré vos répugnances, vous consentez à acheter quelques faveurs passagères par ces honteuses démonstrations d'une hypocrite amitié, vous ne saurez pas obtenir de votre cœur une victoire qui vous assure, de la part de votre Dieu, non des biens périssables, mais son éternel royaume ; non de frivoles honneurs, mais les immortels privilèges d'une glorieuse adoption : *Diligite inimicos vestros, ut sitis filii Patris vestri qui in cælis est* (Matth., V, 44, 45.) Tous ceux qui les ont obtenues, ces récompenses éternelles, étaient pétris du même limon que vous ; ils eurent aussi les mêmes combats à soutenir, les mêmes répugnances à vaincre, et s'ils ont été plus courageux, c'est qu'ils étaient enflammés par le désir de plaire au Seigneur, qui devrait vous animer vous-mêmes, et fortifiés par la grâce que vous devriez solliciter avec foi et persévérance. Ce fut à ces motifs et à ces secours que Joseph dut sa bienveillance pour des frères cruels ; Moïse, sa douceur pour un peuple ingrat et perfide ; David, sa grandeur d'âme à l'égard d'un roi qui ne respirait que sa perte. Saint Paul aurait cru perdre le fruit de ses travaux et de ses épreuves, s'il n'avait eu cette charité douce, patiente, qui ne s'irrite point et ne pense point au mal. Saint Etienne, en nous ouvrant la carrière du martyre, nous montre aussi l'exemple de cette héroïque vertu. Saint Cyprien rend grâces à Dieu quand ses ennemis prononcent son arrêt de mort, et fait compter vingt-cinq pièces d'or à celui qui doit servir d'instrument à leur fureur. Mais il faudrait nommer tous les saints de la loi nouvelle pour produire tous les exemples de la charité envers les ennemis. Ce que les saints ont fait, ne pouvez-vous le faire vous-mêmes ? N'êtes-vous pas éclairés

par les mêmes lumières, soutenus par la même grâce, animés par les mêmes espérances ? Le commandement d'aimer vos ennemis n'est donc pas impossible à remplir ; mais d'ailleurs il est pour vous d'un devoir rigoureux.

Dieu, qui, dans l'ancienne loi, ne jetait que les fondements de la loi plus parfaite que Jésus-Christ devait apprendre à la terre, et qui voulait disposer insensiblement les hommes aux grandes vertus, dont notre divin Sauveur viendrait un jour leur donner les leçons, avait déjà préparé les Juifs à ce grand précepte de l'amour des ennemis ; mais en s'accoutumant à la grossièreté de ce peuple et à la dureté de son cœur. Si le bœuf ou l'âne de votre ennemi s'est égaré, et que vous le rencontriez, ramenez-le à son maître, dit Dieu au livre de l'Exode (Exod., XXI, 33.) Si l'âne de celui qui vous hait est couché et accablé sous le faix, relevez-le avec sa charge. Le Sage nous défend de nous réjouir de la mort de notre ennemi, et il ne veut pas que sa chute ou ses malheurs soient pour nous un sujet d'allégresse. Animé de ces sentiments, Job se félicitait de ce qu'il avait interdit à son cœur la satisfaction de la vengeance, en voyant que celui qui le haïssait avait été atteint à son tour par la calamité ; et David consentait à être en butte à la fureur de ses ennemis, si jamais il avait essayé de leur rendre le mal dont ils l'avaient accablé. Mais combien cette modération était encore éloignée de cette loi d'amour que notre divin Maître devait nous apprendre ! Aimez vos ennemis, nous dit-il, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient. O loi digne d'un maître plein de charité ! ô précepte d'un père qui veut que tous ses enfants soient unis par l'amour le plus tendre ! Aussi il n'est point de commandement qu'il se plaise davantage à nous rappeler ; il n'en est point d'aussi familier à sa bouche : c'est par excellence son commandement : *Hoc est præceptum meum*. (Joan., XV, 12.) Il semble que c'est à l'acquiescer aux hommes qu'il borne sa mission divine ; c'est celui dont il est jaloux, et dont il ne veut pas qu'on prétende lui disputer la gloire. *Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem*. Voyez-le dans cette cène qui précéda sa mort ; avec quelle ardeur il nous exhorte à cette charité mutuelle : *Mes chers enfants, aimez-vous les uns les autres ; je vous donne un commandement nouveau : c'est que vous vous aimiez les uns les autres ; on vous reconnaîtra pour mes disciples si vous vous aimez les uns les autres*. (Joan., XIII, 34.) C'est là la volonté dernière de notre Père mourant, c'est le testament de son amour ; mais je me trompe, mes frères, il nous réserve une leçon plus touchante encore : du haut de sa croix il nous prêche encore l'amour des ennemis, et ses dernières paroles sont en faveur de ceux qui lui donnent la mort.

Prétendrions-nous donc être les serviteurs de Jésus-Christ, et nous préférer cependant



à ce Maître adorable, être appelés ses disciples, et mépriser ses leçons? Non, non, ce n'est qu'à notre fidélité qu'il réserve ses récompenses, et si nous avons à cœur l'intérêt le plus cher, l'intérêt de notre salut, il est essentiellement lié à l'accomplissement du précepte de l'amour de nos ennemis. Jésus-Christ lui-même nous l'a annoncé, que, dans le grand jour qui décidera sans retour de notre destinée, notre indulgence pour nos frères servirait de mesure à son indulgence pour nous, ou plutôt sera le seul titre irrécusable pour obtenir miséricorde : *Pardonnez, nous dit-il, et on vous pardonnera : « Dimittite et dimittimini. »* (Luc., VI, 37.)

Aussi, considérez par quels artifices la charité divine a tenté d'amollir notre cœur, et comment, pour ainsi parler, elle nous enveloppe d'un filet qui ne laisse aucune issue à la malveillance et à l'aigreur. En effet, ce n'est que par la prière que nous pouvons toucher le cœur de Dieu, appeler ses bénédictions, désarmer sa justice, et c'est à la prière dont il est lui-même l'auteur que le Fils de Dieu a voulu attacher l'inévitable nécessité de l'amour des ennemis, en forçant notre langue à prononcer chaque jour leur pardon, au même instant où nous réclamons le nôtre : *Dimitte nobis sicut et nos dimittimus.* (Matth., VI, 12.)

Ainsi, lorsqu'un chrétien réconcilié avec son ennemi répète au pied du trône de la miséricorde la prière que lui apprend son maître : Pardonnez-moi comme je pardonne, il présente à Dieu un contrat que le divin négociateur de notre rédemption a pris soin de dresser, et après avoir accompli de sa part les conditions qui lui sont imposées, il ose demander à Dieu avec confiance qu'il remplisse à son tour celles auxquelles il a daigné lui-même se soumettre : *Dimitte nobis sicut et nos dimittimus.* Mais aussi malheur à la bouche sacrilège qui ne craint pas d'adresser à Dieu des vœux que le cœur désavoue! Malheur à celui qui insulte à son Dieu par le plus insolent mépris, en réclamant son indulgence, et dédaignant cependant de l'acheter par le léger sacrifice auquel est attachée sa réconciliation! ses vœux sont abominables aux yeux du Seigneur, et sa prière, suivant la malédiction du Prophète, devient pour lui un nouveau sujet de condamnation : *Oratio ejus fiat in peccatum.* (Psal. CVIII, 7.)

C'est peu, chrétiens, Dieu refuse même de nous entendre, si ce pardon n'est déjà accordé. *Si vous présentez, dit-il, une offrande à l'autel, et que là vous vous rappelez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre offrande devant l'autel, et allez avant tout vous réconcilier avec votre frère, et vous viendrez ensuite me présenter vos dons.* (Matth., V, 24.)

O amour ineffable de Dieu envers les hommes! s'écrie saint Jean Chrysostome, il oublie son honneur quand il s'agit de la charité envers le prochain. Interrompez, nous dit-il, mon culte, afin que votre charité soit

persévérante : car, immoler sa colère et ses ressentiments est aussi à mes yeux un véritable sacrifice. Mais vous qui refusez de pardonner à votre frère, et qui, nourrissant toujours dans votre cœur le désir de la vengeance, ne cherchez que l'occasion de l'assouvir, savez-vous quelle injure vous faites à votre Dieu, et quelle malice son œil découvre dans cette aversion obstinée que rien ne peut fléchir? C'est peu du mépris de ses grâces, de la résistance à sa voix, vous l'outragez encore dans les attributs qui, pour ainsi parler, lui sont les plus chers; dans sa bonté, en l'accusant de répandre sans discernement, sur les bons et sur les méchants, la rosée des bénédictions célestes; dans sa patience, en murmurant de ce qu'elle attend le pécheur avec une merveilleuse longanimité; dans son autorité suprême, en prétendant usurper ce droit de la vengeance qu'il s'est réservé pour lui seul. *Mihi vindicta et ego retribuam.* (Rom., XII, 19.) Mais, que dis-je? vos aversions et vos animosités entretiennent, en quelque sorte, les accusations des impies et semblent absoudre leurs blasphèmes. Ils disent que vous êtes instruits à une école où on vous apprend à ne jamais étouffer la haine, et à n'éteindre votre fureur que dans le sang de vos ennemis; ils disent que la religion est intolérante, et que, fomentant les divisions, elle est essentiellement l'ennemie des Etats qui consentent à l'adopter. Quoi! pouvons-nous répondre à ces accusations injustes que vous soulevez contre la religion? quoi! elle entretient et fortifie les haines, cette religion sainte qui met sa loi, comme une garde, autour de notre cœur, pour en défendre l'accès au désir, à la pensée même de la vengeance! Elle est intolérante et persécutrice! Jamais, il est vrai, elle ne consentira à donner aux ténèbres le nom de lumière, aux forfaits le nom de justice, au mensonge celui de vérité; mais elle plaint ceux qui sont dans l'erreur; mais elle prie pour ceux qui la haïssent; mais elle fait du bien à ceux qui la persécutent. La religion est l'ennemie des Etats qui consentent à l'adopter! Ecoutez la réponse de saint Augustin : On accuse la religion d'être l'ennemie de la république. *Accusatur religio christiana tanquam inimica reipublicæ.* Si on suivait mieux ses divines leçons, et surtout ce précepte divin, qu'il ne faut point rendre le mal pour le mal, elle lui donnerait de plus solides fondements et lui assurerait une plus longue durée que tous ces hommes fameux dont Rome se glorifie. *Quæ si, ut dignum est, audiretur, præcipiente auctoritate divina non reddendum malum pro malo, longe melius illis Romanæ gentis præclaris viris constitueret, consecraret, firmaret, augetque rempublicam.* Qu'est-ce, en effet, que la république, sinon la chose du pays, c'est-à-dire le bien commun, le bien de la société? *Quid enim est respublica, nisi res populi, res ergo communis, res utique civitatis?* Et qu'est-ce autre chose que la société, sinon une assemblée d'hommes unis enseu-



ble par les liens de la concorde? *Quid est autem civitas nisi multitudo hominum in quoddam vinculum redacta concordia?*

Mais ces indignes calomnies, votre vie, mes très-chers frères, doit les réfuter plus sûrement encore que les raisons les plus solides. Par une conduite vraiment chrétienne, imposez enfin silence aux hommes imprudents qui vous accusent; opposez aux injustices et aux outrages, la patience et la charité, afin que, témoins de votre douceur, ils soient forcés de glorifier votre Père céleste qui seul a pu vous l'inspirer. Aimez vos ennemis, non-seulement de parole, comme ces hommes dont on a appris trop tard à apprécier la tolérance si vantée, mais aimez-les en vérité, aimez-les efficacement; défendez à votre pensée de se souvenir de leurs injustices, à votre cœur d'en conserver le ressentiment, à votre bouche de s'en plaindre; aimez vos ennemis, récompensez-les de vous avoir donné quelques traits de ressemblance avec votre modèle; et payez-les par vos bienfaits des droits qu'ils vous ont assurés au céleste héritage. Aimez vos ennemis, nous ne cesserons de vous rappeler ce principe distinctif de notre religion. Désertez nos temples, fuyez nos instructions et réservez-nous autant de mépris, que vous devez de respect et de vénération à notre ministère, si jamais en public ou en particulier nous vous tenons un autre langage. Avec la grâce du Seigneur, le précepte de la charité sera toujours sur nos lèvres, comme il sera toujours dans notre cœur, et si la vieillesse vient jamais affaiblir nos forces, et ravir à notre zèle le précieux privilège de vous annoncer la parole de Dieu, à l'exemple du disciple bien aimé, nous vous répéterons sans cesse: Aimez-vous les uns les autres. Aimez-vous les uns les autres, car c'est le commandement du Seigneur, et si on l'accomplit, il suffit pour mériter les récompenses éternelles.

Ainsi soit-il.

#### PRONE VI.

*Pour le septième Dimanche après la Pentecôte.*

##### SUR LA NÉCESSITÉ DU TRAVAIL.

*Omnis arbor quæ non facit fructum bonum excidetur et in ignem mittetur. (Math., VII, 19.)*

*Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu.*

Cette formidable sentence a dû faire souvent, mes très-chers frères, le sujet de vos méditations; vos livres de piété la rappellent sans cesse à votre souvenir; sans cesse les ministres de l'Évangile en font retentir les chaires chrétiennes, soit pour épouvanter les pécheurs endurcis, qui ne produisent que des fruits de mort, soit pour réveiller de leur assoupissement les chrétiens qu'une lâche indolence expose à paraître un jour au tribunal suprême, les mains vides des œuvres de justice et de sainteté. Quelque importantes que soient ces considérations, je renonce aujourd'hui à les remettre sous vos

yeux, pour me renfermer dans des réflexions plus simples, il est vrai, mais utiles aussi pour votre sanctification. Je remarque donc deux sortes de chrétiens dont la vie est stérile et sans fruit pour leur éternité. Les uns, nés au sein de l'opulence, ou jouissant au moins d'une fortune aisée, abusent des dons qu'ils tiennent de la bonté divine, pour croupir dans une indigne oisiveté, et Jésus-Christ leur annonce quels redoutables châtiments il prépare à leur paresseuse inutilité: *Omnis arbor que non facit fructum bonum excidetur et in ignem mittetur.* Les autres, forcés d'acheter par leurs sueurs leur pain de chaque jour, ne savent pas sanctifier par un usage chrétien, le travail auquel les a condamnés la Providence, et à ceux-là, Jésus-Christ leur déclare encore qu'à cet état dont ils murmurent aujourd'hui, succédera pour l'éternité une condition mille fois plus déplorable encore: *Omnis arbor quæ non facit fructum bonum excidetur et in ignem mittetur;* en un mot, les uns se livrent à une paresse inexcusable, les autres ne tirent pour leur salut aucun profit de leur travail. Deux désordres contre lesquels j'aurais voulu vous prémunir aujourd'hui; mais cette double instruction passerait de beaucoup les bornes que je dois me prescrire. Je me contente donc de vous faire voir quelle est, pour tous les chrétiens, la nécessité du travail, et ce sera le sujet de cet entretien.

*L'homme, dit Job, est né pour le travail, ainsi que l'oiseau est né pour voler (Job, V, 7);* si l'on veut s'en convaincre il n'est pas nécessaire de considérer l'homme en société, ni de supposer qu'il n'est obligé de se livrer à de si pénibles travaux, que parce qu'il veut contenter un luxe qu'il aurait pu s'épargner, ou satisfaire à des besoins qu'il s'est créés à lui-même; mais à l'examiner dans le pur état de nature et comme dans une sorte d'isolement, si toutefois on peut considérer ainsi l'être de qui Dieu a dit: *Il n'est pas bon que l'homme soit seul (Genes., II, 18);* à l'examiner, dis-je, sous ce point de vue, il est facile de s'assurer que l'homme est contraint au travail, pour soutenir son existence et fournir aux plus indispensables nécessités. Car, ainsi que l'observe saint Ambroise, le Créateur a voulu que la terre fournit sans peine aux animaux sans raison les aliments qui devaient les nourrir, et que leurs corps se couvrirent d'eux-mêmes des vêtements qui devaient les défendre contre la rigueur des saisons; mais quant à l'homme, afin, dit ce Père, que ses besoins exerçassent continuellement cette raison qu'il avait reçue du ciel, Dieu a voulu que sa vie toute entière fût un enchaînement de travaux, qu'il se fatiguât pour atteindre sa proie, qu'il se courbât péniblement pour arracher à la terre le pain qui le sustente, et que son industrie empruntât aux animaux eux-mêmes des ressources pour protéger sa nudité: *Soli homini vitæ cursus in labore præscribitur.* Mais sans tous ces raisonnements la sainte Écriture nous montre ma-

nifestement quelle est la destinée de l'homme et prend soin d'ôter tout prétexte à une coupable oisiveté. J'ouvre en effet l'histoire du premier homme. Adam est innocent encore et l'objet de l'amour de son Créateur ; Dieu le place dans un séjour embelli de tout ce qui peut éveiller et satisfaire ses désirs, dans un jardin digne tout à la fois de la magnificence d'un Dieu et de sa bienveillance pour le chef-d'œuvre de ses mains. Cependant Dieu veut qu'Adam cultive ce séjour, et qu'un travail facile l'exerce sans le fatiguer, pour épargner à son bonheur même le dégoût de l'uniformité : *Posuit eum in paradiso voluptatis ut operaretur eum.* (Gen., II, 15.) Mais lorsque, par sa désobéissance, Adam eut provoqué la colère de son Dieu, alors le travail, qui devait être pour lui un plaisir de plus, devint une partie de son châtement ; alors fut prononcé contre lui cet arrêt inévitable qui le poursuivra jusque dans les générations les plus reculées : *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front : « In sudore vultus tui vesceris pane. »* (Gen., III, 19.) Tous sont enveloppés dans cet arrêt : Hommes de génie avec vos prétentions et votre orgueil, riches du siècle avec votre faste et votre opulence, ainsi que l'ignorant et le pauvre, vous êtes tous condamnés au travail. Comme Adam, vous n'êtes que poussière ; comme lui, vous devez retourner en poussière, et enfin, comme lui, pour prix de son péché, vous devez remplir, par un pénible travail, l'intervalle qui sépare votre naissance de votre mort : *In sudore vultus tui vesceris pane.* Ce n'est donc plus par des motifs fondés sur la lumière naturelle que je veux vous forcer de reconnaître la nécessité du travail ; sur ce point, comme sur tant d'autres, vous sauriez bientôt étouffer le cri de la raison ; mais j'ai contre vous un arrêt sorti de la bouche de Dieu lui-même, et dont vous ne pouvez appeler. Oui, nous devons travailler : quand nous nous piquerions de pratiquer toutes les autres vertus, quand nous serions résignés, tempérants, charitables, l'oisiveté seule suffit pour nous rendre un objet de haine aux yeux de Dieu. Un maître, en effet, se contente-t-il de n'avoir à reprocher à son esclave ni infidélité ni insolence, ni débauche ? S'il néglige ses devoirs, n'est-ce pas assez de sa négligence pour qu'on punisse sans pitié un serviteur inutile ? Nous devons tous travailler : vainement objecteriez-vous l'état d'une aisance honorable ; cette excuse, au lieu de vous justifier, rend votre oisiveté plus coupable. Si vous avez été payé d'avance, est-ce un titre pour ne pas mériter votre salaire ? Nous devons travailler sans relâche ; les termes de l'arrêt porté contre nous le font assez comprendre : Vous mangerez votre pain à la sueur de votre front, c'est-à-dire, que notre travail doit être aussi continu que l'usage de la nourriture la plus nécessaire pour soutenir notre existence : *In sudore vultus tui vesceris pane.*

Où sont aujourd'hui, parmi les chrétiens, ceux qui entendent ce langage ? où sont

ceux qui, placés, comme ils l'appellent, dans un état honnête, ne croient pas y trouver un titre suffisant pour se soustraire à la loi du travail ? où sont ceux enfin qui ne regardent pas comme une exagération pieuse la nécessité que nous prétendons leur imposer de se livrer au travail, sous peine d'attirer sur leurs têtes la colère du Seigneur ? Leurs subtilités et tous leurs subterfuges peuvent bien les endurcir dans une déplorable insensibilité, mais non pas affaiblir les droits de la vérité, et la parole du Seigneur demeure éternellement ; car enfin, pour réduire toutes ces réflexions à un raisonnement très-simple, ne convenez-vous pas, mon très-cher frère, que le péché d'Adam est transmis à toute sa postérité avec ses suites pour l'âme et pour le corps ? Vous ne sauriez le nier sans contredire ouvertement l'apôtre saint Paul et les décisions les plus formelles de l'Eglise. Ne convenez-vous pas aussi que le travail est une des suites que ce péché a entraînées après lui ? La sentence, dont je vous ai tant de fois citée les propres expressions, ne vous permet pas de les révoquer en doute. Vous êtes donc forcé de convenir que vous ne pouvez vous refuser au travail sans taxer d'injustice le juge souverain qui vous y a condamné, que vous ne pouvez persévérer dans cette habitude d'oisiveté sans vous constituer dans un état de révolte contre Dieu, et que vous ne pouvez y mourir sans vous exposer à devenir l'objet de ses vengeances : *In sudore vultus tui vesceris pane.*

Mais ce n'est point assez, et celui qui croupit dans cet état d'oisiveté non-seulement transgresse un précepte formel du Seigneur, il se rend encore coupable, à l'égard de son prochain, de la plus révoltante inhumanité. En effet, l'homme oisif et qui passe de longues journées dans une indigne inutilité, semble compter pour rien les peines et les sueurs de ses semblables ; au milieu de tant d'agitations, il est seul immobile, et les fatigues de ses frères et leurs travaux accablants ne deviennent pour lui qu'un spectacle dont il semble amuser ses coupables loisirs, ou plutôt il s'établit le centre de tout ce mouvement, et se plaît à en profiter sans sortir lui-même de son inaction ; comme ces Egyptiens cruels qui courbaient sous le poids des plus pénibles fardeaux les enfants d'Israël, l'homme oisif s'environne de ses semblables pour en faire autant d'esclaves. C'est pour lui que le laboureur endure les hivers rigoureux et des chaleurs brûlantes ; c'est pour lui que l'artisan devance le jour, et prolonge son travail bien avant dans la nuit ; c'est pour lui que le négociant expose sa vie sur les flots, et que le soldat affronte les hasards de la guerre, sans que cet homme donne quelque attention à leurs services, ni songe à leur rendre en échange ses propres services à son tour.

Vous nous parlez tant d'humanité, vous trouvez tant de joie à placer ce mot si cher dans tous vos discours ; l'humanité, selon



vous, tient lieu de toutes les vertus, ou plutôt les suppose toutes. Hommes oisifs, faites-vous entendre moins souvent ce langage bienveillant; citez plus rarement vos traits de bienfaisance, mais menez une vie laborieuse et occupée, et alors nous exalterons aussi votre humanité, et nous dirons alors que vous vous croyez hommes, et que rien de ce qui tient à l'homme ne vous est étranger.

Urie vient du siège de Rabba pour donner à David des nouvelles de Joab et de son armée : le prince, après l'avoir entendu, lui dit d'aller dans sa maison pour prendre du repos, et lui fait porter des mets de sa table; mais Urie ne va point à sa maison, et passe la nuit devant la porte du palais avec les autres officiers; David lui en témoigne son étonnement : *Prince*, lui répond Urie, *l'arche de Dieu, Israël et Juda habitent sous des tentes; Joab, mon maître, et ses serviteurs, couchent sur la terre, et moi, cependant, j'irais dans ma maison, manger, boire et dormir ! Mon prince, j'en jure ici sur votre propre vie, je ne m'y déterminerai jamais (II Reg., XI, 11)*. Le voilà l'homme véritablement humain, qui, dans le palais même des rois, comblé de leurs faveurs, garde présent à son esprit le souvenir de ses frères et des travaux auxquels ils se sont dévoués, et qui s'accuserait de barbarie si, lorsque ses compagnons d'armes s'exercent à la vie pénible des camps, il allait, par une odieuse distinction, se livrer au sommeil et à la mollesse

Et qui ne s'indignerait pas à la vue de l'étrange contraste que présentent d'un côté, des hommes laborieux, dont les occupations pénibles ou sérieuses remplissent tous les moments, et de l'autre, des hommes vains et inappliqués, dont la vie tout entière n'est qu'un enchaînement de soins frivoles ou de coupables amusements ! Vous les voyez passer du sommeil à leur parure, de leur parure à des repas somptueux, de la table aux spectacles, des spectacles au sommeil, et flétrir eux-mêmes une pareille vie, en l'appelant une vie de plaisir. Une vie de plaisir ! et quel droit avez-vous de mener une vie de plaisir, quand tant d'autres, sous vos yeux, mènent une vie de travail et de peine ? N'ont-ils pas reçu une âme immortelle comme vous ? ne sont-ils pas appelés aux mêmes espérances ? ou bien avez-vous été formés d'un plus noble limon ? Une vie de plaisir ! mais un Dieu crucifié compte-t-il à sa suite les amis de sa croix et les amis de leur plaisir ? Une vie de plaisir ! menez à la bonne heure une vie pareille, mais consentez, serviteurs inutiles, consentez, sur la parole de Jésus-Christ, à l'expiation, pendant toute l'éternité, par les pleurs et les grincements de dents : *Servum inutilem ejicite in tenebras exteriores; ibi erit fletus et stridor dentium (Matth., XXV, 30)*.

Ah ! nous avons enfin acquis le droit de vous parler de la nécessité du travail sans détour et sans ménagement ; nous pouvons

vous dire, avec saint Paul : Mes frères, nous vous conjurons de travailler de vos propres mains, ainsi que nous vous l'avons ordonné : *Operemini manibus vestris (I Thess., IV, 11)*. Nous pouvons vous tenir ce langage sans craindre que, par des reproches secrets et des applications injurieuses, vous outragiez notre ministère ; ni que vous puissiez affaiblir la force de la divine parole. Lorsqu'autrefois les prêtres de Jésus-Christ vous adressaient de semblables conseils, quand ils vous exhortaient au travail, et qu'ils vous en montraient l'indispensable nécessité, au lieu de vous attacher aux raisons solides qui vous étaient présentées, vous ne cherchiez qu'à les éluder par d'odieuses récriminations ; s'ils vous reprochaient votre oisiveté, votre malignité les accusait en secret de mener les premiers une vie que vous appeliez aisée et commode. On aurait pu vous faire voir peut-être à quel emploi se consacrait cette aisance, et vous montrer cette vie, que vous jugiez si commode, assujettie à de pénibles obligations, et consumée en des études rebutantes et de continues méditations ; mais aujourd'hui Dieu nous a épargné le soin de nous justifier. Si les ministres du Seigneur vous disent, avec l'Apôtre, que vous devez travailler, ils ont aussi le droit de vous dire avec lui : Nous n'avons mangé gratuitement le pain de personne. mais nous avons travaillé jour et nuit avec peine, avec fatigue, et du moins la Providence a ménagé cette liberté de plus à notre ministère : *Neque enim gratis panem manducavimus (II Thess., III, 8)*.

Mais l'homme oisif, déjà rebelle envers Dieu, barbare à l'égard de ses frères, est encore cruel pour lui-même, et son oisiveté devient pour lui la source des plus déplorables malheurs. Vous dirai-je que c'est l'oisiveté qui, comme un ver rongeur, mine sourdement, et fait enfin écrouler les fortunes établies en apparence sur les plus solides fondements ? Vous montrerai-je ce père de famille, plein de tendresse pour sa femme et ses enfants, estimé pour la douceur de ses mœurs et son inaltérable probité, mais qui, par une oisiveté criminelle, laisse échapper de ses mains l'honorable patrimoine qu'il tenait de ses ancêtres ? Vous parlerai-je de cette femme dont la malignité respecta toujours la réputation, que son caractère et ses vertus rendirent toujours chère à son époux et recommandable à ses amis, mais qui, peu soigneuse d'avoir les yeux ouverts sur l'intérieur de sa maison, ou rougissant d'une vigilance qui, dans la femme forte, a mérité les éloges de l'Esprit-Saint lui-même, laisse se dissiper le fruit des sueurs d'un époux laborieux, et prépare à ses enfants la détresse pour tout héritage ? Quelque funestes que puissent être ces suites de l'oisiveté, que sont-elles auprès des malheurs qu'elle entraîne pour l'âme ? L'histoire sainte est pleine des preuves de cette vérité, et quelque familiers que soient pour vous les exemples qui la confirment,



il faut, avec saint Augustin, ne point se lasser de les remettre sous vos yeux; car ce n'est pas sans dessein que le Saint-Esprit en a conservé, dans les divines Ecritures, le lamentable souvenir. Saint Augustin les rappelait à de pieux solitaires livrés aux plus rigoureux travaux de la pénitence: craignons-nous de les offrir à des chrétiens nourris au milieu du monde, et accoutumés au spectacle de sa mollesse? Mes frères, écrivait le saint docteur, quand vous n'avez plus le courage de prier Dieu ou de chanter ses louanges, hâtez-vous de vous livrer à quelque ouvrage des mains. Tant que David s'exerça aux fatigues de la guerre, l'impureté n'osa l'attaquer; mais, à peine fut-il oisif dans son palais qu'il se rendit coupable d'adultère et d'homicide. Tant que Samson eut à combattre contre les Philistins, ses ennemis ne purent s'en saisir; mais, dès qu'il se fut oublié aux pieds d'une femme, il devint leur captif et le jouet de leur fureur. Tant que Salomon s'occupa de construire le temple, il ne ressentit pas les atteintes de la volupté; mais à peine eut-il terminés son ouvrage que des femmes étrangères égarent le plus sage des rois, et l'entraînèrent aux pieds de leurs idoles. Veillez donc, mes frères, et travaillez sans relâche; car je vous connais assez pour assurer que vous n'êtes ni plus forts que Samson, ni plus saints que David, ni plus sages que Salomon.

Mais, hélas! votre expérience peut-être vous en dit plus sur les dangers de l'oisiveté que les plus respectables témoignages, et peut être avez-vous confirmé par vos égarements la vérité de cette sentence du Sage, qu'il n'est point de mal dont l'oisiveté ne donne la leçon (*Eccli., XXXIII, 29.*) N'est-ce pas l'oisiveté qui met entre vos mains ces livres licencieux dont les tableaux feraient rougir le front le moins novice, ou ces romans si multipliés de nos jours à la honte du bon sens et des mœurs, dans lesquels une corruption timide encore apprend, sous le nom de sensibilité, à ménager pour d'humiliantes passions une coupable apologie? N'est-ce pas l'oisiveté qui vous arrache aux soins domestiques et aux intérêts les plus chers, pour aller dissiper le trésor inestimable du temps, et traîner de cercle en cercle le fardeau de votre inutilité? N'est-ce pas l'oisiveté qui vous entraîne à ces spectacles où vous payez si souvent par la perte de la vertu l'oubli de vous-mêmes, et l'oubli des plus indispensables devoirs? N'est-ce pas enfin l'oisiveté qui, dans le secret de vos maisons, ouvrant votre imagination à des pensées criminelles et votre cœur à d'indignes affections, a précipité votre âme dans les plus funestes chutes, et vous a préparé pour la vie entière une source des plus amers repentirs.

Non, on ne saurait les compter, mes très-chers frères, les tristes suites que l'oisiveté entraîne après elle; si donc vous aimez votre âme, montrez-vous les disci-

ples de ce Jésus, qui, suivant la prédiction du Roi-Prophète s'est assujéti dès sa tendre jeunesse aux plus pénibles travaux: *Ego autem in laboribus a juventute mea.* (*Psal. LXXXVI, 16.*) Fuyez l'oisiveté, combattez sans relâche ce fatal ennemi, livrez-vous au travail, et puisque c'est un joug imposé à tous les enfants d'Adam, subissez votre arrêt sans murmurer et sans vous plaindre; livrez-vous au travail, n'établissez pas, par votre oisiveté, entre vous et vos frères, une distinction pleine d'orgueil et de barbarie; livrez-vous au travail, il protégera votre innocence, il sera la sauve-garde de votre vertu, et vous préparera le délassement de vos fatigues dans les récompenses éternelles.

Ainsi soit-il.

## PRONE VII.

*Pour le huitième Dimanche après la Pentecôte.*

### SUR LES AVANTAGES DE LA PAUVRETÉ.

*Medicare erubesco.* (*Luc., XVI, 5.*)

*J'ai honte de mendier.*

Si l'économe de l'évangile est frappé de consternation et d'effroi, s'il est agité par les plus vives inquiétudes, ce n'est point parce qu'il a trompé la confiance d'un bon maître, et qu'il commence à expier son injustice par ses remords et son repentir; mais c'est qu'il pressent les tristes suites de sa disgrâce, et qu'il prévoit l'indigence qui va bientôt le punir de son infidélité; c'est la pauvreté, dont les approches le glacent d'épouvante, et assiègent son esprit par les plus sinistres images: du moins, si, pour réparer son malheur et fournir à son existence, il pouvait, courbé sous de pénibles travaux, porter le poids du jour et de la chaleur, il s'y résoudrait avec courage; mais il accuse sa faiblesse qui ne lui permet pas d'acheter, par des fatigues journalières, un pain arrosé de ses sueurs: *Fodere non valeo.* D'ailleurs, consentir à se revêtir des haillons de l'indigence et à tendre une main suppliante pour essayer les rebuts de la richesse orgueilleuse, ou pour obtenir quelques légers secours d'une dédaigneuse pitié, c'est un sacrifice auquel sa fierté ne saurait se résoudre: *Medicare erubesco.* Ce sentiment est celui de la plupart des hommes; ils regardent la pauvreté comme le plus redoutable des fléaux. La philosophie ne sait fournir contre la pauvreté que des armes impuissantes, et le cœur le plus intrépide à braver les dangers et la mort elle-même ne sait plus retrouver son courage, s'il faut affronter ce formidable ennemi; pour l'écartier, l'artisan devance le jour, et prolonge ses travaux bien avant dans la nuit; pour s'y soustraire, le commerçant traverse les mers; l'avare amoncelle les trésors autour de lui, comme un rempart pour s'en défendre; l'enfance elle-même apprend à appeler l'indigence le plus grand des malheurs, et le vieillard près de sa tombe en redoute encore les atteintes. En un mot, la pauvreté est l'objet



de toutes les alarmes, et tous les efforts se réunissent pour la repousser; mais si ces préventions conviennent aux enfants du siècle, qui bornent ici-bas tous leurs désirs, les enfants de lumière, et ceux qui portent plus haut leurs espérances, ne sauraient les partager; ils savent que ce qui affaiblit ou éteint en nous la charité mérite seul le nom de mal, et que, si la pauvreté est funeste à celui qui résiste à Dieu et murmure contre sa providence, elle est une source de biens pour le chrétien soumis. Cette dernière vérité est si consolante, et d'une utilité si générale, que j'ai cru devoir m'y attacher, et vous montrer avec quelques détails quels sont les avantages de la pauvreté: ce sera le sujet de cet entretien.

Si l'on mesure le bonheur d'un courtisan, ou la considération et l'estime qu'il obtient de son prince, sur le crédit dont il jouit auprès de lui, et sur les faveurs dont il est honoré, quelle idée ne doit-on pas se former de la pauvreté, puisqu'il n'est point d'état plus relevé aux yeux de notre souverain Roi, honoré de plus glorieux privilèges, prévenu de plus douces consolations.

Les hommes méprisent la pauvreté; indulgents pour les vices les plus honteux, c'est le seul tort qu'ils ne savent point pardonner; sa vue seule les fatigue et les importune, et il suffit de se présenter devant eux sous ses livrées pour en éprouver les plus humiliants affronts; mais il n'en est point ainsi de notre Dieu; il ne juge pas de la pauvreté à la manière des hommes, et ses pensées sont bien loin de leurs pensées. Attentif à veiller sur tous ses enfants, les pauvres cependant sont l'objet spécial de sa prédilection et de son estime, et c'est sur eux qu'il laisse tomber des regards d'affection et de complaisance. *Honorabile nomen eorum coram illo.* (Psal. LXXIV, 14.) Toutes les créatures lui appartiennent, puisqu'il les a formées toutes, et qu'il les conserve toutes avec un soin paternel; mais les pauvres ont, dans leur pauvreté même, un titre de plus pour être à lui; il les appelle ses pauvres: *Pauperum suorum miseretur* (Isa., XLIX, 13), comme s'il voulait les dédommager par sa tendresse des biens qu'il leur a refusés. Mais qui peut mieux nous faire comprendre en quel honneur la pauvreté est auprès de Dieu que la conduite de Dieu lui-même? Jésus-Christ, en se faisant homme, a voulu que la pauvreté fût près de lui dès le berceau, l'accompagna pendant sa vie mortelle et ne le quitta qu'à sa dernière heure; et tandis que, pour annoncer à la terre ses divines leçons, il attend que l'heure de sa mission soit arrivée, pour nous apprendre à estimer la pauvreté, il ne peut souffrir de retardement, et, dans sa naissance, il s'empresse de nous en faire connaître le prix. Étable de Bethléem, pauvres langues qui enveloppez le corps de mon Sauveur, paille chétive sur laquelle il repose, que vous nous prêchez éloquentement le prix de la pauvreté! Si, pour accomplir les prophéties, la Vierge qui

lui donne le jour doit descendre du sang royal, il faut qu'elle soit pauvre, et que sa pauvreté rehausse encore l'éclat de sa naissance. Si des anges annoncent sa venue, de pauvres bergers entendent les premiers leurs cantiques d'allégresse. Bien plus, c'est surtout en faveur des pauvres qu'il a entrepris le pénible et douloureux ouvrage de notre rédemption; c'est surtout sa tendre commisération pour les pauvres qui l'a déterminé à quitter le trône de sa gloire et à s'abaisser jusqu'à nous. Isaïe l'avait annoncé, et Jésus se plaît à nous le redire: *L'Esprit du Seigneur s'est reposé sur moi; c'est pourquoi il m'a consacré, par son onction divine, pour prêcher l'Évangile aux pauvres, et pour guérir ceux qui ont le cœur brisé par la tribulation: « Evangelizare pauperibus misit me, sanare contritos corde. »* (Luc., IV, 18.) Aussi, lorsqu'en présence d'une foule immense, il fait sur la montagne la promulgation solennelle de la loi nouvelle qu'il venait apporter à la terre, lorsqu'il apprend aux hommes quels sont ceux qu'attend le véritable et solide bonheur, les pauvres sont les premiers à qui il adresse ses touchantes révélations; c'est aux pauvres qu'il fait connaître avant tout la dignité de leur condition et la grandeur de leur destinée; et commençant ses leçons, dit saint Matthieu, il les instruisait par ces paroles: *Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux: « Et aperiens os suum, docebat eos, dicens: Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum calorum. »* (Matth., V, 3.) C'est encore peu de ces éloges divins pour celui qui sait que la pauvreté recèle Jésus-Christ lui-même, et qu'un Dieu se plaît à se cacher sous ses lambeaux. O vous qui vous plaignez de n'avoir pas vécu dans le temps où Jésus honora la terre de sa présence, de n'avoir pu lui prouver, par vos soins empressés, votre reconnaissance et votre amour, cessez vos plaintes: Jésus-Christ est encore au milieu de vous, il est dans ces pauvres dont l'indigence sollicite votre pitié, et réclame votre assistance; il est dans ce malade que vous délaissez sur le lit de la souffrance; il est dans ce captif dont votre humanité peut briser ou alléger les chaînes. Vous le savez, dites-vous, et dès votre enfance on vous apprend que les pauvres étaient les membres de Jésus-Christ; mais, si vous le savez, d'où donc peut venir cet étrange contraste entre vos œuvres et votre foi? Si vous connaissez toute la dignité du pauvre, pourquoi ne lui réservez-vous que les affronts ou le mépris? pourquoi cet accueil plein de bienveillance pour la richesse, et pour l'indigence cet air contraint et glacé, ou même fier et plein d'arrogance? *Mes frères*, dit l'apôtre saint Jacques, *ne faites acception de personne, vous qui avez la foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (Jac., II, 1); car, lorsqu'il entre dans votre assemblée un homme qui a un anneau d'or et un habit magnifique, et lorsqu'il y entre aussi quelque pauvre avec un méchant habit, si, arrêté-



tant votre vue sur le premier, vous lui dites : Asseyez-vous ici, et que vous disiez au pauvre : Tenez-vous là debout ou asseyez-vous à mes pieds, n'est-ce pas établir une différence entre l'un et l'autre, et suivre des pensées injustes dans le jugement que vous en portez ? *Nonne facti estis iudices cogitationum iniquarum ?* (Jac., II, 4.) Injustice bien manifeste, puisque vous regardez comme la plus vile des conditions celle dont Dieu s'est plu à nous faire connaître l'excellence et la dignité, et que vous accablez de dédain ce pauvre que Dieu se plaît à combler des plus heureux privilèges.

Parler des privilèges de la pauvreté à des hommes charnels qui, remplis de préjugés, ne considéreraient que l'abjection du pauvre et son apparente faiblesse, ce serait leur tenir un langage bien étrange sans doute. En effet, quels peuvent être les privilèges de celui qui, dépouillé de tout et plongé dans le plus entier indigence, bien loin de jouir de quelque indépendance, dépend au contraire de tous, et à qui il ne reste d'autre pouvoir que celui de faire parler en sa faveur l'excès de ses calamités et son impuissance pour y porter remède ? De quels privilèges le pauvre peut-il donc se glorifier ? Des privilèges les plus admirables, mes frères, et préférables mille fois à ceux dont notre orgueil aime tant à se nourrir : privilèges sur ses semblables et privilèges fondés sur des titres incontestables, dont tous nos sophismes ne sauraient infirmer la validité ; car en établissant des conditions si diverses parmi les hommes, et en peuplant cet univers de pauvres et de riches, Dieu n'a pas eu, sans doute, pour but d'affliger les premiers par une excessive rigueur, ni d'honorer les seconds par une prédilection injuste, mais il a voulu fournir à ceux-ci un moyen d'exercer leur charité, et à ceux-là des occasions de montrer leur résignation et leur patience ; ou plutôt, il a chargé les riches d'avoir les yeux ouverts sur les pauvres, de pourvoir à leurs besoins, et il a voulu affranchir les pauvres de ces soins et leur en épargner les embarras et les sollicitudes. Ainsi le riche n'est donc plus, quoi qu'en puisse dire l'orgueil, que l'administrateur des biens du pauvre, et toutes les fois que, pour pourvoir à son luxe ou satisfaire à ses passions, il ferme l'oreille aux cris de l'indigence, ce n'est point seulement la voix de l'humanité qu'il étouffe, c'est l'injustice la plus criante dont il se rend coupable, c'est un débiteur qui repousse les réclamations de son créancier ou qui méconnaît les titres qui en constataient la légitimité ; mais il a beau se soustraire à ses poursuites, le pauvre saura bien le retrouver. Enfin un jour ils comparaitront l'un et l'autre au tribunal du souverain juge, c'est là que Dieu vengera la cause du pauvre, et punira le riche d'en avoir trop longtemps méconnu les privilèges. C'est la pensée de saint Pierre Chrysologue ; la main du pauvre, dit-il, est le coffre-fort de Jésus-Christ : *Manus pauperis est gazophylacium Christi.*

Entendez-le, riches du siècle : le Père de la grande famille vous a établis ses économes. Satisfaites à vos besoins, il le permet avec libéralité ; mais versez fidèlement dans les coffres qu'il vous a désignés le reste des biens que vous retirez de ses domaines : *Manus pauperis est gazophylacium Christi.* Entendez-le, vous qui, tourmentés par la soif de l'or, accumulez trésor sur trésor, sans pouvoir rassasier votre cupidité ; cet or et cet argent que vous entassez trompent leur destination : c'est la main du pauvre qui doit les recueillir : *Manus pauperis est gazophylacium Christi.* Entendez-le, vous qui êtes accoutumés à appeler bienséance l'assujettissement aux lois frivoles de la mode, les haillons de l'indigence réclament contre les sacrifices que vous faites chaque jour à ces caprices insensés : *Manus pauperis est gazophylacium Christi* ; et vous qui, dans des jours de tribulation et de détresse, allez grossir la foule de ces voluptueux insensibles aux maux de leur pays et aux misères de leurs frères, les angoisses et les soupirs de la vertu indigente accusent les prodigalités par lesquelles vous achetez vos scandaleux passe-temps : *Manus pauperis est gazophylacium Christi.* Privilèges du pauvre, privilèges qui lui donnent auprès de Dieu le plus puissant crédit, ou plutôt, qui l'établissent comme le dépositaire de toute son autorité ; il semble que c'est au pauvre qu'il dit comme autrefois à Jérémie : Voilà que je vous établis pour arracher, détruire, perdre et dissiper, édifier et planter ; c'est à lui qu'il confie la disposition des dons de la nature et de ceux de la grâce, des biens du temps et de ceux de l'éternité : ce n'est pas moi, c'est l'Écriture sainte qui leur attribue cette merveilleuse puissance, et qui l'établit par des passages les plus formels ou les traits les plus éclatants. Si Corneille est appelé des ténèbres du paganisme à la lumière de l'Évangile ; si, le premier des gentils, il reçoit, dans le baptême, le titre d'enfant de Dieu ; ce sont les pauvres, dont la voix est montée jusqu'au trône de la miséricorde, et en a fait descendre sur lui le plus précieux de tous les dons : *Elemosynæ ascenderunt in memoriam in conspectu Dei* (Act., X, 4). Si la mort vient enlever Tabitha, ce ne sont point, dit saint Chrysostome, les esclaves dont elle était entourée qui rappelleront cette femme de la nuit du tombeau ; ce sont les pauvres qui redemanderont au ciel et obtiendront de lui une mère tendre qui vient de leur être ravie : *Quando mortua est Tabitha, quis eam suscitavit, servi circumstantes an mendici ?* Si vous avez des péchés à déplorer, les pauvres vous en achèteront la rémission. *Elemosynis redime peccata tua* (Dan., IV, 24). Si vous êtes en butte aux attaques du démon, les pauvres vous sauveront de ses mortelles atteintes. Les pauvres sont, au rapport de saint Chrysostome, des soldats qui font la guerre pour vous ; l'aumône qu'ils reçoivent est leur solde, et, à ce prix, ils consentent à combattre l'ennemi de votre salut,



et à vous défendre de sa fureur : *Cum enim stipendium acceperint, ipsius solvunt potentiam.*

Mais, outre ces glorieux privilèges, la pauvreté apporte encore avec elle les plus solides et les plus abondantes consolations. A ne considérer d'un côté que l'éclat extérieur qui accompagne la richesse, la magnificence de ses palais, la somptuosité de ses festins, la joie bruyante de ses fêtes, et de l'autre, l'abjection de la pauvreté, son délaissement, ses travaux pour acheter le pain de chaque jour, et l'humilité des réduits qui lui servent de demeure, qui ne croirait que Dieu a versé sur le riche ses dons les plus précieux, tandis qu'il n'a laissé au pauvre d'autre partage que les soupirs et que les larmes ? Cependant, au rapport des Pères, ou plutôt, d'après les paroles de Jésus-Christ lui-même, les richesses sont hérissées d'épines qui tourmentent et déchirent le cœur de celui qui les possède, tandis que la pauvreté nous présente un asile assuré, un port tranquille, des plaisirs exempts de sollicitude : *Paupertas est tutum asylum, portus tranquillus, delictorum periculorum expertes.* Heureux, s'écrie saint Amroise, heureux le pauvre s'il connaît son bonheur, et s'il sait apprécier des biens préférables à tous les trésors ! *Beata est si bona sua noverit cum veritate paupertas* ; le luxe, il est vrai, n'amollit point son corps par les recherches de la délicatesse, mais l'adversité fortifie son âme par ses épreuves et ses combats ; Dieu lui a refusé des biens terrestres, il lui prodigue ses grâces, et s'il permet que l'indigence le rende un objet de mépris, il l'en dédommage par sa tendresse et par de secrets et ineffables adoucissements ; et que pourrait envier au riche le pauvre qui connaît les avantages de sa condition ; ses plaisirs ? mais le chagrin ou le dégoût les empoisonne ; son indépendance ? mais il dépend de la fraude qui dresse sans relâche des embûches à son bonheur, de l'envie qui médite sa ruine, des éléments dont la fureur le menace sans cesse de renverser ses palais et de ravager ses moissons ; son luxe et l'étendue de ses possessions ? mais que sont les possessions les plus vastes auprès de cette terre dont, aussi bien que le riche, le pauvre a le domaine ? et les lambris dorés peuvent-ils le disputer en magnificence à la voûte brillante des cieux ? *Nunquid pulchriora spatiosissimarum domorum aurata laquearia quam cæli facies stellis insignita fulgentibus ?*

Mais c'est surtout lorsqu'il tourne ses regards sur son divin Maître, que le pauvre se félicite de sa condition ; c'est en voyant celui qui, étant riche, s'est rendu pauvre pour l'amour de nous, afin que nous devinssions riches par sa pauvreté, qu'il goûte de la joie à pouvoir être appelé pauvre comme son adorable Maître ; à l'exemple de l'Apôtre, c'est dans la détresse et les tribulations qu'il tressaille d'allégresse, et qu'il délie la faim, la soif, la nudité, de le séparer de la charité de Jésus-Christ. Ah ! ce ne sera

point le pauvre qui écartera de sa demeure le signe adorable de notre rédemption ! la vue de son Dieu expirant sur une croix le remplit des plus abondantes consolations ; chaque jour la pauvreté vient lui donner avec Jésus crucifié quelque nouveau trait de ressemblance ; si la maladie l'étend sur un lit de douleur, et que nul ne prenne soin de soulager ses maux, ou de le consoler dans ses souffrances, il pense à Jésus attaché sur la croix, souffrant comme lui, délaissé comme lui : *Christo confixus sum cruci* (*Galat. II, 19*) ; si ses prières ne peuvent obtenir de la dureté du riche quelques légers secours, et qu'à l'exemple du Prophète il mange la cendre comme le pain, et mêle ses larmes à son breuvage, il pense au fiel et au vinaigre que les ennemis de Jésus lui présentèrent pour le désaltérer : *In siti mea potaverunt me aceto.* (*Psal. LXVIII, 22.*) Si, tandis qu'il trouve à peine de quoi se défendre contre l'intempérie des saisons, l'opulence insulte à sa détresse par une barbare magnificence, il sait que Dieu lui a donné des droits sur le superflu que le riche consacre à satisfaire un luxe homicide, et il se console, en retrouvant, dans cette inconséquence, l'injustice des soldats qui se partageaient les vêtements de Jésus : *Diviserunt sibi vestimenta mea* (*Psal., XXI, 19*) ; et c'est ainsi qu'il trouve, dans la pauvreté même, des consolations préférables à tous les plaisirs si vantés de l'opulence.

O vous, dit saint Augustin, qui gémissiez dans la détresse et l'abandon, séchez enfin vos larmes, consolez-vous : *Vobis dico, pauperes, consolamini, consolamini !* Vous qui, tombés tout à coup du faite de l'opulence dans l'extrême pauvreté, venez de donner à la terre un si mémorable exemple de la vanité des choses humaines, consolez-vous, *consolamini, consolamini* ; vous aviez fait consister votre dignité dans cette pompe et cet éclat extérieur qui vous environnaient ; Dieu, en vous enlevant vos richesses, a dissipé votre erreur, et en vous rendant pauvres, il vous a élevés à une dignité véritable que l'injustice des hommes ou les épreuves de la fortune ne sauraient vous ravir. Vous qui, déchus d'un état moins élevé, êtes obligés peut-être de solliciter aujourd'hui une charité dont vous donniez autrefois l'exemple, consolez-vous, *consolamini, consolamini* ; vous comptiez comme un glorieux privilège de pouvoir adoucir les peines des malheureux ; Dieu vous l'a enlevé, mais il vous a donné en échange les plus nobles prérogatives sur vos semblables, le plus puissant crédit auprès de lui. Vous tous, pauvres de toutes les classes et de tous les rangs, nombreuses victimes de l'infortune, consolez-vous, *consolamini, consolamini* ; consolez-vous aux pieds de Jésus-Christ, consolez-vous à l'école de sa religion sainte ; elle vous fera connaître tout le prix de cette pauvreté si rebutante pour la nature ; elle vous apprendra que si vos épreuves sont pénibles, elles ne seront pas éternelles, et que le jour n'est pas loin où le Seigneur

prendra soin d'essuyer vos pleurs, et de vous dédommager de quelques adversités passagères par un bonheur qui n'aura point de terme. Ainsi soit-il.

### PRONE VIII

Pour le neuvième Dimanche après la Pentecôte.

#### OMÉLIE DE L'ÉVANGILE.

Ut appropinquavit Jesus Jerusalem, videns civitatem flevit super illam. (Luc., XIV, 41.)

Comme Jésus approchait de Jérusalem, voyant cette ville, il pleura sur elle.

L'étude du divin Évangile, de ce livre sacré, qui présente tout ensemble à notre piété, et les leçons de notre adorable Maître et ses vertus plus touchantes encore, ménage à l'âme fidèle qui se plaît à la méditer, les plus douces émotions et les instructions les plus solides. Car, où trouver un précepteur plus sage, un ami plus sûr, un consolateur plus compatissant, un juge plus redoutable ? Mais jamais, plus que dans l'Évangile de ce jour, Jésus-Christ ne fit connaître aux hommes qu'il avait droit à ces titres divers. Jamais on n'entendit de plus hautes leçons ; jamais l'amitié ne s'épancha en affections plus tendres ; jamais une plus effrayante sentence ne retentit dans l'univers. Contemplons donc aujourd'hui notre divin Sauveur tendant les bras à une ville ingrate, et l'appelant encore une dernière fois. Pleurons en le voyant verser des larmes sur l'ingratitude ; tremblons en entendant les menaces qu'il adresse à l'endurcissement ; étudions, en un mot, les dernières leçons que Jérusalem doit entendre ; mettons à profit ses malheurs, et que cette triste, mais utile méditation, suffise aujourd'hui pour sujet de notre entretien.

Ce n'est point sur le sort qui l'attend dans cette ville criminelle, ce n'est point sur les outrages qu'elle lui réserve, ni sur la mort cruelle dont elle doit bientôt payer ses bienfaits, que Jésus verse des larmes en ce jour ; décidé à tout souffrir pour le salut des hommes, et désirant ardemment de consommer enfin le grand ouvrage qu'il a entrepris, il ne connaît pour lui-même que le sentiment d'une vive impatience, qui hâte par ses vœux l'instant où il doit sceller de son sang la réconciliation du genre humain avec son Père céleste, et enlever au démon sa conquête ; mais la vue de cette malheureuse cité qui va devenir le théâtre de ses opprobres et de sa mort, la pensée du mémorable châtement par lequel elle doit payer un jour son affreux déicide, portent le trouble dans l'âme du Sauveur, et la remplissent d'une douleur profonde ; il voit tous les fléaux fondre à la fois sur son ingrate patrie ; il la voit déchirée par des guerres cruelles ; il voit Jérusalem elle-même en proie à toutes les fureurs des discordes civiles et à la rage d'un ennemi barbare, et quoique tant de maux ne soient que la juste punition des forfaits dont elle est coupable, il ne peut retenir ses pleurs, et il essaye encore de ramener la cité infidèle par ses invitations, et de l'éclairer sur l'é-

normité du crime qu'elle s'apprête à commettre.

Ainsi notre divin Maître, après avoir tant de fois fait retentir son école des préceptes de la charité fraternelle, nous offre, prêt à mourir, le modèle de la tendresse que ses disciples auront pour leur patrie : ce n'est pas seulement lorsqu'elle nous appelle à ses emplois et à ses dignités, lorsqu'elle nous traite avec distinction, ou, du moins, avec une impartiale équité, que nous devons l'honorer et la chérir ; mais dans l'indigence et dans l'obscurité, accablés de mépris, victimes même de l'injustice, nous lui devons toujours la reconnaissance la plus vive et le plus tendre amour ; c'est elle qui soutient notre vie, qui fournit à nos besoins, qui veille à notre défense, qui cultive nos talents ; c'est dans son sein surtout que nous avons reçu le plus précieux de tous les biens, la connaissance de Jésus-Christ et de sa religion sainte. Quelle mère eut jamais plus de droits sur notre cœur ! et si Dieu, par un commandement exprès, nous ordonne d'aimer ceux de qui nous tenons le jour, combien plus nous ordonne-t-il de chérir notre patrie, puisque c'est à sa tendresse que nous devons les biens sans lesquels la vie serait moins un présent qu'un pénible fardeau ? S'il pouvait arriver qu'elle nous oubliât ou qu'elle nous traitât même en injuste marâtre, nous ne devrions pas moins nous souvenir que Dieu, en nous ordonnant d'honorer nos parents, nous a commandé de respecter jusqu'à leurs injustices, et que Jésus-Christ, prêt à subir la mort la plus inique, oublie tous les torts de Jérusalem, pour ne songer qu'à ses malheurs ? A son exemple, compatissons aux maux de la patrie, félicitons-nous de ses prospérités ; au milieu des plus justes sujets de douleur, tenons les mains élevées vers le ciel pour appeler sur elle les dons du Seigneur et les trésors de sa miséricorde ; prions les anges conservateurs des royaumes et des peuples de la protéger et de la défendre, et par notre résignation sincère, par le désintéressement de notre amour, édifions nos frères et reconcilions tous les cœurs avec une religion que Dieu a envoyée au ciel pour le bonheur de la terre et des empires.

Mais Jérusalem n'était pas le seul objet de ses larmes, et Jésus, embrassant tous les âges qui devaient suivre, contemplait alors un tableau plus triste et plus affligeant encore pour son cœur. Il voyait toutes ces générations auxquelles sa passion deviendrait inutile et qui iraient successivement s'engloutir dans ces abîmes éternels qu'il voulait fermer pour toujours ; il voyait les Juifs aveugles, remplis des idées de grandeur temporelle, se scandaliser de ses humiliations et de ses souffrances ; il voyait les gentils, enflés d'une sagesse orgueilleuse, traiter de folie le mystère de Jésus crucifié ; mais surtout il voyait les chrétiens éclairés de sa lumière, instruits par ses leçons, fouler aux pieds le sang de la nouvelle alliance,



se livrer à toute la corruption de leur cœur, et le disputer aux païens eux-mêmes par les égarements les plus déplorables et les excès les plus honteux. Il nous voyait, nous, mes frères, et chacun en particulier; il voyait ses bienfaits et notre ingratitude, ses grâces négligées, sa voix méconnue, son amour outragé, sa parole sainte méprisée, ses sacrements profanés, sa morale lâchement déguisée ou témérairement combattue; il voyait notre tiédeur pour le bien, notre ardeur pour le mal, notre indifférence pour les choses du ciel, notre amour pour celles de la terre; et cette vue de notre aveuglement et de nos désordres excitait sa douleur aussi vivement que les malheurs de l'infidèle Jérusalem. Vous avez donc fait couler les larmes de Jésus-Christ, vous qui avez oublié les lois de son Evangile pour ne suivre que les caprices d'un monde corrompu, et qui, au mépris de ses invitations et de ses exemples, vous êtes abandonnés aux penchans dépravés de votre cœur. Vous avez fait couler ses larmes, vous qui, plus dociles à ses leçons et plus fidèles à pratiquer sa loi, vous laissez entraîner cependant avec tant de facilité loin du sentier de vos devoirs et qui tenez encore à la terre par tant d'imperceptibles liens : votre amour pour les vanités du siècle si contraire à l'esprit de mortification, votre penchant à critiquer sans ménagement les défauts de vos frères, si contraire à l'esprit de charité; vos désirs d'accumuler toujours de nouveaux biens, et vos précautions excessives pour conserver ceux que vous possédez déjà, si contraires à l'esprit de détachement; vos inquiétudes au moindre péril, vos murmures au moindre revers, si contraires à l'esprit de résignation, voilà ce qui troublait votre divin Maître et portait à son âme une amère douleur. Contemplez sa tristesse, voyez ses larmes, et, si vous l'osez, donnez encore à vos passions le nom d'excusables faiblesses.

*En ce jour qui t'est donné.* En ce jour, Jésus-Christ oublie et ce que son amour fit pour Jérusalem, et l'obstination de cette ville infortunée à repousser ses grâces; il oublie les bienfaits dont il l'a comblée et son ingratitude, les exhortations qu'il lui a adressées tant de fois et son insensibilité, les prodiges éclatants qu'il a opérés sous ses yeux et son endurcissement; tout sera pardonné, si elle profite encore de ce jour que sa miséricorde lui présente, de ce jour qu'éclaircit encore pour elle la divine lumière; mais si elle se laisse gagner par la nuit, par cette nuit effroyable où, suivant la parole de Jésus-Christ, personne ne peut travailler, alors plus d'espérance de revoir ce céleste flambeau; elle se fatiguera vainement pour trouver Jésus-Christ; il échappera à ses poursuites, il ne permettra plus qu'elle puisse encore le trouver. Ce jour seul décidait donc de la destinée de Jérusalem, ce jour, si elle eût su le mettre à profit, pouvait lui épargner le plus grand des crimes et détourner loin d'elle les maux qui de-

vaient en être l'inévitable suite, Ah! mes chers frères, ce jour du Seigneur lui-même encore pour nous; mais, hélas! combien autour de nous le soleil de justice ne s'est-il pas déjà éclipsé! Les ténèbres que sa présence avait dissipées semblent vouloir couvrir encore une fois la face de la terre, et les peuples semblent se replonger d'eux-mêmes dans les ombres de la mort. Le jour nous est encore donné, connaissons-en tout le prix : comme les disciples d'Emmaüs, nous voyons Jésus prêt à nous échapper. Disons comme eux à ce maître adorable : Seigneur, ne nous abandonnez point, demeurez avec nous, car il se fait tard. L'affaiblissement de la foi semble menacer le monde de cette nuit générale qui sera l'avant-coureur de sa ruine : *Mane nobiscum, Domine, quoniam advesperavit, et inclinata est jam dies.* (Luc., XXIV, 19.)

*Si tu connaissais ce qui peut te procurer la paix!* Cette paix, l'objet de tant de sollicitudes, le terme de tant de vœux, les Juifs la cherchaient dans les prospérités temporelles, dans l'amitié des Romains, dans la protection des Césars, et ce peuple, jadis choisi de Dieu et soutenu tant de fois par son bras puissant contre ceux qui voulaient troubler son repos, déchu de son antique gloire depuis qu'il avait abandonné la loi du Seigneur, se voyait forcé de mendier chez des nations infidèles une paix qui ne pouvait mériter ce nom, puisqu'il ne peut exister de paix véritable pour un peuple tant qu'il est en guerre avec son Dieu. C'était à Jésus-Christ, l'unique conciliateur des intérêts du ciel et de la terre, le grand médiateur entre Dieu et les hommes, le prince de la paix, c'était à lui qu'ils devaient demander ce bienfait inestimable, c'était de lui seul qu'ils pouvaient l'attendre. Nous la désirons nous-mêmes avec ardeur, cette paix, mes frères, nous la poursuivons de tous nos efforts, nous l'appelons de tous nos vœux; mais, efforts superflus, vœux impuissants! Dieu a voulu que la vie de l'homme sur la terre fût un combat continu, et qu'au dedans comme au dehors, tout lui déclarât la guerre. S'il rentre au dedans de lui-même, il voit son âme en proie à mille agitations diverses, et les passions déchaînées se disputent tour à tour son cœur; s'il regarde autour de lui, il voit des ennemis qui s'acharnent à sa perte, des amis qui le trahissent, des hommes indifférents qui l'affligent pour le plaisir seul de l'affliger : que dis-je! pour le troubler, toutes les créatures conspirent à la fois : les animaux créés pour obéir à l'homme méconnaissent son empire et menacent ses jours; l'intempérie des saisons altère sa santé; les aliments eux-mêmes destinés à nourrir son corps y portent le germe de la corruption. Ainsi, en guerre avec les éléments, en guerre avec ses semblables, en guerre avec lui-même, où pourrait-il trouver cette paix si désirée, mais qui le fait toujours? Serait-ce dans les plaisirs des sens? la honte et de longs regrets en sont les fruits amers. Serait-ce dans les richesses et les trésors? l'avare désire

toujours de nouveaux biens et tremble sans cesse pour ceux qu'il possède. Serait-ce dans les honneurs? achetés par le déchirement des craintes et des espérances, ils ne peuvent éteindre la soif de l'ambitieux, et il compte pour rien la dignité qu'il vient d'acquérir, quand il en voit une au-dessus de lui dont l'éclat blesse ses regards. C'est vous, ô mon Dieu, qui avez voulu que le pécheur trouvât la peine de ses désordres dans ses désordres mêmes! C'est vous qui avez ordonné que notre cœur, toujours soupirant après le repos, fût sans cesse dans l'agitation et dans l'inquiétude, jusqu'à ce qu'il se reposât en vous. En effet, c'est pour nous forcer d'aspirer au seul bien solide et de chercher une paix durable dans sa véritable source, que Dieu, par une providence miséricordieuse, a voulu que toutes les créatures devinssent autant d'ennemis armés contre notre repos. Semblable à une mère tendre qui, jalouse de l'amour de son enfant, aurait ordonné à tous ceux que, dans son inconstance, il irait invoquer, de se refuser à ses caresses et de rejeter les témoignages de son attachement, pour qu'il se vît contraint de revenir entre les bras de celle qui lui montrerait seule un visage riant et de tendres invitations. Ainsi Dieu a ordonné à toutes les créatures de se déclarer contre nous et de nous repousser, afin que, ne pouvant trouver où nous fixer, nous allussions, même malgré nous, chercher dans le sein de Dieu notre refuge et notre asile.

*Mais maintenant ces choses sont cachées à tes yeux.* Funeste condition, où l'infortunée Jérusalem se trouve par degrés descendue! Jésus-Christ l'invite au retour, et elle est sourde à sa voix; il lui présente la paix, et elle rejette ce don céleste; il lui dénonce les plus terribles châtimens pour prix de ses infidélités, et elle est insensible à ses menaces. Ainsi la voilé parvenue à ce moment redoutable que Dieu avait prédit par son prophète : aveuglez le cœur de ce peuple, afin que leurs yeux ne voient point, et que leurs oreilles n'entendent point. et que ma main ne puisse les guérir.

Cet endurcissement est le plus grand de tous les maux. Dieu ne l'avait permis qu'après que cette ville coupable l'y avait contraint par ses longues résistances et ses outrageants rebuts. Il en est ainsi du pécheur que Dieu, pour le punir de ses longues ingratitude, livre enfin à l'aveuglement de l'esprit et à l'insensibilité du cœur. Qu'il ne s'en prenne qu'à lui seul, si les dogmes de la religion ne lui présentent qu'obscurité et que nuages; qu'il n'accuse que lui, si les vérités les plus terribles ne peuvent l'émouvoir, et si les plus consolantes le trouvent froid et insensible. Longtemps il a préféré les ténèbres à la lumière et détourné ses regards de l'éclatant flambeau que la religion lui présentait; longtemps, pour se donner dans le crime un horrible courage, il a méprisé le cri de sa conscience, étouffé des inclinations vertueuses, et effacé de touchants souvenirs : Dieu écoute enfin ses

vœux criminels, et, pour le punir, il l'exauce; la lumière de la foi importunait ses yeux, et elle lui est enlevée : la voix de sa conscience le fatiguait sans le rendre meilleur, et elle ne se fait plus entendre; la vertu s'offrait vainement à ses regards; il n'est plus touché de ses charmes; il repoussait la mémoire des jours de son innocence, la trace en est effacée sans retour. Punition terrible, mais digne de la justice d'un Dieu, puisque rien n'est plus équitable que d'abandonner le pécheur qu'il appelait vainement, et de lui retirer des biens qu'il a rejetés si longtemps avec un insultant mépris.

*Les jours viendront où tes ennemis t'environneront et te presseront de toutes parts; ils te détruiront, toi et les enfants qui sont dans ton sein, et ils n'y laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as point connu le temps où ton Dieu t'a visitée.* Qui l'aurait dit, lorsque les empereurs voyaient le monde entier paisible et soumis à leurs lois, qu'il viendrait un jour où la capitale d'une petite province appellerait contre elle une armée formidable, et obligerait les troupes romaines à détruire elles-mêmes, au sein de l'empire, une cité renommée dans tout l'Orient pour l'antiquité de son origine et la sagesse de ses lois! Quel autre qu'un Dieu pouvait prédire avec tant de précision les détails du siège de Jérusalem, et tracer par avance le tableau de ses derniers malheurs et sa ruine déplorable?

*Les jours viendront où tes ennemis t'environneront de remparts.* En effet, Titus, voyant que les soixante mille hommes qui composaient son armée ne pouvaient si bien environner Jérusalem que les Juifs ne trouvassent moyen de s'échapper, pour chercher des vivres, forma l'inconcevable dessein de tirer autour de la ville une muraille garnie d'un grand nombre de forts; et cet ouvrage immense fut terminé dans trois jours : « car, dit l'historien, je ne sais quelle ardeur divine animait les bras des soldats et hâta leur ouvrage. »

*Ils te presseront de toutes parts.* Qui pourrait raconter les tristes extrémités où les Juifs furent réduits à ce siège mémorable? Pressés de tous côtés par des ennemis acharnés, ils étaient déchirés en même temps par des factions plus cruelles encore, en sorte qu'ils avaient à soutenir tout à la fois et la guerre au dehors et la guerre au dedans, et qu'au sortir d'un assaut livré par les Romains, ils se livraient encore entre eux de plus sanglantes batailles. Que dirais-je de la contagion qui frappait chaque jour des milliers de victimes, et de la famine qui poussa si loin ses épouvantables rigueurs, qu'on vit une mère dévorer au berceau le fruit de ses entrailles?

*Ils te renverseront, toi et tes enfants qui sont dans ton sein.* Ce n'était pas assez pour la justice de Dieu des nombreux habitants qui peuplaient cette ville immense; il fallait encore que les Juifs y accourussent des extrémités de la Judée, que la solennité de Pâques les rassemblât de toutes parts, comme



dans un filet, pour les livrer à la vengeance céleste, en sorte qu'il n'en échappa que ce qu'il fallait pour aller porter dans le monde entier l'étonnante nouvelle de cette ruine.

*Et ils ne laisseront pas pierre sur pierre.* Titus, fils d'un empereur, et destiné à le devenir lui-même, devait ménager une ville que recommandaient la beauté de ses édifices et son antique gloire; mais il est l'instrument de la colère divine; il faut, malgré lui, qu'il ne reste pas de vestige de cette ville coupable; il a beau veiller à sa conservation, réclamer à grands cris en faveur de ce temple renommé dans le monde entier pour sa sainteté et sa magnificence, il faut que la flamme le consume et le dévore sans retour: aussi reconnut-il lui-même qu'il n'avait été que le ministre des conseils du Seigneur. « Ce n'est pas moi, disait-il (un auteur païen rapporte ces paroles si remarquables), ce n'est pas moi qui ai dompté les Juifs; je n'ai fait que prêter mon bras à la vengeance de leur Dieu, qui était irrité contre eux. »

Ce n'est donc ni dans les calculs de la prudence humaine, ni dans les ressources de la politique, que nous devons chercher la cause de ces mémorables catastrophes, qui confondent notre raison et épouvantent l'univers, mais dans la force invincible de ce bras tout-puissant qui maîtrise à son gré le monde, qui porte un appui à la faiblesse et le retire à la puissance, qui élève les trônes et les renverse, qui agite la terre et lui rend le repos; mais dans les immuables décrets de ce Maître souverain, qui fait servir à ses desseins les volontés les plus opposées, et conspirer également pour sa gloire les mesures des sages et l'imprudence des insensés, les revers des vaincus et les succès des vainqueurs. Ainsi, tandis que Rome païenne accueillait, avec transport, dans ses murs le triomphateur de la Judée, accompagnait d'acclamations son char de victoire, et contemplait ces captifs enchaînés, ces immenses trésors, les dépouilles du temple et les nombreux monuments de sa vaillance, les premiers chrétiens méditaient en silence les conseils du Très-Haut, en adoraient les desseins et reconnaissaient, dans la ruine du peuple Juif, le châtement de ses forfaits, et dans le triomphe de Titus, le triomphe de la justice éternelle.

O mon Dieu! ces grands événements, qui font l'étonnement et l'entretien des siècles, ne sont qu'un jeu pour votre puissance! Vous gouvernez en maître tout ce qui est au ciel et sur la terre, et les princes les plus redoutés ne sont que vos sujets et les instruments de votre volonté suprême. Nous venons d'en voir la puissance dans la coupable Jérusalem: faites que nous la reconnaissions encore dans ces coups inattendus par lesquels il vous plaît quelquefois de confondre tous les projets, de troubler tous les desseins, de déconcerter toutes les espérances. Pour l'homme qui vous ignore, les vicissitudes qui changent la scène de cet univers ne font qu'enfler son orgueil ou aigrir son

dépôt: irriter ses passions ou glacer son courage; mais, pour le chrétien qui vit de la foi, il reconnaît celui qui dirige toutes les causes, qui prévoit tous les effets, et dont la Providence conduit tout à sa fin avec une admirable sagesse. Faites, ô mon Dieu, que, pleins de ces saintes pensées, nous conservions, au milieu des agitations de la terre, une inébranlable constance, et que, par notre soumission à vos impénétrables décrets, nous méritions d'arriver au séjour de la paix éternelle.

Ainsi soit-il.

## PRONE IX.

*Pour le onzième dimanche après la Pentecôte.*

### SUR LA PERFECTION DANS LES ACTIONS ORDINAIRES.

*Bene omnia fecit. (Marc., VII, 37.)*

*Il a bien fait toutes choses.*

Le prodige que Jésus-Christ venait d'opérer en donnant une double preuve de sa puissance en faveur de cet homme sourd et muet, n'était pas son seul titre pour mériter le glorieux témoignage que lui rendait un peuple transporté de joie et d'admiration. Oui, il faisait bien toutes choses, celui dont une sagesse divine réglait toutes les pensées, dirigeait toutes les démarches, animait toutes les affections: *Bene omnia fecit.* Attentif à consulter la volonté de son Père céleste, il s'appliquait sans relâche à suivre ses ordres avec la plus inviolable fidélité, et soit qu'il se tint caché dans l'obscurité d'une vie inconnue ou qu'il prit plaisir à manifester sa gloire, il imprimait aux actions les plus ordinaires de sa vie, comme à celles qu'il croyait devoir environner d'un plus brillant éclat, le sceau d'une perfection digne d'un Sauveur et d'un Dieu: *Bene omnia fecit.* Toutefois, le peuple uniquement frappé des merveilles qui venaient soudainement étonner ses regards, aimait à célébrer dans Jésus le bienfaiteur des hommes, et l'arbitre souverain de la nature, et ne réservant ses transports que pour les occasions où Jésus déployait des prodiges à ses yeux, il ne lui tenait aucun compte de ces vertus communes et journalières qui remplissaient tous ses moments et n'étaient pas moins dignes d'admiration et d'éloges. Si l'erreur de ce peuple n'est point la nôtre à l'égard de notre divin Sauveur, parce que sachant qu'il était Dieu, nous savons aussi que les actions les plus communes de sa vie privée, comme les actions les plus extraordinaires de sa vie publique, étaient relevées par un mérite infini; nous ne sommes pas exempts de semblables préjugés, lorsqu'il s'agit de juger les saints et d'apprécier leur sainteté. Nous admirons leur pauvreté volontaire, leurs rigoureuses mortifications, leur constance au milieu des tourments, leur sérénité aux approches de la mort, et nous comptons pour rien leurs vertus de tous les jours, et, dans les devoirs les plus communs de leur état, leur assidue

et constante sollicitude. On dirait que la sainteté ne peut espérer nos suffrages que lorsqu'elle offre à nos regards des prodiges de courage et de résignation, et qu'elle doit s'attendre à nos dédains lorsqu'elle s'exerce dans le secret et sans éclat à des vertus communes : préjugé dangereux, et qu'il est important de détruire, en vous montrant combien est digne d'estime cette fidélité qui sanctifie par une perfection chrétienne les plus simples obligations ; ce sera le sujet de cet entretien.

Connaître ses devoirs et n'en omettre aucun, les remplir avec un paisible empressement, sans écouter ni répugnances, ni dégoût, soutenir sa première activité par une constance généreuse qui ne se dément et ne se relâche jamais ; ne se laisser conduire ni par l'humeur, ni par la coutume, ni par l'intérêt, mais par le seul désir de plaire à Dieu et d'accomplir sa volonté sainte, c'est ce que j'appelle sanctifier par une perfection chrétienne les actions les plus ordinaires. Or, je dis que, bien loin qu'une telle perfection soit peu digne de considération et d'estime, nous devons, au contraire, travailler à l'acquiescer avec le zèle le plus ardent ; parce que c'est le moyen de nous sanctifier le plus agréable à Dieu, le plus sûr pour nous-mêmes et le plus utile à nos frères.

Saint Thomas, examinant quel est, parmi les biens auxquels l'homme peut renoncer par amour pour Dieu, le sacrifice le plus agréable à cette majesté suprême, ne balance point d'assurer que c'est le sacrifice de la volonté, parce que, dit ce docteur, l'homme n'usant des biens de la nature que par sa volonté, ce sacrifice seul semble renfermer tous les autres. Or, s'il en est ainsi, quels trésors de mérites ne doit point acquiescer celui qui ne se conforme pas seulement aux ordres de Dieu dans quelques circonstances passagères, et par un effort extraordinaire de courage et de générosité, mais qui, par une résolution libre et déterminée, a mis son âme dans un état habituel d'une parfaite obéissance, et, dans tous les instants de sa vie, garde présente à son esprit la volonté de son Dieu, pour y conformer ses actions ; il laisse les hommes du siècle qui ne connaissent pas la piété, et les chrétiens que n'éclaire pas une piété solide, il les laisse établir une distinction vaine et fastueuse d'actions communes et d'actions extraordinaires ; il sait que, par elles-mêmes, elles sont toutes indifférentes aux yeux de Dieu, et que l'intention seule peut provoquer contre elles son indignation ou leur mériter les regards de sa bienveillance, et qu'enfin, l'homme n'étant sur la terre que pour accomplir la volonté de Dieu, il n'est d'actions véritablement belles que celles qu'anime ce sublime motif, comme aussi celles qui sont contraires à l'ordre de Dieu sont les seules méprisables et communes.

Que lui importent donc ou le rang qu'il occupe, ou les emplois dont il est chargé ?

il sait que c'est son Dieu qui lui assigne sa place, qui lui trace ses devoirs : c'est assez : il n'est plus qu'un serviteur fidèle, dont l'œil est toujours fixé sur le Maître souverain qui lui donne des lois. *Sicut oculi ancilla in manibus domina sua, ita oculi nostri ad Dominum Deum nostrum* (Psal. CXXII, 2) ; ou plutôt, c'est un fils plein de soumission pour un père dont il interroge les regards et prévient les desirs : *Pater, fiat voluntas tua* (Matth., XXVI, 42)

Et comment la conduite du chrétien fidèle à suivre les obligations ordinaires de son état ne sera-t-elle pas agréable aux yeux du Seigneur, quand elle renferme la pratique des conseils les plus relevés du christianisme ? Qu'est-ce en effet que sa vie ? c'est une vie de mortification et d'une mortification rigoureuse. On voudrait se dispenser de certains devoirs qui ne sont pas prescrits par une impérieuse nécessité, et on s'y soumet avec l'exacritude la plus scrupuleuse ; la paresse sollicite des délais, et on est sourd à sa voix ; la nature demande du relâche, et on triomphe de ses faiblesses ; le caprice voudrait des changements, et on est constant dans ses résolutions ?

Qu'est-ce encore que sa vie ? c'est une vie de prière, d'une prière continuelle. C'est peu pour lui, dès l'aube matinale, d'offrir à Dieu une journée dont tous les instants vont être consacrés à remplir sa volonté sainte ; il aime encore à élever souvent ses affections vers celui qui, après l'avoir placé dans l'emploi qui l'occupe, ne lui refusera point ses grâces pour en accomplir les devoirs ; il conjure Dieu, dans ses périls, de lui prêter un appui ; dans ses épreuves, d'encourager sa constance ; il le consulte dans ses doutes, il lui rend grâces de ses succès. Qu'est-ce encore que sa vie ? c'est une vie d'amour pour Dieu, et de l'amour le plus solide. Il est vrai, ses nombreux devoirs lui laissent, hélas ! trop rarement à son gré, le loisir de méditer sur l'infinie bonté de son Dieu, et de lui parler de son amour ; mais cet amour est vivant dans son cœur, et ses travaux, bien loin de l'affaiblir, ne font que lui donner une activité nouvelle. Dans ses sollicitudes, cet amour le soutient ; dans ses dégoûts, cet amour le ranime ; dans ses fatigues, cet amour le délasse. Si les hommes exigent de lui plus que ne lui permet sa faiblesse, cet amour le fortifie contre leur rigueur ; s'ils comptent pour rien ses peines et ses sueurs, cet amour le dédommage de leur ingratitude ; s'ils dédaignent l'éclat obscur où la Providence l'a placé, cet amour le console de leurs mépris.

Je dis secondement que la perfection dans nos actions ordinaires est un moyen sûr de nous sanctifier. Les maîtres de la vie spirituelle n'ont rien tant à cœur que de nous prémunir contre les illusions qui peuvent nous égarer dans l'affaire importante de notre sanctification ; ils veulent que nous examinions avec soin si l'esprit qui nous fait agir est de Dieu, afin que, suivant le conseil de l'Apôtre, nous puissions dis-



cher ce qui est bon, ce qui lui est agréable, et ce qui est parfait. *Ut probetis quæ sunt voluntas Dei bona, et bene placens et permissa.* (Rom., XII, 2). Ils nous exhortent à nous mettre en garde contre les séductions de l'ennemi de notre salut, qui, ne pouvant nous engager dans le mal par des artifices grossiers, se sert quelquefois de notre piété même pour nous attirer dans ses pièges. Souvent, pour nous séduire plus sûrement, cet ange de ténèbres se transforme en ange de lumière; il nous présente les exemples des saints, leurs mortifications, leurs sacrifices, et, excitant ainsi en nous un désir de perfection, que devrait modérer le souvenir de notre faiblesse, il nous pousse à une ferveur indiscrette et précipitée, que suivent bientôt des chutes déplorables, et quelquefois les plus honteux égarements. Mais de telles illusions ne sauraient égarer celui qui, réglé par une sage défiance, borne sa piété à porter dans ses actions ordinaires une prudente et modeste perfection; il n'a pas à craindre, en remplissant avec fidélité ses devoirs, de suivre les insinuations secrètes du tentateur; car le démon peut bien quelquefois le tromper par l'enthousiasme d'une perfection périlleuse, et le porter à s'élever à la sainteté la plus sublime, pour que sa chute ensuite n'en soit que plus funeste, mais jamais il ne lui suggère cette généreuse constance à s'acquitter de ses devoirs, et cette soumission pleine de simplicité à la volonté de Dieu, qui seule peut nous obtenir les biens promis : *Ut voluntatem Dei facientes reportetis promissiones.* (Hebr., X, 36). Sans doute il admire les grands exemples que lui ont laissés ceux qui l'ont précédé dans la carrière de la sainteté, leurs pénitences, leurs renoncements, leurs martyres; mais, s'il n'est point appelé à donner à son Dieu des preuves aussi héroïques de son amour, il sait cependant que sa fidélité dans les petites choses ne restera point sans récompense, puisqu'elle est fondée sur un motif qui seul a donné du prix aux vertus les plus éclatantes : le désir d'accomplir la volonté de Dieu. En effet, dit un saint docteur, quand même quelqu'un donnerait tous ses biens aux pauvres, ou qu'il souffrirait même le martyre, ses sacrifices seraient sans mérite pour le ciel, s'ils n'avaient pour objet l'accomplissement de la volonté divine, puisqu'ils seraient privés du principe de vie qui doit les animer, et de la charité qui ne saurait habiter un cœur où ne se trouve point l'obéissance.

Il ne craint point d'écouter une présomption téméraire : ce n'est point par humeur, par caprice, par une inclination humaine, qu'il s'est trouvé dans la condition où il est placé; c'est la Providence elle-même qui l'a appelé à son poste; ce n'est point par son choix, mais par l'ordre de Dieu que se succèdent les occupations qui remplissent ses journées et sa vie tout entière; il a donc le droit d'attendre de son infinie miséricorde qu'elle daignera lui fournir les

grâces nécessaires pour se sanctifier en s'acquittant des devoirs qu'elle lui prescrit elle-même? Que peut-il craindre enfin? craindra-t-il que cet ancien ennemi de notre salut, dont le souffle empoisonné ne ternit que trop souvent les actions les plus saintes, le démon de l'orgueil, ne vienne lui ravir le prix de sa fidélité? Non, la simplicité et l'obscurité de ses vertus le défendent de ses atteintes; il ne peut lui fournir d'aliments ni dans l'espoir de l'estime et des louanges des hommes, puisque les hommes, amis de tout ce qui est éclatant et extraordinaire ne connaissent pas même les vertus communes qu'il pratique dans le silence, ou ne leur réservent qu'indifférence et que mépris; ni dans les retours d'une coupable et subtile complaisance : serviteur inutile, qu'a-t-il droit de prétendre, quand il ne fait que remplir la tâche imposée par son Maître souverain, sous la main duquel il doit humblement se courber? *Servi inutiles sumus, quod debuimus facere fecimus* (Luc., XVII, 10); et c'est ainsi que le chrétien, occupé d'une perfection si commune en apparence, évite les périls que la piété présente quelquefois aux âmes présomptueuses, et travaille, dans le secret, mais avec sûreté, à l'ouvrage de sa sanctification.

Enfin, cette fidélité aux devoirs les plus ordinaires, procure à notre prochain les plus solides avantages. Je ne veux point parler ici des avantages que garantiraient à la société des hommes soigneux de répondre à toutes leurs obligations, et qui n'en rejetteraient aucune, parce qu'ils les croiraient toutes dans l'ordre de la Providence; je ne vous dis pas que la société a bien plus besoin de vertus obscures, mais constantes, que d'actions héroïques qui ne jettent qu'un éclat passager; je ne parle pas, en un mot, des biens temporels dont cette exacte fidélité serait la source pour un état dont tous les habitants en connaîtraient le prix; mais je parle des biens spirituels qu'elle ménage à ceux qui en sont les témoins et qui en éprouvent les heureux effets. Elle leur apprend à établir une juste différence entre celui que conduit l'esprit de Dieu, et celui qu'anime l'esprit du monde; elle dissipe les préjugés qu'ils avaient conçus contre la véritable piété, elle leur en inspire l'estime et l'amour. Et comment un maître n'estimerait-il pas la piété d'un serviteur constamment exact à exécuter ses ordres, veillant aux intérêts qui lui sont confiés avec plus de zèle qu'à ses intérêts propres, et comptant pour rien son repos et sa santé, quand le soin de ses devoirs en exige le sacrifice? Comment un époux ne respecterait-il pas la piété d'une épouse dont l'œil est toujours ouvert sur tout ce qui l'environne; qui, suivant l'expression du Sage, bien loin de manger son pain dans l'oisiveté, observe attentivement tous les sentiers de sa maison, et dont la vigilance est comme une lampe qui ne s'éteint jamais durant la nuit? *Non exstinguetur in nocte lucerna ejus.* (Prov., XX, 20.) Comment un père ne chérirait-il pas la piété

d'un fils, qui non-seulement obéit sans murmure, mais qui, prompt à prévenir les volontés de celui qu'il respecte à l'égal de Dieu même, en devine les signes, en interprète les regards, et, comme Samuel, est toujours prêt à voler où ses ordres l'appellent. *Ecce ego : vocasti enim me. (I Reg., III, 5.)*

Ah! malheur à ceux qui, fermant les yeux sur les heureux fruits de la piété, osent la calomnier et en méconnaître le prix! Mais aussi malheur à nous, si, par une conduite peu sage et une conduite inconsidérée, nous fournissons des prétextes à leurs odieuses imputations! Gardons-nous de nous laisser séduire par des désirs de perfection qui, en nous portant à des actions extraordinaires et sublimes, nous feraient négliger des vertus plus solides et plus près de nous : commençons par mettre la perfection dans les actions ordinaires de la vie, établissons notre piété sur ce fondement, et nous songerons ensuite à élever plus haut l'œuvre de notre sanctification. Enfin, éditions nos frères, en suivant un sentier que Dieu nous trace lui-même, et qui nous conduit avec sûreté à notre but : l'éternité bienheureuse! Ainsi soit-il.

#### PRONE X.

*Pour le douzième dimanche après la Pentecôte.*

##### HOMÉLIE DE L'ÉVANGILE.

Vade et tu fac similiter, (*Lsc.*, X, 37.)

*Allez et faites de même.*

Quel autre que notre divin législateur pouvait proportionner ainsi à notre faiblesse les plus sublimes leçons, et abaisser à la portée des ignorants et des simples la hauteur de sa doctrine? Quel autre que celui qui forma le cœur de l'homme et en connaît les plus secrets mouvements pouvait tempérer ses commandements avec une si profonde sagesse, que, sans effrayer les âmes timides et pusillanimes, ils dussent enflammer cependant l'ardeur et le courage des cœurs les plus généreux? Non, ils n'auraient osé dire : allez et faites de même, ces sages du paganisme, qui, oubliant la misère de l'homme pour l'exalter par une fausse grandeur, n'offraient à leurs disciples, pour toutes leçons, que les rêves de leur orgueil et les vaines théories d'une perfection désespérante. Mais ils n'auraient osé le dire, surtout, ces philosophes dépravés qui, plaçant tout le bonheur de l'homme dans les sens, et sa vertu dans l'intérêt, éteignaient dans la boue des passions le flambeau sacré qui doit le diriger, et rougissaient souvent eux-mêmes de pratiquer les maximes dont ils faisaient retentir leurs écoles. La sagesse incréée pouvait seule guider l'homme à travers ce double écueil, et lui montrer sans l'enorgueillir les titres de sa première grandeur, comme sans le décourager, la profondeur de sa misère. Écoutez ses leçons divines avec une humble docilité, et puisque l'Évangile de ce jour nous offre les deux grands commandements

qui renferment toute la loi, méditons-le avec un plus profond recueillement et une plus vive reconnaissance. L'homélie de cet Évangile va donc faire tout le sujet de cet entretien.

*Jesus s'étant tourné vers ses disciples, leur dit : Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez, car je vous assure que beaucoup de prophètes et de rois ont désiré de voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, et d'entendre ce que vous entendez et ne l'ont pas entendu.*

Il n'est point sur la terre, aux yeux de la foi, de bonheur plus grand que celui des disciples de Jésus-Christ; non-seulement ils étaient dans cet heureux temps que Dieu avait fixé dans ses décrets éternels pour envoyer son Fils au monde; non-seulement ils habitaient la terre où le Verbe fait chair avait daigné prendre naissance; mais constamment attachés sur les pas de ce divin Maître, chaque jour ils pouvaient contempler son humanité sacrée, ils pouvaient chaque jour voir les traits mortels sous lesquels avait voulu se voiler la sagesse incréée, l'image substantielle et la splendeur du Père; ils étaient les témoins des prodiges qui révélaient sa puissance et confirmaient sa divinité; ils entendaient les paroles de vie qui sortaient de sa bouche, et cette morale céleste, si nouvelle pour les hommes!

Mais, quelque désirable que leur sort puisse nous paraître, de si précieux avantages eussent été sans fruit, et n'auraient pu par conséquent mériter le nom de bien, si les apôtres n'eussent employé tous leurs soins à en profiter, et si, peu contents d'admirer les paroles de Jésus-Christ et d'exalter sa doctrine, ils n'eussent encore réformé leur cœur sur ses préceptes divins. Et c'est aussi ce que Jésus-Christ lui-même a voulu nous apprendre par une déclaration solennelle. Nulle créature n'a reçu de privilège semblable à ceux dont sa sainte Mère fut honorée, et le bonheur de voir et d'entendre Jésus, n'approche point sans doute de l'ineffable honneur d'avoir formé de sa substance le corps mortel dont le Fils de Dieu avait daigné se revêtir, d'avoir veillé sur son enfance, d'avoir pourvu à ses besoins. Cependant, comme une femme frappée d'admiration à la vue du Sauveur, s'écriait dans son transport : heureux le sein qui vous a porté, heureuses les mamelles qui vous ont allaité! Heureux, reprit Jésus-Christ, ceux qui entendent la parole de Dieu et sont fidèles à l'observer : pour nous faire comprendre que Marie elle-même ne pouvait être appelée heureuse, que parce qu'elle avait joint au titre glorieux de sa mère, une attention constante à écouter la parole de Dieu, et une fidélité inviolable à la mettre en pratique. Ainsi, nous n'avons rien à envier aux disciples du Sauveur, et si nous le voulons, leur bonheur peut devenir le nôtre, pourvu qu'avec les consolations sensibles de la religion, nous ne négligions pas de méditer la parole de Dieu, et surtout d'observer ses saintes ordonnances. Mais qu'il



est peu de chrétiens qui s'attachent à poursuivre avec un véritable zèle ce solide bonheur, qu'il en est peu à qui une piété éclairée ait appris que la pratique exacte de la loi doit être le premier but auquel nous devons tendre ! Les uns, séduits par les douceurs qu'ils trouvent au service du Seigneur, prennent pour la piété même ces saintes amorces que le Seigneur leur présente pour leur en donner le goût, et croient déjà toucher au but quand ils entrent à peine dans la carrière; d'autres, assidus à la parole de Dieu, se plaisent à la méditer encore en secret, mais trop souvent avec une admiration stérile pour la sainteté de sa loi. La plupart enfin de ceux qui font encore profession de christianisme, et qui remplissent nos maisons de prières, lâches et tièdes dans la pratique, ignorant la loi ou s'abusant sur ses préceptes, se font une religion à leur manière, n'en accomplissent les devoirs extérieurs que par habitude; et du reste, contents de mener une vie régulière en apparence, de ne pas se livrer à des égarements évidemment contraires aux ordres du Seigneur, et que leur interdiraient d'ailleurs leur âge, leur état, ou même de simples bienséances, ils se mettent peu en peine de régler réellement sur les saintes maximes de l'Évangile le détail de leur conduite, et croient être chrétiens, s'ils ne sont point scandaleux. Aveuglement déplorable dans tous les temps, funeste cause d'une perte éternelle pour une foule innombrable de chrétiens qui, laissant à la ferveur le désir d'une perfection que leur pusillanimité appelait trop sublime, se flattaient cependant de marcher avec sécurité dans une voie de salut ordinaire et tracée ! Mais aveuglement encore plus digne de nos larmes dans ces jours de douleur où la charité, se refroidissant de toutes parts, ceux qui sont restés fidèles à leur Dieu, devraient ne plus le servir à demi, et, par leur générosité et leur courage, reconnaître l'inestimable prédilection qui, dans des jours mauvais, a défendu leur faiblesse contre les attaques de l'incrédulité, et n'a pas permis que le flambeau de la foi s'éteignît pour eux au milieu des plus violents orages ! Devrait-on encore en trouver au milieu de nous de ces chrétiens lâches ou intéressés, qui calculent honteusement avec leur Dieu, et que le plus léger sacrifice épouvante ! Devrait-on voir encore au milieu de nous de ces chrétiens indifférents qui, sans goût pour la parole divine, sans ardeur pour les sacrements, ne servent Dieu que par habitude, et parce que, dès leur enfance, de sages parents leur apprirent à se faire un heureux besoin des pratiques de la religion; et le fruit de tant de malheurs et de si terribles leçons ne devrait-il pas être pour nous une émulation sainte à qui montrerait plus d'amour à son Dieu, à qui le servirait avec plus de constance ?

Il est vrai, Dieu quelquefois, par des coups extraordinaires de sa grâce, se plaît à nous réveiller de ce dangereux assoupissement; tantôt des avis inspirés par le zèle,

attendrissent notre cœur, en lui reprochant son indifférence; tantôt les menaces du Seigneur contre les serviteurs tièdes et paresseux, viennent porter dans notre âme un effroi salutaire; quelquefois enfin le dégoût même, suite naturelle de l'insensibilité et de la langueur, nous inspire le dessein de sortir de cet état funeste et de porter dans le service du Seigneur plus de ferveur et plus de zèle. Pressés involontairement par le désir d'être plus fidèles, et sentant malgré nous que nous sommes encore loin du terme, nous nous jetons aux pieds du Seigneur, nous le prions de vouloir bien nous éclairer nous-mêmes sur nos devoirs et nous apprendre ce qu'il exige de nous, pour que notre vie soit désormais agréable à ses yeux. Seigneur, lui disons-nous comme le docteur de l'Évangile, que dois-je faire pour posséder un jour la vie éternelle ? Mais, comme lui, c'est presque toujours pour le tenter que nous lui adressons cette prière. Tandis que notre bouche proteste toujours hardiment des généreux desseins que nous avons formés de ne rien épargner pour mener désormais une vie conforme à la loi de Dieu et au titre de chrétien, notre cœur, en secret, dément tout ce pompeux langage, et se réserve tout bas quelque inclination chérie que la volonté de Dieu ne le déterminera pas à sacrifier. Nous voudrions mettre Dieu d'intelligence avec certains goûts, avec certains penchants qui nous entraînent, et quoique nous paraissions attendre ses ordres d'un air soumis, avec une entière résignation, nous voulons, pour ainsi parler, qu'il capitule avec nous, et ménage des passions favorites auxquelles nous tenons réellement plus qu'à Dieu lui-même.

Mais Dieu, pour confondre cette dissimulation et nous forcer de révéler nous-mêmes les motifs qui nous animent, nous présente sa loi sainte comme la règle inflexible à laquelle nous devons rapporter notre conduite, et qui seule, si nous voulons la consulter sans préjugé, suffit pour dissiper notre aveuglement et condamner ces ménagements honteux, par lesquels nous voudrions concilier un certain esprit de christianisme avec une indifférence que le christianisme désavoue, ou des penchants qu'il réprouve. Que dit la loi ? qu'y lisez-vous ? *In lege quid scriptum est, quomodo legis ?* (Luc., X, 26.) Oh ! que ces paroles, si notre cœur veut les comprendre, sont bien capables d'éclairer nos doutes et de nous détromper de nos erreurs ! C'est ce que nous devons nous demander à nous-mêmes dans ces moments d'incertitude où nous ne savons quelle route nous devons tenir, et où notre raison n'est plus pour nous qu'un guide infidèle. C'est à la loi de Dieu qu'il faut recourir; elle ne connaît ni prévention ni caprice; elle vous montrera cette lumière de la vérité que le monde dérobe à vos regards, que vos passions obscurcissent, et que votre cœur même redoute peut-être de rencontrer. Ainsi, vous voudriez servir Dieu, mais vous voudriez aussi ne point

renoncer entièrement au monde, et allier les plaisirs dangereux et corrompteurs avec les joies célestes de la piété et ses consolations innocentes. Que vous dit la loi de Dieu, qu'y lisez-vous? que nul ne peut servir deux maîtres; que l'on ne peut donner à l'un son amour, sans porter sur l'autre, son mépris ou sa haine, et qu'enfin notre Dieu est un Dieu jaloux, qui ne souffre pas sans indignation que son ennemi déclaré lui dispute l'empire de notre cœur. Vous voulez servir Dieu, et cependant, conservant toujours pour les choses de la terre une attache immodérée, on vous voit amasser toujours des richesses avec une nouvelle avidité, et ne vous séparer qu'en murmurant des biens que vous enlèvent les décrets de la Providence. Que vous dit la loi de Dieu, qu'y lisez-vous? *In lege quid scriptum est, quomodo legis?* que celui qui ne veut point renoncer d'affection à des biens périssables, n'est point digne de Dieu, et que vainement nous lui jurons un amour sans réserve, si notre conduite est visiblement contraire à ces promesses mensongères, et prouve chaque jour que notre cœur ne peut abandonner notre trésor. Vous voulez servir Dieu, et peut-être même dans un état de médiocrité, vous ne pouvez renoncer à ce goût puéril et honteux des pompes et des vanités du monde, qui vous fait de votre parure une occupation importante, et vous soumet avec scrupule aux caprices les plus bizarres d'un siècle frivole. Mais que vous dit la loi de Dieu, qu'y lisez-vous? *In lege quid scriptum est, quomodo legis?* que l'on doit rougir de traiter avec tant de délicatesse les membres d'un chef couronné d'épines, que la pudeur et la modestie doivent être votre plus bel ornement; que, si les bienséances de votre état exigent ces vains ajustements, elles ne peuvent exiger que vous y placiez votre affection; que vous devez, à l'exemple d'Esther, gémir en présence de Dieu de cet assujettissement aux pompes du siècle, d'autant plus coupables de ne pas en reconnaître l'illusion, que Dieu, pour vous l'apprendre, n'a point épargné les plus redoutables leçons, puisque vous l'avez vu vous-mêmes, suivant la prédiction d'Isaïe, frapper autour de vous les principales filles de Sion, leur enlever sans pitié ces atours qui les rendaient si fières, faire succéder aux vêtements de la joie les habits du deuil et des larmes, et les haillons de l'indigence aux livrées de la vanité. Vous voulez servir Dieu, et vous voulez cependant fréquenter ces spectacles où le désœuvrement et l'amour des honteux plaisirs rassemblent tous les jours une foule oisive et voluptueuse, et dont le moindre danger est la perte du temps et la négligence des devoirs les plus sacrés. Mais que vous dit la loi de Dieu, qu'y lisez-vous? *In lege quid scriptum est, quomodo legis?* qu'heureux est l'homme qui ne s'est point trouvé dans l'assemblée des ennemis de Dieu, et qui n'a point suivi la route des pécheurs; que Dieu nous deman-

dera un comte rigoureux du temps, ce précieux dépôt qu'il nous a confié; que nous devons la plus exacte fidélité à nos serments, et que nous ne pouvons fréquenter ces rendez-vous de la volupté, sans violer les engagements solennels que nous prîmes autrefois sur les fonts sacrés du baptême. Que vous dit la loi de Dieu? Tertulien vous l'apprendre : L'Eglise de Jésus-Christ, dit-il, est l'école de Dieu; les spectacles sont l'école du démon. Quelle honte, ajoutait-il, de se passionner avec fureur pour des scènes profanes, de fatiguer, par d'indignes applaudissements des mains qui doivent sans cesse être élevées vers le ciel, et de souiller, par les éloges donnés à un histrion, une bouche qui a répondu : *Je le crois*, quand on lui présentait le Saint du Seigneur dans la participation des saints mystères. En un mot, vous voulez servir Dieu, mais vous voulez en même temps servir le monde, servir vos plaisirs, servir vos passions. Que vous dit la loi de Dieu, qu'y lisez-vous? *In lege quid scriptum est, quomodo legis?* Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit et de toutes vos forces; c'est-à-dire que Dieu ne veut aucun partage, qu'il lui faut tout notre cœur, que vainement nous remplirions certains articles de la loi, parce qu'ils ne contrarient point nos penchants, si nous en négligeons d'autres moins conformes à nos goûts, et qu'enfin cet alliage monstrueux de la fidélité et de la désobéissance, de quelque nom que nous voulions le dissimuler, est abominable aux yeux de Dieu, qui ne peut souffrir que nous établissions entre lui et son ennemi un odieux parallèle. Mais ce grand précepte de l'amour de Dieu, qui renferme tous nos devoirs à l'égard de notre Créateur, et qui, nous ordonnant de l'aimer sans réserve, nous oblige de nous détacher des créatures et de renoncer ainsi au monde et à tous ses faux plaisirs, a fini par être familier à notre bouche, sans faire d'impression sur notre cœur; et, semblable à un fils peu respectueux qui, à force d'entendre les mêmes avis d'un père vénérable, les écoute enfin sans attention et sans remords, nous entendons répéter sans cesse que Dieu demande de nous un amour entier et exclusif, sans que cette pensée trouble un repos funeste, et nous inspire un salutaire retour; ou plutôt, nous sommes parvenus à tranquilliser notre conscience, et, calculant en quelque manière, notre infidélité, c'est avec réflexion que nous prétendons concilier nos goûts et notre inclination pour le monde avec ce commandement, le premier et le plus important de toute la loi.

Le même aveuglement, qui nous séduit sur le précepte de l'amour de Dieu, nous égare encore sur celui de l'amour que nous devons à nos frères. Notre religion est par-dessus tout une religion de charité : c'est en cela, dit Jésus-Christ, que tout le monde connaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres. *Mes bien-aimés*, disait saint Jean, *aimons-nous*



les uns les autres, car la charité est de Dieu. (I Joan., IV, 7.) Nous avons reconnu l'amour de Dieu envers nous, en ce qu'il a donné sa vie pour nous; nous devons aussi, nous autres, donner notre vie pour nos frères. Tous les apôtres dont les épîtres nous restent, tiennent le même langage; et la charité qui enflammait les premiers chrétiens, remplissait d'admiration les païens eux-mêmes, et leur apprenait à aimer la religion de Jésus-Christ, avant même d'en sentir la vérité.

Nous sommes élevés à la même école, nous faisons profession de suivre la même doctrine; mais que nous sommes loin d'imiter leur conduite! Si Dieu nous dit: vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes, nous prétendons mettre des restrictions à une loi si générale; nous lui disons encore, comme le docteur de notre Evangile: *Et quel est donc mon prochain; et qui est meus proximus?* » (Luc., X, 29.) Nous comprenons peut-être cette loi, s'il est question d'aimer ceux qui, par d'importants services, ont acquis des droits à notre reconnaissance, ceux qui nous ont consolés dans nos peines, soutenus dans nos malheurs, défendus dans nos dangers, ceux qui ont pris soin d'étendre notre réputation par leurs éloges, de la défendre contre la calomnie; ceux enfin qu'un caractère doux et facile, une amitié à toute épreuve, et peut-être notre propre intérêt nous font une loi de chérir. Mais s'il faut supporter l'humeur difficile d'un homme altier ou trop sensible; s'il faut secourir dans ses besoins celui qui n'a rien épargné pour ruiner notre fortune; s'il faut ménager la réputation d'un homme qui a tout fait pour noircir la nôtre; s'il faut traiter avec bonté celui qui nous a poursuivis avec acharnement, alors la loi de l'amour du prochain devient obscure pour nous, et nous ne pouvons comprendre cette parole célèbre de saint Jacques, que la charité chrétienne est universelle et sans restriction, et que vouloir la borner à quelques-uns, c'est la violer tout entière à l'égard de tous. Jésus-Christ, dans l'Evangile de ce jour, dissipe tous nos doutes et ne laisse plus de prétextes à l'illusion. En nous présentant l'exemple du Samaritain, il a voulu nous faire voir quelle devait être l'étendue de notre charité, puisqu'elle doit nous faire oublier non-seulement nos propres intérêts, mais en quelque sorte les intérêts de Dieu même, et déployer toute l'ardeur et toute l'activité de notre zèle, sans égard pour la religion que professe celui dont les malheurs sollicitent notre secours. Celui que des voleurs avaient indignement dépouillé et chargé de blessures, était juif, et les préjugés de son pays interdisaient au Samaritain tout commerce avec lui; mais il est malheureux, le Samaritain ne voit plus en lui qu'un enfant du père commun de tous les hommes; il se hâte de lui donner les premiers soulagements; il paye d'avance les soins qu'un hôte attentif donnera à son malheur, et sa sollicitude s'étendant encore dans l'avenir,

il l'intéresse au rétablissement de cet infortuné, en lui promettant pour son retour, les preuves de sa reconnaissance. *Allez donc et faites de même* (Ibid., 27); aimez Dieu, aimez voire prochain avec générosité et sans réserve; n'écoutez plus ces raisonnements captieux de l'intérêt propre qui vous ont séduits jusqu'à ce jour, et ne pensez plus que, pour remplir le premier précepte, il suffit de donner à Dieu tout ce que le monde ne demande pas, et que, pour satisfaire au second, c'est assez d'aimer à la manière des païens, ceux qui nous aiment nous-mêmes les premiers.

O Jésus, nous honorons aujourd'hui le bois sacré du haut duquel vous nous exhortez bien éloquemment à pratiquer ces deux grands et importants préceptes. Vous êtes Dieu, et votre amour pour les hommes vous a déterminé non-seulement à vous revêtir de notre chair mortelle, à mener une vie pauvre et souffrante comme nous; mais encore à subir une mort ignominieuse et cruelle sur cette croix autrefois infâme et aujourd'hui l'objet de nos adorations. Comment pourrions-nous donc ne pas vous aimer, vous qui nous avez tant aimés le premier? comment pourrions-nous ne pas vous donner notre cœur tout entier, quand vous vous êtes donné tout entier pour nous? comment nous réserver quelque chose encore, lorsque pour nous vous avez renoncé à tout, à votre gloire, à vos grandeurs, et, pour ainsi parler, à votre puissance?

L'amour de nos frères sera aussi notre vertu la plus chère; nous viendrons en méditer les devoirs aux pieds de votre croix. Vous avez aimé les vôtres qui étaient dans le monde, et vous les avez aimés jusqu'à la fin. Que dis-je! vos ennemis eux-mêmes, et ceux qui vous attachaient à cette croix, étaient encore chers à votre amour défaillant; et près de rendre le dernier soupir, vous trouvâtes encore des forces pour élever votre voix jusqu'au trône de votre Père, et solliciter sa clémence en faveur de ceux qui vous donnaient la mort. Votre croix sainte n'est donc pas seulement notre unique espérance, elle est encore la chaire sacrée où vous nous donnez les plus grandes leçons et les plus touchants exemples. Faites qu'ils ne soient pas perdus pour nous, mais que, pratiquant avec fidélité, sur la terre, les deux commandements qui sont le fondement de toute la loi, nous en recevions la récompense dans le ciel. Ainsi soit-il.

#### PRONE XI.

*Pour le vingt et onzième dimanche après la Pentecôte.*

#### HOMÉLIE DE L'ÉVANGILE.

Assimilatum est regnum celorum homini regi qui voluit rationem ponere cum servis suis, et cum cœpisset rationem ponere, oblatus est ei unus qui debebat ei decem millia talenta. (Matth., XVII, 24.)

*Le royaume du ciel est semblable à un roi qui voulut compter avec ses serviteurs, et comme il eut commencé à leur faire rendre leurs comptes, on lui en présenta un qui lui devait dix mille talents.*

Quoique l'Evangile nous présente souvent

le Sauveur sous les plus riantes images, et que le chrétien trouve plus de douceur à entendre le récit de ses miséricordes, il semble que la parabole de ce jour, malgré ses terreurs et ses menaces, peut elle-même ouvrir notre cœur à la plus tendre confiance, et nous donner de la charité de Jésus un gage aussi certain que les plus touchantes promesses. En effet, qu'un Dieu, descendu sur la terre pour laver dans son sang les iniquités du monde, donne sa compassion aux égarements des pécheurs, les appelle par ses invitations, les accueille avec indulgence, j'admire avec transport une si généreuse bonté; mais j'y vois enfin un Sauveur fidèle dans ses promesses, et je le reconnais avec attendrissement, soit que, comme un pasteur plein de sollicitude, il se fatigue à la poursuite de la brebis égarée, soit que, sous les traits d'un père plein de bonté, il presse sur son cœur un fils longtemps rebelle, et cache, dans de tendres embrassements, la confusion et les larmes de cet infortuné. Mais, s'il faut enfin nous révéler les redoutables secrets de sa justice, s'il faut nous laisser entrevoir quels châtimens attendent l'ingratitude et l'insensibilité, que ce divin Maître alors paraisse écouter encore son amour, plutôt que les intérêts de sa gloire, qu'il craigne de glacer d'épouvante notre pusillanimité, qu'il use de circonspection, et tempère, par les figures et les allégories, la terreur de ses jugemens, c'est là surtout que je vois l'excès de son immense charité, et le prodige d'une ineffable condescendance. Relisons-la donc avec crainte, mais avec confiance, cette parabole qui nous présente la vérité la plus effrayante du salut adoucie par les saints artifices et les ménagemens d'une bonté toute divine; son développement nous fournira des réflexions simples, mais salutaires, qui feront le sujet de cet entretien.

Quelle dut être la frayeur et la confusion de ce serviteur ingrat, en paraissant devant son maître pour justifier l'emploi des immenses trésors dont une extrême confiance l'avait rendu dépositaire! La seule pensée des peines réservées à son infidélité le glaçait d'effroi; mais la honte d'avoir trahi l'espoir d'un si bon Maître, et de n'avoir répondu à l'excès de sa bonté que par l'excès de l'ingratitude, lui faisait éprouver, par avance, des tourmens bien plus cruels que tous les châtimens que pouvait lui préparer une juste indignation. Ainsi, lorsque, prévenant le jour redoutable où Dieu l'appellera devant son tribunal, un pécheur considère l'emploi qu'il a fait des biens qu'il tenait de la divine miséricorde, son esprit est frappé d'une crainte salutaire, et son cœur pénétré du plus vif repentir, à la vue des supplices que la colère céleste destine à ses désordres, mais surtout à la pensée des reproches qu'il recevra de son Dieu, lorsqu'il paraîtra devant lui vide de bonnes œuvres, et dépouillé par le péché de tous les biens qu'il avait reçus de sa libéralité. C'était de lui qu'il avait reçu la vie, et elle

aurait dû être consacrée tout entière à la gloire de son Créateur. Les jours, les mois, les années se sont écoulés, sans qu'il ait songé à lui rendre les hommages dus à cette Majesté suprême, jet à peine compte-t-il quelques instans où il lui ait parlé de son amour et de sa reconnaissance. Il avait reçu de lui les biens temporels; il ne devait s'en regarder que comme l'administrateur, et, après avoir fourni à ses besoins, il devait en verser le superflu dans le sein de ses frères pauvres et souffrants; mais il a été dur et insensible, et les présents qu'il tenait de la divine Providence, il les a employés à rassasier son luxe et ses passions. Il avait reçu des facultés qui le distinguaient excellemment des êtres inanimés ou sans raison, dont il était environné; le criminel usage qu'il en a fait l'a confondu avec la classe des brutes dont il avait été si honorablement séparé, ou plutôt, l'a rendu plus vil encore et plus méprisable qu'elles. Son front, siège de la pudeur, il lui a appris à ne plus rougir; ses yeux, destinés à être élevés vers le ciel, il les a constamment attachés à la terre; sa langue, qui devait uniquement bénir le Seigneur et célébrer les charmes innocents de la vertu, il l'a déshonorée à vanter les honteux plaisirs du vice, et à blasphémer peut-être un nom adorable; ses oreilles, qui ne devaient être ouvertes qu'aux discours de la sagesse et aux avis de la religion, il les a souillées en y donnant entrée aux indécents propos du libertinage, ou aux railleries sacrilèges de l'impiété; son corps, que Dieu avait pris plaisir à former de ses propres mains, et qui devait être l'instrument de la vertu, il en a fait l'instrument du crime et l'a flétri par les plus coupables excès; son esprit, né pour la vérité, ne s'est nourri que de mensonge; il ne l'a occupé que des choses de la terre, et l'a rempli de connaissances frivoles ou dangereuses; son cœur enfin, créé pour aimer Dieu et pour n'aimer que lui, ce cœur, que Dieu daignait lui demander, il a osé le lui refuser avec insolence pour le livrer au démon et aux passions les plus dégradantes. Voilà l'indigne usage que ce serviteur ingrat a fait des dix mille talents qu'il avait reçus d'un Maître plein de miséricordes.

*Mais, comme il n'avait pas le moyen de les lui rendre, son maître commanda qu'on le vendit, lui, sa femme et ses enfans, et tout ce qu'il avait pour satisfaire à cette dette.* La conduite du serviteur justifiait sans doute la sévérité du maître. Ce maître, toutefois si inexorable, conservait encore pour cet infortuné des sentimens de commisération, et s'il donnait des ordres pleins de rigueur, c'était pour le frapper d'une utile terreur, et lui apprendre, par cette redoutable leçon, à se mettre désormais en garde contre le crime d'une si noire perfidie. Les supplices réservés à celui qui a dissipé sans fruit les dons de la grâce, sont inévitables, il est vrai, s'il meurt dans son infidélité; mais il n'est pas moins certain



que, si la justice a allumé ses feux éternels qui doivent punir l'ingratitude du pécheur, c'est la miséricorde qui les présente à nos regards, afin de nous forcer à pratiquer la loi et à mériter, comme malgré nous, la possession du céleste héritage. En effet, Dieu pouvait se contenter pour nous porter à la vertu, d'avoir mis pour elle au fond de notre cœur un penchant naturel, d'avoir envoyé son Fils vers les hommes pour leur en faire goûter le prix, d'avoir promis un bonheur sans fin à ceux qui, pendant les courtes années de cette vie mortelle, l'auraient suivie avec constance. Dieu pouvait, en un mot, ne présenter aux hommes d'autre motif pour les engager au bien que la beauté même de la vertu, les leçons de notre divin Sauveur et les récompenses qu'il prépare à la persévérance, et se réserver le secret des justes et terribles châtimens par lesquels il punirait un jour l'endurcissement ; mais, connaissant notre corruption, il a voulu nous captiver par un intérêt plus puissant encore ; il a voulu que ceux qui n'auraient pu être gagnés par son amour fussent du moins retenus par la crainte. C'est donc dans sa miséricorde qu'il montre au pécheur l'éternel abîme qui doit l'engloutir, s'il s'obstine à abuser de ses grâces, et à mépriser les trésors de sa longanimité et de sa patience.

*Le serviteur se jetant à ses pieds le suppliait, en disant : Accordez-moi quelque délai, et je vous payerai tout.* Dans la vivacité de son repentir et dans la frayeur mortelle dont il était saisi, en entendant sortir de la bouche de son maître cet arrêt formidable, il promettait de tout réparer et il espérait tenir sa promesse ; mais son indigence et l'énormité de la somme qu'il avait dissipée mettaient à ce dessein un obstacle insurmontable, et il ne pouvait que souhaiter de s'acquitter envers son maître, sans jamais prétendre au bonheur de voir réaliser son désir. Ainsi, le pécheur qui, touché de la grâce et pénétré de douleur à la vue de ses désordres, se jette aux pieds du Seigneur pour solliciter son pardon, peut bien lui promettre d'être désormais plus fidèle et de faire valoir avec plus d'exactitude les biens qu'il tient de sa bonté ; mais il ne peut espérer de réparer véritablement ce criminel usage des bienfaits divins qui excite son repentir et ses larmes. En effet, l'idée de réparation emporte avec soi un tel rétablissement des choses, qu'il ne reste plus de vestiges du mal qu'on doit réparer. Ainsi nous réparons pleinement, par rapport au prochain, le tort que nous lui avons fait dans ses biens, quand avec la somme que nous lui avons injustement ravie, nous lui rendons encore tous les fruits qu'il pouvait en recueillir. Ainsi, nous réparons le tort que nous lui avons fait dans sa réputation, lorsque nous démentons solennellement les soupçons injurieux, ou les rapports injustes par lesquels nous avons outragé son honneur, et que nous rendons témoins de notre désaveu à ceux qui l'avaient été de nos

calomnies. Mais, avec Dieu, l'espérance d'une telle réparation nous est interdite ; car, si nous réparons le tort fait au prochain, c'est parce que nous prenons de quoi compenser notre injustice sur un bien auquel il n'avait d'ailleurs aucun droit ; mais Dieu est le maître et le seigneur souverain de toutes nos facultés, de tous nos instans et de tout notre être ; tout est à lui, tout doit lui être consacré. Lors donc que, par un larcin manifeste, nous lui ravissons quelqu'un de ces biens qui, descendus de lui, devraient lui être reportés par l'amour et la reconnaissance, et que nous les dissipons parmi les créatures et les faux plaisirs, nous ne pouvons nous flatter de faire une réparation réelle, puisque nous ne pouvons offrir à Dieu, pour dédommagement, que des dons sur lesquels il avait déjà des droits inaliénables. Ainsi, ce pécheur, dont la jeunesse a été souillée par les plus honteux excès, et qui, sur le retour de l'âge, pense enfin à se donner à Dieu, réglera bien sur sa loi sainte tous les instans que sa bonté daignera lui accorder encore ; mais il ne pourra rappeler les jours de son égarement pour les consacrer à un meilleur usage. Ainsi, un écrivain qui a déshonoré sa plume par des productions lascives ou impies, pourra bien ne plus s'en servir que pour défendre la religion et célébrer la vertu ; mais son repentir ne saurait anéantir les déplorables monuments de son impiété ou de ses désordres. En un mot, l'homme, par lui-même, ne peut réparer un seul péché, puisqu'il n'a rien en propre, et qu'il a tout emprunté à la souveraine richesse. Ce n'est donc point à nos mérites, ce n'est donc point à nos efforts, c'est à la miséricorde toute gratuite du Seigneur, que nous devons attribuer le pardon de nos fautes. Semblable au maître de notre Evangile, qui, ayant pitié de ce serviteur, le laissa aller et lui remit toute sa dette, notre Dieu, dont un seul péché devrait nous attirer l'éternelle indignation, daigne, dans son infinie bonté, oublier nos offenses, nous remettre les dettes immenses que nous avons contractées avec sa justice, et accepter en échange notre repentir et nos larmes. Ah ! je ne m'étonne plus si les saints ne pouvaient se lasser d'admirer l'inexprimable clémence de notre Dieu : je comprends pourquoi David en faisait l'objet continuel de ses méditations, et pourquoi, dans des transports d'allégresse, il aimait à répéter que le Seigneur est bon et que sa miséricorde est éternelle. Il est vrai, il a comblé l'homme de ses bénédictions, et les privilèges dont il l'a honoré sont dignes d'exciter toute sa reconnaissance ; mais sa miséricorde et l'indulgence avec laquelle il reçoit un pécheur à merci sont encore au-dessus de tous ses bienfaits : *Miserationes ejus super omnia opera ejus.* (Psal. CXLIV, 9.)

La conduite de Dieu à notre égard devrait être le modèle de notre conduite à l'égard de nos frères, et son infinie bonté pour nous devrait nous apprendre quelle doit être

notre indulgence pour ceux de qui nous croyons avoir à nous plaindre. Mais, bien loin d'imiter la miséricorde de notre Père céleste, nous n'avons pour nos semblables que sévérité et que rigueur, oubliant ainsi tout à la fois et nos propres misères et la loi de charité que nous avons reçue de Jésus-Christ; c'est pour nous faire comprendre notre injustice que ce divin Sauveur a mis sous nos yeux, dans la même parabole, le parallèle de la dureté de ce méchant serviteur avec l'indulgence de son maître.

*Ce serviteur étant sorti rencontra un de ses compagnons qui lui devait cent deniers, et le prenant à la gorge, il le pressait, en disant : rends-moi ce que tu me dois.* Ainsi, c'est en quittant ce Maître plein de bonté, en recevant de lui une si touchante leçon de clémence; c'est encore tout baigné des larmes que lui avait arrachées la crainte du châtiment, qu'il traite sans miséricorde le compagnon de son infortune, et qu'il veut en exiger une somme modique, sans pitié comme sans retardement. Formés tous du même limon, assujettis aux mêmes misères, et courbés également sous le joug imposé aux enfants d'Adam, nous devrions, du moins, ne pas aigrir nos maux par une injuste dureté, mais alléger, au contraire, par une indulgence réciproque, les malheurs de notre esclavage. Cependant on nous voit armés les uns contre les autres, nous poursuivre avec acharnement, réclamer nos biens avec fureur et souvent aggraver par des prétentions insensées les peines inséparables de notre condition. Car, quoique l'argent excite parmi les hommes des dissensions funestes, et que souvent, pour recouvrer celui qui leur est dû, ils violent les lois les plus saintes de la charité, ce ne sont point encore là les dettes qu'ils réclament avec le plus de rigueur. Mais il en est de bien plus chères à notre cœur, et dont les plus puissantes inspirations de la grâce peuvent à peine obtenir de nous l'abandon : le respect, la déférence, les applaudissements, en un mot, les témoignages d'honneur et d'estime, voilà les dettes qu'il faut nous payer sans délai, et que nous exigeons avec empire. Notre orgueil nous place au centre de nos semblables comme au milieu de nos débiteurs, et nous les fait regarder comme comptables envers notre expérience, notre savoir, nos honneurs et nos talents. L'homme en place s'irrite si on ne paye point à sa dignité un tribut d'admiration et d'hommages; le savant, si on ne récompense point par des éloges ses longues veilles et ses pénibles travaux. Le riche lui-même prétend que son or doit lui concilier la vénération de l'homme obscur et indigent, et veut lui faire plier le genou devant son luxe et son opulence. En un mot, tout à la fois débiteurs insolents et créanciers impitoyables, on nous voit livrer et soutenir contre tous une guerre implacable, et souvent les puériles satisfactions de la vanité divisent par de cruelles fureurs ces aveugles humains que Jésus-

Christ voulait unir par des liens d'une charité fraternelle.

*Son compagnon se jetant à ses pieds, le conjurait, en disant : accordez-moi quelque délai, et je vous payerai tout.* Ce cruel serviteur entendait sortir de cette bouche suppliante les mêmes paroles qui avaient désarmé son maître, et ce souvenir seul aurait dû fléchir sa rigueur et le déterminer à traiter son compagnon avec la douceur dont il venait lui-même de faire l'heureuse expérience. Mais rien ne pouvait l'émouvoir, et les sentiments de la commisération et de la générosité ne pouvaient trouver accès dans le cœur de cet homme intraitable; il ne voulut rien écouter, et il le fit mettre en prison jusqu'à ce qu'il payât sa dette.

Aussi insensibles et aussi ingrats que lui, c'est quelquefois en quittant le pied des autels, c'est au sortir du tribunal de la réconciliation, que nous montrons à nos frères une inexorable sévérité. Orgueilleux que nous sommes, quelles plaintes pouvons-nous élever contre notre prochain, que Dieu ne pût nous opposer à bien plus juste titre! Avons-nous sur nos frères les droits que ses bienfaits donnent sur nous à notre Créateur, et les sacrifices que la charité demande de nous, ne les a-t-il pas faits le premier à son ineffable miséricorde? Nous prétendons que nos frères respectent notre rang, notre dignité, Dieu n'a-t-il pas en notre faveur, oublié les prérogatives de cette souveraine majesté que nous avons tant de fois offensée par notre indifférence et peut-être par nos insultes? Nous voulons que, déférant à notre savoir et à notre expérience, ils fassent taire leurs doutes devant nos décisions, et ne puissent en appeler de notre jugement? Et les oracles divins eux-mêmes, ne les avons-nous pas méprisés, n'avons-nous point foulé aux pieds la loi sacrée que Jésus-Christ était venu donner à la terre et qu'il avait scellée de son propre sang? Nous murmurons quand nos bienfaits ne sont point payés par la reconnaissance, et nous aimons à répéter avec ostentation, qu'il est amer de faire des ingrats. Mais qui jamais, plus que notre Dieu, répandit sur nous ses bienfaits avec profusion, et fut traité avec une plus noire ingratitude? Et où en serions-nous si, n'écoulant que les lois de sa justice, il eût voulu nous faire payer rigoureusement les dettes immenses que nous avons contractées avec lui? O mon Dieu, s'écriait le Roi-Phète, si vous tenez un compte exact des iniquités, ô mon Dieu, qui pourra subsister devant vous! Mais vous êtes plein de miséricorde, et j'espère en vous, Seigneur, à cause des promesses de votre sainte loi : car le Seigneur est rempli de bontés, et la rédemption qu'il nous a préparée est abondante. La clémence de notre Dieu doit donc être la mesure de notre indulgence pour nos frères, et quand nos prétentions seraient aussi justes et aussi raisonnables qu'elles sont souvent fausses et exagérées, nous devrions les abandonner avec la facilité dont le bon Maître que nous servons, nous a



donné tant de fois le consolant exemple.

*Les autres serviteurs voyant ce qui se passait en furent fort affligés et avertirent leur maître de tout ce qui venait d'arriver. Alors son maître le fit appeler.* Ce n'est plus pour l'effrayer ni pour lui inspirer plus de sagesse et de réserve à l'avenir, que son maître le fait paraître en sa présence, c'est pour prononcer le redoutable arrêt d'une longue captivité.

Tant que nous sommes sur la terre, les menaces, par lesquelles le Seigneur nous épouvante quelquefois, sont toujours tempérées par la pensée de cette ineffable bonté dont nous avons tant de fois ressenti les effets. Mais enfin, le jour viendra où, juge inexorable, il nous fera comparaître devant son tribunal pour examiner sans miséricorde comment nous avons observé cette loi de charité, qu'il avait daigné nous apprendre, et si nous avons aimé nos frères comme Dieu lui-même nous avait aimés le premier. Malheur à nous s'il ne trouvait dans notre conduite que rigueur et qu'insensibilité; et si, disciples d'un Dieu doux et humble de cœur, nous n'avons eu que de l'orgueil et de la dureté, le sort du méchant serviteur de notre évangile serait aussi le nôtre! Dieu nous livrerait sans retour aux ministres de ses vengeances pour expier dans des flammes éternelles cette froide inflexibilité qui nous aurait fait oublier de traiter notre prochain avec une indulgence, dont notre intérêt propre, le penchant naturel et l'exemple de notre Dieu nous fait une si douce loi.

Gravez-la dans nos cœurs, ô mon Dieu, cette loi divine de la charité que nous prêchent si excellemment les leçons et surtout les exemples de notre adorable Maître; comme aux plus beaux jours de l'Eglise, qu'on nous reconnaisse encore pour disciples de Jésus, non-seulement à notre constance dans la foi, mais aussi à cet amour tendre qui, nous unissant à nos frères par d'étroits et d'indissolubles liens, nous rend communes leurs douleurs et leurs joies, et ne nous permette plus d'être affligés que de leurs peines et d'être heureux que de leur bonheur. Que nous portions sur le front, sur nos lèvres, et avant tout dans notre cœur, la charité, ce caractère distinctif des enfants de l'Evangile, et qu'on nous juge chrétiens à notre condescendance pour la faiblesse, à notre indulgence pour l'égarement, à notre commisération pour la douleur et pour l'infortune. Enfin donnez-nous cette charité qu'accompagnent sur la terre des douceurs ineffables, et que vous payerez dans le ciel par de si grandes récompenses.

Obtenez-nous le don d'une véritable charité, illustres apôtres de la France, dont en ce jour nous honorons la mémoire; c'est à vos glorieux travaux que nous devons la connaissance de l'Evangile, qui vient d'offrir un sujet si touchant à nos méditations. Vous affrontâtes les plus redoutables périls, pour venir éclairer du flambeau de la

foi ces régions longtemps enveloppées des ombres de l'erreur; et pour faire produire des fruits de salut à cette terre longtemps stérile, vous la fertilisâtes en l'arrosant de vos sueurs et de votre propre sang. La France vous fut donc bien chère, puisque vous livrâtes votre propre vie pour la conquérir à Jésus-Christ. Ah! vous l'aimez encore, et du haut du ciel vous fixez encore sur elle vos regards. Veillez donc sur votre ouvrage, et prenez soin vous-mêmes de défendre notre foi contre les attaques de tant d'ennemis qui conspirent pour nous la ravir; protégez notre patrie, rendez-lui le calme après tant d'orages, écarterz loin d'elle les fléaux de la guerre et les dissensions domestiques, ou plutôt, rendez-nous-la cette foi que nous avons perdue, cette foi de nos pères que nous avons reçue des successeurs de Pierre, et qui, transmise d'âge en âge, était parvenue pure et sans tâche jusqu'à nous; éclairez les esprits que l'erreur a séduits, amollissez les cœurs endurcis par l'impie

Engendrez-nous tous une seconde fois à Jésus-Christ, afin que, réunis dans une même croyance, nous puissions bénir d'une commune voix le Père des miséricordes, et recevoir un jour de lui les récompenses éternelles. Ainsi soit-il.

## PRONE XII.

*Pour le vingt-quatrième dimanche après la Pentecôte.*

### SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Videbunt Filium hominis venientem in nubibus cœli. (Math., XXV, 30.)

*Ils verront le Fils de l'homme descendant sur une nuée avec beaucoup de puissance et de majesté.*

Si la pensée de ce jour redoutable, où Dieu citant à son tribunal tous les peuples de la terre, entrera en jugement avec eux, glace d'effroi le cœur du méchant, parce qu'il comprend quelles en seront pour lui les suites déplorables, l'attente de ce jour remplit le juste de consolation et de joie, parce qu'il sait qu'il y trouvera un ample dédommagement des peines attachées quelquefois à la pratique de la vertu; mais un sentiment plus noble et plus désintéressé le fait soupirer avec ardeur après ce moment de révélation du Seigneur: c'est l'amour de son Dieu, c'est le désir de le voir manifester sa gloire aux yeux de tous les hommes, et forcer ses ennemis eux-mêmes à reconnaître son pouvoir. Tant que nous sommes sur la terre, Dieu semble oublier ses droits, et n'user de sa puissance qu'avec ménagement; mais à ce dernier jour, il montrera toute la force de son bras, et reprendra, pour ainsi dire, le plein exercice de sa souveraineté. Ici-bas il souffre que la corruption de la plupart des hommes efface dans leur cœur la loi qu'il avait pris soin d'y graver lui-même, et dédaigne la doctrine céleste qu'il était venu leur enseigner; mais, à ce dernier jour, il vengera la sainteté de sa loi des outrages de l'impie et de l'indifférence des mauvais chrétiens. Ici-bas

il abandonne aux méchants les honneurs, les richesses et tous les avantages temporels ; il permet que l'humiliation et la détresse soient le partage de la vertu ; mais, à ce dernier jour, il révélera les raisons secrètes de cette distribution si étrange, et forcera toutes les bouches à bénir sa justice. En un mot, ce dernier jour sera pour Dieu un jour de victoire et de triomphe ; car il y fera briller dans le plus grand éclat sa puissance, sa sainteté et sa justice.

*Les cieus*, dit le Prophète, *racontent la gloire du Seigneur, et le firmament publie la puissance qui éclate dans les ouvrages de ses mains* : le jour qui succède si régulièrement au jour annonce cette vérité, et la nuit succédant à la nuit, l'apprend à tout l'univers (*Psal. XVIII, 1*) ; mais lorsque ce beau spectacle aura été assez longtemps déployé aux yeux des hommes pour qu'il ne reste plus d'excuse à ceux qui se seront obstinés à méconnaître la puissance et la sagesse du Créateur dans cet ordre admirable, Dieu fera éclater sa colère contre l'injustice des hommes qui n'ont point voulu comprendre ce qu'il y a d'invisible en lui, par les choses visibles dont il les entourait lui-même ; il brisera tous les ressorts cachés par lesquels il entretenait dans l'univers une si constante harmonie, et mettra à la place de cet ordre admirable le désordre et la confusion. Ce ciel qu'il avait étendu comme un pavillon au-dessus de nos têtes, il le roulera avec la même facilité que le berger roule sa tente quand il veut changer de pâturage ; ces astres qu'il avait suspendus dans le firmament, dont la marche était si régulière et la lumière si brillante, perdront leur éclat et oublieront leur marche accoutumée ; cette terre si fertile autrefois, et embellie des plus riannes couleurs, un feu dévorant la consumera et laissera sur toute sa face la triste uniformité du désert le plus aride ; cette mer, dont un grain de sable arrêtaît la fureur, franchira ses bornes et ira engloutir ce que le feu aura épargné : tout l'univers enfin, dont la beauté et la magnificence ont si longtemps rendu témoignage à la puissance du Seigneur, ne l'attestera plus que par la désolation et les ruines ; mais ce ne sera encore que le prélude et comme le coup d'essai des prodiges de puissance que Dieu doit opérer. Après avoir détruit l'univers et brisé l'ouvrage de ses mains, comme un potier brise un vase d'argile, il la signalera encore en rappelant à la vie, comme par une création nouvelle, toutes ces générations innombrables qui, depuis le commencement des siècles, auront peuplé ce séjour. La trompette redoutable du dernier jugement réveillera toutes ces nations qui dormaient du sommeil de la mort, et forcera les tombeaux de rendre en un instant à la lumière ces victimes sans nombre qu'ils avaient successivement englouties. A peine aura-elle retenti que l'on verra s'accomplir aussitôt la vision que le Seigneur montra autrefois au Prophète : les ossements se joindront aux ossements et s'adapter ensem-

ble, les nerfs s'y étendre pour les unir, la chair enfin les environner pour que la peau la couvre et l'enveloppe à son tour. Cette merveille peut étonner notre raison, mais non la révolter. Quoi ! celui qui nous a appelés quand nous n'étions pas encore nés ne pourrait nous faire entendre sa voix dans le fond de nos sépulcres ! celui qui a formé nos membres ne pourrait les former de nouveau, et celui qui a créé notre corps ne pourrait le dégager un jour de la poussière avec laquelle la corruption l'aura confondu ! *Je le sais*, s'écriait le saint homme Job, *et nous devons le répéter avec lui, je le sais, que je dois ressusciter au dernier jour, et alors je serai de nouveau revêtu de ma peau, et je verrai mon Dieu dans ma propre chair ; je le verrai moi-même, et non un autre, et je le contemplerai de mes propres yeux ; c'est là mon espérance ; elle reposera toujours dans mon sein.* (*Job, XIX, 25.*) Qu'il sera donc grand, ce Dieu arbitre souverain de toutes choses, lorsqu'au milieu des débris de l'univers, il verra son trône entouré de tous les peuples de la terre attendant avec tremblement la sentence décisive de leur sort éternel ! Elle perdra donc son éclat, cette gloire insensée dont, malgré tant de leçons, le monde s'obstine à méconnaître la misère et l'imposture ! elles disparaîtront donc toutes ces prétentions de l'orgueil ! *Les yeux altiers de l'homme*, dit Isaïe, *seront humiliés, la hauteur des grands sera abaissée, et le Seigneur paraîtra seul grand en ce jour* (*Isa., II, 11*). Sur la terre, le faste dont s'environne la puissance, la terreur qu'elle inspire, le bruit des flatteries qui retentissent autour d'elle entraîne l'admiration du vulgaire, étourdit le sage lui-même, et nous fait donner le nom de grandeur aux frivoles chimères de la vanité, ou même aux succès du crime ; mais alors, dépouillés de tout cet appareil mensonger inventé pour dissimuler leur petitesse, tous ces puissants du siècle seront confondus avec les hommes les plus vils et les plus obscurs, et, par leur dénûment, viendront rendre hommage à la puissance de Dieu, qui seule ne sait point éprouver de vicissitude. Que deviendront alors tous ces grands si fiers de leur pouvoir, ces conquérants si enflés de leurs victoires, ces riches si enivrés de leur opulence ? *Que ferez-vous*, leur crie Isaïe, *au jour où Dieu viendra vous visiter ? Au jour de l'affliction, à qui aurez-vous recours, et que deviendra votre gloire ?* (*Isaï. X, 3.*) Appellerez-vous à votre aide ces créatures que vous sembleriez autrefois maîtriser à votre gré ? Dieu les armera toutes pour se venger de ses ennemis. Trouverez-vous un refuge dans vos grandeurs et vos richesses ? *Nul ne peut*, dit Job, *résister à la colère de Dieu, et ceux qui gouvernent le monde fléchissent sous sa loi.* (*Job, II, 13.*)

Les prodiges avant-coureurs du dernier jugement montreront la puissance de Dieu ; le jugement lui-même en montrera la sainteté. *Je considérerais avec attention*, dit Daniel, *jusqu'à ce que des trônes fussent placés*



et que l'Ancien des jours se fût assis, et le jugement se tint et les livres furent ouverts. (Dan., VII, 9.) Ces livres seront notre conscience et l'Évangile. Notre conscience, dont les pensées, comme dit l'Apôtre, s'accuseront ou se défendront au jour où Dieu jugera ce qui est caché dans le cœur des hommes. (Rom., II, 15.) L'Évangile, cette loi de sainteté que Dieu avait daigné donner aux hommes, et qu'il leur avait rendue facile en devenant lui-même leur modèle; c'est sur ces livres qu'il jugera les justes et les pécheurs. Les justes, il examinera toutes leurs actions avec la plus rigoureuse impartialité; il mettra dans la balance leurs faiblesses et leurs vertus, il examinera s'ils ont fait de ses dons l'usage qu'il avait droit d'en attendre: le temps, s'ils l'ont employé avec exactitude; les dispositions pour la vertu, s'il les ont cultivées avec soin; ses grâces, s'ils y ont correspondu avec fidélité; il examinera s'ils ont suivi les exemples qu'il leur avait donnés lorsqu'il avait daigné paraître sur la terre; s'ils ont imité son amour pour la pauvreté et pour les abaissements, son humilité au milieu des applaudissements, sa patience dans les affronts, sa bonté pour les pécheurs, sa charité pour ses ennemis; en un mot, s'ils ont été parfaits comme leur Père céleste était parfait. Oh! combien de fausses vertus s'éclipseront en présence de ce Dieu trois fois saint! Que de sacrifices vantés par le monde et dont enfin on connaîtra les motifs secrets! que d'actes d'humilité dont un orgueil raffiné était le vrai principe! que d'aigreurs et d'emportements colorés du spécieux prétexte de procurer le salut de ses frères! que de médisances et de rapports pleins de malignité, honorés du nom de zèle pour la gloire de Dieu et d'intérêt pour la cause de la religion! que de misères enfin, que de petites passions, que de recherches de soi-même défigureront en ce grand jour toutes ces vertus que le monde, séduit par de faux dehors, avait canonisées! Que suis-je, disait Job qui avait si bien médité sur la sainteté de Dieu, que suis-je pour lui répondre et pour oser lui parler? Quand même il y aurait en moi quelque trace de justice, je ne répondrais point s'il voulait me la contester, mais je le conjurerais comme mon juge de me faire miséricorde. (Job. IX, 14.) Or, si le juste, ajoute saint Pierre, ne sera sauvé qu'avec peine, que deviendront l'impie et le pécheur? (I Petr., IV, 18.) Ah! c'est surtout pour nous représenter leur consternation et leur effroi, que l'Esprit-Saint a fourni aux écrivains sacrés les plus lugubres images; c'est pour eux qu'il leur a ordonné de peindre ce jour des plus effrayantes couleurs. Moïse voit le Seigneur dont l'épée, aussi pénétrante que les éclairs, le vengera de tous ses ennemis, traiter ceux qui le haïssent comme ils l'ont traité lui-même; il enivrera ses flèches de leur sang, et son épée se rassasiera de leur chair. Isaïe veut que de toutes parts on pousse des cris et des hurlements, parce que le jour du Seigneur est proche, ce jour où le Tout-Puissant viendra pour tout perdre,

et qui verra tous les bras défaillir et tous les cœurs se fondre comme la cire. Entendez Sophonie: *Le jour du Seigneur est proche; il est proche, ce grand jour, il s'avance à grands pas. J'entends déjà les bruits lamentables de ce jour de la vengeance du Seigneur, où les puissants seront accablés de maux; jour de colère, de tristesse et de serrement de cœur; jour d'affliction et de misère; jour de ténèbres et d'obscurité; jour de nuages et de tempêtes.* (Soph., I, 14.) Quelque effrayantes que nous paraissent ces peintures, elles ne nous représentent qu'imparfaitement la colère du Seigneur contre ceux qui ont violé ses saints commandements, et les angoisses qu'éprouvera le pécheur, lorsqu'il sera traîné devant le tribunal de ce Dieu de sainteté pour y voir dévoiler sa turpitude et ses longs désordres. C'est là qu'on déroulera toute une vie souillée par les plus déplorable excès, les désordres de l'enfance, les débordements d'une jeunesse fougueuse, les honteuses faiblesses d'un âge avancé; c'est là surtout que le mauvais chrétien verra à quelle perfection il était appelé, et combien il s'est éloigné de sa sublime vocation; Dieu lui reprochera tous les moyens de sanctification qui lui avaient été ménagés et qu'il a négligés; son ingratitude; tant de sacrements qui devaient être pour lui des canaux de sainteté, et qu'il a profanés; tant d'instructions qui devaient lui apprendre le prix et les avantages de la sainteté, et auxquelles il a fermé l'oreille; tant d'exemples qui devaient l'encourager à la sainteté, et qu'il a méprisés; il devait être saint, et il n'a eu ni amour pour Dieu, ni charité pour ses frères, ni soin de remplir les obligations de son état; il devait être saint, et il a peut-être été un impie et un blasphémateur. Dieu lui mettra sous les yeux ce contraste désespérant entre sa conduite et ses devoirs, et lui fera comprendre combien ses péchés le rendent coupable, lui qui était appelé à une sainteté dont la sainteté de Dieu même devait être le modèle.

Mais si Dieu doit montrer sa sainteté dans son indignation contre les pécheurs et dans la sévérité avec laquelle il examinera les vertus mêmes des justes, les récompenses qu'il réserve à ceux-ci, et les châtiments dont il doit payer les offenses des autres, manifesteront en même temps sa souveraine équité. Pour servir Dieu, les justes sur la terre avaient souffert des peines et des tribulations, le poids immense de gloire qu'il leur destine les dédommagera pleinement de ces sacrifices; ils avaient passé leur vie à captiver leurs passions, à se dompter eux-mêmes: une couronne immortelle payera leurs combats; ils avaient repoussé les faux plaisirs du siècle et ses folles joies, Dieu les enivrera de l'abondance qui est dans sa maison, et les fera boire à longs traits dans le torrent de ses délices. Enfin, leur vie mortelle avait été une vie de mépris et de privations; Dieu lui-même prendra soin d'essuyer leurs pleurs, et ils se réjouiront au souvenir des jours de leur humiliation

et des années passées dans l'infortune ; mais le même juge qui, pour les justes, ne mettra point de bornes à sa magnificence, n'en mettra point à sa rigueur contre les méchants ; dans le temps de sa miséricorde, il les a appelés, et ils étaient sourds à sa voix ; il leur avait tendu la main, et ils ne l'avaient point regardé ; ils avaient négligé ses exhortations, dédaigné ses conseils : à son tour il se rira de leur désespoir, et fermera l'oreille à leurs supplications ; ils n'avaient mis Dieu pour rien dans leurs affaires et leurs plaisirs, son souvenir même leur avait été importun : dans ce jour ils lui deviendront étrangers, et il les bannira pour jamais de sa présence ; ils s'étaient livrés à leurs excès sans ménagement, et, s'il eût été en leur pouvoir, leurs désordres n'auraient point connu de terme : Dieu proportionnera le châtement au crime, et des flammes éternelles puniront ce désir insatiable de l'offenser. Mais sa justice a encore un grand intérêt à venger : il faudra qu'elle justifie cette Providence qui semblait oublier les choses d'ici-bas, et les livrer au caprice du hasard, ou plutôt, qui, par un étrange renversement, comblait le vice de richesses et d'honneur, et laissait languir la vertu dans la détresse et l'abaissement ; elle expliquera ce grand mystère, qui fut tant de fois un sujet de scandale pour le faible et de blasphème pour l'impie. Dieu alors montrera que ces biens périssables, qu'il avait refusés à la vertu, n'eussent été pour elle qu'un piège dangereux, et qu'il a voulu apprendre à l'homme juste quel cas il devait faire des trésors et des honneurs du siècle, en permettant que le méchant les eût souvent pour son partage ; il montrera surtout que, si, pendant quelques jours, il a paru oublier ses amis, c'était pour les dédommager avec magnificence, tandis que ses ennemis, au contraire, payeront leur bonheur de courte durée par des larmes éternelles. Et c'est ainsi que Dieu fera éclater sa colère et sa justice ; c'est ainsi que les pécheurs eux-mêmes seront convaincus de l'équité de ses jugements ; ils verront la félicité des amis de Dieu, et ils reconnaîtront qu'un Dieu juste devait cette récompense à leur fidélité ; ils entendront la redoutable sentence que le Seigneur irrité prononcera contre eux-mêmes, et, pour comble de rage,

ils seront forcés d'avouer qu'un Dieu juste devait ce retour à ces révoltes et à ces ingratitude.

Dieu ne paraîtra donc jamais plus puissant, jamais plus saint, jamais plus juste que dans ce grand jour. Sa puissance : les mondes détruits, les éléments confondus, *les familles des peuples*, comme s'exprime le Prophète, *rassemblées autour de son trône, lui rendront le plus solennel des hommages.* (Psal. XXI, 28.) Sa sainteté : ce juge sera sévère, examinera les vices et les vertus sans partialité, mais sans miséricorde. Sa justice enfin : elle sera à jamais attestée par les récompenses éternelles des bons et les supplices éternels des méchants.

Ce jour du dernier jugement sera donc, ô mon Dieu, celui de votre triomphe ; c'est en ce jour que vos élus feront retentir leurs cantiques d'allégresse : la sainteté, la gloire et la puissance appartiennent à notre Dieu, parce que la vérité et la justice président à ses décrets. *Salus et gloria et virtus Deo nostro est, quia vera et justa judicia sunt ejus.* (Apoc., XIX, 1.) Mais si ce jour est celui de votre gloire, ne sera-t-il pas, hélas ! celui de ma confusion ? Cette dernière et irrévocable sentence ne doit-elle pas m'envelopper sans retour dans la destinée de ces malheureux pécheurs, que vous bannirez pour jamais de votre adorable présence ? Oui, leur sort sera le mien, si je persévère comme eux dans mon insensibilité et mon ingratitude. Si je méprise plus longtemps les trésors de votre patience et de votre longanimité, et si, négligeant de me juger moi-même et de châtier mes révoltes, je laisse tout à faire pour ce dernier jour à votre inexorable justice. Ne le permettez pas, ô mon Dieu, et que la même bonté, qui vient de m'apprendre à méditer sur vos redoutables jugements, en grave dans mon cœur la crainte salutaire. Faites souvent retentir à mon oreille cette trompette formidable qui doit un jour rassembler tous les morts à votre tribunal ; que ses sons lugubres viennent sans cesse attrister pour moi les coupables jouissances de la terre, troubler leur fausse paix et soutenir mon courage, pour marcher avec ardeur dans la voie de vos commandements, et obtenir vos récompenses éternelles.

Ainsi soit-il.

## EXHORTATIONS.

### EXHORTATION I<sup>re</sup>.

#### SUR LES HUIT BÉATITUDES.

Dieu m'a inspiré, mes frères, une douce et salutaire pensée : il m'a chargé de consacrer les instructions que je vous destine, durant cette sainte quarantaine, à vous ré-

vélér le plus important de tous les secrets ; un secret que l'enfance poursuit avec ardeur, dont l'âge mûr fait toute sa sollicitude, et que la vieillesse, toute penchée qu'elle est sur sa tombe, s'applique encore à découvrir. Ah ! que ne puis-je faire retentir au loin ce secret ! que ne puis-je l'appren-



dre à tant d'hommes qui se consomment à la poursuite du bonheur ! Je ne leur dirais pas comme autrefois le Roi-*Prophète* : *Venez, je vous apprendrai à craindre le Seigneur* ; ces paroles peut-être leur donneraient de l'épouvante ; mais je leur dirais : *Venez, mes enfants, écoutez-moi, je veux vous montrer la route du bonheur* : *Venite, filii, audite me.* (*Psal. XXXIII, 12.*)

Ou plutôt, ce n'est pas moi, c'est un maître dont nul ne peut contester l'autorité, un ami qui vous porte l'affection la plus tendre, un père dont la sagesse dicte toutes les leçons : c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, descendu du séjour de la félicité, vient nous en montrer la route et se charge de nous y soutenir.

En effet, au rapport de l'Évangile (*Matth., V*), Jésus-Christ, se voyant un jour suivi d'une foule nombreuse, se plaça sur une montagne, s'assit, et ouvrant la bouche, il déclara solennellement quels étaient ceux qu'il fallait appeler heureux

*Il était suivi d'une foule nombreuse.* Ce spectacle se renouvelle sous nos yeux : quel empressement ! quelle ardeur pour entendre sa sainte parole ! car, oubliez-moi, mes frères, et ne voyez ici que ce divin Maître prêt à vous révéler ses leçons !

*Il se plaça sur une montagne.* A quelle hauteur, en effet, il va s'élever, et qu'il va laisser loin de lui tous ces philosophes si fiers de leur fausse science, et dont les leçons ne savaient qu'attacher à la terre les cœurs de leurs disciples.

*Il s'assit.* Voilà notre docteur, notre précepteur, notre maître.

*Et ouvrant la bouche, il leur dit* : Oui, parlez vous-même, sagesse éternelle ; Verbe de Dieu, qui renfermez tous les trésors de la sagesse ; lumière incréée, qui pouvez seule chasser nos ténèbres et dissiper nos illusions ; parlez : vos prophètes eux-mêmes, et les plus saints patriarches ne nous ont montré que la figure des véritables biens.

*Heureux !* Prenez garde, chrétiens, n'écoutez pas vos répugnances ; c'est la sagesse éternelle qui va parler : *Heureux les pauvres d'esprit, c'est-à-dire d'affection, parce que le royaume des cieux leur appartient.*

*Heureux les pauvres.* O paroles bien dignes de celui qui venait adoucir toutes les douleurs, et guérir toutes les blessures !

*Heureux les pauvres.* Paroles bien dignes de celui qui est né, qui a vécu, et qui est mort pauvre !

Mais quels sont les véritables pauvres à qui le royaume des cieux appartient ? Ceux à qui Dieu a refusé les biens de la terre, et qu'il a condamnés à ne manger qu'un pain arrosé de leurs sueurs et de leurs larmes : hélas ! ils se rencontrent à chaque pas ! Mais cette dure nécessité suffit-elle pour leur ouvrir le ciel ? Ah ! qu'il me serait dur d'affliger le cœur des amis de mon Dieu ! Cependant, faut-il les laisser dans une illusion funeste ? non il faut leur apprendre que sans la résignation, sans la pa-

tience, sans l'esprit de pénitence, ils ne sont pas de véritables pauvres, ils ne sont pas pauvres d'esprit et de cœur, ils ne sont pas d'heureux pauvres.

Et que dire de ces chrétiens que Dieu a fait naître au sein de l'opulence, et qui font leur Dieu de leur argent, qui ne refusent rien à leurs sens, qui croupissent dans l'oisiveté, dont la vie n'est qu'une vie de plaisirs ? Que dire de ces chrétiens, sinon qu'ils ne sont pas disciples de Jésus-Christ, que le royaume des cieux ne leur est pas promis, et qu'ils n'accomplissent pas même le premier et le plus rigoureux de tous les commandements ? Car, qu'ils ne s'y trompent point : abandonner tout pour suivre Jésus-Christ, donner son bien aux pauvres, c'est un conseil qu'il n'est donné qu'à peu de chrétiens de suivre ; mais détacher son cœur des richesses, mais mépriser tout ce qui passe, mais n'estimer que les biens éternels : c'est un précepte, et ils ne l'observent pas.

Il est une autre pauvreté, par laquelle Dieu, quelquefois, éprouve les âmes les plus fidèles : je veux parler des sécheresses, des privations, des aridités spirituelles. Il faut voir alors son indigence avec résignation, et en solliciter avec humilité le remède de l'infinie bonté.

*Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram !* « *Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre !* »

La première sentence que vous avez entendue sortir de la bouche de notre divin législateur a dû vous préparer, chrétiens, à la doctrine la plus inattendue ; à une philosophie qui vient contredire toutes les habitudes, tous les préjugés, toutes les passions : rien, en effet, ne peut plus surprendre, dans un précepteur dont la première leçon nous commande la haine de la richesse et l'estime de la pauvreté. Mais le voici qui passe plus avant : ce n'est plus seulement à des biens extérieurs qu'il veut déclarer la guerre ; c'est dans le plus intime de notre âme qu'il pénètre ; c'est de là qu'il veut arracher l'orgueil, la jalousie, l'ambition, et toutes ces passions qui se remuent sans cesse au fond du cœur de l'homme, et l'entraînent chaque jour à tant de murmures, d'emportements et de violences

*Heureux ceux qui sont doux !* « *Beati mites !* » Qui ne reconnaît pas le prix de la douceur ? quel est le maître, quel est le serviteur, quel est le père, quel est le fils, quel est l'époux, quelle est l'épouse, qui n'ait souvent béni ou regretté cette vertu ?

*Heureux ceux qui sont doux !* « *Beati mites !* » Ah ! c'est bien là le langage d'un père qui veut unir sa famille par les sentiments d'une charité fraternelle, qui veut prévenir la discorde, entretenir les égards mutuels, l'indulgence pour les imperfections, le support pour la faiblesse.

*Heureux ceux qui sont doux !* Ah ! Maître adorable, vous aviez bien le droit de donner cette leçon : vous, si indulgent pour les

imperfections et la grossièreté de vos apôtres, si patient au milieu des outrages de vos ennemis, et qui nous réserviez le plus touchant exemple de douceur, parmi les horreurs du plus affreux supplice !

Comment s'excuse-t-on de manquer de douceur ?

Les défauts qui excitent notre impatience sont révoltants, dit-on, et vous connaissez bien peu la faiblesse de notre nature, si vous exigez qu'elle souffre avec douceur.

Mais permettez que je vous réponde en un seul mot, que vous vous connaissez bien peu vous-même, si vous croyez n'avoir jamais besoin pour vous de l'indulgence, que les autres sollicitent de vous pour eux ; et d'ailleurs, avez-vous le droit d'être moins patient pour les défauts du prochain, que Dieu qui les supporte ?

Mais, dites-vous encore, cela tient à mon tempérament : oui, mais qu'est-ce que votre tempérament, sinon l'habitude que vous avez formée de ne régler ni vos pensées ni vos discours sur la première vertu du christianisme : la charité ? Votre tempérament ! Mais ce tempérament qui vous emporte avec tant de violence contre ceux que vous n'avez aucun intérêt de ménager, quand il s'agit des mêmes défauts dans ceux avec qui vous pouvez espérer ou craindre, ne sait-il pas se renfermer dans la circonspection et la réserve ?

Enfin, votre tempérament ? Comment, contre les misères d'autrui vous inspire-t-il tant d'emportement, quand, si vous découvrez les mêmes faiblesses en vous-même, il vous laisse tant de calme et d'indulgence ?

Mais, dit-on enfin, ma franchise est le principe et l'excuse de mes vivacités. Votre franchise ? Il faut comprendre une bonne fois la vanité de cette excuse. On est franc quand on répond suivant la vérité : et pour ne pas sortir du sujet de notre entretien, un ami vous prie de lui dire avec candeur quel est le défaut qui compromet son salut éternel et auquel il vous semble qu'il doit déclarer la guerre, vous usez du droit de l'amitié, vous le lui révélez sans détour : voilà de la franchise. Mais reprendre ses imperfections sans pitié, mais vous irriter de ses défauts, mais vous venger peut-être de sa supériorité en l'humiliant par vos outrages, ce n'est plus franchise, c'est malice, c'est orgueil, c'est jalousie.

*Heureux ceux qui sont doux ! « Beati mités ! »* Doux avec Dieu ; oui, chrétiens, je reconnais qu'au milieu de nos épreuves, sans doute, la première vertu est l'humble soumission aux décrets de la Providence ; mais je voudrais que l'amour vînt pour ainsi dire en détremper la sécheresse, je voudrais dans notre résignation quelque chose de plus filial et de plus tendre. Je voudrais je ne sais quelle douceur pour Dieu au milieu de nos adversités, de nos maladies, aux approches de la mort : *Fortis est ut mors dilectio.* (*Cant.*, VIII, 6.) O Dieu,

donnez-nous cette douceur pour vous à notre dernière heure !

*Heureux ceux qui sont doux ! « Beati mités ! »* Oserai-je le dire ? doux avec nous-mêmes. A Dieu ne plaise que je place cette douceur dans une indulgence coupable pour nos faiblesses ! mais pourquoi laisser abattre son courage, pourquoi ne pas relever et soutenir son âme par l'espérance ?

*Parce qu'ils posséderont la terre.* Ce n'est pas dans cette vallée de larmes qu'ils doivent attendre leurs récompenses, c'est dans la terre des vivants : *Credo videre bona Domini in terra viventium.* (*Psal.* XXVI, 13.) Apprenez-nous, ô Jésus, cette science qui est proprement la vôtre : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.* (*Matth.*, XI, 29.)

*Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur ! « Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés ! »* C'est bien en ce moment, chrétiens, qu'il faut nous presser avec plus d'ardeur autour du divin prédicateur qui nous a rassemblés pour nous instruire ; car la doctrine qu'il s'appête à nous faire entendre va guérir bien des plaies, apaiser bien des murmures, calmer bien des douleurs ; ou plutôt, elle va faire succéder à la tristesse la joie, aux gémissements les cantiques de l'allégresse, aux révoltes une humble et paisible résignation.

*Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés !* A qui sont-elles adressées ces paroles, ou plutôt qui sont ceux qui n'aient pas de titres à cette félicité ? Je regarde autour de moi, j'y vois des enfants qui ont arrosé leur berceau de leurs pleurs, des jeunes gens qui connurent la douleur dans l'âge de l'allégresse, des hommes faits de la force de l'âge n'a pas toujours défendus contre les chagrins et les ennuis ! Des vieillards qui pleurent encore au souvenir des larmes dont ils ont arrosé le long chemin de la vie.

On pourrait appeler cette terre *locus fletium*, « la terre des larmes. » (*Judic.*, II, 5.)

*Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés !* Le monde promet aussi ses consolations, mais elles sont impuissantes ; car me rendez-vous le bien que j'ai perdu ? Elles sont à charge : la vue de ses plaisirs aigrit le sentiment de ma misère. Elles sont cruelles, car à la douleur qu'on ressent, elles ajoutent les remords. Ne l'avez-vous pas éprouvé, chrétiens ? que sont les plus touchants discours pour adoucir de certaines douleurs ? Que peut trouver un cœur affligé dans les réunions profanes ? Demandez à ce cœur sensible ce que le monde lui donne, en échange de l'objet de ses regrets.

Mais venez auprès de Jésus-Christ, vous tous qui portez le pesant fardeau de vos peines, et il vous soulagera : *Venite ad me omnes.* (*Matth.*, XI, 28.)

Si vous avez perdu vos biens et si vous êtes tombés dans l'indigence, il vous montrera quels périls votre prospérité préparait à votre salut : l'aveuglement de l'esprit, la



dureté du cœur, l'attachement aux biens sensibles, l'oubli des espérances immortelles; il vous montrera les richesses éternelles qui doivent vous dédommager un jour de votre indigence passagère : il vous montrera surtout son propre exemple, et ce dépouillement ineffable dont il a voulu nous faire une leçon, depuis sa naissance jusqu'à sa mort.

Mais la perte de l'honneur ! être en butte au mépris, poursuivi par la calomnie, accablé d'outrages : où trouverai-je des consolations à de pareils malheurs ? dans les hommes ? mais ils sont les artisans de mes peines ; leur langue me déchire, leur regard m'humilie et leur silence même est plus cruel que leurs discours. C'est entre les bras de Dieu qu'il faut se jeter, et lui dire : ô Dieu, vous êtes mon refuge, ma consolation et mon espérance : *Tu es spes mea.* (Psal. CXLI, 6.) Mais surtout quelle consolation ineffable, quand on contemple les outrages qu'a subis le Fils de Dieu !

Mais la perte de ses amis ! Oh ! que la mort est cruelle, quels doux liens elle vient rompre ! à quels adieux elle vient condamner ! cœurs affligés, ne demandez point au monde de porter quelque adoucissement à vos douleurs : Jésus si compatissant pour la veuve de Naim, si tendre pour Lazare, éprouvant sur la croix les étreintes de la séparation la plus douloureuse, voilà celui dont la tendresse, les leçons et les exemples vous consolent de vos maux, et essuieront vos larmes !

Mais la perte de l'innocence par le péché, est-ce auprès de Jésus-Christ qu'il faut attendre des consolations pour un pareil malheur ? Oui, celui qui a pleuré sur Jérusalem, celui qui trace le tableau du repentir de l'enfant prodigue, nous a fait comprendre quelle douceur il répandrait sur les larmes de la pénitence ; mais c'est surtout aux pieds de la croix qu'il est consolant de les répandre.

Enfin, la perte de Dieu même, ou plutôt la perte de ses faveurs sensibles et des communications de son amour. Ames fidèles, vous comprendrez ce langage : il est pour vous aussi des jours de tristesse et de larmes ! mais vous le savez, *le calme succède bientôt à l'orage* : « *Post tempestatem tranquillum facis, Domine.* » (Tob., III, 22.)

*Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur !* « *Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés !*

Quel touchant modèle nous offre l'ardeur de ce peuple accourant de toutes parts aux leçons du Sauveur, et comptant pour rien les sacrifices les plus rigoureux, s'il leur est donné de recueillir sa céleste doctrine ! Pour entendre Jésus, point d'intérêts qu'ils ne mettent en oubli, point d'obstacles qu'ils ne surmontent. Il me semble voir cet adorable maître abaissant sur eux ses divins regards où respirent la commisération et la bienveillance, leur adresser cette parole qui devient la récompense de leur zèle et le dé-

lassement de leurs fatigues : *Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés !*

! vous adresse, chrétiens, le même langage, à vous que nous voyons avec tant de joie interrompre vos occupations, suspendre vos travaux, renoncer peut-être à vos plaisirs pour entendre sa sainte parole.

C'est la faim de la justice que vous venez rassasier, c'est la soif de la justice que vous venez éteindre : *Beati !*

Car vous le savez, chrétiens, ce n'est pas aux besoins de ce corps matériel que doivent s'attacher nos premières sollicitudes ; il est vrai, c'est un dépôt que Dieu nous a confié, et nous devons veiller à sa conservation. Mais avec quelle modération ne veut-il pas que nous nous occupions de ce soin, et quelle différence entre le soin qu'il veut que nous accordions à l'homme matériel et terrestre, et celui qu'il réclame pour l'homme céleste et spirituel ! Pour le premier il nous met en garde contre l'empressement, il redoute l'excès de nos sollicitudes : *Nolite solliciti esse dicentes : Quid manducabimus aut quid bibemus ? scit enim Pater vester quia his omnibus indigetis.* « *Car votre Père céleste sait que vous avez besoin de toutes ces choses !* » (Math., VI, 31.) Mais pour le second, c'est-à-dire pour notre âme, il veut non-seulement que nous veillions sur elle avec sollicitude, que nous ne négligions rien pour sa conservation, mais même que nous enflammions son ardeur pour les biens qui sont faits pour elle, que nous aiguisions, que nous excitions ses désirs. *Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice !*

Quelle est donc pour notre âme cette faim et cette soif de la justice ? c'est pour notre intelligence l'amour de la vérité, et pour notre cœur l'amour de la vertu.

L'amour de la vérité : nous soupirons sans cesse après la vérité, nous sentons qu'elle est la vie de notre intelligence ; mais c'est vainement que nous la demandons au monde ; il ne nous offre la vérité ni dans ses discours ni dans ses livres, ni dans ses honneurs, ni dans ses plaisirs ; nous ne la trouvons qu'auprès de Dieu, dans la parole qu'il nous fait entendre, dans les livres qu'il inspire, dans la lumière intérieure dont il daigne nous éclairer. Mais pour que ces secours nous soient profitables, pour que la vérité arrive à notre âme, il faut que nous éprouvions la faim et la soif de la vérité, que nous disions comme la Samaritaine : *Seigneur, donnez-moi de cette eau, afin que je ne me fatigue plus à puiser à des sources épuisées.* (Joan., IV, 15.) Pourquoi retirons-nous si peu de fruit de nos lectures, des sermons, des impressions secrètes de la grâce ? c'est que nous n'avons que froideur, dégoût, indifférence pour la vérité.

*Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice !* Cette faim et cette soif est pour notre cœur l'amour de la vertu ou plutôt l'amour de la perfection, c'est-à-dire de toutes les vertus



Oui, chrétiens, qui que vous soyez, soit que vous ne commenciez qu'à porter vos premiers pas dans la carrière de la sanctification, soit que déjà vous vous éleviez à des vertus plus hautes, c'est-à-dire que vous soyez justes, que vous soyez fervents, que vous soyez même parfaits, toujours vous devez être tourmentés du désir d'une perfection plus haute. Malheur à celui qui dit : c'est assez, c'est-à-dire assez de patience, assez de détachement, assez d'humilité, assez d'amour de Dieu ! Honte à celui qui dit : je serai content si je vais en purgatoire !

Toutefois, ce désir de perfection lui-même a ses illusions et ses dangers. On peut, en prétendant s'élever à une perfection sublime, négliger des vertus journalières et dont on méconnaît le prix. Seriez-vous du nombre de ces aveugles qui comptent pour rien leurs devoirs d'état, la réforme de leur caractère, leur penchant à la médisance ?

Est-ce de vous qu'on dit : quelle est cette dévotion étrange, qui allie la pratique de la piété avec tous les défauts les plus révoltants ?

Toutefois, à Dieu ne plaise que je veuille appuyer ici les calomnies et les outrages des mondains contre les âmes ferventes ! Ames ferventes ! cœurs fidèles ! qui dites chaque jour : *Quemadmodum desiderat cervus, sitivit in te anima mea.* (Psal. XLI, 2.) Jouissez de vos privilèges. C'est à vous que Jésus-Christ répond : *Si quis sitit veniat ad me et bibat.* (Joan., VII, 37.) Cependant, consentez à souffrir cette soif ici-bas ; ce n'est que dans le ciel qu'elle peut être étanchée : *Torrente voluptatis potabis eos.* (Psal. XXXV, 9.) Ici-bas, c'est dans votre sacrement adorable, ô Jésus ! que vous nous offrez ce pain céleste, et ce calice qui nous met dans une sainte ivresse et nous donne l'avant-goût des cieux !

*Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur ! Beati pacifici ! « Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde ! Bienheureux les pacifiques ! »* C'est bien en ce jour, chrétiens, que notre adorable maître va nous montrer par quels étroits liens il veut unir tous ses disciples, et comment il veut ménager entre la prospérité et le malheur une sainte alliance, qui, non-seulement, efface l'inégalité des conditions, mais les enchaîne encore par les rapports les plus doux d'une correspondance fraternelle. Avec ce législateur divin, ce n'est plus l'indigent qui se consume près du riche en prières et en sollicitations ; c'est l'opulence qui court au-devant de la pauvreté pour en prévenir ou en soulager les misères : la faiblesse et la puissance, la douleur et la commisération vont se chercher, se rencontrent, et suivant l'expression du Roi-Prophète, confondent dans de mutuels embrassements leurs besoins ou leurs secours, leur attendrissement ou leur reconnaissance : *Misericordia et veritas obviaverunt sibi : justitia et pax osculatae sunt.* (Psal. LXXXIV, 11.)

*Heureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde !* O paroles pleines de douceur et qui remplissent une âme chrétienne de consolation et d'espérance ! Il ne dit pas : *Heureux ceux qui, pour me prouver leur amour, embrassent les rigueurs de la pénitence, montent sur les échafauds, subissent une mort cruelle.* Non, *Heureux ceux qui sont miséricordieux ! heureux les pacifiques !* Il ne dit pas même : *heureux ceux qui sacrifient, pour soulager l'infortune, leurs biens et leurs trésors.* Non, les pauvres eux-mêmes sont appelés à ce bonheur ; ils peuvent instruire les ignorants, exhorter les pécheurs, visiter les captifs, assister les mourants. *Heureux les miséricordieux !* C'est cependant aux riches qu'appartient l'ineffable privilège de montrer leur miséricorde ; c'est à eux que la Providence a confié le soin de répandre ses bienfaits, d'apaiser les murmures, d'imposer silence aux blasphèmes.

Leur miséricorde doit être humble : ne pas tirer vanité ni de sa sensibilité, ni de ses sacrifices ; ne point surtout parler sans cesse d'elle-même et de ses bonnes œuvres.

Elle doit être efficace : que d'illusions sur la miséricorde ! on s'attendrit dans ses discours, on fait gloire d'être sensible ! où sont les œuvres ? quels sont les fruits de toutes ces déclamations ?

Elle doit être patiente : souffrez les importunités, n'exigez pas des délicatesses, ni des témoignages de reconnaissance. Pour qui faites-vous le bien ? de qui attendez-vous votre récompense ?

Mais il est des malheurs plus funestes et plus pressants, qui réclament l'exercice de la miséricorde.

Hélas ! que de pauvres, que de malades, que de mourants spirituels !

Voilà de continuels objets de votre miséricorde. Hélas ! vous qui vous vantez d'être sensibles quand vous voyez souffrir votre frère et que vous entendez le cri de sa douleur, vous êtes, pour des maux invisibles mais plus cruels, durs et impitoyables ; quel droit cependant avez-vous de vous montrer si rigoureux ? Ah ! si vous vouliez examiner votre esprit, et surtout votre cœur, que de faiblesse n'y trouveriez-vous pas, et que de corruption peut-être ! Rappelez l'histoire de votre vie, votre repentir a pu effacer vos désordres du souvenir de Dieu : a-t-il dû les effacer du vôtre ? que vous seriez bien plus indulgent si vous pouviez dire comme Job : *Ego vir videns paupertatem meam.* (Thren., III, 1.)

*Heureux ceux qui sont miséricordieux !* Soyez-le pour les imperfections de votre frère : quoi ! elles échappent à son inadvertance, elles trompent sa bonne volonté, elles le remplissent de confusion, et vous êtes inexorable ! vous croyez avoir tout justifié en alléguant votre caractère : mais par-là vous ne prouvez qu'une chose, c'est que vous n'avez pas le caractère d'un disciple de Jésus-Christ. Au lieu d'exagérer les travers dont vous vous plaignez, ne devriez-vous



pas plutôt réformer les vôtres? vous prétendez qu'il faudrait être un ange, pour supporter sans émotion des imperfections si révoltantes; mais c'est pour apprendre à devenir un ange que vous êtes enfants de l'Évangile: commencez par ces légers sacrifices cet important apprentissage.

Soyez miséricordieux pour les égarements de votre frère; car où prenez-vous le droit d'être sans miséricorde? est-ce dans la régularité de votre vie? mais vous en connaissez les erreurs: est-ce dans vos prières? mais ne dites-vous pas chaque jour: pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons? est-ce dans les exemples de Jésus-Christ? vous n'oseriez le prétendre.

Enfin, soyez miséricordieux, du moins pour son repentir. Et quoi! Dieu lui a pardonné et vous êtes inexorable! votre vie fut-elle donc si pure? mais le souvenir de votre orgueil tout seul, de votre malignité, devrait, si vous connaissiez bien votre religion, vous interdire la témérité de condamner les autres. Il fut l'ennemi de Dieu; mais il est devenu son ami: laissez-le jouir de la paix de sa réconciliation. Il fut l'ennemi de Dieu, c'est un malheur qu'il déplore amèrement; mais fut-il jamais le vôtre, et s'il ne vous donna jamais le droit de vous plaindre de lui, que répondrez-vous au tribunal de celui qui a dit: *Diligite inimicos vestros?* (Matth., V, 54.) O Jésus! qui nous voyez placés dans une barque sans cesse assailli par les tempêtes, ne souffrez pas que nous aggravions nos périls par nos dissensions intestines!

*Beati mundo corde quoniam ipsi Deum videbunt!* « Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu! » C'est surtout, vous le savez, mes frères, dans cette parabole divine, si chère aux cœurs qui furent faibles, mais sont touchés de repentir, que notre adorable Sauveur a voulu peindre sous les plus modestes images, les ravages d'une passion ignominieuse, la dégradation qu'elle entraîne, les remords qui en sont le fruit. Pauvre prodigue errant dans une terre étrangère, revêtu des haillons de l'indigence, réduit par une faim cruelle à convoiter les plus grossiers aliments, vous offrez au voluptueux le trop fidèle emblème de ses erreurs, de son dépouillement et de sa pauvreté; mais si le peintre divin qui en a tracé le tableau, y fait reconnaître aux pécheurs leurs égarements, il n'oublie pas, toutefois, les ménagements dont sa céleste délicatesse lui fait une loi. Cependant, chrétiens, n'est-ce pas le Dieu de toute sainteté? n'est-ce pas le précepteur divin qui poursuit tous les vices de son indignation, et leur dénonce des peines éternelles? Les orgueilleux, il les humilie; les hypocrites il leur arrache le masque sans pitié. L'avarice entend de sa bouche d'épouvantables menaces; la dureté de cœur ne peut s'en promettre qu'une inflexible sévérité. Pour-quoi donc, quand il s'agit du désordre le plus avilissant pour ses disciples, et le plus coupable à ses propres yeux, pour-quoi tant

de ménagements, de circonspection et de réserve?

Ah! chrétiens, quand ce Sauveur adorable détourne ainsi de ce vice odieux ses divins regards; quand sa bouche refuse d'en prononcer le nom, il nous en inspire plus sûrement le mépris et l'horreur, et son silence, si nous savons bien l'entendre, parle plus haut que les plus touchantes leçons. Mais je me trompe, chrétiens, le Sauveur n'a pas laissé sans témoignage, la plus chère des vertus qu'il venait d'enseigner à la terre; il a parlé pour elle, il en a montré les privilèges, il en a relevé le prix. Entendez-les, âmes fidèles, ces paroles sorties de la bouche du divin législateur; elles ranimeront votre reconnaissance: entendez-les aussi, âmes pénitentes, elles rendront plus vif votre repentir: *Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu: « Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt. »*

La voilà, chrétiens, cette parole par laquelle le Messie répond, après plus de dix siècles, au plus glorieux de ses ancêtres. David avait dit à Dieu: *Créez en moi un cœur pur: « Cor mundum crea in me, Deus (Psal., L, 12); »* et Jésus disant à son tour: *Heureux ceux qui ont le cœur pur*, justifie le cri du roi pénitent et l'ardeur de sa demande: *Beati mundo corde!* La voilà cette parole que Jésus-Christ fit tout à coup entendre, au milieu d'un monde esclave des sens et de la volupté, qui trouvait dans les dieux qu'il s'était créés, l'apothéose de ses plus honteux dérèglements; voilà cette parole qui vint tout à coup étourdir, et ces philosophes, dont Dieu punissait l'orgueil en les livrant à leurs penchants déréglés, et ces prêtres qui mettaient leur gloire à parer de couleurs séduisantes les vices les plus odieux, et ces riches qui se consumaient en d'infâmes raffinements, et ces pauvres qui se consolaient de leurs misères par une odieuse brutalité.

Mais aussi, la voilà cette parole qui retentit si doucement au cœur des vrais disciples de l'Évangile, les détache de la terre, et, dans un corps mortel, leur fait partager les privilèges des esprits célestes et leur ineffable incorruptibilité: la voilà cette parole qui, arrachant aux séductions du siècle des vierges innombrables, les conduit à la suite de l'Agneau, resplendissantes d'une incomparable blancheur: enfin, la voilà cette parole à laquelle l'innocence doit ses délicatesses; la sagesse, ses précautions; la faiblesse elle-même, la ressource du repentir.

Cependant, chrétiens, quelque douceur que notre âme puisse trouver dans ces salutaires pensées; quelque admiration que nous puissions concevoir pour la doctrine évangélique, pour la noblesse à laquelle elle fait monter ses disciples, et pour les prérogatives dont elle les embellit: ce serait tromper les desseins de Dieu et nous égarement nous-mêmes, de nous renfermer dans de stériles spéculations. Non, il faut laisser entrer cette douce parole: *Heureux ceux*

qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu, il faut la laisser entrer dans le fond de vos âmes, la méditer à loisir, et en faire à votre situation présente une sérieuse application. *Heureux ceux qui ont le cœur pur* : dites-le dans un profond sentiment de reconnaissance et d'amour, vous, âmes longtemps égarées et maintenant pénitentes, qui, réunies enfin au bercail, ne trouvez peut-être d'autres distinctions entre vous et les brebis toujours infidèles, que les douceurs dont le Seigneur vous prévient, et la joie céleste dont il se plaît à vous inonder.

Ah! répétez à ses pieds : *Heureux ceux qui ont le cœur pur* : « *Beati mundo corde!* » Lorsqu'emportés par vos passions, vous poursuiviez le fantôme d'une félicité mensongère, après une courte illusion et un enchantement rapide, vous ne trouviez au fond de vous-même que le dégoût, et surtout que la honte et les remords; maintenant jouissez de la paix qu'enfin Dieu vous a rendue, et livrez-vous à l'ineffable consolation de lui parler de vos égarements, pour les déplorer, de ses miséricordes pour l'en bénir : *Beati mundo corde*. Ames fidèles, qu'une tendre prédilection plaça toujours à l'abri des orages, et qui portez sur votre front et dans vos regards, l'image de la sérénité que votre cœur doit à son innocence, ah! si jamais le monde essayait de vous entraîner au milieu de ses coupables joies, et de vous séduire en vous promettant le bonheur, opposez à ces courtes et coupables satisfactions, le sentiment de la félicité durable, dont le Seigneur paye ses amis fidèles : *Beati mundo corde*. Et vous, âmes faibles et chancelantes, qui voudriez goûter les douceurs que Dieu prépare à ses serviteurs, et en même temps les satisfactions que sa loi condamne, détrompez-vous : un cœur n'est pas pur aux yeux du Seigneur, quand il prétend servir deux maîtres; et loin de se promettre la paix et le bonheur, ce sont les angoisses et les déchirements qu'il doit attendre, quand Dieu l'appelle, et qu'il lui fait l'affront de balancer! Donnez-vous donc au Seigneur sans réserve et sans partage : consacrez-vous à son amour avec une détermination généreuse; et vous aussi, vous connaîtrez la douceur de cette parole, et vous la redirez dans un profond sentiment de bonheur : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt*.

## EXHORTATION II

### SUR LA PÉNITENCE.

#### PARAPHRASE DU MISERERE (Psal. L).

*Ducit illos in montem excelsum seorsum, et transfiguratus est ante eos* : « Il les conduisit sur une montagne élevée, et fut transfiguré devant eux. (Matth., XVII, 2). » Ce n'est pas sans quelque dessein secret que l'Eglise nous met sous les yeux, au commencement de la sainte quarantaine, le magnifique spectacle de la transfiguration du Seigneur.

Sans doute, il n'appartenait qu'à Jésus-Christ de donner au corps mortel dont il

avait daigné se revêtir, cet éclat surprenant qui frappa les apôtres d'étonnement et d'effroi, et de rappeler autour de lui une partie de cette gloire, à laquelle il avait renoncé par amour pour les hommes. Cependant, cette merveilleuse transfiguration peut nous servir à nous-mêmes de modèle; et nous pouvons, à notre manière, prétendre à un changement moins éclatant sans doute, mais non moins digne d'admiration; et c'est la pénitence qui peut opérer cette merveille. C'est elle qui, nous élevant au dessus des objets terrestres et nous portant comme sur une haute montagne, nous fait voir la petitesse et la vanité des choses humaines; c'est elle qui, affranchissant le corps des liens sans nombre qui le captivent, lui donne, malgré sa pesanteur naturelle, l'agilité de l'esprit, et lui en fait partager la gloire; c'est elle surtout qui, effaçant les souillures de notre âme, lui rend sa première beauté, et lui redonne une blancheur plus éclatante que la neige.

C'est, mes frères, dans l'espoir de tous ces biens que la pénitence peut vous procurer, que je consacrerai, cette année, les instructions que je vous destine pendant le saint temps de carême, à vous en inspirer le goût et l'amour : et pour vous persuader plus facilement la pratique d'une vertu qui a sa gloire et ses douceurs, mais aussi sa sévérité et ses amertumes, je veux vous en proposer un illustre modèle, dont vous ne pourrez récuser les leçons ni les exemples.

Vous connaissez l'histoire du double crime de David, le reproche du prophète Nathan, et les sublimes chants de douteur que le repentir inspira à ce roi pénitent : méditons-les ensemble, ce sera le sujet de tous nos entretiens pendant cette sainte quarantaine.

*Miserere mei, Deus* : « *Ayez pitié de moi, Seigneur!* » Voilà le premier cri de douleur et de repentir que David pousse vers le ciel; il a beau être environné de gloire et d'opulence, il est pécheur, le péché l'a dépouillé des véritables biens, ce n'est plus qu'un pauvre, et il s'écrie : *Ayez pitié de moi, Seigneur!*

Il a beau être entouré de gardes et de flatteurs, il est pécheur : les flatteurs ne lui feront pas oublier son avilissement, et ses gardes n'ont pu le défendre des attaques de son ennemi ni prévenir sa défaite. Il a beau être roi : c'est un esclave chargé de chaînes invisibles et courbé sous le plus honteux asservissement : la mort que donne le péché a les mêmes effets que la mort naturelle, elle confond les rangs. Cependant, quoiqu'il pousse tant de gémissements et verse tant de larmes, ce n'est pas aujourd'hui qu'il faut le plaindre. Son sort était digne de pitié, quand, emporté par une passion aveugle, il oubliait les biens qu'il avait reçus de Dieu dans son enfance, et les périls dont il avait été sauvé dans sa jeunesse, c'est-à-dire les lions et les ours et les fureurs de Saül; quand il faisait servir contre Dieu les biens qu'il en avait reçus, son es-



prit pour séduire une femme, sa puissance pour assassiner son mari, ses anciennes vertus pour mieux cacher son crime. Mais aujourd'hui qu'une lumière divine dissipe ses ténèbres, qu'il voit la profondeur de ses plaies et en espère la guérison; qu'il sent la pesanteur de ses chaînes et les voit prêtes à se briser: c'est aujourd'hui qu'il faut lui porter envie, et le féliciter, après une léthargie si profonde, du bonheur de son réveil.

Car, pourquoi s'effrayer de la pensée de sa conversion, pourquoi ne pas la considérer comme le passage de la tristesse à la joie, de l'amertume aux douceurs, de la mort à la vie? Demandez aux pécheurs que Dieu a fait rentrer dans les voies du salut, demandez-leur quel sentiment ils éprouvent au souvenir de ce jour mémorable, où, terrassés enfin, ils demandèrent miséricorde.

Il est vrai, Dieu tenait étendue sur eux sa main toute-puissante, les contrastait par ses reproches, les effrayait par ses menaces, répandait une salutaire amertume sur les sources empoisonnées qui leur avaient promis le bonheur. Mais enfin, il fallut se rendre après tant de luttes, de résistances et de combats; il fallut avouer son vainqueur, il fallut demander grâce. O doux moment! ô chère défaite, ô larmes pleines d'une ineffable consolation! l'âme se vit éclairée d'une lumière nouvelle, le cœur soumis à des impressions inconnues. Elle comprit que, suivant l'expression du prophète, Dieu venait de lui créer une nouvelle terre et de nouveaux cieux: ce ciel, qu'elle n'osait regarder sans découragement et sans tristesse, devint sa véritable patrie, déjà peuplée par d'innombrables saints, qui, pour y être admis, n'avaient présenté d'autre titre que leur repentir. Cette terre a pris à ses yeux une face nouvelle: elle y rencontrait des contradictions qui révoltaient son orgueil, elle les supporte avec humilité; des injustices, des ingratitude qui blessaient son cœur, elle les souffre avec résignation; ses amis, elle les aime avec plus d'innocence.

*Deus, « ô Dieu. »* David n'ose plus l'appeler *mon Dieu*; il lui donnait autrefois ce nom dans les jours de sa fidélité. Quand il affrontait les bêtes féroces, il mettait en lui son espoir; quand il combattait Goliath, il en attendait sa force; quand il fuyait Saül, il trouvait en lui son refuge. *Rex meus et Deus meus.* (Psal. V, 3); *Deus meus adjutor meus* (Psal. XVII, 3); *Deus meus es tu, in manibus tuis sortes meæ* (Psal. XXX, 16); *Deus cordis mei et pars mea Deus.* (Psal. CXXII, 26.) Mais maintenant, il n'ose user d'une liberté qui, en rappelant les jours de sa fidélité, rendrait plus odieux le spectacle de sa révolte.

Qu'ils sont coupables, ces hommes qui s'obstinent à ne voir en Dieu qu'un habile et puissant architecte qui, content d'avoir montré, dans la création de cet univers, la force de son bras, l'immensité de son

intelligence et la profondeur de sa sagesse, s'est ensuite retiré dans le secret de ses impénétrables profondeurs, abandonnant le monde et surtout l'homme, son plus bel ouvrage, aux caprices d'une aveugle destinée! Avec ce déplorable système, plus d'appui pour la faiblesse, plus de consolation dans le malheur, plus de rempart pour l'innocence. Ah! laissez-nous dire: *Mon Dieu, « Deus meus; »* laissez-le dire à ce pauvre dont ce sera la seule richesse; à ce malade dont c'est l'unique secours; à ce mourant dont c'est la dernière espérance.

Mais qu'ils sont à plaindre ces chrétiens qui, résistant aux leçons de la foi, comme aux cris de leur conscience, ont banni Dieu de leur cœur! Hélas! chrétiens infidèles, où est votre Dieu? *Ubi est Deus tuus?* (Psal., XLI, 11.) Où sont les jours de la paix et du bonheur? où sont les jours où Dieu vous traitait avec une familiarité si douce; les jours où il vous éclairait de sa lumière? *Ubi est Deus tuus?*

Ah! ce n'est plus lui qui est votre Dieu; votre Dieu, c'est votre orgueil, votre ambition, cette passion honteuse..... *Deus tuus!*

Mais que les tristes égarements des pécheurs ne nous empêchent pas de compatir à la douleur de ces âmes fidèles, dont Dieu éprouve quelquefois la constance par d'apparentes rigueurs: la douce lumière qui les éclaire si longtemps semble éteinte: elles, aussi, entendent une voix intérieure qui leur dit: *Où est votre Dieu? « Ubi est Deus tuus? »* Ames fidèles! consolez-vous: *Cito veniet salus tua* (Ant. *Rorate*): et bientôt retrouvant avec votre Dieu la douceur de vos entretiens, vous vous écrierez: *Mon Seigneur et mon Dieu! « Dominus meus et Deus meus! »* (Joan., XX, 28.)

*Secundum magnam misericordiam tuam: « Selon votre grande miséricorde. »* Distinguons en Dieu deux miséricordes: vous êtes malade, il vous rend la santé; vous êtes en butte à la calomnie, il fait éclater votre innocence; vous êtes menacé de mille fléaux, il les dissipe et bannit vos alarmes: voilà ce que j'appelle la moindre de ses miséricordes. Mais vous êtes pécheur, vous êtes courbé sous le joug des passions, votre âme est en proie à un ulcère secret qui la défigure et qui la ronge, et Dieu brise vos chaînes et guérit vos plaies: voilà ce que j'appelle sa grande miséricorde.

Aussi les hommes peuvent, dans nos maux temporels, servir d'instrument à sa Providence: les riches, soulager notre pauvreté; les médecins, guérir nos maladies; les docteurs, dissiper notre ignorance; mais s'il s'agit d'effacer les péchés et de rendre à notre âme sa blancheur, c'est lui seul qui fait ce prodige. Il est vrai que les hommes semblent aussi intervenir dans cet acte de miséricorde; mais ils sont les ministres de Dieu, ce sont des dieux eux-mêmes: *Diï estis* (Psal. LXXXI, 6) ou plutôt c'est Dieu qui étend sa main sur la tête du coupable; lui qui prononce la sentence du par-

don ; lui qui lave les péchés et les efface sans retour : *Ego sum ipse qui deleo iniquitates tuas. (Isa., XLIII, 25.)*

Mais ce n'est point assez pour ce roi pénitent, il faut qu'il revienne encore à ce doux souvenir de la divine miséricorde :

*Et secundum multitudinem miserationum tuarum dele iniquitatem meam : « Et selon la multitude de vos miséricordes, effacez mon iniquité. »* Ah ! c'est ici, mes frères, que notre cœur se dilate, que notre zèle ne connaît plus de précautions : c'est ici le triomphe de notre ministère. Pécheurs, qui que vous soyez, écoutez-moi donc : désespérer de la divine miséricorde, c'est méconnaître la toute-puissance de Dieu ; c'est méconnaître sa bonté ; c'est méconnaître sa véracité

sa toute-puissance : n'est-il pas plus fort que votre ennemi ? votre tombeau est-il si profond, qu'il ne puisse vous en arracher ?

sa bonté : je passe sous silence tant d'autres motifs d'y placer votre confiance ; je me borne à vous rappeler son incroyable bonté pour vous : quels doux reproches ! quelles inspirations ! quelles prévenances quand vous sembliez penser au retour !

sa véracité : il le dit à chaque page, mais surtout dans l'Évangile : *Venit filius hominis querere et salvum facere quod perierat (Matth., XVIII, 11) : Venit ad me omnes qui operati estis (Matth., XI, 28) : Eum qui venit ad me non ejectionem foras (Joan., VI, 19) : « Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ceux qui étaient perdus... Venez à moi vous tous qui êtes chargés d'iniquités : je ne repousserai pas celui qui revient à moi. »*

Quels crimes, enfin, avez-vous commis ? vous êtes-vous plongés dans de honteux excès ? le roi pénitent, dont nous méditons le cantique, suffit pour relever votre courage.

Avez-vous sacrifié aux idoles, renversé les temples du vrai Dieu, égorgé les pontifes ? Manassés vous rassure. Avez-vous renié Jésus-Christ ? avez-vous persécuté son Église ? O incomparable miséricorde de mon Dieu ! ô charité sans bornes pour les pécheurs ! Voici Paul, de persécuteur apôtre, qui vous apprend à ne désespérer jamais, même dans l'abîme le plus profond du crime.

Nous avons entendu la plainte vive et perçante que David, blessé par le reproche du prophète, a poussée dans le premier sentiment de sa douleur ; ce seul mot : *Vous êtes cet homme : « Tu es ille vir » (II Reg., XII, 7),* a été comme une flèche que Dieu lui a lancée dans sa fuite, et quand, emporté par sa passion, il courait loin de son véritable maître. Mais enfin ce trait est parti : voilà David frappé qui tombe rendu de fatigue, et déchiré par les tourments que cette première et profonde blessure lui fait ressentir : *Miserere, « Ayez pitié de moi, »* s'écrie-t-il. Cependant, ce n'était d'abord que le cri que pousse tout homme surpris par une douleur cuisante et inattendue :

*Miserere, « ayez pitié de moi, »* Mais bientôt il voit quelle est sa véritable plaie, il la considère à loisir et sonde sa profondeur ; il invoque la main charitable qui doit y mettre l'appareil, le médecin tout-puissant qui seul peut la guérir. Son iniquité : voilà malgré tout l'éclat qui l'environne, voilà cette boue dont un Dieu seul peut laver les souillures - *Amplius lava me ab iniquitate mea.* Son péché : voilà, malgré la santé florissante dont il semble jouir, voilà cette lèpre hideuse qui le couvre, et dont un Dieu peut seul le purifier : *A peccato meo munda me.*

Chrétiens, qui, dans cette peinture des égarements de David, reconnaissez peut-être les vôtres, ne retrouvez-vous pas aussi, dans les prémices de sa conversion, le tableau des saintes violences par lesquelles la grâce a décidé votre retour ? Car, à qui faudra-t-il en attribuer le miracle ? A vos réflexions ? mais vous ne suiviez qu'un aveugle transport, et vous aviez depuis longtemps fait vos adieux à la sagesse. Aux exhortations du zèle ? mais la passion faisait trop de bruit pour que vous pussiez les entendre. A de pieux exemples ? vous en détourniez vos regards. A d'utiles conseils ? vous y fermiez l'oreille. Vous vous trouviez défendus contre les attraits de la grâce, contre les remords de la conscience, contre les terreurs de la foi. Enfin, tout semblait désespéré : tout l'était, en effet, pour votre faiblesse, mais non pas pour votre Dieu et la force toute-puissante de son amour : un rayon soudain de lumière vint dissiper vos ténèbres, une voix inattendue vint vous réveiller de votre assoupissement, un secret attendrissement fit couler vos pleurs. Ah ! n'oubliez jamais quelle joie divine vint calmer ces violentes agitations, et combien il vous fut doux de répandre devant votre Dieu ces premières larmes

Mais ce n'est point assez pour David d'éprouver une douleur passagère et d'exhaler quelques gémissements ; il faut que, pour satisfaire à la justice de Dieu, qu'il a si cruellement outragé, il connaisse bien toute l'étendue de son ingratitude et l'audace de sa révolte ; il faut que, pour contenter son propre repentir et fournir sans cesse à sa douleur un nouvel aliment, il contemple à loisir son péché, qu'il en considère la malice, qu'il en sonde la profondeur. C'est encore peu pour cet incomparable pénitent de consacrer de longues heures à cette douloureuse étude, à cette humiliante méditation : la pensée de ses offenses ne l'abandonne jamais. Son péché, comme un hideux fantôme, le poursuit sans relâche et s'attache à tous ses pas. Ce n'est plus un roi, c'est un pécheur pénétré d'horreur pour ses crimes, qui, le jour, fait retentir son palais de ses gémissements, et, la nuit encore, arrose sa couche de ses larmes. Voilà pour lui le fruit de cet examen approfondi qu'il vient de faire de l'état de son âme : il connaît son péché, il le voit tel qu'il est ; la honte de son origine, la bassesse des précautions dont il fallut l'entourer,



l'homicide, enfin, par lequel il a fallu payer l'espérance d'ensevelir son crime dans un éternel oubli. En un mot, il était roi, il devait être le gardien de l'innocence, et il l'a séduite; le protecteur de la faiblesse, et il l'opprime; l'ami de ses fidèles serviteurs, et il les égorge : voilà son péché tel qu'il le voit dans son amer repentir et sa confusion profonde. Ainsi, bien que l'homme trouve en lui-même une énigme inexplicable, et dans son cœur un impénétrable abîme : voici, du moins, un pécheur qui a sondé sa conscience, qui en a développé les derniers replis, et qui a le droit de s'écrier : *Je connais mon iniquité, et mon péché est sans cesse devant mes yeux : « Iniquitatem meam ego cognosco, et peccatum meum contra me est semper. »*

Quel sujet de réflexion nous présente aujourd'hui cet incomparable modèle des pénitents : voilà son examen, quel est le vôtre ? Où sont les chrétiens qui font de l'examen de leur conscience une affaire sérieuse; qui, sachant que pour n'être pas jugés un jour, il faut commencer par nous juger les premiers, rentrent quelquefois en eux-mêmes, considèrent les plaies que les passions ont faites à leur âme, et ne se déguisent ni leur aveuglement, ni leur corruption, ni leur bassesse ? Hélas ! s'il s'agit de s'appliquer à des intérêts périssables, à des sciences frivoles, voyez la gravité de leurs réflexions, la profondeur de leur solitude, la longueur de leurs veilles; et s'il faut acquérir la plus désirable de toutes les sciences, celle qui, même au jugement des païens, est la plus salutaire pour nous, la connaissance de notre propre cœur, de ses illusions, de ses faiblesses, de ses écarts, de ses forfaits peut-être, alors quelle légèreté, quelle inapplication, quel dégoût, quels moments rapides consacrés à regret à cette importante étude ! On fait gloire d'une certaine pénétration d'esprit, on se flatte de ne pas se laisser tromper par de vaines apparences, on se pique de connaître les hommes; mais au tribunal de Dieu, de quoi vous servira cette connaissance qui n'aura fait que nourrir votre orgueil, sans la connaissance de vous-même qui devait vous rendre meilleur ? Vous connaissez les hommes, et peut-être vous poursuivez de vos censures leurs plus légères imperfections : connaissez-vous vous-mêmes, et peut-être vous y trouverez de trop justes motifs de traiter avec indulgence dans les autres les vivacités du caractère, les exigences de l'amour-propre, les petitesse de la vanité. Vous connaissez les hommes et vous ne réservez à leurs excès qu'indignation ou que mépris : connaissez-vous vous-mêmes, et peut-être vous jugerez que ce n'est pas à vous qu'il appartient d'être sans pitié pour les faiblesses de l'enfance, pour les excès de la jeunesse, peut-être, hélas ! pour les turpitudes de l'âge le plus avancé.

Mais ce n'est point assez pour David, d'avoir plié sous la main toute-puissante de Dieu, d'avoir pleuré sur son péché, d'en

avoir reconnu la malice et la noirceur; il faut qu'il en fasse hautement l'aveu et que son orgueil consente à cet humiliant sacrifice; il faut qu'humblement prosterné devant le tribunal du souverain Juge il devienne lui-même son propre accusateur, et, pour obtenir son pardon, reconnaisse lui-même la justice de la sentence qui devrait le condamner : *Tibi soli peccavi et malum coram te feci, ut justificeris in sermonibus tuis et vincas cum judicaris.* En un mot, il faut que David confesse sa faute, et que de loin il offre cet exemple prophétique à ceux que Jésus-Christ devait un jour courber sous ce joug salutaire, *tibi soli peccavi !*

La confession, objet, aux yeux des passions, odieux et funeste, éternel sujet de leurs réclamations, de leurs murmures, de leurs révoltes; la confession, seule objection à laquelle les passions ne veulent point connaître de réponse, seule objection qu'entendent sans peine les hommes livrés à l'amour des voluptés, les cœurs rongés par la haine, les détenteurs du bien d'autrui, et qui préparent à l'incrédulité de nombreux et fidèles disciples. Aussi, pourquoi s'épuiser avec eux en raisonnements et en preuves ? vous leur direz : Mon frère, quand notre divin Sauveur a dit à ses Apôtres : *Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez (Matth., XVIII, 18)*, il n'a pas prétendu leur mettre entre les mains une puissance aveugle, ni soumettre à leur caprice les âmes et leur éternelle destinée : et l'exacte connaissance des fautes ne doit-elle pas inévitablement précéder la sentence qui les condamne ou celle qui les absout ? Vous ajouterez : on ne saurait montrer dans l'Eglise de Jésus-Christ une seule époque qui n'ait vu la loi de la confession en vigueur. Et comment supposer, en effet, si la confession était une nouveauté, comment supposer une adresse assez habile, une puissance assez tyrannique pour imposer aux peuples un joug si humiliant, sans que les passions qui, dans tous les siècles, furent toujours les mêmes, eussent fait entendre de toutes parts leurs réclamations et leurs plaintes ? Aussi, l'on a toujours vu les sectes que le schisme sépara de la véritable Eglise emporter dans leur fuite et conserver fidèlement l'usage de la confession comme une des portions les plus précieuses de leur héritage. Vous direz enfin : qui supposera que les inventeurs d'une pareille loi aient jamais songé à la porter contre eux-mêmes ? Cependant, les dépositaires de cette grande puissance, avant de s'asseoir sur leur tribunal, se sont humiliés les premiers aux pieds de leur juge; ils s'accusent comme vous, comme vous ils frappent leur poitrine : en un mot, le joug humiliant qu'ils vous imposent, ils sont les premiers à le subir. Inutiles efforts ! vous essayez d'éclairer leur esprit, ce n'est pas lui qu'il faut accuser de leur obstination et de leurs résistances; guérissez leur cœur, réveillez-y l'amour de la justice, arrachez-en ces coupables

bles penchants, éteignez-y ces flammes impures, et ce tribunal, objet de tant d'horreur, sera leur cher asile après leurs longs égarements, et deviendra comme le berceau de leur seconde naissance.

Cependant, c'est peu pour David de nous donner l'exemple de la confession, il nous en fournit le modèle; car vous êtes homme et vous êtes chrétien, ces deux titres renferment tous les sujets de vos accusations et de vos larmes. Vous le savez, l'arrêt prononcé contre notre premier père le poursuit encore dans la postérité la plus reculée. Adam seul a péché, et tous ont été condamnés : la mère qui nous donne le jour nous transmet, avec le sang qui circule dans nos veines, le poison du serpent séducteur, et nous sommes des enfants de colère au moment où nous sommes formés dans son sein : *Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum et in peccatis concepit me mater mea.* Hélas! vous savez trop bien que vous avez recueilli votre part dans ce déplorable héritage. Quel combat l'homme terrestre et charnel ne livre-t-il pas chaque jour au fond de votre cœur, à l'homme spirituel et céleste? Quel sentiment de votre noblesse, et cependant quelle dégradation profonde! quels soupirs vers le ciel et quel attachement à la terre! quel entraînement vers le vice et quel amour pour la vertu! Gémissiez à la vue de vos nombreuses défaites, pleurez sur l'avisement où vous avez plongé cette qualité d'homme que vous deviez ennobler; pleurez sur une enfance que vint flétrir une science prématurée du mal, ou qui sentit l'orgueil s'éveiller quand toutes les passions dormaient encore; sur une jeunesse qui, ne prenant conseil que d'une ardeur aveugle pour le plaisir, éteignit le flambeau de la raison dans une boue impure; sur tant de passions enfin, qui se disputèrent tour à tour l'âge de la sagesse et de la maturité : *Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum.*

Vous êtes chrétiens : au sortir du sein maternel, la religion vous reçut dans ses bras; Jésus-Christ vous adopta pour frère, il vous admit à son école, fit luire pour vous le flambeau de la vérité, vous découvrit la sagesse de ses lois, abaissa jusqu'à votre portée la hauteur de ses mystères, vous aplanit les voies de la vertu : *Ecce enim veritatem dilexisti, incerta et occulta sapientiæ tuæ manifestasti mihi.*

Qui croirait, chrétiens, qu'après que David a tracé lui-même le tableau de la corruption de sa nature et de ses propres égarements, il peut avoir d'autre partage que de dévorer en secret son humiliation, et de se livrer à sa douleur sans consolation comme sans mesure? Mais il n'en est pas ainsi : la grâce qui lui découvre la profondeur de l'abîme dans lequel il s'est plongé, lui montre aussi la puissance miséricordieuse qui doit l'en arracher; et s'il a appris que les plus justes, à la pensée de la sainteté de Dieu, doivent se tenir dans le tremblement, il sait aussi qu'il n'est point de

pêcheurs qui, au souvenir de sa bonté, ne doivent ranimer leur courage et concevoir quelque espérance : le voilà donc aux pieds de son Dieu; mais ce n'est plus ce cri d'un homme qui ne sent que sa douleur et demande grâce et miséricorde; c'est un enfant qui, revenu vers son père, embrasse ses genoux, et lui détaille en pleurant, mais avec confiance, les maux que lui fit son péché et implore les remèdes qu'il ne peut espérer que d'une bonté paternelle. *Vous m'arrosez avec l'hyssope, et je serai purifié; vous me laverez, et je deviendrai plus blanc que la neige : « Asperges me, Domine, hyssopo et mundaber, lavabis me, et sower nivem dealabor. »*

Ce n'est pas une purification légale qu'il sollicite, à quoi servait-elle? à entrer dans le temple, à reprendre sa place parmi ses frères? Mais il désire, non d'entrer dans le temple, mais de n'être plus un sujet d'horreur pour son Dieu. Le commerce avec ses frères? qu'avait-il de désirable pour lui? la vue des pécheurs lui rappelait ses vices, la vue des justes l'en faisait rougir.

Il lui faut une purification intérieure qui le guérisse de la lèpre hideuse qui le défigure et le délivre de cette insupportable vue de son mal. Et de quoi lui servirait d'être pur aux yeux des hommes, si une voix secrète l'avertissait qu'il est impur et souillé aux yeux de son Dieu? De quoi sert à celui qui ronge un ulcère secret, de paraître jouir d'une santé florissante, s'il sait qu'il cache la mort dans son sein et qu'elle va bientôt éclater?

Ah! combien de malades dont le péché dévore le cœur par de sales ravages, et qui se consolent du mal humiliant qui les consume, pourvu qu'ils puissent le dérober à la vue et paraître sains et purs à tous les regards! L'un se prétend économe, et sa plaie est l'avarice; l'autre veut n'être pas oublié, et sa plaie est l'ambition : celui-ci ne fait que se rendre justice, et sa plaie est l'orgueil; celui-là n'est que sensible, et sa plaie est une profonde corruption.

Cependant David ne faisait que prédire aux enfants de la loi nouvelle ses privilèges : il avait déploré le malheur de notre origine : *Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum.* Il avait gémi sur ses propres iniquités, sur sa résistance à la vérité, sur son mépris pour les inspirations de la grâce. C'est ce double mal dont, par avance, il entrevoit le double remède dans le baptême et dans la pénitence.

Ah! chrétiens, pouvez-vous entrer dans nos temples sans que la vue des fonts sacrés de la régénération vous touche et vous attendrisse? C'est là que la religion vous reçut dans ses bras. Hélas! que devinrent ces premières promesses? cette onction sur votre cœur, ce joug sacré mis sur vos épaules, ce flambeau placé entre vos mains, enfin cette robe blanche de votre innocence?

Ah! venez tous les ans aux pieds de ces fonts sacrés, bénir le Seigneur, si vous avez tenu vos serments; implorer votre pardon,



si vous avez violé vos promesses. Car, hélas ! avec la corruption de notre nature, l'attrait des plaisirs, le soulèvement des passions, la guerre implacable que livre aux enfants d'Adam l'irréconciliable ennemi de leur salut, où trouver un cœur qui, pour garder ses premiers serments, ait su résister à de si violents assauts, ou se tenir toujours en garde contre ces flatteuses amorces ?

Il est encore au milieu de tant de corruption et de scandale, sans doute, chrétiens, il est des âmes sur lesquelles Dieu fixe des regards de complaisance et de prédilection, qu'il a protégées sous son aile, que le souffle du vice n'a pu flétrir, qui n'ont connu ni les fureurs de la vengeance, ni l'enflure de l'orgueil, ni des passions plus honteuses encore. Ames privilégiées, âmes bénites, inconnues au monde, qui cachez sous un voile impénétrable des vertus angéliques, et ne soupçonnez peut-être pas vous-mêmes les trésors dont le Seigneur a pris soin de vous enrichir, poursuivez obscurément le cours de votre pèlerinage, n'ayant que les regards de Dieu pour encourager vos efforts et le témoignage de votre conscience pour vous payer de vos sacrifices ; ah ! soyez toujours les soutiens de l'Eglise par vos ferventes prières, comme vous êtes sa consolation par votre humble fidélité !

Toutefois, chrétiens, pour quelques âmes en faveur desquelles Dieu a montré la puissance de son bras et les prodiges de sa grâce, dont la conscience ne connut jamais de remords, ni l'innocence de souillure, combien qui, sur cette mer semée de tant d'écueils et tourmentée par de si violents orages, ont vu leur vaisseau céder à la tempête et toutes leurs vertus s'engloutir dans un déplorable naufrage !

Tout semblerait perdu pour ces pauvres passagers sans les incroyables inventions de la miséricorde divine ; elle leur ouvre un port dans lequel ils peuvent être recueillis, et malgré leur dépouillement et leur abandon, se consoler de leur malheurs et réparer leurs pertes. Ce refuge si désiré, ce paisible asile, ce port de salut, c'est la pénitence.

Il faut bien parler encore de la pénitence, tout nous y convie : la carrière que nous parcourons, le pieux cantique dont nous faisons l'objet de nos méditations, et surtout le sentiment de nos besoins et d'une juste reconnaissance. Car, ce sacrement de pénitence, que peut-il offrir qui doive donner tant d'effroi ? ou plutôt Dieu n'a-t-il pas pris soin d'y réunir les motifs les plus pressants pour exciter votre empressement et soutenir votre confiance ?

J'y vois, il est vrai, un tribunal : mais celui-ci bien différent des tribunaux sur lesquels s'asseyent les ministres de la justice humaine ; celui-ci est éloigné de tous les regards, enseveli dans une obscurité profonde. L'accusé ne s'y voit pas traîné par la violence ; c'est une voix miséricordieuse qui l'appelle, une voix à laquelle il est doux d'obéir. Il est vrai qu'il est chargé de chaî-

nes ; mais ce sont des chaînes invisibles, et qui, bientôt, seront brisées sans retour.

J'y vois un accusateur ; mais qui le croirait ? cet accusateur, c'est le coupable. Oui, c'est au coupable que la justice divine s'en remet du soin de sa gloire et de ses plus chers intérêts ; c'est lui qui dénoncera le crime ; lui qui en détaillera les circonstances ; lui seul qui en montrera l'énonciation. On ne citera pas d'autres témoins, on n'entendra pas d'autres dépositions : l'aveu de ses délits qui partout ailleurs le perdrait, devient ici pour lui un titre à l'indulgence, et plus il déclare qu'il se connaît criminel, plus il est sûr d'être pardonné.

Enfin, j'y vois un juge : quel sera ce dépositaire souverain de la puissance de Dieu, gardien de ses lois, organe de sa volonté suprême, chargé de reprocher au pécheur ses crimes et de l'en punir ? Est-ce un de ces esprits célestes que Dieu trouve toujours fidèles, qui contemplant sa face adorable, chantent incessamment ses louanges et ne vivent que de son amour ? Non, chrétiens, ce n'est point à un ange qu'est confié ce ministère de commisération et de charité. Un ange descendrait de trop haut, il ne compatirait pas assez aux misères des enfants d'Adam, il oublierait peut-être de quel limon ils furent formés ; il serait trop sévère. Quel sera donc encore une fois ce juge ? Ah ! chrétiens, nous aimons à publier, pour notre confusion, ce qui doit faire éclater l'amour de Jésus-Christ pour les pécheurs et son infinie miséricorde ; c'est un homme faible lui-même, plus faible, peut-être, que celui dont il entend les aveux et recueille les larmes ; du moins c'est un homme héritier, comme tous ses frères, du péché d'origine et des lamentables conséquences qu'il entraîne avec lui ; un homme qui voit, comme Pierre, le démon tourner sans cesse autour de lui, et l'effrayer de ses rugissements (1 *Petr.*, V, 8) ; qui, comme Paul, subit la loi d'une nature corrompue et ses sujétions humiliantes (*Rom.*, VII, 23) ; qui reconnaît enfin, avec tous les saints, que de lui-même il n'a de force que pour le mal (*Ibid.* 19) ; que sans la grâce il est impuissant pour le bien (1 *Cor.*, XV, 10), et qu'enfin, celui-là seul donne le courage de suivre la vertu, qui, seul, en inspire la première pensée et le premier désir : voilà celui que Dieu charge de juger le pécheur, ou plutôt de compatir à sa faiblesse, de pleurer sur ses malheurs et de lui rendre l'innocence : voilà celui que le Seigneur a revêtu de sa toute-puissance, pour faire entendre sa voix à des Lazares plongés dans la corruption du péché, les réveiller au fond de leurs sépulchres et les rappeler à la véritable vie : *Auditui meo dabis gaudium et lætitiâ, et exsultabunt ossa humiliata.*

Ah ! Seigneur, renouvelez dans ces jours de propitiation ces miracles si consolants pour la foi et si dignes de votre miséricorde ; rappelez à la vie de la grâce tant de pécheurs que le démon a plongés dans la mort, et



qu'ils viennent au jour de votre résurrection embellir votre éclat et votre triomphe. Vous connaissez le désir de nos cœurs et vous savez pour qui nos vœux secrets implorent votre clémence. Ce sont des amis, des parents, des bienfaiteurs peut-être, qui, frappés d'une funeste léthargie, semblent endormis sans retour dans l'ombre de la mort. Laissez-vous toucher à nos supplications et rendez-les à nos larmes. Rendez à ces parents vénérables, et depuis longtemps affligés, ce fils que la fougue des passions entraîne, et dont les désordres préparent à leurs vieux ans tant de douleur et d'amertume. Rendez à cette épouse désolée, un époux qui, en oubliant Dieu, oublie tout à la fois les lois de l'honneur et la foi du serment, et qui, par son retour à la vertu, peut encore essayer ses pleurs et la consoler de ses longues infortunes.

David semblait avoir repris un peu de calme, et ne plus s'occuper que des douces images sous lesquelles il aimait à se peindre les biens ineffables qui devaient désormais accompagner, pour lui, le retour de son innocence. Mais voilà que le souvenir de ses iniquités vient encore contrister son cœur et le remplir de consternation et d'épouvante : *Détournez vos regards de mes péchés, dit-il, et effacez-les tous sans retour : « Averte faciem tuam a peccatis meis, et omnes iniquitates meas dele : »* C'est un gémissement qui lui échappe, comme à son insu, et vient troubler la paix que lui faisait goûter son repentir même, et comme interrompre les douces effusions de sa confiance.

Il me semble voir dans ce roi pénitent, que le péché avait séparé de son Dieu, une âme affligée à qui la mort vient de ravir le plus cher objet de ses affections. D'abord elle s'abandonne à d'amers regrets, à des cris perçants, à de longues lamentations ; mais bientôt l'épousement même suspend quelquefois ses clameurs, et vous la jugeriez peut-être consolée quand, dans son morne silence, elle ne fait que se délasser de la fatigue de sa douleur. Ainsi vous la croyez tranquille ; mais tout à coup la pensée de son malheur réveille son cœur, le déchire, et vous l'entendez éclater en gémissements et en sanglots. Pécheurs, qui, longtemps entraînés dans la voie des passions, avez enfin repris le sentier de la vertu ; sans doute bénissez le Dieu qui s'est laissé toucher de compassion à la vue de vos égarements, vous a recueilli dans ses bras et vous a rendu son amour. Toutefois, quelque douce impression de confiance que vous ait laissée l'ineffable miséricorde, dont vous fîtes, au jour de votre conversion, une si douce expérience : bien que, suivant le langage de l'Apôtre, l'Esprit-Saint dise à votre conscience que le titre d'enfant de Dieu vous fut alors rendu, et que vous en recouvraîtes tous les privilèges, il faut que vous consentiez à voir l'image de vos iniquités, même après qu'elles ont été remises, venir encore vous en punir. Vos iniquités sont effacées du souvenir de Dieu : il faut qu'elles sub-

sistent encore dans le vôtre. Ce sont comme des cicatrices qui, vous rappelant les blessures que le démon fit autrefois à votre âme, raniment aussi votre reconnaissance pour la main miséricordieuse qui prit soin de les guérir.

Mais après ce cri soudain et inattendu que la douleur vient d'arracher à David, il reprend sa confiance, continue d'exposer ses misères et poursuit ses tendres sollicitations : *O Dieu ! créez en moi un cœur pur et renouvelez au fond de mon âme l'esprit de droiture : « Cor mundum crea in me, Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis. »* Voilà tout l'homme, l'homme tout entier : le cœur et l'intelligence, ou bien la volonté et le jugement. Voilà ce qu'un Dieu peut seul guérir, voilà ce que David place sous sa main miséricordieuse et toute-puissante ; ou plutôt il ne veut plus d'un cœur qu'a flétri la plus honteuse corruption : il faut que Dieu lui en donne un autre ; il ne veut plus d'une intelligence qui s'est éteinte dans la boue des passions : il faut que Dieu en rallume pour lui le flambeau. Que dirai-je ? il veut mourir tout entier aux pieds de son Dieu, pour vivre désormais d'une vie nouvelle, qu'il ne devra qu'à la compassion et qu'à l'amour : *Cor mundum crea in me, Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis.*

*Cor mundum crea in me, Deus.* Vous avez entendu ce pénitent reconnaître hautement qu'il est coupable, demander grâce pour son péché, implorer en faveur de ses iniquités la puissance du Seigneur, sa commisération et son indulgence ; mais il ne savait pas encore tenir un langage plus précis, il ne pouvait pas encore entrevoir la nature de son crime, il n'osait en prononcer le nom ; il semble qu'il craignait, par ce souvenir odieux, de souiller la sainteté de Dieu ou de réveiller son indignation. Mais enfin, quand il voit que le Seigneur prête l'oreille à ses soupirs et ne repousse pas sa prière ; quand, par la confiance de ses ferventes supplications, il a soulagé sa douleur et ranimé son courage, alors il devient moins timide ; et toutefois voyez quelle est sa circonspection et sa réserve, il ne découvre pas son mal, mais il ose indiquer du moins le remède qui peut le guérir. *O Dieu, créez en moi un cœur pur : « Cor mundum crea in me Deus. »*

Mais si, pour parler de la plus honteuse comme de la plus tyrannique des passions, David nous offre le modèle d'une si délicate modestie, c'est surtout dans l'Évangile qu'il faut en recueillir les plus touchantes leçons. En effet, c'est notre Seigneur Jésus-Christ qui, apparaissant comme le soleil de justice au milieu des plus épaisses ténèbres et de la corruption où le monde était enseveli, est venu apprendre aux hommes qui des deux, de l'âme ou du corps, devait enfin commander : quel dédain et quelle horreur méritaient de basses et de honteuses satisfactions, et quelle indignité c'était pour un enfant de Dieu de changer sa noblesse contre l'avisement des passions, et sa liberté contre



leur esclavage. C'est notre Seigneur Jésus-Christ qui le premier embellit la modestie de tant de charmes ; c'est lui qui rendit si chère à ses disciples l'aimable et céleste pudeur : la pudeur, si touchante dans le premier âge, si belle sur le front des vierges, si vénérable sous les cheveux blancs ! et cependant, quand il veut en exalter le prix, ou quand il faut être indulgent pour les cœurs faibles qui en ont oublié les lois, voyez de quelles délicatesses et de quels voiles il enveloppe ses leçons ; et comment il semble rougir, même quand il pardonne. Ici c'est la Samaritaine : le mari que vous avez, lui dit-il, n'a pas droit d'en porter le nom : *Non est tuus vir* (Joan., IV, 18) : voilà tous ses reproches. Là, c'est la femme adultère : personne ne vous a condamnée, je ne vous condamne pas moi-même ; allez, ne péchez plus : *Noli peccare* (Joan., V, 14), voilà tout son arrêt. Plus loin, c'est Madeleine : beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé : *Quoniam dilexit multum* (Luc., VII, 47) : voilà tout ce qu'il veut savoir.

David avait appris, par une déplorable expérience, d'où s'élèvent les nuages qui obscurcissent l'esprit et voilent l'intelligence ; aussi, avant de demander la droiture du jugement : *Spiritum rectum innova in visceribus meis*, il a voulu obtenir la pureté du cœur : *Cor mundum crea in me Deus*. Oui, chrétiens, c'est dans le cœur, dans sa corruption secrète, dans ses attaches criminelles, dans ses basses inclinations qu'il faut presque toujours chercher le véritable principe de la fausseté de nos jugements, de nos illusions et de nos erreurs. Il est vrai que l'on fait gloire de n'avoir que la raison pour guide ; on se pique, dans ses décisions, de désintéressement ; dans ses opinions, d'impartialité ; les affections les plus honteuses ont leur excuse ; les aversions les plus injustes leur prétexte. En un mot, à nous entendre, la raison ne nous laisse jamais sans son appui, et toujours elle est là pour approuver ou du moins excuser nos sentiments, et surtout pour justifier nos démarches. Demandez à cet avare pourquoi, sans s'inquiéter de la détresse et des gémissements du pauvre, il accumule sans cesse trésor sur trésor : n'est-il pas raisonnable qu'il songe à son avenir ? Demandez à cet ambitieux pourquoi, au mépris de la justice ou même de l'honneur, il n'épargne ni la bassesse des intrigues pour capter la faveur, ni la bassesse des calomnies pour supplanter un rival : n'est-il pas raisonnable que son mérite ne languisse pas toujours dans l'oubli ? Demandez à ce jeune voluptueux pourquoi, sans égards pour les remords qui l'assiègent, pour le mépris qui le poursuit, il consume ses plus beaux jours en de honteux excès : n'est-il pas raisonnable de garder les goûts sérieux pour la vieillesse et de cueillir, au moins quelques fleurs dans la saison des plaisirs ? Enfin, point de passion, lorsque le cœur est une fois dépravé, qui n'appelle la raison à son secours et ne prétende en obtenir son apologie. L'orgueilleux

se rend justice, le vindicatif soutient ses droits, l'homme double a de l'habileté, le médisant de la franchise : on donne à la témérité le nom de courage, et celui de prudence à la pusillanimité.

Voilà, chrétiens, les illusions et les travers que chacun voit dans les autres, mais qu'il ne veut pas reconnaître en soi. On pourra bien avouer quelques imperfections légères, peut-être certains vices révoltants : on s'accusera sans détour de la faiblesse de son caractère, de la violence de son tempérament, de son amour pour les richesses, de sa fureur pour le plaisir ; mais que le jugement est obscurci, que l'esprit a perdu sa rectitude, voilà ce dont on ne voudra jamais convenir ; et comment l'espérer, puisque la connaissance et l'aveu de son mal en supposeraient ou plutôt en opéreraient la guérison ? Ah ! combien de chrétiens devraient, à l'exemple de David, demander au Seigneur, avant tout, un cœur pur et un esprit droit, comme les premiers de tous les biens : *Cor mundum, spiritum rectum*.

Où, mes très-chers frères, qui que vous soyez, quelle que soit la passion qui vous tourmente, la crainte qui vous assiège, la douleur qui vous déchire, demandez un esprit droit et vos tentations perdront leur force, et votre cœur recouvrera le courage et la paix. Dites à Dieu, Seigneur, donnez-moi un esprit droit, qui sache écarter les voiles dont les créatures essaient d'envelopper leur corruption et leur néant ; un esprit droit qui reconnaisse les illusions qui voudraient me séduire, les fantômes qui voudraient m'effrayer, les faux guides qui voudraient me perdre ; un esprit droit qui discerne la solide grandeur, les véritables richesses, la seule gloire à laquelle il me faut prétendre, le seul bonheur auquel je dois aspirer ; enfin donnez-moi cet esprit droit qui donne à chaque chose son véritable nom. *Spiritum rectum innova in visceribus meis*.

Ah ! chrétiens, quel serait mon bonheur, et quel serait le vôtre, si, pour fruit des paroles que je vous fais entendre, un esprit de droiture vous éclairant au sortir de ce temple, vous apprenait qu'il faut désormais appeler d'un autre nom les objets de votre empressement ou de votre crainte, de votre admiration ou de votre mépris, de votre affection ou de votre haine ! Quelles actions de grâces ne faudrait-il pas rendre au Seigneur, si, désormais éclairés par la lumière de sa parole, vous appeliez un mal, la prospérité qui corrompt le cœur, et un bien, l'adversité qui le purifie ; un mal, l'éclat des honneurs avec ses séductions et ses périls, et un bien, l'obscurité avec sa paix et l'innocence ; un mal, la santé qui nourrit les passions, et un bien, la maladie qui les amortit ; un mal, la vie qui nous retient dans l'exil, et un bien, la mort qui nous rend à la patrie.

O Jésus qui voyez réunis dans ce temple tant de chrétiens qui chérissent vos lois, mais peut-être n'y furent pas toujours fidèles

les, attendrissez leurs âmes par le souvenir de vos bienfaits, et qu'ils vous vengent de leurs infidélités par leurs soupirs et par leurs larmes : ô bon maître, dont ils ont méconnu la voix, que leur cœur chérisse toujours vos leçons ! ô Sauveur de nos âmes, dont le salut vous a coûté si cher, sauvez celles que vous m'avez confiées, et ne détournez jamais du pasteur et de son troupeau, les regards de votre miséricorde. Ainsi soit-il.

### EXHORTATION III.

#### PARAPHRASE DE L'ORAISON DOMINICALE.

Prière générale de tout l'univers. Prière de l'enfant et du vieillard, du riche et du pauvre, de la prospérité et de l'adversité.

Prière sûre d'être exaucée ; c'est un placet que le Fils du souverain Roi a dressé lui-même (*Matt.*, VI, 9 et seqq.) ; il connaît le cœur de son Père et sait comment on le touche.

Prière qui demande les véritables biens : avant tout, la gloire de Dieu, et pour nous-mêmes les biens célestes, les biens spirituels, les biens corporels même ; mais qui demande aussi l'affranchissement des maux qui y mettraient obstacle, du péché qui nous ferme le ciel, de la tentation qui nous expose à perdre la grâce, enfin, des adversités et des maux divers qui peuvent menacer notre paix, notre santé ou notre vie.

Prière enfin, pleine de confiance : elle est courte, et n'a pas besoin de toutes les précautions qu'on emploie, pour toucher des cœurs dont on craint la résistance : elle est, en quelque sorte, impérative, et n'a pas le ton suppliant ; elle s'appuie, en quelque sorte, sur la promesse de celui qui a promis que son Père ne refuserait rien à ceux qui le prieraient au nom de Jésus-Christ, ni par conséquent à ceux dont il aurait lui-même dicté la prière.

*Notre Père.* Non-seulement comme il l'est de toutes les créatures, mais d'une manière spirituelle et sublime par notre adoption : c'est par le baptême que nous avons reçu de lui une seconde naissance ; il nous environne ensuite de la sollicitude maternelle de sa grâce, nous donne dans l'Eucharistie une nourriture céleste et nous soutient par la pénitence.

*Notre Père.* Non-seulement, comme pour les enfants de l'ancienne loi ; mais en nous admettant à la plus tendre familiarité, nous aimant d'un amour plus sensible, s'entretenant avec nous, nous éclairant d'une vive lumière.

*Notre Père.* Ce titre nous rappelle notre noblesse : avec un tel Père peut-on s'abaisser à d'indignes affections, devenir l'esclave du démon ? Ce titre nous rappelle nos obligations, envers Dieu : l'aimer, l'honorer, lui obéir, l'imiter, adorer ses décrets, le prier avec confiance.

*Notre Père.* Quelque nombreux que nous soyons, nous n'épuiserons ni sa bonté, ni sa richesse.

*Notre Père.* C'est la prière commune des enfants d'une même famille : pourrait-on

être orgueilleux, quand on a le même Père ?

*Notre Père.* Avoir de la confiance : ce sont des frères réunis qui font violence à leur Père ; ils doivent tout obtenir. Ce mot d'eux nous confond avec celui qui est le frère aîné de la famille.

*Qui êtes aux cieux.* Cette parole excite notre foi, en nous détachant des choses visibles ; notre espérance, en nous rappelant quel est notre héritage ; notre charité, par la pensée de la puissance de notre Dieu, de sa gloire et de son bonheur.

*Que votre nom soit sanctifié.* Demande pleine de noblesse et de désintéressement : on ne songe pas à ses besoins, à ses passions, à ses ennemis, à son salut même, on ne voit que la gloire de Dieu. C'est un cœur qui s'éveille, qui voit Dieu remplissant l'univers de sa puissance, de sa bonté, de sa miséricorde, et qui veut, avant tout, qu'on bénisse et qu'on respecte un nom qui rappelle tant de grandeur et tant d'amour : c'est l'élan d'un séraphin.

Condamnation de l'orgueil qui fait attacher tant de prix à un nom humain : je dois, dit-on, soutenir l'éclat de mon nom ; on ne souffre pas de pareilles choses quand on porte mon nom. Votre nom ? c'est un mot qui frappe l'air et ne laisse aucune trace ; il vous rappelle peut-être des vertus qui accusent vos vices, et des exemples qui condamnent votre vie. Laissez-là votre nom qui s'effacera sitôt de la mémoire des hommes, et ne lui mendiez pas, pendant le court instant de son passage, des hommages qui ne sont dus qu'au nom du Roi immortel des siècles, à qui appartient toute gloire et tout honneur.

*Que votre nom soit sanctifié.* Les enfants de l'ancienne loi ne prononçaient le nom du Seigneur qu'avec effroi ; il est familier à la bouche des enfants de la loi nouvelle. En effet, on prononce familièrement le nom de son ami, de son bienfaiteur, de son père.

Ce nom renferme toutes les perfections à la fois. L'intelligence ne peut pas l'embrasser tout entier ; le cœur y trouve force, attendrissement, consolation, espérance.

On donne quelquefois aux rois des noms qui les distinguent : débonnaire, sage, juste et même grand. Le nom de Dieu renferme tout cela.

*Qu'il soit sanctifié.* Par qui ? Par tous les hommes. On n'a pas assez de soi, de sa maison, de sa patrie : on veut tout l'univers ! Combien de temps ? Toujours. On n'a pas assez du jour présent, ni de sa vie entière ; il faut que ce soit dans les siècles des siècles. Comment ? en respectant ce nom sacré, en étendant sa gloire, en gémissant de ses affronts

*Que votre règne arrive.* C'est un héritage qu'en qualité d'enfants adoptifs nous réclamons avec confiance : notre frère aîné l'a payé bien cher. Nous ne craignons pas d'offenser notre Père par cette demande, car il est immortel. Ce n'est pas après lui que nous devons hériter : c'est lui-même qui est notre véritable héritage.



Cet héritage est le royaume de Dieu : car ce n'est que là que tous ses sujets sont soumis et fidèles. Il règne sur la terre, puisqu'il conduit tout, avec une autorité souveraine, à l'accomplissement de sa volonté; cependant il y voit des ingrats qui l'oublient, des pécheurs qui l'offensent, des impies qui l'outragent. Dans le ciel, il régnera sur toutes les volontés.

*Votre règne.* C'est bien notre royaume, puisqu'il a été conquis pour nous; mais nous y considérons, avant tout, le royaume de Dieu; car c'est lui que nous voulons avant tout : sans lui, il ne peut y avoir de bonheur.

Mais pour que Dieu règne sur nous dans l'éternité, il faut qu'ici-bas il règne sur nos cœurs par sa grâce; il faut que nous consultations ses regards, que nous écoutions sa voix, que nous exécutions ses ordres, que nous le servions fidèlement, que nous combattons ses ennemis.

Notre cœur doit être son royaume : il ne peut souffrir que les passions lui en disputent l'empire. Quel souvenir pour les âmes longtemps égarées! Quelle confusion pour celles qui sont faibles, quoique plus fidèles! Dieu est-il leur roi? Combien de petites passions viennent ébranler son empire, partager notre cœur, exciter nos murmures contre ses ordonnances, au moins partager notre amour!

*Que votre volonté soit faite.*

Jusqu'ici nous n'avons pensé qu'à la gloire de Dieu, à faire bénir son nom, à étendre son empire; maintenant il faut que nous lui assurions la soumission des créatures, et surtout la nôtre : c'étaient les transports de l'admiration, maintenant c'est le cri de l'amour.

L'on s'inquiète souvent pour savoir si l'on aime Dieu; on se livre sur ce point à bien des sollicitudes. Voici le vrai secret de les dissiper; c'est Notre-Seigneur qui nous l'a révélé dans le moment où son cœur n'avait pour nous aucune réserve : *Vous m'aimerez si vous accomplissez ma volonté.* (Joan., XIV, 15.) Il faut l'aimer :

*D'un amour tendre.* On prend avec Jésus-Christ ses engagements; on lui dit : Je n'ai plus rien à moi; je renonce, pour vous les consacrer, à mon intelligence, à mon cœur, à tout moi-même; je ne jugerai des biens et des maux que comme vous en jugerez vous-même; quand vous m'enverrez les ténèbres, je vous bénirai, et je vous bénirai quand vous m'éclairerez de votre lumière; mon cœur ne veut pas de joie qu'elle ne vienne de vous, et il ne se plaindra pas de la douleur quand ce sera vous qui la lui ferez sentir; j'abandonne mon corps à votre volonté : les privations, les souffrances, tout me sera bon avec le souvenir de votre volonté.

*D'un amour délicat.* On ne fait rien sans deviner ses désirs, sans interroger ses regards; on l'aime, on ne veut donc rien faire qui puisse contrister son cœur; on lui répète, comme saint Paul : *Domine, quid me*

*vis facere? « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? »* (Act., IX, 6.)

*D'un amour solide.* Il n'est point soumis aux caprices de l'inconstance, ni le fruit d'une imagination ardente; il remplit avec persévérance des devoirs qui lui sont tracés avec précision. On s'attache avant tout aux devoirs essentiels, et l'on ne s'applique à des conseils de perfection qu'après avoir établi le fondement de sa piété sur les vertus journalières et communes, dont Dieu nous fait la première loi.

Mais Dieu n'est pas seulement un législateur qui exige l'obéissance de notre volonté aux lois qu'il nous intime : il est encore l'arbitre et le souverain modérateur de cet univers; et si, dans l'exécution des lois qui le régissent, il ne demande pas le concours de notre volonté, il veut du moins son assentiment ou sa résignation.

Disposition qui élève l'âme, qui nous montre Dieu réglant tout avec une souveraine sagesse : dans la prospérité des empires, un Dieu dont on bénit la bonté; dans les catastrophes, un Dieu dont on adore les décrets; dans les fléaux publics, un Dieu dont on essaye de fléchir la colère; dans l'intempérie des saisons, un Dieu qui nous punit de l'abus de ses présents.

Mais c'est surtout dans ses rapports avec ses semblables que l'homme soumis à la volonté de Dieu sent son âme s'élever aux plus hautes considérations : s'il commande, c'est par la volonté de Dieu; et alors quelle modestie! quelle application! quelle commiseration pour le malheur! S'il obéit, c'est sans se dégrader; car il obéit à Dieu même. Le serviteur voit Dieu dans son maître, le fils dans son père, le sujet dans son roi. Ce ne sont pas les hommes qui le dépouillent de ses biens, lui enlèvent ses honneurs : c'est Dieu, dont il adore et aime la volonté jusque dans ses rigueurs.

Disposition qui fortifie : car si, lorsqu'on suit sa propre volonté, on doit se défier de ses préjugés, de ses passions, de sa faiblesse, quand on suit la volonté de Dieu, que peut-on craindre? *Si Deus pro nobis, quis contra nos?* (Rom., VIII, 31.) Ainsi le pensait l'auguste patron de cette église. En marchant à la conquête de la terre sainte, il avait écrit sur sa cuirasse : *Dieu le veut.*

Disposition qui console de toutes les peines du cœur, de toutes les ingratitude, de toutes les séparations, de la dernière et la plus absolue de toutes : *Non mea voluntas, sed tua fiat. Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum. Ecce venio ut faciam voluntatem tuam. Deus meus, volui, et legem tuam in medio cordis mei. Meus cibus est ut faciam voluntatem Patris mei. Pater, in manus tuas commendo spiritum meum. « Que ma volonté ne s'accomplisse pas, mais la vôtre. »* (Matth., VI, 10.) *Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre volonté.* (Luc., I, 38.) *Me voici, Seigneur, je suis venu pour faire votre volonté. Mon Dieu, je veux votre volonté, et votre loi est écrite au milieu de mon cœur.* (Psal. XXXIX 7, 9; Hebr., X, 7.)



*Ma nourriture, c'est de faire la volonté de mon Père. (Joan., IV, 34.) Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains. (Luc., XXIII, 46.)*

*Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.*

Plus on médite sur la divine prière que le Seigneur a daigné nous apprendre, et plus le cœur éprouve d'attendrissement et de consolation. Quel désintéressement d'abord, et quel oubli de soi-même! L'enfant de la foi n'y voit que Dieu, il ne s'occupe que de sa gloire, il veut lui soumettre tous les cœurs; et s'il pense ensuite à lui-même, et qu'il sollicite les biens que réclame sa faiblesse, il songe d'abord à son âme; mais avec quelle humilité! Il ne veut qu'une grâce qui les renferme toutes, la grâce d'obéir : *Que votre volonté soit faite.*

Il faut bien qu'il s'occupe aussi de son corps; mais avec quelle modestie! Il demande seulement pour un jour le plus simple des aliments qui doivent lui servir de soutien.

Il me semble qu'Adam, sortant des mains du Créateur, et témoin des merveilles dont Dieu avait embelli sa demeure, devait aussi chanter avec transport cette hymne de la reconnaissance et de l'amour : *Notre Père*; et puisqu'un commandement devait éprouver sa fidélité, et l'arbre de vie le sauver de la mort, avec quelle douceur, dans les jours trop courts de son innocence, ne devait-il pas demander la grâce de l'obéissance et l'aliment de l'immortalité! *Que votre volonté soit faite: donnez-nous aujourd'hui notre pain.*

Mais il perdit ses privilèges, et nous n'avons hérité que de ses malheurs. L'ignorance qui nous fait trouver le bien dans le seul mal véritable, c'est-à-dire dans le péché, la concupiscence qui soulève contre notre âme mille ennemis à la fois, enfin les maladies et la mort, destinées à punir un corps instrument du péché: voilà les maux produits par la désobéissance du premier père, et dont les trois dernières demandes nous obtiennent le remède ou l'affranchissement: *Pardonnez-nous nos offenses, soutenez-nous contre les tentations, délivrez-nous du mal.*

*Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*

Nécessité de cette demande pour tous les âges: pour l'enfance; l'enfance qui connaît déjà l'orgueil, la jalousie, la colère, et dont la corruption flétrit sitôt l'innocence; pour la jeunesse assaillie de tant d'ennemis à la fois; pour l'âge mûr qui borne à la terre toutes ses espérances; pour la vieillesse qui se venge des rebuts du monde, et du silence des passions par ses coupables souvenirs.

Nécessité de cette demande pour tous les jours; car, hélas! pour l'âme attentive sur ses secrets mouvements, dans les journées les plus innocentes, que de souillures à effacer! que de faiblesses dignes de nos larmes! chaque jour quelle tiédeur pour Dieu! quel oubli de la charité! quelle négligence pour nos devoirs!

Avantages de cette demande pour les

justes dont elle prévient la présomption. Vous êtes justes, je le veux, vous n'avez point à rougir de fautes honteuses; mais les fautes excusables que vous commettez chaque jour ne sont-elles pas une preuve que vous avez dans le cœur le germe des plus indignes faiblesses? Vous êtes justes, mais le fûtes-vous toujours? Ah! si vous ne trouvez que froideur au fond de votre âme, quand il s'agit de solliciter le pardon de ces fautes de tous les jours que vous appelez légères, tournez vos regards vers les jours de vos égarements et de votre honte, et votre cœur s'attendrira du moins, s'il ne se brise de douleur à ce lamentable souvenir.

Avantages de cette demande pour les pécheurs dont elle soutient le courage. La tentation la plus redoutable est celle du découragement. On ne peut croire à tant de miséricorde, à ce miracle qui nous arrache un cœur pervers et corrompu, pour nous en donner un innocent et fidèle. Mais c'est Jésus-Christ lui-même qui nous apprend cette demande: se plairait-il à nous préparer des rebuts? Quels exemples dans la femme adultère, dans l'enfant prodigue! Quel attendrissement quand il exige de son apôtre tant d'indulgence: *Vous pardonnerez, lui dit-il, septante fois sept fois à votre frère. (Matth., XVIII, 22.)* En aura-t-il moins pour le pécheur?

A quelle condition sera-t-elle exaucée? elle est bien digne du cœur de Jésus-Christ: *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons.*

N'opposons pas la difficulté de la remplir. Jésus-Christ commande-t-il des choses impossibles? et cependant: *Ego autem dico vobis: Diligite inimicos vestros: « Aimez vos ennemis! » (Matth., V, 44.)* C'est un commandement formel. *Si vous ne pardonnez pas, vous ne serez pas pardonnés: « Nec Pater dimittet vobis, si non remiseritis. » (Marc., XI, 26.)* Vous savez la parabole du maître à qui son serviteur doit deux mille talents; vous avez l'exemple du divin Maître sur la croix.

N'y mettons point de restriction. Par une certaine grandeur d'âme, on peut montrer de la générosité pour des hommes dont on a subi les injustices ou les fureurs; mais on ne se croit pas obligé à tant d'efforts pour ceux dont on n'a à faire que des plaintes légères: c'est un discours qui a blessé notre réputation, un air de mépris qui a révolté notre orgueil; c'est un service qu'on a refusé de nous rendre; c'est une bienséance qu'on a négligé de remplir. Jésus-Christ connaissait d'avance les murmures et les exigences de notre orgueil: a-t-il séparé de la loi de la charité ceux qui donneraient des chagrins à cet orgueil?

Non, non, pardonnons tout; pardonnons sans réserve! La mesure du pardon que vous accorderez à votre frère, sera la mesure du pardon que vous recevrez vous-même: c'est à ce prix que vous pouvez ajouter avec confiance:

*Et ne vous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Première-*



rement du mal de la vie, c'est-à-dire des peines, des chagrins, des maladies : du mal véritable, c'est-à-dire du péché : enfin du mal éternel !

O Dieu ! exaucez mes prières pour ce troupeau que vous m'avez confié ; exaucez les vœux si justes et si tendres que je vous adresse pour lui ; soyez le père de toute cette grande famille, le père des enfants et des vieillards, des justes et des pécheurs, des riches et des pauvres, des brebis et du pasteur ; et conduisez-les tous au bonheur véritable. Ainsi soit-il.

#### EXHORTATION IV.

##### SUR LES DEVOIRS D'UN ENFANT CHRÉTIEN ENVERS DIEU.

*Puer proficiebat et crescebat, et placebat tam Domino quam hominibus. (I Reg., II, 26.)*

*L'enfant avançait dans la piété à mesure qu'il croissait en âge, et il était agréable à Dieu et aux hommes.*

Tel est l'éloge par lequel l'Esprit-Saint lui-même relève l'enfance de ce prophète illustre destiné à être le juge et la défense du peuple chéri ; qui devait donner à Israël ses premiers rois, et terminer, par une mort précieuse devant le Seigneur, une vie exempte du plus léger reproche. Séparé de la foule et consacré, en naissant, au service des autels, élevé à l'ombre du sanctuaire, sous les yeux du Seigneur et comme sous son aile, honoré dans ses premiers ans d'une familiarité avec Dieu, que Moïse lui-même n'a obtenue que dans un âge avancé, Samuel se montrait digne, par sa fidélité, de cette étonnante prédilection, et l'âge, en développant ses forces, développait aussi, dans ce précieux enfant, les plus admirables vertus. *Puer proficiebat et crescebat.* Confondu à l'autel avec les anges qui environnaient invisiblement l'arche sainte, il en retenait, aux yeux du peuple fidèle, la ferveur et le recueillement ; sa robe de lin était, par sa blancheur, l'emblème de son innocence, et l'encens qu'il présentait au grand-prêtre faisait monter au trône de l'Éternel une odeur moins agréable que le parfum de ses vertus. *Puer proficiebat et crescebat, et placebat tam Domino quam hominibus.*

Prévenus, mes chers enfants, comme Samuel, des grâces les plus signalées, offerts à Dieu comme lui par des parents chrétiens, au premier instant où vous vîtes le jour, arrachés du milieu d'un monde pervers, et placés dans cet asile pour y être à l'abri de ses pièges et de ses maximes corruptrices, connaissez-vous bien tout le prix de ces précautions de la Providence à votre égard, et surtout, par votre conduite, montrez-vous la vivacité de votre reconnaissance ? A mesure que vous avancez en âge, voit-on naître et se fortifier en vous l'amour et la pratique des vertus chrétiennes ? Portez-vous plus de recueillement dans le temple du Seigneur, de ferveur dans vos prières, d'exactitude à vos devoirs ? Etes-vous plus dociles, plus respectueux, plus empressés ? Votre conduite, en un mot, vous rend-elle

de plus en plus un objet de complaisance aux yeux de Dieu et un sujet d'édification pour les hommes, et méritez-vous l'éloge qu'a reçu Samuel enfant ? Il était agréable à Dieu et aux hommes : *Tam placebat Domino quam hominibus.* Pour vous mettre à portée d'en juger aujourd'hui, je veux vous présenter le tableau de vos devoirs par rapport à Dieu.

Quoique vous soyez le principal objet de cette solennité, vous entendrez avec joie, mon cher enfant, un discours qui ne traite pas de la grandeur du sacrement que vous avez reçu, ni des obligations qu'il vous impose ; il sera, à la vérité, moins consolant pour vous, mais il présentera une utilité plus générale à ceux qui ont été les témoins de votre bonheur ; et vous-même, j'ai cette espérance qu'il fera d'heureuses impressions sur votre cœur, préparé qu'il est par la sainte présence de Jésus-Christ. Ce divin Sauveur vous fera comprendre, bien mieux que mes paroles, que, puisqu'il s'est donné tout entier à vous par un juste retour, votre devoir est de vous donner à lui sans partage.

Lorsque des parents chrétiens virent briller en vous les premières lueurs d'une raison naissante, leur soin le plus empressé, mes chers enfants, fut de vous faire connaître vos devoirs envers Dieu, en mettant sous vos yeux le commandement qu'il nous a fait lui-même de l'aimer de tout notre cœur, de tout notre esprit et toutes nos forces. La grâce secondant leurs instructions, vous n'eûtes pas de peine à comprendre que vous deviez, en effet, consacrer votre cœur à celui qui vous témoignait tant d'amour ; votre esprit, c'est dire votre raison, à celui qui seul pouvait l'éclairer ; vos forces, à celui de qui vous teniez l'existence et la vie ; et c'est aussi sous ces trois points de vue que j'envisage les devoirs d'un enfant chrétien, par rapport à Dieu. Dieu est son père, il lui a donné l'être et le lui conserve ; un enfant chrétien lui doit donc la plus vive reconnaissance. Dieu est son maître ; il l'éclaire et il l'instruit ; l'enfant chrétien lui doit donc la plus entière docilité. Dieu, si je puis parler ainsi, est son ami ; il lui donne les plus touchantes preuves de sa tendresse ; l'enfant chrétien lui doit donc le plus ardent amour. Reprenons.

Et d'abord Dieu est son père. Je ne sais, disait autrefois à ses enfants la mère des Machabées, je ne sais comment vous avez été formés dans mon sein, car ce n'est pas moi qui vous ai donné l'âme, l'esprit et la vie, ni qui ai joint tous vos membres pour en faire un corps ; mais c'est le Créateur du monde qui a formé l'homme dans sa naissance, et qui a donné l'origine à toutes choses.

Oui, mes chers enfants, c'est Dieu seul, c'est celui qui fait des choses grandes et incompréhensibles, et produit des merveilles qu'on ne saurait compter ; c'est Dieu seul qui vous a tirés du néant ; c'est-à-dire que, lorsque vous n'étiez point, il a voulu que vous fussiez ; lorsque vous n'étiez rien, il a

voulu que vous eussiez l'être et la vie. Qu'étiez-vous donc quand Dieu a pensé à vous? où étiez-vous quand il vous a appelés à l'existence? que faisiez-vous avant qu'il vous eût animés par sa parole? Pour vous créer, c'est-à-dire, comprenez-le bien, pour que de rien vous fussiez quelque chose, il a fallu la même parole toute-puisante qui a créé la terre où vous vivez, et la lumière qui frappe vos regards. O mon Dieu, qu'est-ce que l'homme pour que vous vous souveniez de lui, et qu'est-ce que le Fils de l'homme pour être l'objet de votre sollicitude! *Quid est homo quod memor es ejus, aut filius hominis qui reputes eum.* (Psal., VIII, 5.) Mais c'est encore peu de ce bienfait : Dieu se déclara votre protecteur dès ce premier instant, et au sortir du sein de votre mère, vous fûtes déposés entre les bras de sa Providence paternelle, qui a protégé votre vie et veillé à votre conservation. Ce n'est pas vous qui avez évité les dangers sans nombre qui environnaient votre enfance; vous étiez incapables de les prévenir, et trop faibles pour les écarter; ce n'est pas vous qui vous êtes préparé cette nourriture dont la délicatesse était si conforme à la faiblesse de votre complexion; vous ne saviez la demander autrement que par vos cris et par vos larmes. Ce n'est pas vous qui avez fait croître et fortifié vos membres. Aujourd'hui même, où votre raison est plus développée, vous ne sauriez dire quels sont les ressorts secrets qui donnent, sous vos yeux, à votre corps, sa force et son accroissement. O mon Dieu, s'écrie un enfant chrétien pénétré, à cette vue, d'attendrissement et de reconnaissance, O mon Dieu, tous les instants de ma vie sont des miracles de votre Providence : si je respire, c'est vous qui me préparez un air salubre; si mon cœur bat encore, c'est vous qui entretenez en lui un mouvement nécessaire à sa conservation; si je vis enfin, c'est vous qui à chaque instant me rendez l'existence, et renouvelez en ma faveur le prodige d'une création nouvelle. Soyez béni, ô Père plein de bonté, et que mes continuelles actions de grâces paient, autant qu'il est en moi, les soins si vigilants de votre Providence. Aussi l'enfant chrétien ne se borne-t-il pas à quelques sentiments passagers; il aime à s'occuper souvent de celui qui sans cesse s'occupe de lui, à méditer sur les effets de sa bonté, à l'en glorifier, à rendre, en un mot, s'il était possible, sa reconnaissance aussi constante que les bienfaits mêmes de son Dieu.

Dans le portrait même que je viens de faire d'un enfant chrétien, ai-je tracé le vôtre, mes chers enfants? Cette pensée d'un Dieu toujours attentif à vos besoins est-elle souvent présente à votre esprit? le sentiment d'une juste reconnaissance est-il familier à votre cœur? l'élevez-vous souvent vers celui qui fait descendre sur vous ses dons avec tant d'abondance? Vous jugez vous-mêmes qu'il n'est point de vice plus bas et plus odieux que celui de l'ingratitude; qu'elle renferme seule ou suppose presque tous les

vices, et qu'enfin elle dégrade l'homme au-dessous des brutes les plus stupides : puisque, suivant le prophète Isaïe, le bœuf connaît celui à qui il appartient, et sent l'étable de son maître, tandis que l'ingrat méconnaît son bienfaiteur. Mais ce vice honteux, que vous condamnez avec juste raison, et dont le soupçon même alarme votre sensibilité, redoutez-vous également de vous en rendre coupables envers Dieu? Je ne vous demande pas si vous lui témoignez votre reconnaissance toutes les fois que vous recevez de lui quelque bienfait : ce serait vous demander s'il se passe un seul instant où vous ne soyez point occupés à le bénir; mais je vous demande si, suivant un salubre conseil, le matin, en ouvrant les yeux à la lumière, vous le remerciez de vous donner encore un jour pour le servir, et si le soir vous le priez de vous protéger pendant le sommeil, où votre âme assoupie semble abandonner votre corps comme une place sans défense. Je vous demande si, en vous couvrant de vos vêtements, vous bénissez celui qui prend soin de vous défendre contre la rigueur des saisons; si, au moment de vos repas, vous élevez vos regards vers celui qui ouvre sa main pour vous combler de ses largesses; et si la maison où l'on élève votre enfance vous fait extérieurement de ces exercices une heureuse nécessité, je vous demande si votre cœur prend part aussi à ces pratiques édifiantes; mais je vous demande surtout si, peu contents de recevoir avec actions de grâces les biens temporels que vous tenez de lui, vous connaissez encore tout le prix des dons inestimables qu'il a accordés à votre âme; car votre corps, il l'a créé et il le conserve; mais votre âme, il l'éclaire et il l'instruit. Or, suivez-vous cette lumière, écoutez-vous ces instructions? C'est cependant pour l'enfant chrétien, un devoir bien plus important encore : en effet, non-seulement Dieu est son père, et, en cette qualité, il lui doit la plus vive reconnaissance, mais il est aussi son maître, et il lui doit la plus entière docilité.

Comprenez bien ma pensée, mes chers enfants : lorsque je dis que Dieu est votre maître, je ne l'envisage point comme souverain dominateur de toutes les créatures, arbitre de leurs destinées, et pouvant trancher le fil de notre vie ou en prolonger le cours à son gré; c'est sous ce point de vue que nous venons de le considérer dans la première réflexion, puisqu'en le reconnaissant comme l'auteur et le conservateur de notre existence, nous avons dû comprendre qu'il était en son pouvoir de nous la refuser comme de nous la ravir; mais non-seulement Dieu vous a donné la vie et veillé à sa conservation, mais il vous a donné un esprit qu'il éclaire par sa lumière, qu'il dirige par ses conseils, qu'il invite par ses récompenses, qu'il épouvante par ses menaces, et c'est en ce sens que je dis que Dieu est votre maître, et qu'il a droit d'attendre de vous la plus entière docilité. *Vous êtes les enfants du jour et de la lumière, nous dit l'Apôtre, et vous n'êtes point enfants de la nuit et des ténèbres.*



(I *Thess.*, V, 5.) Dieu, en nous créant à son image, a fait luire sur notre âme, suivant l'expression du Prophète, la lumière de son visage (*Psal.*, XXXV, 10.), ou plutôt il est lui-même cette lumière qui éclaire tout homme venant dans ce monde (*Joan.*, I, 9.), et qui lui indique la route de ses devoirs.

C'est elle qui vous a appris, mes chers enfants, ce que vous deviez faire et ce que vous deviez éviter, avant même que vos parents vous jugeassent capables d'entendre leurs leçons; c'est elle qui vous inspira de compatir aux maux du pauvre avant d'avoir appris qu'il fallait aimer son semblable, de gémir sur vos emportements avant qu'on vous ait dit que la colère était un mal, de rougir du mensonge avant de savoir que vous deviez respecter la vérité; lumière précieuse, et que David demandait à Dieu avec tant d'ardeur, quand il le pria de faire descendre sur lui sa lumière et sa vérité : *Emitte lucem tuam et veritatem tuam* (*Psal.* XLII, 3); mais lumière dont le mépris sera un juste sujet de condamnation pour tant d'enfants qui lui ont préféré les ténèbres, et à qui, tandis que les hommes ne les accusent que de légèreté, Dieu reprochera un jour leur obstination à détourner leurs regards du flambeau qui leur était présenté pour les guider dans la carrière de la vie. Cependant Dieu ne se borne pas à ce premier bienfait; sans cesse attentif à veiller sur nous, et à diriger nos démarches, il n'épargne ni exhortations ni conseils pour nous porter à fuir le mal et à pratiquer le bien. C'est la voix secrète qui se fait entendre au cœur d'un enfant, et qui lui donne quand il est fidèle à la suivre, la sagesse et l'expérience des vieillards. Si le vice veut séduire un enfant par de trompeuses apparences, la voix de Dieu lui dit que, si l'abord en est flatteur, les suites en sont mortelles comme la morsure du serpent. Si la sagesse l'épouvante, et s'il redoute son front sévère et l'austérité de ses leçons, la voix de Dieu l'anime à ne point se laisser rebuter par ces dehors, et à chercher auprès d'elle les seuls plaisirs solides, que n'empoisonnent point le dégoût et l'amertume. S'il a des combats à soutenir, la voix de Dieu l'encourage; dans l'incertitude elle l'éclaire, dans le chagrin elle le console, dans ses langueurs elle le fortifie; mais si l'enfant méprise des soins aussi vigilants, si cette sollicitude paternelle de son Dieu lui est à charge, s'il contriste l'Esprit-Saint par ses résistances, de quel crime ne se rend-il pas coupable? Nous lisons au quatrième livre des *Rois*, que de téméraires enfants ayant osé insulter Elisée, ce prophète, pour punir, non l'injure qu'ils faisaient à sa personne, mais celle qu'ils faisaient à son ministère, les maudit au nom du Seigneur, et qu'au même instant deux ours étant sortis de la forêt tombèrent sur cette troupe insolente et en déchirèrent quarante-deux (*IV Reg.*, II, 24). Si Dieu vengea par une punition aussi subite qu'épouvantable, des enfants inconsidérés pour avoir une seule fois insulté un homme qu'ils ne connaissaient peut-être pas pour le ministre

du Seigneur, quel châtiment ne réserve-t-il pas à des enfants obstinés, rebelles qui, ne pouvant méconnaître sa voix, osent la repousser avec opiniâtreté et outrager si audacieusement l'esprit de grâce qui se fait entendre au fond de leurs cœurs? Sans parler des peines éternelles qui seront le prix de leur indocilité aux inspirations divines, s'ils meurent sans l'avoir expiée par leur repentir dès cette vie même il leur fait éprouver les plus terribles effets de sa colère; mais je me trompe, sa colère n'est que pour le jour des vengeances; alors ce sera un juge terrible qui punira des pécheurs endurcis; mais ici-bas, il ne châtie que par miséricorde, et pour rappeler auprès de lui des enfants qu'il aime et qui s'égarent. Il avait essayé de les gagner en leur montrant le bonheur attaché à la pratique de sa loi, cette paix de la conscience sans laquelle il n'est point de plaisir véritable; il leur avait fait voir que, s'ils se montraient fidèles à ses leçons, ils deviendraient le modèle de leurs compagnons, la consolation de leurs parents, la joie de leurs maîtres, que la vertu environnerait de gloire leur jeunesse, et leur préparerait l'estime et la considération pour un âge avancé. De si pressants motifs, des récompenses si honorables, les ont trouvés insensibles; Dieu va tenter de les réveiller par la rigueur des châtimens.

Oh! que je plains un enfant qui, par sa longue résistance à la grâce, force enfin le Seigneur d'oublier sa longanimité pour user envers lui d'une rigueur toutefois bien miséricordieuse encore. Plus de paix, plus de repos pour lui, il ne va trouver partout que peines et que dégoûts. Dieu répandra à pleines mains sur sa vie de salutaires amertumes, jusqu'à ce qu'il dise avec Jérusalem infidèle : *Il faut que je retourne vers mon premier maître, parce que j'étais plus heureux que je ne le suis maintenant : « Vadam et revertar ad virum meum priorem, quia bene mihi erat magis quam nunc. »* (*Ose.*, II, 7.)

Ses parents ne lui présenteront qu'un visage sévère; ses maîtres que des reproches; ses jeunes compagnons que de l'indifférence et des rebuts. Sans cesse en proie à la mélancolie, l'ennui qui l'obsède au moment du travail ne le quitte pas quand il lui est permis de se livrer à d'utiles délassements. Tandis que ses compagnons courent se livrer à une innocente joie, morne et solitaire, il ne peut pas partager leurs amusements, et la vue même de leur gaité redouble encore son chagrin. Que dirai-je de ses troubles et de ses alarmes? Quelles inquiétudes! S'il est atteint d'une maladie même légère, quel effroi! S'il se trouve dans la solitude, quelle terreur! surtout si le sommeil, pendant la nuit, refuse de le délivrer des réflexions amères qui l'assiègent. Malheureux enfant, prenez pitié de vous-même, délivrez-vous de tant de peines et d'agitations, et rendez la paix à votre cœur, en suivant avec fidélité les conseils par lesquels le Seigneur daigne diriger votre jeunesse. Mais ce n'est point assez, car Dieu n'est point seulement votre



père; il n'est pas seulement votre maître, il est encore votre ami : l'enfant chrétien lui doit donc le plus ardent amour.

Quand je dis que Dieu aime les enfants, je veux dire qu'il les aime d'un amour particulier et tout spécial. En cela, je n'avance rien qui ne s'accorde avec la connaissance que Dieu nous a donnée de ses perfections infinies. Dieu, il est vrai, veut le salut de tous les hommes, et il leur accorde à tous les grâces nécessaires pour parvenir à la fin à laquelle il les destine; mais parce qu'il est bon, il proportionne ses grâces à leurs besoins; et parce qu'il est juste, il récompense par des grâces nouvelles le bon usage de celles qu'il a déjà accordées. Car tel est le Dieu que nous servons, que plus nous sommes faibles, plus il s'empresse de nous soutenir, et plus nous sommes fidèles, plus il se montre généreux et magnifique. Et s'il en est ainsi, quel âge a plus de droits que l'enfance d'intéresser son cœur et d'obtenir ses secours? L'enfance est l'âge de la faiblesse de l'inexpérience, de la présomption; faible, elle peut céder à la tentation la plus légère; sans expérience, elle ne juge des objets que par des apparences mensongères; présomptueuse, elle ne redoute ni obstacles ni périls. Mais aussi où trouver plus de penchant et plus de goût pour la vertu! quelle terre plus propre que le cœur d'un enfant à recevoir la semence de la grâce et à lui faire porter d'heureux fruits! quelle simplicité, quelle candeur, quelle générosité! Ainsi Dieu voit tout à la fois dans l'enfance des périls qui alarment sa tendresse, et d'heureuses dispositions qui, si je pouvais parler ainsi, soutiennent ses espérances, et de là cet amour, de là cette sollicitude et ces soins prévenants dont il environne cet âge fortuné. De là, ce soin de l'Esprit-Saint de leur présenter dans les saints livres des exemples de la vertu récompensée dans les enfants dociles, et du vice puni dans les enfants rebelles. De là enfin cette prédilection, dont notre aimable Sauveur a donné à l'enfance les plus touchantes preuves. Peu content, lorsqu'il pouvait venir au monde sans passer par l'enfance, de s'être soumis aux misères de cet âge, afin de lui fournir un modèle des vertus qu'il devait pratiquer, il a voulu encore que l'enfance fut l'objet de ses bienfaits les plus signalés. S'il rend la santé aux malades, le fils de ce roi près de mourir, un autre tourmenté par le démon, et la fille de la Cananéenne, ressentiront les admirables effets de son pouvoir. S'il ressuscite les morts, la fille de Jaire et le fils de la veuve de Naim, par leur retour à la vie, attesteront encore, non moins que cette puissance de Jésus-Christ, la prédilection dont il a favorisé le premier âge. Mais comment passer sous silence cette circonstance de la vie du Sauveur, qui suffirait seule pour montrer combien l'enfance est précieuse à ses yeux! Il annonçait au peuple les vertus les plus sublimes, lorsqu'on lui amena de petits enfants, afin qu'il leur imposât les mains. Les disciples craignant qu'ils n'importunassent leur divin Maître, repoussèrent avec

des paroles rudes ceux qui les présentaient, Jésus les en reprit avec sévérité, en leur disant : Laissez venir vers moi ces petits enfants, car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent; puis, les embrassant et leur imposant les mains il les bénit. O bénédiction divine! ô précieux embrassements! ô touchantes preuves de l'amour de Jésus pour l'enfance, restez dans notre cœur afin d'y réveiller l'amour pour un si bon Maître.

Le payez-vous d'un juste retour, mes chers enfants, ce Dieu qui vous a tant aimés le premier? votre cœur s'échauffe-t-il au récit de ses bienfaits? vos yeux versent-ils des larmes de reconnaissance? Aimez-vous à penser à Dieu, à vous entretenir de Dieu, à louer, à bénir Dieu, et surtout remplissez-vous fidèlement la loi de Dieu et les devoirs de l'état dans lequel la providence de Dieu vous a placés?

J'ai cette confiance, mes chers enfants; la joie et la modestie avec laquelle vous entendez en ce moment la parole de Dieu, votre recueillement pendant les saints mystères, une docilité à laquelle on rend témoignage, tout me fait espérer que vous avez quelque amour pour Dieu. Mais s'il en était quelques-uns parmi vous en qui l'on ne remarquât que dégoûts pour les instructions chrétiennes, que tiédeur pour le service de Dieu, qu'indifférence pour ses devoirs, je leur dirais : Qu'attendez-vous donc, mes chers enfants, pour l'aimer? n'est-ce pas aimer trop tard le souverain bien que d'avoir différé à l'aimer un seul instant? attendez-vous que l'âge ait entièrement séduit votre raison, corrompu votre cœur et fortifié vos mauvaises habitudes? lui refuserez-vous le temps présent dont vous pouvez disposer, pour lui réserver un avenir qui n'existera peut-être jamais pour vous? Consommez-vous dans la dissipation et les plaisirs criminels les prémices de votre vie, votre jeunesse, cet âge de la sensibilité et de la vertu? et ne donnerez-vous à Dieu votre cœur que quand il aura été glacé par la vieillesse, et qu'il sera devenu le rebut du monde et les restes du démon? Ah! craignez que celui en qui, jusqu'à ce jour, vous n'avez trouvé qu'un père, un maître, un ami, forcé par votre ingratitude, ne se change en un juge inexorable, qui punisse, par de rigoureux châtimens, votre longue résistance.

Mais plutôt inspirez, Seigneur, à tous ces enfants qui m'écoutent, un ardent amour pour vous, une entière docilité pour vos inspirations saintes, une vive reconnaissance pour vos bienfaits; défendez-les des périls sans nombre qui assiègent leur jeunesse, faites-leur puiser, à l'école respectable où vous les avez placés vous-même, le courage et la science chrétienne dont ils ont besoin pour résister au scandale du mauvais exemple, à la séduction du libertinage, aux blasphèmes de l'impiété, afin qu'après avoir rempli leurs devoirs envers



vous avec fidélité, ils en obtiennent les récompenses.

Ainsi soit-il.

### EXHORTATION V.

#### POUR UNE PREMIÈRE COMMUNION (14).

Avant la communion.

Quelle est donc cette génération nouvelle qui vient de s'élever tout à coup au milieu de nous? d'où viennent ces enfants qui se pressent ainsi autour de la table sacrée? Peut-on ne pas les reconnaître à leur saint empressement et aux transports de leur amour? Ce sont ces enfants que la sagesse elle-même a pris soin de recueillir de toutes parts, et à qui elle avait adressé cette invitation pleine de tendresse : Venez vous nourrir du pain que je vous destine et vous enivrer du vin céleste que j'ai préparé pour vous; laissez là les jeux et les occupations de l'enfance, venez apprendre à mon école à craindre le Seigneur et à suivre les sentiers de la justice. Vous avez entendu sa voix, mes chers enfants, et depuis longtemps, dociles à ses leçons, vous marchiez avec foi dans le chemin qu'elle vous traçait elle-même, et vous vous disposiez par votre fidélité à vous rendre dignes de partager cette grande solennité. Il est vrai, la vue de vos imperfections et de la sainteté de Dieu qui se donne à l'âme pieuse, la pensée de votre bassesse et de cette majesté souveraine vous remplissaient de crainte, et vous n'osiez espérer ce bonheur; vous le désiriez cependant, et vos vœux secrets hâtaient la venue de ce grand jour, où Dieu, en s'unissant à vous, devait vous donner le gage le plus précieux de sa tendresse. Ce grand jour vient de luire pour vous; il a enfin entendu vos soupirs, il s'est rendu à vos tendres invitations ce Dieu que vos désirs appelaient depuis si longtemps. Jésus-Christ vient de descendre pour vous sur cet autel, et voici le moment heureux où il va le quitter pour passer dans votre cœur et en faire son sanctuaire. Oui, c'est le même Jésus-Christ qui, sorti du sein d'une Vierge, honora autrefois la terre de sa présence sensible, instruisit les hommes par ses divines leçons, souffrit la mort pour eux, et qui maintenant, élevé au plus haut des cieux, y reçoit les adorations des anges et des hommes; c'est lui qui consent à s'envelopper aujourd'hui des voiles d'un pain matériel, afin de pouvoir satisfaire son amour pour vous, en devenant votre nourriture. Vous le croyez, mes chers enfants, appuyés sur la parole infaillible de votre Dieu, et sachant que rien ne lui est impossible, ici vous dédaignez le rapport infidèle de vos sens; votre cœur, perçant à travers les nuages qui le couvrent, reconnaît sous ces espèces grossières, votre Maître, votre Sauveur et votre Dieu; ou plutôt votre cœur vous avertit lui-même de sa présence, vous

sentez qu'il est près de vous à ce feu sacré dont vous êtes embrasés, à cette joie céleste qui inonde votre âme. N'est-il pas vrai que du moment que vous êtes entrés dans cette enceinte chérie qui doit être bientôt le témoin de votre bonheur, n'est-il pas vrai surtout qu'en approchant et en touchant cette table sainte, votre cœur a éprouvé des transports jusqu'alors inconnus et des consolations dont vous ne pouviez par avance concevoir l'ineffable douceur? C'est votre Dieu, c'est Jésus-Christ lui-même qui daigne, par ces admirables effets, vous faire comprendre qu'il est réellement sur cet autel pour se donner à vous; c'est ce soleil de justice qui, malgré les nuages dont il se couvre, laisse échapper ces traits de flamme dont votre cœur est saisi.

Mais plus votre foi est vive, et plus vous sentez naître en vous de terreur et d'effroi. Quoi! c'est le Dieu du ciel et de la terre qui s'abaisse à venir visiter sa créature! Celui que les anges bénissent, que les dominations adorent, devant qui les principautés et les puissances sont dans un saint tremblement, quitte le trône de sa gloire, et veut se contenter de vos hommages! Celui que les cieux ne peuvent contenir, daigne choisir votre cœur pour son temple! Oh! pourquoi faut-il que ce cœur ait pu lui être infidèle? Pourquoi faut-il que le souvenir de votre indifférence et de votre tiédeur à son service vienne attrister la joie de ce beau jour! Avoir passé tant d'années loin de lui, avoir si souvent oublié sa loi sainte, avoir méprisé ses commandements, étouffé ses inspirations et dans un âge tendre encore, être déjà un grand pécheur: oh! quel sujet de repentir et de douleur! Mais laissez, laissez, mes chers enfants, ces souvenirs pleins d'amertume; le temps des plaintes et de la tristesse est passé, et si dans ce moment vos yeux versent des larmes, c'est la joie seule et la reconnaissance qui doivent les faire couler. Dieu a entendu vos soupirs, il a eu pitié de votre misère, il a oublié les égarements de votre jeunesse, et vos péchés sont à ses yeux comme s'ils n'eussent jamais été. Prosternés aux pieds de Jésus-Christ, comme la pécheresse, vous les avez arrosés de vos larmes, et il a pris soin de les essuyer, il a étendu sur vous sa main puissante, et il vous a dit: Allez, vos péchés vous sont remis et vos chaînes se sont brisées, et il a rendu à votre cœur la paix et sa première innocence. N'écoutez donc plus une crainte injurieuse à la miséricorde de votre Dieu, approchez de lui avec confiance, venez chercher auprès du médecin de vos âmes un remède à la langueur, venez chercher auprès de ce Dieu fort un soutien pour votre faiblesse, venez réchauffer votre cœur au feu sacré de son amour. Mais quoi! tout environnés des bienfaits de votre Dieu, à la vue du miracle d'amour qu'il opère en votre faveur aux pieds de cet autel où il vient de

(14) Cette exhortation a été faite dans un oratoire particulier, vers 1795, avant l'ouverture des églises.



s'immoler pour vous, à genoux devant cette table sacrée, où il va devenir votre nourriture, votre cœur n'éprouverait-il que langueur et que dégoût? Ah! Seigneur, tout autre reproche, mais non pas celui de l'indifférence; je le sens, je suis plein d'imperfections; je ne suis que misère, mais du moins il me semble que je ne suis point insensible à vos bienfaits et à votre amour: je crois vous entendre me demander, comme autrefois au Prince des apôtres: M'aimez-vous? Ah! mon divin Maître, vous seul connaissez ce qui se passe au fond de mon cœur; mais il me semble qu'il vous aime, il me semble du moins qu'il désire ardemment de vous aimer. Et comment ne vous aimerait-il pas, vous, son véritable, son unique bien; vous, le protecteur le plus puissant, l'ami le plus généreux, le père le plus tendre; vous, qui dès ma plus tendre enfance avez pris plaisir à me combler de biens, et qui dans ce moment me préparez le plus précieux auquel je puisse prétendre. Depuis longtemps je sèche et je languis dans l'attente du beau jour qui doit m'unir à vous; depuis longtemps je vous appelle par mes gémissements et par mes vœux: venez enfin, ô mon aimable Sauveur, venez répondre à mes désirs et combler mon attente. Assez longtemps vous m'avez instruit par la bouche de vos ministres, venez m'entretenir vous-même, venez parler de plus près à mon cœur; donnez-vous tout à moi, et que rien désormais ne puisse me séparer de vous.

Après la communion.

Vous l'avez donc trouvé, mes chers enfants, celui que votre âme cherchait depuis si longtemps! Votre bien-aimé est à vous, vous êtes à lui et vous pouvez maintenant lui parler seul à seul, comme un ami s'entretient avec un ami. Fermez les yeux à tous les objets extérieurs, rentrez, rentrez au-dedans de vous-mêmes, ne fixez vos regards que sur l'époux de vos âmes; parlez-lui de votre amour, parlez-lui de votre reconnaissance; osez l'interroger, et il daignera vous répondre. Enfants comme Samuel, élevés comme lui à l'ombre du sanctuaire, dites comme lui à votre Dieu: Parlez, Seigneur, car votre serviteur vous écoute; ou comme Madeleine, pleine de joie et d'une ineffable consolation, en vous sentant si près de lui, demeurez-y dans le silence du recueillement et de l'amour, et les yeux fixés sur ses yeux, recueillez avec soin les paroles de vie qui sortent de sa bouche. Quel motif a donc pu déterminer votre Dieu à venir ainsi se donner à vous? Comment a-t-il pu oublier le soin de sa gloire jusqu'à vouloir unir tant de grandeur à tant de misère, tant de puissance à tant de faiblesse? Manquait-il donc, sans vous, quelque chose à sa gloire? Etiez-vous nécessaire à son bonheur? C'est son amour, son amour seul qui lui a fait franchir la distance infinie qui vous séparait de lui; c'est son amour qui vous demandait votre cœur depuis si longtemps, et qui l'a déter-

miné à vouloir s'en emparer et s'en assurer lui-même. Ce n'était point assez pour lui d'avoir vécu et d'être mort pour vous, il fallait qu'il vécût en vous, et que, nourri de sa chair adorable, votre vie ne pût plus être que la vie de Jésus-Christ lui-même: non ce n'est plus désormais à ses anges qu'il confiera le soin de conduire votre jeunesse, et de la garantir des périls qui pourraient la menacer: ces précautions ne suffisent point à sa tendresse; c'est lui-même qui vient veiller à votre garde, lui-même qui veut défendre l'entrée de votre cœur contre l'effort de vos ennemis. Comment donc reconnaître tant d'amour, comment répondre à cette infinie charité, et pourquoi n'avez-vous qu'un cœur à lui offrir, qu'une bouche pour bénir son nom et chanter ses louanges? Ah! du moins ce cœur sera désormais tout à lui. Il a trop fait pour l'obtenir, et il l'achète à trop haut prix pour que vous puissiez le lui enlever jamais. Du moins, cette bouche qui a eu le bonheur de le recevoir, ne sera consacrée qu'à célébrer ses bienfaits et publier votre reconnaissance. O mon âme, bénissez le Seigneur; que tout ce qui est au-dedans de moi bénisse à jamais son saint nom. Mon âme, bénissez le Seigneur, et n'oubliez jamais les faveurs dont il vous comble dans ce jour; il vous pardonne toutes vos offenses, il vous guérit de toutes vos langueurs; le péché vous avait donné la mort: votre Dieu vient de vous rendre la vie. En vous accordant la plus précieuse des faveurs, il a comblé vos désirs, et vous a rendu la vigueur de votre première jeunesse. Mais ne vous bornez pas, mes chers enfants, à lui parler de votre amour; parlez-lui aussi de vos besoins et de vos misères; demandez-lui qu'il daigne réchauffer votre froidur par la force de son amour, éclairer votre aveuglement par la lumière de sa présence; qu'il daigne vous faire comprendre combien ce monde périssable est digne de vos mépris, et les biens éternels dignes de votre affection. Non, vous ne lui demanderez ni les richesses, vous savez combien elles sont méprisables; ni les honneurs, vous en connaissez la vanité; ni la santé, Dieu frappe et guérit à son gré, et quels que soient ses ordres, nous devons toujours nous y soumettre avec joie; ni la vie même, elle serait un don funeste si vous en abusiez pour offenser le Seigneur! mais vous lui demanderez de conserver en vous le souvenir du précieux bienfait qu'il vient de vous accorder, de rendre votre foi toujours plus vive, votre espérance plus ferme, votre charité plus ardente, de vous défendre contre les assauts que vous prépare l'ennemi du salut, et surtout de vous garantir de l'inconstance et de la séduction de votre propre cœur. Vous prierez, mes chers enfants, les uns pour les autres; vous êtes frères en Jésus-Christ; mais la charité vous unit ensemble par un nouveau lien, depuis que vous avez ensemble partagé le banquet du père de famille. Vous prierez pour l'Eglise, vous êtes ses enfants; et quelle mère eut



jamais pour vous plus de tendresse! Ses peines doivent être les vôtres, vous devez partager ses douleurs; priez Jésus-Christ de les adoucir, et de venir enfin sécher les pleurs de cette épouse désolée. Vous prierez pour vos parents, afin que Dieu récompense en eux les soins qu'ils ont pris de votre enfance, et surtout leur attention chrétienne à vous inspirer l'amour de la vertu et de la fidélité à la sainte religion de vos pères. Vous le prierez pour le ministre plein de zèle et de charité, sous les auspices duquel, dans des temps difficiles, cette demeure simple et chétive s'est vu convertir tout à coup en une maison de prières où l'on a entendu retentir les louanges de Dieu, et chérir son nom adorable; pour ce digne ministre en qui le Seigneur s'est plu à réunir, avec les vertus du sacerdoce, le don précieux d'annoncer sa loi sainte, et le don plus précieux encore de la faire chérir. Vous priez aussi pour cet homme de Dieu qui, nourri dans les travaux de l'apostolat, n'a pas dédaigné de venir lui-même vous préparer à ce grand jour, et bégayer avec vous les leçons de l'enfance; et quand vous aurez épuisé tous ces sujets de prière, priez-le, je vous en conjure, par la charité de Jésus-Christ, priez-le pour moi-même; demandez-lui de faire de moi un ministre selon son cœur, de m'accorder l'esprit de prière, l'esprit de recueillement, de m'apprendre à mépriser le monde, et surtout à ne mépriser moi-même; de m'accorder enfin les vertus qu'exige de moi le redoutable ministère qu'il a daigné me confier. O mon Dieu, pourriez-vous rejeter des prières que forment des lèvres teintes pour la première fois du sang de Jésus-Christ! O Seigneur, daignez les écouter; entendez aussi celles que nous vous adressons pour eux en ce moment. Nous ne vous demandons point pour eux les biens frivoles ou dangereux que désire le monde. O Jésus, ô notre aimable Sauveur, inspirez, augmentez en eux votre saint amour; apprenez-leur à respecter, à chérir votre religion sainte; donnez-leur la force de ne point se scandaliser de votre croix et de ses opprobres; protégez-les contre les périls sans nombre qui attendent leur jeunesse; faites que, bravant tous les obstacles, ils marchent courageusement de vertus en vertus, jusqu'à ce qu'ils arrivent à cette immortalité bienheureuse dont vous venez d'être vous-même le gage.

Ainsi soit-il.

#### EXHORTATION VI.

POUR UNE COMMUNION DU MOIS (15).

Elle vous est connue depuis longtemps, mes chers enfants, cette table sacrée où un Dieu plein de miséricorde daigne rassasier ses élus d'ineffables délices. Depuis longtemps, vous savez quel est ce pain céleste et ce breuvage de l'immortalité que les

anges y distribuent. Elle se lève à votre approche, la barrière qui défend les mystères contre l'audace d'une témérité profane, et qui interdit l'accès à l'innocence elle-même, quand elle n'a pas appris, à l'école de la foi, à discerner les dons préparés par la divine magnificence; vous entrez dans la salle de ce festin mystérieux, non plus avec l'inquiétude timide d'un convive inconnu, mais avec la confiance modeste d'un ami cher au père de famille qui lui marque depuis longtemps sa place, et lui permet une respectueuse familiarité. Ce n'est donc pas à vous qu'il faut raconter quelles grandes merveilles viennent de s'opérer sur le saint autel, ni comment un pain matériel est devenu le pain des anges, ni quelle est la vertu des paroles redoutables qui déterminent un Dieu à abaisser la hauteur des cieux, et à descendre pour fixer sa demeure au milieu de vous. La foi, déchirant en votre faveur le voile qui dérobe ces prodiges aux regards profanes, vous montre, sous des apparences grossières, un Dieu d'autant plus digne de votre adoration que son abaissement est plus profond, d'autant plus cher à votre amour qu'il fait pour le contenter de plus étonnants sacrifices. O Dieu de majesté, qu'avez-vous fait de votre gloire? Dieu fort et terrible, qu'est devenue votre puissance, comment avez-vous voilé cette éclatante lumière qui vous environne comme un vêtement, et comment, tandis que les anges se tiennent éloignés de votre trône redoutable, et par respect se couvrent de leurs ailes, comment souffrez-vous que des créatures mortelles osent se presser autour de vos autels, fixer sur vous leurs regards, et s'enrichir des trésors de votre miséricorde sans craindre de laisser jamais votre inépuisable libéralité?

Ne pensez pas, mes chers enfants, pouvoir découvrir jamais ce grand secret de son amour, ni sonder les profondeurs de cette infinie miséricorde. Accoutumés à ses bienfaits, familiarisés avec ce banquet céleste, vous pouvez, mieux que d'autres, dire quelles délices ce Dieu Sauveur prépare à ceux qu'il aime, combien ses tabernacles sont chers au cœur fidèle; mais jamais une langue mortelle ne pourra exprimer quelle est cette charité qui, faisant oublier à votre Dieu ses intérêts les plus chers, ne lui permet de penser qu'à nos besoins, et ne lui laisse d'autre soin que celui de ménager à notre âme les plus douces consolations. A quelles touchantes inventions cet amour de notre Dieu n'a-t-il pas recours pour se proportionner à notre misère! Oh! qu'il faut que nous soyons petits pour avoir forcé cette grandeur souveraine à se rapetisser en notre faveur et à se renfermer dans des bornes si étroites! Oh! qu'il faut que nous soyons faibles pour que cette éclatante majesté se soit réduite, pour nous, à cacher sa gloire sous de si épais nuages! mais aussi, oh! combien il faut que notre Dieu nous aime

(15) A peu près du même temps que l'exhortation précédente.

pour venir nous chercher de si loin, pour descendre d'une telle hauteur, et consentir à cet excès d'anéantissement ! S'il vous aime, vous le savez, enfants si chers à son cœur, vous qui tant de fois avez reçu le gage le plus précieux de sa bonté, et qui si souvent avez fait de son amour la consolante expérience. Oh ! venez, venez encore autour de lui, venez profiter des prodiges de sa tendresse ; entendez au fond de vos cœurs cette voix qui vous est connue : elle vous invite encore. Celui à qui vous avez coûté si cher, celui dont vous prenez plaisir à entendre les leçons, votre seul Seigneur, *votre unique Maître, il est ici, et il vous appelle* : « *Magister adest et vocat te.* » (Joan., XI, 28.) Entrez avec confiance, enfants qui êtes son peuple, franchissez tous les obstacles, pénétrez jusqu'au sanctuaire, votre Dieu n'a plus de secrets qu'il veuille vous céler, plus de trésors qu'il veuille soustraire à votre sainte avidité : *Introite portas ejus, atria ejus in hymnis.* (Psal., XCIX, 4.) Brebis fidèles, vous qui, dociles sous la houlette du bon pasteur, trouvez à sa suite d'excellents pâturages, entrez, il vous prépare une nourriture qui vous fera braver la fureur des loups cruels qui s'apprétaient à vous dévorer : *Introite populus ejus et oves manus ejus.* Entrez, et, tandis que les anges, dans le ciel, uniront leurs concerts aux hymnes de la terre, venez apprendre du Seigneur lui-même combien il est doux de le servir : *Confitemini illi, laudate nomen ejus, quoniam suavis est Dominus.* (Ibid., 5.)

Après la communion.

Comment oser troubler ce saint recueillement, et quel langage pourra égaler ce silence de l'âme unie à son Dieu, pénétrée de sa substance et pleine de son amour ! Etre près de son Dieu, attacher sur lui ses regards, contempler à loisir son infinie bonté, recueillir les paroles qui sortent de sa bouche, sentir que le cœur est sous sa main aux feux sacrés qui l'embrasent, brûler pour lui d'une ardeur si vive, qu'on ne songe pas même à lui parler de son amour, quel bonheur pur et quelle paix ineffable ! Vous êtes avec moi, ô mon Sauveur et mon Maître, vous êtes avec moi, et vous n'avez pas dédaigné de visiter votre créature. Demeurons ensemble ; ne m'abandonnez plus, j'ai trop d'amertume quand vous me délaissez. Ne vous offensez pas si mon cœur vous offre une si chétive demeure ; votre présence l'embellira, et la rendra digne de vous. Mettons en commun votre richesse et ma pauvreté, votre grandeur et ma bassesse, votre miséricorde et mon repentir. Dites à mon âme : Je suis ton salut, et de telle sorte qu'elle puisse le comprendre ; dites à mon cœur que vous êtes mon tout, et de telle sorte que les créatures ne soient plus rien pour lui.

Pourquoi ai-je interrompu ces douces communications ? Pourquoi ai-je mis le lan-

gage de l'homme à la place de ce langage céleste, qui n'est connu que des âmes accoutumées à la tendre amitié de leur Dieu ? Non, non, je ne devais pas entreprendre d'être votre interprète ; j'aurais dû respecter ce repos que l'âme fidèle goûte auprès de son divin époux, et c'était à moi que l'Esprit-Saint adressait cette parole du Cantique : Ne troublez point le repos de cette âme bien-aimée, jusqu'à ce qu'elle sorte d'elle-même de ce sommeil mystérieux : *Nolite evigilare dilectam quoadusque ipsa velit.* (Cant., II, 7.) Goûtez donc en paix les fruits de la bonté de votre Dieu, parlez-lui à loisir de votre amour et de votre reconnaissance ; exposez-lui les dangers qui menacent votre jeunesse ; conjurez-le de vous défendre par son bras puissant contre les innombrables ennemis qui veulent vous déclarer la guerre, et promettez-lui de résister avec courage au torrent de l'iniquité qui semble tout entraîner autour de vous. O enfants, l'honneur et l'espérance d'une Eglise célèbre, ô faibles, mais précieux rejetons cultivés par des mains si habiles et arrosés de tant de sueurs, ne trompez pas l'attente des prêtres du Seigneur, et croissez pour produire des fruits de salut et de bénédiction ! Les ministres de Jésus-Christ n'auraient-ils veillé sur vos premiers ans, avec une si tendre sollicitude, que pour se voir ravir le fruit de leurs travaux ? N'auraient-ils sauvé votre innocence des périls d'une enfance imprudente que pour préparer aux passions un triomphe plus humiliant sur votre jeunesse ? Non, non, votre persévérance à profiter depuis longtemps de leurs leçons et à vous nourrir du pain des anges, nous rassure contre ces alarmes. Elevés, comme Samuel, à l'ombre du sanctuaire, protégés comme lui de l'aile du Seigneur, vous serez comme lui, la consolation et la joie d'Israël. Votre fidélité séchera les pleurs de l'Eglise désolée ; votre exemple et vos leçons lui ramèneront de nouveaux enfants, et par votre constance, vous serez pour vos pères, dans la foi, la plus douce consolation sur la terre, et leur brillante couronne dans la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

#### EXHORTATION VII.

POUR UNE COMMUNION DU MOIS.

*Le jour de la Toussaint (16).*

Avant la communion.

Lorsque autrefois l'apôtre bien aimé de Jésus, relégué pour prix de sa foi dans les déserts d'une île sauvage, traînait une vie languissante dans la solitude d'un long exil, Dieu, voulant tout à la fois soutenir son courage et payer son amour, et l'enlever tout à coup du milieu de cette terre périssable, l'admit jusqu'à l'entrée du séjour céleste, en ouvrit devant lui les portes, et permit à un œil mortel d'en contempler un moment la magnificence ; c'est alors qu'il lui fut donné



de voir les merveilles indicibles de la richesse divine, le trône éclatant où réside l'Agneau, la lumière dont il est investi, les torrents de délices qui coulent pour les élus, les anges brûlant aux pieds de cet Agneau vainqueur un encens immortel, les vieillards prosternés déposant devant lui leurs diadèmes et leurs couronnes, enfin une troupe innombrable faisant de toutes parts entendre les cantiques de l'amour et de la reconnaissance. Quelque ravissant toutefois que fût ce spectacle, et de quelque douceur que dût être inondé un mortel admis à ces divines communications, ne vous plaignez pas, mes chers enfants, de ne pouvoir prétendre à ces glorieuses faveurs, et n'enviez plus à l'apôtre chéri du Sauveur ses ineffables privilèges. La charité industrieuse de votre Dieu a su renouveler pour vous les mêmes prodiges, et tempérant, en faveur de votre faiblesse, un éclat que vos yeux ne pourraient soutenir, présente encore à votre foi les biens les plus précieux qu'offre à ses habitants la sainte Jérusalem. Elevez-vous donc au-dessus des pensées de la terre; ne considérez plus la simplicité de cet asile, ni son étroite enceinte; mais voyez la cité du Dieu vivant qui s'ouvre devant vous, ce trône de miséricorde où le Roi immortel daigne fixer son séjour, cette victime immolée pour expier dans son sang les impiétés du monde, et ces anges enfin qui l'entourent invisiblement, et la dédommagent de ses humiliations par leurs adorations profondes. Comme dans le ciel, c'est ici qu'un Dieu, écartant les terreurs de sa justice, ne fait entendre que les douces invitations de sa bonté; comme dans le ciel, c'est ici qu'un Dieu bannit les noms de serviteur et d'esclave pour ne plus connaître que les tendres noms de fils et d'ami; comme dans le ciel, c'est ici qu'un Dieu nourrit les âmes de sa vérité, éclaire les esprits de sa lumière, chauffe les cœurs des feux de sa tendresse; comme dans le ciel, c'est ici qu'un Dieu admet son peuple à une touchante familiarité, et confond dans un même amour et l'innocence qui lui rend hommage de sa fidélité, et le repentir qui le bénit de son retour. De quoi puis-je donc me plaindre encore, ô mon Sauveur Jésus, sur cette terre où vous m'avez placé, quand vous daignez vous-même adoucir mes ennuis, et devenir ainsi le compagnon de mon pèlerinage! Que puis-je envier aux habitants du céleste empire, quand je vous possède, ô Jésus, vous sans lequel le ciel lui-même, avec tous ses biens, ne serait plus qu'un lieu d'exil et d'infortune! Ah! je ne le sais que trop, dans le ciel les saints vous voient face à face, et s'enivrent à loisir du bonheur de vous contempler; mais ici-bas vous vous enveloppez de nuages, et, malgré les condescendances de votre charité, mon cœur ne peut être pleinement satisfait tant qu'il ne peut déchirer le voile qui lui dérobe les traits de votre immortelle beauté. Dans le ciel, avec une fidélité immuable, les saints vous aiment et ne

craignent point de ne plus vous aimer: ici-bas, jamais je ne peux jouir paisiblement de mon amour; et le bonheur de vous posséder est sans cesse troublé par la crainte de vous perdre. Venez cependant, ô le Dieu de mon cœur, venez soutenir ma faiblesse, affermir mon courage, embraser mon amour; venez, en la rassasiant, redoubler encore cette faim de vous posséder qui me tourmente; venez, en m'apportant tous les biens de l'exil, m'apprendre à mieux connaître et à désirer avec plus d'ardeur les biens de la patrie.

Après la communion.

Comblés des faveurs de votre Dieu, enrichis de tous ses trésors, c'est à vous, mes enfants, c'est à vous surtout qu'il convient de raconter ses miséricordes. Dans ce jour où, pour ranimer nos espérances, l'Eglise qui combat, élève nos regards vers l'Eglise qui triomphe, c'est à vous de nous apprendre, par les consolations qui remplissent votre cœur, à juger des biens que nous réserve le céleste héritage. C'est à vous de joindre vos accents aux cantiques de ces esprits bienheureux dont vous nous retracez les privilèges et la ferveur, et de répéter avec eux l'hymne d'une éternelle joie, dont ils font sans cesse retentir leur immortelle demeure. Gloire, honneur et bénédictions soient à jamais rendus à l'Agneau immolé pour le salut du monde! à lui seul appartient la force, la puissance et la majesté. Que tout au ciel, sur la terre et dans les plus profonds abîmes, exalte sa grandeur et publie sa magnificence.

C'est peu pour lui d'avoir, au prix de son sang, acheté vos droits au divin royaume; il a daigné dans ce sang adorable laver les souillures de votre âme, et lui rendre sa première blancheur; peu content de vous appeler à la montagne sainte où vous attend un éternel repos, il consent à devenir lui-même ce pain mystérieux qui, dans le chemin pénible de la vie, vous délassera de vos fatigues et vous animera d'une vigueur nouvelle. Peu content de vous montrer ce but de votre course, la couronne dont il doit payer vos efforts, il veut encore guider lui-même vos pas dans la carrière, protéger votre faiblesse et vous écarter des précipices dont l'enfer et le monde borderont sans cesse pour vous le sentier étroit de la vertu. Suivez donc ce guide fidèle, écoutez ses conseils, et marchez avec zèle dans la route qu'il vous trace pour parvenir au solide bonheur. Oui, mon Sauveur Jésus, j'en prends aujourd'hui sous vos yeux l'immuable engagement. Je n'aurai désormais d'autre maître que vous, et mon cœur ne s'ouvrira plus qu'à vos saintes leçons. J'écouterai toujours avec docilité cette voix qui m'est si chère et qui, dans ce moment, parle si doucement à mon cœur. Toujours votre sainte parole, comme une céleste lumière, dirigera ma course et règlera mes pas dans cette nuit profonde de l'incrédulité dont les ténèbres, hélas! menacent aussi d'envelop-

per ma jeunesse : je viendrai chercher un refuge contre les attaques de mes ennemis, et contre les séductions de mon propre cœur, dans ce lieu qui me rappelle de si chers souvenirs. Je viendrai pour y apprendre à vous mieux connaître et à vous mieux aimer; et si jamais les passions et le monde affaiblissaient mon zèle, et menaçaient d'ébranler ma constance, je viendrais m'y rappeler mes serments et vos miséricordes : l'horreur d'être parjure, mais surtout d'être ingrat, me rendraient mon courage et assureraient ma fidélité.

Ainsi soit-il.

### EXHORTATION VIII.

#### POUR UNE COMMUNION DU MOIS (17).

Avant la communion.

Quel est donc cet empressement qui conduit ces enfants aux pieds du saint autel? Qui leur a permis de franchir la barrière qui les séparait du sanctuaire? Quelle grâce viennent-ils donc demander? Devenus enfants de Dieu par les eaux de la régénération, éclairés de la lumière de la foi, nourris de la parole sainte, réconciliés tout récemment dans le tribunal de la pénitence, à quelle faveur peuvent-ils encore prétendre? Ah! Seigneur, tous ces effets de votre infinie bonté sont présents à leur esprit, et excitent dans leur cœur la plus vive reconnaissance; mais c'est parce que vous leur avez fait ressentir les preuves de votre miséricorde, qu'ils osent s'enhardir à en solliciter de nouvelles. Quoiqu'élevés à la dignité de vos enfants, ils ont fait de leur faiblesse une triste expérience, et ils viennent vous demander de les fortifier et de les soutenir. Instruits par vos ministres, c'est encore trop peu de leurs leçons, ils viennent vous demander de les instruire vous-même, et de parler de plus près à leur cœur. Le pain de la parole sainte leur a été distribué avec profusion; mais il ne suffit plus pour les rassasier; ils viennent vous demander ce pain descendu du ciel qui donnera à leur âme le courage de pratiquer ce que votre Evangile leur commande; ils viennent enfin vous demander vous-même; ils viennent vous conjurer de vous donner à eux, de vous unir à eux, et de sceller, par votre divine présence, la sainte alliance que vous avez promis de contracter avec votre peuple. Ce n'est point en leurs propres mérites qu'ils se confient; ils connaissent leur faiblesse, leur misère et leur corruption; mais c'est parce qu'ils ne sont que faiblesse qu'ils attendent que vous lui opposiez la force toute-puissante de votre grâce, parce qu'ils ne sont que misère, qu'ils ont besoin de vos richesses infinies, et parce qu'ils ont en partage ce fond de corruption que nous tenons tous de notre première origine, qu'ils vous prient d'apporter dans leur cœur cette pureté, cette sainteté, dont vous êtes le principe et la source.

Ce sont les motifs qui ont excité votre confiance, mes chers enfants; si la majesté de Dieu, qui abaisse les cieux pour descendre vers vous, vous a remplis de terreur, son infinie bonté pour les hommes a ranimé votre courage. C'est ce Dieu qui, égal à son Père en gloire, en majesté, en puissance, a daigné s'anéantir jusqu'à se revêtir de notre nature, et s'assujettir à nos infirmités; c'est lui qui, conversant avec les enfants des hommes, a montré aux faibles tant d'indulgence, aux ignorants tant de support, aux pécheurs tant de charité; mais c'est lui surtout qui, avant de terminer par une mort cruelle le grand ouvrage de notre réconciliation, a voulu nous donner de cette charité une preuve à laquelle, malgré nos besoins, malgré son pouvoir et sa bonté, nous n'aurions jamais osé élever nos espérances. Il avait dit, durant les jours de sa vie mortelle, que le sacrifice de la vie était la preuve la plus forte qu'un ami pût donner à son ami de son attachement; mais quelque touchante que soit cette marque de tendresse, il a su la surpasser encore; en mourant pour nous, il a voulu rester encore au milieu de nous, y perpétuer sa divine présence, y recevoir nos adorations, y écouter nos prières, y répondre à nos demandes.

Que pourriez-vous donc, mes chers enfants, envier à ceux qui vécurent dans le temps où il honora la terre de son séjour? Ils eurent le bonheur de contempler l'humanité sainte qui cachait sa divinité. Votre cœur, s'il est pur et fidèle, le découvre sous les voiles eucharistiques qui les dérobent l'une et l'autre; et cet anéantissement plus profond que le premier redouble votre amour et votre reconnaissance. Ils entendaient les paroles de vie qui sortaient de sa bouche divine : il va parler à votre cœur un langage plus consolant encore. Il honorait leurs maisons d'une visite passagère, et il vient faire de vous son temple et son sanctuaire; il consentait à s'asseoir à leur table, et il vous invite à la sienne; il daignait partager leur repas, et il vous présente un festin où il devient lui-même votre aliment. Et comment hésiter encore à profiter de ses bienfaits, à vous approcher de sa table sacrée? Vous n'êtes, il est vrai, que cendre, que poussière; mais celui qui vous appelle, c'est le Dieu qui se plaît à relever le pauvre de son abaissement, et à placer au rang de l'ami celui qui reconnaît son indigence. Vous êtes faibles, et vos penchants vous font gémir sous le joug des enfants d'Adam; c'est donc à vous qu'il a dit : *Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.* (Matth., XI, 28.) Vous êtes malades, mais c'est pour vous guérir qu'il veut se donner à vous dans ce sacrement adorable. Vous n'êtes encore que des enfants; mais c'est en votre faveur qu'il nous adresse le discours qu'il tenait à ses apôtres : *Laissez les enfants venir vers moi* (Luc., XVIII, 16); et il vous attend pour vous donner ses divins

(17) Au catéchisme de Saint-Thomas d'Aquin.



embrassements, et répandre sur vous sa bénédiction sainte.

O invitations touchantes d'un Maître plein de bonté! ô amour qui surpasse tout amour! faites passer, ô mon divin Jésus, quelque étincelle de cette charité qui vous embrase pour les hommes, dans ce pauvre cœur où vous voulez fixer votre demeure; laissez-y une crainte respectueuse pour vous, mais faites-y dominer l'amour. Oh! oui, je vous aime, ô mon unique Maître, ô mon souverain bien, ô ma seule consolation; je vous aime plus que les créatures; je n'ai trouvé près d'elles que peines, que troubles et que remords; je vous aime plus que moi-même; car, entre vous offenser et mourir, je ne voudrais plus balancer. Je vous aime, ô mon Sauveur; mais je voudrais vous aimer davantage; je voudrais pouvoir réunir en moi seul tous les transports des saints qui vous furent jamais fidèles, toute l'ardeur des anges et des chérubins qui vous environnent invisiblement sur cet autel sacré, pour vous offrir du moins un cœur qui ne fût pas entièrement indigne de vous; mais, bien loin d'avoir ces sentiments, je n'ai, hélas! que langueur et que faiblesse. Ne vous laissez pas, cependant, rebuter par ma misère, ô mon adorable Jésus; que ma pauvreté excite, au contraire, votre pitié, et venez réchauffer ma froideur par le feu de votre adorable présence.

#### Après la communion

Est-ce bien vous, ô mon Sauveur, qui avez daigné descendre en moi? Est-ce vous, ô le Maître du ciel et de la terre, qui êtes venu visiter votre pauvre créature? Comment avez-vous pu oublier à ce point votre dignité, votre grandeur, votre majesté, jusqu'à vous unir à ma faiblesse, à ma misère, à mon néant? Qu'avez-vous trouvé en moi qui pût attirer les regards de votre miséricorde, et comment avez-vous oublié que cette âme où vous venez établir votre séjour vous avait été si longtemps infidèle?

Ce sont les demandes que vous faites à Jésus-Christ, mes chers enfants, en admirant l'excès de sa bonté, et vous comprenez vous-mêmes que son ineffable amour peut seul expliquer ce prodige. L'amour seul pourra vous apprendre comment un Dieu daigne faire ses délices d'être avec les enfants des hommes, comment toute la gloire du ciel n'eût pu satisfaire son cœur s'il n'eût dû la posséder qu'en se séparant de nous; seul il vous apprendra comment un Dieu a voulu résider en nous, s'unir à nous, s'incorporer avec nous, et nourrir ainsi notre âme et notre corps lui-même de sa propre substance. Oh! de quels biens doit être accompagnée sa venue! quelles richesses ne va-t-il pas apporter dans votre âme! A peine Marie, sa sainte mère, l'eut-elle reçu dans son sein qu'elle fut comblée de tous les dons de la grâce. Celui que Marie a enfanté, vous venez de le recevoir dans votre cœur; quelles faveurs n'avez-vous pas droit d'en attendre? Zachée, pour avoir reçu chez lui ce divin Maître, apprit

de sa propre bouche que le salut était entré avec lui dans sa maison. Votre âme est devenue sa demeure: il la guérira de toutes ses infirmités: *Salus huic domui facta est.* (Luc., XIX, 9.) Que dis-je? Il suffisait que Jésus traversât une contrée pour qu'elle ressentit les heureuses influences de son passage: *Pertransiit benefaciendo.* (Act., X, 38.) Votre âme est devenue le lieu de son repos; il l'a choisie, il y habite. Quelle rosée de bénédictions ne fera-t-il pas pleuvoir sur elle! Livrez-vous donc à votre reconnaissance, à la vue d'un bienfait si honorable; remerciez cet aimable Sauveur de ce qu'il a daigné vous admettre à un festin où il a déployé toute sa magnificence, vous nourrir du froment des élus et d'un pain qui porte avec lui le germe de l'immortalité. Remerciez-le de ce qu'il consent à être, dans ce lieu d'exil, le compagnon de votre pèlerinage, votre consolation dans vos peines, votre force dans vos tentations, votre ressource dans vos besoins; ou plutôt, dans votre entière impuissance, invitez, à l'exemple du Roi-Propète, les anges et les saints, les créatures inanimées elles-mêmes, à offrir leurs louanges à Dieu pour le remercier de ce bien si précieux; mais présentez-lui surtout les actions de grâces qu'offrit Jésus-Christ lui-même, lorsque, prêt à instituer ce sacrement adorable, et sachant notre insuffisance à reconnaître un pareil don, il éleva les yeux vers Dieu, son Père, et le remercia en notre nom de ce don inestimable qu'il allait faire au monde.

Mais ce sentiment de la reconnaissance, quelque juste, quelque indispensable qu'il soit, ne doit pas être le seul qui vous anime: le sentiment de vos besoins doit être aussi présent à votre cœur, et vous faire mettre à profit les moments précieux de la visite du Seigneur, pour les lui exposer et lui en demander le remède; dites-lui que vous êtes pleins de faiblesse et de misère (il aime à entendre ces aveux); que vous n'attendez rien de vous-mêmes, mais tout de sa grâce et de son secours; que vous avez à redouter les tentations du démon, les maximes et les exemples du monde, la séduction de votre cœur. Serait-il donc possible, ô mon Dieu, que je retombase encore dans les abîmes dont m'a retiré votre miséricorde, que je me précipitasse de nouveau dans des désordres sur lesquels j'ai eu tant à gémir! Quoi! lorsque vous avez fait entendre votre voix à mon oreille, voudrais-je la prêter encore à des discours calomnieux, mensongers ou dangereux pour moi! Quoi! mes yeux, qui ont eu le bonheur de vous contempler, se fixeraient-ils encore avec plaisir sur l'illusion, la séduction ou la vanité! Quoi! ma langue consacrée par votre corps et votre sang adorable, serait-elle l'instrument de la médisance, de la calomnie ou de passions plus honteuses encore! Mon cœur, où dans votre infinie charité vous avez daigné fixer aujourd'hui votre demeure, pourrait-il s'attacher à d'autre objet qu'à vous! Non, il n'en sera pas ainsi: avec votre secours, ô

mon divin Maître, il n'en sera pas ainsi; je ne prêterai plus l'oreille à d'autres discours qu'à ceux qui m'entretiennent de votre loi et du bonheur de lui être fidèle; mes yeux ne regarderont plus que vous, ô beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, que l'autel où vous vous cachez sous les voiles eucharistiques, que le ciel où j'espère vous voir un jour sans nuage. Ma langue ne se déliera plus que pour célébrer vos louanges, ou pour parler le langage de la piété, de la modestie et de la charité; et mon cœur, dont vous venez de prendre possession, ô mon Dieu, mon cœur sera désormais tout à vous, et les créatures ne vous en disputeront plus l'empire. Si j'aime encore quelque chose sur la terre, ce sera en vous et ce sera pour vous, et de tous les objets qui pourront m'être chers, vous serez seul mon bien-aimé, le Dieu de mon cœur.

Que le Seigneur fortifie en vous ces bonnes résolutions, afin qu'une fidélité constante vous mérite ses récompenses éternelles. Ainsi soit-il.

### EXHORTATION IX.

POUR LA PREMIÈRE COMMUNION

*Qui eut lieu dans l'église de Saint-Thomas d'Aquin le 1<sup>er</sup> mai 1823.*

Avant la communion.

Quels sont ces heureux enfants que la religion contemple avec une émotion si vive, que les ministres sacrés entourent avec tant de sollicitude et de tendresse dans ce saint temple? On le comprend sans peine à leur profond recueillement, à leur piété fervente, à la sérénité qui brille sur leur front, enfin à leurs regards qui, tantôt baissés vers la terre et tantôt fixés sur l'autel, trahissent tout ensemble et le vif désir qui soupire après le plus précieux de tous les biens, et l'humble défiance qui craint de le recevoir? Ce sont des enfants longtemps formés par la piété, éclairés des lumières de la foi, animés de ses inspirations, qui, maintenant petits et faibles encore, viennent chercher, sous sa conduite, cette nourriture divine qui soutient le courage et fait grandir pour la vertu. Devant eux tombent enfin ces barrières qui leur avaient interdit si longtemps les approches de la table des anges et le privilège de prendre part au festin du divin amour. Le voilà donc enfin arrivé, mes chers enfants, ce moment dont la seule espérance vous fit tant de fois tressaillir d'une sainte allégresse, vers lequel votre cœur s'élançait par de si vifs désirs! La voilà cette place modeste que vous a marquée la Providence divine et que vous préférez mille fois aux distinctions les plus hautes du faste et de la grandeur! La voilà cette table sacrée dont les convives n'exciteront plus votre pieuse jalousie; mais surtout le voilà cet autel où vient de s'opérer pour vous le prodige le plus signalé de la puissance et de l'amour! C'est là qu'abaissant la hauteur des cieus et enveloppant de voiles l'éclat de sa majesté, vient de descendre et réside votre Maître, vo-

tre ami, votre Rédempteur, votre Dieu!

Je vous reconnais, ô Jésus, dans cette obscurité qui vous environne, et ma foi, dédaignant le rapport infidèle de mes sens, découvrent, sous des espèces grossières, le Fils de Dieu fait homme, l'objet de mes adorations, de ma gratitude et de mon amour. C'est vous qui avez dit: *Si vous ne mangez ma chair, vous n'aurez point la vie.* (Joan., VI, 53.) Pour repousser cet oracle, il faudrait rejeter tous ceux qui sont sortis de votre bouche divine. C'est vous qui avez dit, près de mourir: *Ceci est mon corps.* (Luc., XXII, 19.) Un ami, à sa dernière heure, trompa-t-il jamais ses amis? C'est vous qui avez dit: *Faites ceci en mémoire de moi.* (Ibid.) Votre Eglise a recueilli cette heureuse parole et l'a transmise à ses enfants de siècle en siècle comme son plus précieux trésor. Mais surtout c'est vous qui, à cette heure, révélez votre présence à mon cœur; il sent qu'il est près de vous, que bientôt il en sera plus près encore; il le sent à la terreur dont il est saisi, à la joie qui l'inonde, aux consolations et aux larmes dont pour la première fois il éprouve les inexprimables douceurs.

Cependant, une crainte secrète vient troubler ces heureux transports, et l'espoir de posséder bientôt votre Dieu n'est pas lui-même sans amertume. Pourquoi faut-il que repassant de si courtes années vous y trouviez déjà de trop justes sujets de douleur, et que déjà vous marquiez par les larmes du repentir vos premiers pas dans la carrière de la vie? Enfants d'un père coupable, pourquoi faut-il qu'à vos penchants, à vos faiblesses, à vos chutes, peut-être, vous ayez reconnu sitôt votre déplorable origine? Ah! Seigneur, ce cruel souvenir me remplit de confusion et d'épouvante; je ne fais que de naître et déjà je vous ai offensé; *je ne suis qu'un enfant et déjà je suis un grand pécheur*: « *Tantillus puer, tantus peccator.* » Qu'on ne me dise plus que je suis dans l'âge de l'innocence, cette parole ne fait que réveiller mes remords et rendre plus vive ma douleur. Est-on innocent quand on fut sourd à votre voix, quand on dédaigna vos inspirations, quand on contrista votre cœur? est-on innocent quand, même un seul moment, on différa de vous aimer?

Il est vrai, mes chers enfants, l'âme la plus pure frissonne aux approches du Dieu trois fois saint, et les esprits célestes sont eux-mêmes dans le tremblement à son adorable présence. Mais cet effroi, s'il était seul, vous laisserait dans la mort en vous éloignant pour jamais de l'auteur et de la source de la vie. Le Dieu de la loi nouvelle ne veut pas se contenter d'inspirer la terreur, il lui faut une sainte confiance; ou plutôt ce double sentiment doit vous accompagner à sa table sacrée. Craignez, car vous êtes faibles, mais rassurez-vous, car il est le Dieu fort; craignez, car vous n'êtes que des enfants, mais rassurez-vous, car il aime l'enfance; craignez, car vous êtes pécheurs, mais rassurez-vous, car il est plein de miséricordes; craignez enfin en pensant



à votre vie tout entière, mais rassurez-vous en pensant à ce moment heureux qui, dans le tribunal de la réconciliation, vous a vu si soudainement échanger l'esclavage contre la liberté, à cette main étendue sur votre tête qui vous a remis sous l'empire de votre Dieu, à cette parole toute-puissante qui a fait descendre sur votre repentir tout l'éclat et tous les privilèges de l'innocence.

Approchez donc, il en est temps, approchez, c'est votre Maître qui le veut, *il est ici, il vous appelle* : « *Magister adest et vocat te.* (Joan., XI, 28.) » Mon Maître, ô titre le plus cher à mon cœur et qui redouble pour Jésus mon amour ! ô Maître adorable qui, de si bonne heure, m'avez admis à votre école, qui m'avez fait entendre si souvent votre douce voix, qui m'avez dévoilé vos mystères, expliqué vos préceptes, révélé tous vos secrets ; tous ces biens quelque précieux qu'ils paraissent, mon amour ne peut s'en contenter ; il me faut un autre pain que le pain de votre parole, un autre maître que ceux dont il m'était si doux d'entendre les leçons : *Magister adest*. Vous êtes présent sur cet autel, je le sais, et depuis longtemps on m'apprit à vous y présenter mes adorations profondes ; mais ce bien inestimable, votre charité l'a rendu familier pour moi ; vous-même il vous faut un autre autel, votre tendresse veut des adorateurs qui soient plus près de vous. Réalisez donc en ma faveur ces desseins de votre miséricorde, et que ce soit enfin mon cœur qui puisse dire : Il est présent, je le possède, il est au milieu de moi : *Magister adest*. Vous m'appelez, *vocat*, vous êtes l'époux de mon âme et vous lui dites : Venez ; mon âme est votre épouse et elle vous le dit à son tour : *Spiritus et sponsa dicunt : Veni.* (Apoc., XXII, 17.) Vous m'appelez par votre libéralité, je vous appelle par mon dénûment ; vous m'appelez par votre commisération, je vous appelle par mes besoins ; vous m'appelez par votre amour, je vous appelle par le mien : *Magister adest et vocat te.*

Il vient, il approche. O incroyable condescendance d'un Dieu ! ô prérogative inestimable de l'homme ! ô terre, considère en silence cet incroyable honneur ! anges gardiens invisibles de ces enfants, conduisez-les à cette table où ils vont se nourrir de celui qu'il ne vous est donné que de contempler

Après la communion.

Ne devrais-je pas respecter, mes chers enfants, ce recueillement profond où vous tiennent plongés l'admiration et la reconnaissance, et quand votre Dieu vous parle lui-même, oserai-je par mes discours troubler ces communications ineffables et les douceurs de ce premier entretien ! Ah ! plutôt élevez vous-mêmes ici la voix, et racontez-nous les merveilles de son pouvoir et de sa miséricorde ; dites-nous comment le maître de l'univers, celui dont un seul regard épouvante la terre, celui dont les anges ne peuvent soutenir l'éclat, a consenti pour

vous à se dépouiller de sa gloire, et voilant sa majesté sous un épais nuage, a su concilier les ménagements pour votre faiblesse avec les plus tendres condescendances pour votre amour. Vous le possédez donc, il est uni à votre âme, il ne fait plus qu'un avec vous, ce Jésus, le Fils éternel de Dieu, la parfaite image du Père, l'empreinte de sa substance, qui, devenu le fils de Marie, a payé notre rançon par tant d'opprobres et de douleurs ! Vous le possédez, ô enfants, honorés par un si glorieux privilège ! Quels sentiments mon cœur éprouve à votre vue, et quels noms faut-il vous donner ! Temples vivants de la Divinité, quel respect me saisit quand je me sens si près de vous ! tabernacles de Jésus-Christ ! je le révère, je l'adore dans ce sanctuaire qu'il a daigné se choisir. Disciples bien-aimés, votre divin Maître a-t-il fait moins pour vous que pour ses amis les plus chers ? Siméon le prit dans ses bras ; il vous a permis une familiarité plus intime encore ; Zachée le reçut dans sa maison, Jésus vous a demandé une plus chère demeure. Saint Jean reposa sur son cœur, et Jésus repose sur le vôtre.

Ah ! Seigneur, à la vue de tant de miséricorde et d'amour, quel est mon attendrissement et ma reconnaissance ! Mon cœur est trop étroit pour tant de biens, dilatez-le pour qu'il puisse y suffire ; ma langue est impuissante pour parler des inventions de votre tendresse, qu'il vous suffise de cet aveu et contentez-vous de mon silence. Après vous avoir tant désiré, je vous possède donc enfin, ô mon Dieu, qui êtes aussi mon ami ; que ce soit pour toujours, demeurons ensemble et ne nous séparons jamais. Mettons en commun, vous, votre richesse, et moi ma pauvreté ; vous, votre puissance, et moi ma faiblesse ; vous, votre indulgence, et moi mon repentir. Ah ! vous savez seul quels périls me menacent, et combien d'ennemis vont vous disputer mon amour ; vous savez quels pièges préparent à ma jeunesse les illusions du siècle, l'enchantement des passions, et surtout, hélas ! les séductions de mon propre cœur ; sauvez-moi de mon inconstance, imprimez dans mon cœur un souvenir éternel du serment que je fais de vous être à jamais fidèle, et rappelez-moi toujours, que surtout, avec vous, il vaudrait mieux mourir que d'être jamais ingrat.

Toutefois, au milieu des transports d'une ardeur si vive, et dans les épanchements d'une si douce confiance, n'oubliez pas, mes chers enfants, des intérêts que doivent vous rendre chers le zèle de la religion et votre reconnaissance ; n'oubliez pas l'Eglise, votre mère, son chef vénérable, dont la sagesse, l'intrépidité le conduit avec tant de gloire au milieu des plus violentes tempêtes et des plus redoutables écueils. N'oubliez pas la France, notre chère patrie ; n'oubliez pas l'Eglise de Paris et le pontife auguste à qui Dieu en a commis la garde, et qui, dans cette haute dignité, réunit à la fois et le zèle le plus ardent et la piété la plus tendre, et le cœur le plus sensible, et

la plus inébranlable fermeté. Priez pour ces ministres que le ciel a députés comme vos anges visibles, qui ne veillent, ne travaillent, ne respirent que pour vous, et qui, par leur tendresse et leur douceur presque maternelle, embellissent de tant de charmes les leçons de la sagesse et vous sèment de fleurs les routes de la vertu. Priez pour celui dont la science, le zèle et la ferveur ont laissé dans tous les cœurs des traces si profondes, dont le nom ne pourrait ici être prononcé sans faire couler les larmes et éclater les sanglots, et qui échange aujourd'hui le titre de votre pasteur contre celui de prince de l'Eglise (18), avec une résignation si touchante, mais avec une si amère douleur. Priez pour l'homme de Dieu que la Providence a chargé de réparer cette perte, et que l'ordre de Dieu pouvait seul arracher à des brebis qui le chérissent. Bientôt il paraîtra au milieu de vous avec son front vénérable, sa piété profonde, sa charité brûlante, son inaltérable bonté. Demandez que bientôt il puisse, près de son nouveau berceau, se consoler d'avoir, pour obéir, brisé des liens si chers, abandonné des coopérateurs fidèles ou plutôt de véritables amis, et un troupeau qui montre ce qu'il perd par sa consternation et par ses regrets.

Enfin donnez quelques prières aux besoins de celui qui vient de vous distribuer la manne eucharistique ; il vous est inconnu, mais il ne le fut pas toujours dans cette so-

lennité sainte ; il aime les enfants, il leur parla de Dieu, et le titre de leur apôtre, qui fait sa seule gloire, est aussi son plus doux souvenir.

Mais que vos parents surtout soient l'objet de vos plus ardentes supplications. O Dieu ! entendez les vœux de ses enfants, en faveur de ceux qui, non-seulement leur ont donné la vie, mais qui leur ont inspiré par leurs leçons et leurs exemples la crainte de votre nom, l'obéissance à votre Eglise, le respect pour vos lois ; payez-les en ce jour des pieux soins de leur foi et de leurs saintes sollicitudes. Que ces enfants, en rentrant dans leurs demeures, y répandent tous les biens dont ils viennent de recevoir le principe et la source. Que leur seule présence y console les cœurs affligés, y ranime les cœurs abattus, y guérisse les cœurs malades. Mais surtout, si, parmi les nombreux parents que réunit, en ce jour, un intérêt si cher, il en était quelqu'un sur qui la foi eût perdu son empire, ou dont l'âme éprouvât depuis longtemps d'inutiles remords, ménagez-lui, dans la vue de son enfant, admis pour la première fois à votre table sainte, un salutaire attendrissement, et qu'en serrant au retour, dans ses embrassements, tant de piété, de candeur, d'innocence, il sente arriver à son cœur une vertu secrète qui l'éclaircisse, l'échauffe et le décide au repentir.

Ainsi soit-il

(18) Mgr l'évêque de Rhodéz.

## DISCOURS.

### DISCOURS PREMIER.

#### POUR UNE DISTRIBUTION DE PRIX.

*Mercedes hæ meæ sunt. (Isa. II, 12.)*

*Ces récompenses sont à moi.*

Quel est celui, mes chers enfants, qui peut tenir le même langage ! Si l'humilité vous permettait de penser à votre assiduité, aux instructions chrétiennes, au zèle que vous avez montré pour les mettre à profit, au changement que la grâce du Seigneur a peut-être opéré en vous depuis qu'il vous a appelés à son école et surtout si vous ne songez qu'au tendre attachement de ceux qui, chargés de prononcer sur votre destinée, sont vos amis avant d'être vos juges, vous pourriez penser avec confiance que ces prix exposés maintenant à vos yeux seraient infailliblement votre partage. *Mercedes hæ meæ sunt.* Mais, quoique la plupart d'entre vous aient donné à notre ministère la plus douce consolation, et qu'ils aient été, par leur piété et leur sainte émulation à s'instruire de la loi de Dieu, notre joie et notre couronne, nous sommes cependant

forcés d'établir une distinction pénible pour notre cœur, et de porter enfin un jugement qui, dans ce moment, est l'objet de votre sollicitude. Vous attendez cette décision avec la plus vive impatience : la timidité de vos regards, la rougeur de vos fronts, la contrainte de votre maintien, une assurance mal affectée dans quelques-uns, un embarras plus naturel dans les autres, tout décèle les sentiments qui vous pressent, tout nous annonce que vous êtes secrètement agités tour à tour de crainte et d'espérance. Le moment est arrivé de mettre un terme à ces incertitudes, et de vous faire connaître votre destinée. Quelques-uns vont recevoir un témoignage public de la satisfaction des ministres du Seigneur, et un encouragement à profiter désormais de leurs leçons ; les autres ne seront que les témoins des succès de leurs frères, et n'auront point la joie d'entendre proclamer leurs noms en présence des fidèles que retient dans ce saint temple cet intéressant spectacle ; mais, malgré la diversité de leur sort, tous peuvent également en tirer un parti utile.

C'est à vous d'abord que je m'adresse,



vous qui m'êtes d'autant plus chers que vous allez bientôt être plus affligés et voir s'évanouir tous vos vœux. Si, après avoir vaillamment combattu, vous avez rencontré des rivaux plus vaillants encore, gardez que votre cœur ne donne entrée à une basse jalousie ; contents d'avoir travaillé avec zèle à vous instruire de la religion, songez que Dieu vous tiendra compte de vos efforts, et que ses récompenses sont préférables mille fois à celles que nous tenons de la main des hommes. Mais si vous ne devez attribuer votre défaite qu'à votre insouciance ; si, peu touchés de nos représentations, insensibles à nos reproches, vous avez croupi dans une honteuse ignorance des vérités du salut, et si ce n'est qu'aux approches de ce jour tant de fois annoncé, que vous vous êtes enfin réveillés de votre déplorable léthargie, acceptez, en expiation de votre négligence, la honte qui va bientôt en devenir le prix, et reconnaissez que c'est dans sa miséricorde que le Seigneur vous envoie une humiliation qui peut vous rendre meilleurs et vous animer, par la vue du triomphe de vos frères, à mériter un jour de semblables succès.

Pour vous, qui bientôt allez recevoir la récompense de votre sagesse et de vos travaux, c'est contre l'excès de la joie que nous devons vous prémunir ; sans doute il sera consolant pour vous de recueillir enfin le fruit des peines de l'année ; mais prenez garde que, tandis que vous remporterez le prix du travail, d'autres ne vous enlèvent le prix bien plus recommandable de l'humilité. Vous allez recevoir votre récompense en présence des saints autels, ne souffrez pas que l'orgueil vous poursuive jusqu'aux pieds du sanctuaire, et songez quel malheur ce serait pour vous, si, en recueillant le fruit de votre zèle à étudier les maximes de Jésus-Christ, vous alliez oublier celle de l'humilité qu'il vous a recommandée avec tant de soin, et dont sa vie entière vous offre la continuelle leçon. Le jugement des ministres du Seigneur a décidé de votre sort ; pensez au jugement qui doit régler un jour votre éternelle destinée. Le premier vous a adjugé un prix, qui, tout flatteur qu'il est, ne peut donner à votre cœur qu'une joie passagère ; mais le second peut vous assurer un bonheur qui n'aura point de terme. Et si votre conscience vous rend le témoignage que vous n'avez épargné ni soin ni constance pour mériter le prix que vous allez recevoir en ce jour, vous dit-elle également que vous n'avez rien négligé pour obtenir la couronne immortelle, qui seule est vraiment digne d'enflammer vos désirs ? En un mot, que la piété suggère à vos cœurs des sentiments propres à étouffer un orgueil si contraire à la vocation chrétienne ; édifiez les fidèles par votre modestie, et forcez ceux même que vous avez vaincus à vous envier, non point les prix que vous aurez obtenus, mais votre humilité au milieu même de la victoire.

(19) Le 6 mai 1817.

## DISCOURS II.

### DU MARIAGE (19)

Monsieur et mademoiselle,

Sans la religion est-il une félicité qui puisse en mériter le nom, et l'affection la plus tendre offrirait-elle de véritables douceurs si la religion n'en resserrait les nœuds et n'en consacrait l'innocence ? Que devient, en effet sans elle, ces premiers transports d'une ardeur aveugle, ces soins empressés et cet amour enfin qui ne devait jamais mourir ? Après quelques jours rapides de prestige et d'enchantement, la plaie héréditaire des enfants d'Adam ne tarde pas à se montrer, effaçant le souvenir des promesses les plus solennelles, et bientôt amenant à sa suite l'indifférence, les caprices, l'ingratitude et les dédains.

Il n'appartient qu'à la religion d'enchaîner les cœurs par d'indissolubles liens, et ce n'est qu'à ses enfants qu'il est donné de goûter, dans une chaste union, un bonheur, exempt de soupçons et de défiances. Avec elle le mariage n'est plus un assortiment fortuit, une convention irréflectie, une sympathie passagère ; c'est un sacrement, et Dieu lui-même intervenant pour caution de cet auguste traité, l'indifférence entre deux époux serait désormais un crime, le dégoût un parjure, le partage du cœur un sacrilège.

Le mariage est un sacrement ; il est, dit saint Paul, le touchant symbole de l'amour de Jésus-Christ et de l'Église, comme de leur ineffable et immortelle fidélité. (*Ephes.*, V, 23.) Jésus-Christ veille sur son Église, lui prodigue ses soins, adoucit ses amertumes, et ne connaît point d'autre objet de ses empressements et de ses sollicitudes. L'époux tient l'œil ouvert sur les besoins de son épouse, sert de soutien à sa faiblesse, la console dans ses déplaisirs, et ne sait goûter que près d'elle une joie pure et d'innocentes douceurs. L'Église est soumise à Jésus-Christ, ne se glorifie que de ses triomphes, ne gémit que de ses douleurs. L'épouse ne connaît d'autre volonté que la volonté de son époux ; s'il se réjouit, elle est dans la joie ; s'il s'afflige, elle pleure avec lui ; si le cœur de son époux est dans le trouble, elle le calme par sa douceur ; si elle voit son esprit s'obscurcir de nuages, elle les dissipe d'un seul regard.

Enfin le mariage est un sacrement ; c'est à la face des autels, c'est aux pieds du Très-Haut, c'est en présence des anges protecteurs de la foi des traités, de la pudeur et de l'innocence, que deux époux s'unissent par le plus solennel comme le plus redoutable de tous les serments. *Je jure*, dit l'époux, *de lui être fidèle ! O Dieu ! plutôt que de trahir ma foi, que je voie dessécher cette main que je place aujourd'hui dans la sienne en signe d'une chaste et constante amitié ! Je jure de lui être fidèle*, dit l'épouse à son tour. *O Dieu ! si mon cœur devait jamais oublier sa promesse, qu'il se flétrisse plus promptement*

*encore que la couronne nuptiale dont on vient de parer mon front !*

C'est donc sous ces saints auspices qu'elle va réunir deux illustres familles par un heureux lien. L'épouse dont a fait choix pour vous, Monsieur, la bonté de la Providence, vous savez sous quels traits chacun a pris plaisir à vous la peindre. Qui ne vous a parlé de sa piété fervente, de sa tendresse filiale, de cette candeur que l'ombre de la dissimulation épouvante, de cet amour de l'ordre que ne rebute aucun détail, de cet esprit délicat qui ne peut se cacher sous les dehors de la naïveté et de l'abandon, de cette douceur enfin qui sait toutefois s'allier aux plus généreuses déterminations et au plus ferme courage.

Au reste, ces vertus sont un bien de famille, et elle ne fait après tout qu'avoir sa part dans l'héritage. Quel père elle eut tout à la fois pour précepteur et pour ami ! Qui jamais, sur le soir de sa vie, recueillit plus visiblement les fruits d'une jeunesse étrangère aux séductions du siècle et à son impiété ! Quelle vive et aimable gaieté, et toutefois quelle dignité et quelle noblesse ! quelle résignation dans les épreuves et quelle intrépidité dans les périls ! et quand les cris de la religion dépouillée triomphèrent d'une trop longue modestie, quel courage ! quelle éloquence !

Ah ! si je n'écoutais que le sentiment qui me presse, qu'il me serait doux de vous montrer dans celle que votre épouse appellera toujours sa mère, la délicatesse des sentiments, la hauteur des pensées, l'oubli d'elle-même, la commisération pour l'infortune, un cœur enfin qui ne repoussa les illusions du siècle et ses vaines espérances, que pour se former dans les enfants que lui confie l'amour fraternel, une plus nombreuse famille.

Qu'il me serait doux de vous montrer dans les frères et les sœurs de votre épouse, ici, le plus intrépide dévouement, la foi la plus généreuse, les plus saints et les plus nobles sacrifices ; là, l'esprit le plus délicat, la plus touchante sensibilité, la simplicité la plus aimable.

Mais je craindrais, Mademoiselle, d'attrister votre cœur en lui rappelant de douloureux sacrifices. Consolez-vous toutefois, l'époux que vous choisissez en ce jour adoucira vos regrets et calmera vos douleurs ; il s'engage à vous rendre heureuse, il tiendra sa promesse. C'est peu de l'hommage que rendent à ses nobles qualités tant d'illustres témoins, et des éloges dont retentit la province où il fixa longtemps son séjour ; vous trouvez un garant plus sûr du bonheur qui vous est réservé dans son amour pour la religion, dans la franchise de son caractère, dans cet esprit cultivé que trahissent ses plus simples discours, dans cette loyauté enfin qui, peinte sur son front et dans ses regards, commande, dès le premier abord, l'attachement et la confiance.

O Dieu ! qui depuis de longues années entendez le nom que porte cette fille chré-

tienne se mêler chaque jour aux prières de votre ministre, entendez les vœux qu'il vous adresse pour elle en ce moment solennel, et que l'effusion de vos grâces accompagne la bénédiction qu'il va donner à ce saint et auguste engagement.

### DISCOURS III.

#### SUR LE MÊME SUJET.

L'union que vous allez contracter, mon cher frère et ma chère sœur, est sainte aux yeux de la religion et respectable au jugement du monde lui-même. Mais si les enfants du siècle s'accordent avec les enfants de lumière sur l'importance de cette touchante et vénérable alliance, il n'en règne pas moins entre leurs maximes une irréconciliable opposition ; et c'est surtout quand il s'agit de la sainteté, de la dignité et des obligations du mariage, qu'éclate, entre l'Évangile et le monde, cette guerre qui, suivant la prédiction de notre divin Sauveur, doit à jamais les diviser.

Le monde s'emparant de la jeunesse au moment redoutable où les passions s'éveillent, ne lui parle que le langage de la volupté, rassemble autour d'elle ses illusions et ses prestiges, l'embrase par des flammes prématurées, et ne présente souvent à l'union conjugale que des cœurs usés et des âmes flétries. La religion captivant par une sainte sévérité cet âge bouillant et impatient de la contrainte, jette sur ses yeux le voile de la modestie, rend ses oreilles sourdes à la voix séduisante du plaisir, met sur ses lèvres une garde de circonspection, et réserve, pour le temps d'une affection innocente, des cœurs purs qui ne brûlèrent jamais d'ardeurs illégitimes.

Le monde, dans les premiers instants de l'enchantement, ne promet à de nouveaux époux que des jours sereins, ne prétend les conduire que par des routes jonchées de fleurs, ne vante en eux que de vains agréments et des dons périssables, et cependant leur déguise avec perfidie les cruels mécomptes qui les attendent, et dont la dissimulation doit bientôt augmenter l'amertume. La religion leur déclare, par la bouche du Sage, que la beauté est un faible privilège, et les grâces du corps un frère avantage ; que la crainte du Seigneur et la fidèle observance de sa loi méritent seules des éloges (*Prov.*, XXXI, 30) ; qu'une loi irrévocable pour eux, comme pour les enfants d'Adam, a semé de ronces et d'épines le chemin de la vie ; mais si elle modère l'excès de leurs transports par de graves et salutaires pensées, elle soutient leur confiance en leur montrant les grâces qu'ils trouveront près d'elle pour remplir de pénibles devoirs, et les secours qu'elle leur ménage pour supporter avec courage les peines inséparables de leur condition.

Enfin le monde, quoiqu'il exalte avec délire le pouvoir du sexe le plus faible, ne le tyrannise pas moins par la plus cruelle op-



pression, en permettant à la corruption, au caprice et à l'humeur, de briser à leur gré des chaînes qu'il appelait éternelles, et attriste ainsi la joie de deux cœurs prêts à s'unir, par les soupçons et les défiances. La religion, en commandant sans détour à la femme la déférence et la soumission, veille elle-même sur son intérêt le plus cher, enchaîne par son autorité l'inconstance et la dépravation, unit les époux par des nœuds que la mort seule peut rompre, et leur permet de se livrer avec sécurité à leur innocente allégresse.

Qu'elle est donc digne de notre reconnaissance cette religion qui nous environne sans cesse de ses bienfaits, et nous présente à chaque pas, dans la carrière de la vie, ses secours et ses consolations ! Qu'elle est divine cette religion qui, par son influence secrète, maintient la société plus sûrement que tous les efforts des législateurs les plus célèbres ! Qu'elle est belle cette religion, lorsque, appelant près d'elle deux époux faits l'un pour l'autre et formés par ses leçons, elle unit entre ses mains vénérables leurs mains et leurs cœurs à la fois, reçoit leurs serments et scelle du sang de la victime sainte, l'alliance qu'ils contractent au pied de ses autels !

Vous allez recueillir ces précieux bienfaits, mon cher frère et ma chère sœur, vous qui, élevés dans la crainte du Seigneur et dans l'observance de ses lois, sâtes défendre votre jeunesse de la contagion des exemples corrupteurs, et conserver comme votre bien le plus cher, l'amour de la religion et la fidélité pour ses divines ordonnances. L'un et l'autre vous aimez votre foi, l'un et l'autre vous faites gloire d'être les enfants dociles de l'Eglise ; et bien loin de rougir du titre de chrétien, vous y trouvez l'un et l'autre votre consolation et votre plus douce joie. Non, ce n'est point ici une de ces alliances coupables et mal assorties que forme si souvent dans le monde une passion aveugle ou un vil intérêt, et où, sans consulter la volonté du Seigneur et l'ordre de sa Providence, de téméraires époux viennent se jurer une foi mutuelle à la face des autels qui repoussent leurs serments, et entre les mains de la religion qui les réprovoe ou qui les méconnaît.

Pour vous, élevés ensemble dès l'enfance, respirant le même air, croissant sous les yeux l'un de l'autre ; mais surtout apprenant ensemble à craindre le Seigneur, fréquentant le même temple, nourris des mêmes instructions, chantant ensemble les louanges du Seigneur, vous asseyant ensemble à la table des anges, une estime réciproque et une amitié pure vous liaient déjà par d'innocentes habitudes, longtemps avant que des parents vénérables eussent formé le dessein de vous unir par des chaînes indissolubles. Ainsi, votre union préparée par vos pieuses familles, avouée par la religion, fondée sur la conformité des sentiments les plus chers et les plus doux, va réjouir le ciel et offrir à la terre le

spectacle si consolant de l'innocence et du bonheur.

Soyez donc heureux d'une félicité véritable, jeunes époux qui contractez, sous de si favorables auspices, une sainte et touchante alliance. Soyez heureux, et que le Seigneur qui vous donna la crainte de son nom et l'amour de la vertu, récompense votre fidélité à pratiquer sa loi par ses bénédictions les plus abondantes. Il a veillé sur votre enfance, il a soutenu votre jeunesse ; qu'il daigne vous environner toujours de sa protection puissante, qu'il vous apprenne à garder toujours ce goût de la vertu et ce respect pour la religion que vous puisâtes dans la maison paternelle, et à conserver soigneusement cette tradition de foi et de bonnes mœurs que vous avez reçue de parents chrétiens.

Et vous, que l'intérêt pour ces jeunes époux rassemble en ce moment dans ce saint lieu qui va entendre leurs serments, montrez-leur la sincérité de votre attachement, en appelant sur leur alliance les grâces du ciel par vos prières ferventes. Mais surtout, lorsque la victime sainte descendra sur l'autel, et que Jésus-Christ daignera sceller leur union de son sang adorable, montrez par votre recueillement que ce n'est point ici une réunion profane, mais une assemblée de chrétiens animés des pensées de la foi, et gardez-vous de déshonorer par votre dissipation une si sainte et si touchante cérémonie.

#### DISCOURS IV.

Voici le moment, mon cher frère et ma chère sœur, où vous allez, à la face des saints autels, vous unir l'un à l'autre par une promesse irrévocable. C'est donc aussi le moment de vous animer des pensées de la foi, pour considérer la grandeur du sacrement que vous venez recevoir et l'étendue des obligations qu'il vous impose. Le mariage, dans les desseins du Créateur, est un état saint et respectable ; c'est Dieu lui-même qui l'a institué, et qui, dans le paradis terrestre, avait voulu donner à l'homme une compagnie semblable à lui, qui fût son soutien et sa joie. Mais la dureté des Juifs et la dépravation des infidèles ayant effacé peu à peu la dignité de cette vénérable alliance, Jésus-Christ est venu la rappeler à son premier honneur, en élevant le mariage à la dignité de sacrement, et en y ménageant aux époux les grâces nécessaires pour se sanctifier dans un état honorable, sans doute, mais exposé à d'innombrables périls : union des deux époux, union intime ; ils sont deux, mais ce n'est plus qu'un cœur et qu'une âme : union des deux époux, union chaste ; le mariage a été institué, non pour autoriser les passions, mais pour les prévenir ; non pour allumer la convoitise, mais pour en arrêter les désordres : union des deux époux, union indissoluble, symbole de l'alliance de Jésus-Christ avec son Eglise, le mariage des chrétiens doit être indissoluble comme elle.

C'est Dieu qui les unit, l'homme ne peut les séparer, et jamais les sophismes des passions ne pourront prévaloir contre une sentence prononcée par notre divin législateur, et qui est tout à la fois la sauve-garde des mœurs publiques, et le plus sur lien de l'amitié conjugale.

Mais aussi, quels devoirs elle vous impose cette sainte et vénérable alliance ! Vous allez passer, à cet instant même, d'un état où la légèreté, l'inapplication, la frivolité même pouvaient paraître quelquefois excusables, à un état qui vous imposera d'importantes obligations, et dans lequel le monde lui-même exigera de vous un soin plus assidu à vos devoirs, et des pensées plus sérieuses. C'est maintenant surtout que l'Eglise attend de vous le fruit des leçons que vous avez reçues d'elle ; c'est maintenant que vos vertus lui seront moins que jamais indifférentes, puisque, tous les yeux étant fixés sur vous, elles deviennent véritablement des vertus publiques ; c'est maintenant qu'une fidélité inviolable à ses saintes lois, un zèle constant pour votre sanctification mutuelle, un courage inébranlable à braver le respect humain, attireront sur vous les grâces du Seigneur, et vous mériteront l'estime et le respect des gens de bien. Quoi, en effet, de plus édifiant pour ceux qui aiment la religion, et de plus touchant pour ceux même qui ont le malheur de la méconnaître, que le spectacle de deux jeunes époux qui, sachant concilier la fidélité pour Dieu avec les devoirs que leur prescrivent leur état ou les bienséances mêmes du monde, s'animent à la pratique des vertus chrétiennes, et se prêtent un mutuel appui ! Ils portent ensemble, dit un Père de l'Eglise, ils portent ensemble le joug du Seigneur : on les voit prier, se prosterner, jeûner ensemble ; ils viennent ensemble adorer Dieu dans sa maison, écouter sa parole, et participer ensemble au banquet sacré ; ils partagent également les biens et les maux, les peines et les consolations, et ils s'aiment dès maintenant sur la terre, comme ils s'aimeront un jour dans les cieux.

Les vertus que je vous propose, vous les trouverez, mon frère, dans l'épouse que vous venez de recevoir des mains de la religion. Instruite à son école, formée par ses leçons, elle apprend de bonne heure à connaître le prix des vertus chrétiennes, et à les pratiquer avec une inaltérable constance. Ces sages principes, elle les a puisés auprès d'une mère, l'ange tutélaire de sa fille, et qui, au milieu des revers qui dissipèrent toutes les fortunes, sut lui garder entier et sans atteinte l'honneur et la vertu, le patrimoine le plus cher de sa vénérable famille. Si votre jeune épouse joint à une éducation cultivée la crainte de Dieu, l'amour dans ses devoirs, une constance opiniâtre dans le travail et une bonté de cœur, telle que ses amis ne peuvent plus prononcer son nom sans en rappeler le souvenir ; c'est à sa mère qu'elle en rapporte avec joie tout l'hon-

neur. C'est à sa mère, dont les exemples et les leçons ont fait fructifier les dispositions heureuses qu'elle avait reçues du ciel ; c'est à sa mère qui, peu contente de s'occuper de son établissement, a voulu qu'avec les biens de la fortune elle portât à son époux la vertu, cette dot véritable des enfants de Dieu.

Et vous, ma chère sœur, l'époux à qui vous donnez la main fera votre bonheur. Ce serait peu pour l'assurer, des biens de la fortune et d'une illustre naissance ; vous en trouvez un gage plus sûr dans l'aménité de ses mœurs, dans les principes chrétiens dont ses dignes parents prirent soin de bonne heure de lui inspirer l'amour, et dans cette persévérance enfin pleine de loyauté et de désintéressement qui, durant de longues années, s'obstina courageusement à espérer encore, quand tout perdait l'espérance, à rester debout quand tous les appuis s'écroulaient autour d'elle, et à acheter, au prix des plus longs et des plus nobles sacrifices, l'honneur de défendre la cause la plus vénérable comme la plus infortunée.

Oui, mon cher frère et ma chère sœur, nous en avons la confiance, vos familles étaient faites l'une pour l'autre, et Dieu les appelait à s'unir par une si douce et si louable alliance. Eprouvées par les mêmes revers, signalées par la même fidélité, elles ont montré même amour pour la religion, même horreur pour l'injustice, même respect pour la délicatesse. Les orages qui renversèrent les cœurs les mieux éprouvés les trouvèrent inébranlables, et elles peuvent, sans rougir, reporter leurs pensées vers ces douloureux, mais honorables souvenirs.

Hélas ! pourquoi faut-il qu'au milieu de ces objets si consolants pour votre cœur, vos yeux cherchent en vain cette femme généreuse que retiennent loin de nous sa fidélité désintéressée et sa magnanime constance ! Mais ne vous affligez pas, elle a béni votre union, et tandis qu'une longue distance semble la séparer de vous, ses soupirs arrivent avec les vôtres au pied du trône de l'Eternel, pour faire descendre sur vos engagements tous les dons de la divine miséricorde.

Justifiez, ô mon Dieu, ces consolantes espérances, et souffrez que, dans ce moment, j'ose vous représenter, avec une humble liberté, que j'ai le droit d'attendre pour ces deux époux, les grâces les plus abondantes. Le ministre que vous chargez de les bénir en votre nom, a trouvé un refuge au sein de l'une de ces familles, dans des jours où la crainte lui fermait tous les asiles pour le livrer sans défense à d'implacables ennemis. Souvenez-vous de cette hospitalité courageuse, de cette tendre amitié, de tant de périls et de tant d'alarmes, et puisque vous avez dit que celui qui recevait votre ministre vous recevait vous-même, daignez payer ma dette, et par vos bénédictions, acquittez ma reconnaissance.



# ŒUVRES COMPLÈTES

DE

## L'ABBÉ LONGIN,

CURÉ DE SAINT-LOUIS D'ANTIN A PARIS.

### AVANT-PROPOS.

Le seul fait de publier quelques-uns de mes sermons, semblera peut-être contredire l'épigraphe que j'ai adoptée : *Ma conscience me rend ce témoignage, que c'est dans la simplicité de mon cœur, et non point dans la sagesse de la chair, que ma voix s'est fait entendre dans ce monde.* (II Cor., I, 12.) Cette manière de raisonner ne serait que sévère et non pas juste. J'ai toujours pensé que pour remplir avec succès les fonctions évangéliques, il faut, avant tout, chercher à connaître la volonté de Dieu qui les confie ; que cette volonté ne se manifeste par l'entremise des hommes, que là où l'on n'a point capté les suffrages de ceux-ci, et qu'enfin la grâce n'intervient jamais mieux, que quand l'intrigue n'agit pas. Aussi ai-je passé de l'obscurité d'une petite ville au grand jour de Paris, et de son humble église à la chapelle de la cour, sans aucune de ces misérables manœuvres qui, le plus souvent, amènent les grands changements de position (1). Elève de l'ancienne école religieuse, j'ai toujours trop profondément respecté l'autorité, pour me la rendre favorable par une familiarité de commerce que son indulgence peut tolérer, mais que cette indulgence même me paraît rendre inexcusable. Une grande plaie des temps modernes, c'est de niveler ainsi les hiérarchies et d'ôter aux dignités leurs prestiges. Loin de moi que j'aie jamais aspiré, ou que j'aspire jamais à effacer de la sorte l'intervalle qui me sépare de l'autorité spirituelle à laquelle j'obéis. Il ne faut pas expliquer autrement la distance que j'ai toujours gardée entre elle et moi. Personne cependant n'apprécie mieux que je ne le fais tout ce qu'elle offre aujourd'hui de grandeur d'âme, de fermeté de caractère, d'amabilité d'esprit, de noblesse dans le maintien, d'affabi-

lité dans les manières, et de pureté dans les mœurs. Mais plus mon admiration est sincère, plus mon respect doit être profond. J'en ai reçu, il est vrai, une insigne faveur ; mais, je ne le dis que pour constater ses droits à ma reconnaissance. Cette faveur, je ne l'ai point sollicitée. Et à ceux de mes amis qui accusaient parfois mon étrange apathie, ma réponse était : « Si ce que je fais ne dit rien, ce n'est pas ce que j'irai dire, qui fera quelque chose. » Qu'on ne me juge donc pas en contradiction avec moi-même, parce que je semble appeler sur moi l'attention publique. Encore une fois, ce n'est nullement chez moi calcul de cette sagesse de la chair, que ma conscience me dit qui ne m'a jamais dirigé. Il a fallu les instances répétées de plusieurs personnes de Paris, de la province même, pour me déterminer à cette publicité, dont j'encours aujourd'hui les hasards. A ces personnes, en effet, il n'a pas suffi d'entendre ; elles ont voulu encore dans leur intérêt propre, et dans celui surtout des différents objets de leurs affections, elles ont voulu pouvoir lire et faire lire ce qu'elles ont entendu ; elles me l'ont dit, je l'ai cru, et dès lors je n'ai pu, aux risques même de ma considération, me refuser à leurs désirs. Ce motif cependant, malgré tout ce qu'il a d'attrait pour le zèle, n'eût pas vaincu la répugnance que j'éprouve à faire parler de moi, si mon cœur n'eût trouvé dans cette complaisance un moyen presque assuré de satisfaire à ce besoin, qui fut celui de toute ma vie, le besoin de faire du bien. Aussi je le déclare, et j'en prends le solennel engagement : c'est au profit des pauvres que mes discours seront vendus. Telles sont les seules et uniques raisons qui m'ont déterminé à m'exposer au grand jour. C'est, du reste, une témérité

(1) Je commençai, à ma rentrée en France, ma carrière évangélique à Meulan, petite ville de dix-huit cents âmes, entre Saint-Germain et Mantes ; et je suis heureux de consigner ici la reconnaissance que je lui conserve. Il n'a pas tenu à ses habitants de me garder toujours parmi eux. A la mort du curé sous lequel j'exerçais le ministère, ils cou-

rurent à Versailles me réclamer pour son successeur. Mais Mgr Charrier de La Roche, alors évêque de cette ville, leur répondit qu'il avait d'autres vues sur moi ; et peu après, en effet, il me nomma vicaire de la paroisse royale de Notre-Dame. Je n'oublierai jamais les bénédictions et les regrets qui m'accompagnèrent en partant de Meulan.

qui n'est point dans mon caractère ; mais là où se fait entendre la prière des âmes pieuses ; là où brille l'espérance d'être utile aux pauvres, les égoïstes répugnances de l'esprit ne doivent-elles pas céder au généreux penchant du cœur ? Et qu'on ne croie pas que c'est ici un de ces moyens usés d'obtenir faveur. Je vais même les juger, ces discours que j'abandonne ainsi aux caprices de la raison publique ; je vais les juger, et pour le faire avec une sorte de méthode, je poserai d'abord quelques principes ; puis ma franchise signalera également mon bon droit ou mes torts.

Ordonné prêtre en mars 1790, et déporté en septembre 1792, je n'avais prêché qu'une fois en France, quand je fus contraint d'en sortir ; et ce ne fut qu'à Fribourg, en Suisse, que je commençai à m'exercer aux travaux évangéliques. Mes premiers essais obtinrent les plus honorables encouragements, et la princesse Louise de Condé, que, depuis, nous avons vue supérieure de la communauté du Temple, et la princesse de Conti, me firent plus d'une fois l'honneur de m'appeler à leur répéter mes sermons. Un jour même, je fus engagé à prononcer le panégyrique de sainte de Chantal, chez les dames de la Visitation de Fribourg. Il y avait de la témérité sans doute à accepter une tâche si peu proportionnée à la faiblesse de mes moyens ; mais à vingt-cinq ans, rien n'intimide. Et non-seulement je violais le précepte d'Horace, qui veut qu'on assortisse à ses forces le choix de son sujet ; mais j'affrontais encore un des auditoires les plus imposants que j'eusse jamais eus, si ce n'est à la cour. Je parlais en présence de Mgr l'évêque de Lausanne, officiant ; du vénérable Mgr de Juigné, archevêque de Paris ; de MMgrs les évêques de Sisteron, de Gap, de Saint-Malo, de Poitiers ; des deux Altesses sérénissimes que je viens de nommer ; d'une partie de la noblesse d'Auvergne et du parlement de Dijon, sans compter un grand nombre de ces pieux et savants confrères, que la tourmente avait jetés, comme moi, sur la terre d'exil. Ma témérité cependant n'eut pas le sort qu'elle méritait ; et, soit dit uniquement pour honorer sa mémoire, et offrir à ses mânes, après quarante-quatre ans, un hommage solennel de ma constante reconnaissance, Mgr l'évêque de Poitiers, Saint-Aulaire de Beauvoir, m'envoya cent écus dans une superbe

(2) Je devais prêcher ce panégyrique devant l'Académie en 1850, le jour de la fête de saint Louis. La révolution qui survint en juillet, me fit penser que ce discours ne pouvait avoir lieu, et j'en écrivis à M. Arnault, secrétaire alors de l'Académie, m'applaudissant de ce qu'ainsi je conservais intacte la bonne opinion que celle-ci s'était formée de moi. M. Arnault eut la bonté de me faire la réponse suivante :

« Monsieur le curé,

« *Non sunt mollia tempora fandi* ; vous avez donc raison de penser qu'il n'y aura pas cette année de panégyrique de saint Louis. Mais l'Académie est si convaincu du plaisir qu'elle aurait eu à vous en-

bourse ; encouragement bien précieux, sans doute, pour un pauvre déporté, mais qui ne prouve que la bienfaisance de Monseigneur, et non point la bonté du discours. . . Le discours, il manque, selon moi, à la loi essentielle à tout panégyrique : il ne fait point servir les vertus de la sainte héroïne à la démonstration d'une thèse de morale autour de laquelle se groupent toutes ces vertus. Ce n'est plus dès lors qu'une simple biographie, plus ou moins oratoire, mais entièrement dépourvue de cet intérêt qui éveille et soutient l'attention. J'avoue du reste que la loi qui me semble indispensable aujourd'hui, je ne la soupçonnais pas, quand je composai ce discours. Depuis, j'ai tâché de l'appliquer ; et dans le panégyrique de saint Louis, je démontre que la religion seule est le principe de la véritable politique, et seule, le mobile du véritable héroïsme (2). Il ne faut pas toutefois que je me glorifie trop de cette fidélité au précepte que je viens d'établir ; car j'y manque de nouveau dans le panégyrique de saint Vincent de Paul. J'ai cependant bien étudié mon sujet, pour y trouver, comme je l'ai dit plus haut, un point de morale à démontrer par les vertus de mon héros. Mais il me semble qu'il n'y en avait qu'un à choisir, celui de marquer l'action de la Providence dans tous les détails de la vie du saint prêtre ; et l'abbé Maury (je ne lui donne que ce nom, parce que c'est celui sous lequel il est le plus honorablement célèbre), l'abbé Maury s'en est si glorieusement emparé, que j'ai cru devoir renoncer à mes recherches, et me borner à raconter simplement ce que Vincent de Paul a fait pour la gloire de Dieu et pour le bonheur des hommes ; cadre mesquin pour un aussi noble sujet ; récit qui, à la vérité, peut n'omettre aucun des mérites du saint ; mais qui n'a d'autre relief que celui même de ces mérites. Je ne me fais pas grâce, comme on le voit ; aussi bien je n'écris pas pour me faire valoir, mais pour être utile, dussé-je ne l'être qu'à mes dépens. Je ne dis mes fautes que pour les signaler aux autres, et afin qu'ils les évitent. C'est par ce motif que j'avouerai franchement qu'ayant fait revenir de Suisse, par l'entremise de l'ambassadeur, ces discours que j'y avais laissés par prudence en rentrant furtivement en France, et sur lesquels je comptais d'après les honorables encouragements qu'ils avaient reçus, je fus tout

tendre, qu'elle vous prie d'accepter la bourse enjointe, qui renferme les quarante jetons qui sont l'honoraire de ce discours.

« Je suis avec respect,

« Monsieur le curé,

« Votre très-humble serviteur

« ARNAULT. »

Cette note ne devait point avoir lieu, et il me suffisait de celle qui se trouve en tête du panégyrique, mais on m'a fait entendre que c'était un moyen de plus de piquer la curiosité ; et l'on ne doit rien négliger, quand il s'agit de bien à faire.



étonne de ne pouvoir me déterminer à en donner aucun; le fond, le plan, le style, rien ne me convenait, et je ne les conserve dans mes cartons que comme un monument des illusions et des mécomptes de la jeunesse.

Il me reste à parler des discours que j'ai composés depuis ma rentrée en France et qui, pendant trente ans, ont été entendus dans toutes les églises de Versailles et de Paris. Ici ma tâche devient beaucoup plus délicate; mais j'espère la remplir encore sans trahir mon épigraphe : *Testimonium conscientiae nostrae quod in simplicitate cordis... et non in sapientia carnali conversati sumus in hoc mundo*. Aussi ne dirai-je pas les reproches qu'assez généralement on a faits à ces discours : ils ont quelque chose de flatteur que je dois taire. Ce n'est pas du reste un défaut que l'usage des épithètes, quand elles ne sont pas oiseuses, et que, dans leur pittoresque précision, elles ajoutent à l'énergie du nom qu'elles accompagnent. Ce n'est pas un défaut que la propriété des termes, quand elle se présente sans affectation, sans étude et sans recherche; ce n'est pas un défaut que l'emploi des figures, quand elles ne sont pas un vain luxe, et qu'elles font mieux ressortir la pensée qu'elles embellissent; ce n'est pas un défaut que l'harmonie de la période, tant recommandée par Cicéron, quand on ne charme l'oreille que pour être plus sûr d'arriver au cœur; ce n'est pas un défaut enfin que la perfection du style, quand elle se fait écouter sans ennui, parce qu'elle se montre sans prétention... Mais me voilà à parler principes, et puisque j'ai commencé, qu'il me soit permis de donner quelques-unes de mes idées sur le genre de la chaire.

Il y a longtemps que les philosophes (3) ont prétendu que les divisions et sous-divisions méthodiques, commandées dans les sermons, étaient un obstacle à l'éloquence. S'il n'y a pas trop de malignité à le penser ainsi, ce n'était pas l'intérêt des succès évangéliques qui les préoccupait, mais plutôt la secrète conviction que ce défaut de méthode nuirait à l'effet du discours, ou du moins en rendrait le souvenir plus difficile. Un seul prédicateur, l'abbé Torné, je crois, s'est laissé prendre à cette théorie des philosophes, et je n'ai pas entendu dire qu'il ait mieux réussi. J'avouerai même qu'en le lisant je n'ai rien éprouvé de cet entraînement à effet tant promis par ses maîtres. Je n'ai trouvé chez lui qu'une galerie de tableaux, assez bien tracés toutefois, mais qui ne laissent qu'une inutile confusion dans l'esprit, et rien dans le cœur. C'est donc, selon moi, une importante nécessité que ces divisions et sous-divisions condamnées par le philosophisme. Elles facilitent le souvenir du sermon, et par conséquent elles en assurent le succès. Aussi ai-je cru devoir, non-seulement ne pas les négliger, mais les exprimer encore de la manière la plus laconique et la plus précise.

C'est ainsi que dans le sermon du ciel, je dis : *Ce que le ciel nous promet ; ce que le ciel nous demande*; dans le sermon de l'enfer : *Il faut croire, il faut penser à l'enfer*; dans le sermon du jugement dernier : *C'est le dogme de la raison et le dogme de la foi*; dans le sermon de Noël : *La naissance de Jésus est le plus grand des prodiges et le plus grand des bienfaits*; dans le sermon de l'Eucharistie : *Les défauts à y éviter, les règles à y suivre*; dans celui de la divinité de la religion : *Sa victoire sur les préjugés, sa victoire sur les passions*; dans celui de la parole de Dieu : *La parole vengée du mépris, la parole vengée de l'abus*; dans celui du culte public : *Nécessité du culte, dispositions qu'il exige*; dans celui de la foi : *Rien de plus grand que la foi, rien de plus petit que l'incrédulité; rien de plus raisonnable que la foi, rien de plus insensé que l'incrédulité*, etc., etc.; toutes divisions assez simples pour s'imprimer facilement dans la mémoire et ménager ainsi le fruit du discours. Mais il est encore un moyen de succès que je ne dois pas omettre. On le jugera peut-être celui d'un rhéteur et nullement d'un apôtre; mais quoi qu'on puisse en penser, il n'en est pas moins essentiel. Le fidèle, par exemple, qui vient au sermon le jour de Noël, de la Passion, de Pâques ou de l'Assomption, n'y arrive que le cœur plein de la grandeur du mystère, et s'attend que le prédicateur ne va rien lui dire qui ne réponde aux sentiments qu'il apporte. Si son espoir est trompé, et qu'au lieu des grands traits qu'il comptait voir soumis à son admiration, on ne lui présente que les détails plus ou moins secs d'une morale toujours bonne sans doute, mais qui est sa nourriture familière, il s'en retourne alors sans profit pour sa foi; et sa foi, l'Apôtre nous commande de l'y confirmer : *Confirma fratres in fide*. (Luc., XXII, 32.) Je pense donc qu'il faut, autant qu'on le peut, donner à sa composition la couleur du sujet, c'est-à-dire que le sermon de Noël doit avoir l'appareil panégyrique; la Passion celui de l'oraison funèbre; et que tout ce qu'il y a de plus frais dans les idées et l'expression qui les rend, doit orner tout discours dont la Vierge est l'objet. C'est d'après ce système du moins, que j'ai écrit, et à Dieu ne plaise que je prétende ici m'ériger en maître ! ce n'est que pour me justifier, que j'ai essayé de défendre le principe dont je parle. Je me résume : *Etre clair et précis dans sa méthode; appliquer dans le panégyrique les vertus du saint à la démonstration d'un point de morale; et assortir son style à la nature du sujet*, c'est, à mon avis, tout l'art de la prédication considérée humainement. Mais ceci n'appartient qu'à la forme, et j'aurais dû, peut-être avant tout, parler du fond. Si j'ai de la sorte interverti l'ordre, c'est que la forme est, à mon sens, le seul mérite que nous puissions avoir aujourd'hui. Quant au fond, il est comme sous la main de tous,

(3) Voltaire, entre autres.

dans l'Écriture sainte, dans les écrits des Pères, je dirai même dans tous les discours qui ont précédé les nôtres, et le nombre en est immense. Aussi, consulté souvent par de jeunes ecclésiastiques sur la manière de travailler un sermon, je ne leur ai jamais fait que cette réponse : Méditez longtemps votre sujet; précisez bien vos divisions et vos sous-divisions; puis lisez, en remarquant surtout ce qui est analogue à votre plan; puis fermez vos livres et écrivez; écrivez, c'est-à-dire mettez en œuvre, d'après votre manière de sentir et l'exigence de votre sujet, les faciles provisions que vous venez de faire. *Non nova, sed nove* : c'est tout ce qu'on peut attendre de nous.

Je ne sais ce qu'on pensera de cet avis, mais je le crois d'autant plus sage, que je défie le plus grand génie des temps présents et à venir, d'avoir une pensée, une seule pensée, en fait de religion, qui n'ait été exprimée déjà par ceux qui l'ont précédé. Je ne saurais dire aussi ce que j'éprouve, quand j'entends certains prédicateurs, des jeunes surtout, publier, avec une sorte de satisfaction d'eux-mêmes, que *ce qu'ils ont dit n'est écrit nulle part, qu'il est tout de leur seul fonds* : Je ne vois là, et c'est le moins que je puisse y voir, que du temps perdu et des peines prises inutilement. Eh bien ! j'avoue que pour mon compte, je n'ai pas cru devoir m'en tenir à mon seul fonds, et qu'on trouvera dans mes discours des traces de mes lectures; mais *si ces traces ne contrastent jamais avec la marche qui m'est propre; si elles n'apparaissent que sous les traits qui conviennent à la place qu'elles occupent, cela me suffit*. J'ai voulu, toutefois, payer aussi mon tribut à l'amour-propre, et le sermon de la confession, qui fait partie de ceux que j'imprime aujourd'hui, n'a pas de modèle. Aucun prédicateur que je sache, ne s'est avisé de considérer la confession sous le même point de vue que moi, sous celui du bonheur qui en résulte pour les particuliers, les familles et l'État; et cette manière de l'envisager, tout à fait neuve, n'a pas été sans cette espèce de succès que j'ambitionne par-dessus tout. J'ai obtenu, toutes les fois que j'ai prononcé ce discours, de nouveaux témoignages de confiance. On a la bonté d'y remarquer une connaissance du cœur humain, qui, dit-on, invite l'auditeur à dévoiler le sien. Puisse, ah ! puisse ce mot produire dans tous ceux qui me liront, l'unique effet que je me propose en le répétant ! Puisse-t-il dissiper les doutes, encou-

rager la faiblesse, et inspirer à tous la résolution que tant d'autres ont prise !

Je terminerais ici cet avant-propos, si je ne croyais devoir parler encore des motifs qui m'ont déterminé au mélange que j'ai fait de discours et de panégyriques, ainsi que des allusions qui se rencontrent dans les uns et dans les autres aux événements politiques, dont la France, depuis un demi-siècle, est si malheureusement victime. Or, voici à cet égard toute ma pensée : J'ai voulu d'abord, par le mélange des discours et des panégyriques, comme réunir la leçon et l'exemple; puis montrer, par l'identité de composition et de style, que tout appartient au même esprit, à la même plume. Quant aux allusions, honni soit qui mal y pense. Elles ne regardent que ces temps passés, qui sont maintenant du domaine de l'histoire, que le moraliste, par conséquent, peut mettre à profit pour la réforme des mœurs, aussi bien que le littérateur ou l'écrivain politique, selon les sujets qu'ils traitent, ou les systèmes qu'ils défendent. Loin de moi du reste, oui, loin de moi toute application au temps présent... Le temps présent !... J'en subis les chances avec une entière résignation : je suis trop vieux pour l'attaquer ou le défendre.

Mais c'est assez et peut-être trop parler de ces faibles écrits; c'est assez pour atteindre mon but, le salut de mes frères; et c'est trop si l'on me prête des intentions que je désavoue. Oui, oui, je ne me suis laissé aller à cette intempérance de détails, que pour suppléer, par l'expression de quelques suffrages, à l'insuffisance de mes moyens; on est d'avance disposé à approuver ce qu'on sait avoir été déjà approuvé par d'autres; et ce n'est que pour assurer davantage la gloire du Dieu dont je défends la cause, ainsi que le bien qui doit en résulter pour les pauvres, que je me suis exposé aux reproches que je ne me dissimule pas qu'on peut me faire. Je ne crois donc pas avoir contredit le témoignage de ma conscience, que c'est dans la simplicité de mon cœur, et non point dans la sagesse de la chair, que ma voix s'est fait entendre dans ce monde : *Testimonium conscientie nostræ quod in simplicitate cordis... et non in sapientia carnali conversati sumus in hoc mundo*.

L'abbé Longin succomba le 21 septembre 1837, à une attaque d'apoplexie dans un voyage qu'il faisait en Franche-Comté. Peu de temps avant sa mort, il avait publié les sermons que nous reproduisons. (Édit.)

## DISCOURS.

### DISCOURS PREMIER.

#### SUR LA FOI.

#### Pour la fête de l'Épiphanie.

Vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum. (*Math.*, II, 2.)

*Nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer.*

Quelle promptitude de résolution, mes frères ! quelle docilité d'esprit ! Nous avons vu son étoile, et nous sommes venus l'ado-



rer. Premiers disciples de la foi, je vous salue : soyez nos modèles et nos maîtres. Que de leçons, en effet, mes frères, dans une aussi prompte correspondance à la grâce ! quel contraste entre la conduite de ces sages et celle du prince qui les appelle à lui ! Ils ont vu l'étoile que Balaam a prédite, et ils y ont reconnu le signe miraculeux qui devait annoncer la naissance de l'homme-Dieu. Hérode au contraire n'y aperçoit d'abord qu'un phénomène tout naturel, qui ne lui apprend rien ; et quand enfin il est instruit, l'usurpateur se trouble, tandis que les Mages se réjouissent. Ils sont venus adorer, et celui-ci ne songe qu'à égorgé. Telle est, hélas ! telle est la différence de l'incrédulité à la foi. Là où le fidèle admire, se transporte et adore, l'incrédule reste froid, se désespère et blasphème. Ce qui devrait exciter toute la reconnaissance de son cœur, ne fait que provoquer les murmures de sa raison, les fureurs même de son âme. Les plus grands miracles ne le touchent ni ne l'instruisent ; et s'il n'a pas toujours le glaive en main pour égorgé, il a du moins, il a toujours les poisons de la calomnie et les faussetés du sophisme. L'incrédulité est cependant, mes frères, la plaie de nos malheureux jours. De faux sages ont paru ; et plus meurtrier que le courroux d'Hérode, le vent des opinions corruptrices a dispersé la foule des enfants de Dieu, des disciples du Christ. Ils sont devenus l'expression familière de l'enfance, ces blasphèmes grossiers, dont l'audace seule a fait un jour de malheureuses célébrités ; et rien de plus commun jusque sous le chaume, que ces doctrines téméraires réputées autrefois pour les inspirations du génie, pour l'héroïsme de la sagesse humaine. Resterons-nous témoins passifs de ce désordre ? Timides athlètes de notre Dieu, laisserons-nous le monstre, sans oser l'attaquer, poursuivre ses ravages, multiplier ses victimes, empoisonner tout, immoler tout ? Non ; et si nous ne pouvons ramener à la lumière tant de malheureux assis dans les ombres, nous tâcherons au moins d'empêcher que le nombre ne s'en accroisse. C'est vous, mes frères, qui nous occuperez seuls ; c'est vous que nous voulons rendre inébranlables dans votre foi, *fortes in fide* (I Petr., V, 9) : et à cette fin, et dans l'esprit de cette solennité, nous venons opposer, l'une à l'autre, l'incrédulité et la foi. Nous dirons : Rien de plus grand que la foi, rien de plus petit que l'incrédulité ; rien de plus raisonnable que la foi, rien de plus insensé que l'incrédulité ; vous le verrez dans les deux parties de ce discours ; et remarquez-le, je vous prie, les faits seuls vont nous instruire. *Ave, Maria*

#### PREMIÈRE PARTIE.

La foi, dit saint Ambroise, est la vigueur des grandes âmes, *magnarum vigor mentium* ; et pour nous en convaincre, mes frères, considérons-la, soit dans l'esprit qui en adopte les dogmes, soit dans le cœur qui en suit les préceptes.

Dans l'esprit qui en adopte les dogmes, quelle élévation, quelle noblesse ! Oh ! tandis que l'incrédule s'agite en vain dans les bornes du temps et la fange de la matière, comme le fidèle s'élève aux plus sublimes vérités ! On dirait qu'il a présidé aux conseils du Très-Haut : un Dieu qui commande au néant et à qui le néant obéit ; un Dieu auteur de tous les êtres, du mouvement et de la fécondité ; créateur et conservateur de l'harmonie de l'univers ; dont la providence veille à nos besoins ; la bonté à nos peines ; la justice à nos vertus ou à nos vices, et la miséricorde à nos remords ; la pensée de ce Dieu, qui, en se contemplant dans les splendeurs de sa gloire, produit son image substantielle et engendre un Fils son égal et coéternel avec lui ; un amour aussi miraculeux que la pensée créatrice, qui unit le Père et le Fils, et qui est lui-même une personne également infinie et divine ; la tendresse du Fils qui descend des célestes demeures, qui devient sur la terre un esclave obéissant et s'y dévoue aux larmes, aux peines, aux fatigues, aux outrages, aux verges et à la croix pour purifier l'homme de la tache originelle ; des opérations intérieures de l'esprit, des richesses de sanctification, une économie de la grâce qui prend toutes les formes et suffit à tous les besoins ; un esprit que Dieu a donné et qui doit retourner à Dieu ; une vie éternelle, un jugement !... Quel ensemble de merveilles ! quelle source de lumières ! Avec ces dogmes, il n'est plus d'énigme. La nature de Dieu et la nature de l'homme, notre origine et notre fin ; la cause de nos passions et leur remède ; le principe du péché et la source des mérites, tout se dévoile : l'enfant qui adore est plus savant que le docteur qui approfondit ; et le simple qui admire, plus profond que le savant qui discute ; que dis-je ? toutes ces contradictions apparentes qui déconcertent le savant, l'enfant et le simple les concilient. Ecoutez-les : sans autre science que leur foi, ils vont vous dire comment peuvent exister sous un Dieu infiniment sage et souverainement juste, l'adversité des bons et la prospérité des méchants ; notre soif ardente du bonheur et nos souffrances continuelles ; la force de nos désirs et la faiblesse de nos moyens ; l'amour inné qui nous porte vers la vertu et le penchant rapide qui nous entraîne vers le vice. Oh ! que sont, près de ces dogmes sublimes et des lumières qui en jaillissent, que sont les absurdes systèmes de l'incrédule ? Quelle petitesse dans les idées ! quelle ignorance dans les résultats ! A la place de cette indivisible Trinité, qui a tout créé, tout sanctifié, tout racheté, il se figure un créateur imparfait, qui a manqué son ouvrage ; un Dieu bizarre, insouciant sur nos destins, nos vertus et nos vices ; qui n'a ni châtement à infliger, ni récompenses à donner ; ni lois à prescrire, ni culte à attendre. Disons tout : il se figure que le monde n'a point été créé ; qu'il existe de toute éternité ; que l'âme est matière ; que la

la matière peut penser; qu'il n'y a d'autre principe que la nature; d'autre providence que le hasard; d'autres lois que nos penchans; d'autres vertus, que ce qui plaît; que l'homme est son maître; le temps, son seul bien; la liberté, une énigme; la conscience, un préjugé; les mœurs, un paradoxe; Dieu, un problème; l'avenir, un peut-être; et l'homme, rien qui retourne à rien. Peut-il être un symbole plus avilissant, des préjugés plus petits, une superstition plus humiliante? Qu'on me dise de quel côté sont les lumières et la grandeur; de quel côté, les ténèbres et la bassesse! Reconnaissez donc votre dignité, ô chrétien, et remerciez le Dieu qui vous éclaire: il n'y a qu'à l'incrédule que les mystères n'apprennent rien: c'est la nuée miraculeuse qui jetait des flots de lumière sur Israël, et la nuit sur l'Égyptien. Mais quel est cet autre caractère de grandeur, imprimé au fidèle dans les préceptes qu'il suit! La sagesse, dans les temps anciens, n'était que l'art hypocrite d'élever une passion sur les débris des autres; elle flattait plus les penchans du cœur qu'elle ne les domptait; et la recherche de la célébrité, l'orgueil a fait plus d'un sage: on est bien fort, quand il ne faut qu'immoler tout à sa passion favorite. Mais depuis Jésus-Christ et sous l'empire de la foi, quelle énergie, quelle force d'âme la sagesse exige! Que de penchans, à réprimer, que d'intérêts à combattre, que de faiblesses à vaincre! Il faut commander à son cœur; en maîtriser les desirs; en régler les mouvemens; donner un frein à ses passions; cultiver la tempérance, et toujours semblable à soi-même, ne changer jamais au milieu des changemens du monde; il faut s'embarrasser peu des honneurs, et tout aussi peu des richesses; s'humilier dans la prospérité; tenir tête à l'infortune, s'en réjouir même; conserver la paix avec les moins pacifiques; mépriser les injures et compatir au malheur jusque dans ceux qui nous outragent; il faut demeurer fidèle dans ses promesses; religieux dans ses amitiés; inébranlable dans ses devoirs; pardonner sans orgueil; obliger sans faste; souffrir sans murmures; se regarder sans complaisance; ignorer ses vertus; cacher ses bonnes œuvres; et n'estimant le monde qu'un amas de poussière plus ou moins éblouissante, n'agir que par amour du devoir sous les yeux de Dieu seul. Trouvez, mes frères, trouvez quelque chose d'aussi grand dans l'univers. Eh bien! c'est le genre de grandeur où la foi élève l'homme de bien; c'est l'héroïsme qu'elle inspire! Elle ne lui enlève encore que dans le lointain des siècles; ses espérances se laissent à peine apercevoir; et déjà elles élèvent l'âme; exaltent les courages; s'emparent du cœur, le détachent de la terre et multiplient les renoncemens surhumains. Déjà vainqueurs des plus tendres penchans, les patriarches se dérobaient à l'adoption des princes, aux douceurs de la patrie, et préfèrent les afflictions du désert aux délices des cours; déjà Abra-

ham a la force de dresser lui-même le bûcher de son Isaac; et une mère, d'assister au supplice de ses propres enfans et de s'immoler après eux et comme eux, à la défense de la loi de Dieu. Déjà.... mais le temps de l'admirable lumière est arrivé; l'Évangile est proclamé, et la foi brille de tout son jour. Ah! mes frères, Etienne prie pour ses bourreaux; Ignace adore les supplices; Thérèse se passionne pour les souffrances; Antoine, Hilarion, Jérôme pour la solitude; et Paul pour la mort même. Il n'est point, en un mot, il n'est point de puissance, de charmes du monde qui n'aient été vaincus par les disciples de la foi; de lien, d'attache dans la nature, qu'ils n'aient pu rompre; de sacrifice qui les ait déconcertés; de supplice qu'ils n'aient méprisé. Oh! depuis le sang d'Abel jusqu'à nous, quelle nuée de saints et de héros! Incrédules, voilà nos pères et nos modèles dans la foi: qu'avez-vous à leur opposer? Ecoutez-le, mes frères, et défendez-vous du mépris: je vais vous montrer l'incrédulité dans son principe. Quand l'homme s'est abandonné à la fureur de ses passions, il tâche de justifier la honte de ses excès et d'étouffer le cri de ses remords; mais à son oreille effrayée tonne la loi de Dieu qui l'empêche de se rassurer. Il ne peut soutenir la vue de ses désordres à côté du supplice qui les attend, et dans cette accablante extrémité, il s'élève au-dessus des promesses et des menaces, forme des doutes, et se détache d'une religion où le poids de l'avenir est encore plus insupportable que le poids du présent. Les dérèglemens du cœur, la corruption et la faiblesse; voilà donc l'odieux principe et la source de toute incrédulité. Oui, mes frères, et l'un des plus beaux esprits de la secte, ce Lucrèce qui répandit toutes les grâces de l'éloquence et de l'harmonie latine sur les rêveries d'Épicure, a la maladresse ou l'audace de l'avouer lui-même. Les hommes, dit-il, n'ont secoué le joug de la religion que pour en affranchir leurs passions; la crainte a fait les dieux, et le besoin de ne les plus craindre, les incroyables. Selon saint Paul, c'est la vanité, la présomption, l'orgueil, l'ambition et la cupidité, l'amour de soi et l'attachement aux plaisirs qui surtout les dominent: *Homines seipsos amantes, cupidi, elati, superbi, incontinentes.... et voluptatum amatores.* (II Tim., III, 2.)

Celui-ci, c'est un esprit superbe, que l'autorité révolte, parce que la soumission l'humilie; un esprit indépendant, qui nie la loi, parce qu'il ne veut pas la remplir; et qui n'aspire à n'être rien dans l'autre vie, que pour être plus effrontément tout ce qu'il veut dans la vie présente. A ses côtés, blasphème contre la justice éternelle et les préceptes divins, un de ces pervers que le vent des révolutions a porté de la misère et de la fange au sommet de la prospérité; qui ne cherche dans l'irréligion que l'inique paix de sa fortune, et qui se trouve trop bien de l'injustice et du crime, pour croire aux redoutables vengeances du Dieu de l'op-



primé, de l'orphelin et du pauvre. Tout, près de lui, proclame le néant, pour mieux violer tous les droits, un de ces traites qui n'ont ni patrie ni famille; qui ne connaissent que leur intérêt propre, et immoleraient tout l'univers aux besoins de leur élévation, à l'appât d'un triomphe (4). Non loin de tous ces impies, un jeune homme qui n'a pu encore réfléchir, qui est même trop paresseux pour le faire, se repaît avidement de leurs absurdes systèmes, et trouve bon de penser comme eux, par la fausse gloire ou les idées d'indépendance qu'il y attache. Cet autre, c'est l'amour du plaisir qui l'enferme. Son ardente imagination lui embellit tout ce qu'il voit; ses sens se lassent, mais ses sens ne se rassasient point; et recourant au blasphème pour absoudre la volupté: Voilà le bonheur, s'écrie-t-il dans la fougue de ses désordres: hommage, uniquement hommage à la nature. Chez ce vieillard, qui brave encore au terme de la vie, ce qu'il brava jadis dans son printemps, c'est ou la honte de reconnaître ses erreurs, ou une opiniâtreté du crime. L'irrégularité n'est plus chez lui qu'un sommeil de l'âme, une habitude, et non un sentiment ni un système. Peut-être aussi, dit saint Bernard, n'est-ce qu'un voyageur égaré dans une nuit profonde, qui chante, hélas! pour se rassurer contre la peur. Chez cette femme, c'est ou fureur des voluptés ou révolte contre les bienséances de son sexe: elle ne croit à rien, que pour oser tout dire ou tout faire; elle ne se range du côté des prétendus esprits forts, que pour n'avoir plus à rougir des faiblesses de sa chair; elle ne dédaigne enfin l'étendard de la foi, que parce qu'il est le voile de la pudeur: *Homines seipso amantes, cupidi, elati, superbi, incontinentes.... et voluptatum amatores*. Ce n'est donc, ô incrédule, que la sévérité, que la sainteté de la morale évangélique qui vous révolte; vous n'êtes mécontents des preuves de la religion, que parce que vous êtes effrayés de ses dogmes; et si elle pouvait se concilier avec vos vices et vos penchants; si, pour être chrétien, il ne fallait ni pénitence, ni renoncement à soi-même, ni frein à la cupidité, ni mesure aux plaisirs, vous n'hésiteriez point à adopter l'Évangile, à en préconiser la morale et les dogmes. O opprobre! ô infamie! vous n'êtes donc incrédules que pour être plus paisiblement criminels; et vos systèmes, ces prétendus chefs-d'œuvre de la raison, ne sont que les grotesques enfants des passions et du crime; ils ont, laissez-moi le dire, ils ont pour auteurs tous les impies des siècles précédents, et pour complices... pour complices, tous les scélérats du nôtre! Je sais que parfois vous affectez des sentiments nobles, des vertus rigides, de l'humanité surtout et même de la modération; mais n'y croyez pas, mes frères; ils auraient horreur de la plus légère injustice, et ils se laisse-

ront emporter sans cesse aux désordres de leurs sens; ils se montreront bienfaisants, doux en public, et seront durs, avares même, dans leurs habitudes domestiques; ils respecteront l'infortune, et ils outrageront la foi des époux et la pudeur des vierges. O vanité, ô illusion de toutes les vertus qui n'ont point Dieu pour principe et pour fin; des vertus que produit l'amour-propre et que nourrit l'orgueil! Tous ces dehors d'un sage ne voilent souvent, comme au théâtre, qu'un ignoble débauché; cette statue, dont la tête paraît d'or, n'a que des pieds d'argile; c'est un songe qui s'évanouit au plus léger réveil de la cupidité. Sans vous, sans votre lumière, ô mon Dieu, la vertu n'a plus d'énergie, parce qu'elle manque de motif; et, aveugle fille des passions, l'incrédulité en contracte nécessairement la faiblesse et la honte. Aussi ne lui demandons pas des martyrs: elle n'en eut jamais et ne peut en avoir. Ses disciples, tout matériels, ne connaissent au monde que le bonheur de vivre; ou, s'ils s'immolent, ce n'est jamais qu'à l'intempérance ou aux excès de la débauche. Reprenons: Tout ce qu'il y a de plus relevé dans la spéculation; de plus louable, de plus généreux dans les œuvres; voilà la foi: tout ce qu'il y a de plus humiliant, de plus bas dans la théorie, de plus lâche dans la pratique; voilà l'incrédulité: rien donc, rien de plus grand que la foi; rien de plus petit que l'incrédulité; vous l'avez vu. J'ai ajouté; Rien de plus insensé que l'incrédulité: vous l'allez voir

#### SECONDE PARTIE.

J'appelle raisonnable l'assentiment donné aux vérités les plus authentiques et les plus propres au bonheur. Or, telle est la soumission à la foi: *Rationabile obsequium* (Rom., XII, 1.) Et d'abord, quoi de plus solidement établi que les vérités qui en sont l'objet? quoi de plus ancien, quoi de mieux avéré? Elles apparaissent au berceau du monde, à la chute du premier homme; et incapables de s'altérer jamais, avant qu'elles cessent d'exister, le ciel et la terre passeront eux-mêmes. Les premiers justes, ces vénérables patriarches dont le nom se donne encore aujourd'hui à tout ce que les mœurs ont d'innocence et de simplicité, les entrent, les signalent, et en font, sous leurs tentes, une espèce de religion domestique, jusqu'à ce que le ciel les révèle à des génies privilégiés, qui les annoncent clairement au monde. Un peuple tout entier en reçoit alors le dépôt et tout chez lui, tout dans sa politique et dans ses mœurs, en est d'avance la copie. Bien plus, la nature entière entre comme en travail, dit saint Paul, pour leur aplanir la route; et elles sont, pendant quarante siècles, l'unique fin de tout le commerce du ciel avec la terre; elles ont déjà le caractère auguste d'un monument historique, je dirais pres-

(4) Capables pour leur plaisir ou leur avancement de mettre le feu aux quatre coins de la terre.

que, avant même que d'éclorc : toutes les religions aussi leur ont rendu hommage, et les fables du paganisme n'en étaient que de vicieuses contrefaçons. Mais cette antiquité, si précieuse dans les choses d'opinion, n'est pas leur seule prérogative : elles ont aussi pour elles tous les motifs, tous les genres d'autorité. C'est vainement que dès leur naissance elles sont citées au tribunal de la raison la plus superbe, c'est vainement qu'elles essuient, dès le commencement, tout ce qu'elles peuvent souffrir d'attaques, de critiques, d'examens, de disputes, rien n'en arrête les progrès : toutes les villes, toutes les contrées les embrassent. Elles viennent à bout, dans quelques siècles, de mettre en fuite les préjugés de quatre mille ans : et ce ne sont pas seulement les simples qui y croient, mais les doctes et les savants, mais le Lycée, le Portique, le Sénat, l'Aréopage ; mais Rome et Athènes. Jamais opinion n'eut un triomphe aussi rapide, aussi vaste. Et ne vous en étonnez pas, chrétiens ; le Dieu tout-puissant donne la vertu des prodiges à ceux qui en sont les hérauts. Dans la bouche de douze hommes pauvres, grossiers, sans naissance, sans crédit, sans biens, sans intelligence et sans science, elles se font entendre par une seule émission de voix, de tous les peuples quel que soit leur idiome, et convertissent en même temps, malgré la différence du langage, et les Parthes, et les Mèdes, et les Elamites ; elles commandent également à la vie et à la mort ; elles ressuscitent les uns et font mourir les autres : il n'y a pas jusqu'à l'ombre de ceux qui les prêchent, qui ne guérissent les maladies et ne rende la santé : on dirait que pour elles la nature oublie ses droits et renverse ses lois. Et ces miracles qui les appuient, ne sont pas des faits obscurs que l'on puisse suspecter, mais des œuvres publiques, solennellement attestées dans les temps, dans des lieux, et devant les personnes qui en furent les témoins et l'objet. Ceux même qui ont intérêt à les contredire, n'osent en contester la vérité, ni en obscurcir l'évidence : ils n'ont, dans leur zèle impie, que l'absurde ressource de les attribuer au démon. Que dirai-je encore ? Ah ! mes frères, ces vérités si anciennes, si généralement adoptées, si miraculeusement répandues ; pendant trois siècles, les Néron, les Domitien, les Maxime, le Dèce, les Valérien, les Gallien, les Dioclétien, les Maximien, les Trajan eux-mêmes et les Antonin déploient contre elles, ceux-là, toute la férocité de leur caractère, et ceux-ci, toute la rigueur du souverain pouvoir : mais plus ils font d'efforts pour les détruire, plus elles prennent d'accroissement et de vie : c'est le parfum qui n'est jamais plus odorant que sous le marteau qui l'écrase : plus elles perdent, plus elles sont goûtées. Quel tableau cependant que celui des persécutions suscitées contre elles ! Que de tortures d'une part, que de courage, que de force de l'autre ! Les épées, les feux, les chevalets, les roues, les ongles de fer, les

huiles bouillantes, la fureur des lions, les eaux, le froid, la faim, les cachots, tout est mis en usage. La délicatesse du sexe ; la faiblesse de l'âge ; la dignité de la vieillesse ; l'éclat du mérite ; les droits de l'amitié ; les devoirs de la reconnaissance ; les sentiments de la nature les plus inviolables et les plus tendres ; tout est oublié : le frère trahit son frère ; l'ami son ami ; l'époux son épouse ; le père lui-même devient le bourreau de ses propres enfants : on n'épargne plus le sang humain, dès qu'il est le sang fidèle ; et des familles, des troupeaux entiers sont égorgés avec leurs pasteurs et leurs chefs. Glorieux martyrs, vous avez passé de l'échafaud sur nos autels, et votre sang répandu sera toujours une des plus vénérables autorités de la foi : il unit au respect dû à votre intégrité, le respect dû au sacrifice ; et pour ne pas croire à votre auguste témoignage, il faudrait dire que sans vue, sans intérêt, sans motif, vous vous êtes follement immolés à la défense des plus grossiers mensonges ; au triomphe immérité d'un homme qui vous aurait trompés, ou que que vous n'aviez jamais ni vu ni connu ; à la gloire et au maintien d'une religion tout austère, que l'amour de vous-mêmes vous engageait à détruire ; et quoi de plus absurde que de pareilles suppositions, mes frères. Il n'y a que l'amour de la vérité qui puisse être dans l'homme une passion plus forte que l'amour de la vie ; et j'en crois volontiers des témoins qui se font égorger... Vos systèmes, ô incrédules, ont-ils rien qui approche de cette espèce d'authenticité ! Ah ! mes frères, au lieu de cette antiquité si vénérable, qui consacre nos dogmes ; de ces apôtres miraculeux, qui les prêchent ; de ces génies si éclairés qui les adoptent, et de ces martyrs sans nombre qui meurent pour les défendre, nous ne trouvons ici que des dates plus ou moins fraîches ; que des opinions et point de faits ; que des maîtres enfin et des disciples corrompus, à bon droit réprochés par la sagesse et la raison. A la place des Pierre, des Paul, des Augustin, des Basile, des Chrysostome et des Ambroise, ce ne sont que des rhéteurs à paradoxes ; des philosophes à préjugés ; des poètes passionnés, des païens sensuels et extravagants dans leurs fables ; des hérétiques souvent absurdes et toujours dépravés : c'est un Marcion, un Celse, un Porphyre, un Spinoza, un Bayle et tous ces esprits noirs et désespérés, qui, de nos jours, semblent n'être retenus de nier Dieu, que par le besoin de l'outrager : écrivains de circonstance, qui, la plupart, n'ont voué leur plume au blasphème, que pour intéresser les passions au débit de leurs ouvrages, que pour vivre. Oh ! contre ces hommes justes, simples et droits, qui ne disent que ce qu'ils ont vu et examiné, que ce qui s'est passé à la vue de tout un monde en état de les contredire, quelles autorités pour la raison que ces gens sans aveu, sans principes et sans règle ; dont il suffit d'examiner la conduite pour en mépriser les sentiments ;



qui ne disent que ce qu'ils ont imaginé, que ce que personne n'a encore ni vu ni compris, et que tout l'univers dément; qui, incapables de produire contre leur auguste ennemie une seule démonstration, un seul ouvrage, je ne dis pas victorieux, mais conséquent et plausible, n'opposent aux arguments les plus forts, aux faits les plus graves, que des sophismes usés; des blasphèmes surannés; de froids sarcasmes; des anecdotes apocryphes; de puérides déclamations et d'absurdes impiétés; qui, en un mot, travestissent la tradition en fable; les martyrs en fanatiques; les prophètes en visionnaires; les apôtres en fourbes; les miracles en imposture; les docteurs en ignorants; les historiens en menteurs, et les saints en insensés! N'est-ce pas, mes frères, le dernier degré de la démente, que de rejeter ainsi les lumières de la révélation, des faits presque palpables, pour un monstrueux amas d'absurdités, d'opinions mesquines et viles, de conceptions illégitimes, qui n'ont eu l'impudence de se montrer à la terre, que depuis surtout que la terre est sans pudeur et sans mœurs? N'est-ce pas le dernier degré de la démente de ne pas vouloir d'une certitude historique et morale, pour s'en tenir à des doutes; car je délie les incrédules les plus audacieux d'aller au delà: et dès lors, quelle n'est pas encore leur témérité, leur délire! S'ils se trompent, quel malheur pour eux! Si au contraire c'est le fidèle qui s'abuse, nul risque pour lui. Le souvenir des biens qu'il espère, le dédommage abondamment des privations qu'il s'impose. Son heureuse illusion tend tout à la fois à le rassurer contre les misères de la vie présente et contre les supplices de la vie future. Mais je pense à la vérité incontestable des promesses et des menaces éternelles: insensés, vous avez beau vous reposer sur vos doutes: il n'en subsiste pas moins, l'abîme où vous devez vous perdre. Vos inertes pensées ne sauraient changer la nature des choses; et il n'y a que la mort qui puisse et va bientôt vous révéler le redoutable mystère. En vain votre âme désire ou espère de mourir: tremblez, malheureux; vous êtes immortels. Ainsi, mes frères, ainsi l'incrédulité outrage la raison, tandis que la foi ne lui propose que les vérités les plus authentiques. J'ai dit aussi: Les vérités plus propres au bonheur; et c'est ici peut-être le trait le plus sensible de la sagesse de celle-ci, et de la démente de celle-là.

Avec quelle force en effet la foi s'empare de l'homme pour l'attacher à tous ces devoirs, sans lesquels point de prospérité dans l'Etat, point de bonheur dans les familles! Bien différente des lois humaines, elle ne commande pas seulement à l'action, elle règne jusque sur le sentiment et la pensée; sur le désir et l'affection. Un souverain, dans ses principes, n'est pas seulement un égal élevé au premier rang par le caprice ou le suffrage de ses égaux: c'est un maître imposé par le ciel et consacré par Dieu mé-

me: tout ce qui le touche est du domaine de la conscience. Elle ne défend pas seulement de faire injure à son prochain, elle ordonne encore de l'aimer comme soi-même, et de partager avec lui son abondance; elle ne s'en rapporte ni à l'orgueil ni à l'amour-propre pour inspirer la vertu, pour éloigner du vice; c'est dans le ciel, c'est dans l'enfer qu'elle place les récompenses de celle-ci et les peines de celui-là; un serment n'est pas un engagement passager révoquant au caprice de l'intérêt, c'est un lien indissoluble dont on répond à l'Eternel lui-même. Il ne suffit pas de ne rien faire, il faut encore ne rien désirer qui puisse nuire à autrui; et dans le conflit de l'intérêt privé avec l'intérêt public, il faut savoir renoncer à soi-même, s'immoler tout entier, sans autre espoir, sans autre témoin que le Dieu qui nous observe et qui est assez magnifique pour nous dédommager. Il n'est point d'homme si ignoble et si misérable, dans qui on ne doive révérer l'image du Très-Haut; il n'est point d'œuvre de charité, toute vile qu'elle paraisse, qu'on puisse mépriser; il n'est point d'infortune, qu'on ne doive soulager. Heureux préceptes, vous dominâtes un jour dans notre France et quels ne furent pas, sous votre empire, l'union des époux, la tendresse des pères, le respect des enfants, la réserve des mères, la modestie des filles, l'obéissance des sujets, l'humanité des riches, la franchise des amis, la bonne foi du commerce, la simplicité des campagnes, la prospérité des villes, la discipline des armées, l'équité du barreau, la splendeur des arts, la justice des traités, la droiture des contrats, la modération des entreprises, le soin des pauvres, l'aménité des mœurs, l'innocence des plaisirs, la fidélité des promesses, la rigueur des convenances, la douceur des lois, l'harmonie et la paix de l'ordre social! Mes frères, le siècle de saint Louis, qui fait tant d'honneur à la religion, n'en fait pas moins à l'humanité; et tous ces génies du règne de Louis le Grand, notre orgueil et notre gloire, quoi qu'en ose dire notre jactance moderne, furent aussi pieux qu'éclairés. La foi a donc aussi pour elle l'aveu même de l'expérience; elle a plus: elle a aussi pour elle les désastreux résultats de l'incrédulité.

Nous l'avons vu ce temps prédit par l'Apôtre, où la saine doctrine, effacée des cœurs, devait y faire place à des fables. (II *Tim.*, IV, 4.) Les impies ont enfin triomphé; ils se sont assis un jour sur le trône, et de là, ils ont répandu leur morale et leurs dogmes. La religion n'a plus été qu'une superstition; la royauté, qu'un don du peuple; le serment qu'une formalité; le mariage, qu'une fragile attache; la paternité, qu'un droit équivoque de la nature, et tout lien moral, qu'une entrave à la liberté. La vertu n'a plus été mise que sous la sauvegarde de l'amour-propre, et le crime, que sous la vigilance de la politique; l'homme n'a plus répondu qu'à l'homme de son innocence et de sa bonne foi; de son amour et de sa fidélité; de sa sagesse et

de sa modération ; de sa justice et de sa probité ; de ses scrupules et de sa délicatesse, Oh ! qu'en est-il résulté ? ou plutôt quels heureux fruits pouvaient naître d'une pareille corruption ? Quoi ! les inspirations de la nature et les lois de la politique suffiraient à la perfection de l'homme et au bonheur de la société ! L'homme ferait le bien et éviterait le mal par plaisir, par gloire, par honneur ou par crainte ! Législateur insensé, mettez-le aux prises avec un vif intérêt, qui ne touche que lui seul ; enveloppez-le ensuite d'un mystère impénétrable, et demandez-lui un grand crime ; vous verrez si la nature et vos lois le retiendront ; si Caïn ne tue pas Abel ; si ce vieillard respecte Susanne. Hé ! jamais les perfidies, les parjures, les parricides, jamais les monstres furent-ils aussi communs dans notre France, que depuis qu'elle s'est laissée aller au vent de vos funestes doctrines ? Malheureux ! nous y avons perdu jusqu'à notre honneur : nous avons pu porter deux fois nos fureurs sacrilèges contre nos rois : nous avons immolé l'un, trahi l'autre, et poursuivi le sang de tous deux jusque dans leur neveu.... Incrédules, ces crimes sont les vôtres ; et j'en appelle à vous-mêmes, à vos propres atrocités, pour prouver qu'en effet tous vos prétendus motifs de vertus sont impuissants contre le vice, et ne sauraient remplacer l'heureuse influence de notre foi ! O Français ! ne l'oubliez point : quand elle eut cessé, cette foi divine, de recevoir vos nouveau-nés dans ses bras, leurs malheureuses mères les ont vus souvent égorgés dans les leurs ; quand le sacrilège eut proscrit le pain des anges, l'horrible famine vint venger dans vos foyers, la disette de nos tabernacles ; quand enfin le sang de Jésus-Christ ne coula plus sur nos autels, le sang de tout ce qui vous était cher, inonda les échafauds, et teignit les mers : et voilà l'incrédulité avec ses principes et ses résultats. Vous êtes donc, ô foi de nos aïeux, le plus précieux dépôt qu'ils nous aient transmis ; vous portez avec vous tous les traits de lumière et d'évidence, tous les germes de bonheur. Il n'y a que de la grandeur à vous obéir ; et se révolter contre vous, ce n'est qu'un ignoble délire des passions et du crime. Rien de plus grand, rien de plus raisonnable que la foi ; rien de plus petit, rien de plus insensé que l'incrédulité : vous l'avez vu.

O patrie ! O France ! dis-lui donc anathème, anathème éternel à cette affreuse incrédulité : elle t'a fait tant de mal ! elle t'a ravi ta vertu et ta paix, ta prospérité et ta gloire : si tu veux les recouvrer, recouvre ta foi. Et vous, précieux restes du troupeau de Jésus-Christ, *vos autem, charissimi*, suppléez, ah ! suppléez par la ferveur de vos hommages à ceux de tant d'enfants que l'Eglise a perdus. Elevez-vous de plus en plus dans les saintes pratiques de votre foi, *superedificantes vosmetipsos sanctissime vestrae fidei* ; et priant par le Saint-Esprit, *in Spiritu sancto orantes*, conservez-vous lars l'amour de votre Dieu, *vosmetipsos in dilectione Dei ser-*

*vate*, en attendant la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour obtenir la vie éternelle : *Expectantes misericordiam Domini nostri Jesu Christi in vitam æternam.* (Jud., 20, 21.) Amen.

## DISCOURS II.

## SUR L'AMOUR DE DIEU.

Diliges Dominum Deum tuum. (Deut., VI, 5.)

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu.

Voilà, mes frères, l'unique but de tout le commerce du ciel avec la terre. Tous les dogmes, tous les mystères de la foi chrétienne, toutes les lois, toutes les vertus de l'Evangile, en un mot, toutes les formes que prend la grâce, ne tendent qu'à établir, qu'à répandre la charité. C'est pour gagner nos cœurs, que Dieu nous intimide par sa justice, nous éclaire par sa sagesse, ou nous attire par sa miséricorde et sa bonté ; c'est pour éloigner tous les obstacles au feu divin, que la prospérité a ses ennuis, l'adversité ses amertumes, et que l'Evangile nous prescrit la mortification des sens ; le détachement du monde ; la victoire de nos passions ; le renoncement à nous-mêmes. Nous devons aimer Dieu, c'est un précepte immuable, indépendant, nécessaire, que Dieu était aussi obligé de nous imposer, que nous sommes obligés nous-mêmes de l'accomplir. Nous devons aimer Dieu, c'est la loi de tous les âges, de tous les états ; de l'éternité même comme du temps : le monarque dans son palais, non moins que le pauvre dans sa chaumière ; le mondain à la cour, aussi bien que l'anachorète au désert ; l'enfant qui naît et le vieillard qui déperit ; l'épouse déjà mère et la vierge encore pure ; le chrétien qui combat et le juste couronné, tout doit aimer Dieu : *Diliges Dominum Deum tuum*. Mais, ô funeste, ô malheureuse disposition du cœur humain ! il s'éprend, au premier aspect, des beautés de la nature ; et vos beautés, ô mon Dieu, il ne les sent qu'autant qu'on les lui fait sentir, et le plus souvent il ne sait pas les aimer. Un sentiment qui devrait le maîtriser, même malgré lui, il a besoin qu'on lui en dise les raisons ; et, quand enfin il est vaincu, il demande encore qu'on l'éclaire sur la manière de se livrer. *Pourquoi et comment devons-nous aimer Dieu*, il faut tout dire à l'homme, et ce sera l'objet des deux parties de ce discours. Esprit de charité, inspirez-moi : je voudrais engager à aimer ceux qui n'aiment pas ; je voudrais éclairer ceux qui aiment mal : oh ! quel besoin n'ai-je pas de l'onction de votre grâce et des lumières de votre sagesse ! *Ave, Maria*.

## PREMIÈRE PARTIE.

L'idolâtrie, remarquez-le, mes frères, n'imposa jamais l'obligation d'aimer ses dieux. Elle demanda pour eux des adorations, du respect ; mais on ne voit nulle part qu'elle ait exigé de l'amour. Tout ce qu'à cet égard les poètes ont écrit de plus sublime, et les philosophes de plus sage, n'im-



primait que la crainte, ne commandait que des sacrifices et des vœux, sans jamais y intéresser le cœur. Il n'appartenait qu'à une religion venue des cieux, d'engager celui-ci dans les hommages du culte; et pour y réussir, que d'attraits, que d'avantages n'attelle pas attachés à l'accomplissement du précepte! La charité est utile à tous, dit saint Paul, elle renferme tout à la fois et les promesses de la vie présente et les espérances de la vie future: *Pietas ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est, et future.* (I Tim., IV, 8.)

Je dis d'abord que la charité renferme les promesses de la vie présente; et en effet les mondains font du bonheur un système, et le bonheur est un sentiment. Ils s'épuisent en combinaisons, en efforts, là où il ne faudrait que sentir et s'abandonner à l'impression divine. Oh! oui, chrétiens, aimez Dieu, et il s'offrira de lui-même à votre âme satisfaite et à vos sens enchantés ce bonheur que vous cherchez à tant de frais dans des routes si difficiles; aimez Dieu, et ils fuiront devant vous, comme la nuée légère devant l'astre brûlant, tous ces prestiges qui vous agitent; toutes ces illusions qui vous abusent; tous ces songes qui vous fatiguent; toutes ces vanités qui vous jouent; tous ces désirs qui vous tourmentent; toutes ces cupidités qui vous dévorent; tous ces monstres qui vous déchirent. Aimez Dieu, et dans votre cœur, libre de soins, plus de ces guerres intestines que les passions allument, que les passions entretiennent. Hé! après vous, Seigneur, qu'a-t-elle à rechercher sur la terre, l'âme heureuse où vous rénez: *A te quid volui super terram?* (Psal. LXXII, 25.) Esclaves du monde, seraient-ce vos biens? ces biens difficiles qu'on a tant de peine à amasser et tant de peine à conserver; ces biens passagers qui vous rient, qui vous enivrent aujourd'hui, et qui demain vous échappent; ces biens matériels qui n'agissent que sur les sens; qui remplissent vos maisons, et qui laissent vos cœurs vides; ces biens enfin, ces biens qui n'ont jamais qu'une valeur idéale et qui sont toujours à la merci des circonstances et des temps? Folies mensongères, dit le Prophète, que pouvez-vous être et qu'êtes-vous pour le cœur embrasé que Dieu remplit de sa propre abondance! De sa propre abondance!... j'ai tout dit, mes frères, en ce seul mot: je le livre à l'analyse de l'imagination la plus riche, du génie le plus brillant, de l'âme la plus élevée, du cœur le plus avide: il renferme tout. Il exprime tout ce que l'orgueil, tout ce que l'ambition, tout ce que nos fantaisies mêmes et nos besoins peuvent rechercher ou demander. L'abondance de Dieu même! c'est nommer tous les charmes de la beauté, tous les attraits du plaisir, toutes les jouissances de l'amour-propre, tous les attributs du pouvoir, toutes les prééminences de l'honneur, toutes les douceurs de la richesse, tous les caractères de la gloire. L'abondance de Dieu même!... Ah! mondains, gardez vos plaisirs, vos honneurs et vos

joies; vos joies, qui vont à peine à l'âme, et qui n'en sauraient pénétrer les vastes profondeurs; qui n'ont de durable que les regrets qu'elles vous laissent; qui étourdissent plus qu'elles n'amuse, et qui sont des convulsions de la nature, plutôt que de véritables délassements. Vos honneurs, honneurs pour ainsi dire de surface, de convention et de crime même. Ce n'est jamais qu'un vernis qui déguise votre néant; et il n'y aurait ni souverains, ni grands, ni maîtres, ni riches, s'il n'y avait ni sujets, ni petits, ni serviteurs, ni pauvres, ou, ce qui revient au même, si Adam n'eût jamais péché. Amis de mon Dieu, votre grandeur, à vous, ne naît pas ainsi des malheurs de la terre et des désordres du crime. Vous avez pour ancêtres ces hommes divins qui ont illustré les premiers âges, et vous tenez à tous les siècles par la chaîne des vertus. Votre origine est dans le sein de l'Éternel, et va se perdre dans les rayons mêmes de sa gloire: vous êtes des dieux, dit saint Augustin: *Amando Deum efficitur dii.*

Oh! que ne puis-je vous décrire aussi, mes frères, les plaisirs purs, les plaisirs innocents, dont ils sont comme inondés. Que ne puis-je vous montrer ces ravissements, ces rapports, ces communications avec le ciel, ce commerce avec Dieu, que les saints appellent la volupté du cœur; cette joie douce et toujours égale, qui transporte l'âme sans la troubler; cette vive espérance des biens éternels, qui les rend comme présents et qui déjà établit notre conversation dans les cieux: *Nostra autem conversatio in caelis est.* (Philip., III, 20.) Divin amour, charité sainte, ce serait profaner vos voies intérieures, vos tendres mystères, que de vouloir les divulguer. Les âmes froides et terrestres n'entendraient rien à ce langage; elles croiraient peut-être que ce ne serait là qu'un tableau d'idée, qu'un je ne sais quel art pour les surprendre par l'appât du bonheur. Ce n'est cependant pas, mes frères, que l'ami de Dieu n'ait jamais rien à souffrir; c'est pour lui au contraire que les épreuves semblent réservées: et quelle n'est pas ici l'excellence de son sort! Malheureux que les sens dominent, vous souffrez, vous, sans dédommagement, sans onction; vous ne savez dans vos douleurs, que désespérer, maudire, ou dissimuler, et vous perdez tout, perdant vos plaisirs et vos biens. Mais l'ami de Dieu, il porte gravés sur son cœur aguerri ces mots qui vous sembleront peut-être contradictoires: *Le glaive et la paix, « gladius et pax. »* Oui, armez-vous, puissances de la terre! hommes, éléments, guerres, tempêtes, multipliez, amoncellez les ruines autour de lui: tous vos fléaux sont passagers, ils ne vont point à son âme. Je me trompe, mes frères, notre sainte philosophie n'étouffe point la sensibilité: des soupirs échappent quelquefois au juste souffrant; mais sa peine est moins de douleur, qu'une douce et paisible langueur; c'est une affection tendre, plutôt qu'une véritable affliction. Oh! dans ses

traits, quel céleste mélange des angoisses de la nature et des consolations de la grâce ! A travers les nuages de son front, comme on entrevoit le calme et l'amour ! Ses larmes coulent sans violence et s'arrêtent sans effort ; son âme est atteinte, mais son cœur est toujours à Dieu, à Dieu qui sous l'écorce déchirante de cette tribulation passagère, a placé l'assurance d'une gloire éternelle ; *momentaneum et leve tribulationis nostræ, æternum gloriæ pondus operatur in nobis* (II Cor., IV, 17) ; à Dieu, qui ne l'exerce que pour le purifier, qui ne l'éprouve que pour le perfectionner, qui le console en même temps qu'il l'afflige : *Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt.* (Psal. XXII, 4.) Ah ! mondains, vous voyez les croix, mais vous ne voyez pas les onctions : il n'y a rien de dur ici-bas pour l'ami de Dieu : *amanti nihil durum.* Non, il n'est point d'adversité qui blesse ou d'affliction qui abatte avec la foi de la bonté divine et l'espérance de l'immortalité. La mort même n'a plus alors d'aiguillon : elle n'est plus que la fin des travaux, le terme de l'exil ; elle est la vie. Détachez vos cœurs des choses mortelles, aimez votre Dieu, disait Jérôme moribond à ses amis consternés, et la mort comme à moi vous semblera douce. O l'heureuse prérogative, d'être ainsi délivrés de la plus cruelle de nos terreurs ! L'heureuse prérogative, de trouver jusqu'à des charmes dans tous ces maux dont nous sommes comme investis ! Divin amour, il n'y a donc que vous pour nous rendre heureux dans la vie présente, *promissionem habens vitæ quæ nunc est.* Il n'y a que vous non plus pour assurer notre félicité dans la vie future, et *futuræ.*

Au milieu même de ses trophées évangéliques, tout inondé encore des sueurs de son zèle et respirant à peine de ses périls et de ses veilles : Je ne suis rien, s'écrie l'Apôtre intimidé, je ne suis rien, si je n'ai pas la charité : *Si charitatem non habuero, nihil sum.* (I Cor., XIII, 3.) Mais je sais, ajouta-t-il, à qui je me suis confié, et je suis certain qu'il est assez puissant pour garder mon dépôt jusqu'au grand jour des récompenses : *Scio enim cui credidi, et certus sum quia potens est depositum meum servare in illum diem.* (II Tim., I, 12.)

O charité, divine charité ! rien ne peut donc, sans vous, nous mériter le ciel ; et avec vous, tout nous en rend dignes. Oui, mes frères, ce n'est point en effet l'action, mais le motif que Dieu regarde, et l'offrande du cœur est la seule qu'il agrée. Fille du ciel, il faut pour qu'elle soit ce qu'elle doit être, que la vertu remonte à son origine ; il faut qu'elle tende à Dieu, comme au centre mystérieux où doivent se réunir toutes les lignes de la nature et de la religion. Et ne dites pas qu'en parlant ainsi, je fais de l'être souverainement bon un tyran difficile, égoïste et jaloux, qui dédaigne jusqu'à la vertu, lorsqu'il n'en est pas le principe et la fin. Ce ne serait là

qu'un misérable sophisme qui vous mettrait en contradiction avec vous-mêmes. Tous les jours, en effet, le monde en agit ainsi : tous les jours les actions les plus belles, les bienfaits mêmes, quand ils ne sont pas l'œuvre du cœur, le monde n'en tient aucun compte ; et ce mépris vous semble justice ; vous n'y trouvez rien qui sente ou l'égoïsme ou la jalousie : dans vos rapports avec le ciel, pourquoi donc jugeriez-vous autrement ? Non, non, Dieu ne doit point récompenser ce qu'on ne fait pas pour lui : elles ne sont rien, elles ne méritent rien, dans l'économie du moins de notre éternité, les vertus humaines que la charité n'inspire pas : *Si charitatem non habuero, nihil sum.*

Mais la charité... oh ! quelle source de mérite ! quelle assurance par conséquent de nos destins éternels ! Aimez, et vous remplirez toujours tous vos devoirs, même les plus austères et les plus durs. Quand les devoirs sont la passion du cœur, ils ne font jamais que le bonheur de l'âme : il n'y a, quand on aime, ni difficulté qui arrête ; ni contradiction qui décourage ; ni travail qui rebute ; ni péril qui effraye ; ni supplice qui intimide. Athanase est mis aux prises avec sa conscience et sa vie : il faut qu'il devienne ou infidèle ou victime. Il est calomnié ; on le chasse de son siège, on l'y rappelle et on l'en chasse de nouveau : il n'y a plus de sûreté pour lui que dans les antres et les déserts ; Athanase succombera-t-il ? Mes frères, un demi-siècle de souffrances et de persécutions ne lasse point l'ami de Dieu ; et le héros du devoir s'estime heureux d'en être le martyr. Aimez, et vos moindres actions seront d'un prix infini ; et il ne faudra dans vos mains qu'un grain d'encens pour embaumer le sacrifice et l'autel ; et la plus simple de vos prières ira dans les cieus émouvoir la miséricorde, et la plus chétive de vos aumônes vous vaudra des trésors immenses de bénédictions : *Omnia quæcunque faciet prosperabuntur.* (Psal. I, 3.) Aimez, et bientôt vous aurez toutes les vertus. La charité est le lien même de la perfection : c'est un feu qui brûle dans le cœur des apôtres ; un astre qui étincelle dans l'esprit des docteurs ; un lis qui fleurit dans le sein des vierges ; une palme qui s'épanouit sur l'échafaud des martyrs : *Charitatem habete, quod est vinculum perfectionis.* (Coloss., III, 14.) Aimez enfin, aimez, et comme à Madeleine, tous vos péchés vous seront remis ; *remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.* (Luc., VII, 47.) En faut-il plus pour être assuré du bonheur de son éternité ? Voilà, mes frères, voilà comment la charité utile à tout renferme tout à la fois et les promesses de la vie présente, et les espérances de la vie future. *Pietas ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ.* Pourquoi devons-nous aimer Dieu ? vous l'avez vu. Comment devons-nous aimer Dieu ? sujet de mon second point.



## SECONDE PARTIE.

Aimez, et faites ce que vous voudrez, s'écriait un des docteurs de l'Église. *Dilige, et fac quod vis*. La manière d'aimer Dieu, disait un autre, c'est de l'aimer sans manière : *Modus diligendi Deum, modus sine modo*. Et quelle véhémence de sentiment dans l'une et dans l'autre expression ! Que cette crainte de mettre un frein à l'amour, en lui donnant des règles, nous peint bien les âmes sublimes et tendres de Bernard et d'Augustin ! Mais, aujourd'hui, combien ne serions-nous pas téméraires de nous en rapporter ainsi aux saillies du cœur et aux caprices de l'esprit ! Plus que jamais le cœur et l'esprit ont besoin de règle. Disons donc encore, après saint Paul, que nous devons aimer Dieu avec un cœur pur, une conscience droite et une foi non dissimulée. *Finis præcepti est charitas, de corde puro, conscientia bona et fide non ficta*. (I Tim. I, 5.)

1° Nous devons aimer Dieu avec un cœur pur ; *charitas de corde puro*, c'est-à-dire qu'il ne faut dans la charité ni restriction, ni partage, ni motif humain, ni mélange. Nous devons aimer Dieu pour lui-même ; nous devons l'aimer seul, dans le sens du moins que je dirai tout à l'heure. C'est là ce qui rend la charité pure. Que votre cœur me réponde donc, mes frères ; *respondeat cor vestrum, fratres*. Vous aimez Dieu, mais sont-ce ses perfections qui vous subjuguent ou votre intérêt propre qui vous captive ? Est-ce, abstraction faite de vous-mêmes, le Dieu créateur, le Dieu infiniment sage, le Dieu souverainement juste que vous aimez ? N'est-ce pas uniquement le Dieu providentiel, le Dieu souverainement bon, qui daigne s'occuper de vous et dont vous attendez encore des bienfaits et des grâces ? Que votre cœur me réponde, *respondeat cor vestrum, fratres*. Vous aimez Dieu ; mais cet amour n'est-il qu'un hommage de dépendance et d'adoration, que vous rendez au souverain maître de la nature ? N'est-ce pas peut-être une manière adroite de servir les tendres complaisances que vous avez pour vous ? N'est-ce pas que fatigués dans les voies du monde et dégoûtés de ses impostures, l'amour de vous-mêmes vous a fait rechercher en Dieu ce repos, ce calme, ces plaisirs invariables, que les objets sensibles n'ont jamais pu vous donner ? Que votre cœur me réponde, *respondeat cor vestrum, fratres*. Vous aimez Dieu ; mais n'est-ce pas en vous un calcul de l'ambition, un manège de l'orgueil, un retour de la vanité ? N'est-ce pas qu'exclu des honneurs et des prééminences de la terre par l'obscurité de votre origine, vous avez voulu vous dédommager par un relief de vertu, de ces disgrâces de la nature, et obtenir au moins à l'ombre des tabernacles, cette considération à laquelle vous ne pouviez prétendre sous les tentes de Babylone ? Que votre cœur me réponde, *respondeat cor vestrum, fratres*. Vous aimez Dieu ; mais n'est-ce pas un reste de cette chaleur de tempérament, de cette

effervescence de l'âme, qui vous a jusqu'alors emportés vers les créatures, et que vous ne tournez vers Dieu que par nécessité ; c'est-à-dire que les ans dévastateurs ne vous ont laissé ni attraits ni grâces pour plaire encore aux enfants du siècle, et qu'enfin les bienséances, trop sévères à votre gré, vous interdisent depuis longtemps les frivolités et les passions de la jeunesse ? Que votre cœur me réponde, *respondeat cor vestrum, fratres*. Vous aimez Dieu ; mais cet amour, au lieu d'être le sentiment réfléchi d'une juste reconnaissance, n'est-il pas dans vous la brusque résolution du dépit et comme un emportement du désespoir. Quand, au pied de nos autels, votre âme s'attendrit, est-ce aux charmes de l'Être souverainement bon, souverainement parfait, ou au souvenir encore animé de je ne sais quelle infidélité qui vous déchire ? N'est-ce pas la honte d'un abandon peut-être qui vous afflige, plutôt que le juste regret d'avoir aimé si tard celui seul que vous eussiez dû toujours aimer ? Et si le monde eût encore voulu de vous, ah ! que votre cœur me réponde, seriez-vous à Dieu ? *respondeat cor vestrum, fratres*. Enfin, vous aimez Dieu ; mais n'allez-vous pas à cet amour une foule d'autres affections sinon incompatibles, du moins rivales ? car, prenez-y garde, il faut encore pour être pur, que le divin amour domine en nous tous les autres amours, tous les autres sentiments ; il faut que dans le conflit des devoirs, des intérêts et des penchants, tous le cèdent aux devoirs, aux intérêts, aux penchants du divin amour ; Esther doit descendre du trône, plutôt que d'abandonner la cité sainte aux fureurs du satrape ; Joseph doit encourir la redoutable vengeance d'une femme puissante méprisée, plutôt que d'obéir aux prévenances de la volupté ; Susanne doit rester attachée aux droits sacrés de la pudeur, plutôt que de les blesser pour sauver ses jours ; Abraham, lui-même, Abraham doit oublier qu'il est père, ou ne s'en souvenir que pour rendre à Dieu son Isaac ; et Héli, entendre pour ainsi dire sans douleur, la fin tragique de ses deux fils, et mourir en apprenant que l'arche du Seigneur est prise. *Cumque ille nominasset arcam Dei, cecidit de sella, et mortuus est*. (I Reg., IV, 18.)

Ne croyez cependant pas, mes frères, que j'exagère le divin amour jusqu'à briser tous les liens de la nature et du sang ; jusqu'à anéantir tous les devoirs de la tendresse et de la reconnaissance. Laissons cette espèce de blasphème aux détracteurs de la morale évangélique, et plaisons-nous à le proclamer, le Dieu qui nous impose l'obligation d'aimer ceux qui nous haïssent, ne saurait nous demander de haïr ceux qui nous aiment, et encore moins ceux qui méritent que nous les aimions. Ici comme dans tout le reste, la loi de Jésus-Christ, loin de blesser les droits de la nature, ne les rend que plus inviolables. Noms chéris, qui expriment les rapports les plus précieux et les plus tendres, noms d'époux, de père, de bienfaiteur et d'ami vous n'en êtes que plus

sacrés pour nous ; et aimer Dieu sans partage, ce n'est point précisément ne rien aimer avec Dieu, c'est ne rien aimer que par rapport à Dieu ; c'est subordonner tout amour légitime à l'amour supérieur qu'il exige pour lui-même, et confondre tellement ces deux amours l'un avec l'autre, que les deux n'en fassent pour ainsi dire plus qu'un. Ainsi se consacrent et se divinisent toutes nos affections ; ainsi la loi ne retranche au cœur de l'homme aucun de ses penchans honnêtes, que la raison conseille ou permet. On s'aime soi-même, on aime ses semblables, sa famille, sa patrie, ses concitoyens, ses protecteurs et ses maîtres ; mais on les aime dans les vues de Dieu ; on les aime, parce qu'en les aimant, on est sûr de plaire à Dieu ; et l'amour qu'on leur porte, épuré par ce motif, n'en devient que plus fort : il est moins sujet à s'altérer ou à changer, parce qu'il est comme identifié avec la charité, qui jamais ne change et ne s'altère. *Charitas de corde puro.*

2<sup>e</sup> J'ai dit aussi que nous devons aimer Dieu avec une conscience droite : *Charitas de conscientia bona* ; et quel vaste champ s'ouvre encore devant moi ! C'est celui de nos erreurs : il est immense ; mais avant de nous y engager, raisonnons. *La charité est la plénitude de la loi*, « *plenitudo legis, dilectio.* » (Rom., XIII, 10.) Aimer, ce n'est donc pas seulement goûter un tendre plaisir à s'occuper de Dieu, à contempler ses grandeurs et ses perfections ; c'est encore, c'est remplir tous les préceptes. Vous en omettez un, ne fût-ce que le plus petit, vous n'êtes dès lors pas plus ami de Dieu que le téméraire qui les viole tous : *Qui peccat in uno, factus est omnium reus* (Jac., II, 10) ; et si vous vous tranquillisez dans votre amour, votre conscience vous ment : *Qui dixit se nosse eum et mandata non custodit, mendax est.* (I Joan., II, 4.) Ainsi du moins l'enseignent la plus exacte théologie, les Ecritures, les conciles et les Pères ; ainsi vous l'avez jugé vous-mêmes dans vos commerces de société et vos liaisons de sentiment ; il n'est plus à vos yeux qu'un indigne ami, celui qui en un seul point vous trahit ou vous manque. D'après cela, mes frères, que penser de nos manières d'aimer Dieu ? Oh ! quel bizarre assemblage de faiblesses et de contradictions ! Ce ne sont que de vaines hyprocrisies, dit saint Paul, qui ont l'apparence de l'amour et qui n'en ont point la vertu : *Speciem quidem pietatis habentes, virtutem autem ejus abnegantes.* (II Tim., III, 5.) Et en effet, amour de Dieu, amour souvent de pure spéculation, qui reconnaît combien Dieu est aimable, qui s'étonne même qu'il soit si peu aimé ; mais qui s'en tient à ce témoignage de l'esprit, à cet hommage d'admiration, confondant ainsi la pensée et le sentiment, les aperçus de l'âme et les affections du cœur : *Speciem quidem pietatis habentes, virtutem autem ejus abnegantes.* Amour de Dieu, amour de préjugé et de fausse délicatesse, qui se prévaut des distinctions de la naissance et des prérogatives du rang, pour

abandonner aux conditions subalternes, comme un fardeau qui leur est propre, certains devoirs plus rigoureux, certaines obligations plus difficiles : *Speciem quidem pietatis habentes, virtutem autem ejus abnegantes.* Amour de Dieu, amour versatile et changeant, qui du monde passe à Dieu, et de Dieu revient au monde ; qui, après avoir gémi dans le sanctuaire, va se livrer aux folies du siècle ; qui vient faire au pied des autels l'humble aveu de son néant, et retourne dans le monde, consacrer par son luxe les principes d'orgueil et de vanité qui y règnent ; qui reporte soudain à un objet profane les mêmes soupirs et les mêmes larmes que tout à l'heure il offrait à son Dieu ; qui boit tour à tour le calice saint du sang de Jésus-Christ et la coupe empoisonnée des plaisirs : *Speciem quidem pietatis habentes, virtutem autem ejus abnegantes.* Amour de Dieu, amour irrésolu, qui veut tout et ne fait rien, qui commence toujours et n'achève jamais, qui prend des résolutions, fait des promesses et les rétracte ou les oublie presque aussitôt qu'elles sont émises ou conçues : en tout semblable, dit saint Augustin, aux efforts indécis de l'homme mal éveillé, encore aux prises avec le sommeil : *Cogitationes quibus in temeditabar, similes erant conatibus exspersgisci volentium.* Amour de Dieu, amour indolent et paresseux que tout lasse et rebute, pour qui la prière est sans goût, la solitude et la retraite, trop pénibles, la mortification, trop douloureuse, la pénitence, trop austère ; qui se contente d'adorer Jésus-Christ sans l'imiter ; de s'attendrir sur ses souffrances sans les partager ; d'honorer sa croix sans la porter ; qui, en un mot, renfermant Dieu dans la rigueur de ses droits, ne s'interdit que ce qui l'irrite, et se permet tout ce qui ne doit que lui déplaire : *Speciem quidem pietatis habentes, virtutem autem ejus abnegantes.* Amour de Dieu, amour acariâtre et rude, toujours maussade et grondeur, outré dans ses principes, minutieux dans ses pratiques, tracassier et sauvage, qui fait les hommes ou n'en approche que pour satiriser avec amertume ou reprendre avec aigreur leurs moindres défauts, leurs vices les plus légers, leurs vertus mêmes ; qui fait enfin calomnier le joug du Seigneur en le hérissant d'épines qui en éloignent : *Speciem quidem pietatis habentes, virtutem autem ejus abnegantes.* Amour de Dieu, amour indocile et fier, ennemi de l'obéissance, qui corrompt ses voies, dit un prophète, en n'y suivant que ses fantaisies ; qui veut faire la loi à Dieu plutôt que la recevoir ; qui met souvent plus de prix à des pratiques particulières qu'il se commande, à des systèmes qu'il se forme, aux lois qu'il s'impose ; qu'au précepte et à la loi de Dieu même ; qui se croit à lui seul la plénitude de l'Esprit-Saint, l'abondance de la sagesse, le don d'entendement, et voudrait diriger son directeur même : *Speciem quidem pietatis habentes, virtutem autem ejus abnegantes.* Enfin amour de Dieu, amour quelquefois



turbulent et factieux, qui fait parti dans l'Eglise; qui choisit son homme pour aimer son Dieu, et devient injuste envers tous les autres; ou bien encore, amour intempérant et sans règle, qui porte une épouse à vivre comme la vierge, presque toujours à l'ombre des autels, tandis que ses enfants délaissés cherchent leur mère et demandent en vain ou les bienfaits de sa main nourricière, ou la surveillance de sa tendresse, ou les leçons de sa prudence; c'est-à-dire, amour qui marche toujours à contre-sens dans les sentiers de la justice, en remplissant les devoirs d'une condition qui lui est étrangère, et négligeant les obligations de celle qui lui est propre : *Speciem quidem pietatis habentes, virtutem autem ejus abnegantes*. Ne sont-ce pas là, mes frères, les espèces de charité qui le plus souvent vous rassurent? Eh bien! tremblez; vous aimez mal, et par conséquent, vous n'aimez pas : *Charitas de conscientia bona*

J'ai dit enfin que nous devons aimer Dieu avec une foi non dissimulée : *Charitas de fide non ficta*. Ici, mes frères, je pourrais presque me contenter d'une hypothèse (et quelle hypothèse, ô mon Dieu!) : L'Eglise est persécutée; Domitien la dépouille; les glaives brillent aux yeux épouvantés; les échafauds sont dressés; les bourreaux sont prêts; et au milieu des tyrans, des glaives, des échafauds, des bourreaux, interrogés sur votre foi... Je m'arrête... vous soutenez à peine l'horrible image; vous pâlissez, vous reculez devant l'hypothèse : que serait-ce devant le fait?... Eh bien! mes frères, vous n'aimez pas : l'amour, le véritable amour ne craint rien. Il n'y a, je l'ai déjà dit, ni épreuve dans le présent, ni menace dans l'avenir, ni créature sur la terre, ni puissance dans les enfers qui soient capables de l'intimider; et les enfants dans la fournaise, et Daniel avec les lions célèbrent hautement par les chants les plus tendres, la toute-puissance et la grandeur du Dieu qu'ils aiment. Loin donc, loin cet amour timide et lâche qui n'ose confesser son Dieu; qui se cache pour le servir; délicat et fervent dans le secret; peu retenu et froid dans le public; souple et complaisant au gré du respect humain; que l'occasion déconcerte; à qui la naissance, le crédit et la fortune en imposent; qui, contre ses propres lumières et ses plus intimes affections, applaudit à ce que la multitude approuve, et que l'exemple commun autorise; qui craint de s'élever contre les passions des grands, et souvent même les travestit en vertus; qui n'oppose qu'un désaveu ignoré aux maximes, aux illusions du monde sur les préceptes et les devoirs; qui n'ose soutenir l'honneur de la religion contre les sarcasmes des impies; qui met je ne sais quelle sagesse malentendue à s'accommoder aux préjugés de ceux avec qui il vit; qui trouve toujours des tempéraments entre Jésus-Christ et le monde, qui dénature la morale à force de l'adoucir; qui accorde plus aux usages que l'Evangile ne le permet, et qui enfin altère tous les prin-

cipes de la vertu, sous prétexte d'en éviter les excès. Peut-on être à vous, ô mon Dieu! et rougir ainsi de vous connaître, et ménager ainsi le monde, et en respecter les maximes, et garder des mesures avec lui, et rechercher ses suffrages, et n'avoir pas la force de lui déplaire! Si c'est là vous aimer, que font donc ceux qui ne vous aiment pas? Et cependant, je le dis en gémissant, je le dis au sanctuaire et au monde : quoi de plus commun que ces charités si timides et si souples! Siècle présent, siècle de faiblesse et d'hypocrisie; d'hypocrisie... Ne vous figurez pas, chrétiens, ce masque décent, ce simulacre de la vertu, sans lequel au moins l'on n'eût osé se montrer jadis... Non, non, ce n'est plus de la vertu, c'est du vice qu'on emprunte la livrée... Le zèle de Dieu, ce feu céleste, est devenu comme un ridicule; et tel dont le cœur est aimant, rougirait souvent d'exprimer dans ses discours et dans ses mœurs, quelques nuances de son bonheur secret. On s'inquiète, on regarde, on hésite même, sinon plus pour entrer dans nos temples, pour y exercer du moins certains actes de religion; et vous aimez, chrétiens!... Non, non, vous n'aimez pas : échafauds, tortures, chevalets, croix, voilà le trône de la charité... Et comme en politique, il n'aime pas son prince celui que les hasards intimident; en morale, il n'aime pas son Dieu celui que les méchants déconcertent, que les supplices effrayent : *Charitas de fide non ficta*. Charité divine! vous avez donc quitté la terre! Ah! n'y reviendrez-vous plus réunir les familles et l'Etat, la patrie et l'Eglise? Quoi! dans ce royaume, dans ces contrées jadis si pieuses, si fécondes en vertus, il n'y aura pas un cœur, un seul cœur épris, occupé de vous, ô mon Dieu, pour être le salut des autres! C'est cependant la cause, la seule cause de tous nos maux. Oui, c'est l'absence de la charité qui a livré la terre et qui peut la livrer encore aux ravages des discordes sanglantes : *Desolatione desolata est terra, quia nullus est qui recogitet corde*. (*Jerem.*, XII, 11.) Aimez donc Dieu, mes frères, je vous en ai dit les motifs et prescrit la manière; aimez Dieu, et vous serez heureux; heureux dans le temps, plus heureux encore dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

### DISCOURS III.

#### SUR LA CONFESSION

Quis ex vobis arguet me de peccato? (*Joan.*, VIII, 46.)

Qui de vous me reprendra de péché?

Il n'y avait, mes frères, que la sagesse éternelle qui pût opposer un défi pareil à la fureur de ses ennemis. Oh! si le plus vertueux d'entre les hommes osait ainsi provoquer la censure, que de voix accusatrices qui puniraient à l'envi sa presomptueuse témérité! Enfants malheureux d'un père prévaricateur, nous sommes encore plus faibles que lui; nos iniquités se pressent avec la rapidité du torrent; elles se succèdent

comme les flots aux flots sur une mer orageuse ; et, de chute en chute, nous roulerions jusqu'au plus profond de l'abîme, si la bonté du Père et le dévouement du Fils ne nous eussent ménagé un moyen de salut. Mais grâces vous en soient rendues, ô mon Dieu ! vous avez prévu notre fragilité, et, toujours miséricordieux, vous n'avez pas voulu qu'elle demeurât sans ressource. Que dis-je ? il n'est pas de naufrage que nous ne puissions réparer. Au sein même de la tempête, nous trouvons toujours un port ; et ce port, mes frères, c'est le tribunal où vous nous confiez vos faiblesses, c'est la confession. La confession !... Que de répugnances ce nom seul a réveillées peut-être dans cet auditoire ! Que de passions, du moins, il soulève dans le monde, et que d'impies qui blasphèment ce qu'ils ignorent ! Aller réciter toutes ses fragilités à un homme, à un homme plus coupable souvent qu'on ne l'est soi-même ! Que peut-il en résulter, dit-on, qu'une humiliation profonde, sinon une confiance indiscrette, ou tout au moins inutile ? Taisez-vous, blasphemateurs : vous outragez le plus précieux monument des miséricordes divines ; vous contredisez les paroles de Jésus et la plus auguste tradition : les conciles, les Pères, l'observance et l'aveu de tous les siècles. Mais ne parlons pas d'institution divine, de conciles, de Pères et d'observance religieuse à qui n'a pas la foi. Un rire impie accueillerait peut-être tout ce qu'il y a de plus vénérable ; les téméraires s'en joueraient ; et il faut ou les combattre par la raison, ou désespérer de les soumettre. C'est aussi ce que je me propose, mes frères, pour venger la confession des blasphèmes dont elle est l'objet dans un siècle où rien de ce qui est bon n'échappe à la malignité. Je ne sortirai point de ce cercle d'intérêts matériels, où se renferment ses ennemis. J'oublie son influence sur les destins de l'autre vie, et je me borne à décrire les heureux effets qui en résultent pour la vie présente. Sujet neuf, et pour lequel j'ai besoin de toutes vos lumières, ô divin Esprit ! Je les invoque par l'intercession de Marie.

*Ave, Maria.*

Tel est, mes frères, l'heureux pouvoir de la confession, que, sous quelque aspect qu'on envisage l'homme, ou en lui-même, ou en famille, ou en société, on la trouve toujours ménageant son bonheur.

Et d'abord quels avantages n'en retire pas l'homme, considéré en lui-même ? Il n'est pas de chance de la vie privée où elle n'intervienne avec succès. Dans le cœur du riche, du puissant du siècle, par exemple, que de passions, que de désirs qui en bannissent le bonheur et la paix ! D'un côté, c'est l'impérialité, qui fait couler dans ses veines les poisons du basilic et de la couleuvre, dit l'Ecclésiaste ; de l'autre, c'est le goût du plaisir et parfois la débauche, cette mère du repentir, qui dévore comme le feu, dit Job ; qui devient amère comme l'absinthe et meurtrière comme un glaive à deux tran-

chants ; c'est la jalousie, c'est l'envie, cette pourriture des os, comme parle le Sage ; c'est l'orgueil, cet apanage de la folie, cette source d'humiliations et ce signal de ruine ; c'est, enfin, c'est l'ambition, avec ses bassesses, ses inquiétudes et ses jouissances toujours incomplètes, ou bien encore l'avarice, avec ses soupçons, ses terreurs et ses privations. Oh ! quelle vase impure, dit l'Esprit-Saint, qui bouillonne au fond de cette mer si imposante ! que de feux dévorants cachés sous cette cendre trompeuse, sous cette poussière de la magnificence et du faste ! ou, pour parler sans figure, que d'agitations, que de troubles sous cette apparence de satisfaction et de calme ! Telle cette lèpre qui faisait oublier à Naaman et sa puissance et les faveurs de son roi. Je vous dirai donc, ô riches ! comme autrefois le prophète à ce guerrier si honoré, et cependant si malheureux : Allez, allez sept fois vous laver dans le Jourdain, et votre chair deviendra nette (IV Reg., V, 10) ; ou, aux termes de l'Évangile : Descendez dans la piscine sacrée ; et là, quelle que soit votre infirmité, vous en serez guéris. (Joan., IX, 7.) C'est-à-dire, là s'absorberont tous ces éléments de douleur et de trouble qui fermentent au sein même de vos plaisirs les plus vifs, de vos satisfactions les plus douces ; là, enfin, et là seulement, vous apprendrez à devenir, malgré vos richesses, modérés, tempérants, sobres, bienfaisants, doux, modestes et heureux. Il n'y a personne au monde qu'un directeur éclairé, pour appliquer le remède à ces plaies de votre âme, si funestes à votre bonheur. Avec tous les autres, ou vous dominez, ou vous dissimulez ; ou l'on vous craint, ou l'on ne vous connaît point. Mais avec lui, la nécessité de vous découvrir et de vous soumettre ne vous laisse aucun moyen d'échapper aux censures, aux leçons nécessaires à votre félicité ; et les avis qu'il vous donne, et les devoirs qu'il vous impose, ne sauraient blesser votre amour-propre : tout se passe entre Dieu et lui : Dieu, à qui obéir c'est régner ; et lui, qui ne sait rien moins que ce qu'il ne sait que par vos aveux : *Nihil minus scitur, quam in confessione scitur.*

Mais ce n'est là seulement qu'une des faces de la vie ; et l'autre, par ses angoisses, moins sujette aux écarts, doit peut-être moins à l'influence de la confession. O infortunés ! je vous tromperais ; vous avez moins de passions, il est vrai ; moins à corriger, peut-être ; mais quel besoin n'avez-vous pas de courage et de consolations ! Et ce courage et ces consolations, où les puiser ailleurs que dans le sein compatissant ouvert à vos peines ? Non-seulement vous pouvez dire à l'homme de la charité, comme à tous les autres, que vous souffrez, que l'infortune vous accable ; vous pouvez lui révéler aussi (ce qu'il serait souvent si indiscret de confier au monde), vous pouvez lui révéler la source de cette infortune ; lui raconter en détail comment vous en êtes venus à ce degré de dénûment et de misère ; comment



un ami vous a trahis ; comment un fils, peut-être, vous a dépouillés ; comment cette affaire ou cette spéculation vous ont mal réussi ; comment, enfin, cette passion vous a entraînés et perdus ; c'est-à-dire que vous pouvez déposer dans son cœur tout ce qui flétrit le vôtre. Et la confession ne vous offre-t-elle que la liberté de cet épanchement, de ces larmes qui accompagnent vos récits, avec l'assurance d'être senties, malheureux, vous le savez, quel soulagement, quelle douceur ! et puis cette force d'en haut qui vous épure, qui vous relève, et, en vous détachant de la terre, vous rend supérieurs à tout ce qui ne se rapporte qu'au temps ! Oh ! mes frères, daignez l'entendre, quel bienfait du ciel que la confession ! Je borne là les chances de la vie : bonheur ou malheur, chagrin ou joie, c'est à peu près tout ce qui la compose ; nous ne marchons jamais sur cette terre qu'entre ces deux contrastes : égayés rarement par celui-ci, déchirés souvent par celui-là ; et quand enfin nous approchons du terme, l'un nous quitte tout à fait, pour ne plus nous laisser en proie qu'à l'autre.

Ah ! mes frères, quelle n'est pas encore l'utilité de la confession à ce période si douloureux ! C'est bien ici qu'on peut l'appeler une heureuse planche après le naufrage : *Secunda post naufragium tabula*. Il y a tant de ressemblance entre la vie et une orageuse navigation ? Au sortir de l'une comme au terme de l'autre, on a tant besoin de réparer ses pertes, de guérir ses plaies ! Mais où trouver et les ressources et les remèdes ? Ce n'est pas dans le monde. Le monde n'entend rien aux plaies de l'âme ; et les plaies de l'âme sont, dans la vieillesse, plus sensibles encore que les plaies du corps. On est revenu de tous les prestiges ; on connaît la vanité, le vide de la terre, et l'on n'éprouve plus qu'un sentiment, que le regret de s'y être trop attaché. Oh ! comme on repasse toutes ses années dans l'amertume de son âme ! Comme on a besoin d'une voix qui rassure contre les terreurs de l'éternité, ou qui les rappelle, si malheureusement on les oublie ! Quel bonheur alors d'avoir à qui confier ses espérances ou ses craintes ; sa joie ou ses larmes, ses certitudes ou ses doutes ; ses repentirs amers et ses pieuses affections ; tous ces secrets enfin de la conscience et du cœur qui importunent le monde et que le monde ne veut point entendre ! Vieillards qui m'écoutez, n'est-ce pas au saint tribunal seul, que vous pouvez librement vous les permettre, tous ces épanchements, toutes ces redites qui font le charme de votre âge et le calme de votre esprit ? Les hommes n'aigrissent que trop souvent les douleurs de votre décrépitude ; ils ne sont que trop injustes envers vous ; et pour vous dédommager vous n'avez plus que les secrètes compensations de la miséricorde divine, que les complaisances affectueuses et les avis salutaires d'un confesseur. C'est le seul confident, le seul ami qui vous reste. Il ne vous quitte, lui, qu'après votre dernier

soupir, et jusque dans les angoisses de la mort.... Ah ! mes frères, si l'on en excepte quelques furieux assez rares, mais toujours trop communs, ils ne dédaignent pas la confession, dans ce moment fatal, ceux même qui l'ont le plus calomnié durant leur vie ; et le ministre de la pénitence est souvent alors le seul homme avec qui ils trouvent quelque soulagement, quelque paix. Ennuyés, chagrins, difficiles avec tous les autres, ils ne deviennent doux, attentifs et paisibles qu'avec lui. Une espèce de stupeur les saisit d'abord ; ils contemplent d'un œil équivoque cet homme que Dieu leur envoie ; ils ne comprennent rien à cette prévenance de la bonté divine ; ils hésitent même quelque temps à y croire ; mais l'envoyé du ciel parle, et l'éternité est là qui confirme toutes ses paroles. Ils commencent par s'attendrir et finissent par se convaincre. Oh ! comme ils abjurent tous ces systèmes qui les ont égarés ! comme ils confessent toutes leurs iniquités, et goûtent ces accents de miséricorde, qu'ils avaient jusqu'alors refusé d'entendre. Quel homme c'est, de leurs propres aveux, quel homme c'est qu'un ministre de Dieu ! quel appui que la religion ! quelle douceur par-dessus tout, que la confession ! Eh ! bien, mes frères, ce n'est pas encore au lit funèbre de ce moribond, qu'il faut la juger ; c'est dans ces fers et sur cet échafaud, où va succomber, sous le glaive de la justice humaine, un de ces malheureux tout souillés de crimes. Le monde entier l'abandonne ; ses amis, ses parents, ses proches se gardent bien d'avouer les liens de la tendresse ou du sang qui les unissent à lui ; et tout le reste des hommes ou l'oublie ou n'y pensent qu'avec horreur. Il est seul avec ses forfaits, ses terreurs et ses remords. Déjà les jours ne comptent plus pour lui ; sa vie n'est plus que de quelques heures, et l'horloge qui les frappe, semble frapper son agonie. Le voilà comme maudit de la terre, et n'osant regarder le ciel. Restera-t-il ainsi solitaire dans son cachot, en butte aux tortures de la mort et aux fureurs du désespoir ? Non : dans cet abandon général, un homme lui apparaît, supérieur à toutes les répugnances de la nature. Il apporte avec lui ce qui peut seul charmer l'infortune ; et les premières paroles qu'il lui adresse, sont des paroles de consolation et de paix. A la place de l'impitoyable justice qui le fait mourir, il lui en propose une autre qui ne demande qu'à le faire vivre, et qui ne vient l'interroger que pour l'absoudre. Déjà les larmes s'arrêtent, les douleurs s'adoucissent, les terreurs se dissipent, l'espoir renaît ; et le malheureux tombe aux pieds du ministre consolateur. C'est pour lui un ange, un père, un ami ; c'est tout ce que la nature et la grâce ont de plus affectueux. Quelle chaleur d'entretiens ! quel intérêt tendre ! quelle confiance intime ! Vous-mêmes, mes frères, vous ne les voyez pas sans attendrissement, assis l'un contre l'autre dans le tombeau fatal ; celui-ci comme reposant sur la poitrine de

celui-là, épanchant son âme à son oreille, et lui marquant sa reconnaissance par de fréquents embrassements. O pouvoir ! ô prodige de la pénitence ! C'est qu'au pied même de l'échafaud, et jusque sous l'acier de la vengeance, la victime ne reçoit que des paroles de vie : le scélérat, dans cet heureux commerce, devient souvent un élu. Et quel fait, mes frères, je puis vous rappeler ici ! Un de ces assassins féroces, tels que septembre les a produits, était au moment de mourir. On le détermine à voir un prêtre. C'était dans le fort de la terreur : mais les prêtres ont-ils jamais manqué à vos besoins, même à cette époque sanguinaire ? On réussit à lui en trouver un. L'homme de Dieu approche du lit où ce malheureux expire dans un saignement de nez que rien ne peut arrêter. Son linge et tous ses membres sont ensanglantés. A la vue du prêtre il frémit, et, lançant contre lui un bras furieux et plein de sang : Eloigne-toi, s'écrie-t-il d'une voix sépulcrale, éloigne-toi.... Il n'y a plus de miséricorde pour moi... Ce bras a massacré plus de quatre-vingt prêtres.... Eh ! bien, mon fils, répond le ministre saint, mon fils, bénissez, remerciez Dieu, qui en a sauvé un pour vous absoudre.... A ce mot sublime, la fureur de ce misérable se dissipe ; le bras sacrilège retombe sur son lit ; sa physionomie s'adoucit ; ses yeux se remplissent de larmes, et il ose les lever vers le ciel. Cependant, le ministre du Dieu de clémence et de charité se précipite vers lui, le prend dans ses bras, le presse sur sa poitrine, et par les plus tendres exhortations, fait descendre du ciel, dans son âme bourrelée, le repentir et l'espérance. Le méridien tout à coup joint les mains et ferme les yeux en priant avec celui qui le console.... Voilà, mes frères, voilà pour l'homme considéré en lui-même, l'utilité de la confession. Elle ôte à l'opulence ses passions ; à l'infortune ses rigueurs ; à la vieillesse ses afflictions ; et à la mort ou naturelle ou violente, ses déchirements, ses angouisses.

Je la contemple dans la famille, je la contemple dans la société ; et je trouve qu'elle n'y est pas moins nécessaire au bonheur : sujet de mon second point.

#### SECOND POINT.

L'union des époux, les vertus des enfants et la fidélité des domestiques, c'est là, je pense, ce qui rend les familles florissantes et prospères, ce qui du moins y maintient l'économie, l'ordre et la paix. Or, tous ces moyens de prospérité, c'est encore la confession, et la confession seule qui les assure. Ne comptons point en effet, mes frères, sur la foi jurée, sur le sentiment ou sur l'intérêt même, pour maintenir l'union des époux. Tout cela va s'évanouir au premier caprice du cœur. Une affection est facilement remplacée par une autre affection, quand elles ne sont pas sous la sauvegarde du ciel. O époux ! que vos liens sont fragiles, quand c'est la nature seule qui les forme ! que

l'honneur de vos alliances est en danger, quand il n'est défendu que par le sentiment ; car enfin ce sentiment qui vous lie aujourd'hui l'un à l'autre, peut demain changer d'objet ; il ne lui faut qu'un aiguillon plus vif, qu'un attrait plus séduisant ; et combien n'en rencontre-t-il pas ! Vous combattez peut-être ; mais vous serez vaincus, si vous n'avez que vous pour vous défendre. Sacrifier un plaisir à un devoir !.... non ; l'homme de la nature, tout seul, est trop faible pour un tel sacrifice. Il lui faut un confident sûr, à qui il découvre la plaie de son cœur ; qui se joigne à lui pour lutter contre le penchant ; qui lui en rappelle fortement les malheureuses suites ; qui intéresse sa conscience à la fidélité ; qui lui montre gravés dans le ciel les premiers sermens qu'il a faits ; qui oppose en un mot aux amores de la passion, les redoutables menaces de la religion et de l'honneur. Ce n'est qu'ainsi qu'il peut, dès son principe, arrêter la flamme criminelle, en prévenir les ravages, en braver même les atteintes. Oh ! s'ils se confessaient, il n'y aurait point d'époux infidèles. Un guide éclairé veillerait pour eux sur leurs propres affections : n'y souffrirait ni altération ni mélange ; les affranchirait du caprice ; les assujettirait à des règles ; les rendrait vigilantes et discrètes, réservées et prudentes. Ne gagnassent-ils à la confiance qu'ils en feraient, que de ne pas les retenir concentrées, que ce serait déjà un moyen d'en triompher, quand elles sont illégitimes.

Mais ne bornons pas à la fidélité, l'heureuse influence de la confession sur les destins des époux. Les travers de l'esprit n'y sont pas moins à redouter que les désordres du cœur ; et la douceur des mœurs, et la patience réciproque, et la mutuelle indulgence, et les attentions, les soins, les prévenances sont aussi nécessaires à leur bonheur, que la pureté de leurs affections. Mais ces vertus, c'est encore au saint tribunal qu'on les acquiert. Un confesseur ne fait pas de grâce aux bizarreries du caractère, aux caprices de l'humeur, aux fantaisies déraisonnables ; aux prétentions exagérées, aux vivacités impatientes, aux colères indomptables, aux joies folles, aux chagrins simulés, aux jalousies déplacées, aux entêtements ridicules, aux indépendances affectées, aux démarches irrégulières, aux tracasseries importunes, aux habitudes équivoques, aux dissipations indiscrettes, aux parures ambitieuses, aux délicatesses outrées, aux négligences, quelles qu'elles soient, des devoirs domestiques. Et contre ces défauts, combien sa voix n'est-elle pas plus puissante que toute autre ! L'amour-propre se prévient, s'irrite presque toujours contre celle d'un époux, et souvent l'on n'y cède pas uniquement pour ne point céder. Mais il n'en est pas ainsi dans le secret de la confession ; les remontrances ne sauraient y être soupçonnées d'égoïsme de la part de celui qui les fait ; elles n'y ont jamais pour but que l'intérêt propre de la personne qui



les reçoit ; et tout genou doit fléchir devant le Dieu qui les dicte. Telle est, mes frères, l'efficace influence de la confession sur l'union des époux ; et que sera-ce, si des pères nous descendons aux enfants ?

Quel heureux empire n'exerce-t-elle pas sur ces cœurs encore tendres ! quel moyen facile d'y imprimer les leçons de la sagesse, et de les façonner, pour ainsi dire, à leur insu, aux sentiments droits, aux affections pures et aux penchants honnêtes ! C'est ici, pères et mères, c'est ici, au tribunal de la pénitence, que, sans toutes ces violences que vous mettez en œuvre, et qui n'en font le plus souvent que des hypocrites, vos enfants apprennent à vous chérir, à vous respecter et à vous obéir. On ne leur dit pas seulement le précepte : on le leur fait pratiquer ; et pour cela on s'insinue dans leurs âmes ; on les gagne par des paroles douces et affectueuses. On consacre dans leur pensée et dans leur cœur, tous ces devoirs qu'ils ont à remplir, et qu'on est si porté à méconnaître ou qu'on élude si aisément, quand ils ne se présentent que comme un joug de la nature ou de la société. Dieu qu'on leur montre en tête de toutes leurs obligations, de tout ce qui les entoure, ou leur commande, rend pour eux tout sacré et tout saint. Ce n'est plus vous que nous leur apprenons à aimer, à respecter, à obéir en vous : c'est Dieu même. Et que ne gagnent pas à cette dignité que nous vous donnons, le respect, l'obéissance et l'amour qu'ils vous doivent ! Oh ! si vous voyiez comme ils se recueillent la première fois qu'ils nous entendent ; si vous voyiez le saint respect qui les saisit, le tremblement qui les prend, l'espèce de révolution qui semble se faire dans leurs idées ! C'est l'homme de Dieu qui leur parle... l'homme de Dieu... ils ne voient plus rien en lui d'ordinaire et d'humain ; ils le contemplant avec une religieuse attention... tout ce qu'il dit leur entre par tous les sens ; ils y ouvrent tout leur cœur, et tout leur cœur s'en remplit. Nous n'avons pas, il est vrai, de grands vices à corriger en eux ; mais combien n'en avons-nous pas à prévenir ; et à leur place, que de vertus à faire naître ! Eh bien, parents, cette tâche si intéressante et pour vous et pour eux, la confession seule la remplit : il n'y a qu'elle pour inspirer à l'enfance l'horreur du mal et l'amour du bien. Cette idée d'une justice céleste qui récompense et qui punit, qui les voit et qui les suit partout, fait sur ces âmes neuves la plus imposante et la plus heureuse impression : un confesseur obtient presque toujours ce que ni père ni mère, ni caresses ni peines n'ont jamais pu obtenir. Ce n'est là cependant que comme un essai de la confession, elle ne fait alors que disposer à d'heureux fruits ; elle est à l'enfance ce que le printemps est aux plantes ; mais à la jeunesse, mais à cet âge si orageux où les organes se développent, où les passions fermentent, où les sens parlent et qui néanmoins décide de la vie entière... ah ! mes frères c'est ici

son triomphe. Ils sont cachés, tous les désordres qui se passent dans un jeune cœur ; elles sont secrètes, toutes ces habitudes qui ravagent également la vertu et la santé ; elles sont secrètes, et par conséquent à l'abri de la surveillance et du reproche. Mais la confession les met au jour, et ne permet pas d'en soustraire les plus petites circonstances, les moindres détails. Il faut qu'elle se dévoile avec tous ses germes de cupidité, cette âme encore fraîche et déjà si ténébreuse pour tous les autres ; il faut qu'elle dise tout ce qu'elle a fait ou pensé ; et dès lors avec quelle efficacité le confident de ses faibles naissances ne doit-il pas y appliquer le remède ? Il prend le mal à la racine, il en saisit toutes les fibres, et les arrache les unes après les autres. Il n'est point de mauvais penchants qui lui résistent : la victoire peut être plus ou moins tardive, mais le combat finit toujours par la victoire. J'en appelle à vous, jeunes personnes. La délicatesse de vos organes, la sensibilité propre à votre sexe ajoute encore aux périls de votre âge ; et il est un instant où malheureusement tout devient pour vous sensation ou amour de plaisir. Ainsi aux prises avec l'effervescence de vos sens et tous les charmes d'une imagination tendre, oh ! qui peut vous préserver du désordre, ou vous ramener à la vertu ? Suffit-il des remontrances et des leçons de vos parents ? Mais vos parents, ils ne sont pas dans votre secret : leurs remontrances ne peuvent jamais être que générales, et leurs leçons, qu'indirectes. La discrétion d'ailleurs leur impose avec vous mille et mille réticences ; et ce qu'ils vous taisent, est souvent ce qui pourrait seul vous convenir et par conséquent vous corriger. Il n'y a donc, vous le savez bien, il n'y a que l'homme de votre confiance qui puisse vous retenir ou vous remettre dans les bornes de la pudeur et du devoir. Lui seul a la mesure de vos inclinations et de vos penchants ; lui seul connaît ce qu'il faut vous dire ou vous taire ; et l'obligation de lui tout révéler est déjà, dans les moments de crise, un frein pour vous : la honte d'un crime à dévoiler a souvent plus de force que la honte d'un crime à commettre. Tout enfin, tout concourt, dans le saint tribunal, à défendre un jeune cœur contre lui-même : la vigilance qu'on lui prescrit ; la réserve qu'on lui commande ; les privations qu'on lui impose ; les prières qu'on lui ordonne et les funestes suites qu'on lui démontre ; autant de moyens de se conserver pur, qu'il ne peut trouver que là, parce que ce n'est que là qu'on connaît bien ses véritables besoins. O parents ! si vous saviez tout ce que nous empêchons de désordres et d'excès, tout ce que nous vous épargnons de douleur et de honte... ! Non ; il n'y avait qu'un siècle comme le nôtre, qui pût négliger, décrier même un moyen aussi efficace de vertu et d'honneur. Et, mes frères, il n'est pas, ce moyen, il n'est pas seulement utile à vos enfants et à vous-mêmes : c'est aussi la seule garantie que

vous ayez de la fidélité de vos domestiques.

Inconcevable fureur de certains maîtres, qui poussent la haine de la religion jusqu'à en interdire les pratiques à ceux qui les servent ! Il était bien autrement circonspect, ce coryphée de la philosophie, ce frondeur, partout ailleurs si audacieux, qui ne permettait pas qu'on prononçât d'impiété en présence de ses gens : S'ils venaient à perdre leur foi, disait-il, quelle sûreté aurais-je de n'en être point égorgé (4\*) ? Et combien d'atrocités domestiques confirmant de nos jours la sagesse de ce mot ! Oh ! mes frères, vous avez des lois ! mais elles ne suffisent point à faire prévaloir la crainte du supplice sur les appâts du crime : celui-ci n'offre que d'heureuses chances, quand on ne croit à rien. Et, en effet, ou il est ignoré, et l'on jouit alors des avantages qu'on y cherchait ; ou il est découvert, et dans le supplice qui l'expie, l'on n'aperçoit que la fin désirée d'une existence importune.... Tous vos domestiques, je le sais bien, ne méditeront pas de sanglants attentats ; mais que d'autres torts vous en avez à craindre, dont le saint tribunal seul peut vous mettre à l'abri ! Car enfin ils ont leurs passions comme les autres ; et il n'en est pas une qui ne puisse, si elle n'est pas réprimée, vous nuire à vous-mêmes. Leur cupidité, et ces tentations de l'intérêt pour ainsi dire inséparables de leur état, vont leur conseiller mille retenues, mille larcins ; leur orgueil, leur vanité, leur amour-propre (et qui n'en a pas ?) va se satisfaire, se parer même à vos dépens ; leur intempérance, abrèger vos ressources et quelquefois compromettre votre sûreté ; leur langue, déchirer votre réputation et ruiner peut-être votre crédit ; les faiblesses de leur cœur, sinon leur libertinage, dissiper vos épargnes et prostituer vos maisons ; leurs vertus mêmes vont vous devenir funestes par un zèle immodéré, des ferveurs indiscrettes et des charités malentendues.... Des charités malentendues.... J'appuie sur ce mot, mes frères ; car combien d'entre eux qui croient honorer Dieu, en faisant l'aumône de ce qu'ils vous débent. Or, dites-moi, que peuvent ici votre vigilance ou votre autorité ? Que de moyens n'ont-ils pas d'y échapper ? Vous reposerez-vous sur leur probité naturelle ? Eh ! qu'est-ce que ce frein, quand la passion ou l'intérêt portent à le rompre ? Illusion, mes frères, que tous ces motifs de vous rassurer, que vous croyez trouver ou dans vous ou dans eux. Mais à la place de toutes ces garanties humaines, substituez la confession : si elle ne leur ôte pas leurs passions, elle les en rendra maîtres ; et tous les torts que je viens de dire, ou ne seront point commis, ou seront réparés. Le confident de leur fragilité défendra contre elle vos intérêts propres avec toute la rigueur de la loi, avec tout le zèle qu'elle lui commande et tout l'ascendant qu'elle lui donne. Il ne souffrira

rien que de juste dans leur esprit ; que de bon dans leur cœur, que de droit dans leur conscience. La plus légère omission et la moindre infidélité dans les soins qu'ils vous doivent, il les reprendra avec cette force que lui prêtent, et ce succès que lui assurent les grandes vérités dont il est l'apôtre, les récompenses et les peines dont il est l'arbitre. O maîtres ! ô pères ! ô époux ! le connaissez-vous à présent ce don de Dieu que vous négligez, que vous blasphémez peut-être ? Est-il pour vos ménages une assurance de bonheur qui équivalle à celle-là ? Eh bien ! cette heureuse efficacité de la confession dans les intérêts des familles, ne se fait pas moins sentir dans l'économie plus importante de la société.

Ils le savaient bien, les anciens auteurs de nos discordes, les premiers artisans de tous nos maux. Aussi la confession essayait-elle les premiers outrages de leur perversité. Ils jugèrent qu'il fallait la discréditer, la proscrire, pour faire des juges iniques, des magistrats infidèles, des soldats révoltés, des sujets assassins. Nos tribunaux furent livrés aux flammes, et à leurs brasiers sacrés s'allumèrent toutes ces passions inhumaines qui nous ont ravagés, qui nous ravagent encore, et ne semblent pas disposées à se calmer jamais. Aussi bien, mes frères, qui peut comprimer dans ce factieux tous ces projets de bouleversement et de ruines que sans cesse il agite ; tous ces besoins du pillage, tous ces désirs injustes qui fermentent au milieu des fanges de son cœur ; tous ces forfaits enfin, aussi nombreux que la pensée, que conçoit son âme affamée d'or, de dignités et d'honneurs ? Ne parlons pas de nos lois pour réformer ces pervers ; tous les jours, nous pouvons nous convaincre de leur impuissance sur ce cœur indompté. Tous les jours, au mépris de la justice humaine, de nouveaux attentats contre l'ordre public en compromettent la sûreté et la paix. Oh ! comment en sont-ils venus, ces implacables moteurs de séditions et de troubles, comment en sont-ils venus à cet excès d'opiniâtreté et d'audace ? Entendez-le, mes frères : c'est qu'il leur a manqué cette voix forte, cet organe de la justice divine, qui étouffe le crime au moment de sa conception, qui ne le laisse point germer dans l'âme, qui le prévient par la sagesse de ses conseils et en réprime jusqu'au désir ; c'est qu'ils sont restés seuls avec leur cupidité, n'écoulant qu'elle, que ses affreux besoins, ses injustes penchants, ses ambitieuses inspirations : voilà la cause de leurs désordres passés ; la cause même de leurs désordres présents. Ah ! s'il nous était possible de les supposer un instant dans le saint tribunal, ouvrant leurs cœurs, épanchant leurs âmes, en confiant tous les horribles secrets, on les verrait bientôt plus modérés, plus soumis, plus justes, dépouiller leur excessive indépendance, leur mépris de tout droit, et en un mot, cette turbulence effrénée, si perni-

(4\*) Voltaire.



ciense à l'Etat, si funeste à la prospérité publique. Oui, oui, ils deviendraient de paisibles sujets, ces rebelles effrontés, par le pouvoir seul de la confession. Et vous, juges, et vous, soldats, vous n'échapperiez pas davantage à son action bienfaisante. Elle corrigerait de même ceux d'entre vous qui voudraient faire servir encore le glaive de la justice ou celui des combats à opprimer le faible, à protéger le crime et à désoler la patrie. Une équité rigoureuse, une bravoure raisonnée, et par conséquent plus intrépide, succéderaient dans les uns et dans les autres aux injustes caprices, aux aveugles fureurs; il n'y aurait plus d'intérêt, plus de vaine gloire qui pussent, contre la probité, contre l'honneur, les ranger du côté du vice et du parti de la révolte: le confident de leurs passions les réduirait au silence, pour leur faire entendre les voix sacrées de la religion et de l'honneur, qui toutes deux leur commandent de rendre à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. (*Luc.*, XX, 25.)

Disons plus: car borner ici l'influence de la confession sur la prospérité des Etats, ce serait n'en faire que le frein du peuple; et ce qui importe plus encore au bonheur public, c'est qu'elle commande avec une égale indépendance, aux premiers rangs comme aux derniers, au prince qui gouverne comme à ceux qui l'entourent. Il n'y a qu'elle pour prévenir dans un roi les projets d'envahissement, les illusions du souverain pouvoir, les fastueuses dissipations, les nécessités voluptueuses, la violation des traités, les fureurs belliqueuses, les idées gigantesques, le mépris des hommes et les abus de l'autorité. Il n'y a qu'elle pour réprimer dans un ministre les conceptions machiavéliques, les adulations égoïstes, les souplesses intéressées; les dévouements malentendus, les systèmes hasardés, les entêtements de l'amour-propre, les faussetés du cœur; les ruses de l'esprit. Et quelle source de prospérité publique, que ce frein mis aux passions du pouvoir et à la cupidité de ses agents!

Tels sont, mes frères, les avantages de la confession pour l'homme considéré ou en lui-même, ou en famille, ou en société. Oh! se pourrait-il qu'elle ne fût qu'une invention de la terre, cette institution si bienfaisante? Il n'y a pas, chrétiens, de paradoxe plus absurde. Comment concevoir en effet qu'un homme ait imaginé d'obliger ses semblables à faire tomber devant lui ce voile du cœur, si favorable à l'amour-propre, si utile même à l'intérêt? L'idée seule en est si singulière, si extravagante, si dénuée de tout espoir de succès, qu'on ne saurait supposer le délire et l'effronterie exagérés jusqu'à ce point. Mais j'admets encore qu'elle ait pu naître, cette idée si étrange, dans un de ces cerveaux que l'intérêt trouble et que la passion aveugle; comment se figurer tous les disciples du novateur, aussi fous que lui et plus simples sans doute, obéissant à un ordre si ambi-

tieux, si bizarre; dévoilant leur âme et confessant bonnement, contre toutes les répugnances de la délicatesse et de l'honneur, ces innombrables fragilités que l'instinct même de la nature voudrait dérober à tous les regards? Direz-vous que tel est l'empire, la magie, le charme des opinions religieuses? Je vous entends: c'est l'Eglise qui, selon vous, a imaginé ces confidences! Autre absurdité non moins inconcevable que la première. Je sais bien l'intérêt que vous supposez à l'Eglise dans cette audacieuse discipline. Elle a voulu, si l'on vous en croit, s'assujettir, et comme enchaîner à ses pieds, par la connaissance de leurs cœurs, et les peuples et les grands. Mais alors expliquez donc comment, à cet esprit de domination, l'Eglise a la maladresse d'opposer elle-même un obstacle invincible, en s'interdisant tout usage des secrets qu'on lui confie; en exigeant qu'ils restent comme morts dans le sein qui les reçoit. Ah! mes frères, au lieu d'entasser ainsi contradiction sur contradiction, pour avilir le plus grand des bienfaits, en lui donnant une origine toute terrestre, tenons-nous-en à ce mandat céleste: *Recevez le Saint-Esprit: les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.* (*Joan.*, XX, 22.) Voilà les mots sacramentels, les mots divins qui ont pu seuls faire accueillir de la délicatesse et de l'amour-propre, ce que, dans le monde, on appelle la plus grande des humiliations et la plus dure des nécessités. Il n'y avait non plus que celui qui sonde tous les replis du cœur, qui pût embrasser et prévoir tout ce qui résulterait d'utile pour les particuliers, les familles et l'Etat, de ce commerce d'homme à homme, où l'un révélerait à l'autre toutes ses fragilités, tous ses vices; et je ne veux pas d'autre preuve de la divinité de la confession, que les bienfaits immenses qui en résultent. Vous les connaissez, mes frères; j'ai tâché de vous les décrire. Allez donc, vous dirai-je, allez, vous, vos enfants, vos domestiques, vous prosterner avec confiance devant ces trônes de grâce établis dans nos églises. Le temps est opportun: vous y recevrez miséricorde et pardon: *Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur et gratiam inveniamus in tempore opportuno* (*Hebr.*, IV, 16); vous y assurerez votre bonheur, votre bonheur sur la terre et dans le ciel. Ainsi soit-il.

## DISCOURS IV.

### SUR LA VERTU.

*Prononce au couronnement de la Rosière, dans l'église de Surène, le 31 août 1828.*

Veni, coronaberis. (*Cant.*, IV, 8.)

Venez, vous serez couronnée.

Cette affectueuse et tendre invitation que l'époux des Cantiques fait à son épouse bien-aimée, la religion, Mesdemoiselles, l'adresse aujourd'hui par mon organe à la plus vertueuse d'entre vous. Venez, lui dit-

elle, venez, vous sezez couronnée. Et quel honneur que cette récompense de la religion, pour celle qui l'a méritée! Le diadème qu'elle impose n'est pas à la vérité un de ces assemblages de pierreries incrustées dans l'or, qui brillent sur le front des rois. Ce fastueux symbole de l'autorité peut être nécessaire à celle-ci pour se faire respecter : dans les choses de la terre, il faut surtout parler aux sens. Mais dans les rapports avec le ciel, l'âme est seule intéressée, et pour en faire le bonheur et la gloire, il suffit d'une simple guirlande, quand c'est la religion qui l'offre. Aussi quel heureux empire n'exerce pas sur les mœurs cette antique et bienfaisante institution! Hommage, mille fois hommage au saint pontife qui le premier en conçut l'idée : tant il est vrai qu'il n'y a que la religion pour inspirer tout ce qui peut être utile et bon. Oh ! je ne m'étonne pas que là où cette fête de la vertu prit naissance, on ignora pendant des siècles l'homicide et le vol ; c'est une semence de bonnes œuvres, que ce bandeau de roses décerné à la plus sage. Quelle pieuse émulation il excite entre les jeunes vierges d'un même lieu ! Comme les cœurs à ce moment même sont diversement agités ! quelles douces émotions dans les uns ! quels regrets dans les autres ! quelle résolution sans doute de s'étudier, de s'épurer toujours plus, pour triompher à leur tour !

Combien aussi, combien n'est-il pas facile à remplir, le saint ministère que j'exerce en ce moment ! Je n'ai besoin ni d'effort pour trouver le sujet, ni d'art pour le faire réussir. Le sujet m'est donné par la solennité même ; et le succès m'est assuré par la disposition présente de tous les cœurs. Je ne puis parler que de la vertu dans cette cérémonie qui lui est consacrée ; et il n'est personne ici qui ne la sente, qui ne lui applaudisse aujourd'hui. Je n'ai donc pour lui payer aussi mon tribut, qu'à unir mon hommage à cet hommage universel que tout lui rend ; et à cette fin, je viens en préconiser les douceurs et la facilité, d'après ces paroles du divin maître : *Mon joug est doux, et mon fardeau léger ; « jugum meum suave est, et onus meum leve. »* (Matth., XI, 30.)

O vous, ami fidèle de la vertu et pasteur justement chéri de ce troupeau ; ce sont en quelque sorte vos dons qui vont être couronnés. Le triomphe qui se prépare est celui de vos exemples et de vos leçons. Mûr à cet âge où l'homme n'est pour ainsi dire encore qu'en fleurs, tout ce qu'un autre ne pourrait que faire espérer, vous le réalisez ; votre sagesse est d'intelligence avec celle du gardien vigilant de l'ordre public dans cette paroisse ; et quoi de plus propre à faire aimer, à répandre la vertu, que cet accord si nécessaire, et cependant si rare, de la houlette et de l'écharpe ! Heureux si dans ce discours je pouvais, vous secondant tous deux, à satisfaire à cette passion du bien qui vous réunit. *Ave, Maria.*

## PREMIÈRE PARTIE.

Soit intérêt de la cupidité, soit dépit de l'amour-propre, c'est, Mesdemoiselles, c'est dans le monde à qui prêtera les traits les plus durs et les couleurs les plus austères à la vertu. La jeunesse surtout, plus soumise au pouvoir de l'illusion et des sens, ne la voit jamais que sous un appareil rebutant. Qu'est-ce donc que les passions, ô mon Dieu, puisqu'elles peuvent défigurer ainsi tout ce qu'il y a de plus auguste et de plus beau sur la terre ? Ne les écoutez pas, Mesdemoiselles, ces injustes passions : ce n'est que pour mieux vous asservir à leur joug, qu'elles donnent à la vertu toutes les formes, excepté celles qui lui conviennent. Loin de flétrir nos jours, la vertu les embellit : j'en atteste tous les biens dont elle est la mère, comme parle l'Écriture : *Bonorum omnium mater est.* (Sap., VII, 12.)

1° Le premier de ces biens, Mesdemoiselles, c'est l'amitié de Dieu. Et l'amitié de Dieu, s'écrie le Prophète, quelle secrète affluence de douceurs elle renferme : *Quam magna multitudo dulcedinis tuæ, quam abscondisti timentibus te !* (Psal. XXX, 20.) Je ne puis les détailler tous !.... mais ce que j'en dirai, sera sans artifices comme sans prévention : *Sine fictione didici, sine invidia communico* (Sap., VII, 13) ; et pour me restreindre dans un sujet aussi vaste, je me contenterai de vous dire, dans l'intérêt même de cette sensibilité qui appartient à votre sexe et à votre âge : Mesdemoiselles, le cœur seul de votre Dieu peut dignement remplir tous les tendres besoins du vôtre. Partout ailleurs vous ne trouverez qu'un sentiment égoïste, intéressé, restreint, capricieux, volage, impérieux parfois, et surtout insuffisant, pour ne pas dire infidèle, dans l'infortune. Les hommes en général n'aiment que pour eux. La beauté des traits, les grâces de l'esprit, l'enjouement des manières, un dehors d'opulence ou je ne sais quel autre charme surtout, vont mettre en jeu leurs passions, exciter leurs transports, et quelquefois leur idolâtrie. Mais il ne faut qu'un revers ou qu'un caprice, que la lassitude d'aimer toujours la même chose, pour qu'ils reprennent leur affection et portent ailleurs leur encens. Oh ! combien de jeunes cœurs, ainsi trompés, qui gémissent tous les jours de s'être si facilement pris à toutes ces adulations de la cupidité ! Trop crédules victimes, vous avez perdu tout ce qu'on aimait dans vous : il ne reste plus que vous ; on vous néglige, on vous quitte. Je ne crains donc pas de le dire, Mesdemoiselles, à quelques exceptions près : amitiés humaines, amitiés passagères, de la nature de la flamme : elles embrasent comme elle, pétillent de même et disparaissent aussi vite ; amitiés humaines, amitiés comme de distraction, qui ne sont, en quelque sorte, qu'une méprise de l'humeur et non un penchant de la tendresse ; amitiés de hasard, formées pour ainsi dire à l'insu du cœur et de la raison, que l'on conçoit ou qu'on perd sans sujet et sans cause ; amitiés



humaines, amitiés de politique et d'intérêt, qui naissent avec la fortune, qui s'évanouissent avec elle; amitiés d'à-propos, de politesse et de bienséance, qui mettent dans les paroles un attendrissement qu'on ne sent pas; qui ne sont même quelquefois qu'une hypocrite dérision de la malignité; amitiés de passion, que la cupidité enfante, que la jalousie trouble, qu'un soupçon, un ombrage, une bagatelle, un rien vont éteindre; amitiés enfin, amitiés sans consistance, qui se consomment par leur propre vivacité, qui s'usent par l'habitude: on ne cesse de s'aimer quelquefois que par la raison seule qu'il y a longtemps qu'on s'aime. Il n'en est pas ainsi, Mesdemoiselles, de l'amitié de Dieu: nous n'avons à en redouter ni infidélité ni caprice. Quand Dieu nous aime, il ne nous aime que pour nous, et jamais pour lui: car enfin, que peut-il gagner à ce que nous l'aimions? Heureux sans nous, s'il désire notre cœur, ce n'est que comme un hommage qui lui plaît, et non comme un bien qui lui soit nécessaire. Quand Dieu nous aime, son amitié devient chaque jour plus ardente et plus tendre; elle s'accroît avec nos mérites; et nos mérites, il se complait à les multiplier, afin de nous rendre plus aimables, et de nous aimer toujours plus: avec lui, nous n'avons à nous défendre que de notre propre inconstance; et alors même il se plaint, il gémit, il soupire, il attend le retour de ce cœur égaré, ménage l'occasion, prépare les moments, nous poursuit, nous appelle et nous invite. Quand Dieu nous aime, c'est dans les jours de deuil et d'affliction que son amour est en quelque sorte plus attentif: il nous recherche, alors que tous les autres nous fuient, pour s'entretenir avec nous, recevoir nos soupirs, essayer nos pleurs, adoucir nos plaintes, calmer nos alarmes, et fermer nos plaies. Quand enfin Dieu nous aime, oh! ne craignons pas que nos vœux trop avides rebutent sa tendresse ou épuisent sa munificence. Le feu de son amour, la source de ses richesses se renouvellent et se reproduisent sans cesse. Plus il a donné, plus il est disposé à donner. Un bienfait prépare à un autre bienfait; une grâce attire une autre grâce; et s'il ne se rend pas toujours à nos premières supplications, ce n'est qu'afin d'ajouter au plaisir d'obtenir, le plaisir plus vif encore d'avoir comme mérité, par la persévérance de nos prières, ce qui en faisait l'objet.

Est-ce là, Mesdemoiselles, un ami véritable, un ami désintéressé, vigilant et dévoué, constant et tendre, sage et prudent, fidèle et sûr, compatissant et prévenant? Oh! quelles délices n'offre pas un semblable commerce! C'est bien ici que le cœur peut se livrer sans défiance et sans crainte, à tous les transports du sentiment; et le Sage a bien raison de le dire, c'est un trésor immense que la vertu, puisqu'elle nous fait jouir de l'amitié de Dieu. *Infinitus enim est thesaurus, quo qui usi sunt, participes facti sunt amicitia Dei.* (Sap., VII, 14.)

2<sup>e</sup> Le deuxième bien dont la vertu nous

fait jouir, c'est l'estime des hommes, l'estime des hommes, qui est, après l'amitié de Dieu, la plus précieuse des richesses du jeune âge: *Pretiosior est cunctis opibus.* (Prov., III, 15.) Et ne croyez pas, Mesdemoiselles, que pour l'obtenir, cette estime, il suffise des avantages de la figure; ce n'est qu'une faveur imméritée que ces brillants caprices de la nature qui forment la beauté; pour peu qu'on réfléchisse, on n'en tient qu'un faible compte à la personne qui en est l'objet. On peut être plus pressé pour elle, par cet instinct qui attache à ce qui est beau; mais si à cet éclat des traits, elle ne joint pas la vertu, on ne lui rend plus alors que ces frivoles hommages, dont le cœur s'amuse un instant, et que bientôt la raison contredit. Avec ou sans la vertu, la beauté diffère de la beauté comme la fleur diffère du fruit: on jouit de la fleur, on n'estime que le fruit. Elle se trahit donc elle-même, quelles que soient à son égard les faveurs de la nature, la jeune personne qui trahit la vertu. Ce n'est pas en effet par l'élégance des parures, la liberté des manières, l'indiscrétion des entretiens, la légèreté de la conduite et l'oubli des bienséances qu'on se fait estimer: il y a dans tout cet étalage de licence et de dissipations, une absence de sagesse, un défaut de sens, un esprit même de dépense, puisqu'il faut tout dire, qui effrayent le sentiment, l'empêchent de naître, ou en arrêtent les progrès. On éloigne de la sorte plus sûrement qu'on n'attire. On croit plaire, et l'on ne fait que se compromettre: quand elle se rend familière, la beauté cesse de faire impression. Les hommes du moins ont la judicieuse habitude de refuser leur attention à qui la recherche; et les grâces timides réussissent mieux que les grâces téméraires qui n'aspirent qu'à être vues. Le cœur humain, jusque dans ses faiblesses, est encore formé pour la vertu; là où il l'aperçoit, là seulement il se livre sans artifice et sans retour: la vertu est plus belle encore que la beauté. Oh! comme elle supplée à tout ce que la nature a refusé! comme elle ajoute à tous les dons qu'elle a faits! Il suffit qu'elle se présente, dit l'Esprit-Saint, pour que le cœur se laisse prendre à la magnificence de ses charmes. *Quibus autem apparuerit in visu, diligunt eam in visione et in agnitione magnalium suorum.* (Eccli., I, 15.) Cultivez donc, Mesdemoiselles, cultivez d'abord la vertu, et croyez qu'un air décent, un maintien modeste, une réserve timide, des goûts simples, et surtout cette aimable pudeur, si justement appelée le fard de la vertu, sont devant Dieu et devant les hommes, des titres d'honneur et de bénédiction. Dieu alors vous regarde avec complaisance; et les hommes avec un doux intérêt. Une femme vertueuse est une grâce au-dessus de toute grâce, dit encore l'Esprit-Saint: *Gratia super gratiam, mulier sancta et pudorata* (Eccli., XXI, 19); et un sage du paganisme, bien qu'il n'eût que les inspirations de la nature, affirmait que les véritables ornements d'une femme ne sont

ni l'or, ni les diamants, ni la pourpre, mais la modestie, la gravité, la décence. Avec cette parure en effet, on force l'estime des libertins eux-mêmes. Vous ne les verrez point manquer de réserve devant la jeune vierge qui leur en donnera l'exemple. Les paroles mesurées, les gaietés innocentes de celle-ci mettront un frein à l'intempérance de leur langue; ils se tairont bon gré malgré; car la main divine qui a si profondément gravé dans le cœur des femmes le soin de leur honneur, a gravé de même dans le cœur des hommes l'estime des femmes qui restent fidèles à celui-ci. C'est une vérité sentie par le vice même; et pour finir par un trait qui a déjà pu vous frapper : la vertu est un ornement si nécessaire à votre sexe, un moyen si généralement reconnu de considération et d'estime, que celles même qui l'outragent, ont bien soin d'en affecter les dehors, pour ne pas se compromettre dans l'opinion, pour échapper au mépris.

3<sup>e</sup> Le dernier bien qui accompagne la vertu, c'est la paix avec soi-même. Il me suffit, Mesdemoiselles, de la définir, cette *paix*, cette délicieuse paix, qui, aux termes de saint Paul, *surpasse tout sentiment* (*Philip.*, IV, 7), pour vous convaincre qu'il n'y a en effet que la vertu qui puisse nous la donner. La paix avec soi-même, c'est l'accord de la volonté avec la loi de Dieu : là où cette loi commande, là seulement règne la paix; partout ailleurs ce n'est que trouble, agitation, discorde et tumulte. Elles ne l'ont donc pas, la paix avec elles-mêmes, ces personnes dissipées, livrées au monde, qui sont de tous les plaisirs et de toutes les intrigues, Mesdemoiselles; et ces plaisirs et ces intrigues ne sont pour elles qu'un travail, qu'une source de soins. Le deuil occupe l'extrémité de toutes ces joies; elles sèment du vent, elles ne recueillent que des tempêtes. Dans leur cœur se renouvelle continuellement le combat de Jacob et d'Esau dans le sein de leur mère. Les besoins, les prétentions, les cupidités, les goûts s'y entrecroquent, y meurent, y renaissent et s'y remplacent à chaque instant les uns par les autres; ou pour parler sans figure, quel sujet d'agitations et d'angoisses que toutes ces minutieuses frivolités dont leurs jours sont tissés! Il ne faut qu'une parure mieux entendue, une grâce plus aimable, un talent plus séduisant, un succès plus prononcé dans une autre, pour que le dépit, l'amertume et l'ennui les dévorent. Elles n'obtiennent jamais sans peine et ne possèdent jamais sans trouble. C'est pour elles un assujettissement à l'humeur, une dépendance du caprice, un désir de plaire, une crainte de déplaire, un je ne sais quel soin d'hommages obtenus et d'hommages à obtenir, qui jour et nuit les tourmentent. Comme elles ne se conforment qu'au monde et que le monde varie sans cesse, il leur faut imaginer sans cesse de nouvelles combinaisons d'ornements, d'habitudes et de maintien, plus laborieuses et plus pénibles les unes que les autres. Je le répète donc, elles ne l'ont pas, la paix avec

elles-mêmes, les personnes dont je parle; elles sont trop constamment en opposition avec la loi de Dieu, avec les lois même du bon sens. Mais la vertu..... la vertu, rien de pareil ne l'agite. Fille du ciel, elle en a toute la sérénité. Les orages du moins ne sont chez elle, comme dans le ciel, que des accidents passagers, qui ne la troublent un instant que pour la faire paraître plus belle ensuite et plus sereine. Oh! dans la jeune vierge qui en est l'amie, quel air de satisfaction et de calme! comme la vivacité de ses traits est délicieusement tempérée par les paisibles nuances de la pudeur et de la modestie! Son front n'est pas surchargé de ces ambitieux ornements qui appellent l'attention, sa parure est simple et sa démarche mesurée; la décence règle toujours l'une et l'autre. Aussi n'est-ce jamais chez elle de ces bruyants éclats de la joie ou de l'impatience, de ces capricieuses variations de l'humeur ou des goûts, de ces indiscretes libertés d'entretiens ou de regards, que produisent ou qu'excitent les passions indomptées. Comme elle ne soupçonne jamais le mal, ou qu'elle l'excuse quand elle ne peut se le dissimuler, rien ne l'offense; et l'amour-propre, la vanité, l'orgueil, ces turbulentes affections lui sont étrangères. Les faveurs mêmes que le ciel lui a faites, elle les ignore ou croit les retrouver dans toutes celles de son âge; elle ne s'en prévaut pas, du moins, et ne s'inquiète point de leur effet. Tranquille sur ses destins, parce qu'elle n'a mis tout son espoir qu'en Dieu seul, elle se garde bien de les composer elle-même ou d'aspirer à les hâter. Non, elle les attend, sans soucis de ce qu'ils doivent être, comme sans murmure de ce qu'ils retardent; et lors même que déjà la Providence s'en occupe, lorsque son propre mérite a éveillé le sentiment, elle ne s'en doute pas. C'est, en un mot, c'est un sanctuaire, un temple que son esprit et son cœur. Il y règne du moins ce calme religieux, ce silence des passions, cet accord de la volonté avec la loi divine, qui n'ont lieu surtout que dans les sanctuaires et dans les temples. Reprenons.

L'amitié de Dieu, l'estime des hommes et la paix avec soi-même, telles sont donc, Mesdemoiselles, les prérogatives de la vertu; et ces prérogatives, quelle assurance de bonheur! des jours chéris du ciel, des jours honorés, des jours paisibles...! N'est-ce pas le charme de la nature et de la grâce? Ames encore fraîches, cœurs encore neufs, ces espérances vous sourient sans doute: hé bien, il ne tient qu'à vous de les réaliser; la vertu est aussi facile qu'elle est douce, sujet de mon second vœu.

#### SECONDE PARTIE.

Il ne faut pas plus s'en rapporter au monde, Mesdemoiselles, pour apprécier les austérités que les douceurs de la vertu. Le monde, en effet, ne juge de cette fille du ciel qu'en esclave de la terre, et son attachement à celle-ci le rend toujours injuste envers celle-là. Il ne la croit du moins si diffi-



eile, que parce qu'elle lui semble contredire toutes les joies, tous les plaisirs qu'il aime tant. Juger ainsi, Mesdemoiselles, c'est ignorer le don de Dieu et blasphémer ce qu'on ignore. Je ne veux, pour le prouver, que rechercher ici en quoi consiste la vertu. La recherche est délicate, j'en conviens ; mais à Dieu ne plaise que pour vous faire aimer la vertu, je la trahisse. Je pourrai paraître indulgent, mais je serai vrai. Je ne dirai rien du moins qui n'ait le suffrage de l'Écriture, et, pour arriver plus sûrement à la vérité, je détaillerai les sacrifices que la vertu ne demande pas, avant que de déterminer ceux qu'elle nous commande. C'est-à-dire que j'écarterai de la vertu tout ce qui n'est pas elle avant que de la montrer elle-même : tel ne brille qu'après avoir dissipé les nuages qui l'offusquent, l'astre auquel le Sage la compare et dont il assure qu'elle efface la beauté. *Est enim hæc speciosior sole.* (*Sap.*, VII, 29.)

Je dis d'abord les sacrifices que la vertu ne demande pas. On peut donc se tromper, Mesdemoiselles, tout en croyant sacrifier à la vertu. Oui, et l'erreur n'est que trop commune. Notre âme, par je ne sais quel prestige, n'est que trop souvent la dupe de notre imagination, et de là, dans nos jugements et dans nos mœurs, une fausse manière de voir et d'agir ; des sacrifices enfin que nous croyons de la vertu, mais qui ne sont en effet que saillies du tempérament ou qu'exagérations du zèle ; et pour appuyer d'abord de l'autorité de l'Écriture les détails dans lesquels je vais entrer : *La vertu, dirai-je avec saint Paul, ne renferme pas seulement tout ce qui est vrai, tout ce qui est honnête, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint et digne de louange dans la discipline des mœurs, mais aussi tout ce qui est aimable : « De cætero, fratres, quæcunque sunt vera, quæcunque pudica, quæcunque justa, quæcunque sancta, quæcunque amabilia, quæcunque bonæ famæ, si qua virtus, si qua laus disciplinæ, hæc cogitate. »* (*Philipp.*, IV, 8.) *Tout ce qui est aimable...* Ne croyez donc pas, Mesdemoiselles, que pour être vertueuses il faille vous refuser aux usages et aux devoirs de la société. Non, la vertu ne vous demande pas de fuir le commerce de vos semblables et de vous isoler ainsi des innocentes distractions d'une honnête société ; ce ne serait qu'une bizarre misanthropie ou qu'un tort de l'humeur : la vertu ne vous demande pas d'apporter une apparence de sévérité, un air de réforme au milieu des gaietés et des jeux qu'elle permet à votre âge ; ce ne serait que le maintien d'un faux zèle ou peut-être qu'un esprit de vanité : la vertu ne vous demande pas d'opposer le sang-froid du silence ou une gravité chagrine à ces conversations enjouées que la décence autorise et que l'esprit assaisonne ; ce ne serait qu'une ridicule affectation ou qu'une espèce de censure déplacée : la vertu ne vous demande pas de vous abstenir à jamais de ces lectures amusantes qui ornent l'esprit sans corrompre le cœur, pour ne vous ap-

pliquer qu'à l'austère étude des choses ou des livres saints ; ce ne serait qu'un travers de la dévotion ou qu'une erreur de la conscience : la vertu ne vous demande pas de négliger, quand votre fortune vous les permet, ces talents agréables qui mettent dans le cercle des heures une variété si intéressante et si douce, pour ne vous livrer qu'à ces utiles occupations que le devoir impose ou que l'intérêt commande ; ce ne serait qu'une ignoble économie ou qu'un calcul de l'avarice : la vertu ne vous demande pas de compromettre ou de flétrir vos jours par des pénitences outrées, des macérations destructives et des abstinences indiscrettes ; ce ne serait que l'imprudente exaltation d'une piété mal entendue : la vertu ne vous demande pas de renoncer aux parures de votre âge, aux brillantes nécessités même de votre rang, pour vous revêtir d'ornements trop sérieux ou trop simples, que ne comportent ni votre âge ni votre rang ; ce ne serait qu'une injure faite aux convenances ; injure coupable, puisque c'est Dieu qui, pour la gloire de son règne, a établi la différence des états et la diversité des conditions : la vertu enfin ne vous demande pas de vous recueillir sans cesse au pied des autels, et de vous dérober au monde, ou de n'y paraître que pour vous mettre en contradiction avec lui ; ce serait supposer que nous ne servons que le Dieu des solitudes et des déserts, et nous servons aussi le Dieu des monts et des vallées ; c'est-à-dire, selon les Pères, le Dieu de tous les états et de toutes les conditions. Combien, Mesdemoiselles, combien les détails que vous venez d'entendre ne doivent-ils pas diminuer à vos yeux les difficultés de la vertu ? Vous pouvez donc, sans l'outrager, cette vertu, qu'on accuse cependant d'être si susceptible, vous pouvez ne pas résister, quand ils sont honnêtes, aux penchans de votre cœur ; vous livrer à la joie, quand le crime ne s'y mêle point ; vous laisser aller aux épanchemens de la conversation, quand elle ne blesse ni la pudeur ni la charité ; vous abandonner aux charmes de la lecture, quand l'esprit y gagne sans que le cœur y perde ; ajouter aux avantages d'un heureux naturel le relief non moins heureux des talens acquis ; adoucir la rigueur des préceptes, vous en tenir à l'esprit, quand des raisons légitimes vous défendent d'en suivre la lettre ; donner à votre condition, à votre fortune et à votre rang cet air de dignité et d'aisance que votre condition, votre fortune et votre rang vous permettent ; accorder enfin aux habitudes de la société et du monde, quand elles ne sont point criminelles, les instans qui vous restent après avoir satisfait aux hommages de dépendance et d'adoration que nous devons à Dieu : non-seulement, Mesdemoiselles, la vertu ne vous interdit pas ces soins aimables et ces honnêtes complaisances pour le monde ; mais ce serait en exagérer les devoirs que de vous y refuser, et, prenez-y garde, rien ne fait plus de tort à la vertu que l'exagération.

C'est elle, selon l'Apôtre, qui, dès la naissance de l'Eglise, engendra ces sectes de parfaits et d'illuminés qui condamnaient jusqu'au mariage (1 *Tim.*, IV, 1); c'est elle, selon saint Augustin, qui, dans la suite des siècles, a produit les hérésies les plus obstinées; qui a fait dire à Pélage, par exemple, qu'un chrétien ne pouvait rien posséder en propre, sans renoncer à sa foi, sans devenir parjure. Ah! Mesdemoiselles, si ces fausses idées de salut et de perfection furent un jour si funestes à l'Eglise, que serait-ce dans notre siècle? Comme les impies s'en prévaudraient pour s'affermir dans leurs désordres, et quel sujet de chute pour les âmes faibles! Ceux-là, en effet, se réjouissent qu'en matière d'obligation et de devoir on leur demande trop, pour avoir un prétexte de refuser tout; et celles-ci, avec leurs chimères de vertus portées au delà des bornes, se forment souvent de fausses consciences qui leur font commettre des crimes véritables. Aussi l'Esprit-Saint lui-même nous défend-il d'être excessifs en rien; de porter la prudence trop loin; d'outrer la justice; de vouloir être enfin plus sages qu'il ne faut: *Noli nimius esse; ne forte offendas, prudentiæ tuæ pone modum; noli esse justus multum. Neque plus sapias quam necesse est.* Il y a donc une règle, une mesure à suivre jusque dans la vertu; et on la blesse si l'on n'y garde pas la sobriété, le juste tempérament tant recommandé par saint Paul: *Oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem.* (*Rom.*, XII, 3.) Mesdemoiselles, là où l'excès commence, là finit la vertu.

Elle ne nous demande donc point de ces sacrifices immodérés qui surpassent nos efforts; de ces pratiques singulières qui contredisent les rapports que Dieu lui-même a établis entre les hommes: elle est donc en proportion avec notre faiblesse, accommodée en quelque sorte à nos penchants; en harmonie même avec nos plaisirs et nos besoins; elle est donc facile.

2° Si des sacrifices que la vertu ne nous impose pas, nous passons à ceux qu'elle nous commande, nous lui trouverons encore, sinon le même attrait, du moins la même facilité. Je dis: *Sinon le même attrait*, car telle est notre malheureuse délicatesse, que le nom seul de sacrifice nous déconcerte et nous effraye. C'est pour nous une idée plus ou moins sombre, qui donne un air de tristesse à ce qui même a le plus de charmes. Mais rassurez-vous, Mesdemoiselles, les sacrifices que nous demande la vertu ne sont pas en opposition avec ceux qu'elle ne nous demande pas: ce ne sont pour la plupart que des sacrifices intérieurs qui donnent du mérite à nos œuvres sans rien leur ôter de cette aménité que le monde a droit d'y trouver. Je m'explique: Dans les premières années de la vie, la vertu nous commande d'honorer ceux de qui nous l'avons reçue, de nous confier à leur sagesse, de les aimer et de leur obéir. La nature ne nous le dit-elle pas aussi, avant même que nous puissions soupçonner qu'il y a de la

vertu dans ces sentiments? et la piété filiale n'est-elle pas un bonheur plutôt qu'un devoir? Dans l'âge des illusions, des prestiges et des enchantements, la vertu nous commande de ne pas nous laisser aller au dangereux pouvoir de ceux-ci; de mettre un frein à nos désirs, de nous défier de notre fragilité, de maîtriser nos sens et de nous vaincre nous-mêmes. Ceci peut-être vous épouvante, Mesdemoiselles, et vous avez peine à concevoir que j'appelle la vertu facile avec une rigueur pareille d'obligations. Mais ne vous trompez pas: il n'y a que les premières victoires qui coûtent. L'âme et le cœur, à votre âge, sont tout neufs et se prêtent aisément aux habitudes qu'on veut leur faire prendre: il dépend de vous de les modifier à votre gré, sans éprouver presque de résistance. La vertu aussi bien n'exige pas que vous déraciniez entièrement et ces cupidités et ces penchants; non, vous les conserverez toujours comme la solde du péché. Il ne s'agit que de les régler, que de les modérer, que d'y éviter l'excès; et la tâche, quelle qu'elle soit, pourrait-elle ne pas être adoucie par le sentiment de votre honneur et de votre intérêt propre? La vertu vous commande encore de la circonspection dans vos démarches, de la sagesse dans vos discours, de la retenue dans vos joies, de la modestie dans vos regards, du choix dans vos liaisons, de la prudence dans vos curiosités, de la réserve en un mot dans tout votre maintien. N'est-ce pas aussi ce que vous demande le monde? et ces espèces de contraintes qu'il vous impose, vous les subissez sans vous en plaindre... Eh bien! faites pour Dieu ce que vous accordez si facilement au monde; et voilà la vertu. Dans l'indigence ou dans l'obscurité, la vertu nous commande de supporter avec patience les rigueurs de notre condition; de nous contenter de la part que le ciel nous a faite; de regarder sans murmure et sans envie au-dessus de nous; de ne point commettre d'injustice pour sortir de notre état, pour en adoucir les amertumes; de nous résigner aux fatigues, aux peines, aux travaux que nous avons à subir, et de nous en rapporter à Dieu pour suppléer à ce qui nous manque. Hé! n'est-il pas juste que parmi les enfants d'Adam il y en ait qui travaillent comme lui, et n'est-ce pas un facile devoir que de nous confier, nous hommes, à celui qui donne aux lis leur blancheur, et aux petits des oiseaux leur pâture? Recherchons, Mesdemoiselles, recherchons la vertu, et *tous les biens nous viendront avec elle, et tout le reste nous sera donné par surcroît*: « *Venerunt omnia bona pariter cum illa. Cætera adjicientur vobis.* » (*Sap.*, VII, 11.) Dans l'éclat de la naissance, des honneurs ou de l'opulence, la vertu nous commande de ne point nous enorgueillir; d'accorder à nos dignités l'appareil qui leur est propre, sans y mettre de l'aste; de soutenir les droits de notre autorité, sans humilier ceux qui en dépendent; de conserver nos richesses



par devoir et non par attache; de les augmenter par besoin et non par avarice; de les employer surtout à faire des heureux; de n'être riches, en un mot, que pour enrichir les pauvres: oh! se pourrait-il que ces obligations ne fussent pas douces à remplir? Le penser ainsi, ce serait en quelque sorte abjurer l'humanité; ce serait s'isoler du moins de cette société humaine, de cette famille immense dont Dieu est le chef, et dont tous les membres sont frères. Représentons.

La vertu est facile, la vertu est douce: je viens, Mesdemoiselles, de le prouver; et il ne me reste plus qu'à m'incliner avec vous, pour participer aux célestes bénédictions réservées à cette touchante cérémonie. Noble pontife (5), qui êtes au milieu de nous le type même de la vertu; c'est à vous qu'il appartient de mettre le sceau de la grâce à cette couronne qui lui est consacrée. Prononcez les paroles de bénédiction; et le ciel répondra, et le pieux fleuron deviendra une couronne de justice: *Corona justitiæ*. (II Tim., IV, 8.) Pour vous, Madame (6), que la religion appelle à la déposer, cette couronne, sur le modeste front qui en est digne, vous allez, par cet acte, y imprimer le relief de vos mérites, et vous en ferez ainsi une *Couronne de gloire*: «*Corona gloriæ*.» (I Tim., II, 19.) Couronne de justice, couronne de gloire... c'est dans le monde l'assemblage le plus rare. La justice et la gloire n'y sont pas toujours d'accord: elles s'embrassent aujourd'hui pour vous, jeune et intéressant objet de cette solennité.... C'est qu'il n'est donné qu'à la vertu de les réunir. Et la vertu, vous avez de bonne heure ou-

vert votre âme à sa douce influence. Elle a été pour vous, dans l'ordre moral, ce qu'est dans la nature la rosée du ciel pour les fleurs de votre couronne. Vous vous en êtes pénétrée; elle vous a nourrie et vous donne, parmi vos compagnes, ce premier rang, cette place d'honneur que la rose occupe parmi les fleurs de nos jardins. Couronne de justice, couronne de gloire.... C'est le fruit de vos soins, bons et vertueux parents, qui avez si bien secondé les faveurs du ciel dans votre enfant. Jouissez, ah! jouissez à jamais de son triomphe! C'est une noblesse aussi que la noblesse de la vertu; et cette noblesse, vous l'avez acquise. Elle va désormais se perpétuer chez vous de race en race, et je ne puis, à votre aspect, que m'écrier avec le Sage: Oh! qu'une génération est belle, quand elle est belle de vertus! également connue de Dieu et des hommes, elle éclate, elle brille parmi toutes les autres et peut se promettre un souvenir éternel: *O quam pulchra est casta generatio cum claritate; immortalis est enim memoria illius, quoniam apud Deum nota est et apud homines*.

Ainsi soit-il.

## DISCOURS V.

SUR L'AUMÔNE (7),

Prononcé à Saint-Roch, le 28 mars 1833.

*Abundantia vestra illorum inopiam suppleat.* (II Cor., VIII, 2.)

*Que votre abondance supplée à leur pauvreté*

Monseigneur (8),

(9) Les richesses ne sont, dans les mains de ceux qui les possèdent, que des dépôts de la Providence en faveur de l'orphelin et

(5) Son Eminence Mgr le cardinal duc de Rohan, archevêque de Besançon, pair de France

(6) Mme la duchesse d'Aumont.

(7) Ce discours a été prononcé dans différentes circonstances; ce qui a nécessité différents exordes et différentes péroraisons. Je le prononçai, la première fois, dans une assemblée solennelle de charité en faveur des malheureux, détenus dans les prisons de Versailles. Depuis, je l'ai répété dans plusieurs églises, en faveur des pauvres; et enfin à Saint-Roch, pour la congrégation des Sœurs de la Providence établie à Portieux. J'ai préféré le publier tel que je l'ai prononcé dans cette dernière circonstance, pour me ménager l'occasion de rendre un hommage public aux vertus de monseigneur de Paris, et au généreux dévouement de la pieuse congrégation que je viens de nommer. Cependant, comme les autres péroraisons ont au moins quelque chose d'aussi propre à émouvoir la charité, j'ai cru ne devoir pas les soustraire à l'intérêt des bons cœurs.

(8) Monseigneur Hyacinthe-Louis de Quélen, archevêque de Paris, pair de France, etc

### (9) AUTRE EXORDE

*Unde ememus panes, ut manducent hi? (Joan., VI, 5.)  
Ou achèterons-nous des pains pour nourrir ce peuple?*

Quelle leçon pour vous, grands du monde, riches, et vous tous, chrétiens, quelle leçon pour vous que cette tendre sollicitude de l'Homme-Dieu, sur l'existence de la multitude affamée, réunie à ses pieds! Hélas! ce spectacle de la misère et du besoin ne serent-ils pas trop aujourd'hui; il n'y a que trop de pauvres aux prises avec la faim. Vos

entrailles, mes frères, en sont-elles émues, et vous inquiétez-vous des angoisses de ces malheureux? Je sais bien que vous n'avez pas la toute-puissance à vos ordres pour nourrir cinq mille hommes avec deux poissons et cinq pains. Mais, d'abord, quelle idée ce miracle ne doit-il pas vous donner de la personne du pauvre, pour qui Jésus force ainsi les lois de la nature? C'est donc un être bien précieux que le pauvre, puisque là où manquent les ressources humaines, la toute-puissance intervient, et du sein même de la stérilité, fait naître l'abondance. Ah! négligez donc celui qui est ainsi l'objet des prodiges de votre Dieu; rejetez encore sur la faiblesse de vos moyens, vos refus de compatir à la misère, de soulager l'infortuné! Il saura bien les multiplier dans vos mains, ces moyens trop faibles dont vous vous faites une excuse, celui qui multiplia les poissons et les pains, dans les mains de ses apôtres. Non-seulement même il les multipliera, mais vous serez encore étonnés de tout ce qui vous restera, après avoir rassasié tous ceux qui vous implorant. L'Évangile de ce jour vous dit tout cela, mes frères: il est bien d'une charité tendre, d'une entremise de la Providence, qui ne laisse ni excuse à vos duretés, ni mesure à vos largesses. Vous devez secourir les pauvres, les secourir sans distinction d'infortune, sans défiance de vos moyens; et ce que vous ne pourriez pas faire, Dieu le fera pour vous: si vous savez méditer les prodiges de Jésus, il ne vous est pas permis d'en douter; et je ne veux que la multiplication des pains, pour vous apprendre tout ce que votre charité a besoin d'énergie: quand le ciel fait des miracles pour ne pas laisser le pauvre dans la détresse, c'est bien le

de la veuve. L'abondance du riche doit suppléer à la disette du pauvre : l'Apôtre le dit, la nature le prescrit, Dieu l'ordonne, et ce n'est qu'à cette fin, mes frères, que vous êtes réunis dans cette enceinte. Oh ! quand je pense que tout ce qui est ici présent n'y est venu que dans la résolution de faire du bien, qu'avec la part du malheureux et du pauvre ! que cette idée m'offre de charmes, et combien mon ministère me semble plus divin encore ! Il n'y a qu'un Dieu, en effet, qui ait pu instituer ces fêtes de la miséricorde, ces solennités du cœur où l'infortuné reçoit les offrandes de l'opulence et du luxe. Il n'y a qu'un Dieu qui ait pu graver dans l'âme le doux intérêt qui domine ici ; car, ne vous y trompez pas, mes frères, il ne suffit pas, pour vous acquitter aujourd'hui, de cet attendrissement, pour ainsi dire d'instinct, de cette arbitraire commisération qui a ses instants, ses mesures, ses préférences et ses caprices ; qu'on élude sans remords et qu'on satisfait sans règle ; qui évite le mal, mais qui ne fait pas toujours le bien, et qui appelle libéralité, ce qui n'était qu'équité rigoureuse : ce n'est là que de l'humanité, et quoi qu'en dise cette affreuse philosophie qui a tout dénaturé, l'humanité seule est une faible ressource pour le malheureux. Elle a beau être généreuse et sensible, elle n'en laisse pas moins en nous cet amour de nous-mêmes, cet ascendant de l'intérêt privé, toujours prêt à économiser sur les besoins d'autrui pour servir les siens. Il n'y a que ce renoncement héroïque prêché par Jésus-Christ, ignoré avant lui, qui nous détache de nous-mêmes pour nous identifier en quelque sorte avec nos frères ; il n'y a que la charité qui puisse atteindre à la hauteur de nos devoirs et en remplir l'étendue. La charité ! ce mot seul renferme avec lui tous les sacrifices, tous les bienfaits, tout l'ordre et tout le bonheur du monde. Oh ! que ne puis-je en être l'éloquent apôtre et le touchant panégyriste ! qu'il en coûte, ô mon Dieu ! d'être sans talents, quand il faut défendre le pauvre ! Il n'a que ce jour, le pauvre, pour obtenir une attention solennelle ; il n'a que ce jour où ses droits, je dirai même sa dignité, soient défendus et préconisés. Cœurs sensibles, secondez-moi ! Je me présente à vous, pour ainsi dire, sans préparation, je ne vous apporte qu'une esquisse précipitée au lieu d'un tableau réfléchi ; mais vous ne punirez pas une témérité si puissamment excusée par son objet, et l'abondance de vos aumônes suppléera, sans doute, à la pauvreté du discours. J'en suis si convaincu, mes frères,

monis que l'homme mette en œuvre tout ce que la nature lui permet. Ne parlons donc point de cette équité rigoureuse, qui rend l'aumône un indispensable devoir ; ne disons point avec un Père que toute dépense inutile est un attentat contre le pauvre ; ou avec un autre et en termes plus énergiques, qu'en certaines nécessités pressantes, ne pas assister ses frères quand on le peut, c'est les égorger : ces textes sévères doivent faire moins

res, je crois tellement à la noblesse et à la bonté pieuse de vos âmes, qu'au lieu de vous dire avec un Père, que toute dépense inutile est un attentat contre le pauvre (10), ou avec un autre et en termes plus énergiques, qu'en certaines nécessités pressantes, ne pas assister ses frères quand on le peut, c'est les égorger (11) ; je ne viens, pour vous engager à l'aumône, que vous rendre compte de ce que vous avez mille fois éprouvé, que vous en direz les récompenses. *Ave, Maria.*

#### PREMIER POINT.

Les mêmes passions, le même attrait qui nous attachent à notre propre existence nous intéressent à celle de nos semblables. Nous trouvons du moins à les soulager, dit le Sage, tout ce qui peut faire le charme à la vie, le plaisir, la gloire, le bonheur, l'assurance même du salut éternel : *Qui sequitur misericordiam, inveniet vitam, justitiam et gloriam.* (Prov., XXI, 21.)

Et d'abord quel emploi des richesses plus délicat et plus pur que l'aumône ? Oh ! quand la charité envers nos frères ne serait pas l'âme de la religion, faudrait-il plus pour nous y porter que le plaisir qu'on éprouve à faire des heureux, à soulager ceux qui souffrent ? Est-il au monde plaisir plus touchant, plus digne du cœur et plus vrai ? Quelle sérénité ! quelle ivresse !... Mais, vouloir le définir, ce serait l'ignorer : il est céleste, et par conséquent ineffable. Grands du monde, riches, je vous laisse tout votre faste et toutes vos magnificences : ce n'est qu'un vain étalage où tout est pour les autres, où rien n'est pour vous. Employez, tant qu'il vous plaira, votre puissance et vos biens à rassembler dans vos palais les matérielles sensualités, les voluptueuses délicatesses : vous serez rassasiés et non point satisfaits ; tout cela vous montre la joie et ne vous la donne point. Mais le privilège d'adoucir les misères, d'éloigner l'infortune,.... riches, je vous l'envie, c'est là la véritable douceur de votre état ; tout le reste a ses amertumes, tout le reste ne me touche point. Oh ! mes frères, vous allez au théâtre chercher des illusions à votre sensibilité ; vous allez prostituer vos larmes à des malheurs imaginaires : hé ! ce n'est pas là qu'il faut aller vous attendrir : tout y est factice ; ou si le plaisir qu'on y goûte a quelque chose de réel, ce n'est jamais que parce qu'il imite celui dont je parle ; encore diffèrent-ils l'un de l'autre autant que l'ombre diffère du corps, et la pensée du sentiment. Voulez-vous donc éprouver les véritables délices du cœur ? Adressez-vous

d'impression sur vous, que la tenresse miraculeuse de Jésus pour le peuple qui l'entoure ; et je crois tellement à l'irrésistible pouvoir de cet exemple sur votre pieuse sensibilité, que je ne viens aujourd'hui, pour vous engager à l'aumône, que vous en dire les récompenses. *Ave, Maria.*

(10) Saint Bernard.

(11) *Non paristi, occidisti.* Saint Chrysostome.



aux véritables misères de l'homme : prisons, cabanes, hôpitaux, n'importe; visitez tout, et partout versez des bienfaits. Une fois que vous aurez paru comme des anges consolateurs, vous voudrez y revenir encore. Le plaisir de faire du bien, est un plaisir qui ne s'use point : plus on le goûte, plus on se rend digne de le goûter. On s'accoutume à sa prospérité propre, on y devient comme insensible; mais la joie d'être l'auteur de la prospérité d'autrui, on la sent toujours; le long usage, l'habitude qui endurent le cœur à tous les autres plaisirs, le rend tous les jours plus sensible à celui-ci. Il nous suit jusque dans la solitude; il n'a besoin ni d'art, ni de recherche, ni d'appareil; il ravit notre âme sans la troubler; il l'enchanté sans la séduire; il l'affecte, il l'embellit; et qui n'en serait point touché, ne mériterait pas d'être homme. La bienfaisance est la première leçon de la nature. Dans les conditions même les moins cultivées, ils ne sont pas rares, les vœux de devenir riches, pour avoir le bonheur de faire du bien; et nous avons vu, et nous en sommes encore attendri, nous avons vu de pauvres manœuvres partager le pain de leurs sueurs avec leurs frères inoccupés; de pauvres laboureurs, dans des récoltes insuffisantes à leurs propres besoins, trouver encore la gerbe de l'orphelin et de la veuve; de pauvres mères ôter à leurs propres enfants le baillon dont elles revêtaient d'autres enfants plus nus encore. O mon Dieu! n'y aurait-il que les pauvres qui sentissent le plaisir de soulager les pauvres! Eh bien! riches, faites au moins par honneur ce que vous devriez faire par sensibilité: la véritable gloire est aussi une des récompenses de l'aumône.

Il faut être utile aux hommes, pour être véritablement grand dans l'opinion des hommes. Tous ces brillants avantages qui quelquefois nous rendent si superbes et si vains, ne sont que des fantômes de la gloire, et non point la gloire même. La noblesse de l'extraction, par exemple, cet embellissement, cet appui nécessaire à l'ordre social, n'est pas toujours un mérite personnel. Ce n'est qu'un titre, qui ouvre, en naissant, la carrière de la gloire et la voie de la grandeur, qui impose même l'obligation d'aspirer à toutes deux, mais qui ne les donne point. Que dis-je? ce n'est presque qu'un sujet de honte que l'illustration de l'origine, quand on n'a pour soi que le vernis qu'elle imprime.

Les grands talents peuvent donner la réputation, c'est-à-dire exciter les applaudissements tumultueux, les louanges bruyantes; mais cet hommage intérieur de respect et d'estime, qui forme la vraie gloire, ils ne sauraient l'obtenir. On les jalouse plutôt qu'on ne les révère: ils éblouissent et ne touchent point. Les succès éclatants, les conquêtes font la célébrité; mais le char du conquérant ne roule jamais que dans les larmes et dans le sang; il ne se fait entendre qu'au milieu des gémissements et des cris;

et ce n'est le plus souvent qu'un bruit d'orage, que le bruit d'un triomphe. Oh! se pourrait-il que ce fût là de la gloire, que cela pût immortaliser? Non: ce qui ne s'écrit que sur le bronze, finit toujours par s'effacer: il n'y a que ce qui s'écrit dans les cœurs qui ne périt jamais, et l'aumône seule; s'écrit ainsi. C'est cette justice célébrée par le Prophète, dont le souvenir demeure de siècle en siècle: *Dispersit, dedit pauperibus, justitia ejus manet in sæculum sæculi.* (Psal. CXI, 9.) Et tous les jours vous permettez, ô mon Dieu, que ce que la charité consacre ne soit point effacé; que les monuments de la miséricorde subsistent, tandis que ceux de la vanité disparaissent dans les révolutions des temps. Il n'y a presque, mes frères, que les établissements de Vincent de Paul qui aient échappé aux fureurs de nos discordes; et que de familles qui encore aujourd'hui ne retrouvent plus les traces de leur antiquité que dans les fastes de nos églises, où sont inscrites les donations pieuses de leurs ancêtres! Mais pour dire quelque chose qui s'applique mieux à tous les bienfaits, quelle gloire, mes frères, que les bénédictions du pauvre! que ces titres de sauveur, de père et d'ami, que sa naïve reconnaissance décerne à tous ses bienfaiteurs! Comme elles s'impriment dans son âme, les moindres largesses qu'il reçoit! De quelles louanges simples et touchantes, il accompagne toujours le nom chéri qui lui rappelle des bienfaits! Quelle douce sérénité dissipe les nuages de sa douleur; quelle joie soudaine succède à ses peines, s'il vient à recevoir son consolateur! Et quand malheureusement il le perd, oh! que de regrets, que de prières, que de larmes il répand sur sa tombe! Mes frères, c'est le cachet de l'immortalité que ces regrets, ces prières et ces larmes. Ils durent bien davantage que tous ces marbres superbes qui recouvrent les cendres des savants, des héros et des grands, ou que ces éloges adulateurs qu'on ajoute à leur décoration funèbre. Le soupir d'un pauvre imprime mieux la gloire que tout le faste d'un discours. Ce n'est là cependant que comme le reflet de l'aumône. Sa gloire intrinsèque, celle que la religion y attache, est bien autrement supérieure à tout ce que nous appelons grandeur dans nos conventions politiques. Ici tout change de nom, tout s'ennoblit, tout s'épure, tout même se divinise. Le riche miséricordieux n'est plus simplement un homme, c'est un ange de paix et de consolation, placé entre Dieu et l'homme, pour achever la distribution des biens de la terre; c'est l'ambassadeur du ciel et comme l'apôtre de la Providence. Imaginez, mes frères, une gloire et un honneur pareils. Tous les autres ministères ont une sévérité qui afflige, une vigilance qui tourmente, des retours qui désespèrent: il en est que l'orgueil dénature, que l'ambition corrompt, qui troublent et qui bouleversent le monde... Celui-ci, ministère de paix et de sensibilité, calme, affermit, anime, vivifie tout; quelle



magnifique destinée, riches ici présents, si vous savez l'apprécier ! Ah ! soyez généreux, et vous corrigez tout, et vous réparez tout. Cette multitude de maux qui assiègent l'humanité, disparaît ou s'adoucit ; les éléments n'ont plus de rigueur, la terre n'a plus de stérilité. Soyez généreux, et l'indigent lui-même vous regarde sans envie ; il bénit jusqu'à vos plaisirs, il les accroît par ses vœux. Soyez généreux enfin, et vous prenez la place de Dieu même, et la nature obéissante va reconnaître votre empire. Vous allez dire au paralytique : *Lèvez-vous, et marchez* (Matth., IX, 5) ; et le paralytique se lèvera, et le paralytique marchera ; les boiteux, les aveugles, les lépreux seront guéris. Je vous vois, comme Jésus-Christ, entourés de prodiges, et partageant avec lui cette louange immortelle : *Il a passé en faisant le bien*, « *Pertransiit benefaciendo.* » (Act., X, 38.) Il a passé en faisant le bien... c'est là votre devise, pontife révéral, qui présidez à cette cérémonie. Et, en effet, vous vous immolez chaque jour à la pureté de la doctrine, à l'intégrité de la foi et au bonheur du pauvre. Tout dans vous retrace les traits les plus touchants, les caractères les plus beaux de la charité, telle que saint Paul nous l'a dépeinte. Aussi, quand il s'agit d'une œuvre qui lui est propre, on s'empresse, on est heureux d'obtenir pour cette œuvre vos bénédictions ; on les annonce aux fidèles, ces saintes bénédictions, comme un gage de la faveur du ciel, comme un attrait pour qu'ils assistent à la solennité ; et tous les cœurs, à votre aspect, répètent de concert avec moi : *Il a passé en faisant le bien*, « *Pertransiit benefaciendo.* » Cette louange vous appartient aussi, à vous, Mesdames, qui savez si bien confondre la charité dans l'amour maternel, et allier le soin des pauvres aux soins de la famille. Honneur, honneur à cette sensibilité si expansive, qui suffit à toutes les œuvres de la miséricorde, comme à tous les devoirs de la maternité ; qui, après avoir versé mille secrètes bénédictions, vient encore solliciter à domicile les aumônes des fidèles, et supporte avec une inaltérable patience ou les dédains du riche sans entrailles, ou les rudesses du plébéien sans mœurs. Mesdames, n'enviez plus rien aux dignités de vos époux ; ce ministère de charité les efface toutes, et c'est par vous que la gloire dans vos maisons, s'unit à la richesse : *Gloria et divitiæ in domo ejus.* (Psal. CXI, 3.) Ce n'est pas en effet, ce n'est pas seulement aux hommes que vous vous rendez utiles, c'est à Jésus-Christ même ; et quel relief cette pensée donne encore à l'aumône ! comme elle élève, et celui qui la fait et celui qui la reçoit ! Sous cette bigarrure de haillons, qui déguisent mal des plaies infectes ou des membres difformes, se cache la Divinité ! C'est l'Homme-Dieu qui gémit, qui souffre, qui intercède dans ces voix suppliées et plaintives, dont les accents sont

si humbles ; et cette main timide qui se présente à nos largesses, c'est cette main divine qui a déchiré l'anathème prononcé contre la terre ! Oui, mes frères, oui : le Dieu de la crèche, le Dieu du Calvaire respire et vit tout entier dans les pauvres ; il nous déclare avec la solennité du serment que ce qu'on fait au moindre des siens, est fait à lui-même. *Amen, amen dico vobis : Quædiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.* (Matth., XXV, 40.) Et quel excès d'élévation ! quel prodige de gloire ! Voilà donc l'homme, dit saint Augustin, qui peut rendre à Dieu bienfait pour bienfait ! Voilà donc Dieu, continue ce Père, qui devient à son tour le débiteur de l'homme ! Mes frères, cette idée est si grande, que l'esprit s'y confond : ne la rejetez cependant point (12). Cette forme d'esclave, que notre délicatesse répugne à donner à Jésus, c'est la forme miraculeuse sous laquelle Jésus a fait tant de bien à la terre ; c'est un artifice de son amour qui le rend l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple, pour mieux déguiser le Dieu et se mettre ainsi plus à portée de nos hommages et de notre reconnaissance. Oh ! quel pauvre pourrait maintenant y échapper à cette reconnaissance ! Nouveaux Joseph, assistez, nourrissez votre Père céleste, et devenez en quelque façon les sauveurs de votre Sauveur même. Ne vous arrêtez point à l'enveloppe : elle vous rebute, elle vous dégoûte ; mais elle cache votre Dieu. Et quelle garantie du bonheur, quelle assurance du salut éternel que j'ai dit l'un et l'autre attachés à l'aumône ! sujet de mon second point.

#### SECOND POINT.

*Si vous connaissiez le don de Dieu*, disait Jésus à la Samaritaine, à qui il demandait un peu d'eau ; si vous connaissiez celui qui vous prie, vos vœux auraient peut-être prévenu les siens. Je vous le dirai de même, mes frères ; si vous approfondissiez le mystère de l'aumône : *Si scires donum Dei* (Joan., IV, 10), si vous connaissiez celui qui vous la demande ; si vous saviez tout ce qu'il y a de crédit, de puissance et d'autorité sous ces dehors si négligés, si misérables et si vils : *Et quis est qui dicit tibi : Da mihi bibere* (Ibid.) ; comme autrefois nos pères, vous vous honoreriez de tomber à ses genoux, de laver ses pieds, de prévenir ses besoins et de lui exposer les vôtres ; *Tu forsitan petisses ab eo.* (Ibid.) Que les pauvres en effet, tout abandonnés qu'ils soient, tout méprisables qu'ils paraissent, que les pauvres sont grands, qu'ils sont redoutables aux yeux de la foi ! Ils ont en leur pouvoir les bénédictions et les malédictions, la guerre et la paix, la famine et l'abondance, les tempêtes et le calme, la vie et la mort. A leurs prières ou à leurs cris toujours exaucés, les cieux s'ouvrent ou se ferment ; la colère du Seigneur s'irrite ou s'apaise ; les grâces cou-

(12) *Noli contemnere nubem carnis: nube tegitur, non ut obscuretur, sed ut temperetur.* Saint Augustin



lent ou tarissent. Ce sont, en quelque sorte, leurs vœux qui règlent les saisons et les temps, qui amènent les jours ou sereins ou funestes; et ils disposent, comme en souverains, du bonheur des familles et de la prospérité des Etats.

On demande quelquefois comment la Providence a permis ces grands revers qui ont déplacé tant de fortunes et dépouillé tant de familles de leur antique splendeur. Ah! mes frères, je ne viens point insulter à l'infortune; j'en défends la cause, et Dieu sait les droits qu'elle eut toujours sur mon cœur; je ne viens point non plus scruter avec une indiscrette témérité les voies et les conseils du Très-Haut; mais l'Ecriture, en mille endroits, nous répète que le Très-Haut maudit les races cruelles et les richesses d'iniquité; qu'il imprime à celles-ci des caractères de désolation qui font tirer la source des familles; qui font sécher la racine d'une orgueilleuse postérité; qui amènent les divisions domestiques, les disgrâces éclatantes, la décadence, et enfin l'extinction entière des maisons; il n'y a encore une fois que ce que la charité soutient qui ne périt jamais: *Charitas nunquam excidit* (I Cor., XIII, 8); et les richesses, entre les mains de la cupidité, sont toujours destinées à s'évanouir: la profusion les dissipe, la vanité les répand, l'injustice les dérobe, la chicane les dévore, la volupté les prostitue, le jeu les engloutit, ou la mort les enlève. La charité seule peut les rendre permanentes, et c'est le miracle qu'elle opère par le moyen de l'aumône. Celle-ci en fait des biens de bénédiction, qui se multiplient à mesure qu'on les distribue, et qui portent avec eux, dans nos maisons, une source de bonheur et d'abondance. Tous les jours on voit prospérer des familles charitables. Une providence attentive préside à leurs affaires. Là où les autres se ruinent, elles s'enrichissent; on les voit croître, et l'on ne voit pas le canal secret qui porte chez elles l'accroissement. O vous qui regardez comme retranché de votre fortune ce que vous accordez à la détresse de vos frères, le cœur de votre Dieu vous est bien peu connu! C'est lui qui se charge de rendre quand c'est pour lui que vous donnez; vous croyez ne verser vos bienfaits que dans le sein d'un homme, c'est dans le sein de Dieu même qu'ils ont été répandus, et les fonds de la Providence répondent pour ceux que l'indigence a reçus: *Feneratur Domino, qui miseretur pauperis.* (Prov., XIX, 17.) C'est une vérité confirmée par l'expérience de tous les siècles. L'univers en effet, mes frères, est plein d'hommes que l'abus de leur opulence a réduits à implorer la vôtre; peut-être même quelques-uns de ceux qui vous sollicitent aujourd'hui, héritiers malheureux d'ancêtres dissipateurs, n'exposent-ils à vos yeux, dans une disette qui leur est personnelle, que les suites d'une prodigalité qui leur fut étrangère; mais citez quelqu'un dont la charité ait dérangé la fortune, et qui soit devenu malheureux pour avoir secouru

ceux qui l'étaient. L'aumône est, au contraire, le remède efficace à toutes nos adversités.

Vous vous plaignez du contre-temps de vos affaires; les hommes vous trompent; vos rivaux vous supplantent; vos maîtres vous oublient; les éléments vous contraignent; vos mesures les mieux concertées échouent; associez-vous les pauvres; partagez avec eux l'accroissement de votre fortune; augmentez vos largesses à mesure que votre prospérité augmente; croissez pour eux, comme pour vous; et le succès de vos entreprises sera l'affaire de Dieu même. Il préservera, il bénira, il multipliera des biens où il verra réservée la part de l'indigence: *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem.* (Psal. XL, 2).

J'ai dit aussi que les pauvres disposaient même de la prospérité des Etats; et il ne me serait pas difficile d'en trouver les preuves dans les malheureux fastes de notre âge. Je rappellerais ces jours où nous allâmes, ravageant la terre et multipliant les pauvres, et je dirais avec le Prophète: *Le Seigneur a recherché depuis le sang versé; il s'est ressouvenu des malheureux que nous avons faits; ils ont crié contre nous, et ils n'ont pas crié en vain: « Requiem sanguinem eorum recordatus est: non est oblitus clamorem pauperum.* (Psal. IX, 13.) » Nous avons vu les fureurs de la guerre nous ravager; les pluies nous inonder; les nécessités et le faim nous poursuivre. Voulons-nous ne plus ramener sur nous tous ces fléaux? Nous n'avons, pour les tenir éloignés, que les voies mêmes qui les ont amassés. Intéressons les pauvres au maintien de notre prospérité. Expions, par de larges aumônes, tout ce qu'alors nous avons commis d'injustices. C'est le seul sacrifice capable de prévenir le retour des rigoureuses compensations de la justice divine, et de pourvoir à la prospérité de l'Etat. « C'est servir le roi que de servir les pauvres, » disait ce malheureux prince sur lequel ont commencé leurs attentats, ces poignards régicides, si horriblement communs aujourd'hui. « C'est servir le roi que de servir les pauvres. » Maxime du cœur, sentence affectueuse, qui, bien approfondie, suffit seule pour établir l'influence de l'aumône sur le bonheur public; mais apportons encore en preuve quelques faits qui nous appartiennent.

Ne sont-ce pas vos aumônes, mes frères, qui, dans l'effervescence de nos discordes nouvelles, ont modéré les esprits, calmé les cœurs et fait taire ces horribles passions qui menaçaient tout à la fois l'Eglise, les familles et l'Etat? Ne sont-ce pas vos aumônes qui ont remplacé, par les instruments du travail, les torches incendiaires, dans les séditieuses mains qu'en avait armées une oisive indigence? Ne sont-ce pas vos aumônes qui ont fait reluire l'espérance au front calme dans ces obscurs foyers, où la détresse jointe au désespoir, ne méditait que le pillage et la révolte? Ne sont-ce pas

vos aumônes qui ont séché ces pleurs, satisfait ces besoins, comprimé ces plaintes, qui accusaient sans mesure les circonstances et les temps, les hommes et les choses? Ne sont-ce pas vos aumônes qui ont fait si promptement disparaître cet effroyable ministre de la mort qui nous avait assaillis; ce fléau qui compromettait d'autant plus la sûreté publique, qu'il semblait plus particulièrement sévir contre la classe la plus turbulente et la moins facile à conduire? Ne sont-ce pas vos aumônes qui, de concert avec les largesses du pontife, entretiennent encore aujourd'hui cet établissement conçu par sa charité, où croissent les orphelins du cholera. (puisqu'il faut l'appeler par son nom), à l'abri des besoins, et peut-être des crimes aux quels les exposaient les douloureuses pertes qu'ils ont faites? Ne sont-ce pas vos aumônes, en un mot, qui ont rassuré le pouvoir et tranquillisé la société, en y affaiblissant les haines, les jalousies, l'envie; en y ramenant l'ordre et la paix? Elle n'est donc pas douteuse l'influence de l'aumône sur la prospérité publique. Il me reste à vous parler, mes frères, de son efficacité pour le salut; et qu'elle n'est pas encore ici son heureuse énergie!

Si l'on pouvait acheter le ciel, disent quelquefois les mondains! si l'on pouvait acheter le ciel!... Eh bien! mes frères, que feriez-vous? Avez-vous encore assez de foi, pour que ce mot ne soit pas une indécente ironie, mais un véritable désir? le ciel est à vous. Oui, vous pouvez l'acheter, et les pauvres sont ici-bas les dépositaires du prix que vous y mettez. Versez-le dans leur sein; et ce qui a coûté tant de macérations et de larmes aux plus austères pénitents; tant de sueurs et de travaux aux hommes apostoliques; tant de prières et de veilles aux plus fervents solitaires; ce que les Hilarion et les Antoine sont venus chercher dans le désert; les Paul et les Marcelle dans les lieux saints; les Constantin et les Hélène aux tombeaux des martyrs et au pied de la croix de Jésus-Christ: la conversion, la grâce, le salut, vous allez l'obtenir. L'aumône est en effet la pénitence essentielle du riche; toutes les autres expiations ne lui sont ni aussi faciles, ni aussi méritoires: aussi faciles; les engagements de son état, les embarras de sa condition, son train de vie, n'y mettent que trop d'obstacles presque invincibles: aussi méritoires; il n'est aucun de ces désordres inséparables des richesses, que l'aumône ne puisse réparer. Je le dirai même, s'il n'y avait point de misérables, le salut des riches serait presque désespéré, et ce n'est en quelque sorte que pour vous sauver, ô puissants du siècle, que la Providence a livré tant de ses enfants aux angoisses de la faim, aux persécutions du besoin. Que vous êtes heureux! Les opérations les plus précieuses de la grâce sont pour vous dans les plus doux soins de la nature. En revêtant ceux qui sont nus, en nourrissant ceux qui ont faim, vous allez effacer du livre des vengeances et vos fas-

teuses immodesties, et les sensualités, et les intempérances de vos tables. Il n'y a pas jusqu'à ces scandales de mœurs, si outrageux pour le ciel, que vos largesses ne soient capables de compenser. O riches! ils ne nous entendent qu'avec murmure et quelquefois avec blasphème, ces malheureux toujours aux prises avec les privations et la douleur, quand nous leur parlons de la Providence et des hommages à lui rendre. Toute la sagesse de nos conseils échoue le plus souvent contre la rigueur de leur sort. Nos larmes, cependant, coulent avec les leurs; mais nous n'avons plus rien à donner; et tout affectueuses que soient nos larmes, elles ne leur ôtent point ce qui les porte au désespoir, au blasphème et à l'incrédulité. Il n'y a que vos bienfaits, ô riches! pour ranimer dans ces cœurs flétris l'espérance et la foi; pour les convaincre que Dieu est leur père aussi bien que le vôtre; et par conséquent, pour vous procurer le ciel en effaçant tout ce que vos désordres ont pu lui faire d'outrages ou lui ravir de gloire.

Telles sont, mes frères, les récompenses de l'aumône. Et qu'il est aisé de s'en rendre digne! ce n'est point ici un de ces préceptes austères, qui contredisent les inclinations naturelles; qui nous retranchent, qui nous disputent ce que nous aimons; où il faille lutter avec effort contre le penchant, et qui commandent d'abandonner ce qui flatte, pour embrasser à la place ce qui gêne. Admirable disposition de la Providence! loin d'avoir à combattre la nature, quand il s'agit du pauvre, la nature, au contraire, met en œuvre ses moyens les plus doux pour nous intéresser en sa faveur. A son aspect, toute notre sensibilité se réveille, sans que nous soyons les maîtres de l'empêcher; bon gré, mal gré, l'émotion nous agite, l'attendrissement nous saisit, et quelquefois nos pleurs coulent: étranger ou compatriote, ami ou ennemi, n'importe, quel que soit le malheureux, notre cœur nous parle pour lui; ce n'est jamais sans angoisses que nous résistons à la voix de notre cœur, comme ce n'est jamais sans plaisir, que nous y cétons. Le monde, le monde lui-même, cet habituel contradicteur de l'Évangile, est ici d'accord avec lui: sa censure, son injustice et sa malignité se taisent devant la charité compatissante. Tous les autres mérites, il les intimide ou les nie, il les jalouse ou les hait: celui-ci, il lui applaudit, il l'encourage, il l'aime; et ce n'est plus de ses dérisions, de ses mépris, c'est de ses éloges qu'il faut alors se défendre. Tous les cœurs volent comme de concert sur les pas du riche bienfaisant; et on lui dresserait des autels, si les autels étaient pour l'homme. Donnez donc, vous dirai-je, mes frères, donnez, et puis donnez encore..... Mais à quoi bon tant d'efforts pour exciter votre bienfaisance! En faut-il davantage que l'objet connu de cette solennité? Ce n'est pas ici de ces pauvretés égoïstes qui ne sont tou-



chées que de leurs propres besoins, et qui ne sollicitent que pour elles. C'est une pauvreté réfléchie, qui ne peut demander pour elle sans demander pour mille autres. Mes frères, plus de six cents écoles, non pas seulement dans nos hameaux, nos villages et nos villes, mais jusqu'au delà des mers et dans le monde entier, plus de six cents écoles reçoivent les soins gratuits de généreuses filles pour qui je vous implore (15). Et voilà la noble origine des nécessités qui les pressent, voilà le motif des prières qu'elles vous adressent. Quelle quantité d'enfants, en effet, ne doivent pas renfermer ces six cents écoles ! Quel nombre de sœurs ne faut-il pas pour donner des talents, donner des mœurs à cette multitude le plus souvent grossière ou indisciplinée ! Que de sacrifices par conséquent, que de dépenses pour la maison-mère où se forment toutes ces vertueuses institutrices ! Et cependant le pieux fondateur de leur ordre les envoie, comme Jésus envoya ses apôtres, sous l'unique assistance du Père céleste. Sous l'unique assistance du Père céleste ! Ah ! mes frères, il vous la délègue aujourd'hui cette assistance, le Père céleste, qui fut si bon, si libéral envers vous ; il vous demande de détourner sur des enfants chéries, dévouées à sa gloire, quelques parcelles des dons qu'il vous a faits. Vos cœurs resteront-ils insensibles ? Mettrez-vous des bornes à vos largesses, là où la charité n'en met point à ses peines pour vous ménager dans les enfants qu'elle élève, des services essentiels ? Non ; vous seconderez de tous vos moyens cette étrange abnégation qui ne s'immole que pour vous être utile ; vous soutiendrez l'Ordre dévoué qui en produit, qui en perpétue l'héroïsme. Vous répondrez à la voix de cette Providence en qui il se confie, et tout le bien que vous allez lui faire, cette Providence même vous promet de vous en récompenser dans la vie présente et dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

#### AUTRE PÉRORAISON.

Mais non, je ne vous les retracerai point, tous ces tableaux d'infirmités, de dénûment et de détresse que nous rencontrons à chaque pas dans nos fonctions évangéliques : vous ne suffiriez point à tant d'impressions si douloureuses ; et dans l'esprit de cette cérémonie, elle est déterminée. L'infortune qui réclame votre intérêt ; je ne puis, je ne dois que vous dire : *Memento victorum*, « Souvenez-vous des prisonniers..... » (Hebr., XII, 3.) Ah ! chrétiens, ce nom seul vous fait frissonner : il porte avec lui tout ce qu'il y a de lugubre et de calamiteux dans la vie humaine. Déjà peut-être tout se présente à votre esprit épouvanté, à votre cœur attendri ; mais la réalité surpasse encore tout ce que vous pouvez imaginer. Ouvrez-vous donc, autres obscurs,

demeures souterraines, ouvrez-vous ; laissez-nous voir tout ce que vous renfermez de douleurs et d'afflictions. Grand Dieu ! que de misères dans un seul et même lieu ! Toutes les peines du corps réunies à toutes les peines de l'esprit ! Pour nourriture, un peu de pain ; pour boisson, un peu d'eau ; pour lit, un peu de paille ; pour vêtement, des lambeaux ; et pour clarté, un jour louche qui ne s'insinue qu'à demi, à travers des barreaux et des grilles ; point d'aurore, point de soleil dans ces affreux asiles. C'est toujours la nuit, et la nuit des tombeaux. Les heures n'y apparaissent que comme voilées d'un crêpe : elles n'y marchent que dans la peine et ne se font entendre que pour annoncer l'éternité, c'est-à-dire que la vie y est un continuel apprentissage de la mort : l'instant marqué pour le supplice est toujours présent, ce qui en fait le supplice de tous les instants. Ah ! gardons-nous de dire que les attentats de ces malheureux ont mérité la vengeance publique. Malfaiteurs ou non, ce sont des hommes : la justice poursuivra leurs crimes ; que la miséricorde s'intéresse à leurs besoins ; déchirés au dedans, menacés au dehors, affligés du passé, désolés du présent, effrayés de l'avenir, combien leur sort est plus à plaindre que celui des autres pauvres ! Ceux-ci au moins errent dans nos villes, nous arrêtent à la porte de nos temples, viennent jusque dans nos sanctuaires réclamer nos secours au nom du Dieu, qui s'y immole ; leurs larmes coulent au pied des autels sur lesquels le sang de Jésus-Christ est répandu, et leur voix portée à nos oreilles avec celle de la religion, pénètre jusque dans les cœurs les plus insensibles. Mais ces captifs délaissés !... Ils n'ont pas le pouvoir de faire entendre leurs cris, de s'offrir à nos regards. Allons donc les chercher, mes frères ; allons rendre le mari à une épouse affligée, le père à des enfants abandonnés, le repos à une famille obérée, l'espérance et la vie, le fils à une mère désespérée. Ces jours sont des jours de délivrance, et nous ne voudrions pas être plus ingrats que le peuple déicide. Affranchi de l'Egypte, il faisait retentir les transports de sa reconnaissance jusqu'au fond des cachots ; il célébrait la mémoire de ce bienfait par la délivrance d'un prisonnier. Affranchis de l'enfer, nous ne renfermerons pas dans l'enceinte de nos temples notre allégresse et notre joie, nous irons aussi briser des chaînes, essayer des larmes et ramener la sérénité sur des fronts depuis longtemps flétris par la douleur et la honte. Oh ! mes frères, elles nous béniront sans cesse, les mains que nous aurons dégagees des fers ; les lèvres sur lesquelles nous aurons arrêté le gémissement et la plainte ; elles nous béniront sans cesse, nous absoudront au grand jour, nous justifieront et nous ouvriront le ciel.

Ainsi soit-il.

(15) Les sœurs de la Providence, dont la maison mère est à Portieux.

## DERNIERE PERORAISON

Hélas ! tandis que je suis ici à en plaider la cause, que de malheureux qui luttent contre la douleur et la faim ! Que de gémisséments, que de cris de désespoir et de détresse, qui frappent les voûtes souterraines de réduits malsains, sombres et nus comme des tombeaux : c'est le mot de l'écriture. Que de larmes qui arrosent une paille infecte, un grabat délabré, et, pour dire ce que j'ai vu, des chiffons amoncelés sur une terre raboteuse, et mal retenus par quelques planches brutes, toutes recouvertes encore des ordures où elles furent ramassées ! C'est là que sur un sein desséché un pauvre enfant, l'amour et l'espoir de sa mère, suce la mort où il avait d'abord trouvé la vie ; c'est là que, faute de secours, un père veuf dispute inutilement à la maladie qui les ronge des jours nécessaires encore à sa jeune et nombreuse famille ; c'est là que de petits orphelins délaissés dévorent avec avidité le légume immonde qu'avait dédaigné avant eux l'animal dégoûté ; c'est là qu'entre la misère et la honte, entre les besoins d'un vieux père et les offres d'un séducteur, une jeune personne, dans sa tendresse émue et sa pudeur alarmée, délibère auquel des deux elle doit s'immoler ; c'est là encore, c'est là... Mais non, je ne vous les retracerai point, toutes ces douleurs auxquelles nous initie notre ministère. Je vous déchirerais, et je ne veux que vous attendrir, et les pauvres eux-mêmes me reprocheraient la dureté de mon indiscrétion ; ils demandent qu'on les soulage ; ils se recommandent à vos aumônes ; mais ce serait doubler leurs peines que de vous en causer à vous-mêmes. Oh ! que je vous montre en finissant tout ce dont ils sont capables envers leurs bienfaiteurs. *A Joppé vivait, du temps des apôtres, une femme veuve, nommée Tabithe, pleine, dit l'Écriture, de bonnes œuvres et d'aumônes. Cette femme, alors que saint Pierre était dans ces contrées, tomba malade et mourut. (Act., IX, 36.)* Qu'il est donc rigoureux, ô mon Dieu, l'anathème prononcé contre nous ! Ah ! per-

mettez que je le dise, Seigneur ; elles ne devraient jamais mourir ces âmes compatissantes et sensibles au malheur de leurs frères ; que de vies, en effet, que de vies compromises par l'extinction de la leur ! Quelle perte pour les malheureux, que la perte de Tabithe ; et comment la réparer?... Comment la réparer ! J'outrage la Providence, mes frères, et j'oublie le pouvoir de l'aumône. Les enfants, les amis, les proches de la bienfaitrice veuve ne songent d'abord qu'à lui rendre quelques devoirs indifférents, et ont ensuite bien soin d'écarter de leurs yeux ces restes inanimés qui déjà peut-être leur font horreur. Ils les déposent, dit l'historien sacré, dans la chambre la plus reculée de la maison : *Posuerunt eam in cœnaculo. (Ibid., 37.)* Mais les pauvres ! les pauvres, ils se ressouvient des bienfaits qu'ils en ont reçus ; ils volent à l'Apôtre qu'ils savent dépositaire de la puissance de son Maître, l'amènent en présence du précieux cadavre, se répandent en larmes, éclatent en sanglots, font valoir en faveur de leur bienfaitrice jusqu'aux vêtements qui les couvrent ; et Tabithe, la sensible Tabithe, est rendue à la vie. Voilà votre histoire, riches miséricordieux ; tandis qu'à votre mort, des regrets obligés sembleront attrister vos enfants ; tandis que l'horreur du spectacle écartera vos amis ; que l'intérêt partagera vos parents et vos proches ; que le soin de votre corps et de vos funérailles occupera vos domestiques, vous n'aurez, pour solliciter la bonté divine en faveur de votre âme et ménager votre glorieuse résurrection, vous n'aurez que les pauvres, les seuls pauvres que vous aurez secourus dans cette vie et qui vous auront précédés dans l'autre. Grâces, diront-ils, Seigneur, grâces pour grâces, miséricorde pour miséricorde, vie pour vie, et bonheur pour bonheur : vous nous l'avez promis. Ils demanderont, chrétiens, ils seront exaucés ; et en échange de ces biens et de ce bonheur du temps que vous leur aurez procurés, vous recevrez des biens célestes, une vie et un bonheur éternels. Ainsi soit-il.

## PANEGYRIQUES.

### I. PANEGYRIQUE

DE SAINTE DE CHANTAL.

*Fortitudo indumentum ejus. (Prov., XXXIII, 25.)*

*La force fut son vêtement.*

Monseigneur (14),

Comme l'Ancien Testament, l'Évangile a ses héroïnes et ses femmes fortes. Mais ne les cherchons pas sur les traces sanglantes de Débora menant Israël à la victoire ; de Jabel immolant de sa main Sisara fugitif ;

de Judith enfonçant le poignard dans le sein d'Holophernes. Aujourd'hui que la loi met l'obéissance au-dessus des victimes et le maître de son cœur au-dessus du conquérant des villes, l'héroïsme et la force ne sont plus seulement cette puissance matérielle qui affronte le péril, qui abat, renverse tout autour d'elle, et n'arrive à la victoire qu'en faisant couler des flots de sang. Ce n'est là que de ces effets du tempérament, de ces coups de main qui peuvent imposer aux hommes, mais qui le plus souvent sont sans

(14) Mgr Emmanuel de Linzbourg, évêque de Lauzanne, officiant. (Voyez l'avant-propos.)



mérite devant Dieu. Au milieu de tous ces trophées, le cœur n'en conserve pas moins ses fragilités, ses attaches, ses passions, ses vices; et c'est surtout dans la victoire des fragilités, des attaches, des passions, des vices, que consiste la force qui appartient aux disciples de l'Évangile; et cette force, toute morale qu'elle soit, combien n'est-elle pas supérieure à celle qui prend les villes et bouleverse les empires! Le cœur est sans contredit l'ennemi le plus difficile à maîtriser et à dompter; quelle variété dans ses attaches! quelle ténacité à chacune d'elles! comme il est prompt à saisir les objets, avide à s'en repaître; et quand il doit s'en séparer, quelle douleur et quelle peine! Les enfants du siècle cependant apprécient peu ces espèces de triomphes ou refusent d'y croire: ils ont pu à la vérité dresser une statue à Vincent de Paul, et placer Fénelon sur la scène; mais Vincent de Paul et Fénelon sont à peu près les seuls disciples de l'Évangile qu'ils admettent dans leurs légendes philosophiques; et l'encens que nous brûlons à l'honneur des autres vertus chrétiennes ne leur semble qu'une absurde superstition. Ils sont sans cesse à faire les plus pompeux éloges de leurs héros; et les panégyriques de nos saints, ils ne peuvent les supporter: prévention impie, criminelle injustice. Je ne veux, Mesdames, pour les confondre, que les exemples de l'illustre sainte, sous la bannière de laquelle vous voyagez ici-bas, Jeanne-Françoise Frémiot, baronne de Chantal. C'est surtout dans les détails de sa vie qu'on retrouve toutes ces victoires sur le cœur, qui caractérisent la force évangélique: il n'est aucune séduction, aucun charme, aucune angoisse, aucune peine dont elle n'ait triomphé; ce qui m'a fait dire que *la force fut son vêtement*: «*Fortitudo, indumentum ejus*;» et pour le prouver, j'en prends à témoin le monde et la retraite. *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE

Ne nous étonnons pas, Mesdames, que l'Écriture cite comme un trophée de la foi la victoire sur le monde: *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* (I Joan., V, 4.) Avec ses illusions, ses vanités, ses plaisirs, quand surtout ils entourent notre berceau et nous caressent dès l'enfance, le monde est l'ennemi sans doute le plus difficile à vaincre. A la puissance de ses charmes s'unit l'habitude de les goûter, qui nous porte à les croire légitimes; et dès lors, pour ne pas s'y laisser prendre, quelle violence ne faut-il pas faire à la nature! Eh bien! telle fut, Mesdames, la condition de votre noble patronne. Elle naquit au sein des enchantements du monde; et fille, épouse et veuve, elle a vaincu le monde: *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.*

1<sup>o</sup> Cent fois terrassée et cent fois vaincue, l'hérésie, toujours renaissante, embrasait encore notre malheureuse France, quand naquit la sainte que nous honorons. Le Seigneur sans doute la fit apparaître à cette époque désastreuse comme ce bel arc qu'au

temps du déluge il traça dans les cieux en signe de sa réconciliation avec la terre. Sa patrie fut celle des Bossuet, des Bernard; et sa famille, cette vertueuse génération, chérie de Dieu et des hommes, à laquelle le Sage promet une mémoire éternelle. (*Sap.*, VIII, 13.) Ses aïeux reçurent les premiers la lumière de la foi; et Bénigne Frémiot, son père, l'honneur de la magistrature, fut un héros par sa fidélité à sa religion et à son roi, alors même que cette fidélité était un crime, un sujet d'anathème et de proscription. Quel démon funeste vous a ramenés parmi nous, temps odieux, dont les horribles scènes scuilleront à jamais les pages de notre histoire!... Comment se fait-il, grand Dieu!... Mais ne les comparons pas ces temps avec les nôtres. Le Français d'alors n'imprima pas à sa postérité la tache ineffaçable que doit laisser à la sienne le Français d'aujourd'hui. Plus heureux que Louis, à qui de plus grandes vertus sans doute devaient assurer au moins le même bonheur, Henri ne mourut pas sous la hache démagogique.

Notre sainte n'avait que dix-huit mois, quand elle perdit sa mère. La voilà donc jetée sur le théâtre du monde, exposée aux orages du siècle, sans les secours si efficaces que lui promettaient les vertus maternelles, et les premières lueurs de sa raison offriront à son courage la plus dure privation à essayer, le plus douloureux sacrifice à faire! Je me trompe, Mesdames, son cœur lui parlera de sa religion avant de lui parler de sa mère: elle n'est pas en âge de regretter celle-ci, et déjà elle défend celle-là. Vous l'avez dit, ô mon Dieu! Le palmier couronné de fleurs, le soleil d'un beau matin n'auront pas plus d'éclat que le juste naissant. (*Psal.* XCI, 13.) Aussi, illustre père, jouissez dès son aurore des vertus de votre fille: ce sont les vôtres que vous lui avez transmises. Prodigeux effet d'une sainte éducation! Chantal est à peine à son premier lustre, et déjà caressée par le monstre du temps, elle déconcerte l'hérésie, la couvre de honte, la convainc de blasphème, et entr'ouvre à ses yeux l'abîme éternel des célestes vengeances. Quel sera donc cet enfant qui s'annonce ainsi dans la carrière des vertus! *Quis putas, iste puer erit?* (*Luc.*, I, 66.) Ah! ce n'est plus un enfant. Le Dieu en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science, a précipité le progrès de sa raison: il s'en est fait connaître de bonne heure, il le fait chaque jour davantage, et ce que d'autres n'obtiennent que de l'influence tardive des ans, une énergie décidée pour le bien, une piété, une sagesse abondante comme un fleuve, c'est le mot de l'Écriture, caractérisent sa plus tendre jeunesse, et la mettent en état de triompher des prestiges du siècle et de l'attrait des plaisirs: *Impletus es quasi flumen sapientia.* (*Eccli.*, XLVII, 16.) Quelle ligue cependant le crime ourdit contre elle! La complaisance et l'amitié l'éloignent des foyers paternels, la mènent dans une terre étrangère, et là, figurez-vous, Mesdames, une



jeune personne dont le cœur est neuf, et qu'on enivre à longs traits des fêtes et des délices du monde; qui, au milieu des constants hommages d'une ardente adulation, est non-seulement abandonnée à elle-même, mais est si dépourvue de tout appui de la sagesse humaine, que celle même qui doit protéger son innocence, travaille à la séduire. Avec quelle facilité le poison ne doit-il pas entrer dans cette âme si flexible encore! Mon Dieu, mon Dieu! doit-elle être à jamais perdue pour vous? Non, non, charme trompeur, tu échoueras: la charité de la jeune vierge est plus forte que tous les plaisirs. et tous les plaisirs sont vaincus. Mais hélas! elle échappe à peine à cette séduction qu'une autre lui succède, d'autant plus délicate, que cette fois la piété ne semble pas d'abord contredire la nature. Prévenu par du mérite, des qualités et des vertus, son cœur adopte une alliance brillante, pourvu que son père y consente. Tout favorise son attachement, et bientôt les autels doivent en légitimer les nœuds. Que dis-je, c'est avec un disciple de Calvin, qu'on a la secrète témérité de l'unir; tout est rompu. Et les lois du royaume qui autorisent ces alliances, et l'Eglise qui les tolère, et l'espoir de convertir son époux par l'ascendant de l'exemple et de la tendresse, et le plaisir d'être à jamais fixée auprès d'une sœur qui lui est chère, et les sollicitations pressantes, les instances répétées; et à la place des sollicitations et des instances, les injures et les outrages de celle-ci... rien ne peut vaincre son refus et lui arracher un aveu. Loin cet hypocrite Samaritain: notre sainte ne s'unira jamais à la tribu de Juda; la même religion, la même foi, un mérite solide et réel, des vertus sans tache.... son cœur est à ce prix; et c'est à ce prix que l'obtient un jeune guerrier, le digne fils d'une mère qui mourut martyre de la pudeur; qui ajoute à l'illustration de la naissance, l'illustration plus rare des sentiments; sujet zélé, courtisan pieux, le baron de Chantal.

2<sup>e</sup> L'ambition, l'intérêt, l'orgueil des distinctions, les passions, le crime; voilà les liens les plus ordinaires des mariages de nos jours; et de là des époux sans honneur et sans foi, des épouses sans pudeur et sans frein; de là ces intrigues coupables, ces commerces adultères, ces divisions, ces ruptures qui outragent et qui affligent la religion. Pour vous, jour heureux, qui éclairâtes l'union du vertueux Chantal avec notre sainte, vous fûtes à l'Eglise un sujet de gloire, un triomphe; vous rendîtes à la terre ces vertus qui n'existaient pour ainsi dire plus que dans les fastes de l'ancienne loi. Oui, Mesdames, Sara et Tobie revivent dans Chantal et son épouse: même union, même cœur, même désir de se plaire, et surtout de plaire à Dieu. Dans le tumulte des armes, l'époux remplit les sévères obligations de l'Israélite fidèle. Il hérite la vertu, mais son épouse lui prête de nouveaux charmes et la lui fait chérir encore plus. Sa piété perd l'air du devoir et prend la teinte du sentiment: elle devient plus affectueuse et plus tendre. Dans l'élé-

vation d'une alliance illustre, l'épouse copie les vertus modestes d'Esther. La grandeur ne lui a donné ni ses vices ni ses crimes, ni son orgueil ni son faste, ni sa mollesse ni son luxe; et il n'est aucun détail de la vie domestique et chrétienne qui lui soit étranger. Confiance de son époux, sagesse dans l'administration, habileté dans les moyens, adresse dans l'exécution, constance dans le travail, économie dans les dépenses, soins de ceux qui la servent, douceur à leur égard, vigilance sur leur conduite, sensibilité à leurs peines, intérêt à leur bonheur, intérêt plus vif à leur salut, discrétion dans les paroles, prudence dans les actions: tous ces traits qui caractérisent la femme forte du Sage, notre sainte les réunit. Il n'y a pas jusqu'à ces tristes asiles qu'habitent la douleur, la maladie, la misère, qui ne partagent ses plus vives sollicitudes: disons mieux, c'est là qu'elle est toute entière. Oh! comme sa charité est immense, prévoyante, attentive! Je ne retrouve plus ici l'illustre épouse d'un héritier des Rabutins, d'un favori de Henri le Grand; il est des titres plus chers à son cœur, et ces titres, elle sacrifie tout pour les mériter. Fortune, plaisirs, repos, sommeil, ornements superflus, je me trompe, elle n'en eut jamais; ornements, parure de son rang, elle apporte tout sur l'autel des pauvres: heureuse même, si elle pouvait leur donner sa vie; et à ce prix, en être appelée l'humble servante et la mère! Je vous atteste, vous tous qui reçûtes les effusions de son cœur, les déférences de son respect, et le secours de ses largesses, alors que notre France ravagée par la famine et la peste, n'offrait à l'œil attristé que des mourants et des morts; dites-nous, ah! dites-nous tout ce qu'elle fit pour vos besoins, vous, infidèles Israélites, qui, dans l'alternative de mourir ou de renoncer à la religion, alliez sacrifier à Baal, lorsque ses bienfaits vous rendirent la foi, le salut et la vie; vous, malheureux, qui n'étiez plus parmi les hommes... Je n'ose vous les peindre, chrétiens, ces cadavres animés, couverts d'ulcères et de pourriture; troncs infects, spectres hideux, plus hideux que la mort même; je n'ose vous les peindre, ces hommes à qui il ne restait de l'homme, que deux yeux fixes, qui lançaient une effroyable lumière du fond de leur orbite enflammée; ces hommes qui n'avaient de la vie qu'un souffle empesté, qui sortait avec précipitation de leurs bouches livides et répandait une odeur meurtrière... Je n'ose vous les peindre; et cependant ce sont ceux-là qui fixent les attentions, les soins de notre Sainte: ils ne peuvent se supporter eux-mêmes; et victorieuse des répugnances de la nature, la forte, l'incomparable Chantal panse les plaies, applique ses lèvres... L'horreur vous saisit, mes frères; vous me demandez grâce... C'est que vous n'avez pas la charité de Chantal: il n'est pour elle ni rebut, ni dégoût. Cependant les temps deviennent plus difficiles; le nombre des pauvres augmente et les ressources s'épuisent:



ne craignons point; Chantal est digne d'obtenir des miracles; elle en obtient, et de minces provisions, de faibles moyens lui suffisent pour prolonger ses bienfaits jusqu'au terme du fléau. Ainsi le ciel seconde ses vertus : quelle en sera la récompense? Ils sont impénétrables, ô mon Dieu, les conseils de votre sagesse!... Ou plutôt, ce cœur si généreux, si grand, si dévoué, si pur, ne vous paraît digne que de vous-même : vous voulez l'avoir tout entier; et celui qui en partage les affections, lui est enlevé!... Dans un de ces chevaleresques plaisirs auxquels porte l'habitude des combats, un plomb l'atteint, le blesse, il tombe... Il tombe à la fleur de son âge; au moment où de tendres enfants resserraient les nœuds d'une union jusqu'alors la plus heureuse. O douleur! la voix de la nature ne doit-elle pas ici prévaloir sur la voix de la religion? Oui, dans vous, hommes du siècle; mais le héros chrétien meurt autrement. « Je vous pardonne, dit Chantal à celui qui l'a frappé; je vous pardonne, cher ami : le coup était parti du ciel, avant qu'il partit de votre main. Et vous, tendre épouse, continue-t-il, ne songez point à me venger : les ordres d'en haut sont justes; il faut s'y soumettre, aimer et mourir. » Il dit, et il expire... Si je célébrais une vertu commune, j'aurais à vous peindre, Mesdames, une épouse consternée, fondant en larmes, s'abandonnant sans mesure à un chagrin légitime; tour à tour attendrie sur le cadavre de son époux et courroucée au moins contre l'auteur de sa mort. Mais ces excès, notre sainte les ignore : ses regrets portent l'empreinte de sa vertu; ils sont vifs, mais ils s'exhalent doucement au pied de la croix de Jésus-Christ. Humblement prosternée, là elle fait le sacrifice de son époux, y ajoute celui de sa personne et s'écrie : Que le Seigneur soit à jamais mon partage : *Pars mea Deus in æternum*. (*Psal. LXXII, 26.*) Vous la reçûtes, grand Dieu, cette généreuse consécration, et vous daignâtes l'accueillir. Ah! ne croyez pas, chrétiens, qu'elle fut un excès du désespoir ou l'effet d'un transport involontaire : non; Chantal dans sa douleur en prononce le vœu avec réflexion; et Chantal veuve en remplit l'énergie avec fidélité.

3<sup>e</sup> C'est surtout à la mort de l'un des deux époux qu'éclatent la perversité, la mauvaise foi des alliances de nos jours. Quelques larmes versées sur la tombe de celui qui n'est plus, par bienséance autant que par sentiment, c'est souvent tout ce qu'on accorde à sa mémoire; et il n'est que trop ordinaire que les passions se rallument à la torche funèbre. En sera-t-il de même du deuil de Chantal? Non; la torche funèbre ne fut pour elle que comme un rayon de la grâce, comme une étincelle de charité. Les liens qui l'unissaient à son époux, resserrent, en se brisant, ceux qui l'attachent à son Dieu. Sa vertu prend un nouveau caractère, une force nouvelle. Sous le joug du mariage, son cœur était nécessairement partagé entre le ciel et la terre; libre maintenant de toute

autre affection, son cœur ne soupire que pour le ciel, ou plutôt le ciel y est déjà; plus rien dans le monde qui l'attache; plus de sacrifice qui l'effraye; et elle consent à présenter à l'Eglise le fils du meurtrier de son époux. Puis, se dépouillant des restes d'une grandeur qui lui fut toujours importune, elle en orne les autels, et en alimente les chaumières; sa maison n'est plus qu'une espèce de solitude, dont elle ne rompt le silence que par les leçons qu'elle fait à ses enfants. Leçons de Chantal à ses enfants!... Que ne puis-je en pénétrer tous les cœurs et les faire adopter de toutes les mères! Tantôt elle emprunte les immortelles paroles de cette auguste reine, qui disait à son fils qu'elle aimerait mieux le voir enseveli dans son tombeau, que de le savoir coupable d'un seul péché; tantôt elle représente que la vraie noblesse est toute dans les sentiments; le véritable honneur, tout dans la probité, la conscience et la religion : maximes sacrées, qui suffiraient seules pour assurer le bonheur et la paix des empires. Ainsi coulaient dans les soins de sa famille les jours de la sainte veuve, lorsqu'un vieillard chagrin, difficile et brusque, l'appelle au soulagement de sa vieillesse. Le souvenir de son époux lui commande d'obéir; elle se rend à ses instances, et s'y rendre, c'était se déterminer à souffrir. L'injuste vieillard l'immole chaque jour à son humeur atrabilaire, tandis qu'une Agar impérieuse, une servante indisciplinée la persécute ouvertement, l'abreuve du fiel de ses censures, l'humilie par ses rebuts, l'accable de ses mépris et des violences de sa haine. Oh! que fera Chantal dans une circonstance où tout semble autoriser la colère et provoquer la vengeance? Ce qu'elle fera, Mesdames? ce que font les saints, les âmes vraiment généreuses et fortes. On l'insulte, on l'outrage; elle se tait, ou mieux, elle se venge par des bienfaits; elle confond dans les soins de sa tendresse les enfants de sa persécutrice avec les siens.

Ce n'était là cependant que comme une ébauche de ses sacrifices et le commencement de ses épreuves : *Initium dolorum hæc* (*Març., XIII, 8*); elle était réservée à ces troubles de la conscience, non moins pénibles que les plaies mêmes faites à l'amour-propre; et je dois vous la représenter maintenant tristement incertaine de ses dispositions réelles; toujours agitée par la crainte; doutant toujours du bien qu'elle fait; y soupçonnant même une alarmante illusion; et pour comble de maux, livrée, sous un guide peu éclairé, aux observances pénibles, aux minuties laborieuses d'un zèle outré, d'une aveugle piété, d'une morale sévère dans les principes, plus sévère encore dans la pratique, surchargée de vœux indiscrets, de dévotions puériles, de prières, de pénitences excessives, et jetée ainsi hors de la route qui doit la mener à celui que son cœur cherche. Oh! quel ne doit pas être son abattement, sa langueur! Que le joug de l'amour doit lui paraître pesant! Quelle force, quel courage il faut,

Mesdames, pour marcher au milieu de tant d'écueils dans les voies de la justice; pour ne pas se laisser vaincre; pour ne pas rétrograder! Eh bien! plus son Dieu semble s'éloigner d'elle, plus elle le cherche ardemment; plus les sentiers sont pénibles, plus elle appuie sa marche laborieuse.... Mais, ô tendresse! ô bonté du ciel pour le juste qui souffre! Tandis que Chantal est travaillée ainsi des angoisses de l'amour, le ciel lui ménage l'homme unique qui lui convient: pontife irrépréhensible, bien-faisant, juste, qui a l'érudition de Justin, la simplicité d'Amos, la douceur de Moïse, le zèle d'Esdras, la sagesse de Salomon, la modestie de Jean-Baptiste; interprète des Ecritures comme Jérôme, théologien comme Thomas, aussi pressant que Bonaventure, aussi infatigable que saint Paul, aussi redoutable à l'hérésie qu'Augustin, enflammé du divin amour comme Ignace, et son panégyriste comme Bernard; homme intérieur, solitaire au milieu du monde, contemplatif profond, prédicateur éloquent, disciple parfait sous les simples dehors d'une piété facile, guide sûr, versé dans les voies de Dieu, apôtre et modèle de toutes les vertus, esprit sublime et né pour les grandes conceptions; mais qu'entreprends-je de le louer, cet homme unique? Je le nomme, et je fais mieux son éloge: le ciel lui ménage François de Sales. Oui, c'est lui qui remplira les destinées de notre Sainte. Il ne l'affranchira pas d'abord de ces agitations, de ces craintes plus terribles, dit l'Ecriture, que les orages qui bouleversent les eaux, il faudra encore qu'au milieu du monde, s'occupant du monde, et conversant avec le monde, elle meure entièrement au monde; il faudra qu'au sein de l'abondance, sollicitée par les plaisirs, invitée par la mollesse, elle se dérobe aux plaisirs, crucifie sa chair et se condamne à la pauvreté; tout cela, elle le fait; et pour fermer plus sûrement son cœur à tous les objets de la terre, ô héroïsme, ô force, ô énergie de l'amour! sa main généreuse armée d'un fer chaud, imprime sur son cœur le nom de Jésus. Sceau divin, vous le fermâtes en effet ce cœur aux impressions de la chair et du sang. Pontife saint, qui dirigez cette âme forte, n'épargnez ni les sacrifices ni les épreuves; elle acceptera tout avec joie. *Ce n'est plus elle: qui vit, c'est Jésus-Christ qui vit en elle: « Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus (Galat., II, 20); »* elle ne veut du moins que lui seul, ah! lui seul pour le temps et pour l'éternité. Quand pourra-t-elle se réjouir à l'ombre de vos ailes, ô mon Dieu! Le temps en est venu, Mesdames: organe des volontés du Très-Haut, François de Sales l'appelle à la retraite. Dès longtemps son cœur l'y portait: elle y entre; la force l'y accompagne et l'y suit: sujet de

patronne un mérite de la force qui l'accompagna, qui la suivit dans la retraite, ne croyez pas que je vienne médire ici du bonheur de vos solitudes, en exagérer les devoirs, en grossir les épreuves, et y montrer la nature toujours en lutte avec elle-même: non, je me complais au contraire à célébrer les délices de votre éloignement du monde, et à reconnaître la douceur du joug que vous portez. Vous nous paraissez à la vérité dépouillées de tout, *tanquam nihil habentes (II Cor., VI, 10)*; mais vous possédez tout en possédant le souverain bien; et vous n'échangeriez pas, contre le faste des trônes et la magnificence des palais, le siège informe, l'humble prie-Dieu, la simple croix et la modeste image de vos cellules; vous n'échangeriez pas, contre la pourpre et les festins des rois, la laine de vos vêtements, le pain, le légume et l'eau de vos tables frugales, *et omnia possidentes*. Le religieux silence de vos solitudes a quelque chose de sérieux et d'austère, *tanquam tristes*; mais quelle sérénité brille sur vos fronts: et quelles ne sont pas les délices concentrées en vous-mêmes! Ames célestes et pures, le torrent des choses humaines passe pour nous avec une horrible rapidité: le bonheur nous a fuis, et il a été se réfugier au sein de votre humble innocence: *semper autem gaudentes*. Voilà, Mesdames, l'hommage que j'aime à rendre à l'heureux choix qui vous a fait prendre le Seigneur pour votre héritage; mais de quels sacrifices, de quels combats, de quelles vertus laborieuses votre noble fondatrice n'a-t-elle pas payé ce que vous avez acquis peut-être sans peine, et qui vous semble si facile et si doux! C'est ce qui m'a fait dire que, même dans la retraite, la force fut son vêtement: *Fortitudo, indumentum ejus*.

Et d'abord, n'envions point à Israël la gloire de cette mère qui fut assez courageuse pour immoler sept tendres enfants à la défense de la loi de Dieu; pour assister successivement au supplice de chacun d'eux et les animer tour à tour à souffrir. Chantal obéit à la grâce qui l'appelle, marche à la retraite avec autant de force que la mère des Machabées à l'échafaud de ses enfants. Elle eut en effet, comme elle, à résister au monde: non pas à ses menaces, mais à ses promesses; aux espérances d'un grand nom, à l'attrait d'une alliance nouvelle; non pas au glaive étincelant d'un sacrilège et d'un impie, mais à la touchante autorité d'un frère, prudent et sage dans les conseils, qui oppose la religion à la religion; qui représente l'indiscrétion du projet, l'impossibilité de l'exécution; qui insiste et qui condamne. Elle eut enfin, elle eut, comme elle, à résister à la nature; et avec quelle énergie celle-ci combat les sacrifices imposés par la grâce! C'est tout ce qu'elle a de plus cher qu'il lui faut immoler au céleste vouloir; et tout ce qu'elle a de plus cher se presse en ce moment autour d'elle: deux jeunes vierges, ses enfants bien-aimées, se précipitent à ses genoux, y impriment leurs baisers et leurs

#### SECONDE PARTIE.

Quand je fais, Mesdames, à votre illustre



pleurs, et ne les quittent que pour faire entendre les accents de leur tendresse, les prières, les supplications, les instances : un père, un tendre père, accablé sous le poids de la douleur et des ans, recueille ses forces, se jette sur elle, la serre entre ses bras, l'arrose de ses larmes, et ne lui parle que par des sanglots, ou par un silence plus lugubre encore et non moins éloquent. Ne rendez donc pas son sacrifice si douloureux, ô vous qu'elle aime ! Il faut se soumettre aux volontés suprêmes du ciel. « Eh bien, que je sois votre victime, » s'écrie une voix qui semble comme sortir de terre... « Que je sois votre victime!... » Ciel ! c'est son fils ; son fils étendu sur le seuil qu'elle doit franchir... Arrêtez, tendre mère, arrêtez... Un pas, un seul pas... et vous foulerez votre sang propre ; le sang d'un époux qui eut votre cœur ! O trop cher obstacle ; trop fatale barrière ! Résister à son Dieu ou fouler son fils!... quelle alternative et quelle lutte!... Qu'elle sera terrible la victoire, de quelque côté qu'elle incline!... Mon Dieu ! mon Dieu!... Que peut ici la vertu ? Ah ! la vertu... Plus une mère en a, plus elle aime. Que doit donc éprouver Chantal, Chantal fille si soumise, épouse si fidèle, et mère si tendre ? Hélas ! elle regarde le ciel d'un œil brûlant d'amour et de charité ; son fils, d'un œil de douleur et de tendresse : ses larmes longtemps retenues échappent... Elle obéit à la grâce, franchit son fils et vole à la retraite ; et là, que de combats encore n'eut-elle pas à soutenir !

2° Quand je parle combats, je n'entends pas, Mesdames, ces terribles incertitudes qui s'élèvent dans notre âme, quand il s'agit d'accomplir de généreuses résolutions ; je n'entends pas ces pénibles retours sur nous-mêmes, qui nous font parfois reculer et pâlir devant la grandeur des sacrifices que nous nous sommes imposés dans l'ardeur d'une dévotion malentendue ou d'une indiscrète charité. Non, ce que Chantal a fait, Chantal le ferait encore : son âme est aussi ferme qu'elle est grande ; et ce n'est pas elle-même qu'elle a à combattre dans la solitude à laquelle elle s'est vouée ; c'est le monde, la pénurie, la peste... que sais-je ? tout s'oppose au succès de sa pieuse entreprise : et voilà ce que j'appelle ses combats.

En essayant de vous les décrire, Mesdames, ce serait le lieu de ne point séparer dans nos hommages François de Sales et Chantal ; de vous montrer l'Esprit de Dieu, établissant entre eux un saint concert de lumières et d'ardeur pour la gloire de la religion ; de vous peindre du même trait les travaux du père et de la fille ; l'apôtre de l'Évangile, et l'apôtre de la perfection évangélique ; François de Sales vainqueur de l'hérésie, et Chantal vengeant la religion ; fondant votre Ordre et illustrant la foi ; mais je ne suffirais point à cette tâche. François de Sales et Chantal à célébrer ensemble!... hé ! je puis à peine suivre les traces de celle-ci. Plus vite que l'aigle, elle est partout, et par-

tout elle rencontre des contradictions, des obstacles.

Dès qu'une entreprise a pour objet la religion, le monde, parce qu'il est l'ennemi de Dieu, s'oppose à ses succès : c'est même le gage le plus sûr de la faveur du ciel, que cette résistance de la terre. Aussi quelles ne furent pas, à sa naissance, les passions soulevées contre l'ordre de la Visitation ! Cet ordre devait un jour être célèbre, entre tous les autres, par sa ferveur, son utilité, son énergie, son courage à défendre la foi : dès qu'il paraît, le monde, dans sa fureur impie, médite de le renverser. Le vil intérêt, la mauvaise foi, l'ingratitude, les infirmités, les afflictions, une effrayante pauvreté, les préjugés de l'opinion publique, la masse du peuple corrompu, d'injustes préventions, d'audacieux calomnieux, tout s'élève contre lui et demande sa destruction. Mais que peuvent contre Chantal, et les efforts des hommes et les disgrâces de la terre ? Sa modération, sa douceur imposent silence à ceux-ci ; et sa charité, sa foi triomphent de celles-là. Son ordre traverse les calomnies, les épreuves, aussi brillant, aussi pur, que l'astre du jour, quand il perce l'obscurité des nuages. La nature cependant semble aussi conspirer contre l'œuvre sainte. L'air empoisonné promène la mort sur le sol de notre France. Le père expire loin de son fils, la mère loin de sa fille, et l'ami, loin de son ami. Les nouvelles filles de Chantal n'échappent point au fléau ; le mal les atteint ; la maladie les frappe ; Chantal seule est épargnée ; Chantal fuira-t-elle aussi ? Non ; plus attachée à ses enfants que le père à son fils, que la mère à sa fille, que l'ami à son ami ; supérieure au danger, plus forte que la mort, Chantal reste et devient leur salut. Le fléau cesse sans leur avoir été funeste ; hélas ! un autre lui succède. La terre est stérile, la disette extrême, et la misère dessèche et tue ce que la peste a épargné. Que fera notre Sainte dans cette nouvelle calamité ? Elle distribue à ses enfants le pain de la céleste parole, et cette divine nourriture les soutient ; l'indigence, selon elle, est un gage de bénédiction, et cet espoir leur fait vaincre l'indigence : elles croissent enfin et se multiplient. Annecy, Lyon, Moulins, Grenoble, Bourges, Paris, Dijon, Nevers, toute la France en un mot, et la Savoie et la Lorraine s'honorent de les accueillir. Il ne faut plus que répandre parmi elles, l'esprit de François de Sales, et ici commencent les vertus laborieuses, qui sont le dernier trait de l'éloge de Chantal.

3° J'appelle vertus laborieuses, celles qui exercent plus fortement ou notre esprit ou notre cœur ; or ce double et pénible exercice fut le caractère propre des vertus de notre sainte. Je la vois ici et là, qui dicte des lois, qui les fait observer, qui inspire des vertus ou les modère. Monument impérissable de sagesse éclairée, d'exacte piété, de zèle tempéré, de charité prudente, et en un mot de vertus évangéliques, heureusement accommodées à la faiblesse humaine ; code de



vrai culte, la règle que le pontife lui a confiée n'impose point, il est vrai, à la vieillesse décrépite, à la jeune vierge, à la veuve fatiguée du monde, à l'infirme qui en est rejeté, des pénitences des austérités qui épuisent; mais qu'y a-t-il aussi qu'elle n'exige de l'esprit et du cœur? Obéissance prompte, humilité profonde, exercices constamment uniformes, travail soutenu, détachement absolu, sacrifice de toute propriété, sacrifice plus pénible encore de sa volonté propre; voilà ce qu'elle commande à l'orgueil, à l'inconstance, à la paresse, à cet amour si énergique et si tendre qui ne nous attache que trop à nous-mêmes; et combien n'était-il pas difficile de faire prévaloir une semblable doctrine? Il fallait s'entendre avec tous les cœurs; s'accommoder, se plier à tous les caractères; instruire avec zèle; supporter avec charité; reprendre avec douceur; écouter avec complaisance; répéter avec patience; contenir les esprits légers; encourager les pusillanimes; arrêter les uns, aiguillonner les autres; c'est-à-dire, il fallait à un génie mâle et élevé, comme Chantal, prendre toutes les formes, et n'être jamais lui-même; et toutes les formes, Chantal les prend; et des manières douces et insinuantes, et des sentiments tendres et affectueux, lui font toujours obtenir ce qu'elle demande. Les lois de François de Sales règnent dans tous les cœurs: il ne lui reste donc plus qu'à jouir de ses mérites; je me trompe, Mesdames; ses mérites, il faut qu'elle les ignore; et cette nécessité, je dirais presque surhumaine, comme elle en accomplit la rigueur!

Elle n'est encore que sur les premières marches du temple; et déjà elle dépose entre les mains de François de Sales, et exécute avec fidélité dans tout le cours de sa vie religieuse, ce vœu magnanime que Thérèse seule prononça avant elle, que Thérèse ne put exécuter; le vœu de faire toujours ce qu'elle croirait de plus parfait. Et de là que de vertus, je dis de ces vertus qui exercent fortement le cœur! Le conseil qui invite, la loi qui commande, le précepte qui oblige, la charité qui suggère, ont sur elle un pouvoir égal et en obtiennent une égale obéissance Dieu seul... voilà ce qu'elle pense, ce qu'elle aime, ce qu'elle désire! Les Richelieu cependant et les Mazarin s'inclinent devant elle; les Marquemont, les Bérulle, les Lingende, les Vincent de Paul la proclament la sainte et l'unique de son siècle; les princes de Lorraine, la maison de Savoie, pour exprimer d'un mot leur amour et leur vénération, ne l'appellent que leur mère; une vertueuse princesse, si connue par les malheurs d'un époux, frappé des foudres de la justice à l'ombre même de ses lauriers, la duchesse de Montmorency lui donne son cœur et se range sous ses ordres; une reine aussi célèbre par la finesse de son discernement que par le zèle d'une politique aussi utile à la religion qu'à l'Etat; une reine protectrice du mérite, et qui savait l'apprécier, Anne d'Autriche lui rend ces honneurs du

sceptre, si flatteurs pour l'amour-propre: disons plus, le monde entier retentit du bruit de ses travaux, de ses succès, de ses miracles même; et elle ne se laisse prendre à aucune des illusions d'une célébrité pareille, et elle ne cesse de répéter qu'on se trompe, qu'on ne la connaît pas; ô mon Dieu, n'est-ce pas le dernier degré de l'humilité, le dernier effort de la nature sur elle-même! Que dirai-je encore? Ah! Mesdames, c'est aux exercices les plus pénibles de la charité de Marie que votre Ordre est destiné: il faut, comme elle, voler au secours d'Elisabeth et servir les infirmes: descendra-t-elle dans le détail obscur de ces travaux ingrats, celle qui vient d'être comblée des honneurs de l'Eglise, de l'hommage des puissances et du monde? Hé! qu'est-ce que cette gloire, pour une âme comme celle de Chantal? Elle attache bien plus de prix aux services du cloître les plus humiliants. Supérieure aussitôt que religieuse, elle conserve dans l'indépendance de l'autorité, l'esprit d'obéissance et de soumission; les vœux de François de Sales, à demi-exprimés, sont des ordres qu'elle remplit; tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait, est l'image et l'expression de la règle: la règle respire et vit en elle. Aussi quels ne furent pas à son égard la vénération et l'amour des filles heureuses, qui furent ses contemporaines en religion! Elles ne quittent jamais en sa présence l'attitude du respect, et lorsque leurs bouches cherchent des expressions qui le rendent: « Je vous en conjure, ô mes Filles! leur dit l'humble Chantal, supprimez des titres qui ne m'appartiennent pas; je ne suis point votre fondatrice, et vous pouvez tout au plus m'appeler votre mère. » Si on lui présente le pouvoir absolu d'une autorité sans bornes; si une assemblée de sages veut lui remettre un empire universel sur tout l'Ordre, son humilité résiste à toutes les instances: elle oppose ici les intentions du fondateur, et là sa vieillesse, qui ne lui permet plus que d'obéir. Sa vieillesse, hélas! à quelles disgrâces elle était réservée!

La tribulation est le sceau ordinaire que Dieu met à la sainteté; et ce sceau, avec quelle sévérité Dieu l'imprime dans la personne de Chantal! comme il l'attache à toutes les fibres de son cœur, et comme son cœur reste plus fort que toutes ses douleurs! La mort cependant semble vouloir effacer jusqu'aux derniers restes de tout ce qui lui est cher: elle immole, pour ainsi dire sans intervalle, son père, son beau-père, sa fille, son gendre, un protecteur, un ami, son frère et son fils.... Son fils!... il était sa plus douce consolation; l'unique espoir du nom de Chantal; l'ornement de la cour; et jeune encore il avait obtenu des emplois importants. Juste ciel! il défendait votre cause; il dirigeait la foudre des rois contre les remparts de l'hérésie: abandonnez-vous à vos regrets, tendre mère, ils ne sont que trop légitimes. Ah! le dernier soupir de son fils est un hommage à la reli-



gion ; sa mort, un holocauste à la vérité : Chantal a senti à peine les déchirements de la nature, que déjà elle éprouve les consolations de la grâce. Cependant la mort continue de frapper ; et François de Sales n'est plus.... François de Sales, la colonne de la foi ; l'interprète des volontés divines auprès de notre Sainte ; l'auteur de sa vie spirituelle ; le législateur et le guide de son Ordre naissant.... Quel sujet de larmes !.... Chantal en verse ; mais toujours forte, les premiers accents de sa douleur sont effacés bientôt par ce cri de sa résignation : Le Seigneur me l'avait donné, le Seigneur me l'enlève ; que le nom du Seigneur soit béni. Puis ne s'occupant plus que de perpétuer la mémoire du saint évêque, et par ce moyen de ménager des conquêtes à la grâce, dès leçons au monde et des épouses à Jésus-Christ, elle en recueille toutes les œuvres ; sollicite en son honneur les hommages de l'univers catholique ; presse sa canonisation, l'obtient ; place ses vertus sur nos autels ; et entretient son esprit dans tous les monastères de son Ordre. N'eût-elle que ce seul droit à la reconnaissance de l'Eglise, combien l'Eglise ne lui devrait-elle pas !

Pourquoi, ô mort, n'as-tu pas respecté une vie si précieuse, si utile au monde et si chère à la religion ? Pourquoi ?.... Mais où est ta victoire ? Tu as voulu nous l'enlever, et elle nous reste..... elle nous reste, et elle habite nos temples, et nous la retrouvons dans toutes vos personnes, Mesdames : bien mieux que les livres dépositaires de sa vie, c'est vous qui perpétuez sur la terre l'image de ses vertus.

Dans cette solennité qui vous est consacrée, que vous demanderai-je, ô vous, la gloire de Jérusalem ; la joie d'Israël ; l'ornement et l'honneur de notre France ? Hélas ! la religion calomniée, méconnue et sans cesse outragée, ne vous dit que trop, combien elle nous est nécessaire, cette force qui fut votre vêtement et dans le monde et dans la retraite. Obtenez-nous-la donc, je vous en conjure, héroïne sainte ; obtenez-la à ces Vierges vos enfants : qu'elles résistent toujours au novateur superbe qui voudrait altérer l'œuvre de votre sagesse ; obtenez-la surtout au faible ministre qui vient de prononcer votre éloge. Chrétiens de tous les âges et de tous les états, combattons comme Chantal, et nous triompherons comme elle sur la terre et dans le ciel.

Ainsi soit-il.

## II. PANEYRIQUE

DE SAINT VINCENT DE PAUL,

*Prononcé la première fois dans la chapelle de la grande communauté des filles de la Charité.*

*Dilectus Deo et hominibus. (Eccli., 45, 1.)*

*Il fut aimé de Dieu et des hommes.*

Quel heureux mélange d'inclinations, mes frères ! quelles singulières faveurs du ciel suppose cet éloge que l'Esprit-Saint lui-

même nous a laissé du législateur des Hébreux ! Concilier les qualités aimables qui captivent les hommes avec les vertus rigides que Dieu demande, n'est-ce pas comme le chef-d'œuvre de la nature et de la grâce ? Plaire à Dieu, plaire aux hommes... oh ! quel sage tempérament il faut de complaisance et de fermeté ; de prudence et d'abandon ; de sensibilité et d'abnégation ; d'épanchement et de réserve ; de lumières et de sentiments ! Plaire à Dieu ! plaire aux hommes ! ... Vous l'avez déjà nommé, chrétiens, le mortel privilégié, qui réunit ce double mérite ; et Vincent de Paul s'est comme naturellement présenté à vos esprits, en entendant les paroles de mon texte : Il fut aimé de Dieu et des hommes : *Dilectus Deo et hominibus*. C'est, peut-être, en effet, le seul saint qui ait droit à cette louange. La plupart, sans doute, ont fait pour Dieu autant que lui ; la plupart ont embrassé, comme lui, les fatigues et les peines ; les humiliations et les croix ; les sacrifices et les austérités. Mais où en trouver un qui ait autant fait pour les hommes ? où en trouver un dont les vertus soient aussi dégagées de l'amour de soi-même, aussi empreintes de l'amour de ses frères ? Ce n'est donc point l'enthousiasme de mon héros qui me séduit, quand je lui attribue un caractère de sainteté qu'il ne partage avec aucun autre : ce n'est qu'une vérité nue, qu'un fait historique que j'énonce ; et tous les cœurs, je n'en doute pas, sont ici d'accord avec le mien. Il y a longtemps que Vincent de Paul est en possession des hommages de la philosophie du siècle, aussi bien que des suffrages de la sagesse éternelle : c'est une fête de la terre comme une solennité du ciel, que la fête du saint prêtre. Il a tout fait du moins pour la gloire de l'un et pour le bonheur de l'autre : vous l'allez voir dans les deux parties de ce discours. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

Un siècle ne suffit pas, mes frères, pour effacer les traces des guerres d'opinion ; et du temps de Vincent de Paul, se faisaient sentir encore les déplorables effets de la Ligue. Plus invétérée même, la corruption qu'avaient amenée ces discordes civiles, n'en avait que plus d'énergie. L'idée confuse d'un Dieu, d'une religion, d'une Eglise, s'était, à la vérité, conservée à travers les ruines des temples ; mais des pasteurs sans talents ne pouvaient former que des chrétiens sans principes ; et l'ignorance, comme il arrive toujours, multipliait les égarements, les désordres. Oh ! d'où sortira le réparateur de tant de maux ? Ne l'attendons pas, chrétiens, du fastueux appareil des premières conditions ! Les prestiges de la naissance donneraient à la terre quelque part au succès. Il faut, pour mieux manifester la puissance du Très-Haut, que l'homme de sa droite apparaisse d'une de ces agrestes contrées, qui ne promettent que des êtres aussi agrestes qu'elles, et Vincent de Paul fut un berger comme David. Ce ne fut pas, à la vé-



rité, dans l'apôtre comme dans le guerrier, adresse, force et bravoure. Les ennemis à vaincre ne furent pas les mêmes pour l'un et pour l'autre. La victoire, toutefois, ne fait pas moins d'honneur au saint qu'elle n'en fit au prophète : les vices sont des monstres plus difficiles à terrasser que des géants. On n'a contre eux que la force des paroles; et la force des paroles, que de moyens les vices n'ont-ils pas d'y échapper? Comment pénétrer cette masse de corruption derrière laquelle ils se retranchent? comment s'en faire entendre, les toucher et les vaincre? Ce fut cependant, mes frères, le triomphe continuel de Vincent, soit au sanctuaire, soit à la cour.

1° Au sanctuaire, il s'élançait comme un géant pour parcourir sa carrière. *Exsultavit ut gigas ad currendam viam.* (Psal. XVIII, 6.) Son mot était qu'on doit aimer Dieu à la sueur de son visage; et sa vie tout entière ne fut que l'accomplissement littéral de ce généreux mot. En vain les flots, en vain les tempêtes semblent, au début, conjurer contre lui : la fureur des tempêtes et des flots ne lui ménage qu'un plus beau triomphe. Elle le jette, à la vérité, sur une terre étrangère et barbare; il y est mis dans les fers, menacé de mort, vendu trois fois, et trois fois à des maîtres cruels, qui s'en font servir au péril même de sa vie; mais l'esclave ne cesse pas d'être apôtre; il chante les cantiques du Seigneur, et ces cantiques, si onctueux en eux-mêmes, plus onctueux encore dans sa bouche, ramènent à la foi un de ces lâches déserteurs, qu'aux termes de l'Écriture, il est si difficile d'y ramener. Les voilà tous deux fuyant ensemble une terre infidèle, et sur un frêle esquif, se dirigeant vers Rome. Le plus léger coup de vent peut renverser la nacelle et engloutir les passagers; mais l'adversité n'est pas toujours un signe de colère : ce n'est souvent qu'un laborieux prélude au succès; et la navigation, je dirais presque téméraire, fut heureuse. Elle serait même devenue une source d'honneurs pour Vincent de Paul s'il ne s'y fût dérobé. Mais à peine a-t-il consommé l'œuvre pieuse qui l'avait amené dans la ville sainte, qu'il se hâte de revenir en France exercer son zèle dans une paroisse abandonnée (15); et comme il pourvoit aux besoins de l'humble et pauvre troupeau! Il y avait trouvé une église en ruine; des autels sans parure; des solennités sans pompe : il y laisse un temple décent et le culte en honneur. Il y fut à la fois pasteur, apôtre et père; et partout il se montrera tel, soit que la Providence l'appelle à former des héros à l'État et des vengeurs à la religion dans l'illustre maison de Gondy; soit qu'elle l'envoie aux extrémités du royaume, rétablir la foi et les mœurs dans Châtillon-les-Dombes : les saints se signalent dans tous les genres d'occupations. Cependant, comme l'athlète qui va combattre, Vincent de Paul ne faisait qu'essayer ses forces. Je le comparais

tout à l'heure au soleil ouvrant sa carrière : *Exsultavit ut gigas ad currendam viam*; cette comparaison n'est pas une vaine louange; comme l'astre du jour, l'apôtre va répandre des torrents de lumière dans les campagnes, avant que d'en distribuer quelques rayons dans le faste des villes. Dans le faste des villes.... Ah! puissé-je le dire sans nous accuser nous-mêmes! Tout était pour elles dans ces temps d'ambition et de cupidité. *Les petits demandaient du pain, et personne ne songeait à le leur rompre* : « *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis.* » (Thren., IV, 4.) Leurs besoins retentirent au cœur de Vincent de Paul, et leurs besoins furent satisfaits. L'ingratitude du ministère, c'est-à-dire, son obscurité, ses périls et ses peines, rien ne l'arrête. Dans l'épaisseur des forêts, sous les voûtes des cavernes, au sommet des montagnes, partout sa voix se fait entendre, et partout l'ignorance se dissipe, la piété renaît. Accourez, ouvriers évangéliques; la moisson est grande; les conquêtes à faire se multiplient devant les conquêtes déjà faites; accourez, Vincent de Paul vous appelle. Ce ne sont pas d'ambitieux discours, qu'il vous demande : « Laissez, laissez tout le luxe des paroles à l'insuffisance de la sagesse humaine : vous, soyez simples sans bassesse; éloquents sans faste; onctueux sans art; véhéments sans dureté et touchants sans prétention. C'est dans l'étude de l'Évangile et des livres saints, que vous devez puiser tout votre savoir : *L'oraison est à l'apôtre, ce que l'arme est au guerrier*; et si la grandeur de la religion est de commander à tous, sa sublimité est de se faire entendre de tous. Une gloire bruyante ne vous est point réservée; votre marche sera obscure, mais qu'elle sera belle : *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona!* » (Rom., X, 15.) Ainsi parle Vincent de Paul, et de grands talents renaissent à briller dans les villes, pour éclairer les campagnes; et les missionnaires sont formés. Les missionnaires.... Je vous salue, apôtres de la charité; anges de la paix; généreux propagateur des saintes doctrines et des bons principes; je vous salue. Que l'injustice du siècle vous travestisse en agitateurs, en artisans de discordes publiques et particulières : je ne vois dans vous qu'un héroïsme de dévouement, qu'un foyer de lumières; l'honneur du sacerdoce; l'appui de la religion; le bonheur des familles et la sûreté de l'État. Vos vertus sont tellement au-dessus de l'humanité, que l'humanité les outrage, parce qu'elle ne peut les comprendre. Vous parlez, vous, le langage du peuple, sans compromettre la dignité du langage de l'apôtre. Le ciel, il faut bien en convenir, vous a départi ce qu'il refuse aux prudents du siècle; et si la perversité vous poursuit de sa haine, c'est un hommage que la perversité vous rend : c'est qu'elle vous redoute dans ses affreux complots contre le trône et



contre l'autel. Vos prédécesseurs en effet (et les méchants ne l'ignorent pas), vos prédécesseurs ont à peine obéi à la voix qui les appelle, que soudain tout devient nouveau dans les habitudes et dans les mœurs : la foi succède à l'impiété ; la sagesse, à la superstition ; la pudeur, au libertinage ; la justice, à la fraude ; la paix, à la discorde, et l'amitié, à la haine. La France étonnée trouve des chrétiens, là où auparavant elle eût presque inutilement cherché des hommes. Borneront-ils là leurs conquêtes ? Non, il faut un champ plus vaste à leur zèle, et l'univers en devient l'objet. L'Italie, d'abord, et la Pologne, et l'Irlande, et l'Ecosse retentissent de leurs prédications ; puis, comme si l'Europe était trop étroite pour eux, trop resserrée du moins pour satisfaire à leur soif de la gloire de Dieu et du bonheur des hommes, ils méditent d'aller au delà des mers, évangéliser dans ces régions nouvellement ajoutées à l'empire, où il faut apprendre aux néophytes les lois de l'humanité avant les devoirs de la religion. Missions de Madagascar, missions malheureuses, contrariées d'abord par les tempêtes et terminées par le martyre, vous n'en êtes pas moins un monument historique du religieux héroïsme des victimes et de ce zèle de la maison de Dieu, qui dévorait le saint prêtre dont je fais l'éloge. Il était l'âme en effet de toutes ces pieuses entreprises, de tous ces exploits évangéliques ; et tandis que ses enfants distribuaient ainsi la céleste parole, ou succombaient à la fureur des éléments et des hommes, il s'occupait, lui, d'épurer les cœurs en les séparant du tumulte du monde, pour les mettre en commerce avec la grâce. A ces mots sans doute, vous vous rappelez, mes frères, ces retraites si justement célèbres, qui subsistèrent parmi nous, jusqu'à ces jours de crimes, où rien de ce qui est bon n'échappa à la destruction ; retraites sacrées, où l'âme du juste, aussi bien que l'âme du pécheur, se purifiait, se retrempeait dans la piscine de la pénitence ; où le mondain et le solitaire ; le riche et le pauvre ; le petit et le grand se trouvaient au pied du sanctuaire, confondant leurs prières et leurs larmes, leurs espérances et leur craintes ; et à ces prières et à ces larmes, à ces espérances et à ces craintes, comme le ciel répondait par l'organe de Vincent de Paul ! Comme le saint prêtre encourageait les uns, fortifiait les autres ; instruisait ceux-ci et consolait ceux-là ! C'était bien là porter la réforme dans tous les états, jusqu'au plus intime de l'âme : il n'y a que cette méditation des années éternelles loin du monde, pour corriger les mœurs, adoucir l'infortune, sanctifier l'opulence, et ramener à la vertu. Hélas ! chrétiens, les mêmes plaies ont nécessité de nos jours les mêmes remèdes. Tout ce que la ligue avait laissé de corruption et de désordres, d'impiété et de dissolution, une autre cause

encore plus funeste l'a renouvelé, avec un effroyable accroissement, dans notre malheureuse France. Les sages se sont souvenus des leçons de Vincent de Paul ; et à cette séparation du monde, à ces retraites si heureusement imaginées par lui, et si difficiles à pratiquer parmi nous, ils ont substitué des réunions de tous les âges et de tous les états ; des exercices communs, où, à certains jours, mêlés ensemble, sans aucune de ces différences que la société met entre eux, le riche se forme à la charité ; le pauvre, à la patience ; le jeune homme, à la sagesse ; le vieillard, au repentir ; tous enfin à l'amour de Dieu, de la patrie et du roi ; et ces réunions, ces exercices, si utiles aux mœurs, et par conséquent à l'Etat, les méchants les ont travestis en rassemblements dangereux, en cabales contre l'Etat. Ils se sont emparés d'un mot pour les flétrir, et ce mot a fait fortune (16). Ce n'est cependant qu'une idée prise au plus grand bienfaiteur de l'humanité. Les mêmes besoins, je l'ai déjà dit, devaient amener à peu près les mêmes mesures ; et parmi ces mesures, n'oublions pas, ministres de Jésus-Christ, celles qui nous sont propres. Le clergé n'est pas toujours innocent des crimes du peuple. Pour réformer celui-ci, c'était donc un moyen efficace que de travailler aussi à réformer celui-là ; et ce fut un des principaux soins de Vincent de Paul pour la gloire de son Dieu. Il établit d'abord ces retraites ecclésiastiques, où les anciens du sanctuaire viennent se renouveler dans les vertus et dans l'esprit de leur consécration ; puis, ces conférences si renommées, et dont on retrouve quelque souvenir parmi nous ; où les prêtres et les pontifes les plus distingués de l'Eglise de France, où Bossuet lui-même assistait à ses leçons ; puis enfin, réalisant les essais du grand Borromée, il fonde, il ouvre, il multiplie ces demeures protectrices, où, sous la sauve-garde et comme entre les bras de la religion, les jeunes lévites se forment au service des autels, étudient leur vocation, en épurent les motifs, en ménagent les succès, oublient le monde, ou n'y pensent que pour apprendre à l'éclairer, le combattre et le vaincre. N'êtes-vous pas étonnés, mes frères, de cette variété de pieuses institutions ? Quelle âme il faut pour les concevoir ! quelle ardeur pour les exécuter !... Un homme, un seul homme aux prises avec tous les désordres de son siècle ; à la voix duquel tous les désordres cèdent, et dont le mérite a le singulier privilège de se faire obéir du peuple, honorer des grands et respecter des savants ! Les Gondi, les Silgery, les Bérulle, les Godeau, les Rochecouart, Bossuet lui-même, disciples de Vincent de Paul !... Bossuet... Ecoutez, chrétiens, comme il parle du saint prêtre, ce pontife dont la présence imposait à Louis le Grand lui-même : « Jamais, dit-il, jamais M. Vincent n'ouvrait la bouche devant nous

(16) La congrégation... On se rappelle tout ce mot.

qu'il y eut un jour de disgrâces attachées à ce



que chacun de nous ne ressentît les ardeurs dont il était embrasé, et ne crût entendre la voix de Dieu lui-même. » Et puis, que l'on conteste des talents à celui qui savait si bien se prêter aux différentes formes de la grâce, et la faire agir dans tous les cœurs ; à celui qui domptait le vice, captivait la grandeur, et rendait le génie lui-même attentif. S'il pouvait être vrai qu'il fût sans moyens, ce serait le plus beau trait de son éloge : ce serait dire que Dieu seul agissait en lui, et qu'il fut l'instrument tout particulier de ses merveilles. Ses œuvres alors ne sauraient s'expliquer autrement. Ses œuvres... ne les bornons pas, chrétiens, à la réforme du sanctuaire. Dieu tire aussi sa gloire des hommages moins éclatants que lui rendent, dans le secret des cloîtres, ces vierges dévouées qui l'ont choisi pour époux ; et elles deviennent à leur tour les objets du zèle de Vincent de Paul. François de Sales allait mourir. L'esprit, le cœur du pontife, dans ses derniers moments, se portent sur l'Ordre de la Visitation, qu'il vient d'établir ; il contemple, dans sa paternelle sollicitude, tout cet ensemble de sages qu'ont produit les leçons du saint prêtre ; et, parmi eux, aucun ne lui paraît plus propre que le saint prêtre lui-même à développer les vertus, dont il n'a que semé les germes. Il lui lègue ce soin délicat, cette laborieuse tâche ; et qui ne sait avec quel honneur les pupilles se sont maintenues pendant un demi-siècle, sous les auspices de leur tuteur ! François de Sales était mort, et ce fut comme s'il ne l'était pas ; et il avait laissé un autre lui-même : *Mortuus est pater ejus, et quasi non est mortuus : similem enim sibi reliquit post se.* (Eccli., XXX, 4.) Ainsi, Vincent de Paul, comme l'Apôtre des nations, savait se faire tout à tous ; ainsi la grâce qui, d'ordinaire, divise ses dons pour la consommation des soins dans l'œuvre du ministère : *Dividens singulis prout vult* (I Cor., XII, 11), s'était en quelque sorte complu à les rassembler tous dans son âme ; et tel nous l'avons admiré dans les humbles soins du sanctuaire, tel nous allons l'admirer encore dans le faste et les honneurs de la cour.

2° Que la sainteté a d'autorité et d'empire, quand elle est jointe à la douceur et à l'humilité ! Il n'est point alors d'hommages qu'elle n'obtienne ; il n'est pas d'esprit qui ne la révère et de cœur qu'elle ne subjugué. Elle efface jusqu'aux inégalités de la naissance, aux préjugés de condition, et place le sujet le plus obscur selon le monde, à côté de tous les grands, à côté même de son roi. Ce fut elle qui fit appeler à la cour de Louis XI le pieux ermite de la Calabre ; ce fut elle aussi qui amena Vincent de Paul à la cour de ce Louis, plus cher à la France, qu'on louerait suffisamment en disant qu'il eut Henri IV pour père, et Louis le Grand pour fils, s'il n'eût à cette gloire ajouté celle de ses propres exploits.

A l'aspect du Saint, tout s'étonne d'abord, mais ensuite tout révère. Le génie puissant qui alors soutenait le trône ; qui le déten-

daît du moins avec une égale fermeté contre les prétentions des grands et les rivalités de l'étranger ; Richelieu lui-même s'incline en présence de Vincent de Paul ; le grand homme trouve dans la sainteté quelque chose de plus grand que lui ; il en emprunte les lumières et profite de ses conseils. Ah ! mes frères, au milieu de tant d'égards, d'empressement et d'hommages, au faite des grandeurs, à la source des grâces, au centre même de la politique et des intrigues, que deviendra le modeste enfant des landes de Bordeaux ? Ce qu'il deviendra, chrétiens ? Il conservera toujours son humilité, sa droiture et sa modération ; il restera simple dans ses mœurs, doux dans son commerce et zélé pour la foi : ce sera toujours le pasteur de Clichy, le missionnaire de Châtillon, et l'apôtre des bourgades.

Pendant la mort étend ses voiles autour du trône et menace le vertueux monarque qui y est assis ; c'est par les mains du saint prêtre qu'il veut remettre sa grande âme à celui par qui les rois règnent ; il le choisit pour être le confident particulier de ses derniers sentiments ; et avec quel abandon il dépose ses espérances et ses craintes dans ce cœur si plein de Dieu, si plein du ciel même ! Toute la charité de Vincent de Paul passe dans l'âme du prince moribond : ses liens ne se rompent pas assez vite ; il lui tarde d'échanger le plus beau des diadèmes du temps contre l'incorruptible couronne de l'éternité : il le dit et il expire... Il expire, et sa mort agrandit encore les destinées de l'homme de Dieu. Devenue, par la perte de son époux, régente du royaume, Anne d'Autriche l'appelle à ses conseils ; et voilà Vincent de Paul mêlant ses idées, ses vues, ses vertus et ses plans aux conceptions de ces hommes extraordinaires, qui, durant l'enfance de Louis le Grand, préparèrent, en quelque sorte, les merveilles de son règne ; le voilà balançant les destins de la patrie avec Mazarin et Séguier ; je me trompe : Mazarin et Séguier sont les hommes de l'Etat, et Vincent de Paul est l'homme de la religion et de l'Eglise ; sa politique n'a jamais rien de la subtilité du premier ; jamais rien de l'austère rigidité du second. Elle est simple comme lui, et il n'use de son pouvoir qu'en apôtre et qu'en saint. C'est à la cour peut-être qu'il contribue davantage à cette gloire de Dieu dont le zèle le dévore ; c'est à la cour du moins que ses vertus éclatent plus nombreuses et plus pures. Elles sont faciles, les vertus, loin des illusions du pouvoir et des tentations de la cupidité. Mais être continuellement en butte à celles-ci et à celles-là, et leur résister sans jamais faiblir, c'est l'héroïsme de Vincent de Paul. La royauté a beau réfléchir sur son front chauve quelques-uns de ses superbes rayons ; il n'en est point ébloui ; et dans la crainte que ce reflet ne dissimule en lui l'empreinte de son origine, il est sans cesse à la rappeler : il se complait à présenter aux courtisans quelques membres de sa famille dans leurs



grossiers ajustements et leurs agrestes manières. Dispensateur de la fortune, il ne la détourne point sur cette famille indigente; sa congrégation elle-même, cette enfant de prédilection, ne se ressentira point des moyens de prospérité que le pouvoir met entre ses mains, et la maison de Saint-Lazare ne devient pas plus riche sous le ministre qu'elle ne le fut sous le missionnaire. Mais aussi, réparer des églises, en construire de nouvelles; soutenir des monastères, y faire rentrer la discipline en en chassant la misère; maintenir la religion et l'honneur dans les familles où le besoin les met l'une et l'autre en danger; conserver la foi à la Providence dans l'âme du cultivateur que les orages ont dépouillé de sa récolte, et les mœurs, là où la fortune menace d'engendrer le vice, voilà sa politique, et tout l'usage de son crédit. Mazarin peut préférer l'Etat à la religion, le prince à l'Etat, et et quelquefois son intérêt au prince. Vincent de Paul ne s'attache qu'à concilier la gloire du prince avec le bonheur du peuple, et le bien de l'Eglise avec le bien de la patrie.... Le bien de l'Eglise.... Il demandait encore une réforme, une réforme essentielle, mais hardie, qui devait soulever les passions, irriter l'orgueil, alarmer la vanité, et blesser l'amour-propre des grands; cette réforme, le saint prêtre n'hésite point à l'entreprendre: les premiers rangs de la hiérarchie cessent d'être remplis par une aveugle faveur, et quoi qu'en doivent dire les passions, la vanité, l'orgueil et l'amour-propre, la mitre n'est plus l'apanage exclusif de la naissance, mais la récompense du mérite et le prix du talent: ce n'est plus le nom, c'est l'homme qui l'obtient. Judicieuse dispensation, qui fut le principe de cette célébrité dont a joui l'Eglise de France aux plus beaux jours de la monarchie; et qui, nous en avons d'honorables garants, doit encore aujourd'hui lui rendre tout son lustre.

Tel fut, mes frères, soit au sanctuaire, soit à la cour, le zèle de Vincent de Paul pour la gloire de son Dieu. J'ai omis les calomnies, les intrigues dont il fut l'objet; j'ai voulu faire grâce à la perversité humaine. Je l'aurais rendue trop odieuse, en opposant ses œuvres aux œuvres de Vincent de Paul. Le contraste de la candeur, de la simplicité du saint prêtre avec la fourberie et la noirceur de ses ennemis, aurait peut-être ajouté à l'éclat de son éloge; mais je n'aurais pu me défendre de blesser la douleur qu'il opposa toujours à leur haine; et, du haut du ciel, le saint prêtre lui-même aurait condamné cet excès de mon zèle. Reprenons. Vincent de Paul aimé de Dieu par ce qu'il a fait pour sa gloire; vous l'avez vu: Vincent de Paul aimé des hommes, par ce qu'il a fait pour leur bonheur; sujet de mon second point.

#### SECONDE PARTIE.

Soit égoïsme de l'intérêt, soit instinct du besoin, il faut être utile aux hommes

pour se faire aimer des hommes. Tous les autres mérites, quelque brillants qu'on les suppose, peuvent exalter l'imagination, parler à l'esprit, y produire l'admiration, la surprise et l'enthousiasme même; mais ils n'ont généralement rien qui intéresse le cœur: celui-ci ne se laisse prendre qu'aux bienfaits; et qui alors eut plus de droit que Vincent de Paul à l'affectueuse reconnaissance du monde entier? qui rendit plus de services à ses semblables, travailla plus à leur bonheur, et fit davantage pour subvenir à tous leurs besoins, quels que fussent d'ailleurs *leur condition, leur patrie et leur âge?*

Je dis *leur condition*, et vous allez peut-être vous étonner, mes frères; mais la charité de Vincent de Paul est pure de toutes ces considérations humaines, qui altèrent souvent les vôtres; de ces fausses délicatesses de conscience qui les intimident; de ces susceptibilités qui les déconcertent; de ces répugnances qui les glacent; et ses premières sollicitudes sont pour ces malheureux, à qui, dans l'intérêt des familles et de la société, la justice des hommes ne laisse de la vie que les angoisses et les peines. Il ne redoute pas d'aller chaque jour respirer l'air infect de leurs cachots; puis il intéresse le gouvernement et les âmes pieuses en leur faveur; et bientôt une prière nouvelle plus salubre et plus pure est substituée à ces espèces de sépulcres où ils gémissent. L'humanité y reprend ses droits; la religion, son empire; et pour prix d'un dévouement aussi généreux, on demande au saint prêtre un dévouement plus généreux encore. On crée pour lui une charge de la miséricorde: il faut qu'il aille se confondre avec ces hideux rebuts de la société; il faut qu'il porte la réforme jusque dans leurs prisons flottantes; et l'abjection de ces hommes, et cet air de crime qui les entoure ne le rebutent point: la charité embellit tout à ses yeux, tout jusqu'aux bagnes et à ceux qui les habitent. Il unit ses larmes aux leurs; écoute leurs plaintes; ressent leurs peines; soulève de temps en temps leurs chaînes, comme pour en alléger le poids; multiplie les instructions, encore plus les secours; et par cet heureux tempérament de doctrine et de charité, l'espérance renaît avec la foi dans ces cœurs ulcérés et flétris. Elles s'accoutument à louer Dieu, ces bouches criminelles, qui tout à l'heure ne s'ouvraient qu'aux blasphèmes: plus de désordres, pour ainsi dire, et plus de plaintes. O dernier degré de l'abnégation! Entendez-le, chrétiens, et ne doutez point: ce serait contredire les monuments les plus authentiques; mettre des bornes à la charité du saint prêtre; outrager même sa bonne foi. Un de ces forçats, puisqu'il faut les appeler par leur nom, résistait à toutes les consolations. L'image de sa femme et de ses enfants réduits aux derniers besoins par son absence fermait son cœur à tout autre sentiment qu'à celui du désespoir et de la douleur. Il en fait l'avou à l'ange de réconciliation et de paix que le ciel leur

a envoyé. Ses pleurs accompagnent son récit; ses sanglots l'interrompent : il n'en fallait pas davantage pour toucher Vincent de Paul. Il rend libre le malheureux père; se charge de ses fers; et la vertu paye le solde du crime; et l'acquit, ce sont des infirmités, des douleurs pour toute la vie du saint prêtre. Le saint prêtre ne cessera cependant de s'occuper de ces infortunés qu'après leur avoir procuré et des fonds pour des missions perpétuelles, et un établissement hospitalier pour leur soulagement, dans la capitale et dans Marseille; et enfin une dotation de la munificence du prince. Tant il est vrai qu'il est des hommes que le ciel fait naître pour manifester sa providence à la terre, pour en signaler même les prodiges. L'esprit en effet, l'esprit s'étonne de ce que le cœur de Vincent de Paul exécute : « Tous les besoins, » comme il le dit lui-même, « sont devenus sa douleur et son poids. » Et je vais vous montrer encore un simple prêtre, tout indigent, tout pauvre, devenu comme inépuisable pour les pauvres; leur élevant, non pas seulement des abris, mais de ces édifices imposants, auxquels la fortune des rois suffirait à peine, et qui sont dans un empire comme autant de monuments. De petits essais préludent à ces entreprises, je dirais presque gigantesques : ce ne sont d'abord, dans les campagnes, que de libres contributions de charité en faveur des vieillards, des infirmes et des indigents; ce ne sont dans les villes que des secours délicats ménagés à ces nobles familles, à qui souvent, après les troubles, il ne reste de leur antique origine, que l'honneur. Mais quand ces premiers succès ont donné la mesure de ce qu'on peut espérer, c'est un fleuve de largesses qui n'a plus de bords. Et ici, hommage vous soit rendu, sexe pieux et sensible, chez qui la délicatesse des organes est une source de commisération, un principe de charité, quand le zèle de Dieu vous anime. C'est à votre active sensibilité que Vincent de Paul dut ces bienfaits sans nombre qu'il répandit sur toutes les infortunes. Votre généreux cœur répondit au sien; et quel spectacle vous offrites à la terre! Représentez-vous, chrétiens, deux cents des plus illustres dames de la cour et de la ville, parmi lesquelles ce rejeton de la noble famille des Marillac, cette immortelle Legras, dont l'âme céleste fut toujours au niveau de celle de Vincent de Paul, se partageant, sous la direction du saint prêtre, les pénibles soins de toutes les misères : ici, dans l'Hôtel-Dieu, surveillant tous les abus; rétablissant la discipline; parcourant toutes les salles; s'assurant de la propreté, du bien-être de tous les malades; leur adressant à chacun des paroles douces et affectueuses; des paroles d'intérêt, de religion surtout, et transformant ainsi en sanctuaire de la Providence ce triste refuge de toutes les douleurs : là, pour délivrer l'humanité de l'aspect déchirant de ces multitudes vagabondes, de ces troupes de mendiants qui inondent les places publiques et les temples, travaillant à élever et

élevant en effet cet *hôpital-général*, qu'avait inutilement entrepris saint Chrysostome à Constantinople; Henri IV et Médicis dans notre France; monument si majestueux, si grand, qu'en aucun lieu du monde la charité n'en dressa de pareil à l'indigence, et qu'à la première vue l'étranger le prend quelquefois pour une des demeures du souverain. Je ne retracerai point tous les genres d'afflictions et d'opprobres qui y sont rassemblés; je tairai et ces indignes imposteurs; et ces jouets de la fortune; et ces jeunes victimes de la faiblesse; et ces scélérats endurcis au crime; et ces insensés imbéciles ou furieux; et ces spectres vivants, restes impurs de la débauche; ou du moins je ne les nomme que pour montrer combien j'ai eu raison de dire qu'aucun malheur n'échappa à la tendre sollicitude de Vincent de Paul, *quelle que fût la condition du malheureux.*

2° J'ai ajouté : *Quelle que fût sa patrie*; et ici, mes frères, je dirais presque que mon sujet m'échappe : ce ne sont plus simplement des œuvres, mais des prodiges de charité, que j'ai à vous retracer; ce n'est plus une ville, une seule ville qui obtient les soins du saint prêtre, mais des provinces entières, des Etats même : c'est la Lorraine et le duché de Bar; c'est l'Artois, le Berry, le Maine, l'Angoumois, la Picardie et la Champagne.

Et d'abord, il faudrait, chrétiens, vous dépeindre toutes les douleurs et tous les besoins pour vous donner une idée de ce qu'étaient la Lorraine et le duché de Bar aux époques dont je parle. Centre et victimes de toutes les guerres de l'Europe; ravagés par cinq nations à la fois, ces pays, étrangers alors à notre France n'offraient à l'œil attristé que des ruines et des décombres : plus de temple, plus de moissons, j'ai presque dit, plus d'habitants : c'étaient, du moins pour la plupart, des restes d'hommes, plutôt que des hommes. Encore se dévoraient-ils entre eux : plus d'une mère, plus d'un enfant... Mais ne parlons point de ces horribles repas... Oh! quand la détresse en est réduite à ces monstrueuses extrémités, quel abîme! Et comment entreprendre de le combler! Mes frères, la charité de Vincent de Paul est plus forte que toutes les misères, et déjà ses enfants sont présents dans ces contrées parricides; déjà ils y ont ramené l'espérance et la vie. Les discordes s'apaisent; les temples se relèvent; les terres se cultivent; les maisons s'alimentent et les infirmes se guérissent. A toutes ces œuvres, Vincent de Paul consacre des millions, et Vincent de Paul n'est point épuisé; et tandis qu'il fait couler l'or là où coulerent des flots de sang, il accueille, il secourt, il délivre, il nourrit et le prêtre et le gentilhomme irlandais persécutés par Cromwell; et la vierge du cloître qui n'a plus ni asile ni pain; et le défenseur de l'Etat, que l'Etat oublie; et le captif qui gémit, qui tremble pour sa vie dans les fers de Tunis et d'Alger; et ces tristes débris du



christianisme, que renferment les grottes et les cavernes de la Syrie. Il y a ici sans doute quelque chose de divin; il n'y a qu'un Dieu qui ait pu révéler à Vincent de Paul le secret d'obtenir ces immenses contributions. Quelle ardeur de charité elles supposent ! Quel étrange concert de miséricorde ! Et ce n'est là cependant que le commencement des prodiges. Providence de mon Dieu, je vous adore ! vous aviez évidemment créé le saint prêtre pour son siècle ; vous aviez voulu, prévoyant tous les fléaux qui devaient l'affliger, ce siècle, lui ménager un réparateur, un réparateur universel. Reportez-vous, en effet, chrétiens, à ces troubles de la Fronde, si frivoles dans leur objet, et néanmoins si calamiteux dans leurs suites. Rappelez-vous, pour un seul homme, le génie du mal exerçant ses fureurs au centre même de la patrie ; altérant tous les principes ; irritant tous les esprits, tous les cœurs, et soufflant tous les crimes ; l'amour-propre des grands révoltés contre le trône et provoquant leurs vassaux à la révolte ; les villes armées contre les villes ; les provinces contre les provinces ; le fer et le feu détruisant tout, jusqu'aux récoltes ; le citoyen paisible obligé d'aller dans les forêts confier aux bêtes fauves une vie qui n'est plus en sûreté parmi les hommes ; la contagion, la peste s'unissant au glaive pour multiplier les victimes ; Paris, Paris lui-même retentissant du bruit des foudres et comme inondé du sang des citoyens divisés ; et au milieu de toutes ces horreurs, l'homme de la charité, Vincent de Paul, toujours lui-même, plaidant la cause du malheur au pied du trône, comme s'il était au jugement de Dieu (c'est son mot) ; puis se prosternant devant les autels pour implorer du ciel ce qu'il demande vainement à la terre, tandis que ses disciples envoyés dans les villes et dans les campagnes désolées répandent l'or, distribuent des vivres, calment les haines, soulagent les malades, pansent les blessés, consolent les mourants et ensevelissent les membres épars et les morts.... Fut-il jamais héroïsme plus accommodé au temps, plus miraculeux, plus utile à son pays ! Oh ! quelle sera la récompense de tant de largesses et de tant de dévouement ! Chrétiens, quand la charité s'exile de la terre, ne demandons point de reconnaissance à celle-ci.... Pour prix de tant de bienfaits, deux fois la maison du saint prêtre est horriblement pillée ; deux fois sa personne est indignement outragée : à Rennes, à Bordeaux, il est obligé de fuir ; et celui qui a sauvé la vie à tant de malheureux n'est pas sûr de la sienne. Les parricides !... Ils attendent aux jours de leur père ; et leur père.... leur père se venge en saint ; il ouvre de nouveau sa main libérale, et tout ce qui souffre est rassasié encore de l'affluence de ses biens. L'Artois, le Berry, le Maine et l'Angoumois, je l'ai déjà dit, participent à ses secours ; et la Picardie et la Champagne.... Ah ! mes frères, pendant dix ans l'Espagnol renouvelle, dans ces

provinces, toutes les horreurs de la Fronde ; et pendant dix ans, Vincent de Paul y répand ses soins, ses trésors et ses consolations ; ses consolations, plus précieuses encore, aux termes du Prophète, que des milliers d'or et d'argent. (*Psal.* CXVIII, 72.) Il n'épargne même pas ce qui reste de ses domaines ravagés ; et chaque jour, plus de deux mille de ces malheureux sont nourris dans sa maison deux fois pillée ; chaque jour quatorze mille infirmes sont assistés par ses soins. Le ciel se lassera plutôt de frapper que Vincent de Paul de donner. Il se refusera tout, absolument tout, ainsi qu'à ses enfants ; plutôt que de manquer à un seul pauvre ; et tout l'univers et tous les siècles se ressentiront des miracles de sa bienfaisance. Ce cœur en effet si généreux, si habile à trouver des ressources, ne l'est pas moins à les perpétuer ; et ce n'est pas dans les calculs de la sagesse humaine, qu'il en cherche les moyens : il sait trop bien que pour établir quelque chose de durable, il ne faut pas compter sur cette humanité qui est tant préconisée de nos jours. Ce sentiment ne lui semble que ce qu'il est, qu'une affection passagère ou fantasque, enfant du caprice, et quelquefois de l'amour-propre, qui, n'ayant aucune règle, ne peut rien promettre de stable : aussi lui donne-t-il un autre caractère, et pour cela, une autre origine, une autre fin. C'est dans le ciel qu'il pose le principe de cette sensibilité surhumaine, qui, sur la terre, attache invariablement à tous les genres d'infortune : il fait du soin des pauvres un état de religion, et le plan de votre congrégation est arrêté, Mesdames. Votre saint instituteur ne vous a laissés que le titre de *Filles de la Charité* ; mais ce titre si modeste et si simple, que de vertus sublimes il renferme ! Ce n'est pas seulement ce courage d'abnégation qui sépare du monde pour en éviter la contagion ; qui contrarie la nature, mais qui ne la révolte pas ; qui s'impose des austérités, mais qui, en quelque sorte, les choisit ; qui n'admet point la délicatesse, mais qui n'expose pas aux dégoûts ; qui, enfin, renonce aux plaisirs, mais aussi qui ignore les angoisses. C'est chez vous, Mesdames, un renoncement bien autrement héroïque. Vous vivez, vous, au milieu du monde ; vous êtes en commerce habituel avec lui ; vous le servez, sans rien prendre de sa malice ou de sa corruption. Tous les dégoûts, toutes les austérités, toutes les angoisses, vous les subissez ; et il n'est point de maladie qui vous répugne ; de douleurs auxquelles vous ne participiez ; de soins, de peines qui vous découragent. Tous les besoins, toutes les misères de l'humanité, sont comme votre élément ; vous les partagez, vous les soignez, vous les adoucissez ; et pour vous peindre, d'après votre saint fondateur lui-même, « vous n'avez pour monastères que les maisons des malades ; pour chapelle, que l'église de votre paroisse ; pour cloîtres, que les rues de la ville ou les salles des hôpi-

taux ; pour clôture, que l'obéissance ; pour grilles, que le respect de vos devoirs ; et pour voile, qu'une sainte modestie. » Aussi la philosophie elle-même se joint à la religion pour vous rendre cet hommage, qu'il n'y a rien sur la terre de plus grand que vous ; et je croirais avoir assez loué Vincent de Paul, en rappelant qu'il fut l'auteur de votre congrégation, si je n'avais à parler encore de ce que sa charité miraculeuse a fait pour l'homme, quel que fût son âge.

3° Rien, nous ne l'avons que trop éprouvé, mes frères, rien de plus funeste aux mœurs que le tumulte des armes et les fureurs de la discorde. Les lois alors se taisent ou ne sont plus respectées ; l'autorité combattue est sans force pour se faire obéir ; le ciel lui-même comme sans foudre pour se faire craindre, et la licence n'a plus de frein. Quels ne furent pas aussi, du temps de Vincent de Paul, comme du nôtre, le dérèglement des mœurs, les outrages même à la nature ! Enfants du malheur et du crime, c'est vous que j'ai à montrer d'abord comme les touchants objets de la charité du saint prêtre. L'effervescence indomptée du tempérament, l'oubli de l'honneur, et quelquefois même les persécutions seules du besoin, vous ont donné le jour ; mais ce jour, il vous est disputé par les passions mêmes qui vous ont engendrés. Hé ! quelle est cette femme qui s'enfuit si étrangement agitée et n'osant jeter en arrière qu'un demi-regard qu'elle détourne aussitôt ? Quel est ce vieillard empressé qui s'avance, enveloppant mystérieusement dans son manteau quelque chose qu'il craint de blesser ; qu'il a l'air de réchauffer et de presser contre son sein ? Dieu de la nature et de la charité ! c'est une de ces mères impies qui vient d'abandonner le fruit de ses entrailles ; c'est votre ministre qui l'a ramassé, ce fruit, sur le pavé où il gémissait ; qui l'a pris dans ses bras, et à la place de la pierre insensible, fait palpiter son cœur sur le cœur de l'innocent (17). Je vous épouvante, mes frères, autant que je vous attendris : il n'était cependant pas de nuit qui ne voitât plusieurs de ces atrocités. On les trouvait, ces pauvres enfants, comme entassés à la porte des églises ou dans les places ; et on ne les recueillait que pour les vendre ensuite à vil prix ; autrement on s'en débarrassait par la faim, par le poison, ou, puisqu'il faut tout dire, par le couteau d'une magie sacrilège, qui cherchait je ne sais quels horribles secrets dans leur sang tout frais encore. Il n'y avait donc plus, grand Dieu, de justice sur la terre, d'humanité, de piété dans les cœurs ! Rassurez-vous, chrétiens, il y avait Vincent de Paul ; et déjà Vincent de Paul a suscité d'autres mères à ces enfants. La Providence est vengée ; la nature apaisée, et l'innocence mise à l'abri des poignards du crime et des douleurs du besoin. Que dis-je ? hélas ! que dis-je ? O impénétrables conseils de mon Dieu ! le nom-

bre de ces enfants délaissés va toujours en augmentant, et les ressources s'épuisent, et les généreuses mains qui ont commencé la bonne œuvre, sont au moment de l'abandonner : « Or sus, Mesdames, s'écrie le saint prêtre, dans l'énergique affliction de sa charité ; vous avez été les mères de ces enfants, selon la grâce, depuis que leurs mères, selon la nature, les ont abandonnés ; voyez maintenant si vous voulez les abandonner aussi. Cessez, cessez d'être leurs mères pour devenir leurs juges : leur vie et leur mort sont entre vos mains ; les voilà devant vous ! Ils vivront, si vous continuez d'en prendre un soin charitable ; et, je vous le déclare devant Dieu, ils seront tous morts demain, si vous les délaissez. » Il n'y avait que des larmes qui pussent répondre à ces mots si concis, mais si tendres : les larmes coulent, et la bonne œuvre sera continuée. Un palais même lui est assigné par la royale miséricorde de la régente, et Louis le Grand, par ses largesses, y met le sceau de la durée. Les voilà donc, ces enfants du crime, recueillis par la vertu, croissant sous ses yeux et formés par ses soins. La charité de Vincent de Paul sera-t-elle enfin satisfaite ? Non, non, chrétiens : Vincent de Paul croit n'avoir rien fait, tant qu'il reste quelque bien à faire. Ce n'est là que le premier âge de la vie, et les besoins de la vie tout entière occupent son généreux cœur. Ici, dans la maison de ces saintes filles, il ouvre à la vierge innocente des écoles pour s'instruire ; et comme elles se distinguent entre toutes celles de leur âge, les jeunes élèves qui y sont formées : j'ai le droit de le dire, et il me semble entendre la voix de tous les pasteurs confirmer mon suffrage. Là il prépare un refuge au repentir de la vierge indisciplinée ou coupable, qui a compromis le nom de sa famille ou trahi l'honneur. Ailleurs enfin, il offre une retraite à cet âge de la souffrance et des besoins, du travail et de la douleur, pour me servir de l'expression du Prophète, que le monde oublie ou néglige, parce que le monde n'en attend plus rien. Puis, quand il a pourvu ainsi au bonheur de ses semblables, quels que fussent leur condition, leur patrie et leur âge ; quand il a comme éternisé sa bienfaisance dans l'univers, il demande à ses enfants « s'il est bien vrai qu'il ait le droit de vivre et de manger le pain des pauvres, lui qui ne fait rien pour gagner le sien. » Terminons là son éloge.

Héros de la charité, ô Vincent de Paul ! je vous invoque. Nos jours ressemblent aux vôtres, nos jours sont même plus mauvais que les vôtres. C'est à la vérité, des deux parts et par les mêmes causes, les mêmes désordres de mœurs ; mais quelle différence de principes ! Si l'on n'a pas toujours pratiqué dans votre âge, on a du moins toujours cru ; et dans le nôtre, il n'y a plus ni pratique ni foi ; dans le nôtre, on vous a dépouillé du titre de saint pour faire de vous un philosophe ; et l'on avait renversé vos autels

(17) Allusion au tableau de saint Vincent de Paul, peint par Monsiau.



pour vous dresser une statue... Dans cet étrange bouleversement des idées et des choses, soyez toujours, ô saint prêtre! le bienfaiteur de la patrie. Ne détournez pas un instant vos regards de cette Eglise de France, qui respire à peine de ses tourmentes, et qui dut à vos réformes son antique célébrité. Maintenez dans l'âme de vos enfants ce beau zèle qui dévorait leurs aînés, et qui les rendit sous vos auspices les restaurateurs des mœurs et la lumière de leur siècle; maintenez parmi vos vierges cet héroïsme de dévouement que nulle infirmité, nulle angoisse ne déconcerte; et dans ces conseils de charité que nous avons formés d'après les vôtres, cette piété généreuse et sensible qui concilie si bien les intérêts d'autrui avec les intérêts de la famille, et le soin des pauvres avec les devoirs de la maternité. Ranimez enfin, ranimez dans tous les cœurs cette passion du bien, ce feu céleste qui vous embrasa; il faut faire des heureux pour être heureux soi-même sur la terre et dans le ciel. Ainsi soit-il.

### III. PANÉGYRIQUE

#### DE SAINT LOUIS (18.)

*Voluit Dominus ut sanctificaret eum, et magnificaret legem et extolleret. (Isa., XLII, 21.)*

*Le Seigneur a voulu en faire un saint, pour qu'il devint la gloire et l'honneur de la loi.*

Sa sainteté sur le trône ! C'est mes frères, un des plus heureux tempéraments de la grâce pour ménager le triomphe de la loi. Le seul hommage d'un roi fidèle à son culte fait en quelque sorte plus d'honneur à la religion, que les hommages réunis de tous les autres mortels. Un roi qui, à la face de l'univers dépose pour l'Évangile : quel témoin ! un roi chargé de son joug : quel esclave ! armé de la toute-puissance, s'il concourt à répandre la foi : quel apôtre ! s'il peut souffrir ou succomber pour elle : quelle victime ! Non, il ne faut qu'un roi que la religion dirige, pour convaincre le monde qu'elle est seule le principe de nos lumières et de notre force. Tel est cependant l'absurde préjugé qui régna dans les temps anciens, et qui, à plus forte raison, règne aujourd'hui plus que jamais, que, bornée à n'agir que sur les âmes vulgaires, la religion ne doit exercer sur les rois qu'un empire limité, qu'un pouvoir circonscrit. Dès les premiers siècles de l'Eglise, un grand génie (19) avait douté si les Césars pouvaient être chrétiens, et si des chrétiens pouvaient aspirer à la pourpre des Césars. Ce doute n'était dans sa pensée qu'un hommage rendu à la perfection évangélique ; mais d'audacieux calomnieurs (20) s'en sont emparés, et ils n'ont pas rougi d'écrire que la droiture et la modération que prescrit l'Évangile, ne sont pas toujours d'accord avec la saine politique et la prospérité des empires ; que l'abnégation et l'humilité

chrétiennes ne s'auraient s'allier avec l'élévation du génie et les qualités brillantes qui font la renommée ; que la religion, en un mot, peut faire des saints, mais qu'elle est peu propre à former des héros. Il n'y avait qu'un grand exemple, mes frères, pour confondre ces impostures ; et ce grand exemple Dieu nous l'a donné dans la personne de Louis IX. Ce prince, en effet, réunit la plus éminente sainteté aux qualités les plus héroïques ; l'humilité de la croix au faste de la couronne, et la modestie des vertus pacifiques à l'éclat de la valeur et des conquêtes. Également grand dans la paix et dans la guerre ; dans la vie privée et à la tête des armées ; dans la prospérité comme dans l'infortune, il fut, si je puis le dire, l'apologie vivante de la loi : *Voluit Dominus ut sanctificaret eum, et magnificaret legem et extolleret.* Venez donc, vous, qui prétendez juger du mérite des rois et marquer leur place dans l'histoire, venez contempler la religion assise sur le trône avec saint Louis, et vous verrez si elle n'est pas digne de commander aux nations ; vous verrez si elle ne peut pas former de grands hommes selon le monde en même temps que selon Dieu ; si enfin il n'est pas vrai de dire qu'à elle seule appartient de faire la gloire des souverains et le bonheur des peuples, Je m'arrête à cette idée, mes frères ; et pour en établir la vérité, j'oppose l'esprit du monde à l'esprit de l'Évangile, et je dis : La religion seule est le principe de la véritable politique ; elle à fait de saint Louis le meilleur des rois : la religion seule est aussi le mobile du véritable héroïsme ; elle a fait de saint Louis le plus grand des héros ; vous l'allez voir dans les deux parties de ce discours ; et loin de moi, dans ce discours, toutes ces professions de foi politique, qui n'appartiennent qu'à la tribune : je ne suis ici que l'homme de Dieu, et je me borne à en défendre les droits.

#### PREMIÈRE PARTIE.

Il va donc s'accomplir, mes frères, le vœu de ce sage qui demandait des rois philosophes pour gouverner le monde : oui, sans doute, il va s'accomplir ; non pas toutefois dans le sens de cette prétendue philosophie qui nous ravage ; mais dans le sens de cette philosophie sublime que Jésus-Christ a fait connaître à la terre. Écoutez, maîtres du monde, et apprenez à régner. C'est par la religion seule que Louis devient grand politique, pour ainsi dire, avant même qu'il se connaisse. Je la vois, cette religion, qui préside à sa naissance ; qui le reçoit dans ses bras ; qui veille autour de son berceau : je la vois dans un âge plus mûr, qui donne la fécondité à ses talents, et dirige ces dons de la nature qui ébauchent le grand homme ; mais qui, sans la grâce, ne font le plus souvent que de grands coupables. Les augustes

(18) Ce discours devait être prononcé devant l'Académie française, le 25 août 1850, et il ne le fut pas à cause de la révolution survenue cette année même.

(19) Tertullien.

(20) Julien l'Apostat, Machiavel, Bayle (*Réponses aux questions d'un provincial*, t. IV, p. 576, et t. V, p. 48.)

et pleux auteurs de ses jours ne croient donner un prince à l'Etat qu'en le faisant chrétien : ils le nourrissent de grandes maximes ; ils l'environnent d'exemples touchants, et ne disputent entre eux, que de grandeur d'âme et de sainteté. Quel maître que ce Louis VIII, à qui le ciel ne refusa que les occasions et les années, qu'il réservait à son fils ; ce Louis VIII, qui meurt, le protestant qu'un crime qui nous conserve la vie, est mille fois plus affreux que la mort même ! Quel maître que cette Blanche, dont la piété solide, éclairée, est une vertu mâle, utile au monde ; qui se fait redouter de l'étranger et estimer du Français ; que sa fermeté, ses lumières et son activité rendent capable de conseil et d'exécution ; qui aime l'autorité, mais qui ne l'aime que pour faire des heureux ; qui enfin sait apprécier les talents ; qui sait plus encore, qui sait les mettre en œuvre ! Aussi les fruits de ses leçons devant la saison : Louis règne, dès qu'il est roi ; et pour montrer déjà la différence entre l'esprit de l'Évangile et l'esprit du monde, que lui eût-il conseillé, ce monde au moment qu'il prit le sceptre ? Louis était jeune, plein de grâces, de vivacité et d'ardeur : il lui eût dit, n'en doutons pas, de tout rapporter à lui-même ; de rassembler tous les plaisirs dans son palais ; d'en faire le séjour de la félicité et du repos. Mais l'Évangile qui ne ménage ni rang ni âge ; l'Évangile qui commande à tous avec une égale indépendance ; dissipe toutes ces illusions de la jeunesse et du trône, et efface, pour ainsi dire, tout intervalle entre le prince et les sujets : le monarque apprend qu'il est homme ; le maître, qu'il est père ; et voilà comment Louis devint le meilleur des rois ; celui du moins qui fit le plus pour le bonheur et pour la gloire de la France.

Je dis d'abord pour le bonheur de la France : et ne croyez pas, mes frères, que pour rendre son peuple heureux, Louis va s'enfoncer dans de laborieuses combinaisons, dans d'inextricables abstractions : non ; le bonheur n'est pas plus absolu pour les nations que pour les particuliers : ce n'est donc pas dans la vanité des systèmes, qu'il faut en chercher les éléments. Tous les systèmes, quels qu'ils soient, ne sauraient le dépouiller de ce qu'il a nécessairement de relatif et d'éventuel. Louis le savait bien ; Louis aussi ne demande rien à l'idéologie, comme disait l'homme des temps modernes : il lui suffit de jeter un regard sur cette France dont il est roi ; d'en étudier les besoins, et pour y satisfaire, de consulter l'Évangile : voilà toute sa politique ; et quels n'en furent pas les succès ! avec elle, *il ramène la paix dans l'empire ; il y rétablit l'ordre, et va jusqu'à s'occuper lui-même des infortunes particulières de ses sujets.*

1° Il ramène la paix dans l'empire ; et aussi bien qu'était-il, cet empire, alors que Louis en prit les rênes ? Ce n'était, mes frères, qu'un camp tumultueux, plutôt qu'un Etat organisé. Ses vassaux, ses défenseurs et ses

chefs en faisaient une proie dont ils s'arrachait les lambeaux. Chacun de ses maîtres était un tyran ; et chacune de ses provinces avait plusieurs maîtres ; plusieurs maîtres, toujours divisés, ou qui du moins ne se réunissaient que pour faire la guerre à leur premier souverain, dont ils jalouaient la puissance. L'habitant de la campagne lui-même laissait à douter s'il était plus fait pour cultiver la terre que pour la ravager ; il allait avant le temps couper des moissons étrangères, et revenait gémir sur les siennes qu'il trouvait coupées de même. Plus de sécurité, plus d'abondance ; un deuil universel affligeait les familles et l'Etat. O politique, politique humaine, que peuvent ici tes conseils ? Ce qu'ils peuvent, mes frères ?... éterniser tous ces malheurs, sous le prétexte même de travailler à les éloigner. Et en effet, les divisions, les troubles de l'Angleterre et de l'Allemagne offraient à Louis les plus favorables conjonctures pour affaiblir ces puissances ; il était même justifié d'avance par les brigues des deux Etats, qui tour à tour recherchaient son appui. Oh ! je vous demande si la politique humaine lui conseillera autre chose que de profiter de sa fortune et des avantages qu'elle lui présente ? Mais que celui qui est éclairé d'en haut, voit les choses d'un œil bien différent ! La guerre, cette divinité farouche des héros du monde, n'est pour Louis que le crime des rois, quand l'ambition seule les y porte. Il s'arme donc, il s'arme, non pour conquérir, mais pour pacifier. Il fait plier d'abord sous son sceptre, tous ces sceptres subalternes qui s'agitent autour de lui avec un si horrible fracas ; puis il vole dans le midi éteindre les incendies allumés aux flambeaux des sectaires : la France étonnée reprend la vie sous l'égide de son roi ; et il semble qu'un nouvel astre se soit levé sur elle pour la rendre féconde : il n'y a plus au dedans ni troubles, ni sujets de troubles ; et au dehors, après avoir pesé dans la même balance et au même poids, les droits des puissances et les siens, Louis n'hésite point à se condamner : là où la cupidité, l'amour-propre eussent préféré trente années d'effusion de sang, il consent à rendre plusieurs comtés : politique nouvelle, qui, plus puissante que les armes, impose aux souverains, les subjugué, et rend Louis le médiateur, l'arbitre, j'ai presque dit, le roi de l'Europe. Sa probité du moins et son désintéressement deviennent des juges, dont on respecte les sentences : *Il casse, il annule, il ordonne* : et le plus acharné, le plus fier de ses rivaux obéit : l'Anglais, l'Anglais lui-même lui demande son repos. Ainsi, ô France la religion de ton roi sut étouffer jusqu'aux dernières semences des discordes intestines et des divisions étrangères ! Ainsi sa sagesse, sa modération, son zèle te rendirent la paix, et cette paix, ne craignez pas, comme on l'a dit, mes frères, que le saint roi en abuse pour se livrer à des exagérations de dévotion ; ne craignez pas que, pour être avec son Dieu, il



cesse d'être avec son peuple : Louis aime à la vérité à converser avec le ciel ; mais ces pieux entretiens ne sont pour lui que comme un conseil secret, où il traite de l'intérêt public ; où il apprend qu'il sert son Dieu en servant ses sujets, et qu'il ne peut être dans l'ordre, qu'en France l'ordre partout.

2° Aussi la France jouissait à peine de la paix qu'à cet âge où la plupart feraient beaucoup, s'ils n'étaient qu'inutiles, Louis est déjà tout entier aux soins de son royaume. Et ces soins, quel immense travail ils lui imposent ! mille délits soustraits aux lois, et mille lois sans rigueur ; la sûreté publique négligée, la justice rendue vénale, et ses ministres plus criminels souvent que ceux-mêmes qu'ils ont à punir ; la misère du citoyen dépouillé ; l'usure qui épargne le puissant pour dévorer le malheureux ; le duel enfin qui livrait l'innocent à l'adresse du coupable... le duel... il n'était pas alors ce fanatisme militaire, qui depuis deux cents ans a fait répandre tant de sang et que nous semblons vouloir réprimer aujourd'hui ; revêtu des attributs de la justice, il s'était emparé de son tribunal, et la puissance et la majesté présidaient à des assassinats. Tels sont les désordres qu'avait légués à la religieuse politique de Louis, la politique profane d'une longue suite de rois, respectant les erreurs, négligeant les abus ; et ces désordres, comme Louis les répare ! *Une loi de feu*, une loi dévorante *étincelle dans sa main* : « *In dextra ejus ignea lex.* » (*Deut.*, XXX, 2.) C'est la loi éternelle, dont mille lois salutaires vont émaner. Le glaive est placé à côté d'elle, pour en assurer la souveraineté ; et le monarque devient inexorable, quand le bien public lui défend d'être sensible. Reconnaissez ici, mes frères, le pouvoir de la sainteté : sous l'empire de la nature, tout est marqué du caractère dominant ; sous l'empire de la grâce, rien ne domine que les intérêts de la patrie ; et bientôt le crime effrayé voit punir ses attentats ; bientôt l'on retrouve dans les juges les ministres de la justice. Et le moyen qu'il n'en soit pas ainsi ! Pour leur faire connaître l'importance et la dignité de leurs fonctions, Louis les exerce lui-même ; il se délasse des fatigues du cabinet, en discutant les droits des particuliers ; et comme le Dieu dont l'oreille est toujours ouverte à la plainte du malheureux, il se rend accessible au dernier de ses sujets. Mes frères, je parcours les archives du monde, et j'y trouve des princes équitables, parce qu'ils ne recherchent pas l'injustice ou qu'ils savent y mettre un frein ; mais il faut ouvrir les fastes de la religion pour trouver un roi juge ; un roi qui paraisse comme Louis dans la campagne, assis sous un chêne, au milieu de son peuple, sans garde que ce peuple lui-même ; sans attributs de la royauté que le sceau de la sagesse imprimé dans ses discours ; que cet air de bonté grave qui annonce un père ; que cette majesté presque divine, qui révèle plus qu'un roi. O jours ! jours dignes de ces temps de miracles, où

les chefs du peuple élu étaient des juges et ne portaient que ce titre.

Il faut l'avouer cependant, d'aussi puissants exemples seraient souvent sans effet, s'ils n'étaient soutenus par une attention scrupuleuse à faire de bons choix : Aussi les dépositaires de l'autorité ne sont jamais avec Louis les élus de la faveur ; le mérite seul obtient les places ; et, grâce au discernement du prince, si les forts conduisent les armées, les sages dirigent les conseils : la vertu, les talents président à tout, remplissent avec décence chaque partie du gouvernement, imposent à l'étranger, et impriment de toute part les caractères de la grandeur du maître, comme le maître lui-même porte l'empreinte de la grandeur de Dieu. Il n'y a que vous, ô religion sainte ! pour établir un aussi noble système de gouvernement. Sans vous, la sympathie, le goût, la faiblesse décideront quelquefois du prix des hommes, et il ne faut qu'un mauvais choix pour tout perdre : sans la conscience, on consulte le cœur, et le cœur souvent peut trahir l'Etat.

3° Mais voici un autre mérite non moins intéressant, plus rare, et qui n'appartient encore qu'à l'Evangile : un roi laborieux, occupé des soins publics les plus graves, et qui se livre aux détails des nécessités particulières d'une multitude obscure ; un roi puissant qui, loin d'éviter l'aspect de la misère, va la chercher, la comble de largesses, l'admet à sa table, et n'élève des édifices que pour lui consacrer des asiles. Vous ressentez encore aujourd'hui les effets de sa pieuse et royale munificence, ô vous pour qui le soleil ne jette que des rayons inaperçus. C'est lui qui vous soustrait aux angoisses de l'indigence : c'est par lui que vous vivez heureux et tranquilles ; et cette tendre sollicitude pour vos infortunes, il l'étendit un jour sur tout son peuple, au péril même de sa vie : je m'explique. L'air est infecté et la campagne desséchée. Un ange plus redoutable que l'ange d'Egypte frappe les enfants d'Israël teints du sang de l'alliance, et semble ne vouloir faire de notre France qu'un autel de la mort. Supposez ceci, mes frères, un roi dont le cœur ne soit pas chrétien : quelques ordres donnés du fond de son palais, seront les derniers efforts de sa sollicitude. Mais Louis que la religion dirige, se hâte de descendre dans le séjour des larmes, pour y suivre, jusque dans les bras de la mort, ses sujets désolés ; et, après avoir épuisé tous les secours humains, couvert de sac et de cendre, prosterné devant le souverain arbitre de la vie, il offre ses pleurs, ses prières et ses jeûnes ; il s'offre lui-même pour sauver son peuple, et son peuple est sauvé. Le bonheur de la France, sous le règne de Louis, fut donc tout entier l'ouvrage de la religion : la France lui dut aussi sa gloire ; et c'est ici que va se rendre plus sensible encore la supériorité de l'esprit de l'Evangile sur l'esprit du monde dans le gouvernement des empires.

Telle est la triste alternative des peuples conduits par la sagesse profane, que la paix ou la guerre les dégrade : celle-là les épuise, et celle-ci les énerve. Si, dans la paix, on aime l'éclat, on ne cherche point à le rendre utile, ou l'on n'y travaille que d'une manière imparfaite. On ne s'attache qu'à frapper les sens, qu'à tromper, à leurs dépens, des aveugles qui veulent être trompés. A des troubles sanglants qui auront arrêté les progrès de tout bien, qui souvent même auront préparé et presque entraîné la ruine de l'Etat, succèdera un faste immodéré, une magnificence stérile, un luxe frivole, qui ne mettra en honneur que les arts d'agrément, et compromettra la véritable gloire de l'empire en lui donnant un faux lustre. Ainsi gouverne la sagesse profane, et cette sagesse, je le répète, n'est pas celle de Louis. Il ne prend conseil que de l'Evangile, et il n'est aucune sorte de gloire qu'il ne procure à la France.

1° La religion d'abord lui fait prévenir une oisiveté fatale aux mœurs, et diriger utilement le travail du citoyen : il met en mouvement tous les genres d'industrie; de là les progrès des arts subalternes; de là l'exercice de ces arts plus nobles, précurseurs magnifiques du beau règne des lettres.... Des lettres.... Ce n'était pas alors que nos princes, comme aujourd'hui, en naissaient les protecteurs. Mais, ce qui, dans la barbarie de ces temps, échappait à l'instinct de la nature et par conséquent de la politique, l'Evangile le signale au zèle du saint roi. La foi du moins, la foi réduite au préjugé, et par ignorance, toujours prête à céder à l'erreur; la piété même devenue un jeu impie dans des spectacles indécents; la religion mêlée encore à quelques restes des superstitions païennes, dont elle avait triomphé; sa morale défigurée et la parole sainte avilie dans la bouche de ses ministres, tout concourt à arrêter les regards de Louis sur ces objets négligés par ses ancêtres; tout ne lui fait que trop vivement sentir la nécessité des lumières; et il devient le père des savants. Il les rassemble dans son palais; préside aux travaux; prodigue et les secours et les récompenses; fait brûler les livres des superstitions juives, qui altéraient les sources de l'érudition sacrée; multiplie ces ordres que nous avons proscrits, auxquels cependant nous devons d'avoir recueilli pour nous les trésors du génie dans tous les âges; établit, par un traité solennel, la célèbre université de Toulouse, et s'unit au zèle du fameux fondateur de cette Sorbonne, si fameuse elle-même, qui semblerait aujourd'hui vouloir renaître de ses ruines. Il n'est point, en un mot, il n'est point d'assoupissement si profond qui ne s'éveille à la voix du saint roi; elle est, cette voix, comme une puissance créatrice qui donne la vie à l'âme, et enfante une génération d'hommes nouveaux. Louis parle, et la France conçoit ces précieux germes qui en dissipent la barbarie, et qui doivent se développer dans les siècles

futurs, avec tant de gloire et d'éclat.

2° Mais que préconisé-je, ô saint roi, votre amour des lettres! Nous ne connaissons plus guère que l'amour des armes; et je me hâte de montrer que la nation, sous vos lois, ne perdit rien de cette réputation de force et de valeur qui lui est propre. N'insultez donc point à la sainteté, mes frères, et n'allez pas vous imaginer qu'elle ne peut s'allier à la bravoure. Il n'y a que les princes pacifiques par indolence ou par faiblesse qui négligent le métier des armes. Mais l'indolence et la faiblesse, la religion les condamne, et Louis les ignore. Il entretient jusque dans les plaisirs de son peuple cette vigueur de l'âme et du corps, si nécessaires aux guerriers. Aux excès du jeu, à des amusements dangereux ou frivoles, il substitue des exercices chevaleresques, propres à nourrir la valeur, la force et l'adresse. Oh! si Jérusalem se vanta jadis de ses héros appelés les Forts de David, la France lui dispute cet honneur, et lui montre avec orgueil cette foule d'intrépides guerriers qu'on peut appeler les Forts de Louis, et qui tout à l'heure vont combattre dans les trois parties du monde connues alors. Mais ne prévenons pas les événements; et, pour achever le tableau de la gloire de la France sous le règne de Louis, ajoutons que jamais roi n'en soutint mieux la dignité.

3° Les princes que le goût décide, et non l'amour du devoir, ne savent point se conformer aux circonstances : les temps changent, et leur conduite reste la même. Louis au contraire, sous l'influence de la religion, semble n'avoir de goût dominant que celui de faire toujours ce qu'exigent les conjonctures. Malgré l'ordre sévère établi dans ses finances, faut-il donner une haute idée de sa couronne et de son peuple; faut-il imprimer le respect et se montrer en roi? rien n'égale sa magnificence. Faut-il parler en souverain? il menace, il tonne. Jamais outrage ne sera fait impunément à ses sujets; jamais prince ne sera aussi attentif à leur faire rendre ce qui leur est dû. Un empereur sacrilège ose attenter à la personne de ses évêques; la demande qu'il fait de leur liberté, ressemble à un ordre et s'exécute aussi promptement. Rome, Rome elle-même apprend à distinguer en lui le monarque et le chrétien. Il lui obéit en fils dans tout ce qui est de la religion, et lui résiste en roi dans ce qui concerne l'Etat. Oui, il révère les célestes prérogatives de la tiare, mais il n'en est pas ainsi de ses terrestres prétentions; et là où il faut défendre le trône sans toucher à l'autel, le saint roi satisfait avec une admirable sagesse à tout ce que lui demandent la religion et l'honneur. Et cet appareil de puissance, et cet éclat de dignité, il n'est pas un des autres traités qu'il conclut, qui n'en porte l'empreinte. Si, comme je l'ai dit, l'équité le dépouille une fois, l'acquisition des comtés de Blois, de Toulouse et de Provence; l'affermissement de ses droits sur la Normandie; l'hommage de



la Bretagne, et le renoncement du roi d'Arragon à plusieurs comtés, le dédommagent honorablement des sacrifices qu'il s'impose. Que dirai-je encore? Ah! mes frères, les têtes les plus augustes s'abaissent et tremblent devant un assassin (21), devant un monstre, qui le dispute à tous ceux de l'antiquité par le choix de ses victimes; qui forme des orages au haut de ses rochers pour les envoyer sur les rois; qui se vante de commander à la mort; mais Louis qui ne craint que Dieu et ne respecte que son devoir, Louis humilie l'orgueil du tyran; il congédie honteusement ses ambassadeurs qui osent venir chercher des tributs; les force à plier devant lui, et à rendre hommage au nom français.

Reconnaissons-le donc, mes frères, ce sont les maximes de l'Évangile qui forment les bons rois. La nature laisse toujours des vides ou des taches dans ses chefs-d'œuvre. La religion seule a l'avantage de tracer un plan de conduite universel et parfait; de tout embrasser, de tout atteindre; de porter dans l'âme, un aiguillon qui ne laisse rien oublier; la religion seule est donc le principe de la véritable politique: elle a fait de Louis le meilleur des rois; vous l'avez vu. La religion seule est aussi le mobile du véritable héroïsme: elle a fait de Louis le plus grand des héros, sujet de mon second point.

#### SECONDE PARTIE.

Le monde ne s'entend pas mieux à former un héros qu'un sage; et il est vrai de dire que ne pouvant s'élever à ce titre sublime, les enfants du siècle ont tâché de le rabaisser jusqu'à eux, pour le mettre à leur portée. Leur héroïsme n'est donc en quelque sorte qu'un héroïsme frauduleux; car le seul véritable est celui qui rend l'homme supérieur à lui-même dans toutes les situations: or, tel fut, grâce à l'Évangile, Louis aux prises avec ses passions, ses ennemis, ses revers.

1° Et d'abord, si ce n'est pas le plus éclatant des triomphes que de vaincre ses passions, n'est-ce pas en effet le plus grand, quand surtout ils'agit d'un roi. Ils naîtraient sans passions, les rois, que leur rang suffirait seul pour leur en donner. Que d'attraits du moins qui les provoquent! Que d'apologies qui les exaltent! Que d'exemples qui les autorisent! Que de complaisances qui les servent! Et comme l'égoïsme et la cupidité travaillent à faire de chacune d'elles une passion dominante! Un roi, mes frères, a presque autant de victoires à remporter sur lui-même, que l'Évangile renferme de préceptes à remplir, et il ne rencontre partout que des obstacles, et partout ce n'est qu'une ligue d'intérêts conjurés pour l'empêcher de vaincre. Louis la remarque, cette ligue impie, et Louis un instant porte ses regards vers la retraite. Mais il est destiné à donner au monde l'exemple unique peut-être, d'un roi inaccessible aux séduc-

tions de la couronne: disparaissent, vains enchantements; Louis vous oppose l'humilité, la prière, le travail et le jeûne; le sac du pénitent souvent remplace la pourpre du monarque; et le monarque, en dépit de tous les charmes, reste maître de ses vertus et de son cœur. Une fois uni à celle qui partagea son trône, ses yeux se fermèrent à tout autre prestige: il n'y a point de Dalila pour cet autre Samson; et quand on lui reproche qu'il donne trop de temps à la prière; « Cela se peut, répond-il, mais ce qu'il y a de surprenant, c'est que j'en pourrais donner davantage à mes plaisirs, sans que personne y trouvât à redire. » Héros profanes, vous reconnaissez-vous là? Vous n'êtes, vous, vous n'êtes héros, que pour le moment de la représentation; hors de la scène, que devenez-vous? Où sont-ils, ceux d'entre vous, qui savent aussi être des héros de la paix? Où est le prince qui, après avoir déposé les armes, ne se laisse pas aller à la mollesse et à la volupté? Je conviens cependant que la valeur en général est un de ces traits mâles qui caractérisent le grand homme; mais la valeur, apprenons de Louis quel doit en être le principe et l'usage; apprenons comment, vainqueur de lui-même, le héros de l'Évangile soutient son caractère, lorsqu'il combat ses ennemis.

2° La religion seule, mes frères, peut en quelque sorte légitimer la guerre comme en justifier les horreurs. Quand en effet un guerrier s'accoutume à braver le ciel, comme il brave les périls, la force devient son droit, et tout ce qu'il croit possible, il le croit permis. Ses exploits dès lors ne sont qu'autant de brigandages politiques, où la bravoure n'est que fureur; la mort de l'ennemi, un meurtre; la conquête, une usurpation; et la victoire, une apothéose du crime. Oh! quelle différence entre ce héros sans foi et celui qu'anime la religion! Au milieu des combats, Louis ne défend jamais que les droits du ciel ou ceux de la patrie, aussi la justice l'y précède et la force du Tout-Puissant l'y accompagne. Il y frappe moins comme un guerrier qui se défend que comme un juge qui punit. Les premiers qui lui font tirer le glaive sont des perturbateurs du repos public et des rebelles; ce sont les comtes de Champagne, de Boulogne et de Bretagne; et comme il en dissipe les ambitieuses prétentions! Il fond sur eux avec la rapidité de l'aigle. En quinze jours et malgré la rigueur de la saison, il abat les murs de Beclême, leur boulevard; et ces comtes qui affectaient la souveraineté, tombent à ses pieds, pour recevoir le pardon, dans l'humiliante attitude où l'on reçoit le supplice. Là, à Taillebourg, à la tête d'un pont et avec une poignée d'hommes, il soutient en personne le choc d'une armée entière et rend deux fois sa petite troupe victorieuse. Ailleurs l'Anglais, l'appui des rebelles, dispersé, fugitif couvre de ses morts la terre qu'il voulait envahir; chez-

(21) Le Vieux de la Montagne.

che en vain son monarque errant dans les campagnes, et voit la Charente porter à l'Océan, comme pour lui insulter, les cadavres de ses superbes dominateurs. Tout ce faste de conquêtes cependant n'altère point la noble charité du saint roi : descendu de son char de triomphe, il ne songe qu'à consoler, qu'à soulager les vaincus ; et les généreux soins de l'ami, du père font oublier le courroux du maître. Les plus douces affections se peignent dans ces traits, qu'enflammaient tout à l'heure tous les feux du courage ; mais ce n'est pas dans l'enivrement de la victoire qu'on peut sûrement apprécier l'empire de la religion sur le cœur d'un héros. La victoire n'est souvent qu'un rôle ; et soit politique, soit amour-propre, le plus impie triomphateur peut encore y jouer un personnage honorable. Le jeu à la vérité ne sera pas long ; et bientôt l'absence de la religion se fera sentir ou par la dureté des conditions imposées aux vaincus, ou par de nouveaux projets d'envahissement : la cupidité n'a pas de frein, quand le cœur n'a pas de règle. Mais faisons grâce à la faiblesse humaine, et admettons que ce que j'appelle un personnage soit en effet de la vertu ; admettons que, sans la religion, Louis sous les palmes du triomphe eût pu montrer encore de la modération : l'influence de celle-ci ne se borne pas à la prospérité ; et pour juger de toute la force qu'elle imprime à l'âme, considérons le saint roi dans ces guerres de la Palestine, que leur objet fit appeler *Croisades*, dont il fut le chef, et où sa fortune fut si diversifiée.

A ce mot de croisades, votre attention s'est sans doute renouvelée, mes frères, et pour quelques-uns peut-être, tout l'intérêt du discours est attaché à ce que je vais en dire ; mais n'attendez pas que je cesse d'être apôtre pour devenir orateur. Je n'envie point le facile mérite acquis par tant d'autres, de justifier cette entreprise de tous les reproches que lui font nos prétendus publicistes et nos faux sages. Dans l'éloge d'un héros chrétien, il est à sa place, je pense, de n'envisager que le but moral de ses exploits. Or, mes frères, quand Louis porta ses armes en Orient, quels n'étaient pas les désastres de cette terre natale de la religion ! Les feux destructeurs allumés au sein du sanctuaire ; les autels brisés, roulant dans le sang des adorateurs ; les trônes de la royauté sacerdotale renversés par le mensonge ; et sur leurs débris, le mensonge prononçant ses oracles impurs ; cette terre plus sainte que celle où Moïse n'osait marcher, souillée par l'abomination ; les disciples de l'Évangile dans les fers, et les princes ses défenseurs, opprimés ; le berceau de la foi, en un mot, devenu le théâtre de la plus matérielle incrédulité... Ah ! sur la chute du premier temple, Jérémie versa des larmes ; Eie s'éleva comme un feu, quand il vit l'autel érigé contre l'autel du Seigneur : ne demandons pas compte au saint roi des sentiments qu'il éprouve à l'aspect de la désolation du nouveau sanctuaire ; et qu'il nous

suffise de le dire : les croisades, si elles eussent été heureuses, auraient amené les magnifiques résultats que nous pouvons espérer de cette immortelle conquête, le seul trophée de l'époque, qui trouble les siècles passés dans l'orgueil de leur vieille gloire, et dont notre âge serait fier, si la passion n'altérait en nous les pensées généreuses et les nobles affections ; c'est-à-dire, mes frères, que les croisades, si elles eussent été heureuses, auraient affranchi le monde de la tyrannie ottomane ; que l'Asie, comme nous pouvons l'augurer de l'Afrique, ne serait plus la proie des barbares. Et quelle importante révolution pour l'espèce humaine ! La loi de l'Évangile aurait fait des hommes et créé des mœurs, là où la loi d'un imposteur n'a produit que des esclaves efféminés, que des mœurs qui outragent la nature et avilissent l'humanité ; l'univers n'aurait, pour ainsi dire, qu'une religion, qu'une foi, qu'un baptême ; tous les peuples n'en feraient presque qu'un seul ; la mer serait sans pirates ; le commerce sans obstacle ; le nom chrétien sans ennemis ; et des milliers de malheureux, nos compatriotes et nos frères, ne gémeraient plus, à la honte des nations, dans les fers des infidèles. Sont-ce là des faits capables d'enflammer la piété chevaleresque d'un grand cœur et d'intéresser le monde entier ? Honneur donc, mille fois honneur à celui qui, dans la barbarie de son siècle, en avait senti le prix et recherché la gloire ! Si nous ne pouvons célébrer ses succès, rendons du moins, rendons hommage à ses efforts, et ne vous étonnez pas, mes frères, que je vous montre Louis aux rivages du Nil.

Des nations rassemblées en armées, l'Égypte entière, semblent accourues pour les défendre, ces rivages sacrilèges ; de toute part se présentent, comme un abîme, pour tout engloutir, et des soldats et des flottes. Les barbares se réjouissent à la vue des victimes qu'ils se croient sûrs d'immoler. Le fer brille ; les feux sont préparés pour dévorer les vaisseaux, les hommes ; l'air obscurci de traits retentit d'un bruit effrayant ; mais, ô courage du saint monarque ! l'onde en vain le sépare de l'ennemi ; il s'élance dans l'onde et en fait son champ de bataille : il perce, il entraîne tout, comme l'orage emporte la poussière. Semblable à celui dont il est dit que la mort sortira de sa face, il lui a suffi de regarder l'ennemi pour l'anéantir : *Aspexit et dissolvit* (*Habac.*, III, 6) ; cette innombrable armée n'est plus : Dammiette a reçu le vainqueur ; et le vainqueur déjà tient tête à de nouveaux dangers. La Massoure le voit soutenir les derniers efforts de la puissance des Sarrazins, commandés cette fois par un chef qui oppose le courage au courage, et l'habileté à l'habileté ; l'ardeur imprudente du comte d'Artois semble même un instant seconder le barbare ; mais cette ardeur, Louis s'efforce d'en prévenir ou d'en réparer les désastres par des prodiges de conduite ; et repousser à la fois



plusieurs assauts ; se montrer le premier et rester le dernier sur le champ de bataille ; se multiplier en quelque sorte pour se mettre à couvert des surprises ; s'exposer jour et nuit aux triples périls de la contagion, du fer et du feu ; paraître enfin, paraître toujours le meilleur capitaine et toujours le soldat le meilleur de son armée, ce n'est pour lui qu'une sorte d'habitude, qu'un entraînement familial. Oh ! d'où lui vient cette intrépidité, cette force ? Du tempérament ? Non ; la valeur de tempérament est irrégulière comme l'éclair, frappe comme la foudre, et passe aussi vite : ce n'est, le plus souvent, qu'une aveugle puissance, qui agit sans discernement, sans règle, avec une impétueuse ardeur, il est vrai, mais d'autant plus facile à s'éteindre, qu'elle est toujours subordonnée à l'énergie de la nature, qui elle-même facilement s'épuise. Le héros profane aperçoit à peine la mêlée que déjà il s'y trouve engagé : ça et là son bras se fait sentir ; mais enfin son bras se lasse ; et c'est sans doute en faire bien assez pour de corruptibles lauriers. Le héros chrétien seul est capable d'une bravoure raisonnée et, pour ainsi dire, infatigable. Quand la nature lui manque, la force d'en haut supplée : son courage trouve dans les promesses du ciel, un aliment toujours énergique, qui sans cesse en écarte la lassitude. Louis défendait votre cause, ô mon Dieu ! et voilà comment, semblable au marteau qui brise la pierre, Louis ébranle les royaumes et laisse de lui-même des traces si profondes que l'Orient et le Midi trembleront encore, après que les mers l'en auront séparé. Il est vrai, Seigneur, que vos impénétrables conseils ont marqué un terme à ces triomphes ; mais le héros restera supérieur à ses revers, comme il le fut à ses succès : telle votre arche, tombée un jour au pouvoir de vos ennemis, ne cessa pas d'opérer des prodiges parmi eux.

3<sup>e</sup> Quelle épreuve cependant, mes frères ! Je cherche le vainqueur de Damiette, et je ne le trouve que dans les fers, O Providence ! ô changement ! la captivité ; un ennemi barbare qui a des délaïtes à venger ; une épouse exposée à sa brutale férocité ; une armée dispersée ou prisonnière ; tant de princes, parmi lesquels des princes mêmes de son sang, et tant d'autres nobles héros enchaînés ; la maladie poursuivant ce qui échappe au glaive ; tous les courages abattus ; la consternation, la terreur partout répandues ; un royaume et des sujets bien-aimés, laissés comme à la merci d'ambitieux voisins ; l'injustice des hommes qui décident de tout par le succès ; le ridicule enfin de la défaite, quand l'entreprise a été hardie ;... ce sont là de ces révolutions qui consomment le héros, ou qui l'anéantissent. Dépouillé des prestiges du pouvoir et de la prospérité, il faut briller de sa lumière, être fort de sa force, grand en un mot de sa propre grandeur ; et ici, le héros profane est sans ressources, parce que la nature n'en a point à lui offrir ; ici le chrétien seul reste

inébranlable par l'appui surnaturel qui l'affermirait. Il règne le chrétien, lorsqu'il est humilié, et plus il souffre, plus il est heureux. De là la fermeté de Louis dans l'anéantissement de sa fortune ; de là l'héroïque résolution qu'il a prise de rester captif avec les siens ; de là enfin cette présence d'esprit, cette dignité constante, qui exprime dans toutes ses actions le sentiment d'un triomphe intérieur. Aussi avec quelle noblesse il demande qu'on lui rende ses légions ! avec quelle fierté il repousse des conditions basses ou désavantageuses, un serment qui lui paraît odieux ! Comme il brava la menace, la faim, la fatigue, l'insomnie et tous les traitements inhumains ! Quel autre que lui imposa des lois à ses vainqueurs ! quel autre les força de désirer leur captif pour maître ! et où trouver dans le monde des héros semblables ! Ici cependant la sagesse humaine s'exhale en murmures. « Quelle est cette vertu, dit-elle, qui arrache un roi de son trône pour le faire courir à si grands frais après la captivité et la honte ? N'est-il pas plus beau de gouverner ses Etats que d'en conquérir ; d'être le père de la France que le héros de l'Asie ? » Taisez-vous, profanes : vous ne voyez dans saint Louis que le sage de la France, ou le modèle de son siècle ; et Dieu l'a destiné à être la leçon du monde et l'exemple de tous les âges. Pour vous ce serait assez de n'avoir à admirer en lui que le grand roi mais qu'est-ce que le grand roi, auprès du grand Saint ? Celui-là n'est que l'homme de son peuple ; celui-ci, l'homme de l'univers ; et il fallait cette lutte de la grâce avec les passions ; de l'apôtre avec l'infidèle ; du martyr avec le tyran ; de Mahomet enfin avec Jésus-Christ, pour développer aux regards du monde étonné toute la grandeur d'un héros chrétien. Aussi ai-je encore à vous parler, mes frères, de combats une seconde fois livrés sur cette terre impie.... Mais non, je ne vous les retracerai point, ces funestes combats ; la victoire ne sembla d'abord les couronner que pour en rendre l'issue plus amère. Mon Dieu, mon Dieu ! c'était ici la consommation des sacrifices du saint roi. Déjà s'amoncèlent autour de lui les cadavres de ses sujets, de ceux, hélas ! qu'il appelait ses amis ; déjà un des nobles appuis de son trône est abattu à ses côtés ; la mort renverse, foudroie tout pour arriver jusqu'à lui. La mort ! quel mot pour le héros du monde ! Il la brave tous les jours, et il n'en peut soutenir l'aspect. C'est qu'il n'appartient qu'à ceux qui meurent en saints de mourir en héros ; et Louis, ferme et tranquille au milieu du trouble, des gémissements, des larmes de son armée, ratifie sans effort le sacrifice de sa vie. Il remet avec calme sa famille, ses Etats, son âme, au Dieu qui les lui a donnés, et il expire.

Il expire !... Oh ! devant sa tombe, que tout s'incline, que tout s'abaisse, et rende hommage à la religion : Louis fut un de ces héros et de ces sages qu'il n'appartient qu'à elle de former. Ne cherchons donc, mes

frères, ne cherchons point ailleurs les sources de notre prospérité. Oui, que l'Évangile devienne notre code, et tous ces crimes impies qui nous désolent, cesseront de répandre le deuil et l'effroi dans les familles et dans l'État. Que l'Évangile devienne notre code, et l'avidité, l'intérêt, et l'égoïste ambition, et la séditeuse indépendance, et la turbulente anarchie, et la révolte sanguinaire se réprimeront comme d'elles-mêmes; que l'Évangile devienne notre code, et tous les droits seront bientôt clairement définis, sincèrement reconnus, généralement respectés; que l'Évangile enfin devienne notre code, et l'ordre, et l'honneur et la paix rendront à notre France cette suprématie européenne qu'un demi-siècle de révolutions a si malheureusement endommagée. O Louis!

Ô saint roi! ils furent une des gloires de votre règne, les heureux changements que je viens de signaler, et votre règne ne les dut qu'à l'influence de la religion dans vos exploits et dans vos mœurs. Remettez - la donc en honneur parmi nous, cette religion si bienfaisante. Nous ne méritons pas, à la vérité, votre pieux intérêt; nous avons même horriblement compromis tous les droits que nous pouvions y avoir; mais la bonté est le céleste apanage de votre race; et j'en ai la confiance, ô saint roi! notre France vous est toujours chère, et vous oublierez tous nos outrages pour faire descendre sur elle, par vos instances au pied du trône de l'Agneau, ces ineffables bénédictions qui assurent le bonheur des peuples, et dans le siècle présent et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

## NOTICE SUR L'ABBÉ DOUCET.

Frédéric-Auguste Doucet naquit à Paris, le 13 novembre 1806. Sa famille était pauvre; son père et sa mère vivaient de leur travail. Il sortait donc de cette classe obscure de la société dans laquelle Dieu s'est plu à choisir tant de prêtres, de papes et de saints. Il montra, dès la plus tendre enfance, un amour remarquable du bien, une grande horreur du mal, et surtout du mensonge. Ses jeunes camarades, charmés de sa piété tendre, de sa dévotion à la sainte Vierge, de sa modestie et de sa douceur, l'avaient surnommé *Stanislas*, et pendant plusieurs années il n'eut pas d'autre nom.

M. l'abbé Levé, alors vicaire de Notre-Dame des Blancs-Manteaux, et aujourd'hui curé de Chaillot, le connut lorsqu'il avait huit ans. Il aima aussitôt ce précieux enfant, se l'attacha par sa bonté, et fut ainsi son premier bienfaiteur. M. Levé acquit la certitude que Dieu appelait son élève au sacerdoce, et l'espérance de donner à l'Église un saint prêtre fut pour lui une joie dont il parle encore avec effusion. Le père et la mère du pieux enfant accueillirent avec empressement cette proposition : comme les parents de Samuel, ils donnèrent sans réserve leur fils au Seigneur; cette pensée fut la consolation de toute leur vie; et quand la faiblesse de sa constitution leur inspirait des craintes sur sa santé : « Pourvu que nous puissions le voir prêtre avant de mourir, disaient-ils, nous serons contents. » Ils n'ont été que trop exaucés.

Ses succès dans toutes les branches de l'enseignement annonçèrent bien vite un homme remarquable, quelle que fût la carrière qu'il embrassât. Jamais on ne vit dans un écolier un jugement plus sain et plus droit, un esprit plus fin et plus ami de toutes les études utiles et intéressantes, plus capable de recevoir et de perfectionner les principes des sciences, des lettres et même

des arts. Sa facilité et sa mémoire étaient prodigieuses; il avait commencé un peu tard ses études : il répara promptement le temps perdu, et bientôt, selon la remarque d'un de ses professeurs, ses succès furent au-dessus de son âge. Il écrivait fort bien le latin et faisait des vers en cette langue avec une facilité qu'il conserva toujours. Mais il avait surtout un mérite rare au collège, plus rare peut-être dans le monde, et dont ses œuvres donnent abondamment la preuve : il écrivait en français avec beaucoup de flexibilité et d'élégance.

Il entra au séminaire en 1827; il y passa quatre ans. Jusque-là il avait eu à défendre sa foi et sa vertu, une prudence chrétienne avait contenu en quelque sorte ses pieux sentiments; il avait dû encore partager son temps entre le service de Dieu et la science profane. Au séminaire, il fut libre; il se livra tout entier à son zèle pour la gloire de Dieu, à son ambition d'être un saint prêtre, la seule qui soit jamais entrée dans son âme. Il devint promptement un des habiles dans la science sacrée, et fut, au bout de quelques mois, maître de conférences. Encore simple acolyte, le curé d'une paroisse de Bourgogne, où il passait les vacances, voulut le faire prêcher et en obtint la permission de l'évêque de Dijon. Un de ses supérieurs consulté répondit qu'il n'y voyait pas de difficulté; qu'il ne craignait pour lui que la fatigue. Mais lui-même ne la craignait pas. « Tuez-vous à sauver les autres! » lui écrivait à ce propos un de ses condisciples. Cette parole, au lieu de l'effrayer, ne pouvait qu'animer son ardeur : cette pensée a été la règle de toute sa vie. Tant de zèle uni à un talent incontestable et relevé encore par une modestie ravissante, lui conciliait de la part de tous, maîtres et élèves, une estime et une affection toute particulière.

Le temps était venu de se consacrer irrég-



vocablement au Seigneur. Il avoue lui-même, dans une de ses lettres, qu'au moment de recevoir le sous-diaconat il passa une semaine dans la tristesse et dans la crainte, effrayé par la vue des engagements qu'il allait prendre. Mais dès qu'il eut fait le pas décisif, et qu'il fut pris, selon son expression, la tristesse céda la place à la joie. C'était le 5 juin 1830, jour anniversaire de sa confirmation. Les événements qui suivirent menaçaient l'Eglise de grandes épreuves : c'était une de ces époques où les faibles succombent, mais où les forts s'animent d'une nouvelle ferveur. Il fut ordonné diacre le 18 décembre 1830, pendant le procès des ministres de Charles X. L'ordination se fit secrètement à l'intérieur du séminaire, tandis que tout autour retentissaient des cris de mort; Monseigneur l'archevêque de Paris n'avait pu venir, et l'archevêque d'Avignon, qui le remplaçait, n'avait pénétré qu'avec peine dans la maison. Quelles circonstances, et vraiment dignes des premiers temps de l'Eglise! Tandis qu'au dehors tant d'hommes de toute condition étaient agités par la colère ou par la crainte, Dieu conduisait ses jeunes lévites à son autel avec une paix délicieuse, glorieux d'être consacrés à son service dans un temps d'épreuve, et confiants en sa miséricorde, dont ils espéraient être les instruments. On sait comment le danger se prolongea encore : deux mois après, l'archevêché de Paris était dévasté de nouveau, plusieurs églises profanées ou fermées au culte catholique, et le premier pasteur du diocèse réduit, non pas à fuir, car il n'a jamais voulu quitter son troupeau, mais à cacher sa tête au milieu de ses plus fidèles enfants. Cependant ce nouvel orage ayant passé, Monseigneur l'archevêque put reparaitre au séminaire le samedi saint, 2 avril 1831, pour y conférer les ordres sacrés. Ce jour-là, Auguste Doucet fut ordonné prêtre.

Le nouveau prêtre appartenait déjà à Saint-Thomas d'Aquin. Encore élève du séminaire, il aimait à visiter cette église, et à y remplir quelquefois de saintes fonctions. Le curé, M. de Latour, le connut dans une de ces occasions : charmé de sa candeur et de ses manières distinguées, avant même de lui avoir parlé il devina tous ses mérites; il résolut donc de se l'attacher, et d'avance le demanda pour collaborateur. Il ne l'obtint pas sans peine. Tel fut le commencement de ces rapports de famille, dont toute la paroisse a été témoin, et qui ont duré sept ans. *Comme une mère aime son fils unique* (II Reg., I, 26) ainsi le bon pasteur aime son enfant d'adoption. L'abbé Doucet se montra bien digne de cette prédilection qui l'avait prévenu. Chaque bienfait lui apportait une nouvelle émotion de gratitude : il ne se contentait pas d'en remercier l'auteur, il avait besoin d'en parler à ses amis, de leur faire partager ses sentiments.

Sans doute, dans l'histoire de son ministère à Saint-Thomas d'Aquin, nous ne rencontrons pas de ces événements mémorables

dont Dieu veut bien quelquefois illustrer le zèle de ses serviteurs, et qui commandent le respect et l'admiration aux impies eux-mêmes. C'est une vie simple, obscure, occupée des fonctions les plus modestes, et en quelque sorte les plus vulgaires. Mais Dieu n'a pas attaché le salut du monde à la gloire de ses ministres; il opère tous les jours dans le secret de l'obscurité sacerdotale les plus grandes œuvres de miséricorde, et il fait produire à la simplicité les fruits les plus abondants. Telle a été l'histoire de l'abbé Doucet. Il a rempli son ministère, selon le précepte de l'Apôtre; il a veillé, il a travaillé sans relâche; il a prêché la parole, il a donné les conseils du salut (II Tim., IV, 5); il a sacrifié son repos aux affligés, aux indigents le peu qu'il possédait; il a donné sa vie sans le dire, sans le savoir lui-même : Dieu lui a rendu témoignage, en le bénissant, et il a été reconnu juste par les effets qui ont suivi ses œuvres.

Il se représentait souvent, avec un pieux effroi, combien sont graves les obligations du prêtre, et combien Dieu a laissé de fragilité à ceux même qu'il appelle à son service. « Judas, disait-il, avait fait des miracles, et il a trahi Notre-Seigneur : quelle leçon pour un prêtre ! » Cette pensée lui communiquait une énergie singulière pour l'accomplissement de ses devoirs envers lui-même et envers les autres. Il s'était donc fait une loi d'inflexible régularité; et cette vertu, si médiocre en apparence, est peut-être le secret de toutes ses autres vertus. Il redoutait, comme un commencement de tiédeur, la plus légère omission; et s'il était obligé, par quelque circonstance plus forte que sa volonté, à ne pas dire la messe, il s'en affligeait comme d'un mal qui demandait une prompt réparation. Il y a, dans l'usage journalier des choses saintes, le danger de se familiariser avec les mystères les plus terribles, et de n'y plus apporter tout le recueillement qui leur est dû. Une vigilance continuelle le tenait en garde contre cet abus. Jamais il ne commençait un acte de son ministère, sans s'être recueilli quelques instants, jamais, quelque nombreuses que fussent ses occupations, il n'omettait la préparation avant la messe, ni l'action de grâces. Jamais il n'entrait au confessionnal sans se préparer, par une prière, à la sainte médiation qu'il allait exercer entre Dieu et l'homme. Partout il savait garder sa dignité de prêtre; sa tenue parfaite n'éloignait personne, mais ne permettait pas la familiarité; et ce respect qu'il inspirait aux autres, réagissant sur lui-même, lui conservait partout le sentiment de ses devoirs. Il ne quittait que bien rarement, et pour de bonnes raisons, l'habit ecclésiastique, cette sauvegarde contre la médisance d'autrui et contre la négligence personnelle, si malheureusement facile à notre pauvre humanité.

Si nous passons aux vertus publiques de l'abbé Doucet, nous aurons pour autorité le jugement de toute la paroisse, qui les a vues et qui les regrette encore. Quel éloge faire

de son zèle qui ne soit bien au-dessous du souvenir que chaque âme en a gardé ? L'occasion ne lui manqua pas, dès son entrée dans le ministère, de *se faire tout à tous*. (I Cor., IX, 22.) Le choléra envahit Paris : il ne s'agissait plus de la visite ordinaire des malades, à laquelle il apporta toujours tant d'assiduité, de patience, d'abnégation, mais qui laisse aussi, de temps en temps, quelque relâche. Il fallait être prêt à toute heure, pour multiplier les consolations avec autant de rapidité que le mal multipliait les douleurs : il fut intrépide en présence du redoutable fléau ; il n'oubliait même les précautions recommandées ; et un médecin qui l'aimait, effrayé un jour de son dévouement, le prit par le bras, en disant : « Sortez d'ici ! » et l'éloigna du malade. A Dieu ne plaise que nous ayons la pensée de lui faire un mérite personnel de ce qui fut le dévouement de toute l'Eglise ! Le clergé catholique, si méconnu depuis plusieurs années, se fit alors reconnaître tel qu'il est, aux ressources inépuisables de sa charité. Toutefois, une circonstance particulière augmente ici le mérite de l'abbé Doucet. Il était chargé de la garde nocturne à la paroisse : c'était lui qui devait répondre, pendant la nuit, à ces infirmes plus malheureux que les autres, et plus nombreux, qui n'ont pas de confesseur, ou qui attendent le dernier moment pour appeler un prêtre. Il eût ainsi donné toutes ses nuits pendant plusieurs mois, si M. le curé n'eût voulu partager avec lui ce travail extraordinaire. Sa constitution, naturellement faible, dut être ébranlée de tant d'efforts ; mais il ne s'en aperçut même pas. Les fatigues d'un autre genre, qui l'assaillirent ensuite, ne le rebutèrent pas davantage : c'est un témoignage que ses confrères se plaisent à lui rendre ; s'il travaillait outre mesure, il ne s'en est jamais glorifié ni effrayé. Il se regardait comme *un serviteur inutile* (Luc., XVII, 10), selon le précepte du Sauveur, et il était le seul que son zèle n'inquiétât pas. Sa capacité évidente, sa prudence, sa sévérité même, lui attirèrent vite la confiance du grand nombre, sans distinction d'âge, de sexe, de condition et *les personnes illustres venaient confondre, à ses pieds, leurs titres et leurs vertus avec les plus humbles pénitents*. Le confessionnal devint, pour ainsi dire, son séjour de prédilection : on était sûr de l'y trouver à toute heure, car il ne voulut jamais fixer d'heure particulière pour cette œuvre ; il y venait dès qu'il y était appelé, même pour une seule personne ; il interrompait tout autre travail, craignant toujours de refuser son ministère aux pauvres qui ne peuvent pas disposer de leur temps, ou de faire perdre, par un retard, les bonnes résolutions d'une âme touchée de la grâce. La reconnaissance de ses pénitents a plusieurs fois laissé entrevoir ce qu'il apportait de patience et de charité, dans ce ministère secret, à écouter le pécheur à soutenir les faibles, à ranimer les tièdes, à encourager les fervents par ses exhortations infatigables, toujours

appropriées aux besoins de chacun et aux pensées religieuses que chaque fête doit inspirer aux chrétiens. Mais ce que tout le monde a vu c'est cette constance qui le retenait au confessionnal des journées entières, et si avant dans la nuit qu'on était obligé de l'avertir que l'heure prescrite par les lois de l'Eglise était passée. Nous, ses amis, inquiets des jeûnes, des veilles volontaires qu'il s'imposait ainsi, nous le pressions de ménager davantage une vie si utile à l'Eglise ; mais il ne tenait compte de nos reproches que pour nous en remercier. *Maître*, disaient les apôtres au Sauveur après son long entretien avec la Samaritaine, *maître mangez* ; « *Rabbi, manduca* ; » et leur Sauveur leur répondait : *J'ai une nourriture que vous ne connaissez pas : ma nourriture, c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre*. (Joan., IV, 31.) Voilà le divin modèle d'abnégation auquel l'abbé Doucet s'efforçait de ressembler : *il priait pour les pécheurs, en s'abstenant lui-même du péché* ; il se dévouait à leur salut, il les aimait, il se livrait pour eux : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me*. (Galat., II, 20.)

A la direction des consciences il joignait, avec un égal succès, l'enseignement public de la religion. Nous ne voulons pas dire qu'il fût un grand orateur, notre amitié se gardera bien de tout éloge exagéré ; mais nous racontons ce que nous avons vu souvent. La bonté de son cœur se communiquait à sa parole ; on aimait ses leçons même les plus sévères, parce qu'il ne séparait jamais la charité de la vérité. Tandis qu'il touchait ainsi les cœurs, son débit simple et gracieux, son style élégant sans recherche, ferme sans obscurité, laissait toujours à l'esprit une impression favorable de son talent.

Il ne lui a donc manqué qu'une plus longue vie pour perfectionner son mérite, et acquérir justement une réputation de prédicateur. Mais Dieu lui a donné une récompense plus douce à son cœur que la renommée : le bonheur de convertir les pécheurs. Il lui a été permis quelquefois de connaître ce résultat de ses discours et de s'en réjouir humblement, en le rapportant au *prédicateur intérieur qui touche le cœur, pendant que la voix de l'homme frappe les oreilles*. Le sujet qu'il aimait le plus à traiter, et qu'il traitait le mieux, malgré les difficultés qu'il présente c'était la vie de la sainte Vierge et l'imitation des vertus de cette reine du ciel ; le sermon qu'il nous a laissé sur le saint Rosaire montre, avec un talent réel de conception, une dévotion bien vive à Marie ; et ses autres instructions sur le même sujet sont si abondantes, qu'elles rempliraient un volume.

Les soins qu'il apportait à l'instruction des petits enfants sont encore plus remarquables. L'œuvre du petit catéchisme offre de grandes difficultés et peu de consolations : ce sont des intelligences de huit et de dix ans auxquelles il faut, en quelque sorte, apprendre à lire dans la religion ; des esprits légers, que l'on ne peut fixer que par des leçons bien simples, et que la moindre obs-



curité déconcerte, qui apprennent lentement et oublient vite; puis, lorsque ses enfants commencent à comprendre, à savoir, à promettre quelque succès, ils passent à d'autres mains, et vont porter ailleurs les fruits de vertu que leur premier maître a préparés et qu'il ne recueille pas. Mais l'abbé Doucet, habitué à rechercher non pas sa propre gloire, mais la gloire de Dieu, entendait bien cette œuvre de patience et d'abnégation. Homme avec les hommes, écrivain distingué dans la chaire, il se faisait petit avec les petits, et savait prendre sans peine le langage des enfants. Son intelligence brillante, qui saisissait avec tant de rapidité tout ce qui se présentait à elle; sa mémoire, qui retenait si exactement ce qu'il avait lu ou entendu une fois, le rendaient plus compatissant pour ces intelligences tardives qui ne comprennent qu'à force d'explications, pour ces mémoires infidèles qui ne retiennent rien. Les détails les plus fastidieux devenaient pour lui une occupation grave, dès qu'il les jugeait utiles. Les enfants sont bons juges de l'intérêt qu'on leur montre: s'ils vous voient exacts à les instruire, à suivre leurs progrès, à encourager leurs efforts, à blâmer leur négligence, ils s'attacheront bientôt à vos leçons et à leur devoir par une reconnaissance mêlée de crainte; mais en travaillant pour tous, il faut s'occuper souvent de chacun en particulier, car l'enfant, égoïste sans le savoir, ne comprend pas le bien général, et se croit négligé dès qu'on ne s'adresse pas à lui personnellement. De là, cette inflexible exactitude de l'abbé Doucet à noter chaque absence, et à en demander compte; à répartir équitablement entre tous, sans distinction, les bons points pour la conduite; à lire toutes les analyses qui lui étaient remises, quel qu'en fût le nombre; à les corriger, à les classer par ordre de mérite, à y inscrire le numéro d'ordre, à imprimer sur les premières le cachet d'honneur: il allait jusqu'à tenir note des petites images qu'il distribuait pour récompense, afin de ne pas donner la même, dans une autre distribution, au même enfant. Cette sage persévérance se justifiait par ses heureux résultats: les enfants aimaient l'abbé Doucet et la religion qu'il leur enseignait; ils se réjouissaient de le voir, ils s'affligeaient d'être séparés de lui; ils quittaient avec regret son catéchisme, et souvent ils faisaient ressortir par leurs vertus naissantes les leçons qu'il leur avait données.

Il est enfin une classe de la société dont la reconnaissance est le plus bel éloge du prêtre que nous pleurons; nous parlons des pauvres. Il comprenait si bien la charité! il savait si bien consoler la douleur en y compatissant, intéresser les heureux du siècle aux besoins des malheureux, suppléer par ses démarches, par ses recommandations, aux ressources matérielles dont il ne pouvait lui-même disposer! Il n'était pas riche, et cependant il faisait la part des pauvres bien large dans le peu qu'il possédait: il ne visitait pas un malade pauvre sans lui lais-

ser quelque bienfait. Il ne gardait rien; il fallut un ordre formel d'une personne qu'il révérait comme un père, pour qu'il consentît à faire quelques économies bien modestes; et encore il disait, en promettant d'obéir: « Cela est bien dur, surtout lorsqu'on a toujours été pauvre soi-même! Et si l'on ne m'avait jamais rien donné? » Il conserva ce zèle jusqu'à sa dernière maladie; et de son lit, d'où il ne pouvait déjà plus sortir, il protégeait encore des pauvres auprès de ses amis, par l'entremise d'un confrère.

La santé de l'abbé Doucet dépérissait visiblement. Atteint, au commencement du Carême de 1837, d'une inflammation d'entrailles fort dangereuse, il avait été forcé de donner quelques soins à cette maladie; mais, impatient de se livrer aux devoirs et aux fatigues de la sainte quarantaine, il s'était remis au travail, à la moindre apparence de guérison, et, encore convalescent, il avait repris l'observation du jeûne et de l'abstinence. Il persévéra pendant le reste de l'année à ne pas vouloir de repos: quoiqu'il ressentît une langueur continuelle, il espérait dompter sa faiblesse à force d'énergie; il craignait surtout de surcharger ses confrères, précisément parce qu'il connaissait toute leur affection pour lui. Vers le milieu de novembre, une toux opiniâtre commença à trahir la nature de son mal; mais, pendant six semaines encore, il ne consentit à abandonner aucune de ses occupations. Enfin, au commencement de janvier 1838, sur l'ordre formel du médecin et la promesse d'être promptement rétabli, il se résigna à passer une semaine sans sortir: c'était s'interdire, entre autres œuvres, la célébration de la messe; et sa piété ne pouvait faire à Dieu un plus grand sacrifice. Au bout de huit jours, il comprit lui-même qu'il fallait continuer cette vie de réclusion; mais, persuadé que sa maladie n'était qu'un rhume, et que la mauvaise influence de l'air extérieur et d'une saison humide en était la seule cause, il crut pouvoir, en demeurant chez lui, exercer impunément une partie de ses fonctions. Il ne disait plus la messe que le dimanche; mais il disait chaque jour son bréviaire avec une exactitude exemplaire; il confessait ceux qui venaient le trouver; il s'occupait des moindres détails de son petit catéchisme, quoiqu'il ne pût paraître; il réglait de loin les récompenses, visitait les analyses, etc.; toutes les personnes que sa position inquiétait et qui voulaient s'assurer par elles-mêmes de son état, il les recevait avec une patience qui ne laissait jamais paraître sa fatigue. Enfin, s'il apprenait qu'un de ses pénitents fût dangereusement malade, rien ne pouvait le retenir; il sortait, même la nuit, pour lui porter les secours de la religion.

Il défendit ainsi pied à pied, pendant deux mois, les droits de son zèle sacerdotal. Cependant le docteur Gérardin, qui avait toute sa confiance et qui la méritait si bien, concevait de vives inquiétudes.

Dieu réservait à son serviteur une nou-

velle épreuve. La violence de la maladie tomba tout à coup, et lui rendit l'espérance de la guérison ; il s'y livra avec confiance, et déjà il se préparait à célébrer la fête de la Pentecôte en disant enfin la sainte messe, après une si longue privation. Hélas ! ce mieux extraordinaire ne dura pas ; mais lui-même croyait en sentir la continuation. Cependant il fut bientôt nécessaire de le détromper et de détruire par une parole des espérances qui allaient toujours croissante. Il fallait lui demander une seconde fois le sacrifice de sa vie : or, notre pauvre ami avait peur de la mort. Nous le disons parce que nous l'avons vu, et nous n'en rougissons pas pour lui. Celui qui n'était pas fait pour mourir doit avoir horreur de la mort : il n'y a que les hommes de mauvaise foi, les orgueilleux incorrigibles qui nient ce sentiment de la nature. L'apôtre saint Paul nous permet de nous contrister à ce moment suprême ; ce qu'il nous défend, c'est de nous contrister comme ceux qui n'ont pas d'espérance. L'abbé Doucet était homme, il était prêtre, et le compte à rendre de son redoutable ministère redoublait ses appréhensions. Celui de ses confrères à qui il avait promis de l'avertir de sa dernière heure, et dont il avait reçu la même promesse, fut chargé de le préparer à recevoir les derniers sacrements : mission pénible, dont on ne comprend toute la rigueur qu'après l'avoir remplie ou vu remplir auprès d'une personne chère. L'abbé Doucet résista un moment ; il ne se croyait pas en danger de mort, et son profond respect pour les choses saintes le détournait de recevoir irrégulièrement l'extrême-onction ; mais dès que le mot fatal fut prononcé. « Il est temps ! » il leva les yeux au ciel, puis les reportant sur son ami, il lui dit : « Je le veux aujourd'hui même, je désire que M. le curé fasse la cérémonie. »

Cette cérémonie montra bien que son sacrifice était complet. M. Levé s'était empressé de venir l'assister, tous ses confrères étaient présents. Nous pleurions tous en récitant les prières ; M. le curé surtout, oppressé par ses larmes, pouvait à peine prononcer ces consolations sacramentelles que la religion adresse à tous ses enfants qui vont mourir. Le malade seul était calme et ferme ; il prononça d'une voix sûre ce *Credo* par lequel le prêtre mourant donne un dernier témoignage de sa foi ; et à la fin du *Te Deum*, lorsque tous les assistants se turent pour lui laisser réciter le dernier verset, il dit, avec la confiance d'un saint : *Seigneur, j'ai espéré en vous, je ne serai pas confondu pour l'éternité : « In te, Domine, speravi ; non confundar in aeternum. » (Psalm. LXX, 1.)* Enfin, après avoir reçu le saint viatique, il fit ses adieux en ces termes : « Monsieur le curé, je vous remercie, vous venez de mettre le comble à toutes vos bontés pour moi ; je prie le bon Dieu qu'il vous rende au centuple, dans cette vie et dans le ciel, tout ce que vous avez fait pour votre pauvre enfant ! » Quelques larmes d'affection tombè-

rent alors de ses yeux ; puis, reprenant sa force : « Je remercie mes confrères de l'intérêt qu'ils m'ont porté pendant cette maladie, et je leur demande pardon des peines que j'ai pu leur causer pendant l'exercice de mon ministère. »

Il vécut encore trois jours. Le jeudi 17 mai, jour de la première communion, il se leva sans le secours de personne, il dina et causa gaiement avec M. le curé et avec nous. Au bout de deux heures, il voulut se remettre au lit ; il prit une relique de la vraie croix qu'un de ses confrères lui avait donnée, en disant : « J'ai besoin de cela ; » et il se coucha sans vouloir encore que personne *prît la peine de l'aider*. C'est alors que nous l'avons embrassé pour la dernière fois, que nous l'avons quitté pour toujours. Pourquoi avons-nous été privé de son dernier soupir ? Dieu sans doute voulait qu'à son dernier moment il ne fût distrait de son sacrifice par aucune pensée, par aucune affection de la terre. Tandis que les enfants de la première communion, aux prières desquels on l'avait recommandé, célébraient le soir de leur plus beau jour, une courte agonie venait séparer du corps l'âme de ce prêtre qui était, pour plusieurs d'entre eux, un père selon la grâce ; et à l'heure même où ces enfants faisaient leur acte de consécration à la sainte Vierge, cette âme montait au ciel pour recevoir de la main de Dieu la récompense d'une vie si courte par le temps, si longue par les œuvres.

Depuis trois mois l'abbé Doucet ne paraissait plus à l'église ; ceux qui l'aimaient ne pouvaient pénétrer jusqu'à lui : l'intérêt de sa santé, de son repos, avait commandé cette séparation, mais personne ne l'avait oublié. De tous côtés des associations de prières portaient jusqu'à Dieu le témoignage de la reconnaissance publique, et demandaient la conservation de sa vie en récompense du bien qu'il avait fait. La veille de sa mort, avait fini une neuvaine à laquelle toute la paroisse prenait part avec l'enthousiasme le plus fervent. Des qu'on sut qu'il était possible de le voir encore une fois sur son lit de mort, ce fut un empressement général. Riches et pauvres, hommes, femmes, enfants, tous accoururent verser des larmes et des prières auprès de ses restes chéris. On touchait, comme une relique, ses mains jointes autour d'un crucifix ; on racontait ses vertus ; les mères le montraient à leurs enfants, comme un modèle ravi trop tôt à leur imitation, mais dont la mémoire devait être éternelle. La place manquait par moment à cette foule. Le lendemain ses funérailles firent encore plus solennellement l'éloge de sa vie. De nombreux représentants du clergé de Paris étaient venus apporter à leur ami le tribut de leur affection, et leurs regrets ; mais aucun témoignage ne fut plus touchant qu'émotion des ecclésiastiques de Saint-Thomas d'Aquin. Ils pleuraient tous en offrant à Dieu, pour leur bien-aimé confrère, ces prières sublimes que l'Eglise récite sur les prêtres morts. Les larmes entrecoupaient



la voix du célébrant, et, suspendant les chants lugubres, portaient à tous, avec le signe de sa douleur, un redoublement d'émotion. Les fidèles remplissaient l'église, comme aux jours des plus grandes fêtes; tous ceux que les convenances du monde éloignent ordinairement de ces tristes cérémonies s'étaient affranchis de cette loi, pour ne plus obéir qu'à l'impulsion de leur cœur. On vit alors quelle était sur eux l'influence de ce prêtre qui, sans fortune, sans naissance, mais par le seul ascendant de ses vertus, les attirait tous à lui, ou plutôt les attirait tous après lui, à Jésus-Christ. Encore une fois la reconnaissance confondait autour de son cercueil tous les rangs, tous les âges; et des étrangers qui se trouvaient là par hasard, et qui n'avaient pas le bonheur d'être chrétiens, s'étonnaient que, dans notre siècle, un prêtre fût tant aimé. Ce n'était pas encore assez : la plus grande partie de cette multitude suivit jusqu'au cimetière; on y remarqua surtout beaucoup d'enfants et beaucoup de pauvres : *L'enfant et le pauvre, quel cortège pour un prêtre de Jésus-Christ !* Tous venaient reconnaître la place où ils pourraient apporter des fleurs et prier pour lui, ou plutôt le prier pour eux-mêmes. Enfin la tombe se referma; mais en cachant pour toujours ses dépouilles mortelles, elle n'a point effacé le souvenir de ses vertus; et si le temps commence à sécher les pleurs, il n'a point affaibli les regrets.

Nous avons de l'abbé Doucet des *Sermons* pour un avent prêchés à Sainte-Elisabeth, l'une des paroisses de Paris; des *Prônes*, des *Instructions familiares* sur les fêtes de la

sainte Vierge et pour un *Mois de Marie*, puis des *Homélie*s adressées aux enfants du catéchisme. A cause de leur spécialité, nous reproduisons complètement les œuvres de l'abbé Doucet; nous faisons, en cette occasion, une exception à la règle que nous nous étions imposée, de ne reproduire que des *sermons proprement dits*, dans la *Collection des orateurs sacrés*. Cette exception sera agréable à nos souscripteurs; elle leur procure bien des modèles qu'ils ne rencontreraient pas dans des discours plus soutenus.

Les *Instructions prononcées à la prière du soir* ne sont pas des discours, ni des sermons, ni des prêches, mais de pieuses conversations, des homélie)s, comme disaient les premiers chrétiens, faites pour suggérer quelques pensées d'édification aux personnes qui ont l'habitude de venir terminer leur journée à l'église.

Les personnes qui assistent à la prière du soir ne sont pas des incrédules, auxquels il faille prouver la vérité de la religion par des controverses plus ou moins savantes. Ce sont des fidèles qui croient et qui veulent pratiquer, qui sentent le besoin de compléter ou d'entretenir leur instruction religieuse, et d'appliquer leur croyance à leur conduite. On voit par là quel genre d'instructions leur convient. L'explication des pratiques religieuses, l'histoire et l'objet des fêtes catholiques, la vie des saints et leur exemple proposé à l'imitation, quelquefois l'apologie de nos dogmes et de nos préceptes, tout cela, exposé en termes simples et clairs, ne peut manquer de porter des fruits abondants.

# ŒUVRES COMPLÈTES DE L'ABBÉ DOUCET

DU CLERGÉ DE SAINT-THOMAS-D'AQUIN, A PARIS.

## SERMONS.

### SERMON PREMIER.

SUR LES SAINTS.

*Pour le jour de la Toussaint.*

Tempus advenit et regnum obtinuerunt sancti. (Dan., VII, 22.)

*Le temps est venu, et les saints ont obtenu leur royaume.*

L'homme n'est qu'en passant sur la terre; créé pour le ciel, c'est vers cet heureux séjour qu'il doit, pendant le temps de son pé-

lerinage ici-bas, tourner ses regards et ses desirs. Banni de ses Etats héréditaires par le péché, ce roi de la création doit travailler à reconquérir son royaume; s'il n'y pense pas, il est indigne de régner. Aussi la religion, cette compagne mystérieuse de son exil, cet ange qui doit conduire Tobie et le ramener à son père, a-t-elle reçu mission de lui rappeler sans cesse ses hautes destinées; et, tandis qu'autrefois, devant le char du triomphateur, une voix s'élevait pour lui dire

qu'il était mortel, la religion, montrant à l'homme sa patrie véritable, lui adresse ces admirables paroles : Souviens-toi que tu es immortel !

Ils l'avaient bien compris, ce sublime enseignement de la foi, les saints qui n'oublièrent jamais ici-bas qu'ils étaient dans le monde, mais qu'ils n'avaient pas été faits pour le monde ; que la terre n'était pour eux qu'un lieu de passage, et qu'ils avaient un royaume à conquérir dans les cieux. Et maintenant l'Eglise, qui les contemple dans la gloire revêtus de robes plus éclatantes que la neige, portant dans leurs mains des sceptres d'or, et sur le front le diadème d'une glorieuse et immortelle royauté, l'Eglise emprunte le langage qu'avaient parlé d'avance les prophètes, et proclame que le temps de la conquête est enfin venu, et que les saints possèdent le royaume qui leur fut préparé. *Tempus advenit, et regnum obtinuerunt sancti.*

Mais, ô pensée consolante ! ce royaume que les saints ont obtenu, et qu'ils posséderont pendant les siècles des siècles, nous est aussi destiné ; nous sommes appelés à partager avec eux ce bonheur dont nous les félicitons aujourd'hui, et duquel il est écrit que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu, et que le cœur de l'homme n'a point compris ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment ; salutaire espérance qui doit relever nos courages en ce grand jour, et nous aider à porter avec amour et avec patience les peines et les tribulations de la vie. Cependant il faut le conquérir ce royaume où nous devons être heureux ; il faut le gagner ce ciel où les saints nous attendent ; et tel doit être l'objet constant de nos efforts et de notre sollicitude.

Or, mes frères, pour arriver à ce but, la religion nous montre dans les saints des modèles parfaits dont les exemples nous apprennent à gagner le ciel ; des intercesseurs puissants dont les prières nous aident à gagner le ciel. C'est là peut-être un sujet de méditation plus utile encore que la contemplation stérile et quelquefois inefficace de la récompense et de la gloire des bienheureux ; et tel sera, dans cette première instruction, le sujet de votre attention.

Heureux, mes frères, celui que la Providence appelle à semer la parole sainte dans une terre bien préparée ! Heureux celui qui doit prêcher l'Évangile dans une de ces paroisses où se sont conservés l'amour des vérités éternelles et le goût de la piété ! Là, formés par les exemples et les leçons d'un pasteur selon le cœur de Dieu (1), sanctifiés d'avance par les travaux et le zèle de ses frères dans le sacerdoce, tous les enfants de la grande famille reçoivent avec respect, accueillent avec avidité la doctrine du salut, quel que soit celui qui l'annonce ; et les dispositions des auditeurs suppléent toujours à l'imperfection du prédicateur.

Adressons-nous, mes frères, en commen-

çant, à ce Dieu qui choisit, pour faire éclater sa puissance, les plus faibles instruments, qui sait tirer sa louange de la bouche malhabile des enfants eux-mêmes ; et demandons lui, pour ce discours et toute cette station, ses lumières et sa grâce par l'entremise de cette vierge que l'Eglise honore en ce jour, comme la reine de tous les saints. *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

Les exemples des saints nous apprennent à gagner le ciel.

I. Qu'ils sont beaux, chrétiens, qu'ils sont admirables les exemples que nous ont donnés ces sages, ces héros, ces saints que la religion présente en ce jour à nos hommages ! Ici la religion et la foi, au souvenir des grandes choses qu'ils ont faites, proclament à l'envi leur grandeur et leur gloire. Et, en effet, quelle vertu ne nous est point enseignée par les exemples des saints ? Quel sentiment généreux le monde a-t-il jamais admiré, qui ne fût familier au cœur des saints ?

Et d'abord parlerons-nous de cette fermeté d'une âme vraiment libre qui connaît ses droits et ne sait point plier devant la tyrannie ? Eh bien ! le monde aurait-il oublié qu'il y eut parmi les saints des Basile qui firent trembler les empereurs, des Ambroise qui leur interdirent l'entrée du sanctuaire ? Ils savaient, ces anciens dépositaires de la doctrine catholique, ils savaient, ces fidèles pasteurs, faire respecter la houlette, sans briser le sceptre que Dieu lui-même avait remis aux princes pour le bien, dit saint Paul ; ils savaient demeurer libres, sans cesser d'être soumis. Qu'on nous vante cet amour de la patrie qui commande pour elle le plus généreux sacrifice, et nous montrerons parmi les saints des Léon qui se dévouèrent à marcher seuls au-devant des barbares, pour désarmer un Attila et sauver leur pays ; nous montrerons des Geneviève persécutées par leurs concitoyens, et les nourrissant au milieu des horreurs de la guerre. Et cet amour de l'humanité, cette philanthropie que nous appelons d'un autre nom qui nous vient du ciel, ne l'ont-ils pas connue, ces Charles Borromée que l'on vit affronter si souvent la mort pour consoler, pour secourir les victimes d'un fléau cruel ; ces Vincent de Paul qui devinrent, par leur charité, la ressource et comme la providence de tous les malheureux ?

Si, à ces vertus que le monde connaît et qu'il estime encore, nous ajoutons celles qu'il ne peut comprendre et que les saints ont pu pratiquer, nous vous montrerions dans un saint Ignace, revêtu des haillons d'une pauvreté volontaire, l'amour des humiliations et des mépris ; dans une sainte Thérèse, qui veut *souffrir ou mourir*, l'amour des humiliations et des croix ; dans un saint François de Sales bénissant celui qui l'avait outragé, l'amour des ennemis et le pardon des injures. Oh ! qu'ils sont grands, *Sei-*

(1) M. l'abbé Jardin, curé de Sainte-Elisabeth.



neur, ceux qui vous craignent ! qu'elles sont fécondes, au fond de leurs âmes, les leçons de cette foi qui fait germer en eux la vertu, qui leur apprend à mourir à eux-mêmes, qui les change en des hommes nouveaux ! *Qui timent te, magni erunt apud te per omnia.* (Judith, XVI, 19.)

Or, mes frères, voilà les grands souvenirs que l'Eglise propose en ce jour à nos méditations ; et, pour nous encourager à travailler sans relâche à notre salut, pour nous apprendre à mériter la récompense des saints, elle prétend nous montrer par leurs exemples qu'il est possible, qu'il est facile, qu'il est glorieux de gagner le ciel.

II. Souvent, chrétiens, la pensée de ce royaume que nous sommes appelés à conquérir nous rebute et nous effraye, quand elle devrait, au contraire, nous soutenir et nous encourager ; nous regardons en soupirant cette demeure bienheureuse qui pourtant a été faite aussi pour nous, et, à la vue de ce sentier étroit et pénible que notre mollesse voudrait voir semé de fleurs et arrosé de parfums, nous sommes tentés de nous écrier comme les apôtres : *Quis ergo poterit salvus esse ? « Qui pourra donc se sauver ? »* (Matth., XIX, 23.) Ah ! s'il faut, pour mériter le ciel, comme l'a dit le Sauveur, s'il faut se faire violence, porter sa croix tous les jours et se renoncer soi-même ; s'il faut haïr son âme et oublier les plus douces comme les plus légitimes affections ; s'il faut se dévouer à la persécution et se résigner aux supplices, encore une fois qui donc sera sauvé ? *Quis ergo poterit salvus esse ?*

Mais, fidèles, voici que du haut de ce palais dont la religion entr'ouvre en ce jour à nos regards les brillants portiques, des voix nombreuses s'élèvent, comme de concert, pour flétrir notre lâcheté et ranimer notre courage ; ce sont les voix de ces premiers disciples de la foi chrétienne, dont le monde admira les combats et les triomphes. Soumis au même Evangile, entourés des mêmes ennemis, troublés par les mêmes passions, ils purent cependant gagner le ciel, et leur exemple nous apprend que nous pouvons le gagner comme eux. Or, chrétiens, écoutez-les, ces voix harmonieuses de la sainte patrie, écoutez-les, et instruisez-vous. Sans doute elles ne vous dissimuleront point les sacrifices qui furent nécessaires, mais elles vous apprendront aussi les victoires que la grâce rendit possibles. Entendez Etienne, le premier des martyrs, vous dire que les supplices endurés pour Jésus-Christ deviennent doux et suaves, quand, du haut du ciel, il soutient ses soldats et anime leur constance. Entendez Polycarpe : il vous dira que la vieillesse est aussi l'âge des combats, et que celui qui a vécu pendant quatre-vingt-dix ans pour son Dieu, peut bien lui faire un sacrifice de ses derniers jours. Entendez Agnès vous dire que si la nature conserve ses droits et s'il est dur de mourir à treize ans, mourir pour l'Époux de son âme est un sort digne d'envie, une for-

tune que l'enfance elle-même, aidée par la grâce, peut aussi conquérir. Entendez-les tous vous assurer que cette impossibilité prétendue qui nous décourage et nous rebute, est un piège de l'ennemi ; qu'il est possible d'arriver au ciel, et que ceux-là seuls périssent qui n'ont pas le courage de travailler à se sauver,

Oui, la vue des saints triomphant dans la gloire, le souvenir de leurs exemples doit nous soutenir et nous animer, comme cette vision mystérieuse dont sainte Perpétue fut favorisée dans sa prison. Vous l'avez entendu redire plus d'une fois, mes frères, et l'antiquité chrétienne a peu de traits aussi touchants et aussi instructifs. « Je vis, après ma prière, nous dit cette sainte martyre, une échelle d'or qui s'élevait jusqu'au ciel, mais si étroite qu'il n'y pouvait monter qu'une personne à la fois ; des deux côtés elle était bordée d'épées, de poignards et de lances, de sorte que, sans une grande attention et sans regarder en haut, on ne pouvait manquer d'être blessé par tout le corps. Au bas de l'échelle était un dragon terrible, prêt à s'élançer sur ceux qui montaient. Satur, mon frère, était monté déjà, et du haut de l'échelle, il me dit : Perpétue, je vous attends, mais prenez garde au dragon ! Je répondis : Il ne me fera pas de mal, j'espère en notre Seigneur tout-puissant. J'approchai en effet, et alors le dragon détournait doucement la tête, comme s'il avait eu peur de moi : je mis les pieds sur sa tête, qui me servit de premier échelon. Arrivée au haut de l'échelle, je découvris un jardin immense, et, dans le milieu, un homme vénérable, sous la forme d'un pasteur, environné d'une multitude de personnes vêtues de blanc. Il me dit avec douceur : Ma fille, soyez la bienvenue ; et il me mit dans la bouche une nourriture délicieuse que je reçus enjoignant les mains. » Animée par cette vision, sainte Perpétue endura courageusement les douleurs du cachot et les horreurs de la mort.

Et nous aussi, enfants de l'Eglise, si la vue du chemin difficile de la vertu nous épouvante, si la pensée du dragon qui cherche à nous dévorer nous consterne, ah ! que notre âme, s'envolant aujourd'hui sur les ailes de la foi, nous transporte au-delà des demeures terrestres, et vienne se reposer un instant dans l'immortel séjour de la félicité ! Là, nous verrons ce pasteur qui nous a rachetés de la mort, et nous a, par son sang, ouvert les portes du ciel ; là, nous entendrons ces âmes bienheureuses dont les exemples sont proposés ici-bas à notre imitation, nous adresser ces douces paroles : Courage, ô vous qui combattez encore ! Venez à nous, nous vous attendons ; apprenez, en nous voyant au ciel, qu'on peut toujours y arriver : seulement, prenez garde au dragon !

Et dans quelle condition serait-il donc impossible de parvenir au ciel ? Les états les plus dangereux de la société n'ont-ils pas fourni des citoyens à la sainte patrie ? Le

trône n'a-t-il pas en ses Clotilde, ses Elisabeth, ses Louis IX ? l'armée ses Maurice et ses Victor ? Abraham était juste au milieu des richesses, Lazare l'était aussi dans la plus affreuse indigence ; Samuel mérita la couronne en rendant la justice à son peuple, et le pauvre Isidore, après avoir conduit une humble charrue dans les campagnes de Séville, s'en alla récolter au ciel les fruits éternels de la vertu.

Maintenant, souffrez, mes frères, qu'en vous montrant ce ciel où sont arrivés avant vous de jeunes enfants et des vieillards courbés sous le poids des ans, des vierges timides et de généreux guerriers, des cœurs simples et d'illustres génies, des pauvres et même aussi des âmes justes au sein de l'opulence, des chrétiens, en un mot, de tout âge et de toute condition ; souffrez que je vous adresse la parole que la grâce faisait retentir si souvent au cœur d'Augustin : *Tu non poteris quod isti et istæ* ? Quoi ! vous ne pouvez faire ce que tant d'autres ont fait avant vous ? Avaient-ils donc, ces saints dont nous honorons la mémoire, avaient-ils, pour se sanctifier, des grâces qui vous aient été refusées ? Avez-vous des faiblesses qu'ils n'aient point connues, des misères qu'ils n'aient point partagées, des passions qu'ils n'aient point vaincues ? *Tu non poteris quod isti et istæ* ? N'avez-vous pas, comme eux, dans la prière, un moyen de communiquer avec le ciel ; dans les sacrements, une source abondante de toutes les grâces ; dans les souffrances d'un Dieu, le gage le plus assuré du salut ? Que dis-je ! et n'avez-vous pas de plus leurs exemples, le souvenir de leur courage et la pensée de leurs récompenses ? Et vous ne pourriez, avec tant de secours, arriver comme eux au bonheur ? *Tu non poteris quod isti et istæ* ? Ah ! fidèles, ne disons plus que le chemin du ciel est trop escarpé, que nous sommes trop faibles pour le gravir jusqu'en haut : la vue des saints confond tous nos prétextes, leur exemple nous apprend qu'il est possible de gagner le ciel. Lorsque le voyageur est parvenu au pied de ces montagnes dont la cime se perd au sein des nues, il s'arrête incertain et découragé : la hauteur des sommets lui fait craindre qu'il ne puisse jamais les franchir, et déjà peut-être il songe à revenir sur ses pas et à laisser une entreprise qui lui paraît désespérée. Mais s'il aperçoit, suspendue au milieu des neiges, l'humble cabane du bouvier, ou bien encore le toit hospitalier que la charité construit pour le pèlerin fatigué, alors il reprend courage, et, soutenu par l'espérance sur le sentier qu'il avait cru d'abord impraticable, il s'efforce d'arriver là où des hommes sont arrivés avant lui. Ainsi le chrétien, effrayé quelquefois par la hauteur de cette patrie qu'il lui faut conquérir, est ranimé dans son pèlerinage par la vue de ses frères qui ont passé, comme lui, par l'étroit sentier de la vie, et qui ont déjà planté leurs tentes sur les collines éternelles.

III. Mais ce n'est pas tout encore : les

exemples des saints nous apprendront de plus qu'il est facile de gagner le ciel. Si ce palais céleste auquel il est possible de parvenir était néanmoins entouré de tant d'obstacles, défendu par tant de précipices que peu d'hommes y pussent arriver, peut-être encore, surtout dans un siècle de découragement et de pusillanimité, notre âme viendrait-elle à défaillir en présence du travail. Mais quoique le Seigneur, comparant dans son Evangile le nombre des élus à celui des réprouvés, s'écrie, dans l'amertume d'un cœur qui devait être percé pour le salut de tous : Oh ! qu'il en est peu qui entrent par la porte étroite (*Matth.*, VII, 14) ! cependant, mes frères, le nombre des saints est grand, et leur multitude nous enseigne qu'il nous est facile, en marchant sur leurs traces, de devenir aussi des saints. Jean, le disciple bien-aimé, a vu dans son extase les cieus s'ouvrir devant lui : leurs mystérieuses profondeurs ont été révélées à ses regards, et, après nous avoir parlé des élus choisis parmi les tribus d'Israël, voici les paroles qu'il ajoute : *Post hæc vidi turbam magnam quam dinumerare nemo poterat* : « Je vis ensuite une grande foule que personne ne pouvait compter. » (*Apoc.*, VII, 9.) O parole qui doit soutenir, qui doit animer le cœur du chrétien ! Ah ! s'il était difficile de parvenir au ciel, je vous le demande, fidèles, croyez-vous que cette multitude qui peuple aujourd'hui les parvis éternels y fût jamais arrivée ? Si cette terre promise, où s'égarant des ruisseaux de lait et de miel, était défendue, comme le prétend notre lâcheté, par des géants invincibles, pensez-vous que la nation sainte y eût introduit de si nombreux bataillons ? Levez, levez les yeux au ciel, et, à la vue de cette foule que personne ne peut compter, apprenez qu'il est facile d'y pénétrer. *Post hæc, vidi turbam magnam quam dinumerare nemo poterat*.

Sans doute, s'il fallait, pour gagner le ciel, verser son sang comme les martyrs, se retirer dans la solitude comme les anachorètes, vivre comme les pénitents dans les plus austères pratiques de la mortification, sans doute nous pourrions exprimer nos craintes et nous écrier qu'il est bien difficile de parvenir au ciel. Mais quand donc voudrions-nous comprendre, chrétiens mes frères, que la sainteté n'exige pas des choses extraordinaires ; qu'on peut être saint en accomplissant les devoirs communs de son état, et qu'il en coûte bien moins pour se sauver que pour se perdre ? Et voilà pourtant ce que nous a montré par ses exemples cette multitude aujourd'hui triomphante et glorieuse. Sachez-le bien, fidèles, toutes les couronnes ne sont pas réservées à celui qui a pu mourir pour son Dieu ; il en est aussi, il en est de brillantes et d'immortelles destinées à ceux qui ont su vivre pour lui. Toutes les palmes ne sont pas portées par les habitants du désert : j'en vois, et d'une éclatante beauté, entre les mains de ces justes qui demeurèrent au milieu des hom-



mes pour les édifier et les consoler. Des torrents de délices pénètrent et inondent les âmes qui ne connurent ici-bas d'autres joies que les pleurs de la pénitence; mais un éternel rejaillissement de la félicité suprême vient aussi délecter à chaque instant ces élus qui, dans la simplicité d'une vie commune, surent toujours éviter le mal et pratiquer le bien. Dites-le nous, vous surtout que la religion se propose d'honorer plus particulièrement en ce jour, saints ignorés des hommes, mais connus du Père céleste, dont l'histoire n'a pas conservé les noms, dont l'Eglise ne possède pas les restes vénérables, vous paraissait-il si pénible, ce sentier de l'Evangile que vous suivîtes avec tant d'amour tous les jours de votre vie? Vous semblait-elle si pesante, cette croix que le monde apercevait, sans voir l'onction secrète qui la rendait douce et légère? Avez-vous trouvé qu'il fût si difficile d'aller au ciel, vous pour lesquels il fut la récompense d'une humble et constante fidélité? Ah! vous me répondez, et cette réponse est d'accord avec les leçons de l'Evangile, que la gloire du ciel n'est pas semblable à la gloire de la terre; qu'il faut, pour gagner celle-ci, pour cueillir ce fruit amer qui s'élève sur le penchant d'un abîme, au milieu de la vallée des larmes, un labeur opiniâtre et de continuelles fatigues; mais qu'on peut obtenir l'autre plus facilement, et qu'il suffit quelquefois, pour la mériter, du verre d'eau froide donné pour Jésus-Christ à un frère indigent.

Oh! ranimons-nous donc, chrétiens, en ce saint jour! ranimons-nous, et travaillons avec courage et persévérance à notre sanctification. Il est facile de gagner le ciel, entendez-le, pécheurs! Et si jusqu'à présent le travail de la pénitence vous a rebutés, que la récompense vous anime, cette récompense que quelques efforts vous assureront pour jamais. *Si labor terret, merces invitet.* Il est facile de gagner le ciel, entendez-le, justes qui m'écoutez, et ne vous arrêtez point dans le sentier de la vertu; marchez, marchez toujours, jusqu'à ce que vous ayez atteint cette montagne de Dieu où la couronne sera placée sur vos têtes, cette couronne que le ciel abaisse jusqu'à vous et que vous pouvez saisir en passant, sans violence et presque sans peine. *Si labor terret, merces invitet.*

IV. Enfin, les exemples des saints nous apprennent qu'il est glorieux de gagner le ciel. Sur les pas d'un chef expérimenté, le soldat vole au milieu des batailles et va chercher la gloire sur le champ de la mort. A ses yeux, il est beau de suivre à travers les périls le héros qu'environne la faveur du prince, et qui combat pour la patrie; il est glorieux pour lui d'associer son humble fortune à la fortune de César, d'arroser de son sang des lauriers qui ne seront point placés sur sa tête, et de concourir au laborieux mérite d'un succès dont un autre obtiendra les honneurs. Enfants des hommes, s'il est honorable de marcher sur les traces sanglantes de ces illustres destructeurs qui ont

passé sur la terre en tuant leurs semblables — il ne sera point glorieux de suivre les saints dans les combats sacrés de la vertu! les saints, ces conquérants pacifiques qui ont ravi le ciel à force d'héroïsme! les saints, ces consolateurs de l'humanité souffrante, que le ciel avait fait naître pour réparer les maux que leurs injustes contempteurs ont versés sur le globe, comme ces brises embaumées et bienfaisantes que le Créateur fit lever autrefois sur les campagnes désolées pour féconder les ruines de l'ancien monde et réparer les ravages du déluge! Les philosophes d'Athènes et de Rome étaient toujours suivis de ces nombreux disciples qu'attachait à leurs pas l'amour de la science ou la curiosité. Aveugles admirateurs de leurs maîtres, ils se faisaient gloire de partager leurs systèmes les plus bizarres, de soutenir leurs opinions les plus hasardées, trop souvent d'imiter leurs plus honteuses faiblesses. Et nous, chrétiens, nous, disciples de ces vrais sages que l'esprit du Seigneur lui-même avait instruits, il ne sera point glorieux pour nous de retracer les exemples qu'ils nous ont laissés d'une vie sans tache et sans reproche; de nous former, sous leur conduite, à la pratique de ces vertus qui les ont sanctifiés; de mériter avec eux le ciel où ils sont couronnés! Le descendant même dégénéré de ces races antiques où se conservèrent longtemps l'héritage et l'amour du bien, tire encore vanité du nom de ses aïeux; il garde précieusement le souvenir de leurs actions, il montre avec orgueil leurs images. Mes frères, *nous sommes les enfants des saints* : « *Filii sanctorum sumus* » (Tob., II, 18); oserons-nous bien rougir de nos ancêtres? Est-ce une honte d'appartenir à cette grande famille des prédestinés qui furent autrefois la consolation de l'Eglise militante, qui sont aujourd'hui l'ornement de l'Eglise triomphante : *Filii sanctorum sumus*? Est-il avilissant pour nous d'avoir pour pères ces illustres membres d'un auguste sénat, ces apôtres, les colonnes de l'Eglise et les juges des nations; pour frères, ces martyrs dont le sang fut la semence féconde qui enfanta les chrétiens; pour sœurs, ces chastes épouses de l'Agneau, dont les mains cultivèrent avec tant d'amour, dans les champs de la vie, le lis éclatant et suave de la virginité; pour amis enfin, tous les amis du Seigneur : *Filii sanctorum sumus*? S'il n'est pas glorieux de tirer son origine d'une source aussi noble, il faut ensevelir dans un éternel oubli tous les souvenirs; il faut voiler à jamais les plus brillantes auréoles; il faut éteindre au cœur de l'homme cet amour de la gloire, le plus impérieux des besoins; il n'y a plus de gloire sur la terre....

Et certes, chrétiens, si nous allons plus avant, nous verrons bien qu'il est glorieux de travailler, à l'exemple des saints, à gagner le ciel. Les combats qu'il faut livrer pour y parvenir n'élèvent-ils pas l'homme au-dessus de lui-même? Ce sont les passions qu'il faut vaincre, les passions, trop souvent

la source de la plus honteuse dégradation. Ne savons-nous pas, fidèles, que les païens eux-mêmes faisaient consister la gloire véritable à se vaincre, à triompher de ses penchans ? Et cette gloire, qu'ils ne connoissent que dans la spéculation, elle devient l'honorable partage du disciple des saints. A leur exemple, et sur leurs traces, il travaillera pour mériter le ciel, à terrasser en soi l'ange de l'orgueil ; fort de la grâce d'en haut, il renouvellera les prodiges accomplis au berceau du monde, alors que les hommes des anciens jours luttèrent avec les esprits dans le désert de Phanuel, et, selon la parole du Seigneur, il sera élevé en gloire à cause de son humilité : *Qui se humiliat, exaltabitur.* (Luc., XIV, 11.) A l'exemple des saints et sur leurs traces, il détruira dans son cœur cette plaie honteuse de la nature, ce dernier mot de l'énigme humaine, l'égoïsme ; et, pour gagner le ciel, il le remplacera par la charité. Or la charité, n'est-ce pas la gloire de l'homme régénéré, puisqu'elle sait élever jusqu'à l'héroïsme, souvent sans qu'il s'en doute, le plus simple des disciples de l'Évangile, et faire du riche miséricordieux le substitut, et pour ainsi dire l'image vivante de la Providence ici-bas : *Estote misericordes, sicut et Pater vester caelestis?* (Luc., VI, 36.) Enfin, à l'exemple des saints, et, sur leurs traces il combattra sans relâche ce cruel et perfide ennemi qui se ménage dans nos sens de coupables intelligences, qui souvent ébranle les vertus les mieux affermiées, qui prépare chaque jour à l'innocence imprudente le plus déplorable naufrage ; et, pour récompense de ses combats, pour prix de ses victoires, il sera admis à l'honneur insigne de voir Dieu face à face, et de le posséder à jamais dans la terre des saints. C'est Jésus-Christ lui-même qui nous l'assure aujourd'hui : *Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu : « Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt ! »* (Matth., V, 18.)

O vous qui n'avez pas le courage d'imiter les saints, convenez du moins qu'il est glorieux de marcher sur leurs pas et d'aspirer à leur couronne ! Cessez donc de verser sur ces amis du Dieu suprême, sur ces héros dont s'honore la religion, les plus injurieuses, les plus ignobles railleries. Laissez, laissez au chrétien ces guides assurés qui le conduiront dans le chemin du ciel ; laissez-lui ces modèles vénérables qui le formeront par leurs exemples à la pratique des vertus ; et il vous laissera la honte de votre incertitude, la brutalité de vos plaisirs, l'ignominie de vos faiblesses ; ou plutôt, ah ! joignez-vous à lui pour honorer les saints, et courir avec lui sur leurs traces à la conquête de la gloire.

Vous le voyez donc, fidèles, les exemples des saints soutiennent et animent notre courage, en nous révélant ces trois grandes vérités : Qu'il est possible, qu'il est facile, qu'il est glorieux de gagner le ciel. Méditons-les souvent, ces exemples : comme le fanal allumé sur un rivage entouré d'écueils,

ils nous garderont, ils nous éclaireront à travers les orages de la vie et nous indiqueront le port. Mais là ne se bornent point les services que nous rendent les saints ; ils s'intéressent efficacement à notre bonheur, ils y travaillent avec une ardente et infatigable charité, et si leurs exemples nous apprennent à gagner le ciel, leurs prières nous aident à y parvenir.

#### DEUXIÈME PARTIE.

Que les saints dans la gloire s'intéressent à nous, et, par leurs prières, nous aident à gagner le ciel, c'est là une vérité que nous enseigne la foi et dont le chrétien catholique ne saurait douter.

I. C'est un grand et magnifique spectacle, mes frères, que cette Eglise immortelle qui renferme dans son sein les justes triomphant au ciel, les justes combattant sur la terre, les justes souffrant dans le purgatoire, et qui unit ainsi, par des liens intimes et mystérieux, tous les membres de cette grande famille, dans tous les lieux et dans tous les temps. Car, à ne considérer ici, de cette merveilleuse union, que ce qui entre dans l'esprit de cette grande solennité, la charité qui nous rattache aux saints déjà couronnés dans la gloire, établit entre eux et nous un saint commerce de prières que nous leur adressons, et de secours qu'ils nous procurent. Vérité si certaine et si consolante à la fois, que nous ne savons s'il faut plaindre davantage ou condamner ceux qui se refusent à la croire. Mais, parce qu'il n'est point de dogme si bien appuyé qui n'ait trouvé des contradicteurs, parce que l'invocation des saints a été rejetée par ces frères égarés que nous condamnons et que nous aimons, il est nécessaire de rappeler ici quels ont toujours été, sur ce point, le sentiment et l'enseignement de l'Eglise.

Oui, les saints dans le ciel, prient pour nous ; et Dieu, pour nous l'apprendre, a daigné quelquefois envoyer sur la terre les bienheureux habitans de la patrie, et leur confier ce merveilleux secret. Judas Machabée, ce défenseur intrépide de la nation juive, qui avait un glaive pour protéger Israël, des déplaisirs mortels pour désoler les rois ligués contre lui, et ses vertus et ses exploits pour réjouir Jacob, Judas se prépare à combattre Nicanor ; pour animer son courage, Dieu lui fait voir en songe le prophète Jérémie et le souverain pontife Onias ; et celui-ci, s'adressant au guerrier, lui montre le fils d'Helcias, le prophète des anciens douleurs, en lui disant ces paroles que je vous prie de retenir : *Hic est fratrum amator et populi ; hic est qui multum orat pro populo et universa sancta civitate.* (II Machab., XV, 14.) C'est là le véritable ami de ses frères et du peuple d'Israël ; c'est là Jérémie, le prophète de Dieu, qui prie beaucoup pour ce peuple et pour toute la ville sainte. Oui, tandis que le peuple juif défendait contre les nations infidèles l'indépendance de la patrie, les tombeaux de ses pères et le temple de son Dieu, Jérémie et les



prophètes suscités autrefois par le Seigneur, prosternés au ciel devant le Saint des saints, étendaient leurs mains suppliantes, et priaient pour le bonheur de la Judée. Touchante révélation qui nous montre dans ces frères aînés déjà parvenus à la félicité, des protecteurs charitables qui s'intéressent à ceux qu'ils ont laissés sur la terre, qui les soutiennent par leurs suffrages, et qui unissent ensemble deux occupations également douces à leurs cœurs, celle de bénir leur Dieu et celle de prier pour leurs frères! *Hic est qui multum orat pro populo et universa sancta civitate.*

Ailleurs c'est un ange, c'est Raphaël qui fera connaître à Tobie les fonctions saintes qu'il exerce en présence du Seigneur; écoutez-le : *Quando orabas, ego obtuli orationem tuam Domino* : « *Quand tu priais, c'est moi qui offrais ta prière au Seigneur.* » (Tob., XII, 12.) Voilà donc les habitants de la Jérusalem céleste, et même ces esprits immortels que Dieu créa plus spécialement pour chanter ses louanges, les voilà investis, par la charité, d'une mission nouvelle, chargés de présenter à leur maître les supplications de ses serviteurs, et sans doute aussi de les appuyer de leur crédit et de leurs instances : *Quando orabas, ego obtuli orationem tuam Domino.* Ce n'est pas tout, les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse présentent sans cesse à l'Agneau des coupes mystérieuses qui sont remplies, dit le texte sacré, des prières des saints. (Apoc., V, 8.) Et quels sont donc ces saints? Sont-ce des justes qui combattent encore sur la terre? eh bien! vous le voyez, on pense à eux dans le ciel! Et les vieillards, aussi bien que les anges, tous les élus en un mot, comme de concert, remplissent avec amour cette fonction que leur impose la bienveillance, de présenter nos prières au Maître suprême, et d'intercéder en notre faveur. Sont-ce les justes déjà couronnés? Et quelles demandes peuvent-ils donc adresser à Dieu? quelles grâces leur sont encore nécessaires? Ah! n'est-ce pas pour nous qu'ils prient, et que leurs prières s'élèvent, comme la vapeur d'un doux parfum, jusqu'au trône de l'Eternel : *habentes phialas aureas plenas odoramentorum, quæ sunt orationes sanctorum?*

Aussi les saints Pères, ces vénérables interprètes de l'Ecriture, nous montrent-ils partout les saints intéressés à notre bonheur par la charité, tremblants, pour ainsi dire, à la vue des périls qui nous entourent, et conjurant par leurs prières les orages qui nous menacent : *Frequens nos et copiosa turba desiderat*, dit saint Cyprien, *adhuc de nostra salute sollicita* : Sûrs déjà de leur immortalité, ils sont inquiets de notre salut. Hé quoi! cette charitable inquiétude ne leur suggérerait pour nous aucun désir, ne mettrait sur leurs lèvres aucune prière! Quoi! ils connaissent nos dangers, et ils ne font rien pour nous en préserver! Ils tremblent sur notre sort, et ils ne cherchent point à le rendre favorable! Que que chose manque encore à notre bonheur et ils ne travaillent point à

le compléter! Ignorent-ils nos misères? Non certainement, ils ne les ignorent pas; et la connaissance qu'ils en ont est la cause de leur tourment : *adhuc de nostra salute sollicita.* Manquent-ils de pouvoir pour les secourir? Ah! dit saint Jérôme, dont je veux rendre ici les belles paroles, les apôtres et les martyrs, pendant leur vie, auront pu prier pour les autres, lorsqu'ils avaient tout à craindre pour leur salut : combien plus le pourront-ils dans ce séjour de gloire, après leur victoire et leur triomphe! Moïse, tout seul, obtint de Dieu, par sa prière, le pardon de six cent mille hommes : Etienne, le premier martyr de Jésus-Christ et son imitateur, demande grâce pour ses bourreaux; et maintenant qu'ils sont avec le Seigneur, ils auraient moins de crédit! L'apôtre saint Paul dit que le ciel a daigné lui accorder la vie de deux cent soixante-seize personnes prêtes à périr dans un naufrage, et, maintenant qu'il est avec Jésus-Christ, il ne pourrait plus ouvrir la bouche et parler en faveur de ceux que ses travaux ont conquis à l'Evangile dans le monde entier! Non, non, fidèles, il n'en est pas ainsi; les saints ne ressemblent pas à ces hommes sans affection que condamne l'Ecriture. La charité, qui ne meurt jamais, demeure vivante en eux, au delà même du tombeau; elle les unit à nous par d'invisibles chaînes, et leur fait employer, pour assurer notre bonheur et nous obtenir le ciel, tout leur crédit, toutes leurs prières et toute leur puissance.

Oui, les saints prient pour nous, et par leurs prières nous aident à gagner le ciel : vérité certaine, vous le voyez, puisque la divine Ecriture et les Pères sont d'accord sur ce point; mais aussi vérité consolante, et pleine d'une ineffable douceur.

II. Qu'il est à plaindre le cœur auquel ne dit rien cette sublime association qui unit le ciel et la terre, la joie aux douleurs, le pèlerinage à la patrie! Qu'il est aveugle celui qui ne voit pas tout ce qu'il y a de charmes, tout ce qu'il y a de poésie dans cette croyance catholique! Les saints prient pour nous! quel encouragement au milieu des misères de la vie! Ah! vous qui traînez sur la terre des jours courts et mauvais, levez les yeux au ciel; là des protecteurs invisibles, mais tout-puissants par la grâce du Seigneur, s'intéressent à nos maux et s'emploient à les soulager. Prêtres du Dieu vivant, non, vous ne succomberez point sous le fardeau du plus redoutable ministère; les saints prient pour vous, ces saints qui furent honorés comme vous de la gloire du sacerdoce, et qui méritèrent la couronne en servant les autels. Vierges, troupeau chéri du divin Pasteur, non, les loups cruels ne vous déchireront point; non, la fange du siècle ne souillera point vos blanches toisons : les saints prient pour vous, ces saints qui accompagnent partout l'Agneau céleste, parce qu'ils ont conservé toujours une inviolable pureté. Pauvres de Jésus-Christ, non, vous ne le perdrez point, le fruit de tant de priations et de tant de souffrances : les saints

prient pour vous, ces saints qui furent riches en vertus au milieu de l'indigence. Vous tous enfin qui combattez encore, non, vous ne périrez pas, si vous prenez courage : les saints prient pour vous, ces saints qui ont combattu et qui ont tous triomphé. Vous le voyez donc, mes frères, grâce à la foi catholique, l'homme n'est point seul et isolé dans cette vallée de larmes ; il correspond avec le lieu de son repos, et chacune de ses prières, chacun de ses soupirs trouve un écho dans le cœur des saints. Mais supposez, avec l'hérétique, que les habitants du ciel ne pensent plus à nous, ne s'intéressent plus à notre sort ; aussitôt vous ne verrez parmi les hommes que des voyageurs égarés, qui s'enfoncent sans terme et sans but dans les solitudes de la vie ; qui marchent devant eux sans trouver une main charitable occupée de leur montrer la route, un cœur compatissant adressant des vœux pour leur voyage, et qui arrivent ainsi jusqu'aux portes du tombeau pour comparaître en présence du tribunal éternel sans protecteur et sans avocat.

Les saints prient pour nous : quelle vie nouvelle et mystérieuse se répand, à cette pensée, dans la nature ! Bientôt ces saints, dans la charité qui les presse, se partagent le monde pour le consoler et le bénir. Chaque région comptera dans la gloire un protecteur, chaque ville aura son patron. Ici, pour défendre un paisible hameau et la demeure champêtre des laboureurs, la religion appellera le glorieux chef des armées du Très-Haut, ou bien un de ces guerriers qui donnaient leur sang à la patrie et leur cœur au vrai Dieu. Là, pour protéger une cité, la reine des nations et l'orgueil de la France, une humble et timide bergère sera choisie par la reconnaissance du peuple, et, mieux que les bataillons armés, elle sauvera sa ville des fureurs de l'homme et des colères de Dieu. Les grandes basiliques s'élèveront sous l'invocation d'un saint, et quelquefois aussi cet ami du Seigneur prêtera son nom, comme un gage de prospérité, au modeste asile du commerce et de l'industrie. Les fleuves rouleront majestueusement leurs ondes sous le patronage d'un martyr, et le ruisseau qui fuit au fond de la vallée saluera par un doux murmure la statue de la sainte qui protège sa source.

O religion de mon Dieu, que vous avez bien compris le cœur de l'homme ! que vous lui avez laissé, dans son infortune, d'admirables consolations ! Vous n'avez point voulu qu'il rompit entièrement avec le ciel ; vous avez peuplé son exil d'une multitude d'amis qui compatissent à ses maux, et qui, dans la traversée rapide du berceau à la tombe, dirigent son esquif au milieu des écueils et font lever sur sa voile le vent favorable qui l'emporte à l'immortalité.

III. Enfin, mes frères, si les saints prient pour nous, nous devons, à notre tour, invoquer les saints. Leur culte nous a été transmis par les siècles écoulés, comme une pieuse tradition que nous devons embras-

ser avec amour et légner après nous aux générations futures. Dès les premiers jours du monde, les hommes sentirent le besoin d'appeler à leur aide les habitants du ciel et de s'assurer par de ferventes prières leur protection. Jacob, au lit de la mort, étend ses mains tremblantes sur les enfants de son Joseph et invoque pour eux la bénédiction de cet ange qui le délivra de tous les maux ; et plus tard, quand les jours du salut furent accomplis, quand la faux de la persécution eut commencé à cueillir la moisson nouvelle dans le champ de l'Eglise, avec quelle ferveur n'était pas invoqué le souvenir de ceux qui étaient morts déjà pour leur Dieu. Saints martyrs, s'écriait-on de tous côtés, priez pour nous : *Obtestamur vos, o sanctissimi martyres, ut pro nobis Dominum deprecemini*. Dans tous les âges, l'Eglise implora les secours et la protection des saints. Leurs sacrés ossements reposaient dans les temples sous l'autel où s'offrait la victime du salut, et le sacrificateur, en franchissant le premier degré du sanctuaire, demandait à Dieu, par le mérite des saints, de purifier son âme et de la préparer au plus auguste des mystères. Quelque calamité venait-elle à descendre sur le peuple chrétien, il avait recours à ses protecteurs habituels, il invoquait les saints. Ici, c'est une ville assiégée dont les habitants portent autour des murailles la tunique de saint Vincent pour fléchir le vainqueur et obtenir la paix ; là, c'est un peuple nombreux, décimé par un mal inconnu, qui réclame l'intercession des bienheureux et promène dans ses places désolées les chasses où sont renfermées leurs reliques. En un mot, chrétiens, quand des novateurs hardis et superbes virent nous dire que le culte des saints était une idolâtrie, qu'il nous était défendu d'honorer leurs images et de conserver avec un saint respect la dépouille de leur mortalité, l'Eglise, gardienne fidèle des premières traditions, observait encore ce qu'elle avait observé dès le commencement, et depuis quinze cents ans elle invoquait les saints.

Ne craignez donc pas, fidèles, que Dieu s'offense des hommages rendus à ses serviteurs et à ses amis. En lui seul, nous le reconnaissons, en lui seul est la source de toute grâce ; les saints ne sont que des intercesseurs qui s'unissent à nous pour le prier, et qu'il se plait souvent à exaucer. Et n'est-ce pas lui qui nous a suggéré ce culte que nous rendons à ceux qui ont accompli fidèlement sa loi sainte ? Ah ! s'il ne veut pas que nous honorions les saints, pourquoi a-t-il donné tant de vertu à leurs cendres ? Pourquoi donc a-t-il entouré leur sépulture de tant de gloire ? Il déteste à l'égal de l'idolâtrie le culte que nous leur rendons, et les vêtements de son apôtre chassent les maladies, et les chaînes du martyr tourmentent les démons, et le voile d'Agathe arrête les feux vomis par le volcan, et les ossements d'Etienne ont plus de puissance que la malédiction d'une mère... A la vue de tant de prodiges que l'incrédulité la plus aveugle ne



saurait révoquer en doute, ne serait-ce pas le lieu de nous écrier avec un grand homme : « Seigneur, si ce que nous croyons est une erreur, c'est vous qui nous avez trompés. » Mais non, mes frères, nous croyons, et nous ne nous trompons pas, que les saints sont tout-puissants auprès de Dieu, et qu'il est bon et utile (retenez ces paroles, c'est l'enseignement infaillible du saint concile de Trente et le résumé de notre foi sur ce point), qu'il est bon et utile de les invoquer par d'humbles supplications.

Vous invoquerez donc les saints, justes qui m'écoutez, pour obtenir, par leur intercession, ces grâces de chaque jour qui vous sont nécessaires, cette victoire si importante sur les ennemis de votre âme, surtout cette persévérance qui peut seule assurer votre salut. Vous invoquerez les saints, pécheurs que l'habitude, ou plutôt une grâce particulière, a conduits dans cette enceinte ; vous vous souviendrez qu'il y a maintenant dans le ciel des élus qui furent pécheurs comme vous ; un saint Pierre qui a renié son maître, plus lâchement que vous ; un saint Augustin courant plus vite que vous dans les sentiers du mal ; une Madeleine enfin dont vous n'avez point imité les erreurs scandaleuses. Frères bien-aimés, si vous avez marché jusqu'ici dans leurs premières voies, suivez-les maintenant dans le chemin de la pénitence : c'est le chemin qui les a conduits au ciel, c'est le chemin qui vous y conduira comme eux.

O bienheureux habitants de la patrie, nous vous invoquons en ce jour qui nous a rappelé vos exemples et vos triomphes ! Nous qui sommes assis sur le bord du fleuve de l'exil, nous tournons vers vous nos regards et notre pensée, nous vous invoquons, priez pour nous. Nous qui pleurons au souvenir de la sainte Jérusalem dont nous sommes encore si loin, nous avons recours à vous pour obtenir la grâce d'y arriver un jour ; nous vous invoquons, priez pour nous ; et, à votre voix, les bénédictions célestes descendront sur nos cœurs, comme cette pluie miraculeuse qui descendit sur les champs d'Israël à la voix du prophète. Priez pour nous, et, tandis que vos mains suppliantes s'éleveront vers la montagne sainte, nous combattons avec succès dans la plaine les ennemis du Seigneur. Priez pour nous, et, de même qu'autrefois la prière de Josué prolongea le jour et suspendit quelque temps l'arrivée des ténèbres, votre prière aussi arrêtera sur l'horizon de la patrie ce soleil de la foi qui menace de nous quitter, pour aller porter ailleurs sa vive lumière et sa chaleur bienfaisante. Priez pour nous, et si le Seigneur, à la demande d'Elie, rendit à la veuve son fils qu'elle pleurait déjà, à votre demande ils ressusciteront, ces nombreux enfants de l'Eglise que le péché tient enchaînés dans le tombeau de la corruption. Enfin priez pour nous ; la prière de Moïse conduisit le peuple à la terre promise ; vos prières, aplanissant devant nous les obstacles, écartant les écueils, dissipant les tem-

pêtes, nous ouvriront les portes du ciel, et nous feront partager votre bonheur pendant les siècles des siècles.

## SERMON II.

### SUR LE PURGATOIRE.

*Illos salvate, de igne rapientes. (Jud., V, 35.)*

*Sauvez-les en les arrachant à la flamme.*

Ainsi, mes frères, il n'est pas dans la destinée de l'homme de se réjouir longtemps ici-bas. Le bonheur est pour lui sur la terre comme une onde fugitive, dont ses lèvres peuvent à peine, en passant, saisir quelques gouttes. Hier nous chantions des cantiques de joie, aujourd'hui nous entendons les gémissements de la douleur. Hier notre foi pénétrait la demeure des saints et contemplait leurs immortelles clartés, aujourd'hui elle descend dans les sombres demeures, et nous rappelle les expiations des âmes souffrantes. Hier l'Eglise nous montrait le ciel, aujourd'hui le purgatoire ; et, nous apprenant qu'il est un feu vengeur allumé par le souffle de Dieu pour éprouver les âmes faibles, elle nous exhorte à les secourir, à les sauver : *Illos salvate, de igne rapientes.*

Je ne sais pas, mes frères, s'il y a dans tout le culte catholique un rapprochement plus mystérieux, plus philosophique, que ce passage subit des joies du ciel aux souffrances du purgatoire. Rien ne saurait éveiller en nous de plus vives émotions, nous donner de plus grands enseignements, que ce long cri de détresse poussé par l'Eglise au milieu même de ses allégresses les plus douces, lorsque, mère affligée, elle nous montre ses enfants dans les flammes, et nous conjure de travailler à leur soulagement : *Illos salvate, de igne rapientes.*

Entrons dans son esprit, chrétiens mes frères ; et, pour terminer cette mystérieuse et lugubre solennité, parlons en ce moment du purgatoire. Que de motifs pourraient ici fixer notre choix et nous prescrire ce sujet, lorsque partout, autour de nous, nous rencontrons tant de chrétiens sans foi, qui ne croient pas au purgatoire ; tant de chrétiens sans piété, qui ne pensent pas au purgatoire ! Nous montrerons aux uns et aux autres ce qu'ils doivent penser de cette vérité ; et si Dieu daigne bénir nos paroles, les premiers apprendront à ressusciter leur foi en voyant sur quels fondements repose cette croyance, et les seconds sentiront se réveiller leur piété, quand ils sauront quelles obligations elle leur impose.

C'est encore Marie que nous saluerons en commençant : elle a reçu mission de secourir toutes les douleurs, d'essuyer toutes les larmes ; c'est elle qui verse l'espérance au sein de ces justes que le Seigneur repousse encore de sa face ; c'est elle qui plaide leur cause au pied du trône de Dieu. Demandons-lui sa protection par la prière accoutumée : *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

Oui, mes frères, il est une demeure in-

termédiaire entre le séjour des joies infinies et le lieu des infinies douleurs. Là , règnent de profondes ténèbres qui ne sont éclairées que par un reflet éloigné de la splendeur du ciel, et les âmes, éprouvées dans cette enceinte, aperçoivent ainsi quelques rayons de la gloire éternelle qui raniment leur courage tout ensemble et augmentent leurs souffrances en augmentant leurs désirs. Là, ne retentissent point à leurs oreilles les cris du désespoir, les accents du blasphème, et tout ce tumulte qui remplit à jamais les profondeurs de l'abîme; mais un feu vengeur et intelligent, comme le feu de l'enfer, les pénètre, les environne, et consume en silence jusqu'aux dernières traces de leur fragilité. Des anges, pleins de miséricorde et de compassion, ont reçu du Seigneur lui-même l'ordre de présider à ces épreuves terribles, mais nécessaires; ils consolent les âmes souffrantes par de douces paroles, leur montrent le ciel, où Dieu bientôt essuiera toutes les larmes de leurs yeux, et, pour hâter les instants du repos, les invitent au repentir.

Ainsi, parmi les hommes, voit-on quelquefois une mère enchaînée par son amour au chevet de sa fille, oublier auprès d'elle et le repos des nuits et les plus impérieux besoins de la nature, et peut-être jusqu'au mal caché qui la dévore elle-même; et quand la jeune malade, dans l'ardeur de la fièvre qui la brûle, fait entendre un gémissement, alors l'ange qui veille à ses côtés soulève avec précaution sa tête défaillante, humecte par un salutaire breuvage ses lèvres desséchées, et, pour soutenir son courage, lui promet que le bon Dieu la guérira bientôt.

Au reste, pour adoucir encore la rigueur des flammes, par d'invisibles canaux se répandent sur les âmes pénitentes, comme une rosée délicieuse, et les mérites du sacrifice offert par l'Eglise à l'autel de Jésus-Christ, et les larmes versées sur la terre par la reconnaissance ou l'amitié, et les prières adressées au ciel pour le soulagement de ces chers et infortunés captifs. Autrefois, quand les premiers martyrs combattaient et mouraient dans l'amphithéâtre, des sources cachées, pour rafraîchir l'air, versaient sur les barbares spectateurs de ces jeux sanguinaires une pluie de parfums; et ce raffinement du luxe romain animait les soldats de Jésus-Christ à leur dernier combat. Votre miséricorde, ô mon Dieu! a voulu aussi soutenir les forces épuisées des justes que vous purifiez par le feu; et les trésors de l'Eglise se répandent à chaque instant sur cette arène douloureuse qu'ils arrosent de leurs larmes et de leurs sueurs. Ah! qui pourrait dire avec quelle reconnaissance ils reçoivent ce divin soulagement préparé par le Seigneur, et rendu plus efficace encore par la piété de ceux qui leur furent chers? Qui pourrait exprimer avec quelle avidité ils recueillent chacune des gouttes de cette rosée bienfaisante qui les lave de plus en plus, et qui rend à la tunique de leur innocence

sa première blancheur? Qui pourrait peindre leurs transports, lorsque, suffisamment éprouvés par les flammes, ils sont enfin jugés dignes de quitter le séjour ténébreux, et de partir pour le ciel? Joseph sortant de son cachot, Israël revenu sur la terre de sa patrie après une longue captivité, les enfants de Babylone arrachés par un miracle à la fournaise ardente, n'ont jamais ressenti une plus vive allégresse, n'ont jamais éprouvé de plus doux ravissements!...

Mais, chrétiens, est-il bien vrai qu'il y ait un purgatoire? la justice éternelle a-t-elle creusé des prisons à temps, si je puis ainsi parler, pour y punir par des douleurs passagères, des faiblesses pardonnables? Hélas! vous avez entendu dire peut-être qu'à la mort de chacun de nous tout était à jamais accompli; que l'âme, coupable encore de quelques-unes de ces fautes dont notre humanité ne saurait se garantir, était exclue pour toujours de ce ciel où rien de souillé ne saurait entrer; et que, derrière elle, le sceau de l'éternité était apposé par une main vengeresse à la porte de l'abîme. On l'a dit, mes frères, et cette désolante doctrine fait encore partie du triste héritage que nous ont laissés ces hommes qui sont appelés les réformateurs du christianisme; la postérité leur a donné, vous le savez, un autre nom: Dieu leur en réserve encore un autre. Ne soyez donc pas surpris que nous rappellions en ce jour à votre foi sur quels fondements est appuyée la croyance du purgatoire. En ces temps où la Providence nous a fait naître, l'erreur s'agitote sourdement autour de nous; elle cherche à répandre ses poisons dans les âmes; même elle contrefait, par une coupable imitation, cet esprit de prosélytisme, le caractère propre du catholicisme, parce que c'est le caractère de la vérité. Malheur à nous, si nous ne cherchons pas à raffermir la foi de nos frères, et à remettre sous leurs yeux les témoignages irrécusables sur lesquels repose la croyance de l'Eglise!

L'existence du purgatoire est un dogme que l'Eglise a lu dans l'Ecriture, une tradition que lui ont transmise les premiers Pères, une vérité que lui a révélée la raison elle-même.

I. J'ouvre les saintes Lettres, et j'y vois la preuve du dogme consolant que nous défendons. C'est dans ce livre, chrétiens, dont nos frères égarés ont voulu, mais inutilement, ébranler la sainte et irréfutable autorité, c'est au livre des Machabées que nous trouverons établie la croyance du purgatoire. Il est divin ce livre, et, comme toute l'Ecriture, inspiré par le ciel, et infailible quant à la foi et aux mœurs. Esdras, chargé de dresser le catalogue des livres saints, ne put y inscrire le livre des Machabées, qui ne fut composé que longtemps après lui; et, pour cette raison, ce livre ne fut jamais porté sur le catalogue des Juifs, qui n'ajoutèrent aucun ouvrage à la liste dressée par Esdras. Mais, dans tous les temps, il fut reçu par eux avec respect,



et nos adversaires ne diront pas, sans doute, que ce respect leur fut imposé par les chrétiens. De plus, il est, ce livre des Machabées, il est cité comme Ecriture sainte par les plus anciens Pères, même par ceux du 1<sup>r</sup> et du 2<sup>e</sup> siècle de l'Eglise; il est admis comme canonique et inspiré, par cette grande portion de l'Eglise grecque que le schisme a séparée de nous; il est vénéré par toutes les sectes de l'Orient, qui s'accordent avec nous pour proclamer son infaillible et inébranlable autorité. Enfin, et cette dernière preuve achève la conviction de tout catholique, ce livre, renfermé, comme toutes les autres parties de l'Ecriture, dans le canon du concile de Trente, est déclaré par lui *sacré et canonique*, et partagé avec tous les autres le respect et la vénération des fidèles.

Certes, mes frères, s'il fallait rejeter un livre de l'Ecriture parce qu'il renferme la condamnation de quelques-unes des erreurs de l'esprit de l'homme, je vous le demande, quelle partie de ce précieux trésor serait arrivée jusqu'à nous? Est-il une vérité contenue dans l'Evangile qui n'ait été rejetée par quelque hérétique? Mais, plus respectueux et moins conséquents que les novateurs des derniers siècles, les sectaires des temps anciens recevaient avec honneur le livre où se lisait leur condamnation. Nos frères égarés ont agi bien différemment; ils ont nié tout témoignage défavorable à leur cause; et, pour marcher sans honte dans les ténèbres, ils ont tâché d'éteindre le flambeau dont l'importune lumière éclairait leurs erreurs.

Or voici ce que nous lisons au livre divin des Machabées: «Après une victoire achetée par la perte de quelques-uns des siens, Judas Machabée envoie à Jérusalem douze mille drachmes, et fait offrir le sacrifice d'expiation pour les âmes de ceux qu'avait moissonnés le fer des ennemis; parce que, continue le texte sacré, *c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés*: «*Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut a peccatis solvantur.*» (II Machab., XII, 46.) Il pensait donc, cet illustre chef du peuple choisi, cet homme rempli de l'esprit de Dieu, il pensait qu'il y avait des âmes qui portaient au delà du tombeau les chaînes de leurs péchés; que ces chaînes cependant pouvaient être brisées, même après la mort, et qu'une expiation religieuse, offerte à leur intention, les délivrait de l'esclavage et terminait leur infortune. Il savait donc qu'il existe, pour ceux qui ne sont plus, un séjour qui n'est pas le ciel, puisque dans le ciel on n'a pas besoin de sacrifices; et qui n'est pas l'enfer, puisque dans l'enfer il n'y a plus d'espérance. Il regardait donc, ainsi que le fait l'Eglise catholique, comme une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin de purifier leur âme et d'accélérer leur délivrance: *Sancta et salubris est cogitatio*

*pro defunctis exorare, ut a peccatis solvantur.*

II. Les premiers Pères du christianisme ont consigné dans leurs écrits des preuves nombreuses en faveur de la croyance du purgatoire, ou de la prière pour les morts. Ces deux dogmes sont identiques, vous le comprenez, puisque la grande voix des siècles, la tradition, parle aussi clairement sur ce point que l'Ecriture elle-même. J'entends, dès le commencement de l'Eglise, j'entends Tertullien recommander à une veuve chrétienne de prier pour l'âme de son époux et de célébrer avec larmes l'anniversaire de son trépas: «Telle a été, lui dit-il, la pratique immémoriale de ceux qui nous ont précédés, quand nos frères sont morts dans la grâce de Jésus-Christ, de prier pour le repos de leur âme immortelle.» Saint Cyrille de Jérusalem nous assure que les âmes de ceux pour lesquels on prie reçoivent un grand soulagement, quand la sainte et terrible victime est placée sur l'autel. Saint Ephrem déclare que les morts sont assistés par les offrandes des vivants, et saint Chrysostome ajoute que les apôtres n'ont pas ordonné sans raison que, en célébrant les saints mystères, on fit mémoire des morts: ils savaient, dit-il, quel secours les âmes souffrantes en retirent. Mais surtout écoutez l'admirable saint Augustin dans l'office de ce jour: *Orationibus sanctæ Ecclesiæ, et sacrificio salutari, et elemosynis, non est dubitandum mortuosi adjuvari*: «*Il ne faut pas douter que les morts ne soient soulagés par les prières de la sainte Eglise, par le sacrifice salutaire, et par les aumônes versées à leur intention dans le sein du pauvre.*» Que les adversaires de notre foi nous disent si cet illustre évêque, la lumière et la gloire de l'Afrique, ignorait sur ce point les traditions de l'Eglise primitive, ou s'il a été pour nous un interprète infidèle de la doctrine catholique.

Est-ce tout, mes frères? Et puisqu'il s'agit ici de venger notre foi, pourquoi passer sous silence cette liturgie de l'Eglise romaine qui, chaque jour, est récitée par les ministres à l'autel du Seigneur: *Nous vous supplions, Seigneur, qu'il vous plaise d'accorder à tous ceux qui reposent en Jésus-Christ, un lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix*: «*Locum refrigerii, lucis et pacis.*» (Can. Missæ.) Ames infortunées, qui n'êtes point encore arrivées au séjour du bonheur, l'Eglise demande pour vous un lieu de rafraîchissement: vous êtes donc enchaînées pour quelque temps dans ces cachots brûlants où vous éprouvez et vous punissez le feu de la colère divine; un lieu de lumière: il y a donc pour vous aussi des ténèbres, et les ombres du sépulchre ne sont pas les seules qui soient descendues sur vos paupières fatiguées: un lieu de paix, parce que sans doute des agitations inconnues, des terreurs secrètes, des épouvantements envoyés par le Seigneur troublent pour vous la dernière demeure, et ne vous laissent pas même jouir de la paix du tombeau.

N'est-ce pas là, Chrétiens; l'image que je vous avais tracée du séjour des expiations, fidèlement reproduite par l'infailible autorité de la liturgie catholique? car, ne l'oubliez pas, c'est ici surtout qu'il faut dire, avec un Père, que la forme de la prière est la règle de la foi : *Locum refrigerii, lucis et pacis*.

Enfin, la fête même qui nous rassemble aujourd'hui est un dernier témoignage que rend la tradition au dogme du purgatoire. Il y a huit cents ans, mes frères, que l'Eglise, après avoir célébré les solennités du ciel, abaisse aussitôt notre pensée vers les sombres demeures, et nous invite à prier pour les âmes des trépassés. Ce fut un saint abbé de Cluny qui institua, vers la fin du dixième siècle, cette fête de souvenirs, de regrets et de prières; et, en peu de temps, devenue universelle comme la douleur et le trépas, elle se répandit par toute la chrétienté, parce qu'elle avait fait vibrer dans cette lyre de l'exil qu'on appelle le cœur de l'homme, une corde qui rend partout un son toujours uniforme, celui de la tristesse et de l'affliction.

Car, mes frères, la croyance du purgatoire a son fondement aussi dans la nature; et la raison, pour nous en convaincre, unit sa voix au témoignage de l'Écriture et à l'accord unanime des traditions chrétiennes.

III. Nous pourrions vous montrer un vestige défiguré de notre foi dans cette opinion bizarre et absurde du reste, de quelques anciens philosophes du paganisme qui faisaient, du corps même des animaux sans raison, comme une prison vivante où les âmes des coupables allaient expier, après la mort, les crimes de la vie. Et cette coutume du sauvage qui place dans la solitude, sur le tombeau de celui qu'il pleure, des victimes, des libations, des offrandes, que nous apprend-elle? qu'il croit, lui aussi, dans sa naïve pensée, à un état passager de dénûment et de souffrance, pendant lequel il doit pourvoir aux besoins de l'âme affligée, et qu'il veut, par les dons de l'amitié, étancher sa soif et apaiser sa faim dans les régions désolées qu'elle va parcourir. Usage touchant qui rappelle un souvenir des temps anciens, et qui devient quelquefois, au milieu du désert, un bienfait de la Providence, alors que le voyageur égaré vient demander au tombeau l'hospitalité, et ramener sa vie au festin de la mort.

Mais, sans rappeler ainsi les opinions anciennes ou les coutumes récentes, la raison ne dit-elle pas à tout homme que, s'il est des forfaits dont la noirceur demande au delà du sépulchre un éternel châtement, il est aussi des faiblesses que la justice du Seigneur doit punir, et sa miséricorde pardonner? Mais si la mort vient à frapper le juste, comme il arrive souvent, avant qu'il ait effacé ces légères souillures contractées dans son pèlerinage, faudra-t-il que la miséricorde, transgressant pour lui les règles établies, l'introduise, encore pécheur, dans le séjour de l'innocence? Et, alors, que de-

vient l'oracle éternel : *Non intrabit in eam aliquid coinquinatum*, « Rien de souillé ne peut entrer au ciel? (Apoc. XXI, 17.) Ou bien, direz-vous que la justice, devenue sévère jusqu'à la cruauté, va punir par des douleurs immortelles les plus excusables infidélités? Non, vous ne le direz pas, et vous admettrez avec nous une région mitoyenne où la miséricorde et la justice se sont rencontrées pour aimer et châtier tout ensemble, et purifier dans les larmes du repentir la robe de l'innocence.

Et n'est-ce pas parce que cette croyance est fondée si avant dans la raison de l'homme, que le peuple comprend en général si bien la solennité de ce jour? Il y a pour lui, dans cette fête des âmes, comme il l'appelle, un puissant attrait de tristesse et de mélancolie; ce jour-là dit toujours, en passant, quelque chose à son cœur. Il oublierait bien des fêtes avant celle-là; et celui qui ne paraît plus à la table de son Dieu, qui n'entre plus dans la maison de la prière, y revient aujourd'hui, ou du moins s'en va, rêveur et pensif, errer autour des tombeaux, tant l'incrédule lui-même a besoin de penser à ses amis qui ne sont plus! tant la foi chrétienne a bien deviné les sympathies du cœur humain et les mystérieuses leçons de la tombe!

Mais vous qui ne croyez pas au purgatoire, ah! dans votre opinion, que deviennent ces âmes faibles auxquelles vous n'osez ouvrir les portes du ciel? Ils sont donc perdus pour toujours, ces amis, ces parents, ces frères qui marchaient à nos côtés dans cette vallée de larmes, et qui portèrent quelquefois un pas mal assuré dans le sentier glissant de la vertu! ils sont perdus, et perdus pour toujours; et, pour quelques chutes qu'ils avaient déjà presque réparées, vous fermerez sur eux à jamais les portes du désespoir! et vous nous accusez après cela d'être intolérants, nous qui, devant eux, voulons ouvrir le sein miséricordieux de celui qui fut appelé l'ami des pécheurs! nous qui avons pour eux, dans les asiles de la pénitence, des expiations pleines de douceur, et des souffrances pleines de consolations! nous qui laissons à leurs amis la possibilité de leur être encore utiles, et la certitude de les retrouver un jour? Et c'est vous, vous qui nous accusez, c'est vous qui brisez tous ces liens, qui ruinez toutes ces espérances! Ah! comment ne voyez-vous pas que la nature en vous se révolte contre une pareille doctrine? que votre âme se révolte pour prononcer contre votre erreur un foudroyant anathème? Oui, tout proclame ici la foi de nos pères; et si tout sentiment généreux et tendre n'est pas éteint en vous, si l'amitié vous parle un langage que vous puissiez encore comprendre, si vous avez un cœur enfin, vous devez être catholique.

Voilà, chrétiens, sur quels fondements repose le dogme du purgatoire. Examinons maintenant quelles obligations nous impose cette croyance



## DEUXIÈME PARTIE.

Il y a dans les secrets de la miséricorde et de la justice divine, pour les élus qui n'ont pas achevé d'expier leurs fautes, une prison de feu aussi ancienne que le monde, et qui doit s'érouler avec lui ; un dur cachot dont les supplices, pour n'être pas éternels, n'en sont pas moins admirablement terribles ; c'est l'expression de saint Augustin : *Hic ignis, et si æternus non est, miro modo est gravis.*

I. Or l'Eglise vous enseigne qu'il y a pour vous des moyens de secourir les âmes enfermées au purgatoire ; et votre première obligation, c'est de soulager leurs souffrances.

Depuis l'origine du christianisme, on a toujours pensé que des œuvres satisfactoires, offertes à Dieu pour les âmes souffrantes, pouvaient adoucir leurs douleurs et abrégier leurs maux. Le saint évêque d'Hippone, dont je vous ai rapporté plus haut les paroles, indique trois moyens plus efficaces et plus généralement adoptés : le sacrifice de la messe, la prière et l'aumône. Ce sont là, continue saint Chrysostome, des consolations plus solides et plus véritables que ces larmes inutilement versées sur leurs dépouilles, que ce deuil mené autour de leurs tombeaux, que ces monuments superbes qui semblent, dit Bossuet, vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de leur néant.

Monique, mère d'Augustin, couchée déjà sur son lit de mort, demande à son fils de se souvenir d'elle à l'autel du Seigneur, en quelque lieu qu'il se trouve ; et saint Augustin renouvelle la même demande à tous ceux qui liront le livre de ses Confessions ; demande qui suppose déjà sur ce point un usage constant, universel, et si clairement établi que nos frères égarés, mis au défi par un de nos plus saints évêques, ont dû se condamner eux-mêmes au silence.

Oui, dans tous les siècles, le sacrifice de la messe a été offert pour les saintes victimes du purgatoire : le sang du Seigneur coule de l'autel à leurs brûlantes demeures ; et, à mesure qu'elles sont arrosées par cette pluie toute-puissante, alors, transfigurées par degrés, elles deviennent rayonnantes et lumineuses ; les traces de leurs anciennes souffrances s'effacent peu à peu, une auréole glorieuse se forme autour de leur front, les portes du cachot s'entr'ouvrent, et bientôt les âmes délivrées s'envolent au ciel pour aller bénir le Dieu qui a brisé leurs chaînes.

Au sacrifice de la messe l'Eglise ajoute, pour le soulagement des âmes souffrantes, la prière et l'aumône. La prière ! elle pénètre les cieus, elle descend dans les abîmes : elle pénètre les cieus pour y ravir les grâces demandées ; elle descend dans les abîmes pour y porter des consolations nécessaires. Céléste privilège de l'amitié chrétienne ! elle ne pouvait rien pour cet infortuné qu'une infirmité cruelle avait étendu sur la couche de douleur ; tant qu'il a vécu, elle n'a pu donner à ses maux que des larmes stériles.

A peine a-t-il cédé à la violence du mal, à peine a-t-il passé de l'autre côté de la tombe, que l'amitié reprend ses droits, qu'elle retrouve toute sa puissance ; et, par la prière, elle adoucit, elle termine, pour celui qui lui fut cher, les souffrances et les tribulations de l'autre vie. L'aumône ! c'est la rançon du captif, c'est le prix de la liberté, c'est le salaire de l'affranchissement. Donnez l'aumône pour vos frères souffrants, et ils seront soulagés ; secourez les affligés de la terre, et vous consolerez en même temps ceux qui pleurent au delà du tombeau. Mettez, mettez l'obole de la veuve dans la main du pauvre ; c'est le geôlier du purgatoire : à sa voix les feux s'éteindront, les cachots s'ouvriront, les captifs deviendront libres...

Or, mes frères, ces moyens si simples, si faciles, les mettons-nous en usage ? Avons-nous quelquefois essayé par nos largesses de porter la consolation dans cette grande famille des infortunés, que la main du Seigneur a touchés dans le fond de leurs sépulcres ? Par la prière, avons-nous accéléré le retour de ces âmes exilées à leur chère patrie ? Leur avons-nous ouvert le ciel, en faisant offrir pour leur délivrance le sacrifice de la rédemption ? Hélas ! faut-il le dire ? Combien parmi nous n'ont jamais eu recours à ces salutaires expiations ? Combien, pour seul soulagement à ces douleurs extrêmes, leur accordent de temps en temps une de ces prières que l'habitude fait renaitre sur nos lèvres à des intervalles fixes, et auxquelles le cœur reste entièrement étranger ? Combien peut-être ne penseraient jamais à ceux qui nous ont quittés, si l'Eglise, plus compatissante, ne les rappelait en ce jour à leur souvenir, et n'obtenait, pour ces enfants qu'elle aime plus que les autres, parce qu'ils sont plus malheureux, quelques marques d'intérêt, quelques prières et quelques larmes.

Et cependant que de raisons devraient nous intéresser à leur sort ! Ces justes qui reçoivent, à leur entrée dans l'éternité, ce baptême de feu, dit saint Grégoire, qui doit les enfanter à la vie nouvelle, sont-ils donc pour nous des étrangers que la nature et la religion nous permettent d'oublier ? Ah ! disait autrefois un des fils de Jacob à ses frères, qui voulaient abandonner Joseph dans la citerne où l'avait précipité leur jalousie, cet enfant n'est-il pas notre frère ? son sang ne coule-t-il pas dans nos veines ? Pourrions-nous sans crime lui donner la mort, en nous éloignant de ce tombeau où nous l'avons enseveli tout vivant ? *Frater enim et caro nostra est.* (Gen., XXXVII, 27.) Chrétiens, je vous adresse le même langage ! en ce moment : ces victimes que vous abandonnez sans secours dans l'abîme où les a plongés la justice du Seigneur, ne sont-elles pas vos amis, vos parents, vos frères ? Laisseriez-vous retomber la pierre qui va fermer de nouveau leur sépulcre, sans leur tendre la main, sans les aider à se relever, sans chercher à leur rendre la vie ? *Frater enim et caro nostra est.* Penchez-vous un peu,

amis sans dévouement, parents sans affection, penchez-vous un peu sur le cratère du volcan ; regardez : qu'apercevez-vous au milieu des flammes ? O Dieu, peut-être ce père qui vous aimait si tendrement, et que vous avez tant oublié depuis ce jour où votre front s'inclina pour recevoir sa bénédiction dernière ; peut-être cette mère à qui vous promettiez, en baisant sa main déjà glacée, de vous souvenir toujours et de sa tendresse et de ses leçons. Hélas ! vous êtes la cause peut-être des tourments qu'ils endurent ; leur amour les rendit trop faibles pour vous ; il ferma les yeux aux premières infidélités de votre jeune âge ; il arrêta sur leurs lèvres des reproches qui vous auraient contristés, mais aussi qui vous auraient changés. Et parce qu'ils vous aimaient trop, vous ne les aimez plus ! Ah ! soyez semblables à ces modèles de piété filiale que nous a légués l'antiquité païenne ; comme ces frères qui chargèrent sur leurs épaules leurs vieux parents pour les arracher aux fureurs de l'Etna, ah ! sauvez ces chers et vénérables objets de la colère divine, arrachez-les à ces feux qui les dévorent ; s'ils sont coupables, ils ne le sont que pour vous : *Illos salvate, de igne rapientes*. Regardez encore : qu'apercevez-vous au milieu des flammes ? Peut-être cette épouse qui emporta la moitié de votre vie dans la tombe ; peut-être cet époux que vous avez tant pleuré : il va connaître maintenant la bonté de votre cœur et la sincérité de vos larmes ; sauvez-les, puisque vous le pouvez ; arrachez-les à ces feux qui les dévorent : *Illos salvate, de igne rapientes*. Regardez enfin : qu'apercevez-vous au milieu des flammes ? Cet ami peut-être dont l'affection répandait tant de charmes sur les premiers jours de votre pèlerinage, dont le souvenir vous arrache encore en ce moment quelques larmes ; il crie vers vous du fond de l'abîme, il emprunte la voix de l'Eglise pour parler une dernière fois à votre cœur : Ayez pitié de moi, vous au moins, vous qui fûtes mon ami, parce que la main du Seigneur m'a frappé. Sauvez-le, arrachez-le, vous en savez les moyens, à ces feux qui le dévorent : *Illos salvate, de igne rapientes*.

Mais si la nature se taisait au fond de vos cœurs, la religion élèverait la voix pour vous recommander les âmes du purgatoire. La religion a été ainsi faite, chrétiens, qu'elle doit réparer tous les torts et tous les oublis de la nature. Sur la terre, elle recueille dans son sein ces innocentes victimes dont elle devient la mère selon la grâce, depuis que les mères selon la nature les ont abandonnées ; au purgatoire, elle prend sous sa protection spéciale les âmes plus délaissées dont personne ne se souvient en ce monde ; elle intéresse en leur faveur la piété de ses enfants, et souvent obtient pour elles des secours précieux et de ferventes prières. *Souvenez-vous de nos chers prisonniers : « Mementote vincitorum. »* (Hebr., III, 3.) Hélas ! ils sont doublement à plaindre, puisqu'ils souffrent et qu'ils n'ont point d'amis. Vous qui étiez assis à leurs côtés à la table du

Seigneur, qui receviez comme eux les saintes leçons de l'Evangile, chantiez avec eux les cantiques de Sion, servez-leur d'amis, puisqu'ils n'en ont point ; souvenez-vous de leurs fers, et travaillez à leur délivrance : *Mementote vincitorum*. Un jour peut-être vous les aurez suivies dans ces tabernacles embrasés, vous gémirez à leur place au milieu des tourments ; mais bientôt, plus reconnaissantes que l'échanson qui oubliâ, dans la prospérité, le prophète qui l'avait consolé dans l'infortune, ces âmes, délivrées par vos prières, prieront pour vous à leur tour, et, par leur ferveur, abrègeront la durée de votre épreuve ; souvenez-vous de nos chers prisonniers, votre intérêt lui-même vous en fait un devoir : *Mementote vincitorum, tanquam simul victi*.

Tel est le langage de la religion, quand elle vous rappelle cette première obligation que vous impose la croyance du purgatoire, de soulager les souffrances des âmes pénitentes. Cependant son intention n'est pas que vous vous oubliiez vous-même en ce grand jour. Elle vous engage à rentrer en vous-mêmes, à méditer devant Dieu la grande leçon de la mort, et, par une vie sainte, à éviter le malheur de ceux pour lesquels vous priez : seconde obligation que vous impose la croyance du purgatoire.

II. Peut-être n'avons-nous jamais bien pensé aux causes qui précipitent les âmes souffrantes dans cet immense pressoir de la colère divine. Ce n'est point le péché mortel qu'elles viennent expier en ces brasiers ; ou du moins, si quelquefois elles s'en rendirent coupables, déjà pardonné par la miséricorde du Seigneur, ce péché ne leur laisse à subir que des peines temporelles. C'est pour se purifier des souillures légères, c'est pour réparer le péché véniel, qu'elles descendent à cette piscine de feu : *Illo transitorio igne*, dit saint Césaire, *non capitalia peccata, sed minima purgantur*.

Avons-nous jamais, mes frères, médité cette grande pensée ? Elle nous aurait appris à mieux connaître ce péché véniel que nous regardons souvent comme une infidélité sans conséquence. Venez voir ici comment Dieu le punit, et, à la vue du châtement, comprenez, si vous le pouvez, la grandeur de la faute. Voyez-vous ces âmes humiliées, et couvertes, à chaque instant, d'une indicible confusion ? A chaque instant le souvenir de leurs fragilités est remis sous leurs yeux, est dévoilé devant les compagnons de leurs infortunes. C'est ainsi qu'elles expient ces pensées d'orgueil, ces vaines complaisances, ces recherches fines et adroites de l'amour-propre, que vous vous permettez avec tant de facilité. Voyez-vous ces âmes sur lesquelles semblent se concentrer avec plus d'énergie les feux vengeurs ? Oh ! qu'elles souffrent, et que leurs douleurs sont poignantes ! C'est ainsi qu'elles sont châtiées pour cette mollesse, pour cette sensualité que vous ne pensez pas même à vous reprocher. Et ces âmes enchaînées depuis longtemps peut-être, et pour longtemps encore,



dans ce triste séjour, qu'ont-elles fait ? quels crimes ont-elles commis ? Peut-être quelques-unes de ces légères médisances qui sont devenues l'accompagnement nécessaire de tous vos discours, quelques railleries peut-être que nous justifions et que nous applaudissons. O chrétiens ! ne prononçons plus désormais sur nos fautes vénielles une sentence si complaisante ; et puisque Dieu doit les punir un jour avec tant de rigueur, apprenons à les redouter, apprenons à les éviter.

Mais si, déjà coupables sur ce point, la conscience nous rappelle en ce moment beaucoup peut-être de ces péchés dont nous ne connaissons pas encore toute la gravité, réparons-les, mes frères, et sachons nous épargner, pour l'avenir, les affreuses douleurs qui nous sont aujourd'hui rappelées par l'Eglise. Vous le savez, Dieu se propose, en nous alligeant sur la terre, de nous faire acquitter les dettes que nous avons contractées envers sa justice ; et si nous savons entrer dans ses vues et pénétrer ses desseins, nous verrons, dans les épreuves, dans les souffrances qu'il nous envoie, un purgatoire anticipé dont sa miséricorde a bien adouci la rigueur, et dont sa justice daignera peut-être se contenter. Ne murmurons plus, chrétiens, sous la main qui nous châtie ; pensons au purgatoire. Il vaut mieux boire ici-bas au calice amer que nous présente le Seigneur, que de le repousser sans même y avoir goûté ; il faudra le boire plus tard, il faudra l'épuiser jusqu'à la lie ; acceptons le maintenant avec résignation ; nos souffrances de chaque jour abrègeront pour nous, ne l'oublions jamais, les expiations de notre vie : *Calicem Domini affectanter bibe*. Pensons au purgatoire ; il vaut mieux pleurer en ce monde nos infidélités, les expier par la patience, que de les emporter avec nous en présence du juge suprême, que de traverser avec ce lourd fardeau les régions désolées qui s'étendent au delà de la tombe : *Calicem Domini affectanter bibe*. Pensons au purgatoire, et, au souvenir de la rigueur de ses flammes, de l'épaisseur de ses ténèbres, de la durée de ses châtements, nous demanderons au Seigneur, avec saint Augustin, de nous purifier plutôt en ce monde, et de nous épargner, à force de tribulations et de souffrances, la longue et douloureuse réparation de la vie future : *Calicem Domini affectanter bibe*.

Résumons, mes frères, les salutaires pensées qui viennent d'être rappelées à notre souvenir. Il y a un purgatoire ; la parole éternelle de la vérité nous l'assure, la tradition de l'Eglise ne nous permet pas d'en douter, l'Ecriture elle-même le proclame. Il y a un purgatoire ; nous devons par nos prières, par nos bonnes œuvres, par l'oblation surtout du divin sacrifice, soulager les souffrances des âmes du purgatoire : et, pour éviter nous-mêmes d'y tomber un jour, nous devons fuir le péché ou le réparer, en acceptant en esprit de pénitence les douleurs et les afflictions de la vie présente.

O Dieu, gravez vous-même dans nos cœurs ces importantes vérités ! faites que nous les méditions souvent ; que nous y conformions nos œuvres et notre vie, et qu'elles deviennent ainsi pour nous le gage de vos éternelles bénédictions.

### SERMON III.

#### SUR LE RESPECT POUR LES EGLISES.

##### *Pour le jour de la Dédicace.*

*Tempium Dei sanctum est. (I. Cor., III, 17.)*  
*Le temple de Dieu est saint.*

Mes frères, une des plus touchantes et des plus instructives cérémonies du culte catholique, c'est la consécration solennelle de ces édifices où les hommes se rassemblent pour adorer le Seigneur et pour le prier ; cérémonie qui rappelle au chrétien les plus pompeux mystères de la religion juive, et cette dédicace du temple de Salomon, la plus belle fête peut-être que les mortels aient jamais célébrée sur la terre ; cérémonie pleine d'enseignements utiles, et dont chaque détail serait, pour ainsi dire, la matière des plus profondes réflexions ; cérémonie enfin dont le souvenir lui-même est si salutaire, que l'Eglise a voulu le renouveler chaque année dans la solennité que nous célébrons.

Au jour où sont consacrées nos églises, le pontife, préparé par le jeûne et la prière, vient réciter à la porte du temple ces psaumes où le Prophète royal a consigné les plus vives, les plus touchantes expressions de sa pénitence, et ces litanies par lesquelles le peuple fidèle implore le secours et la protection des saints ; il répand à l'extérieur du nouveau sanctuaire l'eau purifiée par les bénédictions mystiques, et, debout devant la porte sainte, il la frappe avec son bâton pastoral jusqu'à ce qu'elle lui soit ouverte, pour nous apprendre que les portes du ciel avaient été fermées d'abord à l'homme pour son péché. Bientôt la porte s'ouvre, l'évêque entre au temple, comme Jésus-Christ vainqueur du péché entra jadis dans les splendeurs du ciel : il trace, sur la cendre semée par toute l'Eglise, des caractères grecs et latins qui doivent nous faire souvenir que le sein de l'Eglise est ouvert à tous les peuples ; que les nations de la terre sont appelées à se réunir toutes à l'ombre de la croix, et que la diversité de leurs langages doit se confondre et se perdre dans l'unité d'une même croyance. Une onction du saint chrême imprime le signe de la rédemption sur chacune des colonnes, sur chacun des autels ; et, sous la pierre même où sera déposé le corps du Seigneur, quelques reliques des martyrs sont enfermées avec respect. Ainsi a-t-il été fait toujours dès le commencement. Enfin, pour compléter tant de cérémonies par la plus auguste de toutes, le sacrifice solennel est offert ; Jésus-Christ lui-même vient habiter cette demeure nouvelle que les hommes ont élevée à la gloire de son nom, et la religion désormais exigera de ses enfants, pour cette maison de prière, un respect égal à sa sainteté : *Templum Dei sanctum est*.

Puis, lorsque le temps a fait un pas, lorsque l'année, dans sa course rapide, ramène l'anniversaire de cette consécration, sous la voûte sacrée retentissent de nouveau les chants de la solennité première; l'Eglise chante alors : *Que ce lieu est terrible, que ce lieu est saint ! c'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel.* (Gen., XXVIII, 17.) Avec le prophète, eile se réjouit d'entrer dans son sanctuaire ; elle ne l'a pas toujours pu, vous le savez, mes frères ; elle ne le peut pas encore partout. Avec Salomon, elle demande au Seigneur d'avoir l'œil attentif, l'oreille ouverte à la demande du pauvre, quand il viendra prier en ce lieu. Tantôt elle nous montre la ville sainte, la Jérusalem nouvelle qui vient de Dieu, qui descend du cielassise sur des nuages, et parée comme une épouse ; tantôt elle nous raconte l'entrée du Seigneur dans la ville de David, et la sainte colère dont il fut transporté en voyant le temple profané par les impies.

Ne l'oublions donc jamais, fidèles, le temple de Dieu est saint, et nous devons en respecter la sainteté : *Templum Dei sanctum est.*

Mais, pour mieux nous en convaincre, entrons ici dans quelques détails, et cherchons dans les pensées que nous suggère cette solennité, dans les souvenirs de votre foi, cherchons les motifs de cette vénération profonde que la religion nous demande pour ses sanctuaires. Saluons d'abord celle que l'Eglise appelle le temple de la sagesse incréée, cette vierge dont les chastes entrailles furent trouvées dignes de devenir la maison du Verbe, Marie enfin, la mère de notre Dieu, à laquelle nous dirons avec l'ange : *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

Oui, chrétiens, le temple de Dieu est saint : *Templum Dei sanctum est* ; car Jésus-Christ y renouvelle chaque jour, pour le bien de nos âmes, ce qu'il opéra jadis en venant au monde. Chaque jour, dans ces édifices matériels, Jésus-Christ éclaire l'homme en lui donnant la foi, il répare l'homme en lui donnant l'espérance, il défie l'homme en s'unissant à lui par l'amour.

I. Et d'abord dans nos temples Jésus-Christ éclaire l'homme en lui donnant la foi. De quel respect n'est pas pénétré le voyageur, lorsque, conduit par une pieuse curiosité dans l'antique Orient, il parcourt les lieux qui furent autrefois honorés de la présence du Sauveur ? Avec quelle émotion profonde ne suit-il pas les traces qu'a laissées sur la terre le Dieu fait homme ? Ici, sur ce monticule, un jour, entouré de ses disciples et d'une foule de peuple, le fils de Marie prononça le discours sur la montagne, et les premières paroles qui tombèrent de ses lèvres furent celles-ci : « *Bienheureux les pauvres en esprit, parce que le royaume de Dieu leur appartient.* » (Matth., V, 3.) Là, dans la maison de Zachée le publicain, il enseignait aux riches à faire un bon usage de leurs richesses, et à penser au compte

qu'il en faudra rendre un jour. Au bord de ce puits, il conversait avec la pécheresse de Samarie, et faisait descendre en son âme la foi et le repentir. Il était assis sur cette pierre, quand de petits enfants s'approchèrent, et reçurent de lui les premières leçons du royaume des cieux.

Or, mes frères, ce que Jésus-Christ ne fait plus à présent dans la Judée, il le fait tous les jours dans les temples matériels que les hommes ont élevés à sa gloire ; et voilà pourquoi la religion réclame pour ses sanctuaires un saint respect, une vénération profonde. Oui, tous les jours Jésus-Christ enseigne dans nos temples, et à sa parole la lumière se fait dans tous les esprits, la foi illumine les intelligences. C'est ici que cette foi divine, versée dans l'âme du chrétien au jour de sa régénération, est développée, soutenue, ranimée par le ministère évangélique ; c'est ici que le Sauveur, entouré comme autrefois des jeunes enfants que sa douceur appelle à ses côtés, emprunte, pour leur parler le langage du premier âge, et leur développe, avec patience et mansuétude, les premiers enseignements de l'Evangile. Et qui de nous, au souvenir des jours de son enfance, ne sentirait renaître en soi amour et respect pour le saint asile où on lui apprit à aimer Dieu et à garder ses commandements ? Qui de nous reverrait, sans une émotion mystérieuse et intime, le premier temple où sa ferveur s'exhalait en de pieux cantiques, et le premier autel où il adora le Seigneur, et la place, la place même qu'il occupait au catéchisme ? Souvenirs précieux que l'infidélité peut avoir oubliés, mais qui demeurent gravés dans l'âme du vrai chrétien, et qui lui demandent pour la maison de son Dieu, pour l'école de sa foi, tout son respect et tout son amour ! C'est ici, c'est dans nos temples que le Sauveur fait entendre sa parole au pauvre et au riche, les instruit des vérités saintes, et leur trace la route qui conduit au ciel. Du haut de la tribune sacrée, comme du sommet du Sinaï, Dieu fait retentir sa voix, Dieu voilé sous la faiblesse et la misère de son ministre, mais réellement présent en lui, et parlant par sa bouche ; et lors même que la parole sainte ne se fait plus entendre, le chrétien respecte encore le lieu où le Seigneur a parlé. Ainsi, dans l'ancienne alliance, sur le soir du quatrième jour, les ténèbres ne couvraient plus la montagne, les éclairs ne resplendissaient plus à son sommet, les tonnerres avaient cessé ; mais le peuple tremblait encore.

Ah ! chrétiens, respectez le lieu où la foi rend ses oracles, respectez l'asile de la vérité. La vérité ! vous le savez bien, on l'a bannie de la terre, on l'a chassée du milieu des hommes. La vérité ! où fait-elle entendre sa voix aujourd'hui ? Est-ce dans les assemblées du monde ? Le mensonge y règne en souverain. Est-ce dans le sanctuaire des sciences ? L'erreur s'y glisse encore quelquefois, et, pour les rendre hostiles à la religion, fait encore de coupables mais d'im-



puissants efforts. La vérité ! elle n'a plus pour asile que la maison de celui dont elle émane, dont elle est la parole : respectez sa demeure ; et, si vous nous permettez de vous le dire, ayez pour la maison de la vérité quelque chose de cette vénération profonde et religieuse que l'infidèle accorde aux temples de l'erreur. Hé quoi ! le verra-t-on prosterné sur le pavé de sa mosquée, oser à peine lever les yeux, et reconnaître, par une religieuse frayeur, la puissance de cette Divinité qu'il connaît si peu et qu'il sert si mal ; tandis que le chrétien, cet enfant de la lumière, viendra, par son irrévérence et sa légèreté, insulter au Sauveur qui l'a racheté de la mort ? Verra-t-on l'aveugle habitant des rives du Gange se tenir à l'entrée de sa pagode, immobile comme la statue de son dieu ; et nous, la nation sainte, le peuple choisi, apporter, au milieu de nos sanctuaires, l'oubli le plus coupable, le plus insolent mépris de toute religion ? Mes frères, vienne le jour où seront confrontés avec les chrétiens ces pauvres captifs que le démon tient enchaînés dans les ombres de la mort ; en vérité, je vous le déclare, ils seront nos juges.

II. En second lieu, dans nos temples, Jésus-Christ répare l'homme en lui rendant l'espérance.

Ainsi faisait-il autrefois, lorsque, se déclarant envoyé par son Père pour sauver les brebis de la maison d'Israël, il accueillait, avec une bonté si touchante, et le publicain dont il faisait un apôtre, et la pécheresse de la cité dont il bénissait les larmes, et la femme infidèle dont il pardonnait les erreurs. A la place de ces amers reproches qu'un zèle indiscret mettait pour les pécheurs dans la bouche du pharisien, notre Dieu n'avait pour les cœurs faibles que des paroles de clémence et de paix ; au lieu de ces anathèmes que prononçait sur la tête des coupables le prêtre de l'ancienne loi, Jésus bénissait le prodigue repentant, et, à sa voix, l'espérance renaissait dans ces âmes flétries par la crainte.

Ainsi fait-il encore tous les jours dans nos temples : quand l'homme s'est laissé entraîner au mal, quand il a rompu avec son Dieu, quand il s'est plongé dans l'iniquité, alors le désespoir entre dans son âme, le remords le poursuit partout, il porte l'enfer dans son cœur. Dieu l'a voulu ainsi pour rappeler à lui le coupable ; et c'est encore une preuve de sa bonté, qu'il n'y ait point de paix pour l'impie. Mais ce tourment, il faut qu'il cesse, il faut que l'espérance, cet ange du ciel, descende et vienne verser à ce cœur un peu de baume, un peu de consolation ; et c'est ici, chrétiens, que, pour nous rendre nos saintes églises plus chères et plus vénérables, Dieu a daigné les choisir pour être le théâtre le plus ordinaire de sa miséricorde. Ah ! pécheurs, c'est en vain que vous parcourez le monde pour retrouver la paix, pour renaitre à l'espérance. Vous ne la trouverez pas, ce bien que cherche votre cœur, au milieu de l'agitation des plaisirs du siècle : ce n'est pas là, ce n'est pas là que l'espérance vous attend. Vous ne la trouverez pas non

plus dans le silence de la solitude : la voix du remords trouble le calme du désert ; ce n'est pas là, non, ce n'est pas là que l'espérance vous attend. Mais venez dans ce temple que vous avez abandonné depuis si longtemps, ou que vous n'avez visité peut-être que pour le profaner par de criminelles irrévérences : là, Jésus-Christ vous donnera ce que vous désirez ; et sa grâce vous rendra la vie en vous rendant l'espérance. Il est dans nos églises un tribunal où, pour prix d'un aveu pénible quelquefois, mais nécessaire, Jésus-Christ accorde à l'âme repentante le calme et le repos qu'elle avait perdus. Là, siège un Dieu qui écoute le coupable et lui pardonne. Oh ! qui pourrait dire quelles ineffables consolations sont accordées à ce pécheur qui entend sortir de la bouche de son Sauveur cette si douce parole : *Mon fils, ayez confiance ; mon fils, allez en paix (Marc., V, 34.), vos péchés vous sont remis : « Remittuntur tibi peccata tua. » (Matth., IX, 2.)* A son entrée dans le sanctuaire, c'était un méchant, un réprouvé, un démon ; mais que la toute-puissante parole a produit un grand changement ! Ce méchant, il est devenu un enfant de bénédiction ; ce réprouvé est maintenant un élu du Seigneur ; ce démon, c'est un ange. O sainte maison de mon Dieu, c'est dans vos murs que le miracle s'est opéré, c'est dans votre sein que la miséricorde et la justice se sont rencontrées, hélas ! et je n'y pensais pas. Tant de fois moi-même j'ai retrouvé auprès de vous le calme et la tranquillité de mon âme ! ingrat ! et j'ai souvent troublé le silence qui doit régner dans votre enceinte : j'ai profané vos parvis par ma dissipation. Puissé-je désormais, mieux instruit des grandes choses que le Seigneur opère en vous, puissé-je, par mon recueillement, en effacer jusqu'au souvenir des infidélités que me reproche mon cœur !

Mais que dis-je, chrétiens ? Pour nous faire mieux sentir l'efficacité de sa miséricorde, pour concilier à la maison de l'espérance plus de respect encore et plus d'amour, Jésus-Christ a voulu que le pécheur y trouvât quelque consolation, lors même qu'il n'y apporte point ce repentir et ces dispositions qui le rendraient à la justice. Combien de fois l'homme du monde entré dans le sanctuaire du Seigneur, peut-être pour s'y délasser un instant, peut-être pour y chercher un abri contre l'inclémence des saisons, combien de fois n'y a-t-il pas senti une vague et indéfinissable impression de cette paix qui calme les sens, qui repose le cœur, qui répand sur les blessures de l'âme un baume salutaire ? à cette heure surtout où les premières ombres de la nuit luttent sous la voûte sacrée avec les dernières clartés du jour, quand tout fait silence au milieu du temple, quand on n'y voit plus que quelques rares enfants de la prière prosternés et recueillis, alors, dans cette âme agitée par les passions, les flots tumultueux s'apaisent un instant : l'orage gronde encore, mais plus sourdement ; et si le cœur malade ne revient pas à la vertu, du moins il sort du

sanctuaire un peu soulagé; car il vient d'apprendre qu'il peut encore espérer.

Ah! que n'entre-t-il, ce jeune homme, dans ce temple placé sur le chemin qui le conduit à une mort volontaire et criminelle, que n'entre-t-il dans nos églises avant d'accomplir son funeste et lamentable dessein! Bientôt il sentirait le désespoir s'enfuir de son cœur, et l'arme meurtrière échapperait à ses mains. Que ne vient-il à l'autel de cette Vierge que l'Eglise appelle la mère de la sainte espérance, le refuge des pécheurs et la consolation des affligés! bientôt, s'il voulait tourner vers elle un regard, s'il pensait à Marie, bientôt il consentirait à vivre : on ne se tue point en présence d'une mère....

Mais ce ne sont pas là toutes les merveilles que Jésus-Christ opère dans nos temples; voici bien de plus grandes choses encore : ils ne sont pas, ces temples, seulement l'école de la foi, l'asile de l'espérance; ils sont, de plus, le trône et le sanctuaire de l'amour : c'est la charité par essence qui daigne les habiter.

III. *Deus charitas est : « Dieu est charité. »* (I *Joan.*, IV, 16.) Parole divine que saint Jean pouvait seul faire entendre à la terre, et que l'Esprit-Saint lui avait seul révélée. Et comment ne pas la comprendre cette parole, comment ne pas en sentir toute la vérité, lorsque sur nos autels, pendant l'oblation d'un sacrifice mystérieux, la charité elle-même, abaissant la hauteur des cieux, vient s'immoler pour sa faible créature? Et si les anciens du monde conservaient un si grand respect pour les lieux où le Seigneur avait daigné quelquefois apparaître, s'ils montraient avec reconnaissance à leurs enfants l'autel de gazon qu'ils avaient élevé à la place où s'étaient reposés ses pieds; nous, chrétiens, quelle ne sera point notre vénération pour ces saintes demeures où s'offre chaque jour le sacrifice de charité? avec quel recueillement nous tiendrons-nous sur ce nouveau Calvaire où chaque jour est répandu le sang de l'amour incarné?

Ce n'est pas tout encore : Jésus ne parut au Calvaire qu'une seule fois; mais il a choisi nos temples pour son séjour habituel, nos tabernacles pour sa demeure permanente. Pour satisfaire à sa tendresse, il s'est enfermé dans une prison volontaire; et, de là, il voit nos besoins, il écoute nos demandes, il soulage nos misères. Ah! chrétiens, est-ce trop exiger de vous, que de vous demander du respect en présence de notre Dieu, et, pour tout son amour, un peu de reconnaissance?

Il est là ce Dieu que le ciel ne saurait renfermer; il est là, caché, anéanti pour vous dans une étroite demeure; et vous ne venez pas, vous, les enfants de sa tendresse, les objets de son amour constant, vous ne venez pas l'adorer, le bénir et le prier! il faut, pour vous amener au temple une fois chaque semaine, il faut un commandement dont vous accusez peut-être la rigueur et la sévérité! Ah! si vous compreniez mieux

sa charité, on vous verrait quelquefois, dans les jours de travail, détourner un peu vos pas pour venir visiter l'ami de vos âmes, invoquer un instant ses miséricordes et le dédommager ainsi de sa solitude, à laquelle une indifférence, devenue presque générale, l'a désormais condamné.

Il est là ce Dieu que les anges, au ciel, adorent avec tremblement; et vous, pauvres et chétives créatures, vous, quand vous paraissez devant lui, vous ne craignez point de l'offenser par l'inutilité de vos pensées, par la légèreté de vos regards, par la frivolité de vos discours, par l'irrévérence de votre maintien.

Enfin, c'est dans nos temples que la charité se donne à nous, et, dans une merveilleuse union, vient sanctifier nos cœurs et, pour ainsi dire, diviniser nos âmes; c'est ici que notre Dieu, renouvelant tous les prodiges que sa bonté lui fit enfanter autrefois, se multiplie véritablement lui-même, et présente pour nourriture à ses enfants sa chair adorable et son sang précieux; c'est ici que vous l'avez reçu vous-mêmes, chrétiens fidèles qui m'écoutez; c'est ici que son amour a dressé pour vous une table où vous avez appris comment il vous aimait, et quelles preuves il attendait de votre reconnaissance; c'est ici peut-être que vous l'avez reçu pour la première fois, vous aussi qu'on n'a pas revus depuis ce jour au banquet de la miséricorde, qui n'êtes pas revenus vous asseoir à la place où vous aviez trouvé tant de bonheur, vous qui avez perdu le souvenir de votre première communion; c'est ici que vous l'avez reçu! et cette pensée du moins, réveillée par ma parole dans votre cœur infidèle, vous commande pour nos saintes églises un respect mêlé de reconnaissance et de repentir.

Je ne m'étonne plus, chrétiens, au souvenir des grandes choses que Jésus-Christ opère dans nos temples, je ne m'étonne plus si la religion entoure de tant de pompe et de magnificence la solennité de leur consécration. Ah! puisque l'ignorant doit y recevoir les leçons de la foi; puisque le pécheur repentant doit y retrouver les consolations de l'espérance; puisque l'âme fidèle vient s'y nourrir des délices de l'amour, saint pontife, apparaissez dans ces demeures que le Dieu du ciel va sanctifier par vos mains; versez sur ces murs l'eau sainte qui doit les purifier; consacrez par une onction mystérieuse ces portes, ces colonnes, cet autel; donnez à la maison de mon Dieu la sainteté qui lui convient, car il est écrit que *le temple de Dieu est saint : « Templum Dei sanctum est. »* Mais écoutez la suite, chrétiens : *Templum Dei sanctum est, quod estis vos.* (I *Cor.*, III, 17.) le temple de Dieu est saint, et c'est vous-même qui êtes ce temple; car, mes frères, ce serait mal comprendre l'esprit de la religion dans cette fête, que de s'arrêter uniquement à son objet matériel, si vous me permettez ce langage; et puisque la parole de saint Paul nous rappelle à des considérations plus relevées, fixons désormais nos



pensées sur l'objet spirituel et moral de la solennité.

#### DEUXIEME PARTIE.

I. Le Seigneur, mes frères, s'est choisi d'autres temples que ces édifices matériels consacrés à sa gloire. Il a, sur la terre, une autre demeure plus digne de lui, plus sainte et plus parfaite, un sanctuaire que la main des hommes n'a point élevé, que les arts n'ont point enrichi, un temple intérieur et mystérieux qu'il s'est consacré lui-même au fond de vos âmes : *Templum Dei sanctum est, quod estis vos*. L'âme du chrétien, voilà le vrai temple de Dieu, dont les temples de la terre ne sont qu'une image et, pour ainsi dire, une figure; c'est là qu'il habite, là qu'il veut être honoré; c'est là qu'un sacrifice doit être offert sans cesse à sa majesté sainte : pensée grande et sublime que l'esprit du Seigneur a consignée pour nous dans les Ecritures, et dont la fécondité peut nous offrir encore les plus utiles développements.

Ne savez-vous pas, disait saint Paul aux Corinthiens, que vous êtes le temple du Dieu vivant, et que son esprit habite en vous : *Nescitis quia templum Dei estis*. (I Cor., III, 16.) Votre âme est son sanctuaire, le lieu qu'il a choisi pour y faire éclater sa gloire, le tabernacle du désert où doivent être déposées avec un saint respect une manne plus délicieuse, une loi plus parfaite que celle de l'ancienne alliance : *Vos estis templum Dei vivi*. (II Cor., VI, 16.) Là, dans les profondeurs mystérieuses que lui seul connaît, sa grâce a élevé un temple, a préparé un autel : et qui pourrait dire avec quel amour il descendra pour visiter ce temple, pour reposer sur cet autel ?

Aussi, quand les docteurs de l'Eglise expliquaient dans l'assemblée sainte la pensée de l'Apôtre, ils se plaisaient à rappeler aux fidèles ce temple invisible que Dieu lui-même s'était construit dans leurs cœurs. Saint Augustin leur disait que l'édifice matériel se bâtissait avec des pierres; l'édifice spirituel, avec des vertus. Saint Césaire ajoutait qu'ils devaient faire dans ce temple intérieur tout ce qui se fait dans les temples extérieurs; et saint Bernard leur parlait même d'une dédicace mystérieuse, d'une consécration cachée, par laquelle ils devenaient plus parfaitement la demeure de Dieu.

Et en effet, mes frères, il y a une dédicace pour nos âmes comme pour nos églises; et ce qui ajoute encore à la sainteté de celles-là, c'est que Dieu veut en être non-seulement l'architecte, mais encore le consacrateur. Ainsi nos pères nous ont-ils raconté que, dans les jours anciens, quand s'élevaient au Dieu du ciel ces basiliques dont nous admirons encore la magnificence et la grandeur, quelquefois, la veille du jour où les pontifes devaient les consacrer au Seigneur, Jésus-Christ, descendant avec les anges pendant la nuit, venait procéder lui-même à la cérémonie sainte, et, en se reti-

rant, laissait le nouveau temple tout embaumé d'un parfum céleste : pieuses traditions que respectaient ces siècles de foi naïve et de simplicité touchante, traditions, du reste, qui sont l'histoire fidèle de ce qui se passe en l'âme du chrétien.

Car c'est Dieu qui consacre à sa gloire ce temple qu'il veut habiter; et, pour vous en convaincre, rappelez ici ce qu'a fait pour lui la Trinité sainte. Au jour du baptême, fidèles qui m'écoutez, le Père céleste a choisi votre âme pour sa demeure. C'est alors que d'ineffables prodiges opéraient au dedans ce que la cérémonie sensible exprimait au dehors. Alors votre âme fut lavée par une eau mystérieuse, dont celle qui toucha votre front n'était qu'un symbole; une onction divine se répandit en elle, à l'instant où le chrême du salut fut versé sur votre tête; on chercha parmi les saints un protecteur qui prêtât son nom à ce sanctuaire nouveau : ainsi fut accomplie la première dédicace; et, depuis ce jour, le Père habitait en vous, il y était avec son Verbe et avec l'Esprit. Mais bientôt une seconde consécration vint encore ajouter à la sainteté de cette maison de Dieu : le Fils voulut y entrer d'une manière plus solennelle; et vous savez par quels miracles de charité il s'introduisit dans votre cœur. Un jour, l'arche sainte, portée par les lévites, fut amenée dans ce temple, arche qui ne contenait plus comme autrefois des ombres et des figures, mais la réalité; où l'on ne voyait plus une loi gravée sur la pierre, mais où la foi vous montrait, sous les apparences d'un aliment mystérieux, le Dieu même qui donne des lois à l'univers. En ce jour, la majesté du Seigneur remplit toute la maison de votre âme; et vous vous écriâtes avec Salomon : *Est-il donc croyable qu'un Dieu daigne habiter ainsi avec les hommes ? « Ergone credibile est ut habitet Deus cum hominibus ? »* (II Paral., VI, 18.)

Et comme s'il eût manqué quelque chose encore à tant de merveilles, l'Esprit d'amour vint aussi visiter ce sanctuaire; et, dans le sacrement de la confirmation, la prière du pontife le fit descendre des cieux, comme cette flamme mystérieuse qui consuma les victimes immolées sur le parvis d'Israël, le jour où fut dédié l'ancien temple.

Nous sommes donc la maison de Jésus-Christ, selon la belle expression de saint Paul : *Christi domus sumus nos*. (Hebr., III, 6.) Nous sommes le sanctuaire qu'il s'est consacré, le tabernacle où il se plaît de préférence à demeurer. Et, dans ces jours surtout où l'impiété mourante redouble de fureur à mesure que son règne s'en va, dans ces jours où les saints autels ne sont plus un asile assuré pour la victime du salut, c'est dans l'âme des chrétiens que le Sauveur ira chercher un refuge impénétrable à toutes les profanations extérieures. Le cœur d'un enfant peut-être, le cœur d'une jeune servante de Marie, voilà sa maison, son reposoir, la demeure qu'il a choisie; là, du moins, il sera aimé, sa croix sera respectée, ses bienfaits

seront payés par une vive reconnaissance ; et, tranquille en cet humble réduit, il n'aura plus à craindre les efforts des méchants. Ainsi, dans les derniers jours du paganisme, Jésus-Christ s'était réfugié dans les catacombes, et, cédant en quelque sorte à la persécution, Dieu se cachait pour écouter la prière des siens et pour bénir le monde : *Christi domus sumus nos.*

O chrétiens ! ô mes frères ! avons-nous jamais compris à quelle dignité suprême nous sommes élevés, en devenant ainsi les temples et les sanctuaires de la Divinité ? Un prince disait autrefois que si la justice et la vertu étaient bannies de la terre, elles devraient se retrouver dans le cœur des rois. Ah ! qu'on cherche dans le cœur des vrais chrétiens, on y trouvera bien autre chose : on y trouvera Dieu lui-même qui veut y descendre et fixer son séjour. Glorifiez donc, mes frères, ce Dieu que vous portez en vous ; travaillez à orner sa maison par l'éclat de vos vertus, afin de pouvoir lui dire comme le Prophète, avec une sainte confiance : *Domine, dilexi decorem domus tuæ* : « Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison (Psal. XXV, 8), » j'ai préparé mon cœur pour qu'il fût digne de vous ; je l'ai purifié par la prière, je l'ai embrasé par l'amour, je l'ai sanctifié par la douceur et par l'humilité. *Domine, dilexi decorem domus tuæ.*

Et voilà pourquoi la religion poursuit le désordre jusque dans la pensée. Vous vous êtes étonnés quelquefois peut-être de sa sévérité sur ce point : vous avez prétendu qu'elle exigeait trop de la faiblesse humaine. Non, chrétiens ! ce qu'elle demande, la nature le peut, la nature aidée de la grâce : mais considérez votre âme comme le temple du Dieu vivant, comme le sanctuaire de son amour ; et dites-nous si ce temple peut jamais être trop pur, si ce sanctuaire peut être trop respecté ? Nos corps eux-mêmes sont saints, dit saint Bernard, à cause de l'âme qui les habite : *Sancta sunt corpora propter animas.* Ils participent au respect que nous devons à notre âme, et celui qui les traite sans honneur sera puni comme le sacrilège qui profane son âme : *Si quis templum Dei violaverit, disperdet illum Deus.* (I Cor., III, 17.)

II. Car, mes frères, ce temple intérieur dont je vous parle peut être outragé, comme nos églises, par d'indignes profanations ; et si vous voulez connaître l'histoire lamentable de ces attentats, écoutez, et instruisez-vous.

C'est le péché, vous le comprenez sans peine, qui profane en nous le temple de Dieu ; or ce malheur est préparé en nous par la dissipation du monde. Quand ce temple, qui devait être gardé par le recueillement, est ouvert à toutes les pensées du siècle, alors elles y entrent en foule, elles s'y pressent, elles s'y heurtent ; et, au milieu de cette confusion, l'âme oublie bientôt la présence de son Dieu. Voilà le premier degré de la profanation.

On se croirait, à cet instant, reporté vers

ces jours de triste souvenir où le sanctuaire d'Israël fut souillé par les nations, où les incirconcis passèrent jusqu'au Saint des saints, où l'arche du Seigneur fut exposée à de profanes regards ; et, avec le Prophète, on s'écrierait volontiers : *Deus, venerunt gentes in hereditatem tuam !* (Psal. LXXVIII, 1.) O mon Dieu ! les infidèles sont entrés dans votre héritage, ils ont profané votre saint temple, ils ont déshonoré Jérusalem par le plus ignoble trafic : *Polluerunt sanctum templum tuum.* (Ibid.)

Oui, mes frères, s'il nous était donné de contempler un peu cette âme livrée à la dissipation, quel spectacle viendrait nous affliger et nous faire trembler pour l'avenir ! Elle a repoussé les saintes pensées de la foi, elle ne s'entretient plus dans une méditation fréquente des vérités de la religion, elle accepte avec indifférence toutes les idées, tous les souvenirs, toutes les impressions que le monde a fait naître en elle ; la vigilance, cette gardienne fidèle, ne se tient plus à la porte du temple. Oh ! qu'il est à craindre que bientôt il ne soit profané !

Il faut donc, chrétiens mes frères, il faut fuir la dissipation ; il faut aimer le recueillement et le silence intérieur ; il faut, par la mortification, garder nos sens, qui sont, au langage des saints Pères, les portes du temple, les portes de notre âme.

Malheur au chrétien qui négligera ces sages précautions ! un abîme appelle un autre abîme (Psal. XLI, 8) ; la dissipation le conduira bientôt au péché. Alors on verra, comme l'a dit le Sauveur, on verra l'abomination de la désolation dans le lieu saint ; les anges de paix verseront des larmes amères, et le temple sera profané. J'ai vu l'âme du pécheur, dans ce sanctuaire où devaient régner la justice et la vertu, j'ai vu le démon de l'orgueil sur un trône élevé au milieu des ruines d'un autel ; à ses côtés étaient rangés ces indignes suppôts, ces ténébreux ministres qui l'accompagnaient partout et qui forment sa cour ; sous ses pieds était le signe adorable de celui qui a vaincu par l'humilité ; Satan le foulait avec mépris ; et sur son front, où rayonnaient ensemble quelques restes des clartés du ciel et quelques étincelles des feux de l'enfer, sur son front on lisait : *Ero similis Altissimo* : « Je suis semblable au Très-Haut. » (Isai., XIV, 14.)

Le voilà ce temple que le Seigneur avait construit lui-même, que sa grâce avait consacré, que son Esprit avait habité peut-être bien longtemps, le voilà devenu, par le péché, le repaire de Satan et comme le vestibule de l'enfer. La voilà cette maison de Jésus-Christ, changée, selon sa propre expression, en une caverne de voleurs où retentissent incessamment l'injure et le blasphème, où le démon règne en maître et reçoit les hommages qui n'étaient dus qu'à Dieu. Oh ! si le pécheur savait ce qui se passe en lui quand il offense son Créateur, s'il savait quel affreux changement s'opère au fond de son âme, quelle profanation souille en lui-même le sanctuaire de la



Divinité, jamais, non jamais il ne cesserait de pleurer ses fautes, jamais il ne consentirait à les renouveler; et, pour retrouver son antique innocence, pour appeler Dieu de nouveau dans son cœur, la pénitence la plus rigoureuse lui semblerait encore trop douce. Et s'il m'était permis de vous dire ici quelque chose de plus, si je pouvais vous révéler toute l'ignominie du pécheur, je vous montrerais son âme envahie par une troupe impure que l'enfer a vomie, semblable à cette fumée qui s'élevait du puits de l'abîme et obscurcissait le soleil; et, au milieu de cette horde sacrilège, je vous peindrais cet ange maudit qui verse un poison subtil dans le cœur des humains, qui rendit David coupable et perdit Salomon; et, à la vue de la dégradation de cette âme, vous gémiriez comme gémit un voyageur, quand il rencontre sur sa route les ruines d'un vieux temple devenues, au milieu du désert, la demeure des serpents ou l'habitation des animaux immondes.

Mais non, non, ne découvrons point cet odieux tableau devant l'assemblée sainte, et arrivons au troisième degré de la profanation. Il est, chrétiens, dans ce temple qui fait ici le sujet de notre entretien, il est une lampe mystérieuse qui répand dans le sanctuaire une clarté divine: c'est la foi; la foi, cette lumière vivifiante que le Seigneur, dans sa miséricorde, fait briller aux yeux des mortels, qui éclaire leurs âmes pendant le pèlerinage de cette vie, pareille à cette colonne qui, jour et nuit, reposait sur le tabernacle et conduisait Israël. Or il arrive quelquefois, et c'est le grand châtement des pécheurs, il arrive que cette lumière vient à défailir et s'éteindre: la foi manque à ces âmes; et, pour elles, tout est consommé. Alors le temple est dans les ténèbres; les anges, protecteurs de ce sanctuaire, s'écrient, comme au dernier jour de Jérusalem: Sortons d'ici, sortons d'ici! Ils se retirent, et, dans les profondeurs désolées de cette âme infidèle, il se fait un grand silence, un silence comme celui qui règne au fond d'un tombeau, le silence de la mort... La voix de Dieu ne parle plus, la conscience est muette: *Consummatum est.* (Joan., XIX, 30.)

Puissent ces réflexions, mes frères, vous faire craindre, autant que la mort, le péché qui profane en nous le temple de Dieu, qui souille notre âme, qui en fait la demeure du démon, qui prépare et accomplit son éternel malheur. Puissions-nous toujours nous rappeler que nous sommes les sanctuaires du Dieu vivant, et toujours être dignes d'un si beau titre!

Mais qu'ai-je dit, chrétiens? Je vous ai parlé de cette profanation intérieure par laquelle le pécheur déshonore le temple que Dieu s'était construit au fond de son cœur. Mais en accordant des larmes, comme la foi nous le demande, à une infortune d'autant

plus grande qu'elle est moins sentie par le coupable, n'en aurons-nous pas aussi pour ces sacrilèges attentats qui reviennent de temps en temps désoler nos cœurs de nouveau, et nous commander de solennelles expiations? Filles de Jérusalem, versez des larmes! L'arche sainte a été prise par les Philistins; la gloire et la force de Sion sont tombées en des mains criminelles; Israël est dans la douleur, parce que les objets de son culte ont été profanés: *Arca Dei capta est.* (1 Reg., IV, 11.) (2) Ministres du Seigneur, versez des larmes! ce sanctuaire, confié à votre garde par la religion, a été envahi par les méchants; ce tabernacle, que vous n'envisagez qu'avec frayeur, a été forcé par des impies; cet autel, où vous venez chaque jour prier pour le peuple, a été dépouillé par une avide et audacieuse impiété: *Arca Dei capta est.* Vous tous, enfants de Jésus-Christ, versez des larmes: le Dieu qui vous aime a été cruellement offensé, son amour a été payé par une monstrueuse ingratitude; déjà, victime de sa charité pour les hommes, il est devenu victime encore de la perversité des hommes; et désormais, sur cette terre si longtemps glorieuse de sa foi, il devra, comme dans les jours les plus mauvais, chercher d'autres voiles et d'autres ténèbres que ces voiles et ces ténèbres mystiques dont il se couvre volontairement dans l'eucharistie: *Arca Dei capta est.* Oui, pleurons tous, mes frères; et, par nos larmes, effaçons, s'il est possible, jusqu'à la trace de nos forfaits; unissons notre douleur à la douleur de l'Eglise; et, avec le pasteur désolé, élevons un cri vers le ciel: *Parce, Domine, parce populo tuo.* (Joel, II, 17.) O Dieu, Dieu que nous avons outragé, pardon pour ce nouveau crime, pardon pour les anciennes iniquités: *Parce, Domine, parce populo tuo.*

Ah! puisque la sainte victime n'a pas voulu venger elle-même son offense, puisqu'un feu meurtrier n'est pas sorti du tabernacle pour dévorer les impies, puisqu'entre leurs mains, comme autrefois sur le Calvaire, ce Fils, que vous aimez si tendrement, vous demandait grâce pour ses bourreaux, pardonnez-leur, ô mon Dieu! car ils n'ont pas connu la grandeur de leur crime; et ne vous vengez de leur injure qu'en éclairant leurs yeux, qu'en les ramenant à la pénitence. *Parce, Domine, parce populo tuo.* Pardon pour ce peuple qui vous implore, pardon pour nous qui sommes à vos pieds! Ce n'est pas nous qui avons outragé votre saint temple, qui avons dépouillé vos autels, qui avons répandu sur la terre le sang de la nouvelle alliance. Nous les détestons ces attentats, nous les désavouons en votre présence. Nous voulons les réparer désormais par notre amour sincère, par notre fidélité constante; pardonnez-les donc, et ne soyez point pour toujours irrité

(2) Le jour même où ce discours fut prononcé, des prières solennelles avaient été faites dans toutes les églises du diocèse, par ordre de Mgr l'ar-

chevêque de Paris, en expiation d'un vol sacrilège commis dans une paroisse de la banlieue.

contre nous : *Parce, Domine, et ne in æternum irascaris nobis.*

O sainte victime, objet si cher de notre reconnaissance et de notre foi, puisque vous ne pouvez plus rester dans vos tabernacles, ah ! venez dans nos cœurs, nous vous y gardons une place que les méchants ne sauroient trouver, un sanctuaire où leur malice ne saura pénétrer : là, nous vous aimerons, nous vous bénirons, nous vous adorons sans danger ; et vous, ô le Dieu de nos cœurs, vous nous accorderez en récompense, après avoir été vos temples sur la terre, d'occuper un jour une place à vos côtés, dans ce temple de la cité sainte qui se bâtit dans le temps et qui sera dédié dans l'éternité.

#### SERMON IV.

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

*Pour le premier dimanche de l'Avent.*

*Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate. (Luc., XXI, 27.)*

*Alors ils verront le Fils de l'homme venant sur un nuage avec une grande puissance et une grande majesté.*

Tel est, mes frères, le grand spectacle que l'Eglise remet aujourd'hui sous nos yeux : elle nous invitait ce matin, par la bouche de l'Apôtre, à nous réveiller de notre sommeil, à sortir enfin de cet assoupissement fatal où nous retiennent, depuis si longtemps peut-être, l'habitude, la négligence et les passions ; à penser au sujet qui s'approche, à notre âme que nous perdons, à l'éternité qui accourt ; et, pour nous aider à nous réveiller, elle nous rappelle en ce moment la scène la plus grande, la plus formidable, la plus décisive dont sera jamais témoin l'univers, le jugement dernier : *Hora est jam nos de somno surgere. (Rom., XIII, 11.)*

Oui, chrétiens, malgré cette prodigieuse activité qui remue tout, qui bouleverse tout de nos jours, il est vrai de dire que presque toute la nature humaine est endormie, que tous les hommes sont ensevelis dans une léthargie coupable et mortelle ; car nul ne veille véritablement que celui qui est attentif à son salut.

Or, je vous le demande, sont-ils nombreux ces chrétiens qui n'ont pas oublié la grande affaire, qui travaillent courageusement à sanctifier leur vie, qui s'assurent une place au ciel par la pratique du bien ? et si le reste est endormi, l'Eglise n'a-t-elle pas raison de lui crier aujourd'hui que l'heure est venue de nous réveiller enfin ? *Hora est jam nos de somno surgere.*

Mais les plus charitables avertissements de cette tendre mère seraient sans effet sur la plupart des hommes, si, aux leçons de son amour, elle ne savait mêler habilement la terreur du châtement ; et c'est pour cela qu'elle nous fait assister en esprit au dernier jour de l'univers, et qu'elle nous montre, au milieu des ruines du monde, parmi le fracas des éléments confondus, le Fils de l'homme apparaissant sur les nuées du ciel

et se préparant à juger toutes les générations. *Quiconque, dit Bossuet, ne se réveille pas à ce bruit terrible, est trop profondément assoupi, et il dort d'un sommeil de mort.* Nous, chrétiens, entrons dans les vues de l'Eglise, et, pour nous ranimer pendant les saints jours qui commencent, pour nous préparer, par l'exercice des vertus chrétiennes, à la grande fête de notre salut, méditons aujourd'hui sur ce dénouement de toutes les choses humaines, où seront révélés tous les mystères cachés maintenant à nos faibles yeux, où seront réparées toutes les injustices apparentes qui couvrent la face de la terre, où seront punis tous les crimes et récompensés toutes les vertus. Méditons sur le jugement dernier : un chrétien doit le croire, un pécheur doit le craindre, un juste doit le désirer. Telles sont les pensées que je viens recommander à votre attention, après les avoir recommandées à vos prières.

#### PREMIÈRE PARTIE

Un chrétien doit croire le dernier jugement ; et s'il voulait contester ce dogme aussi certain que terrible, il devrait auparavant imposer silence à la voix de sa raison, et donner aux leçons de la foi le plus formel démenti.

I. J'ai vu sur la terre, s'écrie le prophète, j'ai vu l'impie dans la prospérité, et j'ai été scandalisé de la paix des pécheurs ; j'ai vu ces heureux coupables partager avec les autres les salutaires rosées du ciel, et n'avoir rien à craindre de son tonnerre. J'ai vu le meurtrier des prophètes ajouter la vigne du pauvre à l'héritage de ses ancêtres, et jouir sans remords du fruit de son crime. J'ai vu dans le cœur d'Hérode brûler une flamme coupable, et ce prince incestueux, pour trouver le bonheur au milieu de la mollesse, imposer silence avec le glaive à la voix incorruptible qui condamne ce désordre. J'ai vu, dans un festin sacrilège, Balthazar profaner à loisir les saintes dépouilles de Jérusalem, et proclamer la victoire des dieux de Babylone sur le Seigneur d'Israël. J'ai vu, sur un trône usurpé, un fils parricide ceindre, avec une joie sanglante, le diadème de David, et partager à de perfides amis un héritage anticipé. Or, si j'interroge, inconsolable témoin de tant d'iniquités, si j'interroge ma raison, si je lui demande pourquoi le vice, au milieu de nous, marche tête levée, et pourquoi Dieu demeure ainsi tranquille spectateur des désordres qu'il pourrait empêcher, elle me répond qu'un jour viendra où sera réformée cette étrange anomalie ; que Dieu est patient, parce qu'il est éternel, et qu'il souffre le mal, parce qu'il doit le juger. En un mot, le crime ici-bas est triomphant : donc, mes frères, il y aura un dernier jugement. En effet, si Dieu est juste (et la raison me le dit), il doit punir le pécheur ; et l'instant où celui-ci connaîtra la grandeur de son châtement et la malice des fautes qui le lui méritèrent, sera l'instant de son jugement.



Mais la justice éternelle peut-elle se contenter, pour des iniquités commises à la face du soleil, d'une réparation pour toujours ensevelie dans les ténèbres? Quoi! le méchant aura montré au monde le spectacle de la plus audacieuse iniquité; il aura, pendant la trop longue durée de ses jours, affiché le vice, proclamé le blasphème, et lorsqu'enfin, délivrée de cet ignoble fardeau, la terre aura cessé de le porter, il pourra, heureux, si j'ose le dire, jusque dans son châtement, il pourra descendre inconnu dans les enfers, et s'épargner la honte d'une solennelle et publique rétractation! Quoi encore? La loi de l'Eternel aura été méprisée hautement, ses commandements foulés aux pieds, son alliance outrageusement rejetée; et il n'y aura pas un jour où des délits si manifestes seront expiés par une éclatante punition, et où le Seigneur vengera aux yeux de l'univers l'autorité de sa loi sainte et l'honneur de son nom! Quoi enfin? L'impunité aura longtemps grossi la foule des coupables et scandalisés les justes, et avant de subir leur peine, les pécheurs ne seront point forcés à faire amende honorable, et à réparer, au moins alors, un scandale qui n'aura cessé qu'avec leur vie! Non, mes frères, ma raison n'admet pas une pareille supposition; elle ne conçoit point en Dieu une justice incomplète, et elle me dit qu'il faut, pour la confusion du vice triomphant et audacieux, un dernier et solennel jugement.

Sur la terre, que voyons-nous chaque jour? Nous y voyons la vertu aux prises avec l'infortune, la probité dans l'indignité, la fidélité tournée en dérision, la dévotion méprisée, l'innocence flétrie ou méconnue; nous y voyons Abel victime de la jalousie; Joseph, de la cupidité; Susanne, de la calomnie; le Sauveur lui-même, de l'avarice; nous y voyons, en un mot, la vertu malheureuse ou persécutée: donc, mes frères, il y aura un dernier jugement. Oui, il y aura un dernier jugement, parce que la vertu, longtemps objet des plus criminelles railleries, doit enfin briller de tout son éclat, et reconquérir à la vue des méchants toute la gloire dont ils la dépouillèrent. Oui, il y aura un dernier jugement, parce que la justice exige que les opprobres dont fut abreuvée l'innocence soient compensés un jour par de solennels hommages, et les larmes qu'elle a versées dans le silence de l'obscurité, par une joie que les persécuteurs verront et ne partageront point. Oui, il y aura un dernier jugement, parce que Dieu se doit à lui-même de montrer aux pécheurs, avant de les ensevelir dans leurs tombeaux brûlants, que le vice ou la vertu, le crime ou la sainteté, ne furent point égaux à ses yeux, comme ils osèrent le dire; et que s'il a tardé longtemps à récompenser ses élus, la couronne qu'il leur avait promise est enfin placée sur leurs fronts, immortelle et radieuse. Il faut, avant que Mardochée soit élevé aux honneurs, et comblé pour sa constante fidélité des faveurs du prince, il faut

qu'Aman, confus et humilié à ses pieds, voie un instant le bonheur de son rival; il faut qu'il le voie, et qu'il meure; il faut que la déicide Jérusalem voie, avant sa ruine, le triomphe de celui qu'elle a mis à mort, qu'elle aperçoive la croix victorieuse et conquérante; il faut qu'elle l'aperçoive, et qu'elle tombe. Ainsi parle la raison. Elle me dit que l'innocence, pour être dignement récompensée, doit l'être à la vue de ses ennemis, et qu'il faut par conséquent, pour le triomphe de la vertu malheureuse et persécutée, un solennel et dernier jugement.

Au reste, pour confirmer ici le langage de la raison, je pourrais vous dire que la croyance d'un dernier jugement est une de ces traditions universelles que le genre humain a conservées comme un héritage de ses premiers pères, que l'ignorance et la superstition ont pu défigurer, mais dont l'ineffaçable souvenir se retrouve partout consigné dans les monuments les plus authentiques.

Rappelez-vous un instant ces livres que la fabuleuse antiquité a laissé venir jusqu'à nous, et qui ont occupé trop d'instant peut-être dans les premiers travaux de notre enfance; nous y avons trouvé de nombreux vestiges du dogme primitif: un tribunal élevé par une main divine à la porte des deux séjours où se rendent après cette vie les humains, une inflexible équité qui récompense le juste et lui ouvre la route du bonheur, tandis qu'elle inflige aux coupables des châtements mérités; enfin, pour mieux se rapprocher de la vérité, un Fils du Souverain des cieux, qui est assis comme juge sur ce tribunal, et qui prononce les sentences.

Rappelez ce peuple qui arrêta sur le pas de la tombe la cendre inanimée de ses monarques, et, avant de les laisser jouir de leurs sépulcres, interrogeait leur vie et jugeait avec impartialité leurs actions. Refuserez-vous au maître du ciel un droit exercé par le peuple sur les maîtres de la terre? Sa justice ne pourra-t-elle pas, à votre avis, aussi puissante que celle des Egyptiens, atteindre le crime qui s'est réfugié dans les bras de la mort, et lui enlever la scandaleuse impunité dont il se flattait? Ne voyez-vous pas, en un mot, dans cette sage coutume, sinon une preuve, du moins une image du dernier jugement, et, sûrement aussi, un vestige vénérable des traditions déposées par le Créateur dans le cœur de l'homme?

Rappelez enfin ce qui se passe chaque jour sous vos yeux: l'histoire, l'impartiale histoire, après la mort des grands de la terre, impose silence à la flatterie qui leur prodigua tant de fois un crime criminel encens; et sa voix, comme un avant-bruit de la sentence dernière, sait ici-bas rendre à chacun selon ses œuvres. Hé quoi! elle pourra bien appeler à son tribunal tout ce qui eut un nom sur la terre, flétrir des vertus mensongères, une gloire d'emprunt, et

livrer au mépris de la postérité des réputations dont elle a fait justice; et le Seigneur n'appellerait pas à son tribunal la grande famille des mortels, pour dérouler à ses yeux les annales du genre humain, et livrer à son juste mépris ceux qui furent rebelles à sa loi? L'histoire regardera comme un devoir d'exhumer un mérite inconnu, et de lui accorder, trop tard peut-être, des hommages que ne lui rendit pas son siècle; et le Seigneur ne voudrait pas montrer aux yeux de l'univers tant de mérites cachés, tant d'exemples qui furent ici-bas perdus pour le monde, et tant de vertus dont les anges furent les seuls témoins?

Mais c'est assez parler devant les saints autels un langage profane; un chrétien sans doute doit écouter sa raison, mais surtout il doit interroger sa foi: la foi dit au chrétien qu'il doit croire au dernier jugement.

II. S'il fallait, avant d'ouvrir l'Évangile, vous citer à l'appui de ce dogme les anciennes prophéties, je vous dirais que ces hommes à qui le Saint-Esprit avait révélé la science des choses futures ont connu, ont prédit le dernier jugement. Je vous apprendrais que, dans leurs écrits inspirés, se trouve à chaque page l'histoire anticipée de cette scène, et que la crainte d'un jugement universel fut longtemps pour eux un moyen de contenir le peuple juif, ou de le ramener au devoir. Ici, on lui annonçait qu'avant le grand jour du Seigneur, le jour terrible, il y aurait des prodiges dans le ciel et sur la terre; que le soleil cacherait sa face radieuse sous un voile ténébreux, et que la lune ne prêterait plus à la nuit qu'une affreuse clarté. Là, on leur peignait l'épouvante des hommes au jour de la grande colère, et même on précisait la vallée mystérieuse où le Seigneur devait appeler au jugement toutes les nations.

Mais, sans invoquer ici les oracles de l'ancienne alliance, et pour nous en tenir à des témoignages plus rapprochés de nous, disons au chrétien qu'il doit croire au dernier jugement, parce que c'est l'enseignement du divin Maître, la doctrine des saints Pères, la croyance de l'Église.

Il y aura un dernier jugement! c'est l'enseignement du divin Maître. Vous l'avez entendu, mes frères, nous en prédirer aujourd'hui les effrayants préparatifs, et, pour compléter ce tableau déjà si formidable, nous montrer le Fils de l'homme assis sur les nuages, et entouré de puissance et de majesté: *Tunc videbunt Filium hominis in nubibus cum majestate*. Ailleurs il nous montrera les anges, ministres de sa colère au dernier des jours, réveillant par le son de la trompette toutes les générations endormies dans la tombe, et séparant à jamais la paille du pur froment, les élus des réprouvés: *Et mittet angelos suos cum tuba et voce magna*. (Matth., XXIV, 31.) Enfin, comme s'il craignait de nous laisser ignorer aucun détail de cette désolation dernière, il daignera nous communiquer la sentence, et, pour

nous engager à nous la rendre favorable, nous peindre en un seul mot l'éternel résultat de cet inévitable dénoûment: *Ibunt hi in supplicium æternum; justi autem in vitam æternam*. (Matth., XXV, 46.) Partout il ajoute, sur ce point, au témoignage des prophètes l'autorité de sa parole; il prêche un dernier jugement à ses disciples, dans l'intimité d'une conversation familière; il le prêche au peuple assemblé, tantôt sous la figure d'une parabole, et tantôt sans voile et sans allégorie. Or, vous demande ici saint Augustin, si la parole de Jésus-Christ s'est vérifiée dans toutes ses promesses, n'y aurait-il donc que le jour du jugement qui trompera sa sagesse et ruinera sa divine autorité? Longtemps avant cette grande catastrophe, il annonce la chute du temple et la désolation de la ville sainte; le temple n'a pu sortir de ses ruines, et Jérusalem est encore désolée. Persécuté par les siens, fugitif et sans asile, il prophétise que son Évangile est devenu la doctrine de l'univers; il prédit encore, avec toutes ses circonstances, un jugement futur; donc, mes frères, il y aura un dernier jugement.

Apôtres de Jésus-Christ, partez maintenant! allez prêcher au monde cette doctrine qu'il voudrait ignorer, et dont l'importune conviction le tourmente sans cesse; allez à Rome, et prêchez le jugement au Capitole! Dites à ces Romains qui se sont faits les maîtres du monde et les tyrans des nations, dites-leur qu'ils seront jugés un jour, et que c'est le Maître qui l'a dit! Corrompus par la victoire, ils ont divinisé les plus honteuses passions, et se sont endormis dans les bras de la mollesse, aux pieds de leurs infâmes idoles: dites-leur pour réveiller leur coupable indolence, qu'ils seront jugés un jour, et que c'est le Maître qui l'a dit! Aveuglés par la corruption, ils ont appelé le néant au secours d'une vie qui leur échappait, et souvent, pour hâter ce terme inaperçu de leurs désirs, et se soustraire à la vengeance des remords, ils ont demandé au crime le bienfait d'une éternelle destruction: dites-leur, pour leur arracher cette affreuse espérance, dites-leur qu'ils seront jugés un jour, et que c'est le Maître qui l'a dit!

Il y aura un dernier jugement! c'est la doctrine des Pères. Vous n'attendez pas de moi, chrétiens, que j'apporte ici les innombrables témoignages qu'ils ont rendus à cette vérité. Chargés de continuer l'œuvre des apôtres, et de prêcher après eux la doctrine du Seigneur, ils ont annoncé partout un dernier jugement, et maintenant encore leurs écrits font foi de leur irrécusable unanimité. Chrysostome prêche le jugement à Constantinople, et les maîtres de l'empire apprennent au moins, de cette bouche éloquente, que s'ils ont jugé les autres, à leur tour ils seront jugés; que la pourpre impériale ne les exemptera pas de comparaître en personne; et que plus ils ont gouverné de provinces, plus ils doivent s'attendre à un compte sévère, à une rigoureuse sentence. Ambroise prêche le jugement en Italie, et



ses énergiques peintures ont troublé l'âme des pécheurs et préparé leur conversion. Augustin prêche le jugement sur le rivage d'Afrique; et, pour apprendre à son peuple à respecter, dans les transactions du commerce, les lois de la justice, il le cite en esprit au souverain tribunal, et fait retentir à ses oreilles la sentence qui doit condamner à la face du monde la fraude occulte de l'iniquité cachée.

Mais je vois un docteur illustre qui s'enfuit au désert ! c'est Jérôme qui s'en va demander à la solitude le silence du recueillement et les inspirations de la piété. Toutefois en quittant le monde, il emporte avec soi l'inébranlable croyance du jugement à venir et sa crainte salutaire; et lorsque, retiré dans la grotte de Bethléem, les orages du cœur menaceront son innocence et troubleront sa vertu, alors, semblable au tonnerre qui gronde au jour de la tempête, le son mystérieux de la trompette angélique fera frémir sa chair, et les pâles clartés du dernier incendie lui signaleront les écueils et le sauveront du naufrage.

Ainsi, mes frères, la doctrine que nous vous prêchons, c'est la doctrine qu'ont prêchée les saints; et lorsque nous vous conseillons d'opposer aux ennemis de vos âmes la pensée du jugement, et son utile souvenir aux plus vives attaques des passions, nous ne faisons alors que vous rappeler les leçons de leur expérience, et déposer en vos mains les armes qui les rendirent victorieux.

Enfin, il y aura un dernier jugement ! c'est la croyance de l'Eglise; et, pour le prouver ici, il me suffit de vous dire qu'aujourd'hui, dans tout l'univers, au septentrion et au midi, à l'orient et à l'occident, sous la tente où se célèbrent les mystères de la solitude, comme dans les parvis brillants des plus riches basiliques, partout enfin, l'Eglise répète, en présence des autels de son Dieu, cette parole solennelle qui atteste sa foi, et qui devient si souvent sur vos lèvres le témoignage de la vôtre : *Je crois en Jesus-Christ, qui viendra juger les vivants et les morts : « Venturus est judicare vivos et mortuos. »* (Symbol. fidei.)

Après cela, mes frères, oublions, s'il est possible, le jugement; fermons nos oreilles à la voix importune de l'Eglise qui nous le rappelle trop souvent, et nos yeux aux preuves convaincantes qui nous en démontrent la certitude; oublions le jugement, il n'en vient pas moins chaque jour. Cherchons dans les affaires du monde, dans la société de nos amis, dans les spéculations de l'intérêt, une diversion puissante à de trop sinistres pensées; oublions encore le jugement, il n'en vient pas moins chaque jour. Du reste, un chrétien, s'il est assez malheureux pour oublier cette vérité, ne pourra point la contester, car sa raison la lui prouve et sa loi la lui enseigne.

Mais si un chrétien doit croire le dernier jugement, un pécheur doit le craindre : ce sera le sujet d'une seconde réflexion.

#### DEUXIÈME PARTIE.

Un pécheur doit craindre le jugement, car il sera terrible pour lui; les préparatifs le glaceront d'épouvante, le jugement lui-même le couvrira de honte, et les suites consumeront son désespoir.

I. Quand le soleil aura éclairé assez longtemps les crimes de la terre; quand il aura fourni, jusqu'au dernier moment, la carrière que lui aura tracée le Seigneur; quand le nombre des élus choisis dans tous les âges, dans tous les peuples, dans toutes les régions, sera complet; quand l'enfer regorgera de victimes entassées, amoncelées depuis l'origine des temps; quand les hommes auront assez offensé leur Créateur par leur impiété, leur indifférence et leurs blasphèmes, Dieu aura son tour. Les pécheurs s'étaient flattés peut-être d'échapper au châtiement, et la pensée de l'impunité augmentait leur orgueil. Ils dormaient dans des lits somptueux, ils s'assayaient à des tables splendides, se faisaient traîner dans des chars magnifiques; et dans leurs cœurs peut-être, ils commençaient à croire ce que leurs lèvres avaient répété tant de fois : *Il n'y a point de Dieu, « Non est Deus! »* (Psal. XIII, 1.) Mais ils vont enfin le connaître, ce Dieu qu'ils ont outragé si longtemps; ils vont apprendre, à leurs dépens, qu'il avait l'œil ouvert sur leurs désordres; qu'il attendait avec patience pour les punir dans la plénitude de leurs péchés, et que, suivant l'expression trop vulgaire, mais aussi trop vraie, ce qui est différé n'est pas perdu. Déjà est arrivé ce jour connu du Seigneur, *Dies nota Domino.* (Zach., XIV, 7.) En ce jour, les hommes ont attendu vainement le lever du soleil : son retard a jeté l'épouvante dans leurs âmes; ils s'assemblent en foule, ils se rendent sur les places publiques, et, à la lueur des torches qui servent à guider leurs pas, ils lisent sur le front de leurs amis un effroi semblable à leur effroi; d'autres se précipitent vers les temples qu'ils ont abandonnés si longtemps, et croient trouver un refuge près des autels qu'ils ont oubliés : on ne pense plus alors à toutes les vanités qui faisaient le bonheur de la vie; on ne songe plus à parer un corps qui va peut-être périr, à recueillir des trésors qui n'auront plus bientôt de maître, à propager des nouvelles que personne ne peut entendre; et selon l'énergique expression de l'Evangile, *les hommes sécheront de frayeur dans l'attente des maux qui menacent l'univers.* (Luc., XXI, 26.)

Cependant le soleil a paru, tel, et plus effrayant encore, qu'on le voit en ces jours d'hiver, quand un sombre brouillard a couvert la face de la terre et dépouillé de ses rayons l'astre impuissant : on dirait qu'il porte le deuil de la nature et qu'il a voilé son front pour ne pas voir la dernière désolation. A l'extrémité de l'horizon s'élève aussi le flambeau des nuits, et, à la clarté sanglante qu'il répand, on croirait qu'il vient de présider, dans un autre hémisphère, au carnage des humains.

Et toutefois ce n'est pas même encore le commencement des douleurs : la mer fait entendre d'affreux mugissements ; les étoiles égarées se croisent et se heurtent dans l'espace ; mais les hommes, malgré leur frayeur, sont encore debout. Tout à coup un cri se fait entendre, et à ce cri succède un silence, le silence de la mort ! La dernière génération vient de subir l'arrêt lancé contre les enfants d'Adam dès le premier jour, et qui s'est accompli de siècle en siècle, jusqu'au dernier. Il n'y a plus de temps, parce qu'il n'y a plus d'hommes pour compter les heures ; il n'y a plus de guerres et de rivalités parmi les nations, parce qu'il n'y a plus qu'une seule nation, qui a pour reine la mort... L'univers est un vaste tombeau.

Alors un ange sonnera de la trompette, et les morts ressusciteront. Les âmes accourront des demeures qu'elles habitent, et se joindront aux corps qu'elles avaient autrefois animés. Ils se relèveront sans peine ; car il n'y aura plus rien qui pèse sur leurs tombeaux : les mausolées construits à grands frais pour couvrir le cadavre du pécheur, et qu'il avait appelés *une concession à perpétuité*, les mausolées se sont évanouis, aussi bien que l'humble croix qui protégeait la cendre du pauvre. Le voilà réveillé cet homme qui n'eut, pendant sa vie, d'autre Dieu que l'argent, et il n'a plus de richesse ; d'autre idole que son corps, et il est affreux et défiguré ; d'autre espérance que le néant, et son espérance a été trompée, car il est immortel. Ah ! s'il jette un regard sur lui-même, quel sujet d'épouvante dans ce qu'il aperçoit alors ! il est sorti du tombeau, mais il n'est pas changé : *Omnes resurgemus, non omnes immutabimur.* (I Cor., XV, 52.) Il porte encore sur sa chair les symptômes de la corruption, il répand encore autour de lui une odeur de mort, il est effrayé lui-même en se contemplant tel qu'il est : *Non omnes immutabimur.* Mais s'il tourne les yeux sur ce qui l'entoure, son épouvante augmentera, s'il est possible encore. Il voit cette terre qui a été renouvelée, selon le langage des divines Ecritures, des marques sensibles de la colère qui a frappé l'ancien univers, affreux pronostics qui ne lui apprennent que trop ce qu'il doit craindre pour lui-même. Les montagnes fument encore de la foudre qui est tombée sur elles, le sol tremble encore sous ses pas, et un bruit sourd se prolonge dans les espaces, comme le retentissement de cette parole puissante qui l'a réveillé dans son tombeau : *Levez-vous, morts ; « Surgite, mortui ! »*

Mais, pendant l'instant rapide qui lui a suffi pour apercevoir tant de sujets d'épouvante, une seconde parole se fait entendre à son oreille : *Venez au jugement : « Venite ad judicium ! »* Cet ordre s'exécute aussi promptement que le premier. Une force invincible le saisit, et le traîne à la vallée de Josaphat. Oh ! sur la route, qu'il trouvera matière à de nouvelles craintes ! il rencontrera sur son chemin peut-être le pauvre qu'il a dépouillé de l'héritage de ses pères,

peut-être l'orpheline à laquelle il a ravi la plus précieuse de toutes les richesses, peut-être l'ennemi avec lequel il refusa de se réconcilier au lit de la mort : ils s'en vont, comme lui, assister à la grande audience de la justice éternelle ; et leur vue, lui rappelant tous ses crimes, fait croître encore son effroi, et augmente les horreurs qui le déchirent.

Il entre enfin dans le lieu qui a été choisi pour le jugement, et pour mettre le comble à son épouvante, il aperçoit tout d'abord le juge devant lequel il va paraître. Il vient, pécheur, il vient ce Jésus que tu as méprisé, dont tu as méconnu la divinité et bravé les menaces. Avance, avance, ne cherche pas à reculer ; il n'est plus temps de fuir ! Accoutume-toi, si faire se peut, à contempler ses yeux irrités, car il te faudra de plus entendre le son de sa voix ; à considérer cette croix qu'il tient à la main, car elle rendra témoignage contre tes œuvres ; à soutenir l'éclat qui l'environne, car bientôt tu verras d'autres flammes et un autre éclat... Tels seront, mes frères, les préparatifs du jugement ; et c'est ainsi que tout ce qui précède ce grand événement glacera d'épouvante le pécheur, et le désordre de la nature, et la résurrection de son corps, et la vue de son juge.

II. En second lieu, le jugement couvrira de honte le pécheur. Parmi les noms que l'Écriture sainte donne au jour dont je vous raconte ici l'histoire, il en est un qui suffirait seul pour rendre ce jour redoutable au pécheur. L'apôtre saint Paul l'appelle, dans une de ses Epîtres, *le jour de la révélation, « Dies revelationis. »* (Rom. II, 5.) C'est qu'en effet tout sera connu dans ce jour, tous les mystères du cœur humain seront révélés, et le pécheur trouvera un premier degré de honte dans la manifestation de sa conscience.

Le voilà donc en présence de son juge ; mais, ô confusion ! à peine un reflet de cette lumière, qui sort du trône de l'Agneau, s'est-il répandu sur l'assemblée qu'un prodige affreux met au jour toutes ses ignominies. Tout à coup, ce malheureux, empruntant au cristal sa fragile transparence, laisse apercevoir, à travers un corps hideux, une âme plus hideuse encore. Alors sont dévoilées toutes les turpitudes de sa vie ; alors un rayon de cette clarté divine, descendant dans les abîmes de son cœur, y découvre, à la face de l'univers, tous les honteux secrets qui dormaient depuis longtemps dans l'oubli : *Dies revelationis, « c'est le jour de la révélation. »* Là se montrent d'abord ces iniquités de la jeunesse, qui trompèrent la surveillance la plus tendre et la plus ingénieuse ; ces souvenirs qu'une mémoire complaisante parvint à oublier plus tard, mais qui sont gravés en caractères ineffaçables dans la conscience du coupable. Là, se montrent les iniquités de l'âge mûr, les calculs de l'ambition qui supplantèrent un rival, ces ruses de l'amour-propre qui déguisèrent tant de bassesse, ces dehors de probité qui servirent tant d'injustes des-



seins. Là se montrent les iniquités de la vieillesse, cette soif indigne de l'or, ce coupable oublié des devoirs de la religion et des années éternelles, et peut-être jusqu'à ces infamies qui perdirent les juges de Babylone. Et le pécheur ne craindrait pas un jour où il sera connu tel qu'il est ! Caïn ne craindrait pas de montrer à l'univers quels furent ses sentiments pour Abel et quels motifs avaient fait naître la haine qui le rendit fratricide ! Judas pourrait, sans frémir, mettre à découvert tout ce qui se passait en lui quand il vendit son Dieu, et quand la sainte victime qu'il allait livrer vint se reposer sur le cœur du traître ! Hérode consentirait à laisser voir quelles pensées l'agitaient quand il ordonna la mort de Jean-Baptiste, et quelles faiblesses l'emportèrent alors sur sa répuance ! Non, non, mes frères ! tout audacieux qu'il était pendant sa vie, le pécheur craint alors de laisser paraître les souillures qui le couvrent ; et s'il n'était réservé à d'éternels supplices, il mourrait de honte à la vue des abominations qui sont révélées dans ce jour aux yeux de l'univers : *Dies revelationis*.

Bientôt un nouveau degré de honte vient se joindre au premier : pour augmenter sa confusion, il faut que le pécheur entende les reproches de ceux qui furent autrefois les complices ou les victimes de ses désordres. Je les vois s'approcher de lui, l'entourer de toutes parts, et se moquer avec un rire infernal de ses opprobres. En vain, pour se dérober à leurs dérisions, se couvrirait-il le visage de ses mains : ils aperçoivent, à travers ce voile impuissant, la rougeur de son front et les larmes qui roulent dans ses yeux ; et ce spectacle, au lieu de les attendrir, réveille toute leur haine, et leur met à la bouche les plus sanglants reproches. Te voilà donc, s'écrient-ils, indigno ami qui conduis nos premiers pas dans les sentiers du vice, dont les perfides conseils ont flatté nos passions et préparé nos malheurs ! Hélas ! si nous n'avions pas prêté l'oreille à tes discours, aujourd'hui nous pourrions espérer, à la place d'une sentence de malédiction, une parole de grâce et une couronne de gloire ; mais tout est perdu pour nous : voilà ce que tes amis doivent à ton amitié ! *Perdidit nos aliena perfidia*. Te voilà donc, père dénaturé, qui m'inspiras de bonne heure pour une religion sainte le plus coupable mépris, qui fis retentir si souvent à mes oreilles les maximes de la plus commode impiété, dont les exemples m'apprirent à négliger les pratiques les plus vénérables et les obligations les plus sacrées ! Ah ! j'aurais été un saint, si j'avais eu pour père un chrétien ; mais il a donné par ses exemples, il a donné la mort à mon âme : voilà ce que son enfant doit à sa tendresse : *Parentes sensimus parricidas*.

Mais surtout s'il se trouvait, à cette heure fatale, un de ceux dont le Sauveur a dit : *Surgent pseudochristi et pseudoprophetae*, « Il s'élèvera de faux christes et de faux pro-

phètes (Matth., XXIV, 14), » un de ces hommes qui, sortis des rangs de la milice sainte, ont levé contre l'Eglise l'étendard de la révolte, ont abusé les peuples en leur faisant adopter de coupables nouveautés, peut-être en chantant les cantiques de Jérusalem dans la langue de Babylone, un de ces prêtres de Moloeh qui ont sacrifié aux idoles de Chanaan les petits-enfants de la maison d'Israël, oh ! quelle confusion pour lui, quand il sera environné, pressé par ces jeunes victimes qu'il fit asseoir avant le temps à une table qu'elles ont profanée, quand il les entendra lui redemander leur âme, et appeler sur sa tête les malédictions d'en haut ! Non, jamais les ombres sanglantes des enfants de Bethléem, quand elles se présentaient, chaque nuit, au chevet de leur bourreau, ne lui ont fait de plus effrayants reproches, ne l'ont accablé d'une plus juste confusion.

Et, ce qui ajoute encore à la honte du pécheur, c'est que ces reproches lui seront adressés par ceux qu'il se voit forcé de mépriser. Il peut lire aussi au fond de leur âme, comme ils lisent dans la sienne ; et il aperçoit des flétrissures et des horreurs. Ah ! si c'étaient des saints qui lui reprochassent ses iniquités, ces saints qu'il a méprisés pendant sa vie, et qu'il estime alors, parce que ses sentiments sont changés autant que sa situation, au moins ils auraient droit de le faire rougir de sa sensualité, ces hommes qui portèrent toujours dans leur corps la mortification de Jésus-Christ ; de son orgueil, ces hommes qui aimèrent à dérober au monde leurs vertus et leurs grandeurs ; de ses impuretés, ces hommes dont la vie sans tache fut un modèle de la plus inaltérable innocence ! Mais non ; il faut, pour sa confusion, qu'il entende des reproches sortir de la bouche de ceux qui ont été comme lui des pécheurs, qui vont devenir comme lui des réprouvés.

Enfin (car le pécheur n'a pas encore épuisé le calice des ignominies), pour dernier degré de honte, il se trouve dans la société des démons ; car ils sont là, comme autrefois, chez quelques peuples, le bourreau assistait au jugement qu'il allait exécuter. Au signal du juge, les anges passent et repassent dans cette foule, et font le terrible discernement des bons et des méchants : ceux-ci sont placés à la gauche, et les démons aussitôt les entourent ; chaque pécheur a le sien pour compagnon et pour tyran. Il avait sur la terre un gardien céleste, un ange envoyé par le Seigneur pour veiller sur lui, pour le guider dans la vertu ; il a méprisés ses avis, il a méconnu ses bienfaits : il est donc juste qu'un autre ange à présent soit chargé de lui, ange de colère et de malédiction, ange de ténèbres et de honte, ange de blasphèmes et de perdition. Voilà son ange gardien, il l'a choisi, il l'aura pour l'éternité... Ah ! quand cet infortuné jette un regard sur le honteux compagnon qui s'attache à lui, quand il aperçoit dans ses yeux l'horrible joie du vautour qui trouve enfin une proie à dévorer, quand il pense qu'il le

verra toujours, qu'il l'entendra toujours, qu'il le suivra partout; alors il sent que son opprobre est monté à son comble, et qu'il ne lui reste plus qu'à se précipiter dans les abîmes, pour y ensevelir sa honte et sa confusion.

Achevons, mes frères : les suites du jugement consommeront le désespoir du pécheur; car il sera suivi d'un arrêt sans miséricorde, d'une séparation sans retour, d'une éternité sans espérance.

III. Un arrêt sans miséricorde! Le dénouement approche : la matière de l'accusation a été vue, a été discutée dans la conscience du coupable : on a entendu, dans les reproches de ses complices, les dépositions des témoins; les bourreaux sont prêts, on va prononcer la sentence.

Tous les yeux sont fixés vers le souverain juge des vivants et des morts; un silence profond a remplacé dans cette grande assemblée les reproches des complices, les malédictions des victimes, les imprécations du pécheur, les blasphèmes du démon : on attend avec anxiété la dernière parole de Jésus-Christ.

Mais il faut, pour le désespoir des réprouvés, qu'ils soient témoins de la glorification des élus. C'est à ceux-ci que le Sauveur s'adresse d'abord; il ouvre la bouche, et ces paroles coulent de ses lèvres, plus douces que le miel de la terre promise, plus suaves que le parfum des roses de Jéricho, plus ravissantes qu'un concert des cieux : *Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde! J'ai eu faim, et vous m'avez nourri; j'étais sans asile, et vous m'avez offert l'hospitalité; j'étais prisonnier, et vous avez visité mon cachot; car ce que vous avez fait au dernier de mes frères, au pauvre qui vous priait en mon nom, c'est à moi que vous l'avez fait.* (Matth., XXV, 35.) Et aussitôt se tournant vers les réprouvés, lançant sur eux un regard qui fait frémir les démons eux-mêmes, il leur fait entendre cette voix qui ébranlait autrefois le désert, qui brisait les cèdres sur les hauteurs du Liban : *Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel qui a été préparé pour le démon et pour ses anges : « Discédite a me, maledicti. »* (Ibid., 41.)

La voilà, cette sentence que le pécheur entendit plus d'une fois pendant sa vie, et qu'il entendit toujours inutilement. Hélas! quand il vivait encore, quand il pouvait encore détourner la foudre qui vient de le frapper, il entra quelquefois dans le lieu de la prière, il écouta quelques instants la parole qui lui était annoncée dans la chaire évangélique. C'était peut-être le jugement qui faisait le sujet des méditations de l'assemblée sainte. Peut-être a-t-il tourné en dérision ces effrayantes vérités, accusant la jeunesse trop ardente ou le zèle trop exagéré du prédicateur, et se disant tout bas : Nous verrons, nous verrons... Peut-être, aussi malheureux, s'est-il contenté d'accorder à la divine parole quelques éloges frivoles qui

n'ont pu le sauver. Il entend aujourd'hui cette sentence qu'il a méprisée, qu'il a du moins négligée. Ah! qu'elle est plus affreuse qu'on ne la lui dépeignit jamais! Et quel homme, quel prophète, quel ange descendu des cieux aurait pu lui dire tout ce qu'il y a d'accablant dans le regard d'un Dieu, tout ce qu'il y a de crainte et d'épouvante dans la colère d'un Dieu, tout ce qu'il y a de désespoir dans la malédiction d'un Dieu?...

Au moins, quand il entendit sur la terre cet arrêt, c'était encore le temps de la miséricorde; il pouvait, par la pénitence, fléchir la colère de son juge, et sauver son âme par la sincérité de sa conversion. Il le savait bien, et c'est ce qui l'a rendu plus coupable; il a vécu, après avoir entendu ces sévères paroles qui étaient peut-être la dernière grâce que lui réservait le Seigneur, il a vécu comme il a toujours vécu, dans la négligence de ses devoirs, dans l'habitude du péché, dans le sacrilège volontaire. Il l'entend aujourd'hui cette sentence, et il n'essaye pas même de faire révoquer par ses prières une parole qui doit avoir son exécution. Il pleure, mais il n'espère plus; car son arrêt, il le sait, est un arrêt sans miséricorde.

Une séparation sans retour, voilà ce qui ajoute encore à son désespoir. A peine la sentence est-elle prononcée sur les pécheurs, que le juge, se détournant de ces infortunés pour toujours, remonte au ciel à la tête de cette troupe bienheureuse, dont il va combler les désirs pendant les siècles des siècles. Les pécheurs suivent des yeux les élus qui les abandonnent; et, les voyant s'éloigner à jamais, ils s'écrient, dans l'excès de leur désespoir : O vous qui allez régner dans la céleste patrie, ceux qui vont souffrir toujours vous disent un dernier adieu. Adieu, père chéril mère chrétienne, adieu pour toujours! Ah! quand la mort vint fermer nos yeux et vous dérober à nos embrassements, le dernier adieu fut cruel sans doute, mais il n'était pas éternel. La foi nous apprenait qu'un jour viendrait où nous serions réunis de nouveau : hélas! il faut aujourd'hui se séparer encore, et, cette fois, pour l'éternité! Adieu donc, ô mon père! adieu, ma mère! Vos enfants ont oublié vos exemples; ils vont en porter la peine par une séparation plus cruelle que la mort : *Morituri te salutant.* Adieu, ma sœur! adieu, mon frère! Nous fûmes unis dès nos jeunes années, mais il faut à présent nous quitter. Votre piété généreuse et sincère attira sur vous les bénédictions du Seigneur, et vous ouvre en ce moment les portes de la félicité! Moi, j'ai contemplé longtemps vos exemples sans les imiter; j'ai reçu longtemps vos conseils sans les mettre en pratique; et, en punition, je vais mourir loin de vous, et renaître à chaque instant pour mourir toujours : recevez mon dernier adieu! *Morituri te salutant.*

Ils ne peuvent en dire davantage; ils viennent d'apercevoir, à travers les portes entrouvertes de la bienheureuse Jérusalem,



un reflet de la douce lumière qui va pour toujours inonder les élus. C'était le signal attendu pour la consommation de leur désespoir : la terre s'écroute autour d'eux, les flammes les enveloppent ; ils descendent, ils roulent d'abîme en abîme, ils atteignent le fond de ces brûlantes demeures, le gouffre se referme, et pour eux commence une éternité sans espérance...

Faudra-t-il, en finissant, ajouter quelque chose à de si effrayantes peintures ? Comment vous dire maintenant qu'un juste doit désirer le dernier jugement, et que ce jour, si terrible pour le pécheur, doit être l'attente ou l'espérance de toute âme vraiment chrétienne ? Et pourtant il en est ainsi, mes frères. Celui qui aime Dieu, dit saint Grégoire, doit se réjouir en voyant approcher la fin du monde, parce qu'il possédera celui qu'il aime. Et comment le vrai disciple de Jésus n'appellera-t-il pas de tous ses vœux ce jour où le Seigneur doit se venger de tous ses ennemis et récompenser enfin tous ses amis ? *Lætabitur justus, cum viderit vindictam.* (Psal. LVII, 11.)

N'est-ce pas en ce jour que sera vengée la grâce de Jésus, cette grâce qu'il nous mérita sur la croix par l'effusion de son sang, cette grâce qui coula sans fruit sur des cœurs indifférents ? En ce jour-là, cette grâce méprisée, rejetée par le pécheur, sera vengée de ces résistances superbes ; et son triomphe sur les rebelles fera la gloire du Seigneur et la joie de son disciple : *Lætabitur justus, cum viderit vindictam.*

N'est-ce pas en ce jour que sera vengée la doctrine de Jésus, cette doctrine si souvent altérée, défigurée, calomniée par l'hérétique ? Alors son Evangile radieux sera le code des nations : chaque page de ce livre divin lancera des foudres sur les méchants qui l'ont outragé ; et le juste, heureux témoin de tant de prodiges, bénira le Seigneur tout-puissant dans ses vengeances : *Lætabitur justus, cum viderit vindictam.*

Enfin, n'est-ce pas en ce jour que sera vengée la divinité de Jésus, attaquée et méconnue par l'impie ? Alors il reconnaîtra malgré lui, dans ce juge formidable qui viendra, plein de gloire et de majesté, lui prononcer son arrêt, ce Sauveur plein de mansuétude et de clémence qui était venu, dans l'infirmité de la chair, pour le sanctifier et le racheter. Alors il tremblera devant cette croix qu'il avait abattue au jour de nos orages, et de laquelle, en ce jour, partira le premier coup qui doit le renverser. Ainsi la foudre vient-elle frapper l'imprudent qui arrache ce fer protecteur dont la présence défendait sa demeure et dirigeait les tempêtes. Alors, à la vue des prodiges qui ébranleront l'univers, il ajoutera foi, mais trop tard, aux anciens miracles sur lesquels il se plut à déverser autrefois le sarcasme et l'ironie ; et le fidèle croyant, qu'il avait raillé, se réjouira en voyant assurés pour jamais la gloire de son Maître et la défaite de l'impie : *Lætabitur justus, cum viderit vindictam.*

Mais surtout le juste doit désirer le jugement, parce que, en ce jour, le Seigneur récompensera enfin tous ses amis. Pauvres de Jésus-Christ, votre misère ne sera pas éternelle : quand vous aurez assez bu, en passant sur le chemin de la vie, l'onde amère du torrent, les anges viendront chercher votre âme pour la porter au sein d'Abraham ; puis, au dernier jour, en ce jour objet des plus ardents désirs du juste, votre gloire sera publiée devant les nations, et votre bonheur commencera sous les yeux du riche impitoyable qui vous vit expirer à sa porte. Vous aussi qui avez pleuré sur la terre, victime de l'injustice et de l'oppression, appelez-en des iniquités qui vous dévorent à la justice du dernier jour ; votre appel sera entendu, et vos persécuteurs seront condamnés. Vous tous enfin qui servez Dieu dans la simplicité de votre cœur, soyez fidèles jusqu'à la fin ; et le dernier jour sera pour vous le jour de la récompense. Alors sera payé chacun de vos sacrifices, alors sera compensée chacune de vos humiliations, alors sera couronné chacun de vos désirs ; et le Fils de l'homme, en montant avec ses anges vers les tabernacles éternels, vous fera partager à jamais son honneur et sa gloire.

## SERMON V.

### SUR LE MONDE.

*Pour le deuxième dimanche de l'Avent.*

Confidite, ego vici mundum. (Joan., XVI, 33.)

*Ayez confiance, j'ai vaincu le monde.*

Avant de vaincre le monde au dernier jour, en venant, avec tout l'appareil de son pouvoir, briser ses apparences, réparer ses injustices et punir ses crimes, Jésus-Christ l'avait vaincu déjà une première fois en dissipant ses ténébres par la splendeur de la plus sainte doctrine, en condamnant ses vices par le spectacle des plus pures vertus, en renversant ses idoles par l'appareil d'une croix de bois. C'est cette victoire de Jésus-Christ sur le monde par son incarnation, que nous nous préparons à célébrer dans les grandes solennités qui s'approchent ; et c'est du fond de son berceau, où nous allons bientôt l'adorer étendu sur un peu de paille, qu'il nous adressera cette parole aussi véritable et aussi éloquente alors que lorsqu'elle sortira de sa bouche au milieu de la dernière désolation : Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. *Confidite, ego vici mundum.*

Mais, chrétiens, pour que cette victoire soit complète, il faut qu'elle soit l'œuvre des soldats aussi bien que du chef ; il faut que ceux qui doivent être un jour associés au triomphe, soient associés maintenant au combat ; il faut que le monde, vaincu déjà par un chef illustre, soit aussi vaincu par ses membres. Vous me comprenez, mes frères ; chacun de nous doit ici-bas regarder le monde comme son ennemi, le combattre sans relâche, et, avec le secours du ciel, le vaincre à la fin ; combat pénible à soutenir,

victoire difficile à remporter, puisque l'ennemi, perfide à la fois et cruel, nous entoure à chaque instant, nous serre de toutes parts, et qu'un moment d'oubli peut nous arracher la couronne. Aussi le Seigneur a-t-il cru nécessaire de réveiller notre courage, et, pour nous apprendre à vaincre, de nous proposer son exemple : *Confidite, ego vici mundum*. Ayez confiance, j'ai vaincu le monde.

Cependant, mes frères, où sont les chrétiens qui savent aujourd'hui remplir à l'égard du monde les devoirs que leur impose le ciel? Ne dissimulons rien; on se fait à ce sujet d'étranges illusions. Les uns oublient que le monde est un ennemi qu'il faut combattre, et ils le cherchent; ils font alliance avec lui, ils entrent dans ses vues, ils parlent son langage, ils se remplissent de son esprit. Les autres, et c'est une erreur qui n'est pas rare, au sein même de la piété, les autres oublient que le monde est un ennemi avec lequel il faut vivre cependant, et ils s'en isolent plus que la Providence ne le veut, ils le combattent autrement qu'elle ne le demande; car, mes frères, je ne sais si vous avez bien compris une belle parole de Jésus-Christ dans la dernière prière qu'il offrait avant sa mort pour ses disciples : *Père saint, s'écriait-il, je ne vous demande pas de les ôter de ce monde, mais de les préserver du mal*; voulant nous apprendre ainsi que le vrai chrétien n'est pas seulement celui qui abandonne le monde, mais encore celui qui sait, en demeurant au milieu du monde, y remplir ses devoirs et s'y préserver du mal : *Non rogo ut tollas eos de mundo, sed ut serves eos a malo*. (Joan., XVII, 15.)

Parlons donc aujourd'hui, mes frères, d'un sujet qui peut nous être utile; parlons des devoirs du chrétien à l'égard du monde; montrons à ceux qui s'attachent trop à lui, que c'est un ennemi avec lequel ils doivent vivre. En deux mots (et je vous prie de retenir ces deux pensées qui feront le partage de cette instruction), il faut haïr le monde, la foi nous le commande; il faut supporter le monde, la charité nous y exhorte! Implorons les lumières de l'Esprit-Saint par l'entremise de Marie. *Ave, Maria*.

#### PREMIÈRE PARTIE.

Il faut haïr le monde, la foi nous le commande.

Il semble, mes frères, que s'il est un mot qui dût être à jamais banni de la bouche du prêtre, ce devrait être le mot que vous venez d'entendre. Haïr, c'est un sentiment si pénible et si déchirant! Est-il donc bien vrai, fidèles, que Jésus-Christ ait chargé ses ministres de vous exhorter à la haine? Leurs lèvres, si souvent abreuvées du sang de l'Agneau, doivent-elles se prêter quelquefois à un langage si étrange? Et ne pourrait-on pas accuser peut-être celui qui vient le tenir au milieu de vous de se présenter, comme autrefois les faux prophètes, sans être envoyé par le Seigneur?

Cependant, mes frères, c'est Jésus-Christ lui-même qui nous apprend à vous prêcher la haine du monde; il nous l'apprend par ses préceptes et aussi par ses exemples. Et vous en serez moins surpris quand vous connaîtrez mieux l'objet de cette haine, et quand la foi vous aura montré dans le monde l'ennemi de la vertu, l'ennemi de la religion, l'ennemi de Dieu lui-même.

I. On nous accuse quelquefois de nous élever contre le monde, sans trop faire connaître cet ennemi que nous attaquons, et sans le dévoiler assez à tous les regards. Je ne veux point examiner si ceux qui nous font ce reproche ne sont point intéressés à ne pas reconnaître le monde aux peintures que nous en traçons; je leur laisse à eux-mêmes de faire cet examen, et, guidé par le flambeau de la foi, je vous le montrerai tel qu'il est, et vous verrez en lui d'abord un ennemi de la vertu.

Il y a, chrétiens, dans la grande famille d'Adam deux familles bien distinctes. Elles sont gouvernées par des lois différentes: leurs maximes sont opposées, leurs espérances ne sont pas les mêmes, et la patrie de l'une est un lieu d'exil pour l'autre. L'une des sociétés est soumise aux lois de Jésus-Christ; elle professe les maximes de l'Évangile, elle a placé ses espérances dans une autre vie, elle n'a pas d'autre patrie que le ciel; c'est la société des enfants de Dieu. L'autre, au contraire, a choisi pour souverain celui que le Seigneur appelle *princeps hujus mundi* (Joan., XVI, 11); elle n'a d'autre loi que le plaisir, d'autre espérance que la vanité, d'autre patrie que la terre; c'est la société des enfants du siècle, c'est le monde. Cette division générale embrasse tous les peuples, on la retrouve au sein de l'opulence, comme sous le réduit obscur de la pauvreté; et partout où l'on voit l'oubli des espérances immortelles, l'attachement aux biens sensibles, les passions avec leur avilissement, l'incrédulité avec son audace, là est le monde. Ce monde est l'ennemi de la vertu. Ce n'est pas qu'il ne sache en parler avec éloquence, lui accorder de brillants éloges, lui décerner des prix et des récompenses; mais il ne l'aime pas; et s'il la couronne en public, c'est pour acheter le droit de l'écraser et de la perdre en secret. Venez, dit-il à ses partisans, comme autrefois les impies dont parle un prophète : *Venez, opprimons le juste, Venite, opprimamus justum* : » il nous est inutile, il est contraire à nos desseins, sa vue même nous est à charge; qu'il périsse! *Venite, opprimamus justum*. (Sap., II, 10.)

Et comment en serait-il autrement? La vertu au milieu du monde, c'est comme le remords incarné sous les yeux d'un criminel: elle le flétrit à chaque instant. Aujourd'hui il ne l'aime pas, et sa haine la poursuit sans cesse. La vertu au milieu du monde, chrétiens, c'est Joseph dans le palais de Putiphar; il y rencontre à chaque pas des écueils, et la fuite qui le déroberait au crime ne l'arrache pas à l'esclavage; c'est



Daniel à la cour des princes idolâtres, et la dent des bêtes féroces sera pour lui moins à craindre que la haine de ses rivaux; c'est Susanne dans les jardins de Babylone : elle aura pour accusateurs et pour bourreaux ceux qui devaient la défendre et la protéger. La vertu au milieu du monde, c'est une plante arrachée par des mains imprudentes à son sol natal; elle languit sur une terre où elle ne puise plus que des suc empoisonnés; ses brillantes couleurs ont disparu, son parfum n'embaume plus un ciel étranger, sa tige se penche, elle meurt, et le passant la foule aux pieds.

Et quelle est donc la vertu dont le monde ne soit pas, aujourd'hui, plus que jamais, l'ennemi déclaré? Est-ce la probité, lorsque partout, devenue l'objet des plus insultants sarcasmes, elle reçoit les mépris de ceux même qui devraient faire oublier par leur silence qu'ils ne furent pas toujours fidèles à garder ses lois? Est-ce le pardon des injures, lorsque, consacré par le monde lui-même, le plus affreux des préjugés exige du sang pour laver une offense? Est-ce la patience dans les maux de la vie, lorsque chaque jour le désespoir creuse un tombeau sur lequel plus d'une fois le monde vient élever sa voix impie, et murmurer les mots de courage et de grandeur d'âme? Est-ce l'innocence enfin, lorsque ce nom vénérable est devenu, dans la bouche du monde, un synonyme de l'ignorance et presque une dérision, dont le jeune âge lui-même commence à rougir?

Et le chrétien, ami dévoué de la vertu, pourrait aimer ce monde qui s'en montre ainsi l'adversaire et le persécuteur? il pourrait faire alliance avec lui, se glorifier de son estime, et rechercher ses faveurs! Non, fidèles, il n'en peut-être ainsi; et le chrétien, s'il ne renonce point à sa foi, doit au monde une haine sincère et déclarée.

II. Le monde est l'ennemi de la religion, et, malgré les protestations trompeuses d'un respect apparent, il déguise trop mal son aversion pour qu'elle ne paraisse pas à tous les yeux.

Il applaudit à ses pertes; oui, et ce n'est point assez de lui reprocher, pour les malheurs de l'Eglise, une coupable indifférence. Il applaudit à ses pertes; et quand d'injustes préventions desséchèrent dans leurs racines les espérances de son sanctuaire; quand le vent de la tempête fit tomber les croix et crouler ses autels, le monde était là, le monde applaudissait. Que dis-je? et n'est-ce pas lui qui prépare encore tous les jours les pertes les plus sensibles de la religion? N'est-ce pas sa main qui présente à l'expérience des enfants de l'Eglise ces livres qui seront bientôt pour leur foi le plus dangereux des poisons? N'est-ce pas sa voix qui les appelle à ces assemblées profanes où leur innocence fait si souvent un triste naufrage? Oh! comment à tous ces traits ne pas reconnaître dans le monde l'ennemi de la religion?

Il s'afflige de ces triomphes. Si le pacifique

empire de la foi s'étend au loin sur des nations inconnues à nos pères, le monde tremble bientôt en voyant ces progrès d'un Evangile qui le condamne. Si sous nos yeux quelques brebis errantes reviennent au bercail, si quelques enfants prodiges s'en vont, touchés de la grâce et confus de leurs erreurs, frapper au toit paternel, le monde aussitôt saura bien calomnier leurs intentions et dénaturer les motifs de leur retour. Si la piété, longtemps affligée par le spectacle d'une apostasie presque générale, accueille avec amour quelques symptômes de résurrection et salue de loin l'aurore d'un jour meilleur, le monde bientôt, par un cruel désaveu, s'efforcera de lui ravir la dernière de toutes les consolations, l'espérance. Oh! comment à tous ces traits ne pas voir en lui l'ennemi déclaré de la religion?

Il persécute ses ministres. C'est sa malignité qui s'attache à découvrir en eux les faiblesses de l'homme; c'est sa jalousie qui travaille sourdement à rabaisser leur mérite et à ruiner leur influence; c'est son intervention qui paralyse trop souvent les efforts de leur zèle.

Il abandonne enfin les pratiques de la religion. Le monde, vous le savez, mes frères, s'est fait une religion plus facile et plus commode que celle de Jésus-Christ. On ne connaît plus, dans cet Evangile moderne, ni les saintes rigueurs de la pénitence, ni l'usage antique de la prière, ni le commandement salutaire de la pâque des chrétiens. Ces pratiques vénérables que nous avaient transmises les siècles écoulés, le monde ne les connaît plus; ou s'il les connaît encore, c'est pour en faire souvent l'objet de ses plus coupables railleries. Encore une fois, comment à tous ces traits ne pas voir en lui l'ennemi de la religion?

Et maintenant, je vous le demande, un chrétien, enfant soumis de l'Eglise, peut-il aimer ce monde qui applaudit à ses malheurs, qui s'afflige de ses triomphes, qui persécute ses ministres, qui abandonne ses pratiques? Ah! s'il veut aimer ce monde, ennemi juré de la foi, qu'il vienne donc au pied de cette piscine où son âme, lavée de la souillure du péché, retrouva dans l'eau mystérieuse une blancheur nouvelle; qu'il y vienne rétracter les saintes promesses que le ciel et la terre ont entendues; qu'il se présente à cette table où les anges tant de fois descendirent pour accorder à ses désirs le pain du ciel; qu'il y paraisse pour désavouer les serments que son cœur y renouvela si souvent: ou si le parjure l'effraye, si l'apostasie le révolte, ah! qu'il rompe avec ce monde que la foi lui commande de haïr, puisqu'il est l'ennemi de sa religion.

III. Il est enfin, le monde, il est l'ennemi de Dieu lui-même. Et pourrions-nous en douter, quand la foi rappelle à notre souvenir comment le monde autrefois traita le Sauveur? *In mundo erat, et mundus eum non cognovit*: « Il était au milieu du monde, et le monde ne voulut pas le reconnaître; il vint dans ses propres Etats, et les siens se refusèrent à le

recevoir. (Joan., I, 10.) Il ne reconnut, ce monde aveugle, ni sa puissance, car il en attribuait les œuvres au démon ; ni sa bonté, car il en paya les bienfaits par un cruel supplice : *In mundo erat, et mundus eum non cognovit.* Ah ! c'est aux pieds de cette croix, chrétiens, que je vous appelle en ce moment ; c'est en présence de ce grand trophée que je vous adjure de me dire si le monde ne fut pas toujours l'ennemi de votre Dieu. Qui donc le condamna jadis à cet excès d'humiliation et d'anéantissement, si ce n'est le monde et son orgueil ? Qui donc exigea de lui cette obéissance d'un agneau qui se laisse traîner sans résistance à la mort, si ce n'est le monde, et cette révolte continuelle qu'il oppose aux volontés de son Dieu ? Qui donc imprima sur cette chair adorable les plus douloureuses blessures, si ce n'est le monde, sa mollesse et sa sensualité ? Et s'il daignait, en ce jour, vous adresser la parole du haut de cet autel où fut consommé son sacrifice, il vous dirait à vous, chrétiens fidèles, que le monde honore de sa haine, parce que vous ne suivez point ses maximes, parce que vous gémissiez sur ses folies, parce que vous résistez à ses exemples ; il vous dirait : Ne craignez point, le disciple n'est pas plus que le maître (Joan., XIII, 16) ; et si c'est un honneur pour vous de partager le sort de votre Dieu, rappelez-vous bien que ce monde qui vous hait aujourd'hui me haïssait moi-même le premier : *Si mundus vos odit, scitote quia me priorem vobis odio habuit.* (Joan., XV, 18.) Mais il dirait aussi à ces lâches chrétiens qui abandonnent ses drapeaux pour suivre les étendards du monde, il leur dirait : On ne peut servir deux maîtres (Matth., VI, 24) ; si vous aimez le monde, vous êtes mes ennemis, car il eut pour moi toujours une haine implacable : *Scitote quia me priorem vobis odio habuit.*

Au reste, et pour confirmer encore cette vérité, le monde a-t-il aujourd'hui pour notre Dieu d'autres sentiments et une autre conduite ? Non, chrétiens, et quelles que soient nos espérances pour l'avenir, la parole du Sauveur trouve encore dans le monde des contempteurs qui la dédaignent ; ses mystères, encore des impies qui les blasphèment ; sa morale, encore des insensés qui la calomnient ; son sacrement, encore des Judas qui le profanent. N'est-il pas encore l'ennemi de notre Dieu, ce monde où tant de jeunes cœurs vont demander chaque jour aux plaisirs de criminelles jouissances, et travaillent à éteindre dans la fange l'ardeur immortelle qui les consume ? N'est-il pas encore l'ennemi de notre Dieu, ce monde où tant d'ambitieux s'agitent, se croisent et se renversent ; où tant de rivalités s'occupent à amonceler des ruines, pour s'élever un instant et retomber ensuite ? N'est-il pas encore ennemi de notre Dieu, ce monde où tant de fronts blanchis par la vieillesse s'inclinent vers la tombe, avant qu'une pensée chrétienne y vienne graver l'espérance de l'immortalité ?

Oui, le monde est l'ennemi de Dieu lui-même. Et le chrétien, disciple zélé de ce Dieu que le monde outrage, le chrétien pourrait avoir pour lui d'autre sentiment que la haine ! Ah ! plutôt qu'au souvenir des ignominies qu'il réserva jadis à son Sauveur, à la vue des insultes dont il le poursuit encore tous les jours, qu'il s'écrie, comme autrefois le Prophète : O Seigneur, vos ennemis sont devenus mes ennemis ! *Nonne qui oderunt te, Domine, oderam ?* (Psal. CXXXVIII, 21.) La gloire des méchants est cause de ma douleur, et le triomphe de ceux qui vous outragent, le sujet habituel de mes larmes : *Et super inimicos tuos tabescebam.* (Ibid.) Oui, mon cœur leur a juré désormais une haine impérieuse : *Perfecto odio oderam illos.* (Ibid., 22.) Qu'ils ne cherchent point à ébranler ma constance, qu'ils ne fassent point briller à mes yeux leurs pompes mensongères ; puisqu'ils sont vos ennemis, mon Dieu, ils seront aussi les miens : *Et inimici facti sunt mihi.* (Ibid.)

Voilà, chrétiens, les motifs de cette haine que vous devez au monde. Mais si la foi vous ordonne de le haïr, la charité vous exhorte à le supporter.

#### DEUXIÈME PARTIE.

Et d'abord, chrétiens mes frères, sans doute il serait plus doux pour le vrai fidèle de fuir ce monde, qu'il sait être à la fois l'ennemi de la vertu, l'ennemi de la religion et l'ennemi de son Dieu. Souvent peut-être, empruntant au Prophète royal son langage et son amour, il aura souhaité des ailes pour s'envoler au loin et s'aller reposer dans les saints tabernacles ; mais : *Non omnes capiunt verbum istud* (Matth., XIX, 10), tous ne sont pas appelés à quitter le siècle ; et si nous contemplant avec respect ces arches mystérieuses où de chastes colombes vont chercher un asile et se dérober au déluge ; si nous envions le bonheur de ce petit nombre d'âmes choisies qu'une vocation favorable et de sages conseils ont éloignées pour toujours des dangers, la Providence qui nous ordonne, à nous, de rester au milieu des hommes, nous y prescrit des vertus à pratiquer et des devoirs à remplir. Il est beau sans doute de savoir éviter l'ennemi et s'épargner un combat : est-il moins beau, je vous le demande, de se défendre dans la mêlée et de soutenir la lutte ? Il est grand de savoir fuir le monde : est-il moins grand de savoir le supporter ?

Voilà, mes frères, ce que vous demande la charité ; et pour vous sauver en supportant le monde, il vous faut opposer une sage indulgence à ses travers, une prière fervente à ses erreurs, une patience inébranlable à ses persécutions.

I. Oui, une sage indulgence à ses travers. Ce n'est pas, chrétiens, pour ce monde que nous avons considéré comme société, ce n'est pas pour ce monde ennemi de tout bien, que je réclame ici votre indulgence. Mais il est un autre monde qui vous entoure, qui vit avec vous, qui fait partie peut-être de la famille ; voilà le monde que la charité vous



ordonne de supporter. Vous le connaissez bien, ce monde, épouses vertueuses dont la foi chaque jour est contristée dans ses plus chères affections, et qui venez toutes seules au temple verser des larmes, comme autrefois pleurait Monique en priant pour son époux. Vous le connaissez bien ce monde, enfants chrétiens qui sous le toit paternel trouvez, dans l'objet de votre constant respect, l'image et tout à la fois l'ennemi de votre Dieu. Vous le connaissez bien ce monde, ami fidèle qui voudriez, au prix d'un riche trésor, gagner à Dieu ce cœur que n'ont point changé jusqu'à présent les sollicitations de votre amitié.

C'est pour ces nombreux esclaves du monde que la charité demande aujourd'hui votre indulgence. Egarés par de trompeuses lumières, séduits par de fausses maximes, retenus peut-être par des habitudes invétérées, ils vous laisseront apercevoir des faiblesses, des ridicules, des travers. Ah! gardez, gardez qu'un zèle amer n'achève de briser le fragile roseau, et n'éteigne pour jamais la mèche qui fume encore! N'appellez point le feu du ciel, ni les mépris de la terre, sur ces âmes rebelles qui n'ont pas encore reçu Jésus-Christ; ce n'est point là l'esprit qui doit animer un chrétien. Que l'aigreur n'entre jamais dans votre âme, que le fiel ne soit jamais sur vos lèvres. Apprenez plutôt par votre douceur, par votre indulgence, apprenez à ce monde qui vous entoure, à chérir une religion qu'il ne connaît pas, qu'il ne pratique pas encore.

Je vous la demande, cette indulgence, au nom de la charité, je vous la demande à vous, disciple obéissant de l'Évangile, pour cette famille dont vous faites partie, et dont les principes, dont la conversation, dont les habitudes ont plus d'une fois contristé votre cœur. Je vous la demande cette indulgence à vous, sœur tendre et dévouée, pour ce frère qui vous aime encore, mais qui n'aime plus son Dieu. Ah! si le monde lui a fait oublier un instant les vertus qu'il pratiquait avec vous dans le jeune âge, il y reviendra peut-être, si votre indulgence le supporte, si votre douceur l'attire, si votre charité l'encourage. Je vous la demande, cette indulgence, à vous serviteur fidèle, pour ces maîtres dont le caractère aigri, vous le savez, par les leçons, par les exigences, par les contrariétés du monde, a fait si souvent de votre condition le plus cruel esclavage. Je vous la demande enfin, cette indulgence, à vous tous, chrétiens qui m'écoutez, pour ce monde au milieu duquel le Seigneur vous a placés; pour ces nombreux enfants de Babylone dont vous devez réprocher les maximes, mais dont vous devez supporter les travers; pour les adorateurs de Baal, qu'il faut plaindre, mais aussi qu'il faut aimer. Ce sont, j'en conviens, les ennemis de votre Dieu; mais votre Dieu les supporte: ne pouvez-vous les supporter également? Hé, que savez-vous? c'est peut-être à votre indulgence pour leurs misères, qu'est attachée cette grâce qui doit les toucher et les convertir. Avez-vous

donc oublié par quels moyens Jésus autrefois sut gagner le cœur d'une épouse infidèle? Il eut pitié de sa misère, il la reçut avec bonté; et sa parole, faisant naître en elle le repentir, la rendit à l'innocence.

Il faut donc, chrétiens, et c'est là le grand secret, il faut fermer l'oreille aux conseils dangereux, résister à l'entraînement des exemples, se conserver pur au milieu de ce monde qui nous presse de toutes parts; il le faut, et, de plus, savoir excuser ses faiblesses, couvrir ses ridicules du manteau de la charité: en un mot, être indulgent pour ses travers.

II. Vous devez encore opposer à ses erreurs une prière fervente: quand le souffle empoisonné de l'erreur, quand la contagion des exemples mauvais, auront donné la mort à ces âmes dont le salut ne saurait vous être indifférent, alors il faut qu'une prière fervente, s'élevant vers les cieux, aille solliciter pour elles une grâce de repentir et de pardon; il faut que votre cœur dise à Dieu, dans l'épanchement de sa tristesse, ce qu'autrefois disaient à Jésus-Christ les sœurs de Lazare: *Domine, ecce quem amas infirmatur: « Seigneur, celui que vous aimez est malade. »* (Joan., XI, 3.) Cet époux, ce père, cet enfant, que vous aimez encore malgré leurs égarements, ils sont malades, ils sont morts!... Venez, Seigneur, venez voir le triste état où les a réduits le péché; venez voir le mal que leur a fait votre ennemi, les blessures profondes dont il a percé leur cœur, les ténèbres épaisses qu'il a répandues dans leur intelligence: *Domine, veni, et vide.* (Ibid., 34.) Hâtez-vous, Seigneur, de venir à leur secours; car il y a longtemps qu'ils sont dans l'abîme, il y a longtemps que je pleure sur eux: *Jam fetet, quatruiduanus est enim.* (Ibid., 39.)

Et ici, mes frères, comment ne pas rappeler à votre souvenir un exemple célèbre que les annales de notre France ont conservé, et qui nous montre de quelles bénédictions peut être récompensé l'accomplissement de ce devoir?

En ces jours-là, les Francs étaient païens: sous les vieilles forêts dont nos basiliques ont conservé l'obscurité mystérieuse, on adorait des divinités impuissantes et sanguinaires. Clovis régnait, et Clovis, comme tous les Francs, fléchissait le genou devant elles, et abaissait aux pieds de l'idole sa hache guerrière. Cependant le ciel, qui avait sur nous des vues de miséricorde, voulut appeler à partager sa couche et son trône une jeune princesse à qui la religion depuis éleva des autels. Clotilde était chrétienne, et, docile aux leçons de la foi, elle comprit que l'œuvre de sa vie était de sanctifier, selon la doctrine de saint Paul, son époux infidèle: *Sanctificatus est vir infidelis per mulierem fidelen.* (I Cor., VII, 14.) Oh! combien, pour arriver à ce terme de tous ses désirs, combien de fois les anges la virent se prosterner, dans l'humble oratoire qu'elle avait orné de ses mains, en présence de ce Dieu qui tient le cœur des rois et qui sait le changer quand il lui plaît! Combien de

fois demanda-t-elle avec larmes la conversion de son époux comme une grâce sans laquelle le trône n'était plus pour elle qu'une croix douloureuse, et le diadème qu'une couronne d'épines ! Combien de fois alla-t-elle trouver le saint archevêque de Reims pour ranimer son courage, recevoir de lui de salutaires conseils et recommander à ses prières le salut du roi, le salut de la France ! En vain, pour l'éprouver, Dieu frappe l'enfant dont elle est deux fois la mère, puisqu'elle lui a donné le jour et fait recevoir le saint baptême : heureuse d'avoir formé dans ses entrailles un citoyen pour le ciel, elle continue à prier, elle ne cesse d'exhorter, jusqu'à ce que la grâce si vivement sollicitée, si impatiemment attendue, lui soit enfin accordée. Clovis tombe au pied de la croix : la France est chrétienne, et, comme la plupart des autres contrées, elle doit ce bonheur au zèle d'une femme, mais d'une femme qui a su recourir à la prière pour vaincre dans le cœur d'un époux les erreurs du monde : *Sanctificatus est vir infidelis per mulierem fidelem.*

Ainsi le demande la charité : elle veut que le chrétien, à l'indulgence pour les faiblesses de ses frères, joigne encore un zèle ardent pour leur salut. Elle veut que Tobie, par ses prières, obtienne à un père aveugle la plus précieuse de toutes les lumières, la lumière de la foi ; elle veut que Monique, à défaut de remontrances désormais inutiles, offre à Dieu pour Augustin ses desirs, ses supplications et ses larmes.

III. Enfin, vous devez opposer la patience, aux persécutions du monde. Ce monde, fidèles, dont nous parlons ici, est intolérant quelquefois. Le spectacle d'une fidélité constante le fait rougir d'abord, et souvent l'irrite à la fin. Il faut qu'il se trouve des martyrs ; ainsi s'accomplit encore de nos jours la parole prophétique du Sauveur : *In mundo pressuram habebitis* (Joan., XVI, 33) ; vous aurez en ce monde des tribulations. On ne verra pas sans doute le sang couler au milieu de la famille : il n'y aura plus de bûchers ni d'échafauds dressés pour les victimes. Mais le démon a plus d'une ressource pour tourmenter les serviteurs de Jésus-Christ : leur piété sera contrariée dans ses desirs les plus légitimes ; les devoirs les plus saints seront rendus, sinon tout à fait impraticables, du moins plus difficiles ; les observances prescrites par l'Eglise seront chaque jour remises en question, et chaque jour attaquées par des prétextes nouveaux. Voilà la persécution : quelquefois elle est sourde et cachée, quelquefois elle éclate : *In mundo pressuram habebitis.* C'est à vous que j'en appelle, mes frères, c'est à vous que je demande si cette peinture est une imagination sans fondement et sans réalité. S'il y a persécution, il faut qu'il y ait des martyrs : c'est vous qui serez les martyrs, par la patience qui vous soutiendra : *Sine ferro martyr esse poteris, si penitentiam in animo veraciter custodieris.*

Oui, vous devez être des martyrs, mais

des martyrs courageux. Nous ne sommes plus aux anciens temps : souvent alors quelques heures de souffrance étaient bientôt terminées par une glorieuse et immortelle victoire ; mais aujourd'hui, mais dans le monde, c'est un combat de chaque jour, ce sont des assauts sans cesse renouvelés. Ici, c'est un père qui veut ébranler la constance d'une jeune Perpétue, et réclame les droits de ses cheveux blancs pour commander à sa fille une apostasie. Là, ce sont de cruels amis qui s'attachent à pervertir un autre Eléazar, et, par de perfides conseils, lui suggèrent une dissimulation aussi injurieuse à son Dieu qu'avilissante pour son honneur. Or, pour résister à tant d'attaques, quel courage n'est point nécessaire ? et comment refuser au chrétien qui demeure inébranlable le titre glorieux de martyr de Jésus-Christ : *Sine ferro martyr esse poteris.*

Oui, vous devez être des martyrs, mais des martyrs prudents. Ne réveillez pas par d'inutiles provocations le feu qui s'éteint ; mais aussi ne cédez pas à des exigences que réprouve la religion. En toutes choses le ciel vous a donné un guide, vous ménage auprès de lui des conseils et des lumières qu'il faut réclamer et qu'il faut suivre : *Sine ferro martyr esse poteris.*

Oui, vous devez être des martyrs, mais des martyrs persévérants. Le monde ne se lassera pas de vous persécuter, il ne faut pas vous lasser de souffrir. Et, pour encourager votre persévérance, Jésus-Christ vous rappelle en ce moment une de ses plus consolantes promesses : « Vous serez heureux, vous dit-il, quand les hommes vous haïront et vous persécuteront ; quand ils feront outrage à votre nom à cause de l'Fils de l'Homme ; réjouissez-vous ce jour-là et soyez dans l'allégresse, car une grande récompense vous est réservée dans le ciel (Matth. V, 11, 12) : » persévérez jusqu'à la fin, et, pour avoir combattu comme les martyrs, vous serez couronnés avec les martyrs : *Sine ferro martyr esse poteris.*

*Mes petits enfants*, disait autrefois l'apôtre saint Jean à ses disciples, *n'aimez pas le monde ni les choses du monde* : « *Filioli, nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt.* » (I Joan., II, 15.) Souvenez-vous que la figure de ce monde passe bien rapidement, que ses joies et ses vanités ne peuvent remplir une âme faite pour Dieu, et incomplète tant qu'elle ne se repose pas en Dieu ; rappelez-vous que les jours donnés au monde sont des jours perdus pour le ciel, dont il faudra plus tard pleurer la perte sans pouvoir la réparer ; et qu'enfin l'amitié du monde ne nous assurera jamais (ce qui doit être l'objet unique de tous nos desirs) la possession du Seigneur et de son paradis : *Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt.*

Mais, en réservant tous vos mépris, toute votre haine à cette société que Jésus-Christ a frappée de sa malédiction, supportez, plaignez, aimez chacun des individus qui la composent, et, par votre charité, ramenez-



la, s'il est possible, à votre Dieu. Restez, puisque la Providence vous l'ordonne, restez au milieu de ce monde pour y briller comme des astres, selon l'expression de l'Apôtre, par l'éclat de vos vertus : *Sicut luminaria in mundo.* (Philip., II, 15.)

Restez-y, comme Tobie au milieu de Babylone, pour protester, par le spectacle d'une fidélité inébranlable, contre une défection devenue presque universelle; pour soutenir, par vos exemples, les âmes faibles que le torrent aurait bientôt emportées; pour apprendre enfin à ce monde, qui la calomnie, que la religion de Jésus-Christ est encore vivante, qu'elle est encore féconde et qu'elle sait encore former des chrétiens, c'est-à-dire des héros, *sicut luminaria in mundo.* Ainsi accomplirez-vous les devoirs que vous imposent la foi et la charité; et, sanctifiés par le double exercice de ces vertus, vous recevrez pour récompense une double couronne dans l'éternité. Ainsi soit-il.

### SERMON VI

#### SUR L'AMOUR DU PROCHAIN.

Pour le troisième Dimanche de l'Avent.

Hoc est præceptum meum : Ut diligatis invicem. (Joan., XV, 12.)

Ceci est mon commandement : Aimez-vous les uns les autres.

Parmi toutes les vertus que Notre-Seigneur a prêchée sur la terre et dont il nous a donné tout à la fois le précepte et l'exemple, il en est une qu'il a recommandée plus particulièrement à ses disciples et sur laquelle, dans ses instructions, il revenait sans cesse : cette vertu, mes frères, c'est la charité. Il semble n'être descendu des cieux que pour établir sur la terre le règne de l'amour, et son ministère n'avait d'autre but que d'unir les hommes à leur créateur et d'unir les hommes entre eux. Aimer Dieu, aimer ses frères, voilà, à son avis, toute la loi et les prophètes, l'abrégé de toute la morale, le sommaire de tous les devoirs de l'homme. Heureux sont ses disciples, s'ils savent comprendre ces divines leçons, s'ils savent pratiquer cette double charité que leur maître leur a si souvent et si instamment recommandée ! Charité, vertu céleste, la plus beau présent que Dieu ait pu faire à l'homme, et qu'un Dieu seul pouvait lui donner, puisque l'univers, jusqu'au jour où le Verbe est venu le visiter, ne connaissait pas même de nom cette sainte et admirable vertu ! Charité, vertu la plus universelle : elle remplace toutes les autres, les suppose et les renferme toutes; vertu la plus efficace : elle seule justifie devant Dieu, on peut avoir la foi sans être juste : les démons croient et tremblent. Les pécheurs souvent ont gardé l'espérance et ne sont pas pour cela réconciliés encore avec leur Dieu. La charité, la charité seule nous unit à lui et nous rend ses enfants. Vertu la plus durable, ce sera la vertu des bienheureux dans tous les siècles des siècles; la foi cessera quand les voiles qui nous cachent la Divi-

nité seront tombés, l'espérance cessera quand nous posséderons le souverain bien, la charité seule demeure éternellement.

Les saints livres sont remplis des plus magnifiques éloges accordés par le Saint-Esprit à la charité. C'est une puissance qui est forte comme la mort, invincible comme l'inondation des grandes eaux; c'est une chaîne immense, un immense réseau qui doit envelopper tous les enfants d'Adam et les rapprocher du Seigneur, c'est un voile mystérieux qui couvre la multitude des péchés, c'est un charbon ardent apporté du ciel par les chérubins pour purifier et embraser tous les cœurs, c'est un incendie allumé par le Seigneur lui-même et entretenu, propagé par son souffle divin.

Les apôtres, instruits par le Sauveur, nous ont enfin parlé de la charité dans les termes les plus riches et les plus pompeux. Saint Paul en retrace admirablement tous les caractères dans son Epître aux Corinthiens, et saint Jean semble n'avoir pris la plume que pour décrire, que pour exalter la charité.

Cependant, mes frères, il ne suffirait pas à votre instruction de vous donner une haute idée de cette vertu, si nous ne cherchions en même temps à vous en suggérer la pratique. C'est pourquoi nous voulons remettre aujourd'hui sous vos yeux les motifs et les caractères de la charité; mais parce que cette vertu, considérée par rapport à son double objet, nous fournirait de trop vastes développements, nous nous bornerons à l'envisager comme l'amour de vos frères. Et quand le fils de Marie va bientôt nous apprendre comment un Dieu a aimé les hommes, ne convient-il pas que, pour se préparer à sa venue, les hommes apprennent aussi comment ils doivent s'aimer entre eux? Ainsi, mes frères, il faut aimer le prochain : comment faut-il l'aimer? Voilà le sujet et le partage de cette instruction, pour laquelle nous demanderons l'assistance du Saint-Esprit... etc... *Ave Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

Les motifs de l'amour que nous devons au prochain sont de deux sortes : nous trouvons les uns dans notre cœur, les autres dans l'Évangile. Il faut aimer le prochain, la nature nous en fait un besoin, la religion nous en fait un devoir.

I. Dans chacun des hommes que la Providence a placés sur la terre avec nous, la nature nous montre un frère, un compagnon de nos malheurs; et ce double titre nous attache à lui par les liens de la charité.

Un frère ! heureux l'homme qui a un frère ! il a trouvé pour tous les jours de sa vie un ami tendre qui partage ses joies, qui le soutient par ses conseils, qui applaudit à ses triomphes, qui ouvre, au récit de ses infortunes, un cœur compatissant. Un frère ! ce nom seul rappelle au vieillard, qui a passé beaucoup de jours sur la terre, les innocents plaisirs de son enfance, et les conseils de son père, et les caresses de sa mère. Un frère enfin ! ô mon Dieu, que vous fûtes bon

pour l'homme en lui donnant un frère ! Or voilà le caractère sacré qu'imprime la nature à chacun de ceux qui marchent à côté de nous sur le chemin de la vie. Chaque homme est le frère de son semblable : enfant du même père, car nous descendons tous de Dieu ; héritier des mêmes biens, car nous avons tous reçu de lui la vérité et la vertu ; habitant de la même patrie, car les fleuves et les montagnes ne doivent pas circonscrire nos affections, et partout où se trouve un homme, là se trouve aussi pour nous un frère. Le sang le plus illustre n'a pas été puisé à une autre source que le sang le plus vulgaire ; et malgré toutes les réclamations de l'orgueil, le riche qui vivait dans les délices et l'abondance était le fils d'Adam, comme le pauvre Lazare que la misère étendait à sa porte sur un fumier.

Grande et magnifique idée, aussi conforme à la vérité historique que propre à nous unir les uns aux autres, qui nous montre dans le genre humain une seule famille, et dans chacun de ses membres un frère à qui la nature a donné des droits à notre amour. Il faut donc aimer ce frère s'intéresser à lui, et, dans l'occasion, lui donner des preuves d'une affection sincère et véritable.

Au reste, il partage avec vous toutes les misères communes de l'humanité : il est le compagnon de vos malheurs ; ce nouveau titre doit vous le rendre plus cher encore, s'il est possible. On a vu quelquefois, dans une barque entraînée par d'irrésistibles courants, deux infortunés, condamnés par le sort au plus affreux des trépas, se cacher, l'un à l'autre, dans les dernières étreintes de l'amitié, les horreurs prochaines d'une mort désormais inévitable ; et, au milieu des lamentations d'un peuple entier qui voyait leur malheur sans pouvoir les secourir, s'embrasser encore en tombant dans les abîmes... Image bien naturelle de la destinée de l'homme ici-bas ! Il est emporté par la force des choses vers les demeures inconnues de son éternité, et tandis que tout disparaît à ses yeux, dans la rapidité du mouvement qui l'entraîne, quels seront ses sentiments pour le malheureux assis à ses côtés sur le frêle esquif de la vie ? Est-ce le moment de constringer son âme, et d'ajouter aux angoisses qui déchirent son cœur ? Ira-t-il, dans ces courts instants qui lui sont encore donnés, accabler d'injures le compagnon de ses douleurs, et plonger un poignard dans ce sein qu'habite déjà la mort ? plutôt aimez celui qui s'en va mourir avec vous, vous qui n'avez plus qu'un jour à vivre ; aimez-le bien tendrement, vous n'aurez pas le loisir de l'aimer longtemps.

Oui, mes frères, le malheur est un lien qui rapproche les cœurs et fait naître l'amitié. C'est au fond des cachots, sous le poids de la même chaîne, que Joseph a trouvé des amis dans ceux qui partagent son sort ; c'est sur la terre de la captivité que Tobie a gagné l'affection des enfants d'Israël exilés avec lui. La nature a mis ce sentiment

l'union de ses infortunes. Voilà ce qui doit nous attacher au prochain : il partage toutes nos misères, et ne peut se soustraire à aucune des souffrances qui nous affligent. Si nous pleurons un parent, un ami, ses yeux souvent versent des larmes sur de semblables pertes ; si la maladie nous retient sur une couche douloureuse, ah ! combien de fois elle vient aussi frapper à sa porte, et sur ses membres fatigués étendre une main meurtrière ! Et quand l'heure fatale aura sonné, son tombeau sera creusé auprès de notre tombeau : il dormira à nos côtés, sous la même terre et dans la même corruption.

Aimez donc le prochain, la nature en a fait un besoin pour notre cœur ; aimez ce frère qu'elle a fait entrer comme vous dans la grande famille de l'humanité ; aimez ce malheureux avec qui tout vous est commun, et les ennuis de l'exil, et le pain des larmes, et l'eau de la tribulation. Charmez ses douleurs et les vôtres par cette union des cœurs que réclament tant de titres : un malheureux, quand il aime son frère, est moins malheureux.

II. Mais c'est ici qu'aux existences de la nature vient se joindre l'autorité de la religion ; et sa voix divine, d'accord avec les besoins de notre cœur, nous fait, de cet amour du prochain, un commandement rigoureux et imprescriptible.

Dieu, en créant l'homme, ne s'est pas contenté de graver dans son cœur l'obligation d'aimer son semblable : il lui en a donné l'ordre exprès, et souvent il lui en a rappelé le souvenir en des termes que nous ne saurions trop méditer. La loi ancienne, moins excellente et moins parfaite que l'Évangile, commandait au juif d'aimer son prochain, et nous y lisons cette belle parole : *Vous aimez votre prochain comme vous-même : « Diliges proximum tuum sicut teipsum. »* (Matth., V, 43.) Dans l'Évangile, le Sauveur du monde renouvelle ce commandement, et s'applique à nous le rendre vénérable et sacré. Il l'appelle d'abord un commandement nouveau : *Mandatum novum do vobis* (Joan., XIII, 34) ; parce que les hommes, esclaves de l'égoïsme, avaient presque oublié la charité, et qu'il venait renouveler le précepte, le confirmer par ses exemples, et demander pour lui un respect nouveau et une fidélité nouvelle : *Mandatum novum*. Il l'appelle encore son commandement, le sien, celui auquel il tient davantage : *Hoc est præceptum meum* ; parce que c'est lui qui nous l'impose, lui qui se charge d'en punir les infracteurs, lui qui doit un jour en récompenser l'observation fidèle ; parce que, à ses yeux, l'observation de la charité comprend toute la loi, et en quelque sorte est un abrégé de son Évangile : *Præceptum meum*. Il en fait la marque distinctive, le caractère propre de ses disciples : *In hoc cognoscent omnes, quia discipuli mei estis* (Joan., XIII, 34) ; parce qu'on doit reconnaître les chrétiens, non pas à la puissance divine qui leur soumet les démons, et suspend à leur parole les lois constantes de la nature ; non pas à



la sagesse de cette prédication qui éclaire les peuples et convertit le monde; non pas même à cette invincible patience que ne peuvent lasser ni les tourments les plus cruels ni les plus longues persécutions, mais à l'amour qu'ils ont pour leurs frères, à leur charité : *In hoc cognoscent omnes*. Enfin (admirez ce dernier trait) un Dieu seul en pouvait être l'auteur, enfin le précepte qui nous commande l'amour du prochain est semblable à celui qui nous prescrit d'aimer Dieu; c'est Jésus-Christ qui l'assure : *Secundum simile est illi* (*Matth.*, XXII, 39); semblable, parce que la preuve et la mesure de l'amour qu'on a pour Dieu, c'est l'amour qu'on porte à ses frères; semblable encore, parce que tous deux dérivent de la même source et sont imposés par la même autorité; semblable enfin, parce que tous deux ils conduisent au ciel, et méritent une égale récompense : *Secundum simile est illi*. O charité! n'est-ce pas là un des miracles que tu sais opérer? Toi seule peux rapprocher ainsi les distances, me commander pour mon frère un amour semblable à celui qu'exige de moi l'auteur de mon être, et, dans le prochain, me montrer l'homme devenu sans crime le rival de Dieu:

Instruits par les adorables leçons de la foi, les premiers disciples de l'Évangile pratiquaient, dans la perfection, ce commandement de l'amour du prochain. Oh! qu'il était consolant alors de voir cette multitude qui n'avait qu'un cœur et qu'une âme, chez qui tout était commun, les biens, les intérêts, les douleurs et les joies, et dont la charité sera l'éternel exemple des générations qui l'ont suivie! Oh! qu'il était doux d'entendre les païens s'écrier, avec un dépit mêlé d'admiration : *Voyez donc comme ils s'aiment, comme ils sont prêts à mourir les uns pour les autres* : « *Vide, inquit, ut invicem se diligant, et pro alterutro mori sint parati!* » Et lorsque, longtemps après, un jeune soldat romain, conduit par le hasard des batailles, entra dans une ville habitée par les chrétiens, s'il demandait quels étaient ces hommes qui recevaient avec tant de charité l'étranger nouvellement arrivé dans leurs murs, qui soulageaient avec tant de miséricorde les nécessités de la veuve et de l'orphelin, qui supportaient avec tant d'indulgence les misères de leurs frères, on lui répondait : « Ces hommes sont des chrétiens ! » et il demandait le baptême, pour être chrétien comme eux. Jeune soldat romain, n'entrez pas aujourd'hui dans nos villes : vous n'y verriez régner que l'égoïsme et l'indifférence, vous y trouveriez des yeux qui n'ont jamais versé de larmes sur les douleurs d'autrui, et des cœurs que n'ont jamais attendris les infortunes de l'humanité. Vous le verriez, et, sans interroger le citoyen qui passe froidement à vos côtés, vous diriez avec amertume : Cette ville, comme toutes les autres, est habitée par des païens.

En effet, mes frères, si telle était dans les premiers jours l'impression que produisait sur les infidèles eux-mêmes le spectacle de

cette charité qui unissait par les liens les plus doux et les plus forts la grande famille des chrétiens, aujourd'hui qu'est-il devenu cet amour du prochain, qui faisait la plus belle gloire de l'Eglise ancienne? Enfants des saints, si vous avez conservé leur foi, qu'avez-vous fait de leur charité? et ne devons-nous pas reconnaître en gémissant que nous somme arrivés à ces jours prédits par les saints livres, où la charité de plusieurs doit se refroidir? *Et quoniam abundavit iniquitas, refrigescet charitas multorum.* (*Matth.*, XXIV, 12.)

Car en accordant à notre siècle ce qu'il revendique peut-être avant le temps, en lui faisant gloire, puisqu'il le veut, d'un retour à des idées religieuses qui peuvent, avec la bénédiction du Seigneur, préparer plus tard, à notre foi, le plus glorieux triomphe, lui accorderons-nous également un retour à cette charité qui est l'esprit propre du christianisme, et qui était devenue comme la vie des sociétés dans les beaux jours de l'Eglise? Sans doute, s'il fallait s'en tenir aux apparences, l'âge où nous vivons serait encore l'âge de la charité. Jamais on n'a plus parlé de bienfaisance et de philanthropie, jamais on n'a secouru la misère du pauvre avec plus de bruit et plus d'éclat; les cent voix de la renommée sont occupées chaque jour à livrer à la reconnaissance publique le plus léger secours accordé par les riches du siècle à leurs frères indigents; et, comme si ce n'était pas encore assez, on en verra qui viendront afficher leur bienfaisance aux murailles de la grande cité, pour apprendre à l'univers, s'il était possible, par ce bizarre et orgueilleux moyen, qu'ils ont été bienfaisants, qu'ils le seront toujours, et que leurs petits enfants le seront encore après eux.

Mais, malgré ces pompeuses apparences, chrétiens, c'est toujours l'égoïsme qui règne au milieu de nous; l'égoïsme, cet autre fléau qui a remplacé l'impiété, et qui continue son œuvre, quoique avec une marche différente; l'égoïsme, ce vent destructeur qui dessèche au fond des âmes tout sentiment héroïque, toute pensée généreuse; l'égoïsme, qui rend si cruellement insensible au cri de la nature et à la voix de la religion.

Et de là cet amour exclusif de l'argent, qui éteint souvent dans les individus et dans les nations entières le sentiment de la gloire, le goût des arts et l'amour des lettres; de là ces ambitions effrénées qui sacrifient à l'intérêt propre quelquefois les règles de la prudence, souvent même les avantages de la famille, presque toujours le bien de la patrie; de là cette folle passion de la mort, laquelle entraîne au tombeau tant d'infortunés qui devraient au moins songer à vivre pour les autres, quand ils trouvent qu'ils ont assez vécu pour eux-mêmes.

Que si nous voulions maintenant descendre jusque dans les détails, et rechercher en nous-mêmes les œuvres de la charité, que verrions-nous dans nos sentiments,

dans notre langage, dans notre conduite ? Dans nos sentiments ! l'indifférence la plus complète aux douleurs d'autrui, une froide insensibilité pour tous les malheurs qui ne sont pas les nôtres, un oubli bien prompt de toutes les larmes que nos yeux n'ont pas versées. Car il n'y a plus, de nos jours, même dans le christianisme, de ces cœurs généreux comme le cœur de Paul, qui pouvait s'écrier sans avoir à craindre d'être démenti : *Quel est celui de vous qui pleure, sans que je verse avec lui des larmes : quel est celui de vous qui est malade, sans que je partage aussitôt ses douleurs ?* « *Quis infirmatur, et non ego infirmor ?* » (II Cor., XI, 29.) Dans notre langage ! trop souvent, à l'extérieur, des protestations trompeuses, des marques d'estime exagérées et dérisoires : puis bientôt après, dans le secret d'une conversation plus intime, la cruelle médisance, les railleries sanglantes, les soupçons odieux, les imputations téméraires, ne sont-ce pas là, mes frères, les assaisonnements ordinaires de vos discours ? Ah ! s'écrie Bossuet, si le Seigneur apparaissait en tiers dans ces colloques familiers où les cœurs s'épanchent sans contrainte, s'il y renouvelait la question qu'il adressa jadis aux disciples d'Emmaüs : *Qui sunt hi sermones quos confertis ad invicem ?* « *Quels sont donc les discours que vous tenez entre vous ?* » (Luc., XXIV, 17.) Mes frères, oserions-nous les répéter en présence du Dieu de charité ces récits malins, ces propos hasardés, ces rapports calomnieux que nous écoutons sans horreur, que nous nous permettons même sans scrupule ? Dans notre conduite enfin ! s'il fallait en étudier l'ensemble, nous y verrions cet isolement injurieux où nous tenons celui qu'a frappé le malheur : le forçant ainsi à vivre seul au milieu de la société, comme ces lépreux des anciens jours que la sévérité des lois isolait du reste des hommes, et condamnant à vivre sans amis sur la terre ; nous y verrions encore ces lenteurs affectées qui ne laissent arriver aux pauvres que des secours trop tardifs ; nos répugnances enfin, et peut-être nos refus quand il s'agit de soulager ou de consoler l'infortune.

Résumons, mes frères, cette première réflexion. Il faut aimer son prochain : la nature et la religion s'unissent ensemble pour nous en faire une loi. Mais nous n'aimons pas véritablement le prochain, et la charité, de nos jours, est devenue plus rare encore que la foi sur la terre. Il faut donc que nous formions la résolution de ranimer au fond de nos cœurs cette sainte et divine vertu, et de lui donner désormais les caractères et les qualités qu'elle doit avoir, et que nous allons développer dans une seconde réflexion.

#### DEUXIÈME PARTIE.

Les caractères ou les qualités de l'amour que nous avons au prochain, nous sont enseignées dans cette parole si admirable du Sauveur à ses disciples : *Ut diligatis invicem sicut dilexi vos* : Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés.

I. Jésus-Christ a aimé les hommes d'un amour de prévenance. Dieu éternel, comme son père, il abaisse la splendeur des cieux, il vient jusqu'à nous ; et parce que notre faiblesse nous empêche de nous élever vers son trône, il daigne parcourir lui-même la distance infinie qui sépare l'Être du néant, le Créateur de sa créature. O mystère d'un Dieu fait homme pour sauver l'homme ! vous êtes par excellence le mystère de la charité. C'est en vous qu'il faut étudier, comme dans sa source première, cette vertu qui descendit avec Jésus des demeures éternelles, qui reposa avec lui dans l'humble étable de Bethléhem, et qui partit de là pour conquérir le monde ; c'est par vous que ce Sauveur a pu laisser à la terre les plus touchants exemples de son amour pour nous. Semblable au bon Samaritain de l'Évangile, il a daigné s'approcher de l'homme que les démons avaient couvert de plaies et laissé sur la place à demi-mort ; et, sans attendre que l'infortuné lui adressât son humble prière, il a versé sur ses blessures l'huile de la miséricorde et le vin de la charité. Semblable encore au bon pasteur, il a couru sur les montagnes d'Israël pour rejoindre la brebis égarée qui fuyait devant lui, et la rapporter au bercail sur ses épaules. Comme le père de famille, il est allé à la rencontre du prodigue qui rentrait en lui-même et venait confesser ses égarements.

Ainsi devons-nous aimer nos frères. Il faut que nos cœurs volent au-devant de leurs cœurs ; que nous allions chercher leur misère pour la soulager, et leurs chagrins pour les consoler ; que nous sachions prévenir leurs besoins, et leur épargner la peine de solliciter nos bienfaits.

Mais est-ce ainsi qu'on aime aujourd'hui le prochain ? Où sont, même parmi les enfants de la foi, ces anges de miséricorde qui vont au-devant des désirs, et préviennent par leur saint empressement le cri de la nécessité ? Où sont les Abraham qui se tiennent sur le seuil hospitalier de leur tente, pour y attendre le voyageur fatigué, et lui offrir un asile pour la nuit et une place au festin patriarcal ? Où sont les Sunamites qui sauraient préparer au prophète du Seigneur un humble réduit pour le jour de la persécution, et, sans attendre sa demande, lui trouver un morceau de pain au jour de la famine ? Où sont les Tobie qui vont, malgré les rigueurs de l'exil, consoler les afflictions de leurs proches, et qui envoient leur fils appeler au repas de chaque jour le captif qui est pauvre et qui craint le Seigneur ? Saints exemples d'une charité prévenante, vous n'existez plus qu'en souvenir dans les annales des siècles écoulés ; mais combien ce souvenir nous humilie profondément, nous qui ne savons offrir au prochain que les tardifs secours d'une bienveillance longtemps sollicitée, et qui avons si mal compris la leçon que nous donne le Sauveur : *Ut diligatis invicem sicut dilexi vos*.



Et en effet, mes frères, la charité véritable a le secret de ces prévenances qui donnent aux bienfaits un prix en quelque sorte infini. C'est elle qui sait deviner des misères d'autant plus profondes qu'elles sont mieux cachées à tous les regards; elle qui peut inspirer aux cœurs qu'elle anime, ces délicatesses de la miséricorde qui échappent aux âmes vulgaires; elle enfin qui épargne souvent à une pauvreté honorable, par la sainte adresse de ses ménagements, la douleur de voir son secret trahi, et l'embarras d'exprimer sa reconnaissance. Vous donc qui voulez aimer vos frères comme Jésus-Christ a aimé les hommes, ayez pour eux une charité prévenante. Apprenez à connaître le chemin qui conduit à l'humble asile de cette famille malheureuse; paraissez-y quelquefois comme un ange envoyé par la Providence pour sécher les larmes de cette mère qui n'a plus de pain à donner à ses enfants, pour calmer le désespoir de ce père qui roule peut-être déjà de sinistres pensées, pour faire succéder sur les lèvres de ces jeunes et innocentes victimes du malheur, au cri de la faim, celui de la reconnaissance. Ah! vous ne savez pas quelle récompense est réservée, même ici-bas, à ces prévenances de votre charité: vous ne savez pas combien douces, combien suaves sont les larmes que vous verserez, vous aussi, après avoir fait le bien, après l'avoir bien fait; vous ne savez pas combien votre cœur sera délicieusement ému quand vous aurez fait quelques heureux, et quand le dernier bruit que vous entendrez en quittant la maison du pauvre vous apportera encore les expressions de sa gratitude, et la prière qu'il adressera pour vous au Seigneur. Entrez quelquefois dans cette demeure devant laquelle vous avez passé si souvent; demandez à ce pauvre vieillard comment il se porte; informez-vous de ses besoins; dites-lui qu'il n'a pas tout perdu, qu'il lui reste encore un aul, et que c'est la religion de Jésus-Christ qui le lui envoie... Et comprenez bien ceci: il n'est pas toujours nécessaire d'être riche pour visiter le pauvre, le malade; un mot de consolation, une marque d'intérêt, un de ces petits soins que devine la charité toujours ingénieuse; qu'est-ce qui n'est pas assez riche pour donner cela à son frère.

II. Jésus-Christ a aimé les hommes d'un amour de condescendance et de support. Il aimait ses apôtres, malgré leur grossièreté; il aimait son peuple, malgré ses injustices et son ingratitude. Au milieu des humbles disciples qu'il s'était choisis, ce bon maître était doux et affable envers eux; il supportait les saillies de leur caractère, et quelquefois les prétentions de leur vanité: souvent, pour se proportionner à leur faiblesse, il consentait à répéter en d'autres termes les saintes instructions qu'il avait données au peuple; toujours son humeur était égale, et sa patience toujours admirable.

Mais nous! pour avoir quelque droit à notre affection, que de qualités nécessaires,

que de conditions exigées? On veut trouver dans le prochain une heureuse conformité de sentiments et d'inclination, un caractère agréable et prévenant, mais surtout souple et commode, parce qu'il faut le dominer; un mérite réel et véritable, mais surtout pas trop brillant, parce qu'il nous éclipserait. Qu'il se trouve, parmi ceux que la Providence a rapprochés de nous, qu'il se trouve, comme dans la compagnie du Sauveur, un esprit faible et lent qui ne sait point s'élever à la hauteur de nos conceptions, celui-là n'est pas le prochain, il ne mérite qu'indifférence et froideur: qu'il s'y rencontre un caractère difficile peut-être ou susceptible, celui-là non plus n'est pas un frère, et notre cœur est fermé pour lui. Etrange aveuglement, qui nous empêche de voir que le prochain c'est l'image de Dieu, et qu'il faut, pour être chrétien, aimer en lui, non pas son esprit, ses talents, sa vertu, mais les traits de ressemblance divine que la main du Créateur a gravés sur son front.

Le Sauveur aimait les Juifs, malgré leur injustice et leur ingratitude. Poursuivi sans cesse au milieu d'eux par d'injustes accusations, il conserve à son indigne patrie tous les sentiments d'un bon citoyen. C'est aux seuls enfants d'Israël qu'il prêche le royaume des cieux, c'est pour eux que ses mains opèrent des prodiges, c'est à leurs malheurs futurs qu'il donne des larmes.

Mais nous! qui pourra jamais nous faire entendre que le prochain, c'est aussi ce Samaritain que d'anciennes divisions ont éloigné de nous, ce pharisien superbe et hypocrite qui s'en va semant contre nous des bruits injurieux et d'atroces calomnies, ce Judas même qui a vendu notre honneur, et qui vendra notre vie quand il le pourra? Oui, celui-là aussi est notre prochain, et nous devons, sans aimer ses travers et ses vices, aimer son âme, et, à l'exemple du Sauveur, supporter au moins sa personne. Ne nous y trompons pas, chrétiens! c'est là, sans aucun doute, l'écueil le plus funeste de notre charité. Nous ne voulons pas comprendre qu'il faut, dans l'occasion, savoir élever notre charité jusqu'à l'héroïsme, en aimant ceux-là même qui nous persécutent, en aimant même nos ennemis. Et si vous aimez seulement vos amis, vous dira le Sauveur, qu'y a-t-il donc de si merveilleux? les païens eux-mêmes ne le font-ils pas aussi? Mais aimez vos ennemis, afin que vous soyez les enfants de votre Père céleste qui a fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants. Telle est, mes frères, vous le savez, la doctrine de l'Évangile; ouvrez ce divin code de la charité, ce véritable *livre du peuple*: vous n'y verrez pas, comme dans les ouvrages que l'orgueil, de temps en temps, jette en pâture aux fureurs des nations, qu'il faut résister au mal par le mal, mais qu'il faut vaincre le mal par le bien; vous n'y lirez pas qu'il faut briser ses fers sur la tête des oppresseurs, mais qu'il faut savoir souffrir et pardonner.



Ainsi l'avait pratiqué le premier celui qui nous envoyait comme des agneaux au milieu des loups, non pas sans doute pour les déchirer par surprise ou les accabler par le nombre, mais pour les supporter et quelquefois pour les changer. Ainsi le demande la charité; elle nous fait un précepte du secours mutuel, du dévouement et de l'amour; mais l'amour qu'elle nous prêche est un amour patient qui sait bénir les auteurs mêmes de nos maux; le dévouement qu'elle inspire est un dévouement éclairé qui respecte en toute chose les secrets de la Providence; le secours mutuel qu'elle nous commande n'est pas un appel à la révolte, mais une sainte association des cœurs pour la paix de tous et pour le bonheur de chacun. Fermons donc l'oreille à des maximes dangereuses; et, fût-ce un ange qui vînt nous annoncer un autre Evangile que celui de Jésus-Christ, disons anathème à ses erreurs.

III. Enfin Jésus-Christ a aimé les hommes d'un amour de sacrifice et d'immolation. Il a sacrifié pour eux son repos, son honneur et son sang. Son repos, puisqu'un jour il quitta l'éternelle demeure de la paix pour venir passer au milieu de nous quelques heures dans le trouble et les agitations d'ici-bas; son honneur, puisque, pour relever notre gloire, il daigne prendre sur lui notre confusion, se charger de nos misères, se mettre au rang des criminels, et devenir pour nous anathème et malédiction; son sang, puisqu'il le versa sur l'arbre de la croix, pour laver nos âmes et les purifier de la tache du péché. C'est ainsi qu'il a aimé le monde.

Or, je vous demanderai, chrétiens, ce que vous avez sacrifié déjà pour l'amour de vos frères. Qui d'entre vous a donné jamais à leurs besoins une heure de son repos? Qui a sacrifié pour eux une de ces journées destinées à poursuivre des plaisirs fugitifs ou de futiles intérêts? Qui n'a point reculé devant une œuvre de charité, parce qu'il aurait fallu peut-être se condamner à quelque gêne, s'imposer quelque légère privation, se décider à une démarche qui aurait troublé la douceur de sa tranquille indolence? Ce n'est point ainsi que Jésus-Christ a aimé les hommes. Qui d'entre nous, à son exemple, voudrait sacrifier aux intérêts du prochain le soin de sa réputation, ou même les répugnances de son amour-propre? Qui serait disposé seulement à braver de froides et insipides railleries pour défendre une vertu sans tache contre les traits de la médisance, ou à subir les orgueilleux dédains du riche sans entrailles en faveur du pauvre qui craint de s'offrir à sa vue? Encore une fois, ce n'est pas ainsi que Jésus-Christ a aimé les hommes. Je ne vous demanderai pas maintenant qui d'entre vous donnerait une goutte de son sang pour le salut d'un peuple entier; mais je vous demanderai où sont les larmes que vous versez sur la perte de tant d'âmes que l'enfer engloutit tous les jours? Où sont l'huile et le vin que vous répandez sur les plaies du malade quand

vous le rencontrez sur le chemin de Jéricho, au sortir des parvis sacrés de Jérusalem? Où sont les deniers que vous confiez à la main mercenaire qui doit accomplir pour vous l'œuvre de la miséricorde? Et certes qu'est-ce que tout cela, quand l'Apôtre nous dit qu'il faudrait donner à nos frères, non pas notre temps et nos trésors, mais notre sang, notre vie, notre âme? *Et nos debemus pro fratribus animasponere.* (I Joan., III, 16.)

Les premiers chrétiens, dont nous sommes les indignes successeurs, savaient bien qu'ils n'aimaient pas leurs frères, s'ils n'allaient pas jusqu'à se sacrifier pour eux. En ces jours-là, l'ange de la contagion avait tourné son vol homicide vers la capitale de l'Égypte. Alexandrie était ravagée par le plus cruel des fléaux: on voyait ses habitants errer comme des spectres sur les places publiques, et tomber bientôt victimes de la contagion; mais on voyait aussi les chrétiens, ces hommes de sacrifice et de dévouement, affronter la mort pour soulager leurs frères, confondre dans leur charité et ceux qui priaient avec eux au même autel, et ceux qui les persécutaient encore la veille. Ils allaient, par les maisons désolées, prodiguer aux infortunés qu'avait frappés le vent de la colère divine, leurs secours les plus pressés et les plus douces consolations; ils recueillaient avec une tendre charité leur dernier soupir, confiaient à la terre leurs dépouilles livides, et, pour prix d'un zèle si sublime, remportaient la mort dans leur sein.... Voyez ce vieillard que recommandent à vos respects ses cheveux blancs, et le caractère sacré du sacerdoce de Jésus-Christ; voyez-le, tremblant sous le poids des années, s'avancer au milieu des cadavres! Une jeune fille est là qui attend la mort sur le sein de sa mère expirante; il approche, il s'incline pour humecter encore une fois les lèvres décolorées de cet ange dont les yeux sont fixés vers le ciel. Mais une dernière parole apprend au vieillard qu'elle demande une autre grâce: c'est sur ce front, que n'avait jamais flétri le souffle impur du vice, qu'il versera l'eau mystérieuse qui va purifier son âme et lui donner la vie; et quand les yeux de la chrétienne se seront fermés à la lumière, le saint vieillard, épuisé par ce dernier effort, sentira que son heure est venue: ses genoux s'affaiblissent, ses yeux se voilent, ses mains glacées et tremblantes tracent avec peine sur sa poitrine le signe de la rédemption; il tombe aux pieds de l'enfant de sa vieillesse, aux pieds de cette fille qu'il vient d'enfanter à Jésus-Christ dans son dernier jour.... Ange du ciel, apportez ici deux couronnes: à la vierge, la couronne de l'innocence; au vieillard, la couronne du martyre et de la charité!

On dit que le plus jeune des apôtres, parvenu à une extrême vieillesse, se faisait porter encore sur les bras de ses disciples à l'assemblée des fidèles, et que là, ranimant ses forces épuisées, il leur adressait, pour



dernière exhortation, cette parole si digne de son cœur : *Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres.* Oh ! si l'apôtre saint Jean n'est plus au milieu de vous, mes frères, entendez au moins sa parole, soyez dociles à ses leçons; et si votre cœur vous adresse aujourd'hui un reproche, ne fermez pas l'oreille à sa voix, mais prenez, au pied des saints autels, la résolution de garder fidèlement le commandement de la charité; car c'est le précepte du Seigneur, et s'il est observé, il suffit seul pour vous conduire au ciel : *Præceptum Domini est; et si solum fiat, sufficit.*

### SERMON VII.

#### SUR LA PIÉTÉ.

##### *Pour le quatrième Dimanche de l'Avent.*

*Parate viam Domini. (Math., III, 3.)*

*Préparez la voie du Seigneur.*

Mes frères, la préparation naturelle qu'un chrétien doit apporter aux solennités de la foi, c'est un renouvellement dans l'amour du Seigneur et dans la piété. Il doit, à l'approche de ces jours consacrés par les plus grands souvenirs, réveiller, au fond de son cœur, ce feu céleste de la piété que le Seigneur a daigné peut-être allumer en lui, et qu'il a laissé languir ou s'éteindre par sa faute. Surtout s'il pense à s'asseoir, heureux convive, à la table du divin Maître, la piété doit lui servir alors de disposition. C'est elle qui purifiera son âme des moindres taches, et en chassera jusqu'aux derniers restes du péché; c'est elle qui animera sa foi en lui rappelant et les promesses de Jésus et sa parole formelle; c'est elle enfin qui augmentera sa charité, qui multipliera son amour, qui préparera, en un mot, les voies au Seigneur qui veut descendre en son âme : *Parate viam Domini.*

A la veille du jour où l'Eglise célèbre la naissance d'un Dieu fait homme, obligé, par la longueur des offices, de me borner à quelques courtes réflexions, il m'a semblé utile de vous entretenir de cette préparation que vous devez tâcher d'apporter toujours aux fêtes chrétiennes, de ce renouvellement intérieur de nos âmes, de la piété enfin. La piété, ce feu divin que le Seigneur Jésus avait puisé dans le sein de son Père, qui est la charité, et qu'il a voulu apporter au milieu des hommes pour les purifier et les échauffer, et duquel il disait que son grand désir était de le voir se répandre et se communiquer : *Ignem veni mittere in terram; quid volo, nisi accendatur?* (Luc., XII, 49.) La piété, cette flamme mystérieuse que l'Esprit-Saint allumait dans le cœur des disciples au grand jour de la Pentecôte, qui consumait en eux les restes de leurs anciennes misères, qui remplissait leurs âmes de force et d'amour, qui les consacrait apôtres par une onction de feu, pour aller évangéliser le monde et convertir la terre; la piété, ce trésor céleste qui est devenu plus rare aujourd'hui parmi les hommes, mais qui n'est pas perdu encore, nous aimons à le dire, au

milieu d'une paroisse où tant d'âmes ont su en comprendre le prix, et le préfèrent à tous les biens.

Nous parlerons donc de la piété, chrétiens mes frères, et nous conjurerons le prédicateur intérieur, l'esprit de Dieu, de parler à nos cœurs en même temps que la voix extérieure frappera nos oreilles, de nous donner l'amour et le goût des vérités saintes qui nous seront expliquées; de nous inspirer enfin la piété, à mesure qu'on vous en développera les avantages, dans une première partie, et qu'on vous montrera, dans une seconde, les écueils qu'elle doit craindre, et les pratiques qui doivent la nourrir en nous. Demandons-lui ces grâces par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

I. Et, d'abord, qu'est-ce que la piété? La piété est un don du Saint-Esprit qui nous porte aux choses de Dieu, et nous fait trouver, dans l'accomplissement des devoirs de la religion, un bonheur secret, une onction cachée, qui les rend plus faciles et plus doux; la piété, c'est ce goût, cet attrait qu'éprouve l'homme fidèle au service de son Dieu, qui lui fait porter avec joie le joug du Seigneur, et chérir les chaînes sacrées qui l'attachent à lui pour toujours; la piété, en un mot, c'est cette facilité, cet entraînement, cette ferveur qui poussent et soutiennent, dans les sentiers quelquefois si durs de la perfection, les cœurs qu'embrase le saint amour de ses divines ardeurs. Vous souvient-il de ces jours que votre reconnaissance a comptés parmi vos plus beaux jours, lorsque, nourris à la table du Seigneur du pain qui est à la fois la récompense et l'aliment de la piété, vous sentiez en vous renaître ce feu sacré qui brûlait votre âme, et la rendait, pour la vertu, plus légère et plus active. Alors la prière avait pour vous un charme indéfinissable, et vous accusiez la rapidité des instants que vous donniez à ce saint exercice; alors les pratiques les plus communes empruntaient à vos yeux toute la grandeur du Dieu qu'elles honoraient; et, pour vous les faire estimer, pour vous les faire chérir, il suffisait de vous rappeler qu'elles plaisaient au bon Maître. Alors, enfin, les sacrifices les plus pénibles à la nature vous semblaient faciles; vous couriez au-devant des croix, et rien ne pouvait plus vous arrêter sur le chemin du ciel. Voulez-vous savoir le secret de ce bienheureux état, qui n'a pas duré peut-être, et que vous regrettez tous les jours? Ah! c'est qu'alors régnait en vous la piété. Oui, c'est la piété qui donne du ressort à l'âme, et lui communique, pour le bien, une céleste énergie; c'est la piété qui adoucit toutes les privations par l'onction secrète, qui ennoblit les actions les plus vulgaires par la pureté des motifs qu'elle leur prête, qui rend possibles à la charité les miracles qu'elle opère.

Voulez-vous mieux comprendre encore ce qu'est la piété? étudiez-en les caractères



et les effets dans les cœurs qui la possèdent.

II. Voyez ce chrétien que rien à l'extérieur, peut-être, ne distingue d'abord ; qui accomplit simplement, mais avec fidélité, ses devoirs de chaque jour ; qui cherche à se faire oublier, pour ainsi dire, dans la foule, mais que les yeux du Seigneur ont remarqué, et que sa grâce a prévenu des plus abondantes bénédictions. Bientôt va percer le secret que renferme son cœur. Fidèle à venir souvent dans l'assemblée sainte pour nourrir son âme des enseignements de la foi, il écoute cette parole que le monde dédaigne, mais que le chrétien recueille avec avidité. On parle peut-être de l'amour de Dieu, de ses bienfaits, de ses souffrances ? Observez-le, vous saurez bientôt ce qu'est la piété. Peu à peu son visage s'anime d'un feu nouveau, ses yeux se fixent, et quelques larmes furtives vont descendre malgré lui sur ses joues : penché vers la sainte tribune, il écoute avec recueillement, il ne respire plus, il est immobile ; son corps est là, son âme est dans les cieux. Quelquefois, c'est pendant l'oblation du sacrifice que la piété révèle en lui sa présence : alors, anéanti dans la contemplation de la victime du salut, vous croiriez, à le voir ainsi prosterné, vous vous croiriez à un de ces anges qui assistaient, cachés sous un voile mystérieux, à l'immolation du Sauveur, un de ces anges que les saints des anciens jours voyaient rangés autour de l'autel, et que nous ne voyons plus, parce que nous ne sommes pas des saints. Au reste, puisque maintenant le secret est trahi, suivez ce chrétien dans son intérieur : sa piété vous y instruira par de nouvelles leçons, aussi éloquantes peut-être que la première. Je le vois, au milieu des peines et des souffrances de la vie, chercher et trouver dans la piété une patience qui ferme sa bouche aux murmures et son cœur aux découragements ; une résignation qui soumet sa volonté, sans résistance, aux ordres de son Dieu ; un courage enfin qui appelle les douleurs, et lui fait désirer les souffrances nouvelles et de nouveaux tourments. Je le vois, pendant un travail pénible à la nature, puiser dans la piété une force inconnue qui le soutient et l'encourage. C'est elle, c'est la piété qui répand, dans tous ses rapports avec le prochain, cette douceur de formes, cette suavité de langage, ce parfum de charité qui lui gagne et lui subjugué tous les cœurs. C'est elle enfin, c'est la piété qui devient l'âme de sa vie, le mobile de toutes ses actions ; qui sanctifie, par le désir de plaire à Dieu, chacun des instants de sa journée ; qui l'élève en peu de temps et le conduit à la perfection.

La piété, c'est donc l'amour de Dieu agissant dans un cœur et le portant à la pratique de ses devoirs, en vue de Dieu et pour plaire à Dieu : elle doit être sincère, éclairée, constante.

Elle doit être sincère. A Dieu ne plaise, mes frères, que je veuille appeler de son nom véritable cette piété mensongère qui trompe les hommes, mais qui ne saurait

tromper le Seigneur : contrefaçon criminelle du sentiment le plus pur, elle a été justement flétrie par le nom le plus odieux et le plus avilissant. Non, si vous ne sentez pas en vous ces impressions si douces de la dilection divine, cette touche intérieure de la grâce, que l'Esprit-Saint ménage aux âmes qu'il choisit, n'en affectez point les airs, n'en usurpez point le langage. Gémissiez, dans le fond de vos pensées, de n'avoir pas encore aimé le Seigneur comme il doit être aimé ; priez-le qu'il fasse descendre, sur l'autel de votre cœur, ce feu du ciel qui doit purifier la victime, et l'embraser à jamais des flammes du saint amour. En un mot, demandez à Dieu la piété, mais n'en feignez point les apparences ; elle doit être sincère et véritable, c'est là son premier caractère.

Elle doit être encore éclairée. Il ne faut pas se le dissimuler, plusieurs s'abusent étrangement, et se font de la piété une idée conforme peut-être à leurs inclinations, mais bien éloignée de la vérité. Pour l'un, la piété consiste dans des prières multipliées, qui fatiguent son esprit sans toucher son cœur, et que n'accompagnent jamais le recueillement et la dévotion ; pour l'autre, la piété, c'est une certaine fidélité à des pratiques extérieures, bonnes sans doute, mais que doit soutenir un sentiment sans lequel elles sont mortes et nulles pour le ciel. Cet autre appellera piété certaines affections sensibles qu'il éprouve, et que Dieu lui ménage peut-être pour gagner son cœur, mais qu'il sait unir, par une bizarre alliance, aux vivacités d'un caractère irascible et emporté, que sais-je ? aux saillies peut-être d'une malignité peu commune, à des défauts enfin que condamne et réprovoque la piété véritable. Illusion, mes frères ! C'est au fond du cœur que doit habiter la piété, et non pas sur les lèvres ; et celle-là seule est éclairée, qui règle et dirige selon Dieu toute la conduite du chrétien, lui inspirant un égal amour pour toutes les vertus, et pour chacun de ses devoirs une égale fidélité.

Enfin la piété doit être constante ; car, mes frères, nous ne donnerons pas ce nom vénérable à ces accès de ferveur qui ne durent qu'un jour, à ces éclairs de dévotion que le même instant voit naître et s'éteindre, à ces mouvements passagers qui touchent la superficie du cœur sans y laisser presque une trace de leur passage, comme ces vents légers qui rident à peine la surface des eaux. La piété est une affection durable que le temps doit nourrir, au lieu de l'altérer ; une flamme immortelle que ne sauraient étouffer les grandes eaux de la tribulation ; un feu sacré qu'anime encore le vent du malheur, et qui se retrouve, comme autrefois le feu sacré des Juifs, caché peut-être, mais toujours vivant après l'exil. Oui, la piété véritable est constante ; elle commence à brûler, vive et affectueuse, dans le cœur de l'enfant ; elle sera, dans les jours de son pèlerinage, sa compagne assidue ; et quand la vieillesse aura glacé son cœur, ce



feu divin lui prêtera, pour le réchauffer, de nouvelles ardeurs.

Est-ce ainsi, mes frères, que nous avons jusqu'ici entendu la piété? Ce sentiment a-t-il été dans nos cœurs véritable, éclairé, constant? Important examen que j'abandonne à vos réflexions, et que vous devez faire, si vous voulez profiter de la parole du Seigneur.

III. Que si maintenant vous demandez quels sont les avantages de la piété, saint Paul vous répondra que la piété est utile à tout, qu'elle promet le bonheur pour la vie présente et pour la vie future. (*I Tim.*, IV, 8.) Qu'est-ce que la vie présente, mes frères? Pour le chrétien fidèle, c'est un voyage dont la piété prévient les dangers; c'est un exil dont elle console les ennuis. Oui, le chrétien dans ce monde, voyageur solitaire sur une route inconnue, est entouré de périls que la piété seule lui fera connaître et éviter. C'est elle qui, éclairant son esprit, lui montrera le néant du monde, et la folie de ceux qui veulent y fixer leurs espérances. S'il s'arrête captivé par ses faux brillants, ces dehors trompeurs qui enchantent les regards, la voix de la piété, plus douce et plus forte que la voix même de la conscience, lui reproche l'instant qu'il a perdu. « Voyageur, lui dit-elle, passez votre chemin : pourquoi vous arrêter à admirer la vanité et à contempler le néant? Ah ne perdez pas en de coupables retards des jours qui peuvent vous rapprocher du ciel! Mon fils, ô mon fils, c'est au ciel que doivent tendre vos pensées! *Peto, nate, aspicias cælum.* » (*II Mach.*, VII, 28.)

C'est la piété encore qui gardera son cœur, et le défendra contre les passions qui l'attaquent. Rempli du saint amour, il sera fermé, ce cœur, aux affections étrangères, et n'aura rien à craindre de leur tyrannique empire. Oh! le cœur qui aime Dieu ne sait et ne veut aimer que lui. Il trouve à l'aimer son bonheur et sa vie : qu'irait-il chercher dans les créatures? Lui donneront-elles ce repos, ce calme, ces pures jouissances qu'il a trouvées dans le saint amour? Ah! fuyez, plaisirs séducteurs, fuyez, affections trompeuses! un cœur instruit par la piété vous repousse et vous déteste. Ainsi la piété promet-elle au chrétien voyageur ici-bas la félicité véritable, en lui découvrant les écueils semés sous ses pas, en prémunissant son esprit contre les illusions et son cœur contre les séductions de la terre.

Exilé, loin de la patrie, dans une vallée de larmes, il trouve encore dans la piété d'ineffables douceurs, et, pour charmer les ennuis de son exil, d'innocentes consolations. Aimer son Dieu, et, par une fidélité constante, lui prouver son amour, n'est-ce pas là commencer ici-bas la sainte occupation qu'il doit à jamais continuer au ciel? N'est-ce pas rapprocher, pour ainsi dire, la terre natale de la terre de l'exil, et verser sur l'une quelques gouttes du bonheur de l'autre? Sans doute la piété ne laisse pas ignorer au chrétien qu'il est exilé : pourrait-elle, sans cesser d'être un don de Dieu, faire oublier à

l'homme sa patrie, à l'enfant son berceau et sa mère? Mais elle sait adoucir pour lui toutes les amertumes de sa condition, et lui rendre au moins supportable un séjour prolongé dans la terre des pleurs.

Pauvre exilé, ô toi que la piété console! dis-nous si tu voudrais échanger contre tout l'or de Babylone une seule de ces larmes si douces que tu verses quelquefois au souvenir de Sion? Ah! le monde ne les connaît point ces larmes : il pleure aussi pourtant; mais ses larmes sont amères, et ses pleurs sans consolation.

Pauvre exilé que la piété console, dis-nous encore par quels charmes secrets elle endort tes douleurs, quel baume salutaire elle a répandu sur les plaies de ton âme, et ce que le monde, à sa place, aurait fait pour toi. Pauvre exilé, dis-nous enfin si le peu de bonheur que nous goûtons en la vie présente, nous ne le devons pas à la piété.

Mais c'est pour la vie future surtout que la piété promet le bonheur. Elle assure, au chrétien fidèle jusqu'à la mort, une place au ciel à côté de celui qu'il aime sur la terre. Il aimait à tourner souvent ses regards et ses désirs vers la sainte Sion : la piété un jour lui en ouvrira les portes. Il aimait, dans l'assemblée de ses frères, à chanter des cantiques d'amour, et à bénir la miséricorde du Seigneur : la piété l'introduira au milieu du chœur des anges, et mettra sur ses lèvres des chants plus harmonieux. Il aimait à se perdre dans la contemplation des beautés infinies de son Dieu, et la piété pour récompense, le conduira d'abîme en abîme, à l'extase immortelle des séraphins.

O vous qui voulez être heureux au ciel, apprenez-en le secret aujourd'hui : aimez Dieu, soyez-lui fidèles; là se trouve le bonheur pour la vie présente et pour la vie future. Oui, mes frères, si vous voulez monter un jour sur ces trônes brillants que le Sauveur Jésus éleva pour vous à ses côtés, aimez Dieu, soyez-lui fidèles. Si vous voulez ceindre un jour ces couronnes d'or que la main des anges a tressées pour vos fronts, aimez Dieu, soyez-lui fidèles. Si vous voulez porter un jour, en présence de l'Agneau, ces palmes, éternels symboles des combats qui sont finis et du bonheur qui ne finira point, aimez Dieu, soyez-lui fidèles.

Mais ce n'est point assez de vous avoir montré la piété sous son jour véritable, et de vous en avoir fait connaître les avantages : pour compléter cette matière, il nous reste à parler des écueils que la piété doit craindre, et des pratiques qui doivent la nourrir.

#### DEUXIÈME PARTIE.

I. La piété doit redouter d'abord le commerce et la fréquentation du monde. Le monde, mes frères, est l'ennemi de la piété; les plaisirs l'éteignent, les conversations l'altèrent, les regards mêmes la compromettent. La piété, jusqu'ici, n'a pas eu le mérite de lui plaire : n'entreprenez pas, sur ce point, une conversion que les plus grands saints

n ont pas jugée possible ; et pour sauver votre piété, fuyez le monde, car il est son ennemi : et, par ce monde qu'il faut fuir, je n'entends point ces fréquentations nécessaires, ces rapports obligés de position, que vous ne pourriez rompre sans résister aux desseins de Dieu. Pour ce monde qui vous entoure, il faut le supporter, je vous l'ai montré dans une autre occasion : mais ce monde que doit fuir quiconque veut conserver la piété dans son âme, ce sont ces réunions inutiles et dangereuses où le plaisir seul vous appelle et vous retient ; ces assemblées ténébreuses, dit saint François de Sales, qui alanguissent les forces, refroidissent la charité, et dissipent l'esprit de dévotion. Entendez saint Léon vous dire que, dans la fréquentation du monde, une poussière impure s'attache aux cœurs les plus religieux, et ternit toujours leur innocence : *Necesse est de mundano pulvere etiam religiosa corda sordescere*. Ecoutez le pieux auteur de l'Imitation vous faire cet aveu si propre à vous instruire : *Quoties inter homines fui, minor homo redii* : Toutes les fois que j'ai paru au milieu du monde, j'en suis revenu moins parfait. Entendez saint François de Sales, dans son aimable langage, vous dire que toutes les fois que les jeunes agneaux quittent la bergerie et passent auprès des buissons, ils y laissent une partie de leur laine. Et comment en serait-il autrement ? Comment le monde aimerait-il la piété, puisqu'elle le méprise, puisqu'elle le condamne ? Aussi lui a-t-il réservé toujours les sarcasmes les plus amers, les dédains les plus outrageants, la haine la plus implacable. Au reste, c'est à vous-mêmes que nous en appelons ; et, pour confirmer ici la sincérité de nos paroles, c'est vous seuls que nous prenons pour témoins et pour juges. La foi sans doute, et la prudence, vous tiennent éloignés toujours de ce monde qu'à réprouvé l'Évangile ; cependant peut-être la nécessité vous forcera quelquefois à naviguer, timide navigateur, sur les rivages de cette mer si féconde en naufrages. L'obéissance vous amena peut-être, pour quelques instants, dans ces sociétés où règne l'esprit du monde, où sont applaudies les doctrines du monde, où sont étalées les vanités du monde. Eh bien ! mes frères, dans ce si court passage au milieu de cette région maudite, dites-nous si vous n'avez pas respiré un air funeste à la piété ? Si au retour, la prière vous était plus facile et plus douce, le recueillement plus aimable et plus profond ? Était-ce alors que votre âme entendait plus clairement la voix de son Dieu, et que votre foi plongeait sans nuages dans les mystérieuses profondeurs de sa gloire ? Dites la vérité : un trouble secret, une vague inquiétude, une pesanteur inexplicable n'avaient-elles pas remplacé ce calme, cette sérénité, cette allégresse que vous deviez à la piété ? N'a-t-il pas fallu, pour réparer le dommage d'un instant, plusieurs jours d'efforts et de sollicitude ? C'en est assez, n'est-ce pas ? Et vous dites maintenant avec nous que, pour conserver sa piété, il

faut fuir le monde, parce qu'il est son ennemi.

Et plutôt au ciel que la piété n'eût point à redouter d'autre ennemi que celui-là ! Au moins, par la fuite, elle pourrait se dérober à ses malignes et dangereuses influences. Mais le chrétien porte au fond de son cœur des ennemis cachés qui trop souvent obtiennent, aux dépens de la piété, de coupables triomphes. Et sans parler ici des passions dont les fougueuses attaques font oublier à l'homme trop souvent et les conseils de la piété, et les salutaires enseignements de la foi, et jusqu'aux ordres les plus impérieux de la raison, par combien de secrets adversaires le cœur du fidèle n'est-il pas tous les jours attaqué ? Combien de vents contraires ne réunissent pas leurs souffles pour éteindre ce feu céleste que les soins les plus vigilants peuvent alors à peine conserver ? L'orgueil souille la piété, le découragement l'ébranle, la tiédeur la perd et la détruit.

Où, l'orgueil est l'ennemi de la piété, parce qu'il est ennemi de tout bien. C'est l'orgueil qui a précipité dans l'abîme le plus beau des anges, et rendu le premier homme coupable et malheureux ; c'est l'orgueil encore qui travaille à détruire la piété, ce riche et précieux trésor de l'âme chrétienne. Ah ! si vous cherchez pourquoi cette jeune enfant de Marie a sitôt oublié les promesses renouvelées tant de fois à son autel, et les pratiques qui firent le charme de ses premiers jours, je vous révélerai le triste et lamentable secret : l'ange de l'orgueil a parlé tout bas à son cœur, il a fait briller à ses yeux les séduisantes vanités qui parent les filles de Babylone ; il a fait naître en son âme le désir de leur devenir semblable, et, depuis ce jour, le goût de la parure, l'esprit de légèreté, l'amour de la dissipation, ces trompeurs et dangereux enfants de l'orgueil ont remplacé la candeur naïve, la simplicité touchante dont le ciel avait daigné l'embellir. Ne vous étonnez plus maintenant si vous la voyez rarement dans le sanctuaire, plus rarement encore à la table du divin Maître : l'orgueil a flétri ou altéré sa piété. Ce jeune homme avait observé pendant bien des jours au milieu des dangers et des illusions d'une nouvelle Athènes, cette piété vive et tendre que lui avait inspirée sa mère ; mais voilà que l'orgueil fait retentir à son oreille cette parole si funeste à la race humaine : *Eritis sicut dii* : « Vous serez comme des dieux. » (*Gen.*, III, 5.) Il veut devenir semblable à ces dieux de la terre à qui la foule prodigue son encens : il veut avoir, lui aussi, la science du bien et du mal ; il porte la main au fruit défendu, il ouvre ces livres où se puise, avec le goût du mensonge, l'amour des plaisirs profanes ; et ces imprudentes lectures, en affaiblissant sa foi, altèrent et affaiblissent aussi sa piété. Pourquoi cette âme, élevée par son Maître jusqu'à la plus haute perfection, a-t-elle vu s'évanouir en si peu de temps ces divines et ineffables douceurs, ces consolations sensibles, ces intimes communications qu'elle regardait



comme la plus précieuse récompense de sa piété? Vous le demandez, chrétiens? Interrogez nos livres saints, ils vous répondront, et cette réponse vous dira tout : *Dieu résiste aux superbes, et ne donne sa grâce qu'aux humbles* : « *Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam.* » (*Jac., IV, 6.*) Ah! fidèles, mes frères, si vous voulez conserver en vous la piété, craignez l'orgueil, et qu'une sage défiance vous tienne toujours en garde contre vous-mêmes et contre votre faiblesse.

Mais si la piété peut se dérober au souffle impur de l'orgueil, de nouveaux ennemis lui prépareront des dangers nouveaux. Il arrive dans la vie du chrétien des jours de trouble et de désolation, où l'âme abandonnée, du moins en apparence, par le Seigneur, retombe sur elle-même de tout son poids, et ne trouve plus, dans ses profondeurs désolées, qu'un mortel et irrémédiable ennui; jours trop connus du saint roi David, quand il se plaignait de n'avoir plus d'autre nourriture que les larmes versées en abondance et le jour et la nuit, et quand il s'écriait que son âme, sans le Seigneur, était devenue comme une terre aride et sans eau; jours où les cœurs les plus généreux, fatigués de la vie, comme le prophète, implorent du ciel la faveur de mourir, et l'implorent en vain.

Or, mes frères, le grand écueil de la piété dans ces jours mauvais, c'est le découragement. Une âme ainsi éprouvée, quand elle n'est plus soutenue par la foi, s'abandonne souvent à la tristesse et au dégoût. Au lieu d'imiter le saint exilé de Babylone, Tobie, qui savait adorer le Seigneur, même au sein du plus affreux délaissement, privée comme lui de la lumière céleste, elle n'a plus comme lui la force de bénir le Dieu qui donne les biens et qui envoie les maux, qui frappe et qui guérit. Dès lors quel ennui dans la prière! quelle pesanteur et quelle sécheresse dans la méditation! quel sombre et mélancolique chagrin dans la vie! Il semble à cette âme que chaque parole des Évangiles est pour elle un arrêt de réprobation, que chaque événement lui dénonce l'anathème éternel, que chaque sentier la conduit à la tombe. Oh! si quelqu'un de vous, mes frères, était réduit à ce triste état, et qu'il dût par là, dans les desseins du ciel, ou bien expier des négligences passées, ou bien acquérir de nouveaux mérites de patience et de résignation : Ayez confiance, lui dirai-je, ô mon frère! Après les jours de tempête viendront les jours de calme et de sérénité. Jésus est avec vous dans la barque agitée de votre cœur; il est avec vous, mais il dort. Ah! réveillez-le par une ardente et soumise prière; dites-lui, comme les apôtres : *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons!* (*Matth., VIII, 25.*) Et bientôt les orages s'apaiseront, le ciel s'éclaircira, le soleil de justice illuminera vos yeux de nouveau, et le calme, que vous n'espérez plus, sera la récompense et le fruit de votre confiance.

Que si Dieu ne réveille point ainsi la piété

par de soudaines et vives épreuves, un autre danger naîtra pour elle de la tranquillité même, la tiédeur. La tiédeur! état funeste où l'âme, sans ardeur et sans énergie pour le bien, s'affaiblit peu à peu, et penche vers la mort; où le joug du Seigneur, toujours doux et léger pour le fidèle, devient pour le cœur du tiède un insupportable fardeau, parce qu'il n'a plus la force de le soutenir comme autrefois; où les plus heureuses dispositions s'éteignent insensiblement dans une complète inutilité, comme ces splendeurs éloignées qui brillent au firmament, et dont les impuissants rayons ne sauraient échauffer la terre et mûrir les moissons; où les plus saints devoirs sont accomplis d'abord avec indifférence et froideur, ensuite avec dégoût et répugnance, pour être bientôt après totalement oubliés, ou même foulés aux pieds. La tiédeur! objet de dégoût pour le Seigneur, et qu'il déteste assez pour lui préférer en quelque sorte l'état même du péché. Voilà le dernier, mais aussi le plus grand écueil de la piété. Hélas! n'est-ce pas la tiédeur qui est devenue de nos jours comme la plaie universelle des enfants de l'Église? n'est-ce pas elle qui refroidit et qui glace tous les cœurs? Où sont maintenant ces âmes ardentes que Dieu suscitait autrefois dans toutes les professions? dans le sacerdoce, les François de Sales et les Ignace; dans l'état religieux, les Claire et les Thérèse; dans la vie commune, les Paule et les Marcella. O chrétiens! quand verrons-nous revivre, avec les jours de la foi, les jours de la ferveur? Du moins travaillons à détruire en nous cette tiédeur, le plus dangereux ennemi de la piété. Ranimons-nous à l'approche surtout des saints jours qui vont commencer; pensons souvent aux bienfaits de notre Dieu, à la grandeur de ses récompenses; et par cette méditation nous éviterons la tiédeur, et nous réveillerons dans nos cœurs la piété.

II. Enfin, mes frères, un dernier mot sur les pratiques qui doivent entretenir en nous la piété. Elles ne sont pas, ces pratiques, l'essence même de la piété : cependant elles sont nécessaires. En vain, le Seigneur aurait-il allumé dans vos âmes le feu sacré de la ferveur qu'il vient apporter sur la terre : il languira, il s'éteindra bientôt, si vous ne donnez à son activité des aliments qui la nourrissent et qui l'entretiennent. C'est dans la communion que vous donnerez à votre piété cette vie mystérieuse qui la fortifie et la soutient jusqu'au jour des récompenses. Ah! venez, venez souvent chercher à la table du Seigneur de nouveaux motifs pour l'aimer, de nouvelles grâces pour lui rester fidèles : c'est par l'humble et fréquent aveu de vos fautes que vous saurez connaître les dangers qui menacent votre piété et vos progrès dans la pratique des vertus et les occasions qu'il faut fuir, et les moyens qu'il faut employer. Venez, venez souvent aux pieds de votre père, confesser les faiblesses de votre cœur, et recevoir de nouveau les leçons de sa tendresse; c'est dans



la lecture spirituelle enfin que la voix du divin Maître se fera entendre plus doucement à vous, et que les exemples de ses généreux serviteurs vous enflammeront d'une sainte émulation. Lisez cet Evangile dont chaque parole renferme pour les cœurs malades de si salutaires remèdes, pour les cœurs affligés de si douces consolations, pour les cœurs fidèles de si magnifiques espérances. Lisez ce livre de l'Imitation, le plus beau livre, comme on l'a dit, qui soit sorti de la main des hommes, puisque l'Evangile n'en vient pas. Souvent parcourez ces livres qui furent dans vos mains dès l'enfance : le matin, qu'ils rafraîchissent votre âme, comme au lever de l'aurore la rosée du Seigneur rafraîchit l'herbe des champs; qu'ils aient encore, à la fin du jour, vos derniers regards et vos dernières pensées; et si votre tête fatiguée doit s'incliner avant le temps, que la page sacrée la reçoive et la soutienne encore : *Crebrius lege... tenenti codicem somnus obrepit, et cadentem faciem pagina sancta suscipiat.*

*Exercez-vous donc à la piété*, vous dirai-je en finissant, avec saint Paul : *Exerce teipsum ad pietatem.* (I Tim., IV, 7.) Vous en connaissez maintenant la nature et les avantages; vous savez quels dangers la menacent, quels moyens peuvent la conserver en vous. Mettez en pratique les leçons qui vous ont été données, ou plutôt ces souvenirs qui vous ont été rappelés : Dieu vous en demandera compte un jour. Servez le Seigneur avec générosité : *Exerce teipsum ad pietatem.* Ne soyez pas languissants dans son amour; le service du Seigneur, mes frères, a ses peines et ses tribulations quelquefois : la carrière est semée de ronces et d'épines; si vous vous y traînez pesamment, elles vous déchireront les pieds : courez, alors vous sentirez moins la douleur, et les pointes n'auront pas le temps de pénétrer bien avant : *Exerce teipsum ad pietatem.* Loin de vous la froideur! soyez fervents, puisque vous servez le grand Maître; et chaque jour, par votre piété, donnez-lui des preuves de votre amour et de votre ferveur : *Exerce teipsum ad pietatem.* Surtout dans les saintes solennités qui commencent, en célébrant ce mystère que saint Paul appelle, quelque part, le grand mystère de la piété, « *magnum pietatis sacramentum* (I Tim., III, 16), » demandons à Jésus d'en ranimer en nous les divines ardeurs; allons au pied de sa crèche, pour nous échauffer un peu au feu qui le consume. Apprenons là ce qu'il a fait pour nous, ce qu'il attend de notre part : et puisque la piété peut acquitter notre reconnaissance, puisqu'elle est un hommage digne du Dieu qui s'est abaissé pour nous, puisqu'elle peut nous mériter ses divines caresses et ses grâces les plus signalées, prenons la résolution, mes frères, de conserver au fond de nos cœurs, comme le plus précieux trésor, la piété, et d'en pratiquer avec fidélité tous les devoirs, pour en obtenir un jour toutes les récompenses.

## SERMON VIII.

SUR LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

*Pour le jour de Noël.*

Cum nox in suo cursu medium iter haberet, omnipotens sermo tuus, Domine, de cælo a regalibus sedibus prosilivit. (Sap., XVII, 5.)

Lorsque la nuit était au milieu de sa course, votre Verbe tout-puissant, ô Seigneur, s'élança du ciel et descendit de son trône royal.

Mes frères, telles sont les magnifiques paroles par lesquelles l'Esprit-Saint décrivait, avant leur accomplissement, les choses que nous avons vues et dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire. Longtemps avant la naissance de Jésus-Christ, elles avaient été consignées dans les saints livres, ces paroles qui sembleraient plutôt une histoire qu'une prophétie; et, en les lisant, le Juif fidèle, le gentil converti, pouvaient apprendre les grands événements qui devaient s'accomplir dans la plénitude. C'était le Verbe, le Verbe tout-puissant qui devait descendre des cieux, pour visiter l'homme; qui devait apparaître, au milieu de nous, plein de grâce et de vérité; qui devait se montrer à la terre et converser avec nous, pour nous instruire des choses du ciel et nous enseigner les mystères de l'éternité. C'était pendant la nuit qu'il devait venir au monde : nuit bienheureuse à qui serait confié le grand secret de la Divinité, dans le sein de laquelle Dieu et l'homme allaient se réconcilier, et dont la splendeur devait surpasser l'éclat du jour le plus pur : *Cum nox in suo cursu medium iter haberet, omnipotens se motuus, Domine, de cælo a regalibus sedibus prosilivit.*

Voilà la prophétie : maintenant écoutez l'histoire, également inspirée par le ciel, également infaillible. Pendant que Marie était à Bethléem, le temps de ses couches arriva; à peine eut-elle mis au monde son fils premier-né, qu'elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie. Au même lieu se trouvaient des bergers qui, dans la nuit, veillaient et gardaient leurs troupeaux. Or, un ange du Seigneur leur apparut; à la clarté céleste qui les environna, ils furent saisis de frayeur. Ne craignez pas, leur dit l'ange, je viens vous annoncer un grand sujet de joie : *Il vous est né aujourd'hui un Sauveur, qui est le Christ et le Seigneur* : « *Natus est vobis hodie Salvator, qui est Christus Dominus.* » (Luc., II, 11.)

Ainsi a été annoncé, ainsi a été accompli ce mystère qui fait aujourd'hui le sujet de nos méditations et de notre allégresse; mystère profond, devant lequel doit s'incliner la raison humaine, pour soumettre ses orgueilleuses lumières à la sainte autorité de la parole d'un Dieu; mystère fécond, d'où peuvent sortir, pour notre édification, de salutaires enseignements : car il doit servir en même temps (et je me propose de vous le prouver dans ce discours), il doit servir à réveiller notre foi et à ranimer notre amour.

Allons donc en esprit à Bethléem pour y



contempler les merveilles qui se sont opérées, adorer avec foi et amour le divin enfant que le ciel a daigné donner au monde; et, pour parler dignement, pour méditer utilement dans ce grand jour sur un mystère qui fait l'admiration des anges eux-mêmes, avant de commencer saluons avec plus de respect, avec plus de ferveur que jamais, celle qui a porté le Verbe éternel dans ses chastes entrailles, et le donne en ce jour au monde, Marie, la mère de Jésus et la nôtre.

PREMIÈRE PARTIE.

Ne croyez pas, chrétiens, qu'en vous appelant à la crèche l'Eglise puisse craindre un instant pour votre foi le spectacle des humiliations de son chef. Elle vous annonce aujourd'hui, comme les anges annoncèrent autrefois aux pasteurs, qu'un Dieu vient de naître; et, avec une sainte confiance, elle vous apprend à quels signes vous le reconnaîtrez : *Vous trouverez, dit-elle, un enfant couvert de pauvres langes, et couché dans une crèche : « Invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio. »* (Luc., II, 12.) C'est que, fidèles, au milieu des abaissements de Bethléem, la foi du chrétien sait découvrir des grandeurs cachées, et une gloire resplendissante qui lui montre un Dieu puissant et immortel dans le faible enfant qui vient de naître. Oui, c'est pendant le silence de la nuit que naît le Sauveur attendu; mais les oracles du prophète ont parlé d'avance et l'ont annoncé quarante siècles auparavant à la terre. Oui, il a voulu choisir une crèche pour son berceau; mais autour de cette crèche les prodiges se multiplient, pour attester aux heureux témoins de tant de merveilles que dans cette étroite enceinte est caché le maître et le seigneur de la nature. Oui, enfin, il a toute la faiblesse des enfants ordinaires; mais les plus admirables effets suivent sa naissance, et achèvent de prouver à tous son immortelle origine et sa divinité.

Ouvrez les saints livres, ô vous qui venez en ce jour vous unir à la joie de l'Eglise! et, pour réveiller ou affermir votre foi, lisez et adorez!

I. Partout dans nos Ecritures est annoncée la venue de cet enfant, dont nous célébrons aujourd'hui la naissance. Il est montré, dès le commencement, à l'homme coupable, comme le réparateur nécessaire de sa faute; c'est lui, selon la force du texte original, qui doit briser la tête du serpent, qui doit détruire la puissance du démon. Plus tard, il est l'objet des promesses faites au père des croyants : c'est en lui que seront bénis les enfants d'Abraham. Les prophètes le voient de loin, et parlent tous de lui, de sa gloire, de ses destinées. Aux yeux de Balaam, c'est l'étoile de Jacob, c'est la verge d'Israël qui doit frapper et perdre les enfants de l'idolâtrie; aux yeux d'Isaïe, c'est l'Agneau dominateur du monde, qui vient gouverner la terre. Les uns l'appellent l'Ange du Testament, le Désiré des nations; les autres le nomment la Sagesse du Très-Haut, la Splen-

deur de la lumière éternelle, le Saint des saints, le Dieu avec les hommes. Mes frères, comment ne pas s'écrier, à la vue de ces témoignages rendus en si grand nombre au Sauveur; comment ne pas s'écrier, avec plus de raison encore que les habitants des montagnes à la naissance de Jean-Baptiste : Oh! quel est donc cet enfant qui vient de naître? *Quis, putas, puer iste erit?* (Luc., I, 66.)

Mais écoutez, chrétiens, il ne faut pas qu'il reste dans les prophéties aucune obscurité : elles vont vous raconter par avance toute l'histoire de cette bienheureuse naissance. Jacob, à son lit de mort, vous en précisera l'époque; et, déjà sur le bord de la tombe, il saura parler des mystères de l'avenir : *Le sceptre, dit-il, ne sortira point de Juda, ni la puissance de sa race, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé, celui que les nations attendent.* (Gen., XLIX, 10.) Et, quarante ans seulement avant Jésus-Christ, la Judée, livrée à l'influence romaine, n'avait plus pour maître que l'Iduméen Hérode.

Et pour que personne ne se trompe en un point si capital, un autre prophète sera chargé de préciser autrement le temps de la naissance du Messie. Soixante-dix semaines d'années, dit Daniel, après l'édit qui permettra de relever les ruines de Jérusalem, le Christ, chef du peuple, viendra, et il sera mis à mort; la ville sera dévastée, et dans le temple on verra l'abomination de la désolation. Or, qui ne sait que l'époque fixée par le prophète s'accorde avec les temps de la naissance de Jésus, et que Dieu, par la ruine totale des Juifs, qui a suivi de si près la mort de Notre-Seigneur, a fait entendre aux moins clairvoyants, dit Bossuet, l'accomplissement de la prophétie?

Avançons. Ce n'est point assez à Dieu de nous avoir dit l'époque : il veut encore nous enseigner le lieu de la naissance de son Fils. Et ici, chrétiens, comment ne pas admirer l'économie des conseils du Très-Haut? Si les hommes eussent arrangé tout cela par avance, où auraient-ils placé le berceau de cet enfant, dans lequel reposaient les espérances du monde? Sans doute à Rome, dans la capitale de l'univers; du moins à Jérusalem, la ville des miracles et la cité sainte. Parlez, prophète, et dites-nous ce que le Seigneur vous a montré! *O Bethléem d'Ephrata, s'écrie Michée, vous êtes la plus petite ville de Juda; mais c'est de vous que sortira le dominateur d'Israël, celui qui vient de l'éternité!* (Mich., V, 2.) Et les Juifs eux-mêmes appliquaient si bien au Messie cette prédiction si claire et si frappante, qu'ils s'en servent pour éclairer Hérode et pour indiquer aux mages le lieu où ils devaient porter leurs pas.

Est-ce tout, mes frères? Et la féconde virginité de Marie, cette si douce croyance du chrétien, ce scandale éternel du Juif et de l'impie, ne sera-t-elle pas aussi proclamée dans les jours anciens et prédite avant l'arrivée du Sauveur? Oui, elle le sera! Isaïe



dit qu'une vierge doit concevoir et enfanter un fils qui sera nommé Emmanuel. Il le dira, et pour qu'on ne cherche point à détourner ses paroles, il le donnera comme le plus étonnant des prodiges, comme le signe de la puissance même du Très-Haut. Il le dira, et, plus d'un siècle et demi avant Jésus-Christ, tous les interprètes de l'Écriture entendront ces paroles comme les ont toujours entendues les chrétiens.

Et puis admirez les titres donnés par le prophète à ce fils de la Vierge : *Il sera nommé, continue-t-il, l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix.* (Isa., IX, 6.) Ah! vous pouvez maintenant, Sauveur Jésus, entourer tant qu'il vous plaira votre berceau de silence et d'obscurité : quand de tels oracles vous ont annoncé par avance, ma foi sait percer tous les nuages, et dans le pauvre enfant de Bethléem reconnaître et adorer son Seigneur et son Dieu.

II. N'est donc né, celui que les oracles avaient désigné longtemps auparavant, celui que les Juifs attendaient comme le libérateur de leur nation, celui que désiraient tous les siècles, tous les peuples, toutes les contrées. Il est né dans une étable ; mais, pour affermir la foi des siens, que de prodiges sont opérés dans cette humble demeure!

Nous pourrions vous dire d'abord que Dieu, venant sur la terre et consentant à devenir homme, devait naître dans la pauvreté : c'était la seule manière de montrer au monde sa grandeur et de faire éclater à tous les yeux sa divinité. Quand le fils d'un prince est né parmi les hommes, pour déguiser en quelque sorte sa faiblesse originelle, pour faire oublier à ceux qui doivent être un jour ses sujets qu'il partage avec eux toutes leurs misères, qu'il a les mêmes infirmités, parce qu'il a été pétri de la même boue, on s'empresse d'entourer son berceau de splendeur et de magnificence. Il repose sur les tissus les plus précieux ; il est couvert d'or et de pierreries ; une garde fidèle veille sans cesse autour de sa couche ; des courtisans, oui, des courtisans s'étudient déjà à ramper devant lui et s'exercent à le flatter, sans pouvoir lui épargner une seule des ignominies du premier âge.... Voilà l'homme ; le voilà dans sa nudité, cherchant à se parer d'un éclat factice, et s'entourant, pour cacher son dénûment, d'une gloire trompeuse, d'une magnificence empruntée. Mais venez à Bethléem ; venez voir un Dieu qui s'abaisse, et qui le fait en Dieu. Il n'a pas besoin de recourir à cette pompe extérieure que les hommes recherchent : il est assez grand sans elle, et il la méprise ; il n'a pas peur de paraître faible et petit : il s'en fait gloire, au contraire, parce qu'il saura faire éclater, au milieu de la faiblesse et de l'infirmité, sa grandeur et sa puissance. Oui, puisqu'un Dieu devait naître pour le salut des hommes, il devait naître ainsi ; et, dans ses humiliations mêmes, il ménage à la foi du chrétien le plus solide fondement.

Car s'il a voulu se parer de dénûment et

de pauvreté ; s'il a choisi pour palais une étable, une crèche pour berceau, et pour manteau royal des langes vils et grossiers, il veut cependant semer autour de lui les prodiges, et compenser par d'ineffables merveilles les abaissements de sa naissance.

Peut-être, à l'instant où le Verbe s'anéantissait pour nous à Bethléem, un héritier naissait-il à Auguste, au milieu des splendeurs du Capitole ; mille flambeaux peut-être éclairaient alors le palais des Césars, et remplaçaient le jour au milieu de la ville éternelle. Mais à la crèche de Jésus les choses se font plus grandement ; écoutez l'Évangile : Une clarté céleste illumina les pasteurs, et les remplit d'épouvante : voilà le commencement des prodiges. C'est Dieu lui-même qui éclaire d'une façon miraculeuse le berceau de son Fils, qui fait descendre sur Bethléem un des rayons de sa gloire, qui verse de sa main féconde, dans les champs de la nuit, un fleuve de lumière ; et autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant cet éclat, envoyé par le Seigneur, l'emporte sur les pâles clartés que les hommes ont allumées : *Claritas Dei circumfulsit illos.* (Luc., II, 9.)

A Rome, sans doute, accouraient au berceau de l'héritier du monde les flatteurs, ce fléau que la puissance traîne toujours après elle ; les ambitieux, qui sacrifieraient l'honneur pour obtenir un regard du maître, et toute cette tonrbe, enfin, qui s'agite, qui se presse sur les pas de la fortune. Mais qu'ils sont plus nobles, qu'ils sont plus honorables les premiers courtisans de Jésus ! Ce sont les anges qui viennent l'adorer, les anges pour lesquels mon Dieu ne vient pas au monde, et qui remplacent auprès de lui, dans cet instant, les hommes qu'il aime tant, et qui ne pensent même pas à lui. Ce sont les anges qui amènent à la crèche les bergers, les anges qui avaient perdu l'habitude de venir sur la terre et de converser avec les humains. Et certes, puisqu'ils descendaient familièrement au milieu de nous après les premiers jours de la création, il fallait bien qu'ils reparussent encore à cette seconde création que le Seigneur allait opérer, et qu'ils revinssent s'entretenir de la bonté de leur maître avec les premiers habitants de ce monde nouveau, comme ils avaient parlé jadis, aux patriarches, de sa grandeur et de sa puissance. O bergers de Bethléem, que vous êtes heureux ! Vous voyez les anges, vous conversez avec eux, vous apprenez de leur bouche la naissance de votre Dieu : jouissez de votre bonheur, mais permettez-nous de l'envier. Ah ! si je pouvais, comme vous, parler aux anges, si je pouvais entendre la voix si douce de ces frères bien-aimés, il n'y aurait plus rien sur la terre qui excitât mon envie, qui obtînt de moi seulement un désir. Du moins je veux profiter des faveurs qui vous sont accordées ; et ce qui éclairera votre foi servira, j'espère, à ranimer et fortifier la mienne : *Et ecce angelus Domini stetit juxta illos.* (Ibid.)

Enfin, quand l'aurore versa ses premiers



feux sur les sept collines, des symphonies joyeuses annoncèrent aux Romains qu'il leur était né un maître. Or, je vous le demande, chrétiens, mettez-vous en parallèle ces concerts exécutés par des voix humaines, et le bienheureux cantique que la sainte milice fait retentir aux alentours de Bethléem? Et qu'y a-t-il donc de commun entre ces mercenaires chargés de célébrer une joie qu'ils ne partagent pas, et le chœur céleste des musiciens de l'Agneau? entre ces instruments simples et flexibles comme l'âme des courtisans, qui tantôt expriment la joie, tantôt, avec la même insensibilité, simulent la douleur, et ces harpes d'or perpétuellement accordées aux transports d'une éternelle allégresse? entre les chants de la terre et les harmonies des cieux? Ah! faites silence, bruits importuns qui troublez déjà le calme de la nature! laissez-moi prêter l'oreille aux concerts des anges, car mon Dieu, pour affermir ma foi, leur a commandé de paraître au berceau de Jésus, et de célébrer sa naissance par de saints cantiques. Echos de la Judée qui avez répété si souvent les hymnes prophétiques de David, apportez jusqu'à nous les ravissants accords que vous avez entendus! Oui, si vous pouviez nous rendre encore les sons dont vous fîtes frappés, ce bruit, tout affaibli qu'il nous arriverait à travers les siècles, nous ferait oublier bien vite les plus heureuses, les plus brillantes créations du génie de l'homme : *Facta est cum angelo multitudo laudantium.* (Luc., II, 13.)

Vous le voyez donc, chrétiens, si votre Dieu s'abaisse, il n'oublie pas cependant qu'il est Dieu; et, dans ces abaissements eux-mêmes, il lui échappe, comme à son insu, bien des traits qui dénoncent et qui révèlent sa divinité : ainsi le soleil, caché quelquefois à nos yeux par les nuages amoncelés, déchire de temps en temps le sombre voile qui le couvre, et ses rayons alors, s'échappant de toutes parts, annoncent aux hommes sa présence et son invincible splendeur. Oui, il est Dieu, cet enfant dont le berceau est entouré de tant de merveilles; jamais, pour annoncer la naissance d'un mortel, le ciel n'a déployé tant de magnificence, n'a fait éclater tant de prodiges. Quelques anges étaient bien quelquefois descendus sur la terre pour prédire l'apparition de ces hommes extraordinaires que la Providence destinait à de grandes choses. Ainsi avaient été annoncés Isaac, Samson, Jean-Baptiste; mais quand avait-on vu la multitude des légions célestes s'ébranler à la fois, et venir rendre hommage, par sa présence, à l'Enfant nouveau-né? Quand avait-on vu l'obscurité de la nuit changée, par un miracle, en un jour pur et radieux, et toutes les clartés du firmament s'abaisser jusqu'à nous pour éclairer une pauvre étable? Quand avait-on, sur la terre, entendu les cantiques des cieux? C'est à la crèche de mon Sauveur que sont réunis tous ces miracles, et vous ne voulez pas que j'adore en lui un Dieu auteur et maître de la nature! Ah! plutôt

prosternez-vous avec moi; et, à la vue des prodiges qui accompagnent sa naissance, reconnaissez dans l'Enfant de Bethléem le libérateur promis par les prophètes, Emmanuel, un Dieu avec nous.

III. Au reste, les effets qui ont suivi cette naissance achèveront d'éclairer et d'affermir la foi du chrétien. Qu'ils auraient été grandement surpris, mes frères, ces pauvres bergers qui venaient d'accourir à la crèche, et d'y contempler le Sauveur, si, au sortir de l'étable, une vision prophétique leur avait montré tout ce qui allait s'opérer dans l'univers; ils auraient vu la gloire du vrai Dieu propagée sur la terre, l'idolâtrie vaincue et chassée de ses temples, l'humanité réparée, et rendue digne enfin de ses destinées nouvelles; ils auraient vu ces choses, et ils auraient dit, dans leur admiration: Oui, l'Enfant que nous venons de voir est vraiment le Dieu d'Israël!

En effet, chrétiens, à ne considérer la naissance de Jésus-Christ que comme un fait humanitaire, à l'envisager seulement sous le point de vue philosophique, personne ne niera que tels aient été les effets et les suites de cette naissance : elle a glorifié Dieu, elle a vaincu le démon, elle a régénéré l'homme : la naissance d'un Dieu pouvait seule opérer ces merveilles.

On a souvent parlé de l'état du monde à la naissance du Messie : on a décrit souvent cet oubli profane du Créateur, auquel étaient descendus la plupart des hommes; cette ignorance volontaire au sein de laquelle ils s'endormaient tranquilles; cette immense corruption qui leur avait montré des dieux dans les passions les plus honteuses, dans les créatures les plus insensibles, dans les animaux les plus immondes : et si nous voulions résumer toutes ces peintures en un seul trait aussi connu qu'il est énergique, nous dirions, avec Bossuet, que l'univers était devenu comme un vaste temple d'idoles, où tout était Dieu, excepté Dieu lui-même. Mais, à la naissance du Sauveur, un nouveau jour se lève sur ses nations ensevelies dans les ténèbres : Dieu sera connu désormais, il sera désormais adoré. Laissez grandir cet Enfant dont vous voyez aujourd'hui le berceau; et quand il aura médité pendant quelques années, dans l'humble atelier d'un artisan, les sublimes enseignements qu'il veut donner au monde, il parlera, et sa parole révélera des choses cachées depuis l'origine des temps : il parlera, et, dans la divine simplicité de ses leçons, l'homme apprendra bientôt à connaître son auteur : il saura désormais apprécier et son infinie grandeur et son infinie bonté; il verra sa Providence dans le soin paternel qui nourrit le passereau, et donne au lièvre de la vallée sa brillante parure; sa sagesse dans l'harmonie merveilleuse entretenue par sa main au milieu de la création; sa justice future elle-même, dans l'inégale répartition des biens et des maux de cette vie. Mieux connu, ce Dieu sera aussi mieux adoré; on saura désormais que ce n'est point



sur une seule montagne de la Judée qu'il faut adorer le Père, mais que, partout, l'homme peut lui offrir l'hommage d'un cœur pur et d'une âme reconnaissante; que ce n'est point le sang répandu des boues et des taudoux qui glorifie sa suprême majesté, mais qu'elle veut des adorateurs en esprit et en vérité. Mes frères, ne sont-ce pas là les enseignements qui régissent le monde aujourd'hui? Et qui les a fait connaître à la terre, si ce n'est l'enfant dont vous célébrez la naissance?

Il a vaincu, cet Enfant, le génie du mal : il a vaincu le démon. On dit que, peu de jours après sa naissance, transporté par sa mère en Egypte, pour l'y dérober aux fureurs d'un cruel tyran, il y opéra tout d'abord un grand prodige. A peine eut-il mis le pied sur cette terre classique de l'idolâtrie, que toutes les idoles, ébranlées sur leurs bases, tombèrent et se brisèrent devant lui. Or, mes frères, regardez, si vous le voulez, cette pieuse tradition des premiers siècles de l'Eglise comme une allégorie : toujours y verrez-vous une image fidèle de ce qui suivit bientôt l'apparition de Jésus sur la terre. N'est-ce pas sa naissance qui donna le premier signal de la ruine de l'idolâtrie? N'est-ce pas lui qui ferma la bouche aux oracles imposteurs du démon; lui qui éteignit le feu profane allumé sur les autels des païens; lui qui changea leurs temples superbes, jusque-là asiles de toutes les abominations, dit un grand orateur, en des maisons d'adoration et de prière?

Ah! tandis que les yeux de ce faible Enfant sont encore fermés à la lumière, un regard intérieur, immense comme la divinité qui repose en lui, lui découvre un grand et magnifique spectacle; et si vous voulez savoir ce qu'il apercevait dès lors au fond de sa crèche, écoutez une belle parole de son Evangile : *Videbam Satanam, sicut fulgur de cælo cadentem* : « Je voyais, dit-il, je voyais Satan tomber du ciel, comme un de ces feux errants qui sillonnent la nuit. » (Luc., X, 18.) Voilà l'histoire de la chute du mal, et l'un des plus précieux effets de la naissance du Sauveur. Satan fut renversé par lui du trône qu'il s'était construit dans les hauteurs du fabuleux Olympe : il fut précipité de nouveau sur la terre, il fut enchaîné par son vainqueur, et son règne finit où commença l'empire pacifique de Jésus. *Videbam Satanam, sicut fulgur de cælo cadentem*.

Enfin, car il faut abréger, c'est cet Enfant qui doit réparer l'humanité, en lui rendant ces biens primitifs que lui avait donnés le Créateur et que lui avait enlevés le péché : la paix, la liberté, la vertu. La paix! Jésus vient la donner à l'humanité. Ecoutez les anges : *In terra pax hominibus bonæ voluntatis* : « La paix aux hommes de bonne volonté. » (Luc., II, 14.) C'était le péché qui l'avait ravie à l'homme, cette paix délicieuse, en le mettant en guerre avec son Dieu par l'orgueil, avec ses semblables par la haine, avec lui-même par la volupté. Mais il vient, celui qui est appelé par excellence la paix

des hommes : *Ipse est pax nostra*. (Ephes., II, 14.) Il vient, et, par les abaissements de sa crèche, il enseigne à l'homme l'humilité qui peut seule le réconcilier avec son Dieu; et, par les admirables inventions de son amour pour nous, il lui apprend la charité qui le réconcilie avec ses semblables; et, par l'ineffable pureté de sa naissance, il lui montre dans la chasteté le seul moyen de calmer ses passions et de mettre un terme aux agitations qui le troublent, de se réconcilier enfin avec lui-même. La liberté! c'est Jésus encore qui vient la donner à l'humanité. C'était le péché qui l'avait asservie; car vous avez lu dans l'Evangile, peut-être sans bien comprendre toute la profondeur de cette parole, que *celui qui fait le péché est esclave du péché* : « *Omnis qui facit peccatum, servus est peccati.* » (Joan., VIII, 34.) En ruinant le péché, il a donc brisé les fers de l'homme, il lui a rendu la liberté; car cette puissance de faire ce qui est bien, voilà la seule liberté que reconnaisse et qu'approuve Jésus-Christ. La vertu! c'est lui encore qui vient la rendre à l'homme. C'était le péché qui avait détruit la vertu sur la terre, pour se mettre à sa place et usurper les honneurs qu'elle méritait. Jésus paraît, et toutes choses seront rétablies, et, par l'autorité de ces leçons, par l'efficacité de ses exemples, il réhabilitera la vertu, et lui rendra, au milieu des hommes, l'empire qu'elle doit posséder. Or, encore une fois, quel est celui, dans la suite des siècles, dont la naissance a été suivie de si grands, de si magnifiques, de si salutaires effets? Cherchez, dans l'histoire des conquérants, des philosophes, un homme dont la naissance ait apporté au monde des biens aussi réels et aussi précieux? Est-ce la naissance d'Alexandre qui donna au monde la paix ou la liberté? A peine échappé de son berceau, il ravageait l'univers, et condamnait des nations entières à l'esclavage. Est-ce la naissance de Platon qui apporta la vertu sur la terre? Et dites-moi quel sentiment généreux fit-il donc prévaloir au milieu des hommes? quel principe fit-il asseoir sur des bases solides? quelle vertu, inconnue jusque-là, a-t-il léguée pour héritage à l'humanité? Non, chrétiens, la naissance de ces personnages si vantés n'apporta rien au monde, comme elle ne lui ôta rien. Mais voyez quelles ont été les conséquences qui ont suivi la naissance de Jésus, et, témoins aujourd'hui de son heureuse influence sur le bonheur des hommes, célébrez-la comme l'événement le plus important dont les annales de l'univers aient conservé le souvenir.

O vous tous qui êtes réunis dans cette enceinte, vous le voyez : le mystère de la naissance de Jésus-Christ est un mystère qui doit réveiller votre foi. Suivez donc les bergers, entrez comme eux avec simplicité de cœur dans l'étable, et reconnaissez, sous les haillons de l'indigence, le souverain dispensateur des richesses du monde : *Pauper et dives* (Psal. XLVIII, 3); dans les abaissements du berceau, celui dont la grandeur



s'élève au-dessus des cieux : *Humilis et sublimis*; dans la faiblesse enfin de ce petit Enfant que Marie vous présente, le Dieu puissant qui donne les lois à la nature : *Portatur ut parvulus, adoratur ut Deus*.

Mais j'ai ajouté que le mystère de la naissance de Jésus-Christ est un mystère qui doit ranimer notre amour. Nous allons le voir dans une seconde réflexion.

#### DEUXIÈME PARTIE.

Dans tous les mystères que le Fils de Dieu a daigné accomplir pour le salut de nos âmes, sa charité pour l'homme paraît grande et admirable; et, sans ingratitude, nous ne pourrions, en les méditant, lui refuser notre amour. Comment ne pas aimer un Dieu qui consent à monter pour nous sur une croix infâme, qui veut y mourir au milieu des plus cruelles douleurs, des plus sanglants outrages? Comment ne pas l'aimer, lorsque, trois jours après son supplice, sortant glorieux du tombeau, il nous donne à nous-mêmes le gage le plus certain de la bienheureuse résurrection? Comment ne pas l'aimer, lorsque, remontant vers son Père, il nous dit, pour nous consoler de son absence, qu'il va nous préparer une place au ciel, et qu'un jour, réunis à lui pour l'éternité, nous jouirons du bonheur de le posséder, sans avoir la crainte de le perdre jamais? Mais si Jésus mérite notre amour dans tous les mystères qu'il accomplit pour nous, il en est un dans lequel il se présente à nos yeux sous des traits si aimables, nous donne de sa charité des preuves si touchantes, acquiesce à notre reconnaissance des droits si certains, que nous ne saurions sans crime, après lui avoir accordé l'hommage de nos esprits par la foi et l'adoration, lui refuser l'hommage de nos cœurs par la plus vive et la plus sincère affection. Or, mes frères, ce mystère où Jésus s'assure des titres tout particuliers à notre amour, c'est le mystère de sa naissance; et vous en conviendrez, si vous considérez un instant avec moi les vertus qu'il y pratique pour nous, les souffrances qu'il y endure pour nous, et les grâces qu'il y mérite pour nous.

I. Et d'abord les vertus qu'il y pratique pour nous. C'est pour nous, chrétiens, que Jésus naissant se condamne à l'obéissance la plus entière, à l'humilité la plus profonde: c'était la désobéissance qui avait attiré sur le premier Adam et sur sa malheureuse postérité les malédictions du Seigneur; il fallait donc que le nouvel Adam, pour réparer la faute du premier, pour nous prouver sa tendresse, pour mériter notre amour, se condamnât à l'obéissance. Ainsi fit-il en venant sur la terre; il obéit à son Père céleste. A peine entré dans le monde, nous dit saint Paul, au milieu du silence qui règne encore dans l'étable, Jésus adresse à celui qui l'envoie sur la terre un langage où nous pouvons admirer le respect le plus parfait, la soumission la plus absolue : *Père saint, s'écrie-t-il, vous avez rejeté les impuissants sacrifices de l'ancienne loi; vous n'aimez plus*

*les holocaustes et les victimes offertes jusqu'à présent sur vos autels; mais vous m'avez donné un corps: je viens, Seigneur, pour accomplir en toutes choses votre volonté: « Christus ingrediens mundum dicit: Ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam. » (Hebr., X, 5.) Il obéit à sa mère: Marie peut, quand elle le veut, prendre entre ses bras le divin Enfant, le serrer contre son sein, le déposer dans la crèche, puis le reprendre encore. Sa volonté cachée, comme toutes ses autres perfections divines, sous les voiles de l'enfance, est soumise, ô miracle! à la volonté d'une faible créature; c'est elle qui commande au milieu de cette famille dont un des membres est un Dieu: s'il faut demeurer à Bethléem, c'est elle qui le prescrit ainsi; s'il faut fuir, c'est encore elle qui règle et ordonne le départ. Disons plus, chrétiens, Jésus obéit aux méchants, au prince idolâtre qui gouverne l'empire, puisque, soumis avant de naître au décret impérial, il abandonne, pour l'accomplir, sa demeure de Nazareth, aux cruels habitants de Bethléem; puisqu'à leur voix il s'éloigne de leurs maisons inhospitalières, pour aller chercher, sous un toit inhabité, l'asile qu'ils lui refusent. Or, mes frères, c'est pour nous que tant de leçons d'obéissance sont aujourd'hui données à la terre; c'est pour condamner notre résistance à la volonté du Seigneur, nos infidélités quand sa grâce nous éclaire, nos murmures quand sa main nous frappe, nos révoltes quand sa loi nous commande. C'est enfin, pour confondre ces chrétiens que la Providence a placés dans un état de dépendance et d'assujettissement, et qui, soulevés sans cesse contre le joug, offensent à la fois et le maître qu'ils ont sur la terre, et le Dieu qui leur fait un devoir de l'obéissance. Ah! si jusqu'à présent, mes frères, nous n'avons pas compris, nous n'avons pas pratiqué ces divines et salutaires leçons; du moins aujourd'hui commençons à mieux profiter des exemples de la crèche, et que notre amour fasse oublier à Jésus obéissant nos infidélités passées?*

Mais si la désobéissance a été funeste à la race humaine, l'orgueil, ce triste héritage qui nous est transmis avec le péché de génération en génération, n'a pas eu pour nous des suites moins lamentables. Aussi, pour guérir en même temps toutes nos blessures, celui qui s'était fait obéissant jusqu'à la crèche a-t-il voulu descendre jusqu'aux derniers abîmes de l'humilité. *Il s'est fait chair: « Verbum caro factum est. (Joan., I, 14.)* Mais parce que l'homme se croit quelque chose, et ne comprend pas qu'on s'abaisse en lui devenant semblable, Jésus a fait davantage encore: il s'est fait enfant. Il a daigné prendre sur lui les misères et les faiblesses de cet âge qui ne compte pas encore dans la société, que l'homme injuste et ingrat méprise davantage à mesure qu'il en perd les vertus, et que la religion seule enseigne efficacement à respecter, parce qu'elle montre au chrétien, dans les enfants, les amis et les images de Jésus enfant; et,

comme si ce n'était pas encore assez, il s'est fait pauvre! Il a voulu naître au sein de l'indigence, partager cette misère que nous craignons, que nous regardons, aveugles que nous sommes, comme le plus grand fléau de l'humanité! Aussi condamne-t-il notre orgueil : il le crucifie sur la paille de sa crèche, nous montrant en sa personne; l'humilité exaltée, divinisée en quelque sorte, et nous donnant la leçon la plus parfaite de la plus difficile des vertus, la leçon de l'exemple. Or, si c'est pour nous qu'il s'abaisse, s'il se propose, par les humiliations, de guérir la plaie secrète et invétérée du cœur humain, pourrons-nous, à la vue de tant de bonté, lui refuser ce qu'il nous demande, lui refuser notre amour? Saint Bernard s'écriait, en considérant ce mystère, cet abîme d'humilité : *Quanto pro me vilior, tanto mihi charior!* Plus il s'abaisse pour moi, plus il devient cher à mon cœur! Et nous aussi, chrétiens, nous sentirons en nous renaître l'amour de Jésus, si nous pensons à ses abaissements, si nous songeons que c'est pour nous qu'il descend des cieux, qu'il s'anéantit jusqu'à devenir pauvre : *Quanto pro me vilior, tanto mihi charior!*

II. Les souffrances que Jésus endure pour nous à la crèche lui donnent encore des droits tout particuliers à notre amour. Quand un homme généreux s'est dévoué pour ses semblables à la douleur ou à la mort, malgré l'ingratitude, j'oserai dire inhérente à la nature humaine, ceux pour lesquels il a souffert conservent, pour l'ordinaire, un souvenir reconnaissant de ses bienfaits et de ses douleurs. Rome élevait des statues aux citoyens dont le dévouement, poussé jusqu'au sacrifice, lui avait conquis l'empire du monde; et l'humanité n'a pas oublié le nom de ces hommes courageux qui surent affronter pour elle dans les calamités, les périls, les souffrances et les trépas. Or, mes frères, Jésus-Christ souffre dans sa crèche, et il souffre pour nous; il souffre, car il n'est pas venu pour prendre part aux joies et aux plaisirs de la terre, mais pour nous apprendre à les mépriser. Aussi, voyez les pleurs qu'il verse, comptez les soupirs qui s'échappent de sa poitrine; comprenez les rigueurs du froid cruel qui sévit sur ses membres délicats. Pauvre enfant! dans l'isolement où l'abandonnent toutes les créatures, pas une main charitable qui jette sur ses haillons un tissu moins léger; pas une bouche amie qui réchauffe un peu ses petits pieds par de tendres et de respectueux baisers; personne ne pense à lui, personne ne s'occupe de lui, excepté peut-être les méchants qui le cherchent déjà pour le persécuter et le perdre. Et encore ses souffrances ne s'arrêtent pas aux douleurs du moment : son regard anticipe l'avenir, et il souffre d'avance tout ce qu'il doit souffrir un jour. Oui, tandis que les anges font retentir les airs de leurs cantiques, et réjouissent le ciel par une mélodie qui ne diminue rien, après tout, des douleurs de l'Enfant-Dieu, j'en vois d'autres qui semblent prendre à tâche

de l'affliger, et d'augmenter, autant qu'ils le peuvent, ses amertumes : l'un lui présente déjà ce calice de douleur qui doit l'abreuver au jardin de l'agonie; l'autre, le sceptre dérisoire qui sera remis dans ses mains par des soldats; ceux-ci lui montrent cette couronne d'épines entrelacées qui doit ceindre un jour son front; ceux-là, les clous que les bourreaux enfonceront dans sa chair; d'autres, enfin, soulèvent devant lui la croix où se termineront tant de souffrances. Anges impitoyables, que faites-vous donc? Arrêtez! cessez d'offrir de si cruelles prévisions à cet enfant; il souffre assez déjà; laissez, laissez ces instruments du plus affreux supplice : cachez-les plutôt à sa vue, et lui épargnez au moins les douleurs de l'avenir. Il n'en sera rien, fidèles; la justice éternelle en a disposé tout autrement; il faut que Jésus souffre, qu'il souffre à la fois tous les tourments.... Mais, surtout, ce qui ajoute dès-lors aux afflictions et aux douleurs de votre Dieu, chrétiens, c'est la vue de vos péchés : il voit de loin les infidélités de ces âmes qui se disent à lui, et qui vivent habituellement dans la négligence et la tiédeur; il voit les péchés plus énormes des méchants qui l'ont abandonné, leurs résistances à sa grâce, leurs blasphèmes, leurs sacrilèges; il voit tout, et il pleure. Il souffre donc, mais il souffre pour nous; il veut, par ses premières douleurs, expier déjà nos fautes et les laver dans ses larmes, en attendant qu'il puisse les laver de son sang; il veut encore, par son exemple, nous prêcher la pénitence, condamner ces murmures et ces plaintes qui nous échappent trop souvent dans l'affliction, et nous former ainsi à supporter la souffrance, sinon avec joie, du moins avec courage.

Or, mes frères, je vous le demande, pourquoi Notre-Seigneur a-t-il voulu naître de la sorte au milieu des souffrances? Ne pouvait-il pas se ménager au moins quelques jours de bonheur et de repos? N'était-ce pas assez de souffrir à son huitième jour les douleurs de la circoncision? Pourquoi entourer ainsi son berceau de larmes et de tristesse? Pourquoi, mes frères? Entendez la belle réponse d'un saint Père : *Il a voulu naître ainsi, parce qu'il a voulu être aimé. « Sic nasci voluit, quia voluit amari. »* C'est parce qu'il veut être aimé qu'il fait entendre des gémissements; c'est parce qu'il veut être aimé qu'il verse des larmes abondantes. Aimez-le donc, ce divin Enfant, puisqu'il a tout fait pour gagner votre amour; donnez-lui vos cœurs, il les demande en ce moment; accordez-lui cette compensation pour tous ses chagrins; séchez ses pleurs, vous le pouvez encore, en vous donnant à lui, en vous consacrant à son culte, en lui promettant de l'aimer désormais : *Sic nasci voluit, quia voluit amari.*

III. Enfin, les grâces que Jésus mérite pour nous à la crèche sont un dernier motif qui doit nous engager à l'aimer. Il n'est venu dans le monde que pour nous mériter, par son incarnation, par sa naissance, par



sa vie et par sa mort, les grâces qui nous sont nécessaires pour expier nos péchés, pour nous réconcilier avec son Père, pour parvenir au ciel. Il commence à mériter, et à mériter d'une manière infinie, au premier instant de son incarnation; et c'est pour cela que l'Apôtre bien-aimé, après nous avoir expliqué le mystère d'un Dieu fait homme, ajoute presque immédiatement que *la grâce a été donnée par Jésus-Christ* : « *Gratia per Jesum Christum facta est.* (Rom., VII, 25.) Voilà pourquoi, chrétiens, la crèche est non-seulement un arsenal où sont conservés pour nous les plus saints exemples, une chaire où nous sont enseignées les plus hautes maximes; mais encore une source féconde de laquelle découlent sur nous les grâces les plus précieuses et les plus abondantes.

C'est à la crèche que doivent venir les cœurs aigris, ulcérés par l'envie, par la haine, par la jalousie; ils y recevront une grâce de bienveillance et de charité; cette grâce, c'est Jésus-Christ qui la leur mérite par cette miséricorde universelle qui s'étend à ceux mêmes qui le persécutent. Mais, en retour, il leur demandera leur tendresse et leur affection: *Gratia per Jesum Christum facta est.* C'est à la crèche que doivent venir les cœurs faibles qui sont, tous les jours, ébranlés par le souffle impétueux des passions; ils y recevront une grâce de force et de victoire qui les aidera à combattre, qui les fera triompher; et cette grâce, c'est Jésus qui la leur mérite par la vertu de ses souffrances et des douleurs qu'il endure dans sa chair; mais, en reconnaissance, il veut être aimé, il veut l'être uniquement: *Gratia per Jesum Christum facta est.* C'est à la crèche que viendront les âmes tourmentées par le démon de l'orgueil; elles y recevront une grâce d'oubli d'elles-mêmes et d'humilité, et cette grâce, c'est encore Jésus qui la leur mérite par la sainte efficacité de ses anéantissements; mais s'il consent à leur appliquer cette grâce, il demande en compensation la promesse d'un amour sincère et immortel: *Gratia per Jesum Christum facta est.*

Allons donc tous à la crèche, chrétiens mes frères; allons-y solliciter ces grâces abondantes, ces grâces efficaces qui nous sont nécessaires. Nos besoins sont grands, vous le savez; que nos demandes soient égales à nos besoins. Quand le fils d'un prince est né dans son palais, de nombreuses largesses sont distribuées au peuple; il en sera de même aujourd'hui; et, si nous le voulons, cette sainte journée ne se terminera pas sans que nous recevions de nouveaux bienfaits, de nouvelles grâces, de nouvelles bénédictions qui nous aideront à travailler avec zèle à notre salut, qui nous attacheront de plus en plus au Seigneur.

Ainsi, mes frères, le mystère de la naissance de Jésus-Christ est un mystère qui doit ranimer notre amour. Comment, après avoir considéré les vertus dont il nous donne l'exemple, les souffrances aux-

quelles il se résigne, les grâces qu'il nous mérite en ce mystère, comment ne pas nous écrier avec l'Eglise, dans le beau cantique si particulièrement propre au saint jour de Noël: *Sic nos amantem quis non redamaret?* Qui serait assez ingrat pour ne pas aimer un Dieu qui nous témoigne tant d'amour? Quel cœur assez dur pourrait demeurer indifférent au spectacle que nous offre aujourd'hui Bethléem? Une crèche, un peu de paille, un petit enfant qui nous tend les bras, qui nous montre le dénûment auquel il a été réduit par son amour pour nous, qui nous conjure de l'aimer, qui nous promet de faire notre bonheur, si nous consentons à l'aimer: *Sic nos amantem quis non redamaret?* Qui de nous pourrait sortir aujourd'hui du lieu saint, sans avoir renouvelé à Jésus enfant les promesses d'autrefois, ces promesses que nous lui faisons au temps de notre enfance, alors que notre cœur était pur et que nos jours étaient heureux? Hélas! plusieurs, parmi nous, les ont oubliées peut-être, ces saintes promesses! mais il faut aujourd'hui les renouveler au pied de la crèche, et demeurer fidèles, à l'avenir, aux saints devoirs qu'elles nous imposent. *Sic nos amantem quis non redamaret?*

Divin Enfant, oui, nous voulons vous aimer désormais. Nous ne nous contenterons plus d'une stérile adoration: vous reconnaître pour le Dieu de la nature et ne pas vous aimer, serait la plus monstrueuse ingratitude; nous ne voulons pas être ingrats. Accordez-nous la grâce d'être à vous dans le temps, pour que nous soyons encore à vous dans l'éternité!

## SERMON IX.

SUR LES CONTRADICTIONS DE JÉSUS-CHRIST.

*Pour le Dimanche dans l'octave de Noël.*

Positus est hic... in signum cui contradicetur. (Luc. II, 34.)

*Cet enfant que vous voyez sera en butte à la contradiction des hommes.*

C'est à la crèche, chrétiens mes frères, que commence à s'accomplir ce formidable arrêt de Siméon. C'est à son entrée dans le monde que le Sauveur des hommes devient un signe de contradiction pour les hommes; et, dès le premier jour, sa vie est en opposition avec leur vie. Peut-être, en lisant l'Evangile, votre pensée a-t-elle reculé l'accomplissement de cette prophétie jusqu'aux dernières années de Jésus-Christ, alors que sa doctrine était calomniée, sa puissance et sa bonté méconnues, ses disciples persécutés, son sang réclamé par le peuple et versé par ses ennemis. Peut-être avez-vous cru voir, dans la parole prophétique du vieillard, un avertissement solennel de ces longues contradictions que la foi devait rencontrer sur la terre. Oui, chrétiens, Siméon voyait dans l'avenir les malheurs du Fils de l'Homme, et les tribulations de son Eglise; et voilà pourquoi il s'écrie dans ce jour: *Positus est hic in signum cui contradicetur!*



Celui-ci a été élevé comme un signe de contradiction dans Israël !

Mais ce que le saint prophète voyait aussi, c'est cette persécution sourde et cachée que trouve la foi dans nos cœurs, cette opposition formelle entre nos maximes et les maximes de Jésus-Christ, cette contradiction constante entre les enseignements du Maître et la vie des disciples : *Positus in signum cui contradicetur.*

Or, mes frères, c'est à Bethléem qu'il faut aller chercher le commencement de ces contradictions que souffre Jésus-Christ, c'est au pied du saint berceau qu'il faut nous transporter ; et là, entrant en nous-mêmes, nous comprendrons mieux encore la parole de Siméon. Là, nous verrons un Dieu humilié, et des disciples pleins d'orgueil ; un Dieu pauvre, et des disciples empressés pour les biens de la terre ; un Dieu souffrant, et des disciples immortifiés. Telles sont les premières contradictions que Jésus-Christ trouve parmi nous en venant au monde ; et c'est ainsi que se vérifie, à la crèche aussi bien qu'au Calvaire, cette douloureuse prédilection : *Positus est hic in signum cui contradicetur.*

Entrons ensemble, mes frères, dans le développement de ces réflexions ; et, afin de nous bien convaincre que Jésus au berceau est pour nous un signe de contradiction, voyons en quoi nous lui sommes opposés, et apprenons que nous contredisons son humilité par notre orgueil ; sa pauvreté, par notre amour pour les biens de ce monde ; ses souffrances, par notre immortalisation et nos impatiences. *Ave, Maria.*

I. Je dis d'abord que nous contredisons l'humilité de Jésus-Enfant par notre orgueil et nos vanités. La crèche, a dit un saint Père, n'est autre chose qu'une école d'humilité. C'est là, en effet, que le Sauveur, qui venait sur la terre nous enseigner cette vertu, nous en donna la première et la plus étonnante leçon. Entrons en esprit dans cette pauvre étable où s'accomplit un grand mystère ; et, dans le silence du recueillement, contemptions, avec les bergers, les merveilles qui se sont opérées : *Videamus hoc verbum quod factum est. (Luc., II, 15.)* Là repose un enfant, et cet enfant, c'est mon Dieu. O prodige devant lequel la raison s'incline et que la foi adore, c'est ainsi que le fils du roi de gloire a commencé sa vie parmi nous, c'est ainsi qu'il nous enseigne l'humilité ! Approchez de ce berceau, et voyez : reconnaissez-vous, dans cet enfant faible et impuissant, celui qui a créé l'univers ? Reconnaissez-vous, anéanti sous la forme d'un esclave, celui qui gouverne toutes choses, et dans le fils de Marie, rebuté et méprisé des hommes, le Dieu qu'adorèrent en tremblant les séraphins ? Il est là, dépouillé de sa puissance, tombé de son trône, et déshérité de sa gloire ; il est là, revêtu d'un corps semblable au nôtre, et confondu, dans de communes humiliations, avec le dernier des fils de son peuple. Mesurez, pour comprendre cet abaissement,

la distance, l'espace qui sépare le Créateur de la créature ; le Verbe de Dieu, d'un chair fragile et mortelle ; le ciel, d'une étable... Et ce n'est là pourtant qu'une partie des humiliations du Verbe incarné ; et ce qui me reste à vous en dire ne mérite pas moins votre admiration. Oh ! que ne puis-je vous faire entrer dans le cœur de ce Dieu anéanti, et vous y montrer des sentiments aussi humbles que ses abaissements sont profonds ! Jésus-Christ, dans son berceau, se voit déjà chargé des iniquités du monde ; déjà il en porte aux yeux de son Père toute la confusion ; et, se regardant comme le seul pécheur de la terre, puisqu'en effet son amour lui a suggéré cette ingénieuse substitution, il s'humilie pour des crimes qu'il n'a point commis, mais qu'il doit expier. C'est à ce premier instant de sa vie, aussi bien qu'à son dernier jour, qu'il répète au fond de son âme, avec le prophète, qu'il est devenu l'opprobre des hommes et l'aljection du peuple, qu'il est semblable à un ver de terre (*Psal. XXI, 7*) ; c'est alors qu'il cherche à réparer, à force d'humilité, l'outrage qu'à fait à son Père l'orgueil des humains, les fautes que l'orgueil a fait commettre aux hommes.

Mais, ô Dieu d'humilité, où trouverai-je ici-bas des chrétiens dont les sentiments et la conduite ne soient point en opposition avec les vôtres ? Ce peuple qui se fait gloire encore de vous appartenir, qui vous reconnaît pour son Dieu et pour son Maître, a-t-il reçu avec une respectueuse docilité la grande leçon que vous donnez dans la crèche ? Votre humilité a-t-elle trouvé des imitateurs parmi nous ? et n'est-il pas vrai de dire, au contraire, que notre orgueil est la première des contradictions qui vous étaient réservées en ce monde ? *Positus in signum cui contradicetur.*

En effet, quelle opposition entre notre conduite et la conduite du Fils de Dieu ? Il s'abaisse, et nous cherchons à nous élever ; il oublie qu'il est Dieu, et nous oublions que nous sommes cendre et poussière ; il renonce à des titres qui sont pour lui un héritage inaliénable, et nous, souvent, nous cherchons, pour nous parer aux yeux des hommes, des titres empruntés qui n'ont de réel que leur vanité. C'est dans une étable, dans la plus obscure des demeures de Bethléem, que Jésus-Christ vient au monde ; il fuit les regards des hommes et méprise les honneurs de la terre ; et nous, si la Providence, facilitant pour nous la pratique de l'humilité, a marqué notre place dans les rangs inférieurs de la société, nous gémissons en secret d'une disposition qui contrarie nos vœux et attriste notre amour-propre. Si, au contraire, le ciel, moins propice, nous a fait naître parmi les heureux du siècle, nous voulons attirer sur nous les regards adulateurs ; nous les achetons à grands frais, nous les recevons avec reconnaissance ; et, quand nous n'espérons plus en trouver ailleurs, nous venons encore les mendier, peut-être, dans le lieu saint. Enfin le Sauveur n'a trouvé un asile dans l'étable de



Bethléem qu'après avoir supporté, sans se plaindre, des mépris et des rebuts. Sa mère a vainement frappé aux portes d'une ville où n'est plus connue l'hospitalité; en vain a-t-elle fait parler la voix de la nature, montré les exigences de sa position, et réclamé quelques soins pour son fils : ses vœux n'ont point été entendus, sa demande a été repoussée, et la mère et le fils, honteusement exilés dans leur propre patrie, ont dû parler avec de vils animaux le toit grossier qui les couvrait. O ciels ! vous avez vu ces choses, et vous n'avez point fait pleuvoir un feu vengeur sur la tête des coupables !... Mes frères, c'est que Jésus, qui a tout vu, a tout pardonné. Il offre à Dieu, son Père, cette humiliation nouvelle, en expiation de nos délicatesses et de nos susceptibilités si grandes. Hélas ! que cet admirable exemple condamne bien hautement tant de chrétiens qui ne sauraient souffrir un mépris et pardonner une injure ! Entendez-les s'écrier, dans l'amertume d'un cœur ulcéré par l'orgueil, qu'ils n'étaient point faits pour recevoir un pareil affront ; qu'on a oublié ce qu'on devait à leur nom, à leur caractère, à leur position sociale : comme si le Fils de Dieu n'avait pas eu d'aussi grands sujets de plainte, et ne les avait point oubliés en pardonnant aux coupables ! Voyez-les s'agiter pour obtenir une éclatante satisfaction, intéresser à la cause de leur amour-propre des parents, des amis dont ils stimulent l'indifférence : comme si le Fils de Dieu n'avait pas pu invoquer aussi, pour venger ses outrages, le secours des légions célestes et la puissance d'un Père protecteur de sa gloire !

Mais supposons un instant que la conduite des chrétiens en général ne soit point ainsi en contradiction avec celle du Sauveur : leurs sentiments ne sont-ils pas toujours en opposition avec les siens, par rapport à l'humilité ? Tandis qu'ils devraient s'humilier profondément en eux-mêmes dans la conviction de leur néant et la pensée de leurs péchés, ils nourrissent leur esprit d'une vaine estime qu'ils ont pour eux-mêmes ; ils affectent de fermer les yeux sur les grandes misères de leur âme, pour les fixer avec complaisance sur un peu de bien qu'ils doivent à la bonté du Seigneur, et dont leur vanité se fait un titre pour l'offenser. Ils se donnent sur les autres, par d'injustes comparaisons, une supériorité que rien ne pourrait soutenir ; et souvent ils honorent de leurs mépris un mérite qui les offusque. Ah ! ce n'étaient point là les sentiments de Jésus dans la crèche : ses dispositions intérieures étaient en harmonie avec cette grande humiliation qu'il subissait pour nous ; il portait au fond de son cœur toute la honte du péché, sans en avoir contracté la faute ; il s'abaissait en son âme autant qu'il s'était abaissé dans sa chair, et c'est ainsi qu'il devenait pour nous un signe de contradiction, en opposant ses humiliations à notre orgueil et à nos vanités : *Positus in signum cui contradicetur.*

II. En second lieu, nous contredisons la pauvreté de Jésus enfant, par notre amour et notre empressement pour les biens de la terre.

Mes frères, un Dieu qui naît dans une étable, au milieu des privations de toute espèce, dans le dénûment le plus absolu, a bien droit, je pense, de prêcher à ses disciples l'amour de la pauvreté ? Il peut leur enseigner avec autorité une vertu pénible sans doute à la nature, mais qu'il a lui-même pratiquée le premier. Aussi, qu'elle est éloquente cette voix qui sort du berceau de l'Enfant-Dieu, et nous répète cette parole qui sera plus tard un enseignement qu'il doit donner au monde : *Bienheureux les pauvres ! « Beati pauperes ! »* (Matth., V, 3.) Voyez la condition que j'ai choisie en venant parmi vous, et qu'elle vous instruisse. Créateur de l'univers, je puis disposer des richesses qu'il renferme ; les palais et les trônes sont à moi, et cependant voyez la première demeure où je suis descendu ; les trésors des mortels m'appartiennent, et cependant la pauvreté fut tout mon partage. Ah ! c'est qu'il faut vous accoutumer, dès le premier jour, à comprendre cette leçon qui sera plus tard la leçon de mon cœur : *Bienheureux les pauvres : « Beati pauperes ! »* Ainsi nous parle Jésus dans la crèche, et que de fruits n'a point produits dans les âmes ce divin prédicateur ! De tels enseignements, confirmés par de tels exemples, ont fait aimer à la nature ce que la nature abhorrait ; on a vu des chrétiens, dociles aux leçons de la crèche, renoncer aux biens périssables de ce monde pour embrasser, pour pratiquer la pauvreté volontaire de Jésus ; on les a vus surtout comprendre, au milieu des grandeurs et des illusions de la fortune, le néant et la vanité de tout ce qui passe, se détacher d'un monde qu'il faut tôt ou tard abandonner : *Beati pauperes ! « Bienheureux les pauvres ! »*

En ces jours-là, peut-être, on aurait pu croire que la prophétie de Siméon avait reçu son dernier accomplissement. Quand on voyait dans la solitude un Antoine, qui avait tout donné aux pauvres pour se donner tout à Dieu ; dans les cités, une foule de chrétiens disposés à partager, avec leurs frères indigents, des biens que la Providence leur avait confiés pour eux ; quand on voyait enfin, jusque sur les trônes du monde de grands exemples de pauvreté et de détachement évangéliques, alors on pouvait penser que les contradictions de Jésus-Christ étaient terminées, et qu'il ne devait plus se trouver, entre les disciples et le Maître, une si constante et si lamentable opposition.

Mais qu'ils furent bien courts, hélas ! les jours où l'on comprit, où l'on imita les exemples de Jésus pauvre et indigent ! Bientôt sa voix, étouffée par la cupidité, ne fut plus entendue des chrétiens ; pour suppléer à ce silence forcé, ses faibles mains leur montraient de pauvres langes, des haillons misérables, un peu de paille. Ils détour-



nèrent les yeux et coururent après les richesses

Et, en effet, que voit-on le plus souvent au milieu du monde, sinon un amour et des empresses pour les richesses, qui contredisent ouvertement cette pauvreté de la crèche ? On y voit des riches qui s'aveuglent volontairement sur les périls de leur état, qui estiment et qui vantent ce qui en fait toujours le danger et souvent le malheur ; on y voit des pauvres qui ne savent point comprendre les bienfaits de la Providence, et qui murmurent d'une situation qui rend leur salut plus assuré, en les rendant plus conformes à Jésus-Christ ; des riches qui passent leurs jours à grossir des trésors qu'ils ne trouvent jamais suffisants ; et des pauvres qui convoitent sans cesse les dons d'une fortune que ses faveurs mêmes devraient leur faire craindre davantage ; des riches, enfin, qui demeurent étrangers aux jouissances de la charité, seule compensation de tant de soins et d'inquiétudes dont leurs biens sont grevés ; et des pauvres dont l'avidité ne peut être satisfaite, et dont les désirs coupables se partagent en secret une fortune qui ne leur fut point destinée.

N'est-ce pas là, chrétiens mes frères, ce que nous voyons chaque jour, et ce qui chaque jour nous fait gémir devant le Seigneur ? Sans doute, et nous aimons à le dire ici, il est à cet affligeant détail d'honorables exceptions ; mais c'est là pourtant la conduite des chrétiens en général, ce sont là leurs dispositions. Or, vous le comprenez assez, il y a là contradiction manifeste entre la vie du Maître et celle des disciples, entre la doctrine du Sauveur et nos sentiments. Il aime la pauvreté, et nous l'avons en horreur ; il la choisit par préférence, et nous la fuyons ; il l'embrasse avec joie et avec amour, et nous la portons comme un fardeau qui nous pèse, et sous lequel nous ne cessons de murmurer. Avouons-le donc, mes frères, sous ce point de vue encore, nous ressemblons bien mal à notre Dieu, et notre empressément désordonné pour les biens de cette terre contredit à chaque instant son détachement et sa pauvreté : *Positus in signum cui contradicetur.*

III. Enfin, nous contredisons les souffrances de Jésus dans la crèche par notre immortification et nos impatiences. O vous que le ciel a condamnés à la douleur, et qui traînez dans la souffrance les derniers restes d'une vie commencée dans la misère, venez à la crèche pour apprendre à souffrir ! Là je vous montrerai avec de grandes douleurs une patience plus grande encore. C'est un enfant qui souffre : l'inclémence d'une saison rigoureuse ajoutée aux privations de la pauvreté de nouveaux besoins et des souffrances nouvelles. Et qu'a-t-il donc fait pour mériter ainsi la colère du ciel ? Il est innocent, et cependant il souffre... Mais ce que vous devez admirer surtout, c'est cette adorable résignation que rien ne saurait ébranler, cette douceur que les anges eux-mêmes lui envient, cet amour enfin pour

les souffrances, qui ne sera pleinement satisfait que par le martyr qui l'attend au Calvaire. Apprenez, à cette vue, que l'homme est né pour la douleur ; qu'il n'est pour aucun des âges de sa vie ni privilégié ni exemption ; et qu'un coupable surtout, qui a su pécher, doit savoir souffrir. Mais apprenez encore que la patience et la résignation vous sont nécessaires, et que sans elles la souffrance est sans mérite et la douleur sans récompense.

Telles sont, mes frères, les salutaires instructions que nous donne la crèche : or notre conduite n'a-t-elle pas été, sur ce dernier point comme sur les autres, en opposition directe avec celle de Jésus-Christ ? Rapprochons de sa patience et de sa douceur nos vivacités et nos emportements ; comparons sa touchante résignation à ces découragements, à ces désespoirs où nous jetons des souffrances quelquefois bien légères ; comparons-les, et jouissons d'un parallèle qui montre tant de différence entre nous et notre divin modèle. Etudiez sur son lit de douleur ce chrétien qui ne rappelle plus à son souvenir les souffrances de Jésus enfant et son inaltérable patience ; voyez-le s'inquiéter et se plaindre à Dieu de Dieu même, aigrir par de continuelles agitations un mal qu'aurait soulagé peut-être le repos intérieur et le calme de la résignation ; et, devenu enfin, par ses emportements, le supplice de ceux qui l'entourent, il finit par outrager le ciel et calomnier la Providence. Cet effrayant tableau, mes frères, ne reproduit-il pas, à peu près, notre conduite au milieu des souffrances ? et n'est-il pas ainsi un témoignage authentique des contradictions qui se trouvent entre Jésus souffrant et ses disciples ?

Mais c'est peu encore pour le Sauveur d'accepter et d'aimer les souffrances : il les recherche, il les désire. Son cœur, du fond de la crèche, s'élance au-devant des dernières douleurs, et les appelle de tous ses vœux ; il ne verse encore que des larmes : mais qu'il désire ardemment de verser son sang jusqu'à la dernière goutte ! Et, à ce trait, qui de nous pourra trouver en soi quelque ressemblance avec son Dieu ? Ne fuyons-nous pas la mortification ? ce nom seul ne fait-il pas tout notre effroi ? Et quand la voix de Dieu, parlant à notre cœur, nous montre la nécessité de cette pénitence volontaire, et nous invite à la pratiquer, ne cherchons-nous pas, pour nous en dispenser, des motifs et des prétextes dont, mieux que personne, nous connaissons la futilité ?

Parlez de mortification à ce chrétien qui oublie, dans les délices continuées d'une table abondamment servie, les privations de Jésus dans la crèche ; parlez-lui de mortification, et bientôt vous verrez son front se rembrunir, l'impatience se manifester dans chacun de ses mouvements, et vous imposer bientôt un silence nécessaire ; ou peut-être, pour confondre votre témérité par des raisons décisives, du moins à ce qu'il croit, il vous dira que ses occupations ne lui permettent pas de se mortifier, que sa santé



peut-être en souffrirait, qu'il ne sait comment faire, et qu'enfin ce conseil est trop pénible à la nature : *Durus est hic sermo, et quis potest eum audire?* (Joan., VI, 61.) Parlez de mortification à cette chrétienne qui se recherche en tout, qui n'a jamais su combattre, avec le secours de la grâce, les désirs de la nature, qui obéit avec une incroyable docilité aux moindres impressions de sa volonté propre; parlez-lui de mortification, c'est un langage nouveau pour elle, à peine peut-elle en comprendre le sens; et si elle le comprend, aussitôt elle se récrie, elle vous dit que cette austère vertu fut jadis à la mode parmi les chrétiens, mais que les temps sont bien changés; qu'il faut en laisser la pratique à ces pieux asiles où les âmes innocentes se mortifient pour les coupables, et qu'enfin la pensée seule de la mortification agit sur ses nerfs et redouble ses douleurs : *Durus est hic sermo*, etc.

Ainsi laissons-nous Jésus-Christ se mortifier seul, sans imiter, par notre patience, sa douceur et sa résignation, et sans joindre quelques mortifications, au moins intérieures, aux souffrances volontaires qu'il endure pour nous à la crèche.

Telles sont, chrétiens, les contradictions qui se trouvent entre Dieu et ses infidèles disciples. S'il condamne, en venant au monde, notre vie molle et sensuelle par de si grands exemples, nous savons bien opposer pour réponse, à son humilité, nos vanités et notre orgueil; à sa pauvreté, notre amour et nos désirs pour les biens de la fortune; à ses souffrances enfin, nos impatiences et notre immortification. Ah! ce n'est donc point au Calvaire seulement que nous nous éloignons des exemples et des traces du Sauveur: nous commençons à l'abandonner, à le contredire, dans l'étable même de Bethléem. C'est là qu'il pratique des vertus qui nous effrayent, et que nous n'avons pas la force d'imiter.

Pourtant, mes frères, il faut lui ressembler pour entrer au ciel; et si nous ne pouvons point pratiquer les exemples de son enfance, espérons-nous pratiquer mieux un jour les exemples de sa vie et de sa mort? Ah! commençons par ces vertus qui seront la base et le fondement des autres: la vue d'un berceau est toujours moins effrayante que la vue d'une croix; devenons semblables à Jésus enfant, pour devenir ensuite semblables à Jésus crucifié, et partager enfin la gloire de Jésus triomphant!

### SERMON X.

#### SUR LA DURÉE DE L'ÉGLISE.

#### Pour le jour de l'Épiphanie (3).

*Quid timidi estis, modicæ fidei?* (Math., VIII, 26.)  
*Hommes de peu de foi, pourquoi tremblez-vous?*

Je ne reconnais pas, mes frères, à ce lan-

(3) Ce discours avait été prononcé à Saint-Thomas d'Aquin le quatrième dimanche après l'Épiphanie, jour de la fête de saint François de Sales, patron du clergé de la paroisse, comme on peut le reconnaître à l'exorde et à la péroraison. Empêché, par la maladie, de composer un sermon

gage, celui qui recommandait tant à ses apôtres de recourir à lui dans tous leurs besoins: Demandez, et vous recevrez, leur disait-il. Aujourd'hui qu'ils demandent, les a-t-on loués de leur fidélité à suivre les leçons qui leur furent données? Le Sauveur au contraire, leur reproche leur faiblesse, et sa bouche laisse échapper cette parole foudroyante: Hommes de peu de foi, pourquoi tremblez-vous? *Quid timidi estis, modicæ fidei?* Et cependant fut-il jamais une circonstance où le secours fut plus nécessaire? Ballottés par les vagues sur une mer oragense, environnés des ténèbres de la nuit, ils se consumaient en vains efforts pour gagner la terre, et leur barque déjà était couverte par les flots. Qui de nous à leur place n'eût crié comme eux vers le ciel: *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons: « Domine, salva nos, perimus! »* (Ibid., 25.) Eh bien! mes frères, à nous comme à eux se serait fait entendre cette sévère parole: *« Hommes de peu de foi, pourquoi tremblez-vous? La barque qui porte Jésus peut-elle périr?... »* Car voilà, mes frères, l'explication du reproche fait aux apôtres. Avant de monter dans cette barque, le Sauveur venait encore de leur prouver sa toute-puissance et sa mission divine: on lui avait offert, sur le soir, des possédés qu'il avait délivrés et des malades qu'il avait guéris. Disciples pusillanimes, vous savez donc qu'en Dieu est avec vous, et vous tremblez! Ah! je ne m'étonne plus s'il s'indigne de votre peu de foi: tous nous applaudissons à un reproche si bien mérité: *Quid timidi estis, modicæ fidei?*

Prenez garde, chrétiens, vous vous condamnez vous-mêmes: cette barque, vous disent les Pères, c'est l'Église. Jésus est avec elle... Gardez, gardez pour vous vos timides alarmes. Un instant peut vous faire perdre la grâce: soyez toujours dans la crainte, à la bonne heure; mais l'Église, laissez-la flotter au milieu des tribulations; les eaux du déluge élèveront l'arche du salut, elles ne l'engloutiront pas: pourquoi donc tremblez-vous? *Quid timidi estis, modicæ fidei?* Voilà pourtant un reproche que méritent bien souvent des enfants d'ailleurs soumis de l'Église. Qu'ils pleurent sur ses infortunes, qu'ils prient pour ses besoins, c'est trop peu pour eux; leur inquiète prévoyance anticipe les temps, ils tremblent pour son avenir. Jésus-Christ leur dit aujourd'hui, par ma bouche, que celui qui a fondé l'édifice saura bien le soutenir; que celui qui tient le gouvernail saura bien préserver la barque du naufrage, et que les promesses qui ont été faites à l'Église, et les combats qu'elle a déjà soutenus, leur doivent être de sûres garanties de son éternelle durée.

nouveau pour le jour de l'Épiphanie, l'abbé Doucet avait l'intention de prononcer, avec quelques modifications, le discours que nous donnons ici. Il n'y a rien changé, puisqu'il n'a pu monter en chaire ce jour-là, et nous le laissons tel que nous l'avons trouvé dans le manuscrit.



## PREMIÈRE PARTIE.

On l'a dit avant moi, mes frères, la vraie religion a dû commencer avec le monde. J'ajoute qu'elle ne doit finir qu'avec lui. Par quel singulier privilège, en effet, les générations passées auraient-elles mérité seules d'être éclairées par la pure lumière du salut? Par quelle bizarre exception ces peuples qui doivent un jour habiter la terre et fouler la poussière de nos tombeaux, comme nous marchons aujourd'hui sur la sépulture de nos devanciers; par quelle bizarre exception seraient-ils réduits à chercher en vain ce que nous possédons encore, ce dont nous profitons si mal? La foi serait-elle un héritage qu'on ne pût passer à ses neveux? Et serait-il vrai de dire que le christianisme tire à sa fin, et que l'Eglise de Jésus-Christ va périr? Ce siècle, mes frères, l'a entendu proclamer; mais un autre siècle entendit une autre parole: pesez les autorités, et jugez ensuite.

Un Dieu avait regardé d'en haut la terre et ses malheurs. Il l'avait vue souillée par le crime, profanée par des autels sacrilèges, livrée tout entière au démon, et pleurant, silencieuse, sous les fers dont elle était chargée. Un seul peuple avait conservé sa foi primitive: inaperçu, pour ainsi dire, au milieu de l'idolâtrie, c'était la veine du métal précieux qui se cache dans l'épaisseur du rocher. Quel est celui qui viendra exploiter cette mine si féconde en richesses, et tirer le trésor enfoui dans les ténèbres? Celui qui avait vu nos maux descendit pour les guérir. Vous savez, mes frères, car enfin je parle à des chrétiens, vous savez que le Verbe s'anéantit en se faisant chair pour habiter parmi nous; les nuées s'inclinèrent pour nous donner le juste: un Dieu-homme parut dans le monde. Il apporta avec lui les secrets qu'il avait puisés dans le sein de son Père: il enseigna une morale pure comme le ciel d'où elle descendait, il établit une société pour enseigner sa morale et ses mystères: voilà l'Eglise.

Il allait, ce Dieu sauveur, remonter vers celui qui l'avait envoyé: l'Eglise, son épouse, allait rester seule sur la terre; illustre étrangère, elle n'avait ici-bas ni amis ni protecteurs. On lui donna pour arme une croix de bois, pour espérance la douleur et la persécution, pour héritage le monde entier: elle va partir... *Allez, enseignez toutes les nations: « Docete omnes gentes. »* (Matth., XXVIII, 20.) Quoi, Seigneur! toutes les nations? Ne vous souvient-il plus que vous avez eu, dans la Judée seule, mille vexations à endurer, mille injures à supporter, la mort à souffrir? Voilà le terme de votre prédication parmi les hommes. Un Dieu n'a pas été à couvert de la persécution, et j'irai moi, timide comme l'innocence, affronter à mon tour le crime et ses fureurs! Au moins si vous restiez avec moi, peut-être pourrais-je dire, avec un de vos apôtres: *J'irai et je mourrai avec lui: « Eamus*

*et nos, et moriamur cum eo. »* (Joan., XI, 16.) Mais mourir, et mourir seule!... *Je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles: « Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi. »* (Matth., XXVIII, 20.) Entendez-vous, fidèles? jusqu'à la consommation des siècles? Quel est celui qui a fait la promesse? C'est celui devant lequel vous vous prosternez, celui que vos cœurs adorent, Jésus-Christ, votre maître et le mien. Je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. Sainte Eglise, partez maintenant: vous avez les promesses de l'éternité. De grandes tribulations vous attendent, mais vous serez victorieuse. Vous irez dire au monde que le crucifié est Dieu, que le plaisir est un crime; la souffrance, un bonheur: vous le direz, et le monde se soulèvera. Ne craignez point, *ce n'est pas encore la fin: « Nondum est finis* (Matth., XXIV, 6), » et vous devez rester jusqu'à la fin: *Usque ad consummationem sæculi.*

Etonnante parole qui vous annonce, seule, la divinité de celui qui a parlé. L'homme, mes frères, n'a point encore promis l'éternité à l'ouvrage de ses mains: il voit trop crouler autour de lui les magnifiques témoignages de sa faiblesse originelle: quand tout se renouvelle à ses yeux, et qu'il se voit, après, cinquante ans, étranger sur le sol qui l'a vu naître, il n'oserait croire à la durée de l'argile qu'il a pétrie. Le tombeau, voilà sa dernière demeure; avec lui, ou peu de temps après lui, dormira dans la poussière le chef-d'œuvre, enfant de son génie. Un conquérant a bien pu former, dans les déserts de l'Arabie, une religion voluptueuse comme son auteur, et l'envoyer, un cimetière à la main, convertir le monde: à l'aide de ces deux puissants mobiles, le plaisir et la force, il pourra bien lui promettre de rapides succès; ce qu'il n'oserait promettre, c'est une éternelle durée. Son génie s'arrête à l'horizon de l'avenir, il abandonne son œuvre à la destinée qui l'attend. Plus tard, des enfants rebelles s'élèveront contre l'Eglise: ils garderont sa morale pour servir de passe-port à leurs nouvelles erreurs: l'édifice est bâti par les hommes, il ne tiendra pas. Et s'ils osaient s'attribuer les promesses qui furent faites à l'Eglise catholique, on leur montrerait cette fluctuation de doctrine, ces incertitudes sans cesse renaissantes, infailibles présages d'une dissolution prochaine.

Non, chrétiens, ce n'est point l'homme qui peut dire: Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles. Cette promesse annonce un Dieu; et voilà la promesse qu'à reçue l'Eglise.

Voulez-vous encore une preuve de la divinité des promesses? Rappelez-vous que l'Eglise doit subsister toujours comme elle fut d'abord. L'homme, dans son génie étroit, peut enfanter des systèmes; il pose les fondements, d'autres élèveront après lui: ou plutôt il creuse, et d'autres, voulant creuser



encore, se précipiteront avec lui. Bientôt vous entendrez parler de *transformation* : le système d'hier n'est plus à la hauteur de l'ère nouvelle qui commence aujourd'hui, et qui peut-être finira demain. Au milieu de ces phases d'une doctrine complaisante, reconnaissez, chrétiens, la main de l'homme qui posa la première pierre : le temple n'est point encore achevé et déjà les colonnes qui le portaient sont tombées ; il a fallu des soutiens étrangers pour prévenir une ruine totale. Mortel, voilà ton ouvrage ! Tu n'as pas su prévoir les besoins du siècle qui devait suivre ; cesse de me vanter ton système : il a changé, donc c'est une erreur !

L'Eglise, au contraire, reçut une fois ce qu'elle devait enseigner jusqu'à la fin. Le coup d'œil de son divin auteur embrassa les siècles : il aperçut de loin les exigences des temps, et ce qu'il devait leur accorder le fut dès l'origine. Chargée de richesses pour tous les âges, pour toutes les régions, l'Eglise n'a plus rien à emprunter, rien à échanger : elle demeure toujours la même, son Evangile n'aura ni addition ni supplément : elle enseignera dans le dix-neuvième siècle ce qu'elle enseignait au temps des apôtres, ce qu'elle enseignait, il faut bien le dire, au douzième siècle. Les hommes, courbés sur la terre, lèveront un instant la tête, et lui crieront : « Montez jusqu'à nous ; mettez-vous à la hauteur de votre époque. » Aveugles qu'ils sont ! ils se réjouissent assis au fond de l'abîme, et se croient sur les hauteurs !.... L'Eglise leur tendra la main pour les relever : elle ne descendra pas.

A l'Eglise fut promise une durée éternelle, une durée immuable. Jugez, d'après cela, les blasphèmes du siècle : Le christianisme est condamné, il a achevé son œuvre.

Le christianisme est condamné ! Mais vous qui l'avez condamné, vous lui laisserez bien le droit d'en appeler de ce jugement ; ce droit, on ne l'a jamais contesté au condamné. Il a encore des moyens de défense que vous n'avez pas pulvérisés, encore des témoins qui parleront pour lui, encore du sang à verser... Le christianisme est condamné ! et par qui ? Nommez les juges qui ont signé son arrêt de mort ; nommez surtout ceux qui se chargent d'exécuter la sentence. Que l'on voie ces mortels qui se croient forts contre Dieu, et qui ont dit : Faisons cesser sur la terre ses jours de fête » Nommez-les seulement, et le proscrit sera vengé... Le christianisme est condamné ! mais il le fut sous Néron !...

Il a accompli son œuvre ! J'avais cru jusqu'ici que son œuvre était l'œuvre de tous les siècles ; je l'avais cru sur la parole d'un Dieu, et vous venez me dire que cette œuvre est consommée... L'heure dernière a-t-elle donc déjà sonné ? Avez-vous entendu de loin cette trompette qui doit réveiller

les morts endormis dans la tombe ? S'il en est ainsi, vous avez raison, son œuvre est accomplie, du moins pour vous ; il ne lui reste qu'à conduire ses enfants au ciel : vous y avez renoncé...

Il a accompli son œuvre ! et quelle œuvre ! Il avait été envoyé pour évangéliser les pauvres, pour guérir les cœurs malades, pour prêcher la miséricorde au pécheur et la délivrance au captif. Voilà son œuvre, et elle est accomplie ! Il n'y a donc plus de plaies à fermer, plus de fautes à pardonner ? Il n'y a donc plus de pauvres à consoler, plus de misères à soulager ? Regardez autour de vous, et répondez.

Il a accompli son œuvre ! et c'est toujours un mérite. Je ne crois pas qu'on en dise jamais autant de tous ces systèmes que vous prétendez élever à sa place, ou plutôt je crains bien qu'on ne doive dire, en regardant les ruines amoncelées autour d'eux : « Ils ont accompli leur œuvre (4). »

Non, fidèles, le christianisme ne périra pas ; il a reçu des promesses pour l'éternité, vous l'avez vu dans une première réflexion : une seconde réflexion vous montrera l'accomplissement de ces promesses, et le passé vous sera une assurance pour l'avenir.

#### DEUXIÈME PARTIE.

Quand l'Eglise commença son pèlerinage ici-bas, on dut s'attendre qu'elle rencontrerait de nombreux et de puissants obstacles ; elle portait avec elle la condamnation de toutes les erreurs, la réforme de tous les penchants ; et le spectateur attentif, qui aurait étudié sa route du haut de la montagne ou Jésus expirait sur une croix, aurait vu cette route semée de ronces et d'épines, et couverte d'ennemis qui attendaient au passage la victime livrée sans défense à leurs coups. L'Eglise les avait aperçus, et pourtant elle partit. La voilà descendue dans l'arène ; ah ! qui pourra me dire quand elle n'aura plus à souffrir ?...

I. La persécution, voilà le premier de ses combats. Le cri qu'elle entendit fut un cri de mort : « Les chrétiens aux bêtes ! » A cette parole sortie de l'enfer, l'univers s'ébranla, les passions s'agitèrent, furieuses de ne plus posséder sans inquiétude le cœur de l'homme, et les démons accoururent pour leur prêter leur infernal appui.

Vous dirai-je que l'empire romain fut changé dès lors en un vaste cirque, où l'on n'entendait plus que les hurlements des bêtes féroces, les cris confus d'une populace plus féroce encore, et la voix du martyr qui priait pour ses bourreaux ? Chaque ville avait son tribunal, entouré des instruments de la mort ; chaque place publique voyait un bûcher préparé pour les chrétiens. Mon Dieu ! que va devenir votre Eglise ? Aura-t-elle assez de force pour soutenir cette attaque ? Aura-t-elle assez de sang pour éteindre tant de feux ? On cherche

(4) Cela avait été écrit à l'époque des troubles de Lyon, attribués en grande partie au saint-simonisme.

les chrétiens, où les trouvera-t-on? S'armement-ils dans l'ombre pour défendre leur vie et leurs autels?... Descendez aux catacombes : ils y prient pour le prince et pour l'empire ; amenez au jour ces conjurés d'une nouvelle espèce, qui conspirent pour le salut de la patrie, et qui complotent la soumission. Demandez-leur leur nom : ils sont chrétiens ; leur profession : ils sont chrétiens ; leur crime : ils sont chrétiens.... L'enfer a soufflé sa rage au cœur des persécuteurs ; le sang commence à couler. Dès lors tout fut mis en œuvre pour détruire cette génération proscriée ; le sénat, le peuple et les empereurs romains, nous dit Origène, décidèrent qu'il n'y aurait pas de chrétiens. Et ce peuple, dont les fêtes étaient des massacres, trouva, pendant trois siècles, les chrétiens tout prêts à lui servir de victimes. Enfin, après trois cents ans, les flots agités s'apaisèrent ; on chercha sur la mer les débris du naufrage... O surprise ! la barque voguait en paix ! elle avait perdu bien des matelots ; plusieurs fois même le pilote avait été emporté par la tempête : mais le ciel était là pour défendre son œuvre, et les peuples, prosternés sur le rivage, s'écrièrent : *Le doigt de Dieu est là ! « Digitus Dei est hic ! »* (Exod., VIII, 19.)

Or, mes frères, ne voyez-vous pas dans cette merveilleuse conservation l'accomplissement des promesses ? L'empire romain avait décidé qu'il n'y aurait plus de chrétiens ; mais Jésus-Christ avait dit : *Je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles.* (Matth., XXVIII, 20.)

Rome prit les armes pour défendre sa parole, et Rome fut vaincue. Après tout, croyez-vous que le monde soit plus puissant aujourd'hui contre Dieu qu'il ne le fut alors ? Et pourquoi donc cette vague inquiétude, quand vous pensez aux destinées de l'Eglise ? Vous n'oseriez vous en rendre compte à vous-mêmes ; cette inquiétude est contre la foi, et il la frappe aujourd'hui d'anathème. *Hommes de peu de foi, pourquoi tremblez-vous ?* Et quand même je suppose-rais avec vous le retour de ces orages qui fermentaient les lieux de la prière, les renverseraient peut-être, et feraient fuir les pasteurs, l'Eglise serait-elle perdue ?... Ce serait alors le temps de sa gloire, dit un publiciste fameux dans le siècle dernier. Alors on verrait ces églises domestiques, ferventes comme au temps des apôtres ; vos cœurs seraient les sanctuaires nouveaux élevés pour Jésus-Christ ; et la croix, placée sur vos fronts au jour du saint baptême, n'aurait plus à craindre, cette fois, le mépris et l'insulte.

Après la persécution déclarée, vint la persécution secrète. Julien l'Apostat (quel nom, mes frères ! et il le portera jusqu'au dernier jour et au delà !...), Julien l'Apostat abandonna la cause qu'il avait servie, et l'Eglise vit grandir son persécuteur. Lui-même se chargea de nous apprendre, par sa conduite, que la force n'était que faiblesse contre le christianisme. Il adopta un

nouveau plan d'attaque ; il mina sourdement l'édifice que tant de chocs n'avaient point encore ébranlé ; la ruse et l'artifice le servirent heureusement ; et si l'Eglise eût pu être détruite, une main si habile aurait détruit l'Eglise.

Je le vois favorisant de tout son pouvoir l'idolâtrie et ses partisans, relevant à grands frais les autels et les temples des démons ; les chrétiens sont exclus des écoles publiques ; le mépris et la haine sont appelés sur eux. Enfin, pour renverser tout, en faisant mentir la vérité même, une bouche sacrilège prononce cette parole : « Le temple de Jérusalem sera rebâti ! » Les vieux fondements sont arrachés, parce qu'il avait été dit qu'il ne resterait pas pierre sur pierre. Prince impie, tu viendras jusque-là, et là se brisera ton orgueil insensé ! Le ciel et la terre s'unirent pour repousser l'entreprise ; et le Galiléen fut encore vainqueur. « Chose admirable ! s'écrie à ce sujet saint Chrysostome, Jésus-Christ a bâti son Eglise sur la pierre, rien ne l'a pu renverser ; il a renversé le temple, rien ne l'a pu relever : nul ne peut abattre ce que Dieu élève, nul ne peut relever ce que Dieu abat. »

Vous le voyez, chrétiens, les premiers combats de l'Eglise n'ont fait que vous montrer sa force ; et son histoire dans les siècles anciens est le récit de ses douleurs, elle est en même temps la preuve et l'accomplissement de cette grande parole : *Je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles.* « *Ecce vobiscum sum, usque ad consummationem sæculi.* »

H. Il ne devait pas y avoir de calme pour l'Eglise sur la mer de ce monde ; une tempête appelle une autre tempête : les jours du repos pour le christianisme ne sont pas encore venus ; à la persécution succède l'hérésie, deuxième combat livré par l'enfer à l'Eglise.

Elle sortait de ce fleuve de sang qu'elle avait versé pour son Dieu, plus belle et plus brillante qu'elle n'y était entrée ; elle déployait toutes ses voiles, et ses enfants, échappés à l'orage, poussaient vers le ciel des cris de joie, comme on voit les matelots, sur le soir de la tempête, sécher, aux derniers rayons du soleil couchant, leurs habits encore mouillés par les ondes, mais le démon ne laissera pas longtemps l'Eglise en repos ; le Seigneur, pour faire éclater la patience et la force de son épouse, l'a livrée dans ses mains ; il lui a dit, (permettez-moi, mes frères, cette comparaison), il lui a dit, comme aux jours des malheurs de Job : *Va, elle est en ton pouvoir : « Ecce in manu tua est. »* (Job, II, 6.) Seulement, mes frères, il a ajouté comme alors : *Pour son âme, tu n'y toucheras pas ;* la vie de mon Eglise ne périra pas sous tes coups : « *Verumtamen animam illius serva.* » (Ibid.) Tu peux faire naître dans son sein ces guerres intestines et cruelles, trop semblables aux plaies de mon serviteur Job ; elle sera comme lui couchée sur le fumier, mais elle saura, comme lui, retrancher tout ce qui est impar ;



tu l'affligeras, mais tu ne la tueras pas : *Ecce in manu tua est ; verumtamen animam illius serva.*

Ah ! mes frères, qu'il profita bien de cette permission ! Les enfants, jusqu'alors soumis, de l'Eglise s'enrôlent sous des étendards étrangers ; infidèles à leurs premiers serments, ils persécutent leur propre mère, et déchirent le sein qui les a nourris. L'orgueil, ce premier fléau de la nature humaine, les élève à leurs propres yeux ; aussitôt ils tombent. Je vois la mer couverte d'une multitude de barques ; elles se glorifient toutes d'arriver au port ; bientôt elles se heurtent, elles vont se briser aux écueils. Jésus était dans la barque de Pierre, et point ailleurs.

Aussi qu'arriva-t-il ? que devinrent tant d'hérésies qui avaient effrayé les fidèles ? On les oublia, et l'Eglise resta ferme et immobile. Dites-moi où sont maintenant les ariens, les manichéens, les donatistes, les vaudois : que sais-je ? tant d'hérétiques, de schismatiques que chaque siècle a produits ? Ils sont morts. Et l'Eglise ? Toujours la même : pour vous faire dire, malgré toutes vos craintes : *Le doigt de Dieu est là : « Digitus Dei est hic. » (Exod., XVIII, 19.)*

Tel fut et tel sera toujours le sort des hérésies ; et si quelques-unes, plus vivaces, sont arrivées jusqu'à nous, voyez-les s'agiter : ce sont les dernières convulsions d'une agonie commencée en naissant ; bientôt le silence et la mort...

Et pourquoi ? C'est qu'à elles ne fut point adressée cette immortelle parole : *Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles : ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.* » (Matth., XXVIII, 20)

A présent, mes frères, souffrez que je vous le demande : Quand vous avez vu surgir l'ivraie dans le champ du père de famille, quels ont été vos sentiments ? Dans un temps d'erreur et de schisme, qu'elles sont vos craintes ? Vous craignez le scandale que le schisme traîne à sa suite ; j'approuve vos alarmes. Vous craignez que le royaume de Dieu ne soit enlevé à un peuple qui en abuse, et ne soit donné à une nation qui en saura mieux profiter ? Hélas ! je le crains comme vous. Je sais que le christianisme est un grand fleuve : il coule noble et majestueux ; on peut gêner sa marche, resserrer son lit : fasse le ciel qu'on ne le force pas à changer son cours, et à porter ailleurs l'abondance et la richesse ! Non, ce ne sont pas là les alarmes que je blâme. La crainte indigne de vous, celle que Jésus condamne, c'est la crainte de voir faiblir sa parole. Ranimez votre foi, mes frères ; rappelez-vous cette parole de saint Paul : *Il faut qu'il y ait des hérésies : « Oportet hæreses esse. » (1 Cor., XI, 19.)* Elles ont été prédites, elles ont été vaincues ; n'en est-ce pas assez pour vous rassurer ? L'Eglise n'a-t-elle pas assez souffert pour vous tranquilliser sur son sort ? et craindriez-vous pour elle la concurrence de ces religions d'un jour, dont

une affiche annonce l'existence au monde, et qui, sorties de la fange, ou plutôt nées dans la fange (car elles n'en sortirent jamais), n'auront d'autre durée que celle de la passion qui les a enfantées, ni d'autre éclat que le scandale qui les a suivies ?

La persécution et l'hérésie n'avaient point abattu l'Eglise, l'enfer pourtant ne se tenait pas pour vaincu ; chacun des assauts qu'il avait livrés à son ennemie avait été une couronne de plus sur le front de l'Eglise, et le fidèle, instruit par une expérience de seize siècles, pouvait dire, au premier bruit des attaques qu'on lui préparait : « Puisqu'elle va combattre, elle va triompher.... » Cependant, pour affermir votre foi, Dieu suscite encore des ennemis à son Christ : le philosophisme et l'impiété ; troisième combat livré par l'enfer à l'Eglise.

III. Ce bruit sourd d'impiété que Bossuet avait entendu de loin, et dont il avait été troublé, s'était changé en un tonnerre éclatant, qui portait avec lui la menace et l'épouvante. L'irréligion se remue au fond des cœurs, les antiques croyances sont livrées au ridicule, les titres les plus sacrés du christianisme sont foulés aux pieds, on ne daigne pas même y jeter les yeux ; une génération s'élève qui va semer le vent, une autre recueillera la tempête : quelque chose de sinistre se prépare !

Bientôt, en effet, tout est dévoilé : c'est un vaste complot pour anéantir le Seigneur Jésus et sa religion. Des hommes apparaissent, armés du sophisme et de l'ironie ; le sourire du dédain est sur leurs lèvres, la haine dans leurs cœurs. Ils ne cachent pas leur dessein, ils agissent au grand jour, et l'un d'eux fait entendre à l'univers une parole.... Vous ne pardonneriez pas, mes frères, de la répéter devant ces autels qu'on voulait détruire et qui sont encore debout. Tout s'éroula autour de ces autels ; ils furent un instant voilés par un nuage de poussière que tant de ruines avaient soulevé, mais ils reparurent soudain. L'Eglise est immortelle ; c'est le cèdre planté sur le sommet du Liban ; le dernier jour du monde doit l'y trouver encore...

Je m'arrête ici, mes frères ; les dernières pages de l'histoire de l'Eglise sont trop nouvellement écrites, pour que ma faible main ose les dérouler à vos yeux. Peut-être fourniront-elles un jour à nos descendants une nouvelle preuve de la force du christianisme au milieu des combats. Croyez maintenant à la parole d'un Dieu ; il est avec vous jusqu'à la consommation des siècles : *Ecce ego vobiscum sum, usque ad consummationem sæculi.* O Eglise, Eglise de Jésus-Christ ! c'est vous qui pouvez chanter le cantique de l'éternelle durée : *Souvenez-vous, ils m'ont attaquée depuis mon enfance ; ils n'ont rien pu contre moi. J'ai versé du sang sur les chevalets et les échafauds ; j'ai pleuré mes enfants arrachés de mon sein par le schisme et l'hérésie ; j'ai pleuré quand on m'a méconnue sur la terre que j'avais choisie ; je pleure encore, mais je ne mour-*

rai pas : *Sæpe expugnaverunt me a juventute mea: et enim non potuerunt mihi. (Psal., CXXVIII, 1.)*

Voilà, mes frères, comme s'est vérifiée jusqu'à ce jour la parole du Seigneur. L'enfer n'a rien omis pour détruire l'Eglise. Ames fidèles, soyez tranquilles; ce qu'il n'a pu faire alors, il ne le pourra point aujourd'hui. L'Eglise ne tombera point; elle a pour elle la parole de son Dieu et l'expérience de dix-huit siècles; et, pour finir pour où j'ai commencé, la barque qui porte Jésus ne peut point périr. Pour que cette barque vous conduise au port, il lui faut, mes frères, de sages pilotes; et de là cette pratique, en usage parmi les prêtres de la foi nouvelle, d'aller chercher au ciel, dans les rangs du sacerdoce couronné déjà dans la gloire, des intercesseurs qui prient pour eux, et des modèles qu'ils puissent imiter. Aujourd'hui ce clergé, dont vous êtes par avance la joie et la couronne, comme dit saint Paul, vénère pour son patron saint François de Sales, ce saint évêque de Genève, qui fut, lui aussi, réservé pour des jours mauvais. Voilà celui vers lequel nous voulons tous lever les yeux, celui sur lequel nous travaillons toujours à régler notre conduite, parce que notre ministère, au milieu de vous, sera d'autant plus utile que nous l'aurons plus fidèlement imité. Le

nautonnier battu par la tempête va lire au ciel la route qu'il doit tenir sur la mer: comme lui nous irons demander au ciel les conseils qui nous sont nécessaires; François de Sales sera notre étoile et notre guide. Si l'orage redouble, si les ténèbres voilent la face du ciel, l'infortuné pilote n'a plus à attendre que la mort: plus heureux que lui, dans une situation pareille, s'il nous fallait chercher au milieu de nous quelqu'un qui nous rappelât saint François de Sales; s'il nous fallait retrouver sur la terre, pour notre instruction et votre édification, son humilité et son zèle, sa douceur et sa charité, vous savez aussi bien que moi sur qui nous pourrions jeter les yeux... Vos cœurs, mes frères, ont compris le mien; c'est assez. Demandez, pour le pasteur et pour ceux qui se font gloire de marcher à sa suite, la protection du saint patron qu'ils ont choisi; qu'il jette du haut du ciel un regard favorable sur cette paroisse; qu'il obtienne aux fidèles qui la composent un accroissement de toutes les vertus; aux ministres qui la dirigent, force et lumière au milieu de ce monde; à tous enfin, de ne jamais quitter cette barque hors de laquelle il n'y a point de salut, et qui doit, en dépit de l'enfer et de ses vains efforts, nous conduire un jour au port de la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

## PRONES.

### PRÔNE PREMIER.

SUR LES JOIES DU MONDE ET SUR LES JOIES DE LA RELIGION.

*Pour le Dimanche de la Septuagésime.*

*Mundus gaudebit, vos autem contristabimini. (Joan., XVI, 20.)*

*Le monde se réjouira, et vous serez dans la tristesse.*

Quel langage vous adresser, mes frères, au premier jour où l'Eglise a quitté ses habits de fête pour se revêtir des insignes de la pénitence? Quand l'*Alleluia*, qui ne cesse point dans les cieux, a cessé sur la terre, et quand l'hymne des anges ne retentit plus sur les lèvres des mortels, quel langage vous adresser, sinon celui de Jésus à ses disciples: Le monde se réjouira, et vous serez dans la tristesse? Quand nous voyons approcher ces jours où le monde multiplie ses plaisirs, et partant ses iniquités, où l'Eglise doit avoir à pleurer sur les folies de ses enfants, avant d'avoir à pleurer sur leurs crimes, et où l'on se prépare à la pénitence en multipliant les fautes qui en font une obligation, quel langage vous adresser? En est-il qui convienne mieux à la circonstance, que de vous rappeler cette grande règle qui

fera reconnaître aux chrétiens s'ils sont disciples de Jésus-Christ ou sectateurs du monde: Le monde se réjouira, et vous serez dans la tristesse? Voyez-le s'agiter: le plaisir l'entraîne; il se couronne de fleurs, il ferme l'oreille aux conseils de la sagesse, il demande des applaudissements. A cette vue, quelles sont vos pensées? Souriez-vous à ses joies, ou bien pleurez-vous sur son aveuglement? Si vous vous réjouissez avec lui, vous n'êtes pas disciples de Jésus-Christ. Les disciples de Jésus-Christ sont dans la tristesse, quand le monde est dans la joie.

Toutefois, mes frères, et c'est un secret qui vous a déjà été révélé, j'aime à le croire, la tristesse de la religion est aussi une joie. Ses larmes ne sont pas sans douceur, ni ses soupirs sans consolation. Elle a aussi des joies pour vous, âmes fidèles, qui travaillez à lui faire oublier, par votre ferveur, les outrages qu'elle reçoit, le mépris qu'on lui prodigue. Ah! qu'elles sont douces ces joies de la religion! qu'ils sont innocents ces plaisirs d'un cœur en paix avec Dieu! Les joies du monde sont courtes, elles sont fausses, elles sont dangereuses; celles de la religion sont véritables, pures et éternelles. Méditons un instant sur cette différence si grande. Ensuite vous me direz si les jouis-



sances de la terre valent encore la peine qu'on les regarde d'un œil d'envie, et si les filles de Jérusalem doivent regretter les plaisirs de Babylone.

*Heureux le peuple qui connaît sa joie!* nous dit le prophète (*Psal.*, LXXXVIII, 16) : heureuse la nation qui ne connaît point les chagrins cuisants, les noirs soucis, et le remords qui déchire l'âme! Quel est, mes frères, ce peuple à qui s'adresse la bénédiction du prophète? Le monde a dit : « C'est moi, qui donne les joies véritables : elles sont le partage exclusif de ceux qui me servent. Venez à moi, et je vous enseignerai le secret du bonheur. » Il le dit, mes frères, mais tient-il sa parole? remplit-il tous ses engagements? Interrogeons-le lui-même : dans ses intervalles lucides, il nous dira ce que sont ses joies. Ses aveugles partisans se croient heureux pour toujours, et ce bonheur prétendu cessera peut-être demain. Voilà le premier caractère de la joie du monde : elle est courte et fugitive. C'est le monde lui-même qui nous l'apprend : *Venez*, dit-il à ses amis, *couronnons-nous de roses, avant qu'elles soient flétries ; usons de la jeunesse ; elle passe si vite!* (*Sap.*, II, 6, 8.) O pensée bien propre à verser le fiel et l'amertume sur la joie du monde! Les plaisirs que je goûte, demain il ne m'en restera que le souvenir. Que dis-je? ce souvenir lui-même ne sera-t-il pas demain enseveli avec moi dans le sépulchre? Oh! qu'il faut bien que la fragilité soit essentielle aux joies du monde, puisqu'il ne saurait m'inviter à ses plaisirs, sans me la rappeler malgré lui! Voyez l'ambitieux : sa joie est, ou plutôt elle sera dans la possession de cette place qu'il désire. Il travaille, il agite; il gravit, il arrive sur la hauteur : il est dans la joie durera-t-elle longtemps? Un autre arrive après lui, le pousse : le voilà qui roule : il n'y a plus de joie pour lui. Voyez l'avare : sa joie, c'est son trésor, et son trésor lui sera bientôt enlevé; l'infidélité d'un domestique, l'avidité d'un héritier n'attendra pas longtemps. L'avare a tout perdu : il n'y a plus de joie pour lui.

Voyez ces chrétiens qui veulent allier le monde à l'Évangile : sacrifier le matin à Jésus-Christ, et le soir à Bélial. Voyez-les; ils s'occupent déjà des plaisirs que va leur amener le retour des grandes folies du monde : depuis longtemps peut-être, c'est la seule pensée qui les travaille : « Quand arriveront ces jours de plaisir et de fête, ces jours que mon cœur attend? quand arriveront-ils? Ah! qu'ils tardent à mon impatience! » Enfin les voilà : la joie commence, durera-t-elle longtemps? Ah! mes frères, le soleil, quand il reparaitra sur l'horizon, ne verra plus qu'un corps appesanti par la fatigue, un cœur plus criminel que la veille : la joie, elle n'a duré qu'une nuit. Voilà, mes frères, les joies du monde : elles sont bien courtes. Si encore elles étaient vraies! si elles avaient quelque chose de cette réalité que le cœur y cherche! peut-être leur pardonnerait-on leur trop courte durée. Un

instant de bonheur! c'est quelque chose de si rare sur cette terre, surtout pour le monde! on l'accueillerait avec reconnaissance, on en profiterait avec délices.

*J'ai vu tout ce qui se fait sous le soleil, nous dit Salomon, et tout n'est que vanité.* (*Ecclé.*, I, 14.) Vanité dans ce luxe de la parure qui m'élève au-dessus de ma condition : c'est bien là, mes frères, une joie fausse et vaine. Un chrétien, à qui saint Paul a tant recommandé de se revêtir de Jésus-Christ, d'être humble comme lui, modeste comme lui, pourrait chercher sa joie dans ces vains ornements qui ne le rendent pas plus agréables à son Dieu, et qui souvent deviennent pour ses frères une occasion de chute et une pierre de scandale! Et il oublie, ce chrétien, que peut-être dans peu il n'aura pour parure qu'un linceul, et pour ornement que la pourriture qui rongera son cadavre! *Vanité des vanités, tout n'est que vanité!* (*Ibid.*, 2)

Vanité encore dans les repas somptueux qui ruinent les familles et englobent la substance du pauvre. Est-ce là, mes frères, une joie véritable? Pour qu'elle soit vraiment une joie, il faut qu'il puisse se dire à lui-même, le riche qui s'assoit à cette table si abondamment servie : « Le pauvre n'aura point à souffrir de mon opulence; je ne laisserai point tarir cette source de bénédictions et d'aumônes que mes mains ont versées sur lui jusqu'ici; pendant que je me réjouis, il n'y a point à ma porte un Lazare qui meurt de faim... » S'il n'y pense pas, a-t-il un cœur d'homme dans ses entrailles? S'il y pense, et qu'il faille se dire : « Ma joie d'aujourd'hui fera verser des larmes demain; ce pauvre qui compte sur moi pour manger demain, me verra passer sans lui rien donner; » s'il faut ici faire ces tristes réflexions, cette joie, mes frères, est-elle une joie véritable? *Vanité des vanités, tout n'est que vanité.*

Vanité encore dans ces réunions où l'on dit tout, où l'on entend tout, excepté ce qu'il convient à des chrétiens de dire et d'entendre; où l'on va chercher, non pas des sujets d'édification, ce serait peine perdue; mais des passe-temps pour occuper son oisiveté, des victimes pour exercer sa malignité, et souvent, faut-il le dire? un aliment pour nourrir sa passion.

Le cœur est-il bien satisfait au sortir de ces réunions? J'en appelle à ceux qui les ont fréquentées. Ils me répondront qu'il en revient souvent lassé et fatigué, plus souvent encore malade et blessé, et toujours vide et mécontent. *Vanité des vanités, tout n'est que vanité!*

Enfin, mes frères, trouvez moi donc un plaisir sur cette terre qui soit véritable, une joie qui ne soit pas fausse et mensongère. Où se trouve-t-elle cette joie que je cherche et que je ne puis rencontrer? Est-elle sur le trône, dans l'exercice de la puissance! Les rois ont été vus pleurant comme les autres mortels, et leurs larmes nous disaient bien éloquentement que tout n'est que vanité, et que le monde n'a pas de joie véritable. Est-



elle dans cette sage médiocrité que les poètes et les philosophes nous ont décrite ? Hélas ! mes frères, où se trouve-t-elle cette heureuse situation, ailleurs que dans leurs livres ? Quel est le sage content de son sort ? Montrez-le-moi : c'est un prodige parmi les enfants d'Adam... Chacun désire quelque chose de plus que ce qu'il possède ; chacun goûterait la joie véritable s'il avait encore... et cet *encore* lui ôte sa joie. O monde, tu donnes la joie, dis-tu ; tu donnes le plaisir. Ces mots enchanteurs sont gravés en lettres d'or sur le frontispice de tes temples ; mais la divinité qu'on vient y chercher est absente ; son autel est désert, et les infortunés qui veulent boire chez lui à la source du bonheur, la trouvent, en arrivant, tarie et desséchée. La joie du monde, mes frères, c'est ce fruit dont nous parlent les voyageurs, qui pousse sur une terre de malédiction ; c'est cette vigne de Sodome, agréable à la vue, qui flatte et attire les passants : qu'on vienne à s'en approcher, qu'on y touche du doigt : le fruit menteur tombe en poussière ; il n'en reste que des cendres et une odeur infecte.

La joie du monde est courte et fragile, c'est folie de s'y attacher ; elle est fautive et trompeuse, c'est un malheur de s'y laisser prendre ; j'ajoute, en troisième lieu, qu'elle est presque toujours dangereuse et coupable, c'est par conséquent un crime d'y fixer son cœur.

Ils sont dangereux, mes frères, ces plaisirs que le monde vous offre ; et peut-être me suffirait-il, pour vous le prouver, d'en appeler à votre expérience. Combien de fois n'avez-vous pas vu défailir à vos côtés ces vertus que nous croyions si solides ? *Ibi ceciderunt* : « *Là elles sont tombées.* (Psalm. LV, 13.) » Combien de fois l'innocence sans armes n'y a-t-elle pas fait sous vos yeux de tristes naufrages ? *ibi ceciderunt*. Combien de fois vous-mêmes n'avez-vous pas sentis rallumer au fond de vos cœurs ce feu mal éteint dont vous avez déjà pleuré les ravages ? Peut-être... mon Dieu, qu'il n'en soit pas ainsi ! peut-être viendra le jour où l'on dira, dans ces lieux que vous fréquentez maintenant : C'est ici qu'il a commencé à se perdre, *ibi ceciderunt*.

Plaisirs du monde, plaisirs coupables, puisqu'ils sont réprouvés par Jésus-Christ. Personne ne peut servir deux maîtres, le siècle et l'Évangile ; il faut choisir entre les deux : donc ils ne peuvent se concilier.

Plaisirs du monde, plaisirs dangereux, parce qu'ils appesantissent le cœur, nous rendent sourds à la voix du Seigneur, et ferment nos yeux aux lumières de sa grâce.

Plaisirs du monde, plaisirs coupables parce que précisément ils sont dangereux. C'est un crime de s'exposer au péril : voilà ce que vous criez la saine raison. Comment appellerez-vous donc chacun des pas que vous faites sur le bord du précipice?... Car, mes frères, ceux qui se livrent aux joies du monde se bercent sur des fleurs qui recouvrent un abîme.

Vous courez après les amusements du siècle, seulement pour les voir. Arrêtez : cette curiosité vous sera fatale. Vous vous approchez d'un volcan : on ne l'a jamais fait impunément. Avez-vous oublié ce philosophe que la science conduisit sur les sommets brûlants du Vésuve ? Il voulait contempler de près ce magnifique mais dangereux spectacle ; il n'en revint pas : voilà votre image.

Jusqu'à présent je n'y ai point offensé Dieu. Je me plais à le croire, bien qu'il soit difficile de se le persuader. Mais je vous dirai une chose : J'ai vu Samson triomphant sans effort des plus nombreux ennemis ; dans mille occasions il a été la terreur des Philistins, il n'en a fallu qu'une pour le perdre. J'ai vu David longtemps vainqueur de tous ses ennemis ; un seul lui reste encore à dompter ; c'est son propre cœur, et David est vaincu.

J'ai vu Salomon, le plus sage des mortels : le grand écueil des hommes, les richesses et la prospérité ne l'ont point abattu : il faudra moins que cela pour le renverser, et je ne sais aujourd'hui s'il est sauvé. Après de tels exemples, vous dirai-je, avec un saint Père : Vous croyez-vous plus fort que Samson, plus saint que David, plus sage que Salomon ? Ne vous fiez donc point à vos triomphes passés.

Ainsi, mes frères, les joies du monde sont dangereuses et coupables ; et ce dernier caractère est un motif de plus pour les fuir et les éviter. Considérons maintenant les joies de la religion : elles sont véritables et sincères ; première raison qui nous les doit faire désirer.

J'appelle une joie véritable celle qui naît du calme d'une bonne conscience, et qui ne laisse après elle ni trouble ni chagrin ; toute autre joie est un piège et une déception. Le Saint-Esprit l'a dit : La joie du juste, c'est de faire la justice ; justice envers son Dieu par la sincérité de ses hommages et la fidélité du culte qu'il lui rend ; justice envers ses frères par la modération qui protège, la douceur qui supporte, et le chagrin qui soulage ; justice envers lui-même, par l'accomplissement exact des devoirs de sa condition. C'est en faisant ainsi toute justice qu'il parvient à contenter ce juge intérieur que nous portons au fond de nous-mêmes, ce tribunal en dernier ressort qu'on appelle la conscience ; et quand la conscience est en paix, le cœur est dans la joie.

Interrogez l'âme vertueuse (car enfin vous n'attendez pas de moi que j'aille chercher des arbitres parmi ces âmes de chair qui n'ont plus d'autre joie que les plaisirs qui affectent le corps, tant elles se sont identifiées avec cette misérable enveloppe qui les recouvre) ; interrogez l'âme vertueuse, et demandez-lui quand elle croit avoir goûté la joie véritable ? Elle vous dira, n'en doutez pas que c'est après une bonne action ; quand elle pouvait lever les yeux vers le ciel, et y chercher d'avance la place qui lui était réservée ; quand elle pouvait rentrer



en soi-même, et parcourir sans honte chacune de ses œuvres. Alors il y avait calme dans cette âme : ce n'était point ce calme qui prépare une tempête, c'était le calme qui promet aux navigateurs un tranquille voyage. Rien ne murmurait contre elle ; et si sa modestie ne l'avait condamnée au silence, peut-être, vous révélant des secrets connus de Dieu seul, peut-être vous dirait-elle que, dans ces moments fortunés, de douces larmes ont inondé ses paupières et qu'elle s'est écriée tout bas : Je suis heureuse ! je suis heureuse ! O paroles qu'on n'entend jamais sous les tentes des pécheurs ! Il est donc vrai que le bonheur et la joie sont l'héritage de la vertu ! Il est donc vrai que cette religion, qui n'a, ce semble, d'autre objet que notre félicité dans le ciel, fait déjà notre bonheur ici-bas, et que la certitude de celui-ci est une assurance pour l'autre ! Il est donc vrai qu'il faut servir son Dieu pour goûter la joie véritable.

En second lieu, les joies que donne la religion sont pures et innocentes. La vertu, voilà la règle éternelle des plaisirs qu'elle permet. Si elle condamne ces assemblées mondaines où le diable vient tendre ses filets, elle n'interdit point ces sociétés chrétiennes où l'innocence peut relever son voile sans avoir à trembler, où l'amitié est une facilité de plus pour servir Dieu, et où la réputation des absents n'a jamais à craindre les flèches de la médisance. Si elle condamne ces jeux coupables où le plaisir est poussé jusqu'à la fureur ; ces jeux, tristes tombeaux où viennent s'éteindre à la fois et les derniers restes d'une probité languissante, et les dernières espérances d'un patrimoine à demi consumé, et les derniers remords qui arrêtaient sur le penchant du crime ; si elle condamne ces jeux, elle n'interdit point ces amusements honnêtes que la vertu autorise et que réclame la nature fatiguée. Si elle condamne ces spectacles où chaque vice a son autel et chaque idole ses adorateurs ; si enfin elle frappe d'anathème tout ce que repousse la saine raison, il n'est pas non plus de plaisir avoué par la morale qui ne puisse trouver grâce devant elle.

Ainsi la religion fait un choix dans les plaisirs. Elle purifie les joies extérieures qu'elle permet à ses enfants. Parlerons-nous maintenant des joies intérieures, des plaisirs du cœur ? Oh ! qu'ils sont purs et innocents pour les âmes qui aiment Dieu ! Oh ! s'il m'était donné de pénétrer dans un de ces cœurs où règne la divine charité, que j'aimerais à y voir cet ineffable contentement, ces délices inénarrables, cette suavité toujours nouvelle qui le remplit et qui l'inonde ! Que j'aimerais à me plonger dans cette océan des joies pures pour y boire à long traits la paix et le bonheur ? Là je verrais cette tranquillité toujours constante que les bouleversements du monde ne sauraient altérer ; là je verrais cette chasteté de la conscience que rien n'alarme,

excepté le péché ; là je verrais... mon Dieu ! il faudrait être saint pour parler des joies que vous prodiguez à vos saints... Le voyageur, arrivé au bout de la carrière, regarde un peu la route qu'il a parcourue. O heureuse et trois fois heureuse l'âme qui peut ainsi regarder sans inquiétude chacun des jours qu'elle a passés sur la terre ! Voyez ce chrétien, cette chrétienne que la Providence a destinés au travail, voyez-les sur le soir d'une journée bien employée : le travail a été sanctifié par la résignation et l'assiduité ; les repas, par la modération et la tempérance ; le repos, par la discrétion de la retenue : le père de famille n'attendra point au dernier jour pour couronner tant de vertus. Leur récompense, ils la trouveront en eux-mêmes, lorsque, plus heureux que cet empereur romain, ils pourront se dire : Je n'ai pas perdu ma journée... Voyez ce chrétien à qui le ciel a départi les richesses : quand a-t-il goûté les joies pures ? Est-ce quand il a ajouté quelque chose à ce trésor qu'il doit laisser après lui sur la terre ? Non, mes frères ; c'est lorsque son opulence lui a donné le moyen de soulager une infortune, de sécher une larme ; c'est lorsqu'il a quitté le grenier où gisait le pauvre malade, laissant sur son passage les traces de sa bienfaisance, et emportant avec soi les bénédictions de la pauvreté ; c'est alors qu'il a goûté la joie pure, parce qu'alors seulement il a pu se dire : Je n'ai pas perdu ma journée... Voyez cette âme fervente qui fait chaque jour de nouveaux efforts pour s'avancer vers la perfection, qui chaque jour combat ses inclinations, mortifie ses sens, crucifie la nature ; chaque jour elle fait quelque chose pour le ciel, et chaque jour aussi elle a connu les joies pures, parce que chaque soir elle a pu dire : Je n'ai pas perdu ma journée.

Etudiez un peu la vie de ces martyres continuelles de la charité, de ces filles de saint Vincent de Paul, que je puis d'autant mieux vous citer que leur modestie n'aura point à rougir de mes paroles. Elles ne sont plus ici ; elles ont déjà quitté Dieu pour voler où les appellent les besoins du pauvre. Eh bien ! étudiez cette vie laborieuse et pénible, vous verrez que c'est la vie des joies pures, parce que chacune de ces héroïnes de la charité peut se dire, avant d'accorder quelques instants de repos à son corps fatigué : Je n'ai pas perdu ma journée.

Enfin il n'y a pas jusqu'au ministère du prêtre, ce ministère de sacrifices et de contradiction, qui ne connaisse de temps en temps les joies pures ; et si j'étais assez heureux pour donner à ceux qui m'écoutent quelque éloignement pour le monde, quelque estime pour les joies de la religion ; si je pouvais me dire en quittant cette enceinte : J'ai fait aimer un peu plus mon Seigneur et mon Maître ; moi aussi j'aurais goûté la joie pure et innocente, moi aussi je m'écrierais : Je n'ai pas perdu ma journée.

Ainsi, mes frères, la religion seule donne

les joies pures ; j'ajoute qu'elle seule aussi peut donner les joies éternelles. Ce dernier point n'a guère besoin de preuve. La joie du monde, en la supposant (ce que je suis loin d'admettre) aussi longue que le désirent les mondains, s'arrêterait toujours au tombeau, la pierre du sépulcre est nécessairement le terme de tous les plaisirs du siècle ; l'or de Crésus ne l'a pas suivi plus loin ; les voluptés de Sardanapale ont cessé à son bûcher, et l'ambition d'Alexandre a dormi avec lui dans la poussière. Mais que la joie de la religion est bien différente ! Le souvenir d'une bonne action, cette félicité des âmes bien nées, les accompagne dans cette périlleuse navigation qui sépare le temps de l'éternité ; elles se présentent au juge suprême avec leurs vertus, et leurs vertus toutes seules sont alors la matière de leur triomphe et le sujet de leur joie. Que ne puis-je en ce moment vous ouvrir le ciel et vous y faire compter ses heureux habitants, à présent qu'ils sont inondés de ce bonheur qui doit durer autant que Dieu même ! ils vous enseignent d'en haut le moyen d'arriver aux joies éternelles. Thérèse vous dit, à vous qui voulez travailler à votre perfection, que ce moyen, elle l'a trouvé dans la fuite du monde, dans la méditation et le recueillement. François de Sales vous dit, à vous qui voulez vous sauver sans quitter le monde, qu'il faut, pour obtenir les joies éternelles, y vivre comme des étrangers et des voyageurs à qui les plaisirs du voyage ne font pas oublier les douceurs de la patrie. Vincent de Paul dit aux riches que les joies qui ne finissent pas s'achètent avec un peu d'or qu'on a glissé inaperçu dans les mains du pauvre ; et tant de saintes âmes qui se sont sanctifiées dans l'indigence vous disent, à vous pour qui la fortune fut avare de ses dons, qu'un bonheur toujours durable sera la récompense de quelques instants de privation et de patience. En un mot tous les saints vous disent que la religion et la religion seule les a conduits au bonheur de l'éternité.

Voilà, mes frères, les joies de la religion : elles sont véritables, elles sont pures, elles sont éternelles. Attachez-vous donc, vous dirai-je en finissant, à celui qui peut seul vous rendre heureux dans ce monde et dans l'autre ; attachez-vous à Jésus-Christ : que ses préceptes soient la règle de vos mœurs ; et ses exemples, l'objet de votre fidèle imitation. Le siècle vous dira : Venez avec nous, et vous goûterez la joie. Si vous êtes sages, vous fermerez l'oreille à ces perfides insinuations. Vous courrez sans vous arrêter dans la carrière de la vertu, et, entendant de loin les cris tumultueux du monde qui se croit heureux quand il n'est qu'insensé, vous vous écrierez de votre côté : Aimer mon Dieu, l'aimer toujours, voilà tout mon bonheur !

## PRONE II.

SUR LA COMMUNION INDIGNE.

*Pour le quatrième Dimanche de Carême*

Ne vous laissez pas abuser, chrétiens mes frères, par ces vaines démonstrations d'une reconnaissance fugitive. Dans cette foule qui accompagne aujourd'hui le Sauveur au désert, il pourrait compter d'avance plus d'un ingrat, peut-être plus d'un bourreau... Ce peuple, rassasié d'un pain miraculeux, chante aujourd'hui la gloire de Jésus-Christ ; dans quelques jours, il demandera sa mort : il veut ceindre aujourd'hui sa tête du bandeau des rois ; dans quelques jours, vous savez quelle couronne il placera sur son front. Et si, pour échapper à sa poursuite, le divin Maître se retire aujourd'hui sur la montagne, dans quelques jours, sur une autre montagne, il retrouvera ses convives du désert, spectateurs indifférents de son agonie, ou même instruments cruels de son trépas.

Mais faut-il vous le dire, chrétiens mes frères ? il serait trop heureux encore de n'avoir rencontré qu'une fois cette ingratitude. Hélas ! depuis dix-huit siècles, elle se renouvelle chaque année. Oui, lorsque chaque année un commandement imprescriptible amène à la table sainte les enfants de l'Eglise, il s'en trouve plus d'un qui rappelle à l'innocente victime, immolée pour nos péchés, l'affreux souvenir d'une si noire ingratitude. Oui, chaque année, l'Agneau du monde, crucifié de nouveau par des mains cruelles, retrouve parmi ses persécuteurs des infidèles qui avaient chanté ses louanges et juré de le servir toujours ; des ingrats, des ingrats surtout qu'il avait comblés de ses bienfaits, et qui ont oublié, méconnu, outragé son amour. Vous me prévenez, mes frères ; cette mort que va subir de nouveau le Sauveur, vous la nommez tout bas : la communion indigne, en voilà la circonstance ; le chrétien profanateur, en voilà le criminel. Peut-être, comme le peuple de notre Evangile, a-t-il suivi longtemps Jésus-Christ, et souvent reçu de sa bouche la parole du salut ; peut-être, dans un moment d'enthousiasme, l'a-t-il proclamé le maître de son cœur et le roi de son âme. Tout est oublié, serments, bienfaits, menaces ; le crime est consommé : un Dieu vient de mourir encore.

Or, mes frères, pour vous inspirer une juste horreur de ce lamentable forfait, j'ai compulsé les annales des iniquités humaines ; j'ai cherché dans les saints livres à quel grand coupable je pourrais comparer le chrétien sacrilège, et voici les deux pensées qu'ils m'ont suggérées : le profanateur de la table eucharistique, c'est Cain qui tue son frère ; c'est Judas qui trahit son maître.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Le chrétien profanateur, c'est Cain qui tue son frère.

Est-ce l'imagination toute seule qui nous



montre un frère dans le Dieu caché sur nos autels? Non, chrétiens; car lui-même a daigné prendre ce titre, que l'homme sans doute n'aurait pas osé lui donner. Descendu du ciel pour sauver le monde, il a voulu devenir membre de cette grande famille que le péché avait exilée de sa terre natale; c'est à elle qu'il emprunta le sang qui coulait dans ses veines, et sa mère aussi bien que nous était fille d'Adam. Aussi nous a-t-il appelés ses frères; et ce nom si doux, il le donnait non-seulement à ceux qui vécutent avec lui dans l'intimité, mais à tous ceux encore auxquels il devait prêcher son Père, c'est-à-dire à tous les hommes : *Nuntiabo nomen tuum fratribus meis. (Psal. XXI, 23.)*

Et ce nom, ce n'est point un vain titre dont il se pare inutilement. Oui, c'est notre frère. Il a voulu planter sa tente au milieu de nous, et il fait ses délices d'habiter avec les enfants des hommes. Oui, c'est notre frère. L'âme fidèle trouve en lui ce qu'on doit trouver dans le cœur d'un frère : un consolateur dans toutes les peines, un conseil dans toutes les difficultés, un soutien dans toutes les tribulations, un ami de tous les jours.

En ce temps-là, il y avait deux frères qu'avait enfantés le premier homme après son péché. L'un se nommait Caïn, et cultivait la terre; l'autre s'appelait Abel, et c'était un pasteur de brebis. Et il arriva, après beaucoup de jours, que tous deux offrirent un sacrifice au Seigneur; et le sacrifice d'Abel lui fut agréable, et non pas l'autre. Or Caïn était jaloux de son frère; et un jour qu'ils étaient sortis dans la campagne, Caïn se jeta sur son frère Abel, et le tua.

Tel et plus coupable encore le chrétien profanateur : il prépare, il donne la mort à ce frère que l'amour tient captif auprès de lui; il la prépare avec la même perfidie, il la donne avec la même cruauté.

Caïn, depuis longtemps, a conçu de sinistres projets; mais il les dissimule encore; on pourrait lire dans ses yeux la jalousie qui le ronge : mais l'innocence du juste ne saurait soupçonner le crime. Abel aime toujours son frère, et son frère va lui donner la mort. Il veut, pour dérober à tous les regards l'attentat qu'il médite, attirer sa victime dans un lieu désert; et, adoucissant la voix, il propose à son frère de sortir avec lui : *Egrediamur foras. (Gen., IV, 8.)*

Voyez, chrétiens, ce nouveau fratricide qui s'avance vers le Saint des saints; il cache sous des dehors trompeurs l'affreux projet qu'il a conçu. Ses yeux humblement baissés, cette démarche modeste, ce respect simulé le rendent à l'extérieur semblable à la troupe des enfants fidèles; il fléchit comme eux le genoux, comme eux il se frappe la poitrine, et, par des soupirs trompeurs, il appelle hors du saint tabernacle le Dieu qu'il veut immoler à sa fureur : *Egrediamur foras.*

O juste Abel, gardez-vous d'écouter cette voix qui vous flatte pour vous perdre ! Ce

frère que vous aimez va répandre votre sang; ces yeux, qui craignent de rencontrer les vôtres, désignent déjà la place où sera frappée la victime; et cette main qui se cache est armée d'un fer, un fer destiné jusqu'alors à des usages moins cruels. Inutiles avertissements ! Abel quitte la tente de son père, qu'il ne doit plus revoir; il suit sans défiance, au milieu des champs, le perfide ennemi qui a juré sa mort, et bientôt il tombe. C'est la main d'un frère qui a percé son cœur...

Même cruauté, chrétiens, dans le profanateur de nos autels; il donne aussi la mort à la sainte victime qui se livre à lui; et si ce langage vous semblait étrange, je vous citerais, pour le confirmer, les paroles de saint Paul. N'a-t-il pas dit, ce prédicateur de la vérité, que celui qui buvait indignement à la coupe eucharistique se rendait *coupable du sang de Jésus-Christ* : « *Reus erit sanguinis Domini?* » (1 Cor., XI, 27.) N'a-t-il pas ajouté que le pécheur sacrilège crucifie de nouveau le Fils de Dieu dans son cœur : *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei?* (Hebr., VI, 6.) Et qu'importe, après tout, qu'il n'enfonce point dans sa poitrine un glaive déicide, si, dans le secret de la conscience, il renouvelle ses tortures, et fait couler son sang d'une manière mystérieuse, il est vrai, mais affreuse et cruelle à son amour? Qu'importe que la terre autour de lui ne soit pas rougie de ce sang, si la victime innocente, comme autrefois Joseph précipité par la haine fraternelle dans une citerne fangeuse, doit expirer lentement au milieu de la corruption qui remplit son cœur?

Aussi perfide, aussi cruel que Caïn, le chrétien profanateur donne donc la mort à son frère, et outrage son amour. Mais il sera puni, comme Caïn, par le remords. Le remords, fidèles, c'est la voix de Dieu qui rentit dans un cœur coupable. A peine le profanateur a-t-il quitté le banquet sacré, que cette voix se fait entendre à lui, et lui adresse cette effrayante question : Où est ton frère ? « *Ubi est frater tuus?* » (Gen., IV, 9.) Qu'as-tu fait de ce frère qui s'était rendu semblable à toi, qui s'était revêtu, pour te sauver, d'une chair mortelle et passible comme la tienne; qui avait épousé la malédiction lancée contre toi, et adopté les souffrances et les douleurs qu'elle entraînait après elle; qui avait, en signe de parenté, approché aussi ses lèvres de la coupe des larmes, et rompu comme toi le pain du malheur : *Ubi est Abel, frater tuus?* Qu'as-tu fait de ce frère qui t'aimait si tendrement? N'était-ce pas auprès de son berceau que tu avais coulé doucement tes premiers jours, et senti naître en toi les premiers feux de l'amour divin? N'était-ce pas à sa table que tu avais compris pour la première fois la bonté de son cœur et l'immensité de sa charité fraternelle? N'était-ce pas au pied de son tombeau que tu avais juré de fuir à jamais le péché, et d'aimer ton frère toujours? Hélas ! rien n'a pu le dérober à tes

coups, ni le souvenir de ses bienfaits, ni le mystère profond qui l'entoure : *Ubi est Abel, frater tuus?* Il est là dans un cœur souillé par le péché, et habité par les démons; là, dans les dernières angoisses d'une agonie prolongée, abreuvé de fiel et de vinaigre, outragé par les ennemis cachés à qui tu l'as livré, il expie le tort de t'avoir trop aimé. Ingrat pécheur, où est ton frère en ce moment : *Ubi est Abel frater tuus?*

Le premier fratricide avait entendu cette parole; et, recevant sur le front le caractère ineffaçable du remords, avait fui la colère du Seigneur. Oh! qui pourrait dire quels tourments il portait dans son cœur, quel affreux serpent s'attachait à lui, déchirait ses entrailles et rongeaient son âme; avec quel effroi on se rangeait sur sa route pour laisser passer le frère qui avait tué son frère? Et lorsque sa course vagabonde le ramenait au pied de la colline qui avait vu le premier meurtre; lorsqu'il reconnaissait, à leurs rameaux flétris et languissants, les arbres qu'avait arrosés le sang d'Abel, alors, se jetant la face contre terre, il se roulait dans ses propres horreurs, et maudissait le jour qui l'avait vu naître.

Ainsi, quoique d'une manière moins visible peut-être, le chrétien profanateur trouve son premier châtement dans le remords qui l'accompagne partout durant sa vie. Ah! si l'on pouvait jeter un coup d'œil dans les abîmes de sa conscience, y lire cette sentence qui, chaque jour, s'imprime de plus en plus dans son âme en caractères brûlants, y contempler ces inexprimables déchirements qui le travaillent sans cesse; quel affreux spectacle! quelle vision! Qu'on lui parle de l'amour infini du divin frère qui habite nos tabernacles, il se dit en secret : Il n'y a plus d'amour pour moi, mais une malédiction... Qu'on lui peigne avec force le crime de la communion sacrilège : une voix qu'il ne saurait faire taire, une voix sort de sa poitrine et s'écrie : C'est moi qui ai commis ce crime! Fuyez, mortels, voici Cain qui a tué son frère!... Mais surtout s'il vient à revoir l'autel qu'il a profané, les saints degrés sur lesquels a coulé le sang de sa victime, ô Dieu! quelles nouvelles amertumes, quelles nouvelles tribulations! C'est donc là qu'il s'est donné à moi, et c'est là que je lui ai donné la mort... O mes frères, fasse le ciel que pas un de nous connaisse jamais cet effroyable supplice du remords; que pas un seul de nous porte jamais sur son front cette flétrissante parole : *C'est Cain qui a tué son frère!*...

#### DEUXIÈME RÉFLEXION.

Le chrétien profanateur, c'est Judas qui trahit son Dieu.

Au moins Cain ne demandait pas à embrasser son frère; et malgré sa perfidie, malgré sa cruauté, il laissait à un autre, plus coupable que lui, de changer le gage le plus tendre de l'amitié en un signal de mort. Cependant les temps étaient accomplis, un juste était né, dont le juste Abel

n'avait été que la figure. Il avait passé sur la terre en faisant le bien, il avait éclairé les ignorants, consolé les affligés, guéri les malades, ressuscité les morts. Pour tant de bienfaits, on lui devait des autels : une croix fut dressée pour lui. Il monta enfin sur cette croix; mais ce qui rendit son dernier sacrifice plus amer, c'est qu'il fut la victime d'une trahison, et que la main d'un ami le livra sans défense à ses bourreaux. Vous connaissez, mes frères, cette déplorable histoire. Jésus s'était choisi douze amis, qui avaient à sa tendresse et à ses faveurs une part égale; il leur avait ouvert son cœur, il leur avait confié ses secrets, il leur avait communiqué sa puissance : un d'entre eux était un démon. Judas, poussé par un vil intérêt, imagine, propose, conclut un marché sacrilège. *Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai?* (*Matth., XXVI, 15.*) La cupidité d'une part, la haine de l'autre, sont bientôt d'accord; et quand l'occasion se présentera, le juste viendra tomber dans le piège préparé sous ses pas. L'occasion ne se fait point attendre; Judas se présente à la tête d'une troupe armée. En vain, pour éclairer les yeux du coupable et ramener son ami égaré, le Sauveur fait-il encore éclater sa puissance et tomber à ses pieds les soldats éperdus : Judas se relève, et désigne par un baiser perfide le Dieu qu'il trahit! O crime trop souvent renouvelé, trop fidèlement reproduit! car, mes frères, le chrétien profanateur trahit encore son Dieu avec la même bassesse, avec la même impiété : avec la même bassesse dans les motifs, avec la même impiété dans l'exécution.

Même bassesse dans les motifs. Etudiez, mes frères, la conduite du pécheur sacrilège, et rendez-vous compte de ses desseins; prêtez l'oreille à la porte de son cœur, et connaissez enfin les motifs de la trahison; entendez le coupable comploter avec les démons qui habitent en son sein, et leur révéler le honteux mobile qui le fait agir.

Peut-être, ainsi que Judas, possesseur injuste du bien d'autrui, c'est pour le conserver qu'il a caché sa faute et trompé le dispensateur des mystères de Dieu. *Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai?* Il me faut, s'écrie-t-il en parlant aux indignes maîtres qu'il s'est donnés, il me faut retenir les richesses que je dois à vos conseils, et cependant m'asseoir au banquet du Seigneur. Si je le livre entre vos mains, m'assurez-vous, pour prix de cette complaisance, la tranquille possession d'un bien qu'il me défend de garder? — Va, lui répond le démon de l'avarice; va, conserve ton trésor, et trahis ton Dieu... *Quid vultis mihi dare, et ego vobis eum tradam?*

Peut-être, esclave volontaire d'une honteuse divinité, s'il a découvert au médecin céleste la plaie profonde qu'il porte en son cœur, indocile à ses avis, il n'a point brisé les chaînes qui l'ont blessé et qu'il désire reprendre. *Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai?* Il me faut obéir enfin et



commandement de l'Église, et célébrer la Pâque avec Jésus-Christ; et cependant il m'en coûterait trop pour rompre entièrement cette liaison, pour éviter à jamais cette occasion, pour renoncer à vivre dans un esclavage que j'aime. Si je vous livre entre les mains celui qui s'oppose à mon bonheur, me promettez-vous des jouissances tranquilles et des plaisirs sans remords? — Va, lui répond le démon de la volupté, on peut concilier toutes choses; conserve ton idole, et trahis ton Dieu... *Quid vultis mihi dare, et ego vobis eum tradam?*

Peut-être encore, cédant à une honte criminelle, il craint de laisser voir au ministre de Jésus-Christ le hideux tableau de ses désordres; et cependant il ne veut pas s'éloigner du banquet de l'innocence. *Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai?* Il me faut, pour continuer des usages chers à mon enfance, pour écarter au loin d'odieus soupçons, pour conserver une estime accordée jusqu'ici à une fidélité constante; il me faut, assis à la table sainte, manger encore une fois le froment des élus, et boire au calice de la virginité. Mais je ne puis me résoudre à déchirer le voile qui doit couvrir à jamais cette habitude; je ne veux point raconter ces pensées plus que mondaines, ces lectures plus que suspectes, ces conversations plus que dangereuses: je ne saurais dire à ce père qui me chérit si tendrement, à quel point son enfant est indigne de ses bontés. Ah! n'y a-t-il donc pas moyen de ménager ma faiblesse et de satisfaire à mon devoir? — Va, lui répond le démon de l'orgueil, va, conserve l'estime des hommes, et trahis ton Dieu... *Quid vultis mihi dare, et ego vobis eum tradam?*

Ainsi, mes frères, si nous étudions les motifs qui conduisent le profanateur à la table sainte, ils sont vils et honteux. Amour de l'argent, amour du plaisir, amour de la gloire, voilà, mon Dieu, ce qui ramène chaque année Judas à votre autel. Aussi lui direz-vous, comme au disciple perdue: Quoi! Judas, c'est pour un vil métal que vous me livrez ainsi à de cruels ennemis! quoi! vous me sacrifiez ainsi à l'objet infâme de votre passion, au désir insensé de conserver une estime inutile! Et puis, ô douleur! c'est au banquet de mon amour que je suis indignement trompé; c'est en donnant, en recevant le gage de la tendresse, qu'un disciple aveuglé trahit son Dieu: *Juda, osculo Filium hominis tradidit* (Luc., XXII, 48.)

Avec la même bassesse dans les motifs, le chrétien profanateur apporte la même impiété dans l'exécution.

Car, mes frères, ce qui rendait Judas plus coupable, ne vous y trompez pas, c'était la connaissance qu'il avait de la divinité de son maître. N'était-il pas depuis longtemps le compagnon de ses courses et le témoin de ses miracles? N'avait-il pas, au désert, distribué de ses mains, à la foule étonnée, le pain qu'avait multiplié la bénédiction du Sauveur? Ne l'avait-il pas vu, dans Béth-

anie, réveiller Lazare endormi dans la tombe, et l'arracher à la corruption? N'avait-il pas contemplé de près, pendant trois ans, la sainteté de sa vie et l'éclat divin de ses vertus? Mais il oublie tout, dès que l'intérêt parlé: la cupidité fait naître en lui l'impiété; il sait que Jésus est son Dieu, et il le trahit!

Hélas! mes frères, voilà ce qui rend aussi le profanateur plus criminel. Instruit dès l'enfance à l'école du Sauveur, il s'accoutuma dès lors à le regarder comme son maître et son Dieu; il apprit de bonne heure à vénérer, à imiter peut-être les exemples si touchants qu'il nous a laissés. S'il n'a point vu de nouveaux prodiges s'opérer à ses yeux, il a vu du moins (et c'est pour le chrétien un miracle renouvelé chaque jour), il a vu la merveilleuse conservation de cette religion sainte qui, sans cesse attaquée, sans cesse est victorieuse. Que dis-je? eh! jusque dans le sacrifice qui s'accomplit en sa présence, il a senti, par un dernier prodige de la grâce, la divinité de sa victime. N'a-t-il pas, au moment redoutable où les cieux s'abaissent pour venir déposer leur trésor sur l'autel, n'a-t-il pas senti ses genoux fléchir malgré lui, et son front s'incliner humblement? C'est qu'à cet instant suprême la voix du Dieu qu'il allait trahir se faisait entendre en lui, et portait l'épouvante en son sein; c'est que Jésus, pour tenter en sa faveur un dernier effort, ou pour laisser son impiété sans excuse, lui disait comme autrefois à Judas: Voici celui que vous cherchez: *C'est moi, Ego sum.* (Joan., XVIII, 5.) Mais rien n'a pu vaincre cette criminelle résolution; il s'approche du Dieu qu'il a vendu, il lui donne le baiser de la trahison. Les anges du sanctuaire se voilent la face et se couvrent de leurs ailes: l'impiété de Judas est renouvelée.

Et maintenant, pécheur sacrilège, allez compter vos trente pièces d'argent, allez ramener en votre cœur la passion qui vous a rendu déicide; vous portez en vous le principe du désespoir et le gage de la réprobation; car voilà, mes frères, le second châtiment du chrétien profanateur: l'impénitence finale et le désespoir.

Je le sais, la miséricorde de Dieu est plus grande encore que le crime d'une indigne communion; je le sais, le sacrilège pourrait s'effacer par les larmes d'une sincère pénitence: mais si l'expérience nous apprend que ce péché produit l'endurcissement; que l'infortuné qui s'en est rendu coupable ajoute profanation sur profanation; que trop souvent à l'heure de la mort, si la conscience qui le tourmente le force à s'écrier comme Judas: *J'ai péché en livrant le sang du juste* (Matth., XXVII, 4), ce triste aveu rappelle d'affreux souvenirs sans faire naître en lui une contrition nécessaire; si l'expérience nous dit ces choses, et, pour dernier trait, nous montre le profanateur éprouvant dans son agonie toutes les horreurs d'un enfer anticipé, et expirant sur sa couche funèbre, comme Judas sur l'infâme gibet que ses mains ont dressé, n'en faudrait-il pas con-



clure que le châtement trop ordinaire d'un chrétien profanateur est semblable à celui du disciple perfide, et qu'après avoir trahi son Dieu comme lui, il meurt, aussi bien que lui, dans l'impénitence, le désespoir et la réprobation ?...

Mes frères, parmi ceux qui viennent d'entendre de si tristes vérités, il en est qui se préparent à obéir à la loi de l'Eglise ; qui, après une année d'éloignement, vont revenir fatigués, blessés peut-être, s'asseoir encore une fois au mystérieux festin du père de famille, et se nourrir du pain qu'il réserve à ses enfants. Il en est d'autres, plus favorisés du ciel, qui ne s'éloignent guère de la table de son amour, qui viennent souvent ranimer à ce banquet sacré leur force et leur vigueur, et puiser au calice du Seigneur la vie, la grâce et la sainteté. Je dirai aux premiers de s'éprouver eux-mêmes : *Probet seipsum homo* (I Cor., XI, 28) d'étudier avec soin leurs dispositions, de peser les motifs qui les conduisent cette année à la communion pascale, d'examiner devant Dieu quelle a été la sincérité de leurs aveux, la vivacité de leur repentir, l'efficacité de leurs résolutions : *Probet seipsum homo*. Il est temps encore de prévenir un malheur presque irréparable. Avant d'entrer dans la salle du festin, et de prendre part à ce repas terrible, ainsi que l'appelle saint Chrysostome, qu'ils revêtent la robe nuptiale, sinon blanche et pure comme aux jours de leur innocence, du moins lavée de ses souillures et réparée par la pénitence ; qu'ils s'éprouvent eux-mêmes ; et, afin de ne pas renouveler sur la sainte victime, qui bientôt s'offrira pour eux, le crime de Cain et la trahison de Judas, qu'ils apportent à ses pieds une douleur véritable, un amour sincère, des dispositions chrétiennes : *Probet seipsum homo*.

Je dirai aux autres, je dirai à vous, mes frères, que ma parole a peut-être affligés, je vous dirai à vous que si la conscience vous donne le consolant témoignage d'une sécurité parfaite ; si une vie de ferveur et de vigilance devient pour vous la préparation quotidienne qui vous conduit à la table du Seigneur ; si vous n'avez point à craindre l'affreux péché dont l'image a été remise sous vos yeux, ce ne doit pas être assez pour votre cœur. Il faut, il faut encore gémir sur les iniquités du peuple, expier par la pénitence intérieure des attentats qui se renouvellent chaque année, et souvent, en venant vous ranger à la table sainte, vous y présenter comme des victimes qui se dévouent à réparer par un sacrifice volontaire la gloire outragée du Dieu qu'elles adorent. Il faut, il faut enfin consoler son amour, le dédommager de l'ingratitude et des perfidies dont il est l'objet, et, dans ces saints jours surtout, dans ces jours où se renouvellera le plus inouï des forfaits, vous disposer à des communions plus ferventes et plus saintes, qui obtiendront aux coupables une grâce de conversion peut-être, et à vous-mêmes, mes frères, une grâce de persévérance et une couronne d'immortalité.

### PRONE III.

SUR LE PETIT NOMBRE DES ELUS.

Pour le troisième Dimanche après Pâques.

Mes frères, après tant de solennités que l'Eglise a célébrées à la gloire de son divin époux, la joie des ministres de l'Evangile serait parfaite, si une parole du Sauveur ne venait jeter l'épouvante dans leur cœur, et, sur leurs lèvres, condamner au silence les cantiques de l'allégresse : *Multi vocati, pauci vero electi* : « Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. » (Matth., XX, 16.)

Oui, doivent-ils se dire dans l'amertume de leurs pensées, beaucoup d'appelés, comme Lazare au sortir du sépulcre, à quitter la corruption, à briser les liens de la mort ; mais peu d'élus pour entendre cette voix puissante qui va chercher le pécheur au fond de l'abîme, et qui ranime ses ossements arides que le vent des tombeaux a flétris et desséchés.

Oui, beaucoup d'appelés à venir chercher dans la piscine de Bethesda un soulagement à leurs langueurs, un remède à leurs infirmités ; mais peu d'élus pour descendre au moment favorable dans cette eau salutaire, et y retrouver de nouvelles forces et une vertu nouvelle. Oui, beaucoup d'appelés au festin du père de famille, à cette table mystérieuse où l'agneau de Dieu devient sur la terre la nourriture céleste de l'homme ; mais peu d'élus pour ce banquet éternel où les justes viendront boire au torrent des voluptés pures l'oubli de leurs peines, et, pour prix de leur amour, puiser au sein du Seigneur un amour plus ardent encore : *Multi vocati, pauci vero electi*.

Et voilà, mes frères, la parole qui a toujours répandu la consternation dans l'Eglise, qui a fait trembler non-seulement les pécheurs, mais aussi les justes ; qui a peuplé les déserts, et quelquefois introduit sous la pourpre impériale les saintes rigueurs de la pénitence. Parole certaine et infailible ! ce n'est point un prophète qui l'a fait entendre à la terre, ce n'est point Jean-Baptiste qui l'a prêchée sur les bords du Jourdain, ce n'est point un ange qui est descendu pour révéler aux mortels le secret des conseils divins ; c'est Jésus-Christ lui-même qui l'a dite, qui l'a répétée : *Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus*. Parole redoutable et déchirante : elle ne s'adresse point aux nations infidèles, à ces peuples qui cheminent au milieu des ténèbres, vers les régions de la mort : c'est à la nation sainte, c'est au peuple chrétien, c'est aux enfants de l'Eglise qu'il a été dit : *Parmi vous beaucoup sont appelés, mais peu sont élus*. Méditons-la, mes frères, cette parole ; elle est pleine d'instruction autant que de terreur ; elle nous sanctifiera, si nous la comprenons.

*Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus* ; pour quoi, mes frères ? Regardez le monde : la réponse est faite. Le monde se compose de riches et de pauvres. Les uns ont reçu en partage les rosées du ciel et la graisse de la



terre, comme les princes de Juda; ils dorment dans des lits somptueux, comme le riche de l'Évangile; ils s'asseyent chaque jour à de splendides festins: pour être élus, il faut qu'au milieu de tant de faste et de tant de délices ils vivent dans le détachement et l'humilité. Les autres, comme le pauvre Lazare, soupirent après les miettes qui tombent de la table opulente, et les sollicitent sans pouvoir les obtenir: ils n'ont point de joie, car ils souffrent; point d'amis, car ils sont malheureux; point d'espérance, car le ciel paraît sourd à leurs cris: pour être élus, il faut qu'au sein d'une détresse si grande ils vivent dans la patience et la résignation.

Or, mes frères, je vous le demande, est-il facile d'entrer dans des sentiments, de persévérer dans des dispositions que tout semble contredire autour de nous? Et d'abord, quand les hommes, à la vue des richesses que nous possédons, nous proclamant bienheureux, quand toutes les bouches à l'envi célèbrent notre prospérité, est-il donc si facile de s'élever au-dessus de ces pensées vulgaires, de mépriser intérieurement ce que chacun regarde comme le souverain bien, et de se rappeler sans cesse qu'il est pour l'homme un autre bonheur que la richesse, un autre trésor que l'argent? Est-il donc si facile de se regarder comme un exilé sur la terre, quand tout conspire à nous faire aimer notre exil; quand, grâce à nos richesses, les saisons n'ont pour nous plus de rigueurs, ni les voyages plus de fatigues, ni les plaisirs plus d'obstacles, ni les roses plus d'épines? Jacob, courbé sur le bâton qui a soutenu sa marche, appelle sa vie un voyage court et mauvais, parce qu'il a souvent éprouvé les horreurs de la famine, parce que son cœur a été plus d'une fois déchiré, parce que ses yeux ont versé bien des larmes. Hélas! s'il eût possédé dès les premiers jours les richesses de l'Égypte, n'aurait-il pas oublié peut-être sa patrie véritable, et fixé à la terre un cœur créé pour le ciel? Quand autour de nous des serviteurs empressés étudient nos désirs pour les satisfaire, et s'abaissent, par devoir ou par complaisance, aux services les plus humiliants, comment ne pas croire un instant que la nature, aussi bien que la fortune, avait mis entre eux et nous une distance incommensurable, et que la main du Créateur a pétri, pour nous former, un limon plus noble et une boue plus auguste?

Que si tant d'écueils accompagnent les richesses, sera-t-il bien grand le nombre de ceux qui sauront les éviter; qui mettront leur bonheur dans leur foi, et non pas dans leurs biens; qui regarderont cette terre comme un exil, et non pas comme une patrie; qui ne se laisseront point séduire et aveugler par l'orgueil? Ah! voilà ce qui m'explique cette parole que je voudrais passer aujourd'hui sous silence, et que le Seigneur a placée malgré moi sur mes lèvres: *Quam difficile dives intrabit in regnum celorum*: « Qu'il est difficile à un riche d'en-

trer dans le royaume des cieux! » (*Matth.*, XIX, 23.) Encore s'il suffisait pour échapper à ce formidable arrêt, s'il suffisait de verser dans le sein du pauvre d'abondantes largesses, avec quelle joie nous nous plairions à compter parmi vous autant d'élus pour le ciel qu'il y a d'heureux pour le monde! Mais la charité toute seule ne sauvera pas le riche: Dieu exige encore de lui qu'il se détache de cœur des biens qu'il conserve, que l'humilité règne en souveraine au fond de son âme, et en bannisse toutes les illusions de l'orgueil: il l'exige, et nous tremblons.

Mais le pauvre n'a pas moins à craindre que le riche, parce que, pour être élu, il lui faut, dans son indigence, un courage et une résignation qui lui manquent trop souvent. Hélas! mes frères, où trouverons-nous donc aujourd'hui ce pur froment qui doit à la fin des siècles entrer dans les greniers célestes, si la terre où il doit germer a été frappée d'une affreuse et désolante stérilité? Où trouverons-nous des élus pour le ciel, si le malheur et la pauvreté n'en forment plus: le malheur qui éprouve la vertu et la purifie; la pauvreté, cet état que Jésus aimait, qu'il a choisi pour lui-même, et dont il a proclamé le bonheur? *Beati pauperes!* (*Matth.*, V, 3.) Et pourtant, s'il faut pour mériter une place dans la sainte patrie, s'il faut avoir été résigné dans la tribulation et patient dans l'indigence, ah! que nous pouvons bien répéter en gémissant ces tristes paroles: *Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus!*

Voyons-nous, en effet, beaucoup de ces âmes que le malheur a frappées sans les abattre, qui puisent dans les pensées de la foi un courage surnaturel, une sérénité calme et tranquille; qui savent dire avec Job, quand aux espérances les plus flatteuses a succédé tout à coup le dénuement le plus complet: *Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a ôté: que son saint nom soit béni!* (*Job.*, I 21.) Et si le malheur, appesantissant sur ses victimes son sceptre de fer, ajoute à leur indigence des misères nouvelles; si Tobie, pauvre déjà, devient encore aveugle, pourra-t-il, résigné comme le captif de Babylone, bénir avec lui le Seigneur, et lui conserver son amour? Vous le savez, mes frères, le cœur affligé s'est rempli d'amertume, les récriminations et les plaintes sont devenues les compagnes inséparables de la pauvreté; les souffrances et les larmes sont pour nous sans mérites, parce que nous ne craignons pas d'accuser injustement la main paternelle qui nous châtie: la croix elle-même, la croix a perdu cette onction secrète qui la rendait moins pesante, parce que nous la traînons en murmurant, parce que le découragement nous assiège, parce que le désespoir approche. Et voilà pourquoi peu sont élus, quoique beaucoup aient été appelés: c'est que les riches ne connaissent plus le détachement, ni les pauvres la résignation: *Multi vocati*, etc.

En second lieu, le monde, envisagé sous un autre point de vue, se compose de justes

et de pécheurs. Or, pour être élus, pour pouvoir avec quelque raison prétendre au salut, les justes doivent persévérer, les pécheurs doivent se convertir. Mais où sont de nos jours les justes qui persévèrent, où sont les pécheurs qui se convertissent?

On est juste par l'innocence ou conservée sans tache depuis le baptême, ou réparée par la pénitence. L'innocence conservée, mes frères, c'est un de ces prodiges que les siècles corrompus ne sont pas dignes de la grâce de voir : c'est un de ces souvenirs des jours anciens qui ne sont destinés par le Seigneur qu'à nous humilier et à nous confondre ; c'est comme une de ces visions des anges qui se montraient pures et gracieuses aux regards des premiers hommes, et qui devinrent plus rares à mesure qu'on s'éloigna du berceau du monde. L'innocence conservée ! on ne la trouve plus sur la terre, elle y passa quelquefois pour aller au ciel ; et, dans son passage rapide, la suavité de ses parfums réjouit un instant le cœur des mortels, qui perdirent bientôt sa trace, et ne la revirent plus au milieu d'eux.

L'innocence réparée par la pénitence est donc le seul titre qui fasse aujourd'hui les justes : mais en est-il beaucoup qui conservent jusqu'à la fin ce trésor précieux qu'ils avaient perdu, et qu'ils ont retrouvé ? N'y a-t-il plus parmi nous de Salomon rempli d'abord de la sagesse d'en haut, et devenu plus tard le contempteur de la loi et l'opprobre de la nation sainte ? N'y a-t-il plus de Joas fidèle au Dieu de son enfance pendant les vieux jours du pontife qui lui tint lieu de père, et peut-être endormi depuis sa mort dans l'oubli le plus criminel, ou même dans la plus profonde corruption ? En est-il beaucoup qui sachent conduire au port cette barque fragile de leur cœur, qui fut brisée d'abord dans un premier naufrage, et qui, réparée non sans peine, est chaque jour entraînée par les courants vers des écueils inconnus ? En est-il beaucoup qui dans les sentiers fangeux du monde conservent avec honneur cette robe nuptiale que le sang de l'Agneau a lavée de ses souillures ? En est-il beaucoup qui se présentent avec elle à la porte du père de famille, pour entrer avec elle au banquet de l'éternité ? C'est à vous que j'en appelle, mes frères, c'est à votre conscience à me répondre ; et si dans ce moment elle fait renaître en votre souvenir tant de promesses violées, tant de résolutions devenues inutiles, tant de grâces rendues infructueuses, tant de larmes bientôt oubliées, tant de rechutes après la guérison, tant de surprises dans le péché, c'en est fait, l'arrêt est prononcé : il y a peu de justes qui persévèrent.

Y a-t-il plus de pécheurs qui se convertissent ? J'en doute. Lorsque chaque année le retour de la sainte quarantaine rappelle au milieu de nous la pénitence et la mortification, voit-on beaucoup de ces Naaman qui s'approchaient avec foi du prophète d'Israël, et vont par son ordre puiser, dans les eaux mystérieuses du Jourdain, la guérison

de la lèpre et la pureté de leur âme ? Les tribunaux de la réconciliation sont alors moins abandonnés, j'en conviens : mais pourra-t-on compter, parmi ceux qui viennent y déposer l'humble aveu de leurs fautes, ces pécheurs longtemps endurcis que le tonnerre du Seigneur a réveillés enfin, et que son amour rappelle à la vertu ? Ananie verra-t-il venir à lui Saul, l'ennemi de Jésus et le persécuteur de l'Eglise ? le verra-t-il, vaincu et terrassé par la grâce, venir humblement à ses pieds solliciter un pardon, et demander ce qu'il doit faire pour l'obtenir ?

Je le sais, mes frères, le bras du Seigneur n'est pas raccourci ; et quand il l'étend, il opère encore des prodiges. Il connaît encore le chemin mystérieux par où descend le remords dans un cœur coupable ; et quand il donne au remords l'espérance pour compagne, la victoire est certaine, et le cœur coupable se rend. Je dirai plus, mes frères, et pourquoi ne pas révéler les bontés infinies de mon Dieu ? chaque jour encore il attire à lui quelque pécheur, nous le savons, et nous l'en bénissons. Mais pour un Zachée pénitent et converti, combien d'avares retiennent encore dans leurs mains l'héritage de la veuve et le fruit de leurs injustices ? Pour une Madeleine repentante et touchée, combien de pécheresses sont encore la fable de la ville, le scandale des faibles et l'espoir du démon ? Pour un Augustin éclairé et vaincu, combien d'infidèles ferment les yeux pour ne pas voir la lumière, et baisent leurs chaînes pour demeurer toujours esclaves ?

Peu de pécheurs reviennent à Dieu pendant leur vie, encore moins se convertissent à leur dernier jour ; car, mes frères, je n'appelle pas conversion ce tardif repentir excité dans le cœur du mourant par la crainte des supplices, plus encore que par le souvenir de ses fautes. Je n'appelle pas conversion ces derniers aveux arrachés à une bouche mourante par de pieuses sollicitations, par de charitables industries : je n'appelle pas conversion ce consentement accordé peut-être après de longs refus, qui permet au ministre de Jésus-Christ de faire couler l'huile de la force sur des membres défaillants, et de présenter l'image du Sauveur à des lèvres qui ne s'ouvrirent jamais pour le prier.

Et voilà pourtant la pénitence sur laquelle vous comptez peut-être, vous que les anges n'ont point vus cette année vous asseoir à la table de leur Dieu. Vous espérez que ces dernières grâces, destinées par l'Eglise à ses enfants fidèles, pourront suppléer aux longues inutilités d'une existence passée dans l'oubli des devoirs les plus saints. Vous croyez que cette absolution dernière, effaçant en vous toutes les traces du péché, vous ouvrira le ciel, et fixera votre place au milieu des élus. Ah ! détrompez-vous. Oui, si ces aveux incomplets étaient du moins vivifiés par une douleur sincère, par un ardent amour, vous pourriez espérer encore ; mais cet amour, il vous fut toujours étran-



ger ; mais cette douleur, vous ne la connûtes jamais. Les plus touchantes exhortations ne firent pas entrer autrefois ces sentiments dans votre cœur ; il est fermé, ce cœur, désormais, et le sceau de la colère divine le condamne à demeurer fermé pour l'éternité.

Et si vous me dites que sur le Calvaire, un de ceux qui partagèrent le supplice de Jésus-Christ mérita de partager aussi son royaume, je vous répondrai avec un saint Père, et cette parole achèvera de vous convaincre ; je vous répondrai que la suite des siècles nous offre une fois cet exemple, pour nous apprendre à ne jamais désespérer ; mais qu'elle ne le présente qu'une fois, pour nous faire comprendre qu'il ne faut jamais y compter. Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus ! parce que peu de justes persévèrent, parce que peu de pécheurs se convertissent : *Multi vocati, pauci vero.* . . .

(5)

De tout ceci, mes frères, tirons deux conséquences que je regrette de ne pouvoir développer. La première, c'est qu'il faut faire notre salut avec crainte et tremblement ; car nous ne savons pas qui sont ceux qui marchent et qui marcheront jusqu'à la fin dans la voie étroite qui conduit à la vie. Dieu seul le sait, mes frères ; et l'incertitude toute seule doit nous faire trembler. La seconde conséquence, c'est qu'il faut nous animer et travailler avec courage ; car, pour être du petit nombre des élus, il suffit de le vouloir avec la grâce de Dieu, qui ne manque jamais à ceux qui veulent.

Oui, mes frères, et je vous demande la permission de faire avec vous, en terminant, une supposition. Le nombre des élus n'est pas complet, car le monde existe encore ; et, selon la vision de l'apôtre saint Jean, les anges, exécuteurs des dernières vengeances, n'attendent plus qu'une chose pour accomplir leur mission : c'est que le nombre de leurs frères, serviteurs comme eux du Dieu vivant, soit enfin complet : *Adhuc tempus modicum, donec compleantur conservi eorum.* (Apoc., VI, 11.)

Or je suppose qu'un de ces anges apparaisse ici tout à coup, et vous annonce, de la part du Seigneur, que les temps vont finir, et qu'un seul élu est encore demandé à la terre. Eh bien ! mes frères, chacun de nous, sans se perdre dans d'inutiles discussions, a droit de se dire, en entrant en soi-même : Je puis être ce dernier élu ; je le puis, si je le veux ; je le serai avec la grâce de mon Sauveur.

#### PRONE IV.

##### SUR LE CIEL.

*Pour le Dimanche dans l'octave de l'Ascension.*

Mes frères, c'est du ciel encore que nous allons vous parler. Quand les apôtres sur la montagne sainte eurent reçu la dernière bénédiction du Sauveur ; quand un nuage mystérieux l'eut caché pour quelque temps

à leur vue, ils restèrent immobiles, contemplant en silence la route lumineuse qu'avait suivie leur Maître, en pensant au ciel qui s'ouvrait pour le recevoir.

Ainsi le chrétien, après avoir célébré sur la terre la glorieuse ascension de Jésus-Christ, après avoir entrevu les splendeurs éternelles qui l'environnent au lieu de son repos, après avoir entendu de loin les concerts de Sion et les cantiques de la céleste Jérusalem, doit contempler longtemps les saintes demeures où son Dieu vient de monter, et le trône éclatant sur lequel il s'est assis. Ses pensées à chaque instant doivent le ramener au ciel, sa conversation doit en retracer les douceurs, il doit aimer du moins la parole qui, toute faible qu'elle est, cherche encore à lui en rappeler le souvenir.

N'est-ce pas, en effet, la pensée du ciel qui soutient le juste au milieu des épreuves de la vie, qui console les cœurs affligés, qui calme le désespoir, qui ranime la tiédeur ? Le ciel ! ce mot seul encourage l'enfant, et lui fait supporter avec générosité les premiers travaux de la vertu. Le ciel ! à cette parole le vieillard retrouve encore quelque force, et traîne avec plus de patience les misères de ses dernières années. Le ciel enfin, ce mot est compris de tous les âges, de toutes les conditions : il exprime tout ce que la nature a de plus brillant, tout ce que la grâce a de plus parfait, tout ce que le cœur de l'homme, immense dans ses désirs, peut désirer maintenant et posséder un jour. Essayons de nous faire une idée du ciel, du bonheur qu'on y goûte, des merveilles qu'il renferme ; et, pour mettre un peu d'ordre dans ce grand sujet, considérons le ciel comme la patrie de l'homme et comme la demeure de Dieu.

Oui, mes frères, le ciel est la vraie patrie de l'homme. C'est pour le ciel qu'il a été créé ; c'est au ciel seulement qu'il doit être heureux. Pour lui la terre est un lieu d'exil : entouré d'ennemis, l'homme sur la terre combat sans cesse, souvent vaincu, quelquefois victorieux, mais jamais tranquille : accablé de douleurs, il verse des larmes, et ses larmes augmentent ses douleurs. Combattre et pleurer, telle est la vie de l'homme sur la terre. Au ciel, au contraire, les combats sont finis et le triomphe est assuré ; au ciel les larmes sont séchées, et la joie les remplace. Arrêtons-nous, mes frères, à ces deux pensées.

Sur la terre on combat, au ciel on triomphe. Échappés au joug de l'Égyptien, les enfants d'Israël marchaient au milieu du désert pour aller prendre possession de cette terre promise que leur destinait le Seigneur. Mais avant de manger le fruit de la vigne et de l'olivier, que de combats ils soutinrent, que d'ennemis ils rencontrèrent ligés contre eux ! Image trop naturelle du chrétien sur la terre : il doit conquérir le royaume qui lui fut promis, et pour entrer dans sa patrie il doit livrer des batailles. Il

(5) Il manque ici, dans le manuscrit, quelques développements.

porte avec lui-même des adversaires cachés qui le tourmentent sans cesse, et qu'il ne peut entièrement détruire. L'orgueil empoisonne ses actions, l'ambition égare ses pas, la volupté soulève sa chair, la jalousie déchire son cœur, la colère agite son sang. Oh! chrétien, voilà tes ennemis; il faut combattre, lève-toi! prends tes armes, pour ne les déposer qu'avec ta vie. Si tu es vainqueur aujourd'hui, il faudra recommencer demain. Oui, toujours il faut combattre : jamais de repos pour panser ses blessures et reprendre haleine; jamais de trêve : les passions n'en connaissent point. Si encore c'étaient là les seuls ennemis du chrétien! mais les combats intérieurs ne sont pas les seuls qu'il doit livrer : les ennemis cachés ne sont pas les seuls qu'il doit craindre. Le monde se présente en face : il attaque sa foi par la hardiesse de ses discours; son innocence, par la perfidie de ses embûches; sa piété, par le spectacle de ses pompes. Oh! quand viendra donc le jour de repos? quand finiront ces combats qui le fatiguent et l'épuisent? Le mercenaire se repose au soir des travaux de sa journée, et le chrétien, jamais; le soldat après les combats revient tranquille au toit paternel, le chrétien seul ne connaît pas la paix... Ah! mes frères, c'est qu'il n'y a de paix qu'avec le triomphe, et de triomphe qu'au ciel. C'est là que, vainqueur, il recevra la couronne, et, pour prix de ses efforts, rentrera glorieux dans sa patrie. C'est là qu'on lui réserve des palmes proportionnées à son courage, et des honneurs aussi nombreux que ses victoires.

Qu'il sera beau ce jour où le chrétien, triomphateur pacifique, ira chercher au ciel la récompense méritée par tant de sacrifices pénibles, et ravie par de si généreux combats! Oh! quel bonheur de goûter enfin les douceurs de la paix! de n'avoir plus d'ennemis à craindre, plus de défaites à réparer, plus de guerres à soutenir! Oh! quel bonheur de rentrer enfin dans la patrie, de s'associer à la troupe des bienheureux, et de partager avec eux leur bonheur et leur gloire!

Qu'il sera beau le triomphe du pauvre! Il a, dans le monde, combattu la misère par la patience, et le désespoir par la résignation. C'étaient là ses ennemis; et que de fois ils vinrent l'assaillir sur la terre d'exil! Ennemis dangereux, souvent ils pensèrent lui ravir un instant le fruit de ses longs et douloureux travaux; ennemis acharnés, ils le poursuivirent jusqu'à la fin, et sur la couche de son agonie le désespoir vint encore se placer à son chevet, et tenter pour le perdre un dernier effort. Mais l'heure des combats a passé, la grâce de Jésus-Christ a vaincu : le ciel s'est ouvert, et un nouvel élu vient d'entrer dans la patrie. Les anges emportent au sein d'Abraham l'âme du juste qui s'élance de la terre, et les volutes sacrées retentissent au loin de leurs acclamations : *Ouvrez-vous, portes éternelles! laissez passer le triomphateur : « Elevamini, portæ æternales! »* (Psal. XXIII. 7.) C'est un pauvre qui a été fort

contre l'indigence, et puissant dans les combats de la pauvreté : *Et introibit fortis et potens in prælio.* (Ibid., 8.)

Qu'il sera beau le triomphe de la vierge chrétienne! Sur la terre elle a combattu la séduction des sens, les illusions du monde, les désirs du cœur; c'étaient là ses ennemis; et pour les vaincre, sans cesse il a fallu recourir à la prière, à la vigilance, à la mortification. Mais enfin les misères de l'exil sont terminées, voici le jour du triomphe. Déjà les épouses de l'Agneau viennent au-devant de leur sœur. Couronnée de lis et de roses, cette génération sans tache l'admet dans ses rangs, et partage avec elle les honneurs de son triomphe : *In perpetuum coronata triumphat.* (Sap., IV, 2.) Elle chante alors, cette fille de l'exil, le cantique de la patrie; et, délivrée de tous ses ennemis, elle bénit à jamais son Dieu, parce qu'elle a remporté la victoire dans les combats de la chasteté : *Incoquinatorum certaminum premium vincens.* (Ibid.)

Sur la terre, on pleure; au ciel, on se réjouit. C'est avec raison, chrétiens, qu'on appelle cette terre la vallée des larmes : ceux qui l'habitent en ont versé si souvent! le pain qu'ils mangent est le pain de la douleur, et le sol qu'ils cultivent est arrosé par leurs larmes, autant et plus que par la rosée des cieux. L'homme est né pour pleurer, et il y a tant de larmes au fond de son cœur, qu'il pleure encore quand il se croit heureux : on dirait une source trop pleine, d'où s'échappent à toute heure des ruisseaux abondants.

Mais au ciel on ne pleure plus. Les heureux habitants de la patrie ne connaissent plus la douleur. Un Dieu, un Dieu lui-même essuie les larmes qu'ils ont versées, et plus elles furent abondantes, plus est immense la joie qui les inonde : joie ineffable que le monde ne peut donner, qu'il ne connaît même pas; joie pure qui remplit l'âme d'un torrent de saintes voluptés, et qui coule comme un fleuve de paix dans les cœurs qui en sont dignes; joie immortelle que la durée n'affaiblit point, que le temps ne diminue point, que l'éternité consomme!

Sur la terre, on pleure! Le chrétien fidèle, mais souvent trop faible, déplore en secret les tristes suites de sa fragilité, et pleure chaque jour les fautes qu'il commet chaque jour; au ciel il se réjouira, parce que ses fautes seront oubliées. Dites-nous-le, saints pénitents que le ciel a reçus et que la terre honore : Madeleine, qui par votre amour avez mérité du Sauveur un pardon; vous, heureux criminel qui, sur le Calvaire, partageant le supplice de l'Homme-Dieu, recueillîtes sur ses lèvres glacées l'assurance de sa miséricorde et la promesse du paradis; vous, Augustin, dont le cœur volontairement esclave des plus coupables erreurs fut enfin vaincu par la grâce et devint son triomphe; vous tous enfin qui fûtes autrefois pécheurs comme nous, dites-nous si le souvenir du passé, augmentant votre reconnaissance, n'augmente pas aussi votre joie? La brebis



égagée ne doit-elle pas, de retour à la bergerie, se réjouir plus que les autres, puisqu'elle a, plus que les autres, éprouvé la bonté du pasteur, qui l'a cherchée sur les montagnes, qui l'a poursuivie quand elle fuyait son amour, qui l'a rapportée sur ses épaules au bercail? L'enfant prodigue ne doit-il pas se réjouir plus que son frère, puisqu'il connaît mieux la tendresse de celui qu'il avait offensé, et qui a cependant oublié ses fautes.

Sur la terre, on pleure! Le chrétien zélé pour la gloire de son Dieu, et témoin trop souvent des outrages qu'il reçoit, pleure aussi d'innombrables attentats, et, sur les prévarications d'Israël, verse aux pieds du Seigneur des larmes inconsolables. Mais au ciel! au ciel, il se réjouira, parce que le règne du péché sera passé, et qu'on n'offensera plus le Dieu qu'il adore. O vous qui gémissiez en silence en voyant l'affaiblissement de la foi, les progrès trop sensibles de l'indifférence, la solitude du sanctuaire et des solennités saintes; vous dont le cœur soupire lorsque de tous côtés vos yeux sont attristés par le spectacle d'une apostasie presque universelle, et vos oreilles épouvantées par le hideux langage du cynisme ou de l'impiété, ah! pour adoucir un peu vos chagrins, élevez vers le ciel vos regards et vos pensées. Là, celui que vous aimez est aimé sans mesure et sans fin; là, est loué le Sauveur que bénit ici-bas votre voix, sans trouver d'écho qui répète ses cantiques. Au ciel, vous serez dans la joie, parce que les solennités seront immortelles comme le Dieu qu'elles honorent; parce que d'innombrables adorateurs entoureront à jamais le trône de l'Agneau et l'autel de son sacrifice; parce que des voix qui ne se lasseront point chanteront sa gloire pendant les siècles des siècles, et répéteront toujours un éternel alleluia.

Sur la terre, on pleure! Le chrétien sensible pleure ici-bas ses amis, ses parents, enlevés chaque jour par la mort. Au ciel il se réjouira, parce qu'il les retrouvera dans la gloire. Cette mère a versé longtemps des larmes sur cette fille ravie trop tôt à sa tendresse. Hélas! peut-elle encore penser, sans renouveler toutes ses douleurs, à ce berceau changé si vite en un lit funèbre; à ce dernier regard qui a percé son cœur, et que son cœur n'oubliera jamais; à ce dernier gémissement qui lui a dit un jour, si cruellement, qu'elle cessait d'être mère!... O mère! vous pleurez ici-bas et vous gémissiez; mais viendra le temps où vous serez dans la joie, car vous la reverrez au ciel. Ce fils a pleuré longtemps sa mère, que la mort a frappée d'un trait inattendu. Il l'aimait, et pourtant il ne put pas même lui dire adieu. Ah! du moins qu'il apprenne que la séparation ne sera point éternelle! s'il pleure aujourd'hui, un jour il sera dans la joie; car au ciel il reverra sa mère.

Oui, c'est au ciel, c'est dans la patrie véritable que nous retrouverons ceux qui ont avant nous quitté ce lieu de misère. Là,

dans le ravissement d'un incompréhensible bonheur, ils nous attendent et nous regardent; et sans doute, en voyant nos larmes, ils empruntent la parole du Sauveur pour nous dire comme lui : *Nolite flere super me; super vos flete.* (Luc., XXVIII, 28.) Ah! pleurez sur vous, car vous êtes encore dans la terre d'exil; mais ne pleurez pas sur nous, car nous sommes déjà dans la patrie.

Mais si la grandeur de Dieu, manifestée dans sa nature, doit accabler l'esprit en l'inondant de lumière, au moins nous pourrions l'admirer dans ses œuvres, dont nous découvrirons alors le secret. C'est au ciel que nous suivrons à loisir les conseils sacrés de cette Providence, qui furent aussi pour nous un mystère ici-bas. Nous verrons quelle main bienfaisante avait disposé toutes choses en faveur des élus; et ces événements, qui, plus d'une fois peut-être, firent naître le trouble en nos cœurs et sur nos lèvres le murmure, nous sembleront alors combinés, dans leur merveilleuse harmonie, pour notre bonheur éternel.

C'est au ciel que nous pourrions admirer cette invincible puissance qui gouverne le monde, et fait respecter à la nature les lois que lui a données son auteur; qui a tracé la route au soleil et posé la terre sur ses inébranlables fondements; qui a dit à la mer : *Tu viendras jusqu'ici, et là, à ce grain de sable, tu briseras l'orgueil de tes flots.* (Job, XXXVIII, 11.) O mes frères! quel spectacle pour l'œil de l'homme! Et quand, du haut des éternelles demeures, il aura plongé son regard dans ces abîmes de grandeur, pourra-t-il ne pas s'écrier : O Dieu! vous êtes grand dans vos œuvres, et votre grandeur n'a point de bornes. *Soyez béni dans le temple saint où réside votre gloire; sur le trône où vous êtes assis; dans l'assemblée des chérubins qui vous servent de marche-pied : Benedictus es in templo sancto gloriæ tuæ.* (Dan., III, 53.) Sur la terre, l'homme n'a qu'une vision bien imparfaite de vos magnificences; c'est au ciel, au ciel seulement, qu'il lui est donné de contempler, dans tout leur éclat, la gloire et la majesté qui vous entourent. Soyez béni de l'avoir introduit enfin dans ce temple auguste où vous lui manifestez vos grandeurs : *Benedictus es in templo sancto gloriæ tuæ.*

Pour combler enfin le bonheur de ses élus, avec une vue plus claire de ses grandeurs, Dieu leur donnera des preuves plus touchantes de sa bonté.

Ils la retrouveront, cette bonté, dans la vie qu'il leur communique, dans l'éternité qu'il leur assure, dans la gloire dont il les environne. Sa bonté leur prépare une gloire semblable à la sienne. Elevés à ses côtés sur des trônes étincelants, ils brilleront comme des astres au firmament. Comme autrefois le Sauveur sur la montagne sainte, ils seront transfigurés; leurs vêtements deviendront blancs comme la neige, et leur visage resplendissant comme le soleil. Ainsi son amour, pour récompenser les humiliations que souffrit ici-bas leur vertu, couronnera



ses saints dans la gloire, et les couvrira d'un manteau d'honneur et de majesté. Ainsi pour leur prouver sa bonté, partagera-t-il avec eux les divines splendeurs qui l'entourent.

Mais que dis-je ? ce n'est plus seulement sa gloire qu'il se plaît à leur prêter ; il destine à ses amis quelque faveur plus grande, et, dans la vie qu'il leur communique, ils retrouvent encore une preuve nouvelle de sa bonté. Oui, c'est Dieu lui-même qui leur donnera l'existence et le mouvement ; c'est sa vie qui coulera dans leurs veines, son esprit qui remplira leur intelligence, sa charité qui inondera leur cœur ; et devenus, par cette union inénarrable, participants de la nature divine, ils seront des dieux : c'est le langage de l'Écriture.

Et pour achever de manifester à ses heureux favoris toute l'étendue de sa bonté, Dieu à chaque instant rappelle à leur mémoire l'éternité de la récompense qu'il accorde à leur fidélité, et ce souvenir leur en fait goûter à chaque instant les infinies douceurs. Chaque instant au ciel est une éternité tout entière, parce qu'à chaque instant l'âme du juste possède à la fois et sans succession ce qu'il doit posséder éternellement : la gloire et la vie, le bonheur et l'amour, l'éternité.

Voilà comment Dieu manifeste au ciel sa bonté. Grandeur et bonté, tels sont les deux attributs sous lesquels il se montrera à nos faibles yeux dans le fortuné séjour qu'il a choisi pour sa demeure : heureux celui qui le verra, qui le possédera dans le ciel !

Un jour, sur une montagne de Galilée, Jésus-Christ avait mené quelques apôtres à l'écart pour leur montrer une esquisse de la félicité suprême, pour leur donner un avant-goût des joies célestes qui leur étaient destinées, et, le cœur inondé de tant de bonheur, ils s'écriaient, ne se possédant plus : Ah ! Seigneur, *il est bon pour nous d'être ici* : « *Bonum est nos hic esse.* » (Matth., XVII, 4.) C'est là le cri qui s'échappera de nos lèvres quand, les portes de la patrie s'ouvrant devant nous, nous apercevrons la splendeur du tabernacle où Dieu, pendant l'éternité, doit se communiquer aux hommes : *Bonum est nos hic esse.* Ah ! Seigneur, *il est bon pour nous d'être ici.* C'est là l'immortel sentiment qui vivra dans nos âmes, lorsque plongés dans un océan de délices, nous serons revêtus de la gloire de Dieu : nous vivrons de sa vie, nous le posséderons tout entier. Mes frères, soyons des saints ici-bas, et le ciel sera notre patrie pendant les siècles des siècles.

## PRONE V.

SUR LA SAINTETÉ.

Pour le cinquième Dimanche après la Pentecôte.

PREMIÈRE PARTIE.

Mes frères, Jésus-Christ, en condamnant aujourd'hui la justice des scribes et des pharisiens, nous apprend qu'il est pour le chré-

tien une justice plus parfaite que la leur, une sainteté plus véritable. Toutes les observances prescrites par Moïse, cette pureté légale que devait conserver avec soin le peuple d'Israël, ces cérémonies nombreuses dont les pharisiens avaient fait à leurs disciples un joug intolérable, tout cela n'était qu'une ombre vaine, une figure grossière de la sainteté véritable à laquelle sont appelés les enfants soumis de l'Évangile. C'est sur ce sujet que je me propose de vous entretenir en ce moment ; et, puisque nous devons tous être des saints, puisque les portes du royaume des cieux ne sont ouvertes qu'aux saints, pour correspondre aux vues de Dieu et me rendre utile à vos âmes, je tâcherai de vous animer à la sainteté, en vous montrant combien elle est désirable et combien elle est facile.

Qu'est-ce que la sainteté ? La sainteté, mes frères, c'est la ressemblance qui existe entre la créature et le Créateur.

C'est par elle que l'homme peut réaliser sans crime cette prétention de l'ange superbe qui s'écriait dans son orgueil : *Je serai semblable au Très-Haut* : « *Ero similis Altissimo.* » (Isa., XIV, 14.) Être saint, c'est participer en quelque chose aux perfections de Dieu ; c'est retracer dans une faible nature une image bien imparfaite sans doute, mais enfin une image de ce que la loi nous montre en Dieu, de sa bonté, de sa justice, de sa charité. Être saint, c'est avoir reçu dans son cœur quelques gouttes de ce torrent qui s'échappe du sein de Dieu, qui pénètre ses élus, qui fait leur bonheur pour l'éternité, qui les change, pour ainsi dire, en lui-même. Oh ! de quel déplorable aveuglement l'homme n'a-t-il pas été frappé ? Il pouvait mettre son orgueil à ressembler à son Dieu, et il oublie cette noble destinée pour attacher sa gloire à cette boue que l'on appelle de l'or : trop heureux encore quand il ne s'avilit pas davantage, et quand il ne va pas demander aux plaisirs les plus grossiers une ressemblance honteuse avec la bête. O homme ! souviens-toi de ton origine ; lève un peu la tête et regarde le ciel. Tu as perdu le bonheur en voulant devenir semblable à Dieu ; tu le retrouveras, ce bonheur, en te formant à sa divine ressemblance. Dis, dis comme l'ange, mais avec le sentiment de ta faiblesse infinie : Oui, je veux monter, je veux m'élever au-dessus de mes bassesses ; je veux devenir semblable au Très-Haut : *Ero similis Altissimo.*

Et vous le savez, chrétiens, c'est Dieu qui nous exhorte lui-même à nous rendre semblables à lui : *Vous serez saints*, nous dit-il, *parce que je suis saint.* (Levit., XI, 44.) Et son Fils Jésus-Christ, descendu sur la terre pour sauver les hommes, ne craint pas de nous proposer pour modèle de notre perfection et de notre sainteté ce Père qui habite dans les cieux, et dont l'univers proclame la sainteté aussi bien que la grandeur : *Perfecti estote, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est.* (Matth., V, 48.)

Travailler à la sainteté, s'efforcer de de-



venir des saints, c'est donc, mes frères, recommencer l'œuvre de la création, rentrer dans les vues de Dieu et réparer son chef-d'œuvre; car il avait créé l'homme à son image; et si le péché a détruit ou effacé les traces de cette auguste ressemblance, la sainteté doit les ranimer et les faire revivre.

Que s'il faut maintenant vous dire combien est désirable cette sainteté, je vous rappellerai d'abord l'estime que Dieu lui-même en a fait, lorsque, du haut de sa grandeur, il abaisse vers nous son regard. S'il aperçoit parmi les mortels un de ces hommes qui ont compris la sainteté véritable et qui travaillent à l'acquiescer, il aime cet homme, et, par ses bénédictions, il le soutient dans son entreprise. C'est peut-être un de ceux que le monde foule aux pieds, un pauvre qui est né dans l'obscurité, qui vit dans la misère, et dont la tombe doit être inconnue comme l'a été son berceau. Mais s'il est méprisé des hommes, il en trouve un sublime dédommagement dans l'estime de son Dieu; et s'il est malheureux sur la terre, il se console facilement; car il doit être heureux dans le ciel. Quand donc le Seigneur l'aperçoit, qui s'efforce de réunir en lui quelques-uns des traits de son modèle, alors il répète cette parole qui fut au premier jour une amère dérision, et qui devient en ce moment le plus accompli de tous les éloges : *Ecce Adam quasi unus ex nobis factus est* : « Voici l'homme qui est devenu semblable à nous ! » (*Gen.*, III, 22.)

Et comment Dieu n'aimerait-il pas le juste qui se forme à sa ressemblance par la sainteté? Est-ce qu'un père n'aime pas à retrouver dans son fils ses vertus, ses goûts, ses habitudes? Est-ce qu'une mère n'aime pas à se reconnaître dans les traits de sa fille?

Donc, mes frères, Dieu aime la sainteté. Aussi, pour manifester hautement l'estime qu'il en fait, souvent il la glorifie en présence des hommes. Les siècles ont vu les saints commander en maîtres à la nature; ils les ont vus, et ils ont admiré. Dieu leur a souvent communiqué son pouvoir, et parce qu'ils avaient voulu participer à sa sainteté par leurs vertus, en récompense il les a fait participer à sa puissance par le don des miracles. Pouvait-il nous mieux prouver quel amour il porte à ses serviteurs, et combien il estime leurs vertus, qu'en confiant à leurs faibles mains une partie de cette force qui gouverne le monde, et qui a semé les prodiges autour d'elle comme les astres dans l'immensité du firmament? Savez-vous comment Moïse est devenu le Dieu de Pharaon? pourquoi, sous sa verge toute-puissante, le Nil a roulé des flots sanglants, et la mer a laissé dans les abîmes un passage aux enfants d'Israël? C'est que, devenu par sa douceur semblable en quelque chose à son Dieu, il a mérité de participer à son pouvoir et à sa force. C'est ainsi que le Seigneur glorifie ceux qui sont à lui, et, selon la parole de l'Écriture, se montre admirable dans ses saints. Vincent de Paul s'est fait sur la

terre l'image de la Providence et de la charité divine; il sera aussi l'instrument dont le ciel se servira pour opérer d'étonnantes merveilles : telle est ici-bas la récompense que Dieu quelquefois accorde à la sainteté.

Mais ce qui doit achever de nous faire connaître l'excellence et la grandeur de la sainteté, c'est ce que Dieu lui réserve dans la patrie véritable. Les saints ont participé à sa justice par leurs vertus, à sa puissance (du moins quelques-uns) par leurs miracles; ils participeront à sa gloire pendant l'éternité, et lui seront ainsi plus que jamais semblables : *Cum apparuerit, similes ei erimus*. (*I Joan.*, III, 2.) Oui, c'est la sainteté qui conduira les élus au ciel, qui leur ouvrira la porte de ce bienheureux séjour, qui leur méritera les immortelles couronnes, qui rendra parfaite leur ressemblance avec le divin modèle : *Cum apparuerit, similes ei erimus*. O mon Dieu! quand nous sera-t-il donné de goûter un peu ces grandes et admirables vérités, de sentir la noblesse de nos destinées, d'élever nos désirs jusqu'à la sublimité de notre vocation, et de comprendre enfin que la gloire de l'homme est de commencer à vous devenir semblable ici-bas, pour vous être encore semblable dans le séjour des élus? *Cum apparuerit, similes ei erimus*.

Au reste, ne croyez pas, mes frères, que Dieu seul rende justice à la sainteté de ses serviteurs, en la glorifiant sur la terre et en la couronnant dans le ciel. Les hommes aussi, malgré leurs préventions, savent l'estimer et lui rendre hommage. A la vérité, le monde qui ne comprend pas la sainteté, parce qu'elle le fuit; qui ne l'aime pas, parce qu'elle le condamne, le monde est son ennemi naturel; il la poursuit, il la déchire. Et, en cela même, il nous prouve déjà l'estime qu'il en fait; car on ne persécute jamais ce qu'on méprise. Et pourtant quelquefois, vaincu par ses bienfaits, il a pour un instant imposé silence à sa haine et célébré le triomphe de sa rivale, comme un aveugle assis au portique d'un temple, qui nie la clarté du soleil, et cependant est forcé quelquefois de bénir sa douce et vivifiante chaleur.

Les hommes estiment la sainteté quelquefois, pendant la vie même des élus. En voyant l'élévation de leurs pensées, la noblesse de leurs sentiments, la sublimité de leur courage, la profondeur de leur sagesse, quelquefois ils ont compris que la sainteté méritait toute leur vénération, et ils ont incliné leur front devant ceux qui la possédaient. Avant d'avoir quitté la terre, Augustin était la lumière de la terre, Bernard l'oracle de son siècle, saint Louis l'amour de son pays et l'arbitre des monarques.

Plus souvent encore les hommes estiment la sainteté, quand les saints sont descendus au tombeau. La sainteté et le génie sont de la même famille, et partagent la même destinée. Athanase et Chrysostome sont cruellement persécutés pendant leur vie : à peine ont-ils fermé les yeux à la lumière, qu'ils



sont invoqués par leurs persécuteurs, et leurs ossements arides reviennent en triomphe de la terre d'exil. Combien de fois le juste inconnu sur la terre, ou peut-être méprisé, a-t-il vu du haut des cieux la foule prosternée au pied de son autel? Le chaste époux de la plus pure des vierges passe ses jours dans l'obscurité, et les nations l'invoquent avec confiance. Combien de fois les hommes sont-ils venus exhumer de l'oubli des noms qu'ils révèrent aujourd'hui, et qu'ils se font gloire de porter eux-mêmes?

Mais supposons, si vous le voulez, que les hommes, toujours injustes envers la sainteté lui refusent leurs hommages et pendant la vie des élus et après leur mort : viendra le jour où la sainteté rentrera dans ses droits, où les élus recevront la gloire qu'ils méritent, où les hommes seront forcés d'estimer enfin ce qu'ils ont méprisé, de louer ce qu'ils ont condamné. Au dernier jour, jour de triomphe pour la sainteté, jour de confusion pour le monde, les hommes verront assis sur des trônes les serviteurs de Dieu, qui viendront juger tous les peuples. Alors seront estimées les vertus qu'ils pratiquèrent en silence, ces hommes que le Seigneur aura reçus dans sa gloire; leur humilité ne paraîtra plus aux yeux du monde une bassesse et une folie; leur innocence et leur candeur ne seront plus taxées d'ignorance et de simplicité; leur foi ne sera plus appelée faiblesse d'esprit, ni leur patience mollesse et lâcheté, ni leur piété hypocrisie et superstition. Alors les hommes regretteront de n'avoir pas compris plus tôt la sainteté véritable, de n'avoir pas travaillé davantage à l'acquérir, et d'avoir négligé le seul moyen qui pouvait à jamais assurer leur bonheur. Tardifs regrets, qui ne changeront ni la sentence du juge ni le sort des accusés; dernier hommage que les hommes seront forcés de rendre à la sainteté.

A présent, je vous le demande, mes frères, comment ne pas désirer un bien que Dieu estime, et auquel les hommes eux-mêmes ne peuvent refuser leurs hommages? Qu'on vienne nous dire après cela que les enseignements de la foi catholique abaissent le chrétien au-dessous de lui-même! Eh, mes frères, qui donc vous donnera jamais de vous-mêmes une idée plus grande et plus noble, que cette religion qui, en vous appelant à la sainteté, vous invite à devenir semblables à Dieu? N'en est-ce pas assez pour votre ambition? Que faut-il de plus à votre cœur, tout insatiable, tout immense qu'il est? Trouvez-moi, si vous le pouvez, une gloire préférable à celle-là, un objet plus digne de votre imitation, que le Dieu qui vous a créés! Celui-là est trop avide, à qui Dieu ne suffit pas!

Travaillons donc, mes frères, pour acquérir cette sainteté, seul bien véritable sur la terre. En recevant le baptême, nous nous sommes engagés à devenir des saints; car un chrétien c'est un saint; ou s'il ne l'est pas, s'il ne cherche pas à l'être, c'est un

apostat. Hélas! comment avons-nous rempli ces engagements qui nous appelaient à la sainteté? sommes-nous des saints aujourd'hui? Il y a longtemps peut-être que Dieu nous presse, qu'il nous sollicite d'entrer enfin dans les voies de la sainteté. C'est pour nous y amener qu'il a voulu nous envoyer cette humiliation qui a contribué si puissamment à nous détacher du monde et de nous-mêmes. C'est pour nous porter à la sainteté, qu'il a permis ce revers imprévu qui a depuis longtemps éloigné de nous les ennemis de notre âme et les écueils de notre vertu. C'est pour nous apprendre à devenir saints, qu'il a frappé ce coup si sensible à la nature, qui nous a fait comprendre qu'il fallait revenir à Dieu, et mettre en lui notre espoir, notre joie, notre bonheur.

Mais ce qui nous arrête ordinairement, ce qui nous empêche de travailler à devenir des saints, c'est l'idée qu'on se forme de la sainteté; et, tandis que je vous parle, une pensée vous occupe : Il est difficile d'être saint. Et toutefois, chrétiens, détrompez-vous; l'obligation que Dieu vous impose est facile autant que désirable : vous allez en juger.

#### DEUXIÈME PARTIE.

Il est facile de parvenir à la sainteté : la raison l'établit. S'il s'agissait de pénétrer dans les profondeurs d'une science abstraite et relevée, la plupart des hommes pourraient alléguer la faiblesse de leur esprit et le peu d'étendue de leurs lumières. Mais la sainteté est la doctrine à la fois la plus haute et la plus intelligible, la science la plus relevée et pourtant la plus populaire; et, malgré la médiocrité de son talent, l'homme simple et ignorant peut en découvrir les secrets les plus sublimes.

Car enfin, mes frères, si grande que puisse être l'idée que je vous ai donnée d'abord de la sainteté, cette ressemblance avec Dieu consiste en dernière analyse à se revêtir de Jésus-Christ, selon la belle expression de saint Paul, c'est-à-dire à régler ses pensées, ses paroles et ses œuvres, sur les sentiments de Jésus-Christ, sur ses discours et sur ses actions. Or, pour connaître Jésus-Christ, pour l'imiter, faut-il un génie fort pénétrant, faut-il des lumières fort étendues? Et n'est-ce pas pour se mettre à la portée de tous, que ce divin Maître a été vu sur la terre et a conversé avec les hommes? Pourriez-vous me dire, mes frères, à qui le Sauveur adressait ces admirables paroles : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis* : « Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez ce que j'ai fait ? » (Joan., XIII, 15.) Était-ce aux génies sublimes, aux philosophes qui devaient croire à l'Évangile? Était-ce aux Justin, aux Origène, aux Leibnitz, aux Bacon? Oui; mais c'était aussi à Pierre, le pauvre batelier du lac de Tibériade; à Isidore, le simple pauvre laboureur de l'Espagne; à Geneviève enfin, l'humble bergère des environs de Lutèce, et si la recommandation du maître s'adresse à tous ses disciples sans



exception, c'est que tous peuvent la comprendre et la mettre en pratique.

S'il s'agissait, pour acquérir la sainteté, d'entreprendre un travail rude et opiniâtre, beaucoup encore parmi les hommes pourraient alléguer leur extrême faiblesse ; mais Dieu, qui veut que nous soyons saints, nous enlève ce prétexte, et nous apprend que, malgré la faiblesse la plus grande, on peut entrer et se soutenir dans les voies de la sainteté.

Sans doute, si nous étions seuls pour combattre nos ennemis, nous serions bientôt vaincus ; s'il nous fallait, sans aucun secours, travailler à détruire en nous une funeste ressemblance avec l'homme de péché, pour reformer notre âme à la ressemblance de son auteur, cette entreprise passerait nos forces ; mais, a dit saint Augustin : « Faites ce que vous pouvez, et demandez ce que vous ne pouvez pas. » La prière soutiendra notre faiblesse, et nous méritera le secours de Dieu. Avec la prière humble et fervente, les difficultés s'aplanissent et les écueils disparaissent. Avec la prière, les tentations sont vaincues, et le démon est mis en fuite. Avec la prière, les habitudes les plus invétérées sont détruites, et les penchans les plus impérieux courbent la tête sous le joug.

Ne parlez donc plus de votre faiblesse, chrétiens qui m'écoutez : avec la prière, vous êtes tout-puissans. Essayez de ce moyen pour apprendre à devenir des saints. Priez Dieu qu'il vous inspire le désir de la justice et de la sainteté, et commencez une fois à en pratiquer les devoirs ; car la prière ne suffit pas, il faut encore la volonté.

Or, je vous le demande, prier et vouloir, sont-ce là des choses si difficiles ? Et quoique cette volonté elle-même soit encore un don de Dieu et un effet de la grâce, quel homme rentrant en lui-même ne sent pas aussitôt qu'il peut vouloir et qu'il peut prier ?

S'il s'agissait enfin, pour acquérir la sainteté et en mériter les glorieuses récompenses, de s'élever au-dessus de son état et de sortir de sa condition, beaucoup s'excuseraient sur l'obscurité de leur naissance et sur la bassesse du rang où les a placés la Providence. Mais il n'en est point ainsi. Tous sont appelés à la pratique de la sainteté : il ne faut pas, pour y prétendre, porter un nom illustre et révérend des hommes ; on peut y arriver sans compter une longue suite d'aïeux, et, pour en aplanir la route, il n'est pas nécessaire de répandre autour de soi des trésors. Tous sont appelés à la récompense de la sainteté ; et le pauvre, l'artisan, le serviteur, auront peut-être au ciel des trônes plus élevés, des couronnes plus brillantes que les puissans du siècle et les monarques eux-mêmes.

Il est facile de parvenir à la sainteté : l'expérience le confirme. Il y a eu des saints dans toutes les conditions et dans tous les états. La cour et le palais des princes ont eu leurs David et leurs Ezéchias, leurs Wenceslas et leurs Casimir, comme le sacerdoce

ses Ambroise et ses Léon. L'armée a compté dans ses rangs Maurice et sa glorieuse légion, comme le cloître a vu dans ses murs les Antoine et les Benoît. Il y a eu des saints dans tous les âges et dans tous les sexes ; et Polycarpe, après avoir servi Jésus-Christ pendant quatre-vingts années, a mérité une place auprès d'Agnès, qui avait consacré au divin époux les prémices de sa jeunesse et une innocence de treize ans.

Il y a eu des saints dans toutes les contrées. Le nouveau monde a donné des habitans à la sainte Jérusalem aussi bien que les régions civilisées de l'ancien continent. Il y a eu des saints dans tous les siècles et à toutes les époques, et de nos jours les Xavier, les François de Sales, les Louis de Gonzague ont appris à l'univers que l'Eglise était encore féconde, et qu'elle savait encore former des enfans pour le ciel.

Et maintenant souffrez que je vous le demande à vous, femmes chrétiennes, qui ne vous croyez pas capables d'arriver à la sainteté : vous est-il plus difficile de devenir une sainte qu'à cette Madeleine qui avait scandalisé la ville par ses désordres, comme elle l'édifia par son repentir ? Avez-vous plus de chaînes à briser, plus de fautes à pleurer, plus d'obstacles à vaincre ? Et si elle a pu parvenir à la sainteté, pourquoi ne le pourriez-vous pas avec elle ? Jeune homme que décourage la seule pensée de devenir un saint, vous est-il plus difficile de l'être, qu'il ne le fut à cet Augustin dont vous avez imité les égarements, sans imiter jusqu'ici sa conversion ? Hélas ! vous avez eu peut-être les mêmes faiblesses : pourquoi n'auriez-vous pas aussi la même force ? Vous avez aimé comme lui la créature : pourquoi n'aimeriez-vous pas avec lui le Créateur ? Vous l'avez suivi dans les sentiers de l'erreur : pourquoi ne le suivriez-vous plus dans les voies de la justice et de la sainteté ? Dites-vous comme cet illustre pénitent : « Pourquoi ne pourrais-je pas ce que tant d'autres ont pu avant moi ? Puisque je suis appelé à la sainteté, puisqu'elle est pour moi le plus désirable de tous les biens, puisqu'il est facile d'y parvenir, pourquoi ne commencerais-je pas à en pratiquer enfin les devoirs?... »

Ainsi, mes frères, il est facile, quoi qu'on en dise, d'être des saints. Dieu, en nous appelant à la sainteté, ne nous a point imposé une obligation au-dessus de nos forces ; et quand il nous arrive de décliner un devoir, de négliger une pratique, de justifier une faiblesse, en nous répétant à nous-mêmes que nous ne sommes pas des saints, nous montrons alors que nous ignorons également et la vocation sublime pour laquelle nous avons été placés sur la terre, et l'unique moyen qui peut nous y assurer bonheur et consolation.

Courage donc, vous dirai-je en finissant ! rendez-vous aux inspirations du Seigneur et aux instances de sa grâce ; accomplissez désormais les sacrées promesses que vous faites si souvent au pied des autels ; travaillez



tous avec ardeur à posséder la sainteté véritable. Riches et heureux du siècle, exercez-vous à la sainteté : elle est assez désirable pour que vous la jugiez digne de votre ambition. Pauvres de Jésus-Christ, âmes simples et méprisées du monde, exercez-vous à la sainteté : elle est assez facile pour que vous puissiez en connaître les pratiques et en ravir les couronnes. Travaillons tous, mes frères, à devenir des saints, et à nous assurer par là la possession de ce Dieu qui fera le bonheur des élus pendant l'éternité.

### HOMELIE

POUR LE SIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA  
PENTECOTE.

Qu'elle est grande, chrétiens, cette scène du désert ! Un Dieu que suit la multitude, et pour lequel elle oublie ses villes, ses travaux, et jusqu'aux soins les plus indispensables de sa vie ! Un Dieu que touchent et attendrissent des besoins qu'il devine sans qu'on les lui expose ! Un Dieu enfin dont la puissance éclate au milieu de la solitude, et qui multiplie par une bénédiction féconde un pain miraculeux ! Quel concours de circonstances ! quels sujets de réflexions ! Nous allons, mes frères, les parcourir successivement en ce jour, et telle sera la matière d'une très-courte homélie, dans laquelle vous ne trouverez point d'autre ordre que la suite même de notre Évangile, ni d'autre ornement que sa simplicité.

*En ce temps-là, une grande multitude de peuple suivait Jésus-Christ, et n'avait rien à manger.* (Marc., VIII, 2.) Ainsi, mes frères, le Sauveur ne marchait point seul dans les jours de sa vie mortelle. Je vois à sa suite, non pas seulement ces pécheurs qui ont abandonné pour lui leurs filets et leurs barques, mais encore des malades qu'il a guéris, des pauvres qu'il a soulagés, des coupables qu'il a ramenés au repentir et à la vertu. Ah ! sans doute vous suiviez Jésus-Christ au désert, vous, prince de la synagogue, à qui sa puissance a rendu une fille chérie ; sans doute la reconnaissance vous a fait un devoir de publier partout ses bienfaits, et, disciple assidu, de vous attacher à lui pour toujours. Vous suiviez aussi Jésus-Christ au désert, vous, pauvre paralytique qui aviez, à sa voix, senti renaître en vos membres leur vigueur première, et dans votre âme descendre le pardon, le calme et le bonheur. Vous étiez là aussi, vous qu'il avait arrachés au pouvoir des esprits malfaisants, vous qu'il avait rendus à la société en purifiant votre chair de cette lèpre affreuse qui la dévorait, vous enfin, peuple des villes et des campagnes, qui trouviez à l'entendre un charme tout divin, et qui saviez puiser en ses leçons l'oubli de tous vos maux et des consolations pour toutes vos douleurs.

Et certes on ne les accusera pas, ces auditeurs si pressés de mon Dieu, on ne les accusera pas d'être conduits par l'intérêt en cette solitude. Le Fils de l'Homme, chrétiens mes frères, n'a pas d'or à leur distri-

buer : il est pauvre comme le plus pauvre d'entre eux. Souvent le soir, il n'a pas où reposer sa tête ; et le pain même, le pain grossier qui soutient ses forces, quelquefois il en est redevable à la charité. Et voilà pourtant le Maître qu'accompagnent de si nombreux disciples ! Ah ! que leur sainte ardeur nous condamne hautement, nous que ni la reconnaissance ni l'intérêt ne peuvent plus attacher à la suite de Jésus ! Car, mes frères, où sont aujourd'hui les amis fidèles de ce Dieu Sauveur ? comment ont disparu ces multitudes qu'entraînaient autrefois après lui et la douceur de ses paroles et la puissance de ses œuvres ? C'est encore au milieu de la solitude qu'il opère en notre faveur ses plus éclatantes merveilles, et cette fois il est seul au désert. C'est au désert qu'il fait entendre ses divines leçons, et à peine chaque jour peut-il réunir à ses pieds quelques âmes fidèles qui viennent recueillir de sa bouche des instructions répétées inutilement par les échos de sa parole. C'est au désert qu'il multiplie chaque jour un pain mystérieux que le ciel envie à la terre ; et, malgré les invitations de son amour, ce divin Sauveur voit chaque jour son festin abandonné, et sa table sans convives. O désert, où mon Dieu s'est retiré sans avoir un ami qui le suive ! sacrées enceintes, où se pressèrent autrefois de si nombreux disciples ! comment êtes-vous devenus d'immenses solitudes ? Le Dieu qui s'est caché dans vos tabernacles, n'est-ce donc plus le Dieu dont la puissance et la bonté avaient gagné tous les cœurs ? N'y a-t-il plus parmi nous de pauvres dont il ait consolé la misère, de malades dont il ait soulagé les douleurs, de lépreux dont il ait guéri les plaies ? et la reconnaissance n'a-t-elle plus aujourd'hui de force pour lui gagner des disciples ?

Aussi ce ne sera point seulement au petit nombre de ceux qui lui sont restés fidèles, qu'il réservera tout son intérêt et sa plus tendre commiseration. S'il s'écrie, comme autrefois : *J'ai compassion de la foule ! « Misereor super turbam ! »* ah ! chrétiens, c'est la foule des ingrats, c'est la multitude des infidèles qui afflige son cœur et réclame sa pitié. Oui, j'ai compassion de cette foule qui ne vient plus entendre ma parole, et qui s'éloigne à dessein des interprètes de ma loi : *Misereor super turbam*. Oui, j'ai compassion de cette foule qui ne s'assoit plus à ma table, et qui ne vient plus chercher des forces au banquet que j'ai dressé pour elle dans la solitude : *Misereor super turbam*. Bientôt, hélas ! ses forces épuisées l'abandonneront ; et si plus longtemps elle s'obstine à refuser cette nourriture que lui présente mon amour, ah ! je crains qu'elle ne tombe sur les chemins, languissante et sans vie : *Misereor super turbam*.

Et c'est ici, mes frères, que nous comprendrons mieux encore la tendresse de Jésus-Christ et sa bonté pour nous. Ce peuple de notre Évangile n'était pas indigne de la compassion du Sauveur ; au moins il écou-



taut avec une sainte avidité sa parole, et suivait ses pas avec empressement. Mais nous, qu'avons-nous fait pour intéresser son cœur et justifier ses sollicitudes ? n'est-il pas vrai que nous n'avons d'autres titres à faire valoir que nos infidélités et notre ingratitude ? Et toutefois, mes frères, voilà précisément ce qui touche davantage le Sauveur, et lui inspire pour nos misères une plus vive compassion. Ah ! oui, s'écrie-t-il, j'avais des fils en grand nombre, et ils m'ont abandonné ! j'avais épuisé pour eux les trésors de mon amour, et mes bienfaits n'ont servi qu'à les rendre plus criminels ! et néanmoins je sens encore que je suis leur Père : mon cœur en secret prend leur défense, et désarme ma colère : *Misereor super turbam.*

Méditons-la souvent, cette parole si douce ; le cœur de notre maître s'y découvre tout entier, et les âmes de sa miséricorde s'y révèlent à nos yeux. Méditons-la souvent : justes, elle nous enflammera d'un nouvel amour pour le Seigneur ; pécheurs, elle nous inspirera une salutaire confiance en sa bonté. Poursuivons le récit de l'évangile :

Interrogés par le Sauveur, les disciples lui répondirent : *Où pourrait-on trouver dans ce désert assez de pain pour rassasier tout le peuple ?* Qu'ai-je entendu ? Est-ce bien là la réponse des apôtres ? Quoi ! depuis trois ans témoins assidus des miracles de leur Maître, peuvent-ils encore ignorer sa puissance et méconnaître ses divines ressources ? Il y a quelques jours, dans ce même désert, il multipliait en leur présence cinq pains d'orge devenus plus que suffisants pour nourrir cinq mille hommes ; et leur confiance est encore si faible et si timide ! *Unde illos quis poterit saturare panibus ?* Où pourrait-on trouver assez de pain pour rassasier tout ce peuple ? Vous le demandez, vous qui étiez à Cana lorsqu'il fournissait au festin nuptial un vin miraculeux ! vous dont les filets, inutilement tendus d'abord, s'emplirent à sa voix, et récompensèrent en un instant le travail infructueux de la nuit toute entière ! Vous le demandez ! Avez-vous donc oublié sitôt les prodiges qui furent opérés sous vos yeux ? et tant de merveilles ne pourront-elles pas enfin calmer vos inquiétudes et affermir votre confiance ? Au reste c'est encore aujourd'hui le langage de la plupart des chrétiens ; et notre évangile, après avoir condamné l'infidélité de ceux qui ne suivent plus Jésus-Christ, condamne encore ici la défiance de ceux qui n'espèrent point en lui : *Unde illos quis poterit saturare panibus ?* Où trouver du pain pour tant de monde ? Telles sont les alarmes de ce père de famille qui compte le nombre de ses enfants, sans compter en même temps les incalculables bienfaits de la Providence. Il oublie dans sa sollicitude qu'il est au ciel un Dieu qui donne aux petits des oiseaux leur pâture de chaque jour, et au lis de la vallée la robe éclatante qui le pare. Ingrat ! il a pourtant à son partage comme les autres les trésors de cette Providence que ses soupçons outragent : toujours elle fut bonne

pour lui : sera-t-il toujours injuste envers elle ? Ah ! qu'il apprenne en ce jour qu'il doit enfin se confier à son Dieu ! qu'il lise avec attention cet évangile ! qu'il y admire la charité du divin Maître pour ceux qui le suivent ! et qu'il dépose à ses pieds ses craintes injurieuses et ses coupables inquiétudes !

*Unde illos quis poterit saturare panibus ?* J'ai encore à passer quelques années peut-être ici-bas : qui me donnera du pain pour mes derniers jours ? Je suis seul maintenant, et n'ai plus d'amis sur la terre... Ah ! chrétien, qui que vous soyez, qui tenez en secret ce langage, vous demandez qui vous donnera du pain pour vos derniers jours ! et moi je vous demande qui vous a nourris jusqu'à cette heure ? et si la Providence a pu jusqu'ici fournir à vos besoins, ayez donc confiance en elle. Fallût-il opérer pour vous des miracles, le bras du Seigneur est encore tout-puissant ; et pour vous il peut renouveler encore le prodige qu'il accomplit aujourd'hui dans le désert.

*Jésus-Christ commanda au peuple de s'asseoir sur la terre ; et, prenant les pains, il rendit grâces à Dieu, les rompit et les donna à ses disciples, pour les distribuer à tous ceux qui étaient présents.*

Ainsi la défiance des apôtres n'arrêta point leur Maître, et déjà se prépare le festin que sa charité va bientôt improviser dans la solitude. J'admire ici ce peuple qui suit depuis trois jours le Fils de Dieu, sans s'inquiéter des plus impérieux besoins de son corps. Le voilà enfoncé dans le désert, loin de toute habitation. Il semble qu'il devrait employer à retourner dans ses demeures le peu de force qui lui reste encore, et ne pas s'exposer, en prolongeant son séjour dans le désert, à prolonger en même temps un jeûne forcé et peut-être dangereux. Cependant il ne paraît pas songer encore au retour, il s'assoit sans murmurer ; et peut-être, moins avide de pain que de cette parole sainte qui sort de la bouche de Dieu, peut-être attend-il encore quelques instructions qu'il écouterait, comme les autres, avec respect et avec docilité.

Mais non, peuple d'Israël, ce ne sont plus des instructions que va vous donner votre Dieu ; ou plutôt, pour dernière instruction, il veut vous montrer par un miracle la vérité de cette grande maxime qu'il vous a répétée si souvent : *Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît.* (Matth., VI, 33.) Voyez, vous êtes venus en cette solitude pour entendre cette parole du ciel qui enseigne toute vérité : vous ne demandiez au prophète que les saintes leçons qu'il vous avait données tant de fois ; vous cherchiez par-dessus tout le royaume de Dieu et sa justice. Et maintenant, si vous avez oublié pour lui vos besoins, son cœur ne les a point oubliés, il pense à vous, et, après avoir nourri vos âmes du froment de la vie, il va donner à vos corps les aliments qui leur sont nécessaires. Le voyez-vous prendre en ses mains quel-

ques pains qui sont restés après le dernier repas? N'allez pas dire avec les apôtres: *Qu'est-ce que cela pour tant de monde?* Ayez seulement confiance, et vous verrez les merveilles de Dieu. Quoi! un mot, un seul mot sorti de la bouche de Jésus peut se multiplier à l'infini, et devenir pour cinq mille hommes une instruction salutaire; et il ne pourra pas multiplier aussi quelques pains! Le corps est-il donc plus difficile à nourrir que l'âme? Et d'ailleurs ce miracle, n'en êtes-vous pas chaque jour les témoins? Qui donc peut multiplier dans le sein de la terre le grain que vous confiez à ses sillons? N'est-ce pas le regard et la bénédiction du Père céleste? Ayez donc confiance, vous dirai-je encore une fois, et vous verrez les merveilles de Dieu.

Recueillons encore une leçon que nous donne en cet endroit notre Maître. Si, tout Dieu qu'il est, il élève ses yeux vers le ciel et rend grâces, chrétiens, c'est qu'il veut vous apprendre de quelle source viennent les richesses, et avec quelle reconnaissance vous devez en user. Riches, qui fûtes engraisés des sucs de la terre et de la rosée du Seigneur, levez comme lui vos yeux vers le ciel; faites hommage, au moins par cette redevance si simple, faites hommage de vos biens à celui qui vous les a donnés et de qui ils relèvent d'abord. Humiliez-vous sous la main puissante qui vous combla de ses largesses, mais qui pouvait aussi bien fixer votre place au dernier rang, ou ruiner en un jour la fortune héréditaire que les siècles vous ont transmise. Pauvres, à vous aussi je parlerai de reconnaissance. Ah! quand le soir vous rompez à votre famille le pain qu'ont arrosé vos sueurs, pensez à Jésus-Christ au désert, et, comme lui, rendez grâce à Dieu: c'est Dieu qui vous donne encore ce pain que vous mangez peut-être sans penser à lui; c'est Dieu qui conserve à vos bras leur vigueur, et qui fait trouver à vos mains le travail qui les occupe. Au lieu de ces murmures qui affligent son cœur et quelquefois éveillent sa colère, chantez, chantez au Seigneur un cantique de gratitude et d'amour, et montrez à la terre ce spectacle si digne des regards des anges: la reconnaissance au sein de l'adversité.

Enfin, pour dernière instruction renfermée dans ce passage de l'évangile, remarquons, mes frères, les fonctions et l'emploi des apôtres. Malgré leur défiance, ou peut-être à cause de leur défiance, ils sont choisis pour distribuer au peuple les pains que va multiplier la bénédiction du Sauveur. C'est dans leurs mains que va s'opérer le miracle, pour apprendre à ce peuple et à nous en même temps à respecter les envoyés du Seigneur et à vénérer leur ministère. Oui, au saint autel c'est Dieu qui multiplie par sa puissance le pain de la divine Eucharistie; mais, pour la distribuer aux fidèles, il s'est choisi des ministres, et leur faiblesse ne peut altérer la sainteté de leurs fonctions. Oui, dans la tribune évangélique, c'est Dieu qui donne à sa parole la grâce et la force; mais,

pour partager à ses enfants ce pain mystérieux, il emprunte la voix des hommes, et leur impuissance prête un nouvel éclat aux miracles qu'il opère.

Vous devez donc, au milieu de leurs plus saintes fonctions, oublier les hommes pour élever votre esprit jusqu'au Dieu qu'ils représentent; et si vous fûtes quelquefois troublés de la grandeur de leurs pouvoirs, rappelez-vous que si les apôtres au désert ont distribué les pains, Jésus-Christ les avait multipliés. Cette pensée sera puissante pour soutenir et animer votre foi; mais, par une conséquence nécessaire, elle sera puissante aussi pour condamner une dangereuse curiosité ou d'injustes censures, car il est écrit: *Celui qui vous méprise, me méprise (Luc., X, 16);* et la malignité qui poursuit le prophète s'adresse à celui qui l'a envoyé.

Achevons maintenant le récit de l'évangile: *Ils mangèrent donc; et quand ils furent rassasiés, on remplit encore sept corbeilles des morceaux qui étaient restés. Or, ceux qui furent ainsi nourris étaient environ quatre mille, et Jésus les renvoya.*

Dans ces dernières paroles, l'historien sacré nous expose l'accomplissement du miracle et nous en donne la preuve. Ils mangèrent donc, et ils furent rassasiés. Ainsi fut récompensé leur empressement à suivre le Sauveur. Ils se nourrirent de ce pain miraculeux que leur distribuèrent les apôtres, et ils en eurent en abondance; car on remplit encore sept corbeilles des morceaux qui étaient restés, et cependant ils étaient quatre mille. Voyez, mes frères, avec quelle simplicité, mais en même temps avec quel art, chaque circonstance ajoute au miracle un nouveau poids et une autorité nouvelle! Ces corbeilles, dont le nombre surpasse celui des pains mêmes qu'on avait apportés, et qui se trouvent soudain remplis des restes de cet étrange repas; ces quatre mille convives, qui deviendront autant de témoins pour attester à toute la Judée le prodige dont ils ont eux-mêmes senti les bienfaits; ce désert enfin, au milieu duquel toute illusion sur des ressources cachées leur devient impossible; tout ici n'est-il pas admirablement disposé pour affermir notre foi et lui assurer sur ce point des bases inébranlables?

Et s'il faut en ces paroles chercher quelque application morale, méditez, vous dirai-je, méditez ces paroles: « Ils mangèrent et ils furent rassasiés. » *Manducaverunt, et saturati sunt. (Psal. LXXVII, 29.)* Il n'y a, mes frères, que le pain rompu par Jésus-Christ qui ait cette admirable propriété de rassasier ceux qui le mangent. Les biens seuls qu'il dispense à ses élus peuvent combler et satisfaire les désirs de l'homme: *Manducaverunt, et saturati sunt: « Ils mangèrent et ils furent rassasiés. »* On ne le dira point de cet ambitieux que favorise la fortune. Plus elle accumule sur sa tête les honneurs et les dignités, et plus ses désirs sont effrénés et insatiables; plus elle a élevé son trône, et plus il demande à monter encore, parce que



ni les hommes, ni le pouvoir, ni les dignités ne peuvent combler un grand abîme qui se trouve dans le cœur de l'homme : *Manducaverunt, et saturati sunt*. On ne le dira point de cet avare qui sans cesse ajoute à ses trésors des trésors nouveaux. Il veut étancher avec de l'or une soif qui renaît toujours ; il est travaillé d'un mal secret qui demande et dévore à chaque instant un nouvel aliment, et il donne au monde entier la triste preuve que tous les biens de la terre ne sauraient rassasier l'homme qui les possède, et que ce n'est pas de lui qu'on pourra dire : *Manducaverunt, et saturati sunt*. On ne la dira pas de vous, âme infidèle qui, après avoir aimé, après avoir servi votre Dieu, l'avez abandonné pour courir après les folles jouissances, pour chercher au milieu du monde des plaisirs dont vous avez tant besoin. Non, jamais, aussi longtemps que vous serez infidèle, que vous oublierez vos promesses, que vous vous éloignerez du Seigneur, jamais vous n'étancherez cette soif de bonheur qui vous brûle, jamais vous ne rassasierez cette faim que Dieu seul peut contenter, parce que Dieu seul l'a mise en vous.

Jonathas, avait goûté, en passant dans la vallée de Betharen, un peu de miel sauvage ; et bientôt, livré aux horreurs d'une mort prochaine, il s'écriait : *Gustavi paululum mellis, et ecce morior !* « J'ai goûté seulement un peu de miel, et je meurs ! » (I Reg., XIV, 43.) Oh ! voilà, voilà ce que vous direz, vous tous qui voulez, en passant par la vallée de la vie, approcher vos lèvres de la coupe défendue. J'ai goûté seulement un peu de ces plaisirs que le monde m'avait tant vantés, et ils m'ont donné la mort ; j'ai voulu me rassasier des biens de la terre, et ils ont troublé mon repos, altéré ma foi, terni mon innocence : *Gustans gustavi paululum mellis, et ecce morior*.

Mais qu'ils sont différents, ô mon Dieu ! les biens que vous réservez à ceux qui vous craignent ! Vous avez pour eux sur la terre des joies pures qui versent dans leurs âmes d'ineffables délices ; vous avez pour les cœurs qui vous aiment de chastes plaisirs qui les remplissent et les inondent ; vous accordez surtout à leurs ardents desirs un pain sacré qui ranime sans cesse une faim mystérieuse qu'il rassasie toujours : *Manducaverunt, et saturati sunt*. Et lorsqu'enfin, arrivés au terme de leur exil, ils entreront en possession de cette félicité suprême qui, tant de fois ici-bas, fut l'objet de leurs soupirs et le terme de leurs espérances, alors, alors, nourris de vous-mêmes, et désaltérés à la source de vos importelles voluptés, leurs desirs seront comblés, leurs vœux accomplis, leurs espérances satisfaites, leur faim rassasiée pour toujours : *Manducaverunt, et saturati sunt*.

Symbole de cet éternel festin, la multiplication des pains vous apprend en ce jour que, pour être admis, heureux convives, au banquet de l'Agneau, il faut ici-bas le suivre au désert avec une constante fidélité ; qu'il

faut, saintement avides de sa parole, oublier, pour l'entendre, le monde, les plaisirs, et, s'il est nécessaire, jusqu'aux besoins de la vie ; qu'il faut enfin compter toujours sur lui, et, par une confiance inébranlable dans sa bonté, imiter, surpasser même, s'il est possible, la confiance de ce peuple qui trouve aujourd'hui dans le Sauveur un bienfaiteur si charitable et si puissant.

O Dieu, inspirez-nous ces vertus ! qu'elles soient pour chacun de nous le fruit de cette simple et familière instruction ! qu'elles soient notre couronne au ciel, et la cause de notre éternelle félicité !

#### PRONE VI.

*Pour le septième Dimanche après la Pentecôte.*

Non omnis qui dicit mihi : Domine, Domine, intrabit in regnum celorum. (*Math.*, VII, 21.)

*Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le royaume des cieux.*

Il semble, chrétiens mes frères, que le Sauveur ait pris à tâche de nous effrayer sans cesse, en nous rappelant, sous toutes les formes et dans toutes les circonstances, cette maxime accablante : Qu'il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. (*Math.*, XX, 16.) Tantôt je l'entends recommander à ses disciples d'entrer par la porte étroite, parce que, dit-il, la route de la perdition est large et que beaucoup la suivent (*Math.*, VII, 13), tandis que la porte de la vie est étroite et que bien peu peuvent y entrer (*Ibid.*, 14) ; tantôt les apôtres, effrayés de la sublimité de sa doctrine sur le renoncement, s'écrient, dans une espèce de désespoir : Ah ! Seigneur, qui pourra donc être sauvé ? Et Jésus leur répond : Cela est impossible à l'homme abandonné à lui-même. (*Marc.*, X, 26.) Jusqu'ici peut-être nous avions cru, pour nous rassurer contre cette réprobation presque universelle, nous avions cru qu'elle ne devait frapper que ces grands coupables, l'effroi de la société et la honte de la nature humaine. Saint Paul nous avait dit que *les idolâtres, les adultères, les injustes possesseurs du bien d'autrui, ne régneraient point avec Dieu* (I Cor., VI, 9) ; et nous n'avons pas cherché si d'autres n'étaient pas compris encore dans cette fatale exclusion. Nous savions qu'ils n'entreraient pas au royaume des cieux, ces pécheurs endurcis et impénitents à qui les approches de la mort elles-mêmes n'ont pu arracher un seul regret pour une vie d'horreurs et de crimes, et l'évangile de ce jour nous apprend que ceux mêmes qui, à ces derniers moments, invoquent le nom du Seigneur Jésus ne sont pas pour cela assurés d'un pardon qu'ils ont si tard sollicité, *Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront point dans le royaume des cieux*. Nous savions encore qu'ils n'entreraient point au royaume des cieux, ces chrétiens que l'indifférence et le mépris laissèrent toujours étrangers aux pratiques et aux lois de leur religion, et l'évangile de ce jour nous apprend qu'il ne suffira pas à beaucoup d'autres d'avoir eu pour elle un respect extérieur qui n'a rien changé à leurs

habitudes et à leur conduite, et que, pour être venus souvent fléchir le genou dans nos temples, et répéter avec la foule : Seigneur, Seigneur! ils n'en seront pas moins pour cela placés à la gauche du souverain Juge. Nous savions enfin qu'ils n'entreraient pas au royaume des cieux, ces chrétiens chez qui le manteau de la régularité ne recouvre qu'à demi des désordres devenus, malgré leurs précautions, le scandale du public; et l'évangile de ce jour nous apprend que, parmi ceux mêmes que le monde admire et que l'on voit chaque jour prolonger leurs oraisons au pied des saints autels, plusieurs ne seront pas reçus dans le séjour du bonheur : *Non omnis qui dicit mihi : Domine, Domine, intrabit in regnum cælorum.* Ces trois sortes de chrétiens exclus du royaume des cieux, et les causes de leur exclusion, voilà le sujet de l'instruction de ce jour, pour laquelle je réclame votre indulgence et votre attention.

J'ai dit d'abord que, parmi les grands pécheurs qui ont attendu à se convertir que la dernière heure ait sonné pour eux, plusieurs invoqueront en vain la miséricorde, et ne trouveront qu'une justice rigoureuse, et que ce sera la première manière dont s'accomplira la terrible sentence prononcée aujourd'hui dans l'évangile : *Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur! n'entreront pas dans le royaume des cieux.*

Il est utile de répéter ici de temps en temps ces sévères vérités : la grâce conduit quelquefois dans nos temples de ces pécheurs de longues années qui ont eux-mêmes fixé le terme de leurs désordres à celui de leurs jours, bien résolus pourtant à faire pénitence au dernier moment, et à ne point quitter la vie sans avoir obtenu le pardon du mauvais usage qu'ils en ont fait. C'est pour ces pécheurs, s'ils s'en trouvaient dans l'assemblée des justes, que l'Eglise nous ordonne de développer les renseignements de la foi sur ce point; c'est à eux qu'elle nous prescrit de redire toute l'incertitude d'une conversion renvoyée si tard.

D'abord, en supposant avec le pécheur qu'il se trouvera à son heure dernière en état d'invoquer le Seigneur, voyez quelle large concession nous lui faisons. Nous commençons donc par écarter tant de cas imprévus, d'événements fortuits, qui peuvent l'enlever à chaque moment, renverser soudainement tous ces projets de conversion, et, partant, détruire sans ressource son bonheur éternel. Nous mettons de côté tant d'exemples qui nous apprennent que la mort a souvent enlevé sa victime sans avoir préalablement frappé à la porte pour l'avertir de son arrivée, tant de maladies qui n'ont mis qu'un instant de souffrance entre la santé la plus florissante et le trépas le plus inattendu; et nous supposons avec lui qu'après avoir vécu longtemps sans remords et sans crainte, averti enfin par ses cheveux blancs et par les progrès d'une maladie longue et complaisante, il se reconnaîtra aux portes de son éternité, et se dira :

« C'est ici qu'il faut se convertir, c'est en ce moment qu'il faut invoquer le Seigneur. »

Or je dis, et je le dis d'après l'évangile, que cette conversion pourra bien être inutile, et que la prière du pécheur périra avec lui. Loin de moi de vouloir mettre un terme aux miséricordes du Seigneur! Peut-être a-t-on déjà pensé à m'objecter le dernier disciple de Jésus souffrant, le larron converti sur la croix, qui s'écria : *Seigneur, Seigneur!* et à qui fut répondu cette consolante parole : *Vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis.* (Luc., XXIII, 43.) Il y a un exemple (c'est celui-ci) d'une conversion à la mort, pour apprendre au pécheur pénitent à ne point désespérer; il n'y en a qu'un pour apprendre au pécheur endurci de ne pas y compter : c'est la pensée d'un père.

Pour que cette conversion, ajournée indéfiniment pendant la vie, pût être utile au pécheur mourant, il faudrait qu'elle réparât suffisamment le passé. Or, de bonne foi, quel rapport pourrez-vous établir entre soixante années de désordres et une demi-heure de retour vers Dieu? Y aura-t-il là de quoi compenser tant d'oublis et tant d'ingratitude? réparer tant d'injustices et de fourberies? pleurer tant de crimes et de scélératesses? La vie la plus longue y eût à peine suffi, et vous espérez que Dieu se contentera de quelques instants? Sans doute l'ardeur de la charité pourrait suppléer au temps; mais il y a si longues années qu'elle est éteinte dans le cœur du pécheur! et vous croyez qu'il suffira de lui en suggérer le nom pour en rallumer la flamme en lui!... Venez avec moi à son lit de mort, venez-y apprendre quelle est cette conversion sur laquelle il a compté. Depuis plusieurs jours les médecins l'ont condamné, et l'on n'a point encore osé lui parler de son âme. Enfin les moments pressent, le ministre arrive, il s'enferme avec le moribond, et cinq minutes après il répare! L'état du malade ne lui a pas permis de le tenir plus longtemps, et une confession de soixante années a été faite en cinq minutes! Le prêtre s'est assis à son chevet, il étudie les instants pour suggérer au mourant quelques pieuses pensées. De temps en temps celui-ci s'écrie : « Mon Dieu! mon Dieu! » et l'on ne sait si ce sont les invocations d'une âme pénitente, ou les lamentations que la douleur lui arrache. Il expire... ensuite... Ame chrétienne qui avez assisté à ce triste spectacle, je vous adjure de nous dire si vous avez quitté ce lit funèbre avec la conviction intime que cette conversion était suffisante, et que Dieu avait reçu dans le sein d'Abraham le pécheur qui l'avait invoqué?

La raison nous montre donc l'insuffisance de cette tardive confession, et par conséquent l'inutilité de cette dernière prière du pécheur. Ajoutons à ces enseignements ceux que la foi nous donne. N'est-ce pas un oracle du Seigneur, qu'il insultera aux derniers moments du pécheur; que celui-ci l'invoquera sur son lit de mort, et n'en recevra point de réponse? Jésus-Christ lui-même



n'a-t-il pas dit aux Juifs impénitents qu'ils le chercheraient, et le chercheraient en vain; et qu'ils mourraient dans leur péché? *Quæretis me, et non invenietis.* (Joan., XVIII, 21.) N'avez-vous pas surtout présent à la mémoire l'exemple de ce prince qui poursuivait la carrière de ses crimes, quand il tomba accablé sous la main qui le frappait? Averti par la plaie que le ciel lui envoie, Antiochus rentre en lui-même; il reconnaît qu'il y a un Dieu au-dessus de lui, et qu'un mortel doit lui être soumis; il pleure ses forfaits, il promet pour l'avenir un changement total dans ses sentiments et dans sa conduite; en un mot, sa conversion a pour l'extérieur toutes les conditions nécessaires, et l'Écriture termine par ces paroles: *Ce scélérat invoquait le Seigneur; et ne devait pas en obtenir miséricorde: « Orabat hic sceleratus Dominum, a quo non esset misericordiam consecuturus. »* (II Machab., IX, 13.) Voilà, mes frères, le commentaire littéral et infallible des paroles de l'évangile que j'explique aujourd'hui: *Tous ceux qui me disent, Seigneur, Seigneur! n'entreront point dans le royaume des cieux.*

Quelle conséquence tirer de tout ceci? Pécheurs qui m'écoutez, vous avez remis votre conversion à la mort: vous dites qu'il sera bien temps alors de prier Dieu, et l'expérience vous fait craindre de n'avoir pas peut-être, à cet instant fatal, un seul moment pour élever votre cœur vers lui. C'est donc maintenant qu'il faut entreprendre cette œuvre, que vous ne pouvez différer sans danger.

Vous dites qu'un bon acte de contrition peut effacer bien des fautes, et la raison vous dit que votre prière dernière n'aura pas les qualités nécessaires, et par conséquent qu'elle ne servira pas à soulager votre conscience. C'est donc aujourd'hui qu'il faut commencer à se repentir; plus tard vous le feriez sans dispositions, et partant sans succès. Enfin, vous dites que Dieu sera toujours prêt à vous recevoir; et la foi vous répond que s'il a promis un pardon au pécheur qui se repent, il n'a pas promis un lendemain au pécheur qui diffère. Cessons donc, mes chers frères, cessons de nous abuser: non, nous ne nous convertirons point à la mort, si nous ne changeons pas maintenant; notre prière alors sera semblable à celle d'Antiochus, qui ne lui obtint pas miséricorde; elle sera du nombre de celles dont parle aujourd'hui Jésus-Christ, qui n'ouvrent point les portes du ciel au pécheur qui retarde sa conversion.

Il est une seconde classe de chrétiens, sur qui s'accomplira la menace de l'évangile, qui répètent souvent, « Seigneur, Seigneur! » et qui n'entreront point néanmoins dans le royaume des cieux. Je ne parle plus de ces pécheurs invétérés sur qui la parole de Dieu est tombée comme sur la pierre, qui ont résisté constamment aux sollicitations de la grâce, pour n'écouter que la voix des plaisirs, et qui ont cru qu'après une vie passée

dans le désordre il suffirait, pour acheter une place au ciel, de répéter, tant bien que mal, une formule apprise autrefois, et depuis longtemps oubliée. Je ne parle plus de ces pécheurs ennemis déclarés du Seigneur et de son Christ, à qui la crainte d'un avenir que leur impiété ne leur a pas fait oublier, arrache au dernier moment un repentir forcé. Je parle de ces chrétiens qu'on rencontre en si grand nombre dans ces jours de peu de foi, qui ont fait eux-mêmes un choix dans les pratiques et les dogmes du christianisme, fixant ainsi au Seigneur ce qu'ils voudront bien croire et ce qu'il leur plaira de rejeter; je parle de ces chrétiens qui font leur religion, pour me servir de l'expression consacrée par le monde, au lieu de s'en tenir à celle que Jésus-Christ leur a donnée toute faite. Ces chrétiens invoquent aussi le Seigneur: chaque jour, du moins ils le disent, chaque jour ils adressent leurs hommages à l'Être suprême (passez-moi l'expression, elle commence à n'être plus chrétienne); chaque jour ils élèvent leurs cœurs vers lui. De temps en temps on les voit entrer dans nos temples, et venir y faire acte de présence pendant la célébration des saints mystères. Du reste, n'en exigez pas davantage: les jours de l'abstinence chrétienne sont violés par eux sans scrupule; seulement ils poussent la tolérance jusqu'à permettre quelquefois qu'on les observe devant eux, sans comprendre la leçon secrète que leur donne la fidélité d'une épouse, d'un enfant placés ainsi en regard de leurs continuelles transgressions. Les tribunaux où le repentir se change en innocence, il y a longtemps qu'ils les ont abandonnés. Seulement, par une condescendance philosophique, ils conviennent du salutaire effet de la confession sur les mœurs publiques, ils la regardent comme une grande et belle institution qu'ils admirent sans vouloir en user. Les lois sacrées de la pâque les ont toujours trouvés indociles et rebelles; leur conversion chaque année se réduit à prendre sur ce point des résolutions pour l'avenir; et l'avenir ne les verra point exécuter leurs résolutions. Seulement ils croient s'excuser à cet égard par un respect simulé, aussi injurieux au Seigneur que le mépris le plus formel. « Je n'en suis pas digne, » disent-ils; la raison et la foi leur suggèrent cette conséquence: Rendez-vous-en digne; l'indifférence leur suggère celle-ci: N'en approchez pas, et l'indifférence toute seule est écoutée. Voilà, fidèles, un portrait qui convient à beaucoup de chrétiens de nos jours: ils se rassurent cependant en pensant aux crimes qu'ils ne commettent pas, et se persuadent bien qu'après avoir quelquefois invoqué le Seigneur pendant leur vie, il ne saurait les perdre après leur mort.

Or je dis à ces chrétiens que c'est abuser que d'être en paix avec une pareille conduite, et que, sans un changement universel, ils seront du nombre de ceux qui invoquent le Seigneur et qui n'entreront pas au royaume céleste; car, mes frères, cette cou-

quite est injurieuse à Dieu, et insensée en elle-même.

Elle détruit l'œuvre du Très-Haut, elle s'attaque même à ses divins attributs. Ce principe une fois posé, qu'il est libre à chacun de choisir dans le christianisme les dogmes qu'il doit croire, les pratiques qu'il veut s'imposer; je vous le demande, où en sera le christianisme? L'avare retranchera, de son Évangile, le mépris des richesses; le voluptueux en effacera la sentence lancée contre les plaisirs des sens; et le vindicatif, depuis qu'il aura rapporté la loi sur le pardon des injures, pourra goûter sans remords le bonheur de la vengeance. De là nous verrons surgir autant de christianismes nouveaux qu'il y aura d'intérêts divers, de passions différentes: chacun aura à son usage un Évangile revu et corrigé à son gré. Ce n'est pas tout encore. S'en tiendra-t-on à ces premières réformes? Les situations changent, et avec elles les intérêts: il faut donc modifier encore une fois sa religion, pour la mettre en harmonie avec son nouvel état. La passion vous aura fait retrancher un point dans l'âge bouillant des plaisirs: arrivé à la maturité, l'ambition vous commandera un autre sacrifice; le respect humain vous a fait d'abord faiblir dans la pratique: un peu plus tard les amis dangereux vous attaqueront sur le dogme. Tout cela n'est-il pas la conséquence du principe par vous établi? tout cela n'est-il pas, la ruine entière de la religion? Le christianisme, c'est un magnifique arc de triomphe élevé par Jésus-Christ à la gloire de son Père: dans sa construction tout se tient, tout s'enchaîne; arrachez une pierre de la voûte, et vous serez brisé sous les ruines. Voilà pourtant, fidèles, la situation des chrétiens dont nous parlons: le christianisme est ruiné dans leur cœur, ils ont détruit l'œuvre du Très-Haut.

Ils attaquent encore les attributs de la Divinité. Le christianisme, est pour eux la vérité, et, le considérant dans son ensemble, ils y reconnaissent l'ouvrage d'un Dieu. Or, s'il en faut juger par leur conduite, il y a donc dans l'ouvrage d'un Dieu des éléments hétérogènes, des parties faibles, des points à supprimer? Vous qui avez adopté une religion simplifiée, les dogmes que vous avez retranchés, les pratiques que vous n'observez plus, tout cela était partie intégrante du christianisme; en les abandonnant, vous vous inscrivez en faux contre la prudence de son auteur, vous attaquez sa bonté, sa sagesse; vous ruinez sa divinité.

Injurieuse à Dieu, cette conduite est encore insensée en elle-même. Elle prive ces chrétiens du fruit de leurs travaux. Pourquoi vous imposer tant de sacrifices, ou du moins pourquoi vous les imposer inutilement? Vous avez vaincu, dites-vous, vos passions; eh bien! vous avez fait ce qu'il fallait pour devenir chrétien: soyez-le donc maintenant. Il vous en a déjà coûté beaucoup! hélas, je vous plains; vous avez eu la peine, et vous ne voulez pas la récompense;

vous faites comme l'athlète qui court dans la carrière: il n'a plus que deux pas à faire pour toucher au but; et il s'arrête... Vous refusez de pratiquer certains points qui vous coûtent davantage, et par là sont rendues inutiles et les aumônes que vous avez faites, et les vertus que vous avez pratiquées. Que n'embrassez-vous plutôt, dans son indivisible intégrité, la religion à laquelle vous avez rendu jusqu'ici de stériles hommages! il vous resterait peu de chose à ajouter, et vos premiers travaux ne seraient pas sans fruit.

Cette conduite est encore insensée, parce qu'elle expose ces chrétiens aux plus rigoureux châtimens. Saint Jacques n'a-t-il pas dit que le transgresseur d'un seul point avait violé toute la loi? (*Jac.*, II, 10.) Or que doit attendre celui sur qui pèse une si grave accusation?

C'en est assez, mes frères, pour vous faire comprendre que la conduite de ces chrétiens est injurieuse à Dieu et insensée en elle-même. A présent je le leur demande à eux-mêmes: Quelques prières faites à la dérobée suffiront-elles pour réparer les torts d'une pareille conduite? quelques invocations, adressées à Dieu de loin en loin, lui feront-elles oublier que ceux qui le prient sont, comme dit Tertullien, d'audacieux arbitres de la foi, et des censeurs téméraires de la religion? En d'autres termes, leur suffira-t-il d'avoir dit, « Seigneur, Seigneur! » pour entrer dans le royaume du ciel? Non, fidèles, non, le bonheur s'achète un peu plus cher. Tout dans la loi doit être observé jusqu'à un iota; c'est la vérité qui l'a dit. Et ceux qui ont respecté une partie de la loi, et foulé l'autre aux pieds, doivent s'attendre à trouver au dernier jour un jugement sans miséricorde.

Terminons en mettant sous vos yeux la dernière classe de chrétiens frappés par la malédiction que prononce aujourd'hui le Seigneur. C'est une triste vérité à proclamer dans l'assemblée des fidèles, que parmi ceux que le monde a canonisés d'avance, et que l'Église elle-même regarde comme sa consolation et sa gloire, plusieurs n'entreront point dans le royaume des cieux.

Pourtant l'oracle de l'Évangile est formel; et dût-il nous en coûter beaucoup, à vous pour l'entendre, et à moi pour le prêcher, la religion le demande; il faut s'y résigner.

Une condition essentielle au salut, condition sans laquelle les portes du ciel ne nous seront point ouvertes, c'est, d'après le Sauveur lui-même, d'avoir fait la volonté du Père céleste. Or que demande-t-il des chrétiens dont il s'agit en ce moment? comment l'accomplissent-ils? Deux points qui vous laisseront entrevoir si beaucoup d'entre eux doivent arriver au bonheur. Vous voulez, mon cher frère, pratiquer l'Évangile dans sa perfection? Innocence, mortification, haine du monde, voilà ce que Dieu demande de vous. La vie d'un chrétien est une vie d'innocence. C'est à lui qu'il a été dit plus particulièrement: *Vous serez saint parce que je*



*suis saint* (Lévit., XI, 44); à lui encore il a été recommandé de s'abstenir de l'apparence même du mal. Et, pour tout dire en un mot, un chrétien sur la terre est un autre Jésus-Christ, continuellement appliqué à retracer en soi les vertus et l'innocence de son divin modèle. La vie d'un chrétien est une vie de mortification, de renoncement, de pénitence. Chaque jour il doit sacrifier à Dieu ses sens par la mortification, sa volonté, par le renoncement, son corps, par la pénitence : chaque jour il doit étudier la croix pour y apprendre qu'un chrétien est un homme de douleur, et que c'est par les tribulations qu'il faut marcher pour arriver au ciel. La vie d'un chrétien est une vie de haine pour le monde; il le promet au jour sacré de son baptême, et depuis lors il ne peut renouer avec le siècle sans se rendre infidèle à Dieu et parjure à ses serments. Voilà la volonté du Père céleste sur le disciple de l'Évangile, et la règle d'après laquelle il se doit juger. Eclairés par ce flambeau divin, étudions un peu la vie des chrétiens de nos jours, de ces chrétiens qui font profession d'une certaine piété, et à qui précisément, parce que cette piété n'est pas la véritable, le monde a donné un nom aussi mal choisi qu'injurieux à la dévotion. Du reste, il est inutile, je pense, de vous avertir que mon dessein ici n'est pas de fournir un nouvel aliment aux railleries du siècle, encore moins de jeter, comme les matelots de Joppé, le prophète à la mer pour soulager le navire, et d'acheter ainsi par d'odieuses concessions, toujours faites aux dépens de la charité et souvent de la justice, d'acheter l'approbation du monde en sacrifiant de nouvelles victimes à ses dérisions. Assez d'autres sans moi, pour obtenir de lui la permission de croire en Dieu, joindront leurs voix à la sienne pour insulter à ceux qui veulent aimer ce Dieu d'un amour plus pur et plus parfait : je n'ai qu'un but ici, c'est d'éclairer et de sauver.

La vie de ces chrétiens est-elle une vie d'innocence? A la vérité on ne voit plus en eux de ces vices que le monde condamne, et qu'on rencontre néanmoins à chaque pas dans le monde. Mais n'y a-t-il qu'une manière de perdre le trésor de la grâce? N'ont-ils pas encore bien des dangers à rencontrer dans leur âme, dans le monde, dans le sanctuaire? Dans leur âme, des sentiments secrets d'un orgueil qui les fait prier comme le pharisien, et qui les empêche, comme lui, d'être exaucés. Dans le monde, des conversations où chaque réputation est flagellée, et où chaque vertu, passant au creuset de la malignité, perd toujours quelque chose de son prix. Dans le sanctuaire, des habitudes d'irrévérences, d'autant plus fréquentes que le sanctuaire est devenu leur maison pour ainsi dire, et n'en est pas plus respecté. Ah! fidèles, sondons nos cœurs : qui pourra se dire juste, qui pourra se dire innocent? Poursuivons... La vie de ces chrétiens est-elle une vie de mortification? Hélas! ce seul nom jette l'alarme dans tous les cœurs. On se rappelle la pénitence du

solitaire, les souffrances des martyrs : on les admire, et c'est tout. Du reste, avec quel soin l'on détourne la moindre gêne, la plus légère contradiction! Quelle recherche, quel luxe de précautions pour éviter une inconvénient, si petite qu'elle soit! A tous ces symboles de la délicatesse, reconnaîtrait-on un disciple de Jésus souffrant? Ces membres ornés de roses et de parfums appartiennent-ils à un chef couronné d'épines? Cette partie de la doctrine du christianisme est proscrite aujourd'hui, et l'on ne connaît plus de la mortification que ce qu'on en fait endurer aux autres.

Enfin la vie de ces chrétiens est-elle une vie de haine pour le monde? se gardent-ils avec soin de ses maximes et de ses préjugés? ont-ils renoncé à ses pompes et à ses vanités? et ne pourrait-on pas dire de beaucoup d'entre eux ce qu'un saint évêque disait de quelques demi-chrétiens de son temps : « Ils ne vivent plus dans le monde, mais le monde vit encore en eux? »

Ces vertus si essentielles, comment les ont-ils remplacées? De longues prières, voilà leurs vertus, leur religion, leur tout. Cependant les années s'écoulent, et ils ne font pas la volonté de leur Père qui est dans les cieux. Puis, quand viendra le jour de l'éternité, ils se présenteront au tribunal suprême pour y entendre ce terrible arrêt : *Retirez-vous, je ne vous connais point : « Nescio vos »* (Matth., XXV, 12). Quoi! Seigneur... mais nous étions chaque jour assis dans vos temples; chaque jour nous étions assis à votre table : *Manducavimus et bibimus coram te* (Luc., XIII, 26). Chaque jour nous recevions avec avidité les paroles qui tombaient de votre bouche : *Et in plateis nostris docuisti.* (ibid.) Seigneur, ouvrez-nous. — « Je ne vous connais point : *Nescio vos unde sitis.* » Et pourquoi? parce qu'une parole a été prononcée : *Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur n'entreront point dans le royaume des cieux, mais celui-là seul qui aura fait la volonté de mon Père.*

Voilà donc, chrétiens, le dessein que j'avais formé dans cette instruction. J'ai voulu, vous expliquant les dernières paroles de notre évangile, j'ai voulu vous montrer qu'il y a trois sortes de personnes qui invoquent le Seigneur, et qui n'entreront point au royaume des cieux. D'abord les grands pécheurs qui remettent à la mort d'invoquer Dieu, et pour qui cette dernière prière sera probablement inutile. En second lieu, les mauvais chrétiens qui prient plus souvent, mais qui, pour ne pas pratiquer leur religion, rendent eux-mêmes leurs prières stériles et sans effet. Enfin ceux qui prient sans cesse, pour ainsi parler, mais desquels saint Paul a dit qu'ils avaient l'apparence, le masque de la piété, mais qu'ils en ignoraient l'esprit, qu'ils en reniaient la vertu.

Que me reste-t-il à vous dire en finissant? Priez Dieu, priez-le souvent, priez-le sans cesse; mais n'oubliez jamais que pour donner à vos prières efficacité et vertu et

pour vous ouvrir la route de l'immortalité, il faut avoir fait sur la terre la volonté de notre Père qui est dans les cieux.

### PRONE VII.

SUR LA PRIÈRE.

*Pour le dixième Dimanche après la Pentecôte.*

Deux hommes montèrent au temple pour prier, nous dit l'Évangile : l'un appartenait à une classe révérée parmi les Juifs, et que son exactitude, au moins extérieure, pour les observances de la loi avait mise en honneur chez ce peuple grossier et superstitieux ; l'autre était un de ces hommes que flétrissait le mépris public, chargé par état de percevoir le tribut imposé aux Juifs par les Romains, et par conséquent naturellement odieux à un peuple qui portait avec indignation le joug de l'étranger. Ces deux hommes montèrent au temple de Jérusalem pour prier. Les voilà tous deux devant celui qui voit le fond des cœurs : lequel sera exaucé ? S'il était dans cette assemblée, mes frères, quelqu'un à qui la suite de notre Évangile ne fût pas connue, et à qui je fisse cette question : Lequel de ces deux hommes sera exaucé ? sans doute il me répondrait aussitôt : « Ce sera celui en qui le Seigneur a vu plus de fidélité à la loi de Moïse ; l'autre ne doit rien attendre d'un Dieu qu'il a outragé par ses désordres. » Mais que les jugements du Seigneur sont bien différents des jugements des hommes ! tous les deux ont prié, un seul a été exaucé. Lequel ? le publicain, mes frères.

Et voilà ce qui arrive encore tous les jours, et ce qui tous les jours nous fait admirer les desseins du Seigneur. Tous les jours un certain nombre de chrétiens viennent au temple pour prier ; car vous sentez que je ne parle point ici de ces chrétiens qui viennent au temple entraînés par l'usage : il entre dans leurs habitudes de se présenter une fois, plusieurs fois peut-être chaque semaine devant le Seigneur : là, plus semblables aux statues inanimées qui décorent nos parvis qu'à de vrais adorateurs qui doivent adorer en esprit et en vérité, ils oublient qu'ils sont pauvres au milieu de leurs richesses, et qu'ils peuvent s'adresser à celui qui distribue tous les trésors de la grâce. Retranchez ces chrétiens du nombre de ceux qui viennent au temple, puisque Dieu n'accorde qu'à ceux qui demandent ; retranchez-en encore quelques-uns qui viennent pour voir, peut-être même pour être vus ; ne parlons que de ceux qui viennent pour prier. Parmi ceux-ci, lesquels sont exaucés ? Voyez-vous à la porte du temple ce pauvre qui n'ose se mêler à la foule plus favorisée des biens de la fortune ? cet ouvrier qui se présente sur le soir, encore tout couvert de la poussière d'une journée entière de travail, et qui dérobe à la nuit quelques instants pour venir prier celui qui lui donne tous les jours un peu de pain ? ce soldat qui vient s'agenouiller quelquefois sur le pavé du temple ? les voyez-

vous ? vous les rencontrez quelquefois au sortir de ce saint lieu : eh bien, ce sont ceux-là qui sont exaucés, ils viennent dire à leur Père qui est dans les cieux, qu'ils désirent le voir glorifié sur la terre ; ils le prient de leur accorder ce qui est nécessaire à leur existence, de leur pardonner leurs péchés, de les faire triompher des ennemis de leur salut ; ils demandent la patience, la résignation dans leurs maux ; ce sont ceux-là qui sont exaucés ; Dieu entend leurs prières, et la simplicité de leurs demandes le touche et l'attendrit.

Mais ne nous arrêtons pas ainsi à l'entrée du temple : avançons. Voilà d'autres chrétiens plus assidus à l'église ; le temps des offices publics ne suffit pas à leur dévotion ; ils ont la sainte coutume de rester avec Jésus longtemps encore après que les chants de l'Église ont cessé. Nous les voyons souvent s'asseoir au banquet de l'Agneau, les tribunaux sacrés reçoivent chaque semaine l'accusation de leurs fautes ; ceux-là aussi viennent pour prier : ils demandent l'humilité, la douceur, la charité, la fidélité aux inspirations de la grâce. Sont-ils exaucés ? S'il en faut croire leurs aveux, souvent ils demandent et ne reçoivent point ; ils prient, et le ciel paraît sourd à leur voix. D'où vient cette différence, mes frères ? pourquoi la prière des uns pénètre-t-elle les cieux tandis que les autres fatiguent en vain le Seigneur de leurs cris impuissants ? N'est-il point dit dans l'Écriture que Dieu ne fait point acception des personnes ? n'est-ce pas à tous que Jésus-Christ a dit : *Demandez et vous recevrez* (Matth., VII, 7) ; et cependant parmi les chrétiens qui viennent ici pour prier en voilà qui retournent chez eux justifiés, tandis que d'autres retournent chargés encore des misères dont ils étaient venus solliciter la guérison.

L'apôtre saint Jacques va nous apprendre, mes frères, la raison de cette différence : *Vous demandez, nous dit-il, et vous ne recevez point, parce que vous demandez mal : « Petitis et non accipitis, eo quod male petatis. »* (Jac., IV, 3.) Qui aurait cru, mes frères, que ces simples fidèles fussent plus habiles dans le grand art de la prière que ces chrétiens mieux instruits qui fréquentent nos églises ? Et néanmoins il ne nous est pas même permis d'en douter : ils prient et sont exaucés ; donc ils prient comme il faut. Nous prions et nous ne sommes pas exaucés ; donc encore nous prions mal : *Non accipitis, eo quod male petatis.* Tant de prières adressées au ciel, et si peu d'amendement dans notre conduite, tant de supplications et toujours les mêmes infidélités, voilà ce qui décèle de secrets défauts qui rendent infructueuse notre prière ; cherchons donc ensemble quels sont ces défauts. Dans les uns un orgueil caché les porte à se préférer à leurs frères ; ils prient et ne sont point exaucés ; leur prière manque d'humilité. Les autres n'apportent point au pied des autels ce désir, cette espérance qui obtient tout ; ils prient et ne sont point exaucés : leur prière man-



que de confiance. D'autres enfin se lassent au premier refus ; ils ne continuent point à demander, ils ont demandé et n'ont point été exaucés : leur prière manquait de persévérance. Humilité, confiance, persévérance, qualités essentielles pour une bonne prière, et sans lesquelles elle ne saurait être exaucée. Ainsi l'humilité, la confiance, la persévérance, voilà les trois principales qualités de la prière et celle dont le développement vous fera connaître les défauts que vous devez éviter en priant.

La prière, pour être exaucée, doit être humble. Qu'est-ce que la prière, mes frères ? C'est le gémissent d'un cœur qui a péché, et qui demande miséricorde ; c'est le sentiment d'une âme dépourvue de richesses spirituelles, et qui s'adresse à Dieu pour obtenir quelque grâce. La prière est donc essentiellement l'acte d'un pécheur ou d'un pauvre. Et cela est si vrai, que dans le ciel, où nous n'aurons plus à craindre les tentations qui pourraient nous faire pécher, et où Dieu nous comblera des biens qu'il a préparés à ceux qui l'aiment, dans le ciel aussi il n'y aura plus de prière, c'est saint Augustin qui nous l'apprend ; au moins plus de cette prière qui implore miséricorde et qui demande des grâces. La prière est l'acte d'un pécheur et d'un pauvre : faut-il qu'elle soit humble ? faut-il qu'un coupable s'humilie pour obtenir le pardon de son crime ? faut-il qu'un pauvre s'abaisse pour obtenir quelque aumône ? Vous ne sauriez en douter, je pense. Que diriez-vous d'un criminel convaincu d'un attentat qui mérite la mort, et à qui la justice des hommes aurait laissé quelque temps pour implorer sa grâce, s'il venait la demander d'un air hautain et avec des paroles ambitieuses ; s'il cherchait à s'excuser et à justifier son crime, au lieu de s'abandonner tout entier à la clémence du prince ? Vous semblerait-il mériter un pardon qu'il réclamerait avec tant d'orgueil ? non, sans doute. Que diriez-vous encore si ces pauvres, qui viennent à la porte de ce temple solliciter votre charité, et qui ne la sollicitent jamais en vain, se présentaient à vous autrement que dans l'attitude de suppliants, et si, au lieu de tendre la main pour vous prier de les secourir, ils offraient à vos regards le hideux spectacle de l'orgueil joint à la pauvreté ? Vous paraîtraient-ils dignes de votre commisération ? et n'en avez-vous pas, au contraire, trouvé plusieurs peut-être dont la vanité a refermé votre main, prête à répandre sur eux des bienfaits ?

Et voilà, mes frères, ce qui arrive encore à l'égard de Dieu. Ce criminel qui demande sa grâce, ce pauvre qui sollicite une faveur, chacun de nous peut se reconnaître à ces traits. Tous les jours nous offensons le Seigneur, et tous les jours, par conséquent, nous avons besoin d'obtenir un pardon ; tous les jours la tentation nous presse, et tous les jours, par conséquent, nous avons besoin de grâces pour y résister. Nous venons au temple exposer nos misères et en

demander la délivrance : y apportons-nous cette humilité qui donnera seule quelque efficacité à nos prières ? Sans doute, à en juger par l'extérieur, nous paraissions humiliés : le corps est prosterné aux pieds de Jésus-Christ ; et le cœur, mes frères, s'abaisse-t-il aussi ? Dieu, qui résiste aux superbes, et qui donne sa grâce aux humbles (*Jac.*, IV, 6), n'y aperçoit-il rien qui l'offense ? n'y voit-il point un amour-propre caché, une vaine complaisance, des retours sur soi-même, qui sont loin d'avoir pour objet une connaissance plus profonde de notre misère ? Il ne m'est point donné de pénétrer le cœur de l'homme, c'est un abîme où l'œil de Dieu peut seul porter la lumière ; mais si chacun de nous, en repassant sur ses prières, y trouve mêlés quelques sentiments d'orgueil, qu'il ne s'étonne plus alors si depuis longtemps peut-être il prie sans être exaucé.

Voulez-vous un exemple pour vous montrer que la prière de l'orgueilleux s'évanouit dans les airs avant de parvenir au trône de Dieu ? Ecoutez la prière du pharisien de notre évangile. D'abord, je vous ferai remarquer qu'il n'est point orgueilleux pour connaître ce qu'il y a de bon en lui : il sait qu'il n'est point voleur, injuste, adultère. Mais l'humilité ne consiste point à ignorer ce que Dieu a fait en nous : Marie, la plus humble des créatures, nous a bien appris que celui dont le nom est saint avait fait en elle de grandes choses. Ce n'est point tout : le pharisien ne s'attribue pas à soi-même ces vertus dont il est orné, il en rend grâces à Dieu, et par là il reconnaît que c'est de lui qu'il les a reçues. *En quoi donc est-il orgueilleux ?* demande saint Augustin. Il est orgueilleux en ce qu'il s'élève au-dessus des autres à cause des grâces qu'il a reçues : *« Unde superbus ? quia spernebat ceteros. »* Il se compare au reste des hommes, et, oubliant que ce qu'il a, c'est Dieu qui le lui a donné, il s'élève au-dessus d'eux : *Je ne suis pas,* dit-il, *comme le reste des hommes : « Non sum sicut ceteri hominum. »* (*Luc.*, XVIII, 11.) Il va même plus loin : cette comparaison trop générale ne satisfait point assez son amour-propre ; il lui faut un objet plus déterminé. *Je ne suis pas non plus comme ce publicain : « Velut etiam hic publicanus. »* (*Ibid.*) Le pharisien a donc prié avec orgueil vous savez s'il a été exaucé

Le publicain, au contraire, se frappait la poitrine, et, sans oser lever les yeux au ciel, il répétait, dans l'amertume de son âme : *Seigneur, ayez pitié de moi qui suis un pécheur.* (*Ibid.*, 13) Il n'en fallut pas davantage. Sans doute il avait beaucoup péché ; mais tout lui fut pardonné, parce que sa prière était humble.

Maintenant, mes frères, je vous le demande : l'orgueil est-il étranger à toutes ces prières qui sont offertes dans nos temples ? On vient à l'église, on se prosterné, on prend la posture humiliée du publicain : en a-t-on les sentiments ? Ah ! si Dieu me faisait connaître tout ce qui se passe dans ces cœurs qui le prient, que je comprendrais

bientôt pourquoi tant de prières sont rejetées aujourd'hui !

Vois-tu cette âme ? me dirait le Seigneur : elle me demande l'humilité ; mais, dans le secret de son orgueil, elle se compare aux autres. Elle ne devrait penser qu'à me montrer ses plaies et à me prier de les guérir ; et la voilà qui, dans le lieu même où elle m'adresse ses vœux, promène sa pensée sur les créatures : elle trouve à blâmer dans la conduite de celui-ci ; les défauts de celui-là n'échappent point à la sévérité de sa censure. Va lui dire de ma part que la prière de l'orgueil ne sera point écoutée.

Vois-tu ce chrétien qui monte au temple ? Il s'applaudit de sa fidélité à s'y présenter : *Je ne suis point*, se dit-il à lui-même. *comme le reste des hommes....* C'en est assez : sa prière sera rejetée.

C'est encore la nécessité de l'humilité pour la prière qui m'explique une parole de Jésus-Christ, que je ne saurais comprendre sans cela. *Jusqu'à présent*, dit le Sauveur à ses disciples, *vous n'avez rien demandé : « Usque modo non petistis quidquam. »* (Joan., XVI, 24.) Hé quoi, Seigneur, ne vous ont-ils rien demandé ces apôtres qui vous suivent depuis trois ans, et qui sont témoins chaque jour de vos miracles, et des bienfaits que vous répandez en passant sur la terre ? Ne vous ont-ils rien demandé ces deux frères qui voulaient être assis à vos côtés dans le royaume de votre Père ? Ne vous a-t-il rien demandé ce prince de vos apôtres qui vous rappelait qu'il avait tout quitté pour vous, et qui désirait savoir comment serait récompensé ce sacrifice ?

Oui, ils ont demandé ; et cependant Jésus a pu dire en toute vérité : *Vous n'avez encore rien demandé : « Usque modo non petistis quidquam. »* Pierre a demandé ; mais Pierre se croit assez fort pour mourir avec son maître, et cet orgueil anéantit tout le fruit de sa prière. Jacques et Jean ont demandé ; mais ils ont demandé les premières places dans un royaume où les premières places sont pour les humbles de cœur, et cette vanité leur a fait recevoir cette réponse : *Vous ne savez ce que vous demandez : « Nescitis quid petatis. »* (Matth., XX, 22.) Enfin, tous les apôtres ont demandé ; mais le saint Evangile m'apprend qu'il y avait encore parmi eux quelques disputes sur la préséance, et je ne m'étonne plus après cela que Notre-Seigneur leur dise : *Vous n'avez encore rien demandé : vos prières ont été sans humilité, et par conséquent sans effet : « Usque modo non petistis quidquam. »*

Si donc jusqu'à présent nos prières ont été sans fruit, accusons de ce malheur notre vanité, et prenons en ce moment la résolution de ne plus nous présenter devant Dieu, pour le prier, sans un profond sentiment de nos misères et de nos faiblesses.

Seconde qualité de la prière, la confiance. La confiance, mes frères, est une espérance fondée sur la bonté de Dieu et sur les mérites de Jésus-Christ, laquelle nous fait croire que malgré notre iniquité, notre

prière sera exaucée. Loin de nous sans doute cette confiance impie qui nous ferait regarder comme infaillible le succès d'une prière souvent indigne d'être accueillie : laissons aux hérétiques ce dogme affreux qui n'a le plus souvent d'autre effet que de les endormir au bord du précipice. Dieu n'a point voulu que le fidèle sur la terre fût certain d'obtenir toujours ce qu'il a demandé : la crainte d'un refus le tient en haleine, et le fait travailler sans cesse à se rendre digne d'être exaucé ; mais Dieu a voulu qu'il eût confiance, et qu'appuyé sur les mérites de Jésus-Christ, il s'adressât à lui comme un enfant s'adresse à son père pour en obtenir une faveur.

Voyez l'Evangile : on dépose aux pieds de Jésus-Christ un paralytique qui demande la santé. Avant de guérir le corps, Jésus va purifier son âme : quelle disposition exigera-t-il de cet infortuné pour lui remettre ses péchés ? *Mon fils ayez confiance, vos péchés vous sont pardonnés : « Confide, fili, remittuntur tibi peccata tua* (Matth., IX, 2.) Vous venez à moi pour obtenir une grâce : je vous l'accorde, si vous savez avoir confiance : *Confide fili*. Vous l'avez entendu, âmes fidèles, quand vous venez exposer à Dieu dans son temple que, trop semblables au paralytique, vous ne sauriez plus avancer dans la vertu, que le retour annuel de nos solennités vous retrouve toujours avec vos imperfections, vos infidélités de chaque jour ; quand vous venez solliciter la guérison de cette langueur spirituelle, le pardon de ces négligences habituelles, voulez-vous être exaucés ? Je ne vous dirai pas : *Priez longtemps ; répétez sans cesse : Seigneur, Seigneur !* mais je vous dirai : *Ayez confiance, vos péchés vous sont remis : « Confide, fili, remittuntur tibi peccata tua. »*

Ailleurs, c'est une femme malade depuis douze ans, qui s'approche du Sauveur, et qui demande à être délivrée de son infirmité. Ecoutez, chrétiens ; Jésus va lui dire ce qu'elle doit faire pour être exaucée : *Confide filia : « Ma fille, ayez confiance. »* (Ibid., 22.) Ce n'est point aux médecins que vous devez votre soulagement, la science a été impuissante pour vous guérir ; c'est le Fils de Dieu qui vous rend la santé, et ce bienfait vous le devez à la confiance : *Fides tua te salvam fecit.* (Matth., IX, 22.)

Une vertu, mes frères, que le Seigneur exige ainsi de ceux auxquels il veut faire quelque grâce, la regarderons-nous comme inutile ? Penserons-nous qu'elle sera exaucée, la prière que la confiance ne soutiendra pas ? Et ne voyons-nous pas, au contraire, que se présenter aux yeux de Dieu sans espoir d'obtenir ce que nous demandons, c'est douter de sa puissance, c'est douter de sa bonté, c'est l'outrager. Douter de sa puissance ! il vous est donc inutile, à vous qui priez sans confiance, de savoir que celui auquel vous vous adressez est tout-puissant ; qu'il tient en ses mains l'univers et tout ce qu'il renferme. Vous lui demandez de changer votre



cœur, et vous n'espérez pas être écouté : vous avez donc oublié que c'est lui qui l'a formé ce cœur, qu'il en connaît tous les ressorts cachés, et qu'il peut en un instant le rendre docile à sa voix. Vous lui demandez la conversion d'un parent, d'un ami, et vous n'espérez pas ; vous avez donc oublié qu'il a converti David par une parole de son prophète, saint Pierre par un regard, le larron par un mouvement intérieur de sa grâce, Augustin par une lecture. En est-ce assez pour vous montrer qu'il peut tout ? Demandez donc avec confiance.

Douter de sa bonté ! Ah ! c'est là, mes frères, l'outrage le plus sensible qu'on puisse faire à notre Dieu. Et qu'a-t-il donc fait pour autoriser ce doute si injurieux ? Ce qu'il a fait ? Il est venu sur la terre pour nous sauver, il est mort pour nous, il est mort pour vous qui lui demandez la victoire sur cette passion qui vous domine, et vous osez croire que vous serez refusé ! il est mort pour vous qui le priez de vous délivrer de cette tentation qui vous fatigue : où est votre confiance ?

Hélas ! mes frères, nous prions tous ; mais notre prière a-t-elle cette qualité qui lui est essentielle ? est-elle confiante ? Je veux bien que nous ne disions pas, comme celui qui versa le premier sang de son frère : *Mon péché est trop grand pour être pardonné.* (Gen., IV, 13.) Je veux encore que nous ayons cette espérance vague, ou plutôt cette espèce d'insouciance sur le succès de notre prière, que nous abandonnons entre les mains de Dieu. Oh ! que tout cela est loin encore de la véritable confiance !

Le chrétien, en qui elle se trouve, demande avec assurance surtout les biens du salut ; il dit à Dieu : « Mon Dieu, oui, je vous ai beaucoup offensé ; mais ce que je vous demande, ce sont les larmes d'une sincère pénitence, c'est un changement total de tout moi-même ; et la justice de cette demande m'inspire une sainte hardiesse. L'état affreux de mon âme me couvre, à la vérité, de confusion ; mais, comme je n'ai recours à vous que pour en sortir, j'ose espérer que vous seconderez mes efforts pour y parvenir. Oui, vous m'écoutez favorablement, vous accueillerez ma prière ; et votre infinie bonté et votre grande miséricorde sont les garants de mon espérance. »

Sont-ce là nos sentiments, mes frères ? C'étaient ceux du publicain dont vous avez admiré déjà l'humilité. Sa conscience l'accablait, nous dit un saint Père ; mais l'espérance le ranimait : « *Conscientia premebat, spes sublevabat.* » Nous, nous venons prier ; mais la prière à peine formée dans nos cœurs nous la déposons, pour ainsi dire, sur les degrés de l'autel, et nous sortons sans plus nous intéresser à son succès. Combien de prières n'avons-nous pas adressées déjà au Seigneur sans rien obtenir ? N'en soyons pas surpris : il faudrait, pour leur donner quelque valeur, les soutenir par l'espérance, les aider à monter vers le trône de Dieu, les suivre en esprit ; en un mot, leur

mériter par la confiance une efficacité qu'elles ne sauraient avoir sans cela. Ranimons-la donc en nous cette confiance ; et bientôt, si nous savons y joindre la persévérance, bientôt nous aurons la consolation de nous voir exaucés.

Demandez avec persévérance, c'est la troisième qualité de la prière, qualité bien importante, et que Notre-Seigneur a voulu nous recommander lui-même. Le saint Evangile le montre sans cesse rappelant à ses disciples la nécessité de la persévérance dans la prière. Si un apôtre lui demande de leur apprendre à prier, Jésus leur enseigne cette divine prière qui est si souvent sur les lèvres des chrétiens ; et aussitôt, pour les instruire des dispositions où ils doivent être pour être exaucés, il leur montre ce que peut la persévérance sous l'emblème d'un homme qui n'obtient un bienfait de son ami qu'à force d'instances et de supplications. *Si cet homme persévère à demander, dit Notre-Seigneur, son ami lui donnera ce qu'il demande : « Et si ille perseveraverit pulsans... dabit illi... »* (Luc., XI, 8.)

Et voilà ce qu'il dit encore tous les jours aux âmes fidèles, par la bouche de ses ministres : « Vous me demandez une grâce, vous me représentez que j'ai promis d'accorder tout à la prière ; mais vous ai-je promis de vous exaucer aussitôt que vous auriez ouvert la bouche ? ne me sera-t-il pas permis d'attendre encore que vous fassiez instance ? ne pourrai-je pas vous refuser d'abord, pour vous faire désirer avec plus d'ardeur ? » Ah ! sans doute, mes frères, un délai qui rehausse à nos yeux le prix des faveurs que nous sollicitons, un délai qui nous mérite de nouvelles grâces si nous savons le mettre à profit, un tel délai ne saurait être indigne de Dieu.

« Un bienfait qui n'a point été désiré, nous dit un saint docteur, perd une partie de son prix. » Un malade à peine échappé du danger, s'il revenait aussitôt en santé, ne comprendrait point assez, et les misères de la maladie, et les jouissances de la santé, et la facilité de sa guérison le rendrait moins vigilant pour éviter une rechute. Il est donc de son intérêt que sa convalescence se prolonge, et que sa faiblesse lui rappelle longtemps encore les causes qui le rendirent malade. Voilà donc la première raison qui engage Dieu quelquefois à nous faire un refus : c'est pour nous faire désirer avec plus d'ardeur et posséder avec plus de joie. Une autre raison, c'est que ce refus nous mérite de nouvelles grâces quand nous savons en profiter. Il entretient en nous l'humilité : quand les bienfaits de Dieu tardent à descendre sur nous, nous rentrons en nous-mêmes, nous cherchons quelle funeste cause a tari la source des grâces ; et ce retour sur nous-mêmes, quoi de plus propre à favoriser l'humilité ? On voit alors le fond de son être, on reconnaît qu'on n'est de soi-même que corruption et que misère, et, dans les sentiments d'une sincère humilité, on se reconnaît indigne de fixer les regards

de Dieu, et on attend avec patience les moments de sa miséricorde. Ce refus, ou plutôt ce retard, fait briller notre foi, appuyée sur les promesses de Jésus-Christ, elle est inébranlable; elle se souvient qu'un Dieu a dit : *Demandez et vous recevrez*, et, pleine de confiance dans la vérité de ces paroles, elle demande et elle attend. Enfin, ce retard nous met à même de pratiquer la résignation; le chrétien, ainsi délaissé, s'abandonne avec soumission à la conduite de Dieu, et c'est alors qu'il dit avec les dispositions convenables : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel!* (*Matth.*, VI, 10.) Avantages précieux, mes frères, qui nous expliquent suffisamment pourquoi Dieu nous refuse quelquefois, ou ne semble nous exaucer que lorsqu'il est vaincu, pour ainsi dire, par nos importunités. Mais si Dieu attend ainsi quelquefois que nous ayons longtemps sollicité, devons-nous nous lasser, et la confiance où nous devons être d'obtenir tôt ou tard ce que nous demandons ne nous fait-elle pas une loi de la persévérance? Ainsi, âmes chrétiennes, qui gémissiez devant le Seigneur de voir vos prières sans effet, malgré l'humilité de votre cœur et la confiance de votre demande, ah! gardez-vous d'abandonner ce saint exercice, gardez-vous de vous lasser en criant vers le Seigneur; c'est de sa part que nous vous disons : *Si vous persévérez, il vous exaucera* : « *Si perseveraverit pulsans, dabit illi.* (*Luc.* X, 8.)

Rappelez-vous cette femme de Chanaan, dont Jésus-Christ délivra la fille possédée du démon. Comment obtint-elle la grâce qu'elle sollicitait? Voyez, et que son exemple vous apprenne que la persévérance peut tout sur le cœur de Dieu.

Elle commence par exposer l'objet de sa demande : *Seigneur, ayez pitié de moi; ma fille est tourmentée du démon.* (*Matth.*, XV, 22.) Et Jésus ne lui répond rien. Qu'aurions-nous fait à sa place, mes frères? que faisons-nous tous les jours? Quand nous avons demandé, si nous ne sentons pas que nous sommes exaucés, si nous n'entendons pas au dedans de nous-mêmes la voix du Seigneur qui nous dit : *Qu'il vous soit fait selon votre désir.* (*Ibid.*, 28.) Si Jésus garde le silence, nous aussi nous nous taisons, et, rebutés de ce premier refus, nous cessons de demander. La Chananéenne, au contraire, continue à crier jusqu'à ce qu'elle fatigue les apôtres, qui prient leur Maître de lui accorder sa demande, pour se débarrasser d'elle. Et c'est ainsi que la persévérance lui fait trouver des intercesseurs dans ceux mêmes que tourmentait ses importunités. Jésus répond aux apôtres que cette femme ne doit rien attendre de lui; qu'il n'est venu que pour les brebis de la maison d'Israël. Elle s'approche, elle se prosterne, elle réitère sa prière; et le Sauveur, pour nous instruire, lui fait cette réponse accablante : *Il n'est pas juste de prendre le pain des enfants pour le donner aux chiens.* (*Matth.*, XV, 26.) Inutiles rigueurs! Vous ne lasserez point

Seigneur, la persévérance de cette pauvre femme; elle s'humiliera à vos pieds, elle vous forcera à admirer sa foi, et elle remportera avec elle l'assurance qu'une prière à la fois si humble, si confiante et si persévérante, a été exaucée.

Profitons, mes frères, de ces grands modèles que nous offre l'évangile; prenons dans la prière les dispositions qu'ils avaient, et qui leur ont obtenu les grâces qu'ils sollicitaient. Si notre prière est humble comme celle du publicain, nous entendrons aussi sortir de la bouche de Jésus-Christ cette parole consolante : *Celui-ci est revenu justifié dans sa maison.* Si nous donnons à notre prière les ailes de la confiance, comme à la malade de l'évangile, Jésus nous dira : *Allez en paix, et soyez guéris de votre infirmité.* Si enfin à ces deux dispositions nous joignons la persévérance de la Chananéenne, comme elle, nous triompherons des duretés apparentes de notre Dieu, et notre prière sera reçue favorablement.

*Voilà donc comme vous priez*, nous dit en ce moment le Sauveur : « *Sic ergo vos orabit.* » (*Matth.*, VI, 9.) Laissez à d'autres cette prière souillée par l'orgueil, et que les anges ne présenteront jamais devant le trône de Dieu; laissez à ceux qui n'ont jamais fait l'expérience de mes bontés cette prière offensante que n'accompagne pas la confiance, que ne soutient pas la persévérance. Vous qui êtes mes disciples, qui m'avez demandé si souvent comment vous deviez prier, joignez aux vœux que vous m'adressez les sentiments d'une humilité sincère et véritable; priez avec confiance, priez avec persévérance; c'est ainsi que doit prier un chrétien : *Sic ergo vos orabit.*

Nous vous remercions, Seigneur, des saintes leçons que vous avez bien voulu nous donner. Non-seulement vous nous enseignez qu'il faut prier et prier sans cesse, vous voulez encore nous mettre à la bouche les paroles mêmes dont nous devons nous servir, les paroles les plus propres à toucher le cœur de votre Père; mais c'est encore trop peu pour votre amour, vous avez daigné, à toutes ces faveurs, ajouter celle de nous faire connaître les dispositions intérieures avec lesquels nous devons prier. Achevez votre ouvrage, ô notre bon Maître! ce n'est pas tout de les connaître ces saintes dispositions, il faut se les approprier; il faut les faire servir comme auxiliaires à nos demandes; il faut, en un mot, prier avec humilité, confiance et persévérance; c'est mon Dieu, ce que nous ne saurions faire par nous-mêmes, et ce que nous attendrons uniquement de votre infinie miséricorde.

Ainsi soit-il.

#### PRONE VIII.

SUR LA PROVIDENCE.

*Pour le quatorzième Dimanche après la Pentecôte.*

Il y a une Providence, il faut avoir confiance en elle : telles sont les deux grandes pensées qui résument cet évangile et que



Notre-Seigneur propose en ce moment à vos méditations.

Il y a une Providence qui fait rouler les astres au-dessus de nos têtes et fleurir sous nos pieds l'herbe de la prairie, qui nourrit à la fois le lion des déserts et l'oiseau du ciel, qui verse à l'homme des bienfaits chaque jour nouveaux, et répand ses largesses sur l'ingrat lui-même qui la méconnaît et la blasphème.

Il y a une Providence : Dieu, après avoir tiré le monde des abîmes du néant, n'a point abandonné son ouvrage aux vains caprices du hasard. Il suit de l'œil ce globe que ses mains ont façonné, il s'intéresse à sa conservation, et rien n'arrive à sa surface que par sa permission. Hé quoi ! parmi les mortels, l'ouvrier s'intéresse à l'argile imparfaite qu'il a pétrie, il craint pour elle le moindre choc, et déjà elle a passé à des mains étrangères qu'elle éveille encore sa sollicitude et obtient de lui des soins assidus ; et Dieu, suprême architecte de l'univers, aurait laissé tout après avoir tout créé, et n'aurait pour l'œuvre de ses mains qu'indifférence et mépris ! Le laboureur reviendra chaque jour visiter le sillon que ses sueurs ont arrosé ; il arrachera chaque jour l'ivraie qui menace d'étouffer le bon grain, et, par sa continuelle vigilance, il préparera pour des maîtres ingrats la plus florissante moisson ; et Dieu, après avoir fait sortir de la terre une première fois cette végétation merveilleuse qui nous atteste sa fécondité, Dieu lui refusera désormais sa bénédiction et fermera les yeux aux témoignages constants de son obéissance ! Le monarque voudra connaître ce qui se passe aux extrémités de son royaume, et, homme faible et ignorant, il prétendra gouverner des hommes : et Dieu ne se réservera pas la haute surveillance de ses domaines ; il restera pour toujours étranger à la conduite de ses sujets, et dans le fond de son palais il se reposera, tandis que tout s'agit sur la terre ? Non, non, mes frères ! Dieu veille sur le monde ; et ce soin continu, cette Providence, est son plus bel attribut.

C'est elle, c'est la Providence qui chaque jour appelle le soleil, et ouvre devant lui la carrière qu'il doit parcourir. C'est elle, c'est la Providence qui répand sur les campagnes la pluie longtemps attendue, et qui donne au lis de la vallée le vêtement sans tache dont il se pare. C'est elle enfin, c'est la Providence qui fait succéder à la saison des frimas des jours plus sereins, et qui entretient dans la nature une constante harmonie.

Mais l'homme, surtout, est l'objet plus particulier des soins de la Providence ; et ici quelle fécondité de ressources ! quelle diversité de moyens ! quelle puissance d'exécution !

Quelle fécondité de ressources ! Rien ne saurait épuiser son trésor. Ses bienfaits descendent à chaque instant sur l'homme, et leur source est toujours intarissable. La veuve de Sarepta avait un vase plein d'hui-

le ; par ordre du prophète, elle emprunta d'autres vases en grand nombre, et elle les remplit tous, sans que l'huile ait jamais manqué. Voilà l'image de la Providence ; sa fécondité est inépuisable, ses ressources sont immenses comme son amour, et ses largesses ne cesseront point de couler avec abondance au milieu de nous, tant qu'il y aura sur la terre des misères à secourir, des douleurs à consoler, et des larmes à tar-

rire. Quelle diversité de moyens ! Pour faire du bien à l'homme, quels moyens n'emploiera pas la Providence ? Tantôt, pour nourrir Daniel au milieu des bêtes féroces, un prophète, transporté dans Babylone, lui présente des aliments destinés aux moissonneurs de la Judée ; tantôt pour célébrer l'entrevue d'Antoine et de Paul, un corbeau, que le ciel a chargé de nourrir ce dernier, leur apportera sous le palmier de la Thébaïde un pain tout entier, et en le rompant ils béniront la Providence, qui multiplie ses faveurs selon le besoin de ses enfants. Faut-il élever Joseph au plus haut degré de la puissance et de la gloire ? la Providence le fait passer par les rigueurs de l'esclavage, et il sort d'une prison pour gouverner un royaume. Faut-il sauver Israël et punir Pharaon ? c'est un enfant, destiné à périr, qu'il accueille lui-même dans son palais, et qu'il prépare, sans le savoir, à devenir contre lui l'instrument des vengeances éternelles.

Et s'il fallait, mes frères, vous appeler vous-mêmes en témoignage, par quels admirables moyens la Providence ne vous a-t-elle pas fait sentir son action ? N'est-ce pas cette perte si cruelle qui ouvrit votre cœur à la grâce et prépara votre conversion ? n'est-ce pas cette humiliation si peu méritée qui vous détacha du monde et ranima dans vos cœurs le feu sacré de la dévotion ? ne sont-ce pas ces années si longues, passées dans une honorable indigence, qui vous rendirent plus accessibles au cri de la détresse ? enfin n'est-ce pas ce concours inattendu de circonstances qui fut un des moyens que la Providence employa pour accomplir ses vœux et vous ménager le bonheur ?

Quelle puissance d'exécution ! la Providence agit sans que rien puisse résister à son action. Elle a décidé que David, jeune berger de la tribu de Juda, monterait sur le trône et gouvernerait le peuple à la place de Saül ; elle l'a décidé, et c'est en vain que celui-ci, pour détruire un rival qui lui fait ombre, emploiera tour à tour la ruse et la violence. David saura bien se dérober à la lance de Saül, et tromper la prudence de ses généraux. On le poursuit inutilement ; la Providence le veut ainsi ; il faut qu'il règne. Et dans les derniers jours, quand un soldat heureux, devenant à lui-même ses ancêtres et sa postérité, eut ébranlé l'Europe et châtia les nations, la Providence, qui le tenait par la main, marqua elle-même un terme à ses succès, qu'il ne pouvait point dépasser. C'est en vain qu'il comptera désormais sur la valeur de ses guerriers, sur l'éclat de ses

alliances, sur la constance de sa fortune. La Providence le veut ainsi, il faut qu'il tombe.

Non, chrétiens, on ne résiste pas à la Providence ; ses arrêts s'exécutent, son pouvoir est absolu ; et les grâces qu'elle répand sur l'homme arrivent toujours à leur destination.

Ce n'est pas tout ; et jusque dans ses rigueurs nous devons reconnaître et bénir la Providence. Elle paraît avec éclat dans l'affreuse indigence du saint homme Job, dans la captivité si dure de Tobie, dans l'injuste condamnation de Susanne. S'ils sont frappés par elle, bientôt le malheur donne à leurs vertus un lustre inconnu et leur gloire est grande comme l'a été leur affliction.

Où, la Providence veillait sur vous en ce jour où se dissipèrent entre vos mains les derniers débris de la fortune de vos ancêtres. Mère attentive et prudente, elle arrachait à votre inexpérience le vase perfide qui bientôt allait verser la mort en votre sein, et, sans égard à vos plaintes, elle répandait au loin le poison dont la cruelle douceur vous charmait.

Où, la Providence veillait sur vous en ces jours où de nombreuses infirmités vous retinrent longtemps captifs sur le lit de la douleur. Mère courageuse et dévouée, elle condamnait son enfant pour le former à la vertu, et, par des rigueurs salutaires, elle faisait couler ses larmes pour assurer son bonheur.

Où, la Providence veillait sur vous en ces jours où vous fûtes en butte à d'injustes persécutions. Mère tendre aussi bien qu'éclairée, elle confiait ses enfants à l'école du malheur, et, pour triompher de leurs défauts, pour les former à la patience, pour leur en donner une expérience toujours utile, elle savait leur ménager les leçons de l'adversité.

Voilà, mes frères, ce que nous enseignent également la raison et la foi : ainsi s'accordent-elle à nous montrer la Providence jusque dans les coups dont nous frappe le ciel, jusque dans les malheurs qui nous accablent.

Enfin, pour confondre de criminels murmures, la Providence se montre à l'œil attentif du chrétien dans la prospérité même du méchant, dans cette prospérité qui fait chaque jour le scandale des mondains. Le bonheur des méchants est l'ouvrage de la Providence, et elle agit ainsi, mes frères, par deux raisons principales. La première, c'est pour récompenser en eux quelques vertus purement naturelles qu'ils ont pratiquées. Grâce au ciel, la nature humaine n'est pas tellement dégradée qu'il n'y ait rien de bon dans le méchant : ce riche qui a depuis longtemps oublié les saints devoirs de la religion, et peut-être jusqu'aux premiers enseignements de la foi, a conservé du moins un reste de bienfaisance qui le rend sensible quelquefois à la misère du pauvre : il est encore, si vous le voulez, bon époux, ami sincère, citoyen dévoué. Ce n'est point assez pour obtenir le ciel ; mais

ces vertus doivent avoir un salaire, et la Providence accorde à cet homme les prospérités de la terre. Le riche dont parle l'Évangile n'a point grossi son trésor de la substance de la veuve, il n'a pas immolé le pauvre pour ajouter sa vigne à l'héritage de ses ancêtres, et cette intégrité qui ne le conduira pas dans le sein d'Abraham lui méritera toutefois ici-bas les biens de la vie présente : *Fili, in vita recepisti bona tua.* (Luc., XVI, 26.)

La seconde raison qui nous explique la conduite de la Providence à l'égard des méchants, c'est qu'elle veut rendre plus éclatante et plus terrible la punition de leurs vices. Pourquoi le superbe Aman est-il élevé par la volonté du prince à un si haut degré de splendeur et de gloire ? Toutes les bouches célèbrent ses louanges, tous les fronts s'inclinent à son passage ; on l'adore comme une divinité. Attendez un peu : la Providence va nous manifester les desseins secrets de sa conduite, et frapper un de ces coups qui ont du retentissement dans l'univers. Un obstacle imprévu arrête soudain le cours des prospérités du crime ; un ennemi méprisé devient un rival heureux : Aman succombe, et la Providence est justifiée.

Non, ne nous plaignons plus de voir les méchants portés par un aveugle caprice jusqu'à la faite de la prospérité. Ils ne s'élèvent que pour retomber bientôt d'une chute plus terrible, et l'éclat de leur ruine est plus grand encore que l'éclat de leur triomphe.

Mais si nous ne voyons pas toujours l'abaissement des pécheurs succéder à leur élévation ; si tous les Amans ne portent pas aussitôt la peine de leur orgueil ; si tous les Absalons ne trouvent pas au sein même de la révolte le châtement mérité de leur ambition ; si tous les Judas ne vont pas demander au désespoir l'affreux salaire de leur avarice et de leur perfidie, la Providence n'en est pas moins visible aux yeux du chrétien. *J'ai vu, s'écrie le prophète, j'ai vu sous le soleil l'iniquité assise à la place de la justice et j'ai dit dans mon cœur : Un jour Dieu jugera le juste et l'injuste, et alors ce sera le temps de toute chose : « Et tempus omnis rei tunc erit. »* (Eccle., III, 16.) L'impie est réservé pour le jour de la colère comme une victime engraisnée pour le sacrifice ; et, pour la justification des conseils de la Providence, on peut apercevoir, dans le calme où s'endort le méchant, les sinistres avant-coureurs du naufrage éternel.

Il y a une Providence : elle se montre à nous dans l'ordre constant de la nature, dans les bienfaits dont l'homme est comblé chaque jour, dans les afflictions que le ciel nous envoie, dans la prospérité même des méchants. En second lieu, il faut avoir confiance en la Providence.

Partout dans son Évangile Jésus-Christ nous invite à la confiance : « Ne vous inquiétez point, nous dit-il aujourd'hui, de la nourriture qui vous est nécessaire, ni des vêtements qui vous doivent couvrir. Celui qui vous a donné la vie saura bien vous la



conserver; et s'il a pu former votre corps, il pourra de même le revêtir. Que de païens s'abaissent à de pareilles sollicitudes, eux qui ne connaissent point le Père céleste et sa bonté. Pour vous, cherchez d'abord le royaume des cieux, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » (*Matth.*, VI, 31.)

Ailleurs il nous apprend que les cheveux de notre tête sont comptés, et qu'il n'en tombe pas un seul sans la volonté de notre Dieu. (*Matth.*, X, 29, 30.)

Aussi quand les apôtres, ballotés par la tempête, s'abandonnent au découragement, avec quelle sévérité le Sauveur ne leur reproche-t-il pas leur défiance: *Hommes de peu de foi, pourquoi tremblez-vous? Avez-vous donc oublié qu'une Providence attentive a l'œil ouvert sur vos besoins? Le Dieu qui vous protège vous paraît peut-être plongé dans un profond sommeil; mais soyez sans crainte, il soutient le frère esquif que vous disputez à la fureur des vagues, et, pour prix de ses bienfaits, il réclame de vous une entière confiance. « Quid timidi estis, modicæ fidei? »* (*Matth.*, VIII, 26.)

Confiance ferme et généreuse! L'enfant, dans un péril se jette avec confiance sur le sein maternel, et, bravant de là tous les dangers, il est sans crainte, parce que sa mère le protège. Ainsi le chrétien, enfant de la Providence, doit compter sur elle et bannir ses alarmes. De nombreux ennemis travailleront-ils à détruire sa personne ou sa réputation? avec le Prophète il s'écriera, plein de confiance: « *Quand des armées entières s'élevaient contremoi, fort de votre secours, ô mon Dieu! mon cœur ne connaîtra point la crainte: « Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum. »* (*Psal.* XXVI, 3.) L'horizon de son avenir, se rembrunissant tout à coup, lui annoncera-t-il des tempêtes prochaines ou peut-être un naufrage certain, c'est encore au Seigneur qu'il adressera sa prière, c'est en lui plus que jamais qu'il mettra sa confiance: *Quand le Seigneur, dira-t-il, quand le Seigneur m'ôterait la vie qu'il m'a donnée, j'espérerais encore en lui: « Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo. »* (*Job*, XIII, 15.)

Pierre avait cette confiance ferme et généreuse, quand, à la parole de son maître, il Marcha vers lui au sein des flots. C'est elle qui le soutenait sur la mer; et quand elle vint à faillir en son cœur, la mer se déroba sous ses pieds.

Confiance reconnaissante et soumise qui va puiser dans le souvenir des anciennes miséricordes du Seigneur de nouveaux motifs pour espérer en lui et pour compter sur sa providence, qui attend avec soumission les instants marqués par le ciel, et sans murmures voit retarder encore l'heure de sa délivrance. C'était cette confiance qui soutenait Job sur le fumier, lorsqu'au récit des affreuses calamités qui l'accablaient à la fois, il répétait ces grandes et admirables paroles qui sont devenues comme l'expression naturelle de la confiance reconnaissante et soumise: *Le Seigneur me l'avait donné, le*

*Seigneur me l'a ôté; que son saint nom soit béni!* (*Job*, I, 21.) C'était cette confiance qui montrait à Tobie, dans les bienfaits passés de son Dieu, un motif pour accueillir avec résignation les rigueurs de la captivité, et qui mettait sur ses lèvres, pour l'instruction des âges futurs, ces autres paroles non moins admirables que les premières: *Si nous avons reçu des biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevions-nous pas aussi des maux?* (*Job*, II, 10.)

Voilà mes frères, ce que nous devons à cette Providence qui veille sur nous à chaque instant, une confiance à la fois ferme et généreuse, reconnaissante et soumise. Mais qu'entends-je, ô mon Dieu? ce ne sont plus les accents de la reconnaissance qui vous bénit, ce ne sont plus les cantiques sacrés de la confiance qui vous invoque; partout des plaintes, partout des récriminations et des murmures. Ici, c'est un marchand dont la mer a peut-être une fois trompé les espérances et dérangé les calculs. C'en est assez; il oublie, dans le profond chagrin qui l'accable, que, docile à ses désirs, elle apporta vingt fois à ses pieds les richesses d'un autre monde et l'or des régions lointaines; et, par de criminels murmures, il accuse le ciel et outrage la Providence. Là, c'est un ambitieux qui voulait monter encore plus haut, et envahir une place, objet constant de ses sollicitudes. Cette fois, une volonté toujours respectable appelle un rival et détruit ses prétentions. Il n'en faut pas davantage; l'ambitieux désormais ne connaîtra plus d'autre langage que les plaintes et les blasphèmes; il oubliera que, tiré peut-être de la poussière, il ne doit son élévation qu'aux bienfaits constants de la Providence, et, dans son injustice, il accusera cette mère, qui fut toujours pour lui trop indulgente et trop généreuse.

Mais je veux que, véritables enfants de la foi, vous sachiez toujours respecter les ordres du ciel, et vous tenir en garde contre les murmures. N'y a-t-il pas souvent au fond de vos cœurs des inquiétudes, des défiances et des découragements? Il est écrit d'Agar que, chassée de la tente du patriarche, elle abandonna Ismaël au pied d'un arbre, et s'éloigna pour ne pas voir mourir son enfant. (*Gen.*, XXI, 15.) Trop fidèles à suivre son exemple, combien parmi nous se laissent abattre par l'adversité, et au premier revers tombent dans le découragement? Ce père déjà pense avec une inquiétude trop vive au futur établissement de son fils; cette mère à l'avenir de sa fille. Sans doute la confiance du chrétien doit être sage et prudente; il ne doit pas tenter le ciel et attendre des miracles; mais leur dirai-je avec Jésus-Christ: *Hommes de peu de foi, pourquoi tremblez-vous? Est-ce que le passereau ne compte pas sur la Providence pour nourrir ses petits? cherchez comme lui, mais ayez confiance aussi bien que lui: « Quid timidi estis, modicæ fidei? »*

Arrêtons-nous ici, mes frères; aussi bien en ai-je dit assez pour vous rappeler un

grand devoir du christianisme, la confiance en la Providence. Elle est si bonne, cette Providence! comment n'aurions-nous pas cette confiance en elle? qui de nous ne la connaît point par expérience? L'un chargé peut-être par le ciel de rappeler aux autres ses bienfaits, a été tiré par elle de l'obscurité pour s'asseoir au milieu des princes du peuple, au milieu des chefs de la maison du Seigneur; et il oublierait la Providence!... L'autre, pendant des jours mauvais, reçut de sa main bienfaisante le pain de l'exil, et, grâce à sa protection, trouva sur des rivages étrangers une pieuse compatissance qui soulagea ses douleurs, et lui rendit moins amère l'ingratitude de la patrie; et il oublierait la Providence! Celui-ci a été protégé par elle, au milieu des combats, contre les coups de l'ennemi et les hasards de la guerre; celui-là, pendant une pénible navigation, la vit assise au gouvernail, apaisant pour lui les tempêtes, aplanissant les écueils et le conduisant au port; et ils oublieraient la Providence!

Non, mon Dieu, il n'en sera point ainsi: désormais, tranquilles sous l'aile de votre Providence, nous aimerons, pour nous rassurer dans les périls présents, nous aimerons à nous rappeler ses bienfaits passés; et notre confiance, s'il est possible, égalera vos bontés.

#### PRONE IX.

##### SUR LES AFFLICTIONS.

##### *Pour le quinzisième Dimanche après la Pentecôte.*

Ainsi, mes frères, l'homme est né pour la douleur et pour les afflictions. L'évangile de ce jour nous en donne la triste preuve, en nous montrant un mère qui accompagne au tombeau les restes inanimés de son fils. Mère infortunée, les larmes qu'elle verse en ce moment ne sont pas les seules qu'elle ait versées dans sa vie. Déjà la mort est venue frapper à la porte de sa maison, et ravir à sa tendresse l'époux que son cœur avait choisi.

Mais ce n'est là que le commencement des douleurs. A peine cette première plaie est-elle fermée, qu'une nouvelle va s'ouvrir avec des souffrances plus vives et de plus cruels déchirements. A peine le sépulchre a-t-il englouti sa victime, qu'il demande une autre victime. Il n'est pas encore content, car cette mère a encore son fils. C'était le seul gage de l'amour de son époux: en mourant il le lui avait laissé pour le remplacer auprès d'elle et pour la consoler; elle n'avait que lui pour espérance et pour soutien: n'importe, il faut qu'il meure. C'est en vain que, pour le dérober à ce funeste arrêt, sa mère invoque tous les secours de l'art et les inépuisables ressources de sa tendresse; c'est en vain qu'on l'a vue, enchaînée par son amour au chevet du jeune malade, oublier le repos des nuits et refuser à son corps ses plus indispensables besoins. C'est en vain qu'on l'a vue, retenant avec

effort des larmes prêtes à s'échapper de ses yeux, tantôt soulever une tête si chère pour humecter encore ses lèvres par un amer, mais salutaire breuvage; tantôt ranimer par une douce parole une âme abattue par la douleur, et tantôt enfin couvrir de baisers le front décoloré de son fils agonisant. Pauvre mère, il est mort. Et c'est ainsi, mes frères, qu'elle subit pour sa part la triste nécessité qui nous condamne tous à la douleur et aux afflictions; car, vous le savez, l'histoire de cette veuve, c'est l'histoire de tous les hommes. Quel est celui qui n'a point connu la douleur, et que n'ont point visité les chagrins? Quel est celui qui n'a jamais pleuré?

Et cependant quel est celui, pourrai-je ajouter ici, qui sait faire un bon usage des afflictions? Chaque jour on retrouve au milieu du monde Job souffrant et malheureux; hier sur un trône, aujourd'hui sur le fumier. Le trouve-t-on toujours, comme le saint patriarche de l'ancienne loi, résigné sous la main qui le frappe, et patient dans l'adversité? Non, mes frères; nous perdons tout le fruit de nos afflictions, parce que, chrétiens, nous ne voulons pas les supporter en chrétiens. Cherchons un remède à ce désordre aussi commun qu'il est funeste; et voyons aujourd'hui ce que sont les afflictions dans l'ordre de la Providence, et les dispositions qu'elles doivent rencontrer en nous.

Premièrement, mes frères, les afflictions sont le châtement de nos fautes passées, et nous devons les souffrir en esprit de pénitence. Le premier affligé que porta la terre, ce fut le premier homme, parce qu'il fut le premier pécheur. Adam, coupable, devient aussitôt malheureux. S'il rencontre à chaque pas sur la route qu'il parcourt, triste exilé du paradis, s'il rencontre une épine qui lui déchire le pied, c'est qu'il a péché. S'il arrose de ses sueurs une terre ingrate et rebelle qui lui dispute le pauvre pain qu'il donne à sa famille, c'est qu'il a péché. Si la mort, au milieu des quatre personnes qui peuplent le monde, a choisi déjà une victime, et si le père des humains ne peut verser des larmes sur le trépas de son second fils sans maudire le crime du premier, c'est qu'il a péché.

Ne demandez point à David pourquoi la main du Seigneur s'est appesantie sur lui, et pourquoi, sourd à ses prières, le ciel a frappé le fruit innocent du crime; David vous répondrait comme au prophète: « *J'ai péché*, et c'est avec justice que le Seigneur m'afflige: « *Peccavi.* » (II Reg., XII, 13.) Ne lui demandez point pour quelle cause, foulant aux pieds les droits les plus sacrés de la nature, son fils a usurpé son trône et souillé sa couche; ce souvenir éveillerait en lui la pensée de ses iniquités anciennes, et, pour seule réponse, il frapperait sa poitrine, en disant: *J'ai péché*: « *Peccavi.* »

Job lui-même, Job, le père des pauvres, l'effroi des méchants, le consolateur de la veuve, le protecteur de l'orphelin, Job re-



connait, au sein de l'infortune, que les cieus ne sont point purs en présence du Seigneur; que l'homme, au tribunal suprême, ne sera point innocent; et, pour justifier les affreux malheurs qui l'ont accablé, il accusera certaines iniquités dont sa conscience peut-être n'a pas conservé la mémoire, mais que Dieu n'a point oubliées, et qu'il punit avec une miséricordieuse sévérité.

Et vous qui murmurez sous le poids des afflictions que vous envoie le Seigneur, n'avez-vous donc rien à expier; et le souvenir du passé ne doit-il faire naître en vous aucun remords? Ah! si l'excès de la douleur n'avait affaibli le sentiment de la foi, il suffirait de vous dire, avec saint Augustin, que sous un Dieu juste, personne ne souffre sans l'avoir mérité; et cette seule pensée, confirmant les arrêts du ciel par le témoignage aveugle, mais infaillible, de la conscience, étoufferait vos plaintes et calmerait votre désespoir : *Sub Deo justo, nemo miser, nisi mereatur*. Mais non : sans revendiquer ici les droits imprescriptibles de la foi, consultons seulement l'expérience, et, pour confondre d'injustes accusations, laissons parler en ce moment vos souvenirs. Quoi! je vous entends calomnier la bonté du Seigneur, et vous écrier : « Qu'ai-je donc fait pour mériter tant d'afflictions? » et je vois dans votre vie des jours où vous devintes infidèles à la vertu comme à la religion, et que signala le double naufrage de votre innocence et de votre foi. Ah! ne demandez plus ce que vous avez fait; vous le savez mieux que personne, et vous savez encore que les fautes ont surpassé le châtement. Quoi! je vous entends vous plaindre des privations que vous impose une médiocrité qui ne fut point d'abord votre partage, et je vois, dans les années où vous fûtes heureux, je vois une vanité qui révolta souvent les courtisans de votre grandeur, une insensibilité pour les besoins du pauvre, qui vous mérita ses malédictions; des passions ambitieuses qui commencèrent votre ruine, un luxe effréné qui la consumma : voilà, voilà, chrétiens, ce qu'il faut expier aujourd'hui. Cessez donc de vous plaindre, car, vous le voyez, vos afflictions ne sont que le juste châtement de vos iniquités passées. Quoi enfin vous murmurez aussi, vous à qui la piété fut chère, et qui tant de fois reçûtes avec allégresse ses divines leçons. Il faudra donc, pour vous engager à boire le calice du Seigneur, il faudra vous rappeler tant d'ingratitude dont vous avez payé son amour, tant d'infidélités qui ont contristé son cœur, et tant de négligences que n'ont pu surmonter les plus pressantes sollicitations. Ah! disons-le tous, mes frères, dans le sentiment d'une confusion salutaire : « Nos afflictions sont l'ouvrage de nos péchés, et, pour correspondre aux desseins de Dieu, il nous les faut porter en esprit de pénitence. »

Car enfin, toujours faut-il à la divine justice des expiations mesurées sur le nombre et la grandeur des fautes, et, pour obtenir un pardon, il faut faire pénitence. Votre

miséricorde, ô mon Dieu! peut bien désarmer votre colère et fléchir votre courroux : elle ne saurait altérer les droits de votre inflexible équité. Aussi, pour venger les outrages qu'a reçus votre majesté sainte, votre main a creusé dans les abîmes des piscines de feu, dans lesquelles les pécheurs viennent expier ou par des douleurs passagères des faiblesses pardonnables, ou des crimes irrémissibles par d'interminables châtements. Cependant, Père miséricordieux, vous leur offrez ici-bas un moyen facile de tromper, pour ainsi dire, votre justice, et de se soustraire au châtement qu'ils ont mérité. Ce sont les afflictions que vous leur envoyez qui les purifieront, s'ils savent les recevoir de votre main et vous les offrir en esprit de pénitence. Qu'on ne les entende plus par conséquent gémir et se lamenter sous la croix dont ils sont chargés : qu'ils pensent à leurs iniquités passées, elle leur semblera moins pesante. Oui, les coups dont vous a frappés le malheur sont accablants, j'en conviens; mais si vous les portez, repentants et confus, si vous les offrez à Dieu pour réparer tant d'offenses cachées et peut-être tant de désordres publics, ils remplaceront pour vous ces siècles éternels que devait égaler la durée de vos inutiles souffrances. Oui, les larmes que vous avez versées ont été amères et abondantes, je le sais; mais présentez-les au Seigneur comme un sacrifice de propitiation, et bientôt, empruntant à sa clémence une salutaire efficacité, elles laveront votre âme de ses souillures, et pourront éteindre les feux destinés à les punir. Oh! si nous savions ainsi comprendre les conseils d'en haut, et rendre méritoires nos souffrances, à la place de ces murmures qui nous en dérobent le fruit et qui outragent le Tout-Puissant, on n'entendrait parmi nous que des cantiques d'amour et des hymnes de reconnaissance. Quoi! pour compenser d'éternels supplices, vous daignez agréer, ô mon Dieu, quelques larmes versées dans votre sein, quelques douleurs offertes en expiation! Recevez-les, ces larmes : puissent-elles couler assez abondantes pour effacer du livre de votre justice les ignorances de mon premier âge, et les délits de ma jeunesse! Recevez-les, ces douleurs : puissent-elles, assez vives et assez poignantes pour apaiser vos vengeances, vous faire oublier qu'un jour, infidèle et ingrat, j'eus le malheur de mériter votre colère et de mépriser vos bienfaits! Puissent les afflictions que m'envoie votre bonté, expier mes fautes et réparer tout le passé!

En second lieu, les afflictions sont pour le présent le principe et le soutien de nos vertus, et nous devons les souffrir avec résignation et avec courage. La prospérité, mes frères, nous éloigne de Dieu, l'adversité nous rappelle à lui, et, pour confirmer cette honteuse et désolante vérité, je ne veux invoquer encore que votre seule expérience.

Il fût un temps où le Seigneur avait comblé de biens votre maison, à l'héritage de vos ancêtres vous aviez ajouté le fruit des

plus heureuses spéculations : les amis de votre fortune chaque jour entouraient votre table et chantaient votre bonheur, et, pour satisfaire vos désirs, le ciel semblait avoir épuisé ses trésors. Cependant, nouveau Salomon, la prospérité changea votre cœur : ébloui par tant de succès, vous ne tournâtes plus vos regards vers celui qui vous avait tout donné : son nom ne fut plus invoqué chez vous avec une humble reconnaissance; vous livrâtes votre cœur au monde, et peut-être vous élevâtes des autels aux plus honorables divinités. Telles furent pour vous les suites malheureuses de la prospérité. Mais quand le Seigneur eut frappé ce coup qui vous fit verser tant de larmes, alors, forcé de penser à lui, vous vous souvîntes qu'il y avait au ciel un Dieu qui gouvernait le monde. Quand un revers éclatant eut détruit votre fortune et ruiné vos espérances, alors la prière se retrouva sur vos lèvres, et dans votre cœur se réveillèrent des sentiments chrétiens. Quand le souffle de l'adversité eut dissipé la tourbe éphémère de ceux qui se disaient vos amis, semblable à ce vent d'Afrique qui chasse vers la mer la nuée de sauterelles qu'il a jetée sur la fertile Egypte, pour en dévorer les moissons ; alors, dans votre solitude, vous comprîtes ce que souvent on vous avait répété sans vous convaincre, que l'homme n'a qu'un seul ami, et que c'est Dieu seul qui mérite toute sa confiance et toutes ses affections. Quand la mort eut précipité vers la tombe ce que vous aimiez autant et plus que vous-même, alors, détaché du monde, dégoûté de ses plaisirs, désabusé de ses promesses, vous commençâtes à servir le Seigneur, et l'époque de vos infortunes fut aussi l'époque de votre conversion.

Je le sais, quelquefois l'excès du malheur a rendu sa victime plus coupable, en mettant le blasphème sur ses lèvres et le désespoir dans son cœur. Sans doute on a vu quelquefois un apostat mourir en maudissant le Dieu qui venait de lui percer le cœur. Impénétrable dessein de la justice éternelle, qui, pour punir quelquefois d'éclatants forfaits, laisse convertir en poison le plus salutaire remède, et enlève au malheur la sainte efficacité de ses utiles leçons ! mais si la malice de l'homme peut ainsi quelquefois abuser des bienfaits mêmes de son Dieu, les afflictions n'en sont pas moins, dans l'ordre de la Providence, le moyen dont il se sert pour convertir notre cœur et pour nous rappeler à lui. Combien de Manassès ont trouvé dans le fond d'un cachot ce qu'ils n'avaient point trouvé sur le trône, la connaissance de leur Dieu et l'amour de sa loi ! Combien d'Augustins se seraient à jamais endormis dans la corruption, si les clameurs de la conscience, si les agitations de l'esprit, si les orages du cœur n'avaient troublé leur funeste sommeil et préparé leur retour à la vertu !

Mais ce n'est point assez. Non-seulement l'affliction nous rappelle à Dieu, elle nous forme de plus à la pratique du bien ; et, de-

venue déjà le principe et la source de nos vertus, elle en est encore l'expérience et le soutien.

N'est-ce pas après une chute soudaine que cet esprit fier et superbe, abaissant la fierté de ses ambitieuses prétentions, a subi le joug de l'humilité ? N'est-ce pas dans l'adversité que ce cœur, naturellement indifférent aux misères d'autrui, connu enfin la commisération, et n'est-ce pas du malheur lui-même qu'il apprit à compatir au malheur ? N'est-ce pas au sein des plus longues et des plus profondes infortunes que se ranima cette piété languissante, qu'avaient presque éteinte de dangereuses prospérités ? Tobie, s'il n'eût point été captif, aurait-il soutenu par d'éclatants exemples la foi défaillante de son peuple, et conquis, à force de vertus, l'estime et l'admiration de Babylone ? Tobie, s'il n'eût été aveugle, aurait-il associé son souvenir au souvenir de Job ? aurait-il reçu aussi bien que lui, de la main du temps, la couronne de la patience et le sceptre de l'adversité ?

Que si les afflictions doivent produire en nous et soutenir les vertus, sera-ce trop exiger, mes frères, que de vous demander de les souffrir avec courage et résignation ? O vous que le Seigneur afflige, donnez à vos douleurs les consolations de la foi : rappelez-vous que le juste ici-bas doit souffrir pour devenir plus juste encore ; que son âme, semblable à la plante qu'il faut presser pour en extraire un suc bienfaisant, doit être broyée sous les coups du sort, pour exhaler le parfum des vertus : rappelez-vous que le diamant reçoit sous le ciseau un éclat que ne lui donna point la nature ; que l'or se purifie au milieu des brasiers ardents, et qu'ainsi la vertu s'éprouve au creuset de l'adversité, et devient plus brillante sous le fer qui la déchire : rappelez-vous enfin qu'il faut dans l'affliction retrouver sur vos lèvres la parole du Sauveur au jardin de l'agonie. *Père, que votre volonté se fasse, et non pas la mienne ! (Matth., XXVI, 42.)*

Troisièmement enfin, les afflictions sont le gage de notre récompense future, et nous devrions les supporter avec amour et avec joie.

C'est un secret, mes frères, qu'avaient compris les saints, que l'affliction doit un jour devenir pour nous une source de bonheur, que la couronne d'épines sera plus tard changée en une couronne de gloire, et que chacune des larmes que nous versons ici-bas peut devenir la semence immortelle des joies que nous moissonnerons dans la patrie : *Qui seminant in lacrymis, in exultatione metent. (Psal. CXXV, 5.)*

Pourquoi, dans les premiers siècles, tant de fidèles allaient-ils chercher avec un saint empressement sur les échafauds une mort cruelle, ou dans les déserts une mort plus affreuse encore ? C'est qu'ils savaient que la tribulation produit la récompense ; que la mort pour le chrétien est un principe de vie, et qu'il faut semer dans la tristesse pour



récolter la jubilation : *Qui seminant in lacrymis, in exultatione metent.*

Pourquoi, dans la ferveur de ses méditations, la vierge du Carmel s'est-elle écriée : « Ou souffrir ou mourir ? » C'est que Thérèse a compris l'utilité des souffrances, c'est qu'elle connaît la valeur des afflictions, c'est qu'elle ne désire vivre que pour acquérir chaque jour, par de nouvelles douleurs, des mérites nouveaux.

Pourquoi, prévoyant dès l'entrée de la carrière tant de périls qui l'attendent, tant de naufrages qui le menacent, tant de fatigues qui lui sont réservées, le saint apôtre des Indes s'est-il écrié : « Encore plus, Seigneur, encore plus ? » C'est que Xavier n'ignorait point qu'en demandant à Dieu des afflictions, il lui demandait des couronnes, et que la parole évangélique qu'il allait semer au loin dans les larmes serait un jour son bonheur et sa joie : *Qui seminant in lacrymis, in exultatione metent.*

Héritiers de la foi qu'ont professée tant de saints, avons-nous hérité de leurs sentiments, et regardons-nous avec eux les afflictions comme un trésor désirable et comme le gage de notre récompense ? Hélas ! mes frères, quand cette morale descend vers vous du haut de la chaire sacrée, elle ne vous semble plus qu'un souvenir des temps héroïques, qui ne réclame de vous qu'une stérile admiration. Qu'on vienne vous dire qu'il faut porter avec joie les afflictions, les aimer et les désirer ; aussitôt vous vous récriez, la nature en vous se révolte, et, pour accuser la dureté d'un pareil langage, vous empruntez la parole des Juifs que scandalisait la doctrine du Sauveur : *Durus est hic sermo, et quis potest eum audire ?* (Joan., VI, 61.) Et cependant, malgré vos répugnances, nous vous dirons la vérité. Oui, les afflictions de la vie présente préparent au chrétien, dans la vie future, d'ineffables récompenses. Oui : le cœur qui aura saigné sous le fer de l'adversité, un jour devenu possesseur de la félicité suprême, puisera l'oubli de ses peines au torrent des voluptés du Seigneur, et, pour quelques instants de tribulation, goûtera pendant l'éternité les inépuisables délices de la sainte Jérusalem. Oui, les yeux qui auront versé des larmes, un jour verront le Sauveur dans sa gloire, et contempleront dans l'extase d'un éternel ravissement ses perfections et sa beauté. Oui enfin, le Lazare qui fut ici-bas l'objet des plus injustes mépris ou de la pitié la plus insultante, un jour, purifié par les afflictions et sanctifié par la patience, sera porté par les anges dans le sein d'Abraham, et prendra place au festin de l'Agneau.

Comprenez ceci, vous tous qui souffrez. Elevez par la foi vos pensées et votre cœur au delà de ce monde, dont la figure passe bientôt ; et puisque le chemin de la croix est le chemin qui conduit au ciel, ah ! réjouissez-vous d'avoir été mis par le Seigneur lui-même sur la route véritable ! Remerciez-le de vous avoir épargné ces félicités trompeuses qui sont si souvent pour le mondain

le piège le plus dangereux ; d'avoir approché lui-même de vos lèvres cette coupe mystérieuse que vous envisagiez d'abord avec tant d'effroi. *Buvez, mon frère, buvez avec amour au calice du Seigneur : « Calicem Domini affectanter bibe. »* C'est le remède amer, mais bienfaisant, qui rend à l'âme une vigueur nouvelle ; il faut prendre cette coupe du salut avec reconnaissance, invoquer le nom du Seigneur, et en épuiser jusqu'à la lie. *Buvez, mon frère, buvez avec amour au calice du Seigneur : « Calicem Domini affectanter bibe. »*

C'est l'eau de la citerne de Bethléem qu'on achète au prix du sang ; c'est le vin généreux qui réjouit ici-bas le cœur des élus : il faut s'enivrer de ce breuvage, pour être assis un jour à la droite de Jésus dans le royaume de son Père. Ah ! ne repoussez pas cette coupe que vous présente l'ange des douleurs, on y puise la vie et l'immortalité ! *Buvez, mon frère, buvez avec amour au calice du Seigneur : « Calicem Domini affectanter bibe. »*

C'est le calice qu'il a bu lui-même aux jours de sa Passion. Il en a laissé quelques gouttes, qu'il faut recueillir après lui : *Buvez, mon frère, buvez avec amour au calice du Seigneur.*

## PRONE X.

SUR LES SAINTS ANGES.

Pour la fête de saint Michel.

Mes frères, quel magnifique spectacle l'Église offre en ce jour à nos méditations ! longtemps elle a choisi pour les objets de son culte des hommes assis maintenant dans le séjour du repos, mais qui partagèrent autrefois sur la terre ses combats et ses tribulations ; des hommes qui furent, comme nous, entourés d'infirmités, et qui nous attendent aujourd'hui dans la gloire ; des hommes enfin qui sont à jamais amis de leur Dieu, mais qui peut-être l'avaient offensé jadis, et, avant de devenir des saints, avaient été des pécheurs. Aujourd'hui, c'est encore dans le ciel que l'Église ira chercher pour elle des protecteurs, et pour nous des modèles ; mais cette fois ses regards se sont élevés plus haut. Il est, entre le trône de Dieu et la demeure où il admet les élus, des espaces qui sont habités par ses anges, pures intelligences qui n'ont jamais traîné comme nous une chair fragile et rebelle, ministres sans tache du Tout-Puissant, qui ont mérité, pour avoir été toujours fidèles, d'être toujours heureux. C'est cette grande portion de l'Église triomphante qui nous occupe en ce jour ; et puisque cette solennité est consacrée à chanter sa gloire et son bonheur, consacrons aussi ce discours à un sujet si utile et si édifiant.

En vous parlant des anges, mes frères, j'aurais pu réunir dans le même entretien et ceux qui n'ont point connu le péché, et ceux en qui il est devenu une seconde nature ; j'aurais pu vous instruire en vous faisant contempler le bonheur des uns, et en

creusant avec vous les abîmes où gémissent les autres.

Mais ne rapprochons point ceux que la main du Seigneur a séparés par des distances infinies : l'Eglise ne nous parle aujourd'hui que des anges de lumière. Oublions les autres, laissons-les dans leurs ténèbres. J'aurais pu encore vous parler de ces gardiens charitables à qui fut confié le soin de nos âmes, vous faire admirer leur zèle infatigable et leur constant amour, et vous rappeler ensuite ce que réclame pour eux la reconnaissance : mais l'Eglise, en célébrant une solennité particulière en l'honneur des anges gardiens, semble nous inviter à ne point circonscrire nos vœux, à ne point borner nos hommages.

Je considérerai donc les anges en général ; et, pour vous faire tirer de ce sujet toutes les instructions qu'il renferme, j'é vous dirai ce que Dieu a fait pour les anges, et ce que les anges font pour Dieu. Ce sera là le plan et le partage de cet entretien, dont la première partie vous apprendra ce que vous devez admirer dans les anges ; et la seconde partie, ce que vous devez imiter en eux.

#### PREMIÈRE PARTIE.

La foi catholique nous apprend, chrétiens mes frères, que Dieu, dans les premiers jours du monde, créa pour sa gloire et pour son service de purs esprits, qui sont les anges. Le Créateur avait construit deux palais, où devait éclater sa gloire et dans lesquels devaient être chantées ses louanges : l'un, c'était ce séjour des éternelles clartés que nous appelons le ciel ; l'autre, c'était la terre que nous habitons. Dans ces palais solitaires, Dieu voulut placer des créatures qui pussent connaître le divin architecte et célébrer ses grandeurs. L'homme fut créé pour habiter la terre, l'ange pour demeurer au ciel ; mais tous deux avaient reçu la même mission : aimer et obéir ; c'était là leur vie, c'était là tout leur bonheur. Différents entre eux de nature, ainsi que l'exigeait la différence des séjours qui leur étaient destinés, ils reconnaissaient le même maître, qu'ils devaient servir avec la même fidélité.

Ces premières notions de la foi sur l'existence des anges nous sont confirmées encore dans les divines Ecritures. Chaque page des saints livres nous parle de ces esprits bienheureux qui environnent le trône de l'Agneau, nous révèle quelqu'une de leurs perfections ou quelqu'un de leurs privilèges. Tantôt, dans les champs de Béthel, accompagnant dans sa fuite Jacob, le fils de Rébecca, nous voyons avec lui s'élever vers le ciel cette échelle mystérieuse dont les anges montent et descendent les degrés, pour établir une sainte alliance entre Dieu et l'homme ; tantôt, c'est un jeune Hébreu qui parcourt, sous la conduite d'un ange, des routes inconnues, et qui, protégé par ce gardien céleste, évite les dangers et parvient au bonheur. Partout l'histoire de l'ange est mêlée à l'histoire de l'homme : Dieu n'a pas voulu que la plus belle partie de ses œuvres fût cachée entièrement à nos yeux.

Que s'il faut maintenant pénétrer plus avant dans les secrets du Très-Haut, et, pour remplir le plan que je me suis tracé, proposer à votre admiration ce qu'il a fait pour ses anges, je vous montrerai successivement en eux les créatures de Dieu et les ministres de Dieu ; et, sous ce double rapport, vous admirerez la grandeur de leurs perfections et la sublimité de leurs emplois.

Ici, mes frères, comment ne pas confesser que je me sens accablé par la grandeur de mon sujet ? Où prendrai-je des paroles pour peindre les perfections dont Dieu a voulu orner ces créatures privilégiées qui devaient l'approcher de plus près, et sans cesse habiter dans les splendeurs de ses tabernacles ? Ah ! qui me donnera les ailes de l'aigle pour voler dans ces saintes régions, et me reposer un instant au milieu du chœur des anges ? Alors peut-être je verrais ce qu'ils doivent à leur Dieu, et je pourrais, en descendant, vous raconter les merveilles opérées en leur faveur. Séraphin qui avez purifié les lèvres du prophète, prenez encore un charbon ardent sur l'autel des parfums ; mes paroles seront alors moins indignes de vous.

Faut-il, chrétiens, pour vous donner une idée des perfections des anges, vous parler de leur auteur ? Je vous dirai que le Dieu qui les a formés n'a rien créé d'imparfait, et que chaque créature sortie de ses mains possède en son genre toute la perfection qui lui convient. Mais s'il veut, pour ainsi dire, se surpasser lui-même, s'il s'applique à former une créature qui rassemble en elle seule toute la beauté répandue sur les autres parties de la création, alors l'imagination s'égaré ; et si la foi ne réglait les transports de notre admiration, peut-être, comme le prophète des derniers jours, voudrions-nous, prosternés devant les sublimes esprits, leur rendre des hommages que repousserait leur humilité.

Faut-il encore, pour mieux vous les faire connaître, les comparer à l'homme, et, par un rapprochement qui leur est si avantageux, faire ressortir leurs perfections ? L'homme, chrétiens mes frères, est le chef-d'œuvre de la création, on vous l'a dit il y a longtemps ; et je ne viens point diminuer à vos yeux sa grandeur et sa dignité. Mais connaissez bien ce qui lui a mérité un si beau titre. Est-ce ce corps dont le poids le retarde et souvent l'accable ? ou cette âme immortelle, cet esprit créé à l'image de Dieu, qui peut s'élever jusqu'à lui par la contemplation, et s'unir à lui par l'amour ? L'âme, l'âme seule a donné à l'homme le premier rang dans la nature. Or, mes frères, l'ange, aussi bien que l'homme, est un esprit ; mais ce n'est point, comme l'homme, un esprit enchaîné dans sa prison de boue : il est libre et sans entraves, et, partant, possédant une ressemblance de plus avec son Dieu, il possède une perfection de plus. Ah ! qu'à plus juste titre j'appellerai donc ici l'ange le roi de la nature, le premier-né d'entre les fils de Dieu, le chef-d'œuvre de la création !

Encore ai-je considéré l'homme dans l'é-



tat qui lui est le plus favorable, dans l'état d'innocence. Que serait-ce si je voulais maintenant poursuivre le parallèle, et comparer l'ange à l'homme tombé? Je pourrais vous montrer en celui-ci d'épaisses ténèbres qui obscurcissent trop souvent la vérité aux yeux de sa faible raison; en celui-là, une intelligence toujours éclairée par ce fleuve de lumière qui jaillit sans cesse du trône de Dieu; en l'un, un penchant presque irrésistible vers le mal, une concupiscence révoltée et souvent triomphante; en l'autre, une volonté qui fut libre sans doute de pécher, mais qui, en récompense de sa fidélité, privée pour toujours de cette affreuse liberté, goûte en paix le plaisir d'aimer Dieu, sans crainte de le perdre jamais. Je pourrais vous montrer l'homme parvenant en peu de jours à une vieillesse qui affaiblit les forces du corps en même temps qu'elle use les ressorts de l'âme, tandis que l'ange puise incessamment aux sources de la vie la vigueur d'une jeunesse éternelle.

Mais cessons un parallèle si désavantageux; je craindrais d'offenser les anges en allant chercher si bas un terme de comparaison. Toutefois, relevons la tête, chrétiens! je n'oublie point, en chantant la gloire des anges, qu'ils ont une reine qui fut prise parmi nous. Saintes intelligences, vous-mêmes vous reconnaissez en Marie une créature plus riche encore que vous; vous avouez que le Tout-Puissant fit en elle de plus grandes choses encore; vous le lui dites chaque jour dans le ciel, permettez-moi de le répéter aujourd'hui sur la terre: ce sera votre gloire comme la sienne; car, mes frères, je ne sais trop ce qu'il faut admirer davantage, ou de Marie qui voit tout à ses pieds, même les anges, ou des anges qui ne voient au-dessus d'eux que la mère d'un Dieu.

Enfin, et ce dernier trait vous fera peut-être mieux saisir ma pensée, plus je réfléchis aux perfections des anges, et moins je m'étonne qu'un d'entre eux soit tombé. Elevé sur un trône d'une clarté resplendissante; entouré d'une gloire qui lui était prêtée sans doute, mais qui put l'éblouir un instant, revêtu d'une puissance sur laquelle, hélas! il avait trop compté, je m'explique qu'une pensée soit entrée dans son cœur; et si Dieu pouvait pardonner à l'orgueil, sans doute il eût pardonné à l'orgueil d'un ange.

Créatures de Dieu, les anges sont encore ses ministres. Ici, sous quels nouveaux rapports ne puis-je pas les considérer? et si le temps me le permettait, que de nouveaux titres je pourrais leur donner à votre admiration, en vous montrant la sublimité de leurs emplois!

Dans le ciel, ils sont les ministres du Seigneur, dont ils chantent la gloire. *J'ai entendu*, disait saint Jean, *la voix d'une troupe nombreuse qui répétait: Alleluia! salut et gloire à notre Dieu.* C'était, chrétiens, la voix des anges: plus heureux que nous, ils ont commencé depuis longtemps cette hymne sans fin que le Seigneur leur a permis

de chanter à sa louange; et tandis qu'ici bas nous sommes forcés d'appesantir notre esprit sur les choses de la terre, nos frères aînés trouvent la suprême félicité dans les saints cantiques de la patrie.

Or, mes frères, n'est-ce pas là la plus glorieuse comme la plus douce des fonctions? Et le Seigneur, en les choisissant pour un si noble ministère, n'a-t-il pas épuisé en leur faveur les trésors de la plus admirable bonté? Anges, qui accompagnez de vos voix célestes les harpes d'or des vieillards de Sion, oh! combien j'envie votre bonheur! que je serais heureux de pouvoir, libre de toutes les inquiétudes de la vie, consacrer comme vous chacun de mes instants à bénir celui qui m'a créé, et, dès la terre d'exil, commencer à prendre le ton des harmonies du ciel! mais ce bonheur n'est point pour l'homme ici-bas. Il peut l'admirer en vous, il peut bénir le Seigneur qui vous a fait ses ministres pour chanter sa gloire: lui, il doit poursuivre sa carrière mortelle au milieu des peines et des soucis; et ce ne sera qu'à la fin de son pèlerinage qu'il partagera le bonheur que vous goûtez maintenant sans lui.

Sur la terre les anges sont encore les ministres du Seigneur, dont ils servent tour à tour les miséricordes et les justices. Que j'aime à les voir, devenus parmi nous les instruments des miséricordes divines, nous prouver, par l'empressement avec lequel ils remplissent ces fonctions nouvelles, que le Seigneur, en les leur confiant, a compris le besoin de leur cœur! S'il faut arracher un juste au danger qui menace une ville coupable, c'est un ange qui descendra du ciel pour le sauver malgré lui. S'il faut consoler dans la solitude une mère qui pleure déjà son fils que la soif va bientôt lui ravir, c'est un ange encore que le Seigneur enverra pour la conduire à la source du désert. S'il faut soutenir, en sa défaillance, un prophète réduit à regretter presque la mort qu'il voulait éviter, c'est toujours un ange qui sera chargé de lui apporter à la fois et la parole du Seigneur qui ranimera son âme, et le pain mystérieux qui réparera ses forces. En un mot, partout le Seigneur a daigné prendre ses anges pour confidentes de sa tendresse, et c'est toujours par eux qu'il a voulu accomplir en ce monde les œuvres de sa miséricorde. Et remarquez, mes frères, que j'ai choisi au hasard quelques traits de la bonté de Dieu pour quelques-unes de ses créatures. J'aurais pu vous rappeler ses grandes miséricordes envers le genre humain tout entier, et, vous montrant les anges associés encore au dessein de la rédemption, vous donner sans doute une plus haute idée de la sublimité de leurs fonctions. Vous les eussiez vus chargés de fixer au prophète Daniel l'époque précise de la venue du Messie; désignés pour annoncer à Marie le mystère qui devait s'accomplir en elle, et l'incarnation du Verbe; vous les eussiez entendus annoncer à la terre, par un cantique nouveau, la naissance de

Jésus, fils de la Vierge et Fils de Dieu. Mais il faut savoir se borner dans une matière si vaste ; et pour achever de vous faire admirer la sublimité de leurs emplois, montrons enfin dans les anges les ministres des justices du Seigneur.

Transportez-vous en esprit à ce jour que les saints livres ont appelé le jour de la colère ; représentez-vous cet univers agité jusque dans ses fondements, les montagnes ébranlées et précipitées dans la mer, la mer elle-même accourant avec impétuosité pour engloutir la terre.... Au milieu de cette dernière désolation, mortels, n'entendez-vous pas un bruit sonore ? Il devient plus éclatant, il domine le fracas de la nature : c'est le son de la trompette. Levez les yeux, voici l'archange du Seigneur qui vient vous annoncer que les grandes assises vont commencer. Le Fils de l'homme apparaît, porté sur les ailes des anges ; la croix dans ses mains est soutenue par un ange ; c'est un ange encore qui porte le livre. « Alors, nous dit Jésus-Christ, le Fils de l'homme enverra ses anges, qui rassembleront ses élus dispersés aux quatre coins de la terre ; ils sépareront les justes d'avec les pécheurs, et ouvriront à ceux-ci les abîmes éternels !... Puis un ange, planant sur les espaces où fut la terre, prononcera cette parole : L'Eternité commence !... »

Quelles fonctions, mes frères ! qu'elles sont grandes, qu'elles sont sublimes, et qu'elles doivent bien nous faire connaître l'excellence des créatures à qui le Seigneur a daigné les confier !

Voilà ce que Dieu a fait pour les anges. Admirez en eux la grandeur de leurs perfections, la sublimité de leurs emplois ; mais ne vous contentez pas d'une stérile admiration, cherchez encore, dans ce que les anges font pour Dieu, ce que vous devez imiter en eux ; ce sera le sujet d'une seconde et plus courte réflexion.

#### DEUXIÈME PARTIE.

S'il est vrai, comme nous n'en saurions douter, que l'homme, destiné à partager un jour le bonheur des anges, ait été placé sur la terre pour y servir Dieu, comme ils le servent au ciel, c'est donc vers eux que doivent souvent se tourner nos regards : souvent il nous faut aller au pied du trône de Dieu étudier ces parfaits modèles, pour mieux imiter ensuite leurs exemples et leurs vertus.

Or, voulez-vous savoir, chrétiens, quelle est la vie des anges au ciel, ce qu'ils y font pour leur Dieu ? deux mots suffiront pour vous l'apprendre ? obéir et aimer, voilà toute leur science, voilà comme ils se montrent reconnaissants de ce que le Seigneur a fait pour eux ; obéissance et amour, telles sont les vertus qu'ils proposent à votre imitation.

C'est, mes frères, un grand spectacle que la vue d'une cour nombreuse qui entoure de ses respects un monarque puissant et révéré. Quelquefois ma pensée se reporte à

ces jours, déjà si éloignés de nous, où l'on voyait, assis sur le plus beau trône de l'univers, un roi dont la puissance et la gloire ont rappelé le règne des David et des Salomon. Je crois le voir environné de serviteurs qui attendent, comme une faveur, qu'il daigne les charger d'exécuter ses ordres : ils sont toujours prêts à voler pour lui jusqu'aux extrémités du monde ; attentifs à ses moindres volontés, ils cherchent à lire dans ses yeux des desirs à peine formés en son cœur, pour les pouvoir satisfaire aussitôt. Ce n'est là pourtant qu'une faible image de l'obéissance dont les anges au ciel nous présentent le modèle.

Un prophète les a vus rangés par millions autour du trône de l'Eternel, dont ils accomplissent les desseins avec une merveilleuse docilité. Sans cesse debout devant le Roi des rois, ils semblent lui dire par leur attitude : *Parlez, nous sommes prêts.*

L'Ecriture nous les montre sous la figure de ces astres du matin qui se réjouissent en la présence de Dieu, et le glorifient par leur obéissance ; ce sont ces étoiles que le Seigneur appelle, et qui lui répondent avec joie : *Nous voici : Vocatæ sunt stellæ, et dixerunt : Adsumus (Baruch., III, 35.)*

Obéissance des anges, obéissance pleine de promptitude. Dieu parle, et sa parole est accomplie. A sa voix, s'élancent les légions saintes ; rapides comme les vents auxquels les comparent nos livres divins, elles partent, et rien ne saurait arrêter leur marche.

L'imagination du poète et de l'artiste a donné à l'ange des ailes légères ; et ce gracieux emblème nous rappelle encore la promptitude avec laquelle il accomplit les ordres du Seigneur.

Obéissance des anges, obéissance pleine de courage : *Potentis virtute ad audiendam vocem ejus. (Psal. CII, 20.)*

Le ciel les a vus se jeter, au premier commandement, sur les milices rebelles, et guerroyer avec valeur pour la cause de leur Dieu. Ne croyez pas qu'ils soient effrayés ni par le nombre des prévarications, ni par les périls du combat ; soutenus et animés par leur obéissance, ils repoussent avec une intrépide tranquillité le choc des ennemis ; et le grand dragon, cet antique serpent, pour parler ici le langage de l'Ecriture, précipité sur la terre avec les anges qu'il a rendus coupables, apprend dans sa chute à connaître le courage et l'obéissance de ceux qui restent fidèles.

Arrêtons-nous ici, chrétiens mes frères, et, de ces hautes régions, redescendons un peu dans notre cœur. Il ne sera point sans utilité pour nous d'y chercher quelques traces de cette obéissance prompte et courageuse que nous devons imiter dans les anges. Cette vertu, d'abord, l'avons-nous pratiquée ? Souvent, la voix de Dieu s'est fait entendre à nous ; la grâce, la parole sainte, les bons exemples, tels furent les moyens qu'il employa pour la faire arriver à nos cœurs. Or, quelle a été notre obéissance dans ces différentes rencontres ? La



grâce ! combien de fois n'a-t-elle pas trouvé en nous une volonté indocile qui se roidissait contre les instances du Seigneur, et résistait à ses divines sollicitations ? La parole sainte ! souvent notre esprit a cherché à en éluder les salutaires effets : ce sont des excuses, des prétextes, des exceptions, qui tous, enfants de la désobéissance, ont tous combattu pour elle. Les bons exemples, hélas ! Dieu quelquefois les a mis sous nos yeux pour nous rappeler à lui, ou ranimer une ferveur qui va s'éteindre ; et quelquefois aussi nous avons détourné les yeux pour ne pas voir, ou peut-être, plus coupables encore, nous avons voulu, par de malignes interprétations, dénaturer les actions les plus louables et les plus pures intentions. Ainsi, trop souvent avons-nous cherché à nous soustraire au saint joug, et à refuser au souverain maître une obéissance que les anges ne lui ont jamais refusée.

Mais nous n'avons jamais été, dites-vous, jusqu'à une résistance formelle et opiniâtre aux volontés du Seigneur, toujours nous lui avons obéi. Votre obéissance a-t-elle été prompte comme celle des esprits bienheureux ? Et qu'est-ce donc que ces murmures avec lesquels vous avez accueilli vingt fois les décrets du Très-Haut ? Qu'est-ce que tant de délais, de retards, d'hésitations ? Vous vouliez obéir, puis une réflexion vous retenait ; vous marchiez, puis un instant après vous reveniez sur vos pas. Peut-être a-t-il fallu que le Seigneur, par des ordres réitérés, triomphât, non sans peine, d'une volonté d'abord rebelle. Ah ! ce n'est point ainsi qu'on obéit au ciel. Regardez les anges que l'Eglise vous propose aujourd'hui comme modèles d'obéissance : vous ne verrez en eux ni incertitudes, ni retards, quand il s'agit d'accomplir les ordres du Seigneur : *Vocatae sunt stellæ, et responderunt : Adsumus.*

Votre obéissance encore a-t-elle été courageuse ? Peut-être, je le veux, aviez-vous obéi d'abord avec promptitude et avec joie. Un instant, on vous avait vu courir dans la voie des commandements, puis tout à coup vous vous êtes arrêtés ; la moindre difficulté vous a étonnés, le moindre péril vous a fait trembler, le moindre choc vous a renversés. A la première attaque, vos résolutions se sont évanouies, et votre courage a failli comme elles. En vain le Seigneur a voulu vous rappeler au combat, vous entendiez encore sa voix ; mais la crainte l'a emporté, et ses ordres ont été méconnus.

Telle a été, mes frères, notre obéissance. Ah ! si aujourd'hui nous nous reconnaissons à quelques-uns de ces traits, humilions-nous en présence des saints modèles que nous avons jusqu'à présent si peu imités ; et, afin que cette solennité ne soit pas sans fruit pour nous, prenons de nouvelles résolutions, et qu'à l'avenir le Seigneur trouve en nous une obéissance qui lui rappelle au moins l'obéissance de ses anges.

Cherchons encore à lui rappeler leur amour.

N'attendez pas de moi, chrétiens, que j'es-

saie ici de vous dépeindre les ardeurs des anges pour le Dieu qui les a créés. Une bouche humaine pourrait-elle raconter ce que ces esprits célestes eux-mêmes ne sauraient exprimer ? Quoi ! saint Paul, ravi jusqu'au troisième ciel, ne peut entreprendre le récit des choses qu'il a vues et entendues ; et nous voudrions, mortels téméraires, suppléer à son silence, et soulever un voile que nos yeux doivent respecter ! Si donc je vous rappelle ce cantique d'amour que les anges alternent autour du Dieu trois fois saint, ah ! n'espérez point que je puisse vous dire avec quels transports ils en répètent chaque fois l'expression ; comme ils nourrissent le désir de faire chaque fois quelque chose de plus pour la gloire de leur maître, et comme ce désir, sans cesse satisfait et sans cesse renaissant, les enflamme à jamais dans saintes ardeurs d'une immortelle charité ! Encore moins me sera-t-il donné, m'élevant plus haut, de vous parler de l'amour des séraphins ; de vous montrer ces saintes intelligences qui ne vivent que pour aimer, se consumant en elles-mêmes dans la contemplation des adorables beautés du Seigneur, et, comme des flammes pures et chastes, montant toujours pour se rapprocher davantage du foyer divin, qui les attire et les nourrit. Ah ! mes frères, je m'égare ! dans ces ineffables profondeurs, la raison n'a plus de données, l'imagination plus d'appui ; la foi elle-même vient plonger son flambeau dans la fournaise ardente de la charité ; une seule pensée nous reste : Quand nous sera-t-il donné d'aimer Dieu comme les anges ?...

A leur exemple, notre amour doit être respectueux dans ses démonstrations. Voyez-les, dans un saint tremblement, s'anéantir devant celui en présence duquel les cieux eux-mêmes ne sont point assez purs : ils se couvrent la face de leurs ailes ; et, quelle que soit leur sainteté, ils n'osent envisager la gloire du Seigneur. Et c'est ainsi qu'ils condamnent ces mortels qui apportent à la célébration des redoutables mystères, non une charité vive et ardente, mais une froide et insouciant langueur, et qui prétendent replacer l'amour par une audacieuse et sacrilège témérité. C'est ainsi qu'ils condamnent nos airs mondains et dissipés, qui scandalisent dans le lieu saint ; nos regards légers et profanes, qui voltigent d'objets en objets ; nos postures négligées et immodestes, qui contrastent si mal avec l'humble adoration et la religieuse frayeur des esprits bienheureux.

Enfin, notre amour doit être, comme leur amour, constant dans sa durée. Ce feu divin de la charité qui les embrase, figuré par le feu qui brûlait sans cesse sur l'autel élevé par Moïse au devant du sanctuaire, ne s'éteindra jamais ; aussi sera-t-il répété sans fin cet immortel cantique qui est à la fois pour eux l'expression et pour nous la preuve de leur amour : *Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées ! (Isa., VI, 3.)*

Comparons, à ce constant amour, nos fer-

veurs passagères qui s'échauffent un instant et bientôt se refroidissent; nos accès de dévotion que le même jour voit commencer et finir; en un mot, ces continuelles variations de notre cœur, qui est tantôt à Dieu et tantôt au monde; aujourd'hui, brûlant dans le service du bon maître, et, demain, disposé peut-être à l'abandonner. Comparons nos dispositions à celles des anges; et, pour que la honte qui suivra un tel parallèle nous soit salutaire, aujourd'hui, promettons au Seigneur d'être à lui sans partage et pour toujours. Voilà, chrétiens, ce que vous devez imiter dans les anges : une obéissance prompte et courageuse, un amour respectueux et constant.

Glorieux chef de la sainte milice, c'est

votre éloge que nous venons de tracer en célébrant les privilèges et les vertus des anges. L'Eglise, aujourd'hui, vous distingue dans cette foule d'esprits que vous surpassez tous en beauté et en perfections; c'est à vous qu'elle adresse plus particulièrement ses hommages et ses vœux. Du haut du ciel, vous entendez sa prière. Elle vous demande, pour chacun de ses enfants, la force nécessaire pour vaincre le démon, et demeurer fidèle au Seigneur; elle vous demande, pour tous, qu'après avoir imité plus fidèlement vos vertus sur la terre, nous puissions, un jour, admirer plus parfaitement vos grandeurs et votre gloire dans le ciel.

## INSTRUCTIONS

### SUR LA SAINTE VIERGE.

#### I. SERMON

##### POUR LA FÊTE DU ROSAIRE

*Ave, Maria, gratia plena. (Luc., I, 28.)*

*Je vous salue, Marie, pleine de grâce.*

Ces paroles, que l'ange du Seigneur adressait à Marie en lui annonçant le grand mystère que le ciel allait opérer en elle sont, mes frères, le plus bel éloge, la louange la plus parfaite que l'homme puisse ici-bas décerner à la mère de son Dieu. Rappeler à l'humble Vierge de Nazareth ce jour d'ineffable souvenir, où le plus radieux des archanges vint lui apporter la plus admirable des nouvelles, où le ciel, attentif et silencieux, attendait son consentement pour opérer des miracles, où le Verbe éternel prit un corps dans ses chastes entrailles et devint son fils sans cesser d'être son Dieu; proclamer, avec toute la cour céleste, qu'elle est pleine de grâce, celle dont la conception avait été sans tache, dont la naissance avait été désirée par les nations, dont le berceau avait été balancé par les anges, dont la vie avait été enrichie par les privilèges les plus singuliers, et sanctifiée par les plus rares vertus; enfin, résumer en une seule parole tous les cantiques de la sainte Sion, et toutes les louanges de l'Eglise militante, tous les éloges des premiers siècles et tous les panegyriques des derniers âges, c'est là, chrétiens, il faut l'avouer, rendre à Marie un hommage digne de la reine du ciel, digne de la mère d'un Dieu. *Ave, Maria*, etc. Aussi, mes frères, cette sainte prière fut-elle dès les premiers temps consacrée par les fidèles à célébrer les grandeurs de Marie et à réclamer sa protection; et les saints nous ont appris qu'elle aimait singulièrement cette

invocation et se plaisait à lui accorder les faveurs les plus particulières.

Ce n'est donc pas sans raison, mes frères, qu'une dévotion célèbre depuis longtemps dans l'Eglise a choisi de préférence cette prière et la renouvelle sans cesse en l'honneur de Marie. Et nous-même, quelle parole pouvions-nous mieux employer en commençant cette instruction que celle qui honore davantage la mère de Jésus et qui obtient plus efficacement les grâces demandées : *Ave, Maria, gratia plena!*

En ce jour, mes frères, où vous honorez Marie, reine du saint Rosaire, je ne viens point vous parler de ses grandeurs : on les a souvent rappelées à votre souvenir; de ses bienfaits : vos cœurs ne les oublieront jamais; de la confiance que vous lui devez : ce serait en quelque sorte faire injure à votre piété. Je me propose, avec le secours de Dieu et la bénédiction de la sainte Vierge, de vous parler, pour mieux entrer dans l'esprit de la solennité qui vous rassemble, de la dévotion même du rosaire; et voici le plan de ce discours et le sujet de votre attention. Dans toute assemblée chrétienne il est, pour celui qui veut parler du culte de Marie, deux classes d'auditeurs bien distinctes : les uns, indifférents peut-être à la gloire de cette divine mère, ou du moins étrangers aux pratiques par lesquelles nous prétendons l'honorer, ont besoin, pour les mieux apprécier, de les mieux connaître; les autres, attachés déjà par le fond de leurs entrailles à la dévotion dont on les entretient, veulent avoir de nouveaux motifs pour l'aimer encore davantage. Tel est donc le double but que je me propose en ce moment : faire connaître le saint rosaire, le faire aimer.



Parler avec la simplicité que demande un pareil sujet de rosaire, de chapelet et de confréries dans les jours où nous vivons, c'est peut-être une témérité; elle aura du moins pour excuse la piété de ceux qui m'écoutent, et pour soutien, j'espère la bénédiction de Marie, que nous lui demanderons par la prière accoutumée.

#### PREMIÈRE PARTIE.

Le rosaire est une association de prières accompagnées de pieuses méditations sur les principaux mystères de la vie de Jésus et de Marie. Pour vous faire connaître et apprécier cette dévotion, chrétiens mes frères, remontons ensemble aux jours qui la virent naître, étudions-la dans son berceau; et après avoir cherché à reconnaître le but qu'elle se propose, voyons par quels moyens elle y arrive. En trois mots, montrons que cette dévotion est vénérable dans son origine, sainte dans son objet, édifiante enfin dans ses pratiques.

Dieu, mes frères, bien qu'il ait des vues de miséricorde et d'amour sur son Eglise a voulu qu'elle passât par des jours d'épreuve et de tribulation, qui devaient sur la terre augmenter ses mérites; et dans le ciel embellir sa couronne. La protection merveilleuse que Dieu lui accorde en ces jours mauvais fait mieux éclater aux yeux des hommes le miracle perpétuel qui la soutient et la conserve. Accoutumé dès l'enfance aux grands effets de la nature, l'homme se familiarise avec les prodiges, et quelquefois, oubliant la main qui les a semés sous ses pas, il attribue la conservation de l'harmonie de cet univers aux lois d'une aveugle et injuste nécessité. Peut-être en eût-il été de même dans l'ordre moral si Dieu l'eût conservé par les mêmes voies. Si l'Eglise, bâtie sur le roc, n'eût pas été quelquefois agitée par les tempêtes, sa force eût été moins admirable; et nos faibles yeux, voyant le flambeau de la foi répandre autour de nous une lumière également pure et brillante, auraient été moins frappés de la Providence particulière qui veille sur cette divine clarté et la défend sans cesse contre le souffle impur des hérésies. Mais quand on voit cet astre, dans sa lutte avec les ténèbres, obscurci d'abord par les nuages de l'erreur, ne jeter plus qu'une lueur pâissante, et tout à coup se dégageant des vapeurs grossières qui le voilaient, reparaitre sur l'horizon, tout resplendissant de nouveaux feux, alors les mortels sont forcés de s'écrier : Le doigt de Dieu est ici. Surtout si les moyens que le ciel emploie pour renouveler son Eglise et ressusciter la ferveur paraissent en eux-mêmes insuffisants pour une si grande entreprise, alors se fait bien mieux sentir la puissance du Seigneur, et l'univers se prosterne devant le Dieu qui est admirable dans les petites choses, ainsi que l'appellent les saints Pères : *Mirabilem in minimis*.

Telle fut, mes frères, la pensée de Dieu sur son Eglise dans les jours où naquit la dévotion du rosaire : c'était au commence-

ment de ce XIII<sup>e</sup> siècle, qui à l'héritage de doctrines impures qu'il avait reçues des siècles précédents se préparait à joindre de nouvelles erreurs et de nouveaux scandales : l'Eglise, de son côté, se disposait au combat; athlète infatigable, elle allait encore défendre sa foi, précieux trésor qu'elle avait acheté jadis au prix de son sang. Mais si l'on n'était plus à ces jours dans lesquels il fallait donner sa vie pour le nom de Jésus-Christ, on ne trouvait plus aussi parmi les chrétiens cette ferveur et cette innocence des premiers siècles. Occupée tout entière à conserver les dogmes attaqués par l'hérésie, l'Eglise voyait avec douleur se relâcher tous les liens de l'ancienne discipline et dans tous les cœurs s'éteindre peu à peu les dernières étincelles de la ferveur. La foi elle-même, la foi du simple fidèle, s'altérait par la fréquentation des sectaires ou se perdait totalement au sein de la plus profonde ignorance. Levez-vous; Seigneur, et dissipez vos ennemis; prenez la foudre pour détruire les rebelles et rallumer le feu que vous aviez apporté sur la terre. Ah! chrétiens, votre Dieu cette fois veut se montrer admirable dans les petites choses : *Mirabilem in minimis Dominum*. A de si grands maux voyez quel remède il prépare : il suscite un homme rempli de son esprit et tout brûlant de zèle pour le salut des âmes. Saint Dominique était une de ces âmes fortes, un de ces génies ardents que le ciel fait naître dans de grandes circonstances, et qui deviennent alors pour l'Eglise une ressource égale à ses besoins. Annoncé même avant sa naissance, et désigné déjà comme un des plus fermes soutiens de la foi catholique, Dieu se plut à montrer en lui ce qu'il sait faire des hommes quand ils sont dociles à son esprit. Dominique, formé par les leçons du monde, eût été peut-être un grand capitaine, un général habile et heureux; entre les mains du Seigneur il devint le fondateur d'un ordre aussi distingué par ses vertus que par les nombreux services qu'il rendit à l'Eglise. Rempli de l'esprit du monde, il eût recherché la gloire sur les champs de bataille ou dans les postes les plus élevés, et peut-être eût-il augmenté la foule de ces illustres inconnus dont on parle un instant dans le siècle qui les a vus naître, et dont la postérité ne conserve pas même le souvenir; mais, pénétré de l'esprit de Jésus-Christ, il chercha la vraie gloire où elle se trouve, dans l'humilité, dans l'amour des souffrances, dans la pratique des vertus; et son nom, devenu à jamais célèbre, est gardé avec honneur dans les saintes annales de la religion. Enfin, il aurait pu, comme tant d'autres conquérants, marquer son passage ici-bas par des larmes et par des ruines; il préféra, malgré les préventions, n'amonceler d'autres ruines que celles de l'erreur, ne faire couler d'autres larmes que celles du repentir; il pouvait bouleverser la terre il aimait mieux réjouir et peupler le ciel.

Voilà, chrétiens, l'homme qui devait, dans les desseins de Dieu, combattre et détruire les ennemis de son nom; et l'arme

toute puissante qui devait concourir à cette victoire, ce fut le rosaire. Et certes si une dévotion emprunte une partie de son éclat de celui qui en est l'auteur, vous voyez déjà quel respect vous demande une pieuse pratique que l'Eglise se glorifie de devoir à un grand homme, à un grand saint.

Envoyé par le Seigneur, et soutenu par une vive confiance en Marie, Dominique s'avance donc contre l'erreur. Pour réveiller la ferveur languissante, il recommande une prière à la sainte Vierge; pour nourrir et conserver la foi, il conseille avec cette prière une courte méditation sur les principaux mystères du salut. C'en est assez, et Dieu par des moyens si vulgaires va renouveler son Eglise : *Mirabilem in minimis Dominum.*

Et ici, mes frères, permettez-moi, pour bien fixer vos idées sur l'origine de la dévotion qui nous occupe, d'entrer dans quelques détails. Longtemps avant que saint Dominique instituât le rosaire, on connaissait dans l'Eglise de Dieu la sainte pratique du chapelet. « Ces couronnes de grains de corail, dont les vierges martyres ornaient leurs cheveux en allant à la mort, servirent ensuite à compter le nombre des prières que les cœurs simples répétaient au Seigneur. » La piété adopta ce symbole, qui lui devint cher; elle en fit le signe du saint esclavage par lequel elle s'engageait au service de Marie; quelquefois même elle le donna comme un ornement à ces âmes généreuses qui avaient renoncé à toutes les pompes, à tous les ornements du siècle. On le vit entre les mains du religieux qui s'en allait, traversant les mers, apprendre la bonne nouvelle aux peuplades inconnues, ou sur une plage barbare délivrer, à prix d'argent, son frère de la captivité. On le vit, on le voit encore suspendu à la ceinture de l'humble fille de saint Vincent de Paul; c'est la seule parure que lui a laissée la charité, le seul trésor qu'elle lui donne ici-bas, en compensation de tous ses sacrifices; et s'il ne la défend pas toujours, dans son obscur ministère, des plus outrageants dédains, quelquefois même des plus ignobles injures, au moins il le console, et lui apprend qu'elle doit être aussi par la pureté de son cœur, par l'ardeur de sa charité, qu'elle doit être la vierge martyre des derniers temps.

On récitait donc le chapelet avant saint Dominique, mais sans autre intention principale que d'honorer Marie par cette prière et d'implorer sa protection. Ce fut lui qui ajouta à la récitation des prières du chapelet la méditation des mystères opérés par le Sauveur pour le salut du monde; et c'est dans cette méditation jointe aux prières que consiste essentiellement la dévotion du rosaire. Il se proposait, et il y parvint ainsi, de graver plus profondément dans la mémoire du fidèle le souvenir de ces mystères, si instructifs à la fois et si touchants; de fixer, par une intention facile à suivre, son esprit, fatigué peut-être de la continuité des mêmes prières, et enfin de toucher son cœur et de lui fournir, dans la pensée des infinies mi-

séricordes de son Dieu, de nouveaux motifs pour l'aimer et le bénir. Voilà donc, mes frères, l'origine de cette dévotion : elle vient de Dieu, qui voulait par elle opérer les plus grandes choses pour sa gloire et le salut des siens; elle nous est transmise par un saint à qui le Seigneur en communiqua l'idée, et qui le premier en recommanda la pratique; enfin elle porte en soi le cachet vénérable de l'antiquité; et depuis plus de six siècles ce fleuve mystérieux qui descend des hautes montagnes va répandre dans tous les cœurs les eaux salutaires de la grâce et de la piété.

Considérée sous un autre rapport, cette dévotion, si vénérable dans son origine, est sainte encore dans son objet. Glorifier Jésus-Christ, honorer Marie, sanctifier son âme, tel est le but que doit se proposer tout associé du rosaire. Oui, chrétiens, qui que vous soyez, si jusqu'à présent vous avez cherché autre chose en cette dévotion, si vous avez pensé qu'on s'y proposât un autre but, jusqu'à présent, je le dis sans crainte, vous n'avez pas connu le rosaire.

Glorifier Jésus-Christ! n'est-ce pas là, mes frères, l'objet de toute la religion? Peut-il y avoir dans cette Eglise, qui l'a rachetée de son sang, une dévotion qui s'écarte de cette fin? N'est-ce pas là ce que se proposent, dans leurs saints cantiques, les anges et ces âmes bienheureuses qui leur sont pour toujours associées dans le ciel? N'est-ce pas pour la gloire de Jésus-Christ que soupire le juste qui a quitté le monde pour s'enveliner dans la solitude, le pécheur qui se repent d'avoir offensé son Dieu, et l'âme fidèle qui attend avec impatience le moment de se réunir à l'objet de son amour? Et les larmes elles-mêmes de l'Eglise souffrante ne sont-elles pas encore une réparation offerte en son nom à la gloire de Jésus-Christ? Au milieu de ce saint concert de louanges, l'associé du rosaire vient mêler sa voix à la voix de toute l'Eglise, et, comme elle, célébrer à son tour la gloire de Jésus-Christ. Son cœur, dans la méditation des bienfaits du Sauveur, emprunte les accents de la reconnaissance, et bénit avec effusion celui qui l'a sauvé par sa mort. Successivement il arrête des regards attendris sur la pauvre étable de Bethléem, où son Dieu, devenu le fils de Marie, s'est fait enfant pour nous; sur ce temple de Jérusalem où cette mère affligée le cherchait avec tant d'angoisses et le retrouvait avec tant de bonheur; et sur cette montagne douloureuse où fut accompli le grand sacrifice, et où Marie, le cœur percé d'un glaive à deux tranchants, fut arrosée du sang de son fils; puis, ranimé dans la ferveur par de si touchants souvenirs, il s'offre à son tour comme une victime immolée par la reconnaissance à la gloire de Jésus.

Honorer Marie, tel est encore le but que se propose l'associé du rosaire. Il en a pris le solennel engagement au jour de sa réception; engagement bien cher à son cœur, puisque, devenant d'une manière plus spéciale l'enfant de Marie, il doit aimer sa mère



d'un amour plus tendre. Aussi dans sa méditation quelquefois il contempera cette Vierge sainte, rappelée par son fils dans les palais célestes de l'éternité, et s'élevant majestueusement du désert de la vie comme la vapeur légère d'un doux parfum ; quelquefois il assistera, heureux témoin, au couronnement de cette reine, et bénira le Seigneur qui place enfin sur le front de son humble créature le diadème étincelant que ses vertus ont mérité.

Où, ô vierge Marie ! nous en avons fait la promesse, et nous la renouvelons en ce moment à vos pieds, c'est pour vous honorer d'une manière plus particulière, c'est pour chanter plus souvent vos louanges, et surtout pour imiter plus fidèlement vos vertus, que nous avons inscrit nos noms parmi les noms de ceux qui vous aiment. Ah ! puissions-nous ne jamais oublier que tel a été d'abord le désir de notre cœur, que tel doit être toujours l'objet de notre dévotion !

Sanctifier son âme, voilà la fin que doit chercher tout chrétien sur la terre ; c'est là cet unique nécessaire avec lequel on a tout gagné, et sans lequel tout est perdu. Aussi est-ce là la fin spéciale vers laquelle doit tendre l'associé du rosaire. Il trouve, pour se sanctifier, les motifs les plus pressants dans les saints exemples de Jésus et de Marie plus souvent rappelés à sa mémoire ; il en trouve les moyens les plus efficaces dans les prières fréquentes qu'il s'est imposées, et par lesquelles il sollicite les grâces qui lui sont nécessaires pour opérer son salut et arriver au ciel.

Est-ce ainsi, mes frères, que nous avons jusqu'à présent envisagé la dévotion du saint rosaire ? L'avons-nous regardée comme un moyen plus facile et plus parfait de glorifier Jésus-Christ, d'honorer sa mère et de sanctifier nos âmes ? Ah ! permettez-moi de le dire ici, sans prétendre blâmer les raisons particulières et légitimes que peuvent avoir ceux qui n'ont point encore donné leurs noms à une si sainte association, je crains bien que plusieurs jusqu'ici n'en aient méconnu l'objet, et pour cette raison n'y soient demeurés étrangers ; car je n'oserais croire qu'il y eût dans cette pieuse assemblée des cœurs indifférents à la gloire de Jésus et à l'honneur de Marie, des âmes peu touchées des vrais intérêts de leur salut éternel. Que je serais donc heureux si, après vous avoir montré quel est le but véritable, l'objet propre de la dévotion du rosaire, je pouvais engager quelques-uns de ceux qui m'écoutent à devenir par ce moyen adorateurs plus zélés encore de Jésus-Christ et plus fidèles enfants de sa mère ! J'aurais par là contribué du moins en quelque chose à la sanctification de leurs âmes. Achevons de vous faire connaître le rosaire, et disons en troisième lieu que cette dévotion est édifiante dans ses pratiques.

La première de toutes consiste à réciter chaque semaine un nombre déterminé de prières en l'honneur de Marie. Ces prières, vous en connaissez l'excellence : je ne m'ar-

rête point à prouver devant vous ce que jamais vous n'avez contesté ; mais ce que je veux vous rappeler ici, pour votre édification, c'est la pieuse fidélité de l'associé du rosaire à payer à Marie le tribut hebdomadaire de ses louanges et de son amour. Je le vois chaque jour se retirer à une heure fixée, dans le secret de la face de Dieu, comme parle le roi David ; oublier là, dans un saint recueillement, les affaires et les vanités du siècle, pour penser un instant aux vérités éternelles. Bientôt il tire de son sein cette chaîne mystérieuse, qui lui rappelle d'abord qu'il est engagé pour la vie au service de la meilleure des mères : il baise avec respect le symbole d'un si doux esclavage ; et tandis que ses doigts en parcourent l'étendue, sa bouche murmure les noms sacrés de Jésus et de Marie, et son cœur renouvelle les protestations de son amour. Peut-être est-ce un de ces chrétiens à qui la Providence a donné un trait de ressemblance avec son Dieu, en le rendant pauvre comme Jésus fut pauvre. Sa journée tout entière fut donnée au travail ; cependant je le vois de retour, sur le soir, en son humble demeure, aller chercher une dernière consolation aux pieds de Marie ; et, pour lui payer son tribut, dérober à la nuit quelques instants qu'il consacre à la prière. Ah ! cet édifiant spectacle a fixé les regards de la cour céleste, il a touché le cœur de Dieu ; et je ne m'étonne plus, après cela, de voir cette âme fidèle faire de rapides progrès dans les voies de la perfection.

Mais le jour du Seigneur est arrivé ; suivons au temple l'associé du rosaire, et dans les pratiques qui lui sont conseillées bientôt nous trouverons de nouveaux sujets d'édification. C'est un jeune chrétien qui, pour correspondre aux grâces qu'il reçoit, vient souvent laver son âme dans les eaux de la pénitence, et souvent aussi recevoir au pied des autels de Marie le Dieu auquel fut consacrée son enfance. C'est une vierge chrétienne qui offre à la reine des cieux un tendre hommage, et dans les cantiques du soir fait monter sa voix jusqu'au cœur de sa mère. Quelquefois vous la verrez, modeste et recueillie, se revêtir des blanches couleurs de l'innocence, et suivre en priant la bannière de Marie, pour vous apprendre ainsi qu'elle veut toujours marcher sur ses pas, et, conduite par elle, arriver un jour au bonheur. D'autres fois, pour accomplir la recommandation du Saint-Esprit, qui nous avertit de ne point négliger la visite des infirmes, elle viendra s'asseoir auprès de la couche de sa sœur souffrante ; là elle consolera ses ennuis par quelques douces paroles, elle soulagera ses douleurs par ces soins ingénieux que devine la charité, elle invoquera pour son salut et pour sa guérison leur commune mère, celle que l'Eglise appelle le soulagement des malades : *Salus infirmorum*. D'autres fois, enfin, réveillant toute sa tendresse pour les associés qui ne sont plus, elle viendra intéresser le ciel en leur faveur, et s'unir par de ferventes priè-

res au sacrifice qui doit briser leurs liens et les introduire dans la gloire.

Tels sont, chrétiens, les spectacles qui chaque jour se renouvellent sous vos yeux. Plus d'une fois sans doute ils ont consolé vos cœurs, affligés de la tiédeur et de l'indifférence générales; peut-être, car c'est là l'effet ordinaire de ces saints exemples, peut-être vous ont-ils suggéré des sentiments dignes de Dieu et de vous! peut-être vous ont-ils animés à de généreux sacrifices! Vous avez béni le Seigneur, qui, en vous montrant tant de ferveur et de fidélité, soutenait votre faiblesse et relevait votre courage. Mais ce n'est point assez; reconnaissez dans ces saintes coutumes qui vous ont ainsi édifiés, reconnaissez les pratiques prescrites ou conseillées par la dévotion du saint rosaire; et si jusqu'à présent vous avez ignoré les titres qui la recommandaient à votre estime, aujourd'hui qu'on vous a fait voir qu'elle était vénérable dans son origine, sainte dans son objet, édifiante dans ses pratiques, disposez-vous à lui donner aussi votre affection, quand une seconde réflexion vous aura montré les motifs qui doivent vous la faire aimer.

#### DEUXIÈME PARTIE.

Peut-être ce que nous avons dit jusqu'ici, mes frères, suffirait il pour nous attacher du fond du cœur à la sainte dévotion du rosaire: l'affection suit ordinairement l'estime, et le cœur est bientôt gagné quand l'esprit est convaincu. Je pourrais vous dire, mes frères: Aimez une dévotion que tant de siècles ont aimée avant vous; embrassez avec joie un moyen simple, mais infaillible, de témoigner votre amour à Jésus et à Marie; attachez-vous à des pratiques qui ont donné et qui donnent chaque jour à l'Eglise la plus consolante édification. Ce serait là la conséquence naturelle des réflexions qui vous ont été présentées; et, j'aime à le croire, vos cœurs ne seraient point indociles à cette invitation; et cependant, que nous sommes loin d'avoir épuisé une matière si abondante! et que de choses nous aurions encore à vous dire pour vous faire aimer le rosaire!

C'est le propre des institutions que le Seigneur a bénies d'être exposées sur la terre au mépris ou à la haine des hommes. Partageant en cela le sort de la religion et la destinée de son divin auteur, elles reçoivent avec les contradictions du monde le sceau de la sainteté, et la persécution devient leur premier titre à l'amour des vrais fidèles. D'un autre côté, Dieu lui-même se charge de les défendre, et les grâces qu'il répand avec profusion sur elles achèvent de leur gagner tous les cœurs.

Or, mes frères, la dévotion du saint rosaire réunit ces deux titres: les hommes l'ont persécutée, et Dieu l'a défendue par la très-sainte Vierge; aimez donc cette dévotion, puisqu'elle déplaît au monde, puisqu'elle est chère à Marie.

Le monde, vous le savez, fidèles, c'est

l'ennemi de Jésus-Christ et de sa gloire. Frappé par le Sauveur d'une malédiction sous laquelle il voudrait en vain se débattre, il se venge comme il peut, en exhalant une haine impuissante contre tout ce qui glorifie son vainqueur. Assuré par une longue expérience de l'impérissable durée de l'Eglise, il attaque avec fureur ses pieuses institutions, qui ne sont point une partie essentielle de la religion, mais qui font sa gloire et sa beauté. Ne pouvant renverser le temple élevé par Jésus-Christ à son Père, il cherche à détruire quelques-uns des ornements qui le décorent; et s'il parvient à en détacher une pierre, il applaudit à son vain triomphe, et se proclame tout-puissant, comme cet enfant du désert qui vient s'asseoir aux pieds des Pyramides, qui regarde d'un œil jaloux leur masse imposante, et qui bat des mains quand il a pu, après une journée de travail, faire tomber quelque peu du ciment qui soutient l'immortelle construction. Telle a été la marche du monde dans tous les siècles; et il manquera aujourd'hui quelque chose à la gloire du rosaire s'il avait été respecté par un semblable ennemi.

Attaqué dès l'origine par la haine des hérétiques, dont il déjouait les conseils et renversait la puissance, il a été poursuivi jusqu'à nos jours par les mépris de l'impiété, et sa marche à travers les siècles a été signalée par autant de victoires que de combats.

Le monde a reproché et reproche encore à cette dévotion, que sais-je? sa forme, peut-être: il blâme cette continuelle répétition de la même prière; et il ne pense pas que ce reproche, si souvent réfuté et si souvent renouvelé, est aussi une répétition plus difficile, je crois, à justifier que la première; car enfin je trouve dans cette salutation de l'ange tant de fois adressée à Marie, j'y trouve le langage de l'humilité. L'orgueil, ce poison si subtil, pourrait chercher une pâture jusque dans la variété des formules que la prière adopte; et l'esprit, s'applaudissant en secret des expressions nouvelles qu'il a enfantées, verrait ainsi s'évanouir en vaine fumée la prière superbe qu'il adresserait au ciel. Mais si l'homme s'assujettit à répéter dans les mêmes termes la même prière, si cette prière encore est un emprunt, alors, se reconnaissant par là même incapable de prier et de varier avec ses besoins l'expression de ses désirs, alors il adresse au Seigneur un langage que le Seigneur entend toujours, le langage de l'humilité. Dans ces répétitions je trouve encore le langage de l'amour. Le cœur, chrétiens, ne parle pas comme l'esprit: voyez ce jeune enfant aux pieds de sa mère, il n'a point deux manières de lui dire qu'il l'aime; et chaque fois qu'il voudra lui donner une preuve nouvelle de son affection, alors viendra se replacer sur ses lèvres l'expression, toujours la même, d'un amour qui n'a point varié. Enfin, dans ces répétitions je trouve le langage de la confiance:



les besoins de mon âme sont grands, ils sont nombreux, et cependant pour les exposer tous je n'ai qu'une seule prière ; mais cette prière générale, qui laisse à Marie le soin de deviner chacune de mes misères en particulier, lui apprend aussi que je ne crains point qu'elle en oublie quelqu'une, et que mon âme attend en paix des grâces qui ne seront point refusées à sa confiance. Ainsi le monde reproche-t-il au rosaire ce qui fait sa force et le rend efficace : des répétitions qui en font une prière à la fois d'humilité, d'amour et de confiance. Et ne pourrions-nous pas à ces raisons en ajouter d'autres ? Ne pourrions-nous pas vous montrer le Sauveur prosterné devant son Père, au jardin des Olivets, et pendant trois heures d'une agonie mortelle renouvelant sans cesse la même prière, parce que les répétitions sont aussi le langage de la douleur et des angoisses ? Ne pourrions-nous pas, enfin, vous montrer qu'elles sont le langage du bonheur et de la joie, en vous rappelant le cantique répété sans fin par les anges à la gloire du Dieu trois fois saint ? Ah ! ne craignez donc point de la réitérer incessamment cette sainte prière que le ciel nous envoya par un ange, parce qu'il faut des paroles célestes pour honorer Marie. Vous y trouverez un charme secret qui calmera toutes vos douleurs, et une onction sainte qui guérira toutes vos plaies ; parole mystérieuse qui suffit à tous les sentiments de mon cœur et à tous les besoins de mon âme ; qui est à la fois la prière d'une mère pour le salut de son jeune fils et la prière du fils pour la conservation de sa mère ; qui exprime enfin la reconnaissance du riche et la détresse du pauvre, les derniers désirs de la vieillesse et les premières espérances du jeune âge. Le monde reproche encore à notre dévotion sa simplicité, qui la rend propre, dit-il, aux ignorants et au peuple. J'avoue, mes frères, que je n'ai point le courage de la défendre contre une pareille accusation, qui suffirait seule pour faire sa gloire, et doit être pour nous un nouveau motif de l'aimer. Oui, attachez-vous à cette dévotion, vous, pauvres et simples de cœur, puisqu'elle fut donnée pour vous à la terre : du moins le monde nous l'a dit. Sa simplicité, en harmonie avec la vôtre, suppléera à ce que le ciel vous a refusé ; elle sera pour vous le livre universel, parce qu'elle vous enseignera la science la plus intéressante, la science unique, celle de plaire à Dieu par la vertu. Mais vous, à qui le ciel a laissé les richesses, que le ciel a plus favorisés, ah ! le monde veut vous déshériter d'un trésor qui vous fut aussi destiné : vous êtes comme le pauvre, appelés au royaume de Jésus-Christ, et les moyens qui l'y conduiront peuvent aussi vous y conduire. Rappelez-vous que s'il est difficile au riche d'entrer par la porte étroite, vous pouvez, passez-moi l'expression, tromper en quelque sorte la vigilance de Dieu, et dans la compagnie du pauvre dont vous aurez sur la terre partagé la piété,

entrer heureusement au séjour des élus. Et d'ailleurs, s'il fallait un autre motif pour vous faire aimer la prière du pauvre, rappelez-vous que vos besoins sont les mêmes, ou peut-être plus nombreux ; votre faiblesse la même, sinon plus grande ; vos ennemis, les mêmes et souvent plus dangereux. Combattez donc avec les mêmes armes, soutenez-vous par les mêmes moyens, implorez le secours de Dieu dans la même prière. Puis je vois, dans la suite des âges, parmi les associés du rosaire les noms les plus illustres, les talents les plus éclatants, les vertus les plus pures : j'y vois un François de Sales, le modèle le plus parfait de la douceur et de la dilection chrétiennes ; j'y vois un Bossuet, dont le nom seul est un éloge digne de lui ; j'y vois des monarques qui ont fait trembler la terre sous eux, ou qui se sont sanctifiés sur le trône ; j'y vois des congrégations célèbres qui ont donné de grands hommes à la patrie et des saints à l'Eglise ; et ici ne puis-je pas vous citer ces enfants de saint Dominique qui ont adoré Dieu dans ce temple avant vous, et sur les tombeaux desquels vous êtes assis maintenant ? Vouîtes sacrées, combien de fois les avez-vous entendus, prosternés devant l'autel de Marie, réciter avec une humble ferveur la prière qui leur fut transmise par leur premier père ? Ah, chrétiens ! il me semble les voir se lever à demi de leur couche funèbre, et, vous présentant leurs cha-pelets, qu'ils emportèrent au sépulchre comme une dernière preuve de leur confiance en Marie, vous montrer le ciel et vous dire que c'est là la dévotion qui les y a conduits ; qu'elle fut instituée pour vous comme pour le peuple, et qu'elle doit être héréditaire dans une paroisse où furent consacrés le souvenir de leur nom et la tradition de leur piété. Enfin, le monde reproche à la confrérie du Rosaire son nom. A l'entendre, marchent toujours à la suite des confréries, des abus et quelquefois des désordres ; allégation fautive, contre laquelle je m'inscris en attendant preuve ; sophisme flagrant, puisque l'abus ne détruit point ce qui est bon en soi. Mais ce que le monde ne dit pas, c'est qu'une confrérie est par elle-même un moyen efficace de glorifier Dieu ; c'est qu'il est écrit qu'un frère soutenu par son frère sera puissant comme une placo forte ; c'est enfin qu'il y a dans les confréries un entraînement d'exemples, une communication de biens spirituels, un secours réciproque de prières, qui soutiennent les faibles, encouragent les âmes ferventes et donnent à chacun de grandes facilités pour le bien. Au reste, c'est vous, associés du rosaire, qui répondrez mieux que moi à ce dernier reproche du monde : vous lui montrerez par votre charité une confrérie contre laquelle seront impuissantes sa haine et sa malignité ; vous le forcerez de convenir, à sa honte, qu'il a trouvé ici ce qu'il prétend avoir cherché vainement ailleurs ; et par l'édification de vos saints exemples, continuant à être la consolation de l'Eglise et la gloire

de la dévotion, vous répandrez partout la bonne odeur de Jésus-Christ, et vous nous appellerez à tous ces fleurs dont le parfum embaume les parterres du divin époux : *Quasi plantatio rosæ in Jericho. (Eccli., XXIV, 18).*

Tels sont, chrétiens, les titres du rosaire à la haine du monde et à votre amour. Vous avez vu dans chacun des reproches qui lui sont adressés de nouveaux motifs d'attachement et d'affection; il me reste à vous montrer dans la protection que Marie lui accorde une dernière raison en faveur de cette dévotion.

Dans tous les temps, mes frères, Marie écouta avec complaisance la prière du rosaire : c'est là sa prière de choix et de prédilection; et si vous la voyez aujourd'hui sur son autel tenir en ses mains le signe vénérable de cette dévotion, n'oubliez pas que c'est elle en effet qui le mit en honneur; et quand, élevant vos yeux vers son image, vous lui demanderez ce qu'il faut faire pour lui plaire, ah ! elle vous montrera le chapelet que lui a confié la piété de ses enfants, et vous dira : Mon fils, ma fille, si vous m'aimez, c'est ainsi qu'il faut me le montrer; embrassez cette dévotion qui sera pour moi la preuve de votre amour et pour vous le gage de ma protection : *Gratie coronam accipias... et corona inclyta proteget te. (Prov., IV, 9).*

Puisque c'est Marie elle-même qui institua jadis et qui propage encore cette dévotion, ne nous étonnons plus des effets merveilleux qu'elle a produits. Je comprends maintenant qu'elle soit devenue pour les fidèles une source inépuisable de richesses, et qu'elle ait versé sur eux les bénédictions du temps et les bénédictions de l'éternité. Ouvrez, chrétiens, les annales de l'histoire; là sont enregistrées les faveurs que Marie nous accorda par le rosaire. Vous y verrez que souvent l'Eglise obtint par cette dévotion la victoire sur ses ennemis, et pour ses enfants les grâces les plus abondantes.

Les siècles passés ont vu surgir une hérésie qui rassemblait en soi les erreurs les plus grossières et les excès les plus monstrueux. Tant qu'elle se contenta de semer l'ivraie dans le champ du père de famille, l'Eglise, qui n'a point d'autres armes que la charité, envoya pour la combattre des prédicateurs pleins de zèle et pleins de science; mais parce que les ennemis de la religion sont toujours, quoi qu'on en dise, les ennemis de la patrie, les Albigeois, après avoir ruiné la foi dans les cœurs, voulurent aussi troubler la paix et le repos public. Ils se répandent dans le midi de la France, semblables à cette nuée de sauterelles que saint Jean vit sortir du puits de l'abîme : la terreur et la désolation marchent devant eux, et la route qu'ils suivent est marquée derrière eux par des ruines et par du sang. Alors un nouveau Judas Machabée arma son bras pour la défense du pays : il appelle à lui tous ceux qui sont restés fidèles au Seigneur; mais, hélas ! que le nombre en est

petit ! Enfin le jour des combats est arrivé; douze cents hommes ont attaqué cent mille ennemis.... Qu'attendez-vous, chrétiens ? Tandis que Josué combat dans la plaine, l'Eglise, retirée comme Moïse sur la montagne, lève au ciel des mains suppliantes. Les pontifes et les vierges, les enfants et les vieillards s'adressent à Marie; le rosaire est récité avec une sainte ferveur pour le succès d'une bataille de laquelle dépend le sort de la religion et de l'Etat. Victoire, victoire à Marie ! les hérétiques ont pris la fuite.

Les infidèles à leur tour sentiront la puissance de Marie et l'efficacité du rosaire. leurs bataillons ont foulé le sol de l'Europe chrétienne; s'ils franchissent la dernière barrière qui les arrête, c'en est fait, le monde est barbare. En ce péril suprême, c'est Marie qu'on invoque; et pour être plus sûrement exaucés, les chrétiens ont recours à la dévotion du rosaire. Cette fois Marie se montrera puissante sur les flots comme elle le fut dans la plaine : elle foulera aux pieds le croissant et sera proclamée pour la seconde fois le secours des chrétiens : *Auxilium Christianorum.*

L'Eglise a-t-elle encore d'autres ennemis ? Oui, mes frères, et le démon lui a livré des combats moins fameux peut-être, mais aussi dangereux; c'est lui qui l'outrage par la bouche des impies, qui la scandalise par la conduite des pécheurs, qui la contriste enfin par la désobéissance de ses enfants. Or, contre ce dernier ennemi l'Eglise implore encore le secours de la Vierge : le rosaire en ses mains est un glaive à deux tranchants; et pour savoir combien de fois a vaincu le démon, il nous suffirait de consulter sa haine et sa rage contre cette dévotion.

Dévotion par conséquent terrible aux ennemis de l'Eglise, mais en même temps salutaire à ses enfants. Elle sera pour vous, chrétiens, si vous y êtes fidèles, un soulagement aux maux du corps, un allègement aux douleurs de l'âme, une compagnie pour la solitude, un soutien dans les peines et les embarras de la vie. Que vous faut-il de plus pour vous faire aimer le rosaire ? Tant de grâces que Marie a daigné y attacher ne vous ont-elles pas suffisamment prouvé que cette dévotion lui est agréable, qu'elle lui est chère ? Associés du rosaire, Marie attend de vous aujourd'hui une résolution sincère et généreuse, d'être à jamais attachés à ces saintes pratiques que nous avons cherché à vous faire aimer davantage. Et vous, mes frères, qui n'avez point encore donné vos noms à cette milice sainte, Marie vous demande en ce moment de faire aussi quelque chose pour elle; et si, connaissant mieux le rosaire, les circonstances où le ciel vous a placés ne sont point un obstacle insurmontable, ah ! adoptez cette dévotion qui plaît au cœur de Marie, et qui peut être si avantageuse à tous les enfants de l'Eglise, puisqu'ils y trouveront dans les méditations qu'elle leur suggère, le secret de bien prier; dans les exemples qu'elle leur pro-



pose, le moyen de bien vivre; et dans les indulgences qu'elle leur accorde, la consolation de bien mourir.

Telles sont, mes frères, les bénédictions attachées au rosaire pour la vie présente; mais s'il pouvait maintenant vous rester quelque doute sur l'affection que Marie porte à ces saintes pratiques, je vous dirais : Levez les yeux vers le ciel; et à la vue de cette foule de chrétiens que la dévotion du rosaire a conduits à la gloire, apprenez qu'à elle sont attachées aussi les bénédictions de la vie future. Oui, je vois sur des trônes étincelants des pécheurs que le rosaire a ramenés à la vertu, et qui, sanctifiés par la pénitence, sont parvenus au bonheur; je vois se promener dans les parvis célestes des hérétiques convertis par le rosaire, et par lui élevés à la perfection; j'y vois des justes qui ont dû leur persévérance au rosaire, et qui sans lui seraient peut-être à jamais exilés loin de Dieu; j'y vois des âmes faibles et languissantes que le rosaire a soutenues, et dont il a ranimé la ferveur. Tous ensemble ils bénissent Marie, qui leur a donné avec cette dévotion les moyens d'assurer leur salut; tous ensemble ils vous disent de marcher sur leurs traces pour arriver comme eux à la patrie que je vous souhaite, mes frères. Ainsi soit-il.

## II. INSTRUCTION

### POUR LA CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Mes frères, parmi les fêtes que l'Eglise a instituées en l'honneur de Marie, parmi celles que notre amour pour une mère si tendre nous presse de lui consacrer, je n'en vois pas qui doivent être plus chère aux cœurs de ses enfants que la solennité que nous venons de célébrer. Ranimer toute leur dévotion, se livrer aux saints transports de la joie, dans ce jour bienheureux où Marie est venue faire briller aux yeux du monde l'aurore de sa délivrance, et où l'Eglise nous permet de croire que la Vierge qui devait enfanter un Dieu fut conçue sans péché: voilà le caractère distinctif de leur piété envers la reine du ciel; c'est à leur ardeur à soutenir en ce point la gloire de leur bonne mère qu'on reconnaît ses véritables enfants. Soyons donc dans l'allégresse; car le jour de la conception de Marie est le jour de son triomphe.

Mais pour parler dignement de cette admirable conception, pour dire quelles grâces signalées le Seigneur accorda dans ce jour à la mère de son fils, quelle bouche, quelle langue humaine pourrait l'entreprendre? Les séraphins qui chantent les louanges de cette auguste Vierge dans les hauteurs du ciel, les séraphins seuls pourraient raconter les merveilles de ce jour... L'homme par sa désobéissance avait attiré sur lui la malédiction d'un Dieu irrité, et depuis le jour fatal où il s'était révolté contre son Créateur, une lèpre funeste était transmise avec la

vie à ses malheureux descendants. Semblable à un torrent qui infecte tout de ses ondes empoisonnées, elle se répand sur tous les peuples, sans distinction d'âge, de sexe, de pays. Infortunés que nous sommes, nous sentons encore après six mille ans peser sur nos têtes la punition d'un père coupable: nous naissons tous avec le péché originel! Mais personne ne sera-t-il excepté? Marie, que Dieu a choisi de toute éternité pour être le sanctuaire du Verbe, sera-t-elle donc un seul instant le temple de l'esprit impur? Satan pourra-t-il se vanter d'avoir tenu sous son empire, ne fût-ce que pour un seul jour, celle qui doit enfanter son vainqueur? Pourra-t-il dire que cette femme mystérieuse, qui doit un jour lui écraser la tête, n'est qu'une esclave fugitive échappée à ses fers, et qui porte encore sur son front l'empreinte de la captivité? Ah, chrétiens! gardons-nous de le croire! Comment une vie toute composée de miracles n'aurait-elle pas commencé par un miracle? Cette enfant dont la naissance nous est présagée au jour de sa conception restera vierge, et cependant aura un fils; cette faible créature sera la mère d'un Dieu. Nous verrons en elle une chair sans fragilité, une vie sans tache, un enlèvement sans douleur, une mort sans angoisses; et tant de prodiges que la foi de l'Eglise et l'enseignement des plus grands docteurs nous obligent à croire, n'auront pas pour fondement une merveilleuse conception! Celle qui doit différer en tout du reste des hommes aura de commun avec eux la honte de leur origine! Oh! c'est bien là un prodige autrement inconcevable, et j'aime mieux admirer un privilège si glorieux à Marie, qu'admettre une ressemblance si injurieuse à mon Dieu. Il aurait donc pu dire, ce fils de la Vierge, il aurait pu dire à la corruption: Vous êtes ma mère! et aux vers: C'est vous qui m'avez engendré! Non, Seigneur Jésus, jamais un pareil blasphème ne souillera notre bouche.

Je sais, mes frères que l'Eglise n'a pas rejeté de son sein ceux qui refusent à Marie la gloire d'une conception immaculée; qu'elle nous défend de leur donner le titre odieux d'hérétiques (6). Mais je sais aussi que l'Eglise, sans en faire une loi formelle, a cependant désiré toujours voir cette croyance affermie parmi les chrétiens; et un fils pourrait-il ne pas se soumettre aux désirs de sa mère? Je vois de tous temps les fidèles interprètes des traditions sacrées de l'Eglise proclamer à l'envi l'immaculée conception de Marie. Saint Jérôme me dira qu'elle fut toujours environnée d'une brillante lumière, et que jamais les ténèbres du péché n'ont altéré l'éclat de la beauté de son âme. *Nunquam fuit in tenebris, sed semper in luce.* Quand saint Augustin nous aura dit que tous les hommes sont souillés du péché dont ils trouvent la source ou dans leur naissance ou dans leur volonté, il se hâtera d'en excepter

(6) Il en était ainsi à l'époque où l'auteur écrivait ces instructions: mais aujourd'hui l'Eglise

a parlé; elle a défini cette vérité et fait un dogme de l'immaculée Conception.

Marie ; l'honneur de son fils le demande ainsi, dit-il : *Excepta sanctissima Virgine Maria*. Les conciles, d'accord avec les saints Pères, nous montrent dans cette pieuse persuasion des fidèles un sentiment conforme à la foi catholique et à l'Écriture sainte. Ils défendent de rien soutenir qui soit contraire à ce sentiment ; et pour que rien ne manque à un tel accord, la fête que nous célébrons, et que l'Église universelle célèbre avec nous depuis plus de sept siècles, atteste et attestera toujours que telle a été dans tous les âges sa croyance et son opinion. Aussi, dans ces derniers temps, quand le saint concile de Trente, organe infaillible de la doctrine de l'Église, déclare solennellement que le péché d'Adam a été transmis à tous ses descendants, il ajoute aussitôt que son intention n'est pas d'envelopper dans cet anathème général la bienheureuse et immaculée vierge Marie. Voilà, mes frères, le sentiment de l'Église sur la conception de Marie ; tant de témoignages nous font assez connaître ce qu'elle pense sur ce point, et après les articles de foi, Bossuet ne voyait rien de plus assuré.

Béni soit donc la sainte et immaculée conception de la bienheureuse mère de Dieu. Oui, vous êtes toute belle, ô Marie ! et il n'y a point de tache en vous. Le Très-Haut a sanctifié son tabernacle. Le Seigneur a répandu sur vous les bénédictions, parce qu'il a voulu réduire par vous tous nos ennemis ; et c'est à vous qu'a été réservé cet admirable honneur de fouler aux pieds l'hydre du péché sans avoir rien à craindre de sa fureur.

Mais, mes frères, le but de l'Église en instituant cette fête n'a pas été seulement d'exciter notre joie et notre allégresse à la vue des privilèges de Marie, elle veut encore que nous nous servions de cette solennité pour notre sanctification. Il faut qu'elle fasse naître en nous de pieux sentiments, qui nous portent à travailler avec ferveur à l'œuvre de notre salut. Sentiment de zèle pour notre perfection : Si Marie dut être si parfaite pour mériter de porter dans son sein le Verbe de Dieu, un chrétien, proportion gardée, ne doit-il pas être parfait aussi, lui qui reçoit à la table du Seigneur le vrai fils de Marie, qui porte dans son cœur le trésor qu'elle a donné au monde ? Ah ! ne dût-on recevoir qu'une seule fois le corps et le sang de Jésus-Christ dans l'eucharistie, il faudrait, s'il était possible, être pur comme Marie ; il faut au moins travailler à le devenir. Sentiment d'estime et d'amour pour la sainte vertu dont Marie a été pendant toute sa vie le modèle : c'est en imitant sa pureté qu'on mérite sa protection. Sentiment surtout d'humilité : Car, mes frères, il s'en faut bien que nous ayons apporté au monde, comme Marie, une innocence parfaite. Hélas ! notre origine a été souillée par le péché ; nous avons été les enfants du démon avant de devenir les enfants de Dieu ; ce corps, que nous regardons peut-être avec tant de complaisance, a été d'abord la demeure de Satan ; cet esprit, qui fait peut-

être le sujet de notre orgueil secret, le prince des ténèbres en a possédé toutes les facultés ; ce cœur, dont nous vantons la sensibilité, la droiture, la bonté, ah ! il a eu pour maître le plus cruel des tyrans. Cendre et poussière que nous sommes, que dis-je ? néant et péché, pouvons-nous donc encore nous glorifier !

Voilà, mes frères, les sentiments qu'a dû faire naître en vous la solennité d'hier. Conservez-les avec soin ; et pour la consolation de vos peines, pour le soutien de votre faiblesse, pour obtenir la victoire sur vos passions, pour mériter la grâce de la persévérance, ayez souvent recours à la Vierge immaculée ; invoquez avec confiance celle qui a été avant même sa naissance, et dès le premier instant de sa vie, la bien-aimée de son Dieu, la joie des anges, la terreur de l'enfer, la plus pure des créatures ; et si vous voulez un jour, admis en sa présence, contempler ses divines perfections et partager son bonheur ici-bas, ayez souvent sur les lèvres, ayez toujours au fond du cœur ces paroles toute-puissantes : O Marie ! conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous !

### III. INSTRUCTION

#### SUR LA NAISSANCE DE MARIE.

En paraissant au milieu de vous, mes frères, je n'ai pas eu besoin de longues méditations pour me fixer sur le sujet qu'il me faut offrir à votre piété : le lieu où je parle, la dévotion particulière des fidèles qui m'entendent, la proximité d'une fête de Marie, tout a dit à mon cœur, plus encore qu'à mon esprit, qu'il fallait vous entretenir encore de cette divine Vierge, et que tant que vous ne vous lasseriez point de l'aimer, nous ne devions pas nous lasser non plus de vous en parler. Hier c'était la fête de la naissance de Marie : vous l'avez célébrée, cette fête, comme des enfants reconnaissants célèbrent celle d'une mère chérie. Sans avoir réfléchi peut-être sur les motifs qui devaient pour vous faire de ce jour un jour de bonheur, votre cœur a nagé dans la joie : ce qu'il a senti hier, je viens vous l'expliquer aujourd'hui, je viens vous dire ce qui a fait de la naissance de Marie un jour d'allégresse et de joie pour le ciel et pour la terre.

Quel sera cet enfant ? s'écriaient dans leur admiration les habitants des montagnes de Judée, qui voyaient la naissance de Jean-Baptiste entourée de tant de miracles. C'était une mère stérile dont Dieu avait fécondé les dernières années ; c'était un père, dont la bouche longtemps fermée, s'ouvrait enfin pour chanter un cantique nouveau ; c'était un vague sentiment de crainte religieuse qui frappait tous les cœurs, et qui, présageant d'avance aux témoins de ces prodiges les prodiges plus grands qui devaient s'accomplir, leur faisait dire avec transport : *Quel sera cet enfant ! « Quis, putas, puer iste erit ? » (Luc., I, 16.)*

Or, fidèles, c'était la seconde fois qu'une naissance miraculeuse avait fait prononcer ces paroles dans la cité de Judas. Une fois



déjà, à la naissance d'une Vierge, le ciel et la terre s'étaient réunis dans un même sentiment d'admiration, et s'étaient écriés de concert : Quelle sera donc un jour cette enfant ? Puis, instruits des hautes destinées qui l'attendaient, ils s'abandonnèrent à la joie la plus vive : le ciel, parce qu'elle devait être sa reine ; la terre, parce qu'elle devait être sa médiatrice.

Quand un enfant destiné à monter sur un trône a été donné à un peuple, avec quels transports ne salue-t-on pas son premier jour ! Et cependant si l'avenir avait ouvert son livre, si l'on avait pu savoir d'avance ce qu'un jour serait cet enfant, combien de fois une sombre tristesse ou des larmes amères n'auraient-elles pas été les seuls ornements de son berceau ? Cet enfant, aujourd'hui l'objet de votre joie, savez-vous le sort qui l'attend ? Peut-être l'exil, peut-être le fer d'un assassin. Ce trône que vous avez élevé pour lui, peut-être sera-t-il renversé avant qu'il ait eu la force d'y monter..... Ainsi, mes frères, la joie qui signale la naissance des princes amène toujours avec soi une arrière-pensée de crainte et de douleur. Mais Marie vient au monde pour être la reine du ciel. Souvent à la naissance des princes, la nation qu'ils doivent un jour gouverner fait éclater sa joie par les plus vifs transports d'allégresse ; et cependant si l'avenir avait révélé tous ses secrets, peut-être la joie serait-elle bientôt changée en une tristesse profonde pour cet enfant dont vous saluez le berceau avec des cris d'amour ; le jour de sa naissance est peut-être le premier jour de ses infortunes ; peut-être le malheur attend-il, pour appesantir sur lui sa main, qu'il ait l'âge d'en sentir tout le poids ? Son berceau est dans un palais : savez-vous où sera sa tombe?...

Ainsi, mes frères, la joie qui brille sur tous les fronts à la naissance des princes entraîne toujours avec soi une arrière-pensée de crainte et d'inquiétude : cet enfant, c'est peut-être un malheureux de plus... Mais à la naissance de Marie tout fut donné à la joie : le bonheur fut sans nuage et l'allégresse sans mélange. C'est une reine qui apparaît pour le ciel, et point d'alarmes sur son avenir. Heureux habitants du séjour céleste, ah ! ne craignez point : cette enfant dont vous interrogez aujourd'hui les destinées, elle n'a point à redouter les douleurs de l'exil, les rigueurs du sort ; elle passera, il est vrai, bien des jours sur la terre, mais ce sera pour y apprendre à régner dans les cieux ; elle s'y formera à l'école de l'adversité, mais chacune de ses douleurs deviendra pour elle un titre de gloire, chacune de ses larmes sera un diamant pour sa couronne : elle y souffrira longuement, mais ce sera pour joindre à la gloire des vertus la gloire du malheur. Cette Vierge dont vous demandez aujourd'hui : Quelle sera donc cette enfant ? n'a point à craindre le fer du meurtrier. Je sais qu'on a murmuré autour d'elle le nom de glaive ; mais c'est un glaive de douleur, et la douleur se changera en

joie, a dit le Sauveur lui-même ; puis, quand les jours rapides de son exil seront passés, elle entrera triomphante au séjour qui lui est préparé ; et là un seul instant du bonheur qu'on y goûte lui fera oublier toutes les peines de la vie. Enfin, ce trône élevé pour Marie sur les collines éternelles, ce trône ne sera point renversé : immobile comme celui de son fils, les grandes eaux de la tribulation ne sauraient l'ébranler ; et il demeurera dans les siècles des siècles, pour attester la puissance du fils et la gloire de la mère.

Autre sujet de crainte à la naissance des princes de la terre. Peuples, vous espérez trouver en cet enfant nouveau-né un gage de prospérité et de bonheur ; vos désirs vous font apercevoir déjà dans le lointain de son règne la vertu en honneur, le vice flétri, l'âge d'or renaissant pour vous, et peut-être serez-vous cruellement déçus de vos espérances. Tant de fois déjà à une pareille naissance on avait compté sur le bonheur, et le bonheur s'est évanoui avec les jeunes années qui semblaient le promettre. Tant de fois on s'est écrié que l'enfant qui n'était point né pour son malheur était né pour le malheur des autres ! Mais Marie ! Marie est née pour être heureuse à la fois et pour faire partager à ses sujets la félicité qui l'attend. Anges, qui devez un jour faire la cour de cette nouvelle reine, s'il y avait encore pour vous un bonheur plus grand que celui dont vous jouissez déjà, je vous dirais : C'est aujourd'hui, c'est à la naissance de Marie que vous en recevrez et le gage et les prémices. Ah ! entourez son berceau de respect et d'amour ; ne craignez pas d'en faire jamais trop, n'espérez point en faire jamais assez. Avec elle régneront dans le ciel la miséricorde, la justice et la paix. Les parvis sacrés se rempliront sous son règne de saints dont elle aura augmenté les mérites, de vierges dont elle aura protégé l'innocence, de pécheurs dont elle aura obtenu la conversion ; et ce peuple d'élus, heureux d'un seul regard de sa reine, enivré des joies ineffables dont le torrent inonde la cité de Dieu, chantera pendant les jours de l'éternité et le bonheur que possède Marie et le bonheur qu'on goûte à la servir.

Voilà, fidèles, ce qui fait de la naissance de Marie un jour de joie pour le ciel. Elle en est la reine ; mais une reine qui doit être heureuse, et qui doit faire à jamais le bonheur de ses sujets. J'ai dit en second lieu que ce jour est un jour de joie pour la terre, parce que Marie vient au monde pour en être la médiatrice.

Tandis que la terre, livrée à la pensée des hommes, était divisée par leurs dissensions, par leurs intérêts, et souvent ensanglantée par leurs crimes, une vierge naissait, inconnue, dans une bourgade obscure de la terre des Juifs. Mais si, pour percer le secret qui dérobaît cette naissance aux regards du monde, un ange fût descendu, qui lui eût annoncé et le mystère qui s'accomplissait dans l'ombre et les grandeurs futures de

l'enfant nouvellement née, quel aurait été son langage? Voici, aurait-il dit aux hommes, voici que je vous annonce une grande joie, parce qu'il vous est né aujourd'hui une médiatrice. Peuples, assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, levez les yeux et voyez, voyez le triste état où le péché vous a réduits. Ennemis, avant de naître, du Dieu qui vous a créés, vous êtes, par le péché, condamnés à le perdre pour jamais; il vous faut une grâce qui vous réconcilie avec lui. Cette grâce, vous l'aurez par Marie, la Vierge qui vient de naître. Ce n'est pas tout : tombés une fois de votre dignité première, vous êtes faibles de votre chute, et, par un penchant funeste, vous êtes encore exposés à tomber; il vous faut une grâce qui vous soutienne et vous fortifie : cette grâce, vous l'aurez par Marie, et c'est en ce double sens qu'elle sera vraiment une médiatrice pour la terre.

Marie d'abord obtiendra au monde une grâce qui le réconcilie avec Dieu. Hommes pécheurs, approchez de ce berceau; là repose une enfant puissante auprès du Très-Haut : attendez qu'elle ait atteint les années de la maturité, et vous sentirez la vertu de son intercession. Instruite qu'elle sera de vos malheurs, par quels soupirs ardents n'en sollicitera-t-elle pas la réparation? Je la vois dans l'humble demeure où l'a placée son Dieu, hâter pour vous l'instant de la délivrance, en accélérant par ses vœux l'accomplissement du mystère qui doit relever la nature humaine; je l'entends pousser vers le ciel des soupirs tout-puissants... O fille de Juda! qu'avez-vous donc à gémir? Ignorez-vous que, par un privilège à vous seule accordé, vous avez participé à la nature de l'homme sans participer à ses infortunes? Que vous faut-il de plus? Elle prie encore pour sa race condamnée à la mort; voilà le sujet de ses soupirs, voilà l'objet de tous ses vœux. Ce n'est pas assez : Marie au mérite de ses prières joindra le mérite de ses vertus : sa pureté, sa ferveur, son humilité la rendront chaque jour plus agréable aux yeux du Seigneur; et quand sera venue l'heure de la réconciliation, cette heure qu'elle appelle depuis si longtemps, elle sera choisie pour être le gage de l'alliance nouvelle, conclue entre le ciel et la terre, entre Dieu et l'homme, et son sein sera le tabernacle où ces deux natures s'uniront par des liens ineffables. N'ai-je pas eu raison, fidèles, de vous dire que la naissance de Marie était un préliminaire de la paix générale; et que cette Vierge était la médiatrice des hommes, puisqu'elle leur obtenait par ses prières, et surtout par ses vertus, une grâce qui les réconciliait avec leur Dieu!

Elle leur obtient encore une grâce qui les soutient et les fortifie. La grâce de la réconciliation, en accordant aux hommes le pardon du passé, ne les mettait point dans l'heureuse impossibilité de pécher à l'avenir : et chacun de nous sait, par une trop funeste expérience, que la nature humaine, quoique réconciliée avec le ciel, est encore

bien faible et bien fragile. Or, mes frères, c'est Marie qui s'est chargée de nous obtenir tant de secours, dont nous avons besoin pour marcher sans danger sur les routes de la vie. Dieu, dit saint Bernard, a voulu que nous eussions tout par Marie; et les saints reconnaissent que c'est à son intercession que nous devons toute grâce qui descend sur la terre. Ainsi, cette grâce de force qui vous a fait triompher dans telle circonstance au sein d'un péril nécessaire, vous la devez à Marie; ainsi, cette grâce de prudence qui vous a éclairés et conduits au milieu des ténèbres et des incertitudes de la sagesse humaine, vous la devez à Marie. C'est pour vous obtenir un jour toutes ces grâces qu'elle prend naissance aujourd'hui sur la terre. Ames fidèles, mais tentées, vous qui combattez en gémissant, pour conserver dans un vase de terre un trésor céleste, malgré les attaques sans cesse réitérées de l'ennemi, ah! réjouissez-vous : aujourd'hui vous est née une médiatrice. Marie sait toutes vos misères; elle vous en obtiendra la guérison. Je ne m'étonne plus après cela d'entendre l'Eglise de la terre chanter à l'envi de l'Eglise du ciel les louanges de Marie et célébrer par des cantiques de joie le jour de sa naissance. C'est qu'elle n'ignore pas, cette Eglise affligée, que Marie sera la sauvegarde et la protection de ses enfants, la consolation des affligés, le soutien des faibles, le refuge des pécheurs, et que si elle vient pour être la reine du ciel, elle vient aussi pour être la médiatrice de la terre.

Je vous ai dit, mes frères, les raisons qui font de la naissance de Marie un jour de joie pour le ciel et pour la terre : quel sera le fruit de cette instruction? Marie a été placée sur la terre pour entendre nos prières, nous devons donc les lui adresser avec confiance. Confiance en Marie, voilà la vertu que nous prêchent et sa puissance et sa bonté; cette vertu nous la rendra propice sur la terre, et nous fera régner un jour avec elle dans le ciel.

#### IV. INSTRUCTION

##### SUR LE MÊME SUJET.

Quand le ciel, mes frères, a donné au monde un de ces enfants qui doivent un jour monter sur les trônes de la terre, sa naissance, quoique semblable au fond à celle du dernier de ses sujets futurs, emprunte pourtant à deux circonstances particulières une illustration qui la relève aux yeux des peuples. La grandeur passée de sa famille, la grandeur future de ses destinées, voilà ce qui lui donne d'avance tous les cœurs, voilà ce qui rend son berceau cher et vénérable aux nations.

En ce jour, mes frères, où vous honorez encore la reine des cieux, pour vous donner une idée de la grandeur de sa naissance, je vous ferai voir quelles splendeurs l'avaient précédée, quelles splendeurs aussi devaient la suivre; et, vous transportant en



esprit au pied de son berceau, je vous y montrerai le passé et l'avenir lui apportant pour apanage, l'un ses plus beaux souvenirs, et l'autre ses plus douces espérances.

Si je veux, pour comprendre la grandeur de la naissance de Marie, consulter les annales du passé et réunir tous les titres glorieux qui ont précédé cette naissance, je trouve que la Vierge qui est donnée aujourd'hui à la terre de Judée a été annoncée par les prophètes dès les premiers jours du monde, qu'elle a puisé le sang qui coule en ses veines à la source la plus noble et la plus illustre, qu'elle a été sanctifiée avant de naître, et qu'enfin elle a dû le jour à un prodige : quatre circonstances qui ont précédé la naissance de Marie, et qui nous en font connaître la grandeur.

Après que l'homme se fut rendu coupable, la première pensée de Dieu fut pour le Rédempteur qu'il devait lui envoyer ; la seconde, pour la Vierge qui devait enfanter le Rédempteur. Adam est encore dans le paradis ; confus et désespéré, il attend la sentence qui va punir sa désobéissance. Elle sera terrible cette sentence ; mais le nom d'une Vierge y est mêlé, et ce nom verse sur les douleurs du premier père d'ineffables consolations. Entendez la parole de Dieu ; il annonce au serpent qu'il y aura guerre ouverte entre lui et le fils de la femme, et que *celle-ci un jour lui brisera la tête* : « *Ipsa conteret caput tuum.* » (Gen., III, 15.)

Ainsi, chrétiens mes frères, la gloire singulière de Marie est d'avoir été annoncée au monde en même temps que Jésus, et d'être avec lui l'objet de la première de toutes les prédictions.

Puis, à mesure que les siècles se déroulent, les prophéties deviennent plus nombreuses et plus claires. David nous parle de Marie ; il nous la montre oubliant dès ses jeunes années son peuple et la maison de ses pères pour se consacrer au Roi des rois, et pour prix de ce généreux sacrifice concevant un fils qui devait être le prince de toute la terre. Les femmes les plus célèbres de la loi ancienne sont chargées de nous représenter toutes un des traits caractéristiques de Marie : Sara nous montrera, quoique d'une manière imparfaite, sa fécondité miraculeuse ; Judith, sa chasteté et sa force ; Esther, son humilité et sa charité. Enfin ces jours sont arrivés où doivent tomber les voiles des figures : Isaïe paraît ; et pour achever le tableau, réunissant les traits les plus disparates en apparence, il nous apprend que la Vierge sera mère, et que le fils de la Vierge sera Dieu.

Or, mes frères, la naissance d'une créature que les siècles ont ainsi annoncée pourrait-elle être une naissance ordinaire ? Et me semble entendre cette longue suite de patriarches, que la foi avait éclairés de ses vives lumières, joindre dans leurs vœux l'avènement de la Vierge à celui du Rédempteur, et appeler par les mêmes soupirs la naissance du fils et la naissance de sa mère. Il

me semble entendre les anges, initiés aux secrets des merveilles du Très-haut, saluer par des concerts d'allégresse le jour qui en leur montrant Marie leur annonça Jésus. A ce premier titre de gloire vient s'en joindre bientôt un second. Parmi toutes les nations de la terre il en est une que le ciel a plus favorisée : mille prodiges opérés devant elle et pour elle lui apprennent qu'elle est par excellence la nation sainte, le peuple choisi, la race que le Seigneur a bénie. Au milieu de ce peuple, deux familles plus illustres que les autres conservent avec soin et le souvenir de leurs ancêtres et le sang qu'elles ont reçu d'eux. L'une de ces familles a porté le sceptre, l'autre porte encore l'encensoir ; l'une a donné des princes à la Judée, l'autre des pontifes au peuple de Dieu. Par un trait signalé de la Providence, ces deux familles viennent à s'unir, et le fruit de l'union, c'est Marie ; de sorte qu'elle rassemble en elle la gloire de deux races illustres, héritière à la fois du sacerdoce et de l'empire. Je n'examine point si la famille de Juda avait perdu ce sceptre qui fut si longtemps en ses mains : elle était tombée du trône, cela est vrai ; mais alors elle avait remplacé la splendeur vulgaire du pouvoir par la splendeur plus grande de l'infortune. Voilà, chrétiens, à quelle race appartenait l'enfant de bénédiction dont vous célébrez la naissance, et c'est ainsi que la noblesse de ses aïeux ajoutait une gloire nouvelle à toutes les gloires qu'elle puisait dans le passé.

J'ai dit encore que le ciel avait fait un prodige pour donner Marie à la terre, et qu'elle fut, elle aussi, l'enfant du miracle. La tradition catholique nous apprend que la mère de Marie était stérile et avancée en âge. Depuis longtemps saint Joachim et sainte Anne avaient perdu l'espoir de donner au monde le Sauveur d'Israël. Ils ignoraient également que sa mère serait leur fille. Désormais résignés à la volonté suprême, ils attendaient en paix la fin de leur pèlerinage, et se consolait dans les saintes pratiques de la piété de ne pouvoir être un jour comptés parmi les ancêtres du Messie.

Cependant le Seigneur a fixé son regard sur la demeure obscure des deux époux, et la femme stérile sera mère bientôt. Dieu, qui glorifiait ainsi d'avance la naissance de Marie, voulait par ce premier miracle, dit saint Jean Damascène, préparer les hommes au miracle qu'il devait opérer plus tard.

C'est peu encore, et voici le grand privilège de la naissance de Marie. Pour le reste des humains, le jour de la naissance, qui ranime toutes les joies, devrait, au contraire, réveiller toutes les douleurs : c'est le jour où, après avoir été conçus dans l'innocence, ils sont enfantés dans le péché. Leurs premières larmes déposent contre eux, et pourraient au besoin leur apprendre qu'ils naissent enfants de colère, et qu'ils sont dès le premier jour ennemis de leur Dieu.

Marie, au contraire, a été conçue sans

péché; sa naissance doit être sans tache et sans larmes. Chaque instant qui s'écoule depuis sa bienheureuse conception jusqu'au jour qui la montre à la terre, voit le Seigneur, saintement jaloux d'enrichir cette âme qu'il a créée dans son amour, ajouter sans cesse à la première grâce qu'il lui fit des faveurs et des bénédictions nouvelles. Oh! chrétiens, qu'elle sera belle cette enfant qui va naître! Voyez ce cœur, il est formé comme celui des autres hommes; mais vous y chercheriez vainement quelque trace de ce vice d'origine qui nous a été transmis comme un héritage funèbre, et que nous n'avons que trop bien recueilli. Marie flottera dans son berceau sur ce fleuve de corruption qui a inondé la terre, et les grandes eaux de l'iniquité ne pourront l'engloutir. Son âme avant le jour de sa naissance est déjà le trône de Dieu, le sanctuaire de la Trinité. Déjà elle est embellie par les grâces; ses mérites augmentent chaque jour; déjà presque elle pourrait faire oublier le ciel à celui qui doit être son fils.

Ici, mes frères, arrêtons-nous un instant; nous sommes fatigués d'admiration, reprenons haleine au pied du saint berceau, et félicitons Marie de la grandeur de sa naissance; ce qui l'a précédée nous en donne déjà une haute idée, achevons d'en comprendre toute la gloire en voyant ce qui doit la suivre.

C'est un usage parmi les hommes d'apprécier la naissance d'un enfant sur le sort que l'avenir lui offre et sur les destinées probables qui l'attendent. Le pauvre enfant un fils auquel il ne laissera pour dernier héritage que sa misère et son obscurité; cette naissance est ignorée des hommes: le berceau du pauvre est inconnu comme sa tombe. Mais si l'enfant qui vient de naître doit continuer une famille riche et puissante, s'il doit transmettre à la postérité un nom que ses aïeux rendirent célèbre, s'il doit enfin porter le sceptre et gouverner les peuples, alors sa naissance est un sujet de joie pour plusieurs, la voix de la renommée l'annonce au monde, et les nations savent bientôt qu'il leur est né un nouveau maître.

Mes frères, appliquez ce principe au sujet qui nous occupe, et dites-moi si elle fut grande la naissance de celle qui devait être un jour la gloire du ciel, l'espérance de la terre, la terreur de l'enfer, la mère d'un Dieu.

Si je me représente par la pensée quelques-uns des anges qui descendirent des hautes régions pour assister comme témoins à la naissance de Marie, je les verrai former une garde autour de son berceau, étendre leurs ailes pour protéger le sommeil de l'innocence, et contempler avec ravissement et amour ce chef-d'œuvre du Tout-Puissant. Comme de tant de soins, je les interroge, et comme autrefois les parents de Jean-Baptiste, je leur demande: *Quis, putas, puer noster erit?* Ah! me répondraient-ils, c'est no-

tre reine qui vient de naître. La couronne qu'elle devait porter sur la terre a été flétrie avant de ceindre son front; mais une couronne immortelle lui est réservée dans la patrie. Les richesses du trône ont été remplacées pour elle par une honorable pauvreté; mais le Seigneur a versé dans son cœur les trésors de sa grâce. Elle n'a plus de palais; mais le ciel lui est ouvert. Elle doit en être un jour l'ornement et la gloire; elle doit y monter sur l'aile brûlante du séraphin, y entrer au milieu des acclamations unanimes d'un peuple ivre de joie, et nous y faire admirer les vertus les plus pures et les plus parfaites.

Au reste, ce berceau où repose la gloire future du ciel renferme aussi toutes les espérances de la terre. Un temps viendra où le juste, pour obtenir la persévérance, invoquera Marie; ce sera elle encore que le pécheur appellera du fond de l'abîme, et tous deux seront exaucés. L'Eglise aux jours des tempêtes se tournera vers Marie; Marie protégera la barque de Pierre, et calmera les flots. Si la peste vient porter la mort au sein des provinces chrétiennes, la reine du ciel sera sur la terre la consolation des affligés; invoquée par eux, elle portera leurs prières au pied du trône de Dieu, et l'ange de la contagion remettra dans le fourreau son épée sanglante. Si les ennemis du Seigneur et de son Christ menacent nos contrées de les plonger à la fois dans l'esclavage et dans la barbarie, Marie sera encore le secours des chrétiens; elle combattra pour eux, et l'ennemi sera vaincu. En un mot, tant qu'il y aura sur cette terre que nous habitons des douleurs à consoler, des souffrances à calmer, des périls à conjurer, des hommes à aimer et à secourir, Marie prendra pour elle ces fonctions si douces et si chères à son cœur: elle vient au monde aujourd'hui pour être un jour l'espérance de la terre.

Mais j'entends des cris lointains, des soupirs de désespoir. Y aurait-il donc des malheureux pour qui ne fût pas une joie la naissance de Marie? et le jour qui annonce le bonheur à la terre fera-t-il couler quelques larmes? Ah! mes frères! Marie est bonne, et pourtant elle aura des ennemis. Il est un peuple qui expie une révolte aussi ancienne que le monde, dans des douleurs qui doivent être aussi longues que l'éternité. Pour cette nation maudite il n'est plus d'autre bonheur que de se chercher des complices à son crime et des compagnons à son malheur. Or, le prince de ce peuple n'a point oublié qu'une femme un jour doit lui briser la tête. Longtemps il a cru peut-être que cet arrêt du Très-haut ne serait point exécuté; il a pensé peut-être que son bras ne serait point assez fort pour créer la femme qui devait vaincre l'enfer. Mais un secret pressentiment lui dit aujourd'hui que cette femme vient de naître; il a senti son trône trembler sous lui; et bientôt, précipité de nouveau dans les enfers, il saura



que la parole du Tout-Puissant est infail-  
lible.

Au reste, mes frères, si Marie doit être à la fois la gloire du ciel, l'espérance de la terre, la terreur des démons, c'est que Dieu veut en faire la mère de son fils. C'est d'elle que naîtra Jésus; ce mot dit tout : c'est la plus belle des destinées que l'avenir prépare à l'enfant que vous honorez.

Ah! si Marie doit être la mère d'un Dieu, ne me citez plus en sa faveur d'autres titres de gloire; ne me parlez plus ni des oracles qui l'ont annoncée, ni du sang royal qui coule en ses veines, ni des privilèges qui lui furent accordés avant de naître. Elle doit enfanter Jésus : *Paries filium, et vocabis nomen ejus Jesum.* (Luc., I, 31.) Là est toute sa gloire : gravez cette parole sur le berceau de la Vierge, et vous comprendrez la grandeur de sa naissance.

Quels fruits devez-vous recueillir, mes frères, de cette sainte solennité? Deux, que je vous laisse pour les méditer, les bornes de cette exhortation ne me permettant pas de vous les développer ici. Marie a vu son berceau entouré de la gloire la plus brillante : le passé et l'avenir l'ont environnée de toutes leurs splendeurs, et néanmoins pendant sa vie Marie a su conserver toujours la sainte humilité. A son premier jour elle reçut du ciel les grâces les plus abondantes, les faveurs les plus précieuses; et toujours elle veilla sur elle-même pour profiter des miséricordes célestes et augmenter son trésor par sa fidélité. Telles sont les deux faveurs que nous allons demander au ciel : humilité, quels que soient nos titres de gloire; fidélité à la grâce, quelque favorisés que nous ayons été jusqu'ici; nous les demanderons par Marie, et nous serons exaucés.

#### V. INSTRUCTION

##### SUR LE MÊME SUJET.

Il y a peu de jours, mes frères, nous célébrions une grande solennité en l'honneur de Marie : c'était son triomphe sur la mort et son entrée glorieuse au ciel qui faisaient l'objet de nos chants et le sujet de notre joie. Pourtant, il faut bien le dire, c'était plutôt la fête des anges que la nôtre; et si l'amour que doivent à leur mère des enfants nous faisait applaudir avec de saints transports au bonheur de Marie, peut-être aurions-nous pu néanmoins mêler quelques soupirs aux concerts de notre allégresse; et sur la lyre où résonnait un cantique de joie verser en secret quelques larmes. Qu'ils se réjouissent, aurions-nous pu dire, ces fortunés habitants du céleste séjour, ils vont posséder à jamais celle qui doit augmenter leur félicité; ils vont contempler à loisir les perfections et la beauté de leur reine; qu'ils se réjouissent! nous, nous devons pleurer, car nous n'avons plus auprès de nous notre mère.

Mais le jour de la naissance de Marie doit être pour chacun de nous un jour de joie sans mélange et de bonheur sans amertume. C'est le jour où fut donnée au monde celle

qui devait enfanter son Sauveur et son Dieu; c'est le jour où naquit, au milieu des épines, ce lis d'une blancheur incomparable, dont la vue devait consoler l'humanité des chagrins de l'exil, et dont les saints parfums devaient à jamais embaumer les parterres de Jérusalem. C'est le jour où naquit au pauvre une bienfaitrice, au pécheur une espérance, à l'afligé une consolation, à l'enfant une mère, à la vierge un modèle, à tous les chrétiens une protectrice et une souveraine.

He, mes frères! quelle différence entre la naissance de Marie et la naissance de chacun de nous! Souillés du crime héréditaire, nous sommes coupables avant qu'd'avoir vu le jour; avec le sang du premier homme passés en nos veines une lèpre inévitable; nous naissons en un mot, dans le péché. Marie, au contraire, naît dans la grâce. Exemptée, par le privilège de sa conception, du péché originel, elle est au premier instant la bien-aimée de son Dieu; son premier regard se tourne vers lui sans efforts, et le premier mouvement de son cœur lui exprime son amour. Approchez de ce berceau où repose un enfant que les anges endorment par la plus suave de leurs harmonies, vous ne verrez point couler de larmes, vous n'entendrez point de sanglots; les larmes et la douleur sont l'apanage de l'enfant coupable, Marie ne le fut jamais. Contemplez, pleins de respect toutefois pour le sommeil de l'innocence, ce visage qui doit un jour faire la joie des anges et l'ornement du ciel; ce front sur lequel n'est point imprimé ce caractère de malédiction qui nous marqua tous comme enfants de colère; ces yeux qui vont s'ouvrir à la lumière, et dont la modestie sera le plus fidèle miroir de la pureté de Marie; cette bouche sur laquelle le Fils éternel du Très-Haut viendra plus tard, faible enfant, donner et recueillir de chastes baisers. Contemplez avec amour et respect, comme autrefois ce père qui donna son sang pour le Dieu qu'avait prêché son fils, contemplez cette poitrine, sanctuaire vénérable où sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science, où se plaît à demeurer la divinité avec la plénitude de ses perfections, où un jour elle habitera corporellement. O sainte naissance de Marie! triomphe de la grâce qui nous donnera de vous célébrer dignement, qui mettra sur nos lèvres un cantique assez pur pour exprimer les sentiments que vous devez recueillir en nous, et pour chanter le jour où Marie naquit à la grâce.

Ce n'est pas tout encore, non-seulement nous naissons dans le péché, si je puis m'exprimer ainsi, parce que bientôt après notre naissance, et par une suite déplorable de cette même naissance, nous ajoutons au péché de notre origine les péchés de notre liberté; nous ne quittons le berceau que pour mettre le pied dans le sentier du mal; nous en savourons déjà les cruelles douceurs avant d'avoir à peine trempé nos lèvres dans la coupe de la vie, et les premières paroles

que bégaye notre langue mal habile sont une insulte au Dieu qui nous a créés.

Marie, au contraire, naquit pour la grâce, c'est-à-dire pour conserver la grâce et pour nous donner l'auteur même de la grâce. Oui, celle dont vous allez célébrer la naissance conservera toute sa vie le précieux trésor de grâce qui lui fut donné à son premier jour. Ne craignez pour elle ni l'inexpérience et la faiblesse des jeunes années, ni l'emportement et la violence des passions, ni les séductions et les dangers du monde : ces écueils, où virent tant de fois échouer nos impuissantes vertus, Marie saura bien les éviter. Avec le secours de son Dieu, elle conservera la grâce qu'elle reçut à sa naissance. Que dis-je ? elle l'augmentera chaque jour. Chaque jour la verra, par une constante fidélité, enrichir sa couronne, et avancer dans la vertu ; chaque jour elle puisera dans l'humilité, dans l'amour de la retraite et du travail, dans le recueillement et la ferveur, de nouveaux mérites et des perfections nouvelles.

Ainsi se préparera-t-elle à nous donner un jour l'auteur même de la grâce, car elle naît aujourd'hui pour en devenir plus tard la mère. Comprenez maintenant le secret de sa naissance : si la terre et les cieux la célèbrent par de joyeux accords, c'est que l'enfant qui vient de naître aura pour fils un Dieu ; si les anges veillent avec amour sur le pauvre berceau de Nazareth, c'est qu'il renferme toutes leurs espérances et toutes leurs délices ; si du haut des inacessibles tabernacles la Trinité elle-même abaisse en ce moment sur la terre un regard de complaisance, c'est que la terre, fécondée par ce regard, va donner une fille au père, une mère au fils, et à l'Esprit-Saint une épouse. O Vierge ! montrez-vous donc à l'univers, qui vous attend ; à votre naissance vont recommencer ces heureux siècles qui virent s'écouler trop rapidement l'innocence du monde. Ah ! croissez à l'abri des souffles empoisonnés, dans l'humble asile de vos saints parents ; croissez dans la pratique des plus hautes vertus. Un jour, si les prophéties ont annoncé la vérité, si la parole du Seigneur doit se vérifier et sa volonté s'accomplir, un jour vous serez la mère d'un Dieu... Renouvelons donc en ce moment, mes frères, renouvelons envers Marie tous les sentiments de la dévotion la plus tendre. Quand revient chaque année le jour de la naissance d'une mère, ce retour rappelle à ses enfants toute la tendresse qu'elle eut pour eux et tous les biens qu'ils lui doivent ; fils et filles de Marie, si nous avons oublié qu'elle fut toujours pour nous une bonne mère, ah ! dans ce jour au moins souvenons-nous des grâces qu'elle nous obtint, des faveurs qu'elle nous accorde, et, pour acquitter envers elle la dette de la reconnaissance, travaillons avec un saint courage à retracer en nous ses vertus. Notre naissance, hélas ! ne fut point pareille à la sienne ; que notre vie du moins devienne semblable à sa vie. Que notre conduite,

rappelant au monde les exemples que Marie lui donna, soit pour nos frères un sujet d'édification, et pour nous un gage assuré des récompenses éternelles. Si nous fûmes enfantés dans le péché, le baptême nous rendit bientôt la grâce que nous avions perdue : conservons ce saint dépôt comme Marie conserva l'estimable privilège de sa naissance ; fuyons jusqu'à l'ombre du mal, veillons sur nous avec une constante fidélité, invoquons souvent celle dont nous chantons la louange ici-bas, et sa protection, soutenant notre faiblesse et secondant nos efforts, nous méritera le bonheur de régner avec elle dans l'éternité.

## VI. INSTRUCTION

### SUR LA VIE DE MARIE DANS LE TEMPLE.

Mes frères, c'est Marie dans le temple qui se présente aujourd'hui à nos méditations. Nous la considérons dans ce saint asile que son amour a choisi ; dans ces parvis d'Israël, où retentissent chaque jour les accents de sa reconnaissance ; sur cette montagne de vision où la vierge de Nazareth croissait en âge, en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes, comme un beau lis qui a choisi sa place aux bords d'une onde pure, et qui chaque jour, sous les rayons d'un soleil bienfaisant, s'embellit d'une parure nouvelle et rend plus éclatantes ses blanches couleurs.

C'est vous qui devriez nous raconter quelle fut dans le temple la vie de cette enfant céleste, saints vieillards de la tribu sacerdotale, qui la vîtes souvent prêter à vos leçons une oreille docile, et voler au premier signe pour accomplir vos volontés ; qui trouvâtes en elle et la confiance et l'amour que doit une fille aux auteurs de ses jours ; qui fûtes les confidents de son cœur et les témoins de ses vertus. Ou plutôt vous seuls pourriez nous dire toutes ces merveilles, saints anges qui dès lors formiez sa cour, qui l'accompagniez partout, qui faisiez silence autour de sa couche, et qui ranimiez vos ardeurs pendant sa prière, et qui joigniez à sa voix les accords d'une harmonie inconnue. Mais, puisque, spectateurs invisibles de notre concours et de notre joie, vous vous contentez ici d'écouter une parole mortelle, nous dirons de votre part à ces fidèles réunis que votre reine fut sainte dans le temple comme elle le fut partout, que les années qu'elle y passa furent un abrégé de sa vie entière, et qu'elle s'y exerça d'avance aux vertus qui lui furent plus tard nécessaires.

Or, mes frères, la vie de la sainte Vierge peut se réduire à deux points : aimer et souffrir. Elle était venue au monde pour cela. Il était écrit, dans ce livre où sont gravées les destinées humaines, qu'elle aimerait et qu'elle souffrirait. Elle devait aimer plus qu'une créature n'a jamais aimé ; son cœur devait être une fournaise de charité, sa vie un acte d'amour continu, sa mort un dernier élan, un élan sublime d'amour.



Mais aussi elle devait souffrir plus qu'une créature n'a jamais souffert; ses yeux devaient répandre beaucoup de larmes, son âme devait être visitée par le glaive, une croix l'attendait sur une haute montagne.

Eh bien, mes frères, la vie de Marie dans le temple a été l'apprentissage de tout cela; elle y a aimé, elle y a souffert. Et sans doute il fallait bien qu'il en fût ainsi. Ceux que le Seigneur destine à de grandes choses y sont exercés de bonne heure, et s'accoutument de loin à marcher dans les voies qu'il leur a tracées: Moïse a conduit les troupeaux de Jéthro avant de conduire son peuple à la terre promise; David a combattu les lions et les ours avant de combattre les ennemis d'Israël; Marie est conduite au temple pour s'y exercer à l'amour et à la souffrance.

Elle a aimé. Ah! c'est ici surtout, c'est pour vous exprimer l'amour de Marie, que nous sentons toute notre insuffisance. Je pourrais bien encore peut-être vous parler de ses douleurs: la bouche humaine a toujours des accents pour peindre l'infortune: le cœur de l'homme est une lyre formée par le Créateur pour rendre des sons lugubres; mais vous dire comment Marie aimait son Dieu, quelles saintes ardeurs consumaient son âme, n'y comptez pas, chrétiens: Marie elle-même sentait plus qu'elle ne pouvait exprimer.

Marie a aimé plus que ce père des humains placé par la main du Seigneur dans un jardin de délices. Non, jamais Adam, quand il était encore innocent, quand il pouvait encore sans orgueil contempler en soi les bienfaits de son Dieu, quand il sentait autour de lui l'action tutélaire de sa divine présence, jamais Adam n'aima son Dieu comme cette jeune vierge qui est venue chercher dans le temple un asile à son innocence et un aliment à son amour.

Marie a aimé plus que ce réparateur de la race mortelle qui, seul trouvé juste dans une génération coupable, mérita seul d'échapper au châtement universel. Non, jamais Noé, quand au sortir de l'arche il aperçut encore quelques traces de ces affreux malheurs qu'il avait évités, jamais Noé n'aima ce Dieu dont la main avait soutenu sur les flots sa barque fragile, autant que Marie l'aima dans le temple. Ah! elle voyait aussi du haut de la montagne sainte, elle voyait un déluge nouveau qui avait débordé sur la terre, des torrents d'iniquités qui n'avaient pu engloutir son innocence, parce que Dieu lui-même l'avait fait entrer dans l'arche. Elle le voyait, et, pour acquitter la dette de sa reconnaissance, elle aimait ce Dieu et trouvait son bonheur à l'aimer.

Marie a aimé plus que ce roi prophète qui nous a transmis dans de saints cantiques la preuve et l'expression de son amour. Souvent elle s'écriait comme lui, mais avec des transports plus vils: Je vous aime, ô le Dieu de mon cœur! vous êtes mon partage pour l'éternité. Ah! que d'autres aillent puiser à la coupe de Babylone les plaisirs qui donnent la mort à l'âme, c'est au calice du Seigneur

que je veux désaltérer la soif qui me brûle et éteindre les ardeurs qui me consomment. *Dominus pars hereditatis meae, et calicis mei.* (Psal. XV, 5.) *Qu'ils sont aimés, Dieu d'Israël, vos tabernacles! qu'ils sont aimés et chéris de mon cœur!* (Psal. LXXXIII, 2.) Là vous vous communiquez à votre humble servante, vous comblez ses desirs, vous versez le bonheur dans son âme; un jour qu'on passe auprès de vous vaut mieux que mille jours sous la tente des pécheurs. «*Quam dilecta tabernacula tua, Deus virtutum!*» (Ibid., 11.)

Aussi, quand ces sentiments s'exhalaient en prières, quand ce cœur tout brûlant s'adressait au Dieu qu'il aimait, quelle ferveur, quel recueillement profond! C'était alors que les anges, quittant le séjour de la félicité, descendaient successivement vers le temple, venaient les uns après les autres contempler, invisibles témoins, l'enfant qui priait, et de là remontaient, embrasés d'un nouveau zèle, vers le trône de l'Agneau, pour recommencer avec plus d'amour le cantique éternel de sa gloire.

Ainsi s'écoulaient l'enfance de Marie. Telle était sa vie dans le temple: une vie d'amour exprimé par la prière. C'est ainsi que pendant plusieurs années elle se préparait à aimer le Dieu qui devait être un jour son fils; elle essayait son cœur, si vous me permettez ce langage, pour voir s'il pourrait contenir tout l'amour qu'elle voulait avoir pour lui.

Mais ne vous y trompez pas, chrétiens, l'amour ne va pas sans la souffrance. Vous croyez peut-être que Marie dans le temple ne connut pas la douleur; il vous semble, n'est-ce pas, que ses jours devaient couler comme un ruisseau limpide qui se promène entre deux rives émaillées de fleurs; que les orages ne devaient pas troubler le printemps de sa vie; qu'il serait assez tôt pour elle de souffrir quand elle aurait un fils. Ah! les desseins de Dieu lui préparent dès lors des souffrances; elle avait un père, une mère, qui avaient donné leurs soins à son enfance; elle avait bien pu les quitter pour son Dieu, mais elle les chérissait toujours. Elle se rappelait toujours les dernières paroles que lui avait adressées sa mère quand elle abandonna le toit paternel; elle voyait encore son vieux père lever sur la tête de sa fille sa main tremblante et bénir sa démarche. Eh bien! Dieu lui retire cette consolation, et ses premières larmes, elle les verse pour la mort de ses parents. Pauvre enfant! elle ne sait pas encore tout ce qu'elle doit souffrir un jour, aussi ses premiers chagrins sont-ils bien cuisants. Elle ne verra donc plus cette mère qui la porta dans son sein, qui lui prodigua les plus tendres caresses, qui lui apprit à bégayer le nom du Seigneur, et chaque jour, au lever de l'aurore, à lui consacrer son cœur! elle ne verra plus ce père qui tempérerait par la plus douce indulgence la sainte gravité des premières leçons, qui tant de fois avait veillé auprès de son berceau, tant de fois l'avait porté

dans ses bras, qui la conduisait encore par la main quand elle vint au temple dévouer au Seigneur sa jeunesse et son innocence; elle ne les verra plus. Ils sont descendus au tombeau; et retenue dans les saints parvis par un solennel engagement, elle ne s'est point trouvée là pour recevoir leur bénédiction dernière et leur dernier soupir. Voilà ce que le Seigneur réservait à Marie, et c'est ainsi qu'avant de quitter le temple il formait son âme à la patience et l'exerçait de bonne heure à la souffrance, parce qu'elle était née pour souffrir.

Et puis, mes frères, pensez-vous que la piété elle-même n'ait pas aussi ses croix et ses afflictions? Supposez-vous que Marie pendant les années qu'elle passa dans le temple fut exemptée de ces épreuves que Dieu destine à ses serviteurs pour épurer leur amour et augmenter leur récompense. Ah! certes, puisque les saints livres nous apprennent que Dieu les réserve à ceux qu'il aime, et que la grandeur de son amour est la mesure des tourments intérieurs auxquels il les abandonne quelquefois, qui de nous oserait dire que ce genre de mérite fut étranger à la jeune Vierge de Nazareth? Combien de fois plutôt son cœur ne fut-il pas livré à la sécheresse et aux désolations? Combien de fois son bien-aimé, se cachant à ses yeux, ne la laissa-t-il pas dans la plus effrayante solitude? Et alors qui pourrait raconter les ineffables douleurs et les angoisses de Marie? Je vois dans la suite des siècles un jeune saint à qui le Seigneur avait réservé quelques gouttes de ce calice d'amertume qui fut alors présenté à Marie: François de Sales, abandonné de son Dieu pour quelque temps, est bientôt réduit à la plus affreuse désolation. Il passe les nuits à se plaindre et les jours à pleurer; son corps accablé succombe sous la peine; il va mourir peut-être... Mes frères, Marie aimait plus que François, donc elle a souffert davantage.

C'est ainsi, mes frères, que Marie dans le temple s'acoutumait à la douleur, jusqu'à ce jour où la voix du Seigneur, l'appelant au milieu du monde, la fit sortir de cette sainte retraite qui avait été tant de fois témoin de sa piété et aussi de ses larmes.

Et ne pouvons-nous pas compter parmi les premières souffrances de Marie cette séparation cruelle que lui commanda la volonté de son Dieu. Elle avait compté passer tous ses jours dans le temple; depuis la mort de ses pieux parents elle y avait concentré toutes ses affections et tous ses désirs; et, voilà que, pour la préparer plus parfaitement encore aux souffrances à venir, Dieu lui adresse les paroles qu'il avait adressées autrefois à Abraham : *Sortez de ce temple qui est devenu votre maison et venez dans la terre que je vous montrerai* : « *Egrederes de domo tua, et veni in terram quam monstrabo tibi.* » (Gen., XII, 1.) Et où la conduirez-vous, Seigneur? Allez-vous la ramener à cette maison qui fut autrefois la sienne, et qui, depuis, passée dans des mains étrangères, lui rappellera de

si déchirants souvenirs? La laisserez-vous seule au milieu du monde? Vous savez qu'elle n'a plus de mère.

Il faut partir : un saint vieillard désormais sera chargé par la loi de veiller sur elle et de garder ce précieux trésor que lui a confié le Seigneur. Uni à la Vierge sainte par les plus chastes liens, Joseph va devenir son protecteur, son époux, son père. Oh! conservez ce dépôt que les prêtres, par l'ordre exprès du Seigneur, viennent de confier à vos soins : *Depositum custodi.* (I Tim., VI, 20.) Emmenez avec vous cette fille chérie de Dieu, cette épouse du Saint-Esprit; veillez avec une tendre sollicitude à tous ses besoins; nourrissez-la du fruit de vos travaux, édifiez-vous de l'exemple de ses vertus, *depositum custodi.*

Adieu donc! s'écria Marie en quittant le temple, adieu sanctuaire du Seigneur, où j'ai trouvé tant de soutien à ma piété, et dans mes souffrances tant de consolation! Il faut vous quitter pour entrer au milieu de ce monde que j'espérais ne plus revoir; adieu, autel sacré, aux pieds duquel j'ai si souvent béni le nom du Seigneur et chanté ses louanges! il faut vous quitter pour aller dans une terre lointaine, chanter au milieu des larmes, les cantiques de l'exil. Adieu, compagnes chéries qui m'avez aimée; hélas! il est passé le temps que nous treussions ensemble des guirlandes pour parer le tabernacle au jour des solennités saintes; nous ne lisons plus ensemble la loi du Seigneur, nous ne la méditerons plus ensemble. Adieu! un ordre du ciel me condamne à vivre loin de vous; j'obéis et je pleure!

Marie quitte alors le temple : elle accompagne Joseph à Nazareth. Un jour elle reviendra dans ce temple, et on lui annoncera pour l'avenir de nouvelles douleurs, des afflictions plus grandes. Un jour sur une autre montagne... Que la volonté de Dieu soit faite, dira-t-elle alors, qu'il envoie, s'il le veut, de nouveaux tourments à son humble servante, il y a longtemps qu'elle sait souffrir.

Et nous, mes frères, savons-nous aimer, savons-nous souffrir? C'est pourtant là tout le partage d'un serviteur de Jésus, d'un enfant de Marie. Aimer et souffrir : étranges paroles, alliance ineffable de bonheur et d'infortune, de pleurs et de joie! Aimer et souffrir : c'est le secret des saints, c'est le cachet des grandes âmes, c'est le sceau des prédestinés. Savons-nous aimer, mes frères? où sont les preuves de notre amour, la ferveur de nos méditations, la générosité de nos sacrifices, la promptitude de notre obéissance, l'ardeur de nos désirs? Hélas! qui de nous aujourd'hui sait aimer Dieu comme il mérite d'être aimé! Mais savons-nous souffrir? où est notre patience dans les afflictions? où est notre résignation dans les épreuves? Que nous apprennent tant de découragements, de murmures, de vivacités, sinon que nous ne savons pas souffrir? Humilions-nous-en, mes frères, au pied du saint autel, et, fortifiés par les exemples de Marie, tra-



vallons sans relâche pour acquérir cette science, la plus grande de toutes les sciences : aimer et souffrir. Aimons avec ardeur, souffrons avec courage ; un jour nous aimerons sans souffrir, et notre amour sera éternel comme notre bonheur.

## VII. SERMON

### SUR L'ENFANCE DE MARIE.

Inspice, et fac secundum exemplar. (Exod., XXV, 40.)  
Regardez et imitez le modèle qui vous est présenté.

C'est, mes chers enfants, pour offrir à votre imitation le plus parfait modèle des vertus les plus pures, que la religion vous invite en ce jour à contempler la sainte enfance de Marie, et à lui payer un tribut solennel d'hommage et de vénération. Par un dessein spécial de la Providence, la vie de cette auguste Vierge peut et doit servir d'exemple à tous les chrétiens, dans tous les âges et dans toutes les situations. S'ils doivent, au milieu du monde, pratiquer en silence les humbles vertus de la famille, Marie leur est montrée dans la demeure de Nazareth ; et, pour régler leur conduite, ils reçoivent avec amour les leçons efficaces de son obscurité. Si le chagrin vient à verser dans leurs âmes son amertume et à troubler leurs cœurs par le sentiment d'une douleur profonde, la voix charitable qui les console rappelle à leur mémoire les ineffables afflictions de Marie sur le Calvaire, et ce souvenir leur rendra profitables son généreux courage et les exemples de sa résignation. Mais, comme l'enfance surtout est chère au cœur de Dieu, comme c'est à l'enfance qu'il accorde son amour le plus tendre et ses plus abondantes bénédictions, il veut qu'elle aille puiser dans les jeunes années de Marie la connaissance de ses obligations et l'amour de ses devoirs ; il veut que, nous transportant en esprit à ces moments si doux qu'elle passa dans les saints tabernacles, nous recevions avec docilité et les enseignements de son innocence et les conseils de sa ferveur.

C'est donc Marie dans le temple que je vais offrir à vos méditations : notre pensée ne s'écartera point de ces parvis bien-aimés où dans son enfance elle rencontra le calme, la paix et le bonheur ; nous y découvrirons sous le voile du mystère et du silence, les plus touchants exemples et les plus douces leçons ; nous y apprendrons à chérir le saint asile où notre enfance a retrouvé les autels de Sion et les sanctuaires de Jérusalem, et surtout nous apprendrons, pour la consolation de l'Eglise, à y rapporter chaque dimanche les vertus qui nous y sont enseignées chaque dimanche. En deux mots, Marie modèle d'innocence, elle en a connu tout le prix, elle en a évité tous les écueils ; Marie, modèle de piété, elle en a pratiqué tous les devoirs, elle en a goûté toutes les douceurs.

#### PREMIÈRE PARTIE.

Dès l'âge le plus tendre Marie, prévenue des bénédictions célestes, a connu le prix de

l'innocence et nous apprend à estimer ce précieux trésor. Il semble, mes chers enfants, qu'en commençant à vous parler de l'innocence, je devrais être effrayé du sujet même que j'ai choisi, et n'oublier jamais, pour m'épargner de téméraires efforts, que les anges sont les seuls qui puissent en parler dignement ; et, toutefois, me permettez-vous cet aveu, toutefois telles ne sont point ici mes dispositions, parce qu'il est facile, ce me semble, de peindre une vertu quand il suffit de rappeler des souvenirs, et que si l'expression se refusait à ma pensée, j'ouvrerais les yeux et je citerais des exemples.

Oui, dès son enfance Marie comprenait le prix de l'innocence ; son cœur savait bien tout ce que cette vertu divine possédait en soi de beautés, tout ce qu'elle avait de charmes aux yeux du Seigneur. La grâce avait répandu sur cette enfant privilégiée ses plus hâtives largesses. Elle n'avait point encore ouvert les yeux à la lumière, et déjà préservée par un miracle des funestes atteintes du crime héréditaire, elle était devenue la bien-aimée de son Dieu et l'objet de toutes ses complaisances. Aussi quand il fut donné à la terre d'admirer ce que le ciel d'abord avait contemplé seul, que de prodiges se trouvèrent à la fois dans un seul prodige ! C'est un esprit sans nuages, dont les chastes regards pénètrent dans les cieus sans se troubler, et que n'obscurciront jamais les illusions et le mensonge. C'est une volonté droite qui se porte naturellement au bien, et que respecteront toujours les inutiles fureurs de la concupiscence. C'est une âme enfin, anges de mon Dieu, soyez dans l'admiration ! qui ne saura point l'erreur, qui ne connaîtra point le péché. Or, mes chers enfants, étudions ce cœur et cherchons à surprendre ses plus secrètes pensées. Elle n'ignore pas, cette Vierge sainte, non dès son plus jeune âge elle n'ignore pas que l'innocence est cette délicatesse d'un cœur qui s'est donné tout à son Dieu, ce calme mystérieux d'une conscience en paix avec elle-même, cette sainte ignorance du mal qui fera pendant l'éternité la science des élus et le bonheur des anges. Elle sait que si chaque vertu mérite nos hommages et par elle-même à quelque prix, l'innocence est digne de tout notre amour, et seule, au besoin, pourrait remplacer toutes les vertus. Elle sait enfin que ce trésor ne peut être compensé par les trésors de la terre, et qu'un enfant sans innocence est une fleur sans parfum, un ange tombé du ciel et brisé dans sa chute.

Puis pour confirmer ces leçons que lui donne son cœur, la foi parle à son tour, et lui apprend tout ce que l'innocence a de charmes aux yeux du Seigneur. Elle lui enseigne que : *Celui qui aime l'innocence du cœur aura pour ami le Roi des rois ; « Qui diligit cordis munditiam, habebit amicum regem. »* (Prov., XXII, 11.) Elle lui dit que c'est l'innocence du juste Abel qui a fixé sur lui les regards de son Dieu et rendu son sacrifice agréable à l'Éternel ; l'innocence de

Joseph qui a fait descendre la consolation dans son cachot et qui l'a placé sur les marches d'un trône que soutenait sa sagesse ; l'innocence de Daniel qui lui donnait l'intelligence des visions et adoucissait pour lui la férocité des animaux les plus cruels. Elle lui dit, en un mot, que l'innocence est un encens mystérieux qui plaît toujours au Seigneur, et à qui il réserve les bénédictions de la terre et les récompenses du ciel.

Instruite ainsi dès ses plus jeunes années des avantages et du prix de l'innocence, ah ! je ne m'étonne plus que Marie estimât ce trésor et le préférât à toutes les richesses de l'univers. Sainte innocence, s'écrie-t-elle dans la solitude de ses pensées, vous serez, oui, vous serez à jamais les délices de mon cœur et le partage de ma vie ! Que je meure à l'instant si je dois jamais, infidèle à ma promesse, oublier vos attraits et vous refuser mon amour. Fille des princes de Juda, j'aurais dû naître au sein de la splendeur : je suis née dans la pauvreté, mais bien facilement mon cœur se console : le malheur ne m'a rien ôté, puisqu'il m'a laissé mon innocence. Que le monde ne vienne point offrir à mes regards les trésors de mes pères et les richesses de mes ancêtres ; s'il faut pour les reconquérir, s'il faut imprimer à la vertu que j'aime une souillure légère, je n'en veux point à ce prix : je préfère encore mon innocence. Que les enfants d'Israël n'apportent point à mes pieds le sceptre de David et le bandeau royal de Salomon ; s'il faut pour monter sur le trône, s'il faut commettre un seul péché : couronnes de la terre, espérances du siècle, fuyez loin de moi, je préfère encore mon innocence.

Ainsi, mes chers enfants, Marie vous apprend-elle en ce jour qu'il est pour vous un trésor plus précieux que le plus riche héritage, une illustration plus brillante que le nom le plus glorieux. Ainsi vous apprend-elle par son exemple à bénir le Seigneur, non pas de ce qu'il a versé sur vous et sur vos familles les dons de la nature et les largesses de la fortune, mais de ce qu'il a déposé dans vos cœurs l'estime de la vertu et l'amour de l'innocence. Ainsi vous apprend-elle par les sentiments de son enfance à moins redouter la perte des biens que la perte de la grâce, et à craindre le péché plus que l'infortune. Heureux l'enfant qui comprendra ses leçons et qui suivra ses traces !

Mais ce n'est point assez ; et afin que Marie soit pour nous un modèle parfait d'innocence, il faut encore qu'elle apprenne par quelles sages précautions nous conserverons cette sainte vertu : non-seulement elle en a connu tout le prix, mais aussi elle en a évité tous les écueils.

J'appelle écueil de l'innocence ces combats intérieurs que le juste connaît encore plus que le pécheur, ces révoites des sens qui préparent à la fragilité de la nature un naufrage inévitable. J'appelle écueil de l'innocence ce monde qui ne le connaît point, qui ne l'estime point, et qui se plaît souvent

à dresser sous ses pas les plus perfides embûches. Or, pour éviter ce double écueil, Marie nous enseigne aujourd'hui la nécessité de la vigilance et l'amour de la retraite.

Et d'abord, mes chers enfants, je n'oublie point ce que je vous ai dit des privilèges de Marie et du bonheur de sa naissance. Oui, par une grâce spéciale, exemptée du péché d'origine, elle n'en connaît point les suites lamentables ; jamais son cœur ne fut troublé par ces tempêtes que soulèvent en nous des passions rebelles, et c'est pour cette cause précisément que j'admire la vigilance de Marie, et que j'en comprends mieux la nécessité.

Elle n'a point à redouter pour son innocence les faiblesses de la chair, et cependant elle a confié la garde de tous ses sens à la plus exacte modestie ; elle a fait un pacte avec ses yeux pour ne point voir la vanité ; elle a fermé ses oreilles au langage trompeur de la séduction, et sa bouche ne s'ouvre plus qu'aux saints cantiques qu'elle fait entendre aux pieds des autels. Et moi, dont la fragile vertu devrait craindre le moindre péril et trembler au premier souffle des orages, je négligerai ces salutaires précautions que recommande la vigilance ! j'oublierai les utiles conseils de la raison, et avec un dédain superbe je mépriserai les sages leçons de la foi ! Marie dans son cœur trouve un calme parfait, elle n'a point de peine à conserver son âme en paix ; et cependant elle craint la légèreté, elle fuit la dissipation. Et je prétendrai, moi, faible roseau qu'agitèrent tant de fois des vents impétueux, je prétendrai, sans imiter Marie, me soutenir comme elle, et comme elle rester fidèle à Dieu ! Non, mes chers enfants, ne l'essayons point : l'expérience nous donnerait un cruel démenti, et pour confondre une témérité présomptueuse, elle nous dirait que la vigilance est la sauvegarde de l'innocence, et qu'il faut pratiquer l'une pour conserver l'autre.

Au reste, malgré ces précautions, Marie s'apercevra bientôt qu'elle a de nouveaux écueils à fuir ; que le monde est une terre ingrate, où l'innocence ne peut prospérer et qu'il faut avec la vigilance recourir à la retraite.

Elle n'a que trois ans encore, et déjà elle a vu le monde, elle a su le juger. Que fera-t-elle au milieu de cette Babylone où l'on oublie trop souvent les saintes collines de Sion et les palmiers de Jérusalem, et le Dieu d'Abraham et l'alliance de Jacob ? Aussi son cœur soupire-t-il après le jour où s'ouvriront devant elle les portes mystérieuses du temple où elle pourra cacher son innocence à l'ombre des autels du Dieu des armées. Hélas ! mon exil se prolonge depuis bien longtemps ! voilà bien des jours que j'habite avec les enfants de Cédar ! mon âme est étrangère au milieu du monde, car elle aime la paix du cœur, et le monde ne la connaît point : *Multum incola fuit anima mea.* (Psal. CXIX, 6.)

Que dirait-elle, mes chers enfants, si elle



savait ce que nous savons tous : si on lui disait que le monde est l'ennemi de son Dieu, et que sa main sacrilège brûle à l'autel de Baal un criminel encens? que dirait-elle si ses yeux avaient rencontré quelquefois ces illusions criminelles, ces pompes mensongères, appâts trompeurs que présente le monde aux âmes qu'il veut séduire? si elle avait entendu proclamer en tous lieux des maximes contraires à la loi du Seigneur, et de toutes les bouches sortir des paroles empoisonnées? Elle ignore tout cela, elle ne connaît point la perversité du monde, et cependant elle le craint, parce qu'elle y voit des écueils pour son innocence.

Comme elle, mes chers enfants, comme elle nous aimerons la retraite, et nous y chercherons dans les agitations de la vie le calme si doux de la solitude, et contre les ennemis de notre âme un asile impénétrable. Le ciel, il est vrai, a marqué notre place au milieu du siècle : il veut que nous soyons dans le monde sans être du monde, et comme les enfants d'Israël, captifs en Babylone, il nous commande de rester avec un peuple idolâtre sans imiter son idolâtrie.

Ah! pour obéir à ses ordres et conserver notre innocence, nous irons chercher en nous-mêmes le repos, le silence et le calme : notre cœur, comme un sanctuaire isolé sur une roche battue par les tempêtes, notre cœur sera dans la paix quand autour de nous frémiront les plus violentes agitations, et le recueillement sera pour nous une retraite au milieu du monde. Souvent aussi nous viendrons retrouver à l'humble école de l'enfance, et les voix qui nous parlèrent de Dieu, et les chants sacrés qui peut-être ont fait couler nos larmes, et les exemples qui nous apprirent à aimer l'innocence. L'autel de Marie nous rappellera les parvis d'Israël, les tabernacles du Dieu des vertus, et notre catéchisme sera pour nous une retraite au milieu du monde.

Achevons, mes chers enfants : Marie modèle d'innocence est encore un modèle de piété ; c'est le sujet d'une seconde réflexion.

#### DEUXIÈME PARTIE.

La voilà donc, cette sainte enfant, retirée dans le temple du Seigneur. Ici de nouvelles vertus vont nous offrir de nouveaux exemples, et, pour animer nos cœurs à la piété, Marie en pratiquera tous les devoirs, comme elle en goûtera toutes les douceurs.

Je ne veux point, mes chers enfants, fatiguer votre attention, et je réduis les devoirs de la piété à deux seulement, la prière et le zèle.

La prière était dans le temple le premier devoir, la première occupation de Marie. Mais qui pourrait dire avec quelle exactitude, quel respect, quelle ferveur, elle payait à Dieu ce tribut de son amour? Chaque jour, au lever du soleil, sa prière montait vers le trône du Seigneur, avec la fumée des sacrifices du matin. Combien de fois, pressée par son cœur, abandonna-t-elle avant le temps sa couche solitaire pour avancer les

instants qu'appelaient ses soupirs et pour prolonger les heures de la prière! Combien de fois, quand ses jeunes compagnes vinrent ouvrir les sacrés parvis et marier leurs premiers cantiques aux harmonies de l'aurore, combien de fois la trouvèrent-elles déjà prosternée devant le Saint des saints, immobile et respectueuse? C'était là qu'a néantie dans la contemplation de l'éternel, elle s'offrait à lui pour l'aimer toujours, et pour accomplir toujours ses divines volontés. Levez-vous, fille des saints desirs ; montrez à vos compagnes ce visage enflammé d'une ardeur nouvelle, et ces yeux encore humides des pleurs de la prière : ce spectacle leur dira ce que votre humilité dérobe à tous les yeux, et trahira pour leur édification les secrets de la ferveur.

Oh! si nous prenons aujourd'hui Marie pour modèle de notre piété, c'est donc avant tout dans la prière que nous écouterons ses leçons et que nous imiterons ses exemples. Oui, la prière sera pour nous ce qu'elle fut pour Marie, le devoir de chaque jour, la première pensée de nos cœurs, le premier besoin de nos âmes. Oui, dans la prière nous chercherons à égaler, à rappeler du moins les dispositions de Marie, son respect et sa ferveur. Pensées de la terre, souvenirs trompeurs, si jusqu'à présent vous partageâtes avec mon Dieu les trop rapides instants de ma prière, désormais, attentif et recueilli, mon esprit alors vous oubliera ; puisse-t-il vous oublier toujours !

Le zèle est encore un devoir de la piété que Marie sut pratiquer dans toute sa perfection. Je la vois, au milieu de ses jeunes compagnes, enflammer tous les cœurs au saint amour, et par les plus beaux exemples, comme par les plus douces paroles, les porter toutes à la vertu. Tantôt elle leur dira les miséricordes du Seigneur et ses éternelles bontés pour ceux qui le craignent ; silencieuses à ses côtés, les vierges du sanctuaire ouvriront leurs âmes aux influences de la grâce, et, dans les transports de leur joie, renouvelleront au divin époux leurs éternelles promesses. Tantôt, pour ranimer une fidélité languissante, elle tournera les yeux vers la fille de Jérusalem qui oublie son Dieu ; et le silence de sa tristesse, plus accablant mille fois que les plus sévères reproches, réveillera la ferveur et fixera l'inconstance. Tantôt enfin c'est à Dieu seul qu'il parlera, c'est lui qu'elle invoquera pour les besoins de ses jeunes sœurs, et les désirs de sa charité seront enfin exaucés.

Mais, ô mon Dieu! puis-je oublier, en parlant du zèle de Marie, puis-je oublier quelle enceinte aujourd'hui nous rassemble, quel spectacle y console tant de fois vos regards. C'est ici que les leçons de votre amour ont formé de jeunes cœurs au zèle de la charité, et pour la gloire d'Israël, pour la consolation des pasteurs, ont rappelé chaque jour les exemples de Marie. C'est ainsi qu'on les a vus, au récit de la misère des pauvres et des dangers de la vertu, s'animer du feu sacré qui brûle en votre sein,

inventer à l'envi de touchantes industries, et, pour réparer les rigueurs du sort, opérer chaque jour des miracles. Les filles des princes de Juda, héritières comme Marie de la gloire ancienne et des promesses futures, ont adopté les enfants du malheur, essuyé leurs larmes et consolé leurs afflictions. C'était pour ce saint emploi qu'elles ont conçu les sollicitudes et partagé les inquiétudes prévoyances de la maternité. C'était à ce touchant usage qu'elles réservaient et les prémices de leur fortune, et le prix du travail de leurs mains, et quelquefois même, au sein de l'opulence, les privations secrètes de la pauvreté volontaire. Ah! qu'elles soient bénies, Seigneur, pour le bien qu'elles ont fait, pour le bien qu'elles veulent faire! Puissent-elles toujours, plus fortes que les difficultés, plus opiniâtres que l'infortune, ranimer encore leur zèle et longtemps nous faire admirer le spectacle le plus attendrissant que la terre puisse jamais offrir : la charité versée dans le sein du malheur par la main de l'innocence!

Enfin, mes chers enfants, si Marie a pratiqué tous les devoirs de la piété, elle en a aussi goûté toutes les douceurs; oui, toutes les douceurs, car elle ne connaissait point encore les amertumes et le chagrin. Elle ne prévoyait pas qu'un jour il lui faudrait quitter le temple, se séparer de ses compagnes, avoir un fils persécuté par les siens, et le voir mourir sur une croix. Elle vivait dans la tranquille ignorance des desseins futurs du Seigneur, et sa félicité n'était point troublée par les cruelles prévoyances d'un avenir anticipé. Oui, toutes les douceurs de la piété; car son cœur était pur et sa conscience sans reproche. C'était au fond de son âme un calme, une paix, une harmonie délicieuse. Là ne se faisait point entendre ni la voix des remords, parce qu'elle était innocente; ni le cri des passions, parce qu'elles n'y descendirent jamais; ni les agitations du monde, parce qu'elle en avait fui le tumulte. Oui, toutes les douceurs de la piété; car elle était unie constamment à son Dieu, sans ennui, sans dégoût, sans crainte de le perdre jamais. Elle jouissait, dans ses divines communications avec le ciel, de l'entretien familier du Seigneur que les séraphins adorent; elle lui parlait cœur à cœur, elle se perdait dans l'océan immense de sa charité; et, pour vous rendre en terminant une pensée que je vous dois, sa vie dans le temple était un jour de première communion sans nuage et sans fin.

Tel est, mes très-chers enfants, le saint modèle que l'Eglise aujourd'hui propose à votre imitation; telle fut dans son enfance la vierge à laquelle en ce moment vous allez consacrer vos cœurs. Ah! pour renouveler avec fruit les saintes promesses d'un amour éternel, recueillez tout votre esprit, réveillez toute votre ferveur; et quand votre bouche prononcera les paroles d'un si doux engagement, que votre cœur aussi sente en lui naître des ardeurs inconnues, et jure à sa divine Mère une inviolable fidélité.

O saint bercaïl de l'enfance, puissent vos jeunes pasteurs conduire toujours leurs jeunes brebis dans les sentiers de la vertu, et préparer à l'Eglise, pour sa consolation, des cœurs fervents envers Marie et des imitateurs de ses exemples.

O Dieu! bénissez les pères et les enfants, et qu'un jour, réunis tous dans la céleste patrie, ils reçoivent de votre main la couronne de l'innocence et les récompenses de la piété.

## VIII. SERMON

### SUR LE MÊME SUJET.

*Cum essem parvula, placui Altissimo. (Brev. Rom.)*

*Lorsque j'étais jeune encore, déjà j'étais agréable au Seigneur*

Quelle est l'enfant qui a pu tenir un pareil langage? Quelle est celle qui a pu, sans oublier les saintes lois de l'humilité, apprendre à la terre que son cœur, dès le premier âge, fut consacré au Seigneur, et que dès lors elle avait trouvé grâce devant son Dieu? Ce n'est point Judith... A la vérité, Dieu fit par elle de grandes choses pour le peuple d'Israël : son bras s'appesantit sur les ennemis de Sion, et son courage détruisit leurs projets; mais son enfance avait été celle des autres filles de Juda, elle avait partagé leurs fêtes et leurs plaisirs. Chaque année la voyait, il est vrai, monter avec ses jeunes compagnes au temple de Jérusalem; mais chaque année la voyait aussi, de retour aux foyers de Béthulie, reprendre avec elles les simples occupations de la famille, attendre comme elles qu'on vint lui demander un cœur dont elle pouvait disposer. Ce n'est point Esther... Je sais que son nom fut illustre dans les annales de sa nation, et qu'un peuple innocent lui dut la révocation d'une sentence qui le condamnait à mourir. Mais sa gloire et sa grandeur, elle ne les prévoyait pas encore aux jours de son enfance; pauvre orpheline en la terre de la captivité, elle obéissait, soumise et respectueuse, au vieillard qui lui tenait lieu de père. C'était là sa vertu de chaque jour; vertu sans doute bien précieuse et bien chère à son Dieu, mais après tout, vertu commune à la plupart des filles de l'exil, qui ne lui donnait pas le droit de se proclamer, dès son plus jeune âge, la bien-aimée du Seigneur : *Cum essem parvula, placui Altissimo*. L'Eglise, mes chers enfants, dans les saints cantiques qu'elle répète à la gloire de Marie, lui met à la bouche cette parole, dont Marie seule a pu remplir tout le sens et toute l'étendue. Oui, c'est la jeune Vierge de Nazareth qui a, dès l'aurore de sa vie, fixé les regards du ciel et mérité toutes ses complaisances. Ce n'est point assez pour elle d'avoir été conçue sans péché : ce privilège l'a rendue chère à son Dieu, elle le sait; mais elle veut lui plaire par un sacrifice dont sa volonté propre soit à la fois le sacrificateur et la victime; elle veut consacrer librement son enfance au Seigneur, et faire vœu dès lors de ne plus vivre que pour lui. Chaste colombe, à peine a-t-elle effleuré



dans son vol rapide, la surface des eaux du déluge, qu'elle pense à retourner vers l'arche. Elle sait bien qu'elle ne pourrait, sans craindre pour son innocence, mettre le pied au milieu de ce monde où l'on n'aime point son Dieu; elle le fuit, elle tourne ses regards vers les saints tabernacles; elle y rentre comme un exilé revient en sa patrie; elle s'y cache, elle y oublie le monde pour en être oubliée. Ainsi, mes chers enfants, Marie vous donne-t-elle l'exemple de consacrer au Seigneur les premières années de votre jeunesse. Sacrifice bien doux pour l'enfant qui a commencé de goûter les délices de la piété et le bonheur que l'on trouve au service du Seigneur; sacrifice que je viens vous demander de la part de Jésus et de Marie, et que vous ne leur refuserez pas, j'espère, quand je vous aurai montré qu'il est glorieux à Jésus et qu'il est agréable à Marie.

#### PREMIÈRE PARTIE.

Jésus-Christ aime l'enfance, a dit un saint Père, et que de preuves touchantes il lui a données de son amour! Quand il vient sur la terre se faire homme pour nous, il prend les traits de l'enfance, il en a la faiblesse, il en partage les misères : *Amat Christus infantiam*. Quand il veut instruire les mortels et convertir le monde, il prêche les vertus de l'enfance; il commande à ses disciples d'emprunter à l'enfance son innocence première, sa simplicité naïve et sa douceur angélique. La vieillesse, à l'école du Sauveur, doit recevoir des leçons de l'enfance, et lui devenir semblable pour entrer au ciel : *Amat Christus infantiam*. Son pouvoir, il le fait servir au bonheur de l'enfance; à sa voix le tombeau devient sensible à la douleur des mères, et rend à leur tendresse les jeunes victimes qu'il avait englouties. En vain, dans leur zèle aveugle, les apôtres veulent-ils éloigner du Sauveur l'enfance qui se presse autour de lui et sollicite ses bénédictions; Jésus aime l'enfance, c'est à elle qu'il réserve ses plus abondantes faveurs, comme ses plus douces caresses : *Amat Christus infantiam*.

Pour payer tant d'amour et reconnaître tant de bienfaits, si l'enfant chéri veut se consacrer au Seigneur, et dès le premier âge lui jurer une inviolable fidélité, ce sacrifice, parce qu'il demande plus de courage, et parce qu'il prouve plus d'amour, sera glorieux à Jésus.

Je n'ignore pas, mes chers enfants, que le prodigue qui revient au Seigneur après de longs égarements, console aussi le cœur de son Dieu, et que la conversion du pécheur est une joie pour les anges; mais je sais aussi que le sacrifice des premières années est un encens d'agréable odeur, qui monte vers le trône de l'Agneau et le glorifie davantage. Lassé dans les sentiers de l'iniquité, le chrétien coupable se réveille enfin à la voix des justices éternelles; il brise les chaînes honteuses qu'il aimait si longtemps, et secoue un joug qui fit tout

son malheur. Je bénis le ciel qui a pour tous les crimes d'inépuisables miséricordes; je me réjouis en voyant rentrer au bercail la brebis infidèle, et j'admire un courage qui ne sera point sans récompense. Mais si je vois un enfant se souvenir de son Créateur aux jours de sa jeunesse, lui consacrer un cœur que le monde voudrait envahir, et jeter au loin la coupe des plaisirs avant d'y avoir trempé ses lèvres pour en goûter les amertumes, ah! ce spectacle parle encore plus à mon âme, et je suis forcé de reconnaître dans ce sacrifice des premières années plus de force et plus de courage.

Plus de courage... la faiblesse de l'enfant est si grande! A peine arrivé dans les camps du Seigneur, il n'a point encore paru devant ses ennemis; il n'a point encore puisé dans des combats heureux la force nécessaire pour de nouveaux combats; seul, sans armes, sans expérience, il descend pour la première fois dans l'arène : ô mon Dieu! soutenez votre jeune athlète, et fortifiez son courage. Il ne sait point encore mortifier des passions naissantes, mais impérieuses; dompter un caractère généreux, mais souvent opiniâtre; sacrifier des inclinations vicieuses, mais bien douces à la nature. Tant d'exemples se présentent à ses yeux, qui devraient l'entraîner vers le plaisir, et lui faire oublier des lois qu'il connaît à peine; cependant il ne balance pas : son sacrifice est fait; il veut servir Dieu dès le premier âge; et si d'abord j'ai redouté sa faiblesse, j'oublie bientôt mes alarmes pour admirer son courage.

Plus de courage... les plaisirs du monde ont de si puissants attraits pour l'enfant! Là tout se trouve en harmonie avec ses premiers penchants; son cœur s'ouvre de lui-même à des joies dont il ne connaît point la perfidie; ses regards sont enchantés par un éclat tompeur peut-être; mais vif et séduisant; ses oreilles ont entendu des maximes dangereuses, si vous voulez, mais au moins faciles et commodes; et pour suivre les entraînements du siècle il ne lui faut qu'un peu de docilité, qui ne lui coûtera guère; et voilà le sacrifice que sait faire l'enfant chrétien, qui consacre à Dieu ses premières années. Ah! je comprends maintenant que Jésus tire sa gloire d'un pareil sacrifice, et je le bénis d'avoir inspiré à son jeune serviteur un si parfait dévouement et une générosité si grande.

Plus de courage enfin... le service du Seigneur est quelquefois si pénible à l'enfant! Dieu me garde d'oublier que le joug du Seigneur est doux; mais enfin c'est un joug, et malgré les ineffables douceurs qui l'accompagnent, celui qui ne l'a point encore porté en sent tout le poids et toute la pesanteur. La croix sans doute a pour ceux qui l'aiment une onction secrète qui les ranime et les soutient; mais sa première vue est effrayante pour l'enfant, qui n'aperçoit en elle qu'un instrument de douleurs et de mort; et s'il vient cueillir à ce bois sacré les fruits délectables d'une sagesse précoce,

ah! sa tendre main sera peut-être déchirée d'abord par les épines qui l'environnent. Il n'entend parler que de renoncement et de mortification, et ce langage sévère, qui tant de fois a rebuté des chrétiens depuis longtemps enrôlés sous les étendards de la foi, ne saurait ébranler son courage et vaincre sa résolution. C'en est fait, s'écrie-t-il, j'ai choisi le Seigneur pour mon Dieu! Que d'autres aillent puiser au calice de Babylone des plaisirs empoisonnés; c'est au banquet du roi des cieux que j'irai chercher contre d'implacables ennemis une force insurmontable! Vanités de la terre, séductions des sens, illusions du cœur, vous n'êtes rien pour moi! Enfant de l'Eglise, comme je partagerai ses douleurs, ainsi je partagerai ses allégresses; et s'il me faut des fêtes en cette vallée de larmes, je ne veux d'autres fêtes que les solennités de Sion. Mais l'enfant chrétien qui consacre à Dieu ses premières années, fait à la gloire de Jésus un sacrifice qui demande un courage plus grand; par là aussi il lui donne la preuve d'un plus grand amour.

O vous pour qui le Seigneur tant de fois s'est montré le père le plus tendre, vous dont il sollicite le cœur par de si touchantes invitations, et qui pouvez, en vous donnant à lui, consoler un peu ses amertumes, attendrez-vous pour lui consacrer votre vie que la mort en menace déjà les derniers jours? Et quand le tombeau s'entr'ouvrira pour dévorer sa proie, sera-ce seulement alors que vous penserez à vous jeter dans les bras du Seigneur? Trop semblable à l'enfant prodigue, irez-vous auparavant dissiper au loin les plus belles années de votre jeunesse? et faudra-t-il qu'une affreuse nécessité, vous ramenant comme lui à la maison paternelle, vous apprenne bien tard à connaître la bonté de votre père : *Fames dedit illi patrem sapere?* Ah! sans doute il y aurait encore pour vous en ces derniers instants une place dans le cœur de ce père, que désola si longtemps votre absence. Mais ce retour forcé pourra-t-il honorer un Dieu qui ne se plaît à recevoir que des offrandes volontaires? Et ne serait-il pas plus glorieux pour lui de vous voir, consacrant à son service vos premières années, lui donner ainsi la preuve d'un amour plus pur et plus désintéressé.

La victime que demandait autrefois le Seigneur à son peuple, c'était le plus jeune des agneaux de la bergerie, un agneau sans tache et sans défaut. Et par là que voulait-il nous apprendre, sinon qu'il faut, pour lui plaire, lui consacrer un cœur encore pur de toute l'innocence du premier âge : *Offeret agnum immaculatum?* (*Levit.*, VI, 6.) Quelle gloire tirerait-il d'une offrande souillée par le crime, et peut-être déposée sur les autels de Babel avant d'entrer dans les saints tabernacles? Seraient-ils dignes de lui ces cœurs qu'on apporterait à ses pieds après les avoir longtemps prostitués à de coupables vanités; cette langue qui ne commencerait à bénir celui qui l'a formée qu'après avoir

chanté longtemps les cantiques impurs de Babylone; ce corps enfin qui ne voudrait porter le saint joug qu'après avoir été si longtemps l'esclave des dieux étrangers? Ah! ce n'est point le sacrifice que je veux! s'écrie le Seigneur; n'offrez plus à mon autel des victimes qui me déshonorent. La victime que je veux, c'est l'offrande volontaire du pur amour, c'est le cœur de l'enfance. — Jeunes agneaux du bercaïl de Jésus-Christ, c'est vous qui devez être immolés. Sa gloire le demande; ne reculez point devant le sacrifice; allez, allez plutôt trouver le sacrificeur; dites-lui que les heures sont lentes au gré de vos désirs, que vous soupirez après le moment qu'il a fixé, et que vous voulez consacrer votre jeunesse au Seigneur, pour lui donner la preuve d'un amour plus pur : *Offeret agnum immaculatum.*

Amour encore plus désintéressé. Que le chrétien penché vers le sépulcre songe enfin à revenir à la vertu; peut-être la vue d'une longue carrière de désordre et d'iniquité a-t-elle jeté dans son âme une salubre épouvante; peut-être, prêtant l'oreille à la porte des tombeaux, a-t-il entendu la voix du juge qui commande à ses ministres d'amener le coupable, et la proximité du supplice, faisant naître le repentir, la crainte enfin l'a conduit aux pieds de son Dieu; mais l'enfant peut rappeler sans remords ses premiers pas sur la terre. S'il tourne ses regards vers le berceau dans lequel a dormi son innocence, il ne verra rien qui puisse effrayer son âme : des jours purs comme son cœur, des plaisirs tranquilles comme la conscience du juste, des amitiés chastes comme la vertu, voilà tout; ce ne sera point la crainte du passé qui nécessitera son sacrifice et le forcera de se donner au Seigneur. Si quelquefois sa pensée, pénétrant les voiles de l'avenir, veut se porter en avant pour sonder les chemins qu'il doit suivre, la tombe lui paraît encore bien éloignée : illusion, sans doute, espoir trompeur, hélas! qui mieux que nous doit le savoir! mais enfin espoir bien naturel au premier âge : il compte sur des années dont il se croit assuré, et tout éloigné qu'il pense être du moment fatal où le renoncement sera pour lui une nécessité, il renonce à tout pour n'aimer que son Dieu. Amour désintéressé : la crainte n'a point commandé le sacrifice.

Le dégoût ne l'a point conseillé; l'enfant n'a point encore appris à connaître le monde et tous les déboires qu'il réserve à ceux qui lui sont attachés. Il n'a point encore été trompé dans ses calculs, trahi dans ses amitiés, vendu dans ses secrets, immolé peut-être dans sa réputation. Il n'a point encore été supplanté par un rival intrigant, rebuté par un protecteur dédaigneux, oublié par un bienfaiteur inconstant. Le monde est encore à ses yeux une terre promise, dans laquelle il ne doit rencontrer, ce semble, que satisfactions, jouissances, enchantements; le monde ne l'a point encore roussé, et il le quitte. C'est ainsi qu'il donne



à son Dieu la preuve d'un amour plus désintéressé. Sacrifice des premières années, qui demande plus de courage et qui prouve plus d'amour, sacrifice par conséquent glorieux à Jésus-Christ; j'ai ajouté, sacrifice agréable à Marie.

#### DEUXIÈME PARTIE.

Si je veux savoir pourquoi le chrétien fidèle qui s'engage à servir Dieu dès ses premières années se rend par cette démarche agréable à la très-sainte Vierge, j'en trouve deux raisons que je vais développer en peu de mots : il devient par là l'enfant de Marie, et l'imitateur de Marie.

C'est une pensée aussi vraie qu'elle est consolante pour la piété, que les chrétiens ont au ciel une mère dont aucune langue humaine ne saurait exprimer la tendresse. C'est à eux tous que le Sauveur la donna pour mère, quand il mourut pour eux sur la croix : *Ecce mater tua.* (Joan., XIX, 27.) Attentive à tous leurs besoins, elle veille sur eux avec une continuelle sollicitude. Toujours prête à écouter leurs prières, elle les expose aussitôt à son fils; elle demande avec eux, et jamais sa demande n'est rejetée par son fils. C'est peu encore : réunissant tous les chrétiens dans les embrassements d'une charité universelle, elle les porte tous dans son sein; elle a pour tous d'ineffables bontés, elle a pour tous un cœur de mère : *Ecce mater tua.*

Mais, dans cette grande famille, je sais bien pour qui sont ses faveurs les plus particulières et ses affections les plus tendres; je sais bien quels sont ceux qui peuvent se dire par excellence les enfants de Marie. Quelquefois, introduit sur la terre dans le sein d'une famille chrétienne et vertueuse, j'ai étudié le cœur d'une mère, et j'ai surpris tous ses secrets. J'ai vu qu'elle avait pour chacun des fils qui lui doivent le jour une tendresse vive et sincère; cependant ses regards se portent de préférence sur le dernier-né de sa jeune famille. Placé toujours à ses côtés, il a les premiers soins et les premières caresses. S'il verse quelques larmes, avec quelle touchante inquiétude sa mère cherche à le consoler; s'il veut faire quelques pas, comme elle le suit des yeux, comme elle écarte, aussi prompt que prudente, tout ce qui pourrait devenir un écueil pour ses pas chancelants! s'il vient à tomber, elle vole, et, pressé mille fois sur son sein, le voyageur novice oublie bientôt sa première chute. O mère! pourquoi chercher à le dissimuler? votre cœur vous a trahie; dites, dites: n'est-il pas vrai, le plus jeune de vos fils est aussi le plus aimé?

Et tels sont, mes chers enfants, les sentiments de Marie pour les plus jeunes de la famille qui lui fut confiée, pour ceux qui se donnèrent à Jésus dès le premier âge, et qui lui consacèrent leur enfance. Ce sont les nouveaux-nés de la grande famille, à eux sont réservées plus spécialement les affections de la mère. Elle aura pour eux dans son cœur une place toute particulière; pour eux elle aura des sollicitudes plus em-

pressées, des bontés plus grandes, des sourires plus maternels. Représentés au Calvaire par le plus jeune des apôtres, ils seront, ainsi que lui, recommandés par Jésus à Marie. Ma mère, lui dira-t-il, voici des enfants que je confie à votre tendresse : *Mulier, ecce filius tuus!* (Ibid., 26.) Ils ont promis de me servir toujours; soutenez-les dans leur sainte résolution; si quelquefois la faiblesse de l'âge leur rend plus difficiles les sentiers escarpés de la vertu, ô ma Mère! portez-les dans vos bras, car ce sont vos enfants! *Mulier, ecce filius tuus!* Ils ont quitté pour moi ce qu'ils ne pouvaient posséder avec moi; ils ont renoncé pour me plaire à des joies séduisantes et enchanteresses : qu'ils retrouvent auprès de vous le prix de leur générosité, et pour leur sacrifice, de célestes compensations. Qu'un moment passé aux pieds de leur mère leur fasse oublier dans d'ineffables délices les jouissances trompeuses dont ils se sont privés. Adoucissez en leur faveur les premières rigueurs de ma loi sainte; accordez de tendres ménagements à leurs jeunes cœurs, car ce sont vos enfants : *Mulier, ecce filius tuus!* O mes chers enfants, quel motif plus puissant vous engagerait à servir Dieu dès votre jeunesse, à vous consacrer à lui dans l'innocence et la piété? Venez le prendre pour votre père, et vous aurez Marie pour mère; soyez, dès vos premières années, ses disciples les plus fidèles, et vous serez aussi les plus chers enfants de Marie.

Mais ce n'est point assez; et pour achever de rendre son sacrifice agréable à cette divine Mère, l'enfant chrétien qui consacre à Dieu le printemps de ses jours devient encore par là l'imitateur de Marie.

C'est elle qui la première, oubliant le siècle, ses promesses et ses espérances, vint se dévouer à jamais, victime volontaire, pour servir Dieu dans son temple. La première elle apprit aux hommes à mépriser ce que le monde estime, à fouler aux pieds ce qu'il adore, à fuir ce qu'il recherche avec tant d'empressement; la première elle apprit, par son exemple, aux disciples de Jésus qu'il faut tourner vers lui leurs regards naissants, élever vers lui leurs innocentes mains, lui donner les prémices d'un amour dont il est jaloux, et chercher enfin dans ses tabernacles leur consolation, leur force et leur bonheur. Et qui pourrait dire ici de quelle sainte allégresse son cœur est inondé, quand elle retrouve parmi les enfants d'Adam des émules de sa générosité et des imitateurs de son sacrifice; quand elle voit une jeunesse servente s'engager, par de douces promesses à marcher sur ses pas et à se consacrer, comme elle, au Roi des rois? Ah! s'écrie-t-elle, je n'ai point de joie plus grande que de voir mes enfants se donner à Dieu de bonne heure et pour mériter un jour de partager les délices dont je suis enivrée, se sanctifier ici-bas par une consécration semblable à la mienne! *Majorem non habeo gratiam quam ut audiam filios in veritate ambulantes.* (III Joan., 4.) Si trop sou-

vent mon cœur a saigné quand j'ai vu s'éloigner du bercail tant de jeunes brebis, que le pasteur avait élevées avec une charité divine, au moins je serai consolée si j'en vois d'autres, plus fidèles aux leçons de leur mère, et plus dociles à la voix du pasteur : *Majorem non habeo gratiam*. Si mon exemple fut inutile à plusieurs, que j'en trouve au moins qui l'admirent et qui l'imitent. C'est là tout ce que je demande à ma jeune famille pour prix de mon amour et de la protection que je lui accorde; c'est là ce qui rendra tous mes enfants chers de plus en plus à mon cœur; c'est là le vœu de leur mère : *Majorem non habeo gratiam*.

Mais, afin que le sacrifice soit plus agréable encore à Marie, il faut que l'imitation soit fidèle et parfaite. Marie se consacre à Dieu tout entière; elle ne se réserve aucune part d'une offrande si universelle. Une fois réfugiée dans le secret du sanctuaire, tout en elle est pour son Dieu : son cœur et toutes ses affections, son âme et toutes ses puissances, son corps et tous ses sens sont autant de victimes consumées par la flamme du céleste amour. Consécration entière qu'il nous faut suivre si nous voulons être de vrais imitateurs de Marie. Ah! le Dieu qui nous attend ne veut point d'un sacrifice imparfait: ce que nous réservons pour nous est un vol fait à sa gloire. Donnons-lui notre cœur tout entier, sans partage, sans restriction; c'est l'exemple que nous présente Marie. Elle se consacre pour toujours, elle ne trouve pas sa vie trop longue pour aimer un Dieu qui l'a tant aimée: elle veut que ses derniers jours, ainsi que les premiers, soient une offrande perpétuelle à la Majesté sainte. Encore ce trait d'imitation, mes chers enfants : désormais et pour toujours soyons à Jésus, aimons sa parole, suivons ses inspirations, pratiquons ses conseils. Alors, sanctifiés par de si saintes résolutions, nos jeunes années seront un sacrifice agréable à Marie, parce qu'elle retrouvera dans chacun de ses enfants un fidèle imitateur de sa vertu.

O Jésus, ô Marie, l'heure du sacrifice est arrivée! descendez en ces lieux : venez entendre les soupirs de tant de jeunes cœurs qui vont se consacrer à vous sans partage! Ne différez point davantage leur bonheur; et pour prix de leur consécration donnez-leur aujourd'hui dans les brûlantes effusions de votre amour un avant-goût des éternelles délices que vous réservez à la piété de l'enfance.

## IX. INSTRUCTION

### POUR LA FÊTE DE L'ANNONCIATION.

Mes frères, Marie a peu parlé pendant sa vie; mais chacune de ses paroles, conservées par le saint Evangile, est pleine d'un grand sens, et renferme pour nous les plus salutaires instructions. Lorsque l'ange aujourd'hui vient lui annoncer les desseins secrets du Très-Haut, et lui apprendre que le Verbe l'a choisie pour sa mère, troublée

d'abord de cette salutation inattendue, elle se recueille bientôt, et sa bouche laisse échapper cette parole, qui n'est, après tout, que l'expression de ses sentiments habituels et l'abrégé pour ainsi dire de sa vie tout entière : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole* : « *Ecce ancilla Domini.* » (*Luc.*, 1, 38.)

Or, cette parole si humble à la fois et si grande, elle la répéta plus tard encore lorsque, montant au Calvaire à la suite de Jésus, son pied glissait dans le sang de son fils, et que, parvenue au sommet de cette montagne de douleur, elle vit élever entre le ciel et la terre ce fruit de ses entrailles; alors, alors encore, elle s'écria : Ah! je suis la servante du Seigneur, et si rudes que soient les coups dont il m'accable, qu'il me soit fait selon sa parole! *Ecce ancilla Domini.*

Ainsi, mes frères, toujours vous trouverez Marie soumise à la volonté de son Dieu. Au jour de sa gloire et de sa grandeur, comme à l'heure des afflictions, elle ne sait qu'une chose, être soumise. Voilà sa vie, son existence, son tout. Aujourd'hui contemplez-la dans la demeure où elle s'est retirée, demeure obscure sans doute et bien indigne de la fille des rois, mais enfin demeure inconnue aux hommes, et partant demeure paisible et tranquille, à l'abri de leur malignité. Là, dans le calme et le recueillement, elle coulait des jours purs comme son âme. Un ange, car il faut un ange pour pénétrer dans cette chaste habitation, comme il faut être un ange pour parler à Marie, un envoyé céleste se présente à la Vierge, et lui annonce qu'un mystère va s'accomplir en elle, que Dieu l'a choisie pour sa confidente, et que le Fils du Tout-Puissant sera son fils. La voilà honorée par-dessus toutes les femmes, assurée d'une gloire que les siècles ne sauront obscurcir et dont l'éternité seule égalera la durée; aujourd'hui commence son bonheur, mais dans son bonheur elle ne voit qu'une chose, c'est la volonté de Dieu qui s'accomplit en elle : *Ecce ancilla Domini.*

Par là, mes frères, et c'est la leçon salutaire que nous donne Marie dans ce jour, par là elle nous enseigne à demeurer soumis à Dieu, non-seulement dans le malheur, ce qui est une grande vertu, mais aussi dans la prospérité, ce qui est une vertu plus grande encore et plus rare. Oui, et je le dis ici sans crainte d'être démenti par elle, la soumission de Marie dans les courts instants de bonheur qu'elle goûta sur cette terre me semble plus admirable encore que sa soumission dans l'infortune. Qu'aux jours de la Passion elle soit demeurée ferme et debout au pied de la croix, Vierge sainte, permettez-moi de le dire, je ne veux point abaisser une de vos vertus pour élever les autres, mais votre soumission à cette heure déchirante, je la comprends encore; c'est le propre d'une âme forte et généreuse de se cabrer contre le malheur, et de se montrer plus grande à mesure que la fortune de-



vient plus rigoureuse; et d'ailleurs vous aviez sous les yeux un modèle si parfait de soumission! Jésus-Christ vous la prêchait si éloquemment du haut de sa croix! Je comprends donc que vous eussiez dit ce jour-là, au milieu même des angoisses qui déchiraient un cœur tout maternel : O mon Dieu! quoi qu'il m'en coûte, je suis votre servante, faites de moi tout ce qu'il vous plaira : *Ecce ancilla Domini*.

Mais que bien longtemps avant cette scène de sanglante mémoire, avant d'avoir reçu les leçons d'un fils qui n'était point encore né, avant d'avoir connu ce que l'infortune a de plus poignant et fait l'apprentissage du malheur, une jeune vierge ne se laisse point éblouir par le premier rayon de bonheur qui vient sourire à son âme; que son cœur, sans expérience encore des choses de la vie, ne se livre point à cet entraînement si naturel à l'homme, créé d'abord pour être heureux; qu'elle ne trouve en un mot, pour exprimer sa joie, à la première bonne nouvelle qu'on lui annonce, que cette seule parole d'indifférence, si elle n'était l'expression la plus parfaite d'une entière soumission : *Je suis la servante..... « Ecce ancilla Domini; »* voilà, voilà ce que je veux admirer en ce jour; voilà ce qui me semble la perfection, le sublime de la soumission chrétienne. Quoi, et c'est ainsi que vous recevez, ô Marie! la visite d'un ange et l'annonce de notre salut! La cour céleste s'est réjouie pour nous de voir s'approcher le jour de notre délivrance, et vous ne partagez pas ses transports! L'envoyé du Très-Haut comptait sans doute recueillir sur vos lèvres un cantique de joie et les accents d'une reconnaissance sans bornes, et vous n'avez à lui dire que cette seule parole : *Je suis la servante du Seigneur! Ecce.....! Ah!* pourra-t-il reporter au ciel cette parole si froide, et ne craignez-vous point qu'on la trouve bien au-dessous de la grandeur du bienfait? Mes frères, elle est grande cette parole, et très-grande dans la circonstance actuelle. Je le sais, et c'est ce qui augmente mon admiration, ce n'est point la parole que nous prononçons quand le ciel nous a favorisés de quelques instants de bonheur. Nous nous livrons au premier élan de la nature, notre cœur nage dans la joie, et nous ne savons point assez en maîtriser les premiers transports. Nous regardons la soumission à Dieu comme une vertu des jours mauvais, et nous ne pensons pas que c'est la vertu de la vie entière. Voyez ce chrétien à qui la Providence a rendu, après une longue attente, des biens et des ressources qu'il croyait anéantis. L'excès de son bonheur lui fait perdre la parole, et ses larmes, car la joie fait couler des larmes, sont le seul langage qui lui reste. Il ne se possède plus : il est agité, il raconte sa bonne fortune à ses amis, car il a des amis ce jour-là et son bonheur augmente à mesure qu'il le raconte. O homme, que ton cœur est faible, puisqu'il ne saurait porter le bonheur que la terre donne! elle n'en donne pourtant pas beau-

coup. Qu'il est étroit ce cœur, puisqu'une seule goutte de félicité a suffi pour l'inonder et l'a presque submergé! Voyez cette âme que le ciel a comblée de ces ineffables douceurs qui sont ici-bas la récompense de la piété et qui la dédommagent abondamment des aridités et des désolations qu'elle a d'abord éprouvées : je veux qu'elle ait été soumise quand son Dieu la frappait; le sera-t-elle encore quand il commence à la consoler. Elle soupire avec trop d'empressement après les visites du divin époux; elle se livre avec trop d'abandon à la joie sensible qu'elle trouve en sa compagnie; elle embrasse, disent les saints Pères, avec une affection naturelle les pieds sacrés de son Sauveur; en un mot, elle n'est point soumise à Dieu dans le bonheur comme elle le fut dans l'infortune.

Je vous ai parlé, mes frères, bien indigne que j'en suis, le langage de la perfection; mais où trouvera-t-on des âmes pour le comprendre, si ce n'est aux pieds des autels de Marie? Ah! apprenez de son exemple, en ce jour, que l'héroïsme de la soumission à Dieu est ce calme d'une âme qui désire uniquement d'accomplir en soi la volonté divine, qui lui reste constamment attachée dans la joie comme dans la tristesse, dans les afflictions comme dans les consolations, dans le bonheur comme dans l'infortune; et qui peut dire en toute rencontre, quand elle est visitée par les anges qui viennent lui apprendre d'heureuses nouvelles comme au Calvaire quand elle est inondée d'amertumes : *Je suis la servante du Seigneur, qu'il..... Oui, mon Dieu, je ne veux qu'une seule chose sur la terre, c'est votre volonté seule qui fait mon bonheur ici-bas. Affligez-moi, je serai soumise dans l'affliction; consolez mon cœur, je veux être encore votre servante, et ne goûter de joie dans ce monde qu'autant et aussi longtemps que vous le voudrez. Ecce ancilla Domini; fiat.*

## X. INSTRUCTION

### SUR LA VISITATION.

Mes frères, la première pensée de Marie après que le Sauveur se fut incarné dans son sein, ce fut une pensée de charité; la première démarche que lui conseilla l'Esprit qui venait de se répandre en elle, ce fut une démarche de bienfaisance et de miséricorde. Elle venait d'apprendre les ineffables desseins du Seigneur sur elle; un ange, après lui avoir dit qu'elle serait mère, avait reporté au ciel un consentement que le ciel attendait : le mystère venait de s'accomplir. Restée seule dans son humble demeure, Marie adore en silence le Dieu qui est venu la visiter; elle écoute sa voix, et aussitôt se levant en toute hâte, nous dit le livre sacré, elle s'en va dans les montagnes de Judée. Où courez-vous ainsi, fille de la solitude? avez-vous oublié que le Dieu de votre enfance se plaît à vous voir éloignée du monde, étrangère à ses occupations autant qu'à ses plaisirs? Quelle cause peut aujourd'hui

d'hui vous arracher au désert? Quel motif peut vous amener en cette ville si éloignée de Nazareth? Ce n'est pas sans doute une vaine curiosité qui vous pousse au milieu du siècle, pour y contempler des magnificences auxquelles vous avez renoncé. Plus prudente que la fille de Jacob, vous ne sortez point de votre maison pour aller voir les femmes de la contrée; aussi, plus heureuse que Dina, vous éviterez les dangers dont elle fut la victime, et votre voyage ne fera couler ni larmes ni sang... Ce n'est pas non plus l'ennui qui vous conduit dans la cité d'Hébron. Non, vous ne vous ennuyez pas de servir votre Dieu; vous ne vous laissez point des pieux exercices que vous accomplissez dans le silence et le recueillement. vous aimez toujours la prière, le travail, la solitude: la retraite a toujours des charmes pour vous. Et d'où vient donc, souffrez que nous vous le demandions, que vous la quittez aujourd'hui si promptement? quel motif a pu vous commander une démarche si peu conforme à vos goûts, à vos habitudes? Mes frères, le voulez-vous savoir? C'est la charité. Marie avait une parente pour qui le Seigneur avait fait aussi de grandes choses. Elle était devenue mère sur le déclin de ses jours, et les dernières années de son union avec Zacharie avaient obtenu un bonheur vainement sollicité par les premières. Or, Marie s'en va pour la servir et pour sanctifier l'enfant du miracle. On la verra, cette Vierge, quoique le sang des princes de Juda coule aussi dans ses veines, on la verra s'abaisser aux pieds d'une simple femme, et lui rendre pendant trois mois les services qu'on n'attend ordinairement que d'une complaisance mercenaire. Pendant trois mois, Marie, non contente de s'être proclamée *la servante du Seigneur*, « *ancilla Domini* » (Luc., I, 38), voudra devenir aussi la servante d'une pauvre créature; pendant trois mois Marie dans la maison d'Elizabeth, la soulagera par ses soins, la réjouira par ses saints entretiens, et se montrera pour toute la famille un ange de charité. Ce n'est pas tout encore, elle ne se contentera pas de servir la mère, elle vient aussi pour sanctifier l'enfant. Elle sait qu'elle porte dans son sein celui qui doit sanctifier la terre et purifier les hommes de la tache du péché, et elle veut que celui-là profite le premier de la venue du Messie, qui doit un jour l'annoncer au monde. Voilà le motif de cet empressement que je ne m'expliquais point tout à l'heure. Hâtez-vous, Vierge de Nazareth: il s'agit de délivrer un captif qui gémit encore sous l'empire du démon. Moins heureux que vous, Jean n'a point connu cette pureté d'origine qui a fait la gloire de votre conception, c'est un privilège que nul ne partage avec vous: il a été conçu dans le péché; mais vous pouvez, admirez votre puissance! vous pouvez réparer ce vice originel, sanctifier le fils d'Elizabeth au moins avant sa naissance; il apparaîtra à la terre digne du Dieu qu'il vient prêcher. Aussi à peine Marie a-t-elle mis le pied sur le seuil de la porte que le Dieu

enfant réagit sur le prophète enfant. Sa première parole dans la maison de Zacharie fait tressaillir Jean-Baptiste dans le sein de sa mère... Heureuse mère! heureux enfant: ils ont compris l'un et l'autre que c'est la mère de leur Dieu qui vient les visiter. Puis quand les jours d'Elizabeth furent accomplis, quand elle eut mis au monde le précurseur de Jésus, Jean fut reçu aux portes de la vie par celle qui devait enfanter le vainqueur de la mort. Ce fut dans les mains de Marie qu'on déposa d'abord cet enfant de bénédiction. Sans doute qu'elle l'offrit à l'instant même au Seigneur, sans doute qu'en le pressant contre son sein elle lui fit mieux sentir encore la présence de son libérateur. Après une telle naissance, je comprends que les voisins de Zacharie se disent entre eux avec admiration: *Quel sera donc un jour cet enfant?* (Luc., I, 66.) Je ne m'étonne plus que celui qui a été sanctifié dès le sein de sa mère par la présence de Jésus et de Marie soit plus tard appelé par la Vérité même le *plus grand des enfants* des hommes (Luc., VII, 28), je m'étonnerais qu'il en fût autrement.

Voilà, fidèles, le mystère que vous avez honoré aujourd'hui. C'est la visite de Marie, qui va servir Elizabeth et sanctifier Jean-Baptiste. Cette double pensée de Marie en quittant Nazareth me rappelle une double vertu qui ne doit être étrangère à aucun chrétien, et dont chacun trouve ici l'exemple. Marie va servir Elizabeth: ce sont les œuvres de charité spirituelle; le fruit que nous devons retirer de cette sainte solennité, c'est donc de nous renouveler dans l'exercice de cette double vertu. Nous la devons, cette charité, aux besoins corporels du prochain. Nous ne sommes plus, mes frères, hélas! nous nous en apercevons à plus d'une marque, nous ne sommes plus à ces jours anciens où, la grande famille des chrétiens ne faisant qu'un corps et qu'une âme, il n'y avait plus de pauvres parmi eux. Les nécessités de nos frères sont grandes, mais avec les besoins des pauvres se multiplient les devoirs du riche, et le premier a droit d'attendre de la charité du second un soulagement à ses misères. Plus d'une fois dans la vie nous pouvons, par les soins de la charité, consoler bien des douleurs, sécher bien des larmes, cicatriser bien des plaies. Et ne croyez pas que je veuille parler ici de l'aumône seulement: plusieurs ne peuvent point la faire, et plusieurs aussi ne la pourraient recevoir. Mais il est dans le cœur du chrétien véritable bien des ressources pour accomplir cette miséricorde corporelle dont je vous parle; il sait diversifier sa charité selon les besoins qu'il veut soulager; il a des paroles de mansuétude et de paix pour certaines afflictions; d'autres seront adoucies par un service inattendu, qui n'a point été demandé, et qui aura par conséquent un double prix. Une visite quelquefois conseillée comme celle de Marie par la charité, et, comme la sienne, relevée par l'humilité, peut avoir de salutaires effets pour un cœur.



malheureux. N'oublions pas, mes frères, que toutes ces œuvres de miséricorde, pour ne s'adresser qu'aux besoins du corps, n'en seront pas moins récompensées au dernier jour. *J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'étais nu, et vous m'avez donné des vêtements; j'étais infirme et vous m'avez visité; entrez en possession du royaume que vous a préparé mon Père.* (Matth., XXV, 35.)

Marie nous rappelle encore en ce jour la pratique des œuvres de miséricorde spirituelle; plus précieuse encore que l'autre, puisqu'elle soulage les besoins de l'âme, elle aura aussi une récompense plus abondante. Ah! fidèles, si vous saviez quel est votre pouvoir en ce genre! si vous pensiez qu'il vous est facile d'imiter Marie et de contribuer comme elle à la sanctification des âmes! Regardez, c'est un ignorant qu'il s'agirait d'instruire, et auquel vous pourriez faire connaître Jésus-Christ; c'est un cœur agité encore par la tempête des passions, et à qui de sages avis pourraient faciliter le retour au port; c'est une âme faible qui chancelle dans le chemin de ses devoirs, un bon conseil pourrait le raffermir à jamais; c'est un enfant dont vous pourriez conduire les premiers pas vers nos saints autels. Là, comme Jean-Baptiste, il recevrait les premières bénédictions de Jésus, et le tressaillement de l'innocence vous apprendrait qu'elle a reconnu son Dieu. Une prière quelquefois fera descendre dans le cœur de notre frère les consolations et les grâces dont il a besoin. Et quel est celui de nous qui pourrait refuser ce conseil, une prière aux nécessités de son prochain?

Mes frères, en ce jour où nous honorons la mémoire de la charité de Marie, aux pieds de celle qui est appelée la mère de miséricorde, prenons tous la résolution d'être fidèles à ce double devoir; de soulager quand nous le pourrons, et autant que nous le pourrons, les misères corporelles de nos frères, et sur tout d'avoir pitié aussi de leurs âmes. Marie nous demande cette résolution comme une preuve de notre amour pour elle; Jésus nous la demande afin de nous en récompenser. Bienheureux ceux qui sont miséricorde, etc.

## XI. INSTRUCTION

### SUR MARIE A LA CRÈCHE.

Mes frères, un grand mystère s'était accompli : une vierge avait enfanté un fils, et ce fils était Dieu. C'était, vous le savez, dans une pauvre étable que Marie avait donné le jour au Sauveur du monde; et dans ce réduit obscur vont se passer encore d'ineffables merveilles. C'est à la crèche que Jésus va commencer à manifester ses grandeurs, en s'y montrant le Dieu des anges et le Dieu des hommes; et parce que la mère ne doit pas être séparée du fils, parce que le premier autel élevé à l'honneur de Marie fut le berceau de Jésus, vous allez voir que ce fut à la crèche aussi que se montra la grandeur de cette Vierge auguste, et qu'elle y fut dé-

clarée la reine des anges et la mère des hommes.

Les premiers adorateurs de Jésus naissant, ce furent les anges. Instruits par le Père des abaissements de son Fils, ils ont appris que l'heure est arrivée, et que le désir des siècles vient enfin de paraître. Aussitôt ils se précipitent, et, quittant le ciel pour rendre leurs hommages à l'enfant nouveau-né, ils s'abaissent auprès de la pauvre étable. Oh! quels furent leurs sentiments quand ils aperçurent, en descendant vers la Judée, le palais où reposait le roi des Juifs! Voilà donc la demeure qu'il a choisie de préférence; voilà l'humble asile qui remplace pour lui les cieus et leur immensité! Oh! qu'il soit béni celui qui s'est dépouillé de sa gloire et qui s'est abaissé jusqu'à l'étable de Bethléem. Cependant les esprits célestes sont entrés dans la crèche; ils adorent en silence le fils de l'Eternel sous les traits d'un enfant d'un jour. Oh! apprenez ici, saints anges, le prix inestimable de cette vertu, qui vous assura dès les premiers jours du monde une félicité désormais inaltérable! Ah! que n'a-t-il vu le spectacle qui se présente à vous en ce moment, cet ange qui marchait à votre tête, qui partageait votre bonheur et votre gloire, qui chantait avec vous des cantiques au Seigneur! Aurait-il songé à devenir semblable au Très-Haut, s'il eût pu voir le Très-Haut devenu semblable à l'homme, faible comme lui et pauvre comme lui? Oui, Lucifer serait encore fidèle, il serait avec vous dans cette étable, il adorerait comme vous son Seigneur et son roi, s'il eût pu voir les humiliations de la crèche, un Dieu enfant qui a pour trône un peu de paille et de pauvres langes pour manteau royal.

Mais tandis que les anges rendent à leur Dieu les hommages qu'il mérite, un regard de l'enfant Jésus leur apprend qu'ils ont encore un autre devoir à remplir. Il y a dans l'étable une mère, et l'enfant, la montrant des yeux à ses premiers adorateurs, semble les inviter à la saluer aussi et à lui payer le tribut de leur vénération. Et c'est ainsi que le premier prédicateur des glorieux privilèges accordés à Marie, ce fut son fils.

Les voilà donc prosternés aux pieds de Marie, la réunissant à Jésus dans leur cœur, et lui disant ces paroles prophétiques, qui avaient été prononcées longtemps d'avance : *Dominare nostri, tu et filius tuus.* « *Soyez notre reine comme votre fils est notre roi.* (Judic., VIII, 22.) Nous vous saluons en cette qualité; nous nous faisons gloire de vous appartenir désormais. Vous aurez sur nous, à l'avenir, une puissance entière et toute royale : *Dominare nostri, tu et filius tuus.* A votre voix nous descendrons encore du ciel; nous viendrons quand vous nous appellerez, soit pour défendre les âmes qui vous sont chères, soit pour porter leurs prières aux pieds de l'Eternel, soit enfin pour les conduire au lieu du bonheur et de la paix. Commandez désormais; et puisque vous êtes la mère de notre roi, vous serez aussi notre

reine : *Dominare nostri, tu et filius tuus.*

Divine élection, qui confère à Marie des droits inaliénables, qui lui soumet la cour céleste, qui la rend toute-puissante au ciel, comme elle est toute-puissante dans l'étable !

Toutefois, mes frères, ne craignez point que l'humilité de Marie soit altérée par la dignité nouvelle qu'elle vient de recevoir. Au contraire, elle s'abaisse d'autant plus à ses propres yeux, qu'elle est plus élevée par les saints anges ; elle se confond à mesure qu'ils la glorifient, et la vue de son fils anéanti dans la crèche est pour elle une leçon sublime, qu'elle saura mettre en pratique. Elle n'oubliera point, malgré les honneurs nouveaux dont elle est revêtue, elle n'oubliera point qu'elle est fille d'Adam, et qu'elle vient de se proclamer l'humble servante du Seigneur. Ah ! puisque vous êtes la reine des anges, priez pour nous, ô Marie ! *Regina angelorum, ora pro nobis.* Oui, vous êtes la reine des anges, puisque vous les surpassez tous en vertu, en mérite et en sainteté. Les anges ne sont pas aussi dociles à la voix de leur maître que vous le fûtes aux inspirations de son amour ; les vertus des cieux ne sont pas aussi pures que le fond de votre cœur ; les séraphins eux-mêmes n'aiment pas aussi tendrement que vous aimez. *Regina angelorum, ora pro nobis.* Oui, vous êtes la reine des anges, puisqu'à la crèche ils vous ont donné ce titre, et que vous l'avez accepté. Priez donc pour nous, et pour nous secourir intéressez en notre faveur quelques-uns de vos sujets. Qu'ils viennent à nous, nous apporter les grâces du Seigneur, les consolations d'en haut, la lumière qui éclaire, la force qui soutient, le baume qui guérit, la couronne qui récompense. Qu'ils viennent à nous, qu'ils ne craignent pas de s'approcher de nos cœurs, de ces cœurs indifférents et infidèles : ils sont bien entrés dans une étable à Bethléem : *Regina angelorum, ora pro nobis.*

Les anges ont enfin quitté la crèche, et se préparent à remonter au ciel. Un d'entre eux se détache pour aller annoncer à quelques hommes privilégiés les grandes choses qui viennent de s'accomplir, et bientôt on entend dans les airs un cantique nouveau. *Gloire à Dieu dans les hauteurs du ciel : « Gloria in excelsis, »* etc. (*Luc.*, II, 14.) C'était le cantique des esprits qui retournaient à leur patrie, racontant sur la route les abaissements de Jésus et les glorieux privilèges de Marie.

Cependant, mes frères, ne quittons pas la crèche avec eux, restons encore quelques instants à contempler le divin enfant et sa sainte mère : nous allons voir de nouveaux adorateurs venir se prosterner ; c'est aux hommes à se présenter à leur tour à l'étable pour y reconnaître et pour y vénérer leur Dieu ; et Marie, après avoir été proclamée dans la crèche la reine des anges, y va recevoir un nouveau titre, autrement cher à son cœur, celui de mère des hommes.

Jésus appelle à son berceau tous les hommes, et ils y sont représentés par les pasteurs et par les mages ; chacune de ces deux

grandes classes qui partagent la race humaine, les pauvres et les riches, y envoie quelques députés. Mais à vous les premiers honneurs, pauvres bergers de Bethléem ; celui que vous venez voir est le Dieu des pauvres : entrez les premiers dans son palais.

A peine les pasteurs ont-ils entendu la voix des anges qui leur annonçaient l'accomplissement des oracles, qu'ils accourent aux lieux où se sont passées les grandes merveilles. Ils abandonnent le troupeau qui leur a été confié, et au lever de l'aurore ils viennent frapper à la porte de l'étable. Ouvrez-vous, porte sacrée qui dérobez à nos regards celui que les anges viennent de visiter ! Nous sommes de pauvres bergers ; nous avons besoin de consolation, d'espérance et d'amour, et voilà pourquoi nous sommes venus adorer le père des pauvres, le consolateur des affligés, le Dieu des hommes : ouvrez-vous, porte sainte ! Nous voulons le voir, baiser avec amour ses pieds, et retourner joyeux à nos travaux.

Les pasteurs sont entrés dans la crèche : c'est Marie qui a répondu à leurs saints desirs, qui les conduit à son fils, qui leur parle en son nom ; c'est elle qui le présente à leurs embrassements, qui le dépose dans leurs bras, qui lui demande pour eux ses grâces et sa bénédiction. Ah ! reconnaissez votre bonheur, bergers de Bethléem, vous êtes venus adorer un Dieu, et vous trouvez encore une mère. Oui, elle sera votre mère, comme elle est la mère de Jésus ; elle vous portera dans son cœur, comme elle a porté Jésus dans ses chastes entrailles ; elle veillera sur vous, comme elle a veillé, comme elle veille encore sur lui. N'êtes-vous pas ses amis, puisque c'est pour vous qu'il est descendu des cieux ? N'êtes-vous pas ses frères, puisque vous êtes pauvres comme lui ? Marie sera votre mère : aimez-la donc comme doivent l'aimer ses enfants.

Et voilà, mes frères, un des spectacles les plus consolants que puisse nous offrir ce mystère. Marie à la crèche devient la mère des pauvres : elle les adopte tous en la personne des bergers ; en voyant leur naïf empressement, leurs caresses respectueuses, les transports de leur joie, la simplicité de leurs offrandes, elle sent qu'elle a été créée pour les aimer ; elle prend la résolution de les aimer toujours. O mère des pauvres ! que vous avez été fidèle à cet engagement ! Quel pauvre n'a jamais senti les effets de votre amour ? Quel malheureux s'est retiré sans consolation de votre sanctuaire ? Et ne suffit-il pas, mes frères, de considérer un instant ce qui se passe chaque jour dans nos temples pour nous convaincre que Marie est encore la mère des pauvres ? A quel autel, dites-moi, viendra s'agenouiller le soir cet humble artisan qui rapporte à sa famille le prix modique du travail de sa journée ? A quel autel viendra prier cet infortuné dont la misère est chaque jour augmentée par le souvenir d'un temps meilleur, qui est passé pour lui sans retour ? A quel autel viendrait-il demander de la force contre les coups



du sort, et de saintes consolations à sa noble indulgence? Il viendra, mes frères, à l'autel de Marie, parce que l'autel de Marie est le rendez-vous des pauvres...

Au reste, elle est aussi la mère du riche, et c'est à la crèche encore qu'elle reçoit ce titre et qu'elle commence à en remplir les fonctions. Après les bergers sont venus les rois de la terre. Conduits par une étoile, les mages, arrivent à Bethléem; ils adorent à leur tour le Dieu qui dispense à son gré les trésors de l'univers, et ils trouvent le cœur de Marie prêt à les servir, prêt à les aimer, comme il a servi, comme il a aimé les pasteurs.

Mais, prenez garde, chrétiens! quels sont les riches dont Marie consent à devenir la mère? Ce sont les riches qui cherchent et qui savent trouver Jésus-Christ. Elle n'est point la mère de ces heureux du siècle, qui l'oublent, qui ne s'informent point du lieu de sa naissance, qui demeurent oisifs dans leurs palais, sans aller à son étable, sans penser même à lui. Marie est la mère des riches, mais de ces riches qui savent se détacher de leurs biens, partager avec Jésus les trésors que lui-même leur a donnés, et apporter à ses pieds l'encens de leurs prières et l'or de leur charité.

O vous donc à qui le ciel a donné la richesse en partage, vous qui vous sauvez difficilement, c'est le Sauveur lui-même qui l'a dit, souvenez-vous que vous avez une mère en Marie. Elle accepte cette responsabilité; elle vous aimera comme elle aimait les rois de l'Orient, si comme eux vous cherchez Jésus-Christ par les saints désirs de votre piété, si comme eux vous lui offrez vos trésors en secourant de vos biens les pauvres qui tiennent sa place. Ah! puisque la route que vous suivez est glissante et difficile, invoquez Marie, regardez cette nouvelle étoile qui vous éclairera comme les mages, qui vous conduira comme eux au terme de vos désirs : *Respice stellam, voca Mariam.*

Et nous, mes frères, recueillons ici nos pensées. Nous venons de voir que la crèche de Bethléem a été aussi le théâtre des grandeurs de Marie, qu'elle y a été saluée reine des anges, qu'elle y a été déclarée mère des hommes; invoquons-la souvent sous ces titres si glorieux et si doux. Aimons notre mère! aimons-la tendrement. Si nous sommes pauvres, nous lui rappellerons les pasteurs de Bethléem; elle nous obtiendra dans la pauvreté, dans la souffrance, de célestes consolations. Si nous sommes riches, elle croira voir en nous ces heureux mages qui vinrent adorer Jésus-Christ, et après nous avoir obtenu l'humilité, le détachement, la charité, elle saura nous trouver une place à ses côtés dans le royaume de son fils.

## XII. INSTRUCTION

### SUR LA PURIFICATION.

Mes frères, il était écrit dans les livres des prophètes que la gloire du second temple

devait effacer la gloire du premier; et que si l'édifice élevé par Salomon avait vu, aux temps de la splendeur d'Israël, ses parvis comme assiégés par la multitude des victimes légales, l'autre, plus heureux, quoique bâti dans les jours mauvais, devait voir en ses murs la grande victime qui efface les péchés du monde.

Aujourd'hui s'accomplit la parole des prophètes. Le désiré des nations entre aujourd'hui dans son temple; il vient s'offrir à son père, lui consacrer les prémices de sa vie, et prendre devant lui l'engagement de la sacrifier un jour tout entière. Quel spectacle se présente à nous dans l'intérieur du sanctuaire! une jeune mère, un petit enfant, un vieillard; et tous trois font aujourd'hui leur sacrifice au Seigneur, et tous trois lui présentent une offrande pour nous apprendre que c'est aujourd'hui le jour des offrandes, le jour où chacun doit se consacrer à Dieu sans réserve et sans partage.

Méditons quelques instants sur cette offrande de nous-mêmes que nous devons au Seigneur; et pour ne point perdre de vue l'enfant, la mère et le vieillard, cherchons en chacun d'eux une leçon qui nous instruisse et nous apprenne en quel temps nous devons nous offrir, ce que nous devons plus spécialement offrir en nous, et quelles dispositions doivent accompagner notre offrande.

L'homme se doit tout entier à son Dieu: c'est là une de ces vérités qu'on ne prouve pas, quand l'on parle devant l'assemblée des justes créés par le Seigneur et rachetés par lui. L'homme lui appartient à plus d'un titre; et comme il n'a rien qui ne lui soit prêté, il n'a rien non plus qui ne doive être rendu. Chacun des jours qu'il passe sur la terre, il le doit au Seigneur; chacune de ses actions, son Dieu veut en avoir l'hommage, et son cœur ne doit battre que pour lui.

Or, mes frères, quoique les droits de Dieu sur nous ne puissent être contestés, il veut encore que nous les reconnaissions par une offrande volontaire, non pas pour leur prêter un appui dont ils n'ont pas besoin, mais pour nous donner à nous-mêmes le mérite d'une dépendance acceptée et choisie librement.

En quel temps devons-nous donc faire cette offrande? Je jette les yeux dans le temple de Jérusalem; j'y vois un enfant, une mère, un vieillard, et cette mystérieuse réunion m'apprend que toute la vie de l'homme appartient au Seigneur, et ses jeunes années, et sa maturité, et ses derniers jours.

Oui, chrétiens, c'est dans la jeunesse surtout qu'il faut s'offrir au Seigneur. A peine quarante jours se sont-ils écoulés depuis sa naissance que le Fils de Dieu vient se présenter à son Père; il lui tarde de consommer son sacrifice, il voudrait commencer avant le temps; et s'il ne peut pas encore verser son sang, il vient au moins consacrer sa vie et la dédier au Seigneur. Enfants chrétiens qui m'écoutez, voilà, voilà votre modèle. Sur les pas de l'enfant Jésus, venez, vous aussi, offrir à Dieu ces premières années

dont il est si jaloux, venez lui offrir ce cœur qui n'a point encore été battu par les orages, et cette fleur de l'innocence que le vent du monde n'a point encore flétrie. Ce sont là ces prémices que le Seigneur réclame, ce sacrifice du matin dont le parfum doit monter jusqu'au trône éternel. Oh ! heureux et trois fois heureux l'enfant qui viendra, comme Jésus, se présenter à son père qui est au ciel, lui consacrer dès l'entrée de sa carrière les jours qu'il doit passer ici-bas, et lui promettre dès lors fidélité pour toujours.

Mais si les premières années appartiennent au Seigneur, elles sont un engagement pour les années qui les suivront, et Marie vient s'offrir à son tour pour nous apprendre encore que l'âge de la maturité est aussi le temps où l'on doit vivre pour son Dieu. Elle vient en ce jour renouveler cette offrande qu'elle avait faite au sortir du berceau, alors qu'entraînant sur ses pas un père et une mère ravis de sa ferveur enfantine, elle était venue cacher à l'ombre des sacrés tabernacles tout ce que la grâce et la nature avaient fait pour elle ; elle vient, fière d'appartenir à son Dieu, proclamer son bonheur à la face du ciel, et dire à tous les témoins de cette pieuse solennité que si elle fut heureuse d'avoir offert à Dieu les fleurs du printemps, elle l'est encore de lui consacrer les fruits de l'automne.

Par là elle donne de grandes leçons à tous les chrétiens, quels qu'ils soient ; elle vous apprend, à vous qui n'avez point violé votre alliance avec le Seigneur, que ce n'est point assez de vous être une fois donnés à Dieu, et qu'il faut de temps en temps renouveler votre offrande ; elle vous apprend qu'il faut sanctifier vos années à mesure qu'elles s'écoulent, en venant, comme elle, au temple réitérer vos promesses et en jurer la fidèle exécution ; elle vous apprend, à vous qui avez oublié le Dieu de votre berceau, qu'il ne faut point attendre pour vous réconcilier avec lui, ce jour où vous n'aurez plus d'autre perspective que la tombe ; elle vous dit que si vous n'avez pas encore imité son exemple en vous donnant à votre bon maître, il faut, sans plus tarder, faire maintenant au moins ce que vous auriez dû faire toujours, et rallumer en toute hâte sur l'autel de votre cœur ce feu sacré de la dévotion qui n'aurait dû jamais s'éteindre.

Chrétiens, si nous comprenons bien ces leçons que nous donne Marie, tous nous renouvellerons aujourd'hui au pied de son autel les promesses que nous fîmes à Dieu ; tous nous nous offrirons comme elle pour servir le Seigneur dans l'âge de la maturité, comme nous l'avons servi dans les jours de l'enfance, ou du moins pour réparer par une consécration nouvelle les années de notre vie qui furent perdues pour le ciel.

Enfin, pour compléter le tableau, le saint vieillard Siméon s'offre aussi au Seigneur. Je le vois au milieu du temple, levant les yeux et les mains au ciel, faire à Dieu son sacrifice, et lui consacrer les derniers sou-

pirs d'un cœur qui fut tout entier pour lui. Ainsi enseigne-t-il à ceux que l'apôtre m'apprend à vénérer comme mes pères ; ainsi enseigne-t-il aux vieillards que leurs derniers jours appartiennent encore à Dieu, qu'ils doivent lui offrir aussi ce cœur glacé par les frimas de la vie, et renouveler sur le déclin du jour le sacrifice de la première heure.

Voilà, mes frères, la première instruction que vous donne aujourd'hui le temple de Jérusalem. Il vous montre qu'en tout temps on doit s'offrir au Seigneur, et les trois âges de la vie s'y trouvent réunis pour vous dire, ce me semble, que votre fidélité à Dieu doit commencer au berceau, se prolonger, se renouveler avec vos années, et arriver sans tache aux portes du tombeau.

En second lieu, nous trouvons dans le temple de Jérusalem une instruction qui nous apprend ce que nous devons plus particulièrement offrir à Dieu ; et pour recueillir cette instruction, arrêtons encore nos yeux sur l'enfant, la mère et le vieillard.

Jésus vient offrir son corps à la douleur. Il va commencer cette carrière de souffrances que la volonté du père céleste lui a tracée sur la terre, et il vient protester de son obéissance aveugle et filiale ; il vient s'engager à laisser un jour mettre en lambeaux cette chair sacrée sur laquelle vont s'accumuler les prévarications des peuples : Mon père, vous m'avez donné un corps pour souffrir ; je viens vous dire que j'y suis résigné. (*Hebr. X, 5.*) Le calice que vous me destinez est bien amer à boire, pourtant je voudrais déjà y tremper mes lèvres. Présentez-le, mon Père, votre fils obéira.

Chrétiens, plusieurs parmi nous sont aussi marqués pour la souffrance ; il en est que le Seigneur éprouve par la maladie, par la pauvreté ; il en est à qui peut-être il imposera plus tard une croix bien pesante ; or, l'offrande que Dieu leur demande en ce jour, c'est une volonté disposée à recevoir en toute soumission les épreuves que le ciel leur envoie ; c'est un abandon filial entre les mains de celui qui châtie ceux qu'il aime ; c'est une résignation chrétienne qui leur fasse courber la tête, sans murmurer, sous la verge du Seigneur. Ah ! lorsque la douleur s'appesantit sur nous, rappelons à notre souvenir ces grandes paroles qui font la consolation des affligés : C'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume des cieux ; rappelons surtout l'exemple du Sauveur, qui s'offre aujourd'hui à Dieu son Père pour endurer en son corps tous les tourments qui lui sont réservés. Comme lui, venons au temple faire avec amour le sacrifice qu'on nous demande, et, comme lui, soyons résignés à souffrir.

Marie vient offrir son âme aux angoisses de l'affliction. Il est, mes frères, d'autres douleurs que celles qui déchirent le corps ; il est un autre martyre que celui qui s'accomplit sur la croix et sur le chevalet, alors que l'âme, troublée par la tentation, éprouvée par son Dieu, et peut-être aussi persé-



cutée par le monde, est triste, triste jusqu'à la mort; alors que l'esprit, obscurci par les vapeurs qui s'élèvent du puits de l'abîme, ne voit plus la route qui conduit au ciel, et que le cœur, percé par les traits de la colère divine, est noyé dans un océan d'amertume: hélas! mes frères, chacun de nous sait trop bien qu'il existe de semblables afflictions, et sur cette terre l'homme n'a pas besoin qu'on lui prouve la douleur...

Or, voilà le sacrifice que Marie vient accomplir en ce jour. Son âme doit passer par les grandes eaux du malheur, elle vient en faire d'avance son acte de résignation. Entendez-vous qu'on lui parle de glaive?... Fille de Jérusalem, préparez votre cœur au combat; vous immolez aujourd'hui votre réputation, en venant, comme une femme vulgaire, vous racheter d'une souillure que vous n'avez pas contractée. Mais ce n'est là que le commencement des douleurs: les déchirements de la maternité, que vous ne connûtes point en l'étable de Béthléem, vous les ressentirez au Calvaire. Là, votre âme sera transpercée d'un glaive, quand vous verrez le premier-né de vos entrailles suspendu entre le ciel et la terre et couvert de son sang; quand vous l'entendrez, à cette heure suprême, vous appeler *femme*, et vous refuser le titre de mère, de peur qu'un nom si doux ne soulage votre cœur; quand enfin vous aurez votre part aux opprobres du crucifié... Oui, de grandes tribulations vous attendent: y êtes-vous préparée?... Marie a entendu la prophétie, et la prophétie la trouve résignée... Mes frères, voilà le modèle que Dieu vous présente en ce jour. Venez, comme la mère de Jésus-Christ, venez promettre d'accepter avec soumission les douleurs spirituelles qui vous attendent. Venez dire comme elle: *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole*. Un jour le monde noircira par son haleine brûlante les vertus sans tache que vous aurez jusqu'alors pratiquées: Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon sa parole. Un jour, pour vous éprouver, Dieu vous retirera ces consolations qui vous ont rendu jusqu'ici son joug aimable et son fardeau léger: *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole*.

Siméon vient offrir sa vie pour dernier holocauste, et se résigne à la mort. C'est, mes frères, une offrande qu'il nous faudra faire tôt ou tard. Et pourquoi ne pas lui donner le mérite d'une offrande volontaire, en nous soumettant d'avance à l'arrêt de mort porté contre nous, sans attendre l'instant où nous ne pourrions pas même soutenir, dans nos mains défaillantes, la coupe que nous présentera le Seigneur. Mon Dieu, j'ignore encore le jour où vous me rappellerez à vous, le jour où il me faudra quitter tout ce que vous m'avez permis d'aimer sur la terre; mais je sais qu'à ce jour, du moins je l'espère avec votre grâce, je sais qu'à ce jour vous me trouverez prêt à partir pour mon voyage. Seulement, que mon âme meure

de la mort des justes; le reste, Seigneur, je l'abandonne entre vos mains.

Enfin nous pourrions encore trouver dans le temple de Jérusalem un modèle des dispositions avec lesquelles nous devons nous offrir au Seigneur. Jésus s'offre librement, Marie avec humilité, Siméon avec joie et reconnaissance.

Il a été offert parce qu'il l'a voulu, disent les prophètes parlant du Sauveur. Son sacrifice sur la croix doit être volontaire, son offrande dans le temple le sera aussi. A la la vérité, il y est porté dans les bras de ses parents, mais sa volonté les conduit; c'est elle qui dirige toutes leurs actions, c'est à elle qu'ils obéissent plus encore qu'à la loi judaïque. Imitons, mes frères, ce saint exemple. Consacrons-nous librement au Seigneur; donnons-lui de plein gré ce qu'il pourrait prendre sans nous consulter; et si nous déposons nous-mêmes sur son autel la victime qu'il nous demande, le sacrifice plus volontaire lui sera plus agréable.

Marie s'offre à Dieu en toute humilité; elle se soumet à une loi qui ne fut point faite pour elle, et cette soumission lui ôte aux yeux du vulgaire la plus admirable de ses prérogatives. Elle vient déposer aux pieds du grand-prêtre la pauvre offrande des derniers du peuple. Ah! chrétiens, humilité, humilité! voilà la grande disposition pour nous offrir au Seigneur; trop heureux s'il veut bien accepter notre cœur avec toutes ses misères, ses imperfections.

Enfin, car j'abrège pour ne point vous fatiguer, Siméon s'offrit avec joie et reconnaissance; avec joie, parce que ses yeux ont vu le salut d'Israël; avec reconnaissance, parce qu'il a plu au Seigneur de lui réserver en ses vieux jours ce dernier bonheur; avec joie, parce qu'il va partir pour la patrie; avec reconnaissance, parce que son exil va finir. Et nous aussi, mes frères, quand nous nous offrirons à Dieu, soit qu'il faille nous résigner à la souffrance, ou à l'affliction ou à la mort, soit qu'il faille renouveler avec les années les offrandes déjà faites, souvenons-nous qu'il est écrit que le Seigneur aime celui qui donne avec joie; souvenons-nous que notre cœur ne lui plaira qu'autant qu'il sera joyeux pour ce qu'il donne et reconnaissant pour ce qu'il a reçu.

Entrons, mes frères, dans ces sentiments, et avant de sortir du lieu saint, avant de quitter cet autel, donnons-nous au Seigneur pour le servir à la vie, à la mort, dans la tribulation, dans les souffrances, dans la pauvreté; soyons à lui dans le temps, nous serons à lui dans l'éternité.

### XIII. INSTRUCTION

#### SUR JESUS RETROUVÉ DANS LE TEMPLE.

Mes frères, la vie de la sainte Vierge s'écoulait à Nazareth, silencieuse et uniforme. Chaque jour ramenait les occupations de la veille: la prière et le travail se succédant, partageaient toutes les heures et les faisaient paraître plus courtes. Marie

contemplant son fils, méditait ses vertus, recueillait avec amour ses paroles, et les gravait pour toujours dans son cœur : *Conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo.* (Luc., II, 19.)

De son côté, Jésus était soumis à sa mère ; il obéissait à toutes ses volontés et prévenait ses désirs : *Et erat subditus illis* (Ibid., 51).

Cependant, ces jours si purs et si doux ne furent pas sans nuage, Dieu savait encore, au milieu de ce calme profond, éprouver sa servante et, pour la tenir en haleine, lui ménager des souffrances. L'Évangile nous apprend qu'un jour Marie ayant conduit son fils à Jérusalem, le perdit à son retour, et le chercha pendant trois jours inutilement jusqu'à ce qu'enfin elle l'eût trouvé dans ce temple. Cette circonstance bien touchante de la vie de la sainte Vierge va fournir ce soir quelques pieuses pensées à notre méditation.

Et d'abord, mes frères, la mère de Jésus conduisait chaque année son fils au temple de Jérusalem. La loi du Seigneur en avait fait un précepte, et Marie ne chercha jamais à se soustraire à un devoir. Heureuse la mère qui conduit aussi son enfant aux pieds des saints autels ; qui, pour dresser son jeune cœur à l'observance des préceptes, lui fait connaître de bonne heure le chemin qui conduit au temple, et lui accorde pour récompense de sa sagesse de venir offrir avec elle sa prière au bon Dieu ! Hélas ! quand les jours seront devenus mauvais, quand les orages auront passé dans le cœur de son fils, elle le perdra peut-être pour un temps. Augustin quittera sa mère, et ira loin d'elle oublier, au sein des plaisirs, les premières leçons qui furent données à son enfance ; mais il emportera dans ses égarements des souvenirs qui le ramèneront plus tard à la vertu ; il se rappellera ces jours où Monique le conduisait par la main dans le sanctuaire du Seigneur, où cette mère chérie lui expliquait avec une douceur si grande les cérémonies saintes et leur mystérieuse signification. Il se rappellera ce jour où, le menant pour la première fois à l'autel de la Vierge, elle lui montra une jeune mère tenant dans ses bras un petit enfant, et lui dit qu'il fallait être bien sage pour être aimé par l'enfant Jésus. Il se le rappellera, et ce souvenir, resté comme un trait au fond de son cœur, le suivra partout et l'accompagnera toujours. O mère, vous le retrouverez donc ce fils que vous pleurez par tant de larmes. Vous le retrouverez au temple, et il y reviendra, parce que c'est là que vous avez conduit ses premiers pas.

Jésus avait douze ans, et sa mère l'avait mené selon l'usage à Jérusalem, et quand les jours de la solennité furent passés, Joseph et Marie s'en retournèrent ; mais l'enfant demeura sans eux dans la ville, et après avoir marché pendant un jour ils s'aperçurent alors de son absence. O cruelle absence, qui se fait sentir bien douloureusement au cœur de sa mère ! je me la reorésente en

ce moment, tremblante et agitée, s'adressant sur la route à tous ceux qu'elle rencontre : O vous tous qui passez sur le chemin, voyez s'il est douleur pareille à ma douleur, j'ai perdu la lumière de mes yeux, la joie de mon cœur et la vie de mon âme : j'ai perdu mon fils. Ah ! si vous l'avez enlevé, dites-moi donc où vous l'avez mis : j'irai, la fatigue ne m'arrêtera pas ; je le presserai encore dans mes bras ; je le ramènerai avec moi, je serai heureuse en le voyant encore ; ayez pitié de mes sanglots, ayez pitié d'une mère qui a perdu son fils.

Tantôt, se frappant la poitrine, elle s'accuse elle-même, et se reproche de n'avoir pas veillé, car elle le croit ainsi, sur le saint dépôt que lui avait confié le Seigneur ; tantôt, à genoux sur la route, elle s'adresse au ciel et lui redemande son fils. C'est l'épouse d'Adam, pleurant immobile sur le corps de son Abel ; c'est Rachel, qui refuse toute consolation, parce que ses fils ne sont plus ; c'est plus que tout cela : c'est Marie pleurant Jésus.

Or, mes frères, les saints nous ont montré dans cette circonstance une image frappante de ce qui se passe quelquefois en ce monde. L'âme chrétienne perd aussi son Dieu, qui se dérobe à elle et qui l'abandonne. Et il y a deux manières de perdre Jésus-Christ, sur lesquelles je dois appeler votre attention : on le perd par le péché, et c'est une punition ; on le perd par les désolations intérieures, et c'est une épreuve. Oui, mes frères, on perd Jésus-Christ par le péché ; il sort d'une âme où le démon vient d'entrer, il se dérobe à ses regards, il la laisse seule avec l'affreux ami qu'elle a voulu choisir.

Ainsi, dans les jours anciens, quand le temple du Dieu d'Israel dut être profané par de sacrilèges ennemis, les anges protecteurs du saint lieu se retirèrent pour n'être pas témoins de sa désolation. On entendit une voix qui s'écriait : *Sortons d'ici!* Et après leur départ le sanctuaire fut souillé, et une idole impure fut placée sur les ruines de l'autel. Perdre ce Dieu qui fait au ciel la joie des anges et le bonheur des élus, et retrouver à sa place l'ange des ténèbres, le tyran de l'enfer et le bourreau des réprouvés ; perdre Jésus, son amitié, sa grâce, la suavité de ses entretiens, la douceur de ses bénédictions, les consolations de son amour ; et voilà pourtant, pécheurs qui m'écoutez, voilà le sort que vous vous êtes fait à vous-mêmes. Vous avez perdu Jésus, cet ami de votre enfance qui reçut autrefois vos premières promesses et vos premiers serments ; qui hégayait pour vous les leçons si simples de la foi, qui vous appelait à manger avec lui un pain délicieux, dont le souvenir peut-être a fait couler plus d'une fois vos larmes. Oh ! que vous êtes à plaindre d'avoir perdu Jésus !

Vous avez perdu Jésus, ce bienfaiteur charitable qui voulait votre bonheur, qui ne vivait que pour vous, qui vous comblait chaque jour de bénédictions plus abondantes.



Oh ! que vous êtes à plaindre d'avoir perdu Jésus !

Vous avez perdu Jésus, ce maître indulgent, qui vous pardonnait avec tant de facilité, qui vous rendait bientôt son amour, quand vous veniez à ses pieds solliciter votre grâce, qui rendit tant de fois à l'enfant prodigue la robe de son innocence et sa place au festin paternel. Oh ! que vous êtes à plaindre d'avoir perdu Jésus !

Encore si vous sentiez votre perte, si vous pouviez pleurer votre désastre ; mais vous restez froids, vous demeurez insensibles. O mon Dieu ! préservez-nous d'un pareil châtement.

L'âme fidèle perd aussi quelquefois son Dieu. Sans avoir oublié ses promesses et rompu ses engagements, elle se trouve quelquefois sur la route de la vie, seule avec elle-même. Elle croyait marcher avec Jésus, et voilà qu'il vient de l'abandonner ; elle comptait sur son secours, elle attendait une lumière, un conseil, une grâce ; il s'est éloigné, elle a perdu Jésus. Ame affligée, oh ! vos douleurs ne seront pas éternelles ; c'est une épreuve ménagée par le ciel à votre amour. Jésus aime à voir ces larmes que vous versez en secret ; elles sont pour lui la preuve de votre affection sincère ; ayez courage, vous le retrouverez un jour. Cherchez, comme Marie, ce Dieu qui se cache à vos regards ; cherchez avec patience au milieu de ce désert aride et sans eau, dans lequel il vous a laissée ; cherchez avec courage dans cette nuit obscure qui vous environne, le jour va bientôt paraître, et le divin soleil que vous attendez vous illuminera de ses feux.

C'est à Jérusalem, c'est dans le temple du Seigneur que Marie doit retrouver son fils ; après l'avoir cherché d'abord parmi ses parents et ses amis, elle retourne à Jérusalem. Et ici, mes frères, comment ne pas nous étonner des longs tourments de cette mère. Trois jours sans son fils ! Oh ! quel supplice pour son cœur ! Comme les heures sont longues pour une mère qui a perdu son fils !..

Et vous, chrétiens, n'y a-t-il pas longtemps déjà que vous avez perdu votre Dieu ? Peut-être le cantique de la résurrection s'est-il fait entendre plus d'une fois sur le tombeau où vous dormez, sans que pour cela vous vous soyez éveillé pour aller chercher votre Dieu.

Peut-être l'avez-vous perdu depuis ce jour où vous étiez avec lui dans le temple, depuis ce jour où pour la première fois il devint lui-même la nourriture de votre âme. On ne vous a point revu depuis lors à son banquet. Cherchez le Seigneur pendant que vous pouvez encore le trouver. Un jour peut-être s'accomplirait cette effrayante menace : Vous me cherchez, et vous ne me trouvez pas, et vous mourrez dans vos péchés.

Mais que vous dirai-je, à vous, âmes affligées, qui avez aussi perdu votre Dieu depuis longtemps ; à qui depuis bien des jours il a retiré les consolations d'un amour affectueux et sensible ? Ah ! souvenez-vous

que plus l'épreuve est pénible, plus aussi la récompense sera grande. Dieu vous tiendra compte un jour de ces soupirs qui tant de fois sont montés inutilement vers le ciel ; de ces larmes qui ont trouvé si longtemps son cœur inexorable ; de ces prières qui furent souvent une croix, et une croix sans onction ; de ces désolations, enfin, que la piété seule peut comprendre, et que Dieu seul peut récompenser.

C'est dans le temple que Marie rencontre son fils : il était assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant, quand sa mère, en le retrouvant, retrouva le bonheur et la vie. Chrétiens, qui avez perdu Jésus, c'est dans le temple que vous le retrouverez aussi.

Si sa perte est la punition de vos péchés, il est dans sa maison une piscine salutaire au bord de laquelle il vous attend pour vous guérir. Allez à la fontaine de Siloé, pauvre aveugle qui n'avez plus de guide, vous y retrouverez Jésus ; il ouvrira vos yeux, et vous le verrez encore. Oui, pécheurs, Jésus, vous ne le trouverez point ailleurs. Il n'est point dans ces sociétés mondaines où vous allez déguiser, sous une apparence de joie bruyante, les ennuis réels et peut-être les remords qui pèsent sur vous et vous accablent ; il n'est point dans ces sanctuaires de la science où le flambeau de la foi ne prête point à vos pas chancelants ses divines clartés ; il est dans son temple, c'est là qu'il faut le trouver. On vous dira dans le tribunal sacré ce que vous devez faire pour vous rapprocher de lui ; ou plutôt il reviendra lui-même à vous, il vous parlera par la bouche de son ministre, il rentrera dans votre cœur avec le pardon de vos fautes, et vous serez heureux quand vous le posséderez de nouveau.

C'est au temple encore que l'âme éprouvée doit retrouver Jésus. C'est au pied de cet autel qu'elle viendra le chercher dans la communion ou du moins dans la prière. Oui, sur cette route où vous cheminez péniblement, comme autrefois le prophète accablé sous le fardeau de la vie, l'ange du Seigneur vous présente, comme à lui, le pain de la solitude ; obéissez à sa voix, n'écoutez point de vaines terreurs qui vous éloigneraient de lui davantage. Mangez, mangez à la sueur de votre front, s'il le faut, ce pain mystérieux que vous aimez et que vous redoutez tout ensemble ; et si vous avez la foi, dit saint Augustin, l'absence du Seigneur n'est pas une absence véritable ; il est caché pour vous sous les voiles de l'eucharistie : *Absentia Domini non est absentia; habeto fidem, et tecum est quem non vides.*

Que si de sages conseils vous permettent de vous éloigner encore du festin de l'agneau, vous pourrez néanmoins retrouver Jésus dans la prière. Priez, et le calme renaitra dans votre âme, et vos larmes seront bientôt séchées et vos douleurs seront consolées. Priez, et, malgré la sécheresse qui vous désolera peut-être encore, le Dieu qui a tout promis à la prière vous fera sentir de nou-

veau sa divine présence, et remplira votre cœur des plus douces consolations. Enfin, priez, et l'épreuve passagère que vous envoyez le Seigneur sera pour vous une augmentation de mérite et un principe de gloire.

Marie dit à son fils : Mon fils, pourquoi avez-vous agi de la sorte avec nous ? Voyez avec quelle douleur votre père et moi nous vous cherchions. Sans doute elle a bien droit, cette pauvre mère, de parler à son fils des chagrins que sa trop longue absence avait amassés sur son front. Mais, fidèles, Marie est née pour souffrir, je vous l'ai dit une fois. Ecoutez la réponse que lui fait Jésus : Pourquoi me cherchez-vous ? Ne saviez-vous pas que je dois m'occuper aux choses qui regardent le service de mon Père ?... O parole déchirante pour le cœur de Marie ! Voilà donc la seule consolation qui la dédommage de ses alarmes et de ses souffrances ? Pourquoi me cherchez-vous ? O Jésus ! pouvez-vous le demander ? Elle vous cherche, parce qu'elle ne peut vivre sans vous ; elle vous cherche, parce qu'elle souffre depuis trois jours d'inexprimables douleurs ; elle vous cherche, parce qu'elle est votre mère. Pourquoi me cherchez-vous ? Fallait-il donc qu'elle s'en allât tranquille après vous avoir perdu ? Oh ! c'est un sacrifice que vous n'obtiendrez point de son amour.

Et toutefois, mes frères, Marie se garde bien de murmurer. Il est vrai, cette parole l'afflige, et d'autant plus qu'elle ne comprend pas encore le mystère de la conduite de son fils. Mais elle adore en secret des desseins qui sont encore cachés pour elle ; elle sait que les voies de la Providence, pour être impénétrables aux regards humains, n'en sont pas moins saints et vénérables ; que les rigueurs apparentes du ciel sont souvent la preuve de l'amour que porte le Seigneur à ses élus. Elle le sait, et elle se résigne.

Pour nous, si Dieu quelquefois se montre sévère à notre égard, nous nous plaignons bientôt, nous accusons ses desseins, nous versons partout l'amertume de notre cœur, et dans le découragement où nous sommes tombés, nous accueillons avec dédain les plus douces consolations de la foi ! Ah ! l'exemple de Marie nous condamne en ce jour, il nous apprend à nous résigner dans les épreuves que le ciel nous envoie, et à supporter avec patience les saintes rigueurs de notre Dieu ; il nous apprend en un mot à l'aimer et à souffrir.

Ainsi, mes frères, pour résumer ici ce que nous venons de dire, les âmes qui perdent leur Dieu sont de deux sortes : les âmes coupables et les âmes éprouvées. Marie est la figure de celles-ci, et le refuge de celles-là. C'est à la sainte Vierge que doivent s'adresser les pécheurs : *Refugium peccatorum, ora pro nobis*. C'est à elle qu'ils doivent recourir pour retrouver leur Dieu, pour rentrer en grâce avec lui. Elle leur dira, car elle le sait, à la vérité par une expérience bien différente de la leur, elle leur dira

combien l'on souffre quand on l'a perdu, combien l'on est heureux quand on le retrouve, et par ses prières elle leur obtiendra la grâce de pleurer la perte qu'ils ont faite par le péché, et le bonheur de la réparer par la pénitence. *Refugium peccatorum, ora pro nobis*.

#### XIV. INSTRUCTION

##### SUR LES DOULEURS DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Mes frères, vous venez de donner à la très-sainte Vierge un titre bien glorieux sans doute, mais qui lui a coûté bien cher. Tout à l'heure, rangés à la suite de sa bannière, nous chantions ensemble cette invocation : *Regina martyrum, ora pro nobis !* Reine des martyrs, priez pour nous ! C'est une belle chose, mes frères, que d'être la reine des martyrs, d'avoir au ciel, sous son patronage, cette foule innombrable de saints qui ont lavé dans leur sang la robe éclatante qu'ils portent aujourd'hui pour les noces de l'Agneau, et de recevoir avec le chef, le roi, le martyr des martyrs, leurs hommages respectueux et l'éternel tribut de leur vénération. C'est une belle chose que d'avoir à ses ordres, et pour serviteurs empressés, ces jeunes victimes enfantées à l'immortalité par le glaive d'Hérode ; ces saints innocents dont la récompense est d'aimer Marie plus que les autres, parce qu'ils n'ont pas eu le temps ici bas d'aimer leurs mères autant que leur cœur en avait besoin. C'est une belle chose que d'avoir pour suivantes les Agnès, les Cécile, les Agathe, et tant d'autres, qui s'empressent de tresser ensemble les palmes du martyre et celles de la virginité, pour en faire une guirlande à leur reine. Oui, c'est une belle chose d'être la reine des martyrs, et vous avez bien fait de donner à Marie ce nom si glorieux. Mais, fidèles, il lui a coûté bien cher ; elle l'a acheté, non pas au prix de son sang, mais au prix de ses larmes ; et, vous le savez bien, les larmes d'une mère, c'est plus que du sang.

Pour être la reine des martyrs il a fallu souffrir plus qu'eux tous, endurer à la fois toutes leurs angoisses, et mériter ce diadème à force de douleur. C'est aux pieds de sa croix que le Sauveur a donné ce titre à Marie ; c'est au jour de son agonie qu'il a détaché de sa tête quelques épines pour en faire une couronne à sa mère, et le premier palais de cette reine a été la montagne des suppliciés.

Et voyez, mes frères, quels sont ses titres à la royauté, quelles ont été les douleurs de son martyre !

C'est une mère qui perd son fils ; ce fils si tendre, si respectueux, il faut s'en séparer, il faut renoncer à la douceur de ses entretiens, aux consolations de sa présence, au bonheur de lui donner des soins ; il faut le voir tomber entre les mains de ses ennemis, il faut penser à la mort cruelle qu'on lui prépare ; que dis-je ? il faut la désirer cette mort, car Dieu voulait que la reine des



martyrs épuisât la coupe de sa fureur ; et il avait mis en elle un grand amour pour nous, afin que cette mère de douleurs fût contrainte de désirer, pour notre salut, la mort de son fils. Oh, mes frères ! comprenez qui pourra cette douleur de Marie. Il y a des mères ici : c'est leur cœur tout seul qui pourrait parler, qui pourrait dire ce qu'un cœur de mère doit éprouver quand les jours d'un fils sont en danger, quand des craintes, longtems prolongées, se changent tout à coup en une affreuse certitude ; et quand il faut se dire à soi-même : il va mourir... Au reste, et vous pouvez comprendre un peu de la douleur des mères. Pensez à celle qui vous a donné le jour, mes frères ; si Dieu vous la conserve encore, quelles alarmes à la seule pensée d'un trépas inévitable ! et si Dieu vous l'a ravie, quel souvenir cruel vous en reste au cœur ! Eh ! mes frères, c'est bien autre chose pour une mère, pour une mère qui perd son fils : le cœur d'une mère a des tendresses particulières, d'ineffables souvenirs, et l'amour d'un fils n'égalera jamais l'amour de sa mère.

Ce n'est pas tout encore : non-seulement c'est une mère qui perd son fils, c'est une mère qui le voit mourir sous ses yeux. Il faudra que Marie monte au Calvaire, qu'elle suive la voie douloureuse que son fils a suivie, que son pied glisse peut-être dans le sang de Jésus, qu'elle arrive au sommet de la montagne, qu'elle entende le bruit des clous, qu'elle voie la croix s'élever, qu'elle soit enfin spectatrice des dernières douleurs et témoin de la plus affreuse des morts. O Vierge sainte ! oui, vous êtes vraiment la reine des martyrs ; car il me semble que Dieu a créé pour vous de nouvelles douleurs... Ici, mes frères, je me représente une mère qui assiste à la mort de son fils : quel accablement ! Quel océan d'amertumes ! quels déchirements d'entrailles ! Et pourtant, mes frères, Marie a souffert bien plus que ne souffre ordinairement une mère. Au moins, quand son premier-né est appelé par la mort, une mère entoure son berceau des soins les plus tendres, elle peut adoucir par un baiser les douleurs de son enfant ; et, bercé dans ses bras, cet ange va s'endormir en souriant pour se réveiller au ciel. Puis comme on prend part à son affliction, comme on pleure avec elle, comme elle trouve des cœurs qui s'ouvrent au récit de ses maux ! Peut-être même un fils, une fille lui reste encore, elle l'aimera doublement, et sera moins malheureuse.

Mais Marie, oh ! elle doit éprouver toutes les douleurs sans adoucissement, et toutes les angoisses sans consolation ; elle verra mourir son fils, sans pouvoir soutenir un peu cette tête qui s'incline sous le poids de la souffrance ; elle verra ce sang qui ruisselle sur son visage, sans pouvoir en arrêter le cours et en effacer la trace ; elle entendra ce cri déchirant, j'ai soif ! sans pouvoir approcher de ses lèvres un breuvage moins amer ; elle entendra le dernier cri du mourant sans pouvoir auparavant déposer sur

son front le gage de son amour et de son affliction !... Et puis, lorsqu'elle retrouvera ses esprits épuisés par un si long martyre, elle verra autour d'elle des yeux secs et indifférents, elle entendra les dernières clameurs de la populace, qui chante sa victoire avec une joie féroce, et maudit en se retirant la mère du crucifié. Oh ! y a-t-il encore quelques traits à donner à ce sanglant tableau ! Encore un, mes frères ; il mettra le comble aux douleurs de la reine des martyrs : c'est une mère qui voit mourir son fils, et qui ne peut mourir. Au moins quand la mère des Machabées assistait au supplice de ses enfants, une pensée la soutenait, elle allait mourir avec eux... Mais Marie ne pourra pas mourir ; cette seule et dernière consolation qu'elle puisse avoir lui sera refusée : son âme, enchaînée dans son sein, ne pourra pas suivre l'âme de son fils ; elle éprouvera toutes les horreurs de la mort, elle n'en connaîtra point les douceurs.

Voilà mes frères, quelque chose des souffrances de Marie ; voilà quelques-uns des titres qui lui assurent une royauté nouvelle : la royauté du martyre. Oh ! qu'elle a souffert avant de monter au ciel ! quelle a versé de larmes pour devenir reine ! que sa couronne lui a coûté bien cher, et qu'elle a trop bien mérité de recevoir nos hommages comme la reine des martyrs : *Regina martyrum ! ora pro nobis.*

Rendons nous utiles, mes frères, ces tristes souvenirs que l'Eglise nous rappelle en ce saint temps ; aimons davantage une mère qui a porté de si grandes, de si profondes, de si prodigieuses douleurs. Servons-la plus fidèlement, car elle a été malheureuse, et le malheur s'accorde bien avec la fidélité ; ranimons pour son culte et son honneur un zèle qui ne sera pas sans récompense et une ferveur qui vous méritera la félicité.

Mais surtout apprenez à son école comment il faut souffrir. Ne vous plaignez plus de vos maux : en aurez-vous jamais autant que Marie ? Ne murmurez pas contre le Dieu qui vous éprouve : Marie fut toujours soumise et résignée. Ne perdez pas courage ; ses douleurs ont augmenté sa gloire ; vos afflictions vous conduiront au ciel.

Enfin, mes frères, invoquons souvent cette reine des martyrs : le malheur l'a rendue compatissante. Dans nos peines, dans nos tribulations, tournons vers elle des yeux remplis de larmes ; ne lui parlons pas longuement : il suffit qu'elle nous voie, car elle comprend le langage des larmes ; ou, si nous lui parlons, que ce soit pour lui rappeler ce titre douloureux qui fait aujourd'hui sa gloire et toute notre confiance : reine des martyrs, priez pour nous, *Regina martyrum, ora pro nobis.*

Oui, quand la mort aura frappé ce coup si sensible à la nature, quand ces yeux, où nous trouvons encore notre bonheur et notre joie, se seront fermés à la lumière, quand cette vie si chère aura succombé sous le poids de la malédiction primitive, reine des

martyrs ! nous viendrons à votre autel, nous nous prosternerons à vos pieds, nous rappellerons à votre souvenir les douleurs que vous avez endurées, et le glaive qui a transpercé votre cœur. Nous verserons nos larmes devant vous ; et comme nous avons pris part à votre peine, vous prendrez part à la nôtre ; vous prierez pour nous, et la consolation rentrera dans notre âme : *Regina martyrum, ora pro nobis.*

Oui, quand les hommes auront été cruels pour nous, quand ils auront calomnié les intentions les plus droites et les plus pures vertus, quand d'injustes accusations auront terni notre honneur et pesé sur notre innocence, reine des martyrs ! nous aurons recours à vous ; nous viendrons vous demander la patience dans nos chagrins et la soumission aux ordres du ciel. Vous prierez pour nous ; et à votre voix le calme renaîtra dans nos cœurs : *Regina martyrum, ora pro nobis.*

Oui, enfin, lorsque les dernières douleurs auront saisi notre âme, lorsque sur la couche de l'agonie nous aurons étendu un corps destiné bientôt à rentrer dans la poussière, nos derniers regards se tourneront vers votre image, nos dernières pensées nous rappelleront vos souffrances, nos derniers soupirs invoqueront la reine des martyrs ; et par ses prières la reine des martyrs nous méritera la grâce d'une sainte mort et une place auprès d'elle dans la patrie bienheureuse : *Regina martyrum, ora pro nobis.*

## XXV. INSTRUCTION

### SUR LA JOIE DE MARIE DANS LA RÉSURRECTION DE SON FILS.

Enfin, mes frères, les jours de la douleur sont passés pour Marie. Le Tout-Puissant a changé son vêtement de deuil en un vêtement de gloire et de magnificence : un diadème de bonheur et de joie va remplacer sur son front la couronne d'épines que le ciel lui-même y avait placée. Marie vient de quitter cette montagne sainte,

Tout va changer maintenant pour elle : elle va recevoir des consolations... Elle a quitté cette montagne sainte où le sang de son fils avait coulé sous ses yeux ; où, dans son affliction profonde, elle avait adopté saint Jean, et était devenue ainsi la mère de tous les hommes. Elle va recevoir maintenant des consolations égales aux tourments qui ont déchiré son cœur ; la résurrection de Jésus va rendre le bonheur à cette mère affligée. *Secundum multitudinem dolorum meorum, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam. (Psal., XCXIII.)*

Nous ne chercherons pas, mes frères, à vous peindre ce qui se passait dans l'âme de Marie quand elle reçut au pied de la croix le corps inanimé du Sauveur, quand elle le vit déposer dans un sépulcre, et quand sur le soir elle entra dans cette Jérusalem où son fils n'était plus. Les saintes femmes qui avaient payé le dernier tribut de leur tendresse à Jésus-Christ, qui avaient répandu

sur son corps les parfums, symboles de leur amour et de leur affliction, accompagnèrent en pleurant sa mère jusqu'à l'humble demeure qu'elle habitait : leurs larmes se mêlèrent à ses larmes, et leur douleur augmentait sa douleur. Oh ! qu'elles furent longues les heures que Marie passa dans la solitude à pleurer l'objet de sa tendresse ! qu'il s'écoula lentement ce grand jour du sabbat qui avait suivi le jour du sacrifice !

Cependant le soleil se levait pour la seconde fois depuis qu'il avait refusé sa lumière au plus affreux des attentats ; ses rayons commençaient à dorer le sommet du temple, les ombres s'enfuyaient au loin dans les vallées, et le silence de la nuit régnait encore dans la ville. Marie, dit un saint docteur, pria avec larmes, lorsque tout à coup le Seigneur parut devant elle, vêtu d'une blancheur éblouissante, le visage brillant de beauté, de lumière et de gloire : elle reconnait son fils... Une bouche humaine doit ici respecter des mystères que le cœur de l'homme ne saurait comprendre.

Car, mes frères, où prendrions-nous des paroles, où chercherions-nous des exemples pour vous donner une idée des transports et du ravissement de Marie. Elle autrefois pour récompenser la veuve de Sarepta, et payer son hospitalité, lui avait rendu son fils, que le tombeau réclamait déjà comme sa victime. Oh ! sans doute elle fut grande la joie de cette pauvre mère quand elle pressa contre son sein ce cher objet de tant de larmes. Mais Marie, comme elle avait pleuré son Jésus, plus qu'on ne pleure ordinairement un fils, son allégresse fut plus grande aussi que l'allégresse de la veuve, et sa joie fut immense comme l'avait été sa douleur : *Secundum multitudinem dolorum meorum, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam.*

Le Seigneur lui-même avait ressuscité sur le chemin de Naïm un fils unique, dont la mère était veuve. Et qui pourrait dire avec quelle inexprimable consolation elle avait vu se tourner vers elle les yeux de son fils, ces yeux que la mort semblait avoir éteints pour jamais ? qui pourrait dire avec quel ravissement elle avait entendu le doux nom de mère sortir encore de ces lèvres qu'avait déjà glacées le froid mortel du tombeau ? Mais, quelque vive que pût être la joie de cette mère, à peine est-elle une image de la joie de Marie quand elle revit son fils ressuscité.

Ma mère ! ah ! voilà sans doute la première parole, la seule parole peut-être que prononça d'abord le Sauveur. Ma mère ! ô parole bien douce au cœur de Marie ! qui guérit toutes ses blessures, qui soulage tous ses maux, et qui verse dans son âme des torrents de délices ! Ma mère ! on ne lui donnera donc plus ce nom, qu'elle reçut au pied de la croix, ce nom qui la confondait avec les femmes ordinaires, et qui avait été pour elle comme le dernier trait du calice de l'amertume. *Ma mère, voilà votre fils : « Ecce filius tuus. » (Joan., IXX, 26.)* Le voilà ce



fil, qui revient à vous après avoir passé par les horreurs du tombeau, après avoir dormi quelques heures dans les bras de la mort. Vous avez partagé ses douleurs et ses ignominies ; il faut bien que vous partagiez son bonheur et sa gloire ; vous avez eu sur le Calvaire son dernier regard et sa dernière pensée ; il vous doit aujourd'hui sa première visite... Ma mère embrassez votre fils : *Ecce filius tuus.*

Ce n'est plus à cette heure un disciple qui vient prendre en votre cœur la place de son maître ; c'est ce fils que vous avez pleuré, et que rien ne pouvait remplacer pour vous ; reconnaissez à ses plaies encore vives, à son cœur entr'ouvert, à son front encore sillonné de glorieuses cicatrices, celui que vous avez porté dans vos entrailles, celui qui est vraiment votre fils : *Ecce filius tuus.*

Oh ! quelle joie ! oh ! quelle douceur pour Marie de revoir enfin ce Jésus qu'elle aimait si tendrement. Elle ne se rappelle plus (car, vous le savez, mes frères, un instant de bonheur fait oublier bien des années de souffrances), elle ne se rappelle plus ni les persécutions qu'elle partagea jadis avec ce Dieu enfant, ni les angoisses de son cœur au jour où elle le perdit, ni le douloureux accomplissement des prophéties de Siméon ; elle a tout oublié, parce qu'elle a revu son fils. Elle sait qu'il est ressuscité pour ne plus mourir, et cette pensée ajoute encore à son bonheur. Peut-être aura-t-elle encore quelques jours mauvais à passer sur la terre, mais que lui importe ? son fils ne doit plus souffrir. Peut-être sera-t-elle condamnée plus tard aux tourments de l'exil ; peut-être lui faudra-t-il demeurer ici bas, quand Jésus sera dans les cieux ; mais, encore une fois, que lui importe ? son fils ne doit plus souffrir.

Voilà, mes frères, tout ce que nous pouvons vous dire sur la joie de Marie dans la résurrection de son Dieu, de son fils. Faibles paroles, qui n'expriment pas assurément les sentiments qui se pressaient dans son cœur. Mais s'il s'est trouvé parmi les hommes un prophète pour égalier les lamentations aux douleurs, il n'y en a point, il n'y en aura jamais qui puisse exprimer complètement le bonheur ici-bas. Le langage des mortels manque de termes pour peindre la félicité ; il n'en manque pas pour rendre l'infortune. Disons donc simplement avec l'Eglise, que la joie de Marie fut égale à sa douleur : *Secundum multitudinem dolorum meorum, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam.*

Mais, chrétiens, Marie sur la terre a d'autres fils que Jésus, et dans la résurrection de son premier-né elle entrevit avec une grande joie celle de tant de pécheurs qui sont aussi ses enfants. Pensée consolante autant qu'elle est véritable, qui doit verser dans l'âme des pécheurs d'ineffables espérances ; ils ont perdu par leurs iniquités la

grâce et l'amitié de leur Dieu ; ils ont perdu les mérites acquis peut-être à force de sacrifices et de vertus, ils ont perdu le ciel ; ils ont perdu beaucoup sans doute, et pourtant ils n'ont pas tout perdu, car ils ont encore une mère, une mère qui ne les renie pas encore pour ses enfants, une mère qui pleure sur eux, et qui les aime encore.

Eh bien ! cette mère des pécheurs se réjouit quand ils reviennent à la vie en revenant à la vertu ; elle tressaille d'allégresse quand elle voit sorties du tombeau ces âmes qui étaient mortes à la grâce, et que la pénitence a ressuscitées. Oui, plus d'une fois depuis la résurrection de Jésus, le bonheur de sa mère a été renouvelé ; il l'est encore tous les jours, quand, après de longs égarements, un coupable du fond de l'abîme crie vers elle, et implore sa pitié. Ce cri du repentir est à son cœur comme le soupir d'un enfant malade au cœur de sa mère. Ah ! quand, après une crise violente, son fils unique est demeuré sans mouvement et comme sans vie, semblable à cette fleur dont la tourmente a brisé la tige et qui incline languissamment sa tête, celle qui lui a donné le jour, penchée alors sur son berceau, le contemple en silence, retient son haleine, et espère encore, quand personne autour d'elle n'a conservé d'espoir. Et si, quand bien des heures se sont écoulées, un faible soupir vient errer sur les lèvres de son enfant, la pauvre mère oublie bien vite tous ses chagrins, et la joie rentre à l'instant dans son cœur, parce que son fils est ressuscité. Ainsi la mère des pécheurs est-elle heureuse quand le cri de leur détresse vient lui annoncer qu'il y a encore de l'espoir, et qu'ils vont revivre par la foi et par l'amour. Ah ! si les anges célèbrent par de saints transports la conversion des pécheurs, Marie, qui réunit en sa personne deux titres si étranges et si opposés, qui est à la fois la reine des anges et la mère des pécheurs, Marie serait-elle étrangère à leur allégresse et à leur joie ? Non, non, son cœur jalors s'ouvre encore à de nouvelles consolations ; elle se réjouit du retour de l'enfant prodigue, autant qu'elle a pleuré ses égarements ; elle bénit avec tendresse cet infidèle qu'elle a toujours aimé ; et s'il est ressuscité pour ne plus mourir, s'il a dit pour jamais adieu aux coupables erreurs qui lui donnèrent la mort, oh ! sa joie devient plus vive encore, et son bonheur est parfait.

Pécheurs qui m'écoutez, car il y en a partout excepté dans le ciel, vous êtes morts il y a longtemps peut-être, quoique vous paraissiez encore vivants : *Nomen habes quod vivas, et mortuus es (Apoc., III, 1)*, souvenez-vous de ce jour où, devenant infidèles à votre Dieu, vous avez commis cette faute dont le souvenir parle en ce moment à votre cœur. En ce jour-là vous avez reçu dans le saint baptême, que vous aviez retrouvée plus d'une fois peut-être dans la

pénitence; les anges se sont voilé la face pour ne pas voir votre honte, et le meurtrier de votre âme, le démon, est venu s'asseoir triomphant et superbe sur le cadavre de sa victime. Depuis ce jour les hommes vous croient encore vivants, mais vous êtes morts aux yeux du Seigneur; vous portez en votre sein la corruption et l'ignominie du tombeau: *Nomen habes quod vivas, et mortuus es.*

Quand donc ressusciterez-vous? Quand donnerez-vous cette consolation à votre mère? Quand aura-t-elle le bonheur de vous apercevoir comme son premier-né, tout resplendissant des clartés d'une innocence réparée? Quand viendrez-vous à son autel, lui dire aussi: Ma mère, voilà votre fils: *Ecce filius tuus.* Voilà ce fils qui causa longtemps tous vos chagrins, qui oublia sa mère pendant bien des jours, qui pensa trouver le bonheur, aveugle qu'il était! dans les plaisirs et dans les folles joies du monde: *Ecce filius tuus.* Le voilà qui revient à vos pieds, ramené par le repentir, couvert de confusion et baigné dans ses larmes: recevez-le avec indulgence et miséricorde. Il ne mériterait plus d'être appelé votre fils, depuis qu'il a péché contre le ciel et contre vous; mais puisque vous aimez à vous dire la mère des pécheurs, c'est à ce titre qu'il se présente devant vous et qu'il ose encore prendre le nom de votre enfant: *Ecce filius tuus.* Il est ressuscité: vos prières et la grâce de son Dieu lui ont rendu la vie; il est sorti de ce tombeau où fut ensevelie son innocence aussi bien que sa foi; il en est sorti, et il vient vous promettre de ne plus y rentrer: *Ecce filius tuus.*

Venez, pécheurs, venez, pendant ce mois de grâce et de salut, donner à votre mère cette consolation; elle aime à voir ce pieux concours des fidèles, qui se pressent à son sanctuaire, et qui chantent ses louanges; mais elle aimerait encore mieux vous voir ressusciter avec son divin fils, et commencer avec lui une vie nouvelle. Ah! si vous sentez le besoin de cette vie nouvelle, si vous n'êtes pas heureux dans le sein de la mort, pourquoi ne voulez-vous pas vivre? Pourquoi voulez-vous toujours dormir dans ce tombeau? Prenez garde, il est creusé jusque dans l'éternité; malheur à celui qui ne fait point d'effort pour en sortir! Revenez à la vie; la sainte Vierge vous aidera, la grâce vous soutiendra, le repentir vous purifiera, et vous serez heureux quand vous serez ressuscités.

Oh! c'est alors que les anges entonneront dans les airs ce beau cantique, ce cantique de la résurrection: *Regina celi, lætare, alleluia*; Reine du ciel, ô Marie, réjouissez-vous et bénissez votre Dieu. Assez longtemps vous avez pleuré sur les fautes de vos enfants, vous avez gémi de leur misère profonde; réjouissez-vous en ce jour, et tressaillez d'allégresse: *Quia quem meruisti portare, alleluia*; Ces enfants que vous aviez

portés dans votre cœur, ces ingrats qui ont déchiré si souvent le sein qui les avaient nourris, ces pécheurs qui s'étaient égarés loin des sentiers de la vertu, ils ne sont plus ingrats: *Resurrexit sicut dixit, alleluia!*

Ils sont enfin ressuscités; souvent ils prirent la résolution de changer en joie vos douleurs, de briser leur chaîne, de sortir du tombeau. *Resurrexit sicut dixit, alleluia!* Ils sont ressuscités. Ah! pour que leur résurrection soit durable, pour qu'ils ne descendent plus au sépulchre, pour qu'ils ne rentrent plus dans l'esclavage, priez pour eux, et soutenez leurs efforts; *Ora pro nobis Deum, alleluia!*

Oui, priez pour les pécheurs, ô Marie; mais priez aussi pour les justes. Plusieurs parmi eux ont aussi besoin de ressusciter à la ferveur, de ranimer en eux ce feu sacré qui va bientôt s'éteindre; de renouveler au fond de leurs âmes une fidélité qui les abandonne. Priez aussi pour eux; qu'ils sentent pendant ces saints jours l'effet de votre puissante intercession; qu'ils portent, avec une allégresse toute nouvelle, le joug sacré du Seigneur; qu'ils aillent encore chercher dans la prière et le recueillement leur consolation et leur force; qu'ils soient fidèles jusqu'à la fin pour mériter la couronne de vie: *Ora pro nobis Deum, alleluia!* Enfin priez pour nous tous, nous avons tous besoin de vos prières; nos ennemis sont nombreux, notre faiblesse est grande, notre pèlerinage est difficile. Priez pour nous tous, nous sommes tous vos enfants; justes ou pécheurs, nous vous aimons comme notre mère, nous vous invoquons avec confiance, nous nous jetons dans vos bras. Priez pour nous tous, et un jour réunis tous ensemble au pied du trône où vous êtes assise dans les cieux, nous bénirons vos miséricordes, nous exalterons vos grandeurs, et nous aimerons à jamais celle dont les prières nous auront conduits au bonheur. *Ora pro nobis Deum, alleluia!*

Et nous aussi, mes frères, prions pour les pécheurs, demandons à Dieu leur résurrection à la grâce, pour le bien de leurs âmes, pour l'honneur de la religion, pour le bonheur et la consolation de Marie.

## XVI. INSTRUCTION.

### SUR MARIE AU JOUR DE L'ASCENSION.

Quand le Sauveur eut conduit les apôtres sur la montagne de Béthanie, et quand, après leur avoir donné ses dernières instructions et sa dernière bénédiction, il eut disparu à leurs yeux en s'élevant avec majesté vers le ciel, toutes les pensées, tous les regards des témoins de cette grande scène, se portèrent comme naturellement sur Marie. Elle aussi avait suivi son fils sur cette montagne. Nous l'avons vue aux jours de la douleur, debout sur le Calvaire, au pied de la croix; elle avait partagé les ignominies



et les souffrances de Jésus, il fallait bien qu'elle en partageât aussi la gloire et le triomphe. Elle était donc montée sur la montagne où devait se dire les derniers adieux. Là, confondue au milieu des disciples, elle entend les paroles suprêmes de son fils : Jésus jette un regard sur sa mère, comme pour lui dire que si elle est mêlée avec la foule, son cœur sait bien la distinguer ; puis il retourne à la patrie. Quels durent être en ce moment les sentiments de cette tendre mère ? Sans doute, un instant peut-être, elle regretta de ne point accompagner son fils dans ce bienheureux voyage. Elle avait été si souvent séparée de lui sur la terre ; faudra-t-il encore vivre sans lui, et traîner sous le soleil cette existence malheureuse d'une mère qui n'a plus de fils ? Ah ! plutôt que ne puis-je m'élever avec vous ; et, sur ce nuage qui vous dérobe à ma vue, arriver bientôt aux saintes demeures que vous allez visiter. Mon fils, ne suis-je donc plus votre mère ? Et ce jour où commence l'éternel bonheur de vos saints sera-t-il pour moi le premier jour d'un exil éternel... Elle dit ; mais aussitôt une pensée d'en haut vient la consoler. Quelque chose en son cœur lui dit que cet exil doit bientôt finir, que cette séparation ne sera pas longue, et que c'est à elle plus encore qu'aux disciples que Jésus adresse cette consolante parole : *Je vais vous préparer une place ; « Vado parare vobis locum. »* (Joan., XIV, 2.) Oui, s'il faut en croire ces pressentiments que l'amour a mis dans son sein, avant peu elle aura rejoint son bien-aimé, elle aura pris possession de ce trône glorieux qu'il s'en va lui préparer : *Vado parare vobis locum.*

Ce n'est donc plus la douleur de la séparation qui se fait sentir en ce moment à l'âme de Marie. Elle considère ce jour comme un jour de triomphe pour son fils, et elle prend part à sa joie. Elle le voit, après tous les travaux de sa vie mortelle, entrer enfin dans son lieu de repos, et, triomphateur pacifique, monter au capitole où l'attend une couronne tressée par les mains de son père, et cette vue remplit son âme d'ineffables délices. Aussi elle s'unit au chœur des anges qui viennent au devant de Jésus, elle partage leurs transports, elle chante avec eux ses grandeurs : car les louanges d'un fils où trouveront-elles un écho, sinon dans le cœur de sa mère ? Voilà donc le second sentiment qui vit en Marie, c'est un sentiment de joie à la pensée de la gloire de son divin fils.

De ces deux sentiments, la tristesse de la séparation et la joie du bonheur de son fils, naît en la très-sainte Vierge un troisième sentiment, qui domine, qui absorbe les deux autres ; c'est le désir d'être bientôt réunie à celui qui vient de la quitter. Oh ! combien est vif ce désir, combien ardent ce feu qui brûle à l'intérieur et qui la consume en secret ! Elle lève les yeux et les mains vers le ciel, et, gémissant pour ainsi dire d'en être éloignée encore pour quelques jours, elle voudrait les voir s'écouler ces jours avec la

rapidité de l'éclair, afin de pouvoir aussitôt rejoindre son fils et de la montagne des Oliviers monter au ciel. Au moins, s'écrie-t-elle, au moins ne m'oubliez pas sur la terre ! Songez, ô mon fils, que vous y laissez votre mère, et qu'elle sera triste tant qu'elle ne sera point avec vous. Ah ! qu'il vienne bientôt le jour où je vous reverrai, il sera toujours trop éloigné pour mon amour !

Telles étaient les pensées et les sentiments de Marie au jour de la glorieuse ascension de son fils. Cependant on quitte la montagne sainte ; la pieuse assemblée en descend, et chante sur sa route les merveilles qui viennent de s'opérer. Bientôt les fidèles se réunissent au cénacle, et là se préparent par de ferventes prières à la venue de l'Esprit-Saint.

Mes frères, ce n'est point assez pour nous d'avoir médité sur les sentiments qui animent Marie en ce saint jour, il faut encore imiter la conduite des disciples envers Marie, la conduite de Marie envers Jésus.

Une fois que le Sauveur fut remonté vers son Père, les disciples, n'ayant plus la possibilité de jouir de sa divine présence et de ses saints entretiens, eurent recours à Marie ; ils reconnurent alors la vérité de cette parole de Jésus, à laquelle d'abord ils n'avaient pas fait grande attention : *Je ne vous laisserai point orphelins : « Non relinquam vos orphanos. »* (Ibid., 18.) Non, disciples du bon maître, il ne vous laissera point orphelins ; au jour où il vous quittera pour retourner à son Père, il vous laissera, pour tenir sa place, une mère, et la plus tendre des mères : ce sera elle qui vous consolera de son absence, elle qui vous éclairera par de sages conseils ; elle enfin dont les exemples vous animeront à suivre les préceptes du Sauveur : *Non relinquam vos orphanos.*

Aussi, avec quelle attention les disciples écoutaient-ils les discours de Marie ! ils trouvaient dans sa conversation un charme, une onction qui leur rappelaient les conversations de Jésus : chacune de ses paroles leur rappelait une parole de Jésus, et ils sortaient de ces saints colloques embrasés d'un nouvel amour pour lui. Aussi avec quelle tendresse les disciples chérissaient-ils Marie ! elle était pour eux l'image vivante du Sauveur ; ils retrouvaient dans le cœur de Marie toute la charité du cœur de Jésus, et l'amour qu'ils ne pouvaient plus témoigner au fils, ils le portaient à sa mère. Voilà, chrétiens, le fondement et le moule de notre dévotion pour Marie. Imitons ces premiers fidèles, comme eux écoutons Marie, comme eux chérissons Marie : elle sera pour nous, comme pour eux, une mère qui nous dédommagera de l'absence de Jésus : *Non relinquam vos orphanos.*

Imitons encore la conduite de Marie envers Jésus. Quoiqu'elle n'eût plus sous ses yeux celui qui avait fait le bonheur de sa vie, sans cesse elle pensait à lui : c'était pour lui qu'elle respirait, pour lui qu'elle agissait. Le nom de Jésus était toujours sur ses lèvres, comme son amour dans son cœur.



Il y a quelques jours, mes enfants, vous jouissiez comme Marie de la présence de Jésus. Au jour de la communion, il reposait sur votre cœur; aujourd'hui, quoiqu'il y soit encore par sa grâce, son humanité sainte est retournée vers son Père. Vivez dans cet éloignement de Jésus, comme vivait Marie après l'ascension. Que vos pensées, vos desirs, vos affections soient pour le ciel. Parlez souvent de Jésus, travaillez toujours pour lui; ainsi vous mériterez que le temps de la séparation, pour vous comme pour Marie, ne soit pas de longue durée. Jésus reviendra vous voir, comme il le disait à ses apôtres; dans de nouvelles communions il remplira encore votre âme de joie, en attendant le jour de la communion générale, de la communion éternelle dans le ciel.

## XVII. INSTRUCTION

SUR LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

*Pour le jour de la Pentecôte.*

Mes enfants, la dernière fois que l'Écriture sainte nous parle de Marie, c'est pour nous la montrer dans le cénacle, attendant avec les apôtres la venue du Saint-Esprit. Aujourd'hui que nous devons vous entretenir de cette divine Vierge pour la dernière fois dans ce mois, c'est dans le cénacle aussi que nous irons la contempler; là nous la verrons se disposer par la retraite et la prière à célébrer la fête de la Pentecôte, puis sortir de ce saint lieu embrasée de nouvelles ardeurs et enrichie de vertus nouvelles: Marie se préparant à la venue du Saint-Esprit sera un modèle pour ceux d'entre vous qui se préparent à recevoir la confirmation; Marie profitant de la venue du Saint-Esprit sera un modèle pour ceux qui ont reçu déjà ce sacrement.

Il entrait dans les desseins de Dieu que la très-sainte Vierge fût une seconde fois remplie du Saint-Esprit. Destinée, ainsi que je vous le disais il y a quelques jours, à remplacer son divin Fils parmi les fidèles de l'Église naissante, et à l'enfanter de nouveau dans tous les cœurs par ses saints discours et ses exemples admirables, il lui fallait pour cette seconde maternité une seconde visite du Saint-Esprit. Or il est remarquable qu'elle dut être au jour de la Pentecôte dans les dispositions où elle se trouvait au moment de l'incarnation. Dans ces deux circonstances même retraite, même esprit de prière, pour nous apprendre par un double exemple que le Saint-Esprit ne descend que dans la retraite, et quand il y est appelé par la prière. Au jour où il vint en Marie pour la première fois, où la trouva-t-il? Dans une humble demeure, inconnue au monde, sanctifiée par le silence de la solitude. Là elle partageait son temps entre la prière et le travail. Demeurer unie à son Dieu par le recueillement, c'était là son bonheur le plus doux; lui parler dans la prière, son occupation la plus habituelle. Aussi, préparée par une vie si sainte, elle mérita d'entendre cette ineffable parole que lui porta un ange

de la part de Dieu: *Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre: « Spiritus sanctus superveniet in te. »* (Luc., 1, 35.)

Au jour de la Pentecôte c'est encore dans la retraite et le recueillement qu'elle attend le Saint-Esprit. Au retour de la montagne sainte, où elle a vu son Fils prendre les devoirs pour monter au ciel, elle rentre dans Jérusalem; mais c'est pour aller s'y cacher dans le silence du cénacle; elle se joint aux apôtres, mais c'est pour prier avec eux. Qu'il devait être profond, ce recueillement de Marie dans le cénacle! Là ne montaient point les bruits de la ville; les pensées du monde n'avaient point accès en cet asile sacré. Elle s'occupait à rappeler à son souvenir les grandes choses qu'avait faites en elle le Tout-Puissant, les mystères qui venaient de s'accomplir, et dans cette contemplation son esprit abîmé en Dieu n'habitait plus déjà sur la terre avec les hommes. Qu'elles devaient être ferventes, ces prières de Marie dans le cénacle! Par quels soupirs embrasés n'appelait-elle pas le moment où son Fils devait accomplir sa promesse et lui envoyer le Consolateur; elle avait tant besoin d'être consolée de l'absence de son Fils!.... Par quels saints desirs ne préparait-elle pas en son âme une demeure à l'Esprit de charité! Avec quels transports ne voyait-elle pas approcher l'instant du dernier bonheur qu'elle devait goûter sur la terre avant d'avoir le bonheur de mourir. Cette conduite de Marie nous dit à tous, mes enfants, mais particulièrement à ceux qui attendent, comme elle, le Saint-Esprit, et qui dans peu espèrent le recevoir dans le sacrement de confirmation, que c'est par la retraite et la prière qu'ils doivent se préparer à sa venue; qu'il descendra en eux s'il les trouve, comme Marie, unis à Dieu par le recueillement et fidèles à la prière.

Prenez garde par conséquent que la dissipation ne vienne détruire en vous l'ouvrage de Jésus-Christ, et fermer au Saint-Esprit la porte de votre cœur. Prenez garde que les desirs du monde ne détournent votre pensée du grand objet qui doit seul la fixer. Songez que vous êtes au cénacle avec Marie, et qu'après être devenus comme elle les temples de Jésus-Christ, il vous faut encore, comme elle, devenir bientôt les temples de l'Esprit-Saint.

Comment la très-sainte Vierge profita-t-elle de la venue du Saint-Esprit? Il semblerait d'abord, mes enfants, que Marie, prévenue dès sa conception des grâces les plus spéciales et des bienfaits les plus signalés, n'avait plus rien à recevoir, sinon la couronne que méritaient ses vertus. Cependant n'oublions pas que celui qui vient la visiter en ce jour est Dieu: c'est dire qu'il a encore pour elle de nouveaux bienfaits et des grâces nouvelles; c'est dire qu'il peut toujours augmenter les trésors qu'il a lui-même entassés dans son cœur. Oui, Marie depuis longtemps aimait Jésus; mais aujourd'hui son amour, s'il ne devient pas plus tendre et plus géné-



reux, est au moins épuré, pour ainsi dire, et devient plus parfait. Oui, Marie était humble déjà, et la plus humble des créatures; mais il m'est permis, sans lui contester cet admirable privilège, de croire qu'aujourd'hui elle s'anéantit de nouveau en présence de Dieu qui vient en elle, et que par une humilité plus profonde elle acquiert des mérites plus abondants. Oui, enfin, depuis longtemps un ange avait salué Marie pleine de grâce (*Ibid.*, 28); mais toutes les grâces qu'elle avait reçues jadis deviennent en ce jour plus riches et plus fécondes. C'est ainsi que la venue du Saint-Esprit perfectionna dans Marie ce que la bonté de Dieu avait opéré en elle depuis longtemps; c'est ainsi qu'une sainte préparation au mystère de la Pentecôte lui mérita une augmentation de toutes les grâces et un accroissement de toutes les vertus.

Est-ce là, mes enfants, ce que le Saint-Esprit a opéré en nous quand il y est descendu? C'était peu pour lui d'être venu en nous au jour du baptême; peut-être le péché l'avait-il chassé de notre cœur. Il a voulu y rentrer solennellement au jour de notre confirmation; et depuis cette heureuse époque, lorsque chaque année voit revenir le jour sacré de la Pentecôte, l'Esprit-Saint descend en notre âme de nouveau, et vient encore la remplir de sa divine présence. Avons-nous profité de tant de visites qu'il nous a faites? Le feu céleste de la piété s'est-il rallumé en nous au souffle de l'esprit de charité? Notre humilité est-elle devenue plus sincère, notre détachement plus entier et plus durable? En un mot, nous avons dû, comme Marie; nous préparer à la venue du Saint-Esprit; en avons-nous profité comme elle?

Rentrons en nous-mêmes, mes enfants; et si nous trouvons que la venue de l'Esprit de Dieu ne nous a point été jusqu'ici utile autant qu'elle devait l'être, prenons, avant la fin de cette solennité, des résolutions qui préviennent pour l'avenir ce malheur. Mettons-les, ces résolutions, sous la protection de Marie, la priant de faire descendre en nous l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété, lui demandant de profiter comme elle des grâces qui ont été versées sur nous en ce jour, la priant surtout de conserver en nous les dons de ce divin Esprit jusqu'à la vie éternelle.

### XVIII. SERMON

SUR L'ASSOMPTION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

*Ex hoc beatam me dicent omnes generationes. (Luc., I, 48.)*

*Toutes les générations m'appelleront désormais bienheureuse!*

C'est bien en ce jour, chrétiens, mes frères, que nous devons répéter cette parole prophétique par laquelle Marie annonçait au monde la gloire que lui destinait le Seigneur jusqu'aux siècles les plus reculés. C'est en ce jour que cette annonce mysté-

rieuse trouve son plus parfait comme son plus admirable accomplissement, puisque aujourd'hui, dans tout l'univers catholique, retentit la louange de celle qui vécut pauvre et obscure, et qui s'appela toujours l'humble servante du Seigneur. Oui aujourd'hui, à l'Orient et à l'Occident, sous les glaces du Septentrion, comme sous les feux du Midi, dans l'antique Europe et dans les îles éloignées des nouveaux continents, sous les voûtes élevées des plus magnifiques basiliques, comme sous le chaume rustique des plus simples églises de village, partout enfin où se trouve un serviteur du Dieu vivant, un disciple de la vraie, de l'ancienne foi, là se publie la gloire de la mère de Jésus; là se proclame, suivant la vérité de sa parole, la grandeur et la félicité de cette créature, en qui le Tout-Puissant a fait de grandes choses : *Ex hoc beatam me dicent omnes generationes.*

Et nous aussi, mes frères, nous venons de chanter ses louanges, parce que nous aussi nous aimons notre mère. Et maintenant que les cantiques ont cessé, nous allons converser ensemble sur cette sainte et touchante solennité, et, pour embrasser plus parfaitement le double objet que l'Église propose en ce jour à nos méditations, nous allons parler de la mort de Marie et de son triomphe. Recommandons, suivant l'usage des chrétiens, à celle qui en est l'objet, à la mère de la Parole incarnée, à Marie enfin, ce discours destiné à vous rappeler les consolations qui ont accompagné sa mort, et la gloire qui l'a suivie : *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

Marie devait mourir, chrétiens! Fille d'Adam, elle n'avait point voulu solliciter une exemption à la loi portée contre le premier père; soumise à son châtiment, sans avoir partagé son péché, elle voulut honorer par ce sacrifice la suprême puissance de son Dieu sur toutes les créatures, devenir par ce dernier trait de ressemblance plus conforme encore à son divin Fils, et par son exemple adoucir en faveur de ses enfants les amertumes et les rigueurs du trépas. L'Écriture nous apprend que dans les jours anciens, portée par les lévites, l'arche du Seigneur, avant d'entrer dans la terre promise, s'arrêta quelques instans au milieu du Jourdain, pour tracer une route nouvelle aux enfants de Jacob; ainsi, Marie, cette arche véritable de la nouvelle alliance, pour indiquer au peuple régénéré la voie qui mène au ciel, dut s'arrêter quelque temps dans la mort, au milieu de ce jourdain mystérieux qui coule aux confins de la vie, et qui sépare la terre du ciel, le temps de l'éternité.

Mais que de consolations accompagnèrent la mort de Marie et rendirent son dernier jour le plus beau de ses jours! Et d'abord, chrétiens, mes frères, c'est une mort qu'elle a désirée. Au lieu que tous les hommes tremblent et s'ailligent à la pensée de la mort, que le dernier passage est pour eux l'objet d'un effroi que la religion seule peut

réussir à calmer, et qu'ils envisagent le tombeau comme un abîme sans fond, où viennent s'engloutir dans un commun naufrage toutes les jouissances, toutes les consolations, toutes les espérances de la vie, Marie, au contraire, depuis longtemps appelait de tous ses vœux le jour où devaient se briser les liens de sa mortalité; elle soupirait après la mort : à ses yeux la pierre du sépulchre était le premier degré de l'échelle mystérieuse qui devait la conduire au ciel; surtout depuis que son fils avait quitté cette vallée de larmes pour remonter vers son Père, les désirs de cette âme exilée étaient devenus plus vifs encore et plus empressés; et, comme le Prophète, elle se plaignait au Seigneur de la durée de son exil. *Hélas! s'écriait-elle, que mon pèlerinage est long! « Heul mihi, quia incolatus meus prolongatus est! » (Psal., CXIX, 5.)* Il y a bien longtemps que j'habite solitaire avec les enfants de Cédar; voilà bien des jours que je traîne sur cette terre avec ceux qui ne connaissent point, qui n'aiment point mon Dieu : *Habitavi cum habitantibus Cedar. (Ibid.)* Mon âme n'est point ici dans le lieu de son repos; elle est triste et abattue comme le captif enchaîné loin de la patrie : *Multum incolata fuit anima mea. (Ibid., 6.)* Le mercenaire ne désire pas avec plus d'empressement le jour qui doit mettre un terme à ses travaux et lui en assurer le salaire, que Marie ne désirait voir luire enfin pour elle l'aurore de sa délivrance. Le matelot longtemps retenu par le calme sur une mer trop paisible n'appelle pas avec plus d'ardeur l'instant heureux où le souffle des vents rapprochera sa barque du rivage, que Marie ne soupirait après le port de la glorieuse éternité. Aussi, quand l'Ange des derniers soupirs, abaissant son aile rapide, vint lui annoncer à Éphèse que le temps allait finir pour elle, oh! qui pourrait dire avec quelle allégresse elle reçut le message céleste, avec quels saints transports elle commença l'hymne de la délivrance : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus : « Je me suis réjoui de la bonne nouvelle qui m'a été rapportée; je vais donc entrer enfin dans la maison du Seigneur. » (Psal. CXXI, 1.)* Comprenez-vous, chrétiens, qu'avec de tels désirs et de tels sentiments la mort de Marie fut une mort pleine de douceurs et de consolation ?

Hélas! nous désirons aussi la mort quelquefois; mais nos désirs, bien différents de ceux de la sainte Vierge, ne rendront pas notre dernière heure plus tranquille et plus douce. On désire la mort par lassitude et par dégoût, par inquiétude et par tourment, par découragement et par désespoir. On est fatigué de la vie présente, mais sans s'inquiéter de la vie future; on est rebuté des amertumes de la terre, mais sans soupirer après les douceurs du ciel; on veut à tout prix trouver la fin de ses maux, mais on n'ambitionne pas d'en mériter la récompense. Aussi, presque toujours ces désirs, qui ont augmenté nos fautes pendant la vie, augmentent à la mort nos troubles et nos

agitations; et la tombe, qui nous apparaissait alors comme un lit de repos, reprend pour nous, quand nous y étendons nos membres fatigués, toute sa sévérité et toute son horreur. Apprenez aujourd'hui, mes frères, apprenez de l'exemple de Marie, que le vrai chrétien ne doit désirer la mort que pour arriver plutôt à la vie, et que c'est ainsi seulement qu'il se ménagera pour son dernier passage les plus douces comme les plus efficaces consolations.

En second lieu, la mort de Marie a été une mort exempte de douleur et de souffrance. Ce qui rend surtout la mort odieuse à l'homme, c'est l'affreux cortège d'infirmités et d'angoisses qui l'accompagnent ordinairement. Formidables gardiennes du sépulchre, elles vont au-devant de l'homme bien longtemps avant qu'il y arrive; elles le saisissent sur le chemin de la tombe, et l'entraînent à sa dernière demeure avec une effrayante rapidité, et quand l'heure suprême est arrivée, elles versent dans la coupe empoisonnée que lui présente la mort de nouvelles amertumes et des poisons nouveaux. Oh! n'est-ce donc point assez de mourir, faut-il encore souffrir longtemps à l'avance, et par mille tourments mourir mille fois?... Il en est ainsi, chrétiens; et, pour nous faire mieux comprendre la grandeur du péché, Dieu a voulu que le châtement qu'il lui destine apprit à toutes les générations, par son affreuse sévérité, qu'il est amer d'avoir abandonné le Seigneur. (*Jerem., II, 19.*) Il faut que l'homme se sente mourir, pour ainsi parler; que chacun des liens qui l'attachent à la vie se brise avec effort, et qu'il assiste, victime et témoin tout ensemble à la dissolution de son être.

Mais consolez-vous, fidèles enfants de Marie, sa mort ne nous offrira point un si triste spectacle : Dieu en écarte toutes les douleurs et toutes les souffrances. Elle avait donné à Jésus la vie périssable qu'il devait livrer pour nous, sans connaître les angoisses de la maternité; et Jésus, à son tour donne à cette mère qu'il chérit si tendrement la vie véritable, la vie glorieuse, sans lui faire éprouver les angoisses de la mort.

Et pour nous faire mieux comprendre cet ineffable privilège, Bossuet, après nous avoir parlé de l'amour de Marie pour son divin fils, et nous avoir assurés qu'elle ne vivait plus séparée de lui que par un miracle continuel, nous explique par ces belles paroles comment a fini ce miracle, et de quelle sorte il est arrivé que l'amour lui ait donné le coup de la mort. « Est-ce quelque désir plus enflammé, est-ce quelque mouvement plus actif, est-ce quelque transport plus violent qui ait pu détacher cette âme? S'il m'est permis de dire ce que je pense, j'attribue ce dernier effet non point à des mouvements extraordinaires, mais à la seule perfection de l'amour de la sainte Vierge. Car, comme ce divin amour régnait dans son cœur sans aucun obstacle et occupait toutes ses pensées, il allait de jour en jour s'augmentant par son action, se perfectionnant



par ses désirs, se multipliant par soi-même; de sorte qu'il vint enfin, s'étendant toujours à une telle perfection que la terre n'était plus capable de le contenir... O amour de la sainte Vierge! ta perfection est trop éminente, tu ne peux plus tenir dans un corps mortel; ton feu pousse des flammes trop vives pour pouvoir être couvert sous cette cendre. Va briller dans l'éternité, va brûler devant la face de Dieu, va te perdre dans son sein immense, qui seul est capable de te contenir! Alors, continue le grand évêque, la divine Vierge rendit sans peine et sans violence sa sainte et bienheureuse âme entre les mains de son Fils. Il ne fut pas nécessaire que son amour s'efforçât par des mouvements extraordinaires. Comme la plus légère secousse détache de l'arbre un fruit déjà mûr; comme une flamme s'élève et vole d'elle-même au lieu de son centre, ainsi fut cueillie cette âme bénie, pour être tout d'un coup transportée au ciel; ainsi mourut la sainte Vierge par un élan de l'amour divin; son âme fut portée au ciel sur une nuée de désirs sacrés. »

Ainsi, tandis que dans les autres créatures le péché est le principe de la mort, en Marie ce fut la charité, et de là cette exemption totale de douleur, de là ce calme parfait, ces joies pures, ces suaves consolations qui accompagnèrent son trépas. Elle ne connut ni les défaillances de la nature épuisée, ni les déchirements d'un cœur brisé par le mal, ni les sombres et dernières horreurs de l'agonie; sa mort fut tranquille et pure comme le soir d'un beau jour; elle s'endormit doucement dans le sein du tombeau pour se réveiller dans le sein de son Dieu.

Or, mes frères, sans prétendre nous soustraire à la loi commune qui nous condamne à mourir avec effort et au milieu des souffrances, enfants éclairés de la foi, nous trouverons dans la religion des moyens efficaces pour adoucir au moins les dernières douleurs. Aimons Dieu, chrétiens, la piété n'ôtera pas à la mort tout ce qu'elle a de pénible et de cruel; mais elle calmera nos maux, elle sanctifiera nos souffrances, elle nous donnera pour les endurer une patience insurmontable. Venez voir mourir le chrétien fidèle à son Dieu. Je ne vous le montrerai point rompant sans aucune peine, à l'exemple de Marie, tous les liens qui retenaient son âme dans sa prison de boue; mais vous le verrez calme et soumis à la volonté du Seigneur, trouvant dans la patience un soulagement ineffable aux plus cruelles tortures. Le voilà sur le lit de sa douleur, prêtant une oreille docile aux dernières leçons de la foi; il tient dans ses mains l'image du Dieu qui mourut pour lui sur une croix; il tourne vers ce signe adorable sa paupière défaillante; et quand la souffrance, devenant plus vive, a rendu son martyre plus affreux, alors, pressant contre ses lèvres le bois sacré de la Rédemption, il vient puiser une dernière fois dans les plaies de Jésus mourant la force de souffrir et le courage de mourir. C'est ainsi, mes

frères, que la piété sait adoucir pour le vrai fidèle toute l'horreur des derniers instants, et devient au milieu des souffrances son soulagement et sa consolation.

En troisième lieu, la mort de Marie va la réunir pour toujours à son fils, et cette circonstance est pour elle en ce moment suprême une nouvelle consolation. Vous le savez, chrétiens, il n'en est point ainsi parmi nous; la souffrance physique n'est pas le plus affreux accompagnement de la mort; les séparations auxquelles elle nous condamne la rendent encore plus formidable et plus cruelle. Mourir! c'est se séparer de ces biens qu'on amassait avec tant de labeurs, de ces dignités qu'on poursuivait avec tant de persévérance, de ces plaisirs qu'on goûtait avec tant de délices : *Siccine separat amara mors?* (*I Reg., XV, 32.*) Mourir! c'est abandonner, par une désespérante séparation, ces amis qui entourent la couche funèbre sans pouvoir retenir leur ami qui s'en va; c'est quitter, pour ne plus les revoir, ce père, cette épouse, cet enfant que l'on aimait si tendrement; c'est s'arracher à tout ce que le cœur a connu d'affections douces et intimes, et ces séparations, plus encore que la souffrance, rendent à l'homme le moment de la mort amer et douloureux : *Siccine separat amara mors?*

Mais la mort de Marie n'est point une séparation; elle est bien plutôt une réunion. Il y a longtemps déjà qu'elle est séparée de ce qu'elle aimait sur la terre, et cette longue séparation a fait jusqu'ici son tourment. Son fils, il y a bien des jours qu'il l'a laissée sur la terre, et cette âme de mère, incomplète sans son fils, souffre loin de lui d'inexprimables douleurs. Oh! que la mort vienne donc rapprocher ces cœurs qui furent faits l'un pour l'autre; qu'elle vienne rendre une mère à son fils, qu'elle vienne briser avec sa faux la chaîne de l'exilée, qu'elle apparaisse aux pieds de la couche de Marie, et Marie la saluera comme l'ange de la bonne nouvelle. Aussi, chrétiens, ne vous étonnez plus du changement qui s'opère à cette dernière heure en la mère de votre Dieu. Ce front, où s'arrêtèrent si longtemps, comme de tristes nuages, tous les ennuis de l'exil, s'éclaircit soudain et rayonne, ainsi que le sommet du Liban lorsqu'il est visité, après une nuit obscure, par les premiers rayons du jour. Ces yeux, qui se tournèrent tant de fois, abattus et languissants, vers le ciel, pour y chercher cette pure lumière dont toutes les splendeurs d'ici-bas ne sont pas même une ombre, ces yeux se raniment, comme la lampe du sanctuaire qui jette avant de mourir une dernière clarté; un feu divin les illumine encore; on dirait que les portes de la sainte Jérusalem viennent de s'ouvrir, et qu'un reflet de la gloire céleste a brillé sur le visage de la Vierge; une dernière clarté, une douce sérénité se répand dans tous ses traits; c'est le cerf altéré qui devine la fontaine des eaux vives avant de l'avoir aperçue, et qui précipite sa course pour y arri-

ver plus promptement; c'est l'épouse des saints cantiques qui sent, pour ainsi dire, l'approche de l'Époux aux ardeurs plus vives dont elle est embrasée : c'est le séraphin qui brûle d'autant plus qu'il s'enfonce davantage dans l'océan de l'éternel amour.

« Oh! ne pleurez pas! s'écrie-t-elle, ne pleurez pas! vous tous qui entourez le berceau de mon immortalité! Si vous m'aimez, vous vous réjouirez de ce que je m'en vais à celui que j'aime, à celui qui m'appelle.... O mon fils! me voici; j'entends votre voix, j'aperçois déjà la splendeur de votre face; je vais m'unir à vous, me confondre avec vous, ne plus vivre qu'en vous, vous posséder pendant l'éternité. »

Et nous, mes frères, pour goûter encore cette consolation à nos derniers instants, pour trouver dans la pensée de notre réunion prochaine avec le Seigneur le sujet d'une grande joie comme le motif d'une grande espérance, il faut sur la terre nous détacher de tout ce qui passe, abandonner ce monde avant qu'il nous abandonne, et, puisque aussi bien il faudra tout quitter un jour, commencer de bonne heure à s'exercer en esprit à cette séparation. Oh! heureuse l'âme qui comprend, qui pratique le détachement, qui vit sur la terre en exilée, comme vivait Marie, toujours disposée à plier la tente qu'elle dressa le soir en cette vallée de larmes, toujours prête à partir pour le ciel!

Marie meurt, vous le voyez, entourée des plus douces consolations. Sa mort, c'est une mort qu'elle a désirée, une mort exempte de douleur et de souffrance, une mort qui la réunit pour toujours à son fils. Mais c'est assez vous parler des consolations qui ont accompagné cette mort bienheureuse, parlons maintenant de la gloire qui l'a suivie.

#### DEUXIÈME PARTIE.

Ici, mes frères, ce n'est plus la terre qu'il faut considérer; abandonnons par la pensée cette misérable patrie de la douleur, pour suivre en esprit cette bienheureuse âme qui s'envole vers le ciel, et contempler la gloire que Dieu prépare à la mère de son Fils.

Et afin que vous puissiez comprendre cette gloire, je vous rappellerai d'abord, chrétiens, la maxime fondamentale du Sauveur, dont cette solennité n'est, pour ainsi dire, que le développement; *Qui se humiliat exaltabitur* : « Celui qui s'abaisse sera élevé. » (Luc., XIV, 11.) Or, mes frères, personne ne s'était abaissé en ce monde plus que Marie, personne n'a été en l'autre plus glorifié que cette divine Vierge. Souvenez-vous des humiliations que le ciel lui destinait et auxquelles elle consentit, de l'oubli, du mépris même que les hommes lui réservèrent en toute circonstance. La fille des princes d'Israël vivait au milieu d'eux, sans obtenir aucun de ces égards que réclamait sa naissance; celui qui avait reçu sa foi, trompé par les apparences, conçoit les plus tristes et les plus injurieux soupçons; quand son fils vient au monde, les hommes la repoussent et lui donnent pour asile une

étable; quand il meurt, les hommes la maudissent et lui font partager les opprobres du crucifié. Je vous le demande, chrétiens, tant d'humiliations ne doivent-elles pas être suivies d'une réparation solennelle; et ne faut-il pas que l'admiration, que l'amour des anges fasse oublier à Marie l'injustice et le mépris des hommes : *Qui se humiliat exaltabitur*?

Ce n'est pas tout encore. Souvenez-vous que Dieu le Père, d'accord, pour ainsi dire, avec toutes les créatures pour humilier Marie, commande à ceux qui doivent écrire l'histoire de son fils de garder sur sa mère un silence presque absolu. Aussi, tandis qu'ils nous raconteront en détail la naissance de Jean-Baptiste, ils se tairont sur celle de Marie; toute la vie du précurseur passera, dans leurs livres, à la postérité la plus reculée, et à peine quelque parole viendra-t-elle de loin en loin nous rappeler que Jésus eut une mère, et que cette mère fut Marie. Encore une fois, pour compenser tant d'obscurités, Dieu ne se doit-il pas à lui-même de glorifier son humble créature à la vue de l'univers, afin qu'oubliée pendant sa vie elle soit au moins après sa mort proclamée bienheureuse par toutes les générations : *Qui se humiliat exaltabitur*!

Enfin, Jésus lui-même n'avait eu pour sa mère qu'une indifférence inexplicable, et payait toujours sa tendresse par des rigueurs apparentes. Partout il semble oublier Marie et se faire un cruel plaisir de contrister son cœur; au temple, il blâme le tourment où l'avait jetée son absence; à Cana, il lui fait un crime des saintes sollicitudes de sa charité, et semble craindre qu'elle ne partage avec lui la gloire du premier de ses miracles; au Calvaire, il ne trouve à lui donner, pour consoler ses douleurs, d'autre nom que celui qui la confond avec toutes les filles de Jérusalem : *Femme, lui dit-il, voilà votre fils.* (Joan., XIX, 26.) Or, mes frères, ce Dieu fait homme ne devait-il pas à sa mère, si j'ose parler ainsi, quelque dédommagement pour tant de rigueurs et pour tant d'humiliations qu'elle accepta, soumise et résignée, une gloire éclatante et parfaite? Ne convenait-il pas qu'après l'avoir oubliée si longtemps, il se souvint enfin qu'il était son fils, et se chargeât lui-même de préparer son triomphe et de vérifier ainsi sa parole : *Qui se humiliat exaltabitur*!

Voilà, chrétiens, voilà les titres que Marie emporte avec elle dans la céleste patrie; voilà quels sont ses droits à la gloire qui l'attend; et de tout ceci nous concluons, avant de passer à d'autres considérations, que c'est par l'humilité, par l'amour des mépris et des opprobres, que nous mériterons la gloire et le bonheur de l'autre vie; que les portes du ciel s'ouvriront seulement aux humbles de cœur, et qu'il y a des trônes dressés à la droite du Sauveur pour ceux qui auront suivi ses exemples et pratiqué l'humilité. Heureuse l'âme qui comprendra ces choses, et qui, dans cette grande solennité, à la vue de la gloire préparée par Jésus à sa



mère, prendra la résolution de s'abaisser comme elle, pour être élevée comme elle ! *Qui se humiliat exaltabitur !*

Mais quoi ! nous arrêterons-nous ici, et ne nous sera-t-il pas permis de vous tracer au moins une ombre de ce beau triomphe qui récompense enfin les humiliations de Marie ? Pourquoi ne vous monterions-nous pas, avec le plus grand de nos orateurs, toute la cour céleste prenant part à cette joie, et s'avancant jusqu'aux limites du séjour bienheureux pour recevoir la nouvelle reine et la féliciter. Voici le père des humains qui vient admirer celle qui lui fut promise dès l'origine des choses, et qui devait briser la tête du serpent séducteur. Abraham et David saluent dans un doux ravissement cette femme qui a été l'honneur de leur nom, la gloire de leur race et l'objet de leurs espérances. Isaïe, abaissant devant elle sa lyre prophétique, reconnaît en Marie la Vierge miraculeuse dont il a célébré l'innocence tout à la fois et la fécondité. Tous les justes de l'ancienne alliance bénissent à l'envi sa mémoire et font retentir le ciel de leurs acclamations. Les saintes femmes qui furent sous la loi une figure mystérieuse de la mère de Jésus se rangent à ses côtés, et augmentent son cortège. Débora dépose à ses pieds la couronne des femmes fortes ; Susanne lui présente un lis, éclatant symbole de candeur et de pureté ; et Judith, avec le psaltérion à dix cordes, chante la victoire nouvellement obtenue sur un ennemi plus cruel qu'Holopherne. Les anges, parés de leur innocence comme d'un vêtement, viennent à sa rencontre ; les uns répandent des fleurs sous ses pas, d'autres vont brûler dans des encensoirs d'or des parfums plus précieux que ceux de l'Arabie ; tous s'écrient dans leur enthousiasme : *Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens ?* (Cant., VIII, 5.) Quelle est donc cette créature qui, des régions désertes, s'élève vers nous d'un vol si majestueux ? L'éclat qui l'environne est semblable à l'éclat du soleil ; les étoiles radieuses du firmament lui forment une brillante auréole de gloire et de magnificence ; jamais, non jamais, nous n'avons rien vu de si ravissant et de si parfait : *Quæ est ista quæ ascendit de deserto ?*

Et certes, comment en serait-il autrement ? comment ces saintes intelligences ne se réjouiraient-elles pas à l'approche de Marie ? Sur la terre, quand elle était encore environnée des faiblesses de la mortalité, sa vue consolait tous les maux, sa présence réjouissait tous les cœurs, le son de sa voix faisait tressaillir les prophètes dans le sein maternel ; des langues longtemps captives se déliaient pour chanter ses louanges. On s'écriait à son arrivée : Oh ! *d'où me vient ce bonheur, que la Mère de mon Dieu daigne ainsi s'abaisser jusqu'à moi !* (Luc., I, 43.) Jugez combien est plus grande la joie, combien sont plus vives les acclamations de la sainte milice, quand Marie se présente aux portes du ciel toute étincelante de beautés, de grâce et d'immortalité !

Cependant le Seigneur Jésus veut dédommager enfin Marie des rigueurs par lesquelles il l'avait éprouvée sur la terre ; et, il se lève, et va lui-même au-devant de sa mère pour autoriser par son exemple les hommages que le ciel et la terre lui rendront désormais. Oh ! il ne lui dira plus maintenant cette parole si sévère : *Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ?* (Joan., II, 4.) Car il veut partager avec elle tous ses honneurs et toute sa puissance. S'il est élevé sur un trône de gloire à la droite de son père, il commande, et pour sa mère un trône s'élève à ses côtés : « *Positusque est thronus matri regis.* » (III Reg., II, 19.) S'il porte sur sa tête une couronne d'or, symbole de l'empire universel qu'il a conquis par son sang, nouvel Assuérus, il placera lui-même sur le front de cette nouvelle Esther un diadème royal, qu'elle a gagné par son humilité : *Et posuit diadema regni in capite ejus* (Esther., II, 17.) S'il gouverne le monde avec une suprême autorité, il associera sa mère en quelque sorte à son pouvoir ; et, donnant à ses prières toute l'efficacité du commandement le plus absolu, il la fera reconnaître de l'univers entier comme la toute-puissance suppliante : *Omnipotentia supplicis.* Enfin, s'il accorde à l'humble prière de l'homme les grâces nombreuses qui lui sont nécessaires, associant encore Marie à sa miséricorde et à sa libéralité, il voudra qu'elle devienne la dispensatrice de ses bienfaits et des trésors de son amour : *Deus nos totum habere voluit per Mariam.*

A présent, je vous le demande, mes frères, quelle confiance ne doit point nous inspirer en Marie une gloire si éclatante et une puissance si grande ? Et s'il est un jour qui doit ranimer cette confiance au fond de nos âmes, n'est-ce pas le jour où l'Eglise, célébrant le triomphe de cette mère du Sauveur, nous la montre assise à ses côtés, gouvernant avec lui l'univers, et obtenant de lui pour ceux qui l'invoquent les grâces les plus abondantes et les plus efficaces bénédictions ? Je comprends aujourd'hui pourquoi les plus puissants monarques mettaient leur royaume sous son patronage et se consacraient à elle avec tous leurs sujets ; je comprends pourquoi les chrétiens fidèles ne cessent point de la prier, comme ils ne cessent point de l'aimer. Elle est toute-puissante au ciel : voilà le fondement et le motif de leur confiance. O mes frères, nous aussi, consacrons-nous à elle par une tendre et sincère dévotion ; celui qui est vraiment serviteur de Marie ne périra pas pour l'éternité.

Toutefois, chrétiens, nous ne terminerons point ce discours sans vous parler d'une dernière gloire qui a suivi la mort de Marie ; et quoique ici la foi catholique ne nous prête plus l'infailible autorité de ses leçons, les anciennes traditions de l'Eglise sont trop consolantes pour le vrai fidèle, elles sont trop honorables à la mère de Jésus, pour que je veuille en ce moment les passer sous silence.

Je vous ai dit jusqu'à présent la gloire

accordée par le Seigneur à l'âme de sa mère, et les honneurs qu'elle reçut à son entrée dans le ciel. Mais pendant que ces choses se passaient dans la demeure des bienheureux, de grands miracles s'accomplissaient en cette vallée de larmes, et la gloire de Marie, rejaillissant sur son corps virginal, l'attirait en haut, par une résurrection anticipée, et l'associait ainsi au triomphe de l'âme. Or, écoutez le récit simple et naïf des anciennes traditions; je le tire de saint Jean Damascène.

Quand la bienheureuse Vierge s'endormit entre les bras de la mort, les apôtres, qui parcouraient l'univers pour annoncer aux nations l'Évangile du salut, se trouvèrent par la volonté du Seigneur réunis autour de la couche funèbre de Marie. Là des anges se montrèrent à eux : ils entendirent la psalmodie des puissances célestes; et lorsque la Vierge eut rendu son âme à Dieu, ils portèrent son corps dans un cercueil jusqu'au lieu de la sépulture, où les concerts des anges retentirent encore pendant trois jours. Au bout de ce temps ils cessèrent tout à coup, et les apôtres alors, pour satisfaire aux pieux désirs de saint Thomas, qui ne s'était point trouvé aux derniers moments de Marie, et qui voulait vénérer encore une fois le corps de celle qui avait enfanté son Sauveur, les apôtres ouvrirent son tombeau. O prodige! le saint corps qu'ils y avaient déposé ne s'y trouvait plus : ils aperçoivent à sa place les linceuls qui l'avaient entouré, et qui exhalaient les plus doux parfums; quelques lis aux blanches couleurs avaient fleuri dans la tombe, mystérieuse, alliance de l'innocence et de la mort, qui semblait apprendre aux témoins du miracle que la pureté de Marie n'avait pas été flétrie, même par la corruption du sépulcre.

Voilà, mes frères, ce que nous ont transmis les premiers siècles. Encore une fois, l'Église ne vous impose pas cette croyance; mais un chrétien ne pourrait sans témérité refuser son respect à une opinion aussi vénérable par son antiquité, aussi glorieuse pour la mère de son Dieu. Oui, nous croyons que les anges, après avoir fait la garde pendant trois jours au tombeau de Marie, enlevèrent ce précieux dépôt, et, par l'ordre exprès du Seigneur, le transportèrent dans les tabernacles éternels. Oui, nous croyons que le corps qui conçut et qui porta le Verbe de vie était trop saint pour être abandonné, comme les nôtres, à la corruption de la mort. Oui, nous croyons que Dieu fit en sa faveur un miracle, exigé, pour ainsi dire, par les miracles précédents; que ce temple auguste et vénérable de la Divinité sortit aussi après trois jours de son sépulcre, non pas, sans doute, comme le corps de Jésus, par une vertu propre et inhérente à lui-même, mais réveillé par la volonté du Seigneur et vivifié par sa grâce; et qu'une légion d'anges emporta cette fleur cueillie dans les déserts de la mort pour l'offrir en hommage au maître de la vie. Nous le

croyons, et cette croyance qui fait la gloire de notre mère fait aussi la plus douce consolation de ses enfants.

Et si vous me demandez maintenant quel a été pour le corps bienheureux de Marie le principe fécond de la gloire qui l'environne en ce jour, Bossuet vous répondra que c'est la pureté qui l'a préservé de la corruption; que c'est la pureté encore qui, lui communiquant une influence céleste, l'a fait ressusciter avant le temps; que c'est la pureté, enfin, qui l'a revêtu de lumière et de gloire, et l'a rendu digne d'être présenté aux regards de son Dieu. Aimons donc la pureté, chrétiens : c'est elle qui nous méritera les faveurs du Roi des rois; c'est elle qui donnera à notre chair, selon la belle expression de saint Augustin : *Habet aliquid jam non carnis in carne*, quelque chose qui n'est pas la chair; c'est elle qui nous associera dès ce monde aux privilèges des anges; c'est elle, enfin, qui déposera dans nos cendres un principe de résurrection, d'honneur et de vie.

Terminons, mes frères, et en rappelant à notre pensée la première partie de ce discours, prions Dieu de nous accorder la grâce de mourir, ainsi que Marie, de la mort des justes : *Moriatur anima mea morte justorum.* (Num. , XXIII , 10.) Par là nous nous associerons, autant du moins que nous le permettent les desseins de la Providence, à la gloire qui vous a été représentée dans la seconde partie, et *fiant novissima mea horum similia.* (Ibid.) C'est par les mains de Marie elle-même que nous allons présenter cette prière au Seigneur, et dans cette sainte solennité, joignant à nos demandes ses supplications toute-puissantes, elles nous obtiendra pour le moment suprême une part aux consolations qui ont accompagné sa mort, à la gloire qui l'a suivie.

## XIX. INSTRUCTION

### SUR LE TRÈS-SAINT CŒUR DE MARIE.

Mes frères, les jours des solennités de Marie sont passés, mais notre amour pour elle ne passera point. Ranimés par les promesses que nous avons faites, par les grâces que nous avons reçues, désormais nous voulons être plus zélés encore pour sa gloire, plus assidus à chanter sa louange, plus avides d'entendre parler de ses grandeurs. Ce sont là les motifs qui vous rassemblent en ce moment autour de son autel, et qui m'encouragent à vous adresser quelques mots d'édification, parce que, si mal qu'on vous parle de votre mère, vous êtes toujours contents d'avoir entendu prononcer son nom et publier ses vertus.

Un pieux usage, qui est cher aux enfants de Marie, consacre à vénérer son très-saint cœur le dimanche qui suit l'octave de l'Assomption; c'est là le sujet dont je veux vous parler : déjà vous le connaissez tous, ce cœur; je désire vous le faire mieux connaître encore, pour vous le faire aimer davantage.



Bossuet, mes frères, nous a donné une grande et magnifique idée du cœur de Marie en nous le montrant façonné par les mains mêmes de Dieu pour servir de modèle au cœur de Jésus, comme un peintre jette sur une feuille volante les premiers traits d'une conception sublime; jusque dans l'esquisse à demi ébauchée on reconnaît la main du maître, on admire son talent. Arrêtons-nous à ces deux pensées, qui nous feront comprendre quelque chose du cœur de Marie : il a été formé par les mains de Dieu : c'est le premier trait de son éloge; il a été formé pour être le modèle du cœur de Jésus : c'est le second.

Oui, chrétiens, si le cœur de votre mère a réuni tant de perfections, c'est qu'il est l'ouvrage de Dieu, mais un ouvrage de choix, un ouvrage de prédilection. Quand les jours furent arrivés où Dieu voulut créer ce chef-d'œuvre de ses mains, cette créature qui devait être la mère de son fils, ces lois générales qu'il a lui-même établies, et qui concourent sous sa direction à la formation des êtres qu'il tire du néant, ne lui parurent plus suffisantes pour former le cœur de Marie; c'est lui-même qui va descendre, il va se charger lui-même d'une œuvre dont il est jaloux et qu'il ne veut confier à personne. Je le vois prendre en ses mains un peu de ce limon d'où il tira le premier homme, et s'appliquer, comme autrefois, à donner à son ouvrage toute perfection. Ah! depuis le jour de la première création il avait bien perdu, ce limon, de son ancienne vertu : il était dégénéré depuis la faute de l'homme, et de cette source où le Créateur avait puisé tant de beautés il ne sortait plus que des êtres corrompus et avilis. Pourtant, il se trouva encore un peu du limon primitif; Dieu l'avait conservé dans les trésors de sa bonté pour en former le cœur de Marie, afin qu'il pût participer à la nature de nos cœurs sans en partager l'ignominie. Voilà le sanctuaire construit; maintenant il faut en décorer l'intérieur. Imaginez ici, mes frères, si vous le pouvez, ce que Dieu fit pour orner ce cœur; représentez-vous le Créateur qui a répandu tant de magnificences dans cet univers, dont il voulait faire la demeure de l'homme, travaillant à enrichir un cœur où son Fils devait habiter. Que de trésors! que de grâces! quelle profusion! Pour moi, une seule chose peut me donner une faible idée des richesses spirituelles qui embellirent le cœur de Marie : j'ai lu dans les saintes Ecritures que Dieu confia la construction de l'arche sainte à deux hommes qui reçurent de lui la sagesse et l'intelligence pour parfaire un travail si précieux. Formée d'un bois incorruptible, l'arche fut revêtue d'or le plus pur au dedans comme au dehors; là furent prodigués, par l'ordre du Seigneur, toutes les richesses de l'Égypte; l'arche, enfin, où devait venir se reposer le Dieu de Jacob devint par sa magnificence l'étonnement du désert et la gloire d'Israël. C'est aussi dans un désert qu'a été formé le cœur de Marie;

c'est au milieu de ce monde, solitude aride où la vertu ne saurait croître et se multiplier, qu'est apparu ce chef-d'œuvre qui devait effacer la splendeur de l'arche ancienne. Seulement remarquez, le cœur de Marie doit être un sanctuaire permanent de la Divinité, longtemps elle doit habiter en lui; et voilà pourquoi Dieu se chargera lui-même de construire l'arche de la nouvelle alliance. Elle sera donc plus belle que l'autre, puisqu'un ouvrier plus puissant a daigné y travailler; elle sera parfaite, puisqu'elle sortira des mains mêmes de Dieu. Que j'aime à me représenter les anges descendant du ciel pour venir admirer sur la terre ce cœur où se trouvent réunies toutes les perfections que possèdent à divers degrés les bienheureux habitants du céleste séjour. Ah! si l'envie ne leur était point étrangère, peut-être, en remontant vers les saints parvis, en se racontant les merveilles qu'ils venaient de voir en Judée, peut-être auraient-ils connu la jalousie. Cœur de Marie, vous êtes l'ouvrage du Tout-Puissant; lui-même s'est plu à vous enrichir de mille beautés; pour vous, il a épuisé les trésors de son amour; il a voulu qu'on pût admirer le doigt du maître à la perfection de son œuvre. Recevez ici nos hommages, cœur de Marie : vous êtes l'arche véritable de la nouvelle alliance; c'est en vous qu'on admire une pureté que n'a pu souiller la corruption d'origine, une charité plus précieuse aux yeux du Seigneur que tout l'or des Égyptiens. Recevez nos hommages : c'est à vous que les chrétiens auront recours dans leurs peines; vous serez pour eux, comme l'arche des jours anciens était pour Israël, un conseil et une protection; cœur de Marie, vous écouterez nos prières.

Dieu en formant le cœur de Marie, et en le faisant si parfait, avait un but : c'était un essai qu'il voulait faire, un modèle qu'il se traçait pour former ensuite le cœur de Jésus. Cette pensée de Dieu me fait mieux comprendre encore ce que dut être le cœur de Marie; il me semble que le Créateur y dut rassembler en abrégé tous les traits qu'il voulait exécuter en grand dans le cœur de son fils, et qu'on peut y retrouver (sans doute en conservant les proportions que réclame la différence des natures) toutes les vertus que nous admirons dans le cœur de Jésus.

Or, comme le Sauveur a été par-dessus tout un homme d'amour et un homme de douleurs, le cœur de Marie avait reçu des mains mêmes de Dieu une forte empreinte de deux vertus qui font son caractère propre, la patience et la charité.

Pour vous dire quelle a été la patience du cœur de Marie il faudrait vous dire peut-être à combien de sortes de douleurs il était réservé, et, en vous faisant admirer le nombre et la vivacité des unes, vous faire comprendre la grandeur et la sublimité de l'autre; peut-être faudrait-il vous le représenter, pendant le cours de sa vie mortelle, luttant avec le malheur, et trouvant sans

cesse dans la patience de nouvelles forces pour des afflictions nouvelles. Ici vous le verriez, victime résignée, entendre aux pieds des autels où Jésus paraît pour la première fois une sentence qui perce en même temps le cœur du fils et le cœur de la mère. Ce glaive de douleur qu'on lui annonce dès lors trouvera-t-il de la résistance dans son cœur? Ah! vous le savez; il accepte, ce cœur, il accepte d'avance les angoisses qui lui sont préparées; d'avance il se soumet aux ordres du ciel, et la patience qui le soutient lui fait trouver de la résignation, même pour ces douceurs lointaines dont le vague et l'incertitude augmentent encore l'amertume. Là je vous la montrerais debout au pied de la croix où Jésus est étendu; je vous dirais : Cette femme que vous voyez, c'est une mère, et celui qui expire, c'est son fils. Alors vous comprendriez peut-être que ses douleurs sont grandes comme l'Océan, peut-être alors vous sauriez apprécier la patience d'un cœur qui les a supportées toutes.

Oui, mes frères, le cœur de Marie a été le cœur le plus patient et le plus résigné; Dieu voulant essayer ce qu'un cœur humain pouvait contenir de douleurs, forma d'abord le cœur de Marie, qu'il remplit d'angoisses; puis sur ce modèle il forma le cœur de Jésus. Aussi retrouvons-nous dans le premier toutes les dispositions du second : même soumission à la volonté maternelle, même résignation aux ordres les plus rigoureux, enfin, même abandon à la sainte conduite de la Providence.

Ajoutons que le cœur de Marie a été le cœur le plus tendre et le plus charitable; c'était le cœur d'une mère que Dieu préparait, et cette mère il la destinait à son Fils. Aussi comme le cœur de Marie aimait Jésus! Les joies du fils étaient vivement senties par le cœur de la mère, et leurs peines partagées entre eux devenaient moins cuisantes. C'était pour son fils que Marie vivait, qu'elle respirait; conserver, comme le plus précieux trésor, toutes les paroles qui sortaient de sa bouche, c'était là son bonheur, c'était là sa vie.

Sans doute il aimait son maître, ce disciple qui encourageait les autres à le suivre pour mourir, disait-il, avec lui; mais je puis le dire sans craindre d'offenser l'apôtre : Marie aimait plus que Thomas. Sans doute il aimait le Sauveur, celui qui avait tout quitté pour le suivre, qui tira le glaive pour le défendre au jour de ses souffrances, et qui, après avoir protesté trois fois de son amour, fut chargé de conduire le troupeau que Jésus laissait sur la terre. L'amour de saint Pierre fut grand, j'en conviens; Marie toutefois aima plus que saint Pierre. Sans doute il aimait Jésus, ce disciple dont le plus beau titre est d'avoir été aimé de son maître; qui fut le témoin de ses gloires et le confident de ses douleurs, qui reposa sur le cœur d'un Dieu, et y puisa de nouvelles ardeurs et de nouveaux feux; mais, disciple favorisé, vous me permettrez de le dire, et

cet aveu ne diminuera point votre gloire : sans doute votre cœur a beaucoup aimé Jésus, mais le cœur de Marie l'aima davantage. Et si pour vous donner, fidèles, une plus grande idée de l'amour de Marie pour son fils, il fallait encore ajouter quelque chose, je vous dirais : Voyez ces saintes intelligences qui chantent au ciel les louanges de l'Agneau, réunissez leurs cœurs, rassemblez leurs flammes, ajoutez à l'amour des anges celui des archanges, aux ardeurs des chérubins ajoutez celles des séraphins : sans doute ils ont beaucoup aimé... le cœur de Marie a plus aimé qu'eux tous!

Encore ne vous ai-je dit là qu'une partie de la charité du cœur de Marie : elle devait être aussi la mère des hommes; et quelles paroles me reste-t-il pour vous rendre ce qu'elle sentait pour eux. Vous connaissez tous (ou pour l'avoir éprouvé en vous-mêmes, ou pour en avoir été les heureux objets) ce sentiment qu'on appelle la tendresse maternelle, cet amour d'une mère pour les enfants qu'elle a mis au jour qui la fait sans cesse songer à eux, penser sans cesse à leur bonheur, et se sacrifier sans cesse pour les rendre heureux. Voilà, chrétiens, une faible image de ce que Marie ressent pour chacun des hommes, du sentiment que Dieu a mis en son cœur en la rendant notre mère, de la charité qu'elle a pour nous depuis le jour qu'elle en accepta le titre.

Et ne fallait-il pas qu'elle fût grande au cœur de Marie, la charité qu'elle avait pour les hommes, puisqu'au jour où son Dieu la créa, il voulait, en l'ornant de cette vertu, essayer ce qu'il pourrait en donner au cœur de Jésus?

J'ai cherché à vous faire connaître l'objet de votre dévotion dans ce jour : je vous ai fait voir la grandeur du cœur de Marie en vous la montrant comme l'ouvrage d'un Dieu et comme le modèle sur lequel il forma le cœur de son Fils. Maintenant nous allons, prosternés au pied de Marie, vénérer son cœur sous ce double titre, demander à notre mère de rendre nos cœurs semblables au sien, et, par la ferveur de nos prières, obtenir d'elle cette grâce.

Cœur de Marie, cœur, après celui de Jésus, le plus riche, le plus patient et le plus charitable, nous vous honorons en ce jour, où viennent de nous être rappelés et vos perfections et votre amour. Ah! nous n'oublierons jamais que vous êtes le cœur de notre mère; vous serez, avec le cœur de Jésus, notre refuge dans la tribulation, la consolation de nos douleurs, le soutien de nos faiblesses, la joie de nos âmes; vous serez dès aujourd'hui l'objet de notre amour sur la terre, vous le serez à jamais dans le ciel.

## INSTRUCTION XX.

### SUR LE MÊME SUJET.

Mes frères, ce ne sont plus aujourd'hui les actions de Marie qui vont se présenter à notre pensée, ce n'est plus sur quelques-unes de ses vertus que nous allons fixer nos



regards. Nous remonterons à la source, et, sur le point de terminer ce saint mois qui porte le nom de Marie, nous étudierons dans leur principe et ses actions et ses vertus. C'est du cœur que viennent les généreux sentiments et les saintes inspirations; c'est le cœur qui fait les grands hommes et les grands saints. Aussi, selon la parole de l'Écriture, tout le mérite de la mère du Sauveur, toute la gloire de cette fille du roi, vient du dedans, et prend sa source dans son cœur : *Omnis gloria filiae regis ab intus.* (Psal. XLIV, 14.)

Qu'a-t-il donc été ce cœur, duquel sont sorties tant de vertus et tant de perfections? Qu'a-t-elle été cette racine mystérieuse qui a produit des fleurs si suaves et des fruits si abondants? Si nous considérons le cœur de Marie dans ses rapports avec Dieu, comblé de ses bénédictions les plus signalées, il a été un cœur plein de reconnaissance; éprouvé par les coups les plus sensibles, il a été un cœur plein de résignation.

Elles furent grandes sans doute les faveurs accordées par le ciel au cœur de Marie, mais grande aussi fut sa reconnaissance. Quand il s'agit de former le cœur d'une mère, Dieu, mes frères, y donne tous ses soins; car le cœur d'une mère, c'est le chef-d'œuvre du Créateur. Jugez par là ce qu'il dut faire pour le cœur de Marie, pour ce cœur où devait pendant neuf mois habiter le Verbe éternel, pour ce cœur où se formait le sang virginal qui devait couler un jour dans les veines de l'Homme-Dieu! Il y avait réuni toute la force du cœur de Judith, toute la piété du cœur d'Esther. Comme autrefois l'arche du désert, il l'avait à l'intérieur revêtu de l'or le plus pur de la charité, parce que plus favorisé que l'arche du désert, ce cœur un jour devait posséder en réalité ce qu'elle renfermait en figure; mais aussi, pour tant de bienfaits, quelle ne fut point sa reconnaissance!

Sa reconnaissance! Écoutez comment elle l'exprime. L'ingratitude cache les bienfaits reçus, pour pouvoir ensuite les oublier; c'est là son caractère. La reconnaissance, au contraire, les publie partout, et s'en souvient toujours. Le cœur de Marie, dans un cantique que vous connaissez tous, a rappelé les bienfaits du Seigneur, et consigné l'éternel témoignage de sa reconnaissance : O mon âme! glorifie le Seigneur; que mon esprit tressaille au souvenir de ses bontés; il a regardé la bassesse de sa servante, et sa miséricorde a fait en moi de grandes choses. Ainsi s'exprimait Marie, dans un saint enthousiasme qui l'agitait, et ce cantique, appelé par les saints l'extase de son humilité, pourrait à juste titre s'appeler aussi l'extase de sa reconnaissance.

Sa reconnaissance! Voyez comme elle la prouve. C'est par ce motif que son cœur devient capable des plus généreux sacrifices, et qu'il peut briser des chaînes que la nature elle-même avait formées. C'est par ce motif qu'elle préfère à toutes les espérances du monde l'amour de son Dieu, plus heureuse

de l'aimer et d'en être aimée que de monter sur le trône de David, que de ceindre le diadème de Salomon. C'est par ce motif, enfin, qu'elle travaille sans cesse à perfectionner en elle les dons de Dieu et à se rendre digne de ses faveurs.

Au reste, parmi les bienfaits de Dieu il en est un qui demande de nous autre chose que la reconnaissance; ce bienfait, c'est l'infortune!... Quand le ciel a versé dans un cœur les chagrins, les douleurs, les désolations, ce cœur, s'il est fidèle, doit être plein de patience et de résignation : tel fut le cœur de Marie.

Un jour, elle portait son fils au temple; c'était la première fois qu'elle y entraît depuis qu'elle était mère; un vieillard, de la race des prophètes, reçut dans ses bras ce divin enfant, qu'il attendait avant de s'endormir du sommeil des justes. Il chanta sa gloire et ses grandeurs; mais il prédit à sa mère de grandes tribulations. O mère, s'écriait-il, et sa voix tremblait en prononçant cet arrêt, un glaive de douleur doit passer dans votre âme; préparez votre cœur à l'affliction. Et depuis ce jour Marie fut abreuvée d'amertume, et la vie pour elle fut un chemin semé de ronces et d'épines.

Cependant, au milieu de ses angoisses, son cœur ne connut point les murmures; elle pleurait beaucoup, mais elle se résignait, et la volonté du Seigneur s'accomplissait en elle sans résistance. Lorsqu'un ange, descendu du ciel, était venu lui porter la bonne nouvelle, sa bouche, interprète fidèle de son cœur, avait laissé échapper cette parole admirable : *Je suis la servante du Seigneur; qu'il me soit fait comme vous avez dit : « Ecce ancilla Domini. »* (Luc., I, 38.) Elle la répéta souvent, cette parole, qui fut l'expression de ses sentiments et la preuve de sa résignation. Elle la répétait, lorsqu'à Jérusalem, cherchant son fils, qui n'avait que douze ans, elle crut pendant trois jours avoir perdu ce trésor de sa vie : O mon Dieu! si je ne dois plus revoir celui que vous m'avez donné, qu'il me soit fait comme vous avez dit. Sans lui désormais sur la terre je serai malheureuse, malheureuse comme une mère qui n'a plus de fils; mon cœur saignera toujours, mais il sera toujours soumis, car je suis votre servante : *« Ecce ancilla Domini. »*

Elle la répétait, cette parole, lorsqu'au Calvaire elle voyait son fils expirer sous ses yeux, et dans son âme sentait l'accomplissement de la parole prophétique. Son cœur alors, car elle n'avait pas la force de parler, son cœur la répétait intérieurement, et, au milieu de ses immenses douleurs, protestait ainsi de sa résignation : *« Ecce ancilla Domini. »*

Elle la répétait enfin, lorsque, sur la montagne des Oliviers, elle voyait son fils monter au ciel, et la laisser, pauvre exilée, sur la terre. Que je souhaiterais vous suivre, ô mon fils! que ne puis-je m'élever sur l'aile des anges, et bientôt entrer avec vous dans les saintes demeures! Mais, puisque je suis condamnée à traîner encore ma vie sous le soleil, qu'il me soit fait selon la pa-

role du Seigneur ; car je suis son humble servante ; je voudrais mourir, mais, puisque sa volonté l'ordonne, je me résigne à vivre encore... *Ecce ancilla Domini.*

Tel a été le cœur de Marie dans ses rapports avec Dieu ; il fut toujours plein de reconnaissance et de résignation. Ah ! si nous rentrons en nous-mêmes, si nous cherchons dans nos cœurs quelque chose des dispositions de ce cœur si parfait ; y trouverons-nous pour les bienfaits du Seigneur une reconnaissance sincère, et une humble résignation sous les coups dont il nous frappe ? Prions Dieu, mes frères, de nous accorder cette grâce, et demandons-la par Marie. Mais c'est surtout dans ses rapports avec les hommes que le cœur de Marie mérite notre attention et notre amour, puisqu'il est un cœur plein de miséricorde envers les pécheurs et plein de tendresse envers les justes.

*Cor nostrum patet ad vos : « Notre cœur vous est ouvert. » (II Cor., VI, 11.)*

A qui ce langage de tendresse et de charité peut-il mieux convenir, chrétiens, mes frères, qu'à ce Dieu fait homme, qui nous aima jusqu'à la fin, et dont le cœur, toujours payé d'ingratitude, fut toujours plein de miséricorde et d'amour ? Et quelle parole nous pourrait-il faire entendre du fond des tabernacles qui se rapportât mieux à l'objet de cette touchante solennité, que celle qu'il avait placée lui-même sur les lèvres de son disciple, pour exprimer avec plus de force les sentiments qui l'animaient : *Cor nostrum patet ad vos : « Notre cœur vous est ouvert. »* Enfants de mes douleurs et de ma tendresse, que j'ai enfantés au Calvaire, que j'ai chéris jusque sur la croix, oh ! mon cœur vous est ouvert, contemplez-en désormais toutes les splendeurs et toute la gloire ; pénétrez-en tous les secrets et toutes les profondeurs, connaissez en tout l'amour : *Cor nostrum patet ad vos.* Pécheurs, qui avez jusque ici redouté ma justice et craint pour vos têtes coupables le tonnerre de mes vengeances, accourez tous ! un lieu d'asile vient d'être ouvert ; les orages y sont inconnus, la miséricorde y règne, et non pas la justice ; vous n'y verrez point à la porte de ce nouveau sanctuaire le chérubin et son épée flamboyante qui repousse les coupables. Entrez, entrez tous, c'est le paradis du repentir : *Cor nostrum patet ad vos.* Et vous aussi, vous y viendrez, justes, qui avez conservé le saint trésor de la grâce, qui avez passé sans tache au milieu du monde, qui avez vaincu la tentation, vous viendrez y cueillir un fruit sacré qui nourrit la vertu, y chercher les saintes consolations de la piété, y puiser à la source des forces nouvelles pour les combats futurs ; vous y viendrez, car c'est aussi le paradis de l'innocence : *Cor nostrum ad vos.*

En célébrant ainsi, mes frères, les grandeurs du cœur de Jésus, notre intention n'est point d'oublier Marie, puisque c'est pour elle que nous sommes en ce moment assemblés dans la demeure de Dieu. Et puis,

que dira-t-on du cœur de Jésus qui ne doive se dire aussi du cœur de sa mère ! Celui-ci ne fut-il pas formé sur le modèle de l'autre ? N'est-il pas miséricordieux comme lui envers les pécheurs, généreux et magnifique envers les justes ? Louer le cœur de Marie, n'est-ce pas faire l'éloge du cœur de Jésus ? Réunissons dans nos pensées ces deux objets de notre amour, et, pour notre édification commune, arrêtons-nous à cette simple considération : le cœur de Marie, à l'exemple du cœur de Jésus, est plein de miséricorde envers les pécheurs, et plein de tendresse envers les justes.

Le cœur de Marie est plein de miséricorde envers les pécheurs ! Pourquoi, mes frères ? Pour deux raisons principales : premièrement, parce qu'ils sont ses enfants ; secondement, parce qu'ils sont malheureux.

O pensée consolante, qui doit verser dans l'âme des pécheurs d'ineffables espérances ! Ils ont perdu par leurs iniquités la grâce et l'amitié de leur Dieu ; ils ont perdu les mérites acquis peut-être à force de sacrifices et de vertus ; ils ont perdu le ciel ; ils ont beaucoup perdu sans doute, et pourtant ils n'ont pas tout perdu, car ils ont encore une mère, une mère qui ne les renie pas encore pour ses enfants, une mère qui pleure sur eux et qui les aime encore. Oui, le cœur de Marie, formé sur le divin modèle du cœur de Jésus, retrouve dans le pécheur un enfant coupable, il est vrai, mais qui n'est pas indigne encore de sa miséricorde. Instruit à l'école de celui qui se fit nommer l'ami des pécheurs, ce cœur compatissant connaît encore pour eux les saintes douleurs de l'amour maternel. Ah ! si nous voyons dans l'Évangile le père de l'enfant prodigue reconnaître son fils sous les haillons du désordre et sous les lambeaux de la misère, si son cœur, plus pénétrant que ses yeux affaiblis par la vieillesse, l'a senti de loin et a tressailli de douleur et de joie, Marie, mère des pécheurs, les attend avec des inquiétudes plus vives, les cherche avec des soins plus empressés, les reçoit avec une miséricorde plus abondante. Oh oui ! dans ce chrétien déserteur de sa foi, qui blasphème ce qu'il aimait jadis, qui fuit ses autels tant de fois témoins de ses serments, qui sur ses lèvres a fait succéder aux saints cantiques de la piété des railleries amères ou d'injustes imprécations ; dans ce chrétien Marie sait encore retrouver son enfant, et son cœur pour lui est encore plein de miséricorde. Approchez sans rien craindre, s'écrie-t-elle ; vous êtes bien changé, mais vous êtes encore mon fils. Venez à moi, nous prierons ensemble ; ensemble nous répandrons des larmes, et j'obtiendrai votre grâce, car vous êtes encore mon fils.

Où, dans cette chrétienne que le monde a fait tomber dans d'inextricables filets ; qui a sur les autels de Babylone offert de coupables sacrifices et trempé ses lèvres à la coupe de Samarie ; dans cette chrétienne Marie saura bien encore retrouver son enfant. Oh ! approchez, mon cœur vous reconnaît ! N'est-



ce pas vous qui longtemps avez marché sous mes étendards, et porté mes blanches couleurs? N'est-ce pas vous qu'on entendit à mon autel soupirer des mélodies célestes, et qu'on vit souvent prolonger aux pieds du sanctuaire de pieuses méditations? O! vous êtes changée, mais vous êtes encore ma fille.

Et puis, ajoutons, pour mieux nous expliquer la miséricorde de Marie envers les pécheurs, ajoutons qu'ils sont malheureux; malheureux puisqu'ils sont pauvres: le démon n'a-t-il pas enlevé les richesses qu'ils avaient amassées, pour ne leur laisser à la place qu'une affreuse indigence? Malheureux, puisqu'ils sont malades: le péché n'a-t-il pas blessé leur âme, ne lui a-t-il pas porté, hélas! un coup mortel? Malheureux, puisqu'ils sont agités, troublés par le remords; car il n'y a point de paix pour les pécheurs. Ils sont malheureux, voilà pourquoi Marie les aime, voilà pourquoi son cœur est pour eux plein de miséricorde et de compassion. Le cœur de la femme a été ainsi façonné par le Créateur, qu'il ne peut s'endurcir à la vue de l'infortune; et plus elle est grande, plus il est sensible. Et quand cette femme est devenue mère, et quand les enfants qu'elle a nourris sont devenus malheureux, elle n'y tient plus alors: son cœur se brise; il faut qu'elle les soulage, ou qu'elle meure...

Voyez cette mère à qui l'on rapporte son fils blessé et à demi mort. Peut-être est-il par sa faute réduit à ce triste état; peut-être a-t-il méprisé de sages conseils, ou violé des ordres salutaires; n'importe, il est malheureux, on n'en veut pas savoir davantage. Aussitôt les plaies sont visitées, les douleurs sont calmées, et en le voyant renaître, celle qui le mit au jour devient mère une seconde fois. N'est-ce pas là l'image de vos sentiments pour les pécheurs, ô Marie! l'image de votre conduite envers eux? Quand ils reviennent à vous, vous oubliez leurs fautes, vous oubliez leur endurcissement, vous oubliez tout, même leur ingratitude; vous ne pensez qu'à leur infortune, et, parce qu'ils sont malheureux, ils trouvent aussitôt en vous un cœur plein de miséricorde, qui les accueille avec bonté, qui s'attendrit à la vue de leurs misères, qui les aime d'autant plus qu'ils sont plus accablés. Oh! soyez béni, cœur adorable de mon Sauveur! c'est vous qui avez formé le cœur de Marie, vous qui avez versé sur lui de la plénitude de votre charité, qui lui avez par vos exemples inspiré pour les pécheurs tant de miséricorde et d'indulgence. Désormais, quand on nous demandera pourquoi le cœur de la mère les aime si tendrement, nous montrerons le cœur du fils, et nous dirons: Pouvait-il les repousser? voilà quel fut son modèle; car le cœur de Marie est semblable au cœur de Jésus: *Cor Jesu, cor Mariæ*.

En second lieu, le cœur de Marie, à l'exemple du cœur de Jésus, est plein de tendresse envers les justes, qui trouvent dans son

amour la récompense de leur fidélité et le gage de leur persévérance.

Quand le chrétien sur la terre a longtemps combattu pour la cause de son Dieu; quand avec le secours du ciel, il a vaincu les ennemis de son âme, et remporté sur les passions de généreuses victoires, qu'il vienne, au sortir du combat, s'agenouiller à l'autel de Marie, il trouvera dans son cœur la récompense de sa fidélité, et l'amour de cette bonne mère le dédommagera bien de tous ses sacrifices. Qu'il vienne à l'autel de Marie ce jeune homme qui sut dans une occasion délicate garder la foi qu'il avait promise à la Reine des vierges, qui sut vaincre par la prière et triompher en fuyant; qu'il vienne à l'autel de Marie, et bientôt il recevra le prix du combat et le salaire mérité par la victoire; bientôt, dans le silence de la méditation, il entendra la voix de Marie qui parlera tout bas à son âme. O monde, quels que soient les charmes qui accompagnent ton langage, quelle parole aurait autant de douceur que celle qui sort pour lui du cœur de sa mère: Mon fils, ô mon fils, soyez heureux, je suis contente de vous! Qu'elle vienne à l'autel de Marie, cette fille de Juda qui, au sein des richesses, plus grande que la fortune et le nom de ses ancêtres, sait fouler aux pieds ce que les autres admirent, et qui, devenue, par la volonté de la Providence, une partie considérable des grandeurs du monde, sait les mépriser en secret et les subir par obéissance! qu'elle vienne à l'autel de Marie, dédaignant de froides et criminelles railleries fuyant la pompe mensongère des assemblées profanes, et préférant aux concerts du siècle les cantiques sacrés de Sion. Oh! quand elle lèvera les yeux vers l'image de la Vierge, elle trouvera dans le regard de Marie la récompense de sa fidélité, elle croira la voir se pencher vers elle pour lui dire cette parole d'ineffable suavité: Ma fille, oh! je dois bien vous donner ce titre, car vous êtes bien chère à mon cœur; ma fille, je suis contente de vous: il me semble voir une bonne mère qui serre dans ses bras son jeune enfant, et qui le baise au front parce qu'il a été bien sage.

C'est donc dans le cœur de Marie que le juste trouve la récompense de sa fidélité; c'est là aussi qu'il doit trouver le gage de la persévérance. Il lui faut, pour persévérer, des forces nouvelles et un nouveau courage; s'il a vaincu ses ennemis, il ne les a pas détruits; car, vous le savez, chrétiens, l'ennemi de nos âmes est immortel... Il doit s'attendre à le trouver encore plus d'une fois sur son chemin, furieux de ses défaites passées et prêt à de nouvelles batailles. Mais s'il faut ainsi combattre sans cesse, qui soutiendra son courage, qui ranimera ses forces, qui donc guérira ses blessures? Qui? N'en doutez pas, ce sera le cœur de Marie, arsenal sacré où se forgent les traits qui percent les démons et les mettent en fuite; citadelle puissante, d'où vient le secours au temps de la tribulation. Si vous voulez combattre jusqu'à la fin, ayez recours à Marie,

invoquez son cœur ; c'est le signe de la victoire : « *In hoc signo vinces,* » il vous obtiendra la persévérance.

Il faut au plus juste, pour persévérer, des conseils salutaires dans toutes ses incertitudes. C'est encore le cœur de Marie qui le guidera, qui le conduira dans ses doutes, qui lui montrera la voie qu'il doit suivre : qu'il le consulte, qu'il l'écoute, car le cœur d'une mère est le premier maître, le premier précepteur de ses enfants.

Enfin, il faut au juste, pour persévérer, des prières ferventes ; et qui sait mieux prier que le cœur de Marie ? Oh ! confiez-lui vos demandes, vous tous qui voulez aller au ciel. Déposez dans ce cœur vos vœux et vos soupirs ; dites à Marie de prier pour vous, elle ne sera point refusée ; une mère n'est-elle pas toujours éloquente lorsqu'elle parle pour ses enfants ?

Cœur sacré de Jésus, c'est vous qui avez mis sur nos lèvres l'éloge du cœur de Marie ; c'est à vous que notre parole doit retourner en finissant. Votre image, aujourd'hui placée dans le saint lieu, nous sera chère désormais. Quand nous serons affligés, et qui de nous n'a point de larmes à verser ? nous

viendrons pleurer devant elle, exposer avec simplicité nos misères, et le cœur de Jésus sera notre consolation. Quand nous aurons reçu des grâces, nous viendrons encore bégaier les accents de la reconnaissance, et dire que nous devons tout au cœur de Jésus. Un jour après avoir contemplé son image, nous en verrons la réalité dans la patrie bienheureuse, et, avec les séraphins, nous chanterons à jamais le cantique de la reconnaissance et de l'amour.

Ainsi, mes frères, et c'est par où je termine, qui que nous soyons, justes ou pécheurs, il y a pour nous quelque chose dans le cœur de Marie. Ah ! si nous sommes pécheurs, si nos iniquités nous font craindre la colère céleste, ayons recours au cœur de Marie, nous y trouverons un asile assuré contre la vengeance d'en-haut ; la miséricorde y règne et non pas la justice. Nous ne verrons point à la porte de ce sanctuaire le chérubin et son épée flamboyante qui repousse les coupables ; avançons sans rien craindre : le cœur de Marie, c'est le paradis du repentir. Si nous sommes justes, le cœur de Marie nous est encore ouvert ; il nous aimera, il nous protégera sur la terre ; un jour il nous couronnera dans le ciel

## MOIS DE MARIE.

### I. INSTRUCTION

#### SUR LES MOYENS DE SANCTIFIER LE MOIS DE MARIE.

Mes frères, nous vous disions hier les motifs qui doivent vous engager à consacrer à Marie le plus beau des mois, et les prémices de la plus agréable des saisons. Si ces motifs ont fait impression sur vos esprits, et comment en douter à la vue de ce concours nombreux, de ce pieux empressement qui vous ramène ce soir au pied de son autel, il me semble que vous nous demandez maintenant par quels moyens vous pourrez en ce mois vous rendre agréables à la très-sainte Vierge. Comment devons-nous passer le mois de Marie ? telle est la question que nous adressent vos cœurs, et nous allons y répondre.

Mon intention, mes frères, n'est pas d'entrer aujourd'hui dans les détails qui trouveront leur place ailleurs. Je me contenterai de vous indiquer, comme moyens de sanctifier ce mois, trois dispositions générales, qu'il suffira de vous exposer pour vous en faire comprendre toute l'importance. Voulez-vous attirer sur vous les regards et la bénédiction de Marie, il faut pendant ce mois l'aimer avec plus de tendresse, la prier avec plus de confiance, l'imiter avec plus de fidélité.

Et d'abord, l'aimer avec plus de tendresse.

Oh ! sans doute, elle mérite bien, cette bonne mère, qu'on l'aime et qu'on la chérisse en tout temps ; n'a-t-elle pas en tout temps les yeux ouverts sur sa famille ; ne veille-t-elle pas sans cesse aux besoins de ses enfants, toujours prévenante pour devancer leurs désirs, toujours courageuse pour défendre leur faiblesse, toujours charitable pour exaucer leur prière ? Est-ce qu'une mère ne chérit pas son fils en tout temps ? a-t-elle une saison pour aimer sa fille ? O Mère ! nous ne vous ferons point l'injure de croire que vous nous aimez plus en un temps, ce serait dire que vous nous aimez moins dans un autre. Oui, vous nous aimez toujours avec la même affection, avec la même tendresse ; mais si le cœur de la mère ne change point, en est-il ainsi du cœur de ses enfants ; à force d'être aimés, ne deviennent-ils pas insensibles aux caresses maternelles ? Habités à se réfugier au moindre péril dans le sein qui les a nourris d'abord, ils y rentrent sans reconnaissance, comme ils y demeurent sans amour, et l'accoutumance affaiblit quelquefois en eux le sentiment.

Dites-le, mes frères, n'est-il pas vrai que la tendresse de Marie, pour être plus constante, nous touche quelquefois moins vivement, que son amour est devenu pour nous comme un de ces grands phénomènes de la nature dont le retour journalier frappe nos yeux sans les étonner ; qu'il nous semble



aussi simple d'être aimés par Marie que de voir le petit ruisseau quitter sa source pour aller rafraîchir la campagne, le soleil se réveiller radieux pour verser sur nous sa douce chaleur, et la fleur s'épanouir au retour du printemps pour nous embaumer de ses parfums ? Ah ! nous vous aimerions davantage, ô Marie ! si vous nous aimiez moins tendrement, et surtout moins constamment.

Or, mes frères, s'il est bien avéré que notre cœur à la longue se néglige un peu et sent moins vivement des bienfaits chaque jour renouvelés, il faut à certaines époques réchauffer notre amour, ressusciter en nous la reconnaissance, et payer alors par une tendresse plus vive, une affection méconnue quelquefois, ou du moins oubliée. C'est donc pour prévenir l'indifférence, pour ranimer la tiédeur, que l'Eglise nous invite à consacrer un mois entier à la gloire de la Reine du ciel ; c'est pour acquitter en partie les dettes d'une année de miséricorde et de bonté qu'elle nous exhorte, enfants de Marie, à l'aimer, à la chérir avec plus de tendresse. C'est en ce saint mois qu'il faudra nous rappeler plus souvent ce que nous devons à sa bienveillante protection, tant de grâces qui furent pour nous les fruits de son amour, tant d'inspirations célestes qu'elle nous envoya sur les ailes des anges qui entourent son trône, tant de bénédictions que sa main versa sur nous pour éclairer nos incertitudes ou consoler nos douleurs. Hélas ! quelquefois nous les avons oubliées peut-être ; il faut nous en souvenir aujourd'hui, et, par une tendresse plus vive, en témoigner notre reconnaissance.

Oui, nous vous aimerons, ô Marie ! car vous nous avez aimés si tendrement ! que nos yeux s'éteignent s'ils ne doivent pas en ce mois se tourner souvent vers l'image de notre mère, et bénir, dans leur muet langage, sa miséricordieuse charité ! Que nos langues demeurent immobiles et glacées si le nom de Marie leur doit être inconnu ! Que nos cœurs deviennent froids comme la pierre des tombeaux s'ils n'aiment pas, s'ils ne chérissent pas Marie !

Oui, nous vous aimerons, ô Marie ! car vous nous aimez si constamment ! Notre premier jour a vu vos premiers bienfaits ; c'est vous qui avez balancé le berceau de notre innocence, et veillé sans cesse auprès de nous pour écarter les songes qui troublent le repos des nuits ; c'est vous qui avez protégé notre faiblesse contre les dangers du jeune âge, car il y a une Providence pour les enfants, et c'est vous qui êtes leur Providence. C'est vous encore qui nous avez aimés quand nous étions infidèles, et qui, nous ramenant par la main au séjour paternel, avez fléchi pour nous la colère d'un père outragé. Et quand les derniers jours seront arrivés, nous serons encore, à la porte même du sépulchre, nous serons les objets de votre immortelle tendresse ; et quand nous aurons étendu sur la couche du trépas nos membres fatigués des travaux de la vie, quand

personne ici-bas ne pensera plus à nous aimer, vous, ô Marie, vous penserez encore à nous, vous nous aimerez encore. Oui, nous vous aimerons, ô Marie !

En second lieu, nous devons pendant ce mois prier Marie avec plus de confiance. Une mère sans doute aime ses fils en tout temps, elle leur donne en tout temps des preuves de son affection : cependant il est des époques pour lesquelles elle réserve ses bienfaits les plus grands, ses plus abondantes largesses. Ce sera peut-être au jour de sa fête, ou bien encore lorsque, après de longues douleurs, visité enfin par la consolation, son cœur s'est ouvert à l'allégresse, après avoir été transpercé par les plus grandes eaux de l'amertume, et ses yeux ont versé des larmes de joie après avoir versé les larmes de la tristesse. En ces jours-là ses enfants se réuniront autour d'elle pour la féliciter et recevoir de nouvelles marques de sa bonté. Il fera beau les voir, suspendus à son cou, l'accabler de leurs caresses et fatiguer par leurs transports son infatigable amour. Et si l'on veut obtenir quelque faveur extraordinaire, quand la demandera-t-on ? N'est-ce pas ce jour-là qui sera choisi de préférence ? On sait si bien qu'elle n'aura pas la force de dire : Non. Eh ! mes frères, cette confiance n'est-elle pas l'image de celle qui doit en ce mois animer vos prières ? N'êtes-vous pas une famille chérie qui vient saluer sa mère ? chacun des jours qui vont s'écouler n'est-il pas le jour de sa fête ? ne venez-vous pas, après avoir pleuré comme elle et avec elle sur les douleurs de son Fils et sur les angoisses de son cœur maternel, vous réjouir aussi de sa joie et prendre part à son bonheur. Et vous croyez qu'elle pourrait entendre une prière et ne pas l'exaucer ? et vous pensez qu'elle pourrait vous voir à genoux devant elle, et ne pas vous bénir ? Ah ! mes frères, loin de nous cette injurieuse défiance ! arrièrè les enfants qui doutent de la bonté de leur mère ! ils la blessent par leurs soupçons et l'outragent par leur indigne timidité. Saisissez, mes frères, saisissez l'occasion favorable ; c'est le bon moment, ne le perdez pas à balancer !

Priez, mais priez avec plus de confiance que jamais, ô vous qui n'avez encore rien obtenu, parce que vous ne savez pas bien demander. Vos prières timides et honteuses n'osaient pas se montrer à Marie, et se cachaient sous les degrés de son trône : pouvait-elle vous accorder des grâces ainsi sollicitées ? Oh ! si vous saviez comme elle est bonne !... vous prierez avec plus de confiance ; si vous saviez comme elle aime à donner, vous demanderiez avec moins de timidité. Essayez encore une fois ; demandez cette conversion dont vous sentez depuis si longtemps l'indispensable nécessité ; demandez cette force d'en haut qui doit vous aider à briser vos chaînes et à secouer ce joug d'airain dont la pesanteur vous accable ; demandez la défaite de ce tyran domestique, de cette habitude qui a résisté jusque ici à

tous vos efforts; demandez avec confiance, je vous le dis en vérité, vous serez exaucés!

Priez, mais priez avec plus de confiance que jamais, ô vous qui souvent avez éprouvé la puissance et la bonté de Marie! Ne vous lassez point de demander; ne craignez point de fatiguer votre mère: elle aînte vos importunités. Demandez encore et cette vertu dont la pratique vous paraît si difficile, et cette grâce à laquelle vous attachez tant de prix, et cette perfection, objet unique de tous vos desirs; demandez pendant ces saints jours, demandez avec confiance et vous serez exaucés.

Enfin, il faut pendant ce mois imiter Marie avec plus de fidélité; c'est une obligation pour tous les enfants de cette divine mère de travailler à lui devenir semblables. C'est à eux qu'elle adresse du haut du ciel les paroles du Sauveur alors qu'il allait terminer sa vie mortelle; je vous ai donné l'exemple pour que vous marchiez sur mes traces: *Exemplum dedi vobis.* (Joan., XV, 15.) Vous m'avez vue, jeune et innocente victime, consacrer au Seigneur les premiers jours de ma vie et les premiers battements de mon cœur: c'était pour vous donner l'exemple et vous apprendre à vous donner à lui dès l'enfance: *Exemplum dedi vobis.* Vous m'avez vue ensevelir dans un réduit obscur la gloire et la splendeur d'une race auguste; et, fille des rois, héritière du trône, couvrir sous le voile de l'humilité la grandeur de ma naissance et l'éclat de mes futures destinées: c'était pour vous donner l'exemple et vous faire aimer les abaissements et l'obscurité. Vous m'avez vue crucifiée avec mon Fils, et, patiente comme lui, vous enseigner ainsi la douceur et la résignation: *Exemplum dedi vobis.*

Mais c'est en ce mois surtout qu'elle nous renouvelle plus fortement encore ces recommandations. Ah! si vous voulez, nous dit-elle, si vous voulez en ce saint temps me prouver votre amour et mériter ma tendresse, levez les yeux vers moi, et devenez semblables à votre mère. Voyez les fleurs qui parent mon autel, elles sont toutes blanches comme le vêtement d'innocence et de pureté qui m'a été donné: ainsi vos cœurs doivent-ils retracer en eux les vertus de mon cœur, et devenir alors la vraie parure de mon sanctuaire.

Où, si vous voulez que vos prières soient exaucées, fidèles qui venez réclamer en ce jour ma puissante protection, si vous voulez passer utilement ce mois auquel j'ai prêté mon nom, levez les yeux vers moi, et devenez semblables à votre mère. Est-ce que vous ne savez pas que parmi vous l'enfant est plus tendrement chéri qui ressemble le plus à sa mère? Elle cherche en vain la cause de cette affection plus vive dans sa jeunesse plus tendre, dans sa santé plus délicate, dans ses besoins plus nombreux. Le secret qu'elle veut se cacher à elle-même, c'est qu'elle s'est retrouvée dans ses traits. Et quand plus tard son époux désolé serre

contre son cœur ce dernier gage qu'elle lui a laissé en descendant au tombeau, que dit-il? C'est le portrait de sa mère! et en disant devenez semblables à votre mère, et il y aura pour vous dans mon cœur des sentiments plus tendres, des affections plus vives, des bénédictions plus abondantes.

Où, si vous voulez que nos prières soient exaucées, fidèles qui venez réclamer en ce jour ma puissante protection, si vous voulez passer utilement ce mois auquel j'ai prêté mon nom, levez les yeux vers moi, et devenez semblables à votre mère.

Ainsi, mes frères, aimons notre bonne Marie avec plus de tendresse, prions cette puissante protectrice avec plus de confiance, imitons ce parfait modèle avec plus de fidélité, et le mois que nous avons commencé avec tant de joie deviendra pour nous une source de consolations et de grâces et le gage assuré des bénédictions éternelles.

## II. INSTRUCTION

### SUR MARIE MODÈLE DE PIÉTÉ.

Il est, mes frères, dans la vie chrétienne une vertu qui en rend les devoirs plus faciles, et plus tolérables les amertumes, qui donne aux actions les plus héroïques un prix sans lequel Dieu ne saurait les agréer, et aux pratiques les plus communes une efficacité qui leur assure pour récompense une félicité sans mesure et sans fin; une vertu qui fait la consolation du pauvre, quand il veut chercher dans le recueillement et la prière l'oubli de ses peines passées et de nouvelles forces pour supporter des misères nouvelles, et qui prête à la reconnaissance du riche des accents assez purs pour chanter la bonté de Dieu et ses infinies miséricordes; une vertu enfin que l'on aime à retrouver dans l'enfant comme dans le vieillard, qui est pour celui-ci la couronne de ses cheveux blancs, la gardienne de ses espérances dernières, et le gage assuré de son immortalité, comme elle fut pour celui-là le charme et la gloire de ses jeunes années, la protectrice de son innocence et le premier trésor de son cœur: cette vertu, c'est la piété.

Dans le mois consacré par les hommes à célébrer et à bénir la Reine des anges, on vous a parlé souvent des vertus de Marie, on vous les a prêchées chacune en particulier, et vous avez vu qu'il n'en est aucune dont elle ne présente à votre imitation le plus parfait modèle. Vous ne serez donc point étonnés qu'à la fin de ces saints jours, résumant toutes les vertus en une seule qui les renferme toutes, je vienne aujourd'hui vous présenter Marie comme le modèle le plus accompli de la piété chrétienne, et que, pour vous engager à ouvrir vos cœurs à la douce influence de cette vertu, je vous rappelle en ce moment que Marie en a pratiqué tous les devoirs et qu'elle en a reçu toutes les récompenses.

La piété est ce sentiment tendre et affectueux qui nous porte au Seigneur, qui nour-



rit notre âme de son amour, et qui nous fait trouver dans les choses de Dieu la joie de notre cœur et le bonheur de notre vie. La piété inspire à l'âme fidèle un zèle ardent pour la gloire de son maître, un tendre intérêt pour la sanctification de ses frères, une application constante à son propre avancement. Or, ces trois devoirs de la piété chrétienne, qui, mieux que Marie, a su les remplir ?

Si nous jetons en passant un regard rapide sur sa vie entière, la verrons-nous un seul instant indifférente aux intérêts sacrés de la gloire de Dieu ? Étudiez son cœur pendant ces jours si doux qu'elle coula dans le temple, loin du monde, de ses plaisirs et de ses biens : quelle fut alors sa plus chère et sa plus continuelle occupation ? Chaque jour, sous les yeux du Très-Haut, elle se plaisait à l'honorer par la ferveur de ses hommages et par les saints transports de son allégresse. Tantôt ses mains tressaient des guirlandes qui devaient orner l'autel aux jours des solennités, et tantôt sa voix chantait les cantiques de Sion et accompagnait les harpes sacrées des enfants de Lévi. Mais son cœur, ah ! qui pourrait en raconter les ardeurs, qui pourrait savoir comme il était brûlant dans la prière, qui pourrait dire comme elle s'unissait aux adorations des anges, et par quels ineffables soupirs elle appelait la venue de celui qui devait glorifier le Dieu d'Israël et lui rendre enfin des honneurs dignes de lui !

Ce zèle de la gloire de Dieu, que Marie avait puisé dans le temple alors qu'elle y passait sa jeunesse, elle le porta plus vif et plus ardent, s'il est possible, au milieu du monde, quand elle fut condamnée à s'y montrer. L'Évangile ne nous dit rien de sa vie pendant que le Sauveur évangélisait les peuples et leur faisait connaître son Père ; mais, s'il est permis de chercher à deviner les secrets de Dieu, je vous le demande, fidèles, quels étaient en ces jours-là les sentiments de Marie, quand la voix publique lui venait apprendre les miracles du Dieu dont elle était la mère et la haute sagesse de ses enseignements. La gloire de Jésus-Christ la touchait vivement ; les progrès de l'Évangile étaient alors l'unique objet de sa joie, comme aussi les persécutions suscitées à son fils la seule cause de ses chagrins.

Enfin, quand furent arrivés pour elle les derniers jours, quand son fils l'eut quittée pour aller au ciel lui préparer un trône, quand il ne lui resta plus, pauvre exilée, qu'à soupirer après l'heure qui devait la rendre à la patrie, son zèle, devenu nécessaire à l'Église naissante, prit encore de nouveaux accroissements et la retint quelques jours de plus sur la terre. La sainte efficacité de ses prières seconda utilement les travaux apostoliques des premiers prédicateurs de l'Évangile, affermissait l'œuvre de Dieu dans les âmes, et sans cesse reculait les limites de son royaume. Tel fut le zèle de Marie pour la gloire de Dieu : bienheureux sont ses enfants s'ils ressemblent

sur ce point à leur mère ! Mais si nous interrogeons nos consciences, ah ! chrétiens, quels reproches ne nous adresseront-elles pas, à nous qui sommes devenus si indifférents à l'honneur du Dieu que nous servons ! Tout dans le monde éveille notre sollicitude et excite notre intérêt, Dieu seul et sa gloire nous sont étrangers. Nous nous inquiétons des misères du siècle, des bruits que répand la renommée, des réputations qu'elle fait et qu'elle défait, des succès ou des revers lointains dont l'éclat peut-être arrive jusqu'à nous ; mais si l'on venait à nous parler de Dieu et de son Église, si l'on nous disait combien est outragée la gloire de l'un, et combien sont oubliés les commandements de l'autre, avec quelle froideur seraient accueillies ces nouvelles ! nous en laisserions savourer toute l'amertume à ce petit nombre de chrétiens qu'un ministère sacré ou la vivacité de leur foi rendent plus sensibles aux malheurs de la religion et aux intérêts de sa gloire. Pour nous, nous oublierions bientôt des douleurs qui ne furent point les nôtres, pour réserver aux choses de la terre toutes nos sollicitudes et tous nos empressements

Mais voyons si nous imitons mieux en Marie le tendre intérêt qu'elle portait à la sanctification de ses frères. C'est là le second devoir qu'impose à l'âme fidèle la piété chrétienne ; car, mes frères, ce feu sacré qui brûle au cœur d'un vrai chrétien n'est point une flamme solitaire, qui se consume sans fruit dans un temple inaccessible aux hommes, c'est un incendie qui tend à se répandre et qui cherche à se communiquer. La piété véritable ne saurait être étrangère au bonheur du prochain, et celui qui en connaîtra tous les secrets y puisera une tendre charité pour ses frères et un intérêt vif pour leur salut.

Aussi que verrons-nous en Marie ? quels furent dans sa jeunesse les moments les plus chers à son cœur ? Après ceux qu'elle donnait à la prière, n'était-ce pas les heures qu'elle employait à porter au bien ses compagnes ? Ne savait-elle pas les conduire à la vertu par les exemples d'une sainte régularité, et par les conseils les plus insinuants et les plus éclairés les soutenir dans le chemin de la perfection ? Elle ne parut au milieu du monde que pour y exercer, au profit de son peuple, un apostolat tout divin. Et si nous la voyons dans un festin nuptial s'intéresser avec tant de charité aux besoins des jeunes époux qui l'avaient invitée, pourrions-nous douter que son zèle pour le salut des âmes ne fût plus vif encore et plus efficace ? Combien de fois ne recommanda-t-elle pas aux nouveaux disciples de son fils cette humble docilité qui devait rendre pour eux ses leçons plus utiles : *Quodcumque dixerit vobis facite?* (Joan., II, 5.) Et quand Jésus, la laissant pour mère aux fidèles, remonta dans l'éternel séjour de sa gloire, alors surtout le salut de ses frères devint son désir unique et son unique ambition, et ses derniers jours

furent consacrés à leur faire aimer Jésus-Christ et à leur faire pratiquer sa loi.

Pourrons-nous, mes frères, nous reconnaître à quelques-uns de ces traits ? Avons-nous, comme Marie, pour le salut de nos frères ce zèle empressé que demanderait de nous la piété véritable ? Nous réjouissons-nous quand nous les voyons s'avancer à grands pas dans le chemin de la vertu ? Pleurons-nous sur leurs chutes et leur tendons-nous pour les relever une main secourable ? Examinons-nous, mes frères, et jugeons-nous.

Enfin la piété véritable demande à l'âme fidèle une application constante à son propre avancement. Marie travaillait chaque jour à développer en elle les grâces singulières dont le Tout-Puissant l'avait comblée. Chaque jour, oubliant comme saint Paul tout ce qu'elle avait laissé derrière elle, elle s'appliquait à rendre son union avec Dieu plus intime, son détachement des créatures plus parfait, son humilité plus profonde, sa charité plus ardente ; que vous dirai-je, chrétiens ? chaque jour elle croissait en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes. O Vierge ! vous ne pensiez donc pas comme nous qu'on peut impunément se reposer dans la carrière de la perfection, et que l'instant qui nous voit nous arrêter n'est pas aussi celui qui nous voit reculer. Vous savez donc que la vertu doit se tenir toujours en haleine par un exercice continu, et qu'on ne peut sans péril la laisser s'endormir sur la route qui mène au ciel ? Hélas ! nous imitons bien mal vos exemples : nous bornons à une vertu vulgaire toute notre perfection, et, fatigués, pour ainsi dire, d'avoir mis le pied sur le dernier degré de l'échelle de Jacob, nous ne cherchons pas à monter plus haut. Faites-nous comprendre aujourd'hui que c'est un devoir commandé par la piété de s'appliquer sans cesse à perfectionner son âme et à faire chaque jour de nouveaux progrès dans la vertu.

J'achève en peu de mots, mes frères, et, après vous avoir montré que la très-sainte Vierge a pratiqué tous les devoirs de la piété véritable, je vais vous montrer encore qu'elle en a reçu toutes les récompenses, c'est-à-dire de grandes persécutions sur la terre et une grande gloire dans le ciel. Oui, mes frères, pourquoi ne pas nous accoutumer enfin à ce langage qui est le langage de la foi ? des persécutions sur la terre, voilà la récompense de la piété. On vous a dit que la persécution en était la preuve, la compagne nécessaire, pourquoi ne pas ajouter qu'elle en est la récompense ? Oui, les peines de cette vie, la haine du monde, les persécutions, en un mot, voilà le prix, le salaire, la première récompense de la piété. C'est à l'âme fidèle qui en pratiquait toujours les devoirs qu'il est donné pour récompense de ressembler à son Dieu et d'être, comme lui sur la terre, rassasiée de chagrins et abreuvée d'amertumes. On ne donnera point cette récompense à l'âme tiède et languissante

qui se traîne à peine dans les chemins ordinaires : elle ne serait point assez éclairée pour comprendre son bonheur, ni assez forte pour le supporter. Oui, les croix intérieures, les délaissements, les dégoûts, les persécutions en un mot, voilà sur la terre la première récompense de la piété. Le chrétien qui aura mérité cette récompense recueillera avec une sainte avidité ces épines que le Roi des rois détache de sa couronne et lui jette du haut du ciel : elles seront à ses yeux plus précieuses que l'or, parce que, placées un jour sur son front, elles se changeront pour lui en une couronne de gloire immortelle. Plaignez-vous donc, chrétiens, quand le Seigneur vous envoie des afflictions ! c'est la récompense qu'il destinait à votre piété : aveugles, vous osez en murmurer !...

La très-sainte Vierge l'avait bien compris ; et je ne vous parlerai point de sa résignation dans les peines, car il ne faut pas grande résignation pour recevoir une récompense. Elles furent immenses pourtant les peines et les douleurs de Marie, précisément parce que grande était sa piété, et qu'auprès de Dieu la récompense est toujours proportionnée au mérite.

Au reste, il est encore pour la piété une autre récompense qui l'attend dans une autre patrie : c'est le bonheur du ciel ! Là fut reçue, après la mort la plus douce et la plus sainte, la Vierge auguste dont vous avez chanté les louanges, la bonne mère dont vous êtes les enfants. Au ciel elle trouva, pour seconde et dernière récompense de sa piété, un repos inaltérable et une gloire sans fin. C'est là qu'elle comprit, mieux encore qu'elle n'avait fait sur la terre, le bonheur qu'on goûte à servir Dieu et les douceurs incomparables de la piété. C'est là, mes frères, qu'elle vous attend, là qu'elle vous prépare un trône auprès de son trône et des couronnes semblables à sa couronne. Aujourd'hui, la considérant comme le modèle le plus accompli de la piété chrétienne, prenez à ses pieds la résolution d'en pratiquer comme elle tous les devoirs : un jour vous en recevrez comme elles toutes les récompenses.

### III. INSTRUCTION

#### SUR LE LEVER.

Il faut donc être des saints, on vous le dit souvent, et cette sainteté à laquelle nous sommes tous appelés, c'est la perfection de chacune des œuvres de notre journée. Or, mes frères, pour bien passer le jour, il faut l'avoir bien commencé ; et le réveil à toujours une trop grande influence sur toutes nos actions pour qu'il ne soit point ici l'objet de nos premières, de nos plus sérieuses méditations.

Je me représente, mes frères, le réveil du chrétien comme une espèce de résurrection mystérieuse qui se renouvelle tous les jours. Alors il sort, lui aussi, du tombeau dans lequel ses sens, captivés par le sommeil,



étaient assoupis : une nouvelle carrière commence pour lui, une vie nouvelle lui est donnée par le Seigneur. Et pourquoi, mes frères, ne me permettriez-vous pas de suivre cette pensée et de vous dire ce que votre réveil, chaque jour, doit avoir de commun avec le grand réveil du Sauveur, sortant victorieux de sa couche funèbre, avec cette résurrection du Christ, qui est toujours le sujet de nos cantiques et la matière de notre joie ?

*Surgens autem mane apparuit : « Le Seigneur sortit du tombeau de grand matin. » (Marc., XVI, 9.)* A peine l'instant fixé par les prophètes est-il arrivé, à peine le troisième jour commençant à paraître a-t-il véritablement les oracles, que Jésus-Christ abandonne le sépulcre où la rage impuissante de ses ennemis croyait l'avoir enfermé pour toujours. Rien ne peut le retenir dans la tombe, ni la puissance de la mort, ni le sceau de César, ni la garde placée par les Juifs à l'entrée de la caverne.

Ainsi, chaque jour le réveil du chrétien doit être sanctifié par la promptitude, première disposition pour bien commencer la journée. Quand l'heure est arrivée, mes frères, où nos habitudes, la nécessité, l'ordre enfin du Seigneur nous prescrivent de donner un terme à notre repos, il faut, sans plus tarder, imposer silence à la voix de la nature, faire à Dieu un sacrifice que la mollesse peut-être nous rendra bien pénible, il faut nous lever sans retard. Dans le son de la cloche qui nous annoncera l'heure du réveil nous croirons, comme le solitaire, entendre la voix du grand Roi qui nous appelle à le servir ; et comme lui, dociles à cette voix, nous quitterons tout pour la suivre. Nous nous rappellerons encore la pensée de ce saint qui savait d'abord ce que devait être sa journée ; il la jugeait par le réveil : elle devait être bonne quand son lever avait été prompt ; et nous aussi, pour rendre bonne chacune de nos journées, nous prendrons la sainte habitude de nous lever toujours promptement. Enfin, nous nous souviendrons que la journée appartient de droit à celui qui en a reçu les prémices : à Dieu, si nous sanctifions notre réveil par la promptitude ; au démon, si la paresse en profane les premiers instants.

Oui, mes frères, il faut se lever promptement, et cette recommandation a plus d'importance que vous ne pensez dans la vie spirituelle. Je n'ose pas vous dire quel démon se tient à cette heure au chevet de votre lit, profitant, pour vous tenter, de vos moindres négligences, et tournant contre vous-mêmes ces cruels adoucissements que vous n'accordez à votre corps qu'aux dépens de votre âme ; mais ce que j'ose bien faire, c'est de rappeler à votre expérience, et de vous demander si l'oubli de cette première recommandation n'a pas entraîné bien des misères après soi. Faut-il vous rappeler, mes frères, que, faute de promptitude dans le lever, la prière a été abrégée, quelquefois omise peut-être entièrement, ou du moins

récitée avec une désespérante rapidité ? Faut-il vous dire que la méditation ne vous est devenue impossible que depuis le jour où la négligence a remplacé la promptitude ; que c'est à cette même négligence que vous avez dû cette pesanteur de tête, cet ennui général, cette humeur fâcheuse dont votre intérieur peut-être a ressenti pendant le jour les tristes effets ? Ah ! qu'il n'en soit plus ainsi, mes frères, et, puisque le plan que nous avons adopté cette année nous permet de vous donner des avis qui trouveraient difficilement leur place ailleurs, profitez aujourd'hui de cette première recommandation, et désormais sanctifiez votre réveil par la promptitude.

En second lieu, Jésus-Christ sortant du tombeau se revêt de gloire et d'immortalité. Les disciples, au Thabor, ne l'avaient pas vu brillant comme le voient au jour de la résurrection les gardes consternés : *son visage est resplendissant comme le soleil, et son vêtement blanc comme la neige. (Matth., XVII, 2.)* Hélas ! mes frères, le vêtement du chrétien n'est pas pour lui, comme pour Jésus, un manteau d'honneur, un vêtement de triomphe : il lui rappelle le péché, le péché qui condamne l'homme à demander à la bête une partie de sa dépouille, et à voiler sous une grossière enveloppe le chef-d'œuvre du Créateur. Mais il y a pour le chrétien, au moment de son réveil, un manteau qui lui est à la fois nécessaire et glorieux ; *ce manteau, c'est la modestie : « Induite vos modestia. » (Coloss., III, 12.)* Vêtement mystérieux, que saint Paul recommandait aux fidèles de son temps, seconde disposition qui doit accompagner et sanctifier chaque jour notre réveil.

Oui, le chrétien, comme un autre Jésus-Christ, doit sortir de son tombeau tout paré de modestie : la splendeur de ce vêtement sacré attirera sur lui les regards et les complaisances de son Dieu, en même temps qu'elle terrassera, qu'elle mettra en fuite les ennemis de son âme. C'est elle, c'est la modestie qui l'instruira à placer ses sens sous la garde d'une vigilance continuelle ; c'est elle, c'est la modestie qui lui apprendra à se craindre lui-même ; c'est elle enfin qui lui rappellera, au moment peut-être où il est le plus nécessaire, le souvenir de la sainte présence de son Dieu. Et n'est-ce pas la modestie de Marie à ce premier instant du jour que les prophètes ont voulu nous peindre quand ils comparaient cette Vierge auguste à l'aurore qui se montrait au matin encore voilée des dernières ténèbres de la nuit, ou à cet astre qui paraît à nos yeux sortir du sein des mers, mystérieusement enveloppé des vapeurs de l'Océan : *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurore consurgens, pulchra ut luna ? (Cant., VI, 9.)*

Souvenez-vous, chrétiens, de cette seconde recommandation, et, pour conserver fidèlement la sainte vertu que nous vous prêchons, que la pensée d'un Dieu qui vous voit vous soutenir et vous protéger ; que le souvenir de votre ange soit encore pour vous une sauvegarde et un moyen de fidélité.

Vous le savez bien, les anges assistèrent aussi au réveil de l'Homme-Dieu; ils étaient à son tombeau quand il brisa les liens qui le tenaient captif; ils applaudirent à son triomphe et à sa gloire. Méritez par votre modestie leur amour et leur protection.

Enfin, Jésus-Christ sort du tombeau pour ne plus vivre qu'à Dieu seul : c'est vers son Père qu'il tourne désormais ses regards, ses désirs et ses pensées; ainsi nous apprend-il à sanctifier notre réveil par une troisième disposition, aussi nécessaire que les deux autres, par la piété. Il faut que ce cœur se porte à Dieu comme naturellement, et verse dans son sein les premiers sentiments, les premières ardeurs : *Deus, Deus meus, ad te de luce vigilo* : « Mon Dieu ! ô mon Dieu ! c'est vers vous que mon cœur s'élançe dès l'aurore, mon âme a soif de vous (Psal. LXII, 2), et, pour satisfaire son désir, elle précède par le sentiment intime de la piété les instants mêmes qu'elle va donner à la prière. Que j'aime, chrétiens, à me représenter par l'imagination les simples et touchantes pratiques que la piété suggère au vrai fidèle pour ce premier instant du jour ! Avec sa première pensée il veut donner à Dieu sa première parole, et le nom sacré de Jésus, le doux nom de Marie, viennent successivement se placer dans sa bouche. Sa main trace sur lui le signe adorable de la rédemption, ou bien elle va chercher sur sa poitrine peut-être l'habit mystérieux des serviteurs de Marie, peut-être l'humble médaillon que sa mère suspendit à son cou quand il était encore enfant; il approche avec amour de ses lèvres ces objets vénérables, et sa piété lui fait goûter dès lors les plus douces consolations. Ah ! le monde, le monde, qui ne connaît pas la piété, se rira peut-être de ces pratiques qu'elle suggère et qu'elle inspire; mais le véritable enfant de la foi sait les respecter, et pour sanctifier son réveil les adopte et les conserve. Jusqu'à présent peut-être, fidèles qui m'écoutez, ces pratiques vous furent-elles étrangères : aujourd'hui apprenez que, si la piété doit animer toutes vos actions, elle doit surtout consacrer et sanctifier les premiers instants du jour.

Résumons, mes frères : le réveil est un des instants de la journée les plus importants, soit à cause de l'influence qu'il a nécessairement sur les actions qui le suivent, soit à cause des tentations plus nombreuses dont il est quelquefois entouré, soit à cause des bénédictions plus abondantes qu'il peut nous obtenir. Il faut donc qu'il soit saint ce réveil, et, pour le sanctifier, je viens de vous indiquer trois dispositions nécessaires. La promptitude : il faut se lever aussitôt que l'heure est arrivée, sans prolonger inutilement son repos, sans rien donner à la négligence et à la paresse; la modestie : il faut se souvenir alors de la sainte présence du Seigneur, et ne négliger en s'habillant aucune des précautions convenables; la piété : il faut donner à Dieu sa première pensée,

lui consacrer sa première parole et sa première action.

Puisse, mes frères, cette simple et courte instruction, en vous rappelant sur ce point les devoirs du chrétien véritable, vous rendre de plus en plus fidèles à des vertus qui seront pour vous une source de grâces et de bénédictions !

#### IV. INSTRUCTION

##### SUR LE TRAVAIL.

Le chrétien est venu chercher au saint autel une nouvelle force et une nouvelle vigueur : il a puisé dans ce sacrifice qui est offert chaque jour pour les besoins du monde les grâces nécessaires pour accomplir avec fidélité tous ses devoirs; il peut maintenant retourner aux occupations où l'appelle la volonté du Seigneur, il peut recommencer son travail de chaque jour. Le travail, voilà le sujet dont nous allons nous entretenir.

Pour bien comprendre la nécessité du travail, il faut le considérer sous deux rapports essentiellement distincts, et fondés, l'un et l'autre, sur la nature des choses, comme occupation et comme punition.

Le travail est tellement nécessaire à l'homme, il est tellement une conséquence forcée de son organisation primitive, que l'homme innocent devait travailler. Dieu avait placé Adam dans le paradis terrestre, pour le cultiver : *Ut operaretur illum*. (Gen., II, 15.) A la vérité, ce travail, considéré alors seulement comme occupation, n'entraînait pas à sa suite les sueurs, les fatigues, les dégoûts dont il est maintenant toujours accompagné. L'heureux habitant du jardin des délices aimait à donner des soins assidus à une terre qui payait au centuple ses moindres travaux, et puisait à chaque instant dans son travail de nouveaux motifs pour admirer et pour bénir la sagesse, la puissance et la bonté du Créateur. Mais enfin, cette occupation, si douce qu'elle fût, l'homme ne pouvait s'y soustraire, et c'était la volonté de son Dieu qui la lui imposait; il l'avait mis là pour cultiver la terre, pour travailler : *Ut operaretur illum*.

Et s'il en eût été autrement, mes frères, n'aurait-on pas pu demander au Seigneur pourquoi sa main libérale avait donné à l'homme des facultés destinées à demeurer toujours inutiles ? Pourquoi cette force inconnue qui circule dans ses veines avec le sang ? Pourquoi cette vigueur qui se renouvelle chaque jour d'une manière admirable et tout ensemble mystérieuse ? Pourquoi cette souplesse qui plie ses bras à des usages toujours nouveaux, s'il avait été créé pour vivre sans travailler, s'il devait, pendant une longue vie, promener son oisiveté et peut-être ses ennuis sur la terre. Mais il n'en était point ainsi dans la pensée du Créateur : *l'homme était né pour travailler, comme l'oiseau pour voler* (Job, V, 7), c'est la parole même de nos Ecritures, et aussi Dieu lui avait fait du travail une occupation nécessaire,



et pour ainsi dire un besoin de sa nature :  
*Ut operaretur illum.*

Mais voici bien autre chose, chrétiens : l'homme se rend coupable, et ce qui n'avait été pour lui jusque alors qu'une occupation devient un châtement et la punition de son crime. Ecoutez le Seigneur lui adressant de sévères paroles, et apprenez comment il faut désormais considérer le travail : *Parce que tu as été trop docile à la voix de la femme, parce que tu as mangé du fruit défendu, la terre sera maudite à cause de ce que tu as fait, et tu n'en tireras ta nourriture pendant ta vie qu'avec beaucoup de travail : elle produira pour toi des épines et des ronces, et tu te nourriras de l'herbe de la terre; tu mangeras ton pain à la sueur de ton front jusqu'un jour où tu retourneras dans la terre, dont tu as été tiré!* (Gen., III, 17.)

Paroles mémorables, qui changèrent en un instant le sort de l'homme, et lui infligèrent les deux châtements les plus rigoureux, le travail et la mort. Car, mes frères, elles s'abusent étrangement ces multitudes malheureuses et aveuglées qui font entendre dans leur détresse ces paroles touchantes à la fois et criminelles : *Le travail ou la mort!* Oui, elles s'abusent étrangement : l'homme n'a pas le choix entre ces deux maux ; il faut qu'il subisse ces deux conséquences de son péché, il faut qu'il travaille et qu'il meure.

Héritiers de la faute, nous le sommes aussi du châtement ; le travail est pour nous la punition nécessaire du crime originel et aussi des iniquités que nous commettons chaque jour.

Et voilà pourquoi le Fils de Dieu, quand il vint sur la terre pour nous sauver, accepta ce châtement, comme il voulut subir tous les autres, et humilia ses mains divines jusqu'au travail grossier d'un métier vulgaire. On vous l'a montré souvent, chrétiens, caché pendant trente années dans la demeure du charpentier, achetant chaque jour au prix des plus pénibles fatigues le pauvre pain qu'il partageait le soir avec sa mère. Eh bien! par ce travail il expiait nos crimes, comme il les expia plus tard sur la croix par ses souffrances et par sa mort, et son exemple est pour nous encore une leçon qui nous prêche la nécessité du travail.

Faudra-t-il après cela vous dire que Marie, ce modèle si parfait de toutes les vertus que nous vous enseignons ici, sanctifiait aussi ses journées par un travail assidu, et que, fidèle à se pénétrer des sentiments et des dispositions intérieures de son fils, elle ne l'était pas moins à se conformer à ses exemples et à retracer en elle, aussi parfaitement qu'elle le pouvait, sa conduite extérieure. Elle travaillait donc, et c'est d'elle sans doute que le Saint-Esprit a parlé quand il nous a représenté la femme forte exerçant ses mains à des ouvrages de laine et de lin : *Quæsit lanam et linum, et operata est* (Prov., XXXI, 13), et faisant tourner sous ses doigts le fuseau chargé des richesses de la Phénicie, *et digiti ejus apprehenderunt fusum.* (Ibid., 19.)

De tout ceci, mes frères, vous conclu-

rez facilement avec moi la nécessité du travail. Vous êtes hommes, il faut travailler; les dispositions primitives du Créateur et les besoins de votre nature vous en font une loi rigoureuse. Vous êtes pécheurs, il faut travailler; la justice éternelle vous le commande en punition de vos fautes, en réparation de vos iniquités. Vous êtes chrétiens, il faut travailler; les exemples de Jésus et ceux de sa mère vous y invitent et vous le prescrivent.

Et remarquez-le, mes frères, il n'y a personne qui puisse renier cette obligation et refuser de courber la tête sous le joug imposé par le Seigneur à tous les enfants d'Adam. Le pauvre!... ah! ce n'est point le pauvre qui conteste jamais la nécessité du travail : il sait que sa vie y est attachée; et s'il ne travaillait pas, qui donc nourrirait sa famille et donnerait à ses enfants le pain quotidien qu'ils ont demandé dès l'aurore à leur père céleste? mais le riche a pensé quelquefois que le travail n'était pas fait pour lui, comme si pour être riche il cessait d'être homme, d'être pécheur, d'être chrétien. Sans doute Dieu n'a pas voulu qu'il demandât chaque jour à son travail la nourriture de chaque jour; mais en le comblant de ses grâces et de ses faveurs, en lui donnant une part plus abondante à la rosée du ciel et à la graisse de la terre, a-t-il voulu, je vous le demande, changer pour lui l'essence des choses, suspendre en sa faveur une sentence prononcée contre la race humaine tout entière, et le dispenser, seul, de suivre des exemples que doivent imiter tous les disciples du Sauveur? Non, chrétiens, il n'en est pas ainsi; le riche n'est pas exempt du travail, et s'il se refuse constamment à ce devoir, il pèche. Ces vérités sont sévères peut-être, et quelquefois le ministre du Seigneur n'est pas sans crainte en les annonçant; mais, mes frères, on peut les prêcher au milieu de vous avec assurance, dans cette assemblée où les heureux du siècle, plus riches encore de leur foi que de leurs trésors, se condamnent, nous le savons, à un labeur opiniâtre pour nourrir l'indigence, pour vêtir les membres souffrants de Jésus-Christ, en présence de ces autels que le travail de leurs mains décore chaque jour avec tant de magnificence.

Il faut donc travailler. Comment faut-il travailler? Avec assiduité, mes frères; c'est la première disposition qui doit sanctifier le travail. Craignons, dans l'accomplissement d'un devoir que tant de motifs nous imposent, de nous laisser entraîner à la négligence et à l'oisiveté. Faudrait-il donc rappeler au chrétien la parole de Salomon, et l'envoyer apprendre à l'école de la fourmi le zèle et la persévérance qui doivent accompagner ses travaux? (Prov., VI, 6.) Faudrait-il lui dire que le serviteur inutile et paresseux sera jeté, par l'ordre du Maître, dans les ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs et des grincements de dents? (Matth., XXV, 30.) Travaillons avec

assiduité, mes frères, c'est ainsi que le veut notre maître, c'est ainsi qu'il nous en a donné l'exemple dès sa plus tendre jeunesse : *In laboribus a juventute mea.* (Psal. LXXXVII, 16.) Travaillons avec assiduité, le temps est court, il ne faut pas le perdre à des bagatelles. Eh ! chrétiens, cet instant que vous perdez, que vous sacrifiez, il suffirait, s'il était bien employé, pour attirer sur vous une grâce, pour vous mériter le ciel peut-être : *Tempus breve est.* (I Cor., VII, 29.) Enfin, travaillons avec assiduité, c'est un sûr moyen d'échapper à la tentation. Que le démon vous trouve toujours occupé, disait autrefois saint Jérôme : il redoute la pieuse diligence du chrétien laborieux, mais il s'approche de celui qui se relâche : *Semper te diabolus inveniat occupatum.*

Secondement, il faut travailler en esprit de pénitence. Ah, mes frères ! si nous étions plus fidèles à considérer le travail comme un châtement, que cette pensée bientôt imposerait silence à nos murmures, à nos plaintes, à nos récriminations ; nous accepterions alors avec plus de courage et de soumission les fatigues et les ennuis qui, trop souvent, nous abattent. O mon Dieu ! dirions-nous dans le secret de nos cœurs, puisque j'ai été si souvent infidèle, puisque j'ai contracté tant de fois de nouvelles dettes envers votre justice, ah ! je veux m'acquitter autant que je le puis, je veux satisfaire aujourd'hui pour mes péchés ; j'accepte mon travail en esprit de pénitence, je me sou mets à la fatigue qu'il demande de moi, je me résigne à tous les dégoûts qu'il m'inspire ; trop heureux d'expier à ce prix les ignorances de mon premier âge, et les ingraturités dont j'ai payé les bienfaits du Seigneur, et les infidélités qui, tous les jours encore, déchirent son cœur et outragent son amour.

Vous, en effet, que le travail fatigue et rebute si souvent, n'avez-vous donc rien à réparer ? Ah ! s'il y a dans votre vie tant de jours, tant d'années peut-être passées loin du Seigneur sous la tente des méchants : si vous avez oublié longtemps les promesses que la ferveur vous avait inspirées, au moins, pour faire oublier tant de fautes, offrez à ce bon père ce travail que vous impose la nécessité. L'Eglise, vous le savez bien, fut indulgente pour vos misères ; vous admirâtes vous-même la miséricorde avec laquelle elle adoucissait pour vous les saintes rigueurs de la pénitence : au moins, pour satisfaire entièrement à votre Dieu, ajoutez aux réparations qu'elle vous commande l'offrande volontaire et l'accomplissement exact du travail de chaque jour.

Troisièmement enfin, il faut travailler avec piété. Avant de commencer, le chrétien fidèle n'oubliera pas de consacrer à Dieu l'ouvrage de ses mains ; il purifiera son intention, se proposant par-dessus tout la gloire de son maître et l'accomplissement de sa divine volonté ; il unira son travail à celui de Jésus et de Marie, et leur demandera la grâce de s'en acquitter dignement. Pendant le travail souvent il élèvera son cœur vers le

ciel ; c'est là qu'il ira se retremper dans la patience, dans le courage dont il a besoin ; c'est là qu'il ira chercher la force de continuer et d'achever son œuvre. O mon Dieu ! venez à mon secours ! s'écriera-t-il avec l'Eglise : *Deus, in adjutorium meum intende* (Psal. LXIX, 2) ; soyez à mes côtés pour ranimer ma vigueur, pour soutenir mes forces, pour bénir mon travail, pour sanctifier votre serviteur : *Deus, in adjutorium meum intende.*

Et quand l'heure du repos est arrivée, alors il offre une dernière fois à Dieu sa journée et l'emploi qu'il en a fait ; il le conjure de lui pardonner les négligences qui se sont glissées peut-être au milieu de ses occupations ; il prend pour le lendemain de saintes résolutions, de saints engagements, et il est heureux alors autant qu'on peut l'être ici-bas, parce qu'il a rempli son devoir, parce qu'il a fait quelque chose pour son Dieu.

Et nous aussi, mes frères, prenons pour l'avenir de saintes résolutions. Nous venons de méditer sur les motifs qui nous rendent le travail nécessaire ; désormais rappelons-nous toujours qu'il est un besoin de notre nature, une expiation pour nos fautes, une leçon que nous a donnée notre maître. Nous avons appris la manière de sanctifier notre travail ; désormais travaillons avec assiduité, travaillons en esprit de pénitence, travaillons avec piété ; *paix et miséricorde dans le Seigneur à ceux qui suivront ces règles : « Quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax super illos et misericordia. (Galat., VI, 16.)*

## V. INSTRUCTION

### SUR LES VISITES.

Mes frères, les visites sont encore une chose importante dans la vie chrétienne, et le plan que nous nous sommes proposé nous amène à vous parler aujourd'hui de la manière de les sanctifier. Les visites entrent dans l'ordre des desseins de Dieu sur l'homme ; car l'homme a été créé pour vivre en société, quoiqu'un sophiste ait pu penser ou du moins dire le contraire ; et tout ce qui entretient entre l'homme et ses semblables les relations nécessaires à la société est autorisé, est voulu par Dieu lui-même. Aussi, dès les premiers jours du monde, les patriarches se visitaient les uns les autres. Quand le Seigneur avait répandu sur eux ses bénédictions, quand il avait fertilisé leurs champs et rendu la moisson abondante, quand il avait augmenté leur famille ou multiplié leurs troupeaux, alors ces hommes, dociles à la voix de la nature, s'en allaient, soutenant sur le bâton du pèlerin leur marche appesantie par les années, et venaient raconter leurs joies aux habitants de la vallée voisine. Un autel de gazon était élevé au lieu où s'étaient rencontrés, où s'étaient embrassés ces vétérans de l'humanité ; un festin simple comme leur cœur était servi sous la tente hospitalière, et le voyageur ensuite s'en retournait content, car il avait trouvé dans sa visite un frère qui l'aimait et qui le lui avait dit.



Job avait tout perdu, ses biens lui avaient été ravés par les voleurs; ses enfants avaient été frappés par la colère du Seigneur; il ne lui restait rien, ou s'il lui restait quelque chose, c'était un fléau de plus qui s'acharnait sur sa victime. Alors ses amis viennent le visiter; ils veulent compatir à son infortune, ils veulent le consoler en lui prêchant la résignation; et, s'ils oublient dans leur longue visite le respect et les égards qu'on doit toujours au malheur, au moins l'intention qui les avait amenés auprès de leur ami, cette intention était louable, et leur démarche commandée par un sentiment légitime de la nature.

Marie vient d'apprendre que sa cousine Elisabeth va devenir mère bientôt; son cœur lui dit en même temps que des soins plus tendres, plus empressés, vont devenir nécessaires: elle part aussitôt; la mère de Jésus va visiter la mère de Jean-Baptiste, et nous fournit ainsi le modèle de la plus prévenante et de la plus active charité.

Mais, mes frères, s'il est dans la nature de l'homme de visiter son semblable, si Jésus-Christ, en resserrant encore par la charité les liens de la société humaine, a voulu que les enfants de sa Eglise ne fussent point étrangers à ce devoir, il est donc important pour le chrétien de bien connaître quelles visites il peut et doit faire, et comment il doit les sanctifier.

Je ne vous parlerai point des visites qu'il faut éviter, qu'il faut fuir. Si rien ne vous appelle dans ces compagnies où vos yeux sont contristés par les exemples les moins édifiants, où vos oreilles sont épouvantées par les discours les moins convenables, qu'iriez-vous y chercher, mes frères? Vous savez qu'il est écrit que *celui qui aime le péril y périra, que l'ami des méchants leur deviendra semblable.* (Eccli., III, 27.) Vous ne vous permettez donc plus ces visites dont vous n'avez rapporté jusqu'ici qu'un dégoût plus grand pour la prière, une foi plus incertaine et plus chancelante, peut-être un cœur plus agité et plus coupable.

Mais parmi les visites qu'il faut faire il en est qui sont commandées par la nécessité, d'autres sont conseillées par la bienséance, d'autres enfin sont inspirées par la charité.

Pour les premières, les visites de nécessité, le chrétien ne s'en dispensera point. Par une tentation trop ordinaire du démon, ce sont celles-là qui nous coûtent davantage. On y éprouve un ennui qu'on ne saurait supporter, dit-on; on voudrait donner quelque raison, imaginer quelque prétexte pour s'épargner cette corvée. Notre pauvre cœur est ainsi fait, mes frères; il se porte avec joie à tout ce qui est volontaire, il se refuse à tout ce que lui impose la nécessité. Mais le vrai disciple de Jésus-Christ accepte au moins avec résignation ce devoir; il sait qu'aux yeux du Seigneur le sacrifice de la volonté propre est d'un grand mérite; qu'on peut gagner le ciel chaque fois qu'on accomplit un devoir, et il s'en va, enfant d'obéis-

sance, où l'appellent les obligations de son état. Ce n'est pas lui qui négligera, par une indifférence blâmable, ces visites que réclame le bon gouvernement de ses affaires, ces visites encore qu'il ne peut omettre sans blesser et sans contrister ceux que la Providence lui a donnés pour supérieurs; ces visites enfin qui entretiendront entre les membres d'une même famille l'esprit de concorde et d'union. Seulement, pour faire de ce devoir de société une œuvre méritoire et agréable à son Dieu, il dirigera son intention, il purifiera ses motifs, il offrira au Seigneur sa démarche; il se proposera de mériter ainsi la récompense promise à celui qui a fait toujours la volonté de son père céleste.

Et remarquez-le bien, mes frères, n'est-ce pas peut-être l'omission de certains devoirs nécessaires de la société qui a fait accuser la piété et blâmer la dévotion. On reproche aux personnes pieuses de s'isoler entièrement du monde et de leur famille, de rompre ou du moins de négliger les liaisons les plus légitimes. Je ne sais, mais je dois leur dire que la piété véritable aime sans doute à se tenir cachée, mais qu'elle sait se montrer quand il est nécessaire; que Marie chérissait bien sa solitude, mais qu'elle la quitta pourtant lorsqu'elle s'y crut obligée, et que Notre-Seigneur a placé les chrétiens au milieu du monde pour y briller comme des astres, *sicut luminaria in mundo* (Philip., II, 15), par l'éclat de leurs vertus et par la splendeur d'une conduite irréprochable. Ainsi, mes frères, ne nous refusons point aux obligations que notre état nous impose. Remplissons-les plutôt avec fidélité. C'est ainsi qu'on plaît à Dieu et qu'on mérite le ciel.

Maintenant, pour les visites de bienséance, il convient d'en faire aussi sans doute, mais il faut y apporter des dispositions plus parfaites encore pour en diminuer les dangers, pour en sanctifier la pratique. Il ne faut pas, mes frères, que ces visites soient trop multipliées, et c'est ici que reviennent les avis de la vie spirituelle que quelques personnes pieuses appliquent à tort aux visites nécessaires. C'est dans les visites de bienséance, vous dira saint Bonaventure, qu'on perd quelquefois en peu de temps tout ce qu'on avait amassé de dévotion en restant dans son intérieur. Ce sont ces visites, continue Pierre de Blois, qui réveillent en nous l'esprit du monde, que le recueillement et la retraite y avaient presque éteint. Ce sont ces visites, vous dira l'auteur de *l'Imitation*, que les plus grands saints évitaient autant qu'ils le pouvaient pour servir Dieu avec plus de perfection dans le secret de leurs demeures. Visites rares par conséquent, du moins autant que le permettront les convenances de votre position sociale; car ces règles que nous indiquons en général peuvent et doivent subir des modifications dans la pratique.

Il faut de plus pour les sanctifier, ces visites, examiner, avant d'en faire une seule,

trois choses importantes, selon le conseil d'un grand saint : *An liceat*, si cette visite est permise; *an deceat*, si elle est convenable; *an expediat*, si elle peut être utile. Et ne faudrait-il pas, chrétiens, en visitant ses frères, se proposer toujours une intention utile de s'édifier mutuellement par de saintes conversations, de s'affermir de plus en plus dans la fidélité au Seigneur et dans la pratique du bien, de se consoler dans les afflictions, de se soutenir dans les disgrâces, de s'aider réciproquement à gagner le ciel.

Et c'était ainsi, c'était dans ces intentions que se visitaient les premiers chrétiens; ils venaient apprendre de leurs frères à demeurer attachés à cette foi qui leur était commune, à vivre selon ses maximes et à mourir pour elle. C'était ainsi, c'était dans ces intentions que se visitaient ces anges de la solitude qui parcouraient le désert pour aller demander de saints exemples et de saintes leçons, et pour revenir à leur retraite plus fidèles et plus fervents. N'avez-vous jamais lu, mes frères, le récit naïf et touchant de cette visite que fit saint Antoine à saint Paul, le premier des ermites. J'aime à voir le chef des cénobites s'en allant, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, saluer le solitaire de cent-treize ans; ils s'appellent par leurs noms, quoiqu'ils ne les sussent point auparavant; ils rendent grâce en commun au Seigneur, qui a daigné les appeler à son service, et se racontent les grandes choses qu'il a faites en leur faveur. Est-il rien de plus intéressant dans l'histoire de l'Eglise que le spectacle de ces deux anciens du désert, assis sous le palmier à l'entrée de la caverne, s'excitant ensemble à terminer saintement une carrière toute sainte. Et ce repas doublé par la munificence du ciel, et cette sainte dispute de leur humilité, et cette nuit passée tout entière à bénir le Seigneur, et cette allégresse d'Antoine, qui revient au monastère rempli d'une joie céleste, parce qu'il a vu, dit-il, un séraphin dans le paradis, un ange sur la terre, Paul dans la solitude. Oh! que ces souvenirs sont aimables, que ces récits sont touchants! Oh! qu'ils sont aveugles ceux qui vont chercher ailleurs que dans l'histoire de leur foi, de leur religion, les situations qui les intéressent, les détails qui les captivent et qui les charment.

C'était donc pour s'exciter à la vertu que nos pères dans la foi se visitaient entre eux; et si nous ne pouvons pas, comme eux, consacrer nos visites à parler de Dieu et des choses du ciel, si la prudence nous le défend quelquefois, au moins sachons, pour les sanctifier, y glisser à propos un mot d'édification, y défendre toujours les vrais principes, y apporter toujours de saintes intentions.

Enfin, il y a des visites inspirées par la charité. Je ne vous parlerai point, mes frères, de cette visite dont la piété fait au cœur fidèle la plus douce des obligations, la visite du très-saint sacrement. Un de mes frères, plus heureux que moi, vous parlera sur ce sujet,

et vous dira quelles vives lumières, quelles ineffables consolations on peut trouver dans cette visite au pied des saints autels. Mais la charité envers le prochain peut nous inspirer, peut nous commander des visites. Vous comprenez que je veux parler de la visite des pauvres et des malades. Et ici, dût-on blâmer une seconde fois mes paroles, je dirai encore ce que je pense, et je bénirai le Seigneur de nous avoir rendus, dans cette paroisse, témoins et confidents des pieux secrets de la charité. Oui, nous le savons, il y a dans cette assemblée, il y a dans cette paroisse, des cœurs formés par la main de Dieu, qui savent deviner, qui savent visiter l'infortune; quelquefois ce sont des riches qui viennent oublier leur grandeur auprès de la couche du malade, et se dédommagent en lui rendant les plus tendres soins des instants qu'ils sont forcés de perdre en des visites trop souvent inutiles; quelquefois ce sont des pauvres qui viennent visiter les pauvres, et leur donner des consolations d'autant plus efficaces dans leur bouche qu'ils en ont eux-mêmes senti le besoin, qu'ils en ont eux-mêmes goûté les douceurs. Vous les connaissez, ô mon Dieu! ces cœurs dont je parle, c'est vous qui leur avez inspiré la charité qui les anime; vous les connaissez, et vous les bénirez.

C'est le Saint-Esprit lui-même, mes frères, qui nous recommande la visite des malades : *Non te pigeat visitare infirmum, ex his enim in dilectione firmaberis* : « Ne vous laissez point de visiter le malade, c'est ainsi que vous vous affermirez dans la charité. » (Eclési., VII, 39.) Et quel cœur chrétien serait insensible au bonheur de consoler son frère, de soulager ses douleurs, de ranimer son âme abattue par la souffrance? Qui pourrait voir sans attendrissement couler de ses yeux les larmes de la reconnaissance? Qui pourrait sans émotion entendre sortir de sa bouche les bénédictions qu'il adresse à son bienfaiteur! Ah! si le monde savait par quelles visites la religion remplace ses froideurs et insipides bienséances; s'il savait quelles ineffables douceurs elle promet, au lieu de cet ennui profond qui est, pour ainsi dire, l'atmosphère habituelle du monde, il serait jaloux, mes frères, et son ennui deviendrait plus grand. Et comprenez ceci : il n'est pas nécessaire d'être riche toujours pour visiter le pauvre, le malade; un mot de consolation, une marque d'intérêt, un de ces petits soins que devine la charité, toujours ingénieuse, qui est-ce qui n'est point assez riche pour donner cela à son frère? Vous donc qui le pouvez, entrez quelquefois dans cette demeure devant laquelle vous avez passé si souvent, demandez à ce pauvre vieillard comment il se porte; informez-vous de ses besoins, dites-lui qu'il n'a pas tout perdu, qu'il lui reste encore un ami, et que c'est la religion de Jésus-Christ qui le lui envoie. Vous trouverez le bonheur dans ces œuvres de charité, et vous direz cette parole que j'ai entendue sortir



de la bouche d'un nomme du monde, vous direz : « Je crains bien que le bon Dieu ne récompense point tout cela; il y a trop de bonheur à le faire. »

Mais il n'en est point ainsi, mes frères, et sur ce point nous avons la parole expresse du Sauveur. Au dernier jour il dira aux justes placés à sa droite : *J'étais pauvre, et vous m'avez secouru; j'étais malade, et vous m'avez visité : venez partager avec moi le royaume de mon Père : « Infirmus eram, et visitastis me : venite, possidete regnum. »* (Matth., XXV, 36.)

## VI. INSTRUCTION

### SUR LES AMITIÉS.

Je viens traiter aujourd'hui devant vous un sujet bien important, bien délicat, peut-être plus délicat qu'aucun de ceux dont nous avons parlé jusqu'ici, et je réclame toute votre attention pour le fond et toute votre indulgence pour la forme.

Nous avons parcouru successivement la plupart de nos devoirs au milieu du monde; nous vous avons parlé des récréations, des conversations, des visites, des plaisirs, mais nous ne vous avons rien dit des amitiés. Les amitiés! cette grande source de misère et de damnation pour beaucoup, ce moyen de salut et de sanctification pour plusieurs. Les amitiés! ce piège étendu par le démon sous les pieds de l'homme pour l'entraîner aux abîmes. Les amitiés! ce filet mystérieux dont parle l'Écriture, que la charité dresse au milieu du monde pour prendre des âmes et les conquérir à la vertu.

Je ne vous dirai point, mes frères, parce que vous le savez aussi bien que moi, que l'amitié, ce sentiment qu'on éprouve et qu'on ne définit point, cet épanchement du trop-plein de notre âme dans l'âme d'un frère, est un besoin du cœur de l'homme; que c'est une de ses plus douces consolations en cette vallée de larmes, que c'est souvent le plus fort des liens qui l'attachent à la vie, et que celui qui n'a point d'ami sur la terre peut mourir, car il ne sera ni plus solitaire ni plus malheureux dans la tombe.

Je ne vous dirai point que Jésus, l'adorable Jésus, a voulu connaître l'amitié; qu'il avait pour Lazare et ses sœurs un attachement tout divin, et qu'un des douze apôtres s'est appelé *le disciple que Jésus aimait* : « *Discipulus quem amabat Jesus.* » Le disciple que Jésus aimait! Oh! que cette parole est douce, que ce souvenir est touchant! Que vous avez été bon, ô divin maître! d'ouvrir votre âme à ce sentiment, de vouloir bien aimer d'une affection plus vive une de vos créatures pour apprendre à l'homme un des secrets de la félicité sur la terre, et pour purifier l'amitié en la laissant passer par votre cœur! Ils la comprendront cette parole ceux qui ont rencontré un ami selon le cœur de Dieu, qui ont su trouver à qui confier des affections devenues plus douces dès l'instant qu'elles sont partagées,

et des joies qui deviennent plus vives, comme la flamme, en se communiquant. Ils la comprendront cette parole, et ils béniront ce Dieu qui voulut avoir un ami parmi les hommes.

Le disciple que Jésus aimait! oh! qu'il fut heureux le fils de Zébédée d'avoir trouvé un ami si parfait, d'avoir reposé sur son sein, d'avoir appris de lui, dans d'ineffables communications, tous les mystères de sa tendresse! Que je voudrais, mes frères, voir à ma place dans cette tribune saint Jean, le disciple que Jésus aimait, vous développer lui-même les douceurs et les charmes de l'amitié chrétienne!

Mais, avant de vous parler de celle-ci, il faut vous prémunir contre les amitiés dangereuses. Hélas! elles sont trop communes au milieu du monde. Il me semble, chrétiens, quand j'aperçois parmi les hommes ces coupables associations de deux cœurs unis pour faire le mal, il me semble voir deux démons sortant de l'enfer, se tenant par la main et complotant tout bas la perte de quelques âmes ou la ruine du genre humain. Oh! quelles sont affreuses ces amitiés dont le vice est le seul lien, dont l'iniquité est le but unique, dont la flamme a été dérobée aux fournaises éternelles! Mais supposons qu'elles soient rares, ces amitiés coupables, dont aussi bien je ne veux point vous entretenir ici, sont-elles également rares ces amitiés dangereuses au milieu desquelles s'engagent trop souvent des cœurs fidèles encore à leur Dieu? Nous voudrions le croire, mes frères; mais comment nous le persuader, lorsque chaque jour de tristes confidences viennent nous apprendre quelles blessures profondes ces amitiés font aux âmes les plus pures et les plus vertueuses? Depuis quand ce jeune homme a-t-il quitté les saintes habitudes qu'il avait contractées de bonne heure sous le toit paternel, et qui furent longtemps, au milieu des dangers, la sauvegarde de son innocence et l'appui de sa foi? Ah! ne le demandez pas. Il a trouvé un ami, un de ces cruels amis que présente le monde, et depuis le jour où s'est formée cette amitié le devoir est devenu pour lui un joug insupportable. Depuis quand cette humble et fidèle servante de Marie a-t-elle abandonné son sanctuaire, renoncé à ses pieuses solennités et oublié peut-être les plus saints engagements? Hélas! elle a rencontré sur son chemin les filles de Babylone : Viens à nous, lui ont-elles dit tout bas, viens à nous, et tu seras heureuse. Elle les a crues, et maintenant elle pleure. Depuis quand enfin cette vertu si solide s'est-elle affaiblie? Depuis quand cette piété si exemplaire a-t-elle été remplacée par la plus désolante froideur? Depuis quand cette modestie si parfaite a-t-elle négligé les précautions les plus nécessaires? N'est-ce pas depuis le jour où se sont formées des liaisons que le Seigneur ne saurait approuver. Et s'il fallait en appeler à votre expérience et vous faire toucher au doigt la plaie de votre cœur, je vous demanderais, à vous

que ce discours regarde, si ce n'est point une amitié dangereuse pour vous que cette fréquentation où vous avez puisé peut-être l'esprit du monde et le désir d'y paraître, peut-être le goût de la parure et le secret d'y réussir, peut-être la passion des lectures frivoles et le moyen de la satisfaire? N'est-ce pas une amitié dangereuse pour vous que cette liaison où vous ont entraîné l'inexpérience et la faiblesse de votre cœur, pour laquelle vous n'avez point consulté l'ange que le Seigneur a chargé de vous conduire, et dans laquelle vous trouvez chaque jour des écueils d'autant plus redoutables que vous les affrontez volontairement et sans crainte? Ah! fuyez ces amitiés, vous surtout qui venez d'entrer dans les sentiers de la vie, dont l'âme jeune encore cherche avec anxiété ce qui lui manque, et poursuit dans le vague une réalité qui fuit devant elle. Défiez-vous des premières impressions, priez Dieu d'éclairer votre choix, et souvenez-vous qu'il vous défend lui-même de vous lier avec les pécheurs : *Fili mi, si te lactaverint peccatores, ne acquiescas eis.* (Prov., I, 10.) Non, il ne vous sera point fidèle l'ami qui n'aura point été fidèle à son Dieu : il trahira votre tendresse comme il a trahi ses serments; ou s'il s'attache à vous, ce sera pour consommer votre perte et rouler avec vous dans les abîmes.

Et ne dites point que vous êtes sûr de vous, que vous ne craignez rien. Il y a folie de ne rien craindre quand on marche sur le penchant d'un précipice : fût-il bordé de fleurs, la mort vous attend au bas. Et ne se croyait-il pas sûr de lui ce jeune roi d'Israël longtemps l'ami du Seigneur et la gloire de son peuple, Salomon, que des amitiés profanes conduisirent à l'apostasie et peut-être à l'impénitence finale? Ne se croyait-il pas sûr de lui ce jeune homme dont saint Augustin nous a tracé l'histoire, Alype, que des amis dépravés entraînaient, malgré son horreur et sa résistance, à de cruels spectacles : il se croyait assez fort pour résister à des séductions qu'il détestait; et cependant, vous le savez, les voir et applaudir avec des cris de joie, les aimer jusqu'à la passion, tout cela fut l'ouvrage d'un instant, tout cela fut le crime de ses amis : *Spectavit, clamavit, exarsit.*

Ne dites pas non plus, car le cœur est ingénieux à s'excuser lui-même, ne dites pas que vous conservez cette liaison pour ramener à Dieu cet ami qui l'abandonne. Et qui vous a chargé, vous, fragile roseau, de résister à la tempête qui déracine les cèdres du Liban, et de vous exposer à un péril trop certain pour obtenir une conversion plus que douteuse? Lot n'avait-il pas, au milieu de Sodome, des amis à qui même il devait confier les plus chers objets de sa tendresse? Sans doute il les avertit de fuir la colère du Seigneur; mais dites-moi, devait-il, sur leur refus, différer son départ et courir le risque de partager leur châtiement? Ah! priez de loin pour cet ami qui se perd,

la charité vous le demande; mais ne vous exposez plus, en le fréquentant, à vous perdre avec lui. Priez pour lui, mais ne marchez point avec lui dans le chemin qui mène à la mort. Priez pour lui, mais s'il s'obstine à périr, sauvez-vous sans lui.

Que nous serions heureux, mes frères, si ces quelques paroles pouvaient vous engager à rentrer en vous-mêmes, à étudier votre cœur, à en juger avec impartialité toutes les affections, à rompre enfin avec tout ce qui peut déplaire au Seigneur. Disons maintenant quelque chose des amitiés chrétiennes.

Les vraies amitiés, dit saint François de Sales, sont celles qui viennent de Dieu et qui vont à Dieu.

Elles viennent de Dieu : la véritable amitié, l'amitié chrétienne n'est donc pas fondée sur un attrait sensible, sur une ressemblance d'humeur, encore moins sur des avantages extérieurs et naturels. Elle vient de Dieu; c'est le Saint-Esprit qui la fait naître et qui la conserve dans les cœurs. C'est par son mouvement et son inspiration que des âmes nées l'une pour l'autre se sentent, se recherchent, s'unissent par les liens étroits, comme l'âme de Jonathas qui s'était attachée à l'âme de David, selon le langage de l'Écriture. (I Reg., XVIII, 1.) Elles vont à Dieu : c'est lui qui est le but, le centre de la véritable amitié. C'est pour le mieux servir, pour porter avec plus de douceur le joug sacré de la dévotion, pour s'exciter ensemble à la vertu, à la piété, à la perfection, que s'unissent ces âmes heureuses qui ont pu se rencontrer et se comprendre au milieu du monde. « Oh! qu'il fait bon aimer sur terre, s'écrie saint François de Sales, comme l'on aime dans le ciel, et apprendre à s'entre-aider dans ce monde comme nous ferons éternellement dans l'autre. Je ne parle pas, continue ce grand saint, de l'amour simple de la charité; car il doit être porté à tous les hommes; mais je parle de l'amitié spirituelle, par laquelle deux ou trois ou plusieurs âmes se communiquent leur dévotion, leurs affections spirituelles, et se rendent un seul esprit entre elles. Qu'à bon droit ces heureuses âmes peuvent chanter : Oh! qu'il est bon et agréable que les frères habitent ensemble! (Psal. CXXXII, 1.) Oui, car le baume délicieux de la dévotion distille de l'un des cœurs dans l'autre par une continuelle participation; de sorte qu'on peut dire que Dieu a répandu sur cette amitié sa bénédiction et la vie jusqu'aux siècles des siècles. »

Tels sont donc les caractères de l'amitié chrétienne : elle vient de Dieu : il en est le principe et la source; elle nous conduit à Dieu : il doit en être l'objet et la fin.

Or, selon la doctrine du même saint que je vous citais tout à l'heure, cette amitié est nécessaire dans le monde; car, dit-il : « Ceux qui marchent dans la plaine n'ont pas besoin de se prêter la main, mais ceux qui sont dans les chemins scabreux et glissants s'entretiennent l'un l'autre pour marcher plus sûrement. Ainsi ceux qui vivent



en communauté n'ont pas besoin des amitiés particulières ; mais ceux qui sont au monde en ont nécessité pour s'assurer et se secourir les uns les autres, parmi tant de mauvais passages qu'il leur faut franchir. »

Et quel secours, en effet, pour la piété, que cette communication réciproque de bons sentiments, de saints exemples, de généreuses résolutions ! N'est-ce pas à cette amitié que bien des âmes ont dû leur persévérance et leur salut ? Au milieu d'Athènes, dans cette ville où régnaient avec un égal empire l'erreur et la corruption, il y avait deux jeunes hommes qui s'aimaient beaucoup : ils étudiaient ensemble, ils mangeaient à la même table, ils logeaient sous le même toit : c'était, a dit l'un d'eux, une seule âme portant deux corps. L'un et l'autre, ils ne connaissaient dans cette grande ville que deux chemins, celui qui menait aux écoles et celui qui conduisait à l'église des chrétiens. Ensemble ils allaient recevoir les leçons de l'éloquence profane ; ensemble aussi ils allaient adorer le Seigneur et jurer de lui demeurer fidèles. Ils s'aimaient sans cesse à mépriser ce qui passe, pour s'attacher aux biens éternels, à faire ceux de leur âge que le vice avait déjà gâtés, à conserver pures l'innocence de leur baptême et la foi que leurs mères leur avaient enseignée. Ils se soutinrent ainsi au milieu des pièges et des séductions : ils devinrent de grands saints : l'un s'appela Grégoire de Naziance, l'autre Basile le Grand.

Et maintenant encore c'est l'amitié qui conserve et qui sanctifie bien des cœurs. Oh ! n'est-ce pas un spectacle digne des anges du ciel que de voir souvent au sein des plus humbles conditions ces jeunes amis qui marchent avec une égale ferveur dans les voies de la sagesse et de la vertu ! Leurs discours ne sont point des discours profanes ; elles s'entretiennent non pas des plaisirs et des vanités de la terre, mais des joies et des espérances éternelles ; non pas de cette parure extérieure qu'il faut mépriser, parce qu'elle ne nous rend pas plus agréables au Seigneur, mais de cette robe blanche de l'innocence qu'il faut conserver, parce qu'elle est la gloire et l'ornement du vrai chrétien ; non pas de cette félicité trompeuse que le monde promet à celles qu'il séduit, mais du bonheur qu'on trouve à servir, à aimer le bon Dieu. Au jour du Seigneur, elles seront ensemble à la table sainte, elles retourneront ensemble écouter les modestes leçons qui furent données à leur enfance ; elles viendront ensemble se consacrer à Marie, et lui demander l'une pour l'autre sa bénédiction. Dans le péril d'une occasion délicate, le souvenir de l'amie toujours fidèle soutiendra le cœur chancelant ; et si l'une d'elles oubliait un instant sa piété, les exemples de l'amie toujours fervente la réveilleraient et la fortifieraient.

O chrétiens ! il faut donc au milieu de ce monde, pour persévérer, pour demeurer fidèle à Dieu, il faut avoir un ami. *Malheur*

*à celui qui est seul, a dit le Saint-Esprit : s'il vient à tomber, il n'aura personne qui puisse le relever !* s'il est blessé, personne ne versera sur ses plaies l'huile de la miséricorde et le vin d'une charitable sévérité ; s'il meurt à la vie de la grâce, personne ici-bas ne pleurera sur lui et ne sollicitera sa résurrection : *Væ soli ! (Eccle., IV, 10.)* Choisissez-vous donc entre mille, c'est toujours le Saint-Esprit qui parle, un confident dont les conseils vous éclairaient, dont les discours vous animent, dont les exemples vous soutiennent : *Consiliarius sit tibi unus de mille. (Eccli., VI, 6.)* Un ami fidèle, continue le texte sacré, *est une forte protection ; celui qui l'a trouvé a trouvé un trésor (Ibid., 14) ;* c'est la récompense que Dieu réserve à ceux qui le craignent : *Qui metuunt Dominum, invenient illum. (Ibid., 16.)* Enfin un ami fidèle, c'est un remède qui donne la vie et l'immortalité ; c'est un moyen de bonheur pour la vie présente et future : *Amicus fidelis medicamentum vitæ et immortalitatis. (Ibid.)*

## VII. INSTRUCTION

### SUR LES MOTIFS DE PERSÉVÉRANCE DANS LE CULTE DE MARIE.

Mes frères, nous voici arrivés au moment de recueillir les fruits de notre dévotion à la très-sainte Vierge. Ce mois dont nous avons suivi les exercices avec tant de joie ne se terminera point sans que nous recevions la bénédiction de Marie, bénédiction plus riche et plus abondante à mesure que notre amour aura été plus tendre et notre confiance plus entière. Du haut du ciel, Marie compte les hommages que vous lui avez rendus, et leur nombre sera surpassé, n'en doutez point, par celui des grâces qu'elle vous obtiendra. Toutefois, mes frères, une pensée l'occupe en ce moment, et je viens vous la communiquer de sa part : elle pense à l'avenir, elle se demande avec une sorte d'inquiétude si vous persévérerez dans son amour, si vous serez fidèles à son culte. Elle en a tant vu déjà qui s'étaient fait gloire d'être appelés ses enfants, qui la chérissaient comme leur mère, qui portaient ses livrées, qui célébraient ses solennités, et qui depuis... ont oublié leur mère.... Chacun de ses sanctuaires n'a-t-il pas gémi de quelque infidélité ? Et parmi ceux qui lui avaient juré un éternel amour, n'en a-t-on pas vu quelques-uns désertir vers le monde, emportant leur cœur, qu'ils avaient pourtant donné à Marie ? et voilà pour elle le sujet d'une grave pensée, d'une inquiétude maternelle. Doit-elle aujourd'hui redouter le même oubli, et trouver parmi vous la même inconstance à son service ?

O mes frères ! pourriez-vous laisser longtemps cette tendre mère dans les angoisses d'une si cruelle incertitude ? Et que lui importent ces hommages d'un jour, d'un mois si vous voulez, s'ils doivent être suivis d'une longue, d'une éternelle indifférence ? que lui importent ces marques d'une passagère affection qui doit se dessécher plus vite en-

core que la fleur qui pare son autel? Ce qu'elle veut, ce qu'elle vous demande, c'est que vous l'aimiez toujours : c'est là la grande résolution qu'elle attend de vous, et que vous prendrez demain sans doute en vous consacrant à elle à la fin de ce saint mois. Aujourd'hui, pour nous préparer à cette consécration, faisons ensemble quelques réflexions sur les motifs qui nous doivent engager à persévérer dans le service de Marie. Ce qu'elle a fait pour nous jusqu'ici, voilà un premier motif de persévérance ; ce qu'elle veut faire encore pour nous, en voilà un second.

Mes frères, la cour de Marie sur la terre se divise en deux classes de chrétiens bien distinctes : les justes, qu'elle a conservés dans le chemin de la vertu ; les pécheurs, qu'elle y a ramenés. Pour savoir ce que vous devez à Marie, ce qu'elle a fait pour vous jusqu'ici, rentrez en vous-mêmes, et voyez à laquelle de ces deux classes vous appartenez ; si vous êtes justes, je vous dirai que Marie a soutenu votre faiblesse et repoussé vos ennemis. Vous le savez, nous portons tous au fond du cœur un penchant vers le mal, qui nous demande une vigilance continuelle et des efforts toujours nouveaux ; et cependant pour ce combat de chaque jour, grande est notre faiblesse. A chaque instant notre vigilance se dément, nos efforts se lassent bientôt ; et sur la route escarpée de la vertu, affaiblis par la marche, souvent nous sommes tentés de nous arrêter, et même de revenir sur nos pas. Au milieu de ces grandes faiblesses, quelle main nous a soutenus dans le devoir? La main de Marie. Croyez-vous qu'elle soit appelée le salut des infirmes seulement pour les langueurs du corps? L'âme a aussi ses infirmités, pour la guérison desquelles Marie est toute-puissante : vous l'invoquiez sous ce titre pour les besoins de votre corps, et elle vous obtenait de la force contre les faiblesses de l'âme.

C'est peu encore que toutes ces misères intérieures : votre cœur est assiégé en forme par les ennemis du dehors. Plus d'une fois, pendant les jours de votre vie, le démon et ses auxiliaires, le monde et ses plaisirs lui ont livré de rudes assauts ; le démon s'est présenté avec son affreux cortège de tentations ; le monde a déployé ses enchantements ; le plaisir a voulu se ménager des intelligences au sein de la place : un instant d'oubli, vous étiez perdus..... Savez-vous qui combattait alors pour vous? Une vierge! c'est elle qui a fait lever le siège. Oui, justes qui m'écoutez, si vous avez vaincu les ennemis qui vous ont attaqués jusqu'ici, vous le devez à Marie ; si jusqu'ici vous avez combattu avec quelque succès le démon, les plaisirs et le monde, encore une fois vous le devez à Marie. C'est Marie dont le regard épouvantait vos adversaires, dont le nom faisait frémir l'enfer, dont la protection vous obtenait la victoire. Voilà ce que Marie a fait pour vous ; que devez-vous faire pour elle? lui demeurer constam-

ment fidèles, persévérer dans son amour et dans son culte : la reconnaissance vous en fait un devoir ; elle vous dit qu'oublier une protectrice si charitable, ce serait le dernier degré de l'ingratitude, et que si chacun des jours de votre vie passée a été marqué par un bienfait de Marie, chacun des jours qui vous sont encore donnés doit être marqué par un hommage sincère et constant.

Que si maintenant j'avais à parler aux pécheurs que Marie a ramenés à la vertu, je leur dirais : Quand vous avez péché, c'est Marie qui retenait la foudre prête à vous frapper ; quand vous vous êtes repentis, c'est Marie qui vous a obtenu un pardon. Oui, chrétiens, si quelquefois Dieu se montre si lent à punir les crimes, c'est qu'il y a auprès de lui une médiatrice qui se place toujours entre son tonnerre et le coupable ; c'est que Marie, qui ne désespère d'aucune conversion, demande toujours un sursis à l'exécution de la sentence. Combien de pécheurs sont heureux maintenant dans le ciel, qui seraient à jamais condamnés au repentir forcé des enfers, si Marie n'eût obtenu pour eux un temps pour faire pénitence ! Combien sans Marie seraient passés de plain-pied du crime à l'éternité?... Marie, qui se montre si charitable au moment de la faute, doit l'être bien davantage encore au moment du repentir. A peine a-t-elle aperçu dans le cœur du coupable un premier sentiment de regret pour les égarements passés qu'aussitôt elle se prosterne aux pieds de son Fils pour lui arracher un pardon qui n'est point encore mérité. Pécheurs convertis, si toutefois il s'en trouve quelques-uns dans cette enceinte, voilà ce que Marie a fait pour vous : elle vous a protégés contre les justes rigneurs de la colère divine, elle vous a réconciliés avec votre Dieu. Et pour tant de bienfaits, qui demandent une vie entière de reconnaissance, vous vous contenteriez de quelques hommages échappés de votre cœur, à son insu pour ainsi dire? Non, chrétiens, non, qui que nous soyons, justes ou pécheurs, l'ingratitude nous serait funeste : justes, nous avons toujours en nous les mêmes faiblesses, au dehors les mêmes ennemis ; si nous oublions Marie, tremblons qu'elle ne nous oublie à son tour, et qu'un jour advenue où nous serons vaincus parce que nous n'aurons plus d'appui. Pécheurs, les voies de l'iniquité sont bien glissantes : si nous oublions Marie, qui sait si bientôt nous n'y serons pas engagés de nouveau, et alors, qui prendra parti pour nous, qui intercédera en notre faveur? Demeurons donc fidèles à Marie : ce qu'elle a fait pour nous jusqu'ici nous y doit engager : j'ai ajouté pour second motif ce qu'elle veut faire encore pour nous.

Car, mes frères, Marie ne veut point mettre de bornes à ses bontés pour nous : une mère pourrait-elle abandonner ses enfants? Et quand même cet affreux prodige viendrait à se réaliser sur la terre, il est pour les chrétiens une mère dans les cieux qui ne peut délaïsser les siens. Non, ce jour



n'est point le terme des bienfaits de Marie ; ce qu'elle a fait pour nous jusqu'ici est un engagement qu'elle a pris de nous continuer ses faveurs. Elle veut encore nous obtenir la persévérance dans cette vie et la couronne dans l'autre.

Quelquefois, mes frères, nous tremblons en jetant les yeux vers la fin de notre carrière : nous savons qu'il ne suffit pas d'avoir bien commencé, qu'il faut aussi bien finir ; et que cette persévérance jusqu'à la fin, qui nous doit conduire au salut, est un don gratuit que nous n'avons pas mérité, et qui pourrait bien ne pas nous être accordé. Cependant nous nous rassurons en pensant à la puissance et à la bonté de Marie : les saints nous ont tant répété qu'avec sa protection la persévérance dans la grâce nous était assurée, qu'il était impossible de périr quand on invoquait Marie, et que la barque conduite au milieu de la tempête par cette étoile miraculeuse n'avait point à craindre de naufrage ! Mais, chrétiens, quels sont ceux qui auront droit à cette protection de Marie, ceux à qui elle obtiendra cette persévérance finale qui doit à jamais assurer leur bonheur ? Croyez-vous qu'elle obtiendra cette faveur inestimable à celui qui chaque année l'aura oubliée pendant onze mois, pour ne venir ensuite à son autel qu'entraîné par un pieux usage, peut-être même par une arrière-pensée de respect humain ? Croyez-vous qu'elle obtiendra la persévérance à celui, à celle qui aura méprisé son amour et méconnu ses bontés, et qui, après une vie entière d'indifférence et d'ingratitude, voudra bien penser à elle sur son lit de mort et lui demander en cet instant une grâce qui doit être la grande récompense des serviteurs fidèles de Marie ?

Elle veut encore nous obtenir la couronne de gloire dans la vie future. C'est une reine qui a enfanté des fils sur une terre d'exil ; aujourd'hui elle est remontée sur son trône, mais elle ne sera heureuse que lorsqu'elle verra tous ses enfants réunis autour d'elle dans son palais. Elle les attend au ciel, tenant en ses mains les couronnes que son amour leur destine. Mais, encore une fois, à qui donnera-t-elle la couronne ? chrétiens, n'en doutez pas, à celui qui sera demeuré fidèle, au fils qui n'aura pas renié sa mère ; oui, Marie veut nous donner la couronne de l'immortalité, mais elle ne l'a promise qu'à celui qui l'aimera toujours et qui ne cessera point de l'invoquer. Oui, Marie veut nous donner la couronne de l'immortalité, mais elle veut en faire une récompense de notre fidélité à son culte, et celui-là seul sera dans le ciel couronné par Marie qui n'aura point sur la terre déserté les autels de Marie.

Voilà, mes frères, quelques-uns des motifs qui doivent nous engager à persévérer dans le culte de Marie. Oui, tous, nous lui dirons comme le Prophète : *Que ma main droite se dessèche, si je dois jamais vous oublier ; que ma langue demeure sans vie, si jamais votre nom lui devient étranger.* (Psal. CXXXVI, 3.)

On nous verra ranimés désormais par ces saintes solennités que nous terminons aujourd'hui, on nous verra plus zélés pour la gloire de Marie, nous presser au pied de son autel dans les jours qui lui sont consacrés, et les passer dans les exercices d'une piété généreuse et fervente ; on nous verra, soutenus par une confiance plus grande en Marie, recourir à elle dans nos besoins et nos tentations, lui parler de nos misères avec la simplicité d'un fils, d'une fille qui s'adresse à sa mère, et mériter par là d'obtenir les grâces que nous aurons demandées ; on nous verra enfin, fidèles plus que jamais à imiter Marie, retracer en nous les vertus que Jésus a couronnées en elle : une humilité qui l'abaisse d'autant plus à ses propres yeux, que le ciel lui a prodigué plus de faveurs ; une pureté que les anges eux-mêmes lui envie ; une charité qui l'a fait vivre pour Jésus et mourir pour lui. Tels seront nos sentiments et nos dispositions tant que nous habiterons loin de Marie, dans la vallée des larmes, jusqu'au jour où son divin Fils, pour récompenser notre persévérance dans le service de sa mère, nous associera à son triomphe éternel et nous placera pour jamais auprès d'elle dans la bienheureuse patrie.

## VIII. EXPLICATION

### DES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE.

Nous voilà donc parvenus, mes frères, à cette belle solennité qui doit être si chère aux enfants de Marie. Nous allons célébrer le triomphe de cette Vierge qui enfanta un Dieu ; nous allons honorer sa mort bienheureuse et passer dans la joie le jour où son fils, la rappelant dans le ciel, voulut couronner lui-même son amour et ses vertus. Déjà les temples sacrés ont retenti des cantiques des fidèles ; déjà l'Eglise, s'unissant aux acclamations des esprits bienheureux, a commencé à bénir ce jour qui lui donne auprès de Dieu une protectrice et un appui. Elle s'est écriée dans l'excès de son admiration : Qu'elle est grande, ô Marie ! la puissance dont vous êtes revêtue dans le ciel ! Qu'elles sont abondantes les grâces que vous répandez sur la terre ! Vous êtes, ô reine des anges ! plus élevée en honneur que tous les habitants du céleste séjour, et vous voyez à vos pieds tout ce qui n'est pas Dieu.

Telles sont les louanges que l'Eglise adresse déjà à la mère de Jésus, et nous, à son exemple, réunis au pied des autels de Marie, nous avons chanté ses grandeurs, nous avons imploré sa protection. Et que nous reste-t-il de mieux à faire pour terminer cette journée et nous préparer à la grande fête de demain, sinon de méditer quelques instants encore sur Marie, sur ses qualités glorieuses, sur les titres qu'elle a bien voulu nous donner à sa protection.

Parmi les nombreuses prières que l'Eglise adresse à Marie, et qui toutes pourraient fournir une ample matière à de pieuses ré-

flexions, il en est une surtout qui doit parler bien haut, ce me semble, à tous les cœurs dévots à Marie. Que j'aime à voir les fidèles se réunir chaque jour au pied de cet autel, et, quand déjà la nuit approche, venir remercier le Seigneur des bienfaits dont il les a comblés, et lui demander sa bénédiction pour le temps de leur repos. Là un ministre de Jésus-Christ invoque Marie sous différents titres; et à mesure qu'il la salue d'un nom nouveau, la foule empressée s'unit à lui et répète avec lui: *Priez pour nous, sainte Marie!* s'écrient-ils, et les fidèles ajoutent: *Priez pour nous, sainte Mère de Dieu, priez pour nous; sainte Vierge des vierges, priez pour nous.* Et quand il la nomme le *Refuge des pécheurs*, je crois voir ceux que le démon tient captifs sous son empire lever vers le ciel un regard plein de confiance et déjà espérer leur pardon, puisqu'on a invoqué Marie pour eux. Et quand il la salue comme la *Consolation des affligés* je crois voir ces cœurs fidèles, mais abattus par la tribulation, s'épanouir au nom de Marie et répéter en gémissant: *Priez pour nous.* Et quand le prêtre la nomme le *Secours des chrétiens*, il me semble la voir recueillir les prières qu'on lui adresse, les présenter à son fils et promettre aux fidèles qui l'invoquent qu'elle sera leur mère et pendant leur vie et à l'heure de la mort.

Faisons ensemble, mes frères, quelques courtes réflexions sur cette prière si touchante et à la fois si sublime. Si nous en pénétrons bien le sens, nous la réciterons avec plus de ferveur, Marie sera plus honorée, et nous mériterons mieux les bénédictions qu'elle réserve à ses enfants.

Quand l'Eglise a rendu, au commencement de cette prière, ses devoirs d'adoration à la très-sainte Trinité, elle s'adresse aussitôt à celle qu'elle prétend honorer, et elle l'invoque d'abord sous son nom: *Sainte Marie, priez pour nous.* De tous les titres qui sont donnés à la sainte Vierge dans ce recueil des louanges qui lui sont consacrées, je ne sais pas s'il en est un qui doive être plus doux à la bouche des fidèles que ce premier nom; c'est le nom de leur bienfaitrice, le nom de leur mère. Le premier nom qu'un enfant doit savoir balbutier, c'est sans contredit le nom de celle qui lui a donné le jour, qui a écarté de son berceau tous les dangers qui menaçaient son enfance, qui l'a toujours aimé. Et l'Eglise aussi a voulu que les fidèles eussent d'abord à la bouche le nom de celle qui leur fut donnée pour mère au pied de la croix, sur le Calvaire; le nom de celle dont la protection a toujours rendu victorieux ceux qui l'ont implorée; le nom de celle qui a toujours aimé les chrétiens. Nom encore bien respectable, et duquel je pourrais dire, en un sens, comme du nom de Jésus, qu'à ce nom tout genou fléchit dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. (*Philip., II, 10.*) Si, en effet, nous avons la consolation de voir les fidèles incliner le front toutes les fois que nous prononçons le nom sacré de *Jésus*, l'Eglise, ac-

cordant au nom de Marie les mêmes respects qu'elle rend au nom de son Sauveur, ordonne à ses ministres de baisser aussi la tête quand ils prononcent le nom de *Marie*. Nom redoutable aux puissances infernales. Et combien de fois, à ce seul nom, n'a-t-on pas vu les démons fuir épouvantés, les tentations les plus affreuses s'apaiser comme par miracle, et le calme renaître dans des âmes en proie à toutes les horreurs du désespoir! *Marie*, ô nom sous lequel personne ne doit désespérer! oui, vous serez toujours agréable à notre bouche, toujours cher à notre cœur; oui, toujours nous aimerons à invoquer ce nom, qui a été, lui aussi, donné aux hommes comme un gage de salut. Lors donc que le vent de la tentation s'élèvera, lorsque nous serons poussés vers les écueils de la tribulation, c'est alors que nous aurons recours à ce nom sacré, c'est alors que nous répéterons avec l'Eglise: *Sainte Marie, priez pour nous.* Si l'orgueil nous persécute, si l'ambition veut nous perdre, si la jalousie nous agite et nous dévore, c'est encore ce nom que nous invoquerons, et nous dirons, avec toute la ferveur qui nous sera possible: *Sainte Marie, priez pour nous.* Voilà, ô Marie! les sentiments que votre nom réveille dans le cœur de vos enfants; faites qu'ils y soient toujours profondément gravés, et que les chrétiens, par leur dévotion envers vous, méritent toujours d'être exaucés quand ils vous diront: *Sainte Marie, priez pour nous.*

Le second titre que nous donnons à Marie est celui de *Mère de Dieu. Sainte Mère de Dieu, priez pour nous.* Etonnante expression, mes frères, dans la bouche d'un chrétien qui adore un Dieu existant de toute éternité. *Mère de Dieu*, c'est-à-dire mère de celui qui n'a point eu de commencement, mère de celui qui ne doit l'être à aucune creature; et cependant expression aussi véritable qu'elle est étonnante. Oui, la foi nous apprend que ce Dieu que nous adorons renferme dans une seule nature trois personnes, et que la seconde de ces personnes divines a bien voulu prendre un corps sur la terre et avoir une mère, comme les enfants des hommes. Sans doute Marie n'a point enfanté la Divinité, loin de nous un tel blasphème! mais elle a enfanté l'humanité unie personnellement à la Divinité, et cette union nous donne le droit d'appeler Marie la *Mère de notre Dieu*. C'est le titre que l'Eglise a toujours été jalouse de conserver à Marie; et quand, expliquant sa foi d'une manière plus solennelle à Ephèse, elle déclara par un jugement infaillible que Marie avait été mère de Dieu, la joie et les applaudissements des chrétiens montrèrent bien que la foi des pasteurs était aussi la foi des fidèles.

Marie est la mère de Dieu. Quelle dignité! Il est donc vrai, ô Marie! que le maître de la terre a bien voulu descendre dans votre sein! Vous l'avez porté dans vos bras, celui qui porte l'univers dans sa main et qui le gouverne comme en se jouant. Il vous a obéi pendant longtemps comme un fils obéit



à sa mère, celui à qui sont soumis les astres et leurs admirables révolutions, la terre et ses productions sans nombre, la mer et ses tempêtes. Voilà celui dont Marie est la mère, celui qui s'est abaissé jusqu'à lui obéir pendant trente ans, et qui a voulu que maintenant elle s'adressât à lui sans crainte d'être refusée; car, mes frères, une mère conserve des droits imprescriptibles sur son fils, et, quelles que soient dans la suite l'élévation et la grandeur de celui-ci, il doit, s'il conserve encore quelque chose d'humain dans le cœur, se rappeler avec attendrissement le bonheur de celle qui l'a porté dans son sein, qui l'a nourri de son lait. Jésus aussi, le vrai modèle des bons fils, est encore maintenant plein de tendresse pour sa mère; il lui dit, comme Salomon à Bethsabé : *Demandez, ma mère; non, je ne saurais vous refuser.* (III Reg., II, 20.) Et de là je conclus qu'il faut s'adresser à Marie pour obtenir de son fils tout ce que nous avons à demander. Si donc nous désirons obtenir de celui qui est doux et humble de cœur la sainte humilité, adressons-nous à Marie : elle est mère de Dieu. Cette nouvelle Bethsabé ira trouver le Salomon de la nouvelle alliance; elle lui dira : J'ai une prière à vous faire, moi qui suis votre mère; ne rejetez pas ma prière. Et il répondra : Demandez, ô ma mère! non, vous ne serez point refusée... Si c'est la douceur qui nous manque, allons à Jésus par Marie, et notre prière, présentée par elle, sera plus agréable à son fils. Si nous voyons avec douleur la charité bannie, pour ainsi dire, de nos cœurs et de nos lèvres, c'est encore Marie qui nous obtiendra la vertu qui nous manque, parce qu'elle est mère de Dieu, et qu'un Dieu ne refuse rien à sa mère.

Voilà donc en deux mots les sentiments que nous inspirera cette qualité si glorieuse à Marie : sentiment de respect envers une créature élevée à un si haut degré de grandeur et de gloire, et sentiment de confiance envers une mère toute-puissante auprès de son fils. Et voilà les sentiments qui nous animeront dorénavant, quand nous viendrons au pied de cet autel lui dire avec l'Eglise : *Sainte Mère de Dieu, priez pour nous.*

*Sainte Vierge des vierges*, ajoutons-nous ensuite, *priez pour nous.* Eh quoi! ne venons-nous pas de la proclamer mère d'un Dieu? Et voici maintenant que nous la saluons comme la plus pure des vierges!... Qui pourra expliquer cette inexplicable alliance? O chrétiens! mesurez les mystères à la sagesse du Très-Haut, et non pas aux faibles lumières de votre raison. Pensez-vous qu'elle concevra comme les femmes vulgaires, celle qui doit enfanter un Dieu? Loin de vous cette idée; tout sera pur dans la naissance de Jésus, et sa mère lui donnera le jour sans cesser d'être la plus pure des vierges.

Voilà la foi du chrétien, et voilà aussi la vertu qu'il doit imiter dans Marie. Nous surtout, qui faisons profession d'honorer Marie, de l'aimer avec tendresse, écoutons

un Père qui nous dit : Si vous aimez Marie, imitez sa modestie et sa pureté. C'est par l'imitation qu'on peut et qu'on doit honorer les saints. Marie surtout exige ce culte des fidèles qui lui sont consacrés; elle veut qu'on imite ses vertus, et, entre ses vertus, celle surtout qu'elle a le plus aimée, celle à laquelle elle aurait tout sacrifié, même l'honneur de devenir mère de Dieu.

C'est donc cette aimable vertu que nous chercherons à retracer en nous, et, pour y parvenir, nous le demanderons à Marie, dont la protection peut seule soutenir cette vertu au milieu des écueils et des dangers du monde; et c'est dans cette confiance que nous lui répéterons souvent : *Sainte Vierge des vierges, priez pour nous.*

Les dix invocations qui suivent donnent à Marie encore un nom bien doux : c'est celui de *mère*. Qui dit mère dit un cœur plein de tendresse, un cœur que l'amour rend vigilant sur tous les besoins de ceux qu'il aime; un cœur qui compatit à leurs maux, qui saigne lorsqu'il les sent dans l'affliction, et qui n'est heureux que lorsqu'ils sont heureux. En un mot, veut-on peindre le cœur le plus tendre et le plus aimant, on prend pour modèle le cœur d'une mère; et voilà le titre que l'Eglise donne à Marie. Or, mes frères, qui a jamais mieux rempli toutes les significations de ce nom que la très-sainte Vierge? Quelle est la mère plus tendre que Marie? Qu'elle se lève, celle qui ose comparer son amour à l'amour de Marie; qu'elle se lève, et qu'elle nous dise si elle a aimé jusqu'à mourir d'amour. *La charité*, nous dit la sainte Ecriture, *est forte comme la mort.* (Cant., VIII, 6.) Et c'est Marie qui s'est chargée d'accomplir cette parole. C'est la charité qui a été la cause de sa mort : elle soupirait après le fils qu'elle avait donné au monde, et qui était remonté dans les cieux; et quand elle eut assez édifié les fidèles, assez secouru l'Eglise naissante par ses exemples et par ses prières, l'amour dont elle brûlait pour son divin fils acheva de consumer les liens qui l'attachaient à la terre, et son âme s'envola vers celui qu'elle désirait. Voilà comme Marie a aimé son fils. Comment a-t-elle aimé les chrétiens, qui sont aussi ses enfants? C'est à vous à nous le dire, vous qui plus d'une fois, dans vos peines et dans vos tribulations, vous êtes adressés à elle comme des enfants à leur mère. Si vous l'avez invoquée avec confiance, avez-vous été refusés? Saint Bernard nous assure qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à sa protection, imploré son secours et demandé ses suffrages, ait été abandonné. Elle a fait sentir sa médiation aux plus grands pécheurs, sur le lit de la mort, ou même quelquefois au pied du bûcher où les avaient conduits leurs crimes; touchés par la grâce, ils se repentaient et avouaient, en versant des torrents de larmes, qu'ils devaient cette faveur à Marie. C'est à elle que les justes ont dû leur persévérance, à elle que des armées victorieuses

ont dû le succès de leurs armes, et à elle aussi que la reconnaissance des vainqueurs en laissait toute la gloire. Elle est la mère de l'enfant qui vient de naître; la pieuse chrétienne qui lui a donné le jour le consacre sur-le-champ à la mère de Jésus; et quand il dort dans son berceau, elle le regarde et invoque Marie. Le jeune homme, la jeune personne, au milieu du monde, savent encore que s'ils se soutiennent dans la vertu, c'est qu'ils sont protégés par Marie; le vieillard, enfin, qui n'a plus de mère sur la terre, lève les yeux vers le ciel et y retrouve une mère. Voilà comme Marie aime les chrétiens. Ai-je eu tort de vous dire que de toutes les mères la plus tendre était Marie?

Quand donc nous l'invoquons sous ce titre de mère, pensons à ses bienfaits, pensons à son amour, et que la reconnaissance soit l'âme de notre prière. Demandons-nous si nous sommes pour elle des enfants dignes de Marie. Un enfant doit à sa mère amour et respect. Aimons-nous Marie? L'amour se manifeste par l'imitation, comme je vous le disais plus haut : si vous aimez Marie, imitez ses vertus. Sommes-nous humbles comme elle? Sommes-nous chastes comme elle? Sommes-nous, comme elle, fervents dans le service du Seigneur? Si nous le sommes, rendons-en gloire à Dieu et remercions-en Marie. Si nous ne le sommes pas, prenons la résolution de travailler à acquérir ces vertus, pour témoigner notre amour à notre mère. Respectons-nous Marie? Nous voit-on souvent au pied de ses autels? Sommes-nous jaloux de nous enrôler dans la sainte milice qui marche sous ses étendards? L'invoquons nous dans tous nos besoins? La réponse que chacun de nous fera à ces questions lui dira s'il est véritablement enfant de Marie.

Après ces considérations générales sur le titre de mère, que l'Eglise donne à la sainte Vierge, voyons quelle leçon nous donnera chacune de ces invocations en particulier.

*Mère du Christ, priez pour nous.* Marie est la mère de Jésus-Christ, la mère du Sauveur des hommes; et que veut-elle autre chose, sinon le salut de tous les chrétiens? Quand donc l'invoquerons-nous sous ce titre de mère du Christ? Prions-la de nous obtenir de ce Fils, qui est mort pour nous, la grâce de ne pas rendre inutile le sacrifice qu'il a offert pour nous sur la croix; qu'elle nous applique les fruits, à nous et à tous les chrétiens, et qu'elle nous obtienne à tous la grâce de régner un jour avec elle dans les cieux.

*Mère de la grâce divine, priez pour nous;* c'est-à-dire, mère de Dieu, qui donne la grâce. Ces paroles, mes frères, nous révèlent le secret des miséricordes du Seigneur. Quand le saint patriarche Joseph eut mérité, par son innocence, que Dieu le fit passer de la prison au plus haut degré de puissance et de gloire, le roi d'Egypte lui donna l'intendance de tous ses trésors; et quand ses peuples criaient vers lui dans la famine

pour lui demander du pain, il les renvoyait à celui qu'il avait élevé en honneur, et leur disait : *Allez à Joseph.* « *Ite ad Joseph.* » (*Gen.*, *XLI*, 55.) Voilà la figure de ce qui se passe maintenant dans le ciel. Marie a été établie intendante de tous les trésors de la grâce de Jésus-Christ; et quand les fidèles s'adressent à lui pour obtenir quelques bienfaits, s'ils savaient distinguer sa voix, qui leur parle au cœur, ils l'entendraient leur dire : *Allez à Marie.* Elle est le canal nécessaire par où doivent passer toutes les grâces qui descendent sur la terre; et si l'ange a pu lui dire, en lui annonçant le mystère de l'incarnation : *Je vous salue, pleine de grâces*, maintenant encore elle est pleine de grâces et toujours disposée à les répandre sur nous.

*Mère très-pure, priez pour nous.* Cette invocation et les trois suivantes nous rappellent le titre le plus glorieux de Marie : sa pureté plus qu'angélique. Saint Bernard nous dit que c'est par sa pureté que Marie a été agréable aux yeux du Roi des rois, et voilà sans doute aussi par où nous cherchons à lui plaire; mais, pour y parvenir, adressons-nous à Marie; disons-lui souvent : *Mère très-chaste, priez pour nous; Mère sans tache, priez pour nous; Mère qui n'avez participé en rien à la corruption de notre pauvre nature, priez pour nous;* j'allais dire : *Ayez pitié de nous*, et j'aurais eu pour m'excuser l'exemple de saint Augustin.

*Mère très-aimable, priez pour nous.* Marie, qui nous aime tant, mérite-t-elle d'être aimée? Ce serait faire injure à vos cœurs que de mettre en question l'amour que nous lui devons. Seulement, comme je vous le disais tout à l'heure, appliquons-nous à témoigner à Marie cet amour d'une manière effective, et c'est alors que nous pourrions lui demander avec confiance de prier pour nous.

*Mère admirable, priez pour nous.* « Quoi que la mémoire de tous les saints soit admirable, nous dit un évêque qui a mérité, lui aussi, d'être placé parmi les saints, il n'en est point de plus admirable que Marie. On admire dans Abel l'innocence de son sacrifice, dans Abraham la vivacité de sa foi; on loue Moïse comme un grand législateur. Elie comme un prophète plein de zèle pour la gloire de son Dieu; David est célèbre pour avoir mérité d'être compté parmi les ancêtres de celui qui s'est incarné pour nous; mais où trouverons-nous quelque chose de plus admirable que Marie? Ils avaient vu en énigme le Sauveur, le désiré des nations; et elle, elle l'a porté dans son sein. Parcourez, ô homme, parcourez par la pensée toutes les choses créées, et voyez s'il y a rien qui égale Marie; voyez si la nature vous offre un miracle semblable à elle. »

*Mère du Créateur, priez pour nous.* Voilà, au jugement de plusieurs bons esprits, l'expression la plus étonnante qui soit sortie de la bouche de l'homme, *Mère du Créateur!* Je ne reviendrai pas sur ce que je vous en ai dit en développant le titre de *Mère de*



Dieu, que nous avons déjà donné à Marie. Terminons.

*Mère du Sauveur, priez pour nous.* Ce titre rappelle à Marie l'amour que Jésus a eu pour nous, et c'est pour elle une raison nouvelle d'aimer ceux qu'a tant aimés son Fils.

Profitons donc, mes frères, de cet amour de Marie pour nous. Si la mère d'un roi de la terre avait quelque affection pour nous, nous regarderions notre fortune comme assurée; Marie, la Mère du Roi des cieux, nous aime: pourrions-nous ne pas compter sur sa protection, et ne pas lui dire avec confiance: Mère du Sauveur, priez pour nous?

--

Continuons à parler de Marie, et tirons de ce beau titre de Vierge que l'Eglise lui donne dans les litanies quelques pieuses réflexions qui nous édifient et nous instruisent.

Je n'ose m'engager à vous montrer dans Marie la virginité unie à la maternité divine: ce mystère demande de nous le silence de l'admiration, plus encore que des louanges incapables d'en représenter toute la sublimité. Je m'arrête donc à des considérations moins relevées. J'ai le droit de supposer que tous les chrétiens qui m'écoutent travaillent à acquérir l'inestimable vertu qui a mérité à Marie le titre dont nous parlons aujourd'hui. Or, voici les réflexions que m'ont suggérées les qualités ajoutées dans les litanies au titre de vierge. Marie est une *Vierge très-prudente*: pour conserver la sainte vertu de pureté, nous devons imiter sa prudence. Marie est une *Vierge digne de toutes sortes de louanges et d'hommages*, nous devons l'honorer. Marie est une *Vierge puissante*, nous devons l'invoquer dans les combats. Marie est une *Vierge clémente*, nous devons recourir à elle quand nous sommes tombés. Enfin Marie est une *Vierge fidèle*, nous devons avoir confiance en elle. De sorte que ces six invocations nous indiquent les moyens les plus sûrs d'acquérir et de conserver la vertu favorite de la très-sainte Vierge.

Premier moyen: la prudence. Marie était née sans péché: elle ne portait pas par conséquent au fond de son cœur ce foyer de la concupiscence qui se réveille si souvent en nous, qui nous effraye par de trop fréquentes éruptions, et que nous sentons bouillonner, pour ainsi dire, dans nos entrailles; elle ne trouvait dans la maison paternelle rien qui pût faire courir le moindre danger à son innocence: parents sages et vertueux, retraite habituelle, éloignement du monde; et si elle avait des compagnes, nous devons croire qu'elle les avait choisies dignes de son amitié. Et cependant toutes ces assurances ne la tranquillisaient pas encore. Je la vois, dès l'âge le plus tendre, courir au temple pour y cacher, dans le secret des tabernacles, une vertu qu'elle craindrait de perdre en la montrant au monde. Elle s'enfuit pour éviter les dangers du siècle, elle qui n'avait point à redouter de chutes; et

quand elle a gagné le temple, elle s'y dérobe aux yeux des hommes pour ne plus paraître qu'à ceux de Dieu. Si dans la suite elle est forcée d'abandonner l'asile qu'elle s'est choisi, et de rentrer au milieu du monde, un saint vieillard sera le gardien et le protecteur de sa virginité. C'est en pensant à ces précautions qu'a prises la très-sainte Vierge, que nous reconnaitrons qu'elle a bien mérité le titre de vierge très-prudente. Et nous, mes frères, sommes-nous prudents pour éviter le danger? Nous qui n'avons point mérité d'exception à la loi commune et générale, nous qui avons été conçus dans l'iniquité et enfantés dans le péché (*Psal. L, 7*), fuyons-nous les occasions qui pourraient nous faire tomber? Une expérience bien triste nous apprend qu'il suffit du moindre choc pour nous ébranler, et que le plus léger souffle peut à chaque instant ranimer ce feu qui couve dans notre cœur, et que nous portons la plus belle des vertus dans un vase, hélas! bien fragile. Voilà ce que nous savons: en sommes-nous plus prudents? Ce sont toujours les mêmes légèretés, la même facilité à nous engager, la même négligence à repousser la tentation; et tout cela qu'est-ce autre chose sinon des preuves bien claires de cette triste vérité que, beaucoup plus faibles que Marie, nous sommes bien moins prudents qu'elle ne fut? Et après cela nous venons lui dire avec une assurance imperturbable: Vierge très-prudente, priez pour nous; et dans ce peu de paroles nous prononçons nous-mêmes notre condamnation; car, mes frères, invoquer Marie, c'est prendre l'engagement de l'imiter. Si donc nous voulons mériter sa protection, veillons sur nous-mêmes, veillons sur nos yeux, veillons sur notre cœur, suivons avec plus de fidélité les avis qui nous sont donnés de la part de Dieu, fuyons les occasions: en un mot, soyons prudents.

Le second moyen de conserver la vertu des anges, c'est d'honorer Marie, et c'est ce que l'Eglise a voulu nous faire entendre en lui donnant les titres de vierge digne de louanges, de vierge digne d'être honorée dans tout l'univers. Il serait, en effet, plus que surprenant que Marie ne protégéât pas d'une manière toute spéciale ceux qui l'honorent particulièrement. Aussi, les saints Pères ont-ils toujours vu dans la dévotion à Marie une marque certaine de prédestination: il est impossible, dit un d'entre eux, qu'une âme dévote à Marie périsse jamais. Et surtout, pour appliquer ceci à la matière dont il s'agit, tous les maîtres de la vie spirituelle nous engagent à recourir à cette dévotion pour obtenir la grâce de vivre toujours dans la sainte pureté. Marie, qui a tant aimé cette vertu, doit aimer aussi ceux qui s'appliquent à l'acquérir; elle doit les aider dans les efforts qu'ils font pour y parvenir, les fortifier dans leurs faiblesses, les relever dans leurs chutes. Sommes-nous bien pénétrés de cette importante vérité qu'il faut honorer Marie pour obtenir la grâce d'être chaste? Si nous en sommes

convaincus, honorons donc cette vierge digne de louanges, prions-la d'intercéder pour nous auprès de son fils, et de nous obtenir une vertu que nous ne pouvons acquérir sans elle.

Voulons-nous un motif qui nous excite à nous adresser à Marie, Pensons à sa puissance. L'Eglise l'honore comme une vierge puissante, et ce n'est pas sans raison : tout dans le ciel et sur la terre lui est soumis ; s'opposer à Marie, ce serait encourir l'indignation de son fils ; et l'enfer a vu en frémissant les victimes dont il se croyait le plus assuré arrachées à ses feux quand Marie prenait leur défense. Les pécheurs les plus endurcis ont souvent cédé à la puissance de ses inspirations, et par une conversion aussi sincère qu'inattendue, ils ont prouvé que rien ne résistait à la mère d'un Dieu. Nous faudrait-il d'autres motifs, mes frères, pour nous porter à recourir à elle ? Nous sommes si faibles, et elle est si puissante ! Mettons-nous donc sous la protection de celle qui a enfanté *un Dieu fort* (*Psal. XXIII, 8*), comme l'appelle l'Écriture ; confions-lui nos intérêts les plus chers, les intérêts de notre âme : elle la défendra, elle la sauvera.

Cependant, il pourra se faire que, soutenus jusque alors par sa main, nous voulions ensuite marcher seuls dans le sentier glissant de la vertu, et que, trop semblables à des enfants qui méprisent trop tôt la main d'une mère qui dirigeait leurs pas, nous tombions au milieu des écueils semés dans la carrière. Faudra-t-il alors perdre courage, désespérer du pardon, et nous traîner de chute en chute jusqu'au fond du précipice ? Gardons-nous, mes frères, d'une telle pensée : c'est dans ce moment, dans ce moment surtout que nous devons nous rappeler que Marie est une vierge clémente, que c'est à elle que Dieu a confié l'exercice de sa miséricorde, et qu'elle n'a pas de plaisir plus grand que de retirer de l'abîme ceux qui crient vers elle. Si donc nous avons eu le malheur de tomber dans le péché opposé à la vertu dont nous parlons, recourons encore à Marie, disons-lui avec humilité, mais avec confiance : *Marie, vierge pleine de clémence, priez pour nous.*

Enfin, Marie est une vierge fidèle. Elle a été fidèle pendant les jours de sa vie mortelle ; fidèle à la grâce, qu'elle n'a jamais reçue en vain, et qu'elle a toujours fait profiter comme un talent précieux dont elle devait rendre compte ; fidèle à l'amour qu'elle devait à Jésus, et dont elle n'a cessé de lui donner des preuves depuis la crèche jusqu'au Calvaire. Et maintenant qu'elle est élevée en gloire, elle est fidèle à ceux qui l'invoquent ; jamais elle n'a manqué d'assister, dans l'occasion, ceux qui ont eu recours à elle, et c'est sur cette fidélité bien connue qu'est fondée la confiance des serviteurs de Marie. Nous aussi, mes frères, nous ferons l'expérience de cette fidélité, si nous voulons implorer le secours de celle

qui n'a jamais rejeté les prières qui lui sont adressées.

Vous voyez donc, mes frères, que tout le secret de la persévérance dans la sainte pureté peut se réduire à deux points : imiter Marie, invoquer Marie. Imiter Marie dans la prudence qu'elle a fait paraître en fuyant les dangers du monde ; invoquer Marie, parce qu'elle est bien digne de nos hommages ; l'invoquer dans les combats, parce qu'elle est puissante ; l'invoquer dans les chutes, parce qu'elle est pleine de clémence ; l'invoquer en tout temps, parce qu'elle est fidèle envers ceux qui l'invoquent.

Et voilà ce qu'avait bien senti le saint dont nous avons célébré la fête aujourd'hui, et qui pourra toujours être offert aux âmes pieuses comme le vrai modèle des dévots à Marie. La vie de saint Bernard peut aussi se réduire à ces deux points : il a imité Marie ; il a invoqué Marie. Il a imité Marie en s'éloignant comme elle du milieu de Babylone, et en allant cacher dans la solitude les années de sa jeunesse. Il a imité Marie dans son zèle pour le salut des âmes : il l'a imitée dans son amour pour l'Eglise ; que de travaux n'a-t-il pas entrepris pour la pacifier, pour éteindre le schisme, pour conserver intact le dépôt de la foi ! Il l'a imitée dans son humilité. Marie se reconnaissait indigne d'être la mère d'un Dieu, et Bernard se reconnaissait indigne de vivre dans la compagnie des pieux solitaires de Clairvaux : à l'entendre, sa vie dérégulée est le scandale du désert, et par ses crimes il est devenu le prodige de son siècle. Voilà quelle a été l'humilité de ce grand saint. Il a invoqué Marie : il n'a été occupé qu'à chanter ses louanges, qu'à publier ses grandeurs, qu'à lui faire de nombreux serviteurs, et c'est à cette dévotion pour la sainte Vierge qu'il faut très-certainement attribuer la sainteté et l'innocence de sa vie. Si nous voulons, mes frères, arriver à ce résultat, prenons les moyens qu'a pris saint Bernard, honorons Marie, imitons Marie ; et en voyant la gloire où cette vierge très-pure a conduit son serviteur, je vous dirai de sa part ce que Jésus disait dans l'Évangile au docteur qui lui demandait les moyens d'aller au ciel : *Faites cela, et vous vivrez. « Hoc fac, et vives. »* (*Luc., X, 28.*)

L'Eglise nomme Marie *Miroir de justice* : que faut-il entendre par là ? La propriété d'un miroir, c'est de représenter fidèlement les objets qu'on lui oppose, et voilà ce que l'Eglise a vu dans Marie. Marie a été la copie fidèle, l'image vivante de celui qui est la source de toute justice. Quand Moïse descendait de la montagne où il avait parlé à Dieu, la gloire du Seigneur rejaillissait sur son front, et son visage étincelant de lumière effrayait longtemps encore les enfants d'Israël. Impuissants qu'ils étaient d'en soutenir l'éclat, ils le prièrent d'épargner à leurs faibles yeux un spectacle qu'ils ne pouvaient porter, et Moïse se voila la face pour leur communiquer les paroles de Dieu. Quand le Verbe descendit sur la terre, et se



fit chair pour habiter avec nous, quelque chose d'à peu près semblable se passa. Il nous avait été donné pour être notre modèle; c'est de lui que le Père céleste avait dit : *Regardez, et faites selon le modèle qui vous est montré (Exod., XXV, 40)*; lui-même s'était présenté à nous comme l'objet de notre imitation, en nous disant : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. (Matth., XI, 29.)* Mais ce modèle était trop parfait pour nous, si j'ose parler ainsi : comment aurions-nous pu, faibles mortels, nous élever jusqu'à l'imitation d'un Dieu, pratiquer des vertus comme les avait pratiquées un Dieu, et fixer nos regards sur celui que l'Eglise appelle un soleil de justice? Sans doute ce Dieu, comme Moïse, avait tempéré sa majesté, il avait caché sa divinité sous les voiles de l'humanité: mais, tout homme qu'il était, c'était encore un Dieu, et cette pensée d'avoir un Dieu pour modèle était bien capable de décourager notre faiblesse. Cependant il nous fallait quelqu'un qui marchât devant nous dans les sentiers de la justice; il nous fallait quelqu'un dont les exemples nous soutinssent et nous excitassent dans la pratique du bien. Qu'a fait le Seigneur? Il nous a donné Marie pour modèle et pour guide, et afin qu'elle ne fût pas pour ceux qui l'imiteraient un de ces feux errants qui trompent et mènent au précipice, Dieu lui a donné d'imiter parfaitement, aussi parfaitement qu'il est possible à la nature humaine, les vertus de son divin Fils. Sur la terre elle n'était occupée qu'à le représenter par une imitation fidèle : c'est pour cela qu'elle conservait et gravait dans son cœur toutes les paroles de Jésus (*Luc., II, 19*); et si elle disait à ceux qui s'adressaient à elle : *Faites tout ce que mon Fils vous dira (Joan., II, 5)*, pourrions-nous douter que, docile à ses propres leçons, elle ne s'appliquât elle-même à faire tout ce qu'enseignait son Fils? Marie a donc imité Jésus; elle a représenté ses vertus avec la même fidélité qu'un miroir représente les objets qui l'environnent, et voilà pourquoi l'Eglise la nomme *Miroir de justice*. En nous la donnant ainsi pour modèle, l'Eglise détruit tous les prétextes dont nous aurions pu couvrir notre lâcheté. Nous aurions pu lui dire, quand elle nous recommandait d'imiter Jésus : Mais il était Dieu; et à l'abri de ce retranchement nous aurions continué une vie négligente et sensuelle. Aujourd'hui qu'elle nous offre Marie, qu'aurons-nous à alléguer? Marie était une créature pétrie du même limon que nous : appliquons-nous donc à retracer ses vertus, et ce ne sera point en vain que nous l'aurons invoquée comme le *miroir de la justice*.

*Temple de la sagesse, priez pour nous.* Tous les chrétiens, mes frères, sont des temples consacrés à la Divinité. Au jour du baptême les bénédictions de l'Eglise et l'invocation du nom de Jésus-Christ purifient le cœur de l'enfant nouveau-né; ce cœur, séjour infect du démon, ressemblait à ces temples profanés d'où l'on a banni le Dieu qui les habitait

pour y mettre à sa place des ossements desséchés et des cadavres corrompus; mais par le baptême le temple est réhabilité, et le Saint-Esprit rentre en possession d'un cœur qui fut créé pour lui. Les chrétiens ne sont pas seulement les temples du Saint-Esprit par le baptême; ils sont, par la participation à l'eucharistie, les temples de Jésus-Christ. C'est à eux, comme au maître du cenacle que Jésus fait dire de temps en temps par ses ministres : *Mon temps est proche, je viens faire la Pâque avec vous (Matth., XXVI, 18)*; préparez-moi une demeure riche et spacieuse, et quand cette demeure est prête, il descend dans le cœur du chrétien avec ce cortège de grâces et de faveurs qui le suivent partout, et il habite en lui. Mais si tous les chrétiens sont les temples du Saint-Esprit et de Jésus-Christ, combien plus Marie n'a-t-elle pas été un temple? temple du Saint-Esprit, puisqu'il est descendu en elle pour y opérer le mystère d'une conception miraculeuse; temple de Jésus-Christ qui, de toute éternité, avait jeté les yeux sur elle pour en faire, dans la plénitude des siècles, le séjour qu'il devait habiter sur la terre; temple du Saint-Esprit, qu'il se plut à orner de vertus et de grâces pour en faire une demeure digne du Fils de Dieu fait homme; temple de Jésus-Christ, qui pendant neuf mois n'eut pas horreur, passez-moi l'expression, c'est l'Eglise qui me l'a apprise, n'eut pas horreur d'habiter dans le sein d'une vierge. Aussi tous les saints Pères donnent-ils à Marie le titre de temple. C'est un temple plus vaste que le ciel, le tabernacle de Dieu, le trône où s'est assis le Saint des saints. Mais quels sentiments doit nous suggérer cette prérogative de Marie? Je ne vous répéterai pas qu'il faut respecter infiniment une créature qui est devenue le sanctuaire de la Divinité; mais je prendrai occasion de là de vous rappeler combien nous devons nous respecter nous-mêmes, nous qui sommes aussi des temples; et puisqu'il n'est que trop vrai que ces temples, qui sont nos cœurs, sont assiégés d'une foule d'ennemis qui veulent en forcer les portes et en souiller l'intérieur, que ce soit pour nous un nouveau motif de recourir à Marie dans les assauts qu'ils nous livrent, et d'invoquer avec confiance celle que nous appelons le temple de la sagesse incréée.

*Cause de notre joie, priez pour nous.* S'il y avait un chrétien pour qui le nom de Marie et son souvenir ne fussent pas une cause de joie, je le plaindrais, mais je ne chercherais pas à le convaincre. Qu'espérer en effet d'un chrétien qui n'a pas senti, au moins une fois dans sa vie, son cœur battre d'amour au souvenir de Marie? Et ce cœur, plus froid et plus insensible que le bronze, n'est-il pas convaincu par là même de la plus noire des ingratitude? Oui, Marie est la source de la joie pour tous les chrétiens; dans tous les âges, dans toutes les situations, le nom de Marie est un nom plein de douceur et de charme pour les vrais fidèles. L'enfant à qui sa mère apprend à prononcer



ce nom chéri a-t-il quelque sujet de chagrin, a-t-il perdu celui, celle qui lui donna les premiers soins que réclamait son enfance, s'il est docile aux leçons de sa mère, il ira trouver Marie; il pleurera au pied de ses autels, et la consolation et la joie renaîtront dans son cœur. Le malade étendu sur le lit de la souffrance oublie ses douleurs quand on lui parle de Marie : le nom de cette mère de douleur suspend un instant son mal, et pour lui encore Marie est une cause de joie. Le matelot au milieu des mers, suspendu au-dessus du trépas, attend de Marie le secours que l'art ne saurait plus lui donner; et quand il sera échappé à la tourmente, il viendra suspendre à la grotte rustique où l'on invoque Marie, ses habits encore mouillés, et ils y resteront pour attester que Marie toute seule a fait la joie d'un pauvre matelot. Le vieillard aussi, pour lequel il n'y a plus de joie ici-bas, c'est Marie qui est sa joie; c'est elle qui ranime ses forces et qui verse encore le bonheur sur les derniers jours de sa vie.

*Cause de notre joie, priez pour nous.* Oh ! que nous avons besoin maintenant que la joie revienne dans nos cœurs. C'est à vous que nous nous adressons, ô Marie : rendez la joie à l'Eglise, aujourd'hui si désolée; rendez la joie à ces pieux fidèles, que les progrès du mal affligent et alarment; rendez la joie à ces ministres qui luttent trop souvent sans succès contre le torrent qui les entraîne; rendez la joie à ce pasteur exilé au sein même de sa famille; faites que nous voyions des jours heureux succéder à ces jours où nous avons été humiliés, et que Marie soit encore ce qu'elle fut toujours pour les chrétiens, *la cause de leur joie.*

Ici, mes frères, une réflexion m'a arrêté, et je veux vous la communiquer, en finissant. Je me suis demandé à moi-même : Depuis le temps que tu as commencé à parler aux fidèles de Marie de ses privilèges glorieux et de ses titres à notre amour, Dieu, qui lit dans le fond des cœurs, a-t-il vu dans le tien plus de ferveur et de dévotion pour la très-sainte Vierge? Cette prière qui t'a fourni la matière de quelques pieuses réflexions, l'as-tu récitée depuis lors avec plus d'attention et de respect? Car à quoi sert de parler, d'entendre parler des saints, si on n'en devient pas plus zélé à les honorer, plus fidèle à les imiter. Cette question, que je me suis faite, et dont la réponse n'a pu que m'humilier, que chacun de vous se la fasse aussi. Ce qu'on m'a dit de Marie m'a-t-il fait prendre la résolution de lui être désormais plus attaché et plus dévoué? S'il en est ainsi, le ministre qui nous a adressé la parole n'a pas été pour nous un airain sonore et une cymbale retentissante, comme dit saint Paul. (I Cor., XIII, 1.) Si au contraire nous avons été, comme auparavant, négligents et peut-être même froids envers Marie, la parole de Dieu n'a donc produit en nous aucun fruit; et cependant la parole qui ne fructifie pas, nous dit l'Ecriture, nous condamnera au dernier jour. Ai-je pro-

fité des louanges que j'ai entendu donner à Marie? Voilà, mes frères, la question que vous vous ferez, et je vous laisse à en faire aussi la réponse.

—  
L'Eglise, mes frères, après avoir appelé Marie la cause de notre joie, lui donne plusieurs titres mystérieux dont je vous parlerai aujourd'hui.

Elle la nomme d'abord un vase, un *vase spirituel*, un *vase d'honneur*, un *vase précieux de dévotion*. Ces titres, et quelques autres que nous rencontrerons encore dans les litanies, sont autant de figures dont l'Eglise se sert pour rappeler aux fidèles la plus auguste de toutes les qualités de Marie, sa maternité divine. Marie est un vase spirituel, parce qu'elle a renfermé dans son sein celui qui est la source et le dispensateur de toutes les richesses spirituelles; elle est un vase spirituel, parce que ce Fils qu'elle a donné au monde, elle l'avait conçu et enfanté d'une manière toute spirituelle et toute divine.

Marie est un vase d'honneur. Son corps, qui avait été formé de boue et d'argile, comme les autres enfants d'Adam, son corps, oh! combien il a été élevé en honneur! Le Tout-Puissant, qui avait de grandes vues sur Marie, n'a pas voulu que ce corps fût un instant souillé par le péché: dès sa conception il a été pur, il a été chaste, il a été digne de celui qu'il devait un jour posséder. Et quand ce jour fut arrivé, quel plus grand honneur pouvait recevoir le corps de la très-sainte Vierge, que de devenir le temple, le sanctuaire, le tabernacle de la Divinité? Ainsi le corps de Marie a été vraiment un vase d'honneur, et à sa naissance et pendant sa vie. Il l'a encore été à sa mort. Sans doute les fidèles ne possèdent pas les précieux restes de ce corps bienheureux, on ne les voit pas venir se prosterner devant eux, et baiser avec respect les reliques de Marie. Pourquoi? Parce que Dieu avait réservé à ce corps des honneurs plus grands que ceux que l'Eglise lui aurait rendus. Une pieuse tradition, qu'on ne saurait révoquer en doute sans témérité, nous apprend que le corps de Marie, enseveli par les soins des apôtres, ne se trouva plus dans le tombeau quelques jours après sa mort. Dieu l'avait réunie à l'âme de la très-sainte Vierge; il l'avait placée à la droite de son Fils, sur un trône éclatant de splendeur et de gloire, et là ce corps est l'objet de la vénération et des respects de toute la cour céleste; l'Eglise a-t-elle tort, mes frères, d'appeler Marie un vase d'honneur?

Marie est un vase précieux de dévotion, d'abord parce qu'elle a possédé au dedans d'elle-même celui qui est le principe et la fin de toute dévotion, et ensuite parce que c'est d'elle que peut nous venir la véritable dévotion. Un vase qui a renfermé une liqueur d'un grand prix en conserve longtemps la bonne odeur, de même Marie, après avoir porté son divin Fils, source première de la dévotion, en est devenue com-



me le canal : c'est un vase libéral, qui verse avec abondance cette précieuse liqueur dans les âmes qui la désirent. C'est donc à elle qu'il faut s'adresser pour obtenir cette dévotion, et voilà ce que nous devons lui demander, sans cesser pourtant d'être soumis à la volonté de Dieu, qui donne ou refuse à son gré la dévotion, parce qu'elle n'est point nécessaire à notre salut.

Sont-ce là les pensées qui nous occupent, mes frères, quand nous récitons ces invocations? et n'arrive-t-il pas, au contraire, bien souvent, que nous les laissons passer sans presque y faire attention, peut-être même sans les avoir jusqu'ici comprises?

Elles pourraient encore nous rappeler l'honneur que nous avons si souvent de devenir les vases où repose le corps de Jésus-Christ. Marie ne l'a reçu qu'une fois, et qui pourrait dire de combien de grâces elle fut enrichie dans cette seule visite! nous qui le recevons si souvent, pourquoi faut-il que nous soyons toujours pauvres, froids et languissants? Adressons-nous à elle pour obtenir cette ferveur que nous devons apporter dans le service du Seigneur.

*Rose mystérieuse, priez pour nous.* L'Eglise se plaît quelquefois à comparer Marie à une fleur; tantôt c'est un lis éclatant de blancheur, qui s'est élevé miraculeusement au milieu des épines, et cet emblème nous remet sous les yeux la pureté de Marie. Elle apparut au milieu d'un monde pervers et corrompu, comme un lis symbole de l'innocence, et les épines, au lieu de l'étouffer, ne servirent qu'à relever l'éclat de sa beauté. Tantôt les auteurs spirituels nous la montrent sous l'emblème d'une humble violette qui se cache de peur d'être vue, et que son parfum trahit toujours. Et parla ils font comprendre que l'humilité de Marie lui faisait aimer et désirer l'obscurité, et que, si elle s'est acquis tant de célébrité dans le monde, ses vertus toutes seules lui firent cette réputation qu'elle ne cherchait qu'à fuir. Ici l'Eglise la compare à une rose; rose mystérieuse, priez pour nous. C'est encore une vertu de Marie qu'elle a voulu représenter; mais laquelle? Des personnes pieuses ont trouvé dans cet emblème la figure de l'amour de Marie pour son Dieu; cet amour qui la porta dès son enfance à se consacrer à lui sans réserve et sans retour, cet amour qui la consumait intérieurement, et qui faisait de son cœur comme un autel sur lequel brûlait, sans jamais s'éteindre, le feu de la divine charité; cet amour, enfin, qui fut en elle plus fort que la mort, et qui la réunit si tôt à son bien-aimé.

Je ne doute pas qu'on ne pût trouver d'autres explications de ce titre que l'Eglise donne à Marie; tenons-nous-en à celle-là, et prions-la, quand nous récitons cette invocation, de nous donner quelque part à cet amour si vif et si ardent qu'elle avait pour son Fils.

L'Eglise donne ensuite à Marie le nom de tour : *Tour de David, Tour d'ivoire*. C'est encore une vertu de Marie qui est cachée sous ces emblèmes, c'est sa force. Les tours

sont le soutien le plus solide des remparts; Marie est aussi le plus ferme appui de l'Eglise; l'Eglise, cette véritable maison de David, qui est protégée par la très-sainte Vierge : et parce que l'ivoire unit la blancheur à la solidité, l'Eglise, pour nous marquer que la force était dans Marie la compagne et la gardienne de la pureté, l'appelle une tour d'ivoire.

C'est donc à Marie que nous devons recourir dans les maux qui désolent l'Eglise; faisons, par nos prières, qu'il nous vienne de cette tour de David du secours contre l'impiété et le schisme, qu'elle rétablisse la paix dans l'Eglise, qu'elle protège l'Etat. Qui sait si cette tour n'arrêtera pas dans sa marche l'inondation de ce fleuve de mort, comme l'appelle le premier pasteur de ce diocèse, ce grand fléau de la colère divine qui s'approche, et contre lequel sont impuissantes les plus fortes barrières du royaume. L'Eglise, par la bouche du père commun des fidèles, invite ses enfants à se liguier contre le ciel, et à lui arracher, à force de prières, un pardon que nous n'avons pas mérité. Que Marie soit l'âme et la force de cette ligue toute spirituelle; qu'elle soit le rempart derrière lequel nous respirions en paix, et la tour qui donne à l'Eglise et à l'Etat bonheur et sécurité.

*Maison toute d'or, priez pour nous.* L'or est encore un symbole de la charité. Nous voyons dans l'*Apocalypse* que le Seigneur commande à un évêque, endormi dans le péché, d'acheter l'or de la charité qui le fera rentrer en grâce avec son Dieu. (*Apoc.*, III, 18.) *Dieu est charité.* (*Joan.*, IV, 16.) la mère de Jésus fut aussi charité. Je ne reviendrai point sur ce que j'ai dit de l'amour de Marie : quand je parlerais toutes les langues des hommes et des anges, à peine pourrais-je vous donner une faible idée de la charité de Marie; il vaut donc mieux l'abandonner à vos réflexions que de revenir sans cesse sur un sujet auquel on doit toujours rester inférieur. Seulement, imitons l'Eglise, et puisqu'elle ne se lasse point d'invoquer Marie comme une fournisse ardente de charité, ne nous laissons point non plus de crier vers elle pour obtenir quelque étincelle de ce feu divin.

Nous donnons ensuite à Marie le nom d'*Arche d'alliance*, et c'est le dernier titre sous lequel je veux vous la faire considérer aujourd'hui. Tous les saints Pères ont reconnu, dans l'arche d'alliance du désert, un emblème bien significatif de la Mère de Dieu; et, en effet, « les grands mystères que cette arche nous présente, et les rapports sensibles qui se trouvent entre elle et la Vierge des vierges, devenue mère du Sauveur des hommes, sont si frappants qu'on ne peut s'y méprendre.

« L'arche d'alliance fut fabriquée d'un bois incorruptible, quoiqu'il eût tiré son germe d'une semence corruptible, et qui avait été jetée dans une terre maudite après le péché d'Adam. La Vierge Marie aussi, quoique sortie d'une tige souillée, fut con-



que immaculée, et préservée pendant toute sa vie de la corruption du péché, parce qu'elle avait été élue et choisie pour s'allier avec le Dieu de toute sainteté, et enfanter, sans cesser d'être vierge, ce même Dieu fait homme. »

Saint Jérôme nous dit que « l'épouse du Saint-Esprit est la véritable arche d'alliance du Nouveau Testament, vraiment dorée au dedans et au dehors, comme celle de l'ancienne loi, puisqu'elle renfermait en elle tous les trésors des grâces de la science et de la sagesse de Dieu, et toutes les merveilles de l'ancienne et de la nouvelle loi. Elle a porté dans son sein la loi de Dieu et le Dieu même de la loi, le Roi de gloire et le Sauveur des hommes. L'ancienne arche ne contenait que la loi de Moïse, la verge d'Aaron et la manne du désert qui servit de nourriture aux enfants d'Israël, au lieu que Marie a conçu, porté et enfanté la vraie manne céleste, le pain des anges, le pain de vie et le salut des hommes. Et qui pouvait mieux figurer l'auguste Mère de Dieu que le propitiatoire de l'arche ancienne, qui est nommé la gloire de Dieu et le lieu où il reposait, puisqu'en mille endroits de leurs écrits les saints Pères appellent Marie le Trône de la Divinité. C'était du propitiatoire que Dieu rendait ses oracles et donnait ses ordres; et c'est du sein de Marie qu'est sorti l'oracle des oracles, celui-là même qui donnait ses ordres à Moïse dans le désert, et au grand prêtre Aaron dans le propitiatoire.

« Les figures des chérubins à genoux sur le propitiatoire le couvraient de leurs ailes, et avaient les yeux fixés sur lui, adorant humblement la majesté de l'Être-Suprême, qui semblait y résider plus particulièrement. Et les chérubins, dans le ciel, ainsi que les autres anges, sont et seront éternellement occupés à rendre hommage à celle que Dieu avait élue de toute éternité pour résider en elle, pour donner de sa propre substance un corps à la Divinité, pour être assise éternellement sur le même trône de gloire que son Fils, et y être le refuge des pécheurs et l'oracle du genre humain. »

Prenons donc, mes frères, la résolution de nous adresser avec confiance à cette arche de la nouvelle alliance, invoquons-la avec ferveur, et appliquons-nous surtout à ces litanies que nous venons si souvent au pied de cet autel réciter en son honneur.

L'Eglise l'appelle *la Porte du ciel*, et cela pour plusieurs raisons. Marie a été véritablement la porte du ciel pour le genre humain, puisque c'est par elle qu'est venu sur la terre celui qui devait ouvrir cette porte fermée par le péché d'Adam. Depuis le jour, d'affreuse mémoire, où la désobéissance d'un père prévaricateur condamna à l'exil et à la mort une postérité frappée comme lui d'anathème, le ciel était devenu pour nous un séjour inaccessible; c'était une tour qu'on pouvait regarder de loin, mais dont les approches, bien défendues, nous repoussaient; c'était, pour emprunter les figures consa-

crées par l'Écriture, ce véritable *paradis dont l'entrée était gardée par un chérubin armé d'une épée de feu.* (*Gen., III, 24.*) Les hommes gémissaient sur la terre de se voir exclus de cette patrie pour laquelle ils avaient été créés, et les justes, déjà délivrés des chaînes de leur mortalité, n'étaient pas pour cela admis dans la terre des vivants; la porte du ciel était fermée. Mais Marie parut, et ce fut alors que les prophètes, qui attendaient avec impatience la venue du Libérateur qu'ils avaient annoncé au monde, ce fut alors qu'ils commencèrent à entonner l'hymne de la délivrance : *Prince de la cour céleste, s'écrièrent-ils, ouvrez les portes éternelles; le Roi de gloire va entrer* (*Psal., XXIII, 7*), et à sa suite nous entrerons tous avec lui!

*Et quel est donc ce Roi de gloire! — C'est le Dieu des vertus* (*Ibid., 8*), c'est le fils de Marie. C'est donc au jour de la naissance de Marie que fut révoquée la sentence qui avait fermé le ciel aux hommes. C'est en ce jour, nous dit saint Jean Damascène, que ces portes, qui n'avaient encore donné au ciel aucun habitant, s'ouvrirent pour la première fois, et que parut cette porte vierge, cette porte toute divine, par laquelle devait entrer sur la terre le maître de l'univers, revêtu d'un corps mortel. *Porte du ciel, priez pour nous!*

Marie est encore la porte du ciel, parce que depuis le jour où cette porte fut ouverte par elle, nul n'y a passé sans son secours. C'est elle qui en montre le chemin au chrétien errant sur la terre; c'est elle qui le conduit en lui rappelant sans cesse le bienheureux jour où cette porte s'ouvrira devant lui; c'est elle qui lui donne à son lit de mort l'espérance d'y parvenir; c'est elle, enfin, qui reçoit son âme, et qui la conduit à cette porte où commence pour le juste le bonheur de l'éternité.

Prions-là, mes frères, de ne pas permettre que nous perdions de vue cette porte, cette unique porte, si étroite, et par laquelle néanmoins il faut nécessairement passer pour aller à la vie; demandons-lui qu'elle nous y conduise comme par la main, qu'elle nous y fasse recevoir; voilà les dispositions où nous devons être quand nous lui disons : *Porte du ciel, priez pour nous!*

Nous invoquons ensuite Marie comme *l'Étoile du matin*. De tous les titres que nous lui avons donnés, aucun ne s'accorde mieux avec l'esprit de la fête que nous avons célébrée que le titre d'*Étoile du matin*. C'est avec beaucoup de justesse, nous dit saint Bernard, que l'on compare Marie à un astre. Un astre envoie son rayon sans rien perdre de son éclat, Marie enfante le Fils unique de Dieu sans flétrir en rien sa virginité. Marie est donc cette glorieuse étoile de Jacob, dont le divin rayon éclaire l'univers, qui embellit le ciel par sa splendeur, perce jusque dans l'abîme, et répand dans le monde un torrent de lumière. Marie est une étoile brillante, élevée au-dessus de la terre comme au-dessus d'une mer spacieuse et immense qu'elle éclaire par ses vertus.

Et pour vous faire mieux comprendre les



rappports qu'il y a entre Marie et l'astre qui brille encore au matin d'un beau jour, remarquez avec moi que l'étoile du matin dissipe les ténèbres, et qu'elle annonce l'arrivée du soleil. Or n'est-ce pas là ce qui arriva à la naissance de Marie? tout l'univers n'était-il pas plongé dans les plus épaisses ténèbres? L'idolâtrie avait répandu un voile d'erreur et de superstitions sur la terre; la vertu, ce flambeau dont la clarté aurait pu diriger les mortels, la vertu était oubliée; et si dans un coin de la terre on en connaissait encore le nom, combien de fois ne l'avait-on pas méconnue dans la pratique? A la naissance de Marie les ténèbres commencèrent à s'enfuir, comme on voit les ombres s'évanouir à l'approche du jour. Marie n'était pas la lumière même, elle n'était pas ce soleil de justice qui éclaire tout homme venant en ce monde; mais elle était l'aurore qui l'annonça à la terre. O hommes! levez la tête, et voyez surgir derrière les montagnes de la Judée cet astre nouveau qui vous annonce qu'une grande lumière va s'élever pour ces peuples qui marchaient dans les ténèbres, et qui habitaient les ombres de la mort. C'est en ce jour de la naissance de Marie que le monde, si longtemps égaré dans la recherche du vrai bonheur, salua par avance l'aurore de sa délivrance, comme on voit les matelots, après avoir erré sur les mers pendant une nuit obscure, saluer par des cris de joie l'arrivée prochaine du jour et l'aurore qui leur montre la terre.

En ce jour donc, où nous allons honorer la naissance de Marie, représentons-nous la joie qu'aurait éprouvée le monde s'il eût su que cet enfant qui venait de naître ignoré dans une bourgade de la terre de David devait un jour lui enfanter un Sauveur. Représentons-nous la joie qu'éprouvèrent les anges lorsqu'ils virent que cette bienheureuse naissance allait glorifier leur maître, et associer les hommes à ces cantiques qu'ils répètent sans cesse à sa louange. Que ce soit pour nous, mes frères, un motif de passer ce jour dans une sainte allégresse et de l'employer à remercier Dieu d'avoir ainsi envoyé avant le soleil de justice un astre précurseur, une étoile du matin, qui fût pour nous une lumière bienfaisante et le signal de notre bonheur.

Marie est encore le *Salut des infirmes*. C'est surtout pour le chrétien couché sur son lit de mort que Marie se montre pleine de sollicitude et de bonté. Elle sait que c'est dans cet instant solennel que les démons redoublent leurs efforts pour perdre une âme de plus et l'entraîner avec eux au fond des enfers. C'est alors aussi qu'elle vient se placer auprès du malade, qu'elle veille à son chevet; c'est une tendre mère qui prodigue ses soins à l'enfant qu'elle a mis au jour et que la mort menace de lui ravir. Elle lui parle au cœur par de pieuses pensées qu'elle lui suggère, par de saintes affections qu'elle lui inspire; et ces dernières consolations dont la religion entoure le chrétien qui a déjà un pied dans la tombe, c'est à Marie

qu'il les doit. Elle lui accorde alors ce qu'il lui a si souvent demandé pendant sa vie, elle le protège à l'heure de la mort.

De là, mes frères, tirons deux conséquences: la première, c'est que si la charité nous appelle auprès du lit d'un mourant, en vain lui ferons-nous entendre la voix de la religion, si nous n'avons auparavant recommandé ce malade à Marie; prions-la donc, elle qui aime à s'entendre appeler le *Salut des infirmes*, prions-la de secourir notre frère dans sa maladie, de toucher son cœur, de lui obtenir la patience, la résignation. Efforçons-nous d'inspirer au malade une tendre dévotion envers la très-sainte Vierge; qu'il l'appelle à son aide, sa prière ne sera point rejetée, et peut-être avec l'assistance de Marie sauverons-nous une âme qui se serait perdue sans elle.

Une seconde conséquence, c'est de nous renouveler dans la ferveur pour réciter cette petite prière que nous adressons à chaque instant à Marie: *Sainte Marie Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort*. Si nous voulons nous la rendre propice en ce dernier moment, si nous voulons qu'elle soit véritablement alors pour nous le salut des infirmes, adressons-lui cette prière avec attention et dévotion.

Sans ces deux conditions point de prière véritable; et si nous n'avons point prié Marie pendant notre vie, nous protégera-t-elle à la mort?

Si les chrétiens dont le corps est abattu par la maladie trouvent dans la très-sainte Vierge une protectrice bienfaisante, il est encore d'autres malades dont elle se glorifie de prendre un soin particulier: ce sont ceux dont l'âme est livrée au péché, Marie est le *Refuge des pécheurs*.

Dans la terre des Juifs, certains coupables, en qui la justice divine trouvait des droits à une indulgence que ne leur eût point accordée la justice des hommes, pouvaient se réfugier dans quelques villes où la vengeance qui les poursuivait ne pouvait les frapper. Les saints Pères et l'Eglise elle-même ont appliqué cette figure à Marie. Ils ont vu en elle la véritable ville du refuge, dont les portes sont ouvertes non-seulement au malheureux dont l'ignorance a fait le crime, mais encore à celui qui a péché par pure malice. Plus le pécheur est coupable, plus Marie est disposée à le servir, parce qu'alors il a besoin d'une plus puissante médiation; plus il est enfoncé dans l'abîme du désordre, plus Marie a de joie de l'en retirer, parce que ces guérisons extraordinaires sont des témoignages authentiques de sa puissance. Souvent on a vu ces grands coupables dont les crimes ont effrayé la terre, et dont l'endurcissement a fait la douleur des âmes vertueuses; souvent on les a vus au pied même de l'échafaud où les conduisaient leurs forfaits, céder à la puissance de Marie, et consoler par un retour aussi subit que sincère la religion, désolée de leurs rebuts.

Arrêtons-nous ici, mes frères: Marie est



la porte du ciel, elle est l'étoile mystérieuse qui nous en montre le chemin; elle est le refuge des pécheurs, et en cette qualité elle obtiendra l'entrée du ciel aux pécheurs qui l'invoquent: que de raisons pour nous de nous renouveler dans l'amour de Marie. Si nous sommes justes, c'est Marie qui nous en a obtenu la grâce, c'est elle qui nous a servi de modèle dans la justice: prions-la de nous continuer ses faveurs et de nous protéger toujours. Si nous sommes pécheurs, et qui peut se flatter de ne l'être pas! demandons-lui de nous recevoir, d'être notre refuge, et de nous obtenir pardon et miséricorde.

Chacun des hommes qui vivent sur la terre doit être éprouvé par l'affliction; c'est là l'héritage commun qui nous a été légué avec la vie: nous naissons pour l'infortune. Le monde et la religion ont donc senti qu'il fallait à l'homme des consolations, et le monde et la religion ont offert des consolations à l'affligé. Le monde lui a dit: Oubliez vos chagrins, venez avec nous: nous avons encore des joies pour vous; à quoi servent tant de larmes?... Et le malheureux s'est rejeté dans les plaisirs; il voudrait se plonger dans cette mer trompeuse, mais son cœur, gonflé de chagrins, surnage toujours au milieu des joies bruyantes, au milieu du tumulte des passions, de l'agitation des intérêts: il se retrouve seul avec sa douleur, et plus d'une fois peut-être, si le monde l'eût observé, il aurait surpris une larme prête à s'échapper de ses yeux. Voilà les consolations du monde! Les consolations de la religion sont bien différentes: sans parler de l'espérance, cette grande consolatrice des affligés, que l'on ne trouve nulle part plus grande, plus forte, plus ferme, plus divine que dans le sein de la religion, le ciel a encore une autre consolatrice à offrir au chrétien qui pleure, c'est Marie. Levez-vous, âme affligée, et voyez; voyez dans le séjour de la gloire celle que l'Eglise salue sur la terre comme *la Consolation des affligés*! Marie s'est chargée de recueillir toutes les larmes, de compter tous les soupirs, d'apaiser toutes les douleurs.

Elle-même a passé par les eaux de la tribulation: rappelez-vous ce qu'elle a souffert, et voyez s'il y a douleur semblable à sa douleur. Une mère qui voit son fils naître dans la misère, et qui n'a pas une pierre pour reposer sa tête; une mère qui fuit avec son fils nouveau-né, que la tyrannie poursuit et qu'elle veut perdre; une mère qui souffre avec son fils la haine d'une nation aveugle et injuste, qui est flagellée avec lui, crucifiée avec lui, et par-dessus tout cela une mère qui survit à son fils unique et bien-aimé; voilà ce qu'a été Marie. Comparez maintenant vos afflictions aux siennes, et jugez! Oui, quoi qu'en puissent dire certains observateurs du cœur humain, la vue d'un malheureux est une consolation pour le malheureux; et celui qui souffre seul souffre deux fois. Le souvenir de Marie

dans l'affliction est donc une consolation, pour le chrétien affligé: il trouve un motif de résignation dans les infortunes de Marie: elle n'a point été épargnée, se doit-il dire à lui-même, et quel droit aurais-je à une exception? La Mère de mon Dieu a souffert, et je prétendrais me soustraire à cette loi qui l'a frappée, elle qui n'avait point commis le péché, moi qui me suis rendu coupable d'une multitude de fautes. Il se rappelle d'ailleurs, en pensant à cette mère de douleurs, il se rappelle qu'elle fut ensuite consolée, et il espère. Après les jours du crucifiement vinrent pour Marie les jours de la résurrection; pour lui aussi l'affliction n'aura qu'un temps, et le bonheur lui succédera. Or, mes frères, la résignation, l'espérance, ne sont-ce pas là des consolations pour l'affligé? et c'est à Marie qu'il les doit.

Saint Paul nous dit que nous avons un Pontife qui sait compatir à nos peines, parce qu'il les a toutes éprouvées (*Hebr.*, IV, 15); et voilà ce que l'Eglise dit aussi à l'âme affligée: Vous avez dans le ciel une mère qui sait compatir à vos afflictions, parce qu'elle-même a été affligée; c'est elle qui parle à son Fils pour ceux qui sont dans la tribulation, et qui leur obtient des grâces de force, de patience et de soumission à la sainte volonté du Seigneur; en un mot c'est elle qui est la consolation des affligés. Donc, si nous pleurons un parent, un ami, si la fortune nous a ravi nos biens, si la médianité nous déchire, si la tentation nous accable, n'allons plus raconter aux hommes nos chagrins: nous ne trouvons en eux que des *consolateurs onéreux*, comme dit l'auteur de *l'Imitation*; c'est à Marie qu'il faut avoir recours, c'est dans son sein qu'il faut répandre nos larmes, c'est elle qu'il faut faire la confidente de nos douleurs: elle en sera la consolation.

*Secours des chrétiens, priez pour nous.* Le peuple chrétien, mes frères, est comme le peuple d'Israël: il marche, à travers un pays ennemi, à la conquête d'une terre qui lui fut promise, d'un royaume qu'il doit emporter de vive force; mais combien de dangers semés sur la route! combien de pièges à éviter! combien d'attaques à repousser! Dieu savait qu'il ne pouvait seul triompher de tant d'obstacles: il lui a donné dans Marie un secours puissant. C'est elle qui, comme la nuée du désert, frappe d'aveuglement les ennemis du peuple de Dieu, en même temps qu'elle éclaire celui-ci, et dirige ses pas dans la solitude; c'est elle qui lève sans cesse les mains vers le trône de Dieu, tandis que son peuple combat dans la plaine; c'est elle qui, comme une autre Débora, renverse les ennemis qui s'opposent au passage de l'armée du Seigneur. Marie toute seule, Marie, *terrible comme une armée rangée en bataille* (*Cant.*, VI, 3), est cette Judith de la nouvelle alliance qui déconcerte tous les projets du démon, qui le frappe à mort, et qui le force d'abandonner la proie qu'il avait saisie; enfin Marie, comme une autre Esther, n'a été élevée en honneur que pour secourir



les chrétiens contre les fureurs de l'ennemi qui les veut perdre. Et voilà pourquoi l'Eglise l'appelle le *Secours des chrétiens*.

Non-seulement Marie secourt le corps entier des fidèles, elle fait sentir à chacun des membres en particulier sa protection et son appui. Par conséquent, si dans le moment actuel nous n'avons point à recourir à Marie parce qu'elle est la consolation des affligés, elle est aussi le secours des chrétiens, et, comme nous sommes chrétiens, nous lui devons en cette qualité amour et reconnaissance. Prions-la, mes frères, de secourir encore les fidèles, de protéger l'Eglise, de ranimer parmi nous la foi, de bénir tous les ordres des chrétiens, ceux qui gouvernent et ceux qui obéissent, les pasteurs de l'Eglise et les princes de la terre; qu'elle soit enfin pour le peuple du Seigneur, et pour chacun de ceux qui le composent, qu'elle soit véritablement le *Secours des chrétiens* : « *Auxilium Christianorum.* »

L'Eglise, après avoir honoré dans Marie tant de qualités glorieuses, qui lui assurent des droits incontestables à nos hommages, lui donne encore un titre bien relevé, et reconnaît en elle la qualité de Reine. En effet, chrétiens, Marie n'était-elle pas fille de roi, issue de David, et héritière à la fois de ses droits au trône de Juda et des promesses qui lui furent faites d'une succession meilleure? Marie n'était-elle pas mère de roi? n'avait-elle pas donné naissance au Roi immortel des siècles, à celui qui, livré au pouvoir de ses ennemis, se disait roi; à celui qui, au milieu de ses souffrances, portait encore et la pourpre et le sceptre; à celui qui, élevé sur la croix, montrait à l'univers le diadème royal qui ceignait son front; à celui enfin qui, du sein du tombeau, sortit triomphant pour régner sur les nations? Marie était donc véritablement reine, et aussi, rappelée au ciel après les jours de son pèlerinage sur la terre, un trône lui fut préparé à la droite du Roi, et au-dessus des douze trônes réservés pour les douze juges d'Israël. Elevée ainsi en honneur et en gloire, elle reçoit incessamment les hommages de la cour céleste. Je vois les anges venir saluer la Mère de leur Roi, et lui dire avec amour : Vous êtes notre reine ! c'est vous qui avez été établie à notre tête pour nous gouverner : vos desirs sont des ordres pour nous. Faut-il aller secourir ces hommes que vous aimez tant, leur porter de saintes pensées, de salutaires inspirations, les sauver malgré l'enfer et ses fureurs? Nous voici prêts à partir : une reine doit être écoutée; vous nous trouverez toujours obéissants et dociles. O Marie! puisque vous jouissez d'un si grand crédit à la cour de votre Fils, puisque les anges vous reconnaissent pour leur reine et leur maîtresse, envoyez-les à notre aide, qu'ils nous apportent de votre part des paroles de consolation dans cette vallée de larmes, qu'ils soient pour nous des auxiliaires puissants contre les dangers du monde; et alors nous répéterons tous les jours avec plus de fer-

veur : *Reine des anges, priez pour nous.*

Après les anges, les patriarches viennent rendre leurs devoirs à Marie. Adam, le premier, ce père du genre humain, dont la pénitence a expié la faute, sans en réparer les suites, parce qu'elles étaient irréparables, Adam le premier vient admirer cette nouvelle Eve, la gloire de sa postérité, qui a donné au monde le Sauveur promis, qui a écrasé la tête du serpent, et qui a forcé l'Eglise de s'écrier : *O heureuse la faute ! ô heureux le péché qui a dû avoir un tel Réparateur !* Abraham ensuite reconnaît et vénère celle qui a donné au monde le fils par lequel sa race a été bénie. Jacob se présente : il voit cette étoile qui devait sortir de lui, et dont un autre avait prédit les brillantes destinées, il voit cette Vierge miraculeuse, dont sa famille a été la souche; il voit celle qui a fait naître sur la terre ce salut du Seigneur, qu'il attendait avec tant d'impatience; il la voit et il l'admire.

Les patriarches sont suivis des prophètes : David, la harpe à la main, reconnaît dans Marie la Mère du Fils qui a bien autrement illustré sa famille que ce Salomon qu'il avait laissé sur le trône en mourant. Isaïe contemple le mystère qu'il n'avait entrevu qu'au travers des autres : Marie est pour lui cette Vierge-Mère qui a enfanté Emmanuel, Dieu avec nous. Tous les prophètes, en un mot, sont dans le ravissement en voyant en Marie, ou par Marie, l'accomplissement des promesses qu'ils annoncèrent au monde. Les patriarches admirent en elle une foi plus vive que la foi qui les a justifiés; les prophètes, des lumières plus pures, plus brillantes que celles qui les ont éclairés; et dans le transport de leur enthousiasme, ils la saluent comme leur Reine, et sans cesse répètent son nom au milieu des saints cantiques qu'ils chantent en l'honneur de l'Agneau.

O heureuse et mille fois heureuse la cour céleste, d'être sans cesse témoin de ce ravissant spectacle ! Les anges, les patriarches, les prophètes célèbrent à l'envi les louanges de Marie : et nous, mes frères, nous qui, plus qu'eux tous, avons besoin de sa protection, que faisons-nous ici-bas? Cherchons-nous à mêler nos faibles voix à leurs divins concerts? Les exilés cherchent-ils à s'unir aux habitants de la patrie pour célébrer celle qui les réunira tous dans la maison de l'éternité? Oh ! s'il en est ainsi, disons-lui avec confiance : *Reine des patriarches, Reine des prophètes, priez pour nous.* Mais si nous languissons dans son service, si nous l'oublions, comment priera-t-elle pour nous? que demandera-t-elle pour nous? Nous ferait-elle parvenir à la Jérusalem céleste, nous qui nous fixons sur les bords du fleuve de Babylone, qui y bâtissons des maisons comme si nous voulions y demeurer toujours?... Nous réunira-t-elle à ceux qui ne vivent que pour l'aimer et l'honorer, nous qu'on ne voit jamais, ou presque jamais, au pied de ses autels, nous qui ne l'aimons pas, ou qui l'aimons mal, puisque nous ne l'imi-



tons pas?... Encore une fois, si c'est là notre conduite, que pourra demander pour nous la reine des patriarches et des prophètes? Pensons-y, mes frères, et si nous voulons qu'elle nous obtienne ce que nous demandons par elle, vivons de manière à mériter d'être exaucés.

Pendant que nous sommes encore dans l'octave de la Nativité de la très-sainte Vierge, achevons, mes frères, de parcourir les titres glorieux que l'Eglise lui donne dans les Litanies, et voyons ce que nous pouvons retirer pour notre édification des dernières invocations que renferme cette prière.

La cour céleste est partagée en deux classes bien distinctes : l'une se compose des justes de l'ancienne loi ; l'autre, des saints de la loi nouvelle ; et ces âmes bienheureuses qui habitèrent le monde à des époques si différentes, réunies maintenant dans le séjour de la félicité, n'y ont plus qu'une seule et même occupation, celle d'aimer Dieu et de le louer, celle d'aimer Marie et de bénir son nom. J'ai tâché de vous montrer la dernière fois combien les patriarches et les prophètes étaient heureux de voir celle en qui furent accomplies les promesses qu'ils avaient reçues et les prédictions qu'ils avaient faites ; voyons aujourd'hui les saints que le christianisme a donnés à la terre unir leur voix à la voix des saints qui les ont précédés, et proclamer, comme eux, Marie pour leur reine.

Les apôtres les premiers retrouvent dans Marie les vertus qui les ont sanctifiés sur la terre. Quelles ont été les vertus des apôtres ? La fidélité à suivre Jésus-Christ, le zèle pour le faire connaître. Et voilà aussi les vertus de Marie. Qui pourra dire qu'elle n'a point été fidèle à suivre son divin Eils ? N'a-t-elle pas été avec lui en Egypte pour le soustraire aux fureurs d'Hérode ? n'est-elle point avec lui revenue à Nazareth ? Nous ne la voyons pas, il est vrai, auprès du Sauveur pendant les trois années de son ministère ; mais c'est qu'alors on aurait honoré la mère de celui qu'on appelait le prophète envoyé de Dieu : Marie fuyait les honneurs, et pour les éviter, elle suivait Jésus, mais de loin. Cependant, attendez un instant, le prophète envoyé de Dieu va être persécuté, il n'y aura plus alors pour sa mère qu'ignominies auprès de son fils. Je cherche des yeux ces apôtres qui devaient mourir avec leur Maître : le voilà près de son jour suprême, et aucun ne s'est présenté ; seulement Pierre s'est avancé, il s'est caché dans la foule qui remplait la cour du grand prêtre, et plutôt au ciel qu'il n'y fût jamais entré ! Mais Marie plus fidèle que les apôtres, n'abandonne plus Jésus ; elle monte avec lui sur le Calvaire, elle perce la foule ; et quand son Fils, élevé sur la croix, baisera la tête pour rendre le dernier soupir, que verra-t-il ? Il verra sa mère debout sur la terre qu'il vient d'inonder de son sang ; et à cette heure il reconnaîtra qu'elle a été fidèle jusqu'à la mort.

Plus fidèle que les apôtres, Marie fut pour le moins aussi zélée. Les apôtres attendirent pour prêcher Jésus-Christ qu'il fût mort et ressuscité ; Marie le fait connaître avant même qu'il soit né. Que va-t-elle faire chez Elisabeth ? elle va lui faire connaître Jésus ; elle va procurer à Jean-Baptiste cette divine connaissance, et former en lui un précurseur et un témoin de son fils. Si elle sollicite de Jésus le premier de ses miracles, avait-elle pour but seulement de pourvoir avec charité aux besoins de deux jeunes époux qui manquaient de vin ? Un motif plus grand la fait agir. Elle désire que son fils se fasse connaître à la terre, parce qu'elle sait que cette connaissance est pour l'homme le gage de la vie éternelle, et voilà pourquoi elle demande un miracle. Après la résurrection, les bienséances de son sexe lui défendent de parcourir la terre pour annoncer Jésus-Christ : mais si vous la voulez trouver, elle est au cénacle priant avec les apôtres, et attirant des grâces sur la mission qu'ils vont commencer ; elle est à Ephèse avec le disciple que Jésus aimait, et c'est à la société de cette divine mère que Jean devra et la sublimité de ses lumières, et son zèle infatigable, et sa charité toute céleste. Voilà, mes frères, sur quels titres est fondée la prééminence de Marie au-dessus des apôtres. Dans le ciel, où la basse jalousie n'est point connue, les apôtres se trouvent heureux de reconnaître dans Marie une fidélité plus grande que leur fidélité, et un zèle plus actif que leur zèle. Elle est donc la *Reine des apôtres* : félicitions-la de cette glorieuse qualité, et prions-la de nous obtenir, à nous aussi, ce zèle et cette fidélité qui nous portent à glorifier Jésus-Christ par toutes nos actions et à le faire glorifier par les autres autant que nous le pourrons.

Marie est encore la *Reine des martyrs*, dont elle a été le modèle et le guide. Tous ceux qui sont arrivés au ciel en souffrant persécution pour la justice, ceux qui ont versé leur sang pour acheter une place dans ce royaume de la gloire, n'ont eu besoin pour s'exciter à la douleur que de regarder Marie. Elle a marché devant eux dans la pénible carrière des souffrances, et elle montrait de la main à ceux qui venaient après elle la route arrosée, sinon de son sang, du moins de ses larmes. Depuis le jour où le saint vieillard Siméon lui montra dans son fils un signe de contradiction élevé au milieu d'Israël, et lui annonça que le glaive devait percer son âme (*Luc.*, II, 35), depuis ce jour elle eut à souffrir tous les tourments des martyrs ; tous les supplices qu'inventa depuis la rage des bourreaux, son âme les endura, et c'est d'elle qu'il fut vrai de dire que ses douleurs furent grandes comme la mer. Marie montra donc aux martyrs ce qu'ils devaient souffrir ; elle leur montra aussi comment ils devaient souffrir. Sa patience, sa résignation furent le modèle auquel ils durent se conformer pour devenir parfaits. Voilà comment Marie a mérité d'être appelée la reine des martyrs ! tous ces saints



qui ont passé par la grande tribulation sont maintenant devant le trône de Dieu, qu'ils servent jour et nuit : Marie est à leur tête au jour du triomphe comme elle le fut au jour du combat. Adressons-nous à elle, mes frères, pour obtenir la force dont nous avons besoin dans les maux qui peuvent nous frapper ; disons-lui : O reine des martyrs, donnez-nous part au martyre que vous avez souffert pour votre Fils. Il nous a dit qu'il fallait souffrir pour entrer dans son royaume ; donnez-nous la force de porter cette parole si dure à la nature, et de souffrir au moins avec résignation si nous ne pouvons avec joie.

Les confesseurs ont aussi leurs peines à endurer ; il leur a fallu un modèle, Marie le leur a fourni. Le courage de Marie à venir se présenter seule sur la montagne décisive, pendant que tout a fui et s'est dispersé, la générosité qui lui fit avouer par ses larmes et ses sanglots qu'elle était la mère de celui que l'on crucifiait, voilà ce qui a appris aux confesseurs à ne pas rougir devant les hommes du nom de Jésus-Christ. Ils ont trouvé dans cette grandeur d'âme une force toute surnaturelle ; ils ont admiré une femme, une mère aux prises avec la douleur, et confessant Jésus-Christ au pied de sa croix et entre les lances des soldats, et cet exemple admirable les a excités à confesser aussi Jésus-Christ. Marie a été crucifiée de cœur, si l'on peut parler ainsi, par le désir qu'elle avait de souffrir la mort avec son fils, et de boire avec lui jusqu'à la dernière goutte du calice amer de sa passion ; et les saintes ardeurs qu'elle avait pour la mort ont enseigné aux confesseurs à désirer, comme elle, de souffrir avec Jésus pour régner avec lui.

Marie sur la terre a été le modèle des confesseurs, elle est leur reine dans le ciel ; et nous, mes frères, que devons-nous lui demander quand nous lui disons : *Reine des confesseurs, priez pour nous !* Il faut la prier de nous obtenir la force de confesser Jésus-Christ ; nous n'avons plus à craindre les bourreaux et les chevaliers : on ne voit plus sur la place publique des tribunaux injustes, qui condamnent aux mines ou à l'exil ceux qui s'avouent chrétiens ; mais chacun de nous sait qu'il y a encore des circonstances où le nom de Jésus-Christ nous est reproché ; chacun de nous sait, peut-être, hélas ! pour y avoir succombé, qu'il y a des occasions où une raillerie, un geste, un sourire, nous ferait presque désavouer à l'extérieur une foi que nous portons dans notre cœur. Voilà le moment de se montrer chrétiens ; mais pour cela il faut de la force, et voilà ce que nous devons demander à la reine des confesseurs.

Il y a parmi les chrétiens des anges, si je puis parler ainsi, qui vivent purs au milieu de la corruption générale, et qui suivent avec courage l'exemple que Marie la première a donné au monde. Marie est sur la terre la protectrice des vierges chrétiennes, elles sont dans le ciel sa joie et sa couronne. La plus belle des vertus qu'a pratiquées la sainte Vierge est un titre à ses yeux pour

mériter sa protection. Pourrait-elle ne pas secourir, au milieu des dangers du monde, ceux et celles qui cherchent à plaire comme elle au Roi des rois par leur innocence ? Ne sait-elle pas que sans un secours continu de la grâce cette fleur si précieuse et si rare serait bientôt flétrie par le souffle impur du démon ? O mes frères, sans doute elle le sait ; mais ils le savent aussi, ceux et celles qui ont aimé la pureté de cœur, et qui pour cela ont mérité l'amitié de la mère du roi ; ils savent que sans elle jamais ils n'auraient pu se soutenir dans le chemin glissant qu'ils avaient commencé de parcourir. C'est donc par Marie que les vierges parviennent au ciel ; et quand elles y sont, elles font la joie et la couronne de leur protectrice. Saint Paul appelait les nouveaux convertis sa joie et sa couronne (*Philip., IV, 1*), parce qu'il les avait amenés à la foi par ses prédications : que dirons-nous des vierges chrétiennes qui, attirées par l'exemple et la protection de Marie à l'état qui fera éternellement leur bonheur, renvoient à cette Vierge des vierges la gloire qu'elles ont reçue et reconnaissent avec amour que c'est à elle qu'elles doivent la persévérance ? Saint Jean, dans sa révélation, vit les vingt-quatre vieillards assis sur des trônes en présence du Saint des saints, se lever, se prosterner, et jeter à ses pieds les couronnes d'or qui ceignaient leur front, (*Apoc., IV, 10.*) Il me semble aussi voir dans le ciel les vierges qui forment le cortège de Marie, prendre les couronnes blanches que l'époux céleste a mises sur leur tête, et les placer à leur tour sur la tête de Marie, en lui disant : C'est par vous que nous régnons, c'est donc vous qui devez en être éternellement bénie... O *Reine des vierges !* jetez un regard sur nous ; toutes nous voulons garder cette sainte vertu qui vous a été si chère : éloignez de nous tous les dangers qui pourraient nous la faire perdre ; soyez notre protectrice dans le temps, et nous ne vivrons dans l'éternité que pour vous en témoigner notre reconnaissance.

*Reine de tous les saints, priez pour nous !* L'Eglise, après avoir invoqué Marie comme la reine de chacune des hiérarchies célestes, s'élève par la pensée jusqu'à leur brillante réunion. Les yeux, accoutumés à verser des larmes sur la terre, contemplant un instant avec admiration le magnifique ensemble de la société des prédestinés. Elle voit sur des trônes diversement élevés, les patriarches, les prophètes, les vierges, les martyrs, les apôtres, et par-dessus tout, à une distance presque infinie des plus grands saints, Marie, qui domine toute la cour céleste, qui reçoit les hommages de tous ses habitants, et qui voit à ses pieds tout ce qui n'est pas Dieu. Dans l'estase de son ravissement, l'Eglise s'écrie alors : *Reine de tous les saints, priez pour nous !* Conduisez au bonheur dont vous jouissez ces enfants que Jésus-Christ m'a donnés ; ils sont aussi les vôtres. Ah ! daignez leur obtenir une place dans cette sainte assemblée dont vous êtes l'ornement et la gloire, qu'ils méritent d'entrer un jour

dans ce royaume dont vous êtes la reine, et dans lequel tout vous obéit, tout vous respecte, tout vous aime : *Reine de tous les saints, priez pour nous!*

Tels sont, mes frères, les sentiments de l'Eglise quand elle prononce cette dernière invocation; et tels aussi doivent être les nôtres. Rappelons-nous ce que nous dit saint Thomas d'Aquin : « Comme les navigateurs sont conduits heureusement au port par l'étoile de la mer, de même les chrétiens sont heureusement conduits à la gloire par Marie. » Prions-la donc de nous y conduire, d'y conduire nos parents, nos amis, tous ceux au bonheur desquels nous nous intéressons, d'y conduire enfin l'Eglise toute en-

tière : *Reine de tous les saints, priez pour nous!*

Voilà, mes frères, quelques-unes des pensées qui peuvent nous occuper quand nous récitons les litanies de la sainte Vierge. Je regrette que l'idée qui m'était venue de vous développer cette touchante prière n'ait pas été mise à exécution par un autre; vous n'auriez pu qu'y gagner. Le peu que je vous en ai dit vous montrera du moins, quoique bien faiblement, que cette prière est une mine inépuisable de saintes réflexions, et votre piété y verra peut-être un motif pour réciter avec plus de ferveur cette sainte prière, et pour vous renouveler de jour en jour dans l'amour de Marie.

## INSTRUCTIONS

### FAITES A LA PRIÈRE DU SOIR.

#### PREMIERE INSTRUCTION.

##### SUR LA FERVEUR.

En vous voyant, chrétiens, vous réunir chaque soir au pied de cet autel, je me suis demandé ce que vous veniez y faire. Pourquoi ces fidèles s'arrachent-ils, à l'entrée de la nuit, à leurs habitudes, à leur repos, pour venir malgré les rigueurs de la saison, entendre un instant la parole de Dieu. Tandis que tout s'agite dans les palais du monde, que ces tables inhospitalières pour le pauvre sont servies avec tant de profusion, et insultent par leur magnificence à la misère publique; quand recommencent, dans les assemblées profanes, les plaisirs, les divertissements tumultueux qu'on avait prolongés la veille jusqu'au milieu de la nuit, j'entre dans l'église des chrétiens; là le calme et le silence.... quelques lampes éclairent à demi les voûtes, quelques fidèles prosternés attendent; un instant je me suis cru dans les catacombes, où les disciples échappés à la fureur des bourreaux venaient à la dérobée chercher de nouvelles forces pour de nouveaux combats. Fidèles de Jésus-Christ, qu'êtes-vous venus faire ici? J'ai entendu votre réponse. Adorateurs sincères du Dieu qu'on blasphème aujourd'hui, vous venez protester par votre présence contre l'oubli, contre l'impiété du siècle: séparés de cœur de ce monde où vous vivez comme étrangers, puisque vous avez renoncé à ses joies comme il a renoncé à vos espérances, vous vous en séparez de corps pour venir dans les sacrés parvis dire au Seigneur qu'à la vie à la mort vous voulez être à lui, et vous venez chercher dans les paroles d'édification que vous adressent ses ministres de nouveaux motifs pour le servir avec ferveur.

Eh bien! fidèles, pensez au maître que vous servez, pensez aux malheurs de son Eglise, pensez à vos propres intérêts, voilà les motifs toujours subsistants, mais plus puissants aujourd'hui que jamais, qui vous demandent amour et ferveur.

*Soyez fervents*, vous dit saint Paul, *c'est le Seigneur que vous servez!* (Rom., XII, 11). Le souvenir du maître est bien propre à ranimer le courage des serviteurs.

Il est grand, ce maître dans la nature. Celui que nous servons, mes frères, c'est le Créateur de l'univers, il a fait en se jouant le monde et ses merveilles, et tout cela a été fait pour sa gloire: la terre, il l'a créée pour s'en faire un marchepied; le ciel, c'est son pavillon; l'homme est là pour chanter sa louange. Dans le palais qu'il s'est choisi, des milliers d'anges adorent avec tremblement le Dieu qui y réside, et les bienheureux proclament avec eux qu'il est saint, et trois fois saint, le Seigneur des armées. O homme! voilà ton maître: tu as été créé pour lui, lui refuseras-tu ton amour? Ce Dieu si grand veut bien le recevoir; je ne dis pas assez, il le demande, il l'exige. Chrétiens qui m'écoutez, ce maître demande de vous un tribut journalier de prières et d'adorations; il veut que vous vous sépariez de ses ennemis, c'est lui qui vous commande le sacrifice de ce plaisir dangereux, de ce mot peu charitable: trouverez-vous encore des excuses? Y en aura-t-il une seule qui puisse tenir devant cette unique pensée: *Dieu le veut!*

Grand dans sa nature, il est encore grand dans son amour. *Il a aimé le monde*, vous dit l'apôtre de la charité, *jusqu'à donner pour lui son Fils unique* (Joan., III, 16.)

Et ce Fils, qui est Dieu comme son Père et avec son Père, a-t-il aimé le monde?



Voyez la croix, et répondez. Il pouvait nous racheter par une larme, par un soupir : c'était assez pour la justice de son Père, ce n'était pas assez pour son amour; il est monté après les souffrances de sa passion, sur ce trône de douleurs, et de là il vous montre ses mains percées, son côté ouvert, et il vous dit que c'est pour vous qu'il a tant souffert. Ah! mes frères! si nous pensions plus souvent à ces marques d'amour, serions-nous si froids et si languissants dans la prière? Sauveur, vous êtes mort pour moi, et je ne vous aime pas!... Mourir pour ceux qu'on aime, c'est le comble de l'amour, vous en convenez: eh bien! dites maintenant, qu'est-ce de mourir mille fois? Voyez l'autel: là il s'immole pour vous, là il est mort pour vous ce matin, et quoique vous ne l'en aimiez pas plus, demain encore il y mourra pour vous... Il y restera cette nuit, seul abandonné: demain il y sera oublié, peut-être sacrilègement outragé: tout cela pour vous.

Saint-Jean concluait : *Aimons donc le Seigneur, puisqu'il nous a aimés le premier.* (1<sup>er</sup> Joan., IV, 19.)

Enfin ce Dieu que nous servons est grand dans ses récompenses. *Je serai moi-même votre récompense, et elle sera grande,* disait-il au saint patriarche Abraham. (*Gen.*, XV, 1.) Levez les yeux vers le ciel, là vous attend une couronne. Elle ne sera pas, comme ces couronnes de boue qu'on s'arrache ici-bas, entourée d'épines et toujours chancelante sur vos têtes: heureux, heureux pour toujours! voilà la récompense de la prière bien faite, de la médisance étouffée sur vos lèvres, du verre d'eau froide donné au nom de Jésus-Christ. Si peu de chose pour acheter une félicité sans mesure et sans fin. Encore une fois, mes frères, n'est-ce pas là un motif de servir avec fidélité un Dieu si magnifique et si grand dans ses récompenses?

La grandeur du maître que nous servons, voilà le premier motif qui doit nous exciter à la ferveur; le second, je le tire des maux de l'Eglise.

Vous n'attendez pas sans doute, mes frères, que je vienne, comme Jérémie, pleurer sur les ruines de Jérusalem, que je vous fasse un tableau touchant des infortunes de Sion. Les maux de l'Eglise! vous les connaissez assez. Vos cœurs, comme les nôtres, en ont gémi: pourquoi aigrir des plaies encore saignantes! D'ailleurs, qui sait si maintenant les larmes ne seraient pas suspectes, qui sait si un soupir ne serait pas un crime?...

Quoi qu'il en soit, je dis que les malheurs de la religion sont pour vous un motif de vous y attacher de plus en plus.

Les âmes vulgaires ne connaissent d'autre fidélité que celle de la fortune; elles peuvent tourner avec le vent de la faveur et lapider aujourd'hui ce qu'elles encensaient hier; mais pour les âmes vraiment généreuses l'infortune à des attrait puissants qui captivent leurs cœurs: elles savent que le mal-

heur n'est point un vice, et cherchent à consoler par un respect plus profond, par une amitié plus tendre, ceux que la fortune a frappés. Et voilà, mes frères, les sentiments que doivent réveiller en nous les augustes douleurs de la religion. Oui, les coups qui lui ont été portés ont laissé sur son front de nobles cicatrices, diadème de sang qui relève sa gloire: comme le martyr à demi renversé dans le cirque, quand elle tombe, c'est alors qu'elle triomphe; la vile populace qui assiste à ses combats pousse des hurlements de joie, et la croix vaincue: mais nous, mes frères, nous confidons du secret de ses douleurs et de sa force, nous prions et nous aimons; et si, chassée de cette patrie qui lui fut autrefois si chère, il ne lui était plus libre d'y élever la voix et d'y montrer sa tête, alors, alors surtout nos cœurs seraient à elle, et ses malheurs nous inspireraient une plus exacte obéissance à ses lois et un zèle plus ardent pour sa gloire.

Car, mes frères, abandonner Jésus-Christ alors qu'il régnait en maître et qu'il était respecté sur la terre que nous habitons, c'était un travers d'esprit, une témérité peut-être; mais l'abandonner aujourd'hui qu'il est méconnu et sans appui, ce serait une lâcheté, ce serait un crime. Vous avez rougi souvent peut-être de la faiblesse des disciples qui prirent la fuite quand leur Maître fut au pouvoir des Juifs, prenons garde qu'une lâcheté semblable ne nous déshonore de même aux yeux de la postérité. Hé quoi! nous verrait-on, nous aussi, applaudir aux efforts de ses ennemis, et ramasser une pierre de son trône écroulé pour la jeter à celui qui reçut autrefois nos vœux et nos serments? Nous verrait-on contrister son cœur par une défection plus lamentable encore que la rage elle-même qui le persécute? Bien faible serait notre foi, mes frères, si elle venait se briser aux ruines de nos temples profanés, au pied de nos croix renversées! N'avez-vous pas vu dans l'Evangile que c'était le sort de l'Eglise d'être persécutée, qu'elle n'aurait pas d'autres destinées que son divin fondateur? Par quel fatal aveuglement l'accomplissement même des prophéties servirait-il à ébranler notre confiance? Ah! plutôt venons encore jurer de nouveau à notre maître fidélité et amour: qui l'aimera donc aujourd'hui si nous ne l'aimons pas? Disons-lui que nous le reconnaissons sous ces haillons qui ont remplacé son manteau royal et qui le déguisent aux yeux du vulgaire; disons-lui que dans cet état encore nous nous faisons gloire de lui appartenir, et que nous voulons par notre constante fidélité le dédommager de la trahison et des perfidies dont il a été victime. Aussi, mes frères, les hommes eussent-ils oublié entièrement le nom de Jésus-Christ, il sera toujours le principe de notre joie et l'objet de nos respects; eussent-ils pour jamais secoué son joug et renié son pouvoir, ses préceptes et ses lois seront encore sacrés pour nous, son Eglise sera encore notre mère, ses temples encore notre asile, sa

gloire encore le désir de nos cœurs et la matière de notre zèle.

Et, en effet, si nous aimons notre Dieu, nous voudrions le voir aimé; et de là des prières plus ferventes pour ses ennemis, afin qu'il les convertisse et les sauve; et de là cette prédication muette d'un bon exemple, par laquelle nous vengerons l'honneur de notre Dieu, et nous lui gagnerons des âmes; et de là cette douleur plus vive au récit des attentats de l'impiété, et cette pénitence plus austère en expiation des crimes et des scandales. Voilà comment le souvenir des malheurs de l'Eglise excitera notre amour et sera pour nous un motif de ferveur. Peut-être alors le siècle qui prêche tant la tolérance, parce qu'il en a tant besoin, peut-être alors nous pardonnera-t-il de penser à nos maux, quand ils ne serviront qu'à nous donner le courage de le supporter plus longtemps...

Enfin nos propres intérêts nous engagent à la ferveur. Si vous vous donnez à la ferveur, nous dit le pieux auteur de l'*Imitation*, le travail en sera plus doux et la récompense plus grande. Le service du Seigneur à ses peines et ses tribulations. La croix de Jésus-Christ est bien lourde à porter; mais sa grâce en allège le poids. Or cette grâce particulière, à qui la donnera-t-il? Les saints nous disent que ce sera à l'âme fervente. Ne nous plaignons donc plus de nos dégoûts, de nos délaissements, de nos aridités; le plus souvent la cause en est dans notre tiédeur et notre lâcheté: faisons cesser la cause, l'effet disparaîtra; ou si Dieu, pour nous éprouver, nous laisse encore dans les larmes, la ferveur nous montrera dans cet état la sainte volonté de Dieu, et ce sera une consolation.

Non-seulement la ferveur rend le travail plus doux, elle rend encore la récompense plus grande. Vous concevez sans peine que le serviteur qui a gagné cinq talents sera plus récompensé que celui qui n'en a gagné que deux. Pourquoi saint Paul se réjouissait-il au milieu de ses tribulations, pourquoi sainte Thérèse disait-elle: *Où souffrir ou mourir?* C'est que ces saints n'ignoraient pas que de plus grandes douleurs supportées avec courage donnaient lieu à une plus grande récompense. En vous enseignant cet admirable secret, Dieu vous a remis votre couronne dans les mains; il ne tient plus qu'à vous de la placer sur votre tête, et elle sera d'autant plus brillante que vous aurez été plus fervents.

Nous allons, mes frères, demander à Notre-Seigneur la grâce de la ferveur dans son service, et prosternés au pied de ses autels, nous le prions qu'il mette dans nos âmes quelques étincelles de ce feu sacré qu'il est venu allumer sur la terre, et qu'il désire tant voir brûler dans tous les cœurs.

#### INSTRUCTION II.

##### DES MOYENS D'ENTREtenir LA FERVEUR.

Nous devons être fervents, parce que le maître que nous avons l'honneur de servir

est un Dieu infiniment grand; parce que les malheurs de l'Eglise imposent à toute âme chrétienne la belle, la douce obligation de ne pas l'abandonner aux jours de son affliction; et enfin parce que nos propres intérêts nous demandent une ferveur qui nous rendra le joug du Seigneur plus léger, et notre héritage éternel plus glorieux et plus riche. Voilà, mes frères, les motifs qui doivent nous exciter à la ferveur. Maintenant, par quels moyens peut-on acquérir et conserver cette vertu, ou plutôt cette perfection de la vertu, car la ferveur ou la dévotion n'est autre chose, selon saint François de Sales, que la perfection de la vertu, de la charité, qui nous porte à accomplir promptement et avec affection les devoirs de notre état. Quels sont donc les moyens d'accomplir avec promptitude et affection les devoirs de son état? Saint Paul, mes frères, saint Paul, qui ne laisse jamais ses leçons imparfaites, après nous avoir recommandé la ferveur, nous indique aussitôt quelques moyens de parvenir à cet état si désirable: *Réjoissez-vous*, nous dit-il, *dans votre espérance, soyez patients dans vos maux, et persévérez dans la prière.* (Rom., XII, 12.)

La joie et l'allégresse spirituelles, voilà le premier moyen d'acquérir et de conserver la ferveur. *Servez le Seigneur dans l'allégresse*, nous dit le Roi-Prophète. (*Psal.* XCIX, 2.) Eh! mes frères, pourquoi ne serions-nous pas toujours dans la joie? Qu'il pleure et s'attriste, ce monde qui vit frappé des anathèmes de Jésus-Christ, toujours en guerre avec son Dieu, continuellement agité par le tumulte des passions. Là l'infortune est une calamité, et rien autre chose; chez nous elle est une récompense et un gage d'immortalité bienheureuse: là les peines qu'on se donne pour contenter un maître bizarre et cruel font le tourment de ses esclaves, et sur la terre et dans la vie future; chez nous, au contraire, le plus petit sacrifice est écrit au grand livre, et il aura son prix au jour de la rétribution. Qu'ils pleurent et s'attristent, ces riches du monde dont le cœur n'a jamais été sensible, dont la main ne s'est jamais ouverte pour soulager le pauvre! Qu'ils pleurent: quand ils seront endormis du sommeil de la mort, il n'y aura plus rien dans leurs mains, rien pour leur ouvrir le ciel; mais le riche selon l'Evangile, qu'il serve le Seigneur avec joie. *Il a usé des biens du siècle comme n'en usant pas* (I Cor. VII, 31), il s'en est fait des amis pour le ciel, et à son dernier jour il trouvera miséricorde dans son juge, parce qu'il a fait miséricorde à ses frères. Qu'il pleure et s'attriste, ce pauvre selon le monde, qui est pauvre aussi selon Dieu, parce qu'il n'a pas su profiter de sa pauvreté; son cœur est gros de désirs superflus, injustes peut-être; ses yeux, par une avidité criminelle, dévorent la substance du riche; il accuse le ciel, et le désespoir peut-être sera son dernier asile; qu'il pleure celui-là; mais le pauvre de l'Evangile, résigné, soumis aux ordres de la Providence, ah! qu'il pense à



celui qui a dit : *Bienheureux les pauvres* (*Matth.*, V, 3), et qu'il se réjouisse !

Oui, mes frères, réjouissons-nous dans notre espérance. La joie dont nous parle ici saint Paul n'est pas cette joie tumultueuse qui bouleverse le cœur sans le contenter ; ce n'est pas cette joie que le monde peut donner : c'est la joie d'en haut, la joie qui naît de nos espérances ! Pensons au ciel ; si le travail nous effraye, que la récompense nous anime. Ame chrétienne, apprenez donc que votre travail n'est point inutile : ces efforts qu'il faut faire pour vaincre vos passions, pour mortifier vos habitudes vicieuses, tout cela vous sera compté un jour ; voilà le motif de votre espérance, et en même temps celui de votre joie.

Un second moyen d'acquérir et de conserver la ferveur, c'est la patience dans les tribulations. *La patience perfectionne la vertu*, dit saint Jacques (*Jac.*, I, 3) ; par conséquent, elle nous donne la ferveur, qui n'est autre chose que la perfection de la vertu. Et, en effet, oserait-il se croire fervent, le chrétien qui ne voudrait pas souffrir ? Aurait-il déjà oublié que nul ne peut être disciple de Jésus, s'il ne porte sa croix ? Le christianisme est, par excellence, un état de tribulation, par conséquent aussi un état de patience. Son chef et son auteur a été patient dans les persécutions, et au milieu des supplices : l'Eglise, son épouse, ah ! mes frères, qu'elle a eu besoin de patience, sans compter celle qui lui sera encore nécessaire ! Les saints, que savaient-ils ? ils savaient que c'est par les tribulations et la patience qu'on entre au royaume des cieux. Et nous ne voudrions pas souffrir ? Nous renonçons donc à l'héritage qu'ils nous ont transmis ? Leur couronne, elle avait ses épines, qui sont maintenant changées en rayons de gloire ; et nous, nous n'osons prendre la nôtre pour la placer sur nos fronts. Voyez saint Paul, il se glorifiait de ses tribulations. Pourquoi ? Il vous le dit lui-même : *C'est que la tribulation enfante la patience, et que la patience à son tour est la mère de cette espérance qui ne sera point confondue.* (*Rom.*, V, 3.)

Ainsi donc, mes frères, si nous voulons sérieusement nous avancer dans la ferveur, endureissons-nous par la patience contre les maux de notre pèlerinage. Et remarquez, je vous prie : il faut toujours les souffrir, ou avec patience, et ils seront notre couronne, ou en murmurant, et ils seront notre châtement. Consolante pensée de la religion, qui a des remèdes pour toutes les douleurs, et qui sait changer en un vin suave et délectable le calice d'absynthe que le chrétien doit boire nécessairement.

Chrétiens troublés par la tentation, vous vivez au milieu de vos ennemis ; prenez le bouclier de la patience, ou bientôt vous serez blessés. Non, ce n'est pas sur la terre que vous trouverez la paix, c'est dans le sein du Dieu pour l'amour duquel vous aurez porté les chagrins et les amertumes de cette vie. Abandonnez-vous avec amour dans

ses mains, unissez vos douleurs aux douleurs de Jésus, soyez patients, et vous serez consolés.

Chrétiens accablés par l'infirmité, encore une ressemblance avec votre Dieu, encore quelques jours d'expiation pour vos fautes passées ; soumission et amour, patience et ferveur, voilà votre soulagement.

Chrétiens visités par l'indigence, Notre-Seigneur n'avait pas où reposer sa tête. (*Matth.*, VIII, 20), excepté pourtant le bois sur lequel il mourut ; voilà votre modèle : vous êtes pauvres comme lui, prenez patience, un jour vous régnerez avec lui.

Un dernier moyen d'acquérir et de conserver la ferveur, c'est la persévérance dans la prière. La méditation est le bois qui alimente ce feu sacré qui doit toujours brûler sur l'autel de nos cœurs. C'est dans la prière que viendront naturellement se retracer à notre esprit les motifs que nous avons de servir notre Dieu dans la ferveur. Connaissez-vous une âme dont la vertu soit l'objet de vos admirations, une âme à laquelle vous seriez heureux de ressembler, une âme fervente en un mot ? Ne lui demandez pas le secret de sa vertu ; je vous le dirai moi-même, quoique bien ignorant en cette matière : elle est fervente, parce qu'elle prie beaucoup.

Voyez-la au pied des saints autels ; là elle vient apprendre ce qu'un Dieu a fait pour elle, et le feu de la charité s'enflamme dans sa méditation ; là elle vient apprendre ce qui déplaît à son maître, et lui jurer de l'éviter à l'avenir. Aussi, vous ne la verrez pas au sortir du temple se plonger avec délices dans les joies du monde ; vous ne la verrez pas décocher à son tour quelques flèches malignes sur le prochain : bien loin de là, elle sait qu'elle n'est pas sur la terre pour se réjouir avec les enfants des ténèbres, et se plaît dans les tabernacles du Dieu d'Israël ou dans l'intérieur de sa famille : elle sait que la médisance est odieuse au Seigneur, et le trait qui a déchiré la réputation de l'absent a fait à son cœur une blessure profonde. Voilà le fruit de sa prière. Croyez-vous, mes frères, qu'il ne connaissait pas la portée de son commandement, celui qui nous a dit qu'il fallait *prier, et prier en tout temps* ? (*Luc.*, XVIII, 1.) Il a voulu nous donner dans ces deux mots l'abrégé, le sommaire de tous les moyens qui peuvent nous conduire à la perfection, heureux si nous savons en profiter !

Et ne croyez pas que la perfection et la ferveur soient les vertus du cloître, tous sont appelés à prier et par suite à être fervents. N'est-ce pas à tous les chrétiens qu'il a été dit : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait* ? (*Matth.*, V, 48.) C'est une erreur, dit saint François de Sales, même une hérésie de vouloir bannir la ferveur de la compagnie des soldats, de l'atelier des artisans, de la cour des princes, de la famille des gens mariés. Chacun de ces états, il est vrai, doit avoir une ferveur et une dévotion particulière : le soldat n'est point

appelé à quitter ses armes, à abandonner son poste pour venir prolonger sa méditation au pied des autels ; le prince a ses Etats à gouverner, la mère de famille son ménage à diriger : mais tous ces devoirs que permet, que commande la ferveur, ne sont point incompatibles avec elle, et l'âme vraiment chrétienne trouvera toujours dans sa dévotion des motifs et une règle pour les accomplir plus fidèlement.

Vous connaissez maintenant, mes frères, les motifs que nous avons de servir Dieu avec ferveur, et les moyens d'arriver à ce but. Que me reste-t-il à faire, sinon de vous exhorter à méditer les uns et à pratiquer les autres ? En cela seul consiste toute la vie chrétienne. Si l'Eglise vous réunit de temps en temps dans ses temples, c'est pour vous dire par toutes sortes de bouches qu'il faut être fervents. Ses exhortations n'ont pour but que de vous enseigner la voie qui mène à la ferveur, et d'aplanir les obstacles qui pourraient vous en éloigner. *Si donc aujourd'hui vous entendez encore sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs (Psal. XCIV, 8)* ; ne dites pas : Je laisse à d'autres d'être fervents ; celui-là tombera bientôt qui veut mettre un terme aux opérations de la grâce. Ah ! disons, disons plutôt, que nous voulons tous servir avec amour notre Dieu, que les malheurs de l'Eglise sont notre gloire, et que nous voulons être sa consolation ; qu'on nous verra désormais plus assidus et plus recueillis dans la prière, plus patients dans l'affliction, plus réservés au milieu du monde, plus obéissants aux saintes ordonnances de l'Eglise ; en un mot, plus fidèles à pratiquer tous les moyens de nous avancer de jour en jour dans la ferveur.

Ainsi soit-il.

### INSTRUCTION III.

#### SUR LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE.

L'Eglise, chrétiens mes frères, pendant les jours qui vont bientôt commencer, pendant le saint temps de l'Avent, nous appelle plus souvent dans ses temples ; elle rassemble ses enfants au pied de son autel, et les engage à méditer le grand mystère que nous célébrerons un peu plus tard : l'Incarnation du Sauveur et sa naissance au milieu de nous. Or, mes frères, il est dans la religion un acte solennel destiné à nous rappeler le souvenir de cet ineffable mystère : c'est le sacrifice de la messe. Et l'on aurait une idée bien incomplète de cet auguste sacrifice si on le considérait seulement comme une représentation et une continuation de la rédemption du genre humain que Jésus-Christ opéra sur le Calvaire, sans y voir aussi une incarnation prolongée, une naissance nouvelle par laquelle un Dieu demeure encore avec les hommes. Oui, chrétiens, Jésus-Christ s'incarne tous les jours entre les mains du prêtre, comme une fois il s'incarna dans le sein de Marie ; tous les jours il naît sur la pierre de nos autels, comme il naquit à Bethléem sur la paille

d'une pauvre étable. Et dans cette pensée, si conforme aux leçons de la foi, je trouve pour vous un motif de vous renouveler, pendant ce saint temps, dans la ferveur et le respect que vous devez apporter en assistant au divin sacrifice. Venez-y, mes frères, non-seulement le jour où l'Eglise prononce une malédiction contre ceux qui s'éloignent de son autel, mais, si vos occupations vous le permettent, venez-y tous les jours. Venez tous les jours à la crèche adorer un Dieu qui se fait petit pour vous, et lui demander les grâces qui vous sont nécessaires : de tous les moyens de bien passer l'Avent, c'est sans contredit le plus parfait et le plus salutaire. Versez, si vous le pouvez, dans le sein du pauvre une aumône abondante ; mais avant tout venez au pied du saint autel recevoir la bénédiction de celui qui récompense un verre d'eau donné pour son amour. Lisez, dans les livres que la piété inspira jadis à nos pères, lisez les règles de vertu qu'ils nous ont tracées ; mais avant tout venez au pied du saint autel entendre la parole intérieure que le Verbe anéanti fera couler dans vos âmes, plus douce que le miel, plus suave que les parfums d'Arabie, plus utile à vos cœurs que les plus saintes lectures. Mortifiez vos corps si vous le voulez, et pendant ces jours consacrés aussi à la pénitence, retranchez à la nature quelque chose de ce que vous lui accordez d'ordinaire ; mais, avant tout venez au pied du saint autel contempler la victime immolée, et puiser à cette source le courage et la force qui font les pénitents. En un mot, mes frères, joignez à toutes les pratiques que la dévotion vous suggérera pour cet Avent l'assistance fréquente, quotidienne, au saint sacrifice de la messe. Jésus-Christ dans son tabernacle vous attend, il vous attend les mains pleines de grâces ; et pour mériter qu'à la fin de cette année il naisse spirituellement dans vos cœurs, venez chaque jour assister à sa naissance mystique sur nos autels.

Mais ce serait peu d'y assister, si la ferveur de vos âmes ne répondait à l'amour de la sainte victime. Il faut, et c'est la résolution que doivent prendre surtout ceux qui sont déjà fidèles à la sainte pratique que je recommande ici, il faut nous renouveler tous dans la dévotion, le recueillement, le respect qu'exigent de nous la sainteté de cette victime et la grandeur des motifs pour lesquels elle s'immole.

On a souvent dit, mes frères, et on a eu raison, qu'il ne pouvait y avoir de religion sans sacrifice. La religion n'est que l'ensemble des rapports qui unissent l'homme à Dieu, et le premier de ces rapports est un rapport de dépendance et de soumission. Or c'est l'expression de cette dépendance, rendue sensible par un hommage extérieur, qui constitue le sacrifice. Les hommes ont toujours reconnu qu'ils dépendaient d'un être supérieur, et de là vient que dans tous les temps et dans tous les lieux il y a eu des sacrifices. Dès les premiers jours du



monde l'homme reconnaissait, par l'offrande volontaire des prémices de ses fruits, qu'il avait tout reçu de son Créateur ; et quand le sang de ses agneaux coulait sur les autels grossiers qu'il avait élevés, il cherchait à reconnaître par ce sacrifice que sa vie elle-même était un don purement gratuit, qu'on pouvait reprendre sans qu'il eût droit de murmurer. Et ce n'était pas seulement chez les Juifs, plus fidèles observateurs des traditions primitives, que se perpétua le sacrifice : chaque peuple, si grossier qu'il fût, avait son sacrifice : imparfait sans doute, cruel quelquefois, mais par lequel du moins il témoignait comme il le pouvait sa soumission et son respect.

Le christianisme, mes frères, la plus parfaite de toutes les religions, dut avoir son sacrifice plus parfait qu'aucun de ceux qui l'avaient précédé. Ce sacrifice, vous le savez aussi bien que moi, fut offert une fois sur le Calvaire, là même où Jésus expirant sur la croix formait un culte nouveau et une religion nouvelle. Imolé par la main des Juifs, cet agneau de la nouvelle loi sanctifiait le monde par ce sacrifice sanglant, apaisait son Père irrité par nos crimes, et nous obtenait des grâces de miséricorde et de pardon. La terre jusque-là n'avait vu couler que le sang des boucs et des taureaux, impuissantes victimes, dont l'oblation ne pouvait effacer les péchés, comme parle saint Paul. (*Hebr.*, X, 4.) Mais alors elle vit (et quel ne fut pas son étonnement!), elle vit un Dieu, les bras étendus, élevé entre le ciel et la terre, et arrosant de son sang ses bourreaux, plus durs, hélas ! que la roche du Calvaire. Sacrifice offert pour tous les hommes : il n'en est aucun qui n'ait droit à participer aux fruits de ce sacrifice ; et s'il en est tant qui se perdent, n'allons pas dire avec les impies qu'il n'a point été offert pour eux ; Jésus-Christ est mort pour tous les hommes, et ceux qui périssent ne doivent attribuer qu'à eux-mêmes leur perte et leur malheur. Sacrifice offert pour tous les lieux et pour tous les temps, et qui, par une admirable invention de l'amour d'un Dieu, offert une fois seulement, se perpétue et se renouvelle dans tous les siècles.

C'est sur ce renouvellement du sacrifice du Calvaire que je viens vous dire deux mots seulement, et, pour vous en faire connaître l'excellence, considérons ensemble quelle est la victime et pourquoi elle s'offre.

Le sacrifice de la croix avait mérité aux hommes toutes les grâces qui leur étaient nécessaires ; Dieu pouvait leur appliquer ces grâces de différentes manières : il a voulu que cette application se fit par un nouveau sacrifice, ou, pour parler avec plus d'exactitude, par une extension et une continuation du premier sacrifice. Cette continuation, comme vous le savez très-bien, est le sacrifice de la messe. Or quelle est la victime de ce sacrifice ? Voyez le peuple chrétien réuni dans le temple et attendant que l'oblation commence : un prêtre, selon le nouveau sacerdoce, s'avance au milieu

de l'assemblée. Ne pourrait-on pas lui dire, à ce prêtre, ce que disait Isaac à son père Abraham, en montant sur cette montagne où il ne savait pas qu'un bûcher l'attendait (*Gen.*, XXII, 7 et seqq.) : *Mon père*, voilà bien un vase où sera reçu le sang qui va être répandu ; voilà bien une pierre sacrée où l'on déposera la victime, mais où est-elle donc, cette victime ? Je ne vois point encore ces agneaux, ces génisses que le Seigneur demande, et dont il aime à recevoir le sacrifice : encore une fois, *où est la victime ?* Telles pourraient être les questions qu'on adresserait au prêtre des chrétiens, et lui, à son tour, pourrait répondre comme Abraham : Peuple fidèle, cessez de vous inquiéter, cette victime, ce n'est point la terre qui la fournit ; il n'y a rien d'assez pur sur la terre, rien qui réponde à la grandeur de notre sacrifice ; *Dieu lui-même se charge de trouver une victime.* C'est du ciel en effet qu'elle doit descendre. Les prières commencent ; les fidèles unissent leurs vœux aux vœux des ministres, ils chantent déjà qu'il est saint et trois fois saint, celui qui vient au nom du Seigneur. Encore un instant, et il va venir. Tout à coup le prêtre se prosterne et la foule avec lui. Que s'est-il donc passé sur l'autel des chrétiens ? La victime qu'ils attendaient est descendue des cieux, et cette victime, on se prosterne pour l'adorer. C'est un Dieu anéanti pour notre amour, un Dieu qui cache sa majesté pour ne pas effrayer les mortels, un Dieu qui voile sa gloire pour ne pas éblouir nos faibles yeux, un Dieu qui se remet dans les mains d'un homme, qui se laisse toucher, porter : peuple chrétien, voilà votre victime ! C'est le même qu'une vierge a porté dans son sein ; le même dont la naissance, comme l'aurore d'un beau jour, a été annoncée par une étoile miraculeuse ; le même dont Jean-Baptiste, le plus grand des enfants des hommes, se reconnaissait indigne de délier la chaussure, le même, enfin, qui a passé sur la terre en faisant du bien, qui a guéri tant d'infirmités, soulagé tant de misères, consolé tant de douleurs : il est là ! Il ne faut plus s'étonner après cela que l'Eglise, à qui il est donné de pouvoir placer sur ses autels une victime si admirable, s'écrie dans l'enthousiasme de son amour et de sa reconnaissance, qu'il n'y a point de nation sur la terre qui ait un Dieu qui daigne approcher d'elle comme le Dieu des chrétiens ! Il ne faut plus s'étonner si elle appelle fréquemment ses enfants dans les temples pour rendre leurs devoirs d'adoration et de remerciement à cette sainte victime ! Je me trompe, mes frères ; oui, il faut s'en étonner ; je ne comprends pas qu'il ait fallu une loi pour amener les chrétiens à ce sacrifice d'amour, et je comprends encore moins que, malgré cette loi, malgré tout l'amour de cette victime immolée pour eux, tant de chrétiens soient encore infidèles à ce devoir.

Nous, mes frères, qui n'avons point à nous reprocher de si criantes infidélités, nous à qui la foi a découvert sous des voi-



les mystérieux un Dieu caché, mais toujours adorable, ne nous contentons pas d'observer strictement le précepte. Puisque le sacrifice qui s'offre sur nos autels a pour victime un Dieu plein de tendresse et de charité, venons souvent au pied de ces autels lui rendre nos devoirs, payez son amour par notre amour, et mériter ses grâces par notre assiduité et notre ferveur. C'est le désir de l'Eglise de voir tous les jours les chrétiens assister à son sacrifice, et ce désir qu'elle n'ose exprimer devant les mondains, parce qu'ils le méprisent, qu'elle ne manifeste pas même très-hautement devant certains chrétiens à qui leurs occupations ne permettraient pas de la satisfaire, où peut-elle mieux le faire entendre que devant ces fidèles, plus obéissants à sa voix et plus dociles à ses conseils ? Venez donc souvent à ce sacrifice, aussi souvent que vous le permettront vos occupations ; il sera toujours pour vous une source de nouvelles grâces et de nouvelles bénédictions.

En second lieu, pourquoi est offerte la victime ? Pour la gloire de Dieu et pour le bien des hommes. Le sacrifice de la nouvelle alliance glorifie Dieu autant qu'il peut être glorifié. Dieu voit dans ce sacrifice son Fils bien-aimé, l'objet de toutes ses complaisances, la splendeur de sa gloire, et le voit s'abaissant, s'humiliant, s'anéantissant pour l'honorer. Jésus dans ce sacrifice offre à son Père son obéissance pour réparer toutes nos révoltes contre la loi de Dieu ; son humilité, pour expier tant d'orgueil et de vanités ; sa patience, pour étouffer nos murmures ; ses larmes, pour éteindre le feu de nos passions ; son sang enfin, pour laver nos iniquités. Oh ! qui pourrait dire quels sont pendant l'oblation du sacrifice les sentiments de Notre-Seigneur pour Dieu son Père ! comme il cherche à lui faire oublier que nous sommes pécheurs, et souvent pécheurs impénitents ! comme il cherche à lui faire trouver dans ses respects et ses adorations un dédommagement pour toutes nos irrévérences. Quand donc nous assistons au saint sacrifice de la messe, et que nous voulons rendre à Dieu nos devoirs d'adoration et de louanges, n'oublions pas, mes frères, que si nous sommes faibles, si nos prières sont trop imparfaites pour être agréables à Dieu, nous avons dans la sainte victime qui repose sur nos autels un intercesseur qui donnera à nos prières une vertu qu'elles n'ont pas par elles-mêmes ; unissons-nous aux dispositions de Jésus-Christ présent dans la sainte Eucharistie ; c'est la meilleure manière que je connaisse d'entendre la messe. Disons à Dieu : Oui, Seigneur, je veux faire pour votre gloire tout ce que fait Jésus-Christ lui-même ; je m'humilie et m'abaisse avec lui devant votre majesté suprême ; je vous adore avec les mêmes sentiments de respect et de religion avec lesquels vous adorez mon Jésus, et je me réjouis de la soumission infinie qu'il vous rend pour moi, et de la gloire que vous retirerez de ce sacrifice.

Cette sainte victime est encore immolée

pour le bien des hommes. Ceux que la mort a déjà séparés de leurs amis trouvent dans ce sacrifice un soulagement aux peines temporelles qui souvent les attendent au sortir de ce monde ; le sang de Jésus-Christ descend jusque dans le lieu de leurs souffrances, purifie leurs âmes et les rend dignes d'être présentées à Dieu. Ceux qui voyagent encore dans cette vallée de larmes ont aussi recours à ce sacrifice dans leurs maux et leurs tribulations. Si le ciel, devenu d'airain, refuse aux campagnes la rosée qui les féconde, que fait l'Eglise ? Elle offre son sacrifice pour implorer celui qui ferma le ciel à la voix d'Elie, et qui l'ouvrit à sa voix. Si la guerre menace la patrie, si la contagion fait craindre des ravages prochains, c'est encore le sacrifice que l'Eglise offrira pour apaiser le Seigneur et détourner sa colère. Voyez cette pieuse assemblée : là sont réunies la pauvreté qui vient réclamer des secours, et la charité, qui ne saura point les refuser. Un orateur va encore parler aux riches et leur inspirer un tendre intérêt pour l'œuvre qu'il s'agit de soutenir ; mais, avant de tendre la main pour recevoir les bienfaits qu'elle destine à la veuve et à l'orphelin, l'Eglise s'adressera au ciel, et par l'oblation de son sacrifice, elle demandera à celui qui a dit : *Bienheureux ceux qui font miséricorde* (Matth. V 7), elle lui demandera qu'il répande sa bénédiction sur les fidèles réunis devant ses autels. En un mot, l'Eglise dans tous ses besoins a toujours recours à son sacrifice ; c'est là son refuge, son arsenal, son trésor ; là elle reçoit des forces pour résister à la persécution ; là elle apprend à souffrir et à se taire, et si son fondateur ne lui avait pas donné l'immortalité, là aussi elle aurait appris à mourir.

Quels motifs pour nous, mes frères, de nous présenter souvent à ce sacrifice, et de nous y présenter toujours avec confiance. Nous aussi nous avons beaucoup à demander. venons au pied des saints autels, assistons avec foi et respect à l'oblation de la divine Eucharistie, demandons pour nous les vertus qui nous manquent, les grâces dont nous avons besoin ; demandons pour nos amis, demandons pour la France, demandons pour l'Eglise surtout, et nous serons exaucés ; car celui qui s'immole dans ce sacrifice nous a dit, et sa parole est vérité : *Demandez et vous recevrez.* (Joan., XVI, 24.) Ainsi soit-il.

#### INSTRUCTION IV.

##### SUR LA PRÉSENCE DE DIEU.

Mes frères, le temps de l'Avent est un temps de recueillement. C'est par la retraite intérieure, par l'union de notre âme avec Dieu, par le souvenir habituel de sa sainte présence, que nous nous préparons à célébrer dignement les solennités qui s'approchent. Joignons donc cet autre moyen à celui que je vous indiquais il y a peu de jours pour sanctifier l'Avent. Ne nous contentons pas d'assister le matin au saint sacrifice de la messe. Pendant le cours de la journée, tenons-nous dans une douce union avec le Sei-



gneur, rappelons souvent sa divine présence, et ce souvenir nous aidera puissamment à bien passer ces jours de salut et à nous élever vers la perfection.

Quand Dieu voulut se former un peuple d'adorateurs et lui donner un chef qui lui servit de modèle, que dit-il à Abraham, qu'il avait choisi pour le mettre à la tête de son peuple d'Israël? *Marchez devant moi et soyez parfait* (*Gen.*, XVII, 1); et dans ce peu de paroles, mes frères, Dieu donnait à la fois à Abraham le précepte et le moyen de tendre à la perfection : *Soyez parfait*, lui dit-il, et pour cela *marchez en ma présence*, c'est-à-dire faites tous vos actes en ma présence.

Les saints Pères aussi ont vu dans ces paroles une leçon admirable de la perfection, et une leçon qui était adressée à tous les chrétiens autant qu'au saint patriarche, puisque tous les chrétiens, étant appelés comme lui à la perfection, doivent employer pour y arriver les moyens qui l'y ont conduit.

Et en effet dans la sainte pratique de la présence de Dieu, se trouve tout le secret de la vie chrétienne; car que faut-il pour être parfait? Il faut d'abord éviter le mal, sans cela point de véritable vertu, et ensuite faire le bien. Or, le moyen d'éviter le mal et de faire le bien, vous le trouverez dans la pensée de la présence de Dieu.

Un saint Père remarque que le souvenir de Dieu bannit toutes sortes de péchés, et le Prophète royal nous dit que si l'impie se couvre sans cesse de nouveaux péchés, c'est qu'il n'a plus Dieu devant les yeux. (*Psal.*, X, 5.) Comment en effet concevoir une perversité assez grande pour n'être point effrayé de cette pensée que Dieu verra cette faute que l'on va commettre, et qu'il la jugera avec sévérité. Il ne fallut que cette considération d'un Dieu qui voit toutes nos actions et qui punira tous nos crimes, pour convertir une grande pécheresse et l'obliger à fuir dans le désert pour y faire pénitence.

Et cette considération produirait encore le même effet sur les pécheurs, s'ils n'avaient soin de l'éloigner; avant de pécher ils tâchent de se rassurer, ils se disent comme ces insensés dont parle l'Écriture : *Il n'y a personne qui nous voie* (*Dan.*, XIII, 20); et alors, quand ils sont parvenus à oublier que Dieu est présent partout, ils commettent le mal sans remords. Ainsi il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de commettre le péché quand on pense à la présence de Dieu.

Cette pensée nous soutient encore contre les tentations, car quelle force peut avoir le démon pour nous porter au mal quand on lui oppose le souvenir de Dieu présent dans le lieu où nous sommes? N'est-ce pas la pensée de ce Dieu qui calmera la violence des passions et apaisera ces révoltes intérieures que le chrétien connaît et dont il rougit? N'est-ce pas la pensée de ce Dieu qui le soutiendra contre les ennemis du dehors, contre la séduction des conseils et contre les entraînements de l'exemple; contre les attaques du démon et contre les illusions du monde? Si donc tant de chrétiens sont ten-

tés tous les jours avec violence, et s'il s'en trouve malheureusement qui succombent, c'est qu'ils n'ont pas eu soin de se rappeler la présence de Dieu, c'est que peut-être ils ne connaissent pas les avantages immenses de ce saint exercice. Nous, mes frères, à qui ces avantages sont connus, servons-nous de ce moyen pour éviter, autant que nous le pourrons, toutes sortes de péchés.

En second lieu, la pensée de la présence de Dieu nous aide à faire le bien. Trouvez-moi un genre d'héroïsme, un acte de dévouement dont ne soit pas capable un soldat qui sait qu'il est sous les yeux de son prince et que ce prince va le récompenser. Eh bien, nous sommes les soldats de Jésus-Christ; rappelons-nous qu'il nous voit, qu'il tient déjà dans ses mains la couronne dont il veut récompenser les faibles efforts que nous ferons pour lui plaire, et cette vue nous soutiendra au milieu des difficultés que présente la pratique de la vertu.

Si nous pensons à Dieu, la prière nous deviendra facile, car qu'est-ce qui nous la rend pénible? ne sont-ce pas les distractions? Or, les distractions ne sont autre chose qu'un oubli de la présence de Dieu. Rappelez-vous cette sainte présence, et vous coupez par la racine toutes ces distractions, et la prière vous deviendra facile.

Si nous pensons à Dieu, nous serons humbles; car cette pensée nous rappellera que nous n'avons rien par nous-mêmes, et que c'est Dieu qui nous a tout donné; en pensant que Dieu nous voit, nous nous souviendrons de nos fautes qui sont présentes continuellement à ses yeux, et ce souvenir sera très-propre à nous tenir dans l'humilité.

Si nous pensons à Dieu, nous n'aurons pas de peine à pratiquer la modestie chrétienne; car c'est par le souvenir de la présence de Dieu que l'apôtre saint Paul excitait les fidèles à cette vertu : *Que votre modestie, leur disait-il, soit connue de tout le monde, parce que le Seigneur est proche de vous.* (*Philip.*, IV, 5.)

Enfin, si nous pensons à Dieu, il n'y a pas de vertu que nous ne puissions pratiquer, tant cette pensée nous donnera de force pour nous vaincre nous-mêmes et pour nous appliquer à tout ce qui plaît à notre maître.

Voilà donc les avantages que nous procure la pensée de la présence de Dieu: elle nous fait éviter le péché et pratiquer la vertu. Faut-il d'autres motifs pour nous y attacher? Je pourrais encore vous dire que la reconnaissance nous engage à penser souvent à Dieu, car enfin, il pense continuellement à nous; il s'occupe sans cesse de nous, il a toujours les yeux arrêtés sur nous pour nous faire du bien, et de là saint Ambroise conclut que, puisqu'il n'y a point de moment dans la vie où nous ne recevions un bienfait de Dieu, il n'y en a point non plus où nous ne devions l'avoir présent à la mémoire. Un autre saint Père nous dit que tout le temps où nous ne pensons point à Dieu est un temps perdu. Enfin, tous les saints n'ont pas d'expressions assez belles pour relever

l'excellence de cet exercice. Et, en effet, penser continuellement à Dieu (au moins autant que notre faiblesse nous le permet), c'est commencer dès cette vie le bonheur du ciel, où les bienheureux seront occupés pendant toute l'éternité à jouir de la présence de Dieu, à l'adorer et à l'aimer. Cette présence de Dieu sert maintenant d'exercice à notre foi, et dans le ciel elle en sera la récompense.

Mais en quoi consiste l'exercice de la présence de Dieu? D'abord, ce n'est point une action extérieure telle que la prière. Ainsi, pour le pratiquer, il n'est pas nécessaire de quitter ses occupations, puisque, bien loin de là, on conseille cet exercice précisément pour sanctifier toutes les occupations de la journée. L'exercice de la présence de Dieu consiste dans une disposition de l'âme qui se représente par une vue de foi que Dieu est présent auprès d'elle, au dedans d'elle, et qui s'occupe habituellement de cette pensée. Ainsi rien de plus facile à un chrétien que de se représenter dans son travail, par exemple, que Dieu le voit, qu'il est auprès de lui, qu'il est dans son cœur. C'est une considération qui n'est pas pénible; il ne faut pas de grands efforts pour le faire. Et remarquez, je vous prie, que ce n'est point là une de ces idées pieuses qu'on imagine quelquefois, pour se soutenir dans le service du bon Dieu; car cet exercice est tout fondé sur la foi. La foi et même la raison nous apprennent que Dieu est présent partout, et saint Paul nous dit que nous vivons en lui, et que c'est en lui que nous avons le mouvement et l'être. Par conséquent le chrétien qui se représente Dieu devant lui, par exemple, ne fait autre chose qu'un acte de foi sur cette vérité, que Dieu est présent partout. Cette réflexion peut servir à montrer combien le fondement du saint exercice dont nous parlons est solide, puisqu'il n'est autre que la foi chrétienne elle-même.

Maintenant, comment faut-il se représenter Dieu présent? Les personnes pieuses ont là-dessus diverses méthodes: les unes se représentent le monde tout rempli de Dieu, comme il l'est en effet, et elles, au milieu du monde, tout environnées de Dieu; à peu près comme un oiseau dans l'air se trouve totalement environné d'air; mais ces sortes de représentations sont plus propres à fatiguer l'imagination qu'à nous aider dans cet exercice. D'autres, et cette méthode est plus facile, se représentent Jésus-Christ à côté d'elles, et le considèrent dans les mystères auxquels elles ont le plus de dévotion: les uns se représentent Jésus enfant qui les regarde, d'autres se figurent le voir attaché à la croix! enfin chacun suit là-dessus les divers mouvements de sa dévotion. Le meilleur serait peut-être de former simplement un acte de foi sur la présence de Dieu, et d'agir ensuite devant lui, sans vouloir approfondir la manière dont il est présent. Et je trouve à ce sujet dans les livres de piété une comparaison qui vous fera comprendre ma pensée. Ils disent que quand on parle à un de ses amis

dans l'obscurité de la nuit, on ne s'occupe pas à se représenter comment il est présent; on ne songe qu'à jouir du plaisir qu'on a de le savoir présent, sans penser à autre chose. Et nous de même nous pouvons nous arrêter à considérer que Dieu est présent, et nous contenter de jouir du fruit que nous pouvons recueillir de cette présence. Cependant, comme il y a des personnes dont l'imagination a besoin d'être aidée par des représentations sensibles, on peut avoir recours aux méthodes dont nous parlions tout à l'heure.

Enfin, je suppose un chrétien fidèle à se représenter ainsi continuellement sous les yeux de Dieu: n'a-t-il plus rien à faire pour pratiquer dans toute sa perfection l'exercice de la présence de Dieu? Il y a encore quelque chose à faire: que dirait-on d'un sujet qui se trouverait en présence du roi, et qui ne lui demanderait rien, surtout si ce sujet était pauvre, et s'il savait que ce roi ne désire rien tant que de le combler de faveurs? Que dirait-on d'un homme qui se tiendrait devant son ami sans lui parler, sans lui témoigner de l'affection, se contentant seulement de l'avoir sous ses yeux?... Et ce serait là pourtant l'image de celui qui se tiendrait ainsi en présence de Dieu sans lui rendre quelques devoirs, sans lui demander quelques grâces. Il faut donc, pendant que notre esprit nous représente auprès de Dieu, élever notre cœur vers lui par de saintes aspirations. Je ne veux pas dire qu'il faille parler à Dieu sans cesse, ce serait la prière proprement dite; mais on peut faire ce que les saints appellent des oraisons jaculatoires, c'est-à-dire de petites prières très-courtes, qu'on peut réitérer de temps en temps. Par exemple, qui est-ce qui empêche de dire à Dieu en commençant une action: Mon Dieu, je veux faire ceci pour votre amour: ce sera même le moyen d'apporter une bonne intention dans nos actions, et par conséquent une facilité de plus pour les sanctifier. D'autres fois on peut dire à Dieu: Mon Dieu, je vous aime, mon Dieu, donnez-moi telle vertu, l'humilité, la patience, la charité. Dieu entend tous ces vœux que forme un cœur qui l'aime, et il en est plus disposé à nous accorder nos demandes.

Ainsi voilà en quoi consiste l'exercice de la présence de Dieu: tenir notre esprit devant lui, le voyant présent dans le lieu où nous sommes, et élever vers lui notre cœur par de fréquentes aspirations.

Demandons bien à Notre-Seigneur que nous allons adorer, qu'il nous fasse la grâce d'être fidèles à ce saint exercice: par cette fidélité nous parviendrons à la perfection de la vie chrétienne, et nous mériterons les bénédictions que Jésus-Christ a promises à ceux qui travaillent à être parfaits comme leur Père céleste est parfait. Ainsi soit-il.

## INSTRUCTION V

### SUR LE PÉCHÉ.

Mes frères, depuis le commencement de ces saints jours, consacrés par l'Eglise à



nous préparer aux grandes solennités de l'avènement temporel du Messie, la religion, par la bouche de ses ministres, n'a cessé de nous rappeler les motifs et la nécessité de la pénitence. Tantôt nous transportant en esprit sur la rive du Jourdain, elle nous y montrait, comme le vrai modèle de la pénitence chrétienne, Jean-Baptiste, le précurseur de celui qui doit venir; et l'austérité de sa vie, la rudesse de son vêtement, l'effrayante sévérité de son jeûne continu donnaient un nouveau poids à ces formidables paroles, qu'il faisait retentir à l'oreille des pécheurs : *Faites pénitence, « Pœnitentiam agite. (Matth., III, 2.) »* Tantôt déroulant à nos regards toute la suite des âges, elle nous montrait dans tous les siècles de nombreux vestiges d'une pénitence qui rappelait, pendant les jours de l'Avent, la pénitence même de la sainte Quarantaine : et à sa voix les générations fidèles, sortant du tombeau pour nous instruire, semblaient s'écrier à la vue de notre mollesse et de notre relâchement : Le temps où vous êtes est un temps de pénitence; la discipline de l'Eglise peut changer, son esprit est toujours le même, et, malheur à nos enfants dégénérés si, plus coupables que nous, ils sont moins pénitents : *Pœnitentiam agite.* Tantôt enfin, nous montrant, au bout d'un horizon très-rapproché, le terme d'une année qui ne fut pas toujours employée à servir Dieu, elle nous disait : Les moments de l'expiation sont arrivés; repassez dans l'ameublement de vos âmes les jours qui se sont écoulés, et, pour réparer les fautes d'une année entière, profitez de mes leçons et faites pénitence : *Pœnitentiam agite.*

Or, mes frères, comme la première marque, le premier caractère de la pénitence, est la haine et la détestation du péché, nos méditations, pendant ces saints jours, doivent rappeler à notre souvenir ou la malice du péché et les désordres qu'il renferme, ou les châtimens du péché ou les supplices qui le menacent. Prenons aujourd'hui le premier de ces deux sujets, et, pour entrer dans l'esprit de l'Eglise, réveillons en nous une sainte haine du péché, parce qu'il est une révolte audacieuse et une noire ingratitude.

Le ciel, dans les premiers jours de la création, fut témoin d'une révolte dont l'histoire ne vous est pas inconnue. Le premier des anges, celui que le Seigneur s'était plu à combler de plus de faveurs, à orner de grâces plus précieuses, le chef de la milice céleste, le plus glorieux des esprits qui servaient le Seigneur, s'éleva contre lui. Ebloui lui-même de l'éclat qui l'environnait, et du haut degré de puissance où l'avait placé la main de son Maître, il porta ses vœux jusque sur le trône de Dieu, il voulut monter et gravir ces hauteurs inaccessibles à tout ce qui est créé; ce dessein à peine formé au fond de son cœur fut à l'instant détruit, et l'audacieux rebelle précipité sur la terre, l'ébranla par sa chute.

Voilà le premier exemple d'une rébellion contre Dieu; mais, hélas! depuis ce jour combien l'ont imité. Quand je vois, mes frères,

le pécheur offenser Dieu, la révolte des mauvais anges, tout étonnante qu'elle est, ne me paraît plus incompréhensible. Au moins j'aperçois dans le sujet rebelle une force et une puissance qui m'expliquent la hardiesse de son entreprise; et, si l'orgueil pouvait être pardonné, il l'aurait été pour cet archange si favorisé de Dieu. Mais dans l'homme pécheur, au contraire, je ne vois que faiblesse et misère : l'homme, mes frères, n'a, vous le savez, rien qui lui soit propre; l'existence est un bien qu'il a reçu, et qui peut à chaque instant lui être enlevé : il est, pour ainsi dire, suspendu par la main de Dieu au-dessus d'un abîme sans fond. Il suffirait à ce Dieu qu'il offense l'ouvrir la main pour l'y précipiter à jamais. La faiblesse n'est pas le seul partage de l'homme : je vois encore autour de lui des infirmités sans nombre, des maladies longues et douloureuses, au dedans de lui une ignorance que ses efforts ne peuvent jamais dissiper entièrement, un penchant violent vers le mal, et une volonté rebelle, qui se refuse à faire le bien qui lui est prescrit : voilà l'homme, voilà ce mortel audacieux qui s'est élevé contre son Créateur, et qui lui a dit dans sa téméraire folie : *Je ne vous servirai point ; « Non serviam. » (Jerem., III, 20.)* Mais considère au moins, pécheur révolté, quel est celui que tu offenses. Ignorest-tu que ton Dieu est le maître de l'univers, que c'est lui qui a tracé aux astres du firmament ces règles qui les trouveront toujours dociles et soumis; que c'est à lui que la mer obéit quand elle vient briser contre un grain de sable la fureur de ses flots? Regarde, trouveras-tu dans l'univers une autre créature que toi, qui refuse à Dieu le tribut de sa soumission, et cette effrayante solitude où la terre l'abandonne dans la sédition n'est-elle pas capable de te rappeler au devoir? Non, répond avec audace le pécheur endurci, je ne reconnais plus de maître; *je ne servirai point ; « Non serviam. »* Mais au moins dis-nous où sont tes moyens de défense, quand il te prendra dans sa main pour te briser comme le vase du potier; qui te secourra contre la violence de ses coups? Réponds!... *Je ne servirai point ; « Non serviam. »*

Et n'allez pas me dire : Quand je pèche, ne veux que me satisfaire; je ne prétends point me révolter contre Dieu, ce n'est point là mon intention. Ce n'est point là votre intention, mon frère, je le crois; il m'en coûterait trop de vous supposer le dessein insensé de vouloir soutenir une guerre déclarée contre Dieu lui-même. Ce n'est point là votre intention, c'est-à-dire ce n'est point là ce que dit votre bouche; mais c'est votre cœur qui le dit, mon frère, ce sont vos actions qui le répètent : que diriez-vous d'un enfant qui protesterait à son père qu'il veut toujours être soumis et obéissant, et qui néanmoins résisterait toujours à ses volontés? Vous diriez, ou que cet enfant s'abuse, en se persuadant qu'il peut être obéissant sans rien faire de ce qui lui est commandé; ou bien que, plus coupable encore, il cher-

chre à tromper son pere dans des protestations mensongères d'une soumission sans effet. Que dirait-on d'un général qui serait pris, les armes à la main, combattant contre son prince, et qui amené devant lui, lui protesterait qu'il n'a jamais eu l'intention de se révolter? Mais, dirait-on, pourquoi ces armes que vous avez tournées contre le roi, pourquoi ces drapeaux que vous avez opposés à ses drapeaux? Vous dites que vous ne vouliez pas vous révolter, mais chacune de vos actions était une révolte: cessez d'alléguer une excuse que votre conduite elle-même a démentie. Et voilà ce qu'on peut aussi répondre au pécheur qui prétendrait qu'il ne veut point se révolter contre Dieu, et chacune de ses actions criminelles serait un témoignage irrécusable de sa rébellion qui n'admettrait point d'excuse. Ce n'est point là votre intention, mon frère, vous vous abusez vous-même. Je prétends, moi, au contraire, que c'est là votre intention, et que quand vous péchez, vous voulez vous révolter contre Dieu. Pour prouver cette assertion, qui peut vous paraître étonnante, mais qui n'en est pas moins vraie, je dis que, pour une révolte, deux choses suffisent: connaître l'autorité, refuser de s'y soumettre. Si donc je vous montre que, quand vous péchez, vous connaissez l'autorité, la loi qui vous défend de pécher, et que vous refusez d'y obéir, j'en conclurai et vous en conclurez avec moi, que quand vous péchez, vous voulez vous révolter contre Dieu.

Et d'abord vous connaissez la loi qui vous défend de faire le mal. Cette loi, chacun de nous la porte gravée dans son cœur; et si les passions peuvent l'obscurcir quelquefois, elles ne sauraient jamais l'effacer entièrement. Chacun de vous sait de lui-même qu'il faut honorer Dieu et le servir, qu'on doit respecter ses parents, qu'on ne doit pas mentir, voler, et par conséquent chacun de vous sent au fond du cœur qu'il y a une loi qui nous commande d'honorer Dieu et nos parents, et une autre qui nous défend le vol et le mensonge. Trouvez-moi un enfant qui, en faisant une action criminelle, se persuade qu'elle n'est pas défendue: s'il la croyait permise, pourquoi se cacherait-il pour la faire; pourquoi tremblerait-il après, dans la crainte qu'on ne la découvre: on ne craint point de faire ce qui est permis, et je ne veux d'autres preuves que cette crainte et cette honte, pour me convaincre que ce pécheur connaît la loi: quand vous faites le mal, vous connaissez donc l'autorité qui vous le défend.

En second lieu, vous refusez de vous soumettre à cette autorité. Quand on connaît une loi, on l'on s'y soumet, ou l'on y résiste; je ne vois pas de milieu. Vous connaissez la loi qui vous ordonne d'adorer Dieu, d'être fidèles à lui adresser vos prières matin et soir, d'être respectueux à l'église, assidus à assister à la sainte messe: vous connaissez cette loi, le pécheur la connaît, l'observe-t-il? Est-il attentif à la

prière, recueilli à l'église? Il ne le prétendra pas, j'espère: il résiste donc à la loi. Vous connaissez la loi qui vous défend ces actions dont on ne saurait prononcer le nom dans l'assemblée des fidèles, vous la connaissez: vous y soumettez-vous? Que votre conscience me réponde; et si vous avez des reproches à vous faire, j'en conclurai que, puisqu'il est vrai que vous connaissez la loi de Dieu, et que vous ne vous y soumettez pas, il n'est donc aussi que trop vrai que vous voulez vous révolter.

Voilà donc à quoi se réduit cette excuse du pécheur qui prétend n'avoir nulle intention de se révolter contre Dieu: il connaît la loi, il ne s'y soumet point: comment appellerez-vous cette conduite? Et si ce n'est point là une révolte manifeste, à quel crime pourrions-nous donner ce nom?

D'autres pécheurs prétendent s'excuser sur une certaine répugnance qu'ils éprouvent en commettant le mal: Oh! que je voudrais bien que cette action ne fût pas défendue! que je voudrais que la loi de Dieu ne me l'interdît pas! Arrête, pécheur, cesse de blasphémer! Tu voudrais que cette action ne fût pas défendue, c'est-à-dire que, décidé à la faire, tu voudrais ne pas ressentir au dedans de toi ce combat entre ta passion et ta raison, qui s'effraye de ce nouveau péché qu'il faut commettre: c'est-à-dire encore que tu voudrais n'avoir pas en faisant le mal, la crainte du châtiement qui le doit punir; tu voudrais que cette action ne fût pas défendue: c'est-à-dire que tu désirerais que ton Dieu ne te défendît pas la colère, le vol, l'impureté; c'est-à-dire que tu voudrais qu'il fût comme toi livré à ses vices honteux, à de criminelles habitudes. Chose étrange! le pécheur ne peut apporter pour excuse de sa révolte contre Dieu que des désirs imoies et des blasphèmes épouvantables.

Mais le péché n'est pas seulement un mépris et une révolte: ce ne sont là que les désordres de l'esprit; il faut que le pécheur soit tout entier opposé à son Dieu, et que son péché soit encore un désordre du cœur, la plus noire et la plus odieuse des ingrattitudes.

De tous les vices qui déchirent le cœur de l'homme, aucun ne lui est plus sensible que l'ingratitude. C'est là le crime que l'on pardonne le plus difficilement: une haine longtemps envenimée s'oublie plus volontiers qu'un bienfait méconnu et payé d'ingratitude; et c'est là cependant le dernier désordre du péché, et celui qui met le comble à sa malice.

Il y a trois degrés dans l'ingratitude: oublier le bienfait qu'on a reçu, offenser le bienfaiteur dans le temps même où il nous fait du bien; se servir enfin de ce bien lui-même pour l'offenser. Or je trouve réunies dans le péché ces trois sortes d'ingratitude, et cette réunion forme du pécheur, on peut le dire, un monstre d'ingratitude.

Oublier le bienfait qu'on a reçu, c'est le premier degré. C'est là le crime que Dieu



reprochait aux Juifs par la bouche de ses prophètes; et l'assiduité de ses reproches à cet égard montre combien cet oubli lui était pénible: *Vous avez oublié, Israël, le Seigneur votre Dieu qui vous a tiré de l'Égypte. Les enfants de mon peuple ont oublié leur Dieu, et c'est pour cela qu'ils ont violé sa loi. Et vous, pourrais-je dire aux chrétiens pécheurs, vous aussi vous avez oublié les grâces dont vous a comblés votre Dieu, et c'est pour cela que vous avez péché. Vous ne vous souvenez plus que c'est à Dieu que vous devez l'existence, que c'est lui qui vous a rachetés par son sang, qui vous a régénérés dans les eaux du saint baptême. Non, vous ne vous souvenez plus des bienfaits du Seigneur; car j'aime mieux supposer que vous les avez oubliés que de croire qu'ils sont présents à votre esprit, et que ce souvenir est sans force pour vous éloigner du crime.*

Second degré de l'ingratitude, offenser le bienfaiteur dans le temps même qu'il nous fait du bien. Quand on me trouvera un moment où Dieu ne pense pas à l'homme, où il ne le soutient point par l'action bienfaisante de sa providence, alors je dirai au pécheur: Voilà le seul temps où tu puisses faire le mal sans que le même instant voie ton Dieu te combler de grâces, et toi, l'outrager par tes crimes. Mais tant qu'il sera vrai qu'à chaque instant nous ne sommes conservés que par la bonté de Dieu, il sera vrai aussi que le pécheur, toutes les fois qu'il fait le mal, offense son bienfaiteur dans le temps même que celui-ci le comble de faveurs.

Enfin, arrivons au dernier degré de l'ingratitude. Imaginez un enfant qui ferait du pain même que son malheureux père lui aurait gagné à la sueur de son front un poison qu'il tournerait, dans sa fureur parricide, contre l'auteur de ses jours; une telle ingratitude vous glace; vous frémissez de voir l'ingrat armé du bienfait même pour s'élever contre son bienfaiteur: eh bien, c'est là cependant la conduite du pécheur, c'est votre conduite quand vous offensez le Seigneur. Y a-t-il en vous quelque chose qui ne soit un bienfait de Dieu? Ce cœur où se cachent tant de désirs corrompus, tant d'affections dérégées, ce cœur qui lui a donné le mouvement et la vie? n'est-ce pas Dieu? Et cependant ce cœur, vous le faites servir à l'iniquité! Ces mains qui se prêtent à tant d'actions criminelles, qui les a formées, n'est-ce pas le Seigneur? Et cependant combien de fois ne se sont-elles point élevées contre lui! Cette langue, n'est-ce pas le Seigneur qui l'a créée: aurait-il dû s'attendre à la voir, elle aussi, tournée contre son auteur, et pour tant de bienfaits, vomissant contre lui... peut-être des blasphèmes? En un mot, votre corps tout entier n'est qu'un composé des bienfaits du Seigneur, et vous l'avez fait servir peut-être tout entier à l'iniquité! Parlez maintenant vous-mêmes, et dites-nous si le péché n'est pas la plus noire des ingrattitudes.

Je pourrais, en finissant, vous montrer un

objet bien capable de vous faire sentir toute l'ingratitude du péché. Voyez la croix, c'est là le lit de douleur où Jésus a voulu s'étendre pour nous: c'est pour expier nos fautes qu'il a voulu être couronné d'épines; ses mains, ce sont nos péchés qui les ont percées. Mais si Jésus-Christ est mort pour expier nos fautes, pour nous mériter la grâce de n'en plus commettre; donc toutes les fois que nous péchons nous rendons inutiles ses souffrances et sa mort. Ce n'est pas assez, nous les renouvelons; car l'apôtre saint Paul nous apprend que les pécheurs crucifient de nouveau Jésus-Christ en eux-mêmes. (*Hebr.*, VI, 6.)

Ai-je eu tort après cela de dire: *Malheur à celui qui fait le mal!* « *Væ qui operamini malum!* » (*Psal.*, VI, 9.) Si le pécheur méprise son Dieu en péchant en sa présence, s'il l'insulte en se révoltant ouvertement contre sa loi, s'il se rend coupable envers lui de la plus noire ingratitude, croirons-nous que tant de désordres réunis dans le péché puissent rester sans punition? Oh, non sans doute! la justice, la sainteté de Dieu, sa parole, tout vous prouve qu'il sera malheureux celui qui s'éloignera de son Dieu. Ne dis donc plus, ô pécheur: J'ai péché, et que m'en est-il arrivé de mal? N'as-tu pas déjà éprouvé, par plus d'une infortune, qu'on ne peut résister à Dieu et avoir la paix? qu'est-ce que ces chagrins qui te dévorent, ces remords qui te rongent, ces maladies peut-être qui te minent? Qu'est-ce que tout cela, sinon la peine de ton péché! Enfin si, plus infortuné encore, tu as trouvé la paix; s'il n'y a rien sur la terre qui te fasse pleurer tes fautes, malheur et trois fois malheur! tu as été abandonné; cette fausse sécurité est le présage le plus infailible de ta perte et la plus épouvantable des malédictions de ton Dieu: *Væ qui operamini malum!*

Il n'en sera pas ainsi de vous, mes frères; ces fautes que votre conscience vous reproche, ces péchés qui pèsent depuis longtemps peut-être sur votre cœur, vous allez vous hâter de les expier par une confession sincère, par une contrition véritable. Non, vous n'aurez la paix avec vous-mêmes que lorsque vous l'aurez avec Dieu. Allez maintenant, allez méditer dans l'amertume de votre âme les premières années de votre jeunesse, et prenez au pied des saints autels la résolution bien ferme de ne plus jamais offenser votre Dieu. Ainsi soit-il.

## INSTRUCTION VI.

### SUR LA PRATIQUE DE LA VERTU.

Il y a quelque temps, mes frères, nous disions que, pour bien passer l'Avent, pour nous préparer à célébrer dignement la naissance du Sauveur, nous devions en ce saint temps, plus encore qu'en aucun autre, fuir le mal, éviter toute espèce de péché. Mais Dieu, qui nous a tracé la route que nous devons suivre, nous a commandé non-seulement de fuir le mal, mais aussi de faire le

bien ; non-seulement d'éviter le péché, mais encore de pratiquer la vertu, car voilà, mes frères, en deux mots, toute la vie d'un chrétien. Accomplir un de ces devoirs sans satisfaire à l'autre, c'est s'aveugler volontairement, c'est méconnaître l'esprit de la religion. Notre Seigneur, en remontant vers son Père, n'a pas laissé sur la terre son œuvre imparfaite ; il ne s'est pas contenté de dire à l'homme qu'il devait se prémunir contre tant de séductions qui l'entraînaient vers le mal ; qu'il devait s'éloigner des autels du paganisme, et rester étranger à tous les vices qui régnaient au milieu du monde ; ce précepte, il le lui avait imposé, mais avec plusieurs autres ; chaque vertu lui a été recommandée en particulier, chacune fait partie de ses obligations, et le ciel n'a été promis qu'à celui qui les pratiquerait toutes. Et cependant, à voir le monde maintenant, à l'entendre parler, on dirait que ce point de la doctrine de Jésus-Christ a été modifié depuis peu, qu'il n'est plus nécessaire pour être chrétien de pratiquer la vertu, et que Dieu doit être fort content quand on s'abstient du vice. Etudiez un peu les chrétiens de ce siècle (il est vrai que nous sommes dans le siècle du progrès), et comparez-les avec ces chrétiens d'autrefois, qui sont souvent l'objet de leur mépris. Autrefois on se croyait chrétien, et chrétien fidèle, alors seulement que toute justice était accomplie, et qu'on avait longtemps travaillé à enrichir son âme de toutes les vertus. Aujourd'hui on est chrétien à meilleur marché ; il n'est plus question de mortification, d'humilité, de patience, de charité ; et vous en trouverez beaucoup qui se diront bons chrétiens dès lors qu'ils n'auront ni tué ni volé. Assurément il faudrait être aveugle pour ne pas reconnaître et admirer ce progrès. Avec ce christianisme commode, ce diminutif de la morale de Jésus-Christ, on est chrétien selon le monde, ou, comme on dit quelquefois, honnête homme. Or, a-t-on satisfait à toutes ses obligations ? Je ne le crois pas. On n'a oublié qu'une chose, c'est de faire le bien. A-t-on au moins rempli convenablement un de ses devoirs ? Je ne le crois pas davantage ; car saint Jacques nous dit que *celui qui viole un point de la loi est coupable envers tous les autres.* (Jac., II, 10.) Il est bien à craindre, mes frères, que ceux qui bornent toute leur ambition à être honnêtes selon le monde n'aient à espérer d'autre récompense que cette vaine réputation que le siècle prodigue, et qui souvent recouvre bien des vices, plutôt qu'elle ne les exclut.

Et même parmi les personnes pieuses a-t-on de la pratique des vertus l'idée qu'on devrait en avoir ? s'occupe-t-on beaucoup de s'exercer aux bonnes œuvres qui sont recommandées aux chrétiens ? Interrogez vos consciences, mes frères, et répondez-moi. Transportons-nous ensemble à cet instant de recueillement où chacun sur le soir discute ses actions et se rend compte de sa journée, au moment de l'examen que chacun de vous fait avec fidélité, je le suppose du moins :

cet exercice est trop important pour être omis ou mal fait. Qu'avez-vous à vous reprocher le plus souvent ? On a eu dans la prière des distractions qu'on n'a pas éloignées comme on le pouvait ou comme on le devait ; on a blessé par quelques paroles peu charitables la réputation du prochain ; dans telle ou telle rencontre, la douceur nous a échappé, on se reproche quelques emportements. En un mot, mes frères, si vous réfléchissez, vous verrez que presque toujours dans vos examens vous apercevrez assez facilement ce que vous avez fait contre la première de vos obligations, celle de fuir le mal. Apporte-t-on le même soin à s'examiner sur la seconde, l'obligation de faire le bien ? Se reproche-t-on l'omission des bonnes œuvres qu'on devait faire et qu'on n'a pas faites ? C'est un riche qui s'examine : pense-t-il à se reprocher de n'avoir pas fait l'aumône ? de n'avoir pas employé quelques instants d'une journée, passée tout entière dans l'oisiveté, à une lecture de piété qui l'aurait édifié et affermi dans la vertu ? C'est un pauvre qui s'examine : pense-t-il à rechercher s'il a offert à Dieu ses peines et sa misère, s'il lui a consacré par une intention bien pure le travail qui lui donne du pain ? C'est une mère de famille qui fait cet examen : se demande-t-elle à elle-même si elle a donné de bons exemples à ses enfants, à ses domestiques ? Je veux bien qu'elle ne leur en ait pas donné de mauvais : est-ce là sa seule obligation, et ne faut-il pas encore que ceux qui l'entourent trouvent dans sa ferveur un modèle de piété ; dans sa modestie un modèle d'innocence ; dans sa conduite enfin, un modèle de toutes les vertus ?

Or, quand elle a manqué à ce second devoir, pense-t-elle à se le reprocher ? Je pourrais, mes frères, pousser ce détail encore plus loin et vous faire toucher au doigt cette triste vérité, que nous négligeons bien souvent une de nos obligations les plus importantes, puisque non-seulement on omet de faire le bien, mais qu'on ne pense pas même à se reprocher cette omission.

Et cependant, chrétiens, que de motifs devraient nous porter à la pratique des bonnes œuvres ! Que diriez-vous d'un laboureur qui, après avoir arraché avec de grandes fatigues les épines qui couvraient son champ, s'arrêterait à cette moitié du travail, et, sans songer à semer à leur place le grain qui doit faire sa richesse, attendrait les bras croisés le moment de la récolte ? Et notre cœur n'est-il pas ce champ du père de famille, dont nous sommes les laboureurs et les fermiers ? nous en arrachons les épines en détruisant nos mauvaises habitudes, en fuyant le péché ; reste encore à l'ensemencer, c'est-à-dire à l'enrichir par la pratique du bien. Un général qui aurait borné tous ses succès à s'éviter la honte d'une défaite aurait-il droit au triomphe promis au vainqueur ? Et ne sommes-nous pas les soldats de Jésus-Christ, obligés par état de combattre le monde et le péché ; et quelle récompense devons-nous attendre,



si nous nous contentons de fuir, sans chercher encore à vaincre l'ennemi et à nous enrichir de ses dépouilles ?

Et sans aller chercher si loin des raisons pour vous prouver la nécessité d'ajouter quelque chose à la fuite du péché, ne me suffirait-il pas de vous rappeler cette parabole de notre Seigneur où je retrouve toute entière la vérité que je vous prêche ? Dites-moi : ce monarque qui avait prêté à ses serviteurs quelques talents pour les faire valoir en son absence, qu'avait-il à reprocher à ce serviteur qui lui rapporta dans son entier l'unique talent qu'il lui avait confié ? Ce serviteur avait-il dissipé une partie de l'héritage de son maître ? avait-il passé les jours et les nuits à se divertir au préjudice des devoirs qu'il avait à remplir ? avait-il frappé injurieusement les compagnons de son esclavage ? Rien de tout cela. Et cependant il est appelé mauvais serviteur : son maître s'irrite justement contre lui, et lui retire sa confiance. (*Luc.*, XIX, 22.) Ah ! mes frères, c'est qu'il s'était contenté de fuir le mal ; il avait évité l'injustice, et ce n'était pas assez : il devait encore pratiquer la diligence, l'assiduité au travail ; en un mot il devait faire le bien.

Et en effet que récompensera, au dernier jour, le Père de famille dans cette vie toute d'inutilité où les hommes, peut-être, ne trouvent rien à blâmer, mais où le Seigneur ne trouve rien non plus à louer ? Il y a dans le ciel des couronnes pour la douceur, pour la chasteté, pour le recueillement ; je ne sache pas qu'il y en ait pour la stérilité et la paresse.

Ainsi, mes frères, je vous ai prouvé aujourd'hui ces deux points : qu'on n'a pas dans le monde, et même au sein de la piété, l'estime qu'on doit avoir de la pratique des vertus, et en second lieu, que sans cette pratique nous n'avons pas de récompense à espérer dans le ciel. Il nous reste à examiner, chacun dans notre condition, quel bien nous avons à accomplir, et la manière dont nous devons l'accomplir. Etudions chacun ce que Dieu demande de nous. Trop longtemps peut-être nous avons ressemblé à cet arbre ingrat auquel son maître venait chaque année demander compte de son travail et de ses sueurs, et qui chaque année ne lui présentait que des branches couvertes de feuilles et dépouillées de fruits. Craignons pour nous aussi cette sentence portée contre l'arbre stérile : Arrachez, arrachez cet arbre ! pourquoi occupe-t-il en vain la terre ? Et c'est la sentence qui nous est réservée, si nous restons désormais dans le champ de notre Eglise sans porter des fruits et sans enrichir par la pratique des vertus, une âme qui reçoit tous les jours les grâces et les bénédictions du ciel.

Voilà donc, mes frères, au jugement du saint roi David, le moyen de vous sanctifier : *Fuyez le mal et faites le bien.* (*Psal.*, XXXIII, 15.) Faire le bien sans fuir le mal, c'est se rendre coupable ; fuir le mal sans faire le bien, c'est se rendre inutile. Joignons ensemble ces deux préceptes si sages, si pro-

fonds, si fertiles en conséquences salutaires.

Et dans quel temps pourrait-on vous faire utilement cette recommandation qu'aux approches de cette grande solennité, de cette fête de Noël, où chacun de vous viendra au pied des saints autels, ainsi qu'autrefois les bergers et les mages, offrir au Seigneur ses adorations et ses vœux, et recevoir dans son sacrement le gage d'un amour sans bornes ? Pensons d'avance, mes frères, à cette parole du Seigneur à son peuple ; on peut l'appliquer aux chrétiens : *Nul ne paraîtra devant le Seigneur les mains vides.* (*Exod.*, XXIII, 15.) Les Juifs, trois fois l'année, devaient monter à Jérusalem et venir adorer leur Dieu dans son temple ; chacun devait lui offrir une partie des biens qu'il en avait reçus. Nous aussi, nous nous préparons à monter au temple et à venir glorifier notre Maître dans le lieu qu'il a choisi. Nul ne doit paraître devant lui les mains vides : tous nous devons avoir à lui offrir quelque bien que nous aurons fait, quelques vertus que nous aurons pratiquées. Or, mes frères, notre offrande est-elle prête ? pouvons-nous, en regardant notre vie, y trouver de loin en loin quelques bonnes œuvres qui puissent nous obtenir une audience favorable ? Si nous en trouvons quelques-unes, remercions-en celui qui nous les a fait pratiquer, et travaillons à augmenter notre trésor ; si, au contraire, nous n'avons rien à offrir, il est encore temps, commençons aujourd'hui, et mettons-nous par la pratique du bien en état de paraître avec confiance devant le Fils de l'homme.

## INSTRUCTION VII.

### SUR L'EPIPHANIE.

Dans la sainte solennité que nous célébrons en ces jours, l'Eglise, chrétiens, mes frères, propose à notre méditation plusieurs sujets également profonds, comme elle donne à notre foi les leçons les plus salutaires. Tantôt elle nous montre les rois de l'Orient, habiles dans la science du ciel, observant avec une sage vigilance l'astre miraculeux qui doit les conduire au berceau du roi des Juifs. Tantôt elle nous apprend, à la vue des présents mystérieux qu'ils déposent aux pieds du divin enfant, quels présents aussi nous pouvons apporter à sa crèche et quelles offrandes lui doit notre amour.

*En ces jours-là*, s'écriait un prophète, *une étoile sortira de Jacob, et le dominateur d'Israël paraîtra alors : « Orietur stella ex Jacob. »* (*Num.*, XXIV, 17 ; *Mich.*, V, 2.) Cette tradition, conservée dans les archives de la nation sainte et répandue par les Juifs chez tous les peuples de l'Orient, soutenait les espérances des uns et de siècle en siècle éveillait la curiosité des autres. Cependant les heures d'attente s'étaient écoulées, les moments marqués par l'Eternel étaient enfin arrivés. Le Saint des saints était descendu sur la terre, le Verbe s'était fait chair, et aussitôt l'étoile prophétique avait brillé dans les hauteurs du ciel. Les mages l'ont vue ; la grâce en même temps a

fait luire sur eux une plus pure lumière ; une voix intérieure les appelle à Bethléem, et les presse d'aller offrir au Sauveur naissant les hommages de leurs cœurs et les prémices de la gentilité. Ecoutez, mes frères, le récit qu'ils font eux-mêmes de la célérité de leur départ ; et, tout chrétiens que nous sommes, ne rougissons pas d'apprendre de ces heureux païens quelle fut la promptitude de leur obéissance, et quelle doit être notre fidélité à la grâce. *Nous avons vu l'étoile*, disent-ils à Hérode, *aussitôt nous sommes venus* : « *Vidimus stellam, et venimus* (Matth., II, 2) : » ainsi notre obéissance n'a point allégué de prétexte, comme notre courage n'a point redouté de difficultés ; dans notre empressement, nous n'avons calculé ni la longueur du voyage, ni les périls de la route, ni les rigueurs de la saison ; nous n'avons consulté ni les intérêts de nos affaires, ni les conseils de l'amitié, ni les répugnances de la nature ; nous n'avons cédé ni aux railleries amères qui nous furent prodiguées, ni à la douleur des épouses que nous abandonnions pour si longtemps, ni aux larmes d'une jeune famille, condamnée trop tôt à des regrets peut-être éternels ; nous avons vu l'étoile, et nous sommes venus pour adorer celui qui vient de naître : *Vidimus stellam, et venimus*.

Telle fut leur obéissance à la voix du ciel, telle doit être notre fidélité à la grâce. Ah, mes frères ! souvent nous avons vu l'étoile, sommes-nous aussitôt accourus ? Combien de fois un rayon céleste, éclairant notre âme tout-à-coup, nous a-t-il montré la vérité, tracé la route du devoir, et signalé les écueils ? *Vidimus stellam*. Combien de fois, au milieu de notre indifférence et de nos infidélités, la conscience, réveillant à l'improviste ses importunes clartés, nous a-t-elle commandé des sacrifices que redoutait notre faiblesse ! Cette occasion, il faut s'en éloigner ; ce penchant, il faut y résister ; cette amitié, il faut la rompre : *Vidimus stellam*. Combien de fois le feu sacré de la piété s'est-il rallumé en nous pour un instant, et nous a-t-il montré des vertus à pratiquer et des obligations à remplir ; plus de ferveur dans la prière, plus de patience dans la tribulation, plus de charité dans les rapports mutuels, plus de persévérance dans le bien : *Vidimus stellam* ! Or, mes frères, favorisés, comme les sages de l'Orient, de tant de visions célestes, avons-nous prêté comme eux à la voix de la grâce une oreille docile, et, comme eux, avons-nous suivi ses inspirations ? Notre fidélité a-t-elle été prompte et courageuse ?

Non, elle n'a pas été prompte notre fidélité à la grâce, puisque tant de fois nous avons allégué des excuses, et, pour nous dispenser d'obéir, cherché, inventé même des prétextes ; non, elle n'a pas été prompte, puisque nous avons toujours en réserve une raison plausible qui nous épargne de pénibles sacrifices et nous dérobe à un change-

ment d'autant plus redouté qu'il est plus nécessaire. Je voudrais bien hélas ! m'éloigner de cette occasion, mais pourtant il faut bien quelque ménagement ; il y a si longtemps que cette amitié est formée ; je ne saurais la rompre tout d'un coup : que dira-t-on de moi ? Qu'en pensera-t-on ? et pour réformer sa conduite, est-il nécessaire de se livrer à la dérision et d'afficher la singularité ? Ainsi, par de vains prétextes, cherche-t-on sans cesse à gagner du temps, sans imiter l'obéissance des mages et leur promptitude : *Vidimus stellam, et venimus*.

Non, elle n'a pas été courageuse notre fidélité à la grâce, puisque, dans mille occasions, les premières difficultés nous ont arrêtés, les moindres revers nous ont ébranlés. N'avions-nous pas sollicités par la grâce, n'avions-nous pas formé la résolution de nous attacher avec plus de courage à la pratique de cette vertu que nous demande depuis si longtemps le Seigneur ? Hélas ! pendant quelques jours nous avons conservé la paix du cœur par le recueillement et la résignation, dominé les sentiments de la nature par la douceur et l'humilité, sanctifié nos prières par une attention plus grande et par un plus profond respect ; et voilà que tout à coup, fatigués des premiers efforts que nous avions faits, nous nous sommes arrêtés à l'entrée de la carrière, et nous avons langué dans le découragement ; nos pieds ont chancelé dans la route de la vertu, et nous avons eu peur de devenir des saints. Nous avons tremblé à la vue des périls, et nous avons oublié l'obéissance des mages et leur générosité : *Vidimus stellam, et venimus*. Au moins, mes frères, pour rendre utile à nos âmes cette glorieuse solennité ; pour recueillir, nous aussi, les fruits du mystère que nous célébrons, ranimons en nous cette fidélité à la grâce dont les mages nous ont donné l'exemple : si nous entendons la voix du Seigneur, si nous voyons son étoile, ne fermons pas nos oreilles aux inspirations de sa grâce, et nos yeux aux divines clartés de sa lumière. Soyons, comme les mages, prompts à entreprendre ce qu'il demande de nous et courageux à l'accomplir : tels doivent être en ce moment nos desirs, telles doivent être nos résolutions (\*).

#### INSTRUCTION VIII.

##### SUR L'ESPRIT DE L'ÉGLISE DANS QUELQUES-UNES DE SES PRATIQUES.

Les pratiques de piété auxquelles l'Église invite ses enfants, et qui sont observées dans les lieux consacrés à la religion, sont, pour la plupart, des modèles qu'elle vous offre à imiter dans l'intérieur de vos maisons. Le culte public, à le bien prendre, est une grande leçon de toutes les vertus que vous devez pratiquer, lorsqu'au sortir de l'assemblée des fidèles vous rentrez dans la société ; et les divers éléments qui le composent vous indiquent par eux-mêmes les

(\*) Cette instruction n'a point été terminée dans le manuscrit.



moyens qui vous conduiront à ces vertus. Parcourez en effet toutes les pratiques qui composent le culte catholique, et vous verrez, à l'exception pourtant des sacrements et de leur administration, que chacune est la forme et le modèle des exercices qui doivent nourrir votre piété et la soutenir au milieu du monde. L'Eglise, comme une mère que la rigueur du temps éloigne de ses enfants, et qui ne peut toujours avoir l'œil sur eux, les réunit quelquefois auprès d'elle, et là elle leur apprend, par ses exemples plus encore que par ses leçons, à prévoir les dangers, à réparer les pertes, à se soutenir contre tous les ennemis. Ainsi, pour appliquer ces réflexions générales à quelques exemples, ce chant solennel des sacrés cantiques auxquels vous devez chaque dimanche unir vos voix et vos cœurs, croyez-vous qu'il n'ait d'autre but que de glorifier le Seigneur et de publier ses louanges à la fin du jour, comme on les a chantées déjà aux premières lueurs de l'aurore? Sans doute ce but serait assez grand, assez noble pour y amener plus assidûment les chrétiens. Cependant l'Eglise a eu encore un autre objet : elle a voulu apprendre aux fidèles à faire de leurs demeures autant de temples où doivent retentir non pas les chants profanes que le monde applaudit, mais les cantiques solitaires que la piété répète à la gloire de son Dieu. C'était là, chrétiens, la plus douce occupation des premiers disciples qui nous ont précédés dans le siècle. Après avoir chanté, dans les catacombes ou dans les déserts, les mystères d'un Dieu persécuté, rentrés furtivement dans leurs maisons, ils murmuraient pendant la semaine les hymnes qu'ils avaient entendues le dimanche, et le délateur, qui prêtait l'oreille, reconnaissait encore les chrétiens. Aujourd'hui ce ne sont point les chants religieux du fidèle qui trahiront sa retraite; sa mémoire ne lui rappelle que ces airs dissolus qui nourrissent les passions, sa bouche est devenue muette pour tout autre chant. Même, vouloir sur ce point le rappeler à la simplicité de ses pères, ce serait au moins à ses yeux, soulever des prétentions gothiques et subir le blâme du ridicule. Aussi n'ai-je pas prétendu vous donner un conseil, mais seulement vous indiquer une des intentions de l'Eglise, et, en constatant devant vous des coutumes qui ne sont plus, protester contre l'abus qui les a remplacées. L'Eglise voulait encore par là vous exercer à cette psalmodie intérieure, à ce chant du cœur qui médite sans cesse : *Psallentes in cordibus vestris Domino.* (Ephes., XV, 19.) Occupation divine, qui associe le chrétien, même au milieu des travaux d'ici-bas, au bonheur des anges et des saints, dont l'éternelle occupation dans la céleste patrie est de chanter incessamment la sainteté de leur maître; occupation qui n'est étrangère qu'à ceux à qui la ferveur est inconnue, et qui pourrait être, mes frères, notre occupation, pour remplacer au moins en partie ce que les temps et les circonstances ne nous permettent plus. Oui, chantons au Seigneur,

dans le secret de nos cœurs. Au milieu du tumulte des hommes et des affaires, qu'il sorte sans cesse de ces cœurs un désir ardent de plaire à notre bon Maître. Voyons-le partout, adorons-le dans tous les événements, bénissons-le dans la prospérité et dans le malheur; par là nous lui ferons voir que nous avons compris les intentions de l'Eglise et suivi ses exemples, par là nous obéirons aux ordres du grand Apôtre qui nous recommande de *chanter au Seigneur dans le secret de nos cœurs* : « *Psallentes in cordibus vestris Domino.* »

A ces chants publics, qui devaient être dans les vues de l'Eglise le modèle de ceux que pouvaient se permettre des chrétiens, joignons ces instructions qu'elle distribue du haut de la tribune sacrée aux fidèles réunis dans son temple. Ici encore l'Eglise a une arrière-pensée, que vous devez comprendre. Elle ne se dissimule pas, chrétiens, que ces instructions partielles sont insuffisantes pour vous faire connaître en entier sa doctrine, et compléter votre éducation pour le ciel; mais elle veut, en vous proposant quelquefois de pieuses réflexions sur la loi de Dieu, vous faire prendre goût à cette sainte doctrine, vous apprendre à la méditer jour et nuit, comme dit le prophète, et commencer dans l'assemblée des fidèles ce que vous devez ensuite continuer dans vos maisons. Or, avons-nous compris jusqu'ici cette intention de l'Eglise? Avons-nous suppléé par de fréquentes méditations à ce qu'elle n'avait pu qu'ébaucher dans la chaire de vérité? Et ne serions-nous pas du nombre de ces chrétiens qui, se contentant des instructions qui leur sont adressées dans le sanctuaire, ne connaissent qu'en partie les lois de la religion, et les devoirs qu'elle leur impose?

L'Eglise, dans ses instructions publiques, jette la semence qui doit germer dans nos cœurs; mais qu'il y a loin de là à la moisson! Il faut encore bien des fois retourner la terre, arracher la mauvaise herbe qui étoufferait le bon grain; il faut, en un mot, par des soins assidus, faire fructifier la semence dans le champ du père de famille. Or ces soins si nécessaires, l'Eglise nous en a chargés; elle veut que, rentrés dans nos demeures, nous méditions sur la doctrine qu'elle nous a prêchée; elle veut nous voir continuer l'œuvre qu'elle a commencée au milieu de nous. Entrons, mes frères, dans ses vues, faisons de la doctrine du salut l'objet constant de nos méditations, étudions les instructions que nous ne connaissons jamais assez, et sur ce point encore imitons les premiers chrétiens, si avides de connaître leur religion, pour ensuite la mieux pratiquer.

Je ne m'arrête pas à vous faire remarquer dans cette prière du matin et du soir l'intention de l'Eglise, que j'ai cherché à vous développer : il doit être évident pour chacun de vous qu'elle veut, en appelant au pied des saints autels ses ministres à la première heure du jour comme à la dernière,

en leur faisant réciter, agenouillés sur les marches du sanctuaire, cette prière que vous venez entendre et réciter avec eux, il est évident, dis-je, qu'elle veut accoutumer à cette sainte action qui commence et termine la journée, tous ses disciples, quels qu'ils soient, jeunes et vieux, riches et pauvres, et qu'elle veut encore leur mettre dans la bouche les paroles qu'ils peuvent employer plus convenablement, et sous les yeux l'attitude dans laquelle il faut prier.

Il est encore un exercice de la vie chrétienne fort utile à la piété, et que l'Eglise vous indique aussi par ses usages : je veux parler de la lecture spirituelle.

*Appliquez-vous à la lecture*, disait saint Paul à son disciple (1 Tim., IV, 13); c'est là que l'âme puise cette nourriture solide qui la soutient et la fortifie; c'est là que le cœur trouve des aliments à ce feu sacré de la dévotion dont il doit brûler toujours; c'est dans la lecture, enfin, que la piété s'éclaire et qu'elle se perpétue. Or, ce saint exercice, vous en voyez le modèle dans ces pieuses lectures, dans ces réflexions qui vous sont chaque jour communiquées par ceux que le Seigneur a envoyés au milieu de vous travailler à sa vigne. L'assiduité constante de leurs instructions vous apprend que la lecture spirituelle est un exercice que vous ne devez jamais omettre : le sujet de leurs instructions vous apprend quel choix doit régler vos lectures. Ainsi, mes frères, il m'a semblé que dans le cours d'une semaine on vous proposait ici à peu près tous les genres de lecture qui conviennent aux chrétiens.

Tantot on met sous vos yeux la *Vie des Saints*, de ceux qui ont passé comme nous sur la terre en priant et en souffrant, et qui maintenant sont heureux dans le ciel pour l'éternité. La *Vie des Saints*, voilà pour vous un premier sujet de lecture. Tantôt on déroule à vos yeux toute la doctrine de l'Eglise, la science de la religion vous est enseignée, et on fixe vos attentions sur chacun des points qu'elle nous propose. Encore un sujet de lecture pour des chrétiens, la doctrine de l'Eglise et les livres où elle est développée.

D'autres fois on fait avec vous quelques réflexions sur différents sujets de piété et de morale, pour vous habituer à comprendre encore ces deux points dans le plan de vos lectures. Or, quel est mon but en vous rappelant ainsi ce que vous savez aussi bien que moi? J'ai voulu, mes frères, vous engager à ne pas perdre de vue ce plan, qui peut vous servir dans d'autres circonstances. Par exemple, il peut arriver, et il arrive souvent que ceux qui viennent habituellement soient retenus dans leur demeure, ou par leurs occupations, ou par la rigueur des saisons, ou par quelque autre motif. Qui les empêcherait ces jours-là de suppléer à ce qu'ils ne peuvent entendre à l'église, par une lecture de piété conforme au sujet qu'on y aurait traité, une instruction sur la religion au jour où l'on n'aurait pu l'entendre

ici; la vie d'un saint, si on avait été forcé de s'absenter le jour où on la propose à notre imitation. Par là vous remplacerez les instructions que vous ne pouvez entendre, vous seriez unis d'intention aux fidèles rassemblés ici, et vous auriez suivi le plan qui vous y est tracé chaque semaine.

Dans ce plan doit entrer aussi la lecture de l'Ecriture sainte. Cette lecture est utile aux fidèles, soit qu'ils la fassent au moyen de ces abrégés qui sont dans leurs mains, soit qu'ils aient recours, d'après la permission de leur directeur, au texte sacré lui-même. Vous savez que nous avons cherché à suppléer à ces lectures particulières par quelques explications dont nous avons accompagné les récits de l'Ecriture sainte; mais, quelle que soit la matière qu'on doive vous proposer, vous y viendrez toujours écouter, quand vous le pourrez, ce que nous vous dirons, et nous édifier, comme par le passé, par votre attention et votre assiduité.

## INSTRUCTION IX.

### SUR LA VIE CACHÉE DE JÉSUS-CHRIST A NAZARETH.

L'Eglise, mes frères, après nous avoir conduits au berceau du Sauveur, après nous y avoir montré un Dieu anéanti dans la chair, et, pour nous former à sa divine ressemblance, devenu lui-même semblable à nous, l'Eglise propose à notre admiration d'autres mystères également propres à nous instruire et à nous toucher. Nous avons célébré la naissance de Jésus-Christ avec les saints transports d'une religieuse allégresse; à la suite de l'étoile, nous sommes accourus à l'étable où reposait le Dieu naissant; nous l'avons adoré avec les mages; une lumière divine, la Foi, figurée par l'éclat lumineux qui environna les pasteurs, a fait briller à nos yeux ses immortelles clartés, et avec les anges nous avons sur la terre chanté les louanges et publié la gloire du Roi des Juifs. C'est maintenant un autre mystère qui s'offre à nos regards et que l'Eglise rappelle à notre souvenir, le mystère de la vie cachée du Sauveur. Elle nous apprend que cet adorable Maître passa dans l'obscurité trente années d'une vie qui devait être si courte; mais elle nous apprend aussi que ce mystère d'abaissement et d'humiliation doit produire en nous ses fruits; et par la sainteté des dispositions qu'il fera naître en nos âmes, nous devenir à son tour salutaire. Oui, puisque le Dieu qui bientôt va manifester sa gloire à Cana en Galilée, et par un prodige nouveau s'attacher des disciples, est le même qui demeura longtemps sans gloire à Nazareth, les œuvres merveilleuses de son ministère public ne nous feront pas oublier les vertus inconnues de sa vie cachée. Celles-ci peut-être, aux yeux du monde, auront moins de grandeur et moins d'éclat; mais elles parleront plus doucement à nos cœurs, nous comprendrons mieux les leçons sacrées qu'elles nous enseignent, nous suivrons



plus facilement les exemples qu'elles nous donnent. Que d'autres, au souvenir des miracles de Jésus-Christ, admirent, tant qu'ils voudront, ce pouvoir merveilleux qui change l'eau en vin, qui rend la santé aux malades, qui se fait sentir jusqu'au fond de la tombe, qui commande en un mot à toute la nature, moi, qui ne suis point étonné qu'un Dieu soit tout-puissant, j'irai, humble courtisan de la pauvre famille de Nazareth, j'irai contempler en silence les vertus cachées de Jésus et me former, à son école, aux saintes pratiques de la vie intérieure. Je le verrai oublié des hommes, obéissant à sa mère, sans cesse attentif à la présence de son divin Père, et sans cesse le glorifiant par les motifs les plus purs et les plus parfaites dispositions. O Jésus, c'est ainsi que vous enseignez la vie cachée à l'âme qui vous cherche à Nazareth; c'est ainsi que vous lui montrez, dans la fuite du monde, dans l'obéissance, dans la prière et le recueillement, les vertus qui vous furent chères, les vertus qu'elle doit pratiquer après vous.

Vie de Jésus à Nazareth, vie de retraite et de fuite du monde. Qui jamais aurait pu paraître au milieu du monde avec plus d'avantages que le fils de Marie? La nature et la grâce ne l'avaient-elles pas enrichi, saintement jalouses l'une de l'autre, des dons les plus parfaits et des plus grandes faveurs? Sa naissance? Qui pourrait en raconter toute la gloire? Il était issu des princes de Juda, et s'il ne portait point le sceptre qu'avaient porté ses ancêtres, au moins devait-il espérer de trouver au milieu du monde ce respect que commande toujours une antique splendeur et ce vif intérêt que l'on doit à de grandes infortunes. Sa beauté? Qui pourrait en décrire tous les charmes? Les saints livres ne nous ont-ils point appris qu'il était le plus beau des enfants des hommes? Ses vertus? Qui pourrait en apprécier le mérite? Il manifestait sa sagesse avec plus d'éclat à mesure qu'il avançait en âge; et dès son enfance la grâce de Dieu était en lui. Cependant, mes frères, lui-même se condamne à l'obscurité : tout l'appelle au milieu du monde, et il se dérobe au monde; tout semble le pousser inévitablement sur ce théâtre des grandeurs humaines, et il fait au loin un éclat et des grandeurs qu'il réprouve. Ainsi par sa conduite nous enseigne-t-il déjà cette grande maxime de la vie cachée qu'il a fait connaître à ceux qui lui sont fidèles : *Aimez à être oublié et méprisé des hommes* : « *Ama nasciri et pro nihilo reputari.* » Ainsi condamne-t-il dans ses disciples ce désir de paraître, cet amour des louanges et de l'estime, cette facilité à sortir de la retraite intérieure et à se produire inutilement qui tant de fois les ont exposés à d'inévitables malheurs. Fuyez le monde, chrétiens, mes frères, plus encore par les sentiments que par une séparation trop souvent impossible; aimez à demeurer cachés en Dieu; et si la nature quelquefois murmure de cette obscurité, pensez à Jésus oublié dans Nazareth, et rappelez-vous qu'il est venu pour

crucifier la nature et par ses exemples vous enseigner à fuir le monde.

Vie de Jésus à Nazareth, vie d'obéissance et de soumission! Si je demande aux saints Evangiles quelles furent pendant trente années les occupations et les vertus de Jésus-Christ, ils me répondront par ces deux paroles, aussi profondes que laconiques : *Obéissance et soumission* : *Et erat subditus illis.* (*Luc.*, II, 51.) Si j'interroge les anges, seuls témoins pendant si longtemps des abaissements adorables de leur Dieu, ils me le montreront respectueux envers celui qui passait pour son père, docile à la voix de sa mère, accomplissant leurs volontés, prévenant leurs désirs, et pour notre éternelle confusion nous donnant à tous l'ineffable exemple d'un Dieu soumis et obéissant : *Et erat subditus illis.* Oh! n'abaissez point vos regards sur les chrétiens de ce siècle, Sauveur qui les condamnez si hautement par vos leçons et par votre conduite; parmi nous vous verriez des enfants pour qui l'obéissance est une vertu désormais étrangère; des serviteurs impatients du joug que leur imposa la Providence, et qui sans cesse opposent à des ordres équitables une résistance opiniâtre; des chrétiens qui ne vont plus chercher dans la soumission un soulagement à leurs maux, et qui ne connaissent plus ni la résignation sous la main du Seigneur, ni la docilité aux inspirations de la grâce, ni la conformité parfaite à la sainte volonté de Dieu; partout enfin un esprit de révolte et de désobéissance que vous n'avez point enseigné à la terre, et que réprouve votre conduite à Nazareth et la soumission que vous pratiquez : *Et erat subditus illis.* Ou du moins, si vous daignez encore nous regarder, que ce soit pour nous accorder une part à ces humbles vertus que nous admirons en vous et que nous imitons si mal.

Enfin vie de Jésus à Nazareth, vie de recueillement et de prière. Venez, chrétiens, venez voir votre Dieu sous la forme d'un pauvre enfant anéanti devant la majesté sainte de son Père, et s'enflammant pour sa gloire d'un feu tout céleste. Ah! je le vois à genoux, pendant la nuit, dans son obscure demeure; il prie, et son recueillement, gage de son respect profond, condamne, hélas! mes négligences et ma dissipation; il prie, et ses yeux fixés au ciel, ses mains étendues vers son Père, son visage enflammé, tout me prouve son amour et condamne, hélas! ma froideur et mon indifférence.

Mais surtout venez à son école apprendre de lui ce grand secret de la prière continue dont il vous fera plus tard un précepte, dont il commence dès maintenant à vous donner l'exemple. Il travaille, et, la pureté de ses motifs glorifiant son Père céleste, son travail est une prière; il s'entretient avec ses parents : la piété qui anime ses discours répand dans leur âme ses salutaires influences, et sa conversation est une prière; il se livre quelquefois au sommeil, mais plus que tout autre il peut dire avec vérité : Je dors, mais mon cœur veille. Il

veille pour intercéder en faveur des hommes; il veille pour s'offrir en sacrifice comme victime d'expiation; il veille pour aimer son Père; et de cette sorte son sommeil lui-même est une prière : *Ego dormio, et cor meum vigilat.* (Cant., V, 2.)

O Jésus, caché à Nazareth, ô parfait modèle de la vie intérieure, faites comprendre à ces fidèles la nécessité et les douceurs de cette vie inconnue, cachée aux hommes, perdue, anéantie dans le cœur de Dieu; qu'ils aiment, à votre exemple, à fuir le monde et à chercher le bonheur dans la retraite et le silence de l'âme; qu'ils méditent, surtout qu'ils imitent la perfection de votre obéissance, la ferveur, l'assiduité de votre prière : ils seront vos images sur la terre, vous serez dans le ciel leur récompense.

### INSTRUCTION X.

#### SUR SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Saint François de Sales, dont l'Eglise nous rappelle demain la glorieuse mémoire, s'est sanctifié par deux vertus qui ont en lui brillé du plus vif éclat, et que la religion voudrait retrouver plus souvent dans le cœur des chrétiens, la piété et la douceur. C'est à elles qu'il a dû de mériter aussi cet éloge accordé par le Saint-Esprit au premier des anciens prophètes, au pasteur d'Israël, au conducteur du peuple de Dieu, à Moïse enfin, qui fut *chéri de Dieu et des hommes*, disent les saints livres, à cause de sa douceur et de sa piété : « *Dilectus Deo et hominibus.* (Eccli., XLVI, 16.) C'était sa piété qui, l'animant d'un saint zèle pour la gloire de son Dieu, lui commanda les plus pénibles sacrifices, lui imposa les plus fatigants travaux, lui conseilla les plus difficiles entreprises. C'était la douceur qui faisait tomber devant lui toutes les préventions, qui suggérait à son zèle de charitables industries, qui lui subjuguait en un mot tous les cœurs. Aussi, en gagnant par sa piété l'affection de son Dieu, il a su par sa douceur se ménager en même temps l'affection de ses semblables, et le monde lui-même, le monde, ennemi juré de la sainteté et des saints, trouvant dans sa douceur une excuse à sa piété, si je puis ainsi parler, n'a point réclamé contre les honneurs que lui décerne la religion, et va même jusqu'à dire avec elle qu'il a été chéri de Dieu et des hommes : *Dilectus Deo et hominibus.* Prenons aujourd'hui une de ces vertus pour sujet de notre entretien; voyons en peu de mots quel a été son amour pour Dieu, et, afin de nous instruire, cherchons-en des preuves dans les sacrifices de sa jeunesse, dans les travaux de son sacerdoce, dans les entreprises de son épiscopat.

C'est le propre de l'amour divin d'inspirer, de commander les plus généreux sacrifices, et sous cette influence les cœurs que brûle cette flamme céleste deviennent forts contre le monde et contre eux-mêmes, et sont capables des plus grandes choses. C'est à tous

les chrétiens que Jésus a dit : *Celui qui aime son père, ou sa mère, ou ses frères, plus que moi, n'est pas digne de moi* (Matth. X, 37); c'est à tous les chrétiens qu'il adresse cette maxime, mais les saints l'ont seuls bien comprise. Eux seuls ont pu sacrifier à l'amour de Dieu les inclinations les plus douces comme les sentiments les plus légitimes, et souvent, dans les années d'une jeunesse toute brillante de bonheur et d'espérance, renoncer au monde, se détacher d'eux-mêmes et dire aux choses de la terre un éternel adieu. Tels furent dans saint François de Sales les effets et les triomphes de l'amour divin. A peine la voix du Seigneur s'est-elle fait entendre à cette âme sanctifiée par la grâce et préparée par une heureuse éducation, qu'elle s'empresse d'obéir à ses inspirations et d'accomplir ses volontés. Rien ne peut l'arrêter au milieu du monde, ni les larmes et les sanglots de sa mère, ni les douleurs et l'autorité d'un père, ni les offres les plus séduisantes du siècle; le Seigneur a parlé, il appelle François au ministère de ses autels, et François, pour lui plaire, malgré les réclamations de la nature et les justes sensibilités d'un cœur aimant, François brise les chaînes les plus douces, et fait couler des larmes dont le muet langage l'attendrit sans l'ébranler. Ce n'est pas tout encore : en renonçant au monde l'amour-propre ou l'ambition ne renonce pas à toutes leurs espérances; on croit et on désire retrouver au fond du sanctuaire ce qu'on a laissé à l'entrée des saints portiques : les honneurs, les richesses, l'estime des hommes et la considération qu'ils accordent à la vertu; mais l'amour divin reprouve et flétrit ces honteux calculs, et François de Sales, docile à ses impressions, après avoir renoncé au monde, se renonce lui-même. Non, il ne va point chercher dans l'église de Dieu ce qu'il vient de quitter au milieu du monde : il ne veut d'autre gloire que la croix de Jésus-Christ, d'autres richesses que sa pauvreté, d'autre joie que ses souffrances. Voilà, voilà son sacrifice; il est parfait, parce qu'il est inspiré par l'amour de Dieu.

Hélas! mes frères, si nous cherchons maintenant quels sont en nous les effets de ce saint amour, quelles victoires il nous a fait remporter sur la nature, de quels sacrifices il nous a rendus capables, que verrois-je, je ne dis pas dans notre premier âge, mais même dans toute la suite de nos années? Souvent, dans la ferveur d'une piété spéculative, nous disons à Dieu que nous l'aimons; quelles chaînes avons-nous donc brisées pour lui plaire, quels projets avons-nous abandonnés, quelles espérances avons-nous foulées aux pieds? Allons plus loin : il fut des jours qui nous virent infidèles, des jours que nous voudrions retrancher du nombre de nos jours; des jours où l'Eglise, comme une autre Monique, pleurait ses enfants morts à la grâce, et priaient pour leur résurrection. En ces jours-là la grâce nous sollicitait de quitter non pas un état inno-



cent et des inclinations vertueuses, mais des habitudes coupables et de funestes penchants; elle nous commandait non pas des sacrifices de perfection, que tous ne sont point appelés à faire, mais un renoncement nécessaire à des plaisirs incompatibles avec le salut. Combien de fois n'avons-nous pas fermé l'oreille à ses réprimandes et refusé d'obéir à ses commandements? Combien de fois, ne nous trouvant pas assez forts pour redevenir chrétiens, avons-nous demandé trêve jusqu'au lendemain, au risque de nous endormir dans le péché pour nous réveiller dans les enfers?... Combien de fois avons-nous commencé, sans pouvoir l'achever, cette réforme que réclamait la conscience et que redoutait notre faiblesse? Ainsi, mes frères, si les généreux sacrifices sont la preuve et la mesure de l'amour divin, nous en concluons, malgré nos formules si souvent répétées, malgré nos protestations tant de fois renouvelées au pied des autels, malgré peut-être nos désirs réels, mais inefficaces, nous en concluons que nous n'aimons pas le Seigneur, puisque nous ne savons rien sacrifier à son amour.

Saint François de Sales est devenu ministre de son Dieu. L'onction du sacerdoce échauffe encore sa piété, et multiplie ses ardeurs. Il brûle de montrer au Seigneur la vivacité de son amour, et, dans les pénibles travaux auxquels il se livre pour sa gloire, il ne refuse aucune fatigue, comme il ne craint aucun danger. Le voyez-vous, ce généreux soldat de Jésus-Christ, qui monte vers ces lieux inaccessibles où s'est réfugiée l'hérésie : il va donner l'assaut à la place d'armes de l'enfer, et les démons ont frémi à son approche. Armé de la croix du Sauveur, il entre chez des peuples ennemis de la croyance et du nom catholiques. Là, pendant plusieurs années, pasteur charitable et patient, il cherchera sur les montagnes les brebis égarées, et se croira payé de toutes ses fatigues quand il en pourra rapporter quelqu'une au bercail. Vous dirai-je tout ce que l'amour de Dieu lui ménagea de souffrances pendant cette longue et laborieuse mission : des périls continuels, que rendaient plus grands la rigueur affreuse des saisons et les besoins de la pauvreté; des assassinats auxquels il n'échappa plusieurs fois que par une espèce de miracle; des séditions suscitées contre lui, et qui pensèrent plus d'une fois ruiner son travail et rendre inutiles tous ses efforts; enfin une vie de tribulations et de croix qui lui mérita le bonheur qu'il avait désiré si longtemps et si chèrement acheté, celui de rendre au Seigneur une portion considérable de sa vigne, et à soixante-douze mille hérétiques la porte de la réconciliation et du salut.

Telles furent les souffrances qu'il endura pour l'amour de son Maître. C'était ce saint amour qui le soutenait au milieu des difficultés, et qui lui faisait désirer encore de répandre son sang pour la foi qu'il prêchait. Ah! je n'ose point, après ce tableau, vous demander mes frères, me demander à moi-

même, ce que nous avons souffert déjà pour l'amour de notre Dieu, nous que décourage la moindre fatigue et que fait trembler le moindre péril; nous qui n'affronterions pas la rigueur d'une matinée d'hiver pour venir, pendant la semaine, adorer la sainte victime et assister à son sacrifice; nous peut-être qui ne pouvons sans murmurer et nous plaindre voir approcher les jours sacrés de la pénitence; nous enfin, qui préférons commettre une infidélité plutôt que de souffrir un mépris, et qui ne craignons pas d'imposer silence à la raillerie par des prévarications. Non, il ne faut pas pousser plus loin cet humiliant détail, mais nous couvrir le visage de nos mains, et convenir que nous n'aimons pas le Seigneur, puisque nous ne savons rien souffrir pour son amour.

Enfin saint François de Sales, élevé sur la chaire des pontifes, et devenu par l'ordre du ciel évêque de Genève, vit croître, avec les honneurs d'une dignité plus haute, les divins embrasements d'une plus grande piété. Ce fut alors qu'on le vit projeter, commencer et accomplir les plus difficiles entreprises; tenter avec une sainte hardiesse tout ce qui pouvait sanctifier son troupeau, détruire les abus qui compromettaient son salut, et y substituer, avec le règne des vertus, celui de la grâce et de la piété. Ce fut alors que, pour l'instruction des âmes, il composa ces livres qui respirent partout l'amour de Dieu, et après bien des siècles attesteront encore aux âges futurs le zèle éclairé et la tendre piété de leur auteur. Ce fut alors qu'il institua, au milieu des plus grandes difficultés et sans autre secours qu'une grande confiance en Dieu, cet ordre admirable où le saint amour se propage de génération en génération, et où s'est conservé son esprit, c'est-à-dire toute la douceur de la charité chrétienne et toute la dévotion de la plus solide piété.

Je ne vous demande point, mes frères, si jamais nous avons fait pour Dieu quelque chose de semblable : il ne nous a point appelés à entreprendre pour lui les œuvres extérieures. Mais en nous-mêmes qu'avons-nous entrepris pour son amour? quelle réforme avons-nous commencée? quel plan de conduite avons-nous adopté? à quelles vertus nous sommes-nous appliqués? Peut-être sur ce point aurons-nous à nous adresser les mêmes reproches, et peut-être nous faudra-t-il convenir que nous n'aimons pas le Seigneur, puisque nous ne savons rien entreprendre pour son amour.

Que l'exemple de saint François de Sales nous anime et nous excite à aimer Dieu davantage; et, afin qu'il nous devienne utile, réclamez son intercession, priez-le d'unir ses prières aux vôtres, et demandez-lui de vous obtenir, mes frères, et à nous aussi, un peu de sa piété si tendre, si généreuse, si persévérante, qui nous sanctifiera sur la terre, et un jour nous fera partager dans le ciel son bonheur et sa gloire.

## INSTRUCTION XI.

SUR L'ÉVANGILE DU V<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

*Le royaume de Dieu est semblable à un homme qui avait semé du bon grain dans son champ. (Matth., XIII, 24.)* Ce champ, mes frères, que le père de famille avait cultivé avec tant de soin, qu'il avait si souvent arrosé de ses sueurs, et duquel il attendait des fruits si abondants, nous représente l'Église, immortel objet de la tendresse et des sollicitudes de Jésus-Christ, qu'il est venu cultiver lui-même; sur laquelle, pour la féconder, il a versé tout son sang, et qui doit dans tous les siècles lui rendre des fruits abondants de justice et de sainteté. Mais ce champ nous représente aussi, mes frères, notre propre cœur, auquel le divin Maître a donné tant de soins, sur lequel il a versé, au temps convenable, les pluies salutaires de sa grâce; qu'il a échauffé par les rayons de son divin amour, et dans lequel il a déposé une semence miraculeuse, sa parole sainte et ses sacrements.

*Mais, pendant que les serviteurs dormaient, l'ennemi vint et sema l'ivraie parmi le bon grain.* Si Dieu au dernier jour doit imputer peut-être à la négligence de ses ministres les maux incalculables que le démon a faits dans l'Église, il aura la même sévérité pour le chrétien lâche et infidèle qui n'a pas gardé pendant la nuit le dépôt sacré enfoui dans ce champ par le père de famille, et dont l'imprudent sommeil a favorisé l'ennemi et secondé ses desseins. Oui, mes frères, la vigilance est un devoir pour chacun de nous. Dieu, à la vérité, a répandu dans nos âmes, par le baptême et les sacrements, la semence des bonnes œuvres et le germe du salut; il l'a fait par sa pure miséricorde, et sans réclamer notre coopération. Mais il a ensuite confié à nos soins ce champ ainsi préparé, et c'est nous qui devons le travailler désormais jusqu'au jour de la moisson. Il faudra à notre tour arroser cette terre mystérieuse de nos larmes et de nos sueurs; la retourner sans cesse, en opérant en elle les réformes que réclame la conscience et que la grâce inspire; répandre à sa surface et mêler à sa substance un aliment méprisable, mais utile, et chercher ainsi pour elle, dans les humiliations et les ignominies, une chaleur secrète qui la vivifie et des suc nourriciers qui la fécondent. Il faudra fermer aux sangliers de la forêt l'entrée de ce champ, en bannir les penchants vicieux et les inclinations corrompues; il faudra surtout en éloigner l'ennemi du père de famille, qui s'en va semant l'ivraie dans les champs abandonnés; il faudra chasser le démon, qui répand à pleines mains l'iniquité dans les cœurs livrés à eux-mêmes. Or, mes frères, n'est-ce pas la vigilance, et la vigilance seule, qui nous permettra de remplir des devoirs si importants? n'est-ce pas elle qui favorisera nos travaux dans la culture spirituelle de nos âmes, qui nous montrera les ennemis cachés pour nous surprendre,

et qui déjouera leurs projets? Et s'il fallait, pour nous convaincre, en appeler à l'expérience, quand notre cœur a-t-il produit des ronces et des épines? n'est-ce pas lorsque nous avons oublié la vigilance et les précautions nécessaires? Quand le démon a-t-il vaincu nos résolutions, et remporté sur nous de coupables triomphes? n'est-ce pas lorsque, trop confiants en nous-mêmes, nous avons négligé de donner une garde à nos sens, et d'opposer à ses embûches la vigilance et la prière? En un mot, quand l'ennemi est-il venu semer l'ivraie dans le champ du père de famille? n'est-ce pas lorsque les serviteurs dormaient? Veillons donc, chrétiens mes frères, veillons sans cesse sur nous-mêmes, pour réformer notre vie, pour sanctifier nos âmes, pour éviter les occasions dangereuses, pour résister au démon.

*Cependant les serviteurs, voyant l'ivraie s'élever au milieu du bon grain, vinrent trouver le père de famille, et lui demandèrent la permission d'arracher cette herbe inutile et pernicieuse; mais il réprima ce zèle trop empressé, et leur commanda d'attendre jusqu'au jour de la moisson.* Peut-être fut-il un jour pour chacun de nous, mes frères, où notre cœur, abandonné sans défense à de cruels ennemis, ne produisait plus que des fruits d'iniquité et de mort; un jour où, endormis dans une coupable sécurité, nous avions laissé notre champ ouvert et sans gardien; un jour où il était devenu par notre faute le repaire et l'habitation des animaux immondes. En ce jour-là peut-être, les anges, ministres de la colère éternelle, se présentèrent devant le Dieu que nous avions offensé; peut-être, lui montrant sa vigne stérile et désolée, lui dirent-ils, comme les serviteurs au père de famille: *Voulez-vous que nous allions l'arracher? « Vis, imus, et colligimus ea? »* Voyez, voyez ce champ que vous avez tant aimé, que vous avez acheté par tant de souffrances, que vous avez prévenu par tant de bénédictions, que vous avez favorisé de tant de grâces; voyez-le, livré à votre ennemi, abandonné par le lâche serviteur à qui vous l'aviez confié, et, pour prix de tant d'amour, ne produisant plus que des racines amères, des fleurs sans éclat et des fruits empoisonnés. Ah! laissez, laissez agir notre zèle. Il est temps de punir l'iniquité et de venger enfin votre gloire outragée. Nous allons descendre et ruiner cette vigne ingrate, arracher la haie qui l'entoure, disperser au loin les pierres qui la soutiennent, livrer aux flammes les sarmets arides qui la remplissent, et ne laisser à la place de ce champ de malédiction qu'une affreuse solitude, qui apprendra aux âges futurs quelle fut l'ingratitude et quel fut le châtement: *Vis, imus, et colligimus ea?*

Mes frères, où en serions-nous si, aux jours trop longs de nos infidélités, le Seigneur eût enfin cédé à de si pressantes sollicitations? Si, lassé d'attendre des fruits et de n'apercevoir que des épines, il eût enfin



commandé d'arracher ce figuier stérile qui occupe une place inutile? Où en serions-nous, mes frères, si Dieu nous eût punis aussitôt après nos péchés?... Mais, grâces infinies en soient rendues à la divine miséricorde, le père de famille a retenu l'empressement de ses serviteurs, et nous a donné le temps du repentir et de la pénitence. Peut-être, au milieu des ronces et des épines, a-t-il aperçu quelque fruit solitaire qui avait pris naissance en des jours meilleurs, et que n'avait point encore étouffés l'ivraie : c'en fut assez pour lui; et afin de conserver ce reste, hélas! si faible de la divine semence, il a pris patience et suspendu sa colère. Peut-être une goutte du sang de Jésus-Christ, encore empreinte sur ce coupable, a-t-elle désarmé le bras de son Père et fait oublier tant d'ingratitude!

Avons-nous, mes frères, avons-nous jamais médité ces choses? Avons-nous jamais songé aux dangers qui nous menaèrent alors? Avons-nous jamais remercié le Seigneur de nous avoir épargné d'éternels et inutiles regrets? Peut-être, car il faut aller encore plus loin, peut-être, abusant de sa bonté, avons-nous longtemps retardé notre conversion. Il avait dit à ses anges, pour nous ménager le temps de penser au salut : *Laissez croître l'ivraie jusqu'au jour de la moisson*, et cette parole si miséricordieuse a peut-être servi de prétexte à de nouveaux délais, à de nouvelles fautes. Peut-être, en effet, avons-nous laissé croître l'ivraie volontairement dans nos cœurs; peut-être, pour nous convertir, voulions-nous attendre le jour même de la moisson. Ah! quelles actions de grâces ne devons-nous pas à Dieu, s'il a daigné éclairer enfin nos yeux et nous inspirer le désir de retourner à lui et de produire enfin des fruits de pénitence et de componction!

Mais si parmi vous, mes frères, il en était un seul qui jusqu'à présent n'eût pas profité de la patience du Seigneur et du temps de la miséricorde, qui eût pris avec lui-même le coupable engagement de laisser croître l'ivraie dans son cœur jusqu'au jour de la moisson, qu'il achève le récit de l'Évangile, qu'il lise et qu'il tremble. *Au jour de la moisson je dirai aux moissonneurs : Arrachez d'abord l'ivraie, et liez-la en bottes pour la brûler*. La patience du Seigneur aura un terme, et ce terme est peut-être bien proche. Dans peu de jours, pécheur, le temps de la moisson sera venu pour vous. Les moissonneurs du père de famille vont venir recueillir tous les scandales et enlever du royaume de Dieu tous ceux qui font l'iniquité. Préparez-vous; *car le jour de la moisson est proche*. (Marc., IV, 29.) Bientôt, pour la troisième fois, on viendra chercher du fruit sur cet arbre ingrat que tant de soins n'ont pu rendre fertile, et cette fois sera la dernière. Bientôt on vous demandera votre âme, et avec elle un compte exact de tant de grâces, de tant d'inspirations, de tant de remords. Préparez-vous, pécheur, car le jour de la moisson est proche. Bien-

tôt va s'allumer cette flamme dévorante qui doit brûler l'ivraie sans la consumer jamais. Préparez-vous, pécheur, car le jour de la moisson est proche, et au jour de la moisson l'ivraie sera précipitée dans la fournaise éternelle.

Pour vous, mes frères, pour vous qui avez travaillé sans relâche à cultiver en vous le champ du Seigneur et à seconder l'opération de sa grâce; pour vous encore qui, devenus pénitents, après avoir été pécheurs, avez arraché à temps de votre cœur les ronces et les épines, qui avez détruit l'ivraie que l'ennemi avait autrefois semée aux jours de votre sommeil; pour vous tous, mes frères, au jour de la moisson vous viendrez avec joie au-devant du père de famille; vous lui présenterez dans vos bras les fruits de vos bonnes œuvres, et à sa voix les moissonneurs vous ouvriront les greniers célestes, où vous recueillerez à jamais la joie, le bonheur et l'immortalité.

## INSTRUCTION XII.

### SUR L'ÉVANGILE DU DIMANCHE DE LA SEP-TUAGÈSIME.

L'Évangile que l'Église a proposé dimanche à nos méditations était, mes frères, bien convenable au temps dans lequel nous sommes entrés. Notre divin Maître nous y parle du royaume des cieux, et, sous la figure d'une parabole, il nous exhorte à travailler avec courage pour y arriver. Et n'est-ce pas en ce temps où l'Église se prépare à vaincre, par sa pénitence et ses prières, la résistance de ses enfants rebelles, et à leur ouvrir, malgré eux, les portes du ciel; n'est-ce pas, dis-je, en ce temps qu'il faut rappeler l'importante affaire du salut à ces chrétiens qui l'ont oubliée, afin qu'ils se réforment, et à ceux même qui en font la règle de leur conduite, afin qu'ils travaillent avec plus de zèle et de ferveur.

C'est pour produire dans les uns et dans les autres ces effets si désirables que l'Église nous représente le Dieu que nous servons sous la figure d'un père de famille; pensée touchante, qui nous donne aussitôt la mesure de la bonté de notre Maître, du moins autant qu'on peut l'apprécier ici-bas. Oui, chrétiens, notre Dieu est pour nous un bon père, et nous sommes ses enfants : tous les jours nous l'appelons *notre père* (Matth., VI, 9), et tous les jours aussi il nourrit sa famille. Ah! pourquoi rencontre-t-il si souvent des enfants prodiges, qui vont au loin dissiper en quelques jours les biens qu'ils amassèrent à son service. Or, mes frères, pour mieux sentir la bonté du père de famille dont parle la parabole, arrêtons-nous à ces deux pensées : il va lui-même chercher les ouvriers qui doivent travailler à sa vigne; il récompense généreusement ceux mêmes qui sont venus les derniers.

Premièrement, le père de famille va chercher ses ouvriers. Il n'en est point ainsi

d'ordinaire dans les choses de la vie. Le maître, tranquille en sa maison, attend qu'on vienne lui demander l'ouvrage, et heureux celui qui, après cette première démarche, peut entendre cette favorable réponse : *Allez à ma vigne* : « *Ite in vineam meam.* » (*Matth.*, XX, 4.) Tout au plus enverra-t-il son intendant rassembler ceux qui se tiennent sur la place, et leur faire connaître ses intentions. Mais qu'elle est bien différente la conduite du père de famille : lui-même, de grand matin, il s'en va chercher des ouvriers ; il les prévient, et s'adressant à chacun de ceux qu'il rencontre sur sa route : *Allez à ma vigne*, lui dit-il, « *Ite in vineam meam.* » La sixième et la neuvième heure le trouvent encore dans de semblables occupations. Enfin, sur la onzième heure du jour, je le vois encore sortir de sa maison et affronter l'ardeur d'un soleil brûlant pour aller faire de charitables reproches à ceux qui demeurent oisifs devant son logis : Pourquoi restez-vous là sans rien faire ? Je puis, si vous le désirez, vous faire gagner quelque chose ; *allez à ma vigne* : « *Ite et vos in vineam meam.* » Et c'est là, chrétiens, vous le reconnaîtrez facilement, c'est là la conduite du Père céleste envers nous. Trop charitable pour s'en remettre à d'autres du soin de nous convier au travail, c'est lui-même qui vient nous prier, nous solliciter de vouloir bien nous sauver ; c'est lui-même qui vient nous demander de mettre la main à l'œuvre, de cultiver en nous la vigne du Seigneur, en réformant notre cœur, en arrachant avec soin tous les rejetons du péché qui ont germé dans notre âme, et en mettant à leur place les fleurs et les fruits de la vertu. Comme le père de famille, il prend des ouvriers de grand matin ; et ce sont ceux, dit saint Augustin, qui commencent à le servir au sortir du berceau. Dès le premier âge il les appelle, il les invite à se donner à lui ; c'est lui qui éclaire leur raison naissante d'un rayon de sa lumière divine ; il parle à leur jeune cœur par sa grâce, et chacun des bienfaits que reçoit leur enfance est une tendre invitation qu'il leur fait de travailler à sa vigne : *Ite in vineam meam.*

Plus tard le divin Maître sort de nouveau pour engager encore d'autres ouvriers. Sans doute il eût voulu les rencontrer tous au matin : il les a tous appelés ; mais plusieurs ne se sont point trouvés là pour répondre. Hélas ! plus d'un chrétien abandonna son Dieu dès l'enfance, et refusa dès lors de travailler pour lui. Mais jamais notre ingratitude et nos refus ne l'ont fatigué : il revient à la charge, et quand la journée de notre vie est déjà à moitié passée, il nous demande encore si nous voulons travailler à sa vigne : *Ite et vos in vineam meam.* Oh ! l'admirable bonté du père de famille, de vouloir bien nous recevoir, après qu'il nous a cherchés au matin et recherchés inutilement ! Que tardons-nous donc à nous donner à lui, à travailler efficacement à notre salut ? C'est lui qui nous appelle encore

aujourd'hui, qui nous demande la réforme de ce penchant ou de cette habitude, le sacrifice de cette inclination ou de cette répugnance ; c'est lui qui nous demande un triomphe facile sur cette passion qui a trouvé dans notre cœur un puissant auxiliaire, mais qui sera vaincue, si nous le voulons, avec l'aide de Dieu. Ah ! entendons sa voix, répondons à ses avances, et commençons enfin à cultiver le champ de notre cœur pour lui faire porter en ce saint temps de la Septuagésime des fruits de grâce et de salut.

Enfin, pour dernière preuve de sa grande bonté, le père céleste appelle à sa vigne ceux même qu'il ne rencontre qu'à la onzième heure. Ce sont ceux qui, après avoir donné leur vie aux affaires du siècle et aux plaisirs, se tiennent au milieu du monde sans rien faire, parce qu'ils n'ont plus la force en leur vieillesse de travailler pour lui. Eh bien, ceux-là comme les autres sont appelés à mériter le ciel. Pourquoi demeurez-vous là sans rien faire ? Regardez dans vos mains : qu'avez-vous gagné au service du monde ? Il vous fit autrefois de brillantes promesses : que vous en reste-t-il en ce jour ? Allez plutôt à ma vigne : mieux vaut tard que jamais ; vous travaillerez quelque peu, et vous serez récompensés : *Ite et vos in vineam meam.* Eh quoi ! Seigneur, vous ne voyez donc pas qu'ils sont épuisés par la chaleur du jour, qu'ils n'ont plus à vous donner qu'un dernier soufle, que la mort ôtera bientôt. N'importe, pourvu qu'ils aillent ; et quand même, en arrivant à la vigne ils tomberaient sans avoir encore mis la main à l'œuvre, leur bonne volonté ne serait point sans récompense.

En est-ce assez, mes frères, pour nous faire admirer la bonté du père de famille dans l'invitation qu'il fait lui-même à tous ses ouvriers ? Admironslà maintenant dans la récompense qu'il leur donne.

Tous sont appelés à recevoir ce grand denier de la vie éternelle, dit saint Augustin. C'est là l'ineffable récompense qui nous est promise en dédommagement de nos faibles efforts ; c'est là que sera payée notre journée, quand, après quelques heures de travail, sera venu le soir et le temps du repos. O mes frères, nous travaillons pour la vie éternelle ! courage donc, courage ! Si le travail vous effraie, que la récompense vous anime. Encore quelques instants de sacrifice et de pénitence, encore quelques privations volontaires, et après cela la vie éternelle.

Mais surtout ce que j'aime à relire dans notre évangile, ce qui me fait comprendre admirablement la bonté du père de famille, c'est sa réponse à ce serviteur qui murmurait de l'égalité des récompenses : Mon ami, je veux donner à ce dernier autant qu'à vous. Méditez-la, cette parole, vous qui, sur le penchant de la tombe, balancez encore à vous donner à Dieu, alléguant pour excuse l'inutilité des sacrifices que cette démarche vous commanderait. Non, ce que vous ferez pour lui ne vous sera point inutile ; entendez



ce qu'il dit de ceux qui vinrent à sa vigne sur la onzième heure : Je veux donner à ce dernier autant qu'à vous ; le ciel, la vie éternelle. Voilà la récompense que vous partagerez avec ceux qui sont venus dès le matin : *Volo et huic novissimo dare sicut et tibi.* Méditez-la cette parole, vous qui portez, il est vrai, le joug du Seigneur, mais qui perdez courage en pensant à tant d'années passées loin de lui. Vous êtes venu sur le soir à la vigne du père de famille, mais votre récompense sera égale à la récompense des plus fidèles. *Volo et huic novissimo dare sicut et tibi : « Je veux donner aux derniers autant qu'aux autres. »*

Pourtant, mes frères, que personne ne dise : Je viendrai sur la onzième heure, et j'obtiendrai alors la récompense promise dès le matin à ceux qui travaillent tout le jour. Car, dit encore saint Augustin, le père de famille vous promet la vie éternelle si vous venez à la onzième heure ; mais personne ne vous promet que vous vivrez jusqu'à la septième ; je ne dis pas la onzième, mais jusqu'à la septième. Il vous appelle au matin, venez au matin ; *il vous appelle à la sixième heure, venez à la sixième heure : « Sexta hora vocaris, veni. »*

Où, chrétiens, venons tous à la vigne du Seigneur ; il nous appelle tous à travailler à notre salut, à gagner le ciel ; venons tous, et ceux à qui la voix du maître s'est fait entendre au matin de leurs jeunes années, et ceux qu'il appelle à la sixième heure, et ceux même qui n'ont plus que peu de jours à lui donner ; commençons tous à le servir avec une fidélité nouvelle, et tous nous obtiendrons pour récompense le denier du père de famille, la vie éternelle.

### INSTRUCTION XIII.

#### SUR LA PAROLE DE DIEU.

*La semence est la parole de Dieu. (Luc., VIII, 11.)* Telle est, mes frères, en deux mots l'explication que Jésus-Christ nous donne de l'évangile de dimanche (7). Chercher en cet évangile un autre sujet à nos méditations, ce serait s'écarter du vrai sens de la parabole qu'il renferme. Faisons donc aujourd'hui quelques réflexions sur la parole de Dieu, et pour ne pas mettre sous vos yeux des détails qui déjà peut-être vous auraient été présentés, montrons dans la nature même de la parole sainte la source des dispositions avec laquelle on doit l'entendre. C'est la parole de Dieu, qui nous l'a donnée pour nous nourrir ; donc il faut l'écouter avec assiduité. C'est la parole de Dieu, qui nous l'a donnée pour nous instruire ; donc il faut l'écouter avec respect. C'est la parole de Dieu, qui nous l'a donnée pour nous convertir ; donc il faut l'écouter avec docilité.

Je dis en premier lieu disposition d'assiduité. L'homme, créature raisonnable, ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Or,

mes frères, pourquoi les saintes Ecritures nous représentent-elles toujours la parole de Dieu sous l'allégorie d'une nourriture mystérieuse ? Ici, c'est une eau vive qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle, et qui désalète pour toujours ceux qui viennent y puiser ; là c'est un pain que les petits enfants demandent en pleurant, sans qu'il se trouve personne qui le leur rompe. Pourquoi ? C'est pour nous montrer que la parole évangélique est une nourriture forte et solide, et que, si le corps ne se soutient qu'à l'aide des aliments grossiers et matériels, l'âme aussi ne peut avoir de force qu'en se nourrissant de ce pain céleste. Aussi, vous devez apporter le même soin, la même exactitude à soutenir votre âme par la parole de Dieu qu'à donner à votre corps cette nourriture terrestre que réclament ses besoins. N'est-elle pas en effet cette parole sainte, n'est-elle pas ce froment des élus qui fortifie l'âme et qui la soutient dans toutes ses nécessités ? Quel chrétien ne devrait point y trouver le soulagement à tous ses maux ? Et si la vertu de ce salutaire remède n'était point paralysée par la volonté du malade, quel est celui qui sortirait de cette assemblée sainte sans avoir entendu des paroles de guérison et de vie ? Quel médisant n'y a point entendu répéter cent fois que celui qui déchire son frère est une abomination devant Dieu ? Quel orgueilleux n'a pas oui sa condamnation dans ce formidable arrêt de l'Ecriture, qui retentit si souvent dans la chaire sacrée : Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles. La parole sainte est donc cette manne miraculeuse qui se diversifie selon le goût de ceux qui la mangent. Hélas ! pourquoi faut-il que nous soyons forcé d'ajouter qu'elle est, aujourd'hui comme autrefois, cette manne qui tombe dans le désert ?

Ajoutons, pour vous faire mieux sentir l'obligation où vous êtes d'assister avec assiduité aux instructions de l'Eglise, ajoutons que vous devez cette assiduité à l'excellence de la parole et à son utilité.

C'est Dieu qui vous parle ! Et cependant, à voir le peu d'empressement des chrétiens à venir l'entendre, on dirait qu'ils méconnaissent sa voix. Pourtant, vous savez ce que dit le Seigneur : *Celui qui vous écoute n'écoute : et celui qui vous méprise me méprise. (Luc., X, 16.)* Et cette parole que Jésus-Christ dit à ses disciples, nous ne craignons pas, fidèles, de nous l'appliquer à nous-même ; rien ne change dans la religion : les hommes sont, il est vrai, tous les jours emportés par la mort, mais le ministère est éternel, les sacrements subsistent, la parole est immuable.

C'est Dieu qui vous parle pour convertir vos âmes. C'est là le but de la parole et le fruit qu'elle a porté. Saint Pierre a parlé, et trois mille hommes sont convertis. Saint Philippe a parlé, et l'eunuque de la reine d'Ethiopie, éclairé d'en haut, devient les



prémices que sa nation consacre au Seigneur. Saint Paul a parlé, et le gouverneur romain tremble encore sur son tribunal. C'est la parole qui doit aussi changer vos cœurs : c'est, dans les vues ordinaires de la Providence, le moyen qu'elle choisit pour convertir et pour ramener à Dieu ; s'en éloigner, c'est négliger son âme, c'est renoncer à son salut.

Mais au lieu de cette assiduité qu'exigent de vous et le respect dû à Dieu qui vous parle, et l'intérêt de vos âmes à qui il parle, d'où est venu cet éloignement que la plupart des chrétiens manifestent pour la parole de Dieu ? La foule se porte aux assemblées profanes, et le lieu saint est désert ; et ce que les chrétiens autrefois disaient aux païens, ils pourraient aujourd'hui le dire aux ministres de l'Évangile : les villes, les campagnes, les places publiques, le palais, le sénat, nous remplissons tout : nous ne vous avons laissé que vos temples

Et qui peut retenir ainsi les fidèles loin de l'assemblée sainte ? De prétendus devoirs de bienséance auxquels on ne saurait manquer ; la crainte, peut-être, d'une saison un peu plus rigoureuse, la mollesse d'un corps auquel on sacrifie tout, voilà les prétextes qu'on allègue. Mais, s'il s'agit d'une de ces parties où le plaisir appelle, et où le corps bien souvent est aussi peu ménagé que l'âme, aussitôt on sait trouver des raisons pour se dispenser de cette bienséance, on sait imaginer des moyens pour n'avoir rien à craindre des saisons, et l'âme est la seule pour laquelle on ne puisse rien faire.

On s'ennuie, disent quelques autres, d'entendre toujours les mêmes choses. Comme si de nouvelles choses ne seraient pas par là même opposées à la vérité, et ne devraient pas être bannies de la chaire, par cela seul qu'elles seraient nouvelles ! Comme si les mêmes maux n'étaient pas guéris par les mêmes remèdes, et qu'on dût prêcher aux mondains et aux orgueilleux de ce siècle autre chose que ce que prêchaient Jésus-Christ et saint Paul aux orgueilleux et aux mondains d'autrefois.

A cette disposition d'assiduité, vous devez joindre, mes frères, une disposition de respect. A voir l'extérieur de nos assemblées, quel orateur fut entendu jamais avec plus de respect et de déférence que le prédicateur de l'Évangile ? Élevé au-dessus des autres hommes par l'inspiration du Seigneur, il est écouté avec le plus religieux silence ; revêtu des habits sacrés, il commande la vénération, et la croix, au nom de laquelle il parle, brille au-dessus de sa tête. A ses pieds la foule des chrétiens semble attendre un arrêt de miséricorde ou de condamnation ; et, comme autrefois les Israélites, ils ne regardent qu'en tremblant la montagne d'où se fait entendre le tonnerre du Très-Haut. Vaine soumission, trompeuse apparence ! Ministres de Jésus-Christ, vous paraissez juger les autres, et vous-mêmes vous êtes jugés ; vous semblez condamner les coupables, et tout le monde vous condamne.

Pleins de confiance en la parole de votre Maître, peut-être vous êtes-vous dit, en montant sur ce tribunal : *Quand je serai élevé, j'attirerai tout à moi* (Joan., XII, 32) ; et voilà que parmi ceux qui vous écoutent, plusieurs vous disent en eux-mêmes ce que les Scribes et les Pharisiens disaient au Sauveur élevé en croix : *Sauve-toi toi-même : « Saluum fac teipsum. »* (Marc., XV, 30.)

Sans doute, et je ne veux point le dissimuler, parmi ceux qui vous annoncent Jésus-Christ, il en est en qui la grâce du sacerdoce a laissé bien des imperfections. Hélas ! nous le savons mieux que vous, mes frères ; mais la doctrine qu'ils vous prêchent en est-elle moins pure pour passer par leur bouche ? David, souillé d'un double crime, n'a-t-il pas composé ces cantiques divins que l'Église, chaste épouse de Jésus-Christ, récite devant l'autel du Dieu trois fois saint ? Salomon, idolâtre et corrompu, n'avait-il pas écrit ces livres où l'Église a reconnu l'inspiration de l'Esprit-Saint ? Et ne devriez-vous pas dire du ministre infidèle ce qui fut dit de Caïphe : *Il n'a pas dit cela de lui-même, mais en sa qualité de prêtre il a prophétisé : « Hoc a semetipso non dixit ; sed, cum esset pontifex, prophetavit. »* (Joan., XI, 51.)

Si l'imperfection du ministre n'excuse pas vos mépris pour la parole, la faiblesse de ses discours peut encore moins les autoriser. Car, mes frères, si nous cherchions à faire briller dans l'église de Dieu un talent tout profane, à mériter votre approbation en vous prêchant l'Évangile, peut-être pourriez-vous alors juger nos discours comme ces productions de l'esprit humain que la vanité expose à la censure publique. Mais si votre instruction, si votre salut, est le but où nous tendons, et si l'Église elle-même nous interdit toute autre ambition que celle de vous convertir, alors de quel droit venez-vous soumettre nos discours à un examen auquel leur nature même se refuse ? La vérité qu'annonçait Amos, pauvre pasteur des montagnes d'Israël, n'était-elle pas la même qui sortait de la bouche éloquent d'Isaïe, descendant des princes de Juda ? Et la flamme de Gédéon, pour être renfermée dans des vases de terre, n'effrayait-elle pas les Madianites, comme les éclairs du Sinaï avaient épouvanté les Juifs ?

De là ce respect des premiers chrétiens pour la parole de Dieu. Elle était confiée presque uniquement aux premiers ministres de l'Église ; elle était reçue par les fidèles avec une vénération qui nous explique et les fruits qu'ils en tiraient, et les vertus qu'ils pratiquaient. De là encore cette épouvantable parole de saint Augustin, que je ne puis me rappeler sans frémir. « Celui qui écoute sans respect la parole de Dieu n'est pas moins coupable que celui qui profane-rail le corps du Sauveur en le laissant tomber à terre. »

Enfin, vous devez apporter aux instructions de l'Église une pieuse docilité, vous devez entrer au lieu de l'assemblée sainte avec le désir et la volonté de profiter de la



## INSTRUCTION XIV

## SUR LA FÊTE DU TRÈS-SAINT SACREMENT.

parole que vous y entendrez; vous devez, en un mot, vous approcher de la chaire évangélique en disant comme le jeune Samuel: *Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute.* (I Reg., III, 10.) S'il en était ainsi, nous pourrions attendre quelque fruit de nos discours: cette docilité les rendrait utiles à vos âmes; mais qu'il y a loin de là aux dispositions de la plupart des chrétiens!

Les uns manquent à la docilité qu'ils doivent à la parole, en nous accusant d'exagération. Ils regardent tout ce qu'il y a de pénible dans la loi du Seigneur comme de pieuses maximes introduites par la ferveur des fidèles, ou par le zèle des ministres, mais dont on peut se dispenser, sans se rendre coupable. Et ils ne pensent pas que la lecture seule de l'Évangile détruit ce vain prétexte d'indocilité, et qu'il est déjà assez sévère par lui-même, sans qu'il soit nécessaire d'ajouter à ses rigueurs. Bienheureux ceux qui pleurent! malheur aux riches! celui qui ne porte pas sa croix ne saurait être mon disciple... Et ils ne pensent pas que le ministre de la parole n'a point d'intérêt à aggraver un joug qui pèse sur sa tête plus encore que sur celle du fidèle; et que s'il était permis d'ajouter à son gré ou de retrancher à l'Évangile, nous serions tentés plutôt de relâcher quelque chose de ces maximes que nous sommes obligés de pratiquer comme vous.

Les autres manquent à la docilité qu'ils doivent à la patience, en négligeant de s'en faire à eux-mêmes l'application. Toujours prêts à applaudir ce qui touche les défauts d'autrui, ils n'écoutent plus qu'avec impatience ce qui les regarde eux-mêmes. Parlez à ce pauvre des duretés du riche: si vous peignez avec des couleurs animées l'injustice et la barbarie de ceux qui refusent de secourir Jésus-Christ souffrant dans ses membres, il applaudira à la sainte rigueur de votre morale; mais si vous lui représentez comment il faut dans le malheur supporter avec patience et bénir la main qui le frappe, si vous condamnez ses murmures et ses plaintes continuelles, aussitôt il se récrie, aussitôt il se dit avec amertume: Ceci ne me regarde point; *je ne suis point en cela comme les autres: « Non sum sicut ceteri hominum. »* (Luc., XVIII, 11.)

Voilà, chrétiens, les trois dispositions principales que vous devez apporter pour entendre la parole de Dieu, mais voilà aussi ce qui nous manque bien souvent, et ce qui nous empêche tous de profiter comme nous le pourrions, de cette sainte parole. Prenons la résolution, à l'approche de ces jours de salut, où l'Église multiplie ses instructions pour multiplier aussi les grâces et les bénédictions qui les suivent, prenons, dis-je, la résolution de venir entendre la parole de Dieu souvent, aussi souvent que nous le permettront nos occupations, de l'écouter avec respect, de la pratiquer avec docilité, et alors notre cœur, semblable à la terre bien préparée, portera du fruit au centuple pour la vie éternelle.

L'Église a terminé des solennités qui ont dû nous instruire et nous toucher. Nous l'avons vue reprendre ses habits de fête, rassembler ses ministres, parer avec une magnificence nouvelle ses autels et ses temples; nous l'avons entendue nous appeler au fond du sanctuaire pour nous y faire adorer la victime immolée pour notre salut. Elle a prolongé ses joies; on eût dit qu'elle voyait avec peine arriver la fin de cette sainte octave. Ah! c'est qu'elle n'ignore pas que beaucoup parmi les chrétiens oublieront bientôt les mystères dont ils furent témoins, les sentiments qui les ont animés pendant quelques jours, et les résolutions qu'ils avaient prises. Pour nous, songeons aux fruits que nous devons retirer de la solennité que nous célébrons, et, autant pour entrer dans l'esprit de l'Église que pour nous disposer dignement, voyons comment cette fête doit nous faire avancer dans la connaissance et dans l'amour de Jésus-Christ.

Le premier fruit que nous devons retirer de cette fête, c'est donc une connaissance plus approfondie du Dieu caché dans le très-saint Sacrement. Elle doit, cette sainte solennité, nous en faire mieux apprécier la grandeur, l'humilité, la charité.

Où, il est grand le Dieu que l'Église honore par tant de magnificences et tant de pompes! Autrefois, une reine étrangère, admise à contempler un monarque aussi fameux par sa sagesse que par l'étendue de sa puissance, voyant l'éclat qui l'environnait, le nombre de ses serviteurs, la beauté de ses palais, l'ordre admirable qui régnait dans sa maison, transportée hors d'elle-même, s'écriait dans le ravissement de son enthousiasme, qu'il était grand le prince qui régnait en Israël. Qu'aurait-elle dit si la loi du sanctuaire, devenue pour elle moins rigide, lui eût permis de s'approcher du parvis du temple, et de jeter un coup d'œil vers le Saint des saints, aux jours des solennités de la nation? Qu'aurait dit, cette fille des terres étrangères, si elle eût aperçu ce temple, la gloire de la Judée, avec ses mille colonnes de bois précieux et ses vases où la richesse de l'art faisait oublier celle du métal? si elle eût vu ces sacrifices constamment offerts sur l'autel d'or, ce pontife revêtu des habits de son sacerdoce, et ces lévites sans nombre qui servaient le Seigneur avec crainte et tremblement, imitateurs fidèles des chérubins prosternés devant l'arche? Qu'aurait-elle dit enfin si elle eût entendu la sainte harmonie des filles de Sion, qui chantaient, sur des harpes d'or, les gloires du Dieu d'Israël? Sans doute elle se fût écriée qu'il n'était point parmi les dieux des nations un dieu puissant comme le Dieu des Juifs (Deut., IV, 7); ou bien peut-être un silence, plus expressif que toutes les paroles, aurait-il été l'hommage que son cœur offrait au Dieu qu'il ignorait encore.



Or, mes frères, cette impression de majesté et de grandeur, qui remuait l'âme à la vue des solennités de Sion, est passée tout entière dans le culte chrétien. Je sais que ce culte, qui s'adresse à un Dieu qui veut des adorateurs en esprit et en vérité, et qui lui est rendu par un peuple spirituel et plus parfait, a moins besoin d'appeler les sens à son aide. Et pourtant, tel que la religion nous l'a donné, il nous dit encore que le Dieu que nous servons est grand. Combien de fois, à la vue de nos pompes sacrées, l'impie n'est-il point tombé à genoux devant celui qu'il blasphémait? Et si vous avez vu quelques hommes résister à cet entraînement du cœur, c'étaient de ces hommes chez qui tout est mort, et la foi, et les vertus, et le cœur. « Je n'ai jamais vu cette longue file de prêtres en habits sacerdotaux (je vous cite les paroles d'un philosophe que vous ne connaissez point, heureusement), je n'ai jamais vu ces jeunes acolytes, vêtus de leurs aubes blanches, ceints de leurs larges ceintures bleues, et jetant des fleurs devant le saint Sacrement, je n'ai jamais entendu ce chant grave et pathétique, entonné par les prêtres, et répondu affectueusement par une infinité de voix d'hommes, de femmes, de jeunes filles et d'enfants, sans que mes entrailles ne s'en soient émues, n'en aient tressailli. » C'est, mes frères, qu'il y a là-dedans quelque chose de Dieu, qui nous parle de sa grandeur et qui nous force au respect.

Et nous, à qui la foi a déjà parlé, à qui elle a révélé déjà la majesté cachée sous les voiles eucharistiques, nous avons dû bien mieux entendre ce langage du culte chrétien : nos cœurs ont dû se laisser pénétrer par ce sentiment confus de l'infini qui annonce la présence de Dieu, et nous avons dû sortir du temple, convaincus, mieux que jamais, qu'il était grand celui que nous venions d'adorer.

Dans cette fête nous avons dû mieux apprécier encore l'humilité de Jésus-Christ. Je ne vous parle point de cette humilité profonde qui lui a fait cacher dans son sacrement son humanité aussi bien que sa divinité, qui lui a fait choisir pour sa demeure les symboles d'un aliment simple et commun, qui l'a fait consentir à devenir la nourriture de nos corps, qui doivent un jour devenir la nourriture des vers. Ces réflexions, nous pouvons les faire en tout temps; il en est d'autres plus particulières à celui-ci.

En réfléchissant sur cette sainte solennité, et en voyant que les hommes cherchaient, autant qu'ils le pouvaient, à glorifier leur Dieu, je me suis demandé pourquoi Jésus-Christ, de son côté, ne faisait rien pour orner son triomphe. Il me semble, ô mon Sauveur ! si toutefois un mortel peut interroger vos secrets, il me semble que cette voix qui se fit entendre au Thabor, et qui proclama votre divinité, aurait pu se faire entendre aussi ce matin dans l'intérieur de nos temples. J'aurais aimé, ce me semble, à

entendre tomber de la voûte ces douces paroles : *Celui-ci est mon fils bien-aimé* (Matth., V, 17.) J'aurais voulu, non pas sans doute pour affermir ma foi, mais seulement pour augmenter votre gloire, j'aurais voulu que la voix du Père eût retenti par-dessus la voix de nos concerts : pourquoi, Seigneur, ne l'avez-vous pas permis? Je vous ai entendu, si vous me permettez de parler à vous, moi qui ne suis que cendre et poussière (Gen., XVIII, 27) je vous ai entendu dire à vos apôtres, au jour de vos ignominies, que douze légions d'anges n'attendaient qu'un signal pour voler à votre défense. (Matth., XXVI, 53.) Vous ne les avez point réclamés pour vous soustraire à la mort, je le conçois; mais aujourd'hui j'aimerais à les voir, dans les rangs de vos ministres, vous former une garde d'honneur et balancer des encensoirs d'or devant votre face. Pourquoi, Seigneur, ne l'avez-vous pas permis? Ah ! n'en cherchons pas d'autres raisons que l'humilité du Sauveur. Ne voyez-vous pas qu'il a trouvé le moyen de vivre dans l'humilité au sein des grandeurs? Ne voyez-vous pas qu'il veut retrouver jusque dans son triomphe les humiliations de sa crèche, et qu'il veut être entre les mains du prêtre comme entre les mains de Marie, sans mouvement, sans puissance et sans voix? Ne voyez-vous pas que si le ciel prenait part à nos joies, l'univers serait forcé d'adorer? au lieu que le Sauveur, en laissant aux impies la possibilité de blasphémer, se ménage un moyen de plus pour pratiquer l'humilité.

Enfin, cette fête doit nous faire mieux connaître la charité de Jésus-Christ et les sacrifices qu'il a faits pour se donner à nous, parce que pendant ces jours il a trouvé plus de haine dans ses ennemis, et dans ses amis plus de froideur.

Plus de haine dans ses ennemis : Hélas ! c'est là son partage de chaque jour; chaque jour il trouve parmi les hommes des esprits aveuglés qui le méconnaissent et des cœurs corrompus qui le profanent : et c'est pour nous une raison d'admirer la grandeur de son amour, puisque, prévoyant dès l'origine toutes ces ignominies, il a voulu pour demeurer avec nous en courir toutes les chances. Mais dans ses jours surtout où il demeurerait sur son autel pour se montrer à nous, combien d'outrages secrets, d'irrévérences sacrilèges n'ont pas contristé son amour? Ah ! en levant les yeux vers la sainte Eucharistie, combien de fois ne nous a-t-elle pas rappelé le Sauveur élevé en croix sur la montagne, au milieu d'un peuple déicide et impie? Combien de fois, quand il a abaissé ses regards vers nous, n'a-t-il pas vu dans la foule des chrétiens des hommes qui passaient spectateurs indifférents de son triomphe comme de ses souffrances? Combien de fois n'en a-t-il pas entendu joindre le mépris à l'indifférence, et au mépris peut-être le blasphème?

Plus de froideur dans ses amis : C'est à nous qu'il a donné ce nom, à nous qu'il a rachetés de son sang et nourris de sa chair.



Or, pendant ces jours nous a-t-on vus plus empressés à venir l'adorer, plus fervents dans son service? N'est-il pas resté souvent seul dans son temple? On aurait dit que Judas s'approchait, et que les disciples avaient déjà pris la fuite; ou si quelquefois nous sommes venus passer à ses pieds de rapides instants, les distractions, la tiédeur, la négligence n'ont-elles pas accompagné nos hommages et proclamé notre froideur? C'est ainsi que ces jours, qui semblaient les jours de la gloire de Jésus, ont encore été pour lui des jours de tristesse, puisqu'il y a vu plus de froideur en nous et dans les mauvais chrétiens plus de haine. C'est ainsi que cette fête a dû nous faire mieux connaître l'amour du Sauveur, en nous faisant mieux comprendre ce qu'il souffre de notre part et la patience avec laquelle il souffre.

Voilà le premier fruit que nous devons retirer de cette sainte solennité : c'est de mieux connaître Jésus-Christ, sa grandeur, son humilité, sa charité. Le second fruit qu'elle doit produire en nous, c'est de nous le faire aimer davantage. Je serai court. Nous devons, après ces saints jours, nous devons au Sauveur un amour plus tendre, plus généreux, plus constant.

Jusque ici, peut-être, notre cœur a ressenti pour Jésus quelque amour : comment ne pas aimer un bienfaiteur, un père? Mais maintenant, qu'il a rappelé à notre souvenir le meilleur de ses bienfaits, et que, peu content de nous avoir tout donné, il s'est encore donné lui-même à nous, la reconnaissance exige de nous un amour plus vif et plus tendre. Pourrions-nous rester froids aux approches de cette fournaise de charité, et ne rien ressentir pour celui qui nous a tant aimés? Ah! plutôt, après avoir, comme le disciple bien-aimé, assisté à ce banquet sacré et reposé sur la poitrine du Sauveur, soyons, comme lui, embrasés d'amour et pénétrés de reconnaissance.

Nous devons encore à Jésus un amour plus généreux. N'oublions pas ce qu'il lui en a coûté pour venir jusqu'à nous; n'oublions pas la route qu'il a suivie, elle nous servira pour retourner vers lui. Vous savez s'il a été généreux dans son amour! Vous savez qu'il a sacrifié, pour se donner à votre âme, sa gloire, puisqu'il la déroba sous les voiles du sacrement; sa puissance, puisqu'il la soumet aux ordres d'un prêtre; sa sainteté, puisqu'il l'associe à vos misères, à vos faiblesses; son corps enfin, puisqu'il en fait votre nourriture. Après tant de sacrifices, balancerez-vous encore à faire aussi quelque chose pour lui? Oh, non, Seigneur! désormais nous ne saurons plus rien vous refuser. Demandez! Qu'exigez-vous de nous? Tout pénible que soit le sacrifice, nous trouverons en vous la force de vous l'offrir. Oui, nous voulons à l'avenir reconnaître votre amour par un amour plus généreux.

Enfin, nous devons au Sauveur un amour plus constant. Beaucoup pendant ces jours

ont pris de grandes résolutions, que l'avenir ne verra point exécuter. Beaucoup ont ressenti peut-être un peu de cette ferveur intermittente, aussi facile à s'échauffer que prompte à s'éteindre, et pour eux la solennité aura bientôt passé, et ses fruits avec elle. Pour nous, n'oublions pas que le Seigneur nous a aimés jusqu'à la fin, et que sa tendresse pour nous n'aura d'autre terme que l'éternité. On nous verra donc désormais le servir avec une ferveur toujours nouvelle, lui témoigner, par des visites souvent réitérées, par notre respect dans le lieu saint, par de fréquentes et surtout par de ferventes communions, l'amour et la reconnaissance que nous auront inspirés ces saintes solennités. On nous verra sacrifier enfin à Jésus-Christ ce qu'il nous demande depuis si longtemps, cette petite passion, cette habitude, cette négligence volontaire; et par notre générosité, reconnaître la générosité de son amour; on nous verra enfin, fidèles au culte de Jésus anéanti dans le sacrement d'amour, le servir constamment sur la terre pour l'aimer toujours dans le ciel.

#### INSTRUCTION XV.

##### SUR SAINT PIERRE ET SAINT PAUL.

Ce n'est pas sans raison que l'Eglise aujourd'hui réunit dans ses cantiques au nom de saint Pierre celui de saint Paul, son frère dans l'apostolat, le compagnon de sa prédication sur la terre et de sa gloire au ciel. Ces deux apôtres on eu bien des traits de ressemblance : ils ont pratiqué les mêmes vertus, ils ont annoncé le même Evangile, ils ont souffert pour la cause de Jésus-Christ les mêmes persécutions. Arrêtons-nous à la première de ces pensées : ils ont pratiqué les mêmes vertus.

Mais d'abord, mes frères, avant de parler de leurs vertus, hélas! il faut parler de leurs erreurs. L'un, vous le savez, fut un apôtre, l'autre un persécuteur. Et voilà pourtant ceux que le Seigneur Jésus a voulu placer à la tête de son Eglise, et dans ce choix il y a une grande pensée, une pensée de miséricorde et d'amour. C'est que l'Eglise, cette barque mystérieuse lancée par une main bienfaisante sur l'océan des siècles, était destinée à recueillir tous les naufragés, à sauver tous les misérables : et voilà pourquoi le gouvernail en fut confié d'abord à des hommes qui connaissaient par une triste expérience les dangers de la mer et les écueils qu'ils devaient éviter.

Un jour, c'était au commencement, Dieu chassa du paradis Adam coupable, et pour montrer que ce bienheureux séjour était interdit désormais à l'homme pécheur, il plaça à la porte un ange : ce jour-là c'était un jour de justice, de vengeance et de colère. Mais quand l'Eglise fut fondée pour l'homme pénitent, dans un jour de paix et de réconciliation, les premiers gardiens furent des hommes pénitents, et les clefs du royaume des cieux furent données à Pierre, celui qui avait renié son maître.

Or, mes frères, Dieu voulait nous apprendre par là qu'il appelle tous les hommes à la pénitence, que son Eglise s'ouvrira toujours pour les recevoir, et que les dépositaires de sa puissance seront miséricordieux, parce qu'ils ont eu besoin de miséricorde.

Oh! s'ils comptaient tout ce qu'il y a d'espérance et de consolation dans cette pensée, ces chrétiens qui ne reviennent point à Dieu parce qu'ils n'osent, ces pécheurs qui s'enfoncent dans l'abîme parce qu'ils craignent de lever les yeux vers la main qui s'étend pour les secourir; oh! s'ils savaient tout ce qui se passait dans le cœur de Jésus quand il disait à Pierre: C'est sur vous que je dois édifier mon Eglise; qu'ils reprendraient bientôt courage, et que bientôt ils rentreraient dans les sentiers qu'ils ont quittés! Revenez donc à l'Eglise, à la vertu, au bonheur, vous qui avez tout abandonné, qui avez même perdu l'espérance; frappez à cette porte, et puisque Pierre en est le gardien, elle s'ouvrira, n'en doutez pas, à votre repentir!

Mais nos saints apôtres ont obtenu miséricorde par leur pénitence: elle a été grande dans l'un et dans l'autre, parce que tous deux avaient grandement péché. Pénitence prompte: à peine saint Pierre a-t-il prononcé pour la troisième fois le mot fatal: *Nescio hominem*, « *Je ne connais point cet homme* (Marc., XIV, 71), » qu'un regard de son Maître a percé son cœur et fait descendre en son âme le repentir et la confusion. Il sort aussitôt du prétoire, et les larmes amères qu'il répand sans chercher à les dissimuler apprennent assez aux témoins de sa lâcheté qu'il regrette son crime, et que la pénitence a suivi de bien près son apostasie.

Saint Paul, sur le chemin de Damas, allait persécuter l'Eglise et ravager la vigne du Seigneur: il est terrassé, la lumière a brillé à ses yeux, la grâce est entrée dans son cœur. Aussitôt il est changé, il ne demande pas trêve jusqu'à lendemain, il ne balance pas à se rendre, et le lieu témoin de sa défaite est aussi témoin de sa pénitence. Pénitence prompte, pénitence sincère, car ils ne retomberont jamais dans leurs crimes, ils ne les oublieront jamais. Saint Pierre ne craindra plus de s'avouer disciple du Crucifié, et bientôt on l'entendra, sur les places de Jérusalem, proclamer sa divinité et se faire gloire de lui appartenir. Et quand les derniers jours seront venus pour lui, le chant du coq sera encore chaque matin le signal de sa douleur, et au souvenir de sa faute, de nouvelles larmes descendront chaque jour sur ses joues, en suivant les sillons creusés par les larmes anciennes.

Paul, à son tour, ne sera plus un persécuteur; il consolera l'Eglise autant qu'il l'avait affligée; il gagnera des nations entières à Jésus-Christ, pour remplacer les quelques disciples qu'il avait jetés dans les fers; et pour perpétuer dans la mémoire des siècles un souvenir qui ne s'effacera jamais de la sienne, il écrira qu'il a été blasphé-

mateur et parjure, et qu'il est le premier, le plus grand de tous les pécheurs, « *Quorum primus ego sum.* » (I Tim., I, 15.) Pénitence sincère.

Si je vous demande, mes frères, quelle a été votre pénitence après ces fautes que vous avez oubliées et qu'il faudrait peut-être rappeler encore, quelle réponse donnerait ici votre conscience? Avez-vous pleuré promptement vos infidélités, ou bien n'avez-vous pas persévéré dans le péché comme il faudrait persévérer dans la vertu? Et quand le pasteur éternel rappela la brebis fugitive au bercail, avez-vous dès lors prouvé la sincérité de votre retour par un changement réel? ou bien votre pénitence n'a-t-elle pas été longtemps une alternative de promesses et d'infidélités, d'offenses et de réconciliations?

La foi a été grande en saint Pierre et en saint Paul. Foi éclairée: ils l'avaient puisée aux sources mêmes. C'était le Père céleste, au dire du Sauveur, qui avait révélé à saint Pierre les secrets cachés de toute éternité dans son sein, et lui avait découvert, sous les voiles de l'humanité, le Christ, fils du Dieu vivant. Saint Paul avait été ravi jusqu'au troisième ciel, et là il avait appris les mystères dont Dieu ne peut point parler.

Foi vive et agissante: elle s'est manifestée par des œuvres. C'était la foi qui inspirait à saint Pierre un détachement universel, et lui faisait abandonner, pour suivre Jésus-Christ, son filet, sa barque, sa cabane et tout l'héritage de pauvreté que lui avait légué son père. C'était la foi qui élevait saint Paul au-dessus de la nature et lui faisait fermer l'oreille à la voix de la chair et du sang. C'était la foi qui soutenait saint Pierre sur les eaux du lac, et ranimait saint Paul au milieu des horreurs de la tempête. C'était la foi qui faisait couler à la parole de Pierre une vigueur inconnue dans les membres du paralytique, et qui en présence de Paul couvrait d'un voile obscur les yeux du faux prophète.

Et nous, mes frères, quand, revenus au Seigneur, nous avons formé le plan d'une vie nouvelle, avons-nous éclairé notre foi, et, pour-la fortifier en nous, sommes-nous allés puiser dans ces livres dépositaires de la lumière et gardiens des secrets de l'éternité? Avons-nous lu l'Evangile? Mais surtout avons-nous pratiqué notre foi? Où sont les œuvres qui déposent qu'elle est vivante au fond de nos cœurs? quels sacrifices nous a-t-elle fait affronter? quels miracles, au moins de sainteté et de vertu nous a-t-elle fait opérer?

Enfin, l'amour a été grand dans saint Pierre et dans saint Paul. Amour généreux! Quand le chef des apôtres eut répété par trois fois à Jésus qu'il l'aimait, réparant ainsi le crime de sa triple négation, oh! c'est alors qu'il se sentit animé, enflammé, embrasé par la charité; c'est alors qu'il aurait pu dire, s'il avait été nécessaire: *Je suis prêt à vous suivre dans les cachots et à la mort même* (Luc., XXII, 33); c'est alors qu'il veut mourir, parce que la charité est forte comme



le trépas, et que la mort est la pierre de touche de l'amour.

Saint Paul ? Ah ! que vous dirai-je de son amour, quand saint Chrysostome, pour nous peindre son cœur, nous l'a montré plus élevé que les cieux, plus spacieux que l'univers, plus brillant que les rayons du soleil, plus brûlant que le feu, plus dur que le diamant, et quand, pour couronner ces magnifiques éloges par un trait qui les rassemble tous, il a encore ajouté : *Cor Pauli, cor erat Christi* : « Le cœur de Paul, c'était le cœur de Jésus-Christ. »

Amour persévérant surtout ! Il les a conduits l'un et l'autre au terme de leurs desirs : ils voulaient mourir pour leur Maître, et la mort, complaisante, a consacré pour jamais leur amour et couronné leur persévérance.

O mes frères ! aimons Dieu comme nos saints apôtres l'ont aimé, aimons-le avec générosité ; surtout aimons-le avec persévérance. Aimons Dieu, et l'amour vivifiera notre pénitence, car la charité couvre et efface la multitude des péchés. Aimons Dieu, et l'amour sanctifiera notre foi, car la foi sans l'amour ne nous conduira pas au ciel. Aimons Dieu comme l'ont aimé nos saints apôtres. Efforçons-nous de pouvoir dire avec l'un d'eux : « Oui, Seigneur, vous connaissez toutes choses, vous savez que je vous aime ; » avec l'autre : *Non, ni la vie, ni la mort, ni la tribulation, ni le glaive ne pourront me séparer de la charité de Jésus-Christ ! (Rom., VIII, 35.)* Et si ces sentiments sont vraiment en nous, ils nous associeront sur la terre aux mérites de saint Pierre et de saint Paul, et dans le ciel à la couronne de gloire qu'ils porteront pendant l'éternité.

## INSTRUCTION XVI

### SUR LA FÊTE DU SACRÉ-COEUR.

Quoiqu'on vous ait déjà parlé, mes frères, de la fête du Sacré-Cœur, et qu'on vous en ait parlé assurément mieux que je ne le saurais faire, je veux vous en dire aujourd'hui deux mots. Une bouche plus éloquente que la mienne vous a fait connaître les pieux sentiments, les saintes affections que le retour de cette solennité avait dû faire naître en vous, et c'est pour cela que j'envisagerai ici cette fête sous un autre point de vue. Laisant ainsi de côté tout ce qu'elle a de propre à enflammer notre amour pour Jésus-Christ, je tâcherai de vous faire connaître d'abord l'histoire de cette fête, son origine, ses progrès, les adversaires qu'elle a rencontrés ; et comme il n'est pas rare de trouver dans le monde certaines personnes qui n'ont pas des idées assez précises sur la doctrine de l'Eglise par rapport à cette fête, je vous parlerai aussi de son objet, de sa fin ; en un mot, je vous mettrai sous les yeux ce que l'Eglise enseigne à ce sujet. Ce petit aperçu vous mettra à même de mieux connaître cette dévotion : vous verrez combien l'Eglise a de raisons qui l'engagent à

répandre ce culte parmi les fidèles, et ce sera pour vous un nouveau motif de vous attacher du fond de vos entrailles à cette sainte pratique

Ce fut en France que naquit la dévotion au Sacré-Cœur, vers le milieu du dix-septième siècle, il y a cent cinquante ans à peu près. Cette dévotion avait pour but d'expier les outrages que les hommes font tous les jours à Jésus-Christ présent dans la sainte Eucharistie, et il semblait dès lors que la France prévoyait qu'elle aurait beaucoup à expier, puisque la première entre les nations elle nourrit et adopta cette dévotion. Ainsi, mes frères, la dévotion du Sacré-Cœur est en France sur son sol natal. Quel motif pour nous pour la chérir et la conserver ! Si l'eau des fleuves est toujours plus pure auprès de la source ; si la fleur est plus belle sur le terrain qui la vit éclore, où trouvera-t-on la dévotion au Sacré-Cœur et plus vive et plus ardente, si ce n'est dans notre patrie, qui la fit connaître dans les autres parties de l'Eglise

Dans un de ces asiles où se formait la piété à l'ombre des autels, dans un monastère de la Visitation, une sainte religieuse crut voir Jésus-Christ lui montrant son cœur et l'exhortant à l'honorer d'un culte particulier. A cette invitation les âmes pieuses sentirent leur amour s'échauffer pour un cœur qui avait été percé d'une lance pour elles, et reçurent avec applaudissement la dévotion nouvelle. Peu à peu elle se répandit : les évêques la reçurent dans leurs diocèses, et au bout de quelques années presque toute la France éleva des autels au cœur de Jésus. Ainsi approuvée par le ministère ecclésiastique, cette dévotion reçut bientôt une approbation et plus auguste et plus solennelle : le ciel sembla se déclarer en sa faveur et prouver par des miracles combien ce culte lui était agréable. Vous savez qu'en 1720 une peste affreuse désolait Marseille. Le saint évêque qui gouvernait alors cette église, M. de Belzunce, chercha dans la clémence du Seigneur un remède à la contagion que ne pouvaient éteindre les efforts des hommes : il consacra la ville et son diocèse au Sacré-Cœur, et fit en son honneur une procession solennelle. Dès ce moment la contagion diminua, et le troupeau dut son salut à la dévotion du pasteur.

Et ici, mes frères, une réflexion se présente à mon esprit. Plus malheureuse que ne fut Marseille dans ces jours de triste mémoire, notre patrie aujourd'hui encore est livrée à la contagion. Une peste plus funeste que celle qui dévorait les corps règne aujourd'hui encore parmi nous. Vous le savez, sont-ils bien nombreux ces cœurs que n'a point flétris le vice, que n'a point desséchés l'incrédulité ! Hélas ! depuis l'enfance jusqu'à l'âge le plus avancé, tous se plongent dans l'iniquité. On ne voit plus, il est vrai, sur nos places publiques des malheureux, la mort dans le sein, prêts à exhaler un dernier souffle que la contagion n'a pas respecté ;

mais on voit le vice qui marche avec audace, l'irréligion qui se fait chaque jour de nombreux partisans, et la foi qui s'éteint dans des cœurs indignes de la posséder : voilà ce que nous voyons, et nous tremblons en le voyant, et voilà aussi ce qui doit exciter le zèle des âmes ferventes. Ne pourrions-nous pas avoir recours contre ce nouveau fléau au remède qui délivra la ville dont nous parlions tout à l'heure ? Le bras du Seigneur n'est point raccourci ; son cœur est toujours un cœur brûlant d'amour pour nous. Adressons-nous à ce cœur pour obtenir ce miracle : qu'il ranime la foi et la piété parmi nous, qu'il y fasse refleurir la religion. Demandons cette grâce au cœur de Jésus : qui sait si, malgré nos iniquités, il ne se laissera pas toucher ?

Jusqu'ici, mes frères, nous avons vu la dévotion au Sacré-Cœur se propageant de proche en proche avec l'assentiment des évêques. Cependant elle n'était point encore approuvée authentiquement par l'Eglise : le pasteur universel à qui Jésus-Christ a confié ses brebis n'avait pas encore prononcé. On s'adresse à lui pour obtenir la confirmation de la dévotion et de la fête ; le roi d'Espagne, le roi de Pologne sollicitèrent cette confirmation.

Toutefois, au milieu de ces voix qui réclamaient l'établissement de la fête du Sacré-Cœur, d'autres voix se firent entendre. Il eût été trop étrange qu'une institution si sainte n'eût pas rencontré des ennemis. La fête du Sacré-Cœur eut donc les siens.

Ces adversaires soulevèrent une foule de difficultés pour détourner les fidèles du culte qu'ils rendaient au cœur de Jésus. A les entendre, la nouveauté de cette dévotion était pour elle un titre d'exclusion ; on aurait pu leur répondre d'abord que si la fête était nouvelle, la dévotion ne l'était pas. Est-ce que dans tous les siècles les vrais chrétiens n'ont pas cherché à reconnaître, autant qu'ils le pouvaient, la charité de Jésus pour eux, et à lui rendre amour pour amour ? Est-ce que dans tous les siècles les âmes pieuses n'ont pas gémi, dans le secret de leurs méditations, sur l'ingratitude des hommes envers ce Dieu Sauveur ? Est-ce que toujours elles n'ont pas cherché à le dédommager par leur ferveur de l'oubli des irrévérences et des sacrilèges qu'il a sans cesse à souffrir ? Si tels ont été dans tous les temps les sentiments des fidèles, et nous ne pouvons en douter, certainement une dévotion qui a pour but de reconnaître l'amour de Jésus pour nous et de lui faire oublier ce que les hommes ont fait contre lui, certainement une telle dévotion ne saurait être nouvelle ; pour la fête, nous en convenons, elle est nouvelle : mais les autres solennités de l'Eglise ont eu aussi leur commencement ; toutes n'ont pas pris naissance dans le berceau du christianisme, et ce ne fut que dans la suite des siècles que cette religion qui avait célébré ses premières fêtes dans les grottes, sur le tombeau d'un martyr,

augmenta et la splendeur et le nombre de ses pieuses solennités. Ce ne fut qu'au quatorzième siècle environ que commencèrent ces processions du saint Sacrement qui ont persévéré jusqu'à nos jours, et qui tous les ans raniment votre dévotion envers la très-sainte Eucharistie. Ce que l'Eglise fit alors, elle l'a fait de nos jours ; on ne lui contesta point alors le droit d'établir une fête nouvelle : et pourquoi vient-on aujourd'hui lui disputer ce privilège ? Depuis quand son divin époux l'a-t-il déshéritée du pouvoir qu'il lui avait donné de détruire et de reconstruire, de planter et d'arracher, c'est-à-dire d'établir des lois et des usages, d'instituer des solennités, et de les abroger, selon les besoins des fidèles et la nécessité des circonstances ? Sans doute nous devons être en garde contre les dévotions nouvelles ; mais notre vigilance doit se rapporter à ces dévotions sans aveu qui courent le monde et que l'Eglise n'a jamais approuvées. Pour celles qu'elle nous présente elle-même, par les mains de ses premiers pasteurs, nous devons baisser la tête et les recevoir avec amour. En voilà bien assez pour venger la dévotion au Sacré-Cœur du reproche de nouveauté. Je ne vous parlerai pas de quelques autres difficultés, qu'on doit encore aux adversaires de cette fête, qui est inutile selon eux, puisque nous honorons l'amour de Jésus-Christ pour les hommes dans la fête du saint Sacrement, comme si c'était trop de deux jours dans une année pour remercier un Dieu qui nous aime tous les jours, et qui tous les jours nous donne des preuves de son amour. Encore moins vous parlerai-je d'une difficulté très-grande aux yeux de ces détracteurs de l'Eglise : c'est que nous devons cette fête, disent-ils, à une société qui a mérité leur haine, et que je ne vous nommerai point, parce qu'elle est trop connue. Fénelon leur avait déjà répondu que c'était l'usage des ennemis de cette société de lui imputer tout ce qui leur déplait. On pourrait encore leur répondre que cette solennité, quelle qu'elle ait été son origine, est maintenant autorisée par l'Eglise, et qu'indépendamment de toute autre raison, cette approbation de l'Eglise demande au moins de leur part la soumission et le respect.

Car, mes frères, il n'est plus maintenant permis de disputer sur la légitimité de cette fête ; il fut un temps peut-être où cette dispute n'avait rien de criminel, mais aujourd'hui l'Eglise a parlé, elle s'est expliquée d'une manière infaillible par la bouche de son premier pasteur, et la doctrine qui rejette la dévotion au Sacré-Cœur parmi les dévotions nouvelles, erronées ou périlleuses, a été déclarée (pesez bien ces expressions) fautive, téméraire, pernicieuse et injurieuse au Saint-Siège. Ne craignez donc plus, fidèles de Jésus-Christ, de vous livrer aux saints transports que cette fête doit vous inspirer ; cette dévotion, qui doit être la dévotion la plus chère à vos cœurs, est aussi la dévotion la plus solide et la mieux établie.

Ainsi approuvée par le Saint-Siège, cette



fête fut célébrée avec pompe dans la plupart des églises particulières. La France entière honorait le cœur de Jésus, et on commençait à croire que cette fête n'avait plus d'ennemis, ou qu'au moins, réduits au silence, ils n'oseraient s'opposer eux seuls à l'Eglise entière, d'accord sur ce point. Cependant, lorsqu'après un long intervalle, pendant lequel les circonstances n'avaient pas permis de célébrer cette solennité, le pasteur qui gouverne maintenant l'Eglise de Paris voulut la rétablir, des réclamations s'élevèrent. On oublia dès lors (et plutôt à Dieu qu'on ne l'eût oublié qu'une fois!) que celui à qui l'on résistait était un de ceux dont le Seigneur a dit : « Vous ne toucherez point mes prophètes, et vous ne verserez point le fiel de la calomnie sur ceux qui me sont consacrés. » Avait-il le droit de rétablir cette fête? Je ne vous ferai point, mes frères, l'injure de chercher à vous le prouver; celui que le Seigneur a établi pour gouverner les âmes a-t-il le droit de les gouverner? Un évêque peut-il établir dans son diocèse une dévotion salutaire et approuvée par l'Eglise? Celui qui a été chargé seul de conduire le troupeau a-t-il le droit d'exiger de ceux qui lui sont soumis obéissance et respect? Autant de questions dont la réponse est trop claire pour demander une explication; autant de questions qui vous font toucher au doigt l'indécence et le ridicule des diatribes lancées par des mains ennemies, et qu'on a voulu renouveler encore cette année.

Voilà donc, mes frères, l'histoire de la fête que vous avez célébrée. Elle a eu ses ennemis, parce que tout ce qui est bon doit en avoir dans ce siècle, parce que tout ce qui tient à Jésus-Christ doit participer à la haine que les méchants portent à ce Dieu sauveur. Elle a eu ses adversaires, mais elle a eu aussi ses défenseurs, et pour défenseur elle a eu l'Eglise de Jésus-Christ. Vous jugerez entre ses adversaires et ses défenseurs.

Il me reste à vous parler de l'objet et de la fin de cette fête. Il y a des personnes pieuses qui pensent que le véritable objet de la dévotion au Sacré-Cœur est seulement l'amour immense de Jésus-Christ pour les hommes; d'autres croient que nous adorons le cœur de Jésus-Christ séparé de la divinité; les uns et les autres se trompent. Le véritable objet de cette dévotion est le cœur matériel de Jésus-Christ, uni personnellement à la divinité; par cette union ce cœur devient le cœur d'un Dieu, et participe aux hommages qu'on doit à Dieu. Ainsi, le culte que nous rendons au cœur de Jésus ne ressemble en rien aux hommages que nous rendons aux reliques des saints. Nous ne considérons point son cœur séparé de sa personne adorable, de sorte qu'en adorant le cœur de Jésus-Christ, on adore la divinité à laquelle il est inséparablement uni, et même en adorant l'humanité entière; seulement, dans cette adoration, notre attention se dirige, d'une manière particulière, sur une des parties du corps de Notre-Seigneur, c'est-à-dire sur son cœur. Si les adversaires

de cette dévotion avaient compris de cette manière la doctrine de l'Eglise, certainement ils ne lui auraient pas reproché d'être idolâtre; ils se persuadaient, ou du moins ils ont voulu paraître persuadés que nous adorions le cœur de Jésus-Christ, seul et séparé de la divinité; et en effet, si tel eût été notre culte, c'était une idolâtrie, puisque le cœur de Jésus séparé de la divinité (si cette séparation était possible) ne serait plus qu'un objet créé qu'on ne pourrait adorer sans crime. Mais le simple exposé de la doctrine de l'Eglise suffit le plus souvent pour la venger des accusations que l'ignorance lui intente.

Un autre objet de notre vénération dans cette fête, c'est l'amour de Jésus-Christ pour les hommes, amour immense, qui lui faisait dire que ses délices étaient de se trouver avec les enfants des hommes; mais amour payé d'ingratitude par la plupart des hommes. Ainsi, voilà en deux mots l'objet de la solennité que nous avons célébrée, c'est de rendre des hommages particuliers à la charité de Jésus-Christ et au cœur de cet adorable Sauveur qui est à la fois le symbole de cette charité et le foyer où elle brûle plus vive et plus ardente.

Pour la fin de la dévotion au Sacré-Cœur, c'est de remercier Jésus-Christ de cet amour qu'il a pour nous; de nous exciter à lui rendre amour pour amour, et surtout de lui demander pardon de l'ingratitude dont on paye tous les jours cet amour. Et voilà pourquoi la solennité se commence et se termine par ces paroles suppliées : *Parce, Domine, parce populo tuo* : « Seigneur, pardonnez-nous, pardonnez à votre peuple, et ne soyez pas pour toujours irrité contre nous (Joel, II, 17). » Nous allons encore les répéter ces paroles, au moins du fond du cœur, et, prosternés aux pieds de Jésus-Christ, nous lui demanderons pardon, et pour nous et pour tous ceux qui l'ont offensé, nous le conjurerons d'avoir pitié de son Eglise et de la France, et nous supplierons son divin cœur d'être notre intercesseur et de nous obtenir miséricorde.

Ainsi soit-il.

## INSTRUCTION XVII.

### SUR LE MÊME SUJET.

Mes frères, la fête que nous avons célébrée dimanche doit être souvent le sujet de nos méditations. Malheur à nous si les sentiments qu'elle a fait naître en nos âmes étaient effacés déjà! Ce criminel oubli ne montrerait que trop combien insuffisantes étaient les dispositions que nous avions apportées à cette fête, et combien nuls les fruits que nous en avons retirés. Serait-il possible qu'il y en eût parmi les chrétiens qui eussent déjà perdu le souvenir des réflexions que leur avait suggérées la pensée du cœur de Jésus et des promesses qu'ils firent à Dieu, il y a deux jours?... Au moins, mes frères, qu'il n'y en ait aucun parmi nous qui



se rende coupable d'une aussi grande infidélité, d'une aussi noire ingratitude. Aimons à nous entretenir avec Dieu des saintes considérations que la religion nous présentait en ce jour ; nous y apprendrons à connaître le cœur de Jésus. Aimons encore à rentrer en nous-mêmes, pour nous appliquer les réflexions qui naissent naturellement d'un pareil sujet, et nous y apprendrons à connaître notre cœur.

Oui, chrétiens, cette fête a dû nous apprendre à connaître le cœur de Jésus. Pendant les jours qui ont précédé celui de la solennité, notre âme méditait, j'aime à le croire, les perfections de ce cœur adorable ; elle aimait à le considérer comme un modèle de douceur et d'humilité, surtout comme un abîme de charité et d'amour. Sans doute, pendant ces jours, souvent est revenue se présenter à notre esprit cette admirable leçon du Sauveur, qui nous la donne comme un abrégé des enseignements de son cœur : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* (*Matth.*, XI, 29.) Oui, nous savions déjà que votre cœur aimait la mansuétude ; mais, éclairés aujourd'hui par les souvenirs que nous a rappelés cette fête, nous découvrons bien mieux ce qu'au paravant nous ne faisons qu'entrevoir. Oui, nous savions, mes frères, que les prophètes voulant nous donner une idée de la douceur de Jésus, l'ont montré sous le symbole d'un agneau, image touchante, qui dit tout, et qui nous peint admirablement la patience et la résignation de celui qui a gardé le silence en face de ses accusateurs. Oui, nous savions que le Sauveur lui-même s'est montré à nous sous la figure du bon pasteur, pour nous apprendre avec quelle douceur il conduit son troupeau, ramène au bercail les brebis qui s'égarèrent, et rapporte sur ses épaules celles que la route a fatiguées. Oui, nous savions enfin que le Sauveur ne s'est pas contenté de nous parler de la douceur, mais qu'il en a été pendant sa vie le plus beau, le plus parfait modèle ; qu'il a supporté avec patience l'ignorance et la grossièreté des apôtres, la haine et les persécutions de ses ennemis, et, ce qui est plus que tout cela, l'ingratitude de ceux qui avaient été ses amis. Oui, nous le savions ; mais la fête que nous venons de célébrer a rappelé toutes ces choses à notre esprit ; elle a rassemblé dans un cadre, pour ainsi dire, tous les traits de douceur semés çà et là dans la vie de Jésus-Christ ; et en nous les présentant tous sous un seul point de vue, elle nous fait admirer dans le cœur de ce bon Sauveur un modèle achevé de la plus parfaite mansuétude. Puis cette fête nous a rappelé ce qu'était notre cœur ; nous avons voulu le rapprocher du modèle qui nous était offert, et qu'avons-nous vu ? A la place de cette patience du cœur de Jésus, qui n'est rebutée ni par les faiblesses ni par les fautes des siens, nous avons vu que ceux qui nous approchent avec les meilleures intentions, souvent ne peuvent réussir à nous conten-

ter ; que la première de leurs erreurs est pour nous le signal du mécontentement, quelquefois de la colère, et qu'une susceptibilité bien éloignée de la douceur chrétienne nous fait trouver dans leurs moindres négligences de graves sujets de plainte, et dans les plus petites fautes presque des crimes impardonnables. Nous verrons dans notre cœur, à la place de cette douceur de Jésus, qui lui a fait supporter la haine de ses ennemis, des sentiments d'aigreur et d'aversion pour les nôtres, des désirs, des projets, peut-être des commencements de vengeance ; et à la place de cette résignation qui devrait adoucir pour nous les amertumes de l'ingratitude, des murmures contre le ciel et contre les hommes, des violences qu'on veut bien n'appeler que de légères impatiences, et un désespoir qui passe à nos propres yeux pour l'abattement bien légitime d'un cœur sensible outragé dans ses bienfaits. O mes frères, approfondissons ce parallèle, et nous verrons quelle différence se trouve entre le cœur de Jésus et notre cœur !

En second lieu, cette fête nous a rappelé l'humilité du cœur de Jésus : humilité, vertu surnaturelle, qu'il est venu apporter sur la terre, et dont il convenait qu'il nous donnât le premier le précepte et l'exemple. Qu'elle devait être profonde l'humilité de celui qui avait dans le cœur de si bas sentiments de lui-même, qui se regardait, ce sont les prophètes qui l'ont dit en son nom, comme le dernier des hommes, comme un ver de terre (*Psal.* XXI, 7), qui ne se complaisait pas en lui-même, dit l'Apôtre ; ne se glorifiant, ni de la grandeur de son origine : il était Fils de Dieu ; ni de la grandeur de sa puissance : ses miracles pourtant la manifestaient chaque jour ! Qu'elle devait être profonde l'humilité de celui qui parlait de lui-même avec tant de modestie, qui s'appelait le Fils de l'homme, comme s'il eût oublié que sa génération venait du ciel, et que son premier titre était le titre de Fils de Dieu ! Enfin, qu'elle devait être profonde l'humilité de celui dont toutes les actions étaient en harmonie avec de telles pensées, avec un pareil langage ! Il pouvait naître sur un trône, et il naît dans une étable ; il pouvait apparaître à la terre plein de puissance et de vie, et il prend la forme d'un pauvre petit enfant ; il reste caché pendant trente ans ; on dirait qu'il s'oublie dans la retraite, et qu'il ne se rappelle point qu'il n'a que trente-trois ans à vivre parmi nous. On veut le faire roi, il s'enfuit ; il est transfiguré, mais c'est sur une montagne à l'écart, et de tant de disciples qui chaque jour sont témoins de ses besoins et de ses peines, trois seulement seront témoins de sa gloire, et encore condamnés par lui au silence le plus absolu. Enfin sa passion, vous le savez, c'est le chef-d'œuvre de son humilité. Voilà le cœur de votre maître, chrétiens ; vous pouvez apprécier son humilité en vous rappelant ses sentiments, ses paroles, ses actions. Mais aussi pouvons-nous aux mêmes traits reconnaître et apprécier la nôtre. Nos sentiments ? hélas ! combien de chrétiens portent au fond



de leur cœur, peut-être même jusque dans le sanctuaire, les sentiments du Pharisien de l'Évangile : même complaisance pour leurs prétendues vertus, même mépris pour tout ce qui les entoure ; mais parmi eux aussi combien entendent sortir des sacrés tabernacles même condamnation, même anathème ! Nos paroles ? oh ! sans doute, s'il fallait en juger par nos discours, quelquefois nous serions les plus humbles des hommes : nous exposons avec une admirable modestie nos imperfections, nos défauts ; nous les exagérons même, dans l'espérance de recevoir un démenti, et c'est la seule fois où nous désirons n'être pas crus sur parole. Voilà nos discours ; mais qui peuvent-ils tromper ? Dieu ? Il les juge d'après nos pensées. Les hommes ? Ils les jugent d'après nos œuvres. Nos œuvres ? Ah ! c'est là la pierre de touche de l'humilité. Oui, si on nous voit rechercher les humiliations, comme le monde recherche et ambitionne les honneurs ; si, à l'exemple des saints, nous acceptons avec joie la confusion et les opprobres ; si du moins on nous voit supporter, dans la paix de notre cœur, le mépris et les outrages, alors on verra en nous la véritable humilité. Mais si, nous humiliant aux yeux de Dieu, nous cherchons à paraître aux yeux des hommes ; si les protestations les plus humbles sont pour nous un langage de circonstance, une formule d'humilité qui n'engage à rien, mes frères, nos œuvres diront, les hommes le diront avec elles, que jamais nous n'avons connu la véritable humilité.

Enfin cette fête a dû nous faire connaître la charité du cœur de Jésus. C'était là l'objet spécial de la solennité. L'Église, en nous appelant à célébrer cette grande charité d'un Dieu pour nous, veut nous engager à l'aimer davantage ; et pour nous faire comprendre l'amour que Jésus nous a porté, elle nous montre son cœur. C'est ce cœur, fidèles, qui a été percé pour nous d'une lance au Calvaire, et de ce côté sanglant ouvert par le fer d'un soldat, voici les paroles que vous adresse le cœur de Jésus : *Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. On vous reconnaîtra pour mes disciples à cette charité qui vous unira* (Joan., XIII, 34) ; c'est là mon précepte, l'abrégé de toutes les leçons que je vous ai données ; c'est là le testament que vous laissez un Dieu mourant.

Car, mes frères, ne l'oublions jamais, cette charité si tendre du cœur de Jésus exige de nous une charité semblable pour nos frères. En vain lui dirons-nous que nous l'aimons, si notre cœur, froid et glacé, n'a pour le prochain qu'une stérile et criminelle indifférence. On n'aime point le cœur de Jésus quand on ne s'apitoie pas aux malheurs d'autrui, quand on ne cherche pas à consoler les douleurs du pauvre et à sécher les larmes de l'orphelin. On n'aime point le cœur de Jésus lorsque volontairement on accueille, on conserve ces petites antipathies, ces injustes répugnances que l'on condamne soi-

même, et qu'on ne se décide jamais à sacrifier. Et pourtant, mes frères, n'est-ce pas là, écrite en abrégé, l'histoire de notre cœur ? Ah ! qu'il est donc bien différent du cœur de Jésus ! Et quel sujet de confusion pour nous de nous trouver si loin de notre adorable modèle ! Cœur sacré de Jésus, cœur à jamais aimable, nous nous prosternons en ce moment devant vous, nous nous consacrons à vous par un hommage solennel et irrévocable ! Ah ! pour reconnaître votre charité, pour vous aimer autant que vous nous aimez, c'est trop peu, nous le sentons bien, c'est trop peu de nos cœurs : ils sont si peu conformes à votre cœur. On y retrouve si peu de cette douceur ineffable, de cette humilité profonde, de cette ardente charité dont vous fûtes toujours le plus parfait modèle. Et pourtant, divin Sauveur, nous n'avons à vous offrir que nos cœurs. Ah ! dites aux séraphins qui vous entourent et vous bénissent, de nous prêter leurs ardeurs, de nous échauffer de leurs feux, d'unir à nos faibles accents leurs immortels concerts. Nos hommages seront alors moins indignes de vous ; soutenu par l'amour des anges, notre amour vous sera plus agréable, et, sans égaler vos bienfaits, exprimera du moins notre reconnaissance. Cœur sacré de Jésus, modèle adorable de toutes les vertus, désormais nous voulons imiter plus fidèlement vos exemples : nous voulons vous aimer ici-bas sans mesure, pour vous aimer sans fin pendant l'éternité.

## INSTRUCTION XVIII.

### SUR SAINT THOMAS D'AQUIN.

Sapientiam et fortitudinem dedisti mihi. (Dan., II, 20.)

*Seigneur, vous m'avez donné la force et la sagesse.*

Voilà, mes frères, une parole que l'Église fait entendre bien souvent, et par laquelle elle célèbre la louange de ces hommes qui l'ont illustrée par de savants écrits ou défendue avec un courage vraiment chrétien. C'est aux docteurs qui ont enseigné la vérité à ses enfants qu'elle adresse surtout cet éloge, que le Saint-Esprit lui-même a mis en sa bouche. A eux, comme au jeune Daniel, il est permis de louer le Seigneur, qui leur a révélé les mystères du ciel ; et comme le prophète captif en Babylone, ils peuvent lui dire : Seigneur, nous vous remercions de nous avoir donné la force et la sagesse : *Sapientiam et fortitudinem dedisti mihi.*

Mais cet éloge que tous les docteurs de l'Église ont mérité sans doute, un d'entre eux y a des droits tout particuliers. Il en est un dont la vie entière nous présente, d'une part de généreux sacrifices, constamment offerts au Seigneur, et d'autre part de grands talents, consacrés à la gloire de l'Église ; il en est un qui préféra, comme Salomon, aux honneurs et aux vanités de la terre la science de Dieu, et qui eut la force de mépriser la gloire du monde pour conquérir la sagesse de l'Évangile. Saint



Thomas d'Aquin, car, mes frères, déjà vous l'avez nommé, mérita par sa fidélité une grâce de force qui soutint son cœur au milieu des dangers du siècle : ce sera la première partie de son éloge ; il mérita de plus une grâce de sagesse qui éclaira son esprit dans les choses du ciel : ce sera la seconde. *Sapientiam et fortitudinem dedisti mei.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est, mes frères, une autre force d'âme que celle qui pousse le guerrier au milieu des combats, un autre courage que celui qui prend les villes et soumet les empires. Celui qui sait commander à son cœur, réprimer ses passions, se renoncer selon les paroles de l'Évangile, celui-là aussi est fort dans toute l'étendue du terme. (*Prov.*, XVI, 32.) La philosophie païenne, quoiqu'elle eût vu peu d'exemples d'un pareil courage, savait l'apprécier du moins jusqu'à un certain point ; et si elle ne pouvait pas y atteindre, elle savait le louer : c'était déjà beaucoup pour elle.

Le christianisme, religion parfaite, ne se contenta plus de louer ce courage, il le commanda. Le renoncement avait été jusqu'alors de l'héroïsme ; il devint un devoir. A peine dans la suite des siècles avait-on vu deux ou trois exemples de cette abnégation : ce fut la vertu commune de tous ceux qui voulurent suivre Jésus-Christ, et ce qu'on avait admiré dans quelques grands hommes de l'antiquité devint la vertu cachée du simple fidèle. Sainte religion, c'est à vous qu'on la doit, cette vertu qui élève l'homme au-dessus de l'homme même, qui non-seulement chasse du cœur les mauvaises passions, mais qui purifie, qui élève, disons tout, qui sacrifie les affections vertueuses de la nature, qui détruit l'homme, en un mot, pour mettre à sa place Dieu. Oui, c'est vous qui avez montré au chrétien Jésus-Christ modèle de renoncement, et qui lui avez dit comme le maître : *Celui qui ne se renonce pas ne saurait être mon disciple.* (*Luc.*, XIV, 33.)

Or, mes frères, saint Thomas d'Aquin avait entendu cette parole ; c'était là le résumé des instructions que lui donnèrent les maîtres de sa première enfance, ou plutôt le résumé des enseignements que la grâce lui inspira. A peine fut-il en âge de faire valoir par lui-même le talent que le ciel lui avait confié, qu'il se résolut à pratiquer dans sa perfection cette maxime fondamentale de la vie chrétienne. C'est ici que nous allons voir s'il a mérité l'éloge que l'Église lui donne, et si vraiment il avait reçu du ciel la force en partage ; mais comme il servirait peu de vous faire admirer en lui cette force, sans vous indiquer au moins les vertus où il la puisa, disons qu'il a trouvé sa force contre le monde dans le détachement, sa force contre le démon dans la mortification, sa force contre lui-même dans l'humilité.

Dieu avait voulu, sans doute, pour rendre plus parfait le sacrifice que fit notre saint en se détachant du monde, que le

monde se présentât à lui avec toute sa pompe et tout son éclat. Un nom illustre, de grandes richesses, des espérances plus grandes encore, voilà ce que le siècle avait à offrir à Thomas : mais qu'était-ce que tout cela pour un saint ? car il l'était déjà. Déjà l'innocence de ses jeunes années, sa ferveur dans la prière, son amour précoce de l'étude, avaient attiré sur lui les regards de Dieu. Déjà il était riche en grâce : le monde n'avait plus de richesses dignes de lui. Un grand nom : La foi lui apprend que c'est un mérite d'emprunt, un manteau de cérémonie, qui cacherait mal la pauvreté de celui qui n'aurait point de richesses plus véritables ; elle lui apprend encore qu'il porte un nom plus grand que celui de sa famille, et que c'est celui-là qu'il faut illustrer : son nom ne le retiendra donc point dans le monde. Les dons de la fortune : Déjà il a dit avec saint Paul : *J'ai regardé comme un vil fumier tous les biens de la terre, pour gagner Jésus-Christ* (*Philip.*, III, 8) ; c'est là le seul bien qu'il ambitionne, parce que c'est le seul qui puisse remplir son cœur : les richesses ne le retiendront point dans le monde. De grandes espérances : Ah ! il est vrai, sa famille comptait sur lui pour réaliser les siennes ; mais Thomas a des espérances plus grandes que celles de sa famille : ses espérances sont pleines d'immortalité. Il espère vivre avec gloire, non pas pour quelques jours, mais dans les siècles éternels ; et s'il renonce aux alliances de la terre, c'est qu'il médite une alliance... Chrétiens, qu'attendez-vous ? c'est qu'il veut s'unir à Dieu. Les grandes espérances ne le retiendront pas non plus au milieu du monde. Eclairé par ces vives lumières de la foi, soutenu par la grâce, Thomas travaille à se détacher du siècle ; il commence à pressentir sa famille, il se prépare peu à peu les voies ; on dirait un captif qui lime en secret les fers qui le retiennent. Voilà sa force, et comment elle le détacha du monde.

Cependant le démon ne demeure point oisif : il craint que de tels commencements ne lui préparent une honteuse défaite, et dans le jeune homme de dix-huit ans qui songe à quitter le monde on dirait qu'il voit déjà un grand saint qui va renverser l'hérésie, lui arracher des âmes et briser son sceptre. Bientôt il a trouvé de puissants auxiliaires : c'est un père dont la résolution de Thomas renverse tous les desseins, c'est une mère dont le cœur saigne à l'idée d'une séparation, si éloignée qu'elle soit encore ; c'est une famille, en un mot, qui est chrétienne sans doute, mais dont les pensées et les sentiments sont peut-être moins dignes de ce glorieux titre. A peine le jeune saint a-t-il annoncé qu'il voulait quitter le monde, qu'aussitôt le signal est donné, et de rudes assauts sont livrés à son cœur. Ici c'est un père qui parle avec autorité, là c'est une mère qui pleure ; de tous côtés des parents qui font ce qu'on appelle de sages remontrances ; et par-dessus tout l'ennemi de Dieu et des hommes, le démon,



qui anime tout, et qui souffle de funestes conseils. Instruits par ses leçons, les parents de Thomas ne s'arrêteront pas là où la raison doit s'arrêter devant la foi. La violence succède à la tendresse, et à la violence la séduction. Mon Dieu, voilà votre élu comme le jeune Daniel dans la fosse aux lions : il est captif, et quelque chose de plus précieux que sa vie est en danger. Quel sera le prophète qui viendra le secourir ? où trouvera-t-il la force nécessaire pour de si grands combats ?... Chrétiens, cette force il l'a puisée dans la mortification. Depuis longtemps cette vertu lui a enseigné le grand secret de dompter son cœur et sa chair : son cœur en soumettant toutes ses volontés à la volonté de Dieu, et sa chair en réprimant tous ses mouvements par la pénitence. Aussi avait-il été vainqueur quand le démon s'était adressé à son cœur. Il avait vu au-dessus de la volonté de son père celle de son Dieu, qui l'appelait ; il avait entendu au milieu des soupirs de sa mère cette grande parole : *Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi (Matth., X, 37)* ; et alors, accoutumé à mortifier les désirs de son cœur quand ils s'opposaient aux desseins de la grâce, il avait eu la force de résister à sa mère... Maintenant encore, Satan lui présente un autre adversaire qu'il est allé prendre dans la fange de la société : il l'attaque du côté de la chair ; mais la mortification l'a mis en garde aussi de ce côté : il sait commander à la passion, et pour vaincre plus sûrement il en chasse l'objet. Fuyez, ô vous qui avez cru trouver un saint fragile comme vous ! la flamme à la main, Thomas vous poursuit ; fuyez devant lui, et retournez aux enfers... Voilà sa force, et comment elle lui fit vaincre le démon.

Enfin il est un dernier ennemi qu'on doit combattre encore, après avoir vaincu les autres ; ennemi qui ne mourra qu'avec nous, ennemi d'autant plus dangereux qu'on est plus tenté de l'épargner. Thomas le connaissait cet ennemi ; et après avoir vaincu le monde et le démon, il voulut se vaincre lui-même.

Désormais la résolution de Thomas était inébranlable. Sa famille avait renoncé aux projets de violence, et attendait de l'ennui d'une captivité prolongée ce que des moyens plus rapides n'avaient pu opérer. Dieu va lui donner de nouvelles preuves de sa protection. Ses sœurs, qui avaient travaillé aussi à sa perte en cherchant à l'ébranler, vont travailler maintenant pour lui. Par leurs mains une corbeille est tressée qui descendra le captif au pied des murs de sa prison. Voyez ce nouveau Paul, qui sort de Damas comme le premier, en fugitif, suspendu entre le ciel et la terre, et brûlant d'être libre pour aller servir Jésus-Christ. Le voilà délivré des mains de ses persécuteurs : il adresse au ciel une prière pour ses sœurs, qui ont aidé sa fuite : une d'elles renonce au monde pour devenir épouse de Jésus-Christ. Voilà la première conquête de Thomas

Où ira-t-il maintenant pour se donner à Dieu ? Il est dans l'Eglise de Jésus-Christ des places éminentes réservées au savoir et à la vertu, entourées de la considération universelle, et quelquefois rehaussées par les richesses de l'Eglise. Là Thomas pourrait soutenir son nom et ajouter peut-être aux trésors de sa famille. D'autre part, il est aussi dans l'Eglise un Ordre naissant, qui n'a encore pour richesse que la pauvreté de Jésus-Christ, pour espérance que l'espérance du travail et du mépris : voilà le partage de Thomas. *Que d'autres, s'écrit-il, aillent chercher au service de Jésus-Christ ce qu'ils ont abandonné dans le monde ; mon partage est Dieu seul. (Psal. XV, 5.) J'ai choisi d'être abject dans la maison du Seigneur. (Psal. LXXXIII, 11.)* Ainsi Thomas d'Aquin renonce-t-il aux dernières espérances qui pouvaient lui rester selon le monde ; ainsi l'humilité lui fait-elle offrir son dernier sacrifice. C'est elle qui fait taire en son cœur ces derniers désirs de gloire et d'honneur ; c'est elle qui lui fait fermer les yeux sur ce dernier moyen de concilier à la fois et les espérances de sa famille et les devoirs de sa vocation ; c'est elle, en un mot, qui le fait entrer bien avant dans la pratique de cette parole : *Celui qui ne se renonce pas ne peut être un bon disciple.* Voilà sa force, et comment elle le rendit supérieur à lui-même.

#### DEUXIÈME PARTIE.

Dieu, mes frères, qui avait de grandes vues sur saint Thomas d'Aquin, lui accorda avec la force un autre don, aussi précieux que celui-là : la sagesse, qui vient d'en haut, et qui enfante dans l'esprit la science des saints. La force lui suffisait pour se sauver : elle l'avait détaché du monde ; elle l'avait rendu vainqueur du démon, et supérieur en quelque sorte à lui-même ; c'en était assez pour un saint ordinaire. Mais Thomas a de plus grandes destinées à remplir : il doit éclairer l'Eglise du flambeau de sa doctrine, il doit sauver des âmes, et pour cette haute mission la science du ciel lui est communiquée. Science divine, que les hommes ne vont point apprendre aux leçons d'un homme, qui ne s'enseigne point dans les livres des philosophes, mais qui est révélée au cœur pur et simple ; qui n'enfante point des systèmes et des pensées d'orgueil, mais qui instruit l'âme fidèle à connaître, à aimer son Dieu ; science qui a fait les saints : vous allez l'admirer dans saint Thomas, où nous en considérerons, pour votre édification, la source et les effets.

Après tant de combats, Thomas était libre enfin de suivre la route que le Seigneur ouvrait devant lui. Sa famille avait compris enfin que les pensées du ciel ne sont point les pensées de la terre, et que l'homme doit céder quand Dieu a parlé. Elle ne cherchait plus à susciter des obstacles à la vocation du jeune saint ; il espérait ensevelir à jamais dans le cloître son nom et ses grandeurs passées.

Bientôt la volonté de ses supérieurs lui fait joindre aux premières études qu'il avait



faites des études plus relevées. Il est envoyé à Paris pour y recevoir les premiers enseignements d'une science dont il devait plus tard devenir un des maîtres les plus habiles : la science théologique. Là ses progrès furent rapides ; en peu de temps ils lui méritèrent l'estime de ses maîtres et l'admiration de ses condisciples, jusqu'à ce qu'enfin, à l'âge de vingt-deux ans, c'est-à-dire quand les autres commencent à peine à pénétrer les profondeurs de la science, Thomas, n'ayant plus rien à apprendre, devint maître à son tour, et fut chargé de donner à la jeunesse des écoles les leçons qu'il venait de recevoir.

Or, mes frères, il nous importe de savoir où saint Thomas avait puisé sa science, et quel livre il avait surtout consulté. Les saintes Ecritures nous apprennent que la science vient du Seigneur (*I Reg.*, II, 3), aussi bien que la force (*Psal.* CXVII, 14) ; que c'est lui qui donne la sagesse aux sages, et l'intelligence à ceux qui cherchent la vérité. (*Dan.*, II, 21.) Saint Thomas avait compris ce secret des divines Ecritures ; et comme il avait demandé au ciel la force qui lui était nécessaire pour vaincre les ennemis de son cœur, ce fut au ciel qu'il alla chercher la lumière qui devait éclairer son esprit. La prière et la méditation, voilà donc la source féconde de laquelle coulèrent vers lui les eaux de la saine doctrine. Tandis que ses condisciples, ne se proposant d'autre but que la science qui enfle (*I Cor.*, VIII, 1), pour parler le langage de saint Paul, en creusaient avec peine les profondeurs, et cherchaient, à force de travaux, des succès qu'ils auraient dû attendre ailleurs, Thomas d'Aquin, qui voulait par-dessus tout la charité qui édifie, demandait au Père des lumières cette science qui en allume et en nourrit le feu. Tandis que les autres, rêvant déjà leurs inutiles triomphes, en préparaient la matière pendant les heures de la nuit, Thomas d'Aquin, qui veillait aussi, mais pour une autre cause, prosterné aux pieds de son crucifix, demandait à son Dieu de le mieux connaître pour l'aimer davantage. Jésus, et Jésus crucifié, voilà le grand livre des saints. Ce fut là le livre que Thomas étudia, le livre qui l'introduisit dans les secrets de la véritable science. Avec un tel maître je ne m'étonne plus des progrès du disciple. Oh ! qu'il est bientôt savant celui qui est instruit par la vérité même, et qui est docile à ses leçons ! Thomas à l'école du Sauveur apprit bientôt, non pas ces éléments de la science vulgaire, qu'on pourrait posséder sans en être plus agréable à Dieu, mais encore cette science de l'humilité parfaite, du détachement entier, de l'union intime avec Dieu, laquelle seule nous rend dignes de lui. Constamment occupé de Jésus, c'était en sa présence qu'il étudiait ; c'était lui qu'il cherchait sous les voiles obscurs de la science, c'était à lui qu'il recourait dans les difficultés, c'était à lui, enfin, qu'il rapportait tous ses succès. Admirable méthode, qui en fit à la fois un grand docteur et un grand saint, et de laquelle il disait souvent qu'il avait moins ap-

pris dans les livres que devant son crucifix et au pied des autels.

La prière avait été la ressource de Thomas quand il voulut s'instruire ; ce fut à elle qu'il eut recours quand il voulut instruire les autres. S'il veut amener à la sainteté de l'Évangile sa mère et ses deux frères, c'est à Dieu qu'il s'adresse dans la prière et il est exaucé ; s'il veut réveiller dans l'âme des fidèles ces sentiments de foi et de dévotion que le baptême y a fait naître, mais que la négligence souvent y laisse s'éteindre, la grande préparation qu'il apporte à tous ses discours, c'est la prière : avec elle il obtient les plus admirables succès ; s'il veut, enfin, entreprendre de toutes les conversions la plus difficile, celle des docteurs de cette nation, aveugle volontaire, qui ne reçoit tant de grâces autrefois que pour en abuser plus indignement, et qui a voulu trouver dans les bienfaits du Seigneur de nouveaux motifs d'ingratitude et d'endurcissement, c'est aux pieds des autels qu'il ira pendant la nuit se préparer à de nouveaux combats, c'est dans la prière qu'il sollicitera le succès, et le lendemain les docteurs juifs seront à ses pieds.

Voilà, mes frères, où votre saint patron alla puiser toute sa sagesse : la prière et la méditation, voilà le grand secret de toutes ses lumières. C'est dans ce saint exercice qu'il enrichissait son âme des trésors du Saint-Esprit et qu'il se préparait à devenir l'instrument de la Providence pour les grandes choses qu'elle voulait opérer par son ministère. Maintenant donc, et c'est par où nous terminerons son éloge, après avoir considéré sa science dans sa source, voyons-la dans ses effets.

Dieu a voulu que son Eglise trouvât une partie de sa force et de sa beauté dans les ordres religieux, qui, sans être essentiels à sa conservation, sont les ornements de ce temple immortel élevé par Jésus-Christ à la gloire de son Père. Or, pour accomplir cette double mission, pour orner et soutenir l'Eglise, des ordres religieux doivent compter dans leur sein, surtout au commencement, de grands hommes, qui la défendent par leurs écrits et qui l'embellissent par leurs vertus. L'Ordre que saint Dominique, éclairé du ciel, venait de donner à l'Eglise, ne fut point infidèle à sa vocation. Je le vois à peine sorti du berceau, compter parmi ses enfants les plus saints comme les plus savants hommes du siècle qui l'avait vu naître. Mais parmi ces premiers disciples de saint Dominique saint Thomas d'Aquin brilla d'un éclat plus vif, et sa gloire égala, ce n'est pas trop dire, la gloire de son maître. Sa science l'avait placé parmi les siens à un degré d'élevation qu'on lui contestait d'autant moins qu'il était le seul qui méconnût son mérite. Les questions les plus difficiles partageaient-elles les esprits, Thomas d'Aquin était appelé, et son sentiment avait force de loi dans l'assemblée des vieillards. Fallait-il perfectionner dans l'Ordre naissant les premières ébauches du fondateur, Thomas d'Aquin était



appelé, et son zèle, toujours selon la science, accomplissait bientôt la mission dont on l'avait chargé. Fallait-il enfin envoyer à la cour des rois un homme qui leur donnât à la fois de sages conseils et une haute idée du nouvel institut, Thomas d'Aquin était appelé; l'obéissance le conduisait à la cour, et son mérite l'y faisait admirer. Voilà ce que la science a produit en saint Thomas; elle l'a rendu la gloire de son ordre.

En ces jours-là l'Eglise avait des ennemis, parce qu'il est écrit dans le livre de ses destinées que l'Eglise aura des ennemis tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. Thomas d'Aquin écrivit contre les hérétiques de son siècle des livres où il confondait l'erreur et la poursuivait jusque dans ses derniers retranchements. Ce n'était point assez pour lui; il leur prépara une condamnation plus solennelle, en appelant sur eux les anathèmes de l'Eglise, et ses mains, si je puis parler ainsi, forgèrent la foudre qui les écrasa; voilà encore ce que la science a fait pour saint Thomas: elle l'a rendu la terreur des hérésies.

Enfin, l'Eglise entière jetait les yeux avec complaisance sur un jeune saint que ses talents avaient rendu célèbre dans le monde catholique: elle lui offrit ses dignités. Thomas, aussi humble que savant, les refusa. C'était assez pour lui d'avoir bien combattu, il n'aspirait point aux honneurs du triomphe, ou plutôt il soupirait uniquement après le jour du triomphe éternel dans la sainte patrie. L'Eglise admira son refus. Elle fut consolée d'avoir vu renaître en lui un de ces saints des jours anciens, qui, après avoir vaincu les ennemis du Seigneur et de son Christ, fuyaient dans la solitude pour y cacher leur gloire et se dérober à la reconnaissance. C'était là ce que le ciel attendait pour récompenser ce fidèle serviteur; il avait en peu d'années parcouru une longue carrière, et bientôt il mourut, après avoir été, par la science et par toutes les vertus, la gloire de son Ordre, la terreur des hérésies et la consolation de l'Eglise.

Voilà, mes frères, quelques traits de l'éloge du saint sous la protection duquel l'Eglise vous a placés. Sa vie a été assez belle, je crois, pour que nous puissions nous glorifier d'un tel patron; mais à ce sentiment joignons celui d'une entière confiance, invoquons souvent ce grand saint; demandons à Dieu, par son intercession, la sagesse pour comprendre comme lui la science de Jésus-Christ, et la force pour vaincre à son exemple, les ennemis de notre salut. Souvent adressons-nous à lui pour attirer sur cette paroisse. . . . .

## INSTRUCTION XIX.

### SUR LE MEME SUJET.

Mes frères, depuis plusieurs jours on vous parle du glorieux patron de cette paroisse, et ce qu'on vous en a dit jusqu'ici vous fait désirer sans doute d'entendre encore raconter ses vertus et continuer son éloge. Ce-

pendant, mes frères, comme la vraie, comme la seule manière d'honorer un saint est de l'imiter, comme un patron doit être un modèle, n'oubliez pas, dans cette pieuse solennité, consacrée à l'honneur de saint Thomas d'Aquin, de rentrer en nous-mêmes, pour nous appliquer les traits divers que nous offre sa vie et recevoir les leçons de sa sainteté.

On vous a dit jusqu'à présent ce qu'avait été saint Thomas, voyons aujourd'hui ce que vous devez être vous-mêmes. Dimanche on vous montrait qu'il avait possédé, à l'exemple des anges, la vertu et le savoir: je veux vous montrer en ce moment que vous devez recueillir avec soin ce pieux héritage que vous a laissé votre père, et qu'à son exemple vous devez réunir à votre tour la vertu et le savoir.

Imitez-donc, vous dirai-je, imitez la sainteté de Thomas, soyez vertueux comme lui; imitez la science de Thomas, soyez savants comme lui.

Oui, mes frères, c'est par un culte d'imitation que les saints veulent être honorés. Toute autre manière de louer leur vertu ne leur serait point agréable: ils veulent voir dans chacun des chrétiens qui se pressent au pied des autels, des copies fidèles, de vivantes images de ce qu'ils ont été sur la terre. Et Dieu lui-même, en faisant passer jusqu'à nous le souvenir de leurs actions, en laissant sortir de leur tombe ce parfum mystérieux que saint Paul appelle *la bonne odeur de Jésus-Christ* (II Cor., II, 15), et qu'ils répandirent autour d'eux pendant leur vie, Dieu lui-même, que se propose-t-il par là, sinon de nous instruire par des exemples et de nous apprendre par le souvenir de ses saints à devenir des saints nous-mêmes?

Imitez donc ce bienheureux patron que l'Eglise vous a donné, et d'abord soyez vertueux comme lui. Sa vertu, vous le savez, avait le triple caractère de chasteté, d'obéissance et d'amour; reproduisez en vous ces traits divins par la pureté du cœur, par l'humilité, par la ferveur.

La pureté du cœur, c'est la sainte délicatesse d'une âme qui s'est donnée toute à son Dieu, et qui veut se conserver toute à lui. Et pour y parvenir il n'est point d'ennemi qu'elle méprise, point de précaution qu'elle néglige, point de danger qu'elle ne craigne, point d'attaque qu'elle ne repousse. La pureté de cœur, c'est un mystère pour l'homme charnel: livré à l'empire des sens, il ne comprendra jamais les alarmes qu'elle inspire, les jouissances qu'elle procure, les combats qu'elle livre, les victoires qu'elle remporte. La pureté de cœur, c'est quelque chose qui plaît à Dieu, qui attire les regards et mérite son amitié, qui l'honore plus que tous les sacrifices d'Abel, que toutes les victimes de Salomon.

Or, mes frères, l'avons-nous cette pureté de cœur? Fuyons-nous avec horreur tout ce qui peut offenser Dieu et souiller notre âme? Ne négligeons-nous pas certaines pré-



cautions qu'on ne peut omettre sans péril ? Cherchons-nous à calmer par la prière, la mortification et la vigilance, les orages intérieurs et les tempêtes de l'imagination ? Saint Thomas la possédait cette vertu, lorsqu'au milieu du monde, n'aimant pas le monde et ce qu'il renferme, il formait le dessein d'aller puiser des forces dans la retraite et cacher son innocence à l'ombre des autels. Il craignait la mort moins que le péché ; et pour conserver la pureté de son cœur il sacrifiait avec joie les richesses de sa famille et les espérances de son avenir. Aimons comme lui la pureté de cœur ; qu'elle nous apprenne à fuir ces fautes légères que le chrétien lâche et infidèle commet si facilement, mais qui sont aux yeux des vrais enfants de la foi de lamentables erreurs et des iniquités dignes de toutes leurs larmes ; qu'elle nous enseigne tous les secrets de cette guerre mystérieuse que nous devons livrer chaque jour à la nature ; qu'elle nous dise, enfin, par quelles saintes industries on peut toucher le cœur de Dieu et gagner son amour.

L'humilité, c'est l'oubli de soi-même, c'est la paix au milieu des humiliations, c'est la soif des abaissements et des mépris. Saint Thomas savait bien que l'humilité est le fondement de toute vertu ; aussi pour élever l'édifice de sa sanctification il creuse jusqu'à ce roc immobile que les vents, la tempête et les grandes eaux ne pourront renverser. Il est humble, puisque de tous les Ordres approuvés dans l'Eglise de Dieu il choisit le dernier, le plus nouveau, celui qui n'a point encore d'autre richesse que la pauvreté de Jésus-Christ, ni d'autres espérances que l'espérance du travail et des contradictions ; il est humble, puisqu'il refuse avec une inébranlable fermeté les dignités éminentes qui lui sont proposées ; il est humble, enfin, puisqu'il sait être petit au milieu des honneurs accordés à sa vertu et que seul il ignore ce qui lui concilie tous les respects, ce qui lui gagne toutes les admirations. Imitons encore cette humilité de saint Thomas, aimons à être oubliés, comptés pour rien, dit le pieux auteur de l'Imitation. Faisons taire cette voix intérieure qui nous parle de nous-même avec tant de complaisance, ou, si nous ne pouvons pas étouffer entièrement les coupables flatteries, fermons l'oreille à des accents qui nous séduisent et qui nous perdent.

Enfin la ferveur, c'est le troisième caractère de la vertu de saint Thomas, et nous devons encore l'imiter en ce point. Son cœur avait reçu quelque étincelle de ce feu divin que le Sauveur est venu répandre sur la terre, et qui pourrait dire quel incendie s'y était allumé ! (*Luc.*, XII, 49.) Ah ! si vous le voyiez dans la prière, si vous contempriez ses yeux baignés de larmes, et cependant embrasés des flammes de l'amour ; si vous entendiez ces soupirs qui montent comme l'encens d'Aaron vers le trône éternel ; si vous comptiez ces baisers déposés à chaque instant sur le bois sacré de la ré-

demption, bientôt, oui bientôt, ce spectacle éveillant en vous des ardeurs inconnues, vous communiquerait une partie de ses feux. O saint patron ! faites descendre sur nous le feu du ciel, non pas, comme le demandaient les apôtres, pour le venger de nos injures et punir nos ingratitude, mais pour embraser nos cœurs, pour nous faire aimer Dieu comme vous l'avez aimé, pour nous donner la force, pour nous mériter la grâce d'imiter votre ferveur.

Mais ce n'est point assez, mes frères, d'imiter la vertu de saint Thomas, imitez encore sa science, et soyez savants comme lui. A cette parole peut-être vous écriez-vous en vous-mêmes. « Eh quoi ! dites-vous tout bas dans le secret de vos âmes, Dieu nous appelle-t-il à devenir comme Thomas les docteurs de son Eglise, à creuser comme lui dans les profondeurs de la science humaine, et à nous élever avec lui jusqu'à la contemplation des magnificences du Très-Haut ? A-t-il, en nous plaçant obscurs et inconnus peut-être sur la terre, a-t-il remis en nos mains ces livres qui furent autrefois la gloire et le soutien de l'Eglise, et qui sont encore aujourd'hui son arsenal de réserve ? Sommes-nous forcés, à la suite de saint Thomas, d'aller y puiser ces trésors de doctrine qui ont illustré son nom pour la suite des âges ? » Imiter la science de saint Thomas d'Aquin, soyez savants comme lui ; voilà, mes frères, tout ce que je puis vous dire. Vous ignorez donc qu'il n'y a pour les saints qu'une seule science sur la terre, qu'ils ne savent lire que dans un seul livre, ouvert à tous les regards, et dont les divins caractères ne sont pourtant compris que par eux ? Ah ! Jésus en croix, voilà le grand livre des saints, le seul qu'ils étudient, le seul qu'ils méditent, et dans lequel ils découvrent sans cesse des trésors cachés de sagesse et de science. Jésus en croix, voilà le manuel de toutes leurs études, l'abrégé de toutes leurs connaissances. Jésus en croix, voilà le livre des élus : et pour lire dans ce saint livre il ne faut que l'aimer ; livre qui comprend à lui tout seul tout ce que renferment de bon et d'utile les autres livres ; livre où sont consignés pour nous les plus mémorables exemples et les plus consolantes ; livre, enfin, où sont gravés en même temps et nos droits et nos devoirs. C'est dans ce livre divin que Thomas avait puisé toute sa science ; c'est au pied de son crucifix, dans le recueillement d'une méditation profonde, que l'humble religieux allait chercher la solution de toutes les difficultés et l'éclaircissement de tous les doutes. Oui, Jésus crucifié fut son maître ! et avec un tel maître je ne m'étonne plus des progrès du disciple. Oh ! qu'il est bientôt savant celui qui est instruit par la vérité même, et qui se rend docile à ses leçons ! Ah ! pourquoi faut-il qu'il soit inconnu, ce livre, de la plupart des hommes ? car, mes frères, ne nous flattons pas : qu'est-ce que la vie de la plupart de nous, sinon une mauvaise traduction, une traduction défigurée de Jésus en croix, où l'on ne retrouve pas même le



plus souvent le sens de ce divin original ? Et comment en serait-il autrement, puisqu'on ne lit pas, puisqu'on n'étudie pas ce livre céleste. Il est pour-nous aujourd'hui, comme ce livre de l'Apocalypse, scellé avec des sceaux que l'homme ne saurait briser. (*Apoc.*, V, 1.) On étudie tout de nos jours : on veut tout savoir, tout lire, tout apprendre, et le grand livre reste ouvert jour et nuit, sans que personne en passant daigne y jeter seulement un regard. Étudiez, mes frères, étudiez Jésus en croix ; allez apprendre dans ce livre la vraie science, qui n'enfle point l'esprit d'un vain orgueil, mais qui édifie, qui enrichit le cœur : la science de la charité. Riches et puissants de la terre, étudiez Jésus en croix, il vous apprendra à fouler aux pieds, par l'humilité, ce qu'on appelle dans le monde fortune et grandeur : ce sont, dans ce saint livre, des termes sans valeur et des mots sans signification. Pauvres et affligés, étudiez Jésus en croix ; il vous apprendra à chérir votre pauvreté, à porter en patience la couronne d'épines qui fut tressée sur vos fronts, à vous résigner sous la main qui vous frappe. Pécheurs, étudiez Jésus en croix, il vous apprendra à détester le péché, ou du moins à craindre la colère de celui qui doit un jour le punir. Justes, étudiez Jésus en croix, il vous apprendra l'excès de sa tendresse pour vous, et ce qu'il a droit d'attendre de votre reconnaissance. En un mot, étudions tous Jésus en croix, comme saint Thomas d'Aquin ; glorifions-nous de ne savoir que Jésus et Jésus crucifié. Voilà, mes frères, la science des saints, la science de votre bienheureux patron : vous la réunirez en vous à sa vertu, car elle en est inséparable ; et en imitant ainsi ce qui l'a sanctifié sur la terre, vous mériterez de partager un jour avec lui dans le ciel la double couronne de la science et de la vertu.

## INSTRUCTION XX.

### SUR SAINT VINCENT DE PAUL.

Saint Vincent de Paul, mes frères, dont nous honorons aujourd'hui la mémoire, a été grand aux yeux de Dieu par son humilité, et grand aux yeux des hommes par sa charité.

Notre-Seigneur avait déclaré que celui-là serait grand dans son royaume qui se serait humilié sur la terre ; il avait appelé les hommes à l'humilité en leur montrant un modèle admirable dans son divin cœur ; il avait enfin pratiqué le premier, et dans toute sa perfection, cette vertu que le christianisme a fait naître et dont le nom même était inconnu aux siècles païens. Instruit par ses leçons, saint Vincent de Paul a été humble comme son maître ; né dans une condition obscure, réduit à exercer lui-même un emploi qui fut la première occupation des patriarches, mais que l'orgueil avait depuis abandonné aux derniers des domestiques, réduit à garder les troupeaux, il se faisait gloire, dans la suite, de la bassesse de son

origine ; il savait trouver le moyen de la rappeler aux personnes avec lesquelles il vivait, pour échapper, s'il lui était possible, aux respects que lui méritaient ses vertus.

Plus tard, et déjà élevé au sacerdoce, la Providence, qui avait des vues de miséricorde sur un pécheur, conduit Vincent de Paul en Afrique, il y est esclave, et le dernier des maîtres qu'il sert, converti par ses exemples plutôt que par ses paroles, revient au bercail de Jésus-Christ, qu'il avait abandonné, et rend la liberté à cet esclave devenu son bienfaiteur. De qui, mes frères, croyez-vous que nous tenions ces détails précieux ? Vincent de Paul, esclave sur une terre étrangère, aima-t-il à raconter les événements de sa captivité ? Ce plaisir, si doux pour ceux qui furent malheureux, de rappeler leurs peines, d'instruire les autres de leur infortune et de leurs larmes, ce plaisir, Vincent de Paul se l'est-il permis ? Ah ! gardez-vous de le croire ; son humilité aurait trop souffert de ce récit : il aurait fallu dire qu'il avait converti un apostat. Vincent de Paul a tout oublié ; on chercherait à le faire parler ; une pieuse curiosité travaillerait à lui arracher son secret, mais il est gardé par l'humilité. Vincent saura se taire ; il tâchera même de faire disparaître jusqu'au dernier vestige qui pourrait faire savoir à la postérité qu'il fut dans les fers, mais que la parole de Dieu ne fut point enchaînée dans sa bouche ; et si la Providence n'eût songé davantage à notre édification qu'aux intérêts de son humilité, peut-être ce beau trait de la vie de ce saint serait-il pour toujours enseveli dans l'oubli.

Est-ce là, mes frères, notre conduite ? Si quelqu'une de nos actions nous paraît digne de louange, la couvrons-nous, comme saint Vincent de Paul, du voile de l'humilité ? Ces aumônes que nous répandons quelquefois dans le sein du pauvre, notre main gauche les ignore-t-elle, selon le conseil que nous en donne Jésus-Christ ? (*Matth.*, VI, 3.) Ces vertus que nous pratiquons sont-elles au nombre des vertus que récompensera celui qui voit dans les ténèbres, ou ne sont-elles que de ces vertus d'apparat, qui ont déjà reçu leur récompense dans les applaudissements des hommes ? Récompense bien vaine ! s'écrie un Père de l'Eglise, mais la seule que méritent des vertus si vaines. Voilà ce qu'il nous importe d'examiner ; car celui qui donne sa grâce aux humbles, et qui résiste aux superbes (*Jac.*, IV, 6), ne couronnera point, au dernier jour, bien des actions que le monde a vues et qu'il a crues dignes de récompense. L'humilité toute seule peut être la gardienne de nos vertus : elle les embellit, elle les conserve pour le jour de la rétribution ; au contraire, sans l'humilité point de vertu véritable, et par conséquent point de vertu que Dieu puisse récompenser.

Peu à peu le nom de Vincent de Paul se fait connaître : sa réputation, qu'il voudrait cacher, est trahie par ses vertus ; les grands sont étonnés de le voir appelé au conseil des



reis, et lui-même en est encore plus étonné : son humilité lui défend de croire qu'il puisse les éclairer par ses lumières ; la confiance publique l'environne, il dispense les dignités de l'Eglise, et au milieu de tant d'honneurs Vincent de Paul conserve son humilité. Il n'aura pas besoin, comme un ancien, pour se garantir de la contagion des grandeurs, d'avoir toujours sous les yeux les insignes de sa première misère, et de suspendre devant soi la robe qu'il portait quand il était berger. Vaines précautions qui décèlent la faiblesse de ces vertus étrangères au christianisme, et qui bien souvent laissent à l'orgueil un asile pour se cacher. Vincent de Paul saura être humble sans avoir recours à cette pompeuse ostentation d'humilité : c'est au fond de son cœur qu'il puise la force pour résister à la vanité ; aux pieds de son crucifix, dans la prière il voit ce qu'il est, il contemple ce qu'est Dieu, et de cette double considération il se fait un bouclier contre les traits de l'orgueil. Oh ! que c'était un spectacle bien agréable pour le ciel de voir ainsi un mortel qui s'abaissait à mesure que l'élevaient la faveur des princes et les desseins de la Providence ! Que ce Dieu, qui aime à converser avec les humbles, devait se plaire dans un cœur que l'orgueil n'avait point infecté de ses poisons ! Faut-il s'étonner après cela que Dieu, aux yeux duquel il était grand par son humilité, l'ait, en récompense, rendu grand aux yeux des hommes par la charité !

La charité de Vincent de Paul, quel mortel n'en a point entendu parler ? L'histoire des héros, que la religion a placés sur ses autels, nous en montre plusieurs que distingue un caractère de vertus particulier. On aime en entendant parler de François-Xavier à se rappeler son zèle apostolique et ses travaux pour la propagation de la foi ; nommer saint François de Sales, c'est nommer la douceur et la mansuétude ; saint Charles Borromée, c'est le zèle de la discipline et la vigilance pastorale. Voulez-vous maintenant quelqu'un pour représenter la charité sur la terre ?... C'est Vincent de Paul. Le siècle, mes frères, l'a bien senti, et si quelque chose a pu faire pardonner à ce saint et ses vertus et sa qualité de prêtre, c'est sa charité. Charité ! vertu sublime qui montre à l'homme un frère dans le malheureux qui lui tend la main ; je ne dis pas assez : ce malheureux, c'est Jésus-Christ lui-même revêtu des haillons de la misère, et cette légère aumône que le chrétien charitable dépose en secret aux pieds du pauvre, c'est un prêt qu'il fait à Jésus-Christ, c'est Jésus-Christ qui se charge de le payer. Charité, vertu toute céleste, qu'on voudrait remplacer maintenant par la bienfaisance, cette fille de la terre, qui, dépouillée des forces que lui prête la religion, ne voit dans le pauvre qu'un être de même nature, qu'il faut secourir parce qu'il souffre ; sentiment encore trop élevé pour certains mortels, et que nous serions heureux de rencontrer dans tous les cœurs ; mais sentiment bien in-

férieur à la charité : demandez-le à ceux que la bienfaisance toute seule a secourus.

Vincent de Paul était charitable, c'est-à-dire que la bienfaisance était chez lui soutenue et purifiée par la religion. Il a fait du bien pendant sa vie. Pour vous le prouver, mes frères, il faudrait vous parler de cet éclat nouveau qu'il donne au sanctuaire en procurant à l'Eglise et de pieux asiles où se formait l'enfance des lévites qui devaient un jour la servir, et de saintes retraites où venaient se renouveler et se ranimer les ministres qui l'avaient déjà servie ; il faudrait compter tant de campagnes où il annonça et fit annoncer l'Évangile. Et pour parler de bienfaits plus matériels, et par là mieux appréciés peut-être par notre siècle, il faudrait vous dire que plusieurs provinces ravagées par la famine vécurent pendant quelques mois du pain que leur distribuait sa charité. Cette ville même où des mains avides disputaient, il n'y a pas longtemps, aux restes de ce bienheureux père des pauvres le lit d'honneur que lui avaient dressé la piété et la reconnaissance, où son corps, soustrait à la piété des fidèles, cherche à faire oublier dans l'obscurité la gloire dont un jour seulement il fut environné, ou peut-être à éviter des honneurs sacrilèges, plus affreux que la spoliation, cette ville l'a vu, dans des temps malheureux, nourrir chez lui jusqu'à deux mille pauvres. Voilà, mes frères, le saint que l'Eglise vous présente à honorer et à imiter : voilà le modèle de la charité chrétienne. Sa charité s'est étendue à tous les lieux : l'Italie, la Pologne, l'Ecosse, l'Irlande vous diront que Vincent de Paul fut charitable à leur égard, et que, chrétien, rien de ce qui touchait les chrétiens ne lui fut étranger. Sa charité s'est étendue à tous les temps ; et si les livres saints ont pu dire d'un grand personnage, que ses exemples aussi bien que ses leçons avaient rendu recommandable à la postérité, qu'il parlait encore après sa mort : à la vue des établissements encore subsistants de Vincent de Paul nous pourrions dire, sans crainte d'être démentis, qu'il a fait du bien encore après sa mort. Rappelez-vous ces hôpitaux ouverts à l'enfance abandonnée et à la vieillesse sans asile. Vincent de Paul n'y est plus, on ne l'y connaît même pas peut-être ; on en chasse avec ignominie ses enfants ! Mais c'est lui qui les a élevés ; et si de nos jours encore l'enfance et la vieillesse dans le besoin peuvent trouver un toit pour les couvrir, c'est Vincent de Paul qui le leur a donné. Rappelez-vous ces pieuses associations de femmes riches et compatissantes, qui se plaisaient à oublier leurs titres de noblesse pour prendre l'humble nom de dames de charité. Si la veuve et l'orphelin ont plus d'une fois baigné des larmes de la reconnaissance la main qui venait secourir leur misère, qui les avait envoyés à la recherche de toutes les infortunes ? qui les y envoie encore tous les jours ? C'est saint Vincent de Paul. Rappelez-vous enfin ce que vous voyez tous les jours : les malades



consolés sur le lit de la douleur, l'enfance instruite et éloignée du mal, le champ de l'Eglise orné par les plus touchantes vertus : qui a fait tout cela ? Les filles de la charité de Vincent de Paul. Il vit encore au milieu d'elles : son esprit les anime, et c'est à elles que je vous renvoie pour savoir si Vincent de Paul a fait du bien après sa mort.

Je ne finirais pas si je voulais vous parler de tous les genres de charité qu'a exercés ce grand saint : les plus longs panégyriques peuvent à peine en raconter le nombre ; mais en voilà bien assez pour vous montrer les droits que saint Vincent de Paul s'est acquis à vos hommages, et ce que vous devez imiter en lui ; car, mes frères, c'est ici le cas plus que jamais de demander à Dieu la grâce d'imiter ce que nous honorons, et l'Eglise avait des vues bien sages en mettant aujourd'hui dans notre bouche une prière où nous conjurons le Seigneur de nous faire suivre les exemples de celui dont nous vénérons les mérites. L'humilité et la charité, voilà ce que nous enseigne saint Vincent de Paul, du haut de ce séjour où il est maintenant heureux ; ce sont les vertus qui l'y ont conduit. Elles nous y conduiront aussi, mes frères, si nous travaillons avec fidélité à les pratiquer. Ainsi, dorénavant, le silence de l'humilité dérobera nos bonnes œuvres à la connaissance des hommes ; elles n'en seront que plus agréables à Dieu. Ainsi la charité nous rendra sensibles à la misère des pauvres ; chacun, selon notre pouvoir, nous irons à leur secours, et la charité, accompagnée de l'humilité, après avoir fait notre bonheur sur la terre, sera notre couronne dans l'éternité. Ainsi soit-il.

## INSTRUCTION XXI.

### SUR LE PARDON DES INJURES.

De tous les préceptes du Seigneur Jésus le plus difficile à pratiquer, un des plus pénibles à la nature, c'est, sans aucun doute, celui qui nous commande d'aimer nos ennemis. Pardonner du fond du cœur l'injure qu'on a reçue, aimer ses ennemis et leur faire du bien, c'est, dit saint Bernard, *une vertu divine et non un penchant naturel* : « *Divinum est, non humanum.* » C'est là le caractère propre du chrétien ; car, dit un autre Père, aimer ses amis, tout le monde le fait ; aimer ses ennemis, les chrétiens seuls en ont la force.

Aussi, pour accoutumer notre faible cœur à la sublimité de cette leçon, souvent le Sauveur la répète à ses disciples. Dans son Evangile il y revient sans cesse : tantôt, sous la forme d'une parabole, il parle de cette vertu et en insinue la nécessité ; tantôt il en fait un commandement formel, et pour nous forcer à l'obéissance il emploie tour à tour la menace et les promesses. A son exemple, chrétiens, mes frères, nous devons souvent vous prêcher cette importante obligation dont la nature perd bientôt le souvenir, parce qu'elle oublie promptement ce qui lui semble trop difficile.

*Pardonnez à vos ennemis, aimez-les, faites-leur du bien (Matth., V, 44) : voilà le devoir du chrétien, voilà la parole du maître. Ce n'est pas un conseil, remarque saint Augustin, qu'on puisse suivre ou omettre à volonté, c'est un commandement : « Non dedit consilium, sed præceptum ; » je vous le dis, aimez vos ennemis. Combien de fois faudra-t-il pardonner ? demande un jour saint Pierre, sept fois sera-ce assez ? Et voici la réponse du Sauveur : Septante fois sept fois (Matth., XVIII, 21) ; un nombre indéfini, c'est-à-dire toujours.*

Or, mes frères, le premier motif que Jésus-Christ emploie pour nous rendre fidèles à ce devoir, c'est la crainte : *On vous mesurera, dit-il, comme vous aurez mesuré les autres (Matth., VII, 2) ; par conséquent point de miséricorde à celui qui n'a point fait miséricorde. (Jac., II, 13.)* Un roi avait un serviteur qui lui devait dix mille talents : touché de ses instances et vaincu par ses prières, il lui remit sa dette. Ce méchant serviteur, étant sorti, exigeait avec une impitoyable dureté quelques misérables deniers que lui devait un de ses compagnons, quand le roi de la parabole, irrité de cette conduite, le fit jeter dans les fers jusqu'à ce qu'il eût payé tout ce qu'il devait. En vérité, conclut le Seigneur, *c'est ainsi que mon père céleste vous traitera, si chacun de vous ne pardonnera à son frère du fond du cœur. (Matth., XVIII, 35.)* Chaque jour, en effet, nous contractons par nos péchés des dettes envers la justice de Dieu. Ah ! si nous voulons, au jour de la grande rétribution, trouver auprès de lui la miséricorde et l'indulgence qui nous seront alors si nécessaires, soyons indulgents pour nos frères, soyons miséricordieux envers nos ennemis. Non, Dieu n'aura point la force de condamner celui qui pour lui plaire aura sacrifié les ressentiments de son cœur et oublié l'injure qu'il a reçue ; lui-même il en a pris l'engagement solennel : *Pardonnez, et on vous pardonnera (Luc., VI, 37) ; bienheureux ceux qui font miséricorde, ils trouveront eux-mêmes miséricorde (Matth., V, 7) au jour de la tribulation !* Mais pour celui qui a conservé dans son cœur un souvenir amer de l'injure qu'on lui a faite, et pour son ennemi, une haine implacable : pour celui-là malheur et condamnation !... Et si vous voulez savoir quel sera son châtiment, rappelez-vous ces paroles de l'apôtre saint Jean : *Celui qui hait son frère est un homicide (I Joan., III, 15), et, par une conséquence inévitable autant qu'affreuse, celui qui hait son frère sera puni comme les homicides, et avec eux précipité pour jamais dans les abîmes.*

Un autre motif, qui doit plus toucher encore les chrétiens, c'est la récompense. *Faites du bien à vos ennemis (Ibid., 44), nous dit Jésus-Christ, et votre récompense sera grande, et vous serez les enfants du Très-Haut, qui se montre plein de miséricorde envers les ingrats et les méchants. (Luc., VI, 35.)* Oh ! la bienheureuse vertu, qui nous donne des traits de ressemblance avec le

Dieu qui habite dans les cieux et qui nous assure une récompense bien grande au dire de la Vérité même ! Pouvaient-ils, mes frères, nous proposer des raisons plus fortes et plus capables de faire impression sur nos cœurs ? Et cependant produisent-elles toujours sur nous l'effet qu'elles devraient produire ? On ne nous voit pas, il est vrai, scandaliser le public par des haines éclatantes, refuser de voir ceux qui ont eu le malheur de nous déplaire : du moins, je ne pense pas que les vrais chrétiens en viennent à ces excès ; mais si les apparences sont bien gardées, si les hommes, qui ne voient que l'extérieur, vous croient réconciliés avec vos ennemis, Dieu en jugera-t-il de même, s'il voit en vous un cœur de glace, que les malheurs de votre ennemi laissent froid et indifférent ? que sais-je, moi ? si ces malheurs réveillent en vous une certaine joie maligne et cruelle que vous nourrissez avec complaisance au lieu de l'étouffer promptement ? Dirait-il, ce Dieu qui doit juger les justices, que vous aimez véritablement votre ennemi, si, sans l'éviter, vous lui faites sentir, quand il se présente à vos yeux, que vous n'avez pas oublié ses torts ; si une froideur affectée, un mépris rebutant, accueillent les avances qu'il fait peut-être pour se réconcilier avec vous ; si vos rapports avec lui sont plus propres à l'humilier qu'à le désarmer, plus capables de l'aigrir que de le gagner : aimez-vous votre ennemi ? éviterez-vous le châtement ? aurez-vous droit à la récompense ? Ah ! mes frères, qu'il est à craindre que beaucoup de chrétiens ne s'aveuglent, et que pour n'en pas vouloir faire plus qu'il n'est ordonné, ils ne restent beaucoup en deçà.

Pour être vraiment réconcilié, il y a des choses à faire par rapport à l'injure et par rapport à celui qui nous l'a faite : la première chose à faire, c'est de supporter l'injure. Il peut arriver que l'ennemi avec lequel notre cœur veut se réconcilier continue à se déchaîner contre nous, il faut, dans ce cas, souffrir avec humilité cette persécution que Dieu nous envoie en expiation de tant de fautes que nous avons commises ; il faut la souffrir avec patience, réprimer avec soin ces désirs de vengeance qui s'élèvent au fond de notre cœur, et qui ne sont pas coupables tant que l'on n'y consent pas ; nous tenir dans une soumission entière à la volonté de Dieu, dont nous devons adorer les desseins jusque dans l'injure qui nous est faite ; il faut la souffrir avec joie, parce que c'est pour nous une belle occasion d'acquiescer des mérites, d'éviter l'enfer et de gagner le ciel. Ce n'est pas tout de souffrir l'injure, il faut encore l'oublier, l'oublier promptement, de peur qu'en séjournant dans votre cœur elle ne s'y fortifie et qu'il ne vous soit ensuite plus difficile de l'en arracher ; l'oublier pour toujours : plus de ces retours sur le passé qui entretiennent l'aigreur, plus de ces conversations où l'on raconte à tout venant l'injure que l'on a reçue ; c'est encore là une ruse du démon, qui se sert de ce

moyen pour entretenir un reste d'animosité, et qui y voit, avec un plaisir infernal, bien des occasions de médisance. Voilà les devoirs du chrétien par rapport à l'injure ; il doit la souffrir, il doit l'oublier.

Nos devoirs par rapport à celui qui nous a fait l'injure se réduisent à trois, et c'est Jésus-Christ qui nous les trace dans ces paroles que je vous citais tout à l'heure : *Aimez vos ennemis, faites-leur du bien, priez pour eux.* (Matth., V, 44.) *Aimez vos ennemis* ; c'est là le premier devoir. Ce n'est pas sans raison que Notre-Seigneur place ce devoir à la tête de tous les autres : c'est celui-là qui constitue principalement le pardon des injures. C'est un devoir du cœur, et tant que le cœur n'est pas changé, on ne peut pas dire qu'on a satisfait au précepte. Aimez donc vos ennemis, c'est-à-dire qu'à la place de ce sentiment d'aigreur et de haine qui agitait votre cœur, il n'y doit plus rester qu'un sentiment de charité et de bienveillance pour celui qui vous a offensé. Il faudrait, s'il était possible (eh ! pourquoi ne serait-ce pas possible ?) il faudrait pouvoir dire, avec saint François de Sales, que nous ressentons une suavité si délicieuse et si particulière à accomplir ce commandement, que si Dieu nous avait défendu d'aimer notre ennemi, nous aurions bien de la peine à lui obéir. Si nous n'en sommes pas encore à ce degré de perfection, si nous n'avons pas pris encore un empire si admirable sur toutes nos passions, au moins travaillons à y arriver ; demandons cette faveur à Dieu, et méritons, par notre fidélité à pratiquer ce que cette vertu a de moins difficile, la grâce de pratiquer aussi ce qu'elle a de plus parfait.

Cet amour, que nous devons avoir dans le cœur pour nos ennemis, ne serait pas sincère s'ils ne se manifestait pas au dehors dans l'occasion. Aussi Notre-Seigneur, après avoir prescrit ce qui regarde l'intérieur, n'omet pas les effets extérieurs : *Faites du bien à vos ennemis*, c'est là notre second devoir. Par ce bien, il faut entendre les secours temporels dont ils peuvent avoir besoin. *Si votre ennemi a faim*, nous dit saint Paul, expliquant ainsi la pensée de Notre-Seigneur, *donnez-lui à manger ; s'il a soif, donnez-lui à boire.* (Rom., XII, 20.) Oh ! la sainte morale, mes frères ! qu'elle est bien conforme à la nature du cœur humain, non pas à cette nature abruti et avilie par les passions, mais à cette nature primitive dont on retrouve toujours quelque chose quand on rentre en soi-même ! Que les hommes seraient heureux si cette morale était mieux observée ! Si une injure donnait droit pour ainsi dire à un bienfait, verrait-on tant d'animosité et d'acharnement ? verrait-on ces haines invétérées, que l'on porte partout, et auxquelles on sacrifie tout, son bien, sa patrie, son âme ? Quel serait l'ennemi assez féroce pour ne pas se réconcilier avec un ennemi qui ne lui aurait fait que du bien ? Oui, si les préceptes de Jésus-Christ étaient fidèlement gardés, la terre deviendrait bientôt un paradis.



Enfin, le troisième devoir que nous avons à remplir envers nos ennemis, c'est de joindre les bienfaits spirituels aux bienfaits temporels, c'est de *prier pour eux*. Et quand on les aime sincèrement, quand on leur rend service, s'ils en ont besoin, on achève en priant pour eux de payer la dette qu'on devait au Père céleste, et on s'approche alors de la perfection, de cette vertu dont nous parlons. Imitiez Jésus-Christ qui priaient en mourant pour ceux qui le crucifiaient. (*Luc.*, XXIII, 34.) Et si vous dites que Dieu est trop parfait pour qu'on puisse prétendre à l'imiter, je vous répondrai avec saint Jean Chrysostome : Imitiez au moins ses serviteurs, qui étaient hommes comme vous ; imitez Moïse, qui priaient sans cesse pour un peuple rebelle qui se révoltait toujours contre lui (*Exod.*, XXXII, 11) ; imitez saint Paul, qui, persécuté cruellement par les Juifs, désirait devenir anathème pour eux (*Rom.*, IX, 3.) ; imitez le bienheureux martyr Etienne, qui priaient pour ses ennemis tandis qu'ils le lapidaient. (*Act.*, VII, 59.)

Je vous ai rappelé, mes frères, les motifs qui devaient vous porter à accomplir le grand précepte de l'amour des ennemis, et la manière dont nous devons l'accomplir. Je vous citerai en terminant un trait de l'Histoire de l'Eglise qui se présente en ce moment à ma mémoire. Un saint évêque d'Alexandrie, nommé Jean, que sa prodigieuse charité pour les pauvres a fait surnommer l'Aumônier, eut connaissance qu'un seigneur de son diocèse ne voulait point se réconcilier avec un de ses ennemis : il le fait prier de venir à la messe, le seigneur s'y rend ; il paraît qu'à cette époque tout le peuple récitait l'Oraison dominicale avec celui qui célébrait les saints mystères, et c'est sans doute pour conserver cet usage que les fidèles, maintenant encore, récitent à haute voix la dernière demande de cette sainte prière. Quoi qu'il en soit, quand on en fut arrivé à cette partie du sacrifice, l'évêque commença le *Pater*, et laissa le seigneur continuer ; le ministre, à qui le saint évêque avait donné le mot, se tut aussi ; et le seigneur prononça seul ces paroles qui doivent faire trembler tous ceux qui ne veulent pas se réconcilier : *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*. (*Matth.*, VI, 12.) Alors l'évêque, se tournant vers lui, lui demanda s'il avait pensé à ce qu'il venait de dire, et s'il consentait à ne recevoir de Dieu au dernier jour que le pardon qu'il accordait lui-même à son ennemi. Vous pensez bien que ce seigneur, épouvanté de cette leçon, se jeta aux pieds du saint, et ne fit plus aucune difficulté de se réconcilier avec celui qui l'avait offensé.

Mes frères, s'il y avait ici quelqu'un que le commandement de Jésus-Christ et les intérêts de son âme n'eussent pas encore déterminé à pardonner du fond de son cœur à son ennemi, je le renverrais à cette prière, qu'il récite probablement bien souvent. Il a

prononcé son arrêt en disant à Dieu : *Pardonnez-moi comme je pardonne*.

## INSTRUCTION XXII.

### SUR LA TRANSFIGURATION.

Le mystère de la Transfiguration que l'Eglise célèbre aujourd'hui, mes frères, est assez intéressant pour elle, assez glorieux à son divin époux, assez utile à nos âmes, pour que nous en fassions pendant quelques instants le sujet de nos méditations.

Arrêtons-nous en esprit au pied de la montagne sainte ; et puisque nous n'avons pas été choisis, comme Pierre et les fils de Zébédée, pour contempler un échantillon de la gloire divine, adorons au moins dans le lointain des siècles celui qui se manifeste aux apôtres sur le Thabor. Là ils virent, revêtu de toute la majesté d'un Dieu, ce Jésus qui avait paru jusque alors homme au milieu des hommes, faible comme les plus faibles et pauvre avec les pauvres. Là commença à se montrer à leurs yeux cette ineffable alliance des figures de l'ancienne loi avec les mystères de la loi nouvelle : ils virent Moïse et Elie qui venaient, non pas prêter à Jésus-Christ l'autorité de leur témoignage (il n'en avait pas besoin en ce jour), mais adorer en lui le Fils éternel du Seigneur-Dieu qu'ils avaient servi, et contempler dans son humanité sainte le plus bel ouvrage de l'Esprit qui les avait inspirés.

O Pierre ! je conçois ton ravissement. Nous aussi, s'il nous eût été donné d'assister à ce spectacle, ah ! comme toi, nous nous fusions écriés : *Oui, Seigneur, il est bon pour nous d'être ici !* (*Matth.*, XVII, 4.) On goûte avec vous la paix du cœur et les chastes délices de l'âme ; sur cette sainte montagne, avant-poste des demeures célestes, on aperçoit les premières lueurs de l'aurore éternelle qui éclaire la patrie, on croit sentir déjà les parfums sacrés qui embaument les parvis de Jérusalem, et plus rapprochés du séjour des bienheureux, déjà nous pensons entendre leurs cantiques. Ah ! pourquoi faudrait-il redescendre sur la terre, nous traîner encore dans cette vallée de larmes, et boire de nouveau à cette coupe de douleurs, devenue plus amère depuis que nous avons rafraîchi nos lèvres aux torrents de Sion ? Seigneur, demeurons ici ; car il est bon d'habiter avec vous, *bonum est nos hic esse*. Cependant, l'apôtre n'avait pas compris la pensée de Jésus : il ne savait pas encore que pour se fixer au Thabor il fallait avoir passé par le Calvaire, et que la gloire n'est que le prix des souffrances : il regardait comme une récompense ce qui n'était qu'un encouragement. Quoi ! vous aspirez au repos ! mais levez la tête sur la montagne. qu'apercevez-vous dans le lointain ? Des peuples assis à l'ombre de la mort, dont l'esprit est enveloppé de ténébres, dont le cœur est corrompu. Avant de vous reposer, ne voulez-vous pas leur prêcher Jésus de Nazareth ? Les laisserez-vous périr sans voler à leur

secours? Ah! Pierre, vous êtes leur seule espérance; ils tendent les mains vers vous: descendez vite de la montagne, allez, à travers mille dangers et mille souffrances, leur annoncer la bonne nouvelle du salut, et apprendre par votre exemple à tous les chrétiens qu'il ne faut pas demander le ciel avant de l'avoir gagné. Une croix que les Juifs construisent, Pierre, il faudra la porter dans tout l'univers, la planter dans les temples des idoles, et, ce qui est plus difficile encore, la planter dans les cœurs. Il vous faudra, armé de ce bois, aller conquérir les nations de l'Occident, élever le signe du Fils de l'homme sur le palais des Césars; il vous faudra monter sur la croix comme votre Maître, et c'est alors seulement qu'il vous permettra de lui dire que vous êtes bien en ce lieu, *bonum est nos hic esse*. Et c'est ainsi que vous enseignerez encore aux hommes que le véritable bonheur du chrétien ici-bas se trouve dans les souffrances.

Pendant que Pierre, égaré par son bonheur, ne savait ce qu'il disait, c'est la parole de l'Évangile, une nuée lumineuse les couvrit, et du sein de la nuée s'échappa une voix: *Celui-ci est mon Fils bien aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le.* (Matth., XVII, 5.) Instruits par Dieu lui-même à nous rendre dociles aux leçons de Jésus, cherchons à approfondir le mystère. Il y a dans cette circonstance de la vie du Sauveur deux enseignements bien importants, que les âmes pieuses ne doivent pas oublier: le premier, c'est qu'il est des circonstances où l'on peut, où l'on doit manifester les biens qu'on a reçus du ciel; le second, c'est qu'on doit et qu'on peut le faire avec humilité.

Le Sauveur était venu sur la terre pour sauver les hommes par l'humilité. C'était là sa vertu de choix, parce que c'était celle que les hommes ne pouvaient trouver ni pratiquer sans lui. Vous savez quelle fut l'humilité de ses premiers jours; vous avez contemplé souvent ce Dieu enfant dans son berceau; ses premiers adorateurs, vous le savez encore, ce furent des bergers, son premier palais une étable. De cette première époque de sa vie si nous portons nos regards sur les suivantes, nous verrons toujours en Jésus un parfait modèle d'humilité. Les trente années de sa vie cachée nous le montreront obscur artisan dans sa maison de Nazareth. Enfin, quand il paraît au jour, voyez comme il craint de déchirer le voile d'humilité qui le cache. Il s'entoure de pauvres disciples; il est appelé l'ami des pécheurs, et il mange avec des gens de mauvaise vie. Ses miracles, il ne les opère que quand il y est forcé; jamais il n'en fait pour établir sa gloire, et afin de tempérer l'éclat qu'ils auraient jeté sur lui, il permet que ses accusateurs les ternissent de leur souffle impur, en les attribuant au démon. O mon Maître! que votre vie est riche d'humilité! et comment se fait-il qu'après m'avoir donné de tels exemples de cette vertu, vous ayez un

disciple qui la connaisse et qui la pratique si peu?

Toutefois, au milieu de ses continuels abaissements, Jésus se souvint un jour qu'il était Dieu. Sur la montagne de la Transfiguration, il se revêtit un instant de ce manteau d'immortelle splendeur qu'il avait quitté en mettant le pied sur la terre; il apparut ce jour-là à ses disciples tel que les anges et les bienheureux le contemplent maintenant dans le ciel. A-t-il changé de système? et, après nous avoir fait admirer son humilité, veut-il nous faire trembler sous l'éclat de sa divinité? Non, mes frères, non, ce n'est pas pour lui que le Sauveur est ainsi glorifié sur le Thabor, c'est pour ses disciples. Afin de pouvoir s'humilier davantage sans affaiblir leur foi, il leur montre un instant ce qu'il est par essence, ce qu'il aurait pu être parmi nous s'il l'eût voulu. Afin de pouvoir se conserver des disciples sur le Calvaire, il veut les prémunir contre le scandale de la croix en les associant à son triomphe sur le Thabor. Vous le voyez donc: si Jésus manifeste ce qu'il y a de caché en lui, c'est pour soutenir la foi des siens. Ce n'est pas tout encore: il vient de leur dire que pour être son disciple il fallait porter sa croix; il leur a promis pour espérances des tourments et le martyre; et, afin d'enflammer leur cœur et d'y allumer cette charité qui doit les porter à de si glorieux combats, il leur en montre la récompense, et leur fait pressentir dans la gloire qui environne le maître la gloire qui attend les disciples.

Or, par là le Sauveur nous apprend que le bien du prochain demande quelquefois qu'on trahisse en sa faveur le secret d'humilité qu'on s'est imposé; qu'il est des circonstances où l'on peut, pour l'édification de ses frères, mettre au jour des grâces qu'on a reçues du ciel, et employer dans toute leur étendue les talents que Dieu nous a donnés. Maxime aussi véritable en elle-même que difficile en application: car, mes frères, l'humilité ne consiste pas à ignorer les faveurs dont on a été l'objet, à se défendre avec opiniâtreté de les avoir reçues, à les enfouir dans un oubli qui semble nous dispenser de la reconnaissance: l'humilité consiste à connaître que les biens et les avantages dont nous jouissons viennent de Dieu, qu'il n'y avait en nous aucune raison qui pût fixer son choix, et que par conséquent il ne faut point nous glorifier d'une préférence que nous avons aussi peu méritée que ceux qui n'en ont point été favorisés. D'après ce principe, l'humilité ne peut défendre de faire servir dans certaines circonstances les biens et les grâces qu'on a reçus à la gloire de celui qui les a donnés, ou à l'utilité du prochain; mais aussi qu'il est difficile d'appliquer à propos cette règle, et qu'il est à craindre que dans bien des cas l'orgueil ne la détourne à son profit!

Or, pour prévenir les abus, Jésus-Christ nous donne aujourd'hui un second ensei-



gnement que je vous prie de remarquer, et par lequel il nous apprend à garder l'humilité dans la manifestation même des choses que le ciel a faites pour nous.

C'est une fois seulement dans sa vie que le Sauveur est transfiguré, et par là il nous apprend, comme règle générale, que les circonstances dont nous parlons doivent être rares. C'est à l'écart, sur une haute montagne, loin de la vue des hommes, que le mystère s'accomplit. Pouvait-on mieux nous faire comprendre qu'on peut édifier le prochain sans se donner en spectacle au public, et que nos aumônes, par exemple, peuvent exciter nos frères à la charité, sans qu'on doive pour cela sonner de la trompette en les versant dans les mains du pauvre, comme les pharisiens. Enfin le Sauveur ne prend que trois témoins. Tous ses disciples verront ses ignominies et sa mort; quelques-uns seulement sont admis à contempler sa gloire : c'est que trois seulement étaient nécessaires pour soutenir par leur récit la foi chancelante des autres, et leur faire connaître ce qu'ils devaient savoir : dernière précaution que prend Jésus-Christ pour nous apprendre que si le bien du prochain exige qu'on lui fasse admirer en soi les richesses de la grâce, l'humilité exige à son tour qu'on ne le fasse que devant ceux à qui pareille confiance est nécessaire.

Voilà, mes frères, quelques-unes des leçons que Jésus-Christ nous donne en ce mystère, que nous considérons peut-être comme un mystère glorieux pour lui, et que les réflexions qui viennent de vous être soumises vous feront peut-être regarder comme un mystère d'humilité. Renouvelons-nous aujourd'hui dans l'estime et l'amour que nous devons avoir pour une vertu que Notre-Seigneur a voulu pratiquer jusqu'au milieu des splendeurs de sa transfiguration, et si la charité nous oblige quelquefois à montrer ce que l'humilité voudrait tenir caché, demandons à Dieu que notre humilité soit protégée par la charité, conseillée par elle, et avec elle un jour récompensée.

### INSTRUCTION XXIII.

#### SUR LE PRÉCEPT DE L'AUMÔNE.

Il est, dans la religion chrétienne, des œuvres de surrogation et de conseil, comme il en est d'autres de précepte et d'obligation. Par un abus assez commun, ceux qui pratiquent les premières y trouvent souvent matière à une secrète vanité. On en voit à qui la réception plus fréquente des sacrements, des oraisons prolongées, plus longtemps au pied des saints autels, suggèrent des pensées d'orgueil, qui ne sont pas toujours rejetées comme elles devraient l'être, et qui, jusque dans le sanctuaire, disent peut-être en elles-mêmes, comme le pharisien superbe qui jeûnait deux fois la semaine : *Je vous rends grâces, mon Dieu, de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes.* (Luc., XVIII, 11.)

Cet abus, tout criant qu'il est, tout frappé qu'il est d'anathème par celui qui résiste aux superbes, m'étonne moins pourtant qu'un autre, aussi commun et certainement beaucoup plus inconcevable. On rencontre des chrétiens qui trouvent une pâture à leur orgueil jusque dans les œuvres le plus strictement commandées. Ainsi, voyez cet homme qui répand une partie de son bien sur la place publique pour soulager les misères du pauvre. Il espère se faire une réputation de générosité et de bienfaisance; on dira : Voyez comme son cœur est sensible aux douleurs des autres hommes; il ne peut entendre un soupir sans courir aussitôt pour consoler celui qui le pousse; il ne peut voir une larme sans chercher à en tarir la source par un bienfait : que Dieu le comble de ses bénédictions ! Telles sont les pensées qui l'occupent tout entier; et ces louanges, qui devraient être tout au plus une récompense bien secondaire de son action, en sont souvent le mobile et le motif. Détruisons ce retranchement que l'orgueil défend encore dans des âmes d'ailleurs chrétiennes : on s'applaudit d'avoir fait l'aumône, on se croit par cette bonne œuvre dans la voie de la perfection; voilà le sujet de la vanité. Montrons aux fidèles que l'aumône n'est point une pratique de perfection, mais une obligation rigoureuse, un devoir de stricte justice, et non pas un conseil abandonné à l'arbitraire de la sensibilité ou de l'orgueil. Ils nous diront ensuite pour dernière conclusion si l'on doit tirer vanité d'avoir rempli un précepte, satisfait à une obligation.

La nature commande l'aumône à qui-conque peut la faire. Il est dans la nature une charte écrite par la main du souverain législateur, et indestructible comme lui : cette charte, c'est le cœur humain. Là se lisent gravés en caractères toujours vivants les droits du pauvre et les obligations du riche. Qu'un riche de la terre s'approche de la demeure du pauvre, qu'il s'assoie auprès de son grabat, si toutefois il n'est pas réduit à dormir sur la paille; qu'il entende une famille en larmes demander du pain, et un père répondre en pleurant qu'il n'a pas de pain; c'est là qu'il faut consulter la charte de la nature. Qu'il interroge son cœur; que lui dira-t-il? Il lui dira, pourvu que l'esprit et ses froids calculs n'étoient pas sa voix, il lui dira que, dans l'origine, tous les biens durent être communs; que la nature, comme une mère équitable, avait donné à chacun de ses enfants un droit égal sur une égale partie de ses trésors; et que si, dans la suite, des circonstances malheureuses ayant dépouillé plusieurs membres de la grande famille de la portion de leur héritage, si, dis-je, elle consentit à voir ces portions se réunir à celles de quelques autres plus favorisés, ce ne fut qu'à cette condition que ceux-ci se chargeraient au moins de nourrir les enfants déshérités. Ainsi, riches de la terre, en recevant vos richesses, par quelque voie



qu'elles vous soient venues, avec elles vous avez reçu les droits imprescriptibles que le pauvre conserve sur ce que demande le soutien de son existence. Si c'est la fortune de vos ancêtres dont vous jouissez aujourd'hui, c'est un bien grevé de plusieurs pensions alimentaires, passez-moi l'expression; en jouir sans acquitter cette dette de la nature, c'est un larcin, c'est plus encore, c'est un homicide : *Non pavisti, occidisti*. Oui, celui qui refuse au pauvre le tribut de ses biens, celui-là se refuse à acquitter une obligation sacrée; le ciel a voulu que le riche fût le débiteur du pauvre, le soutien de sa misère, et le gardien de son héritage. Sans doute, ce droit du pauvre ne lui donne pas la faculté de se payer par ses propres mains, il ne peut pas prendre au riche ce que le riche lui doit. Pourquoi? C'est que Dieu a voulu mettre celui-ci à l'abri de la licence qui suivrait infailliblement les exigences du pauvre. Pourquoi encore? C'est que Dieu a voulu laisser au riche le mérite de payer librement la contribution qui lui est imposée. Mais pour n'être pas exigible par la force, cette dette n'en est pas moins certaine, moins authentique.

Aussi, que voyons-nous dans les histoires des premiers temps? Plus les hommes se rapprochent des jours de la création, plus nous les voyons comprendre leurs obligations et les acquitter fidèlement. Moins aveuglés par des passions auxquelles ils résistaient mieux, l'avarice n'était pas encore parvenue à obscurcir à leurs yeux les enseignements de la nature. Voyez les patriarches : c'est dans leur cœur qu'il faut aller lire ces premiers préceptes que nous savons si bien éluder. Qu'est-ce que cette hospitalité si fameuse dont nous avons laissé la pratique aux Arabes errants dans le désert, ou à quelques peuplades encore sauvages du nouveau monde? C'était à leurs yeux l'acquit d'une dette qu'ils ne pouvaient décliner sans prévarication. Ces hommes de la nature ne savaient pas encore se persuader, à force de subtilités, qu'ils pouvaient vivre heureux sous leurs tentes, et se nourrir du lait de leurs troupeaux sans partager ce toit champêtre et cette nourriture rustique avec leurs frères sans asile et sans pain. Il était réservé aux âges de la civilisation et des lumières de renier la bienfaisance des premiers siècles; et il fallait que l'esprit humain fît bien des progrès pour que le riche vécût dans l'abondance et sans remords auprès du Lazare mourant à sa porte. La nature prescrit donc l'aumône au riche. A cette loi de la nature il fallait une sanction qui la protégeât contre l'oubli et les interprétations artificieuses. La religion chrétienne vint s'emparer du précepte, le promulgua de nouveau, et fit de son accomplissement, pour ainsi dire, le signe de ralliement de ses disciples. *On vous reconnaîtra pour mes disciples*, nous dit le Sauveur, *si vous avez de la charité les uns pour les autres*. (Joan., VIII, 31.) Partout l'amour que nous devons au prochain est mis sur la

même ligne que l'amour que Dieu nous demande; et quel est le fidèle qui oserait ne voir là qu'un conseil? Est-on puni pour n'avoir pas suivi un conseil? Non, sans doute. Et cependant vous savez ce que Notre-Seigneur annonce au riche impitoyable qui ne sait pas secourir le pauvre. Pourquoi ces paroles formidables qui terminent l'histoire du mauvais riche : *Ce riche mourut, et fut enseveli dans l'enfer*. (Luc., XVI, 22.) Nous ne voyons pas dans l'Évangile qu'il eût commis de grands crimes : on ne nous dit pas que c'était un impie qui insultât au Seigneur, comme Balthasar au milieu des orgies d'un festin sacrilège; ce n'était pas, comme Absalon, un fratricide, qui n'appelait à sa table ses parents que pour attenter plus sûrement à leurs jours. Qu'avait-il donc fait pour mériter l'enfer? Ecoutez l'Évangile : *Il y avait à sa porte un pauvre couvert d'ulcères, qui désirait se nourrir des miettes qui tombaient de sa table, et personne ne les lui donnait*. (Ibid., 21.) Voilà son crime : *Il mourut, et fut enseveli dans l'enfer*. N'y a-t-il pas encore beaucoup de riches qui voient sans pitié le pauvre gisant à leur porte, et desquels il est vrai de dire qu'ils ne lui donnent pas seulement les miettes qui tombent de leurs tables? Ils se rassurent : je n'y suis pas obligé, disent-ils. Ah ! qu'il est à craindre qu'ils n'apprennent à leur mort (et ce sera trop tard) que l'aumône était un précepte, et un précepte bien rigoureux.

Rappelez-vous cet arrêt du dernier jour dont Jésus-Christ nous a tracé et la sévérité et les motifs dans un de ses discours : *Allez, maudits, au feu éternel, qui a été préparé pour le démon et ses anges*. (Matth., XXV, 41.) Voilà la sentence dans toute sa rigueur. En voici les motifs : *Qu'ont-ils fait, Seigneur, pour mériter ainsi votre colère?... J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire; j'étais sans asile, et vous ne m'avez pas accueilli; j'étais nu, et vous ne m'avez point revêtu; j'étais malade et prisonnier, et vous ne m'avez point visité*. (Ibid., 42.) Et pour qu'il ne restât aucun doute sur le sens de ces paroles, Jésus-Christ ajoute : *Ce que vous n'avez point donné au pauvre, c'est à moi que vous l'avez refusé*. (Ibid., 45.) Disputons après cela au gré de notre avarice et de nos passions; cherchons par mille prétextes à nous excuser de faire l'aumône. Il n'en sera pas moins toujours vrai que celui qui refuse l'aumône au pauvre quand il peut la faire, s'expose à toute la colère du souverain juge. Donc l'aumône est un précepte, une obligation, et non pas seulement un conseil.

Ils l'avaient bien compris ainsi ces saints de tous les siècles, qui, pour ne pas retrancher aux pauvres une partie de ce que la nature et la religion leur attribuaient, préférèrent tout abandonner et devenir pauvres eux-mêmes, pour mieux remplir le commandement du Seigneur. Ils le comprennent encore ces riches sensibles et chrétiens, dont les aumônes, que Dieu seul connaît,



sont distribuées par la charité, qui ne sait rien refuser, et par l'humilité qui sait tout cacher.

De cette doctrine, mes frères, que nous venons d'établir, savoir, que l'aumône est un précepte, tirons ces deux conséquences qui peuvent nous être utiles : il faut faire l'aumône, il faut la faire avec humilité.

Il faut faire l'aumône : c'est là la conséquence la plus directe du précepte qui nous y oblige, et c'est là cependant ce que l'on cherche souvent à éluder. Les temps sont mauvais, dit-on ; comme s'ils n'étaient pas plus mauvais encore pour le pauvre que pour le riche ; c'est précisément parce que les temps sont mauvais qu'il vous prie d'avoir pitié de lui. Remettez-vous à le secourir à ces temps indéterminés où chacun, comme Israël, *vivra heureux, assis à l'ombre de sa vigne et de son figuier* ? (III Reg., IV, 25.) En vérité, ce serait bien mal entendre le précepte et en éluder criminellement l'exécution. D'ailleurs, ne savez-vous pas que l'aumône n'a jamais ruiné les familles, et que la veuve de Sarepta, pour avoir secouru le prophète dans la détresse, vit son huile et sa farine se multiplier jusqu'à plusieurs jours de l'abondance. (III Reg., XVII, 14.) Moi-même, je ne suis pas très-riche : autre prétexte pour s'exempter de l'aumône. Le saint homme Tobie vous répondra ce qu'il disait à son fils. Pauvre comme vous, et captif sur une terre étrangère, il lui disait : *Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup ; si vous avez peu, donnez de ce peu avec plaisir. Soyez miséricordieux comme vous le pourrez.* (Tob., IV, 8.) Si vous ne pouvez pas soutenir les établissements de charité, entretenir les familles honnêtes et malheureuses, vous avez au moins les deux oboles de la pauvre veuve, et le verre d'eau froide qui ne doit pas rester sans récompense. Enfin, s'exécuse sur cette multitude de pauvres indignes, qui abusent de cette ressemblance avec Jésus-Christ, que leur donne une pauvreté quelquefois factice, pour tromper la charité des fidèles. Vous serez trompés quelquefois, j'en conviens, c'est-à-dire que Dieu, qui verra la pureté de vos intentions et votre fidélité à accomplir le précepte, vous récompensera pour cette aumône mal placée comme pour celle qui aura secouru la véritable pauvreté. Si c'est là être trompé, quel est le chrétien qui ne voudrait pas être trompé de la sorte ? Sans doute, prenez des précautions pour distribuer vos bienfaits, vous le devez ; mais que jamais l'abus que l'on fera de vos charités ne vous porte à en tarir la source.

Il faut faire l'aumône avec humilité : je termine par la pensée que je vous ai exposée en commençant. Si l'aumône est une obligation du chrétien, pourquoi s'en glorifier ? Se glorifie-t-on de croire en Dieu, de l'aimer, de l'adorer ? Se glorifie-t-on de respecter le bien d'autrui, de ne pas attenter à ses jours ? Non sans doute ; on n'a fait là que son devoir. L'aumône aussi est un devoir ; pourquoi l'humilité lui serait-elle

étrangère ? Serait-ce parce que beaucoup manquent à ce devoir ! Eh ! mes frères ! ce doit être le sujet de nos larmes, non pas celui de notre orgueil. Il faut rougir de l'infidélité générale, et non pas tirer vanité de notre fidélité, qui, après tout, est sans doute encore bien imparfaite. Pleurons de voir tant de chrétiens méconnaître leurs obligations, et remercions Dieu s'il a bien voulu que nous ne fussions pas de ce nombre.

## INSTRUCTION XXIV.

SUR L'ÉVANGILE DU XI<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS  
LA PENTECÔTE.

L'Évangile, mes frères, est une mine inépuisable de trésors spirituels : plus il est médité, plus il offre de matière à la méditation ; et il n'est aucun chrétien dont les réflexions, quelque longues et profondes qu'elles soient, aient pu mettre à sec cette source intarissable. L'Évangile que nous lisons dimanche à la messe, et dont on a déjà tiré d'admirables instructions, nous en présente encore bien d'autres. En le parcourant de nouveau, j'y ai vu un homme sourd et muet, qu'on amenait à Jésus pour qu'il le guérit ; et cette parole de l'Évangile m'a suggéré cette réflexion, qu'il fallait, nous aussi, avoir recours à Jésus-Christ dans tous nos besoins.

Hélas, mes frères ! nous ne le savons que trop, tous nous avons nos infirmités, tous, nos misères : les uns, comme le malade dont parle aujourd'hui l'Évangile, ont les oreilles fermées à la voix de la grâce, la parole de Dieu ne peut plus pénétrer dans leur âme ; ou si quelquefois elle s'y glisse encore, ce n'est plus qu'un bruit confus, qui ne saurait les instruire. Le démon les a rendus sourds en ne leur laissant d'attention que pour les choses de la terre, pour les plaisirs, les vanités, les richesses ; tout ce qui leur tient un autre langage les rend insensibles ; et Jésus, qui leur crie : *Sauvez votre âme ! que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ?* (Matth., XVI, 26) Jésus frappe depuis longtemps peut-être à la porte de leur cœur, sans pouvoir se faire entendre. Les autres sont muets : ils ne peuvent plus parler à Dieu dans la prière. C'est encore le démon qui a lié leur langue ; il leur fait trouver dans la prière des difficultés que la négligence accueille et que la paresse exagère ; il leur montre dans leurs occupations de chaque jour des raisons pour se dispenser de la prière, et, trop fidèles à ses inspirations perfides, ils ne savent plus ce que c'est que prier. D'autres encore sont muets dans le saint tribunal de la réconciliation ; le respect humain peut-être les y amène, et quand ils y sont, c'est encore le respect humain qui leur ferme la bouche : ils craignent de se faire connaître, de dévoiler au ministre de Jésus-Christ les replis d'une conscience embarrassée ; ils sont muets à ses pieds. D'autres sont aveugles : ils ne voient pas assez la nécessité de vaincre telle difficulté qui les arrête dans le che-



min de la vertu, et ils viennent toujours y échouer; ils ne voient pas dans cette attache inconsidérée pour le monde un piège que le démon leur tend, et tôt ou tard ils tomberont dans la fosse que l'ennemi de leur âme a creusée sous leurs pas. D'autres sont paralytiques : ils se traînent dans les sentiers du devoir, ou plutôt ils s'y arrêtent, sans penser à cette parole effrayante que n'avancer pas c'est reculer. Nous-mêmes, qui sommes en ce moment réunis au pied des saints autels, n'avons-nous pas aussi nos maladies spirituelles? Un esprit plus occupé du siècle et de ses joies que de Dieu et de son royaume? Un cœur plus accessible aux affections de la terre qu'à la divine charité? des yeux plus souvent ouverts sur la vanité que sur la loi du Seigneur? des oreilles moins attentives à la parole sainte qu'aux discours profanes, et souvent plus agréablement flattées des chants, au moins trompeurs de Babylone que des cantiques de la sainte Sion? une langue, enfin, sur laquelle on a trouvé le fiel de la médisance plus souvent peut-être que la douceur inoffensive qui nous est recommandée?

Si nous nous reconnaissons à quelques-uns de ses traits, si nous sommes forcés de convenir que nous sommes malades, à qui aurons-nous recours pour être guéris? Le sourd-muet de l'Évangile va nous l'apprendre. A qui s'adresse-t-il pour obtenir la santé? N'est-ce pas à Jésus? n'est-ce pas aux pieds du Sauveur qu'on apporte le paralytique pour qu'il redonne le mouvement à ses membres, que la maladie a rendus immobiles? N'est-ce pas à lui que s'adressaient ces deux aveugles sur le chemin de Jéricho, lorsqu'ils criaient en l'entendant passer : *Seigneur, fils de David, ayez pitié de nous?* (Matth., XV, 22.) A lui encore que s'adressait ce centurion qui lui disait : *Prononcez seulement une parole, et mon serviteur sera guéri?* (Luc., VII, 7.) A lui, enfin, que tous les malades avaient recours, pour obtenir de sa bonté toute divine un soulagement que les hommes ne pouvaient leur donner?

Or, mes frères, Dieu a voulu nous tracer dans la conduite de ces malades la règle que nous devons suivre dans toutes nos nécessités; il a voulu nous montrer que dans toutes les circonstances de notre vie c'est à lui que nous devons avoir recours. Si donc notre âme languit dans la tiédeur, allons à Jésus, et disons-lui : *Seigneur, mon âme est malade; mais dites seulement une parole, et elle sera guérie.* Si la tentation nous presse, rappelons-nous ce que firent les apôtres, assaillis par la tempête au milieu de la mer; allons, comme eux, à Jésus, et disons-lui : *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons.* (Matth., VIII, 25.) Si enfin, mon Dieu, qu'il n'en soit pas ainsi! si le péché avait donné la mort à notre âme, comme le chef de la synagogue, c'est à Jésus encore que nous aurions recours, et nous dirions comme lui avec humilité et confiance : *Seigneur, mon âme est morte; mais venez, et elle vivra.*

Voilà donc la première instruction que nous présente l'Évangile; il nous apprend, par l'exemple de ce sourd-muet, à recourir sans cesse à notre Dieu.

Jésus-Christ montre bien à ce malade qu'il n'avait pas compté en vain sur sa bonté. A peine l'a-t-on prié de lui imposer la main, qu'il le tire à l'écart hors de la foule, et là il le guérit. Que d'instructions encore dans ce peu de mots! Nous pouvons y admirer d'abord la charité de notre Dieu : comme il s'empresse de rendre à cet infortuné la parole et l'ouïe! On n'a pas besoin de solliciter longtemps pour lui cette faveur; il suffit de le présenter aux pieds du Seigneur : sa misère parlera assez haut au cœur de Jésus. Ce bon Sauveur ne peut voir à ses pieds un homme dans la douleur sans vouloir aussitôt le soulager. Est-ce là, mes frères, notre conduite à l'égard du prochain? La loi des chrétiens nous oblige à aimer tous les hommes, à nous aider les uns les autres, à nous soulager réciproquement en tant que nous le pouvons. Quand il nous est facile de secourir un de nos frères qui est dans la nécessité, de lui rendre quelque service, ne lui faisons-nous pas trop attendre le bienfait que sollicitent ses besoins? Ne nous arrive-t-il pas de retenir longtemps captive la charité que nous lui destinions, et de ne songer peut-être à essuyer ses larmes que quand l'excès de l'infortune les a déjà tariées? Apprenons, à l'exemple de Jésus-Christ, à ne pas nous faire prier pour rendre service; que la pensée des récompenses célestes nous enflamme d'une sainte ardeur qui nous fasse voler, pour ainsi dire, au-devant des désirs de nos frères.

Une autre leçon que Jésus nous donne ici, c'est une leçon de modestie et d'humilité. Pour quelle raison pensez-vous qu'il emmène cet homme hors de la foule? Craint-il qu'on ne lui dérober le secret de ses guérisons miraculeuses? Ah! gardons-nous de le croire : ses miracles, il ne faut les attribuer qu'à cette vertu divine qui résidait en lui, et que lui seul pouvait communiquer à d'autres. Mais pourquoi donc s'éloigne-t-il de la foule? Pour enseigner l'humilité à ces chrétiens qui font leurs bonnes œuvres de manière à être vus des hommes; qui prient dans les places publiques, comme dit l'Évangile (Matth., VI, 5), c'est-à-dire qui pensent plus, dans la prière, à s'attirer les regards et l'estime de ceux qui les entourent qu'à mériter par leur humilité la protection de Dieu. N'est-ce pas encore par humilité que Jésus recommande le silence à cet homme qu'il a guéri? Tant il cherche à éviter l'estime et les applaudissements du monde, tant il veut nous insinuer par avance la leçon sacrée qu'il nous donnera plus tard : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur!* (Matth., XI, 29.) Cependant Notre-Seigneur a fait plusieurs miracles en présence du peuple : il a ressuscité Lazare devant une foule de Juifs, venus de Jérusalem à Béthanie (Joan., XI, 43); il a multiplié cinq pains devant cinq mille hommes. (Matth., XIV, 19.)



Cette différence de conduite vous étonne peut-être, mes frères; c'est que celui qui nous a dit : *Que votre main gauche ignore le bien que fait votre droite* (Matth., VI, 3), nous a dit aussi : *Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux* (Matth., V, 16) : voulant nous montrer ainsi, et par ses exemples et par sa doctrine, qu'il y a des circonstances où nous devons cacher nos bonnes actions, pour nous humilier, et des circonstances aussi où nous devons les découvrir, pour édifier nos frères et glorifier notre Dieu.

Jésus encore a voulu nous apprendre par cette action qu'il opère plus volontiers les miracles de sa grâce dans la solitude et loin du commerce des hommes. Ainsi, quand nous sommes esclaves du péché, si nous voulons que Dieu brise nos fers, qu'il guérisse nos maux, la première préparation que nous devons apporter, c'est le recueillement et la séparation du monde. Il faut s'en éloigner au moins d'esprit et de cœur, vivre dans le calme, pour entendre la voix de ce Dieu, qui n'habite point dans le tumulte et les agitations; et alors, conduits dans la solitude par sa main paternelle, notre cœur entendra sa voix et sera docile à ses inspirations.

Quand cet homme eut été guéri par le Sauveur, l'Évangile remarque qu'il parlait bien. (Marc., VII, 35.) Depuis le jour, mes frères, où Dieu a délié notre langue, où il nous a donné l'usage de la parole, a-t-on pu dire de nous que nous parlions bien? L'apôtre saint Jacques nous dit que *celui qui ne pêche point en parlant est parfait*. (Jac., III, 2.) Examinons, d'après cette règle, si nous nous approchons de la perfection chrétienne. Je crains bien qu'un examen, même le plus superficiel, ne nous fasse bientôt convenir que *la langue*, selon l'expression du même apôtre, *est un monde d'iniquité*. (Ibid., 6.) Qui pourrait dire tout le mal que la langue a fait? Arrêtons-nous à ce qui est le plus commun : à la médisance. La médisance, comme vous savez, consiste à découvrir sans raison les défauts véritables, mais cachés, du prochain. Et les maîtres de la vie spirituelle nous apprennent qu'il n'y a point de péché plus commun, parmi ceux même qui pratiquent la vertu. Entrez, en effet, dans la maison d'un chrétien de ce siècle; là sont réunies plusieurs personnes qui se croient aussi chrétiennes que lui, et qui, en effet, ne le sont pas plus que lui. Dans cette société, on passe en revue tous ceux sur lesquels on sait quelque chose : l'un, dit-on, est un parfait honnête homme, on le voit souvent à l'église; mais... (remarquez, mes frères, voilà presque toujours le signal de la médisance), mais il a tel défaut; et bientôt ce défaut, devenu public, fournit pendant longtemps peut-être une matière fort agréable à la conversation. L'autre remplit avec exactitude tous ses devoirs; c'est dommage qu'il ait telle imperfection. Je vous le demande, peut-on dire de ces chrétiens, comme

du malade de notre Évangile, qu'ils parlent bien? Ailleurs, ce sont des défauts connus, mais sur lesquels on s'exerce avec une malignité presque aussi coupable que la médisance. Plus loin, on fait l'éloge de quelqu'un; mais un chrétien qui se rencontre là détruit en un instant, par un silence trop significatif, la bonne opinion qu'on pouvait avoir de la personne absente. Si vous pouvez me trouver une société où jamais la réputation du prochain ne souffre d'atteinte, je vous dirai : Là sont les vrais chrétiens. Mais si vous convenez avec moi qu'il n'est que trop ordinaire d'entendre de ces discours dont la charité rougit et qu'elle désavoue, nous reconnaitrons, à notre confusion, qu'il n'y a presque point de chrétien aujourd'hui dont on puisse dire qu'il parle bien. Et cependant y a-t-il un chrétien qui ne sache que la médisance est un péché souvent très-grave, et que le médisant est odieux au Seigneur, dont il viole la loi, et aux hommes, dont il flétrit la réputation? Est-il un chrétien qui ne sache qu'écouter la médisance et y prendre plaisir, quand on pourrait l'arrêter, c'est participer au péché de celui qui médit? Mon Dieu! quand conformerons-nous donc notre conduite aux règles que vous nous avez données?

A la fin de l'Évangile, nous voyons celui que Jésus avait guéri publier partout les bienfaits de son charitable médecin, et donner à tous les chrétiens un beau modèle de la reconnaissance qu'ils doivent témoigner à Dieu pour les grâces qu'ils en reçoivent. Gardons-nous, mes frères, de nous montrer ingrats. L'ingratitude est un vent brûlant, disent les saints Pères, un vent qui dessèche et tarit les sources de la grâce : la reconnaissance, au contraire, est comme ces nuages bienfaisants qui s'élèvent de la terre pour y verser de nouveau la pluie qui doit féconder les moissons.

Voilà, mes frères, quelques-unes des instructions que nous offre l'évangile de dimanche dernier; si vous le méditez, bien d'autres encore se présenteront à votre esprit. Appliquons-nous donc à cette sainte méditation; faisons nos délices de la lecture de l'Évangile, mais surtout vivons comme l'Évangile nous ordonne de vivre. Car, ainsi que l'a dit un saint Père, que sert de croire en chrétien et de vivre en païen? Recueillons-nous, mes frères, et prosternés aux pieds de Marie, prions-la de nous obtenir de son divin Fils ces deux grâces qui nous sont si nécessaires : la lumière pour comprendre sa doctrine, et la force pour la pratiquer.

#### INSTRUCTION XXV.

##### SUR LE SERVICE DE DIEU.

Mes frères, l'Église et les saints Pères appliquaient ces jours-ci à Marie, la mère du Sauveur, une parole que Jésus-Christ avait prononcée en parlant d'une autre Marie, mais qui peut aussi se rapporter à celle dont nous avons célébré la glorieuse assumption. *Maria optimam partem elegit quæ.....* (Luc, X, 42.)



Qui, mes frères, Marie avait choisi la meilleure part, en s'attachant au service de Dieu, en faisant son bonheur et sa gloire de se consacrer à lui sans réserve. Elle le comprit pendant les jours de sa vie mortelle, et, maintenant qu'elle est assise glorieuse et triomphante à la droite de son Fils, elle comprend mieux encore que jamais que rien n'est doux, rien n'est glorieux, rien n'est utile comme de servir le Seigneur.

Aussi nous crie-t-elle du haut des demeures célestes : « Voyez, et comprenez que j'ai travaillé un peu sur la terre, et que je me suis assuré un bonheur sans mélange et sans fin. Pendant quelques jours j'ai servi le Seigneur avec fidélité : sa loi sainte était le sujet de mes méditations, ses ordonnances la règle de mes œuvres, son amour l'aliment de mon cœur, et pour prix de quelques vertus j'ai reçu dans toute leur plénitude les bénédictions de l'éternité. O vous tous, qui vous appelez mes enfants, servez aussi le Seigneur ; suivez les traces de votre mère et, comme elle le fut, soyez fidèles à ses commandements. »

*Personne ne peut servir deux maîtres.* (Matth., VI, 24.)

C'est, mes frères, la parole de Jésus-Christ dans l'Evangile que nous avons lu dimanche à la sainte messe. Cette parole nous enseigne une vérité dont la raison toute seule pourrait, au besoin, nous convaincre, c'est que le service de Dieu est incompatible avec le service du monde ; c'est qu'entre ces deux maîtres le chrétien ne saurait demeurer neutre, et que, s'il balance à choisir entre eux, son incertitude, offensante pour le premier, a déjà donné gain de cause au second.

Qu'ils sont donc aveugles ces chrétiens qui cherchent à se ménager à la fois deux alliances si opposées ; qui veulent à la vérité servir le Seigneur, mais qui veulent aussi se conserver la faveur du siècle ; qui viennent chaque jour faire au pied des saints autels des promesses qui seront violées le soir même dans les assemblées du monde ! Ils savent que celui-là seul pourra plaire au Seigneur qui lui sacrifie son esprit par l'humilité, son cœur par la charité, tous ses sens par la mortification ; ils savent, d'autre part, qu'il faut, pour réussir au milieu du monde, laisser à la porte, en y entrant, ces vertus, illustres étrangères, dont il ne sait pas même le nom : et néanmoins ils croient pouvoir concilier ces prétentions si différentes et dans leur cœur, si petit qu'il soit, élever deux autels, un à Jésus et l'autre à son ennemi. *Personne ne peut servir deux maîtres*, voilà la parole qui les condamne ; qu'ils choisissent, c'est le seul parti qu'il leur reste à prendre.

Pour nous, mes frères, notre choix est fait il y a longtemps ; le Seigneur a reçu nos serments, et nous sommes à lui, je l'espère, sans partage. Ah ! c'est de nous qu'on peut dire, comme de cette femme dont l'Eglise nous rappelle le souvenir : *Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point enlevée.*

Ecouter la parole du Sauveur et se montrer docile à ses leçons, c'était là son bonheur, comme c'est aussi le nôtre : *Dominus pars hereditatis.* (Psal. XV, 5.) Servir Dieu, voilà donc notre héritage. Ainsi que le dit le Prophète : Servir Dieu, voilà la seule richesse que nous ambitionnons.

Or, mes frères, pour nous bien convaincre que le service de Dieu est en effet la meilleure part que nous puissions choisir, rappelons ici que, d'après les leçons de la foi et de la raison, rien n'est plus doux, rien n'est plus glorieux, rien n'est plus nécessaire que de servir Dieu.

*Mon joug est doux et mon fardeau est léger* (Matth., XI, 30) ; vous le savez, c'est le maître lui-même qui l'a dit. Il semblerait, en l'entendant parler ainsi, qu'il ait redouté pour nous la rigueur et l'austérité apparente de quelques-uns de ses préceptes, qu'il ait craint de rebuter notre faiblesse par la sainte sévérité de sa morale, et il se hâte de nous engager à porter son joug parce qu'il est léger : Et en effet, mes frères, où se trouvent la paix du cœur, la joie de l'âme, le bonheur de la vie, sinon dans le service de Dieu ? Ne vous arrêtez point à ces premières difficultés, qui n'effrayent que les lâches ; graviserez un peu la hauteur sur laquelle est construit le temple ; percez cette haie d'épines qui ferme l'entrée du sanctuaire, et bientôt vous trouverez au delà ce calme, ce contentement, ces délices qui enivrent l'âme et font dès ici-bas son bonheur. Sans doute au service de Dieu il faut mortifier ses passions, mais, fidèles, les passions ne sont-elles pas toujours les instruments de nos malheurs ? Montrez-moi l'homme qui fut heureux en les satisfaisant ? Cherchez bien, peut-être le trouverez-vous sur la terre. Est-ce Caïn, avec sa jalousie ? Elle le conduisit au fratricide, au désespoir, à l'enfer. Est-ce Absalon, avec son ambition ? Il en fut l'esclave et bientôt la victime. Est-ce Nabuchodonosor, avec son orgueil ? Il le réduisit à la condition de la brute. Est-ce Judas, avec son avarice ? Elle en fit, chrétiens, vous le savez, elle en fit un démon..... Non, chrétiens, l'homme ne peut être heureux qu'en asservissant ses passions, tyrans cruels qui lui forgent des chaînes et préparent son malheur ; et voilà pourquoi le vrai bonheur se trouve au service de Dieu, parce qu'au service de Dieu seulement nous trouvons la force nécessaire pour réprimer, pour vaincre, pour terrasser nos passions. Oui, il faut, au service de Dieu, se renoncer soi-même ; mais ne savez-vous pas que l'homme est à lui-même son plus mortel ennemi ; que les sages eux-mêmes du paganisme ont dû le peu de félicité qu'ils ont goûté à ce renoncement bien imparfait auxquels ils avaient pu s'élever, et que le vrai bonheur, le parfait bonheur sur la terre serait pour celui qui saurait immoler au renoncement de l'Evangile les désirs de sa chair, les affections de son cœur et toutes les inclinations de sa nature.

Sans doute au service de Dieu il faut por-



ter sa croix ; mais, mes frères, ne jugeons pas cette croix sur les apparences. Pour en savoir le poids, interrogeons ceux qui l'ont portée avant nous ; ils nous diront que la croix était leur espérance, leur salut, leur bonheur ; que le monde voyait la croix, mais qu'il ne voyait pas l'onction intérieure qui a rendu douce et suave ; ils nous diront que, si au jour de la Passion un homme fut forcé de porter la croix de Jésus-Christ pour le soulager dans ses défaillances, le Sauveur, par un retour que lui commandait sa charité, s'est engagé à venir aider le juste qui succombe, soulever la croix qui l'accable, et la porter avec lui jusqu'au lieu du repos. Or, si Jésus est avec nous, pourrions-nous rester étrangers au bonheur ?

Rien de plus glorieux que de servir Dieu. Dans le palais des princes de la terre, les serviteurs qui les approchent sont glorieux de leur emploi ; au dehors ils sont honorés à cause de leur charge. Il semble que la majesté du trône rejaillisse sur ceux qui l'environnent et leur communique une partie de son éclat. Chrétiens, vous êtes les serviteurs du Roi des rois ; à vous il est donné d'approcher de celui que les séraphins adorent en tremblant ; quelquefois même il descend de son trône et vient converser familièrement avec vous. O sainte dignité de l'âme fidèle qui sert son Dieu ! qu'il est honorable pour elle d'avoir donné sa foi à un maître si grand ! d'être attaché à un monarque devant qui les rois de la terre ne sont, avec tous leurs sujets, qu'un peu de poussière ! Mon Dieu ! pardonnez-moi de n'avoir jamais bien compris la gloire véritable. Ah ! vous me la faites connaître aujourd'hui ; elle se trouve auprès de vous, elle est le partage de ceux qui vous servent.

Serviteurs du Roi des rois, nous sommes encore ses amis : c'est lui-même qui nous en donne le titre, et lui-même aussi se charge de nous en prouver la réalité. Il fait, dit-il, ses délices d'habiter avec les enfants des hommes ; il préfère leur compagnie à toutes les splendeurs de la cour des cieux : il invite les mortels à sa table, et vous savez, mes frères, quelle nourriture il nous y donne.... Ah ! s'écrie ici le Prophète, *vos amis, mon Dieu, sont trop honorés ! trop de gloire est réservée à ceux qui portent un si beau nom !* (Psal. CXXXVIII, 17.)

Y a-t-il pour le fidèle un degré de gloire plus élevé ? Oui, mes frères, il est roi lui-même. *Servir Dieu, c'est régner* (Prières de l'Eglise). Le chrétien est roi par son origine, puisque Jésus-Christ en l'adoptant l'a fait entrer dans une famille royale par excellence : *Fecit nos ad regnum.* (Apoc, I, 6.) Il est roi par sa puissance, puisqu'il a tout pouvoir sur le cœur de son Dieu, et qu'il peut obtenir de lui tout ce qu'il demande.

Aussi avons-nous vu les rois de la terre, prosternés aux pieds du dernier des serviteurs de Dieu, reconnaître en cette humble posture que la gloire du monde n'est que vanité, et que la gloire véritable est une

récompense que Dieu accorde à ceux qui le servent ; aussi avons-nous vu ces conquérants rapides, qui se nommaient eux-mêmes les fléaux de Dieu, s'arrêter à la voix d'une simple bergère qui avait mis sa confiance au Seigneur. Les siècles ont vu les plus puissants monarques à genou devant la poussière d'un pécheur : ils les ont vus, et ils ont proclamé que rien n'est plus glorieux que de servir Dieu.

Rien n'est plus nécessaire enfin : c'est pour servir ce maître que nous avons été placés sur la terre ; y chercher autre chose, c'est manquer le but de notre pèlerinage, c'est nous engager dans une fausse route, c'est perdre nos pas, notre temps, notre âme.

Servir Dieu, affaire nécessaire plus que toutes les autres, et devant laquelle toutes les autres sont peu de choses, si tant est qu'elles soient quelque chose.

Servir Dieu, affaire uniquement nécessaire, et la seule qui doive occuper un chrétien.

Recueillons, mes frères, ces trois réflexions qui viennent de nous occuper : rien de plus doux, de plus glorieux, rien de plus nécessaire que de servir Dieu. Méditons-les ces réflexions aux pieds de Jésus-Christ, que nous allons adorer, et prions-le qu'elles nous affermissent de plus en plus dans son service et dans son amour, afin qu'elle soit vraie pour nous dans toute son étendue cette parole que je vous citais en commençant : Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point enlevée.

## INSTRUCTION XXVI.

### SUR SAINT AUGUSTIN.

Nous célébrerons demain, mes frères, la fête de saint Augustin, que nous n'avons pu célébrer dimanche dernier. Le meilleur moyen de passer utilement le jour qui est consacré à honorer un saint, c'est de se rappeler ses actions et s'exciter à imiter ses exemples : disons quelques mots de la vie de saint Augustin.

Augustin naquit en Afrique. On aurait pu dire alors de l'Afrique ce qu'on dit un peu plus tard d'un pays voisin du nôtre, et qui a, comme l'Afrique, banni de son sein la véritable religion. On aurait pu dire que c'était *la terre des saints* ; la foi y avait poussé de profondes racines, ses fruits étaient riches et abondants. Mais, mes frères, la terre des saints ne fut pas longtemps fertile : elle ne donna pas longtemps à la terre de grands exemples, de nombreux habitants du ciel, et bientôt le schisme et l'hérésie vinrent ravager cette portion chérie de la vigne du Seigneur, déchirer cette Eglise, et se partager par un affreux accord les lambeaux d'une religion qu'ils avaient profanée. Grande catastrophe que celle qui met ainsi un peuple en masse hors des voies du salut ; catastrophe à redouter pour d'autres pays encore que l'Afrique ! N'en connaissez-vous pas quelqu'un, mes frères, qui, infidèle à



ses premières vertus, rejette le Dieu qu'ont adoré ses pères? N'en connaissez-vous pas chez qui le schisme et l'hérésie, honteusement dévoilés, trouvent encore des partisans. Si vous connaissez un pays ainsi frappé des premiers coups de la colère divine, priez et tremblez pour son avenir.

L'Afrique était chrétienne quand Augustin y prit naissance. Mais Augustin avait un père païen, et lui-même était païen. Sa mère, Monique, avait la douleur de voir son fils, imitateur trop fidèle des désordres de son père, le suivre dans les sentiers du vice comme dans ceux de l'erreur. Hélas! combien de Monique, dans tous les temps, donnèrent à leurs enfants des exemples et des leçons de vertus qui leur furent inutiles! Mères infortunées, qui ont à gémir dans le secret de leur douleur, et sur la conduite de leurs époux et sur celle de leurs enfants! Cependant qu'elles se consolent: peut-être ont-elles pleuré depuis longtemps leur Augustin mort à la grâce; bientôt peut-être le Seigneur les consolera lui-même: il leur dira, comme à Monique, que le fils de leurs larmes ne saurait périr: qu'elles prient donc, afin de hâter par la ferveur de leur prière ces heureux moments d'une conversion si ardemment désirée.

Augustin était né avec de grands talents et avec un de ces caractères prononcés qui font les grands pécheurs ou les grands saints: il fut successivement l'un et l'autre. Je pourrais vous le montrer, *livré à tous les écueils du talent, à tous les dangers de l'ambition, à tous les excès de la volupté*, enseignant avec succès à Carthage et à Milan, et oubliant, au milieu des applaudissements du siècle, les principes et les règles de la morale même païenne; je pourrais vous le faire voir *signalant son génie par des écarts, et rougissant indignement de quelques restes de vertu échappés au naufrage de son innocence*. Mais plutôt hâtons-nous d'arriver à ces jours de bénédiction prédits à sainte Monique par un illustre évêque. Augustin à Milan vient entendre saint Ambroise. La doctrine de l'Eglise catholique, exposée fidèlement par ce savant prélat, brille comme un trait de lumière aux yeux du pécheur; il se trouble, il hésite, et la parole de Dieu devient ainsi le premier instrument de son salut. N'est-ce pas, mes frères, un motif assez puissant pour nous amener aux pieds des chaires chrétiennes? Ce n'est pas toujours Ambroise qui y tonne contre le vice; mais qui sait si le Seigneur ne donnera pas quelquefois aux plus faibles organes de sa parole cette grâce de persuasion et de force qui remue et convertit les âmes? Tous nous avons besoin en quelque chose de nous convertir; venons donc tous à la parole sainte: celui qui a besoin de ferveur entendra dire du haut de la chaire de vérité que malheur est aux âmes tièdes, et que le Seigneur va les rejeter de sa bouche; celui dont les discours blessent la sainte charité y apprendra que le médisant est en abomination aux yeux du Seigneur; l'esprit superbe y saura que celui qui s'élève sera abaissé, et peut-

être ces leçons, aidées de la grâce, ramèneront au bercail la brebis jusqu'alors indocile et rebelle.

La conversion commencée par la parole de Dieu s'acheva par la lecture des livres saints. La grâce, dont Augustin devait être le témoin et le défenseur, lui fit trouver dans les divines Ecritures un attrait et un goût que les poètes profanes n'avaient jamais réveillés en lui: il dévorait avec une incroyable avidité ce style, vénérable ouvrage de l'esprit même de Dieu; l'apôtre saint Paul surtout faisait ses délices. Peu à peu les ténèbres de son esprit s'éclaircissaient, les nuages qui voilaient à ses yeux la vérité s'écartaient, se dissipèrent: Augustin était déjà chrétien dans le cœur. Voilà, mes frères, ce qu'ont toujours produit les bonnes lectures. Augustin fut converti en lisant les Livres saints; saint Antoine, avant lui, l'avait été en les entendant lire; et depuis lui Ignace de Loyola, ce père d'une société qui a donné à la foi tant de zélés défenseurs, et qui a eu cette gloire singulière de n'avoir pour ennemis que les ennemis de l'Eglise, Ignace revint à Dieu en lisant la vie des saints. Mais, par un effet contraire, les mauvaises lectures sont la cause la plus générale de la perte de tant d'âmes, et ce n'est point dans ce siècle que je serais embarrassé d'en citer des exemples. Que celui de saint Augustin soit au moins pour nous, mes frères, une raison de nous attacher à ces pieuses lectures, qui font la joie de l'âme fidèle et la consolation de son pèlerinage ici-bas, et qui réunissent le soir toutes les pieuses familles; *Prenez et lisez*, vous dirai-je avec cette voix qui touche le cœur de notre saint, *prenez et lisez!* Prenez les saints livres, et lisez la parole de Dieu qu'ils renferment; prenez la vie des saints, et admirez les grands exemples qu'ils vous ont donnés; *prenez et lisez*, même, si la prudence vous le permet, mettez dans les mains de ce pécheur dont l'âme vous est chère un contre-poison qui détruit l'effet de tant de lectures pernicieuses. Choisissez des livres que la curiosité d'abord lui rend agréables, la grâce achèvera l'œuvre que vous aurez commencée.

Bientôt Ambroise couronne d'avance le héros futur de la religion, en répandant sur son front l'eau sainte du baptême. Augustin, admis dans les rangs des fidèles, n'y restera pas longtemps oisif: il veut réparer ses fautes effacées par le baptême, mais toujours présentes à son souvenir; il brûle de gagner des âmes à Jésus-Christ, et de faire entrer les autres en partage du bonheur qu'il a reçu. Il court à Rome, y poursuit l'erreur jusque dans son Capitole, et l'univers chrétien salue le nouvel athlète qui combat pour l'Eglise de Rome; il passe en Afrique. Sa mère, qui n'avait plus rien à désirer sur la terre, l'abandonna dans ce voyage, et son âme s'envola au ciel, pour aller remercier le Seigneur d'avoir converti son fils. Augustin pleure sa mère, et la pleure en chrétien; il prie et fait prier pour elle, et le saint sacrifice est offert pour le repos de son âme.



L'Afrique revoit enfin celui dont les jeunes années l'avaient scandalisée, et elle le revoit converti et pénitent. Il se retire à la campagne pour n'y penser plus qu'au salut de son âme; mon Dieu, laisserez-vous longtemps cette lumière cachée sous le boisseau? Attendons un instant, chrétiens; quand il aura relevé en Afrique la gloire de l'état monastique, quand il aura tracé aux religieux de son temps et à ceux des âges futurs des règles admirables, que l'Eglise révère encore, quand il aura mérité le sacerdoce par trois années de retraite et d'obscurité, le peuple fidèle, juste appréciateur de ses vertus, fera violence à son humilité, et le sanctuaire s'ouvrira devant lui. Augustin élevé au sacerdoce est chargé, par une exception que réclament ses talents, d'annoncer la parole sainte, fonction sublime, réservée jusqu'alors aux seuls évêques. Bientôt lui-même est admis au rang des pontifes, et même avant la mort de l'évêque Valère il s'assied avec lui sur le siège d'Hippone. C'est alors que brilla de tout son éclat cet astre de l'Eglise d'Afrique. Vous dirai-je que sa table était frugale, et que la charité toute seule y faisait paraître en faveur de ses hôtes une nourriture un peu moins grossière qu'il savait bien s'interdire quand il était seul? Vous dirai-je que, réduit par ses aumônes à la pauvreté volontaire qu'a prêchée Jésus-Christ, il faisait briser les vases sacrés de son église pour soulager les indigents, apprenant ainsi aux riches de tous les siècles à sacrifier au moins leur superflu, puisqu'il n'avait point balancé à livrer même le nécessaire? Vous dirai-je que son zèle lui faisait adresser à Dieu cette étonnante prière : *Non, mon Dieu, je ne veux pas être sauvé sans mon peuple : puissé-je, occupant une des dernières places dans le ciel, m'y voir environné de tous mes enfants!* Admirables sentiments! preuves immortelles de l'affection qu'ont toujours eue pour leur troupeau les véritables pasteurs, et qui semblent exiger en retour au moins la docilité et l'obéissance.

Autant il était zélé pour son peuple, autant il était attentif à éloigner de lui la contagion de l'erreur. Les manichéens l'avaient autrefois compté dans leurs rangs : ils trouvent en lui maintenant un invincible antagoniste, et si l'erreur sait mille fois changer de forme pour s'introduire dans le champ du père de famille, le vigilant pasteur saura se multiplier aussi et opposer dans sa seule personne mille adversaires à ses attaques.

L'Eglise, encore aujourd'hui, est éclairée par ses écrits, et si l'erreur a osé y chercher un appui, il a fallu pour cela qu'elle dénaturât les pensées de ce saint évêque et qu'elle fit injure à sa mémoire.

Enfin, il meurt avant de voir son église d'Hippone désolée par les Vandales; il meurt, et du fond de la tombe il élève encore une voix puissante pour effrayer les ennemis de l'Eglise et rallier au centre de l'unité sainte les pasteurs catholiques; il

parle après sa mort par tant de doctes souvenirs, par tant de pages éloquentes qu'il a léguées à la postérité, vastes monuments qui rappelleront à la mémoire des siècles et les talents d'Augustin et son amour pour la religion.

Prions Dieu, mes frères, qui a suscité à son Eglise, dans des siècles difficiles, un si puissant défenseur, qu'il fasse naître encore des Augustin parmi nous. Plus que jamais fut nécessaire ce génie vaste et sublime, qui gagne les esprits et les subjugué par son autorité; plus que jamais furent nécessaires aux pasteurs qui vous gouvernent cet amour ardent pour l'Eglise, ce zèle éclairé pour le salut des âmes, cette prudence qui écarte ou conjure les orages. Voilà, mes frères, ce que vous demanderez pour eux à Dieu, quand vous invoquerez demain l'illustre saint Augustin, et vous lui demanderez aussi, pour vous, qu'il vous attache du fond de vos entrailles à cette religion qu'a prêchée, qu'a défendue Augustin; qu'il vous accorde de renouveler aujourd'hui les exemples qu'il a donnés au monde, et de reproduire sa ferveur dans le service de Dieu, son amour pour les pauvres, son horreur pour la médisance; qu'il nous accorde à tous, si quelquefois nous l'avons imité dans ses égarements, de l'imiter aussi dans son repentir et de partager un jour sa couronne. Ainsi soit-il.

## XXVII. INSTRUCTION

### SUR LA FIDÉLITÉ AUX PETITES PRATIQUES.

Mes frères, quand on parle à des chrétiens que la ferveur réunit aux pieds de Marie, et qui ne trouvent que dans leur amour pour elle la loi qui les oblige à se consacrer à son culte, on sent qu'il est d'autres devoirs à leur rappeler que les devoirs imposés à tout fidèle; d'autres vertus à leur prêcher que les vertus communes, dont l'observance est une obligation, dont l'oubli serait un crime. Chargé de la part de son Dieu de leur porter la parole de vie, le ministre qui paraît en cette assemblée peut supposer, et cette supposition est bien chère à son cœur, que chacun de ceux qui l'écoutent a puisé dans sa dévotion à Marie une inviolable fidélité à ces pratiques fondamentales que prescrit la religion, et qu'elle conserve avec les dogmes que lui révéla l'Esprit-Saint, comme le plus précieux héritage qui lui fut transmis par le zèle de ses premiers disciples. Mais il est d'autres pratiques qui, pour être moins sévèrement recommandées, n'en sont pas moins chères à la piété, et qui plaisent d'autant plus au cœur de Dieu qu'elles sont plus libres et plus volontaires. Or, il n'est point inutile de parler quelquefois de ces pratiques, qui simples en apparence sont pourtant un des points les plus essentiels de la vie chrétienne; il est bon de rappeler quelquefois les motifs qui nous y doivent attacher, afin de prévenir la tiédeur qui s'en laisserait, ou la négligence qui les aban-



donnerait. J'ai donc dessein de vous parler aujourd'hui de la fidélité aux petites pratiques ; et parmi plusieurs raisons qui pourraient vous en démontrer l'importance, je m'arrête à celle-ci : la fidélité aux petites pratiques est pour nous un gage de fidélité aux plus grandes.

En donnant à ces pratiques, que s'impose volontairement l'âme fidèle, un nom qui semblerait en diminuer le prix, ne croyez pas, mes frères, que je veuille les rendre moins vénérables à vos yeux ou moins chères à vos cœurs. J'ai été forcé pour vous les désigner d'employer les termes dont le monde se sert pour les avilir et les condamner, et peut-être aurions-nous à gémir, nous les enfants de lumière, d'être obligés d'emprunter le langage des enfants du siècle pour parler entre nous des choses de Dieu. Mais si cette nécessité accuse l'indigence de nos expressions et attriste notre piété, du moins elle nous laisse un respect mêlé d'amour pour ces saintes pratiques que le monde voudrait en vain nous ravir. Elles seront petites pour le chrétien dédaigneux et superbe, ces pratiques qui consolent la foi du simple fidèle et soutiennent sa piété ; mais elles sont grandes à nos yeux, parce que tout ce qui honore le Seigneur emprunte pour nous de la grandeur de Dieu même une grandeur surnaturelle. Peut-être aux yeux du monde passera-t-il pour scrupuleux observateur des petites pratiques, ce chrétien qui attache quelque prix à tourner vers Dieu dès l'aurore la première pensée qui renaît en son esprit et le premier sentiment qui ranime son cœur ; ce chrétien qui aime à venir chaque jour visiter Jésus-Christ délaissé sur ses autels, et lui prouver qu'au milieu même de la solitude où on l'abandonne il a conservé du moins un ami ; ce chrétien, enfin, qui souvent va retremper son âme dans la piscine de Siloé, et sur les blessures que lui fait chaque jour l'ennemi du salut se plaît à verser souvent le baume amer, mais bien-faisant, de la pénitence. Le monde verra dans ces saintes habitudes, qui nourrissent la dévotion en même temps qu'elles en sont la preuve, ce qu'il appelle de petites pratiques ; mais nous, nous que la foi éclaire de son divin flambeau, ah ! nous les aimerons ces pratiques, parce qu'elles plaisent à Jésus et qu'elles seules peuvent lui témoigner notre amour. Le monde peut-être, après avoir censuré ces pratiques que le chrétien remplit dans le secret de sa solitude, et qui n'ont le plus souvent que Dieu seul pour témoin, aura aussi de superbes dédains pour ces exercices publics qui nous retiennent encore au temple quand les chants de l'église ont cessé. Je l'entends murmurer en se retirant le nom de petites pratiques, soit qu'il aperçoive la vierge chrétienne, parée de ces vêtements d'innocence dont la blancheur nous révèle le fond de son cœur, se ranger sur le soir aux pieds de sa bonne Mère et bénir son nom ; soit qu'il la voie parcourir avec ses compagnes les saints parvis, en invoquant celle qui doit la protéger dans un

pèlerinage plus long et plus dangereux ; soit enfin qu'il l'entende saluer Marie pleine de grâce (*Luc.*, I, 28), et bien des fois répéter cette douce invocation, pour égaler sa prière, s'il est possible, à son amour et à ses besoins. Il verra là, le monde, de petites pratiques, il sourira peut-être de mépris ; mais une chose nous consolera : c'est que Marie ne pense pas comme le monde.... Au reste, quel que soit le nom qui convienne à ces saintes pratiques, elles nous seront toujours précieuses, parce que la fidélité qui nous y attachera sera un gage de notre fidélité aux plus grands devoirs.

Ici, mes frères, je vous apporte une autorité que le monde lui-même n'osera récuser, du moins ce monde qui, malgré son indifférence ou son mépris pour les devoirs du chrétien, se glorifie toutefois d'en porter encore le nom. C'est Jésus-Christ lui-même qui nous assure, et ce sont ses propres expressions, *Que celui qui est fidèle dans les plus petites choses sera fidèle aussi dans les plus grandes* : « *Qui fidelis est in minimo, et in majori fidelis est.* (*Luc.*, XVI, 10.) Venez apprendre à cette divine école le prix et l'excellence de ces pratiques, vous qui voulez vous contenter de rendre à Dieu un culte spirituel et parfait, dites-vous, et qui ne songez pas que vos hommages empruntent leur vie à ces pieux exercices que vous méprisez ; vous qui considérez la religion en grand, dites-vous, tandis que vous la ruinez en brisant en secret tous les liens d'amour qui unissent l'homme à Dieu. Vous dites que ces pratiques sont trop petites pour vous, et Jésus-Christ les approuve, il les recommande ; il voit dans la fidélité qui s'en acquitte une preuve et un gage de l'obéissance que réclament ses commandements. Celui qui est fidèle dans les petites choses sera fidèle aussi dans les grandes. Vous dites qu'elles sont inutiles à votre âme, et que sans elles vous pourriez bien vous soutenir dans le chemin de la vertu, et j'entends le Sauveur, continuant les paroles que je viens de vous citer, nous assurer encore que celui qui est infidèle aux petites choses le sera bientôt dans les grandes. Disciples, vos sentiments sont bien opposés aux leçons du maître.

Que s'il fallait aux enseignements de la foi joindre aussi ceux de la raison, je vous dirais que la fidélité aux petites pratiques, ou du moins à ce que le monde appelle ainsi, est un gage de fidélité aux plus grandes, parce qu'elle soutient notre vigilance et anime notre ferveur.

Vous le savez, fidèles, le chrétien ne se conserve au milieu du monde que par une vigilance continuelle ; il marche sur un chemin étroit entre deux précipices, et cette route déjà si dangereuse est encore semée d'ennemis ! Au milieu de tant de périls, si je l'aperçois courir, aveugle volontaire, sur le penchant des abîmes, je tremblerais pour lui, et bientôt, hélas ! une chute affreuse viendrait réaliser mes craintes ; mais si je le vois, vigilant et réfléchi, mar-



cher avec prudence sur le milieu de la route, et fuir jusqu'au moindre écueil qui pourrait ébranler ses pas, alors, rassuré sur son sort, j'applaudis à sa vigilance chrétienne, qui doit prévenir les moindres chutes, la trouvons-nous dans cette âme superbe qui méprise les petites choses, et qui pourra bien quelquefois, entraînée par l'habitude, négliger aussi les plus grandes? la raison ne nous dit-elle pas qu'elle sera, cette vigilance, le partage de l'âme humble et docile qui, accoutumée à respecter les moindres pratiques, sera bien éloignée de manquer aux plus essentielles?

Non-seulement la fidélité aux petites choses soutient notre vigilance, elle anime aussi notre ferveur.

C'est à vous que je m'adresserai encore, vous qui vous êtes faits les censeurs des pratiques que vous respectiez autrefois. Dites-nous si vous n'étiez point fervents alors que vous ne saviez pas oublier volontairement ces prières qui vous unissaient à tant d'âmes pieuses et vous associaient à leurs mérites; alors qu'on vous voyait chaque jour payer à Marie le léger tribut de vos hommages, la saluer au son de la cloche qui vous rappelait sa maternité divine, l'invoquer avec confiance, prosternés à son autel, ou parcourir avec respect le cercle pieux des prières qui sont chères à ses enfants; alors, convenez-en, vous étiez fidèles aux petites pratiques, alors qu'on vous entendait avec nous célébrer par de pieux cantiques les solennités de Marie. En ces jours-là vous portiez sur votre cœur ce saint habit qu'elle-même a donné à ses enfants comme un gage de sa tendresse, une sauvegarde dans les dangers, un signe de paix et d'alliance avec elle. Là étaient représentés Jésus et Marie, et leurs cœurs rapprochés du vôtre lui communiquaient une partie de leurs saintes ardeurs; en ces jours-là vous ne saviez point encore oublier ces courtes prières qui vous associaient aux mérites de tant d'âmes dont vous admiriez les vertus, et vous cherchiez par un saint recueillement, par la fuite du monde, par une plus intime union avec Dieu, à les suivre de loin dans les voies de la perfection; alors, en un mot, vous étiez fidèles aux petites pratiques, alors aussi vous étiez fervents. Mais depuis que ces pratiques vous sont devenues étrangères, votre cœur a langué peu à peu, et la ferveur en vous abandonnant vous a laissés sans courage contre les plus grands dangers, sans force contre les plus violentes tentations, et, par une conséquence malheureusement trop nécessaire, sans fidélité pour les plus importants devoirs.

Ainsi, mes frères, la raison et l'expérience sont-elles d'accord avec les leçons du Sauveur pour nous apprendre l'importance de la fidélité aux petites pratiques, et nous y montrer un gage de fidélité aux plus grandes obligations. Que vous dirai-je en finissant, à vous qui jusques ici méprisez la

simplicité de ces pratiques? je vous dirai : Ah! il en est temps enfin, reconnaissez votre erreur; vos mépris dérobent à la piété ses soutiens les plus forts, et à votre Dieu les hommages qui lui plaisent davantage; revenez à ces pieuses habitudes qui firent autrefois le charme de vos premières années; elles soutenaient votre vigilance et prévenaient vos chutes, elles animaient votre ferveur et vous méritaient des grâces nouvelles; aujourd'hui elles seront encore pour vous une source féconde des plus abondantes bénédictions. A vous, au contraire, qui les chérissez, ces pratiques, je vous montrerai le ciel, où elles doivent vous conduire; et pour vous engager à les chérir toujours, je vous rappellerai d'avance les paroles que dira Jésus, quand il ouvrira pour vous les tabernacles éternels : Courage, bon et fidèle serviteur, parce que vous avez été fidèle aux petites choses, entrez dans la joie de votre maître.

### INSTRUCTION XXVIII.

#### SUR LA CONFESSION FREQUENTE.

Les interprètes qui ont expliqué l'Evangile ont vu dans cet homme sourd et muet dont on nous parlait dimanche (7), et que le Sauveur guérit avec tant de facilité et tant de bonté, une image de l'état dangereux où se trouvent quelquefois les chrétiens. Les uns sont sourds à la voix de la grâce, et résistent à ses inspirations; la parole de Dieu frappe leurs oreilles, mais ne saurait pénétrer jusqu'à leur cœur; disposition funeste, dont on vous faisais connaître hier tous les dangers, et dans laquelle on ne saurait demeurer sans compromettre son âme et risquer son salut. Les autres sont muets; leur bouche ne s'ouvre point pour chanter les louanges de leur maître ou pour lui confesser leurs fautes: état non moins funeste que le premier, et qu'on ne saurait trop faire craindre aux chrétiens.

Pour arriver à ce but, les interprètes du saint Evangile nous parlent ici de la confession, nous en font connaître l'indispensable nécessité et les avantages immenses, ou bien encore nous parlent des dispositions qu'on doit apporter au saint tribunal; et c'est là aussi, mes frères, le sujet dont je veux vous parler, me proposant de vous entretenir en ce moment de la confession. Je ne vous dirai rien de sa nécessité; je ne supposerai point avec les interprètes et les saints docteurs, qu'il y a parmi ceux qui écoutent le plus assidûment la parole de Dieu, des chrétiens qui s'éloignent de la confession parce qu'ils ne la croient pas nécessaire, ou bien, ce qui est pire encore, qui la croient nécessaire, parce qu'ils savent bien qu'on ne saurait en douter sans cesser d'être chrétiens, mais qui n'en restent pas moins éloignés du tribunal de la pénitence depuis bien des années peut-être. Assurément le zèle qu'un prêtre doit avoir pour le

(7) XI<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte.

salut de vos âmes pourrait encore lui faire pardonner une pareille supposition, que l'expérience du reste a changée souvent pour nous en une triste réalité; mais pour m'arrêter à un sujet plus approprié sans doute à la majorité de ceux qui m'écoutent, je veux vous dire quelques mots sur la confession fréquente, et vous y engager en vous faisant connaître ses avantages.

*Le juste tombera sept fois,* nous dit l'Écriture, *et il se relèvera.* (Prov., XXIV, 16.) Paroles, mes frères, qui ne doivent étonner aucun chrétien. Tous nous avons appris par expérience la faiblesse de notre nature, tous nous savons qu'après les plus belles promesses d'une fidélité qui devait être désormais inaltérable, un instant d'oubli peut nous rendre prévaricateurs et nous faire offenser Dieu. Sans doute quand on parle à des personnes qui font profession de pratiquer la piété, qui viennent assidûment rendre à leur Créateur le tribut de leur adoration, et qui reçoivent avec avidité la parole sainte, on ne doit pas supposer dans leurs chutes (au moins habituelles) ce caractère de malice et de perversité qui les fait passer en un instant de la justice à l'état du péché mortel; mais si ces personnes sont ordinairement exemptes de ces fautes plus graves qui méritent l'enfer, sont-elles à l'abri de ces chutes fréquentes dont parle ici la sainte Écriture? Je pourrais m'adresser à leur conscience, et leur demander avec quel soin on rejette ces pensées d'orgueil qui viennent se mêler aux actions les plus saintes, avec quel recueillement on s'adresse à Dieu dans la prière, avec quelle vigilance on retient certaines paroles contraires à la charité, et qu'un sentiment de haine et de jalousie a poussées, pour ainsi dire, jusque sur nos lèvres? A ces questions, et autres semblables que je pourrais faire, la conscience du juste que j'interrogerais me répondrait par son silence, et je serais forcé de reconnaître alors plus que jamais que le juste tombe sept fois, c'est-à-dire très-souvent. Vous dire maintenant les inconvénients et les dangers de ces chutes légères, mais habituelles, je ne l'entreprendrai pas : on l'a fait, il n'y a pas longtemps, mieux que je ne saurais le faire. Je veux seulement vous indiquer un moyen de vous appliquer la seconde partie du passage que je citais tout à l'heure : *Le juste tombera sept fois, y est-il dit, et il se relèvera.* Quel est le moyen de se relever de ces chutes fréquentes, dont chacune compromet toujours, d'une manière plus ou moins grave, le salut de notre âme? C'est la fréquente confession.

Rien de plus utile que la confession fréquente; premièrement, parce qu'elle répare nos fautes. Je sais qu'il y a plusieurs manières d'expier ces péchés véniels dont nous parlons : quelques œuvres de piété accomplies dans cette intention, quelques prières, quelques aumônes, les sacrements en général, en voilà assez pour nous obtenir le pardon de nos infidélités de chaque jour. Dieu même est si bon, qu'il a voulu que son

Eglise plaçât à la porte de ses temples des vases où le pécheur, qui s'en approche avec la foi, vient laver ses souillures et rendre à son âme une pureté nouvelle. Oui, mes frères, l'eau bénite dont vous marquez votre front en venant ici, semblable à l'eau du Jourdain, qui guérit Naaman, a la vertu d'effacer les taches que le péché véniel imprime dans l'âme; mais toutes ces expiations exigent, pour obtenir leur effet, une attention soutenue et une foi bien vive. Or, n'est-il pas vrai que l'habitude nous fait faire ces actions d'une manière purement naturelle? Pense-t-on souvent dans la prière à l'offrir pour l'expiation de ses fautes? Quand on marque son front du signe sacré de la rédemption, le fait-on avec ce respect et cette foi sans lesquels son effet est presque nul? Vous conviendrez avec moi que bien rarement ces actions sont faites comme elles devraient l'être, et cela parce qu'on les fait souvent. Il faut alors avoir recours à une action moins ordinaire, qui nous réveille, pour ainsi dire, de cet assoupissement spirituel, et qui, par cela même qu'elle demande des dispositions plus parfaites, soit pour nous une époque de renouvellement et de ferveur; et voilà l'effet de la confession fréquente. Moins ordinaire que ces actions que nous faisons à chaque instant, pour ainsi dire, elle nous frappe davantage; on s'y dispose avec plus de soin, et par conséquent on en retire plus de fruit. Ajoutez à cela la grâce du sacrement, qui a toujours une efficacité bien supérieure à celle des autres moyens établis pour réparer nos fautes légères, et vous avouerez que le plus sûr moyen pour le juste de se relever de ces chutes habituelles, c'est d'avoir recours à la confession fréquente.

Non-seulement la confession fréquente répare les fautes que nous avons commises, elle prévient encore celles que nous pourrions commettre; et c'est là sa seconde utilité. Pour que nous péchions moins, que faut-il? Il nous faut des lumières pour voir le danger, et des forces pour l'éviter. Or, voilà ce que nous donne la confession fréquente : elle nous donne des lumières sur notre état et sur les dangers que nous avons à redouter. Un chrétien fidèle à la confession fréquente se trouve par là même dans l'heureuse obligation de faire souvent des retours sur soi-même, des examens de conscience; de là une plus grande connaissance de son intérieur. Il voit quelles sont ses forces, quelles vertus lui manquent, quelles occasions l'ont trouvé faible. Il s'appliquera donc à ces vertus dont il sait qu'il est dépourvu, il s'éloignera de ces occasions où il a offensé Dieu; et c'est ainsi que la confession fréquente prévient les chutes qu'il pourrait faire. Celui, au contraire, qui ne s'approche que de loin en loin du tribunal sacré de la pénitence, celui-là ne peut pas se bien connaître; son examen, quelque exact que vous le supposiez, lui montrera seulement les fautes les plus graves que sa conscience lui reproche; mais ce qu'il ne verra



pas, c'est la liaison de ces fautes entre elles, c'est le principe de ces fautes, la source d'où elles partent, les occasions qui les déterminent; il ignorera tout cela, et avec la meilleure volonté du monde, n'étant en garde que contre les fautes, et non contre leur principe, qu'il ne connaît pas, il y reviendra sans cesse, il s'engagera tous les jours dans des occasions d'où il ne sortira pas sans avoir blessé sa conscience; et cela parce que, peu fidèle à la confession fréquente, il n'a pas assez de lumières sur son état et sur le danger qu'il doit craindre. La confession fréquente donne donc des lumières; elle donne encore des forces: on y trouve des forces dans l'assistance de Dieu, dont les sacrements nous sont donnés précisément pour nous fortifier. La grâce de la pénitence, comme un baume salubre, ferme et cicatrise toutes ces petites blessures que le péché nous a faites, et dont la multitude nous affaiblit, bien qu'aucune ne soit mortelle. Le disciple que Jésus aimait, après avoir été plongé, par l'ordre d'un tyran, dans une chaudière d'huile bouillante, en sortit plus pur et plus vigoureux qu'il n'y était entré. Voilà une figure de ce qui se passe dans la pénitence; le sang de Jésus-Christ y devient un bain salubre, et plus on s'y plonge, plus on y trouve de force pour résister aux ennemis de son âme. Il y a encore dans la confession fréquente des forces du côté du ministre: l'habitude où nous sommes de lui ouvrir notre cœur l'a mis à même de mieux nous connaître; ses avis alors sont mieux motivés, plus appropriés à nos besoins, et par là même plus utiles. Si on se présente rarement à lui, il porte d'une main incertaine le flambeau de son zèle dans les détours d'une conscience où il craint de s'égarer; c'est un médecin qui ne connaît point assez son malade, et dont les remèdes, s'ils ne sont point nuisibles, sont du moins souvent inutiles. Mais s'il est souvent éclairé par une accusation fréquente, il parlera avec plus d'assurance, il nous tracera d'une main ferme la route que nous devons prendre; et la force qu'il aura pour nous diriger, nous l'aurons aussi pour suivre ses avis. Enfin, dans la confession fréquente le pénitent trouve des forces en lui-même, si je puis parler ainsi; et voici ma pensée: ces examens fréquents qu'il fait lui montrent le plus souvent les mêmes imperfections, les mêmes négligences, et qui sait si quelquefois la honte qu'il éprouve en se voyant si souvent infidèle, et toujours dans les mêmes points, qui sait, dis-je, si cette confusion ne le ranimera pas quelque jour, et ne lui fera pas entreprendre de travailler plus courageusement à l'œuvre de son salut. Ainsi, dans la confession fréquente lumière pour voir le danger, force pour lui résister: voilà bien, je pense, deux moyens de prévenir les fautes habituelles.

A ces considérations sur l'utilité de la confession fréquente je pourrais en ajouter une autre, que vous apprécierez selon sa

vaieur. C'est, mes frères, qu'il y a des choses qui coûtent beaucoup à la nature, et moins on y est accoutumé, plus on s'y résout difficilement. Si, au contraire, on les pratique souvent, la répugnance qu'on y éprouvait se dissipe peu à peu, on s'y porte avec plus d'amour et de zèle, et dans la matière dont il s'agit, l'âme ne peut qu'y gagner. Je laisse cette considération, que je n'ai fait qu'indiquer, pour passer à une autre, certainement plus importante.

Il n'est aucun chrétien qui n'ait tremblé quand la voix publique lui a signalé quelque nouvel exemple d'un malheur qui n'est que trop fréquent. Vous n'avez point entendu dire sans frissonner: Une telle personne vient de mourir subitement. Et cette parole, qui retentit toujours comme un coup de foudre au fond des consciences, vous a fait faire les réflexions suivantes: Cette personne était-elle prête à paraître devant son juge?... Où est son âme à cette heure?... Oh! quel malheur de mourir sans y être préparé!... Ne sera-ce point un jour ce qui m'arrivera?.... Or, mes frères, vous le voyez, le moyen d'être toujours préparé à ce moment si décisif, et d'éviter ce malheur des malheurs, de paraître devant Dieu sans être en grâce avec lui, c'est la confession fréquente. Elle entretient dans notre cœur cette haine du péché, cette contrition, ces sentiments d'amour, que nous voudrions sentir en nous à notre dernière heure; et cette disposition habituelle, si propre à prévenir la surprise de la mort, doit singulièrement rassurer les chrétiens fidèles à la confession fréquente.

Je m'étonne après cela qu'il y ait tant de chrétiens qui la négligent, et qui cependant ne voudraient point risquer le salut de leur âme. Vouloir la fin sans prendre les moyens d'y parvenir, qu'est-ce autre chose qu'une inconséquence?

La confession fréquente nous est recommandée par tous les maîtres de la vie spirituelle; saint Charles Borromée engage les pasteurs à y exhorter les fidèles (*ad frequentes confessiones eos hortentur confessores*), et saint François de Sales, cet admirable directeur dans les voies du salut, demande à ceux et celles qui veulent entrer dans la dévotion de se confesser *humblement et dévotement tous les huit jours*.

Ils pratiquaient eux-mêmes avec la plus grande fidélité ce saint exercice: plusieurs, comme saint Charles Borromée et saint Vincent de Paul, se confessaient tous les jours.

Quelle règle devons-nous suivre à cet égard? Je crois qu'on peut dire, en général, qu'une personne qui veut travailler sérieusement à son salut doit se confesser tous les mois au moins. Les personnes qui tendent à la perfection, qui communient souvent, se confessent tous les huit jours.

Mais pour retirer de la confession fréquente les avantages qui sont attachés à cette sainte pratique, il faut y éviter certains défauts qui en détruisent tout le fruit.

Le premier de ces défauts serait de se faire de la confession une habitude et une routine, et de s'y présenter sans contrition. C'est une remarque bien importante, mes frères ; si vous n'avez que des péchés véniels à accuser, vous n'êtes pas absolument forcés à cette accusation ; mais du moment que vous la faites, vous êtes forcés, sous peine de sacrilège, d'en avoir la contrition et d'être dans la résolution sincère de les éviter à l'avenir ; sans cela, le sacrement est nul et vous le profanez. Ainsi, on ne saurait trop dans ces confessions fréquentes s'exciter à la contrition.

Un second défaut à éviter, c'est de faire consister toute la vertu et toute la perfection à s'approcher fréquemment du sacrement de pénitence, sans s'appliquer à l'humilité, à la patience, à la ferveur, à la charité. Vous prenez alors le moyen qui vous était donné d'arriver à la perfection, pour la perfection elle-même, et vous sentez que c'est se tromper et s'aveugler soi-même. Si vous vous confessez souvent sans devenir meilleur, à quoi serviront toutes vos confessions ? A rien ; ou, pour mieux dire, cet abus des grâces vous attirera un jugement plus sévère.

Un dernier défaut qui se glisse quelquefois dans les confessions fréquentes, c'est la vanité ; on se préfère à ceux qui ne reçoivent pas les sacrements aussi souvent, on les juge, on aperçoit la paille dans l'œil du prochain, et l'on ne voit point la poutre qui aveugle l'orgueilleux. Quelquefois on se mêle de diriger les autres, quoique Notre-Seigneur ait dit qu'un aveugle qui conduit un aveugle tombera avec lui dans la fosse. On va même jusqu'à se vouloir conduire par soi-même, sans penser à cette parole de saint Bernard, que celui qui ne veut prendre leçon que de soi a pour l'ordinaire un maître bien ignorant. On méprise alors les avis de son directeur, et le salut, qui était en sûreté tant qu'on restait dans la voie de l'obéissance, court de grands dangers dès qu'on s'en écarte.

Vous avoir fait connaître les écueils que l'on peut rencontrer dans les confessions fréquentes, c'est, mes frères, vous avoir engagés à les éviter. Il ne me reste donc plus qu'à vous exhorter encore à prendre ce moyen de sauver votre âme. Comme cet officier du roi de Syrie, vous venez demander aux prophètes d'Israël la guérison des maladies de votre âme ; et comme Elisée nous vous répondons : *Allez, et lavez-vous sept fois (IV Reg., V, 10)*, c'est-à-dire souvent, dans les eaux sacrées de la pénitence. Si nous vous eussions indiqué pour remèdes à ces chutes fréquentes, dont vous gémissiez avec nous, des sacrifices pénibles, des pratiques difficiles et gênantes, la prudence vous aurait fait une loi de vous y soumettre, parce qu'on ne saurait prendre trop de précautions pour assurer son éternité. Maintenant donc qu'on vous a dit : *Voulez-vous purifier votre âme, allez à la piscine de la pénitence* : nous en sommes convaincus,

vous ne négligerez pas un moyen si facile de réparer vos fautes anciennes, d'en prévenir de nouvelles, et de mériter ainsi la félicité promise au juste qui a fait des chutes, mais qui s'est relevé.

## INSTRUCTION XXIX.

### SUR LA FRÉQUENTE COMMUNION

Il est, avec la confession fréquente, un autre moyen de travailler efficacement à son salut et d'avancer dans la perfection, c'est la fréquente communion. L'une de ces deux pratiques dispose à l'autre ; toutes deux sont également utiles, également recommandées par les saints, et voilà pourquoi, après vous avoir déjà dit un mot de la confession fréquente, je vous parlerai aujourd'hui de la fréquente communion.

On doit désirer de communier souvent. Pourquoi, mes frères ? Cette question, il est facile d'y répondre. La foi, dont vous faites profession, vous apprend que l'Eucharistie est le remède à tous nos maux, et la nourriture de nos âmes. Or, ces deux propriétés de la divine Eucharistie sont deux raisons de la recevoir souvent.

D'abord, la sainte Eucharistie est le remède à tous nos maux. Le péché, la tentation, la tiédeur, voilà les maux que nous avons à craindre, et dont l'Eucharistie nous délivre. Elle nous délivre du péché, d'abord parce qu'elle exige, comme préparation nécessaire, l'exemption absolue de tout péché, au moins mortel ; et, ensuite, parce qu'elle remet par elle-même les fautes vénielles auxquelles on n'a pas d'affection : mais je dis que, pour qu'elle ait cet effet, elle doit être reçue fréquemment. Si on communie seulement de loin en loin, l'effet de la communion, même en la supposant bien faite, se bornera à réparer tout le dommage que le péché a causé à notre âme ; et, comme il est d'expérience que nous nous relâchons sans cesse, et que nous commettons chaque jour une infinité de petites fautes, la communion qui réparera toutes ces négligences nous reportera tout au plus au point où nous étions la dernière fois que nous nous sommes approchés de la sainte table : et c'est ainsi qu'on languit toujours dans le même état, sans avancer dans la vertu, et vous savez que, dans la voie de la perfection, ne pas avancer, c'est reculer. Mais dans la réception fréquente de l'Eucharistie, chaque communion, n'étant pas trop éloignée de la précédente, lui prête son appui ; on retombe sans doute, c'est dans notre nature, mais on ne retombe pas aussi bas qu'on a été. Il me semble voir un homme qui gravit une montagne escarpée : chaque fois qu'il fait un nouvel effort, il s'élève un peu ; la terre, qui fléchit sous ses pieds, le fait bien redescendre, mais, à chaque tentative, il gagne quelque peu de terrain, et, par la persévérance, peut-être atteindra-t-il le sommet de la montagne. Si, au contraire il s'arrête longtemps sans chercher à monter, la pente naturelle l'entraînera peu à peu,



et les efforts qu'il fera, n'étant pas assez réitérés, le retrouveront, sinon beaucoup plus bas, du moins toujours stationnaire au même endroit. Voilà la figure de l'âme qui s'approche fréquemment de la table sainte : chaque communion lui fait faire quelques pas vers la perfection, et, avant d'avoir eu le temps de retomber dans les fautes précédentes, une communion suivante vient lui donner de nouvelles forces, et la délivre ainsi peu à peu du péché.

La tentation est le second mal dont nous délivre la sainte Eucharistie. Le démon, qui rôde sans cesse autour de nous pour nous dévorer ; qui soulève nos passions, qui nous attaque par toutes sortes de tentations, n'osera s'approcher de notre âme, s'il la voit fortifiée souvent par la réception de l'Eucharistie. Notre cœur, semblable à un palais dont le maître n'est presque jamais absent, et dont, pour cette raison, les voleurs n'osent s'approcher, notre cœur sera dans la paix ; la visite fréquente de son Seigneur et de son Dieu y entretiendra le calme, et, s'il est tenté, il le sera moins violemment. Si vous passez, au contraire, un temps fort long sans recevoir la sainte Eucharistie, je vous le demande, le démon ne pourra-t-il pas profiter de l'abandon où vous serez pour se jeter sur vous ; et Dieu sait si vous résisterez à la tentation. Quand les apôtres furent surpris par la tempête, au milieu de la nuit, si Notre-Seigneur n'avait point été avec eux, à qui auraient-ils pu dire : *Maître, sauvez-nous ; nous périssons ?* (*Matth.*, VIII, 25.) Hélas ! seuls sur les flots en fureur, peut-être auraient-ils été engloutis dans l'abîme ? Et vous, âmes agitées par la tentation, si Jésus-Christ n'est point au milieu de vous pendant l'orage, à qui vous adresserez-vous ? Si vous n'avez pas eu soin de le faire entrer dans votre barque en le recevant par la sainte communion, que deviendrez-vous quand l'orgueil, l'impureté, la haine et tant d'autres passions s'élèveront contre vous ? Sera-t-il temps de courir à la sainte table alors que la tentation, vous troublant davantage, vous laissera à peine la présence d'esprit nécessaire pour une si sainte action ? N'aurez-vous point déjà succombé, et ne sera-ce point recourir trop tard au remède quand des délais imprudents auront aggravé le mal ?

De ces réflexions, bien simples, je conclus que le remède à la tentation est la sainte communion, et que comme le mal est fréquent, le remède doit l'être aussi.

Le troisième mal dont nous délivre la sainte communion, c'est la tiédeur. Vous savez comme moi que la tiédeur est un état aussi dangereux pour le moins que l'état du péché, puisque Notre-Seigneur dit lui-même à l'âme tiède qu'il souhaiterait qu'elle fût ou froide ou chaude, c'est-à-dire dans la ferveur ou dans le péché, parce qu'en effet il est plus facile de se dégager des liens du péché que de sortir de la tiédeur. Or, le moyen d'opérer cette espèce de miracle, le passage de la tiédeur à la ferveur, c'est en-

core la sainte communion, non pas la communion faite de loin en loin, à de grandes distances, puisque c'est là, au contraire, une marque de la tiédeur, mais la communion fréquente ; car enfin la tiédeur ne peut pas subsister avec la fréquente communion. Quel est celui, nous dit le pieux auteur de l'imitation, qui se tenant auprès d'un grand feu n'en reçoit pas quelque chaleur ? Et Notre-Seigneur n'est-il pas ce feu toujours enflammé qui embrase l'âme et qui y entretient cette chaleur de la dévotion sans laquelle elle languit et se meurt ? La fréquente communion exige d'ailleurs une vigilance plus grande sur soi, elle retranche toute affection au péché, même vénial ; il faut pour s'y préparer s'exercer dans les vertus, en produire souvent les actes, autant de pratiques incompatibles avec la tiédeur.

Ainsi la communion, et la communion fréquente surtout, voilà le grand remède aux maux de notre âme. D'après ces réflexions, vous apprécierez les raisons qu'on apporte ordinairement pour s'en dispenser. Je voudrais bien communier souvent, mais je commets tous les jours tant de fautes !... On alléguait ce prétexte à saint Augustin, et saint Augustin répondait : Puisque vous péchez tous les jours, recevez donc aussi l'Eucharistie tous les jours. Il supposait, comme vous devez vous en apercevoir, que ces fautes n'étaient pas de celles qui éloignent absolument de la participation aux saints mystères ; et persuadé qu'il était que le meilleur remède à ces fautes quotidiennes était la fréquente communion, il ne balançait point à y exhorter celui qui l'avait consulté. Un autre s'excuse sur ses tentations, c'est-à-dire qu'il prend pour une raison de s'éloigner ce qui devrait, au contraire, l'engager à s'approcher, puisque ce sont les malades et les faibles qui ont besoin de médecin, et non pas ceux qui se portent bien. A qui Notre-Seigneur dit-il : Venez à moi ? (*Matth.*, XI, 28.) Est-ce à ceux qui sont riches en vertus, qui n'ont rien à se reprocher, qui marchent d'un pas ferme dans la voie qui mène à la vie ? Ecoutez-le lui-même : *Venez à moi, vous tous qui gémissiez et qui êtes accablés de misères spirituelles, et je vous soulagerai : Venite*, etc. Venez à moi, vous que le démon persécute, qu'il veut entraîner dans la perdition ; venez à moi, et je vous donnerai le courage de le combattre et la force de le vaincre : *Venite*, etc. Venez à moi, vous tous que le monde sollicite, que ses conseils ébranlent, que ses exemples scandalisent, venez à moi, oh ! je porterai vos misères, j'aurai pitié de vos faiblesses, je guérirai, oui, par l'onction de ma grâce, je guérirai les plaies de votre cœur : *Venite ad me, omnes*.

D'autres, enfin, allèguent leur tiédeur, et j'avoue que la tiédeur est la grande raison qui doit interdire la communion fréquente. Vous en êtes indignes, dites-vous, à cause de votre tiédeur : Eh bien, répond, encore saint Augustin... Que va-t-il dire ? Eloignez-

vous? Non; mais : Rendez-vous-en dignes . Vous vivez dans la tiédeur, mais vous connaissez les dangers de cet état. Vous en voulez sortir? Sans doute. Eh bien alors! prenez-en le moyen; fréquentez la sainte table. Rappelez-vous que les premiers chrétiens la quittaient brûlants d'amour pour celui qui s'y était donné à eux : c'est qu'ils s'asseyaient tous les jours à ce banquet de la charité. Voulez-vous, comme eux, y trouver des forces contre la tiédeur? approchez-vous-en comme eux, c'est-à-dire dévotement et fréquemment.

O saints martyrs ! ô frères généreux qui nous avez précédés dans les combats et qui nous attendez dans la gloire ! dites-nous donc aujourd'hui où vous alliez puiser cette charité qui vous faisait vivre pour votre Dieu et mourir pour lui. Ah ! dans les jours de la persécution, chaque matin, où donc alliez-vous pour vous préparer au sacrifice ? On vous voyait avant que le soleil ne vint éclairer Rome et l'amphithéâtre, les bourreaux et les victimes, on vous voyait quitter avec empressement vos demeures. On aurait dit que vous alliez à la mort, et cependant les satellites n'étaient pas encore là. A l'extrémité de la ville, dans une région retirée, vous alliez chercher un temple ignoré, pour y prier le Seigneur, et de saintes leçons pour apprendre à mourir. Jésus-Christ, caché dans les catacombes, et contraint alors, comme dit Bossuet, de chercher d'autres voiles et d'autres ténèbres que les voiles et les ténèbres mystiques dont il se couvre volontairement dans l'Eucharistie, vous appelait à sa table, et pas un de vous ne manquait au rendez-vous. Là dans les ténèbres s'élevait l'autel de celui qui a fait le soleil; un prêtre mutilé déjà par d'anciennes tortures offrait en sacrifice la victime du monde, et vous veniez à votre tour, victimes désignées au fer des tyrans, vous veniez vous offrir avec elle, et vous instruire, en la recevant, à donner votre vie comme elle. Partez maintenant, le sacrifice est accompli, remontez au jour, retournez à vos demeures, les bourreaux peut-être vous y attendent : qu'importe? vous avez reçu votre Dieu, ne craignez rien ; il vous soutiendra lui-même dans les cachots et sur les bûchers, il combattra pour vous la fureur des bêtes et la rage des hommes, et si vous tombez dans la lice, il vous couronnera.

Une seconde qualité de la divine Eucharistie, c'est d'être la nourriture de nos âmes, et c'est encore une raison de communier souvent,

Notre-Seigneur a choisi de préférence pour voiler son humanité et sa divinité les apparences du pain et du vin, pour nous montrer que comme le pain et le vin sont l'aliment le plus ordinaire de notre corps, de même aussi sa chair sacrée et son sang précieux sont la nourriture et l'aliment de nos âmes. C'est l'Eucharistie qui entretient en nous la vie de la grâce, qui fait naître et conserve les vertus en nous; et de même que nous voyons tous les jours tomber sur les

chemins les malheureux qui ont vainement imploré la charité publique pour obtenir un morceau de pain, ainsi une expérience trop souvent répétée ne nous permet pas de douter qu'ils ne tombent et ne meurent bientôt à la grâce, ceux qui s'éloignent longtemps de la table sainte.

L'Eucharistie est cette manne mystérieuse qui descendait chaque jour des hauteurs du ciel, et que l'Israélite venait ramasser chaque jour pour se nourrir dans le désert. Oh ! ne sommes-nous pas aussi dans la solitude au milieu de ce monde qui ne nous comprend pas, qui ne nous aime pas ? Ne marchons-nous pas comme lui à la conquête d'une terre promise, à la conquête du ciel ? Et quelle nourriture fortifiera notre âme au milieu des dangers du voyage ? Quel pain nous sera donné sur la route de ce monde, si ce n'est le pain des anges, la manne des cieux, la sainte Eucharistie ? Venons donc souvent, comme le peuple aimé du Seigneur, recueillir avant le lever de l'aurore la nourriture que sa bonté nous prépare, et nous disposer à un nouveau jour de voyage et de combat, ce sera peut-être le dernier jour ; tachons, mes frères, qu'il soit saint, puisqu'il pourrait bien être décisif.

*Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.* (Matth., VI, 11.) O vous, notre Père qui êtes dans les cieux, donnez-nous toujours ce pain quotidien que notre faiblesse réclame, et qui doit soutenir nos forces abattues. Ne permettez pas qu'il arrive des jours où vos temples soient abandonnés, où la victime sainte ne demeure plus dans son tabernacle, où les petits enfants demandent à grands cris le pain du salut, sans qu'un prophète se trouve là pour le leur distribuer : *Panem nostrum...* Excitez en nous cette faim mystérieuse qui rendra profitable la nourriture que le ciel nous envoie. Hélas ! les saints désirs de la communion sont devenus bien rares parmi nous ; nos cœurs ne soupirent plus après ce pain qui devrait faire seul tout leur bonheur. O père ! réveillez en nous votre amour ; et si nous vous aimons, nous voudrions vivre de vous, nous nourrir de la substance de votre Fils, manger chaque jour la chair adorable qu'il a livrée pour le salut du monde : *Panem nostrum...* Mais surtout, pour la recevoir avec fruit, mettez en nous les dispositions qu'elle demande de nous. Plutôt mourir, ô mon Dieu ! que de paraître à votre table, que d'entrer dans la salle du festin, sans cette robe de l'innocence que vous exigez de chacun de vos convives ; plutôt mourir que de venir sans ferveur et sans amour recevoir ce pain des anges, qu'ils adorent et qu'ils ne reçoivent pas : *Panem nostrum.*

L'Eucharistie est par excellence ce pain quotidien que nous prions Dieu de nous donner chaque jour, et, nous dit ici saint Ambroise, si c'est votre pain quotidien, pourquoi ne le recevez-vous qu'une fois par an ? Recevez souvent cet aliment sacré,



qui tous les jours sera utile à votre âme :  
*Panem nostrum...*

Voilà donc, mes frères, comme la nature même de la sainte Eucharistie nous montre l'utilité de la communion fréquente, et les développements dans lesquels je suis entré vous ont fait voir combien les saints Pères recommandent cette sainte pratique, si familière aux premiers fidèles.

Je pourrais encore ajouter à leur témoignage celui de saint Ignace, martyr, qui dès le second siècle y exhortait les chrétiens à qui il écrivait; celui de saint Jérôme, qui dit que notre Père céleste désire recevoir chaque jour ses enfants à sa table; celui de saint Basile, qui nous assure qu'il serait bon et utile de participer chaque jour, s'il était possible, au corps et au sang du Seigneur. Voilà pour les saints des premiers temps : ceux qui ont vécu dans les siècles plus rapprochés de nous n'ont pas une autre doctrine. Si j'ai entrepris de vous exhorter à la communion fréquente, c'est que saint Charles Borromée nous recommande de vous faire connaître les avantages de cet usage *très-salutaire*, ce sont ses expressions; c'est que saint François de Sales nous dit qu'il *conseille et exhorte un chacun de communier tous les dimanches, pourvu que l'esprit soit sans aucune affection au péché*; et qu'il nous assure encore que la *plus grande distance des communions est celle de mois en mois, à l'égard de ceux qui veulent servir Dieu dévotement*. C'est enfin parce que l'Eglise assemblée à Trente, et présidée par le Saint-Esprit, manifeste hautement le désir qu'elle aurait de voir à chaque messe les fidèles participer réellement à l'Eucharistie. Témoignage bien imposant et bien propre à nous montrer les avantages de la communion fréquente, et à nous exciter à satisfaire en ce point au désir et aux intentions de l'Eglise.

Quelle règle faut-il suivre par rapport à la fréquence des communions? Il n'y en a point d'autre que l'avis de son confesseur; et sur cela il me semble vous entendre dire: Quelle nécessité y avait-il de nous exhorter à une chose qui ne dépend pas de nous? A cette objection, mes frères, je n'ai qu'une réponse, et c'est saint Augustin qui me la fournit: Vivez de telle sorte que vous puissiez communier souvent. C'est votre conduite habituelle, ce sont vos dispositions qui éclaireront sur ce point votre directeur. S'il voit que vous retirez du fruit de vos communions, que vous travaillez avec plus de soin à mortifier vos passions, que vous faites plus de progrès dans la vertu, il pourra vous permettre des communions plus fréquentes, de sorte qu'au fond c'est vous qui réglez la chose. Si, au contraire, vous avez encore de l'affection au péché véniel, si après la communion vous êtes ce que vous étiez auparavant, froids et languissants dans le service de Dieu, livrés à l'orgueil, à la médiancée, craignez tout de la routine; car, mes frères, voilà pour certaines personnes le grand danger de la communion

fréquente, c'est une familiarité pernicieuse pour le plus redoutable de nos mystères: « J'en vois, dit saint Jean Chrysostome, et ceci vous montrera que cet abus date de loin, j'en vois qui s'approchent de l'Eucharistie plutôt par rencontre et par coutume que par piété et par religion. En quelque état qu'ils soient, quand on solennise une grande fête, ils veulent communier; et cependant ce n'est ni le temps ni la rencontre d'une fête qui nous donnent le droit de communier, la seule pureté de cœur nous en rend dignes; avec elle approchez-vous-en toujours, sans elle ne vous en approchez jamais. »

Maintenant est-il mieux de communier tous les mois, ou toutes les semaines, ou tous les jours? Saint Augustin n'a pas voulu résoudre cette question; je ne le ferai pas non plus. C'est une de ces questions qu'on ne peut ainsi décider en général: il faut connaître les dispositions de ceux qui seraient dans le cas de le faire. Seulement je vous remettrai sous les yeux, en terminant, la règle qu'on peut suivre pour les communions plus fréquentes: elle est de saint François de Sales.

« Pour communier tous les huit jours il est requis de n'avoir ni péché mortel ni affection au péché véniel, et d'avoir un grand désir de communier; mais pour communier tous les jours, il faut outre cela avoir surmonté la plupart des mauvaises inclinations, et que ce soit de l'avis du père spirituel. »

Prenons donc, mes frères, aux pieds de Notre-Seigneur la résolution de commencer une vie nouvelle, qui nous donne droit de nous asseoir souvent au banquet de l'agneau: n'ayons d'autre douleur que d'être privés de cette nourriture céleste, fuyons la tiédeur qui nous en éloigne, la routine qui nous empêche d'en retirer du fruit, et alors, fortifiés par cette manne céleste, nous marcherons comme Elie avec courage au milieu de ce monde, et nous parviendrons comme lui à la montagne sainte, où celui qui aura été notre nourriture dans le temps, sera notre couronne dans l'éternité.

### INSTRUCTION XXX.

SUR LA DEVOTION AUX SAINTS ANGES GARDIENS.

J'ai déjà eu l'occasion, mes frères, de vous rappeler que chaque jour de la semaine était et devait être sanctifié par une dévotion particulière. Je crois même vous avoir dit que le mardi était un jour spécialement consacré à honorer l'ange gardien; et c'est sur la dévotion aux saints anges gardiens que je viens vous parler aujourd'hui. Jeudi dernier nous avons célébré une solennité en l'honneur de saint Michel et de tous les anges; vendredi prochain sera la fête des Saints-Anges-Gardiens, que nous n'avons pu faire le 2 de ce mois; ces rapprochements sont autant de raisons qui doivent nous ranimer dans cette dévotion, dont nous devons pour cela connaître les motifs et les règles.

C'est la croyance de l'Eglise, fondée sur

le témoignage des Ecritures et sur l'autorité des saints docteurs, que l'âme de chaque fidèle a parmi les anges un défenseur et un gardien. Les livres saints nous montrent à chaque page ces esprits bienheureux veillant avec sollicitude sur les besoins de ceux qui leur sont confiés. Jacob, sur son lit de mort, veut-il bénir les enfants de son Joseph, il invoque l'ange qui l'a secouru dans tous ses maux. Judith montrant aux habitants de Béthulie la tête d'Holopherne rapporte toute la gloire de ce triomphe à l'ange du Seigneur qui l'a protégée, dit-elle, dans son périlleux voyage et dans son retour.

Jésus-Christ nous assure que les anges des petits enfants sont dans le ciel, où ils voient sans cesse la face du Seigneur. Disons-nous, mes frères, que ces anges abandonnent le chrétien parvenu à un âge plus avancé? c'est-à-dire donc que le gardien céleste lui retirerait ses soins à l'époque où il est plus à même de les apprécier et d'en profiter? c'est-à-dire encore qu'il l'abandonnerait au moment où la fougue des passions et les dangers du monde lui rendent sa protection et son secours plus nécessaires? Non, sans doute, ce que Notre-Seigneur a dit ici des enfants est vrai aussi de chaque chrétien, et nous pouvons assurer avec Origène, que chacun de nous a pour le conduire et le diriger un bon ange envoyé par le Seigneur.

Si nous voulons maintenant connaître les raisons qui doivent nous porter à la dévotion envers les saints anges, examinons en détail quels services ils nous rendent.

Ils sont nos protecteurs et nos guides. L'homme, jeté sur la terre comme dans un pays inconnu et ennemi, a besoin d'être défendu contre les dangers semés à chaque pas de son pèlerinage. La terre de son exil est une terre perfide et trompeuse, où mille chemins s'annoncent pour conduire au bonheur, qui tous mènent à la mort. Que fera l'homme seul et sans appui? Ne pourrait-il pas dire à Dieu, en sortant de ses mains, ce que disait Tobie à son père, qui voulait l'envoyer au loin chercher une somme d'argent : Vous me commandez de marcher sans cesse vers le ciel, mais je ne connais pas même la route qui doit m'y conduire? O homme! si vous eussiez été aussi abandonné sur la terre, vous auriez droit peut-être d'accuser votre Créateur : il n'aurait accompli que la moitié de son œuvre en laissant sa créature s'égarer dans le désert, loin du terme où elle devait tendre. Mais Tobie partant pour la Médie trouva à sa porte l'ange du Seigneur prêt à l'accompagner partout; à lui enseigner la route qu'il doit tenir, et à le défendre dans son voyage. Le chrétien aussi rencontre aux portes de la vie un ange envoyé par le Seigneur, qui le suivra depuis le berceau jusqu'à la tombe; il le mènera au milieu des dangers jusqu'à la patrie bienheureuse pour laquelle il a été créé. Si le démon veut se jeter sur lui, qu'il crie vers son ange, et aussitôt son ange viendra le défendre. Quel bonheur pour nous, mes frères, d'avoir toujours à nos côtés un protec-

teur puissant, un guide fidèle! Qui sommes nous? s'écrie ici saint Bernard. Qu'est-ce que l'homme pour avoir mérité qu'un prince de la cour céleste s'attachât pour ainsi dire à son sort, et dérobât au Seigneur une des voix qui répètent sans cesse : *Saint, saint, saint est le Dieu des armées (Isai., VI, 3)*, pour venir ici-bas conduire un ver de terre qui rampe dans la boue?... Si notre ange est toujours auprès de nous, sa présence exige de nous un grand respect; voilà la conclusion qu'en tire saint Bernard, et que nous devons en tirer avec lui. Oserions-nous faire devant un prince de la terre une action criminelle? Non, sans doute; le respect qu'on leur porte nous tiendrait dans le devoir. Hélas! et la pensée de notre ange gardien, qui nous voit en tout temps et en tout lieu, ne peut produire le même effet! Hommes de peu de foi, nous estimons donc plus un homme mortel, qui doit finir comme nous, qu'un ange, la gloire de la création, l'ornement de la cour céleste? Car, mes frères, si l'on avait véritablement pour son ange gardien ce respect qu'on devrait lui porter, comme le souvenir de sa présence nous ferait chasser tant de pensées qui offensent Dieu, et qui par conséquent attristent singulièrement le gardien de nos âmes! Prenez garde; nous dit saint Augustin : êtes-vous seul; êtes-vous en compagnie, votre ange vous voit. Si vous marchez, il vous voit. Si vous entrez dans cette maison, où vous allez chercher une occasion d'offense? Dieu, il vous voit encore. Si les flambeaux sont éteints, ses yeux savent encore vous trouver au milieu des ténèbres. O mes frères! prenons donc ici la résolution de témoigner à notre ange gardien le respect que nous lui devons, en ne nous permettant sous ses yeux rien de ce qui pourrait l'offenser.

Protecteurs généreux, nos anges gardiens sont encore des amis fidèles : non pas de ces amis comme le monde les donne, qui flattent les passions pour marquer leur affection, mais des amis sincères, qui savent reprendre avec force ceux qui s'égarent loin du sentier de la vertu, et qui préfèrent blesser un peu notre sensibilité plutôt que d'omettre le devoir le plus sacré de l'amitié, celui de rendre heureux son ami en le rendant vertueux. Ce sont des amis, non pas de ces amis à gages, qu'on trouve en abondance dans la prospérité, sans pouvoir en rencontrer un seul aux jours du malheur, mais des amis fidèles, qui n'abandonnent plus celui auquel ils se sont une fois attachés. Si le chrétien est dans la prospérité, ils ne lui disent pas, comme les amis du monde, qu'il faut jouir pendant que nous sommes heureux, et que celui-là est un insensé qui met des bornes à ses désirs quand la fortune n'en met pas à ses faveurs; mais ils lui disent que le chrétien sur la terre est dans un lieu de passage, et que c'est folie de s'y attacher; ils lui disent qu'il n'y a qu'une chose nécessaire, et qu'il ne sert de rien à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme. Voilà les sages conseils, les salutaires inspi-



rations que donnent les anges gardiens au chrétien dans la prospérité. Est-il dans le malheur? ils lui rappellent encore qu'un moment de tribulation ici-bas peut nous mériter une éternité de gloire et de félicité. Ne sont-ce pas là, mes frères, les conseils et les inspirations de l'amitié véritable?

Les saints anges diversifient leurs avertissements selon nos besoins; ils saisissent les circonstances les plus favorables pour nous instruire. Combien de fois, par exemple, après un moment de colère et d'emportement, notre ange ne nous a-t-il point parlé au cœur pour nous rappeler à l'ordre par de salutaires remords, et nous montrer les avantages et les charmes de la patience et de la douceur? Combien de fois, lorsque nous commençons à négliger nos devoirs, ne nous a-t-il pas fait souvenir que c'était le Seigneur que nous servions, et qu'il voulait être servi avec ferveur? Combien de fois, lorsque l'imprudence et la légèreté nous avaient engagés dans ces compagnies dangereuses où l'esprit et le cœur trouvent pour ennemis l'incrédulité et le plaisir, combien de fois notre ange ne nous a-t-il pas dit, comme à ce saint patriarche qui habitait Sodome : *Levez-vous, et sortez, de peur de périr avec eux?... (Gen., XIX, 14.)* Et si le respect humain nous retenait encore, ne nous a-t-il pas pris, pour ainsi dire, par la main pour nous arracher au danger, en parlant à notre cœur par des remords plus vifs et plus continuels?

Cette amitié et ces services que nous rendent nos anges gardiens demandent de notre part reconnaissance et amour; c'est, après le respect, le second caractère que doit avoir notre dévotion pour eux. Or, cette reconnaissance, nous la leur témoignerons par une entière docilité à leurs avis. Nous devons les écouter comme des pères charitables, qui nous repreignent pour notre bien, et qui n'ont pas de plus grand bonheur que de nous voir marcher dans la vérité et la justice; mais sont-ce là, mes frères, les dispositions avec lesquelles nous recevons leurs remontrances? Ne les avons-nous pas, au contraire, contristés par nos désobéissances et nos résistances à la grâce? N'avons-nous pas méconnu leur voix, étourdis que nous étions par l'agitation du monde et des plaisirs? Craignons, mes frères, qu'au dernier jour tout cela ne nous soit reproché, et que celui qui a été sur la terre notre ami ne devienne ensuite notre accusateur.

Nos anges gardiens sont enfin nos intercesseurs auprès de Dieu; ils lui présentent nos prières et ce que nous faisons de bien pour nous obtenir les grâces dont nous avons besoin. L'ange Raphael apprend à Tobie que c'est lui qui présentait ses prières au Seigneur (*Tob., XII, 15*); et dans l'Apocalypse nous voyons un ange balancer devant le trône de l'Agneau un encensoir d'or où sont les prières des justes. (*Apoc., VIII, 3.*) Non-seulement les anges présentent à Dieu nos prières; ils le prient encore pour nous, c'est saint Bernard qui nous l'enseigne. Or,

je dis que cette qualité des anges gardiens exige de nous la confiance à leur intercession. Pouvons-nous douter qu'ils ne soient très-puissants auprès de Dieu, puisque toujours ils lui ont été fidèles, et que Dieu les a élevés en honneur dans la cour céleste? Pouvons-nous douter qu'ils ne soient disposés à nous rendre service, puisque c'est là leur charge, et que le Seigneur leur a recommandé de veiller sur nous? Adressons-nous donc à eux avec confiance; réclamons leur secours, sans crainte d'être refusés; prions-les de nous défendre contre la tentation, de nous délivrer des pièges du démon, et de nous obtenir une place auprès d'eux dans le ciel.

Voilà donc, mes frères, les services que nous rendent nos anges gardiens : ils sont nos protecteurs sur la terre, nos amis, nos intercesseurs; et à ces titres nous leur devons le respect, l'amour et la confiance.

Quels sont les avantages de la dévotion aux saints anges gardiens? Elle nous mérite d'une manière plus spéciale leur protection pendant notre vie et leur assistance à la mort. Tous les fidèles qui se sont consacrés aux saints anges ont fait de rapides progrès dans la vertu. Et je pourrais ici vous citer pour exemple ces pieuses congrégations sous l'invocation des saints anges formées pour l'enfance dans ces maisons dont la ruine ne se fait que trop sentir aujourd'hui. Là, vous eussiez vu un petit peuple d'enfants travailler à l'envi, par la pratique des plus touchantes vertus, à mériter une place dans la congrégation des saints anges; et une fois admis, à force de sagesse, à s'en faire ouvrir les portes, vous les eussiez vus, et vous en eussiez été attentifs, marcher tous les jours de vertu en vertu, édifier leurs condisciples et leurs maîtres, et, avec la protection de ces bienheureux esprits, se préparer à devenir un jour l'espoir de la patrie et la consolation de l'Eglise. Hélas! tout cela n'existe plus, il n'en reste aujourd'hui que des souvenirs et des regrets; mais ces souvenirs au moins servent à nous montrer que la dévotion aux saints anges peut avoir dans la vie du chrétien la plus heureuse influence.

A l'heure de la mort surtout le chrétien qui les a honorés éprouve les effets de leur protection : à ce moment décisif le démon redouble d'efforts pour nous perdre; et ne serons-nous pas heureux d'avoir alors à nos côtés un gardien vigilant et fidèle, qui de son côté redoublera d'efforts pour nous sauver, qui nous fortifiera contre les horreurs de la mort, comme Jésus le fut dans son agonie au jardin des Olives, et qui, lorsque nous aurons rendu le dernier soupir, portera notre âme, comme celle du pauvre Lazare, dans le sein de Dieu?

Et que faut-il, mes frères, pour mériter ainsi la protection de son ange gardien? Se consacrer à lui, lui adresser chaque jour quelque petite prière; l'invoquer d'une manière plus spéciale le mardi de chaque semaine, et surtout imiter ses vertus, son

obéissance aux moindres volontés de Dieu, sa charité pour les hommes, sa pureté, sa ferveur. Voilà, mes frères, l'objet des résolutions que nous allons prendre aux pieds de Notre-Seigneur, et nous y joindrons celle de nous préparer avec soin à la fête des Saints-Anges gardiens, que nous célébrerons dans quelques jours.

### INSTRUCTION XXXI.

#### SUR LA MISSION DE SAINT DENIS.

Nous allons célébrer, mes frères, une solennité qui doit être très-chère à nos cœurs, une fête qui nous est propre et particulière, et à laquelle par conséquent il faut apporter de plus saintes et de plus parfaites dispositions : c'est la fête de saint Denis, premier évêque de la ville que nous habitons, et à qui nous sommes redevables de la foi qui nous éclaire et du bonheur de connaître Jésus-Christ. Sans entrer dans le détail des actions de ce glorieux martyr, méditons aujourd'hui sur les dispositions dans lesquelles nous devons être pour passer saintement les jours consacrés à sa mémoire : les deux principales de ces dispositions, ce sont la reconnaissance et l'amour. Cette reconnaissance, nous la devons d'abord à l'auteur de tout don parfait, à celui qui nous a appelés des ténèbres à son admirable lumière, à Dieu, qui a inspiré à saint Denis le généreux dessein de venir annoncer Jésus-Christ à des peuples qui n'avaient point encore entendu parler de lui. Quelle faveur, mes frères, nous fut alors accordée ! Quel bienfait que le bienfait de la vocation à la foi ! Qu'elles sont grandes et pures les lumières que son flambeau a versées sur la France ! Représentez-vous notre patrie livrée à toutes les erreurs, à tous les désordres du paganisme : on n'y connaissait la Divinité que pour obscurcir l'idée grossière qu'on en avait par toutes les superstitions que peut enfanter l'imagination d'un peuple ignorant et barbare. Faut-il le dire, mes frères ? nos ancêtres sacrifiaient à leurs divinités des victimes humaines ! Le sang des hommes coulait dans ces lieux où coule maintenant le sang de Jésus-Christ ; et là où l'on n'entend plus que les chants graves et religieux des chrétiens, on entendait les cris affreux des infortunés condamnés à une longue agonie...

Trois siècles après avoir envoyé son Fils sur la terre, Dieu résolut de nous faire participer aux bienfaits de la rédemption. Ils vont donc venir ces jours où nous connaissons que Dieu n'est point semblable à ces statues d'or, d'argent ou de pierre, à ces chefs-d'œuvre, enfants de la pensée de l'homme, comme dit saint Paul ; nous allons donc apprendre qu'on n'honore point la Divinité par ces sacrifices sanglants qui font frémir la nature ; une religion plus douce et plus compatissante va nous montrer dans le captif que nos pères condamnaient à la mort un frère déshérité peut-être par la fortune, mais adopté par la cha-

rité. Charité, nous allons donc éprouver tes bienfaits ! Tu as condamné pour nous un Dieu à la mort ; voilà la seule victime que tu aies frappée : son sang n'aura pas coulé inutilement pour les Français ; tu leur apprendras que ce sang les lave de leurs péchés et leur ouvre le ciel ; ils seront chrétiens, et ils seront heureux.

Voilà, mes frères, les bienfaits que le christianisme a répandus en passant sur notre terre. Il a dissipé les ténèbres de la barbarie et de l'ignorance, il a civilisé la France, et maintenant qu'elle jouit de ses bienfaits, la France, ou du moins une partie de ses enfants, insulte à cette religion, sans laquelle ils seraient peut-être encore Gaulois... Repoussée par l'ingratitude jusqu'au fond de ses temples, elle pleure de voir son amour méconnu et ses faveurs même tournées contre elle. Ah ! apprécions mieux la religion que nous avons le bonheur de professer ; reconnaissons qu'à elle nous devons cette civilisation dont nous sommes si fiers et jusqu'à ces lumières qu'on voudrait faire servir à éclairer ses funérailles.

Or, mes frères, pourrions-nous jouir du bienfait et oublier celui à qui nous le devons ? La reconnaissance ne nous fait-elle pas une loi de rendre d'immortelles actions de grâce à celui qui a ainsi regardé en pitié une nation qui n'avait rien fait pour mériter son amour, et qui devait ensuite tout faire pour encourir son indignation ? Livrons-nous donc dans ces jours aux sentiments de gratitude qui doivent se trouver dans nos cœurs. Non, celui-là ne serait pas chrétien qui laisserait passer cette octave sans remercier plusieurs fois chaque jour le Seigneur, qui nous a éclairés des lumières de son Evangile.

La reconnaissance, nous la devons encore à l'Eglise de Rome : c'est par elle qu'a passé le torrent de grâces qui devait couler sur la France ; c'est elle qui a allumé le flambeau qui devait illuminer un peuple assis à l'ombre de la mort ; c'est elle qui nous a envoyé saint Denis. Cette Eglise, *mère et maîtresse*, comme l'appelle toute la tradition, a été véritablement la mère de l'Eglise de France. C'était au premier pasteur de ce siège catholique qu'avait été confiée, en la personne de Pierre, la garde du troupeau de Jésus-Christ ; à lui, plus spécialement qu'à tout autre, avait été dit : *Allez, et enseignez toutes les nations.* (*Matth.*, XXVIII, 19.) Et quand les jours de salut furent venus pour nous, cette Eglise, mère de toutes les Eglises, qui souffraient véritablement les douleurs de l'enfantement, comme dit saint Paul, jusqu'à ce que Jésus-Christ fût formé en nous, cette Eglise n'eut rien de plus pressé que de nous donner cette naissance spirituelle sans laquelle la naissance temporelle est bien peu de chose. Nous entrâmes alors dans le grand bercail du pasteur universel, et nous y entrâmes par la seule porte par laquelle on puisse y entrer. Aussi toujours l'Eglise de France a-t-elle été unie



à celle de Rome, comme une fille l'est à sa mère. La reconnaissance a formé ces liens, que le schisme ne saurait rompre; car, mes frères, c'est en vain, je l'espère, qu'on voudrait nous détacher de ce centre d'unité. Rome est le tronc; nous ne sommes qu'une branche, chargée de fruits, il est vrai (du moins autrefois), mais qui serait bientôt desséchée si la hache la séparait de l'arbre. Rome est la source, nous ne sommes qu'un ruisseau; et malheur à nous si le ruisseau reniait sa source, nous cesserions bientôt de puiser avec joie aux sources du Sauveur. Si donc, mes frères, des hommes apparaissent qui fissent entendre des paroles de révolte contre le siège qui nous a envoyé l'Évangile, la reconnaissance et vos propres intérêts vous attacheraient de plus en plus à la mère qui vous a donné le jour; vous vous souviendriez alors que celui-là dissipe, qui n'amasse pas avec Jésus-Christ et son vicaire ici-bas; que hors de la barque de Pierre il n'y a que tempêtes et naufrages; et vous laisseriez tomber dans la boue le schisme qui tenterait d'en sortir. Oui, vous diriez alors, avec un de nos plus grands orateurs: O Eglise romaine! que ma main droite se dessèche, que ma langue s'attache à mon palais, si je dois jamais, ingrat et insensé, oublier que tu as été le principe de ma joie et la source de mon salut, si je dois jamais d'une main parricide, déchirer les entrailles qui m'ont enfanté à Jésus-Christ!

Saint Denis a aussi des droits tout particuliers à notre reconnaissance; ils lui sont acquis par ce zèle infatigable qui le conduisit au milieu de nous, et le fit travailler sans relâche à la conversion de nos pères. Voyez-le s'avancer vers Paris, avec quelques compagnons qui consentent à courir comme lui les risques de ce périlleux apostolat. Il a déjà confessé la foi devant les tyrans: son corps est couvert de cicatrices, nobles trophées de ses anciens combats; il sait qu'à aller prêcher Jésus-Christ dans les Gaules, et sous l'empire de Maximien, c'est s'exposer à une mort certaine, et néanmoins il vole là où l'appellent la gloire de son divin maître et le salut de ses frères. D'abord de nombreux miracles, soutenus par une sainteté éclatante, lui concilient un respect que le vice n'est pas toujours maître de refuser à la vertu; il annonce la grande nouvelle, il apprend aux Gaulois qu'un Dieu est venu sur la terre pour les sauver, et qu'il a versé son sang pour eux. A cette prédication, les esprits sont éclairés, les cœurs sont touchés, les auditeurs tombent en foule au pied de la croix et ne se relèvent que pour renverser avec mépris les autels des faux dieux. Denis alors consacre des ministres, une Eglise se forme à Paris, et il en est le premier évêque.

Cependant son zèle est trop à l'étroit dans l'enceinte de Paris; il lui reste encore quelques jours à vivre: il ira chercher, avec de nouvelles fatigues, les brebis qui ne sont pas encore dans la bergerie. Des provinces

voisines sont évangélisées, et plusieurs églises le reconnaissent pour leur fondateur. Après tant de travaux, il revient à Paris; ce n'est point assez pour lui d'avoir arrosé de ses sueurs ce champ défriché par ses mains, il veut encore que s'il a le bonheur de mourir pour Jésus-Christ, ce soit Paris qui reçoive son sang; et comme un père mourant lègue à ses enfants son cœur, comme un gage de sa tendresse, Denis laissera son corps à ses chers néophytes, pour leur rappeler son zèle et son amour. En effet, l'orage gronde, le saint évêque est cité devant les tribunaux; ce n'est pas la première fois qu'il y paraît, et son expérience lui a appris déjà ce qu'il devait répondre et ce qu'il devait souffrir; il répond: Je suis chrétien, et il souffre la mort. Son corps, qui devait être jeté dans la Seine, fut sauvé par une femme déjà chrétienne dans le cœur; et ses précieuses reliques sont encore le Palladium qui protège et Paris et la France.

Tant de travaux, tant de zèle pour notre salut, une mort cruelle endurée pour nous, tout cela, mes frères, ne vous semblerait-il pas mériter de votre part quelque amour? La mémoire de ceux qui ont illustré notre patrie par la gloire des armes ou par celle du génie, cette mémoire longtemps après leur mort nous est encore chère. N'y aurait-il que ceux qui vous ont enseigné la vie éternelle, en vous faisant connaître le seul Dieu et son Fils Jésus-Christ, n'y aurait-il que ceux-là qui trouveraient vos cœurs froids et insensibles? Le récit de quelques aventures chimériques et romanesques vous arrache quelquefois des larmes, dont vous rougissez ensuite devant le Seigneur; n'y aurait-il que ceux qui se sont voués aux supplices pour le salut de vos âmes qui ne pourraient émouvoir votre sensibilité? Nous ne le croyons pas, mes frères: nous pensons mieux de vos cœurs, et nous avons la confiance que dans ces jours consacrés à la mémoire de votre premier évêque vous chercherez, par des prières plus ferventes, à lui témoigner votre amour pour tant de généreux sacrifices.

Cet amour que vous devez à saint Denis, vous le devez encore à quelque autre, et je suis sûr que cette pensée trouvera un écho dans vos cœurs: le siège de saint Denis, mes frères, n'est pas vacant; quelqu'un y est monté après lui, qui est, comme saint Denis, plein de zèle pour le salut de vos âmes, qui a hérité de ses vertus et de ses souffrances, et que nous pourrions appeler, en empruntant à la fois le langage des siècles passés et celui des âges futurs, un martyr dans la paix de l'Eglise... C'est à celui-là aussi que vous devez respect et amour; c'est pour celui-là que vous devez prier. Quel est celui de nous qui pourrait l'oublier dans cette sainte solennité? Quel est celui dont le cœur ne rapprocherait pas, dans la ferveur de sa prière, les deux extrémités de cette chaîne de pasteurs qui nous ont annoncé la parole de Dieu, souvent au milieu des tribulations, et qui n'invoqueraient pas pour le

successeur de saint Denis la protection de ce glorieux évêque de la France !

Enfin, l'Eglise de Paris elle-même a droit à votre amour. Cette Eglise, fécondée par le sang de son premier évêque, a été pour plusieurs d'entre vous une mère qui vous a engendrés à la foi. Plusieurs, sans doute, parmi vous y ont été régénérés dans les eaux du saint baptême, et les voûtes de ses temples ont reçu leurs premiers serments. Ses ministres peut-être ont instruit votre enfance, et l'ont pour la première fois conduite à la table sainte ; là aussi le Saint-Esprit est descendu sur vous ; et depuis ces premières grâces reçues dans l'Eglise de Paris, combien d'autres vous la doivent rendre chère ? C'est cette Eglise, qui chaque jour vous nourrit tous du pain de sa parole, c'est elle qui vous admet à la participation des sacrements. Si souvent vous avez joint votre voix à ses hymnes et à ses cantiques ; si souvent vous avez célébré avec elle la pâque du Seigneur ; si souvent vous avez partagé ses alarmes et pleuré avec elle ; ... ne sera-t-elle pas, elle aussi, l'objet de votre amour ? Après tant de bienfaits, ne priez-vous pas pour elle, pour les fidèles qui la composent, pour les ministres qui se consacrent à son service ? Ah, mes frères ! qu'elle ait une place dans votre cœur, cette Eglise si vénérable par l'antiquité, si respectable par ses malheurs, si exposée aux premiers coups de l'impiété ! Demandez au Seigneur qu'il essuie ses larmes, qu'il console ses douleurs ; mais surtout, pour lui rendre la joie qu'elle ne connaît plus, vivez en vrais disciples de Jésus-Christ, pratiquez avec fidélité cet Evangile que saint Denis vous apporta, et que votre ferveur montre à toute la terre que le sang de cet illustre martyr peut encore, après plus de quinze cents ans, faire croître des chrétiens sur le sol de la France.

Voilà, mes frères, ce que doivent nous inspirer la reconnaissance et l'amour. J'abandonne ces petites réflexions à vos méditations ; votre cœur vous dira mieux que moi ce que vous avez à faire dans les jours de cette solennité ; il vous indiquera assez ceux pour qui vous devez prier et ce que vous devez demander pour eux.

## INSTRUCTION XXXII.

### SUR SAINT DENIS.

Mes frères, un évêque des anciens jours, s'adressant autrefois à son peuple, lui disait : Il faut, mes frères, célébrer avec la dévotion la plus vive la fête de tous les saints martyrs ; mais cependant la solennité de ceux qui ont versé leur sang près de nos demeures demande encore de nous une joie plus spéciale et une plus profonde vénération ; car, bien que les saints soient partout, et soient utiles à tous les chrétiens, nous recevons une assistance plus particulière de ceux qui ont souffert la mort pour nous : *Specialiter illi pro nobis interveniunt qui supplicia pertulerunt pro nobis.*

C'est la pensée, mes frères, qui doit ranimer notre dévotion envers le glorieux martyr dont nous célébrons la fête. Saint Denis a des droits particuliers à nos hommages, comme nous en avons à ses prières et à sa protection. Il fut, dans les mains du Seigneur, un flambeau mystérieux qui éclaira les peuples assis à l'ombre de la mort, et accoutuma leurs yeux à la sainte lumière de l'Evangile. Il fut comme un rayon sacré que le soleil de justice laissa tomber dans une nuit profonde, qui dissipa les ténèbres et annonça le jour. Instrument des miséricordes divines, il abandonna tout pour venir nous prêcher Jésus-Christ, et afin de hâter par un sacrifice efficace les instants de notre salut, il répandit son sang et donna sa vie pour nous convertir. Apôtre et martyr de notre pays et de notre ville, il a encore pour nous une tendre et sincère affection. Du haut du ciel il regarde encore avec amour ceux que la charité lui avait donnés pour frères, il s'intéresse encore à leur bonheur, et à la voix de son sang il joint aujourd'hui la voix de ses prières, pour obtenir les grâces nécessaires et pour leur ouvrir le ciel.

Si donc nous voulons, mes frères, rendre sa médiation plus efficace et payer de quelque reconnaissance les bienfaits que nous lui devons, n'oublions jamais qu'il fut notre apôtre et notre martyr, et qu'à ce double titre nous devons imiter sa foi et retracer sa patience.

Il fut notre apôtre, puisqu'il nous prêcha Jésus-Christ, et nous devons imiter sa foi. *Souvenez-vous de ceux qui vous ont annoncé la parole de Dieu, disait saint Paul aux premiers fidèles : considérez quelle a été leur vie, et imitez leur foi : « Imitamini fidem. » (Hebr., XIII, 7.)*

Je vois le saint apôtre des Gaules s'arracher, à la voix du pontife suprême, à un repos qu'avait précédé de longues fatigues et de pénibles travaux, entrepris pour la cause de l'Evangile. Saint vieillard, rien ne pourra vous arrêter, ni la rigueur des climats où le ciel vous envoie, ni les périls du voyage, ni la faiblesse d'un corps épuisé par les années et par les souffrances. Il s'agit de prêcher encore une fois Jésus-Christ, de le faire connaître encore aux barbares. Denis est prêt, il ne peut souffrir aucun retard ; son bâton à la main il part pour la terre de France. Imiter cette foi prompte et courageuse : *Imitamini fidem.*

Le voilà dans ce champ du père de famille, que couvrent tout entier les ronces et les épines. Jamais encore on n'a cultivé cette vigne sauvage et rebelle. De toutes parts Denis ne saurait apercevoir que des obstacles et des difficultés. Il faut renverser des temples, élever à Dieu des autels, convaincre les esprits, changer les cœurs, créer un peuple nouveau, et pour tant de miracles ils ne sont que trois. Cependant Denis a commencé l'œuvre du Seigneur ; il se ranime au milieu des difficultés, et sa confiance en Dieu le soutient. Imiter cette foi



persévérante et inébranlable : *Imutamini fidei.*

Mais ne cherchons point à nous abuser : non, ce n'est point là la foi qui anime et vivifie notre conduite ; et le bienheureux apôtre dont nous célébrons la gloire a laissé peu d'héritiers de ses généreux sentiments : car enfin, si nous avons conservé cette foi spéculative qu'il nous avait prêchée, c'est-à-dire si nous gardons encore la croyance des saintes vérités de la religion, avons-nous également conservé cette foi pratique qui commande les généreux sacrifices, qui soutient les entreprises difficiles, qui consume et qui accomplit les grands desseins ? Où est, quand il faut faire quelque chose pour Dieu et pour sa gloire, où est cette activité, cette énergie, ce zèle, que nous admirons dans saint Denis, mais que nous nous contentons d'admirer ? N'est-il pas vrai que les premiers obstacles alors nous rebutent, que les moindres dangers nous effrayent, que les plus petits revers nous découragent et nous abattent ? Et si vous voulez des exemples plus précis et tirés pour ainsi dire du sujet qui nous occupe, écoutez : Il est au dedans de nous une contrée que nous sommes chargés d'évangéliser et de soumettre à la foi de Jésus-Christ ; contrée mystérieuse, où l'œil de l'homme n'a jamais pénétré, et dont sa pensée toute seule a pu mesurer l'étendue ; contrée riche et fertile, et qui cependant n'a produit encore que des ronces et des épines. Chacun de nous doit travailler à la culture de ce champ, chacun de nous doit être l'apôtre de son propre cœur. Là peut-être il trouvera ce que Denis avait trouvé dans les Gaules, des difficultés à vaincre, des préjugés à détruire, des ténèbres à éclairer, des réformes à faire, des vertus à semer, des penchants à combattre, peut-être des idoles à renverser. Or, mes frères, comment avons-nous entrepris ce glorieux et nouvel apostolat ? Comment travaillons-nous à la réforme de notre cœur et à notre avancement dans la perfection ? La foi nous a-t-elle prêté son flambeau, et communiqué pour cette sainte mission les forces qui nous sont nécessaires ? Ah ! quand la voix du Seigneur se fait entendre, quand il nous envoie défricher cette vigne qui lui a coûté tout son sang, quand il nous demande un sacrifice, avec quelle lenteur nous rendons-nous à ses ordres, avec quelle répugnance nous mettons-nous au travail ! Si c'est un vice qu'il faut détruire, que de ménagements ridicules et peut-être coupables ! On n'ose attaquer un ennemi qu'on hérite encore ; on voudrait lui accorder la paix, et l'on va presque jusqu'à se repentir des victoires que l'on remporte. Si c'est une vertu qu'il faut acquérir et pratiquer, on se rebute bientôt, on aime à s'avouer incapable et à proclamer une impossibilité qui soulage la mollesse et satisfait la nature. O saint apôtre des Gaules ! ce n'est point ainsi que vous travailliez à l'œuvre de Dieu : votre foi, plus vive et plus active que la nôtre, savait affronter les périls et vaincre les ob-

stacles. Un zèle, enflammé tout à la fois et persévérant, a soutenu vos forces et réalisé vos desseins. Obtenez-nous d'avoir, pour le salut de nos âmes et pour notre avancement dans le bien, quelque peu de cette foi généreuse et chrétienne qui a fécondé vos travaux et sanctifié votre apostolat !

En second lieu, saint Denis est encore notre martyr, puisqu'il a souffert la mort pour nous, et nous devons retracer sa patience. Après avoir longtemps prêché l'Évangile et gagné des âmes à Dieu, après avoir fondé une Église nouvelle et lui avoir donné des ministres, Denis parvint au terme de sa carrière ; bientôt arriva pour lui le jour du sacrifice, ou plutôt le jour de la récompense. Il lui restait encore quelques gouttes de sang que lui avaient laissées autrefois les bourreaux, voilà son offrande à Jésus-Christ, et elle lui sera agréable. Au milieu des affreux supplices que n'épargne point à sa vieillesse la rage des persécuteurs, une prière monte au ciel : sortie du cœur de ce tendre père, elle a pour objet le bonheur de ses enfants ; il offre sa vie pour leur salut, et il expire.

Or, mes frères, c'est dans les afflictions et les souffrances, que nous devons imiter ce grand saint et travailler à reproduire en nous sa patience. Si nous n'avons pas à redouter aujourd'hui la cruauté des tyrans et des persécuteurs, au moins sachons souffrir quelque chose de ceux qui nous entourent, et dont le caractère ou les opinions ont fait pour nous peut-être autant de persécuteurs. Si personne aujourd'hui ne vient nous demander du sang pour la cause de Jésus-Christ, au moins sachons lui offrir avec résignation les larmes que nous versons quelquefois ; elles seront moins amères si elles coulent dans son sein. Si nous n'avons pas le bonheur de souffrir pour Dieu les douleurs de la mort, au moins sachons endurer pour lui les angoisses de la vie.

Où, dit saint Bernard, vous pouvez être martyr de Jésus-Christ sans avoir recours au fer de la persécution : *Sine ferro martyr esse poteris.* Soyez patient dans la tribulation, résigné dans les épreuves que le ciel vous envoie, soumis et docile à la volonté du Seigneur, et vous êtes martyr : *Sine ferro martyr esse poteris.* Vous l'entendez, pauvres de Jésus-Christ, cette parole qui doit adoucir vos douleurs et sécher vos larmes. Ah ! si vous portez avec amour la croix du Sauveur, si vous marchez sans murmurer dans cette route pénible et difficile que sa main vous a tracée, réjouissez-vous, pauvres de Jésus-Christ, vous êtes martyrs, comme l'était saint Etienne sous les coups de ses ennemis, saint Laurent sur le fer embrasé, saint Denis sous la hache du bourreau : *Sine ferro martyr esse poteris.* O vous tous qui souffrez, honneur à vous ! Si vous souffrez avec patience, vous êtes les martyrs de Jésus-Christ ; vous avez part à leurs douleurs, vous aurez part à leur triomphe ; vous trempez comme eux vos lèvres à la coupe de l'auertume, avec eux vous vous



désaltérerez aux torrents éternels des voluptés du Seigneur. Je vois déjà l'ange qui couronnait autrefois les martyrs descendre vers vous tenant à la main la couronne sanglante qui fut l'objet de leurs désirs et le principe de leur bonheur. Honneur à vous qui souffrez, si vous souffrez avec patience ! car vous êtes les martyrs de Jésus-Christ : *Sine ferro martyr esse poteris.*

Adressons-nous, mes frères, au glorieux martyr dont nous célébrons la fête ; prions saint Denis de nous obtenir cette patience qui est nécessaire à nous tous pour supporter les maux de la vie, pour unir nos souffrances aux souffrances des martyrs, et pour nous mériter ainsi leur couronne.

Mes frères, il est une reine qui a mérité le nom de Reine des martyrs : titre glorieux sans doute ; mais elle sait ce qu'il lui en a coûté. Elle a été vue pleurant comme une simple femme, et l'on s'est étonné de la quantité de larmes qu'avaient pu contenir ses yeux ; elle a plus souffert que tous les martyrs, parce qu'elle avait un fils, le plus tendre et le plus aimé des fils, et qu'elle l'a vu persécuté, et qu'elle a été arrosée de son sang, et qu'elle a entendu son dernier soupir, et qu'elle n'est point morte ensuite. Sanctifiée et presque divinisée par tant et de si cruelles douleurs, elle est devenue la protectrice et le soutien des martyrs. C'est elle qui les assistait au milieu des combats, qui ranimait leur courage et qui leur envoyait pour soutenir leur espérance, l'ange consolateur de leurs sanglantes agonies ; c'est à elle que saint Denis est redevable de la victoire qu'il a remportée et de la couronne qui orne aujourd'hui son front. Dans le ciel, il aime à le proclamer, et il se plaît à nous l'entendre répéter ici-bas. Adressons-nous en finissant à cette Reine des martyrs, remercions-la d'avoir fortifié saint Denis au milieu des supplices, et prions-la de nous obtenir aujourd'hui quelque part à ses vertus. C'est vous, ô Marie ! qui avez soutenu le cœur du vieillard, et qui l'avez rendu plus fort que la mort : puissions-nous, à son exemple, et par votre intercession, ne redouter aucun péril, et savoir confesser avec une sainte générosité la foi qu'il nous a prêchée : Reine des martyrs, priez pour nous. C'est vous qui versiez sur ses plaies l'huile des saintes allégresses, et qui mettiez sur ses lèvres défaillantes les premiers concerts de la bienheureuse éternité. Puissions-nous, comme lui souffrir avec joie, et par notre patience glorifier le Seigneur au jour de la tribulation : Reine des martyrs, priez pour nous. Enfin, c'est vous qui le reçûtes à la porte des sacrés parvis, c'est votre main qui plaça sur sa tête la couronne de roses qu'elle-même avait tressée pour lui. Un jour, si vous nous êtes propice, le ciel aussi nous sera ouvert ; et, purifiés par les afflictions, nous quitterons la vallée des larmes, pour aller partager la félicité des martyrs, et nous réjouir avec vous dans les délices de la patrie : Reine des martyrs, priez pour nous.

## INSTRUCTION XXXII

SUR SAINTE THÉRÈSE.

L'Eglise célèbre aujourd'hui, mes frères, la mémoire d'une sainte dont le souvenir est précieux aux vrais fidèles, et dont les admirables exemples ont conduit bien des âmes à la perfection. Ce n'est point une de ces vierges qui dans les premiers jours du christianisme affrontèrent la rage des tyrans et la cruauté des bêtes féroces. Sainte Thérèse n'eut point la gloire de verser son sang pour son divin époux : Dieu se contenta du désir ardent qu'elle en avait eu dès ses plus jeunes années : il lui réservait d'autres honneurs et un autre martyre. Elle devait établir dans l'ordre du Carmel une réforme devenue nécessaire ; préparer à l'Agneau, par ses exemples et ses leçons, un nombreux cortège d'épouses fidèles et d'humbles servantes : elle devait se sanctifier au milieu des souffrances et gagner le ciel par la persécution.

Quelle a été la sainteté de Thérèse ? quels moyens l'ont conduite à la perfection ? voilà, mes frères, les deux points qui doivent pendant sa fête occuper nos pensées.

Quelle a été la sainteté de Thérèse ? Ce fut une sainteté prématurée. Dès l'âge le plus tendre elle aimait son Dieu, et travaillait à lui plaire. Elle se consacrait à lui, et sur les pas de la Reine des vierges promettait au Seigneur une inviolable fidélité. Elle avait trouvé sous sa main un de ces livres où sont décrits les combats et les triomphes de ces courageux soldats de Jésus-Christ qui ont sacrifié pour lui leurs biens, leur famille et leur vie ; animée par l'exemple des martyrs, Thérèse voulait être martyre aussi, et pour obtenir ce bonheur elle se déroba même un jour à la maison paternelle : héroïque empressement, que Dieu regardait avec complaisance dans une enfant si jeune encore, et qu'il récompensa plus tard par les bénédictions de son amour. Heureux l'enfant, heureuse la jeune fille qui aime son divin maître dès ses premières années, qui sent dans son cœur les flammes célestes de la ferveur, qui accomplit fidèlement les saints devoirs de la piété ! comme Thérèse, elle sera bénie par le Seigneur, et un jour aura part à son royaume.

La sainteté de Thérèse fut encore une sainteté généreuse. Bien différente de ces lâches chrétiens qui n'osent rien faire pour le ciel, sainte Thérèse s'étant donnée à Dieu ne craignit pour le servir aucune difficulté, ne recula devant aucun sacrifice. Rien ne coûte à une âme que possède l'esprit du Seigneur. C'est cet esprit qui soutient dans les combats le cœur timide du sexe le plus faible, qui armait Judith d'un courage invincible contre les ennemis d'Israël, et donnait à Esther, dans les périls de son peuple, une magnanime générosité. C'est cet esprit qui fortifiait sur le cheval, et au milieu des feux, les Agnès, les Perpétue, les Félicité. Esprit du Seigneur, vous remplissiez aussi le cœur de Thérèse, et c'est pour cela qu'elle



forma pour la gloire de son Ordre et qu'elle accomplit les plus généreux desseins. Figurée par la femme forte de l'Écriture, ses mains travaillèrent à de grandes entreprises, sa prudence découvrit de grandes difficultés, et son génie en triompha.

Car, en troisième lieu, la sainteté de Thérèse fut une sainteté persévérante. C'est peu de bien commencer, il faut aussi, il faut surtout bien finir. Or, Thérèse poursuivit jusqu'à la fin et couronna par sa persévérance deux œuvres qu'elle avait commencées avec générosité : l'œuvre de sa sanctification et l'œuvre de la réforme de son Ordre. Jusqu'à la fin elle s'exerça dans la pratique des vertus qui lui avaient été familières au commencement de sa vie, jusqu'à la fin elle fut humble, mortifiée, obéissante et détachée d'elle-même; mais jusqu'à la fin aussi elle conserva ces mêmes vertus parmi ses sœurs, maintint la discipline la plus régulière, et prépara pour les siècles à venir des modèles que nous pouvons admirer encore et imiter. Voilà à quelle a été la sainteté de Thérèse; voyons à présent par quels moyens elle s'éleva à la perfection.

*Soyez parfait, comme votre Père céleste est parfait. (Matth., V, 48.)*

C'est en ces termes, mes frères, que le divin maître exprime une leçon que nous ne saurions trop souvent méditer. Il veut que nous nous propositions pour modèle... qui? Ces personnes que la Providence a placées à nos côtés, et dont les vertus ont quelquefois édifié nos regards? Non, mes frères; le modèle des chrétiens est plus haut. Sont-ce les saints exemples de ceux que l'Église a élevés sur les autels que nous devons chercher à reproduire en nous? Non. Sans doute, mes frères, il faut les imiter; mais n'en demeurons pas là. Admirez ici la sublime idée que nous donne de nous-mêmes celui qui est venu pour nous racheter : il nous propose d'élever nos yeux jusqu'au sein de Dieu lui-même; de travailler à nous approcher de son incomparable sainteté; en un mot d'être parfaits comme notre Père céleste est parfait : « *Estote perfecti sicut et Pater vester celestis perfectus est.* »

Mais ce conseil, l'homme peut-il, je ne dis pas le suivre dans toute son étendue, mais seulement en accomplir une partie? Nos faibles yeux peuvent-ils fixer un instant ce soleil d'éternelle perfection que le Sauveur nous invite à contempler? Pouvons-nous enfin prendre pour modèle de notre perfection la perfection de Dieu même? Mes frères, l'Église aujourd'hui vous répond par des faits plus que par des paroles; elle vous montre une sainte qui ne se proposa d'autre objet à imiter que son Dieu, et qui mérita ainsi de marcher toujours de vertus en vertus, jusqu'au jour où celui qui avait été son modèle sur la terre devint sa récompense dans le ciel. Sainte Thérèse, par ce violent désir qu'elle avait de la perfection, peut être citée à tous les vrais chrétiens, et son exemple peut leur apprendre à tous à quelle sainteté Dieu élève l'âme fidèle qui cherche

à devenir parfaite comme son Père céleste est parfait.

Il ne m'est pas donné, mes frères, de vous dire ce qu'a été la sainte que nous honorons en ce jour, de vous faire connaître la sublimité des voies par lesquelles la conduisit le Seigneur; de vous parler de ces secrets de la vie spirituelle que l'amour divin révèle aux cœurs purs, et de cette contemplation qui leur fait trouver ici-bas un avant-goût des délices éternelles. Je n'essayerai pas de vous peindre ces ravissements pendant lesquels l'âme, oubliant la terre et les choses de la terre, s'envole vers son Dieu pour se reposer en lui; je n'oserais même pas entreprendre de vous faire connaître tout ce qu'il y a de grandeur et d'élévation dans ce vœu qu'avait fait sainte Thérèse d'exécuter toujours ce qu'elle connaîtrait de plus parfait. Ah! ce sont là les mystères du Saint-Esprit : lui seul s'est réservé d'en donner l'intelligence à qui lui plaît (I Cor., XII, 11); et s'il ne parle point au cœur, la langue des hommes ne saurait suppléer à son silence. Demandons-lui, mes frères, qu'il daigne, pour la plus grande gloire de Dieu, nous faire comprendre et surtout nous faire pratiquer ces ineffables secrets de la perfection; et contentons-nous pour notre édification, comme pour notre utilité, de rechercher par quels moyens Thérèse s'éleva à la sainteté que nous admirons en elle. Le repentir, la patience et la prière, tels sont les trois degrés qui la firent monter au ciel.

Oui, mes frères, le repentir fut pour Thérèse un moyen de perfection. Pourquoi chercherions-nous à le dissimuler? le repentir lui fut nécessaire. La négligence des pratiques habituelles que recommande la ferveur, la lecture de quelques livres profanes qui tombèrent par hasard dans ses mains, la fréquentation du monde, des compagnies acceptées sans discernement, c'en fut assez pour éteindre presque le feu sacré de la dévotion dans l'âme de Thérèse. Son cœur était agité, il ne voulait point rompre avec son Dieu, et n'avait pas le courage de briser les nouvelles chaînes qui l'attachaient au monde. Bientôt peut-être elle allait entrer dans l'état de tiédeur complète qui devait exposer son salut aux plus effroyables périls; mais le Seigneur, dans sa miséricorde, la rappelle à lui; elle entend sa voix, et court se jeter dans ses bras. Alors elle regarde derrière elle, pour contempler l'abîme où la conduisait l'ennemi de son âme, et cette vue excite en elle le repentir le plus vif et le plus durable. Désormais, inconsolable d'avoir été pour quelques jours infidèle à la grâce, elle pleure, elle gémit, et la plus rigoureuse pénitence lui semble encore peu de chose pour l'expiation de ses fautes. Ses regrets croissent avec son amour; et plus elle découvre en son Dieu de miséricorde et de bonté, plus aussi elle se lamente de s'être exposée à le perdre. Chaque jour renouvelle sa douleur,



qui n'aura plus d'autre terme que le terme de sa vie.

Tel fut le repentir de Thérèse ; là prirent leur source cette humilité profonde, cette vigilance continuelle, cette vive reconnaissance, qui rendent profitables aux élus les fautes même qu'ils se reprochent. Quel exemple pour nous, mes frères, pour nous dont les fautes peut-être ont été plus grandes et la douleur moins amère ! Thérèse pleure toute sa vie quelques jours de négligence et de tiédeur ; et nous, nous voyons avec indifférence ces alternatives continuelles d'exactitude et d'oubli, de relâchement et de ferveur, qui occupent sans fruit une existence dont les premières années ont mérité peut-être de plus graves reproches. Ah ! apprenons, à son exemple, à nous rappeler sans cesse, dans l'amertume de notre âme, et nos fautes passées et nos infidélités présentes, et le repentir sera pour nous ce qu'il fut pour elle, un moyen de parvenir à la perfection.

Pendant, si Thérèse avait obtenu par le repentir le pardon de sa faute, elle devait l'expié par ses souffrances, et Dieu voulait ainsi lui ménager dans la patience un second moyen de perfection. Lui-même se chargea d'abord de l'éprouver par ces désolations intérieures que ceux-là seuls peuvent apprécier qui en ont senti les rigueurs. Pendant plus de trente ans, livrée à tous les dégoûts d'une affreuse sécheresse, elle cherchait Dieu, et Dieu semblait l'éviter ; elle tournait vers lui des regards suppliants, et Dieu voilait sa face pour se dérober à ses yeux ; elle criait vers le ciel, et le ciel était sourd à sa voix. Mais au milieu d'une si profonde affliction on n'entendra point sortir de sa bouche une parole de murmure. Elle accepte cette croix si pesante en baisant la main qui la lui offre ; et sa patience dans cette épreuve, si longue et si douloureuse, devient la condamnation des vivacités et des plaintes qui nous échappent lorsque le Seigneur paraît aussi se retirer de nous.

Les hommes s'unissent à Dieu pour persécuter Thérèse. Les projets de réforme qu'elle a conçus rencontrent de violents adversaires : elle voit s'élever contre elle, et ceux dont la lâcheté s'effraye des saintes rigueurs qu'elle médite, et ceux même qui auraient dû trouver dans leur ferveur un motif pour applaudir à ses desseins. O Thérèse ! cette fois votre patience sera-t-elle vaincue ? Gardez-vous de le croire, mes frères, la tempête gronde autour d'elle, mais elle est calme et tranquille ; la persécution l'afflige et ne l'ébranle pas : le mépris, les reproches, les calomnies, elle sait tout souffrir et tout pardonner.

Puis, au milieu de ces tribulations, que lui suscitent à l'envi le ciel et la terre, de longues et douloureuses maladies viennent encore manifester sa patience et la rapprocher davantage de la perfection. Entendez-la sur ce lit de douleur où la retinent presque habituellement des infirmités prolongées pendant quarante années ; entendez-la offrir

au Seigneur cette croix nouvelle qu'il lui envoie, et s'écrier avec un saint empressement : Ah, Seigneur ! ou souffrir ou mourir ! Parole qui doit faire à jamais l'éternelle confusion de nos délicatesses et de nos murmures, et qui publiera toujours l'admirable patience de la sainte, qui trouva dans son cœur assez de vertu pour former un pareil désir.

Enfin, l'amour de la prière, l'esprit d'oraison fut un dernier moyen qui sanctifia Thérèse et la conduisit à la perfection. La prière, c'était là son refuge dans les peines qui chaque jour se multipliaient pour elle ; là elle trouvait un soulagement à ses infirmités, un conseil dans ses doutes, une consolation dans la persécution ; c'était là qu'elle puisait ces lumières surnaturelles qui l'ont éclairée pendant sa vie, et qui, consignées encore dans ses œuvres, conduisent à la perfection l'âme fidèle qui veut marcher sur ses traces. C'était la prière que Thérèse recommandait à ses compagnes, et elle crut, leur laissant en héritage son amour pour l'oraison, elle crut les voir suffisamment affermiés dans le bien qu'elle avait opéré.

Ainsi, mes frères, repentir, patience et prière, tels furent les moyens qui élevèrent sainte Thérèse à la perfection que l'Eglise honore en elle aujourd'hui. Le repentir, nous en trouverons abondamment les motifs dans nos fautes de chaque jour ; la patience, elle nous est nécessaire chaque jour aussi, parce que chaque jour a sa peine ; la prière, Notre-Seigneur nous la recommande pour tous les instants : rendons-nous fidèles à la pratique de ces moyens de perfection, ils nous y conduiront comme ils y ont conduit sainte Thérèse, et là nous pourrons chanter à jamais avec elle les miséricordes du Seigneur.

#### INSTRUCTION XXXIV.

##### SUR L'ECRITURE SAINTE.

Il est, mes frères, dans la religion, des monuments dont la connaissance ne saurait être étrangère aux fidèles, que le christianisme présente également et à ses ennemis et à ses amis, et qui lui servent à prouver aux uns sa mission toute divine et à raffermir la foi des autres dans des temps d'incrédulité. Ces monuments sont les livres saints, qui se trouvent entre les mains de tous les fidèles ; mais il n'est que trop vrai qu'ils n'y sont le plus souvent que comme ce livre scellé dont nous parle saint Jean, que personne ne saurait lire.

Beaucoup de chrétiens, tous les chrétiens même, ont entendu parler de l'Ecriture sainte, mais peu de chrétiens connaissent l'Ecriture sainte. C'est à vous la faire mieux connaître, mes frères, que je consacrerai quelques-unes de ces petites réunions qui deviennent peut-être un peu plus solitaires, mais où nous avons du moins la consolation de ne compter toujours que des âmes choisies, qui travaillent sans relâche à se montrer dignes de leur sublime vocation.



C'est à celles-là qu'on ne pardonnerait pas d'ignorer le précieux dépôt qui a été remis entre leurs mains; c'est pour celles-là que je dirai quelques mots sur l'Écriture sainte.

I. — Origine de l'Écriture sainte.

Dans les premiers jours du monde Dieu se laissait voir souvent à quelques hommes que leurs vertus avaient rendus dignes de ce privilège. Dans ces communications de la Divinité avec sa créature, le Seigneur instruisait lui-même nos pères de leurs devoirs, et leur traçait ces règles de conduite qu'ils ont observées si fidèlement, et qui ont fait des premiers patriarches des modèles pour les siècles qui les ont suivis. Plus tard, le cœur des hommes se corrompant, ils devinrent peu à peu indignes de voir leur Dieu; le Seigneur les laissa s'agiter au gré de leurs passions, et il cacha dans les hauteurs des cieux une majesté que des yeux mortels ne devaient plus contempler ici-bas. Cependant, résolu qu'il était à ne plus descendre visiblement parmi nous, Dieu ne voulut pas nous laisser sans quelque souvenir qui nous rappelât et ses apparitions sur la terre et les bienfaits qu'il y avait apportés. Ne voulant plus faire entendre à nos oreilles cette voix qui fait la joie des séraphins dans le ciel, il voulut que nous eussions au moins la consolation de participer en quelque manière à ces entretiens dont furent autrefois favorisés nos pères. Dieu donc suggéra à quelques hommes vertueux le dessein de conserver dans des livres les paroles de sagesse et de vie qui étaient sorties de sa bouche. Il inspira ces hommes, c'est-à-dire qu'il leur accorda un secours surnaturel et divin qui les engageait à écrire, et qui les mettait dans l'heureuse impossibilité de commettre aucune erreur, quant au dogme et à la morale. C'étaient ces hommes qui tenaient la plume, mais Dieu intérieurement leur indiquait le sens de ce qu'ils devaient écrire, quelquefois même leur en dictait les propres termes, selon la doctrine plus commune des théologiens (8). Assistés de ce secours infailible, les écrivains sacrés commencèrent à raconter les premiers événements du monde, événements que la tradition de leurs ancêtres leur avait fait connaître, et Dieu était là pour les empêcher de se tromper dans le récit historique qu'ils en ont tracé. Quand Dieu se fut choisi un peuple pour conserver sur un coin de la terre la vraie religion et pour ménager à son Fils, qui devait se faire homme pour nous, un petit espace au moins qui ne fût pas au pouvoir du démon; quand il eut manifesté d'une manière visible sa puissance sur ce peuple, et qu'il l'eut conduit de merveille en merveille jusqu'à la terre qu'il devait habiter, des hommes se rencontrèrent qui, continuant l'ouvrage des premiers, nous tracèrent dans leurs

pages sacrées les miracles opérés en faveur d'Israël et toute la suite de son histoire jusqu'aux temps de Jésus-Christ.

De temps en temps ce peuple, comblé de bienfaits, fut ingrat envers son bienfaiteur; il s'égara dans la voie de l'iniquité, et courut brûler de l'encens sur l'autel des faux dieux. Le Seigneur alors suscitait des prophètes, des hommes pleins de son esprit, qui tonnaient contre les enfants de la prévarication, et qui ramenaient le peuple au culte légitime; et pour que les saintes instructions ne fussent pas perdues pour la postérité, ils les enseignaient dans des écrits que le peuple relisait avec le même respect qu'il les avait entendu prononcer. De cette suite de documents historiques et d'instructions religieuses se composèrent les livres saints des Juifs, ou l'Ancien Testament.

La composition des livres du Nouveau Testament fut exactement la même. Dieu, après avoir parlé de diverses manières à nos pères, et par lui-même et par ses prophètes, nous a parlé dans les derniers temps par son Fils, auquel il a donné l'univers pour héritage. Ce Fils, après avoir passé sur la terre pour faire du bien (*Act.*, X, 38) et créer un monde nouveau, un monde tout spirituel, ce Fils remonta vers son Père, et s'assit à sa droite pour y régner avec lui dans les siècles des siècles. Il fallait à cette nouvelle création de nouveaux historiens, et les derniers âges du monde, qui n'avaient pas vu Jésus-Christ conversant sur la terre, avaient besoin de savoir ce qu'il avait fait pour eux. Les évangélistes parurent, qui nous dirent par quels miracles de faiblesse et de puissance, de gloire et d'humiliation, ce monde avait été de nouveau tiré de l'abîme, et comment les péchés des hommes avaient fait couler sur la terre le sang d'un Homme-Dieu, déluge de miséricorde, comme le premier avait été un déluge de justice. Au récit de cette seconde naissance de l'univers fut ajoutée l'histoire des premières années de l'Église et des vertus du christianisme au berceau. Les instructions des premiers pasteurs du troupeau, de ces apôtres qui avaient vu et entendu le Seigneur, ces instructions par lesquelles ils consolait et fortifiaient, ranimaient et dirigeaient les fidèles, trouvèrent aussi une place dans le recueil divin; et, pour fermer convenablement la liste de nos livres sacrés, l'Apocalypse, qui en est le dernier, nous raconte par avance les dernières tribulations de l'Église, l'agonie du monde et le règne éternel de la Jérusalem céleste.

Voilà, mes frères, en deux mots l'origine et le plan de l'Écriture sainte. Par le nom d'Écriture sainte on entend donc un recueil de livres écrits par l'inspiration divine, c'est-à-dire on ne saurait trop répéter cette notion, c'est-à-dire écrits avec un secours

(8) Il est très-probable que plusieurs endroits de l'Écriture ont reçu l'inspiration verbale (c'est-à-dire celle qui s'étend au style et aux expressions des auteurs sacrés) : ainsi le Décalogue, que Moïse reçut de la main même de Dieu; ainsi certaines

parties des prophéties : par exemple, quand un homme est nommé longtemps avant sa naissance; ainsi encore certaines expressions plus sublimes : *Et Verbum caro factum est* (*Joan.*, I, 14), et autres.



surnaturel qui a déterminé l'auteur à écrire, et l'a préservé de toute erreur quant au dogme et à la morale. Cette définition de l'Écriture sainte, si elle est bien approfondie, vous expliquera les noms que l'Église lui donne et la vénération qu'elle a toujours eue pour les livres sacrés.

#### II. — Noms de l'Écriture sainte.

On les appelle Écritures saintes, ou Écritures par excellence, parce qu'en effet rien n'a jamais mieux mérité d'être écrit que ce qu'ils renferment, puisque nous voyons l'origine du monde et ses destinées, l'histoire véritable des temps primitifs dépouillée des voiles trompeurs de la fable et transmise à la postérité dans toute sa pureté. C'est une Écriture sainte, puisque Dieu lui-même l'a inspirée, puisque les écrivains qui l'ont composée étaient des saints pour la plupart; enfin, puisque les règles et les leçons qu'elle nous donne sont saintes et infaillibles.

L'Écriture sainte est encore appelée *Bible*, d'un mot grec qui veut dire *livre*, parce qu'elle est le livre par excellence, le livre des livres, le livre qui a Dieu même pour auteur : on la nomme encore la parole de Dieu, les livres sacrés, la voix du Saint-Esprit, autant de noms dont l'Église se sert pour graver profondément dans l'esprit des fidèles cette importante vérité que c'est à Dieu lui-même qu'il faut attribuer ces livres.

Enfin l'Écriture sainte est appelée Testament, Ancien Testament, Nouveau Testament, parce que c'est un titre authentique que Dieu nous a laissé en nous quittant, titre qui nous apprend et notre origine céleste, en nous montrant l'homme qui sort des mains de son Créateur comme son plus bel ouvrage, et notre destinée toute divine, en nous apprenant que le ciel est notre patrie, et que c'est là que nous serons un jour heureux. Testament veut dire encore alliance et c'est dans l'Écriture sainte que sont consignées les conditions de notre alliance avec Dieu, alliance qui demande de notre part fidélité et amour, et qui nous promet de la sienne grâce et bénédiction; c'est dans l'Écriture sainte que se trouve la promesse de cette alliance indissoluble de Jésus-Christ avec son Église, qu'il ne doit plus abandonner; de cette alliance ineffable de Jésus-Christ avec l'âme chrétienne qu'il veut bien attendre jour et nuit sur ses autels, au risque d'être obligé, pour échapper à des mains sacrilèges, d'y chercher d'autres voiles (9) que les voiles eucharistiques qui les couvrent, et d'autre sûreté que le respect et la foi des chrétiens.

#### III. — Respect dû à l'Écriture sainte.

L'Écriture Sainte est un livre inspiré de Dieu; ne vous étonnez donc plus, fidèles,

de la vénération que l'Église lui a toujours témoignée. Autrefois il y avait sur les autels des chrétiens deux tabernacles, un pour la divine eucharistie, et un autre pour la sainte Écriture; l'Église ne jugeait pas que la parole d'un Dieu pût être placée plus convenablement qu'à côté du corps d'un Dieu, et elle faisait participer l'Écriture Sainte, pour ainsi dire, aux adorations qu'elle rendait au Dieu caché dans le sacrement de son amour. Et que cette parole, mes frères, ne vous effraye pas : je ne fais que vous rendre la pensée du concile de Trente, organe infaillible de la doctrine de l'Église, qui appelle l'Écriture une *parole sainte et adorable* : « *Sacrosancta et adoranda verba.* » Et de nos jours encore n'est-ce pas elle que l'on place, pendant la solennité des saints mystères, aux deux côtés du tabernacle, sur cet autel où rien de profane ne saurait demeurer? n'est-ce pas elle que le sous-diacre porte avec amour sur son cœur, quand il vient la lire devant l'assemblée sainte? n'est-ce pas elle que le diacre soutient avec respect au-dessus de sa tête, quand vous vous levez par honneur pour ce livre divin? n'est-ce pas elle, enfin, que le prêtre baise avec confiance, en demandant à Dieu que la vertu de ces saintes paroles efface nos péchés? cérémonies prescrites par l'Église, et qui sont un témoignage permanent de sa foi et de sa vénération pour la Sainte Écriture.

J'ai tâché, mes frères, de vous faire comprendre la nature de l'Écriture Sainte, en vous rappelant l'origine de ce livre céleste, les noms qu'il porte, et la vénération que l'Église a pour lui. Prosternons-nous maintenant aux pieds de Celui dont l'Écriture Sainte est la parole. Vous savez si nous avons des motifs de lui demander pardon, vous savez si cette semaine (10) doit être pour nous une semaine de larmes et de pénitence. Hélas ! mes frères, dans les siècles que nous appelons des temps d'ignorance et de barbarie l'autel du Dieu vivant était un lieu d'asile et de refuge pour les criminels et aujourd'hui la victime sainte qui est morte pour nos péchés ne saurait y trouver asile et protection; autrefois les grands pécheurs ne s'approchaient des sacrés tabernacles que pour y verser des larmes de repentir et d'amour, et pour presser de leurs lèvres la pierre du sacrifice, et aujourd'hui ils y viennent encore, ils y viennent porter des mains violentes sur le Sauveur d'Israël et jeter dans la boue celui qui les a rachetés... O cieux, voilez votre face ! portes éternelles, soyez dans la désolation ! (*Jer.*, II, 12). Ce n'était pas assez d'avoir insulté le représentant de notre Dieu, d'avoir pillé les temples eux-mêmes, il fallait que l'outrage montât encore plus haut, et que le sacrilège consommât son œuvre...

(9) « Et Jésus-Christ même se voyait contraint, au grand malheur des hommes ingrats, de chercher d'autres voiles et d'autres ténèbres que ces voiles et ces ténèbres mystiques dont il se couvre volontairement dans l'Eucharistie. » (BOSSUET, Oraison funèbre de la reine d'Angleterre.)

(10) Dans la nuit du 24 au 25 novembre 1831, le tabernacle d'une des chapelles de l'église paroissiale de Saint-Eustache, à Paris, fut forcé; le saint ciboire, avec les hosties consacrées qu'il contenait, fut enlevé.



Pleurons, mes frères, parce que l'iniquité de la fille de Sion a été plus grande que le péché de Sodome qui fut renversée en un moment. Coajurons le Seigneur de nous pardonner encore ce crime et d'éloigner de nous ces trésors de colère que nous amoncions de plus en plus sur nos têtes. Pardon, Seigneur, pardon pour votre peuple ! et ne soyez pas à jamais irrité contre nous.

## INSTRUCTION XXXV.

### SUR LE MÊME SUJET

#### *Autorité humaine.*

Quelle est, mes frères, l'autorité de l'Écriture Sainte, de ce livre inspiré par le ciel et donné aux hommes pour leur consolation ici-bas ? quelles sont les règles qu'il faut suivre dans la lecture de l'Écriture Sainte ? Voilà les deux questions que nous examinerons aujourd'hui, et qui demandent toute votre attention.

#### PREMIÈRE QUESTION.

#### *Autorité de l'Écriture sainte.*

On peut trouver dans l'Écriture sainte deux sortes d'autorité : l'autorité humaine et l'autorité divine ; c'est-à-dire qu'on peut considérer les livres saints d'abord comme des livres ordinaires, écrits comme les autres ouvrages de l'esprit de l'homme, et ensuite comme des productions surnaturelles inspirées par l'esprit de Dieu.

#### I. — Autorité humaine.

Sans doute, c'est ôter à l'Écriture sainte le plus beau titre qu'elle ait à notre vénération et à nos hommages, que de la considérer comme un livre purement humain ; mais cette considération elle-même peut servir à notre instruction, même à l'affermissement de notre foi, et voilà pourquoi l'Église nous permet d'examiner les livres sacrés, abstraction faite de leur inspiration divine.

Point d'histoire plus certaine que l'histoire qui nous est transmise dans les livres de l'Écriture ; point de morale plus belle que la morale qu'ils nous enseignent : arrêtons-nous à ces deux réflexions, pour lesquelles nous n'invoquons point l'autorité divine de l'Écriture.

Pour connaître d'une manière certaine l'histoire d'une nation, que faut-il ? Il faut que les livres qui nous rapportent cette histoire aient été écrits par des auteurs contemporains ; qu'ils soient parvenus jusqu'à nous sans altération essentielle ; enfin que les faits qu'ils rapportent soient revêtus d'un caractère de vérité propre à les faire croire. Sans ces trois conditions un livre n'a aucun droit à notre confiance. Et voilà pourquoi certains ouvrages ont été jugés indignes de toute créance ; c'est qu'ils n'étaient point écrits par des auteurs contemporains (11) ou que du temps même où les faits s'étaient

passés, on avait réclamé contre les assertions avancées dans ces écrits ; ou bien, peut-être, c'est que ces ouvrages avaient été altérés par la suite, ou, enfin, c'est que les faits qu'ils contenaient paraissaient évidemment faux et controvésés.

Or, les livres de l'Écriture ont été composés par des auteurs contemporains. Je vous ai montré la dernière fois comment Dieu avait suscité de siècle en siècle, pour ainsi dire, des hommes pleins de son esprit qu'il destinait à écrire les événements qui s'étaient passés sous leurs yeux. Moïse, le premier d'entre eux, avait vu la plus grande partie des faits qu'il a écrits. L'histoire de la création, il ne la connaissait, il est vrai, que par tradition ; mais remarquez, je vous prie, qu'il était très-rapproché de ces premières années du monde, et que la longue vie des hommes qui habitaient alors sur la terre l'avait mis à même de s'entretenir avec plusieurs de ses ancêtres. Il n'était éloigné de la création que de quatre ou cinq générations, et dans ces premiers siècles, où il n'y avait encore que cette seule histoire pour servir de matière aux conversations des hommes, je vous laisse à penser s'ils ne la répétaient pas assez souvent pour la savoir parfaitement et la transmettre fidèlement à leur postérité. Rappelez-vous avec quel soin une famille conserve la mémoire de tout ce qui l'intéresse, et vous verrez clairement que le genre humain, qui n'était presque alors qu'une grande famille, a dû conserver avec une religieuse fidélité l'histoire de son origine et de ses progrès. Depuis Moïse jusqu'au siècle de Jésus-Christ l'histoire qui nous occupe a été écrite par des contemporains : les évangélistes avaient vu le Sauveur et conversé avec lui ; ils l'avaient touché de leurs mains, comme ils nous l'apprennent eux-mêmes, et saint Luc nous traçant, dans le livre intitulé *les Actes des apôtres*, l'histoire de l'Église naissante, n'a fait que transmettre aux âges futurs des faits dont il avait été le témoin, et auxquels souvent il avait pris part. Ces auteurs contemporains qui ont écrit l'histoire consignée dans l'Écriture étaient des hommes vertueux et incapables de vouloir tromper ; c'étaient les plus instruits de la nation, incapables par conséquent de pouvoir être trompés : leur récit n'a jamais été contredit par d'autres auteurs contemporains : tout au contraire, les livres qu'ils écrivaient étaient reçus par le peuple avec la vénération que mérite une histoire certaine et authentique.

En second lieu, ces livres écrits par des auteurs contemporains sont parvenus jusqu'à nous sans altération essentielle : on n'y a rien ajouté, rien retranché d'important. D'abord les Juifs avaient pour leurs livres un respect qui allait quelquefois jusqu'à la minutie : ils s'amusaient à en compter les lettres, à voir combien de fois le même mot y est répété ; ils les copiaient avec la

(11) On pourrait citer pour exemple la vie d'Apollonius de Tyane. Voy. *Triomphe de l'Évangile*, tome 1, p. 196.

plus grande exactitude, et les conservaient précieusement, comme les annales de leur nation. Je vous le demande, se seraient-ils permis d'y ajouter quelque chose, d'en retrancher la moindre partie? à plus forte raison n'auraient-ils pas permis à d'autres peuples de faire ces altérations. D'ailleurs, ces altérations n'auraient pu être faites dans tous les exemplaires de l'Écriture, qui étaient répandus presque par tout le monde, et qu'on ne pouvait réunir pour y faire ces altérations. Si elles n'ont pu se faire dans tous les exemplaires, elles n'ont pu se faire dans aucun, puisque la seule confrontation de l'exemplaire falsifié aurait sur-le-champ découvert la supercherie. Enfin, chez les Juifs il y a un schisme fort ancien : une partie de cette nation n'a plus voulu communiquer avec l'autre en matière de religion et cependant les livres de l'Écriture qui étaient composés à l'époque de leur séparation sont exactement les mêmes chez les deux peuples, preuve manifeste que ces livres n'ont éprouvé aucune altération essentielle.

Ce que j'ai dit des Juifs, on peut le dire des chrétiens. Ils avaient, comme les premiers, la plus grande vénération pour leurs livres, jusque là qu'un évêque s'étant permis une fois en chaire de changer un seul mot dans un passage de l'Écriture qu'il citait, de vives réclamations s'élevèrent aussitôt de toutes les parties de l'auditoire; certes un peuple qui a tant de respect pour ses livres n'a pas dû les altérer. Le Nouveau Testament est autant et plus répandu que l'Ancien; par conséquent même impossibilité d'en altérer simultanément tous les exemplaires. Enfin les schismatiques, les hérétiques qui se sont séparés de l'Église catholique ont pour la plupart les mêmes livres que nous, et la vue seule de ces livres convaincrà le plus incrédule qu'il n'y a eu d'altération ni dans les uns ni dans les autres.

En troisième lieu, les faits rapportés dans l'histoire de l'Écriture sont revêtus d'un caractère de vérité propre à les faire croire. Il ne s'agit pas ici de faits peu importants, qui ont eu deux ou trois témoins, et qu'on a pu oublier ou défigurer aussitôt après l'événement. Ce sont des faits qui ont servi de base à l'établissement d'un peuple et à sa constitution, ce sont des faits souvent peu honorables pour ce peuple; par exemple, ses révoltes contre Dieu, ses murmures, ses chutes dans l'idolâtrie : on ne l'accusera sans doute pas de les avoir imaginés à plaisir; ce sont des faits dont les conséquences sont encore sous nos yeux, puisque la religion juive, ses pratiques et ses traditions sont une conséquence nécessaire des faits historiques dont nous parlons. Ce sont des faits surtout qui ont eu un grand peuple pour témoin; peut-on dire que de pareils événements ne présentent pas toutes les sûretés convenables de leur vérité?

Et comment sont racontés ces faits? avec une simplicité, un abandon, une naïveté qui à elle seule est la meilleure garantie de la véracité de l'auteur. On ne voit d'ailleurs

dans ces récits rien qui contredise l'époque à laquelle ils sont assignés, le caractère des auteurs auxquels on les attribue, la grandeur et la magnificence du Dieu qui y intervient presque toujours comme partie intéressée. Concluons, mes frères qu'il n'y a point d'histoire plus certaine que l'histoire de l'Écriture, même indépendamment de son inspiration divine. J'ai ajouté, point de morale plus belle que la morale de l'Écriture.

C'est ici un point que les incrédules nous font la grâce d'admettre : la sublimité et la pureté de cette morale ont été senties même par notre siècle; et de là, pour le dire en passant, l'origine de toutes ces sociétés de morale chrétienne dont les prospectus couvrent les murs de nos cités, faibles constructions bâties par la main de l'homme à côté et trop souvent en dépit de l'immortel édifice élevé par Jésus-Christ; sociétés où je puis dire, sans accuser les intentions de ceux qui les composent, que l'on sème la vanité pour recueillir le mensonge, parce que, n'en déplaît à notre siècle, une morale qui n'a pas le dogme pour base et pour fondement est une vanité, un ridicule, une absurdité.

Quoi qu'il en soit, si l'on n'a pas voulu passer au christianisme d'avoir enseigné à l'homme des dogmes plus élevés que sa raison, on lui a pardonné du moins jusqu'ici d'avoir apporté sur la terre une morale que les siècles païens ne connaissaient pas. Et quelle morale en effet, mes frères, que la morale de l'Écriture! Quelle sagesse dans ce précepte de l'amour du prochain, quelle grandeur dans ce seul commandement de l'amour des ennemis! Comme ils nous exhortent puissamment, ces livres admirables, à fuir le vice, à l'avoir en horreur, à pratiquer la vertu et la vertu la plus sublime, l'humilité, la mortification, la haine de soi-même, et tant d'autres sentiments généreux si conformes aux penchants raisonnables du cœur de l'homme! Où trouverez-vous un autre livre qui vous apprenne mieux ce que vous devez à votre Créateur, l'amour, le respect, l'obéissance; ce que vous devez à vos frères, la charité! ce seul mot dit tout, mes frères, et c'est l'Écriture qui nous l'a appris; ce que vous vous devez, enfin, à vous-mêmes? Non, on peut le dire sans crainte d'être démenti, point de morale plus belle que la morale de l'Écriture.

A ces deux considérations, qui établissent l'autorité de l'Écriture indépendamment de son inspiration, j'aurais pu ajouter quelques réflexions propres à les fortifier encore; j'aurais pu vous dire qu'il n'y a point de livre plus intéressant, puisque c'est l'histoire d'une religion qui a répandu sur la terre la lumière et le bonheur; point de livre même plus curieux sous le rapport littéraire, puisque les beaux génies sont venus chercher dans l'Écriture des modèles dans tous les genres. C'en est bien assez, mes frères, pour que vous concluez avec moi, que les livres de l'Écriture, fussent-ils uniquement l'ouvrage de l'homme, mériteraient déjà votre vénération, et auraient des titres in-



contestables à votre confiance et à votre foi. Et voilà la pensée que je vous laisse en finissant.

### INSTRUCTION XXXVI.

SUR LE MEME SUJET.

PREMIÈRE QUESTION.

*Autorité de l'Écriture sainte.*

II. — Autorité divine.

Nous avons parlé la dernière fois, mes frères, de l'autorité de l'Écriture considérée indépendamment de son inspiration divine; nous avons vu que nos livres saints méritent, même à ne les prendre que pour des ouvrages de l'homme, notre vénération et notre confiance. Que sera-ce quand nous aurons ajouté à ce premier caractère celui de leur autorité divine, et quand le catholique saura que ce livre, dont on lui cite si souvent le témoignage, a été dicté par le ciel, et qu'il participe à l'infaillibilité de Dieu même dont il est la parole ?

Car voilà, mes frères, une de ces vérités premières de la religion, sur laquelle on ne saurait trop revenir, et que les fidèles ne sauraient avoir trop souvent présente à l'esprit.

Tous les livres de l'Écriture sont divins et inspirés, quant à la foi et aux mœurs. Pesez bien ces paroles, mes frères ! je viens de vous énoncer une vérité de foi catholique, c'est-à-dire que l'Église frappe de ses anathèmes et regarde comme un hérétique celui qui oserait contester à l'Écriture cette prérogative, et prétendre que même un seul de ses livres n'est pas divin et inspiré dans ces deux points, la foi et les mœurs; c'est-à-dire encore que, comme vous devriez écouter avec horreur, ou plutôt vous boucher les oreilles, si l'on venait vous dire que le Dieu de votre amour n'est pas réellement et corporellement présent dans la divine eucharistie, de même aussi vous devez rejeter avec indignation tout discours qui tendrait à affaiblir l'autorité divine de l'Écriture.

Mais comme notre obéissance, selon saint Pierre, doit être raisonnable, après vous avoir fait connaître la doctrine de l'Église, je vais vous en montrer les fondements.

Les livres de l'Ancien Testament sont divins et inspirés, quant à la foi et aux mœurs.

On peut le prouver par la tradition des Juifs et par l'autorité de Jésus-Christ.

Les Juifs ont toujours regardé les livres de l'Ancien Testament comme divins et inspirés : c'est là un fait que leur histoire nous apprend, et ceux de cette nation qui subsistent encore parmi nous peuvent attester leur croyance sur ce point et l'antiquité de cette tradition chez leurs pères.

Or quelle peut être l'origine de leur croyance ? N'a-t-elle d'autre fondement que l'ignorance et la superstition ? ou bien faut-il supposer la vérité du fait pour expliquer le fait lui-même ? D'où peut être venue aux Juifs cette persuasion que leurs livres religieux étaient divins et inspirés ? Elle a pris sa source, mes frères, dans l'autorité de ceux

mêmes qui ont écrit ces livres; et quand on a vu Moïse qui avait opéré tant de prodiges en Égypte, s'ouvrir encore un chemin au travers de la mer obéissante à sa voix, quand on l'a vu semer les miracles sur sa route dans le désert, et parler au Dieu puissant comme un ami parle à son ami, certes on a dû penser que toutes les œuvres de cet homme devaient être extraordinaire comme lui. De là cette vénération profonde qu'on eut toujours pour ses livres : ils reposaient dans l'arche d'alliance, au-dessous de la gloire du Seigneur; on les lisait dans les solennités de la nation; ils étaient, en un mot, la règle de la croyance et des mœurs du peuple entier. Les prophètes qui sont venus après lui, et auxquels on ne refusera pas non plus une mission divine, puisqu'ils la prouvaient par des miracles, les prophètes ont canonisé pour ainsi dire les livres de Moïse, en nous apprenant qu'il était chéri de Dieu et des hommes, et qu'il avait reçu du ciel le précepte d'instruire Israël.

Ce que nous disons de Moïse, on doit le dire de ceux qui gouvernèrent le peuple après lui : successeurs de son pouvoir, ils succédaient aussi à son inspiration divine, et les Juifs, en rangeant les livres qu'ils ont écrits à la suite des lois de Moïse, leur ont reconnu la même autorité, la même infaillibilité...

L'autorité de Jésus-Christ se joint à la tradition des Juifs pour nous prouver la divinité des livres de l'Ancien Testament. A chaque instant ce divin maître emploie les livres des Juifs pour établir la doctrine qu'il prêche, pour réfuter ses adversaires, c'est-à-dire les Juifs eux-mêmes. Or, supposons-nous qu'il veuille se servir d'une autorité sujette à erreur, et moins infaillible que sa parole, qui est la vérité même ? Croirons-nous qu'après avoir proposé à ses auditeurs un point de doctrine, il vienne alléguer, pour le mieux confirmer, le témoignage d'un livre qui ne mériterait que la confiance nécessairement bornée qu'on peut accorder à un ouvrage de l'homme ? Ces suppositions ne renversent-elles pas les premières notions du raisonnement ? Et d'ailleurs Jésus-Christ a pris soin de nous apprendre lui-même l'infaillibilité de l'Ancien Testament, en nous disant que l'autorité de l'Écriture ne pouvait être rejetée : *Non potest solvi Scriptura*. Après ces paroles prononcées par le Fils de Dieu, il serait superflu de rien ajouter, criminel surtout de ne pas croire.

Et qu'on ne dise pas que Jésus-Christ parlait aux Juifs d'après les idées reçues chez eux et d'après son opinion. S'il en eût été ainsi, il aurait averti au moins une fois qu'il n'entendait pas approuver tout ce qui était dans l'Écriture, ni lui supposer une autorité qu'elle n'avait point réellement. Et je vous le demande, où a-t-il fait cette restriction si nécessaire pour détruire les préjugés de ses auditeurs ? Nulle part. Il y a plus; s'il eût parlé d'après les idées des Juifs, au moins quand il instruisait ses disciples en particulier, aurait-il dû laisser de côté cette auto-

rité si faible et si ruineuse ; et cependant, tout au contraire, il leur cite encore l'Écriture, et prend soin même de les avertir que tout ce qui est dans la loi aura son entier accomplissement. Et les apôtres, à leur tour, instruits par ces divines leçons, citent l'Écriture non-seulement aux Juifs, mais encore aux gentils... Voilà pour l'Ancien Testament. La tradition des Juifs et l'autorité de Jésus-Christ en prouvent la divinité et l'infailibilité.

Les livres du Nouveau Testament sont divins et inspirés, quant à la foi et aux mœurs. Je le prouve par le témoignage de Jésus-Christ et par la tradition de l'Église catholique.

Jésus-Christ dit à ses apôtres que le Saint-Esprit, qu'il doit leur envoyer, leur enseignera toute vérité, et leur suggérera ce qu'il leur a dit lui-même ; il leur donne le pouvoir d'enseigner, leur déclarant que celui qui les écoute écoute le Verbe de Dieu qui les a envoyés. Ces paroles de Notre Seigneur assurent aux apôtres une inspiration spéciale pour enseigner sa doctrine, et elles sont si claires que les protestants eux-mêmes s'en servent pour prouver l'infailibilité particulière des apôtres. Or, si l'Esprit-Saint assistait les apôtres dans leurs prédications de vive voix, à plus forte raison devait-il les assister dans leurs écrits, qui sont des prédications permanentes, et qui doivent instruire les fidèles jusqu'à la consommation des siècles. Pourrait-on dire que ces hommes qui étaient inspirés il n'y a qu'un moment, lorsqu'ils prêchaient au milieu de Jérusalem Jésus crucifié et ressuscité, ne le sont plus maintenant qu'ils annoncent la même vérité dans une lettre adressée aux fidèles de la dispersion, c'est-à-dire aux chrétiens répandus sur toute la terre, et que l'instant où ils prennent la plume est aussi celui où l'esprit de Dieu se retire et les abandonne ?

En second lieu, la tradition de l'Église catholique est encore une preuve de la divinité des livres du Nouveau Testament : l'Église fait profession de croire aujourd'hui que ces livres sont divins et inspirés. Or, à quelle époque a-t-elle reçu cette croyance ? qui lui a enseigné ce dogme ? Remontez, mes frères, vers les premiers siècles ; interrogez les écrits des premiers docteurs du christianisme, vous y trouverez à chaque page les deux Testaments cités comme des livres inspirés et infailibles, et, de proche en proche, vous arriverez au premier anneau de cette chaîne de tradition, la promesse d'infailibilité accordée par Jésus-Christ à ses apôtres. On n'a point admis ce dogme dans la suite des siècles ; ce n'est point une addition, un supplément à la doctrine de Jésus-Christ ; ce dogme a été puisé, comme les autres, dans la source même de la vérité, et il n'a d'autre commencement que le commencement du christianisme. Dans tous les temps on a dressé des catalogues de nos livres saints, et dans tous les siècles aussi ces catalogues sont semblables à celui que nous avons aujourd'hui. Quelle

imposante autorité, mes frères ! il me semble voir tous ces premiers évêques de l'Église, tenant dans leurs mains ces livres qui font encore notre force et notre consolation ; il me semble les entendre nous dire que c'est là qu'ils ont puisé la doctrine qu'ils nous ont transmise, là qu'ils ont appris à pratiquer ces vertus, objet aujourd'hui d'une admiration trop souvent stérile ; là, enfin, que nous devons aller chercher comme eux les leçons de notre foi et la règle de nos mœurs.

Enfin, mes frères, le saint concile de Trente, qui représentait, vous le savez, l'Église universelle, et qui participait en cette qualité à l'infailibilité promise par Jésus-Christ à l'Église, le saint concile de Trente, après avoir de nouveau énuméré et nommé chacun des livres qui composent la sainte Écriture, termine son décret sur ce sujet par ces paroles, qui ferment toute discussion entre les enfants soumis de l'Église : « Si quelqu'un ne reçoit pas pour sacrés et canoniques ces livres en entier, avec toutes leurs parties, comme on a coutume de les lire dans l'Église catholique, et comme ils se trouvent dans l'ancienne édition latine appelée Vulgate, qu'il soit anathème ! »

Vous avoir fait connaître cette définition, c'est, mes frères, vous avoir prouvé évidemment la vérité que nous traitons, puisqu'elle a pour fondement, comme vous le voyez, la parole de l'Église, de cette Église avec laquelle Jésus-Christ doit rester jusqu'à la consommation des siècles pour la gouverner et l'éclairer ; de cette Église contre laquelle les portes de l'enfer et de l'erreur ne prévaudront jamais ; de cette Église, enfin, dont une seule parole, dit saint Augustin, décide toutes les questions.

L'Écriture sainte est divine et inspirée, quant à la foi et aux mœurs, et les règles qu'elle nous trace sur ces deux points sont certaines et infailibles : donc, mes frères, quand vous verrez ou quand on vous fera voir un dogme de foi clairement exprimé dans l'Écriture, aussitôt votre raison se soumettra : vous vous rappellerez que cette parole que vous venez de lire ou d'entendre est infailible ; qu'elle n'est point sujette à erreur ; que c'est la parole de la vérité même ; et ce souvenir vous disposera à cette foi simple et obéissante sans laquelle on ne peut être sauvé. Donc encore, quand un point de la morale que nous vous prêchons sera appuyé sur l'Écriture Sainte, vous ne viendrez pas nous dire que cette morale est exagérée, que ce discours est dur à entendre ; autrement vous taxeriez d'exagération Jésus-Christ lui-même.

Et voilà, mes frères, pourquoi les ministres qui vous annoncent du haut de la chaire de vérité la doctrine de salut commencent toujours leurs prédications par une parole, par un texte de l'Écriture ; pour vous montrer que leur doctrine n'est pas leur doctrine, comme dit Jésus-Christ, mais bien la doctrine de celui qui les a envoyés ; pour vous faire voir que ce qu'ils vous disent, ils l'appuient sur l'autorité in-



réusable de Dieu lui-même, et qu'ils ne croient pas vous laisser rien à désirer en fait de preuves, quand ils vous en ont donné qui sont fondées sur l'Ecriture,

La prochaine fois nous parlerons de la lecture de l'Ecriture Sainte; nous verrons si elle est nécessaire aux fidèles, si elle leur est utile, et quelles règles il faut suivre dans cette lecture.

## INSTRUCTION XXXVII.

SUR LE MÊME SUJET.

DEUXIÈME QUESTION.

*Règles à suivre dans la lecture de l'Ecriture sainte.*

Nous nous entretenions, mes frères, il y a quelque temps de la sainte Ecriture. Je vous en ai montré d'abord la nature et l'origine; je vous ai dit que la sainte Ecriture était un recueil de livres écrits par l'inspiration divine; que les livres saints avaient été composés par les prophètes, par des hommes suscités de Dieu pour instruire et gouverner son peuple, ou par les apôtres qui avaient suivi Jésus-Christ, et qui ont écrit son histoire comme ils l'avaient vue. Nous avons parlé ensuite de l'autorité de l'Ecriture, du degré de confiance qu'elle mérite, et nous avons vu que nos livres saints méritent une pleine et entière confiance, même à ne les considérer que comme des ouvrages de l'homme. Mais surtout nous avons vu la dernière fois que ces livres avaient une autorité que les livres humains n'ont pas, l'autorité de Dieu même qui les a inspirés, qui les a dictés, si je puis parler ainsi, enfin qui les a rendus des règles sûres et infaillibles pour la foi et les mœurs.

Aujourd'hui j'ai à vous parler de la lecture de l'Ecriture sainte. Cette lecture est-elle nécessaire aux fidèles? leur est-elle utile? Deux mots sur chacune de ces questions.

La lecture de l'Ecriture sainte n'est point absolument nécessaire aux fidèles. On l'a prétendu dans le siècle dernier, et l'Eglise a condamné ceux qui le prétendaient. Il n'y a, mes frères, aucune loi qui vous oblige, sous peine de péché, à la lecture de l'Ecriture sainte. Jamais les pasteurs ne vous ont parlé de cette loi; jamais ils ne vous ont dit que vous ne pouviez aller au ciel si vous ne lisiez l'Ecriture sainte, et malheur à ceux qui vous tiendraient ce langage! Le défaut d'instruction et le défaut de temps ne permettent pas à plusieurs cette lecture; d'ailleurs, sans lire l'Ecriture sainte vous pouvez connaître la foi que vous êtes appelés à pratiquer; c'est pour vous la faire connaître, cette foi, qu'une chaire s'élève dans le lieu de nos réunions, et que les ministres de Jésus-Christ y montent si souvent pour vous adresser la parole. Leurs instructions ne sont qu'un développement de l'Ecriture; elles suppléent ainsi à ce que vous ne pouvez faire vous-mêmes. Sans lire l'Ecriture sainte vous pouvez sanctifier les jours consacrés à Dieu, puisqu'il y a des œuvres de religion et de charité qui vous occuperont sain-

tement pendant ces jours, si vous le voulez.

Et ne croyez pas, mes frères, que cette doctrine soit nouvelle. Saint Augustin nous dit quelque part que l'Ecriture n'est nécessaire que pour instruire les autres; par conséquent la lecture de l'Ecriture n'est nécessaire, absolument parlant, qu'à ceux qui sont chargés d'instruire les autres.

Enfin, beaucoup de peuples nouvellement convertis ont été fort longtemps sans posséder aucune traduction de l'Ecriture dans leur langue. Oserait-on dire que ceux qui sont morts parmi eux sans avoir lu l'Ecriture n'ont point été pour cela admis au ciel? Ainsi retenez bien ce premier principe : la lecture de l'Ecriture sainte n'est pas absolument nécessaire aux simples fidèles.

Secondement : la lecture de l'Ecriture sainte peut être utile aux fidèles. Cette lecture était la consolation des Juifs dans leurs maux. Ayant les livres saints dans nos mains, disent-ils, nous n'avons besoin d'alliance et d'amitié avec aucun peuple, parce que là ils trouvaient les lumières et la force qui leur étaient nécessaires. Saint Paul rappelle à Timothée qu'il a été nourri dès son enfance de la lecture de la sainte Ecriture, et que c'est là qu'il a appris la doctrine du salut. Et nous aussi, mes frères, nous pouvons y trouver, comme les Juifs, une nourriture spirituelle pour nos âmes, une force toute divine dans nos combats, de sages et salutaires conseils dans nos incertitudes, des encouragements, enfin, après nos chutes. Les premiers chrétiens lisaient tous les jours l'Ecriture sainte. Certes, nous ne saurions rien faire de mieux que d'imiter des exemples qui nous ont été donnés dans un temps où tous les chrétiens étaient des saints. Aussi les saints Pères exhortent tous ceux qui veulent servir Dieu avec piété et ferveur à lire souvent l'Ecriture sainte.

Ainsi cette lecture peut être utile aux fidèles. Remarquez, mes frères, que je ne dis point à tous les fidèles, parce qu'il en est à qui cette lecture peut être dangereuse. Et que cette proposition ne vous scandalise pas : je l'ai trouvée dans les épîtres de l'apôtre saint Pierre : Il y en a, dit-il, qui, par ignorance et par légèreté, dépravent l'Ecriture sainte et la font servir à leur perte. Plus d'un chrétien oublie cette grande règle de saint Paul, que la lettre tue et que l'esprit vivifie; et de là il s'attache avec opiniâtreté à l'enveloppe extérieure, sans chercher à pénétrer le sens caché sous l'écorce. Les saints Pères, tout en recommandant cette lecture, avaient soin de l'interdire à ceux à qui elle pouvait être nuisible; et leurs exhortations sur ce point ne s'adressaient qu'à ceux en qui l'esprit et le cœur étaient suffisamment préparés.

Sans doute l'Ecriture sainte est le pain des fidèles, j'en conviens avec les novateurs, qui permettent à tous indistinctement de la lire; mais ce pain doit être rompu par la main des pasteurs. L'Eglise, comme un médecin charitable, peut interdire aux malades un aliment qu'ils ne pourraient porter; comme une mère pleine de tendresse, elle

coupe elle-même le pain à ses petits enfants, de peur qu'ils ne se blessent.

La lecture de l'Écriture sainte est utile aux fidèles en général; elle peut être dangereuse à quelques-uns en particulier : que conclure de tout ceci? Qu'il faut lire l'Écriture sainte, mais qu'il ne la faut lire qu'avec le conseil et la permission de son directeur. Il faut lire l'Écriture sainte, parce que de toutes les lectures de piété il n'en est point de plus excellente et de plus utile en elle-même; et la raison en est toute simple : les livres de pitié, la Vie des Saints, l'Imitation ont été composés par des hommes, mais l'Écriture a été inspirée de Dieu lui-même; faut-il s'étonner que l'ouvrage de Dieu soit plus parfait que l'ouvrage de l'homme? Cette lecture a produit dans tous les siècles des effets vraiment miraculeux. Saint Antoine entre dans une église pendant qu'on y lit l'Écriture, et, s'appliquant cette parole de Jésus-Christ qu'il avait entendue : *Allez, vendez tout ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres (Matth., XIX, 21)*, il retourne aussitôt chez lui, vend ses biens, en distribue le prix aux indigents, et court s'ensevelir dans un désert. Bientôt la solitude est peuplée d'une nation sainte et choisie, qui fait retentir jour et nuit les louanges du Seigneur. Antoine, comme un autre Abraham, est père d'un grand peuple, aussi nombreux que les étoiles dans les plaines du ciel, et que le sable sur le bord de la mer. Qui a engendré tous ces nouveaux enfants de l'Église? C'est la parole qu'avait entendue S. Antoine, c'est la lecture de l'Écriture sainte.

Augustin, après s'être livré à tous les excès, après avoir longtemps fermé les yeux à la lumière, avait enfin entendu le remords s'agiter dans son âme; c'était déjà beaucoup d'avoir prêté l'oreille à cette foi intérieure qui le rappelait à Dieu. Dès cet instant il n'a plus de calme, plus de repos; la grâce combat ce cœur gâté par les plaisirs; il résiste, elle presse davantage. Mon Dieu ! comment se terminera cette lutte si prolongée? Augustin, averti par une voix d'en haut, prend les saintes Écritures, et lit le passage qui lui tombe sous les yeux : *Ne vivez pas dans les festins et l'intempérance, dans l'impudicité et la débauche, dans les disputes et la jalousie; mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ne cherchez pas à contenter les désirs déréglés de la chair. (Rom., XIII, 13.)* C'en est assez : Augustin est changé, c'est la grâce qui a fait ce prodige, et pour l'opérer elle s'est servie de la lecture des saintes Écritures (12). Aussi que nous aimons à voir ces familles, encore chrétiennes, où le soir on lit un chapitre de la sainte Bible, précieux usage que nous avaient transmis nos pères, et que nous avons oublié!

Là l'enfant apprend, par l'histoire du jeune Tobie, à servir son Dieu et à aimer ses pa-

rents; la jeune épouse y trouve des modèles de la plus belle des vertus; Joseph et Suzanne lui enseignent de tout sacrifier pour la conserver; le vieillard sur le bord du tombeau aime à y lire les espérances qu'il touche déjà de la main, pour ainsi dire, et le malheureux y trouve dans Job un juste plus malheureux que lui, et probablement aussi plus patient et plus résigné. Lisez donc, mes frères, l'Écriture sainte, je vous y invite et je vous y exhorte; mais lisez-la avec le conseil et d'après la permission de votre directeur. Ceci ne s'applique qu'à l'Ancien Testament. Je crois, sauf meilleur avis, que tous les fidèles peuvent lire le Nouveau Testament; ils n'ont besoin pour cela d'aucune permission. Pour l'Ancien Testament, si vous avez la facilité de le lire, adressez-vous à votre directeur : il connaît vos dispositions, il pourra juger si cette lecture vous est avantageuse, et de plus il vous éclaircira les difficultés que vous y rencontrerez nécessairement.

Quelles dispositions doit-on apporter à la lecture de l'Écriture Sainte? D'abord une disposition de réserve et de prudence. Je viens de vous en parler : il faut demander un sage conseil et le suivre. En second lieu, disposition de respect. Puisque l'Écriture sainte n'est pas un livre comme un autre, il ne faut pas la lire comme on lirait un autre livre; et si vous devez respecter, quand vous parcourez un livre spirituel, les vertus et les talents de celui qui l'a composé, quels ne doivent pas être vos sentiments quand vous avez sous les yeux un livre écrit sous l'inspiration et avec l'assistance du Saint-Esprit? Les saints Pères vous ont donné là-dessus l'exemple, Saint Charles Borromée ne lisait jamais l'Écriture qu'à genoux, témoignant ainsi, par l'attitude qu'il prenait, le respect intérieur dont il était pénétré. Sont-ce là nos sentiments, mes frères? Ne lisons-nous pas l'Écriture sainte comme nous lirions tout autre livre? Pensons-nous alors que chaque parole que nous entendons nous vient du ciel? l'écoutons-nous comme si Dieu lui-même nous le faisait entendre à nos oreilles? Si nous le faisons, prenons la résolution de continuer; si nous reconnaissons, au contraire, que nous n'écoutons pas, que nous ne lisons pas avec assez de respect l'Écriture sainte, réformons-nous sur ce point.

Une troisième disposition, par laquelle je termine, c'est une disposition de docilité. Vous avez vu comment saint Antoine quitta tout à la première parole qu'il entendit, comment saint Augustin obéit aux avis de saint Paul; voilà les modèles qu'il faut suivre. Il faut ouvrir l'Écriture avec l'intention sincère de profiter de ce que nous lisons, et en demander à Dieu la grâce avant de commencer la lecture.

(12) Autres exemples :  
Josias se reconnut et pleura en lisant le livre de la loi

L'officier de la reine d'Éthiopie fut éclairé en lisant la prophétie d'Isaïe et reçut le baptême.



Ainsi, mes frères, pour résumer en trois mots cette petite instruction, lisez l'Écriture sainte, lisez-la avec prudence et conseil, lisez-la avec respect et docilité; avec ces dispositions vous profiterez de la lecture, et on verra se vérifier en vous cette parole de

saint Chrysostôme : Il est impossible, absolument impossible, de lire l'Écriture sainte avec assiduité et attention sans en retirer du fruit. Voilà, mes frères, ce que nous allons demander à Notre-Seigneur.

Ainsi soit-il.

## CATECHISME.

### I. HOMÉLIE

#### POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE DE CAREME.

Seigneur, il est bon pour nous d'être ici. (*Math.*, XVII, 4.)

Voilà, mes enfants, la première parole qu'on doit prononcer en paraissant au milieu de vous. Et comment ne serait-elle point échappée à mon cœur, cette parole, en entrant en cette sainte chapelle, où, comme autrefois sur la montagne mystérieuse, Jésus se manifeste à ceux qu'il a choisis; où les plus fidèles de ses disciples, conduits par lui-même, viennent entendre sa voix et glorifier son nom? *Seigneur, il est bon pour nous d'être ici.* Désormais introduits dans ce champ que le Seigneur a béni, nous verrons de nos yeux croître ces plantes que des mains habiles cultivèrent avant nous; nous verrons la grâce descendre comme une pluie salubre pour féconder des cœurs dociles, et y faire germer la vertu; et alors, transportés d'un saint enthousiasme, nous nous écrierons, à la vue des merveilles opérées sous nos yeux : *Seigneur il est bon pour nous d'être ici* : « *Bonum est nos hic esse.* »

Au reste, mes enfants, cette parole qui est venue comme naturellement se placer sur mes lèvres en ce jour, c'est la parole que vous répétez tous les jours; ce sentiment que j'ai trouvé dans mon cœur, c'est le sentiment qui vous ramène chaque dimanche au pied de cet autel. Oui, et c'est votre assiduité qui m'en donne l'assurance : comme les disciples sur le Thabor, vous aimez à demeurer avec Jésus, à converser avec lui. Peut-être, comme le chef des apôtres, accusez-vous les heures qui s'écoulent trop vite, quand on vous parle de votre Dieu; peut-être voudriez-vous, comme lui, fixer à ses pieds votre demeure; et vous répétez avec lui, sans doute : *Seigneur, il est bon pour nous d'être ici* : « *Bonum est nos hic esse.* »

Toutefois, avec quelque effusion que nous redisons cette parole les uns et les autres, vous, mes enfants, en venant chaque semaine entendre parler de celui que vous aimez, et nous, en venant nous édifier de votre fidélité à la grâce, ce n'est point ici le lieu où l'on puisse dire, en toute vérité : *Seigneur, il est bon pour nous d'être ici*; ce mot, mes enfants, appartient au langage de la patrie.

Sans doute saint Pierre, élevé sur la montagne et plus rapproché ainsi des confins de la cité sainte, entendit quelques-uns des esprits bienheureux murmurer devant le trône de Dieu cette sainte parole : *Seigneur, il est bon pour nous d'être ici.* A son tour il la répéta sur la terre; mais cette parole vient d'en haut, elle est d'origine céleste, et, pour la prononcer dans toute sa vérité, il faut attendre que nous soyons aux lieux qui l'entendirent pour la première fois. Là, et là seulement nous n'aurons plus rien à craindre, rien à désirer.

Sur cette terre, mes enfants, que de sujets d'alarmes nous sont laissés! Chaque jour un revers soudain peut détruire le bonheur que nous avons goûté jusqu'ici : la gloire du Thabor peut s'échapper en un instant, pour ne laisser à sa place que les ignominies du Calvaire; et, comme saint Pierre en ce jour, nous pouvons être forcés de descendre bientôt des hauts lieux où le Seigneur nous avait appelés. Et, n'eussions-nous point à craindre ces ruines imprévues, nous savons toujours qu'il est un terme nécessaire à la plus brillante fortune; et ce triste jour, dont j'ose à peine prononcer le nom dans l'assemblée des enfants, ce jour de la mort est toujours là pour nous effrayer par sa certitude tout à la fois et par son incertitude. Enfin, nous avons à craindre ici-bas, et, j'aime à le croire, mes enfants, vous craignez par-dessus tout le péché. C'est là le grand mal que nous devons redouter en cette vallée de larmes; et, pour nous empêcher de répéter avec toute la joie de saint Pierre les paroles qu'il prononce aujourd'hui sur le mont de la Transfiguration, il nous suffirait de penser que peut-être encore nous offenserons ici notre Père.

Mais dans le ciel, ah! nous n'aurons plus rien à craindre. Ce bonheur dont nous jouirons ne pourra plus nous être enlevé; ces trésors de mérites et de gloire que nous aurons amassés ne seront point dissipés; cette couronne ne tombera point de notre front. Là, plus de larmes, plus de soupirs, plus d'inquiétude : la félicité du céleste séjour est à l'abri des coups du sort. Là, n'est point connue la mort, ce triste fruit de la terre d'exil que l'homme ennemi a semé dans le champ du père de famille, et qui y a poussé de trop amères racines. Là, surtout, n'est point connu le péché : on perd, heu-

reuse perte! on perd jusqu'à la possibilité de le commettre en entrant dans la sainte Jérusalem. Oh! ce sera alors que nous pourrions dire : *Seigneur, il est bon pour nous d'être ici*. Nous n'aurons plus rien à craindre.

Nous n'aurons rien non plus à désirer. Le prophète se transportant en esprit à ce jour où il devait, revêtu d'une robe d'innocence et de justice, entrer dans les tabernacles éternels, s'écriait dans un ravissement anticipé : *Mon Dieu, je serai rassasié, lorsque paraîtra votre gloire.* (Psal. XVI, 13.) C'est qu'en effet, mes enfants, notre cœur sera pleinement satisfait des joies de la patrie; si vastes que soient ses désirs, ils seront comblés par cette félicité qui inonde les élus. Sur la terre, il nous reste toujours quelque chose à désirer. Le bonheur, si tant est qu'on connaisse ici-bas le bonheur, est accompagné de mille peines dont nous voudrions être délivrés; et la coupe que le monde nous présente à boire est aussi mélangée d'amertumes. Dans le ciel, au contraire, nous n'aurons plus de vœux à former, parce que nous posséderons tout. Notre bonheur sera pur comme Dieu même, qui doit en être le principe et le terme; il sera paisible et sans nuage, parce qu'il sera sans fin. Là, nous posséderons Dieu, nous le verrons tel qu'il est, et nous pourrions le louer à jamais. Là, nous verrons ce Sauveur qui a été crucifié pour nous; nous contemplerons ces plaies divines par lesquelles a coulé le sang de la rédemption, et ce cœur sacré qui nous a tant aimés. Là, nous verrons cette mère de Jésus, qui fut aussi la nôtre, et dont la protection nous aura fait arriver au port : nous les verrons, nous les louerons, et notre cœur, rassasié de tant de bonheur, n'aura plus rien à désirer.

O ma patrie! s'écrie ici saint Bernard, que vous êtes belle! que vous êtes ravissante! « *Quam pulchra es, anima mea, quam pulchra es!* » Et pour arriver à cet heureux séjour, mon Dieu, que faut-il faire? Renoncer au péché? Ah! il y a longtemps que j'en ai pris la résolution; mais je la renouvelle en ce moment à vos pieds : pourrai-je en faire jamais trop pour mériter de vous contempler un jour face à face? Faut-il, comme saint Pierre, oublier le monde et les choses du monde, pour ne trouver de bonheur qu'auprès de vous? C'est là, Seigneur, tout mon désir. Faut-il enfin vous aimer à l'exclusion de tout autre objet? Faites, mon Dieu, que je vous aime sur la terre, afin de pouvoir vous aimer, et y répéter sans cesse cette parole qui est notre devise à tons :

A Jésus, à Marie pour toujours!

## II. HOMÉLIE

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

Qui êtes-vous? que dites-vous de vous-mêmes? Telle est, mes enfants, la question qu'adressaient au précurseur de Jésus-Christ les prêtres et les lévites envoyés vers lui de Jérusalem. Les grandes choses qu'on ra-

contait de Jean-Baptiste, la sainteté de sa vie, l'austérité de sa pénitence, la foule qui se portait aux rives du Jourdain pour entendre sa prédication, tout cela avait étonné les Juifs et réveillé leur curiosité. Ils veulent enfin connaître ce mystérieux personnage, ils se rassemblent en conseil, et une députation est envoyée vers le prédicateur du désert, pour lui demander ce qu'il est, quelle mission il a reçue, et quels pouvoirs lui ont été confiés. *Qui êtes-vous? que dites-vous de vous-même?* (Joan. I, 19.) Grande et importante question qui peut se faire aussi à chacun des chrétiens en particulier et dont la réponse suppose en eux une connaissance qui leur est le plus souvent étrangère. *Qui êtes-vous? que dites-vous de vous-même?* Heureux l'enfant qu'une pareille demande ne réduirait point au silence, et qui saurait trouver dans la connaissance de soi-même une réponse peut-être pénible à son amour-propre, mais au moins salutaire à son âme et utile à son salut. Qu'ils sont rares de nos jours les chrétiens, les enfants surtout qui se connaissent eux-mêmes! Initiés dès leurs plus jeunes années aux éléments des sciences qui seront plus tard le charme de leur vie et peut-être la gloire de leur nom, il est une science cependant qu'ils ne possèdent point encore, qu'ils ne posséderont peut-être jamais. Ils savent fixer avec assurance la limite des empires et le cours des grands fleuves; leur mémoire au besoin pourrait assigner à chaque cité la place qu'elle occupe sous le soleil; mais il est au dedans d'eux-mêmes une région solitaire qu'ils n'ont jamais visitée; un monde encore nouveau pour eux dont ils ne connaissent ni le site ni les productions; une mer dont ils n'ont point encore reconnu les écueils et sondé les profondeurs. Ils savent rappeler avec ordre les souvenirs de ces grands événements qui, dans les jours anciens, ont bouleversé les nations et changé leurs destinées; mais ils ignorent la cause et le remède de ces agitations intérieures, de ces évolutions du cœur humain, dont les effets sont pour eux, de tous les mystères, le plus impénétrable, quand ils devraient être la plus salutaire des leçons. En un mot, s'il est facile aujourd'hui de trouver, jusque dans les enfants, des connaissances variées et, si vous le voulez, approfondies, vainement chercherait-on parmi eux cette première de toutes les sciences, la science de son propre cœur, cette connaissance si négligée et néanmoins si importante, la connaissance de soi-même.

*Connais-toi toi-même.* C'était là le grand principe de la philosophie des anciens, la première instruction que donnaient à leurs disciples ces sages dont l'histoire s'est chargée de transcrire le nom d'âge en âge jusqu'à la postérité la plus reculée : *Nosce te ipsum*. D'accord avec eux sur ce point, les philosophes du christianisme faisaient de cette connaissance le fondement de toutes les autres; elle était le but de toutes leurs études comme de toutes leurs instructions; et s'ils demandaient à Dieu, dans de saintes



et ferventes prières, de se faire connaître lui-même à eux, c'était avec le même empressement qu'ils cherchaient à se connaître eux-mêmes, et qu'ils lui en demandaient la grâce. *Que je vous connaisse, ô mon Dieu, s'écriait saint Augustin; mais aussi que je me connaisse moi-même : « Noverim te, o Deus! noverim me. »* C'est qu'il avait bien pesé l'importance de ce précepte évangélique, que saint Paul rappelait à son disciple, quand il lui disait : *Etudiez-vous avec attention : Attende tibi.* « (I Tim., IV, 16.) Sachez apprécier dans de sérieuses et profondes méditations ce que vous êtes et ce que vous devez être. Connaissez les dispositions de votre âme, les forces de votre cœur, et aussi ses faiblesses ; *Attende tibi.* Voyez quels sont vos penchants, quelles vertus jusqu'ici vous avez pratiquées, et quels vices enfin vous devez fuir : *Attende tibi.*

Et, pour mieux comprendre encore l'importance, la nécessité de cette connaissance de nous-mêmes que nous a rappelée l'Évangile de ce jour, voyons-en les effets principaux, et, dans la conduite de saint Jean, admirons-en les fruits. Le premier effet de la connaissance de soi-même, c'est l'humilité. Saint Jean-Baptiste se connaît lui-même : il n'ignore pas sans doute les grâces qu'il a reçues et les faveurs que le ciel lui a départies ; mais il sait aussi ce qu'est l'homme par lui-même ; il voit sa misère et son néant ; et, comparant à la sainteté du ministère qui lui a été confié la faiblesse, la pauvreté de sa nature, il trouve dans cette double considération de puissants motifs et d'infaillibles moyens d'humilité. Aussi n'attendez pas de lui une réponse qui puisse tourner à sa gloire et le relever aux yeux des envoyés de Jérusalem. Non-seulement il ne voudra point usurper un titre qu'il ne mérite pas, et se faire passer pour le Christ ou pour Elie ; mais il se refusera même un nom que la vérité lui a donné : *Je ne suis point prophète*, dit-il ; et, pour s'abaisser encore davantage, il se comparera à cette voix qui retentit sans utilité dans la solitude : *Ego vox clamantis in deserto.*

Ainsi, l'enfant qui veut pratiquer l'humilité en puisera-t-il les premières leçons dans la connaissance de soi-même. Qu'il rentre au fond de son cœur, qu'il porte le flambeau de la foi dans ce mystérieux abîme ; et qu'à la faveur de cette sainte clarté il passe en revue chacune de ses inclinations, chacune de ses infidélités. Bientôt, confus lui-même des résultats d'un examen qu'il espérait trouver plus favorable, il ne lui restera qu'à s'écrier avec le prophète : *Ah! Seigneur, je vois maintenant mon dénûment et ma pauvreté.* (Thren., III, 1.) Dès lors on chercherait vainement en lui cette hauteur de caractère qui lui mérita souvent de sages et inutiles reproches, cet air superbe et dédaigneux qui le rendit ou le persécuteur ou la risée de ses jeunes amis ; ces réponses âpres et mordantes qui plus d'une fois firent gémir ses parents, et provoquèrent de justes punitions ; ces sentiments enfin que l'or-

gueil fait naître, et qui meurent avec lui. Eclairé par la connaissance qu'il a de lui-même, l'enfant chrétien comprendra désormais l'humilité, et peu à peu en pratiquera les devoirs.

A cette école, il apprendra aussi la douceur et la charité : c'est le second effet de la connaissance de soi-même. Jusqu'à présent peut-être on l'a vu juger sans indulgence les défauts de ses frères ; étranger totalement aux ménagements de la bienveillance, peut-être les a-t-il souvent contristés par des censures publiques et passionnées : aujourd'hui qu'il commence à se connaître lui-même, les premiers regards qu'il abaisse dans son intérieur lui découvrent des défauts semblables à ceux qu'il a signalés dans les autres, et lui apprennent à montrer pour eux une indulgence dont il a lui-même besoin. Jusqu'à présent, peut-être, il n'a rien voulu supporter ; le moindre tort l'exaspérait, et ses plaintes, sans cesse renouvelées, annonçaient une susceptibilité qui plus tard aurait fait son malheur et le malheur de ses amis : mais il commence à se connaître lui-même, et bientôt le mal sera détruit dans sa racine : il étudie son caractère, et voit avec étonnement que plus d'une fois il a lui-même fait souffrir ceux qui l'entourent ; il voit que les saillies de son humeur, la bizarrerie de ses caprices, la grandeur démesurée de ses prétentions, ont aussi été pour eux la source de quelques chagrins qu'ils ont supportés sans se plaindre ; il le voit, et apprend ainsi, en se connaissant lui-même, que la paix et la tranquillité ici-bas se trouvent dans les sacrifices réciproques, dans le support mutuel que facilite la douceur, et que la charité commande.

Enfin, si en apprenant à se connaître lui-même, le jeune disciple du Sauveur trouve en soi quelque chose de bon, il saura le rapporter à son auteur, lui en témoigner sa gratitude ; et la reconnaissance envers Dieu sera pour lui le troisième effet de cette étude si importante, l'étude de son propre cœur. Car, on vous l'a dit plus d'une fois, mes chers enfants, l'humilité ne consiste pas à ignorer les dons de Dieu et les faveurs qu'il a daigné nous accorder : Marie, la plus humble des créatures, savait bien, et le proclamait hautement, que le Tout-Puissant avait fait en elle de grandes choses, et que pour cela toutes les nations l'appelleraient un jour bienheureuse ; mais elle rapportait à Dieu la gloire de ce qu'il avait fait pour sa servante ; son cœur était plein d'amour et pénétré de reconnaissance.

A son exemple, l'enfant qui se connaît lui-même verra dans son âme l'œuvre de Dieu et la trace de ses bienfaits, et, fidèlement instruit par l'humilité de sa faiblesse et de son impuissance naturelles, il s'écriera comme le Prophète, dans l'extase de sa reconnaissance : *O mon âme, bénis le Seigneur, et que tout ce qui est en moi glorifie son saint nom!* « *Benedic, anima mea, Domino.* » (Psal. CII, 1.)

Apprenez donc, mes chers enfants, à vous



connaître vous-mêmes : étudiez, dans de fréquents retours sur vous, votre caractère et vos inclinations, vos dispositions intérieures et les penchans de votre cœur; que chaque soir, surtout, un examen sérieux et attentif vous apprenne et les infidélités de la journée, et les fautes dans lesquelles une habitude forte et ancienne vous a fait tomber. Qui êtes-vous? que dites-vous de vous-même? Telle est la demande que chacun de nous alors doit adresser à son propre cœur. Cette sainte pratique, fidèlement observée, vous donnera, avec la connaissance de vous-mêmes, les moyens de détruire en vous les penchans mauvais, d'y établir le règne de toutes les vertus, enfin de mériter ici-bas l'amitié de votre Dieu, et plus tard ses récompenses.

### III. EXHORTATION

#### POUR LE JOUR DE NOËL.

Avant la communion.

*Invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio. (Luc., II, 12.)*

*Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche.*

Lorsqu'autrefois un envoyé céleste vint, abandonnant le séjour de la gloire, annoncer aux bergers la naissance du Sauveur, pour guider leurs pas dans la ville de David, lui-même il voulut bien les instruire, et leur apprit à quelles marques ils reconnaîtraient le Dieu caché qui les appelait à son berceau. « Allez à Bethléem, leur dit-il; c'est là que vous trouverez celui qu'ont annoncé les prophètes, et qui doit faire un jour la joie de tous les peuples. » (*Matth.*, II, 5.) Ne le cherchez point dans un palais, au sein des richesses et de l'abondance : il est né dans une étable, il est pauvre et dénué de tout. Ne craignez point de paraître en sa présence, ne redoutez point ses regards : c'est un enfant plein de douceur et de mansuétude; à ses traits, vous le reconnaîtrez : *Invenietis infantem pannis involutum.*

Mes chers enfants, si ce n'est point un ange qui vient vous annoncer la bonne nouvelle, et vous appeler à la table du Seigneur, du moins son ministre, empruntant les mêmes paroles, vous dira, comme il fut dit aux bergers : *Un Sauveur vient de naître pour vous* ; approchez avec une foi vive de l'autel où il repose. Vous y recevrez un Dieu caché sous de pauvres langes, et les voiles mystérieux qui le déroberont à vos regards ne lui raviront point vos hommages. Venez avec une sainte confiance vous asseoir auprès de lui : ce n'est point encore ce juge qui doit interroger les nations et punir l'iniquité; ce n'est pas même ce maître plein de sagesse et de science qui vient apprendre aux hommes les mystères les plus profonds : c'est un enfant d'une candeur ineffable qui se plaît avec les enfants, et, pour prix de ses caresses, veut avoir leur amour : *Invenietis infantem pannis involutum.*

Oui, la foi vous apprend à découvrir sous les apparences de la sainte Eucharistie le

Dieu qu'adorèrent les bergers dans l'étable, et elle vous commande, pour cette majesté si haute, le respect et la vénération. Vos cœurs, malgré le dénûment auquel il s'est réduit pour vous, vos cœurs ont senti sa présence, et rendent à leur Maître les honneurs qui lui sont dus. Depuis l'instant où, prosternés devant son autel, vous l'avez vu renouveler les miracles de Bethléem, et naître encore une fois dans l'obscurité de son mystère, vos âmes en secret ont aussi renouvelé l'assurance de leur foi et réitéré les témoignages de leur respect. O Dieu! ont-elles dit dans ce langage que l'homme ne peut entendre, Dieu qui vous abaissez jusqu'à nous, recevez nos adorations! avec les bergers nous venons saluer le Roi des Juifs, et contempler les merveilles opérées par le Seigneur. Avec les bergers, nous croyons qu'il réside en ce saint asile celui dont les mains ont formé l'univers, et dont le trône est dans les cieux. Ils ont cru, Seigneur, sur la parole d'un ange; nous croyons sur votre parole; et s'il fait nuit encore, si le sacrement à ses ténèbres, la foi nous éclaire, et, pour nous conduire à vous, nous révèle le secret de vos abaissements : *Invenietis infantem pannis involutum.*

Cependant si la foi nous commande le respect, elle ne saurait nous interdire la confiance et l'amour. Comme à Bethléem, c'est un enfant qui vient de naître : ne tremblez point, regardez! vous verrez un berceau, une mère, un enfant : il n'y a rien qui puisse vous effrayer : *Invenietis infantem.*

C'est un enfant, car il en a toute la douceur. Son regard est pacifique, ses mains ne portent pas la foudre, sa voix ne trouble pas les cœurs. Il appelle à lui les pauvres, les malades, les pécheurs même : il a pour tous des paroles de miséricorde, d'indulgence et de consolation : ah! ne le craignez point! l'outrage le plus sensible que l'on puisse faire à son amour, c'est de trembler en sa présence et de fuir à son aspect. Encore une fois, ne le craignez point! car c'est un enfant, et vous le reconnaîtrez à sa douceur : *Invenietis infantem.*

C'est un enfant; car il aime les enfants et se plaît au milieu d'eux. Il les appelle à ses côtés; il aime à converser avec eux; il les invite à s'asseoir près de lui au banquet de l'innocence; et s'il permet à d'autres encore de prendre part au festin, il réserve aux enfants les faveurs les plus signalées et les plus ineffables douceurs. Ne craignez rien, vous tous qu'il appelle en ce moment; apportez à ses pieds la confiance la plus entière : car il aime les enfants; et, pour leur prouver son amour, il s'est fait enfant lui-même : *Invenietis infantem.*

Mais qu'ai-je dit, mes chers enfants? Ne vous parle de l'adorer, de vous approcher de lui. Ai-je donc oublié que vous allez le recevoir en vous, vous nourrir de sa chair, et boire, au calice de sa charité, la vie, la grâce et le bonheur? Bergers de Bethléem, dites-nous si les faveurs que vous reçûtes



du Dieu fait homme égalèrent jamais celles qu'il prépare en ce jour à ses enfants : ah ! vous l'aperçûtes reposant dans son berceau ; mais il ne vous fut pas donné de le recevoir dans vos bras, de le presser contre vos cœurs : sa mère l'aimait trop pour s'en séparer un seul instant. Soyez jaloux du bonheur de ces enfants : ils vont le recevoir dans leur sein ; ou plutôt apprenez-leur, par les transports qui vous animèrent alors, apprenez-leur à montrer, pour une faveur plus grande, une plus grande reconnaissance. Anges du ciel, prêtez vos ardeurs aux bien-aimés de mon Dieu ; ils vont s'asseoir à sa table, ils sont plus heureux que vous.

Et toutefois, mes chers enfants, dans ce moment de bonheur, je crois voir encore sur vos fronts quelques vestiges d'une tristesse à demi passée. Manque-t-il donc quelque chose à votre félicité ? Et ce bonheur, refusé aux pasteurs de Bethléem, envié par les anges du ciel, n'est-il point capable de satisfaire vos désirs ? Ah ! je le comprends, vous pensez aux larmes de votre Dieu, et vous craignez qu'il n'ait encore en ce moment quelque sujet peut-être d'en verser de nouvelles. Vous le savez, la moindre faute le contriste, la plus légère souillure l'afflige ; et qui peut s'assurer de n'avoir jamais fait couler ses pleurs ? mais vous savez aussi le secret d'en tarir la source, et le repentir qui purifie les âmes, calme aussi son chagrin et apaise ses douleurs. Enfant Jésus, ne versez donc plus de larmes : si nos péchés ont affligé votre cœur, nous les détestons en ce moment ; hier encore, vous en entendîtes l'humble aveu ; nous le renouvelons aujourd'hui, et, comme hier, nous vous promettons pour l'avenir une inviolable fidélité. Enfant Jésus, non, ne versez plus de larmes : nous renonçons, nous renonçons pour toujours à cette légèreté, à cet amour-propre, à ces vivacités qui ont causé vos peines ; désormais nous voulons chaque jour travailler à vous plaire par nos vertus ; désormais vous serez notre modèle, comme vous êtes notre Dieu.

Approchez, mes chers enfants ; l'heure est arrivée, le Dieu qui vient de naître vous tend les bras, et veut se reposer sur votre sein ; franchissez l'espace étroit qui vous sépare de lui : au gré de ses désirs, il est encore trop grand ; ranimez en vous les sentiments de la foi la plus vive et de la plus douce confiance, de l'amour le plus tendre et du plus sincère repentir. Venez à lui, vous trouverez à son autel la joie, la consolation, la paix et le bonheur, et les mystères de l'étable, et les délices de Bethléem.

Après la communion.

Vous l'avez reconnu, mes chers enfants, aux signes qui vous furent indiqués, le Dieu qu'appelaient vos soupirs et que cherchait votre amour. Au milieu de la nuit profonde où le retient son humilité, une clarté céleste a dirigé vos pas vers le sanctuaire qu'il habite ; et la foi, versant sur l'autel ses splendeurs ineffables, vous y a montré le

Sauveur si longtemps attendu, et dont la naissance aujourd'hui fait le sujet de nos transports. Comme les bergers, vous êtes entrés dans cette mystérieuse demeure que sa tendresse a choisie pour se rapprocher de vous ; et, comme eux, dans la simplicité d'un cœur pur, vous lui avez rendu vos hommages. O Jésus ! plus heureux dans ce berceau que vous ne le fûtes dans l'étable de Bethléem, une foule nombreuse en ce jour a remplacé quelques adorateurs privilégiés que vous aviez admis la première fois à partager vos caresses. Vous les avez vus apporter à vos pieds des vertus ou du moins des résolutions ; vous avez entendu les soupirs si tendres qu'ils poussaient vers vous, et recueilli quelques-unes des larmes que leur arrachait la ferveur. Aussi, pour payer leur amour et récompenser leur piété, ils ont reçu de vous un trésor dont les bergers eux-mêmes n'avaient pas soupçonné l'existence. Rangés, convives silencieux et attentifs, autour de votre table, ils ont reçu... le dirai-je ? Oh ! leur âme le comprend mieux que ne sauraient l'exprimer mes paroles. C'est vous-même qui avez été leur nourriture, c'est votre sang qui coule dans leurs veines, c'est vous qui vivez en eux. Je ne m'étonne plus à cette heure de leur recueillement si profond, de leur dévotion si touchante : le Dieu d'amour est dans leurs cœurs.

Que s'il faut maintenant troubler, par quelques paroles encore, ce mystérieux silence, et abréger, hélas ! des moments si doux, nous vous rappellerons, mes chers enfants, que les bergers, au sortir de l'étable, glorifiaient le Seigneur des prodiges qu'ils avaient vus. La reconnaissance était pour eux un besoin plus encore qu'un devoir, sur la route, ils chantaient le bonheur qu'ils venaient de goûter, et conservaient un précieux souvenir des caresses de l'enfant. Ainsi, plus favorisés en ce moment qu'ils ne le furent jamais, bénissez-vous votre Dieu de ses infinies miséricordes ; ainsi, pour lui prouver votre reconnaissance, ferez-vous retentir devant lui les saints cantiques de l'allégresse. Vous le remercierez, vous, enfants qui avez apporté au festin de son amour une âme pure et le souvenir d'une constante fidélité. Si votre piété fut son ouvrage, il s'est plu à vous prévenir, dès l'enfance, des plus abondantes bénédictions ; si la grâce a préservé vos cœurs de la contagion du péché, ah ! pour tant de bienfaits, soyez reconnaissants ; chantez les louanges du Seigneur, glorifiez-le par une vie sainte et fervente ; et, puisqu'aujourd'hui il ajoute à des faveurs si grandes une faveur nouvelle, demandez-lui qu'il veuille encore sur vous, qu'il écarte loin de vous les dangers qui menacent la vertu, qu'il soit toujours le protecteur de votre piété et le gardien de votre innocence. Vous le remercierez, vous, enfants, dont il a connu, dont il a pardonné les infidélités. Si sa miséricorde a surpassé votre attente, si le pardon que vous sollicitiez a bientôt consolé



vos douleurs et brisé les chaînes qui vous retenaient captifs, ah ! pour tant d'indulgence, soyez reconnaissants ! Et puisqu'il vous admet en ce jour à recevoir de lui le gage de la réconciliation, demandez-lui qu'il soutienne votre faiblesse, qu'il achève de guérir vos blessures, qu'il vous accorde pour l'avenir une vigilance toujours attentive, et une sainte horreur pour le péché. Vous le remercirez, vous tous, enfants, qu'il aime si tendrement, dont il prend aujourd'hui la ressemblance, et qu'il a nourris du lait de sa douceur et du pain des miracles. Si sa charité mérite au moins quelque retour, si la grandeur de ses bontés n'est pas un titre à l'ingratitude, vous le remercirez, et vous lui demanderez, dans ces entretiens secrets qu'il va continuer avec vous, vous lui demanderez la grâce d'imiter ses vertus, et le don de la persévérance.

Enfin, quand les bergers eurent adoré leur Dieu, on entendit dans les hauteurs du ciel une harmonie jusqu'alors inconnue ; les anges, unissant leurs voix à la voix des pasteurs, chantèrent avec eux la gloire du Seigneur et le bonheur de son peuple ; et la terre d'exil entendit un instant les hymnes éternelles de la sainte patrie. C'est vous encore, mes chers enfants, c'est vous qui nous retracerez cette dernière circonstance d'une scène si touchante, et, sur vos lèvres, les cantiques de la reconnaissance vont nous rappeler les cantiques des anges, comme votre ferveur nous a rappelé leur amour.

#### IV. SERMON

##### SUR LA SAINTE ENFANCE DE JÉSUS.

*Nisi efficiamini sicut parvulus iste, non intrabitis in regnum cœlorum. (Matth., XVIII, 3.)*

*Si vous ne devenez semblables à ce petit enfant, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.*

Un jour, Notre-Seigneur aperçut un jeune enfant au milieu de la foule qui l'écoutait : il le fit venir à lui ; et, le proposant pour modèle à ses disciples, il leur commanda d'imiter sa douceur, sa candeur, son humilité, son innocence, et les assura que ces vertus pouvaient seules leur ouvrir les portes du royaume des cieux : *Nisi efficiamini sicut parvulus iste, non intrabitis in regnum cœlorum.*

La religion, qui a recueilli avec un saint respect ces admirables et touchantes paroles, vous les adresse aujourd'hui, mes chers frères, en vous présentant pour vos jeunes années le plus parfait de tous les modèles. Elle n'ira pas, comme son divin Maître, chercher, parmi les enfants de la terre, des exemples à vous proposer, des vertus à vous enseigner : c'est vers le ciel qu'elle veut élever vos regards ; ou plutôt, puisque le Seigneur qu'elle va bientôt offrir à vos méditations est descendu sur la terre pour racheter les hommes, c'est à Nazareth, dans l'humble asile qu'il s'est choisi, qu'elle vous transporte en esprit ; et là, vous montrant un Dieu revêtu de toutes les faiblesses de votre âge, elle vous invite, pour mériter le ciel, à retracer en vous ses vertus. Devenez

semblables à ce petit enfant, vous dit-elle, et une grande récompense vous est réservée : soyez, comme il le fut toujours, doux et humbles de cœur, pieux et obéissants comme lui, assidus à la prière et au travail ; et, pour prix de cette fidélité, l'enfant Jésus vous promet son amour et son paradis : *Nisi efficiamini sicut parvulus iste, non intrabitis in regnum cœlorum.*

Il est donc utile, mes enfants, d'étudier un peu cette divine enfance qui devrait être pour tous les chrétiens un sujet continu de méditations, mais que la jeunesse surtout doit contempler sans cesse pour l'imiter toujours. Aussi, quelle douceur de parler des vertus du Sauveur dans une assemblée d'enfants, quand, préparés par la grâce, disposés par la parole sainte, ils attendent avec impatience l'instant de se consacrer à lui sans retour ! Commençons donc, mes chers enfants, pour entrer dans les pensées qui vous occupent en ce moment, pour aider encore les bonnes dispositions qui vous animent, pour augmenter votre amour et votre admiration, commençons par méditer ensemble, dans une première réflexion, les saints exemples de Jésus enfant.

##### PREMIÈRE RÉFLEXION.

Parmi les vertus que pratiquait à Nazareth le divin enfant qui vous est donné pour protecteur et pour modèle, j'en remarque trois plus particulièrement appropriées à votre âge : sa piété, son obéissance, son amour pour le travail.

Qui pourrait dire, mes chers enfants, quelle fut la piété de l'enfant Jésus ? qui pourrait vous raconter tous les sentiments, toutes les actions dont elle fut le principe et le mobile ? Son cœur, occupé sans cesse de son Père céleste, le glorifiait par des hommages plus parfaits mille fois que tous les sacrifices de l'ancienne alliance, que tous les cantiques des esprits bienheureux. Non, jamais les holocaustes du jeune Abel n'avaient honoré Dieu comme l'honorait en secret le cœur de son Fils : toutes ses pensées, toutes ses affections, tous ses désirs se rapportaient à Dieu : c'était la gloire de son saint nom qu'il se proposait toujours pour motif et pour fin ; le bénir intérieurement, exalter ses grandeurs, c'était sa continuelle et bien douce occupation. Non, jamais les anges, par l'éternelle harmonie de leurs concerts, ne furent agréables au Seigneur comme l'était, par sa piété tendre et affectueuse, l'Enfant qui vivait à Nazareth inconnu des hommes, mais connu de Dieu. Avec quel amour les regards du Très-Haut s'abaissaient vers lui ?

Puis, lorsque ces sentiment se manifestaient à l'extérieur, quelle perfection ne donnaient-ils pas aux saintes pratiques de sa piété ? Que j'aime à me figurer ce divin Enfant, prosterné chaque jour au lever de l'aurore, adorant la majesté sainte, et lui payant le tribut de sa reconnaissance et de son amour ! A cet instant solennel, il me semble que la nature devait être attentive,



que le soleil arrêta sa marche pour contempler un si beau spectacle, et que, dans le ciel, les vieillards qui sont debout devant le trône de Dieu suspendaient un moment leurs lyres, et faisaient silence pour écouter la prière de l'enfant Jésus. Aussi quelle ferveur, quel respect dans cette prière! quelles paroles brûlantes s'échappaient alors de ses lèvres et montaient vers le ciel, comme cette flamme mystérieuse que la main des pontifes entretenait jour et nuit sur l'autel d'or! Nulle pensée, nul souvenir étranger ne se présentait pendant la prière à son esprit; et son respect, dans ce saint exercice, pouvait seul égaler son attention.

Mais surtout lorsque, chaque année, ses parents le conduisaient à Jérusalem, quand il entra dans ce temple où, quarante jours après sa naissance, il avait été consacré pour toujours au Seigneur; quand il assistait à ces sacrifices qu'il devait remplacer un jour par le sacrifice de son sang, sa piété se ranimait encore, et son âme, pour louer Dieu, retrouvait des ardeurs nouvelles. Que dis-je? il voulait même, confondu dans la foule des enfants vulgaires, prêter l'oreille aux leçons que leur donnaient les vieillards; et la sagesse éternelle devenait pour un temps l'humble disciple des docteurs d'Israël. Oh! avec quel amour s'abaissaient alors vers lui les regards du Très-Haut! avec quelle tendresse infinie son père voyait-il ce fils engendré avant les siècles, Dieu comme lui, tout-puissant comme lui, qui oubliait pour lui plaire sa grandeur et sa gloire, et s'exerçait avec amour aux pratiques les plus simples de la piété! Et s'il est rapporté dans l'Écriture que Dieu montrait avec un saint orgueil son serviteur Job, et sa patience inaltérable qui le soutenait au milieu des douleurs, avec quels ineffables transports devait-il montrer à ses anges son Fils unique, et la piété sincère qui animait tous ses sentiments, comme elle sanctifiait toutes ses actions!

En second lieu, Jésus enfant a pratiqué l'obéissance. Soumis, pendant trente années, à sa mère et à saint Joseph, il se montrait docile à tous leurs ordres; il prévenait tous leurs désirs, il suivait tous leurs conseils: *Erat subditus illis*. Heureuse mère, un fils vous est né, ô Marie! qui fut toujours obéissant; qui ne chercha jamais, pour se soustraire à l'autorité maternelle, de frivoles prétextes ou de fausses raisons; qui, les yeux fixés sur vous, lisait dans vos regards l'expression d'une volonté qu'il accomplissait aussitôt. Vous pouviez dire alors, empruntant le langage simple et naïf du centurion: Je ne suis qu'une pauvre créature, et cependant j'ai sous mes ordres le Fils même de l'Éternel. Je lui dis: *Venez ici, et il vient; Allez là, et il y va; faites ceci, et il le fait.* « *Erat subditus illis.* (Luc., VII, 8.) Heureux vieillard, le ciel vous avait chargé de protéger le fils de Marie: c'est vous qui l'avez dérobé à la fureur de ses assassins, vous qui l'avez longtemps nourri par un travail opiniâtre. Ah! recevez maintenant

la récompense de tous vos soins. Pour payer votre tendresse, il vous obéira toujours; il sera docile à votre voix comme à celle de Marie; il s'empressera de montrer sa docilité; et sa reconnaissance vous donnera sur lui des droits que ne vous a point donnés la nature: *Erat subditus illis*.

Obéissance de Jésus, obéissance prompte et sans murmure. Le vit-on jamais, ce divin Enfant, balancer à se soumettre, ou délibérer avant d'obéir? Il sait trop que, pour plaire à Dieu, il faut une obéissance empressée qui ne connaisse ni retard ni calcul. Aussi, que la voix de sa mère, au commencement du jour, le rappelle aux travaux de la veille: semblable au jeune Samuel et plus prompt encore, il quitte à l'instant la couche où reposèrent ses membres fatigués, et bientôt, debout en présence de Marie, il peut lui dire avec cet enfant du sanctuaire: *Me voici, ma mère; car vous m'avez appelé: « Ecce ego, quia vocasti me. »* (I Reg., III, 6.) Que Joseph, au milieu des fatigues d'un pénible métier, réclame un moment l'assistance de Jésus, à peine a-t-il parlé que l'Enfant, à ses côtés, soulage sa vieillesse et partage ses fatigues: *Ecce ego, quia vocasti me.*

Obéissance de Jésus, obéissance entière et sans réserve. Jamais il ne fit un choix parmi les ordres qui lui furent donnés: il adorait dans chacun d'eux la volonté de son père, et les accomplissait tous avec fidélité. Ce n'est point lui qui consultera, pour obéir, des goûts ou des répugnances; qui se refusera quelquefois à la soumission, et quelquefois s'y pliera, selon le caprice d'un moment; qui, enfin, voudra faire de l'obéissance une vertu de caractère, de circonstance ou d'humeur. Non, non, il obéit en tout et toujours; il se soumet aux commandements qui lui sont pénibles, comme à ceux qui lui plaisent davantage. C'est la volonté de ses parents qui règle le temps de son repos et la mesure de ses occupations; c'est elle qui le dirige, qui le conduit, qui le fait agir. Et puis, chose admirable! cette obéissance est encore sa vertu, même quand il a quitté les années de l'enfance; le joug lui pèse si peu, qu'il veut le porter encore, quand il pourrait s'y refuser; et, à trente ans, il est soumis et respectueux, comme il le fut à son premier âge.

O sainte obéissance! vertu de mon Sauveur, qui me donnera de comprendre enfin les leçons cachées, les instructions salutaires que vous renfermez? Celui qui, dans les saints parvis de Sion, commande en maître à la milice angélique, celui dont la parole fait trembler sur son trône le monarque des enfers, caché dans une pauvre maison, sous la figure d'un enfant faible et sans puissance, obéit à ses créatures et devient docile à leurs ordres. Ah! qu'on ne me parle plus des miracles des anciens temps; qu'on ne me dise plus qu'un jour le soleil, à la voix de Josué, se rendit obéissant, et, pour illustrer la déaite des ennemis du Seigneur, versa sur l'univers des



clartés inconnues ! Venez, venez à Nazareth, venez voir un prodige autrement merveilleux : c'est le divin Soleil de justice arrêté par la voix d'une simple femme ; c'est la splendeur éternelle du Père qui va bientôt verser sur le monde des torrents de lumière, et qui, soumise et obéissante, reçoit d'un artisan des ordres qu'il ne méconnaît jamais.

Enfin, l'amour du travail fut encore la vertu de Jésus enfant. A peine ses faibles mains sont-elles affranchies de leurs premières entraves, qu'elles s'exercent à soulever péniblement l'instrument grossier d'un travail vulgaire. Jeune encore, il veut aider Joseph dans la dure profession qui l'occupe, et gagner à la sueur de son front le pain qu'il rapportera le soir à sa mère. Ainsi s'accomplit en lui cette parole que les prophètes lui appliquaient autrefois : *In laboribus a juventute mea* : « J'ai aimé le travail dès mon enfance. » (Psal. LXXXVII, 16.)

Mais que de perfection, de sainteté dans ce travail ! Jésus n'a point voulu choisir à son gré l'occupation de ses premières années : il ne veut pas avec un docte pinceau retracer sur la toile les fastes de son peuple, ou dans de savants écrits communiquer aux hommes les trésors de la sagesse de Dieu. Non, celui qui l'a nourri dans son enfance est charpentier, voilà l'humble métier qu'il accepte ; ainsi nous apprend-il que le travail doit être fixé par la volonté paternelle, et qu'alors seulement il devient agréable au Seigneur.

Surtout c'était pour Dieu que l'enfant Jésus travaillait : acceptant, pour nous sauver, toutes les misères de notre condition, il pensait à ce précepte qui condamne à un travail forcé l'homme coupable, et le Saint des saints se soumettait au précepte. La gloire de son Père était la fin de son travail, et pour lui plaire il en acceptait toutes les fatigues et tous les ennuis.

O mes chers enfants ! qu'il est parfait ce modèle que la religion vous présente aujourd'hui ! que de charmes dans sa piété ! que de leçons cachées dans son obéissance ! que d'encouragements pour nous dans son travail ! Avions-nous tort de vous dire, en commençant à vous parler de ses vertus : *Devenez semblables à ce petit enfant, et vous irez au ciel* ? Cherchons maintenant, dans une deuxième réflexion, par quels moyens nous pourrions lui devenir semblables.

#### DEUXIÈME RÉFLEXION.

Il y a trois moyens de nous rendre profitable la sainte enfance du Sauveur : il faut aimer, invoquer, imiter Jésus enfant.

Il faut l'aimer ! c'est le premier fruit de cette touchante solennité. C'est pour nous forcer à l'aimer que Jésus a voulu s'abaisser jusqu'à la faiblesse de l'enfance. Il aurait pu, la foi nous l'enseigne, il aurait pu s'épargner les humiliations d'un berceau et d'une crèche ; il aurait pu paraître aux yeux du monde dans les années de la maturité, et signaler ses premiers pas sur la terre par

des prodiges de puissance et de grandeur. Mais il voulait gagner le cœur des enfants, et pour l'obtenir il s'est fait enfant lui-même : *Parvulus Dominus, et amabilis nimis*. L'enfance limide et craintive s'attache plus volontiers à ce qui est plus rapproché d'elle ; et le Sauveur des hommes, pour ménager sa timidité, vient à elle avec les charmes, les attraits, la simplicité de l'enfance : *Parvulus Dominus, et amabilis nimis*. Allez à lui, mes chers enfants ; vous ne verrez rien qui vous effraye ou qui vous rebute. Ses mains ont déposé la foudre qu'il fait gronder dans les hauteurs du ciel, pour n'avoir plus que des bienfaits à répandre sur la terre. Son visage n'a point cet éclat qui fait pâlir le soleil et qui éblouit les séraphins : sur son front la candeur de l'enfance ; dans ses yeux la douceur de l'enfance ; sur ses lèvres la sourire de l'enfance : *Parvulus Dominus, et amabilis nimis*. Ah ! sa voix se fait entendre à vous : *Mon fils*, vous dit-il, *donnez-moi votre cœur* (Prov. XXIII, 26.) Ce n'est point un maître sévère qui le réclame, c'est un condisciple, c'est un ami, c'est un frère. Il saura, pour mériter cette offrande, ménager vos faiblesses, s'accommoder à vos besoins, et, s'il le faut, se prêter à vos jeux. *Mon fils, donnez-moi votre cœur*. Ce n'est point pour le faire souffrir que je vous le demande ; je veux y verser le bonheur et la joie ; je veux y faire entrer toutes les suavités de mon amour, je veux le rendre heureux : *Fili, præbe cor tuum mihi*. Oui, donnons-lui notre cœur, mes chers enfants ; aimons ce doux Sauveur, aimons-le tendrement, aimons-le pour toujours ; aimons-le sans réserve et sans partage, aimons-le comme il nous aime. Désormais, par amour pour lui, nous éviterons ce qui l'aïllige, nous fuirons le péché. Si dans ses premiers jours il a versé des larmes pour expier nos offenses, à l'avenir nous ne voulons plus attrister son cœur et multiplier ses chagrins. Enfant Jésus, non, ne pleurez plus. Si jusqu'à cette heure, infidèles et ingrats, nous avons, par nos péchés, causé toutes vos douleurs, ah ! c'en est fait ! touchés de votre amour, nous renonçons à nos erreurs, nous détestons nos péchés. Enfant Jésus, ne pleurez plus, car nous vous aimons bien.

Ajoutons à cet amour l'invocation du divin protecteur de l'enfance. Souvent, dans sa prière, un enfant chrétien s'adresse à Jésus enfant, réclame son secours et demande ses bénédictions. Parmi les plaisirs du monde, une fille de Sion voit-elle se multiplier sous ses pas les écueils qui préparent à son innocence un funeste naufrage ? pour vaincre le courant qui l'entraîne, pour résister à l'influence des séductions de Babylone, elle invoque Jésus enfant, et, protégée par ce gardien céleste, éclairée par sa grâce, elle voit le néant des vanités qui passent, et détache son cœur des illusions et des enchantements de la terre. Condamné, au milieu de coupables amis, à subir des discours qui attristent sa foi, un jeune chrétien tremble-t-il chaque jour de manquer aux promesses qui l'attachent à son Dieu ? il invoquera Jésus



enfant, et recevra du secours pour les combats de la fidélité. En un mot, quels que soient les besoins de l'enfance, son protecteur a les yeux ouverts sur elle et les mains pleines de grâces. Adressez-vous donc souvent à lui, mes chers enfants ! n'attendez pas pour le prier qu'une année nouvelle vous rapporte le souvenir de sa naissance et des premières années qu'il passa sur la terre : c'est en tout temps qu'il faut recourir à ses bontés, en tout temps il exaucera vos prières.

Au reste, il est un lieu surtout, mes chers enfants, un lieu où l'on invoque Jésus enfant avec une confiance plus grande, où l'on obtient plus sûrement ses faveurs. C'est au pied de cet autel où il se montre à vous dans les bras de sa mère, c'est là qu'il prête une oreille plus attentive à la prière des enfants, là qu'il répand sur eux les plus douces bénédictions. C'est au catéchisme surtout qu'il faut venir le prier, dans ce pieux asile où naquirent tant de vertus qui sont encore la gloire et la consolation de l'Eglise. C'est là que vous reviendrez souvent pour invoquer Jésus et pour chanter ses louanges. Vous le savez, rien n'est changé : c'est toujours Jésus enfant qui protège l'humble école de l'enfance ; c'est toujours Marie qui jette sur elle un regard de mère ; et, pour former vos âmes à la vertu, ces divins protecteurs animent encore des voix que vous apprenez chaque jour à connaître et à aimer.

Enfin, il faut imiter Jésus enfant : c'est le moyen nécessaire pour l'invoquer avec succès et pour lui montrer votre amour. Regardez ce divin modèle, et formez-vous à sa ressemblance : *Il vous a donné l'exemple*, vous dira-t-il lui-même, pour que vous marchiez sur ses traces, pour que vous imitiez ses vertus : *Exemplum dedi vobis.* (Joan., XIII, 15.) Sa piété fut toujours sincère et affectueuse : il faut, pour fruit de cette solennité, qu'elle passe aujourd'hui dans vos âmes ; que vous rentriez dans vos familles, résolu à servir le Seigneur avec une fidélité nouvelle, à vous rendre assidus à la prière, à fuir la négligence et la tiédeur : *Exemplum dedi vobis.*

Son obéissance était prompte et entière. A l'avenir, la volonté de vos parents doit vous trouver toujours dociles, leurs désirs doivent être une loi pour vos cœurs, votre obéissance doit être leur consolation, leur bonheur : *Exemplum dedi vobis.*

Ses mains exerçaient avec zèle un métier pénible. Qui de nous désormais voudrait donner à la paresse un temps et des années que le Fils de Dieu, pour nous instruire, a consacrés au travail : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci ita et vos faciatis.*

Et, afin que les saints exemples du Sauveur enfant deviennent à jamais la règle de votre conduite, vous les rappellerez souvent à votre souvenir, mes chers enfants ; ils embelliront votre jeunesse de grâce et d'innocence, ils rafraîchiront votre âme aux jours des orages, ils guideront sûrement vos pas au milieu des précipices ; et, semblables à l'étoile mystérieuse qui conduisit les mages

à Bethléem, ils vous mèneront au ciel, où l'enfant Jésus sera votre couronne et votre récompense.

O Dieu ! c'est pour ces chers enfants que j'ose ici vous adresser ma prière. Vous savez si le cœur qui les a aimés une fois peut jamais les oublier, si la bouche qui bégaye pour eux les premières leçons de la foi cessera jamais d'implorer en leur faveur vos infinies miséricordes. Mon Dieu, dans cette fête de l'enfance, jetez un regard de bonté sur cette famille que vous avez confiée aux soins de vos jeunes ministres, sanctifiez-la par l'onction de votre grâce et par les bénédictions de votre amour. Protégez ces enfants que vous nous avez donnés ; qu'ils croissent dans la piété, qu'ils aillent de vertus en vertus ; qu'ils deviennent semblables à ce divin enfant qui va recevoir leurs promesses, et, pour finir par la prière d'un de vos serviteurs qui fut autrefois l'apôtre de ce catéchisme, qui en est aujourd'hui le protecteur, si les ennemis de votre gloire ont conçu de folles espérances, si la foi s'affaiblit parmi nous, si la charité de plusieurs s'est refroidie, adoucissez les douleurs de votre Eglise, conservez-lui du moins l'enfance.

## V. SERMON

### POUR LA CONSÉCRATION A JESUS ENFANT.

Mes chers enfants, il est raconté dans les saints livres qu'autrefois, à Ninive, un jeune enfant, sur le point d'entreprendre un voyage bien pénible et bien long, cherchait un guide qui pût le conduire sur les routes inconnues qu'il allait parcourir, un protecteur qui pût le défendre au milieu des périls, un ami qui s'intéressât à son sort, et dont l'amitié pût remplacer quelque temps la tendresse paternelle. Or il est écrit que cet enfant rencontra, par une permission spéciale de Dieu, un jeune homme qui consentit à devenir son guide, son protecteur et son ami. Il le rencontra sur le seuil de la maison de son père. Quelque chose de pur et de céleste brillait sur son front, la flamme de ses yeux était tempérée par une douceur ineffable, et, sur ses lèvres, un sourire annonçait que son cœur était toujours en paix ; ses vêtements étaient d'une éclatante blancheur, et sa tunique, déjà relevée, semblait annoncer un prochain départ. Ce fut sous la conduite de ce sage et fidèle gardien que le jeune voyageur s'éloigna pour la première fois de ses vieux parents : son père fut plus tranquille en pensant que ce cher fils n'était pas seul, et sa mère elle-même versa moins de larmes au moment de la séparation ; elle croyait, en contemplant celui à qui elle confiait l'objet de sa tendresse, elle croyait voir un de ces esprits bienheureux qui apparaissent quelquefois sur la terre pour la consolation des mortels ; et son cœur ne la trompait point, c'était un ange qui conduisait Tobie.

Mes chers enfants, chacun de vous aussi doit faire un grand voyage. Au commencement d'une année nouvelle qu'il faut par-

courir tout entière, à l'entrée de cette vie qui s'ouvre devant vous pleine d'avenir et de mystères, les pasteurs de vos âmes aperçoivent de loin plus d'un écueil, et redoutent pour vous bien des dangers. Ah ! qu'ils seraient heureux de vous accompagner eux-mêmes, de guider votre inexpérience, de protéger leurs chers enfants au milieu du monde ! Hélas ! les ordres de la Providence ne le permettent point ainsi. Il faut qu'ils restent où le ciel les a placés, et qu'ils vous laissent partir, sans eux, pour une terre étrangère.

Mais au commencement de ce voyage, mes chers enfants, leur tendresse veut vous confier à un guide céleste, à un protecteur courageux, à un ami sincère. Non, non, ils ne vous laisseront pas entreprendre ce voyage sans vous remettre à des mains sûres, sans placer à vos côtés un gardien vigilant qui leur réponde de vous, et qui s'engage à vous rendre à leur amour : leur cœur souffrirait trop de vous voir partir tout seuls : votre faiblesse est si grande ! les chemins si mauvais !

Et vous savez déjà quel est ce gardien à qui sera confiée votre enfance. Il est descendu pour vous du séjour céleste, il a daigné prendre les traits de votre âge, et vous l'avez trouvé qui vous attendait à l'entrée de ce catéchisme, devenu pour vous aussi la maison paternelle. Plus favorisés que le fils du captif, ce n'est point un ange qui veut vous conduire et vous protéger : c'est un Dieu qui se charge lui-même de cette mission si douce à son cœur, c'est le maître des anges qui veut devenir pour cette année, pour toute votre vie, mes chers enfants, votre soutien, votre guide et votre ami ; c'est Jésus, enfin, qui s'engage à vous conduire au milieu des sentiers difficiles, à vous défendre contre tous les ennemis, à ne point vous abandonner que vous ne soyez parvenus au terme du voyage.

O Jésus ! ô divin protecteur de l'enfance ! c'est à vous que nous confions cette famille qui nous est si chère : gardez-la pour son bonheur et pour le nôtre, conduisez-la dans les voies de la justice et de la vertu protégez-la contre tous les périls de la route ! ce sont nos enfants, nous vous les recommandons, soyez toujours à leurs côtés ; ne les perdez jamais de vue ; donnez-leur la main, quand ils auront besoin d'appui ; s'ils sont fatigués, portez-les dans vos bras ; faites, par votre grâce, que pas un seul ne s'égaré, que pas un seul ne tombe, et qu'ils arrivent tous sans exception au lieu du repos et de la récompense.

Mais aussi, mes chers enfants, pour mériter la protection du gardien céleste que nous vous donnons, il faut imiter la conduite de ce jeune voyageur à qui je vous comparais il n'y a qu'un instant. Il suivit constamment son guide ; il marchait sur ses traces et ne s'écartait jamais, il avait tant peur de se perdre !... Il invoqua fidèlement son protecteur ; et quand un péril imprévu vint effrayer son âme, il cria vers lui, et lui de-

manda du secours. Enfin, il aima tendrement son ami ; et sa reconnaissance, autant qu'il est possible à l'homme, fut égale aux bienfaits qu'il avait reçus. Voilà, mes chers enfants, ce que vous devez vous-mêmes au saint patron de vos jeunes années, ce que vous allez lui promettre en vous consacrant à lui tout à l'heure ; il faut désormais suivre ce guide, et, par l'imitation fidèle de ses vertus, marcher constamment sur ses traces ; il faut l'invoquer avec confiance au jour du péril ; dans la tentation, dans le découragement, dans les occasions dangereuses, il faut l'appeler à votre aide. Si le démon s'avance pour ébranler cette vertu et pour donner la mort à votre âme, oh ! alors il faut invoquer Jésus, et vous écrier avec le jeune Tobie : *Seigneur, il va me dévorer.* (Tob., VI, 3.) Il faut aimer ce saint ami que le ciel vous a donné, il faut chercher à lui devenir agréables, craindre par-dessus tout de contrister son cœur, et, par une sincère reconnaissance, payer son amour et vous acquitter envers lui.

Promettez donc, mes chers enfants, promettez à Jésus-Christ, qui veut recevoir lui-même vos serments, promettez-lui, pour cette année, pour toute la vie, d'imiter les vertus de son enfance, de l'invoquer et de l'aimer toujours ; et moi, de sa part, je vous promets que sa grâce et sa bénédiction demeureront avec vous pour le temps et pour l'éternité.

## VI. SERMON

### POUR LE SACRÉ CŒUR.

Mes chers enfants, la religion dans ce jour présente à vos hommages le cœur adorable de Jésus-Christ, et à votre imitation les saintes vertus dont il est à la fois le modèle et la source. Elle ne trouve rien de plus propre à soutenir la piété, à réveiller la tiédeur, à commander la persévérance, que la vue de ce cœur où brûla pour les hommes un amour si tendre, si généreux, si constant. Elle le montre, ce cœur, au pécheur qu'elle veut toucher et convertir ; et, afin de lui inspirer, pour ses désordres et ses crimes, une salutaire componction, elle lui dit : Vois ce cœur ; il t'aimait, et tu l'as payé d'ingratitude ; il ne vivait que pour toi, et tu l'as percé du fer déicide... Elle le montre encore au juste qu'elle veut soutenir et fortifier, et, pour animer son courage aux laborieux combats de la vertu, elle lui apprend qu'il sera l'appui, le soutien de ses faiblesses, et la récompense de ses victoires.

C'est le cœur de votre Dieu, mes chers enfants, qui est aujourd'hui l'objet de votre culte et de vos hommages. Portion la plus noble et la plus auguste de cette humanité sainte devant laquelle se prosternent les anges et les bienheureux, sanctuaire vénérable de la Divinité, nous le confondons avec elle dans nos respects et dans notre amour, et nous lui rendons avec elles de communes adorations. Sans diviser la chair sacrée que le Verbe a daigné prendre pour nous sauver,



nous aimons à fixer plus spécialement nos regards sur ce cœur qui aima les mortels, qui compatit à leurs misères, qui s'émeut au récit de leurs infortunes, et, en lui payant le tribut d'honneur et de louanges qui lui assurent tant de titres, nous voulons célébrer surtout l'amour de Jésus pour les hommes, et, au souvenir de tous ses bienfaits, acquitter la dette de la reconnaissance.

Dévotion solide, elle réunit en sa faveur tous les genres de recommandations, et les suffrages de l'Eglise, et l'incontestable expérience de ses salutaires effets, et le respect de tous les vrais fidèles, et la haine de tous les impies. Dévotion consolante, elle rassure le pécheur pénitent contre les terreurs de la justice éternelle, et promet au juste affligé, pour des douleurs passagères d'immortelles consolations.

Mais c'est surtout à l'enfance chrétienne à célébrer avec de saints transports le cœur de son Dieu; car ce cœur, qui aima les justes et aussi les pécheurs, qui aima les pauvres et aussi les riches, qui aima sa patrie et aussi ses bourreaux, ce cœur aima surtout les enfants. C'est par cette raison que je veux aujourd'hui ranimer votre ferveur et votre zèle; et, ne pouvant vous développer ici tous les traits qui caractérisent le cœur de Jésus, je m'arrête à un seul, son amour pour l'enfance, dont nous allons considérer la grandeur et les motifs.

#### PREMIÈRE RÉFLEXION.

C'était, mes chers enfants, un spectacle sublime à la fois et attendrissant que de voir, pendant les jours de sa vie mortelle, le Sauveur s'entourer de jeunes enfants; leur accorder quelques-unes de ces heures si précieuses qu'il consacrait au salut de l'humanité; et, pour payer l'attention qu'ils prêtaient à ses paroles, leur prodiguer les plus ineffables caresses et les plus abondantes bénédictions. Non, il n'y a rien dans l'Evangile qui me fasse mieux connaître le cœur de mon Jésus que son amour pour l'enfance. Sans doute je me plais à le voir, ce divin maître, se laissant approcher par les publicains, et, à force de condescendance, s'exposant à la censure des docteurs de la loi. Si leur jalousie l'accuse d'être l'ami des pécheurs, oh! qu'il a bien mérité ce reproche! Ne l'a-t-on pas vu, sur le bord du puits de Jacob, converser familièrement avec une femme de Samarie, qu'il instruit et qu'il rappelle à la vertu? Ne l'a-t-on pas vu entrer dans la maison de Zachée, cet homme si fameux par ses injustices, et, d'une seule parole, changer son cœur, et faire du plus endurci des pécheurs le plus humble des pénitents? Ne l'a-t-on pas vu quelquefois se choisir des disciples jusque parmi ces hommes que la voix publique accuse, et dont elle flétrit la profession? A la vue d'une si prodigieuse indulgence, j'admire la bonté du Sauveur, et je comprends que son cœur est plein de miséricorde. Mais si bientôt la scène change; si ces hommes, vieillis dans le péché, se retirent pour faire place à l'in-

nocence; si les enfants s'approchent de Jésus, et, surmontant les obstacles que leur oppose un zèle indiscret, se pressent autour de lui et forment à ses côtés un naïf et docile auditoire, oh! alors tant de grandeur et de simplicité, tant de puissance et de douceur me ravit et m'enchantent, ce puissant tableau parle éloquentement à mon âme; et je m'écrie, pour ajouter à l'éloge du cœur de Jésus une gloire nouvelle, une gloire plus grande, je m'écrie: « Voyez comme il est bon! car il aime les enfants! » Sans doute, quand je vois le Sauveur s'attendrir à la pensée des malheurs futurs de Jérusalem, et verser des larmes sur les maux d'une patrie qui va le condamner, une compassion si douce pour de si noires ingratitude m'apprend à connaître ce cœur, que va percer bientôt le fer d'un soldat. Mais si je le vois prodiguer à l'enfance d'innocentes caresses; si ces lèvres, d'où s'échappent les paroles de la vie éternelle, déposent sur un front modeste le gage de son amour; s'il répand sur ces têtes inclinées une de ces bénédictions qui portent avec elles le bonheur et la joie, ce spectacle ajoute encore à mon admiration, me révèle les plus intimes sentiments du cœur de mon Dieu, et me force à convenir qu'il doit être bien bon, puisqu'il aime les enfants. Sans doute, quand je vois multiplier autour de lui les miracles de sa charité, et, d'une main libérale, semer sur ses pas les prodiges, je comprends l'inépuisable tendresse de ce cœur que n'implorèrent jamais en vain la souffrance et le malheur. Mais si je le vois réserver à l'enfance les plus éclatants témoignages de son pouvoir, et en sa faveur opérer ses plus grandes merveilles, ce dernier trait met le comble à mon enthousiasme, et achève de me faire connaître le cœur de Jésus.

Oui, c'est au bonheur des enfants qu'il fit servir sa puissance et sa divinité. Vous souvient-il de cette femme de Chanaan qui vint implorer la guérison de sa fille que tourmentait le démon? (*Matth.*, XV, 28.) Le Sauveur la refuse d'abord: il n'a point été envoyé pour les peuples étrangers, sa mission se borne à sauver les brebis perdues de la maison d'Israël. Cette mère fait instance; c'est sa fille, sa pauvre fille qui souffre... C'en est assez: le cœur de Jésus-Christ est vaincu; on le sollicite pour un enfant, la grâce est accordée. Une autre fois, c'est la fille d'un prince, qu'une maladie cruelle a conduite aux portes du tombeau; elle n'a que douze ans, et pourtant elle va mourir. Son père, fondant en larmes, vient se jeter aux pieds du Sauveur (il instruisait alors le peuple): *Ma fille est malade; venez lui imposer les mains, la vie lui sera rendue.* (*Marc.*, V, 23.) Il n'en faut pas davantage; cette parole s'adresse à un cœur qui aime les enfants. Jésus-Christ interrompt son discours pour soulager cette jeune malade; il se lève, et accompagne son père. En vain la mort, prévenant l'arrivée de Jésus, a-t-elle déjà frappé sa victime; son rapide et cruel triomphe fera mieux éclater le pouvoir du Sau-

veur et son amour pour l'enfance. Il entre dans cette maison désolée, il s'approche de la couche funèbre, il parle, et l'innocence endormie se réveille à sa voix et bénit sa tendresse. Oh ! c'est vous qui pourriez nous parler en ce jour du cœur de Jésus, vous, fille d'Israël, qu'il remet ainsi dans les bras d'un père, qu'il rendit ainsi à une mère éplorée. Ah ! si vous apparaissiez dans cette enceinte avec ces voiles blancs que déjà l'on destinait à vous servir de linceul, avec cette pâleur virginale qu'avait répandue sur votre front le souffle de la mort ; si vous éleviez la voix au milieu de nous, mieux que personne vous nous diriez tout ce qu'il y a, dans le cœur de Jésus, d'amour et de charité pour l'enfance ; vous nous apprendriez avec quel empressement il accourut pour vous arracher au trépas ; avec quelle puissance sa voix rappela votre âme fugitive, et la fit rentrer dans un corps qu'elle abandonnait à regret ; avec quel doux sourire il accueillit votre premier regard à ce réveil miraculeux ; avec quelle complaisance enfin il prenait part aux transports et à la joie de votre mère.

Au reste, mes chers enfants, les saints n'ont point ignoré cet amour, ce faible du cœur de Jésus pour l'enfance. Entendez saint Léon nous adresser ces belles et touchantes paroles : *Jésus-Christ aime l'enfance* : « *Amat Christus infantiam.* » Quand il vint sur la terre se faire homme pour nous, il prit les traits de l'enfance, il en eut la faiblesse, il en partagea les misères : *Amatus Christus infantiam.* Quand il voulut instruire les mortels et convertir le monde, il prêcha les vertus de l'enfance : la vieillesse, à son école, dut recevoir les leçons du jeune âge, et, pour entrer au ciel, devenir semblable à l'enfance : *Amat Christus infantiam.* Etre appelé l'ami des enfants, ce fut là son titre de gloire, sa fonction la plus douce, et le nom le plus cher à son cœur.

Oh ! aimez-le, mes chers enfants, ce cœur dont je vous révèle en ce jour le plus secret comme le plus doux penchant ! Aimez-le ce cœur, que ne purent jamais rebuter la faiblesse et les défauts de l'enfance ; ce cœur, où elle trouva toujours l'amitié la plus vive et la plus inaltérable indulgence ; ce cœur enfin qui s'ouvrait pour la recevoir, et lui offrait un asile contre tous les périls ! Donnez vos cœurs à ce Dieu qui vous aime si tendrement : qu'ils deviennent en ce jour comme autant de trophées élevés à la gloire de son cœur, comme autant de victimes immolées par la reconnaissance. Consacrez-lui vos cœurs par cette piété généreuse qui ne refuse aucun sacrifice ; par cette piété tendre que nourrissent et fortifient chaque jour les saintes pratiques de la dévotion ; par cette piété constante que le vent du malheur ne peut ébranler, que le temps ne peut affaiblir, que la mort elle-même ne peut éteindre. Mais ce n'est point assez de vous faire connaître quelle est la grandeur de l'amour du cœur de Jésus pour l'en-

fance ; il faut encore vous apprendre sur quels motifs est fondé cet amour.

#### DEUXIÈME RÉFLEXION.

Pourquoi Jésus-Christ aime-t-il l'enfance ? pourquoi ce divin Sauveur a-t-il pour cet âge une si grande et si admirable tendresse ? C'est, mes chers enfants, qu'il retrouve en elle, quand elle n'est point dépravée par de mauvais penchants, les principales vertus de son cœur : son humilité, sa douceur, son innocence : *Amat Christus infantiam, humilitatis magistratam, mansuetudinis formam, innocentiae regulam.*

Vous le savez, Jésus-Christ lui-même nous a proposé son cœur comme le plus parfait modèle de la douceur et de l'humilité chrétienne. *Apprenez de moi*, disait-il à ses apôtres, *que je suis doux et humble de cœur.* (*Matth.*, XI, 29.) Qu'il était humble ce cœur, qui voulut, pendant trente années, dérober à tous les yeux les ineffables trésors de sagesse et de grâces dont le Père céleste l'avait comblé ; qui accepta, qui rechercha dans le cours d'un ministère public tous les genres d'humiliations, toutes les sortes d'abaissements ; qui consentit, dans le jour des douleurs, au plus infâme parallèle et au supplice le plus ignominieux ! Et voilà ce que Jésus aime à retrouver dans l'enfance. Etrangère à tous les calculs de l'orgueil, à toutes les ruses de l'amour-propre, elle pratique l'humilité, peut-être sans en savoir le nom. L'ambition n'a point encore ébloui ses yeux ; ce rêve qu'on appelle gloire n'a point encore troublé son paisible sommeil. Elle regarde encore avec indifférence ces parures mondaines, inventées par le luxe et accueillies par la vanité. Oui, voilà ce qui attire sur elle les regards et l'amour de Jésus ; il aime l'enfance, parce qu'elle retrace en quelque chose l'humilité de son cœur : *Amat Christus infantiam, humilitatis magistratam.*

Il l'aime encore, parce qu'il retrouve en elle la douceur dont il nous donna toujours et le précepte et l'exemple. Il s'était peint sous l'emblème d'un bon pasteur qui conduisit son troupeau dans de gras pâturages, qui rapporte au bercail la brebis égarée, et qui la presse encore contre son sein. Que dis-je ! les prophètes l'avaient vu sous la figure d'un agneau plein de mansuétude, qui se tait sous la main qui lui ravit sa toison, et qui suit sans résistance celle qui le conduit à la mort. (*Isai.*, LIII, 7.) C'était sa douceur qui attirait à lui les coupables ; ils aimaient à trouver dans ses paroles une indulgence que les hommes leur refusaient, et à lire dans ses regards l'assurance d'un pardon. C'était sa douceur qui encourageait ses disciples à parler à leur maître, et à lui adresser si souvent d'importunes questions ; c'était sa douceur qui retenait à sa suite cette multitude empressée de l'entendre ; et si, pour prolonger son bonheur, elle oubliât ses travaux ordinaires, et jusqu'aux plus indispensables besoins de la vie, c'est que la douceur de Jésus était un charme



puissant qui agissait sur tous les cœurs et qui les enchainait.

Ah! qui nous rappellera maintenant cette inappréciable vertu, si ce n'est l'enfance, l'enfance dont la douceur est, pour ainsi dire, l'apanage? On ne trouve point en elle ces haines invétérées qui font le malheur et le crime de la vie; son cœur ne médite point ces implacables vengeances que condamnent également la raison et la foi; et, jusque dans les écarts de sa vivacité, la douceur modèle un peu sa pétulance et rétablit bientôt le calme en son âme. Ainsi c'est la douceur que Jésus aime à retrouver dans l'enfance; c'est la douceur qu'il récompense en elle par une tendresse toute divine : *Amat Christus infantiam, mansuetudinis formam.*

Mais c'est surtout par son innocence que l'enfance imite le cœur de Jésus et mérite son amour. Qu'il était pur ce cœur où le péché ne put jamais entrer, où la moindre souillure fut toujours inconnue! qu'il était chaste ce cœur dont l'envie respecta toujours l'innattaquable pureté! qu'il était innocent ce cœur que la Divinité elle-même habitait, et dont les anges admiraient l'éclat et la beauté! à son exemple l'enfance tire sa gloire de son innocence. Qu'elle est brillante et qu'elle est belle, quand, à l'abri des vents contagieux, elle a su conserver cette fleur que le moindre souffle peut flétrir! ah! c'est alors quelle plaît à Jésus-Christ et qu'elle ravit sa tendresse. Oui, l'enfance a pour ami le Roi des rois, parce qu'elle chérit, parce qu'elle garde la pureté de son cœur. Eh! n'est-ce pas l'innocence d'Abel qui a fixé sur lui les regards de son Dieu et rendu son sacrifice agréable à l'Éternel? N'est-ce pas l'innocence de Joseph qui faisait descendre le Seigneur en son cachot et le plaçait ensuite sur les marches d'un trône que soutenait sa sagesse? N'est-ce pas l'innocence de Daniel qui lui obtenait du ciel les plus singulières faveurs et adoucissait pour lui la férocité des animaux les plus cruels? Oui, c'est l'innocence de son divin cœur que Jésus aime à retrouver dans l'enfance; c'est pour prix de cette sainte vertu qu'il lui accorde sa protection et ses grâces : *Amat Christus infantiam, innocentiae regulam.*

Mais, mes chers enfants, avons-nous bien ces trois vertus qui caractérisent le cœur de Jésus, et qui nous expliquent la grandeur de son amour pour l'enfance? avons-nous l'humilité, la douceur et l'innocence? Oui, sans doute Jésus-Christ aime les enfants, mais ceux-là seulement qui pratiquent les vertus dont son cœur adorable nous a laissé l'exemple. Pratiquons-nous l'humilité? L'orgueil, ou du moins l'amour-propre, ne répand-il point quelquefois sur nos plus saintes actions un poison subtil qui les dénature et les corrompt? Savons-nous fermer nos yeux au spectacle des pompes du siècle et notre cœur aux inspirations trompeuses de la vanité? Si nous voulons être aimés de Jésus, soyons humbles comme

il le fut : c'est la leçon que nous donne son cœur, c'est la grâce aussi qu'il peut nous obtenir. Gardons-nous, en toute occasion, la douceur? Cherchons-nous à vaincre, par la réflexion et la prière, un caractère impatient et peut-être fougueux? Dans nos familles, opposons-nous aux contrariétés qui peuvent survenir une douceur inaltérable, et notre exemple sur ce point peut-il instruire ceux qui nous entourent? Encore une fois, si nous voulons être aimés de Jésus, soyons donc comme il fut; et, pendant cette pieuse solennité, puisons dans son cœur la douceur et la patience qui nous sont nécessaires. Enfin, conservons-nous avec soin le précieux trésor de l'innocence? en connaissons-nous toute la valeur, en évitons-nous les écueils? C'est cette perle de l'Évangile à laquelle il faut tout sacrifier, et qu'il faut acheter au prix de tous nos biens : la préférons-nous à tous les trésors et tous les plaisirs de la terre? allons-nous chercher au pied des autels de Marie, et dans la fréquentation des sacrements, une sauvegarde pour notre cœur et un soutien pour notre faiblesse? Confions-nous la garde de nos sens à la plus exacte modestie? Connaissons-nous le grand secret de vaincre nos ennemis en les fuyant? Oh! si vous voulez être aimés de Jésus, mes chers enfants, conservez votre innocence. Par cette vertu vos cœurs seront semblables à son divin cœur : il se retrouvera en vous, il s'aimera en vous, et son amour sera pour vous la plus douce des récompenses.

Cœur sacré de Jésus, cœur à jamais aimable, nous nous prosternons en ce moment devant vous, nous vous consacrons nos cœurs par un hommage solennel et irrévocable. Jeunes encore et inconnus au monde, nous sommes déjà l'objet spécial de votre amour et de vos tendresses. Ah! pour reconnaître tant de charité, pour vous aimer autant que vous nous aimez, c'est trop peu, nous le sentons bien, c'est trop peu de nos cœurs : ils sont si faibles, ils sont quelquefois si glacés! et pourtant nous n'avons rien autre chose à vous donner. Dites aux séraphins qui vous entourent et qui vous bénissent, de nous prêter leurs ardeurs, de nous échauffer de leurs feux, d'unir à nos faibles accents leurs immortels concerts : nos hommages seront alors moins indignes de vous. Soutenu par l'amour des anges, notre amour vous sera plus agréable, et, sans égaler vos bienfaits, exprimera du moins notre reconnaissance. Cœur sacré de Jésus, modèle adorable de toutes les vertus, ami sincère de l'enfance, nous voulons désormais imiter fidèlement vos exemples; nous voulons vous aimer ici-bas sans mesure, pour vous aimer sans fin pendant l'éternité.

## VII. EXHORTATION

POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION.

Avant la communion.

Dans la pieuse solennité que vous célébrez en ce jour, Jésus-Christ, mes enfants,

entre au temple, porté dans les bras de ses parents. Quarante jours se sont écoulés depuis sa naissance, et, pour satisfaire à la loi, le Fils de Marie quitte Bethléem et vient s'offrir à son Père. Chargée de ce doux fardeau, qu'elle confie quelquefois à la tendresse de Joseph, sa mère monte à Jérusalem; elle présente, confondue avec les femmes vulgaires, elle présente au grand prêtre la pauvre offrande des derniers du peuple; et, rachetée ainsi d'une souillure qu'elle n'a point contractée, elle entre avec son Fils dans le sanctuaire d'Israël. Alors s'accomplissent les anciennes prophéties : en ce moment la gloire du second temple éclipsa la gloire du premier, et les murs, relevés par les mains des captifs, n'envient plus la magnificence et les splendeurs de Salomon; en ce moment la montagne de Sion a retrouvé son antique honneur, et les saints parvis ont tressailli d'allégresse, parce que le Désiré des nations vient d'entrer dans son temple.

Mes enfants, c'est le même Dieu qui vient en ce moment abaisser sa majesté, descendre de la hauteur des cieux, et, par amour pour nous, habiter encore ce sanctuaire. Oui, c'est le même Dieu. A la vérité, ce n'est plus, comme autrefois, dans les bras de sa mère qu'il vient se présenter à vous; mais votre cœur, s'il est pur et fidèle, l'a vu, porté sur l'aile des anges, entrer dans cet asile, et venir se reposer au milieu d'eux sur l'autel. Oui, c'est le même Dieu. A la vérité, vos yeux n'ont pas vu les pauvres haillons qui couvrent sa misère, vos oreilles n'ont point entendu les cris plaintifs du nouveau-né; mais la foi, dont la lumière remplace, pour le chrétien, le témoignage des sens, la foi vous l'a montré caché sous le nuage du mystère, et pour éprouver votre amour, vous dérobaient tout ensemble son humanité sainte et sa divinité. Oui, Seigneur, nous vous avons reconnu malgré les voiles qui vous cachent à nos regards. C'est en vain que, pour tromper notre raison, vous demeurez ici immobile et silencieux : votre parole, toujours présente à notre souvenir, dissipe les ténèbres, éclaire nos âmes, et les conduit à vous. Prosternés à vos pieds, nous vous adorons comme le Dieu caché, mais aussi comme le Dieu vivant et véritable. Recevez nos hommages; ils ne sont point commandés par l'usage, ils ne sont point exigés par l'obéissance. Depuis longtemps, vous le savez, nous vous avons choisi librement et sans contrainte pour notre Seigneur et pour notre maître : aujourd'hui nous voulons renouveler avec vous notre alliance et nos promesses, nous donner à vous encore une fois, et vous jurer pour l'avenir une inviolable fidélité. Recevez donc nos hommages; mais aussi ranimez notre foi, fortifiez-la par votre grâce contre les ennemis puissants qui l'attaquent; et si vous daignez en ce moment la soutenir et l'éclairer, quoique vous ne soyez plus dans les bras de Marie, quoique vous vous dérobiez entièrement à nos yeux, elle vous

reconnaîtra, elle vous adorera comme son Seigneur et son Dieu.

Au reste, mes enfants, si Jésus-Christ, en ce jour, ne vient plus au temple de la même manière qu'autrefois, il y vient du moins avec les mêmes desseins. Il vient s'offrir à son Père pour les hommes, et, si je puis parler ainsi, se consacrer aux hommes. Au jour de sa présentation, il venait, victime volontaire, consacrer son sang au salut du monde, et s'engager à le répandre un jour jusqu'à la dernière goutte. Aujourd'hui, c'est encore le même sang qu'il vient d'offrir à son Père, et qui, mystérieusement versé sur l'autel, a lavé vos âmes et purifié vos cœurs. Autrefois, il venait accepter d'avance la mort cruelle que lui destinait son Père; aujourd'hui, renouvelant son sacrifice, il a voulu mourir encore, et mourir pour vous. O amour de mon Sauveur, ô charité ineffable! Mon cœur sera-t-il insensible à de si grands bienfaits? Mais ai-je donc pu les compter tous, et, pour me gagner à lui, ne m'en réserve-t-il pas un que figurerait à peine le mystère de sa présentation? Ah! c'est trop peu pour lui de s'offrir sous mes yeux, de m'appliquer de loin les mérites de son sacrifice; il veut, il veut encore venir en moi, choisir mon pauvre cœur pour son autel, et reposer dans mon sein. O mes enfants! malheur à celui qui méconnaîtrait sa tendresse, qui ne lui rendrait pas amour pour amour! Et cependant, pour payer tant de bontés, quelles n'ont point été peut-être nos ingratitude? Depuis le jour qui nous vit pour la dernière fois nous asseoir à son banquet, peut-être plus d'une négligence, plus d'une infidélité a-t-elle fait couler ses larmes et contristé son amour. Depuis le jour où les anges nous annoncèrent par leurs cantiques la naissance du Sauveur, et nous conduisirent à Bethléem, peut-être, rentrés à Jérusalem après l'avoir adoré, lancés au milieu du monde après notre communion, peut-être avons-nous oublié quelques-unes des promesses que nous lui avions faites; peut-être avons-nous manqué aux résolutions que nous avions prises au pied de sa crèche. Le respect humain, la faiblesse de la nature, la force des tentations, l'empire de l'amitié ont vaincu peut-être nos desirs, et remporté sur nous un coupable triomphe. Ah! Seigneur, si nous consultons nos mérites, il faut fuir au loin, et désertir la table de l'innocence. Mais vous venez vous offrir pour les pécheurs, et votre bonté nous rassure. Les fautes dont notre conscience en ce moment garde un trop fidèle souvenir, déjà nous les avons pleurées, déjà nous en avons gémi; nous les détestons encore, nous en demandons encore le pardon. Hier, dans le silence de vos tabernacles, vous en entendîtes l'humble aveu; nous le renouvelons aujourd'hui à la face du ciel, et, comme hier, nous vous promettons une fidélité désormais inaltérable. Et puis, rassurés, sanctifiés par le repentir, nous voulons désormais oublier nos fautes pour ne penser qu'à votre amour.



Approchez donc, mes enfants : le moment est arrivé. Jésus va se présenter à vous plein de grâce et de vérité : ouvrez devant lui, ouvrez les portes du sanctuaire qu'il a choisi : le Désiré des nations va entrer dans son temple, le Dieu du ciel va descendre dans le cœur des enfants.

Lorsqu'au milieu du temple il fut donné au saint vieillard Siméon de recevoir dans ses bras celui qui devait être le salut d'Israël, quels ne furent point les transports de sa joie, quels ne furent point les accents de sa reconnaissance ! Il voyait enfin celui dont la venue longtemps avait été l'objet de ses desirs ; il contemplait cet enfant dont la naissance lui annonçait la fin de son pèlerinage et le commencement de sa félicité ; il serrait dans ses embrassements celui qu'avaient aperçu de loin les patriarches et les prophètes. *O Seigneur ! s'écria-t-il, c'est maintenant que votre serviteur peut s'en aller en paix : tous ses vœux sont comblés, toutes ses espérances sont accomplies, tous ses soupirs sont exaucés* ; et, pour dernier bienfait, il ne vous demande plus maintenant que la mort : *Nunc dimittis servum tuum in pace.* (Luc., II, 29.)

Après la communion.

Or, mes chers enfants, ce Dieu qui voulait être pour le vieillard la couronne de ses cheveux blancs et la récompense de ses vertus séculaires, ce Dieu veut être pour de jeunes cœurs le prix de quelques résolutions. Plus facile en ce jour et plus empressé, il n'attend pas, pour se donner à vous, que vous ayez parcouru la carrière et franchi sans naufrage les écueils de la vie ; il se contente de vous avoir vus commencer, et vient lui-même vous aider à finir. Plus libéral en ce jour et plus généreux, ce n'est plus sur votre sein qu'il veut reposer un instant ; c'est votre âme qu'il a visitée, c'est en elle qu'il a versé ses trésors, c'est à elle qu'il veut parler. Oh ! comment, plus favorisés que le vieillard, ne serions-nous pas aussi reconnaissants ? Comment ne nous écrierions-nous pas, empruntant ses sentiments et son langage : *C'est maintenant, Seigneur, que votre serviteur va se retirer en paix : « Nunc dimittis servum tuum in pace. »* Il va quitter le saint tabernacle pour rentrer au milieu du monde, pour descendre de nouveau au milieu des combats ; mais il emporte avec lui le souvenir de votre amour et le gage de la victoire. Il a retrouvé la paix au pied de vos autels, et désormais, fortifié par votre grâce, il saura garder ce trésor céleste. Que la tentation vienne éprouver son cœur et troubler sa vertu : les flots impuissants viendront se briser au rivage ; il conservera la paix, parce que c'est vous qui la lui aurez rendue. Que d'implacables ennemis préparent encore à sa foi des scandales, et des naufrages à son innocence : il saura, malgré leurs efforts, il saura conserver la paix, parce qu'il conservera la vertu : *Nunc dimittis servum tuum in pace.*

Ainsi, mes frères, doit s'exprimer en vous

la reconnaissance : il faut, pour acquitter la dette que vous contractez en ce jour, joindre aux cantiques de l'allégresse les résolutions de la fidélité ; il faut, animés d'une sainte confiance, renouveler à Dieu vos promesses et réitérer vos serments. Jurez de lui être fidèles, vous qui l'avez servi jusqu'à présent avec une constance inébranlable. Si vous avez suivi ses drapeaux, si vous avez bien combattu ses ennemis, si vous avez glorifié son nom, déjà il vous en a donné la récompense ; il faut la mériter encore, vous souvenir du passé et vous ranimer pour l'avenir. Jurez de lui être fidèles, vous dont il a vu, dont il a pardonné les égarements. S'il a fallu, pour revenir à lui, briser des chaînes bien pesantes et bien douces, s'il a fallu verser quelques larmes et vous imposer quelques sacrifices, n'avez-vous pas reçu de son amour le gage du pardon et le baiser de la réconciliation ? Il faut reconnaître son indulgence et lui prouver la sincérité de votre repentir.

Et maintenant quelle parole ajouterai-je en finissant ? Recevez dans vos bras, vous dirai-je à tous avec un saint Père, recevez dans vos bras le Fils de Dieu qui vient à vous. Recevez-le en gardant précieusement au fond de vos cœurs la foi qui vous est prêchée de sa part ; croyez à sa doctrine, attachez-vous à son Evangile : c'est le recevoir dans vos bras. Recevez-le en suivant avec fidélité sa loi sainte. Pratiquez ses commandements, obéissez à ses préceptes, conservez en vos cœurs son amour ; c'est le recevoir dans vos bras.

Celui qui aura reçu dans ses bras Jésus-Christ, source éternelle de lumière et de vie, sur la terre ne restera point dans les ténèbres, et au ciel possédera son Dieu pour toujours.

## VIII. HOMÉLIE

POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS  
L'ÉPIPHANIE.

C'était, mes chers enfants, pendant que les serviteurs dormaient que vint l'ennemi qui sema l'ivraie dans le champ du père de famille. Ce qui nous représente l'Eglise de Jésus-Christ, où l'ivraie trop souvent croît à côté du bon grain, c'est-à-dire où les méchants sont mêlés avec les bons, peut aussi nous rappeler notre âme, où le Père de famille a déposé avec sa divine parole le germe des plus admirables vertus. C'est nous, serviteurs du maître, qui sommes chargés de veiller sur ce champ qu'il a confié à nos soins ; c'est nous qui devons par une sollicitude infatigable achever son œuvre en nous et faire fructifier la semence qu'il a jetée dans son cœur. Malheur donc à nous si, oubliant la vigilance qui nous est recommandée, nous nous laissons aller à un imprudent sommeil : bientôt l'ennemi de notre âme viendrait, profitant de notre sécurité, semer l'ivraie dans le champ arrosé par le sang de Jésus-Christ et n'y laisserait pour espérance, au jour de la moisson, que des ronces et des épines destinées aux flammes éternelles.

Or, mes enfants, cette vigilance chrétienne qui doit prévenir de si grands malheurs nous est nécessaire dès le premier âge, parce que l'enfance a aussi ses ennemis, et qu'ils sont d'autant plus forts et rusés qu'elle a plus de faiblesse et d'inexpérience. Oui, l'enfance a des ennemis : ses premiers pas dans le chemin de la vie ont rencontré des écueils, et la pureté de son premier bonheur a trouvé des envieux. Le démon, jaloux de la félicité des enfants, les tente, comme autrefois Adam et Eve dans le paradis de leur innocence : il appelle à son aide les passions, et bientôt va commencer une guerre longue et cruelle. Il faudra combattre ces penchants qui veulent dominer la raison et l'asservir sous leur tyrannie ; il faudra combattre ces habitudes qui, retranchées dans le fond du cœur, déconcertent de là toutes les leçons de la sagesse et tous les efforts de la bonne volonté ; il faudra combattre ce caractère dont la pétulance et la vivacité se refusent à l'obéissance et frémissent sous le joug ; il faudra combattre enfin cette passion dominante, source première de tous les défauts, et le premier adversaire qu'on devrait attaquer.

Tant d'ennemis ne sont pourtant pas les seuls qu'ait à redouter l'enfance. Le monde en renferme d'autres qui, autant que les premiers, conspirent contre elle et veulent sa perte. C'est au milieu du monde que l'enfant chrétien entendra répéter ces maximes qui sont directement opposées à l'esprit et quelquefois aux préceptes de l'Évangile : à la vérité, pour les faire entrer en son esprit avec plus de facilité, on les accompagnera de quelques protestations mensongères de respect et d'obéissance à la loi du Seigneur ; mais le premier coup n'en est pas moins porté et le danger n'en est pas moins grand. C'est au milieu du monde que l'enfant chrétien verra ces premiers exemples d'infidélité aux saints commandements qu'on lui apprend à aimer et à pratiquer ; et qu'il est à craindre que cette vue n'ébranle ses résolutions et n'affaiblisse son courage ! Enfin c'est au milieu du monde que l'enfant chrétien doit rencontrer ces amis dont la conversation et peut-être la conduite seront un scandale pour sa foi, et pour son innocence le plus dangereux écueil.

Tels sont les ennemis de l'enfance ; tels sont ceux qui en veulent à son cœur et qui viennent secrètement pour semer l'ivraie dans le champ bien-aimé du père de famille. Que si maintenant la vigilance chrétienne est étrangère au gardien de ce champ ; si l'enfant, au milieu de tant d'ennemis s'abandonne à une coupable sécurité ; si, en un mot, le serviteur du maître se livre au sommeil, ah ! bientôt seront détruits ses premiers travaux ; bientôt seront rendues inutiles les grâces qu'il reçut du Seigneur ; bientôt s'évanouiront nos plus belles et nos plus douces espérances.

*Soyez donc vigilants, vous crie l'apôtre saint Pierre, parce que vos adversaires, semblables à des lions furieux, tournent autour*

*de vous pour vous dévorer. (I Petr. V, 18.) Veillez en tout temps (Luc. XXI, 36),* vous dit le Sauveur lui-même, parce que l'esprit est prompt ; si vos résolutions ont été généreuses, la chair aussi est bien faible, et vos ennemis bien puissants. C'est la vigilance chrétienne qui vous en fera connaître le nombre : comme un flambeau mystérieux, elle guidera vos pas au milieu des ténèbres ; ce sera cette colonne de feu qui éclairait Israël dans la solitude et lui faisait éviter les terres de ses ennemis ; ce sera un phare céleste qui vous découvrira les écueils et vous montrera le port. La vigilance chrétienne remplacera pour vous cette force, cette énergie de la vertu qu'on n'obtient qu'après beaucoup de combats et beaucoup de triomphes. Avec elle vous craindrez moins la force de vos ennemis, parce qu'elle vous enseignera le grand secret de les éviter au lieu de les combattre, et de les fuir pour les vaincre. La vigilance chrétienne enfin vous tiendra en garde contre les ruses et la malice de vos ennemis ; elle suppléera à votre inexpérience dans les choses de la vie, elle sera pour vous cette prudence du serpent que Jésus recommande à ses disciples, et qu'ils doivent joindre à la simplicité de la colombe.

Mais en quoi consiste cette vigilance nécessaire à tous, et surtout à l'enfant qui veut rester fidèle à son Dieu ? La vigilance chrétienne, c'est cette religieuse attention qui fuit jusqu'à l'ombre du mal, jusqu'à l'apparence du danger ; c'est cette volonté ferme et déterminée d'appartenir au Seigneur qui prend les moyens efficaces de lui garder les promesses d'un inviolable attachement ; c'est cette humble et salutaire défiance de soi-même qui va chercher, dans la prière et la fuite des occasions, des assurances et une sauvegarde contre les faiblesses de la nature. On verra l'enfant à qui le Seigneur a donné la vigilance, on le verra confier la garde de tous ses sens à la plus exacte modestie, et par ce seul moyen prévenir bien des périls et s'épargner bien des chutes. On le verra (non, les hommes ne le verront pas, mais son Dieu le verra) mettre un frein aux désirs de son cœur, en réprimer tous les mouvements, maîtriser toutes ses saillies de caractère, étudier tous ses penchants pour les combattre, et sa passion dominante pour en triompher. Si les devoirs de sa condition le condamnent à paraître au milieu du monde, loin d'en rechercher les occasions et d'en solliciter les moyens, il saura, par une sainte adresse, se soustraire quelquefois à ces dangers et obtenir comme une grande faveur de ne point s'exposer à offenser son Dieu. Si cependant l'obéissance le pousse dans les assemblées du siècle, comme le jeune Tobie captif à Babylone, il n'oubliera point les préceptes du Seigneur et saura y conformer ses sentiments, son langage et ses actions. Et lorsque enfin il devra choisir des amis, alors surtout la vigilance sera son conseil, et la religion fixera son choix.

Tels sont, mes chers enfants, les principaux



caractères de cette vigilance chrétienne que semble aujourd'hui nous recommander la parabole de l'Évangile. Hélas ! vous la recommander aussi, c'est tout ce que nous pouvons faire pour vous : il ne nous est point donné, malgré nos désirs bien ardents, de l'exercer, cette vigilance, auprès de vous et pour vous, de vous accompagner au milieu des périls, de défendre vos jeunes cœurs contre les ennemis qui leur tendent des pièges : plus heureux que les serviteurs du père de famille, peut-être pourrions-nous empêcher l'homme ennemi de jeter l'ivraie dans vos âmes à côté du bon grain. Ce bonheur ne nous est point donné ; mais au moins il nous reste pour consolation cette espérance, que vous joindrez aux prières que nous adressons pour vous au Seigneur une constante et entière vigilance qui vous fera connaître vos ennemis, qui déjouera leurs desseins pervers, et qui fera fructifier au centuple, dans vos âmes, les vertus que le père de famille doit récompenser à jamais dans la bienheureuse patrie.

## IX. EXHORTATION

### POUR LE MERCREDI DES CENDRES.

*Memento... quia pulvis es et in pulverem reverteris.*  
(Gen., III, 19.)

*Souvenez-vous que vous êtes poussière et que vous retournerez en poussière.*

Ce n'est pas nous qui l'avons choisie, mes chers enfants, cette formidable parole : il nous en aurait trop coûté de chercher nous-mêmes à contrister vos âmes par la sainte sévérité de ce langage. C'est l'Église aujourd'hui qui vient au secours de notre cœur, et qui se charge de vous dire une parole que nous aurions voulu vous épargner : Souvenez-vous que vous êtes poussière, et que vous retournerez en poussière. Elle sait que, devenus par la miséricorde de Jésus-Christ pasteurs des jeunes agneaux, nous voudrions n'avoir plus sur les lèvres que des paroles de mansuétude et de consolation ; mais elle sait aussi, elle sait mieux que nous ce qui pourra devenir utile à votre salut ; et voilà pourquoi elle vous dit à vous, aussi bien qu'aux chrétiens que leur âge a rendus capables de porter l'austérité de la parole évangélique : *Memento quia pulvis es, et in pulverem reverteris* ; souvenez-vous, etc.

Plusieurs fois, déjà, quand le retour des solennités annuelles de la pénitence a ramené parmi nous la cérémonie qui vous rassemble, on vous a répété cette parole si triste à la fois et si éloquente, que l'Église nous condamne à vous redire encore aujourd'hui ; on vous a montré qu'elle était une promulgation nouvelle de cette irrévocable sentence qui fut lancée contre nous au jour de nos malheurs : *Vous mourrez, « Morte morieris. »* (Gen., II, 17.) On vous a parlé de la mort à pareil jour, je ne veux point la rappeler à votre souvenir... Mais que dis-je ! tout ceci ne vous la rappelle-t-il pas, et, je pense, assez éloquemment ? Des

vêtements lugubres, des paroles plus sombres encore, un peu de cendre... Oubliez donc la mort, si vous le pouvez, en présence de cet appareil ! Toutefois, pour n'en pas faire en ce moment l'objet direct de cette exhortation, je me propose de vous parler de la cérémonie elle-même à laquelle vous allez assister, et de dire dans quel esprit elle a été instituée, dans quelles dispositions vous devez y participer.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, mes chers enfants, que la cendre a été regardée comme un symbole de douleur et de pénitence. Un homme avait été grand selon le monde, il avait eu des esclaves et des troupeaux, son nom avait été illustre dans la terre qu'il habitait, et une famille nombreuse semblait être le sceau d'une si grande félicité ; puis, quand le Seigneur l'eut frappé, quand Job eut tout perdu, il s'assit sur la cendre, et lui raconta ses douleurs. Ninive était coupable ; et lorsque le prophète vint lui prédire les châtements du Seigneur, docile aux avertissements de Jonas, elle cherche dans la pénitence une sauvegarde contre la colère qui gronde, et la cendre devient encore la marque de son repentir. Dans les derniers jours d'Israël, quand le temple était profané, la ville sainte changée en une solitude, la Judée entière dans la désolation, une famille se lève, une famille que le ciel destinait à venger l'opprobre de son peuple : les Machabées vont combattre pour leur Dieu et pour leur patrie ; mais auparavant, ils donneront quelques larmes aux infortunes de Jérusalem, et la cendre couvrira le front des guerriers.

C'est pour rappeler ces antiques et ces touchants souvenirs que l'Église répand aujourd'hui la cendre sur la tête de ses enfants. Aussi inconsolable que Job, elle pleure tant de grâces qu'ils ont perdues, tant de richesses dont ils se sont rendus indignes ; comme le prince de Ninive, elle gémit sur les péchés du peuple, et commande, pour les réparer, une expiation solennelle ; elle contemple, avec les Machabées, leur âme, cette demeure de l'Esprit-Saint, profanée par le vice, et devenue le sanctuaire impur de l'abomination. Et, avec les mêmes causes d'affliction, l'Église, se livrant à la même douleur, l'exprime par des démonstrations semblables ; et, pour rappeler encore le souvenir des temps qui ne sont plus, elle verse sur des têtes coupables la cendre qui doit les engager à la pénitence.

C'est aussi pour conserver encore quelque vestige de son ancienne discipline, jours heureux qui avaient passé trop tôt, où de grandes iniquités peut-être étaient réparées du moins par une grande pénitence, où l'on ne savait point calculer sa douleur, et la faire consister en une vaine et stérile expiation. Autrefois, quand le jour des cendres était venu, les pénitents de l'Église primitive, ceux dont les offenses publiques exigeaient une réparation publique, venaient en habits de deuil se prosterner dans le vestibule du temple. Là, admonestés par

l'évêque, ils rentraient en eux-mêmes, confessaient hautement les fautes qu'ils avaient commises, et recevaient de lui la cendre, triste souvenir de celle où bientôt ils allaient rentrer. Puis l'évêque leur adressait une exhortation, laquelle étant terminée, on les chassait du temple, dont les portes aussitôt étaient fermées pour eux. Trop fidèle image de ce qui se passa dans le paradis, quand le Seigneur, adressant aux deux premiers coupables cette terrible parole : *Vous êtes poussière et vous retournerez en poussière*, les chassa aussi du lieu de délices qu'ils ne devaient plus revoir désormais.

C'était ainsi que commençait autrefois la pénitence solennelle des chrétiens; l'Eglise, pour en conserver au moins un vestige à leur postérité, appelle aussi dans ce jour ses enfants au pied des autels. Ils viennent oublier là et les pompes du siècle, et les illusions de la grandeur, et les mensonges brillants du plaisir. Là, sous la main qui les marque au front du caractère de la mortalité, ils viennent se rappeler une seule chose, c'est qu'ils sont poussière et qu'ils retourneront en poussière. L'Eglise n'a point trouvé de parole qui puisse détacher plus irrévocablement le pécheur des iniquités et des désordres dans lesquels il s'est plongé, point de parole qui puisse l'exciter plus efficacement à la pénitence, point de parole enfin qui lui fasse mieux comprendre la vanité, le néant du monde. *Souvenez-vous que vous êtes poussière et que vous retournerez en poussière*; souvenez-vous que cette cendre qui couvre vos fronts, vous lui ressemblerez un jour; souvenez-vous que les biens de ce monde auxquels vous sacrifiez les espérances de l'immortalité seront un jour confondus avec vous dans la même poussière; voilà, mes chers enfants, ce que l'Eglise va vous dire, quand vous viendrez vous courber sous sa main. Elle veut, par cette lugubre solennité, vous rappeler un souvenir des premiers âges du monde, vous conserver un vestige de sa discipline ancienne: c'est là l'esprit de cette cérémonie. Dans quelles dispositions devez-vous y assister?

Jamais peut-être, mes chers enfants, on ne vous dira aussi franchement qu'aujourd'hui ce que vous êtes dans le monde et ce que vous serez un jour. Vous trouverez dans la suite de vos années des hommes intéressés à vous flatter, qui vous cacheront la vérité sur ce point si capital. Ils vous diront peut-être que la richesse et le bonheur vous attendent sur la terre, que vous êtes l'espérance du monde et que vous en serez la gloire: Eh bien, l'Eglise qui ne sait point flatter, veut vous dire aujourd'hui toute la vérité et rien que la vérité: *Vous êtes poussière et vous retournerez en poussière*. Voilà son langage à elle, langage sévère et désespérant pour la nature, mais langage utile et salutaire à l'âme, puisqu'il doit lui suggérer deux réflexions, lui inspirer deux vertus qui prépareront son bonheur: l'humilité et la pénitence.

*Quid superbis, terra et cinis? (Eccli. X, 9.)* L'orgueil convient-il à la cendre et à la poussière? O mes chers enfants! si déjà souvent nous avons cherché à vous inspirer l'amour de l'humilité, quelle force n'ajoute pas à nos leçons la parole de l'Eglise? Elle vous rappelle que le néant a été notre origine, que nous sommes actuellement un composé de poussière et de cendre, que nous serons plus tard un peu de cendre encore, que le vent peut-être dissipera dans les airs; elle vous dit que c'est là la destinée commune du riche et du pauvre, sans que la poussière de l'un doive être un jour plus pesante que la poussière de l'autre. Si les anathèmes de Jésus-Christ n'avaient pas déjà foudroyé l'orgueil, pourrait-il tenir encore devant cette grande parole: *Souvenez-vous que vous êtes poussière et que vous retournerez en poussière*? Et nous, sur qui bientôt on va la prononcer, cette parole, pourrions-nous approcher de l'autel avec un esprit aveuglé par les séductions de l'amour-propre? Ah! tout inanimées qu'elles sont, ces cendres prendraient une voix pour dire à l'enfant orgueilleux qui voudrait se nourrir encore aujourd'hui des pensées de la vanité: *Quid superbis, terra et cinis?* « Cendre et poussière, de quoi te glorifies-tu? » Les dons de la fortune, ceux de la nature si tu les possèdes, qu'est-ce donc autre chose qu'un peu de cendre et de poussière? Le nom que t'a donné ta naissance, as-tu donc oublié que ce n'est pas même de la poussière, que ce n'est qu'un peu de fumée? Ah! montre-nous donc en toi ce qui peut servir de fondement à ta vanité: *Quid superbis, terra et cinis?* Mais non, mes chers enfants, non, ce n'est point aujourd'hui que les tentations d'orgueil sont à craindre pour nous. Nous viendrons en toute humilité entendre à la fois le titre de notre commune origine et l'arrêt qui fixe nos destinées communes: nous nous abaisserons dans cette double pensée, que nous venons de la terre et que nous retournerons à la terre; et nous prendrons la résolution d'opposer plus tard aux suggestions de la vanité, aux enchantements de la vie, aux conseils de l'amour-propre, au trompeur éclat de la fortune, au bruit plus trompeur encore de la renommée, cette seule parole qui reformera tout, qui réglera tout: *Souvenez-vous que vous êtes poussière et que vous retournerez en poussière*.

Voilà, mes chers enfants, la première disposition que vous devez apporter à cette pieuse cérémonie: elle regarde l'esprit, c'est une humilité sincère et profonde. La seconde regarde le cœur: c'est une disposition de pénitence et de repentir. C'est le péché qui vous a mérité l'arrêt que vous allez entendre; et quand même vous n'auriez point reçu de votre premier père l'héritage lamentable qu'il vous a transmis, votre volonté peut-être aurait suffisamment motivé toutes les rigueurs de cette sentence. Oui, c'est parce que vous avez péché que vous retournerez en poussière; et si cette affreuse destination attriste votre âme et ré-



volte en vous la nature, accusez vos iniquités, ce sont elles qui font votre malheur. Quel plus puissant motif, mes chers enfants, pourrait nous porter à détester le péché, pourrait exciter en nos cœurs les sentiments de pénitence et de repentir qui les doivent animer en ce jour? Quel est celui de nous qui voudrait, en ce moment, apporter à l'autel un cœur attaché encore au péché, quand il saura que c'est le péché qui l'a condamné à mourir, et que, sans le péché, quoique tiré de la terre, il devait ignorer le trépas, et monter au ciel pour y vivre éternellement heureux? O ciel que le péché nous a fait perdre! ô mort qu'il nous a fait connaître! n'en est-ce pas assez pour haïr le péché et pour l'éviter? Et s'il fallait à cette pensée en ajouter une autre, quand l'Eglise va sur nos fronts tracer avec la cendre l'arrêt de mort que le péché nous a mérité, savez-vous quel signe elle y imprimera? Le signe de la croix, pour nous fournir en même temps les deux motifs plus efficaces qui nous doivent éloigner du péché: notre mort et la mort de Jésus-Christ, toutes deux l'ouvrage du péché.

O Sauveur! nous l'acceptons d'avance cette mort que nous avons méritée, et que vous avez voulu subir aussi, pour nous en adoucir toutes les amertumes. Oui, ce signe de la croix qui sera tracé sur nos fronts avec la cendre, rendra moins dure la parole que nous allons entendre: il sera sur notre chair comme un sceau d'immortalité apposé à une sentence de mort; il sera tout à l'heure notre consolation quand on nous prononcera notre arrêt: il sera plus tard notre force quand cet arrêt s'exécutera.

## X. HOMÉLIE

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CAREME.

En ce temps-là, Jésus fut conduit par l'esprit dans le désert, et, après y avoir passé quarante jours et quarante nuits sans manger, *il eut faim*: « *Postea esurit.* » (Matth. IV, 2.)

Ainsi, mes chers enfants, personne n'est exempté de faire pénitence et de se livrer aux saintes pratiques de la mortification. Jésus-Christ, tout Dieu qu'il est, veut bien en subir la loi et nous en montrer l'exemple. L'Évangile nous le fait voir se retirant dans la solitude, sans autre compagnie que les bêtes farouches, et sans autre nourriture que la prière; et là, après un jeûne aussi long que rigoureux, il consent à s'assujettir aux faiblesses de l'homme, et veut bien éprouver comme lui le sentiment du besoin. Divin modèle de pénitence, il vous apprend ainsi à pratiquer avec lui et pour lui cette vertu; il vous appelle au désert, et vous demande pour ce saint temps l'esprit de retraite et le recueillement habituel; d'avance il réfute par sa conduite les vains prétextes, les frivoles excuses que pourrait alléguer la nature. Oserait-elle vous suggérer que votre âge ou votre innocence vous peuvent dispenser de la pénitence?

Votre innocence! mais Jésus était comme vous et plus que vous innocent, et cependant il faisait pénitence. Votre innocence! mais Jésus vous montrera dans la suite de notre Évangile que, pour la conserver au milieu des tentations, il faut faire pénitence. Votre innocence enfin! mais rentrez en vous-mêmes: ce que vous appelez innocence n'est peut-être que repentir; et qu'y a-t-il de plus convenable au repentir que la pénitence? Votre âge! s'il a pu commettre le péché, pourquoi ne pourrait-il le réparer par la pénitence? Ses fautes, je le veux bien, sont peut-être excusables; en sont-elles moins des fautes? ses infidélités et ses ingrattitudes en sont-elles moins sensibles au cœur de notre Dieu?

A la vérité, la pénitence qu'il demande de vous n'est point celle des autres chrétiens. Mais, remarquez-le, mes chers enfants, si son indulgence vous la rend plus douce, elle n'en devient que plus obligatoire. S'il relâche pour vous quelque chose de la sainte rigueur des abstinences et des jeûnes, il demande (et qui oserait le lui refuser?) une plus exacte tempérance et une frugalité plus grande. S'il ne vous parle point des austérités corporelles, il désire que vous les remplaciez par la mortification des sens et surtout de la volonté. Si enfin, par égard pour votre âge, il vous dispense de la lettre du précepte, il vous en laisse à remplir l'esprit: voilà votre pénitence, telle que vous la prêche Jésus-Christ au désert.

Mais quel étrange interlocuteur vient converser avec mon Dieu? J'ai pourtant lu dans les saints livres qu'il n'y avait point de société entre la lumière et les ténèbres, point de rapprochement entre le Christ et Bélial (II Cor., VI, 15); et voici que le tentateur vient adresser la parole à Jésus: « *Et accedens tentator, dixit.* » O prodige d'impudence et d'audace! ô miracle de patience et d'humilité! un démon qui ose paraître devant le Fils de Dieu, et le Fils de Dieu qui supporte celui qu'il pouvait anéantir! Et comment expliquer d'une part tant de témérité, et de l'autre une si grande patience? Le démon est inquiet; il a senti son trône trembler sous lui; il sait qu'un homme doit venir au monde, qui renversera sa puissance, et il cherche à connaître cet homme. Tant de prodiges, qui ont illustré la naissance de Jésus, l'ont effrayé davantage. Il ne sait pas encore pourtant si c'est un des prophètes d'Israël ou le Messie qui doit briser son sceptre; il espère découvrir son secret, et il l'interroge. Le Sauveur, de son côté, veut nous apprendre à porter les humiliations, et, pour cela, il s'abaissera jusqu'à répondre à Satan. Mais surtout il veut nous instruire à combattre les tentations, et lui-même il sera tenté le premier. Approchons donc, et, pour profiter de cette leçon nouvelle, écoutons cette étrange conversation.

*Si vous êtes le Fils de Dieu, commandez que ces pierres se changent en pain*: « *Dic ut lapides isti panes fiant.* » Il est si fort dans la nature du démon de faire le mal que sa pre-

mière parole est un conseil perfide, une tentation de sensualité. Le Sauveur, sans se découvrir, répond un seul mot, et ce mot, il l'emprunte aux saintes Ecritures. Un langage si laconique ne peut éclairer les incertitudes du tentateur ; il cherche à pousser plus loin le dialogue, et son audace augmentant avec sa curiosité, il saisit le Sauveur et le transporte sur le haut du temple. Anges, vous avez vu votre maître un instant au pouvoir du démon et vous n'êtes point accourus pour venger son opprobre ! Mes enfants, ils contemplaient comme nous, avec admiration, la divine et inaltérable patience du Dieu fait homme ; ils regardaient avec indignation cet esprit impur qui élevait de ses mains l'auteur de notre salut et le destructeur de son empire, et ils laissaient s'accomplir un mystère d'humilité qu'ils ne pouvaient comprendre.

*Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas ; les anges sont là pour vous soutenir : « Mitte te deorsum. »* Tentation d'orgueil et de présomption, que le Sauveur repousse avec les mêmes armes et la même facilité que la première fois. Enfin l'infâme jette le masque, il propose à Jésus-Christ de l'adorer, et, pour récompense, il lui promet la possession de tous les royaumes de la terre. Il espérait sans doute que l'ambition le servirait mieux que ne l'avait servi l'orgueil et la sensualité. Mais là devait se terminer cette scène si étonnante et si instructive pour nous. Transporté d'indignation, le Sauveur chasse au loin son ennemi : *Vade, Satana!* et le démon s'enfuit épouvanté.

Recueillons ici les salutaires instructions que nous donne cette seconde partie de notre évangile. Ce n'est donc pas un mal d'être tenté, puisque Jésus-Christ lui-même l'a été pendant sa vie mortelle. Consolation des âmes affligées, cette pensée leur apprendra que le consentement fait le crime, et non point la tentation ; que si le disciple n'est pas plus que le maître, elles ne doivent point s'attendre à une exemption que le Fils de Dieu n'a point réclamée pour lui-même, et que, pour avoir droit un jour à la couronne, il faut avoir vu l'ennemi de près et l'avoir vaillamment combattu.

Mais ce langage, mes chers enfants, n'est-il point inutile pour vous ? Plût à Dieu qu'il le fût, et que l'enfance n'eût pas à redouter des tentations plus nombreuses et plus fortes que n'en ont à craindre les années mêmes de la maturité ! Oh ! combien de fois le tentateur s'approche-t-il aussi de l'enfant pour lui adresser une parole douce et suave en apparence, mais perfide et mortelle en réalité ! *Et accedens tentator, dixit.* Combien de fois, se ménageant en secret des intelligences au fond de son cœur, a-t-il ébranlé par d'impétueuses attaques sa vertu naissante, et lassé sa vigilance par de coupables et continuelles tentatives ! Quelquefois c'est la sensualité qu'il réveille en lui, lui fournissant des occasions, et lui suggérant des

moyens pour la contenter ; d'autres fois, c'est l'orgueil qui sert ses affreux projets ; il en verse le poison dans le cœur de l'enfant, il lui parle de ses avantages, de ses espérances, et nourrit en lui, par ce langage séducteur, une passion qui fera plus tard son désespoir : *Et accedens tentator, dixit.*

Or c'est aux enfants comme aux autres que Jésus-Christ enseigne aujourd'hui le moyen de vaincre la tentation. D'abord c'est dans la solitude qu'il remporte sur le démon la victoire que nous venons de célébrer. Aussi nous apprend-il à tous qu'il faut nous éloigner du monde si nous voulons triompher du tentateur, et qu'en vain gémissons-nous de ses attaques et voudrions-nous les éviter, si nous venons imprudemment le braver dans son empire, et nous jeter nous-mêmes dans les filets qu'il a tendus.

C'est encore par l'humilité que nous pourrions, à l'exemple du Sauveur, repousser l'ennemi de nos âmes, et rendre impuissants ses efforts : l'humilité, bouclier céleste dans la main du chrétien, saura parer les traits lancés contre lui ; arme victorieuse, elle terrassera son adversaire ; lumière divine, elle lui découvrira les sourdes menées, ces trames inconnues qui sont la dernière ressource d'un ennemi renversé. Jésus enfin combat la tentation par les pensées de la foi qu'il puise dans les saints livres. Ainsi, l'âme fidèle qui voudra vaincre comme lui aura recours à Dieu ; elle trouvera des forces, ou dans la méditation des saintes Ecritures, ou dans la ferveur de sa prière. Elle appellera à son aide le Dieu qui ne nous laisse jamais tenter au delà de nos forces, et bientôt la tentation vaincue sera pour elle une source de mérites et un droit acquis à la récompense. Les anges qui vinrent servir Jésus après la tentation chanteront, dans leurs saints cantiques, et les combats et les victoires de ce chrétien, de cet enfant qui aura, par sa fidélité, mis en fuite le démon. Ils seront, pendant sa vie, les guides de son pèlerinage, les défenseurs de sa vertu ; et quand l'heure du triomphe aura sonné, ils seront encore auprès de lui, et le conduiront dans la gloire.

## XI. HOMÉLIE

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME (13).

Il est donc vrai, mes enfants, que Jésus-Christ a passé sur la terre en faisant du bien aux hommes, selon la belle expression d'un de ses disciples (*Act.*, X, 38) ; l'Évangile tout entier n'est que l'histoire des bienfaits dont il nous a comblés, et chaque page de ce livre divin est un monument qui en rappelle le souvenir aux hommes, et semble les convier à la reconnaissance. C'est pour cela que l'Église, dans l'évangile de ce jour, nous montre le Sauveur veillant avec une tendre sollicitude aux besoins de la foule rassemblée sous ses pas. Son premier but, en venant sur la terre, avait été de nourrir les hommes du pain de la parole éternelle, de

(13) Cette homélie fut donnée au catéchisme de Saint-Sulpice. L'auteur n'était encore que diacre.



leur apprendre les mystères de sa sainte religion, et de leur enseigner toute vérité; (*Joan.*, XVI, 13); mais, ô Jésus! il n'y a point de misère qui soit étrangère à votre charité; vous êtes venu pour sauver les âmes, mais votre cœur ne saurait voir les corps languir et tomber sous vos yeux; semblable au soleil, qui verse sur toute la nature des torrents de lumière, votre bienfaisance s'étend sur tous les besoins et se plaît à soulager toutes les infortunes. Le Fils de Dieu était assis sur une montagne avec ses disciples; il lève les yeux, et voit un grand peuple qui l'a suivi, et qui, plus attentif aux besoins de l'âme qu'aux nécessités du corps, n'a pas même pensé à se pourvoir de vivres pour un voyage de plusieurs jours dans une terre stérile et déserte. Mais... la main qui a formé l'homme saura bien le nourrir. Les disciples font asseoir le peuple sur l'herbe, et un miracle est attendu. Jésus prend cinq pains, il rend grâces à son Père, et les pains multipliés par sa bénédiction toute-puissante suffisent pour rassasier environ cinq mille hommes. (*Matth.*, XIV, 19.)

Voilà, mes enfants, une des merveilles de la bonté de Jésus-Christ. Or quelles intentions a eues l'Eglise en en rappelant la mémoire à votre esprit? Deux principales. Elle veut vous engager à penser souvent aux bienfaits de votre Dieu, et vous exciter à la reconnaissance. Les bienfaits de votre Dieu! eh! mes enfants, qui de vous paraît en connaître le nombre? N'est-ce pas votre Dieu qui vous a conservés depuis le premier jour de votre vie jusqu'au moment présent? Ces maladies dont vous avez eu plus ou moins à souffrir, et au travers desquelles votre enfance a passé, sinon sans danger, du moins sans de graves accidents; ces maladies, qui vous a donné la force de les surmonter? n'est-ce pas votre Dieu? Ces périls suspendus, pour ainsi dire, sur le berceau de l'enfance, et bien plus nombreux à cet âge qu'en aucun autre temps de la vie; ces périls, qui vous les a fait éviter? N'est-ce pas votre Dieu? N'est-ce pas lui qui vous soutient à chaque instant de votre existence? car la foi et la raison se réunissent pour nous apprendre que la créature, si Dieu cessait un moment de la conserver par une action continuelle de sa bonté, retomberait aussitôt dans le néant. Comme un homme qui tiendrait un jeune enfant suspendu au-dessus d'un abîme sans fond pour l'y précipiter, il n'aurait qu'à ouvrir la main; de même Dieu nous tient tous dans sa main, pour ainsi dire, et malheur à nous si, fatigué de nos crimes, il retirait à lui son bras protecteur!...

Les bienfaits de votre Dieu! qui de vous, mes enfants, pourrait en connaître l'excellence? Faudrait-il vous rappeler ici tout ce que vous devez à votre Dieu, et votre cœur tout seul ne vous en dit-il pas assez là-dessus? Vous êtes nés de parents chrétiens, qui vous ont donné une éducation vertueuse. Pourquoi n'avez-vous pas pris nais-

sance chez les infidèles qui ne connaissent point Dieu? Qui vous a distingués de la foule de ces malheureux qui tombent en enfer avant presque de savoir qu'il y a un enfer? n'est-ce pas votre Dieu? Qu'aviez-vous fait pour mériter cette préférence? rien. A peine étiez-vous nés que vos parents s'empressèrent de vous apporter à l'église pour vous y donner, dans l'eau sainte du baptême, une nouvelle naissance, une naissance toute spirituelle. Qui a suggéré à vos parents ce saint empressement à vous voir enfants de Jésus-Christ et de l'Eglise? n'est-ce pas votre Dieu? Ils auraient pu, en retardant le jour de votre baptême, vous laisser longtemps, toujours peut-être, sous l'empire du démon. Votre Dieu ne l'a pas permis. N'est-ce pas là un bienfait signalé? Depuis ce jour heureux jusqu'à présent, combien de bons exemples vous ont été donnés! combien de saintes exhortations vous ont été adressées! Ne sont-ce pas là autant de bienfaits de votre Dieu? Si en ce moment vous êtes réunis au pied des autels de Jésus-Christ, attentifs à entendre la parole sainte, plutôt que d'être, comme tant d'enfants malheureux, occupés à offenser Dieu et à outrager son nom, à qui devez-vous cette faveur? n'est-ce pas à votre Dieu? Si dans quelques semaines, enfin rangés à la table sainte, vous serez admis à vous nourrir de la chair même de Jésus-Christ, votre cœur ne vous crie-t-il point que ce sera là le triomphe de l'amour d'un Dieu, le plus admirable de ses bienfaits, et celui qui commande le plus votre reconnaissance?

Car, mes enfants, telle est la loi, l'amour ne se reconnaît que par l'amour; votre Dieu vous a beaucoup aimés, mais il veut être beaucoup aimé. Obligation bien douce qu'il vous a imposée! Faut-il des efforts à un enfant bien né pour aimer son père? C'est donc en aimant Dieu que vous lui témoignerez votre reconnaissance. Regardez la croix, et voyez: c'est pour vous que Jésus-Christ y a été attaché; un tel sacrifice n'exige-t-il point quelque retour? Aimons donc notre Dieu, puisqu'il nous a tant aimés le premier. Or comment ferez-vous paraître votre amour envers Dieu? faut-il entreprendre des choses extraordinaires, se livrer à des pratiques pénibles et difficiles, à de grandes mortifications? Non, mes enfants, ce n'est point là ce que Dieu demande de vous; il veut pour marque de votre reconnaissance et de votre amour, que vous fassiez bien ce que vous avez à faire; ces prières du matin et du soir, un peu plus d'attention en les faisant; cette messe à laquelle vous assistez les dimanches, un peu plus de recueillement et de dévotion. Plus de respect et d'obéissance pour vos parents; plus de modération et de réserve dans vos amusements; plus de soin à éviter telle compagnie qui vous détourne de la vertu: il n'y a rien là de bien difficile. C'est pourtant là, mes enfants, la reconnaissance que Dieu vous demande pour tant de bienfaits dont il vous a comblés, et ce sera là aussi le gage

des nouvelles faveurs qu'il nous prépare ; car si l'ingratitude est comparée à un vent brûlant qui dessèche la source de la grâce et resserre le cœur de Dieu, la reconnaissance, au contraire, est cette pluie bienfaisante qui féconde la terre et la rend fertile ; elle attire dans le cœur de l'enfant toutes les bénédictions du Seigneur. Soyez donc reconnaissants, et vous serez bénis, et Dieu vous bénira. Ainsi soit-il.

## XII. HOMÉLIE

### SUR LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

Quand le grand Apôtre méditait sur le mystère qu'il avait été chargé d'annoncer au monde, le mystère du Fils de Dieu mort pour nous sur la croix, et qu'il voulait expliquer aux premiers fidèles la cause des humiliations, des souffrances, de la mort d'un Dieu, il n'avait de paroles que pour leur dire : *Jésus-Christ nous a aimés, et c'est pour cela qu'il s'est livré pour nous* : « *Christus dilexit nos.* » (*Ephes.*, V. 2.)

Et c'est là aussi ce que je me suis senti pressé de vous dire, en commençant à vous parler de la Passion du Sauveur. Au jour où j'ai médité pour la première fois le sujet dont je vais vous entretenir, il m'a semblé que je disais au Seigneur, comme autrefois Moïse : *Seigneur, que dirai-je à ces enfants de votre part ?* — Tu leur diras que je les ai beaucoup aimés, et que c'est pour cela que j'ai versé mon sang pour eux : *Christus dilexit nos.*

Cette seule pensée serait déjà suffisante, mes enfants, pour nous occuper utilement à cette heure où nous venons rappeler à notre souvenir l'histoire de la grande charité de Jésus pour les hommes : toutefois, en cherchant dans chacune des circonstances principales de sa Passion une marque nouvelle de son amour pour nous, n'oublions pas d'y chercher aussi une preuve nouvelle de notre ingratitude envers lui, comme un jour de charité pour Dieu et un jour d'ingratitude pour l'homme.

C'est cette ingratitude que je veux vous montrer aujourd'hui comme la grande souffrance de Jésus-Christ. Pour les autres tourments du Sauveur, nous n'avons guère qu'à verser des larmes ; pour celui-ci, il demande de nous autre chose ; il veut que notre amour console un peu son cœur des anciennes ingrattitudes, et qu'au souvenir des amertumes dont il fut abreuvé, nous sentions renaître en nous le repentir, la reconnaissance et la ferveur. C'est donc, de toutes les manières de considérer ce triste sujet, la plus utile pour nous, et la plus capable de nous faire entrer dans les sentiments que doit nous inspirer ce jour. Commençons, suivant l'usage de l'Eglise, par saluer la croix, monument à la fois de la charité d'un Dieu et de l'ingratitude des hommes : *O cruz, ave!*

*Jésus ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, nous dit saint Jean, les aima jusqu'à la fin* (*Joan.*, XIII, 1), et jusqu'à la fin aussi son amour fut payé d'ingratitude. »

Mais, ô pensée déchirante ! cette fin, dont nous parle l'apôtre bien-aimé, n'est pas seulement la fin des jours que le Fils de Dieu passa sur la terre avec nous ; c'est jusqu'à la fin des temps qu'il aimera les siens qui sont dans le monde, c'est jusqu'à la fin des temps qu'il trouvera en eux froideur, oubli, ingratitude.

L'heure était venue où devait s'offrir le sacrifice de réconciliation entre Dieu et le monde. Le fils de l'homme, retiré dans un jardin solitaire, s'appretait à souffrir pour nos péchés ; là commence à se manifester plus admirablement sa charité, là commence aussi l'ingratitude des siens. Prosterné la face contre terre, accablé sous le poids de nos iniquités, il n'a pas même la force de lever les yeux vers son Père pour y chercher une consolation, une sueur de sang coule de ses membres et rougit la terre ; il entre en agonie. Or, il n'a pas même ce que le plus misérable des enfants des hommes n'a jamais éprouvé, il n'a pas même un ami qui compatisse à ses douleurs. J'ai vu plus d'une fois le pauvre, sur sa couche dernière, livré à la douleur et combattant avec la mort ; mais j'ai vu toujours au chevet de son lit un consolateur envoyé par la charité, qui soutient ses derniers efforts, qui calme ses dernières agitations, qui recueille ses dernières larmes. Il vous est réservé, ô Jésus, de n'avoir pas même parmi les hommes un témoin des souffrances que vous endurez pour l'homme ! Ces apôtres que vous avez tant aimés, où sont-ils maintenant ? Sans doute, s'ils n'ont point assisté à ce combat que vous a livré la justice de votre Père, c'est le respect qui les en a éloignés ; sans doute ils sont maintenant prosternés ; eux aussi, ils prient comme vous et avec vous. Levez-vous, et voyez.

Le Sauveur s'avance vers ses disciples, et les trouve endormis : « *Invenit eos dormientes.* » (*Matth.*, XXVI, 43.) Et voilà, mes enfants, une ingratitude qui se renouvelle bien souvent, et qui n'en est pas moins sensible au cœur de Jésus. C'est au sortir de la cène que les disciples se rendent au jardin, où ils doivent donner à leur maître une si triste preuve de leur insensibilité. Et nous, tant de fois nourris de la chair de l'Agneau, si souvent abreuvés de son sang, ne nous a-t-il pas trouvés, comme ses apôtres, endormis auprès de la table où il nous fit asseoir ? notre cœur froid et glacé n'a-t-il pas méconnu les trésors de sa charité ? *Invenit eos dormientes.* Et quand, accablé de l'ingratitude du reste des hommes, le Seigneur est venu demander des consolations au cœur de l'enfance, et chercher parmi nous des amis fidèles au malheur, ne nous a-t-il pas vus indifférents à ses douleurs et insensibles à ses larmes ? *Invenit eos dormientes.* Et même, en cet instant qu'on nous met sous les yeux le tableau de ses souffrances, ne voit-il pas du haut des cieux, ne voit-il pas parmi nous des cœurs que rien ne saurait plus toucher ? *Invenit eos dormientes.*



Cependant ce n'est là que le commencement des douleurs. A peine Jésus-Christ a-t-il réveillé ses apôtres de leur indigne sommeil qu'une ingratitude nouvelle va désoler son amour. Un des douze, honore de la confiance particulière de son maître, admis comme les autres à l'amitié de Jésus, et comme eux nourri de sa chair adorable, un des douze le trahit; un baiser sacrilège est le signal de la trahison, un peu d'argent en est la récompense. Ici encore ne perdons pas de vue le double rapport sous lequel nous considérons la Passion du Sauveur, Voyez la charité de Jésus; il sait depuis longtemps, que disje? il sait de toute éternité qu'il doit être trahi, et il n'a pas chassé loin de sa face le coupable dont il connaît toute la perversité. Il s'est prosterné à ses pieds pour les laver au jour de son humiliation; il l'a souffert près de sa divine personne pendant le banquet mystérieux; et s'il a laissé échapper un mot qui lui apprend que son crime est connu, ô charité! c'était pour toucher son cœur, c'était pour obtenir de lui qu'il demandât pardon.

Mais, non, allez, disciple ingrat, poursuivez jusqu'au bout votre sanglant dessein. Ne soyez touché ni de la puissance du Sauveur qui renverse d'un mot les satellites que vous avez amenés, ni de la douceur de cette dernière parole qui est de la dernière grâce que vous prépare la charité de votre victime : *Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici? « Amice, ad quid venisti? »* (Matth., XXVI, 50.)

Enfants de Jésus-Christ, dans deux jours pour la plupart de vous, dans quelques semaines pour les autres, seront ouvertes les portes du sanctuaire; du haut du ciel, l'Agneau sans tache va vous appeler à son banquet. Oh! si parmi nous il y en avait un seul.... mais non, Seigneur, vous ne le permettez pas; personne au moins parmi nous ne vous portera un cœur livré au péché, personne ne viendra au pied de vos autels pour donner le baiser de Judas.

Continuons le récit des souffrances du Sauveur, ce sera continuer l'histoire de nos ingrattitudes. Le voilà livré au pouvoir de ses ennemis; mais les tourments qu'ils lui préparent épouvantent moins son âme que l'infidélité de ceux qui furent ses amis. Ce sera un disciple encore qui portera un nouveau coup au cœur de Jésus. J'entends le chef des apôtres qui élève la voix dans la cour du grand prêtre. Sans doute mieux instruit de l'innocence de son maître, il proteste d'avance contre l'arbitraire de la procédure et l'iniquité de la sentence. Ecoutez.... *Jene connais point cet homme. « Non novi hominem. »* (Ibid., 72.) Je ne connais point cet homme. Mais c'est celui qui vous a tiré de l'obscurité, qui vous a élevé à la tête de ses disciples, qui vous a rendu confident de ses gloires et de ses douleurs; le reconnaissez-vous? *Non novi hominem. Je ne connais point cet homme.* Mais, il n'y a qu'un instant, vous étiez prêt à mourir avec lui; on vous a vu dans le jardin tirer l'épée pour sa dé-

fense; il a fallu qu'il vous rappelât lui-même à la douceur dont il vous a toujours donné le modèle et la leçon. Avez-vous sitôt oublié votre bienfaiteur et votre maître? le malheur a-t-il sitôt changé ses traits que vous ne puissiez plus le reconnaître? *Non novi hominem.* O ingratitude! il est donc dit, Seigneur, que vos premiers bourreaux seront ceux que vous avez le plus chéris, et que vos ennemis seront pour vous moins cruels que vos amis! Mais n'est-ce pas moi aussi qui vous ai renié comme l'apôtre? Je l'accuse ici, et peut-être ne suis-je pas moins coupable que lui. Comme lui, je fus comblé de vos bienfaits; et, comme lui aussi, j'ai méconnu la main qui les versait sur moi. Au milieu du monde, moins exposé que Pierre au milieu des Juifs, combien de fois n'ai-je pas dit comme lui : *Je ne connais point cet homme.* « *Non novi hominem.* » C'était une de vos maximes qu'il fallait défendre, dans les assemblées du siècle, votre religion sainte; qu'il fallait la soutenir contre les attaques de l'impiété, les sarcasmes de la railleries, le mépris de l'indifférence : mille fois je vous ai promis fidélité pour toujours; mille fois je m'étais écrié au pied de ces autels : *S'il faut mourir avec vous, me voici;* l'heure des combats a sonné, et, comme Pierre, j'ai protesté que je ne vous connaissais point : *Non novi hominem.*

Arrêtons-nous ici, mes enfants, et, avant de passer à de nouvelles marques d'ingratitude, demandons pardon au Sauveur de toutes celles qu'il a déjà endurées. Nous venons de voir l'ingratitude des disciples nous allons voir celle du peuple.

Il était sur la terre une nation comblée des bénédictions du Seigneur, un peuple appelé par excellence le peuple bien-aimé; c'était lui qui, depuis long-temps, possédait seul le cœur de son Dieu; c'était pour lui qu'avaient été opérés les miracles des anciens jours, chez lui qu'avaient parlé les prophètes, chez lui qu'avaient paru ces hommes dont la voix commandait à la nature : son histoire n'était que le récit des bienfaits du Seigneur, et, pour dernier trait de son amour, il lui avait envoyé son Fils. C'était parmi les Juifs que Jésus-Christ avait pris terre en venant en ce monde : il avait passé parmi eux en faisant du bien; et, bornant sa mission aux limites de la Judée, quelquefois il avait refusé d'étendre aux nations voisines des bénédictions réservées seulement aux enfants d'Israël. C'est ce peuple qui va maintenant abreuver son Dieu d'amertumes et porter à ses lèvres la coupe de l'ingratitude. Il accuse injustement son bienfaiteur, premier degré de son ingratitude. Jésus est conduit devant le grand-prêtre; il fallait des témoignages pour lui trouver un crime, on en achète avec de l'or. Mais les dépositions ne s'accordaient point, et, bientôt rebutés d'une lenteur qui correspondait mal à leur désir, les princes des prêtres et les anciens du peuple se lèvent et conduisent leur victime au gouverneur romain. Là, pour mieux cacher l'injustice de

la haine qu'ils lui portent, ils l'accusent sur beaucoup de points. C'est un séditieux qui a prêché la révolte et voulu détruire la puissance de César; et perturbateur qui sème, avec une doctrine inconnue jusqu'alors, l'agitation et le désordre; un méchant enfin, dont on ne saurait trop tôt décharger la terre. O Sauveur ! est-ce bien là tout ce qu'on vous reproche ? et quelle plaie sanglante ne fait point à votre cœur une accusation si fautive et si injuste !

Cependant Pilate a découvert la passion qui avait dicté l'acte d'accusation. Il cherche à délivrer l'innocent, et, pour y réussir, il le met en parallèle avec un homicide, et ici se manifeste le second degré de l'ingratitude des Juifs : ils préfèrent Barabbas à Jésus.

*Lequel des deux voulez-vous que je vous délivre ? « Quem vultis dimittam vobis ? » (Matth., XXVII, 17.)* Ce n'était donc point assez d'avoir calomnié son innocence, d'avoir accusé de sédition celui qui fuyait quand on pensait à lui dresser un trône; ce n'était point assez d'avoir voulu trouver dans la doctrine de la charité une source de troubles et d'agitations ? il faut que le Sauveur subisse la honte du plus humiliant parallèle, il faut que le juste par excellence soit comparé à un scélérat, le Fils de Dieu à un esclave du démon, l'auteur de la vie à un homicide ! Il faut, siècles à venir, le croirez-vous ? il faut que le crime aujourd'hui l'emporte sur l'innocence : *Non hunc, sed Barabbam.*

*Que ferai-je donc de Jésus qui est appelé le Christ ?* A cette question, un cri s'élève, c'est le cri du peuple : *Qu'il soit crucifié ! « Dicunt omnes : Crucifigatur. » (Ibid., 22.)* Troisième degré de l'ingratitude des Juifs ; ils demandent la mort du Sauveur. Ils ont donc oublié sa miséricorde et son indulgence pour les pécheurs, sa tendresse et sa compassion pour les malheureux, sa douceur et sa charité pour tous les hommes ? Et quand, après une flagellation cruelle, cet homme de douleur leur est présenté, il n'y a donc plus rien en lui qui rappelle à leur souvenir ce qu'il fut pour eux ? Ces mains chargées de chaînes n'ont-elles pas plus d'une fois multiplié les pains qui nourrissaient le peuple au désert ? Ces yeux battus par la souffrance n'ont-ils pas versé des larmes sur les malheurs futurs de la patrie ? Ces pieds qui peuvent à peine le soutenir ne se sont-ils pas lassés à poursuivre au sein des montagnes les brebis égarées de la maison d'Israël ? et ce cœur, dans lequel on veut épuiser jusqu'à la dernière goutte de sang, est-il une infortune qui l'ait trouvé insensible ? Néanmoins rien ne saurait toucher les Juifs, ni le souvenir de ses bienfaits, ni les réclamations de Pilate, dont la conscience se refuse à condamner l'innocence. A chacune des instances nouvelles qu'il fait pour sauver le juste, on répond par le cri sanglant : *Qu'il soit crucifié ! « Crucifigatur ! »*

Et c'est cette triple ingratitude du peuple juif qui m'explique les tendres reproches que

lui adresse aujourd'hui le Seigneur par la bouche de son Eglise : *Mon peuple, s'écrie-t-il, que vous ai-je fait ? en quoi vous ai-je contristé ? « Popule meus, quid feci tibi ? » (Mich., VI, 3.)*

Répondez-moi : Est-ce parce que je vous ai tiré de la terre d'Egypte, que vous avez préparé une croix à votre Sauveur ? Est-ce pour avoir versé sur vous les trésors de mon amour, que j'ai mérité la mort ? *Popule meus, quid feci tibi ?*

Pour vous j'étais venu dans ce monde, j'avais pour vous quitté le séjour de ma gloire, la droite de mon Père, et connu sur la terre les humiliations et la douleur ; mon premier soupir fut pour vous, ma première larme fut une expiation pour vos péchés, et, depuis le jour où elle fut versée pour vous, je n'ai cessé de vous aimer. Mon peuple, que vous ai-je donc fait pour mériter un traitement si rigoureux ? que vous ai-je fait pour trouver en vous tant d'ingratitude ? *Popule meus, quid feci tibi ?*

Or, mes enfants, cette ingratitude des Juifs, combien de fois, puisqu'il faut dire ici la vérité tout entière, combien de fois ne l'avons-nous pas renouvelée ? Comme eux nous accusons injustement le Sauveur, quand, pour excuser nos infidélités envers lui, nous en rejetons les torts sur la sévérité de sa loi, sur la rigueur de sa morale, sur la sainte autorité de ses commandements, alors que nous oublions et les bénédictions dont il nous a comblés, et les joies ineffables réservées à ceux qui le servent, et l'onction secrète de la grâce qui rend son joug si doux et si léger son fardeau. Comme les Juifs, nous comparons Jésus à Barabbas, quand, réduits à balancer entre le plaisir et le devoir, entre le péché et la vertu, entre le monde et Dieu, nous ne sentons point en nous le courage de nous décider promptement pour celui qui reçut tant de fois nos hommages ; trop heureux encore, hélas ! faut-il le dire, si nous balançons quelque temps et si une indigne préférence ne rappelle pas d'abord au Sauveur ce cri de la multitude ingrate : *Non hunc, sed Barabbam.* Comme les Juifs enfin, nous demanderions la mort de Jésus, si (mon Dieu, ne le permettez jamais !), si, préférant à son saint amour le péché mortel, et à sa grâce l'affreux plaisir de l'offenser, nous disions avec eux : *Nous ne voulons plus qu'il règne sur nous (Luc., XIX, 14) ; qu'il soit, oui, qu'il soit crucifié ! que son sang retombe sur nos têtes et sur celles de nos enfants ! « Sanguis ejus super nos ! » (Matth., XXVII, 25.)* O Jésus ! est-ce assez d'iniquités ? Non, mes enfants, il peut encore porter plus loin son amour pour nous ; nous pouvons donc porter encore plus loin notre ingratitude envers lui. Vous avez vu l'ingratitude des disciples et celle du peuple juif, il vous reste à voir, pour dernier trait de ce triste tableau, l'ingratitude de tous les hommes : ce sera le sujet de la troisième partie.

Enfin l'heure fatale est arrivée. Pilate, ce juge méchant par faiblesse, comme les ac-



cusateurs l'étaient par corruption, Pilate a prononcé la sentence de mort, il a livré Jésus à la volonté de ses ennemis. Aussitôt une couronne d'épines est tressée sur la tête du Sauveur, un roseau, voilà son sceptre; un manteau d'écarlate, la pourpre du roi des Juifs. Oh! dans cet état je reconnais encore mon Roi. Les méchants n'ont pu si bien le défigurer, que je ne retrouve en lui mon Seigneur et mon maître. Ces insignes d'une royauté dérisoire sont plus précieux pour moi que toute la splendeur des princes de la terre. Oui, je vous salue, ô roi des Juifs! non plus pour insulter comme eux à vos malheurs, mais pour adorer avec respect et amour celui qui doit seul régner dans mon cœur.

Bientôt on prend la route du Calvaire : chargé du bois de son sacrifice, l'Isaac de la loi nouvelle en gravit lentement la hauteur; suivons-le à la trace de son sang, et, arrivés au sommet de la montagne sainte, approchons pour apprendre comment est mort un Dieu. Là je vois des soldats qui étendent avec violence un corps déjà déchiré par les foudres; j'entends le marteau qui retombe pesamment sur les clous, et les enfonce dans la chair et dans le bois; je vois paraître enfin le signe du Fils de l'homme : il est élevé entre le ciel et la terre, les bras étendus pour appeler à lui tous les peuples, et il ne trouve en eux qu'indifférence et froideur. Cependant le sacrifice se consomme : les dernières paroles du mourant se sont fait entendre, ce sont des paroles de charité et de miséricorde; le cri de son agonie a retenti dans les échos de la montagne. Ciel, couvrez-vous du voile de la douleur! le déicide est accompli.

Or cette dernière scène du Calvaire est, il me semble, le dernier triomphe de l'ingratitude, parce que la mort de Jésus sur la croix a été causée par ce vice, et renouvelée par lui. Qu'est-ce que le péché, mes enfants, sinon la plus noire des ingrattitudes? L'homme, pour se livrer au péché, doit oublier d'abord et son Dieu, et la vie qu'il tient de sa bonté, et les bienfaits dont il fut comblé. Je ne dis point assez : il faut qu'il tourne le bienfait contre le bienfaiteur, et qu'il change en une arme offensive chacun des témoignages les plus touchants de son amour. Le péché est une ingratitude : or vous savez, je pense, que c'est le péché qui a crucifié Jésus-Christ. *Il a été blessé pour nos iniquités*, dit le prophète, *il a été brisé à cause de nos crimes* : « *Attritus est propter scelera nostra.* » (Isa., LIII, 5.)

C'est donc dans l'ingratitude qu'il faut chercher la cause des derniers tourments du Sauveur, et cette ingratitude, il faut en accuser non plus seulement les disciples, non plus le peuple juif, mais tous les hommes, parce que tous ayant péché, ils ont tous aussi donné le coup de la mort à Jésus-Christ.

Ce n'est point assez : cette mort causée par l'ingratitude est renouvelée par elle tous les jours. Jésus retrouve tous les jours des

hommes dont les blasphèmes lui rappellent maintenant encore et les injustes reproches des compagnons de son supplice, et les cruelles railleries des scribes et des pharisiens, et les insultes dont l'abreuvèrent ceux qui passaient au pied de sa croix. Il retrouve tous les jours des hommes dont les sacrilèges profanations le poursuivent jusque dans ce sacrement d'amour où il consent à demeurer pour nous dans un état de mort, et qui lui rappellent trop bien la cruauté du soldat dont la lance ne respecta pas même un cœur que le trépas semblait avoir soustrait à ses coups. Il retrouve enfin, dans notre indifférence et notre insensibilité, l'indifférence des spectateurs de sa mort sanglante. Il voyait, du haut de sa croix, cette grande victime de l'ingratitude des hommes; il voyait des curieux étrangers à ses douleurs, quelques soldats qui se disputaient à ses pieds la dépouille sanglante qu'il leur avait abandonnée; partout une froide et impassible tranquillité. Et n'est-ce pas là encore ce qu'il voit dans nos cœurs en ce jour de triste mémoire, après le récit de ses douleurs et de sa mort? Et si, pour nous attendre un peu sur le Sauveur agonisant, il nous eût fallu des paroles plus éloquentes, mon Dieu, nous pardonneriez-vous d'accorder aux efforts de l'éloquence humaine des larmes que nous refusons aux souffrances de votre Fils? Au moins, à son dernier jour, il entendit quelques soupirs parmi les clameurs de la multitude; il vit couler quelques larmes qui se mêlèrent aux dernières gouttes de son sang. Mais aujourd'hui pourra-t-il, s'adressant à quelques-uns de nous, leur dire comme autrefois : *Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi*; réservez ces larmes pour pleurer l'ingratitude dont vous avez payé mon amour : *Super vos ipsas flete.* (Luc., XXIII, 28.) Au moins, à son dernier jour, quelques-uns des témoins de son trépas descendirent la montagne en se frappant la poitrine : se trouvera-t-il quelqu'un qui sorte de cette sainte assemblée pénétré de componction, et résolu à faire oublier à ce divin Sauveur le crime de tous les hommes par son repentir, et leur ingratitude par son amour?

O croix (car c'est à vous seule que nous osons nous adresser en ce moment), vous êtes seule notre espérance, depuis que nous avons donné la mort à celui qui nous avait donné la vie! *O cruz, ave, spes unica!* Dans ces jours que l'Eglise consacre à nous rappeler le plus affreux des attentats, dans ces jours sanctifiés par les souffrances et par la mort d'un Dieu, dans ces jours de sanglante mémoire, *hoc passionis tempore*, ah! qu'il descende de vous une vertu salutaire qui guérisse nos plaies, qui répare nos forces, qui réveille notre amour! que cette vertu soutienne le juste et augmente sa ferveur : *Auge piis justitiam*; que cette vertu console le pécheur, inspire à son cœur la pénitence, et lui donne l'espoir du pardon : *Reisque dona veniam.* Hélas! nous le reconnaissons en ce moment, nous sommes tous pécheurs : aussi, pros-



ternés à vos pieds, nous allons faire amende honorable pour tant de froideurs, d'insensibilités, d'ingratitude; nous presserons contre nos lèvres le bois sacré sur lequel a coulé le sang de la Rédemption : peut-être, à votre vue, notre cœur sera-t-il attendri, peut-être alors quelque larme viendra-t-elle attester en secret votre puissance, et nous mériter un pardon.

### XIII. INSTRUCTION

#### SUR LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

On vous a parlé déjà des miracles de Jésus-Christ. Chacun de ces miracles était une preuve de sa divinité à laquelle il renvoyait, pour leur entière conviction, ceux qui ne croyaient point à sa parole. Mais, parmi ces miracles, il en était un surtout qu'il avait annoncé d'avance, et c'est le seul : un que ses amis attendaient avec l'impatience du désir, et que ses ennemis craignaient, parce qu'il devait, ce miracle, mettre le sceau à leur confusion et à la gloire de Jésus ; un, enfin, que la Providence a fortifié par un si grand nombre de preuves, qu'il peut être considéré comme la base et la base inébranlable du christianisme : ce miracle, c'est le miracle de la résurrection.

Il entraînait dans le dessein de Dieu que Jésus-Christ fût le premier martyr de la religion, et qu'il rendît, par son sang, témoignage à la doctrine qu'il prêchait.

Vous avez vu quelles souffrances lui avaient été réservées, et comment il les endura. Ces souffrances le conduisirent à la mort, et sa mort, comme celle de tous les martyrs, fut un triomphe pour sa religion, parce qu'elle fut suivie de sa résurrection glorieuse. C'est ce fait de la résurrection de Jésus-Christ qui va nous occuper aujourd'hui ; et, après que nous aurons établi deux points préliminaires, nous en discuterons en abrégé les principales preuves.

Premièrement, Jésus-Christ est mort véritablement. Ce point, qui, en son genre aussi, est une preuve au moins indirecte de la résurrection, a été contesté. Il suffit, pour acquérir la certitude de la mort du Sauveur, de rappeler la longueur et la grandeur de ses souffrances : cette agonie commencée la veille de sa mort au jardin des Olives, continuée toute la nuit sous les coups des soldats, et augmentée, s'il est possible, par les douleurs du lendemain ; ce long trajet qu'il lui fallut parcourir pour aller à la mort, et dans lequel, succombant à la fatigue, il aurait expiré plus d'une fois, s'il n'eût retenu ce dernier souffle qui s'échappait de ses lèvres, afin de souffrir plus longtemps. Enfin, rappelons encore à notre souvenir les dernières scènes du Calvaire : ce corps déchiré par mille coups est étendu violemment sur la croix, et là tout est consommé. Cependant la haine est encore vivante au cœur de ses ennemis : ils viennent s'assurer par eux-mêmes de la mort du Sauveur, et s'ils se retirent sans lui briser les jambes comme

aux criminels qui ont souffert à ses côtés, c'est qu'il n'y a plus moyen d'ajouter à ses douleurs : la mort y a mis un terme. Toutefois, de dépit, ils ne quitteront point la montagne sans percer d'une lance ce cœur inanimé, pour prendre leurs précautions contre la mort elle-même, et pour épuiser jusqu'à la dernière goutte ce sang qu'ils veulent boire tout entier.

Au reste (et cette preuve pour l'âme chrétienne vaut toutes les autres), Jésus nous aimait trop pour s'arrêter en si beau chemin, s'il est permis de le dire ; pour mettre des bornes à ses douleurs, n'en mettant point à sa charité ; et pour ne pas souffrir encore, tant qu'il lui restait encore quelque chose à souffrir. Jésus-Christ est mort véritablement !

En second lieu, le corps du Sauveur ne s'est point trouvé dans le tombeau, trois jours après sa mort. Ce fait, consigné dans les Évangiles, n'a jamais été mis en doute. Pour expliquer cette disparition du corps de Jésus, les incrédules de tous les siècles ont imaginé mille expédients, inventé mille raisons dont ils ont été plus ou moins contents ; le fait, ils en sont toujours convenus : c'est que le corps du crucifié, mis dans la tombe par les Juifs, n'y était plus trois jours après. Ce fait, vous savez comment l'expliquent les chrétiens. Jésus-Christ est ressuscité !

Pour vous faire voir maintenant la vérité de cette conséquence qu'ils tirent des faits que nous venons d'établir, parlons des preuves de la résurrection. Je vais vous montrer que toutes les circonstances de cet événement en démontrent la certitude, soit que l'on examine ce qui l'a précédé, soit les circonstances qui l'ont accompagné, soit enfin les faits qui l'ont suivi.

D'abord ce qui a précédé la résurrection : Jésus-Christ a prédit qu'il ressusciterait, donc il est ressuscité. Plusieurs fois le Sauveur avait annoncé aux Juifs et à ses disciples qu'il devait sortir glorieux du tombeau ; il avait comparé son séjour dans le sépulchre à celui de Jonas dans le sein de la baleine, et ne devait pas rester plus longtemps dans la terre que le prophète n'était resté dans le tombeau vivant que le Seigneur lui avait ouvert. Une fois, prenant à part ses disciples, il leur avait dit ces paroles que vous connaissez tous : *Voici que nous montons à Jérusalem, et tout ce qui a été écrit par les prophètes sur le Fils de l'Homme sera accompli : il sera livré aux gentils, il sera fouetté, et, après qu'ils l'auront fouetté, ils le feront mourir, et il ressuscitera le troisième jour : « Et tertia die resurget. »* (Marc., X, 33.) Cette prophétie du Sauveur était aussi familière aux Juifs qu'aux disciples eux-mêmes : ceux-ci, après la passion, attendaient l'accomplissement de cette promesse avec une espérance qui n'était pas toutefois sans alarmes, faibles qu'ils étaient encore ; et les premiers avaient pris des mesures pour empêcher cet accomplissement, qui ruinait leurs desseins.



Or, mes enfants, je dis que Jésus-Christ n'aurait jamais annoncé sa résurrection, s'il n'avait senti en lui-même la vertu, la force qui pouvait accomplir la prédiction. Que prétendait-il, en effet, par cette prophétie? Donner une preuve éclatante de la vérité de sa mission, prouver à tout l'univers qu'il était l'envoyé de Dieu. Or ne voyez-vous pas qu'il s'expose à ruiner du coup tout l'édifice de sa grandeur future, s'il avance cette promesse imprudente, sans avoir en lui-même les moyens de la tenir? Hé! quoi! il vient d'opérer les prodiges les plus surprenants, la nature a été docile à sa voix comme l'enfant qui obéit à son père; il s'est acquis par ses grandes actions une gloire qui devait durer autant que le monde, et, sur le point de terminer la plus belle carrière qu'un homme ait jamais fournie, il laisse derrière lui cette promesse qui ne doit point s'accomplir, et qui, devenue pour ses disciples une pierre d'achoppement, ébranlera dans leur route ceux qui voudraient s'attacher à lui après sa mort! Ah! qu'il laisse bien plutôt, qu'il laisse à ses miracles toute leur force, à sa gloire tout son éclat, à son nom toute son immortalité; qu'il descende au tombeau sans rien dire de ses destinées futures! Il sera comme Moïse, qui dort encore dans son sépulcre, il sera un prophète célèbre en Israël; même, puisqu'il l'a dit, il passera pour le Fils de Dieu, et, ce qu'on pourra conclure qu'il reste au tombeau, c'est qu'à l'instant de sa mort sa divinité s'est séparée de l'humanité, qui ne lui fut unie que pour un temps. Mais il a déclaré qu'il ressusciterait, et cette prédiction, qui ne s'accomplit point, détruit tout l'effet de ses miracles; on n'y verra plus qu'un prestige emprunté peut-être à Belzébuth, on dira qu'il est un imposteur, celui qui n'a pas su conserver jusqu'à la fin la puissance d'exécuter seulement ce qu'il avait annoncé: sa réputation, sa gloire, sa divinité, tout est enseveli dans la tombe... Vous voyez, je pense, mes enfants, qu'il est impossible de supposer que Jésus-Christ eût prédit sa résurrection, s'il n'avait pas su qu'elle devait arriver; car il ne comptait pas, je pense, sur la complaisance des Juifs pour faire eux-mêmes ce miracle qui surpassait ses forces: espérait-il qu'ils le croiraient sur parole, et qu'ils ne chercheraient pas, après sa mort, à s'assurer de cette vérité de sa promesse? ou bien attendait-il qu'ils donneraient main-forte aux disciples, et qu'ils enlèveraient son corps avec eux, pour publier ensuite sa résurrection? Aussi peu devait-il compter sur les disciples. Il ne les avait pas chargés de veiller à l'accomplissement de sa prophétie, et, s'il les en avait chargés, cet aveu de sa faiblesse l'aurait à jamais perdu dans leur esprit. Jésus-Christ n'a donc annoncé sa résurrection que parce qu'il se connaissait les moyens surnaturels de l'exécuter: il a prédit qu'il ressusciterait, donc il est ressuscité.

Les circonstances qui accompagnèrent la résurrection en attestent la vérité. Ici, mes enfants, je ne parle point des circonstances

mêmes de la résurrection: les gardes qui veillaient au tombeau sont les seuls témoins que Dieu choisit parmi les hommes pour assister au réveil de son Fils. Mais, renversés par la majesté du Sauveur, ils ne virent point ce qui se passa dans cet instant mémorable. Laissons donc sur la gloire du tombeau le voile que le Seigneur y jeta en le quittant, et parlons du récit que firent les apôtres, de la résurrection et de l'impression que produisit ce récit dans le public.

A peine Jésus-Christ eut-il quitté le sépulcre, que les apôtres se portèrent pour témoins de sa résurrection. *Ce Jésus que vous avez crucifié, dirent-ils aux Juifs, il est ressuscité, nous en sommes tous témoins.* (Act., II, 32.) Parole la plus étonnante qui pût sortir de la bouche de ces hommes timides et grossiers; parole qui ne peut s'expliquer qu'en supposant la vérité du fait qu'elle énonce. Car, enfin, supposeriez-vous que les apôtres aient pu être trompés, qu'ils aient cru voir devant eux Jésus ressuscité, tandis que son corps était encore dans la tombe? Mais remarquez combien les apôtres étaient éloignés de croire sans examen: les saintes femmes viennent leur dire que le tombeau est ouvert et que Jésus n'y est plus; et cette nouvelle, dit le saint Evangile, leur parut une extravagance (Luc., XXIV, 11): ils n'étaient donc pas disposés à admettre sans preuve un fait aussi important. Le Sauveur apparaîtrait, et à sa vue plusieurs l'adorent, et plusieurs aussi sont encore dans le doute. Plus tard, il se montre encore à eux, il se fait toucher par eux; et ceux qui n'étaient pas présents cette fois refusent encore de croire au témoignage des autres. Est-ce la conduite que tiennent des gens crédules et faciles à tromper? et, avec une pareille disposition d'incrédulité, auraient-ils pu se laisser séduire par les apparences? enfin, pour augmenter le nombre des témoins de sa gloire, Jésus apparaît une fois à cinq cents personnes, et toutes, sans exception, croient et publient ce que les apôtres ont cru et publié. Direz-vous maintenant que les apôtres, trop certains que leur Maître n'était pas ressuscité, ont voulu tromper les Juifs par les bruits qu'ils répandaient? Mais, je vous le demande, quel intérêt pouvait donc les y engager? L'intérêt de leur fortune? Hélas! Jésus ne les avait point enrichis pendant sa vie; que pouvait-il pour eux après sa mort? Pauvres pécheurs, ils allaient retourner à leurs filets, trop heureux si l'on voulait bien oublier qu'ils avaient été les disciples du crucifié. Tout au plus pouvaient-ils espérer de soutenir pendant quelques jours une grossière imposture; et quand la vérité aurait été découverte, ils devaient s'attendre à être poursuivis pour avoir calomnié la nation; car, vous le comprenez, prêcher la résurrection de Jésus-Christ, c'était accuser les Juifs du plus noir de tous les forfaits, du déicide. Était-ce l'amour-propre qui pouvait les porter à avancer la fable de la résurrection? voulaient-ils par là s'épargner la honte de

convenir qu'ils avaient été trompés? Mais s'ils ont été trompés, le peuple ne l'a-t-il pas été comme eux? le peuple, qui s'écriait à chacun des prodiges que faisait Jésus : *Aujourd'hui nous avons vu des merveilles* (Luc., V, 26)! le peuple, qui quelquefois avait voulu en faire son roi, le peuple enfin, qui chantait, quelques jours avant la passion : *Hosannah au fils de David!* (Matth., XXI, 9.) Certes, quand le nombre des dupes est aussi grand, on craint moins d'avouer qu'on a partagé une erreur qui fut longtemps une erreur générale. Ils avaient, du reste, un moyen bien facile de se faire pardonner et leur crédulité et leur enthousiasme : que n'allaient-ils déclarer ce qu'ils savaient sur Jésus de Nazareth, publier avec les Juifs que son corps avait été enlevé, et désigner à la justice des lois, comme coupables de ce délit, ceux de leurs compagnons que l'obstination retenait encore dans le parti du Christ? Vous savez, mes enfants, que telle ne fut point leur conduite : ils continuent à publier la résurrection, fussent-ils passés pour des opiniâtres, pour des insensés. Était-ce enfin la reconnaissance qui leur mettait à la bouche cet étonnant langage : *Jésus est ressuscité!* Et quelle reconnaissance devraient-ils donc à celui qui les aurait trompés toute sa vie, qui les aurait trompés encore sur le pas de la tombe par une promesse mensongère, et qui, après les avoir arrachés à leurs pauvres familles, leur laisserait en mourant, pour héritage et pour dédommagement, la haine de ses ennemis et l'espérance d'une mort cruelle? Vous le voyez donc, mes enfants : les apôtres, en publiant la résurrection, ne ménageaient les intérêts ni de la reconnaissance, ni de l'amour-propre, ni de leur fortune. Et quel intérêt les faisait donc parler? l'intérêt de la vérité. Ils avaient vu Jésus ressuscité, et ils ne pouvaient taire ce qu'ils avaient vu.

Et comment fut accueilli, dans le public, le récit des apôtres? *Cette nouvelle erreur, comme les Juifs l'avaient craint, allait être pire que la première.* (Matth., XXVII, 64.) L'enthousiasme allait se réveiller, il fallait un prompt secours pour un mal aussi rapide : on s'assemble en toute hâte, on délibère, on essaie plusieurs manières d'expliquer le fait dont il s'agit. Enfin, ils sortent joyeux, ils ont trouvé un expédient admirable : on dira que les apôtres ont enlevé le corps, quand les soldats dormaient. Misérable ressource à laquelle je rougis presque de donner quelques minutes de réfutation! Sans doute qu'ils sont venus, ces apôtres autrefois si grossiers et si timides, et maintenant si intelligents et si hardis, sans doute qu'ils sont venus enlever ce corps par un souterrain qui les a conduits au tombeau. Mais ce souterrain qu'il fallait mener au travers de la roche, et qui demandait plusieurs jours de travail, surtout à des hommes accoutumés à un autre métier, a donc été creusé en une nuit; et, une fois creusé, il restera comme pièce de conviction pour prouver aux plus crédules des partisans de

Jésus que sa résurrection est l'ouvrage d'un coup de main. Avez-vous jamais entendu dire qu'on ait montré ce souterrain, et qu'il ait pu servir de preuve contre le récit des apôtres? Mais non. Ils sont venus enlever le corps par la voie ordinaire, ils ont roulé la pierre qui fermait le sépulchre, sans réveiller le soldat endormi peut-être au bas de cette pierre; au lieu d'enlever le corps et de disparaître avec toute la promptitude que demande le crime, ils s'arrêtent à déronler les bandelettes qui entourent le cadavre, au risque d'être surpris par un instant de retard dans leur sacrilège entreprise; puis ils s'en vont victorieux. Cependant les soldats dorment complaisamment, pour leur laisser le temps d'accomplir leur œuvre. Avouez, mes enfants, qu'en fait de supposition les Juifs ne furent pas heureux, et qu'ils auraient pu, prenant mieux leurs mesures, imaginer un récit plus croyable que celui d'un enlèvement qui a eu pour témoins des soldats endormis.

Au reste, pour apprécier l'impression que produisirent et le récit des apôtres et la fable inventée par les Juifs, rappelons quelques-uns des faits qui suivirent la résurrection : c'est là la troisième chose que j'ai indiquée, et sur laquelle je veux dire deux mots seulement pour finir au plus tôt.

Un premier fait, c'est que la résurrection prêchée publiquement à Jérusalem cinquante jours après l'événement, c'est-à-dire à une époque où chacun pouvait par lui-même recueillir les différents bruits qui circulaient dans la ville et en apprécier la vérité, a été crue non pas par quelques personnes inconnues et isolées, mais par huit mille personnes converties par les deux discours de saint Pierre. Il était donc évident pour huit mille personnes que le récit des apôtres était conforme à la vérité, et que le bruit répandu par les Juifs était un mauvais subterfuge inventé pour sauver, s'il était possible, leur honneur, et couvrir leur confusion.

Un second fait, c'est que les miracles des apôtres, opérés publiquement dans la ville, et qu'il faut de nécessité admettre, si l'on veut expliquer les premières conversions si subites et si nombreuses, furent tous opérés au nom de Jésus ressuscité. Il faut donc admettre la résurrection, ou dire (blasphème insoutenable!) que Dieu, devenu lui-même complice de l'erreur et du mensonge, a prêté sa puissance ou à des dupes ou à des imposteurs, qui servaient habituellement pour tromper les hommes.

Enfin, un dernier fait que j'indiquerai seulement parce qu'il sera la matière d'une des prochaines instructions, c'est l'établissement du christianisme. Il est certain que le christianisme est fondé sur la résurrection de Jésus-Christ. Elle est, cette résurrection, la pierre triangulaire de tout l'édifice; et si le fondement eût été ruineux, l'édifice aurait-il tenu si longtemps, et résisté à tant de secousses, à tant d'efforts de la part des hommes et des démons?



Concluons, mes enfants. Ce qui a précédé la résurrection de Jésus-Christ, les circonstances qui l'ont accompagnée, les faits qui l'ont suivie, tout s'accorde à nous prouver, à nous démontrer la certitude de la résurrection de Jésus-Christ.

#### XIV. HOMÉLIE

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Tout dans cet évangile, mes chers enfants, nous parle assez de la bonté du Sauveur pour que nous en fassions ici, pendant quelques instants, le sujet de nos méditations. J'aime à le voir, ce divin Maître, entouré de pécheurs qui viennent recevoir une parole de miséricorde et de pardon; ce spectacle rassure mon âme et calme les inquiétudes de ma conscience. Il est donc vrai que Jésus est l'ami des pécheurs, et ce n'est pas à tort qu'on lui adresse quelquefois ce reproche : il ne s'en cache point aujourd'hui, il leur permet de s'approcher de lui, et l'on dit même qu'il s'est assis à leur table. Ainsi vous ne craignez point, ô mon Sauveur, que la compagnie des méchants puisse altérer la réputation du juste; vous ne craignez point l'envie et ses odieuses imputations; et, destiné par le Père à courir après les brebis égarées de la maison d'Israël, vous ne craignez point d'aller les chercher jusqu'au milieu de ces marais fangeux où les retient l'iniquité! Comme on voit le soleil faire descendre un de ses rayons sur ces lieux où séjournent sans cesse les plus immondes exhalaisons, au sein desquelles il brille sans rien perdre de sa pureté, ainsi le Verbe, immortel rayon du soleil qui éclaire l'éternité, vient se mêler ici-bas aux misères humaines, toucher les plaies de la nature dégradée, et, dans ce contact avec toutes les contagions, demeure toujours pur et toujours radieux.

Approchez donc, vous tous qui êtes pécheurs; venez chercher ici des consolations et des joies qui vous furent inconnues. Le monde vous repousse; mais Jésus est trop bon pour ne pas vous recevoir et vous pardonner. Les hommes ont imprimé sur votre front un caractère d'ignominie, Jésus saura bien l'effacer, et vous rendre à la société quand il vous aura rendus à la vertu. Il vous dira cette parole, il vous fera entendre cette invitation si douce, qui doit être pour les cœurs affligés un baume salutaire : *Venez à moi, vous tous qui êtes accablés, et je vous soulagerai* (Matth., XI, 28); si le poids de vos misères oppresse votre âme, venez les déposer à mes pieds, votre Dieu les verra et saura vous les pardonner. Venez à moi, vous, Madeleine, dont le nom jusqu'ici ne fut pas sans reproches : je veux vous apprendre à égaler, par la grandeur de votre amour, la grandeur de vos offenses. Venez à moi, vous, Zachée, que la voix publique accuse; et vos injustices réparées donneront à votre mai-

son un éclat que ne purent lui donner ses richesses. En un mot, venez, vous tous que le démon tient captifs dans les chaînes du péché; ma main va briser vos fers, et préparer à vos fronts les couronnes du repentir.

Au reste, mes chers enfants, le langage du Sauveur sera conforme à sa conduite, et le coupable trouvera sur ses lèvres l'indulgence qu'il a trouvée dans son cœur. Aux murmures des pharisiens quelles excuses alléguera Jésus-Christ? Dans le style familier de la parabole, il se peindra de nouveau sous l'emblème d'un pasteur qui va chercher au loin la brebis égarée, et la rapporte plein de joie au bercail : tendre image des sentiments qui l'animent, quand le pécheur, lassé dans les voies du monde, revient enfin à son Dieu qui l'appelle. Que dis-je? qui l'appelle! Ah! ce n'est point assez pour ce Dieu de miséricorde de rappeler à lui l'âme infidèle qui l'abandonne : il court à sa poursuite, il la fatigue par ses pressantes sollicitations, il lui demande son cœur, et ne cesse de courir qu'après avoir atteint la brebis fugitive, et l'avoir pressée dans ses bras. Alors il retourne avec elle au bercail de la montagne, et, dans la joie de son cœur, c'est peu pour lui d'y retrouver les brebis dociles : il les a toutes oubliées pour ne songer qu'à celle qu'il avait perdue et qu'il vient de retrouver.

C'est moi qui suis cette brebis, Seigneur, que vous avez cherchée avec tant de patience et de si grands empressements. Souvent rebelle à la voix du pasteur, je courus loin de lui dans les sentiers du mal. Une voix trompeuse m'attirait doucement vers l'abîme, et je marchais, au milieu des fleurs, sur le bord d'un précipice. Mais alors les dangers que je courais ont ému votre âme, et, quittant le bercail, vous descendîtes vers moi pour me ramener vers vous. La voix de votre amour, moins bruyante, mais aussi plus douce que celle du monde, se fit entendre à mon cœur; vous rappelâtes à cet infidèle les promesses qu'il vous fit souvent, et bientôt vaincu par vos tendresses, il se rendit à vous : heureuse défaite où le vaincu partage, avec le vainqueur, et ses triomphes et son amour!

Ainsi peut dire chacun de nous, mes chers enfants, parce que chacun de nous fut aussi quelquefois une brebis infidèle; et, pour comprendre en ce jour la bonté de Jésus pour les pécheurs, il suffit à chacun de nous de rentrer en soi-même.

Le divin Maître ajoute encore un trait à sa parabole, et pour achever de nous faire comprendre avec quelle sollicitude il cherche l'âme égarée, avec quelle joie il la retrouve, il se compare encore à cette mère de famille qui vient de perdre la somme si modique qui devait nourrir un jour de plus ses pauvres enfants. Aussitôt, dans son inquiétude, elle bouleverse son humble demeure, elle cherche partout; et quand elle a retrouvé l'obole qui doit payer le pain de sa misère, ah! qui pourrait dire avec quelle

allégresse elle s'en empare, comme elle baise le trésor qu'elle a pensé perdre, comme elle s'en va le montrant à ses voisines, à ses amies qui partageront ses transports, parce qu'elle a retrouvé la vie de ses enfants? En vérité, je vous le dis, telle sera la joie du Père et de ses anges, quand sera retrouvé le pécheur. (*Luc.*, XV, 7.)

Après cela, chrétiens, qu'attendons-nous encore pour nous donner au Seigneur? Justes ou pécheurs, il nous invite à venir à lui, à nous jeter entre ses bras. Justes ou pécheurs, nous trouvons dans cet évangile de puissants motifs pour aimer notre Dieu et pour le servir fidèlement. Si nous sommes pécheurs, ah! comment pourrions-nous nous endurcir à cette voix qui nous appelle, qui nous presse depuis si longtemps peut-être, qui nous promet oublié et pardon, qui nous assure qu'il y a grande fête au ciel, quand une âme sur la terre revient à la vertu? Comment pourrions-nous être insensible au spectacle si touchant de ce pasteur qui poursuit avec persévérance la brebis infidèle, qui l'embrasse avec une affection si vive, qui la prend sur ses épaules, qui la rapporte lui-même au bercail? Comment pourrions-nous refuser une larme à cette idée que le cœur de Jésus pouvait seul trouver, que la joie de Dieu, quand le pécheur revient à la pénitence, est semblable à la joie d'une mère qui a retrouvé ce qu'elle a de plus cher au monde, du pain pour ses enfants? Non, mes frères, il ne faut pas résister aux invitations du Seigneur. N'y eût-il, dans le petit nombre de chrétiens ici rassemblés, qu'un seul pécheur, qu'une seule de ces âmes qui se sont égarées dans les sentiers du vice, qui ont oublié leur Dieu, leur salut, leur éternité; c'est pour ce pécheur, c'est pour cette âme infidèle que ces paroles si consolantes ont été consignées dans l'Évangile; c'est pour cette âme que le Seigneur a mis ce soir sa parole sur mes lèvres. C'est à elle qu'il dit en ce moment par ma bouche : Revenez à moi, brebis infidèle; convertissez-vous au Seigneur votre Dieu. Ah! il tarde bien à son impatience que vous entriez au bercail, que vous fassiez cesser ses alarmes. Revenez à moi, brebis infidèle! Qu'allez-vous faire au milieu des loups qui vont vous dévorer, dans ces compagnies, dans ces occasions dangereuses qui vous exposent à d'inévitables périls? Revenez à moi, brebis infidèle! vos égarements vous seront pardonnés; et mon amour, malgré vos ingratitude, vous est encore assuré.

Mais si nous sommes justes, si la grâce du Seigneur nous a préservés de ces chutes qui rendent nécessaire le repentir, n'y aura-t-il rien pour nous dans cet évangile? Ah! mes enfants, la bonté de Jésus-Christ envers les pécheurs sera pour nous un motif de nous attacher à lui davantage, d'être fidèles à sa loi, de garder ses commandements, de persévérer dans son amour; et, pour nous engager à le bien servir, nous jugerons, par la grandeur des récompenses qu'il

promet au repentir, la grandeur de celles qu'il destine à l'innocence

## XV. HOMÉLIE

POUR LE ONZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Mes enfants, tandis que les pharisiens, ennemis jusqu'alors cachés de la gloire de Jésus, s'en allaient, distillant partout le poison de l'envie, et répétaient dans les bourgades de la Judée que le prophète de Nazareth chassait les démons au nom de Belzébuth, le peuple, plus équitable envers le Sauveur, quand il n'était pas aveuglé par d'injustes préventions ou excité par d'odieuses manœuvres, s'en allait aussi publier les merveilles que ses yeux avaient vues, et donnait à celui qui les avait opérées cette louange admirable que les siècles ont répétée comme le plus bel éloge de Jésus : *Il a bien fait toutes choses* : « *Bene omnia fecit.* » (*Marc.*, VII, 37.)

Et comment pouvait-il, ce peuple, exprimer hautement son admiration, quand il considérait la vie de cet homme qui passait sur la terre en faisant du bien (*Act.*, X, 38), et dont chaque parole essayait une larme ou enseignait une vertu? Portait-il un œil observateur sur ses actions communes, il se souvenait qu'il avait été pendant trente années le fils le plus respectueux de la plus chérie des mères, et qu'un travail opiniâtre avait exercé constamment ses mains, et nourri le vieillard qu'on appelait son père. Toujours il l'avait vu, soumis aux lois de son pays, rendre à César ce qui appartenait à César, aimer sa patrie et compatir à ses calamités. Il était observateur fidèle de la loi de Dieu; on le voyait dans le temple aux solennités de la nation, et plus souvent encore on savait qu'il se retirait sur les montagnes pour y adorer dans le silence de la solitude. O peuple d'Israël! non, tu n'as point vu encore un homme aussi parfait que Jésus dans les actions les plus ordinaires de la vie; comme toi, je l'admire, et je m'écrie avec toi : *Il a bien fait toutes choses* : « *Bene omnia fecit.* »

Cet homme est venu sur la terre pour instruire les hommes. Mais qu'ils sont admirables, ces enseignements! il révèle d'ineffables mystères, soulève un coin du voile qui dérobe la divinité aux regards des mortels, et leur fait voir, dans le Dieu qu'ils avaient craint jusqu'alors, un Dieu qui veut être aimé désormais. Ses préceptes, c'est la morale la plus pure qu'ils expriment : il prêche la douceur, l'humilité, le support mutuel, le pardon des injures, la compassion aux misères d'autrui, et, pour tout dire en une seule parole, il prêche la charité. Puis, quelle simplicité dans ses enseignements! On l'a vu sur le bord d'un chemin enseigner la voie qui mène au ciel, et sur la barque de Pierre instruire le peuple assis aux rivages du lac. Les sujets les plus vulgaires sont ceux qu'il choisit : un fils qui a quitté la maison paternelle, un oiseau qui



n'a de ressource que la bonté de la Providence, un arbre qui ne donne plus de fruit, une fleur des champs, un rien, c'en est assez pour lui; il tire de là une leçon pour convertir le monde. Surtout ses enseignements sont d'accord avec ses œuvres; il ne prêche que ce qu'il fait. Aussi on l'admire, et quand on a entendu sa parole, on s'en va, en disant qu'il a bien fait toutes choses : « *Bene omnia fecit.* »

Enfin, il fait des miracles; la nature, à son ordre, suspend ses lois. Il est puissant sur la terre, où des pains se multiplient à sa parole pour nourrir la foule; il est puissant au sein des mers, où il apaise les flots, et se trace une route nouvelle; il est puissant dans les tombeaux, où il va chercher des cadavres pour les rendre à la vie; il est puissant jusque dans les enfers, où il fait rentrer les démons dont il a délivré les hommes. Le peuple a vu toutes ces merveilles, et il s'est écrié : Oh ! *il a bien fait toutes choses !* Il a fait entendre au sourd la parole du muet ! « *Bene omnia fecit.* »

Heureux, mes enfants, celui d'entre nous à qui pourrait s'adresser un semblable éloge ! Heureux celui dont on pourrait dire, en considérant sa vie : *Il a bien fait toutes choses !* Sa jeunesse a été sanctifiée par le respect et l'obéissance filiale; son travail, par le zèle et l'application; ses prières, par la ferveur et la piété. Ses actions ordinaires, il les a relevées par la pureté de ses intentions, et à celles qui ont eu les hommes pour témoins et pour admirateurs il a joint le mérite de l'humilité. Heureux l'enfant dont la vie entière pourrait se résumer en ce peu de paroles : Depuis ses premiers jours jusqu'aux derniers, chacune de ses actions a été parfaite autant qu'elle devait l'être, et, pendant les années que le ciel lui avait comptées, *il a bien fait toutes choses !* « *Heureux enfin moi-même, si, après une vie passée saintement dans les tabernacles du Seigneur, je méritais qu'on pût, sans mentir, graver cette simple parole sur la pierre qui couvrira la tombe où je dormirai : Bene omnia fecit.* Mais, mes enfants, ne cherchons pas à nous abuser. Cette perfection n'est point pour l'homme ici-bas. Constamment porté au relâchement par la pente de sa nature qui l'entraîne, sans cesse il tombe, et chacun de ses jours est marqué par une faute. Aussi devons-nous reconnaître que le Sauveur, qui a mérité cet éloge, est le seul qui ait pu le mériter, parce que seul il a pu vivre et mourir parfait.

Toutefois, en laissant à cet inimitable modèle cette gloire singulière d'avoir bien fait seul toutes choses, un chrétien doit se proposer de mériter au moins en partie un éloge à la hauteur duquel il n'espère pas s'élever. C'est lui qui a dit : *Soyez parfait comme votre Père céleste est parfait.* (Matth., V, 48.) Certes, c'est lui présenter un assez beau modèle; et s'il a été permis à sa faiblesse d'aspirer à retracer quelques traits de la perfection du Père qui règne dans les cieux, pour quoi ne chercherait-il pas à bien

faire toutes choses, à l'exemple du Fils descendu sur la terre ?

Or, pour mériter cet éloge, au moins autant que le permet notre pauvre nature, nous devons, mes enfants, nous former à la ressemblance de celui qui est venu nous enseigner toute perfection. Imiter Jésus, voilà le premier moyen de bien faire toutes choses.

Sans cesse ayons les yeux sur ce divin modèle, afin de copier une à une, pour ainsi dire, toutes les vertus dont il nous a donné l'exemple. Imitons-le dans ses actions. Elles étaient toutes pour Dieu ou pour les hommes; toutes dirigées par la piété ou conduites par la charité : voilà aussi les motifs qui doivent régler les nôtres et les sanctifier. Imitons-le dans ses paroles. S'il ouvre la bouche, c'est pour instruire les pauvres, sainte fonction qui est aussi celle de plusieurs parmi vous, mes enfants. Mon Dieu, faites qu'elle soit toujours remplie dignement ! Chacune de ses paroles est une parole de miséricorde et de paix, qui console un affligé ou pardonne à un pécheur. Ses conversations se ressentent du ciel d'où il vient, et font chérir la vertu qu'il prêche. Imitons-le enfin dans ses sentiments. Il méprise les richesses, il foule aux pieds les gloires du siècle, il estime la pauvreté, il aime les humiliations, il désire les souffrances. O mes enfants, quelle désespérante perfection ! Et comment pourrions-nous jamais approcher, même de loin, d'une si haute vertu ?

C'est, mes enfants, pour prévenir les défaillances de la nature découragée que Jésus-Christ a voulu nous donner un autre modèle bien parfait encore, mais cependant plus rapproché de nous. Peut-être chercherions-nous dans la perfection même du premier modèle une excuse à notre lâcheté : le second ne nous en laisse aucune. Peut-être nos yeux seraient-ils éblouis en voulant fixer le soleil de justice en tout son éclat : il s'est entouré pour nous d'une nuée mystérieuse qui tempère l'ardeur de ses rayons sans nous dérober ses salutaires influences. Vous me comprenez, mes enfants ? A ceux qui n'osaient le prendre pour modèle, Jésus a présenté sa mère; il leur a montré en elle des vertus plus faciles, et qui conduisent aussi à la perfection. Imiter Marie, voilà le second moyen de bien faire toutes choses.

Appliquons-nous donc à cette imitation, si utile à la fois et si aisée. Etudions le cœur de Marie, pour y découvrir dans leur source ces saintes dispositions qui lui ont mérité de devenir la mère du Fils de Dieu, la gloire du ciel et l'espérance de la terre. Contemplons cet abîme d'humilité où elle aime à se perdre à ses propres yeux, et qui la rend plus grande aux yeux de Dieu; cet amour vif et persévérant qu'elle eut pour son divin Fils, et qui la fit vivre pour lui et mourir pour lui. Surtout ne nous contentons pas d'admirer. Aimons l'humilité comme l'a aimée Marie; aimons Jésus comme l'a aimé sa mère. Alors peut-être on dira de nous ce



ue le peuple disait du Sauveur : *Il a bien fait toutes choses*; et cet éloge que nous aurons mérité sur la terre nous sera un gage de la récompense qui nous attend dans le ciel.

## XVI. EXHORTATION

### POUR LE JOUR DE L'ASSOMPTION.

Avant la communion

Si inveneritis dilectum meum, nuntietis ei quia amore languo. (*Cant.*, V, 8.)

*Si vous voyez mon bien-aimé, dites-lui que mon cœur languit en l'attendant.*

Tels sont, mes enfants, les désirs de l'épouse des Cantiques sacrés que l'Eglise emprunte aujourd'hui pour nous donner une idée des saints empressements de Marie à joindre celui qui avait commencé son bonheur sur la terre et qui allait le consommer dans le ciel. Tels aussi sont les désirs de l'âme fidèle qui vient s'unir à son Dieu et le recevoir dans son sacrement. Il me semble l'entendre s'adresser aux anges, invisibles gardiens du sanctuaire où demeure Jésus; leur demander, comme l'épouse des saints cantiques, s'ils n'ont point vu celui que son cœur désire. Il me semble la voir adjurer les filles de Jérusalem de lui porter ses soupirs, et dire aux célestes intelligences qui environnent le trône de l'Agneau : *Ah! si vous voyez mon bien-aimé, dites-lui que mon cœur languit en l'attendant* : « *Si inveneritis dilectum, nuntietis ei quia amore languo.* »

Et n'est-ce pas avec raison, mes enfants, que l'âme fidèle répète au pied de la table sainte ces paroles, qui furent les dernières sans doute que Marie prononça sur la terre avant d'aller rejoindre son Fils, puisque dans la communion elle trouve ce que Marie va chercher au ciel : un Dieu qui se donne à elle, un bonheur qui comble tous ses vœux?

Qu'ils furent longs pour Marie, les jours qu'il lui fallut traîner sur la terre loin de Jésus! A peine séparée de son Fils, elle comptait déjà bien des années de séparation; et, pour elle, chaque instant d'exil était un siècle. Combien de fois s'est-elle écriée avec le Prophète : *Ah! qu'il est prolongé, mon pèlerinage au milieu des habitants de Cédar! Quand viendra donc le jour où je paraîtrai devant la face de mon bien-aimé?* « *Quando veniam et apparebo ante faciem Dei?* » (*Psal.* XLI, 3.) Elle savait que ce jour serait pour elle le jour du triomphe; qu'un palais lui était destiné; qu'une cour nombreuse allait la servir; mais toutes ces pensées sont absorbées par une seule pensée : c'est en ce jour qu'elle reverra Jésus. Aussi par quels soupirs elle appelle ce jour! Comme il lui tarde de franchir les distances qui la séparent de son Fils! Comme elle s'écrie souvent : *Quando veniam et apparebo?* Ah! quand paraîtrai-je à vos pieds, ô Dieu d'amour?

Voilà vos sentiments, mes enfants, depuis le jour où votre Sauveur, après s'être donné à vous la dernière fois, vous a quittés pour remonter au ciel. Car, en vous parlant des

transports et des saintes impatiences de l'âme fidèle, ce sont vos cœurs que j'ai voulu peindre; vos cœurs, que la grâce a conservés ou rétablis dans la justice et la sainteté. Comme Marie, vous avez trouvé bien longs les jours que vous avez passés sans Jésus. Votre séjour au milieu du monde, souvent peut-être vous l'avez appelé tout bas un exil; vous attendiez l'heure où, les portes de cette sainte chapelle s'ouvrant pour vous, il vous serait donné de vous asseoir encore au banquet de votre innocence; et, dans cette attente, vous répétiez avec Marie : *Quand viendra donc le jour où je paraîtrai devant mon Dieu?* « *Quando veniam,* » etc.

Enfin il est arrivé, le jour que Marie désirait. Des ardeurs plus vives, des soupirs plus enflammés, annoncent en secret que son Fils l'appelle. Elle ne méconnaîtra point sa voix. Elle lève les yeux, elle voit ce Fils qui lui tend les bras... Son âme a brisé tous ses liens; elle possède un Dieu pour toujours.

Heureux enfants! ce Dieu que Marie va chercher au ciel, vous allez le trouver ici. Le voilà, ce Jésus qui reçoit aujourd'hui la mère dans les tabernacles éternels, et les enfants dans le sanctuaire de son amour; ce Jésus, qui veut couronner en Marie des vertus accomplies, et récompenser en vous quelques premiers efforts. Le voilà qui vous appelle : venez vous unir à lui; ne craignez rien, c'est le fils de Marie.

Dans le ciel, pour accueillir cette bienheureuse créature, il s'est revêtu de toute sa beauté, de tout son éclat; ici, pour vous recevoir, il est couvert d'un vêtement plus simple. Il a craint de vous effrayer; il s'est caché sous le voile d'un sacrement. Pourtant vous le reconnaissez, je pense, à sa douceur. Dans le ciel, il descend de son trône, s'avance au-devant de sa mère, et vient la recevoir aux portes du séjour céleste; mais pour vous, pour vous il fait un plus long voyage : c'est jusque dans la vallée des larmes qu'il vient vous chercher. Il s'abaisse, il s'anéantit pour se donner à vous, et se fait reconnaître encore à son humilité. Dans le ciel, enfin, il fait asseoir Marie à son côté; mais qu'il y a loin de cette union à celle que vous allez contracter avec lui dans la divine Eucharistie! Ce n'est point sur un trône élevé auprès de lui que vous allez monter : vous reposerez sur sa poitrine. Le cœur de Jésus, voilà le trône qu'il vous destine; vous le reconnaissez, je pense, à son amour.

Où, Seigneur, nous vous reconnaissons. Vous avez beau vous dérober à nos yeux sous des apparences mystérieuses, votre charité vous trahit. Prosternés à vos pieds, nous vous adorons comme le Fils de Dieu et le fils de Marie; nous croyons sans hésiter que celui qui la reçoit au ciel en ce jour est ici présent sur cet autel; et, encouragés par vos tendres invitations, nous venons y trouver ce qu'elle va chercher au ciel : un Dieu qui se donne tout à nous, comme il se donne tout à elle.



Avec le même Dieu, mes enfants, nous y trouverons le même bonheur. Marie, possédant son Dieu, trouve dans sa possession un bonheur pur et parfait. Elle s'unit à l'objet éternel des complaisances du Père; elle s'enivre à la source des torrents de délices qui inondent les élus; elle voit à ses pieds tout ce qui n'est pas Dieu, et, pour dire plus que tout cela, elle est toute-puissante au ciel et peut faire des heureux. Ô Vierge! est-il un bonheur comparable au vôtre? Dans une minute, mes enfants, vous me répondrez; vous me direz, quand Jésus, le bon Jésus, sera dans votre cœur, vous me direz ce qui manque à votre bonheur, ce qui pourrait, parmi les biens de la terre, le rendre plus grand; ou plutôt vous me direz que vous avez trouvé dans le sacrement d'amour ce que Marie goûte au ciel: un bonheur pur, un bonheur parfait. Marie n'a plus de larmes à verser, plus de soupirs à faire entendre, plus d'inquiétudes à dévorer; son bonheur est sans amertume et sans mélange. Enfants fidèles, dites-nous quelles amertumes n'étaient point adoucies par les entretiens secrets que vous eûtes avec votre Dieu au jour de la communion? Quels chagrins n'étaient point dissipés par la présence du divin Maître? Dites-nous si le bonheur que vous avez goûté au pied des saints autels n'était pas aussi, comme le bonheur que l'on goûte au ciel, sans mélange et sans amertume? Marie est heureuse pour toujours. Mes enfants, soyez, chacun des jours de votre vie, ce que vous êtes au jour de la communion, et vous serez toujours heureux.

Venez donc célébrer le triomphe de votre mère, le partager avec elle, vous unir au même Dieu, goûter le même bonheur. Venez, Jésus vous attend! Je n'ai déjà que trop retardé ses desirs et les vôtres; je cesse: c'est lui qui va désormais vous parler.

Après la communion.

*Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui: « Dilectus meus mihi, et ego illi. » (Cant., II, 16.)* Ce fut là la première pensée de Marie quand elle posséda son Fils; sa première parole, lorsque, entrée dans les parvis éternels, elle se fut unie à celui qui était l'objet de ses desirs: Ah! s'écria-t-elle, qu'il y a donc longtemps déjà que mon âme vous attend! Pour vous, j'ai porté les ennuis d'un long exil; j'ai souffert pour vous les angoisses du désir; j'ai vécu dans l'attente de ce jour qui devait consommer, dans la bienheureuse éternité, cette union contractée avec vous sur cette terre que je viens de quitter. Enfin le voici qui paraît, ce jour où mes vœux sont accomplis, ce jour où nul obstacle ne peut retarder mon bonheur. *Je tiens déjà celui que j'aime; désormais je ne le laisserai plus aller: « Tenui eum, nec dimittam. » (Cant., III, 4.)* Désormais, que les siècles succèdent aux siècles, que les hommes s'agitent pour de misérables intérêts, pour de frivoles passions, la demeure qui m'a été

donnée est élevée par-dessus la région des orages: je repose dans le sein de Dieu même, et cette place d'amour qu'il a daigné m'accorder, je ne la perdrai point: *Tenui eum, nec dimittam.*

Vos cœurs, mes enfants, ont tenu pareil langage à l'instant où Jésus s'est reposé sur vos lèvres. Alors le bonheur de le posséder vous a fait sentir plus vivement que sa venue avait été bien tardive; et, comme Marie, vous avez répété qu'il y avait longtemps que vous comptiez les jours qui vous éloignaient du bonheur, et qu'ils ont coulé trop lentement au gré de vos desirs. Mais enfin, ce bonheur, vous l'avez goûté, ces desirs sont accomplis. Admis aujourd'hui, comme la mère de Jésus, dans un sanctuaire que le monde ne connaît point, comme elle vous possédez un Dieu; et si j'en crois les saints transports qui vous animent, vous ne le laisserez point s'éloigner de vous: *Tenui eum, nec dimittam.*

Après cela que nous reste-t-il à vous dire? Vous possédez en ce moment celui qui fait dans le ciel la gloire de Marie. Sa parole en ce moment se fait entendre à vos cœurs; et, mieux que toutes les exhortations, elle vous engage à demeurer fidèles. Il ne nous reste donc plus qu'un vœu à former: c'est que votre vie maintenant soit une image qui nous rappelle la vie de votre mère qui est dans le ciel.

Marie chante à jamais, dans l'extase de son amour, les louanges de celui qui a fait en elle de grandes choses. Sans cesse elle rend grâce à Dieu du bonheur dont il l'a comblée et de la gloire dont il l'a revêtue. Heureux l'enfant dont la vie sera une louange continue à son Seigneur; qui, se rappelant les miséricordes infinies dont il fut l'objet, nourrira dans son âme les sentiments d'une éternelle reconnaissance; qui, par sa ferveur et sa fidélité dans les petites choses, glorifiera son Dieu et acquittera la dette de son cœur!

Marie enfin ne vit plus que pour Jésus: il est désormais son partage, sa joie, ses délices, son tout; il est le centre de ses affections et l'âme de sa vie; c'est pour lui qu'elle respire, c'est en lui qu'elle aime à se perdre, c'est de lui qu'elle se nourrit à jamais. Sainte et ineffable union, vie de charité que ceux-là comprennent, qui possèdent Jésus dans leur cœur, mais qu'une bouche humaine ne saurait exprimer! Heureux encore l'enfant qui, après s'être assis au festin des anges, ne vivra plus que pour son Dieu! Il oubliera le monde pour mettre en Dieu seul toutes ses affections; il fuira la gloire et les plaisirs du siècle, pour s'entretenir seul avec celui qu'il aime: c'est à lui seul qu'il voudra plaire, c'est lui seul enfin qu'il servira sur la terre, et lui seul aussi qu'il trouvera pour récompense dans le ciel.

## XVII. INSTRUCTION

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

Dans la dernière instruction, nous vous

avons parlé, mes chers enfants, de l'étude de la loi de Dieu : nous vous montrerons combien il est nécessaire de la connaître, combien doux de l'aimer, et combien facile de la pratiquer.

Nous vous parlerons aujourd'hui des commandements de Dieu en général, et nous demanderons toute votre attention pour trois questions qui sont fondamentales.

Première question. — Dieu nous a-t-il fait des commandements ?

Oui, mes enfants, Dieu, en plaçant l'homme sur la terre, lui a fait des commandements, lui a imposé certaines obligations, lui a intimé des lois. Il ne convenait point à la sagesse du Créateur d'abandonner son ouvrage aux caprices d'une bizarre fatalité. Ce qu'il avait fait pour lui dans l'ordre physique, il le devait faire aussi dans l'ordre moral. Dans l'ordre physique, il n'avait point laissé l'homme égarer des pas incertains sur une région couverte de ténèbres éternelles : le soleil avait été créé pour verser sur nous des torrents de lumière, et pour éclairer l'homme dans les besoins de sa vie ; dans l'ordre moral, l'esprit de l'homme, autant et plus que ses yeux, demandait la lumière, et la lumière fut faite.

Cette lumière, c'est la parole de Dieu ; ce sont les commandements qu'il a faits à l'homme, qui l'éclairent sur ses vrais intérêts, qui dissipent son ignorance, qui tracent devant lui le chemin qu'il doit suivre, et qui répandent un jour céleste sur sa carrière mortelle.

Mais quelles sont ces lois par lesquelles Dieu fait connaître aux hommes ses volontés et leurs obligations ?

Ici, mes enfants, je dois vous parler d'abord de la révélation primitive, de cette loi antérieure à toutes les lois, qui fut gravée dans le cœur de l'homme au jour de sa naissance, la loi naturelle. La première fois que Dieu parla à l'homme, ce fut au moment de la création ; là il mit en lui la connaissance, l'amour de certaines vérités, de certains principes éternels comme Dieu même et immuables comme lui. A la faveur de cette clarté divine, l'homme aperçut des devoirs dont il ne pouvait s'affranchir sans manquer à sa nature, ou plutôt à celui qui l'avait créé. Et pour vous montrer, mes enfants, l'existence de cette loi, c'est à vous-mêmes que je demanderai des preuves. N'est-il pas vrai qu'il y a au fond de votre être une règle infaillible sur laquelle vous jugez en dernier ressort les notions diverses qui vous sont communiquées ? N'est-il pas vrai qu'il est certaines actions sur lesquelles jamais vous n'avez pu vous aveugler ? et lorsque, sur le point d'en accomplir quelqu'une, vous balancez encore incertains, si l'intérêt, élevant sa voix pour influencer votre décision, cherchait à vous persuader que ce que vous vouliez faire était indifférent, n'est-il pas vrai que quelque chose en vous, et malgré vous peut-être, vous dirait avec une souveraine autorité : Ceci est bien, ceci est mal ?

Montrez-moi l'enfant dont le dévouement héroïque a sauvé sa mère des horreurs d'une mort cruelle : croyez-vous que cet enfant, s'il descend en lui-même, s'il écoute en silence à la porte de son cœur, croyez-vous qu'il n'entendra pas une voix secrète qui redira aux échos de sa conscience : Ceci est bien ? Croyez-vous que le premier fratricide eut besoin d'être instruit pour connaître son crime ? Avant que Dieu lui reprochât le sang du juste qu'il avait répandu, Cain déjà se regardait avec horreur ; et quand le Seigneur lui demanda, *Qu'as-tu fait* (*Gen.*, IV, 10) ? la nature en lui, prévenant la volonté, répondit aussitôt : J'ai fait le mal.

Ces premières notions du bien et du mal, nous les devons donc, mes enfants, à la loi naturelle. C'est elle qui nous découvre, indépendamment de nos intérêts et de nos passions, la différence essentielle qui se trouve entre le juste et l'injuste, entre le bien et le mal. Loi universelle, elle est la même partout et pour tous les hommes. Elle ne change point avec les limites des empires, avec les variations des climats. Le sauvage qui a vu le jour au milieu des forêts la porte gravée dans son cœur aussi bien que l'habitant des cités ; et si quelquefois il n'en connaît pas aussi bien l'étendue, c'est qu'il a négligé de lire au fond de son âme. Loi immortelle, elle ne saurait être complètement effacée du cœur de l'homme. Dans l'état d'innocence, il en connaissait clairement tous les devoirs : le péché sans doute a obscurci cette loi à ses yeux, les passions ont épaissi le voile d'ignorance sous lequel il gémit. Mais les premiers principes de cette loi subsistent toujours dans les âmes les plus dérégées, et l'homme ne saurait les ignorer entièrement. Tels sont, mes enfants, les premiers commandements que Dieu a faits à l'homme, telle est la première loi qu'il lui a donnée, la loi naturelle, c'est-à-dire une lumière qu'il a répandue dans nos âmes en les créant, et par laquelle nous connaissons infailliblement le bien qu'il faut faire et le mal qu'il faut éviter.

Dans la suite, les hommes se multipliant, la malice se multiplia comme eux : les préceptes de la loi naturelle, toujours gravés dans le cœur des hommes, ne furent plus un frein capable de les retenir dans la voie de la vertu : Dieu alors voulut bien leur parler encore, et pour la seconde fois leur tracer des commandements. Ce fut la loi positive par laquelle le Créateur publia les préceptes qu'il nous avait donnés d'abord, y ajoutant les développements que réclamaient les nouveaux besoins de l'homme et sa perversité plus grande. Cette loi fut promulguée en deux temps différents par Moïse et par Jésus-Christ.

L'histoire du peuple que Dieu s'était choisi vous a fait connaître, mes enfants, dès vos jeunes années, les circonstances mémorables dans lesquelles Dieu publia sa loi sur le mont Sinai. Ces récits simples et vrais, qui ont fait le charme de vos plus



beaux jours et la première science de votre enfance, vous ont appris que la postérité de Jacob, arrachée par le bras du Seigneur à la servitude de l'Égypte, arriva, après une marche de quarante jours, à travers les solitudes au pied du Sinaï. Là fut donnée la loi ancienne. Moïse, appelé par le Seigneur lui-même au sommet de la montagne sainte, y monte au bruit de la foudre et à la lueur des éclairs. Tandis que le prophète s'entretient ainsi familièrement avec son Dieu, tout à coup les tonnerres se taisent, et une voix fait entendre au peuple ces dix commandements, dont vous connaissez tous la substance. Bientôt Moïse descend de la montagne. Le Seigneur, par égard pour la faiblesse des enfants d'Israël, a remis en ses mains une table de pierre où sont gravés les commandements qu'il vient de proclamer avec une effrayante solennité : désormais les hommes ne pourront plus oublier une loi qu'ils porteront avec eux dans leur pèlerinage sur la terre.

Cette loi que donna le Seigneur à son peuple, par le ministère de Moïse, avait pour but de préparer de loin les hommes à la perfection de l'Évangile et à la venue du Messie. Moins parfaite sans doute que la loi chrétienne, puisqu'elle devait régir un peuple charnel et grossier, elle était pourtant digne du Dieu qui l'avait faite. Et si cette loi, dans sa partie cérémonielle, pour ainsi dire, devait un jour être abolie, ces préceptes de morale, fondés tous sur les premiers principes de la loi naturelle, sont et seront à jamais obligatoires, pour tous les hommes.

Enfin, quand les jours furent arrivés où Dieu voulut donner, non plus à un peuple particulier, mais à tous les hommes, une loi plus spirituelle et plus parfaite, ce fut Jésus-Christ, Fils de Dieu et Dieu comme son Père, qui se chargea de l'enseigner au monde. Il descendit du ciel, vint se faire homme avec nous, et, pendant son séjour ici-bas, nous fit connaître les derniers commandements que Dieu nous donnait. Mais combien l'on vit alors que cette loi nouvelle était la loi de grâce et d'amour ! Ce n'est plus sur le sommet d'une montagne, environnée de tous les feux du ciel, que le Seigneur fait entendre sa voix : Jésus-Christ parle aux hommes simplement ; il enseigne sa doctrine sur le bord du chemin, sur le rivage d'un lac, auprès d'un puits ; ses auditeurs ne tremblent point en écoutant sa parole ; on aime sa douceur, on admire la simplicité de son langage ; et le peuple qui l'a entendu s'en revient en disant : *Jamais homme n'a parlé comme cet homme.* (Joan., VII, 46.)

La loi donnée au monde par Jésus-Christ renferme, avec la confirmation des préceptes moraux déjà prescrits par la loi naturelle et par Moïse, quelques commandements nouveaux plus spécialement appropriés aux chrétiens, qui sont appelés la nation sainte, le peuple choisi ; des dogmes plus clairement exprimés, des préceptes

cérémoniels sur le culte et les sacrements, et enfin des conseils de perfection. Telle est, mes enfants, la loi évangélique apportée par le Sauveur des hommes à la terre ; telle sera, pour cette année, le sujet de nos instructions, dans lesquelles nous vous ferons connaître en détail les préceptes de morale enseignés à l'homme par la loi naturelle, renouvelés par la loi de Moïse, et confirmés enfin pour jamais par la loi de Jésus-Christ.

Peut-être serait-ce ici le lieu, en terminant cette première question, de nous rappeler que Dieu, chaque jour encore, nous fait des commandements par la voix de nos supérieurs : observation bien importante, qui est le fondement de toute obéissance méritoire et chrétienne ; qui montre à l'enfant docile dans l'autorité paternelle une participation de l'autorité suprême du Créateur, et lui fait adorer dans la volonté de sa mère la volonté de Dieu même.

Mais cette vérité demande des développements particuliers, dont nous aurons à nous occuper plus tard. En voilà assez sur la première question : *Dieu nous a-t-il fait des commandements ?* Oui ; par la loi de nature, par la loi de Moïse et par l'Évangile, ou la loi de Jésus-Christ.

Seconde question. — Est-il raisonnable d'obéir aux commandements que Dieu nous a faits ?

Cette question, je l'avoue, mes enfants, doit vous surprendre. Heureux jusqu'ici de votre obéissance aux lois du Seigneur, jamais peut-être vous n'avez pensé qu'on pût vous en contester le mérite et la légitimité. Aussi, n'est-ce point pour le moment actuel que nous vous proposons cette question et que nous chercherons à y répondre. Ce sont des armes que nous voulons remettre dans vos mains pour le jour des combats. Bientôt vous allez descendre au milieu du monde : là, sera violemment attaquée votre soumission au Dieu de votre jeunesse. On révoquera en doute les droits sacrés que le Seigneur a sur vous ; on vous parlera de la liberté qu'il a donnée aux hommes, et peut-être voudra-t-on vous la faire envisager comme un motif raisonnable de vous soustraire à son joug. Prévenons ces attaques en considérant la question proposée par rapport à Dieu et par rapport à nous.

Oui, il est raisonnable d'obéir aux commandements que Dieu nous a faits, parce que Dieu a droit de nous commander. Si je le considère comme le Créateur de l'homme, je sens qu'il a dû se réserver sur lui le haut domaine, qu'il est toujours maître de son ouvrage, et qu'il peut, quand il lui plaît, lui intimiser ses ordres et lui donner des lois. Et par quelle bizarre exception, tandis que tout dans la nature obéit à son auteur, l'homme seul serait-il exempté de cette obéissance ? A-t-on vu jamais le soleil révolté refuser sa lumière au moment qui lui fut prescrit, ou la terre ne se point rappeler la grande parole de celui qui la rendit fertile ? Or ces droits que le Créateur a conservés sur les œuvres de ses mains, qu'on me

dise quand et comment il les a perdus sur l'homme. Y a-t-il renoncé? Non, puisqu'il lui commande encore d'obéir. L'homme a-t-il pu s'y soustraire? Non, puisque les rapports qui existent entre le Créateur et la créature sont immuables, et fondés sur la nature des choses. Si je considère Dieu comme le père de cette grande famille qu'on appelle le genre humain, qui la conserve et la nourrit par l'action bienfaisante de sa providence, combien plus serai-je étonné qu'on lui conteste le droit de commander à ses enfants! Que diriez-vous de celui qui voudrait vous prouver que la sainte autorité de vos pères n'est qu'une illusion, et que vous pouvez, sans briser tous les liens de la nature, sans renverser l'ordre essentiel de la famille, sans violer tous leurs droits, leur refuser votre obéissance?

Oui, il est raisonnable d'obéir aux commandements que Dieu nous a faits, parce que le plus bel usage que nous puissions faire de notre raison et de notre liberté, c'est de les soumettre à sa volonté suprême. Sans doute Dieu nous a donné la raison; mais que nous enseigne-t-elle? Que l'homme n'est rien, comparé à Dieu; qu'il y a dans celui-ci une souveraine puissance, et dans celui-là une souveraine faiblesse; que l'homme n'a de vie et de mouvement que par son Dieu (*Act.*, XVII, 28), et, par conséquent, qu'il doit être soumis à celui dont il tient tout. Ce n'est donc pas s'avilir que d'observer la loi du Seigneur: car si la raison nous dit que l'obéissance est plus glorieuse à mesure que le maître qui commande est grand; si sur la terre nous obéissons, sans croire nous dégrader, aux volontés des puissants du siècle et aux lois qu'ont établies les maîtres des peuples; que dirons-nous de l'obéissance qui est due au Roi suprême de la nature et au souverain Seigneur de toutes choses? Sans doute Dieu nous a donné la liberté: nous sentons, quand nous agissons, que nous ne sommes pas invinciblement portés vers une action plutôt que vers une autre; mais c'est que Dieu n'est honoré que par un hommage libre et volontaire, et qu'il a voulu nous laisser choisir entre la révolte et la soumission, pour nous donner le mérite de l'obéissance. Ainsi, il est raisonnable d'observer les commandements du Seigneur, parce que Dieu a droit de nous commander, et parce qu'il est glorieux pour nous et conforme à notre nature de lui obéir.

Troisième question. — Quelle est la sanction des commandements que Dieu nous a faits?

La sanction d'une loi, vous le savez, mes enfants, c'est la peine ou la récompense promise à celui qui viole ou qui observe la loi: or la sanction que Dieu attache à ses commandements, ce sont des peines ou des récompenses éternelles. Et cette éternité de bonheur ou d'infortune a été de tout temps regardée comme le prix de la soumission ou le châtement de la désobéissance aux lois du Seigneur. Si nous parcourons la terre, nous

verrons qu'avec le sentiment des premiers devoirs prescrits par la loi de nature, le Créateur a déposé dans le cœur des hommes la conviction d'un bonheur toujours durable promis à ceux qui observent cette loi, comme aussi la crainte d'un malheur éternel réservé à ceux qui la violent. Ce double dogme se retrouve partout: en Egypte, à Athènes, à Rome, dans le monde ancien comme dans les contrées nouvellement découvertes. L'Elysée, le Tartare des païens, ne sont pas seulement de brillantes fictions: nous y voyons encore un témoignage de la foi des peuples, une preuve certaine qu'ils espéraient pour le juste une éternité de bonheur, et pour le contempteur des dieux, des malheurs sans fin.

Jésus-Christ, en perfectionnant la loi naturelle, a laissé, pour sanction à ses commandements, l'éternité des peines et des récompenses. *Voulez-vous entrer en la vie éternelle*, dit-il à un de ses disciples, *gardez les commandements*: «*Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.*» (*Matth.*, XIX, 17.) Voyez-vous l'obéissance aux commandements proposée comme moyen de parvenir à la vie éternelle? ou, ce qui est la même chose, la vie éternelle annoncée comme la récompense de l'obéissance aux commandements?

Et, dans cette effrayante peinture du dernier jugement que le Sauveur trace à ses apôtres, que nous dit-il de la double sentence qui sera prononcée sur les bons et sur les méchants, sur les observateurs de sa loi, et sur ceux qui auront méprisé ses commandements? Vous connaissez les termes de cette sentence, peut-être quelquefois vous a-t-elle fait trembler; mais voici de quelle manière elle sera exécutée: *Les uns iront au supplice éternel, et les autres à la vie éternelle*: «*Ibunt hi in supplicium aeternum; justi autem in vitam aeternam.*» (*Matth.*, XXV, 46.)

Tel est, mes enfants, le dernier motif que Dieu nous présente pour nous faire observer ses commandements. Pour nous forcer à lui obéir, sans pourtant détruire en nous la liberté, il offre à nos regards un bonheur infini, récompense éternelle de quelques jours de fidélité; pour nous éloigner plus efficacement du mal, il creuse devant nous un abîme sans fond, et s'allume y allume des feux qui ne doivent point s'éteindre. Vous le voyez donc: nos plus chers intérêts, nos intérêts éternels, sont engagés dans cette grande question. En faut-il davantage, mes enfants, pour achever de nous convaincre qu'il est nécessaire d'étudier les commandements de Dieu, et surtout qu'il faut aimer et pratiquer une loi dont l'observation nous conduira aux récompenses éternelles.

## XVIII. INSTRUCTION

SUR LA MANIÈRE DE SANCTIFIER LE DIMANCHE.

Mes chers enfants, après vous avoir parlé, dans la dernière instruction, de l'obligation



de sanctifier le jour du Seigneur, et des motifs sur lesquels est fondée cette obligation, il me reste à vous dire aujourd'hui la manière de remplir cette obligation. Comment faut-il sanctifier le dimanche? Question bien importante, puisque ce devoir dont on vous a fait sentir toute la gravité se représente chaque semaine, et vous regarde tous, quel que soit le nombre des jours que vous avez à passer sur la terre, quelle que soit la condition où la Providence vous aura placés.

Pour bien sanctifier le dimanche, il y a dans ce saint jour des choses à faire et des choses à éviter. Parlons d'abord de ce qu'il faut faire le dimanche.

C'est un principe suffisamment établi par tout ce qui a précédé, que le dimanche est, par excellence, le jour du Seigneur. Tous les jours sans doute appartiennent à Dieu, et nous devons lui consacrer chacun de ceux qu'il nous donne par un hommage qu'exigent également la reconnaissance et nos propres intérêts. Cependant, après avoir ainsi reçu les prémices de chacune de nos journées, le Seigneur nous permet de les employer aux occupations diverses qui doivent en remplir les heures. Mais, en nous laissant six jours pour des travaux et des soins qui se rapportent presque uniquement à la terre, il a voulu s'en réserver un qui lui fût spécialement consacré, et pendant lequel l'homme pût oublier un peu la terre pour penser au ciel : c'est le jour du Seigneur, c'est le dimanche. D'où il suit, et c'est une conséquence pour laquelle je demande toute votre attention, d'où il suit que la plus grande partie de ce jour doit être employée au service de Dieu ; que ce n'est point sanctifier suffisamment le dimanche, que de lui en consacrer à peine quelques heures, et qu'on ne peut avoir la conscience en repos si, après avoir entendu la messe, on ne fait pour Dieu ce jour-là rien de plus qu'à l'ordinaire. Remarquez, mes chers enfants, que je ne cherche pas à préciser davantage cette doctrine, et à vous dire quel péché l'on commettrait en se bornant à entendre seulement la messe. Ce péché est-il grave ou léger, mortel ou véniel, je ne vous le dirai pas, parce que je ne le sais pas. Je me contente d'établir un principe incontestable : c'est que le dimanche étant un jour consacré à Dieu, la plus grande partie de ce jour lui doit appartenir.

Voilà le principe général : maintenant par quelles œuvres en particulier peut-on et doit-on sanctifier le dimanche? L'Eglise, mes chers enfants, n'en a prescrit qu'une seule, sous peine de péché mortel : c'est l'assistance au sacrifice de la messe. Je ne sais s'il n'y a rien qui nous fasse mieux comprendre combien la foi s'est affaiblie et combien la ferveur s'est éteinte, que la nécessité où se trouve la religion de rappeler sans cesse cette obligation à ses enfants, et de les menacer, s'ils s'y rendent infidèles, de toutes les vengeances célestes. Hélas ! on n'était point obligé de faire gronder tous

les anathèmes de l'Eglise sur la tête des premiers chrétiens pour les amener au pied des autels. En ce temps-là, quand le jour du Seigneur avait paru, on voyait accourir au temple la foule empressée, qui venait participer au sacrifice. Les vieillards ranimaient toute leur vigueur, et hâtaient leurs pas tardifs pour arriver à temps, et bénir avec le reste des fidèles le Dieu qui avait rempli de joie leurs premières années. Les mères y conduisaient par la main leurs petits enfants ; et quand le Dieu des chrétiens descendait sur l'autel qu'on lui avait préparé, il avait au moins la consolation de voir à ses pieds tous ses disciples : pas un seul ne manquait. Souvent, pour assister aux mystères, il fallait braver les ordonnances de l'empereur, et tromper la surveillance des païens. N'importe : on ne manquait point au saint rendez-vous. Et quand la persécution s'allumait plus violente, on allait à la messe, puis au martyre. Ainsi sanctifiait-on le dimanche autrefois. Et quand les jours devinrent meilleurs ; quand les orages se calmèrent ; quand il ne fut plus nécessaire pour entrer au temple de passer entre un bûcher et un échafaud, alors la ferveur se ralentit, le sanctuaire s'étonna de sa solitude, et l'Eglise fut contrainte de rappeler à ses enfants qu'un devoir rigoureux les appelait impérieusement au temple chaque semaine. Il y a donc obligation, sous peine de péché mortel, d'entendre la messe le dimanche. Toute la tradition et l'usage constant de l'Eglise assurent à ce précepte une inviolable autorité ; et pour qu'il ne sorte point de la mémoire des hommes, il est consigné dans des formules que réproouve peut-être la délicatesse de notre siècle, mais que la foi sait toujours respecter : *Les dimanches, messe ouïras, etc.*

Ce commandement oblige tous les chrétiens : il a été fait pour le pauvre comme pour le riche ; Dieu appelle à soi tous ses enfants, sans exception de rang ou de dignité. Il a pour chacun d'eux une bénédiction particulière, et il veut que chacun la vienne chercher, le dimanche, au pied de son autel.

Pour accomplir ce commandement, il faut entendre la messe avec de saintes dispositions. On vous a parlé du respect qu'il faut apporter à la prière : est-il une prière plus excellente que le sacrifice de la messe? C'est pendant ce sacrifice que Jésus-Christ s'immole pour nous à la gloire de son Père ; réellement présent sur le saint autel, il prie avec nous et pour nous, il demande et obtient pour nous les grâces qui nous sont nécessaires ; et pendant que ce prêtre prie ainsi pour nos besoins, et plaide notre cause contre la justice divine, ne convient-il pas de nous unir à ses supplications par un saint respect et une attention religieuse? Et ici, mes chers enfants, combien de chrétiens tombent dans la plus lamentable erreur ! Combien n'apportent au saint autel qu'un esprit constamment et volontairement distrait, qui se persuadent avoir satis-



fait au précepte qu'ils ont violé réellement par leurs distractions ; car (retenez encore ce principe) on n'a point entendu la messe, quand on est volontairement distrait pendant une partie considérable du saint sacrifice. A l'attention il faut joindre la piété et la dévotion. Eclairé par les lumières de la foi, le chrétien véritable connaît bien ce qui se passe au saint autel pendant la messe ; il voit couler mystérieusement pour lui le sang de la rédemption, et son cœur s'enflamme d'amour pour un Dieu qui renouvelle en sa faveur le grand sacrifice qu'il offrit une fois au Calvaire.

Cependant, mes chers enfants, pour compléter ce que nous avons à dire d'une obligation si importante, ajoutons qu'il peut exister quelquefois des raisons qui nous dispensent d'assister le dimanche à la messe. Je ne puis entrer dans le détail de chacune de ces raisons, mais je dois vous dire qu'elles sont rares, à part la maladie ; qu'elles doivent être graves, et qu'elles ne dispensent aucunement de sanctifier le dimanche d'une autre manière, quand on en a le pouvoir.

Voilà donc la première chose qu'il faut faire pour sanctifier le jour du Seigneur. Entendre la messe, c'est une obligation grave, sous peine de péché mortel, quand on n'a point de raison légitime pour s'en dispenser.

Il faut, en second lieu, assister, quand on le peut, aux offices du soir et aux instructions chrétiennes. C'est une obligation encore, mais moins grave et moins rigoureuse que la précédente ; c'est une obligation, puisque, d'après le principe que nous avons établi en commençant, la plus grande partie du dimanche doit être consacrée à Dieu : cependant cette obligation est moins rigoureuse que l'obligation d'entendre la messe, parce qu'on ne trouve rien dans les lois de l'Eglise qui puisse prouver qu'elle ait voulu imposer à ses enfants, sur ce point, un précepte sanctionné par une peine grave.

Au reste, si elle n'en a point fait un commandement rigoureux, c'est du moins son intention bien formelle. Elle invite à cet office du soir tous les chrétiens ; elle désirerait les y voir tous réunis, et, pour un enfant tendre et respectueux, le désir d'une mère fut toujours sacré. Et qu'y a-t-il de plus consolant pour la piété que de voir ces adorateurs du vrai Dieu se rassembler encore au déclin du jour pour bénir son nom, et chanter à sa louange le cantique du soir ? N'êtes-vous jamais entrés, mes chers enfants, dans nos vieilles basiliques, sur le soir d'une solennité chrétienne ? Vous n'eussiez point entendu, sans en être touchés profondément, ces chants graves et majestueux alternés en cadence par les vieillards du sanctuaire, et répondus par un peuple entier. Oh ! que Dieu paraît grand alors, que la piété semble douce, que le sentiment qui pénètre l'âme à cette heure est à la fois tendre et fort, suave comme un des parfums

qui embaument la voûte sacrée, et grand comme le chant qui la fait retentir !

Pour vous, mes enfants, vous avez aussi et vos cantiques du soir et vos instructions spécialement appropriées à votre âge. C'est ici que vous venez chaque dimanche consacrer vos voix et vos cœurs à Jésus et à Marie, et sanctifier le jour du Seigneur en assistant au catéchisme. Je ne vous parlerai point de l'amour que vous devez avoir pour ce saint asile, je n'ai rien là-dessus à vous apprendre : votre assiduité dont nous bénissons chaque fois le Seigneur, les réflexions, les sentiments que vous nous avez communiqués souvent, nous ont assez prouvé que le catéchisme, en vous facilitant l'accomplissement d'un devoir, remplissait aussi un besoin de vos cœurs. Aimez-le toujours, le catéchisme, saint bercail où le bon pasteur, le pasteur suprême, réunit ses brebis les plus chères, à l'abri des vents et des orages, loin des dangers et des bêtes féroces, pour leur enseigner sa loi, leur distribuer le pain de sa parole, et souvent aussi les nourrir de sa chair adorable ! Aimez-le toujours le catéchisme ! vous ne serez jamais plus heureux qu'au catéchisme, parce que jamais votre cœur ne sera plus calme, votre âme ne sera plus pure qu'elle ne le fut en ce lieu. Aimez-le toujours, le catéchisme ! il fut le berceau de votre enfance, un port tranquille où votre innocence n'eut point à redouter de naufrages, un arsenal sacré où l'on vous donna des armes pour le jour des batailles, un tabernacle toujours ouvert où vous revîntes souvent consulter le Seigneur et reprendre des forces. Heureux l'enfant qui pourra toujours se rappeler avec bonheur les moments qu'il aura passés au catéchisme !

Enfin il faut, pour sanctifier le dimanche, s'exercer pendant ce saint jour aux pratiques de la piété chrétienne. Je ne vous les indiquerai pas toutes, mes chers enfants, et peut-être les connaissez-vous mieux que moi. La lecture des livres saints, les visites au saint sacrement, de pieux examens, qui ont pour but de mieux connaître les fautes de la semaine et les moyens de s'en préserver à l'avenir, l'aumône quelquefois : telles sont, du moins en partie, les œuvres que l'on peut faire pour sanctifier le dimanche.

C'est le dimanche que cet enfant, appelé par la Providence à exercer un travail manuel pour nourrir à son tour ceux qui l'ont nourri quand il était plus jeune, c'est le dimanche qu'il ira puiser, dans de saintes lectures, et des modèles de vertus cachées et des motifs de consolation. Dans son humble demeure tout travail est suspendu, un livre a remplacé dans ses mains l'instrument utile qui donnait du pain à sa mère, et les dernières heures du saint jour seront consacrées à se préparer ainsi pour de nouveaux travaux. C'est le dimanche que cette jeune personne a choisi pour accomplir en secret les œuvres de la miséricorde. Je me la représente, pendant ces jours si longs



qu'elle va passer loin du catéchisme, je me la représente parcourant quelquefois, le dimanche, les pauvres maisons qui entourent l'habitation de ses ancêtres. Elle y va faire ses premières campagnes sous les ordres de la charité, consoler, par une parole de Dieu, le pauvre malade qui n'a pu se rendre à l'église le matin, et quelquefois, pour soulager sa détresse, déposer à ses pieds le fruit modeste de ses épargnes. Ah! le malheureux ne l'oubliera pas, non plus que le jour où il reçut sa visite; et, comme l'apôtre saint Jean, pauvre et relégué dans une île déserte, il se réjouira, parce que, au jour du Seigneur, il aura vu un de ses anges.

D'autres fois, le dimanche encore, elle réunira, pour les instruire, les domestiques de la maison paternelle, leur enseignera le grand secret de porter leur croix à la suite de Jésus, adoucira, par quelques marques d'intérêt, les chagrins quelquefois si cuisants de leur situation; et, en les rendant par la patience plus agréables à leur Dieu, les rendra par l'obéissance plus utiles à leurs maîtres.

Ah! si le soir chacun de vous, mes enfants, pouvait, rentrant en soi-même, y trouver la conscience d'une action semblable, alors elle pourrait dire, plus heureuse que ce prince dont vous savez tous le nom : Je n'ai pas perdu ma journée; et le dimanche, sanctifié ainsi par les pratiques de la miséricorde et de la piété, serait pour elle un jour de grâces et de bénédictions.

Je passe à la seconde partie. Pour sanctifier le dimanche, il faut éviter deux choses pendant ce jour, le travail et le péché.

Le travail est interdit le dimanche, mes chers enfants; la défense de l'Eglise est formelle sur ce point, et dans plusieurs de ses conciles elle a porté contre les contempteurs de ce précepte les peines les plus graves et les plus rigoureuses. Dieu lui-même (on vous l'a montré dimanche dernier) s'est armé quelquefois d'une juste sévérité, pour punir les profanateurs du jour qu'il s'est réservé; et, dans la loi nouvelle, on trouverait encore sans peine de nombreux exemples d'un semblable châtement.

Le travail est défendu, ordinairement parlant, quel qu'en soit le motif. Ainsi, et c'est pourtant une erreur fort commune aujourd'hui, on ne peut se livrer au travail, même quand on n'en veut recueillir aucun gain; car le gain qu'on reçoit ou qu'on ne reçoit pas ne change pas la nature du travail qu'on a fait; le travail est défendu même par récréation: ainsi, c'est profaner le dimanche que de l'employer, même en partie, à des travaux entrepris pour se délasser, s'ils sont vraiment œuvres serviles: et si vous voulez que je m'exprime plus clairement encore, les petits ouvrages qui occupent vos heures chaque semaine vous sont pour la plupart défendus le dimanche; les conciles les ont nommés par leurs noms, je puis bien le faire après eux: la broderie, la peinture,

la tapisserie sont défendues le dimanche. Le travail est défendu même, car il faut se mettre en garde contre votre bon cœur, même quand il a pour but de soulager les besoins ordinaires du pauvre. Et cette défense doit être pour vous, mes chers enfants, qui savez la tendresse de Dieu et la charité de l'Eglise pour les pauvres, la preuve la plus forte de l'importance du précepte.

Je sais, au reste, que les excuses et les prétextes ne manquent pas sur ce point, comme sur beaucoup d'autres. Il vaut mieux travailler que mal faire, dit-on souvent. C'est vrai: mais si le travail est un mal, s'il a été, comme tel, défendu sous des peines rigoureuses, si l'on ne peut travailler sans s'exposer au danger d'offenser Dieu gravement, lequel est préférable? et tous deux ne sont-ils pas à craindre et à fuir également? Je ne saurais passer une journée sans rien faire; je m'ennuie, il faut bien que je m'occupe. Et celui qui tient un pareil langage a peut-être souvent passé, dans une coupable oisiveté, des journées entières qu'il devait consacrer au travail; et le dimanche est le seul jour de la semaine où l'oisiveté lui paraisse un vice. Au reste, qu'il emploie aux exercices de la piété, au service de son Dieu, les heures du saint jour qui lui semblent si longues: bientôt il ne connaîtra plus l'ennui, et gagnera sans effort la dernière heure du jour qu'il n'aura point profané.

Mais n'y a-t-il point d'occupation permise le dimanche? et dans certaines circonstances le travail lui-même ne cesse-t-il pas d'être un mal? Oui, mes chers enfants; mais sur ces deux points on ne saurait établir une règle uniforme et invariable. La Providence a donné à ceux qui ont besoin de lumières plus particulières un conseiller auquel ils doivent recourir. Qu'ils consultent leur directeur, lui seul a reçu mission pour décider de pareilles questions: c'est lui qui calmera leurs inquiétudes, éclaircira leurs doutes, dissipera leurs scrupules, reformera leur conscience, et leur enseignera la manière de concilier ensemble et le respect qu'on doit au précepte de l'Eglise, et les exigences de leur position.

En second lieu, pour sanctifier le dimanche, il faut éviter le péché dans ce jour; et par là je veux dire qu'à toutes les raisons qui nous défendent ordinairement le péché, il s'en joint une de plus le dimanche: la sainteté de ce jour. Employer à l'outrager un jour que le Seigneur a voulu consacrer à sa gloire, c'est aller directement contre ses intentions, c'est se révolter plus audacieusement contre lui, c'est l'offenser doublement. Et, pour en venir de suite à la pratique, il résulte de cette doctrine qu'un péché devient plus grave par là même qu'il est commis le dimanche, et qu'un péché mortel reçoit de cette circonstance une malice particulière qu'on doit accuser en confession. Telle est sur ce point la doctrine de l'Eglise. En sommes-nous plus fidèles à nous tenir

en garde le dimanche contre tout péché? Combien d'enfants n'ont jamais songé peut-être à veiller ce jour-là davantage sur eux-mêmes! on les voit le dimanche aussi légers, aussi opiniâtres, aussi désobéissants que jamais; ils manquent au précepte, et profanent le jour du Seigneur. Combien d'enfants peut-être offensent Dieu ce jour-là par des fautes plus nombreuses, qui oublient qu'elles deviennent aussi par là même plus graves et plus condamnables! Non-seulement il faut, le dimanche, se tenir plus en garde contre le péché, il faut encore, au saint tribunal, indiquer cette circonstance aggravante, et dire, quand la faute est considérable, qu'elle a été commise un dimanche; sans cette accusation, la confession n'est pas entière.

Voilà, mes chers enfants, quelques-unes des choses qu'il faut faire ou éviter pour sanctifier le dimanche. On pourrait étendre ce détail, et développer fort amplement toutes ces questions. J'ai tâché de poser les principes : la grâce fera le reste.

## XIX. INSTRUCTION

### SUR LA COLÈRE.

Nous parlerons aujourd'hui, mes chers enfants, de la colère : c'est un des péchés capitaux, et ce n'est pas le moindre, je vous assure. Quels sont les dangers de la colère, quels sont les remèdes de la colère, voilà en deux mots toute l'instruction.

#### PREMIÈRE PARTIE

D'abord, mes chers enfants, qu'est-ce que la colère? La colère est un mouvement, une émotion déréglée de notre âme, qui nous fait repousser avec violence ce qui nous déplaît. Appliquons ceci à un exemple, la définition en sera plus claire. Ne connaissez-vous point un enfant dont le caractère irascible et emporté s'annonce par de fréquentes et, pour ainsi dire, de continuelles vivacités? Ce fut là le défaut de sa première jeunesse; il a grandi avec lui, et c'est encore le défaut de son adolescence. Autrefois, s'il rencontrait une volonté opposée à ses désirs et à ses inclinations, si l'intérêt mieux entendu de son âme, ou peut-être de sa santé, forçait de sages parents à résister à ses caprices, aussitôt vous l'eussiez vu, agité pour ainsi dire par un démon secret, vous présenter le hideux spectacle d'une passion désordonnée. L'œil étincelant, le visage enflammé, il éclate : il frappe du pied la terre, il brise ce qui tombe sous sa main; et malheur à celui qui doit recevoir le premier feu de cet ennemi naissant! Ces accès sont le désespoir de ses parents, le supplice de ceux qui doivent leurs soins à son enfance; quelquefois ils sont pour lui un sujet de honte et de confusion; et cependant il ne travaille point à vaincre la passion qui le domine. Devenu grand, il la laisse prendre sur lui un empire plus absolu : elle puise, dans l'impétuosité d'un caractère qui se développe avec énergie, des forces qui lui

donnent une vie nouvelle et lui assurent de nouveaux triomphes. Désormais il est le fléau de ses jeunes amis : un mot le met en colère, une contradiction l'irrite; et si, pour échapper à des explosions aussi pénibles qu'imprévues, ceux qui formaient sa société l'ont abandonné, cette solitude l'exaspère, et faute de mieux, c'est contre lui-même qu'il tournera sa fureur. Voilà, mes enfants, une esquisse de ce désordre qu'on appelle la colère. Quels sont les dangers, ou, si vous aimez mieux, les suites funestes de la colère? J'en remarque trois particulièrement. La colère rend l'homme l'ennemi de son Dieu, le persécuteur de ses semblables, le bourreau de sa propre vie.

Premièrement, la colère rend l'homme ennemi de son Dieu. Elle est toujours une désobéissance à sa loi, et souvent elle est une attaque directe à sa personne. Dieu, mes chers enfants, nous défend de nous laisser aller au vice de la colère. Les livres qui contiennent sa loi nous expriment cette défense en mille endroits différents. Tantôt le Saint-Esprit nous enseigne que la colère est exécration aux yeux du Seigneur, et qu'elle est l'affreux partage du pécheur. Tantôt, nous rappelant la crainte du Seigneur et le danger de lui désobéir, il nous dit en ces termes exprès : *Ne vous mettez point en colère contre le prochain.* (Eccl., XXVIII, 8.) Faut-il s'étonner, après de pareilles défenses, que Jésus-Christ nous apprenne, dans son Evangile, que *celui qui se met en colère contre son frère sera condamné au jour du jugement?* (Matth., V, 22.) Cette loi de Dieu, l'homme qui se met en colère la transgresse; et comme il ne s'agit point ici d'un emportement passager, mais d'un vice d'habitude, il répète souvent sa faute. Chaque jour peut-être Dieu le voit, malgré les ordres formels qu'il a reçus, se livrer à un penchant déréglé qu'il aurait dû réprimer; et c'est ainsi que chaque jour il multiplie ses désobéissances.

Ce n'est pas tout encore : à la désobéissance se joint souvent une attaque directe contre Dieu. Ecoutez l'homme qui se met en colère, ou plutôt craignez, en l'écoutant, d'entendre quelque parole qui attriste votre piété ou qui blesse votre religion. Et s'il est si difficile à l'homme même de sang-froid de ne point offenser Dieu dans quelques-unes de ses paroles, que devons-nous penser de celui dont l'âme est agitée par la colère? Pourra-t-il, au milieu de cette vive émotion, veiller assez sur ses discours pour ne point laisser échapper quelque mot qui outrage son Dieu? Et n'est-ce pas la colère qui est la source de ces jurements, de ces imprécations peut-être qui souillent quelquefois la bouche des chrétiens? N'est-ce pas elle qui fait entendre à la terre des blasphèmes que l'enfer seul devrait entendre? N'est-ce pas la colère en un mot, qui est le plus souvent la cause de tant d'offenses que reçoit le Seigneur, qui le déshonorent, et qui attirent sur le coupable les plus affreuses malédictions?



Sans doute, mes chers enfants, il y a loin des premiers emportements d'un enfant irascible, à ces excès qui rendent l'homme coupable d'impiété envers son Dieu. Mais le principe du mal existe en lui, le germe de cet affreux défaut se développe chaque jour davantage, et commence à produire de temps en temps les fruits les plus amers et les plus déplorables. Apprenez donc, dès vos jeunes années, à connaître et à redouter la colère. L'homme qui se livre à ce défaut ne vivra pas en paix avec son Dieu : Le Seigneur n'habite point dans un cœur troublé par des passions (III Reg., XIX, 11) ; il lui faut pour sa demeure un sanctuaire où règnent la paix et le calme. Le Saint-Esprit abandonnera bientôt une âme où sa voix ne saurait dominer le tumulte et les bruyantes agitations de la colère. Désobéissances continuelles à la loi de Dieu, révoltes déclarées contre lui, voilà les fruits de la colère, et c'est ainsi qu'elle rend l'homme ennemi de son Dieu.

Secondement, la colère fait de l'homme un persécuteur de ses semblables. Que je plains, mes chers enfants, celui qui est obligé de vivre avec un homme sujet à la colère ! Constamment exposé à des emportements qu'il ne saurait ni prévoir ni éviter, sa vie est un martyre continu. A chaque moment, il craint de voir se rallumer un feu qui dort, mal assoupi sous la cendre. Volontiers je le comparerais aux habitants de ces villes infortunées qui sont élevées à côté d'un volcan. Pour eux, il n'est point un instant de repos et de tranquillité : des éruptions qui plus d'une fois ont porté la désolation dans leurs murs les menacent chaque jour de nouveaux malheurs : ils croient sentir le sol trembler sous leurs pieds, et quand la montagne homicide a calmé ses fureurs, un bruit sourd, signe trop certain de sa colère à venir, les épouvante encore. Telle est l'existence de celui qui est forcé de vivre avec un homme livré aux emportements de la colère.

Voyez cet enfant pour qui furent inutiles les tendres représentations de ses parents, voyez-le dans un de ses accès : sa mère tremble et se désole ; les maîtres qui donnent à son inexpérience les leçons de chaque jour, attendent avec inquiétude la fin de la tempête ; ceux que la Providence a condamnés à le servir, fuient au loin, et maudissent un joug dont il augmente la pesanteur. La colère le rend donc le persécuteur de ses semblables.

Ajouterai-je à cette première raison tant de désordres qui naissent de la colère, et qui font de celui que ce vice domine un fléau pour la société tout entière ? Quelle est la cause de ces inimitiés longues et scandaleuses qui divisent les familles, ruinent, dans des procès inextinguibles, un patrimoine amassé pendant des siècles ? N'est-ce pas la colère ? Oui, c'est elle qui, nourrie par une susceptibilité mal entendue, ou peut-être par de perfides conseils, engendra les premiers ressentiments, réchauffa de vieux sou-

venirs, et fit naître, d'une querelle d'un moment, une haine que rien ne saurait plus éteindre. Quelle est la cause qui souvent dans une commune patrie, arme les uns contre les autres des concitoyens égarés ? N'est-ce pas la colère ? Oui, c'est elle ; c'est elle, autant et plus que l'opinion, qui soulève les partis, et les mène à des combats où le vainqueur trouve parmi les vaincus, et quelquefois parmi les victimes, un père, un frère, un ami...

Enfin, c'est la colère qui met aux mains du meurtrier un fer qu'il doit tremper dans le sang de son semblable. Cain a vu avec une jalousie secrète l'offrande que son frère présente au Seigneur, et la préférence qui lui est accordée ; il l'a vue, mais il n'est point encore fraticide. Il faudra, dit l'Écriture, que la colère vienne se joindre à l'envie, et alors le crime sera consommé.

Troisièmement, la colère fait de l'homme le bourreau de sa propre vie. Ce vice est à la fois le crime et le châtement du coupable. Et qui pourrait dire ici que de biens la colère fait perdre à l'homme ? Tourmenté par cette passion, il ne connaît plus la paix du cœur. Des inquiétudes sans cesse renaissantes, des remords tardifs et suivis bientôt de fautes nouvelles, des agitations au milieu desquelles on l'entend quelquefois déplorer son malheur, voilà son partage tel que la colère le lui a fait. Il regrette alors d'avoir si peu profité des leçons qui lui furent données ; il voudrait vaincre enfin cette passion, devenue pour lui une calamité. Inutiles efforts ! la colère le domine ; elle a sur lui des droits imprescriptibles ; chaque occasion nouvelle le retrouve avec ses vivacités et ses emportements. Il faudra donc qu'il se résigne à vivre comme il a vécu, dans le trouble et les agitations : sa colère lui a ravi la paix du cœur.

Il ne connaît point davantage les douceurs de l'amitié. L'homme qui se livre à la colère n'a point d'amis. On n'oserait accepter un titre qu'il ne sait point respecter au moment de sa fureur. Ne sait-on pas, d'ailleurs, qu'il a perdu en un jour des amis qui lui avaient été longtemps attachés ? Et si quelques-uns n'ont pas entièrement rompu avec lui, la crainte de ses violences les tient dans un sage éloignement ; ils ne se rapprochent qu'avec des précautions que leur intérêt rend nécessaires. Alors n'existent plus cette douce familiarité, cet abandon qui fait le charme de l'amitié ; elle se change en une froide bienséance, et cette perte nouvelle est un malheur de plus que l'homme doit à sa colère.

Puis, afin que son infortune soit complète, ses fréquents accès lui aigrissent le sang, détruisent en lui l'équilibre des humeurs, et préparent à ses vieux jours un triste héritage de douleurs et de maladies. Ainsi se vérifie la parole d'un saint docteur, qui appelle la colère la grande misère du corps et de l'âme. Ainsi cette passion devient-elle le supplice de celui qui la nourrit dans son sein : elle rend son existence

pour lui ce qu'elle est pour les autres, un enfer anticipé : elle fait de lui le bourreau de sa propre vie. O mes chers enfants, que de puissants motifs pour redouter et fuir la colère ! Craignez une passion qui vous exposerait à la haine de votre Dieu, qui ferait de vous le fléau de vos frères, qui vous rendrait malheureux dans cette vie, sans vous laisser pour la vie future d'autre espérance que des malheurs éternels.

Mais vous me demanderez peut-être quels sont les moyens de prévenir cette passion, ou de la guérir ? quels sont les remèdes de la colère ? La seconde partie de l'instruction vous les fera connaître.

#### DEUXIÈME PARTIE.

La grande vertu opposée au vice dont nous parlons, c'est la douceur chrétienne ; vertu céleste que Jésus-Christ vint apporter sur la terre, qui prévient ou qui répare tous les maux qu'a faits la colère.

Pourquoi devons-nous aimer et pratiquer la douceur ? Pour deux raisons : premièrement, à cause de ses avantages ; secondement, parce que Jésus-Christ nous le commande.

Les avantages de la douceur sont grands et inestimables : elle rend à l'homme tous les biens que lui ravit la colère. Si l'esclave de la colère devient, en se livrant à cette passion, l'ennemi de son Dieu, la douceur, au contraire, établit entre l'homme et son créateur, une sainte harmonie, une amitié que tous les biens de la terre ne sauraient remplacer. Tandis que le Saint-Esprit s'éloigne avec empressement d'une âme où règne la colère, il vient répandre tous ses dons, toutes ses plus abondantes bénédictions dans le cœur de l'homme pacifique. Avec la douceur, il pratiquera par une heureuse nécessité les vertus les plus excellentes : la patience et la résignation lui seront plus faciles, parce qu'elles ne rencontreront en lui aucun de ces obstacles que la colère lui opposait : l'humilité, cette vertu si chère au cœur de Dieu, sera pour l'homme pacifique, sinon le fruit, du moins la récompense de sa douceur.

Voyez l'enfant qui réprime, en s'exerçant à la douceur, les vivacités naturelles d'un caractère bouillant et irascible. C'est quand il a remporté sur sa passion une de ces victoires dont Dieu seul est témoin, qu'il peut élever vers lui son âme avec plus de confiance et plus d'abandon ; la prière alors lui devient aisée, il y goûte ce bonheur secret réservé seulement à celui qui s'est vaincu lui-même ; il forme ainsi son cœur aux saintes pratiques de la piété, et, tandis qu'il s'exerce sur la terre à triompher d'une passion qui devient pour lui une source de

mérites, Dieu, du haut du ciel, le contemplant avec amour, bénit ses premiers efforts, et, pour prix de sa persévérance, lui assure son amitié.

Si l'homme livré à la colère devient le persécuteur de ses semblables, l'homme pacifique, au contraire, trouve dans sa vertu le moyen de faire leur bonheur. Son commerce et sa société ont un charme qui les enchante : on recherche une familiarité que tant de douceur rend plus désirable ; on se plaît à trouver dans son intérieur une paix que rien ne saurait troubler, un calme qui se répand sur tous ceux qui l'entourent, un bonheur enfin qu'on chercherait vainement ailleurs.

Enfin, de même que la colère est le supplice de celui qu'elle possède, la douceur est ici-bas, déjà par avance, la récompense de celui qui la pratique. Il augmente sans cesse, dit l'Écriture, la joie sainte qu'il goûte dans le Seigneur. (II Reg., XXII, 36.) Son cœur, à l'abri des passions violentes, est en paix avec lui-même ; ses jours coulent sans bruit dans une heureuse tranquillité, et quand, pour prix de ses vertus, il est rappelé dans sa patrie, il ne fait que changer de lieu, et retrouve au ciel la félicité qu'il a commencé de goûter sur la terre. Tel est le premier motif qui doit nous faire aimer la douceur : les avantages qu'elle nous procure.

Second motif : le commandement du Seigneur. Jésus-Christ envoie ses disciples au milieu des nations comme des brebis au milieu des loups (Matth., X, 16) ; souvent, pour continuer cette similitude, il se compare au bon pasteur (Joan., X, 11) : et que nous apprend-il par là, sinon que le chrétien, qui veut faire partie du troupeau de ce bon pasteur, doit imiter la douceur de la brebis ?

Sur la montagne, le Sauveur, dans un admirable sermon, enseigne à tous les hommes les vertus qu'ils doivent pratiquer pour lui plaire : et quel est un de ses premiers enseignements ? le voici : Bienheureux ceux qui pratiquent la douceur : *Beati mites.* (Matth., V, 4.)

Enfin, cette vertu lui est si agréable, qu'il veut que nous apprenions à la connaître en étudiant son divin cœur : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* (Matth., XI, 29.)

Et s'il fallait aux leçons de Jésus-Christ joindre ici les exemples, vous le verriez pratiquant la douceur, pendant toute sa vie, se réduisant, dans cette étable de Bethléem où bientôt nous allons l'adorer, à la condition d'un enfant nouveau-né, en partageant toutes les misères, mais aussi en pratiquant toute la douceur pour nous enseigner, dès le premier jour de sa vie, une vertu qu'il désire nous voir pratiquer tous les jours de la nôtre.



# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

NOTICE HISTORIQUE SUR BORDERIES.	9	Sermon XVII. — Pour le saint jour de Pâques. — Sur la résurrection de Jésus-Christ.	578
OEUVRES COMPLETES DE BORDERIES, EVEQUE DE VERSAILLES.		Sermon XVIII. — Pour le dimanche de Quasimodo. — Sur les tribulations de l'Eglise.	595
SERMONS POUR L'AVENT.		PRONES OU DOMINICALES.	
Sermon I. — Pour le jour de la Toussaint. — Sur la grandeur des saints.	9	Prône I. — Pour le deuxième dimanche après l'Épiphanie. — Homélie sur l'Évangile.	409
Exerces et péroraisons diverses pour le même sermon.	25	Prône II. — Pour le quatrième dimanche de carême. — Homélie sur l'Évangile.	417
Sermon II. — Pour le jour des Morts. — Mort de l'incrédule.	50	Prône III. — Pour le cinquième dimanche après Pâques — Sur la prière.	424
Sermon III. — Pour le premier dimanche de l'Avent. — Bienfaits de l'Incarnation.	41	Prône IV. — Pour le dimanche dans l'octave de l'Ascension. — Homélie sur l'Évangile.	451
Sermon IV. — Pour le deuxième dimanche de l'Avent. — Certitude des miracles.	55	Prône V. — Pour le cinquième dimanche après la Pentecôte. — Sur l'amour des ennemis.	455
Sermon V. — Pour le troisième dimanche de l'Avent. — Sur la douceur.	70	Prône VI. — Pour le septième dimanche après la Pentecôte. — Sur la nécessité du travail.	458
Sermon VI. — Pour le quatrième dimanche de l'Avent. — Sur le moule.	84	Prône VII. — Pour le huitième dimanche après la Pentecôte. — Sur les avantages de la pauvreté.	452
Sermon VII. — Pour le jour de Noël.	99	Prône VIII. — Pour le neuvième dimanche après la Pentecôte. — Homélie sur l'Évangile.	459
CONFÉRENCES ECCLESIASTIQUES.		Prône IX. — Pour le onzième dimanche après la Pentecôte. — Sur la perfection dans les actions ordinaires.	466
I <sup>re</sup> conférence. — Douceur et avantages de l'union entre les prêtres.	109	Prône X. — Pour le douzième dimanche après la Pentecôte. — Homélie sur l'Évangile.	471
II <sup>e</sup> conférence. — Sur la nécessité du travail dans un prêtre.	119	Prône XI. — Pour le vingt et unième dimanche après la Pentecôte. — Homélie sur l'Évangile.	478
III <sup>e</sup> conférence. — Sur le désintéressement sacerdotal.	125	Prône XII. — Pour le vingt-quatrième dimanche après la Pentecôte. — Sur le jugement dernier.	486
IV <sup>e</sup> conférence. — Sur l'indulgence mutuelle entre les prêtres.	151	EXHORTATIONS.	
V <sup>e</sup> conférence. — Sur le sentiment de la dignité sacerdotale.	157	Exhortation I <sup>re</sup> . — Sur les huit béatitudes.	491
VI <sup>e</sup> conférence. — Marques d'humilité dans un prêtre.	145	Exhortation II. — Sur la pénitence. — Paraphrase de <i>Miscere</i> .	505
SERMONS POUR LE CAREME.		Exhortation III. — Paraphrase de l'Oraison dominicale.	519
Sermon I. — Pour le jour de la Purification. — Sur les vertus et les privilèges de la très sainte Vierge.	149	Exhortation IV. — Sur les devoirs d'un enfant chrétien envers Dieu.	525
Sermon II. — Pour le mercredi des Cendres. — Mort du chrétien.	165	Exhortation V. — Pour une première communion.	535
Sermon III. — Pour le premier dimanche de carême. — Sur la pénitence.	175	Exhortation VI. — Pour une communion du mois.	537
Homélie sur le sacrement de pénitence. — Pour le mardi de la première semaine de carême.	187	Exhortation VII. — Pour une communion du mois.	540
Sermon IV. — Pour le jeudi de la première semaine de carême. — Sur la confiance que nous devons avoir en la miséricorde de Dieu.	195	Exhortation VIII. — Pour une communion du mois.	545
Sermon V. — Pour le deuxième dimanche de carême. — Sur l'affaiblissement général de la foi.	207	Exhortation IX. — Pour une première communion.	547
Sermon VI. — Pour le mardi de la deuxième semaine de carême. — Sur l'insuffisance des motifs humains pour la pratique de la vertu.	221	DISCOURS.	
Sermon VII. — Pour le jeudi de la deuxième semaine de carême. — Sur l'enfer.	254	Discours I. — Pour une distribution de prix.	551
Sermon VIII. — Pour le troisième dimanche de carême. — Sur l'étude de la religion.	245	Discours II. — Du mariage.	554
Sermon IX. — Pour le mardi de la troisième semaine de carême. — Sur la médisance.	259	Discours III. — Sur le même sujet.	556
Sermon X. — Pour le jeudi de la troisième semaine de carême. — Sur l'humilité.	272	Discours IV. — Sur le même sujet.	558
Sermon XI. — Pour le quatrième dimanche de carême. — Sur la Providence.	284	OEUVRES COMPLETES DE L'ABBE LONGIN.	
Sermon XII. — Pour le mercredi de la quatrième semaine de carême. — Sur l'aumône.	294	Avant-propos.	561
Homélie. — Pour le jeudi de la quatrième semaine de carême. — Sur la résurrection du fils de la veuve de Naïm.	304	DISCOURS.	
Sermon XIII. — Pour le dimanche de la passion. — Sur le scandale de la doctrine et des ignominies de Jésus-Christ.	311	Discours I. — Sur la foi.	567
Sermon XIV. — Pour le mardi de la cinquième semaine de carême. — Sur les pratiques de piété.	324	Discours II. — Sur l'amour de Dieu.	580
Exhortation. — Pour le jeudi de la cinquième semaine de carême. — Sur l'Eucharistie.	356	Discours III. — Sur la confession.	590
Sermon XV. — Pour le dimanche des Rameaux. — Sur le respect humain.	345	Discours IV. — Sur la vertu.	602
Sermon XVI. — Pour le vendredi saint. — Sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.	561	Discours V. — Sur l'aumône.	614
		PANÉGYRIQUES.	
		Panégyrique I. — Sainte de Chantal.	627
		Panégyrique II. — Saint Vincent de Paul.	641
		Panégyrique III. — Saint Louis.	657
		NOTICE SUR L'ABBÉ DOUCET.	671
		OEUVRES COMPLETES DE L'ABBE DOUCET.	
		SERMONS.	
		Sermon I. — Pour le jour de la Toussaint. — Sur les saints.	681
		Sermon II. — Sur le purgatoire.	698
		Sermon III. — Pour le jour de la Dédicace. — Sur le respect pour les églises.	710
		Sermon IV. — Pour le premier dimanche de l'Avent. — Sur le jugement dernier.	725
		Sermon V. — Pour le deuxième dimanche de l'Avent.	

— Sur le monde.	758	Instruction IV. — Sur la présence de Dieu.	1059
Sermon VI. — Pour le troisième dimanche de l'Avent.	749	Instruction V. — Sur le péché.	1064
— Sur l'amour du prochain.	749	Instruction VI. — Sur la pratique de la vertu.	1074
Sermon VII. — Pour le quatrième dimanche de l'Avent.	761	Instruction VII. — Sur l'Épiphanie.	1078
— Sur la piété.	761	Instruction VIII. — Sur l'esprit de l'Eglise dans quelques-unes de ses pratiques.	1080
Sermon VIII. — Pour le jour de Noël. — Sur la naissance de Jésus-Christ.	772	Instruction IX. — Sur la vie cachée de Jésus-Christ à Nazareth.	1084
Sermon IX. — Pour le dimanche dans l'octave de Noël.	788	Instruction X. — Sur saint François de Sales.	1087
Sur les contradictions de Jésus-Christ.	788	Instruction XI. — Sur l'évangile du cinquième dimanche après l'Épiphanie.	1091
Sermon X. — Pour le jour de l'Épiphanie. — Sur la durée de l'Eglise.	795	Instruction XII. — Sur l'évangile du dimanche de la Septuagésime.	1094
PRONES.		Instruction XIII. — Sur la parole de Dieu.	1097
Prône 1 <sup>er</sup> . — Pour le dimanche de la Septuagésime. — Sur les joies du monde et sur les joies de la religion.	805	Instruction XIV. — Sur la fête du très-saint Sacrement.	1102
Prône II. — Pour le quatrième dimanche de carême.	812	Instruction XV. — Sur saint Pierre et saint Paul.	1106
— Sur la communion indigne.	812	Instruction XVI. — Sur la fête du Sacré-Cœur.	1109
Prône III. — Pour le troisième dimanche après Pâques.	820	Instruction XVII. — Sur le même sujet.	1114
— Sur le petit nombre des élus.	820	Instruction XVIII. — Sur saint Thomas d'Aquin.	1118
Prône IV. — Pour le dimanche dans l'octave de l'Ascension. — Sur le ciel.	825	Instruction XIX. — Sur le même sujet.	1123
Prône V. — Pour le cinquième dimanche après la Pentecôte. — Sur la sainteté.	831	Instruction XX. — Sur saint Vincent de Paul.	1129
Homélie pour le sixième dimanche après la Pentecôte.	839	Instruction XXI. — Sur le pardon des injures.	1155
Prône VI. — Pour le septième dimanche après la Pentecôte.	846	Instruction XXII. — Sur la Transfiguration.	1158
Prône VII. — Pour le dixième dimanche après la Pentecôte. — Sur la prière.	849	Instruction XXIII. — Sur le précepte de l'aumône.	1141
Prône VIII. — Pour le quatorzième dimanche après la Pentecôte. — Sur la Providence.	864	Instruction XXIV. — Sur l'Evangile du onzième dimanche après la Pentecôte.	1146
Prône IX. — Pour le quinzième dimanche après la Pentecôte. — Sur les afflictions.	871	Instruction XXV. — Sur le service de Dieu.	1150
Prône X. — Pour la fête de saint Michel. — Sur les saints anges.	878	Instruction XXVI. — Sur saint Augustin.	1154
INSTRUCTIONS SUR LA SAINTE VIERGE.		Instruction XXVII. — Sur la fidélité aux petites pratiques.	1158
I. — Sermon pour la fête du Rosaire.	887	Instruction XXVIII. — Sur la confession fréquente.	1161
II. — Instruction pour la conception de la sainte Vierge.	901	Instruction XXIX. — Sur la fréquente communion.	1168
III. — Instruction sur la naissance de Marie.	904	Instruction XXX. — Sur la dévotion aux saints anges gardiens.	1174
IV. — Instruction sur le même sujet.	908	Instruction XXXI. — Sur la mission de saint Denis.	1179
V. — Instruction sur le même sujet.	915	Instruction XXXII. — Sur saint Denis.	1185
VI. — Instruction sur la vie de Marie dans le temple.	916	Instruction XXXIII. — Sur sainte Thérèse.	1188
VII. — Sermon sur l'enfance de Marie.	921	Instruction XXXIV. — Sur l'Ecriture sainte.	1192
VIII. — Sermon sur le même sujet.	928	Instruction XXXV. — Sur le même sujet.	1197
IX. — Instruction pour la fête de l'Annonciation.	935	Instruction XXXVI. — Sur le même sujet.	1201
X. — Instruction sur la visitation.	958	Instruction XXXVII. — Sur la lecture de l'Ecriture sainte.	1205
XI. — Instruction sur Marie à la crèche.	944	CATECHISME.	
XII. — Instruction sur la Purification.	945	I. — Homélie pour le deuxième dimanche de carême.	1209
XIII. — Instruction sur Jésus retrouvé dans le temple.	950	II. — Homélie pour le troisième dimanche de l'Avent.	1211
XIV. — Instruction sur les douleurs de la très-sainte Vierge.	956	III. — Exhortation pour le jour de Noël.	1215
XV. — Instruction sur la joie de Marie dans la résurrection de son Fils.	959	IV. — Sermon sur la sainte enfance de Jésus.	1219
XVI. — Instruction sur Marie au jour de l'Ascension.	964	V. — Sermon pour la consécration à Jésus enfant.	1226
XVII. — Instruction sur la très-sainte Vierge. — Pour le jour de la Pentecôte.	967	VI. — Sermon pour le Sacré-Cœur.	1228
XVIII. — Sermon sur l'Assomption de la très-sainte Vierge.	969	VII. — Exhortation pour le jour de la Purification.	1254
XIX. — Instruction sur le très-saint cœur de Marie.	984	VIII. — Homélie pour le cinquième dimanche après l'Épiphanie.	1258
XX. — Instruction sur le même sujet.	984	IX. — Exhortation pour le mercredi des Cendres.	1241
MOIS DE MARIE.		X. — Homélie pour le premier dimanche de carême.	1245
I. — Instruction sur les moyens de sanctifier le mois de Marie.	991	XI. — Homélie pour le quatrième dimanche de carême.	1248
II. — Instruction sur Marie modèle de piété.	996	XII. — Homélie sur la Passion de Jésus-Christ.	1251
III. — Instruction sur le lever.	1000	XIII. — Instruction sur la résurrection de Jésus-Christ.	1259
IV. — Instruction sur le travail.	1004	XIV. — Homélie pour le troisième dimanche après la Pentecôte.	1265
V. — Instruction sur les visites.	1008	XV. — Homélie pour le onzième dimanche après la Pentecôte.	1268
VI. — Instruction sur les amiés.	1015	XVI. — Exhortation pour le jour de l'Assomption.	1271
VII. — Instruction sur les motifs de persévérance dans le culte de Marie.	1018	XVII. — Instruction sur les commandements de Dieu.	1274
VIII. — Explication des litanies de la sainte Vierge.	1022	XVIII. — Instruction sur la manière de sanctifier le dimanche.	1280
INSTRUCTIONS FAITES A LA PRIERE DU SOIR.		XIX. — Instruction sur la colère.	1287
Première instruction. — Sur la ferveur.	1051		
Instruction II. — Sur les moyens d'entretenir la ferveur.	1055		
Instruction III. — Sur le saint sacrifice de la messe.			

FIN DE LA TABLE.









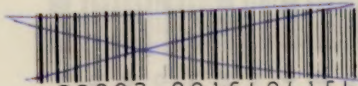


La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Echéance

The Library  
University of Ottawa  
Date Due

--	--	--





a39003 001640415b

B X 1 7 5 6 . A 2 M 5 1 8 4 4 V 7 5  
M I G N E , J A C Q U E S P A U L .  
C O L L E C T I O N I N T E G R A L E E

CE BX 1756  
.A2M5 1844 VC75  
COO MIGNE, JACQU COLLECTION I  
ACC# 1047805



UB OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	10	04	05	14	11	3